



HAL
open science

Pour quelle Patrie? Des loyautés et des dissidences dans l'Armée austro-hongroise 1914-1918 : étude des témoignages

Hélène Trnkova

► **To cite this version:**

Hélène Trnkova. Pour quelle Patrie? Des loyautés et des dissidences dans l'Armée austro-hongroise 1914-1918 : étude des témoignages. Histoire. Université Paul Valéry - Montpellier III, 2019. Français. NNT : 2019MON30107 . tel-03066123

HAL Id: tel-03066123

<https://theses.hal.science/tel-03066123>

Submitted on 15 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



THÈSE

Pour obtenir le grade de
Docteur

Délivré par **ETABLISSEMENT**

Préparée au sein de l'école doctorale 58 LLCC
Et de l'unité de recherche C.R.I.S.E.S

Spécialité : **Histoire militaire, défense, politiques de
sécurité**

Présentée par **Helena Trnkova**

**Pour quelle Patrie ?
Des loyautés et des dissidences dans
l'armée austro-hongroise 1914-1918, étude
des témoignages**

Soutenue le 5 octobre 2019 devant le jury composé de

Monsieur Maurice CARREZ, professeur d'histoire contemporaine, Université de Strasbourg	Président du jury
Madame Catherine HOREL, Directrice de recherche, CNRS	Rapporteuse
Monsieur Etienne BOISSERIE, Professeur d'histoire d'Europe centrale, INALCO	Rapporteur
Madame Stéfanie PREZIOSO, Professeure d'histoire contemporaine, Université de Lausanne	Membre du jury
Monsieur Frédéric ROUSSEAU, Professeur d'histoire contemporaine, Université Paul Valéry – Montpellier	Directeur de thèse



Table des matières

Table des matières.....	2
Remerciements.....	5
Liste d'abréviations	6
Introduction.....	7
Formulation des problématiques principales	11
Des témoignages au corpus.....	14
Ces peuples qui habitent leur langue. Précis de lecture de l'univers austro-hongrois.....	15
L'Empire austro-hongrois et son armée	16
Parler de la guerre des Tchèques, des Autrichiens et des Slovaques ou de la guerre racontée en tchèque, en allemand et en slovaque ?	19
De l'attentat de Sarajevo jusqu'à « la fin amère »	23
Partie I.....	26
1 La guerre selon les combattants : les témoins et les témoignages 1914-1918 dans l'Empire austro-hongrois.....	26
1.1 Historiographie et bibliographie comparées de la Grande Guerre	28
1.1.1 Écrire l'histoire de la Grande Guerre en France.....	29
1.1.2 L'indépendance et le démembrement : la Grande Guerre vue de « l'Autre Europe » ..	46
1.1.3 La bibliographie historique annexe et les apports des sciences humaines et sociales .	71
1.2 Les témoignages : une source pour écrire l'histoire de la Grande Guerre ?	83
1.2.1 La place du témoignage dans l'historiographie comparée de la Grande Guerre	84
1.2.2 Le cadre méthodologique, les apports et les limites du témoignage comme source historique... ou comment exploiter un témoignage ?	111
1.3 Le corpus des témoignages des combattants austro-hongrois.....	132
1.3.1 La constitution du corpus des témoignages	132
1.3.2 Les propriétés du corpus et la classification des témoignages : mises en perspective statistique	159
1.3.3 Qui témoigne de la guerre dans l'espace austro-hongrois ? Les identités des témoins	189
1.4 Les sources complémentaires (hors corpus).....	220
1.4.1 Les données biographiques des témoins relatives à leur vie civile.....	220
1.4.2 Les parcours militaires des témoins, avant et pendant la guerre.....	223
1.4.3 Les témoignages annexes.....	226
Partie II.....	231
2 Vivre la guerre ensemble : les ressorts de la cohésion d'une armée multinationale.....	231
2.1 La mise en guerre d'une armée multinationale	235
2.1.1 Les réactions à l'attentat et la préparation à la guerre	242
2.1.2 La mobilisation	258
2.1.3 Du foyer à la caserne ou la transformation des civils en soldats	282
2.2 Identités, interactions et (in)égalité des combattants.....	319

2.2.1	Les « autres » camarades ou la cohésion des troupes multinationales.....	319
2.2.2	Stéréotypes et préjugés à l'épreuve de l'interaction directe avec l'autre.....	362
2.2.3	Identités nationales et identités sociales : imbrication ou alternance ?.....	392
2.3	La perception de l'autorité dans une armée multinationale	417
2.3.1	La primauté des Allemands dans la hiérarchie militaire austro-hongroise ?	417
2.3.2	Les officiers et les stéréotypes nationaux selon les témoignages	425
2.3.3	Le sentiment d'inégalité et de discrimination des soldats de langue tchèque	437
Partie III	451
3	Combattre, tuer et mourir sur les fronts de la Grande Guerre.....	451
3.1	Faire la guerre « pour L'Empereur et son auguste famille impériale et royale » ou quels discours pour motiver les soldats de François Joseph ?.....	454
3.1.1	Motiver les soldats : la grande tâche des États en guerre.....	456
3.1.2	Justifier et légitimer la guerre pour obtenir l'adhésion des combattants	465
3.1.3	L'image de l'ennemi dans les discours austro-hongrois : un argument de motivation supplémentaire ?	470
3.2	Apercevoir le « vrai » visage de la guerre ou les imaginaires à l'épreuve de la praxis	488
3.2.1	Les sens pris d'assaut ou la saturation singulière de la perception sensorielle	490
3.2.2	Le baptême du feu.....	498
3.2.3	L'évolution et les vacillements perpétuels des attitudes des combattants	515
3.3	Combattre, mourir et tuer	520
3.3.1	Au cœur des batailles	520
3.3.2	Les scènes de violence interpersonnelle : qui tue, comment et pourquoi ?	562
3.4	L'ennemi autrement : des fraternisations dans les tranchées au lynchage des civils.....	588
3.4.1	Trouver un <i>modus vivendi</i> au front ou les stratégies limitant la violence	589
3.4.2	Les prisonniers de guerre	603
3.4.3	Les violences contre les populations civiles	619
Partie IV	636
4	D'une loyauté à l'autre : Obéissance, loyauté, désengagements et réengagements.....	636
4.1	Le répertoire d'actions des autorités austro-hongroises.....	638
4.1.1	La guerre, ses lois et son code de valeurs	638
4.1.2	La contrainte : d'une série de mesures extraordinaires à la violence interpersonnelle 671	
4.1.3	Les gifles et les coups ou la violence interpersonnelle non réglementée.....	699
4.2	De la discipline et de l'indiscipline : un continuum de pratiques	752
4.2.1	La zone grise de l'obéissance ou les arrangements tolérés.....	754
4.2.2	La morphologie des captures	790
4.2.3	Vers la fin d'une armée et d'un État : De nombreux dysfonctionnements ou comment rester vaillant dans un cadre défaillant ?.....	812
4.3	Les transferts de loyauté : révolutions individuelles et collectives	856
4.3.1	Le poids des contextes multiples et hiérarchisés : Le temps, l'espace, et les conditions	

matérielles.....	857
4.3.2 S'engager : de la décision à l'acte.....	901
Conclusion : Penser, parler et agir dans la guerre.....	938
Un dictionnaire des témoins centre-européens pour écrire une histoire mosaïque ?.....	939
La relation à « l'autre » au prisme de l'expérience de guerre.....	945
Du devoir envers l'État au devoir envers la Nation : le rôle du sentiment patriotique dans le rapport à la guerre.....	951
Sources et Bibliographie.....	957
1 Témoignages.....	957
1.1 Témoignages tchèques et slovaques.....	957
1.1.1 Témoignages inédits.....	957
1.1.2 Témoignages publiés sur Internet.....	960
1.1.3 Témoignages publiés.....	961
1.1.4 Témoignages littéraires.....	972
1.1.5 Recueils de témoignages collectifs.....	977
1.2 Témoignages en allemand.....	979
1.2.1 Témoignages inédits.....	979
1.2.2 Témoignages disponibles sur Internet.....	983
1.2.3 Témoignages publiés.....	983
1.3 Éléments biographiques des témoins.....	988
1.3.1 Les archives militaires.....	988
1.3.2 Annexes des témoignages.....	989
1.4 Autres sources.....	991
1.4.1 Témoignages ne faisant pas partie du corpus.....	991
1.4.2 Autres sources.....	992
2 Bibliographie.....	996
2.1 La Première Guerre mondiale: généralités, armées occidentales.....	996
2.2 L'espace centre-européen, la Première guerre mondiale et ses héritages, nationalités et nationalismes.....	1003
2.3 Bibliographie annexe des sciences sociales, réflexions historiographiques, épistémologiques et méthodologiques.....	1015
2.3.1 Ouvrages relatifs aux témoins et aux témoignages.....	1015
2.3.2 Les faits guerriers et sociaux : d'autres périodes.....	1016
2.3.3 Réflexions historiographiques et méthodologiques.....	1018
2.3.4 La bibliographie des sciences humaines et sociales.....	1018
Table des illustrations - tableaux.....	1029
Table des illustrations – figures.....	1032

Remerciements

Nous désirons exprimer notre reconnaissance à tous ceux qui ont contribué à la réalisation de notre projet de recherche ainsi qu'à la rédaction de la thèse. Tout d'abord, nous remercions M. Daniel Povolný, chercheur du *Vojenský historický ústav* de Prague pour l'intérêt témoigné à notre travail, ses recommandations, ses conseils et la bonne volonté de nous fournir les documents autrement inaccessibles. Nous remercions également l'équipe du *Vojenský historický archiv* de Prague ainsi que celui de la bibliothèque du *Vojenský historický ústav* de Prague pour une collaboration efficace et agréable. Nos remerciements visent ensuite Mme. Jana Čechurová, M. Ivan Šedivý, professeurs spécialistes de l'histoire tchèque contemporaine à l'Université Charles de Prague, Mme. Dagmar Hájková, chercheuse du *Masarykův ústav akademie věd*, pour l'aide dans la recherche des sources archivistiques et les échanges fructueux. A Vienne, nous remercions Mme. Christa Ehrmann-Hämmerle, professeur à l'Université de Vienne pour l'accueil chaleureux et son aide précieuses lors de notre séjour de recherche dans la capitale autrichienne. Nous sommes également profondément reconnaissants à M. Günter Müller, en 2014 responsable des collections de la *Dokumentation lebensgeschichtlicher Aufzeichnungen* pour son aide cruciale dans l'accès aux témoignages inédits détenues à l'Université de Vienne. Nous remercions le personnel du *Kriegsarchiv* de Vienne et le collectif d'historiens regroupés autour du *Forum : Österreich-Ungarn im Ersten Weltkrieg* pour les conseils et les échanges aimables et utiles.

Nous remercions finalement Mme. Christine Delpous-Darnige pour l'assistance et les conseils indispensables dans le domaine rédactionnel ainsi que notre directeur de recherche M. Frédéric Rousseau pour la ténacité de sa confiance en la faisabilité de notre projet. Les derniers remerciements, accompagnés d'excuses s'adressent à ma famille, qui a elle-aussi, tenu à mes côtés, pendant les longues années de la thèse.

Liste d'abréviations

Archives et institutions

MAÚ AV ČR : Masarykův ústav a archiv Akademie věd České republiky [Institut Masaryk et l'Académie des sciences de la république tchèque].

Archiv AV ČR : archiv Akademie věd České republiky [Académie des sciences de la république tchèque].

VHA : Vojenský historický archiv [Archives militaires historiques, Prague].

VÚA: Vojenský ústřední archiv [Archives militaires centrales, Prague]

VHU: Vojenský historický ústav [Institut d'histoire militaire, Prague]

SbHP: (fonds) Sběrka historických prací [Collection de travaux historiques]

AHLMP: Archiv Hlavního města Prahy [Archives de la métropole de Prague]

UW:Universität Wien [Université de Vienne]

KU: Karlova Universita [Université Charles de Prague]

DLA: Dokumentacion Liebengeschichtlicher Aufzeichnungen [Collection de récits autobiographiques, Vienne]

KA: Kriegsarchiv [Archives militaires, Vienne]

NL: (fonds) Nachlässesammlung [Collections de documents personnels]

Note à propos de la traduction

Les extraits d'ouvrages rédigés à l'origine en tchèque, en allemand et en slovaque, cités dans cette thèse ont été traduits par nous. La traduction a été effectuée uniquement à des fins de notre analyse. Elle n'a aucune prétention littéraire, son objectif étant de rendre le plus fidèlement possible le sens de la parole des témoins. N'étant pas traductrice de formation, nous nous excusons par avance de toutes les imperfections. Sauf mention contraire, l'accentuation de certains mots ou passages dans les extraits a été également effectuée par nous afin d'en faciliter la compréhension.

Introduction

« Un jour, le directeur du camp fit appeler tous les prisonniers et il demanda publiquement qui était pour l'indépendance de la Bohême, de la Moravie et de la Silésie (la Slovaquie n'a pas été mentionnée). Ceux qui étaient déjà décorés des rosettes aux couleurs nationales sur les casquettes italiennes se précipitèrent à sa droite tandis que les têtus qui ne voulaient pas comprendre la gravité de la situation et le devoir moral qu'impliquait le fait d'être Tchèque partirent à sa gauche. Au centre, on pouvait observer une inquiétude car même ceux-là devaient décider rapidement de leur appartenance. Enfin, beaucoup s'approchèrent de nous. Pourtant ceux qui passaient à gauche restaient encore nombreux, puis changeaient d'avis et partaient là où les appelaient le devoir national et la dignité. Vers les volontaires. Nous avons maîtrisé la situation en méprisant cette poignée insignifiante, qui ne mérite pas le nom de Tchèques¹. »

Josef Gregor, volontaire des légions tchécoslovaques en France

« Toi, qui possèdes en toi le courage de devenir soldat de l'armée tchécoslovaque avec la pleine conscience des possibilités [que cette décision ouvre], toi, qui ressens le devoir sacré d'apporter ce sacrifice à la Nation, toi, qui es le fils fidèle de ta mère tchèque, reste ici – et toi qui n'entends pas cette voix t'appelant de ton pays lointain, qui ne sens aucun devoir moral, sors de ce groupe et marche vers l'autre côté, à gauche. [...] Encore aujourd'hui, je me souviens précisément de ce moment. De nombreux hommes sont partis de nos rangs, puis s'arrêtaient, hésitants : continuer ou rentrer ? D'autres partaient avec résolution, presque dignement, comme s'ils avaient voulu nous faire comprendre par leur comportement qu'ils nous méprisaient. Que cela ne se soit pas passé sans de nombreuses remarques et invectives est logique ! »²

*Antonín Kopecký, volontaire des légions tchécoslovaques en Italie
(1933)*

¹Josef Gregor, *Československé legie ve Francii : První sborník francouzských legionářů k desátému výročí samostatnosti Československé republiky*, Praha, Kruh francouzských legionářů, za redakce bratra Lad. Preiningera, 1928, p. 289-290.

²Antonín Kopecký, *Ve šlépějích praděda loutkaře. Vzpomínky z války a legií*, Brno, Moravský legionář, 1933, p. 61-76.

Pour la population de l'ancien Empire austro-hongrois, la Première Guerre mondiale ne représente pas seulement, comme en France, « une énorme tragédie collective, la première dans la série des cataclysmes qui marquèrent le XX^e siècle »³, mais aussi la fin d'un État multiséculaire, d'un régime politique et d'une organisation sociale, de tout un mode de vie. Aux yeux de ses témoins contemporains, la Guerre de 1914-1918 sonna le glas d'une époque⁴. Ce fut donc un moment charnière dans l'histoire des vastes pans d'un territoire rayonnant tout à la fois au cœur, à l'est et au sud-est du continent européen. Le vaste Empire des Habsbourg étant remplacé par de nombreux États successeurs, la carte géopolitique fut remodelée. Or, ce grand bouleversement ne fut pas vécu de la même manière par les différentes populations. Échec voire tragédie pour les uns, il fut le couronnement d'efforts continus, développés depuis plusieurs décennies, pour les autres. En effet, si à la fin de juillet 1914 la mobilisation partielle puis générale se déroula dans la Double Monarchie comme dans d'autres pays belligérants sans expression de refus majeurs⁵ et si son armée se battit sur plusieurs fronts sans fléchir pendant les cinquante-deux mois de la guerre, la guerre fit aussi naître des actions politiques dissidentes. Plusieurs minorités nationales développèrent des réseaux de résistance ou plutôt, suivant l'étymologie du mot employé en tchèque, de « lutte contre » [*odboj*] l'administration habsbourgeoise, à l'intérieur du pays mais surtout à l'étranger. Ce fut le cas des Tchèques et des Slovaques. Dès l'annonce de la déclaration de guerre, les communautés d'expatriés vivant sur le territoire des États belligérants du camp opposé – de l'Entente – ou dans des États neutres, notamment aux États-Unis, s'organisèrent en mobilisant des réseaux de sociabilité. Ils proposèrent à leurs États hôtes des soldats recrutés parmi les jeunes hommes partis de leur pays d'origine à la recherche du travail, d'un meilleur avenir. Ainsi, deux unités formées de volontaires tchèques (majoritaires) et slovaques émergèrent de façon simultanée mais indépendante à la fois en France et en Russie. Dans l'Empire des tsars, la *Česká družina* fut constituée le 21 août 1914. Les autorités françaises, quant à elles, autorisèrent la création d'une compagnie tchèque, dite « Compagnie *Nazdar* » au sein de la Légion étrangère française un jour plus tard, le 22 août 1914. Dans les deux cas, la portée symbolique de l'événement surpassait son impact effectif. Avec 777 engagés tchèques et slovaques en Russie et 350 en France, les effectifs des deux unités restaient limités.

Au fur et à mesure que la guerre avançait, la résistance tchécoslovaque – ou plutôt les résistances tchèque et slovaque formées de mouvements pluriels – fit son chemin et grandit, notamment grâce aux campagnes d'enrôlement menées parmi les prisonniers de guerre dans les différents pays de

³ Jean Norton Cru, *Témoins, préface et post-face de Frédéric Rousseau*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2006.

⁴ Stefan Zweig, *Die Welt von Gestern, Erinnerungen eines Europäers*, Köln, Anaconda Verlag, 2013 (1942).

⁵ Antoine Marès, *Histoire des Tchèques et des Slovaques*, Paris, Perrin, 2005, p. 318.

⁶ Le premier commandant fut nommé par le décret du 7 août, la première compagnie fut constituée le 21 août 1914, Boris Tatarov, *Novodobí husité, Československé vojenské jednotky v Rusku (srpen 1914-duben 1918)*, Praha, Naše vojsko, 2007, p. 16-17.

l'Entente. Les émissaires des légions tchécoslovaques sillonnaient le vaste espace dans lequel étaient éparpillés les anciens combattants de François Josef capturés, c'est à dire l'immense Empire des tsars, mais aussi les territoires de la Roumanie et de la Serbie. Plus tardivement, de vastes campagnes de recrutement furent orchestrées en Italie et en France. Partout, les émissaires incitaient les prisonniers à reprendre les armes pour combattre leur armée d'origine et leur État officiel. Josef Gregor et Antonín Kopecký, les deux volontaires des légions tchécoslovaques cités, détaillent dans leurs témoignages, le déroulement, la scénographie pourrait-on même dire, de deux de ces séances de recrutement qui eurent lieu en Italie au printemps *de la dernière année de la guerre*. Les deux témoins finirent par s'engager. Josef Gregor franchit le pas décisif le 15 juin 1918 et Antonín Kopecký le 17 avril. Le premier fut envoyé rejoindre la résistance tchécoslovaque en France, le second resta dans les légions tchécoslovaques en Italie. Leurs deux récits attestent puissamment du caractère solennel et de la forte charge émotionnelle de ce moment qui s'inscrit durablement dans leur mémoire. L'engagement dans les légions constitue le point central des témoignages de la majorité des anciens-légionnaires, une sorte d'apogée de leur expérience de guerre. Pour tous, ce fut un moment charnière, le moment où leur destin bascula, le moment du non-retour.

Or, si avec la dislocation finale de la Double monarchie, le pari de la résistance tchécoslovaque et de ses efforts furent couronnés de succès, au moment où les émissaires se battaient pour obtenir les engagements, les conséquences d'une entrée officielle dans la résistance étaient tout aussi incertaines que l'issue de la guerre elle-même. Bien qu'ils aient écrit leurs récits sous le régime mémoriel de la Première république tchécoslovaque fondée sur la promotion de l'histoire et de la mémoire de la résistance⁷, les deux témoins ne furent guère à quel point il leur fut difficile de franchir le pas décisif. La pluralité des positions personnelles éclate en effet au grand jour dans leur récit. Dans les divers camps, il y avait bien des prisonniers tchèques et slovaques « patriotes » nationaux, des « fidèles » à l'Empire, des apolitiques, des indécis, ou bien encore ceux qui craignaient les répercussions. Même pour les sympathisants de l'idée d'une indépendance nationale des Tchèques et des Slovaques, rejoindre la résistance armée n'était pas une mince affaire. Le risque était élevé. Il était double. S'engager dans les légions tchécoslovaques signifiait d'abord sortir du camp et quitter le statut protecteur de prisonnier de guerre. Ensuite, pour les autorités austro-hongroises, le volontaire était coupable de haute trahison, crime passible de la peine de mort et de fait plusieurs légionnaires capturés par leur armée d'origine furent effectivement pendus.

Conscients de la lourdeur de leur dilemme, les responsables du recrutement, mobilisèrent une riche propagande⁸ politique et culturelle par des discours, des affiches, des romans ou pièces de théâtre au

⁷Helena Trnkova, « Penser la guerre dans l'«Autre Europe»: la séquence 1914-1945 en République tchèque et en France », *En Jeu. Histoires et mémoires*, Fondation pour la mémoire de la déportation, n° 3, juin 2014.

⁸Mot utilisé à l'époque sans connotation négative qu'il a acquis parfois aujourd'hui.

contenu patriotique. Mais ils développèrent aussi de véritables stratégies de persuasion. En effet, ce qui frappe le lecteur, c'est la nature collective de ces engagements alors même qu'ils étaient censés mobiliser des sentiments patriotiques et convictions politiques individuelles, profondes et intimes. C'est qu'il ne s'agissait pas d'un « référendum populaire », ou d'un scrutin au suffrage secret. Comme le montrent les deux témoignages, les positions des uns et des autres devaient être clairement affichées et assumées devant les émissaires et devant tous les camarades présents, ce qui souligne l'énorme violence symbolique de ces scènes sociales. En même temps qu'une certaine forme possible de « suivisme » : une fois que l'un a dit oui, c'est plus facile pour les autres. Mais ils dévoilent aussi le déchirement profond auquel étaient confrontés les prisonniers tchèques et slovaques, qui pourrait s'apparenter à une guerre civile par contumace qui n'eut effectivement jamais lieu à l'Arrière, dans cette Patrie qui étaient loin mais à laquelle s'accrochaient les espoirs des soldats-prisonniers retenus à l'étranger.

Comme dans un roman policier, nous connaissons le dénouement de l'affaire avant de reconstituer l'intrigue qui y mène. L'histoire donna raison à la résistance tchécoslovaque. Le 28 octobre 1918, alors que les combats se poursuivaient encore sur plusieurs fronts, « les hommes du 28 octobre » - cinq représentants des principales forces politiques tchèques et slovaques dans la proportion de quatre pour un – déclarèrent officiellement à Prague la création d'une République tchécoslovaque indépendante, commune aux deux peuples. Les Tchèques regagnèrent ainsi l'indépendance politique qu'ils estimaient perdue depuis la bataille de Mohács de 1526. Le 11 novembre, la guerre fut définitivement terminée. L'Empire des Habsbourg implosa, même son noyau – les terres héréditaires de la dynastie régnante – devint une république, celle d'Autriche. A l'étranger, les unités de résistance armée – les légions tchécoslovaques – changèrent de statut en se transformant en armée officielle de la nouvelle République. Le 21 décembre, le chef de la résistance à l'étranger, le professeur Tomáš Garrigue Masaryk, fit son entrée triomphale dans Prague en tant que premier président de l'État indépendant. La métropole tchèque devint la nouvelle capitale de l'État bicéphale. Durant toute la période de leur activité, les légions tchécoslovaques avaient recruté plus de cent mille hommes.

La base de données des légionnaires tchécoslovaques incluant les volontaires, si nous nous tenons à la désignation de l'époque, des autres armées alliées, établie par *Vojenský historický archiv* [Archives

⁹Cette bataille, menée le 29 août 1526 près de Mohács, une ville en Hongrie du Sud, opposait une coalition des armées chrétiennes tchèque, hongroise et croate à celle du sultan ottoman. Elle se solda par l'échec des forces centre-européennes. Le jeune roi de Bohême, de Hongrie et de Croatie, Louis II Jagellon trouva la mort dans les eaux de Scele. Décédé sans héritier, il libéra la voie à la dynastie autrichienne des Habsbourg qui profita de l'occasion pour accéder aux trônes libérés. Avec quelques brèves parenthèses, les Habsbourg régnèrent sur ces terres jusqu'en 1918. Dans le récit historique tchèque, cette date est présentée comme la fin de « l'indépendance nationale » dont le pays avaient joui au Moyen-Âge.

militaires historiques] contient 132 756 entrées nominatives¹⁰. Mais les chiffres varient¹¹. Par ailleurs l'obtention du statut d'ancien légionnaire défini par la loi¹² devient l'objet de nombreux litiges de l'après-guerre¹³. Le nombre des volontaires n'est pas négligeable, pourtant il reste très inférieur à l'ensemble des soldats tchèques et slovaques mobilisés dans les rangs de l'armée austro-hongroise qui finirent la guerre sous le drapeau impérial ou comme prisonniers de guerre donc sans s'engager. Toutes nationalités confondues, au total 2,77 millions de combattants de l'armée impériale furent fait prisonniers, soit presque un tiers du nombre total d'hommes mobilisés entre 1914-1918¹⁴. En 1918, l'Empire des Habsbourg reçut donc bien son coup de grâce. Ce constat fait, la question se pose de savoir ce qui l'amena à la ruine *comment et pourquoi*. C'est confronté au cadavre, que le policier commence à chercher les moyens et les mobiles du crime. C'est là aussi que commence notre enquête.

Formulation des problématiques principales

Depuis la fin de la guerre, la dislocation de l'Empire austro-hongrois et le rôle joué par les nationalismes de ses différents peuples, notamment des Tchèques, suscite l'intérêt des historiens. Aujourd'hui encore, des interprétations variées se croisent ou s'opposent. Elles renvoient aux différents angles d'approche et relèvent de différentes traditions historiographiques. L'approche traditionnelle de la lutte pour l'indépendance proposa une lecture essentiellement politique, mettant l'accent sur l'activité de la résistance tchécoslovaque, notamment à l'étranger. Dans l'après-guerre, les historiographies tchécoslovaque et autrichienne, les deux historiographies majeures concernées par le sujet, aboutirent à une interprétation similaire des faits. Le récit national d'après-guerre, construit en grande partie par les partisans de la résistance victorieuse, proposa une lecture glorifiant les membres de la résistance, les légionnaires tchécoslovaques, comme des « héros-libérateurs¹⁵ ». L'expérience des combattants œuvrant pour l'indépendance fut ainsi transformée en une véritable

¹⁰Il y a quelques doublons, quelques erreurs. Elle fait apparaître aussi quelques noms féminins alors que les femmes ne pouvaient pas prétendre au statut de légionnaire.

¹¹Milan Mojžiš estime le nombre de volontaires à plus de 140 000. Milan Mojžiš, *Československé legie 1914-1920*, Praha, Nakladatelství Epoque, 2017. Selon les données du Bureau des légions tchécoslovaques communiquées en octobre 1932, il y avait 88 701 légionnaires et 20 902 « autres », ce qui désigne soit les hommes qui n'ont pas quitté les légions par décret officiel de démobilisation ou qui se sont inscrit après le 28 octobre 1918, date à laquelle fut créée l'armée tchécoslovaque officielle et l'engagement volontaire se transforma en conscription obligatoire. *Ottův slovník naučný nové doby [Encyclopédie Otto d'histoire contemporaine]*, mot clé « Legionáři českoslovenští » [Légionnaires tchécoslovaques], volume 6, p. 1115

¹²Il s'agit de la Loi n° 462 du 24/11/1919 et du décret gouvernemental n° 151 du 04/03/1920, qui reconnaissent un statut spécifique aux anciens légionnaires, leur attribuant certains droits et avantages dont l'accès privilégié à certains emplois ou le droit de porter leur uniforme lors des événements publics.

¹³En témoignent certains dossiers personnels conservés dans les archives militaires de Prague contenant les documents relatifs à la demande de reconnaissance du statut de légionnaire et de la durée de service. Voir, à titre d'exemple, VUA-VHA, fonds personnels des légionnaires tchécoslovaques, fonds Vitáček, Václav.

¹⁴Alon Rachamimov, *POWs and the Great War : Captivity on the Eastern Front*, Oxford – New York, Berg, 2002, p. 4. et 89.

¹⁵Tomáš Garrigue Masaryk (1850-1937), premier président tchécoslovaque, élu quatre fois entre 1918 et 1935 a reçu le titre officiel du « président libérateur » en vertu de la loi n°232/1935 du 21décembre 1935.

épopée devenue le mythe fondateur de la nouvelle République¹⁶. L'interprétation autrichienne répondait quant à elle à la nécessité d'expliquer, mais aussi d'excuser, la défaite dans la guerre et l'éclatement de l'Empire. Bien que dans un but diamétralement opposé, elle aussi considérait les motivations nationalistes et les forces centrifuges comme les facteurs explicatifs majeurs de l'échec final. Aujourd'hui, les deux historiographies se réapproprient le sujet en proposant des analyses novatrices. « *Pflichterfüllung oder Hochverrat?* » [Accomplissement du devoir ou haute trahison ?] L'historien autrichien Richard Lein pose explicitement la question de la loyauté dans le titre de son ouvrage récent consacré aux soldats tchèques de l'armée austro-hongroise dans la Première Guerre mondiale¹⁷. Le résultat de l'étude de nombreuses sources d'archives le fait pencher pour la première option. Du côté tchèque, l'historien militaire Ivan Šedivý conclut quant à lui que : « Il est impossible de prononcer un jugement catégorique et univoque sur le soldat tchèque dans la Grande Guerre¹⁸ ». Même si un glissement interprétatif fut opéré dans ce travail par rapport à la vision bipolaire traditionnelle, ce sont encore les motivations « nationalistes » et « patriotiques » qui sont mobilisées comme les principaux facteurs explicatifs des différences de comportement. L'attitude au combat des Tchèques dépendrait directement de l'ennemi en face. Ils se seraient mieux battus contre « l'ennemi traditionnel » en Italie que contre les « frères slaves » sur le front est.

Pendant ce temps, les historiographies occidentales et plus spécifiquement l'historiographie française de la Grande Guerre suivirent un chemin différent. Elles se construisirent dans un contexte tout autre, celui des armées et des États qui avaient remporté la victoire finale et qui ne virent pas, malgré quelques secousses, leurs États se désagréger. Le prisme de la victoire finale orienta les interrogations dans une autre direction, mais de manière tout aussi téléologique, en cherchant les ressources qui permirent ce succès. Hormis l'analyse des facteurs matériels, techniques et économiques, comprendre *pourquoi* et *comment* les combattants ainsi que la population dans son ensemble parvinrent à « tenir » pendant de longues années face aux privations, aux souffrances et même face à une violence extrême s'imposa, dans ce contexte, comme l'un des paradigmes essentiels du questionnement des historiens. A cet égard, la confrontation des historiographies d'un État vaincu et déchu et d'un pays dont l'effort de guerre fut couronné de succès permet d'apercevoir le poids du résultat sur la façon d'aborder l'événement. Alors que les soldats de François Joseph tinrent eux aussi jusqu'à l'armistice de 1918, ce n'est jamais leur ténacité qui est interrogé mais plutôt leurs erreurs et échecs, leurs manquements au devoir, leurs *dissidences*. En France, en revanche, bien que l'armée ait été secouée par une vague de refus collectifs d'une envergure non négligeable, c'est l'extraordinaire *ténacité* des soldats qui

¹⁶Helena Trnkova, « Penser la guerre dans l'« Autre Europe » : la séquence 1914-1945 en République tchèque et en France », *En Jeu. Histoires et mémoires*, Fondation pour la mémoire de la déportation, n° 3, juin 2014.

¹⁷Richard Lein, *Pflichterfüllung oder Hochverrat? Die tschechischen Soldaten Österreich-Ungarns im Ersten Weltkrieg*, Wien, Europa Orientalis 9, 2011.

¹⁸Ivan Šedivý, *Češi, České země a Velká válka 1914-1918*, Praha, Lidové noviny, 2001, p. 146.

domine les autres aspects de l'expérience militaire¹⁹.

Face à ce contexte historiographique, cette thèse se propose de relever plusieurs défis. Tout d'abord, nous tentons de dépasser l'abîme qui sépare aujourd'hui encore dans l'historiographie tchèque, l'histoire de la lutte pour l'indépendance – celle des légionnaires tchécoslovaques – de l'histoire des combattants tchèques et slovaques dans l'armée austro-hongroise. En nous appuyant essentiellement sur les témoignages de combattants, nous quittons également la sphère des affaires et des négociations politiques, internationales ou intérieures, pour placer notre focale au plus près des hommes qui revêtirent l'uniforme, saisirent les armes, les braquèrent parfois contre l'ennemi ou virent l'orifice du canon tourné sur eux. Nous suivons ainsi les destins de ces « hommes ordinaires²⁰ » à travers les situations qui n'ont, elles, rien d'ordinaire. Ce choix d'approche permet de replacer le questionnement traditionnel au plus près des acteurs et de restituer ainsi un passé plus plastique et plus complexe.

En plaçant notre travail de recherche dans l'interstice entre les traditions historiographiques centre-européennes – notamment tchèque et autrichienne – et occidentales - plus spécifiquement française – , nous nous efforçons de dépasser l'approche téléologique de l'histoire de la guerre. Nous transposons ainsi des questions forgées à partir de l'exemple français au contexte austro-hongrois. Inversement, l'étude de l'armée et de l'État des Habsbourg qui diffèrent à maints égards de l'organisation politique et militaire en France, permet de soulever et des problématiques peu exploitées jusqu'à présent par les historien.ne.s en France. Nous naviguons donc sans cesse entre les interrogations spécifiques à l'espace austro-hongrois et celles qui contiennent une portée plus générale pour comprendre l'expérience de l'Homme en guerre. Ainsi, l'analyse de la pluralité identitaire dans la Monarchie danubienne et dans son armée invite à réinterroger l'homogénéité de « l'union nationale » en France ; la tentative de démêler l'écheveau complexe des attachements des sujets de François Joseph à leur pays, à leur « nation », à leur État et à leur armée incite à re-penser la nature et les ressorts du patriotisme des soldats-citoyens français. Ajoutons que l'étude d'un espace sociopolitique et sociodiscursif divisé et conflictuel peut aider à élucider les mécanismes et les forces organisatrices du monde social.

Ce cadre historiographique défini, nous pouvons formuler plusieurs questions. Concernant spécifiquement l'Empire austro-hongrois, nous pouvons tout d'abord nous demander quel fut l'impact du sentiment national sur le comportement des hommes au combat. Comment se construisit un rapport

¹⁹Le thème des mutineries de 1917 n'est pas absent de l'historiographie hexagonale ce dont atteste notamment le travail récent mené par André Loez. (André Loez, *14-18, les refus de la guerre : une histoire des mutins*, Paris, Gallimard, 2010.) Il reste toutefois moins présent.

²⁰Cette expression fut choisie par l'historien états-unien Christopher Browning dans le titre de son ouvrage interrogeant la nature et les mécanismes de l'implication des soldats mobilisés dans la *Wermacht* dans les crimes et atrocité perpétrés par les Allemands dans les territoires occupés en Pologne. Christopher R. Browning, *Des hommes ordinaires, Le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne*, Éditions Tallandier, Texto, Paris, 2007.

au devoir militaire dans un État composite ? Les attitudes des soldats tchèques et germanophones, deux groupes traditionnellement opposés, furent-elles réellement aussi différentes les unes des autres ? Croisées avec l'historiographie française, ces questions conduisent ensuite à une réflexion plus générale : Faut-il être patriote pour faire la guerre ? Faut-il haïr l'ennemi pour le combattre, pour le tuer²¹ ? Quels sont les ressorts de la ténacité et quels facteurs poussent au contraire les hommes à la dissidence ? Sont-ils fondamentalement différents ? Pourquoi les hommes agissent de la manière dont ils agissent dans les situations qu'ils vivent ? Finalement, la mobilisation des témoignages comme sources principales de ce travail de recherche invitent à une confrontation de la « grande Histoire » avec les histoires personnelles, intimes, qui racontent à leur manière le monde social qui les entoure. Comment conjuguer alors la micro et la macro-échelle ? Comment s'articulent les destins individuels dans un événement gigantesque vécu et envisagé comme collectif ? Ce sont autant de questions que nous tenterons d'élucider dans ce travail.

Des témoignages au corpus

Le thème de notre mémoire et la nature des questions posées impliquent un certain nombre de choix épistémologiques et méthodologiques. Avant d'entamer l'analyse proprement dite, nous nous permettons donc de les expliquer et de les justifier.

Afin de proposer une étude sociale, une histoire au plus près des acteurs et de leurs actes, ce travail s'appuie sur un corpus argumenté de témoignages de participants aux événements – témoins directs, présents dans les situations racontées. Par témoignage, nous comprenons tout récit autobiographique ne relevant pas du genre romanesque relatant une phase suffisamment longue et cohérente d'expérience pour fournir une restitution évolutive de la participation personnelle à la guerre. Nous traitons aussi bien des sources publiées qu'inédites. Chaque récit personnel est analysé à l'aide d'une grille de lecture prédéfinie qui cherche à relever et organiser des données clés relatives aussi bien au contexte de la rédaction et de la publication, si elle a lieu, du document qu'au cours de vie de l'auteur. Cette démarche est indispensable pour replacer systématiquement l'auteur dans son contexte social, c'est-à-dire établir son profil socioprofessionnel et socioculturel ainsi que son parcours effectif dans la guerre. Ensuite, les témoignages sont croisés et confrontés, dans la mesure du possible, à d'autres sources.

Les récits de nature autobiographique, relatant par définition des vécus personnels et intimes, décrivent des situations et des réalités hétérogènes, parfois contradictoires. La question se pose alors de leur valeur heuristique. Que dit l'expérience d'un charpentier socialiste installé à Vienne de ce qu'était la Grande Guerre ? En quoi le destin d'un peintre excentrique peut-il nous renseigner sur la

²¹Nicolas Mariot, « Faut-il être motivé pour tuer », *Genèses*, décembre 2003, n° 53, p. 154-177.

façon dont les hommes vécurent 1914-1918 ? Qu'ajoutent les souvenirs d'un paysan catholique tchèque, quadragénaire et père de cinq enfants à notre connaissance et à notre compréhension de la conflagration mondiale ? De quoi leurs récits témoignent-ils au juste ? Un témoignage peut-il être transposé à d'autres destins ? Existe-il une expérience-type partagée ? La façon dont peuvent être conjugués les vécus personnels dans une Histoire collective constitue une des interrogations de notre travail. Or, nous pouvons confirmer d'emblée que nous ne cherchons à définir ni attitudes représentatives ni conduites généralisables. A l'instar des deux extraits cités, les témoignages dévoilent outre les opinions, les passions et les cheminements réflexifs de leurs auteurs, des situations qu'ils observent et auxquelles ils prennent part. Les descriptions mettent en évidence les interactions directes entre les différents acteurs mais aussi les rapports de force entre eux, leurs pratiques et leurs stratégies. Ainsi, beaucoup des expériences relatées peuvent être déconstruites comme autant de scènes sociales. Ainsi, les témoignages apportent une contribution remarquable à la compréhension du fonctionnement d'une société en guerre. Les contradictions entre les représentations mobilisées dans le discours et les pratiques décrites, même chez la même personne, ne permettent pas de rejeter le récit comme incohérent. Au contraire, elles représentent un de ses intérêts majeurs qui incite à interroger la façon dont l'Homme habite et interprète le monde qui l'entoure. Les témoignages constituent des sources précieuses permettant de raconter l'histoire au ras du sol, de confronter des représentations générales à des pratiques concrètes et par ce biais, d'interroger l'implication individuelle dans l'expérience de guerre collective.

L'approche mise en avant dans cette étude est une approche sociale et interactionnelle. Elle est largement inspirée de la micro-histoire, de la sociologie bourdieusienne et de la sociologie, microsociologie et psychologie sociales américaines. Nous empruntons à ces autres disciplines un certain nombre de notions et de concepts qui nous paraissent opératoires pour comprendre les comportements des hommes en guerre. Ainsi, tout au long de cette thèse, le récit historique s'articule à une analyse sociologique des faits et phénomènes étudiés. Ces outils et méthodes empruntés aux autres sciences humaines et sociales ne constituent pas un cadre théorique et abstrait. Au contraire, nous nous efforçons de les mobiliser *in situ* pour aider à comprendre un fait ou un phénomène concret, observé dans les témoignages. Le recours à cette démarche interdisciplinaire vise avant tout à s'approcher le plus près possible des agissements et gestes des femmes et des hommes du passé pour les comprendre le mieux possible.

Ces peuples qui habitent leur langue. Précis de lecture de l'univers austro-hongrois

Dans son ouvrage fondamental sur l'histoire de « cette Europe qu'on dit centrale » à l'époque contemporaine, l'historienne Catherine Horel explique : « Vu d'Europe occidentale, l'empire des Habsbourg se présente comme une agglomération de peuples dont la diversité linguistique, religieuse

et l'éparpillement sur le territoire donnent l'impression d'une grande confusion²². » En effet, se plonger dans l'histoire riche et mouvementée de l'espace centre-européen présente un défi de taille pour un lecteur occidental, qui est souvent peu familier des éléments factuels de cette zone géographique. Très proche géographiquement et culturellement de l'Occident européen avec qui elle partage et échange sans arrêt, l'Europe médiane conserve pourtant ses rythmes historiques propres ainsi que des particularités d'organisation politique et de structure sociale. Définir et expliquer un certain nombre de termes et de données clés s'impose donc comme une étape préliminaire indispensable pour permettre une lecture fluide et efficace de cette thèse.

L'Empire austro-hongrois et son armée

A la veille de la guerre, l'Empire des Habsbourg était un État multiethnique, multiconfessionnel et multiculturel. Il occupait un vaste pan de territoire d'Europe centrale s'étendant à l'est et au sud. Sa frontière au nord suivait, en partant de l'ouest les contours de la République tchèque actuelle. Elle traversait ensuite le territoire polonais, divisé depuis la fin des Guerres napoléoniennes entre ses trois voisins plus puissants. L'Autriche-Hongrie en gardait la partie méridionale, au sud de la Vistule. Les confins orientaux traversaient les terres de l'Ukraine et de la Roumanie actuelles, englobant entre autres la ville stratégique de Lemberg (aujourd'hui Lviv), la Bucovine et la Transylvanie aujourd'hui roumaines. Au sud, la frontière longeait le Danube, séparant la vaste Empire de son voisin serbe. Dans les Balkans, les Habsbourg administraient la Bosnie, occupée depuis 1878 et annexée définitivement en 1908, six ans seulement avant le début de la conflagration mondiale. La longue bande côtière de la Dalmatie assurait à l'Empire l'accès stratégique à la mer. La frontière sud-ouest suivait ainsi le contour des côtés adriatiques de la Croatie, de la Slovénie et plus au sud encore de l'Italie actuelles dont elle traversait les régions septentrionales. Après avoir perdu successivement la Lombardie en 1859 et la Vénétie en 1866, en 1914 l'Empire austro-hongrois conservait encore la région du Trentin. Des Alpes jusqu'au Danube, la frontière avec l'Empire allemand voisin observait avec quelques écarts mineurs, la limite entre l'Allemagne et l'Autriche d'aujourd'hui.

L'Empire austro-hongrois s'étalait sur une superficie de 676 249 km². Il représentait ainsi l'unité étatique la plus vaste sur le continent européen après l'Empire des tsars. Issue d'une sédimentation multiséculaire d'allégeances conquises aussi bien par l'épée que par une politique matrimoniale particulièrement habile et efficace, l'État de Habsbourg agglomérait diverses unités administrative jadis indépendantes, autrement dit des « pays historiques » [*historische Länder*]. Peuplés de populations différentes, ces pays conservaient leurs particularités culturelles. Ils différaient aussi en matière d'organisation politique intérieure et de relation à l'administration centrale de Vienne. A la

²²Catherine Horel, *Cette Europe qu'on dit centrale. Des Habsbourg à l'intégration Européenne, 1815-2004*, Paris, Beauchesne, 2009. p. 67.

veille de la guerre, l'État austro-hongrois reconnaissait officiellement onze ethnies, selon la terminologie actuelle²³, ou bien peuples selon la désignation de l'époque [*Völker* en allemand, *národy* en tchèque] dont elle suivait l'évolution par le biais de recensements réguliers²⁴. En étaient les Allemands, les Magyars, les Tchèques, les Polonais, les Ruthènes, les Roumains, les Croates, les Serbes, les Slovaques, les Slovènes et les Italiens²⁵. La population juive constituait un cas particulier. Comptée comme une douzième nationalité lors des premiers recensements, elle fut par la suite diluée dans les autres, en fonction du choix de l'appartenance linguistique de ses membres. Par ailleurs, la diversité confessionnelle s'ajoutait à l'hétérogénéité ethnique, créant un nombre élevé de combinaisons possibles. Si certaines ethnies préservaient une relative homogénéité sur le plan confessionnel et en firent même un fort caractère distinctif de leur identité, comme les Croates catholiques, les Serbes orthodoxes ou les Allemands de Transylvanie protestants, d'autres peuples virent cohabiter et parfois s'opposer différents groupes confessionnels en leur sein. En Slovaquie par exemple, le dualisme confessionnel fut fortement marqué, ce peuple étant divisé entre les catholiques et les protestants défendant chacun leurs intérêts et leurs aspirations propres²⁶. En Bosnie-Herzégovine, un autre exemple, la population était traditionnellement scindée entre les catholiques d'origine croate, les orthodoxes serbes et les musulmans bosniaques.

Depuis le compromis de 1867, ce vaste territoire mosaïque était divisé en deux unités administratives intermédiaires distinctes à savoir la Cisleithanie et la Transleithanie du nom de la rivière Leitha qui formait la limite naturelle entre les deux parties. Cette scission donna naissance à l'appellation de Double monarchie. A grands traits, la Cisleithanie conserva la partie occidentale et septentrionale avec une pointe au nord-est de l'Empire alors que la Transleithanie s'étendait sur les territoires du sud et sud-ouest. La Cisleithanie, connue également sous l'appellation officielle de « royaumes et pays représentés à la Diète de l'Empire » représentait la partie autrichienne, dite aussi « allemande » en vertu de la langue administrative principale. Couvrant une superficie de 300 193 km², elle se composait des terres héréditaires de la dynastie des Habsbourg à savoir l'archiduché d'Autriche, les duchés de Styrie, de Carinthie, de Carniole, le comté princier du Tyrol, de Trieste d'Istrie occidentale et de Gorizia et Gradisca. Elle englobait ensuite plusieurs unités administratives de petites tailles dont la région de l'Inn au nord-ouest de l'Autriche actuelle, les évêchés de Salzbourg et de Trente. Au nord

²³Dušan Škvarna, « Formes et limites des constructions politiques et symboliques slovaques au XIXe siècle », Étienne Boisserie, Clara Royer (dir.), *Miroirs brisés. Récits régionaux et imaginaires croisés sur le territoire slovaque*, Paris, Institut des langues slaves, 2011, p. 26.

²⁴Quatre recensements généraux de la population fut effectué en Autriche-Hongrie entre 1851 et 1910. Molnar, Miklos et André Reszler, *Le génie de l'Autriche-Hongrie : État, société, culture*, Paris, Presse Universitaire de France, 1989.

²⁵Catherine Horel, *Cette Europe qu'on dit centrale. Des Habsbourg à l'intégration Européenne, 1815-2004*, Paris, Beauchesne, 2009, p. 70.,

²⁶Dušan Škvarna, « Formes et limites des constructions politiques et symboliques slovaques au XIXe siècle », Étienne Boisserie, Clara Royer (dir.), *Miroirs brisés. Récits régionaux et imaginaires croisés sur le territoire slovaque*, Paris, Institut des langues slaves, 2011, p. 27.

s'étendaient les trois Pays de la Couronne tchèques composés par le Royaume de Bohême, le Margraviat de Moravie et le duché de Silésie. Leurs voisins à l'est étaient le royaume de Galicie et de Lodométrie et le duché de Bucovine. Au sud, le royaume de Dalmatie conquis en 1797, fut également rattaché à cette partie de l'Empire. Selon le dernier recensement central de 1910, la Cisleithanie comptait 17 534 548 habitants, répartis entre neuf peuples, la statistique ne faisant pas apparaître les Slovaques et les Serbes²⁷.

Les pays de la Couronne de saint Étienne, qui était la dénomination officielle de la Transleithanie, couvraient quant à eux un territoire de 324 857 km² peuplés par 20 840 678 personnes en 1910. Le cœur était formé du royaume de Hongrie comprenant depuis 1867 la Transylvanie, le royaume de Croatie-Slavonie et la ville de Fiume. La partie bosnienne, ajoutée le plus tardivement, conservait quant à elle un statut spécifique du condominium de Bosnie-Herzégovine.

Sur le plan administratif, les instances de gestion centrales s'articulaient aux organes spécifiques à chacune des deux parties. Le système étant complexe, nous ne proposons ici qu'une ébauche succincte des traits fondamentaux. L'unité du pays était incarnée, tout d'abord par l'empereur issu de la dynastie de Habsbourg. En 1914, c'était le « vieux monarque » François Joseph. Né en 1830, il dirigeait ce vaste pays depuis le 2 décembre 1848. Son long règne rempli d'épreuves s'acheva à son décès le 21 novembre 1916. Il fut remplacé par son petit-neveu Charles I^{er} qui assista ainsi au démantèlement de son Empire. Suite au compromis de 1867, l'Empereur se fit également couronner roi de Hongrie. En revanche et contrairement à ses prédécesseurs, il n'organisa jamais de couronnement officiel à Prague. Après l'Empereur, le pouvoir exécutif relevait du gouvernement central qui traitait des « affaires communes » à l'intégralité de l'Empire. Il consistait en trois ministères spécialisés chacun dans un des domaines relevant de cette catégorie à savoir les affaires étrangères, les affaires militaires et les affaires économiques relatives à la totalité de l'Empire.

La Cisleithanie et la Transleithanie étaient dotées d'organes et de systèmes d'administration spécifiques. La partie autrichienne était plus largement avancée sur le chemin de la monarchie constitutionnelle avec un système de représentation bicaméral composé d'une chambre de seigneurs dont les membres étaient nommés par l'Empereur et d'une chambre des députés qui étaient élus par la population, d'abord au suffrage censitaire puis universel direct. Dans ce cadre, les différents pays historiques disposaient eux aussi d'organes représentatifs propres. En Transleithanie, le système électoral censitaire perdura jusqu'à la chute de l'Empire, favorisant l'aristocratie terrienne qui jouait dans cette partie un rôle plus important qu'en Cisleithanie. Les deux parties de la Double monarchie

²⁷*Die Habsburgermonarchie 1848-1918, Band III, Die Völker des Reiches*, Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1980, Tabelle 1 : Die Bevölkerung der Kronländer Cisleithaniens nach der Nationalität und nach der Umgangssprache 1851-1910.

jouissaient ensuite d'une large autonomie dans différents domaines dont l'éducation, la gestion de la pluralité ethnique, confessionnelle et linguistique, ce qui explique l'évolution différenciée enregistrées des deux côtés de la Leitha²⁸.

Parler de la guerre des Tchèques, des Autrichiens et des Slovaques ou de la guerre racontée en tchèque, en allemand et en slovaque ?

Au moment d'entrer dans la Guerre, les populations de l'État austro-hongrois formaient un véritable kaléidoscope d'ethnies, de langues, de confessions, de cultures. Tout au long du XIX^e siècle, ces différents éléments identitaires s'emmêlent, se composent et se recomposent pour former l'identité spécifique de chaque ressortissant. Dans cette panoplie identitaire, où « la représentation "nationale" ne correspondait alors pas à ce qui allait devenir le cadre territorial de référence²⁹ », comment choisir et comment définir un échantillon pertinent de témoins pour mener à bien notre étude et atteindre les objectifs définis ? Le défi est de taille. Idéalement, l'étude aurait dû comprendre toutes les différentes composantes de l'Empire. Or, cela aurait impliqué d'une part de maîtriser au minimum onze langues différentes et d'autre part de trouver des sources comparables dans un nombre encore plus élevé d'États actuels. Sur le plan pratique, un tel projet est difficilement réalisable par une seule personne. Faire un choix s'imposait alors et il a fallu en définir les critères.

Ce travail s'appuie sur les témoignages écrits en tchèque, en slovaque et en allemand. Pourquoi retenir comme critère principal la langue au lieu de parler, plus simplement, des Tchèques, des Slovaques et des Allemands ? Pourquoi ne pas circonscrire la provenance des sources dans un cadre territorial ? C'est à travers ces questions que transparait toute la complexité d'identification des populations dans l'espace gouverné par les Habsbourg. En effet, contrairement à la France métropolitaine de la même époque où la population s'identifiait globalement à un État et à un territoire précis avec une langue principale et officielle, dans la Monarchie danubienne le rapport entre ces trois éléments était nettement moins évident. Les Slovaques étudiés par Étienne Boisserie, par exemple étaient « à la recherche d'un territoire indéfinissable³⁰ ». Certes, les Tchèques, s'appuyaient eux sur l'existence des Pays de la couronne tchèque historiques³¹, mais ils partageaient ce territoire avec des populations minoritaires de langue allemande principalement et polonaise au nord-est du pays. Et *quid* alors de

²⁸Étienne Boisserie, Diana Jamborova-Lemay, Vlasta Křečková, *Parlons slovaque*, Paris, l'Harmattan, 2009, p. 51-52 ; Antoine Mares, « Nationalismes tchèque et slovaque. Fonctions et contenus, 1850-1920 », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 43, 1996. *Nation, nationalités et nationalismes en Europe de 1850 à 1920 (II)* sous la direction de René Girault, p. 21-25.

²⁹Ce constat établi pour la Slovaquie, peut être transposé aussi à d'autres parties de l'Empire. Étienne Boisserie, Clara Royer (dir.), *Miroirs brisés. Récits régionaux et imaginaires croisés sur le territoire slovaque*, Paris, Institut des langues slaves, 2011, p. 9.

³⁰Étienne Boisserie, Clara Royer (dir.), *Miroirs brisés. Récits régionaux et imaginaires croisés sur le territoire slovaque*, Paris, Institut des langues slaves, 2011, p. 9.

³¹Antoine Marès, « Nationalismes tchèque et slovaque. Fonctions et contenus, 1850-1920 », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 43, 1996, *Nation, nationalités et nationalismes en Europe de 1850 à 1920 (II)* sous la direction de René Girault, p. 21-25.

cette population germanophone ? Les habitants de langue allemande du cœur de l'Autriche actuelle voyaient l'équation État-Nation-Territoire s'appliquer grossièrement. Cependant, dans les territoires frontaliers, de fortes minorités, italiennes et slovènes principalement, restaient implantées. Les germanophones de Bohême-Moravie vivaient depuis des générations sur les mêmes terres que les Tchèques. Cependant, leur langue et à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, leurs intérêts et projets politiques les différenciaient de leurs compatriotes slaves. S'ajoute à tout cela la question des diasporas tchèque, slovaque et germanophones à l'étranger. Puisque l'attitude des communautés d'expatriés dans les pays adversaires, en France, en Russie et aux États-Unis notamment³², joua un rôle important dans la guerre, elles méritent d'être incluses elles-aussi dans cette étude. Définir les sources uniquement en fonction de leur provenance géographique n'est donc pas suffisant.

De surcroît, même à l'intérieur de l'Empire, l'identification des personnes ne fut pas toujours une opération aisée. Le tropisme vers les grands centres urbains et industriels ou, au contraire, des projets de travaux de modernisation dans les parties périphériques de l'Empire, mais aussi les fréquentes mutations de fonctionnaires civils et surtout militaires fréquents constituaient autant d'occasions favorisant la mobilité de la population. Bien que difficiles à observer, les mariages mixtes et les familles bilingues voire multilingues n'était pas des phénomènes rares³³. Tous ces phénomènes contribuent à complexifier encore davantage la question de l'identification. Un des témoins dont les mémoires sont conservées à l'Université de Vienne, JUDr. Pavol Brunovský constitue un exemple intéressant de ce type d'imbroglio identitaire. Il naquit en 1893 à Senica nad Myjavou, dans la partie septentrionale de la Transleithanie et Slovaquie actuelle, dans une famille de propriétaire terrien et employé de banque. Le nom de famille est à consonance slovaque. Ces études l'amènèrent d'abord à Bratislava, à l'époque une ville cosmopolite³⁴, puis à l'Université de Budapest où il resta jusqu'en 1920. Il revint ensuite dans la Tchécoslovaquie indépendante à Senica puis à Bratislava, exercer le métier de juge. Slovaque de naissance, Hongrois de formation, ses souvenirs de guerre dédiés à ses enfants sont pourtant rédigés en allemand et enrichissent la collection des archives de l'Université de Vienne³⁵. A quelle « nationalité » doit-on l'intégrer ?

Face à cet état des faits, l'administration centrale peinait elle-même à trouver un moyen efficace de

³²Pour les trois pays respectivement : Jean-Philippe Namont, « La colonie tchécoslovaque en France pendant la première guerre mondiale », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 4/2004, n° 216, p. 41-57 ; Boris Tatarov, *Novodobi husité, Československé vojenské jednotky v Rusku (srpen 1914-duben 1918)*, Praha, Naše vojsko, 2007 ; František Hanzlík, Václav Vondráček, *Krajané v USA a vznik ČSR v dokumentech a fotografiích*, Ministerstvo obrany ČR, Praha, 2008.

³³Catherine Horel, *Cette Europe qu'on dit centrale. Des Habsbourg à l'intégration Européenne, 1815-2004*, Paris, Beauchesne, 2009, p. 77.

³⁴Catherine Horel, « Preßburg-Pozsony-Bratislava, une ville multiculturelle (1880-1919) », Étienne Boisserie, Clara Royer (dir.), *Miroirs brisés. Récits régionaux et imaginaires croisés sur le territoire slovaque*, Paris, Institut des langues slaves, 2011, p. 235-250.

³⁵Universität Wien : Dokumentacion Liebensgeschichtlicher Aufzeichnungen [LDA], fonds personnels, Pavol Brunovský, récit de vie et fiche signalétique renseignée par sa petite-fille.

classer ses sujets. Elle retint comme critère principal celui de la langue. Aussitôt ce choix opéré, le débat éclata toutefois pour savoir *quelle* langue comptabiliser. La langue maternelle [*Muttersprache*] ou la langue utilisée principalement dans le quotidien [*Umgangssprache*] ? Pour un lecteur français, la nuance peut paraître difficile à saisir. Dans l'Empire, elle présentait un enjeu de taille, car le choix de la première favorisait les langues d'origine, parlées par ces minorités souvent exclusivement dans l'intimité du foyer alors que la seconde bénéficiait à l'allemand en Cisleithanie et au hongrois en Transleithanie, langues de des administrations, des affaires. Dans l'État des Habsbourg, la langue constituait donc un vecteur d'identité dominant. Dans ce sens nous pouvons dire, que, plus qu'un territoire, ces populations *habitaient leur langue*. C'était avant tout elle qui les définissait et les distinguait des autres dans la société de l'Empire. C'est pour cela que nous l'avons retenue nous aussi comme le critère principal de la construction du corpus. C'est le sens que nous donnons aux étiquettes de « Tchèque », de « Slovaque » et de « germanophones » lorsqu'elles sont mobilisées dans notre travail. Nous retenons ensuite l'expression d'« appartenance nationale-linguistique » qui exprime l'articulation d'origine ethnique et celui de la langue ou le terme usuel de l'époque dans l'espace centre-européen, celui de « nation ». Il est intéressant de soulever la dualité du champ lexical de ce mot en tchèque et en allemand. « *das Volk* » et « *národ* » signifient en effet à la fois *la nation* et *le peuple*. Il ne s'agit donc pas ici d'une nation politique au sens français du terme mais plutôt d'une nation ethnique, définie, dans le dictionnaire de référence de l'époque, comme « la dénomination commune des membres de la même race avec des origines, une langue, des normes morales, des habitudes, des traditions, la littérature et l'éducation communes ³⁶ ». C'est donc une définition éminemment socioculturelle.

A défaut de pouvoir proposer un traitement intégral des onze nations, nous en avons retenu pour les besoins de notre analyse trois : les Tchèques, les Slovaques et les germanophones. Ce choix correspond d'une part à des critères pragmatiques. Ce sont les trois langues que nous maîtrisons suffisamment pour mener à bien l'analyse des sources écrites. D'autre part, les histoires de ces trois nations sont liées par ce que l'on pourrait qualifier de forte imbrication de destins collectifs. Ce choix est restreint certes, mais il nous semble suffisant et pertinent pour traiter les questionnements posés par ce travail à savoir étudier les mécanismes du « conflit national » dans l'Empire austro-hongrois, les rapports différenciés à la Patrie et au devoir militaire ainsi que la construction identitaire dans la guerre. Les trois nations n'interviennent pas, malheureusement, de façon égale numériquement. L'analyse se focalise sur les parcours des Tchèques dont les vacillements de loyauté à l'Empire constituent l'aspect dominant de notre problématique. Le corpus des témoignages tchèques est le plus riche. Aussi, les auteurs tchèques sont-ils les plus fréquemment cités. Ils nous accompagnent des

³⁶B. Němec (éd.), *Ottovův slovník naučný*, Tomme XVII, Praha, Paseka, 1901, réédition 1999, p. 1046.

premières aux dernières lignes de cette thèse. Les témoignages en allemand sont moins nombreux. Leurs paroles sont convoquées principalement dans les passages nécessitant une confrontation des points de vue des Tchèques et des germanophones à savoir dans ceux qui mettent en scène les relations entre ces deux nations dominantes et concurrentes en Cisleithanie. La mise en regard des caractéristiques des deux corpus de témoignages et des profils socio-culturels des témoins tchèques et allemands présente aussi un intérêt majeur de notre travail.

La présence des Slovaques est la plus sporadique mais aussi la moins facile à défendre. Pour des raisons démographiques mais aussi en conséquence d'une évolution historique différenciée à partir de 1867/37, leurs témoignages sont moins nombreux, en comparaison des deux autres nations retenues. En raison de leur intégration dans la Transleithanie, la partie hongroise de l'Empire, les Slovaques étaient séparés des Tchèques et des Autrichiens, qui vivaient eux en Cisleithanie. Leur inclusion dans ce travail ne s'est donc pas passée sans hésitation. Elle se justifie avant tout par le fait qu'au cours de la guerre, les Slovaques nouèrent des relations étroites avec les Tchèques, donnant naissance à un mouvement de résistance commun. Après la guerre, les deux nations qui n'avaient jamais formé d'État commun, furent réunies dans la République tchécoslovaque indépendante. Ses représentants ont forgé pour l'occasion une nouvelle identité et nationalité « tchécoslovaque ». Dans cette perspective, les Slovaques devinrent indissociables de l'histoire de la formation de la dissidence, de la résistance et finalement de l'État indépendant tchécoslovaque. La nature complexe et artificielle de l'identité tchécoslovaque transparait aussi dans son utilisation aussi bien par les témoins et les observateurs contemporains de la guerre que par les hommes politiques postérieurs au conflit et finalement par les historiens eux-mêmes. Sans digresser vers l'histoire complexe des rapports entre ces deux nations slaves à la fois proches et distinctes³⁸, qui forment depuis le 1er janvier 1993 deux République séparées, nous rappellerons juste les étapes-clés. Lorsque l'expression tchécoslovaque apparut, son adoption ne fut ni évidente ni immédiate. Les témoins évoquent souvent les légions « tchèques » ou la résistance « tchèque » ou oscillent sans raison particulière entre l'étiquette « tchèque » et « tchécoslovaque ». La seconde s'imposa sous la Première république comme dénomination officielle. Elle fut employée dans la sphère politique, historique et mémorielle de cette période. Rapidement, la place des Slovaques dans ce nouvel État devint un enjeu pour une partie du spectre politique slovaque. Après la scission slovaque de 1938, les deux nations se retrouvèrent de nouveau dans un État commun à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Depuis 1948, ils constituaient ensemble la République tchécoslovaque socialiste, intégrée dans l'ensemble plus vaste du bloc soviétique. Après la chute du

³⁷Étienne Boisserie, « Du compromis austro-hongrois à la première indépendance (1867-1945). Aperçu de la querelle historiographique slovaque après 1989 » *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, vol. 35, 2004, n° 3, *Les identités en question. Institutions et finances*, p. 39-65.

³⁸Jan Rychlík, *Češi a Slováci ve 20. Století. Spolupráce a konflikty 1914-1992*, Praha, Ústav pro studium totalitních regimů, Vyšehrad, 2012.

Mur de Berlin, le processus d'autonomisation fut relancé avec la transformation du pays en République fédérale tchèque et slovaque le 29 mars 1990. Les deux pays effectuèrent leur divorce définitif trois ans plus tard par voie pacifique, devenant deux États indépendants. Aujourd'hui, les termes de « tchécoslovaque », « tchéco-slovaque » ainsi que « tchèque » et « slovaque » sont employés pour évoquer la partie du destin que ces deux nations parcoururent ensemble. Dans notre travail, nous séparons en général les deux nationalités. L'adjectif tchécoslovaque est utilisé en référence explicite aux légions, à la Première résistance ou à la Première république. Dans les citations, nous préservons naturellement le choix des auteurs.

De l'attentat de Sarajevo jusqu'à « la fin amère³⁹ »

La thèse présentée ici propose un développement en quatre temps. La première partie est consacrée à une mise au point historiographique. Elle explique et argumente en détail l'approche et le mode d'exploitation des sources choisies. Elle se termine par une présentation détaillée du corpus et des sources complémentaires. Notre démarche est celle d'histoire croisée. Il a une visée 40double. Nous y confrontons d'une part, les historiographies et les corpus centre-européen entre eux et, d'autre part, nous les mettons en regard avec les données occidentales, notamment françaises. Le second chapitre de cette partie est consacré au témoignage en tant que source historique. A ce sujet aussi, nous retraçons l'évolution de son utilisation par les historiens aussi bien à l'Occident que dans l'Autre Europe. Nous tentons d'en expliquer les apports et d'en définir des limites. Le troisième chapitre se focalise sur les sources. Nous présentons ici les critères précis de sélection des témoignages et expliquons la façon dont nous avons constitué notre corpus. Il comprend aussi une analyse quantitative, prosopographique des témoins. L'objectif ultime de cette démarche n'est pas de trouver un soldat-type, ni de rattacher fermement certaines expériences et parcours à certains profils socio-culturels, mais avant tout de décrire le corpus, de comprendre avec qui nous écrivons cette histoire de la guerre.

Les parties suivantes interrogent différents aspects de l'expérience de guerre des témoins étudiés. Il est difficile de diviser un vécu aussi complexe, étendu sur une période aussi longue et marquée par de nombreux soubresauts en chapitres distincts et cohérents. Nous avons opté pour un développement chrono-thématique. Nous ciblons ainsi plusieurs thèmes majeurs de l'expérience combattante tout en les articulant à la trame chronologique du déroulement général de la guerre.

Ainsi, la seconde partie nous fait littéralement entrer dans la guerre. Nous reconstituons tout d'abord

³⁹Il s'agit de l'expression utilisée par l'historien tchèque Libor Nedorost comme titre de la partie finale de sa trilogie consacrée aux Tchèques dans la Grande Guerre. Libor Nedorost, *Češi v První světové válce*, Volume 3 : *Do hořkého konce*, Praha, Libri, 2007.

⁴⁰Nicolas Mariot, « Avec qui on écrit l'histoire ? Le cas du témoignage combattant dans l'historiographie française de la Grande Guerre », *Genèses, sciences sociales et histoire*, n°95, juin 2014, p. 138-159.

les trajectoires des témoins depuis l'annonce de l'attentat de Sarajevo jusqu'à leur départ pour le front. Dès la mobilisation, le « conflit national » entre les Tchèques et les germanophones émerge sur la scène publique lorsque les autorités soupçonnent d'emblée les sujets impériaux de langue tchèque d'avoir une position à l'égard du devoir militaire différentes de celle de leurs compatriotes de langue allemande. Elles mettent aussi en place des mesures spécifiques pour contenir et réprimer s'il le faut toutes les velléités dissidentes auxquelles elles s'attendent. Dès le début, les deux populations sont donc perçues comme distinctes voire opposées. C'est la raison pour laquelle, le reste de la première partie est consacrée à la question des rapports entre les différentes nationalités de l'Armée austro-hongroise, à la gestion de cette pluralité au quotidien et à ses conséquences sur les rapports hiérarchiques. En accord avec l'approche situationnelle adoptée pour ce mémoire et grâce aux témoignages, nous proposons d'observer le comportement des soldats et des officiers dans diverses situations et de confronter ainsi les discours d'ordre général, souvent très critiques et virulents à l'égard des « autres » camarades, aux pratiques réelles de sociabilité rapportées dans les témoignages.

La troisième partie abandonne quant à elle le prisme « national » pour se focaliser sur le cœur de la guerre, l'expérience des hommes sur le champ de bataille, sous le feu, au combat. Nous retrouvons ici les soldats à leur arrivée sur le front, nous les suivons sous le feu. Nous interrogeons les conséquences de ces situations de violence et de souffrance extrêmes générées par la guerre moderne pour les hommes qui la font et qui la subissent. Comme dans la partie précédente, nous repérons dans les témoignages des scènes précises et tentons de comprendre les différentes dynamiques sociales qui s'articulent aux facteurs psychologiques pour expliquer le comportement des hommes en guerre. Le rapport à l'ennemi est un des aspects clé de ce passage. En dehors de la violence propre aux situations de combat proprement dites, nous questionnons également les rapports des combattants à ceux qui ne portent pas ou plus les armes, c'est à dire aux populations civiles des zones traversées et occupées par les armées. Les atrocités commises à la marge des opérations militaires font partie intégrante de ce sujet.

La quatrième partie qui clôt notre développement, renoue avec un questionnement plus spécifique au contexte austro-hongrois. Elle passe au crible les ressorts de la ténacité remarquables des combattants. Or, la question de la persévérance est dans le cas austro-hongrois couplée à celle de la persistance des loyautés ou l'émergence des dissidences parmi les combattants n'appartenant pas aux deux nations principales de l'Empire. Nous tentons de comprendre comment les témoins sont arrivés en captivité et ce qui a conduit certains à reprendre les armes pour combattre leur État d'origine. Nous explorons tout d'abord les divers moyens disponibles aux autorités austro-hongroises pour motiver les hommes et pour les maintenir sous le feu, allant des discours mobilisateurs aux punitions corporelles. A ce titre, ce chapitre voit resurgir le thème du rapport hiérarchique. Sans vouloir faire de répétitions,

l'autorité est abordée ici sous un angle encore différent. Dans ce passage, le sujet n'est traité ni par le prisme du conflit national, ni comme relevant d'une équation des forces au feu d'une situation combat, mais dans un cadre plus général de la nécessité de s'assurer l'obéissance et la discipline des hommes en uniforme pendant plus de quatre ans de la part des autorités politiques et militaires. Après avoir décrit le répertoire d'actions des encadrants, nous adoptons le prisme de ceux qu'ils commandent. Nous analysons ainsi les marges de manœuvre laissées aux hommes pour mettre en œuvre leurs stratégies d'adaptation à la situation dans laquelle ils se trouvent. Nous listons un éventail de pratiques allant des prises de liberté mineures et ponctuelles avec le règlement militaire jusqu'aux expressions d'une souffrance insoutenable telles qu'automutilations et suicides. C'est en le replaçant dans ce contexte de continuité de discipline et d'indiscipline que nous abordons enfin le sujet central du contexte austro-hongrois, celui du changement de loyauté d'une partie des combattants tchèques et slovaques. Nous analysons ainsi de nombreux exemples des moments de capture. La confrontation des récits des Tchèques, considérés traditionnellement comme plus enclins à se laisser capturer, surtout en Russie, avec ceux de leurs compatriotes de langue allemande constituent le socle de l'analyse.

C'est à ce moment-là que les trajectoires des témoins se séparent. Certains terminent leur guerre dans leur armée d'origine, ou parfois réformés, d'autres passent une période plus au moins longue en captivité. Parmi ceux-là, certains Tchèques et Slovaques se voient proposer d'entrer dans les légions tchécoslovaques et certains s'engagent. Il aurait été hautement intéressant de retracer les parcours, parfois très riches et mouvementés des uns et des autres, mais cela dépasserait largement le cadre de cette thèse. Nous ressentons toutefois la nécessité de présenter les deux voies possibles jusqu'au dénouement final. Nous présentons donc rapidement la marche vers la dislocation de l'Empire des Habsbourg ainsi que le chemin vers l'engagement dans les unités qui se battent contre ce dernier. C'est par ce moment nodal de l'expérience combattante de certains Tchèques et Slovaques que nous terminons le récit, laissant de côté l'histoire des légions tchécoslovaques proprement dite. C'est un choix artificiel certes, mais il répond à deux logiques. Il y a d'abord l'impossibilité pratique de traiter de l'ensemble des opérations menées par les légions tchécoslovaques dans les différents pays de l'Entente pendant et même après la Guerre - et notamment de leur intervention prolongée dans la Guerre civile russe - mais terminer avec la question de l'engagement assure également une cohérence logique, d'abord temporelle, à notre propos. Nous suivons ainsi les témoins depuis leur première entrée dans l'armée, effectuée en vertu de la loi de conscription universelle obligatoire et de la déclaration de la mobilisation générale, à leur autre reprise des armes, effectuée cette fois-ci sur la base d'un engagement volontaire. Mettre en regard ces deux façons différentes d'entrer en guerre constitue un aspect majeur de tout le travail.

Partie I

1 La guerre selon les combattants : les témoins et les témoignages 1914-1918 dans l'Empire austro-hongrois

Chaque travail de recherche reflète le contexte particulier du moment de son élaboration. Il s'agit du contexte général de l'état des pensées sur le sujet donné au sein de la société, puis du contexte plus restreint de l'évolution de la discipline. Dans un premier temps, nous proposons donc d'explicitier les éléments les plus saillants de l'ancrage de ce travail de recherche présent dans des cadres historiographique, épistémologique et méthodologique. Cet exercice mérite d'autant plus d'intérêt, que notre étude met en jeu une approche transnationale. Elle se place à l'intersection de plusieurs traditions historiographiques dont elle croise et confronte les différents aspects, apports, outils méthodologiques et résultats. Tout d'abord, de point de vue historiographique, nous nous efforçons d'ouvrir le dialogue entre la perception francophone et plus largement occidentale (anglo-saxonne et allemande) de la Première Guerre mondiale avec celle, par ailleurs plurielle, de l'Europe centrale. En effet, des nuances plus subtiles distancient les historiographies tchécoslovaque et autrichienne de l'après-guerre où les deux États ont été amenés à faire face à des conditions différentes : la Tchécoslovaquie se trouvaient dans le camp des vainqueurs tandis que l'Autriche a terminé la guerre vaincue et démantelée. D'autres écarts sont perceptibles entre l'historiographie de la République tchèque et de la Slovaquie actuelles (post-1993), ce qui élargit davantage encore le panorama réflexif.

Afin de développer et d'affiner les raisonnements épistémologiques et méthodologiques, il a été fortement bénéfique de dépasser le strict cadre temporel de la Guerre de 1914-1918. Certains travaux relatifs à d'autres périodes historiques présentent, en effet, un intérêt indiscutable pour la compréhension de notre sujet. Il s'agit notamment des travaux sur la Seconde Guerre mondiale et sur l'expérience concentrationnaire, puis, sur le plan plus général, sur d'autres conflits, guerres et tragédies humaines du XX^e et XXI^e siècles. Chaque expérience diffère certes par de nombreux aspects, d'autres sont cependant comparables et leur mise en parallèle et confrontation s'avèrent fructueuses. Sur le plan épistémologique et méthodologique, les propositions faites par les spécialistes d'autres périodes historiques, notamment celles des micro-historiens, prouvent souvent leur utilité.

Revendiquant une ouverture pluridisciplinaire, notre réflexion épistémologique et l'outillage méthodologique mobilisé s'inspirent des différents domaines des sciences sociales. Un arrêt rapide s'impose donc sur les travaux clés de la bibliographie annexe des sciences humaines et sociales. Quelques ouvrages philosophiques portant sur la relation de l'homme à sa mémoire, à son histoire et à l'Histoire permettent de poser des jalons fondamentaux de notre approche. La sociologie, la microsociologie et la psychologie sociale sont ensuite invoquées pour aborder toute la problématique des mécanismes sociaux, des dynamiques comportementales et des interactions individuelles et

collectives au sein de la société et de ses différentes fractions. Quelques notions de base de la théorie littéraire, de communication et de la linguistique, mais aussi de gestion et de stratégie militaire sont sollicitées pour traiter des questions plus pointues.

Après un bref rappel de l'historiographie croisée sur la Première Guerre mondiale et un résumé bibliographique succinct, nous abordons, dans la seconde sous-partie, le témoignage en tant que source historique. Le corpus de témoignages constitue la base documentaire du travail présent. Il est donc indispensable d'analyser l'émergence et l'évolution de l'emploi du témoignage en tant que source historique, en développant, plus en détail et au risque de quelques répétitions, le statut *souvent complexe* du témoignage combattant dans l'historiographie de la Grande Guerre. Pourquoi présenter séparément l'historiographie de la Première Guerre mondiale et l'exploitation des témoignages ? Il s'agit bien, nous semble-t-il, de deux dynamiques distinctes, autonomes même si elles relèvent d'une conjecture parallèle et partagent de nombreux points d'intersection. Les traiter séparément permet donc d'ouvrir des perspectives plus larges. Comme dans le cas de l'historiographie générale sur la Grande Guerre, nous relevons et commentons les écarts significatifs et la variété d'approches et d'exploitations des différentes traditions historiographiques déjà introduites (Tchécoslovaque, tchèque, slovaque et autrichienne). S'agissant d'un type de source particulier qui fait toujours l'objet de débats, nous nous attardons, en fin de cette sous-partie, sur les questions majeures suscitées par l'exploitation des témoignages en histoire et évoquons les limites de l'approche choisie.

Une fois l'exposé fait des cadres historiographique, épistémologique et méthodologique réalisé, la place est donnée à la présentation détaillée de notre corpus de sources. Nous argumentons les choix qui ont régi sa constitution et sa composition. Ces différentes caractéristiques passent au crible des analyses quantitatives et qualitatives, elles se voient ensuite confrontées à celles établies pour le corpus existant en France par le travail du CRID 14-1841. Nous attirons l'attention sur les particularités et les écarts relevés lors de cette confrontation et proposons des pistes d'explication.

Dans la dernière sous-partie, nous nous arrêterons rapidement sur d'autres sources mobilisées et exploitées dans le cadre de nos recherches en soulignant que leur nombre reste plutôt restreint. En effet, le corpus des témoignages qui reste la base de notre travail, forme déjà, à lui tout seul, un très vaste ensemble de documents, souvent volumineux. De surcroît, la richesse de ce type de source implique l'exploitation d'une grande diversité de thématiques. Il nous est donc impossible, dans le temps et volume impartis, de rassembler et d'exploiter systématiquement toutes les sources annexes qui seraient pourtant susceptibles de nous éclairer sur chaque question partielle précise. Ajoutons aussi que la Première Guerre mondiale, un sujet phare de l'historiographie contemporain à l'échelle

⁴¹Collectif de recherche international et de débat sur la guerre 1914-1918, un corpus de plusieurs centaines de témoignages est disponible sur son site internet : <http://www.crid1418.org/temoins/>, consulté le 15/08/2015.

mondiale, a déjà fait objet d'innombrables études, analyses et traitements, exploitant une myriade de sujets. Dans la majorité des cas, nous nous limitons donc à faire confiance à la communauté historique internationale en nous référant aux résultats des recherches qu'elle a menées sur les sources intéressant notre travail (notamment des documents militaires et administratifs). Dans ces cas, nous renvoyons systématiquement à la bibliographie appropriée.

1.1 Historiographie et bibliographie comparées de la Grande Guerre

La Première Guerre mondiale est un événement historique du premier ordre dans de nombreux pays, . Elle est sans doute un des événements les plus déclinés dans de nombreuses traditions littéraires et historiographiques à plus forte raison à l'heure actuelle où plusieurs dizaines de pays du monde entier s'investissent dans les commémorations de son anniversaire Centenaire, encourageant l'épanouissement de la production de toute sorte. Une activité scientifique accrue donnant naissance à des articles et ouvrages spécialisés, colloques, conférences et séminaires divers et variés), l'abondance des travaux de vulgarisation, littéraires, radiophoniques mais surtout audiovisuels, la multitude d'expositions et d'animations polymorphes témoignent de l'intérêt croissant du grand public pour ce passé centenaire. La dimension familiale, intime de la mémoire de cet événement, joue également un rôle primordial.

En examinant cette inflation de la production de plus près, nous apercevons un aspect révélateur. Au travers des sphères géographiques et culturelles étudiées, le récit du premier conflit mondial reste, encore de nos jours, fortement marqué par et ancré dans les narrations historiographiques et mémorielles nationales. Chacune conserve ses manières de narrer l'événement ainsi que ses sujets et interrogations « fétiches ». De là naît le grand intérêt d'en croiser plusieurs. Les sujets et les aspects abordés sont multiples. Leur richesse atteste de la dynamique du champ. A côté des thèmes classiques de l'histoire militaire, diplomatique et politique, l'on retrouve des recherches pionnières sur des sujets originaux comme le vécu des animaux dans la guerre⁴², ou d'autres thèmes très pointus. Finalement, assez peu d'ouvrages proposent une véritable perspective globale, transnationales de ce premier conflit *mondial*. Une exception remarquable constitue, bien sûr, l'ouvrage récent de l'historien australien Christopher Clark⁴³. Traduit rapidement en plusieurs langues *The Sleepwalkers : How Europe Went to War in 1914 [Les Somnambules : comment l'Europe a marché vers la guerre]* est rapidement devenu à la fois un succès de librairie et un ouvrage de référence, non sans susciter de vifs débats et controverses⁴⁴. Dans ce contexte de prolifération d'études et d'ouvrages, il est impossible

⁴²Eric Baratay, *Bêtes des tranchées. Des vécues oubliés*, Paris, CNRS éditions, 2013.

⁴³Christopher Clark, M., *The Sleepwalkers: How Europe Went to War in 1914*, London, Allen Lane, 2012.

⁴⁴Hormis de nombreux compte-rendus, nous nous appuyons sur l'expérience personnelle du Colloque international « Gedenken und (k)ein Ende - was bleibt vom Jahr 2014? », tenu à Vienne du 10 au 12 décembre 2012, où pratiquement aucun des intervenants ne s'est abstenu de commenter voire polémiquer avec l'œuvre de Christopher Clark ; une conférence spécialement dédiée à l'historiographie récente de la Première Guerre mondiale, focalisée sur

de retracer l'historiographie de la Grande Guerre dans son intégralité, même en se limitant aux seules traditions historiographiques en langues que nous maîtrisons. Une analyse exhaustive pourrait donner lieu à plusieurs mémoires de recherche. Aussi, notre objectif est-il plus modeste. Il vise à proposer un aperçu croisé et transnational, ciblant les moments clés qui ont mené à l'état actuel de la recherche.

Cette thèse étant présentée en France, nous présentons tout d'abord quelques jalons fondamentaux de l'échafaudage historiographique français et occidental comme une sorte de miroir nécessaire des problématiques propres à l'Europe centrale, qui est abordée par la suite. Bien que l'aire géographique change, nous nous apercevons rapidement que les questionnements se croisent et les acquis des historiographies de « l'Autre Europe⁴⁵ », restent, à maints égards, pertinents aussi bien pour la réalité française.

1.1.1 Écrire l'histoire de la Grande Guerre en France

La seule historiographie française est une réserve quasi inépuisable de publications. Selon le calcul d'Antoine Prost et Jay Winter présenté dans leur ouvrage paru en 2004⁴⁶, donc dix ans avant les commémorations du Centenaire, plus de 50 000 titres relatifs à la Grande Guerre seraient conservés à la Bibliothèque de documentation internationale contemporaine de Nanterre et 757 comptes-rendus ou notices bibliographiques seraient consacrés à ce sujet entre 1919 et 2002 par la *Revue Historique*⁴⁷. Et la prolifération ne s'arrête pas. Rien qu'en France, les deux années précédant le Centenaire ont vu paraître quelques 130 titres, tous genres confondus⁴⁸. Dans le bilan établi à cette occasion par André Loez et Nicolas Mariot on trouve six traductions seulement d'ouvrages anglo-saxons⁴⁹. Dans l'ensemble, très peu d'ouvrages proposent en effet un panorama plus large, européen ou mondial. La conclusion est claire : malgré la volonté d'ouverture internationale affichée⁵⁰, en 2014 la France reste retranchée dans ses frontières, la commémoration de la Grande Guerre se joue avant tout au niveau national. Un récapitulatif détaillé de l'historiographie française avec un élargissement sur le monde anglo-saxon et germanique, de la Grande Guerre a été récemment proposé par Antoine Prost et Jay Winter dans *Penser la Grande Guerre. Un essai d'historiographie*⁵¹. Servant à maints égards

The Sleepwalkers a été présentée dans ce cadre par le chercheur suisse Steg Forster, le 10 décembre 2012.

⁴⁵Le terme est emprunté à Jacques Rupnik, *L'Autre Europe, crise et fin du communisme*, Paris, Édition Odile Jacob, 1990.

⁴⁶Antoine Prost, Jay M. Winter, *Penser la Grande Guerre. Un essai d'historiographie*, Paris, Seuil, 2004.

⁴⁷Antoine Prost, Jay M. Winter, *op. cit.*, p. 9.

⁴⁸Bilan des ouvrages établi par André Loez et Nicolat Mariot, présenté lors du séminaire « L'Ordinaire de la Guerre » à l'ENS de Lyon, le 3 décembre 2013.

⁴⁹Christopher Clark, *Les somnambules. Été 1914 : comment l'Europe a marché vers la guerre*, Flammarion, Paris, 2013 ; R.G. Grant, *1914-1918 : l'encyclopédie de la Grande Guerre*, Paris, Flammarion, 2013 ; Elisabeth Greenhalgh, *Foch, chef de guerre*, Paris, Tallendier, 2013 ; Paul Jankowski, *Verdun*, Paris, Gallimard, 2013 ; John Keegan, *L'anatomie de la bataille*, (réédition), Paris, Perrin, 2013 ; Jay M. Winter, *La Première Guerre mondiale. Tome 1 : Combats*, Paris, Fayard, 2013.

⁵⁰Charte de la Mission française du centenaire de la Première Guerre mondiale 1914-2014.

⁵¹Antoine Prost, Jay M. Winter, *op. cit.*,

d'ouvrage de référence, il serait vain d'en reprendre ici tous les résultats. Nous nous restreignons donc sur les quelques points les plus saillants qui jalonnent l'évolution du traitement de ce sujet. Nous nous arrêtons aussi, en particulier, sur ceux qui donnent matière à débat. Pour terminer, nous mettons l'accent sur les ouvrages ayant un impact direct et crucial sur notre travail présent. Nous expliquons et argumentons leurs apports. Une liste plus complète est disponible dans la bibliographie générale.

1.1.1.1 De la France dans la Grande Guerre à la Grande Guerre des Français

En accord avec les étapes de l'évolution générale de l'historiographie française relevées par d'autres spécialistes⁵², Antoine Prost et Jay Winter distinguent, dans l'historiographie française de la Grande Guerre, trois « configurations » majeures⁵³. Chacune décline ses propres thèmes et problématiques, revendique des approches méthodologiques propres et opère avec différentes sortes de sources. Leur cristallisation répond aux différentes configurations institutionnelles et à des contextes politique, idéologique et social plus larges. En effet, dans l'immédiate d'après-guerre, c'est l'approche militaire et diplomatique⁵⁴ qui occupe le devant de la scène. Une guerre gagnée certes, mais éprouvante, est rapidement pensée comme « la grande⁵⁵ », mais elle symbolise aussi une véritable tragédie nationale. La question de la responsabilité du déclenchement d'un tel cataclysme inouï, la *Kriegsschuldfrage* s'impose alors comme l'enjeu majeur des récits historiques produits par les principaux belligérants. L'histoire scientifique et les enjeux politiques et diplomatiques s'imbriquent. Aussi, la séparation des compétences entre les historiens professionnels, les acteurs et les intéressés reste-elle vacillante. En France, l'historien ayant fait autorité pendant près d'un demi-siècle, Pierre Renouvin, a lui-même été soldat, puis mutilé de guerre. A notre connaissance, il n'a toutefois jamais revendiqué ou exploité ce statut particulier du « témoin » dans son travail historiographique.

En général, les historiens de la période d'après-guerre, sous l'influence marquante du positivisme, se consacrent à la recherche et à la publication des documents officiels. L'idée est alors largement assumée que le document, à condition d'être désigné comme authentique, est capable à lui seul de fournir la preuve⁵⁶. Il suffit donc d'accéder aux documents pertinents pour établir la vérité sur le passé. L'histoire diplomatique s'aligne largement sur la demande politique de l'immédiat après-guerre, ayant pour but d'établir les faits prouvant le bon droit de sa propre nation⁵⁷, française, et la culpabilité

⁵²Passage de l'histoire événementielle à l'histoire quantitative, puis la mutation de l'histoire de l'histoire économique et sociale sous l'influence des nouveaux courants historiques et des sciences sociales. Voir : Gérard Noiriel, *Qu'est-ce que l'histoire contemporaine ?*, Paris, Hachette, 1998.

⁵³Antoine Prost, Jay M. Winter, *op. cit.*, titre du chapitre I, p. 15 – 50.

⁵⁴Antoine Prost, Jay M. Winter, *op. cit.*, p. 16.

⁵⁵Dès 1915, Antoine Prost, Jay M. Winter, *op. cit.*, p. 16.

⁵⁶Selon les fondateurs de la *Revue d'histoire de la guerre* : « la publication des documents suffira à faire éclater la vérité contre ceux qui la travestissent. », Gérard Noiriel, *Qu'est-ce que l'histoire contemporaine ?*, Paris, Hachette, 1998, p. 55. Une perspective similaire était adoptée par l'histoire diplomatique, Gérard Noiriel, *Qu'est-ce que, op. cit.*, p. 51-52.

⁵⁷Gérard Noiriel, *Qu'est-ce que, op. cit.*, p. 56.

allemande, qui est finalement inscrite explicitement dans le traité de Versailles (l'article 231)⁵⁸. Dans ses travaux, étalés sur plusieurs décennies, Pierre Renouvin parvient toutefois à se détacher des impératifs du présent politique, secouant ainsi les fondements conceptuels de sa discipline. Tenant compte des critiques de ses contemporains (notamment de Lucien Febvre et Jules Isaac), il joute aux faits des décideurs et acteurs politiques et diplomatiques, les phénomènes plus abstraits et sous-jacents. En évoquant les « forces profondes » et le « caractère » ou le « tempérament national⁵⁹ » comme autant de facteurs susceptibles d'influer sur les relations entre les nations et les peuples, il introduit dans le récit historique des abstractions collectives impersonnelles, difficiles à définir. C'est un précédent important pour l'évolution ultérieure du champ. Sans les éluder complètement, chaque configuration historiographique décline en effet les différents aspects qui s'entrelacent pour tresser le récit historique, c'est seulement la place et l'importance accordées à chacun d'entre eux qui changent au cours du siècle⁶⁰. La première phase témoigne peu d'attention aux contextes et aux bouleversements économiques et sociaux, elle se désintéresse aussi de l'expérience des combattants.

Dans les deux décennies suivant la Seconde Guerre mondiale, la recherche sur le premier conflit a été éclipsée par la nécessité de s'accommoder des conséquences des événements tragiques plus récents. De surcroît, l'histoire quantitative, qui domine le champ historiographique français sous la VI^e République, s'empare de nouveaux sujets et s'intéresse finalement peu aux grands événements militaires et politiques, renvoyés à une « histoire bataille » datée. C'est le paradigme économique et social qui submerge le domaine. Dans ce nouveau contexte idéologique, ouvert au marxisme, les interrogations dominantes portent sur le lien entre la guerre et la révolution. Mobilisant le concept de groupes et de classes sociales, comme des entités collectives déterminées et homogènes, l'historiographie de cette période s'intéresse à la social-démocratie et aux mouvements ouvriers dans la guerre. L'histoire des hommes en armes est toujours absente.

Le changement s'impose à partir des années 1960. Antoine Prost et Jay Winter datent l'avènement de cette seconde phase, qu'ils nomment la configuration sociale⁶¹, précisément par la parution de *La vie et mort des Français 1914-1918*⁶². Publié en 1959 par trois anciens combattants de la Grande Guerre, cet ouvrage marque en effet le détournement du regard des faits diplomatiques et militaires vers la vie et la souffrance des acteurs présents sur les champs de batailles. Sur le plan politique, les années 1960 se déroulent, dans une grande partie de l'Occident, sous le signe d'une contestation généralisée des institutions et des systèmes idéologiques et politiques, qu'ils soient capitalistes, d'un côté du Mur, ou marxistes, de l'autre. Cette ambiance contestataire, avide de renouveau, ne tarde pas à s'emparer

⁵⁸ Antoine Prost, Jay M. Winter, *op. cit.*, p. 21.

⁵⁹ Gérard Noiriel, *Qu'est-ce que*, *op. cit.*, p. 57-58.

⁶⁰ Antoine Prost, Jay M. Winter, *op. cit.*, p. 49.

⁶¹ Antoine Prost, Jay M. Winter, *op. cit.*, p. 30.

⁶² Gabriel Perreux, André Ducasse, Jacques Meyer, *Vie et mort des Français 1914-1918*, Paris, Hachette, 1959.

de l'historiographie. La jeune génération d'historiens, tente de rompre avec les cadres traditionnels, pivotant le regard vers le bas de la société, vers les exclus de l'histoire, les marginaux. Cette tendance trouve un soutien efficace dans l'émergence des médias de masse et dans l'accroissement quantitatif du public éduqué. Dans le domaine militaire, l'histoire des « hommes en guerre⁶³ » s'impose enfin. Dans l'ouvrage phare de cette mutation épistémologique, *La Grande Guerre : 1914-1917* de Marc Ferro⁶⁴, le « Pourquoi la guerre ? » remplace la vieille question de la responsabilité. A la volonté de rendre compte des origines du conflit s'ajoute celle d'analyser le souvenir que la guerre a laissé⁶⁵. Le spectre d'interrogations s'étoffe et s'élargit :

« Quelles étaient les aspirations de la société à la veille de la guerre ? Comment pouvait-elle, à la fois, souhaiter la paix et partir allègrement à la guerre ? Quelle était la nature du sentiment patriotique ? Quelles forces économiques ou politiques commandaient aux États, aux nations et aux sociétés ? [...] comment ceux qui voulaient empêcher la guerre se trouvèrent-ils, d'un coup, comme désarmés⁶⁶ ? »

En effet, déjà l'introduction à la première partie de l'ouvrage présente l'approche adoptée. L'intérêt porte dès lors sur la société et les acteurs. Toutefois, ancré dans le paradigme structuraliste, l'ouvrage ne conçoit pas les hommes du passé comme démiurges véritables de leurs destins, mais plutôt comme objets voire victimes des dynamiques, des mécanismes impersonnels, des structures agissant de façon autonome capables d'échapper à tout contrôle rationnel. L'homme est perçu comme une pièce dans un rouage géant qui le dépasse et sur la marche duquel sa volonté exerce peu de pouvoir. L'influence marxiste, quant à elle, incite à insister sur les positions et actions menées contre la guerre. Le grand paradoxe se dessine alors sur le fond : les attitudes face au déclenchement de la Première Guerre mondiale semblent désormais plus complexes. On interroge aussi « la nature » de ce « sentiment patriotique » qui aurait permis de réussir la mobilisation et de gagner la guerre. Sans renouer exactement avec le sens qui lui a été concédé dans cet ouvrage, cette notion se forgera un large chemin à travers le champ de recherche sur la Grande Guerre, devenant, pour certains historiens, le facteur explicatif majeur de la ténacité des hommes en 1914-1918.

Exploitant les acquis de l'ouverture des années 1960, dans les décennies suivantes, l'historiographie française est marquée par le détournement général de l'histoire économique et sociale vers celle des « mentalités ». Les croyances, les sensibilités et les sentiments des hommes et, progressivement aussi des femmes, du passé émergent sur le devant de la scène comme autant de nouveaux objets d'étude. Dans ce contexte général, l'historiographie de la Grande Guerre avance dans la direction tracée par

⁶³Préface par Maurice Genevoix de *Vie et mort des Français*, p. 11, cité dans Antoine Prost, Jay M. Winter, *op. cit.*, p. 33.

⁶⁴Marc Ferro, *La Grande guerre 1914-1918*, Paris, Gallimard, 1969.

⁶⁵Marc Ferro, *La Grande guerre 1914-1918*, Paris, Gallimard, 2006 (1969), p. 13.

⁶⁶Marc Ferro, *op. cit.*, p. 13.

Marc Ferro, plaçant au centre à la fois la société qui est envisagée comme un ensemble plutôt homogène, abstrait, non hiérarchisé, bref un acteur unique et autonome, et les mentalités dont l'indicateur par excellence devient l'opinion publique. Comme travaux emblématiques qui traduisent le renouveau de l'histoire militaire dans ce sens, nous pouvons citer deux ouvrages consécutifs de Jean-Jacques Becker. Le premier interroge l'entrée en guerre en sondant l'opinion publique dans les quelques mois précédant le déclenchement des hostilités⁶⁷, le second, plus général, met au premier plan les Français face aux tourments de la guerre⁶⁸.

Toutefois, l'attrait pour une histoire sociale ne se tarit pas entièrement. La thèse de Jules Maurin : *Guerre, armée, société : soldats languedociens, 1889-1919, centres de recrutement de Lodève et de Mende. Approche quantitative*, soutenue à Montpellier en 1979 sous la direction d'André Martel et publiée trois ans plus tard⁶⁹ confirme l'utilité de l'analyse quantitative. Grâce au nouvel outil informatique, il mène une étude prosopographique des recrues, elle permet de dévoiler des stratégies dominantes des hommes face à l'obligation du service militaire et du service dans la guerre. Il introduit aussi une centaine de témoignages permettant de croiser les chiffres obtenus avec une étude qualitative des parcours.

1.1.1.2 Une pluralité d'approches

Dans les années 1990, une troisième « configuration » émerge (ou serait-il plus exact de parler de deux configurations distinctes émergeant simultanément ?) : culturelle et sociale. Une configuration qui, dans ces deux approches, « met l'homme au cœur de toutes ses préoccupations⁷⁰ ». Cependant, l'une et l'autre le font de manière différente. Dans le cas de l'approche culturelle, il ne s'agit pas d'une rupture aussi nette que celle qui délimitait le passage précédant⁷¹, mais plutôt d'un glissement graduel car la continuité des acteurs évite une rupture générationnelle nette. Progressivement, certains historiens commencent à orienter leurs recherches vers d'autres horizons. Citons à titre d'exemple Jean-Jacques Becker qui dirige en 2002 un colloque sur l'Histoire culturelle de la Grande Guerre⁷². Il existe une continuité logique : on passe, serait-il possible de dire – spontanément – des mentalités aux représentations. L'intérêt s'accroît pour les sentiments et émotions des hommes et des femmes pendant la guerre, en examinant des objets divers du quotidien qu'ils ont laissés ou en s'attachant à leurs souvenirs.

⁶⁷Jean-Jacques Becker, *1914 : comment les Français sont-ils entrés dans la guerre, contribution à l'étude de l'opinion publique*, printemps-été 1914, Paris, Presse de la Fondation nationale des sciences politiques, 1977.

⁶⁸Jean-Jacques Becker, *Les Français dans la Grande Guerre*, Paris, R. Laffont, 1980.

⁶⁹Jules Maurin, *Guerre, armée, société : soldats languedociens de 1889 1919*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1982.

⁷⁰Guillaume de Fonclare, « L'Historial de la Grande Guerre », *Guerre mondiale et conflits contemporains*, n° 235, 2009/3, p. 21-32.

⁷¹Antoine Prost, Jay M. Winter, *op. cit.*, p. 42. Continuité des acteurs et des sujets.

⁷²Jean-Jacques Becker, *L'histoire culturelle de la Grande Guerre*, Paris, A. Colin, 2005 (Actes du colloque tenu par l'Historial de Péronne en 2002).

« L'histoire culturelle est une histoire de l'intime, au sein de l'expérience la plus forte qui soit d'une collectivité nationale. C'est une histoire des pratiques signifiantes : elle étudie comment les hommes et les femmes ont conféré un sens au monde dans lequel ils vivaient. D'où l'importance du deuil, de la brutalisation des sociétés, de la violence de guerre, titre d'un projet commun à l'Institut du temps présent et de l'Historial, du 'tuer à la guerre'⁷³. »

On étudie donc moins le contexte objectif dans lequel plongent les acteurs, que le sens subjectif du vécu personnel, auquel on prétend accéder *via* les représentations scripturaires, iconographiques ou autres. Suivant cette logique, l'approche culturelle, ici nous dirions « culturaliste⁷⁴ », « fait de la culture le moteur de l'histoire et trouve en elle ses explications. Les représentations déterminent les actes⁷⁵. » Le phénomène « culture » devient ainsi le principal élément explicatif sans toutefois jamais être toujours lui-même expliqué.

L'histoire culturelle ou plutôt culturaliste s'impose rapidement dans le paysage historiographique de l'Hexagone. Le rôle primordial est joué par l'Historial de Péronne, articulant l'activité muséale à celle de la recherche. Bien qu'il s'efforce de proposer une perspective internationale et donc comparatiste de la Grande Guerre, promouvant la coopération avec des chercheurs britanniques (Jay Winter) et allemands (Gerd Krumeich), les représentants des autres anciens pays belligérants, assez nombreux par ailleurs, ne sont pas convoqués...⁷⁶ L'activité des historiens liés au Centre de recherche de l'Historial de Péronne est vive, comme en témoignent de nombreuses publications, colloques et thèses de doctorat soutenues. Nous nous permettons en citer uniquement quelques travaux phares, qui seront débattus au fil des pages du mémoire présent. Ce sont, au premier rang, *14-18 : retrouver la guerre*⁷⁷, ainsi que d'autres travaux consécutifs de ses auteurs, Annette Becker et Stéphane Audoin-Rouzeau⁷⁸, ciblés sur les atrocités et la violence de guerre. Nous retrouvons aussi les travaux de Nicolas Beaupré

⁷³ Antoine Prost, Jay M. Winter, *op. cit.*, p. 47-48.

⁷⁴ Tout au long de ce mémoire, nous adoptons la différenciation entre une histoire « culturelle » et une histoire « culturaliste » proposée et définie par Frédéric Rousseau dans : Frédéric Rousseau (dir.), *La Grande Guerre des sciences sociales*, Outremont (Québec), Athéna éditions, 2014, p. 10.

⁷⁵ Antoine Prost, Jay M. Winter, *op. cit.*, p. 47-48.

⁷⁶ Guillaume de Fonclare, « l'Historial de la Grande Guerre », *Guerre mondiale et conflits contemporains* 3/2009 (n° 235), p. 21-32.

⁷⁷ Audoin-Rouzeau, Becker, Ingrao, Rousso, *La violence de guerre, 1914-1945*, Paris/Bruxelles, IHTP-CNRS/Complexe, Histoire du temps présent, 2002.

⁷⁸ Annette Becker, *Les cicatrices rouges : 1914-1918, la France et Belgique occupées*, Paris, Fayard, 2010. ; Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, *14-18 : Retrouver la Guerre*, Paris, Gallimard, Nrf, Bibliothèque des histoires, 2000 ; Stéphane Audoin-Rouzeau, *Combattre : une anthropologie de la guerre moderne, XIXe-XXIe siècle*, Paris, Ed. du Seuil, 2008.

sur les écrivains en guerre⁷⁹ ou de Christian Ingrao⁸⁰, Leonard W. Smith⁸¹ ou Enzo Traverso⁸². Parmi les thèses soutenues récemment, nous pouvons citer parmi les plus remarquables celles de Francezka Heimburger, et d'Emmanuelle Cronier, abordant des thèmes nouveaux, respectivement le rôle des interprètes dans la guerre et le phénomène des départs en permission⁸³.

Malgré sa place dominante, l'histoire culturaliste ne monopolise pas la totalité du champ historiographique. D'autres historiens, s'efforcent, parallèlement, de proposer une lecture sociale de la Grande Guerre, s'écartant de l'approche décrite précédemment. Leur proposition est fortement inspirée par les sciences sociales ; moins par l'anthropologie (mobilisée abondamment par les historiens culturels et culturalistes) que par la sociologie et surtout la microsociologie, française et états-unienne. Nous trouvons également un écho de la micro-histoire, exploitée aussi par l'approche culturelle⁸⁴. Cultivant l'héritage de Jules Maurin, le rôle substantiel dans le développement de l'étude sociale des faits guerriers incombe aux centres de recherche des Universités de Montpellier, de Toulouse, puis aux chercheurs gravitant autour du Collectif de Recherche et de Débat sur le Premier Conflit mondial (CRID 14-18). Fondé en novembre 2005⁸⁵, il dépasse les frontières du monde universitaire s'ouvrant aux acteurs de l'enseignement secondaire, au monde de l'édition ainsi qu'aux passionnés du sujet. Loin d'être anecdotique, ce dispositif permet de diversifier les points de vue et d'enrichir les débats.

Au premier plan de la scène, l'approche sociale place le combattant et son expérience. Or, son vécu n'est pas abordé à travers les opinions, convictions et émotions. Comme l'observe Frédéric Rousseau « les unes et les autres sont volatiles, fugaces, instables, et somme toute peu accessibles aux historiens⁸⁶ ». Même si ces dernières ne sont pas entièrement absentes de la réflexion, la focale principale se tourne vers l'analyse des conduites, des comportements. Faut-il être *motivé* pour obéir ? Faut-il être *motivé* pour faire la guerre⁸⁷ ? Faut-il être *motivé* pour tuer⁸⁸ ? Voici les questions qui construisent la problématique principale : les ressorts des comportements des différents agents

⁷⁹Nicolas Beaupré, *Écrire en guerre, écrire la guerre, France, Allemagne 1914-1920*, préface d'Annette Becker, CNRS éditions, CNRS histoire, Paris, 2006.

⁸⁰Anne Duménil, Nicolas Beaupré, Christian Ingrao, *1914-1945, l'ère de la guerre : violence, mobilisations, deuils. Tome I : 1914-1918*, Paris, A. Viénot, 2004.

⁸¹Leonard V. Smith, *The Embattled Self: French Soldiers' Testimony of the Great War*, Cornell University Press, 2007 ; Leonard V. Smith., *Between Mutiny and Obedience: The Case of the French Fifth Infantry Division During World War I*, Princeton University Press, 1994.

⁸²Enzo Traverso, *L'histoire comme champ de bataille : interpréter les violences du XXe siècle*, Paris, La Découverte, 2010.

⁸³Emmanuelle Cronier, *Permissionnaires dans la Grande Guerre*, Paris, Belin, 2013 et Heimburger, Franziska, *Mésentente cordiale ? Langues et coalition alliée sur le front de l'Ouest de la Grande Guerre*, thèse de doctorat soutenu à l'EHESS, le 29 novembre 2014.

⁸⁴Antoine Prost, Jay M. Winter, *op. cit.*, p. 45.

⁸⁵Voir : www.crid1418.org.

⁸⁶Frédéric Rousseau (dir.), *La Grande Guerre, op. cit.*, introduction, p. 18.

⁸⁷Intitulé du séminaire présenté dans le cadre de la formation doctorale par Frédéric Rousseau, Montpellier, avril 2014.

⁸⁸Nicolas Mariot, « Faut-il être motivé pour tuer ? Sur quelques explications aux violences de guerre », *Genèses*, n° 53, 2003, pp. 154-177.

sociaux face à la situation de guerre ou plutôt aux situations polymorphes créées par l'état de guerre. La culture est perçue comme une construction dépendante de la réalité sociale. C'est donc cette dernière, pensée comme hétérogène, qui se place au centre des interrogations et dont la déconstruction promet et permet d'apporter des réponses. Pour la comprendre, il faut donc démêler l'écheveau complexe des situations sociales avec leurs contraintes, leurs enjeux et les stratégies des acteurs avec leurs mécanismes comportementaux, leurs dynamiques interactionnelles et leurs interdépendances. Pour comprendre 14-18, cette approche propose « d'appréhender et de saisir le monde social en guerre à la fois dans sa diversité et ses asymétries qui fondent toute sa complexité et sa richesse⁸⁹ ».

La différence entre l'approche ou l'orientation culturelle (culturaliste) et sociale est souvent, de façon caricaturale, ramenée au seul contexte de la Grande Guerre et à la bipolarité « contrainte » ou « consentement » comme facteur principal de l'obéissance et de la ténacité des hommes sous les drapeaux durant le conflit. Or, les points de discordance entre les deux approches sont plus nombreux et plus variés et ne concernent pas seulement la Guerre de 1914-1918. Certains se situent à l'intersection des recherches sur le premier et le second conflit mondial. Plus précisément, ils concernent la construction des liens de causalité entre les deux. En effet, en France, l'idée que les deux conflagrations mondiales du XX^e siècle n'étaient que deux moments culminants d'une seule guerre de trente ans, introduite déjà par le général de Gaulle⁹⁰, investit progressivement les champs scientifique et médiatique au point de devenir un véritable *leitmotiv*⁹¹ dont les chercheurs culturalistes, et les médias, sont de plus en plus friands. Inspirés par leurs collègues étrangers comme Eric Hobsbawm et sa réflexion sur le « court XX^e siècle⁹² » ou Ernst Nolte⁹³, certains historiens français entreprennent de penser et d'analyser les deux conflits mondiaux comme relevant d'une seule séquence historique unique et autonome : une guerre civile européenne⁹⁴. Suivant cette même logique, au sens plus large, la Grande Guerre endosse le rôle d'une « tragédie originelle⁹⁵ », d'une véritable « matrice du XX^e

⁸⁹Frédéric Rousseau (dir.), *La Grande Guerre des sciences sociales*, Outremont (Québec), Athéna éditions, 2014.

⁹⁰Discours prononcé à la radio de Londres le 18 septembre 1941, transcription in De Gaulle, Charles, *Discours et Messages, 194-1946*, p. 103, cité dans Antoine Prost, Jay M. Winter, *Penser la Grande Guerre. Un essai d'historiographie*, Paris, Seuil, 2004, p. 33.

⁹¹Frédéric Rousseau parle même d'une véritable « vulgate du troisième millénaire », Frédéric Rousseau, « 1914-1945 : La Grande Guerre est-elle la matrice du XXI^e siècle monstrueux ? Arrêt sur une vulgate du troisième millénaire », *En jeu. Histoire et mémoires vivantes, XXI^e siècle : d'une guerre à l'autre ?*, n° 3, juin 2014.

⁹²Hobsbawm, Eric, *L'âge des extrêmes. Histoire du cours XXI^e siècle*, Bruxelles, Complexe/Le Monde diplomatique, 1999.

⁹³Ernst Nolte, *La guerre civile européenne : national-socialisme et bolchevisme, 1917-1945*, Paris, Perrin, 2011.

⁹⁴Les ouvrages se multiplient, rappelons, entre autres : Audoin-Rouzeau, Becker, Ingrao, Rousso, *La violence de guerre, 1914-1945*, Paris/Bruxelles, IHTP-CNRS/Complexe, Histoire du temps présent, 2002 ; Nicolas Beaupré, *Les Grandes Guerres (1914-1945)*, Paris, Belin, coll ; Histoire de France, 2012 ; Duménil, Beaupré, Ingrao, *1914-1945 : l'ère de la guerre, t.1 1914-1918 : Violence, mobilisations, deuils*, Paris, Agnès Viénot, 2004 ; Duménil, Beaupré, Ingrao, *1914-1945 : l'ère de la guerre, t. 2 1939-1945, Nazisme, occupations, pratiques génocides*, Paris, Agnès Viénot, 2004 ; Enzo Traverso, *A feu et à sang. De la guerre civile européenne 1914-1945*, Paris, Stock, 2007.

⁹⁵George, F. Kennan, *The Decline of Bismark's European Order : French-Russian relations 1875-1890*, New York, Princeton University Press, 1979, p. 3.

siècle monstrueux⁹⁶ », investi du pouvoir d'expliquer toutes les expériences traumatisantes consécutives, qu'il s'agisse de guerres, de génocides ou d'avènement des régimes totalitaires divers. Dit plus simplement, l'expérience de la violence des tranchées aurait mené directement aux chambres à gaz et aux goulags, car, et c'est l'argument principal, le vécu de 1914-1918 aurait rendu les sociétés plus brutales. Cette hypothèse aussi, puise ses sources à l'étranger. Elle s'inspire du travail du chercheur états-unien George L. Mosse : *Fallen Soldiers. Reshaping the Memory of the World Wars*⁹⁷, portant sur le contexte spécifique de l'entre-deux-guerres en Allemagne. La traduction de cet ouvrage, parue en français à la fin des années 1990, porte un titre entièrement transformé : *De la Grande Guerre aux totalitarismes : la brutalisation des sociétés européennes*⁹⁸, résumant en lui seul tout un programme. La thèse de la « brutalisation » des sociétés européennes, annoncée dans ce titre et développée dans l'introduction française de l'ouvrage, a tracé rapidement son chemin jusque dans les médias et les manuels universitaires et scolaires. A titre d'exemple, dans le troisième chapitre « Paix ratée et 'brutalisation' : i-a-t-il y un entre-deux-guerres ? » de son manuel destiné aux étudiants de licence d'histoire *L'âge de dictatures : fascismes et régimes autoritaires en Europe de l'Ouest, 1919-1945*⁹⁹, Johann Chapoutot résume clairement ce postulat :

« Une fois que l'État a abandonné son monopole pour déléguer l'exercice de la violence physique légitime à chacun, une fois que les armes ont été sorties, il est difficile de les faire rentrer et taire. La sortie de guerre de l'Europe se révèle dès lors complexe, peu aisée, peu désirée aussi par les anciens combattants qui, insatisfaits du retour à la vie civile, déçus des fruits de leur sacrifice, conservent souvent, notamment dans les pays vaincus ou déçus, une nostalgie d'aventure et de solidarité du front. Dès lors, c'est la notion même d'entre-deux-guerres, courante pour désigner la période 1919-1939, qui mérite d'être interrogée¹⁰⁰. »

Or, comme le montrent des recherches récentes, malgré son expansion incontestable, cette perspective « culturaliste » semble, au prisme d'une analyse sociale, quelque peu simpliste et réductrice¹⁰¹. En tout cas, ce n'est pas la seule manière possible d'envisager le sujet. Dans ce contexte, l'étude poussée des expériences des combattants de la Première Guerre mondiale et notamment celle des violences

⁹⁶Frédéric Rousseau, « 1914-1945 : La Grande Guerre est-elle la matrice du XXe siècle monstrueux ? Arrêt sur une vulgate du troisième millénaire », *En jeu. Histoires et Mémoires Vivante. XXe siècle : d'une guerre à l'autre*, N° 3, Juin 2014, p. 47-63.

⁹⁷George Lachmann Mosse, *Fallen Soldiers : Reshaping the Memory of the World Wars*, New York, Oxford University Press, 1990.

⁹⁸George Lachmann Mosse, *De la Grande Guerre au totalitarisme : la brutalisation des sociétés européennes*, préface par Stéphane Audoin-Rouzeau, Paris, Hachette littératures, 2009 (1999).

⁹⁹Johann Chapoutot, *L'âge de dictatures : fascismes et régimes autoritaires en Europe de l'Ouest, 1919-1945*, Paris, PUF, 2008.

¹⁰⁰Johann Chapoutot, *op. cit.*, p. 57, aussi p. 62, 64, 65-66.

¹⁰¹Voir le numéro spécialement consacré aux questions matricielles et séquençages de l'histoire « XXe siècle : d'une guerre », *En jeu. Histoires et mémoires vivantes, Revue pluridisciplinaire de la fondation pour la mémoire de la déportation*, Juin 2014 – n° 3.

de guerre, deviennent centrales.

L'enjeu de la controverse est donc bien plus profond, complexe et fondamental. Il met en question la compréhension des actes humains en général. Pourquoi les gens se comportent-ils d'une manière ou d'une autre, pourquoi agissent-ils de la façon dont ils agissent ? Ces questions peuvent cibler la violence dans le contexte guerrier ou tout autre sujet. L'intérêt pour les ressorts des actes humains reste vital et intemporel. Il s'agit bien de la façon la plus globale d'appréhender les sociétés du passé, mais aussi celles d'aujourd'hui. Puisque les interprétations de l'histoire ne nous renseignent pas seulement sur notre passé mais déterminent notre compréhension du présent et orientent nos attentes à l'égard du futur¹⁰², il est évident que les questions posées à la Guerre de 1914-1918 sont susceptibles de garder toute leur actualité¹⁰³. Surtout au vu de l'évolution la plus récente, marquée par un accroissement notable d'engagements identitaires de toute sorte et une recrudescence toute aussi importante de la violence au sein de nos sociétés (que l'on aimerait tellement voir pacifiques et pacifiées), la Grande Guerre ne devrait pas paraître l'incompréhensible¹⁰⁴, mais aider, tout au contraire, à rendre intelligible le monde qui nous entoure. Bref, sans entrer dans tous ses détails, dépassant largement le cadre d'une thèse sur la Première Guerre mondiale, force est de constater que ce débat, loin d'être une querelle anecdotique perpétuée par quelques universitaires obstinés, est, tout au contraire, fondamental et stimulant à tous les niveaux, épistémologique, méthodologique mais aussi éthique voire politique.

Cependant, il convient de noter que ni l'histoire culturelle ni l'histoire sociale, ni le débat entre les deux qui a atteint une certaine envergure en France, ne monopolisent le champ de l'historiographie de la Grande Guerre. Aujourd'hui, d'autres thématiques de recherche restent à l'ordre du jour, attestant d'un retour d'intérêt pour une démarche historiographique plus traditionnelle. L'histoire des relations internationales renoue avec les « grands classiques » plus anciens, dont témoignent les rééditions récentes de l'œuvre de Pierre Renouvin (la dernière date de 2007) ou de Jean-Baptiste Duroselle (de 1997). De nouvelles recherches sont également entreprises dans ce domaine¹⁰⁵. Il s'agit bien d'un phénomène dépassant l'Hexagone. Sur le plan international, le *bestseller* du Centenaire de la Grande Guerre est bien une analyse des relations diplomatiques à la veille de la guerre qui reprend, avec le recul d'un siècle et à sa manière, la vieille question de responsabilité¹⁰⁶. Si le sujet reste similaire, la

¹⁰²Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou Métier de l'historien*, Paris, Armand Colin, 1997 (1949).

¹⁰³Frédéric Rousseau (dir.), *La Grande Guerre*, *op. cit.*, p. 11.

¹⁰⁴Duroselle, Jean-Baptiste, *La Grande Guerre des Français : 1914-1918 : l'incompréhensible*, Paris, Perrin, 2002 ; Stéphane Audoin-Rouzeau professe la même conclusion, insistant sur la « rupture cognitive » qui nous définitivement séparé du monde d'avant-guerre dont nous ne sommes plus capables comprendre la sensibilités et les représentations. Stéphane Audoin-Rouzeau, Annete Becker, *14-18*, *op. cit.*, p. 18.

¹⁰⁵Ici, nous pensons avant tout aux travaux de Georges-Henri Soutou, *La grande illusion : quand la France perdait la guerre (1914-1920)*, Paris, Tallendier, 2015 et sur un plan plus général : Soutou, Georges-Herni, *L'Europe de 1915 à nos jours*, Paris, PUF, 2014 (2007).

¹⁰⁶Christopher Clark, *Les sonnambules : été 1914, comment l'Europe a marché vers la guerre*, Paris, Flammarion, 2013

démarche et les conclusions sont toutefois différentes. Alors que Jean-Baptiste Duroselle confirme encore que : « Déclenchée par une sorte de « mécanisme » face auquel les hommes d'État se sont trouvés impuissants, la Première Guerre mondiale était un plongeon dans l'inconnu¹⁰⁷ », Georges-Henri Soutou abandonne la perspective purement structuraliste, remettant l'accent sur le rôle des différents acteurs du champ politique¹⁰⁸. Christopher Clark prône, lui aussi, le retour aux acteurs qui ne sont plus envisagés comme des marionnettes mues par des forces structurelles, indépendantes de leur volonté, mais qui sont des sujets agissants, chacun étant capable de contribuer, à son niveau et à sa manière, à forger la réalité. Pour Clark, « l'initiative personnelle est prépondérante¹⁰⁹. » L'image globale résulte ainsi de l'interaction de tous les agents multiples disposant de moyens et de pouvoirs hétérogènes. Contrairement à l'histoire diplomatique plus ancienne, pour rendre intelligible l'image globale, il ne suffit plus de révéler les décisions prises, il est indispensable de démêler l'écheveau complexe de relations et d'influences, de comprendre les stratégies dictées par les micro-contextes personnels, d'estimer les marges de manœuvre de chaque acteur et l'impact de ces décisions sur son environnement. En remplaçant la question du *pourquoi* en est-on arrivé là ? par celle du *comment ?*¹¹⁰, son prisme se rapproche davantage de l'approche sociale que « culturaliste » de l'histoire.

Notre travail de recherche, quant à lui, s'efforce, lui aussi, d'emprunter le sillon creusé par l'histoire sociale. Ce choix ne signifie pas pourtant que l'on s'interdise de mobiliser dans notre réflexion les aspects et les faits culturels pour autant. Tout simplement, nous évitons de leur accorder le monopole explicatif des comportements individuels et collectifs, d'autres forces entrent en jeu. Certes, les sentiments intimes, les convictions personnelles et les motivations individuelles existent et contribuent à composer l'orientation finale des conduites humaines. Toutefois, ce ne sont pas les facteurs uniques, exclusifs, d'autres forces entrent en jeu. Certes, les sentiments intimes, les convictions personnelles et les motivations individuelles existent et participent de l'orientation finale des conduites humaines. Toutefois, ce ne sont pas les facteurs uniques, exclusifs. Au contraire, nous interrogeons leur présence et leur signification, nous les confrontons systématiquement aux pratiques non discursives des acteurs. N'émergeant jamais *ex nihilo*, les représentations des acteurs répondent à des configurations socio-culturelles précises. Leur genèse et leur impact sur les individus dans les situations concrètes ne sauraient donc pas rester à l'écart de l'analyse. Finalement, comme souligne Frédéric Rousseau, « Que je sache, le patriotimètre n'a pas encore été inventé¹¹¹ ». En effet, bien que

(2012).

¹⁰⁷Duroselle, Jean-Baptiste, *L'Europe de 1815 à nos jours : vie politique est relations internationales*, Paris, PUF, 1996 (1964), p. 175.

¹⁰⁸Soutou, Georges-Henri, *L'Europe de 1915 à nos jours*, Paris, PUF, 2014 (2007).

¹⁰⁹Christopher Clark, *op. cit.*, introduction, p. 17.

¹¹⁰Christopher Clark, *op. cit.*, introduction, p. 17.

¹¹¹Frédéric Rousseau (dir.), *La Grande Guerre, op. cit.*, p. 18.

personne ne contexte leur existence, les ressorts du for intérieur des femmes et des hommes du passé sont immesurables et, il faut bien l'avouer, échappent aux outils d'analyse disponibles à l'historien.

Les travaux qui mobilisent l'approche sociale sont nombreux. Nous nous permettons d'en rappeler seulement quelques-uns qui ont inspiré notre réflexion le plus directement. En France, un nouvel regard sur le vécu des combattants, basés sur leurs témoignages, fut présenté par Frédéric Rousseau et Rémy Cazals¹¹². En revisitant l'histoire des mutins de 1917, André Loez a introduit des concepts fructueux pour l'analyse des comportements d'obéissance et de refus¹¹³. Nicolas Mariot a le mérite de braquer les projecteurs sur la structure sociale du monde des tranchées relevant ainsi l'asymétrie des relations et l'hétérogénéité sociale des combattants¹¹⁴. Alexandre Lafon aborde, lui aussi, le vivre ensemble dans les tranchées, en questionnant la notion de la camaraderie au front¹¹⁵. Très récemment, un ouvrage collectif des chercheurs attachés au CRID 14-18¹¹⁶, en présentant des travaux de plusieurs jeunes chercheurs et doctorants, propose un aperçu de la richesse des adaptations de l'analyse inspirée par les sciences sociales aux différents sujets relatifs à la Grande Guerre. Aussi, les colloques bisannuels tenus à Craonne¹¹⁷ avec d'autres manifestations et séminaires, ont-ils permis d'affiner les lectures sociales de la guerre¹¹⁸.

De nombreux articles sont aussi régulièrement dédiés aux différents aspects de la Première Guerre mondiale par les revues historiques, leur nombre explosant à l'occasion du Centenaire. À titre d'exemple nous pouvons noter une liste de numéros de *Guerres mondiales et conflits contemporains* relatifs à la problématique qui nous intéresse. Hormis les deux numéros sur les prisonniers de guerre cités ci-dessus, dans les pages qui s'ensuivent, nous évoquons les éditions suivantes : n° 272 : *La Grande Guerre et la Belgique* (2018/4), n° 267 : *Entreprises, entrepreneurs et travailleurs pendant la Grande Guerre* (2017/3), n° 266 : *De la guerre économique aux enjeux logistiques en 1914-1919* (2017/2), n° 265 : *Alsaciens et Lorrains : acteurs « malgré eux », victimes et témoins de deux conflits mondiaux* (2017/1), n° 2016/4 : *Monarques et monarchies pendant la Grande Guerre* (2016/4), n° 262 : *Moyen-Orient et conflits au XX^e siècle* (2016/2), n° 260 : *La Pologne dans les conflits du XX^e siècle. I. - La Grande Guerre* (2015/4), n° 258 : *Varia : La recherche historique russe sur les conflits. La Grande Guerre vue du Saint-Siège, d'Alsace et d'Australie* (2015/2), n° 257 : *Les psychoses de*

¹¹²Frédéric Rousseau, *La guerre censurée : une histoire des combattants européens de 14-18*, Paris, Éditions du Seuil, 2003 et ensemble : Rémy Cazals, Frédéric Rousseau, *14-18, le cri d'une génération : la correspondance et les carnets intimes rédigés au front, la Grande Guerre passée au filtre de la censure et de l'autocensure, au filtre du temps et de la fiction, de la parole confisquée à la parole libérée...*, Toulouse : Éd. Privat, 2001.

¹¹³André Loez, *14-18, les refus de la guerre : une histoire des mutins*, Paris, Gallimard, 2010.

¹¹⁴Nicolas Mariot, *Tous unis dans la tranchée ? 1914-1918 : Les intellectuels rencontrent le peuple*, Paris, Seuil, 2013.

¹¹⁵Alexandre Lafon, *La Camaraderie au front 1914-1918*, Paris, Armand-Collin / Ministère de la Défense, 2014.

¹¹⁶Frédéric Rousseau (dir.), *La Grande Guerre, op. cit*

¹¹⁷Depuis 2006, les thèmes les plus retentissants : Obéissance et désobéissance, les identités (en 2010), sur les mises en guerre de l'État en 2014.

¹¹⁸Nom de l'espace d'échange d'idées en ligne : <http://lsg.hypotheses.org/>, consulté le 15/08/2015.

l'arrière, de la Grande Guerre au XXI^e siècle (2015/1), les numéros 252 (2013/4) et 247 (2012/3) respectivement sur *Nouvelles recherches – nouvelles analyses et Apports nouveaux sur les conflits du XX^e siècle : de la Grande Guerre à la guerre du Vietnam*, n° 240 : *La réalité face aux mythes* (2010/4), n° 237 : *La légion étrangère* (2010/1), n°236 : *Guerre et après-guerre* (2009/4), n° 285 : *Historial, musées et mémoriaux de la Grande Guerre* (2009/3), n° 228 : *Mémoire de la Première Guerre mondiale en Europe médiane* (2007/4), n° 224 : *Plaisirs ou le plaisir du soldat* (2006/4), n° 216 *Guerres et après-guerres* (2004/04), n° 205 : *Le monde combattant* (2002/1). Étant donné leurs multitude, d'autres articles, exploités dans notre travail seront cités directement dans le texte.

Au-delà de l'horizon historiographique français et loin de la controverse historiographique qui l'embrase, de maints travaux d'historiens anglo-saxons et allemands prennent l'orientation similaire. L'œuvre de John Keegan¹¹⁹, pionnier du renouveau de l'histoire militaire anglo-saxons, compte aujourd'hui parmi les grands classiques, ouverts à différentes lectures possibles. C'est dans l'historiographie anglo-saxonne et notamment états-uniennes que nous trouvons des réflexions sur le comportement des hommes au cœur des batailles. Parmi les études fondatrices, nous pouvons citer celle de S. L. A. Marshall *Men against fire* de 1978¹²⁰ ou bien celle du colonel Richard Holmes *Acts of war : the behaviour of men in battle*, parue en 1985¹²¹. Plus récemment, c'est un autre historien et militaire, le lieutenant-colonel Dave Grossman qui synthétise les acquis de ce courant historiographique et le croise avec ses propres observations et enquêtes qu'il a effectuées dans le cadre de son travail de psychologue dans l'armée états-unienne. Son ouvrage *On killing. The Psychological Cost of Learning to Kill in war and society* paru en 1995¹²² présente un apport fondamental dans l'interprétation du comportement de l'homme en guerre et dans la compréhension des mécanismes de la violence en général. Les travaux du Britannique Tony Ashworth sont également incontournables pour toute tentative d'analyse sociale de la vie dans les tranchées. En introduisant la notion de *Live and Let Live System*¹²³, l'auteur souligne l'hétérogénéité des situations vécues au front. Le quotidien des tranchées était en effet assez éloigné de l'image souhaitée par le commandement et les élites et les représentations, largement inspirée par la première, que s'en faisaient l'Arrière.

En Allemagne, Benjamin Ziemann réfléchit sur l'expérience combattante en examinant, aussi à l'aide des témoignages des combattants, les ressorts de ténacité et de la violence¹²⁴. L'ouvrage de Thomas

¹¹⁹John Keegan, *The Face of Battle*, London, Jonathan Cape, 1976, mais traduit en français seulement en 1993.

¹²⁰S. L. A. Marshall, colonel, *Men against fire. The problem of Battle Command*, Oklahoma, University of Oklahoma Press, 2000 (1978).

¹²¹R. Holmes, *Acts of war : the behaviour of men in battle*, New York, Free Press, 1985.

¹²²Dave Grossman, *On Killing. The psychological cost of Learning to Kill in War and Society*, New York, Back Bay Books, 2009 (1995).

¹²³Tony Ashworth, *Trench Warfare 1914-1918. The Live and Let Live System*, Pan Books, 2000 (1980).

¹²⁴Benjamin Ziemann, *War Experience in Rural Germany*, Berg, Oxford-New York, 2007 et Benjamin Ziemann, *Gewalt im Ersten Weltkrieg : Töten, überleben, verweigern*, Essen, Klartext Verlag, 2013.

Weber¹²⁵, consacré plus spécifiquement au rôle de la Première Guerre mondiale dans la genèse de la personnalité et des concepts idéologiques d'Adolf Hitler, réfutant les représentations rependues, infirme à la fois les grands mythes sur le *Führer* mais aussi celui du lien direct entre le premier et second conflit mondial. Bien que le sujet soit plus restreint, la démarche prosopographique de l'auteur est indéniablement une source d'inspiration des plus utiles. Dans un esprit similaire, les recherches sur les prisonniers de guerre menées par R. B. Speed ou Alon Rachamimov ou du jeune docteur Georg Wurzer¹²⁶ démontrent l'abîme qui sépare les conditions d'internement en 1914-1918 du sort des prisonniers de 1939-1945 et à plus forte raison du celui des victimes du système concentrationnaire et de « l'archipel » des Goulags. En 2014, deux numéros de la revue *Guerres mondiales et conflits contemporains*, consacrés exclusivement aux prisonniers de guerre sont également du plus haut intérêt¹²⁷.

1.1.1.3 La période 1914-1918 en Europe centrale sous la plume des Occidentaux...

L'attitude de l'historiographie française à l'égard de l'histoire de l'Empire austro-hongrois dans la Première Guerre mondiale reste ambiguë. D'un côté, les instituts et les revues spécialisées publient régulièrement des ouvrages et des articles relatifs aux problématiques de cet air géographique à l'époque contemporaine dont la Première Guerre mondiale fait patrie. De l'autre côté, les spécialistes de la Grande Guerre montrent une attitude plutôt frileuse à l'égard de l'histoire complexe du conflit au cœur et à l'est de l'Europe. La grande synthèse d'historiographie de la Grande Guerre d'Antoine Prost et Jay Winter, laisse, elle aussi, « de côté pour les raisons pratiques, l'historiographie russe et soviétique¹²⁸. » Les historiographies centre-européennes ne sont même pas mentionnées. Un autre recueil de travail de référence, édité sous la direction de Jay Winter et d'Annette Becker retraçant en trois volumes l'Histoire de la Première Guerre mondiale se revendique être une « véritable œuvre transnationale¹²⁹ ». Pourtant, l'Empire austro-hongrois, ses fronts, ses minorités et ses problèmes internes n'apparaissent que de façon sporadique dans le récit, ciblé encore en grande partie sur les belligérants occidentaux. Dans un autre ouvrage de référence en deux volumes, dirigé aussi par Jay Winter, qui portant sur les capitales des pays européens en guerre, ce sont encore la France, la Grande Bretagne et l'Allemagne qui sont mis à l'honneur¹³⁰. Dans *La Grande Guerre. Carnet du centenaire*,

¹²⁵Thomas Weber, *La première guerre d'Hitler*, Perrin, Paris, 2010.

¹²⁶R. B. Speed, *Prisoners, diplomats and the Great War a study in the diplomacy of captivity*, New York, Westport, Connecticut, London, 1990 ; Rachamimov, Alon, *POWs and the Great War : Captivity on the Eastern Front*, Oxford – New York, Berg, 2002 ; Wurzer, Georg, *Die Kriegsgefangenen der Mittelmächte in Rußland im Ersten Weltkrieg*, thèse de doctorat soutenue à Eberhard-Karls-Universität de Tübingen en 2002.

¹²⁷*Prisonniers de la Grande Guerre : victimes ou instruments au service des États belligérants – I et II. Guerres mondiales et conflits contemporains*, numéros 253 et 254, 2014/1 et 2014/2.

¹²⁸Antoine Prost, Jay Winter, *op. cit.*, p. 13.

¹²⁹La quatrième de couverture. Jay Winter (dir.), *La Première Guerre mondiale. Société*, Paris, Fayard, 2014.

¹³⁰Jay M. Winter, Jean-Louis Robert, *Capital cities at war : Paris, London, Berlin, 1914-1919*, Cambridge New York, Cambridge university press, 1997.

André Loez et Nicolas Offenstadt proposent eux aussi une approche transnationale, évoquant des territoires aussi éloignés que les colonies britanniques en Inde par exemple. L'espace et l'histoire austro-hongrois sont ici représentés par deux entrées. La première « Le Forte Belvedere ou le Werk Geschwent. Défense de montage » est consacrée à l'ensemble fortifié de la ceinture fortifiée construite par les Autrichiens dans les Alpes¹³¹. La seconde prend la forme d'un portrait succinct de Milan Ratislav Štefánik. Ce héros national slovaque fut le représentant slovaque à côté des Tchèques Tomáš Garrigue Masaryk et Edvard Beneš, du triumvirat des chefs de la résistance tchécoslovaque et fondateurs de l'État indépendant.

Un autre indice constitue le bilan de la coopération inter-universitaire entre la France et l'Autriche. Elle apparaît chancelante surtout en comparaison du grand épanouissement des programmes franco-allemands, reste chancelante. Malgré sa tentative d'ouverture internationale, le Centre de recherche de l'Historial de Péronne, se focalise sur les principaux belligérants occidentaux, ses voisins d'outre-Rhin et d'outre-Manche¹³². Concernant la recherche sur l'Europe centrale, orientale et les Balkans, qui constituent une véritable mosaïque de langues et de cultures, la difficulté linguistique est certainement en cause. Or, même l'Autriche, pourtant germanophone, semble peu attirer les historiens de la Grande Guerre français. Pourtant, la focalisation exclusive sur les puissances occidentales et l'évacuation quasi complète de l'Europe centrale, orientale et des Balkans, sans parler du reste du globe, sont, nous semble-t-il, symptomatiques d'une certaine idée de l'Europe qui n'aurait pas tellement changé depuis la chute du Mur... Bref, faire l'ellipse de la guerre à l'Est et des problématiques impériales n'implique pas seulement une compression géographique, cela impacte aussi la compréhension et l'interprétation du sens du premier conflit mondial. Pour introduire le dossier thématique des *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, consacré à l'année 1917, Maurice Carrez met l'accent sur l'importance de prendre en compte l'histoire globale, du moins à l'échelle européenne, des événements clés survenus cette année-là¹³³. En effet, en se détournant des enjeux géopolitiques dans ces régions aux histoires troublées bien avant et bien après 1914-1918, on évacue de la réflexion les dynamiques et les processus de transformations politiques, économiques et sociales polymorphes et différés dans le temps, dont l'influence fut pourtant non négligeable dans le déclenchement et le déroulement de la guerre. Cette restriction laisse, comme nous avons déjà remarqué ailleurs, « la voie [...] libre pour une interprétation foncièrement « occidentalocentrée » et appauvrie de la Grande Guerre »¹³⁴. Plus encore que chez les spécialistes de la Première Guerre

¹³¹André Loez, Nicolas Offenstadt, *La Grande Guerre. Carnets du centenaire*, Paris, Albin Michel, 2013, p. 55.

¹³²Guillaume de Fonclare, « l'Historial de la Grande Guerre », *Guerre mondiale et conflits contemporains*, 3/2009, n° 235, p. 21-32.

¹³³Maurice Carrez, "L'année 1917 en Europe : Convergences transnationales et Hétérogénéité à l'échelle des nations et des Régions." *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 2018, p. 13-14.

¹³⁴Helena Trnkova, « Penser les guerres dans 'l'Autre Europe' : la séquence 1914-1945 en République tchèque et en France », *En jeu. Histoire et mémoires vivante, XXe siècle : D'une guerre à l'autre*, n° 3, juin 2014, p. 65-76.

mondiale, c'est auprès du grand public que le rôle et l'histoire de l'Empire austro-hongrois dans ce conflit reste largement méconnu.

Pourtant, les spécialistes de l'Europe médiane ne manquent pas à l'Occident. C'est par ailleurs un chercheur d'origine australien, Christopher Clark, qui a fourni un gigantesque travail de recherche fondamentale sur la marche de l'Europe à la guerre¹³⁵. Naturellement, l'Empire austro-hongrois apparaît au premier plan de ses recherches. D'autres chercheurs anglo-saxons se sont intéressés à l'histoire de l'Europe centrale et plus spécifiquement à celle de la Monarchie danubienne. Robert A. Kann¹³⁶ ou Gunther E. Rothenberg¹³⁷ ont fourni des études élaborées de l'armée austro-hongroise avant et dans la Grande Guerre. En Grande Bretagne, l'historien Marc Cornwall dirige les recherches des programmes de recherche ciblés sur la « question nationale » dans l'Empire austro-hongrois. Il s'intéresse, entre autres, à la question de la loyauté des populations non-germanophones pendant la guerre¹³⁸. John R. Schneider a analysé plus spécifiquement la campagne autrichienne contre la Serbie¹³⁹ alors que Claire Morelon, attachée à l'Université de Birmingham, a soutenu récemment une thèse qui traite de la vie à Prague pendant la Première Guerre mondiale¹⁴⁰.

En France, l'histoire de la Monarchie danubienne dans son ensemble est minutieusement traitée par l'historien Jean-Paul Bled¹⁴¹. Dans un autre registre et à la marge des productions historiennes relatives à la période, François Fejtő propose dans son *Requiem pour un Empire défunt* une vision spécifique de l'histoire politique et des relations internationales des années de guerre qui ont mené ce grand Empire à la dislocation finale¹⁴². Dans le domaine d'histoire militaire, Jean-Claude Laparra¹⁴³ consacre ses recherches à la présence austro-hongroise sur le front occidental, face aux forces franco-britanniques.

Or, ce sont notamment les chercheurs attachés à l'Institut national des langues et cultures orientales (INALCO) qui poursuivent des recherches sur ce pan d'Histoire aussi bien par le biais de contributions régulières dans des revues scientifiques que par la publication d'ouvrages de références. L'historien

¹³⁵Christopher Clark, *op. cit.*.

¹³⁶Robert A. Kann, (sous la direction de), *The Habsburg Empire in World War I, Essays on the Intellectual, Military, Political and Economic Aspects of the Habsburg War Effort*, New York, East European Quarterly, Boulder, Columbia University Press, 1977.

¹³⁷Gunther E. Rothenberg, *The army of Francis Joseph*, West Lafayette, Indiana, Purdue Univ. Press, 1976.

¹³⁸Marc Cornwall, *The Undermining of Austria-Hungary. The Battle for Hearts and Minds*, UK, Palgrave Macmillan, 2000 ; Marc Cornwall, *The Last Years of Austria-Hungary*, Exeter, Exeter University Press, 2002.

¹³⁹John R. Schindler, « Disaster on the Drina : The Austro-Hungarian Army in Serbia ,1914 », *War in History*, n° 9, 2002, p. 159-195.

¹⁴⁰Claire Morelon, *Street fronts : war, State Legitimacy and Urban Space, Prague 1914-1920*, thèse dirigée par Guillaume Piketty et Guillaume Purseigle, Institut d'études politiques (Paris, France) et University of Birmingham (Grande Bretagne), soutenue en 2015.

¹⁴¹Jean-Paul Bled, *L'agonie d'une monarchie. Autriche-Hongrie 1914-1920*, Paris, Tallandier, 2014.

¹⁴²François Fejtő, *Requiem pour un empire défunt, Histoire de la destruction de l'Autriche-Hongrie*, Paris, Lieu Commun, 1988.

¹⁴³Laparra, Jean-Claude, *Le prix d'une alliance : Les Austro-Hongrois sur le front ouest : 1914-1918*, Louviers (Eure), Ysec, 2002.

français, Bernard Michel a largement exploité la question des identités nationales et de la genèse des nationalismes centre-européens¹⁴⁴. Poursuivant dans ce sillon, Antoine Marès s'impose comme le spécialiste de l'histoire des Tchèques et des Slovaques dont il fait connaître au public français l'histoire générale¹⁴⁵. Au travers de ses nombreux articles et publications, il aborde aussi les problématiques spécifiques de la formation de la conscience nationale de ces deux nations en tant que minorités dans l'Empire austro-hongrois et de leur accès final à l'indépendance¹⁴⁶. Plus spécialisées encore, les travaux d'Alain Soubigou décrivent le parcours de vie mouvementé du professeur Masaryk¹⁴⁷, le chef de la résistance devenu le premier président tchécoslovaque et d'autres sujets ciblés relatifs à la lutte des Tchèques et des Slovaques pour l'indépendance et à la Première République¹⁴⁸. Jean-Pierre Namont explore, quant à lui, l'histoire des expatriés tchèques à Paris¹⁴⁹. Plus récemment, Étienne Boisserie s'intéresse dans ses travaux plus spécifiquement aux destins tourmentés de la population slovaque dans l'Empire austro-hongrois¹⁵⁰ et après sa chute¹⁵¹ alors que Cathrine Horel place la focale de ses recherches sur la partie hongroise de l'Empire mosaïque¹⁵². Les deux historiens replacent la marche complexe vers une prise de conscience nationale puis vers un État-nation moderne bâti sur le modèle occidental, dans des dynamiques et enjeux historiques plus larges¹⁵³. Porté par l'élan des commémorations du Centenaire de 1914-1918, l'intérêt pour l'histoire des différentes nations et

¹⁴⁴Bernard Michel, *Nations Et Nationalismes En Europe Centrale XIXe-XXe Siècle*, Paris, Aubier, 1995.

¹⁴⁵Antoine Marès, *Histoire Des Tchèques Et Des Slovaques*, Paris, Perrin, 2005.

¹⁴⁶Antoine Marès, « Nationalismes tchèque et slovaque. Fonctions et contenus, 1850-1920 », *Matériaux pour l'Histoire de notre temps*, juillet-septembre 1996, n° 43, p. 21-25 ; Antoine Marès, « Ruptures et continuités de la mémoire Tchèque », *Vingtième Siècle*, revue d'histoire, n°36, octobre-décembre 1992. Dossier : Identités d'Europe Centrale après le communisme. pp. 71-80. Antoine Marès, *Histoire Et Pouvoir En Europe Médiane*, Paris Montréal, L'Harmattan, 1996 ; Antoine Marès, *La Tchécoslovaquie Sismographe de L'Europe Au XXe Siècle*, Paris, Institut D'études Slaves, 2009. Antoine Marès, « Révolutionnaires et nationalistes : exemple tchèque pendant la Première Guerre mondiale », Sylvain Gregori, Jean-Paul, Pellegrinetti (dir.), *Minorités, identités régionales et nationales en guerre*, Rennes, PUR, 2017.

¹⁴⁷Alain Soubigou, Václav Histoire a vojenství, *Thomas Masaryk*, Paris, Fayard, 2002.

¹⁴⁸Soubigou, Alain, « La Legiobanka, un outil contre la brutalisation de la mémoire de guerre Tchécoslovaque », *Guerres mondiales et conflits contemporains* 4/2007 (n° 228), p. 91-105.

¹⁴⁹Namont, Jean-Philippe, « La colonie tchécoslovaque en France pendant la première guerre mondiale », *Guerres mondiales et conflits contemporains* 4/2004 (n° 216), p. 41-57 ; Jean-Philippe Namont, « Les Tchécoslovaques de France et la mémoire de la première guerre mondiale », *Guerres mondiales et conflits contemporains* 4/2007 (n° 228), p. 107-118.

¹⁵⁰Étienne Boisserie, « Du compromis austro-hongrois à la première indépendance (1867-1945). Aperçu de la querelle historiographique slovaque après 1989 », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, vol. 35, 2004, n°3. *Les identités en question. Institutions et finances*, p. 39-65 ; Étienne Boisserie, *Zjednodušený – inštitucionálny pohľad na Martinskú deklaráciu*, Slovakia, Historický ústav SAV, 2013.

¹⁵¹Étienne Boisserie, Catherine Serant, *La Slovaquie face à ses héritages : horizons critiques de la culture slovaque contemporaine*, Paris, Budapest, Torino, Centre d'étude de l'Europe médiane, Paris, 2004 ; Étienne Boisserie, Diana Jamborova-Lemay, Vlasta Křečková, *Parlons slovaque*, Paris, L'Harmattan, 2009 ; Boisserie Étienne, Royer Clara (dir.), *Miroirs brisés. Récits régionaux et imaginaires croisés sur le territoire slovaque*, Paris, Institut des langues slaves, 2011.

¹⁵²Catherine Horel, *Histoire De Budapest*, Paris, Fayard, 1999 ; Catherine Horel, *L'amiral Horthy Régent De Hongrie*, Paris, Perrin, 2014.

¹⁵³Catherine Horel, « Le Mythe Du Fédéralisme En Europe Centrale De 1848 à 1918 », *Nemzetek és Birodalmak: Diószegi István 80 éves, Hungary*, Eötvös Loránd Tudományegyetem, Új-és Jelenkori Egyetemes Történeti Tanszék, 2010, 297-316 ; Catherine Horel, *Nations, Cultures Et Sociétés D'Europe Centrale Aux XIXe Et XXe Siècles Mélanges Offerts Au Professeur Bernard Michel*, Paris, Publications De La Sorbonne, 2006 ; Catherine Horel, *Cette Europe Qu'on Dit Centrale Des Habsbourg à L'intégration Européenne, 1815-2004*, Paris, Beauchesne, 2009.

minorités des empires centraux et orientaux semble néanmoins progresser. Sous l'égide du Centre de recherche Europe Eurasie, Étienne Boisserie dirige un vaste projet transnational *L'Europe médiane dans la Grande Guerre : entre événement et traces*. Plusieurs colloques internationaux ont été aussi récemment consacrés à la question des minorités nationales en guerre¹⁵⁴. Ils accueillent régulièrement des spécialistes de cette zone géographique aussi bien français qu'autochtones et donnent lieu à de multiples échanges.

En dehors du cadre spatial de l'Empire austro-hongrois, il convient de signaler les recherches importantes qui ont été menées en France sur la partie de l'Europe derrière la frontière allemande. Ainsi, avec ses travaux consacrés à la participation de l'Empire russe dans la Grande Guerre¹⁵⁵ Alexandre Sumpf s'impose comme l'historien de référence du front Est et de la Russie à cette période. De son côté, les travaux de Maurice Carrez apportent une contribution fondamentale à la connaissance de l'Histoire contemporaine des pays de l'Europe du Nord¹⁵⁶. Proche à maints égards à la situation complexe de l'Empire austro-hongrois à la même période, l'histoire de ces deux zones géographiques fournissent des points de comparaison enrichissant pour le travail présent.

1.1.2 L'indépendance et le démembrement : la Grande Guerre vue de « l'Autre Europe¹⁵⁷ »

Pour obtenir un panorama plus complet, il est donc indispensable de se tourner vers les historiographies autochtones des aires géographiques étudiés. Or, si on regarde justement du côté des historiographies centre-européennes, on s'aperçoit que l'interprétation de la Grande Guerre diverge à bien des égards de celle qui domine en Occident. Un certain nombre de concepts actuellement en vogue en France ne s'y appliquent tout simplement pas. Quels sont-ils ? De la même manière que nous avons traité l'état de la recherche en France, dans ce chapitre, nous tâchons d'esquisser l'évolution comparée des historiographies tchèque, slovaque et autrichienne depuis la Première Guerre mondiale jusqu'au moment actuel.

1.1.2.1 Écrire l'histoire d'un événement fondateur : historiographie tchécoslovaque¹⁵⁸

¹⁵⁴Colloque international « Ebcountering the Other in Wartime: A Great War as an Intercultural Moment? » tenu à Paris dans le cadre du programme de la Mission du Centenaire 14-18, 26-27 septembre 2013; Colloque international « Minorités, identités nationales et régionale en guerre 1914-1918 » tenu à Corte, 19-20 juin 2014 et Colloque international « 1914-1918 : soldats d'entre deux. Les identités nationales dans les témoignages des combattants des Empires centraux » tenus à Strasbourg, 19-21 novembre 2014, les actes des deux sont en voie de publication.

¹⁵⁵Alexandre Sumpf, *1917, La Russie et les Russes en révolutions*, Paris, Perrin, 2017.

¹⁵⁶Maurice Carrez, *La Fabrique D'un Révolutionnaire, Otto Wilhelm Kuusinen (1881-1918) Réflexions Sur L'engagement Politique D'un Dirigeant Social-démocrate Finlandais*, Tome 1 et 2, Toulouse, CNRS-Université De Toulouse-Le Mirail, 2008.

¹⁵⁷Le terme est emprunté au titre de l'ouvrage Jacques Rupnik, *L'Autre Europe, crise et fin du communisme*, Paris, Édition Odile Jacob, 1990.

¹⁵⁸Le terme désignant l'ensemble composé de la population tchèque et de la population slovaque ainsi que les adjectifs qui sont dérivé de ce terme a fluctué dans l'Histoire en fonction du rapport politique entre les deux nations. Dans l'après-guerre, elles se trouvent réunies dans un même État qui crée à l'occasion une identité nationale "tchécoslovaque" commune. Ici, le choix du terme "tchécoslovaque" renvoie donc à celle produit dans le cadre de la

d'après-guerre

Les historiens tchèques interrogent, eux aussi, le sens de la Grande Guerre¹⁵⁹. Le prisme est cependant différent. En effet, le modèle interprétatif occidental tranche nettement avec la perception qui a été largement diffusée dans l'historiographie tchèque depuis la fin de la Grande Guerre. Contrairement à la présentation qui prévaut en Occident et notamment en France, à savoir celle de la grande tragédie nationale, d'une catastrophe insensée, « incompréhensible¹⁶⁰ », dans l'espace tchèque, la Première Guerre mondiale constitue un événement positif au plan politique. Comme dans d'autres États qui ont émergé des décombres des grands empires multiséculaires – austro-hongrois, allemand, russe et ottoman – la Guerre de 1914-1918 y est traditionnellement pensée comme l'apogée du long processus d'émancipation nationale, achevé précisément à la fin de la guerre. Dans l'espace tchèque, cette vision, émane des représentants du mouvement de la lutte pour l'indépendance qui, légitimés par leur victoire aux côtés des Alliés, occupèrent des postes clés dans le nouvel État et jouèrent après la guerre un rôle crucial dans la construction mémorielle donnant naissance à une véritable « légende nationale¹⁶¹ », un mythe fondateur légitimant l'existence même de la nouvelle République¹⁶². Dès sa fin, la guerre est représentée comme le dénouement final de la lutte d'émancipations – culturelle puis politique – menées tout au long du XX^e siècle par les Tchèques contre les Allemands. Ce terme désigne ici toutes les populations germanophones, pas seulement les habitants de l'Allemagne actuelle). L'historiographie tchèque romantique¹⁶³ faisait remonter cette lutte, dont la Première Guerre mondiale marquerait l'issue, jusqu'à la colonisation allemande des territoires tchèques au Moyen âge. Dans cette perspective, les guerres des hérétiques hussites contre le Saint empire romain germanique du XV^e siècle 164 étaient traitées comme les précurseurs directs des luttes modernes pour

Première république tchécoslovaque.

¹⁵⁹Voir par exemple le colloque « Climax or Beginning: Modernity, Culture, Central Europe and Great War », organisé conjointement par l'Université Charles, l'Institut Masaryk et les Archives de l'Académie tchèque des sciences et l'Université d'Innsbruck, octobre 2014. En ligne, URL : <http://www.mua.cas.cz/images/akce/2013/Prague-1914-CfP.pdf>, consulté le 15 avril 2014.

¹⁶⁰Jean-Baptiste Duroselle, *La Grande Guerre des Français : 1914-1918 : l'incompréhensible*, Paris, Perrin, 2002.

¹⁶¹En tchèque, on emploie le terme de « osvobozená legenda », voir à titre d'exemple : Dalibor Vácha, *Život v legiích. Českoslovenští dobrovolci na Rusi 1914-1918*, thèse du doctorat soutenue à l'Université de České Budějovice en 2012, p. 9 et Jan Galandauer, « O struktuře české historické paměti. Zamyšlení nad vzpomínkou českého vojáka a zajatce », *Historie a vojenství*, n° 1, 2003m p. 126-155. Ce fait est également un lieu commun de l'historiographie autrichienne voir : Gerald Schubert, *Tagesecho* du 27/05/2011, « Pflichterfüllung oder Hochverrat? Die tschechischen Soldaten Österreich-Ungarns », sur Czech Radio 7, disponible sur : <http://www.radio.cz/de/artikel/138856>.

¹⁶²Cette version est assumée et propagée par le président « libérateur » Masaryk en personne, comme argument clé dans la justification du droit de la nation tchéco-slovaque à disposer d'elle-même. Jan Galandauer, « Českoslovakismus v proměnách času. Od národovné tendence po integrační ideologii », *Historie a vojenství*, n° 2, 1998, p. 33-52.

¹⁶³František Palacký, *Dějiny národu českého v Čechách a v Moravě [L'Histoire de la nation tchèque en Bohême et en Moravie]*, Praha, J.G. Kavlé a České Muzeum, 1848-1887, volume III.

¹⁶⁴Les guerres hussites (1419-1436), anciennement nommées « révolution hussite » désignent les affrontements armés entre les partisans du courant réformateur initié par Jan Hus, prêtre réformateur tchèque contestant l'Église catholique, et les armées croisées de l'Empereur du SERG, déclenchés par l'exécution de son fondateur lors du concile de Bâle en 1514. Dans l'historiographie romantique du 19^e siècle, le conflit religieux est supplanté par la division « nationale » entre les hussites tchèques et les croisés germaniques.

l'émancipation. En 1914-1918, les unités des légionnaires tchécoslovaques, volontaires engagés dans la lutte contre la tutelle autrichienne du côté de la Triple Entente durant la Première Guerre mondiale, portaient d'ailleurs les noms des grands prêcheurs et commandants hussites. Le tout premier régiment tchécoslovaque formé en Russie fut baptisé d'après Jean Hus, le prêtre réformateur tchèque accusé d'hérésie par les autorités catholiques est mis à mort par le feu le 6 juillet 1415 à Constance. Son supplice a déclenché un vaste mouvement d'opposition armée à la domination du Saint empire romain germanique sur le territoire tchèque, connu dans l'histoire comme les guerres hussites. D'autres régiments éponymes sont le 2^e régiment des fusiliers tchécoslovaques de Jiří de Poděbrady, le 3^e régiment des fusiliers tchécoslovaques de Jan Žižka de Trocnov, le 4^e régiment des fusiliers tchécoslovaques de Prokop Veliký et d'autres encore. Après la guerre, cette référence a été réactivée et abondamment mobilisée dans les efforts commémoratifs et historiographiques. Une gigantesque statue équestre (aujourd'hui la quatrième plus grande d'Europe) du célèbre commandant hussite Jan Žižka, tué au combat en 1424, fut édifée devant le Mémorial de Vítkov, monument officiel érigé à Prague pour commémorer la Guerre de 1914-1918 sur le champ de la bataille où les Hussites ont vaincu en 1420 l'armée des croisés germaniques. Cette interprétation, fortement téléologique et intéressée, de l'histoire des relations tchéco-allemandes était contestée par des historiens déjà au tournant des XIX^e et XX^e siècles, provoquant un débat public sur le « sens de l'histoire tchèque¹⁶⁵ ». Cette controverse, plus générale, est symptomatique de l'état de la réflexion historiographique de cette époque. Déjà à fin du XIX^e siècle, la « lutte des manuscrits 166 » a souligné l'importance de l'approche critique vis-à-vis d'un discours historique aussi valorisant et utile soit-il pour recouvrement de la fierté nationale ; « elle n'a pas provoqué l'arrêt de la légitimation historique des efforts politiques, elle a toutefois dévalorisé toute forme d'auto-stylisation pseudo-historique et d'un traditionalisme exempt de toute critique¹⁶⁷. » Ainsi avant 1914, l'historisme méthodologique de Jaroslav Goll s'impose contre le réalisme du sens masarykien¹⁶⁸. Toutefois, la fondation du nouvel État aide à légitimer la position de ce dernier, devenu son premier président. Plutôt philosophe qu'historien, Masaryk conçoit l'histoire comme une continuité dotée d'un sens particulier. Cette approche rend possible le fait de lier différents événements pourtant très éloignés entre eux. Dans une telle perspective, l'accès à l'indépendance incarne logiquement, voire téléologiquement le couronnement de toutes les aspirations des siècles précédentes, surtout l'aspiration « naturelle » de tous les peuples à la liberté et au droit de disposer de soi-même. Ainsi, « la continuité du sens de l'histoire tchèque semblait

¹⁶⁵Miloš Havelka (ed.), *Spor o smysl českých dějin 1895 – 1938*, Praha, Torst, 1997, p. 20-33.

¹⁶⁶En tchèque, « souboj o rukopisy », un groupe d'intellectuels, dont le futur président Masaryk, s'efforcent de démontrer l'inauthenticité des deux manuscrits médiévaux (rukopisy zelenohorský a královédvorský) découverts à cette époque et présentée comme des preuves de l'excellence de la culture tchèque médiévale. Malgré une opposition féroce et majoritaire, leur lutte pour la vérité est couronnée de succès.

¹⁶⁷Miloš Havelka (ed.), *op. cit.*, p. 11.

¹⁶⁸Miloš Havelka (ed.), *op. cit.*, p. 27.

recouvrir des moments de crise plus généraux de la politique européenne, de la société industrielle et de la culture moderne, qu'ils soient seulement accentués ou causés par la Première Guerre mondiale¹⁶⁹. » Mais, il s'agit aussi d'un outil politique de légitimation de la nouvelle entité étatique indépendante. Après la guerre, « la question tchèque » monopolise la réflexion des élites, évinçant ainsi d'autres aspects de la guerre. Ces concepts, fortement téléologiques, imprègnent aujourd'hui encore le paysage mémoriel et historiographique¹⁷⁰.

Comme en France¹⁷¹, cette période se caractérise par l'imbrication des rôles. Les contours des sphères des compétences des acteurs – témoins, hommes des lettres ou des historiens professionnels – restent, ici aussi, assez flous. L'opacité résulte aussi de la configuration institutionnelle et des enjeux politiques du moment. Le nouvel État devait être consolidé, la dimension symbolique incluse. Peu de temps après la fondation de la République tchécoslovaque, une proposition fut formulée au Parlement, demandant la création d'une institution particulière « afin d'honorer la lutte pour l'indépendance¹⁷² ». Approuvée sans hésitation par le gouvernement comme par le président en 1919, elle a abouti à la fondation du Monument de la résistance, institution sous l'égide du ministère de la Défense, dont l'objectif explicite était de promouvoir la mémoire des légionnaires comme fondateurs de l'État indépendant. La première mission de l'institution résidait, comme celle de la Bibliothèque-Musée de la Guerre (devenue la BDIC) en France, dans la collecte et la conservation des sources et des documents relatifs à la résistance. Une exposition sur le sujet ainsi qu'une activité éditoriale relevaient également de ses compétences. Rapidement, l'institut fut transformé en un véritable service historique des armées de la résistance tchécoslovaque. Le 28 octobre 1929, le Monument de la résistance fusionna avec les Archives de la libération nationale, les Archives militaires et le Musée de l'armée¹⁷³. La même année, il fut doté du « Mémorial de la Libération », un complexe mémoriel dédié à la mémoire et l'histoire des légionnaires. Ce vaste ensemble mémoriel intégra alors un institut scientifique qui rassemblait toutes les activités historiographiques en rapport avec l'histoire des légionnaires pendant la Première Guerre mondiale. Son conseil scientifique fut nommé directement par le président Masaryk.¹⁷⁴ Dès lors jusqu'à l'occupation nazie, la fonction du directeur responsable incombait au colonel Rudolf Medek, lui-même ancien légionnaire en Russie, tout à la fois acteur militaire et politique dans la nouvelle Tchécoslovaquie, témoin et écrivain. Patriote convaincu, il a consacré son œuvre littéraire à l'histoire des légions, dont le caractère irréaliste et pathétique, n'a pas échappé à la

¹⁶⁹Miloš Havelka (ed.), *op. cit.*, p. 27.

¹⁷⁰Boris Tatarov, *Novodobí husité: československé vojenské jednotky v Rusku (srpen 1914 - duben 1918) [Les hussites modernes : les unités tchécoslovaques en Russie (août 1914 – avril 1918)]*, Praha, Naše vojsko, 2010.

¹⁷¹Antoine Prost, Jay M. Winter, *op. cit.*, p. 17.

¹⁷²Antonín Klimek (dir.), *Průvodce Armádním muzeem*, Praha, Historický ústav Armády České republiky, 1996, p. 5.

¹⁷³Antonín Klimek (dir.), *op. cit.*, p. 8.

¹⁷⁴Antonín Klimek (dir.), *op. cit.*, p. 8.

critique de ses contemporains¹⁷⁵. Devenus pourtant très populaires, ses récits ont durablement empreint l'imaginaire du grand public. Josef Kudela, docteur en langues classiques fut un autre ancien légionnaire très disert. Son parcours ressemble à celui de Medek. Lui aussi, jeune enseignant mobilisé, il fut capturé et interné en Russie, où il rejoignit les légions et, grâce à son niveau de formation poussée, accéda rapidement aux fonctions dans l'administration. Il dirigeait l'activité de propagande, puis devint rédacteur de *Československý deník* [Le journal tchécoslovaque] pour assumer finalement les fonctions de sorte de « ministre de la culture » dans l'administration tchécoslovaque en Russie [*Odbočka československé rady na Rusi*]. Au retour, il devint le directeur du musée des légionnaires à Brno (la capitale de la Moravie), institution régionale similaire au Monument de la résistance à Prague, la capitale du nouvel État composite. Il dirigea également une maison d'édition spécialement dédiée à la « littérature légionnaire »¹⁷⁶, écrivit de nombreuses préfaces, essais mais aussi des ouvrages entiers à caractère historique mais toujours, avant tout, à la gloire de la Résistance. Les deux hommes aux postes de direction se sont imposés comme de véritables autorités morales et ont supervisé et orienté la production mémorielle et historique. L'œuvre d'autres anciens légionnaires occupant des postes administratifs se distinguent par un caractère davantage documentaire comme *Cesta revoluce* [Le chemin de la révolution] et *Jménem republiky?* [Au nom de la République ?] de Jaroslav Kratochvíl; *Sibiřské drama* [Le drame sibérien] de Bohumil Přikryl, la biographie de M. R. Štefánik par Josef Kopta, ou ceux de František Bednařík (Slovaque) et Josef Logaj sur la genèse des la résistance en Italie, de Jaroslav Boháč sur la formation des légions en France et de Jaroslav Čižmář¹⁷⁷ pour la Russie. Les mémoires personnels des acteurs politiques, comme en France, forment une sorte d'autorité sur l'histoire de la résistance politique et armée. Leur valeur documentaire est variable. Ils ont souvent un caractère apologétique. Pour la sphère militaire, rappelons les mémoires du général controversé Radola Gajda¹⁷⁸, dont les multiples rééditions, même récentes, confirment la popularité. Au niveau politique, ce sont les travaux du président Tomáš Garrigue Masaryk¹⁷⁹ et de son principal collaborateur en exil, puis ministre des Affaires étrangères de la Première république (1918-1935) et président de la République (1935-1938 et 1945-1948) Edvard Beneš¹⁸⁰. Les associations d'anciens

¹⁷⁵*Krásná literatura česká v prvním desetiletí republiky. Šaldův zápisník 2, 1929-1932. č. 6, p. 162.*

¹⁷⁶« Legionářská literatura » en tchèque. Il s'agit d'un terme consacré désignant toute la production littéraire abondante relative aux légions tchécoslovaques. Jiří Poláček, *Legionářská literatura*, Brno, CERM, 1994.

¹⁷⁷František Bednařík, *Vývoj a boje československého vojska v Itálii*, Praha, Památník odboje, 1924 ; František Bednařík, *Masaryk a Itálie za války: fakta a dokumenty*, Brno, Moravský legionář, 1935 ; Josef Logaj, *Československé legie v Itálii (1915-1918)*, Praha, F. Žďárský, 1920 ; Jaroslav Boháč, *Kronika československé legie ve Francii: 1914-1916*, Kniha 1, Rota Nazdar, Praha, Naše záloha, 1938 ; Jaroslav Čižmář, *Ruské a naše vojsko v revoluci: rok 1917*, Brno, Moravský legionář, 1926.

¹⁷⁸Radola Gajda, *Moje paměti: Československá anabase. Zpět na Urál proti bolševikům. Admirál Kolčák*, Praha, Vesmír, 1920 ; la dernière réédition date de 2008.

¹⁷⁹Tomáš Garrigue Masaryk, *Světová revoluce: za války a ve válce 1914 – 1918*, Praha, Orbis, 1925 et Čapek, Karel, *Hovory s T. G. Masarykem*, Praha, F. Borový / Čin, 1938, explicitement sur la guerre: p. 141-174.

¹⁸⁰Edvard Beneš, *Světová válka a naše revoluce: vzpomínky a úvahy z bojů za svobodu národa [1 et 2]*, Praha, Čin, 1927 et Edvard Beneš, *Světová válka a naše revoluce: vzpomínky a úvahy z bojů za svobodu národa [3]*, *Dokumenty*, 3. vyd. (nezměněné 2. vyd.), Praha, Orbis, 1931.

combattants et les amicales des régiments ont aussi développé une activité éditoriale dynamique, publiant, à l'occasion des anniversaires divers (fondation de telle ou telle unité armée, grandes batailles, fondation de la République) des recueils mélangeant les récits historiques aux témoignages plus ou moins directs. Tous ces travaux ont un caractère mixte, ne pouvant pas être considérés comme des travaux d'histoire critique au sens moderne du terme. L'expérience personnelle et la notoriété de l'auteur agissaient alors comme une caution morale de la véracité du récit. L'après-guerre tchèque n'a pas eu son Pierre Renouvin, ancien combattant historien professionnel qui aurait mis son propre vécu de côté dans son activité scientifique¹⁸¹.

Dans cette configuration politique et mémorielle particulière, les parcours et les exploits des légionnaires tchécoslovaques monopolisent le champ, devenant les références pratiquement exclusives à la guerre, en tout cas en langue tchèque.

Toutefois, à ce moment-là, le discours n'est pas forcément univoque¹⁸². Des voix dissonantes retentissent notamment dans les milieux de la résistance intérieure et des sympathisants du courant marxiste. Une histoire politique et diplomatique voit également le jour sous la plume du grand organisateur de la bibliographie tchèque, Zdeněk Tobolka¹⁸³. Néanmoins, sa focale vise aussi la naissance de l'État. L'histoire de la lutte pour l'indépendance est également rapidement entrée dans les manuels scolaires¹⁸⁴. La situation des citoyens germanophones de la République, par définition exclus de la résistance et des commémorations officielles, est, naturellement, plus complexe¹⁸⁵. Les ouvrages sur l'armée austro-hongroise et la Grande Guerre, sont rédigés principalement en langue allemande.

En Slovaquie, à cette époque, la situation est légèrement différente. Les publications sont assez peu nombreuses, mais sont moins portées sur les légions. Le centre de l'histoire légionnaire étant à Prague où se situent le siège du Monument de la résistance avec son mémorial, son musée et les maisons d'éditions principales. Bien que la ligne officielle insiste sur l'unité tchécoslovaque afin de forger une identité commune à partir de deux identités naguère bien distinctes¹⁸⁶, comparées à la prolifération des récits en tchèque, les voix slovaques semblent marginales. Selon le catalogue de la Bibliothèque

¹⁸¹ Antoine Prost, Jay M. Winter, *Penser la Grande Guerre. Un essai d'historiographie*, Paris, Seuil, Points d'histoire, 2004, p. 28.

¹⁸² Dalibor Vácha, *Život v legiích*, *op. cit.*, p. 9.

¹⁸³ Zdeněk Václav Tobolka, *Česká politika za světové války*, Praha, Československý kompas, 1922 ; Zdeněk Václav Tobolka, *Politické dějiny československého národa od r. 1848 až do dnešní doby. Díl 4, 1914-1918*, Praha, Československý Kompas, 1937.

¹⁸⁴ Josef Pekař, manuel pour les classes supérieures de lycée.

¹⁸⁵ Création des associations ou des cercles, leurs propres revues en allemand, plus tard ce sentiment d'exclusion fut exploité et instrumentalisé par Hitler. Paul Molisch, *Geschichte der deutschnationalen Bewegung in Österreich von ihren Anfängen bis zum Zerfall der Monarchie*, Jena, - , 1926 ; Bachmann, Harald, *Die deutsche Parteien in Böhmen vor 1914*, Der Donaurum, 1963.

¹⁸⁶ Jan Galandauer, « Čechoslovakismus », *op. cit.*, p. 33-52.

nationale slovaque¹⁸⁷, en recherchant les publications relatives à la Première Guerre mondiale publiées en slovaque et excluant les traductions, on trouve, pour la période d'entre-deux-guerres, avant tout des textes littéraires, dont un roman consacré au destin de légionnaires¹⁸⁸ et une monographie historique du 7^e régiment des légions tchécoslovaques en Russie¹⁸⁹. Pour comparaison, selon la bibliographie établie par le VHU en 1990, le nombre de publications tchèques consacrées aux légions pour la même période s'élève à 140. D'autres ouvrages, littéraires ou mémoriels, portent sur la participation des Slovaques dans la guerre au sein de l'armée austro-hongroise.

La situation politique est toute autre en Autriche. Pays vaincu et démantelé, l'enjeu majeur y est d'assumer et d'expliquer l'échec inattendu. Dans le catalogue de l'*Österreichische Nationalbibliothek*, nombreuses sont les publications liées à la Première Guerre mondiale ou plutôt à la « dernière guerre de la monarchie » comme désigne la Guerre de 1914-1918 le titre d'un des ouvrages autrichiens les plus remarquables de cette période à ce sujet¹⁹⁰. En quinze volumes, cette entreprise historiographique colossale retrace mois par mois, jour par jour, les péripéties militaires, diplomatiques et politiques de la monarchie des Habsbourg dans la guerre. En général, on retrouve des travaux minutieux sur les opérations armées, ornés des chiffres, des statistiques. Comme en France, les élites¹⁹¹ militaires et civiles lèguent leurs histoires de la guerre par le biais de récits à caractère plus ou moins documentaires, souvent à caractère apologétique. Pour la sphère politique, rappelons les mémoires du ministre des Affaires étrangères Ottokar Czernin¹⁹² ou, dans le domaine militaire, ceux d'Arthur Freiherr Arz von Straussenburg¹⁹³. La question nationale joue, dans l'historiographie autrichienne aussi un rôle important, entérinant la contribution majeure des peuples déloyaux à la désagrégation de la monarchie multiséculaire¹⁹⁴. Sous le signe de la méthode positiviste, l'accent est mis sur les représentations statistiques¹⁹⁵. Les chiffres seuls semblent constituer des preuves inébranlables des faits¹⁹⁶. Un exemple : il suffit de compter la proportion des morts chez les différentes « nations » de

¹⁸⁷Nous sommes conscients qu'il ne s'agit pas d'un indicateur très précis. Même en croisant différents mots clés susceptibles de renvoyer à la Première Guerre mondiale, l'exhaustivité du résultat n'est jamais assurée. Il s'agit seulement de donner un ordre de grandeur, à manier avec précaution.

¹⁸⁸Josef Hais-Týnecký, *Osudy legionára*, Trnava, František Urbánek, 1923.

¹⁸⁹Václav Ivičič, 7. „Tatranský“ pěší pluk: jeho stručné dějiny, Nitra, publication à compte d'auteur, 1928.

¹⁹⁰Edmund Glaise von Horstenau, *Österreich-Ungarns letzter Krieg 1914-1918*, 15 volumes, Wien, Verl. der Militärwiss. Mitteilungen, 1930-1938. Disponible en ligne sur : <http://digi.landesbibliothek.at/viewer/resolver?urn=urn:nbn:at:AT-OOeLB-1591991>, consulté le 15 août 2015.

¹⁹¹Hannes Leidinger, Verena Moritz, *In russischer Gefangenschaft. Erlebnisse österreichischer Soldaten im Ersten Weltkrieg*, Wien/Köln/Weimar, Böhlau Verlag, 2008, p. 15.

¹⁹²Ottokar Czernin, *Im Weltkriege*, Berlin, Wien, -, 1919.

¹⁹³Arz von Straussenburg, Arthur Freiherr, *Zur Geschichte des grossen Krieges 1914-1918. Aufzeichnungen*, Wien, Ricola-Verlag, 1924.

¹⁹⁴Winkler, Wilhelm, *Der Anteil der nichtdeutschen Volksstämme an der österreich-ungarns Wermacht*, Wien, 1919.

¹⁹⁵Tradition depuis les quatre grands recensements de la population austro-hongroise. *Oesterreichisches statistisches Handbuch für die im Reichsrathe vertretenen Königreiche und Länder*, Hrsg. von der K.K. statistischen Central-Commission, Wien, Helder, 1882-1918.

¹⁹⁶Winkler, Wilhelm, *Die statistischen Verhältniszahlen: Eine methodologische Untersuchung*, Leipzig, Verl. Franz Deuticke, 1923.

l'Empire des Habsbourg pour jeter une lumière claire sur la question de la déloyauté présumée de certaines d'entre-elles. Les nations qui comptent le plus de morts et de blessés, seraient celles qui était le plus prêtes à sacrifier leurs vies pour leur Empereur, donc les plus loyales. Celles qui ont été mieux préservées, ne l'étaient forcément pas¹⁹⁷. Naturellement, cette vision par trop simplificatrice¹⁹⁸ a été depuis largement contestée et est à l'heure actuelle, dépassée.

La mise en parallèle des historiographies tchéco-slovaque et autrichienne dans la période de l'entre-deux-guerres dévoile un paradoxe. Ces deux traditions sont parties de points de vue opposés et poursuivaient des objectifs distincts : la première voulant asseoir sa légitimité sur une dimension symbolique, l'autre s'efforçant de minimiser la responsabilité de ses dirigeants dans l'échec. Elles parviennent pourtant à diffuser le même résultat, à savoir que les Tchèques se sont mal battus. Leurrés par le nationalisme slave, ils auraient volontairement trahi leur « Patrie plus large¹⁹⁹ ». La débâcle des Habsbourg est ainsi attribuée au manque de loyauté des peuples slaves, aux tensions centrifuges des nationalismes exacerbés par la situation critique de la guerre moderne. Dans ce type de discours, la part des convictions nationalistes dans les problèmes de l'armée austro-hongroise est largement surestimée, cachant les défauts du commandement, les difficultés logistiques et d'autres failles dans l'effort de guerre austro-hongrois. De son côté la résistance victorieuse tchéco-slovaque s'est aussitôt emparée de ce discours afin de mettre en valeur ces mêmes actes comme modèles de conduite pour chaque compatriote averti mais aussi pour convaincre plus facilement les puissances de l'Entente du sérieux de sa quête de l'indépendance nationale²⁰⁰.

1.1.2.2 La Grande Guerre dans la Guerre froide ou l'historiographie derrière le rideau de papier

L'espace centre-européen a été, peut-être encore davantage que le reste du monde, secoué par le second conflit mondial et ses conséquences. L'évolution de l'écriture historique sur la Grande Guerre en Europe centrale reflète le contexte de son histoire politique mouvementée, marquée par l'expansion du III^e Reich et les changements des régimes politiques consécutifs. Le passage du régime nazi fut fortement ressenti dans les trois pays en question, même si son emprise et ses conséquences furent

¹⁹⁷Wilhelm Winkler, *Die Totenverluste der öster.-ung. Monarchie nach Nationalitäten*, Wien, 1919.

¹⁹⁸Dans un tel calcul, on ne tient aucunement compte du contexte dans lequel se trouvaient les différentes unités, le type du front et du combat, la mission, le commandement, la force de l'ennemi et ses objectifs etc.

¹⁹⁹Le terme « *širší vlast* » est utilisé en tchèque pour désigner l'Empire en opposition à la « *vlast* », la petite patrie qui se réfère aux Pays tchèques uniquement. Dans l'Empire austro-hongrois, il coexiste en effet des formes de patriotisme englobant des échelles différentes, celui de la « Grande Patrie » relatif à l'État des Habsbourg dans son ensemble, puis les patriotisme locaux, ceux de la « Petite patrie » qui évoluent progressivement vers des nationalisme. Il glisse de la notion du territoire à la notion d'une ethnie partageant la même langue et la même culture. Voir : Antoine Mares, « Nationalismes tchèque et slovaque. Fonctions et contenus, 1850-1920 », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n°43, 1996, *Nation, nationalités et nationalismes en Europe de 1850 à 1920* (II) sous la direction de René Girault . pp. 21-25.

²⁰⁰Gerland Shubert, « Tagesecho – Pflichterfüllung oder Hochverrat? Die tschechischen Soldaten Österreich-Ungarns/Critique de Lein ? », émission de la Czech Radio 7, Radio Prague du 27/05/2011, retranscription disponible sur Url: <http://www.radio.cz/de/artikel/138856>, consulté le 15 septembre 2015.

différentes pour chacun d'entre eux. Le 14 mars 1939, la Slovaquie, dirigée par le mouvement nationaliste de Monseigneur Tiso, fait scission et forme, pour tout le reste de la guerre, un état fasciste-clérical autonome en théorie, mais qui est *de facto* un vassal du *Reich* hitlérien. Ce qui restait de la partie tchèque de la Première république après son démantèlement graduel, est occupé par les nazis le jour suivant. L'administration de ce nouveau *Protektorat Böhmen und Mähren* s'efforce d'extirper de l'histoire tchèque tout souvenir de l'indépendance nationale et du combat pour l'obtenir. La propagande idéologique s'accompagne de la destruction des preuves matérielles. Le Monument de la Libération, en tant qu'institution dépendante du ministère de la Défense tombe, avec toutes ses archives et collections, dans les griffes de la *Wehrmacht*. Certains chercheurs tchécoslovaques de l'institution sont demis, d'autres, considérés plus dangereux, incarcérés. En septembre 1939, la Gestapo y installe sa *Kriegswissenschaftliche Verbindungstelle* [département de science de la guerre] et projette même l'ouverture de son propre musée de l'armée²⁰¹. Rien d'étonnant que dans un tel contexte, la production relative à la Première Guerre s'étiole²⁰². Malgré les dégâts importants, tous les documents n'ont pas été détruits. Les recherches ont donc pu être réactivées après la Libération. En Slovaquie « autonome », deux romans d'une certaine importance relatifs à la Première Guerre mondiale sont publiés durant cette même période²⁰³. En Autriche, la production sur le sujet, prolifique jusqu'en 1937, s'estompe rapidement après l'*Anschluss*. En effet, avec son idéologie, le *Reich* nazi importe aussi sa littérature. Dès lors, le marché éditorial autrichien est comme inondé par les ouvrages d'origine allemande. Puis, comme partout ailleurs, avec la progression de la nouvelle guerre, l'intérêt pour la précédente devient de plus en plus dérisoire²⁰⁴.

Une fois la guerre terminée et l'*intermezzo* hitlérien clôt, l'intérêt pour la guerre 1914-1918, désormais la Première Guerre mondiale peine à se ranimer²⁰⁵. En France, dans les années 1950 et 1960, les travaux sur le premier conflit mondial se font rares (voir p. 53). Une tendance similaire est perceptible dans les trois historiographies centre-européennes. Ici, de surcroît, la situation est rendue compliquée par l'expansion soviétique. En Autriche, qui a échappé au bloc de l'Est, l'intérêt s'accroît dans les années 1970. En 1973, débute une nouvelle entreprise de recherche gigantesque. Présenté en plusieurs volumes publiés pendant vingt ans, *Die Habsburgermonarchie 1848-1918*, s'impose comme un véritable ouvrage de référence pour l'histoire du dernier siècle de l'Empire austro-hongrois. Un volume porte spécifiquement sur ses forces armées et leur déploiement sur les fronts de la Grande

²⁰¹ Antonín Klimek (dir.), *Průvodce Armádním muzeem*, Praha, Historický ústav Armády České republiky, 1996, p. 9.

²⁰² Selon le catalogue de la bibliothèque nationale, aucun ouvrage sur les légions, ni sur la PGM en général n'a été publié entre 1939 et 1945 en tchèque sur le territoire du pays.

²⁰³ Josef Cíger Hronský, *Pisár Gráč*, Turčianský Sv. Martin, Matica slovenská, 1940 et 1944; Urban, Milo, *Živý bič*, Turčianský Sv. Martin, Kompas, 1941.

²⁰⁴ Recherche effectuée dans le catalogue en ligne de la Bibliothèque nationale d'Autriche, site : <http://www.onb.ac.at/kataloge/>, consulté le 15/09/2015.

²⁰⁵ Hannes Leidinger, Verena Moritz, *In russischer Gefangenschaft. Erlebnisse österreichischer Soldaten im Ersten Weltkrieg*, Wien/Köln/Weimar, Böhlau Verlag, 2008, p. 10.

Guerre²⁰⁶. D'autres ouvrages de cette période s'avèrent intéressants pour notre sujet. Gustav Spann étudie la censure autrichienne pendant la guerre²⁰⁷, un ouvrage collectif analyse les résistances et soulèvements pendant la guerre à l'arrière²⁰⁸.

Production historiographique tchécoslovaque 1918-1989

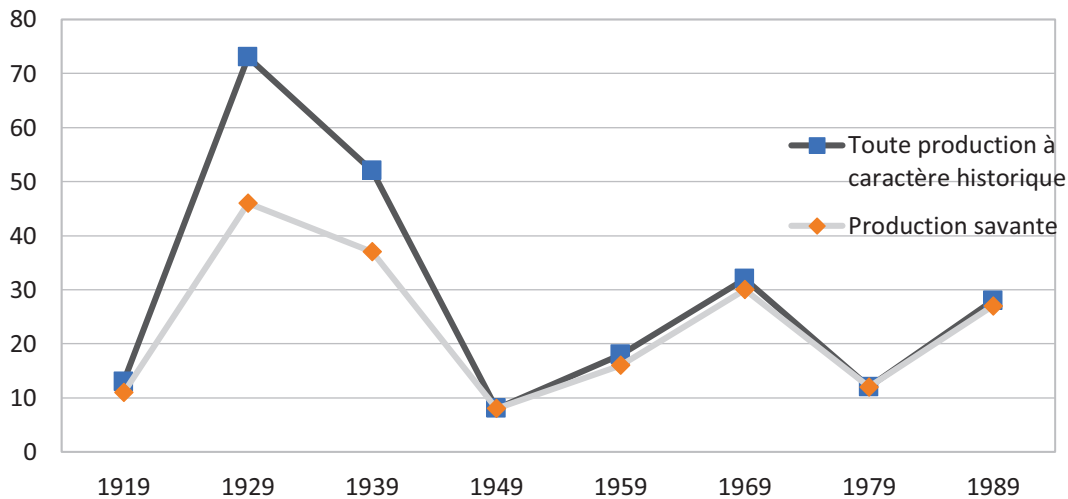


Figure 1: Production historiographique tchécoslovaque 1918-1989 selon *Bibliographie sur les légionnaires tchécoslovaques*, élaborée par l'Institut d'Histoire militaire (VHU), Prague, 1990.

Production historiographique tchécoslovaque 1918-1989

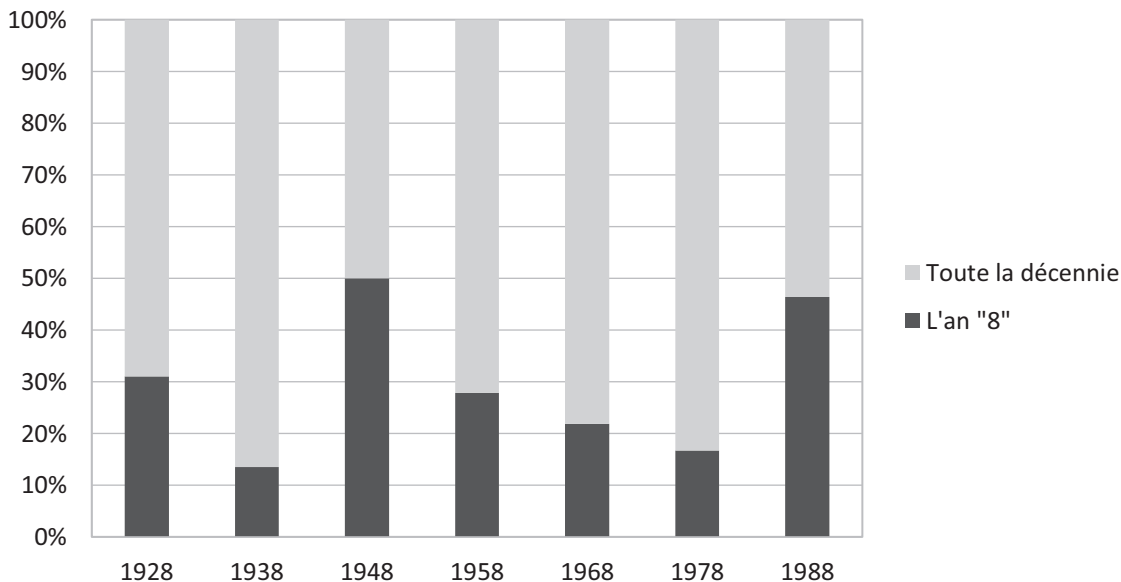


Figure 2: Production historiographique tchécoslovaque 1918-1989 selon *Bibliographie sur les*

²⁰⁶Österreichische Akademie der Wissenschaften, *Die Habsburgermonarchie 1918-1918*, Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1973-1993, Volume 5, *Die bewaffnete Macht*, 1987.

²⁰⁷Gustav Spann, *Zensur in Österreich während des I. Weltkrieges 1914-1918*, Wien, -, 1972.

²⁰⁸Richard Georg Plaschka, Horst Haselsteiner, Arnold Suppan, *Innere front. Militärassistentz, Widerstand und Umsturz in der Donaumonarchie*, Wien, -, 1974.

La Tchécoslovaquie, réunifiée en 1945, tombe rapidement sous la férule soviétique. La courte période de l'indépendance retrouvée entre 1945-1948 a été marquée par la nouvelle exacerbation du sentiment national et les tentatives de renouer avec la gloire passée. La résistance aux nazis, « la seconde résistance », est symboliquement reliée à celle des légionnaires à l'Empire austro-hongrois, devenant ainsi « la première résistance ». Il convient de noter que dans le contexte tchécoslovaque le mot utiliser « *odboj* » signifie littéralement « une lutte contre ». En effet, dans la Première Guerre mondiale, les Tchèques ne « résistent » pas à une puissance envahisseuse mais lutte contre l'État centenaire auquel ils appartiennent. En 1947 et 1948, les commémorations de trente ans de la bataille de Zborov, puis de la fondation de la Première république se déroulent encore sans difficultés majeures. Même si, la dernière, organisée sous un gouvernement communiste (depuis le 25 février 1948) atteint une ampleur moins importante que les deux précédentes de 1928 et 1938 (voir : Figure 1, p. 55), quelques publications voient le jour à cette occasion en tchèque, rien ne paraissant dans la partie slovaque. Dans les années 1950, la production historiographique en tchèque reprend. Bien qu'elle soit moins importante qu'entre- les -deux-guerres, elle est, les années 1960 incluses, sur une pente ascendante. Ces recherches sont fortement marquées par l'emprise idéologique du marxisme-léninisme et répondent au besoin de remodeler l'histoire des Tchèques et des Slovaques pour qu'elle soit en accord avec les directives soviétiques. Dans le champ de la Première Guerre mondiale, cela implique une nouvelle dégradation (après celle perpétrée par les nazis) de l'image de la résistance, considérée comme une force à la solde des puissances occidentales capitalistes et le refus de son résultat, c'est-à-dire de la création d'une république « bourgeoise ». Les historiens attirés se focalisent alors sur l'intervention des légions tchécoslovaques contre les bolcheviques pendant la guerre civile russe. Dans de nombreux articles publiés dans les revues principales de l'époque (*Historie a vojenství*, *Hlas revoluce*, *Lidová armáda*, *Obrana lidu*, etc.), la résistance est représentée comme une force contre-révolutionnaire²⁰⁹ et donc rétrograde et ses représentants principaux en Occident comme des agents du capitalisme et de l'impérialisme mondial²¹⁰, forcément méprisables et méprisés. L'action des légions n'était qu'une « voie trompeuse²¹¹ », leur histoire telle qu'elle a été retenue sous la Première république – capitaliste et bourgeoise – est dénoncée telle une simple légende²¹². Aussi, l'enjeu est-il de savoir « comment ça s'est vraiment passé ?²¹³ » Malgré cette emprise idéologique

²⁰⁹Vlastimil Vávra, « Z Masarykovy kontrarevoluční činnosti v Rusku », *Historie a vojenství*, 1954/1, p. 84-114.

²¹⁰V. Král, « Masaryk ve službách amerického imperialismu » *Historie a vojenství*, 1953/3, p. 107-127. et Král, V., « Plány amerických imperialistů na světovládu a Masarykův první odboj », *Historie a vojenství*, 1953/2, p. 122-142.

²¹¹Vlastimil Vávra, *Klamná cesta. Příprava a vznik protisovětského vystoupení československých legií v Rusku (léto 1918)*, Praha, Naše vojsko, 1958.

²¹²V. Král, « Masaryk, Beneš a osvobozená legenda », *Historie a vojenství*, 1952/1, p. 116-138.

²¹³J. Horský, J. Petřík, K. Pichlík, « Jak to skutečně bylo? (Slovo historika) », *Obrana lidu*, n° 46, 1966, p. 5.

marquante, ses ouvrages n'ont pas tous entièrement démerité. Ils rompent avec le pathos et une lecture trop idéalisée de la Première résistance. Ils élargissent aussi à d'autres sujets, traitant notamment en détail de la relation entre les légionnaires et les Soviétiques en Russie. Hormis les passages idéologiques, certains, ceux de Jurij Křížek par exemple, sont des recherches bien documentées, restituant des faits et des chiffres grâce à l'accès aux archives soviétiques, depuis inaccessibles. La participation tchèque à la Première Guerre mondiale dans le cadre de la Double monarchie reste toujours un sujet marginal. Toutefois, depuis la fin des années 1950 (1959), c'est Karel Pichlík qui se penche à nouveau sur l'ancienne question, avec sa touche identitaire, du comportement du soldat tchèque dans l'armée austro-hongroise, de sa loyauté ou de sa défection. Composée de travaux bien documentés, ouvrant la voie à une perspective plus réaliste sur le sujet²¹⁴, son œuvre se range sans doute parmi les plus remarquables de la période soviétique. Les années 1960, apportant une détente généralisée dans la société, inspirent de nouvelles recherches en vue du cinquantième anniversaire de la fondation de la République. Or, encore une fois, la dynamique historiographique est perturbée par les sursauts de l'actualité politique. L'invasion soviétique du 20 août 1968 coupe brusquement l'élan du Printemps de Prague. Dans l'historiographie de la Grande guerre, la normalisation impose le retour aux historiens patentés comme Vlastimil Vávra et aux sujets moins controversés et doctrinalement plus purs, comme l'aspect économique des légions²¹⁵. Un nouveau souffle ne se fait ressentir qu'à la fin des années 1980. De nouveau, l'année anniversaire de inspire des efforts de recherche et de publication consacrés avant tout à la fondation de l'État et à la Première Guerre mondiale de manière plus générale. Le ton est désormais moins marqué idéologiquement. L'accent est mis sur l'étude des documents. De cette période, il convient de retenir, les premiers travaux de Jan Galandauer, grand spécialiste de la période²¹⁶.

En Slovaquie, dans sa globalité, la production historiographique est moins importante durant toute cette période. La Première Guerre mondiale est pratiquement absente pendant les trois décennies consécutives à la fin de la Seconde. Par exemple, dans les années 1970, un seul titre, indexé avec le mot clé « Première Guerre mondiale », qui figure dans le catalogue de la Bibliothèque nationale slovaque, est la traduction en Slovaque du *bestseller* d'Erich Maria Remarque *A l'Ouest rien de nouveau*. Seulement deux ouvrages en slovaque sont inclus dans la bibliographie établie par le VHU pour la période²¹⁷. Un ouvrage de synthèse sur la participation slovaque dans la Première Guerre

²¹⁴Karel Pichlík, « Přejít pražského 28. pěšího pluku do ruského zajetí 3. dubna 1915 », *Historie a vojenství*, 1959/1, p. 44-86 ; Pichlík, Karel, « Český voják v První světové válce », *Hlas revoluce*, n° 14, 1964, p. 1 ; Pichlík, K., Vávra, V., Křížek, J., *Červenobílá a rudá: vojáci ve válce a revoluci 1914-1918*, Praha, Naše vojsko, 1967.

²¹⁵L. Dědková, « Prameny k hospodářské a finanční politice ruských legií », *Historie a vojenství*, 1970, p. 458-465.

²¹⁶Jan Galandauer, *T.G. Masaryk a vznik ČSR*, Praha, Melantrich, 1988 et Jan Galandauer, *Vznik československé republiky 1918*, Praha, Svoboda, 1988.

²¹⁷*Bibliographie relative aux légions tchécoslovaques*, élaborée par l'Institut d'Histoire militaire (VHU), Prague, 1990.

mondiale paraît en 1982²¹⁸.

Pour conclure, si en France, une certaine recrudescence de l'intérêt pour le sujet se fait ressentir à la toute fin des années 1950 avec le tournant de l'histoire politique et diplomatique vers les aspects économiques et sociaux (voir p. 31), et plus trad culturels (voir p. **Erreur ! Signet non défini.**) du fait guerrier, l'historiographie tchèque et slovaque de l'ère soviétique n'est pas atteinte par le phénomène. L'influence du marxisme dans l'historiographie y est certes présente, mais sous des avatars bien différents de la France. Bien que certains traits soient similaires, comme la passion du chiffre et de la statistique, la prédominance d'approche quantitative et l'investissement des sujets liés à l'économie ou à la démographie, en Tchécoslovaquie, il s'agit avant tout d'une véritable emprise et du contrôle idéologique sur la production scientifique. Derrière le Mur, l'intérêt pour l'individu et pour son expérience dans la guerre, tel qu'il émerge en France, est minime pour ne pas dire inexistant.

1.1.2.3 Après la chute du Mur : l'historiographie actuelle

La fin de l'emprise de l'Union soviétique sur l'Europe centrale a des conséquences non seulement au niveau politique mais également dans la sphère de la production culturelle et scientifique, la Première Guerre mondiale ne faisant pas exception. Les années 1990 sont alors marquées par le renouvellement des questionnements. Dans notre exemple emblématique du Musée de l'armée de Prague qui reflète l'impact des avancées et des reculs de la démocratie en Tchécoslovaquie, le bouleversement politique se traduit par un nouveau remaniement de son exposition, remettant la première résistance tchécoslovaque à l'honneur ou au premier plan²¹⁹. L'histoire de la fondation de l'État et celle la Première Guerre sont donc fortement imbriquées, et la première domine fortement la seconde. L'histoire des Tchèques qui se sont battus sous le drapeau impérial pourtant numériquement plus importants est renvoyée au second plan.

Comme dans la plupart des pays concernés, l'effort de publication s'accroît en 1998, à l'occasion de la commémoration du quatre-vingt-dixième anniversaire de l'Armistice de 1918. En République tchèque, cette date déclenche, entre autre, une vague de publications régionales. Entre 1998 et 2001, chaque territoire ou grande ville, souvent en collaboration avec les archives, les musées locaux et les associations d'anciens combattants, reconstitue sa liste de légionnaires et retrace leurs destins dans la première conflagration mondiale. C'est une sorte de « Livre d'Or » tardif, enfin consacré aux soldats tchécoslovaques, mais toujours uniquement ceux qui se sont engagés dans la libération du pays. Dans les années 2000, l'intérêt pour cette période si longtemps oubliée s'accroît encore en introduisant de nouveaux aspects et sujets de recherche et en multipliant les traductions d'ouvrages étrangers²²⁰. C'est

²¹⁸ Ondrej Hanusek, *Slovensko a Slováci v prvej svetovej vojne (bibliografia)*, Praha-Bratislava, VH, Oddelenie vojenských dejín Slovenska, 1982.

²¹⁹ Antonín Klimek (dir.), *Průvodce Armádním muzeem*, Praha, Historický ústav Armády České republiky, 1996, p. 19.

²²⁰ Par exemple : John Keegan, *První světová válka*, Praha, Beta-Dobrovský, Plzeň, Ševčík, 2003 et d'autres.

aussi l'époque du rétablissement de la tradition des associations d'anciens légionnaires, notamment de la *Československá obec legionářská* [La commune tchécoslovaque des légionnaires] active également sur le plan éditorial. Ces associations jouent un rôle non négligeable dans la diffusion des informations et des sources, par exemple, par la création récente de sites Internet consacrés aux légionnaires²²¹. Il semble toutefois significatif que ces initiatives proviennent dans la grande majorité des établissements régionaux et des associations privées, tandis que le milieu universitaire, dont l'activité est moins dynamique, se tient à l'écart.

En effet, en Tchécoslovaquie post-1989, puis dans les républiques tchèque et slovaque post-1993, préoccupées par d'autres défis liés au passé troublé plus récent, la Grande Guerre ne s'impose que timidement dans le monde universitaire et académique. Le début des années 1990 profite encore des répercussions de l'élan autour de 1988. Plus tard dans la décennie, l'intérêt pour l'intérêt pour le sujet s'est étioilé. Pour cette période, il faut noter les travaux de synthèse de Jan Galandauer²²² et de Karel Pichlík²²³ et une série d'articles dans la revue spécialisée tchèque d'histoire militaire *Historie a Vojenství* [Histoire et l'Art militaire]. Dans l'introduction de sa thèse récente, Dalibor Vácha, déplore ainsi la parcimonie de travaux récents disponibles²²⁴. En effet, en examinant les catalogues des ouvrages les plus récents, les articles des revues d'histoires²²⁵ et la structure des cours proposés à l'Université Charles de Prague²²⁶, nous pouvons constater que la Première Guerre mondiale suscite, dans les années 1990 et 2000 nettement moins d'intérêt dans le milieu universitaire en République tchèque qu'en France. De surcroît, cette historiographie, même la plus récente, reste souvent prisonnière des approches majoritairement positivistes qui se focalisent soit sur le jeu diplomatique et politique soit sur l'organisation de l'armée et le déroulement détaillé des opérations militaires²²⁷. La « question tchèque » dans le jeu des grandes puissances, autrement dit l'histoire de l'accès à l'indépendance tchécoslovaque, reste au cœur des recherches²²⁸. Le prisme national, englobant la formation identitaire de la nation tchèque et la construction de l'État indépendant, comme le montrent également les représentations muséales²²⁹, prime sur la participation tchèque dans la Grande Guerre

²²¹Sites consacrés à la mémoire des légionnaires : www.pamatnik.valka.cz ou www.karelvasatko.cz.

²²²Jan Galandauer, *Za samostatný český stát*, Praha, 1992.

²²³Karel Pichlík, Klípa, Zabloudilová, *Českoslovenští legionáři (1914-1920)*, Praha, 1996.

²²⁴Dalibor Vácha, *Život v legiích*, op. cit., 2012, p. 12.

²²⁵*Dějiny a současnost* [L'Histoire et l'actualité], *Historický obzor* [L'Horizon historique] et d'autres.

²²⁶Un seul cours y est consacré portant sur les détails des opérations militaires, il s'agit du séminaire de prof. Ivan Šedivý

²²⁷La trilogie de Libor Nedorost : Libor Nedorost, *Češi v První světové válce, díl první: Mým národům*, nakladatelství Libri, Praha, 2006; Libor Nedorost, *Češi v První světové válce, díl druhý: Na frontách Velké války*, nakladatelství Libri, Praha, 2006; Libor Nedorost, *Češi v První světové válce, díl třetí: Do hořkého konce*, nakladatelství Libri, Praha, 2007.

²²⁸Prof. PhDr. Robert Kvaček, Csc. (1932-), depuis 2008 Professeur émérite de l'Université Charles : Kvaček, Robert, *První světová válka a česká otázka*, Praha, Triton, 2003.

²²⁹Helena Trnkova, « La Première résistance tchécoslovaque dans les musées tchèques », Mary, Julien et Frédéric Rousseau (dir.), *Entre histoires et mémoires, la guerre au musée. Essais de muséohistoire (2)*, Paris, Michel Houdiard éditeur, 2013, p. 99-109.

vue dans sa globalité. L'ouverture sur le sort des soldats tchèques sous l'uniforme impérial, passe obligatoirement par la vieille question de l'ampleur de l'impact du facteur nationaliste sur le comportement des combattants, sur leur vaillance ou défection, leur loyauté ou déloyauté supposées. En effet, dans le contexte de la dislocation de la Monarchie danubienne et de la création du nouvel État successeur, la performance au combat des troupes d'origine tchèque était systématiquement dénigrée. Soit les combattants tchèques étaient accusés de lâcheté et de manque d'ardeur au combat par la hiérarchie militaire austro-hongroise, puis par l'historiographie autrichienne. Soit leurs échecs et leurs défections étaient relevés par les représentants de la résistance puis par l'historiographie tchécoslovaque pour être valorisés comme actes délibérés et déterminés, montrant l'attitude négative des sujets tchèques envers l'Empire afin de corroborer la légitimité de la création de leur État-nation indépendant. Dans les années 2000, ce « mythe national²³⁰ » à longue vie a été enfin remis en question dans les travaux récents qui s'efforcent de démontrer que les combattants tchèques ne se sont pas battus moins vaillamment pour l'Autriche-Hongrie et son empereur, que leurs co-sujets appartenant aux autres groupes ethniques. Ivan Šedivý propose ainsi une réponse mitigée « Il est impossible de prononcer un jugement catégorique et univoque sur le soldat tchèque dans la Grande Guerre²³¹. ». Il argumente en plaçant au premier plan, la différence d'ennemi entre le front est et celui des Alpes²³².

Josef Fučík, dans ses travaux plus ciblés, focalisés sur le fameux cas de la défection collective du 28^e régiment de Prague, apporte une autre contribution essentielle dans « la querelle à propos du soldat tchèque dans la Grande Guerre ». Il arrive à une conclusion plus catégorique, attribuant au sentiment national un rôle minime parmi les facteurs motivant les défections²³³. Ces résultats sont corroborés par d'autres historiens à l'étranger, notamment autrichiens comme Richard Lein et anglo-saxons comme John R. Schindler ou Alon Rachamimov, par exemple²³⁴.

Hormis ce renouvellement du questionnement, sur les plans épistémologique et méthodologique, la recherche tchèque des années 1990 et 2000 reste peu novatrice. Pour ses conclusions « *transgressives* », Josef Fučík mobilise les documents militaires et argumente par la restitution minutieuse du déroulement des opérations. Il convient toutefois de relever plusieurs travaux tentant un changement de perspective en assimilant l'évolution des historiographies occidentales. Dans son ouvrage de synthèse, intitulé non pas par hasard, « Les Tchèques, les Pays tchèques et La Grande

²³⁰Dalibor Vácha, *Život v legiích*, op. cit., p. 10.

²³¹Ivan Šedivý, *Češi, České země a Velká válka 1914-1918*, Lidové noviny, Praha.2001, p. 146.

²³²*Ibid.*

²³³Fučík, Josef, *Osmadvacátníci : spor o českého vojáka Velké války 1914-1918*, Mladá Fronta, Praha, 2006.

²³⁴Voir : Richard Lein, *Pflichterfüllung oder Hochverrat? Die tschechischen Soldaten Österreich-Ungarns im Ersten Weltkrieg*, Münster / Hamburg / Berlin / London, Europa Orientalis, 2011 ; John R Schindler., « Disaster on the Drina : The Austro-Hungarian Army in Serbia ,1914 », *War in History*, n° 9, 2002, p. 159-195 ; Alon Rachamimov, *POWs and the Great War : Captivity on the Eastern Front*, Oxford – New York, Berg, 2002.

Guerre²³⁵ », Ivan Šedivý, dès le titre, rompt avec la tradition discursive en important en langue tchèque la dénomination « Grande Guerre » pour remplacer le terme traditionnel de « Première Guerre mondiale (en tchèque orthographié sans majuscules). Il ose aussi détourner la focale de la résistance tchécoslovaque en la braquant sur la participation majoritaire tchèque dans la Grande Guerre, c'est à dire celle des soldats sous le drapeau impérial. Sans abandonner entièrement la forme d'analyse classique, un chapitre est ainsi ou en effet consacré à l'étude détaillée des faits militaires des régiments contenant des Tchèques, inspiré par les références étrangères, il s'étend davantage sur la politique et la résistance intérieure, englobe des aspects économiques et sociaux et effleure, bien que timidement, la dimension de l'expérience personnelle. Dans la préface, l'auteur exprime sa crainte des critiques que son approche pourrait susciter²³⁶ ce qui montre bien le caractère novateur de son projet. Récemment, ce sont surtout les jeunes chercheurs qui creusent de nouveaux sillons. David Pazdera défriche un champ pratiquement vierge dans son mémoire de Master, soutenu en 1997²³⁷. Circonscrit sur la mobilisation et les départs en guerre, ce mémoire, pour la première fois de l'historiographie tchèque, place l'expérience individuelle de l'homme dans la guerre au centre des interrogations et esquisse une première tentative de sa conceptualisation²³⁸. C'est une tâche compliquée par la forme linguistique elle-même²³⁹. En tchèque, ce concept reste toutefois discuté. En effet, comme « *Erlebnis* » et « *Erfahrung* » en allemand, la langue tchèque dispose de deux mots distincts « *prožitek* » et « *zážitek* » pour la notion « d'expérience » française ou anglo-saxonne²⁴⁰. Le différend porte donc sur l'utilisation de l'un ou de l'autre pour exprimer l'expérience des soldats et définir les champs sémantiques et conceptuels précis. Ivan Šedivý et Robert Kvaček défendent le

²³⁵Ivan Šedivý, *Češi, České země a Velká válka 1914-1918 [Les Tchèques, les Pays tchèques et la Grande Guerre]*, Lidové noviny, Praha.2001.

²³⁶Ivan Šedivý, *Češi*, *op. cit.*, p. 6

²³⁷Jan Pazdera, *Češi v první světové válce (pokus o vymezení válečného prožitku českých vojáků rakousko-uherské armády od mobilizace a nástupu k jednotce po příchod na frontu)*, mémoire de Master, sous la direction de Dagmar Blümlová, Csc., soutenu à Jihočeská universita v Českých Budějovicích en 1997, une copie disponible à la bibliothèque de VHU ; voir aussi : David Pazdera, « Mobilizace v roce 1914 jako první krok na cestě k sformování vojáka Velké války », *Historie a vojenství*, n° 3, 1998, p. 46.

²³⁸Le concept « d'expérience de guerre » est utilisé déjà dans par Robert Kvaček lors de la conférence du château de Mělník : Robert Kvaček, « Válečný zážitek jako politický faktor », *První světová válka, moderní demokracie a T. G. Masaryk*, Praha, 1995, p. 299-301, il s'agit toutefois de la première exploitation de ce concept au niveau d'une recherche autonome.

²³⁹En tchèque, ce concept reste toutefois discuté, en effet, comme l'allemand *Erlebnis* et *Erfahrung*, la langue tchèque dispose de deux mots distincts *prožitek* et *zážitek* pour la notion d'expérience française ou anglo-saxonne (voir la définition dans Benjamin Ziemann, *War Experience in Rural Germany*, Berg, Oxford-New York, 2007, p. 10). Le différend porte donc sur l'utilisation de l'un ou de l'autre pour exprimer l'expérience des soldats et définir les champs sémantiques et conceptuels précis. Ivan Šedivý et Robert Kvaček défendent le terme *zážitek* (Šedivý Ivan, « Nová práce o českém válečném zážitku », *Historie a vojenství*, 1997/5, p. 175-177 et Kvaček, Robert, « Válečný zážitek jako politický faktor », *První světová válka, moderní demokracie a T. G. Masaryk*, Praha, 1995, p. 299-301) alors que Jan Galandauer mobilise le concept de *prožitek* : Voir : Jan Galandauer, « O struktuře », *op. cit.*, p. 132-136.

²⁴⁰Voir la définition dans : Benjamin Ziemann, *op. cit.*, p. 10

terme « *zážitek*²⁴¹ » alors que Jan Galandauer mobilise le concept de « *prožitek*²⁴² ». Il délaisse également les élites politiques ou militaires pour éclairer le vécu du soldat « ordinaire » ou « moyen ». Son analyse est fondée, principalement, sur les témoignages. Outre cet apport épistémologique et méthodologique indiscutable, ce travail est important aussi pour ces conclusions. L'analyse des parcours des soldats depuis l'annonce de la mobilisation (partielle, puis générale) jusqu'à leur arrivée au front, reconstruisant à l'aide de leurs témoignages les petits gestes du quotidien, démontre aussi le faible rôle du sentiment national tchèque dans l'obéissance générale à l'appel sous les drapeaux. Selon Pazdera, il s'agit tout simplement de suivre sa « conscience de devoir hérité²⁴³ ». Malheureusement, cette entreprise prometteuse n'a pas eu de suite attendue.

Sur les légions, des travaux se poursuivent aussi. Il est pourtant paradoxal que dans les années 2000, l'ouvrage le mieux documenté et le plus détaillé échappe à la sphère universitaire tchèque. Il est dû à un exilé tchèque Victor M. Fic²⁴⁴, professeur émérite à l'Université Brock à Sainte Catherine au Canada. Ce colosse de trois volumes, traitant des légionnaires tchécoslovaques en Russie et en Sibérie entre 1914 et 1918, est sur le plan épistémologique et méthodologique très classique. L'analyse prend pour cible les relations diplomatiques entre les légions et les forces de l'Entente. Dans l'histoire des légions, le renouveau tarde mais s'impose enfin en 2011 avec la thèse de doctorat de Dalibor Vácha²⁴⁵. Il revisite l'histoire des légionnaires tchécoslovaques en Russies sous l'angle du quotidien, à différentes étapes de leur parcours, entre le début de la guerre et leur départ d'Ukraine en Sibérie après la paix de Brest-Litovsk, donc toujours entre 1914 et 1918 mais sans inclure leur implication dans la lutte contre les bolcheviques. Inspiré notamment par l'*Alltagsgeschichte* allemand mais aussi par des auteurs anglo-saxons, l'objectif principal de ses recherches est d'« explorer les façons de penser, la perception et le quotidien [...] L'intérêt portait sur la vie quotidienne des légionnaires en Russie et leur vécu des grands et petits événements²⁴⁶ ». Son analyse porte donc davantage sur les conditions matérielles, les activités quotidiennes, les façons de passer le temps que sur l'expérience combattante dans les batailles.

En définitive, dans la production historiographique tchèque, conservatrice ou cherchant à se renouveler, l'histoire des légionnaires reste strictement séparée de celle des combattants tchèques dans

²⁴¹Ivan Šedivý, « Nová práce o českém válečném zážitku », *Historie a vojenství*, 1997/5, p. 175-177 et Kvaček, Robert, « Válečný zážitek jako politický faktor », *První světová válka, moderní demokracie a T. G. Masaryk*, Praha, 1995, p. 299-301.

²⁴²Jan Galandauer, « O struktuře », *op. cit.*, p. 132-136.

²⁴³Ivan Šedivý, « Nová práce o českém válečném zážitku », *Historie a vojenství*, n° 5, 1997, p. 176.

²⁴⁴Victor M. Fic, *Československé legie v Rusku a boj za vznik Československa 1914-1918*, volume I: *Vznik československých legií v Rusku 1914-1918, ruská otázka a boj za svobodný stát*, préface Ivan Medek, Praha, Academia, 2006 ; volume II : *Bolševici a československé legie, počátek jejich ozbrojeného konfliktu, březen-květen 1918*, Brno, Stilus, 2007 et volume III : *Selhání americké politiky v Rusku a na Sibiři, Wilsonovo rozhodnutí neintervenovala: březen-říjen 1918*, Brno, Stilus, 2008.

²⁴⁵Dalibor Vácha, *Život v legiích*, *op. cit.*

²⁴⁶Dalibor Vácha, *Život v legiích*, *op. cit.*, p. 7.

l'armée austro-hongroise. Cet état des faits, réaffirmé par les commémorations du Centenaire en République tchèque, n'est pas près de changer. En effet, deux programmes distincts, couvrant des manifestations et animations diverses, sont mis en œuvre pour commémorer d'un côté la Première Guerre mondiale, le programme *Velká válka 100* [Grande Guerre 100]²⁴⁷ et de l'autre côté la résistance couronnée par l'accès à l'indépendance, le programme *Legie 100* [Légions 100]²⁴⁸. Par ailleurs, au plan commémoratif c'est encore Česká obec legionářská, l'association d'anciens – aujourd'hui des descendants des anciens – légionnaires qui domine l'espace public et médiatiques avec des expositions et des publications²⁴⁹. Très récemment, le renouvellement du traitement de l'histoire de la Première Guerre mondiale vient sous la plume de Rudolf Kučera, chercheur de l'Académie tchèque des sciences et Jiří Hutečka, enseignant-chercheur à l'université de Hradec Králové. Le premier interroge le destin de la classe ouvrière pendant les années du conflit²⁵⁰ alors que le second réinvestit le concept de la « masculinité » forgé notamment par l'historiographie anglo-saxonne pour l'appliquer à l'expérience de soldats tchèques²⁵¹.

Si l'on compare avec l'évolution en France, en Tchécoslovaquie, les séquelles du régime communiste se font toujours ressentir. Ce dernier a freiné le dialogue avec les historiographies occidentales. Aujourd'hui encore, on n'a pas assisté à l'émergence de l'équivalent des seconde et troisième configurations historiographiques telle qu'elles ont été identifiées par Antoine Prost et Jay Winter en France et en Occident. Dans sa réflexion sur l'état de l'histoire militaire tchèque, Ivan Šedivý déplore l'absence du renouveau voire son déclin général²⁵². Ces dernières années, c'est surtout la jeune génération de chercheurs qui s'empare des influences occidentales diverses. Etant donné le retard accumulé, elles émergent toutes en même temps mais digérées de manières différentes selon les chercheurs. Cette situation n'est pas dépourvue d'attrait. Elle permet de dynamiser la recherche et de produire des approches et des résultats originaux, à cheval entre la tradition tchèque et les acquis importés. Les exemples intéressants concernent notamment deux colloques internationaux, l'un portant sur la question de la place de la Première Guerre mondiale dans l'histoire du XX^e siècle²⁵³

²⁴⁷Le portail de Velká válka 100: <http://velkavalka.cz/1914/>, consulté le 15/08/2015.

²⁴⁸Le portail du projet Legie 100: <http://www.csol.cz/domains/csol.cz/index.php/projekty/legie-100>; consulté le 15/08/2015.

²⁴⁹Il s'agit des manifestations culturelles et mémorielles ainsi que des publications éditées par Československá obec legionářská [Commune tchécoslovaque des légionnaires], par exemple l'exposition "Legiovlak" [Le train des légions], installée à Prague en 1914 qui met en scène un modèle de train qui transportait et hébergeait les légionnaires tchécoslovaques pendant les longs mois passés en Sibérie entre 1918 et 1920. Des jeunes descendants des anciens légionnaires guident le public, habillés en uniforme de l'époque.

²⁵⁰Rudolf Kučera, *Život na příděl. Válečná každodennost a politiky dělnické třídy v českých zemích 1914–1918*, Praha, Lidové noviny, Knižnice Dějina a současnosti, 2013.

²⁵¹Jiří Hutečka, *Muži proti ohni. Motivace, morálka a mužnost českých vojáků Velké Války 1914-1918*, Praha, Knižnice Dějín a současti, 2016

²⁵²Ivan Šedivý, « Branou válečné historie na kolbiště ostatních věd historických. Zamyšlení nad úpadkem vojenských dějin v Čechách a pokus o jeho vysvětlení », *Historie a vojenství*, p. 124-136.

²⁵³Le colloque international « Climax or Beginning: Modernity, Culture, Central Europe and Great War », organisé conjointement par l'Université Charles, l'Institut Masaryk et les Archives de l'Académie tchèque des sciences et

faisant écho aux théories matricielles occidentales²⁵⁴, l'autre met sous la loupe les violences de guerre²⁵⁵. Bien qu'il y ait des similitudes et parallèles avec les questionnements français, comme l'expérience personnelle, la question des ressorts de l'obéissance, la nature des violences de guerre et d'autres, il semble persister une fermeture quasi hermétique entre les deux. Dans son ouvrage de référence sur la Grande Guerre, en effet, Ivan Šedivý, malgré sa bibliographie surabondante, insère uniquement deux ouvrages français²⁵⁶, noyés dans le déferlement d'ouvrages germanophones et anglo-saxons. Même David Pazdera pour son concept de l'expérience, exploite uniquement l'historiographie anglo-saxonne, notamment les travaux de Jay Winter. *Idem* pour Dalibor Vácha. Hormis l'obstacle de la langue, peu d'historiens tchèques maîtrisent en effet la langue de Molière mais sont pratiquement obligés de connaître l'allemand et l'anglais. C'est peut-être aussi la continuité de l'héritage culturel, favorisant les liens avec les voisins germanophones. Des exceptions existent toutefois²⁵⁷, nous pouvons seulement souhaiter qu'elles prennent plus d'ampleur et contribuent à l'avenir à rompre ce « rideau de papier ».

La complexité de la situation, due à la difficulté de concilier l'héritage de l'époque totalitaire avec les mémoires plurielles de la Première Guerre mondiale, se manifeste davantage encore dans l'évolution historiographique en Slovaquie, depuis 1993, l'autre État successeur de la Tchécoslovaquie. Pour la nouvelle république indépendante, l'enjeu majeur est d'assumer et de représenter le passé dans l'État commun. En effet, les voix dissonantes sur la perception de la Tchécoslovaquie retentissaient déjà au moment même de sa création. En simplifiant, nous pouvons dire que deux approches contraires sur le rôle et l'apport de la Première république et donc sur le rôle des deux nations dans la Grande Guerre s'opposent depuis. D'une part, c'est la vision adoptée par la majorité des historiens tchèques et une partie des Slovaques qui estiment que la création de l'État commun des Tchèques et des Slovaques a été une conséquence logique du réveil national des deux nations dont l'exigence d'indépendance est ainsi arrivée à saturation et répondait aux impératifs géopolitiques de l'époque. D'autre part, le courant slovaque plus fortement nationaliste, s'appuie sur les travaux des membres ou sympathisants

l'Université d'Innsbruck, Prague, octobre 2014. URL : <http://www.mua.cas.cz/images/akce/2013/Prague-1914-CfP.pdf>, consulté le 15 avril 2014. Publication des actes prévue courant 2016.

²⁵⁴A ce sujet voir aussi la tentative de comparaison de la société tchèque pendant la Première et Seconde Guerre mondiale : Ivan Šedivý, Gebhart, Jan, *Česká společnost za velkých válek 20. století (pokus o komparaci)*, Praha, Karolinum, 2003.

²⁵⁵Colloque international « Beyond Defeat and Victory. Physical Violence and the Reconstitution of East-Central Europe, 1914–1923 », organisé par Masaryk Institute and Archives of the Czech Academy of Sciences; Imre Kertész Kolleg at the Friedrich Schiller University, Jena; Faculty of Social Sciences, Charles University in Prague, Prague, septembre 2015. URL : <http://www.mua.cas.cz/cs/node/458>, consulté le 15/08/2015.

²⁵⁶Il s'agit de : Jean-Jacques Becker, *1914: comment les Français sont entrés dans la guerre : contribution à l'étude de l'opinion publique, printemps-été 1914*, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, Paris, 1977 ; et un ouvrage de Stéphane Audoin-Rouzeau .

²⁵⁷Nous pensons notamment à l'activité du CEFRES de Prague, ainsi à la perceptible volonté d'ouverture de l'Institut et Archives Masaryk de l'Académie des sciences tchèque et le séminaire franco-tchèque organisé par l'Institut d'histoire tchèque de l'Université Charles de Prague.

de *Hlinkova slovenská ľudová strana* [Le parti slovaque populaire de Hlinka] qui jugent les événements historiques par le prisme du but suprême qui est l'indépendance de la Slovaquie²⁵⁸. Si le premier courant considère la Tchécoslovaquie comme une étape substantiellement positive pour les deux nations, les représentants du deuxième²⁵⁹ voient uniquement dans cet État une nouvelle occasion de l'exploitation de la nation slovaque. Les études historiques slovaques portant sur la Première Guerre mondiale relèvent de cette dichotomie d'approches et restent encore prisonnières de ce combat politico-identitaire. Mais par ailleurs, un enjeu de ce type agit souvent comme un stimulant pour la recherche historique. La Slovaquie actuelle n'enfreint pas la règle. Selon l'index bibliographique de la Bibliothèque nationale slovaque, l'intérêt pour la Première Guerre mondiale a émergé après la chute de l'empire soviétique, plus précisément à la fin des années 1990. Tout d'abord, une partie considérable d'ouvrages recensés s'inscrit dans l'approche régionale, s'intéressant aux monuments aux morts, aux cimetières militaires²⁶⁰ et autres vestiges que la guerre a laissés dans le paysage slovaque. Un autre ensemble de publications traite des questions spécifiques à la Slovaquie comme la capitulation de la Hongrie et le traité de Trianon²⁶¹ ou l'insurrection du 71^e régiment à Kragujevac en 1918, où un nombre important de soldats slovaques était impliqué²⁶². On retrouve également des biographies des personnalités clés de la première résistance tchécoslovaque d'origine slovaque comme Milan Rastislav Štefánik²⁶³, Ferdinand Písecký²⁶⁴ et Janko Jesenský²⁶⁵. Entre parenthèses, il n'est pas sans intérêt de noter qu'en slovaque la forme « tchéco-slovaque » s'impose, renforçant l'idée de la spécificité de l'identité slovaque au sein de la nation commune. Le plus récemment, les travaux du jeune docteur Michal Kšiňan suscitent un intérêt particulier. Au-delà d'une approche originale, et critique, du destin du héros national slovaque, submergé *par* l'atmosphère de la recherche française (boursier du CEFRES de Prague, séjour d'étude à Paris-Sorbonne), il interroge également le statut de la biographie en tant que genre historique et s'intéresse à l'articulation entre destin individuel et

²⁵⁸Jan Rychlík, *Češi a Slováci ve 20. Století. Spolupráce a konflikty 1914-1992*, Praha, Ústav pro studium totalitních režimů, Vyšehrad, 2012, p.12.

²⁵⁹Après 1989, c'est la littérature *neoľudácká* qui prend le relais, par exemple: František Hrušovský, František Vnuk ou Milan Stanislav Ďurica, Jan Rychlík, *op. cit.*, p. 13.

²⁶⁰Marián Klčo, *Pomníky padlým v 1. svetovej vojne na území piešťanského okresu*, Piešťany, Balneologické muzeum, 2006; Miron, Mikita, *Prvá svetová vojna: pozabudnuté cintoríny*, Svidník, Regionálna rozvojová agentúra Svidník, 2005; Drobnák, Martin, Korba, Matúš, Turik, Radoslav, *Cintoríny prvej svetovej vojny v Karpatoch*, Humenné, Redos, 2007 et d'autres.

²⁶¹Fedor Houdek, *Kapitulácia Maďarov v roku 1918*, Bratislava, Eko-konzult, 2007; Július Hadžárik, *Trianonská trauma: sprisahanie proti republike?*, Bratislava, Eko-konzult, 2009; Marián Hronský, *Trianon: vznik hraníc Slovenska a problémy jeho bezpečnosti (1918-1920)*, Bratislava, Veda, 2011.

²⁶²Katarína Švajdleníková, *Vzpoura príslušníkov 71. pešieho pluku v Kragujevaci v roku 1918: výberová bibliografiia*, Trenčín, Verejná knižnica Michala Rašetku, 2008.

²⁶³Michal Kšiňan, *Milan Rastislav Štefánik*, Brno, Computer Press, SNA, 2012; Bohumila Ferenčuhová (dir.), *Milan Rastislav Štefánik a česko-slovenské zahraničné vojsko (légie): kapitoly a príspevky*, Bratislava, Spoločnosť Pro historia, 2014.

²⁶⁴Ladislav Takáč, *Životná cesta generála Ferdinanda Píseckého: pobočník gen. M. R. Štefánika*, Bratislava, ARM 333, 2006,

²⁶⁵Peter Kerecman, *Advokát Janko Jesenský spisovateľ a legionár*, Bratislava, Slovenská advokátska komora / Univerzitní knižnica, 2014.

événement²⁶⁶. Par le biais des colloques internationaux, le milieu universitaire s'interroge sur la place de la Slovaquie dans les conflits du XX^e siècle²⁶⁷. Enfin, un ouvrage de synthèse sur les Slovaques dans la Première Guerre mondiale²⁶⁸ a vu le jour en 2010. Une ouverture vers les thèmes moins traditionnels est également perceptible ces dernières années. *Ainsi*, Gabriela Dudeková de l'Académie des sciences slovaque s'intéresse, aux répercussions de la Grande Guerre dans la sphère familiale, sur le statut de la femme ainsi qu'à l'impact de la propagande guerrière de 1914-1918 sur la formation de l'imaginaire culturel des enfants²⁶⁹. Une place particulière doit être faite à l'ouvrage titré de façon expressément choquante : *Massacres de Slovaques en Autriche-Hongrie, ce dont on ne parle pas depuis des années !* publié en 2010²⁷⁰. En effet, depuis la chute du Mur, l'interprétation de l'histoire de la formation de la nation et de l'État slovaque sont au centre des préoccupations politiques. Deux tendances historiographiques s'opposent alors. Une partie d'historiens, soutenus par le pouvoir politique jusqu'à l'alternance de 1998 propose une interprétation « nationaliste » et « slovacocentrée » de l'histoire slovaque. D'autres historiens tentent de relativiser cette approche en l'insérant dans un cadre européen plus large²⁷¹.

L'évolution de l'historiographie de la Première Guerre mondiale en Autriche, le seul des trois États étudiés qui n'a pas vu le Rideau de fer se refermer sur lui, ne diffère pas de façon substantielle de la tendance générale européenne. Ici aussi on distingue une recrudescence de l'intérêt pour le sujet à partir des années 1990. Même si le sujet est passé de mode après la Seconde Guerre mondiale²⁷², comme en France d'ailleurs, les historiens autrichiens, ayant échappé à l'isolement, ont eu plus de facilités d'interagir avec les historiographies occidentales et d'absorber leurs différents courants comme la microhistoire ou l'histoire de la vie quotidienne. Beaucoup d'entre eux sont, toutefois, restés fidèles à une histoire proche du positivisme, fondée sur les documents « classiques ». La tradition de

²⁶⁶Michal Kšiňan, *Jedinec v spoločnosti. Úvaha o biografickom prístupe na príklade M. R. Štefánika*, Forum historiae 4, internetový časopis, 1/2010,

²⁶⁷Štefanský, Michal, Purdek, Imrich (dir.), *Slovensko vo vojnách a konfliktach 20. storočia, zborník referátov z vedeckej konferencie v Bratislave 15.-16. októbra 2002*, Bratislava, Vojenský historický archív, 2003.

²⁶⁸Dušan Kováč, (dir.), *Slováci v prvej svetovej vojne 1914-1918: zmeny na politickej mape Európy a odchod Slovenska z Uhorského kráľovstva do Česko-Slovenskej republiky*, Bratislava, Literárne informačné centrum, 2010.

²⁶⁹Gabriela Dudeková, « Stratégie prežitia v mimoriadnej situácii. Vplyv Veľkej vojny na rodinu na území Slovenska », *Forum historiae : odborný internetový časopis pre históriu a príbuzné spoločenské vedy*. 2009, roč. 3, č. 1, s. 1-19, disponible en ligne sur: http://www.forumhistoriae.sk/FH1_2009/texty_1_2009/dudekova.pdf; Gabriela Dudeková, « Vplyv Veľkej vojny a rozpadu Habsburskej monarchie na právne a spoločenské postavenie žien » dans Lucie Kostrbová, Jana Malínská, (éd.), *1918: Model komplexného transformačného procesu? Edice České křížovatky evropských dějin*, Vol. 1, Praha, Masarykův ústav a Archiv AV ČR, 2010, s. 169-191 ; Gabriela Dudeková, « Children in war and war in children. Influence of the Great War on lives and mentality of children and youth in Hungary », contribution présentée lors du colloque international « Climax or Beginning : Modernity, Culture, Central Europe and the Great War, tenu à Prague, le 24 et 25 octobre 2014, publication des actes prévue pour 2016.

²⁷⁰Marián Ďurina, *Vražďenie Slovákov v Rakúsku-Uhersku: o čom sa roky nehovorí!*, Bratislava, Eko-konzult, 2011.

²⁷¹Étienne Boisserie, « Du compromis austro-hongrois à la première indépendance (1867-1945). Aperçu de la querelle historiographique slovaque après 1989 », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, vol. 35, 2004, n°3. *Les identités en question. Institutions et finances*, p. 39-65.

²⁷²Hannes Leidinger, Verena Moritz, *In russischer Gefangenschaft. Erlebnisse österreichischer Soldaten im Ersten Weltkrieg*, Wien/Köln/Weimar, Böhlau Verlag, 2008, p. 10.

rigueur et de minutie trouve son apothéose en 1993, avec la publication d'*opus magnum*²⁷³ de Manfred Rauchensteiner²⁷⁴. Imminent spécialiste de l'histoire militaire autrichienne contemporaine, entre 1992 et 2005 et directeur du *Heeresgeschichtlichen Museum Wien* [Musée militaire de Vienne], il aborde sur 719 pages tous les différents aspects classiques de la guerre : la diplomatie, les opérations militaires, ses échos dans la politique intérieure, les transformations économiques et ses répercussions sociales. Devenu un ouvrage de référence sur la question, son travail a été réédité en 2013 à l'occasion du Centenaire sous un titre transformé, nettement plus neutre²⁷⁵. La nouvelle version élargie et retravaillée dépasse 1200 pages. Les différences entre ces deux volumes dessinent les contours de l'évolution de l'historiographie autrichienne pendant la dernière vingtaine d'années. En effet, avec la multiplication de travaux, la variété des sujets augmente. Il suffit de regarder l'activité du *Forum Österreich-Ungarn im Ersten Weltkrieg*²⁷⁶. Parmi les sujets émergents citons l'aspect financier de la guerre, le destin des prisonniers de guerre et des internés civils exploré par Hannes Leidinger²⁷⁷. Un chapitre entier intitulé « *Lager* » [Camp d'internement] a aussi été ajouté dans la réédition de Rauchensteiner. Les questions du genre ont aussi conquis leur place sur la scène historiographique en Autriche. Ainsi les universitaires autrichiennes Christa Hämmerle²⁷⁸ et Gunda Barth-Scalmani²⁷⁹ s'intéressent, entre autres, à l'histoire des femmes dans la guerre. D'autres types de sujet traités sont la violence contre les civils mais aussi la brutalité des officiers austro-hongrois envers leurs hommes sur le champ de bataille et contre les prisonniers de guerre. Les travaux récents s'inscrivent dans une approche comparatiste²⁸⁰. Dans ce domaine, l'historienne Tamara Sheer interroge dans ses nombreux travaux la question complexe des rapports entre les différentes minorités de l'Empire austro-hongrois

²⁷³Désigné ainsi par ces pairs, Kronenbitter; Günther, « Rezension zu: Rauchensteiner, Manfred: Der Erste Weltkrieg und das Ende der Habsburgermonarchie 1914–1918 », Wien, 2013, *H-Soz-Kult*, 10.09.2014, <http://www.hsozkult.de/publicationreview/id/rezbuecher-21546>, consulté le 15/08/2015.

²⁷⁴Manfred Rauchensteiner, *Der Tod des Doppeladlers. Österreich-Ungarn un der Erste Weltkrieg*, Graz-Wien-Köln, 1993.

²⁷⁵Manfred Rauchensteiner, *Der erste Weltkrieg und das Ende der Habsburgermonarchie 1914-1918*, Wien, Böhlau Verlag, 2013.

²⁷⁶Bernhard Bachinger, Wolfram Dornik, *Jenseits des Schützengrabens. Der Erste Weltkrieg im Osten : Erfahrung – Wahrnehmung – Kontext*, Innsbruck/Wien/Bozen, 2013 ; acte du colloque 2012 : Wolfram Dornik, Wolfram, Julia Walleczek-Fritz, Stefan Wedrak, *Frontwechsel : Österreich-Ungarns "Grosser Krieg" im Vergleich*, Wien/Köln/Weimar, Böhlau Verlag, 2014.

²⁷⁷Hannes Leidinger, Verena Moritz, *Gefangenschaft, Revolution, Heimkehr. Die Bedeutung der Kriegsgefangenenproblematik für die Geschichte des Kommunismus in Mittel- und Osteuropa 1917-1920*, Wien, Böhlau Verlag, 2003.

²⁷⁸Christa Hämmerle, *Heimat/Front: Geschlechtergeschichte/n des Ersten Weltkriegs in Österreich-Ungarn*, Wien, Böhlau, 2014.

²⁷⁹Gunda Barth-Scalmani, « Le donne durante la Prima Guerra Mondiale nella storiografia austriaca », Hg. Von Paola Antolini, Gunda Barth-Scalmani, Matteo Ermacora, *Donne in guerra 1915 – 1918. La Grande Guerra attraverso l'analisi e le testimonianze di una terra di confine*. Rovereto/Tione, Judicaria summa Laganensis 12, 2006, p. 31-45.

²⁸⁰Wolfram Dornik, Julia Walleczek-Fritz, Stefan Wedrak, *Frontwechsel Österreich-Ungarns "Grosser Krieg" Im Vergleich*, Wien Köln Weimar, Böhlau Verlag, 2014; Bernhard Bachinger, Wolfram Dornik, *Jenseits des Schützengrabens. Der Erste Weltkrieg im Osten : Erfahrung – Wahrnehmung – Kontext*, Innsbruck, Wien, Bozen, StudienVerlag, 2013.

et au rôle qu'y joue la pluralité linguistique²⁸¹.

Ces derniers sujets sont symptomatiques du glissement dans les préoccupations de la recherche autrichienne. Elle assume les erreurs des autorités militaires et civiles jusqu'au sommet des deux hiérarchies respectives dans leurs gestion de l'effort de guerre, leurs échecs militaires, diplomatiques et politiques. En effet, la vieille *Kriegschuldfrage*, a été réanimée, emmenant ici à interroger le rôle de la Monarchie des Habsbourg et de ses différents acteurs dans le déclenchement et la poursuite des hostilités. L'immense écho qu'a soulevé la publication des *Sleepwalkers*²⁸², sensiblement plus intense qu'en France²⁸³, témoigne de la vivacité de cette question. Les causes de l'échec total de la Monarchie à gagner la guerre mais aussi à préserver sa propre existence est l'autre question placée au centre des préoccupations. L'importance du « conflit national » reste, naturellement, au cœur des recherches et des débats. Dans sa synthèse volumineuse, Manfred Rauchensteiner, assume et confirme les résultats des recherches récentes, minimisant le rôle jadis exagéré des sentiments nationalistes des différents sujets non-germaniques de l'Empire dans ses échecs militaires. Ciblé sur le cas des Tchèques, le travail phare de Richard Lein²⁸⁴, jeune docteur en histoire militaire, spécialiste des combattants tchèques dans l'armée austro-hongroise, parvient à la même conclusion. En se penchant sur deux cas les plus célèbres : la défection supposée du 28^e régiment de Prague en avril 1915 et la bataille de Zborov opposant en juin 1917 les combattants tchèques sous uniforme impérial, à l'armée russe, contenant l'unité des volontaires tchéco-slovaques, il démontre, à l'aide d'une étude minutieuse de documents du *Kriegsarchiv* [Archives militaires autrichiennes] que l'impact des passions et des convictions nationales sur le résultat de la guerre fut dérisoire. Depuis la mobilisation jusqu'à la fin de la guerre, les nationalités étiquetées comme « déloyales » se sont battues de la même manière que les autres. Leurs échecs étaient causés par les fautes du commandement et de mauvaises conditions générales plus que par la « mauvaise volonté » des combattants. Au prisme de telles études, d'anciens procédés de vérification ne tiennent plus. Ainsi, les statistiques comptant les pertes selon les nationalités sont vidées de sens. La précision de la restitution de la composition nationale est elle-même remise en question. Au travers d'une analyse rigoureuse, il apparaît, que l'attribution de la « nationalité » par des autorités austro-hongroise de l'époque ne reflétait pas forcément la réalité²⁸⁵. La pluralité linguistique

²⁸¹Tamara Scheer, « Konstruktionen von ethnischer Zugehörigkeit und Loyalität in der k.u.k. Armee der Habsburgermonarchie (1868-1914) », Alexandra Millner, Katalin Teller, *Transdifferenz und Trans-kulturalität. Migration und Alterität in den Literaturen und Kulturen Österreich-Ungarns*, Bielefeld, Transcript Lettre, 2018; Tamara Scheer, *Von Friedensfürien und dalmatinischen Küstenreihen : vergessene Wörter aus der Habsburgermonarchie*, Wien, Amalthea Signum Verlag, 2019.

²⁸²Christopher Clark, M., *The Sleepwalkers: How Europe Went to War in 1914*, London, Allen Lane, 2012.

²⁸³Hormis l'observation de nombreuses comptes-rendus et débat sur la toile, nous nous basons sur l'expérience personnelle du colloque international sur la Première Guerre mondiale, tenu à Vienne en décembre 2014. Pratiquement aucun des participants, quel qu'il soit son sujet, ne s'est abstenu de faire une allusion ou de polémiquer directement avec l'ouvrage de l'historien australien.

²⁸⁴Richard Lein, *Pflichterfüllung oder Hochverrat? Die tschechischen Soldaten Österreich-Ungarns im Ersten Weltkrieg*, Münster / Hamburg / Berlin / London, Europa Orientalis, 2011.

²⁸⁵István Deák, *Beyond nationalism: a social and political history of the Habsburg officer corps, 1848-1918*, New

et culturelle et la fréquence de bilinguisme voire plurilinguisme chez des individus impactaient fortement la gestion administrative quotidienne civile comme militaire et rendaient la catégorisation pour le moins problématique²⁸⁶. A ce sujet, nous constatons la similarité de l'évolution des historiographies tchèque et autrichienne. Si, dans l'après-guerre, les écrits sur la guerre insistaient sur l'importance du conflit national et tendaient à exagérer la conscience patriotique et politique des combattants, aujourd'hui, les deux parviennent à la même conclusion : leur impact réel a été faible. Aussi, la coopération des chercheurs tchèques (souvent germanophones) et autrichiens reste-elle vivante, dont témoignent de nombreux colloques, conférences et projets collectifs de recherche²⁸⁷. Ces travaux récents constituent une source d'inspiration mais aussi un réservoir de données pour l'étude présente. Nous nous permettons de confronter les faits qu'ils établissent avec l'analyse des témoignages de notre corpus.

Pour terminer, il convient de noter l'absence totale de l'écho de la controverse française autour de la Grande Guerre dans toutes les trois historiographies présentées. En effet, l'intensité du rayonnement de l'historiographie française et francophone dans ces trois pays s'avère très faible. La plupart de chercheurs et universitaires tchèques et slovaques, avec les exceptions citées plus haut, tout comme leurs collègues autrichiens, ne prennent que rarement en compte des ouvrages de leurs homologues de l'Hexagone.

Un apport collatéral, qui n'est pourtant pas sans importance, de la confrontation des différentes historiographies réside dans la possibilité de montrer que même la langue utilisée peut avoir une incidence sur la façon dont les sujets sont traités. La langue étant le vecteur de pensée, elle contribue à déterminer l'orientation des travaux scientifiques. Sa richesse - ou sa pauvreté - relative à certains sujets, les champs sémantiques des mots, la précision des définitions des termes consacrés, le couplage de mots usuels, tout cela varie d'une langue à l'autre et détermine la façon de percevoir et d'exprimer la réalité. Ainsi, le débat tchèque sur l'utilisation plus appropriée d'un des deux termes désignant « l'expérience », qui peut être compréhensible pour un germanophone, échappe au public franco ou anglophone. Son sens peut se perdre dans la traduction. De la même façon, le groupe de mots si facilement apprivoisé par les francophones de « consentement patriotique », sonne très étrangement aux oreilles tchèques. Le natif de cette langue peut parler de *vlastenecký cit*, *vlastencké citění* ou *nadšení* [sentiment, enthousiasme patriotique], mais dire *vlastencký souhlas* ou *svolení* [consentement patriotique] constitue un non-sens pour lui. Tout au mieux, on peut l'introduire à l'aide d'une périphrase du type « consentement motivé par le sentiment patriotique ». Les mots, dont

York, Oxford University Press, 1992 (1990).

²⁸⁶Rok Stergar, Tamara Scheer, « Ethnic boxes: the unintended consequences of Habsburg bureaucratic classification », *Nationalities Papers*, 46:4, 2018, 575-591.

²⁸⁷Jan Galandauer (ed.), *Od Sarajeva k Velké válce / Ab Sarajevo zum Großen Krieg*. Praha, Historický ústav Armády České republiky, 1995.

certains sont clés pour notre étude, possèdent aussi plusieurs avatars selon la langue choisie. Pour « la Patrie », par exemple, le tchèque, le slovaque ou l'allemand, distinguent de façon très simple entre une patrie plus large mais qui n'est pas forcément liée à une idée de l'État – nation (*vlast, otčina / Fatherland*) et la « petite » patrie (*domov / Heimat*), qui peut comprendre la région, la commune, la maison, bref elle renvoie de façon subjective à l'endroit où le locuteur se sent chez-soi. L'utilisation des majuscules et des minuscules pour introduire certains termes ou réalités n'est pas, de ce point de vue, dépourvue de signification non plus. La Grande Guerre fut en tchèque longtemps la *première* guerre mondiale. En Autriche, la Première Guerre mondiale est naturellement tout sauf « grande ». En tchèque et slovaque, ni l'État, ni la République ou la Nation, ni l'Histoire ou la Mémoire d'ailleurs, ne prennent d'habitude de majuscules. L'allemand, imposant une majuscule à tous les substantifs, échappe bien sûr élégamment à ce problème. Aussi anecdotique que cette observation puisse paraître, elle dévoile, nous semble-t-il, quelque chose du rapport des différentes communautés linguistiques et culturelles à la société et à ses institutions dans le présent comme dans le passé. Les mots et la manière de les écrire sont des traces de l'imaginaire mental de la réalité.

En définitive, on constate que les historiographies centre-européennes diffèrent par plusieurs aspects de celles de la France. Leurs contacts restent timides et occasionnels. Pourtant, leur croisement permettrait de renouveler les questionnements et d'élargir les perspectives de la recherche sur la Première Guerre mondiale dans chacune d'entre elles. Exploiter ce champ en friche constitue alors un des principaux défis de ce mémoire.

1.1.3 La bibliographie historique annexe et les apports des sciences humaines et sociales

La bibliographie consultée dans le cadre de ce travail est à la fois abondante et éclectique. Dans le chapitre précédant, nous avons étudié l'évolution de différentes traditions historiographiques concernant le sujet de la Première Guerre mondiale. Or, il s'avère indispensable d'opérer dans un contexte plus large. Pour éteindre le panorama, d'autres types de publications à la fois d'histoire mais également d'autres disciplines des sciences humaines et sociales sont appelées à l'aide. Nous organisons leurs présentations en fonction de la discipline et des thèmes majeurs. Étant donné l'ampleur de la bibliographie mobilisée et exploitée, dans cette partie nous souhaitons attirer l'attention uniquement sur les ouvrages les plus importants dans chaque domaine et donner une explication argumentée des raisons qui nous ont menées à les utiliser. La liste bibliographique complète est disponible à la fin du volume.

1.1.3.1 *Découvrir l'espace centre européen au moment de la guerre : la bibliographie historique annexe*

Le premier ensemble bibliographique porte de manière plus large sur l'histoire du XIX^e et XX^e des zones géographiques passées au crible de notre analyse. Une bibliographie annexe relative à la société et à la culture de l'Empire austro-hongrois et plus largement de l'espace de l'Europe centrale nous a aidé à reconstruire les cadres socioculturels et idéologiques en place pendant la période d'avant-guerre qui façonnait l'imaginaire des témoins avant leurs départs en guerre. Ils sont donc susceptibles de nous éclairer sur certains choix ou attitudes exprimés à travers les témoignages.

Nous nous sommes focalisés essentiellement sur la problématique nationale. Concernant cette question, l'œuvre de Bernard Michel²⁸⁸ permet d'établir un cadre général. Sur la composition ethnique et linguistique de la Double-Monarchie, l'ouvrage collectif sous la direction de Miklos Molnar et André Reszler²⁸⁹ apporte des données essentielles. Plusieurs volumes de la grande série *Die Habsburgermonarchie 1848-1918*²⁹⁰, dirigée par l'Académie des sciences d'Autriche aide à peaufiner le tableau général de la composition nationale-linguistique, socio-professionnelle et confessionnelle de cet Empire composite. Sur la formation identitaire en Europe centrale à l'époque contemporaine c'est l'ouvrage récent de Richard Lein et Arnold Suppan²⁹¹ qui fournit les données nécessaires. Ciblant

²⁸⁸ Bernard Michel, *Nations et nationalismes en Europe centrale XIX^e-XX^e siècle*, Aubier, Collection historique, 1995.

²⁸⁹ Miklos Molnar et André Reszler, *Le génie de l'Autriche-Hongrie : État, société, culture*, Paris, Presse Universitaire de France, 1989.

²⁹⁰ *Die Habsburgermonarchie 1848-1918, Band III, Die Völker des Reiches*, Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1980 ; Wandruszka, Adam, ed. a Urbanitsch, Peter, ed. *Die Habsburgermonarchie 1848-1918. Band IV, Die Konfessionen*, Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1985 ; *Die Habsburgermonarchie 1848-1918. Band V, Die bewaffnete Macht*, Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1987 ; Rumpfer, Helmut, ed. a Schmied-Kowarzik, Anatol, (edir.), *Die Habsburgermonarchie und der Erste Weltkrieg. 2. Teilband, Weltkriegsstatistik Österreich-Ungarn 1914-1918, Bevölkerungsbewegung, Kriegstote, Kriegswirtschaft*. Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2014.

²⁹¹ Arnold Suppan, Richard Lein, *East European Identities in the 19th and 20th Century*, Wien/Berlin, Lit Verlag, 2009.

plus spécifiquement l'espace tchèque, l'ouvrage collectif dirigé par Rudolf Kučera²⁹² esquisse les contours des mutations politiques, économiques, sociales et culturelles majeures qui ont contribué à forger les identités de la population tchèque à la veille de la Grande Guerre. Une étude plus ancienne mais non moins utiles, permet de compléter ce tableau en décrivant en détail, à l'aide d'études quantitatives, les modifications de la structure démographique et sociale des Pays tchèques à la même époque²⁹³. La « question » ou le « conflit » national, c'est-à-dire la relation entre les Tchèques et germanophones de l'Empire austro-hongrois a été déclinée dans de multiples ouvrages et monographies tchèques. Parmi les plus notables, évoquons les travaux de Jiří Kořalka, s'inscrivant la question tchèque dans une perspective historique plus vaste²⁹⁴, ou ceux de Karel Kazbunda, focalisés sur l'état des relations tchéco-allemandes à la veille du premier conflit mondial²⁹⁵. Afin de dresser le cadre général, même si les relations diplomatiques ne se trouvent pas au centre de nos interrogations, il est nécessaire de s'arrêter aussi sur les bases de l'évolution politique de ces différents pays étudiés et les relations diplomatiques qu'ils entretenaient entre eux. L'analyse des relations diplomatiques de la monarchie habsbourgeoise durant la guerre est présentée de manière très détaillée par François Fejtö²⁹⁶. La vie politique de la Monarchie danubienne et de la Première république tchécoslovaque, notamment l'activité des partis politiques tchèques et slovaques sont des sujets principaux de l'ouvrage publié sous la direction d'Antoine Marès²⁹⁷. L'évolution des relations, pas toujours simples, entre les Tchèques et les Slovaques et passée au crible dans l'ouvrage de Jan Rychlík²⁹⁸. Face à la multitude de sujets traités, nous nous réservons le droit de ne pas entrer dans les détails de la bibliographie disponible sur d'autres sujets partiels, plus pointus, et renvoyons le lecteur à la liste bibliographique complète figurant à la fin de volume.

D'une certaine manière en accord avec la tendance actuel qui vise à comprendre les deux guerres mondiales dans une séquence historique unie et autonome (voir p. 36), nous mobilisons aussi les recherches relatives au second conflit mondial. En effet, il existe bien des similarités entre les deux guerres mondiales, des questions qui peuvent être posées aux deux, bien que cela ne signifie pas qu'un

²⁹²Rudolf Kučera, (dir.), *Identity v českých zemích 19. a 20. století : Hledání a proměny*, Praha, MÚA a Archiv AVČR, 2012.

²⁹³Pavla Horská, « K otázce sociálního vývoje Českých zemí na přelomu 19. a 20. století », *Sborník historický*, n° 29, 1982.

²⁹⁴Jiří Kořalka, *Češi v habsburské říši a v Evropě 1815-1914: sociálněhistorické souvislosti vytváření novodobého národa a národnostní otázky v českých zemích*, Praha, Argo, 1996 ; Jiří Kořalka, *The Czech Question in International Relations at the Beginning of the 20th Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 1970 ; Jiří Kořalka, *Co je národ?*, Praha, Svoboda, 1969.

²⁹⁵Karel Kazbunda, Zdeněk Kárník, (dir.) *Otázka česko-německá v předvečer velké války: zrušení ústavnosti země České tzv. annenskými patenty z 26. července 1913*, Praha, Univerzita Karlova, 1995.

²⁹⁶François Fejtö, *Requiem pour un empire défunt, Histoire de la destruction de l'Autriche-Hongrie*, Paris, Lieu Commun, 1988.

²⁹⁷Antoine Marès, (sous la direction de), *La Tchécoslovaquie : sismographe de l'Europe au XX^e siècle*, Paris, Institut d'études slaves, 2009.

²⁹⁸Jan Rychlík, *Češi a Slováci ve 20. století. Spolupráce a konflikty 1914-1992[Les Tchèques et les Slovaques au 20^e siècle. La collaboration et les conflits 1914-1992]*, Praha, Ústav pro studium totalitních režimů, Vyšehrad, 2012.

lien de causalité direct puisse être automatiquement tracé entre les deux conflagrations. Aussi, le champ de vision de l'analyse s'étend-il à d'autres situations de conflit, autrement dit au fait guerrier en général. Dans ce cadre, nous tenons à rappeler les travaux sur l'obéissance et sur la violence des soldats du *Reich* nazi, basés en grande partie aussi sur les témoignages, comme ceux de Christopher Browning²⁹⁹ et Harald Welzer³⁰⁰. Ils fournissent des observations très utiles permettant d'approfondir la réflexion sur les ressorts et les dynamiques des comportements « des hommes ordinaires³⁰¹ » face aux situations extrêmes.

1.1.3.2 Construire un cadre épistémologique et méthodologique

Après les ouvrages esquissant les contours factuels, nous nous permettons de quitter le champ spécifique des études sur la Grande Guerre afin de mentionner, brièvement, quelques travaux plus généraux qui nous ont aidé à dresser le cadre épistémologique et méthodologique. Il s'agit des courants historiographiques relatifs à d'autres sujets, éventuellement à d'autres périodes. Une première inspiration provient de la sociohistoire, comprises ici dans le sens indiqué par un de ses principaux protagonistes, Gérard Noiriel³⁰². Nous partageons avec elle, entre autre, l'intérêt pour les concepts des sciences sociales et notamment de la sociologie décrivant la réalité présente et passée comme éminemment complexe³⁰³, « le retour de l'acteur³⁰⁴ » et la focalisation sur les liens d'interdépendance, directs ou à distance³⁰⁵. De plus et avant tout, nous partageons la ferme conviction que les questions posées au passé sont susceptibles de cacher des indices clés pour déchiffrer le présent³⁰⁶.

Une autre approche, mobilisée dans notre travail, plus ancienne mais toujours présente dans les travaux de certains historiens, est la micro-histoire. Introduite par les chercheurs italiens dans les années 1970, elle se diffuse dans l'espace français notamment grâce aux traductions des travaux de Giovanni Levi³⁰⁷ et Carlo Ginzburg³⁰⁸. Jamais vraiment érigée en un concept général, elle s'appuie peu sur les textes théoriques. En France, de rares exceptions sont l'introduction de Jacques Revel au

²⁹⁹Christopher R. Browning, *Des hommes ordinaires, Le 101e bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne*, Éditions Tallandier, Texto, Paris, 2007.

³⁰⁰Harald Welzer, *Les exécuteurs : des hommes normaux aux meurtriers de masse*, Paris, Gallimard, 2007 (2005) ; Harald Welzer, Sönke Neitzel, *Soldats : combattre, tuer, mourir : procès-verbaux de récits de soldats allemands*, Paris, Gallimard, 2013.

³⁰¹La désignation a été empruntée au titre de l'ouvrage de Christopher Browning. Browning, Christopher R., *Des hommes ordinaires, Le 101e bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne*, Éditions Tallandier, Texto, Paris, 2007.

³⁰²Gérard Noiriel, *Introduction à la socio-histoire*, Paris, La Découverte, 2006.

³⁰³Gérard Noiriel, *Introduction à la socio-histoire*, Paris, La Découverte, 2006, p. 8-35.

³⁰⁴Gérard Noiriel, *op. cit.*, p. 29.

³⁰⁵Gérard Noiriel, *op. cit.*, p. 30-31 (sur internet, en vrai pages 36-57)

³⁰⁶Frédéric Rousseau (dir.), *La Grande Guerre, op. cit.*, p. 11.

³⁰⁷Giovanni Levi, *Le pouvoir au village, histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVIIe siècle*, Gallimard, Paris, 1989.

³⁰⁸Carlo Ginzburg, *Le fromage et les vers : l'univers d'un meunier du XVIe siècle*, Aubier, Paris, 1993.

Pouvoir au village de Giovanni Levi et celle aux *Jeux d'échelles*³⁰⁹, ouvrage collectif résumant les résultats des séminaires collectifs d'historiens et d'anthropologues. Formulée en réaction à la domination marxiste et structuraliste, l'approche micro-historique abandonne les analyses quantitatives et la focalisation sur des grands agrégats anonymes, des systèmes, des régularités et la longue durée. En revendiquant « le principe d'un droit à l'expérimentation en histoire³¹⁰ », elle invite à recentrer l'intérêt sur l'unique, accidentel et à revenir aux acteurs. Son objectif déclaré est de « restituer l'écheveau complexe des relations, la multiplicité des espaces et des temps dans lesquels [le destin individuel] s'inscrit³¹¹ ». Or, le social n'est plus pensé comme quelque chose de figé, mais envisagé « comme un ensemble d'interactions mouvantes à l'intérieur de configurations en constante adaptation³¹². » Dans cette perspective, l'expérience vécue par les acteurs sociaux retrouve « une signification et une importance face aux jeux des structures et à l'efficacité des processus sociaux massifs, anonymes, inconscients³¹³. » Ce ne sont donc plus ces derniers, mais les conduites, individuelles et collectives, qui sont capables de nous éclairer sur le tissage des faits passés. Ce sont donc elles aussi que l'historien doit étudier et comprendre en priorité³¹⁴. D'où le glissement de la question *pourquoi* à la question *comment*, souligné par Frédéric Rousseau³¹⁵ pour revendiquer une approche sociale de l'histoire de la Grande Guerre mais aussi par d'autres historiens dont la démarche est plus classique comme Christopher Clark³¹⁶. Deux défis distincts mais imbriqués attendent alors l'historien. D'une part, il doit éviter de réduire les individus « ordinaires » à de simples objets ou, ce qui n'est pas tout à fait la même chose, à des victimes impuissantes, face aux « grands » événements qu'ils vivent mais s'efforcer de les aborder comme des êtres capables de développer, chacun à son propre niveau et en interaction avec les autres, des « réponses aux problèmes auxquels la grande histoire les confronte³¹⁷. » D'autre part, il est confronté à la nécessité de prendre un compte justement cette inégalité des moyens d'action détenus par chacun. La société est un ensemble hétérogène et hiérarchisé. Les stratégies des individus ne sont donc pas entièrement libres. Elles obéissent à des logiques propres déterminées par des facteurs socio-culturels et des contraintes multiples qui pèsent sur les acteurs. La restitution la plus précise possible de ce tableau complexe des marges de manœuvre et des champs de possibles des différents acteurs sociaux est le but ultime d'un travail de micro-historien.

Afin de déchiffrer la relation complexe de l'individu à la réalité, au monde qui l'entoure, il est

³⁰⁹Jacques Revel, *Jeux d'échelles*, Seuil, Paris, 1996.

³¹⁰Giovanni Levi, *op. cit.* L'histoire au ras du sol par Jacques Revel, p. X.

³¹¹Giovanni Levi, *op. cit.* L'histoire au ras du sol par Jacques Revel, p. XI.

³¹²Giovanni Levi, *op. cit.* L'histoire au ras du sol par Jacques Revel, p. XII.

³¹³Jacques Revel, *Jeux d'échelles*, Seuil, Paris, 1996, p. 10.

³¹⁴Giovanni Levi, *op. cit.* préface « L'histoire au ras du sol » par Jacques Revel, p. XV.

³¹⁵Frédéric Rousseau (dir.), *La Grande Guerre, op. cit.*, p. 21.

³¹⁶Christopher Clark, *op. cit.*, p. 6.

³¹⁷Giovanni Levi, *op. cit.*, *préface* : « L'histoire au ras du sol » par Jacques Revel, p. XXII.

important de saisir « les contextes dans lesquels une telle histoire (biographique) prend sens³¹⁸. » Ces contextes ne sont jamais figés, mais dynamiques, réinventés sans cesse. L'image finale se dessine à l'intersection des logiques sociales hétérogènes achevées. Toutefois, la question de l'articulation de l'expérience individuelle aux grands événements envisagés de manière collective n'a pas encore trouvé de réponse satisfaisante³¹⁹. C'est un des défis de notre travail. Selon Jacques Revel, en définitive, quel que soit le sujet abordé, l'historien se doit de répondre à la question : « comment une société fortement différenciée répond aux accidents de l'histoire³²⁰ ? » Nous déclinons cette question, en se demandant comment une société différenciée, celle des soldats Tchèques, Slovaques et germanophones de Cisleithanie, répond à « l'accident » de l'histoire qu'est le déclenchement de la guerre en juillet 1914 et sa poursuite pendant une durée inattendue. L'approche micro-historique nous permet d'osciller entre la sphère micro et macro, de chercher comment le destin de plusieurs individus, soldats qui ont laissé un témoignage et dont le parcours a pu être restitué, s'articule aux phénomènes sociaux complexes tels que l'obéissance ou le refus, la désertion ou l'engagement volontaire, l'exercice de la violence ou la construction d'une nouvelle identité nationale.

Pour terminer la présentation des influences puisées dans l'historiographie, nous rebroussons la piste chronologique davantage en arrière, plus précisément, jusqu'à la première moitié du XX^e siècle. L'historien Marc Bloch a légué des concepts et des préceptes du travail historique, qui nous semblent, malgré leur âge, être d'une actualité poignante et pleins de sagesse. Fin observatrice de la société, il demande aux adeptes du « métier de l'historien³²¹ » de faire preuve d'une attitude critique et dépourvue d'illusions. L'honnêteté et la modestie devraient constituer leurs qualités indispensables. L'historien se doit donc d'expliquer les erreurs et de chasser les mensonges³²². Son récit doit rester sobre. Il doit l'épurer de tout artifice, quitte à avouer sa propre incapacité à répondre à toutes les questions posées³²³. Les observations de Marc Bloch guident une grande partie de notre réflexion. Pour lui, c'est l'homme ou plutôt les hommes et non le passé qui devraient figurer au centre des préoccupations historiennes³²⁴. Dans la formulation même, nous apercevons une tentative d'articulation de l'homme au singulier à la pluralité du collectif, qui n'est, cependant, pas développée davantage. Au-delà, il souligne l'actualité des questionnements historiques. Comme il rappelle : « L'incompréhensible du présent naît fatalement de l'ignorance du passé. Mais, il n'est peut-être pas moins vain de s'épuiser à comprendre le passé si l'on ne sait rien du présent³²⁵. » On peut se demander

³¹⁸Giovanni Levi, *op. cit.*, préface : « L'histoire au ras du sol » par Jacques Revel, p. XXII, p. XIX.

³¹⁹Jacques Revel, *Jeux d'échelles*, Seuil, Paris, 1996, p. 10.

³²⁰Giovanni Levi, *op. cit.*, préface : « L'histoire au ras du sol » par Jacques Revel, p. XXII, p. XXIV.

³²¹Marc Bloch, *Apologie*, *op. cit.*

³²²Marc Bloch, *Apologie*, *op. cit.*, p. 94-96.

³²³Marc Bloch, *Apologie*, *op. cit.*, p. 74.

³²⁴Marc Bloch, *Apologie*, *op. cit.*, p. 51.

³²⁵Marc Bloch, *Apologie*, *op. cit.*, p. 63.

pourquoi la Guerre de 14-18 serait aujourd'hui « l'incompréhensible³²⁶ » ? De surcroît : « L'ignorance du passé ne se borne pas à nuire à la connaissance du présent, elle compromet, dans le présent, l'action même³²⁷. » Les deux espaces temporels sont donc intrinsèquement liés, indissociables ; ils exercent l'un sur l'autre une influence mutuelle. L'adoption de cette perspective caractérise aujourd'hui les socio-historiens³²⁸. Dans le sillage de Marc Bloch et des *Annales*, ils affirment aussi la volonté de comprendre « les faits humains, [qui] sont, entre tous, complexes³²⁹. » En effet, déjà Marc Bloch aperçoit la pluralité des rôles des individus et la multiplicité des attitudes humaines, relevant le « jeu de perpétuelles interactions » des consciences individuelles³³⁰.

Dans son approche du passé, Marc Bloch insiste sur l'utilité des témoignages, compris au sens le plus large du terme³³¹. Pour nous aussi, les témoignages, au sens plus restreint, sont des sources principales. De nombreux recherches et ouvrages, toutes disciplines des sciences humaines et sociales confondues, portent sur ce type de récit spécifique. Vu leur multitude, elles seront présentées dans le chapitre suivant, consacré aux apports du témoignage en tant que de source en histoire.

1.1.3.3 Les apports de l'interdisciplinarité

Toute en s'appuyant sur les trois influences citées précédemment, nous estimons donc qu'il est le devoir de l'historien de comprendre le passé dans sa complexité, avec tout son écheveau d'interactions individuelles et collectives, directes et à distance, qui génèrent des dynamiques sociales au sein d'une société déterminée. D'où vient l'importance de l'ouverture pluridisciplinaire. C'est l'orientation principale des travaux récents des chercheurs attachés au CRID 14-18³³². Leurs méthodes, perspectives et postulats ont été récemment résumés dans l'ouvrage collectif : *La Grande Guerre des sciences sociales*. Ils s'efforcent « d'appréhender et de saisir le monde social en guerre à la fois dans sa diversité et ses asymétries qui fondent toute sa complexité et sa richesse³³³ ». Ils abordent l'individu en tant qu'acteur sur la scène sociale et réfléchissent sur les ressorts des comportements. L'analyse n'est pas menée en termes d'éléments discursifs exprimant de façon explicite les convictions et les motivations intimes. Elle est basée, au contraire, sur la restitution de leurs stratégies implicites, répondant, souvent inconsciemment, aux sollicitations situationnelles. Dans cette perspective, la Grande Guerre peut être pensée comme un véritable « laboratoire³³⁴ » d'expérimentation sociale. Pour la comprendre, il est impératif de recourir à « une pratique historique ouverte sur le grand large des

³²⁶Jean-Baptiste Duroselle, *La Grande Guerre des Français : 1914-1918 : l'incompréhensible*, Paris, Perrin, 2002 ; Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, *14-18, op. cit.*, p. 18.

³²⁷Marc Bloch, *Apologie, op. cit.*, p. 61.

³²⁸Frédéric Rousseau (dir.), *La Grande Guerre, op. cit.*, p. 11.

³²⁹Marc Bloch, *Apologie, op. cit.*, p. 22.

³³⁰Marc Bloch, *Apologie, op. cit.*, respectivement, p. 128, 131 et 133.

³³¹Marc Bloch, *Apologie, op. cit.*, p. 67, 71.

³³²Collectif de recherche internationale et de débat sur la Guerre 14-18, URL : <http://crid1418.org/>.

³³³Frédéric Rousseau (dir.), *La Grande Guerre, op. cit.*, p. 10.

³³⁴Frédéric Rousseau (dir.), *La Grande Guerre, op. cit.*, p. 21.

sciences sociales³³⁵. » En accord avec cette injonction, notre travail cherche à puiser l'inspiration dans d'autres disciplines des sciences humaines et sociales.

Le cadre le plus général relève de la réflexion sur la genèse de la connaissance et la pratique historique. Hormis les ouvrages historiographiques généraux³³⁶, nous nous appuyons également sur les travaux philosophiques de Michel de Certeau, de Michel Foucault, ou du philosophe dissident Tchèque Jan Patočka. Certains textes de Carlo Ginzburg³³⁷ s'avèrent également d'un grand intérêt. *Les méditations pascaliennes*³³⁸ de Pierre Bourdieu, offrent des pistes pour comprendre les enjeux du travail de l'historien en tant que pratique sociale de la science. Puisque chaque pensée provient d'un sujet penseur qui est toujours déterminé dans le temps et dans l'espace, il faut, rappelle-t-il, réfléchir « non seulement sur les limites de la pensée et des pouvoirs de la pensée mais aussi sur les conditions de son exercice³³⁹. »

S'ensuivent les réflexions plus étroitement attachées à la relation dialectique de l'histoire aux mémoires individuelles et collectives. Puisque nos sources fondamentales, les témoignages s'inscrivent dans ces deux domaines d'appropriation du passé par l'homme au niveau individuel et par la société sur le plan collectif, comprendre cette relation s'avère indispensable à un dépouillement correct. À titre d'exemple nous pouvons citer l'œuvre théorique du philosophe Paul Ricoeur³⁴⁰, les réflexions de l'historienne Régine Robin³⁴¹ ou les observations plus personnelles et pratiques du psychanalyste Boris Cyrulnik³⁴². Plus récemment, Jean Piwnica a médité sur la mémoire et l'oubli, leurs enjeux politiques, échos dans l'espace public et leurs implications dans le tissage d'un récit historique collectif³⁴³. A l'occasion du Centenaire, l'historien Jay Winter, interroge, lui-aussi, le rapport mémoire-histoire, mais dans le cadre précis de la Grande Guerre³⁴⁴. Les travaux des neurologistes apportent enfin une autre perspective du phénomène de la mémorisation et remémoration, basée dans leurs cas sur les observations cliniques.

La dimension mémorielle ne forme que les contours de notre travail. Notre sujet cardinal - le

³³⁵Frédéric Rousseau (dir.), *La Grande Guerre, op. cit.*, titre du sous-chapitre, p. 11-13.

³³⁶Jacques Le Goff ; Nora, Pierre (sous la direction de), *Faire de l'histoire*, Gallimard, Paris, 1986 ; Veyne, Paul, *Comment on écrit l'histoire : texte intégral*, Éditions du Seuil, Paris, 1996 ou Gérard Noiriel, *Qu'est-ce que, op. cit.*

³³⁷Carlo Ginzburg, *A distance, neuf essais sur le point de vue en histoire*, Paris, Gallimard, 2001; Carlo Ginzburg, *Le juge et l'historien*, Lagrasse, Védier, 2007.

³³⁸Pierre Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, Paris, Points, 2003 (1997) ; voir aussi : Pierre Bourdieu, *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris, Éditions du Seuil, 1996 (1994).

³³⁹Pierre Bourdieu, *op. cit.*, p. 11.

³⁴⁰Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire et l'oubli*, Paris, Seuil, 2003.

³⁴¹Régine Robin, *La mémoire saturée*, Paris, Stock, 2003.

³⁴²Boris Cyrulnik, *Sauve-toi, la vie t'appelle*, Odile Jacob, Paris, 2012 ; Boris Cyrulnik, *Je me souviens...*, L'Esprit du temps, le Bousquet, 2009 ; Boris Cyrulnik, *La résilience ou comment renaître de la souffrance*, Ed. Fabert, Paris, 2009.

³⁴³Jean Piwnica, *L'Histoire : écriture de la mémoire*, Paris, L'Harmattan, 2014.

³⁴⁴Jay Winter, *Remembering War. The Great War Between Memory and History in the Twentieth Century*, New Haven & London, Yale University Press, 2006.

comportement des acteurs sociaux – est ancré dans la *praxis*. Plus que des réflexions philosophiques théoriques, son étude exige *une appropriation* des notions des sciences sociales sur le fonctionnement de la société, sa structuration hiérarchique, les dynamiques du pouvoir et les mécanismes du contrôle social. Naturellement, on retrouve au premier rang Pierre Bourdieu. Son explication du fonctionnement de la société fondée sur les rapports de forces inégaux des individus qui la forment s'avèrent particulièrement bien adaptés au type d'analyse que nous nous efforçons de mener. Les notions de capital sous ses différentes formes³⁴⁵, de la distinction³⁴⁶ et de domination³⁴⁷ ainsi que les concepts de l'*habitus*, de la violence symbolique sont mobilisés pour comprendre et pour expliquer les comportements des hommes en guerre. Luc Boltanski³⁴⁸ développe le thème de l'asymétrie et de la catégorisation sociale. Dans leur ouvrage commun, Claude Grignon et Jean-Claude Passeron³⁴⁹ approfondissent leur réflexion dans cette direction, analysant les écueils de la réflexion savante sur les catégories populaires. Les questions relatives à l'obéissance dans le cadre civique ou militaire, aux phénomènes du refus ou de la révolte, liées à une réflexion plus générale sur la nature des régimes politiques, leurs fonctionnements et les contraintes explicites ou implicites (légales, politiques, sociales) qu'ils imposent aux individus. Il s'avère fructueux de revisiter les théoriciens sociologues ou politistes aujourd'hui classiques tels que Max Weber, Norbert Elias, Hannah Arendt, mais aussi des écrivains-penseurs, fins observateurs de la réalité sociale comme Václav Havel³⁵⁰. Un essai récent de Luc Boltanski³⁵¹ offre aussi une perspective intéressante sur le sujet.

Afin d'affiner la construction de notre cadre analytique et de parfaire notre compréhension du social, nous nous tournons vers la sociologie, la microsociologie et la psychologie sociale états-uniennes. Le trait, que ces trois disciplines partagent et leur apport principal, réside dans l'accentuation de la primauté de la situation sur les attributs psychologiques des individus dans la détermination de leurs comportements. Le sociologue Howard S. Becker³⁵² pose le cadre général. Mais c'est principalement la microsociologie d'Erving Goffman, qui propose une approche originale de l'espace social et de ses acteurs, basée sur l'observation des comportements des gens dans des situations et des cadres divers.

³⁴⁵Pierre Bourdieu, « Le capital social », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 31, janvier 1980, p. 2-3. Pierre Bourdieu, *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris, Éditions du Seuil, 1996 (1994) ;

³⁴⁶Pierre Bourdieu, *La distinction : critique sociale du jugement*, Paris, les Éditions de minuit, 1979.

³⁴⁷Pierre Bourdieu, « La domination masculine », *Actes de recherches en sciences sociales*, n° 84, 1990, p. 2-31 ; Pierre Bourdieu, « Langage et pouvoir symbolique », Paris, Fayard, 2001 (1982, 1991).

³⁴⁸Luc Boltanski, *De la justification : les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard, 1993 (1991) ; Luc Boltanski, *Domination et émancipation, pour un renouveau de la critique sociale ; débat présenté par Philippe Corcuff*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2014.

³⁴⁹Claude Grignon, Jean-Claude Passeron, *Le savant et le populaire : misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Gallimard / Le Seuil, 1989.

³⁵⁰Václav Havel, *Essais politiques*, Paris, Éditions du Seuil, 1991.

³⁵¹Luc Boltanski, « Pourquoi ne se révolte-t-on pas ? Pourquoi se révolte-on ? », *Contretemps*, n° 15, 2012, URL : <http://www.contretemps.eu/interventions/pourquoi-ne-se-r%C3%A9volte-t-pas-pourquoi-se-r%C3%A9volte-t>.

³⁵²Howard S. Becker, *Le travail sociologique*, Academic Press, Fribourg, 2006 ; Howard S. Becker, *Telling about Society*, The University of Chicago Press, Chocago/London, 2007.

Construite autour du concept de l'interaction³⁵³, la microsociologie goffmanienne met l'accent sur la réciprocité des actes humains. Une conduite n'est jamais menée (et ne peut donc pas être étudiée et comprise) en dehors d'un ensemble d'interactions dans lequel elle s'inscrit³⁵⁴ et de la scène sociale³⁵⁵, du cadre³⁵⁶, dans lequel elle se déroule. Ce n'est plus le caractère de l'individu ni ses convictions intimes qui déterminent la conduite à prendre, mais le rôle qu'il est supposé de jouer sur une scène sociale donnée, en interaction avec d'autres acteurs impliqués, directement ou à distance. Un rôle notable incombe aux « autres », au public qui est d'une certaine manière le juge de tout acte sur la scène publique. Un des moteurs du comportement sont les attentes que l'on croit que le public, au sens très large, porte sur nous dans la situation donnée. C'est dans ce cadre théorique qu'il est intéressant d'appréhender les faits sociaux collectifs tels que la mobilisation, l'obéissance, l'exercice de la violence organisée. Pour notre étude, confrontée à des interactions dans un milieu hétérogène (au niveau social, linguistique, culturel), la réflexion sur la signification de stigmates – trait visibles ou invisibles qui différencient une personne ou un ensemble d'individus des autres – et de ses effets sur les interactions est également cruciale³⁵⁷. Pour étudier l'univers militaire et le micro-cosmos des camps d'internement, E. Goffman apporte à nouveau de l'aide, forgeant le concept de l'institution totalitaire³⁵⁸. Acquis lors de plusieurs séjours d'observation prolongés dans un asile psychiatrique, ses connaissances peuvent être transposées sur d'autres types d'institutions aux caractéristiques similaires : prisons, couvents, camps d'internement, camp d'entraînement, casernes, orphelinats etc... Aussi, certains faits et mécanismes sociaux observés dans ce cadre particulier, peuvent être appliqués, bien sûr avec des limites, au fonctionnement de la société dans son ensemble. L'apport principal de cette étude du terrain est la conclusion que ce ne sont pas les aliénés – en tant qu'acteurs sociaux – qui donnent le caractère spécial à l'asile, mais l'institution elle-même qui, par ses caractéristiques et son fonctionnement, crée des aliénés. C'est le cadre qui amène les acteurs à adopter des conduites spécifiques qui sont attendues d'eux. Peu importe leur état de santé mentale préalable à l'internement ou leurs traits caractéristiques personnels, une fois plongés dans la situation des aliénés, les individus incarnent leurs rôles et leurs comportements répondent aux logiques intestines de leur nouvel environnement³⁵⁹. Comme Goffman a pu l'expérimenter lui-même, ces comportements ne sont pas dépourvus du sens, au contraire, ils sont parfaitement logiques et rationnels face au cadre imposé³⁶⁰. Les « reclus » n'étant pas de simples marionnettes du système, ils développent toute une panoplie

³⁵³Erving Goffman, *Les rites d'interaction*, Les éditions de minuit, Paris, 2011.

³⁵⁴Erving Goffman, *op. cit.*, p. 9.

³⁵⁵Erving Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, les Éditions de minuit, 1973.

³⁵⁶Erving Goffman, *Les cadres de l'expérience*, Paris, les Éditions de minuit, 1991.

³⁵⁷Erving Goffman, *Stigmates*, Les éditions de minuit, Paris, 2007.

³⁵⁸Erving Goffman, *Asiles : étude sur la condition sociale des malades mentaux*, présentation de Robert Castel, Paris, Les éditions de minuit, 1968, définition de l'institution totalitaire, p. 11, 47-54.

³⁵⁹Erving Goffman, *Asiles*, *op. cit.*, p. 14-15.

³⁶⁰Erving Goffman, *Asiles*, *op. cit.*, p. 12, 356.

d'adaptations individuelles et collectives³⁶¹. Goffman décrit aussi les dynamiques sociales officieuses, voire illicites, qui échappent au cadre officiel. La structure sociale imposée est, elle-aussi, doublée d'une hiérarchisation parallèle, déterminée par le système de valeurs et par les pratiques du groupe³⁶². Hormis les récompenses, punitions et privilèges prévus par le règlement officiel de l'institution et distribués « d'en-haut », les acteurs eux-mêmes ne manquent pas d'inventivité pour créer un espace social gradué qui leur permet de faire reconnaître la variété et les inégalités de leurs statuts³⁶³. Les observations et les conclusions présentées dans *Les Asiles*, sont donc très utiles pour comprendre les dynamiques de groupe et la formation identitaire passant par la valorisation ou, au contraire, par la dévaluation de certaines conduites au sein d'un collectif.

Inspirée par les observations de Goffman menées dans le monde réel, la psychologie sociale états-unienne a poursuivi dans la même veine. Plusieurs chercheurs ont orchestré des expériences dans un cadre factice, créé dans le laboratoire, afin de mettre à l'épreuve d'une situation inhabituelle la force intérieure, le fond moral des individus. Réactions aux questions soulevées par la prise de connaissances des crimes nazis, deux expériences particulièrement célèbres, portent l'une, menée par Stanley Milgram entre 1960 et 1963, sur la soumission à l'autorité³⁶⁴ et l'autre, dirigée par Philip Zimbardo en 1971, interroge les conditions sociales du comportement violent ou altruiste³⁶⁵. Depuis, leurs résultats n'ont cessé de faire l'objet de nombreux débats et critiques plus ou moins pertinents. Aujourd'hui, les deux ont gagné une certaine notoriété dans la communauté scientifique. Nous assumons de nous en inspirer. En accord avec la microsociologie, les deux chercheurs mettent l'accent sur la situation. « Ce n'est pas tant la qualité de l'être qui détermine ses actes que le genre de situation dans lequel il est placé [...] Dans la réalité quotidienne, l'individu ne peut jamais agir *in vacuo*, il doit toujours le faire dans une situation spécifique³⁶⁶. », rappelle Stanley Milgram. Lors de sa série d'expériences, il tâche d'explorer « La façon dont l'homme peut concilier les impératifs de l'autorité avec la voix de sa conscience », qui constitue, selon lui, « un problème permanent de la société³⁶⁷. » Bien que son étude fasse directement l'écho aux atrocités nazies, une situation bien extraordinaire, sa force est toutefois de rappeler que les processus qui y étaient en œuvre découlent, pour la plupart, des principes qui gouvernent la vie sociale normale³⁶⁸ et doivent donc être abordés, par le chercheur, en tant que tels. Ses recherches ont démontré l'influence de l'obéissance à l'autorité dans la détermination des conduites humaines, mais également les configurations qui permettent de diminuer sa force.

³⁶¹Erving Goffman, *Asiles*, *op. cit.*, p. 245-262.

³⁶²Erving Goffman, *Asiles*, *op. cit.*, p. 323.

³⁶³Erving Goffman, *Asiles*, *op. cit.*, p. 355.

³⁶⁴Stanley Milgram, *Soumission à l'autorité, un point de vue expérimental*, Paris, Calmann-Lévy, 1984 (1974).

³⁶⁵Zimbardo, Philip, *The Lucifer Effect. How Good People Turn Evil*, London, Rider Books – Random House, 2009 (2007).

³⁶⁶Stanley Milgram, *op. cit.*, p. 13.

³⁶⁷Stanley Milgram, *op. cit.*, p. 7.

³⁶⁸Stanley Milgram, *op. cit.*, p. 7.

Philip Zimbardo, directement inspiré par les expériences de Milgram, s'acharne à tester une situation plus complexe. Sa *Stanford Prison Experience* – SPE [Expérience de la prison de Stanford) met en scène l'ambiance d'une institution coercitive en créant une prison factice. Les étudiants de l'Université de Stanford en sont les cobayes. Recrutés sur la base de volontariat, la moitié d'entre eux, tirée au sort, incarne le rôle de prisonniers, les autres enfilent les uniformes des gardiens. Très vite, les participants, étudiants rémunérés et sous contrat, s'identifient entièrement au rôle qu'ils doivent jouer. Bien que le cadre soit minutieusement préparé et surveillé, les relations entre les surveillants et les surveillés improvisés se dégradent dangereusement, laissant libre cours aux discriminations, violences et abus divers. Encore une fois, le pouvoir de la situation spécifique triomphe sur les caractéristiques individuelles des participants³⁶⁹. L'observation quasi intégrale de leurs conduites permet également de révéler les différentes dynamiques en œuvre au sein du groupe. Il met en évidence l'incapacité de freiner le mal même par ceux qui y sont, individuellement, profondément opposés, « le mal de non-action des spectateurs passifs³⁷⁰ ». (Ici, un parallèle peut être dessiné avec les situations décrites par Christopher Browning³⁷¹ ou Harald Welzer³⁷² dans leurs études sur les soldats de l'Allemagne nazie). Comme Milgram, Zimbardo décrit les variables situationnelles qui facilitent ou au contraire endiguent ce « *Lucifer effect*³⁷³ », en français, plus prosaïquement, la spirale maléfique³⁷⁴. Or, ses efforts pour élucider pourquoi les gens principalement bons parviennent à ce comportement de manière atroce [*How good people turn evil*] ne s'arrêtent pas là. Confronté à un autre exemple d'abus sur de prisonniers par leurs gardes, mais cette fois-ci bien réel³⁷⁵, Zimbardo développe sa réflexion en incluant toute l'échelle hiérarchique. En plus des éléments situationnels observés déjà dans le SPE, il remarque que : « La chaîne de commandement militaire et civile a formé le 'mauvais baril' dans le lequel un groupe de bons soldats s'est transformé en 'mauvaises pommes'³⁷⁶. » Ici, c'est donc le « système » entier qui est mis sur le banc des accusés pour démontrer la responsabilité graduée de toute la hiérarchie, remontant, littéralement jusqu'à son sommet, au président des États-Unis. (Pensons encore aux observations de Harald Welzer sur la structure de la société nazie et à son concept de trois cadres de référence superposés qui absorbent, tel un système global, tous les individus³⁷⁷.) Pour terminer, Zimbardo rappelle, comme d'ailleurs Milgram ou Browning, que le tableau n'est pas entièrement noir. Face à la « banalité du mal » il rappelle la « banalité de l'héroïsme ». Il évoque le

³⁶⁹Philip Zimbardo, *op. cit.*, p. xii.

³⁷⁰*Evil of inaction, passive bystanders*, Philip Zimbardo, *op. cit.*, p. xii p. 313-319.

³⁷¹Christopher R. Browning, *Des hommes ordinaires, Le 101e bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne*, Éditions Tallandier, Texto, Paris, 2007.

³⁷²Welzer, Harald, *Les exécuteurs : des hommes normaux aux meurtriers de masse*, Paris, Gallimard, 2007 (2005).

³⁷³Philip Zimbardo, *op. cit.*

³⁷⁴Philip Zimbardo, *op. cit.*, chapitres 12 et 13, p. 258 – 323.

³⁷⁵Philip Zimbardo est appelé comme expert témoin d'un des principaux accusés dans l'affaire des abus perpétrés par les soldats des États-Unis dans la prison irakienne d'Abu Ghraib ce qui lui permet d'étudier en profondeur ce dossier.

³⁷⁶Philip Zimbardo, *op. cit.*, p. x.

³⁷⁷Harald Welzer, *op. cit.*, p. 23-35.

potentiel « des femmes et des hommes ordinaires à respecter l'appel au service de l'humanité lorsque arrive le moment d'agir³⁷⁸. » Un autre regard sur la violence, dans le cadre de l'activité guerrière, plus complémentaire qu'antagoniste, peut être emprunté aux théoriciens militaires³⁷⁹. Certes, tous ces exemples peuvent paraître distants du contexte de la Grande Guerre, nous arguons, toutefois, du fait que la plupart des mécanismes, des logiques et des dynamiques observés, s'appliquent aussi à l'expérience de la Première Guerre mondiale, à condition, bien sûr, de restituer correctement les situations spécifiques.

La connaissance de ces travaux incite surtout à éviter d'analyser les actes des femmes et des hommes du passé, mais aussi du présent, uniquement à travers le prisme de leurs caractères individuels, mais à porter une grande attention aux situations et contextes spécifiques dans lesquels ils se trouvent plongés et, également, à prendre en compte le système global, qui a créé, permis voire imposé une telle situation. Au cours de cette étude, nous nous efforçons donc d'abandonner l'approche essentialiste du comportement humain et analyser, dans la mesure du possible, tous les éléments susceptibles de le moduler. Cette piste de réflexion nous semble cruciale pour toute étude sociale des faits guerriers et des situations de violence.

En quittant la sociologie pour une approche plus personnelle et psychologique des comportements, nous croisons, enfin, l'œuvre du psychanalyste Boris Cyrulnik. Hormis ses réflexions, plus connues, sur la mémoire traumatique et la capacité de résilience, il propose un travail intéressant sur la honte³⁸⁰. Abordée comme un phénomène social par définition, car il s'agit d'un rabaissement du soi sous le regard, direct ou supposé, des autres³⁸¹ qui partagent et dont on partage le même système de valeurs, la honte est analysée comme un moteur puissant de conduites humaines. Sous cette lumière, le regard des autres apparaît comme un levier efficace de la contrainte psychologique et sociale³⁸². Dans *La honte*, Cyrulnik propose une étude approfondie de ses mécanismes et de ses impacts sur l'individu.

Basé principalement sur les sources narratives, notre travail exige aussi qu'une attention suffisante soit portée à l'étude de discours. En tant que phénomène social, le discours n'est pas un simple moyen d'expression mais aussi un outil de persuasion, du pouvoir. La faculté de communiquer joue un grand rôle dans les interactions dans la société, qui sont, pour une grande partie d'entre-elles, socio-discursives. La manipulation passe, au premier chef, par le verbe³⁸³. Nous puisons donc quelques

³⁷⁸Philip Zimbardo, *op. cit.*, p. xiv ; plus approfondi dans le chapitre 16, p. 444-419.

³⁷⁹Grossman, Dave, *On Killing. The psychological cost of Learning to Kill in War and Society*, New York, Back Bay Books, 2009 (1995).

³⁸⁰Boris Cyrulnik, *Mourir de dire. La honte*, Odile Jacob, Paris, 2010.

³⁸¹Boris Cyrulnik, *op. cit.*, p. 11.

³⁸²Comparons avec l'usage de ce concept dans le travail d'André Loez sur l'obéissance et le refus des combattants français lors des mutineries de 1917. André Loez, *14-18, les refus de la guerre : une histoire des mutins*, Paris, Gallimard, 2010.

³⁸³Pensons à George Orwell, Václav Havel ou Milan Kundera.

notions de base nécessaires aux travaux de théorie littéraire et de communication, citons Bourdieu³⁸⁴, Winkin³⁸⁵ ou Charaudeau³⁸⁶, et à la linguistique. Dans ce domaine, Tomáš Váňa³⁸⁷ avance une analyse remarquable du rôle joué par la langue dans la formation de l'encadrement totalitaire.

Finalement, pour traiter des questions plus précises et des sujets partiels, d'autres disciplines peuvent être convoquées de façon ponctuelle. Jusqu'à présent, nous n'avons pas évoqué l'anthropologie, dont les acquis sont pourtant souvent exploités pour aborder le sujet de l'homme en guerre³⁸⁸. C'est un choix conscient, car les travaux parcourus relevant de cette discipline, n'ont pas fourni d'appuis notables pour la genèse de notre réflexion. Nous la tenons à l'écart afin de proposer une autre vision globale du monde social.

En dernier ressort, concernant la bibliographie consultée pour former l'environnement réflexif global au travail de recherche présenté dans ce mémoire, il ne faut pas négliger la sagesse et la sagacité de parole des grands écrivains et d'autres artistes, aussi aptes que les hommes de la science (si ce n'est pas parfois plus) à percevoir et à exprimer la complexité du monde qui les et nous entoure.

1.2 Les témoignages : une source pour écrire l'histoire de la Grande Guerre ?

Dans le monde occidental, les dernières décennies ont été marquées par l'accroissement de l'intérêt pour la dimension mémorielle, familiale et intime de l'expérience de guerre. Dans tous les domaines, l'émergence de l'histoire « au ras du sol » s'accompagne de l'engouement pour les récits des témoins de toutes sortes, de personnes plus ou moins « ordinaires » – combattants, civils, femmes, enfants – qui ont vécu la guerre. Une grande promotion a été diffusée dans les médias, cette tendance n'épargne pas la communauté scientifique. Depuis quelques années, la « chasse » est ouverte aux archives inédites. Régulièrement, les appels à témoins sont diffusés dans les médias nationaux et régionaux à l'occasion de préparation de documentaires télévisuels, expositions ou publications. De nombreux particuliers s'empressent d'y répondre, apportant chacun une nouvelle pièce dans le géant puzzle de la connaissance du passé. L'histoire militaire, ou disons plutôt l'histoire du fait guerrier, ne reste pas à l'écart. Dans le cas de la Première Guerre mondiale, les commémorations de son Centenaire, déclenchées en 2012 dans plusieurs dizaines des pays à travers le monde entier, favorisent davantage encore l'essor des narrations testimoniales. Un des avatars multiples de la promotion de la dimension intime se matérialise dans le projet européen commun de la diffusion d'archives numérisées relatives à la Guerre de 1914-1918, *Europeana 1914-1918*³⁸⁹. Son site web « regroupe des documents de

³⁸⁴Pierre Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Fayard, 2001 (1982, 1991).

³⁸⁵Yves Winkin, *Anthropologie de la communication*, De Boeck Université/ Ed. Du Seuil, Paris, 2001.

³⁸⁶Patrick Charaudeau, *Le discours politique, Les Masques du pouvoir*, Paris, Vuibert, 2005.

³⁸⁷Tomáš Váňa, *Jazyk a totalitarismus*, Brno, Centrum pro studium demokracie a kultury, 2013.

³⁸⁸Voir les travaux de Stéphane Audoin-Rouzeau et d'autres chercheurs s'identifiant à ce courant.

³⁸⁹<http://www.europeana1914-1918.fr/fr>, consulté le 10/09/2015.

bibliothèques et archives du monde entier ainsi que des souvenirs et mémoires de familles en provenance de toute l'Europe³⁹⁰ ». Il rend ainsi accessibles à tous non seulement leur découverte mais aussi leur partage : « et ajoutez-y votre histoire familiale³⁹¹ », exhorte la page d'accueil. Les termes de « témoin » et de « témoignage » se sont désormais bien acclimatés dans le paysage mémoriel actuel.

Pourtant, sur le plan historiographique, pendant longtemps, leurs exploitations étaient loin de constituer une évidence et encore aujourd'hui, elle ne fait pas forcément l'unanimité au sein de la vaste communauté scientifique dans laquelle les discussions s'animent sur ce sujet. De surcroît, les approches et les modes d'exploitation des témoignages varient d'une tradition historiographique à l'autre. Il convient donc, en premier lieu, d'observer et d'analyser, comment ce type de source particulier est pensé, intégré et exploité par les différentes traditions historiographiques analysées dans le cadre de ce travail, tout en révélant les écarts les plus significatifs. Comme toute source mobilisée par l'historien dans sa quête de la vérité passée, le témoignage doit être analysé de manière critique. Son exploitation suscite des interrogations épistémologiques et méthodologique. Certes, cette source présente des difficultés particulières mais elle offre aussi des possibilités inédites. En second lieu, nous esquisserons donc rapidement les limites et les « pièges » rencontrés dans l'utilisation des témoignages comme sources du savoir sur la Première Guerre mondiale et proposerons quelques pistes pour les surmonter.

1.2.1 La place du témoignage dans l'historiographie comparée de la Grande Guerre

« Les faits qu'il étudie, l'historien, nous dit-on, est, par définition, dans l'impossibilité absolue de les constater lui-même. Aucun égyptologue n'a vu Ramsès ; aucun spécialiste des guerres napoléoniennes n'a entendu le canon d'Austerlitz. Des âges qui nous ont précédé, nous ne saurions donc parler que d'après témoins³⁹². »

Dans son ouvrage célèbre *L'apologie pour l'Histoire ou le métier de l'historien*, Marc Bloch développe une réflexion globale sur la façon dont il est possible d'aborder et d'étudier la réalité passée. Or, cette réalité est obligatoirement révolue. Elle n'est donc accessible aux historiens qu'indirectement, par le truchement des sources. Dans ce sens le plus large, chaque trace que les femmes et les hommes du passé ont laissées est un témoin du passé. Car, comme il le souligne, ce passé se compose de « faits humains [qui] sont, entre tous, complexes. », pour tenter de le restituer, l'historien ne peut pas se contenter d'analyser un seul type de documents. Il est obligé de considérer tous les vestiges que le

³⁹⁰<http://www.europeana1914-1918.fr/fr>, consulté le 10/09/2015.

³⁹¹<http://www.europeana1914-1918.fr/fr>, consulté le 10/09/2015.

³⁹²Marc Bloch, *Apologie*, *op. cit.*, p. 67.

passé a légués. L'histoire devient alors « une connaissance par traces³⁹³ ». Dans ce premier sens, qui est le sens le plus large, les notions de témoin et de témoignage signifient toute trace du passé. Or, dans l'historiographie des périodes les plus récentes, notamment des grandes tragédies humaines vécues par les générations peu éloignées de notre contemporanéité, le témoin et le témoignage adoptent un sens plus restreint, celui de la personne qui raconte son expérience, son récit formant le témoignage. Quelle fut la genèse de ce phénomène ?

La notion du témoin et du témoignage apparaît déjà dans l'Antiquité, dans le domaine juridique mais aussi dans celui de l'histoire. « Le témoin est celui ou celle qui a vécu, vu ou entendu – d'où la notion du témoin oculaire et auriculaire. C'est celui qui possède une connaissance directe de l'événement, qui en a une parcelle de compréhension et qui est prêt à attester de sa réalité³⁹⁴. » Ce concept fut repris par la tradition chrétienne les notions grecques *martus* (témoin) et *martyrom* (témoignage) acquièrent un statut et sens particulier, théologique, du martyr, celui qui témoigne de sa mort. Ce type de récit s'épanouit durant la période médiévale. Passé dans l'oubli au XVIII^e et XIX^e siècles, le témoignage revient sur le devant de la scène historiographique avec les grandes catastrophes humaines du siècle passé. Notamment en France, c'est à la suite de la Première Guerre mondiale que le témoignage s'impose en tant que genre littéraire à part entière³⁹⁵. Depuis lors, il est abordé et exploité par diverses disciplines des sciences humaines et sociales. Notre travail, mettant en avant une approche pluridisciplinaire, décline les acquis de ces différents domaines. Dans notre définition du témoignage, nous articulons trois modèles principaux. Le premier est l'approche critique du témoignage introduit par Jean Norton Cru dans l'entre-deux-guerres³⁹⁶. Le second représente la définition sociologique proposée par Renaud Dulong³⁹⁷, qui pense le témoignage avant tout comme un acte social dans un contexte public. En attestant de son expérience personnelle on franchit la porte du privé est on s'expose, directement ou indirectement au jugement des autres, on soumet son vécu intime à la disposition d'un public qui évalue sa pertinence et sa véracité selon ses propres connaissances, expériences, attentes et préjugés. Chaque témoignage s'enracine donc dans un contexte social spécifique de sa production et de sa réception, celui des conditions sociales de l'attestation personnelle. La troisième et la plus récente est la définition, conceptualisée par Charlotte Lacoste³⁹⁸, du témoignage comme un genre littéraire spécifique. Aussi hétérogènes et originales qu'elles soient,

³⁹³Marc Bloch, *Apologie*, *op. cit.*, p. 71.

³⁹⁴Bertrand Müller « Archives orales et entretiens ethnographiques. Un débat entre Florence Descamps et Florence Weber, animé par Bertrand Müller », *Genèses*, 1/2006 (no 62), p. 93-109.

³⁹⁵Prouver que le témoignage constitue un genre littéraire spécifique est l'enjeu principal de la thèse de Charlotte Lacoste, *Le témoignage comme genre littéraire*, thèse de doctorat soutenue à l'Université Paris Sorbonne, 2012.

³⁹⁶Jean Norton Cru, *Témoins*, préface et postface de Frédéric Rousseau, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2006 (1929) ; Jean Norton Cru, *Du témoignage*, Éditions Alia, Paris, 2008.

³⁹⁷Renaud Dulong, *Le témoin oculaire. Les conditions sociales de l'attestation personnelle*, Éditions de l'EHESS, Paris, 1998.

³⁹⁸Charlotte Lacoste, *op. cit.*

ces approches trouvent plusieurs points d'intersections. C'est tout d'abord, l'importance de la notion du témoin oculaire comme celui ou celle qui a vu et vécu l'événement tragique (étrangement la science historique requiert assez rarement des récits des moments heureux, notamment au XX^e siècle qui est loin d'être *pas gai*) qu'il raconte. Puis c'est la notion d'un projet personnel, d'une mission éthique de transmettre la vérité aux non-initiés pour éviter le retour de la tragédie vécue à l'avenir. Finalement, il s'agit de l'importance d'aborder les récits testimoniaux en corpus et non comme des textes autonomes, car : « chaque d'entre eux et chaque lecture est féconde à proportion de ce qu'elle est informée par une connaissance de l'ensemble du corpus³⁹⁹. » C'est seulement en envisageant les témoignages concernant un fait historique comme un ensemble qu'il est permis de repérer les éléments-indices susceptibles d'indiquer le niveau de véracité de chacun d'entre eux et de le mesurer par rapport à d'autres textes de la même catégorie.

En histoire, l'impact et l'utilisation du témoignage comme source diffèrent selon les traditions de pensée, selon le pays. Plaçant notre travail au croisement de l'approche française, tchèque (tchécoslovaque) et autrichienne, nous présentons rapidement les divers usages et les écarts entre ces trois traditions. Pour les comprendre, nous rappelons brièvement la genèse de l'exploitation du témoignage de la Grande Guerre dans ces trois pays.

1.2.1.1 La France : « la terre promise » des témoins ?

Passé dans l'oubli au XVIII^e et XIX^e siècles, le témoignage revient sur le devant de la scène historiographique au début du XX^e, dans le contexte spécifique de la mise en récit de la guerre mondiale. En effet, la Guerre de 1914-1918 a rassemblé un certain nombre de conditions qui ont favorisé la prolifération de l'écriture parmi toutes les strates de la population. Elle a mobilisé un nombre inouï d'hommes dont une grande partie avait été alphabétisée grâce à la démocratisation de l'instruction au XIX^e siècle. La nouvelle forme de guerre dite de position et sa durée inouïe de cinquante-deux mois a créé des rythmes spécifiques où les *pics d'activité* extrême alternaient avec les passages, souvent longs, d'inactivité relative. L'écriture a alors représenté un moyen de pallier l'ennui. Mais pas seulement. L'envie ou la nécessité ressenties par de nombreux combattants de traduire par écrit leur expérience relèvent aussi de divers facteurs psychologiques comme Le besoin de raconter le choc de la désillusion ressentie en constatant le contraste entre l'image de guerre véhiculée par la propagande et la réalité épouvantable de la vie au front ou le sentiment de participer à un événement extraordinaire. Ces facteurs encouragent, selon les capacités et le capital culturel de chacun, la prise des notes, la correspondance ou de multiples formes d'écriture créative.

Ce phénomène ne passa pas inaperçu des contemporains, suscitant à la fois beaucoup d'intérêt mais

³⁹⁹Charlotte Lacoste, *op. cit.*, p. 4.

aussi d'interrogations. C'est une dizaine d'années après la fin des hostilités que paraît *Témoins*⁴⁰⁰, la première tentative, unique dans son genre, de rassembler tous les témoignages disponibles, en français, et de proposer un cadre conceptuel et critique pour leur exploitation. Son auteur, Jean Norton Cru, originaire d'Ardèche (France), était professeur des lettres en poste dans une université états-unienne. Empreint d'idéaux diffusés parmi les intellectuels dans les années d'avant-guerre, il s'engage en 1914 comme volontaire dans l'armée française. Une fois arrivé au combat, il expérimente lui-même le choc du baptême du feu et la désillusion qui s'ensuit. Ayant passé vingt-huit mois dans les tranchées⁴⁰¹, en février 1917, il obtient le poste de traducteur auprès de l'état-major américain. Fortement troublé par l'expérience du front et du feu, il s'assigne un devoir éthique de témoigner de la guerre. Il confirme et argumente son engagement dans une lettre datée de cette période-là :

« là, dans ma tranchée, je fis le serment solennel de ne jamais soutenir ces mensonges, et, si Dieu me sauvait la vie, de rapporter la relation sincère et véridique de mon expérience. J'ai juré de ne jamais laisser mon imagination ni aucun désir d'expression littéraire faire de mon moi d'après-guerre le calomniateur de mon ancien moi de combattant. [...] J'ai juré de ne jamais trahir mes camarades en peignant leur angoisse sous les couleurs brillantes du sentiment héroïque et chevaleresque⁴⁰². »

Il jette ainsi les bases de tout un projet⁴⁰³. Pour lui, analysant sa propre expérience, ce sont les représentations par trop romancées et romantiques de la guerre, alimentant généreusement la littérature depuis l'Antiquité, qui enduisent les gens en erreur dans la connaissance de la guerre. L'inflation spectaculaire des récits relatifs à 1914-1918 aggrave la situation. C'est le devoir premier de la génération du feu de rétablir les faits tels quels, prosaïquement, sans pathos.

« Jamais génération n'a tant souffert que la nôtre du fait de la guerre, mais par cela même aucune n'a été plus favorisée pour établir des vérités et saper les légendes. *Si vis pacem, para... veritatem*. C'était une banalité au front, mais il faut le redire car on semble l'avoir oublié depuis l'armistice. On semble prêt à laisser faire, à permettre que nos enfants se nourrissent de fables, de ces fables qui nous ont conduit à août 1914⁴⁰⁴. »

Le message de Jean Norton Cru est sans équivoque. *Si vis pacem, para... veritatem*. Seule la vérité délestée de toute mystification et artifice littéraire, seule la réalité sobre, peuvent engendrer le dégoût de la guerre et épargner les générations futures de toute velléité d'aventures armées. La « grande »

⁴⁰⁰Jean Norton Cru, *op. cit.*

⁴⁰¹Jean Norton Cru, *Témoins, op. cit.*, p. VIII.

⁴⁰²Frédéric Rousseau, *Le procès des témoins de la Grande Guerre : l'affaire Norton Cru*, Paris, Éditions du Seuil, 2003, p. 55.

⁴⁰³Charlotte Lacoste, *op. cit.*, p. 107.

⁴⁰⁴Jean Norton Cru, *op. cit.*, p. 36.

guerre de 1914-1918 doit bien être la « der des der ».

Or, l'ancien sergent Cru, ne laisse pas un témoignage personnel classique mais opte pour une manière tout à fait originale. Sous l'influence du positivisme et de la généralisation de la méthode critique dans les sciences humaines et sociales, il développe une approche et une méthode novatrice⁴⁰⁵. Déjà dans les tranchées, il remplissait les interminables moments d'inactivité par la lecture d'ouvrages sur la guerre, qui étaient, en France, publiés dès 1915. Le simple divertissement a fait naître l'idée d'un travail d'envergure inouïe dont le résultat constitue la collection de 300 témoignages, tous genres confondus, des combattants francophones publiés entre 1915 et 1928⁴⁰⁶. Ils ont tous été passés au crible d'une sévère analyse critique systématique, qui a posé les bases de la méthodologie spécifique d'étude des témoignages. Tout d'abord, Norton Cru élabore pour chaque récit consulté une fiche suivant un questionnaire modèle préconçu. Celui-ci recense les données biographiques de base concernant les auteurs, les informations précises sur leurs parcours dans la guerre et un résumé succinct des passages les plus saillants de leur témoignage. Après ce traitement individuel, Norton Cru confronte les différents récits les uns aux autres, ce qui lui permet de dresser un classement final. Il ne les évalue pas selon leur valeur littéraire. C'est leur rapport à la réalité, leur valeur documentaire, ou autrement dit la part de vérité et de fiction, qui déterminent le rang de chaque témoignage. Grâce à ce procédé, il dévoile de maintes mystifications et mensonges, autant sur la qualité de l'auteur (les états de service de chacun permettent d'établir avec exactitude de quels événements l'auteur a vraiment été un témoin oculaire) que sur l'expérience. Il déniche et met au pilori les différentes légendes répandues dans les tranchées et surtout à l'arrière dont l'héroïsme du combat interpersonnel, la fréquence des attaques à la baïonnette, les visions épouvantables des « monceaux de cadavres » et des « flots de sang⁴⁰⁷ » et bien d'autres⁴⁰⁸. Norton Cru propose ainsi une première réflexion sur les avantages et les inconvénients des différents genres utilisés pour témoigner de la guerre.

Or, c'est justement la méthode adoptée par Norton Cru, perçue comme trop critique et pédante, et son « audace » de présenter un classement qui ont attiré à son auteur les foudres de ses contemporains. L'ouvrage a provoqué un scandale. De nombreuses voix critiques se sont élevées autant de la part des auteurs « mal » classés, que des hommes des lettres et des savants. En effet, Norton Cru se montre critique non seulement à l'égard des textes louant la guerre ou reprenant sans recul les images et les représentations trop romantiques et idylliques ou trop fortement marquées par le discours dominant de l'arrière mais il met aussi en exergue l'exagération des scènes épouvantables de la part des ou sous

⁴⁰⁵Charlotte Lacoste parle même d'un « livre-laboratoire » qui a inventé un genre littéraire à part entière. Charlotte Lacoste, *op. cit.*, chapitre premier, partie 3 « Un livre-laboratoire ou comment Témoins invente un genre », p. 107-172.

⁴⁰⁶Jean Norton Cru en distingue cinq principaux : le journal, les souvenirs, les réflexions, les lettres et les romans.

⁴⁰⁷Jean Norton Cru, *Témoins, op. cit.*, Chapitre V : De quelques idées fausses sur la guerre, le combat : p. 27-31.

⁴⁰⁸A ce sujet voir aussi : Marc Bloch, *Réflexion d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre*, Paris, Allia, 2012.

la plume des auteurs pacifistes, quel que soit leur succès littéraire et leur notoriété publique (comme H. Barbusse⁴⁰⁹ par exemple). Il a été attaqué et continue de l'être aujourd'hui encore, pour la subjectivité présumée de son évaluation, son attitude hypercritique et l'absence de sensibilité et de considération pour les qualités littéraires des témoignages étudiés. Pour sa défense, Norton Cru insiste, tout au contraire, sur la rigueur de sa méthodologie et sa stricte application. De surcroît, comme il le prouve lors des échanges épistolaires consécutifs à la parution de *Témoins*, ses verdicts ne sont pas figés. Il démontre au contraire sa capacité à avouer l'erreur et à rectifier son opinion si une preuve substantielle lui est fournie. Le véritable intérêt de son analyse et l'apport de son travail ne résident pas toutefois dans la critique, aussi justifiée et pertinente qu'elle puisse être, d'un témoignage pris isolément, mais dans la confrontation d'une multitude de textes. C'est la première fois que les témoignages sont abordés en tant que *corpus*. C'est aussi, comme s'efforcent de le montrer les chercheurs contemporains⁴¹⁰, l'élément principal et crucial qui différencie l'approche méthodique et critique d'un Norton Cru de l'approche purement et simplement négationniste qui s'en est inspirée⁴¹¹. Alors que Norton Cru attire l'attention sur quelques imperfections qui parsèment, de manière plus ou moins dense, les différents témoignages pour mieux distinguer les narrations ou les passages fidèles et pertinents et reconnaît aux témoignages un intérêt crucial dans la compréhension du passé guerrier, les négationnistes, tout au contraire, sous prétexte de quelques défauts mineurs concernant quelques détails, rejettent les témoignages dans leurs ensemble comme une source non fiable voire mensongère et donc inutilisable. L'objectif de Norton Cru n'était rien d'autre que de mettre en valeur ce type de source. Contrairement à ce qu'on lui rapproche souvent, Norton Cru ne prétendait pas non plus à se substituer aux historiens, son modeste objectif était d'effectuer seulement un tri préalable et de proposer aux chercheurs un ouvrage encyclopédique fondé sur une méthodologie rigoureuse qui faciliterait leur futur travail.

En définitive, l'ouvrage de Norton Cru et la méthode critique d'analyse et d'évaluation des récits autobiographiques portant sur une expérience traumatisante s'inscrivent durablement dans la recherche historique sur les grands conflits du XX^e et aujourd'hui XXI^e siècles et dans le processus complexe de l'historisation de l'expérience combattante. Pour la première fois, les années consécutives à la Grande Guerre ont vu, en effet, la prolifération des récits provenant des acteurs de l'événement ce qui rompait ainsi avec l'historiographie académique. Ce « cri d'une génération », une

⁴⁰⁹Henri Barbusse, lauréat du Prix Goncourt de littérature en 1917 pour son roman de guerre *Le feu. Journal d'une escouade*, ne s'attire pas de compliments de Jean Norton Cru, son œuvre romanesque est classée dans la catégorie IV – ouvrages à valeur documentaire médiocre. Jean Norton Cru, *Témoins*, op. cit., p. 555-565, 661.

⁴¹⁰Voir : Rémy Cazals, Frédéric Rousseau, *14-18, le cri d'une génération : la correspondance et les carnets intimes rédigés au front, la Grande Guerre passée au filtre de la censure et de l'autocensure, au filtre du temps et de la fiction, de la parole confisquée à la parole libérée...*, Toulouse : Éd. Privat, 2001 ; Frédéric Rousseau, *Le procès des témoins de la Grande Guerre : l'affaire Norton Cru*, Paris, Éditions du Seuil, 2003 ou Charlotte Lacoste, op. cit.

⁴¹¹Paul Rassinier, *Le Mensonge d'Ulysse*, éditée par l'auteur, 1955 (1950), p. 313 ; voir aussi : Igounet, Valérie, *Histoire du négationnisme en France*, Paris, Éditions du Seuil, 2000, p. 47.

révolte des témoins⁴¹² a confirmé la mutation entre l'objet et l'acteur de la recherche historique consécutive à la parution de *Témoins*. Comme le note Frédéric Rousseau dans la préface de la dernière réédition de cette œuvre fondatrice : « Avec *Témoins* est inaugurée l'ère du témoin des grandes tragédies du XX^e siècle, du témoin qui ne se contente plus seulement du rôle d'auxiliaire de justice mais entend aussi participer à l'élaboration du récit historique de sa propre expérience en mettant à la disposition des historiens ses propres archives⁴¹³. »

Pourtant, en France, le témoignage est négligé comme source par l'historiographie des années 1930-1960, marquée par la domination des *Annales*. Paradoxalement. En effet il s'agit pourtant d'une approche pluridisciplinaire (entraînant les acquis et les procédés sociologiques, économiques ou plus tard anthropologiques). De plus elle fait basculer le centre d'intérêt du chercheur, d'une part des curriculums d'exception de personnalités vers l'étude des individus et des groupes sociaux ordinaires, et d'autre part, des événements spectaculaires vers de simples actes du quotidien. Mais elle rechigne à raconter l'expérience personnelle. Tout au contraire, prenant pour l'objet des grands collectifs et le temps long et promouvant une analyse quantitative, l'historiographie d'après la Seconde Guerre mondiale fonde les destins individuels dans celui de la société, de la civilisation ou bien des classes sociales.

Il faut attendre les années 1970 pour que l'historiographie, marquée par l'esprit post mai 68, retrouve le « souci de retrouver la mémoire et les racines, d'écrire l'histoire au ras-du-sol, de distinguer la trace de l'individu ou du petit groupe dans l'histoire générale⁴¹⁴ ». Jusque-là, l'histoire était écrite grâce aux archives administratives. Constituées par et pour les dominants, elles conservaient principalement également les traces des dominants. Dans les années 1970, le regard des historiens et du grand public pivote vers le récit de la vie de l'homme ordinaire voire marginal, il fallait donc « créer de nouvelles sources pour saisir la vie, les représentations et l'histoire des dominés⁴¹⁵. » Cette démocratisation de l'histoire est largement étayée par l'essor des nouveaux médias permettant de donner la parole à un nombre toujours croissant d'individus et de la diffuser de plus en plus facilement.

Dans l'histoire militaire cette approche se traduit par la mise de l'accent sur la société et son armée, la société face à la guerre, sur les mentalités des combattants⁴¹⁶. C'est le moment où les historiens des faits militaires commencent à se tourner vers les témoignages, d'abord rédigés, comme ceux de la Grande Guerre. La publication par François Maspéro du *Carnet de guerre du tonnelier Louis*

⁴¹²Rémy Cazals, Frédéric Rousseau, *14-18, le cri*, op. cit., p. 94.

⁴¹³Jean Norton Cru, *Témoins*, op. cit.

⁴¹⁴Rémy Cazals, Frédéric Rousseau, *14-18, le cri d'une génération*, Toulouse : Éd. Privat, 2001, p. 129.

⁴¹⁵Bertrand Müller, « Archives orales et entretiens ethnographiques. Un débat entre Florence Descamps et Florence Weber, animé par Bertrand Müller », *Genèses* 2006/1 (no 62), p. 93-109, p. 97.

⁴¹⁶Colloque international d'histoire militaire : « Recrutement, mentalités, sociétés », tenu du 18 au 22 septembre 1974 à Montpellier.

*Barthas*⁴¹⁷ en 1978 en est l'exemple emblématique.

Mais la curiosité des historiens dépasse rapidement les sources écrites. Une nouvelle idée fait son chemin. Dorénavant, l'histoire ne devrait pas se contenter de l'exploitation des récits déjà concédés par écrit spontanément ou en poursuivant des objectifs variés. Au contraire, elle devrait donner la parole à ceux qui n'ont laissé jusque-là aucune trace dans les archives⁴¹⁸. Elle devrait, elle-même solliciter des récits. Sous l'influence des autres disciplines des sciences sociales, notamment l'ethnologie, les historiens se passionnent pour l'histoire orale et la méthode de l'enquête.

Poursuivant dans la direction indiquée par les entreprises précurseurs mais encore isolées des années 1970, les années 1980 se déroulent sous le signe d'une incitation à la recherche des témoignages et sur les témoignages. « Il s'est produit un déplacement entre l'idée de donner la parole à des gens qui en avait été jusqu'à là privés à une toute autre discussion, plus disciplinaire, plus méthodologique et plus épistémologique, consistant à faire la critique des outils de connaissance de l'histoire et à en élargir la panoplie de manière à pouvoir saisir le réel ou la société de manière plus ajustée et plus fine⁴¹⁹. » Domestiqué progressivement par les historiens, le témoignage oral et écrit soulève donc un nouveau questionnement épistémologique sur sa pertinence comme source historique et méthodologique concernant le mode du dépouillement. Ce débat dépasse le cadre strict de l'histoire en suscitant l'intérêt des sciences sociales (Michael Pollack), littéraires (Régine Robin) et même du grand public avec la médiatisation des témoignages audiovisuels. Le domaine de l'histoire militaire n'est pas resté hermétique à ces mutations plus générales. Renouvelée, elle a pris un nouvel élan en s'orientant sur la relation de la société contemporaine à la guerre et au devoir de la défense. Dans le cadre des études sur la Grande Guerre, la thèse de Jules Maurin: *Armées-guerres-société: soldats languedociens (1889-1919)* parue en 1982⁴²⁰ en fournit l'exemple emblématique.

Or, c'est au tournant des années 1990 et 2000 que la Grande Guerre s'installe sur le devant de la scène historiographique. En effet, la commémoration du quatre-vingtième anniversaire de l'Armistice de 1918 en 1998 provoque un regain d'intérêt partagé entre les spécialistes et le grand public. Il en résulte une activité de recherche et de publication soutenue, donnant naissance à de nombreux ouvrages rédigés et à des émissions audiovisuelles, à la fois universitaires et de vulgarisation. Mobilisant des approches variées, la communauté historique s'attaque aux questions traditionnelles de la pertinence du témoignage comme source historique, de sa véracité et sa représentativité. Dénonçant la pluralité et la subjectivité des témoignages de l'expérience concentrationnaire, certains historiens n'hésitent

⁴¹⁷ Louis Barthas, *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier*, préface par Rémy Cazals, Paris, F. Maspero, 1978.

⁴¹⁸ Bertrand Müller, « Archives orales », *op. cit.*, p. 93.

⁴¹⁹ Bertrand Müller, « Archives orales », *op. cit.*, p. 98.

⁴²⁰ Jules Maurin, *Armée-Guerre-Société : soldats languedociens (1889-1919)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1982.

pas à aller jusqu'à la négation totale, tout-à-fait absurde et surtout politique, de l'existence des chambres à gaz⁴²¹. Le rapport entre le témoin et son public est un autre champ d'investigation. L'on s'interroge sur la communicabilité d'une expérience extrême, qui paraît indicible à ceux qui ne l'ont pas connue⁴²², sur la confrontation du témoin avec les attentes de son public, sur l'influence exercée sur le témoin par son environnement social et idéologique, ainsi que sur l'impact du témoin et de son témoignage sur son public et sur la société en général⁴²³. Toute transmission est interactive, le sujet et son environnement exercent l'un sur l'autre un jeu d'influences mutuelles.

Ce débat plus large n'épargne pas les témoignages des combattants de la Guerre 14-18. A l'occasion de la réédition de *Témoins*, accompagnée d'un appareil critique, en 1993, la vieille controverse, suscitée déjà par sa publication en 1929 se ranime, encourageant un effort de recherche universitaire et de publication soutenu. Publié en 2001, *14-18, le cri d'une génération*⁴²⁴ expose les points principaux et tente de réhabiliter le témoin et son témoignage. D'autres ouvrages inspirés par le message intemporel de Norton Cru apportent des arguments supplémentaires dans le débat. De ce point de vue *Le procès des témoins de la Grande Guerre : l'affaire Norton Cru*⁴²⁵ paru en 2003 est l'ouvrage le plus significatif. Depuis lors, en France, la controverse reste d'actualité opposant principalement deux courants historiographiques étudiant la Grande Guerre, centrés autour de deux structures de recherche: le Centre de recherche de l'Historial de Péronne, attaché à une approche culturelle (voir p. 34), et le Collectif de recherche international et de débat sur la guerre de 1914-1918 (en abrégé CRID 14-18) focalisé sur la dimension sociale de l'expérience combattante (voir p. 35). Ils divergent également dans le traitement des témoignages. En effet, Stephan Audoin-Rouzeau et Annette Becker, deux historiens « péronnistes » dénoncent « la dictature des témoins⁴²⁶ » qui, par leurs tentatives « d'aseptisation de la guerre⁴²⁷ » et la propension à occulter les éléments clés de l'expérience combattante, tels que la violence interpersonnelle, mystifient l'historien déjà rongés par une « idéologie pacifiste⁴²⁸ ». Les membres du collectif du CRID 14-18, au contraire, reprennent à leur compte l'héritage de Norton Cru⁴²⁹ et mobilisent les témoignages pour reconstruire le vécu des femmes et des hommes dans la guerre. Les témoignages, sortis de leur isolement et soumis à une analyse critique pertinente, constituent alors une source précieuse et incontournable pour « dévoiler un monde social et culturel fort diversifié, traversé de courants complexes, convergents ou divergents

⁴²¹Le courant négationniste français représenté surtout par Paul Rassinier, Henri Roque et Robert Faurisson.

⁴²² Michael Pollak, Natalie Heinich, « Le témoignage », *Actes de recherches en sciences sociales*, n°62-63, 1986, p. 3-29 ou Annette Wieviorka, *L'ère du témoin*, Paris, Hachettes littératures, 2002, 62.

⁴²³ Annette Wieviorka, *L'ère du témoin*, Paris, Hachettes littératures, 2002, p. 13.

⁴²⁴ Rémy Cazals, Frédéric Rousseau, *14-18, le cri*, *op. cit.*

⁴²⁵ Frédéric Rousseau, *Le procès des témoins de la Grande Guerre: l'affaire Norton Cru*, Paris, Éditions du Seuil, 2003.

⁴²⁶ Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, *14-18, op. cit.*, p. 52.

⁴²⁷ Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, *14-18, op. cit.*, p. 25 :

⁴²⁸ Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, *14-18, op. cit.*, p. 8-9.

⁴²⁹ Référence explicite, Frédéric Rousseau (dir.), *La Grande Guerre, op. cit.*, p. 13.

[...] et d'appréhender la société dans son ensemble⁴³⁰ ». Les travaux entrepris par les membres du CRID 14-18⁴³¹, bien que leurs sujets soient variés, prouvent à quel point cette orientation s'avère fructueuse. Hormis des recherches ciblées, l'équipe de CRID 14-18 s'investit depuis plusieurs années dans un travail encyclopédique, proposant un accès libre à des notices des nombreux témoignages sur son site internet : <http://crid1418.org/>. Une version publiée tirée de cette vaste collection a vu le jour à l'occasion du Centenaire⁴³².

Au cours des deux dernières décennies, les témoignages écrits et oraux se sont imposés comme sources légitimes et sont largement exploités dans les différents domaines de l'histoire⁴³³. La multiplication des travaux les mobilisant atteste de l'intérêt croissant pour ce type de sources. Récemment, le témoignage a fait aussi l'objet des colloques internationaux⁴³⁴. La querelle autour des témoins de la Grande Guerre ainsi que les réactions suscitées par les affirmations des négationnistes ont clairement contribué à diffuser et approfondir l'intérêt pour ce sujet qui, nous semble-t-il, ne trouvera que difficilement son égal dans d'autres pays européens. Toutefois, en France, aucune thèse d'histoire n'a encore été écrite *uniquement* à partir des témoignages, ce qui est le cas, par exemple aux États-Unis⁴³⁵. L'approche majoritaire insiste sur la complémentarité des témoignages oraux et écrits avec d'autres sources documentaires. Dans cette perspective, les témoignages servent principalement à combler les lacunes des sources plus « classiques »⁴³⁶. Hormis le champ d'études sur la Première Guerre mondiale, mobilisant essentiellement, par la force des choses, des témoignages écrits même s'il existe aussi des enregistrements des souvenirs racontés dans les archives⁴³⁷, de vastes enquêtes orales ont été menées auprès des survivants des cataclysmes plus récents, notamment sur les rescapés de la Shoah et d'autres génocides. Mais pas seulement. Concernant Montpellier, nous pouvons mentionner l'enquête d'envergure sur des Français libres, dirigée par Jean-François Muracciole. L'investigation par l'enquête orale a été exportée aussi sur d'autres continents. Ainsi, Catherine Coquio et plus récemment encore Marielle Debos se sont intéressées aux conflits africains⁴³⁸ alors qu'un projet initié par Luc Capdevilla à l'université de Rennes, explore, à travers les témoignages, la

⁴³⁰Frédéric Rousseau (dir.), *La Grande Guerre, op. cit.*, p. 17.

⁴³¹Les exemples les plus notables : André Loez, 14-18, les refus de la guerre : une histoire des mutins, Paris, Gallimard, 2010 ; Nicolas Mariot, Tous unis, op. cit. ; Philippe Salson, *L'Aisne occupée. Les civils dans la Grande Guerre*, Rennes, Presse universitaire de Rennes, 2015.

⁴³²Cazals, Rémy (dir.), *500 témoins de la Grande Guerre*, Portet-sur-Garonne, Éditions Midi-Pyrénées : EDHISTO, 2013.

⁴³³Florence Descamps parle d'une « sorte d'académisation et banalisation des sources orales », Bertrand Müller, « Archives orales », *op. cit.*, p. 95.

⁴³⁴Colloque international et pluridisciplinaire « Témoins et témoignages. Figures et objets du XXe siècle », tenu à Paris du 13 au 15 décembre 2012 ; Colloque international « Enjeux contemporains du témoignage en histoire, littérature et didactique », tenu à Genève le 11 et le 12 décembre 2014.

⁴³⁵Bertrand Müller, « Archives orales », *op. cit.*, p. 99.

⁴³⁶Bertrand Müller, « Archives orales », *op. cit.*, p. 98.

⁴³⁷Dans les Archives départementales de l'Hérault, par exemple.

⁴³⁸Catherine, Coquio, *Rwanda. Le réel et les récits*, Paris, Belin, 2004 ; Marielle Debos, *Le métier des armes au Tchad. Le gouvernement de l'entre-guerres*, Karthala, coll. « Les Afriques », 2013.

mémoire des indiens dans la guerre du Chaco (Paraguay / Bolivie, 1932-1935)⁴³⁹. Il s'agit certes des sujets forts variés, pourtant la réflexion épistémologique et l'outillage méthodologique fondamental restent semblables et peuvent donc constituer une source d'inspiration pour notre travail.

1.2.1.2 Les historiographies tchèque, slovaque et autrichienne face aux témoignages

Les historiographies de l'Europe centrale ne sont en aucun cas restées fermées aux témoignages. Tout au contraire, différentes narrations des participants aux événements sont, comme en France d'ailleurs, de plus en plus souvent entremêlés dans le tressage du récit historique. Or, et cela constitue la nuance principale, à notre connaissance, ni dans l'historiographie tchèque et slovaque ni dans l'historiographie autrichienne, les témoignages n'ont fait à ce jour l'objet d'une réflexion méthodologique et conceptuelle qui serait spécifiquement dédiée à ce type de source. Le témoignage n'a pas été institué comme une source ou un genre littéraire à part. Le premier signe relève des usages de la langue elle-même. En France, depuis la parution de *Témoins* dans l'entre-deux-guerres, les expressions « témoin » et « témoignage » se sont imposés pour devenir, des termes consacrés emblématiques de la transmission de l'expérience des grandes tragédies du XX^e siècle. Déclinés dans les différents débats, ces mots, dont le premier sens relève du domaine juridique, y ont acquis une « connotation forte », une charge émotionnelle particulière, qui n'est pas perceptible dans d'autres langues⁴⁴⁰. Effectivement, les traditions historiographiques tchèque et autrichienne ne disposent d'un vocabulaire ciblé comparable. Les termes pour traduire « témoin » et « témoignages » existent certes aussi bien en tchèque qu'en allemand, toutefois leur champ sémantique ne recouvre pas entièrement celui de leur équivalent français. En tchèque, « *svědek* » et « *svědectví* » ainsi que « *der (Augen-)Zeuge* » et « *das Zeugnis* » ou « *Selbstzeugnis*⁴⁴¹ » en allemand, continuent à renvoyer avant tout à leur signification première, juridique. Bien qu'ils soient compréhensibles dans le sens français⁴⁴², ils n'ont pas acquis de statut particulier dans la terminologie historiographique. En parlant des témoignages, les historiens recourent à des notions plus larges, des termes aux connotations sémantiques plus neutres comme « récit de vie », « narration autobiographique », « histoire personnelle » ou « écrits personnels », « histoire d'expérience » [*životní příběhy, autobiografické příběhy* ou *zdroje osobního charakteru* en tchèque et la *Erfahrungsgeschichte* en

⁴³⁹Luc Capdevila, Isabelle Combes, Nicolas Richard, Pablo Barbosa, *Les hommes transparents. Indiens et militaires dans la guerre du Chaco (1932-1935)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010. Présentation du projet sur : <http://www.sites.univ-rennes2.fr/cerhio/spip.php?article90>; consulté le 15/09/2015.

⁴⁴⁰Nicolas Beaupré, *Écrire en guerre, écrire la guerre, France, Allemagne 1914-1920*, préface d'Annette Becker, CNRS éditions, CNRS histoire, Paris, 2006, p. 10 et p. 259.

⁴⁴¹Terme employé par Hannes Leidinger dans la préface de sa publication récente : Hannes Leidinger, Verena Moritz, *In russischer Gefangenschaft. Erlebnisse österreichischer Soldaten im Ersten Weltkrieg*, Wien/Köln/Weimar, Böhlau Verlag, 2008.

⁴⁴²Je me base sur mon expérience personnelle acquises lors des différents colloques et séminaires. En allemand, le mot « Augenzeuge » est en effet utilisé dans la seule traduction existante de l'œuvre de Jean Norton Cru : Jean Norton Cru, *Wo ist die Wahrheit über den Krieg: eine kritische Studie mit Berichten von Augenzeugen*. Potsdam, Müller & I. Kiepenheuer, 1932.

allemand] et d'autres. L'emploi de ces formes linguistiques multiples n'est pas anodin, il traduit et résume les résultats d'une évolution différente de la réflexion sur les témoins et le témoignage dans ces différents espaces linguistiques. Mais d'où provient cet écart ?

Tout d'abord, les après-guerre tchécoslovaque et autrichien n'ont pas eu leur Norton Cru. En effet, bien qu'après la fin de la guerre, dans les deux pays, la publication des récits personnels, relatifs au conflit ait atteint une certaine envergure, bien sûr proportionnelle au nombre d'habitants, comparable au paysage éditorial en France, ces publications n'ont suscité aucune curiosité comparable à celle du professeur de littérature d'origine française. Norton Cru, lui-même, étant convaincu de la portée universelle de son ouvrage, a insisté pour qu'une copie parvienne à chaque université européenne, ce qui a été fait. Aujourd'hui encore, comme nous l'avons vérifié, un exemplaire repose bien dans la *Nationalbibliothek* à Vienne, disponible pour consultation sur place, ainsi que dans la *Národní knihovna* à Prague. Ici il fait partie d'un fonds de sauvegarde spécial. Dans les deux cas, il ne semble pas être consulté souvent. En tous les cas, d'après mon expérience, leur existence même est inconnue aux chercheurs potentiellement intéressés par la problématique. Une des raisons de cette méconnaissance semble tout à fait pragmatique. C'est sans aucun doute l'absence de traduction. En effet, ce livre volumineux n'est pas accessible aux non francophones. Mais cela n'explique pas tout. Alors que *Témoins* n'a jamais été traduit dans aucune autre langue, ce qui est fort regrettable, ce fut le cas de *Du témoignage*, ouvrage de taille bien plus modeste et donc plus facilement abordable, dans lequel Norton Cru résume les principales idées, les procédés méthodologiques et les résultats exposés dans *Témoins*. Un exemplaire de sa traduction en allemand repose bien dans la bibliothèque de la Faculté des sciences sociales de l'Université Charles à Prague⁴⁴³. Un détail révélateur, son titre a revêtu lors de la traduction une tournure bien différente : *Wo ist die Wahrheit über den Krieg: eine kritische Studie mit Berichten von Augenzeugen*, [Où se trouve la vérité sur la Guerre : une étude critique des rapports des témoins oculaires]. Tout en gardant bien la notion du « témoin », l'éditeur a préféré étoffer, vraisemblablement pour mieux happer l'attention de ses compatriotes dans une ambiance politique troublée⁴⁴⁴. Il est aussi intéressant de constater que « témoignages » est traduit par « rapport » qui appartient au champ lexical administratif et évoque donc une situation de déposition officielle⁴⁴⁵. Enfin l'ouvrage est étiqueté comme « histoire du journalisme » et « journaux » sans aucune référence à la période 1914-1918 ce qui représente sans nul doute une autre

⁴⁴³Jean Norton Cru, *Wo ist die Wahrheit über den Krieg: eine kritische Studie mit Berichten von Augenzeugen*. Potsdam, Müller & I. Kiepenheuer, 1932, consultable sur place dans FSV UK - Středisko věd. informací Praha (http://aleph.nkp.cz/F/?func=direct&doc_number=005879933&local_base=SKC). Une traduction se trouve également à Vienne, mais c'est une version en danois : Jean Norton Cru, *Vidnesbyrd om Krigen*, Oslo, Aschehoug, 1931. (<http://data.onb.ac.at/rec/AC11196497>).

⁴⁴⁴Helena Trnkova, « Présentation de la préface de l'édition allemande de *Du témoignage*, Jean Norton Cru, *Wo ist die Wahrheit über der Krieg ? Eine kritische Studie mit Berichten von Augenzeugen* », *En Jeu. Histoire et mémoires. Du témoignage, autour de Jean Norton Cru*, Fondation pour la mémoire de la déportation, n° 6, décembre 2015.

⁴⁴⁵Renaud Dulong, *Le témoin oculaire*, éditions de l'EHESS, Paris, 1998.

raison de son oubli par les historiens. On se demande donc s'il a été lu avant son classement. Aussi, même s'il existe une traduction disponible, son impact sur la réflexion historiographique de la Grande Guerre dans ces deux pays a été et reste minime. La réflexion qui a tellement enflammé les milieux intellectuels en France déjà dans les années 1930 ne semble pas avoir suscité un intérêt quelconque. Aujourd'hui encore, la controverse autour des témoins reste confinée, avec l'exception de quelques chercheurs britanniques proches du centre de recherche de l'Historial de Péronne⁴⁴⁶, aux frontières de l'Hexagone ou plus largement, de la sphère francophone.

L'accessibilité d'un ouvrage ne pouvant pas être le seul facteur en jeu, il convient de chercher d'autres causes dans le contexte historique complexe des pays en question. En effet, dès l'après-guerre, comme nous avons déjà indiqué, l'appréciation de la Grande Guerre ne fut pas la même en France et en Europe centrale. En France, bien que pays victorieux, le conflit s'impose comme rapidement et reste encore de nos jours, la grande catastrophe et le grand traumatisme national. Les récits des participants revêtent alors une importance particulière, il faut insister sur certains aspects de guerre afin de consolider la mémoire glorieuse du grand effort national. Le côté tragique pointe à travers la production littéraire du courant pacifiste. Globalement, les différentes narrations sur la « Grande Guerre » aident à former certaines représentations de la guerre qui ne correspondent pas forcément au vécu des participants. Voilà d'où la jaillit la « révolte » des témoins avec Jean Norton Cru à leur tête.

La situation dans la nouvelle République tchécoslovaque est toute autre. On assiste à un changement de régime politique, résultat de la lutte victorieuse pour l'indépendance. Les représentants de la résistance, surtout extérieure, avec le président « libérateur » Masaryk en tête, assument une grande partie de fonctions importantes dans la gouvernance du pays. Ils organisent aussi l'aspect mémoriel de l'événement⁴⁴⁷. « Les légionnaires s'étaient battus pour l'idée qui a gagné et la tradition légionnaire est devenue la tradition de l'armée de l'État tchécoslovaque et même une partie de l'idéologie de l'État⁴⁴⁸. » Les moyens sont multiples : commémorations officielles, création d'une institution spécialement dédiée à la promotion de la mémoire légionnaire – *Pamatník osvobození* [Mémorial de la Libération] – avec des archives et un musée, création des lignes éditoriales particulières consacrées aux récits des légionnaires et même dans le domaine juridique, promulgation des lois confirmant un statut particulier aux vétérans des légions en leur attribuant certains avantages matériels et symboliques⁴⁴⁹. Par conséquent, la mémoire de l'expérience de la Première Guerre mondiale de la

⁴⁴⁶Parmi les plus célèbres : Jay M. Winter.

⁴⁴⁷Helena Trnkova, « Penser la guerre dans l'« Autre Europe » : la séquence 1914-1945 en République tchèque et en France », *En Jeu. Histoires et mémoires*, Fondation pour la mémoire de la déportation, n° 3, juin 2014.

⁴⁴⁸Jan Galandauer, « O struktuře », *op. cit.*, p. 135.

⁴⁴⁹La loi du 24/VII/1919 n° 462 et le décret du gouvernement du 04/III/1920 n° 151, parus dans le *Sborník zákonů a nařízení státu československého* [Le bulletin des lois et décrets de l'État tchécoslovaque], 1919 et 1920.

majorité des combattants, ceux qui sont restés fidèles à leur état d'origine, s'efface au profit de celle de ceux, minoritaires, qui ont lutté pour l'indépendance. Dans ce contexte, les anciens légionnaires reçoivent de nombreuses incitations à témoigner. Différents cercles, associations et d'autres structures collectives diffusent des appels à témoins et organisent des éditions spéciales des récits ainsi récoltés. Cette configuration particulière provoque deux conséquences.

Primo, les récits sur l'expérience de la guerre en tant que telle se font rares, l'accent est placé sur l'histoire de l'engagement et de la lutte révolutionnaire, ce qu'on appellera « l'exclusivité légionnaire ». Malgré l'éviction de la mémoire collective de la majorité des combattants, peu de témoins ou d'historiens élèvent leur voix en signe de protestation. Qui plus est, à travers la mémoire de la lutte pour l'indépendance réussie, la Première Guerre mondiale se voit systématiquement attribuer une valeur positive détournant l'attention des épouvantes et souffrances endurées. La diffusion de cette image positive contribue à affaiblir l'attitude critique qui se transpose dès lors sur l'ancien régime impérial. Elle se défoule littéralement sur ce « fauteur de guerre ». Certes, certaines voix critiques se font entendre à propos des romans-témoignages les plus célèbres, comme ceux de Rudolf Medek ou Josef Kopta. Inscrites plutôt dans la perspective littéraire, elles brandissent en général des arguments de style et de valeur artistique. D'ailleurs la critique du pathos et de l'aspect peu réaliste des héros dit aussi quelque chose sur le potentiel général à raconter la vérité. Bref, comme l'observe Jan Pazdera, dans l'après-guerre, les élites intellectuelles du pays n'ont pas réussi à se libérer du « stigmate de la conscience 'du devoir pratique de l'écrivain' » dans la construction du nouvel État⁴⁵⁰.

Secondo, la structure sociale des témoins est plus large qu'en France ou en Autriche (voir les graphiques, sous-partie 3, corpus). En effet, alors que dans ces deux pays, comme dans beaucoup d'autres, l'accès à la publication est quasiment exclusivement réservé aux classes lettrées, intellectuelles ou au moins aisées éduquées⁴⁵¹, la promotion des publications des anciens légionnaires, notamment des recueils de témoignages collectifs parmi les témoins tchèques et slovaques, permet la représentation des milieux moyens voire modestes. Les préfaces de ces témoignages laissent entrevoir la même nécessité de raconter sa guerre et son expérience, la réalité vécue, que chez les témoins français. Dans le cadre tchécoslovaque, malgré la révision éditoriale et une autocensure presque toujours présente, les témoins appartenant aux milieux moins favorisés et simples soldats – naturellement anciens légionnaires uniquement – peuvent donc faire entendre leur parole et partager leur histoire plus facilement que leurs homologues français. Le paysage éditorial n'est pas monopolisé par les narrations des élites. La publication des récits de l'expérience de guerre dépend donc davantage

⁴⁵⁰Jan Pazdera, *Češi v první světové válce (pokus o vymezení válečného prožitku českých vojáků rakousko-uherské armády od mobilizace a nástupu k jednotce po příchod na frontu)*, mémoire de Master, sous la direction de Dagmar Blümlová, Csc., soutenu à Jihočeská universita v Českých Budějovicích en 1997, une copie disponible à la bibliothèque de VHU.

⁴⁵¹Voir le classement des auteurs selon les professions, Jean Norton Cru, *Témoins*, *op. cit.*, p. 666.

du critère « légionnaire » que de celui de l'appartenance sociale, même si, bien sûr cette dernière est aussi présente. Ces deux aspects nous semblent expliquer en partie le désintérêt pour l'œuvre de Norton Cru. En Autriche, elle aussi plongée dans un contexte politique difficile, le premier souci est d'assumer la chute de l'Empire multiséculaire. La tâche prioritaire des historiens d'après-guerre est donc de faire face à cet enjeu spécifique. Les différents témoins, souvent recrutés au sein des élites politiques ou militaires⁴⁵² tendent à insérer dans leurs récits une dimension apologétique. D'autres encore l'assimilent au roman d'aventure⁴⁵³. Les témoignages sont nombreux, mais restent, en Autriche aussi, ancrés dans le domaine de la littérature et soumis aux lois de la critique par leur valeur artistique et non pour leurs apports documentaires. Les historiens, quant à eux, préfèrent recourir à d'autres sources.

A partir des années 1930, en Autriche, l'expansion du voisin allemand, puis la Seconde Guerre mondiale balayent toute velléité de préoccupation de la « dernière guerre d'Autriche-Hongrie ». *Idem* pour la Tchécoslovaquie, dépecée, puis occupée par le régime nazi. Une fois l'épisode du III^e Reich clos, le régime soviétique, très préoccupé par l'histoire représentant à ses yeux une source inébranlable de sa légitimation, importe aussi son interprétation du passé. Sous l'influence de l'idéologie marxiste-léniniste, l'intérêt bascule vers les destins de ses nouveaux héros, des « hommes ordinaires » la classe ouvrière. Dans le domaine de l'histoire militaire, on édite et étudie alors quelques témoignages des soldats issus des classes populaires à condition bien sûr qu'ils aient saisi l'appel de l'histoire et opté en 1917 pour l'engagement dans l'Armée rouge⁴⁵⁴. Or, leurs profils sont, en réalité tout sauf ordinaires. Il s'agit soit des véritables héros de la révolution, homme à destin exceptionnel par définition, ou ils sont fortement modélisés pour se conformer à l'image type promue par l'idéologie au pouvoir. Dans ce corset idéologique, il y a peu de place pour une interrogation conceptuelle complexe sur les témoignages. Au niveau plus général, les témoignages personnels sont fréquemment convoqués à propos de sujets divers et variés, mais ils constituent avant tout un outil de manipulation par excellence, notamment avec l'essor de la télévision. Pour le régime en place, exerçant un contrôle performant sur la production historiographique, il serait logiquement contre-productif de les passer au crible d'une analyse critique. L'historiographie autrichienne, ayant échappé au joug soviétique, a vécu une évolution plus similaire à la France, toutefois sans ses grands débats. Sous l'influence de nouveaux courants historiographiques (*Alltagsgesichte*, microhistoire), dès les années 1980, puis surtout dans les années 1990, l'intérêt pivote aussi vers la vie des « hommes ordinaires » et vers les groupes, jusqu'ici délaissés (notamment des femmes). Par conséquent, les témoignages sont mobilisés

⁴⁵²Hannes Leidinger, Verena Moritz, *In russischer Gefangenschaft. Erlebnisse österreichischer Soldaten im Ersten Weltkrieg*, Wien/Köln/Weimar, Böhlau Verlag, 2008, p. 15.

⁴⁵³Hannes Leidinger, Verena Moritz, *op. cit.*, p. 16.

⁴⁵⁴Jan Galandauer, « O strukture », *op. cit.*, p. 133.

de plus en plus fréquemment.

Aujourd'hui, dans les deux historiographies, les témoignages ne sont pas utilisés en dehors d'un cadre critique. Celui-ci est pourtant établi comme pour n'importe quelle autre source. L'attitude critique parfois est même trop forte. Elle se transforme en méfiance par rapport à cette source perçue comme trop subjective. Notamment dans le domaine de l'histoire militaire, l'héritage du positivisme des décennies précédentes favorise la persistance de la préférence pour d'autres sources, considérées plus fiables. Les témoignages sont publiés pour approcher le lecteur de l'expérience (*Erlebnissgeschichte*), pour dévoiler le vécu subjectif, l'intime du narrateur. Souvent, on peut percevoir l'analogie avec le cadre juridique – c'est le statut et la personnalité de l'auteur qui est gage de la véracité et de la crédibilité de son récit⁴⁵⁵.

En Autriche, à l'approche du Centenaire, un effort de collecte systématique des témoignages pour une exploitation future dans un cadre institutionnel est lancé par l'Université de Vienne. La fondation des archives *Dokumentation lebensgeschichtlicher Aufzeichnungen* (en abrégé DLA) [Archives des récits autobiographiques⁴⁵⁶] a permis de rassembler plusieurs dizaines de témoignages, confiés par des particuliers, relatifs aux temps du tournant des siècles et des deux guerres mondiales. Aujourd'hui encore, ils attendent une exploitation systématique. Les récits fournis sont systématiquement accompagnés de données biographiques de base permettant de reconstruire le profil socioprofessionnel de l'auteur. L'approche ressemble donc à celle du CRID 14-18, mais, l'envergure du projet autrichien est bien plus restreinte. Concernant la Première Guerre mondiale, à ce moment, le seul résultat de cette collecte est fourni par l'ouvrage de Hannes Leidinger et Verena Moritz *In russischer Gefangenschaft. Erlebnisse österreichischer Soldaten im Ersten Weltkrieg 457* [L'internement en Russie. L'expérience des soldats autrichiens dans la Première Guerre mondiale] qui reproduit des extraits de dix témoignages de soldats autrichiens capturés sur le front Est et internés en Russie. La préface contenant une réflexion épistémologique et méthodologique sur le témoignage, confirme la volonté de conceptualiser l'exploitation de ce type de source. Les auteurs mettent l'accent sur leur volonté d'écrire une histoire « d'en bas » [(*Militär*)*Geschichte von unten*]⁴⁵⁸. Le corpus présenté contient en effet sept récits de soldats et trois seulement provenant d'officiers ou sous-officiers. En accord avec l'objectif d'écrire avant tout une histoire de l'expérience, donc d'une

⁴⁵⁵Comparer avec : « Pourtant les précautions entourant traditionnellement une déposition judiciaire stipule d'une certaine façon la qualité éthique du témoin oculaire, son irréductibilité à un instrument de factualisation : témoigner suppose un sujet responsable, conscient de l'incidence de sa parole. » Renaud Dulong, *Le témoin oculaire*, Éditions de l'EHESS, Paris, 1998, p. 42.

⁴⁵⁶Voir : <https://wirtschaftsgeschichte.univie.ac.at/vereine/doku/>. La même entreprise a été lancée à l'Université Charles de Prague afin de préparer un terrain de confrontation des différents témoignages de l'Empire austro-hongrois. Quelques récits ont effectivement été collectés, mais faute de moyen, le projet a été rapidement abandonné.

⁴⁵⁷Hannes Leidinger, Verena Moritz, *op. cit.*

⁴⁵⁸Hannes Leidinger, Verena Moritz, *op. cit.*, p. 15.

perception subjective de la guerre, les auteurs défendent le choix des témoignages « directs » et « émotionnels » pour leur rapport immédiat à la réalité vécue⁴⁵⁹. La méthode d'analyse appliquée n'est pas dissemblable de celle de Norton Cru et du CRID 14-18. Chaque texte est précédé d'une notice biographique, indiquant l'état civil, le parcours militaire et le contexte de la production du témoignage. Les historiens analysent les données disponibles, prennent en compte le milieu social ainsi que l'intervalle qui s'est écoulé entre l'expérience et sa transformation en narration. La motivation personnelle de l'auteur pour écrire entre, elle aussi, en considération⁴⁶⁰. Sans connaître la recherche française à ce sujet, les chercheurs autrichiens semblent donc emprunter une voie similaire. Concernant la Première Guerre mondiale et l'expérience combattante, il s'agit toutefois, à notre connaissance, d'une entreprise pionnière, qui a fait, à ce jour, peu d'émules. Nous sommes très loin de l'effervescence française à ce sujet...

En République tchèque, depuis la fin des années 1990, on peut aussi observer une recrudescence d'intérêt pour les témoignages de la Première Guerre mondiale. L'effort de publication s'accroît notamment, comme dans la plupart des pays concernés, en 1998 avec la commémoration du quatre-vingt-dixième anniversaire de l'Armistice de 1918. Autour de cette date, une entreprise d'envergure a été initiée par *Československá obec legionářská – ČSOL* [La commune tchécoslovaque des légionnaires]. Entre 1998 et 2001, différentes administrations territoriales, en collaboration avec les archives et les musées locaux se sont mises à reconstituer les listes des leurs légionnaires et retracer leurs destins dans la Grande Guerre ce qui a conduit à ce qu'une soixantaine des 75 départements de la République tchèque publie son bulletin des légionnaires tout en gardant une grande liberté de forme et de pluralité d'approches. Alors que certaines brochures proposent une étude approfondie sur le sujet et contiennent des extraits des témoignages, parfois assez complets et accompagnés d'un appareil critique conséquent⁴⁶¹, d'autres se résument uniquement à une liste des légionnaires de telle ou telle région pourvue de dates biographiques les plus basiques⁴⁶². En dehors de ce cadre spécifique, les institutions ou des revues régionales, publient périodiquement des extraits des témoignages de la localité concernée. Leur qualité est aussi très variable. A titre d'exemple, le Bulletin de Benešov⁴⁶³, contient des extraits de cinq témoignages des légionnaires, assez longs pour donner une vision cohérente du récit. Chacun est introduit par une notice biographique et explicative et pourvu d'un commentaire critique. En accord avec la préoccupation principale de l'historiographie et de la mémoire tchèque de la Première Guerre mondiale, les extraits choisis portent sur le passage chez

⁴⁵⁹Hannes Leidinger, Verena Moritz, *op. cit.*, p. 22.

⁴⁶⁰Hannes Leidinger, Verena Moritz, *op. cit.*, p. 22.

⁴⁶¹Cas des départements de Rychnov nad Kněžnou ou de Benešov.

⁴⁶²Au total 21 bulletins ont plus de 90 pages, voir « Le tableau des Bulletins départementaux » ci-joint.

⁴⁶³Eva Procházková, (dir.): *Sborník vlastivědných prací z Podblanicka : Českoslovenští legionáři z okresu Benešov*, Benešov, Státní okresní archiv Benešov et muzeum okresu Benešov, 2001.

l'ennemi (volontaire ou non) et sur l'engagement consécutif dans les légions. Bien qu'il s'agisse d'une édition critique des témoignages, le prisme reste encore fortement dominé par la mémoire légionnaire. Par ailleurs, il est un trait significatif que toutes ces entreprises sont « décentralisées » et en principe déconnectées du monde universitaire, notamment des institutions dominantes de la capitale. Elles sont liées davantage à un souci de sauvegarder un patrimoine culturel historique (la mise en valeur des collections des musées et des archives) et mémoriel (l'implication des associations des anciens combattants) qu'à la recherche de fond sur le sujet.

Concernant les publications universitaires et académiques, les témoignages s'imposent de façon plutôt timide. Des travaux précurseurs des époux Honzík, ciblés surtout sur les photographies, et de l'historien Zdeněk Jindra⁴⁶⁴ sont des rares tentatives de fuir le cadre positiviste traditionnel et de se tourner vers d'autres types de sources, sans développer toutefois, une véritable réflexion conceptuelle et méthodologique sur le sujet. Une tentative de renouveau de l'histoire militaire tchèque a été entreprise par Ivan Šedivý. Dans sa synthèse sur la participation tchèque à la Grande Guerre, les témoins sont convoqués de façon répétitive. Les citations choisies, parsemant le texte sont soumises au regard critique de l'historien. Toutefois, dans ce cas aussi, aucune réflexion plus systématique de l'exploitation de ce type spécifique de sources n'est présente ; aucun cadre méthodologique n'est élaboré. Les témoignages sont utilisés abondamment, mais de la même manière que d'autres sources. Si le nom de l'auteur est, en principe, indiqué, il n'y pas d'informations supplémentaires ni sur son curriculum, ni sur le contexte de la production de son témoignage. Une réflexion approfondie sur les spécificités des différents genres littéraires auxquels ces témoignages appartiennent fait aussi défaut. Par exemple, on trouve alors dans le texte des citations du grand roman de Stefan Zweig *Die Welt von gestern*⁴⁶⁵, des *Journaux* de Franz Kafka⁴⁶⁶, tous les deux non combattants, placés sur le même plan que le carnet de guerre publié de l'écrivain et journaliste célèbre, mais en 1914 simple soldat, Egon Erwin Kisch⁴⁶⁷, que les mémoires de Karel Wagner⁴⁶⁸, officier de métier de l'armée austro-hongroise loyal, rédigés et publiés en 1935, donc au moment de la montée du nationalisme allemand dans le *Reich* et dans les Sudètes, que des témoignages tirés des recueils collectifs publiés juste après la guerre pour démontrer la monstruosité du régime déchu⁴⁶⁹ et des souvenirs publiés tardivement dans une revue régionale⁴⁷⁰... La seule mise en garde explicite concerne la citation de Jan Herben, homme

⁴⁶⁴ Miroslav a Hana Honzíkovi, *1914/1918. Léta zkázy a naděje*, Praha, Panorama, 1984; Zdeněk Jindra, *První světová válka*, Praha, Státní pedagogické nakladatelství, 1984. Ouvrages cités par Jan Pazdera, *Češi, op. cit.*, p. 7.

⁴⁶⁵ Cité dans Ivan Šedivý, *Češi, České země a Velká válka 1914-1918*, Praha, Lidové noviny, 2001, p. 16.

⁴⁶⁶ Cité dans Ivan Šedivý, *Češi, České země, op. cit.*, p. 36.

⁴⁶⁷ Cité dans Ivan Šedivý, *Češi, České země, op. cit.*, p. 27, 87, 91.

⁴⁶⁸ Cité dans Ivan Šedivý, *Češi, České země, op. cit.*, p. 31, 35-36.

⁴⁶⁹ Žipek, Alois (redactor), *Domov za války (Svědectví účastníků) [La Patrie pendant la guerre (Les témoignages des participants)]*, 5 volumes, Nakladatelství Pokrok v Praze, 1929-1931, volume 1: *Rok [année] 1914, 1929*, Cité dans Ivan Šedivý, *Češi, České země, op. cit.*, p. 27, 32, 34, 37.

⁴⁷⁰ František Krč, « Vzpomínky, Vlastivědný sborník moravský », 1988, n° 2, p. 166-167. Cité dans Ivan Šedivý, *Češi, České země, op. cit.*, p. 91, 94.

politique proche de Masaryk et député tchécoslovaque entre 1918-1920. Elle avertit qu'« Étant donné la personnalité de l'auteur et le but de son œuvre, la valeur de ce témoignage émotif est seulement celle d'une source secondaire⁴⁷¹. » On reconnaît l'aspect symptomatique de l'évolution tchécoslovaque : puisque le récit de la Première Guerre mondiale avait été longtemps dominé par les récits des légionnaires et des fondateurs de la République, aujourd'hui, avec l'émergence de « l'autre » histoire – celle des combattants qui ne se sont pas engagés dans la lutte pour l'indépendance – les récits des légionnaires, ou des hommes politiques proches de la résistance, tendent à être considérés systématiquement comme biaisés⁴⁷². La mise en garde contre l'emprise soupçonnée de la « légende légionnaire » et la confrontation de ces textes à ceux des non-légionnaires semblent donc constituer des outils efficaces pour éliminer ce biais consistant à appliquer une vision téléologique à l'expérience combattante où le parcours entier dans la guerre est interprété en fonction de son résultat – l'engagement dans les légions tchécoslovaques. Certainement, les témoignages des non-légionnaires sont dépourvus de ce prisme particulier, mais ceci ne signifie pas qu'ils soient automatiquement véridiques... En effet, sans disposer de renseignement supplémentaire, il est difficile d'en déterminer la valeur documentaire. Ici encore, les témoignages s'insèrent dans le texte plutôt comme autant d'illustrations de la narration principale que comme objets de l'analyse.

Or, les deux dernières décennies ont vu apparaître quelques prémisses d'une approche plus conceptuelle. Le pionnier dans ce domaine est sans doute Jan Galandauer. Il expose les points de critique des témoignages dans la revue d'histoire militaire de référence tchèque *Historie a vojenství*, notamment dans deux articles de 1998 et 2003⁴⁷³. Dans les deux cas, il s'agit d'un compte-rendu critique suivant la publication d'un témoignage combattant. Les deux comprennent toutefois aussi une réflexion plus profonde sur l'exploitation du témoignage en histoire et sur les enjeux particuliers relatifs aux témoignages tchèques et slovaques. L'accent est mis sur la nécessité d'une approche critique. Galandauer commente notamment l'impact des idéologies dominantes présentes au moment de la rédaction du témoignage sur la perspective adoptée par l'auteur. Dans le premier cas (1998), il s'agit de l'idéologie communiste, dans l'autre (2003), c'est l'idéologie légionnaire – qui est décriée⁴⁷⁴. De nouveau, l'idée est soulignée que les témoignages des non-légionnaires constituent un contre poids important aux récits des légionnaires, qui apparaissent uniformes et truffés de stéréotypes et de

⁴⁷¹Ivan Šedivý, *Češi, České země, op. cit.*, p. 35-36.

⁴⁷²Comparer avec Jan Galandauer, « O struktúře », *op. cit.*, p. 134.

⁴⁷³Jan Galandauer, « Včera a dnes (legionářská minulost komunistického aktivisty), recenze na vzpomínky Karla Svobody », *Historie a vojenství*, 1998/5, p. 61-82 ; Jan Galandauer, « O struktúře », *op. cit.*, p. 126-155.

⁴⁷⁴Contrairement à la tradition française, assez frileuse à ce sujet, les chercheurs tchèques, formés face à un régime totalitaire, n'hésitent pas à employer des termes forts comme « idéologie », « manipulation » etc. même pour les phénomènes relevant des périodes considérés comme démocratiques. Selon Jan Pazdera la différence est que « l'idéologie d'après-guerre – [a été] contrairement de la communiste acceptée de son plein gré. » Jan Pazdera, *Češi, op. cit.*, p. 9.

représentations dominantes⁴⁷⁵.

Jan Galandauer fait aussi porter son intérêt sur le micro-contexte personnel de l'auteur qui détermine l'attitude du témoin à son récit en vue de la publication. Selon les sciences sociales on dirait à sa « stratégie ». Si on souhaite exploiter les témoignages, il faut être extrêmement vigilant. Toutefois, Galandauer ne rejette pas les témoignages dans leur ensemble, concluant que muni d'un outillage critique adéquat, il est possible, comme il le fait dans son analyse des souvenirs de Karel Svoboda, d'identifier les différentes strates narratives qui s'imbriquent dans le même récit⁴⁷⁶.

Hormis ces deux exemples, le rôle de pionniers dans l'exploitation des témoignages incombe aux jeunes chercheurs. Pour présenter une approche plus conceptuelle, il est indispensable de citer le mémoire de Master de Jan Pazdera, soutenu en 1997⁴⁷⁷ et la thèse de doctorat de Dalibor Vácha soutenue en 2012⁴⁷⁸, deux travaux qui sont, dans le contexte historiographique tchèque, véritablement innovants et originaux.

Commençons, à rebours de la trame chronologique, par la thèse de Dalibor Vácha. Dans l'historiographie tchèque, il s'agit à ce jour du travail de recherche le plus complet et le plus abouti fondé sur les témoignages (même si ces derniers ne sont pas identifiés en tant que tels, Vácha parle de sources littéraires). En effet, Dalibor Vácha s'efforce de rompre « le tabou » qui entoure l'exploitation systématique des témoignages comme sources en histoire contemporaine et surtout en histoire militaire⁴⁷⁹. Bien que le sujet central soit le quotidien des combattants, ici des légionnaires tchécoslovaques en Russie, d'autres problématiques, relevant davantage d'une analyse sociale comme le combat et sa perception, la relation à l'autre, la propagande et l'endoctrinement idéologique (remarquons à nouveau le vocabulaire fort typique pour l'historiographie tchèque) sont aussi présentes⁴⁸⁰. L'échafaudage, ainsi que l'utilisation, du cadre conceptuel répondent à ces problématiques. Les influences principales viennent des historiographies étrangères. L'auteur témoigne d'une connaissance poussée d'auteurs anglo-saxons et germanophones, il est toutefois symptomatique (et fort regrettable) qu'il fasse une ellipse quasi totale sur la recherche francophone⁴⁸¹.

Ce travail de recherche est basé sur un corpus de témoignages (Vácha parle d'un « ensemble » ou d'un « dossier » de sources littéraires mais la plupart remplit les conditions pour être qualifiée de témoignages au sens qui est donné à ce terme en France). En premier lieu, il doit donc résoudre le

⁴⁷⁵Jan Galandauer, « O struktuře », *op. cit.*, p. 136.

⁴⁷⁶Jan Galandauer, « Včera a dnes », *op. cit.*, p. 61-82.

⁴⁷⁷Jan Pazdera, *Češi, op. cit.*

⁴⁷⁸Dalibor Vácha, *Život v legiích, op. cit.*

⁴⁷⁹Dalibor Vácha, *Život v legiích, op. cit.*, p. 20.

⁴⁸⁰Dalibor Vácha, *Život v legiích, op. cit.*, p. 35.

⁴⁸¹Parmi les auteurs cités on retrouve notamment : Paul Fussell, Jay Winter, Niall Fergusson, Jeremy Black, Richard Holmes, Stephen G. Fritz, Wolfram Wette et d'autres, les travaux francophones sont représentés par le seul ouvrage de Mona Ozouf, portant sur l'exploitation du roman pour écrire l'histoire du XIX^e siècle.

problème de sa composition. Il fait face à la même difficulté que nous constatons en menant notre propre recherche : « la base des sources disponibles est trop large pour qu'elle puisse être traitée dans son ensemble⁴⁸² », par conséquent, il est indispensable de tracer des limites argumentées. Pour Vácha, dont l'intérêt scientifique cible uniquement les légionnaires tchécoslovaques en Russie entre 1914-1918, la restriction spatio-temporelle constitue la première délimitation du corpus. Ensuite s'impose le critère qualitatif. Puisque Vácha opère avec un concept assez vaste de « source littéraire », son corpus se compose prioritairement de sources publiées, parmi lesquelles il distingue deux types principaux : « la littérature légionnaire » et, celles que l'on pourrait désigner comme témoignages au sens strict du terme : les souvenirs et les journaux des légionnaires, édités pour la plupart sous la Première République. Tout en étant conscient du « biais légionnaire » présent dans les narrations mémorielles tchèques (tchécoslovaques), il défend leur pertinence comme sources, partant du fait que la plupart des auteurs puisaient l'inspiration de leur propre expérience ou du moins, de ce qu'ils ont entendu des autres :

« C'est justement l'authenticité des travaux littéraires qui permet à l'historien d'exploiter amplement la littérature légionnaire comme source pertinente, bien que cela lui impose un dur labeur de critique et d'interprétation. Il est amené à la prudence et à la rigueur; il ne doit pas céder au pathos et au caractère engagé des romans, des contes, des poèmes et des pièces de théâtre. L'historien ne doit pas adopter entièrement la perspective des auteurs légionnaires sur leurs propres œuvres⁴⁸³. »

Tout en valorisant la qualité d'authenticité de ses sources, on remarque que le concept du témoin oculaire, tel qu'il a été introduit par Norton Cru et développé par les sciences humaines et sociales en France, fait ici défaut. L'exploitation des œuvres littéraires s'impose et se justifie d'autant plus que d'autres types de sources publiées, issues de la même période (Première République), ne sont pas, elles non plus, vierges des interférences de « l'idéologie » (nous dirions discours) dominante – légionnaire – de l'époque. En effet, il s'avère souvent « très difficile de classer les livres, récits et écrits dans les catégories concrètes. Parfois, il est légitime de se demander s'il s'agit vraiment de l'édition d'un journal, des mémoires ou d'une pièce autonome de la littérature légionnaire⁴⁸⁴. » constate l'auteur, touchant ainsi à l'ancien problème rencontré déjà par Norton Cru, et auquel nous devons faire face également lors de nos propres recherches. Pour nous, toutefois, la limite la plus dure à établir est celle entre les souvenirs et les carnets plus au moins réécrits, plus ou moins modifiés et ajustés... Lorsqu'il n'existe pas de preuve indiscutable qu'il s'agisse de la version du journal du

⁴⁸²Dalibor Vácha, *Život v legiích*, op. cit., p. 17.

⁴⁸³Dalibor Vácha, *Život v legiích*, op. cit., p. 18.

⁴⁸⁴Dalibor Vácha, *Život v legiích*, op. cit., p. 21.

moment, rédigé au jour le jour, comment savoir à quel point la copie qui nous est parvenue retranscrit fidèlement le texte original ? Comme solution, Vácha propose, d'une part, d'observer les signes distinctifs extérieurs. Il convient de regarder si l'ouvrage porte l'étiquette « roman de guerre » ou « journal du légionnaire ». Une voie intéressante certes, mais non sans danger, notamment si la désignation est faite par les auteurs ou éditeurs eux-mêmes qui tendent parfois, comme l'a démontré déjà Norton Cru, à induire le lecteur en erreur. D'autre part, il incite à examiner la construction interne du texte : l'emploi du discours direct et indirect, la place et la nature du narrateur, les décalages entre différents espaces et temps narratifs⁴⁸⁵. Ici, il s'agit d'une véritable approche novatrice. Váchal développe davantage son procédé méthodologique :

« Chaque source individuelle doit être soigneusement analysée, comparée avec d'autres sources et envisagée dans un contexte plus large. On exige donc de l'historien de parfaitement connaître la base des sources qu'il a choisie pour son travail et la réalité de l'époque de laquelle il veut parler. Il est souvent nécessaire de mettre en œuvre une approche peu scientifique (car in-quantifiable), intuitive et, comme dit un cliché : de lire entre les lignes⁴⁸⁶. La communication entre l'historien et ses sources peut être une construction artificielle (ainsi que la communication « imposée » des sources entre-elles), mais c'est une des rares voies qui mènent vers le but. Ce but est l'exploitation des sources jamais encore utilisées dans l'historiographie tchèque (tchécoslovaque) des légions⁴⁸⁷. »

Bien qu'il s'inspire des auteurs non francophones, notamment de Stephen G. Fritz⁴⁸⁸, il est évident que plusieurs éléments le rapprochent du travail de Norton Cru et de ses héritiers, dont notre propre travail. En effet, l'accent est mis sur la confrontation des différentes sources au sein du corpus et sur la nécessité de les considérer dans leurs contextes respectifs. Or, contrairement à Norton Cru, influencé par le positivisme, Vácha ne projette pas d'élaborer une méthode universellement applicable mais renvoie en dernier ressort à ce qui est une position peu surprenante pour un historien tchèque, mais difficilement acceptable et défendable dans l'historiographie française, l'autorité suprême de l'historien, basée sur sa propre subjectivité et son intuition, dont la pertinence et justesse se justifient par la largesse de ses connaissances et par l'infailibilité de sa conscience professionnelle. Dans cette

⁴⁸⁵Dalibor Vácha, *Život v legiích*, op. cit., p. 21.

⁴⁸⁶S'agit-il d'un clin d'œil à Marc Bloch ? Il rappelle : « c'est dans les témoins malgré eux que la recherche historique, au cours de son progrès, a été amenée à mettre de plus en plus sa confiance. [Plus loin] ce que les textes nous disent expressément a cessé aujourd'hui d'être bien l'objet préféré de notre attention. Nous nous attachons ordinairement avec bien plus d'ardeur à ce qu'il nous laisse entendre, sans avoir souhaité le dire. » Marc Bloch, *Apologie*, op. cit., p. 76 - 77.

⁴⁸⁷Dalibor Vácha, *Život v legiích*, op. cit., p. 24.

⁴⁸⁸Fritz, Stephen, G., *Frontsoldaten : The German Soldier in WW II*, Lexington (Kentucky) University of Kentucky Press, 1995, p. 8.

perspective, la composition du récit historique acquiert une touche impressionniste⁴⁸⁹ qui ne semble pas être, forcément, gênante. Une position intéressante, à méditer...

Revendiquant explicitement une approche d'en bas⁴⁹⁰, hormis l'étude des moments de la vie quotidienne, Vácha ne dédaigne pas la problématique du comportement humain. Dans le cadre de l'expérience légionnaire, il interroge notamment l'élaboration et la prise de décision dans les situations complexes, ici celle de s'engager dans une lutte insurrectionnelle. L'anthropologie, l'approche structuralisme⁴⁹¹ mais également le « paradigme de l'indice » de Carlo Ginzburg ou l'analyse des modèles de comportements sont invoqués dans ce domaine⁴⁹². Assez étonnamment, il rejette toutefois l'analyse biographique et prosopographique des auteurs. Leur nombre trop élevé rendrait une telle étude peu pratique, puis « une recherche prosopographique sur des légionnaires tchécoslovaques pourrait aider à illustrer certains faits ou événements, cependant, il n'aurait probablement apporté rien de neuf à leur interprétation⁴⁹³. » C'est dans cet aspect que réside la plus grande divergence entre sa perspective et la nôtre (et celle de Norton Cru et de ses successeurs). A nos yeux, seulement la restitution la plus complète possible de la biographie de l'auteur et de son profil socioprofessionnel et socioculturel permet d'appréhender son comportement en termes de stratégies individuelles mais aussi collectives (selon ses différentes appartenances) et d'estimer dans quelle mesure il peut être impacté par de différents discours dominants ou ciblant de manière plus ou moins intense les diverses catégories de la population, sans parler des marges de manœuvre laissées à tel ou tel individu. Certes, Vácha déplore les lacunes de l'historiographie, qui omet souvent de mettre en relation le discours individuel (ici testimonial) avec les discours ambiants (nous dirions discours dominants), diffusés par la presse, la littérature, les discours politiques etc.⁴⁹⁴ dans une société donnée à un moment donné. Pourtant, il ne cherche pas forcément à les pallier. La question de l'articulation de l'individuel au collectif est aussi soulevée dès l'introduction. Elle aussi, reste en suspens : « A quel point les faits uniques (dans notre cas des exemples modèles) peuvent contenir une partie de l'ensemble est la question que chaque savant et lecteur doit résoudre pour soi-même⁴⁹⁵. » Dans le contexte de l'histoire contemporaine tchèque, surtout dans le domaine militaire, il s'agit indéniablement d'un travail original, qui mérite le plus grand intérêt. Néanmoins, il suscite davantage de questionnements qu'il n'apporte des réponses. Défrichant le champ de l'exploitation des témoignages pour écrire l'histoire de la Première Guerre mondiale, Dalibor Vácha laisse donc la voie libre aux nouvelles propositions,

⁴⁸⁹Dalibor Vácha, *Život v legiích*, op. cit., p. 27, lui-même renvoie aux travaux de Stephen G. Fritz.

⁴⁹⁰Dalibor Vácha, *Život v legiích*, op. cit., p. 34.

⁴⁹¹Il s'en sert notamment pour analyser la motivation de l'engagement, résultat : atténuation de motivation strictement individuelle, basées sur les convictions, Dalibor Vácha, *Život v legiích*, op. cit., p. 28.

⁴⁹²Janoušek, Jaromír, « Vzory chování a prožívání v historickopsychologickém a kulturněpsychologickém kontextu », cité dans Dalibor Vácha, *Život v legiích*, op. cit., p. 32.

⁴⁹³Dalibor Vácha, *Život v legiích*, op. cit., p. 34.

⁴⁹⁴Dalibor Vácha, *Život v legiích*, op. cit., 2012, p. 23.

⁴⁹⁵Dalibor Vácha, *Život v legiích*, op. cit., p. 27.

notamment à un approfondissement dans la direction d'une analyse sociale.

Dans l'historiographie tchèque, du moins dans sa partie dont nous avons pu faire connaissance lors de nos recherches, le travail de recherche qui se rapproche le plus de notre perspective a été présenté par un étudiant en Master. Malheureusement, il n'a jamais donné de suite à une version plus développée. Dans son mémoire consacré aux départs à la guerre des combattants tchèques, Jan Pazdera prend, lui aussi, comme point de départ une analyse des témoignages. À la différence de Dalibor Vácha son objectif est d'analyser l'expérience des combattants. De plus, il délaisse, un fait assez rare, les destins des légionnaires au profit de l'histoire des combattants tchèques restés fidèles à l'empereur. A plusieurs égards, son procédé s'approche du notre. Pour délimiter la base de sources, qui est toujours trop large⁴⁹⁶, l'auteur se focalise uniquement sur les premiers moments de la guerre de l'annonce de la mobilisation à l'arrivée sur le champ de bataille, autant d'étapes obligées traversées par les conscrits lors de leur transformation des civils en soldats. Malgré le format restreint de son travail – l'équivalent d'un mémoire de Master II – Jan Pazdera élabore un cadre épistémologique et méthodologique conséquent. Ses interrogations et ses points de vue s'avèrent similaires aux nôtres. Il propose d'abord une classification des sources non dissemblable de la taxinomie de Norton Cru, dont il n'a, apparemment, aucune connaissance. Au sein de son corpus, il distingue : souvenirs, journaux (ou carnets), correspondance et fiction. Il développe ensuite une véritable réflexion conceptuelle sur les principaux apports et les défauts de chacune de ces catégories. « La première catégorie [souvenirs] est la plus nombreuse, mais elle est aussi la plus difficile à aborder sur le plan critique. Le plus utiles se sont avérés les journaux [...] ; j'ai déjà mentionné la correspondance ; une source assez convenable présente la fiction⁴⁹⁷. » Pour faire face à la difficulté d'apprécier la nature réelle de certains carnets, il opère ensuite la distinction entre les journaux de type « mémoriel » et « authentique⁴⁹⁸ ». En effet, Pazdera aussi se pose la question à quel point les récits postérieurs sont susceptibles d'être intoxiqués par « l'interprétation obligatoire [nous dirions plutôt dominante] de l'après-guerre⁴⁹⁹ ». La correspondance s'avère peu intéressante à cause de la censure et de l'autocensure et à cause de ce que Bourdieu qualifie de capital culturel qui est souvent assez faible parmi les expéditeurs⁵⁰⁰. Malgré toutes les mises en garde contre les pièges jetés par les œuvres littéraires, il insiste, comme Vácha d'ailleurs, sur l'apport substantiel de la fiction. Celui-ci résiderait dans ce qu'on pourrait résumer comme une plus grande liberté et facilité d'expression⁵⁰¹. En effet, bien qu'il assume de façon explicite

⁴⁹⁶Jan Pazdera, *Češi, op. cit.*, p. 8.

⁴⁹⁷Jan Pazdera, *Češi, op. cit.*, p. 10.

⁴⁹⁸Jan Pazdera, *Češi, op. cit.*, p. 11.

⁴⁹⁹Jan Pazdera, *Češi, op. cit.*, p. 10.

⁵⁰⁰Jan Pazdera, *Češi, op. cit.*, p. 12.

⁵⁰¹Jan Pazdera, *Češi, op. cit.*, p. 13. Ce ne sont pas ses mots, il parle plus prosaïquement de la capacité à noter davantage de détails du quotidien.

qu'il se focalise sur les récits des participants directs au combat⁵⁰², il convient de noter, que Pazdera ne fait pourtant pas la distinction entre les auteurs effectivement présents sur le champ de bataille et les écrivains – civils⁵⁰³. Bien que la notion de l'importance du témoin oculaire dans l'estimation de la véracité du récit soit présente, elle le reste de façon sous-jacente, jamais vraiment relevée comme dans la critique des différentes sources concrètes. La question de la représentativité du corpus ne reste pas éludée. Constatant qu'environ un million de Tchèques a revêtu les uniformes austro-hongrois durant la guerre, l'auteur se demande : « combien de sources peut représenter cette masse ? Des centaines, des milliers, des dizaines des milliers⁵⁰⁴ ? » Contrairement à Váchal, qui fuit la réponse en concédant la liberté d'en décider au lecteur, Pazdera explique : « Si nous commençons à feuilleter les différentes sources, rapidement, nous nous rendons compte que beaucoup d'entre-elles contiennent des passages ou du moins des moments semblables voire identiques⁵⁰⁵. » La raison en est le dressage « uniformisé » des futures combattants ainsi qu' « une rangée de [pré]dispositions sociales largement diffusées, avec lesquelles les hommes partaient en guerre⁵⁰⁶ ». Même s'il ne revendique pas explicitement l'interdisciplinarité et ne loue pas les apports des sciences sociales, il s'agit bien, nous semble-t-il, d'une prémisse de l'analyse sociale de la réalité guerrière, un autre aspect qui rapproche Pazdera de la perspective cridienne, de la nôtre. Le cas de Pazdera est d'autant plus remarquable et intrigant qu'il s'appuie, comme le relève Ivan Šedivý dans le compte-rendu relatif à ce travail⁵⁰⁷, en grande partie sur la seule intuition de son auteur. En effet, sans connaître la littérature étrangère⁵⁰⁸, le jeune chercheur parvient à réaliser un travail digne d'un héritier de Norton Cru et en tirer des conclusions concordantes avec les postulats des chercheurs cridiens. Existerait-il donc une certaine façon d'aborder la réalité dont les fondations logiques, dépassant la simple volonté de s'opposer aux historiens culturalistes, seraient plus universelles et accessibles à d'autres chercheurs entièrement en dehors du champ des controverses historiographiques françaises, mais seulement fidèles à une manière raisonnable d'exploitation de leurs sources ou à une culture marxiste intellectuelle implicite et intégrée dans ce pays ?

Dans l'ensemble, l'historiographie militaire tchèque se libère timidement mais sûrement des divers corsets épistémologiques et méthodologiques (dont l'emprise du positivisme) et idéologiques (dont la doctrine historique marxiste-léniniste mais pas seulement). Le flambeau d'un nouveau prometteur est surtout dans les mains des jeunes chercheurs, s'ingéniant à rompre avec les récits historiques

⁵⁰²Jan Pazdera, Češi, *op. cit.*, p. 9.

⁵⁰³Voir la structure de sa liste des sources, Jan Pazdera, Češi, *op. cit.*, p. 219-222.

⁵⁰⁴Jan Pazdera, Češi, *op. cit.*, p. 8, comparer avec le constat fait par Frédéric Rousseau pour le corpus français : Frédéric Rousseau (dir.), *La Grande Guerre*, *op. cit.*, p. 15.

⁵⁰⁵Jan Pazdera, Češi, *op. cit.*, p. 8.

⁵⁰⁶Jan Pazdera, Češi, *op. cit.*, p. 9.

⁵⁰⁷Ivan Šedivý, « Nová práce o českém válečném zážitku », *Historie a vojenství*, 1997, n° 5, p. 175-177, p. 177.

⁵⁰⁸Pazdera avoue lui-même sa grande lacune de ne pas pouvoir consulter les ouvrages en langues étrangères, Jan Pazdera, Češi, *op. cit.*, p. 7-8.

traditionnels et à proposer, en regardant à l'étranger, d'autres alternatives possibles à « l'histoire-bataille » classique. Pour l'instant, il s'agit certes des cas plutôt isolés, mais tous constituent des prémisses indiscutables d'une régénération à venir. Dans ce sens, notre travail de recherche, portant sur un sujet tchèque (ou centre-européen) mais ancré dans la tradition historiographique française trouve tout son intérêt. Cette position à cheval, nous permet d'explorer les pistes de communication entre les deux traditions et de dénicher les ouvertures potentielles. Similaires à plusieurs égards dans leurs perspectives et procédés au travail que nous avons entrepris, les travaux tchèques les plus remarquables ne sont pas orientés intégralement dans la même direction. Nous constatons avant tout la faiblesse de la prise en compte des sciences sociales. Dans les cas relevés, la critique des témoignages souffre du manque d'une réflexion systématique sur l'impact des différents profils socioprofessionnels des auteurs sur la façon dont ils livrent leurs témoignages. À l'état embryonnaire chez Pazdera, une analyse de la réalité en termes de scènes sociales et de comportement des femmes et des hommes du passé en termes d'interactions et de stratégies font en général également défaut. En effet, dans ces travaux, on ne distingue pas nettement la frontière entre l'analyse des comportements et celle des sentiments ou des réflexions. Les auteurs oscillent sans s'en préoccuper de l'une à l'autre. Vácha paraît davantage influencé par l'approche culturelle de l'histoire. Il assimile ouvertement les concepts de « culture de la révolution⁵⁰⁹ » et de « mentalité » comme un paradigme opératoire dans l'analyse des actes des légionnaires. Le champ d'une perspective sociale de l'histoire des combattants de la Première Guerre mondiale reste donc principalement vierge. Notre travail présent s'efforce d'avancer justement dans cette direction. Le dernier aspect qui différencie notre recherche de ces prédécesseurs est spécifique à l'histoire et à l'historiographie tchèque (tchécoslovaque). Comme le prouve encore les travaux les plus récents, on s'obstine toujours à tracer une ligne de démarcation stricte entre l'histoire des légionnaires et celle des autres combattants. A notre connaissance, jusqu'à présent, mélanger ces deux catégories, pensées comme irréconciliables, constitue un véritable tabou scientifique⁵¹⁰. Dans cette perspective aussi, notre travail espère jouer un rôle pionnier en rassemblant les deux « camps ». Notre défi est alors d'éviter une vision « essentialiste » sur ce sujet. En réalité, jusqu'au moment de l'engagement effectif des uns et le non-engagement des autres, il n'y a pas de différence entre les hommes. Les identités de légionnaire et de non-légionnaire ne sont donc pas des catégories données, prédéfinies (les hommes ne sont pas nés futurs légionnaires ou futurs non-légionnaires). Elles résultent d'un processus complexe de l'évolution des uns et des autres au cours de leur expérience de guerre. Comme nous le verrons dans les futurs exemples des témoignages, si la

⁵⁰⁹Dalibor Vácha, *Život v legiích*, op. cit., p. 35, citant Jan Randák, *Kult mrtvých. Smrt a umírání v revoluci 1848*, Praha, Argo, 2007.

⁵¹⁰Hormis le fait que nous n'avons pas encore trouvé d'ouvrage qui traiterait des deux, nous nous permettons d'évoquer l'expérience personnelle faite lors des conversations avec les spécialistes tchèques de la période. En effet, la première question posée concernant le travail présent est « Sur quel côté travaillez-vous ? Sur les légionnaires ou sur les autres ? » Cela en dit long des automatismes réflexifs de l'historiographie tchèque.

limite officielle, c'est-à-dire administrative, établie dans l'après-guerre entre les légionnaires et les non-légionnaires est effectivement nette, le statut de légionnaire étant défini et octroyé par la loi ouvrant droit à un certain nombre d'avantages matériels⁵¹¹, au niveau des comportements, des convictions, des appartenances ou des opinions préalables à l'engagement il est impossible d'opérer une distinction nette et argumentée. C'est un effort d'autant plus inadéquat, que dans de maints cas, l'engagement échappe à la volonté personnelle, dépendant davantage des contextes polymorphes dans lesquels les hommes se retrouvent.

⁵¹¹Législation sur les légionnaires : la loi du 24/VII/1919 n° 462 et le décret du gouvernement du 04/III/1920 n° 151, parus dans le *Sborník zákonů a nařízení státu československého* [*Le bulletin des lois et décrets de l'État tchécoslovaque*], 1919 et 1920.

1.2.2 Le cadre méthodologique, les apports et les limites du témoignage comme source historique... ou comment exploiter un témoignage ?

Une fois esquissés les grands contours de l'usage du témoignage comme source historique dans les différentes traditions historiographiques choisies, il est nécessaire, dans une dernière partie, de résumer les différents acquis et critiques et de s'appliquer à dresser un bilan général des apports et des limites de l'exploitation du témoignage par un historien. Nous souhaitons explorer et méditer plusieurs pistes possibles d'approches méthodologiques. Nous structurons la réflexion autour de deux thèmes majeurs relatifs aux limites des témoignages. Dans un premier temps nous abordons donc la question de la fiabilité de la mémoire humaine et de sa capacité à restituer fidèlement un vécu passé. Dans un second temps, nous proposons de glisser du niveau individuel au niveau collectif et de réfléchir à la représentativité d'un témoignage ou d'un ensemble des témoignages pour la reconstitution d'une expérience envisagée de manière collective, telle qu'une guerre mondiale.

1.2.2.1 La fiabilité de la mémoire humaine, l'authenticité du souvenir :

« Jamais génération n'a tant souffert que la nôtre du fait de la guerre, mais par cela même aucune n'a été plus favorisée pour établir les vérités et saper les légendes. Si vis pacem, para ... veritatem. C'était une banalité au front, mais il faut le redire car on semble l'avoir oublié depuis l'armistice. On semble prêt à laisser faire, à permettre que nos enfants se nourrissent de fables, de ces fables qui nous ont conduits à août 1914. »

Jean Norton Cru, Témoins⁵¹².

Ces mots de Jean Norton Cru attirent l'attention sur deux aspects cruciaux du témoignage en tant que production de la mémoire humaine. Le premier aspect vise le « projet » du témoin concernant sa volonté, la nécessité ressentie de proférer la stricte vérité sur les événements vécus. Le second a trait au risque d'oublier, très rapidement, sous des influences diverses, postérieures à l'expérience, cette vérité... Le premier aspect œuvre dans le sens de la conservation, de la pérennisation du souvenir, le second favorise son effacement ou du moins sa modulation. Les deux étant présents souvent de manière simultanée chez le même témoin, ils semblent entrer dans une relation dialectique. Pour l'historien, déceler l'ampleur de ces deux phénomènes dans un récit constitue un enjeu majeur pour la compréhension de l'événement narré. Pour y parvenir, il est amené à questionner et à trouver des outils pour à la fois analyser la fiabilité de la mémoire humaine et pour évaluer aussi l'authenticité, la véracité, de la parole d'un témoin.

Le résumé historiographique montre que ces questions constituent le fil rouge de la réflexion épistémologique et méthodologique sur l'exploitation des témoignages. La mémoire étant un

⁵¹²Jean Norton Cru, *Témoins*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2006 (1929), p. 36.

processus à la fois commun (tous les hommes, sauf des cas de pathologies graves, possède une mémoire, sont capables de se souvenir) et extrêmement complexe (selon les spécialistes il existe plusieurs sortes de mémoire, relevant des procédés physiologiques et psychologiques complexes dont les règles ne sont pas encore entièrement élucidées⁵¹³), pour l'aborder, l'historien doit emprunter des connaissances et des outils à d'autres domaines spécialisés dans le décryptage du fonctionnement de la psyché humaine. Par sa dimension biologique ou physiologique, le thème de la fiabilité de la mémoire s'inscrit dans le domaine des neurosciences, étudiant les processus qui se déroulent dans le cerveau au moment de l'acquisition – encodage, du stockage et de récupération de la trace du passé. Les recherches (neuro)psychologiques ou (neuro)psychanalytiques exploitent, quant à elles, les facteurs psychologiques catalysant ou inhibant l'apprentissage, puis la relation entre la mémoire humaine et la construction du Moi individuel et collectif. L'articulation entre la mémoire individuelle et la mémoire collective ou sociale⁵¹⁴, notamment dans leur implication dans la construction des identités personnelles ou partagées, est un autre sujet majeur des recherches actuelles dans ces disciplines⁵¹⁵. Les progrès dans ces domaines sont considérables ce qui prouve l'importance de la mémoire pour la vie quotidienne. Hormis l'étude des différentes pathologies dans un but médical et avant l'émergence de l'intérêt de la communauté historique pour ce sujet, la compréhensibilité de la mémoire humaine constitue un enjeu cardinal des affaires judiciaires. Dans leur objectif premier qui est de distinguer la parole vraie du mensonge, ainsi que par les divers procédés mis en œuvre pour l'atteindre, les deux domaines se ressemblent. Or, l'enjeu n'a pas la même gravité. Si l'histoire cherche (ou devrait chercher) avant tout à comprendre, la mission de la justice est d'absoudre ou de condamner d'où la nécessité de s'assurer le plus possible de la véracité des témoignages engendrant les recherches sur le sujet. Or, suite aux grandes tragédies récentes, notamment celles liées à la Seconde Guerre mondiale, les deux domaines se recouvrent. En effet, lors du procès d'Eichmann à Jérusalem le témoignage quitte le cadre strictement juridique pour s'installer dans l'espace public, puis dans l'histoire⁵¹⁶. Pour Marc Bloch, les historiens sont en effet face aux témoins « dans la situation du juge d'instruction qui s'efforce de reconstituer un crime auquel il n'a point assisté⁵¹⁷. » Les doutes et les questions sont similaires : Peut-on se fier aux témoins pour reconstruire la réalité passée ? Pour tisser le récit historique d'un événement ? Les témoins, sont-ils vraiment capables, au sens de la matérialité du processus biologique et des processus psychologiques, de se rappeler et de transmettre précisément

⁵¹³Taconnat Laurence, « Fonctionnement et dysfonctionnement de la mémoire humaine. », *Le Journal des psychologues* 4/2012 (n° 297), p. 18-23; Barus-Michel, Jacqueline, « Du refoulement à la répression : de l'usage des traces mnésiques », *Le journal des psychologues*, 212/4, n° 297, p. 24-27.

⁵¹⁴Définition de ce terme dans : Stéphane Laurens, Toshiaki Kozakaï, « Pierre Janet et la mémoire sociale », *Connexions*, 2003/2, n° 80, p. 59-75.

⁵¹⁵A ce sujet, consulter le numéro 297 du *Journal des psychologues*, 2012/4 et le numéro 80 de *Connexions*, 2003/2.

⁵¹⁶Annette Wieviorka, *L'ère du témoin*, Paris, Hachettes littératures, 2002 ; Hannah Arendt, *Eichmann à Jérusalem : rapport sur la banalité du mal*, Paris, Gallimard, 1991 (1963).

⁵¹⁷Marc Bloch, *Apologie*, *op. cit.*, p. 68.

et fidèlement ce qu'ils ont vécu ? Leur mémoire reste-elle fidèle ou se laisse-t-elle subjuguée par les diverses influences extérieures, postérieures ? Au fond, la mémoire n'est-elle qu'un palimpseste où la couche la plus récente rend illisible la plus ancienne ? Or, dans les deux domaines, il y reste des sphères que l'on ne peut que difficilement pénétrer grâce à d'autres supports, d'autres vecteurs d'expérience que la parole (ou l'écrit) d'un témoin. Les pièces à convictions matérielles faisant souvent défaut, l'appel à témoins s'impose pour éclairer les zones d'ombre de tel ou tel cas litigieux, pour combler les lacunes dans les récits historiques factuels. Et puis, il reste la dimension éthique. Face à la souffrance vécue par des femmes et des hommes, peut-on s'interdire d'écouter leurs récits ? Est-il possible d'évincer l'expression de leurs souvenirs de la recherche de la vérité sur leur propre expérience ? Peut-on les ignorer, peut-on nier (comme le font les négationnistes) tout simplement leurs versions des faits ? Cela semble impossible, inacceptable, immoral. Aussi, dans les deux domaines, bien que mis sous une surveillance étroite (leurs dépositions étant systématiquement croisées avec d'autres éléments de l'enquête qu'elle soit judiciaire ou historique), les témoins reçoivent toujours les convocations à se présenter à la barre...

Concernant l'histoire, s'efforçant d'élucider les grands événements collectifs, la réflexion dépasse la performance des processus physiologiques et psychologiques de la mémoire individuelle mais dirige son intérêt également vers le rôle du témoin dans l'espace public. En effet, témoigner – prendre la parole ou la plume – est un acte faisant passer le souvenir individuel de la sphère intime à l'espace public. La communication est par définition un acte social. En cela, chaque attestation personnelle doit être envisagée comme le résultat des conditions sociales spécifiques⁵¹⁸. Toute une panoplie de paramètres entre alors en jeu. On interroge l'articulation entre le cas individuel précis et les différentes mémoires collectives superposées auxquelles elle peut se référer, celles des ensembles sociaux plus ou moins larges et définis institutionnalisés ou non, susceptibles d'influer sur l'individu. L'histoire, la mémoire historique, la mémoire collective, les représentations sociales d'une société donnée à un moment donné sont autant de phénomènes qui imprègnent le témoin et son récit. Il est donc indispensable d'en tenir compte. Dans cette perspective, le témoignage devient l'objet de la sociologie ou de la psychosociologie et, à un niveau plus théorique, plus conceptuel, il s'introduit dans les méditations des philosophes. Face à ces interrogations complexes, nous ne sommes pas en mesure de fournir un exposé exhaustif. Nous abordons seulement rapidement ces questions de manière à poser les balises principales de notre réflexion. Notre modeste ambition n'étant que de proposer quelques arguments pour justifier la confiance que nous accordons aux témoignages tout au long de notre travail.

Revenons à la citation introductive : « on semble *l'avoir oublié* depuis l'armistice » souligne l'auteur

⁵¹⁸Renaud Dulong, *Le témoin oculaire*, Éditions de l'EHESS, Paris, 1998.

de *Témoins*. L'oubli est l'obstacle premier à la restitution du souvenir d'un événement passé, mettant en danger la fiabilité d'un témoignage. Loin d'être une simple défaillance, c'est un phénomène normal, et qui plus est, à maints égards, salutaire⁵¹⁹.

« Le sujet est toujours en train de construire son unité et son identité. À chaque instant, il intègre de nouvelles représentations à celles de son histoire, au discours qu'il tient sur lui-même... Certaines sont rejetées, jugées non compatibles et dangereuses pour son équilibre. Est voué à rester inconscient ce qui va à l'encontre des représentations de soi voulues par le sujet et qui déferait le discours cohérent et cohésif⁵²⁰. »

Selon les neurosciences, le cerveau humain perçoit tout mais ne garde pas toutes les informations dans la mémoire consciente. L'oubli est alors l'opération nécessaire qui permet d'effectuer le tri, indispensable pour éviter la surcharge des mécanismes cognitifs. On ne stocke que ce qui est utile pour éviter l'encombrement du cerveau. Cependant ces informations (perceptions, représentations, images), classées comme « inutiles » à un moment donné, ne sont pas perdues pour autant. Suivant la perspective psychanalytique, elles sont recalées dans les zones plus profondes de « *dans la cave psychique⁵²¹* », inaccessibles de façon directe à la réflexion volontaire, d'où elles peuvent ressortir au gré des stimuli favorables⁵²². L'oubli n'est pas une simple défaillance de la mémoire, au contraire, comme souligne Paul Ricoeur, il est la condition première de son fonctionnement. Il a une signification positive, l'oubli « est la ressource immémoriale du passé offert au travail du souvenir⁵²³. »

« Le souvenir chez l'homme n'est pas le simple retour d'un événement, ni la copie d'impressions antérieures ou encore une simple répartition du passé, mais plutôt un processus de création et de construction par lequel l'homme non seulement répète son expérience antérieure mais la construit⁵²⁴. »

Or, ce tri n'est pas le résultat d'un simple hasard, il obéit à des lois pragmatiques. L'être humain garde en mémoire ce qui lui permet de lier son passé au moment présent, les informations grâce auxquelles il peut construire et garder une image cohérente de soi-même, une continuité entre son identité passée et présente⁵²⁵.

« La mémoire est une fonction fondamentale pour la formation de l'identité d'un être

⁵¹⁹Martine Lani-Bayle, « Les chemins de la mémoire... », *Le Journal des psychologues* 2012/4 (n° 297), p. 33-37, ici p. 36.

⁵²⁰Barus-Michel Jacqueline, « Du refoulement à la répression : de l'usage des traces mnésiques. », *Le Journal des psychologues* 4/2012 (n° 297), p. 24-27.

⁵²¹Barus-Michel Jacqueline, « Du refoulement à la répression », *op. cit.*, §1.

⁵²²Barus-Michel Jacqueline, « Du refoulement à la répression », *op. cit.*, §9.

⁵²³Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire et l'oubli*, chapitre. *L'oubli et l'effacement des traces*.

⁵²⁴Jean Piwnica, *op. cit.*, p. 18, la même conclusion peut être retrouvée dans: Boris Cyrulnik, *Sauve-toi, op. cit.*, p. 46.

⁵²⁵Boris Cyrulnik, *Sauve-toi, op. cit.*, p. 38.

*humain. Celui-ci est en effet le produit d'une histoire singulière et collective dont la mémoration constitue une part importante de sa personnalité*⁵²⁶. »

Ainsi, comme s'accordent les spécialistes des différents domaines, le souvenir n'est jamais un reflet fidèle du passé. Sans cesse réactualisé, il est lié au présent. Loin d'être une donnée figée, le souvenir est le résultat d'un processus incessant de création et de re-création⁵²⁷. En se souvenant, l'humain cherche consciemment ou inconsciemment à donner un sens à son vécu présent, en le liant à son passé, et à son histoire, en la ramenant au présent. La mémoire humaine constitue alors le fondement de ses constructions identitaires, d'abord au niveau individuel, puis, en transposant le modèle individuel sur des ensembles sociaux : au niveau collectif. Ces phénomènes psychologiques impactent directement la mise en récit de la mémoire, autrement dit la création des témoignages. C'est là, qu'ils deviennent significatifs pour l'historien.

*« Les témoignages, il est vrai, sont en opposition les uns avec les autres sur de nombreux points, les témoins racontant la plupart du temps autre chose que la vérité. Mais en cela aussi ils étaient 'trop humains' »*⁵²⁸ ? »

C'est ce qu'estime Jean Piwnica dans son dernier livre réagissant au courant négationniste français. Certes, les témoignages ne sont pas à l'abri d'erreurs possibles. Or, vu qu'ils sont intrinsèquement liés au bon fonctionnement de la mémoire humaine, il n'est pas possible de leur échapper sans rejeter la parole des hommes et des femmes sur leur passé dans son intégralité, ce qu'il n'est, comme le soutient Piwnica contre les négationnistes, moralement inacceptable.

*« Existe-t-il une méthode scientifique ou positiviste permettant de délimiter des frontières absolues, c'est-à-dire une représentation qui autorise à montrer là où s'achèvent les faits indiscutables et là où commencent des falsifications politiques »*⁵²⁹ ? »

Piwnica, poursuit ainsi son raisonnement. En effet, dans l'incapacité de tenir la parole des témoins pour une parole entièrement véridique, l'historien, au lieu de la bannir complètement, est amené à réfléchir sur les différents types possibles de modifications qu'un récit a pu subir dans sa genèse et s'ingénie à proposer des outils pour les identifier et estimer leur impact. Dans ce sens, il nous semble possible de distinguer trois niveaux d'interférences potentielles. Il y a d'abord les *interférences internes inconscientes*. Elles résultent de la perméabilité de la mémoire aux éléments du présent. Leur présence est, comme le démontrent les disciplines compétentes, « naturelle », inévitable pratiquement

⁵²⁶Jean Piwnica, *op. cit.*, p. 19.

⁵²⁷Barus-Michel, Jacqueline, « Du refoulement à la répression : de l'usage des traces mnésiques », *Le journal des psychologues*, 212/4, n° 297, p. 24-27.

⁵²⁸Jean Piwnica, *op. cit.*, p. 182-183.

⁵²⁹Jean Piwnica, *op. cit.*, p. 182-183.

dans l'ensemble de récits. Pour l'historien, c'est ce niveau qui est le plus difficile à dévoiler, à analyser et à évaluer. Dans certains récits apparaissent ensuite des *interférences internes conscientes*. Ce sont des modulations intentionnelles, effectuées dans la poursuite d'un objectif précis. Elles relèvent donc des stratégies personnelles, individuelles ou collectives, des auteurs, visant à réajuster le passé pour se mesurer aux défis du présent de la transmission. C'est souvent le cas des témoignages de type « apologétique » par le biais desquels les témoins cherchent à trouver dans le contexte du présent une valeur positive aux actes passés. Dans la trame des faits vécus, s'insèrent et s'emmêlent des images ou des considérations dépourvues d'ancrage dans la réalité passée⁵³⁰. Parfois, il peut s'agir d'un témoignage intégralement faux, inventé par l'auteur dans un but précis.

Enfin, il existe les *interférences externes*. Par ce terme nous entendons toutes les interventions dans le récit effectuées par une autre personne que l'auteur, souvent, mais pas obligatoirement, à son insu. Typiquement, il peut s'agir des corrections éditoriales, de modifications apportées aux textes publiés *post mortem* par une tierce personne ou, dans le cas des affaires militaires, de la censure administrative. Distinctes par leurs nature et origine, ces interférences sont le plus souvent imbriquées au sein d'un même récit. C'est à l'historien donc de les dépister et démêler. Mais est-ce vraiment possible ? Comment s'y prendre ?

Commençons par le dernier type d'interférences énumérées. Les interférences externes sont aux yeux de l'historien, nous semble-t-il, les plus faciles à repérer, car elles peuvent laisser une trace matérielle, bien détectable. Les bureaux de censure entretiennent en effet ses propres archives. Parfois, les documents paraissent avec les pages blanches, noircies ou déchirées. Bien que cela ne nous renseigne pas sur le contenu artificiellement effacé, cela confirme au moins, qu'une modification a été faite. La situation est plus délicate concernant les interventions éditoriales. Un exemple emblématique d'une telle modification extérieure repose dans les archives militaires de Prague⁵³¹. C'est un dossier relatif à la publication d'un recueil de 52 témoignages des anciens légionnaires du 2nd régiment des légionnaires tchécoslovaques en Russie, publié en 1936 à l'occasion du vingtième anniversaire de sa fondation⁵³². Le carton contient des documents divers permettant de suivre le procès éditorial intégral : le lancement de l'appel aux témoins paru dans les journaux et magazines ou adressé par lettre-type personnellement aux gradés de l'unité, l'élaboration de la ligne éditoriale grâce aux lettres échangées par les différents membres de la rédaction et entre la rédaction et les auteurs, et enfin 35 articles reçus (dont 14 ne furent pas publiés) portant, et c'est le fait le plus intéressant, les traces de correction éditoriale. Nous pouvons donc apercevoir « en direct » les modifications effectuées dans

⁵³⁰Jan Galandauer, « Včera a dnes », *op. cit.*, p. 61-82.

⁵³¹VHA, fonds SbHP, carton 37, l'ensemble de matériaux préparatifs pour l'édition du recueil des témoignages du 2nd régiment des légions tchécoslovaques.

⁵³²Vladimir Roubal, *Druhý pluk vzpomíná...sborník vzpomínek starých vojáků pěšího pluku 2 „Jiřího z Poděbrad“*, Praha, Otakar Vaněk, 1936.

les textes originaux et les confronter à la version publiée.

Dans sa lettre du 22 janvier 1936 à Vladimír Roubal, rédacteur en chef, le commandant Antonín Straka, responsable de la réalisation de l'ouvrage, explicite la mission de la publication :

« Toi, Tu⁵³³ as bien compris dans quel but nous voulons publier ce recueil mémoriel. Nous poursuivons un but éducatif – c'est notre motivation principale – alors que nos partenaires seulement un but historique. D'où vient notre différent. [...] Nous sommes responsables devant nos supérieurs mais aussi devant notre propre conscience alors que pour l'autre camp, il ne s'agit que d'opinions personnelles, peut-être même intéressées. Je Te prie de ne pas rendre cette lettre personnelle publique au sein du cercle de Prague. Je me sentais obligé de Te tenir informé car concernant ces affaires-là, Tu es le plus proche de notre position⁵³⁴. »

Observant les modifications apportées par les rédacteurs aux textes reçus, nous pouvons constater que cet objectif fut effectivement gardé à l'esprit. Ainsi, par exemple, l'article de Václav Kuklík, instituteur de Polná, parvenu au grade de sous-lieutenant dans les légions, porte en rouge la note suivante : « Enlever un peu de cette 'peur', insérer un peu plus d'héroïsme et de foi en la réussite. » Le corps du texte a été ensuite corrigé dans cet esprit. La version originale, plutôt sobre et laissant apparaître des ressentis négatifs et complexes, fort probablement plus proches du vécu réel, fut épurée d'éléments gênants, ici en gras :

*« **Par malheur**, j'ai lu l'autre soir le livre sur les maréchaux rouges. J'ai imaginé de façon très réaliste notre situation d'alors. Croyez-vous que j'en avais des frissons ? **Les pensées les plus sombres m'ont submergé et je n'ai pas pu dormir de la nuit. Qu'est-ce qui nous a sauvés alors d'une fin horrible ? Un instinct inconscient. Notre fraternité ou le manque de confiance des rouges en soi ? Sûrement tout cela**⁵³⁵. »*

La version finalement publiée a sensiblement changé de ton :

« Par hasard, j'ai lu l'autre soir le livre sur les maréchaux rouges. J'ai imaginé de façon très réaliste notre situation d'alors. Croyez-vous que j'en avais des frissons ? Je n'ai pas dormi de la nuit. Jusqu'au petit matin m'apparaissaient mes chers frères⁵³⁶. Qu'est-ce qui nous sauvés alors ? Notre fraternité et la force de notre

⁵³³En tchèque, la majuscule s'emploie pour s'adresser à son correspondant, le tutoiement est particulier aux légionnaires, transcendant toute la hiérarchie militaire et sociale.

⁵³⁴VHA, fonds SbHP, carton 37, l'ensemble de matériaux préparatifs pour l'édition du recueil des témoignages du 2nd régiment des légions tchécoslovaques.

⁵³⁵VHA, fonds SbHP, carton 37, l'ensemble de matériaux préparatifs pour l'édition du recueil des témoignages du 2nd régiment des légions tchécoslovaques.

⁵³⁶L'expression usuelle des légionnaires pour s'appeler entre eux, sans distinction de grade.

résistance, qui ont ébranlé la confiance des rouges en soi. Ils devaient penser que nous étions très nombreux pour garder le chemin de fer entre Oufa et Zlatooust, et ici seulement quelques centaines de Tchécoslovaques ont osé résister aux milliers, avec leurs batteries⁵³⁷ ! »

D'autres articles portent des modifications semblables, effaçant systématiquement toute trace de manque d'enthousiasme face au devoir militaire, les allusions à la peur et au désespoir, une mention de suicide⁵³⁸. Ces nombreuses interférences sont donc bien externes, apportées aux textes originaux par des tiers. Cela s'est-il fait avec l'accord ou à l'insu des auteurs ? La correspondance sauvegardée dans ce même carton nous renseigne sur l'attitude des témoins. Dans les notices accompagnant les témoignages envoyées, Jan Antoš, boucher/menuisier d'Osová Bítýška, soldat dans les légions, et František Zaoral, cultivateur de Němčice, artilleur, expliquent :

« S'il Te convient [l'article], mets le dedans, ou change-le comme Tu le sens. Ferme les yeux sur mes fautes d'orthographe. Je suis menuisier et quand il s'agit d'écrire ma main est gauche⁵³⁹. »

« Je ne sais pas si ce que je raconte va Te plaire, Tu sais, je suis cultivateur sans aucune éducation et pour quelque chose comme l'écriture des mémoires, je ne sais point manier la plume. Je suis habitué à la charrue, la faux, la bêche etc.⁵⁴⁰ »

D'autres auteurs s'expriment dans le même sens⁵⁴¹. Sans faire une montée excessive en généralités, nous pouvons supposer que telle pouvait être l'attitude d'une grande partie des témoins à faible capital culturel envers les sollicitations du monde éditorial qu'ils rencontrent pour la première fois dans leurs vies. Bien sûr, il est impossible d'obtenir les mêmes documents pour tous les témoignages publiés que nous souhaitons exploiter. Hélas, obtenir ce type de documents est en effet un coup de chance plutôt rare⁵⁴². D'autres ont dû cependant subir le même sort. Le raisonnement par analogie, permet de supposer que des corrections de ce genre ont été effectuées par le même éditeur dans d'autres récits, ou par d'autres éditeurs dont le profil et les stratégies sont similaires, dans d'autres ouvrages du même acabit dont la fonction sociale est comparable, comme c'est le cas pour une grande partie des

⁵³⁷VHA, fonds SbHP, carton 37, l'ensemble de matériaux préparatifs pour l'édition du recueil des témoignages du 2nd régiment des légions tchécoslovaques.

⁵³⁸Dans l'ordre, articles d'Otakar Hruška, boucher, Václav Klinger-Horecký, cheminot, Václav Antoš, non spécifié.

⁵³⁹VHA, fonds SbHP, carton 37, l'ensemble de matériaux préparatifs pour l'édition du recueil des témoignages du 2nd régiment des légions tchécoslovaques.

⁵⁴⁰VHA, fonds SbHP, carton 37, l'ensemble de matériaux préparatifs pour l'édition du recueil des témoignages du 2nd régiment des légions tchécoslovaques.

⁵⁴¹Lettres d'Antonín Salajka, ouvrier, et Ondřej Čeněk, sans revenu fixe.

⁵⁴²Le témoignages des frères Kirchner est un de ses témoignages rares dont on peut retrouver le texte originel, envoyé par les témoins aux éditeurs, dans les archives : VHU, fonds SbHP, carton n° 48 relatif aux légions en France, document : Jan Kirchner, *Vzpomínky*, manuscrit, version publiée : Jan Kirchner, *Bratři Kirchnerové: vzpomínky a zápisky z roty "Nazdar" ve Francii r. 1914-18*, Brno, Moravský Legionář, 1931 ?

publications des témoignages légionnaires. En ayant connaissance de ce cas précis, il est donc possible de cibler les passages semblables dans d'autres témoignages et d'estimer, en analysant l'éditeur et le contexte de la publication, si le texte en question a pu subir un traitement analogue.

Passons aux interférences internes, c'est à dire celles qui parsèment le texte original, émanant donc du sujet lui-même. Elles peuvent être conscientes ou inconscientes. Il s'avère parfois (souvent) difficile de dissocier les deux. Elles peuvent être repérées facilement à condition de disposer de plusieurs versions successives du même récit : des notes prises au moment ou de la correspondance de la période, d'une première retranscription en récit continu et d'une version retravaillée longtemps après l'événement narré par exemple. Comme dans le cas des corrections éditoriales, bien que des exemples existent, c'est une aubaine plutôt rare.

« L'histoire, telle qu'elle est gardée dans la mémoire collective, ressemble peu à ce que les gens ont vraiment vécu. A leur insu, ils finissent toujours à conformer leur souvenir du passé à ce qu'on en dit dans le présent⁵⁴³. »

L'observation de Milan Kundera est solidement étayée par les études de la mémoire : le souvenir est sans cesse retravaillé en fonction des intérêts du présent. Dans les années 1990, le « *linguistic turn* » a attiré l'attention sur le fait que tous les récits du passé étaient déterminés par la langue, le temps et l'espace dont ils sont issus⁵⁴⁴. Autrement dit, les souvenirs assimilent des éléments des différents discours qui les entourent : mémoriels, savants, politiques, médiatiques, formant le discours traverse d'une époque. L'interprétation du passé est sans cesse réactualisée en fonction de la somme des connaissances que la personne qui se souvient possède au moment précis où elle se remémore le passé⁵⁴⁵. Le contexte de la production d'un témoignage devient alors un élément cardinal de l'analyse. Le souvenir tente à s'ajuster aux changements généraux. Dans le cas de la mémoire légionnaire tchécoslovaque, l'avènement d'un régime totalitaire imposant une nouvelle idéologie et une nouvelle échelle de valorisation du passé, a pu altérer le récit de certains témoins. Un glissement dans l'ambiance sociale générale orientant les discours dominants vers d'autres valeurs, d'autres priorités et d'autres enjeux en a pu faire autant chez les témoins français.

Concernant le contexte général de la production, les attentes du public face au témoin, formées elles-mêmes par les différents discours dominants disponibles et parfois s'affrontant à un moment donné dans une société donnée, constituent un élément majeur à prendre en compte. En effet, au quotidien, suivant le sens commun, la véracité d'un témoignage est estimée en fonction de sa similarité avec le

⁵⁴³Milan Kundera cité dans Jean Piwnica, *op. cit.*, 103 pages.

⁵⁴⁴Jay M. Winter, *Remembering War. The Great War Between Memory and History in the Twentieth Century*, New Haven & London, Yale University Press, 2006, p. 48.

⁵⁴⁵Annette Wieviorka, *L'ère du témoin*, Paris, Hachettes littératures, 2002, p. 13.

vécu ordinaire du public. Plus un récit semble « naturel », c'est-à-dire ne contredisant en rien d'important l'ordre habituel des choses, plus il est facile pour le public d'y croire. Personne en France ne s'étonnera lorsque quelqu'un rate son rendez-vous s'il explique que son train a eu du retard ou qu'il a eu une grève de la compagnie ferroviaire. Les deux expériences sont assez fréquentes pour le locuteur l'ait déjà faite lui-même ou pour qu'il, du moins, la prennent pour chose tout à fait plausible. Plus facilement le public parvient à s'identifier avec l'expérience faisant l'objet du témoignage, plus facilement il parvient à l'accepter⁵⁴⁶. Au contraire, un témoignage inhabituel, extravagant, défiant les représentations collectives, risque de déranger, d'être mis en question ou, au pire, de ne pas être cru du tout. Essayer seulement d'excuser un retard en France en racontant qu'un troupeau de girafes a barré votre route où qu'un agent secret a confisqué votre véhicule pour une mission spéciale. Le public restera pour le moins dubitatif... Dans un registre beaucoup moins hilarant, c'est pourtant le cas des témoignages des expériences extrêmes comme les guerres ou génocides. Par rapport à la société, seule une poignée de personne a vécu et survécu à l'expérience et peut en témoigner. Contrastant fortement avec les récits habituels et les représentations que le public a pu se faire sans connaître la réalité des conditions affrontées, ces récits seront difficilement transmissibles. Dans ces cas extrêmes, c'est le langage même, conçu pour décrire la vie courante, qui devient un médium de transmission défaillant. Dans cette perspective, la tendance au conformisme n'est pas une attitude rare. L'auteur tente parfois de rapprocher notamment au fil du temps, l'expérience, qu'il a réellement vécue à d'autres récits circulant dans l'espace public. Sans négliger l'aspect stratégique des témoignages de certains légionnaires exacerbant, à posteriori, leurs convictions patriotiques et l'ambiance générale des légions, il peut s'agir, pour d'autres, d'une simple tendance consciente ou inconsciente au conformisme. Sans disposer des traces matérielles, peut-on déceler ce type d'interférences ?

Un cas exemplaire a été étudié et présenté par Jan Galandauer. Dans son compte-rendu critique du récit de vie de Karel Svoboda, ancien légionnaire en Russie, puis fervent militant du Parti communiste tchécoslovaque, Jan Galandauer montre comment la perception de sa propre expérience et de son rôle dans les événements passés a changé suite à l'appropriation par l'auteur du nouveau contexte politique et son adhésion au système explicatif de l'histoire intégré dans l'idéologie importée par l'Union soviétique. Selon Galandauer, c'est un exemple typique montrant « à quel point l'interprétation idéologique (dans ce cas de sa propre vie) dépend de l'échelle de valeur qu'assume l'auteur au moment où il confie son souvenir au papier et transforme son propre passé en affaire publique⁵⁴⁷. » Dans ce récit, deux niveaux, assez distincts peuvent être décelés : le premier correspond à la description des scènes du passé, dans lesquelles l'expérience légionnaire de l'auteur est abordée plutôt sous un aspect

⁵⁴⁶ Renaud Dulong, *Le témoin oculaire. Les conditions sociales de l'attestation personnelle*, Éditions de l'EHESS, Paris, 1998.

⁵⁴⁷ Jan Galandauer, « Včera a dnes », *op. cit.*, p. 63.

positif ; le second, au contraire forment des appréciations relevant du moment de l'écriture. En accord avec l'interprétation communiste, elles traduisent un regard fortement négatif sur la même expérience⁵⁴⁸. Les deux niveaux diffèrent suffisamment dans le ton mais aussi au niveau de style pour qu'ils puissent être distingués sans grande difficulté tout au long du récit. Comme observe Galandauer lui-même⁵⁴⁹, il est impossible de savoir avec certitude dans quelle mesure l'interprétation réactualisée du récit relève d'une stratégie consciente ou intéressée. En effet, l'auteur a pu viser seulement à contrecarrer la censure idéologique menaçant d'interdire ce type de textes afin de pouvoir rendre public son souvenir. Il a pu aussi rechercher un but plus profond : en profitant de son expérience « gênante » pour un membre du Parti pour proposer le modèle parfait d'un « fautif repentant » il a pu essayer de se faire valoriser par le nouveau régime. *In fine*, rien ne permet d'exclure la possibilité qu'il ait été entièrement séduit et acquis par la nouvelle idéologie et que son changement de position ne soit tout à fait sincère... Ou les trois en même temps. En effet, ici ce n'est pas la question majeure. Ce qui importe c'est le fait qu'au sein du même récit deux, voire plusieurs, strates narratives puissent cohabiter et que, muni d'une bonne connaissance de la biographie de l'auteur et du contexte de la production, l'historien puisse les dissocier. Un tel témoignage n'a donc pas à être rejeté dans son intégralité, mais déconstruit en segments plus ou moins proches de la réalité. Comme souligne Galandauer : c'est l'appréciation et l'interprétation de l'expérience qui change, sa facticité reste la même⁵⁵⁰.

Le cas de Svoboda et certains témoignages ouvertement « apologétiques » c'est-à-dire dont l'auteur s'ingénie à mettre en valeur sa personne ou la cause qu'il soutenait (et soutient toujours au moment de la rédaction) sont donc relativement faciles à analyser. Dans d'autres, les interférences sont parfaitement inconscientes et beaucoup plus subtiles.

Dans cette perspective, deux aspects nous semblent particulièrement importants. En effet, la relation qu'entretient le témoin avec son témoignage n'est pas anodine ; le laps de temps écoulé entre le déroulement de l'expérience et sa mise en récit ne l'est pas moins.

Le premier aspect est donc lié à la biographie et à la personnalité de l'auteur. Il relève de la vision que le témoin a lui-même de son rôle. Selon Charlotte Lacoste, un témoin (digne de ce nom) poursuit en effet un véritable projet éthique de témoigner⁵⁵¹. Comme au barreau d'un tribunal, il s'efforce de « dire la vérité et rien que la vérité⁵⁵² ». Dans les cas d'expérience extrêmes, le témoin rescapé laisse de côté d'autres préoccupations personnelles, son but étant de témoigner de ce qu'il a vu, de ce qu'il a vécu, de

⁵⁴⁸Jan Galandauer, « Včera a dnes », *op. cit.*, p. 61-82.

⁵⁴⁹Jan Galandauer, « Včera a dnes », *op. cit.*, p. 61-82.

⁵⁵⁰Jan Galandauer, « Včera a dnes », *op. cit.*, p. 61-82.

⁵⁵¹Charlotte Lacoste, *op. cit.*

⁵⁵²Charlotte Lacoste, *op. cit.*

ce qui est inscrit de façon indélébile dans sa chair et dans sa mémoire. Pour certains, témoigner devint le sens premier de leurs vies de survivants. Selon Charlotte Lacoste, le témoignage constitue un genre littéraire à part entière, doté d'un ensemble des caractéristiques qui permettent de le distinguer d'autres textes littéraires. L'impératif éthique de transmettre la vérité sur l'inimaginable en est le point cardinal. D'autres caractéristiques, résumés sous le terme de « contrat testimonial⁵⁵³ » sont liées à la construction et au style du récit. Ces éléments ont pu être repérés et analysés uniquement par le biais de confrontation d'une multitude de récits entre eux. D'où l'importance de traiter les témoignages en corpus. C'était la méthode introduite par Norton Cru pour les récits de la Première Guerre mondiale. C'est aussi le procédé mis en œuvre par Charlotte Lacoste, qui, afin de prouver que le témoignage est un véritable genre dépassant une séquence historique donnée, trouve des similitudes entre les témoignages de la Grande Guerre, des rescapés des camps nazis et de la guerre d'Algérie. Suivant sa logique, un récit d'une expérience extrême (celui de la victime, pas celui du bourreau toutefois), indépendamment de la période d'où il vient, à condition de se conformer aux exigences du genre, peut être considéré comme un témoignage authentique et donc être cru (ceci n'exclut pas bien sûr qu'il puisse contenir des passages non-conformes). Élaborée dans un cadre de la théorie littéraire, cette approche, nous semble-t-il, a tout pour intéresser l'historien. Dans le cas précis des témoignages tchécoslovaques, malgré le fort impact de la « légende légionnaire⁵⁵⁴ », les éléments relevés par Lacoste sont présents. La volonté de « dire la vérité » est souvent confirmée explicitement, comme dans les témoignages français, dans les préfaces.

Le second aspect, la relation au temps, joue un rôle tout aussi important. Comme nous l'avons montré précédemment, le contexte de la production tend à intoxiquer le souvenir. En règle générale, plus le nouveau contexte s'écarte de celui qui a engendré l'expérience, plus l'expérience risque d'être réinterprétée et réévaluée. Pour un historien, rien de plus « naturel » donc que se focaliser exclusivement sur les témoignages considérés comme documents authentiques, c'est-à-dire, sur les textes rédigés au moment de l'expérience. Cette approche a sans doute ses mérites. Or, il convient de garder à l'esprit qu'en réalité, aucun récit n'est vraiment authentique, puisque la transcription n'intervient jamais de façon simultanée au moment même de l'expérience⁵⁵⁵. On ne témoigne jamais au présent, car le présent est par définition, comme le rappelle Marc Bloch : « Dans l'infini de la durée, un point minuscule et qui sans cesse se dérobe ; un instant qui meurt aussitôt né. A peine ai-je parlé, à peine ai-je agi que mes propos ou mes actes sombrent au royaume de la mémoire⁵⁵⁶. » La transformation du vécu en récit, le plus rapprochée possible qu'elle soit, implique systématiquement une organisation et une évaluation en vue de la recherche d'un sens. En verbalisant, nous ramenons le

⁵⁵³Charlotte Lacoste, *op. cit.*

⁵⁵⁴Jan Galandauer, « O struktuře », *op. cit.*, p. 132-136.

⁵⁵⁵Boris Cyrulnik, *Sauve-toi*, *op. cit.*, p. 41.

⁵⁵⁶Marc Bloch, *Apologie*, *op. cit.*, p. 58.

chaos de l'action à un enchaînement scellé par des liens de causalité logique, effectuant au passage un tri, des modifications, des ellipses. Lorsque ce processus échoue, lorsque l'expérience passée ne donne plus aucun sens au présent, quand les contextes sont trop éloignés l'un de l'autre, l'expérience ne traverse pas le seuil de la parole. Tel un souvenir traumatique, elle reste inscrite dans la mémoire non déclarative. Procédé commun et inévitable, sa description ne vise pas à rejeter tout témoignage comme source, au contraire, elle invite, à condition d'être conscient des risques, d'inclure aussi les témoignages postérieurs au moment de l'expérience. Les témoignages tardifs, peuvent garder un haut niveau de fiabilité.

Selon les disciplines étudiant le fonctionnement de la mémoire humaine, certains paramètres sont susceptibles d'influer sur la qualité du souvenir. Une partie entre en jeu au moment de l'encodage, c'est à dire, de l'enregistrement du vécu dans la mémoire, d'autres conditionnent le stockage, d'autres encore déterminent le succès de la remémoration. La connaissance de ces facteurs, nombreux et variés, élaborés surtout pour assurer la fiabilité d'un témoignage dans le cadre juridique, peut en effet aider l'historien dans sa quête de la vérité sur le passé. Parmi eux, l'émotion, qu'elle soit positive ou négative, occupe une place majeure. Dans la plupart des cas, le degré d'intensité d'émotion vécue au moment de l'encodage impacte directement la qualité et la pérennité du souvenir. On se rappelle donc plus facilement et plus longtemps d'une situation qui nous a profondément marquée⁵⁵⁷, ce qui est, en principe, le cas des expériences de la souffrance et de la violence extrêmes. Le baptême du feu ou les humiliations subies sous la torture ne sont pas de faits que le témoin oublie rapidement... Parfois, dans certains cas, une charge émotionnelle trop grande, insoutenable, peut aussi bloquer le souvenir ou certaines parties. Mais ce cas, important pour la prise en charge clinique de la personne traumatisée, est-il forcément si gênant pour l'historien qu'il soit obligé de bannir de son arsenal de sources le témoignage en tant que tel? Comme souligne Charlotte Lacoste, témoigner ne signifie pas forcément « tout dire⁵⁵⁸. »

Les interférences internes, notamment les interférences inconscientes, sont particulièrement compliquées à distinguer avec certitude. L'historien dispose toutefois d'un attirail d'outils qui peuvent s'avérer plutôt efficaces. Au niveau textuel, il est possible de chercher et d'analyser les contradictions, les dissonances au sein du récit ; il peut repérer des indices tels que changement du temps narratif, oscillation du narrateur entre les pronoms personnels « je », « nous » ou « on », « ils » et formulations impersonnelles (possibles en tchèque) traduisant souvent le degrés d'application et d'identification de l'auteur aux faits racontés. Au niveau contextuel, advient d'abord la confrontation à d'autres récits du même genre. L'absence, la présence ou la répétition de certains éléments discursifs, d'images et de

⁵⁵⁷Boris Cyrulnik, *Sauve-toi*, *op. cit.*, p. 16.

⁵⁵⁸Charlotte Lacoste, *op. cit.*

représentation voire de registres ou de figures de style peuvent indiquer une position spécifique de l'auteur et permettre de séparer les passages ou les récits potentiellement véridiques de la fiction⁵⁵⁹. Ensuite, le croisement avec le contexte discursif du moment de la production, des récits susceptibles de faire autorité comme des grandes œuvres littéraires, textes journalistiques, discours politiques, narrations historiques ou autres discours savants permet de révéler des similitudes voire des copies, ou, au contraire, les divergences et des oppositions. En définitive, le témoignage exige un effort de vérification rigoureux et soutenu. Mais après tout, n'est-ce pas, en histoire, le sort de tous les types de documents⁵⁶⁰ ? En réalité aucun document n'est une image parfaitement fidèle de la réalité passée. Même les documents de nature administrative ou juridique, dont la validité est parfois trop automatiquement affirmée « fourmillent d'inexactitudes volontaire⁵⁶¹. » Idem pour les données statistiques. Certes, les chiffres ne mentent pas (à moins d'être sciemment truquées par les dirigeants politiques prévenant comme ça a pu être le cas, par exemple, pour les données sur l'économie soviétique ou, actuellement, sur la croissance miraculeuse de la Chine...). Mais toute la toile de discours interprétatifs dans laquelle ils sont happés peut s'employer à les retourner ou à les diluer afin de leur faire dire le message souhaité, erronée ou confuse. Inutile d'aller chercher trop loin, aujourd'hui nombreux sont ceux qui attirent l'attention aux méfaits de l'obsession actuelle du chiffre et de la statistique dans le traitement des grandes questions sociétales... Idem pour d'autres documents. Même la photographie ou le film communiquent seulement une partie de la réalité, déterminée par le prisme choisi au moment de la prise, en fonction des objectifs de l'auteur. Comme tout autre document, l'image statique comme l'image mouvante peuvent subir des interventions simples, recadrages ou coupures, qui modifient tout leur sens⁵⁶². La certitude absolue est inatteignable. A notre sens, le discours historique reste une proposition, pas un discours de vérité. C'est aussi le devoir de l'historien d'en tenir compte, de l'avouer et de l'assumer⁵⁶³. Nous nous efforçons de nous tenir à cette règle tout au long de ce mémoire et prions le lecteur d'en faire autant.

A ce stade, il convient de faire une petite observation sur la vie de tous les jours. Au quotidien, chacun subit un afflux incessant de témoignages de tout genre. La tendance générale est de faire confiance, sauf preuve contraire⁵⁶⁴. Dans la pratique quotidienne, nous nous fondons sur la conviction, acquise par expérience, qu'il est en effet plus simple de raconter la vérité que de mentir⁵⁶⁵. Fabuler ou tromper, est une opération complexe, nécessitant une bonne dose d'imagination, d'intelligence. Ne pouvant pas

⁵⁵⁹La méthode forgée par Norton Cru réinvestie par Charlotte Lacoste. Charlotte Lacoste, *op. cit.*

⁵⁶⁰Marc Bloch, *Apologie, op. cit.*, p. 108.

⁵⁶¹Marc Bloch, *Apologie, op. cit.*, p. 96.

⁵⁶²Frédéric Rousseau, *L'Enfant juif de Varsovie*, Paris, Éditions du Seuil, 2009.

⁵⁶³Marc Bloch, *Apologie, op. cit.*, p. 45 et 52, savoir dire : « Je ne sais pas, je ne peux pas savoir. », p. 74

⁵⁶⁴Renaud Dulong, *Le témoin oculaire. Les conditions sociales de l'attestation personnelle*, Éditions de l'EHESS, Paris, 1998.

⁵⁶⁵Renaud Dulong, *op. cit.*

s'appuyer sur les faits réels, cela exige de construire toute une réalité alternative dont tous les détails seraient assez plausibles pour ne pas trahir l'image globale et de s'y tenir ensuite de façon implacable. L'expérience ordinaire confirme que c'est un exercice quasi impossible. La plupart de temps, le menteur finit par se trahir... Du moins, il laisse les indices permettant de douter de l'intégrité de son propos. Le travail d'historien consiste justement à dénicher pour analyser ces indices afin d'apporter une preuve tangible (comme dans le cas du témoignage de Karel Svoboda) de la modulation de la vérité. Dans le cas contraire, pourquoi ne pas le croire ? Le bénéfice ne dépasse pas les risques ? Comme propose Marc Bloch, sans devenir complètement crédule, l'historien « sait que ses témoins peuvent se tromper ou mentir. Mais, avant tout, il se préoccupe à les faire parler, pour les comprendre⁵⁶⁶. »

Qui plus est, les historiens eux-mêmes sont en proie aux mêmes mécanismes. *Primo*, eux aussi subissent les aléas du contexte : « En vérité, qui, une fois devant sa table de travail, n'a pas la force de soustraire son cerveau au virus du moment sera fort capable d'un laisser filtrer les toxines jusque dans un commentaire de l'Iliade ou de Râmâyana⁵⁶⁷. » souligne Marc Bloch. Citer l'article de la construction scientifique par rapport aux différences entre les sexes (les pré-historiens du XIX^e siècle ont transposé sur la femme du passé les stéréotypes de la femme de leur présent, alors que c'est complètement faux⁵⁶⁸). *Secondo*, Malgré la « bonne volonté » et « les bonnes intentions » du témoin, son récit semble ne pouvoir entièrement échapper au danger de modulations. Il est, disons le plus prosaïquement, subjectif. Le discours historique, aussi savant soit-il, du fait d'émaner obligatoirement d'un sujet, est par sa nature toujours, lui aussi, subjectif. C'est le projet initial qui sépare le témoin et l'historien (parfois les deux identités peuvent se rencontrer dans la même personne), liée à la recherche volontaire de l'objectivité. L'historien tend à minimiser sa subjectivité à l'aide d'outils élaborés par la discipline et reconnus par ses pairs ; le témoin, quant à lui, tire de sa subjectivité (du fait qu'il est à la fois le sujet qui raconte et le sujet qui a vécu) la légitimité spécifique de sa prise de parole. Enfin, le témoin, pouvant parler avec certitude seulement de ce qu'il a vu et vécu, possède seulement une parcelle de l'expérience collective. C'est le principe du fameux paradoxe de Stendhal⁵⁶⁹. L'historien, grâce à l'accumulation et au croisement de sources, prétend restituer un tableau global. Or, comme rappelle Jean Piwnica, cet effort a lui aussi, ses limites :

« L'objet historique donne l'illusion d'une reconstitution intégrale inspirée par les documents qui nous fournissent les réponses et nous dictent aussi les questions. Par

⁵⁶⁶Marc Bloch, *Apologie*, op. cit., p. 94.

⁵⁶⁷Marc Bloch, *Apologie*, op. cit., p. 59.

⁵⁶⁸Gabrielle Poeschl, « Inégalités sexuelles dans la mémoire collective et représentations des différences entre les sexes », *Connexions* 2003/2 (no80), p. 105-124, ici en particulier p. 107, 110.

⁵⁶⁹Ce phénomène est connu sous le nom de « Paradoxe de Stendhal » : « le témoin parle peut parler pour lui-même mais ne peut pas parler pour toutes les trois armées engagées dans la bataille »; Jean Norton Cru *Témoins*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2006 (1929), p. 16.

*la, ils nous laissent ignorer beaucoup de choses et ignorer que nous les ignorons*⁵⁷⁰. »

Les témoignages sont donc des sources aussi délicates qu'incontournables. Le défi majeur est donc de savoir poser de bonnes questions⁵⁷¹. Comme le montre le cas de Karel Svoboda, mais nous en trouvons des traces aussi dans d'autres témoignages, les faits tels que les actions, les comportements, les descriptions de ce que l'on va appeler les scènes sociales, risquent en principe moins de modifications que les sentiments, opinions et convictions personnelles⁵⁷². Les récits possèdent en principe deux dimensions : la description des faits vécus ou observés puis les jugements et les interprétations.

« Je ne connais l'état d'âme de mes hommes de la rue qu'à travers le tableau qu'ils acceptent eux-mêmes de m'en fournir⁵⁷³. »

C'est par le jugement qu'il porte sur les faits et sur sa propre contribution à ces faits que le témoin, mobilisant différents cadres de référence auxquels il a accès à un moment donné, construit son identité, sa représentation de soi, qui doit être cohérente et acceptable pour lui-même et pour son entourage. L'homme tend toujours à se présenter avantageusement, mais l'échelle de valeurs à laquelle il se réfère dépend de son environnement et peut évoluer dans le temps (Zimbardo, Welzer). Marc Bloch invite à différencier les témoignages volontaires des témoignages involontaires. Dans le cas d'un récit, qui est par définition un témoignage volontaire (il dépend alors de son destinataire) on peut déceler les deux dimensions à la fois. Dans cette configuration, les réflexions, les pensées, les opinions, les convictions directement exprimées se rangent du côté volontaire, au contraire, ce sont les mécanismes et les dynamiques sociaux que l'on peut apercevoir au travers de la description d'une situation, parfois mineure, insignifiante pour la trame principale, construite autour d'une logique subjective, qui s'imposent comme autant de traces laissées de manière non intentionnelle. Suivant cette logique, les scènes sociales sont « ce qu'il [le témoin] nous laisse entendre, sans avoir souhaité le dire⁵⁷⁴ ». Le récit historique comprend lui aussi trois strates, la première se résume à l'énumération des faits (telle l'ancienne histoire diplomatique ou l'histoire bataille), les deux autres cherchent les causes. La seconde répond à la question *pourquoi* ? celle-ci tend à scruter les motivations intimes propres des acteurs. C'est finalement la troisième strate, demandant *comment* ? qui mobilise les dynamiques des scènes sociales. C'est à ce niveau que les témoignages s'avèrent particulièrement utiles.

In fine, il est indispensable de choisir ses sources en vue des interrogations et *vice versa*, adapter son questionnement à la nature de la source disponible. Les témoignages, pour autant que nous puissions

⁵⁷⁰Jean Piwniza, *L'Histoire : écriture de la mémoire*, Paris, L'Harmattan, 201, p. 215.

⁵⁷¹Marc Bloch, *Apologie*, *op. cit.*, p. 78, 79.

⁵⁷²Jan Galandauer, « Včera a dnes », *op. cit.*, p. 63.

⁵⁷³Marc Bloch, *Apologie*, *op. cit.*, p. 68.

⁵⁷⁴Marc Bloch, *Apologie*, *op. cit.*, p. 76.

en juger, constituent les seules sources qui nous laissent pénétrer les sphères des conduites et d'interactions que d'autres documents sont incapables de révéler.

1.2.2.2 La représentativité ou le « soldat modèle » existe-t-il ?

Les problèmes effleurés en rapport avec le fonctionnement de la mémoire humaine aboutissent à poser une autre grande question concernant l'exploitation des témoignages, mais aussi d'autres types de sources. C'est la question de leur représentativité. Certains outils de vérification de l'authenticité et de la véracité du propos s'appliquent à un témoignage isolé, d'autres par contre, comme nous l'avons expliqué précédemment, exige la confrontation de plusieurs sources de la même nature. Or, dès que nous quittons l'espace purement biographique, en construisant une série de données – un corpus –, la question s'impose de la pertinence et de la valeur heuristique de l'ensemble sélectionné. Comment s'intègrent les cas individuels, spécifiques à un récit des faits envisagés de manière collective⁵⁷⁵ ? Comment articuler dans un même récit historique l'approche quantitative et qualitative des données disponibles mais aussi, et surtout, l'interprétation des résultats obtenus par chacun de ces procédés ? Certes, élaborer un corpus ouvre toujours accès à une exploitation statistique ou prosopographique prenant en compte quelques données « objectives » de base telles que l'âge, le niveau d'éducation, la profession, et dans le cas des soldats, le rang, l'affectation, le temps passé en première ligne ou en captivité etc. faciles à isoler et à comparer⁵⁷⁶. Or, les témoignages recèlent aussi de nombreux éléments qui sont très difficiles à quantifier. Peut-on seulement comptabiliser combien de soldats adoptent telle ou telle attitude dans une situation spécifique ? Et puis, comment définir des situations assez comparables, surtout si les expériences personnelles sont par définitions extrêmement hétérogènes ? Et même si on parvient, en leur appliquant des critères d'ordre objectifs, à définir certains cas assez similaires pour donner l'impression de former un tout, quelle serait leur portée générale ? Autrement dit, quelle serait leur représentativité ?

En effet, depuis la mise à mal de la domination de l'histoire quantitative par de nouveaux courants historiographiques (voir chap. sur l'historiographie), la question du rapport de l'individuel au collectif et celui de la représentativité des sources ne cesse de resurgir. Dans son introduction au Pouvoir au village faisant office de présentation de l'approche microhistorique, Jacques Revel, interroge la représentativité d'un échantillon circonscrit : « Que peut-il nous apprendre qui soit généralisable ? Il ne propose pas toutefois de solution. Un autre historien, Edoardo Grendi, introduit la notion de l'« exceptionnel normal ». Ce concept inspiré par l'esprit post 1968 soulignant que les marges de la

⁵⁷⁵Marc Bloch, *Apologie*, *op. cit.*, 134, voir aussi: Dalibor Vácha, *Život v legiích*, *op. cit.*, p. 27 et Jan Pazdera, *Češi*, *op. cit.*, p. 8.

⁵⁷⁶Ces indicateurs ont déjà été employés par Jean Norton Cru dans son ouvrage fondateur *Témoins*. Aujourd'hui, ils sont mobilisés par d'autres historiens exploitant le témoignage combattant. Jean Norton Cru, *Témoins*, préface et post-face de Frédéric Rousseau, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2006 (1929) ; Nicolas Mariot, *Tous unis*, *op. cit.*

société en disent plus sur elle que son centre semble séduisant⁵⁷⁷. Mais comment l'utiliser ? La question resurgit quelques années plus tard, devenant le leitmotiv de l'ouvrage collectif, intitulé, de façon significative, les Jeux d'échelles... ici non plus, le problème n'est pas résolu de façon universelle, tout dépend de l'échelle choisie...⁵⁷⁸ mais comment les articuler les unes aux autres afin de comprendre dans une même analyse le passé d'une société dans toute sa complexité ? En effet, cette problématique n'est pas particulière à l'histoire, elle constitue l'enjeu fondamental de la perception de la société, de l'interprétation de ces phénomènes et de fonctionnement de ses institutions, allant des votes et des sondages et aux distributions des aides sociales⁵⁷⁹. L'actualité et l'importance de cette question se voit confirmée par les débats actuels autour de travail d'Emmanuel Todd. Laissant de côté le ton provocateur, son dernier livre suscite une véritable question de méthode de fond : à quel point une analyse quantitative, statistique, démographique ou prosopographique, aussi minutieuse et élaborée soit elle, peut-elle traduire des intentions, motivations ou opinions des gens ayant pris part dans un événement collectif, de masse ? Sans prétendre proposer une réponse univoque et universelle, nous proposons de relever quelques éléments qui guident notre réflexion et le travail de recherche présent et expliquer la sorte de schizophrénie méthodologique dont il semble souffrir.

L'être humain, dans sa réflexion sur le monde, tend à simplifier. C'est une nécessité afin d'éviter le débordement excessif de nos fonctions cognitives⁵⁸⁰. Par l'opération d'induction, partant du constant d'un phénomène récurrent, on estime que le même phénomène existe dans tous les cas semblables⁵⁸¹. Utile et efficace dans les sciences de la nature dont le but est de déterminer des lois générales (en effet, si on voit dix fois que la pomme tombe par terre, on en conclure qu'une pomme tombe toujours par terre, prouvant ainsi l'existence de la loi de la gravitation⁵⁸²), cette opération épistémologique s'avère pour le moindre inappropriée dans une analyse historique, où par principe, aucun fait ne se répète deux fois à l'identique. En effet, même si la nature de l'action est en elle-même identique ou assez similaire, contrairement aux sciences de la nature, dans l'histoire le temps constitue une variable de première importance. Alors que pour obtenir des résultats probants, les expériences physiques peuvent être considérées hors du temps (peu importe si la pomme est tombée par terre aujourd'hui,

⁵⁷⁷Giovanni Levi, *Le pouvoir au village, histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVIIe siècle*, Gallimard, Paris, 1989. Introduction, p. XXX.

⁵⁷⁸L'idée conductrice des réflexions donnant naissance à l'ouvrage collectif dirigé par Jaques Revel. Jacques Revel, *Jeux d'échelles*, Seuil, Paris, 1996.

⁵⁷⁹De chercheurs continuent à interroger la pertinence de la "représentativité" des actes d'un acteur ou d'un groupe d'acteur défini sur la base d'un ensemble de critères communs. Cette préoccupation apparaît déjà chez Marc Bloch. Elle est largement développée par Pierre Bourdieu, concernant la question de l'interprétation du vote démocratique par exemple (le vote de la constitution européenne en 2005, les participations à diverses manifestations). Mais ce type d'approche constitue aussi la base du système administratif dont les multiples formulaires visent à renfermer des cas individuels polymorphes et difficilement comparables dans une grille préconçue pour évaluer les besoins de telle ou telle personne...

⁵⁸⁰Charlotte Lacoste, *op. cit.*, p. 183.

⁵⁸¹Jean Piwnica, *op. cit.*, p. 214.

⁵⁸²Paul Veyne, *Comment faire de l'histoire ?* Paris, Seuil, 1996, Introduction, p. 19.

hier ou au XVI^e siècle), tous les actes humains sont, par principe, ancrés dans le temps historique. C'est leur enchaînement chronologique, la notion de succession qui permettent d'en dessiner le sens. La même action effectuée pour la seconde action sera différente de la première par le fait même qu'elle est seconde et non première⁵⁸³. De la même façon, prendre en compte les multiples paramètres du contexte précis de l'action est également indispensable. Et enfin, la dernière variable est l'humain lui-même. Si toutes les pommes (sauf quelques conditions climatiques très spécifiques) tombent par terre pour la raison commune : la loi de gravitation, les actes des femmes et des hommes bien qu'obéissant à quelques « lois biologiques » fondamentales, sont, au moment où on évoque des paramètres sociaux et culturels, par trop complexes et protéiformes pour qu'ils puissent obéir à des lois générales de ce type⁵⁸⁴. Pour nous, la règle d'or est que les mêmes contextes n'engendrent pas automatiquement les mêmes comportements et, *vice versa*, les mêmes conduites ne résultent pas forcément des mêmes dispositions préalables⁵⁸⁵. Suivant cette logique, toute montée en généralité excessive⁵⁸⁶ semble donc être un piège à éviter. Et pourtant, ce n'est pas toujours le cas. Prenons un exemple flagrant. Citant la lettre d'un prisonnier de guerre français en Allemagne pendant la Première Guerre mondiale, débordant du patriotisme et du désir de s'enfuir pour retrouver au plus vite le tumulte de la bataille, une historienne laisse croire que c'était l'attitude *typique* de *tous* les prisonniers⁵⁸⁷. Or, il s'avère que le message a été rédigé par un jeune officier du nom de Charles de Gaulle, un homme qui peut être difficilement traité de commun ou ordinaire. Sans doute, il se distingue et par ses capacités et par son ambition. Rappelant en plus qu'en tant qu'officier de métier, la captivité le prive de la seule source d'avancement militaire et donc de distinction sociale. Difficile alors de transposer ce cas précis sur d'autres soldats, dont les destins particuliers répondent à des configurations de paramètres très différentes... Y-a-t-il alors un soldat ordinaire, moyen ? Une expérience typique, modèle, représentative ? Rien n'est moins sûr. En réalité, chaque parcours est par certains côtés spécifique et unique dans son genre. Suivant cette logique, nous nous permettons d'avancer que le « soldat ordinaire », dans le sens que l'on attribue communément à ces mots n'existe pas. Or, pour qu'il n'y ait pas de malentendu, nous ne nions pas qu'il puisse exister des faits susceptibles d'engendrer certaines

⁵⁸³L'exemple de Jean Sans Terre proposé par Paul Veyne. Paul Veyne, *Comment faire de l'histoire ?* Paris, Seuil, 1996, Introduction, p. 19-20.

⁵⁸⁴C'est le paradoxe : on s'acharne à chercher des récurrences alors que l'histoire à toujours un pas d'avance. Luc Boltanski, « Pourquoi ne se révolte-t-on pas ? Pourquoi se révolte-on ? », *Contretemps*, n° 15, 2012.

⁵⁸⁵Ce constat vient de l'observation de la vie quotidienne qui incite à s'interroger sur pourquoi différentes personnes effectuent ou participent à une même action : un cours universitaire, une manifestation, une soirée de charité. Dans une assemblée, les raisons et les motivations des participants sont en principe hétéroclites et ne correspondent pas toujours à la finalité officielle de la manifestation en cours.

⁵⁸⁶Il convient effectivement d'insister sur le mot excessif. Nous ne défendons pas une approche trop individualiste, il y a des faits qui sont susceptibles d'engendrer certaines réactions collectives et des résultats des observations qui peuvent être étendue par analogie à d'autres cas semblables, mais il s'agit de tendances et non de lois et leur pertinence doit être toujours mise à l'épreuve. L'idée sera développée plus loin.

⁵⁸⁷Cet exemple a été utilisé par l'historienne française Annette Becker. ANNETTE BECKER, *Les Oubliés de la Grande Guerre*, Paris, éditions Noësis, 1998.

réactions similaires de façon collective, ni que des résultats de certaines observations peuvent être étendue par analogie à d'autres cas semblables. Il s'agit seulement de rappeler à quel point il est important de garder à l'esprit qu'il s'agit des tendances et non de lois universelles et que leur pertinence devrait être mise à l'épreuve pour chaque cas. L'étude d'un corpus de témoignages, même si on s'obstine à le disséquer rigoureusement en fonction des différents profils, caractéristiques et attributs des personnes étudiées, ne permet pas d'assigner aux résultats obtenus une réelle valeur représentative pour l'ensemble de la société⁵⁸⁸, sans continuer le découpage en ensembles de plus en plus limités, jusqu'à arriver au cas individuel. Cette conclusion potentiellement pessimiste signifie-t-elle réellement que l'approche quantitative dans l'étude des corpus des témoignages (que nous allons nous même menée dans le chapitre suivant) n'a aucune valeur ? Au contraire, relever les récurrences ou les régularités, permet d'indiquer des tendances. Un contexte ou un profil socio-culturel partagé, englobant l'éducation au sens le plus large du terme, le contexte religieux, social, affiliations politiques ou autres appartenances, peuvent jouer un grand rôle en orientant les conduites individuelles et collectives. En attirant l'attention sur les cas individuels, une analyse qualitative des témoignages peut ensuite attirer l'attention sur des cas concrets contredisant la règle. Leur existence permet souvent d'infirmer des théories trop générales, conceptuelles ou abstraites, pour ne pas dire des clichés⁵⁸⁹. Il semble donc vain de compter précisément combien de personnes dans le corpus ont agi de telle ou telle manière, combien de personnes exactement ont écrit d'avoir tiré sur un ennemi ou dans l'air, combien de personne à échanger avec un ennemi, par exemple. Dans son ouvrage sur l'expérience de guerre des soldats bavarois⁵⁹⁰, Benjamin Ziemman ne donne pas de chiffres précis. Dans la plupart de cas ils emploient des indicateurs numériques indéterminés tels que « *a large number of soldiers* » [un grand nombre de soldats], ou seulement « *soldiers* » [soldats] sans aucune spécification, ou des adverbes tout aussi indéterminés comme « *often* » [souvent], « *generally* » [généralement] etc. Nous estimons que cela ne réduit aucunement la valeur et la précision de son travail. Par conséquent, nous nous permettons d'en faire autant. Tout en nous efforçant de reproduire un grand nombre de citations relatives à un fait, là où leur diversité le rend souhaitable voire nécessaire, dans d'autres circonstances, là où les témoignages s'accordent, nous nous réservons le droit d'en évoquer une ou peu pour l'ensemble du corpus étudié. Cette citation ou affirmation n'est

⁵⁸⁸Dans son ouvrage interrogeant l'expérience de guerre des "intellectuels" dans l'armée française, Nicolas Mariot a choisi 42 hommes parmi 733 témoignages disponibles en France. Pour effectuer la sélection, il a appliqué les critères suivants : l'auteur doit avoir le profil socio-culturel d' "intellectuel", il doit avoir eu une expérience du front, en préférence dans l'infanterie. Nicolas Mariot, *Tous unis dans la tranchée ?* p. 33. Mais la question se pose toujours : est-ce que l'application de ce type de critère permet d'isoler un ensemble de personne réellement assez homogène pour définir un échantillon réellement représentatif ?

⁵⁸⁹Concernant les Français : ils se sont battus parce qu'ils ont consenti à la guerre et à la violence ; pour les Tchèques : ils se rendaient en masse parce qu'ils étaient des patriotes convaincus de la nécessité de l'indépendance de leur pays, par exemple.

⁵⁹⁰Benjamin Ziemann, *War Experience in Rural Germany*, Berg, Oxford-New York, 2007.

pas évoquée en tant que parole représentative mais à titre d'exemple d'une série de passages similaires. On peut proposer la représentation de la proportion de classes d'âge au moment de la mobilisation, nous n'allons pas toutefois indiquer combien de personnes exactement mentionnent la peur ou combien disent au revoir à ces proches en pleurant, combien disent chanter ou boire de l'alcool dans le train etc. Dans ce cas, nous prions donc le lecteur, comme dans le cas de Ziemann, de faire preuve de bonne volonté et d'accepter nos conclusions sans une représentation statistique exacte. Comme précise Goffman :

« [...] la “bonne analyse”, ici, n'est ni celle qui épuise la multitude indéfinie des faits empiriques, ni celle qui mesure une marge quantitative d'erreur en fonction de l'idéal de la rationalité mathématique. C'est celle qui ordonne sans résidu l'ensemble des faits significatifs selon un modèle construit et impose ainsi un nouvel ordre rationnel, plus simple et plus cohérent, pour expliquer les conduites réelles des agents sociaux⁵⁹¹. »

Afin d'explicitier davantage notre perspective, nous invitons un exemple emprunté aux arts plastiques. Nous pouvons envisager chaque situation passée comme une grande mosaïque ou une peinture impressionniste, pointilliste, à la Seurat ou Pissarro. Les tesselles ou les points colorés, pris isolément de leur contexte, ne nous renseignent en rien sur le tableau dont ils sont des composantes indispensables. C'est seulement une fois regroupés en quantité suffisante que ces fragments dévoilent des formes intelligibles. Imaginons que l'œuvre n'est pas achevée. Bien que nous ne puissions pas distinguer tous les éclats de pierres émaillées ou tous les menus points, un certain nombre suffira pour nous permettre de deviner l'image qu'ils composent, à conditions toutefois, que les échantillons dont nous disposons soient répartis de façon la plus homogène possible sur toute la surface de l'œuvre. Prenons *Le Cirque* (Georges Seurat, 1891). Si nous n'apercevons que des points formant le cheval et l'écuyère, même si nous les possédons tous, nous ne pouvons deviner sur quelle scène, sur quel fond, ce duo acrobate s'agite. Sont-ils seuls ? Où sont-ils ? C'est seulement en retrouvant les points formant les autres artistes, puis les spectateurs en arrière-plan, que nous pouvons clairement comprendre toute la scène à savoir un numéro de cirque. Lorsqu'on tisse un récit historique le défi n'est pas bien différent. Devant l'image de la réalité passée, l'historien s'efforce de restaurer le plus d'éléments possibles afin d'obtenir une vision cohérente. Or, il dispose de bribes, de fragments, de sections tout au plus, qu'il doit assembler, organiser pour tenter au mieux de comprendre le tableau qu'ils composent. L'aperçu que les vestiges du passé nous permettent de reconstruire n'est jamais vraiment complet. Dans ce sens, l'histoire peut être qualifiée d'impressionniste⁵⁹² Dans l'exploitation de notre corpus, nous

⁵⁹¹Erving Goffman, *Asiles : étude sur la condition sociale des malades mentaux*, présentation de Robert Castel, Paris, Les éditions de minuit, 1968, p. 13.

⁵⁹²La notion d'histoire impressionniste apparaît aussi chez l'historien états-unien de la *Wehrmacht* dans la Seconde

poursuivons la même logique. Les témoignages jouent le rôle de ces petits points qui composent la réalité du passé. Malgré leur nombre assez conséquent (voir le chapitre sur le corpus), il est impossible de les rassembler tous. Le corpus est en effet en constante augmentation. Mais, même dans l'hypothèse où on peut accéder à tous les écrits, ceux-ci ne formeront qu'un fragment des souvenirs, l'écrasante majorité des personnes vivant l'événement n'a laissé aucun récit. Il est donc vain de prendre l'exhaustivité comme critère dominant de la qualité de ce type de recherche. A défaut, il semble plus judicieux de découvrir suffisamment de récits variés afin de percevoir le sens de l'ensemble. Comme pour la mosaïque, il est alors nécessaire d'en acquérir assez appartenant à toutes les zones différentes, des figures dominantes du premier plan comme des figures marginales, pour apercevoir les contours du tableau intégral et éviter une vision biaisée. Dans une telle perspective, la quantité et l'exhaustivité ne sont pas forcément des objectifs impératifs. C'est plutôt la diversité, la répartition des fragments sur la grande toile de l'histoire qui nous permet de rendre intelligible les faits passés. Le corpus, plus qu'un ensemble représentatif d'un cadre fictivement homogène, devrait être un éventail, une palette, un répertoire de situations, d'expériences, suffisamment varié et hétérogène pour permettre d'atteindre chaque endroit du tableau. C'est finalement une exigence ambitieuse. Restant limités par la disponibilité des sources, elle n'est jamais réalisable à cent pour cent. Mais cela reste un idéal qui guide notre effort dont nous sommes conscients des lacunes possibles.

1.3 Le corpus des témoignages des combattants austro-hongrois

1.3.1 La constitution du corpus des témoignages

Les réflexions épistémologiques et méthodologiques exposées précédemment ont montré l'importance d'appréhender les témoignages dans le cadre d'un corpus. C'est aussi le cas de ce travail. Sa constitution ne doit pas être le fruit du hasard, même si le hasard est présent dans la découverte de certains témoignages, notamment inédits. Nous essayons de l'éliminer au maximum en définissant au préalable des critères précis qui ont guidé notre recherche et la sélection finale. Les choix, qui sont donc réfléchis et argumentés, seront explicités dans ce chapitre afin de proposer, comme le conseille Nicolas Mariot, une exploitation empirique et contrôlée⁵⁹³ des témoignages. Dans son récent ouvrage, il préconise l'application de trois outils de contrôle. Premièrement, il faut donner une assise numérique et sociologique minimale à l'échantillon traité. Malgré le nombre assez élevé des témoignages constituant notre corpus, il faut garder à l'esprit qu'ils ne représentent qu'une fraction infime de sources potentiellement exploitables⁵⁹⁴. Deuxièmement, il s'agit d'épuiser la documentation

Guerre mondiale Stephan G. Fritz dont les travaux sont fondés sur l'exploitation des témoignages. Stephane G. Fritz, *Frontsoldaten : The German Soldier in WW II*, Lexington (Kentucky) University of Kentucky Press, 1995.

⁵⁹³Nicolas Mariot, *Tous unis*, op. cit., p. 387.

⁵⁹⁴Alors que l'analyse des différentes bases bibliographiques permet de parvenir à une liste plus au moins complète d'ouvrages publiés, tout en acceptant qu'il y en ait toujours qui passent à travers les mailles, connaître l'ensemble d'ouvrages qui reposent dans les archives ou dans les « greniers » des particuliers est une mission irréalisable. Qui

disponible, c'est-à-dire d'envisager et de traiter les témoignages dans leur intégralité afin de saisir le contexte biographique et l'évolution de l'auteur sur une durée de plusieurs mois voire années. Troisièmement, il est nécessaire de croiser les données renseignées par l'échantillon avec une base de données plus large afin d'estimer son exemplarité⁵⁹⁵. Comme il précise : « dès lors que l'auteur ne présente plus les données sur lesquelles il travaille et la manière dont il les a collectées et assemblées pour faire preuve, il prive le lecteur d'outils pour juger la qualité de la démonstration⁵⁹⁶. » Au travers de ce travail, nous nous efforçons de suivre ces indications afin d'accorder à l'exploitation des témoignages une assise sociale concrète. Dans cette partie, consacrée à notre corpus, nous tâcherons donc, dans un premier temps, d'explicitier nos choix en exposant et en argumentant les critères retenus pour sa constitution. Ensuite, en restant dans le cadre du corpus constitué, nous décrirons ses caractéristiques générales, celles des sources – témoignages et celles des auteurs – témoins. Ce chapitre repose sur une approche quantitative, exploitant les éléments « mesurables » relatifs aux témoignages et leurs auteurs. Tout en gardant à l'esprit toutes les limites de l'analyse quantitative que l'on a pu énumérer précédemment, nous estimons qu'à cet endroit du travail, un tel traitement peut s'avérer utile. Nous invitons toutefois le lecteur à manier ces résultats avec précaution. Les chiffres indiqués servent davantage à donner un ordre de grandeur et à indiquer des tendances qu'à constituer des indicateurs précis. Une mise en perspective statistique générale du corpus permet tout d'abord la comparaison avec d'autres corpus constitués à la base des critères semblables et traités de la même manière. Il s'agit notamment du corpus français, présenté tout d'abord par Jean Norton Cru⁵⁹⁷, puis par le CRID 14-18⁵⁹⁸ dont la version actuelle a été étudiée par Nicolas Mariot⁵⁹⁹. Un aperçu statistique du corpus permet également de comparer les données du corpus aux données de la société dont les témoins sont issus dans son ensemble. Les similitudes ou au contraire les écarts ainsi relevés sont des faits tout aussi significatifs. Les statistiques permettent ensuite de comparer les différents sous-corpus constitués, notamment les corpus divisés selon les nationalités, entre eux. Afin d'équilibrer le propos et de rester fidèle à l'idée d'articulation de l'individuel et du collectif, c'est-à-dire au niveau méthodologique, de l'approche quantitative à l'approche qualitative, nous insérons aussi l'analyse détaillée de plusieurs exemples les plus saillants. Nous démontrons ainsi les jalons de notre réflexion et expliciterons les principes de l'utilisation des sources dans le corps du travail. La base de témoignages, dans n'importe quelle zone géographique, n'est pas un registre clos. Au contraire, la liste est en perpétuelle évolution. Le nombre de sources publiées augmente sans cesse, notamment sous

plus est, notamment à l'occasion du Centenaire, le nombre de nouvelles parutions ne cesse de croître.

⁵⁹⁵Nicolas Mariot, *Tous unis, op. cit.*, p. 387

⁵⁹⁶*Ibid.*

⁵⁹⁷Jean Norton Cru, *Témoins, op. cit.*

⁵⁹⁸Le dictionnaire des témoignages est disponible sur le site du CRID 14-18 : <http://www.crid1418.org/temoins/>.

⁵⁹⁹Les articles de Nicolas Mariot sont disponibles sur le site du CNRS : <https://cnrs.academia.edu/NicolasMariot> ou sur son site personnel : http://www.jourdan.ens.fr/~mariot/hoprubrique.php?id_rub=39.

l'effet actuel du Centenaire. Les sources non publiées, quant à elles, constituent un réservoir pratiquement inépuisable, en tout cas impossible à circonscrire avec précision. De nombreux documents reposent encore dans les « greniers » et les « caves » des particuliers et peuvent apparaître un jour ou l'autre... Le corpus proposé dans ce travail n'est donc pas et ne peut pas être exhaustif. Toutefois, il devrait relever le défi de contenir assez de témoignages variés, dans le cadre de l'expérience visée, afin de couvrir le plus de zones possibles du grand tableau de l'expérience combattante des soldats de l'armée austro-hongroise pendant la Première Guerre mondiale. Dans cette partie nous présenterons donc différentes contraintes et aspects de la constitution de notre corpus correspondant aux différentes phases successives du travail, de la recherche et la collection des sources à leur exploitation quantitative – statistique et qualitative – analytique. Comme tout travail de recherche, le répertoire des possibles et tout d'abord restreint par une série de contraintes matérielles. Dans un premier temps, nous nous focaliserons donc sur la disponibilité et accessibilité matérielles des témoignages. Dans un second temps, nous exposerons et argumenterons différents critères principaux qui ont déterminé nos choix dans la constitution de notre corpus global et de ses différentes parties – le corpus de comparaison et les sous-corpus de travail.

1.3.1.1 Les contraintes matérielles : la cartographie de la conservation des témoignages

Dans son article sur la mémoire historique tchèque, Jan Galandauer estime que la littérature testimoniale disponible en tchèque est particulièrement riche⁶⁰⁰. Par suite de nos recherches, nous sommes amenés à faire le même constat, du moins, si on garde une perspective relative au nombre d'auteurs potentiels, c'est-à-dire des hommes mobilisés pendant la guerre. En France quelques 750-800 récits environ en 2013 sont publiés pour un peu plus de 8 millions des Français mobilisés en 1914-1918⁶⁰¹. Pour les Tchèques, nous avons pu relever quelques 200 documents testimoniaux publiés pour un million d'hommes mobilisés⁶⁰² et beaucoup d'autres sont conservés dans les archives. Ce nombre est significatif par rapport aux témoignages dans d'autres langues prises en compte. En effet, le corpus, tripartite souffre d'un réel déséquilibre en faveur de la collection tchèque. Cette surreprésentation résulte d'une part de la manière dont ont été menées nos recherches, répondant elle-même aux contraintes pratiques tel que le financement de séjour de recherche dans les pays en question. C'est en République tchèque que nous avons pu œuvrer le plus longtemps et de la manière la plus complète⁶⁰³. Un séjour de recherche pu être effectué à Vienne. Sa durée totale d'un mois ne nous a pas permis toutefois d'exploiter la réserve de sources dans toute sa profondeur, ni de dépasser

⁶⁰⁰Jan Galandauer, « O struktuře » *op. cit.*, p. 132-136, p.132.

⁶⁰¹Frédéric Rousseau, La GG des SS, p. 15. Nicolas Mariot opère avec les corpus de 733 témoignages pour *Tous unis dans la tranchée ?* et de 761 dans son article : « Avec qui on témoigne ? » Il ne prend pas en compte que des textes publiés et sa collection est épurée en fonction d'autres critères.

⁶⁰²Jan Pazdera, *Češi*, *op. cit.*, p. 8.

⁶⁰³Déjà le sujet du Mémoire de Master qui incluait un stage de recherche de la durée d'un semestre, puis de autres séjours d'un mois chacun effectués durant la formation doctorale.

les limites des institutions de la capitale. Le corpus slovaque a été constitué notamment grâce aux documents en slovaque disponibles en République tchèque, achat ou consultation à distance via Internet, puis par le biais de séjours ponctuels. Dans les trois cas, la recherche documentaire a été menée tout d'abord dans le catalogue de la bibliothèque nationale, pour les sources publiées, et les archives militaires, pour les sources inédites, ensuite, nous nous sommes adressés aux institutions ou organismes régionaux ou spécialisés, selon le contexte spécifique de chaque pays. D'autre part, le caractère disproportionné de l'ensemble répond à l'hétérogénéité des contextes historiques. En Slovaquie, en effet, l'emprise hongroise sur le système éducatif depuis le passage au dualisme en 1867, a eu pour conséquence le fait que la langue slovaque n'a pas été utilisée dans l'enseignement au-delà des classes élémentaires. En effet la loi scolaire de 1868 a rendu l'école primaire obligatoire mais favorisa de ce fait aussi la domination du magyar⁶⁰⁴. Le nombre de personnes s'exprimant en slovaque était donc assez restreint, correspondant, en majorité à une population rurale peu instruite. Concernant les niveaux d'alphabétisation, d'éducation et du développement général, la population germanophone et la population tchèque de la Cisleithanie sont comparables. Toutes les deux comprennent leurs propres élites intellectuelles ainsi qu'une population moyenne maîtrisant sans difficultés particulière (ce qui ne veut pas dire sans fautes) l'expression écrite dans leurs langues respectives. Ici, c'est le contexte politique qui explique la différence. À la suite de l'accès à l'indépendance, les membres des unités de la résistance étaient communément incités à témoigner, de nombreuses institutions et associations facilitant la procédure.

La recherche de documents de type testimonial en République tchèque a été une entreprise fructueuse. En effet, tout semble indiquer que l'écriture combattante a été largement pratiquée et que leurs traces ont été conservées. Notre recherche s'est orientée dans deux directions principales, à la fois vers le recensement des ouvrages publiés et vers la découverte des documents inédits et inconnus, reposant au fonds des archives.

Pour accéder à des ouvrages publiés, nous nous sommes tournées vers les bibliothèques dotées des catalogues numériques en ligne. Séjournant à Prague, notre intérêt s'est porté avant tout vers les plus grandes bibliothèques de la capitale. La Bibliothèque municipale de Prague (*Městská knihovna Praha – MKP*)⁶⁰⁵ est la plus facile d'accès, elle dispose d'un catalogue global en ligne mais, guidée par une logique grand public, ses fonds ne contiennent que peu de témoignages combattants de la Première Guerre mondiale, pour la plupart des romans ou autobiographies célèbres et quelques publications récentes. Par conséquent, il s'est avéré préférable de se diriger vers la Bibliothèque nationale de la

⁶⁰⁴Étienne Boisserie, Diana Jamborova-Lemay, Vlasta Křečková, *Parlons slovaque*, Paris, l'Harmattan, 2009, p. 51.

⁶⁰⁵L'adresse du bâtiment principal : *Mestka knihovna v Praze, Ustredni knihovna* : Marianske namesti 1/98, 11000, Praha 1, République tchèque ; site Internet : www.mlp.cz.

République tchèque (*Národní knihovna České republiky – NKCR*)⁶⁰⁶. Cet établissement central dépendant du Ministère de la culture, détient depuis la loi de 1935 un exemplaire obligatoire de chaque ouvrage paru en Tchécoslovaquie, puis à partir du 1^{er} janvier 1993 en République tchèque. Cette date étant postérieure à la Première Guerre mondiale, cela implique que pour la première période concernée, tous les récits publiés n'y sont pas présents. De plus, la structure de la bibliothèque nationale est particulière. Elle joue le rôle de coordinateur d'un système des bibliothèques. À côté de *Slovanská knihovna*, fondée en 1924 et transférée à Klementinum en 1929, spécialisée dans les ouvrages en langues slaves, elle rassemble plusieurs fonds distincts, dotés de niveaux d'autonomie variables, correspondant à l'évolution historique. En effet, fondé au XIII^e siècle comme une école latine dominicaine, le noyau de la bibliothèque échoit en 1556 à l'ordre jésuite qui en 1622 acquiert également la gestion de l'Université de Prague, naguère bastion des intellectuels protestants. Depuis cette date, ces deux établissements se confondent et la bibliothèque privée de l'ordre s'assimile à la bibliothèque de l'université. Par suite de l'expulsion des jésuites à la fin du XVIII^e siècle, elle se transforme en établissement public relevant de l'administration impériale. Au moment de la création de la république indépendante, la bibliothèque passe sous la direction de l'État, étant rebaptisée en 1935 à la Bibliothèque nationale et universitaire. Après l'intermezzo nazi, marqué de nombreuses restrictions, elle retourne sous la responsabilité de l'État. Sa mission de bibliothèque pilote lui est confirmée en 1958 avec le démarrage de la centralisation de toutes les grandes bibliothèques pragoises. Sa dénomination actuelle lui est octroyée en 1990 en remplaçant l'épithète d'État « *státní* » par nationale « *národní* » qui « correspond mieux à sa tradition et mission »⁶⁰⁷. Une dernière modification intervient en 1993 où le divorce tchécoslovaque provoque le départ d'une partie des fonds à Bratislava. Cette évolution historique longue et complexe explique en partie la superposition de divers fonds ainsi que les pertes de documents à certains moments douloureux de l'histoire. Actuellement, plusieurs catalogues sont disponibles en ligne : le catalogue de la Bibliothèque nationale (*Katalog Národní knihovny*) renvoyant directement aux ouvrages conservés et consultables au sein de l'établissement, le catalogue de la Bibliothèque slave (*Katalog Slovanské knihovny*), le catalogue global de la République tchèque (*Souborný katalog ČR*) qui englobe la majorité des bibliothèques sur le territoire tchèque et la Bibliographie tchèque nationale (*Česká národní bibliografie*). Hormis la Bibliothèque nationale, un catalogue bibliographique est disponible sur le site du Monument des lettres tchèques (*Památník národního písemnictví*)⁶⁰⁸, une bibliothèque et archives spécialisées dans les œuvres littéraires. Une collection abondante, ciblée sur le type de

⁶⁰⁶L'adresse du bâtiment principal : *Národní knihovna České republiky*, Klementinum 190, 11000 Praha 1, République tchèque ; site internet : <http://www.nkp.cz/>.

⁶⁰⁷Résumé historique disponible sur le site officiel de NKCR : http://www.nkp.cz/pages/page.php3?navez=Historie_knihovny&submenu3=16.

⁶⁰⁸<http://www.pamatniknarodnihopisemnictvi.cz/>, Strahovské nádvoří 1/132m 11838, Praha 1.

documents recherchés repose à la bibliothèque de l'Institut historique militaire (*Knihovna vojenského historického ústavu*⁶⁰⁹). Elle compte 104 témoignages dont 96 ont été publiés entre 1919 et 1938, il s'agit, pour la plupart des témoignages relatifs aux légions tchécoslovaques. Son fonds ne possède pas de catalogue informatisé, il faut donc effectuer le déplacement pour consulter le registre papier sur place. Comme l'institut avait été créé pour être dépositaire de l'histoire et de la mémoire des légions, sous la Première république, tous les ouvrages relatifs à cette question avaient été systématiquement déposés, ce qui rend cette collection complémentaire du fonds de la Bibliothèque nationale contenant certaines publications des non-légionnaires et les parutions récentes. La collection a été complétée par les achats privés de publications récentes ou auprès des bouquinistes.

La recherche dans les archives n'a pas été pas dépourvue d'obstacles, liés aux défis pratiques de la conservation. En effet, n'ayant pas atteint le même niveau d'organisation et de centralisation que la France la structure institutionnelle des archives en République tchèque s'affiche plutôt complexe. Une des causes en est le manque d'intérêt pour une conservation des archives diverses sous le régime communiste, réticent à mettre les fonds à libre disposition des chercheurs. Dans la période de transition économique post-1989, les archives, largement ouvertes au public savant, ne disposent cependant que de très peu de moyens financiers pour pouvoir assurer une activité satisfaisante. Ainsi, une grande partie de fonds divers dans toutes les archives reste non classée et non inventoriée, sans parler d'une transformation systématique en forme numérique mise en ligne. Faute d'une organisation centralisée et d'une indexation précise, il est toujours assez difficile de deviner l'emplacement des sources relevant des sujets aussi transversaux que le témoignage combattant. À cette complexité, s'ajoutent certains soucis inattendus comme les dommages causés par les inondations en 2002 qui ont dégradé une certaine partie des documents gardés à l'Institut d'histoire militaire (*Vojenský historický ústav - VHA*), ou le système de chauffage défaillant au bâtiment des Archives militaires centrales (*Vojenský ústřední archiv - VUA*) qui imposait la fermeture technique des archives en hiver⁶¹⁰...

Pour faciliter l'orientation dans le paysage archivistique tchèque, un moteur de recherche utile est disponible sur Internet. C'est le catalogue du Ministère de l'Intérieur PEVA⁶¹¹ qui recense les fonds et les collections d'archives de 282 différents établissements de conservation d'État et privés confondus comprenant les archives, les musées et les bibliothèques. L'efficacité de ce catalogue est cependant restreinte car seulement une partie infime de tous les fonds est inventoriée à ce jour et les fonds qui s'affichent ne sont pas toujours accessibles au public, ce qui concerne malheureusement

⁶⁰⁹L'institut relevant du Ministère de la Défense, consacré à la collection et conservation des documents relatifs à l'armée. Organise à la fois la recherche scientifique, la musée et la bibliothèque. Adresse : U Památníku 2, Praha 3, Žižkov, 13000, site internet. <http://www.vhu.cz/>.

⁶¹⁰Les travaux et le déménagement de VHA. Il faut souligner que les défauts de moyens techniques sont palliés par l'amabilité et la serviabilité du personnel.

⁶¹¹<http://aplikace.mvcr.cz/vozidla/peva/index.php>

aussi les fonds relatifs à notre sujet⁶¹². Comme pour les témoignages publiés, nous nous sommes orientés d'abord vers les archives militaires, représentés par *Vojenský historický archiv* [Archive militaire historique⁶¹³], en abrégé VHA. Hormis les documents administratifs, plusieurs cartons susceptibles de contenir des témoignages ont été mis à notre disposition. Dans cette collection *Sbírka historických prací čs. Legie* [Collection de travaux historique des légions tchécoslovaques], en abrégée SbHP, plusieurs cartons contiennent en effet des témoignages, bien sûr de légionnaires exclusivement⁶¹⁴. Pourtant, cet ensemble est parfaitement bigarré, allant de carnets authentiques portant parfois des traces du séjour au front aux retranscriptions et récit de souvenirs destinés ou non à une publication potentielle⁶¹⁵, tous différents en taille et contenu. Hormis les témoignages d'autres types de documents - rapports officiels, listes des morts, photographies - sont également présents. D'autres ensembles de témoignages ont été découverts finalement plutôt par hasard. Quatre proviennent des cartons non inventoriés des Archives de l'Académie des sciences de la République tchèque (*Masarykův ústav Archiv Akademie věd České republiky*)⁶¹⁶, deux ont été dénichés dans *Archiv hlavního města Prahy* [Archive municipale de la ville de Prague]⁶¹⁷ et un des Archives départementales de Benešov (*Státní okresní archiv Benešov*)⁶¹⁸. Deux témoignages inédits proviennent de fonds privés qui nous ont été prêtés seulement pour les besoins de ce travail. Sept témoignages non publiés sont à disposition sur le site consacré aux anciens combattants légionnaires de la Grande Guerre Le monument des Légions tchécoslovaques, La Mémoire d'honneur (*Památník čs. legií, Čestná vzpomínka*) accessible sur www.pamatnik.valka.cz. Un ensemble de témoignages inédits conservés par les particuliers a été rassemblé par la télévision publique tchèque grâce à un appel à témoins pour la série documentaire *Raport o velké válce* [Rapport sur la Grande Guerre] tourné en 2013⁶¹⁹. Il a été gracieusement mis à disposition pour nos recherches. Même si cet ensemble est formé d'extraits plutôt courts, répondant aux exigences du scénario du projet audiovisuel auquel ils étaient destinés, il contient toutefois quelques documents authentiques et permet d'enrichir le corpus des témoignages des non-légionnaires. Face à l'immensité d'un tel travail à effectuer dans le

⁶¹²Concernant notre sujet, nous pouvons citer en titre d'exemple : Fond : *Ruské legie* (Légions russes), *Italské legie* (Légions italiennes), *Ruské legie – varia* (Légions russes – varié) à *Vojenský historický archiv* (Les archives historique militaires), *Sbírka 1. světová válka, legie* (Collection Première Guerre mondiale, légions) à *Muzeum Mladoboleslavská* (Musée du département de Mladá Boleslav), fonds *Legie* à *Městské muzeum Česká Třebová* (Musée municipale de Česká Třebová) et à *Slovácké muzeum v Uherském Hradišti* (Musée slovaque de Uherské Hradiště).

⁶¹³ Il s'agit d'une partie de *Vojenský ústřední archiv*, demenagé depuis 2012 à l'adresse : Pilotů 217/12, Praha 6 – Ruzyně, 16100, site : <http://www.vuapraha.cz/kontakty>.

⁶¹⁴Cartons 26, 27, 28, 35, 36, 37 consacrés aux légionnaires en Russie, le carton 48 aux légionnaires en France et les carton 49 et 50 aux légionnaires en Italie. La liste détaillée du contenu de ces cartons est présentée en annexes de ce volume.

⁶¹⁵Exemple du dossier préparatoire à la publication de la Chronique du 2e régiment des légions tchécoslovaque en Russie (carton 37), ou des souvenirs des frères Kirchner ou de Jan Laška.

⁶¹⁶Adresse: Gabčíkova 2362/10, Praha 8, 18200, site internet: www.mua.cas.cz.

⁶¹⁷Adresse : Archiv hlavního města Prahy, Archivní 6, 149 00 Praha 4, site internet : www.ahmp.cz.

⁶¹⁸Adresse: Pod lihovarem 2145, 25601, Benešov, site internet: www.soapraha.cz/benesov.

⁶¹⁹Site internet de la série.

temps imparti, certaines pistes sont pourtant restées inexploitées. D'autres témoignages encore peuvent reposer dans *Archiv Národního muzea*⁶²⁰ [Les Archives du Musée national]. Un corpus de 700 photographies de guerre suivant la vie d'un combattant vient d'être rendu accessible à *Národní archiv České Republiky*⁶²¹ [Les archives nationales de la République tchèque]. Une autre piste est l'*Archiv Soutěže Svazu bojovníků za svobodu* [Archives du Concours de l'Union des combattants pour la liberté], gardant les récits personnels envoyés lors des concours annuels relatifs à la première et à la seconde résistance tchécoslovaque. Le réservoir paraît inépuisable. En relation avec les critères prédéfinis, notre objectif étant de nous focaliser avant tout sur les témoignages les plus complets possibles, ces dernières pistes dans les archives ne nous semblaient pas prioritaires.

La démarche en Autriche a été similaire. En premier lieu, nous avons exploité les témoignages publiés disponibles dans *Österreichische Nationalbibliothek* [la Bibliothèque nationale d'Autriche], retrouvés en parcourant son catalogue numérisé. Dans ce cas non plus, la collection n'est sûrement pas complète, elle contient toutefois, nous semble-t-il suffisamment de documents pour former un corpus conséquent comme pendant au corpus de témoignages tchèques. Nous recensons ainsi une cinquantaine d'ouvrages, correspondant aux mêmes critères que le corpus tchèque et couvrant toute la période de publication possible, depuis l'immédiat après-guerre (ouvrages rédigés encore en ancien allemand) jusqu'aux parutions les plus récentes.

Le corpus des témoignages publiés et complétés par un ensemble assez important, ici le nombre est pratiquement le même que pour le corpus tchèque, de documents inédits. La logique de la recherche nous a dirigée d'abord dans *Kriegsarchiv* [Archives militaires centrales] de Vienne. Au milieu de ses fonds innombrables on retrouve *Militärische Nachlässe Sammlung* [Collection de documents personnels liés à l'activité militaire]. Elle constitue un ensemble de plus de 3 000 dossiers susceptibles de contenir des témoignages relatifs au service dans l'armée, dont une partie non négligeable couvre la période de la Première Guerre mondiale. Étant donné cette multitude, il a été impossible de mener une recherche approfondie sur l'ensemble de la collection, ni d'appliquer des critères de choix bien déterminés. En parcourant les registres papiers de documents disponibles, nous avons constaté une surreprésentation des dossiers d'officiers et de hauts gradés, dont l'expérience est moins pertinente pour notre travail. A titre d'exemple, nous avons consulté quatre dossiers, sélectionnés selon nos critères. A l'avenir, cette riche collection mériterait une exploitation approfondie et systématique.

La partie substantielle de documents inédits provient d'une autre archive, aux dimensions restreintes à la première vue et peu connue. *Dokumentazion Liebensgeschichtlicher Aufzeichnungen* [Archives

⁶²⁰Adresse, Archiv Národního muzea Na Zátorách 6, 170 00 Praha 7 – Holešovice, site internet : <http://www.nm.cz/Historicke-muzeum/Oddeleni-HM/Archiv-Narodniho-muzea>.

⁶²¹Adresse : Národní archiv, Archivní 4/2257, 149 00 Praha 4 – Chodovec, site internet : www.nacr.cz.

des récits autobiographique], en abrégé DLA est une collection créée au sein du département d'histoire économique et sociale de l'université de Vienne vers la fin des années 1980 en vue d'un projet de recherche sur les témoignages de la Grande Guerre, qui n'a, faute de moyens, jamais été mis en œuvre⁶²². Ciblée sur la période de la Première Guerre mondiale, même si certains dossiers portent sur une période bien plus large, allant du milieu du XIX^e au milieu du XX^e siècle, cette collection est particulièrement intéressante pour notre recherche. En fonction des critères prédéfinis, nous avons rassemblé une cinquantaine de documents. Un apport considérable constituent des témoignages des hommes originaires de la Bohême-Moravie s'exprimant en Allemand. Pour la plupart, il s'agit de représentants de la population germanophone de cette région, qui ont choisi de s'exiler soit au moment du démantèlement de l'Empire austro-hongrois, soit au moment de l'expulsion massive des habitants germanophones ordonnée par le gouvernement tchécoslovaque pour donner suite à la défaite du *Reich* hitlérien. Nous n'avons trouvé aucun document de ce type en République tchèque. Certains doivent être éparpillés dans les archives de l'Allemagne actuelle. Le temps et les moyens circonscrits dont nous avons disposé pour accomplir ce travail de recherche excluent de se lancer à leur poursuite.

Pour des raisons indiquées dans l'introduction de cette partie, le corpus slovaque est, par rapport au deux autres, numériquement peu important. Il se compose d'ouvrages publiés, retrouvés dans les institutions de conservation tchèques, à la Bibliothèque nationale et surtout à la Bibliothèque de l'Institut d'histoire militaire qui a rassemblé ces documents durant les quelques décennies de l'État commun. D'autres ouvrages, notamment les plus récents ont pu être repérés, comme dans les cas précédents, à *Slovenská národná knižnica* [la Bibliothèque nationale slovaque⁶²³]. Par suite des informations obtenues, nous avons finalement omis les archives slovaques. Effectivement, rien ne semble indiquer qu'un nombre substantiel de témoignages rédigés en langue slovaque serait à découvrir soit au sein de *Vojenský historický archiv* de Bratislava [les Archives militaires slovaques⁶²⁴], institution homologue aux archives militaires situées à Prague. Une partie de la collection y est effectivement consacrées à la période de la Première Guerre mondiale. Or, la Slovaquie ayant été sous l'autorité hongroise à cette époque, la plupart des documents relatifs à l'armée austro-hongroise sont en hongrois, une langue que nous ne maîtrisons pas. Leur consultation n'aurait donc aucune utilité. Concernant les légions, la partie majeure de documents repose encore au sein des anciennes institutions communes, centralisées à Prague. Enfin, les moyens manquent pour effectuer un séjour de recherche suffisamment long pour chercher quelques témoignages cachés et oubliés dans différentes archives et chez les particuliers.

⁶²²Site : <https://wirtschaftsgeschichte.univie.ac.at/vereine/doku/>.

⁶²³Slovenská národná knižnica, adresse: Sídelná budova SNK, Námestie J. C. Hronského 1, 036 01, Martin, Slovaquie, le catalogue disponible sur URL: <http://www.snk.sk/sk/katalogy/hlavne-katalogy/online-snk.html>.

⁶²⁴Adresse : Krajná 27, 821 04 Bratislava, site: <http://www.vhu.sk>.

1.3.1.2 La définition de critères de sélection des témoignages

Dans la phase préliminaire à la recherche des documents, il a été nécessaire de circonscrire le domaine visé par un certain nombre de critères externes et internes déterminant préalablement le choix des sources. La constitution d'un corpus et sa défense argumentée sont toujours des défis délicats et complexes, notamment lorsqu'il s'agit des réservoirs aussi vastes et protéiformes que celui des récits personnels de la Première Guerre mondiale. Les critères de sélection appliqués sont multiples. Ils correspondent aux trois objectifs distincts de notre travail. Ces objectifs s'inscrivent dans une continuité logique, car ils correspondent également à trois phases distinctes de la constitution et de l'exploitation du corpus. Chacun de ces objectifs comporte un certain nombre de difficultés et de défis qui lui sont propres et qui génèrent des contraintes spécifiques.

C'est tout d'abord l'objectif encyclopédique. Comme nous avons montré précédemment, dans le contexte historiographique centre-européen, les témoignages n'ont jamais été compris et étudiés comme une source spécifique. Par conséquent, aucun travail systématique de collection n'y a jamais été mené. Ni les combattants tchèques et slovaques, ni les Autrichiens n'ont eu leur Norton Cru. Notre tentative de recensement présente constitue donc une véritable entreprise pionnière. D'où la nécessité de parvenir dans un premier temps à repérer, annoter et classer le plus grand nombre de textes potentiellement exploitables afin de proposer un premier répertoire systématique des témoignages des soldats austro-hongrois. Ce premier objectif oriente le choix du premier ensemble de critères, les plus larges, pour sélectionner une base générale des sources disponibles susceptibles de s'intégrer au corpus. Certains s'inspirent des travaux français, d'autres résultent de l'ajustement de cette méthode au caractère spécifique du paysage testimonial austro-hongrois. Hormis les critères liés à la qualité du témoin, de son parcours et de son témoignage, nous introduisons d'autres paramètres, spécifiques pour notre corpus, telle que la langue du récit. Par son inscription dans la tradition historiographique française, notre travail vise, dans un second temps, un objectif comparatif. Ce second objectif exige la mise en place d'un autre ensemble des critères qui s'inspirent en premier lieu de la méthode proposée par Jean Norton Cru, revisitée ensuite par ces successeurs, notamment, le plus récemment, par Nicolas Mariot. L'utilisation de filtres semblables vise à jeter des fondements solides pour effectuer des comparaisons pertinentes entre ces différents corpus. Cependant, nous ne reprenons pas toutes les directives françaises à la lettre. Dans certains cas, nous avons pris une certaine liberté par rapport aux exigences retenues pour le corpus hexagonal. La plus grande différence étant l'admission des textes inédits, qui sont exclus du corpus original de Norton Cru, comme de sa version élargie actuelle étudiée par Nicolas Mariot. Afin d'assurer malgré ces écarts une valeur à la comparaison quantitative de notre corpus avec le corpus français, nous avons donc constitué un corpus spécifique « de comparaison » qui sera présenté ultérieurement. Le troisième objectif peut être décrit comme analytique. Il convoque les critères de sélection propres aux différentes questions posées aux sources

disponibles. Leur mise en place génère des scissions opérées à l'intérieur du corpus global). D'où la présence de plusieurs sous-corpus de travail dont chacun correspond à un thème précis abordé dans le corps de travail. Dans cette partie, nous présentons donc, successivement, les trois grands ensembles de paramètres de filtrage appliqués suivant les trois différents objectifs et fonctions assignés à notre travail.

Le corpus global et le corpus comparatif

Nos recherches ont mené à l'établissement d'une grande collection de textes qui, une fois élaguée, s'est transformée en corpus de sources qui constitue la base documentaire de notre travail. Deux soucis principaux ont orienté cette recherche. D'un côté le désir d'effectuer un véritable travail encyclopédique de recensement et d'annotation de toute la documentation disponible (un dictionnaire de témoignages de l'espace centre-européen pourrait résulter de cet effort), de l'autre côté l'exigence méthodologique de disposer d'un ensemble assez vaste afin de constituer un répertoire de scènes sociales suffisamment renseigné pour chaque grande problématique abordée. Le corpus global est l'ensemble de textes disponibles au moment de la rédaction réunis en poursuivant ces deux objectifs. Au risque de répétition, il faut souligner qu'il ne s'agit pas d'une liste exhaustive, d'une part, parce que le nombre des témoignages publiés ou autrement connus est en perpétuelle augmentation, d'autre part, car malgré les méthodes de recherche affinées (explicitées ici-bas), il y a toujours des documents qui passent au travers les mailles. C'est aussi le cas du corpus français⁶²⁵. Dans cette partie, nous présentons donc les trois de critères principaux, applicables et appliqués aux récits aussi bien qu'à leurs auteurs, qui ont guidé la constitution du corpus global.

Le critère de langue

Comme premier critère, nous avons donc retenu celui de la langue du récit en définissant notre objet d'étude comme les destins des soldats appartenant à trois groupes ethnolinguistiques, ou « nations ». Le terme « nation » est employé ici dans le sens établi lors des recensements de la population officiels de l'Empire austro-hongrois, proposant l'identification selon, la langue utilisée le plus souvent dans la vie professionnelle (*Umgangssprache*). Dans le dictionnaire de référence de l'époque, la « nation » est définie comme « la dénomination commune des membres de la même race avec des origines, une langue, des normes morales, des habitudes, des traditions, la littérature et l'éducation communes⁶²⁶ » de la Monarchie danubienne : les Tchèques, les Slovaques et les germanophones⁶²⁷.

⁶²⁵Nicolas Mariot, *Tous unis ?*, p. 410.

⁶²⁶*Ottovův slovník naučný*, B. Němec éd., Praha, Paseka, Tome XVII, 1901, réédition 1999, p. 1046.

⁶²⁷Au niveau terminologique, ici, la désignation « germanophones » renvoie à toute la population germanophone de l'Empire austro-hongrois. Les germanophones résidant sur le territoire d'Autriche sont désignés comme « Autrichiens allemands », ceux du territoire tchèque comme « Allemands de Bohême et de Moravie » (dans les témoignages on rencontre souvent l'appellation « nos Allemands » évoquant le partage du même territoire ; pour renvoyer aux Allemands de l'Empire allemand, nous parlons des « Allemands du *Reich* ». D'autres types de

Ce choix est restreint certes, mais il nous semble suffisant et défendable pour les questions abordées dans notre travail, porté notamment sur les mécanismes de la ténacité dans une armée composite et sur la construction identitaire dans la guerre dans un contexte de « conflit national⁶²⁸ ». Le choix des récits en tchèque, slovaque et allemand, résulte, tout d'abord de l'impossibilité pratique de traiter de toutes les douze « nations » principales de l'Empire. Ce serait sans doute l'approche optimale. Étant donné les immenses exigences d'un tel travail, à la fois au niveau des compétences du chercheur (maîtriser au moins dix langues différentes sans parler de multiples dialectes) et des moyens matériels (cela supposerait d'effectuer des déplacements pratiquement dans toute l'Europe médiane et les Balkans). Il a été impératif d'effectuer un tri. Le choix est tombé sur les trois langues mentionnées, car, au niveau pratique, ce sont les langues que nous pouvons lire. Au niveau épistémologique, les récits rédigés dans ces trois langues semblent former d'une part une unité logique, car les histoires de ces trois nations sont liées entre-elles par ce qu'on pourrait qualifier de forte imbrication de destins collectifs, d'autres part, ils composent un ensemble assez hétéroclite pour apprécier la diversité des expériences vécues et mener des comparaisons et des confrontations indispensables pour le sujet abordé.

Afin de comprendre la complexité du procédé de l'identification dans l'Empire des Habsbourg, il faut noter que dans l'espace austro-hongrois, l'identification linguistique prime sur une identification « nationale » au sens occidental du terme, celui largement partagé pour les combattants occidentaux⁶²⁹. Nous parlons donc à dessein des témoignages des combattants de langue tchèque et slovaque et de germanophones et non simplement des témoignages des Tchèques, Slovaques et Allemands afin de souligner la différence de perceptions de ces notions fondamentales dans le contexte de l'Empire des Habsbourg multi-ethnique et multilingue. Pourquoi parler de la langue et non, tout simplement, de nationalité ou d'un pays ? La complexité de la situation peut être résumée en plusieurs points.

Premièrement, dans une zone qui ne connaît pas encore des États-nations homogènes, en principe, le critère territorial ne s'accorde pas au critère d'une identité nationale. Une unité administrative, qui est souvent résultat d'une genèse multiséculaire, compte plusieurs nationalités et vice versa. Dans l'introduction à un numéro hors-série de la revue spécialisée *Cultures d'Europe centrale*, portant sur les récits et imaginaires des Slovaques, Étienne Boisserie et Clara Royer insistent sur la difficulté de

population communiquant en allemand, comme la minorité allemande de Transylvanie par exemple, sont rarement évoqués dans le texte, ils ne font donc pas l'objet d'une désignation particulière.

⁶²⁸Jiří Kořalka, *Češi v habsburské říši a v Evropě 1815-1914: Sociálně historické souvislosti vytváření novodobého národa a národnostní otázky v českých zemích*, Praha, Argo, 1996, p. 14.

⁶²⁹Ce qui est par ailleurs, une approche qui semble réductrice de la diversité des identités des mobilisées qu'il s'agisse des différentes appartenances régionales ou, dans le cas de la France, de celles des différentes parties de son empire colonial.

définir les populations de cette partie de l'Europe par le territoire qu'elles occupent⁶³⁰. Les deux spécialistes expliquent : « Loin de constituer un espace clos et délimité par des frontières étatiques et historiques, ce territoire est à la fois très ouvert et fortement enclavé⁶³¹. » Le vaste pan de l'Europe, administré jusqu'en 1918 par l'Empire austro-hongrois est composé de multiples territoires historiques qui hébergent eux-mêmes une multitude de populations aux langues, cultures, confessions et histoires distinctes. L'Empire de Habsbourg est une véritable « agglomération de peuples⁶³² ». Certaines régions sont habitées par une ou deux ethnies dominantes avec une ou deux minorités, dans d'autres les populations sont parfaitement entremêlées⁶³³. Les grands centres urbains sont, quant à eux, souvent cosmopolites. C'est le cas de Vienne où encore aujourd'hui la toponymie urbaine ainsi que des noms de famille rappellent la mixité de la population de la capitale de Habsbourg, mais aussi de Budapest, de Bratislava, de Prague⁶³⁴. La focalisation sur le seul critère de la « nationalité » ne circonscrit pas forcément l'étude sur un territoire défini. La population parlant tchèque ne représente pas l'intégralité de la population sur les territoires historiques des Pays de la Couronne tchèque englobant le Royaume de Bohême, le Margraviat morave et le Duché de Silésie, une partie de la Silésie austro-hongroise dont la partie plus étendue se trouvait en Pologne. Les locuteurs slovaques ne peuplent, eux aussi, qu'une partie de la région septentrionale du Royaume de Hongrie qui ne relève d'aucune entité étatique historique. Plus que leur territoire, les ressortissants du vaste Empire sur le Danube, habitent leur langue.

Dans le cadre du projet de constituer un État indépendant sur la base de l'idéal wilsonien d'autodétermination des nations, les chefs de la résistance tchécoslovaque forgent une nouvelle nationalité tchécoslovaque. En revanche, les deux langues sont conservées comme langues officielles de chacun des territoires désormais unis. De surcroît, cette identité artificielle, et contestée à plusieurs reprises, ne représente pas une population hégémonique sur le territoire de l'État, qui garde en réalité, malgré l'image diffusée par ses fondateurs, une certaine diversité ethnique et linguistique⁶³⁵. Les

⁶³⁰Etienne Boisserie, Clara Royer (dir.), *Miroirs brisés. Récits régionaux et imaginaires croisés sur le territoire slovaque*, Paris, Institut des langues slaves, 2011, Introduction p. 9.

⁶³¹Etienne Boisserie, Clara Royer (dir.), *op.cit.*, p. 12.

⁶³²Catherine Horel, *Cette Europe Qu'on Dit Centrale Des Habsbourg à L'intégration Européenne, 1815-2004*, Paris, Beauchesne, 2009.

⁶³³Etienne Boisserie, Clara Royer (dir.), *Miroirs brisés. Récits régionaux et imaginaires croisés sur le territoire slovaque*, Paris, Institut des langues slaves, 2011, Introduction p. 12.

⁶³⁴Catherine Horel, *Histoire De Budapest*, Paris, Fayard, 1999; Catherine Horel, « Pressburg-Pozsony-Bratislava, une ville multiculturelle », Etienne Boisserie, Clara Royer (dir.), *Miroirs brisés. Récits régionaux et imaginaires croisés sur le territoire slovaque*, Paris, Institut des langues slaves, 2011, p. 235-250 ; Claire Morelon, *Street fronts : war, State Legitimacy and Urban Space, Prague 1914-1920*, thèse dirigée par Guillaume Piketty et Guillaume Purseigle, Institut d'études politiques (Paris, France) et University of Birmingham (Grande Bretagne), soutenue en 2015.

⁶³⁵Dans le nouvel état tchécoslovaque, dont la population globale s'élevait à 13 607 385 habitants en 1921, les langues tchèque et slovaque devinrent majoritaires, cependant toutes les deux réunies ne couvraient que 64,37 % (8 759 701 habitants) de la population, la minorité allemande restait importante atteignant 22,95% (3 123 305 habitants) et la minorité hongroise 5,47% (744 621 habitants). Victor S. Mamatey, Radomír Luža, *La République tchécoslovaque 1918-1948 : une expérience de démocratie*, Paris, Librairie du Regard, 1987 (1973); Étienne Boisserie, Diana, Jamborova-Lemay, Vlasta Křečková Vlasta, *Parlons slovaque*, Paris, l'Harmattan, 2009, p. 72.

témoignages de langue tchèque et slovaques couvrent donc seulement une certaine partie de population sur leurs territoires respectifs. En effet, sous l'Empire des Habsbourg comme sous la Première république tchécoslovaque, la population germanophone pour la partie tchèque et magyare pour la partie slovaque occupe une place toute aussi importante. Si l'on suit la logique territoriale, il faudrait traiter avant tout des Tchèques et des Allemands, les deux « nations » dominantes des Pays de la Couronne tchèque. Pourquoi alors élargir le corpus ? Rajouter aux Allemands de Bohême-Moravie, ceux de l'Autriche a deux avantages. D'une part, les populations tchèque et autrichienne de l'Empire sont comparables selon le niveau d'alphabétisation, et d'autres indicateurs fondamentaux du développement socio-économique. D'autre part, leurs différentes positions dans la structure politique de l'Empire permet d'envisager les différences potentielles de comportement en fonction d'appartenance « nationale ». Dans ce sens, il est intéressant de comparer les Allemands vivant sur le territoire aujourd'hui Autrichien ou ils forment une population dominante (sauf quelques régions frontalières) et sur le territoire de Bohême-Moravie, où ils sont en concurrence avec les Tchèques, graduant, dans les années précédant le conflit, leurs efforts d'émancipation culturelle et politique⁶³⁶. L'ambiance politique générale, traduite par les discours dominants, est donc différente. Toute la question est de savoir si cela influe sur les comportements des hommes rassemblant ses différentes identités et si oui dans quelle mesure. Concernant les Slovaques, le choix est encore plus délicat. En effet, jusqu'à la fin de la guerre qui scelle le démantèlement définitif de l'empire de Habsbourg, les Slovaques n'ont jamais fait partie d'État commun avec les Tchèques. Le territoire de la Slovaquie actuelle était partie intégrante du Royaume de Hongrie. À la suite de la mise en place du dualisme en 1867, ce dernier a obtenu une grande autonomie en affaires intérieures et son évolution politique, économique et culturelle fut différente de celle des Tchèques, inclus dans la Cisleithanie⁶³⁷. Comme les Tchèques, ils ne sont pas hégémoniques sur leur territoire, marqué par une forte présence magyare qui impose ses lois et sa culture⁶³⁸. Les relations entre les Slovaques et les Hongrois peuvent certes offrir un miroir au « conflit national » entre les Tchèques et les Allemands. Les témoignages des Hongrois pourraient nous éclairer sur les rapports des deux nationalités dominantes de l'Empire. Hélas, la langue hongroise dépasse le cadre de nos compétences linguistiques. A ce stade, nous ne sommes donc pas en mesure d'exploiter les sources rédigées dans cette langue. Pourquoi alors garder les témoignages en slovaque ?

Relevant avant la guerre de deux évolutions distinctes, la proximité géographique et linguistique a

⁶³⁶Jiří Kořalka, *op. cit.*, p. 181 ; voir aussi Rudolf Kučera Kučera (dir.), *Identity v českých zemích 19. a 20. století : Hledání a proměny*, Praha, MÚA a Archiv AVČR, 2012.

⁶³⁷Jan Rychlík, *Češi a Slováci ve 20. Století. Spolupráce a konflikty 1914-1992 [Les Tchèques et les Slovaques au 20e siècle. Collaboration et conflits 1914-1992]*, Praha, Ústav pro studium totalitních režimů, Vyšehrad, 2012, p. 42.
Mares, Antoine, « Nationalismes tchèque et slovaque. Fonctions et contenus, 1850-1920 », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n°43, 1996, *Nation, nationalités et nationalismes en Europe de 1850 à 1920*, p. 21-25.

⁶³⁸Jan Rychlík, *op. cit.*, p. 42.

occasionnée au cours du XIXe siècle de multiples échanges culturels. Mais c'est justement pendant la Première Guerre mondiale que s'impose progressivement l'idée d'un État commun. Ce choix, résultant d'un raisonnement géopolitique pragmatique et rapidement doté de fondements culturels et symboliques. Les deux peuples ne seraient qu'une seule nation parlant deux langues différentes mais très proches. Ainsi, dès le temps de la guerre, les unités de lutte pour l'indépendance s'efforcent de mobiliser les Tchèques et les Slovaques ensemble et deviennent, dans le courant la guerre, mixtes, même si la participation est largement disproportionnée en faveur des Tchèques. Alors que pendant la guerre, l'appellation oscille entre « tchèque », « tchéco-slovaque », et « tchécoslovaque », c'est le concept unificateur qui est définitivement imposé à travers les institutions de la Première république. Après 1918, l'identité tchécoslovaque devient automatiquement commune à la population des deux parties du nouvel État. Aussi, les principales institutions consacrées à la promotion de la mémoire légionnaires englobent les deux. Dans les archives et bibliothèque à Prague, nous trouvons donc ensemble des témoignages de Tchèques et de Slovaques. Cette transformation identitaire étant particulièrement intéressante pour notre travail, il nous semble donc judicieux d'inclure les témoignages des Slovaques. Nous obtenons ainsi des perspectives contrastées sur la construction commune de l'État et de l'identité.

La seconde difficulté relève aussi de la complexité de la relation entre la ou les langues parlées et les identités. Il convient de remarquer qu'au sein de la Monarchie danubienne, la relation à la langue et l'identification à une nationalité restent souvent opaques et ambiguës. Face à la « multiplicité de traditions, de peuples, de langues et de cultures répartis sur un espace relativement réduit d'une grande densité » l'État jouant le rôle du fédérateur fragile⁶³⁹ doit gérer le problème national au quotidien pour administrer et gouverner son vaste territoire. D'où l'urgence de définir les différents groupes afin de concevoir un système de gouvernance institutionnel pertinent. Cette nécessité pratique la pousse à l'organisation de vastes projets de recensement demandant à la population de déclarer son appartenance nationale en fonction de leur *Umgangssprache*, langage d'usage au quotidien⁶⁴⁰. La question de la définition de la nationalité reste cependant controversée lors de l'enquête car la langue d'usage ne correspond pas forcément à la langue maternelle – *Muttersprache*⁶⁴¹, qui peut être ressentie comme un facteur identitaire plus fort. De plus, une partie de la population est et se considère bilingue voire multilingue (des cas parmi les témoins), grâce aux migrations économiques, la mobilité professionnelle (imposé dans le cadre des employés d'État civils et militaires) et aux mariages mixtes

⁶³⁹Molnar, Miklos et André Reszler, *op. cit.*

⁶⁴⁰En tout 4 référendums ont eu lieu, le plus important en 1910. A. B. Zbyněk Zeman, „The Four Austrian Censuses and their Political Consequences », Marc Cornwall (éd.), *The Last Years of Austria-Hungary*, Exeter, 1990.

⁶⁴¹Des débats s'animent déjà à l'époque, notamment les représentants des minorités linguistique réclament son inclusion dans le sondage, car au quotidien ils sont bien obligé d'utiliser la langue de la majorité, ce point n'illustre donc que la réalité objectif mais en rien leur sentiment d'appartenance subjectif.

qui en résultent⁶⁴². Les résultats des recensements ainsi que d'autres enquêtes et registres administratifs restent spéculatifs⁶⁴³. Le fait de s'exprimer dans une langue ou une autre peut avoir des significations diverses, conditionnées en plus par le niveau de formation et le moment de la rédaction. Les notes intimes tenues pendant la guerre par des hommes ne maîtrisant que leur langue maternelle, souvent à faible capital scolaire, renvoient à l'utilisation naturelle de la langue. Pour ceux ayant une connaissance solide en allemand ou en hongrois, par exemple tous les Slovaques ayant dépassé le primaire étaient obligés d'être bilingues⁶⁴⁴, ce choix peut relever de la commodité d'expression intime dans la langue maternelle. Il peut présenter aussi une stratégie personnelle visant, par exemple, à déjouer la surveillance des autorités et la censure. Le plus souvent, il s'agit toutefois d'une véritable décision identitaire. Ainsi, le témoin Pavol Brunovský, slovaque de nom et d'origine, ayant résidé et exercé des fonctions administratives publiques sur le territoire slovaque a laissé toutefois un témoignage rédigé en allemand, conservé à Vienne. En respectant son choix de la langue, nous le classons parmi les témoins germanophones. Radola Gajda, jeune aventurier né dans la famille d'un fonctionnaire militaire détaché en Dalmatie, étant devenu général dans les légions tchécoslovaques en Russie, rédige ses mémoires en tchèque. Malgré son lieu de naissance extérieur au périmètre géographique tchèque, il est classé parmi les témoins de langue tchèque. Dans les expressions d'après-guerre le facteur identitaire est encore plus fort, dans la mesure où les Tchèques, les Slovaques, les Allemands et les autres minorités vivant sur le même territoire de la nouvelle république ne s'inscrivent pas forcément dans la même construction mémorielle sur la Grande Guerre, le choix de la langue, notamment pour les ouvrages destinés à la publication, incarne, dans une certaine mesure le choix d'appartenance. Il peut être souligné par le changement de nom. Dans le corpus, plusieurs témoins oscillent entre la version allemande et tchèque de leurs prénoms et nom de famille. Ainsi, après la guerre, Adalbert Birnbaum devient définitivement Vojtěch Birnbaum ou Weizenbauer, après avoir expérimenté plusieurs possibilités d'orthographe, se stabilise sur la version « tchéquisée » de Vajcenbauer. Faute de statistiques fiables à ce sujet, il est très difficile de se faire une idée, même de l'ordre de grandeur de l'importance des familles mixtes et des personnes partageant deux voire plusieurs identités linguistiques-nationales. Les travaux récents, menés sur des groupes sociaux ciblés comme les officiers de métier ou des fonctionnaires laisse comprendre que l'identification « nationale » selon la langue, pourtant une catégorie clé pour l'administration austro-hongroise ne propose pas un reflet fidèle de la réalité⁶⁴⁵. Pour l'espace austro-hongrois, la notion de l'appartenance

⁶⁴²Catherine Horel, *Cette Europe qu'on dit centrale. Des Habsbourg à l'intégration Européenne, 1815-2004*, Paris, Beauchesne, 2009, p. 77.

⁶⁴³Voir les résultats de l'étude d'István Deák sur les officiers austro-hongrois : István Deák, *Beyond Nationalism: A Social and Political History of the Habsburg Officer Corps, 1848-1918*, New York, Oxford University Press, 1990 et István Deák, *Der K.(u.)K. Offizier: 1848-1918*, Wien, Böhlau, 1991.

⁶⁴⁴Une politique linguistique beaucoup moins libérale était menée en Transleithanie causant une éradication quasi-totale du Slovaque. Jan Rychlik, *op. cit.*, p. 38.

⁶⁴⁵István Deák, *Beyond Nationalism: A Social and Political History of the Habsburg Officer Corps, 1848-1918*, New

ou de l'identité « nationale » doit donc être traité avec précaution. Pour articuler une logique territoriale, administrative à une logique identitaire, le critère de la langue du récit s'impose comme plus adapté à la situation, il est plus sûr et plus objectif (la rédaction d'un rédigé donne une assise matérielle à la notion très subjective d'identité).

Le choix de retenir la langue comme critère déterminant, répond aussi à la question particulière de la diaspora. Au tournant du XIX^e et du XX^e siècles, les mouvements d'émigrations sont assez importants au sein des trois populations ciblées. Les pays visés sont notamment les États-Unis et l'Empire russe mais concernent aussi d'autres zones géographiques. Au moment de la guerre, en principe, tous les sujets mobilisables vivant sur le territoire d'un autre pays sont sommés de rentrer pour effectuer leurs devoir militaire. Les outils de recensements et de contrôle n'étant pas encore au summum de l'efficacité, l'appel n'est pas toujours entendu. Dès le début de la guerre, dans les grands foyers d'expatriés tchèques et slovaques, différentes mobilisations sont mise en œuvre pour recruter les membres des minorités nationales pour combattre dans le camp opposé. Les témoignages de quelques expatriés apportent des précisions intéressantes sur cet « autre » type de mobilisations, loin de son pays d'origine et de ses organes répressifs. Dans ce cas aussi, la langue choisie pour le récit affirme le lien étroit avec l'identité d'origine.

La qualité du témoin et de son parcours

Le second critère retenu pour effectuer la sélection des témoignages concerne le parcours effectif de l'auteur dans la guerre. Nous reprenons ici la formule introduite par Norton Cru, exigeant de l'auteur d'être un témoin oculaire. Selon cette règle, l'auteur doit obligatoirement rapporter des événements auxquels il participé en personne, qu'il a vus de ses propres yeux. C'est la condition première pour qu'un texte soit perçu comme un témoignage (voir le chap. sur le témoignage). Bien sûr, cette condition suppose que l'on dispose au moins de données biographiques de base sur l'auteur et que son parcours ait pu être vérifié, au moins dans ses grandes lignes, à l'aide d'autres sources⁶⁴⁶. L'application de cette exigence écarte un certain nombre de textes littéraires, aussi bien renseignés qu'ils puissent être. Au-delà de sa portée épistémologique, cette règle étant en vigueur dans les recherches de référence déjà citées sur le corpus français⁶⁴⁷, son application dans notre travail permet de construire un corpus comparable

Une fois déterminée la qualité du témoin oculaire, il faut définir l'expérience dont il témoigne et toutes les expériences ne trouvent pas leur place dans notre travail. L'objectif de ce mémoire est d'étudier l'expérience du fait guerrier pendant le premier conflit mondial. Concernant la limite temporelle, il

York, Oxford University Press, 1990.

⁶⁴⁶Nicolas Mariot, *Tous unis*, *op. cit.*, p. 408.

⁶⁴⁷Jean Norton Cru, *Témoins*, *op. cit.* ; Nicolas Mariot, *Tous unis*, *op. cit.*

s'agit donc de prendre en compte les témoignages relatifs aux années du conflit. La situation spécifique des légionnaires tchéco-slovaques aspirés dans la guerre civile en Russie exige toutefois le prolongement de la date finale jusqu'au début des années 1920 où les derniers légionnaires ont pu enfin regagner leur patrie⁶⁴⁸. La focalisation sur l'expérience du fait guerrier restreint notre corpus à la seule population masculine, plus spécifiquement à sa partie mobilisable, composé d'hommes qui ont eu au plus 42 ans en 1914 ou 19 ans en 1918.

La dernière restriction concerne la nature de l'expérience vécue à proprement parler. Jean Norton Cru et ses successeurs insistent sur la qualité de combattant. Selon l'auteur de *Témoins*, le combattant est :

« Tout homme qui fait partie des troupes combattantes et qui vit avec elles sous le feu, aux tranchées et au cantonnement, à l'ambulance du front, aux petits états-majors : l'aumônier, médecin, le conducteur d'auto sanitaire, sont des combattants ; le soldat prisonnier n'est pas un combattant, le général commandant le corps de l'armée non plus, ni tout le personnel du GQG. La guerre elle-même a imposé cette définition fondée sur l'exposition au danger et non plus sur le port des armes qui ne signifie plus rien. Les médecins de bataillon n'avaient pas d'armes, les officiers de troupe n'étaient souvent armés que d'une canne ; vivant au feu ils étaient combattants, tandis que les officiers de la 83^e division territoriale (maintenue à Paris pendant toute la guerre) n'étaient pas combattants en dépit de leur sabre et de leur revolver⁶⁴⁹. »

Cette citation relève la condition clé : le combattant est celui qui a une expérience directe de la vie au front. Elle sous-entend que la proximité du front et donc du danger réel, mortel, est un facteur primordial dans l'appréciation de la guerre. Ce travail observe en grandes lignes les préconisations de cette définition. Le contexte spécifique de l'expérience du premier conflit mondial en Europe central nous amène à aménager quelques exceptions à la règle. Intéressés, dans la partie initiale de notre analyse, par la question spécifique des mobilisations et de l'attitude générale des hommes face à l'appel sous les drapeaux et au devoir militaire, nous choisissons de déroger à la règle et d'inclure, dans le corpus global, des témoignages des hommes mobilisables ou mobilisés qui parviennent toutefois à échapper au front grâce à des démarches personnelles. Ce sont des documents uniques et précieux relatant la mise en place d'arrangements personnels pour éviter « le pire ». Les témoignages de ceux qui ont été placés dans la situation d'une proximité du combat mais ont réussi à y échapper au dernier moment ou à alléger leur service par une action individuelle donnent un renseignement important sur les possibilités, les stratégies et les mécanismes du refus de combattre qui permet d'analyser l'autre versant du moment décisionnel, la désobéissance ou la réticence face à la norme de

⁶⁴⁸Derniers transports des légionnaires sont arrivés au printemps 1922.

⁶⁴⁹Jean Norton Cru, *Témoins*, *op. cit.*, p. 10.

l'obéissance automatique, le non engagement face à l'engagement, les petites tentatives d'ajustements individuels mis en place face au conformisme ambiant. Un autre cas de figure présente les témoignages de certains légionnaires, engagés « trop tard » pour intervenir véritablement au combat ou de certains conscrits de l'armée austro-hongroise, capturés si rapidement après leur arrivée dans la zone des combats qu'ils ne pourraient, aux yeux de Norton Cru, prétendre au statut de véritables combattants. Toutefois, pour les besoins de notre travail, ces témoignages méritent d'être inclus car ils apportent des éclaircissements non négligeables sur certains faits étudiés à savoir l'engagement ou la capture. La différence dans leurs parcours consécutifs aide plus qu'elle ne diminue la valeur heuristique du corpus. Naturellement, ces témoignages ne sont convoqués que pour la partie correspondante de ce travail, ils sont exclus des autres qui traitent des faits que ces témoins n'ont pas pu vivre. Ici, nous renvoyons à la qualité première, celle de témoin oculaire. En règle générale, une fois éliminées les œuvres de fiction littéraire, dont l'auteur n'a pas été combattant en fonction des critères retenus, une stricte application de cette règle permet de distinguer les passages exploitables pour chaque grand thème abordé au cours de l'analyse. Il convient toutefois de noter que contrairement à la France, les registres matricules des soldats tchèques et slovaques de l'armée austro-hongroise qui ne se sont pas engagés par la suite dans les légions tchécoslovaques, déposés dans les archives militaires tchécoslovaques n'ont pas été sauvegardés. À ce jour, il est donc impossible de vérifier les états de service des soldats non-légionnaires. Pour les légionnaires, les registres existent. Malheureusement, à cause de différentes manipulations et transferts depuis leurs créations (en Russie, en France et en Italie), leur état n'est pas toujours satisfaisant. Les documents sont souvent lacunaires, équivoques ou contiennent des erreurs. Pour cette raison aussi, l'application rigoureuse de la règle de Norton Cru n'est pas possible.

Le corpus global contient alors tous les témoignages dont au moins une partie porte sur un des fragments de l'expérience du fait guerrier étudié. Ensuite, par souci de clarté et de précision, ce corpus global est divisé en sous-corpus de travail, contenant chacun uniquement ces témoignages utiles à ce passage précis. Au niveau global, ce type de témoignages « non-combattants » selon le critère de Norton Cru, ne représente qu'une partie infime du nombre total (il s'agit de deux témoignages à ce jour : Halas et Weitzenbauer), leur inclusion n'a donc pas une grande incidence sur la comparaison statistique du corpus tchèque avec le corpus français, ciblé uniquement sur les combattants. Suivant la règle générale, les récits de civils, de gendarmes, du personnel du GQG et d'autres services stationnés à l'arrière ou des officiers généraux trop éloignés de la vie des soldats au front ne sont pas pris en compte⁶⁵⁰.

⁶⁵⁰L'injonction de Norton Cru de « ne considérer que les récits des rangs inférieurs de l'armée, depuis le simple soldat jusqu'au capitaine. », p. 11.

La situation est plus complexe concernant l'armée au sein de laquelle le service a été effectué. L'expérience de base repose sur le service, au moins temporaire, dans l'armée austro-hongroise. Le contexte de la lutte pour l'indépendance nationale implique l'organisation, dès le premier mois de la guerre, des unités composés de Tchèques et de Slovaques, sujets de l'Empereur, qui, ayant désobéi à l'appel de mobilisation, se sont engagés auprès des pays de l'Entente. Il s'agit notamment des membres de la compagnie tchèque *Nazdar*, intégrée à la Légion étrangère française et de la *Česká družina*, formée au sein de l'armée russe⁶⁵¹. Les deux unités ont servi de base pour le recrutement consécutifs dans les légions tchécoslovaques, notamment parmi les prisonniers de guerre et, en partie, auprès des expatriés tchèques et slovaques dans les pays de l'Entente. Vers la fin de la guerre, les légions forment le noyau de la première armée tchécoslovaque indépendante⁶⁵². Certes les membres de ces deux unités de pionniers, ainsi que plusieurs autres, recrutés à l'étranger et arrivant directement dans les légions, n'ont pas eu d'expérience dans l'armée austro-hongroise. Cependant dans l'analyse des processus d'obéissance et de désobéissance et du cheminement de l'engagement volontaire, ces récits constituent un pendant important, bien que numériquement minoritaire, au parcours classique des conscrits austro-hongrois. Il nous semble donc important de ne pas exclure leurs témoignages de notre analyse. À nouveau, nous insistons, ils sont utilisés uniquement dans les passages relatifs à leur expérience précise.

Suivant la piste défrichée déjà par Norton Cru et largement suivie depuis, nous restreignons le critère du parcours à l'armée de terre, représentée surtout par l'infanterie. L'infanterie reste effectivement en 1914 la force fondamentale déployée par les États. En Autriche-Hongrie, elle représente 62% du total des effectifs déployés⁶⁵³. Son mode de recrutement était fondé sur la conscription, une obligation légale de service applicable dans l'intégralité de l'État habsbourgeois. Ces unités mobilisent alors une grande partie de la population masculine entre 19 et 42 ans sans égard aux particularités régionales ou sociales⁶⁵⁴, contrairement à la marine où le recrutement passe par le biais du choix et des traditions des différentes parties historiques de l'Empire⁶⁵⁵. Rien d'étonnant donc que l'infanterie fournisse aussi, le nombre le plus élevé de témoignages. Les légions tchécoslovaques, étaient, par principe une armée de Terre tout au long de la guerre, même si l'aviation par exemple a commencé à être organisée assez précocement, afin de former les bases de l'armée tchécoslovaque indépendante qui en est sortie. Avec

⁶⁵¹Les deux unités voient le jour de façon simultanée mais indépendamment l'une de l'autre. En Russie, la première unité nommée *Česká družina* a rassemblé 777 volontaires tchèques et slovaques et 235 soldats russes. Le premier commandant est nommé par le décret du 7 août, la compagnie est officialisée le 21 août 1914 ? En France, la compagnie *Nazdar*, dont la création est officialisée le 22 août 1914 compte alors environ 300 volontaires. Tatarov, Boris, *op. cit.*, p. 16-17.

⁶⁵²Fondée officiellement en mars 1918 par le Conseil national tchécoslovaque de Paris, l'organe dirigeant de la résistance en exil.

⁶⁵³Libor Nedorost, *op. cit.*, p. 70.

⁶⁵⁴Libor Nedorost, *op. cit.*, p. 49.

⁶⁵⁵Libor Nedorost, *op. cit.*, p. 62.

22% des tués contre 8% pour la cavalerie et 6% pour l'artillerie, l'infanterie est également en France l'arme la plus exposée au danger, l'arme la plus meurtrière de la Grande Guerre⁶⁵⁶. Globalement, la nature de l'expérience de guerre entre l'armée de terre et les autres armes, diffère de façon trop importante pour qu'elles soient traitées toutes les trois au sein du même corpus. De plus, leur inclusion aurait faussé les résultats de comparaison avec le corpus français, dont les récits de la guerre sur la mer et dans les airs sont également systématiquement exclus⁶⁵⁷.

Malgré ces philtres, le palette d'expériences abordées reste assez vaste et hétérogène. Afin de constituer un répertoire le plus complet possible de scènes sociales liées à l'expérience de guerre, nous avons soumis nos recherches à l'exigence de la plus grande diversité des parcours possibles. Le corpus actuel atteste donc d'une ferme volonté d'introduire aussi des récits que l'on pourrait appeler « minoritaires ». La diversité, tout en restant dans le cadre de l'armée de terre, concerne les unités et les statuts ainsi que les théâtres d'opération, incluant les trois fronts principaux défendus par l'armée austro-hongroise : serbe, oriental et italien et ceux, encore plus variés, investis par les différentes unités des volontaires tchécoslovaques, en France, en Russie, en Italie mais également dans les Balkans et sur le front de Salonique.

La qualité du récit

Le dernier critère concerne la qualité du témoignage, sa forme et son contenu. Contrairement au corpus français présenté par Jean Norton Cru et sa version actualisée analysée par Nicolas Mariot qui prend en compte et comptabilise uniquement les témoignages publiés⁶⁵⁸, notre corpus inclut également des sources inédites. Ce choix répond à une exigence heuristique. Les sources inédites contiennent en effet des carnets originaux, authentiques dont l'exploitation s'avère particulièrement fructueuse. Pour le besoin de la comparaison statistique avec le corpus français, ces deux ensembles de documents sont séparés en deux corpus distincts.

Au niveau de la nature du texte, nous reprenons, toujours par souci de construire une base de comparaison fiable, les cinq genres définis par Norton Cru, contenant les formes suivantes :

« Carnet de route, journal de campagne, souvenirs de guerre, lettres du front, pensées, réflexions ou méditations sur la guerre, récits fictifs, mais seulement lorsque la fiction n'est qu'un voile léger sous lequel on peut distinguer la personne de l'auteur, son expérience de la guerre, son unité, les secteurs qu'il a occupés, en un mot les faits réels de sa propre campagne⁶⁵⁹. »

⁶⁵⁶Rémy Cazals, *Les mots de 14-18*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2003 : mot clé : Armes, p. 9.

⁶⁵⁷Jean Norton Cru, *Témoins*, *op. cit.*, p. 10 et pour le classement final p. 663.

⁶⁵⁸Nicolas Mariot, *Tous unis ?*, p. 408.

⁶⁵⁹Norton Cru, *Témoins*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2006 (1929), p. 10.

Norton Cru exclut systématiquement la poésie ainsi que le théâtre car : « la part de la littérature y est plus grande que la part du renseignement documentaire⁶⁶⁰ », au contraire, dans son corpus de l'après-guerre, il défend l'admission du roman car, « contrairement à l'idée reçue, il y a fort peu de romans de guerre, et ces romans ne sont que des souvenirs personnels à peine déguisés⁶⁶¹. » Pour le besoin de la comparaison, nous évitons donc ces deux formes littéraires. Au contraire, face à la prolifération de la « littérature légionnaire » comme un genre de fiction littéraire spécifique, nous n'admettons pas ces œuvres dans le corpus du travail bien que certaines soient des produits des auteurs combattants. Toujours par souci de comparaison équilibrée, une liste est cependant présentée dans la partie décrivant le corpus global et ses différentes composantes.

Un critère complémentaire cible le contenu du récit. Afin de proposer une analyse approfondie, suivant l'évolution de l'expérience dans la durée nous ne prenons en compte que les récits décrivant une durée suffisamment longue pour qu'une évolution soit perceptible. L'objectif est de parvenir, comme le suggère Nicolas Mariot, à « l'épuisement de la documentation disponible », c'est-à-dire à traiter chaque témoignage dans son intégralité⁶⁶². Il est en effet très difficile de poser des limites strictes à la longueur du récit et du passage de l'expérience qu'il rapporte. Certains témoins parviennent à résumer toute la durée de la guerre sur plusieurs pages, d'autres apportent une description détaillée d'un tout petit segment de leur expérience. La décision a donc été prise, cas par cas, en examinant méticuleusement chaque texte. *A priori*, nous n'incluons donc pas de récits qui ne tiennent qu'en quelques pages, ni de lettres qui ne forment pas un ensemble assez conséquent pour comprendre le parcours de l'auteur et suivre son évolution au moins pendant quelques mois. Un cas particulier est constitué par les témoignages parus dans les recueils collectifs. Les grandes séries relatives à l'expérience des Tchèques et des Slovaques, composées de plusieurs volumes successifs contiennent en effet, pour certains témoins toute une série de récits qui, une fois relevés et rassemblés, décrivent l'expérience pratiquement complète de l'auteur. Ce type de récit, égalant au final un témoignage de taille moyenne publié en tant que texte autonome mérite d'être exploité dans le travail. Dans le cas où nous ne disposons que d'un fragment, bien que détaillé, d'un témoignage, l'admission dans le corpus dépend de la nature de l'expérience racontée et des renseignements que l'on peut obtenir sur le témoin par d'autres sources. Les passages portant directement sur un des thèmes majeurs exploités : la mobilisation et les départs en guerre, la vie au front et les situations de combat, les captures et l'internement dans les pays ennemis, l'engagement dans les légions tchécoslovaques, le retour à la vie civile, sont inclus, à condition qu'ils couvrent au moins plusieurs pages et que leur valeur documentaire ait pu être confirmée par d'autres sources. S'agissant des documents d'archives,

⁶⁶⁰Norton Cru, *Témoins*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2006 (1929), p. 11.

⁶⁶¹Norton Cru, *Témoins*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2006 (1929), p. 11.

⁶⁶²Nicolas Mariot, *Tous unis ?*, p. 387 ?

leur inclusion n'intervient pas dans la confrontation avec le corpus français, portant uniquement sur l'ensemble des narrations publiées. Les documents dont la forme et/ou le contenu ne sont pas conformes à ce critère mais dont la valeur documentaire ne semble pourtant élevée sont traités comme des sources secondaires ou auxiliaires.

En définitive, face à l'hétérogénéité des expériences et des récits qui en rendent compte, il est parfois difficile de se conformer aux exigences strictes de la sélection. Les critères énumérés et expliqués servent de balises générales. La décision d'inclure ou non dans le corpus ou d'exploiter ou non un témoignage dépend de l'analyse poussée de chaque récit en lien avec toute la documentation disponible sur l'auteur. Afin de préserver la clarté du propos, la nature du témoignage ainsi que la qualité de son auteur sont systématiquement présentées à l'occasion des citations dans le texte. Le lecteur peut ainsi juger par lui-même de la pertinence et de la valeur documentaire de l'exemple proposé.

Face aux critères précisément définis et appliqués dans le corpus des témoignages combattants français, nous prenons une certaine liberté à plusieurs égards. Afin de ne pas renoncer intégralement aux apports d'une comparaison, nous avons fait le choix d'établir et de différencier deux corpus distincts : le corpus de comparaison qui sert de base de confrontation des données centre-européennes aux données françaises, puis le corpus des témoins retenus et réellement utilisés dans notre travail (sont exclus les témoignages littéraires et inclus les témoignages inédits et certains témoignages issus des recueils collectifs). Par souci de cohérence, nous avons renoncé à constituer un seul corpus austro-hongrois mais nous avons conservé un corpus par langue. Par suite de l'inégalité de la quantité de sources disponibles et à la qualité d'informations auxiliaires sur les témoins selon les langues, une véritable analyse statistique détaillée comparable aux recherches menées sur le corpus français n'a été établie que pour le corpus tchèque.

Tableau 1: Comparaison chiffrée des corpus retenus.

Langue	Habitants	Mobilisés	Textes publiés	Dont témoignages	Dont textes littéraires	Textes inédits
Français	41 mil.	8 millions	733	x	x	x
Tchèque	6,4 mil.	1 million	214	138	76	42
Allemand	12 mil.	x	39	x	x	37
Slovaque	2 mil.	x	14	x	x	1

Les sous-corpus de travail

Afin de proposer des repères d'analyse les plus précis possible, l'ensemble de sources ainsi obtenu a été segmenté en plusieurs ensembles plus restreints qui forment les différents sous-corpus de travail. Chacun contient un certain nombre de documents puisés dans le corpus global qui se rapportent, en

entier ou par passage, à un des grands thèmes abordés dans l'analyse. La majorité des témoignages ne se limite pas à un seul sujet, les mêmes titres sont donc présents dans plusieurs sous-corpus différents. A cet endroit, nous proposons un descriptif succinct de chaque ensemble délimité, explicitons les objectifs et les occurrences de son utilisation et expliquons son utilité pour l'analyse.

Le corpus global est tout d'abord divisé en trois parties selon les trois différentes langues étudiées. Nous disposons ainsi de trois corpus globaux tchèque, autrichien et slovaque, construits sur la base des mêmes critères ce qui permet des comparaisons entre nationalités des différentes caractéristiques relatives aux témoignages et aux auteurs. Les trois corpus sont également scindés en documents publiés et documents inédits. Comme la démarche de l'auteur n'obéit pas aux mêmes logiques, ces deux sortes de documents nous semblent difficilement assimilables dans une seule collection. D'autre part, le corpus français, qui sert de référence étant uniquement composé de récits de guerre publiés, cette opération permet d'obtenir une base aux caractéristiques comparables.

Au sein de chaque corpus « national », nous repérons et assemblons au sein d'un même répertoire les témoignages qui abordent les mêmes sujets. Selon le critère du parcours militaire, nous spécifions s'il s'agit du corpus de l'armée austro-hongroise ou de celui des légionnaires tchécoslovaques. Le premier exclut donc tout témoin qui n'a pas effectué même un service très bref au sein de son armée officielle. Le second, au contraire, discriminent les témoignages des combattants austro-hongrois qui n'ont jamais fait partie de légions. Le cas est parfois litigieux, certains s'étant inscrits mais n'ayant jamais rejoint effectivement les légions pour des raisons aussi diverses que leur état de santé, leur éloignement géographique ou la fin de la guerre. Pour faire la différence nous nous référons à l'outil de référence, la base de données des légionnaires tchécoslovaque élaborée par le VHU de Prague. Issue d'un travail de plusieurs années, elle recense toutes les personnes dont la carte d'identification, preuve de l'inscription effective dans les légions tchécoslovaques, est conservée dans les Archives militaires de Prague⁶⁶³. La présence ou non d'un témoin dans ce registre sert de critère de distinction entre légionnaires et non légionnaires. Ce sous-corpus ne compte naturellement aucun témoignage germanophone, l'accès dans les légions étant réservé exclusivement aux personnes de langue – nationalité - tchèque ou slovaque. Ces corpus sont mobilisés pour traiter des sujets internes à chaque ensemble. Pour étudier les relations hiérarchiques ou la mixité sociale dans l'armée austro-hongroise, aucun témoignage de légionnaire qui n'a pas effectué son service dans l'armée austro-hongroise avant de s'engager, ne sera utilisé, bien qu'il ait pu s'exprimer sur ce sujet.

⁶⁶³ La base de données des légionnaires et soldats de l'armée tchécoslovaque a été élaborée par les chercheurs du Vojenský ústřední archiv [Archives militaires centrales] de Prague sur la base des documents personnels de tous les légionnaires archivés dans le Historický vojenský archiv (Archives militaires historiques). Une forme réduite est disponible depuis 2009 sur le site des Archives militaires centrale : <http://www.vuapraha.cz/Pages/DatabazeVHA/DatabazeLegionaru.aspx>.

Finalement, les sous-corpus de travail ont été constitués en fonction des thèmes à exploiter. Selon le critère du contenu de l'expérience racontée nous distinguons les collections suivantes :

- Corpus : « Mobilisation et départs en guerre »
- Corpus : « Captures – redditions – désertion »
- Corpus : « Captivité et internement »
- Corpus « Engagements »
- Corpus « Expérience du front et violences de guerre »

Le corpus « Mobilisations et les départs en guerre » comprend tous les témoignages qui contiennent un segment sur les processus sociaux qui accompagnent et rythment le passage de la société du temps de la paix vers la guerre. En introduisant la notion plus large de « départs en guerre », nous souhaitons cibler aussi le cheminement vécu par les individus lors de leur transformation de civils en soldats et combattants. S'inscrivant dans une démarche comparatiste, ce corpus contient les témoignages concernant les trois langues – nationalités étudiées. La forme plurielle donnée aux termes du titre souligne notre objectif d'inclure aussi bien l'événement « mobilisation » survenu en été 1914 lors de la mobilisation partielle puis générale que d'autres vagues de recrutements organisées durant la guerre. Ceci devrait permettre d'aborder ce phénomène social dans sa dimension évolutive. Par définition, ce corpus contient donc uniquement les témoignages d'hommes mobilisés dans l'armée impériale d'Autriche-Hongrie.

Le corpus : « Captures – redditions - désertions » réunit tous les témoignages contenant un segment consacré à la description du passage chez l'ennemi, peu importe que celui-ci soit abordé comme un acte volontaire ou une capture forcée. Au contraire, la réunion de ces deux sortes d'approches permet une confrontation intéressante. Par définition ce corpus inclut donc les témoignages des hommes qui ont commencé leur service dans l'armée austro-hongroise. Par là même, il exclut les témoignages des volontaires qui se sont engagés directement dans les légions tchécoslovaques. Le regroupement des témoignages des trois « nations » étudiées permet d'effectuer la comparaison pour la même situation entre les conduites des germanophones, perçus traditionnellement comme une « nation » loyale et celle des Tchèques (et Slovaques), stigmatisés comme une « nation » défailante. Afin d'approfondir l'analyse, nous incluons dans ce corpus, hormis les témoignages des hommes qui ont effectivement vécu la capture, ceux, très rares par ailleurs, qui envisagent la capture comme une issue de la guerre, qui y pensent, qui la programment, qui la préparent sans jamais y parvenir.

Le corpus « Captivité et internement » est étroitement lié au corpus précédent. Il rassemble tous les témoignages qui traitent de l'expérience d'internement chez l'ennemi. De nouveau, ce corpus exclut donc les volontaires recrutés parmi les expatriés qui se sont engagés directement dans les légions sans

passer par le statut de prisonnier ou d'interné. Ce corpus admet les témoignages rédigés dans les trois langues. Étant organisé autour du thème commun de la captivité et non par front ou pays d'internement, ce corpus permet de confronter l'expérience de l'internement dans les conditions très variées ; celles d'un confort relatif dans les pays de l'Europe occidentale (France et Italie), de défauts organisationnels en Russie tsariste, puis révolutionnaire ou du chaos et de la misère totale des prisonniers de guerre en Serbie ou en Roumanie. L'appréciation des diversités ou des similitudes des conditions de la vie dans les camps est d'autant plus importante que, dans notre travail, l'expérience de captivité et d'internement joue un rôle crucial pour les questions d'exacerbation (ou non) de la fragmentation nationale et de différents engagements, dans les légions tchécoslovaques mais également dans l'Armée rouge.

Le corpus « Engagements » se place en continuité du corpus précédent. Il contient principalement les témoignages des prisonniers de guerre s'étant engagés au terme de leur séjour en captivité dans une nouvelle lutte. Toutefois, cet ensemble inclut également les témoignages, jusque-là délaissés, des volontaires s'étant engagés à l'étranger, sans avoir acquis une expérience de combat ou d'internement dans l'armée austro-hongroise. La forme au pluriel du terme suggère la diversité des engagements possibles. Le recrutement dans les légions tchécoslovaques est le cas de figure majoritaire au sein du corpus mais il est réservé exclusivement aux témoins tchèques et slovaques. Aussi, ce corpus s'intéresse également aux passages des récits qui évoquent les engagements dans l'Armée rouge lors de la guerre civile en Russie rapporté par les germanophones mais également par quelques Slaves ou aux engagements dans d'autres unités ou armées si l'occasion se présente. Le facteur clé est ici la nature de l'acte d'engagement, perçu traditionnellement comme l'expression suprême de la volonté ou du désir individuel, en opposition au phénomène de mobilisation, envisagées plutôt comme un fait imposé et collectif. La solidité ou à l'inverse, la perméabilité, de la frontière entre les deux constitue, à travers ce corpus, un enjeu majeur.

Le dernier corpus « Expérience du front et violences de guerre » amasse les récits des témoins-combattants au sens strict du mot, celui, qui lui avait été prêté par Norton Cru. Dans cet ensemble nous rangeons uniquement les récits des hommes, qui ont eu une expérience directe et personnelle de la vie au front. Contrairement au corpus français, notre corpus global, pour des raisons indiquées plus haut (p. 149) n'applique pas cette règle à la lettre. Pour traiter des thèmes liés à l'expérience de la vie au front, des souffrances et des violences qu'elle implique nous revenons, logiquement, à cette règle fondamentale. Suivant l'exemple de Norton Cru et envisageant les violences de guerre comme des faits hétérogènes et polymorphes, nous n'insistons pas toutefois uniquement sur les scènes de violence de combat ou encore du combat rapproché, interpersonnel. En effet, à l'aide de ce corpus, nous ciblons l'expérience du front dans sa dimension plus large, avec toute la panoplie de souffrances et de

violences, directes et indirectes, physiques comme psychologiques, qu'elle est susceptible de causer. Pour parachever la perspective comparatiste nous rassemblons, au sein de ce corpus, les témoignages relatifs au service dans l'armée austro-hongroise ainsi que les récits des légionnaires. La grande diversité de contextes (différents fronts et différentes périodes de la guerre), de situations (grandes offensives, reculs, sièges, assauts, etc.) et de scènes permet d'obtenir une image encore plus diversifiée. Enfin, les mentions et descriptions des souffrances et des violences infligées à la population civile perpétrées dans le cadre de l'activité guerrière, font également partie de cet ensemble.

1.3.2 Les propriétés du corpus et la classification des témoignages : mises en perspective statistique

Avant d'entrer dans le corps de l'analyse, il convient de présenter en détail le corpus de sources qui sera utilisé. Le nombre des témoignages intégrés étant trop élevé pour permettre de fournir une présentation individualisée, document par document, nous optons pour un aperçu quantitatif, statistique. En dépit de toutes les limites et déformations qu'une telle approche implique, nous estimons qu'en tant que première approche du corpus, une mise en perspective quantitative peut s'avérer pertinente. Certes, tous les témoignages relevant d'expériences et de contexte bien spécifiques, leurs regroupements selon des critères généraux ne peut rendre la richesse de chacun. Ce procédé est toutefois utile pour envisager le corpus dans son ensemble. Il attire l'attention sur plusieurs propriétés globales et, en dévoilant des récurrences majeures, il nous avertit sur les tendances dominantes. Seule une approche statistique permet ensuite de comparer notre base de sources à d'autres corpus qui ont déjà fait l'objet d'une analyse semblable. Ici, c'est le corpus français. Il convient de garder à l'esprit, que les chiffres obtenus par la méthode quantitative, ne devraient pas être considérés comme des valeurs précises, absolues, mais uniquement comme indicateurs, assez imparfaits par ailleurs, d'un ordre de grandeur. Cette imprécision découle du fait que d'une part, un corpus de ce type n'est jamais vraiment clos. L'apparition de chaque nouveau témoignage modifie les résultats obtenus. D'autre part, certains éléments évalués étant de nature assez complexe (définition du genre, niveau d'intentionnalité de l'auteur quant à la publication, classement dans les catégories professionnelles, etc.), selon la perspective adoptée, leur traitement peut varier. Toutefois, par rapport au nombre total des documents traités, la marge laissée par ces imprécisions reste dérisoire. La fiabilité des résultats obtenus est également testée en confrontant les données au savoir historien général. Par exemple, sachant que la population s'exprimant en slovaque pendant la période de la Première Guerre mondiale était peu nombreuse et moins alphabétisée que la population tchèque, germanophone ou française, il est peu étonnant que le nombre des témoignages conservés soit inférieur aux autres ensembles linguistiques. Sans écarter complètement l'hypothèse que d'autres témoignages slovaques attendent d'être découverts, le corpus slovaque sa garde la probabilité de rester numériquement moins important. Il est donc très peu vraisemblable que l'on retrouve un nombre assez significatif de témoignages publiés dans une période antérieure pour que leur découverte ait une incidence sur les tendances générales du traitement statistique. Chaque nouvelle découverte, en effet tend plutôt à confirmer les règles observées depuis l'analyse quantitative de la première version du corpus menée sur une centaine de témoignages tchèques et slovaques⁶⁶⁴.

⁶⁶⁴Helena Trnkova, *Les combattants tchèques et slovaques et leurs expériences dans la Première Guerre mondiale, étude des témoignages*, mémoire de Master II sous la direction de Frédéric Rousseau, soutenu à Université Paul-Valéry en 2012. C'est aussi l'observation exprimée par Nicolas Mariot à propos de son corpus de 42 témoins intellectuels. Nicolas Mariot, *Tous unis, op. cit.*

Dans cette partie, l'enjeu majeur est de choisir les critères de classement idoines. Ils doivent être à la fois faciles à traiter de façon statistique et susceptibles de fournir des résultats significatifs pour la suite de l'analyse. Motivée avant tout par l'introduction de la dimension comparative, la représentation statistique doit ensuite être conforme aux critères retenus pour les travaux auxquels elle va être confrontée. Dans l'éventail des classements possibles, nous avons donc suivis ceux appliqués au corpus de témoignages français, introduit dans le travail fondateur de Jean Norton Cru, puis approfondie dans les recherches récentes menées par Nicolas Mariot. L'analyse est structurée autour de trois grands ensembles de données quantifiables relevant de trois aspects principaux d'évaluation d'un témoignage. Le premier ensemble s'intéresse au genre du texte dans le sens défini par Norton Cru, le second porte sur les données bibliographiques relatives à la publication des témoignages. Le second classement s'applique donc exclusivement aux témoignages publiés. Le troisième classement a trait à la relation du témoin à son témoignage et au statut de ce-dernier. Il s'applique aussi bien aux sources publiées qu'aux sources inédites. Les éléments biographiques seront développés et analysés dans la partie suivante. Toutes les mises en perspective statistiques concernant les sources comme les hommes qui les ont produites sont menées à l'intérieur des corpus séparés en fonction de l'appartenance nationale-linguistique. Ce dispositif permet d'obtenir des données pertinentes pour la comparaison avec le corpus français, établi, lui aussi sur ce critère. Afin d'obtenir des résultats précis, nous différencions scrupuleusement le corpus de comparaison et le corpus des sources réellement exploitées dans le corps de notre thèse. Puisqu'il comprend le nombre le plus élevé d'éléments, l'analyse la plus fine a pu être menée sur le corpus tchèque. Le corpus slovaque, au contraire est trop restreint pour envisager l'exploitation statistique. Il est donc absent des tableaux comparatifs.

1.3.2.1 Classement selon le genre : la méthode Norton Cru

Le premier classement concerne le genre du témoignage. Pour les besoins de son analyse, Jean Norton Cru différencie cinq groupes principaux : le journal, les souvenirs, les réflexions, les lettres et le roman. Au sein de son corpus de 252 auteurs, la répartition est la suivante : 69 journaux, 77 souvenirs, 28 lettres, *idem* pour les réflexions et 50 romans⁶⁶⁵. Les journaux et les souvenirs sont donc les formes les plus fréquentes. C'est aussi parmi les journaux que l'auteur de *Témoins* trouve en chiffres réels comme de façon proportionnelle le plus de « meilleurs témoignages ». Une fois le nombre rapporté à la somme totale de documents disponibles, ce sont les réflexions qui sont les mieux notées avec une représentation forte dans les deux meilleurs rangs de son classement. Les recueils de correspondances ne s'imposent que dans la seconde classe et le roman que dans la troisième (voir Tableau 2: Classement des cinq genres. Jean Norton Cru: *Témoins.*, p.161). Or, si on prend la première moitié des ouvrages les mieux notés, correspondant donc aux classes I à III, ce sont les lettres qui s'imposent

⁶⁶⁵Jean Norton Cru, *Témoins*, *op. cit.*, p. 663.

comme sources à valeur documentaire la plus fiable avec presque trois quart de pièces réparties dans les trois premières classes. Les journaux occupent la seconde avec un peu plus de la moitié, talonnés de justesse par les réflexions. Selon cette évaluation statistique, les souvenirs, genre représenté le plus abondamment au sein du corpus, avec presque deux tiers d'ouvrages classés dans les trois « pires » classes, apparaissent comme la forme de témoignage la moins fiable quant à sa valeur documentaire. Qu'en est-il dans notre propre travail ? Quels renseignements en tirer ?

Tableau 2: Classement des cinq genres. Jean Norton Cru: Témoins.

Classes	I	%	II	%	III	%	IV	%	V	%	VI	%	Total
Journaux	17	24,64	9	13,04	12	17,39	16	23,19	13	18,84	2	2,90	69
Souvenirs	3	3,90	6	7,79	21	27,27	23	29,87	17	22,08	7	9,09	77
Lettres	3	10,71	9	32,14	8	28,57	8	28,57	1	3,57	2	7,14	28
Réflexions	5	17,86	7	25,00	3	10,71	3	10,71	5	17,86	1	3,57	28
Roman	1	2,00	3	6,00	16	32,00	16	32,00	17	34,00	7	14,00	50
Totale	29	11,51	34	13,49	60	23,81	66	26,19	53	21,03	19	7,54	252

Tableau 3: Classement des cinq genres. Jean Norton Cru: Témoins

Classes	-III	%
Journaux	38	55,07
Souvenirs	30	38,96
Lettres	20	71,43
Réflexions	15	53,57
Roman	20	40,00

En effet, tout le classement de valeur est problématique. C'est sur ce point que Norton Cru s'est surtout fait attaquer. Il faut rappeler que son évaluation cible exclusivement la valeur documentaire des textes. Ce mémoire se refuse de proposer un classement catégorique. Pourtant, l'idée de la valeur documentaire des différents genres constitue une préoccupation majeure, car il convient de cibler, dans la multitude de sources potentielles, celles qui sont susceptibles d'offrir les informations les plus fiables. L'autre préoccupation principale est de confronter nos corpus au corpus français. Dans ses recherches récentes⁶⁶⁶, Nicolas Mariot, ne met pas le critère de genre en avant. Concernant les deux travaux tchèques exploitant les témoignages, Dalibor Vácha différencie les journaux et les souvenirs personnels de la « littérature légionnaire » en tant que genre spécifique défini dans la théorie littéraire tchèque⁶⁶⁷. Jan Pazdera propose une taxinomie plus nuancée en distinguant : les recueils de témoignages collectifs, les journaux et les lettres, les mémoires et la fiction⁶⁶⁸. Tous les deux défendent comme sources fiables les romans de guerre mais aussi la poésie et le théâtre, les genres de fiction, auxquels ils reconnaissent tous les deux une grande valeur documentaire : « Justement l'authenticité des œuvres littéraires permet à l'historien d'exploiter de façon approfondie la fiction

⁶⁶⁶Corpus de 733 documents présenté à Nicolas Mariot dans *Tous unis dans la tranchée ? Un corpus élargi de 761 pour l'article « Avec qui on écrit l'histoire ? »*, *Genèses*, n° 95, juin 2014, 136-155.

⁶⁶⁷ Dalibor Vácha, *Život v legiích*, *op. cit.*, p. 17.

⁶⁶⁸Jan Pazdera, *Češi*, *op. cit.*, p. 219-222.

légionnaire comme une source historique pertinente⁶⁶⁹ », affirme Váchal dans l'introduction de sa thèse. Pour Pazdera aussi, « une source de haute qualité s'est révélée être la fiction⁶⁷⁰ ». Un des arguments en faveur de la fiction étant que, dans le cas tchécoslovaque, l'objectif de la publication des journaux et des souvenirs s'assimile à celui de la fiction littéraire. « La similitude principale est la nature engagée ou le fait de répondre à une certaine demande sociale par la publication d'un journal, des souvenirs ou de roman autobiographiques⁶⁷¹. » *En fait, dans ce contexte, les journaux ou les souvenirs ne sont pas forcément plus fiables que la fiction⁶⁷²*. Il convient de noter qu'aucun des deux jeunes auteurs ne prend en compte le critère du combattant ou du témoin oculaire⁶⁷³. A cheval entre ces deux perspectives, comment positionner notre corpus afin de conserver une des références de comparaison cohérentes ?

En appliquant les mêmes critères de distinction que le « corpus Norton Cru », dans l'espace tchèque, slovaque ou autrichien, nous n'avons pas retrouvé d'ouvrages que l'on pourrait définir de « réflexions⁶⁷⁴ ». Ce groupe est donc entièrement absent de notre travail. Commençons alors par le roman. Pour Norton Cru, la fiction doit être prise en compte car ce genre forme un groupe de textes qui « se compose de souvenirs un peu transposés, où l'auteur s'est effacé ou fait représenter par un personnage fictif qui lui ressemble plus ou moins. C'est un genre hybride auquel il est interdit d'être conforme au roman normal car il y a trop de données imposées, mais qui peut s'identifier presque entièrement avec les souvenirs dans le cas des meilleurs romans de guerre⁶⁷⁵. » Il met l'accent toutefois sur la qualité de l'auteur, mobilisant le critère de « combattant – témoin oculaire » des événements. C'est aussi le critère retenu par N. Mariot⁶⁷⁶ qui inclut le genre de fiction pour peu qu'elle émane des auteurs combattants.

En évinçant la fiction du panel des sources exploitée, nous avons fait le choix opposé. Il s'agit de la réaction à la spécificité de la situation tchécoslovaque d'après-guerre qui est caractérisée par la constitution d'un véritable genre littéraire à part : la littérature légionnaire. Il s'agit d'un ensemble d'ouvrages de fiction assez conséquent incluant aussi bien des romans que des poésies et pièces de théâtre, traitant de l'expérience légionnaire. Inclus dans le mouvement du réalisme tchèque du tournant des siècles dans les anthologies tchèques⁶⁷⁷, ce genre décrit, en principe, le parcours d'un groupe des légionnaires, le plus souvent en Russie, leurs vies quotidiennes, leurs combats en insistant

⁶⁶⁹ Dalibor Vácha, *Život v legiích*, op. cit., p. 17.

⁶⁷⁰ Jan Pazdera, *Češi*, op. cit., p. 10.

⁶⁷¹ Dalibor Vácha, *Život v legiích*, op. cit., p. 17.

⁶⁷² Dalibor Vácha, *Život v legiích*, op. cit., p. 17.

⁶⁷³ Jan Pazdera, *Češi*, op. cit., p. 219-222, parmi la fiction aussi bien des romans écrits par des combattants comme par des non combattants.

⁶⁷⁴ Définition précise, Jean Norton Cru, *Témoins*, op. cit., p. 61.

⁶⁷⁵ Jean Norton Cru, *Témoins*, op. cit., p. 61.

⁶⁷⁶ Mariot, *Tous unis*, op. cit., p. 408.

⁶⁷⁷ Jiří Poláček, *Legionářská literatura*, Brno, CERM, 1994.

sur des aspects phares tels que l'engagement patriotique, l'esprit de sacrifice et d'abnégation mais aussi la fraternité et l'amitié des légionnaires. Bien qu'il y ait des différences entre les auteurs⁶⁷⁸, les personnages sont souvent et volontairement stéréotypés et leurs agissements schématiques. La plupart sont effectivement légionnaires. Concernant les auteurs, bien qu'ils puissent se prévaloir pour la plupart du statut officiel de légionnaire, les plus connus d'entre eux ont servi sur des positions non-combattantes. On les trouve notamment dans l'administration ou dans les sections consacrées à l'éducation et l'action culturelle ou autrement dit la « propagande ». Mais dans la situation complexe en Russie, notamment après la chute du tsarisme, le danger sous forme d'attaques bolcheviques n'épargne pas les non-combattants ce qui n'entraîne pas automatiquement le même éloignement du danger, ni la même différence du vécu des unités combattantes que sur les autres fronts. Ce constat est par ailleurs pris en compte pour les autres types de sources. Leur non-pertinence relève plutôt du faible niveau de ressemblance de la trame du roman avec l'expérience de l'auteur. Au niveau formel, par exemple, les auteurs privilégient la voix du narrateur omniscient ce qui les distancie de l'expérience décrite. Cette distance est directement liée aux objectifs, souvent par ailleurs explicitement affichés par des auteurs issus souvent des professions encadrantes⁶⁷⁹ dans le civil, qui visent à éduquer les citoyens du nouvel État en lui présentant les modèles de comportements honorables. Il existe aussi de nombreux ouvrages humoristiques, pour enfants, qui ne prétendent qu'à divertir en exploitant un thème « à la mode », celui des légions⁶⁸⁰. En résumant, tenant compte aussi bien de l'intentionnalité, autrement dit du « projet ⁶⁸¹» de l'auteur que de la structure littéraire, ce type d'ouvrages ne constitue pas des témoignages tels qu'ils ont été définis pour le cas français.

Hormis la « littérature légionnaire », plusieurs grands auteurs de la littérature tchèque du début du XX^e siècle ont traité de Première Guerre mondiale. Certains d'entre eux ont aussi effectué leur service et peuvent être considérés comme combattants même si, faute de travaux disponibles, on ne connaît ni la durée de leur séjour en première ligne, ni leur participation aux batailles. S. K. Neumann, Fráňa Šrámek, Jaromír John et Karel Poláček sont bien partis au front, Karel Nový a été appelé mais il a passé la guerre dans les hôpitaux de l'arrière. Chacun a rédigé plusieurs œuvres inspirées par la guerre. Leurs œuvres de fiction contiennent des éléments de l'expérience personnelle et, bien qu'elles ne montrent pas la même proximité avec les souvenirs que suggère Norton Cru dans sa définition (renvoi

⁶⁷⁸Jiří Poláček, *op. cit.*

⁶⁷⁹Rudolf Medek et Josef Kudela, Karel Fibich et d'autres étaient enseignants.

⁶⁸⁰Le livre illustré de l'écrivain-légionnaire František Langer, destiné à la jeunesse racontant l'histoire d'un chien adopté par les légionnaires en Russie par exemple, a enregistré un grand succès. František Langer, *Pes druhé roty, Praha, Gustav Voleský, 1928*. Il existe aussi des anecdotes à propos d'un petits ours qui accompagnent les légionnaires en Sibérie.

⁶⁸¹Selon Charlotte Lacoste, le témoignage en tant que genre littéraire se distingue de la fiction aussi bien par le « protocole d'attestation personnelle » observé par le témoins que par des spécificités formelles et du contenu du récit. Charlotte Lacoste, *op. cit.*, Chapitre 3. *Le contrat testimonial*, p. 381 et le Chapitre 4. *Éthique du témoin, esthétique du témoignage*, p. 553.

p. ...), elles auraient pu être prises en compte. C'est alors le souci de cohérence : soit on admet toute la fiction et donc aussi la littérature légionnaire, soit on l'exclut dans son intégralité. C'est la règle qui nous fait exclure aussi l'œuvre emblématique de la littérature tchèque sur la guerre, le roman satirique de Jaroslav Hašek *Osody dobrého vojáka Švejka* ainsi que des romans des auteurs autrichiens comme Fritz Weber. En revanche, des textes de ses mêmes auteurs – écrivains professionnels – mais appartenant à d'autres genres tels que souvenirs ou correspondance seront évidemment étudiés.

Si, pour le fond de notre étude nous préférons donc de nous abstenir d'exploiter la fiction, cette décision rend problématique la confrontation de nos corpus au corpus français, où elle est, comme nous avons vu, incluse. Afin de pallier cette discordance, nous avons constitué, en plus du corpus de témoignages effectivement exploités, le corpus appelé « comparatif » qui, pour les besoins statistiques, compte les ouvrages littéraires des auteurs ayant servi sous les drapeaux. L'absence des auteurs lettrés et écrivains professionnels qui ont transformé leur expérience de guerre en fiction aurait par exemple faussé de façon significative l'analyse de la composition sociale de l'ensemble des auteurs. D'où la présence des textes littéraires dans le tableau récapitulatif. Mais les romans exclus peuvent également servir de sources auxiliaires ou secondaires en étant confrontés aux témoignages du corpus.

Tableau 4: Les genres des témoignages tchèques : aperçu global

Forme	Nombre	%	Genre	Nombre	%	Spécification	Nombre	%
Textes authentiques	38	16,03%	Notes	35	14,77%			
			Lettres	3	1,27%			
Souvenirs	103	43,46%	Autobiographie	2	0,84%			
			Mémoires	4	1,69%			
			Souvenirs	92	38,82%	Souvenirs	79	33,33%
						Souvenirs/carnet	13	5,49%
			Divers	5	2,11%			
Textes littéraires	96	40,51%	Prose	73	30,80%	Forme courte	25	10,55%
						Roman	48	20,25%
			Poésie	12	5,06%			
			Théâtre	11	4,64%			
Total	237	100,00%		237	100,00%			

Cette mise en garde faite, il reste donc trois genres principaux que nous avons retenus pour cette étude : les notes, les souvenirs et les lettres.

Les mérites et inconvénients du genre épistolaire sont connus et ont déjà été exposés par beaucoup d'auteurs. Résumons, il s'agit bien d'une source authentique, dont l'avantage principal est d'être « daté et signé », mais qui est soumis au risque de la censure et de l'autocensure selon le destinataire⁶⁸². Dans nos recherches, nous utilisons seulement les collections assez consistantes pour pouvoir suivre au moins une étape de l'expérience de guerre du témoin en la confrontant, quand nous en disposons, aux

⁶⁸²Jan Pazdera, *Češi, op. cit.*, p. 12.

lettres adressées aux différents destinataires. Le risque principal, notamment pour des recueils rendus publics, est la disparition ou la soustraction de certaines pièces. La source est donc rarement exhaustive. Finalement, étant donnée la nature des informations échangées par cette voie et l'application de la censure et de l'autocensure⁶⁸³, l'analyse des recueils épistolaires présente un volume de lecture élevé pour apprendre relativement peu de choses sur l'expérience combattante. La correspondance nous renseigne davantage sur ce qui se passe à l'arrière, sur les relations familiales et liens affectifs, les préoccupations professionnelles, sur la sociabilité ou les loisirs par exemple que sur l'expérience intime du front proprement dite, même si certains aspects, comme celui des ressorts de la ténacité, y apparaissent en filigrane⁶⁸⁴.

Les lettres, les cartes postales ou les *Feldpostkarte*, comme des photographies, sont souvent, sans constituer un véritable corpus, jointes aux carnets, soit authentiques dans les archives soit reproduites dans les témoignages publiés. Dans ce cas, elles ne sont pas comptées dans le corpus mais peuvent être exploitées comme sources auxiliaires.

Dans *Témoins*, Norton Cru insiste sur la difficulté souvent éprouvée de classer les récits de guerre selon le genre. En effet, de nombreux textes « présentent les caractères de deux ou même de trois groupes⁶⁸⁵. » En évinçant la fiction, ce problème s'applique surtout aux formes de journal et de souvenirs. Pour Norton Cru, la principale différence provient du rôle de la date. Ainsi, le journal est « fondé sur les dates qui lui tiennent lieu de plan, de titres, de subdivisions. » alors que dans les souvenirs : « les dates ne jouent pas le même rôle essentiel [...] ; elles se trouvent noyées dans le texte, semées un peu par hasard, et non plus en tête des chapitres ou des paragraphes. Elles ne s'imposent pas à l'auteur et il oublie souvent de les indiquer⁶⁸⁶. » Globalement d'accord avec cette observation, nous ajoutons cependant une perspective plus « historienne » dans la taxinomie de nos sources, basée sur le critère de l'authenticité du propos rapporté. Ainsi, nous désignons comme « journal » seulement les journaux intimes, carnets ou notes prises « sur le vif », c'est-à-dire globalement pendant la guerre⁶⁸⁷. Ils relèvent des agendas qui existaient de façon très courante dans la vie civile. Il peut alors s'agir des carnets retrouvés dans les archives, dont certains portent encore les traces de la guerre comme celles de boue.

Concernant les textes publiés, la catégorisation s'avère plus délicate. Les publications récentes

⁶⁸³Dans leurs souvenirs plusieurs témoins mentionnent le fait qu'ils recevaient les *Feldpostkarte* avec le texte simple déjà imprimé ou qu'ils n'étaient autorisés que d'écrire : « Je vais bien. Je suis en bonne santé. »

⁶⁸⁴Clémentine Vidal-Naquet, *Correspondances conjugales 1914-1918, dans l'intimité de la Grande Guerre*, Paris, Robert Lafon, 2014 ; Christine Delpous-Darnige, Virginie Gascon, « *Nous ne serions jamais séparés* » *Correspondance de Marie et Paul Loubet, couple de jardiniers agathois, 1915-1918*, Cazouls-lès-Béziers, Éditions du Mont, 2016.

⁶⁸⁵Jean Norton Cru, *Témoins*, *op. cit.*, p. 61.

⁶⁸⁶*Ibid.*

⁶⁸⁷Le débat : aucun souvenir n'est pris directement au même moment où se déroule l'expérience, donc obligatoirement une distanciation temporelle existe, d'où la définition du « moment de l'expérience » plus large.

notamment affirment apporter la transcription la plus fidèle possible du texte original, les fautes d'orthographe, les défauts syntaxiques et les imperfections de style compris. Bien sûr, ne disposant pas d'original, nous sommes obligés de nous fier à l'honnêteté de l'éditeur. Comme pour la correspondance, il peut y avoir des modulations ou omissions non signalées. Une forme litigieuse mais très fréquente est constituée par des carnets et des journaux revendiqués comme authentiques mais retranscrits après la guerre souvent pour des raisons pratiques. Les mauvaises conditions d'écriture et de conservation pendant le service au front ont rendu l'original difficile à lire ou/et l'ont abîmé, des particularités d'écriture compréhensibles seulement par l'auteur, comme des notes non développées en phrases entières ou sténographiées, ont emmené l'auteur à entreprendre la retranscription de son carnet une fois chez lui, au calme. Parfois, il œuvre pour lui-même, parfois en vue d'une potentielle publication. Dans ce cas, la préface ou l'épilogue sert de tribune pour expliciter les interventions effectuées dans le texte et affirme la volonté de fidélité du propos à l'expérience vécue. L'auteur s'engage ainsi dans un véritable projet éthique du témoin de dire toute la vérité et rien que la vérité. Ce fait utile pour cerner un genre littéraire, l'est moins aux yeux d'un historien lorsqu'il ne possède aucun moyen de vérifier les propos de l'auteur. Il s'agit des textes publiés mais aussi de certains textes non publiés, rédigés à la main ou dactylographiés. L'on distingue clairement une retranscription (une rédaction propre, l'emploi du temps passé, inclusion des éléments postérieurs à la trame narrative principale etc.), sans disposer d'indications supplémentaires de la part de l'auteur. Dans ce cas, il est très difficile de se prononcer sur le degré de l'authenticité du récit. Nous procédons à une analyse minutieuse de la forme et du contenu de chaque source de ce type et ne pouvons donc donner de règle générale. Le cas emblématique est représenté par le journal de Vojtěch Berger qui est tout à fait exceptionnel par son envergure. Sur plus de 900 pages de format A4, l'auteur a enregistré la totalité de la durée de la guerre, jour après jour, avec tous les détails imaginables voire inimaginables, sur son périple militaire ainsi que sur sa vie intime. Pourtant, il s'agit bien d'une retranscription d'après-guerre, l'auteur l'avouant lui-même, tout en précisant dans son élan de sincérité, un passage pour lequel il n'a pas pu s'appuyer sur son carnet original, car il l'a perdu lors d'un combat. Comment classer un tel récit ? Sa structure est bien celle d'un journal avec les entrées datées. Il contient énormément de détails y compris sur des sujets hautement intimes comme des différents amoureux ou des escapades sexuelles. Certains apparaissent incriminants pour l'auteur tels de nombreux coups de gueule contre la hiérarchie, la société ou le monde entier exprimés dans un langage très cru, usant d'un vocabulaire très vulgaire. On y trouve de nombreuses répétitions ou au contraire contradictions d'un paragraphe ou d'une page à l'autre. Il n'y a ainsi pas de plan ou d'idée dominante soutenant tout le texte. Un jour l'auteur affirme quelque chose, l'autre jour son contraire. Il apparaît une nette évolution psychologique de l'auteur dans le texte. Enfin, le journal n'a pas été destiné à la publication. Tous ces éléments nous permettent de penser qu'il peut s'agir d'une

retranscription authentique. La confirmation totale n'est, hélas, pas possible. L'authenticité de chaque fait ou parole rapporté est ensuite discutée directement au moment de son utilisation comme exemple dans la construction de notre argumentaire. Pour les besoins du classement, nous comptons donc comme journal tous les textes rédigés sur le moment, ceux présentés comme tels par les éditeurs « éclairés » ou les transcriptions confirmant l'authenticité si aucune anomalie n'a pas pu être décelée lors de sa confrontation avec d'autres sources et la connaissance historique.

Le dernier groupe, le plus large, est celui des souvenirs. Il contient tous les récits autobiographiques sur l'expérience de guerre qui ne sont pas les carnets originaux. Cette grande panoplie de textes se caractérise par une forte oscillation de leur valeur documentaire et degré d'authenticité. Dans cette catégorie, nous comptons des carnets originaux seulement transformés en texte continu peu après l'expérience, de véritables « souvenirs » écrits comme tels mais aussi des textes de type « rapport de l'expérience vécue » et finalement les « mémoires » ou les récits autobiographiques dépassant la période de la Première Guerre mondiale, rédigés souvent longtemps après l'expérience, comme une récapitulation finale, le bilan de toute une vie. Ces textes, loin d'être inutiles, offrent une perspective plus large sur le rôle de l'expérience de guerre dans les vies des hommes. Dans ce grand groupe, le degré d'authenticité varie et la distance temporelle entre l'expérience et sa transposition par écrit n'est qu'un des facteurs qui entrent en jeu. Nous regardons également la forme : s'agit-il des souvenirs rédigés à l'aide des notes prises sur le moment, épousant assez fidèlement la forme du journal ou d'un bilan récapitulatif plus large ? L'évaluation de l'intention de publication et des motivations de l'auteur apporte d'autres éléments dans l'approche des textes. Ces aspects seront développés dans la chapitre suivant.

Suivant ces règles de classement, parmi les sources publiées, c'est la catégorie des souvenirs qui prédomine dans les deux corpus représentant respectivement deux tiers de sources dans le corpus autrichien et trois quarts du corpus tchèque (voir : Tableau 5: Classement selon le genre des témoignages tchèques : aperçu global sans textes littéraires, p. 167 et Tableau 6: Classement selon le

Tableau 5: Classement selon le genre des témoignages tchèques : aperçu global sans textes littéraires

Forme	Nombre	%	Genre	Nombre	%	Spécification	Nombre	%
Textes authentiques	38	26,95%	Journal	35	24,82%			
			Lettres	3	2,13%			
Souvenirs	103	73,05%	Autobiographie	2	1,42%			
			Mémoires	4	2,84%			
			Souvenirs	92	65,25%	Souvenirs	79	56,03%
						Souvenirs/carnet	13	9,22%
			Divers	5	3,55%			
Total	141	100,00%		141	100,00%			

genre des témoignages autrichiens, p. 168).

Tableau 6: Classement selon le genre des témoignages autrichiens

Forme	Nombre	%	Genre	Nombre	%	Spécification	Nombre	%
Textes authentiques	13	33,33%	Journal	13	33,33%			
			Lettres	0	0,00%			
Souvenirs	26	66,67%	Autobiographie	0	0,00%			
			Mémoires	5	12,82%			
			Souvenirs	21	53,85%	Souvenirs	21	53,85%
						Souvenirs/carnet	0	0,00%
			Divers	0	0,00%			
Total	39	100,00%		39	100,00%			

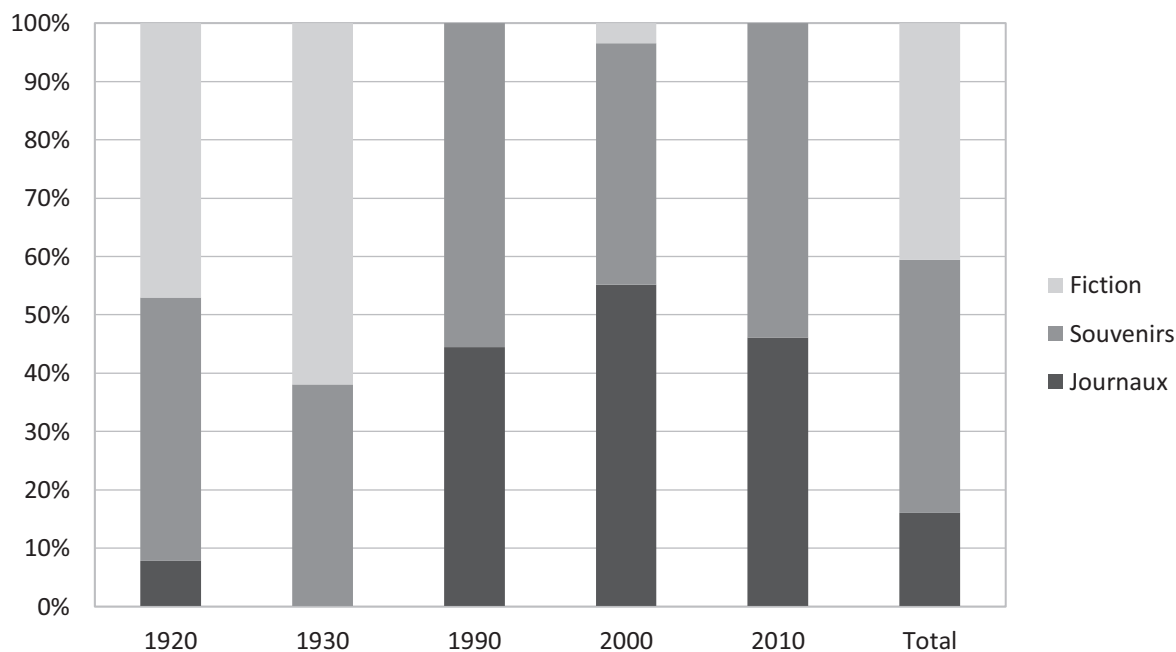
Cette première classification n'apporte qu'un aperçu global de la représentation des différents genres dans nos corpus. Comme l'on peut constater dans les corpus des sources publiées dans les deux langues, la proportion des récits authentiques est plutôt faible. Toutefois, ces ouvrages sont assez nombreux pour constituer une base documentaire à laquelle peuvent être confrontées les rédactions clairement postérieures et c'est justement la confrontation des différents types de sources qui permet de dégager les résultats significatifs. Pour la langue tchèque, le corpus de sources inédites contient quarante-deux témoignages dont trois recueils épistolaires et onze carnets qui peuvent être considérés comme authentiques. Parmi les documents restants nous trouvons à la fois des carnets manuscrits qui se sont avérés être des transcriptions et des souvenirs manuscrits ou dactylographiés qui n'ont jamais été publiés. Les trente-sept témoignages autrichiens relèvent tous de cette dernière catégorie, car et cela est fort regrettable, nous ne sommes pas en mesure à ce jour de lire les manuscrits rédigés en ancien alphabet allemand.

Plus que de donner cet aperçu global, il est intéressant de suivre l'évolution de la publication de ces différents genres à travers le temps ou de croiser le genre avec le profil social de l'auteur. En effet, écrire de la fiction, dont le genre emblématique est le roman, demande ce que l'on peut nommer du « talent littéraire », ou du moins de la familiarité avec l'écriture. Cet exercice reste donc du ressort des témoins ayant atteint un niveau d'éducation plus poussé et un capital culturel solide. Pour d'autres témoins, de par leur origine, éducation et occupation moins aptes à l'art littéraire, il est plus simple de décrire leur expérience réelle. Une présence plutôt forte des auteurs non issus des élites dans le corpus tchèque (voir le chapitre sur les auteurs) explique aussi la grande proportion des récits non romancés, des transcriptions plus ou moins fidèles de leurs carnets et souvenirs. Suivre le nombre et la proportion de ces différents genres sur le marché éditorial permet donc d'apercevoir les grands traits du paysage éditorial à chaque moment et les glissements significatifs qui s'y sont opérés.

Tableau 7: Répartition des genres dans le corpus tchèque selon les décennies.

Période	1920	1930	1990	2000	2010	Période 1	Période 2
Forme							
Textes authentiques	8	0	4	16	6	8	26
%	8,00%	0,00%	44,44%	55,17%	46,15%	4,91%	50,98%
Souvenirs	46	24	5	12	7	70	24
%	46,00%	38,10%	55,56%	41,38%	53,85%	42,94%	47,06%
Prose	34	34	0	1	0	68	1
%	34,00%	53,97%	0,00%	3,45%	0,00%	41,72%	1,96%
Poésie	7	1	0	0	0	8	0
%	7,00%	1,59%	0,00%	0,00%	0,00%	4,91%	0,00%
Théâtre	5	4	0	0	0	9	0
%	5,00%	6,35%	0,00%	0,00%	0,00%	5,52%	0,00%
Total	100	63	9	29	13	163	51

Figure 3: Représentation proportionnelle des différents genres dans le corpus tchèque



Pour le corpus tchèque nous pouvons ainsi distinguer deux périodes aux tendances inversées. La première couvre l'entre-deux-guerres, autrement dit la période de la Première république tchécoslovaque. La seconde s'identifie à la reprise des publications des témoignages relatifs à la Première Guerre mondiale après la chute du régime soviétique. Les décennies intermédiaires ont été sciemment mises de côté, car le nombre de récits publiés entre 1945 et 1989 est extrêmement bas. Alors que dans l'entre-deux-guerres, la fiction rédigée par des témoins sous toutes ses formes, romans, prose, poésie et théâtre, représente environ la moitié de tous les textes publiés, elle est entièrement absente du paysage éditorial contemporain où prédominent les éditions de textes authentiques. La première raison est d'ordre pratique. Dans les années 1990 en effet les témoins directs étant pour la

plupart décédés, peu de témoins peuvent encore écrire de la fiction, les éditeurs puisent donc dans le réservoir des récits inédits, majoritairement des journaux ou des souvenirs déposés dans les archives ou proposés par des particuliers. Toutefois, même si l'on prend en compte les rééditions, hormis l'éternel succès du *Brave soldat Chvéïk* réédité tout au long du siècle, les grands romans – témoignages de l'après-guerre, ne sont pas réédités. Sur les cent et un ouvrages recensés, nous ne comptons que vingt-cinq rééditions postérieures à 1939. D'une part, ces résultats signifient que, comme en France, les trois dernières décennies sont marquées par une recrudescence significative de l'intérêt pour les récits de vies des gens ordinaires, pour une histoire d'en bas. D'autre part, ils montrent le désintérêt, voire un certain discrédit, des grandes œuvres de fiction très populaires sous la Première république.

Dans l'après-guerre, au contraire, la fiction s'impose comme genre prédominant. Alors que dans les années 1920, si l'on prend en compte les premières éditions uniquement, le marché éditorial est reparti de façon pratiquement égale entre la fiction et les témoignages non-romancés. Dans les années 1930, la publication des témoignages littéraires atteint son apogée avec plus de 60 pour cent du marché pour les premières éditions et surtout de nombreuses rééditions des récits les plus célèbres. Le pic est atteint en 1936 avec vingt-quatre parutions de fiction alors que les témoignages non romancés enregistrent le record de publication en 1922 avec dix ouvrages parus. En général, les témoignages non romancés sont, contrairement à la fiction, à quelques exceptions près⁶⁸⁸, très peu réédités.

Bien que les témoignages non romancés, qui forment le corpus de sources exploité dans notre mémoire soient relativement nombreux, notamment compte tenu de nombre de locuteurs et de mobilisés tchèques, il est important de garder à l'esprit qu'au moment où les témoins couchent par écrit leurs expériences, ils ne représentaient qu'une partie minoritaire d'ouvrages disponibles. Le marché éditorial était dominé en effet par les ouvrages de fiction au nombre par ailleurs plutôt restreint, mais qui bénéficiaient d'un grand nombre de rééditions. Certains sont réédités pratiquement chaque année⁶⁸⁹. Dans quelle mesure cet engouement éditorial témoigne de la popularité de ce genre de littérature auprès du public et surtout auprès des anciens combattants et témoins potentiels ? Il est difficile de le mesurer avec précision. L'ampleur des tirages, n'est malheureusement pas possible à reconstituer. Néanmoins, leur impact sur la formation du patrimoine littéraire et sur la mémoire collective de l'expérience de guerre, paraît plus significatif que celui des témoignages non romancés.

⁶⁸⁸Par exemple : *Deník plukovníka Švece* [Le journal du colonel Švec].

⁶⁸⁹Les « meilleures ventes » sont représentées par : *Třetí rota* [La troisième compagnie] : Tome 1 de Josef Kopta, édité tous les ans entre 1924 et 1930, puis dans les années 1930, les différents volumes de *Dobrý soldat Švejk* [Le brave soldat Chveïk], *Legionářské povídky* [Les histoires légionnaires] de František Langer ou *Povstalci* [Les insurgés] de Karel Fibich.

Figure 5: Publication des témoignages, corpus tchèque

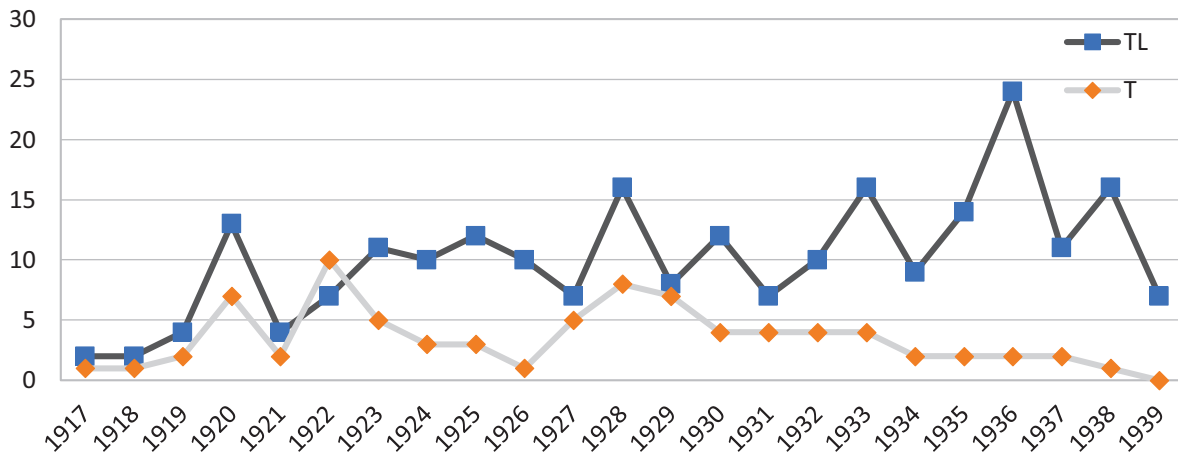
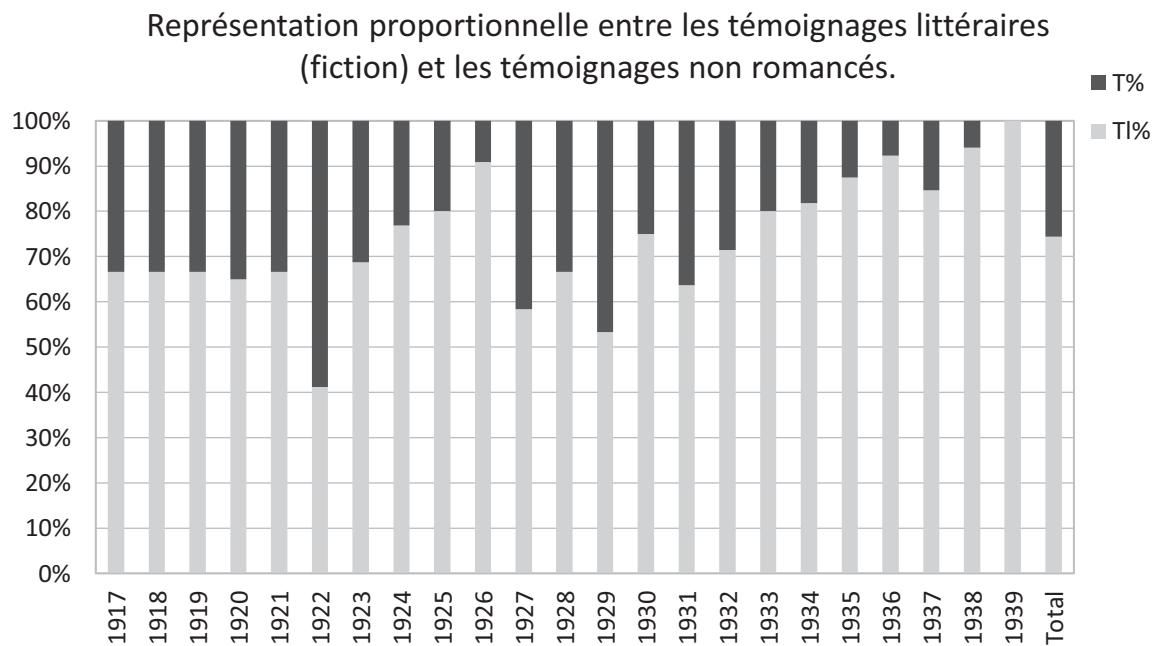


Figure 4: Publication des témoignages, corpus tchèque



Concernant le corpus autrichien, plus restreint, nous avons laissé de côté les témoignages littéraires, dont nous n'avons pas déniché un nombre significatif hormis l'œuvre de Franz Weber. La répartition des genres dans notre corpus des témoignages publiés s'oriente vers des souvenirs au détriment des journaux authentiques. Pour le cas autrichien aussi, cette lacune est comblée en ajoutant les documents inédits. En observant l'évolution des genres des témoignages à travers le siècle, la tendance observable est similaire au corpus tchèque et français : plus l'on avance dans le temps, plus on s'intéresse au témoignages authentiques. La création de l'archive spécialement dédiée aux

témoignages des gens ordinaires à l'Université de Vienne (*Dokumentation Liebensgeschichtlicher Aufzeichnungen*) témoigne également dans ce sens.

Tableau 8: La proportion des différents genres dans le corpus autrichien

Année	Notes		Souvenirs		Mémoires	
	Nombre	%	Nombre	%	Nombre	%
< 1919	0	0,00	8	38,10	0	0,00
1920-1929	1	7,69	4	19,05	0	0,00
1930-1939	1	7,69	5	23,81	5	100,00
1940-1949	0	0,00	1	4,76	0	0,00
1950-1959	0	0,00	0	0,00	0	0,00
1960-1969	0	0,00	0	0,00	0	0,00
1970-1979	0	0,00	0	0,00	0	0,00
1980-1989	0	0,00	0	0,00	0	0,00
1990-1999	3	23,08	1	4,76	0	0,00
2000-2009	1	7,69	2	9,52	0	0,00
> 2010	7	53,85	0	0,00	0	0,00
Total	13	100,00	21	100,00	5	100,00

1.3.2.2 Classement selon la date et le lieu ; la maison d'édition

La date de la publication des témoignages, comme nous l'avons aperçu au chapitre précédent, n'est pas anodine. En effet, si la répartition des témoignages entre les différents genres varie selon les périodes, le volume total des témoignages publiés change aussi. Retracer, à l'aide d'une statistique des premières éditions l'évolution de chaque corpus, permet de cerner les tendances générales dans les différents pays. La confrontation des résultats pour les différents corpus indique ensuite les écarts et les similitudes entre ces différents aires géographiques.

Figure 6: Évolution des publications, corpus tchèque

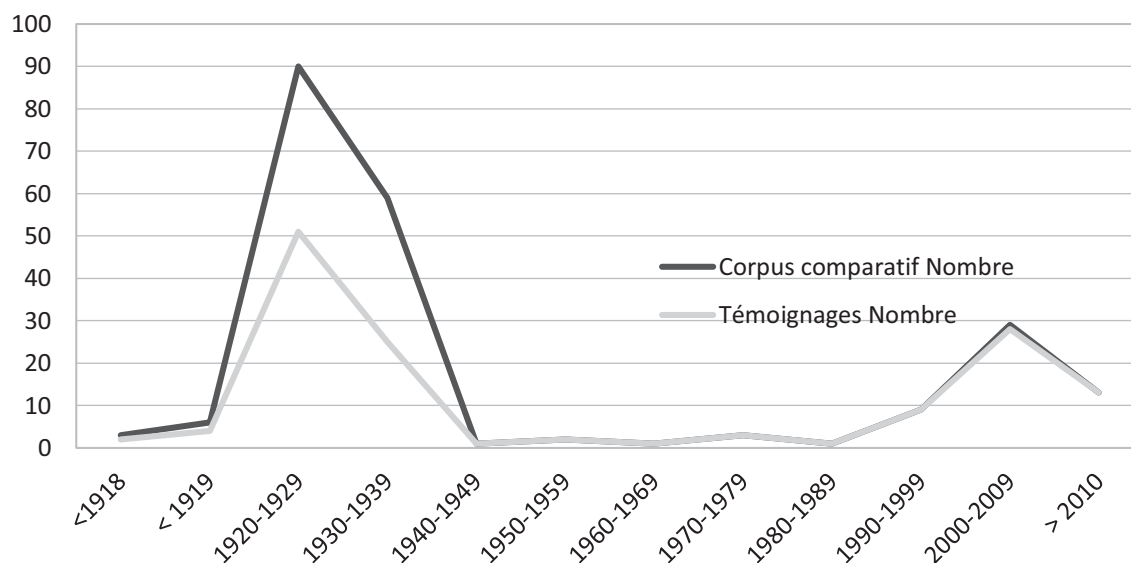
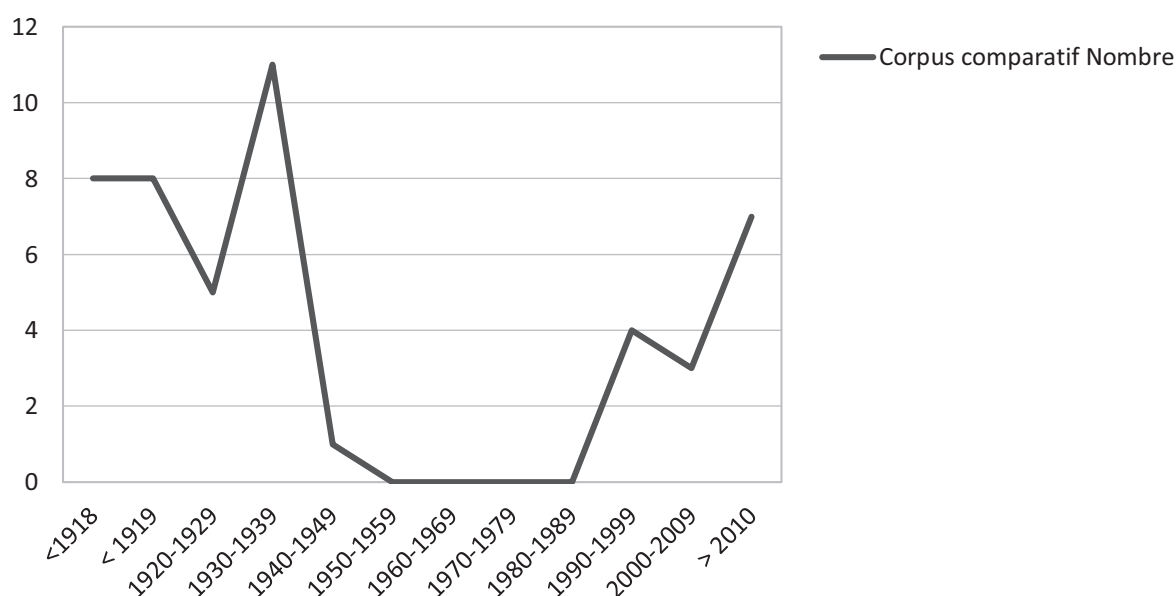


Figure 7: Évolution des publications, corpus autrichien



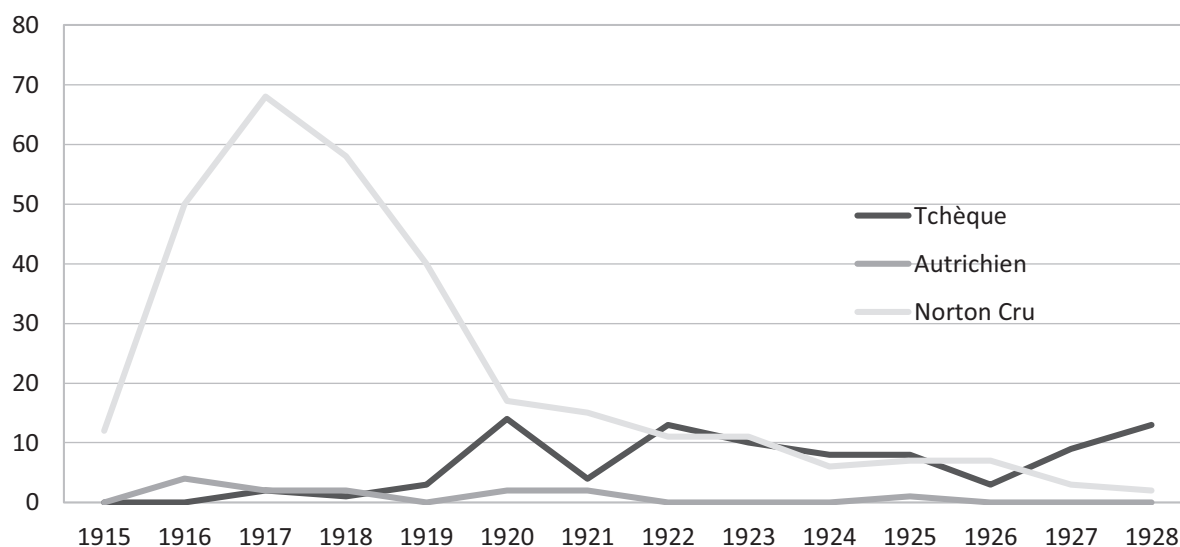
En examinant les représentations graphiques de l'évolution du nombre des témoignages publiés par décennie, nous observons la similitude des courbes générées. Dans le cas tchèque et autrichien nous distinguons trois grandes périodes aux caractères spécifiques qui ne sont pas dissemblables à celles décrites pour le corpus français. La première période couvre ainsi l'après-guerre, qui devient par la force des faits l'entre-deux-guerres. Elle se caractérise par un essor remarquable des témoignages,

réagissant au cataclysme fraîchement vécu. L'examen plus détaillé de cette période montre toutefois quelques divergences liées à la situation politique et au climat mémoriel général de chaque pays incriminé. Ainsi, contrairement à leurs homologues français et même autrichiens, les témoins tchèques doivent attendre la fin de la guerre avant d'accéder à la publication. Seulement quatre ouvrages ont été publiés avant 1920, dont deux à l'étranger⁶⁹⁰. Cette anomalie résulte de la situation politique fragile et délicate à l'intérieur de l'Empire austro-hongrois où toute la publication concernant la guerre était strictement contrôlée. L'expérience des combattants tchèques, qui étaient dès le début de la guerre perçus comme des éléments suspects ne semblait pas convenable à la grande diffusion. Une autre raison est d'ordre pratique : un grand nombre des combattants tchèques tombèrent en captivité et ne rentrèrent, avec leurs carnets en poche, qu'après la fin des hostilités. Finalement, une partie de l'intelligentsia tchèque a effectivement rejointe la résistance et ses témoignages ne purent pas être publiés sous le règne des Habsbourg. Ce fait est significatif, car il implique l'absence de grands modèles de témoignages qui auraient pu guider les premières publications d'après-guerre. Les premières parutions des années 1920 opèrent alors dans un terrain mémoriel pratiquement vierge. En Autriche, au contraire, les premiers témoignages apparaissent dès 1916, avant donc de connaître l'issue de guerre « tragique » pour leur État. Il s'agit avant tout des récits des officiers ou des prêtres rentrés de la guerre précocement soit comme blessés de guerre, soit par le biais d'un échange de prisonniers ou grâce à une fuite réussie. Le nombre total n'égale en rien les témoignages publiés en France.

En France, c'est en effet, déjà pendant la guerre, que l'intérêt pour ces récits culmine. En Tchécoslovaquie d'après-guerre, la publication des témoignages atteint son apogée au début des années 1920 où elle rivalise en nombre total, pourtant pour un nombre d'habitants nettement inférieur, avec la France. L'Autriche n'enregistre le paroxysme que dans les années 1930 avec la recrudescence des mouvements d'extrême droite revalorisant la mémoire combattante de la guerre passée.

⁶⁹⁰ Jaromír John, *Listy z vojny jež jsem psal synovi*, Praha, Fr. Borový, 1917 ; Josef Jiří Švec, *Deník plukovníka Švece*, Iekaterinbourg, OČSNR, 1918 ; Bohumil Sojka, *Vzpomínky českého zajatce z válečného tažení do Srbska*, Chicqgo, Čs. Národní knihkupectví, 1919 et Karel Zmrhal, *Za bouře v Rusku*, České Budějovice, J. Svýtek, 1919.

Figure 8: Évolution des publications : confrontation des corpus



Dans tous les trois pays, à cause de la situation géopolitique préoccupante, la publication des récits liés à la Grande Guerre décline à la fin des années 1930, afin d'être arrêté par l'irruption de la Seconde Guerre mondiale. Dans tous les trois pays, pourtant au profils politiques bien distincts, la production stagne pendant les trois décennies suivantes. En Tchécoslovaquie, insérés depuis 1948 dans le bloc soviétique, plusieurs œuvres isolés paraissent, il s'agit toutefois des témoins au profils bien déterminés, en somme des légionnaires « repentis » et/ou engagés dans l'armée rouge. Ayant démarré dès la fin des années 1970 en France, la reprise de l'édition des témoignages de la Première Guerre mondiale ne s'impose en Europe centrale que timidement dans les années 1990. En Tchécoslovaquie, elle est déterminée par la chute du régime soviétique libérant le champ éditorial, en Autriche elle correspond à une évolution mémorielle plus subtile, telle qu'elle s'est opérée en France. Partout, le véritable renouveau arrive avec les commémorations de 1998 et culmine avec les commémorations du Centenaire actuellement en cours.

En addition à la date à laquelle chaque document a paru pour la première fois, le lieu de publication et l'éditeur constituent d'autres éléments facilement analysables de façon quantitative, susceptibles d'aider à cerner les caractéristiques et spécificités et ainsi mieux comprendre notre corpus. Dans son œuvre fondateur, Jean Norton Cru a choisi de se focaliser sur les ouvrages parus dans les grandes maisons d'édition parisiennes⁶⁹¹ : Aussi, ont-elles joué le rôle central dans la publication des témoignages à son époque. Le corpus français a été élargi depuis, ajoutant les publications récentes venant souvent des maisons d'éditions spécialisées ou locales.

⁶⁹¹Jean Norton Cru, *Témoins*, *op. cit.*

Figure 10: Répartition des témoignages selon le lieu de publication

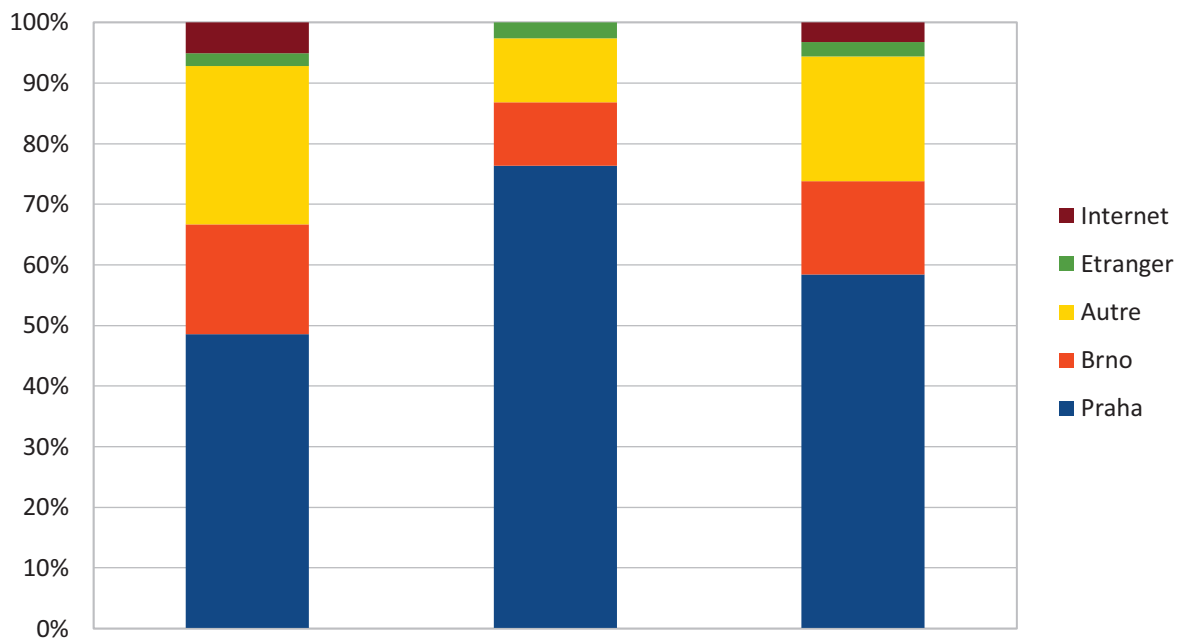
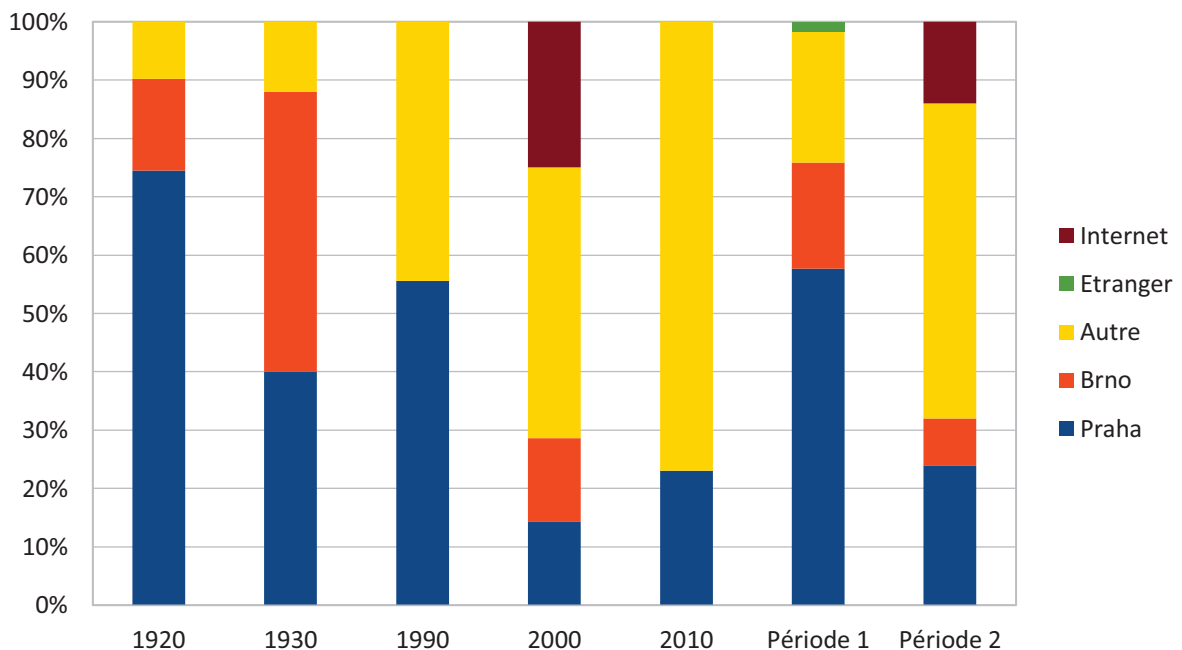


Figure 9: Répartition des témoignages selon le lieu de publication



Ce constat fait pour la France, nous nous sommes intéressés à la situation dans l'Autriche-Hongrie, ou plutôt ses États successeurs. Si on analyse le corpus de comparaison tchèque (incluant à la fois les témoignages exploités et les témoignages littéraires), nous observons une légère prédominance de la capitale Prague (Praha) sur les autres lieux de publication. Sa prépondérance est encore plus prononcée si l'on n'analyse que la production des témoignages littéraires. Pour ce genre la capitale a

généralisé plus de trois quarts de publications. Au contraire, l'édition des témoignages non romancés est répartie plutôt également, avec une toute légère prédominance de la province sur la capitale. Or, cette répartition n'est pas de nature statique, au contraire, elle a évolué dans le temps esquisant un renversement de tendances symptomatique pour la formation du paysage mémoriel tchécoslovaque et tchèque. Dans l'immédiat après-guerre, comme en France, nous constatons la nette primauté de la capitale. Elle s'explique d'une part, par l'attractivité du sujet pour les grandes maisons d'éditions et d'autre part, par l'action des institutions spécialisées dans la promotion de la mémoire de guerre légionnaire. La répartition quasi égale des publications entre la capitale de la Bohême – Prague et la capitale de la Moravie – Brno dans les années 1930 résulte ensuite de l'abandon progressif de ce type d'ouvrages par les maisons d'édition privées de la capitale et du transfert du centre de gravité de la sauvegarde de la mémoire légionnaire de l'institution pragoise – *Památník odboje* à celle de Brno – *Moravský legionář*. L'influence des deux centres s'estompe ensuite au moment du renouveau mémoriel des années 1990. Plusieurs maisons d'édition phares de la Première République ont tout simplement cessé d'exister (*Za svobodu*, *Knihovna obrození*, *Vesmír*, *Družina československých legionářů*, masi aussi *Moravský legionář*). La publication de nouveaux témoignages est ainsi l'œuvre de petites maisons d'édition provinciales, souvent liées aux institutions mémorielles (musées ou archives). Un acteur significatif est aussi la Commune tchécoslovaque des légionnaires (*Československá obec legionářská*). Aujourd'hui, la mémoire de la Première Guerre mondiale n'est pas au centre d'intérêt du monde éditorial pragois.

Nous apercevons les mouvements sur le marché éditorial à travers le siècle en examinant de près l'activité des différents éditeurs. Les représentations graphiques qui recensent les éditeurs ayant publié au moins deux ouvrages du genre, laissent transparaître d'une part le rôle important joué par plusieurs éditeurs spécialisés dans la période clé de la formation de la mémoire collective de l'expérience de guerre et d'autre part la coupure radicale de cette dynamique et la recomposition du champ éditorial tchécoslovaque au moment du sursaut mémoriel récent. Si on prend en compte aussi les témoignages littéraires la panoplie de maisons d'édition s'étoffe, mais les dominantes et les tendances restent les mêmes. De plus, pour les deux corpus et les deux périodes, la proportion des éditeurs à un seul ouvrage du genre est significative (voir : Figure 11: Répartition selon les éditeurs, p. 178 et Figure 12: Répartition des témoignages selon les éditeurs, p. 178) Plus faible sous la Première République tchécoslovaque, elle augmente par la suite. C'est également lors de cette première période que paraissent plusieurs témoignages à compte d'auteur. Bien que leur proportion soit faible, respectivement un peu moins de 7 pour cent pour le corpus comparatif et de 8 pour cent pour le corpus des témoignages exploités, leur présence est un fait important, montrant la volonté de certains auteurs de transmettre leurs expériences en dehors des cadres éditoriaux établis. Il s'agit en effet des

témoignages plutôt particuliers⁶⁹².

Figure 11: Répartition selon les éditeurs

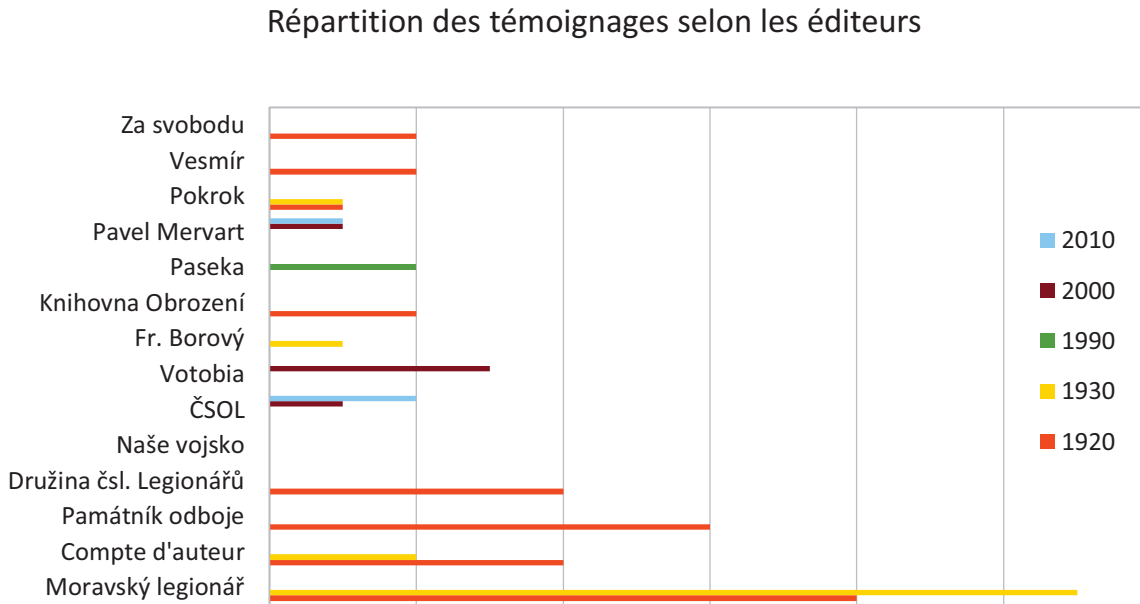


Figure 12: Répartition des témoignages selon les éditeurs



⁶⁹²Major Vitáček, Josef Šefl, František Tichý, Alois Navrátil, Jan Rambousek et Jaroslav Vítek.

Figure 13: Répartition selon les éditeurs, corpus tchèque comparatif

Répartition des témoignages selon les éditeurs

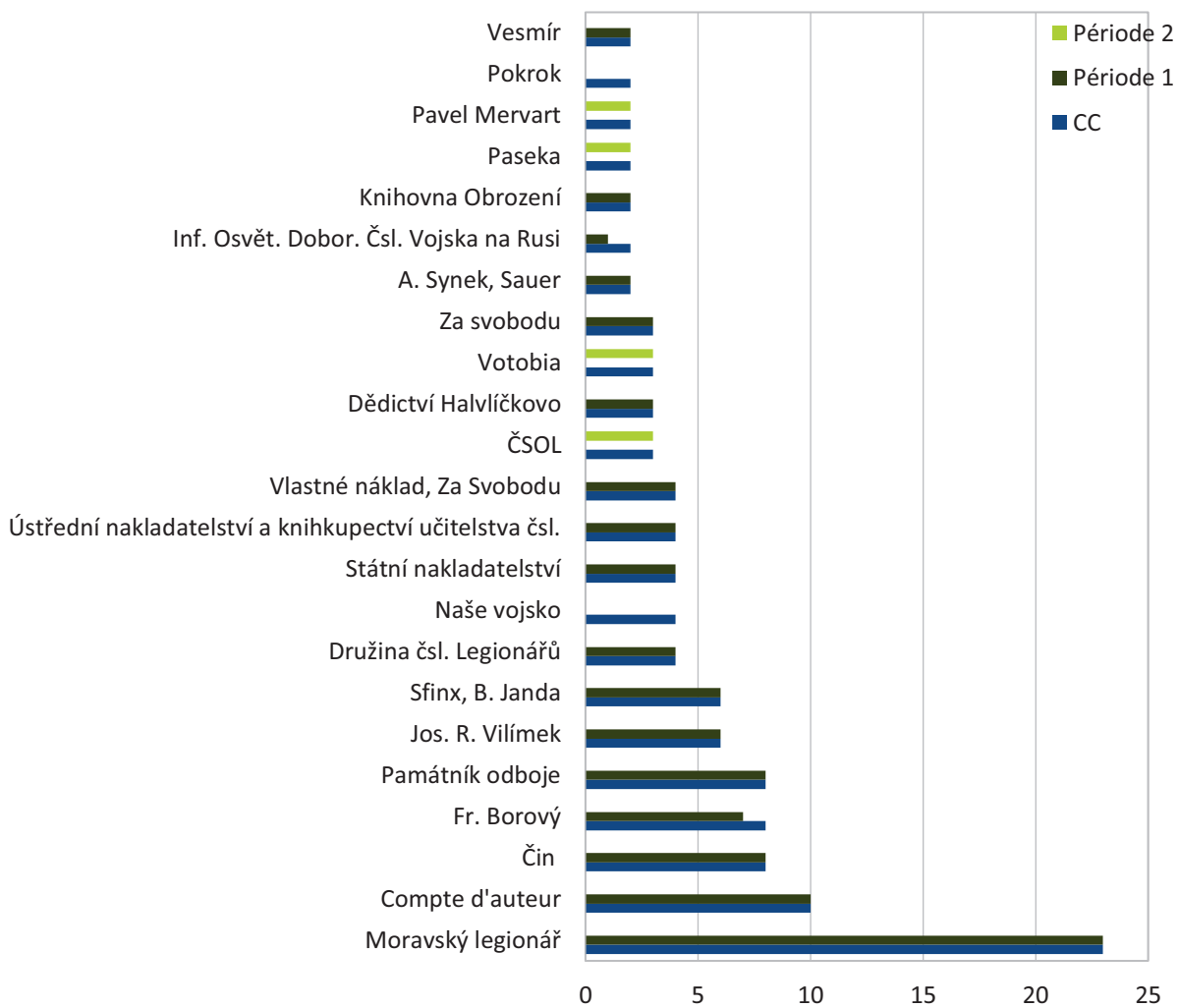


Tableau 9: Répartition des témoignages selon les éditeurs, corpus tchèque, témoignages uniquement

Publication	Tous		Période 1		Période 2	
	N. éd.	N. pub.	N. éd.	N. pub.	N. éd.	N. pub.
Plus de 10	1	19	1	19	0	0
%		13,77		25,00		0,00
Plus de 2	6	39	3	29	2	6
%		28,26		38,16		12,00
Seulement 2	7	14	4	8	2	4
%		10,14		10,53		8,00
Au moins 2	14	59	7	37	4	10
%		42,75		48,68		20,00
Seulement 1	73	73	33	33	40	40
%		52,90		43,42		80,00
Compte d'auteur	0	6	0	6	0	0
%		4,35		7,89		0,00
Total	87	138	40	76	44	50

Tableau 10: Répartition des témoignages selon les éditeurs, corpus tchèque comparatif

Publication	Tous		Période 1		Période 2	
	N. éd.	N. pub.	N. éd.	N. pub.	N. éd.	N. pub.
Plus de 10	1	23	1	23	0	0
%		10,90	1,30	15,65	0,00	0,00
Plus de 2	15	91	13	80	2	6
%		43,13	16,88	54,42	4,55	12,00
Seulement 2	7	14	3	6	2	4
%		6,64	3,90	4,08	4,55	8,00
Au moins 2	22	105	16	86	4	10
%		49,76	20,78	58,50	9,09	20,00
Seulement 1	96	96	51	51	40	40
%		45,50	66,23	34,69	90,91	80,00
Compte d'auteur	0	10	10	10	0	0
%		4,74	12,99	6,80	0,00	0,00
Total	118	211	77	147	44	50

Concernant le corpus autrichien, le nombre d'ouvrage recensé étant moins important que celui du corpus tchèque, nous n'avons pas jugé utile de procéder à une mise en perspective statistique similaire. Le paysage éditorial autrichien possède un trait spécifique, c'est la multitude de publication collaboratives, c'est-à-dire assurées par deux éditeurs à deux ou plusieurs endroits différents soit en Autriche même (ex. Klagenfurt/Wien⁶⁹³) ou en Autriche et en Allemagne (ex. Leipzig/Wien⁶⁹⁴, Wien/Berlin/ Leipzig/München⁶⁹⁵ ou Innsbruck/Wien/München⁶⁹⁶). Cette particularité rend la mise

⁶⁹³Franz Weber, *Memoiren/ Granaten und Lawinen*, 1932 ou Franz Weber, *Frontkamaraden*, 1934 mais aussi plus récemment Hans Haugeneder, *Gestern noch auf Stolzen Rossen*, 2010.

⁶⁹⁴Franz Weber, *Memoiren : Sturm an der Piave* et *Memoiren : Menchenmauer am Isonzo*, 1931.

⁶⁹⁵Burghard Breitner, *Unverwundet gefangen : aus meinem sibirischen Tagebuch*, 1921.

⁶⁹⁶Leopold Steiner, *Skarree ! Skarree ! Kriegsgefangen unter Zaren und Tscheka*, 1930.

en perspective statistique comparable avec le corpus tchèque difficile. Toutefois, en passant au crible les lieux d'édition et les éditeurs, nous constatons une répartition plus égale entre la capitale Vienne et les autres villes majeures du pays (Salzburg, Innsbruck et surtout Graz). Si l'on compte les ouvrages parus à Vienne uniquement, nous en obtenons six sur les trente-neuf recensés, en ajoutant les parutions multiples, l'importance de la capitale augmente en atteignant quatorze occurrences. En seconde position arrive Graz avec six ouvrages. L'analyse des ouvrages recensés ne permet pas de constater des grandes tendances ou mutations du paysage éditorial, les ouvrages étant répartis entre la capitale et les autres lieux de façon assez équilibrée dans la période d'après-guerre comme depuis les années 1990.

1.3.2.3 Classement selon la relation à la publication et l'intentionnalité de l'auteur

Le dernier classement proposé dans ce mémoire pour décrire et comprendre nos corpus de témoignages se base sur un critère plus difficilement mesurable que les deux exploités dans les chapitres précédents. Il s'agit de l'attitude de l'auteur à la publication, autrement dit de l'intention de l'auteur de rendre public ou non son récit. Le classement selon ce critère recoupe et recouvre en partie celui du genre. Toutefois, l'approche à travers les intentions des auteurs permet de cerner mieux encore les différentes caractéristiques des sources et d'enrichir la réflexion sur l'enjeu principal qui est l'estimation de la véracité de chacune d'entre-elles. En introduisant le critère de la relation de l'auteur à la publication, nous appliquons une analyse cas par cas qui nous amène à établir une taxinomie bigarrée qui nuance la division positive entre les récits inédits et publiés. Étant donné le volume total des témoignages étudiés, il est impossible de reproduire à cet endroit l'intégralité des résultats. L'estimation pour chaque ouvrage figure sur sa fiche individuelle (disponible comme annexe de ce mémoire de doctorat). Puisqu'il s'agit des propriétés difficilement quantifiables, nous évitons le traitement statistique. Nous nous contentons, au contraire de définir plusieurs grands principes et favorisons une approche qualitative en commentant et discutant plusieurs cas emblématiques et en définissant les enjeux que tel ou tel type de témoignage recèle.

Au-delà du constat objectif si un ouvrage a été ou non publié, nous posons ici la question si l'auteur lui-même écrivait son texte en pensant à la publication et si oui, dans quelles conditions cette publication a été envisagée. Ceci nous amène à réfléchir aux motivations possibles qui ont poussé l'auteur à témoigner et aux destinataires du texte et les stratégies développées par l'auteur pour adapter son texte à leurs attentes. Plus largement, il s'agit de l'analyse du contexte précis de rédaction et, le cas échéant, de la diffusion de chaque témoignage. Pour les témoignages publiés, nous estimons ensuite les interventions éditoriales. Afin d'obtenir les données nécessaires, nous passons au crible la forme ainsi que le contenu de l'ouvrage, prêtant une attention particulière aux préfaces, postfaces, prologues, épilogues ou dédicaces. Parfois, d'autres sources complémentaires relatives à l'édition d'un

témoignage sont en mesure d'apporter des éclaircissements intéressants⁶⁹⁷.

Toute la difficulté du traitement de cette question repose sur la multitude d'aspects pris en compte et leurs diverses imbrications. Nous pouvons rassembler les caractéristiques en question en trois groupes de base : le premier concerne la/les motivations de l'auteur, le second les destinataires, le troisième la forme du texte et les modifications ou interventions appliquées. Pour chaque témoignage, la répartition de ces éléments est différente, toutes les combinaisons possibles existent, ce qui rend difficile toute tentative d'établir une typologie générale.

La première différence relève du fait positif si le témoignage a été ou n'a pas été publié, c'est à dire, rendu accessible à un panel large de destinataires inconnus de l'auteur. Or, la publication du témoignage ne relève pas forcément de l'intention de l'auteur, nous devons, par conséquent, différencier les récits destinés à la publication par l'auteur et les textes intimes. Le critère de la motivation où plutôt de l'impulse de l'écriture ajoute ensuite une troisième dimension. Nous différencions ainsi les témoignages spontanés – émanant de la seule volonté de l'auteur – et sollicités ou du moins encouragés par un tiers.

Témoignages	Inédits	Publiés	Spontanés	Sollicités
Intimes	Journal/ Lettres	Journal/Lettres	Journal/Lettres	x
Destinés à la publication	Journal/ Souvenirs/ Fiction	Journal/ Souvenirs/ Fiction	Journal/ Souvenirs/ Fiction	Souvenirs / Fiction

Ce premier schéma s'étoffe ensuite lorsqu'on ajoute à chacun des aspects relevés toute la gamme des nuances. Ainsi, entre les témoignages proprement intimes et ceux destinés au grand public existe tout un éventail de destinataires potentiels. Le public envisagé par l'auteur est lié à la fonction présumée de son texte. En prenant en compte ces paramètres, nous obtenons le schéma suivant :

Témoignages	Non destinés à la publication		Destinés à la publication		
	Soi-même	Cercle proche	P. restreint	Anciens combattants	Grand public
Communiquer	x	Lettres	x	x	x
Préserver	Journal /Souvenirs	Journal/ Souvenirs	x	x	x
Transmettre	Journal/ Souvenirs	Journal/Souvenirs	Journal/ Souvenirs/ Fiction	Journal/ Souvenirs/ Fiction	Journal/ Souvenirs/ Fiction
Dénoncer	x	Rapport	Souvenirs/ Fiction	Souvenirs/ Fiction	Souvenirs/ Fiction
Plaider	x	x	Souvenirs/ Fiction	Souvenirs/ Fiction	Souvenirs/ Fiction
Justifier	x	x	Souvenirs/ Fiction	Souvenirs/ Fiction	Souvenirs/ Fiction

⁶⁹⁷Vladimir Roubal, *Druhý pluk vzpomíná...sborník vzpomínek starých vojáků pěšího pluku 2 „Jiřího z Poděbrad“*, Praha, Otakar Vaněk, 1936.

Bien sûr toutes les combinaisons ont pu être à la fin publiées ou non.

Finalement, la dernière stratification met en évidence le spectre des différents degrés d'interventions que le texte a subies. Elles peuvent avoir été effectuées par l'auteur même ou, pour les textes publiés par une tierce personne – l'éditeur.

Modifications /Témoignage	Inédit	Publié
Auteur		
Autre	x	

Modifications : instigateur/nature	Auteur	Autres
Aucune - Texte original		
Retranscription du texte original		
Corrections grammaticales		
Ajout de réflexions et informations postérieures		
Texte annoté et commenté		
Nouveau texte		

Au vu du nombre de combinaisons possibles, il est impossible de dresser une typologie impeccable et de répartir les témoignages selon tous ces critères. A défaut, nous souhaitons présenter plusieurs cas de figure emblématiques, insistant sur les conclusions pour l'exploitation de chaque témoignage concerné en fonction de la combinaison des caractéristiques relevé.

L'historien, dont le souci premier est d'évaluer la véracité des sources, c'est-à-dire leur rapport exact à la réalité passée est toujours en quête des sources le plus authentiques possible. Dans le corpus des témoignages, cet idéal est approché par les carnets rédigés pendant la guerre. S possible non publiés. L'effet d'authenticité est d'autant plus magnifié si l'auteur a péri pendant la guerre, alors son témoignage, par la force des faits, n'a pas pu être modifié en fonction de son évolution ultérieure. Tout cela étant vrai, il convient de remarquer que même un témoignage rédigé directement « sous la pluie d'obus » n'est pas un enregistrement fidèle de la réalité, mais une interprétation de cette réalité, toujours plus ou moins postérieure – des quelques minutes aux plusieurs mois, aux faits vécus. Toujours étant que cette interprétation relève du système mental et de l'imaginaire formé par l'environnement socio-discursif du moment de la rédaction, plus ce moment est proche du moment de l'expérience narrée, plus elle livre les outils interprétatifs employés par l'auteur à rendre intelligible la réalité qui l'entourait et ainsi ont participé à la construction de son action. Dans les temps de la vie ordinaire, pas de grand bouleversement, les cadres interprétatifs restent plus au moins stables. Aussi,

nous en sommes peu conscients. C'est justement dans les moments qui sortent et qui contrastent avec l'expérience de vie ordinaire qu'ils doivent tous les outils doivent être mobilisés de force et d'urgence afin le sujet puisse s'approprier des faits subis comme perpétrés inattendus et les insérer dans une logique cohérente. Une des fonctions fondamentales des témoignages est justement, en transposant son vécu par écrit, effectuer une telle réflexion en quête de la préservation de la cohérence de son propre moi. Plus l'expérience est extrême, plus ce travail est complexe. Inégalité des témoins face à ce processus. Certain, devant les faits qu'ils ne comprennent pas, optent pour un enregistrement nu des événements, d'autres explicitent leur recherche du sens. D'où la difficulté de chercher dans les témoignages les images fidèles des sentiments et des émotions du moment. Au contraire, les mots usités permettent d'identifier les éléments qui construisent l'interprétation donnée. Dans les témoignages « immédiats » ce processus d'interprétation transparait au fil des pages au travers des incohérences exprimées. Ces témoignages permettent donc de suivre le cheminement réflexif de l'auteur, avec tous ses balbutiements, tâtonnements, revers et contradictions. C'est leur intérêt majeur.

Plusieurs témoignages de ce type figurent dans notre corpus. Un des cas emblématiques est le journal de Ctibor Veselý. Né en 1899, ce jeune étudiant fut mobilisé à 18 ans pour les deux dernières années de la guerre, capturé sur le front italien, il rejoignit les volontaires tchécoslovaques en Italie peu avant la fin de la guerre. Après sa fin, il fit partie des soldats expédié pour défendre les frontières du nouvel Etat tchécoslovaques contre son voisin hongrois. Il tomba en Slovaquie en avril 1919, laissant derrière lui son journal manuscrit tenu jusqu'aux derniers jour avant sa mort. Issu d'une famille patriote tchèque, son journal révèle ses sympathies pour le mouvement nationaliste tchèque. Rédigé au fil des jours, son récit laisse toutefois apparaître aussi toutes les interrogations qui le taraudent, les craintes et les hésitations qui le tourmentent.

Un autre jeune étudiant, Vladimír Procházka a laissé un journal intime similaire. Bien que ce dernier ne soit pas décédé avant la fin de la guerre, son journal original est resté sans retouches. A la différence de Veselý, Procházka ne se montre guerre patriote, ni même politisé. Il livre à son journal une perception intime de sa vie et des événements par lesquels il est submergé. La guerre s'impose ainsi progressivement dans une confession des maux existentiels et des chagrins d'amour ; elle forme l'arrière-plan, avant de devenir l'élément clé. Dans la même veine est écrit le journal de Bedřich Vajcenbauer (Fridrich Weizenbauer). Ce typographe pragois notait depuis son très jeune âge ses escapades à la foi touristiques (excursions dans la nature et pour visiter les monuments historiques) et amoureuses (descriptions très détaillées de ses rapports plus ou moins fortuites avec de nombreuses femmes). Une douzaine de volumes de ce journal intime manuscrit reposent dans les archives municipales de Prague. Chez Vajcenbauer aussi, la guerre n'apparaît dans un premier temps qu'en filigrane, comme un phénomène global qui perturbe sa routine, son quotidien. Mobilisé au printemps

1915, Vajcenbauer insère son périple de soldat, qui reste par ailleurs très court dont témoigne le titre que le diariste lui a lui-même donné dans son journal « Mes soixante jours à la guerre », dans sa pratique d'écriture civile. Parmi les témoins autrichiens, nous pouvons citer par exemple Wegl, qui a lui-aussi laissé un journal tenu au moment de la guerre. Dans ces différents cas, il s'agit bien des journaux rédigés au moment et non retouchés ultérieurement qui ont le mérite de retracer l'expérience ainsi que l'évolution de la façon dont les auteurs l'interprètent au quotidien. Dépourvus de la dimension téléologique, ces récits dévoilent les nombreuses interrogations, hésitations, craintes et évolutions de l'attitudes chez leurs auteurs.

Un autre type de journaux personnels constituent les récits d'expérience personnelle « mis au propre » soit pendant une période plus calme pour l'auteur pendant la guerre, soit plus ou moins longtemps après la fin du conflit. Le fait qu'il s'agit d'une transcription du journal original peut être indiqué ou non par l'auteur, qui prend parfois soin d'explicitier l'étendu et la nature des modifications apportées au récit. Si cela n'est pas le cas, on peut le deviner de la forme (journal bien rédigé, propre) ou des marqueurs textuels (dissonance des temps narratifs, ajout des informations que l'auteur ne pouvait pas connaître au moment de la rédaction originale). Ces textes gardent toutefois la forme diariste. Parmi les journaux retranscrits non publiés, nous pouvons citer, à titre d'exemple les légionnaires Maxa, Baloun, Ruml ou Zika, dont les récits reposent dans les Archives militaires historiques (VHA) de Prague.

Les journaux authentiques publiés constituent, quant à eux, encore une autre catégorie. Parmi eux, nous pouvons distinguer ceux publiés sciemment, comme c'est le cas du journal d'écrivain et de journaliste Egon Erwin Kisch mais aussi du lieutenant tchèque Josef Dobrovolný. Dans ce cas, l'auteur lui-même rassure dans la préface qu'il n'a rien changé à son texte. Le cas de figure le plus fréquent est toutefois celui des journaux retrouvés tardivement et publiés *a posteriori*, souvent *post mortem*, par des tiers. Ici, c'est l'éditeur qui se porte garant de la fidélité de la version publiée à l'original ; certains prenant soin d'explicitier dans la préface ou la postface les modifications apportées au récit. La personnalité et les intentions de l'éditeur et/ou, parfois, du gardien du document original entrent alors en jeu. Certaines publications de cette nature datent de l'immédiat après-guerre comme celle des journaux des légionnaires Karel Starý, Josef Jiří Švec ou Jan Hoffmann. D'autres parutions sont plus tardives, datant de la période mémorielle la plus récente, marquée par l'engouement général pour les récits des « gens ordinaires ». Souvent, ces textes subissent une mise à niveau du langage. Une division en chapitres dotés de titres apparaisse pour faciliter la lecture, bien que le texte original n'en ait pas. Cette nouvelle organisation ainsi que le titre donné à l'ouvrage pour la publication tendent à épouser une trame narrative stéréotypée et à inscrire l'expérience narrée dans les catégories interprétatives préconçues, dont par exemple « l'expérience de l'ancien légionnaire » ou « souffrance

des soldats sans grade dans l'armée austro-hongroise ».

Les témoignages postérieurs à l'expérience sont également nombreux dans notre corpus. Dans l'ensemble de ces récits de nature mémorielle nous pouvons discerner deux tendances majeures. L'une consiste à ajouter des commentaires et des réflexions postérieures, séparés de façon plus ou moins explicite dans le texte – par exemple par le changement du temps narratif, le passage du pronom « nous » de l'expérience au « je » de celui qui l'interprète, etc. Ces ajouts sont souvent fondés sur les données inconnues de l'auteur au moment de l'expérience. Ainsi, l'auteur peut se montrer parfaitement conscient des incohérences de son souvenir ou de l'écart entre son souvenir et le récit historique ou mémoriel collectif tissé depuis. Il s'efforce lui-même de dépasser les incongruités sans les occulter. Le témoignage particulièrement instructif à ce propos est celui de Karel Svoboda, analysé et présenté par l'historien tchèque Jan Galandauer, qui repère et commente les différentes strates du récit relevant des temporalités différentes⁶⁹⁸. La seconde tendance observée au sein du corpus vise à proposer une vision déjà cohérente de l'expérience vécue, épurée des contradictions initiales, élaguée de tout fait qui pourrait contredire la posture de l'auteur au moment où il entreprend la mise à l'écrit de ses souvenirs. Il livre ainsi, sans doute, une version appauvrie de son expérience. Ce type de récit peut être parfois subjugué à une intention particulière, liée à l'histoire personnelle de l'auteur après la guerre. Ainsi, certains témoins écrivent afin de se faire reconnaître le statut juridique d'ancien légionnaire avec les bénéfices qui en découlent, comme « Major Vitáček » ou Hlaváč par exemple) D'autres témoins encore, à l'instar de Radola Gajda ou Karel Wagner, s'ingénient pour livrer leur point de vue précis sur leur expérience et la guerre. Chez les témoins de la partie autrichienne de l'Empire, la visée des souvenirs est souvent d'expliquer et de justifier son échec et de se mettre en valeur malgré une défaillance momentanée comme dans les récits de la fuite de la captivité des officiers autrichiens. Les enjeux et les messages que les témoins souhaitent faire passer sont nombreux. Il peut s'agir d'une critique acerbe de l'Etat austro-hongrois et de son armée, ou même de la société en générale comme chez les témoins engagés dans les parties de gauche ou anarchistes déjà avant la guerre. Ce grand éventail des expériences, des interprétations et des points de vue constituent la riche mosaïque des trajectoires et des opinions personnelles des soldats de 1914-1918 avant et après la guerre.

Le dernier genre de témoignages abordés constitue les mémoires et les récits autobiographiques de toute une vie. L'on en trouve parmi les témoignages publiés comme inédits, tchèques comme autrichiens. Il s'agit soit des histoires des personnalités importantes au niveau national, comme le général Ludvík Svoboda, futur président de la Tchécoslovaquie communiste (1968 – 1975), le général

⁶⁹⁸ Jan Galandauer, « Včera a dnes (legionářská minulost komunistického aktivisty), recenze na vzpomínky Karla Svobody », *Historie a Vojenství*, 1998, vol. 5, p. 61-82.

Radola Gajda, une personnalité clé mais controversée des légions tchécoslovaques ou Jiří Hejda, intellectuel tchèque d'entre-deux-guerres, persécuté par l'administration nazie puis communiste ; ou d'un notable au niveau local – maire d'une commune, président d'une association, etc. – ou une personne sans un saillant rôle public, incité par son entourage à léguer à la postérité ses souvenirs. Les motivations de l'écriture varient, mais il s'agit le plus souvent de transmettre aux générations futures, de sa propre famille ou dans un public plus large, la mémoire de ses exploits, souvent destinée à servir de leçons. Les témoignages de ces catégories sont souvent fortement façonnés par le présent de l'auteur, d'autant plus qu'il occupe une place importante dans la société au moment de l'écriture. Ils tendent à être homogénéisés et lissés, favorisant seulement les « bons » souvenirs, d'autant plus que la Première Guerre mondiale ne constitue qu'un « prélude » à ces destins tourmentés⁶⁹⁹ et occultant certaines parties moins faciles à communiquer. Ils sont généralement moins détaillés.

Une autre caractéristique des témoignages tchèques, slovaques et autrichiens est liée à la spécificité des parcours des combattants austro-hongrois marqués plus qu'ailleurs par la captivité. En effet, avec 2,77 millions de prisonniers, elle concerne presque un tiers du nombre total d'hommes mobilisés entre 1914-1918⁷⁰⁰, dont la majorité incombe au front est. Selon les statistiques officielles de Vienne, 2 065 955 soldats et 54 146 officiers étaient internés en Russie dont environ 250 000 Tchèques et Slovaques. Ainsi, pour un grand nombre des soldats austro-hongrois, la période de captivité fut plus importante et plus marquante que leur expérience du front et du feu. Les témoignages, écrits à la manière des récits de voyage ou des carnets d'explorateurs, reflètent cette situation. La dimension géo et ethnographique est présente dans les textes autrichiens mais surtout chez les légionnaires tchécoslovaques ayant participé à ce qu'on appelle en tchèque « l'Anabase sibérienne », c'est-à-dire la traversée forcée par les troupes légionnaires prise en étau de la guerre civile du territoire russe le long de la ligne du chemin de fer transsibérien de l'Ukraine jusqu'à Vladivostok, puis leur rapatriement assuré par les Alliés par la voie maritime soit via le continent nord-américain ou plus communément par l'océan indien et le canal de Suez. Ces visites imprévues des endroits exotiques ont laissé indiscutablement une empreinte pour le moins aussi forte que l'expérience du front, d'autant plus que celle-ci était brève et reculée dans le temps⁷⁰¹. Loin d'être particulière aux témoignages du front est, cette dimension apparaît aussi dans certains témoignages des soldats passés par la captivité en Italie ou en France. La forte proportion de ce type des récits dans le paysage mémoriel de la Grande Guerre répond à la fois aux intentions des auteurs, mais également à la demande du public. Dans le

⁶⁹⁹Exemples : le général Svoboda ou de Hejda, l'expérience de la Grande Guerre couvre qu'une petite partie de leurs mémoires.

⁷⁰⁰Alon Rachamimov, *op. cit.*, p. 4.

⁷⁰¹A titre d'exemple Antonín Hartmann consacre tout son témoignage au séjour prolongé au Japon dû à la réparation du bateau destiné au transport de son unité, Antonín Hartmann, *Cestou ze Sibíře. Dojmy čs. Legionáře*, Praha, Zora Karlín, 1920.

grand recueil de témoignages de l'expérience légionnaire de l'entre-deux-guerres destiné au public le plus large, les contributions de ce type, sans le lien direct aux combats, sont très plus nombreuses, un volume entier étant consacré à la captivité et un autre à la route du retour de la Sibérie⁷⁰². Aujourd'hui encore, les titres renvoyant explicitement à la dimension du récit de voyage de l'expérience des témoins comme *Avec la tempête à travers deux continents*⁷⁰³, *Au tour du monde ou les souvenirs de 1914-1920*⁷⁰⁴, *Les notes de la Grande Guerre : l'anabase d'un étudiant en médecine*⁷⁰⁵ ou *L'Odyssée légionnaire*⁷⁰⁶, *Du Moldau jusqu'à l'Oural*⁷⁰⁷ et bien d'autres sont mis en avant comme autant d'éléments de marketing pour happer l'attention des lecteurs. Naturellement, plus le témoignage s'éloigne de l'expérience proprement guerrière, moins il est propice pour l'exploitation dans le cadre de notre travail. Il garde toutefois son intérêt en communiquant/fournissant des éléments clés sur la compréhension du monde par les hommes d'alors, sur la façon d'interpréter la rencontre avec l'autre, avec l'inconnu, bref en dévoilant, « malgré soi » l'environnement culturel et socio-discursif dans lequel baignaient et évoluaient les témoins ; le même qui a été mobilisé pour agir et interpréter leurs actes dans l'activité guerrière. Par conséquent, pour peu qu'ils évoquent la guerre au moins par endroits, ces témoignages n'ont pas été écartés du corpus.

En résumé ces différents points de classement, nous devons constater qu'il n'y a pas de taxinomie parfaite. Les éléments indiqués aide d'avoir un aperçu plus global sur le corpus. Pour une lecture plus fine, il est nécessaire de procéder cas par cas en s'intéressant au contexte précis de la production et de publication, si elle a eu lieu de chaque document, de recenser les différents acteurs qui entrent en jeu, parfois relevant des périodes différents, évaluer les intentions spécifiques de chaque auteur qui déterminent, en grande partie, les biais de chaque témoignage. D'où l'importance de reconstruire au plus près les biographies des témoins et de comprendre le rôle qu'a joué l'acte social de témoigner dans leurs parcours. C'est l'objectif de la partie suivante. Chaque témoignage étant unique et subjectif - il transmet un point de vue spécifique, parfois différent voire contradictoire par rapport aux autres (pensons au fameux constant qu'un témoignage contredit toujours un autre). Il nous semble, qu'ici, la multitude et la diversité des documents analysés sont les meilleurs garants de la possibilité de restituer une image proche de la réalité vécue.

⁷⁰² Adolf Zeman, *Cestami odboje*, Praha, Pokrok, 1926-1929, 5 volumes dont le 1er consacré à l'expérience dans l'armée austro-hongroise compte 56 contributions, le 2nd relatif à la captivité 101, le 3e racontant l'engagement dans les différentes légions 105, le 4e couvrant la traversée de la Sibérie 138 et le 5e ciblé sur la route du retour 74.

⁷⁰³ Karel Svoboda, *S vichřici do dvou světadílů : dokumentární historie ruského legionáře*, Praha, Professional Publishing, 2006.

⁷⁰⁴ Václav Ladislav Holý, *Se sokolským odznakem "Na stráž!" kolem světa, aneb, Vzpomínky 1914-1920*, Náchod, Státní okresní archiv Náchod, 1998.

⁷⁰⁵ Bedřich Opletal, *Zápisky z velké války : anabáze hanáckého medika 1914-1920*, Praha, Paseka, 1998.

⁷⁰⁶ František Prudil, *Legionářská odysea*, Praha, Lucie, 1990.

⁷⁰⁷ Alois Artinger, *Von der Moldau zum Ural : Tagebuchaufzeichnungen von Alois Artinger während des Ersten Weltkriegs und der Gefangenschaft im Ural*, 2012.

1.3.3 Qui témoigne de la guerre dans l'espace austro-hongrois ? Les identités des témoins

Pour parfaire la compréhension des sources, il est nécessaire de s'intéresser aux auteurs en tentant de restituer de la façon la plus complète possible leurs profils socio-professionnels et culturels ainsi que les contextes spécifiques de la rédaction et, le cas échéant, de la publication de leurs écrits. Au regard de la multitude des documents et auteurs étudiés, il est impossible de proposer ici le résumé du parcours de chacun de manière encyclopédique. C'est pourquoi nous proposons, comme dans la partie précédente, consacrée aux documents, un aperçu quantitatif dévoilant les particularités des auteurs étudiés par rapport aux auteurs d'autres corpus. Consciente de l'imperfection de ce procédé (renvoi, partie sur la représentativité), je propose que la mise en perspective statistique serve avant tout l'objectif comparatiste. Comme nous l'avons expliqué auparavant, pour des raisons de clarté et de pertinence nous distinguons, dans les statistiques, le corpus de travail, isolant les témoins dont les récits ont été exploités dans le corps de ce mémoire et le corpus de comparaison incluant aussi les auteurs des témoignages littéraires, en principe exclus de l'analyse.

Plusieurs critères ont été retenus pour décrire et comparer notre corpus de manière quantitative. Le premier critère concerne la « nationalité » ou plutôt l'appartenance nationale-linguistique des témoins. Il permet la division de l'ensemble des témoignages en trois corpus distincts : le corpus tchèque, autrichien et slovaque. Une fois définis, ces corpus peuvent être ensuite confrontés entre eux et au corpus « national » français étudié de la même manière. La seconde distinction repose sur un ensemble de critères relatifs aux profils socio-professionnels et culturels des auteurs.

1.3.3.1 L'identité nationale des témoins

Le premier classement des témoins proposé repose sur le critère de la « nationalité » ou plus précisément sur l'appartenance national-linguistique de l'auteur. Or dans l'aire géographique qui nous préoccupe la définition de la nationalité s'avère plutôt complexe. En effet, à la veille de la guerre, l'Empire austro-hongrois est une mosaïque de nations, de langues, de religions et de cultures, autant d'identités imbriquées aux contours plus ou moins définis. Aussi, pour appeler à la mobilisation, l'Empereur s'adresse-t-il non pas à une abstraction personnifiée de « la Nation unique et indivisible » mais à « ses nations » en tant qu'entités territoriales historiques. Or, ce découpage administratif hérité des évolutions séculaires du territoire ne reflète pas forcément la composition bigarrée du peuplement d'où proviennent les multiples tensions qui ont surgi avec l'essor du courant de pensée nationaliste du XIX^e siècle. Dans l'espace austro-hongrois, le terme même de « nation » ne couvre pas exactement le même champ sémantique qu'en France. Ainsi, il n'est pas anodin que dans *Ottův slovník naučný* [Dictionnaire instructif d'Otto], la somme des connaissances de l'époque publié, au tournant du siècle, les mots : *vlast*, *otčina*, *domov* et *domovina* [différentes dénominations de la Patrie et de la petite

patrie en tchèque] ne soient pas présents et que le mot *národ* [Nation] soit accompagné d'une définition plutôt floue, préférant l'identification linguistique et ethnique au sens politique moderne du terme⁷⁰⁸. Par ailleurs, cinq différents type du patriotisme concurrents composant avec les éléments culturels, territoriaux et politiques, coexistent en Bohême-Moravie dans les décennies précédant la guerre et enragent les débats publics. Le patriotisme national tchèque liant la culture tchèque et le territoire n'est qu'une option discutée parmi d'autres⁷⁰⁹.

Effectivement, à la problématique d'une identité relevant du statut officiel de tous les sujets de l'Empire dont le seul vecteur unificateur est la fidélité à l'Empereur et à la Maison de Habsbourg, d'une identité du Land traversée par l'appartenance à un groupe linguistique par filiation maternelle, perceptible notamment chez des couches moyennes supérieures et hautes de la société et dans la noblesse, s'ajoutent des identités régionales au sens strict du terme qui peuvent osciller selon les échelles de perception entre celle d'une région définie par le même patois, le même folklore lors des manifestations populaires⁷¹⁰, aux ancrages proprement locaux, d'une paroisse, d'un village, d'un quartier d'une grande ville etc. Cette réalité a pour conséquence une mixité identitaire considérable. Elle s'impose d'autant plus qu'il existe une mobilité géographique importante au sein de l'Empire. Il s'agit notamment des employés de l'État issus de l'administration civile et des militaires mais aussi des ouvriers et des artisans qui effectuent le voyage d'initiation traditionnel [*vandr*] pour acquérir l'expérience et découvrir « le monde » avant de s'installer à leur compte, dont certains loin de leur lieu de naissance⁷¹¹. La profondeur de cet imbroglio identitaire et la nature artificielle de la construction d'une identité unique posent des problèmes aux individus eux-mêmes lors qu'on leur demande de s'identifier à une des nationalités proposées pour les besoins administratifs⁷¹². Il est impossible de chiffrer la proportion des familles bi-, voire plurilingues mais les indices suggèrent qu'elles devaient être plutôt nombreuses. Plusieurs exemples figurent parmi les témoins. Ainsi

⁷⁰⁸La nation : « est une dénomination commune des membres de la même race avec une origine, une langue, des normes morales, des habitudes, des traditions, la littérature et l'éducation communes. Le terme de la « nation » n'est pas encore précisément déterminé ni stabilisé, étant parfois plus large, parfois plus restreint : dans son sens large, nous parlons par exemple de la nation comme d'en ensemble de tous les Slaves, dans le sens étroit, nous parlons des nations russe, polonais, tchèque etc., comme des branches de la grande nation slave. Par conséquence, la nationalité se définit comme en ensemble de traits qui caractérisent la nation, dont la place principale est donnée à la langue, comme l'aspect le plus extérieur. Pour chaque nation qui prend conscience de soi, qui lutte pour son existence et ne veut pas perdre sa qualité de nation, défend surtout sa langue. Souvent, le mot nation s'utilise aussi dans le sens politique, par exemple « la nation hongroise », dans ce dit sens le mot nation inclut toutes les nations de l'État de Hongrie. Cette désignation est pourtant incorrecte et utilisée notamment par ceux qui accordent ce droit qu'à la nation qui règne. » Source : Ottovův slovník naučný [le dictionnaire éducatif d'Otto] : version du 1901, réimprimée en 1999, volume XVII, p. 1046.

⁷⁰⁹Il existe cinq sortes du patriotisme en Bohême-Moravie au XIX^e siècle. Kučera, Rudolf (dir.), *Identity v českých zemích 19. a 20. století : Hledání a proměny*, Praha, MÚA a Archiv AVČR, 2012.

⁷¹⁰A l'époque chaque région possède son propre habit traditionnel richement décoré porté par les hommes et les femmes lors des fêtes populaires et d'autres événements sociaux. Voir le site du Muzeum lidových krojů, (Musée des habits traditionnels) sur : <http://lidovekroje.cz>.

⁷¹¹Pavla Vošahlíková, *Jak se žilo za časů Františka Josefa I.*, Nakladatelství Svoboda, Praha, 1996, p. 186 et 188.

⁷¹²Voir les quatre recensements généraux et les polémiques consécutives, Molnar, Miklosz, *op. cit.*

Adalbert ou en tchèque Vojtěch Birnbaum, né à Vienne mais tchèque par sa mère fait ses études à Prague et à Vienne, devient parfaitement bilingue en tchèque et en allemand. Sa double identité est si profonde qu'il alterne entre la forme allemande et tchèque de son nom, de la même manière qu'un autre témoin Bedřich Vajcenbauer ou Friedrich Weitzenbauer, né à Prague d'une mère allemande. D'autres témoins, sans modifier leur noms mettent en avant leurs identités nationales-linguistiques plurielles : Pavol Brunovsky, Karel Wagner, Karel Fanta ou leur bilinguisme : Vojtěch Berger, Jiří Hejda et d'autres. Il n'est pas sans intérêt que le président Masaryk, lui-même, place ses origines dans ce mélange d'identités en se définissant comme Slovaque morave trilingue, bercé d'abord par le patois slovaque de Moravie, qui se rend réellement compte de son identité tchèque qu'au moment où il démarre ses études au lycée allemand⁷¹³. L'identité nationale ne constitue donc pas un attribut inné et immuable, mais une caractéristique modulable en fonction des situations vécues. En conséquence, la répartition des témoins en fonction de leur « nationalité » dans les trois corpus n'est pas basée sur l'origine géographique ou familiale mais sur la langue de leur témoignage. D'une certaine façon, le choix de s'exprimer dans une langue plutôt que dans une autre peut être perçu comme un acte volontaire d'appropriation d'une identité personnelle. Il convient toutefois de noter que les témoins pluri-identitaires restent minoritaires dans le corpus. Dans ces conditions nous obtenons les chiffres suivants :

Tableau 11: Nombre des témoignages dans le corpus

Corpus	Tchèque	Autrichien	Slovaque
Témoins total	192	71	15
Témoins publiés	130	33	14
Témoins écrivains professionnels	20	1	0
Témoins inédits	42	37	1

Nous remarquons que le nombre des témoins n'égale pas celui des témoignages. Certains témoins ont laissé plusieurs récits distincts. Notamment témoins écrivains se sont avérés très prolixes : nous comptons seulement vingt auteurs pour soixante-seize ouvrages publiés. Les causes de la répartition très inégale selon les « nations » a déjà été commentée à propos des chiffres des témoignages.

1.3.3.2 Le profil socioprofessionnel des témoins

Si le premier critère nous a permis de répartir les auteurs dans trois groupes distincts comparables entre eux et surtout prêts à être confrontés aux chiffres établis pour le corpus des témoins français, le second classement propose une analyse plus fine, révélatrice des caractéristiques et des particularités des corpus en question et plus largement des sociétés centre-européennes par rapport à la France.

⁷¹³ Jan Rychlík, *op. cit.*, p. 38.

Pour cette analyse, nous avons retenu des critères suivants : l'âge des témoins au moment de l'entrée en guerre, la situation matrimoniale avant et après la guerre, le niveau d'éducation et la profession avant et après la guerre et finalement les appartenances politiques et religieuses. Le croisement de ces indicateurs permet d'évaluer le statut et le capital socioculturel des témoins dans la société au moment de l'entrée en guerre et son évolution durant le conflit. Nous nous interrogeons ensuite sur l'impact de chaque identité et appartenance sur les systèmes de références dans lesquels s'inscrivent les différents témoignages. De nouveau, le corpus slovaque s'avère trop restreint pour permettre une analyse quantitative poussée. Pour le corpus autrichien, étant donné que nous ne disposons des données d'état civil que pour les témoignages inédits, accompagnés systématiquement d'un résumé biographique, les statistiques introduites concernent exclusivement le corpus des trente-sept auteurs dont les témoignages ont été recueillis par les archives.

Le premier indicateur à prendre en compte dans l'esquisse du portrait socio-professionnel des témoins est l'âge. C'est une donnée objective, vérifiable grâce aux sources annexes. Contrairement à d'autres données, l'âge est aussi pratiquement toujours indiqué à la fois dans les dossiers militaires des témoins⁷¹⁴ et dans les registres des bibliothèques. Grâce au croisement des informations disponibles, nous avons obtenu les résultats présentés dans les tableaux récapitulatifs (voir Tableau 12: La répartition des témoins selon les groupes d'âge, p. 192 et Tableau 13: La répartition des témoins selon les groupes d'âge, p. 193).

Tableau 12: La répartition des témoins selon les groupes d'âge

Le corpus tchèque						Le corpus autrichien		
Témoins (non littéraire)			Témoins + écrivains		Témoins inédits		Témoins inédits	
Groupe d'âge	Nombre	%	Nombre	%	Nombre	%	Nombre	%
> 40	4	3,08%	5	3,33%	3	7,14%	3	8,11%
36-40	10	7,69%	10	6,67%	6	14,29%	1	2,70%
31-35	16	12,31%	18	12,00%	4	9,52%	3	8,11%
26-30	31	23,85%	36	24,00%	8	19,05%	8	21,62%
21-25	38	29,23%	44	29,33%	14	33,33%	12	32,43%
16-20	28	21,54%	34	22,67%	6	14,29%	9	24,32%
Inconnu	3	2,31%	3	2,00%	1	2,38%	1	2,70%
Total	130	100,00%	150	100,00%	42	100,00%	37	100,00%

⁷¹⁴Existence des imprécisions dans les dates de naissance sur les cartes des légionnaires tchécoslovaques, parfois deux possibilités indiquées, mais cas très rares.

Tableau 13: La répartition des témoins selon les groupes d'âge

Le corpus tchèque						Le corpus autrichien			
Témoins (non littéraire)			Témoins + écrivains		Témoins inédits		Témoins inédits		
Groupes d'âge	Nombre	%	Nombre	%	Nombre	%	Nombre	%	
40 ans et +	5	3,85%	6	4,00%	3	7,14%	3	8,11%	
30 ans et plus	33	25,38%	36	24,00%	15	35,71%	9	24,32%	
< 30 ans	94	72,31%	111	74,00%	26	61,90%	27	72,97%	
< 25 ans	66	50,77%	74	49,33%	24	57,14%	16	43,24%	
25 ans et +	61	46,92%	73	48,67%	17	40,48%	20	54,05%	
21 ans et +	99	76,15%	113	75,33%	35	83,33%	27	72,97%	
< 21 ans	28	21,54%	34	22,67%	6	14,29%	9	24,32%	
Inconnu	3	2,31%	3	2,00%	1	2,38%	0	0,00%	
Total	130	100,00%	150	115,38%	42	100,00%	37	100,00%	

Au vu des chiffres récoltés, les corpus d'auteurs centre-européens sont plutôt jeunes qu'en France, avec des taux de représentation des différentes classes d'âges similaires. Sans beaucoup d'étonnement, vu que le service militaire obligatoire en Autriche-Hongrie était limité à 42 ans⁷¹⁵, les témoins dépassant la quarantaine en 1914 sont rares. Les hommes entre trente-cinq et quarante le sont pratiquement autant. Le pourcentage de la catégorie entre 31 et 35 reste, lui aussi, plutôt faiblement représentée. En effet, dans tous les corpus, le total des témoins atteignant trente-cinq ans et plus en 1914 représente environ 10 pour cent des témoins recensés, alors que dans le corpus français, étudié par Nicolas Mariot, cette catégorie, avec 27%, dépasse le quart de tous les témoignages⁷¹⁶. En classant ses 704 témoins français dans quatre groupes, Nicolas Mariot obtient une répartition très équilibrée, chaque groupe représentant un environ un quart du total avec une légère prédominance du groupe des plus âgés. Si l'on transpose la même division aux corpus centre-européens, la répartition est plus variée, avec toutefois une prédominance des deux groupes les plus jeunes (Figure 14: La proportion des groupes d'âges, p. 194.) Trois quarts des témoins environ ont moins de 30 ans en 1914. La seule exception correspond à l'ensemble des témoins tchèques non édités où la proportion des hommes plus âgés est légèrement plus importante. Il peut s'agir du hasard car ce corpus ne contient que quarante-deux témoins ; ou cela témoigne-t-il des plus grandes difficultés d'accès à la publication des hommes plus âgés par rapport aux générations émergentes ? La question reste ouverte. La proportion des hommes en dessous de vingt-et-un an, donc non majeurs en 1914 selon l'usage austro-hongrois de l'époque où la majorité est atteinte à vingt-et-un an⁷¹⁷ se situe également entre un cinquième et un quart du corpus. Ce qui est au contraire plutôt étonnant. Dans tous les corpus, environ une moitié des témoins étudiés a moins de vingt-cinq ans ce qui contraste avec l'image du « poilu » d'un certain âge répandue en France. Aussi, les représentations imagées privilégient-elles les visages jeunes, sans barbe ou moustache. Par ailleurs, la dénomination de « poilu » n'a pas d'équivalent dans les langues

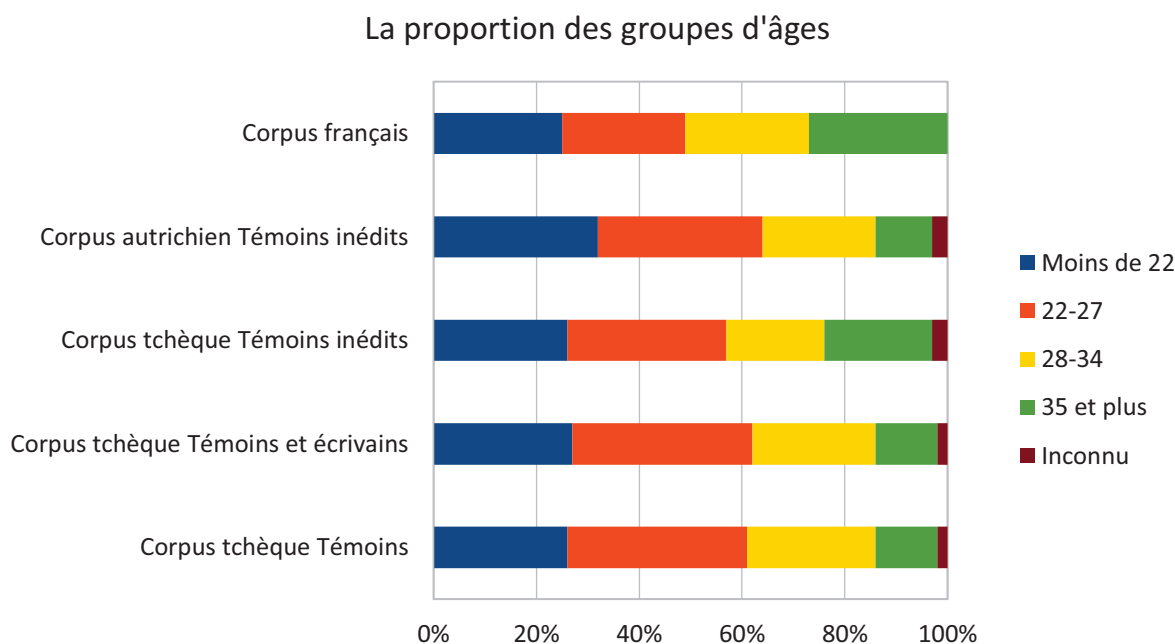
⁷¹⁵Libor Nedorost, Volume 1, *op. cit.*

⁷¹⁶Tableau « L'âge des 42 et des témoins en 1914 », Nicolas Mariot, *Tous unis ?* p. 420.

⁷¹⁷Pavla Vošahlíková, *Jak se žilo za časů Františka Josefa I.*, Nakladatelství Svoboda, Praha, 1996.

des corpus étudiés.

Figure 14: La proportion des groupes d'âges



Ce fait peut s'expliquer tout d'abord par la conjoncture démographique plus favorable qu'en France sur les territoires en question avant 1914⁷¹⁸. La population y est effectivement plus jeune. Cet aspect est couplé avec l'essor de l'éducation, responsable d'un accroissement rapide de l'alphabétisation des jeunes y compris des couches les plus défavorisées de la société à la fin du XIX^e siècle⁷¹⁹. La jeune génération, mieux éduquée et mieux insérée dans la dynamique de la modernisation générale de la société serait donc plus apte à communiquer (écrire et diffuser) son expérience de guerre que la plus ancienne. Pour le corpus tchèque, un autre aspect mérite d'être considéré : sa composition. Il est formé majoritairement des témoins anciens légionnaires. Or l'âge moyen des légionnaires tchécoslovaques est de 24,7 ans⁷²⁰. Est-ce la preuve que ce sont plutôt les jeunes qui épousent le nouvel idéal de l'indépendance nationale ? Et, inversement, la structure démographique rajeunissant la société est-elle un des facteurs favorisant la demande pour le changement ? La question reste là encore ouverte. L'âge des témoins est étroitement lié à une autre caractéristique qui est la situation matrimoniale. En effet, comme l'indique le Tableau 14: L'évolution de la situation matrimoniale des témoins : p. 196, très peu d'entre eux sont déjà mariés lorsqu'ils répondent à l'appel sous les drapeaux. Malheureusement, nous ne disposons pas de chiffres globaux pour toute armée austro-hongroise ni

⁷¹⁸En effet, alors que la France enregistre une baisse, les pays centre-européens sont en plein essor démographique. Les Pays de la Couronne tchèque ont enregistré entre 1880 et 1930 une croissance démographique de 25 %, qui a été elle-même atténuée par d'importantes vagues d'émigration. Dans les années 1880, l'accroissement naturel baisse à 9 pour mille, puis il se stabilise à 10. Pavla Horska, *K otazce*, p. 124.

⁷¹⁹Jan Rychlik, *op. cit.*

⁷²⁰Statistique faite à partir de la base des données des légionnaires tchécoslovaques de VHA.

pour les légions tchécoslovaques. Pour le second cas, l'âge moyen assez bas laisse supposer la prédominance des célibataires⁷²¹. Le profil le plus fréquent des témoins dont nous avons analysé les histoires personnelles, qu'ils soient tchèques ou autrichiens, est jeune et célibataire. Il s'agit donc de personnes en route vers un nouvel ancrage social et affectif et sans responsabilité de chef de famille nucléaire. Cette caractéristique particulière est à prendre en compte pour expliquer les attitudes à plusieurs moments cruciaux du parcours de guerre.

Le second aspect du profil des auteurs englobe les deux caractéristiques relatives au statut social : la formation et la profession d'avant la guerre. Afin d'obtenir des données statistiques significatives et comparables au corpus français, nous avons appliqué la classification utilisée par Nicolas Mariot dans *Tous unis dans la tranchée*⁷²², qui a, lui-même adapté la grille proposée par Christophe Charle. La grille relative à la formation comporte huit catégories allant de l'école élémentaire aux études universitaires, distinguant ensuite pour les formations plus poussées les différents types et domaines, voir le Tableau 15: Niveau de formation des témoins - tableau de référence, p. 196. *Idem*, pour l'activité professionnelle pour laquelle nous avons retenu les huit catégories proposées qui font référence non seulement au type d'activité et au niveau de revenus qui y est associé mais également à son rapport avec l'administration de l'État (voir le Tableau 16: Statut social par rapport à la profession et capital culturel des témoins - tableau de référence, p. 197). Naturellement, l'utilisation d'une telle grille assez large possède ses inconvénients. *Primo*, il est toujours difficile de coller des étiquettes générales sur les situations et destins individuels qui sont par nature tous uniques et par conséquent inclassables. Nous reviendrons aux particularités de chaque trajectoire personnelle dans le corps de l'analyse. Ici, nous le répétons, il s'agit d'un outil pour cerner les tendances générales. *Secundo*, les catégories ne sont pas univoques. Ainsi, par exemples trois catégories les plus nombreuses : « paysan », « ouvrier » et « artisan » couvrent des situations sociales largement polymorphes. S'agit-il d'un petit exploitant ou un grand propriétaire terrien ? D'un artisan pauvre travaillant seul à la maison ou un maître dans un atelier réputé ? En remplissant les formulaires, les témoins eux-mêmes fournissent quelques indices en ajoutant parfois “maître” avant le titre du métier. Néanmoins, cette distinction n'est pas toujours exacte. Pour effectuer au mieux la répartition dans les

⁷²¹Les statistiques démographiques indiquent que hormis les entrepreneurs indépendants pour qui le mariage était souvent la condition du démarrage de son propre affaire, les employés et ouvriers n'avaient souvent pas la possibilité de conclure un mariage avant l'âge de trente ans. Pavla Horská, *K otázce*, p. 162.

⁷²²Nicolas Mariot, *Tous unis*, *op. cit.*, p. 413.

Tableau 14: L'évolution de la situation matrimoniale des témoins :

		Données disponibles	%	Mariés	% de tous	Célibataires	% de tous
Témoins	Avant la guerre	95	73,08%	27	20,77%	68	52,31%
Total : 130	Après la guerre	61	46,92%	53	40,77%	8	6,15%
Écrivains	Avant la guerre	4	20,00%	3	15,00%	1	5,00%
Total : 20	Après la guerre	4	20,00%	3	15,00%	1	5,00%
Non publiés	Avant la guerre	23	54,76%	8	19,05%	15	35,71%
Total : 42	Après la guerre	14	33,33%	11	26,19%	1	2,38%
Autrichien	Avant la guerre	31	83,78%	6	16,22%	27	72,97%
Total : 37	Après la guerre	31	83,78%	29	78,38%	2	5,41%

différentes catégories, nous recourons donc à une analyse complexe, croisant toutes les données disponibles sur chaque témoin.

Tableau 15: Niveau de formation des témoins - tableau de référence

Formation	
Numéro	Type
0	Non indiquée
1	Élémentaire
2	Apprentissage
3	Secondaire
	Secondaire pro
	Secondaire pro – commerce
4	Lycée classique/technique
	Baccalauréat
5	IFM
6	Supérieur – technique (autre)
7	Université
8	Académie militaire

Tableau 16: Statut social par rapport à la profession et capital culturel des témoins - tableau de référence

Nomenclature des professions de Christophe Charle (N. Mariot, p. 413)		
Numéro	Type	Exemples cités
1	Classes populaires	Ouvrier, ouvrier agricole, artisan, charron, docker, domestique, paysan, tonnelier, tisseur, jardinier
2	Petite bourgeoisie	Clerc, directeur d'école, petit commerçant, représentant de commerce, instituteur, hôtelier, employé, greffier
3	Fonctionnaires moyens	Chef de bureau, capitaine de police, chef de gare, comptable public, fonctionnaire des finances, des postes, inspecteur, officier subalterne, percepteur
4	Bourgeoisie moyenne	Agent de change, d'affaires, architecte, bijoutier, marchand, commissionnaire, entrepreneur, marchand d'art, négociant en grains, imprimeur, ingénieur, pharmacien, petit industriel, maître artisan
5	Hauts fonctionnaires, hommes politiques	Député, officier supérieur, haut fonctionnaire civil, diplomate, préfet, ingénieur de l'État
6	Professions juridiques	Avocat, avoué, magistrat, professeur de droit, notaire
7	Fractions intellectuelles	Artistes, homme de lettres, journalistes, médecin, musicien, pasteur, professeur du secondaire et de l'université, rabbin, vétérinaire
8	Fractions possédantes	Banquier, brasseur, fabricant, fondateur de société, industriel, propriétaire foncier, rentier, marchand important
9	Inclassables	Sans profession, invalides, aventuriers, voyageurs.
0	Non indiquée	

Tertio, si ce système nous permet de confronter notre corpus au corpus français et aux données sur les légionnaires tchécoslovaques⁷²³, la confrontation avec la société austro-hongroise s'avère plus difficile. Les études qui y sont consacrées reprennent en effet le système de classification introduites par l'administration impériale lors des quatre grands recensements qui répartissent la population selon les secteurs d'activité économique plus que selon le statut social proprement dit⁷²⁴. Dans chaque secteur d'activité on inclut les personnes aux statuts très différents allant des personnes dépendantes (ouvriers journaliers, garçons et filles de ferme, membres de la famille dépendants du chef du foyer, domestiques) aux maîtres et chefs d'exploitation. Il est également impossible de séparer les petites, moyennes et grandes entreprises. La dernière catégorie aussi mélange les fonctionnaires de différents niveaux et les personnes sans emploi, aussi diverses que de véritables marginaux ou prisonniers ainsi que des retraités ou de riches rentiers⁷²⁵.

⁷²³Le niveau de formation et la profession d'avant-guerre figurant dans les dossiers militaires des légionnaires, ces données ont pu être relevées et rassemblées dans la Base de données des légionnaires tchécoslovaques (Base VHU).

⁷²⁴ Les recensements différencient quatre grands secteurs d'activité : Agriculture et exploitation forestière (A), Industrie et artisanat (B), Commerce et transport (C) et Service public civil et militaire, personnes sans emploi (D).

⁷²⁵Les règles de la statistique ont fait objet des discussions à l'occasion de chaque recensement (1869, 1880, 1890, 1900 et 1910) et ont évolué au cours des années, ce qui complique d'ailleurs la confrontation des résultats des différents recensements. Ainsi, en 1890, on distingue quatre groupes selon le statut social, toute à l'intérieur très hétéroclites : le groupe des « indépendants » incluant toute personne possédant sa propre affaire où qui n'appartient à aucune des autres groupes comme les étudiants ou les chômeurs, le groupe des « employés » englobant tous les fonctionnaires, cadres et employés des entreprises privées, le groupe des « ouvriers » rassemblent tous ceux qui ne relève pas des

Tableau 17: Formation des témoins tchèques (non écrivains)

Formation	Type	Nombre	% du total (130)	% des indiqués (115)
Non indiquée		15	11,54%	
Indiquée		115	88,46%	100,00%
Elémentaire		19	14,62%	16,52%
Apprentissage		20	15,38%	17,39%
Secondaire tout		23	17,69%	20,00%
	Secondaire	6	4,62%	5,22%
	Secondaire pro	8	6,15%	6,96%
	Secondaire pro – commerce	9	6,92%	7,83%
Académies spéciales	Académie militaire	2	1,54%	1,74%
	Institut de formation des maîtres	11	8,46%	9,57%
Niveau baccalauréat		13	10,00%	11,30%
	Lycée classique/technique	4	3,08%	3,48%
	Baccalauréat	9	6,92%	7,83%
Niveau supérieur		27	20,77%	23,48%
	Supérieur – technique	5	3,85%	4,35%
	Université	22	16,92%	19,13%

Tableau 18: Formations des témoins tchèques - seuls témoins écrivains

Formation	Type	Nombre	% du total (20)	% des indiqués (18)
Non indiquée		2	10,00%	
Indiquée		18	90,00%	100,00%
Elémentaire		1	5,00%	5,56%
Apprentissage		0	0,00%	0,00%
Secondaire tout		3	15,00%	16,67%
	Secondaire	1	5,00%	5,56%
	Secondaire pro	0	0,00%	0,00%
	Secondaire pro – commerce	2	10,00%	11,11%
Académies spéciales	Académie militaire	0	0,00%	0,00%
	Institut de formation des maîtres	3	15,00%	16,67%
Niveau baccalauréat		2	10,00%	11,11%
	Lycée classique/technique	2	10,00%	11,11%
	Baccalauréat	0	0,00%	0,00%
Niveau supérieur		9	45,00%	50,00%
	Supérieur – technique	2	10,00%	11,11%
	Université	7	35,00%	38,89%

deux groupes précédents mais ne sont pas désignés comme « journaliers » et, finalement, les journaliers. Source : Pavla Horská, *K otázce sociálního vývoje Českých zemích na přelomu 19. a 20. století*, p. 122, p. 165.

Tableau 19: Formation des témoins tchèques - tous, corpus de comparaison

Formation	Type	Nombre	% du total (150)	% des indiqués (133)
Non indiquée		17	11,33%	
Indiquée		133	88,67%	100,00%
Elémentaire		20	13,33%	15,04%
Apprentissage		20	13,33%	15,04%
Secondaire tout		26	17,33%	19,55%
	Secondaire	7	4,67%	5,26%
	Secondaire pro	8	5,33%	6,02%
	Secondaire pro – commerce	11	7,33%	8,27%
Académies spéciales	Académie militaire	2	1,33%	1,50%
	Institut de formation des maîtres	14	9,33%	10,53%
Niveau baccalauréat		15	10,00%	11,28%
	Lycée classique/technique	6	4,00%	4,51%
	Baccalauréat	9	6,00%	6,77%
Niveau supérieur		36	24,00%	27,07%
	Supérieur – technique	7	4,67%	5,26%
	Université	29	19,33%	21,80%

Figure 15: Formation des témoins tchèques non écrivains, toute la période

Formation des témoins tchèques (non écrivains)

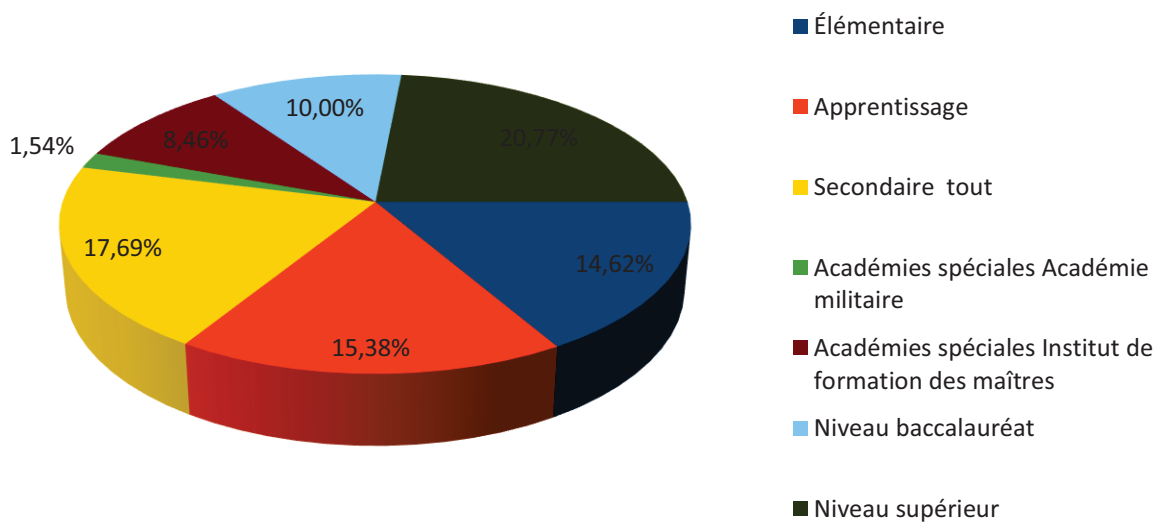


Figure 16: Formation des témoins tchèques - écrivains seuls, toute la période

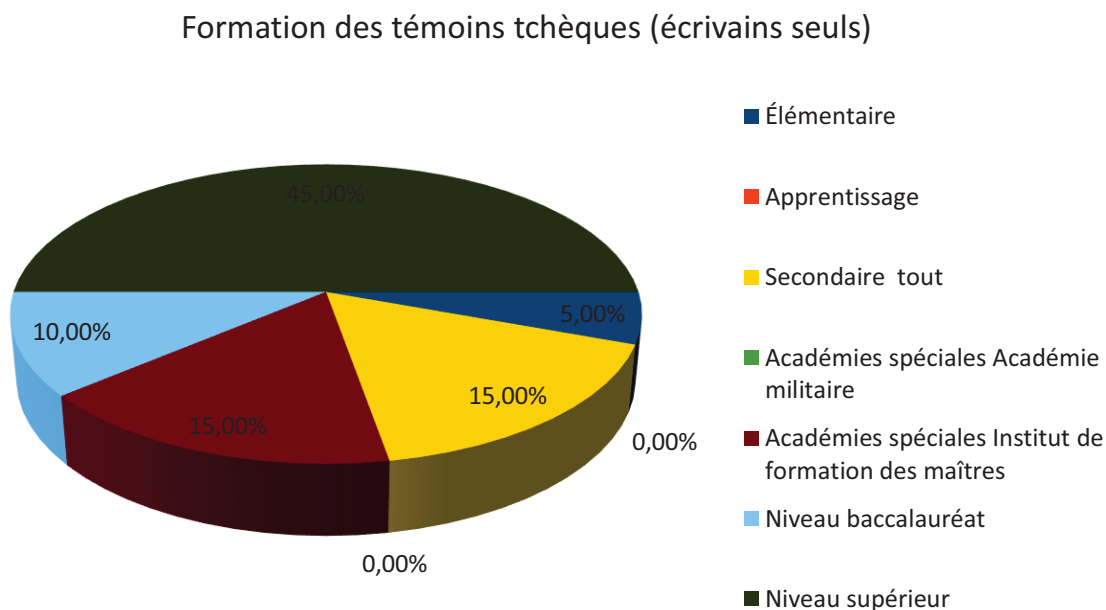
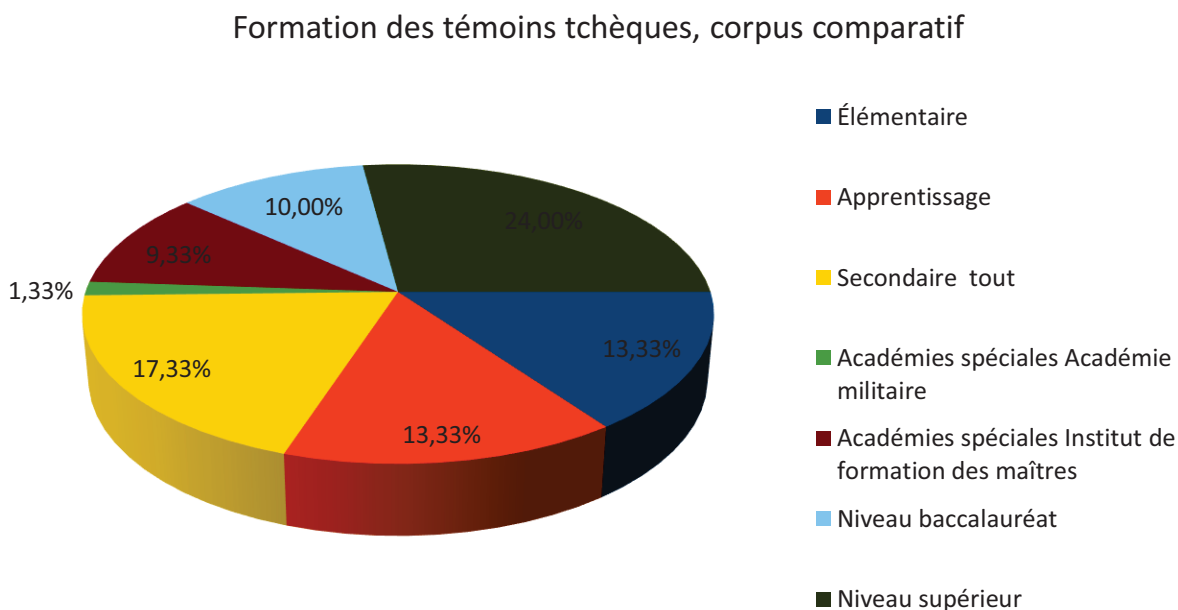


Figure 17: Formation des témoins tchèques - témoins et écrivains, toute la période



En ce qui concerne le niveau de formation des témoins tchèques, nous pouvons constater une représentation relativement élevée des hommes n'ayant pas dépassé le niveau élémentaire ou ayant appris un métier chez les auteurs relevant du groupe « non-écrivains professionnels ». Les deux catégories forment ensemble presque un tiers du corpus. Les personnes ayant effectué des études supérieures atteignent toutefois un cinquième des auteurs étudiés. Ces chiffres basculent au profit des

personnes mieux éduquées si l'on étudie uniquement les auteurs écrivains. Dans ce groupe 45% d'auteurs ont atteint le niveau de formation supérieure et 95% ont dépassé le niveau élémentaire ou apprentissage. Etant donné que le nombre d'auteurs écrivains reste restreint, le corpus comparatif, incluant les deux groupes reste par sa composition plus proche du corpus des témoins non-écrivains, avec une légère augmentation en faveur des personnes ayant effectué des études supérieures, couvrant ici un quart du corpus, et inversement une diminution de la proportion des témoins les moins éduqués, dépassant légèrement aussi un quart du corpus. Dans le corpus comparatif, un peu moins de la moitié des témoins (45%) a accédé au niveau du baccalauréat. Bien que le milieu le mieux éduqué reste surreprésenté dans le corpus par rapport à la réalité⁷²⁶, cet écart est moins important que dans le corpus français où, selon les chiffres proposés par Nicolas Mariot, « sur les 669 individus dont le parcours scolaire a pu être reconstitué, 407, soit 61% d'entre eux, ont fait des études supérieures (ils ont au moins le baccalauréat ou ont intégré une école d'art, le conservatoire ou ils ont effectué un cursus théologique long)⁷²⁷ ». Cette différence serait due à la base sociale plus large des témoins légionnaires. Il est toutefois nécessaire de rester prudent, car les tentatives de comparaison peuvent être biaisées par la différence des systèmes d'éducation français et austro-hongrois. En effet, contrairement à la France, en dessous du baccalauréat, le parcours scolaire en vigueur dans la Monarchie danubienne, n'est pas jalonné par des certificats ou des brevets spécifiques distinguant nettement le niveau de formation acquis. La formation élémentaire peut signifier selon les cas, un nombre différent d'années de scolarisation avant un autre type d'activité : études, apprentissage ou entrée dans la vie active. Parfois, le nombre d'années accompli est indiqué dans le dossier militaire, mais le plus souvent il en est absent. Les données sur la suite de la carrière donnent ainsi des indices sur le niveau de la formation et vice versa, le niveau de formation pouvant aider à établir le statut social présumé dans la catégorie professionnelle indiquée.

Sans surprise, les professions exercées par les témoins sont directement liées au niveau de formation acquis. Certaines catégories atteignent les mêmes proportions dans les corpus tchèque et français, comme celles des « fonctionnaires moyens », de la « bourgeoisie moyenne » et des « hauts fonctionnaires ». Mais les deux corpus divergent d'abord de manière significative dans la représentation des « classes populaires », et de la « petite bourgeoisie » favorisées dans le corpus tchèque, tandis que les « fractions intellectuelles » sont davantage présentes dans le corpus français. En effet, dans le corpus tchèque les deux premières classes constituent la moitié du corpus alors que

⁷²⁶En Cisleithanie, pour l'année scolaire 1912/1913 460 d'établissements d'enseignement secondaire masculins (dont 313 lycées classiques et techniques) et 147 école secondaires techniques ont accueilli le total de 149 390 élèves dont 62 021 de langue maternelle allemande et 32 947 tchèques. Confrontés au nombre d'habitants déclarés dans chaque langue (1910) ces chiffres indiquent que seulement 1 % environ de la population masculine des deux langues accédaient alors à l'enseignement secondaire. Source: *Die Habsburgermonarchie*, Tableau 1 « Die Bevölkerung », et Tableau 9 « Mittelschulen ».

⁷²⁷Nicolas Mariot, *Tous unis ?*, p. 430.

dans le corpus français elles n'en forment qu'un tiers. Dans ce dernier, presque la moitié des auteurs appartient aux fractions intellectuelles tandis que dans le corpus tchèque elles ne représentent qu'un cinquième⁷²⁸. Faiblement représentées dans le corpus français, les fractions possédantes sont entièrement absentes du corpus tchèque. Pour les raisons citées précédemment, nous ne disposons pas de chiffres précis pour confronter les résultats obtenus pour le corpus des témoins à la population globale, mais assurément les élites représentent une part de la société considérablement plus grande qu'en France. Un écart existe donc entre la composition de la société et du corpus des témoins tchèques, il est toutefois atténué par rapport au ratio relevé en France.

Tableau 20: Statut socioprofessionnel des témoins tchèques - écrivains professionnels avant la guerre

Type	Avant			Après		
	Nombre	% total (20)	% des indiqués (18)	Nombre	% total (120)	% des indiqués (88)
Non indiqué	2	10,00%		9	45,00%	
Indiqué	18	90,00%	100,00%	11	55,00%	100,00%
Classes populaires	0	0,00%	0,00%	0	0,00%	0,00%
Petite bourgeoisie	4	20,00%	22,22%	0	0,00%	0,00%
Fonctionnaires moyens	0	0,00%	0,00%	0	0,00%	0,00%
Bourgeoisie moyenne	4	20,00%	22,22%	0	0,00%	0,00%
Hauts fonctionnaires, hommes politique	0	0,00%	0,00%	7	35,00%	63,64%
Professions juridiques	1	5,00%	5,56%	0	0,00%	0,00%
Fractions intellectuelles	9	45,00%	50,00%	4	20,00%	36,36%
Fractions possédantes	0	0,00%	0,00%	0	0,00%	0,00%
Inclassables	0	0,00%	0,00%	0	0,00%	0,00%
Décédés				0	0,00%	0,00%

Tableau 21: Statut socioprofessionnel des témoins tchèques - tous, avant la guerre

Type	Toute la période (150 témoins)			En France % total (711)
	Nombre	% total (150)	% des indiqués (118)	
Non indiqué	14	9.33%		0.00%
Indiqué	136	90.67%	100.00%	100.00%
Classes populaires	38	25.33%	27.94%	20.00%
Petite bourgeoisie	36	24.00%	26.47%	12.00%
Fonctionnaires moyens	4	2.67%	2.94%	4.00%
Bourgeoisie moyenne	18	12.00%	13.24%	12.00%
Hauts fonctionnaires, hommes politiques	2	1.33%	1.47%	1.00%
Professions juridiques	3	2.00%	2.21%	3.00%
Fractions intellectuelles	34	22.67%	25.00%	46.00%
Fractions possédantes	0	0.00%	0.00%	3.00%
Inclassables	1	0.67%	0.74%	0.74%
Décédés				

Comme en France, dans le paysage mémoriel et éditorial tchèque, il existe une évolution dans la structure des milieux de recrutement des témoins selon les périodes de publication. Du vivant des auteurs (Première république tchécoslovaque), comme en France, la tendance à privilégier des

⁷²⁸Chiffres du corpus français : Nicolas Mariot, *Tous unis ? op. cit.*, Tableau 3 « Structure de la population mère des témoins par groupe social », p. 414 et Tableau 5 « Indicateur de comparaison de la structure des témoins et de la population masculine lors du recensement 1911 », p. 416.

témoins davantage lettrés - c'est particulièrement vrai si l'on tient compte des témoignages littéraires - s'impose alors que se développe dans la seconde période, à partir des années 1990, la publication des témoignages des « hommes du peuple ⁷²⁹ », des hommes « ordinaires ». Cependant la représentation des strates sociales populaires est plus importante dans le corpus tchèque qu'en France.

Tableau 22: Différences des statuts socioprofessionnels des témoins selon les moments de publication

Type	Période 1 (1914-1939)			Période 2 (1989-2016)		
	Nombre	% total (93)	% des indiqués (83)	Nombre	% total (50)	% des indiqués (46)
Non indiqué	10	10.75%		4	8.00%	
Indiqué	83	89.25%	100.00%	46	92.00%	100.00%
Classes populaires	18	19.35%	21.69%	16	32.00%	34.78%
Petite bourgeoisie	20	21.51%	24.10%	16	32.00%	34.78%
Fonctionnaires moyens	3	3.23%	3.61%	1	2.00%	2.17%
Bourgeoisie moyenne	16	17.20%	19.28%	2	4.00%	4.35%
Hauts fonctionnaires, hommes politiques	1	1.08%	1.20%	1	2.00%	2.17%
Professions juridiques	2	2.15%	2.41%	0	0.00%	0.00%
Fractions intellectuelles	22	23.66%	26.51%	10	20.00%	21.74%
Fractions possédantes	0	0.00%	0.00%	0	0.00%	0.00%
Inclassables	1	1.08%	1.20%	0	0.00%	0.00%

Cette différence peut avoir plusieurs origines. Premièrement, il est nécessaire de regarder du côté de la composition nationale. En effet, dans l'Empire des Habsbourg qui est un État multinational complexe, les populations des différentes nationalités n'ont pas la même structure socio-économique. Les Tchèques font partie, avec les Allemands, des populations les plus proches de la structure des sociétés modernes occidentales, avec un haut taux d'alphabétisation et une proportion décroissante des actifs dans le secteur agricole mais croissant dans le secteur des services (commerce et transports) et du service public.

Tableau 23: : Structure socio-économique de la population de la Cisleithanie selon les nationalités en 1910 selon Berufstatistik nach den Ergebnissen der Volkszählung vom 31. Dezember 1910 in den im Reichsrat vertretenen Königreichen und Ländern, 1. Heft, Wien, 19.

Groupe linguistique	Année	A: Agriculture et exploitation forestière en %	B: Industrie et artisanat en %	C: Commerce et Transport en %	D: Service public civil et militaire, sans emploi en %	Proportion dans la population globale en %
allemand	1900	33,5	38,3	13,4	14,8	35,1
	1910	30,0	36,4	16,5	17,1	34,8
tchèque	1900	43,1	36,5	9,3	11,1	22,7
	1910	38,5	37,1	11,4	13,0	22,5
polonais	1900	65,6	14,8	11,2	8,4	16,2
	1910	60,1	15,5	14,4	10,0	17,4
ruthène	1900	93,3	2,5	1,7	2,5	12,9
	1910	91,2	2,7	2,0	4,1	12,3

⁷²⁹Nicolas Mariot, *Tous unis ? op. cit.*

Les deux populations examinées dans ce mémoire semblent comparables à la société française de la même époque au dans le sens où la majorité de la population est formée par des travailleurs agricoles et différents artisans⁷³⁰. Deuxièmement, nous pouvons nous demander si cette structure spécifique n'est pas liée au recrutement majoritaire des témoins parmi les légionnaires. Alors que nous ne disposons pas d'études sur les professions par classe d'âge pour les soldats tchèques de l'armée austro-hongroise, nous avons pu établir une statistique pour les légionnaires et vérifier si certains profils socio-professionnels auraient été favorisés ou au contraire défavorisés par rapport à l'ensemble de la population. Selon les résultats obtenus, sur le total de 1700 métiers recensés, seulement dix-huit rassemblent plus de mille personnes. Cette multitude est due surtout à la diversité des métiers de la production artisanale, qui donc, une fois additionnés, en représentent la majorité. Ce qui correspond au grand développement de l'artisanat dans la société tchèque. Au contraire, les actifs du secteur agricole, bien qu'il s'agisse de la catégorie la plus nombreuse, semble sous-représentés par rapport à leur proportion dans la société globale. Les étudiants ainsi que les instituteurs retrouvent, au contraire, une place importante parmi les légionnaires. Toutefois, constater ces écarts n'éclaire pas la cause de la proportion plus élevée de la participation des classes populaires et de la petite bourgeoisie au tissage du récit collectif tchèque de la Grande Guerre.

Tableau 24: Professions des légionnaires tchécoslovaques selon la base des données VHA

Profession tchèque	Profession	Nombre	%
Vide	Vide	14127	10,64%
rolník	Cultivateur / fermier / agriculteur	22603	17,03%
dělník	Ouvrier	10796	8,13%
obuvník	cordonnier	5857	4,41%
zedník	maçon	4930	3,71%
krejčí	Tailleur / couturier	4433	3,34%
truhlář	ménisier	3796	2,86%
zámečník	Serrurier	3334	2,51%
student (střední a vysoká)	Étudiant / lycéen	2904	2,19%
pekař	Boulangier	2492	1,88%
řezník	Boucher	2328	1,75%
učitel	Enseignant	2138	1,61%
obchodní příručí	assistant commercial	1762	1,33%
kočí	Cocher	1719	1,29%
tesař	Charpentier	1691	1,27%
horník	Mineur	1683	1,27%
obchodník	Marchant / commerçant	1534	1,16%
úředník	Employé de bureau	1516	1,14%
kovář	Ferronnier / Forgeron	1470	1,11%

Pour élucider cette question, il ne suffit pas de revenir à la veille de la guerre, mais de tourner la focale

⁷³⁰Nicolas Mariot, *Tous unis ? op. cit.*, Tableau 4 « Professions des jeunes gens de la classe 1912 maintenus sur les listes de tirage, p. 415 et Tableau 5 « Indicateur de comparaison de la structure des témoins et de la population masculine lors du recensement 1911, p. 416.

aussi sur les profils sociaux au moment de la mise en récit et de la diffusion de l'expérience. En faisant cela, nous remarquons deux phénomènes majeurs qui s'éloignent de l'expérience en France. En effet, alors que les analyses du corpus français indiquent la constance du milieu social des témoins avant et après la guerre (même plus loin dans la lignée familiale⁷³¹), la reconstruction des trajectoires des témoins tchèques montre, au contraire, une évolution significative. On assiste à un transfert des deux premiers groupes, « classes populaires » et « petite bourgeoisie » où se recrutent une grande partie de « futurs » témoins avant la guerre, vers la catégorie des « fonctionnaires moyens ». Un mouvement dans la même direction bien que d'une moindre ampleur s'effectue de la catégorie de la « bourgeoisie moyenne » vers les « hauts fonctionnaires ». Ces résultats signifient que les anciens combattants et pour la plupart anciens légionnaires, issus des classes populaires et souvent présentés comme tels dans leurs témoignages, ont changé de statut, au moment de publier leurs récits en obtenant des fonctions dans les services publics civils ou militaires du nouvel État. Une proportion importante des personnes pour lesquelles nous n'avons pas d'informations sur la suite de leur carrière après la guerre, explique aussi en partie la modification du tableau. Nous pouvons également constater une baisse significative des personnes inscrites dans « les fractions intellectuelles » avant la guerre. Il a des décès, des passages parmi des personnes impossibles à classer ou bien parmi les hauts fonctionnaires. Ce second transfert est mieux visible dans le tableau qui comptabilise aussi les écrivains professionnels dont une partie soutiennent également la nouvelle administration. Il existe donc une mutation sociale liée au changement du régime, récompensant de quelque sorte ses piliers, créant bien sûr aussi des déçus⁷³².

Tableau 25: *Évolution du statut socioprofessionnel des témoins tchèques, sans écrivains*

Numéro	Type	Avant			Après		
		Nombre	% total (130)	% des indiqués (118)	Nombre	% total (130)	% des indiqués (88)
0	Non indiqué	12	9.23%		42	32.31%	
	Indiqué	118	90.77%	100.00%	88	67.69%	100.00%
1	Classes populaires	38	29.23%	32.20%	10	7.69%	11.36%
2	Petite bourgeoisie	32	24.62%	27.12%	9	6.92%	10.23%
3	Fonctionnaires moyens	4	3.08%	3.39%	33	25.38%	37.50%
4	Bourgeoisie moyenne	14	10.77%	11.86%	5	3.85%	5.68%
5	Hauts fonctionnaires, hommes politiques	2	1.54%	1.69%	6	4.62%	6.82%
6	Professions juridiques	2	1.54%	1.69%	0	0.00%	0.00%
7	Fractions intellectuelles	25	19.23%	21.19%	14	10.77%	15.91%
8	Fractions possédantes	0	0.00%	0.00%	0	0.00%	0.00%
9	Inclassables	1	0.77%	0.85%	4	3.08%	4.55%
x	Décédés				7	5.38%	7.95%

⁷³¹Nicolas Mariot, *Tous unis ? op. cit.*, Tableau 22 : Comparaison de la position sociale des 42 et des témoins, p. 435.

⁷³²Voir à titre d'exemple le témoignage et le dossier personnel de Václav Vitáček contenant les documents relatifs à son litige avec les légions tchécoslovaques pour la reconnaissance de sa durée de service. VHA Praha, fond : dossiers personnels, Václav Vitáček.

Tableau 26: Évolution du statut socioprofessionnel des témoins tchèques, corpus comparatif, témoins et écrivains

Type	Avant			Après		
	Nombre	% total (93)	% des indiqués (83)	Nombre	% total (73)	% des indiqués (48)
Non indiqué	10	10.75%		34	36.56%	
Indiqué	83	89.25%	100.00%	59	63.44%	100.00%
Classes populaires	18	19.35%	21.69%	3	3.23%	5.08%
Petite bourgeoisie	20	21.51%	24.10%	2	2.15%	3.39%
Fonctionnaires moyens	3	3.23%	3.61%	21	22.58%	35.59%
Bourgeoisie moyenne	16	17.20%	19.28%	2	2.15%	3.39%
Hauts fonctionnaires, hommes politiques	1	1.08%	1.20%	12	12.90%	20.34%
Professions juridiques	2	2.15%	2.41%	0	0.00%	0.00%
Fractions intellectuelles	22	23.66%	26.51%	11	11.83%	18.64%
Fractions possédantes	0	0.00%	0.00%	0	0.00%	0.00%
Inclassables	1	1.08%	1.20%	3	3.23%	5.08%
Décédés				5	5.38%	8.47%

Cette tendance est perceptible dans les deux périodes de publication (sous la Première république, puis après la chute du bloc soviétique). Même parmi les témoins publiés récemment, la part de ceux qui ont amélioré leur position dans la guerre est prépondérante.

Tableau 27: Évolution des profils socioprofessionnels des témoins tchèques, période I.

Numéro	Type	Avant			Après		
		Nombre	% total (73)	% des indiqués (65)	Nombre	% total (73)	% des indiqués (48)
0	Non indiqué	8	10.96%		25	34.25%	
	Indiqué	65	89.04%	100.00%	48	65.75%	100.00%
1	Classes populaires	18	24.66%	27.69%	3	2.31%	6.25%
2	Petite bourgeoisie	16	21.92%	24.62%	2	1.54%	4.17%
3	Fonctionnaires moyens	3	4.11%	4.62%	21	16.15%	43.75%
4	Bourgeoisie moyenne	12	16.44%	18.46%	2	1.54%	4.17%
5	Hauts fonctionnaires, hommes politiques	1	1.37%	1.54%	5	3.85%	10.42%
6	Professions juridiques	1	1.37%	1.54%	0	0.00%	0.00%
7	Fractions intellectuelles	13	17.81%	20.00%	7	5.38%	14.58%
8	Fractions possédantes	0	0.00%	0.00%	0	0.00%	0.00%
9	Inclassables	1	1.37%	1.54%	3	2.31%	6.25%
x	Décédés				5	3.85%	10.42%

Tableau 28: Évolution des profils socioprofessionnels des témoins tchèques, période II.

Numéro	Type	Avant			Après		
		Nombre	% total (50)	% des indiqués (46)	Nombre	% total (130)	% des indiqués (88)
0	Non indiqué	4	8.00%		14	28.00%	
	Indiqué	46	92.00%	100.00%	36	72.00%	100.00%
1	Classes populaires	16	32.00%	34.78%	7	14.00%	19.44%
2	Petite bourgeoisie	16	32.00%	34.78%	7	14.00%	19.44%
3	Fonctionnaires moyens	1	2.00%	2.17%	10	20.00%	27.78%
4	Bourgeoisie moyenne	2	4.00%	4.35%	3	6.00%	8.33%
5	Hauts fonctionnaires, hommes politiques	1	2.00%	2.17%	1	2.00%	2.78%
6	Professions juridiques	0	0.00%	0.00%	0	0.00%	0.00%
7	Fractions intellectuelles	10	20.00%	21.74%	5	10.00%	13.89%
8	Fractions possédantes	0	0.00%	0.00%	0	0.00%	0.00%
9	Inclassables	0	0.00%	0.00%	1	2.00%	2.78%
x	Décédés				2	4.00%	5.56%

Les particularités du profil socioprofessionnel des témoins tchèques examinés jusqu'à présent sont

liées en partie à la publication de leur témoignage, en tant qu'acte social. Le fait de rendre son récit intime public impose de le confronter aux attentes de la société, à la fois avec les institutions par le biais du processus éditorial et le public et d'assumer les critiques qui en émanent. Regardons maintenant du côté des témoignages inédits, qui n'ont pas eu à braver les mêmes contraintes. Dans ce corpus, nous retrouvons effectivement un nombre plus élevé d'hommes moins éduqués et issus des milieux moins favorisés, les classes populaires rassemblent presque une moitié de l'ensemble des témoins.

Tableau 29: Formation des témoins tchèques - témoignages inédits

Formation	Type	Nombre	% du total (42)	% des indiqués (38)
Non indiquée		4	9,52%	
Indiquée		38	90,48%	100,00%
Elémentaire		10	23,81%	26,32%
Apprentissage		3	7,14%	7,89%
Secondaire tout		9	21,43%	23,68%
	Secondaire	5	11,90%	13,16%
	Secondaire pro	2	4,76%	5,26%
	Secondaire pro – commerce	2	4,76%	5,26%
Académies spéciales	Académie militaire	1	2,38%	2,63%
	Institut de formation des maîtres	6	14,29%	15,79%
Niveau baccalauréat		4	9,52%	10,53%
	Lycée classique/technique	1	2,38%	2,63%
	Baccalauréat	3	7,14%	7,89%
Niveau supérieur		5	11,90%	13,16%
	Supérieur – technique	0	0,00%	0,00%
	Université	5	11,90%	13,16%

Tableau 30: Statut socioprofessionnels des témoins tchèques - témoignages inédits, avant la guerre

Type	Avant		
	Nombre	% total (42)	% des indiqués (42)
Non indiqué	0	0,00%	
Indiqué	42	100,00%	100,00%
Classes populaires	19	45,24%	45,24%
Petite bourgeoisie	13	30,95%	30,95%
Fonctionnaires moyens	0	0,00%	0,00%
Bourgeoisie moyenne	2	4,76%	4,76%
Hauts fonctionnaires, hommes politiques	1	2,38%	2,38%
Professions juridiques	0	0,00%	0,00%
Fractions intellectuelles	7	16,67%	16,67%
Fractions possédantes	0	0,00%	0,00%
Inclassables	0	0,00%	0,00%
Décédés		0,00%	0,00%

Ce résultat peut être révélateur dans une certaine mesure du fait que l'écriture des notes ou des souvenirs de guerre a été une pratique répandue à travers toutes les strates de la société presque entièrement alphabétisée alors que l'accès à la publication était, malgré les spécificités du milieu tchèque que nous venons de démontrer, plus aisé pour les couches de la population plus élevées.

Concernant le corpus des témoignages inédits, il faut toutefois garder à l'esprit, que contrairement à celui des témoignages publiés qui s'approche de l'exhaustivité, il ne représente qu'un fragment, un reflet très insuffisant de la réalité. Il est impossible d'estimer le nombre total de documents rédigés qui attendent encore leur découverte ou de ceux, définitivement perdus. Les modalités de leurs découvertes sont de plus, dues en partie au hasard. La fiabilité des chiffres obtenus à partir de ce corpus risque donc à l'avenir d'être remise en question.

Afin de maintenir une cohérence, nous avons élaboré la même statistique pour le corpus des témoignages en langue allemande. Disposant d'éléments biographiques uniquement pour les témoignages inédits, déposés dans les archives de l'Université de Vienne (DLA), cette analyse, comme celle des sources inédites en tchèque, doit être maniée avec précaution, car elle n'est qu'un substrat d'un corpus potentiel. A partir des données recensées, nous constatons une tendance similaire à celle du corpus des témoignages inédits tchèques, avec une proportion augmentée des témoins moins éduqués et issus des milieux populaires et moyens de la société. A défaut de connaître la profession des différents témoins germanophones qui ont publié leurs témoignages, une revue rapide de leurs statuts hiérarchiques militaires suggère leur appartenance aux classes plus élevées de la société. En effet, il y a une suprématie écrasante d'officiers parmi les témoins, notamment ceux ayant publiés dans les deux premières décennies consécutives à la Grande Guerre.

Tableau 31: Formation des témoins germanophones (témoignages inédits)

Formation	Type	Nombre	% du total (37)	% des indiqués (34)
Non indiquée		3	8,11%	
Indiquée		34	91,89%	100,00%
Elémentaire		8	21,62%	23,53%
Apprentissage		5	13,51%	14,71%
Secondaire tout		9	24,32%	26,47%
	Secondaire	6	16,22%	17,65%
	Secondaire pro	1	2,70%	2,94%
	Secondaire pro – commerce	2	5,41%	5,88%
Académies spéciales	Académie militaire	1	2,70%	2,94%
	Institut de formation des maîtres	4	10,81%	11,76%
Niveau baccalauréat		2	5,41%	5,88%
	Lycée classique/technique	0	0,00%	0,00%
	Baccalauréat	2	5,41%	5,88%
Niveau supérieur		5	13,51%	14,71%
	Supérieur – technique	3	8,11%	8,82%
	Université	2	5,41%	5,88%

Tableau 32.: Statuts socioprofessionnels des témoins germanophones - témoignages inédits, avant la guerre

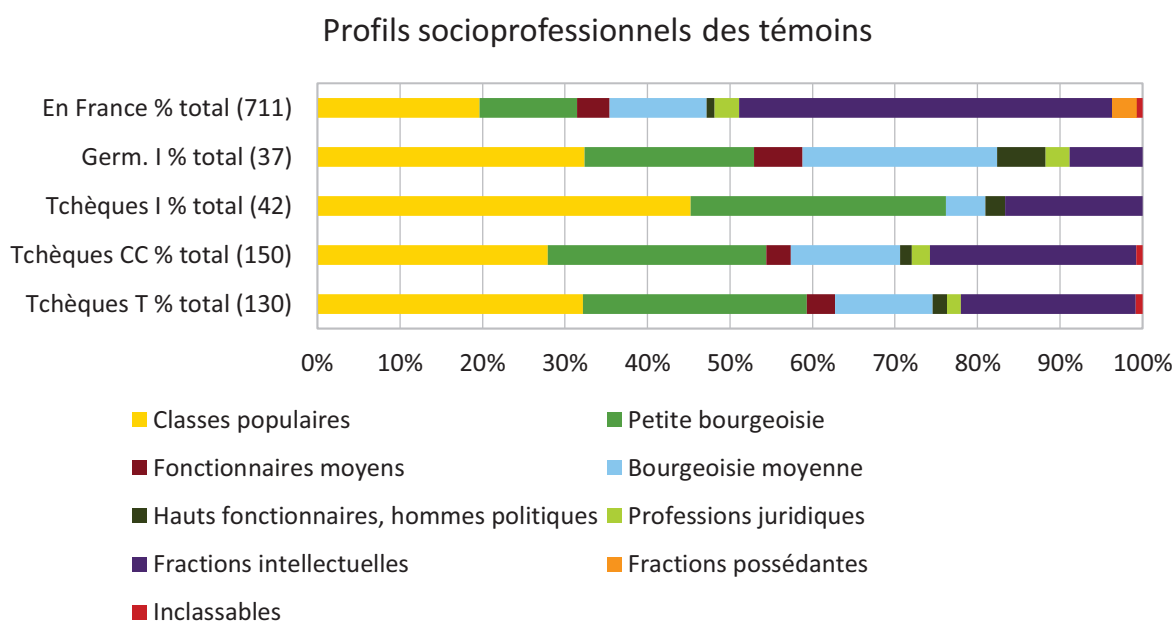
Type	Avant		
	Nombre	% total (37)	% des indiqués (34)
Non indiqué	3	8,11%	
Indiqué	34	91,89%	100,00%
Classes populaires	11	29,73%	32,35%
Petite bourgeoisie	7	18,92%	20,59%
Fonctionnaires moyens	2	5,41%	5,88%
Bourgeoisie moyenne	8	21,62%	23,53%
Hauts fonctionnaires, hommes politiques	2	5,41%	5,88%
Professions juridiques	1	2,70%	2,94%
Fractions intellectuelles	3	8,11%	8,82%
Fractions possédantes	0	0,00%	0,00%
Inclassables	0	0,00%	0,00%
Total	34	91,89%	100,00%

Concluons par une vision globale. En confrontant les différents corpus : le corpus français des témoignages publiés établi par Nicolas Mariot, les corpus tchèques des témoignages publiés incluant ou non les témoignages littéraires et les corpus des témoignages inédits tchèques et germanophones, nous dégagons plusieurs lignes de force. Premièrement, concernant les corpus des témoignages publiés, nous discernons une différence entre le corpus tchèque et français, malgré la tendance générale à publier les textes de simples soldats à partir des années 1990 (pour les Tchèques cela est aussi lié à la publication des récits de non-légionnaires). Dans les deux corpus tchèques la proportion des classes non-dominantes est plus importante. Le changement lié à la promotion sociale due à la transformation des structure étatiques et le contexte favorable à la diffusion des témoignages des anciens légionnaires sont les deux facteurs les plus déterminants dans l'explication de cette particularité. Globalement, en comparant les corpus des témoignages publiés avec ceux des témoignages inédits, nous constatons une proportion plus importante des récits des hommes issus des milieux moins favorisés parmi les documents non publiés. Ce résultat corrobore la logique de l'évolution de la publication actuelle, piochant dans les archives pour faire connaître davantage d'histoires des « hommes du peuple ». De leur vivant, l'accès à la publication, malgré la spécificité décrite plus haut était, comme en France, plus facile pour les élites des sociétés données.

Tableau 33: Profils socioprofessionnels des témoins, confrontation des différents corpus

Type	Tchèques (témoins)		Tchèques tous		Tchèques inédits		Germanophones inédits		En France
	Nombre	% total (130)	Nombre	% total (150)	Nombre	% total (42)	Nombre	% total (37)	% total (711)
Non indiqué	12	9.23%	14	9.33%	0	0.00%	3	8.11%	0.00%
Indiqué	118	90.77%	136	90.67%	42	100.00%	34	91.89%	100.00%
Classes populaires	38	29.23%	38	25.33%	19	45.24%	11	29.73%	20.00%
Petite bourgeoisie	32	24.62%	36	24.00%	13	30.95%	7	18.92%	12.00%
Fonctionnaires moyens	4	3.08%	4	2.67%	0	0.00%	2	5.41%	4.00%
Bourgeoisie moyenne	14	10.77%	18	12.00%	2	4.76%	8	21.62%	12.00%
Hauts fonctionnaires, hommes politiques	2	1.54%	2	1.33%	1	2.38%	2	5.41%	1.00%
Professions juridiques	2	1.54%	3	2.00%	0	0.00%	1	2.70%	3.00%
Fractions intellectuelles	25	19.23%	34	22.67%	7	16.67%	3	8.11%	46.00%
Fractions possédantes	0	0.00%	0	0.00%	0	0.00%	0	0.00%	3.00%
Inclassables	1	0.77%	1	0.67%	0	0.00%	0	0.00%	0.74%

Figure 18: Profils socioprofessionnels des témoins, confrontation des différents corpus



1.3.3.3 La confession et les convictions politiques

La dernière analyse quantitative visant à cerner les profils des témoins de notre corpus s'intéresse plus particulièrement aux caractéristiques socioculturelles. Elle s'efforce de présenter les différentes appartenances, allégeances et sympathies politiques et sensibilités religieuses des témoins. Avant de passer à la présentation des résultats issus du traitement quantitatif de cet aspect, il est utile de développer une brève réflexion sur la signification concrète de ce type d'informations et sur la manière dont elles peuvent être abordées par l'historien.

Contrairement aux données présentées précédemment, qui sont positives et objectivement définies car relevant de la sphère publique comme l'âge, l'état marital, le niveau de formation ou la profession

exercée, les éléments de cette troisième catégorie, reliant la façade publique d'une personne à son for intérieur, sont plus difficiles à cerner avec certitude. Exprimées en public, les sympathies et les convictions, forment une sorte de vitrine de la subjectivité visible aux autres. En ce fait gardant à l'esprit, nous ne sommes en mesure que de comptabiliser le versant public des opinions personnelles, autrement dit, les appartenances et opinions affichées et assumées dans les témoignages ou enregistrées dans un cadre administratif⁷³³. Nous rencontrons ainsi deux difficultés principales. La première consiste en la nature peu systématique de la communication de ce type de données à l'administration et leur absence fréquente des témoignages. Chez tous les témoins, publiés comme inédits, moins de la moitié des témoins indique sa confession. Pour l'appartenance politique les chiffres sont encore plus bas, ne dépassant pas un tiers des témoins. Le chiffre du corpus des témoins s'approche ainsi des chiffres obtenus pour l'intégralité des légionnaires tchécoslovaques : dans la base de données disponibles la majorité des champs, respectivement 53,30 % pour la confession et 70,13 % pour l'appartenance politique, sont vides. Élaborés et tenus dans un contexte matériel difficile, les dossiers personnels des légionnaires sont souvent incomplets ou diffèrent d'une fiche à l'autre. Mais il peut s'agir également de la trace d'une certaine réticence à indiquer de façon indélébile – enregistrée par l'administration – ses sympathies et ses convictions politiques malgré la demande.

Tableau 34: Confessions des témoins tchèques, tableau comparatif

		Nombre	% de tous	% des indiqués
	Vacants	74	56,92%	
	Indiqués	56	43,08%	100,00%
Témoins publiés	Sans confession	16	12,31%	28,57%
	Croyants	40	30,77%	71,43%
	Vacants	87	58,00%	
	Indiqués	63	42,00%	100,00%
Témoins et écrivains	Sans confession	18	12,00%	28,57%
	Croyants	45	30,00%	71,43%
	Vacants	24	57,14%	
	Indiqués	18	42,86%	100,00%
Témoins inédits	Sans confession	11	26,19%	61,11%
	Croyants	7	16,67%	38,89%

Le second obstacle réside dans la nature subjective de ces données : comme cela sera développé plus tard, « la couleur affichée » ne correspondant pas forcément aux convictions profondes⁷³⁴ ou ces dernières peuvent être l'objet de changements et d'ajustements intempestifs en fonction des situations et interactions socio-communicationnelles. En revenant aux sources, nous apercevons cette oscillation en confrontant différents documents relatifs à la même personne. D'une part, les formulaires employés par les administrations militaires et civiles consécutives ne renseignent pas les

⁷³³Nicolas Mariot, « Les formes élémentaires de l'effervescence collective, ou l'état d'esprit prêté aux foules », *Revue française de science politique*, 51^e année, n°5, 2001. pp. 707-738.

⁷³⁴L'exemple du marchand de légumes, Václav Havel, *Essais politiques*, Paris, éditions du Seuil, 1991, p. 73-74.

données de façon identique, d'autre part, même si la même information est demandée, elle n'est pas forcément renseignée de la même manière par la personne en question. Ainsi, les formulaires des dossiers matricules des combattants de l'armée austro-hongroise contiennent une entrée explicite pour noter sa confession alors que ceux des légions tchécoslovaques ajoutent l'enregistrement systématique de son appartenance politique ou l'adhésion au *Sokol*. L'information disparaît par la suite, étant écartée des dossiers militaires tenus sous la Première république.

Mais les difficultés ne s'arrêtent pas à la présence ou l'absence de l'information. Il est également nécessaire d'interroger sa véritable signification. Pour l'administration militaire austro-hongroise, toute personne qui n'a pas explicitement revendiqué une autre confession reconnue comme telle, notamment le judaïsme, l'orthodoxie ou différentes formes de protestantisme, était enregistrée comme catholique qui était la religion officielle. L'absence de confession ou l'athéisme n'étaient pas des options envisagées. C'est pourtant le cas, selon leurs témoignages, de plusieurs soldats tchécoslovaques. Nous pouvons alors trouver une première dissonance entre les hommes identifiés et étiquetés comme « catholiques » selon l'administration impériale et « sans confession » selon les registres des légions tchécoslovaques ou selon les témoignages. Dans l'Empire des Habsbourg d'avant-guerre, presque 95% de la population concluait encore le mariage à l'église et faisait baptiser ses enfants⁷³⁵. Selon le recensement de 1910, 96,56 % des Tchèques sont enregistrés comme catholiques, alors que seulement 0,01 % sont officiellement reconnus sans confession. Nous trouvons ensuite 2,47% d'évangéliques et autres protestants, 0,78 % de juifs et 0,01 de chrétiens orthodoxes⁷³⁶. Or, la rareté des « catholiques » déclarés dans le corpus tchèque – ils se situent autour de 16% pour les corpus des témoignages publiés et n'atteignent que 4% chez les témoins inédits ainsi que l'examen des pratiques religieuses décrites dans les témoignages, indiquent qu'il devait s'agir davantage de conventions et habitus sociaux que de l'expression d'une foi profonde.

La dernière dichotomie émerge en effet de la confrontation des sources administratives aux récits personnels. Par oubli ou omission volontaire, les témoins n'insistent pas forcément sur les appartenances qu'ils confient à l'administration ou *vice versa*, une identité fortement revendiquée dans un témoignage est totalement absente des registres militaires. Ainsi, par exemple, le légionnaire Josef Janoušek dont le témoignage, publié dans la collection officielle des témoignages légionnaires, porte le sous-titre explicite de « souvenirs d'un légionnaire catholique⁷³⁷ », n'a indiqué son appartenance à cette confession dans aucun document administratif gardé dans les archives. Le témoins Berger offre l'exemple inverse. Socialiste affirmé, il se déclare athée dans son témoignage. Baptisé à la naissance,

⁷³⁵Presque 95% de la population concluent un mariage catholique et font baptiser leurs enfants. Libor Nedorost, p. 13.

⁷³⁶*Die Habsburger Monarchie, Völker*, Tabelle 5 : Die Konfessionelle Gliederung der Nationalitäten in Cisleithanien in 1900 et 1910.

⁷³⁷Jan Janoušek, titre de l'ouvrage.

il affirme vouloir abjurer tout en expliquant qu'il attend pour cela la mort de sa mère afin de lui épargner les soucis que l'officialisation de sa position pourraient entraîner. Pourtant, cette identité anti-religieuse est si importante pour lui qu'il rompt avec son amoureuse de longue date parce qu'elle insiste pour se marier à l'église alors que lui n'accepte qu'une cérémonie civile. Le fait de croire ou pas, de pratiquer ou pas est un thème qui revient souvent dans les témoignages tchèques, car dans l'armée austro-hongroise, officiellement catholique, les prêtres (*feldkurat*) et les cérémonies religieuses sont à l'ordre du jour et la présence est fortement conseillée voire obligatoire. Certains témoins notent explicitement avoir refusé d'y participer, d'autres d'y avoir participé par pure obligation et y avoir prié en ouvrant la bouche sans rien dire pour ne pas s'attirer le courroux de leurs supérieurs hiérarchiques. Certains affirment avoir refusé de communier. En déplacement, les auteurs témoignent souvent de l'intérêt pour les pratiques religieuses locales ; ils visitent des églises, participent aux cérémonies et fêtes religieuses par curiosité, développant une sorte d'approche ethnographique.

Une incertitude semblable plane sur les appartenances politiques et notamment pour l'adhésion au *Sokol*, cette dernière est en effet plus souvent revendiquée dans les témoignages, postérieurs qu'elle n'apparaît dans les dossiers administratifs. Il n'est pas possible de donner une seule cause à ces divergences ce qui complique les tentatives d'un traitement quantitatif de ce type de données. Il peut s'agir de simples omissions, de résultantes des stratégies personnelles à moment précis ou, pour d'autres encore, des signes de véritables mutations ou évolutions de la personnalité de l'auteur

En pratique, les données présentées sont issues de l'articulation entre les témoignages et les sources administratives. Comme pour les statistiques précédentes, les auteurs tchèques peuplent trois corpus distincts : le corpus des témoins publiés, le corpus comparatif unissant les témoins publiés analysés et les témoins littéraires et les témoins inédits.

Tableau 35: *Confessions des témoins tchèques publiés*

Confession		Nombre	% de tous	% des indiqués	%des croyants
Non indiqué		74	56.92%		
Indiqué		56	43.08%	100.00%	
	Sans confession	16	12.31%	28.57%	
	Croyants	40	30.77%	71.43%	100.00%
	Catholiques	21	16.15%	37.50%	52.50%
	Orthodoxes	11	8.46%	19.64%	27.50%
	Protestant/évangéliques	3	2.31%	5.36%	7.50%
	Frères tchèques	3	2.31%	5.36%	7.50%
	Juifs	0	0.00%	0.00%	0.00%
	Autres	2	1.54%	3.57%	5.00%
	Total	40	130 (100%)	56 (100%)	40 (100%)

Tableau 36: Confessions des témoins tchèques publiés, corpus comparatif (avec écrivains)

Confession		Nombre	% de tous	% des indiqués	% des croyants
Non indiqué		87	58.00%		
Indiqué		63	42.00%	100.00%	
	Sans confession	18	12.00%	28.57%	
	Croyants	45	30.00%	71.43%	100.00%
	Catholiques	24	16.00%	38.10%	53.33%
	Orthodoxes	12	8.00%	19.05%	26.67%
	Protestant/éva	3	2.00%	4.76%	6.67%
	Frères tchèque	3	2.00%	4.76%	6.67%
	Juifs	1	0.67%	1.59%	2.22%
	Autres	2	1.33%	3.17%	4.44%
	Total	150	150 (100%)	63 (100%)	45 (100%)

Tableau 37: Confessions des témoins tchèques inédits

Confession		Nombre	% de tous	% des indiqués	% des croyants
Non indiqué		24	57,14%		
Indiqué		18	42,86%	100,00%	
	Sans confession	11	7,33%	61,11%	
	Croyants	7	4,67%	38,89%	100,00%
	Catholiques	6	4,00%	33,33%	85,71%
	Orthodoxes	0	0,00%	0,00%	0,00%
	Protestant/éva	1	0,67%	5,56%	14,29%
	Frères tchèque	0	0,00%	0,00%	0,00%
	Juifs	0	0,00%	0,00%	0,00%
	Autres	0	0,00%	0,00%	0,00%
	Total	42	42 (100%)	18 (100%)	7 (100%)

Malgré les lacunes importantes, nous remarquons plusieurs tendances majeures. Dans le corpus tchèque, nous trouvons une proportion importante des personnes se déclarant « sans aucune confession » dépassant un quart dans les deux corpus des témoignages publiés et s'élevant à presque deux tiers du corpus des témoins inédits⁷³⁸ alors que les statistiques officielles de l'administration habsbourgeoise n'en recensent que 0,01%. Selon la base des données des légionnaires tchécoslovaques, 4 015 personnes – représentant 3% de l'ensemble – portent la mention « abjuré ». La rupture avec l'Église catholique, un des grands piliers traditionnels de la Monarchie danubienne, corrobore, chez les Tchèques, leur scission d'avec l'Empire. L'absence de confession est davantage présente chez les plus jeunes témoins et/ou liée aux appartenances politiques de gauche, comme le parti socialiste, le parti socialiste-national⁷³⁹ et plus tard le parti communiste.

⁷³⁸Ici, toutefois, le nombre des personnes pour qui nous disposons de l'information étant très faible : 18, ce résultat ne peut résulter que du hasard.

⁷³⁹Il s'agit de la traduction du parti tchèque « Česká strana národně-sociální [Le parti national-socialiste tchèque]. Il est en effet d'usage de renverser les mots « national » et « socialiste » afin d'éviter toute confusion avec le parti allemand du même nom entré tristement dans l'histoire dans l'entre-deux-guerres avec lequel ce parti tchèque n'a aucun lien. Ce parti, fondé en 1897 par la scission d'une partie des social-démocrates les plus radicaux suite à l'expression de la loyauté des représentants du parti socialistes tchèques à la monarchie. Les « socialistes-nationaux » sont donc, dans l'espace tchèque d'avant-guerre, les représentants d'une gauche radicale et indépendantistes.

Parmi les croyants, sans surprise, c'est la confession catholique romaine qui est la plus représentée, même si le nombre de catholiques déclarés parmi les témoins (16%) et dans la base des données des légionnaires tchécoslovaques en général (20%) reste nettement inférieur aux 96% recensés par l'administration impériale. La seconde confession la plus fréquente est l'orthodoxie russe, suivie des différentes formes du protestantisme. Parmi tous les auteurs analysés, nous comptons uniquement un homme de confession juive, il s'agit de l'écrivain célèbre Karel Poláček, qui a péri en 1945 dans un camp de concentration nazi. Un autre témoin Vladislav Květoň mentionne une fois dans son témoignage être juif mais, au regard du contexte de cette évocation, il n'est pas possible d'estimer s'il s'agit juste d'une manière d'améliorer sa situation ou s'il l'est vraiment⁷⁴⁰. Cette information ne figure à aucun autre endroit ni dans son témoignage ni dans son dossier militaire. Deux témoins sont classés comme « autre », l'un est Josef Váchal, artiste ésotérique qui se déclare bouddhiste ou spiritiste, l'autre témoin a inscrit « croyant » sans autre spécification.

La faible proportion des juifs dans le corpus tchèque, correspond, d'une part, aux chiffres officiels : la Cisleithanie n'en compte que 0,78% selon le recensement de 1910⁷⁴¹. Ce taux bas est dû, en partie au fait que de nombreux juifs peuplant les territoires tchèques se déclaraient « Allemands » et sont donc comptabilisés en tant que tels. D'autre part, le taux encore plus faible des personnes s'étant déclarées de confession juive dans les légions tchécoslovaques, 0,33 %, corrobore ce fait, soulignant, par ailleurs, que cette partie de population, en tant que communauté, soutenait peu le mouvement indépendantiste tchèque. La rareté des protestants relevée dans le corpus tchèque correspond aux statistiques officielles, 2,48 % selon le recensement de 1910. Le nombre élevé des témoins « orthodoxes » selon l'administration des légions tchécoslovaques, présente une particularité. Étant présente dans l'Empire austro-hongrois, l'orthodoxie russe est toutefois peu diffusée sur le territoire peuplé des Tchèques, 0,01% en 1910 alors que 2181 personnes sont enregistrées ainsi par l'administration des légions ce qui égale 1,84 %. Cette anomalie a une autre explication simple à savoir les conversions fréquentes, souvent collectives des Tchèques et Slovaques entrant dans les légions tchécoslovaques en Russie. À part quelques conversations individuelles qui parachèvent un cheminement spirituel individuel ou répondent à la convention lors d'un mariage entre un Tchèque et une femme russe, phénomène très fréquent par ailleurs⁷⁴², ces conversions se sont déroulées lors d'une

⁷⁴⁰Vladislav Květoň, *op. cit.*

⁷⁴¹*Die Habsburgermonarchie. Völker des Reiches* : Tabelle 5 : Die Konfessionelle Gliederung der Nationalitäten in Cisleithanien in 1900 und 1910. Source citée : Der Ergebnissen der Volkzählung vom 31. Dezember 1910 in dem in Reichsrath vertretenen Königreich und Ländern ½ : Die Bevölkerung nach der Gebürtigkeit, Religion und Umgangssprache in Verbindung mit dem Geschlechte, nach dem Bildungsgrade und Familienstande ; die Körperlichen Gebrechen ; die sociale Gliederung der Haushaltungen. *Österreichische Statistik*, Neue Folge ½, Wien, 1914.

⁷⁴²Préciser, le nombre de femmes accompagnant les transports des légionnaires a atteint de telles proportions qu'il a forcé les autorités tchécoslovaques à intervenir par la force. Depuis le... seulement les épouses légitimes des soldats légionnaires étaient autorisées à suivre leurs maris en Tchécoslovaquie. Retrouver la référence.

cérémonie collective, organisée à l'incitation d'une unité des combattants tchécoslovaques intégrée dans l'Armée russe. Deux témoins du corpus, tous les deux convertis, relatent cet événement. Řehounek, fraîchement nommé soldat de première classe du 1^{er} régiment des fusiliers tchécoslovaques, souligne à la fois son intérêt personnel et celui que cette idée a suscité dans le régiment : « J'ai donc demandé et j'ai été surpris d'apprendre que plus que la moitié de la compagnie était d'accord. (...) Le 5 décembre [1916] 1 300 hommes même avec les officiers se convertissent à l'orthodoxie⁷⁴³. » Pour sa part, le commandant de la compagnie en question, le futur colonel Švec attribuant l'initiative à un prêtre catholique polonais l'accepte mais s'en moque complètement⁷⁴⁴. La marque extérieure de cette conversion qui est l'acceptation d'un deuxième prénom orthodoxe est également visible sur les cartes d'identification. Plus que spirituelle, ces conversions ont donc un objectif et un sens politique et pragmatique. Les Tchèques, en tant que ressortissants austro-hongrois devenus officiellement des civils ennemis au moment de la déclaration de guerre sont devenus suspects. Ils veulent donc se démarquer des autres « Austriřtzi » en mettant en exergue leur appartenance slave. Les conversions ont pour objectif de convaincre les autorités tsaristes de l'attachement des Tchèques aux valeurs russes et de leur loyauté envers l'Empire. Selon les témoins, cet événement aurait suscité un grand contentement de la part du tsar qui l'aurait exprimé par un télégramme personnel envoyé à l'unité. Pour Řehounek, sans qu'il évoque de raison particulière à sa conversion, spirituelle ou autre, l'orthodoxie semble parfaitement assumée puisque l'on trouve dans son témoignage l'utilisation récurrente de son nouveau nom orthodoxe « Sergueï ».

Toutes ces observations montrent combien il est difficile de tenter de traiter le sentiment religieux des hommes du passé comme une donnée positive. L'identité religieuse des Tchèques oscille entre la foi profonde, l'habitude culturelle ou l'attitude publique tenue consciemment avec l'objectif de ne pas se faire remarquer ou au contraire de se différencier des autres, pour obtenir des privilèges de traitement par exemple. Les différentes manières dont le sentiment religieux est traité et décliné dans les témoignages et dans les dossiers administratifs confirment la grande complexité de cette question.

La situation se révèle plus simple chez les témoins germanophones. Bien que nous disposions uniquement des chiffres pour les témoins inédits nous voyons clairement la prédominance de la confession catholique romaine confirmant l'ancrage fort de la population germanophone de Cisleithanie, notamment d'Autriche, dans la sphère culturelle catholique (93,51% selon le recensement de 1910). La rareté des autres confessions correspond, elle aussi, à leur proportion générale.

⁷⁴³ Řehounek Řehounek, *op. cit.*, p. 37.

⁷⁴⁴ Josef, Jiří Švec, *Deník plukovníka Švece [Le journal du colonel Švec]*, Památník odboje, Za svobodu, 1929, p.149.

Tableau 38: Confessions des témoins germanophones inédits

Valeur	Nombre	% de tous
Non indiquée	16	43.24%
Indiquée	21	56.76%
Catholique	16	43.24%
Évangélique	2	5.41%
Juive	1	2.70%
Autre	2	5.41%

Concernant les sympathies politiques, le nombre d'appartenances clairement exprimées est encore plus faible ne dépassant pas un tiers des sondés. Ce taux correspond à l'ensemble des légionnaires dont 30% seulement ont renseigné cette donnée dans leurs dossiers. Les résultats obtenus en croisant les informations dénichées dans les témoignages avec les dossiers militaires des témoins, sont présentés dans le Tableau 39: Sympathies politiques des témoins tchèques : tableau comparatif, p. 217. Ils devraient être considérés avec précaution.

Tableau 39: Sympathies politiques des témoins tchèques : tableau comparatif

Appartenance	Témoins publiés			Témoins publiés et écrivains (CC)			Témoins inédits		
	Nombre	% de tous	% des ind.	Nombre	% de tous	% des ind.	Nombre	% de tous	% des ind.
Non indiqué	94	72,31%		105	70,00%		28	66,67%	
Indiqué	36	27,69%		45	30,00%		14	33,33%	
Sokol	32	24,62%		35	23,33%		6	14,29%	
Partis politiques	36	27,69%	100,00%	42	28,00%	100,00%	14	33,33%	100,00%
Parti social-démocrate	10	7,69%	27,78%	10	6,67%	23,81%	7	16,67%	50,00%
Parti socialiste-national	9	6,92%	25,00%	10	6,67%	23,81%	3	7,14%	21,43%
Parti progressiste	5	3,85%	13,89%	6	4,00%	14,29%	2	4,76%	14,29%
Parti réaliste	4	3,08%	11,11%	4	2,67%	9,52%	0	0,00%	0,00%
Parti agrarien	2	1,54%	5,56%	3	2,00%	7,14%	1	2,38%	7,14%
Anarchistes	2	1,54%	5,56%	4	2,67%	9,52%	0	0,00%	0,00%
Jeunes Tchèques	1	0,77%	2,78%	2	1,33%	4,76%	1	2,38%	7,14%
Parti libéral	1	0,77%	2,78%	1	0,67%	2,38%	0	0,00%	0,00%
Autres	2	1,54%	5,56%	2	1,33%	4,76%	0	0,00%	0,00%
Total	36	130 (100%)	36 (100%)	150	150 (100%)	42 (100%)	42	42 (100%)	28 (100%)

L'indication des appartenances politiques témoigne de la même imprécision que celle des confessions. Elle semble assez floue et ne correspond pas toujours aux affirmations données dans les témoignages. Il serait donc pertinent de mener une étude plus poussée sur le procédé de communication de ces appartenances lors du remplissage des documents officiels utilisés comme sources de cette base et de se focaliser sur les différents enjeux qui pourraient influencer sur cette pratique aux différents moments. Dans ce tableau, la première particularité est la prise en compte de la mention « sokol ». En effet, il ne s'agit pas de parti politique. Sokol est une organisation d'éducation sportive tchèque ouverte aux hommes comme aux femmes. Or, très populaire depuis sa fondation, elle dépasse rapidement le cadre

d'une simple activité de loisir pour devenir un véritable symbole de l'émancipation des Tchèques⁷⁴⁵. Le dernier rassemblement [*slet*] des *sokols* avant la guerre, organisé en 1912 à Prague revêt la forme d'un véritable congrès panslave d'une durée extraordinaire de cinq semaines. 30 000 athlètes ont concouru devant 300 000 spectateurs. Le spectacle était si impressionnant qu'un excellent journaliste tchèque remarqua : « Ce ne sont pas des gymnastes, c'est une armée⁷⁴⁶ ! ». Dans le contexte du conflit national, le *sokol* joue un rôle important dans la construction d'une identité tchèque indépendante et confiante. Avec ses nombreuses ramifications implantées aussi bien dans les métropoles que dans les petits villages, le *Sokol* constitue un vaste réseau de sociabilité et d'entraide excédant l'espace de la Monarchie danubienne. Surtout à l'étranger, il s'avère être un outil remarquable de la mobilisation⁷⁴⁷. Plus tard, après la guerre, le président Masaryk confirme le lien étroit entre l'organisation sportive et le mouvement indépendantiste tchèque en s'exclamant : « Sans les *sokols*, il n'y aurait pas de légions, sans les légions il n'y aurait pas eu de République⁷⁴⁸. » L'importance qui lui est accordée par les leaders du mouvement indépendantiste tchèque est déductible du fait que la mention « *sokol* » est introduite comme une donnée positive dans les dossiers militaires. Les témoins indiquent souvent leur appartenance à *Sokol* en l'accompagnant d'un parti politique proprement dit. Les deux champs se recouvrent. Dans le corpus comparatif tchèque, 45 personnes ont indiqué une appartenance, dont 35 sont *Sokols* et 42 sympathisent avec un parti politique. Dans tous les cas de figure, le nombre d'appartenances politiques dépasse légèrement celui des *sokols* qui se situe autour d'un cinquième des témoins. Ce taux est toutefois plus élevé que celui de l'ensemble des légionnaires qui est de 6,72% qui contraste avec la grande place faite aux *sokols* dans la mémoire de l'indépendance tchécoslovaque.

⁷⁴⁵Le *Sokol* [Faucon] fut fondé en 1862 par Jindřich Fugner, un riche bourgeois d'origine allemande mais gagné pour la cause tchèque en collaboration avec l'intellectuel tchèque Miroslav Tyrš, enthousiaste de l'émancipation des peuples par le progrès. « L'échec des révoltes de Prague a poussé docteur Miroslav Tyrš de mettre, dans les bases idéologiques du *sokolisme* un si fort accent sur le militaire, sur l'éducation militaire accrue. Les *sokols* devaient devenir le noyau dur d'une armée nationale, lorsque la nation serait forcée de se défendre ou de lutter pour la liberté par les armes. » Les deux fondateurs lui donnent un fonds idéologique, une organisation et une pratique extrêmement « aptes à toucher des clientèles très diverses, appartenant à toutes les classes de la société. » Les chiffres suivants témoignent de sa popularité : en 1871 le *Sokol* possède 131 unités rassemblant 12 300 membres, en 1913 le nombre des unités s'accroît à 1 150 comportant 128 000 membres, 2 % environ de toute la population de langue tchèque habitant la Bohême et la Moravie. Lors de ses *slets*, grandes fêtes au niveau régional voire national la même croissance s'applique : si lors du premier *slet* de tous les *Sokols* organisé à Prague en 1882 la participation fut encore assez timide : seulement 700 athlètes présentaient leurs exercices accompagné par 1572 membres en uniforme, lors du IV^e *slet* en 1901 Prague voit défiler 18 000 participants, dont 11 000 membres en uniforme et 6 700 athlètes et le dernier avant la guerre organisé en 1912 revêt la forme d'un véritable congrès panslave : d'une durée extraordinaire de cinq semaines 30 000 athlètes concouraient devant 300 000 spectateurs.

⁷⁴⁶ Bernard Michel, *op. cit.*, p. 167 et 179, site officiel de l'association : <http://www.sokol.eu>, document : <http://www.sokol.eu/COS/sokol.nsf/080e8cc1106e3ab3c1256ef80070017e/4841450002e02441c12574e2003ced61?OpenDocument>.

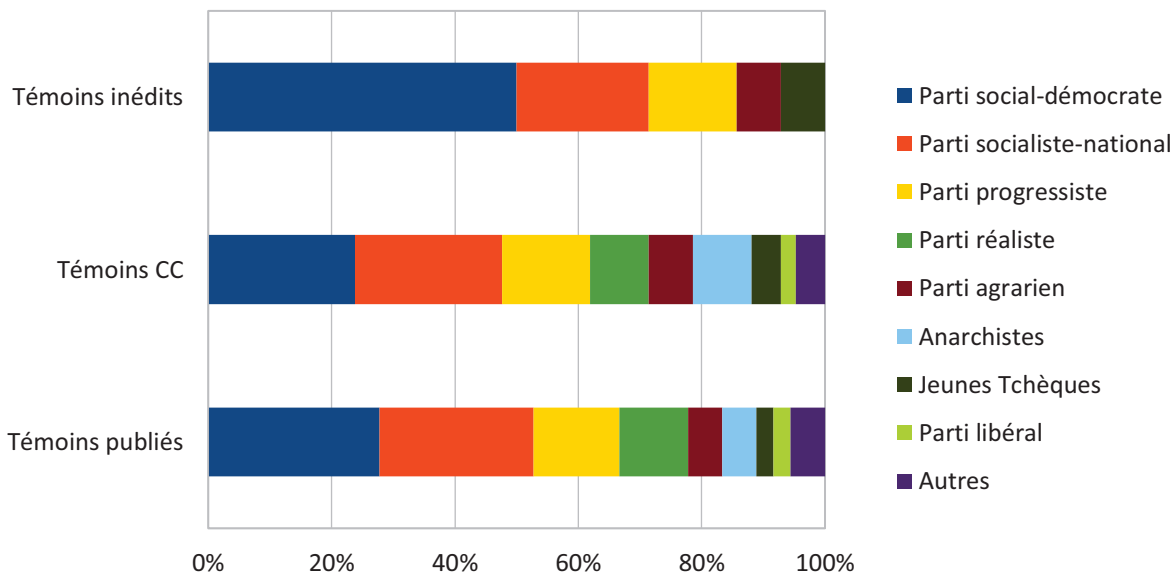
⁷⁴⁷Mise en relation des expatriés, au-delà des entraînements sportifs, elle constitue un point d'ancrage important. Elle fournit une aide en matière de la recherche du logement, du travail, ex. le *Sokol* à Paris, Vienne, Russie, États-Unis. Au moment de la déclaration de guerre, le *Sokol* mobilise ses membres et organise des engagements volontaires collectifs. Namont, Jean-Philippe, « La colonie tchécoslovaque en France pendant la première guerre mondiale », *Guerres mondiales et conflits contemporains* 4/2004 (n° 216), p. 41-57. Le sujet est évoqué aussi dans plusieurs témoignages : Trříska pour Vienne, Preininger et Ulrych pour Paris, Švec et Starý pour la Russie, Halas pour les États-Unis.

⁷⁴⁸Discours du président Masaryk à l'Assemblée nationale tchécoslovaque. source : www.pamatnik.valka.cz.

La fréquence de l'évocation de son adhésion à *Sokol* dans les témoignages⁷⁴⁹ et sa rareté relative dans les documents officiels peut indiquer la nature postérieure de cette revendication identitaire ou une certaine homogénéisation de la mémoire du mouvement d'indépendance tchécoslovaque⁷⁵⁰. Pendant la guerre, l'appartenance à *Sokol* pouvait apporter des avantages. Selon la rumeur en effet les prisonniers *sokols* seraient mieux traités en Russie. Mais elle pouvait également engendrer des persécutions (dans l'armée austro-hongrois les Tchèques – membres du *Sokol* étaient tenus pour particulièrement suspects). Un *sokol* devait s'identifier avec une carte de membre personnelle. Certains les ont cachées, jetées ou perdues. Hélas, elles n'ont pas été conservées dans les archives.

Figure 19: Sympathies politiques des témoins tchèques

Sympathies politiques des témoins tchèques: comparaison



La reconstitution des appartenances politiques des témoins tchèques reflète la fragmentation du panorama politique de l'Empire austro-hongrois où plusieurs partis combattent pour les sympathies du public électeurs au sein de chaque ensemble national⁷⁵¹. Elle correspond également au résultat obtenu pour l'ensemble des légionnaires⁷⁵² avec une prédominance des partis politiques de gauche, traditionnellement perçus comme plus progressistes : social-démocrate et socialiste-national. Elle

⁷⁴⁹Voir, Švec, Josef Jiří, *op. cit.*, p. 7-8 ; Holý, Václav Ladislav, *Se sokolským odznakem "Na stráž!" kolem světa, aneb, Vzpomínky 1914-1920*, [Avec le badge de Sokol « A la garde ! » Autour du monde ou les souvenirs 1914-1920], Náchod : Státní okresní archiv Náchod, 1998, p. 7, 16 ; Preninger, Ladislav, *op. cit.*, p. 9. La photo sur la couverture.

⁷⁵⁰Helena Trnkova, « La première résistance dans les musées tchèques », in Julien Mary et Frédéric Rousseau (dir.), *Entre Histoires et Mémoires. La guerre au musée. Essais de muséologie (2)*, Paris, Michel Houdiard Editeur, 2013, 99-109, p. 104

⁷⁵¹*Die Habsburgemonarchie, Die Völker des Reiches*, Tabelle 17 : Die Ergebnisse der Reichsratswahlen von 1907 und 1911. Source : Die Ergebnisse der Reichsratswahlen in dem in Reichsrats vertretenem Königreich und Ländern im Jahre 1911, *Österreichische Statistik*, Neue Folge, 7/1, Wien, 1913.

⁷⁵²Appartenances politiques : parti social-démocrate : 16 963 = 12,78% ; parti national-socialiste tchèque : 5 523 = 4,16% ; parti agraire : 1 796 = 1,35% ; parti réaliste : 234 = 0,17% ; Parti populaire slovaque, les Vieux Tchèques, les Jeunes Tchèques, parti clérical et d'autres ne dépassent pas un pour mille.

peut être due à l'âge moyen des légionnaires plus bas ainsi qu'à leur recrutement majoritaire parmi les classes moyennes et populaires et parmi l'intelligentsia tchèque. Toutefois, pratiquement tous les grands partis sont représentés, même ceux tenus pour plus conservateurs comme les agrariens ou les Jeunes Tchèques. Les penchants anarchistes sont perceptibles surtout parmi les jeunes étudiants et, dans le corpus comparatif, parmi plusieurs écrivains célèbres. Pour le corpus autrichien, malheureusement, nous ne disposons pas de cette information. Aucune statistique n'a donc pas pu être établie.

1.4 Les sources complémentaires (hors corpus)

L'analyse critique des témoignages nécessite de façon impérative une confrontation multilatérale avec d'autres types de sources les plus variées. Afin d'obtenir davantage de clarté et d'ordre dans notre propos, ces sources complémentaires peuvent être classées selon leur contenu et leur fonction en trois catégories distinctes mais perméables : les sources relatives à la reconstruction du curriculum du témoin en temps de paix ainsi que dans la guerre, les documents officiels aidant à établir les contextes précis des divers moments de l'expérience des témoins et finalement les sources de nature testimoniale exclues du corpus principal comme les témoignages romancés ou les recueils des témoignages collectifs.

1.4.1 Les données biographiques des témoins relatives à leur vie civile

Le premier ensemble des sources complémentaires consultées contribue à la restitution biographique indispensable à une critique fondée de chaque récit. En effet, cet effort n'est pas dépourvu de difficultés dont notamment une grande disparité d'informations accessibles selon les différents témoins. Etablir une biographie succincte est plus facile pour les écrivains de métier, qui sont personnages célèbres, dont les curriculums figurent dans les encyclopédies virtuelles ou imprimées⁷⁵³, Des monographies leur ont été même consacrées. Les données biographiques des personnages actifs dans la vie civile ou associative sont souvent conservées dans les archives. Par exemple, les auteurs des témoignages conservés aux Archives centrales de l'Académie des sciences, Birnbaum, Pelnář, Podpěra, Procházka, ainsi que celui des Archives départementale de Benešov, Veselý, sont pourvus d'un inventaire des fonds relatifs à la personne portant un bref résumé biographique et renvoyant aux cartons avec les documents personnels comme l'acte de naissance, bulletin de résultats scolaires, diplômes, actes de mariage, cartes de service militaire et autres. Les témoignages autrichiens, conservés dans les archives des récits personnels à l'Université de Vienne [*Dokumentation Liebensgeschichtliche Aufzeichnungen – DLA*] sont, eux, en principe, accompagnés

⁷⁵³Kunc, Jaroslav, *Slovník soudobých českých spisovatelů: krásné písemnictví v letech 1918-1945* [*Dictionnaire des écrivains tchèques: les belles lettres dans les années 1918-1945*], Volume 1: A-M, 1^e édition, Orbis, Praha, 1945 et Volume 2: N-Ž, 1^e édition, Orbis, Praha, 1946 ; Menclová, Věra, Vaněk, Václav (sous la direction de), *Slovník českých spisovatelů* [*Dictionnaire des écrivains tchèques*], 2^e édition, Libri, Praha, 2005; portail virtuel : www.spisovatele.cz.

d'une fiche biographique remplie par le dépositaire⁷⁵⁴. Quant aux témoignages publiés, certains, surtout pour les éditions récentes (post 1990), qu'elles soient tchèques, slovaques ou autrichiennes, s'inscrivent dans une démarche plus savante en proposant une notice biographique plus ou moins fournie. La qualité diffère également en fonction de la personne qui soumet le récit retrouvé à la publication. La démarche n'est pas la même s'il s'agit d'un spécialiste ou d'un descendant de l'auteur du témoignage. La même règle s'applique aussi aux témoignages accessibles sur le site Internet de *Památník Čestná vzpomínka*. La liste entière des parties biographiques incluses dans les ouvrages figure dans la notice bibliographique de ce mémoire.

La situation est plus complexe concernant les publications plus anciennes rédigées par les auteurs sans postérité littéraire ou rôle dans la vie publique. Dans ce cas, les éléments biographiques de base : la date et le lieu de naissance, parfois le niveau d'éducation acquis et la profession exercée avant l'enrôlement peuvent être reconstruits à l'aide des documents militaires. Pour les soldats tchèques et slovaques, les dossiers militaires personnels ont été conservés dans les archives militaires de Prague (VUA-VHA). Le contenu en est, ici aussi, très variable, suivant les parcours des différents hommes pendant la guerre et surtout après⁷⁵⁵. Ainsi, pour les légionnaires, notamment les officiers, ayant épousé une carrière militaire dans l'armée tchécoslovaque, le dossier entier relatif à leur carrière a été sauvegardé. Pour les légionnaires retournés à la vie civile, le nombre de documents varie selon le pays où ils ont servi (Russie, France, Italie) et le contexte particulier de la conservation parfois très difficile des documents par une administration basée à l'étranger. Malheureusement, les dossiers personnels établis par l'armée austro-hongroise des simples soldats ne s'étant pas ensuite engagés dans les légions tchécoslovaques n'ont pas été préservés faute de place. Ce sont les dossiers militaires, dans la majorité des cas qui renseignent les données biographiques de base d'où l'impossibilité de restituer les données pour une partie des témoins tchèques et slovaques non-légionnaires. Pour certains témoins légionnaires, nous disposons au contraire d'un ensemble assez vaste d'autres documents de nature personnelle comme le certificat de mariage ou l'acte de décès, mais également la correspondance échangée entre le légionnaire et les archives légionnaires dans l'après-guerre. En effet, le statut d'ancien légionnaire étant défini par la loi du code civil tchécoslovaque⁷⁵⁶, son obtention résulte d'une démarche administrative précise. L'obtention officielle de ce statut ouvre ensuite droit aux différents bénéfices matériels (pension, accès à certains postes de fonctionnaire, droit à ouvrir un

⁷⁵⁴Un questionnaire est fourni au moment de la déposition pour renseigner les données biographiques de base (origines, état civil, profil socioprofessionnel, service militaire).

⁷⁵⁵En principe, il s'agit de *kmenový list* [carte de service de l'armée austro-hongroise], document en allemand ; *kvalifikační listina* [certificat de qualification], document en tchèque, *evidenční karta* [carte d'identification des légionnaires] document en tchèque, *poslužný spis legionáře* [le dossier de service du légionnaire], document en tchèque ou en russe. Pour certains témoins – prisonniers de guerre – avant leur engagement les documents relatifs à leur internement ont également été sauvegardés.

⁷⁵⁶La loi du 24/VII/1919 n° 462 et le décret du gouvernement du 04/III/1920 n° 151, parus dans le *Sborník zákonů a nařízení státu československého* [Le bulletin des lois et décrets de l'État tchécoslovaque], 1919 et 1920.

tabac) et symbolique (autorisation de porter l'uniforme en public). Le montant de la pension est établi par rapport au nombre de jours précis effectué sous l'uniforme tchécoslovaque. Or, éparpillés dans les différents pays de l'Entente, dans des conditions matérielles souvent déplorables (notamment en Russie après les révolutions de 1917) les centres de gestion des légions tchécoslovaques éprouvèrent des difficultés dans le suivi administratif si bien qu'un grand nombre de litiges ont surgi après-guerre⁷⁵⁷. Les documents échangés dans ce cadre ajoutent des informations supplémentaires soit sur le devenir des témoins après la guerre, soit sur le parcours dans la guerre, dévoilant parfois une version différente du témoignage. Les traces d'un litige expliquent parfois la motivation de sa publication. (Le cas de Major Vitáček). Certains dossiers contiennent également des coupures des journaux de l'époque (ex. Josef Švec).

Les dossiers militaires des légionnaires disponibles dans *Historický vojenský* (Archives militaires historiques) ont été systématiquement analysés dans le cadre d'un projet initié et mené par l'Institut d'histoire militaire au tournant des années 1990 et 2000. A l'aide des étudiants stagiaires, les chercheurs de l'Institut ont établi la base de données des légionnaires et soldats de l'armée tchécoslovaque élaborée par les chercheurs des Archives militaires de Prague. Malheureusement, ni la base ni aucune étude n'a été publiée⁷⁵⁸. Sa forme intégrale sous format Microsoft Access est disponible sur demande auprès des chercheurs. Une version réduite est depuis 2009-2010 disponible également sous forme numérique sur le site Internet des archives, dans la rubrique *Vojenský historický archiv* [Les archives historiques militaires], dans la rubrique corpus des légionnaires, consultable sur <http://www.vuapraha.cz/Pages/DatabazeVHA/DatabazeLegionaru.aspx>. Contrairement à la version Access, les informations sur Internet apparaissent sous forme de fiches nominatives, il est donc impossible de consulter plusieurs dossiers à la fois. Une autre différence entre les deux bases est cruciale pour notre travail car la version Access comporte les champs « formation », « profession », « confession », « opinion politique » qui ont été enlevées du site Internet pour des raisons de protection des données privées. Contenant plus de 130 000 noms, cette base étendue présente un excellent outil pour l'analyse quantitative. Il est également intéressant de confronter les données de la base avec celles des témoignages, d'observer et de questionner les décalages qui en résultent, car l'un et l'autre ne concordent pas systématiquement⁷⁵⁹. Hormis un nombre assez élevé d'erreurs et d'imprécisions dues à la fois aux documents sources et à leur exploitation manuelle, un autre défaut

⁷⁵⁷A titre d'exemple consulter : VHA Praha, fond : dossiers personnels, Václav Vitáček.

⁷⁵⁸A ce jour, la base de données n'a pas été exploitée de façon systématique par les historiens tchèques. A notre connaissance, la seule tentative d'exploitation a été effectuée par un informaticien-statisticien amateur de l'histoire des légions (Association Signum Belli, présentation – lors du colloque de Vienne).

⁷⁵⁹Nous avons pu observer notamment un décalage dans les deux sens entre le champ « confession » dans la base de données et l'appartenance religieuse revendiquée par le témoin dans son récit. Comme l'exemple peut être donné Janoušek dont témoignage s'intitule les souvenirs de guerre d'un légionnaire catholique mais dans la base il figure sans confession. Comme les informations de la base proviennent des documents remplis établis par les légionnaires eux-mêmes, il serait intéressant de savoir à quel moment et pour quelles raisons ils communiquaient ces données.

réside dans la rareté d'informations portant sur la carrière postérieure à la guerre des témoins à propos de laquelle les archives militaires restent naturellement muettes. Il est tout aussi difficile de retrouver ces renseignements à l'aide d'autres sources, notamment pour les témoins « ordinaires ». De plus, en République tchèque, certaines données ne peuvent être communiquées qu'à des membres proches de la famille⁷⁶⁰. D'où par exemple la difficulté d'obtenir la date de décès chez une grande partie de témoins. Au regard du nombre élevé des témoins, il a été impossible de mener une enquête biographique rigoureuse séparée pour chaque personne.

1.4.2 Les parcours militaires des témoins, avant et pendant la guerre

Le second groupe des renseignements concerne les parcours militaires des témoins. Ils ont été puisés essentiellement dans les mêmes sources que les données biographiques. Naturellement, les dossiers militaires sont plus loquaces et plus complets à propos des parcours militaires. Pour les témoins tchèques et slovaques, les sources les plus abondantes se trouvent dans les archives militaires de Prague : *Vojenský ústřední archiv* [Les archives militaires centrales], *Vojenský historický archiv* [Les archives historiques de l'armée]. *Kmenový list* [la fiche fondamentale], rédigée en allemand ou sa transcription en tchèque, renvoie au service militaire dans l'armée auto-hongroise (voir l'image – ajouter des scans). Ce document correspond à la fiche matricule française. Il indique les dates du service militaire, s'il a été accompli avant la guerre, la date de conscription, l'unité d'affectation, le grade, les avancements ultérieurs et tous les événements survenus durant la guerre. Malheureusement, ces documents relatifs à l'armée austro-hongroise se font rares, car à l'exception des personnalités jugées importantes pour les classes d'âge 1887-1910 (sauf la classe 1901-1902) ils ont été systématiquement éliminés des archives⁷⁶¹. Quant au service dans les légions, les sources principales sont : *kvalifikační listina* [le décret de qualification], qui est un dossier établi pour les légionnaires devenus militaires de carrière après leur retour. Certains dossiers sont établis en 1945 dans le but de prouver la loyauté à la République tchécoslovaque et la résistance au régime nazi ; *osobní karta legionáře - evidenční karta* [la carte personnelle du légionnaire] ; *legionářský poslužný spis – služební list* [le dossier de service du légionnaire]. Les informations qui peuvent y être puisées sont : l'unité et grade, la date de l'engagement et tous les moments importants, les citations, les décorations, l'avancement, les mutations, la participation aux combats, les condamnations et punitions, les formations, les tâches particulières et les permissions. D'autres documents complémentaires peuvent y être insérés : *osvědčení o vykonané legionářské službě* [le certificat du service légionnaire accompli] : le grade et l'unité de service final, le type de l'armée (tchécoslovaque ou alliée), la date précise de l'engagement, le type de sortie et la date (retour dans le pays pour ceux rentrée après le 21

⁷⁶⁰Jan Řehounek, *Příbeh legionáře : v zavšivené košili a se šrapnelem v těle kolem světa (Podle zápisků Rudolfa Sergeje Řehounka)*, Kaplanka, Nymburk, 2011, 119 pages, préface de Jan Řehounek, p. 5-10.

⁷⁶¹Réponse du directeur de VUA Praha, lettre n°: 1064/2012-2111-VUA du 16/03/2012.

décembre 1919 de Russie) et la durée complète de son service (armée impériale et légions confondues). Parfois il est possible de trouver d'autres documents comme : *demobilizační záznam* [compte-rendu de la démobilisation] ou *služební výkaz* [bulletin du service] qui résume les informations des autres documents. Dans le cas des relapses, c'est à dire de combattants partis des légions après leur engagement, il est possible de retrouver le compte-rendu du départ dans lequel ils sont incités à indiquer leurs raisons et leurs motivations. Il s'agit des renseignements précieux sur le cheminement des décisions individuelles dans un moment précis qu'il est intéressant de croiser avec la version donnée dans le témoignage.

En vue d'une analyse quantitative des données relatives aux parcours militaires, nous avons exploité la base de données déjà mentionnée dans le paragraphe précédent, qui constitue la source principale sur les parcours militaires des témoins. Elle contient toutes les données primordiales pour une reconstitution temporelle et spatiale des parcours militaires. Commenant par la mobilisation dans l'armée austro-hongroise avec la date, le lieu, l'unité et le grade, elle note les mutations et les avancements, puis la date et lieu de captivité, la date de l'inscription dans les légions, puis celle de l'engagement effectif qui peuvent assez être espacées, toutes les unités parcourues et les avancements obtenus et finalement des informations relatives à la fin dans les légions qui peuvent varier entre la mort, l'exécution, la désertion, la démobilisation ou le passage dans l'Armée tchécoslovaque officiellement reconnue ; parfois une appréciation personnalisée du combattant figure dans la note annexe. Avec ses environ 130 000 combattants recensés, cette base ne sert pas uniquement à renseigner les parcours des auteurs du corpus. Elle offre également un corpus pratiquement exhaustif de tous les légionnaires qui invite à une exploitation statistique dont nous confrontons les résultats à ceux des corpus français Norton Cru et CRID 14-18 et aux parcours individuels. Le défaut principal de cette source auxiliaire est la répartition inégale des informations selon les témoins. En effet, une partie de rubriques proposées par ses auteurs restent vides, faute de conservation, de difficile lisibilité des documents originaux et de complexité. De plus, la nature même du travail massif du dépouillement suscite également certaines confusions comme des fautes facile à comprendre mais gênant une exploitation statistique rigoureuses⁷⁶². Cependant, les champs erronés ne représentent qu'une partie infime par rapport au corpus entier. Les écarts ainsi causés restent donc sans impact. Si ces données permettent de reconstruire le parcours approximatif dans la durée et dans l'espace, ils en disent peu sur l'expérience véritable du combattant. Il s'avère pratiquement impossible de vérifier tous les détails du parcours militaires, la participation, le rôle et l'attitude de chaque témoin dans chaque combat ou situation qui ne peuvent être abordés qu'à travers du témoignage.

⁷⁶²Par exemple : les dates de naissance n'ont pas systématiquement le même format, les fautes d'orthographe dans les désignations des professions, confessions ou appartenances politiques faussent les résultats obtenus par les questionnements dans Access.

Comme dans le cas des témoignages, les sources auxiliaires sont également plus modestes à propos de l'armée austro-hongroise. Pour les soldats autrichiens, les *Grundbuchblatte* [les fiches fondamentales] de l'armée austro-hongroise sont toutes conservées dans *le Osterreichisches Staatsarchiv – Kriegsarchiv Wien*⁷⁶³ [les Archives nationales militaires] de Vienne et consultables sur place. Toutefois, étant donné le nombre élevé des personnes à rechercher et le temps restreint imparti pour la recherche documentaire sur place, il n'a pas été possible de mener une étude systématique⁷⁶⁴. Par conséquent, nous manquons d'informations sur la plupart des auteurs autrichiens des témoignages publiés. Pour les témoignages déposés dans le DLA, ce travail de vérification des données relatives au service militaire a été, en principe, effectué au moment du dépôt du témoignage.

Hormis les données biographiques et celles relatives aux étapes essentielles du parcours militaire de chaque témoin, il aurait été utile d'exploiter les documents administratifs concernant la gestion des unités de l'armée austro-hongroise et des légions tchécoslovaques ou des camps de prisonniers avec tous ses divers aspects allant de la logistique à la vie culturelle. Afin de renseigner la relation des combattants avec la hiérarchie de l'armée et le poids réel de ses contraintes, il serait utile de dépouiller les documents juridiques relatifs à la discipline et à l'ordre dans l'armée partant des lois les plus générales sur la conscription et les allègements ou les exemptions légales, aux prescriptions et codification des peines aux procès-verbaux des manquements à la discipline soumis à la cour, les verdicts des tribunaux martiaux, les condamnations et les exécutions. La relation plus large des combattants ou pouvoir politique et l'impact du discours dominant peut être dépistée à l'aide des documents diplomatiques officiels publics ou secrets, des discours politiques prononcés et diffusés, des articles de journaux et d'autres, des publicités, posters, conférences et d'autres activités de propagande.

L'inventaire des sources annexes est ainsi infini. Il nous semble honnête d'avouer que dans le cadre de cette thèse de doctorat, fondée principalement sur les témoignages et les données biographiques des auteurs, nous avons restreint le volume des sources complémentaires. Étant donné le nombre de travaux de recherche consacrés à ces différents aspects de la Première Guerre mondiale, nous sommes principalement contents d'exploiter la bibliographie existante relative à chaque sujet. Dans les archives, plusieurs documents ont cependant retenu notre attention. Il s'agit de documents (lettres, rapports, cartes, documents administratifs, photographies, liste des morts et blessés) rangés dans les cartons que nous avons consulté en recherchant des témoignages dans *Vojenský historický archiv* [Archives militaires historiques] de Prague⁷⁶⁵. Dans le *Kriegsarchiv* viennois, nous avons consulté

⁷⁶³ Adresse : Kriegsarchiv, Nottendorfer Gasse 2, A-1030 Wien, site internet : <http://oesta.gv.at/site/5001/default.aspx>.

⁷⁶⁴ Il est possible de consulter uniquement trois documents par jour. De plus, la fréquence des homonymes rend la tâche encore plus compliquée.

⁷⁶⁵ Cartons 26, 27, 28, 35, 36, 37 consacrés aux légionnaires en Russie, le carton 48 aux légionnaires en France et les cartons 49 et 50 aux légionnaires en Italie. La liste détaillée du contenu de ces cartons est présentée en annexes de ce

également une série des rapports d'un censeur autrichien assigné à la surveillance de la correspondance des prisonniers tchèques en Russie susceptibles de s'engager dans les légions tchécoslovaques⁷⁶⁶. Grâce à l'aide précieuse d'un collègue, nous avons eu accès également à une série de fonds conservés dans les archives de Stanford aux États-Unis. Nous y avons trouvé notamment un album photo inédit du général controversé des légions tchécoslovaques Radola Gajda, des documents relatifs aux activités du futur président Masaryk en Sibérie, le journal du général français Janin, placé par les représentants de l'Entente à la tête des unités tchécoslovaques en Sibérie ainsi que plusieurs documents personnels (lettres, télégrammes, rapports, notes, observations) rédigés par des ressortissant(e)s des États-Unis qui sont entrés en contact avec les légions tchécoslovaques en Sibérie.

1.4.3 Les témoignages annexes

Dans cette catégorie nous classons toutes les sources de nature testimoniale, écartées du corpus principal. Il s'agit, en premier lieu, des témoignages romancés, dont le contenu peut être évoqué à certains endroits afin d'être comparé aux récits des témoignages non littéraires qui constituent le corpus de travail. Pour la plupart, il s'agit d'ouvrages très populaires, présentés dans les anthologies de la littérature tchèque sous l'étiquette de « littérature légionnaire », qui ont modelé, certains pour la Première république⁷⁶⁷, d'autres, pour les décennies à venir, l'image de la Première résistance tchécoslovaque auprès du grand public⁷⁶⁸. Plusieurs grands écrivains ont évoqué dans leurs ouvrages la Première Guerre mondiale en dehors de l'expérience légionnaire. Parmi les plus populaires nous pouvons citer la tétralogie de Karel Poláček, les nouvelles inspirées de la guerre de Fráňa Šrámek, ainsi que le récit autobiographique de S. K. Neumann. Le roman humoristique satirique en quatre volumes de Jaroslav Hašek, *Osudy dobrého vojáka Švejka za světové války*⁷⁶⁹ [Le brave soldat Chvéik] présente un cas tout à fait singulier. Contrairement aux autres ouvrages mentionnés, il n'est pas consacré aux légions, même si son auteur en a été membre, mais à l'armée austro-hongroise. Très populaire dès sa première parution en 1921, il n'a jamais rien perdu de son charme ce dont témoigne une multitude de rééditions défiant sans gêne la censure du régime communiste. La dernière réédition en tchèque date de 2009 et en dehors des frontières tchèques de 2010. La version filmée des années 1950⁷⁷⁰, avec l'inoubliable Josef Hrušínský incarnant le rôle principal, est devenue une véritable

volume.

⁷⁶⁶Rapports de *Böhmische Zensurgruppe* A et B : KA, NL, Carton B/1265 – B/1267, dossier B/1265 Eisenstein.

⁷⁶⁷Les romans de Rudolf Medek, Josef Kopta, Jaroslav Kratochvíl, Karel Fibich, Adolf Zeman, Oldřich Zemek, Václav Valenta-Alfa.

⁷⁶⁸De la littérature légionnaire c'est surtout l'œuvre riche de František Langer qui a gagné une popularité plus pérenne.

⁷⁶⁹Le roman est composé de quatre volumes publiés dans les premières années après la guerre dont le dernier resta incomplet à cause de mort prématurée de l'auteur. Ce sont : *V zázemí* [A l'arrière] paru en 1921, *Na frontě* [Au front] de 1922, *Slavný výprask* [La défaite glorieuse] de 1922 et *Pokračování slavného výprasku* [La suite de la défaite glorieuse] de 1923.

⁷⁷⁰Tourné en deux parties : la première : *Dobrý voják Švejk* (Le brave soldat Chvéik) de 1956 et la deuxième *Poslušně hlásím* (Je vous déclare avec l'obéissance) de 1957 par le réalisateur tchèque Karel Steklý avec Josef Hrušínský incarnant Švejk.

légende et, diffusée à la télévision plusieurs fois par an jusqu'à nos jours. Cette représentation humoristique de la guerre a aidé à imprégner plusieurs générations de spectateurs d'un certain nombre des stéréotypes parmi lesquels nous pouvons retrouver le manque d'enthousiasme pour la guerre de la société tchèque, l'incompétence des cadres austro-hongrois. Elle pointe aussi de nombreux fléaux qui sévissent parmi les hommes en uniformes comme l'abus d'alcool, luxure, corruption par exemple. C'est également un des rares ouvrages tchèques dont la popularité dépasse les frontières linguistiques : il a été traduit dans 54 langues, l'arabe et le chinois compris⁷⁷¹, et dans l'époque la plus récente il a conquis même Internet avec un nombre inouï de sites qui lui sont consacrés, dont un profil sur Facebook. L'ouvrage fut également adapté pour le théâtre et pour l'écran à plusieurs reprises en Tchécoslovaquie et à l'étranger. La portée de la description et de la conception du soldat tchèque, de l'armée austro-hongroise et de la Première Guerre mondiale est devenue ainsi⁷⁷² une référence⁷⁷³ de l'attitude peu courageuse des combattants tchèques dans l'armée austro-hongroise. L'image persiste malgré les protestations multiples des spécialistes tentant à rétablir cette réputation abjecte⁷⁷⁴. Cette immense popularité invite donc à poser la question de savoir si cette caricature est due exclusivement au côté humoristique de l'ouvrage ou si elle témoigne d'une identification générale de l'auteur aux idées exprimées ? Il est difficile de trancher. En tout cas, étayé par la version filmée, son impact dépasse de loin tous les autres écrits tchèques sur la Grande Guerre. Il s'avère donc intéressant de comparer cette icône littéraire aux témoignages plus sobres et de confronter les éléments présentés avec l'exagération humoristique et un grand sens de la caricature, avec les récits non-littéraires et intimes. Le résultat semble assez révélateur. Alors que le discours des romans ne trouve que peu d'écho dans les témoignages sur les légions, les ressemblances dans les témoignages sur l'expérience au sein des unités austro-hongroises sont parfois frappantes. Il en est ainsi avec celles d'un autre ouvrage satirique de la même époque mais d'un milieu tout à fait différent, *Les derniers jours de l'humanité* de Karl Kraus⁷⁷⁵, un journaliste de langue allemande de Vienne, dont la satire concerne de façon systématique les mêmes aspects que celle de l'aventurier tchèque Hašek.

Une seconde source complémentaire est composée des témoignages publiés dans des recueils de témoignages collectifs qui sont une forme courante et populaire dans la Tchécoslovaquie d'entre-deux-guerres. Ces recueils ont été publiés à l'occasion des anniversaires, des célébrations et des commémorations diverses, souvent sous l'égide d'une institution ou d'une association d'anciens

⁷⁷¹Catalogue de la bibliothèque nationale de la République tchèque.

⁷⁷²Quelques exemples : en anglais: Švejk Central : <http://www.svejkcentral.com/index.html>;
<http://www.facebook.com/SvejkCentral?sk=wall>

⁷⁷³Mention apparaît chez Ivan Šedivý et Fucikm Josef mais également chez les spécialistes étrangers : Rémy Cazals, Jean Bérenger, Gunther Rothenberg et Robert Kann.

⁷⁷⁴Fučík, Josef, *Osmadvacátníci : spor o českého vojáka Velké války 1914-1918*[*Les vingt-huitards : la querelle à propos du soldat tchèque de la Grande Guerre*], Mladá Fronta, Praha, 2006.

⁷⁷⁵Kraus, Karl, *Les derniers jours de l'humanité*, Marseille, Agone, Montréal, Comeau & Nadeau, 2000.

combattants lançant un appel à témoins et poursuivant des logiques de promotion mémorielle spécifiques⁷⁷⁶. Les contributions, souvent courtes (quelques pages par auteur) se focalisent sur un moment particulier de la guerre : mobilisation, baptême du feu, capture, engagement dans les légions tchécoslovaques mais aussi permission, rencontre avec la population d'un pays étranger, nourriture et autres. Une poignée des témoins seulement a contribué de façon systématique à plusieurs volumes afin de proposer un témoignage plus complet de chaque parcours. La nature collective de la publication impose d'autres paramètres. Dans ces ouvrages, la vérification des identités des auteurs était effectuée systématiquement par le comité rédactionnel. Parce ces auteurs ont signé leurs contributions respectives, leurs parcours et données biographiques peuvent être facilement retrouvés. En répondant à un appel aux témoignages, qu'ils puissent ou non se connaître entre eux, ils soumettent leurs propres expériences individuelles à une confrontation directe, non seulement avec le public et la ligne éditoriale mais également avec leurs camarades. Le niveau d'uniformité et de conformité discursive varie d'un recueil à l'autre. La chronique du Second régiment des fusiliers tchécoslovaques dont le matériel préparatoire a été conservé dans les archives se situe parmi les ouvrages fortement homogénéisés. Au contraire, nous avons été surpris par la pluralité des voix conservée notamment dans deux bulletins de témoignages des anciens combattants de France⁷⁷⁷, où les expressions oscillent entre les messages très fortement patriotiques et les plus graves accusations de violences, de souffrances et d'inanité de la guerre. L'éventail des documents est effectivement extrêmement riche. Les deux bulletins ensemble comptent près de 150 témoignages divers émanant d'une centaine d'auteurs, respectivement 77 articles de 58 auteurs et 83 articles de 64 auteurs dont 18 avaient déjà publié dans le premier bulletin. Hormis les témoignages, ces ouvrages contiennent des documents authentiques de l'époque ainsi que des transcriptions des discours officiels. Les témoignages se présentent sous des formes hétéroclites, allant des transcriptions des lettres du front, des pages des carnets personnels, aux souvenirs et écrits militants. Cette liberté d'expression relative peut résulter du contexte de sa publication qui a été initiée par une association d'anciens légionnaires de France *Kruh francouzských legionářů [Le Cercle des légionnaires français]*, qui se proclame totalement apolitique. Son programme ainsi que ses activités diverses sont ciblés sur le domaine social, notamment sur la collecte de fonds financiers pour assurer une vie honnête aux anciens combattants

⁷⁷⁶VHA, fonds SbHP, carton 37, matériaux préparatoires relatifs à la publication du Recueil de témoignages à la mémoire du 2nd régiment des fusiliers tchécoslovaques.

⁷⁷⁷Československé legie ve Francii : První sborník francouzských legionářů k desátému výročí samostatnosti Československé republiky, *Kruh francouzských legionářů, za redakce bratra Lad. Preiningera [Les légions tchécoslovaques en France: Premier bulletins des légionnaires français à l'occasion du dixième anniversaire de l'indépendance de la République tchécoslovaque]*, Cercle des légionnaires français, sous la direction du frère Ladislav Preininger, Prague, 1928 ; *Sborník : československá legie ve Francii 1914-1918, Kruh francouzských legionářů [Bulletin : la légion tchécoslovaque en France 1914-1918, Cercle des légionnaires tchèques]*, Melantrich, Praha Smichov 1930.

sans moyens, aux veuves et aux orphelins⁷⁷⁸.

Une place singulière parmi ce type d'ouvrages est occupée sans doute par deux entreprises gigantesques parallèles, une dirigée par Adolf Zeman⁷⁷⁹ et l'autre par Alois Žipek⁷⁸⁰. Conçus de façon symétrique, les deux recueils se divisent en cinq volumes dont la publication s'étale sur plusieurs années, entre 1926 et 1929 pour le premier et entre 1929 et 1931 pour le second. Bels ouvrages (formats A4), dotés de nombreuses photographies, ils constituent de véritables monuments à la mémoire de la Première Guerre mondiale et de la lutte pour l'indépendance tchécoslovaque. Le premier recueil paru, *Cestami odboje [Les chemins de la résistance]*, est ainsi consacré aux destins bigarrés des légionnaires tchécoslovaques. Il rassemble au total 474 témoignages de 199 auteurs différents dont 16 ont publié également un témoignage sous forme d'ouvrage et 15 ont laissé une trace écrite dans les archives. Plusieurs ont aussi publié des témoignages cités ici dans d'autres recueils. Chaque volume relate une phase spécifique. Par ordre chronologique ce sont le service, présenté ici comme effectué à contrecœur dans l'armée austro-hongroise (56 articles), le séjour en captivité (101 articles), la création des légions tchécoslovaques et leurs premières opérations (105 articles), le destin des légions en Russie révolutionnaire et leur parcours épique à travers la Sibérie (138 articles) et finalement le voyage de retour (74 articles). Leurs titres indiquent de façon explicite la ligne mémorielle choisie qui est la glorification de la lutte pour l'indépendance⁷⁸¹. Le second recueil, *Domov za války: Svědectví účastníků [La Patrie dans la guerre : les témoignages des ceux qui l'ont vécue]*, se compose également de cinq volumes, chacun consacré à une année de guerre. Il cache une mine abondante de témoignages écrits les plus divers – 423 articles au total rédigés par 176⁷⁸² auteurs différents dont quelques femmes – mais également de photographies de l'époque. Ici aussi, la perspective choisie est évidente. Comme le stipule le rédacteur dans l'introduction, cet ouvrage est une plainte collective directe contre la barbarie de l'Empire qui a entraîné les nations pacifiques, comme les Tchèques, dans ce cataclysme humain sans précédent⁷⁸³. Les témoignages contenus dans cet ouvrage ne conviennent pas à notre travail car il y a une grande proportion de témoignages de non-combattants. Cependant, certaines contributions se sont avérées très instructives. Le trait le plus remarquable est la collection des photographies de guerre, montrant en accord avec l'esprit du livre

⁷⁷⁸*Bulletin des légionnaires tchécoslovaques en France*, 1928, p. 324 et *Bulletin des légionnaires tchécoslovaques en France*, 1930, p. 391.

⁷⁷⁹Adolf Zeman, (ed.), *Cestami odboje: jak žily a kudy táhly čs. Legie [Les chemins de la résistance : la vie et les parcours des légions tchécoslovaques]*, Prague, Pokrok, 1926-1929.

⁷⁸⁰Žipek, Alois (redactor), *Domov za války (Svědectví účastníků) [La Patrie pendant la guerre (Les témoignages des participants)]*, 5 volumes, Nakladatelství Pokrok v Praze, 1929-1931.

⁷⁸¹Adolf Zeman, (ed.), *Cestami odboje: jak žily a kudy táhly čs. Legie [Les chemins de la résistance : la vie et les parcours des légions tchécoslovaques]*, volume 1 : Z rakouských pout k svobodě [Des chaînes austro-hongroises vers la liberté], Prague, Pokrok, 1926, volume 2 : V zajetí [En captivité], Prague, Pokrok, 1927, volume 3 : Počátky odboje [Les débuts de la résistance], Prague, Pokrok, 1927, volume 4 : Anabáze [l'Anabase], Prague, Pokrok, 1928, volume 5 : Domů [Le retour], Prague, Pokrok, 1929.

⁷⁸²Nous comptons les neuf articles sans signature comme provenant chacun d'un auteur différent.

⁷⁸³Žipek, Alois, *op. cit.*, p. 7 et 9.

et sans gêne, toute la violence et la cruauté de la guerre à l'aide d'images choquantes de mutilations, de morts, d'exécutions sommaires, rarement présentes avec une telle densité dans les ouvrages comparables.

Un recueil bien plus restreint est consacré aux témoignages provenant de légionnaires de langue slovaques⁷⁸⁴. Sous la direction de Ferdinand Pišecký, quatorze témoins y livrent leurs souvenirs. La disproportion entre le nombre des contributions des recueils des Tchèques et celles des Slovaques correspond à la sous-représentation significative de la seconde nation dans les publications relatives à la guerre en général (voir : renvoi au chapitre correspondant de la thèse).

D'autres types de publications mémorielles courtes sont parues sous la Première république. Il s'agit soit d'articles publiés dans les magazines qui étaient un médium plus accessible et abordable aux auteurs non professionnels, soit de rédactions composées lors de concours d'écriture assez en vogue à cette époque-là dont les sujets touchaient à la guerre. Nous pouvons citer à titre d'exemple : *Soutěžní práce svazu protifašistických bojovníků* [Les rédactions pour le concours de l'Union des combattants contre le fascisme] des années 1930. Au regard de leur caractère fragmenté nous ne les avons pas insérés dans notre corpus principal, privilégiant les ouvrages individuels. Ce type de récit reste toutefois intéressant à la fois pour compléter le panorama testimonial et en comprendre les stratégies.

⁷⁸⁴Pišecký, Ferdinand, *Hej Slováci.. ! Hrst rozpomienok slovenských legionárov [Allo les Slovaques... ! Une poignée de souvenirs des légionnaires slovaques]*, upravil F. Pišecký, Knižnica pro slovenskú mládež, Statné nakladateľstvo, Bratislava, 1933.

Partie II

2 Vivre la guerre ensemble : les ressorts de la cohésion d'une armée multinationale

Cette partie est consacrée à l'expérience de guerre des témoins dans l'armée austro-hongroise. Nous suivons et analysons ici leurs itinéraires depuis l'annonce de la nouvelle de l'attentat de Sarajevo jusqu'aux départs au front des uns et des autres, tout en interrogeant les rapports et les interactions au sein de cette armée à caractère multinational, plurilingue et multiculturel. À première vue, cette réalité contraste en effet avec celle d'une armée pensée avant tout comme nationale et donc implicitement homogène comme c'est le cas, par exemple, en France même si les recherches récentes permettent de nuancer cette analyse⁷⁸⁵. En effet, malgré l'organisation administrative différente, dans les deux États, l'adoption progressive du service militaire obligatoire et du recrutement par conscription générale a permis de rassembler au sein de l'institution militaire des hommes issus de différents milieux et aux identités diverses. Dans cette première partie, nous plaçons la focale justement sur ces identités plurielles. Au-delà de la question, déjà posée et abordée par l'historiographie française⁷⁸⁶, de la continuité ou de la rupture des identités des conscrits, nous scruterons leurs évolutions et modulations au travers des différents moments de la guerre. La notion de l'identité n'est pas limitée ici à sa dimension psychologique et individuelle, elle est envisagée plutôt comme une construction sociale et collective. En accord avec l'approche socio-historique, nous « cherch[ons] à comprendre toutes les manières dont les identités sont construites dans le cadre d'un jeu social : par des acteurs, des institutions, par des mécanismes d'apprentissage et des phénomènes de distinction⁷⁸⁷. » Dans cette perspective, nous reprenons le concept d'*habitus*⁷⁸⁸, encore mieux adapté encore, nous semble-t-il, que la notion d'identité pour embrasser les rapports étroits entre différents paramètres influant sur l'action humaine. Comment les *habitus* de différents acteurs et acteurs et d'ensembles d'acteurs, acquis

⁷⁸⁵Sylvain Gregori et Jean-Paul Pellegrinetti (dir.), *Minorité, identité en guerre : 1914-1918*, Rennes, PUR, 2017 ; Michaël Bourlet, Yann Lagadec, Erwan Le Gall (dir.), *Petites Patries dans la Grande Guerre*, Rennes, PUR, 2013.

⁷⁸⁶« Le barda du mobilisé en sus de l'attirail réglementaire la condition sociale d'origine du soldat. Ce dernier conserve au front sa qualité du paysan, d'artisan, d'ouvrier, du commerçant, d'employé, de domestique ou d'intellectuel... », posent les auteurs dans l'introduction de l'ouvrage collectif : François Bouloc, Rémy Cazals Rémy, André Loez (dir.), *Identités troublées 1914-1918 : les appartenances sociales et nationales à l'épreuve de la guerre*, Toulouse, éditions Privat, 2011, introduction, p. 9.

⁷⁸⁷François Bouloc, Rémy Cazals Rémy, André Loez (dir.), *Identités troublées 1914-1918 : les appartenances sociales et nationales à l'épreuve de la guerre*, Toulouse, éditions Privat, 2011, p. 7, les auteurs eux-mêmes renvoient à cet endroit aux travaux de Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales*, Paris, Le Seuil, 1999 ; Gérard Noiriel, *État, nation, immigration. Vers une histoire du pouvoir*, Paris, Gallimard, 2005 et *A quoi sert l'identité nationale ?* Marseille, Agone, 2007 et Edward P. Thompson, *La formation de la classe ouvrière anglaise*, Paris, Gallimard/Le Seuil, 1988[1963].

⁷⁸⁸L'*habitus* est envisagé ici comme « un ensemble de dispositions qui portent les agents à agir d'une certaine manière. Les dispositions engendrent des pratiques, des perceptions et des comportements qui sont « réguliers » sans être consciemment coordonnés et régi par aucune « règle ». Les dispositions qui constituent les *habitus* sont inculquées, structurées, durables ; elles sont également génératives et transposables. » Pierre Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Fayard, 2001 (1982, 1991), Préface de John B. Thompson, p. 24.

et adaptés *a priori* pour une vie en temps de paix⁷⁸⁹ s'expriment-ils et s'adaptent-ils à l'épreuve de la situation extrême de guerre moderne, caractérisée par de nombreux retournements et transgressions des codes moraux régulant les rapports entre hommes dans le quotidien du temps de paix ?

Tout d'abord, nous interrogeons le rôle des différentes identités, *habitus* et représentations – projections stéréotypées construites et mobilisées par les différents acteurs pour appréhender les situations qu'ils ont à affronter – dans les interactions directes et rapports indirects à l'autre. Les différentes constructions sociales identitaires déterminent, en effet, aussi bien l'image de soi et de son propre rôle dans les différentes situations, que les attentes portées sur l'autre et finalement la représentation des attentes que l'on croit que les autres portent sur soi. En schématisant le monde qui l'entoure, chaque individu crée des catégories identitaires pourvues d'un ensemble de caractéristiques communes qui l'aident à se repérer plus aisément dans l'ensemble complexe et mouvant de la société. Les différents modèles identitaires sont ensuite liés par anticipation fondée sur la généralisation des expériences passées – vécues ou connues par procuration de récit d'un tiers – à un répertoire de comportements, convenables, pertinents et adaptés à la situation, au regard du système des valeurs adopté par le sujet⁷⁹⁰. Les actes s'insérant dans le cadre ainsi défini paraissent aux acteurs comme « normaux » ou « naturels » et passent, pour ainsi dire, inaperçus. C'est seulement dans le cas contraire, lorsqu'un acte paraît saugrenu, lorsqu'il rompt la perception harmonieuse du monde, qu'un acte suscite l'attention en provoquant l'étonnement et en perturbant l'interaction⁷⁹¹.

Dans les mêmes circonstances, les attentes vis-à-vis d'autrui varient donc selon les identités projetées sur celui-ci ; dans chaque situation l'individu revêt des rôles différents en fonction de ce qu'il imagine que l'on attend de lui. Les répertoires des caractéristiques attachées à ces différentes catégories sont diffusés et réitérés lors des actes communicationnels suivant aussi bien une trame verticale (des émetteurs dotés d'un fort capital symbolique vers ceux qui en possèdent moins, le contraire est plutôt rare) qu'horizontale (au sein des agrégats d'individus partageant un certain nombre de caractéristiques). Le discours dominant joue un rôle clé dans ce processus de définition de conduites valorisantes – lucratives⁷⁹² – et dévalorisantes. Il est défini comme un discours venant des élites,

⁷⁸⁹Comme les autres puissances européennes, l'Empire austro-hongrois n'a été engagé dans une guerre sur son territoire pendant plusieurs décennies avant 1914, plus précisément depuis la guerre Austro-prussienne de 1866 ayant marqué, par ailleurs, les mémoires par la violence extrême (la bataille de Sadowa sur le territoire tchèque) et son issu funeste pour l'Empire.

⁷⁹⁰Helena Trnkova, « De l'engagement et des échafaudages identitaires », Frédéric Rousseau (dir.), *La Grande Guerre des sciences sociale*, Outremont (Québec), Athéna éditions, 2014.

⁷⁹¹Erving Goffman, *Les rites d'interaction*, traduit de l'anglais par Alain Kihm, Paris, Les éditions de minuit, 2011 (1974), p. 9-10, 15.

⁷⁹²Le mot est employé ici au sens plus large, suggéré par Pierre Bourdieu. Il comprend la possibilité de gain en différentes formes de capital, pas seulement économique. Pierre Bourdieu et Luc Boltanski, « Le titre et le poste. Rapports entre le système de production et le système de reproduction », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 2, mars 1975, p. 95-107.

acteurs pourvu d'un fort capital symbolique (mais aussi souvent culturel, économique et politique⁷⁹³) qui est diffusé dans la société à grande échelle à l'aide de médias et autres relais du pouvoir ce qui amplifie son impact par rapport à d'autres discours circulant dans une société donnée à un moment précis.

Ces concepts, ainsi définis, sont, dans cette partie, mis à l'épreuve de l'analyse de plusieurs aspects majeurs de l'expérience combattante. Dans un premier temps, la focale de l'analyse prend pour cible la mobilisation. C'est le moment clé de toute entreprise guerrière. Sans sa réussite, la guerre aurait pu être difficilement menée. Comment un résultat aussi positif a-t-il pu être obtenu, surtout dans un contexte de conflits internes couvés depuis plusieurs décennies ? Dans un second temps, c'est l'expérience de l'institution militaire qui est passée au crible. Les rapports entre différents acteurs sont abordés par le biais d'interactions directes, de mécanismes de sociabilité et d'agencements hiérarchiques, l'enjeu principal étant la question de l'homogénéité et de l'égalité dans « l'espace public des tranchées⁷⁹⁴ ». La coprésence physique implique-elle automatiquement un véritable brassage social et national ? Ou, au contraire, les distinctions du temps de paix résistent-elles à l'épreuve de la guerre ? Quels sont les mécanismes sous-jacents en œuvre ? Que ce soit au niveau de la diversité « nationale-linguistique » que socio-professionnelle, les deux fortement marquées et présentes au sein de l'armée des Habsbourg, nous interrogeons plus spécifiquement le rôle des stéréotypes et de différents préjugés dans les situations concrètes décrites dans les témoignages. Dans un troisième temps, la même approche est exploitée afin d'étudier les expressions polymorphes de violences perpétrées et subies dans le contexte guerrier. Dans tous ces cas de figure, la même question se pose : à quel point les représentations peuvent-elles orienter les attitudes à l'autre, qu'il soit camarade ou supérieur, ennemi ou civil, et avoir un impact au-delà du discours interprétatif et justificatif sur les actes concrets⁷⁹⁵ ?

Afin de proposer des pistes de réponse à ces interrogations qui taraudent les responsables militaires comme les historiens depuis l'échec militaire des forces armées de l'Empire austro-hongrois et sa dislocation effective consécutive, nous tentons, dans un premier temps, de déconstruire le moment de l'entrée en guerre. Abordé comme en enchaînement de scènes sociales à la fois distinctes mais fortement reliées les unes aux autres, nous cherchons à saisir les différents mécanismes et dynamiques

⁷⁹³Pierre Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Éditions Fayard, 2001 (1982, 1991 et 2001 pour les différentes études composant le texte).

⁷⁹⁴La notion a été forgée par André Loez dans ses travaux consacrés aux mutineries de 1917 dans l'armée française. André Loez, « L'espace public des tranchées. « Tenir » sous le regard des autres en 1914-1918 », in Rémy Cazals et al., *La Grande Guerre, pratiques et expériences*, Toulouse, Privat, 2005, p. 259-268 ; André Loez, *14-18, les refus de la guerre : une histoire des mutins*, Paris, Gallimard, 2010.

⁷⁹⁵Cette réflexion a été suscitée par l'émergence du concept de « la haine de l'ennemi » comme un des facteurs principaux de l'engagement et de la ténacité des combattants dans la guerre de 1914-1918 introduit dans : Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, *14-18, op. cit.* et repris par la suite par une partie des historiens.

sociaux qui ont rendu possible son accomplissement. Dans un second temps, nous analysons le riche tissu de rapports directs et indirects à l'autre entretenus entre les hommes de troupe. Dans un troisième temps, nous interrogeons l'impact du paramètre national dans le domaine des rapports hiérarchiques, autrement dit, sur la façon d'appréhender l'autorité et ses exigences dans un contexte de diversité nationale. Bien qu'elles puissent paraître dépasser le cadre d'un récit historique, ces questions orientent pourtant, de façon non négligeable, l'interprétation du fonctionnement de l'armée comme institution aux caractéristiques et objectifs spécifiques dans les États européens modernes et prennent une importance amplifiée dans le contexte particulier de la Guerre mondiale.

2.1 La mise en guerre⁷⁹⁶ d'une armée multinationale

« Je vous déclare avec obéissance, mon lieutenant, que je suis excessivement content, ce sera quelque chose de magnifique quand nous tomberons ensemble sur le champ de bataille pour Sa Majesté l'empereur et son auguste famille impériale et royale⁷⁹⁷. »

Ainsi s'exclame, le brave soldat Chvéik lorsqu'il apprend à l'officier dont il est l'ordonnance qu'ils doivent partir au front. Candide et naïf ou ironique et sournois ou fidèle et amoureux ? L'auteur du roman-témoignage de guerre tchèque le plus populaire laisse au lecteur d'en décider. Cette ambiguïté d'interprétation contribue amplement à son immense succès qui dépasse largement, au regard de ses nombreuses rééditions, traductions et adaptations contrairement aux autres grandes œuvres littéraires tchèques sur l'expérience de guerre, la période de l'immédiat après-guerre⁷⁹⁸. Son adaptation filmée des années 1950⁷⁹⁹ n'est-elle pas, encore aujourd'hui, un des grands « monuments de guerre » dans l'imaginaire collectif tchèque ? Davantage que les récits des légionnaires, célèbres et célébrés dans l'entre-deux-guerres mais quelque peu démodés à ce jour⁸⁰⁰, le caractère équivoque de cet anti-héros semble n'avoir rien perdu de son pouvoir de séduction. D'une part, son attitude caricaturale est complètement opposée aux récits héroïques d'après-guerre insistant sur un modèle dominant du légionnaire infailible. D'autre part, le biais humoristique et satirique facilite l'expression de la pluralité et de la plasticité des attitudes à la guerre⁸⁰¹.

Or, dans le contexte austro-hongrois, le héros romanesque n'est pas le seul à témoigner de l'obéissance à l'ordre de la mobilisation.

„Nous étions surpris au plus haut degré lorsque plus de 4 000 hommes sont arrivés

⁷⁹⁶Pour parler de l'entrée en guerre, nous reprenons ici l'expression de « la mise en guerre » proposée par le CRID 14-18 lors du colloque international de 2014 portant sur les mobilisés par les États belligérants pour entrer et pour s'adapter à la guerre. Sylvain Bertschy, Philippe Salson (dir.), *Les mes en guerre de l'État, 1914-1918 en perspective*, Lyon, ENS éditions, 2018.

⁷⁹⁷Jaroslav Hašek, *Le Brave soldat Chvéik*, Paris, Gallimard, 1968, traduit du tchèque par Jindřich Hořejší, p. 290, [première édition en tchèque en 1921].

⁷⁹⁸Selon le catalogue de la bibliothèque nationale tchèque [*Česká národní knihovna*], il a été traduit dans 54 langues, l'arabe et le chinois compris et se place ainsi parmi les œuvres littéraires tchèques les plus diffusées à l'étranger. De sa popularité témoignent également de nombreux sites Internet dont, par exemple le site présenté en anglais *Švejk Central*, consultable sur <http://www.svejkcentral.com/index.html> ou la page Facebook dédié au « tampon le plus célèbre » de l'histoire, consultable sur <http://www.facebook.com/SvejkCentral?sk=wall>. Maintes allusions ou citations à ce personnage parsèment aussi les écrits d'histoire tchèques comme étrangers : Ivan Šedivý et Josef Fučík, Rémy Cazals, Jean Bérenger, Gunther Rothenberg, Robert Kann, Richard Lein, et beaucoup d'autres.

⁷⁹⁹Le film a été tourné en deux parties : la première : *Dobrý voják Švejk* [Le brave soldat Chvéik] de 1956 et la deuxième *Poslušně hlásím* [Je vous déclare avec obéissance] de 1957 par le réalisateur tchèque Karel Steklý avec Josef Hrušínský incarnant Chvéik.

⁸⁰⁰En effet, les grandes œuvres de la « littérature légionnaire » n'ont fait l'objet que de peu de rééditions après la période de la Première république tchécoslovaque et sont pratiquement inconnues au public étranger non spécialiste.

⁸⁰¹A comparer avec une autre œuvre satirique profondément critique de la société autrichienne et surtout viennoise au moment de la guerre, rédigée par un journaliste viennois : Karl Kraus, *Les derniers jours de l'humanité*, Marseille, Agone, Montréal, Comeau & Nadeau, 2000 [1918-1919 en allemand].

dès le premier jour de la mobilisation, le 28 juillet. Ils n'ont pas pu être administrativement admis, ni logés, ni nourris. [...] J'ai été aussi surpris⁸⁰² par la mobilisation rapide des réservistes, que je l'ai été par le calme inhabituel et l'ordre qui régnaient durant l'admission et la distribution des armes. Il n'y avait pas d'ivrognes ni d'extravagances qu'apporte habituellement chaque mobilisation ; même chez les recrues de nationalité allemande, on ne voyait pas d'expressions patriotiques. Tous affichaient un désintérêt étonnant de la guerre et du devenir de l'État. On voyait que chacun faisait son devoir mais rien de plus que le devoir⁸⁰³. »

Non sans souligner l'écart entre ses attentes et la réalité des faits, un autre témoin – non-légionnaire – Karel Wagner, insiste dans ses mémoires, sur le bon déroulement des départs en guerre dans les Pays de la Couronne tchèque. Bien que le roman de Jaroslav Hašek soit présenté sous forme de fiction racontée par un narrateur extradiégétique omniscient, il recèle des éléments autobiographiques puisés dans l'expérience de guerre de l'auteur. En effet, Hašek a été mobilisé dans l'armée austro-hongroise et capturé. Il a rejoint par la suite les légions tchécoslovaques qu'il a quittées pour s'engager lors de la guerre civile en Russie aux côtés des bolcheviques dans l'armée rouge. Au vu de son parcours, l'auteur peut donc être considéré comme témoin oculaire des événements narrés même s'il a opté pour la forme fictionnelle. Certes, le crédit à donner à ses propos peut être discuté. Wagner est un officier de métier « de la vieille école » de l'armée austro-hongroise. Âgé de 51 ans en 1914, il se précipite pour faire son devoir dans la guerre. Après cinq mois au front, une blessure le met définitivement hors de combat. Durant le reste de la guerre, il sert à l'arrière. De plus, rédigeant ses mémoires en 1935, au moment de la montée du national-socialisme et du séparatisme chez la population allemande en Tchécoslovaquie, ses mémoires recèlent sans doute une dimension citoyenne. En soulignant, au fil de ses lignes, l'obéissance et la loyauté partagées en 1914-1918, il dresse un exemple à suivre pour la minorité allemande tchécoslovaque des années 1930. Cela dit, la citation met en exergue deux phénomènes, vérifiés par ailleurs. D'une part, comme les historiens contemporains s'accordent à le dire, la mobilisation s'est effectivement déroulée sans incidents majeurs⁸⁰⁴. Une écrasante majorité des conscrits ont répondu positivement à l'appel et ont bel et bien rejoint leurs unités respectives sans manifestations, insurrections ni autre expression violente de refus. D'autre part, elle souligne la particularité de l'interprétation de la mobilisation dans l'Empire austro-hongrois et notamment en

⁸⁰²Sauf indication contraire, dans toutes les citations, les mots sont soulignés par nous.

⁸⁰³Karel Wagner, *op. cit.*, p. 14-15: « Jako jsem byl překvapen neobyčejně rychlým narukováním záložníků, byl jsem též překvapen vážným, až přímo zarážejícím klidem a téměř demonstrativním pořádkem panujícím jak při presentaci, tak i při vyzbrojení mužstva. Nebylo nikde opilců a nebylo také žádných výstředností, jaké každá mobilisace s sebou přinášívá; ani u mužstva německé národnosti nebylo těch nejmenších patriotických projevů. Všude jevil se až zarážející nezáměr o válku a budoucí osudy státu. Bylo viděti, že každý koná svou povinnost – ale také nic více, než povinnost. »

⁸⁰⁴Antoine Marès, *Histoire des Tchèques et des Slovaques*, Paris, Perrin, 2005, p. 318. Voir aussi les travaux d'Ivan Šedivý, Robert A. Kann, Richard Lein, et d'autres.

Bohême-Moravie qui est fondée sur la distinction nationale-linguistique. Les Tchèques⁸⁰⁵ auraient eu ou du moins auraient dû avoir – d'où la notion de surprise – un autre comportement que les Allemands (germanophones) de l'Empire.

En effet, au moment de la mobilisation, les questions d'émancipation nationale animent la vie politique dans de nombreuses régions de l'Empire. Les élites des différentes « nations » de la Double Monarchie entrent en guerre submergées de projets et d'enjeux particuliers concernant la vie politique du temps de paix, ce qui engendre des discours alternatifs pour les minorités. En Bohême-Moravie aussi, le conflit national opposant les Tchèques et les Allemands sévit de longue date⁸⁰⁶. Les querelles politiques sur l'égalité des deux nations en Bohême-Moravie qui se poursuivaient encore à la mi-juillet 1914 sont simplement suspendues par la déclaration de guerre⁸⁰⁷. En dépit des appels explicites des représentants politiques tchèques à la loyauté⁸⁰⁸, la suspicion envers les Tchèques et dans une moindre mesure les Slovaques⁸⁰⁹, s'enracine dans l'imaginaire socio-discursif mobilisé par le discours dominant des autorités K. u. K. comme modèle interprétatif principal⁸¹⁰. Du côté germanophone, les dirigeants, notamment militaires, adhèrent en effet à la guerre en partageant souvent les projets pangermanistes importés du *Reich*. La presse germanophone, sociale-démocrate incluse, soutient ouvertement l'entrée en guerre et suscite la méfiance envers leurs compatriotes tchèques⁸¹¹ perçus comme un danger potentiel. Le journal *Bohemia*, par exemple, crée à l'occasion la rubrique spéciale « *Kriegsbegeisterung in Deutscheböhmen*⁸¹² » [L'enthousiasme de guerre en Bohême allemande] dédiée à l'évaluation des attitudes des Tchèques face à la guerre. L'état d'esprit de ces derniers est systématiquement surveillé et « mesuré » par des autorités qui attribuent un sens particulier aux attitudes affichées en public⁸¹³. Dans son article sur l'enthousiasme guerrier en Bohême, fondé sur l'analyse de la presse et des documents politiques, l'historien tchèque, Jan Galandauer observe :

« Dans les rapports des états-majors, dans la presse germanophone et dans les

⁸⁰⁵La signification de ce terme est indiquée dans la première partie de ce mémoire.

⁸⁰⁶La prise de conscience « nationale » tchèque émerge de manière forte dans la vie publique de l'Empire dès le soulèvement de Prague de 1848. Depuis, les différents concepts de patriotisme se confrontent dans l'arène politique et culturelle avec plus ou moins de succès. Jan Galandauer, « Čechoslovakismus v proměnách času. Od národovorné tendence k integrační ideologii », *Historie a Vojenství*, 1998, vol. 2, p. 33-52.

⁸⁰⁷Jiří Kořalka, *Češi v habsburské říši a v Evropě 1815-1914: Sociálně historické souvislosti vytváření novodobého národa a národnostní otázky v českých zemích*, Praha, Argo, 1996, p. 181.

⁸⁰⁸Jan Rychlík, *Češi a Slovinci ve 20. století. Spolupráce a konflikty 1914-1992*, Praha, Ústav pro studium totalitních režimů, 2012, p. 45-46.

⁸⁰⁹Les Slovaques faisaient partie du Royaume de Hongrie (la Transleithanie), qui menait depuis la mise en place du dualisme en 1867 une politique intérieure autonome freinant l'éveil national slovaque, notamment en restreignant l'enseignement en slovaque au profit du hongrois. En 1914, cette minorité possédait donc des structures politiques et culturelles moins développées et attirait par conséquent moins l'attention que les Tchèques. *Ibid.*, p. 36.

⁸¹⁰Jan Galandauer, « Wacht am Rhein a Kde domov můj. Válečné nadšení v Čechách v létě 1914 », *Historie a Vojenství*, n° 5, 1996, p. 27.

⁸¹¹Jan Galandauer, « Wacht am Rhein », *op. cit.*, p. 25.

⁸¹²Jan Galandauer, « Wacht am Rhein », *op. cit.*, p. 25.

⁸¹³Sur ce sujet voir aussi : Nicolas Mariot, « Les formes élémentaires de l'effervescence collective, ou l'état d'esprit prêt aux foules », *Revue française de science politique*, 51^e année, n°5, 2001. p. 707-738.

interpellations des députés nationalistes allemands, particulièrement de Bohême, on dépeignait l'image du Tchèque indifférent voire hostile, laissé froid par la vague de nationalisme⁸¹⁴. »

« Le déroulement tranquille de la mobilisation n'a pas signifié un enthousiasme pour la guerre. En général, on peut constater que dans le milieu tchèque il n'a presque pas été enregistré d'enthousiasme. Les sentiments prédominants étaient la stupéfaction, l'étourdissement, la tristesse et une résignation fataliste. Les rapports des officiers dans les régions mixtes notent la différence entre les milieux allemand et tchèque et se plaignent du manque d'enthousiasme des soldats tchèques⁸¹⁵. »

Dans cette perspective, les autorités austro-hongroises adoptent aussitôt une série de mesures exceptionnelles à l'égard des Tchèques. Le comportement le plus anodin devient rapidement chez la minorité considérée *a priori* « hostile et subversive » l'indice de déloyauté. Ce mécanisme fait naître un répertoire de comportements considérés par les autorités comme suspects, appliqué spécifiquement aux Tchèques. Dans cette configuration, ce n'est pas seulement le geste observé qui est évalué. Il l'est en fonction de son auteur⁸¹⁶. Autrement dit, les autorités appliquent un « double standard » d'évaluation des comportements en fonction des nationalités, faisant distinction entre celles qu'elles considèrent d'emblée comme « loyales » et celles qu'elles pensent « suspectes⁸¹⁷ ». En pratique, le même acte perpétré par un germanophone peut fort bien être accepté sans soulever l'attention et être interprété comme un simple manque de maîtrise passager dû, par exemple, à l'abus d'alcool ; il tend au contraire à être considéré chez le groupe mis à l'index comme un comportement antipatriotique, motivé idéologiquement. Tout un système de rapports sur les paroles et actions contre-étatiques, antiautrichiennes et antimilitaires est ainsi établi en Bohême pour la durée de la guerre, spécialement destiné à répertorier le moindre geste suspect⁸¹⁸. La nature légère voire caricaturale de certains méfaits rapportés, d'autant plus qu'ils sont systématiquement extirpés de tout contexte de production amplifie le caractère stigmatisant et vexatoire de ces mesures vis-à-vis des communautés ciblées. Par exemple, un tchèque Johann Řehák est fiché comme suspect par les autorités publiques à cause des propos tenus le 18 février 1915: « Je préfère encore les Russes qu'un juif polonais, ces types devraient être tous tués. Les Russes sont un bon peuple et c'est dommage de les combattre. Tous

⁸¹⁴ Jan Galandauer, « Wacht am Rhein », *op. cit.*, p. 25.

⁸¹⁵ Libor Nedorost, *Češi v První světové válce, díl první: Mým národům*, Praha, Libri, 2006, p. 175.

⁸¹⁶ Pierre Bourdieu a démontré l'importance de la prise en compte des caractéristiques sociales du sujet agissant ainsi que de la situation de leur production pour l'interprétation des discours. Ce procédé semble tout aussi pertinent pour les actes non langagiers. Pierre Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Fayard, 2001 (1982, 1991).

⁸¹⁷ Alon Rachamimov, *POWs and the Great War : Captivity on the Eastern Front*, Oxford – New York, Berg, 2002, p. 135.

⁸¹⁸ L'ensemble de ses rapports fut publié dans Libuše Otáhalová, *Souhrnná hlášení presidia pražského místodržitelství o protistátní, protirakouské a protiválečné činnosti v Čechách 1915-1918*, Praha, Nakl. Československé akademie věd, 1957.

les juifs de Galicie sont des traîtres⁸¹⁹. » Or sans connaître le contexte de l'élocution, il est difficile d'en estimer la portée véritable. Et les exemples similaires sont légions. Pour le lecteur d'aujourd'hui certaines accusations apparaissent aussi cocasses que celle retenue contre le malheureux Chvéik, raflé par les gendarmes dans une auberge pour avoir dit « les mouches chiaient sur l'Empereur⁸²⁰ ». Proférées au sujet du tableau du vieux monarque accroché sur le mur, ces paroles tirées de leur contexte ont été interprétées comme une insulte à l'adresse de Sa Majesté impériale et royale... Les plaisanteries mises de côté, les attitudes effectives des populations considérées comme « loyales » et « suspectes » sont-elles si différentes en réalité ? Et puis, comment articuler cette hostilité présumée des Tchèques à l'Empire avec leur obéissance effective ? Voici les deux questions principales qui sont développées dans cette première partie. Elles en soulèvent une autre, plus générale, celle de la relation et de l'articulation des opinions, convictions et motivations personnelles aux comportements, notamment dans les situations vécues de manière collective. En les gardant à l'esprit, nous développerons notre argumentation en trois temps, en insistant sur les trois phases principales de la mise en guerre dans la Monarchie danubienne : l'annonce de l'attentat et le mois d'attente qui s'ensuit, les mobilisations de fin-juillet 1914 et les départs effectifs des mobilisés pour les fronts.

Dans le long périple de leur expérience de guerre, la mobilisation présente une période courte mais dense période mais un moment charnière, car seule sa réussite permet de mener effectivement la guerre. C'est le moment de basculement, de bouleversement, du passage d'un quotidien ordinaire à l'extra-ordinaire. La déclaration de guerre ne signe pas le passage immédiat d'une société en paix à une société en guerre. À la différence de la France et de l'Allemagne, où l'institution militaire s'est préparée à l'éventualité d'une guerre⁸²¹, le passage est au contraire progressif et entravé par divers obstacles pratiques. De nombreuses pratiques et façons d'agir, soutenues par les *habitus* construits en temps de paix persistent malgré l'altération brusque du contexte. Dans cette première phase de la guerre⁸²², donc, le lien reste encore très étroit avec les logiques du quotidien ordinaire, ce qui n'est pas paradoxalement un frein mais plutôt un catalyseur de cette transformation d'une société de paix

⁸¹⁹Libuše Otáhalová, *Souhrnná hlášení presidia pražského místodržitelství o protistátní, protirakouské a protiválečné činnosti v Čechách 1915-1918*, Praha, Nakl. Československé akademie věd, 1957, p. 19.

⁸²⁰Jaroslav Hašek, *op. cit.*, p. 42.

⁸²¹Les budgets militaires augmentent déclenchant une course à l'armement. En France, la durée du service militaire est rehaussée en 1913 par la loi Barthou de 2 à 3 ans. Les affiches de mobilisation sont aussi imprimées en amont, il ne manque que la date à remplir. André Loez, *La Grande Guerre*, Paris, La découverte, 2010, p. 9 ; Frédéric Rousseau, 14-18, penser le patriotisme, Paris, Gallimard, 2018, p. 19.

⁸²²Sur la durée de la Guerre de 1914-1918, deux périodes aux dynamiques distinctes peuvent être définies. La première, correspondant au début de la guerre, est marquée par une logique d'improvisation dans l'organisation du quotidien aussi bien au niveau des structures encadrantes que des acteurs eux-mêmes soutenue par la conviction largement partagée qu'il s'agissait d'une situation temporaire. Ce n'est que progressivement que les arrangements et adaptations *ad hoc* et non-opérationnels sur la longue durée cèdent la place à des mesures réellement pensées pour se pérenniser dans le temps. Ce phénomène a été particulièrement bien décrit par Philippe Salson analysant l'évolution de la logique de l'occupant dans l'Aisne, mais est largement partagé par les principaux belligérants. Philippe, Salson, *L'Aisne occupée. Les civils dans la Grande Guerre*, Rennes, PUR, 2015.

en une société de guerre. Les réactions sont sous-tendues par des imaginaires irréalistes de la guerre formés par les discours littéraires et politiques du temps de paix. Comme dans les autres pays, l'horizon d'attente est borné par la prévision d'un retour rapide à la paix. Au moment de la mobilisation personne ne semble en mesure de prévoir les transformations du quotidien des sociétés ni d'organisation sociale nécessitée par la guerre. C'est pourtant le moment du déclenchement qui déterminera le sort des sociétés belligérantes pour de nombreux mois à venir. Pour expliquer la réussite des mobilisations, il est donc important de déconstruire ce moment clé, lourd de conséquences afin de comprendre ses mécanismes sous-jacents. Bien que très courte, cette période relève d'une micro-chronologie chargée et double : objective – celle de la suite cadencée des événements extérieurs – mais aussi subjective, celle des jalons du cheminement intime du passage de l'identité civile à l'identité militaire. Les deux se dessinent en filigrane dans les récits. Dans la chronologie objective, l'annonce de l'attentat constitue une sorte de prélude, suivi du (long) mois d'attente nerveuse qui culmine avec l'annonce officielle de l'ultimatum à la Serbie, la réception de sa réponse négative et l'appel à la mobilisation partielle, puis générale. Une fois la feuille de route reçue, le déroulement des étapes se densifie et s'accélère. L'appelé doit partir de chez soi, il arrive auprès de son unité, effectue l'enregistrement administratif avec le contrôle médical. Il reçoit ensuite l'uniforme, le matériel et son arme. Il s'installe dans l'hébergement collectif. Sa vie est désormais soumise au règlement et à la discipline militaire. Il commence les entraînements et exercices militaires. La phase ultime de cette période transitoire entre la vie civile et celle de soldat, puis de combattant comprend le départ collectif et ritualisé au front, le trajet et l'arrivée dans la zone de combats. La chronologie intime est marquée, quant à elle, par la surprise, l'attente dans l'incertitude, la préparation au nouveau rôle, les adieux ritualisés et la rencontre d'un nouveau collectif et d'un nouveau cadre social.

Tous ces moments majeurs recèlent une dimension collective, aussi bien dans sa matérialité (coprésence effective d'un grand nombre d'individus dans un lieu public) que dans son interprétation par les acteurs eux-mêmes⁸²³. La nature collective permet d'appliquer, comme concept opératoire de « rassemblement ».

« Le terme de « rassemblement » [...] désign[e] le regroupement de deux personnes ou plus : les membres de ce groupement incluent tous ceux qui, et seulement ceux qui, à un moment donné, se trouvent en présence immédiate les uns des autres. Par le terme de « situation », [Goffman désigne] la totalité de l'environnement spatial où se tient (où se rend présent) un rassemblement, dans lequel une personne qui entre devient membre. Les situations commencent quand un rôle mutuel se met en place entre les personnes

⁸²³ André Loez, *14-18, les refus de la guerre : une histoire des mutins*, Paris, Gallimard, 2010, p. 21-22.

*coprésentes. Elle se termine quand la dernière personne restante s'en est allée*⁸²⁴. »

Au-delà de simples rassemblements, plusieurs phénomènes étudiés ici, peuvent être présentés, en suivant toujours la logique goffmanienne, comme « occasions sociales ».

*« Une occasion sociale est une affaire, un événement ou une entreprise de plus large amplitude, limitée spatialement et temporellement, en général aménagée par un équipement fixe. Une occasion sociale fournit le contexte social dans lequel de nombreuses situations et rassemblements sont susceptibles de se former, de se dissoudre et de se former à nouveau. Un modèle de conduite tend à y être reconnu comme approprié, quand il n'est pas, comme souvent, officiel ou programmé – un « schéma de comportement durable*⁸²⁵. »

L'aspect clé de cette approche est la prise en compte du fait que chaque situation sociale génère une logique, un ordre interactionnel qui lui est propre, soumis aux règles officielles mais aussi tacites qui s'y appliquent. En reprenant la métaphore du théâtre exploitée par Goffman, les acteurs sociaux endossent des rôles spécifiques à chaque scène sociale. C'est donc la situation qui oriente, pour ne pas dire détermine, en grande partie, les conduites observées. Alors que le système théorique goffmanien cible uniquement des interactions de face à face, nous articulons le jeu des interactions à d'autres paramètres, tels que les relations à distance⁸²⁶ et les cadres de référence ou, autrement dit, les systèmes de valeurs dominants dans la société donnée au moment donné qui génèrent un imaginaire et une hiérarchie de valeurs partagée par les membres de cette même société⁸²⁷. La logique de l'interaction de face à face, incite les acteurs à se conformer aux attentes du public immédiat, celles des autres sous le regard desquels ils agissent⁸²⁸. Ayant la capacité de se projeter dans l'avenir, proche ou lointain, les acteurs peuvent néanmoins dépasser le cadre strict de l'interaction en cours en prenant en compte les attentes d'un public plus large, dont le regard dans ce cas différé spatialement et/ou temporellement, mais toujours présent, imprègne la conscience des acteurs. Qui n'a jamais entendu la petite voix antérieure s'offusquer : « Mais qu'aurait dit de toi un tel ou une telle s'il ou elle te voyait ? » Les cadres de références disponibles indiquent le système de valeurs en vigueur⁸²⁹. Ils servent donc de base à l'évaluation des conduites ainsi qu'opinions exprimées. Ces différentes sources de pressions

⁸²⁴Erving Goffman, *Comment se conduire dans les lieux publics*, Paris, éditions Economica, 2013, p. 18.

⁸²⁵Erving Goffman, *Comment se conduire dans les lieux publics*, *op. cit.*, p. 18.

⁸²⁶Nous partons du postulat que par le biais de la propension des hommes à présupposer les réactions des autres même dans leur absence, les attentes des personnes qui ne sont pas physiquement présentes lors l'interaction sont susceptibles influencer sur son cours. Dans le cas des influences contradictoires, il est alors intéressant d'étudier le rapport de forces entre elles.

⁸²⁷Pour une théorisation de la superposition des différents cadres de référence pour l'expérience nazie, voir : Harald Welzer, *Les exécuteurs : des hommes normaux aux meurtriers de masse*, Paris, Gallimard, 2007 (2005), p. 24-25.

⁸²⁸André Loez, « L'espace public des tranchées. « Tenir » sous le regard des autres en 1914-1918 », in R. Cazals et al., *La Grande Guerre, pratiques et expériences*, Toulouse, Privat, 2005, p. 259-268.

⁸²⁹Dans ses études sur les officiers nazis, Harald Welzer, propose une structure comprenant quatre rangs allant du plus général au plus individuel. Harald Welzer, *Les exécuteurs : des hommes normaux aux meurtriers de masse*, Paris, Gallimard, 2007 (2005), p. 24-25.

peuvent s'articuler aussi bien de façon harmonieuse que conflictuelle⁸³⁰, la seconde étant source de tensions, souvent ressenties par l'individu lui-même soit au moment des événements⁸³¹ – il ne sait pas comment agir – soit au moment du témoignage – il ne sait pas comment interpréter ses actes afin de garder une cohérence et de son identité personnelle et dans sa narration des faits. Nous verrons de maints exemples dans les témoignages.

Comme indiqué dans le chapitre consacré aux sources, nous mobilisons pour chaque partie un corpus de travail, limité aux témoignages pertinents pour chaque sujet spécifique. Cette partie se base donc sur le corpus rassemblant uniquement les témoignages qui racontent ce moment spécifique soit du point de vue du mobilisé soit de celui qui attend son tour. Le biais principal réside au sein des récits légionnaires ultérieurs à la guerre, dans l'adoption fréquente d'une perspective téléologique décrivant toute l'expérience dans l'armée austro-hongroise comme une préparation consciente à l'engagement dans les légions tchécoslovaques. Ce prisme peut toutefois être surmonté à la fois par la variété des témoignages soumis à leur lecture critique.

2.1.1 Les réactions à l'attentat et la préparation à la guerre

2.1.1.1 « *Tak nám zabili Ferdinanda*⁸³² ! »

En suivant à la fois la chronologie des événements et la structuration des témoignages, le premier jalon du chemin vers la guerre est posé par la nouvelle de l'attentat de Sarajevo. Certains témoins placent le commencement de leur périple guerrier à ce moment précis. L'annonce de l'assassinat du prétendant au trône François Ferdinand et de sa compagne marque la rupture entre le temps de la paix, qui est, dans la nouvelle lumière des événements ultérieurs et malgré de nombreux problèmes, interprété par les témoins comme joyeux, insouciant, léger, très loin du nouveau quotidien de la guerre avec son cortège d'épouvantes et de souffrances⁸³³. Pour beaucoup d'autres, le moment fatidique n'arrive qu'à l'annonce de la (leur) mobilisation. Il n'est pas sans intérêt que ceux qui racontent l'attentat sont pour la plupart des témoins politiquement engagés dans des mouvements de gauche et/ou d'opposition à la monarchie : parti socialiste pour Berger, Kliment, Pospíšil, Smíšek, Vajcenbauer ou réaliste⁸³⁴ pour Skála. Ils confirment avoir prédit la déclaration de guerre dès ce

⁸³⁰Stanley Milgram, Michel Terestchenko, Marianne Fazzi, et Claire Richard, *Expérience sur l'obéissance et la désobéissance à l'autorité*, traduit de l'anglais par Claire Richard, Paris, Zones La découverte, 2013 (1965), p. 18.

⁸³¹Stanley Milgram, *Soumission à l'autorité, un point de vue expérimental*, Paris, Calmann-Lévy, 1984 (1974), p. 21.

⁸³²« Eh bien, notre Ferdinand, il n'y en a plus ! » Il s'agit d'une des citations les plus connues du *Brave soldat Chvéik* de Jaroslav Hašek, p. 27.

⁸³³Ce sentiment nostalgique est consacré par le roman-témoignage devenu canonique de l'auteur autrichien contemporain Stefan Zweig, *Die Welt von Gestern. Erinnerungen eines Europäers*, S. Fischer, Frankfurt am Main, 1982 (Stockholm 1942).

⁸³⁴Dans le champ politique tchèque du tournant du XIX^e et XX^e siècles, les réalistes est une autre appellation pour le Parti progressiste tchèque [*Česká strana pokroková*], créé en 1900 par la scission avec le Parti tchèque libéral [*Česká strana svobodomyslná – Mladočeši*]. Parmi ses principaux représentant figurent les futurs leaders de la Tchécoslovaquie indépendante, notamment Tomáš Garrigue Masaryk (premier président) et Karel Kramář (premier ministre).

moment-là. Josef Šefl, un socialiste-national⁸³⁵, souligne même avoir pressenti la guerre s'approcher depuis le printemps 1914⁸³⁶.

Alors que Kliment commente l'événement en constatant tout simplement que: « La chose principale est qu'un autre Habsbourg a encore crevé. Ce type de Messieurs n'a absolument aucune utilité pour nos Pays de la Couronne tchèque⁸³⁷. », d'autres témoins se montrent plus loquaces, décrivant en détails le moment où ils ont appris la nouvelle. Malgré leurs différences, les récits soulignent la nature collective du moment. Un constat qui semble logique à une époque où les moyens de communication à distance sont encore réduits, se résumant à la presse écrite. Contrairement à aujourd'hui, où nous tendons à être informés restant seuls chez nous par un appareil électronique comme seul « co-acteur » immédiat, en juin 1914, les témoins apprennent la nouvelle quasi systématiquement dans un lieu public, réunissant souvent un grand nombre d'acteurs. Pour Pospíšil c'est au moment de participer à une démonstration sportive publique des Unités sportives ouvrières [*Dělnické tělocvičné jednoty*] à Leštín, Smíšek l'apprend lors d'une fête locale dans son village natal, Berger dans un tramway à Vienne, Vajcenbauer dans une auberge... Les toutes premières réactions sont donc soumises aux regards des autres acteurs sur la scène sociale. C'est Vajcenbauer qui, ayant tenu un journal intime quotidien très détaillé durant toute sa vie adulte, en livre la description la plus étoffée⁸³⁸. Passionné d'excursions touristiques, le 28 juin il se trouve en visite à Slavonice, une petite ville pittoresque en Moravie du Sud, près de la frontière autrichienne et selon lui : « une ville purement allemande, [où] il ne doit pas y avoir un seul Tchèqe⁸³⁹. » Il raconte :

« A ce moment-là un petit fonctionnaire [« ouřada » est une appellation familière péjorative, nda] est entré dans la pièce, salué par des acclamations mêlées de reproches : pourquoi a-t-il mis autant de temps pour venir alors qu'il savait que ses amis l'attendaient ? Or le petit fonctionnaire est tout pâle, l'air extrêmement sérieux. « Que s'est-il passé ? » [En allemand dans le texte original, nda] Après une longue introduction sur le pourquoi c'est à lui qu'incombe la tâche épouvantable de communiquer la nouvelle-choc, ce Monsieur arrive au cœur du sujet : "Le

⁸³⁵*Národní socialista* en tchèque. Nous traduisons en français le nom de ce parti en renversant l'ordre des mots afin d'éviter tout amalgame possible avec le Parti national-socialiste allemand d'Hitler des années 1930. *Česká strana národně sociální* est un parti tchèque fondé en 1897. Issu du mouvement ouvrier, le parti lie les revendications sociales de la classe laborieuse avec l'idéal de l'autonomie tchèque.

⁸³⁶Josef Šefl, *Paměti domobrance 28. pluku z války světové 1914-1918*, České Budějovice, Compte d'auteur, 1922, p. 10.

⁸³⁷Josef Kliment, *Zápisky legionářovy : ze života a bojů na Rusi ve světové válce v letech 1914-1919*, Středokluky : Zdeněk Susa, 2005, p. 7 : « Hlavní věc je, že jeden Habsburk zase dokokrhla. Takové pány v našich zemích Koruny české nemůžeme naprosto potřebovat. »

⁸³⁸Le témoignage de Vajcenbauer apparaît sous forme de journal original, manuscrit. Écrit au jour le jour entre 1896 et le 8 avril 1943 le récit s'étale sur douze cahiers au total, consacrés principalement aux excursions touristiques et aux escapades amoureuses de l'auteur (célibataire). La guerre est décrite dans le cinquième volume relatif à la période de 1910 à 1920. Le témoin a été mobilisé pendant 60 jours seulement. Il n'est jamais arrivé sur le front, étant réformé pour en raison de sa maladie professionnelle. Employé d'imprimerie, il souffrait d'intoxication chronique au plomb.

⁸³⁹AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896 – 1944, note du 28/06/1914 : « ryze německé město, snad tu ani žádný Čech není. »

successeur au trône autrichien l'archiduc Ferdinand d'Este et son épouse ont été tués aujourd'hui à Sarajevo. Nous n'avons pas encore de détails. » Et d'un coup, il n'y avait plus d'ambiance. Dès qu'elle s'est remise du choc initial, la crème allemande locale n'a toutefois pas laissé passer l'occasion de manifestations théâtrales. Une dame s'est particulièrement distinguée : elle se lamentait exagérément. Elle gémissait : Ce malheureux bon Empereur ! Que de malheurs doit-il supporter ! Son frère a été tué au Mexique, son fils a mis fin à ses jours si jeune, son épouse bien-aimée a reçu la mort de la main d'un assassin ! Le fils unique, l'épouse qui n'a rien fait de mal à personne ! Et maintenant, dans sa vieillesse encore ceci ! Qu'as-tu fait pour mériter un destin aussi funeste ! Et elle s'est effondrée sur le sofa. Son mari et les autres se sont mis à la ranimer. J'avais l'impression d'être au théâtre. Peu de temps après, ils se sont mis à pester : « C'étaient sûrement les Slaves, les Serbes, ce peuple diabolique. Vengeance ! Vengeance ! » [En allemand dans le texte original, nda] même si personne n'en savait rien. Même les Tchèques ont eu droit à leur part. Je plaignais à ce moment le peuple allemand, qui est si fortement imprégné par le byzantinisme. J'étais le seul à rester tranquille. Heureusement pour moi, dans le chaos ambiant personne ne s'est aperçu que je ne m'étais même pas levé. Je me suis rappelé involontairement que le matin-même en admirant le château de Chlumec u Třeboně, j'enviais la richesse de l'archiduc. Maintenant, je n'ai plus rien à lui envier. Moi, je peux aller où je veux et quand je veux, personne ne s'occupe de moi et personne ne me dérange⁸⁴⁰. »

Recourant lui-même à la métaphore du théâtre, Vajcenbauer dessine la scène avec une distribution de rôles très précise. Les réactions décrites, semblent en effet conditionnées par les différentes caractéristiques des acteurs, regroupées autour de plusieurs polarités identitaires : autorité/public, Tchèque/Allemand mais aussi homme/femme, dotées chacune de son cortège de stéréotypes. Tout d'abord, c'est le représentant du pouvoir, ici « le petit fonctionnaire » qui, depuis sa position

⁸⁴⁰AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896 – 1944, note du 28/06/1914 : « V tom vešel do místnosti nějaký ouřada z pošty uvítán jástem s výtkami, proč tak dlouho nepřichází maje svou známou společnost. Ouřada však je bledý a tváří se nesmírně vážně „Was ist geschehen ?“ A pán po delším úvodě, že právě jemu připadl strašný úkol sdělit ohromující zprávu, přichází k jádru věci: “Následník rakouského trůnu arcivévoda Ferdinand d'Este a jeho žena byli dnes v Sarajevě zabiti. Podrobnějších zpráv zatím není”. A bylo rázem po zábavě a po náladě. Zdejší německá smetánka, nedala si ovšem, když se trochu z úleku vzpamatovala, ujítí příležitosti k teatrálním projevům. A zvláště vynikala ona dáma: Lkala, lámajíc rukama a naříkala : Ubohý dobrý císař ! Co vše přenese se přes jeho starou ustaranou hlavu! Bratra mu zavraždili v Mexiku, syn jeho v mládí se rozžehnal se životem, jeho milovaná manželka zhylnula vražednou rukou! Jediný syn, manželka, která nikomu neublížila! A nyní ještě na sklonku života tohle. Co jsi zavinil, že jsi tak vytrvale pronásledován osudem! A zhroutila se na pohovku, manžel a otatní ji pak křísili. Ale na mne to vše dělalo dojem divadla. A za chvíli všichni začali spílati: « Das waren sicher die Slaven, die Serben, das Teufelsfolk. Rache, rache ! Ač nikdo vlastně nic určitého nevěděl. A za nimi i Češi dostali svůj díl. Litoval jsem v té chvíli německého národa, který je tak celý prosáknut byzantinismem. Jen já zůstal kliden, a na štěstí si tu nikdo v tom všeobecném zmatku nikdo nepovšiml, že jsem ani nepovstal. Mimovolně jsem si vzpomněl, jak jsem dnes ráno dívaje se na zámek a park v Chlumci u Třeboně, záviděl arcivévodovi jeho bohatství. Nyní již mu nemám čeho záviděti. Já mohu chodit kdy chci kam chci a nikdo si mne nevšímá a nikdo mne neobtěžuje. »

d'autorité⁸⁴¹, donne « la note » à l'auditoire. Par son propre comportement, il indique aux autres l'attitude appropriée, la seule convenable, excluant d'office toute expression de satisfaction ou de joie, par exemple. Dans le cadre ainsi posé, il reste toutefois aux acteurs certaines marges de manœuvre, allant d'une exagération outrancière à l'indifférence, pourvu qu'elle reste discrète, imperceptible. Ainsi, l'auteur profite de son « invisibilité » sur cette scène sociale dominée par d'autres acteurs plus expressifs pour ne pas suivre à la lettre le protocole comportemental convenu à la lettre – il ne se lève pas. Il n'oublie pas de préciser que cette possibilité lui est donnée seulement par le fait que personne ne prête attention à lui... En utilisant une formulation impersonnelle « et d'un coup, il n'y avait plus d'ambiance » incluant automatiquement tous les acteurs sociaux présents sans lien avec leur propre volonté, l'auteur traduit l'impossibilité pour un individu d'aller ouvertement à contre-courant, du moins sans se faire remarquer et, fort probablement, sanctionner par le reste des personnes présentes. D'autres témoins, qui apprennent la nouvelle également en public, font des constats similaires.

Le peintre Josef Váchal, une personnalité pour le moins atypique, note dans son journal de façon on ne peut plus explicite :

« Bien que j'aie jubilé dans mon for intérieur qu'une des grandes personnalités bigotes avait été exterminée, j'ai passé sous silence ma désapprobation de ceux qui pestaient contre l'assassin, ce qui s'est avéré tout à mon avantage, car c'était le premier entraînement et épreuve dans l'art de fermer sa gueule au milieu des dénonciateurs⁸⁴². »

Malgré toute l'originalité de sa pensée et sa propension à la non-conformité⁸⁴³, Váchal non plus, n'expose pas sa réflexion intime en public, soulignant que ne pas agir publiquement en fonction de ce qu'on pense dans son for intérieur constitue la seule possibilité pour s'assurer la tranquillité. Pour Váchal, comme pour beaucoup d'autres témoins, son journal présente la possibilité de livrer et de se délivrer de ce type de pensées qu'il considère inexprimables ailleurs.

Smíšek, qui effectue son service militaire depuis le printemps 1914, se trouve fin juin en permission chez ses parents et profite d'une fête locale lorsque la nouvelle tombe. Immédiatement, les autorités publiques déclarent le deuil national et toutes les fêtes sont interdites⁸⁴⁴. L'ambiance festive du ébut de l'été disparaît subitement. Un autre témoin, Skála, apprend la nouvelle au grand *slet*

⁸⁴¹Pierre Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Fayard, 2001 (1982, 1991, 2001 pour les différentes études composant le texte), Partie II : « L'institution sociale du pouvoir symbolique », notamment les pages : 157 et 161-167.

⁸⁴²Josef Váchal, *Malíř na frontě, Soča a Itálie 1917-1918*, Praha/Litomyšl, Paseka, 1996, p. 12 : « Zajásal jsem sic nad odpravením jedné z bigotních veličin ve svém nitru, nicméně přešel jsem mlčením nesouhlas těch, kdož nad vrahem se rozhořčovali, což bylo jen k mému prospěchu, neboť byl to první krok a zkouška k umění držeti hubu později uprostřed udavačů. »

⁸⁴³Voir la biographie de Josef Váchal, <http://www.Vachal.cz/Vachal.htm>, consulté le 31/08/2017.

⁸⁴⁴VHA Praha, Fond: SbHP, Carton 49, Josef Smíšek, p. 9.

[rassemblement] des *Sokols* à Brno⁸⁴⁵ :

« C'était le 29 juin. Nous étions au rassemblement des Sokols à Brno [souligné par l'auteur; nda]. Les hommes étaient en train de pratiquer des exercices de gymnastique au sol lorsqu'un drapeau noir apparut sur le toit de casernes voisines. Il apparut puis disparut puis apparut à nouveau. Le successeur au trône autrichien François Ferdinand et sa compagne avaient été tués par balle à Sarajevo. [...] Le rassemblement fut interrompu et les participants filèrent chez eux. La police emmena les Slaves du Sud immédiatement à la gare. Dans les rues, les Allemands leur crachaient dessus⁸⁴⁶. »

Tout en insistant, comme Vajcenbauer, sur des comportements différenciés en fonction des nationalités, il montre également la transformation immédiate de la scène. Même dans les cas où la rupture d'activité prévue n'est pas officielle, comme dans le témoignage de Berger qui apprend la nouvelle en se rendant à une fête à Vienne, le changement d'ambiance se fait ressentir aussi brusquement. Il explique : « La soirée n'a pas été interdite mais l'humeur n'était pas aussi joyeuse que d'habitude. De petites bandes se formaient et autour des tables ça parlait attentat⁸⁴⁷. »

Dans ses souvenirs, Pospíšil, un des rares témoins publiés sous le régime soviétique, note avoir appris la nouvelle de l'attentat lors d'une démonstration sportive publique des Unités sportives ouvrières [*Dělnické tělocvičné jednoty*] à Leštín.

« Si un éclair avait jaillit d'un ciel bleu et clair et le tonnerre avait grondé, on n'aurait pas vu une telle panique comme lorsque quelques gendarmes en armes débarquèrent dans le stade. Tout tendus, nous regardions tous l'officier des gendarmes qui s'empressaient vers la tribune⁸⁴⁸. »

L'officier annonce la mort de François Ferdinand. « Le destin des Habsbourg ne nous a fait aucune

⁸⁴⁵Ce rassemblement des gymnastes réunis par la Commune tchèque des *sokols* [*Česká obec sokolská*] a été organisé sous l'égide de la municipalité de Brno. En dehors des Tchèques, il a accueilli des groupes de Paris, de la Slovénie, de la Serbie, des États-Unis et de la Russie. Considéré comme événement à risque en matière d'altercations entre les Tchèques et les Allemands, il a été accompagné par une série de mesures de sécurité. 680 gendarmes ont été mobilisés pour l'occasion. Prévu de 27 à 29 juin 1914, il a été brusquement arrêté le 28 juin, en raison de l'annonce de l'assassinat. L'ambiance était survoltée, dont témoignent l'arrestation de 40 personnes appartenant aux deux nationalités. Source : *Internetová encyklopedie města Brna*, https://encyklopedie.brna.cz/home-mmb/?acc=profil_udalosti&load=122m consulté le 30/04/2019.

⁸⁴⁶František Skála, *Válečný deník 1914-1918*, Kyšperk, Edice Orlický kraj, 1937, p. 5 : « Bylo to dne 29. června, byli jsme na brněnském sokolském sletu. Muži cvičili prostná, když na budově sousedních kasáren objevil se černý prapor. Objevil se a zmizel a po chvíli byl vyvěšen znovu. V Sarajevě byl zastřelen následník rakouského trůnu František Ferdinand s chotí. [...] Slet byl v polovici přerušen a účastníci se rozjžděli rychle do svých domovů. Jižoslavy odvedla policie okamžitě na nádraží. Němci po nich na ulicích plivali. »

⁸⁴⁷AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, *Denní zápisky v době světové války 1914-1918*, Livre 1, p. 1 : « Zábava nebyla zakázaná, ale také nebyla taková veselá nálada. Tvořily se hloučky, u stolů se mluvilo o atentátu. »

⁸⁴⁸Pospíšil, p. 10 : « Ale kdyby z jasné modré oblohy náhle vyšlehl blesk a zaburácel hrom, nebylo by vzniklo takové zděšení, jako zavládlo po vpádu několika četníků v plné zbroji na cvičiště. Napjatě jsme proto sledovali velitele četníků, který se hrnul k tribune. »

peine, mais beaucoup de gens craignaient les événements à venir⁸⁴⁹ », ajoute-t-il. Sans surprise, l'opinion personnelle exposée sur l'événement dans les souvenirs est en accord avec la conviction politique de l'auteur, jeune socialiste au moment des faits, communiste par la suite. Malgré son opinion tranchée sur la situation, qu'il généralise par un « nous » dont le contenu est difficile à saisir avec précision, son témoignage ne rapporte aucun écart de conduite par rapport aux réactions collectives dominantes. Au contraire, les conduites observées s'avèrent très stéréotypées : « En attendant les événements futurs, peu joyeux, la moitié masculine de Sudkov a un peu trop bu. Les bonnes femmes, au contraire, se sont précipitées à l'Église. » A l'instar de celui de Vajcenbauer, ce témoignage mobilise la répartition des rôles selon les sexes. En effet, au moment de la mobilisation, les deux sexes étaient dotés de qualités présumées et de comportements attendus différents et complémentaires en fonction des représentations de l'idéal de masculinité et de féminité alors en vigueur⁸⁵⁰.

Malgré les ressentis, jugements et opinions personnels, sûrement largement hétéroclites, aucun des témoins qui racontent cet événement et dont les profils socio-politiques devraient plutôt favoriser le dissentiment – ils sont militants ou sympathisants des partis ou des mouvements de gauche ou nationalistes opposés et critiques à l'égard de l'État habsbourgeois – ne mentionne un acte qui déborderait le cadre de comportements socialement acceptables et tenables. Dès ce premier pas dans la marche vers la mise en guerre, la nature publique de la scène où ils se produisent, détermine et corsète l'éventail des possibles variations individuelles en les soumettant à la pression des conduites collectives dominantes⁸⁵¹.

Selon le récit généralement diffusé, les Tchèques et les Allemands auraient agi de manière différente. Comme il apparaît dans les témoignages cités ci-dessus, de nombreux témoins tchèques introduisent en effet, dès le tout début de leurs récits, l'interprétation « nationale » des conduites dans la guerre. Mais cette dichotomie est-elle traçable chez les témoins de langue allemande ? Plusieurs témoins germanophones entament également leurs narrations avant même l'annonce de l'attentat. Par ailleurs, les mémoires de toute la vie sont plus fréquents dans le corpus germanophone. Comme dans les témoignages tchèques, la place consacrée à l'attentat varie, oscillant entre une simple information à une description détaillée des réactions que cette nouvelle a suscitées. Ainsi, Emil Gaissler note seulement qu'après l'attentat :

⁸⁴⁹Josef Pospíšil, *Vzpomínky na revoluci*, Praha, Naše vojsko, 1982p. 10: « Osud Habsburků nás nikterak nerozlítostnil, ale mnozí z nás s obavou očekávali, co bude dál. »

⁸⁵⁰Jiří Hutečka, *Muži proti ohni. Motivace, morálka a mužnost českých vojáků Velké Války 1914-1918*, Praha, Knihovna Dějin a současnosti, 2016, p. 24-25.

⁸⁵¹L'écart possible entre la pensée personnelle et le comportement affiché fut théorisé dans l'article pionnier de Nicolas Mariot arrivant à la conclusion qu'il est très difficile, voire impossible de déduire les pensées et sentiments des individus de leurs comportements. Nicolas, Mariot, « Les formes élémentaires de l'effervescence collective, ou l'état d'esprit prêté aux foules », *Revue française de science politique*, 51^e année, n°5, 2001, p. 707-738.

« En tant que propriétaire d'une carte militaire, que j'ai déjà reçue en mai 1914 par la poste, dans le cas de la mobilisation, je devais me rendre immédiatement au 2^{ème} bataillon de Sapeurs à Krems⁸⁵². »

Pour d'autres témoins aussi, l'attentat risque fortement de provoquer la guerre. Klaus Reinhold, témoin de langue allemande originaire des Sudètes s'applique à esquisser l'ambiance :

« C'était une journée d'été chaude et étouffante. Les esprits étaient déprimés et agités. L'archiduc Ferdinand, héritier du trône de l'Autriche-Hongrie avait été assassiné à Sarajevo. L'idée flottait dans l'air que la guerre éclaterait⁸⁵³ », note

Quant au jeune juriste Pernitza, originaire de Moravie mais de langue allemande, quant à lui, apprend la nouvelle de l'attentat le 29 juin au soir à Pula [Croatie actuelle] lors d'un voyage avec sa fiancée Lara, par le chef de l'hôtel où il séjourne. Dans son témoignage, il souligne sa propre lucidité : « Je suis monté et sus aussitôt que cela signifiait la guerre ! Et immédiatement je me suis dit : et aussi la chute de la Monarchie⁸⁵⁴. » Il interrompt le voyage immédiatement et rentre à Görz. Le jeune instituteur autrichien Hackl rapporte également la certitude d'une guerre proche. Il apprend la nouvelle le 29 juin, en randonnée avec ses collègues de l'école :

« Partout voyait-on des groupes de gens excités parler de cet affreux événement. Les collègues plus âgés pensaient : ça signifie la guerre ! D'autres protestaient. J'étais presque heureux que le quotidien terne soit interrompu. Les jours et les semaines suivants étaient pleins de tensions⁸⁵⁵. »

Dans l'ensemble, les témoins germanophones montrent plus de certitude concernant le déclenchement prochain de la guerre. Au regard de la nature postérieure de leurs témoignages, il est toutefois difficile de savoir avec certitude s'il s'agit de la réflexion contemporaine des événements⁸⁵⁶, qui pourrait être expliquée par un plus fort attachement à la famille impériale et donc une sensibilité accrue à la nécessité d'une expédition punitive contre la Serbie, ou d'une interprétation téléologique née au

⁸⁵²DLA UW, fond : Emil Geissler, *Mein Leben in Wien Favoriten 1876 bis 1957*, p. 150: « Als Besitzer einer Widmungskarte, welche ich bereits im Mai 1914 per Post zugestellt bekam, musste im Falle einer Mobilisierung sofort zum 2. Sappeur Bataillon nach Krems einrücken. »

⁸⁵³DLA UW, fond : Klaus Reinhold, *Das Rote Buch des Krieges 14-18* p. 1 : « Es waren schwüle Sommertage. Die Gemüter waren bedrückt et erregt. Erzherzog Ferdinand, der Thronfolger Osterreich-Ungarns war in Sarajewo ermordet worden. Es lag die Ahnung in die Luft, dass es zum Kriege kommen würde. »

⁸⁵⁴DLA UW, fond, Friedrich Pernitza, *Mein ich an Dich I, II, Aus unsere Familien Geschichte*, p. 167: « Ich fuhr auf und wusste sofort: Das bedeutet den Krieg! Und gleich darauf beim Nachdenke, sagte ich mir: Auch den Untergang der Monarchie. »

⁸⁵⁵Arnold Hackl,(Alexander Smutni), *Erinnerungen an Sibirien - Kriegsgefangenschaft 1914 – 1920*, 2009, p. 17 : « **Überall sah man erregte Leute beisammenstehen**, die über das schreckliche Ereignis sprachen. Die älterer Kollegen meinte: „das bedeutet Krieg!“ Andere widersprachen. Ich was fast froh, dass der langweilige Alltag eine Unterbrechung erfuhr. Die nächsten Tage und Wochen waren nun voll Spannung. »

⁸⁵⁶Une rare exception constitue le témoignage de Maximilien Schneider qui, ayant obtenue une permission mi-juillet 1914 pour chercher du travail pour après son service militaire, note : « Ich konnte ja nicht ahnen, dass ich dieser Sorge noch einige Jahre enthoben sein werde. », p. 46.

moment de la remémoration des faits.

Sur le plan interactionnel, comme leurs homologues tchèques, les témoins germanophones révèlent l'aspect public des réactions. L'attentat, c'est avant tout un événement dont tous parlent, en public. Les réactions sont donc directement soumises à l'épreuve du regard des autres, ce qui joue un rôle important dans l'engrenage des faits et des réactions menant jusqu'aux départs aux champs de bataille.

Contrairement au corpus tchèque où apparaissent l'indifférence voire l'approbation, les témoins germanophones mentionnant l'attentat de Sarajevo le font en le condamnant. En exprimant sa nature tragique, ils recourent souvent à la métaphore de l'orage : « Les nuages sombres couvraient le ciel⁸⁵⁷ », note Maximilien Schneider rappelant le témoignage du témoin tchèque Pospíšil⁸⁵⁸ ». La mobilisation du vocabulaire relevant du registre des phénomènes naturels revient aussi au moment de la mobilisation. Anodins à première vue, les mots employés ne sont pas sans influence sur la construction des schémas interprétatifs. Qu'ils soient de langue allemande ou tchèque, les témoins assimilent les agissements humains à un cataclysme naturel, dont ni le déclenchement ni les conséquences ne dépendent, par définition, de la volonté humaine. Le verbe semble alors traduire la force de certains schémas interprétatifs incorporés, confortant ici les hommes dans leur conscience de corsetage.

Contrairement aux témoins tchèques, peu de témoins germanophones notent une différence dans les comportements selon les nations. L'exception vient de Schneider, le témoin allemand des Sudètes, qui inclut dès le début de son récit, postérieur aux faits, son opinion générale la guerre : « Les Tchèques et les Slaves du Sud se rendaient à l'ennemi et détruisaient la force de résistance⁸⁵⁹ à l'arrière⁸⁶⁰. » Chez ce témoin, l'animosité entre la population de langue tchèque et celle de langue allemande constitue le leitmotiv de ses souvenirs aussi bien en ce qui concerne la guerre que la période qui la précède et celle qui la suit. Les Sudètes constituent en effet la partie du territoire des Pays de la couronne tchèque où les tensions sont depuis la fin du XIX^e siècle le plus exacerbées notamment à cause de la concurrence économique⁸⁶¹. Pour les témoins de l'Autriche actuelle, il semble qu'au contraire, l'interprétation nationale soit moins répandue. Le témoin d'âge mûr, Geissler, décrit par exemple le quartier où il habite – Favoriten, le 10^e arrondissement à Vienne – comme l'endroit d'une

⁸⁵⁷DLA UW, fond : August Schneider, *Tagesbuch von Schneider August, Kadette 10. Feldkompanie, III. Zug*, p. 46 : « Dunkle Wolken standen auf dem Firmament. »

⁸⁵⁸Josef Pospíšil, *op. cit.*, p. 10 : « Ale kdyby z jasně modré oblohy náhle vyšlehl blesk a zaburácel hrom, nebylo by vzniklo takové zděšení [...] »

⁸⁵⁹Ici, le mot est employé dans le sens de la résistance de la population aux affaires de la guerre.

⁸⁶⁰DLA UW, fond : August Schneider, , p. 47 : « Die Tschechen und Südslaven liefen auch zum Feinde über und zersetzten in der Heimat die Widerstandskraft. »

⁸⁶¹J. W. Bruegel, « Les Allemands dans la Tchécoslovaquie d'avant-guerre », Victor S. Mamatey, Radomír Luža, *La République tchécoslovaque 1918-1948 : une expérience de démocratie*, Paris, Librairie du Regard, 1987 (1973), p. 152-172.

mixité remarquable parmi ses résidents, notamment Slaves⁸⁶². Il ne s'étend pourtant aucunement sur un possible écart de réactions à l'attentat ou ne mentionne d'incidents...

⁸⁶²DLA UW, fond : Emil Geissler, p. 1.

2.1.1.2 *Juillet 1914 : un long mois d'incertitude*

La stupéfaction généralisée suscitée par le choc initial de l'annonce de l'attentat de Sarajevo se transforme progressivement en une ambiance particulière marquée par l'incertitude des événements à venir. En ce mois d'été, qui est habituellement une période de calme relatif sur la scène politique, l'attentat et ses conséquences possibles s'imposent comme le sujet numéro un dans le débat public aussi bien officiel que dans les discussions de la rue. La politique aurait littéralement rattrapé et absorbé même ceux qui d'habitude y échappent. « Le 29 juin 1914, lundi : C'est un jour férié et donc chômé. J'ai dormi comme un mort et le cher archiduc, je l'ai complètement oublié⁸⁶³ », note Vajcenbauer dans son journal. Il ajoute toutefois qu'aussitôt qu'il est arrivé dans un espace public – il part en train de Jihlava à Prague où il vit – : « La discussion porte même ici sur l'événement d'hier⁸⁶⁴. » Smíšek pour la Bohême⁸⁶⁵ et Berger pour Vienne font le même constat. Ce dernier note le 29 juin : « Où qu'on soit, partout ça discute vivement et on ne parle de rien d'autre que de la guerre⁸⁶⁶. » Le lendemain il poursuit : « Personne ne parle de rien d'autre que de cet emmerdeur d'Este [...] Même ici [dans une brasserie à Vypich] tous croient à la guerre⁸⁶⁷. » Hackl, instituteur à St. Georgen am Wald, décrit l'ambiance du 29 juin 1914 et les premières réactions du côté autrichien de façon identique : « Partout voyait-on des groupes de gens parler de ce terrible événement⁸⁶⁸. »

En réalité, peu de témoins consacrent de l'espace à ce long mois d'attente dans leurs récits, passant directement de l'annonce de l'attentat de Sarajevo à la publication de l'ultimatum à la Serbie, ou bien même à la mobilisation effective. Seuls Berger et Vajcenbauer, les diaristes les plus assidus et prolixes, racontent, jour par jour, les actions et réactions des différents publics suscitées par cette situation faisant ressortir les changements progressifs qui jalonnent la transformation d'une société en paix en une société mobilisée.

Résident de la capitale tchèque, Vajcenbauer rapporte l'écart existant dans l'ambiance entre les villes allemandes (germanophones) et tchèques, tout en insistant sur la différence des comportements selon l'identité nationale-linguistique.

« Il y aurait d'importantes manifestations du soutien pour la guerre dans les villes

⁸⁶³AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896 – 1944, note du 29/06/1914 : « V pondělí 29/06/1914 : Máme svátek a tudíž ještě jeden den prázdná. Spal jsem jako zabítý a na milého arcivévodu jsem si ani nevzpomněl. »

⁸⁶⁴AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896 – 1944, note du 29/06/1914 : « Hovor ovšem otáčí se i zde kolem včerejší události. »

⁸⁶⁵Smíšek, non paginé.

⁸⁶⁶AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 2 : « Ať je člověk kde chce, všade živý hovor a nic jiného se namluví, nežli o válce. »

⁸⁶⁷AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896 – 1944, texte non paginé, note du 30/06/1914 : « Nikdo o ničem jiném nemluví nežli o tom proseráří Estem. (...) Každý i zde v (hospodě na Vypichu) věří ve válku. »

⁸⁶⁸Arnold Hackl, *op. cit.*, p. 17 : « Überall sah man erregte Leute beisammenstehen, die über das schreckliche Ereignis sprachen. »

allemandes de l'Autriche. A Prague et dans les autres villes tchèques, rien de tel. Seuls les juifs⁸⁶⁹ et les nationalistes allemands ont fait des tentatives mais sans succès. Le rassemblement de Sokols à Brno, xxx [mot illisible, nda] aux yeux des juifs et des nationalistes allemands, a été interrompu, les Sokols ont été battus, blessés et beaucoup même arrêtés par la police. "Manifestations et cérémonies de deuil de toutes les Églises". Le maire de Prague, Groš, se serait lui aussi dépêché d'exprimer ses condoléances et confirmer sa loyauté. Les gens d'ici, les Tchèques comme les Allemands, parlent déjà de la déclaration de la guerre à la Serbie. Il semblerait que les émeutiers étaient vraiment serbes, pourtant plutôt des sujets austro-hongrois de Bosnie. Moi, je pense que ça n'ira pas si vite⁸⁷⁰. »

Il poursuit le 29 juin en exposant les raisons pour lesquelles il ne croyait pas à la guerre : l'absence de punition expéditive contre le Mexique après l'assassinat de Maximilien de Habsbourg, le frère de l'Empereur François Joseph, ainsi que la relation peu chaleureuse de ce dernier envers son neveu François Ferdinand. Deux comportements différents sont attribués aux Allemands auxquels l'auteur assimilait les juifs et aux Tchèques. Ces derniers, loin d'entrer en opposition directe, se contentaient d'expressions mesurées de sympathie et de loyauté.

« Les manifestations anti-serbes reprurent ce soir. La foule marchait sur la Ringstrasse vers le château en criant : « A bas la Serbie ! Honte à la Serbie ! » etc. La foule furibonde gueulait aussi devant l'ambassade russe dans le III^e arrondissement⁸⁷¹. [...] Les petits jeunots gueulaient dans les rues, allaient du ministère de la Guerre vers différents monuments, au château, devant les rédactions des revues allemandes, devant l'ambassade allemande. Ils appelaient à la guerre, contre la Serbie et parfois aussi contre les Tchèques⁸⁷². »

Berger rapporte, lui aussi, la divergence de comportements entre les Tchèques et les Allemands, dans

⁸⁶⁹Le terme désigne les personnes de confession juive. Bien que cette population soit souvent considérée comme une communauté à part, dans l'Empire austro-hongrois, à la veille de la guerre, elle n'est pas considérée comme une « nationalité » au même titre que les Tchèques, Allemands ou Hongrois. Par ailleurs, lors des recensements officiels, les juifs indiquent leur appartenance à un des groupes nationaux-linguistiques officiellement reconnus. Voir : *Die Habsburgermonarchie, Völker des Reiches*, les différents tableaux résumant les résultats des recensements.

⁸⁷⁰AHMLP, Fonds: Weitzbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896 – 1944, note du 29/06/1914 :« Také v německých městech Rakouska jsou prý velké projevy pro válku proti Srbsku. V Praze a v českých městech nic takového, jen židé a němečtí nacionálové se o to pokoušeli, ale s velkým fiaskem. Sokolský slet v Brně, [?] v očích německých nacionálů a židů, byl přerušen, Sokolové zbiti a zranění a řada jich ještě za to zatčeno. Smuteční projevy a smuteční obřady všech církví, a také prý starosta pražský Groš si pospíšil s projevem soustrasti a oddanosti. Zdejší lidé, Češi i Němci mluví tu již přímo o vyhlášení války Srbsku, ti výtržníci byli prý vskutku Srbové, jenže zdá se rakouští poddaní z Bosny, ale myslím, že to tak rychle přece nepůjde. »

⁸⁷¹AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 2.

⁸⁷²AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 3. « Dnes večer se opakovaly protisrbské demonstrace ve Vídni. Dav táhl po Ringstrasse k hradu a řval „Pryč se Srbskem! Hanba Srbsku!“ atd. Zběsilý dav řval i před ruským vyslanectvím ve III. Okresu. [...] Mladíci řvali na ulicích, chodili od ministerstva války k různým pomníkům, ke hradu, před redakce německých časopisů, před německé velvyslanectví, řvali pro válku proti Srbsku a leckdes též proti Čechům. »

le contexte spécifique de la capitale impériale. Il est intéressant de relever que les manifestations publiques ostentatoires de soutien étaient perpétrées de manière collective. Aussi, Berger remarqua-t-il la composition sociologique spécifique de « la foule » en insistant sur le jeune âge des « brailleurs ». Dans sa note du 23 juillet, il tient à préciser à nouveau :

« Ce n'étaient que des vieux et des jeunes qui avaient encore du lait sur leurs joues et puis ceux, qui avaient échappé au service militaire en temps de paix et qui étaient sûrs qu'ils ne seraient pas mobilisés⁸⁷³. »

Il témoigne ainsi du glissement progressif des polarités sociales du temps de paix, telles que Tchèques / Allemands ou jeunes / âgés, à la nouvelle division propre au contexte de guerre : mobilisables / exempts du service militaire. Quelques jours plus tard, le 3 juillet, l'excitation originelle semble avoir cédé la place au pessimisme généralisé, le quotidien des gens se transformant progressivement, du moins à Prague : « Soirée Chez 'Le Petit Jésus'. La salle est vide et déserte, aucun habitué n'est là, comme si de grands événements horribles étaient vraiment en train de se passer⁸⁷⁴. »

Selon les témoins, l'ambiance diffère en effet entre les métropoles et les campagnes. Alors que dans la capitale des Habsbourg et à Prague, Berger et Vajcenbauer rapportent des changements immédiats de comportement, les témoins issus des campagnes notent peu de perturbations, vaquant à leurs activités habituelles jusqu'à leur propre mobilisation. Le cultivateur d'âge mur, Janoušek, par exemple, note encore le 7 septembre 1914 être allé semer le seigle et la joie provoquée par la naissance de sa fille cadette, la guerre qui fait rage depuis plus d'un mois, ne semble pas avoir perturbé son quotidien⁸⁷⁵. Dans leur majorité, les témoins campagnards consacrent peu de lignes à cette période. Cette sous-représentation peut traduire justement l'impact plus modéré des événements dans les campagnes par rapport aux grands centres urbains.

« Les habitants des campagnes ont bien mieux prévu les conséquences d'une guerre que la majorité des citadins. Dans les campagnes, il n'y avait pas d'enthousiasme pour la guerre. Les ruraux ont préservé bien mieux leur jugement critique que les gens de ville, viciés par ce qu'on appelait alors le patriotisme⁸⁷⁶. »

Un des témoins autrichiens, Hackl, met en relief ce même phénomène tout en y ajoutant sa propre

⁸⁷³AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 2. « Byli to samí staří lidé, mladíci, jimž ještě teklo mléko po bradě, pak takoví, kteří v míru nebyli vojáky, neb ti si byli jisti, že do války nepůjdou. »

⁸⁷⁴AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896–1944, „Večer u Ježíška. Pusto a prázdno, nikdo známý zde nesedí, jakoby se skutečně očekávaly nějaké velké hrozné události.“

⁸⁷⁵Jan Janoušek, *Z bojů za svobodu vlasti (paměti katolického legionáře)*, Praha, 1933, p. 7.

⁸⁷⁶Arnold Hackl, *op. cit.*, p. 18 : « [...] die Landbevölkerung hat die Kriegsfolgen viel besser vorausgesehen als der große Teil der Stadtbevölkerung. Am Lande war nirgends Kriegsbegeisterung. Die Landbevölkerung bewahrt sich ihre Urteilsfähigkeit meist in viel besserer Art als die Stadtbevölkerung, die durch den so genannten Patriotismus verdorben ist. »

analyse, bien lucide par ailleurs. En effet, par leur organisation spatiale (présence d'un grand nombre de personnes dans un espace exigü) et leurs caractéristiques sociodémographiques (présence fortement marquée des institutions encadrantes et une proportion significative des franges de la société traditionnellement politisées que ce soient les milieux intellectuels ou les ouvriers, par exemple⁸⁷⁷) les centres urbains étaient des endroits particulièrement propices à l'émergence de dynamiques collectives.

Dans l'attente et l'incertitude, mentionnées par tous les témoins, la presse constituait la seule source officielle d'informations disponible au grand public. « Chacun se jette sur les journaux et attend avec curiosité les nouvelles et quelle sera la réponse aux conditions [de l'ultimatum, nda]⁸⁷⁸ », note Berger pour Vienne. Vajcenbauer, observant la marche vers la guerre à Prague, atteste de l'impact des journaux sur leurs lecteurs.

« Nous avons peu de travail dans la boîte, alors nous nous occupons comme nous pouvons et aussi en parlant des événements récents. Le grand social-démocrate František Hodek, tout imprégné de Právo lidu [Le Droit du peuple, journal de gauche tchèque, nda] comme un bon militant défend son journal⁸⁷⁹ ».

Et pourtant, comme l'explique toujours ce même témoin dans une note consécutive, du 24 juillet, l'imminence de la guerre n'efface pas la pluralité des positions en fonction des discours dominants destinés aux porteurs de différentes identités.

*« Le soir Chez Studničkoví, rue Švédská. Même ici **on guerroie** vaillamment comme si la guerre était déjà une chose faite. Les **sociaux-démocrates** souhaitent alors la victoire de l'Allemagne et la défaite de la Russie en tant qu'État despotique, les **socialistes nationaux** et les **patriotes tchèques** croient en une victoire rapide et facile de la Russie et de la France sur l'Allemagne et l'Autriche. On verra ! Mais moi, je pense toujours qu'on n'en arrivera pas au pire⁸⁸⁰ ! »*

Les confrontations en paroles semblent alors possibles et même parfaitement intégrées aux comportements socialement acceptables. Malgré l'emprise forte exercée par ces différents discours dominants, les témoignages les plus détaillés rapportent aussi les variations individuelles, sortes de synthèse de plusieurs systèmes de représentations et de valeurs. Ainsi, Vajcenbauer retranscrit

⁸⁷⁷Pavla Vošáhlíková, *Jak se žilo za časů Františka Josefa I*, Praha, nakladatelství Svoboda, 1996, p. 157.

⁸⁷⁸AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 3: « Každý dychtivě čte noviny a je zvědav na zprávy a jaká bude odpověď na podmínky. »

⁸⁷⁹AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896 – 1944, note du 13/07/1914.

⁸⁸⁰AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896 – 1944, note du 24/07/1914 : « Večer na Švédské ulici u Studničků. I zde se udatně válčí, jakoby už válka byla hotovou věcí. Sociální demokraté přejí si v tom případě vítězství Německa a porážku zvláště Ruska jakožto despotického státu, národní socialisté a lidé česky založení věří v brzké a snadné vítězství Ruska a Francie nad Německem a Rakouskem. Uvidíme! Ale já stále myslím, že to nebude tak zlé! »

plusieurs discussions qu'il a tenues avec son collègue de l'imprimerie Hodek, afin de relever les incohérences dans les opinions exprimées par ce dernier. Ce « Grand social-démocrate » et lecteur fervent du *Právo lidu* [*Le droit du peuple*, journal de gauche tchèque, nda], défend les intérêts des ouvriers contre la monarchie. Il apparaît toutefois très ému par le destin cruel qui s'est abattu sur le vieux monarque. Afin d'expliquer cette position, qui peut sembler contradictoire, il élabore sa propre interprétation du discours socialiste nourri de valeurs humanistes :

« Il faut voir dans chaque individu avant tout un être humain ; qu'il soit empereur ou n'importe qui d'autre, je m'en fous [...] nous, socialistes, ne combattons pas les individus et les personnes mais le système. A quoi ça sert quand tu buttes un vaurien s'il y en a toujours un autre pour le remplacer ?⁸⁸¹ »

Ici, comme à beaucoup d'autres endroits, les témoignages révèlent que si les différents discours dominants exercent un impact sur les positionnements des individus, ils ne les déterminent pas totalement, laissant un espace plus au moins large à la cristallisation d'une constellation réflexive proprement individuelle, résultant de l'enchevêtrement de différentes influences exercées par les expériences vécues par chacun (voir: Figure 20, p. 256).

⁸⁸¹ AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896 – 1944, le 13/07/1914.
« Musíš se vždycky na každého vždycky v první řadě dívat jako na člověka, esli je taky při tom císařem nebo čím jiným, na to já seru. [...]my socialisti nebojujeme proti jednotlivcům, proti osobám, ale proti systému, co je to platný; jednoho lotra vocelíš, dyš na jeho místozaskočí hned inej. » Il convient de noter que l'auteur prend soin à retranscrire le langage familier voire vulgaire par endroit de son collègue comme s'il voulait souligner encore davantage son faible capital intellectuel et culturel.

Figure 20: Schéma de la conjonction des facteurs dans le processus décisionnel.

Discours		Expériences personnelles vécues
Collectifs (Dominants / marginiaux)	Individuels	
<ul style="list-style-type: none"> - informatif - politique - historique - mémoriel - artistique 	<ul style="list-style-type: none"> - personnes inconnues - personnes connues (proches) 	
Cadres de références		
Sphère collective	Sphère individuelle	
Somme de valeurs	Somme de savoirs	
Systemes et outils de valorisation/dévalorisation	Schémas et outils interprétatifs du monde	
<ul style="list-style-type: none"> - lois - morale - coutumes et traditions - modèles et exemples 	<ul style="list-style-type: none"> - imaginaires - représentations - savoirs pratiques 	
Attentes	Opinions, convictions, positions	
Pressions sociales	Décisions	
Actions individuelles		

Dans l'ensemble, les témoignages s'accordent sur la principale caractéristique de cette période : la guerre s'imposa rapidement comme le premier sujet de débat à toutes les échelles. De la presse écrite jusqu'aux brasseries populaires, les gens estimaient devoir *s'exprimer publiquement* sur le sujet. La presse écrite joua un rôle essentiel dans l'information publique et dans la formation des imaginaires. Bien qu'elles aient laissé sensiblement moins de traces dans les archives, d'innombrables conversations interpersonnelles devaient en faire autant. Selon les témoins et durant le mois entier, la gamme d'opinions exprimables et tenables restait étonnement large. En effet, dans la presse, la pluralité d'approches persistait jusqu'au moment de l'adhésion officielle de la Social-démocratie allemande à la guerre. Les discussions interpersonnelles rapportées dans les témoignages reflètent cette situation.

2.1.1.3 La menace de guerre au quotidien

Hormis l'omniprésence de la guerre dans les paroles échangées, durant le mois de juillet 1914, la possibilité d'entrer en conflit armé influe encore relativement peu sur le quotidien. En effet, le comportement des élites politiques austro-hongroises semble plutôt rassurant⁸⁸². Selon les témoignages, surtout parmi la population de langue tchèque, nombreux semblent avoir été ceux qui ne croyaient pas à la guerre⁸⁸³. Aussi, les exemples des mobilisations partielles lors des crises balkaniques précédentes (1908-09 et 1912-1913), encore vifs dans les mémoires en 1914, confortent-ils les gens dans cette supposition. Concernant le quotidien, c'est Berger, le diariste de Vienne qui enregistre le plus de changements. Militant du mouvement ouvrier, il note la continuation des rassemblements publics ainsi que des réunions du comité tout au long du mois. Cependant, les dates ne sont plus communiquées publiquement de peur que « les centristes remontés contre eux ne les agressent⁸⁸⁴ ».

C'est au moment de la publication de l'ultimatum de l'Autriche-Hongrie à la Serbie, envoyé le 25 juillet et la réponse négative de la Serbie rendue publique deux jours plus tard, que tout s'accélère. Bien que, comme Vajcenbauer, d'aucuns trouvent encore des arguments pour ne pas croire à la guerre imminente⁸⁸⁵, l'ambiance générale semble avoir changé. Berger note l'arrêt de certains travaux de construction et le licenciement des ouvriers de bâtiment, l'interdiction des réunions ouvrières, de certaines revues mais également d'animations populaires⁸⁸⁶. Des incidents inhabituels surgissent : « Dans le XX^e arrondissement les femmes ont cambriolé deux magasins, parce qu'ils ont augmenté

⁸⁸²Le chef de l'état-major austro-hongrois, Conrad von Hötzendorf est lui-même parti en congé annuel mi-juillet 1914.

⁸⁸³La même conclusion est présentée également par le principal spécialiste tchèque de la Première Guerre mondiale dans : Ivan Šedivý, *Češi, České země*, op. cit..

⁸⁸⁴AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, *Denní zápisky v době světové války 1914-1918*, p. 3 : « aby nám poštvání centralisté nenatloukli. »

⁸⁸⁵AHMLP, Fonds: Bedřich Weitzenbauer, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896 – 1944, note du 24/07/1914.

⁸⁸⁶AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, *Denní zápisky v době světové války 1914-1918*, p. 4-5.

le prix de patates », les banques sont prises d'assaut et les militaires sont positionnés partout dans les rues⁸⁸⁷ ». Les manifestations dans les rues ainsi que les débats s'intensifient dans la capitale de l'Empire des Habsbourg, dans un espace public qui est aussi de plus en plus contrôlé. Le 25 juillet encore : « Le public débat vivement entre les pros et les opposants à la guerre. Il vaut mieux ne pas s'y mêler de peur qu'un flic ne l'emène⁸⁸⁸. » Bien qu'il continue à exercer son métier comme d'habitude, Berger sent peser le changement d'ambiance général. L'appréhension de la guerre infiltre alors son esprit. « Le travail ne me régalaît plus, partout on ne parle que de la guerre », conclut-il⁸⁸⁹. Vajcenbauer réagit de la même façon. Lui aussi essaye, de poursuivre son quotidien malgré la gravité ressentie. Le soir, une fois sa journée de travail terminée, il passe dans les brasseries où il avait ses habitudes. Elles sont vides désormais. Comme chaque dimanche, le 26 juillet encore, il part en randonnée. Or arrivé au château d'Okoš, sa destination, il constate le changement d'atmosphère⁸⁹⁰: « Personne n'erre dans les ruines du château aujourd'hui, je suis seul, les gens ont d'autres soucis⁸⁹¹. » A la lecture de ses écrits, Vajcenbauer lui non plus et malgré son propre optimisme, n'échappe pas à la pesanteur ambiante qui s'abat sur la population transformant ses gestes quotidiens.

2.1.2 La mobilisation

Contrairement au moment d'attente décrit précédemment, la mobilisation de 1914 est présente dans la majorité des témoignages étudiés, peu importe que l'auteur en soit directement affecté ou qu'il en soit seulement un spectateur en attente du dénouement futur de son propre sort. Ce moment crucial de la mise en guerre de la société ne se déroula pas de la même façon ni dans le même contexte qu'en France. Dans l'Hexagone, tout le système semble avoir été pensé et prêt pour le jour J. Les affiches de mobilisation avaient été par exemple imprimées depuis 1904. Au moment de la mobilisation, il ne restait que de remplir la date précise⁸⁹². L'arrivée des hommes sous les drapeaux s'accomplit alors de manière rapide et efficace. La bonne préparation et mise en application du procédé joue sûrement un rôle majeur dans la réussite de toute l'entreprise⁸⁹³. La mise en guerre du vaste empire multinational des Habsbourg s'avère plus complexe⁸⁹⁴. En effet, les autorités militaires ne procèdent pas d'emblée à la mobilisation générale. Le procédé d'enrôlement est échelonné dans le temps. Le 25 juillet, la Serbie publie sa réponse négative à l'ultimatum envoyé par Vienne. Le chef de l'état-major austro-

⁸⁸⁷ AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 6: « Ve XX. okresu ženy vytloukly dva obchody, že zdražily brambory. »

⁸⁸⁸ AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 6. « Obecenstvo debatuje pro a proti válce. Neradno se do toho míchat, byl by snad bit a nakonec ho policajt odvedl. »

⁸⁸⁹ AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 5.

⁸⁹⁰ Un château médiéval en ruines près de Prague.

⁸⁹¹ AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896 – 1944, le 26/07/1914.

⁸⁹² Frédéric Rousseau, *14-18, penser le patriotisme*, Paris, Gallimard, 2018, p. 20.

⁸⁹³ Frédéric Rousseau, *14-18, penser le patriotisme, op.cit.*, p. 19.

⁸⁹⁴ L'énorme complexité des relations internationales et intérieures des États européens à l'entrée en guerre a été récemment analysée et exposée par Christopher Clark, *op. cit.*.

hongrois, Conrad von Hötzendorf réagit en ordonnant la mobilisation partielle des sept corps d'armées prévue pour le plan B, c'est-à-dire pour les opérations dans les Balkans, dont les deux corps couvrant le territoire de Bohême⁸⁹⁵. Le 26 juillet étant un dimanche, elle devint toutefois effective que le lundi suivant, le 27 juillet. Ce n'est que le mardi 28 juillet, trois jours après la réception de l'ultimatum, que l'Autriche-Hongrie déclara effectivement la guerre à la Serbie. De nombreux témoins apprirent cette nouvelle le mercredi 29 juillet au matin, en lisant la presse ou le fameux manifeste « *An meine Völker* » de l'Empereur François Joseph qui investit tous les lieux publics. Et seulement trois jours plus tard, le dernier jour de ce mois de juillet marqué par tellement de doutes et de tensions, la mobilisation partielle fut transformée en mobilisation générale dans le cadre du déclenchement du plan R (*R-Staffel*), prévu pour l'affrontement armé avec l'Empire russe. Dès ce moment-là furent appelés tous les hommes aptes au service nés entre 1877 et 1892. Dans le courant du mois d'août, l'appel fut progressivement élargi au cinq classes plus anciennes « le second appel » concernant les hommes nés de 1872 à 1876⁸⁹⁶. La mise en guerre effective de l'armée des Habsbourg fut donc plus complexe et aussi plus chaotique que celle effectuée par les autorités françaises. Pourtant, cette inefficacité n'impacta pas vraiment le résultat final : en Autriche-Hongrie comme en France, une écrasante majorité d'hommes appelés répondirent positivement à l'appel. La mobilisation démentit ainsi les craintes exprimées par les autorités s'attendant à une importante vague d'insoumission⁸⁹⁷ et ce d'autant plus que certains régiments tchèques enregistrèrent des perturbations lors des deux mobilisations récentes, qui ne furent que préventives en 1908-1909 et en 1912-1913⁸⁹⁸. Comment l'État austro-hongrois réussit-il, tout autant que les autres belligérants, à accomplir la grande prouesse de mobiliser massivement sa population masculine ?

Les témoignages des combattants de langue tchèque, allemande et slovaque reflètent l'étalement de la mobilisation. Les témoins de notre corpus ne rejoignent pas leurs régiments respectifs au même moment, ils ne partent pas non plus au même moment au front. Le 25 juillet, l'Empereur François Joseph signe l'ordre de la mobilisation partielle des sept corps d'armée, le IV^e, VII^e, VIII^e, IX^e, XIII^e, XV^e, XVI^e ainsi que le III^e de Styrie, qui n'a pas été initialement inclus dans le plan B. Le VIII^e de Prague et le IX^e de Litoměřice couvrent le territoire de Bohême et le I^{er} royal et le II^e de Vienne incluent la partie morave des Pays de la Couronne tchèque⁸⁹⁹. Ceux appartenant aux régiments

⁸⁹⁵Il s'agissait des quatre corps d'armée du plan B (*B-Staffel*) : IV de Budapest, VII de Temesvár, VIII de Prague (Bohême) et IX de Litoměřice (Bohême) ainsi que trois corps de *Minimalgruppe Balkan* : XIII de Zagreb, XV de Sarajevo et XVI de Ragusa. Selon : John R. Schindler, « Disaster on the Drina : The Austro-Hungarian Army in Serbia, 1914 », *War in History*, n° 9, 2002, p. 160.

⁸⁹⁶Libor Nedorost, *Češi v První světové válce, díl první: Mým národům*, Praha, Libri, 2006, p. 49.

⁸⁹⁷En France, moins de 1,5 % d'absents ont été recensés alors que les autorités s'attendaient à 13 % d'insoumis. Frédéric Rousseau, 14-18, penser le patriotisme, Paris, Gallimard, 2018, p. 16.

⁸⁹⁸John R. Schindler, « Disaster on the Drina : The Austro-Hungarian Army in Serbia, 1914 », *War in History*, n° 9, 2002, p. 162.

⁸⁹⁹Ivan Šedivý, *České země a Velká válka 1914-1918*, Praha, Lidové noviny, 2001, p. 30.

concernés par la mobilisation partielle quittent leurs foyers dès le 27 juillet, d'autres le 31, courant août ou début septembre ou encore plus tard dans la guerre (le dernier témoin est appelé en 1917⁹⁰⁰). L'échelonnage de la mobilisation entraîne deux phénomènes. D'une part, les délais dans la marche vers la guerre permet, comme nous l'avons vu précédemment, de garder jusqu'au dernier moment un petit espoir d'un dénouement non violent⁹⁰¹. D'autre part, les premiers jours de la mobilisation partielle sont marqués par la cristallisation des clivages entre la population masculine déjà appelée et celle qui pense y avoir (du moins pour le moment) échappé. Le sentiment d'iniquité devant le devoir militaire s'installe à partir du premier jour. Aussi, les témoins appréhendent-ils différemment ces premiers jours de la guerre en fonction de leur propre situation. En l'espace de quelques jours, les hommes mais aussi les femmes doivent s'adapter aux multiples changements de situation, tout en endossant les rôles qu'ils supposent être exigés d'eux et d'elles par les autorités mais aussi par leur entourage.

2.1.2.1 Répondre à l'appel : une consécration du conformisme collectif ?

De même que la nouvelle de l'attentat de Sarajevo, celle de la mobilisation et de la déclaration de la guerre de l'Autriche-Hongrie à la Serbie s'apprennent généralement dans un lieu public, le plus souvent par l'intermédiaire d'une des grandes affiches qui envahissent littéralement l'environnement visuel habituel. L'espace privé est ensuite pénétré par les convocations officielles nominatives (les feuilles de route) envoyées aux mobilisables par la poste⁹⁰². Parfois, notamment à la campagne, c'est un représentant de l'autorité qui communique la nouvelle⁹⁰³. Dans tous les cas, le témoin se trouve rarement seul au moment de réagir. Sa réaction ne résulte donc pas, ou pas seulement, de l'examen profond de sa conscience face à l'ordre communiqué, mais aussi du poids des regards des autres acteurs sur la scène sociale, vecteurs de leurs attentes diverses. Dès le premier moment, les réactions individuelles subissent la pression du collectif. Outre les mentions explicites des rassemblements, dans beaucoup de témoignages, c'est à ce moment précis que se situe le passage systématique de la première personne du singulier à la première personne du pluriel. Cette particularité discursive, sûrement purement inconsciente, corrobore l'hypothèse selon laquelle les acteurs eux-mêmes incorporent la nature collective des réactions publiques.

« La dernière nouvelle – l'ordre de mobilisation ! Et voilà que l'humeur est en dessous du zéro. [...] Le chanteur Kubin est venu parler de notre départ avec les mots que j'ai gardé en mémoire les six années suivantes : 'Messieurs, venez à la

⁹⁰⁰Ctibor Veselý commence son service le 08/02/1917, Okresní archiv Běnešov, fonds: Ctibor Veselý, dossier personnel.

⁹⁰¹AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896 – 1944.

⁹⁰²L'importance du développement des moyens de domination à distance en lien avec l'essor des moyens de communication pour la construction de l'État-nation en France a été soulignée par Gérard Noiriel.

⁹⁰³Jan Janoušek, *op. cit.*, p. 6. Janoušek apprend la nouvelle par un officier de police en rentrant de la messe dominicale le 26/07/1914.

chapelle, nous prions la Sainte Anne, elle interviendra pour nous auprès de son petit-fils et tout cela s'arrangera.' Bien sûr, je n'y croyais pas du tout, pourtant je l'ai suivi⁹⁰⁴. »

L'encadrement social pouvait parfois, comme dans le cas de Heřmanský, engendrer des réactions exceptionnelles, inattendues : à la demande d'un ami, cet athée convaincu, se précipite alors à la chapelle pour prier Sainte Anne. Son comportement s'est ajusté en fonction de son entourage immédiat... Il est toutefois intéressant de souligner que cette ambiance modulait *les postures* (discours et actes) *affichées* mais pas forcément *le jugement*. Heřmanský ne croyait pas plus qu'avant au pouvoir protecteur du panthéon chrétien même s'il accomplit (ou plutôt simula) le geste de la prière. Loin de prétendre que cela était le cas de tous, cet exemple démontre à quel point il est difficile d'attribuer une motivation univoque aux actes observés. Si la prière de son ami Kubín relevait vraisemblablement de l'adhésion sincère à la foi catholique, celle de Heřmanský ne l'était guère.

Le témoin le plus prolixe de tous, Berger, propose ses observations des réactions à l'annonce de la mobilisation et de la déclaration de guerre à Vienne :

« Le 29 juillet, mercredi. Dans la presse matinale nous lisons que la guerre vient d'être déclarée. [...] Une partie de la population est triste, l'autre joyeuse. Dans les rues on a affiché le manifeste impérial An Meine Völker ! [A mes peuples⁹⁰⁵ !, en allemand dans le texte, nda] Partout, les gens se rassemblent devant les affiches. Celui qui n'est pas d'accord, ferme sa gueule pour ne pas se faire éclater et s'éloigne⁹⁰⁶. »

[...]

« Déjà le soir-même l'ordre de mobilisation a été placardé. Je suis allé vers l'Hôtel de ville, j'ai rencontré le charpentier Skřivánek et nous sommes allés lire le décret ensemble. Devant les affiches, les foules se rassemblent. Celui qui est concerné jure

⁹⁰⁴Josef Heřmanský, *op. cit.*, p. 38 : « Poslední zpráva – vyhlášení mobilizace ! To již teprve nálada byla pod bodem mrazu. [...] Přišel předzpěvák Kubín a rozmlouvá nám rozchod se slovy, na který jsem potom celejch šest let nezapomněl. Říká: „Pánové, pojd'te ke kaplička, pomodlíme se u svaté Anny, ona se přimluví u svého vnuka a nic z toho nebude.“ Ovsšm, že jsem na to nevěřil, ale na naléhání jsem přece šel. »

⁹⁰⁵Le terme allemand *Völker* (pluriel du mot *Volk*) pose une question de traduction. Sa signification est en effet ambiguë, couvrant deux termes clairement distincts en français : le peuple et la nation (voir le dictionnaire bilingue Larousse en ligne : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais-allemand/nation/53503>). Par exemple, en allemand, la Société des Nations se nomme *Völkerbund*.

La confrontation avec le terme tchèque *národ* n'est d'aucun secours ici car il reprend la même dualité qui relève et traduit la divergence des manières de penser le rapport entre une population et sa structure étatique ainsi que la cohésion nationale dans l'espace centre européen et en France, héritière de la Révolution de 1789.

⁹⁰⁶AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, *Denní zápisky v době světové války 1914-1918*, p. 6 : « 29. července. Středa. V ranních novinách **čtème**, že válka je vypovězena. [...] jedna část lidstva je smutná, druhá veselá. Na ulicích vylepeno císařovo provolání : «Am maine Völker ! » (Mým národům!) Všude u plakátů hloučky lidí. Kdo s tím nesouhlasí, drží hubu, aby přes ní nedostal a jde pryč. »

*en silence*⁹⁰⁷. »

Suivant ce diariste, les opinions partagées dans un rassemblement autour de l'appel sous les drapeaux étaient loin d'être homogènes. Et pourtant, toujours selon le même auteur, seuls l'enthousiasme et la satisfaction semblent avoir été les sentiments socialement valorisés et valorisant et leur expression la seule stratégie lucrative⁹⁰⁸ face à la situation donnée. Ce sont aussi les seules réactions affichées ouvertement en public. Bien que le cadre social exerce une pression différenciée selon les niveaux de résistance variables des différents individus⁹⁰⁹, il est toujours présent et altère, sans aucun doute, une grande partie des comportements observables.

*« Le patron du café pestait contre les Serbes depuis l'assassinat. Qu'il fallût les anéantir, disait-il. Il a reçu sa convocation et maintenant il pleure comme une vieille pute que personne ne veut plus prendre. A l'idée de voir les Serbes réels, son brave cœur est tombé dans son froc*⁹¹⁰. »

Ces sentiments sont d'autant plus facilement affichés que la personne qui les exprime se savait ou du moins se pensait, comme dans le cas de ce propriétaire de café, elle-même à l'abri du devoir militaire. Dans ce cas de figure, le rapport entre les risques et les bénéfices en termes de capital social⁹¹¹ était particulièrement favorable. Dans le cas d'absence totale de ces sentiments, les personnes concernées s'appliquaient à la retenue. Elles recouraient à l'expression la moins ostentatoire possible de leur désaccord. Pourtant, comme le montre Berger, cité ci-dessus, l'absence de son exposition au grand jour ne signifiait pas l'adhésion pour autant. Difficilement exprimable en public, le dissentiment était alors souvent confié dans les écrits intimes, l'espace clos affranchit de la pesanteur des regards qui jugent, d'où ses nombreuses traces dans les témoignages.

Holý, un autre témoin socialiste, apprit qu'il devait partir à la guerre le 28 juillet 1914 : « Effondré et en larmes de colère que nous soyons trop impuissants pour se révolter contre tout cette bande qui ne

⁹⁰⁷AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 8 : « Večer už vylepují mobilizační vyhlášky. Šel jsem k magistrátu, setkal se s tesařem Skřivánkem a spolu si šli přečíst vyhlášku. U vyhlášek se kupí houfy lidí ; koho se to týká v tichu proklíná. »

⁹⁰⁸Le mot est employé ici au sens que lui donne Pierre Bourdieu dans ses réflexions sur les motivations des comportements des agents engagés dans un champ spécifique. Voir : Pierre Bourdieu, Loïc Wacquant, *Invitation à la sociologie réflexive*, Paris, éditions du Seuil, 2014 (1992), p. 147, 177-178.

⁹⁰⁹La pression sociale se traduit au niveau psychologique par le sentiment de « honte » qui résulte de « notre aptitude à souffrir du regard des autres ». La capacité à attacher de l'importance aux regards qui jugent est alors un gage de moralité. Boris Cyrulnik, *Mourir de dire. La honte*, Paris, Odile Jacob, 2010, p. 12.

⁹¹⁰AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 8 : « Kavárník od vraždy sočil na Srby, jen je zničit. Včera dostal povolávací lístek a nyní brečí jako stará kurva, na kterou už nikdo nechce lézt ; to už mu hrdinné srdéčko před skutečnými Srby zbaběle spadlo do kalhot. »

⁹¹¹Nous mobilisons toujours le vocabulaire bourdieusien, inspiré par la terminologie économique il s'avère particulièrement pertinent pour décrire le monde social. Comme le souligne Pierre Bourdieu, l'emploi de ces termes n'implique pas forcément une attitude consciente du sujet. La recherche de bénéfices potentiels susceptible de motiver les conduites des acteurs, reste, dans la majorité de cas, entièrement inconsciente. Voir : Pierre Bourdieu, *La distinction : critique sociale du jugement*, Paris, les éditions de minuit, 1979.

sait s'épanouir que par les armes⁹¹² », commente-il dans ses souvenirs.

« *La panique éclata. Personne ne travaillait et les soldats se préparaient à partir. Ayant 36 ans, **j'ai dû** partir. [...] Le 27 juillet, lundi, le moment des adieux est venu. C'était triste. **J'ai dû** quitter ma femme et quatre enfants⁹¹³. »*

« *Après l'attentat contre Ferdinand à Sarajevo, la guerre éclata et la mobilisation générale fut décrétée. **Qu'ils veuillent ou non** se battre au nom de l'Empereur, **tous devaient** s'enrôler dans l'armée et peu de temps après partir au front⁹¹⁴.*

« *Une période pleine de soucis et d'incertitude commençait. Le 26 juillet, dimanche, tout a été tranché. La mobilisation a été décrétée. Les coups sur les tambours et d'immenses affiches jaunes diffusaient en caractères noirs le manifeste impérial « A mes nations ! ». La peur s'empara du public. La haine du vieillard moribond **était difficilement cachée. Les jurons pleuvaient** sur sa tête. Pourtant, il **n'y avait pas de courage pour se révolter**⁹¹⁵. »*

« *L'année 1914 a suscité parmi nous, soldats-tchèques, un remue-ménage non sans importance. La question : **Quoi faire ?** démangeait dès le début de la guerre de nombreux cœurs tchèques. Je savais que **je devais partir**, qu'il **n'y a pas d'alternative**. Mais me battre pour des intérêts qui m'étaient étrangers, contre les convictions inculquées depuis ma jeunesse – c'était une toute autre question. Et la réponse exacte mûrissait dans ma tête⁹¹⁶. »*

« *Comme la guerre dure déjà depuis un moment et l'espoir de voir une fin proche a disparu, **il ne me reste d'autre solution** que de me préparer au métier [de soldat, nda] ⁹¹⁷. »*

⁹¹²Václav Ladislav Holý, *Se sokolským odznakem "Na stráž!" kolem světa, aneb, Vzpomínky 1914-1920*, Náchod, Státní okresní archiv Náchod, 1998, p. 11: « Zdrčen a pláče vzteky, že jsme tak malomocní se vzepřítí té celé chásce, která jen krví dovede dobýti svého rozmachu. »

⁹¹³Václav Poláček, *op. cit.*, p. 37: « Nastala panika, žádný nic nepracoval a vojáci se připravovali na vojnu. Poněvadž mě bylo 36 roků, **musel jsem narukovat**. [...] 27. července v pondělí nastalo loučení. Bylo to smutné. Doma musel jsem nechat ženu a 4 děti. »

⁹¹⁴František Dušek, *Moje sibiřská anabáze*, Hradec Králové, ČSOL, 2007, p. 11: « Po atentátu na Ferdinanda v Sarajevu vypukla válka a byla vyhlášena všeobecná mobilizace. Ať kdo chtěl nebo nechtěl bojovat za císaře pána, musel narukovat a dostal se do armády a za nedlouho odjel na frontu. »

⁹¹⁵František Skála, *op. cit.*, p. 5 : « Nastala doba starostí a nejistoty. Neděle dne 26. července přinesla rozhodnutí. Byla vyhlášena mobilizace. Údery na buben a ohromné žluté plakáty oznamovaly černým tiskem císařův manifest „Mým národům!“ Obyvatelstva se zmocnilo zděšení. Nenávisť k císařskému starci nad hrobem se dala stěžít zakrývatí. Kletby svolávají na jeho hlavu. Ku vzepření však nebylo odvahy. »

⁹¹⁶František Knapp, *Hanák na vojně a v revoluci*, Brno, Moravský legionář, 1934, p. 6 : « Rok 1914 vyvolal mezi námi, českými vojáky, nemalý rozruch. A otázka, co počít, hnětla hned s počátku války mnohé české srdce. Že do války jít musím, že tu není vyhnutí, to jsem věděl. Ale bít se za cizí zájmy, proti svému od mládí vštěpovanému přesvědčení – to už byla jiná otázka, na niž v duši uzrávala přesné odpověď. » 6

⁹¹⁷VHA Praha, Fond: SbHP, Carton 49, Josef Linek, p. 1 : « Nikterak mě to již nepřekvapilo, neb válka trvala již déle a nebylo naděje na nějaký brzký konec, nezbyvalo nic jiného než se připravit na povolání. »

Quel que soit leur profil : socialiste, comme Holý ou Dušek, *sokol* comme Knap ou Skála, paysan catholique et père de famille comme Poláček, futur légionnaire ou pas, l'appel à partir à la guerre est interprété et ensuite assimilé comme une *injonction incontournable*. Peu importe s'ils dévoilent ou non leur propre opinion sur la situation et que cette opinion soit positive ou négative, aucun des témoins ne se dérobe à l'appel. Le comportement final est le même pour tous indépendamment du contenu de la pensée personnelle exprimée dans le témoignage.

Quant aux opinions exprimées, il est difficile d'en confirmer ou infirmer l'authenticité. Nous ne pouvons constater qu'un fait : dans le témoignage du cultivateur, non-légionnaire Poláček, ne figure aucune considération sur la nécessité de se comporter autrement, alors qu'elle est bien présente chez les témoins qui ont ensuite servi dans les légions. Pour certains, ayant rédigé et publié leurs récits une fois la guerre terminée, il est probable qu'il s'agisse d'ajouts postérieurs, reprenant le discours mémoriel dominant de la nouvelle République tchécoslovaque⁹¹⁸. Toutefois, étant donnée l'existence d'opposition politique à l'État austro-hongrois bien avant 1914, il peut s'agir aussi bien de pensées contemporaines aux événements. Ici, le chercheur n'a aucun moyen sûr de trancher⁹¹⁹. Toutefois, la diversité des opinions personnelles sur la situation apparaissant dans les différentes formes de récit, semble être un gage de leur diversité dans la réalité. Dans cette perspective, ce ne sont pas ce que *pensent* les témoins de la mobilisation ; ce qui importe davantage est la conviction exprimée par les témoins que leur propre réflexion n'a aucune incidence sur le déroulement des faits à venir et que son expression publique n'est pas pertinente, elle peut même s'avérer dommageable pour le témoin si elle n'est pas en accord avec la position dominante. Qui plus est, pratiquement aucun témoin⁹²⁰ ne mentionne même avoir eu *l'idée de désobéir*. Même l'écrivain de langue allemande, Egon Erwin Kisch, proche des mouvements de gauche et anarchistes aussi bien allemands que tchèques, qui se trouvait à Berlin au moment de la mobilisation, sauta littéralement dans le premier train dès qu'il apprit la nouvelle pour se rendre auprès de son régiment. Malgré son positionnement de personnalité publique militante contre les autorités impériales, son premier souci était bien de ne pas déroger aux consignes officielles :

« Déjà à Podmokly, j'ai lu les affiches jaunes appelant chaque réserviste

⁹¹⁸Helena Trnkova, « La première résistance tchécoslovaque dans les musées tchèques », in MARY Julien et ROUSSEAU Frédéric (dir.), *Entre Histoire et Mémoires. La guerre au musée. Essais de muséohistoire*, Paris, Michel Houdiard, 2013, p. 101-102.

⁹¹⁹En restituant minutieusement sa biographie mettant en relief son habitus, les champs auquel dans lesquels il est engagé et les stratégies qu'il développe, le chercheur peut émettre une hypothèse pour un auteur en particulier. Il est toutefois méthodologiquement incorrect de procéder par induction pour étendre l'observation unique aux autres cas analysés.

⁹²⁰Dans notre corpus, il existe deux exceptions à la règle. L'une est Bohuslav Bouček. Jeune médecin d'un milieu plutôt favorisé et patriote tchèque avant la guerre, il réfléchit à la possibilité d'émigrer en Russie en cas de guerre. Finalement, il répond à l'appel. La seconde concerne František dit Frank Halas, boulanger et aventurier, qui se trouve au moment de la mobilisation aux États-Unis. Il réfléchit effectivement si oui ou non, il doit rentrer dans son pays natal pour remplir son devoir. Lui aussi se plie finalement aux consignes officielles.

appartenant au VIII^e corps d'armée à se présenter spontanément auprès de son régiment. Jusque-là, je croyais qu'il fallait attendre l'ordre, le consulat à Berlin me l'a confirmé. Mais maintenant les affiches m'annonçaient deux choses : j'irai faire la guerre dans tous les cas et je serai peut-être même puni car je ne me suis pas rendu auprès du 11^e régiment K. u. K. à Písek, auquel j'appartiens comme réserviste, déjà dimanche dernier⁹²¹. »

Le 30 juillet, il décrit son désarroi à l'idée d'être puni contre toute sa bonne volonté. Le seul souci, exprimé dans le témoignage d'un autre témoin germanophone, Reinhold Klaus est le fait qu'il n'avait pas, en dépit du règlement officiel en tant qu'officier de réserve, d'uniforme de combat⁹²². Un autre témoin, ouvertement socialiste et nationaliste tchèque, portant tout au long de son témoignage un regard très critique à l'égard de l'Empire des Habsbourg et futur légionnaire, ne semble pas avoir pensé une seconde à désobéir, lui non plus :

« Le 25 juillet 1914, au soir, nous étions assis avec mes frères Sokols dans la salle de réunion. La place de la ville était comme balayée, personne nulle part. [...] Et le matin, la nouvelle est tombée. La guerre fut déclarée ainsi que la mobilisation des hommes jusqu'à 39 ans. Une telle ampleur nous a bien surpris, surtout nous, soldats de la réserve territoriale ! Les gens se sont rassemblés devant l'affiche et tous s'étonnaient de l'audace de Vienne. C'est bien connu, on a mobilisé en premier les régiments composés majoritairement de Slaves⁹²³. Le 27 juillet, nous nous sommes tous précipités à la gare pour rejoindre nos régiments respectifs⁹²⁴. «

Malgré le désaccord d'opinion exprimé en paroles, sa réaction est exactement la même que celle des autres : il se dépêche de se présenter au bureau d'accueil de son unité. Un autre témoin, Jan Novák,

⁹²¹Egon Erwin Kisch, *Vojákem pražského sboru : válečný deník*, Praha, Pokrok, 1930, p. 10 : « Již v Podmoklech jsem četl žluté plakáty s výzvou, že každý záložník, příslušný k 8. sboru, má se sám od sebe hlásiti u svého oddílu. Dosud jsem myslel, že se musí čekati na svolávací rozkaz, také v Berlíně na konsulátě mně to řekli. Teď však mně plakáty hlásaly dvojí zvěst: „v každém případě tedy půjdu do války, ale možná že ještě budu potrestán, poněvadž jsem se už v neděli nedostavil k c. a k. 11. pěšímu pluku v Písku, u něhož jsem byl záložním desátníkem. »

⁹²²DLA UW, fond : Klaus Reinhold, p. 2 : « Dies traf mich schwer und zwar hauptsächlich deshalb, weil ich ja keine feldgraue Uniform besaß. En jeder Reserveoffizier war verpflichtet, neben der Friedensuniform auch eine Felduniform zu besitzen. Ich hatte meine sämtlichen Waffen Übungen abgeleistet und nicht mehr ernstlich an einen Krieg gedacht. »

⁹²³Effectivement, la mobilisation partielle décrétée trois jours avant la mobilisation générale concernait les deux corps d'armée situés en territoire de la Bohême ainsi que les trois corps des Balkans. Les régiments couvrant le territoire de l'Autriche actuelle n'ont été concernés que par la mobilisation générale. Schindler, John R., « Disaster on the Drina : The Austro-Hungarian Army in Serbia, 1914 », *War in History*, n° 9, 2002, p. 160.

⁹²⁴Josef Šelf, *op. cit.*, p. 12 : « Večer 25. července 1914 seděli jsme s br. Sokolíky blatenskými ve spolkové místnosti. Náměstí jako když zamete, bylo liduprázdné. (...) A ráno také udeřilo. Byla vypověděna válka a nařízena mobilisace do 39 let. Rozsah tento byl ovšem neočekávaný a pro nás domobrance překvapením největším! Mobilisační vyhlášku obklopilo občanstvo a každý zasl nad vídeňskou troufalostí. Jak známo, mobilisovány v prvé chvíli jenom armádní sbory skládající se převážnou většinou z pluků slovanských. Ráno 27. července spěchali jsme již na nádraží, abychom odjeli k plukům. Viděl jsem zbledlé tváře kamarádů, kteří se mnou opouštěli rodiny, matky, otce, milenky, ženy a děti, aby šli obléknout vojenský šat, vzali pušky a šli do války. Šli jsme se navzájem vraždit, mrzačit, jinde v jiné zemi loupit, pálit, kopat hroby, stavět šibenice, a to ve jménu Boha, císaře a krále! »

futur légionnaire, exprime dans son carnet son amertume voire sa colère face à l'absence de révolte :

« Chacun sait bien que seule la mort l'attend là-bas [au front] et pourtant il n'y a rien à faire. Il n'y a pas un seul homme qui exprimerait son refus publiquement. Et si, malgré tout, il y en a des gens comme ça, chaque tentative est tuée dans l'œuf et le traître de la « Patrie autrichienne » le paie de sa peau⁹²⁵. »

Il omet toutefois complètement le fait que ce « seul homme qui exprimerait son refus publiquement » aurait pu être *lui*. Sans le dire explicitement, la suite de sa citation, soulignant la répression encourue, sert implicitement d'excuse et de justification de sa propre inactivité tout en pointant la force du conformisme collectif.

« Déjeuner à Prague, arrivée à Rumburk après minuit. Personne n'a sauté du train, personne ne s'est enfui. [...] Nous avons tous obéi comme la nation entière. [Souligné dans le texte original, nda] [...] Notre défiance, plaintes et colères emportait le moment présent, comme un torrent sauvage en crue emporte la neige autour de nous, couchés dans l'ancienne fabrique de coton⁹²⁶. »

Le peintre excentrique Josef Váchal exprime la même idée de façon plus poétique. Tout en critiquant tous les *autres*, lui non plus n'accomplit pas le moindre geste de refus. D'autres témoins, notamment socialistes nourris par les discours propres à l'opposition de gauche, expriment leur regard critique et distant sur l'événement dans leurs écrits. Dans la même veine, mais plus simplement, Berger s'indigne alors : « Les capitalistes vont profiter et l'ouvrier se fera tuer et mutiler⁹²⁷. » Sa révolte ne dépassa pas, selon les sources disponibles⁹²⁸, les lignes de son journal intime pour autant.

Ainsi, un discours dissident parcourt certains témoignages. Pour certains, il peut s'agir d'ajouts postérieurs, pour plusieurs diaristes notant les événements au jour le jour, tels que Berger ou Vajcembauer, il est plus difficile d'interpréter leur position de la sorte. Ils traduisent une position plutôt lucide sur la situation.

« Ce meurtre est-il vraiment nécessaire ? Les gens sont-ils vraiment obligés de s'entre-tuer pour rien ? [...] Ces gens doivent-ils souffrir autant ? Une seule réponse est possible ici : un Non ! catégorique. Mais pour cela il faut une autre humanité et

⁹²⁵VHA Praha, fonds SbHP, carton 26, Jan Novák, np. : « Ví každý dobře, že jen smrt tam na něj číhá, a přec není tu pomoci, není tu člověka, který by otevřeně vystoupil a svoji nevoli projevil. Nalezne-li se však takový přece, je hned v zárodku taková snaha potlačena a takový zrádce „Rakouské vlasti“ to odpyká někde na šibenici. »

⁹²⁶Josef Váchal, p. 15: « V Praze oběd a příjezd do Rumburku po půlnoci; nikdo z vlaku nevyskočil, neutekl. [...] Všichni jsme byli poslušni, jak celý národ. [...] Náš vzdor, reptání a hněvy odnášela nejbližší chvíle, jak spousta sněhu rozvodněná divoká říčka nedaleko nás, spících v sále bývalé bavlnky. »

⁹²⁷AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 16: « Kapitalisti budou těžít, dělník bude vražděn a mrzačen. »

⁹²⁸En dehors du témoignage qu'il a laissé, il est naturellement difficile de connaître son quotidien. En tant que non légionnaire, le dossier militaire de Berger n'a pas été conservé dans les archives militaires.

*une autre éducation ! Il est nécessaire d'exterminer au moins un tiers de la bourgeoisie, ou bien de l'envoyer au front pour qu'elle s'entre-tue elle-même*⁹²⁹. »

Dans un de ces nombreux « coups de gueule », Berger semble avoir lui-même ressenti la disharmonie entre sa conviction et l'absence de l'action. Son argumentaire explicatif et justificatif met en cause « l'humanité » dans son ensemble. Face à un dysfonctionnement si vaste que pourrait-il bien faire un homme comme lui ? Une fois encore, une certaine représentation de l'organisation et du fonctionnement de la société et de sa propre place dans le système de domination est parfaitement intériorisée et intégrée dans la façon de penser et d'appréhender le monde⁹³⁰.

D'autres témoins, montrent eux-aussi, leur capacité à exercer leur esprit critique face aux discours dominants. Les socialistes ne s'abstiennent pas de critiquer le positionnement officiel face à la guerre aussi bien de l'Église que de leur parti politique et les dissonances dans les discours dominants proposés. En partant en Serbie, un peu plus tard, un autre diariste Šrámek relève lui-aussi l'inanité du devoir militaire à effectuer ainsi que l'incohérence du discours explicatif proposé par l'institution religieuse majeure : « Nous allons tuer des gens qui ne nous ont rien fait. 'Dieu le veut,' notre aumônier militaire a-t-il déclaré dans son sermon⁹³¹. » Vajcenbauer, un autre diariste encore, n'économise pas d'encre pour exposer son opinion critique :

*« Je croise beaucoup de voitures de l'armée par ici transportant des munitions de l'arsenal de Hostivice. Il faudra épuiser tout cela en tirant sur de pauvres gens. Et en même temps, on parle tranquillement de la religion du Christ, de l'humanisme, de la culture etc.*⁹³² »

En accord avec son profil politique, Vajcenbauer vilipende ouvertement, sans grande surprise et comme d'autres témoins socialistes et athées, le positionnement officiel hypocrite, à ses yeux, de

⁹²⁹AHMLP, Fonds : Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 20: « Musí ta vražda býti ? Musí se lidé pro nic za nic vraždití? (...) Musí ti lidé takto strádati? Na to je jest jediná odpověď, vzdorné: Ne ! Ale to musí být jiné lidstvo a jiná výchova! Jest potřeba aspoň třetinu buržoazie vyvraždit, nebo ji poslat do pole, aby se tam sama vraždila. »

⁹³⁰Pierre Bourdieu insiste sur le fait que : « l'efficacité du pouvoir symbolique présuppose ces formes de connaissances et de croyances à travers lesquelles ceux-là mêmes qui profitent le moins de l'exercice du pouvoir sont amenés à participer, jusqu'à un certain point, à leur propre assujettissement. ». Luc Boltanski, quant à lui différencie deux dimensions différentes dans lesquelles s'inscrit la vie humaine : *le monde* « défini comme étant tout ce qui arrive » et *la réalité* construite par l'attribution d'un sens à ce qui arrive (la façon d'appréhender le monde) en fonction des cadres discursifs disponibles dans une société donnée à un moment donné. Dans les deux approches, les acteurs ne sont pas en mesure de transformer le cadre par leur seule volonté individuelle. Pierre Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Fayard, 2001 (1982, 1991, 2001 pour les différentes études composant le texte), p. 40. Luc Boltanski, « Pourquoi ne se révolte-t-on pas ? Pourquoi se révolte-on ? », *Contretemps*, n° 15, 2012, URL : <http://www.contretemps.eu/interventions/pourquoi-ne-se-r%C3%A9volte-t-on-pas-pourquoi-se-r%C3%A9volte-t-on>.

⁹³¹Josef Šrámek, *Paměti z první světové války 1914-1918 Josefa Šrámka z Ústí nad Labem*, Tribun, Brno, 2007, 26/09/1914, p. 5: « Jedeme zabíjet lidi, kteří nám nic neudělali. „ Bůh to chce,“ pravil nám polní páter ve svém kázání. »

⁹³²AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896 – 1944, le 27/07/1914: « Potkávám tu mnoho vojenských povozů, vezou z hostivických pracháren náboje. To všechno se má vystřít do ubohých lidí. A při tom se mluví klidně o křesťanském Ježíšově náboženství, o humanitě, o kultuře a tak dále. »

l'Église catholique.

*« Et la voici la guerre dont on a si longtemps parlé et rêvé. Or elle est toute différente de celle que nous avons imaginée. Toutes ces horreurs et violences que nous pensions appartenir aux temps bien révolus des manuels d'histoire ont été ressuscitées dans toute leur force. Mais ce qui m'intrigue le plus, c'est le retournement brusque de nos sociaux-démocrates organisés, de la classe ouvrière, qui imite même chez nous les positions brillantes des ouvriers allemands [ici de l'Empire allemand, nda]. Où sont-ils passés leurs enseignements marxistes, antimilitariste, philanthrope, internationaliste ? Ou tout cela n'était valable que pour les nations germaniques ? Notre social-démocratie s'est avérée le vrai parti K.K. Social-démocrate comme les anarchistes aimaient l'appeler pour la moquer. (Où sont ces partis maintenant ?) »*⁹³³

Qui plus est, loin d'être dupe, Vajcenbauer relève aussi l'incongruité de l'attitude officielle des partis socialistes centre européens qui au moment critique opèrent un revirement complet et apportent leur soutien à la guerre⁹³⁴. Plus loin, il ajoute l'expression d'un profond sentiment d'iniquité entre le traitement des dominés et dominants tel qu'il est présenté par le discours religieux :

« Selon eux [les religieux] un homme pauvre qui tue quelqu'un passera le reste de sa vie en Enfer qu'il mérite. Pourtant nous n'avons jamais entendu que cela soit arrivé à un chef de guerre, homme d'État ou Empereur qui a sur sa conscience des centaines de milliers de morts, tués dans une guerre déclenchée par étourderie⁹³⁵. »

Or encore une fois, cette lucidité mène certes aux tourments intérieurs mais pas à un quelconque comportement dissident face à l'ordre de la mobilisation perceptible en public.

Si nous nous penchons davantage sur le vocabulaire précis employé par les témoins, toutes identités confondues, nous remarquons une autre particularité. Les expressions imagées pour parler de la guerre se ressemblent : « la nouvelle s'est abattue sur les citoyens concernés par la mobilisation

⁹³³AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896–1944, le 07/08/1914: Tak tedy máme válku, o níž se tak dlouho povídalo a snilo, na krku. Ovšem vypadá zcela jinak, nežli jak jsme si ji představovali. Všecky ty hrůzy a surovosti, o nichž jsme si mysleli, že náležejí již dávné minulosti, jen do dějepisných učebnic, vyvstaly nám tu v celé své hrůze. Ale co mi nejvíce jest podivno, je náhlý rychlý obrat smýšlení našich organizovaných sociálních demokratů, dělnictva, které i u nás napodobuje světlé názory německého dělnictva. Kde jsou jejich marxistické republikánské nauky, protivojenské, lidumilné, mezinárodní. Či to vše platilo jen pro německé národy? Naše sociální demokracie ukázala se tu býti pravou stranou c. k. Sociálních demokratů, jak se jim před časem s oblibou anarchistů posmívali (kde ty strany všechny nyní jsou?) »

⁹³⁴André Loez, *La Grande Guerre*, Paris, La découverte, 2010, p. 14 ; Ivan Šedivý, Češi, České země, op. cit., p. 166.

⁹³⁵AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896 – 1944, note du 16/05/1915 : « Chudý člověk, který by někoho zabil, trápí se podle nich na věky zaslouženě v pekle, že by se tam dostal některý vojevůdce, státník nebo císař, jenž měl na svědomí statisíce zabitých v lehkomyšlně vyvolané válce, to jsme ještě nikdy neslyšeli. »

comme une épidémie de peste⁹³⁶ », note Kliment, socialiste et futur légionnaire, pour le 26 juillet. « Le dimanche 19 juillet et le dimanche 26 juillet le tonnerre a frappé. L'Autriche a déclaré la guerre à la Serbie⁹³⁷ », le jeune instituteur tchèque Maksa s'exprime de façon similaire.

Comme pour l'attentat, les métaphores utilisées relèvent du registre de cataclysmes climatiques ou sanitaires. Le choix, sûrement inconscient de ces mots, relève certes d'une tradition séculaire voire, peut-être millénaire, à assimiler les conflits armés aux fléaux naturels, liés de surcroît dans certains imaginaires à l'idée d'un courroux divin. Mais dans tous les cas, ils deviennent affranchis de la volonté humaine. Ce type de vocabulaire imagé semble traduire la profondeur de l'intériorisation d'un certain schéma interprétatif de cette situation spécifique, qui impacte, de façon inconsciente, la conduite à tenir. On ne manifeste pas contre la peste, on ne se soulève pas contre un orage. On s'en plaint, tout au mieux, on tente d'en adoucir les effets, d'en limiter les ravages. Les réactions à la mobilisation sont similaires.

En définitive, s'il n'est pas impossible d'émettre un avis plus général sur l'appréciation intime des événements par les témoins au-delà du constat de sa grande hétérogénéité, au niveau des conduites, le tableau est celui d'un conformisme prédominant. Sur la grande scène sociale de la mobilisation, les variations personnelles d'opinion peuvent être présentes, mais leur expression est inhibée et leur impact sur le comportement concret très limité. Au-delà d'une possible « lâcheté » ou incohérence personnelle, il convient d'y voir l'effet de la façon, socialement construite, d'appréhender une telle situation sociale donnée et les rôles que doivent y tenir ses différents acteurs ou catégories d'acteurs dotés de sphères d'influence et de périmètres d'action qui leur sont propres. Bien qu'un individu puisse désirer un changement dans l'attitude de l'institution en question, il n'envisage pas la possibilité d'en être le protagoniste ; le changement doit venir d'en-haut, des dominants qu'il considère légitimes⁹³⁸ malgré leur compromission possible et non d'en bas, de lui-même.

2.1.2.2 Appréhender la nouvelle situation

Après un mois troublé par l'incertitude mais pleine d'espoir, les femmes et les hommes de 1914 basculèrent quasi immédiatement de la tranquillité de leurs vies ordinaires dans une situation inconnue c'est-à-dire que la mobilisation partielle, qui avait été effectivement déjà vécue quelques années auparavant, évolua en déclaration de guerre et mobilisation générale. La mobilisation générale et la guerre, bien que prévues par la loi et envisagées en tant que la première finalité du service militaire obligatoire instauré en Autriche-Hongrois par la loi du 5 décembre 1868, représente pour

⁹³⁶Josef Kliment, *op. cit.*, p. 8: « tato zpráva dopadla na občany podléhající mobilizaci jako morová raná. »

⁹³⁷VHA Praha, Fond. SbHP, Carton 26, fond: František Maksa, np.:« v neděli dne 26/07 zahřímalo. Rakousko vyhlásilo válku Srbsku. »

⁹³⁸Pierre Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Fayard, 2001 (1982, 1991, 2001 pour les différentes études composant le texte), p. 39.

tous, aussi bien pour les autorités encadrantes que pour le reste de la population encadrée, une situation inédite. Comme pour toute situation sociale, la mobilisation impose un certain protocole à respecter, dans le sens de conduites à suivre attendues par les autorités mais aussi par la société dans son ensemble. Or, dans la situation où les acteurs ne peuvent pas s'appuyer sur une expérience similaire antérieure, la façon de l'appréhender est construite sur la base d'imaginaires nourris de connaissances diffusées par les discours. Certains témoins, notamment les plus instruits, relèvent eux-mêmes cet état de fait en insistant sur l'impossibilité de se représenter la réalité de la guerre⁹³⁹. Amateurs d'histoire, certains tentent alors d'apprivoiser le nouvel avenir en se remémorant tout ce qu'ils savaient des conflits armés antérieurs. Kliment et Kopecký évoquent ainsi leurs connaissances, apprises par les médias du discours dominant (livres d'histoire, presse) de la dernière guerre dans les Balkans, en 1912⁹⁴⁰. Kliment relève un peu plus loin son manque de préparation à la guerre : « Comment ça se passait dans les tranchées, je ne connaissais que des histoires racontées et des journaux⁹⁴¹. » qui l'aident à ne pas trop s'inquiéter : « Je n'avais pas peur d'aller au combat, peut-être parce que je n'arrivais pas à imaginer les horreurs de la guerre⁹⁴². » Le jeune étudiant en génie mécanique Květoň, résume la situation comme ceci : « Je n'arrivais pas à bien comprendre et à me figurer clairement ce que c'est la guerre⁹⁴³. » Il note ensuite les sources qui nourrissent ses représentations : la lecture de la presse, ici *Narodní politika* [*La politique nationale*, quotidien tchèque] qui avait parlé de la guerre russo-japonaise, puis celle des Balkans ; il connaissait aussi des histoires de la guerre de Trente ans⁹⁴⁴. Un autre témoin, Josef Linek, remonte jusqu'à la guerre de Sept ans⁹⁴⁵, d'autres encore évoquent Tolstoï et le souvenir des guerres napoléoniennes... Sauf la guerre russo-japonaise à la rigueur qui peut être considérée dans plusieurs aspects comme une guerre moderne, il s'agit d'un ensemble de références qui n'était plus tellement à jour et peu utile pour affronter la guerre à venir⁹⁴⁶.

Dans leur ensemble, les acteurs de tous bords, semblent pris au dépourvu par la nouvelle situation. Autrement dit, les *habitus* des acteurs présents avaient été forgés par les décennies du temps de paix. Au moment de l'entrée en guerre, ils sont subitement confrontés à une nouvelle situation recomposant et reconfigurant les champs et les relations entre eux. Dans la pratique, ce phénomène se traduisait

⁹³⁹C'est aussi la plainte majeure formulée par Jean Norton Cru pour la mobilisation dans les pays de l'Entente. Il accuse alors les discours dominants, aussi bien politiques que littéraires, d'avoir floué les populations. Jean Norton Cru, *Témoins*, op. cit., p. 1-2.

⁹⁴⁰Josef Kliment, op. cit., p. 7, Antonín Kopecký, *Ve šlépějích praděda loutkaře. Vzpomínky z války a legií*, Moravský legionář, Brno, 1933 p. 15.

⁹⁴¹Josef Kliment, op. cit., p. 16 : « Jak to v zákopech chodí a co je valecna litice, jsem vedel pouze z vypravěni z novin. »

⁹⁴²Josef Kliment, op. cit., p. 18 : « Nebal jsem se jít do boje, snad proto, že jsem si nedovedl představit hrůzy války. »

⁹⁴³Vladislav Květoň, *Vzpomínky z První světové války*, Praha, Stratos, 1995, p. 3.

⁹⁴⁴Vladislav Květoň, op. cit., p. 3.

⁹⁴⁵VHA Praha, Fond: SbHP, Carton 49, Josef Linek, p. 1.

⁹⁴⁶La guerre dans les Balkans de 1912 est bien sûr proche dans le temps mais étant donné sa localisation et son caractère, elle n'aide pas à imaginer ce que peut apporter un conflit généralisé et moderne.

par une perte plutôt passagère de repères. Dans son témoignage cité précédemment, Poláček évoque la panique [*panika*]⁹⁴⁷. Maksa et Kliment observent un tumulte [*ruch*] extraordinaire⁹⁴⁸, Hackl et Schneider, témoins germanophones, parlèrent du chaos [*Durcheinander*]⁹⁴⁹... Ces mots sont autant de marqueurs d'une ambiance troublée, extra-ordinaire (en dehors de l'ordinaire) pour laquelle les gestes et les façons de penser du quotidien ordinaire ne semblent pas avoir été plus adaptés que convenables ; ce sont pourtant les seuls disponibles pour affronter la situation inédite qui manquait encore de répertoire de gestes appropriés, adaptés à la situation⁹⁵⁰. Pour les acteurs, l'horizon d'attente bascula brusquement d'un futur proche relativement prévisible de la vie quotidienne à un devenir incertain, dont les hommes et les femmes concernés peinaient à se figurer les contours, faute d'expériences solides sur lesquelles s'appuyer. Partout, l'on observe des faits et gestes inhabituels. Berger et Vajcenbauer notent l'absence de plusieurs collègues au travail⁹⁵¹, les cafés et les auberges étaient dorénavant vides, ainsi que les rues. Les « petites » habitudes personnelles se trouvent perturbées, suspendues...⁹⁵² Toute attention se concentrait sur les conduites liées à la mobilisation d'autant qu'une série de mesures spéciales est alors appliquée. « Les soldats, réservistes, sont déjà partout devant les bâtiments publics. [...] Tout a déjà un aspect militaire⁹⁵³ », note Berger. Or, ces mesures ne concernent pas tous les domaines de la vie. Conscients du changement de situation mais sans un mode d'emploi complet, certaines personnes, notamment celles qui ne sont pas directement affectées par la mobilisation, pouvaient s'en trouver quelque peu perdues.

« Personne ne se reconnaît dans toutes ces mesures énervantes, personne ne comprend vraiment ce qui est autorisé et ce qui ne l'est pas. Du coup, je ne sais même pas, s'il est permis de faire du tourisme ou pas. Peu importe, je vais le tenter encore une fois et on verra ce que cela donnera⁹⁵⁴. »

Ainsi, Vajcenbauer résuma-t-il cette situation paradoxale le 2 août 1914. En effet, aucune mesure officielle n'interdit explicitement de faire du tourisme. Le témoin en question exprime pourtant un

⁹⁴⁷ Václav Poláček, *Zápisky Václava Poláčka ze světové války a ze života v Hojkově*, Calendula, Praha, 2011, p. 37.

⁹⁴⁸ Josef Kliment, *op. cit.*, p. 8 et VHA Praha, Fond. SbHP, Carton 26, fonds : František Maksa np.

⁹⁴⁹ Arnold Hackl, *op. cit.*, p. 19 et DLA UW, fond : August Schneider, , p. 47. Arnold Hackl, *op. cit.*, emploie aussi Hangen und Bagen, p. 18.

⁹⁵⁰ Philippe Salson fait un constat similaire à propos des réactions à l'occupation allemande dans le nord-est de la France. Là aussi, l'état de choc avec ses improvisations cède progressivement la place à des adaptations fonctionnelles qui s'installent dans la durée. L'occupation provisoire et improvisée évolue dans une occupation organisée. Philippe Salson, *L'Aisne occupée. Les civils dans la Grande Guerre*, Rennes, Presse universitaire de Rennes, 2015, notamment le chapitre II « Voir l'occupant s'installer », p. 41-60.

⁹⁵¹ AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 8, AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896 – 1944, le 27/07/1914.

⁹⁵² AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896 – 1944, le 27/07/1914.

⁹⁵³ AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 7 : « Všude u veřejných budov stojí již vojáci, záložníci. [...] Už vše má vojenský ráz. »

⁹⁵⁴ AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896 – 1944, le 02/08/1914 : « Nikdo se nevyzná v mizerných těch opatřeních, co se vlastně smí a co nesmí. A tak ani nevím, zda se vůbec smí chodit na výlety čili ne. Nu, ale přečo to ještě zkusím, uvidíme, co to bude dělati. »

doute sur la pertinence d'un tel comportement tout à fait ordinaire et parfaitement légal dans la situation donnée perçue d'emblée comme extra-ordinaire. Son imaginaire de ce qu'est la guerre et de ce que devrait être la conduite à tenir dans une guerre, n'inclut pas forcément les loisirs personnels de ce genre même si aucun ordre ne les interdit explicitement. « Les cloches de l'église appelaient vainement les gens à la messe alors que les auberges, quant à elles, étaient bondées⁹⁵⁵, » ainsi résume Pospíšil l'abandon des activités habituelles, ici la messe dominicale, bien qu'aucune directive n'y obligeât. L'exceptionnalité et la gravité de la nouvelle situation sont amplifiées par la transformation de l'environnement. Sur le plan visuel, l'espace public est conquis par la guerre (les différentes affiches, les couvertures de la presse, l'apparition des uniformes de guerre, etc.)⁹⁵⁶, tout ceci contribuant à signifier à la population la nature exceptionnelle de la situation.

Dans la grande situation sociale qu'est la mobilisation, nous apercevons une dichotomie de situations. La première concerne ceux qui sont directement visés par les directives officielles. En recevant leur feuille de route ils obtiennent ainsi une ligne de conduite tracée par les autorités. Les autres, qui ne sont pas ou pas encore incorporés, se retrouvent dans un cadre plus flou avec certaines marges de manœuvre plus libres. Bien qu'ils puissent poursuivre leurs activités quotidiennes tout en les ajustant aux exigences de la nouvelle situation, ils ont, eux aussi, un rôle à tenir doté d'un éventail de conduites appropriées – valorisantes. En tant que spectateurs, dont certains seulement provisoires, ils naviguent entre la démonstration publique de leur solidarité envers ceux qui partent ce qui est le comportement attendu et socialement valorisant d'un côté, et la préservation de leur quotidien d'avant la mobilisation de l'autre. Les témoignages des mobilisés plus tardifs s'avèrent précieux pour examiner ce point. Ils décrivent en effet le choc initial suivi par les tentatives plus ou moins réussies de poursuivre la vie ordinaire. Comme nous avons vu, Vajcenbauer essaye de continuer ses « expéditions ». A terme, il les arrête, non pas à cause d'un interdit mais à cause de la situation matérielle : les trains furent réquisitionnés pour les besoins de l'armée et donc indisponibles pour les voyages privés civils. Cet obstacle ne le fait pas renoncer à son plaisir pour autant, il se met tout simplement à pratiquer le tourisme à pied⁹⁵⁷. Janoušek, cultivateur trop âgé pour le premier appel mais plus trop âgé pour le second, se montre très stoïque. Malgré l'ambiance générale surchauffée et troublée, il garde jusqu'au bout l'espoir d'échapper au service militaire. Il vaque à ses occupations ordinaires, le 7 septembre encore où il sait que les plus anciens reçoivent également leurs convocations, il va semer le seigle, s'occupe de sa fille qui vient de naître. Jusqu'à son départ effectif, la guerre ne semble avoir rien changé à ses habitudes.... Zetek, lui-aussi, tente de poursuivre jusqu'au dernier moment sa vie civile :

⁹⁵⁵ Josef Pospíšil, *op. cit.*, p. 11: Brzka mobilizace, velký chaos. « Kostelní zvony marně zvaly k pobožnosti, zato v hospodách byla natřískáno. »

⁹⁵⁶ Une observation similaire peut être effectuée pour la France. Frédéric Rousseau, *14-18, penser le patriotisme*, Paris, Gallimard, 2018, p. 25.

⁹⁵⁷ AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896 – 1944, le 14/08/1914.

« Je suis allé chez le tailleur chercher mon costume que je devais mettre mardi pour le mariage de mon frère. Or, il en a été décidé tout autrement⁹⁵⁸. » Les témoins les plus jeunes, mineurs en 1914, poursuivent, après avoir noté le sursaut collectif de juillet-août, leurs études, activités et autres occupations personnelles. Avant sa propre convocation, le jeune Procházka consacre la plus grande place de son journal à son chagrin d'amour et autres soucis intimes. La guerre est pratiquement absente. Ces détails montrent toute la complexité et l'ambiguïté de l'entrée en guerre. En effet, elle est marquée par deux dynamiques concurrentes : celle de s'adapter à un moment exceptionnel en adoptant des pratiques ou stratégies spécifiques à la nouvelle situation et celle de la propension à préserver le plus longtemps possible sa façon de vivre d'avant. Les comportements des acteurs résultent alors du mélange des deux dynamiques, selon des dosages différents et selon la situation particulière de chacun. Le clivage du vécu des différents acteurs sur la grande scène sociale de la mobilisation émerge dès les premiers jours. La diversité d'expériences possibles suscite rapidement la question de l'équité et de la justice. Il s'agit d'un problème très délicat. Dans la catégorisation de ce qui est équitable et juste et de ce qui ne l'est pas, l'appréciation personnelle subjective, dépendant du champ de regard qui s'ouvre à la personne ainsi que de son outillage interprétatif défie toujours les règles établies par les autorités. Or, le maintien de l'idée de répartition équitable face aux efforts et sacrifices à fournir est un des facteurs clé dans la réussite de toute opération collective.

« Bah, je n'avais pas trop envie d'être joyeux, mais quand j'ai vu que nous étions plusieurs dans le même pétrin, j'ai poussé le chapeau sur le côté, pris les cigarettes, une fleur au chapeau et une bouteille d'eau-de-vie dans la poche ou dans la main et nous rentrions à la maison tout de bonne humeur⁹⁵⁹. »

Au moment d'apprendre qu'il doit rejoindre, lui-aussi, son régiment, Prudil note le pouvoir apaisant du sentiment de partager son malheur. Inversement, la mise en question de ce partage risque d'entraîner la perte de confiance dans les autorités, menant à l'abandon ou à la subversion. Or, le sentiment d'équité et d'iniquité, et, de justice et d'injustice, est par définition de nature intime et subjective, ce qui rend difficile son partage (universalisation). En effet, les témoignages dévoilent l'articulation de plusieurs niveaux du sentiment d'injustice. Berger et Vajcenbauer, cités plus haut, en accord avec les discours dissidents dominants de l'époque, relèvent l'inégalité générale entre dominés et dominants. Comme nous l'avons montré, leur façon d'appréhender la réalité sociale plaçait la suppression de ce type d'inégalités en dehors de leur périmètre d'action. Malgré la conscience des

⁹⁵⁸VHA Praha, fond: SbHP, carton 48: Josef Zetek, p. 4 : « Jdu ke krejčímu pro šaty, které jsem měl míti v úterý na bratrovu svatbu snad i později na svou. Avšak rozhodnuto jinak. »

⁹⁵⁹František Prudil, *Legionářská Odyssea*, Praha, Lucie, 1990, p. 7 : « No do veselí se mi moc nechtělo, ale když jsem viděl, že je nás v té bryndě více, klobouk na stranu, veržinky, cigarety, kytku za něj, flašku kořalky do kapsy neb do ruky a s veselou jsme se vraceli domů. »

défauts, les efforts pour y remédier étaient minimes (adhésion à un parti politique qui promet dans son programme le changement souhaité). En revanche, de façon beaucoup plus aiguë étaient ressenties les injustices plus « petites », plus individuelles ou le remède semblait être à portée de main, celles qui pourraient être, aux yeux des plaignants bien plus facilement éliminées, étaient ressenties de façon beaucoup plus aiguë. L'objet principal des plaintes conservées dans les témoignages est l'inégalité devant le service armé. En partant rejoindre son régiment, le 2 août 1914, Berger s'arrête rendre visite à l'épouse de son ami Lexa, charpentier comme lui. Il raconte la rencontre : « Il est déjà parti. Elle m'a jeté un regard hargneux. Elle est mariée depuis six mois. Pourquoi alors je ne l'aide pas ? Et puis, si son mari est déjà sous les drapeaux, nous, célibataires, aurions dû y être les premiers⁹⁶⁰. » L'indignation de l'épouse ciblée sur sa situation matrimoniale, s'inscrit dans un imaginaire selon lequel le fait d'avoir une famille, devrait compter favorablement dans la répartition des tâches. En effet, dans ce système interprétatif, qui semble au vu des témoignages avoir été largement partagé, tous les individus ne devaient pas être placés de façon égale devant le devoir militaire. Ainsi, certaines identités créaient, aux yeux des autres, une sorte de « circonstance atténuante » tacite, permettant d'excuser leurs éventuels écarts vis-à-vis du comportement modèle générique. Être marié et surtout être père de famille (nombreuse) étaient les principaux d'entre-elles. L'âge avancé et les mérites dans le métier civil en étaient d'autres. Ainsi, les témoins âgés ne notent pas leur indignation au moment où partent les jeunes mais ne le font seulement que lorsque a lieu le “second appel”, c'est-à-dire celui qui concerne tous les hommes aptes au combat jusqu'à 42 ans⁹⁶¹. Le témoin autrichien, Geisler, justifie son mécontentement et ses tentatives d'éviter la mobilisation en évoquant ses bons et loyaux services à l'entreprise et sa présence indispensable à son travail.

Le témoignage de Karel Wagner, officier de métier d'un âge déjà avancé en 1914, aborde encore un autre type d'inégalité ressentie. Il est imprégné d'un fort ressentiment vis-à-vis des officiers ayant gravi les échelons plus rapidement que lui. Suivant ses dires, il ne se sentait pas récompensé ni considéré au niveau qu'il pensait mériter. Dès les premiers jours, sa critique de l'institution militaire était d'autant plus acerbe :

« Ce système reposant exclusivement sur le piston (favoritisme) a doté l'armée austro-hongroise d'un groupe d'officiers bien éduqués mais surtout ambitieux à l'excès. Ce désir effréné de décorations et autres distinctions militaires, comme d'une carrière rapide, régnait – naturellement avec quelques exceptions – sur tout l'état-major général austro-hongrois. Mais le pire est le fait qu'il ne s'intéressait ni aux besoins quotidiens des soldats ni au développement de valeurs morales dans

⁹⁶⁰AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 12 : « On již narukoval, ona se na mne nevrle podívala – je půl roku vdaná – že jí nepomohu a vůbec, když on je už na vojně, že my svobodní tam patříme v první řadě. »

⁹⁶¹Jan Janoušek, *op. cit.*, p. 6.

*l'armée*⁹⁶². »

Il fait cette observation générale tout en ajoutant, en petits caractères, l'expression de son indignation par rapport au traitement des nouveaux officiers, pour la plupart jeunes réservistes, dans le régiment :

*« Il était même trop voyant comment ils s'occupaient tous de lui [d'un nouvel officier en général], comment ils le flattaient. Parfois j'avais envie de pleurer de rage en voyant à quel point de vieux officiers d'état-major témoignaient de leur respect et faisaient de la lèche à un petit jeunot pas mûr mais très gonflé ; à quel point ils le ménageaient au lieu de le mettre au boulot, ce qui serait tout dans son propre intérêt et en entendant les superlatifs qu'ils employaient pour le décrire lorsqu'il quittait enfin, après deux trois un son régiment*⁹⁶³. »

Le vieil officier de métier – il est né en 1863 – Wagner trouve ce type de traitement aussi malvenu car inefficace qu'injuste par rapport à lui qui, selon ses termes avait fourni bien plus d'efforts sans bénéficier d'aucune complicité des supérieurs n'étant même pas récompensé en conséquence. Son ressentiment s'accrut au cours de la guerre si bien qu'il refusât de retourner au front à la suite de sa blessure « bénigne » reçue en décembre 1914. Il s'arrangea alors, lui-aussi, pour servir le reste de la guerre à l'arrière. Sa confiance et sa loyauté envers l'institution à laquelle il avait consacré toute sa vie s'en trouvèrent fortement ébranlée. Sans doute, l'insistance sur les défauts de l'armée pouvait dans le cas de Wagner servir à justifier *a posteriori* son propre abandon. Il n'en reste pas moins que le sentiment d'injustice au sein même de la structure hiérarchique de l'armée a pu générer chez d'aucun une dose d'amertume.

Dans beaucoup de cas les reproches relevés dans les narrations concernent des situations encore plus personnalisées et des faits semblant de faible importance générale ; ils ne le sont pourtant pas moins pour la personne en question. Baloun, par exemple, se plaint d'un petit arrangement pratique, qu'il considère pourtant profondément injuste : « En descendant avec nous un copain s'est perdu et son matériel est resté dans le wagon. Donc j'ai dû porter en plus de tout ce qui me pesait déjà encore son fusil, deux autres portaient son sac à dos⁹⁶⁴. » Ce « micro » incident, pourtant assez important pour être repris dans son « rapport » de guerre, impacte ses premières impressions de l'armée. Comme le

⁹⁶²Karel Wagner, *op. cit.*, p. 17 : « Tento, výhradně jen na protekci spočívající systém, dal rakousko-uherské armádě sbor vojensky sice vzdělaných, ale také až chorobně ctízádnostivých mužů. Nezřízená touha po řádech a vyznamenáních, jakož i po rychlém postupu, ovládala – ovšem s čestnými výjimkami – celý rakousko-uherský generální štáb. Nejhorší však bylo, že neměl žádného smyslu ani pro denní potřeby vojáky, ani pro vypěstování mravních hodnot armády. »

⁹⁶³Karel Wagner, *op. cit.*, p. 18 : « Bylo až nápadné, jak ho všichni obskakovali a jemu lichotili. Bylo to někdy až k pláči, s jakou uctivostí a podlézavostí staří štábní důstojníci s takovým ještě nezralým a nafoukaným mladíčkem zacházeli, jak ho šetřili místo, aby ho v jeho vlastním zájmu pořádně zapřáhli do služby a jakých superlativech ho popisovali, když konečně po dvou nebo třech letech pluk opouštěl. »

⁹⁶⁴VHA Praha, fond: SbHP, carton 48, Josef Baloun, p. 11 : « Při výstupu jsme prohřešili jednoho kamaráda, jehož výstroj zůstala ve voze. Musel jsem ke svojí tíži nésti ještě jeho pušku a jiní dva tlumok. »

montrent les extraits cités, l'exigence de justice et d'équité n'est pas absolue mais relative à la situation précise de chacun. De « petits » préjudices du quotidien inquiètent autant ou davantage que l'organisation inégale de la société en général. Se sont aussi ces derniers qui risquent d'induire, comme dans le cas de Wagner, une attitude déloyale⁹⁶⁵.

2.1.2.3 *L'interprétation « nationale » de la mobilisation : le clivage Allemand– enthousiaste / Tchèque loyal.*

Dans l'Empire composite austro-hongrois à la veille de la guerre, l'interprétation de la réalité sociale s'appuie sur plusieurs systèmes de catégorisations dont la principale était celle distinguant différentes communautés linguistiques. Les besoins administratifs (de gouvernance) rejoignent ici les dynamiques sociales et politiques au sein de la société tout en s'influçant mutuellement⁹⁶⁶. Dans les Pays de la Couronne tchèque, la notion de « conflit national » occupe la sphère politique et médiatique depuis longue date créant une polarité forte entre la population de langue tchèque et celle parlant l'allemand au quotidien. Dans le contexte austro-hongrois, on place d'habitude la prise de conscience nationale des premières minorités au moment du « Printemps des peuples européens » ayant culminé en 1848. Officiellement vaincus, les différents mouvements nationaux n'en furent pas anéantis pour autant ; ils évoluèrent tout au long de la seconde moitié du XIX^e siècle sous influence de la formation des États-nations moderne dans l'Occident européen. En réponse à ce nouveau problème, l'administration austro-hongroise tenta de comptabiliser avec précision la force humaine représentée par ses diverses minorités. Entre 1880 et 1910 elle procéda ainsi à quatre recensements globaux de sa population, invitant chacun à noter ses différentes identités. D'abord nationale, mais aussi religieuse ou socio-professionnelle. Par ce fait-même, l'administration confirma de façon officielle l'appartenance nationale fondée sur la langue utilisée le plus souvent au quotidien [*Umgangssprache*] ce qui n'était pas sans poser de problèmes spécifiques, comme un critère de distinction, donc de différenciation et d'éventuelle discrimination et d'inégalité dans l'imaginaire collectif des sujets austro-hongrois. En reprenant le vocabulaire utilisé par Gérard Noiriel, cette identité latente fut « activée »⁹⁶⁷. Dans l'imaginaire partagé, chacune de ces deux identités colporte un cortège de caractéristiques ainsi qu'un ensemble d'intérêts collectifs publics (politiques, économiques, sociaux, culturels) qui lui est propre, ce qui met en péril leur projection dans un avenir commun basé sur des intérêts partagés. Tout au contraire, les populations tchèque et germanophone

⁹⁶⁵Dans son essai traitant des causes sociologiques de la révolte, Luc Boltanski, relève un mécanisme similaire : « Le garçon de café pourra s'indigner de ce que son collègue ait une prime, et pas lui. Mais il ne s'indignera pas, dans les situations ordinaires, du fait qu'il est garçon de café et non professeur d'université au cadre supérieur d'entreprise. Ou, du moins, il n'en fera pas part publiquement. » Luc Boltanski, « Pourquoi ne se révolte-t-on pas ? Pourquoi se révolte-on ? », *Contretemps*, n° 15, 2012, URL : <http://www.contretemps.eu/interventions/pourquoi-ne-se-r%C3%A9volte-t-pas-pourquoi-se-r%C3%A9volte-t>.

⁹⁶⁶Noiriel, Gérard, *A quoi sert « l'identité nationale » ?*, Marseille, Agone, 2007, p. 27.

⁹⁶⁷Noiriel, Gérard, *A quoi sert « l'identité nationale » ?*, Marseille, Agone, 2007, p. 27.

se positionnent en opposition l'une à l'autre, générant ainsi une dynamique de rivalité dans l'espace public⁹⁶⁸.

Au moment de la mobilisation, les « questions nationales » imprègnent donc fortement la vie politique de l'Empire. Les élites des différentes « nations » austro-hongroises entrent en guerre submergées de projets et d'enjeux de la vie politique du temps de la paix qui génèrent des discours alternatifs au discours dominant de l'élite viennoise pour les minorités concernées. Alors que les représentants politiques tchèques sur la scène politique intérieure se prononcent pour maintenir la loyauté à l'Empire des Habsbourg⁹⁶⁹, la suspicion envers les Tchèques (Slovaques)⁹⁷⁰ subjugué l'imaginaire socio-discursif des élites germanophones⁹⁷¹. En effet, les dirigeants, notamment militaires, adhèrent à la guerre en partageant souvent les projets pangermanistes importés du *Reich*⁹⁷². La presse germanophone, sociale-démocrate incluse, apporte son soutien à l'entrée en guerre et reprend à son tour le thème de la méfiance envers la population tchèque⁹⁷³ perçue comme un danger potentiel dont l'état d'esprit était systématiquement surveillé et « mesuré ». Le comportement le plus anodin émanant de la minorité considérée *a priori* « suspecte » devenait rapidement l'indice de sa déloyauté et de ses mauvaises intentions. Diffusée par les autorités dès la mobilisation, cette polarisation de l'espace social entre les « nations » considérées comme « loyales » ou « suspectes⁹⁷⁴», pénètre aussi l'imaginaire des acteurs, déjà subjugué par l'idée de l'opposition des différentes nationalités ? C'est ce qu'il faut éclairer maintenant.

« Notre transport ne manquait pas d'un certain enthousiasme militaire ; par ci et par là, même quelques chansons sur le thème des grands actes héroïques retentissaient dans le train. Elles étaient chantées en majorité par les Allemands, qui étaient en plus souûls⁹⁷⁵. »

Le 28 juin 1914 : « De nombreux Allemands craignaient que les Tchèques ne se

⁹⁶⁸Jan Galandauer, « Čechoslovakismus v proměnách času. Od národovorné tendence k integrační ideologii », *HaV*, 1998, vol. 2, p. 33-52 ; Vratislav Doubek *Česká politika mezi periferií a centrem (1890-1945)*, Rudolf Kučera (dir.), *Identity v českých zemích 19. a 20. století: hledání a proměny*, Praha, MÚV-Archiv AV ČR, 2012.

⁹⁶⁹Jan Rychlík, *Češi a Slováci ve 20. století. Spolupráce a konflikty 1914-1992*, Praha, Ústav pro studium totalitních režimů, 2012, p. 45-46.

⁹⁷⁰Les Slovaques font partie du Royaume de Hongrie (la Transleithanie), qui mène depuis 1867 une politique intérieure autonome freinant l'éveil national slovaque, notamment en restreignant l'enseignement en slovaque au profit du hongrois. En 1914, cette minorité possède donc des structures politiques et culturelles moins développées et attire par conséquent moins d'attention que les Tchèques de la part des autorités. *Ibid.*, p. 36.

⁹⁷¹Jan Galandauer, « Wacht am Rhein a Kde domov můj. Válečné nadšení v Čechách v létě 1914 », *Historie a Vojenství*, n° 5, 1996, p. 27.

⁹⁷²Voir à se sujet : Christopher Clark, *op. cit.*

⁹⁷³Jan Galandauer, « Wacht am Rhein a Kde domov můj... », *op. cit.*, p. 25.

⁹⁷⁴Alon Rachamimov, *POWs and the Great War : Captivity on the Eastern Front*, Oxford – New York, Berg, 2002, p. 135.

⁹⁷⁵Bedřich Opletal, *Zápisky z velké války: anabáze hanáckého medika 1914-1920*, Praha – Lytomyšl, Paseka, 1998, p. 7 : « Náš transport nepostrádal dokonce jakéhosi bojového nadšení, tu a tam se ozývaly i písně o hrdinských činech válečných. Většinou je zpívali Němci, ještě k tomu opilí. »

révoltent et ne veulent pas faire la guerre à des Slaves. Dans de nombreux endroits et sur les chantiers où les Tchèques essayaient de se protéger de cette campagne d'excitation sans limite, ils étaient battus jusqu'au sang et parfois emmenés par la police. Les Allemands exerçaient sur eux leur "culture". Il n'était pas prudent de la ramener dans cette atmosphère étouffante.⁹⁷⁶. »

« Exactement un mois après l'incident de Sarajevo, à la Saint-Guy, en dépit de tous les avertissements et exposés l'Autriche déclara la guerre à la Serbie. [...] Les Allemands et surtout les juifs de Prague et selon les ouï-dire aussi ailleurs jubilaient alors que les Tchèques ne semblaient pas vraiment enthousiastes. Ce fut alors le premier jour de la guerre austro-serbe⁹⁷⁷. »

Dans les témoignages, ces représentations orientent l'interprétation des comportements sur la scène sociale. A l'image des discours dominants et rapports officiels, les témoignages tchèques semblent bien avoir été dominés par la dichotomie des attitudes : Allemand – enthousiaste / Tchèque – résigné, voire hostile. Ici, les témoins tchèques cités dont deux diaristes n'ayant jamais publié leur récit, comme d'autres contemporains, interprètent les comportements, celui des autres aussi bien que le leur, à travers les stéréotypes nationaux diffusés par les discours médiatiques et politiques. Dans cette perspective, un même comportement observé tel que chanter des chansons populaires dans sa propre langue ou festoyer en état d'ébriété était interprété de manière différente selon la qualité de son acteur⁹⁷⁸. Pour certains livres de souvenirs des légionnaires, cet aspect pouvait être exacerbé par les interférences des discours dominants postérieurs. Toutefois, ce modèle interprétatif parcourt également les notes prises sur le moment.

« Dans la ville, une psychose d'espionnage se répandait peu à peu. Celui qui ne parlait pas bien l'allemand était aussitôt suspect. Une fois, un gardien a amené dans la caserne un camarade ruthène, habillé encore en civil. Il est tombé dans l'œil de la loi lorsqu'il s'apprêtait à jeter une lettre dans la boîte aux lettres. Comme le jeune homme semblait suspect, il fallait vérifier son identité dans la caserne⁹⁷⁹. »

⁹⁷⁶Archiv Hlavního města Prahy (AHLMP), fond : Berger Vojtěch, oddělení : Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Deník 1, p. 2 : « I mezi mnohými Němci bylo slyšeti názory, obavy a nápadný strach z Čechů, že jim udělají vzbouření a nepůjdou do války proti Slovanům. Na mnohých místech i na stavbách, kde se Čech ohradil proti tomuto bezmeznému štvání, byl do krve zbit a ještě ho odvedl policajt; Němci na nich pěstovali svoji kulturu. Nebylo radno se ozvati v té dusné atmosféře. »

⁹⁷⁷Vajcenbuaeur, le 28/07/1914 : « Měsíc právě po Sarajevské události o Vítův den vyhlášena tedy přes všechny výstrahy a rozklady válka Rakouska proti Srbsku. [...] Němci, a zvláště židé v Praze a podle všeho asi i jinde jásají, zato Češi se nezdají býti nijak zvláště nadšeni. Tak nastal první den války rakousko-srbské. »

⁹⁷⁸La même problématique a été soulevée pour le cas de l'Allemagne. Thomas WEBER, *La première guerre d'Hitler*, Paris, Perrin, 2012 (2010), p. 48.

⁹⁷⁹Arnold Hackl, *op. cit.*, p. 23: « In der Stadt machte sich allmählich eine Spion Psychose breit. Wenn einer nicht gut Deutsch sprach, war er schon verdächtig. Einmal brachte ein Wachmann einen ruthenischen Kameraden, der noch zivil trug, in die Kaserne. Er wurde vom Auge des Gesetzes geschnappt, als er eben einen Brief in den Briefkasten werfen wollte. Da der junge Mann verdächtig schien, mussten wir ihn erst in der Kaserne legitimieren. »

L'anecdote rapportée par un témoin autrichien, Hackl, met en relief l'application pratique de ce système interprétatif. La langue parlée, trait difficile à camoufler, jouait le rôle majeur dans l'identification rapide de l'autre. Parler une langue slave ou une maîtrise imparfaite de la langue dominante tend à être sur-interprétée automatiquement comme un signe de mauvaises intentions ou d'hostilité, peu importe l'attitude réelle de la personne en question, la langue s'impose alors comme un véritable stigmat visible au sens goffmanien du terme⁹⁸⁰.

Inversement, les discours tchèques, comme dans les témoignages cités précédemment, forgent eux-aussi l'image d'une altérité forte entre la population parlant tchèque et celle parlant allemand dans l'attitude à la guerre. Face à la guerre, les germanophones auraient été bien plus enthousiastes que leurs compatriotes tchèques. Or, lorsque nous scrutons les témoignages en allemand, nous apercevons dans les réactions de fortes similitudes avec les tchèques. Le technicien en génie Viennois Geissler âgé de 38 ans en 1914, commente la situation simplement : « Comme j'étais détenteur d'une carte militaire reçue en mai 1914 par la poste, j'ai dû me présenter immédiatement auprès du 2nd bataillon des Sapeurs à Krems⁹⁸¹. » Lorsque la mobilisation générale devient réalité, il recopie la consigne exacte de l'affiche : « Le premier point visible sur les affiches de mobilisation annonçait : tous les hommes détenteurs de cartes militaires et aptes au combat doivent sans plus tarder rejoindre leurs unités respectives⁹⁸². » Il poursuit en rapportant les paroles échangées avec son épouse :

« J'ai dit à ma femme : Tiens, le 2 août, je dois me rendre à Krems pour rejoindre l'armée. Elle a souri et dit qu'il ne fallait pas que je lui raconte n'importe quoi. Elle est allée elle-même devant l'affiche murale et a lu le point n°1, puis elle est rentrée dans notre boutique de tabac toute bouleversée et a dit : Mon âme, ce que tu as dit est exact, tu dois vraiment partir⁹⁸³. »

Sans émettre le moindre avis personnel sur les événements – le jugeait-il sans pertinence ? - Geissler exprime l'intériorisation profonde du devoir à accomplir comme un fait inévitable, indépendant de sa volonté. Hahn, un autre Viennois décorateur d'intérieur de 29 ans, confie dans ses notes une réaction à la mobilisation similaire : « En 1914 la Première Guerre mondiale est arrivée et j'ai dû passer la

⁹⁸⁰Un stigmat visible et un trait qui ne peut pas être dissimulé devant les autres, il s'impose inévitablement donc comme un paramètre supplémentaire dans chaque interaction à laquelle l'acteur stigmatisé prend part. Il influence aussi bien son propre comportement que le comportement des autres participants en fonction du cortège de stéréotypes et préjugés spécifiques qu'il véhicule. Erving, Goffman, *Stigmates*, Paris, Les éditions de minuit, 2007.

⁹⁸¹DLA UW, fonds : Emil Geissler, p. 150: « Als Besitzer einer Widmungskarte, welche ich bereits im Mai 1914 per Post zugestellt bekam, **musste** im Falle einer Mobilisierung sofort zum 2. Sappeur Bataillon nach Krems einrücken. »

⁹⁸²DLA UW, fonds : Emil Geissler, p. 150: « Auf dem Mobilisierungsplakaten stand als erster Punkt: "Alle wehrfähig Männer mit Widmungskarten **hatten unverzüglich** zu ihren angegebenen Truppen Körpern einzurücken. »

⁹⁸³DLA UW, fonds : Emil Geissler, p. 150: « Ich sagte **zu meiner Frau**: "Du, **ich muss** am 2. August in Krems beim Militär sein." Sie lachte nur und meinte. Ich solle keine schlechten Witze machen und ihr keine Märchen erzählen. Sie lief selbst zu den Mauerschlang und hat wirklich den Punkt "Eins" gelesen und ist ganz bestürzt in unsere Trafik gekommen und hat gesagt: "**Meiner Seele, was du gesagt hat stimmt, du musst wirklich von uns fort.** »

visite médicale de nouveau. Bien sûr, j'y étais reconnu apte au combat, donc j'ai dû rejoindre l'armée le 1er février 1915⁹⁸⁴. » Aucune trace d'enthousiasme chez cet autre Viennois non plus, donc. Leur participation à la guerre était pour eux, comme dans le cas des témoins tchèques cités précédemment, abordée en termes de *devoir*, d'une *obligation* forte à laquelle il est impossible de déroger.

Toutefois, parmi les témoignages en allemand, nous trouvons aussi des cas opposés : « J'étais presque content que mon quotidien ennuyeux soit enfin interrompu. Les jours et les semaines suivants étaient pleins de suspense⁹⁸⁵ », note le jeune instituteur Hackl à propos de la possibilité d'une guerre proche. Dès que cette possibilité se réalise, juste après son observation lucide de la différence des attitudes dans les villes et dans les campagnes, il poursuit dans le même esprit :

« Je dois dire que j'aurais regretté si cela n'avait pas débouché sur la guerre. J'avais 21 ans et je débordais tellement d'amour de l'aventure que la guerre ne pouvait présenter qu'un changement bienvenu. De plus, j'étais bien curieux de voir ce qu'est une guerre, car on entendait tellement parler de la guerre, de la bravoure etc. à l'école⁹⁸⁶. »

Ainsi, les raisons indiquées qui l'amènent à apprécier le déclenchement de la guerre relèvent du topos d'une guerre idéalisée, diffusée abondamment par le courant romantique auprès des milieux européens éduqués. Ce type de discours est diffusé auprès des élites de toute l'Europe aussi bien qu'outre-Atlantique, en dehors des belles lettres et de l'art, ils impactent également l'historiographie voire la science militaire. En France c'est l'ancien combattant du front occidental et professeur de littérature, Jean Norton Cru qui attire l'attention dès l'après-guerre sur cette mystification dangereuse des jeunes générations qui était, selon lui, un des facteurs principaux de leur participation à la guerre⁹⁸⁷. La désillusion de la rencontre avec le vrai visage de la guerre est d'autant plus forte. « Qu'est-ce qui m'a amené à me porter volontaire dans l'armée ? Quand j'y repense, je ne me comprends pas vraiment moi-même⁹⁸⁸. » En rédigeant ses mémoires après la guerre, un autre témoin vivant en Moravie mais de langue allemande, le juriste Pernitza soulève la question qui semble avoir hanté, après la guerre, de nombreux combattants issus des milieux à fort capital culturel ayant fortement ressenti l'abîme

⁹⁸⁴DLA UW, fonds : Alexander Hahn, p. 37 : « Im Jahre vierzehn kam der Erste Weltkrieg, und ich musste wieder zur Assentierung. Da wurde ich selbstverständlich für tauglich befunden und musste am 1. Februar 1915 einrücken. »

⁹⁸⁵Arnold Hackl, *op. cit.*, p. 17 : « Ich was fast froh, dass der langweilige Alltag eine Unterbrechung erfuhr. Die nächsten Tage und Wochen waren nun voll Spannung. »

⁹⁸⁶Arnold Hackl, *op. cit.*, p. 18, voir aussi Herz, p. 1 : « Ich muss sagen, dass ich es bedauert hatte, wenn es nicht zu einem Krieg gekommen wäre. Ich war 21 Jahre alt und mir steckte zu viel Abenteuer-lust, als dass mir so ein Krieg nicht eine willkommene Abwechslung gewesen wäre. Ich war überhaupt auf einen Krieg neugierig, hatte man doch in der Schule von so vielen Krieg und Kriegszeiten, Heldentum und so weiter gehört. »

⁹⁸⁷Jean Norton Cru, *Témoins, op. cit.*, p. 1-2. Concernant l'impact de la production littéraire célébrant la guerre dans les pays germanophones : Robert A. Kann « Trends in Austro-German Literature during World War I. War Hysteria and Patriotisme », in : Robert A. Kann, Béla A. Király, Paula S. Fichtner (dir.), *The Habsbourg Empire in World War I*, New York, East European Quarterly/ Columbia University Press, 1977, p. 159-184.

⁹⁸⁸DLA UW, fond: Friedrich Pernitza, p. 177 : « Was mich dazu getrieben hat, mich freiwillig zum Militär zu melden? Wenn ich darüber nachsinne, kann ich mich selbst nicht ganz verstehen. »

entre leurs représentations préalables de la guerre et leur expérience réellement vécue⁹⁸⁹. Une fois connue de près, la guerre perd tout son attrait au point qu'il devient difficile de comprendre sa propre attitude originellement favorable.

Schneider, témoin de langue allemande des Sudètes⁹⁹⁰, insiste sur une dichotomie d'attitudes : « Nous, jeunes soldats, ne comprenions pas vraiment tout le sérieux de la guerre. Nous partions au front courageux et en chantant alors que les soldats mariés nous accompagnant étaient plus calmes et graves⁹⁹¹. » Celle-ci ne relève pas toutefois de la polarité « nationale » mais du clivage générationnel. En effet, pour de nombreux jeunes hommes, selon les études récentes, au moment de sa déclaration, la guerre présente une occasion inattendue de se distinguer en mettant en exergue les normes de la virilité⁹⁹². Dans cette perspective, pour les jeunes conscrits la guerre joua le rôle d'un véritable rite de passage⁹⁹³, comme en temps de paix le service militaire ou le *vandr* [compagnonnage] pour les artisans⁹⁹⁴. Elle était à la fois l'opportunité et la condition de l'accès ou de la conservation de sa place voire de l'ascension dans la structure sociale.

En confrontant les récits des réactions à la mobilisation des témoins tchèques et germanophones nous apercevons une dynamique double. D'une part, les témoignages tchèques sont largement tributaires de l'interprétation dominante basée sur la dichotomie des attitudes en fonction de l'identité national-linguistique mettant l'accent sur leur propre réserve contrastant ainsi avec les expressions d'enthousiasme ostentatoires de leurs compatriotes germanophones. Chez plusieurs témoins de langue allemande, nous pouvons en effet observer ce type d'attitude. Cela dit, il convient toutefois de souligner qu'il s'agissait de témoins jeunes (moins de 25 ans au début de la guerre) et pourvus d'un niveau d'éducation plutôt élevé (instituteurs, juristes). D'autre part, d'autres témoignages en langue de Goethe, rapportent des attitudes fortement similaires à celles des Tchèques. Impossible alors de prononcer un jugement catégorique pour l'ensemble des membres de chacune des deux communautés

⁹⁸⁹Jean Norton Cru, *Témoins*, op. cit., p. 13-14.

⁹⁹⁰Les Sudètes, territoire tchèque frontalier avec l'Allemagne, étaient avant 1914, avec la capitale et quelques métropoles de Bohême et Moravie, habitées par une forte minorité allemande, les tensions entre les deux populations y étaient davantage palpables que dans des espaces démographiquement plus homogènes.

⁹⁹¹DLA UW, fonds : August Schneider, , p. 47-48: « So ganz erfassten wir jungen Soldaten aber nicht den Ernst des Krieges. Mutig und singend ging es an die Front. Während die verheirateten Soldaten schon ruhiger und ernster mitzogen. »

⁹⁹²Jiří Hutečka introduit cette approche dans l'historiographie tchèque en désignant la mobilisation comme « un tournoi de la virilité (masculinité) [*turnaj mužnosti*] », constituant le moment charnière où les jeunes hommes pouvaient conquérir leur place et les plus âgés confirmer et maintenir leurs positions respectives dans la société, verrouillée par ailleurs par un grand nombre de règles de hiérarchisation officielles ou tacites. Jiří Hutečka, *op.cit.*, p. 23-32.

⁹⁹³Jiří Hutečka, *Muži proti ohni. Motivace, morálka a mužnost českých vojáků Velké Války 1914-1918*, Praha, Knižnice Dějin a současti, 2016, p. 26 citant Arnold van Gennep, *Přechodové rituály. Systematické studium rituálů*, Praha, 1997.

⁹⁹⁴Le « *Vandr* » ou le voyage d'apprentissage était alors une pratique répandue dans le milieu artisanal. Il constituait une des conditions d'accès à l'ouverture de son propre atelier. Son objectif était aussi bien d'absorber de nouvelles connaissances et de nouer des contacts avec l'étranger que de se distinguer des travailleurs industriels en plein essor à l'époque. Pavla Vošáhlíková, *Jak se žilo za časů Františka Josefa I*, Praha, nakladatelství Svoboda, 1996, p. 186.

linguistiques. A travers leurs témoignages, les attitudes des individus sont avant tout hétérogènes et dépendent de la configuration de maints paramètres (aussi bien sociologiques et culturels que psychologiques) propres à chaque homme concerné. Mais des tendances plus générales apparaissent. Comme dans d'autres pays belligérants, elles sont déterminées davantage par les paramètres transcendant l'appartenance nationale tels que l'âge, l'origine, le niveau d'études, la profession etc. déterminant la place de l'individu dans la société, son habitus et ses stratégies, que par l'identité nationale-linguistique. Cette dernière caractéristique entre en jeu dans la mesure où, dans un espace multilingue, chaque langue peut véhiculer un discours différent, exclusif pour ses propres locuteurs créant ainsi une multiplication d'imaginaires dominants disponibles orientant à leur tour la façon d'appréhender la situation advenue⁹⁹⁵. L'espace public est par conséquent divisé⁹⁹⁶. Les attentes et la pression sociale, qui indiquent les conduites convenables à tenir, sont différentes pour chaque communauté nationale. Suivant cette logique, les Tchèques qui sont considérés d'emblée par les autorités comme sans aucun enthousiasme pour la guerre à venir, sont dispensés de l'afficher en public. Les autorités ne l'attendent pas d'eux. Pour les germanophones, au contraire, le comportement-modèle l'inclut. Les pratiques observées sont interprétées en fonction de ce schéma, ce qui permet d'attribuer aux mêmes actes une motivation et une valeur différentes en fonction de la qualité de l'acteur.

2.1.3 Du foyer à la caserne ou la transformation des civils en soldats

« Silhouettes diverses tu vois ici – aussi leur âge varie-t-il.

Ils avancent en titubant, les sacs lourds de charge,

Ils cherchent leurs chers, l'air morne dans les visages.

Celui-ci a trouvé, il fait signe de la main à son proche,

là-bas une maman à son fils une croix autour de la nuque accroche.

Toute une grappe d'enfants pend au cou de leur papa,

Là-bas, un mari serre une dernière fois sa femme dans ses bras.

Partout on ne voit que des pleurs et des larmes à profusion,

ils savent que tous ne rentrerons pas, pas d'illusions. »

Jan Hlaváč, Požehnání [Bénédiction]⁹⁹⁷

Après l'annonce de la mobilisation, les départs à la guerre constituent un moment crucial des témoignages. Dans un poème rédigé en avril 1917, lors de son internement dans un camp de

⁹⁹⁵Au début de la guerre, la production littéraire germanophones était effectivement dominée par une véritable « hystérie de guerre ». Robert A. Kann « Trends in Austro-German Literature during World War I. War Hysteria and Patriotism », in : Robert A. Kann, Béla A. Király, Paula S. Fichtner (dir.), *The Habsbourg Empire in World War I*, New York, East European Quarterly/ Columbia University Press, 1977, p. 159.

⁹⁹⁶Jan Galandauer, « Wacht am Rhein a Kde domov můj... », *op. cit.*, p. 23-24.

⁹⁹⁷Jan Hlaváč, *Z duše i péra dobrovolce*, Brno, Moravský legionář, 1927, p. 19, poème rédigé le 16/04/1917 : « Postavy tu různé vidíš – také různých roků, Kolísavě jsou ku předu, vaky přetížení, hledají své milé kolem, v tváři zasmušení. Ten tu známého už našel, rukou vstříc mu mává, matička tam synu svému křížek na krk dává. Tátovi se na šij věsí celá řada dětí; muž tam tiskne svoji ženu naposled v obětí. Všude pláč a plno slzí, kam jen oko hledí – že se všichni nenavrátí, to dnes dobře vědí. »

prisonniers en Russie, Hlaváč évoque l'émotion profonde que ce moment à la fois intime et solennel dont il se souvient encore a provoqué chez lui et dont il se souvient encore. Le départ est le moment de séparations multiples : la séparation physique du soldat de ses proches, de sa maison, de sa ville, de son environnement familial, mais aussi la rupture avec son quotidien, avec ses habitudes et, finalement, une transformation identitaire des civils en soldats. Or, ce passage charnière dans le parcours du soldat n'est pas immédiat, il s'agit plutôt d'un cheminement processuel, jalonné de micro-événements qui s'agrègent pour former une chronologie fine qui est spécifique à chaque homme. Les départs en guerre se composent ainsi de plusieurs moments spécifiques qui obéissent chacun à une logique distincte. Oscillant entre l'espace public, l'intimité du foyer et même la solitude d'une chambre plongée dans l'obscurité de la nuit, les mobilisés comme leur entourage modulent leurs gestes et comportements en fonction de chaque micro-contexte. Alors que sur la scène publique, les attitudes affichées apparaissent, à l'instar du poème cité, fortement codifiées, lissées, stéréotypées pour correspondre au rôle à tenir devant les autres, c'est dans la solitude nocturne que surgissent les peurs et angoisses les plus profondes pour disparaître par la suite sous le regard des camarades. Ce chapitre s'interroge donc sur *comment* les hommes deviennent soldats. En disséquant le processus d'enrôlement étape par étape, il permet aussi de comprendre *pourquoi* deviennent-ils des soldats, ou autrement dit, *pourquoi* ils suivent pratiquement *tous* le chemin du foyer à la caserne tel qu'il leur est tracé sur leur feuille de route, *pourquoi* obéissent-ils malgré les craintes et les doutes. Dans ce chapitre, nous allons donc suivre les départs en guerre décrits dans le corpus en passant par plusieurs étapes principales, elles-mêmes composées d'autres moments plus éphémères : le départ de chez soi pour rejoindre son régiment, les premiers jours sous les drapeaux au dépôt régimentaire jusqu'aux départs effectifs vers les champs de bataille.

2.1.3.1 Rejoindre son régiment

Dans le cas de la France, une grande part de la réussite de la mobilisation est imputée à son organisation. Préparée de longue date, sa mise en application en 1914 fut assez efficace pour ne laisser aux hommes concernés peu de temps et d'espace pour se dérober au processus d'enrôlement⁹⁹⁸. Une fois attrapés par l'engrenage des gestes à accomplir, il leur était difficile d'en sortir. Or, sur les terres des Habsbourg, la situation était tout autre. Aujourd'hui, les principaux spécialistes s'accordent sur le fait qu'en juillet 1914 l'armée austro-hongroise n'était plus au faite de sa gloire ni de son efficacité⁹⁹⁹.

⁹⁹⁸Frédéric Rousseau, *14-18, penser le patriotisme*, Paris, Gallimard, 2018, p. 19-22.

⁹⁹⁹Gunther E. Rothenberg, *The Army of Francis Joseph*, West Lafayette (Indiana), Purdue University Press, 1998 (1976), p. 172 ; Gunther E. Rothenberg, « The Habsburg Army in the First World War 1914-1918 », in : Robert A. Kann, Béla A. Király, Paula S. Fichtner (dir.), *The Habsbourg Empire in World War I*, New York, East European Quarterly/ Columbia University Press, 1977, p. 73-75 ; J. Robert Weg, « Transportation the Achilles Heel of the Habsbourg War Effort », in : Robert A. Kann, Béla A. Király, Paula S. Fichtner (dir.), *The Habsbourg Empire in World War I*, New York, East European Quarterly/ Columbia University Press, 1977, p. 121-134.

Bien qu'elle reste un des derniers piliers de l'empire multiséculaire¹⁰⁰⁰, l'armée des Habsbourg entra en guerre de façon bien moins impeccable que les puissances occidentales ou que son allié allemand. Et pourtant, en dépit de nombreux défauts, relevés tout aussi bien par les témoins des événements que par les historiens d'aujourd'hui¹⁰⁰¹, la mobilisation partielle puis générale s'avéra un succès incontestable. Les sujets austro-hongrois obéirent de la même façon que leurs homologues occidentaux ou allemands. Comment peut-on l'expliquer ? Outre la bonne organisation, quels autres facteurs œuvrent en faveur de l'obéissance ? En déconstruisant le vaste processus de l'enrôlement des mobilisés en de multiples moments qui constituent autant de scènes sociales distinctes parcourues par leurs logiques et dynamiques internes, ce chapitre propose d'esquisser quelques pistes explicatives.

Dès la réception de leur feuille de route, les hommes sont pris dans un tourbillon d'événements. Ils doivent, d'une part, suivre un protocole officiel : se rendre auprès de leur régiment à une date précise et accomplir par la suite les démarches administratives et, d'autre part, exécuter une série de gestes et tâches pratiques, considérés conformes à cette situation. Le processus des départs de la plupart des témoins apparaît d'une façon assez détaillée. Leurs descriptions de ce moment spécifique se ressemblent fortement. La récurrence des éléments de la narration relève à la fois du côté pratique – la procédure administrative était la même pour tous les mobilisés – mais aussi d'une certaine codification inconsciente de l'appréhension de ce genre de situations. Partir rejoindre son régiment est sans doute le moment cardinal dans tout le processus de la mobilisation. C'est aussi le moment où une éventuelle insoumission pouvait être envisagée. Par la suite, une fois que le mobilisable devient soldat, il est soumis à l'encadrement militaire dont il était difficile de se soustraire jusqu'aux moments de combats effectifs des champs de bataille où, par la force des faits, il se relâche par moment. Il convient donc d'insister sur cette étape de passage entre la vie civile et militaire.

« Naturellement, je n'avais plus d'appétit. La veille, je suis allé à Dolení Vinice dire mes adieux aux amis Fadrhonse, Krupička et d'autres. Manquant de sommeil et affamé, j'ai bu un peu de vin au retour ; la nuit le lit tournait avec moi. Le lendemain matin, la tête rasée (sic), je me suis présenté à Mladá Boleslav¹⁰⁰². »

« Après le dîner, je me promenais avec Mařka jusqu'à 10 heures. Nous avons

¹⁰⁰⁰L'armée austro-hongroise adopte ce rôle dès son intervention contre les mouvements issus du « Printemps des nations » en 1848-89, Gunther E. Rothenberg, *The Army of Francis Joseph*, West Lafayette (Indiana), Purdue University Press, 1998 (1976), p. 22, elle le garda par la suite jusqu'à son déclin.

¹⁰⁰¹Outre les témoignages inclus dans notre corpus de source, ce thème est mis en exergue dans le grand recueil de témoignages tchèques collectif : Alois Žipek, (éd.), *Domov za války (Svědectví účastníků)*, Praha, Nakladatelství Pokrok, 1929-1931. Volume 1: Rok [l'année] 1914, 1929.

¹⁰⁰²Josef Heřmanský, *Paměti legionáře Josefa Heřmanského z Dobrovice*, Mladá Boleslav : Okresní muzeum legionářů okresu Mladá Boleslav, 1998, p. 38: « Samo sebou, že mi ani oběd nechutnal. Večer jsem šel na Dolení Vinici rozloučit se s kamarády Fadrhonskem, Krupičkou a jinými. Nevyspalý, nenajedený, vypil jsem nějaké víno na šťastný návrat a postel se se mnou v noci točila. Druhý den ráno, ostříhán do hola, jsem narukoval do Mladé Boleslavi. »

échangé nos portraits, nous nous sommes embrassés pour la première fois et, après des adieux touchants, nous nous sommes séparés. [...] Je suis allé boire une bière Chez Krobián. J'ai fait mes adieux à tous les présents et je suis parti chez moi. La rue était bien plus calme que d'habitude. [...] Je me suis couché à 1 heure du matin, mais le sommeil n'arrive pas, tellement je suis excité¹⁰⁰³. »

« Je savais déjà depuis le 25 juillet que je devais quitter mon foyer où tous m'étaient si chers. Je finissais justement la nouvelle pièce que j'ai ajoutée à la maison et j'avais hâte de l'aménager. Naturellement, la nuit était déjà pleine d'inquiétude et le réveil bien moins joyeux que les autres jours où je prends plaisir à tout ce que je fais dans mon exploitation. Aujourd'hui, je me figure l'avenir plein d'angoisse, qu'est-il écrit dans le livre de ma vie [...] Dans la matinée, la nouvelle de la guerre a atteint les nôtres comme ceux des villages voisins qui sont venus à l'église. Le déjeuner était triste, la détresse a rempli nos estomacs¹⁰⁰⁴. »

Heřmanský, Berger et Zetek et d'autres témoins encore¹⁰⁰⁵ racontent les derniers moments avant leur départ de manière similaire. Ils préparent leurs départs dans une ambiance grave et solennelle. Ils effectuent tout un ensemble de gestes s'inscrivant dans un modèle partagé de conduites appropriées partagé¹⁰⁰⁶. Les mobilisés profitent de leurs derniers moments civils de « liberté » avec des amis soit avec leurs partenaires et un peu d'alcool pour surmonter l'effroi et dissiper l'angoisse des événements à venir. C'est dans l'intimité du foyer, que les sentiments graves trouvent l'espace de s'exprimer. La dernière nuit constitue aussi le dernier moment de solitude (relative) où le mobilisé affronte, seul – caché aux regards insistant des autres, ses doutes et craintes, troublant son sommeil. Aussi, c'est à ce moment précis que les témoins dévoilent dans leurs récits leurs émotions et sentiments intimes, leurs angoisses personnelles, le plus souvent absentes jusque-là. La structure-même du texte semble ainsi refléter la divergence d'attitudes entre les moments partagés publics et intimes.

Le jour du départ au matin est pour certains témoins le moment des adieux. Il existe en effet deux cas de figure différents. Les hommes qui habitent loin de leur ville régimentaire ou, éventuellement, qui

¹⁰⁰³AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 8-9: « Po večeri jsem chodil s Mařkou do 10 hod., vyměnili si podobanky, prvně si dali pusu a po tklivém rozloučení se rozešli. (...) Zašel jsem na pivo ke „Krobiánovi“, s přítomnými se rozloučil a šel domů. Na ulici už není tak živo jako jindy. [...] V 1 hod v noci šel jsem spáti; na spánek ani pomyšlení, jak jsem vzrušen. »

¹⁰⁰⁴VHA Praha, fond: SbHP, carton 48, Josef Zetek, p. 4: „Již v sobotu večer dne 25. července 1914 jsem věděl, že se musím rozloučiti s domovem, který mně byl tak milý a drahý. Dodělával jsem právě přistavěnou světnici a těšil jsem se, jak si vše zařídím. Přirozeně, že noc již byla neklidná a probuzení nebylo tak veselé jako jindy, kdy s radostí vstávám a těším se ze všeho, co v hospodářství zařizují. Dnes úzkostlivě pohlížím do budoucnosti, co je asi psáno v knize mého života [...] Dopoledne věřila již mezi domácími i přespolními, kteří přišli do kostela, zpráva o válce. Oběd byl smutný, tíseň nás sytila.“

¹⁰⁰⁵AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896–1944, départ le 15/05/1915.

¹⁰⁰⁶Erving Goffman, *Comment se conduire dans les lieux publics*, Éditions Economica, 2013, p. 18.

n'ont pas de bonnes relations avec leur famille¹⁰⁰⁷ ou pour différentes autres raisons, font leurs adieux définitifs à ce moment-là. Les autres continuent à voir leurs proches jusqu'à leurs départs respectifs au front différés dans le temps gagnant ainsi un « sursis » qui va de quelques jours à plusieurs mois. Les hommes relevant de cette seconde catégorie, firent donc leurs adieux aux proches deux fois. Les premiers adieux sont intimes, circonscris au cercle familial, les seconds publics, proférés au moment de prendre le train à la gare. Dans les deux cas, c'est le moment des grandes émotions. Ce moment par définition intime se voit pourtant corseté, à des degrés variés selon la situation, par des normes sociales partagées limitant la palette d'expression émotionnelle qui détermine les attitudes et comportements convenables en fonction du rôle de chacun. Dans les récits, la description de la scène est souvent suivie d'une réflexion personnelle, exprimant le désarroi et les angoisses des partants par rapport à leur devenir incertain. « Nous quitions notre petit village natal le cœur lourd, poursuivis des pleurs de nos parents et proches¹⁰⁰⁸ », note dans son journal Jirásek avant de se rendre auprès du 18^e RI en garnison à Hradec Kralové. Ces sentiments négatifs apparaissent aussi bien dans les journaux personnels de l'époque que dans les sources plus tardives, in ne peut donc s'agir que d'ajouts ultérieurs.

Malgré le ton assez impersonnel de son témoignage, Baloun aussi laisse émerger, sur quelques lignes, son désarroi et la tristesse des adieux à sa femme¹⁰⁰⁹. Nonobstant son propre état d'âme, ce réserviste de la territoriale d'âge mûr, ne ménage pas ses efforts pour rassurer sa femme ce qu'il n'omet pas d'inclure dans son récit. Il tente, par exemple, de lui faire croire qu'il va rester à l'arrière pour protéger les ponts¹⁰¹⁰. Sa femme, loin de se montrer dupe, l'incite à son tour à faire attention et, s'il devait en venir au pire (c'est-à-dire s'il partait vraiment sous le feu), à transgresser l'idéal viril du soldat : « Si tu allais au combat après tout, sois prudent, ne te laisse pas tuer pour l'Autriche, laisse-toi capturer¹⁰¹¹. » Un autre témoin de la même tranche d'âge en fait de même en tentant de faire croire à sa femme qu'il sera sûrement affecté à des travaux ou au pire aux tâches de surveillance¹⁰¹². L'écrivain autrichien Kisch raconte une scène à laquelle il assiste le 1^{er} août 1914 en dînant chez un ami :

« La femme du commerçant [chez qui il était invité à dîner] s'inquiétait pour son mari qui devait partir en guerre avec la territoriale. Et lui, faisant le fier, la confortait encore exprès dans ses peurs afin de se mettre en valeur en tant que

¹⁰⁰⁷AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896 – 1944, note du 15/05/1915, VHA Praha, fond: SbHP, carton 48, Josef Baloun, p. 2, voir aussi Josef Kliment, p. 9-10.

¹⁰⁰⁸Josef Jirásek, *Můj zápisník od počátku světové války r. 1914 a doba mého zajetí v Rusku a v Sibiři*, Červený Kostelec : Pavel Mervart, 2009, p. 17 : « S těžkým srdcem opouštěli jsme rodnou vesničku za pláče rodičů i příbuzných. Každý ubíral se za svou povinností k svému pluku. »

¹⁰⁰⁹VHA Praha, fond: SbHP, carton 48, Josef Baloun, p. 3.

¹⁰¹⁰VHA Praha, fond: SbHP, carton 48, Josef Baloun, p. 3.

¹⁰¹¹VHA Praha, fond: SbHP, carton 48, Josef Baloun, p. 4 : « Kdyby jsi šel přece do bitvy, buď opatrný, nenech se zabít pro Rakousko, nech se zajmouti. »

¹⁰¹²VHA Praha, Fond: SbHP, Carton 49, Josef Linek, p. 1.

guerrier et renforcer ainsi son amour pour lui. J'avais alors la tâche désagréable de mener une conversation capable de réconforter la femme et de souligner en même temps pour la fierté de l'homme qu'il encourait beaucoup de danger¹⁰¹³. »

Cette petite anecdote témoigne de toute la délicatesse de l'interaction sociale où les émotions ressenties entrant en contradiction avec l'image du rôle à jouer et à assumer ne doivent pas surgir. En s'écartant de son rôle, l'acteur risque de perdre la face¹⁰¹⁴, c'est-à-dire un déshonneur public pouvant lui coûter une partie de son capital social¹⁰¹⁵. En quittant sa famille, un autre témoin Zetek confie : « Je n'ai jamais vécu de situation plus triste que celle-ci. Pourtant, j'ai refoulé les larmes qui luttait avec force pour leur droit d'apparaître. J'ai refoulé l'horrible douleur dans mon cœur pour éviter d'accroître la tristesse de mes chers¹⁰¹⁶. » Lui non plus, ne transgresse pas l'idéal viril. Chez les Wagner, où l'homme est officier de métier avec une longue carrière derrière lui, c'est au contraire la femme qui s'approprie parfaitement le rôle du soutien psychologique afin d'aider son époux à surmonter la situation en lui évitant de perdre éventuellement sa face en devant la consoler : « avec un héroïsme véritable et une force de caractère incroyable [elle] a refoulé sa peine incommensurable juste pour me faciliter le départ¹⁰¹⁷. » Dans *Les hommes en guerre*, Andréas Latzko, auteur d'origine hongroise, laisse éclater à travers la bouche d'un lieutenant rendu fou au combat, toute la colère mêlée de déception à l'égard de la gente féminine. Les femmes sont décrites comme des complices monstrueux de l'envoi à l'abattoir de leurs hommes.

« Ah, elles sont toutes comme ça ! ... Elles sont comme ça ! ... Mais depuis quand, hein ? Tu ne sais pas qu'il y a des suffragettes qui ont giflé des ministres, foutu le feu à des musées, qui se sont fait enchaîner aux réverbères pour le droit de vote ? Tu entends : pour le droit de vote ! ... Et pour leurs hommes, rien, pas un mot, pas un cri, rien ! ... [...] Tu en connais une seule qui se soit jetée devant le train pour sauver son mari¹⁰¹⁸ ? »

Dans ce sens, en adoptant ce type de comportement modèle, en jouant le rôle que la société attend d'elles, les femmes auraient sensiblement « aidé » les hommes à partir, à faire la guerre et ... à mourir.

¹⁰¹³Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 13 : « Obchodníková žena se obávala, že její muž bude muset do války jako domobranec. On sám, vypínaje se, ji utvrzoval úmyslně neobratnými útěchami v její starosti, aby se neparoval, co válečník a posílil její lásku. Tak jsem měl nemilý úkol utěšovati v rozhovoru ženu a současně kvůli muži zdůrazňovati, že mu hrozí nebezpečí. »

¹⁰¹⁴Erving Goffman, *Les rites d'interaction*, Les éditions de minuit, Paris, 2011, p. 9.

¹⁰¹⁵Confirmer sa qualité d'homme viril constituait dans une société partageant un idéal de masculinité basée sur cette qualité une condition fondamentale d'accès et de conservation de sa position sociale. Jiří Hutečka, *op.cit.*, p. 29. Voir aussi : Anne-Marie Sohn, « *Sois un Homme !* ». *La construction de la masculinité au XIXe siècle*, Paris, Seuil, 2009.

¹⁰¹⁶VHA Praha, fonds: SbHP, carton 48, Josef Zetek, p. 5: « Smutnější chvíle dosud nebyla v mém životě. Přece ale potlačil jsem slzy, které hlásily se mocně k svému právu. Potlačil jsem hroznou bolest v srdci, abych nezvětšoval zármutek svých milých. »

¹⁰¹⁷Karel Wagner, *op. cit.*, p. 21: « přímo hrdinsky a s neuvěřitelnou morální silou potlačila svůj nesmírný bol, jen aby mně odchod do pole usnadnila. »

¹⁰¹⁸Andreas Latzko, *Hommes en guerre*, Paris, Agone, 2012 (Zurich 1917), p. 38.

A ce sujet il est toutefois intéressant de remarquer, qu'il s'agit toujours de l'interprétation masculine du rôle féminin. Or, comme l'historien, l'homme qui part butte lui aussi sur l'obstacle de l'imperméabilité des pensées intérieures et des motivations d'autrui. Son épouse peut être aussi bien ravie qu'attristée de voir partir son mari. L'interprétation masculine, au-delà d'un certain amour-propre, est fondée sur le fait objectif que l'homme était le chef du foyer. Sa présence assurait des revenus à la famille mais également un poids aux démarches de la famille. Sur le plan pratique, son absence faisait émerger un certain nombre de difficultés. Cela ne dit rien, toutefois, du ressenti intime des femmes voyant leurs maris s'éloigner. Malheureusement, même si la perspective féminine conquiert de plus en plus d'attention des chercheurs¹⁰¹⁹, il existe relativement peu de témoignages féminins directs pour évaluer avec précision les mouvements d'âmes des femmes.

Même dans le cas d'une détresse grave et dans le cadre intime d'un couple, les comportements sont profondément conditionnés par un ensemble de règles tacites, pourtant largement partagées, empêchant, à différents degrés selon les cas concrets, l'irruption de réactions entièrement spontanées. La différence entre les deux sexes s'impose, les témoignages le confirment, comme un des principes majeurs structurant la société¹⁰²⁰. Aussi est-elle profondément ancrée dans les imaginaires et schémas interprétatifs aussi bien des hommes que des femmes de l'époque, le milieu social étant, dans ce cas précis, pratiquement indifférent.

Encore plus que les épouses, ce sont les mères qui peuvent laisser surgir au grand jour toute leur douleur. Dans le témoignage de Berger, c'est sa mère qui se permet de se lamenter ouvertement du triste sort réservé à ses trois fils : « Ma mère gémissait. Comment tout ça va se finir ? Qui est déjà parti de notre village et quelle panique c'était quand la nouvelle est arrivée dimanche dernier et que maintenant qu'elle a réussi à nous élever seule sans mari, qu'ils allaient tous nous tuer dans la guerre, se plaignait-elle¹⁰²¹. » Le même motif de la détresse maternelle apparaît chez Kliment ou chez Řehounek¹⁰²². Le premier explique :

« Elle [sa mère] m'a pris dans ses bras et tout en pleurant elle nous a décrit toutes

¹⁰¹⁹Pour l'espace austro-hongrois :Christa Hämmerle, *Heimat/Front: Geschlechtergeschichte/n des Ersten Weltkriegs in Österreich-Ungarn*, Böhlau, Wien, 2014 ; en France : Clémentine Vidal-Naquet, *Correspondances conjugales 1914-1918, dans l'intimité de la Grande Guerre*, Paris, Robert Lafon, 2014 ; Delpous-Darnige, Christine, Gascon, Virginie, « *Nous ne serions jamais séparés* » *Correspondance de Marie et Paul Loubet, couple de jardiniers agathois, 1915-1918*, Cazouls-lès-Béziers, éditions du Mont, 2016.

¹⁰²⁰Jiří Hutečka, *op. cit.*, p. 11.

¹⁰²¹AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 10: « Máti naříkala, co z toho pojde, kdo ze vsi už rukoval, jaký to byl poprask, když to přišlo v neděli. Ted' když nás vychovala bez otce, že nás tam pobijou. »

¹⁰²²Jan Řehounek, *Příběh legionáře : v zavšivené košili a se šrapnelem v těle kolem světa*, Kaplanka, Nymburk, 2011, p. 13 : « Qu'est-ce qu'elle a dû travailler dur pour nous élever et maintenant, au moment où nous pourrions commencer à le lui rendre, nous partons et qui sait si nous rentrerons un jour sains et saufs. » [Co se napracovala a nastarala, aby nás vychovala a nyní, kdy bychom jí to mohli vynahradiť, odcházíme a kdož ví, že se dobře vrátíme.], voir aussi, par exemple, VHA Praha, fond: SbHP, carton 48, Josef Zetek, p. 4.

les horreurs et souffrances qui nous attendaient. Quel travail et combien de souci ils ont eu pour nous élever ! Et maintenant, nous devons partir faire la guerre et s'entre-tuer avec des gens que nous n'avons jamais vus auparavant et qui ne nous ont fait aucun mal¹⁰²³ ! »

Malgré la forte émotion ressentie, les hommes s'efforcent de préserver leur face en adoptant une attitude stoïque, plus conforme à l'image d'une masculinité virile¹⁰²⁴. Ils ne montrent pas leurs larmes. Ils ne se plaignent pas non plus. Toutes ces manifestations extérieures de leur désarroi et de l'émotion profonde font partie des attitudes pensées comme inappropriées pour l'homme et pour le soldat.

« Nous ne pleurons pas, mais à l'intérieur nous ressentions toute la gravité de la situation. Il [son frère] espère qu'il y a au moins un de nous deux qui restera en vie, pour que notre mère en ait au moins un, sinon tous. Est-ce cet au revoir est notre dernier ? Nous reverrons-nous encore en bonne santé ou mutilés ? Séparés l'un de l'autre par le pouvoir, nous sommes obligés de nous battre et de sacrifier nos vies pour les intérêts étrangers. Ah, quel destin cruel¹⁰²⁵ ! »

Selon Berger, son frère et lui-même deux hommes issus du milieu populaire ne laissent pas les larmes compromettre leur identité masculine en dépit de l'intimité de la scène. Se lamenter, pleurer, gémir sont des manifestations extérieures des états d'âmes associés, à l'époque, au genre féminin.

Dans les témoignages tchèques, nous retrouvons cependant plusieurs transgressions de cette norme tacite partagée. Elles ne sont pas aléatoires pour autant. Dans certains cas, le père peut lui-aussi fondre en larmes pour peu qu'il soit âgé. Kliment rapporte une telle occurrence : « Et les larmes coulaient sur ses joues. Je sentais son cœur battre très fort. Moi-même, j'avais les larmes qui se battaient pour sortir...¹⁰²⁶ » Knapp reprend le même motif en confiant : « Mon père est venu à Brno pour me dire au revoir. Nous étions mal tous les deux – je consolais mon vieux père qu'il ne m'arriverait rien, que je reviendrais¹⁰²⁷ ». Dans son journal, Maksa aussi avoue les larmes de son « cher père - soucieux et abattu face à ce terrible coup du destin qui a emporté d'un coup tous ses espoirs à une vieillesse tranquille¹⁰²⁸ » qui jaillirent au moment de leurs adieux. Ici, la polarité principale homme/femme est

¹⁰²³ Josef Kliment, *op. cit.*, p. 10 : « Objala mne [matka] a s pláčem líčila ty hrůzy a bolesti, které nás čekají. Co práce a starosti s námi měli, než nás vychovali! A teď máme jít do války vraždit se navzájem s lidmi, které jsme nikdy neviděli a ničím jsme si neublížili! »

¹⁰²⁴ Jiří Hutečka, *op. cit.*, p. 25-27.

¹⁰²⁵ AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 15 : « Neplakali jsme, ale uvnitř nás přece něco tížilo. On si přeje, aby alespoň jeden z nás zůstal naživu, aby matka měla alespoň jednoho, když ne všechny. Jest loučení naše poslední? Nebo se shledáme ještě ve stavu zdravém, či zmraženém? Mocí odtržení od sebe, nuceni jsme bojovat, za cizí zájmy dávat své životy! Ach, osude krutý! »

¹⁰²⁶ Josef Kliment, *op. cit.*, p. 18 : « A slzy mu stékaly po líci. Cítil jsem, jak mi srdce prudce buší a slzy se mi rovněž rvaly do očí... »

¹⁰²⁷ František Knapp, *op. cit.*, p. 6 : « Otec přijel za mnou do Brna se rozloučiti. Bylo nám oběma těžko – těšil jsem starého otce, že se mně nic nestane, že se zase vrátím. »

¹⁰²⁸ VHA Praha, Fonds SbHP, Carton 26, fond: František Maksa note du 17/09/1914 : « drahý otec – ustaraný a sklíčený hroznou tou ranou osudu, který zbořila rázem všechny jeho naděje na klidné stáří. »

altérée par la polarité secondaire de l'âge. Un âge avancé, comme trop jeune, atténue les exigences liées au rôle sexué de la personne. Mais il débarrasse aussi du fardeau d'être soldat et donc de se comporter « en soldat ».

A l'exception de l'exemple de Wagner, qui est, rappelons-le, un officier de métier de l'armée austro-hongroise en fin de carrière dont tout le capital social et économique (bien-être de son foyer) dépend de ses performances militaires, il est intéressant de noter la spécificité de l'attitude la plus fréquemment exprimée par les épouses et les parents des témoins. Alors que l'affirmation de la masculinité passe indiscutablement par l'exposition des qualités considérées comme « viriles » parfaitement adaptées au cadre de l'institution militaire aussi bien dans l'Empire des Habsbourg¹⁰²⁹ qu'ailleurs¹⁰³⁰, il n'est pas sans intérêt de noter que l'attitude des femmes n'était pas aussi homogène. En effet, confrontant les réactions féminines qui apparaissent de façon récurrente dans notre corpus aux attitudes des femmes occidentales : françaises, britanniques ou états-uniennes par exemple, nous distinguons clairement deux logiques contraires. Dans le cas des Anglo-saxons, où les premiers départs se font sur la base du volontariat, les femmes créent par leurs attitudes et comportements une véritable pression sociale sur les hommes apte à encourager leur départ à la guerre¹⁰³¹. En France, l'application de la conscription générale définit un cadre différent. Toutefois, l'attitude des femmes, du moins des certains milieux¹⁰³², est semblable. Elles assimilent et appliquent dans leurs comportements face à la mobilisation des hommes le système des valeurs de virilité militaire dominant. Elles jouent, à l'instar de l'épouse de Wagner, un rôle important en encourageant leurs époux, amants, fils et frères à effectuer leur devoir afin de ne pas perdre la face et par conséquent leur capital social et position au sein de la société. Ce qui augmente encore davantage la pression sociale sur les hommes pour se conformer à leur nouveau rôle de soldats¹⁰³³. Les autorités elles-mêmes prennent conscience de ce levier social. En témoigne, entre autres, le dispositif des marraines de guerre mis en place en France pour soutenir aussi bien matériellement que psychologiquement les soldats isolés¹⁰³⁴. En revanche, dans l'Empire de Habsbourg, les femmes et notamment les mères, semblent avoir été les acteurs les plus affranchis de la pression sociale exigeant de préserver leur face et dévoilent au grand jour l'horreur et l'inanité de l'entreprise militaire, poussant dans certains cas¹⁰³⁵ les hommes à se libérer à leur tour de l'idéal de virilité guerrière pour « sauver leur peau ». La question

¹⁰²⁹Jiří Hutečka, *op. cit.*, p. 13.

¹⁰³⁰Frédéric Rousseau, *14-18, penser le patriotisme*, Paris, Gallimard, 2018, p. 68.

¹⁰³¹André Loez, *La Grande Guerre*, Paris, La découverte, 2010, p. 16.

¹⁰³²Thèse en cours à l'Université Montpellier 3, de Christine Delpous-Darnige sur le canton d'Agde dans la Première Guerre mondiale.

¹⁰³³L'historien tchèque Jiří Hutečka présente la mobilisation comme « un tournoi de la virilité », Jiří Hutečka, *op.cit.*, 2016, p. 23. En France, Frédéric Rousseau propose une lecture similaire, *14-18, penser le patriotisme*, Paris, Gallimard, 2018, chapitre « Certifications de masculinité » p. 68.

¹⁰³⁴Il est utilisé pour les combattants de la légion étrangère qui n'ont pas de familles en France, les Tchèques ayant servi dans la Légion font abondamment référence à cet avantage.

¹⁰³⁵Voir par exemple, l'extrait de Baloun cité ci-dessus, VHA Praha, fonds : SbHP, carton 48, Josef Baloun, p. 3.

se pose toujours : à quel point les interactions entre époux et fils-mères décrites dans les témoignages ont pu être stylisées en suivant les discours de deuil d'après-guerre ? Bien sûr, il n'est pas possible de se prononcer avec certitude pour tous les témoignages. Cependant, le nombre d'occurrences et la variété des récits concernés témoignent plutôt en faveur de leur authenticité. Qui plus est, malgré le renversement du discours dominant sur la guerre après sa fin, les descriptions des attitudes des hommes mobilisés ne s'écartent pas du modèle dominant d'avant la guerre. Il s'agit donc bien d'une différence dans la construction des représentations sur le rôle social des femmes. D'où vient cette différence ? Proviendrait-elle du fait que dans la culture populaire alimentée par des contes, des légendes, de petites histoires ou des chansons, la guerre a toujours été représentée comme un mal absolu ? Bien que l'Empire austro-hongrois vive, comme les belligérants occidentaux, une période de paix particulièrement longue sur son territoire, le souvenir du massacre de 1866 à Sadowa et surtout des invasions ottomanes ont profondément imprégné le folklore tchèque. Nous ne sommes pas en mesure de répondre ici, il serait toutefois hautement intéressant de l'analyser plus en détail. Quel serait le répertoire d'action des femmes : mères et épouses qui refusent de voir mourir leurs hommes ?

A la lecture des récits étudiés, il semble donc que dans l'intimité du cercle familial la pression sociale exercée sur les mobilisés sur le point de partir ait été moins forte chez les combattants tchèques que dans les pays occidentaux. Toutefois, le cadre légal restait le même. Toute insoumission ou désertion entraîne des poursuites et persécutions sévères de soi-même et de ses proches, mesures en elles-mêmes suffisamment dissuasives pour empêcher une désobéissance collective. Qui plus est, une fois que l'homme a quitté l'intimité de son foyer, le collectif plus large s'impose à lui avec force. Dans les villes, les mobilisés se retrouvent rapidement en grand nombre. Même dans les petites campagnes, les poignées d'hommes concernés se rassemblent pour emprunter ensemble le chemin de la gare la plus proche, puis du lieu de leurs régiments respectifs. Berger raconte avoir quitté son village en groupe de huit hommes¹⁰³⁶. Chez d'autres témoins, c'est encore l'utilisation systématique du « nous » dès le franchissement du seuil de leurs foyers qui corrobore l'impact du collectif sur l'individu. La scène sociale change et avec elle les rôles à assumer.

En dehors du cercle familial, intime, les attitudes et les comportements des différents acteurs sur la grande scène sociale de la mobilisation restent similaires à ceux relevés dans d'autres pays, la nature collective de la situation sociale imposant d'autres paramètres que l'intimité du cercle familial. Les adieux collectifs dans les gares ferroviaires et dans les rues des villes régimentaires, au moment des départs des trains bondés de soldats mobilisés, sont tout à la fois de grands événements publics, des communions et des spectacles, des scènes sociales avec une répartition spécifique de rôles et d'attitudes à tenir spécifique. Plus qu'à d'autres moments, l'individu semble s'être effacé au profit du

¹⁰³⁶AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 10.

rôle qu'il devait y jouer, partagé par un grand nombre d'acteurs sur la même scène. De ce fait, chaque écart est plus facilement perceptible et sanctionné. Les civils endossent alors, consciemment ou sans s'en rendre compte, leur nouveau rôle et nouvelle identité de soldats en adoptant l'attitude et le comportement figés qu'ils pensent que leurs spectateurs (*bystanders*¹⁰³⁷) attendent d'eux. Dans une telle situation, il reste peu de place pour l'expression de pensées intimes et pour des gestes réellement personnalisés. Dobrovolný exprime le sentiment de dissolution de sa volonté et de dépossession de son libre arbitre au profit du collectif : « La pression et le caractère inéluctable de la situation transformaient les gens en marionnettes¹⁰³⁸. » Selon Schneider, les soldats littéralement « affluaient dans les gares¹⁰³⁹ ». Pris par un fort courant, l'individu peut difficilement garder tout son potentiel d'action.

La scénographie et la chorégraphie des départs, surtout pour les premiers, contribuent à générer une ambiance spéciale, exaltée. Comme « à la foire », indique Dobrovolný¹⁰⁴⁰. C'est peut-être cette rupture avec l'ordinaire qui explique le fort potentiel de fixation mémorielle de ce moment particulier chez les témoins. La nature extra-ordinaire est corroborée par le déploiement des effets visuels et sonores saturant les sens¹⁰⁴¹. Le même témoin remarque à propos du son : « La musique cliquetait¹⁰⁴² ». Šelf, quant à lui, se rappelle l'orchestre militaire jouant l'hymne impérial et *Zum Gebet*¹⁰⁴³. Les témoins de langue allemande sont particulièrement loquaces à ce sujet. L'Autrichien Herz décrit l'ambiance qui règne à son départ le premier jour de la mobilisation :

« Le soir même, trois cortèges à torches ont été formés. Ils ont parcouru la ville pour se rencontrer sur la grande place au son d'une musique tintinnabulante. Là-bas, les 49^e, 8^e et 14^e régiments ont joué les hymnes nationaux – autrichien, allemand et italien. Même s'il pleuvait des cordes, une masse de gens était là, criant les « vive » et « salut » et acclamant les soldats¹⁰⁴⁴. »

¹⁰³⁷La recherche en sciences sociales représente habituellement comme étant passives les personnes qui sont témoins de situations violentes d'urgence. D'après des études récentes, il apparaît pourtant qu'elles réagissent le plus souvent de manière proactive, et avec succès, face à des situations d'urgence violentes et dangereuses. Le rôle du « public » a déjà été relevé lors de l'expérience de Stanford Prison menée par le sociologue états-unien Philip Zimbardo. Philip Zimbardo, *The Lucifer Effect. How good people turn evil*, London, Rider Books – Random House, 2009 (2007). Voir aussi : C. Bloch, L. S. Liebst, P. Poder, J. M. Christiansen, M. B. Heinskou, *Caring collectives and other forms of bystander helping behavior in violent situations*, *Current Sociology*, n° 66(7), 2018, 1049–1069 ; Daniela Kroslak, *The Responsibility of External Bystanders in Cases of Genocide: The French in Rwanda, 1990-1994*, British thesis service, 2002, le pdf n'est plus disponible online.

¹⁰³⁸Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 7 : « tlak a nevyhnutelnost situace dělala z lidí loutky. »

¹⁰³⁹DLA UW, fond : August Schneider, , p. 47: « strömten zu den Bahnhöfen. »

¹⁰⁴⁰Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 7 : « jako o pouti. »

¹⁰⁴¹Rousseau, Frédéric, *14-18, penser le patriotisme*, Paris, Gallimard, 2018, p. 24-25.

¹⁰⁴²Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 7 : « Hudba řinčela. »

¹⁰⁴³Josef Šelf, *op. cit.*, p. 16.

¹⁰⁴⁴DLA UW, fond : Johann Herz, p. 1 : « Noch am selben Abend wurden drei Fackelzüge veranstaltet, in die Stadt zogen, und unter klingenden Spiel der Musik am Großen Platz zusammentrafen. Dort wurden von den Regiment 49, 8, und 14, - die österreichische, die reichsdeutsche und die italienische Volkshymne gespielt. Trotzdem es in Strömen regnete, standen eine Unmenge von Menschen mit Hoch – und Heil – Rufen Spalier, und jubelten den

Partant à un moment avancé dans la guerre – juin 1916 – un autre témoin autrichien, Haugeneder, observe encore une ambiance similaire : « Nous partions à la gare au rythme de l'hymne national et de la 'Prière avant le bataille'¹⁰⁴⁵. » L'ouïe n'est pas le seul sens sollicité. Jirásek note dans son journal le spectacle qui s'offre à ses yeux :

« *En voyant la masse des soldats du dix-huitième décorés avec autant de couronnes, on aurait dit une plate-bande de fleurs en mouvement et même en marchant dans les rues, on nous jetait des bouquets de fleurs sur les têtes et on agitait des foulards pour dire au revoir*¹⁰⁴⁶ »

L'écrivain autrichien Kisch observe : « Les fleurs déboulaient des fenêtres de l'hôtel de ville¹⁰⁴⁷ ». L'Autrichien Baumgartner décrit lui aussi une scène spectaculaire : « Les fleurs volaient des fenêtres et portails ouverts, de petits fanions aux couleurs nationales couverts de bénédictions nous surprenaient partout où la situation en arrêt ou en route le permettait¹⁰⁴⁸. » Les yeux aussi sont donc happés, submergés par le puissant spectacle. Des couleurs vives des rubans et des fleurs ont une connotation positive ce qui intensifie le rapprochement avec une grande fête. Les sens saturés, engourdis, détériorent la faculté de concentration et entravent ainsi les tentatives d'une réflexion rationnelle, critique. L'alcool, abondamment consommé¹⁰⁴⁹ amplifie encore cette indisposition. Par ses aspects extérieurs, la scène évoquait les grandes fêtes populaires activant ainsi dans les mémoires les souvenirs des moments joyeux, heureux, légers. Ces associations influent à leur tour sur les comportements des acteurs qui semblent avoir oublié, dans ces moments d'exultation collective, la nature autrement plus grave de la situation vécue. « Par cette belle journée, les gens étaient anxieusement gais¹⁰⁵⁰ », l'oxymore de Dobrovolný révèle la contradiction apparente entre la gravité de la situation et la manière de la vivre ; mais aussi entre les mouvements du for intérieur et ceux de la façade qui donne sur l'espace public.

En plus de ce phénomène psychologique, la nature collective de la scène implique la mise en œuvre de mécanismes sociaux spécifiques. Ainsi, Herz mentionne : « une masse de gens [...], criant les

Soldaten zu. » Voir aussi Herz, p. 2, DLA UW, fonds : Klaus Reinhold, p. 5 ; Erich Mayr, (Elisabeth Brandauer), *Der Krieg kennt kein Erbarmen*, 2013, p. 61-63 ; DLA UW, fonds : August Schneider, , p. 47.

¹⁰⁴⁵Hans Haugeneder, *Gestern noch auf stolzen Rossen... Tagebuch eines Kriegsteilnehmers 1916 – 1918*, Klagenfurt, Wien, VerlHermagoras, 2010, p. 13 : « Unter den Klängen der Volkshymne und des „Gebets vor der Schlacht“ Abmarsch zum Bahnhof ».

¹⁰⁴⁶Josef Jirásek, *op. cit.*, p. 19. « Při pohledu na ty ověčené masy osmnáctníků zdálo se, že je to pohyující se záhon květin, a i cestou ulicemi házeli nám na hlavy kytice a mávali šátky na rozloučenou. »

¹⁰⁴⁷Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 14 : « z oken radnice se sypaly květiny ». Voir aussi : Josef Šelf, *op. cit.*, p. 16.

¹⁰⁴⁸OES KA NL, B 268 Hans Baumgartner, p. 4 : « Blumen fliegen durch die offenen Fenster und Türen, kleine Fähnchen in den Nationalfarben, mit Segensprüchen beschrieben, werden uns überreicht, wo immer der Aufenthalt oder die Fahrt es gestattet ». Voir aussi : Hans Haugeneder, *op. cit.*, p. 13 et DLA UW, fond : Klaus Reinhold, p. 5.

¹⁰⁴⁹Josef Heřmanský, *op. cit.*, p. 39, Josef Kliment, *op. cit.*, p. 16, František Knapp, p. 7.

¹⁰⁵⁰Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 8 : « Lidé byli za onoho nádherného dne stísněně veselí ». Voir aussi : VHA Praha, Fond: SbHP, Carton 49, Josef Linek, p. 2, František Proudil, *op. cit.*, p. 7, Karel Wagner, *op. cit.*, p. 22.

« vive » et « salut » et acclamant les soldats¹⁰⁵¹. » Klaus, quant à lui, observe : « Partout autour il y a une grande masse des gens, composée surtout de paysannes et d'enfants¹⁰⁵². » Or, la présence des spectateurs, qu'ils soient proches, connus ou inconnus des hommes partant, influent, par leurs regards insistants, eux-aussi, sur le déroulement de la scène. Présente déjà dans l'intimité, la distribution sexuée des rôles est exacerbée en public : « Les dames envoyaient des baisers et chaque pauvre réserviste, hier tout désespéré de quitter sa femme et enfants, prenait ces baisers pour lui seul et en renvoyait en réponse¹⁰⁵³ », l'écrivain Kisch met en relief l'effet direct de l'approbation et de l'encouragement féminins sur les hommes. L'effacement, momentané, de la distinction sociale autrement très forte dans la société austro-hongroise d'alors¹⁰⁵⁴, aurait pu donner du crédit à l'idée d'une possible ascension sociale pour les uns et consolidation de sa position pour les autres à travers la participation à l'effort de guerre¹⁰⁵⁵. « C'était le moment le plus triste, car partout où je pouvais voir, il y avait des scènes poignantes, des pleurs de femmes et d'enfants¹⁰⁵⁶. » « La vue sur les trains qui partaient était douloureuse. Les femmes et les enfants des soldats qui partaient marchaient sur les trottoirs des deux côtés et accompagnaient ces derniers avec leurs pleurs sur ce qui était peut-être leur dernier voyage¹⁰⁵⁷. » Jirásek et Kliment décrivent de façon similaire la scène. En accord avec le concept de la féminité et de la masculinité, dans l'espace public, ce sont encore les femmes qui expriment le plus facilement leurs tristesse et angoisses. « Partout, il y avait de l'excitation, du chagrin et des pleurs au moment de dire au revoir à ses proches¹⁰⁵⁸. » « Nous étions accompagnés à la gare par les pleurs des parents, femmes et enfants et de tous les proches dont un homme cher partait avec nous au combat. Les lamentations étaient grandes : tous les habitants de Benešov qui sont venus dire leurs derniers adieux à leurs chéris, le firent en pleurant¹⁰⁵⁹. » A l'instar de Šelf et Zetek, d'aucuns n'opèrent pas de distinction dans les comportements selon les sexes, mais seulement en fonction du rôle sur la scène sociale selon la polarité : mobilisé / spectateur. Alors que le spectateur peut exprimer de façon ostentatoire son chagrin sans encourir de sanctions sociales, et ce d'autant plus que son identité (sexe, âge) l'éloigne de l'idéal de la masculinité dominante, l'homme mobilisé doit se montrer

¹⁰⁵¹DLA UW, fond : Johann Herz, *Tagebuch des Gefreiten Johann Herz*, p. 1 : « eine Unmenge von Menschen mit Hoch – und Heil – Rufen Spalier, und jubelten den Soldaten zu. »

¹⁰⁵²DLA UW, fond : Klaus Reinhold, p. 5 : « Ringsherum eine große Menschenmenge, darunter hauptsächlich Bauernfrauen und Kinder. »

¹⁰⁵³Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 14 : « Dámy posílaly rukama hubičky a každý z ubohých záložníků, kteří včera narukovali zoufale od ženy a děcka, vztahoval polibky elegantních dam jenom na sebe a opětoval je. » Voir aussi : Hans Haugeneder, *op. cit.*, p. 13, DLA UW, fonds : August Schneider, , p. 47.

¹⁰⁵⁴Pavla Vošáhlíková, *Jak se žilo za časů Františka Josefa I*, Praha, nakladatelství Svoboda, 1996.

¹⁰⁵⁵Jiří Hutečka, *op. cit.*, 2016, p. 38-39.

¹⁰⁵⁶Josef Jirásek, *op. cit.*, p. 19 : « To byl nejsmutnější okamžik, neb kamkoli jsi se ohlédl, všude viděti srdcervoucí scény, pláč žen a dětí. » Voir aussi : Maksa note du 17/09/1914, Proudil, p. 7.

¹⁰⁵⁷Josef Kliment, *op. cit.*, p. 12 : « Pohled na odjíždějící vojáky byl žalostný. Po obou chodnících šly ženy a děti odjíždějících vojáků a s pláčem je doprovázely snad na cestě poslední. »

¹⁰⁵⁸Josef Šelf, *op. cit.*, p. 16 : « Všude rozrušení, zármutek a pláč v bolném loučení s drahými. »

¹⁰⁵⁹VHA Praha, fonds : SbHP, carton 48, Josef Zetek, p. 6 : « Na nádraží doprovázel nás pláč rodičů, žen a dítek a všech příbuzných, jichž milý s námi odcházel do pole. Nářek byl veliký: všichni občané benešovští i z okolí, kteří ještě přišli se rozloučit se svými miláčky, plačíc se s námi loučili. »

fort, impeccable pour satisfaire au modèle de la virilité partagés à la fois par le public, par ses pairs et par lui-même. Ce phénomène crée une dynamique d'influences mutuelles : plus les proches expriment leur tristesse et angoisse, plus, ceux qui sont la cause de celles-ci, doivent maintenir leur face pour se montrer rassurant, réconfortant. La raison en est double. Fondre en larmes dans cette situation signifierait amplifier la souffrance des êtres aimés, d'une part, et perdre la face devant les autres acteurs présents, ne pas faire de « faux-pas » lors de l'interaction¹⁰⁶⁰. S'écarter des conduites assignées à son rôle sur la scène sociale peut en effet entraîner les sanctions sous forme de ridiculisation ou de mépris de celui qui ose l'écart. La disgrâce est d'autant plus poignante que le nombre des gens présents est élevé et que des personnalités importantes se trouvent dans la foule. Le jeune instituteur Maksa souligne la présence d'un notable de sa commune : « Le maire de Voděrady, Monsieur Mašín est venu en personne regarder ses anciens 'sujets'. Il a fait tout ce trajet à vélo¹⁰⁶¹ ». Devant une telle personnalité, sa conduite se doit d'être exemplaire. Dans le cas contraire, toute sa crédibilité et son autorité de fonctionnaire d'État aurait été sapée.

Or, dans certains témoignages, nous trouvons des exceptions à la règle. « Les gens pleuraient et **même** nous, vieux soldats, dont on disait qu'ils ne pleuraient jamais. Les larmes soulageaient nos nerfs horriblement tendus¹⁰⁶² ! » Dans son récit, Šelf rapporte la transgression de la distribution sociale des rôles, tout en confirmant par la façon de tourner sa phrase l'existence de cette norme partagée. « Avant de partir, j'ai vu tellement de scènes touchantes et émouvantes que, lorsque j'ai pensé à ma famille, j'étais tellement ému que les larmes ont jailli de mes yeux. Je n'en avais pas honte cette fois-là, presque tous les autres dans le wagon pleuraient aussi¹⁰⁶³. » Les paroles de Heřmanský s'inscrivent dans la même logique. En se justifiant, il confirme le partage généralisé d'une norme tacite définissant les actes appréciables et valorisant et d'autres honteux, qui risquent d'être socialement dégradants. Dans les deux cas relevés dans le corpus, Heřmanský comme Šelf, insistent sur la nature collective de la transgression comme sur une circonstance atténuante. En effet, répartie sur plusieurs individus, la dévalorisation devient moins forte que s'il s'agissait d'une seule personne, détonnant des autres. De plus, Heřmanský ne laisse pas apparaître sa faiblesse devant le grand public, sur la grande scène sociale des adieux collectifs à la gare, mais dans le wagon, où les partants retrouvent à nouveau une certaine intimité mais dans une configuration sociale différente de celle du foyer. Derrière les parois des wagons, les hommes, soustraits à nouveau au regard pressant des spectateurs, se retrouvent seuls

¹⁰⁶⁰Erving Goffman, *Les rites d'interaction*, Les éditions de minuit, Paris, 2011, chapitre : « Embarras et l'organisation sociale », p. 87-100.

¹⁰⁶¹VHA Praha, Fonds : SbHP, Carton 26, fond: František Maksa note du 17/09/1914 : « I pan starosta Mašín z Voděrad přijel se na své bývalé « poddané » podívat ; jel až z domova na kole. »

¹⁰⁶²Josef Šelf, *op. cit.*, p. 12 : « Plakali lidé i my staří vojáci, o nichž šla pověst, že nikdy nepláčí. Slzy byly úlevou úžasně napjatým nervům! »

¹⁰⁶³Josef Heřmanský, *op. cit.*, p. 38-39 : « Než jsme odjeli, viděl jsem mnoho tklivých a dojemných scén, že když jsem vzpomněl na svoji rodinu, byl jsem tak dojat, že mi slzy z očí vyhrkly. Nestyděl jsem se tenkrát za ně, plakali téměř všichni ve vagóně. »

– entre « initiés ». Ils partagent aussi leur nouvelle condition de soldat. Dans le train comme dans les casernes, le public exerçant le contrôle social se réduit à un groupe restreint, homosocial, induisant d'autres paramètres de ce qui est affichable et acceptable. Sur les quais et dans les wagons, les gestes et les paroles ne sont donc pas forcément les mêmes en fonction de la configuration précise de chaque interaction. Autrement dit, les attitudes résultent de l'interaction de la personne avec son environnement¹⁰⁶⁴.

« A Písek, un major a eu une crise cardiaque. Un soldat de la territoriale s'est suicidé par balle, un cadet de l'artillerie lourde s'est tiré dessus en s'infligeant une blessure mortelle et se trouve à l'hôpital. A Purkradice, la femme d'un réserviste est devenue folle. Nous nous racontons tout cela, pourtant, nous sommes de la meilleure humeur¹⁰⁶⁵ ! »

Dans l'anecdote de Kisch, personne ne risque de s'écarter de la norme de l'acceptable au sein d'un groupe de jeunes hommes empreints de valeurs masculines¹⁰⁶⁶ en affichant ses émotions. Le « pourtant » employé par l'écrivain indique que ces dernières pouvaient bien être en contradiction avec l'attitude affichée.

« [Une fois dans le train] Un silence embarrassé s'imposa. Les gens ne savaient tout simplement pas quoi crier et si seulement il était permis de crier quoi que ce soit. Ils étaient embarrassés et effrayés¹⁰⁶⁷. » Dans sa brève observation, Dobrovolný attire l'attention sur la genèse des comportements. Lorsque les gens ne parviennent pas à se figurer ce qu'on attend d'eux, ils paraissent désorientés et tendent à s'abstenir de toute action qui pourrait tourner à leur désavantage. Encore une fois, peu de place reste à l'expression des sentiments proprement personnels. La prudence invite alors à se méfier, à faire le strict minimum pour éviter le « faux pas ». Un exemple intéressant des mécanismes de la fabrication de « l'enthousiasme patriotique ».

*« Les soldats s'expriment différemment : un chante, l'autre 'a acheté' de la bonne humeur, celui-là marche l'air abattu parce que les images de toutes les horreurs qui l'attendent tourbillonnent dans sa tête, plus loin voit-on deux hommes, qui marchent avec légèreté, à pas mesurés, et se rangent dans le rang auquel ils appartiennent. **La diversité de caractères** apparaît le mieux dans de telles situations¹⁰⁶⁸. »*

¹⁰⁶⁴Stanley Milgram, *Soumission à l'autorité, un point de vue expérimental*, Paris, Calmann-Lévy, 1984 (1974), p. 12.

¹⁰⁶⁵Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 14 : « V Písku ranila na náměstí jednoho praporčíka od trénu srdeční mrtvice. Jeden zeměbranec se zastřelil, jeden kadet od dělostřelectva se smrtelně postřelil a leží v nemocnici. V Purkradicích se zbláznila manželka jednoho záložníka. Třebaže si tohle všechno vypravuje, jsme v nejlepší náladě. »

¹⁰⁶⁶Jiří Hutečka, *op. cit.*, p. 26.

¹⁰⁶⁷Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 8 : « Zavládlo trapné ticho, lidé prostě nevěděli, co volat a smí-li se vůbec co volat. Byli rozpačití a zstrašení. »

¹⁰⁶⁸Josef Kliment, *op. cit.*, p. 26-27 : « Vojáci se projevují různě; jeden si zpívá, ten si zase « koupil » náladu, tamten jde sklesle, protože mu víří hlavou představy hrůz, které na něj čekají, opodál je vidět dva může, jak zcela ležerně,

En fonction des cadres posés, les individus peuvent disposer de certaines marges de manœuvre pour s'exprimer. Dans une situation sociale, comme le pointe Kliment, cela peut se traduire par l'émergence de plusieurs types d'attitudes personnalisées pourvu que ces dernières *entrent dans le cadre des agissements socialement acceptables* pour la situation. Ainsi, en dehors de la conduite modèle, certaines transgressions, comme consommer de l'alcool mais également ne pas afficher le zèle, ont été tolérés dans la mesure où ils ne semblaient pas entraver l'accomplissement du devoir.

Qui plus est, parmi les témoins tchèques, plusieurs reprennent à leur compte et rapportent des comportements ostensiblement déviants. Heřmanský mentionne, par exemple, des cris peu aimables à l'adresse des Allemands présents 1069. Šelf écrit : « On chante des chansons variées, aussi patriotiques [ici, entendu tchèques, nda]1070 ». Zetek mentionne explicitement la chanson « Červený šátečku¹⁰⁷¹ », exprimant la réticence des Tchèques vis-à-vis de la guerre¹⁰⁷². D'autres témoins encore, notent les expressions écrites du dissentiment.

« Des caricatures diverses, dessinées à la craie sont apparues sur les wagons, accompagnées d'inscriptions et de slogans variés. Par exemple : Un tonnelet de Russe [en tchèque c'est un jeu de mots avec le mot rhum] à 1 couronne, L'export de la viande à l'étranger; ou encore : Nous ne le sauverons pas, etc.¹⁰⁷³ »

« Et pendant cette inspection, on est arrivé aussi aux différentes inscriptions et slogans qui ornaient les parois de presque tous les wagons et qui ne se distinguaient pas vraiment par un grand patriotisme envers l'Autriche. Une instruction a été déclenchée, plus stricte que pour le vol du vin. Pourtant, elle est restée sans résultat, personne ne s'est dénoncé¹⁰⁷⁴. »

Des manifestations visibles d'attitudes contestatrices ne manquent donc pas. Largement popularisées par les discours mémoriels d'après-guerre, ces incidents étaient moins fréquents et importants que ce que peut laisser croire leur mobilisation symbolique. S'agissant dans les trois cas, de témoignages postérieurs à la guerre dont les auteurs sont passés par les légions tchécoslovaques, il est difficile de

odměřeným krokem, kráčejí a stavějí se do řady, kam náleží. Různost povah je nejlépe vidět v takových chvílích. »

Voir aussi Vladislav Květoň, p. 3 et Josef Šelf, *op. cit.*, p. 13.

¹⁰⁶⁹Josef Heřmanský, *op. cit.*, p. 39.

¹⁰⁷⁰Josef Šelf, *op. cit.*, p. 17: « Zpívají se všelijaké písně, i vlastenecké. »

¹⁰⁷¹VHA Praha, fonds : SbHP, carton 48, Josef Zetek, p. 8.

¹⁰⁷²Il s'agit d'une chanson populaire tchèque dont les paroles ont été modifiées au moment de la mobilisation. Elle dit : « Fanion rouge, flotte et tourne, nous allons combattre les Russes sans savoir pourquoi ». Elle est devenue, par la suite, le symbole du dissentiment tchèque. Aujourd'hui encore, elle est utilisée pour les mêmes occasions. Ainsi, elle a été récemment chantée, le 28 juillet 2014, par exemple, lors de la manifestation devant l'ambassade américaine contre une potentielle troisième guerre mondiale. <http://radimvalencik.pise.cz/1522-dalsi-protest-proti-valce.html>.

¹⁰⁷³Josef Heřmanský, p. 39 : « Na vozech se objevily různé karikatury kreslené křídou a všelijaké nápisy a hesla. Například: Soudek Rusu za 1K. Vývoz masa za hranice, neb My to nevytrhneme, atd. »

¹⁰⁷⁴František Knapp, *op. cit.*, p. 7 : « A při této prohlídce přišly také **nápisy a hesla**, které zdobily stěny téměř všech vagonů a nevyznačovaly se právě rakouským vlastenectvím. Nastalo vyšetřování ještě přísnější než pro krádež vína, ale zase zcela bezvysledně; nikdo se nepřihlásil. »

savoir si les témoins en question ont effectivement vu ce type de conduite ou s'ils ont repris à leur compte une anecdote populaire qui circulait dans la société au moment¹⁰⁷⁵. Du point de vue d'une analyse discursive, il est intéressant de noter que pour évoquer ces pratiques subversives, les auteurs recourent à des constructions syntaxiques particulières qui évitent de lier un sujet (qu'il soit singulier ou pluriel) précis à l'action. Aussi, rendent-elles ambiguë l'attitude de l'auteur¹⁰⁷⁶. Comme devant les autorités impériales dans le témoignage de Šelf, même devant l'histoire, personne ne se dénonce, ne se vante... Or, dans la logique du discours mémoriel primorépublicain, un tel acte aurait dû être évalué de façon positive. Il n'aurait donc pas été risqué de mettre un tel geste en avant. Et pourtant, dans l'ensemble des témoignages tchèques, si les actes contestataires sont mentionnés, les auteurs restent anonymes, dissous dans le collectif.

Il s'agit ici d'une pratique expressive proprement tchèque. Implique-t-elle forcément un abîme entre la façon tchèque et allemande d'appréhender et d'affronter les départs au front ? Deux aspects, contradictoires à première vue, se combinent dans la réponse. Il existe une différence d'interprétation de ce moment en fonction de l'identité « nationale-linguistique ». Linguistique étant l'épithète le plus pertinente car c'est la langue maîtrisée par le sujet qui détermine les discours auxquels il a accès. Plus qu'un territoire, les nations de l'Empire austro-hongrois habitent leur langue qui est aussi le vecteur d'une culture partagée par l'ensemble des locuteurs. Or, les discours dominants, émis par les autorités et élites politiques et médiatiques ne sont pas identiques dans les deux langues, ce qui crée un espace pour une diversité d'appréciation du sens de l'événement vécu. Les mots exercent un pouvoir gigantesque. Si nous suivons le raisonnement de Boltanski, c'est par le biais des mots que l'être humain transforme « le monde » dans lequel il vit et évolue dans la « réalité¹⁰⁷⁷ » réfléchie du monde et transforme l'enchaînement des actes qu'il génère et auxquels il assiste en mémoire cohérente. Dans ce sens, en fonction des discours disponibles, les locuteurs tchèques et allemands peuvent construire des interprétations et représentations différentes bien que la majorité d'autres paramètres, déjà évoqués, restent semblables pour les deux (et bien d'autres). Sur le plan interactionnel, ce fait a des impacts. Les discours conditionnent la façon de représenter soi-même et l'autre, et par là-même,

¹⁰⁷⁵Pour l'armée française, c'est l'historien et témoin Marc Bloch qui a démontré la facilité avec laquelle prolifère la contagion par certaines histoires qui ne sont pas véridiques (aujourd'hui on dirait des « *fake news* »). Marc Bloch, *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre*, Revue de synthèse historique, t. 33, 1921.

¹⁰⁷⁶La traduction par le pronom collectif indéterminé « on » ne permet pas de rendre intégralement compte de cette nuance telle qu'elle apparaît en tchèque qui permet une construction réflexive, proche de la forme passive où c'est l'objet qui devient le sujet de l'action. Ainsi au lieu de dire : « Nous chantions des chansons. », en tchèque il est possible de dire : « Les chansons se chantaient ». Grammaticalement, ce sont donc les chansons qui « se chantent » elles-mêmes. En réalité. Cette construction grammaticale a pour avantage de parler de l'action sans indiquer son instigateur.

¹⁰⁷⁷Les deux termes ont été proposés par Luc Boltanski pour différencier une réalité disons brute et celle qui devient accessible à l'homme *via* l'interprétation langagière. Luc Boltanski, « Pourquoi ne se révolte-t-on pas ? Pourquoi se révolte-t-on ? », *Contretemps*, n° 15, 2012, URL : <http://www.contretemps.eu/interventions/pourquoi-ne-se-r%C3%A9volte-t-pas-pourquoi-se-r%C3%A9volte-t>, consulté le 30/04/2019.

génèrent les modèles comportementaux à tenir.

Alors que les Tchèques évoquent des sentiments négatifs – doutes, angoisses et tristesse – les témoins de langue allemande insistent de façon plus homogène sur l'aspect festif. Lieutenant de la territoriale, Baumgartner affirme, non sans une certaine fierté : « qu'une nuit, nous quittions la garnison agréable de Bruck tout en chantant et accompagnés par le son de trompette [...] et personne ne s'imaginait que c'étaient des vieux *Landstürmer* [réservistes de la territoriale, nda] qui étaient capables d'exprimer une telle humeur et un tel tempérament¹⁰⁷⁸. » Encore en août 1916 le jeune engagé volontaire Haugeneder décrit le même type d'ambiance¹⁰⁷⁹. L'instituteur Hackl met en exergue l'opposition entre la vague d'enthousiasme qui règne dans des villes avec la réserve des campagnes¹⁰⁸⁰.

Les témoins, empreints des discours contemporains, interprètent les comportements lors de la mobilisation à travers les stéréotypes nationaux dominants. Dans un espace social relativement homogène, l'attitude est dictée par la situation sur la scène sociale, qui lors de la mobilisation, exige d'afficher son enthousiasme ou tout au moins, son sens civique. C'est uniquement dans les espaces publics où cohabitent deux ou plusieurs identités perçues et pensées comme distinctives (socialement significatives) – dans ce cas il s'agit de l'identité nationale-linguistique, que peuvent apparaître deux ou plusieurs discours dominants alternatifs, concurrents voire opposés qui diffusent des modèles comportementaux propres à chaque fraction.

Dès le début de la mobilisation, les autorités impériales, dont les schémas interprétatifs sont construits par les mêmes discours, n'envisagent pas, elles non plus, le comportement des deux populations de façon identique¹⁰⁸¹. L'effet en est double : d'une part, la pression sur les germanophones pour *montrer* leur adhésion à la guerre semble plus intense que pour les Tchèques, estimés *a priori* réfractaires à l'engagement militaire de l'Empire. D'autre part, des pratiques et gestes identiques se voient attribuer une signification différente selon l'identité du sujet qui agit. Par exemple, le fait de chanter les chansons populaires dans sa langue, pratique commune aux deux identités, n'a pas la même signification : en allemand elle traduirait la joie populaire et l'élan guerrier alors qu'en tchèque elle impliquerait l'attitude contestatrice et paraît d'autant plus suspect s'il s'agit de chansons étiquetées comme nationalistes et revendicatives. Dans cette atmosphère, l'acte le plus anodin semble être surinterprété par les autorités s'il est perpétré par un Tchèque. Dès la mobilisation, un système de surveillance est déployé à l'intérieur du pays visant spécifiquement les Tchèques¹⁰⁸². Au vu des

¹⁰⁷⁸Österreichisches Staatarchiv, Kriegsarchiv, Militärische Nachlässe, [OES KA NL], B 268, Hans Baumgartner, *Kriegsgefangenschaft in Sibirien 1915-1921*, p. 4 : « unter Sang und Trompetenschall (...) und niemand hatte vermutet, dass es alte Landsturmer waren, solche Stimmung und solches Temperament kam zum Ausbruch. »

¹⁰⁷⁹Hans Haugeneder, *op. cit.*, p. 13.

¹⁰⁸⁰Arnold Hackl, *op. cit.*, p. 18.

¹⁰⁸¹Jan Galandauer, «Wacht am Rhein a Kde domov můj. Válečné nadšení v Čechách v létě 1914», *HaV*, 1996, vol. 5, p. 22-43.

¹⁰⁸²L'ensemble de ses rapports fut publié dans Libuše Otáhalová, *Souhrnná hlášení presidia pražského místodržitelství o*

registres conservés, certaines des actions rapportées comme suspectes semblent, abordé avec notre système interprétatif actuel, pour le moins banales ou incongrues. Ce procédé met en relief les limites du mécanisme, pourtant si « naturel » de décrire les états des âmes et des cœurs à partir des expressions corporelles observables¹⁰⁸³. Pour pallier l'impossibilité effective de savoir ce que l'autre pense et sent, c'est son expression corporelle qui « parle ». Or, sa parole est interprétée en fonction de l'image préalable que l'on se fait de la personne en question, celle-ci étant construite, du moins en partie, à l'aide des stéréotypes et préjugés diffusés sur le moment.

Pourtant, les sentiments personnels ne sont pas absents des récits. C'est leur expression publique qui est limitée et, par conséquent, leur incidence sur les comportements observables. Par le biais de l'écriture, les témoins tentent eux-mêmes, quelques instants après le déroulement des faits ou bien plus tard, de démêler l'écheveau complexe de leurs ressentis et leurs impressions de la situation afin de les rendre compréhensibles en les inscrivant dans une logique interprétative cohérente. Même pour les témoins la tâche peut s'avérer délicate :

« Je ne peux pas, même approximativement, exprimer les sentiments que j'éprouvais à ce moment-là. Lors de la première marche vers la gare, accompagné par la musique militaire, c'était un certain enthousiasme ; même moi, je vais participer à ces grands faits de guerre, dont les anciens aimaient tellement raconter des anecdotes diverses. A la gare, je ressentais quelque chose comme l'angoisse et peut-être même la peur, lorsque les camarades de garnison et les gens nous faisaient leurs adieux¹⁰⁸⁴. »

Comme en témoigne Dufka, les impressions personnelles peuvent être éphémères et contradictoires, souvent tributaires d'une micro-chronologie intime et soumis aux influences exogènes propres à chaque étape, à chaque situation. Chez une même personne, ils peuvent tout aussi bien osciller entre l'excitation et la peur sans égard aux opinions politiques de l'auteur, s'il en a.

« Combien les choses ont changé entre temps ! Aujourd'hui, je suis assis, seul, à Rumburk, éloigné de tout ce qui m'était cher. [...] Et dans peu de temps, je me trouverai peut-être sur le champ de bataille, face aux balles. Je me trouve au milieu de la guerre mondiale. Et pourtant, je ne peux pas – je ne peux pas – le regretter.

protistátní, protirakouské a protiválečné činnosti v Čechách 1915-1918, Praha, Nakl. Československé akademie věd, 1957.

¹⁰⁸³Nicolas Mariot, « Les formes élémentaires de l'effervescence collective, ou l'état d'esprit prêté aux foules », *Revue française de science politique*, 51^e année, n°5, 2001, p. 707-738.

¹⁰⁸⁴Jiří Dufka, *Přál jsem si mít křídla : vzpomínky hluckého legionáře z let 1915-1920*, Na Velehradě, Ottobre 12, 2002, p. 7 : « **Pocity**, které jsem v té chvíli měl, **nedají se ani přibližně vylíčit**. Při prvním pochodu směrem k nádraží s **doprovodem vojenské kapely za znění pochodu**, bylo to jakési **nadšení**, že také budu účasten válečných událostí, o nichž staří lidé vždy rádi vypravovali různé příhody. **Na nádraží** pak pociťoval jsem cosi jako **úzkost a snad i strach, při loučení** se posádky a občanstva s námi. » Voir aussi: Josef Pospíšil, p. 13.

C'est pour la première fois dans ma vie que je fais face à un danger réel. Survivrai-je ou pas, cela paraît sans importance. Ce n'est pas la longueur d'une vie qui importe mais comment on la remplit, n'est-ce pas ? Je ne suis pas capable de regretter de ne pas avoir pu continuer ma vie oisive. Ici, nous sommes morts de fatigue, les pronostics pour l'avenir sont sombres. - Lorsque je partais le 16/11 commencer mon service à Rumburk, j'ai trouvé par hasard le journal intime de Slávek [le frère de l'auteur, nda]. Je devais partir d'un instant à l'autre. Malgré la tristesse de mes parents, j'ai dû – j'ai dû – lire ce journal. Il avait les mêmes sentiments que moi. Il commençait, lui-aussi, son service militaire conscient que c'était la fin de sa vie insouciant de naguère et heureux de voir des événements excitants arriver¹⁰⁸⁵. »

Dans son journal intime conservé aux archives, Procházka, jeune étudiant cultivé et sensible, futur docteur en droit constitutionnel, professeur à l'Université Charles et académicien, livre ses méditations sur le sens de sa participation prochaine à la guerre. Loin des images lissées des discours mémoriels dominants tchèques de l'après-guerre, il montre et tente d'expliquer sa satisfaction personnelle de la guerre. Encore une fois le « pourtant » employé pour introduire une opposition entre l'attitude intime de l'auteur et l'attitude qu'il présume dominante sur la scène sociale, indique l'intériorisation d'un imaginaire partagé. En introduisant le *pattern* nihiliste il s'inscrit pourtant, lui-aussi, dans un certain modèle interprétatif des événements, présentant la guerre comme un moyen d'échapper à une existence banale, sans intérêt ou autrement dit, pour ce jeune homme d'une ville provinciale tchèque où il n'est pas un si bon étudiant que cela à ce moment-là, et donc sans possibilité de se distinguer dans la société. Si ce type d'interprétation traverse la société austro-hongroise en transcendant la division nationale, elle est toutefois limitée à un certain type de population défini par le jeune âge, la position sociale des prétendants à accéder à des postes élevés ainsi que par le niveau et la nature de la formation.

Contrairement à Procházka, dans son témoignage, Kliment se montre parfaitement lucide à propos de la « vraie » nature de son devoir.

« Mon ami Neumann m'accompagnait. [...] Il a déjà été au front une fois et c'était en Serbie. Il y a été blessé aux poumons, et maintenant, après s'être rétabli, il partait à nouveau. J'avais donc un compagnon qui avait déjà vu le théâtre sinistre de la

¹⁰⁸⁵ MAÚ AV ČR, Archiv AV ČR, fonds : Vladimír Procházka, Ic-deníky, journal non paginé, note du 05/02/1916 : « Kolik se změnilo za tu dobu! Sedím zde v samotě, v Rumburku, vzdálen od všeho, co mi bylo milým a drahým. (...) Za nějaký čas budu snad státi v poli, proti střelám. Nalézám se uprostřed světové války. A přece toho nemohu, nemohu litovati. Je to poprvé, co ve svém životě stojím vstříc skutečnému nebezpečí. Přežiji-li to, či nepřežiji – zdá se skutečně jedno. Nezáleží na tom, jak dlouho se žije, ale jak? Nejsem však schopen litovati, že jsem nemohl v tom prázdninovém životě pokračovat. Zde je námaha k padnutí, vyhlídka do budoucna temná. – Když jsem 16/11 odjížděl do Rumburka nastoupit službu, našel jsem náhodou v noci Slávkův deník. Za chvíli jsem měl odjeti vlakem. Přes naříkání rodičů jsem musel – musel jeho deník pročísti. Měl podobné pocity jako já. Též nastupoval vojnu s vědomím, že dosavadní bezstarostný život končí a, radoval se, že nastávají mu vzrušující události. »

*guerre ; à partir de ce qu'il me racontait, j'ai pu me figurer toutes les horreurs qui m'attendaient*¹⁰⁸⁶. »

S'agissant d'un livre de souvenirs, nous ne pouvons pas écarter définitivement la possibilité d'interférences postérieures. Toutefois, il attire l'attention sur un élément majeur dans la construction de la façon d'appréhender la guerre : le partage d'expériences personnelles à travers la communication orale. Le bavardage, par nature éphémère, n'a laissé que des traces indirectes – des mentions dans les témoignages. Son importance ne devrait pas être sous-estimée pour autant car c'est sûrement là un des facteurs clé qui explique le changement d'ambiance lors des départs plus tardifs.

Si nous devons nous prononcer sur les réactions sentimentales et réflexives des témoins à la guerre à venir, nous ne pouvons que constater leur variété, chaque position individuelle résultant d'une configuration précise et spécifique de multiples paramètres, à la fois endogènes (psychologiques) et exogènes (situationnels et sociaux). La distribution de ces différents paramètres n'étant pas complètement aléatoire au sein d'une société, ces variations individuelles peuvent s'inscrire dans plusieurs tendances majeures, partagées par des individus à paramètres proches. Nous pouvons ainsi expliquer, *a posteriori* telle ou telle position en fonction des informations disponibles sur tel ou tel auteur. En revanche, étant donnée l'immense variété des configurations personnelles, il est impossible de monter en généralité à partir des cas individuels analysés. Même au sein d'un ensemble de personnes possédant des caractéristiques assez homogènes, il s'agit de tendances tout au plus, pas de règles. De plus, comme nous avons essayé de le démontrer, le lien de causalité entre les sentiments et les pensées intimes et les manifestations corporelles les seules « données » observables par les tierces personnes dans une situation concrète n'est pas direct. L'incidence des pensées sur les conduites n'est pas hégémonique, au contraire elle se heurte et s'articule à un large spectre de facteurs extérieurs, proprement situationnels.

2.1.3.2 Premiers jours sous les drapeaux : un espace de transition entre paix et guerre

Dès les premiers jours sous les drapeaux, le quotidien des nouvelles recrues est rythmé par l'alternance des moments d'action, de mouvement, avec des phases d'attente, statiques, ici représentée par la période passée dans le dépôt régimentaire avant le véritable départ vers le champ de bataille. Comme l'ont démontré les études sur l'armée française, l'organisation parfaitement chorégraphiée et ce, de longue date », du processus de l'enrôlement et des transferts aux fronts a joué un rôle hautement positif dans la réussite de la mobilisation¹⁰⁸⁷. Or, l'Empire austro-hongrois, n'a pas réussi à atteindre le même niveau d'efficacité dans la mise en application de l'appel sous les drapeaux. En effet, la

¹⁰⁸⁶Josef Kliment, *op. cit.*, p. 27: « Se mnou šel můj přítel Neumann [...]. Byl již jednou na frontě, a to na srbské, kde byl raněn do plic, a teď jako uzdravený šel na frontu znovu. Měl jsem tedy společníka, který už viděl to strašné divadlo války, a z jeho vyprávění jsem si mohl učinit obraz o té hrůze. »

¹⁰⁸⁷Rousseau, Frédéric, *14-18, penser le patriotisme, op. cit.*, p. 19.

réception et l'expédition des mobilisés ne se sont pas passées sans poser des problèmes d'ordre pratique. Pourtant, ces défauts d'organisation n'ont pas suscité ni même permis une vague de désobéissance généralisée. Que se passait-il entre l'arrivée du soldat dans le bureau d'enregistrement et celle au front ?

Le premier temps dans l'armée est structuré autour une micro-chronologie de tâches et de démarches à accomplir et d'activités récréatives qui segmentent l'espace temporel et réduisent ainsi l'horizon d'attente des combats à venir à sa focalisation sur l'étape suivante au détriment de l'appréhension de l'ensemble. Les étapes à traverser s'enchaînent : l'accueil administratif, la visite médicale où le funeste « *Tauglich* » [apte au combat] écrase le dernier grain d'espoir de rentrer chez soi. Certains témoins, par ailleurs, sont renvoyés une ou plusieurs fois. Pour ceux qui restent, s'ensuit l'arrivée dans le logement militaire, la rencontre avec ses camarades et la nouvelle hiérarchie, la réception de l'uniforme, des affaires et des armes, puis le début des entraînements¹⁰⁸⁸. Avant le départ au front, les hommes assistent à la messe¹⁰⁸⁹ et au serment solennel¹⁰⁹⁰. Cette suite de micro-événements déclenche un mélange d'appréhension et de curiosité, propre à l'entrée dans chaque nouvelle situation inconnue. Les facultés cognitives sont mobilisées par la découverte du nouvel environnement et les tâches à accomplir ce qui favorise la focalisation sur l'immédiat et le futur proche au détriment des projections à long-terme. Cette phase de familiarisation, d'orientation, semble en général peu propice aux comportements ouvertement contestataires¹⁰⁹¹. Les premiers moments servent aussi à se définir et à se positionner dans le nouveau collectif et à s'adapter au nouveau rôle¹⁰⁹². Dans les témoignages, notamment dans ceux en forme de journaux ou de carnets, ce sont justement ces thèmes-là qui mobilisent toute l'attention des auteurs. Les descriptions de cette première phase sont en effet ciblées sur les aspects pratiques liés à la découverte d'un nouvel environnement à la fois matériel et social et d'une nouvelle organisation du quotidien. Il est significatif, nous semble-t-il, qu'à ce stade-là, aucun témoignage ne porte de mention, même sous forme purement réflexive et hypothétique, d'une volonté de désobéir ouvertement, de s'insurger. La configuration-même du processus de « soldatisation¹⁰⁹³ »

¹⁰⁸⁸Ces thèmes sont évoqués par un grand nombre de témoins et confirmés par les documents et protocoles administratifs.

¹⁰⁸⁹VHA Praha, fonds: SbHP, carton 48, Josef Baloun, p. 7, DLA UW, fond: Johann Herz, p. 2, DLA UW, fond : Klaus Reinhold, p. 5, Erich Mayr, *op. cit.*, p. 62.

¹⁰⁹⁰Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 14, Jan Janoušek, *op. cit.*, Karel Wagner, *op. cit.*, p. 15.

¹⁰⁹¹En principe, la plupart des individus ne contestent pas, par exemple, les pratiques de l'entreprise qui vient de les recruter. Ce n'est qu'après un temps d'observation, d'adaptation, nécessaire pour comprendre les règles et les rouages de l'institution que l'on pense à les transgresser.

¹⁰⁹²Dans une situation inconnue – ici dans le sens d'inexpérimentée auparavant par l'acteur – les gens se reposent à la fois sur les règles extérieures, s'il y en a, et sur l'image qu'ils ont du comportement exemplaire dans cette sorte de situation. Face à un rôle et un contexte social inhabituels, les individus peuvent changer plus ou moins fortement leur façon d'être. Autrement dit, ils n'agissent plus dans le nouveau rôle forcément de la même façon que dans leur contexte habituel. C'est une des conclusions majeures de l'expérience menée et présentée par le chercheur états-unien Philip Zimbardo, s'appuyant lui-même sur les expériences de Stanley Milgram. Philip Zimbardo, *The Lucifer Effect. How good people turn evil*, London, Rider Books – Random House, 2009 (2007).

¹⁰⁹³Ce néologisme a été forgé par Frédéric Rousseau pour le cas de la mobilisation en France. Frédéric Rousseau, *14-18*,

semble empêcher la naissance de toute alternative envisageable qui permettrait de refuser ouvertement et publiquement la guerre.

Or, bien que ce processus soit similaire dans les sociétés belligérantes, à l'été 1914, l'armée austro-hongroise est confrontée à un certain nombre de problèmes pratiques. Ces divers entraves et manquements sont rapportés par les témoins du corpus. Le manque de trains disponibles pour le transport des soldats génère des délais supplémentaires dans leur arrivée au front¹⁰⁹⁴. Un autre problème majeur ayant fortement marqué les témoins est l'insuffisante capacité des logements disponibles pour le raz-de-marée d'hommes déferlant d'un coup sur les villes régimentaires. L'instituteur Maksa esquisse dans son journal ce débordement initial : « Il y avait un tumulte et une agitation inouïs dans la ville. Les casernes, les écoles, les auberges et même des maisons particulières étaient bourrées des soldats. J'ai été affecté à la troisième centurie qui a été logée dans les immeubles de l'évêché¹⁰⁹⁵ ». Son homologue de langue allemande, Hackl, confirme que les mêmes difficultés sévissent aussi dans les principales villes autrichiennes :

« À la suite de la mobilisation, il y avait à Linz un horrible chaos. Heureusement que c'était l'été et qu'il faisait beau car il n'y avait pas de place pour tous dans les casernes pour tous. Beaucoup de gens dormaient à la belle étoile dans les parcs publics¹⁰⁹⁶ ».

Berger était logé dans une école secondaire¹⁰⁹⁷. Le moins bien loti était, suivant ses dires, Šelf qui, faute de logis plus convenable, a passé la première nuit sur le billard dans une brasserie¹⁰⁹⁸. Maksa, peu satisfait de son sort, tient à souligner avoir été hébergé par la suite dans un hospice et obligé de faire sa lessive dans un ruisseau ; selon lui, certains auraient investi même la morgue de la ville¹⁰⁹⁹. Paradoxalement, pour de nombreux témoins, ces défauts d'organisation semblent avoir eu un effet plus positif – rassurant – que négatif.

« Les premiers moments étaient assez agréables. Nous, Pragois, rentrions tous les soirs à la maison et le matin repartions à l'armée. Nous faisons des exercices dans la matinée, ensuite après déjeuner nous allions boire un coup dans un restaurant de

penser le patriotisme, op. cit., p. 47.

¹⁰⁹⁴František Konopásek, « Železnice za války », Alois Žipek, *Domov za války, díl I. 1914*, p. 64-65.

¹⁰⁹⁵VHA Praha, Fond. SbHP, Carton 26, fonds František Maksa note du 29/07/1914 : « Ve městě se rozproužil neslýchaný ruch a shon. Kasárna, školy, hostince i domy soukromé přeplněny vojskem. Byl jsem přidělen ke třetí náhradní setnině, jež se ubytovala v biskupském konviktě ». Voir aussi : Josef Heřmanský, *op. cit.*, p. 38

¹⁰⁹⁶Arnold Hackl, *op. cit.*, p. 19 : « In Linz war in der Folge der Mobilisierung ein heillooses Durcheinander. Gut, dass Sommer und schönes Wetter war, denn die Leute hatten in die Kasernen nicht einmal Platz zum Schlafen. Viele übernachteten im Freien in den Parkanlagen. » Voir aussi : DLA UW, fonds : Emil Geissler, p. 151, DLA UW, fonds : August Schneider, , p. 47.

¹⁰⁹⁷AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 14.

¹⁰⁹⁸Josef Šelf, *op. cit.*, p. 13.

¹⁰⁹⁹VHA Praha, Fond. SbHP, Carton 26, fonds: František Maksa note du 06/09/1914.

Strahov où il y avait toujours une ambiance joyeuse¹¹⁰⁰. »

Josef Baloun, fut appelé à cause de son âge avancé seulement lors du second appel [*druhá výzva*] ciblant les réservistes entre 38 et 42 ans, le 1^{er} septembre 1914. En tant que résident de Prague où siège également son unité, l'absence de lits disponibles a une conséquence directe pour lui : pendant les premiers jours de son service en armes, il peut encore loger chez lui. Sans surprise, ce dispositif rend le début de la guerre plus supportable, voire agréable. Au vu de sa narration, l'organisation de ses premiers jours dans la guerre ne diffère pas de façon significative des journées de travail civil. D'autres témoins encore évaluent de façon positive leur arrivée à l'armée. Linek, futur légionnaire en Italie, résume ses premières impressions dans la guerre, très éloignées du discours mémoriel dominant qui insiste lui sur l'enfer du service militaire austro-hongrois¹¹⁰¹, en ces termes : « La vie militaire à Žatec était très belle, j'y avais plein de connaissances, de la bonne nourriture, de la bonne bière, les exercices modérés et le traitement relativement correct¹¹⁰² ». Son énumération succincte mais efficace des raisons de sa satisfaction dévoilent plusieurs facteurs récurrents. Notamment pour les témoins plus âgés, ayant déjà effectué leur service militaire, l'arrivée au siège régimentaire était marquée par le plaisir de revoir des amis et connaissances perdues de vue¹¹⁰³. Le cas contraire, où le soldat ne trouve aucun visage familier, implique une forte déception et accable le soldat d'une souffrance supplémentaire. L'alimentation était un autre élément crucial de satisfaction. Le peintre ascétique et végétarien Váchal fulmine contre l'attitude de certains camarades qui reste pour lui totalement incompréhensible : « Comme chez les chiens qui musardaient devant la cuisine, la seule chose qui leur [aux soldats] remontait le moral était le repas, distribué sur le champ derrière l'auberge « U Petrohradu », car tous gardaient un excellent appétit¹¹⁰⁴ ». Une discipline et une surveillance plutôt laxistes dans les débuts atténuent également la dureté de la nouvelle situation. Berger, par exemple, note dans son journal intime, l'absence totale de rigueur dans le contrôle de l'attribution des fusils : le même homme pouvait prétendre l'avoir perdu plusieurs fois de suite juste pour éviter de le porter sur lui au quotidien¹¹⁰⁵. Cette observation est pour le moins étonnante et isolée. Serait-elle inventée ? Pourtant Berger enregistre son quotidien dans le moindre détail pendant des années, avant et pendant la guerre. Peut-être exagère-t-il la portée d'un cas particulier auquel il a assisté et qui le conforte dans

¹¹⁰⁰VHA Praha, fonds: SbHP, carton 48, Josef Baloun, p. 1 : « Prvý čas ubíhal dosti příjemně, my Pražáci chodili jsme vždy večer domů a ráno zase na vojnu, dopoledne jsme trochu cvičili a obědy pak zapíjeli ve Strahovské restauraci, nebo pod rozhlednou a bývalo tu vždy veselo. » Dans le même cas se trouve aussi Josef Heřmanský, *op. cit.*, p. 38-39, Karel Wagner, *op. cit.*, p. 19.

¹¹⁰¹Alois Žipek, *Domov za války, díl I*, notamment l'article de Zdeněk Lahulek-Faltys, *Začátek války v kasárnách*, p. 50-55.

¹¹⁰²VHA Praha, Fonds: SbHP, Carton 49, Josef Linek, p. 2 : « Život vojenský v Žatci byl velmi pěkný, mnoho známých, dobrá strava, dobré pivo, vojna mírná, zacházení poměrně slušné. »

¹¹⁰³AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 15, aussi Maksa.

¹¹⁰⁴Josef Váchal, *op. cit.*, p. 13: « Náladu jich zvedla jedině, stejně jako psům kol kuchyně očumujících, mináž, rozdělaná na poli za hospodou „U Petrohradu“, neboť chuť k jídlu zůstávala všem neztenčeně znamenitá. »

¹¹⁰⁵AHMLP, Fond: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 15.

les doutes partagés par beaucoup de ses contemporains, le commandant en chef des armées austro-hongroises Conrad von Hötzendorf inclus¹¹⁰⁶, sur la capacité de l'armée austro-hongroise à affronter et à gagner une guerre mondiale... Les soucis organisationnels initiaux ne font que les raviver. Dans cette perspective, la focalisation des autorités sur la question nationale peut être interprétée comme un détournement d'attention des autres problématiques, d'ordre organisationnel, logistique, économique etc. que l'armée de François Joseph doit affronter.

Mais revenons aux premiers jours de l'encasernement. Le plus grand facteur de contentement réside pour beaucoup de témoins dans la virée dans les cafés, auberges et brasseries. Le diariste, charpentier viennois d'origine thèque, Berger résume encore sa première journée sous les drapeaux ainsi : « [nous avons] glandouillé toute la journée dans des brasseries¹¹⁰⁷ ». Et ce n'était pas la dernière fois qu'il profitait, ouvertement ou en cachette, des sorties arrosées. Les témoins de langue allemande ne cachent pas non plus l'accès facile aux plaisirs matériels pendant les premiers jours de la guerre avant leur départ aux fronts. Geisler raconte être souvent sorti dans des brasseries avec les autres Viennois. « Le service n'était pas épuisant, la discipline n'était pas trop sévère, nous flâinions donc souvent la nuit entière¹¹⁰⁸ », confie le jeune instituteur autrichien avide d'aventure Hackl, ajoutant même une allusion, fait plutôt rare, aux comportements sexuels contraires à la morale ordinaire des nouveaux soldats : « Beaucoup de visites chez des filles dans la ruelle du déshonneur¹¹⁰⁹. »

Au vu du nombre de dépôts régimentaires dans le vaste Empire de Habsbourg, les conditions d'accueil des mobilisés sont variées. Aussi la perception des conditions similaires varie-t-elle d'un homme à l'autre en fonction de sa constitution psychologique personnelle et de son habitus lié au statut social et aux différents capitaux : social, économique et culturel ainsi qu'en fonction du lieu précis de son affectation.

« Les premiers jours, pires que le sentiment de nostalgie et d'humiliation me semblaient les impressions de la saleté, de la bêtise et de la bestialité de mes camarades, dont beaucoup venaient de ma région natale. Je me suis dit que je ne deviendrais jamais démocrate¹¹¹⁰. »

¹¹⁰⁶Alexander von Krobotin, « Aus meinen Erinnerungen an den Kaiser », *Erinnerungen an Franz Josef*, Berlin, Ed. E. v. Steinitz, 1931, p. 325, cité in : Gunther E. Rothenberg, *The Army of Francis Joseph*, West Lafayette (Indiana), Purdue University Press, 1998 (1976), p. 177.

¹¹⁰⁷AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 15 : « celý den proflákali jsme po hospodách », voir aussi Josef Kliment, *op. cit.*, p. 12, VHA Praha, Fonds: SbHP, Carton 49, Josef Linek, p. 2, Josef Šelf, *op. cit.*, p. 13, etc.

¹¹⁰⁸Arnold Hackl, *op. cit.*, p. 20 : « Der Dients war nicht anstrengend, die Disziplin nicht sehr straff, so dass wir oft ganze Nächte durchbummelten. » Voir aussi DLA UW, fonds: Johann Herz, p. 2.

¹¹⁰⁹Arnold Hackl, *op. cit.*, p. 22 : « Vielen besuchten aus Mädchen in verrufenen Gasse. »

¹¹¹⁰Josef Váchal, *op. cit.*, p. 13 : « Nad pocity tesknosti a pokoření ducha militarismem připadaly mi v prvních dnech hroznější ony všechny dojmy ze špíny, tuposti a zvířecosti spoluodvedených, namnoze z mého rodného kraje přec pocházejících, i řekl jsem si, že asi demokratem nikdy nebudu. »

Le peintre Váchal souligne l'abîme qui sépare son appréciation de la situation de celle de ses camarades : ce qui contente les uns, dégoûte les autres. L'instituteur Maksa dresse une image similaire :

« Je n'aime pas me souvenir de la vie dans ce nid clérical [il est logé dans un couvent, nda]. Au début, il y avait chaos et désordre dans tout. Nous étions un peu soulagés quand les premiers bataillons sont partis au front et après eux, les « Marschkompanie » [en allemand dans le texte, nda], qui hantaient pendant quelques jours tous les réservistes. Le sergent Šuch était tous les jours soûl. Jusqu'à ce jour, ce type incarne pour moi le modèle d'une brute militaire, grossier et vulgaire. Ce fut bien plus gai quand mon frère Václav, affecté dans la même unité, est arrivé. L'habillage, l'entraînement et la réception de l'équipement, tout se déroulait dans un grand désordre, avec beaucoup de vacarme, de grossièreté et de toutes les autres qualités de ce métier de voleur. Les tâches étaient nombreuses, ennuyeuses, inutiles et trop bêtes. Je tenais souvent la garde à l'entrée principale, trois fois environ j'ai gardé le puits dans le jardin pendant la nuit, j'allais faire des commissions en ville, je gardais des chevaux derrière l'hôpital et j'ai gardé le château d'eau de Boleslav armé jusqu'aux dents¹¹¹¹. »

Dans sa narration, l'instituteur Maksa rassemble plusieurs éléments récurrents qui influent négativement sur le vécu des soldats, notamment de ceux qui sont issus des milieux dont l'habitus reste éloigné du quotidien militaire. En font partie, une hiérarchie indécente voire brutale, un quotidien désordonné, la vulgarité ambiante et des activités jugées inadaptées et insensées. En filigrane, ce récit révèle aussi, comme chez Váchal, le fait que la perception de la situation est conditionnée par le statut social et le capital culturel de l'auteur. En effet, dans l'armée austro-hongroise, à l'image de l'armée française¹¹¹² et sûrement aussi dans beaucoup d'autres, dès les premiers jours de la mobilisation, au-delà des variations proprement individuelles, il persiste un écart significatif dans l'approche de la guerre entre les hommes issus des milieux à haut ou au contraire à bas capital social et intellectuel¹¹¹³.

En parcourant le spectre des réactions aux premiers moments de la vie de soldat, au-delà de la

¹¹¹¹VHA Praha, Fond. SbHP, Carton 26, fond: František Maksa début août 1914 : « Nerad vzpomínám na protivný život v klerikálním tom hnízdě . Na počátku byl ve všem zmatek a nepořádek. Trochu se nám ulevilo, když odjely polní setniny a za nimi « marschkompanie », jež byly po několik dní postrachem všech záložníků. Četař Šuch denně přebíral; ten chlap je mi do dnes vzorem soldátského hovada neurvalého a sprostého. O mnoho veseleji mi bylo, když přišel bratr Václav, přidělený rovněž k naší setnině. Oblékání, cvičení a vyzbrojování bez ladu a skladu, mnoho rámusu, hulvátství a všeho krásného, co sebou to lupičské řemeslo přináší. Služeb více nežli dosti, protivných, zbytečných a pitomých více nežli moc. Často stál jsem na stráži u hlavního vchodu, asi třikrát jsem v noci hlídal studni v zahradě, sháněl různé věci po městě, hlídal koně za nemocnicí a v plném « ristunku » hlídal boleslavskou vodárnu. »

¹¹¹²Analysée récemment dans : Nicolas Mariot, *Tous unis, op. cit.*

¹¹¹³Voir aussi les témoignages de Vladimír Procházka et Josef Zetek.

contrariété exprimée en paroles ou dans les écrits intimes, la détresse peut trouver un exutoire dans les actes :

« Nous parlions des Serbes, du suicide de l'officier du ravitaillement, centurion Thomy. Les rumeurs circulaient qu'au moment de la mobilisation il s'est donné la mort à cause des fraudes. En réalité, le dépôt serait en ordre et Thoma aurait été poussé à l'acte seulement par la nervosité et la peur de cette agitation. [...] A Pisek, un adjudant logistique a eu une crise cardiaque. Un soldat de la territoriale s'est tué d'un coup de feu, un cadet d'artillerie s'est gravement blessé en se tirant dessus et reste à l'hôpital¹¹¹⁴. »

« On a envoyé à Beroun pour un service difficile et à haute responsabilité d'officier du ravitaillement un jeune cadet réserviste du service de ravitaillement. C'était un garçon très gentil, appliqué et consciencieux, même sa formation théorique était bonne. Pourtant, il manquait de la qualité principale – l'expérience nécessaire. J'ai vu que le cadet est devenu rapidement nerveux et que son service commençait à le dépasser. [Il s'est suicidé quelques jours plus tard.]¹¹¹⁵ »

L'écrivain autrichien Kisch et officier de métier Wagner sont les deux rares témoins qui rapportent de telles tragédies personnelles. La signification de ces anecdotes est double. D'une part, elles attestent de l'hétérogénéité de situations et d'attitudes individuelles, allant du contentement jusqu'à la souffrance absolue. D'autre part, elles confirment l'incapacité de l'individu de se soustraire vivant à son devoir. La mort se dessine alors comme la seule issue envisageable pour échapper à la situation redoutée. Il n'est pas sans intérêt de noter que cette solution extrême concerne, du moins dans les occurrences rapportées, un profil spécifique de personnes : des officiers de réserve qui, du fait de leur jeunesse, de leur inexpérience et/ou fragilité psychologique, manquent de ressources pour affronter la situation, avec la dignité attendue¹¹¹⁶. Dans ces conditions, l'atteinte à sa propre intégrité physique peut être interprétée comme l'aboutissement ultime de la pression sociale ambiante¹¹¹⁷ qui pèse de

¹¹¹⁴Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 12 et 14 : « Mluvílo se o Srbech, o sebevraždě zásobovacího důstojníka setníka Thomy, o němž se roznesly řeči, že se při vyhlášení mobilisace usmrtil pro podvody. Ve skutečnosti prý je skladiště v pořádku a Thoma spáchal čin pouze z nervosity a strachu před tímto shonem.[...] V Písku ranila na náměstí jednoho praporčíka od trénu srdeční mrtvice. Jeden zeměbranec se zastřelil, jeden kadet od dělostřelectva se smrtelně postřelil a leží v nemocnici. »

¹¹¹⁵Karel Wagner, *op. cit.*, p. 16 : « Pro obtížnou a odpovědnou službu proviantního důstojníka byl do Berouna odeslán mladý záložní kadet proviantní služby; byl to velice hodný hoch, nadmíru pilný a svědomitý, též teoreticky byl pro svou práci dobře vyzbrojen, ale nedostávalo se mu toho hlavního – potřebných zkušeností. Netrvalo ani tak dlouho, když jsem pozoroval, že kadet stává se nervosním a že mu jeho služba počíná přerůstati přes hlavu. » [Il se suicide par balle quelques jours plus tard.]

¹¹¹⁶Voir aussi Josef Šelf, *op. cit.*, p. 13-14.

¹¹¹⁷L'impact de l'incapacité à réussir dans son rôle sur la psychologie et comportement humain a été démontré par les psychologues. Voir : Boris Cyrulnik, *Mourir de dire. La honte*, Paris, Odile Jacob, 2010 ; Philip Zimbardo, *The Lucifer Effect. How good people turn evil*, London, Rider Books – Random House, 2009 (2007).

façon particulièrement forte sur de jeunes hommes¹¹¹⁸, issus de milieux favorisés et appelés pour assurer un rôle de cadre, davantage exposés aux jugements des autres. En effet, les officiers, moins nombreux que les soldats de rang, sont plus facilement individualisables, il est plus difficile pour eux de « se fondre dans la masse » au sein de l'institution militaire. Le risque en termes de perte de capital social par un comportement inadapté aux attentes est dans leur cas plus élevé¹¹¹⁹. Aussi, la fonction encadrante assigne-t-elle à leurs comportements la valeur d'exemple pour les autres. Même dans les témoignages, ils sont scrutés avec plus d'insistance que les soldats ordinaires. La stratégie : « Alors quoi, je faisais tout comme les autres. J'allais devant et puis plutôt derrière, je râlais contre la guerre comme tous les autres. Je ne dormais pas, essayais de me protéger mais je ne volais pas comme certains¹¹²⁰. » est plus difficile à mettre en place pour les officiers de terrain, qui sont au contact quotidien avec les troupes que pour les non gradés.

Les premières impressions du service militaire dans la guerre correspondent à la période entre le moment de l'enrôlement, autrement dit du passage institutionnalisé des hommes concernés de l'identité civile à l'identité militaire, et leur départ effectif de leur ville régimentaire au front. Selon les cas, cette période peut être plus ou moins brève, allant de quelques jours à plusieurs mois. Les conditions matérielles dans lesquelles vivent les nouvelles recrues varient en fonction du lieu et du moment de leur rencontre avec le quotidien militaire. Un nombre important de témoins s'accordent sur la nature chaotique de l'accueil de cet énorme flux de recrues au moment de la mobilisation générale et pointent les différentes failles dans sa gestion. Paradoxalement, pour de nombreux témoins cet « amateurisme » semble plutôt rassurant qu'inquiétant à beaucoup. Le laxisme résultant du débordement des autorités par les exigences de la situation inédite ouvre la porte à des irrégularités telles que la possibilité de dormir chez soi jusqu'au départ au front, de revoir ses proches, de profiter des virées en ville entre amis etc. Pour les hommes qui en bénéficient, le régime des premiers jours rappelle fortement le service militaire en temps de paix, voire leur vie civile. Difficile alors de se projeter dans les souffrances et épouvantes de l'expérience de la guerre à venir. De nombreux témoins dépeignent en effet cette période en couleurs claires afin d'accentuer le contraste avec les moments ultérieurs, nettement plus sombres. La nouveauté de la situation, le rythme marqué par une succession de nouveaux éléments à découvrir, l'absence d'une projection adéquate de ce qui les attend une fois au front au moment de la mobilisation générale, la foi, inébranlable pour certains, en une guerre brève¹¹²¹, ainsi que la pression sociale, toujours présente, des modèles à suivre, s'imposent, du moins

¹¹¹⁸Boris Cyrulnik, *Mourir de dire. La honte*, Paris, Odile Jacob, 2010, p. 28.

¹¹¹⁹Frédéric Rousseau, 14-18, penser le patriotisme, Paris, Gallimard, 2018, p.232-233.

¹¹²⁰Josef Heřmanský, *op. cit.*, p. 38 : « Nu co, dělal jsem vše jako ostatní. Šel jsem do předu a raději dozadu, nadával jsem na vojnu jako všichni ostatní. Nespál jsem, hleděl se krýt, ale nekradl jsem jako někteří ».

¹¹²¹Voir par exemple AHMLP, Fonds : Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896 – 1944, note du 29/09/1914. Il rapporte la force de la conviction d'un de ces camarades.

en suivant les narrations étudiées, comme autant de facteurs limitant la probabilité de l'émergence d'actes ouvertement séditieux venant des hommes mobilisés.

2.1.3.3 Faire face à la nouvelle situation : ajustements personnels

Le chapitre précédent a permis de mettre en relief les principaux facteurs qui favorisent l'obéissance généralisée des hommes appelés sous les drapeaux. Cette partie, tout au contraire, a pour objet de montrer et d'analyser tout comportement qui tend à ajuster, alléger voire éviter le devoir à accomplir. Comment expliquer cette dichotomie d'attitudes, cette schizophrénie des soldats ? En effet, la contradiction n'existe en fait qu'en apparence. En réalité les deux attitudes s'inscrivent dans une même logique. Le fait, prouvé précédemment, que les témoins s'abstiennent de tout comportement dissident ostentatoire et ne semblent même pas ouvertement contester l'obligation d'accomplir le devoir militaire tellement cette dernière semble inéluctable, n'implique pas automatiquement l'adhésion des consciences individuelles. Il s'agit plutôt du résultat de la balance inconsciente pesant les profits symboliques potentiels et les risques des différentes attitudes¹¹²² à adopter qui penche du côté du conformisme. Le comportement conforme aux attentes apparaît en effet comme le moins coûteux et le moins risqué, il peut même, dans certains cas (notamment pour les jeunes hommes cherchant encore leur place dans la société), promettre un certain profit symbolique. Sur l'autre plateau de la balance pèse l'ensemble des inconvénients et de risques encourus, dont le risque suprême de devoir sacrifier sa santé et sa vie. De ce calcul, plus ou moins conscient selon les individus¹¹²³, résulte une myriade de stratégies, plus ou moins réfléchies, visant à minimiser les risques sans compromettre la possibilité des gains. Entre la façon exemplaire d'effectuer son devoir et le refus total, des marges de manœuvre spécifiques s'ouvrent à chacun en fonction de la configuration précise de sa situation personnelle. Si l'acte de révolte individuelle semble en effet trop coûteux aussi bien matériellement (perte potentielle des biens et propriétés), socialement (déclassement social) et psychologiquement (s'exclure du collectif et de son système de valorisation, affronter seul l'inconnu), de multiples conduites « intermédiaires » permettent de limiter les périls, du moins temporairement, sans s'opposer ouvertement aux lois et à la pression sociale poussant au conformisme. Dans le corpus étudié, de nombreux témoins s'appliquent en effet à influencer sur leur destin de la sorte. Les subterfuges qu'ils décrivent ne manquent pas d'ingéniosité.

Parmi les initiatives personnelles visant à améliorer son sort, se porter malade est sans doute la stratégie la plus fréquente. Avant de partir en zone de combat, Baloun, avoue avoir tenté sa chance :

« J'ai eu un choc quand j'ai vu la cohorte de soldats qui faisaient la queue ici [devant le cabinet médical] : il y avait une bonne moitié du bataillon. Mon tour est venu deux

¹¹²²Pierre Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Fayard, 2001, p. 100.

¹¹²³Pierre Bourdieu, *op. cit.*, p. 111.

jours plus tard. Un jeune médecin s'est adressé à moi gentiment, en tchèque : Quel âge as-tu ? Qu'est-ce qui ne va pas ? Quand je lui ai répondu que j'avais 42 ans [souligné dans le texte, nda] et que j'ai une douleur au cœur, il m'a examiné, puis il m'a dit : Tu as trois jours de repos. J'étais content d'être tombé sur un bon médecin et peut-être, j'arriverai à tricher un peu. A Prague, je me suis présenté devant le médecin déjà trois fois et la dernière fois, il a menacé de me faire arrêter¹¹²⁴. »

Étant donné son âge avancé, son audace porte ses fruits. Cent-cinquante soldats allaient être reconnus malades ce jour-là. Mais ce chiffre élevé alerte les autorités. Le lendemain, un nouvel examen est ordonné et Baloun, comme beaucoup d'autres, est reconnu apte au service.

L'assaut de l'infirmerie militaire par les soldats *prétendant* être malades est un schéma récurrent et souvent caricaturé¹¹²⁵. « Lors des visites médicales, beaucoup de soldats se présentent malades, mais ils ne font tous que chercher des excuses. [Souligné dans le texte, nda] Comme j'ai pu observer, dans les compagnies, on ne voit pas beaucoup d'entrain non plus¹¹²⁶. » Ici, le ton accusateur de Berger contraste avec la posture profondément antimilitariste de ses notes. Comme d'autres passages de ses écrits journaliers, cet extrait trahit la profonde contradiction, entre un positionnement idéologique et réfléchi et l'ancrage inconscient dans les schémas interprétatifs des modèles dominants. Ainsi, bien que ce charpentier socialiste critique ouvertement la guerre, il critique aussi la manière dont les autres l'affrontent lorsqu'elle s'écarte de l'attitude modèle et du système de valeurs dominant, qu'il a intégrés¹¹²⁷. Le jeune étudiant Květoň adopte une posture similaire, en rapportant que : « Certains garçons de la cité universitaire prennent des substances pour éviter d'être pris à l'armée. Ulařín, par exemple, irritait son cœur et Rada ses poumons. Moi, je ne faisais rien. » Quelques lignes plus loin, il ajoute l'explication : « Rada disait : je n'irai pas faire la guerre, je pourrais encore mourir ou perdre une jambe. Je me procurerai un catarrhe pulmonaire, une fois la guerre finie, je serai rétabli en six mois¹¹²⁸. » Pour Květoň, l'auteur de ces lignes, ce comportement, évalué selon le système de valeurs

¹¹²⁴VHA Praha, fonds: SbHP, carton 48, Josef Baloun, p. 14 : « Zhrozil jsem se zástupu vojáků zde stojících: bylo nás zde dobrá polovice praporu. Za dvě hodiny přišla na mně řada. Mladý lékař oslovil mne vlídně česky: „Jak jsi stár? Co ti schází? Když jsem řekl, že je mi 42 roků a že mne píchá u srdce: proklepal mne dobře a pak řekl: „Máš tři dny dinstfrei.“ Měl jsem radost, že jsem jednou narazil na dobrého lékaře a snad přece jen něco odšvindluji. Byl jsem již v Praze třikrát u visity a posledně mě již lékař hrozil arestem. » Voir aussi Bedřich Vajcenbauer.

¹¹²⁵Dans son *Brave soldat Chvčík* Jaroslav Hašek y consacre un vaste chapitre.

¹¹²⁶AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 12 : « Při vizitách hlásí se nemocnými dost vojáků, ale všichni se jen vymlouvají. Bojovnou náladu jsem u žádného dosud nepozoroval. V setninách, pokud jsem mohl pozorovat take nejeví mnoho chuti. »

¹¹²⁷AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, diariste particulièrement prolix est un exemple intéressant des oscillations et altérations des discours individuels. Son propos contient de nombreuses contradictions inconscientes (qui ne sont pas relevées par l'auteur) soit dans le temps (un jour il affirme quelque chose et plus tard il peut dire son contraire, ou entre différentes visions du monde qu'il mobilise pour interpréter les faits dont il est témoin. D'autres exemples seront cités dans les parties suivantes.

¹¹²⁸Vladislav Květoň, op. cit., p. 5 et 6 : « Někteří chlapi v koleji užívali něco, aby nebyli odvedeni. Na příklad Ulařín si pobuřoval srdce, Rada zase plíce. Ale já nic. [...] Rada říkal: do války nepůjdu – třeba abych zašel, nebo ztratil nohu. Ulovím si plicní katar, po válce ho mám vyléčený za půl roku. » Voir aussi : Bouhuslav Bouček, op. cit.

dominant dans l'interprétation de la situation au moment des faits comme "lâche" n'est pas admissible. Recourir à de telles pratiques et l'avouer reste un comportement potentiellement dévalorisant, menaçant d'abîmer l'image de soi. Ce ne sont que les discours ultérieurs, produits par les légionnaires, qui permettent d'octroyer à ces comportements une valeur positive en les interprétant de manière différente : selon le nouveau référentiel de valeurs, toute tentative d'échapper au service militaire dans l'armée des Habsbourg n'est plus pensée comme une faiblesse proprement personnelle, mais comme une expression d'une conviction politique forte et implacable. Tout en restant le même, ce type de comportement se transforme de « lâche » en « audacieux » et la motivation attribuée à ceux qui l'appliquent passe de la volonté d'obtenir plus de confort et/ou de sécurité – attitude condamnable – à la volonté politique de combattre un État oppresseur – attitude gratifiante. Or, comme nous avons pu le remarquer, à l'instar d'autres types de conduites considérées comme inconvenables ou illicites et donc potentiellement dévalorisantes pour leur auteur (comme différentes transgressions sexuelles par exemple¹¹²⁹), les tentatives de tricher ou de gruger les autorités sont dans les témoignages le plus souvent attribuées aux autres. Même s'ils revisitent leurs expériences de guerre longtemps après les faits en adoptant un discours critique, peu d'auteurs transgressent le tabou consistant à avouer publiquement avoir commis eux-mêmes ces actes condamnables. Le système de valorisation dominant au moment de la guerre semble avoir imprégné les esprits bien au-delà de l'armistice. Les schémas interprétatifs d'antan se mélangent aux nouveaux et interfèrent ainsi avec la ligne narrative principale¹¹³⁰.

Un autre moyen d'influer sur son destin de soldat, très répandu et qui, au vu des témoignages, semble avoir été communément admis et délesté du potentiel dévalorisant était l'obtention d'une affectation moins dangereuse. Květoň, refusant résolument d'échapper à son devoir *via* une maladie (imaginaire), ne s'offusque guère devant la possibilité d'un service plus éloigné du front et donc, par définition, moins périlleux. En tant que volontaire d'un an, il pouvait choisir son régiment. Il opta alors pour l'artillerie lourde. Dans ses notes, il ne cache pas sa déception que sa demande reste sans réponse. Au moment où il est appelé (le 15 mars 1915), ce type de régiments ne recrute plus¹¹³¹. Pour les médecins et étudiants en médecine, l'incorporation dans les services médicaux des armées présentait la voie la plus accessible pour obtenir une place moins exposée, surtout, s'ils restaient dans les hôpitaux de l'arrière-front ou de l'arrière. Fleischmann, par exemple n'hésite pas à faire jouer son réseau de

¹¹²⁹Jiří Hutečka, *Muži proti ohni. Motivace, morálka a mužnost českých vojáků Velké Války 1914-1918*, Praha, Knížnice Dějin a současti, 2016, p. 72-73.

¹¹³⁰A ce titre voir le compte rendu critique des souvenirs de guerre de Karel Svoboda publié par l'historien tchèque Jan Galandauer. Il démêle de façon très astucieuse la superposition et l'articulation de plusieurs lignes narratives correspondant aux différents schémas interprétatifs mobilisés par l'ancien combattant en question. Jan Galandauer, « Včera a dnes (legionářská minulost komunistického aktivisty) », recenze na vzpomínky Karla Svobody», *HaV*, 1998, vol. 5, p. 61-82.

¹¹³¹Vladislav Květoň, *op. cit.*, p. 6.

connaissances pour obtenir le poste de médecin à Jičín, sa ville natale située en Bohême du Nord, bien éloignée des fronts, et le garder jusqu'en mai 1915¹¹³². Janoušek, cultivateur d'un âge mûr, bien qu'il n'ait aucune formation spécifique, n'hésite pas à accepter la proposition de son caporal de rejoindre le service de santé, il résume ainsi son raisonnement : « Je me suis décidé sur le champ. Si j'y arrive, je suis d'accord. J'ai pensé qu'il était quand même mieux de servir sous un toit qu'au champ de bataille, des tranchées¹¹³³ ». Certains témoins saisissent des opportunités assez originales. Par exemple, le comptable pragois Glanc s'inscrit à un cours de ski à Janské Lázně et profite pendant quelques semaines de la Guerre mondiale d'un entraînement sportif dans la montagne tchèque de Krkonoše. Un autre témoin, Dušek raconte avoir influé sur son destin plusieurs fois de suite. Tout d'abord, doué avec les chevaux, il demande et obtient une affectation de conducteur loin derrière la ligne du front. Une fois envoyé en zone de combat, il parvint à s'assurer une place auprès d'un état-major. Finalement, il échappe une troisième fois au pire en saisissant sur le vif l'opportunité de se mettre au service d'un lieutenant dont l'ordonnance infortunée s'était noyée dans des latrines.

Parmi les raisons motivant la recherche d'une affectation particulière, lorsqu'ils en parlent, les témoins évoquent assez fréquemment de façon explicite le souhait d'éviter le front ou du moins la première ligne et de bénéficier de conditions matérielles décentes. Glanc argumente son choix du séjour au ski en ces termes :

« Nous étions chez nous, en Bohême et nous faisons du sport. Pas d'insupportables exercices, pas de discipline trop rude, la nourriture était bonne et nous avions pas mal de temps libre tous les jours. [...] Mais, ce qui était le plus important, le bataillon de marche, auquel j'avais été affecté au début, est parti au front, donc cette fois-ci, je l'ai échappé belle¹¹³⁴ ».

L'ordonnance Dušek met l'accent encore plus sur l'aspect purement matériel : « En comparaison avec d'autres gars, nous étions encore assez bien. Ils avaient faim, n'avaient rien à fumer, souffraient des poux¹¹³⁵. » Dans les situations où l'affectation plus sûre souhaitée n'est pas ou plus accessible, certains témoins tentent de rendre leur séjour aux armées plus agréable en restant au moins avec des amis¹¹³⁶.

¹¹³²Václav Fleischmann, *Paměti lékaře čs. legie v Itálii 1910-1920*, Votobia, Praha, 2002, p. 15. Voir aussi Bohuslav Bouček, *Prosím, aby zápisník byl odevzdán mojí ženě jako pozůstalost*, Medard, Praha, 1998,

¹¹³³Jan Janoušek, *op. cit.*, p. 8 : « Byl jsem ihned rozhodnut. Když bych to dokázal, tak ano. Pomyslíl jsem si, že je přec lepší služba pod střechou nežli v poli, v zákopech. »

¹¹³⁴Josef Glanc, Starý Glanc vypravuje : vzpomínky ruského legionáře, Mnichovo Hradiště, MAB, 1999, p. 13-14 : « Byli jsme přece doma, v Čechách a sportovali jsme. Žádné vymetání execiráku, žádné velké komandování, strava opravdu dobrá a také dost volnosti každý den. [...] Ale co hlavního, pochodový prapor, do něhož jsem byl předtím zařazen, zatím odejel do pole a tak jsem to tentokrát přece jen vyhrál. »

¹¹³⁵František Dušek, *op. cit.*, p. 12 : « Proti jiným chlapům jsem se měl docela dobře. Oni měli dost hladu, neměli co kouřit, trápili je vši. » Voir aussi : VHA Praha, fonds: SbHP, carton 48, Josef Baloun, p. 14, Václav Fleischmann, *op. cit.*, p. 15, Jan Janoušek, *op. cit.*, p. 8, Květoň, *op. cit.*, p. 6.

¹¹³⁶La camaraderie au front était une dimension importante de l'expérience militaire. Elle apportait en élément de stabilisation car elle permettait de percevoir sous un aspect plus humain et plus ordinaire le groupe d'hommes étrangers l'un à l'autre. Jiří Hutečka, *op. cit.*, p. 87. Pour l'armée française : Alexandre Lafon, *La Camaraderie au*

Šelf confie s'être présenté à Písek au lieu de se rendre à Plzeň où il devait être incorporé : « pour rester avec les miens¹¹³⁷. » Dans la même logique, Berger, le charpentier socialiste s'inscrit dans un bataillon de travaux de soutien même si : « aucun ne se porte volontaire car tous pensent que c'est trop de travail » mais lorsqu'un autre charpentier, Franta Vojtěch, lui suggère de l'y accompagner, il obtempère : « Je n'avais pas trop envie, mais je l'ai écouté et nous nous sommes portés volontaires comme charpentiers¹¹³⁸. » Son cheminement décisionnel le mène à privilégier la compagnie de quelqu'un de connu.

Au regard de la récurrence des descriptions ou d'allusions exprimées dans les témoignages tchèques, ce type de pratiques apparaît comme largement répandu. Il ne peut pas être généralisé pour autant. « En ce temps-là, l'on constituait le second bataillon de marche ; je me suis porté volontaire de suite et en parfaite santé, car la vie que j'ai menée jusque-là me répugnait. Et puis, tout m'était déjà égal. Il valait mieux tôt que tard¹¹³⁹. » L'instituteur tchèque Maksa, futur légionnaire, livre dans son témoignage, qu'il commença à rédiger pendant son internement à Ichime le 6 avril 1915, une attitude contraire. Sans évoquer ses convictions politiques, c'est sa condition de vie immédiate qui fournit le socle argumentaire. Dans cette perspective, la citation de Maksa n'est pas réellement opposée à toutes celles citées précédemment. Le résultat diverge certes, mais les facteurs motivants semblent similaires : les témoins réagissent avant tout à leur situation immédiate qu'ils cherchent à améliorer d'une façon ou d'une autre sans faire coïncider leurs choix à une position politique et/ou idéologique réfléchie et argumentée. Du moins, ils ne l'évoquent pratiquement pas dans leurs récits des premiers moments dans la guerre, ce qui est une omission plutôt curieuse étant donné que plusieurs d'entre eux ont achevé la guerre comme légionnaires¹¹⁴⁰ et ont rédigé leurs souvenirs ultérieurement, après l'émergence du discours mémoriel légionnaire dominant.

Moins abondantes et explicites, les allusions aux façons d'améliorer son sort apparaissent également dans les narrations en allemand. Geissler, par exemple, consacre un long passage à la tentative de son supérieur de le retenir dans son travail civil¹¹⁴¹. Certes, selon le récit, l'initiative n'incombe pas à l'auteur lui-même. Il ne montre toutefois aucun signe de contrariété à l'idée d'éviter ainsi son départ en guerre et suit la démarche entreprise par son patron. Un peu plus tard dans la guerre, il est nettement

front 1914-1918, Paris, Armand-Collin / Ministère de la Défense, 2014.

¹¹³⁷Josef Šelf, *op. cit.*, p. 13 : « abych zůstal mezi svými. »

¹¹³⁸AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, *Denní zápisky v době světové války 1914-1918*, p. 16 : « žádný se nehlásí, neboť je každý toho názoru, že je to dřina. [...] Já mnoho chuti neměl, ale poslechl jsem a hlásili jsme se jako tesaři. »

¹¹³⁹VHA Praha, Fond. SbHP, Carton 26, fond: František Maksa texte non paginé, note du 06/09/1914: « Zatím se sestavoval druhý 'Maršbatalion' ; hlásil jsem se hned jako úplně zdravý, neboť dosavadní život se mi hrozně zhnusil – a pak mi bylo vše už docela jedno. Raději dříve než později. » Une attitude semblable apparaît dans le journal intime du jeune étudiant tchèque Procházka ainsi que chez les témoins autrichiens, comme le jeune instituteur Hackl ou le décorateur d'intérieur Herz ou juriste Pernitza.

¹¹⁴⁰František Dušek, *op. cit.*, Václav Fleischmann, *op. cit.*, Josef Glanc, *op. cit.* Josef Šelf, *op. cit.*, par exemple.

¹¹⁴¹DLA UW, fonds : Emil Geissler, p. 151.

plus explicite et commente l'ordre de partir accompagner un transfert de civils ennemis à Drosendorf, bien loin des zones de combats ainsi : « J'ai rassemblé alors mes 14 hommes et pensé que nous allions bien gruger¹¹⁴² »,

« Lorsqu'il a été annoncé qu'on cherchait des ordonnances, je me suis immédiatement présenté à un lieutenant de réserve, un Monsieur très aimable qui s'appelait Besserdich. Ce faisant, je pouvais en faire autant pour ma chère Patrie. Là où Dieu me place, là je servirai. Il saura déjà pourquoi je l'ai fait¹¹⁴³. »

Comme le témoin tchèque Baloun, l'Autrichien Mayr, fonctionnaire des comptes publics de Brixen, ajuste son destin en se portant volontaire pour le poste d'ordonnance. Sans mentionner comme Baloun, les avantages matériels directs inhérents à cette fonction, il développe un discours plutôt contradictoire. Soucieux de ne pas entacher son image par rapport à la représentation idéale du soldat, il souligne au contraire l'égalité du sacrifice des différentes affectations. Dans la même logique, il transfère la responsabilité de son accès à cette fonction, plutôt dégradante pour un homme, à Dieu même si c'est bien lui, l'auteur, et non une supposée force divine, qui a postulé volontairement ce poste. La mise en œuvre de stratégies d'évitement ou d'allègement n'était donc ni un trait partagé par *tous* les Tchèques, ni *exclusif* aux Tchèques, comme le voudrait la logique du discours mémoriel aussi bien légionnaire qu'autrichien d'après-guerre. Les soldats autrichiens y avaient, manifestement, recours aussi. Ce qui différencie les deux, ce n'est pas le comportement lui-même, mais plutôt la façon de l'appréhender et de l'interpréter dans leurs récits. La conduite adoptée résulte de la situation immédiate. Sa mise en récit se heurte à un environnement discursif dont elle ingère et métabolise des éléments. Or, les discours dominants et les systèmes de valorisation n'étaient pas les mêmes pour les locuteurs tchèques et allemands déjà au moment de la guerre mais surtout après. Pour les Tchèques, le discours mémoriel dominant du nouvel État a proposé un système de valeurs alternatif, transformant les actes méprisables en qualités. Pour certains Tchèques, les mêmes faits, naguère perçus comme honteux sont devenus sources de fierté¹¹⁴⁴. Dans ce contexte, il devient plus simple d'exposer publiquement les attitudes transgressives. Comme nous l'avons montré, cette liberté n'est pas automatiquement assimilée par tous. Les discours mémoriels en Autriche tentent avant tout de digérer la défaite menant à la dislocation de l'Empire. Ils n'opèrent pas un changement de valeurs aussi significatif. Même si la guerre est perçue comme une catastrophe suprême, les qualités du « bon soldat » sont restées sensiblement similaires, d'où la tendance à expliquer et justifier différemment

¹¹⁴²DLA UW, fonds : Emil Geissler, p. 156: « Ich suchte mir also 14 Mann zusammen und glaubte, wir bekommen vielleicht auf längere Zeit einen **tadellos Schwindel**. »

¹¹⁴³Erich Mayr, *op. cit.*, p. 62: « Als die Frage nach Offiziersdienern aufgeworfen wurde, bestellte mich sofort ein Reserveleutnant, ein lieber Herr namens Besserdich. Etwas tun kann ich ja so auch für das liebe Vaterland. Wo mich Gott hinstellt, dort will ich dienen. Er wird wissen, warum es getan hat. »

¹¹⁴⁴Le mécanisme de la transformation de la honte en fierté. Boris Cyrulnik, *Mourir de dire. La honte*, Paris, Odile Jacob, 2010, p. 14 et 17.

les mêmes attitudes dans les témoignages autrichiens et tchèques.

Dans leur ensemble les témoins se montrent pris au dépourvu par la guerre, une situation qu'ils n'ont pas plus souhaitée que réfléchi. Elle s'abat sur eux, les submerge. Ils doivent s'en accommoder, s'adapter. La nouvelle situation de mobilisation générale impose, comme toute situation sociale, son « protocole » de conduites à tenir. Certaines sont définies légalement par les ordres à caractère officiel émis par un pouvoir reconnu à ce moment-là comme légitime et pourvu d'un système coercitif dans le cas de désobéissance : se présenter auprès de son régiment, céder les animaux ou biens réquisitionnés etc. D'autres le sont socialement, par la diffusion de modèles de conduites étayés par un système de valeurs spécifique, adapté à la situation, réitérés sans cesse par la circulation de discours dominant(s) qui éveille(nt) et joue(nt) avec les imaginaires latents partagés et plus généraux. Le modèle de conduite acceptable et socialement valorisant n'est pas unique, tout au contraire, il est soumis à des conjugaisons multiples en fonction des différentes identités et profils des acteurs : sexe, âge, statut socio-professionnel, appartenances « nationale-linguistique », religieuse et idéologique. Aux yeux des autres, les différentes identités perceptibles et perçues assignent à chaque individu intégré dans la société donnée dont il partage le système de valeurs et engagé dans une situation sociale donnée le rôle à tenir, pourvu d'un ensemble d'actions convenables mais aussi des marges de manœuvres plus ou moins ouvertes pour y déroger sans subir le discrédit. L'impact de ce mécanisme n'est pas absolu, l'action effective est le produit de la rencontre entre un individu, par définition toujours unique, la situation, par définition toujours inédite même si elle peut ressembler fortement à d'autres situations¹¹⁴⁵, et le système de valeurs ou le cadre de référence diffusé sur le moment. L'agencement de ces paramètres crée donc des tendances, des comportements types partagés par un grand nombre mais assure aussi une ouverture aux variations individuelles.

L'application des imaginaires préconçus à une situation par définition inédite, permet de garantir un certain niveau d'intelligibilité, de l'apprivoiser par les personnes qui la vivent. Cela évite de plonger la société dans un chaos total, de la désagréger face à l'inconnu. La norme sociale dispose, elle aussi, d'un répertoire de sanctions. Ne pas s'y conformer, refuser d'adopter le comportement attendu, implique la dévalorisation sociale directe : perdre la face lors de l'interaction sur la scène sociale concrète¹¹⁴⁶, et dans le cadre social plus large, risquer de perdre sa position et les capitaux qui y sont attachés au sein de son environnement social de référence. Pour la plupart des gens, il est difficile de supporter les regards pleins de mépris, de dédain voire de haine, lorsqu'on fait une action inappropriée

¹¹⁴⁵Ici, la différence entre les événements est une propriété intrinsèque à la perception du temps chez les humains. Du fait d'être inscrit dans l'Histoire, aucun fait ne peut survenir deux fois de suite. Même si deux faits se déroulent de façon identique, le second fait se différencie du premier justement par le fait qu'il est le second. Paul Veyne. *Comment écrire l'histoire ?*, Paris, Seuil, 1996 (1971), Introduction.

¹¹⁴⁶Erving Goffman, *Les rites d'interaction*, traduit de l'anglais par Alain Kihm, Paris, Les éditions de minuit, 2011 (1974), p. 9-10, 15.

aux yeux des autres. Reprenons à ce sujet, la note de Berger citée plus haut où il confie à quel point lui pèse le regard d'une jeune femme de son entourage à qui il rend visite avant de rejoindre son régiment :

« Il a déjà été mobilisé, elle [l'épouse] m'a regardé d'un air irrité. Elle est mariée depuis six mois et je ne l'aide pas et puis, puisque son mari est déjà parti à l'armée, nous, hommes célibataires, devrions être là-bas les premiers¹¹⁴⁷. »

L'athée Heřmanský, comme nous l'avons vu, ne supporte pas de décevoir les attentes de son ami profondément croyant qu'il accompagne à la chapelle... L'embarras, la honte, constituent un moteur plutôt performant du conformisme social¹¹⁴⁸.

Il y a, nous semble-t-il, encore une autre dimension, plus profonde, plus psychologique, de la propension à ne pas franchir le pas de l'insoumission individuelle. S'il ne suit pas sa feuille de route – un avenir tracé par d'autres et encadré par le collectif – dans cette situation extra-ordinaire, la personne en question doit affronter à la fois **l'inconnu** et **la solitude**. Or les deux phénomènes font généralement peur aux hommes. C'est un environnement (politique, social, économique, culturel, climatique) intelligible et stable qui permet aux femmes et aux hommes de développer et de mettre en œuvre leurs stratégies personnelles, que ce soit de manière consciente ou non, visant leur épanouissement. Pierre Bourdieu propose un argumentaire sociologique pour exposer ce phénomène. Les *habitus*, formés en grande partie par l'éducation au sens large du terme et fondés aussi sur les expériences passées, sont les plus efficaces dans les configurations situationnelles les plus proches des expériences passées. En revanche, ils peuvent s'avérer inadaptés voire dommageables dans un contexte ayant subi une transformation significative¹¹⁴⁹. Le présent constitue un maillon bref entre le passé, envisagé à travers la mémoire dépositaire du récit personnel et collectif, et le futur, dans lequel on se projette. Or, cette projection est toujours fabriquée à partir des données disponibles à un moment précis, résultantes des expériences, souvenirs et connaissances accumulés¹¹⁵⁰. Plus le futur ressemble au passé, plus la projection a des chances d'être pertinente. Plus les codes changent, plus il est au contraire difficile d'assurer une intelligibilité efficace. Dans ses façons d'agir, l'homme tend à recycler

¹¹⁴⁷AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 12 : On již narukoval, ona se na mne nevrle podívala – je půl roku vdaná – že jí nepomohu a vůbec, když on je už na vojně, že my svobodní tam patříme v první řadě. »

¹¹⁴⁸Boris Cyrulnik, *Mourir de dire. La honte*, Odile Jacob, Paris, 2010.

¹¹⁴⁹Dans le cas où l'habitus d'une personne a été forgé dans un environnement global très différent, il n'est pas opératoire, les comportements qu'il génère peuvent alors sembler aux autres dépassés, ridicules ou pire offensants. Pierre Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Fayard, 2001, p. 37, 120-121.

¹¹⁵⁰De nombreux manuels du développement personnel insistent longuement sur cet aspect. Ils démontrent la difficulté pour une personne de rompre avec son passé en s'affranchissant de sa mémoire pour se projeter dans un avenir original, différent. Cela rejoint la pensée bourdieusienne et son concept d'*habitus*. L'ampleur de l'impact du passé individuel et collectif sur les actes est une question constamment débattue. Il apparaît comme un grand bagage que l'on ne peut pas déposer sur le seuil du moment présent, mais seulement essayer de le délester au maximum, si l'on est conscient de son existence et muni de techniques appropriées.

les schémas comportementaux et les pratiques ayant fait leurs preuves dans le passé. Il adapte, ajuste aux exigences du présent plus qu'il n'invente¹¹⁵¹. Dans la situation de la mobilisation générale et des départs en guerre, inédite pour les contemporains, le moyen de sauvegarder une certaine notion de prévisibilité est d'adopter les lignes de conduite tracées par les discours et imaginaires dominants. S'égarer des chemins battus signifie, au contraire, amplifier l'insécurité, au sens matériel, mais aussi social et psychologique du terme, imaginer et bâtir un avenir alternatif et proprement individuel. Ainsi, désobéir à l'appel impose aussi l'isolement de l'acteur. Sur le plan pratique, l'insoumission, punissable par la loi, implique d'entrer en clandestinité, sur le plan psychologique et social, cela signifie extraire sa destinée du devenir collectif ainsi que du système de distribution de profits symboliques dominant. En effet, afin de sauvegarder une certaine estime de soi, pour perpétrer un comportement socialement très dévalorisant, il est nécessaire de s'affranchir de l'échelle de valeurs en vigueur, et de devenir imperméable aux jugements mortifiant des autres, parfois même les plus proches. Même en temps ordinaire, tracer sa propre destinée en se libérant des différentes pressions demande des efforts soutenus dont témoigne l'abondance des manuels et des coachs du développement personnel. Dans un moment para-doxal, où l'avenir est imprévisible, un comportement non-conforme demande un investissement lourd pour des profits incertains¹¹⁵². Différents facteurs, minimisant l'imprévisibilité de l'avenir après la transgression et l'isolement du transgresseur peuvent faciliter dans des configurations individuelles spécifiques le passage à l'acte. Notons, finalement, ce phénomène très intéressant, chaque norme sociale comporte aussi tout un répertoire de façons socialement acceptables d'y déroger ce qui définit les marges de manœuvre des acteurs concernés. Ils peuvent ainsi déroger au rôle et à la mission qui leur sont assignés dans et par la société sans pour autant devoir exprimer un refus catégorique et entrer publiquement en opposition, en dissidence. Par divers pratiques et gestes quotidiens, les acteurs testent sans cesse ce qui est acceptable et ce qui ne l'est pas. Ainsi, ils élaborent et mettent en œuvre des stratégies d'évitement, d'allègement, d'optimisation multiples, variées et personnelles tout en restant dans les limites de ce qui est tenu pour licite et acceptable au sein de la société donnée pour la situation donnée.

¹¹⁵¹Les personnes s'appliquent à recréer de nouveaux codes mais ceux-ci tendent finalement à transposer ceux qui existent en changeant seulement certains paramètres. Dans son analyse du fonctionnement social des hôpitaux psychiatriques états-uniens, Erving Goffman montre par exemple que les personnes placées dans cet environnement total inhabituel et en théorie régi par des règles très différentes de la vie quotidienne ordinaire tendent à reproduire spontanément le système de distinctions et une hiérarchie sociale similaire à la société dans son ensemble. Ce sont seulement les moyens concrets permettant d'opérer la distinction qui changent, le mécanisme reste le même. Erving Goffman, *Asiles : étude sur la condition sociale des malades mentaux*, présentation de Robert Castel, Paris, Les éditions de minuit, 1968.

¹¹⁵²Bien sûr, dans le cas de la participation à la guerre, la motivation principale des tentatives d'évitement est pour son intégrité physique et pour son existence, un moteur puissant. Or, au moment de la mobilisation, même jusqu'à l'arrivée au front et sous le feu, cette menace reste trop éloignée, incertaine. Ce n'est que dans la situation extrême où la vie est effectivement menacée que l'instinct de survie peut prendre le dessus sur les mécanismes psychologiques et sociaux.

2.2 Identités, interactions et (in)égalité des combattants

Après avoir suivi les témoins sur leur chemin qui les conduit du foyer à la caserne, nous abordons leur expérience de soldats au sein de l'armée austro-hongroise. Sans abandonner complètement la trame chronologique de leurs parcours en guerre, nous l'articulons à une organisation thématique, ce qui permet de relever et de traiter différents aspects majeurs d'une expérience aussi vaste, riche et hétérogène que celle des combattants de l'armée austro-hongroise pendant les longues années de la guerre. Une fois sous les drapeaux, les hommes mobilisés sont plongés dans un nouvel environnement avec ses enchâssements sociaux spécifiques. Dans ce second chapitre, nous interrogeons donc la façon dont les différentes identités civiles s'articulent aux exigences de l'institution militaire et évoluent dans son cadre. La diversité « nationale » étant une caractéristique significative de l'armée des Habsbourg, les rapports entre les ressortissants des différentes parties du vaste Empire dans l'espace social exigü des lieux de vie des unités militaires en guerre constitue le fil conducteur de l'analyse proposée. Comment cette pluralité identitaire influe-t-elle sur la cohésion et l'efficacité opérationnelle de l'armée ? A quel point les représentations et les préjugés véhiculés dans les discours façonnent-elles les pratiques de sociabilité au sein des unités mixtes ? Les identités nationales-linguistiques écrasent-elles ou s'articulent-elles aux autres types de divisions socioculturelles ? Afin de répondre à ces interrogations, nous proposons une analyse des pratiques et de préférences de sociabilité décrites dans les témoignages, combinée à une réflexion sur la façon dont elles sont exprimées. Les mots choisis pour mettre en récit la réalité vécue, mettent souvent en relief des schémas représentatifs enracinés au plus profond des esprits pensants. Ainsi, dans un premier temps, nous passons sous le crible de l'analyse l'aspect pratique de l'hétérogénéité nationale-linguistique dans l'armée austro-hongroise aussi bien du point de vue des hommes qui évoluent dans ce type d'environnement que des autorités qui doivent la gérer au quotidien. Dans un second temps, nous plaçons notre focale sur les interactions entre les différentes « nationalités » et notamment entre les Tchèques et les germanophones, traditionnellement décrits comme adversaires au sein de la partie occidentale de l'Empire (Cisleithanie), tout en confrontant les éléments de discours aux pratiques de sociabilités décrites. Dans un troisième temps, nous interrogeons le rapport de ce clivage « national » à d'autres types d'identification présents dans la société, notamment aux affinités socio-professionnelles.

2.2.1 Les « autres » camarades ou la cohésion des troupes multinationales

Comme dans d'autres pays européens, l'organisation de l'armée austro-hongroise repose depuis 1868 sur la conscription générale. A partir de ce moment-là, l'armée reflète la composition de la société civile des recrues avec ses particularités démographiques, ses structures et ses hiérarchies sociales mais également avec ses dynamiques et ses tensions. En addition aux variables socio-professionnelles

présentes de façon systématique dans les grandes armées de conscription, dans le contexte austro-hongrois cela implique aussi la mixité nationale-linguistique, religieuse et culturelle des unités. Ainsi, les régiments recrutés dans les espaces géographiques à population mixte, comme c'est le cas de la Bohême-Moravie, reflètent la composition ethnique hétérogène des circonscriptions militaires. Les conscrits tchèques et slovaques côtoient ainsi au sein des mêmes régiments voire compagnies des Allemands (de Bohême-Moravie ou plus rarement de l'Autriche), des Polonais et des Magyars¹¹⁵³. De plus, la structure de l'armée austro-hongroise rassemble dans ses six armées des unités issues des régions parfois très éloignées. Les combattants appartenant aux différentes « nations » se trouvent donc souvent déployés dans les mêmes secteurs du front, dans un voisinage proche¹¹⁵⁴. La mixité nationale est ainsi présente dès le premier son du clairon et jusque dans le quotidien des tranchées. Quel rôle « le conflit national » hérité des dernières décennies d'avant-guerre a-t-il joué dans le processus de mobilisation ? L'hétérogénéité nationale affecte-t-elle directement la cohésion des unités mixtes ou de l'armée dans son ensemble ? Constitue-t-elle, comme cela a été longtemps affirmé, un facteur de fragilisation, mettant en péril la cohésion générale de cette vaste institution à tradition multiséculaire ?

2.2.1.1 L'armée de François Joseph : un patchwork identitaire

Dans le corpus des témoignages tchèques, les passages relatifs à la pluralité identitaire occupent une place importante. Lors de leurs périple bigarrés dans l'armée austro-hongroise, de nombreux témoins relèvent les rencontres avec les « autres » camarades au sein de cette institution militaire complexe. En arrivant dans la ville régimentaire slovaque de Prešov le 16 septembre 1915, Berger note ses impressions sur la composition des troupes :

« Les nouvelles recrues arrivent également aujourd'hui. Quel spectacle offrait ce mélange : des Slovaques, des Magyars, des tziganes, des juifs, des jeunes, des vieux, beaucoup d'entre eux étaient vêtus en vêtement de toile, abîmé et déchiré et quelques-uns étaient pieds nus¹¹⁵⁵. »

Sur le front de Luck le 7 juin 1916, Hlaváč relève aussi une grande mixité : « On entend des cris hongrois, tchèques, allemands et même italiens¹¹⁵⁶. » A Pâque 1918 à Primolano, le jeune Kubík note, lui aussi, la présence de quatre nationalités différentes : les Tchèques, les Allemands (Autrichiens),

¹¹⁵³ Les chiffres ont été établies en croisant les données indiquées dans J. Pernes, J. Dolejší et coll., *Historie habsburské armády 1526-1918*, Praha, Elka Press, 2003, p. 5-6 ; Ivan Šedivý, *Češi, České země a Velká válka 1914-1918*, Lidové noviny, Praha, 2001, p. 69 et Ryan van Meerten, Mémoire non publié, p. 81-88.

¹¹⁵⁴ J. Pernes, J. Dolejší et coll., *Historie...*, *op.cit.*, p. 6-7.

¹¹⁵⁵ AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 49 : « 16.9. : ubytování v kasárnách v Prešově. Dnes tu též rukují nováčkové. To byla podívaná na tu směsici : Slováci, Maďaři, cikáni, židi, mladí, staří, hodně v plátěných šatech, rozbití, roztrhaní a některý byl i bos. Skoro každý má pořádný ranec. Jen málo bylo mezi nimi lépe ošacených, inteligentních. »

¹¹⁵⁶ Jan Hlaváč, *op. cit.*, p. 30 : « Slyšet tu křily maďarské, české, německé i italské. »

les Magyars et les Bosniaques¹¹⁵⁷. Le volontaire d'un an Květoň, envoyé comme officier auprès du 58^e régiment de Stanislav émet, au sujet de la composition nationale, l'observation suivante : « nous avons appris qu'il y a plein d'anciens soldats d'active (bas gradés) qui sont Tchèques et que les soldats sont Ukrainiens et Polonais¹¹⁵⁸. »

D'autres témoins rapportent encore la rencontre avec les troupes hongroises. « Les régiments qui se retiraient se sont trompés de direction. Des unités exotiques de la défense territoriale hongroise sont alors apparues dans notre secteur. Les *Honvéd* erraient parmi nous sans but jusqu'à ce qu'un ordre les ait fait disparaître de la colline¹¹⁵⁹ ». Comme chez Dobrovolný, elle est parfois fortuite, issue des relâchements temporaires d'organisation lors des opérations. Les mises en contact peuvent être aussi organisées et durables. Křivánek confie à propos de sa nouvelle affectation du 28 juillet 1915 :

« Les soldats du 74^e et du 83^e régiment de Honvéd hongrois sont venus nous chercher. Ils nous ont rassemblés et emmenés plus près de la première ligne. Avec toute la troisième compagnie, j'ai été affecté au régiment hongrois n° 83. Ce jour-là, ils ont mis quatre Tchèques par compagnie, donc nous étions parmi eux comme des brebis chez les loups¹¹⁶⁰. »

A un moment, le régiment de Berger partage également le secteur avec les Hongrois¹¹⁶¹. Le médecin Bouček est affecté auprès du 65^e régiment hongrois, près du village de Ruda au front sur le San¹¹⁶². La cohabitation la plus fréquemment évoquée par les Tchèques est toutefois celle avec « nos Allemands », leurs compatriotes germanophones de Bohême-Moravie, partageant les mêmes circonscriptions militaires et, plus rarement, d'Autriche. C'est aussi celle qui présente le plus de défis dans la gestion du quotidien des mobilisés.

L'armée de terre austro-hongroise de l'été 1914 était une institution éminemment complexe. Elle était un miroir de l'État dont elle était le bras armé, l'Empire de Habsbourg. Pourtant, malgré son hétérogénéité indiscutable, l'armée était considérée comme un des derniers piliers de la cohésion de la monarchie danubienne. A la veille de la Première Guerre mondiale, l'armée austro-hongroise se composait de six armées distinctes et de deux groupes d'armées dits de Kövess et de Kummer. Chaque

¹¹⁵⁷František Kubík, *Přežil jsem : frontový deník z 1. světové války*, Nové Město na Moravě : Horácké muzeum, 2005, p. 96.

¹¹⁵⁸Květoň, p. 8 : « a dozvěděli jsme se, že je tu plno starších aktivních vojáku (šarží) Čechů, že vojáci jsou Ukrajinci a Poláci, že jim budeme rozumět a oni nam. »

¹¹⁵⁹Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 48 : « Ustupující pluky spletly si směr. V našem úseku octly se exotické oddíly maďarské zeměbrany. Honvédi courali se mezi námi sem a tam, až posléze na rozkaz z vrchu zmizeli. »

¹¹⁶⁰Křivánek, p. 9 : « přišli pro nás vojáci od 74. a 83. pluku maďarských honvédů, kteří nás shromáždili a odvedli blíže bojové linie. Já byl přidělen s celou třetí kompanií k 83. pluku maďarskému. Toho dne rozdělili vždy čtyři Čechy k jedné četě mezi Maďary, takže jsme byli mezi nimi jako ovce mezi vlky. »

¹¹⁶¹AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 131, note du 12/09/1916, la cote 70, puis sur le front de Jamiano et Doberdo.

¹¹⁶²Bouhuslav Bouček, *op. cit.*, p. 33.

armée comptait entre deux et quatre corps d'armée. Découpant le vaste territoire de l'Empire en seize circonscriptions, les corps d'armée étaient composés généralement de deux, parfois trois, divisions proches géographiquement. Une armée, au contraire, pouvaient réunir des corps d'armée géographiquement très éloignés, telle la seconde armée rassemblant les unités de l'Autriche et Slovénie actuelles avec celles de la Hongrie et Transylvanie, la troisième armée liant les territoires de la limite est (la Pologne du sud-est et la Bukovine) avec la limite ouest (le Tyrol) de l'Empire ou la cinquième armée unissant un corps d'armée tchèque avec un corps d'armée croate. Chaque corps d'armée était formé de deux, parfois trois, divisions et éventuellement d'autres unités, chaque division comptait à son tour généralement deux, parfois trois brigades, mixant les unités de l'armée commune – désignés comme *kaiserlich und königlich*, k. u. k., et celles des deux armées de réserve à vocation territoriale, l'armée de la couronne impériale et royale autrichienne – *k. k. Landwehr*, et les forces de défense du Royaume de Hongrie – *Honvéd*. Chaque brigade rassemblait deux, plus rarement trois régiments issus de l'armée commune ou de la territoriale.

Figure 21: Composition des forces armées austro-hongroises en 1914.



Au sein de cette structure complexe, les unités recrutées sur les territoires dont sont issus les témoins du corpus, étaient disséminées dans plusieurs armées : la 1^{ère} armée de Cracovie avec le 1^{er} corps

d'armée de Cracovie et le V^e corps d'armée de Bratislava (anciennement Prešpurk), la 2nd armée avec le III^e corps d'armée de Graz, la 3^e armée avec le XIV^e corps d'armée d'Innsbruck, la 4^e armée avec le II^e corps d'armée de Vienne, le VI^e corps d'armée de Košice, le IX^e corps d'armée de Litoměřice et le XVII^e corps d'armée créé le 20 août 1914 qui rassemblaient des unités tchèques et de la région viennoise et finalement dans la 5^e armée avec le VIII^e corps d'armée de Prague. A ces unités de base, s'ajoutaient également les divisions et les brigades de la réserve territoriale – *Landsturm*, de cavalerie, d'artillerie et les unités techniques¹¹⁶³. Au total, sur le territoire tchèque (Bohême, Moravie et Silésie) étaient recrutés vingt-quatre régiments de l'armée commune (*k. u. k. Infanterie-Regiment*), avec six régiments supplémentaires créés durant la guerre, quinze régiments de la territoriale (*Landwehr Infanterie-Regiment*), dix-sept régiments de la réserve territoriale (*Landsturm*), dix unités des chasseurs (*Feldjäger*), trente-sept unités d'artillerie, quinze unités de cavalerie et vingt-et-une unités techniques. Les territoires slovaques peuplaient dix régiments de l'armée commune, huit régiments de la défense territoriale hongroise (*honvéd gyalogezred*), huit régiments de la réserve territoriale hongroise (*népfelkelo gyalogezred*), trois unités des chasseurs (*Feldjäger*), seize unités d'artillerie, sept unités de cavalerie et sept unités techniques¹¹⁶⁴. Finalement, les circonscriptions de l'Autriche actuelle fournissaient les hommes aux sept régiments de l'armée commune et aux six régiments de la défense territoriale autrichienne. Les régiments d'infanterie comptaient au début de la guerre, par définition, quatre bataillons chacun. La mixité des effectifs s'accrut avec la pratique de détachements des bataillons de leurs unités-mères et leurs affectations auprès d'autres unités durant la guerre.

¹¹⁶³Pernes, Jiří, Dolejší, Josef et coll., *Historie habsburské armády 1526-1918*, Elka Press, Praha, 2003, p. 84.

¹¹⁶⁴http://www.velkavalka.info/o_projektu.php, consulté le 13/10/2017.

Tableau 40: Structure de l'armée austro-hongroise, régiments recrutés sur le territoire tchèque.

Armée	Corps d'armée	Division	Brigade	Régiment
1	I Krakov	5 DI Olomouc	9 BRI Olomouc	54 IR Olomouc
1	I Krakov	5 DI Olomouc	9 BRI Olomouc	93 IR Šumperk
1	I Krakov	5 DI Olomouc	10 BRI Opava	01 IR Opava
1	I Krakov	5 DI Olomouc	10 BRI Opava	03 IR Kroměříž
1	I Krakov	5 DI Olomouc	10 BRI Opava	100 IR Těšín
1	I Krakov	46 LID Krakov	92 LIBR Olomouc	13 LIR Olomouc
1	I Krakov	46 LID Krakov	92 LIBR Olomouc	15 LIR Opava
1	I Krakov	46 LID Krakov	92 LIBR Olomouc	31 LIR Těšín
4	II Wien	4 DI Brno	7 BRI Znojmo	81 IR Jihlava
4	II Wien	4 DI Brno	7 BRI Znojmo	99 IR Znojmo
4	II Wien	4 DI Brno	08 BRI Brno	08 IR Brno
4	II Wien	13 LID Wien	26 LIBR Brno	14 LIR Brno
4	II Wien	13 LID Wien	26 LIBR Brno	25 LIR Kroměříž
4	IX Litoměřice	10 DI Litoměřice	19 BRI Josefov	36 IR Mladá Boleslav
4	IX Litoměřice	10 DI Litoměřice	19 BRI Josefov	98 IR Vysoké Mýto
4	IX Litoměřice	10 DI Litoměřice	20 BRI Hradec Králové	18 IR Hradec Králové
4	IX Litoměřice	10 DI Litoměřice	20 BRI Hradec Králové	21 IR Čáslav
4	IX Litoměřice	26 LID Litoměřice	51 LIBR Vysoké Mýto	11 LIR Jičín
4	IX Litoměřice	26 LID Litoměřice	51 LIBR Vysoké Mýto	12 LIR Čáslav
4	IX Litoměřice	26 LID Litoměřice	51 LIBR Vysoké Mýto	30 LIR Josefov
4	IX Litoměřice	26 LID Litoměřice	52 LIBR Litoměřice	09 LIR Litoměřice
4	IX Litoměřice	26 LID Litoměřice	52 LIBR Litoměřice	10 LIR Mladá Boleslav
4	IX Litoměřice	29 DI Litoměřice	57 BRI Litoměřice	42 IR Terezín
4	IX Litoměřice	29 DI Litoměřice	57 BRI Litoměřice	92 IR Chomutov
4	IX Litoměřice	29 DI Litoměřice	58 BRI Liberec	74 IR Jičín
4	IX Litoměřice	29 DI Litoměřice	58 BRI Liberec	94 IR Turnov
5	VIII Praha	9 DI Praha	17 BRI Praha	28 IR Praha
5	VIII Praha	9 DI Praha	17 BRI Praha	102 IR Benešov
5	VIII Praha	9 DI Praha	18 BRI Praha	73 IR Cheb
5	VIII Praha	9 DI Praha	18 BRI Praha	88 IR Beroun
5	VIII Praha	19 DI Plzeň	37 BRI Plzeň	11 IR Písek
5	VIII Praha	19 DI Plzeň	37 BRI Plzeň	35 IR Plzeň
5	VIII Praha	19 DI Plzeň	38 BRI České Budějovice	75 IR Jindřichův Hradec
5	VIII Praha	19 DI Plzeň	38 BRI České Budějovice	91 IR České Budějovice
5	VIII Praha	21 LID Praha	41 LIR Praha	06 LIR Cheb
5	VIII Praha	21 LID Praha	41 LIR Praha	07 LIR Plzeň
5	VIII Praha	21 LID Praha	42 LIR Praha	08 LIR Praha
5	VIII Praha	21 LID Praha	42 LIR Praha	28 LIR Písek
5	VIII Praha	21 LID Praha	42 LIR Praha	29 LIR České Budějovice

Tableau 41: La structure de l'armée austro-hongroise en 1914: les régiments tchèques de l'armée commune (k. u. k.)

Régiment	Brigade	Division	Corps d'armée	Armée
01 IR Opava	10 BRI Opava	5 DI Olomouc	I Krakov	1
03 IR Kroměříž	10 BRI Opava	5 DI Olomouc	I Krakov	1
08 IR Brno	8 BRI Brno	4 DI Brno	II Wien	4
11 IR Písek	37 BRI Plzeň	19 DI Plzeň	VIII Praha	5
18 IR Hradec Králové	20 BRI Hradec Králové	10 DI Litoměřice	IX Litoměřice	4
21 IR Čáslav	20 BRI Hradec Králové	10 DI Litoměřice	IX Litoměřice	4
28 IR Praha	17 BRI Praha	9 DI Praha	VIII Praha	5
35 IR Plzeň	37 BRI Plzeň	19 DI Plzeň	VIII Praha	5
36 IR Mladá Boleslav	19 BRI Josefov	10 DI Litoměřice	IX Litoměřice	4
42 IR Terezín	57 BRI Litoměřice	29 DI Litoměřice	IX Litoměřice	4
54 IR Olomouc	9 BRI Olomouc	5 DI Olomouc	I Krakov	1
73 IR Cheb	18 BRI Praha	9 DI Praha	VIII Praha	5
74 IR Jičín	58 BRI Liberec	29 DI Litoměřice	IX Litoměřice	4
75 IR Jindřichův Hradec	38 BRI České Budějovice	19 DI Plzeň	VIII Praha	5
81 IR Jihlava	7 BRI Znojmo	4 DI Brno	II Wien	4
88 IR Beroun	18 BRI Praha	9 DI Praha	VIII Praha	5
91 IR České Budějovice	38 BRI České Budějovice	19 DI Plzeň	VIII Praha	5
92 IR Chomutov	57 BRI Litoměřice	29 DI Litoměřice	IX Litoměřice	4
93 IR Šumperk	9 BRI Olomouc	5 DI Olomouc	I Krakov	1
94 IR Turnov	58 BRI Liberec	29 DI Litoměřice	IX Litoměřice	4
98 IR Vysoké Mýto	19 BRI Josefov	10 DI Litoměřice	IX Litoměřice	4
99 IR Znojmo	7 BRI Znojmo	4 DI Brno	II Wien	4
100 IR Těšín	10 BRI Opava	5 DI Olomouc	I Krakov	1
102 IR Benešov	17 BRI Praha	9 DI Praha	VIII Praha	5

Tableau 42: La structure de l'armée austro-hongroise en 1914: les régiments tchèques de la défense territoriale autrichienne (Landwehr)

Régiment	Brigade	Division	Corps d'armée	Armée
06 LIR Cheb	41 LIBR Praha	21 LID Praha	VIII Praha	5
07 LIR Plzeň	41 LIBR Praha	21 LID Praha	VIII Praha	5
08 LIR Praha	42 LIBR Praha	21 LID Praha	VIII Praha	5
09 LIR Litoměřice	52 LIBR Litoměřice	26 LID Litoměřice	IX Litoměřice	4
10 LIR Mladá Boleslav	52 LIBR Litoměřice	26 LID Litoměřice	IX Litoměřice	4
11 LIR Jičín	51 LIBR Vysoké Mýto	26 LID Litoměřice	IX Litoměřice	4
12 LIR Čáslav	51 LIBR Vysoké Mýto	26 LID Litoměřice	IX Litoměřice	4
13 LIR Olomouc	92 LIBR Olomouc	46 LID Krakov	I Krakov	1
14 LIR Brno	26 LIBR Brno	13 LID Wien	II Wien	4
15 LIR Opava	92 LIBR Olomouc	46 LID Krakov	I Krakov	1
25 LIR Kroměříž	26 LIBR Brno	13 LID Wien	II Wien	4
28 LIR Písek	42 LIBR Praha	21 LID Praha	VIII Praha	5
29 LIR České Budějovice	42 LIBR Praha	21 LID Praha	VIII Praha	5
30 LIR Josefov	51 LIBR Vysoké Mýto	26 LID Litoměřice	IX Litoměřice	4
31 LIR Těšín	92 LIBR Olomouc	46 LID Krakov	I Krakov	1

Tableau 43: La structure de l'armée austro-hongroise en 1914: les régiments slovaques en 1914 de l'armée commune (k. u. k.)

Régiment	Brigade	Division	Corps d'armée	Armée
12 IR Komárno	66 IBR	33 ID Komárno	V Prešpurk	1
25 IR Lučenec	53 IBR	1 ID Sarajevo	XV Sarajevo	6
26 IR Ostřihom	65 IBR	33 ID Komárno	V Prešpurk	1
34 IR Košice	53 IBR	1 ID Sarajevo	XV Sarajevo	6
65 IR Mukačevo	30 IBR	15 ID Miškovec	VI Košice	4
66 IR Užhorod	29 IBR	15 ID Miškovec	VI Košice	4
67 IR Prešov	54 IBR	27 ID Košice	VI Košice	4
71 IR Trenčín	27 IBR	14 Prešpurk	V Prešpurk	1
72 IR Prešpurk	27 IBR	14 Prešpurk	V Prešpurk	1
85 IR Marmarošská Sihot'	54 IBR	27 ID Košice	VI Košice	4

Tableau 44: La structure de l'armée austro-hongroise en 1914: les régiments slovaques de la défense territoriale hongroise (k. k. Honvéd)

k. k. Honvéd (honvéd gyalogezred)				
Régiment	Brigade	Division	Corps d'armée	Armée
9 HIR Košice	77 HIBR	39 HID Košice	VI Košice	4
11 HIR Mukačevo	77 HIBR	39 HID Košice	VI Košice	4
12 HIR Satu-Mare	40 HIBR	20 HID Velký Varadín	non classé	2
13 HIR Prešpurk	73 HIBR	37 HID Prešpurk	V Prešpurk	1
14 HIR Nitra	74 HIBR	37 HID Prešpurk	V Prešpurk	1
15 HIR Trenčín	74 HIBR	37 HID Prešpurk	V Prešpurk	1
16 HIR Banská Bystrica	78 HIBR	39 HID Košice	VI Košice	4
31 HIR Veszprém	82 HIBR	41 HID Budapest	non classé	3

Tableau 45: La structure de l'armée austro-hongroise en 1914: les régiments autrichiens de l'armée commune

Régiment	Brigade	Division	Corps d'armée	Armée
04 IR Wien		25 ID Wien	II Wien	4
07 IR Klagenfurt		6 ID Graz	III Graz	2
14 IR Linz		3 ID Linz	XIV Innsbuck	3
27 IR Graz		6 ID Graz	III Graz	2
49 IR Sankt Pölten		25 ID Wien	II Wien	4
59 IR Salzburg		3 ID Linz	XIV Innsbuck	3
84 IR Wien		25 ID Wien	II Wien	4

Tableau 46: La structure de l'armée austro-hongroise en 1914: les régiments autrichiens de la défense territoriale autrichienne (*Landwehr*)

Régiment	Brigade	Division	Corps d'armée	Armée
01 LIR Wien	25 LIBR Wien	13 LID Wien	II Wien	4
02 LIR Linz	87 LIBR Linz	44 LID Innsbruck	XIV Innsbuck	3
03 LIR Graz	43 LIBR Graz	22 LID Graz	III Graz	2
04 LIR Klagenfurt	44 LIBR Klagenfurt	22 LID Graz	III Graz	2
21 LIR Sankt Pölten	87 LIBR Linz	44 LID Innsbruck	XIV Innsbuck	3
24 LIR Wien	25 LIBR Wien	13 LID Wien	II Wien	4

Reflétant la composition plus ou moins hétérogène de la population des circonscriptions de recrutement, la composition « linguistique-nationale » des régiments austro-hongrois était variée. En effet, les régiments linguistiquement homogènes où la langue dominante était parlée par au minimum 95 % des effectifs en 1914 s'avèrent rares. Par exemple, pour les cent-deux régiments de l'armée commune nous en comptons huit, couvrant les circonscriptions de l'Autriche actuelle avec l'allemand comme langue majeure et la région de Prague et de Bohême centrale où prévaut le tchèque. En effet, le territoire de l'Autriche actuelle, les terres héréditaires de la dynastie des Habsbourg, était linguistiquement le plus homogène. L'allemand était, en 1914, la langue dominante dans les sept régiments de l'armée commune et six régiments de la *Landwehr*, dépassant les deux tiers de locuteurs. Il n'y a guère que dans les deux unités recrutées dans la circonscription de Klagenfurt (7 IR et 4 LIR), que la proportion de locuteurs allemands excédait les 90 %.

Tableau 47: Composition nationale des régiments de l'armée commune en Autriche. Classement selon le numéro du régiment.

Régiment	Langues présentes	
	Allemand %	Autres %
01 LIR Wien	95	5
02 LIR Linz	98	2
03 LIR Graz	94	6
04 LIR Klagenfurt	79	21
21 LIR Sankt Pölten	98	2
24 LIR Wien	97	3

Tableau 48: Composition nationale des régiments de l'armée commune en Autriche. Classement selon le nombre des locuteurs.

Régiment	Langues présentes	
	Allemand %	Autres %
14 IR Linz	98	2
49 IR Sankt Pölten	98	2
59 IR Salzburg	97	3
84 IR Wien	97	3
04 IR Wien	95	5
27 IR Graz	94	6
07 IR Klagenfurt	79	21

Tableau 49: Composition nationale des régiments de la Landwehr en Autriche. Classement selon le numéro du régiment.

Régiment	Langues présentes	
	Allemand %	Autres %
02 LIR Linz	98	2
21 LIR Sankt Pölten	98	2
24 LIR Wien	97	3
01 LIR Wien	95	5
03 LIR Graz	94	6
04 LIR Klagenfurt	79	21

Tableau 50: Composition nationale des régiments de la Landwehr en Autriche. Classement selon le nombre des locuteurs.

Régiment	Langues présentes	
	Allemand %	Autres %
14 IR Linz	98	2
49 IR Sankt Pölten	98	2
59 IR Salzburg	97	3
84 IR Wien	97	3
04 IR Wien	95	5
27 IR Graz	94	6
07 IR Klagenfurt	79	21

La situation sur le territoire de la République tchèque actuelle, correspondant aux Pays de la Couronne tchèque d'antan avec le Royaume de Bohême, l'Archiduché de Moravie et le Duché de Silésie, était plus complexe. Le tchèque et l'allemand étaient les deux langues principales sur tout le territoire sauf dans la circonscription de Teschen (Těšín) qu'elles partageaient avec le Polonais. Sur les vingt-quatre régiments *k. u. k.*, le tchèque était la langue majoritaire dans quinze seulement, dépassant les 50%, et dans trois régiments seulement, il était parlé par plus de 90% d'effectifs. Dans quatre circonscriptions

il est au contraire pratiquement absent¹¹⁶⁵. L'allemand était majoritaire dans les neuves circonscriptions restantes, dépassant les 90 % à Cheb (Bohême du Nord-ouest), voir : Tableau 46, page 354 et Tableau 47, page 355.

Tableau 51: Composition linguistique des régiments de l'armée commune dans les Pays de la Couronne tchèque. Classement selon le numéro du régiment.

Régiment	Langues présentes			
	Tchèque %	Allemand %	Polonais %	Autres %
01 IR Opava		82		18
03 IR Kroměříž	83			17
08 IR Brno	67	31		2
11 IR Písek	79	20		1
18 IR Hradec Králové	75	23		2
21 IR Čáslav	87	13		
28 IR Praha	95	5		
35 IR Plzeň	60	39		1
36 IR Mladá Boleslav	95	5		
42 IR Terezín		86		14
54 IR Olomouc	64	30		6
73 IR Cheb		97		3
74 IR Jičín	63	36		1
75 IR Jindřichův Hradec	79	20		1
81 IR Jihlava	69	30		1
88 IR Beroun	72	26		2
91 IR České Budějovice	45	54		1
92 IR Chomutov		80		20
93 IR Šumperk	35	60		5
94 IR Turnov	22	76		2
98 IR Vysoké Mýto	68	28		4
99 IR Znojmo	37	60		3
100 IR Těšín	33	27	37	3
102 IR Benešov	91			9

¹¹⁶⁵Il n'est pas absent complètement, mais le faible taux de locuteurs de cette langue est inclus dans la colonne « autres ».

Tableau 52: Composition linguistique des régiments de l'armée commune dans les Pays de la Couronne tchèque, classement selon le nombre de locuteurs tchèques.

Régiment	Langues présentes			
	Tchèque %	Allemand %	Polonais %	Autres %
28 IR Praha	95	5		
36 IR Mladá Boleslav	95	5		
102 IR Benešov	91			9
21 IR Čáslav	87	13		
03 IR Kroměříž	83			17
11 IR Písek	79	20		1
75 IR Jindřichův Hradec	79	20		1
18 IR Hradec Králové	75	23		2
88 IR Beroun	72	26		2
81 IR Jihlava	69	30		1
98 IR Vysoké Mýto	68	28		4
08 IR Brno	67	31		2
54 IR Olomouc	64	30		6
74 IR Jičín	63	36		1
35 IR Plzeň	60	39		1
91 IR České Budějovice	45	54		1
99 IR Znojmo	37	60		3
93 IR Šumperk	35	60		5
100 IR Těšín	33	27	37	3
94 IR Turnov	22	76		2
01 IR Opava		82		18
42 IR Terezín		86		14
73 IR Cheb		97		3
92 IR Chomutov		80		20

Les proportions sont similaires pour les régiments de la défense territoriale *Landwehr*. Sur les quinze unités présentes sur le territoire, dix étaient majoritairement tchèques et cinq à dominante allemande. Seulement deux régiments tchèques, le 28^e IR de Prague et le 36^e IR de Mladá Boleslav (Bohême centrale) et un allemand, le 73^e RI de Cheb, pouvaient être considérés comme linguistiquement homogènes dépassant les 90% pour la langue principale.

Tableau 53: Composition linguistique des régiments *Landwehr* dans les Pays de la Couronne tchèque, classement selon le numéro des régiments

Régiment	Langues présentes			
	Tchèque %	Allemand %	Polonais %	Autres %
06 LIR Cheb		97		3
07 LIR Plzeň	60	39		1
08 LIR Praha	95	5		
09 LIR Litoměřice		86		14
10 LIR Mladá Boleslav	95			5
11 LIR Jičín	63	36		1
12 LIR Čáslav	87	13		
13 LIR Olomouc	64	30		6
14 LIR Brno	67	31		2
15 LIR Opava		82		18
25 LIR Kroměříž	83			17
28 LIR Písek	79	20		1
29 LIR České Budějovice	45	54		1
30 LIR Josefov	68	28		1
31 LIR Těšín	33	37	27	3

Tableau 54: Composition linguistique des régiments *Landwehr* dans les Pays de la Couronne tchèque, classement selon le nombre de locuteurs tchèques

Régiment	Langues présentes			
	Tchèque %	Allemand %	Polonais %	Autres %
08 LIR Praha	95	5		
10 LIR Mladá Boleslav	95			5
12 LIR Čáslav	87	13		
25 LIR Kroměříž	83			17
28 LIR Písek	79	20		1
30 LIR Josefov	68	28		1
14 LIR Brno	67	31		2
13 LIR Olomouc	64	30		6
11 LIR Jičín	63	36		1
07 LIR Plzeň	60	39		1
29 LIR České Budějovice	45	54		1
31 LIR Těšín	33	37	27	3
06 LIR Cheb		97		3
09 LIR Litoměřice		86		14
15 LIR Opava		82		18

Du point de vue linguistique, les régiments recrutés, du moins partiellement¹¹⁶⁶, sur le territoire slovaque étaient les plus hétéroclites. Le hongrois et le slovaque étaient les deux langues principales, les statistiques recensent toutefois jusqu'à cinq langues différentes pour certaines circonscriptions militaires couvrant ce territoire, ajoutant selon les cas : le ruthène, l'allemand, le roumain ainsi que la colonne « autre » présentant des pourcentages importants. Sur les dix régiments de l'armée commune, dans trois seulement les locuteurs slovaques étaient majoritaires, dépassant les 50%. Le seul régiment atteignant les proportions proches de l'homogénéité linguistique était le 34^e IR de Košice avec 91% en faveur des Hongrois. Malheureusement, pour les régiments de la défense territoriale hongroise, nous ne disposons pas de chiffres. Étant donné qu'ils étaient recrutés sur le même territoire, leur composition linguistique devait être, comme pour les régiments autrichiens et tchèques, similaire à celle des régiments de l'armée commune.

Tableau 55: Composition linguistique des régiments de l'armée commune sur le territoire slovaque, classement selon le numéro des régiments

Régiment	Langues présentes					
	Slovaque %	Hongrois %	Ruthène %	Roumain %	Allemand %	Autres %
12 IR Komárno	31	58				11
25 IR Lučenec	41	56				3
26 IR Ostřihom	38	53				9
34 IR Košice		91				9
65 IR Mukačevo		83				17
66 IR Užhorod	46	25	22			7
67 IR Prešov	70					30
71 IR Trenčín	85					15
72 IR Prešpurk	51	28			20	1
85 IR Marmarošská Sihoť		28	33	29		10

¹¹⁶⁶ Contrairement aux Pays de la Couronne tchèque dont les circonscriptions administratives historiques correspondaient au découpage actuel, le territoire slovaque, avant 1918 partie intégrante du Royaume de Hongrie, participait à plusieurs circonscriptions plus vastes, débordant les frontières actuelles.

Tableau 56: Composition linguistique des régiments de l'armée commune sur le territoire slovaque, classement selon le nombre de locuteurs slovaques.

Régiment	Langues présentes					
	Slovaque %	Hongrois %	Rhuthène %	Roumain %	Allemand %	Autres %
71 IR Trenčín	85					15
67 IR Prešov	70					30
72 IR Prešpurk	51	28			20	1
66 IR Užhorod	46	25	22			7
25 IR Lučenec	41	56				3
26 IR Ostřihom	38	53				9
12 IR Komárno	31	58				11
34 IR Košice		91				9
65 IR Mukačevo		83				17
85 IR Marmarošská Sihot'		28	33	29		10

Qui plus est, la composition linguistique des régiments austro-hongrois ne restait pas immobile. Durant la guerre, les autorités militaires austro-hongroises ont mis en place une politique de « dilution » des nationalités en modifiant les affectations. Comme le montre Ivan Šedivý pour les régiments tchèques, la proportion de la langue majoritaire baissa progressivement dans toutes les unités durant la guerre¹¹⁶⁷. Le nombre des régiments où la langue principale atteignait les 90% de conscrits aurait ainsi sensiblement baissé entre le début et la fin de la guerre. Les régiments d'infanterie de l'armée commune, auraient été douze dans ce cas en 1914 mais seulement 12 en 1918, les régiments de la défense territoriale attestent d'une tendance similaire avec 16 régiments homogène à 90% et plus en 1914 et seulement 3 en 1918. D'autres types d'unités, comme les régiments de chasseurs ou de dragons (cavalerie) n'enregistrent pratiquement aucun changement dans leur composition linguistique¹¹⁶⁸. Une autre mesure ayant pour objectif de briser les solidarités nationales présumées consistait dans le transfert des sièges régimentaires sur des territoires éloignés, habités par une population de langue différente. Ainsi, les soldats tchèques, par exemple, devaient quitter leur région d'origine pour une ville de Pannonie.

Revenons aux témoins. Au sein de notre corpus, une vaste palette d'unités des forces armées terrestres est représentée. A côté de quelques artilleurs, cavaliers et chasseurs, ce sont les régiments d'infanterie qui dominent nettement. L'affectation de la plupart des témoins correspondait à leur circonscription d'origine. Seulement quelques-uns évoquent une affectation différente, faisant valoir, par exemple, le droit des volontaires d'un an [*Einjährige Freiwilliger*] à choisir leur unité. Plusieurs témoins ont changé d'unité durant leur service, mais du point de vue statistique c'est un phénomène plutôt rare¹¹⁶⁹. Le médecin Bouček, ayant commencé la guerre dans le 36^e RI de Mladá Boleslav (Bohême) a rejoint, le

¹¹⁶⁷Ivan Šedivý, *Češi, České země*, op. cit., p. 68-69.

¹¹⁶⁸Ivan Šedivý, *Češi, České země*, op. cit., p. 68.

¹¹⁶⁹Pour 135 trajectoires militaires reconstruites (Tchèques et Slovaques), cinq hommes sont dans ce cas.

65^e régiment de Mukačevo avec 83% de locuteurs hongrois. Jaroslav Vitek a servi dans le 57^e régiment de Tarnów à 91% polonais, Vocu, après avoir effectué son service militaire dans le 75^e régiment de Jindřichův Hradec (Bohême du Sud), a participé à la guerre en tant que lieutenant du 77^e régiment de Sambor à 69% ruthène. Un autre lieutenant de réserve tchèque a servi pendant la guerre dans le 79^e régiment d'Otočáč à 96% serbo-croate. Or, statistiquement parlant, ces cas de service dans une unité linguistiquement différente, restent marginaux. Si nous examinons de plus près les affectations dans les régiments recrutés sur le territoire tchèque, ce sont les régiments avec une forte proportion de locuteurs tchèques qui sont les plus représentés dans le corpus. Le nombre de témoins recensés reste néanmoins trop bas pour en tirer des conclusions statistiques pertinentes. Les tableaux suivants servent donc avant tout à approfondir la connaissance du corpus. Il n'est pas sans intérêt de noter que les régiments où le tchèque était la langue minoritaire sont très faiblement représentés que ce soit dans l'armée commune ou dans la défense territoriale autrichienne. Les régiments des confins septentrionaux de l'Est du territoire (la Silésie du Nord), où le tchèque ne dépassait pas un tiers de locuteurs, sont absents du corpus. Les régions des Sudètes (Bohême du Nord et du Nord-ouest), fortement germanophones, sont également très peu représentées dans le corpus tchèque. La capitale tchèque ainsi que les régions du centre de Bohême fournissent, au contraire, un nombre élevé des témoins tchèques.

Tableau 57: Nombre de témoins dans les régiments k. u. k. tchèques

Régiment	Tchèque %	Témoins
102 IR Benešov	91	8
28 IR Praha	95	6
88 IR Beroun	72	6
36 IR Mladá Boleslav	95	5
21 IR Čáslav	87	5
75 IR Jindřichův Hradec	79	5
08 IR Brno	67	5
18 IR Hradec Králové	75	4
81 IR Jihlava	69	4
35 IR Plzeň	60	4
91 IR České Budějovice	45	4
03 IR Kroměříž	83	3
11 IR Písek	79	3
74 IR Jičín	63	2
98 IR Vysoké Mýto	68	1
54 IR Olomouc	64	1
99 IR Znojmo	37	1
93 IR Šumperk	35	0
100 IR Těšín	33	0
94 IR Turnov	22	0
01 IR Opava		0
42 IR Terezín		0
73 IR Cheb		0
92 IR Chomutov		0

Tableau 58: Nombre de témoins dans les régiments Landwehr tchèques

Régiment	Tchèque %	Témoins
25 LIR Kroměříž	83	7
08 LIR Praha	95	5
28 LIR Písek	79	5
13 LIR Olomouc	64	4
30 LIR Josefov	68	4
09 LIR Litoměřice		3
14 LIR Brno	67	3
07 LIR Plzeň	60	2
10 LIR Mladá Boleslav	95	2
11 LIR Jičín	63	2
29 LIR České Budějovice	45	2
06 LIR Cheb		1
12 LIR Čáslav	87	1
15 LIR Opava		0
31 LIR Těšín	33	0

A la vue des chiffres et des parcours reconstitués, nous pouvons constater qu'une partie importante

des témoins tchèques a servi dans les unités où leur langue maternelle devait être, du moins au début de la guerre, la langue majoritaire. Il est intéressant de confronter ce constat avec leurs récits. Comment la pluralité linguistique mais aussi ethnique et culturelle au sens large impactait-elle le quotidien des soldats ? D'où vient ce hiatus entre l'importance subjective réservée à la mixité et son poids réel ?

2.2.1.2 *La pluralité identitaire dans le quotidien des soldats*

Les traces de l'hétéronomie nationale-linguistique de l'armée austro-hongroise parsèment les témoignages. Pour certains témoins, tchèques, autrichiens ou slovaques, le service en guerre présente l'occasion de rencontrer des hommes issus des régions géographiquement mais aussi culturellement éloignées. Les rencontres avec les cultures non familières suscitent aussi bien l'étonnement que la curiosité. Parmi ce type de rencontres « exotiques », les Bosniaques de confession musulmane se placent au premier rang de ce genre des « petites immersions ethnographiques » des conscrits de 1914-1918. Berger, par exemple, partage son secteur avec des unités bosniaques en juillet 1916, et consacre plusieurs paragraphes à la description de leurs habitudes qu'il ne comprend pas : ils ne tuent pas les poux mais les jettent, ils ne s'assoient pas sur les toilettes et utilisent de l'eau à la place du papier hygiénique, ils prient deux fois par jour et, la chose qui le surprend le plus dans le contexte des pénuries de guerre, ils refusent de manger du porc à cause de leur religion et sont, par conséquent, toujours affamés¹¹⁷⁰... Autant dire que l'impression laissée à Berger par ces compatriotes des Balkans n'est pas la meilleure. Wegl, un témoin autrichien, commente son expérience au sein d'une unité bosniaque de manière similaire¹¹⁷¹. Le peintre Váchal, note que les Bosniaques le prenaient pour un professeur, car il ressemblait à un vieillard.

Hormis les Bosniaques, ce sont les Slaves de l'Est qui suscitent l'intérêt « ethnographique » des témoins. Le jeune étudiant en droit, Hejda, note au sujet des soldats ruthènes l'abîme culturel et la barrière linguistique qui séparent la population des confins orientaux, agraires et pauvres, de l'Empire ce celles des territoires occidentaux peuplés par les Tchèques¹¹⁷².

« *Quels pauvres types, personne ne les comprend et ils ne comprennent personne, ils*

¹¹⁷⁰AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. Livre 2, p. 167 et 210.

¹¹⁷¹DLA UW, fond: Josef Wegl, *Kriegstagebuch*, p. 89, 90, 95. Voir aussi František Skála, *op. cit.*, p. 265.

¹¹⁷²En effet, tout au long de son histoire, le développement économique, social et culturel de l'Empire austro-hongrois était inégal, créant d'importants écarts entre ses différents territoires. La partie ruthène faisait en effet partie des régions les plus arriérées, selon les critères habituels de l'accès à la modernité, alors que les Pays de la Couronne tchèque étaient, avec les régions de l'Autriche actuelle, à la pointe de la modernisation. Par exemple, en 1910 seulement 1,7% de la population ruthène habitent dans des villes avec plus de 25 000 habitants tandis que chez les Allemands les citadins représentent 57,2 % et chez les Tchèques 20,5% de la population en Cislethanie. Sur le plan du niveau d'éducation, les chiffres sont nettement plus bas pour les Ruthènes : seuls 6,4% d'hommes fréquentaient les établissements de l'enseignement secondaire en 1912/1913 contre 41,5 % enregistrés chez les germanophones et 22% chez les Tchèques. Le bilan des élèves de sexe féminin sont similaires avec 6,1% de filles scolarisées dans l'enseignement secondaires chez les Ruthènes, 42,4% chez les germanophones et 21,6% chez les Tchèques. Seulement 422 Ruthènes étaient inscrits dans les établissements de l'enseignement supérieur en 1910/1911 contre 17433 Allemands et 8588 Tchèques. Quant à la structure socio-économique, en 1910 91,2 % des Ruthènes travaillaient dans l'agriculture 30% chez les Allemands et 38,5 % chez les Tchèques. *Die Habsburgermonarchie 1848-1918. Band III, Die Völker des Reiches*, Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1980, Tabelle 4 : Anteil der Nationalitäten an der Bevölkerung der Städte über 25000 Einwohner in Cislethanien ; Tabelle 9 : Mittelschulen und Schülerzahlen in Cisleithanien 1912/1913 ; Tabelle 11 : In- und ausländische Hochschulstudenten Cisleithaniens im WS 1910/1911 ; Tabelle 12 : Die Gliederung der Berufszugehörigen Cisleithaniens nach Berufsklassen und Nationalitäten, 1900-1910. Le niveau de vie et d'éducation des Tchèques : *Die Habsburgermonarchie 1848-1918. Band III, Die Völker des Reiches*. Wien: Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1980, p. 499-517.

ne savent ni lire ni écrire. Ils restent donc assis en groupe, regardent autour sans intérêt et ne savent pas pourquoi ils sont là et que veut-on d'eux. Je tente d'entamer la discussion avec eux par le biais de la « langue militaire slave » [...] Ils ne comprennent pas¹¹⁷³. »

Un autre témoin, étudiant en philosophie, confie-t-il ses impressions sur ses camarades des confins orientaux de l'Empire, ne cachant pas, lui non plus, son étonnement sur les différences constatées.

« En majorité c'étaient de jeunes gens, étudiants. Certains visages un peu trop enfantins soulevaient des suspicions. Il est apparu que ces Ukrainiens avaient même des filles parmi leurs rangs. Bizarre, cette bande. Je voyais des légionnaires polonais déjà à Prague. Ces romantiques ukrainiens étaient complètement nouveaux pour moi¹¹⁷⁴. »

Que ce soit des Bosniaques, Ruthènes ou Ukrainiens, les observations laissées par les témoins « occidentaux » (tchèques ou autrichiens), sont teintées de condescendance appuyée sur une certaine sensation de supériorité culturelle de la part des deux « premières » nations de l'Empire par rapport aux autres. Sans le mentionner directement, la question de la cohésion interne d'un vaste Empire unifiant des nations si différentes transparait en filigrane. En effet, en dehors de la structure administrative, rien ne semble lier ces populations aux langues, cultures et habitudes si variées. Pour les témoins tchèques ou allemands, les populations des confins orientaux ou méridionaux de l'Empire semblent de parfaits étrangers.

Outre les cas, plutôt rares, des rencontres avec ces nations « étrangères », peu connues, l'enjeu de l'hétéronomie nationale-linguistique au quotidien concerne surtout les unités composites, recrutées dans les régions à population mixte. Le charpentier Berger, simple soldat du régiment *k. u. k.* n° 91 de České Budějovice¹¹⁷⁵, montre comment la « nationalité » structure l'environnement social dès l'arrivée auprès de leur unité.

« Le commandant de la compagnie est le lieutenant Fuchs (Allemand), le commandant de la 1^e section est le major, Tchèque, le bâtisseur Králíček, pour la II^e compagnie c'est le cadet Black (Allemand), pour la III^e compagnie c'est le cadet aspirant Stolle (Allemand), IV^e – cadet Klicpera (Tchèque, ingénieur industriel). Les officiers se sont mis devant et appelaient : "Qui veut être sous mes ordres ?" Chacun

¹¹⁷³Jiří Hejda, *Žil jsem zbytečně*, Machart, Beroun, 2010, p. 12 : « Jsou to chudáci, nikdo jim nerozumí, oni také nikomu nerozumí, neumějí číst ani psát, a tak sedí jen vedle sebe, koukají se bez zájmu kolem, nevědí, proč tu jsou a co se od nich chce. Pokouším se s nimi navázat hovor „armádní slovanskou řečí“. (...) Nerozumějí mi. »

¹¹⁷⁴Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 56 : « Většinou mladí lidé, studenti. Některé až dětsky mladistvé obličejíky budily podezření. Ukázalo se, že Ukrajinští mají mezi sebou i děvčata. Divná trupa. Polské legionáře vídal jsem už v Praze. Tihle ukrajinští romantikové byli čímsi zcela novým. »

¹¹⁷⁵Ivan Šedivý, *Češi a Velká válka...op.cit.*, p. 69.

a la liberté de choisir sa compagnie. La I^e et la II^e compagnies sont mixtes. La III^e est exclusivement allemande [accentué dans le texte original, nda]. et la IV^e exclusivement tchèque. Moi, j'ai choisi la IV^e.¹¹⁷⁶»

Avec 45 % de Tchèques au début et 47 % à la fin de la guerre contre 54 % et 51 % d'Allemands (germanophones), le 91^e régiment de l'armée commune, situé en Bohême du Sud, région frontalière avec l'Autriche est en effet un régiment parfaitement mixte, avec la proportion des deux groupes linguistiques la plus équilibrée de toutes les unités recrutées sur le territoire de la République tchèque actuelle. L'articulation de l'organisation interne de l'unité à la structure bilingue de la population des recrues est donc un enjeu majeur pour le commandement mais aussi un élément saillant du quotidien des soldats. La sensibilité de Berger à la distinction nationale-linguistique ne s'estompe pas. Tout au long de la guerre, il indique systématiquement la « nationalité » des personnes avec lesquelles il entre en contact. « Les entraînements étaient menés par le responsable du service l'adjudant Dvořák (Allemand)¹¹⁷⁷ » ; « Il y a aussi un volontaire d'un an, caporal (Tchèque)¹¹⁷⁸ », « Une partie de l'équipe fait quelque chose devant les tranchées et d'un coup, une balle a touché un soldat d'active Wurzinger de notre section, Allemand¹¹⁷⁹. » D'autres témoins tchèques en font autant. En apercevant pour la première fois des tombeaux de soldats tombés au front, Heřmanský tient à préciser qu'il s'agit de deux dragons Tchèques¹¹⁸⁰. « *Wachtmeister* [en allemand dans le texte, nda] (Allemand) me demande d'où ça tire¹¹⁸¹ ? », Šelf, lui-aussi, prend soin de noter la « nationalité » de son interlocuteur sans qu'elle ait un intérêt particulier pour l'histoire racontée. Skála, en racontant une tragédie : « le 8 mars, on a trouvé pendu sur les obstacles barbelés de la seconde ligne un soldat », précise aussitôt « de nationalité allemande¹¹⁸² ». Dans son journal intime, Veselý, jeune étudiant tué en 1919 lors des combats contre les Hongrois en Slovaquie, note être « envoyé en patrouille avec la cadet David (Allemand)¹¹⁸³ ». Un autre témoin tchèque encore, Hlaváč précise au sujet d'un cadet qui venait de rejoindre leur unité : « L'après-midi le nouveau cadet s'est présenté à nous. Allemand, il parle mal le

¹¹⁷⁶ AHLMP, Berger Vojtěch, *op. cit.*, p. 16 : 21.8. tvoření čet : velitel setniny poručík Fuchs (Němec), 1. četa poručík (Čech) stavitel Králíček, 2. kadet Black (Němec), 3. kadet aspirant Stalle (Němec), 4. kadet Klicpera (Čech, strojní inženýr). « Důstojníci nastoupili a zvolali : « **kdo chce ke mě** ? » Každý má volnost, ku které četě chce. I. a II. Byly **smíšené**. U III : jsou *sami Němci*. U IV : zase **sami Češi**. »

¹¹⁷⁷ AHLMP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 20 : le 14/09/1914, « Cvičival nás služby vedoucí šikovatel Dvořák (Němec). »

¹¹⁷⁸ AHLMP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 147 : le 29/05/1916, « Je tu taky jednoroční dobrovolník kaprál (Čech). »

¹¹⁷⁹ AHLMP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 58 : « Jedna část dělá něco před zákopy a při tom střelen aktivní vojín Wurzinger od našeho oddílu ; Němec. »

¹¹⁸⁰ Josef Heřmanský, *op. cit.*, p. 40.

¹¹⁸¹ Josef Šelf, *op. cit.*, p. 26 : « Wachtmeistr (Němec) se mne ptá, odkud to do nás střílejí. »

¹¹⁸² František Skála, *op. cit.*, p. 139 : « „Osmého března ráno nalezen jeden vojín německé národnosti oběšen na drátěných překážkách druhé linie. »

¹¹⁸³ Okresní archiv Běnešov, fond: Ctibor Veselý, note du 04/09/1917 : « poslan na patrolu s kadetem Davidem (Nemec) »

tchèque – il n'a pas de stature, pas de cul, pas de jambes, rien. On dit qu'il va nous mater¹¹⁸⁴. » A travers les centaines de pages du corpus tchèque, les exemples s'enchaînent... Quelle en est la signification ?

Cette pratique récurrente des auteurs tchèques traduit deux phénomènes. Le premier est la diffusion d'une perception de l'espace social comme divisé en deux ensembles de population distincts. Dans une société perçue comme homogène, ce type de référence serait caduc ou serait remplacé par un identifiant général tel que « un des nôtres » soldats a été trouvé pendu etc. Or, l'étude de l'emploi des pronoms personnels inclusifs « nous », « notre », « le(s) nôtre(s) » et exclusifs « ils », « eux », « leur(s) » corrobore la thèse de la séparation. Chez les témoins de langue tchèque, le « nous » se réfère pratiquement toujours exclusivement à ceux qui partagent la même langue. Les autres, qu'ils soient voisins en temps de paix ou camarades des tranchées dans la guerre, en semblent exclus. Berger note sur un camarade qu' : « il préfère encore être avec **nous** qu'avec **les Allemands**¹¹⁸⁵ », František et son homonyme Jan Novák emploient la formule explicite : « pour **nous les Tchèques**¹¹⁸⁶ » « **nous, les Tchèques**¹¹⁸⁷ ». Křivánek trace une ligne distinctive nette entre les soldats tchèques et hongrois de son unité : « Ce jour-là, ils ont placé quatre **Tchèques** dans chaque section chez **les Magyars**, donc **nous** étions parmi **eux**, comme des brebis chez les loups¹¹⁸⁸. » Parfois, les pronoms inclusifs se réfèrent à l'unité : « notre section », « notre compagnie », « notre régiment ». Cependant dans leurs récits, les témoins tchèques n'englobent pratiquement jamais l'armée ou l'État austro-hongrois dans leur ensemble. Chez les Tchèques, en parlant de l'institution militaire dont ils font partie, c'est l'épithète d'« Autrichien » ou « Austro-hongrois » qui apparaît, pas « notre ». Encore un détail langagier qui trahit la transcription mentale du monde qui entoure les acteurs. A ce sujet, un autre usage langagier nous interpelle : c'est la façon de faire la distinction entre les habitants de langue allemande du territoire tchèque, de l'Autriche et ceux de l'Empire allemand voisin. En effet, les Tchèques opèrent parfois la distinction en employant la formule « **nos Allemands** » pour leurs compatriotes (sujets de l'Empereur François Joseph) et « les Allemands du *Reich* » pour ceux de l'Empire de Guillaume II. Dans ce cas, la population germanophone est bien incluse dans le même État, mais ce sont les Tchèques qui se les approprient, confirmant à la fois l'existence des deux communautés pensées comme distinctes et s'octroyant par l'insertion du lien d'appartenance (on aurait pu utiliser des formules plus neutres comme Allemands de Bohême, d'Autriche, austro-hongrois, etc.)

¹¹⁸⁴Jan Hlaváč, *op. cit.*, p. 24, note du 30/05/1916 : « Odpoledne se nám představil náš nový kadet, Němec, češtinu láme – postavy nemá, zadku, nohou, ničeho. Bude prý dělat vojnu. »

¹¹⁸⁵AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 142 : « on je radši s námi než s Němci. »

¹¹⁸⁶František Novák, p. 6 : « Pro nás Čechy ».

¹¹⁸⁷Jan Novák, plusieurs fois, « my Češi ».

¹¹⁸⁸Křivánek, p. 9 : « Toho dne rozdělili vždy čtyři Čechy k jedné četě mezi Maďary, takže jsme byli mezi nimi jako ovce mezi vlky. »

une place supérieure entre les deux. La pratique langagière d'utilisation des pronoms inclusifs et exclusifs atteste de l'existence d'une distance, traduisant les failles du discours mobilisateur et unificateur de l'Empire des Habsbourg. Aussi, d'autres types d'identification collective exprimant les affinités et solidarités régionales ou socio-professionnelles sont-ils pratiquement absents chez les Tchèques. La note de Pospíšil à propos de l'annonce du transfert de son unité sur le front italien, dans les Alpes présente une (très rare) exception¹¹⁸⁹. Il explique : « Qui d'entre **nous, habitants de Haná** [région des plaines de Moravie centrale, nda], aimerait escalader les collines et les montagnes¹¹⁹⁰ ? » Le recours quasi systématique à « nous » pour parler des Tchèques et à « ils » ou « les autres », « les leurs » pour désigner les autres « nations » partageant leur quotidien au sein des unités corrobore donc l'idée de la segmentation de l'espace communicationnel et social et du rétrécissement consécutif de la communauté de référence¹¹⁹¹.

L'ampleur de ce procédé dans les témoignages.

En s'appuyant prioritairement sur le récit de Berger, il est possible d'émettre un doute quant à l'ampleur de cette pratique au sein du corpus, d'autant plus qu'il s'agit d'une personnalité unique à plusieurs égards. Mais en scrutant l'intégralité des textes disponibles, il s'avère que cette pratique n'est pas isolée. Néanmoins, elle n'est pas universelle non plus. En effet, certains témoins semblent beaucoup plus sensibles à la composition bigarrée de leur environnement social que d'autres et le recours à ce type d'identification de « l'autre » est présent de façon assez inégale. Chez certains, comme chez Berger, il est, comme nous avons vu, systématique. Chez d'autres, comme Jirásek, Maksa ou Mikeš, il est insignifiant ou totalement absent. Peut-on repérer des tendances basées sur des données objectives ? Une première supposition renvoie au biais légionnaire : ceux qui se sont par la suite engagés dans la lutte pour l'indépendance tchécoslovaque et ont pris, par conséquent les armes contre leurs anciens camarades de langue allemande seraient-ils plus sensibles que d'autres à la dichotomie identitaire ? Un second biais relève du contexte de publication du témoignage : ceux qui ont publié dans l'entre-deux-guerres qui baignait dans un discours mémoriel dominant contre les Allemands, auraient-ils été plus enclins (incités) à proférer ce type de discours ? La restitution des profils et des parcours des témoins qui mettent le plus souvent en relief la distinction Allemand/Tchèque ne permet de confirmer aucune des deux hypothèses. La raison de l'inégale répartition semble plutôt résider dans la diversité des situations vécues par les témoins ainsi que dans leur culture préalable à la guerre. Berger ou Vajcenbauer, les témoins qui portent une attention particulière à ce sujet, sont tous les deux issus de milieux mixtes (Vajcenbauer est né d'un père tchèque

¹¹⁸⁹Il convient de noter que Pospíšil est aussi un des trois témoins qui ont été publiés pendant l'ère soviétique. S'agit-il d'un hasard ou de l'interférence du discours ambiant contraire à l'exhibition des identités nationales ?

¹¹⁹⁰Pospíšil, p. 13 : « Kdo by z nás Hanáků lezl rád po kopcích a po skalách ? »

¹¹⁹¹Le processus d'exclusion au sein d'une communauté sociale a été théorisé dans Harald Welzer, *Les exécuteurs. Des hommes normaux aux meurtriers de masse*, Paris, Galimard, 2007 (2005), p. 69, 263-266.

et d'une mère allemande, Berger qui est d'origine tchèque réside et travaille à Vienne) et parfaitement bilingues. Ensuite, parmi les onze témoins décelés¹¹⁹², les profils biographiques et paramètres bibliographiques sont très variés. Tout d'abord, il est intéressant de noter que seuls deux des témoins qui ont recours de façon systématique à l'indication de l'appartenance nationale-linguistique des personnages introduits dans leurs narrations, Dobrovolný et Křivánek, ont été par la suite légionnaires. C'est un résultat paradoxal, surtout compte tenu du fait que le corpus tchèque dans son intégralité est majoritairement légionnaire. Il peut être imputé à la structure « typique » des témoignages laissés par les légionnaires. En effet, de nombreux légionnaires éludent complètement leur passage dans l'armée austro-hongroise, certains n'y sont jamais passés s'étant engagés directement dans les différents pays de l'Entente, d'autres encore y consacrent un bref chapitre, une sorte de préambule à l'histoire de leur lutte pour l'indépendance qui est le point central de leur récit. La fréquence de cette pratique chez les non-légionnaires témoigne d'un certain degré de la diffusion de ce schéma interprétatif dans la société tchèque de l'époque.

Concernant le type de témoignage, ici non plus, l'hypothèse ne peut pas être confirmée, les récits concernés étant parfaitement hétéroclites. Berger et Vajcenbauer sont auteurs de journaux intimes, gardés par les Archives de la ville de Prague. Un autre témoignage inédit est celui de Křivánek, détenu par les Archives militaires de Prague, il s'agit toutefois de souvenirs dactylographiés des années 1920. Les témoignages de Kubík, Sperling et Váchal sont des transcriptions de notes de guerre publiées par des tierces personnes lors du récent renouveau de l'intérêt pour la Première Guerre mondiale, respectivement en 2005, 2002 et 1996. Les ouvrages restants ont été publiés sous la Première République : en 1922 pour Šelf, en 1930 pour Dobrovolný, en 1936 pour Wagner et en 1937 pour Skála. Parmi eux, deux auteurs, Dobrovolný et Skála, revendiquent la fidélité du texte à leurs notes prises dans la guerre dans le titre, les deux autres sont des souvenirs. D'un côté, la présence de ce phénomène dans plusieurs témoignages rédigés au moment de la guerre minimise l'impact des interférences postérieures du discours mémoriel dominant primorépublicain. D'un autre côté, l'absence de ce même prisme dans d'autres textes du même type, tel le journal de Jirásek (publié en 2009) ou de Maksa (conservé dans les Archives militaires de Prague) indique qu'il n'était pas commun à tous. Le dernier aspect à prendre en considération, est l'expérience concrète de ces témoins. Comme nous l'avons vu, Berger a servi dans un régiment à moitié tchèque et à moitié allemand tout au long de la guerre. Tous les autres témoins qui recourent *systématiquement* à l'identification nationale « des autres » camarades sauf un – Křivánek – ont eux aussi été affectés dans les régiments mixtes (avec au minimum 20 % d'Allemands¹¹⁹³). Pour tous, l'altérité linguistique-nationale faisait partie de

¹¹⁹²Le comptage est été effectué de façon manuelle par nous sans recours aux logiciels de lexicométrie dont l'exploitation représenterait un investissement trop important en termes de numérisation et de retranscription de documents nombreux et volumineux) par rapport avec les apports escomptés.

¹¹⁹³Dobrovolný : le 81^e IR de Jihlava avec 30% d'Allemands, Havelka : la réserve territoriale de Brno avec 30%

l'expérience quotidienne. Or, ici non plus, la règle ne peut pas être généralisée, car les témoins qui n'emploient pas du tout ce type d'identification ont eux aussi servi dans les régiments mixtes¹¹⁹⁴. En définitive, notre corpus, qui n'offre, il faut le rappeler, qu'un échantillon très limité des perceptions individuelles de la guerre, ne permet d'esquisser aucune règle, ni de tendance majoritaire à ce sujet. Dans la vaste majorité des témoignages, l'identification des autres en fonction de leurs appartenances nationales-linguistiques apparaît par endroits, elle est bien présente mais pas de façon régulière ou systématique. Chez les témoins tchèques, la perception de l'espace social comme polarisé, éclaté parmi les différentes communautés nationales-linguistiques existe, les témoignages sauf de rares exceptions en portent des traces. Toutefois, l'étendue et la profondeur de ce phénomène est impossible à estimer avec précision.

Qui est qui ? Les aléas de l'identification

Face aux individus réels, la détermination des différentes identités est loin d'être simple et univoque. Pour chaque individu il existe une vaste palette d'identités variées latentes, activées en fonction des situations et des imaginaires mobilisés par les discours¹¹⁹⁵. La fragilité réelle des étiquettes identitaires est alors combattue par la réitération incessante dans les discours, consacrée par des rites spécifiques et stabilisée/pérennisée par les interventions indélébiles sur le corps même de l'individu. Elles sont ainsi objectivées, confirmées par les éléments matériels visibles et compréhensibles par tous les autres acteurs sur la scène sociale.

Dans le cas des identités nationales-linguistiques dans l'Empire austro-hongrois ce n'est pas le cas. Le principal trait distinctif – celui qui est perceptible en tant que donnée objective par les autres acteurs¹¹⁹⁶ – est la langue parlée. Or, les témoins eux-mêmes l'observent, cette caractéristique n'est pas toujours fiable. Heřmanský évoque un lieutenant « Tchèque de nom mais [qui] ne parle qu'allemand¹¹⁹⁷ ». Le peintre Váchal s'offusque, lui-aussi, de ce type de transgression identitaire, en notant: « Tous les gradés auprès de l'autorité économique et surtout au point de ravitaillement parlaient allemand ; il y avait sûrement de nombreux Tchèques, comme Kubík, ou Slovács¹¹⁹⁸. »

d'Allemands, Kubík : le 28^e IR de Prague avec 95% de Tchèques en 1914 mais 80% en 1918, il est appelé le 25 janvier 1917, Šelf et Vajcenbauer : le 28^e LIR de Pisek avec 20% d'Allemands, Skála : le 98^e IR de Vysoké Myto avec 30% d'Allemands), et Wagner dans le 88^e IR de Beroun avec 26% en 1914 et 31% en 1918 d'Allemands). Sperling et Váchal ont servi dans l'artillerie. Seul Křivánek a servi dans le 36^e IR de Mladá Boleslav tchèque à hauteur de 95%.

¹¹⁹⁴Jirásek : le 18^e IR de Hradec Králové avec 23% d'Allemands ou Maksa dans le 7^e LIR de Plzeň où la minorité allemande atteignait 39%.

¹¹⁹⁵Gérard Noiriel, *A quoi sert « l'identité nationale » ?*, Marseille, Agone, 2007

¹¹⁹⁶Selon Goffman il s'agit d'un stigmat visible, c'est-à-dire d'un paramètre qu'il est perçu par les autres lors d'une interaction. Erving Goffman, *Stigmates*, Les éditions de minuit, Paris, 2007.

¹¹⁹⁷Josef Heřmanský, *op. cit.*, p. 38: « podle jména Čech, ale mluví jen německy. »

¹¹⁹⁸Váchal, p. 222 : « Všechny šarže u hospodářského úřadu a zvláště na fasunkšteli mluvily jenom německy; jistě mnozí byli Čechy asi jako Kubík, nebo Slovinci. »

Skála s'indigne à propos du lieutenant Hejný, selon lui « un Tchèque allemand avec « le petit trait¹¹⁹⁹ ». Dans ces exemples, les témoins semblent gênés par l'impossibilité de définir l'identité des personnes qui les entourent de façon univoque, indiscutable. Elle reste floue, incertaine. Dans cette perspective, il est intéressant de relever le cas des Slovaques. Le jeune Kubík note ainsi à propos de sa rencontre avec les habitants de la partie septentrionale du Royaume de Hongrie :

« Il est intéressant que nous les comprenions tous. Ils parlent slovaque, mais lorsqu'on leur demande ce qu'ils sont, ils répondent : ah, Magyar. J'ai moi-même demandé à l'un ce qu'il était. Aussitôt, un autre s'est rapproché de nous et le persuadait qu'il était Slovaque. Celui qui a été ainsi interpellé défendait qu'il était Magyar. Pourtant, les deux parlaient entre eux couramment slovaque¹²⁰⁰. »

Exprimant son incompréhension de cet état de choses, Kubík montre la force de l'opération mentale accolant les étiquettes nationales en fonction de la langue parlée chez les Tchèques, en même temps il relève le fonctionnement d'identification différent chez les Slovaques, capables de s'identifier plutôt à l'entité administrative et à la communauté culturelle plus large du Royaume de Hongrie qu'à celle des locuteurs de langue slovaque. Un autre témoin tchèque, Skála, attire l'attention sur la complexité des identités nationales chez ses voisins orientaux :

« Un grand Slovaque, propriétaire terrain, qui avait séjourné en Amérique, m'a rendu visite. Il raconte qu'il est un Slovaque convaincu. Les Tchèques et les Slovaques seraient alors une même nation. Il avait un fils qui a été exécuté en Serbie par un officier Magyar sans tribunal parce qu'il avait traité les Serbes avec humanité. Il s'était révolté contre la barbarie qu'on y perpétrait. Ensuite, cet homme m'avertit de la présence d'un jeune, dont il dit qu'il est traître. Il serait né de mère slovaque, mais il aurait honte de parler sa langue. Sur sa carte d'identification figure la nationalité magyare. A l'occasion, j'ai posé au jeune la question sur ce qu'il était vraiment. Il m'a répondu : Je suis né Slovaque, je suis allé à l'école magyare, je suis donc Magyar. Voici, ce qu'était l'état de la question slovaque¹²⁰¹. »

¹¹⁹⁹František Skála, *op. cit.*, p. 138 : « německý Čech s 'čárkou' » Cette petite nuance est difficilement traduisible en français. Elle relève d'une particularité de la langue tchèque qui permet de distinguer les voyelles longues des voyelles courtes à l'aide d'un signe en forme d'accent aigu en français. Dans le contexte de la mixité séculaire des populations sur le territoire tchèque, les noms de famille se sont confondus. Le choix de l'orthographe allemand – sans ce type de signe - ou tchèque - avec, peut être utilisé par la personne ou interprété par les autres comme un acte d'identification nationale.

¹²⁰⁰František Kubík, *op. cit.*, p. 97 : « Je zajímavé, že se s nimi všemi domluvíme. Umějí slovensky, ale na otázku, co jsou, odpoví : á Maďar. » Sám jsem se jednoho ptal, co je. Druhý však hned přiskočil a dokazoval mu, že je Slovák. Napadený se bránil, že je Maďar . Přitom oba hovořili plně slovensky. »

¹²⁰¹František Skála, *op. cit.*, p. 264 : « Navštěvuje mne vysoký Slovák, gazda, který býval v Americe. Říká o sobě, že je rudověrný Slovák. Češi a Slováci jsou prý jeden národ. Měl syna, který byl v Srbsku zastřelen maďarským

Sans s'arrêter ici sur la différence supposée des comportements des différentes identités, qui sera développée par la suite, les deux extraits montrent deux aspects de la construction identitaire. D'une part, s'exprime la force de la mobilisation de l'identité nationale-linguistique comme la distinction principale chez les Tchèques soumis à plusieurs décennies de discours relevant des luttes pour la reconnaissance de leur spécificité culturelle et de leur autonomie politique. Lors des rencontres avec l'autre, quel qu'il soit, elle forme le pilier de leur schéma interprétatif de la société. D'autre part, apparaît la différence de degré de son activation chez les Tchèques et les Slovaques pour qui elle est nettement moins importante aussi bien pour se penser soi-même que pour penser les autres. Le soldat téléphoniste Skála pointe également un autre aspect qui est celui de la conscience nationale plus aiguisée des Slovaques exilés, notamment aux États-Unis, touchés par les conceptions de la nationalité et les discours occidentaux, par rapport à leurs compatriotes de la Monarchie danubienne¹²⁰².

L'activation d'un type d'identité au sein d'une population force chacun à s'identifier obligatoirement *de façon officielle* à une des étiquettes identitaires proposées par l'administration, excluant automatiquement par ce geste la ou les autres identités ayant pu cohabiter sans que cela gêne ou interpelle l'individu en question. Pour le jeune Slovaque cité par Skála, la coprésence des deux identités – slovaque par naissance et magyar par acculturation - ne semble pas présenter un hiatus ni troubler sa conscience de soi. Pour les témoins tchèques, au contraire, le choix de l'une ou de l'autre s'impose comme nécessaire. Osciller *publiquement* entre deux identités ou, qui plus est, jouer consciemment sur le flou qui entoure inévitablement leur attribution, pouvait être perçu comme une tare de caractère.

« Eh beh, quelles retrouvailles ! Il y a des années que nous avons travaillé ensemble chez les Hája, là-bas, comme à Mariánské Lázně ce Tchèque de Strakonice prétendait être Allemand. Aujourd'hui, il travaille dans le Prag Abendblatt, [*Journal du soir pragois, nda*] judéo-allemand. Il espère qu'il sera dispensé du service comme indispensable (!) à l'entreprise. Par ailleurs, il a un certificat confirmant qu'il a la tuberculose. Il espère donc qu'on le relâchera de suite. Pourvu que ça soit ainsi¹²⁰³ ! »

důstojníkem bez soudu za to, že zacházel lidsky se Srby. Vzepřel se páchanému zvěrstvu. Dále mne gazda upozorňuje na jednoho mladíka, o němž říká, že je zrádce. Je prý narozen ze slovenské matky, ale stydí se za slovenštinu. Na tabulce má napsanou maďarskou národnost. Příležitostně se mladíka ptám, co vlastně je. Odpověděl mi: Narodil jsem se jako Slovák, chodil jsem do maďarské školy, tož jsu Maďar. Tak vyhlížela slovenská otázka. »

¹²⁰² Jan Rychlík, *Češi a Slováci ve 20. Století. Spolupráce a konflikty 1914-1992*, Praha, Ústav pro studium totalitních režimů, Vyšehrad, 2012, p. 39, 47-48.

¹²⁰³ AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896 – 1944, texte non paginé, note du 16/05/1915: « To bylo uvítání! Před lety jsme spolu pracovali u Háju, tam jakož i v Mariánských Lázních dělal tento Čech ze Strakonice ze sebe Němce. Nyní stojí v židovské-německém Prag Abendblattu. Doufá jednak, že ho

Le diariste pragois Vajcenbauer s'indigne ouvertement du comportement calculateur d'un de ses anciens collègues jouant sur la pluralité de ses identités nationales-linguistiques. Aussi, son témoignage met-il en relief toute la difficulté à confirmer l'identité de façon sûre (contrairement à la couleur de la peau par exemple, stigmaté visible par tous) ce qui laisse une grande marge à l'évaluation subjective. La remarque de Vajcenbauer interpelle d'autant plus que lui-même est « bi-national », né de père tchèque et de mère allemande, il est parfaitement bilingue. C'est son choix personnel, subjectif, qui le range du côté des Tchèques. Cette oscillation identitaire est perceptible jusqu'aux variations de l'orthographe de son propre nom. La première page de chacun de ses douze carnets de notes sauvegardés aux Archives de la ville de Prague, dont chacun porte sur la première page ses coordonnées. Or son nom varie de Veitzenbauer, version allemande utilisée à sa naissance à Vajcenbauer, adopté définitivement après la guerre dans la Tchécoslovaquie indépendante¹²⁰⁴.

Un autre témoin, Birnbaum, développe la même tactique. Né à Vienne mais appartenant par sa mère au groupe linguistique tchèque, il a fait des études à l'université de Prague et à l'université de Vienne, en tchèque et en allemand. Parfaitement bilingue, il alterne entre la forme tchèque et allemande de son prénom, se présentant par moments comme Vojtěch et à d'autres moments comme Adalbert. Sa correspondance intime de 1914-1918 est pourtant rédigée intégralement en tchèque¹²⁰⁵. Un ancien légionnaire Hřivna signe son recueil de poèmes inspirés par son expérience de guerre publié en 1929 comme Květoslav, la version tchèque du prénom Florian qui figure dans son dossier militaire et qui est aussi, selon les documents disponibles, aussi celui de son père. Etant donné le nombre d'enregistrements des doubles orthographes ou des traductions des noms et des prénoms dans la base des légionnaires, cette pratique devait être assez répandue. Quelle en est la raison ? Des doutes existentiels profonds des hommes en question ? Ou au contraire, une volonté consciente de flouer les autres et de profiter des avantages associés aux différentes identités à différents moments ? Ou celle, plus pragmatique, de faciliter la compréhension des administrateurs tantôt tchèques, tantôt germanophones, puis autres – russes, serbes, italiens, roumains ou français – en captivité ? Sûrement, un peu de toutes celles-là, leur ampleur respective reste toutefois difficile à établir.

Il est tout aussi difficile de connaître le nombre exact des personnes d'origine mixte, bilingues voire plurilingues qui vivaient dans l'Empire austro-hongrois au moment de la Grande Guerre. La mixité ancienne et la présence des courants et des dynamiques migratoires sur ce vaste territoire¹²⁰⁶ indiquent qu'elle devait être considérable. La profondeur de cet imbroglio identitaire et la nature artificielle de

jako nenahraditelného (!) vyreklamují, ostatně má vysvědčení jako souchotinář a tak doufá, že ho pustí hned při „prezenci“ zítra. Jen aby! »

¹²⁰⁴*Ibid.*

¹²⁰⁵MAÚ AV ČR, Archiv AV ČR, Fond : Vojtěch Birnbaum.

¹²⁰⁶Pavla Vošáhlíková, la pratique du voyage initiatique – « *vandr* », p. 186-188.

l'imposition d'une identité unique posent des problèmes aux individus eux-mêmes.

« D'abord, ils ont choisi les hommes à affecter à l'artillerie de siège (lourde), ensuite un nombre considérable des Tchèques a été envoyé auprès des 56^e et 100^e régiments à Teschen. Lorsqu'on a prononcé mon nom, l'adjudant a crié par erreur « Allemand », alors je suis resté ici¹²⁰⁷. »

La situation se complexifie encore davantage lorsque l'identité ne résulte pas d'une affirmation personnelle, déjà compliquée dans certain cas, mais qu'elle est attribuée, comme pour Skála, par les autres. Des contradictions ou litiges sont possibles. Face à la marge de fiabilité des identités « officielles », les témoins mobilisent un arsenal d'outils critiques pour effectuer la vérification. D'autres repères -objectifs - que la langue sont alors évoqués et confrontés tels que le nom (peut être modulé), le lieu de naissance, le lieu et la langue de la scolarisation etc.

La comparaison avec les témoignages autrichiens

Alors que chez de nombreux témoins tchèques, l'appartenance nationale-linguistique - « la nationalité » - d'une personne occupe systématiquement la première place dans la description des autres et prime, dans la perception de l'espace social, sur les autres marqueurs identitaires, du côté germanophone, au contraire, une telle distinction est rarement opérée. Le Viennois Emil Geissler, par exemple, introduit dans son récit les nouveaux officiers de manière suivante : « Comme commandant nous avons reçu un jeune lieutenant actif qui s'appelait Robert Holitzky. Il avait **24 ans** et n'avait aucune idée comment il fallait traiter les hommes de la territoriale¹²⁰⁸. » Ou, une autre fois : « Notre commandant était un lieutenant d'artillerie. C'était un **officier de réserve**, en civil il était **constructeur de bâtiment**¹²⁰⁹. » Josef Wegl, un autre Autrichien, procède de la même manière : « Avec le départ du capitaine en seconde Uhlik (**avocat originaire de Schwaz en Tyrol**) nous avons perdu un supérieur humain¹²¹⁰. »

Chez les auteurs autrichiens, pour introduire les personnes de leur entourage militaire ce sont les identités socioprofessionnelles ou géographiques qui sont invoquées, même si parfois comme dans les citations ci-dessus, le nom de famille à consonance non-germanique pourrait induire une

¹²⁰⁷František Skála, *op. cit.*, p. 9 : « Nejprve bylo vybíráno k pevnostnímu dělostřelectvu a pak byl značný počet Čechů odeslán k 56. a 100. pluku někde na Těšínsko. Když bylo voláno mé jméno, šikovatel vykřikl o své újmě „Němec“ a tak jsem zůstal. »

¹²⁰⁸DLA UW, fond : Emil Geissler, p. 153 : « Wir bekommen einen jungen aktiven Leutnant mit Namen Robert Holitzky als Vorgesetzten. Er war 24 Jahre alt und hatte keine Ahnung (předtucha, tušení, zdání), wie man Lansturmänner zu behandeln hat. Waren wir doch alle um 14-15 Jahre alter als er und er glaubte mit uns herum zu kommandieren, als ob wir Rekruten waren. »

¹²⁰⁹DLA UW, fond : *Emil Geissler*, p. 153 : « Als Kommandanten hatten wir einen Artillerleutnant. Er war rezerveoffizier und im Zivil auch Baumeister. »

¹²¹⁰DLA, 1873 Josef Wegl, p. 43 : « Mit heutigem Tage erhalten wir einen neuen Komp. Kommandaten: Oberleutnant Hans Fischer. - Mit Oberltn. Uhlik (Advokat aus Schwaz in Tirol) verliert die Komp. Einen humanen Vorgesetzten, den die Begleitmannschaft sowie die Arbeiter in angenehme Erinnerung behalten werden. »

ambiguïté sur l'origine de la personne. Il semble donc que pour les combattants germanophones, au moins pour les Autrichiens allemands, la différence nationale revête beaucoup moins d'importance que pour les Tchèques. Malgré sa composition bigarrée, l'armée est perçue par cette population plus facilement comme un corps homogène. Cela peut être dû d'une part au fait que les circonscriptions autrichiennes sont effectivement nationalement plus homogènes¹²¹¹. Toutefois, ceci n'empêche pas les soldats de ces régions de fréquenter les autres nationalités sur le front. D'autre part, la prédominance de la langue allemande dans la communication dans l'armée, l'allemand étant la langue officielle du commandement et doit en tant que telle être maîtrisée par tous les officiers, présente une facilité communicationnelle pour les germanophones et peut augmenter ainsi chez eux le sentiment d'homogénéité. De plus, en tant que groupe des dominants dans l'Empire, ils n'aperçoivent pas forcément où réside le problème. En résumant, ils sont moins confrontés que les autres « nations » aux répercussions de l'hétérogénéité linguistique dans leur quotidien à l'armée.

2.2.1.3 Gestion pratique de la pluralité linguistique par l'armée

L'objectif principal de chaque armée et les forces austro-hongroises ne font pas exception est de disposer au combat de troupes les plus efficaces possible. La diversité linguistique et nationale des unités peut présenter un écueil de taille qui est ne pas se comprendre, aussi bien entre soldats que dans la communication verticale entre la hiérarchie et la troupe. En effet, ne pas comprendre un ordre aussi bien qu'un cri d'avertissement d'un camarade au combat peut provoquer des conséquences graves. Durant la longue existence de l'armée des Habsbourg, les autorités austro-hongroises ont pris conscience de cet aspect pratique et ont développé des stratégies et pris des mesures pour le juguler. Le système ainsi créé a, malgré sa nature plutôt complexe, fonctionné jusqu'à la Guerre de 1914-1918 où il a été mis à l'épreuve à la fois de la montée des mouvements nationaux des différentes minorités de la vaste Monarchie danubienne et des conditions extrêmes de cette guerre.

La codification officielle, différente pour les deux parties de l'Empire, définit pour l'armée trois statuts officiels de langue et leur emploi. En Cisleithanie, la langue de service, employée dans la communication des militaires de métier, et la langue du commandement est l'allemand. Dans le régiment, la langue de chaque minorité qui dépasse 20% devient la langue régimentaire, donc celle qui devrait être utilisée dans le contact quotidien, et sa maîtrise est en principe obligatoire pour les officiers et sous-officiers de l'unité¹²¹². Or, ce cadre théorique ne s'applique pas toujours à la lettre, notamment avec le remplacement progressif des officiers de métier par les réservistes¹²¹³, ne

¹²¹¹Dans les principaux régiments d'infanterie la proportion d'Allemands est écrasant. Ils représentent respectivement 95% dans le RI 4 (Vienne), 98% dans le RI 14 (Linz), 98% dans le RI 49 (Sankt Pölten), 97% dans le RI 59 (Salzbourg), et 97% dans le RI 84 (Vienne). *Die Habsburgermonarchie 1848-1918. Band V : Die bewaffnete Macht*, Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1987.

¹²¹²Ivan Šedivý, *op. cit.*, p. 65.

¹²¹³Ivan Šedivý, *op. cit.*, p. 66.

disposant pas de la même formation initiale, au cours de la guerre. L'utilisation de la langue devient donc assez aléatoire et dépend souvent des officiers eux-mêmes. Puis, dans les cas où les minorités n'atteignent pas les 20%, toute la communication régimentaire se passe dans la langue majoritaire. Selon les témoins, comment la réglementation est-elle appliquée dans les unités et avec quel degré d'efficacité ? Comment les hommes perçoivent-ils et gèrent-ils cette pluralité des idiomes au sein de leur espace communicationnel ?

Ce qui ressort des témoignages c'est tout d'abord, qu'au début du déploiement des forces armées où les conditions le permettaient encore, la tendance est de réunir les hommes parlant la même langue au sein des divisions infra-régimentaires. Le 21 août 1914, lors de la première structuration, Berger note que son régiment a été divisé en quatre compagnies dont deux étaient exclusivement uninationales – une tchèque et une allemande – et les deux restantes étaient mixtes¹²¹⁴. Le 14/09/1914, pendant les exercices, Berger note encore que sa compagnie a été divisée en Tchèques et en Allemands¹²¹⁵. Deux ans plus tard encore, le 12/09/1916, la séparation nationale a la même importance :

« Nous avons été affectés à l'état-major, ensuite nous avons formé une compagnie autonome nommée « Compagnie technique » (Technische Kompagnie). Trois sections rassemblent les pionniers et dans la IV^e on trouve des lanceurs de mines, de flammes, les hommes des projecteurs etc. Je suis dans la IInde section. Sauf cinq hommes, il n'y a que des Tchèques – gars joyeux¹²¹⁶. »

La pratique de s'adresser aux deux (voire plusieurs) groupes linguistiques séparément, l'un après l'autre traverse tous les moments solennels, rites officiels. Lors des funérailles d'un téléphoniste tué au front, Skála note : « Les Tchèques ont récité *Notre père* en tchèque, puis les Allemands en allemand¹²¹⁷. » Berger témoigne d'une situation similaire : « Le soir, le major Králíček a fait venir toute la centurie pour rappeler l'importance de la journée et commémorer les soldats tués aux combats de notre unité¹²¹⁸. »

« *Moi, je vous dirai, a-t-il dit, le Tchèque a très bien parlé, l'Allemand – ça allait encore et le Hongrois ne valait rien du tout. - Vous maîtrisez toutes ces trois langues ?*

¹²¹⁴AHLMP, Fonds: Berger Vojtěch, Livre 1, p. 16.

¹²¹⁵AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 21.

¹²¹⁶AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 142 : « Několik dní jsme byli přiděleni ke štábu, pak utvořili samostatnou setninu s názvem « Technická setnina » (Technische Kompagnie). Tři čety jsou pionýrů a u VI. Vrháči min, plamenů, od reflektorů atd. Já jsem u II. Čety, kde až na 5 mužů jsou samí Češi a veselí hoši. »

¹²¹⁷František Skála, *op. cit.*, p. 180 : « Češi odříkali český Otčenáš a Němci německý. »

¹²¹⁸AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 39 : « Prap. Králíček nechal k večeru nastoupit setninu a v řeči německé a české vzpomenu významu dnešního dne a padlých naší setniny. »

Lui-ai-je demandé. – Non, je ne parle que tchèque, je connais quelques mots en allemand et je ne sais pas du tout le hongrois. – Je rigole tout en voulant savoir comment il peut comparer les contenus des discours qu'il ne comprenait pas. Il a rougi et m'a quitté¹²¹⁹. »

En rapportant cette petite anecdote humoristique d'un camarade du régiment n° 91 de České Budějovice (régiment mixte), un des témoins tchèques particulièrement sensibles à ce sujet (renvoi au § pertinent), Skála, évoque les discours prononcés dans les langues principales de l'unité lors de la messe de Noël 1915.

Pour la hiérarchie militaire, le défi de gérer cette pluralité linguistique se transforme en une hétérogénéité nationale devient perceptible dans un certain nombre de cas pratiques et pose des soucis organisationnels concrets. Les témoignages attirent tout d'abord l'attention sur la délicatesse et les enjeux des situations communicationnelles dans un contexte plurilingue. Pour le commandement, cette situation présente des défis organisationnels supplémentaires :

*« Après une messe brève, le Hauptmann Turner lisait avec sa voix admirable, pleine de sensibilité, le serment **en allemand** pour les **soldats allemands** qui le répétaient. Après, il y a eu le serment pour **les Tchèques**. Tout cela était très mal organisé. Il aurait mieux fallu former un bataillon composé exclusivement **d'Allemands** pour prêter leur serment indépendamment des autres. Or, de la façon dont c'était fait, durant chaque serment, les hommes appartenant à la nationalité non-concernée restaient là, le casque sur la tête, au repos¹²²⁰. »*

Selon E. E. Kisch, écrivain germanophone et comme Berger simple soldat dans le régiment mixte de České Budějovice, au plan organisationnel, la simple coexistence des deux langues (Kisch n'évoque nullement les attitudes supposément différentes des deux nations) rompt la nature solennelle du rite et lui fait perdre un peu de son pouvoir galvanisant et unificateur. Le soldat tchèque du 98^e régiment d'infanterie de Vysoké Mýto, composé pour deux tiers de Tchèques et pour un tiers d'Allemands, Skála, rapporte une scène similaire. Lors du sermon solennel précédant le départ au front le 31 mai 1915, l'ordre a été émis de chanter pour les Allemands et les Tchèques, chaque groupe à son tour¹²²¹.

Karel Wagner, officier de métier d'origine tchèque, commandant de bataillon au moment d'entrer en guerre, explique la difficulté de composer un discours adapté aux deux groupes aux valeurs, attentes

¹²¹⁹František Skála, *op. cit.*, p. 267 : „Já vám tedy povím, pravil: „Čech mluvil velmi krásně, Němec, no to ještě ušlo a Maďar nestál za nic.“ „Vy ovládáte všechny tři jazyky?“ táži se. „Ne, umím jenom česky, německy rozumím několik slov a maďarsky vůbec nic.“ Směji se a chci vědět, jak může posuzovati obsah řeči, když jim nerozuměl. Začervenal se a odešel.“

¹²²⁰Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 15.

¹²²¹František Skála, *op. cit.*, p. 11.

et intérêts potentiellement différents, voire opposés.

*« Et là, le devoir le plus délicat est venu : j'ai dû faire le discours devant le bataillon et expliquer aux officiers et aux hommes pourquoi et pour quoi ils doivent affronter l'ennemi. Il était pour moi, **officier de nationalité tchèque, très difficile** de trouver les bons points, d'autant plus que j'avais devant moi des officiers et des hommes **tchèques et allemands en même temps**. Le contenu de mon discours **ne devait heurter aucune partie** et je ne devais pas non plus entrer en conflit avec les responsabilités de mon statut. [...] C'était la femme, la victime innocente de l'attentat de Sarajevo, l'aristocrate assassinée de la famille noble tchèque Chotek, future impératrice et mère de trois enfants mineurs qui m'a sauvé de mon embarras : devant des hommes honnêtes et en majorité mariés, il ne m'était pas difficile de mettre en avant cet argument, c'était aussi le sens de mon discours¹²²². »*

Les témoignages montrent, l'un du côté d'un simple soldat et l'autre du côté d'un officier commandant de bataillon, la difficulté de trouver la bonne pratique pour gérer et motiver les troupes qu'on considère répondre à des logiques hétérogènes. En effet, l'hétérogénéité génère une contrainte supplémentaire pour le commandement et la discipline. Ces récits attestent, aussi, du glissement fréquent de la part des témoins tchèques de la simple différence de langue à une différence d'attitude présumée des deux populations dans la situation donnée¹²²³. Berger et Křivánek, un soldat du 91^e régiment, mixte, l'autre du 36^e régiment (pourtant une des rares unités tchèques pratiquement homogènes) relèvent la pratique de deux discours séparés pour chaque groupe linguistique-national. Ils reprennent ici à leur compte le stéréotype de l'Allemand enthousiaste et du Tchèque résigné voire hostile à la guerre. Ils racontent :

« Et chaque fois à la fin, il proclamait la gloire à l'Empereur. Les Allemands criaient « Hoch » avec zèle. Lorsqu'il disait la même chose en tchèque et proclamait la gloire au vieillard, les Tchèques sont restés comme effrayés et seuls quelques-uns ont crié « Vive l'Empereur ! » Les Allemands nous ont regardé bizarrement. Ils ont crié subitement alors que chez nous, seulement quelques lèche-bottes et sots. Nous avons laissé tomber notre grand monarque tout simplement. Le symptôme de l'humeur des nations. Je ne sais pas si Králíček [major de l'unité] était content ou fâché. De

¹²²²Karel Wagner, *op. Cit.*, 16: “a nastal pro mne ten nejtrapnější úkol, promluvit k praporu a vysvětlit důstojníkům a mužstvu proč a zač se mají s nepřítelem býti. Bylo to pro mne, jako důstojníka české národnosti, velice obtížné uhadit na pravou stranu a to tím více, jelikož jsem měl před sebou důstojníky a mužstvo jak české, tak i německé národnosti: můj proslov musel vyzněti tak, abych nenarazil ani na jedné, ani nadruhé straně a nepřišel přitom do konfliktu se svými služebními povinnostmi. [...] Byla to žena, nevinná oběť sarajevského atentátu, zavražděná šlechtička českého rodu Chodků, budoucí císařovna a matka tří nedospělých dětí, který mne vyvedla z rozpaků: vůči čestným a povětšinou ženatým mužům, nebylo mně nikterak obtížné tento důvod k válce uplatnit a v tom směru vyzněl také můj proslov.”

¹²²³Il s'agit d'une opération cognitive récurrente mise à la lumière par de nombreuses expériences en psychologie sociale, voir à titre d'exemple : Bodenhausen, G. V., « Stereotypic biases in social decision making and memory : Testing process models of stereotype use », *Journal of Personality and Social Psychology*, 1988, n° 55, 726-737.

nombreux officiers ne sont pas pour l'Autriche non plus, mais ils le montrent moins que les soldats¹²²⁴. »

« Notre voix n'était pas si forte que celle de la poignée d'Allemands ; elle n'était pas compréhensible du tout. Le soldat Mestřík de Kolín qui se trouvait à côté de moi disait quelque chose de complètement différent. Si le colonel l'avait entendu, tout en partant au front, il l'aurait sûrement envoyé en prison sur le champ, car je me souviens comment il a écorché tout le sermon. Et même si quelqu'un de nous l'avait dénoncé, il n'aurait sûrement pas échappé à l'exécution sommaire. Or, nous étions tous solidaires avec lui, car il parlait pour nous tous¹²²⁵. »

Nous n'avons aucun moyen de confirmer la véracité de leurs propos sur cette dichotomie d'attitude. Cependant, nous pouvons constater que l'existence d'un dispositif où deux groupes effectuent le même acte séparément, de façon différée dans le temps permet de, ou même incite à, se comparer entre les groupes, à jauger et à interpréter par la suite la performance de chacun. Ce dispositif crée ainsi un contexte propice à la prolifération des stéréotypes et préjugés nourris des discours en circulation ainsi qu'à une ambiance de compétition voire de conflit.

Les cas d'incompréhension

Cependant, le système de plusieurs niveaux de langue et l'obligation de maîtriser toutes les langues régimentaires (celles des minorités atteignant au minimum 20% des effectifs d'un régiment) à laquelle étaient soumis les officiers s'est vu fortement mis à mal par la mobilisation générale et le déroulement de la guerre.

La mobilisation générale a rappelé un grand nombre de réservistes. Qui plus est, le corps d'officiers d'active a subi, en Autriche-Hongrie comme dans les autres États belligérants, de fortes pertes dès les premiers mois de la guerre. Sa reconstitution a nécessité encore davantage d'hommes dont les qualifications pour obtenir le grade relevaient plus de la carrière civile (les jeunes bacheliers et étudiants et des hommes réformés) que de leurs parcours et aptitudes proprement militaires. Dans le feu de la guerre, la formation qu'ils ont pu recevoir n'atteignait pas les standards de celle assurée lors

¹²²⁴AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 39 : « Prap. Králíček nechal k večeru nastoupit setninu a v řeči německé a české vzpomenu l významu dnešního dne a padlých naší setniny. Dále pak žádal, abychom nedrancovali, že jsme zde jenom na potrestání Srbska a nikoliv na loupění a zbytečné ničení majetku, bychom se vši ctí a vážností šli odtud, až bude náš úkol vykonán. Vždy nakonec provolal slávu císaři a Němci živě provolali císaři « Hoch ». Když to pak vykládal česky a provolal slávu dědkovi, nějak se Češi lekli a jen z několika málo vypadlo « Sláva císaři ! » Němci na nás divně koukali. Oni řvali šmahem a u nás několik šplhalů a hlupáků. My se na našeho starého zeměpána prostě vyprdli. Příznak nálady národů. Nevím, jestli měl Králíček radost nebo zlost. Oni mnozí důstojníci nejsou také pro Rakousko, ale nedávají to tak najevo jako vojáci. »

¹²²⁵Křivánek, p. 7 : « Hlas nás nebyl tak silný jako té hrstky Němců a srozumitelný vůbec nebyl. Vedle mě stál vojín Mestřík z Kolína a ten říkal z cela něco jiného. Kdyby jej byl tehda slyšel plukovník, jistě, jak jsme jeli do pole, byl by jej dal z místa dopravit do žaláře, neboť se pamatuji, jak celou přísahu komolil. I kdyby jej byl z nás někdo prozradil, byl by jistě kulce neušel. Leč my svorně cítili s ním, neboť mluvil i za nás. »

du service militaire en temps de paix¹²²⁶. La maîtrise des langues était une des compétences dévaluées dans ce contexte.

Dans ses notes quotidiennes, Wegl, sergent administratif autrichien détaché auprès d'une unité à dominante bosniaque sur le front italien, déplore à de nombreuses reprises les difficultés communicationnelles qu'il rencontre au quotidien.

« Si seulement ces gens connaissaient **un peu allemand** ! Ils partent sans ordre n'importe où et rentrent sans avoir rien fait, car ils **ne peuvent pas se faire comprendre**¹²²⁷. » « [Un Bosniaque] prenait le service très aux sérieux. Quel dommage qu'il parlât **si peu allemand**. "Je vous déclare avec obéissance Mon Sergent " était tout ce qu'il arrivait à sortir¹²²⁸. »

Deux témoins tchèques, Hlaváč, dans sa note du 10 mai 1916, et Dobrovolný en décrivant son arrivée auprès de son unité à Budapest, constatent eux aussi des obstacles pratiques générés par le plurilinguisme de l'État et de l'armée des Habsbourg :

« Et quelle drôle de situation lorsque les gardes ne savent rien en allemand et l'officier, qui fait l'inspection, rien en tchèque¹²²⁹. » « Dépendant entièrement des Hongrois, j'ai fait la découverte qu'avec le personnel des trains hongrois je ne peux échanger un seul mot¹²³⁰. »

Un autre témoin tchèque, Skála, déplore aussi, qu'il ne peut pas communiquer avec les soldats hongrois auxquels il doit pourtant apprendre « le métier¹²³¹ ». Un autre témoin tchèque, Hlaváč met en relief, dans une note du 3 juin 1916 l'impact de la multiplicité des langues parlées sur le quotidien des soldats. Drôle par son caractère kafkaïen, l'inaptitude à se comprendre et à communiquer efficacement risque d'avoir des conséquences néfastes. Il raconte l'anecdote suivante :

« Les nouvelles passent d'un homme à l'autre. Ici, il y a un Polonais, là-bas un Allemand et plus loin encore un Tchèque. Aucun ne connaît la langue de l'autre. Meldung [le rapport / le message], en allemand orthographié à la

¹²²⁶Libor Nedorost, *Češi v První světové válce, díl první: Mým národům*, Praha, Libri, 2006, p. 87-88.

¹²²⁷DLA UW, fond: Josef Wegl, p. 96: « Wenn nur die Leute ein wenig deutsch könnten! Sie gehen willig jeden Weg, kommen unrichtiger Dinge zurück, weil sie sich nicht verständigen können. »

¹²²⁸DLA UW, fond: Josef Wegl, *op. cit.*, p. 119/2: « Nimmt seinen Dienst sehr genau. Leider kann er nur wenig deutsch. „Melde gehorsam Herre Sugsführer“, ist alles, was er herausbringt. »

¹²²⁹Jan Hlaváč, *op. cit.*, p. 26 : « 10.5. Je to povedené když vůdce stráže neumí německy a důstojník, který má inspekci česky. » Voir aussi : AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896 – 1944, note du 17 mai 1915.

¹²³⁰Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 14 : « Jsa odkázán pouze na Maďary, učinil jsem objev, že se s maďarskými železničáři vůbec nemohu dorozumět. »

¹²³¹František Skála, *op. cit.*, p. 139.

tchèque dans le texte, nda] est envoyé en allemand ou en tchèque. Ça marche un moment, tant qu'on se comprend. Mais dès que cela arrive à l'Allemand ou pire encore au Polonais, chaque Meldung est finie. Ainsi, il arrive parfois qu'après être passé par 30-40 hommes, le message change complètement de sens. Et si en plus, les gars sont légèrement arrosés, on obtient à la fin une belle bêtise. Aujourd'hui, il nous est arrivé qu'un côté a émis le message : Des forces ennemies importantes attaquent notre aile droite. ; et l'autre côté a reçu : Aujourd'hui, nous allons recevoir du rhum. Que le diable emporte le cadet. Il voulait savoir qui en était responsable. Mais en vain¹²³². »

Aussi cocasse que gênante et dangereuse, la barrière de langue peut être dépassée. Le cadet tchèque Sperling relève une des façons de pallier ce problème pratique : « Aujourd'hui, il y a encore le lieutenant et le cadet du bataillon hongrois n° 2/38, alors le temps passe assez agréablement bien que je ne puisse parler avec le cadet qu'à l'aide d'un traducteur. » Deux autres témoins¹²³³ notent également la possibilité de bénéficier du service d'un traducteur qu'il soit officiel (dans le cas d'un examen médical ou d'épreuves scolaires) ou de circonstances (dans une conversation ordinaire). Comme la diffusion des discours dans plusieurs langues lors de certaines occasions officielles, le recours à un tiers pour traduire permettait d'atténuer les effets de l'hétéronomie des idiomes parlés dans l'armée. Le quotidien de la guerre limitait toutefois cette pratique à certaines situations ou moments. Comme le montrent les citations précédentes, il n'y avait pas toujours la bonne personne à portée de main. Dans leur ensemble, les témoignages tchèques aussi bien qu'autrichiens dévoilent que dans de nombreuses situations et interactions, la variété des langues a pu établir une véritable barrière. Elle pouvait entraver la communication interpersonnelle de tous les jours entre pairs ce qui rendait difficile une sociabilité commune mais aussi la fluidité du passage des messages entre la hiérarchie militaire et les hommes et *vice versa* et affaiblir ainsi, de façon non négligeable, la rapidité et l'efficacité de l'action de l'institution militaire.

La domination de la langue allemande

Hormis quelques simples constats de la situation, la diversité linguistique apparaît dans les témoignages tchèques et slovaques surtout dans les contextes d'une inégalité ou discrimination ressentis par les témoins. Ainsi, fin 1916, suite à l'accès au trône du nouvel Empereur Charles, Skála,

¹²³²Jan Hlaváč, *op. cit.*, p. 31 : « Zprávy dávají se od muže k muži. Zde leží Polák, zde zas Němec, tu Čech. Jeden neumí řeči druhého. Meldunk se pošle německy nebo česky. Chvíli to jde, pokud si rozumí. Jakmile to však přijde k Němci nebo dokonce k Poláku, jsme s každým meldunkem hotovi. Tak se stává, že zpráva, přejde-li 30-40 mužů, jest úplně jiného smyslu. A dokonce, jsou-li kluci v náladě, přijde na druhý konec hotový nesmysl. Dnes se nám však stalo, že na jednom konci šla zpráva: Silné části nepřítelů útočí na naše pravé křídlo, a na druhý konec došlo: Dnes se bude fasovat rum. Kadeta čert bral; chtěl zvědět z koho to pošlo. Kdež pak. »

¹²³³AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 211 et Josef Glanc, *op. cit.* p. 9.

s'emploie à relever cette anomalie vexatoire.

« Les Allemands ont dit le sermon en allemand, les Hongrois en hongrois. Les Slaves seuls n'ont pas eu le droit d'employer leur propre langue. L'aumônier militaire tchèque était là, pourtant les Tchèques ont dû dire le sermon en allemand. De toute façon, tous les Tchèques sauraient parler allemand. Les autres Slaves ont dit le sermon en tchèque, mais les Tchèques n'ont pas le droit de le dire avec eux¹²³⁴. »

« Pour la messe tenue à Dobřín à l'occasion de la célébration de l'accès au trône du nouvel Empereur une trentaine d'hommes de chaque régiment de la division se sont réunis. Les haut-gradés tenaient des discours devant le rassemblement de soldats représentant tous les régiments en allemand, en hongrois, en polonais, en roumain et en croate. Nous attendons impatiemment au moins quelques mots tchèques pour nous, les Tchèques. Or, la cérémonie s'est achevée sans un seul mot tchèque en dépit de la représentation des régiments tchèques¹²³⁵. »

En effet, les doléances des témoins tchèques portent les plus souvent sur la place dominante qui aurait été réservée à l'allemand et le refus ou l'incapacité de l'encadrement militaire à communiquer avec les soldats tchèques dans leur langue maternelle. Dans les témoignages, la place de l'allemand comme langue dominante, apparaît de façon récurrente, parfois elle fait objet de remontrances explicites, dans d'autres cas, elle transparait au fil des lignes.

« Hélas, très peu d'entre nous parlaient allemand et même ceux qui le parlaient bien, devant s'exprimer de manière militaire stricte, le lieutenant avait du mal avec nous, ou plutôt, il était incapable d'en tirer quoi que ce soit¹²³⁶. »

L'instituteur tchèque Hodek, mobilisé le 24 décembre 1914 dans le régiment mixte n° 35 de Plzeň¹²³⁷, déplore d'avoir à prononcer le rapport du jour devant le *Hauptmann* en allemand qu'il ne maîtrise pas. Comme pour de nombreux témoins tchèques du corpus, le fait de recevoir des ordres et de devoir communiquer dans une langue qu'ils ne maîtrisent pas, présente une difficulté supplémentaire dans la relation à l'autorité et accroît le sentiment de discrimination et d'injustice. Ne pas comprendre peut

¹²³⁴František Skála, *op. cit.*, p. 262 : « Němci přísahali německy, Maďaři maďarsky. Jen Slované nesměli použítí vlastního jazyka. Český kurát byl po ruce, ale Češi museli přísahati německy, beztoho prý všichni němčinu ovládají. Ostatní Slované přísahali česky, ale Čechové s nimi přísahati nesměli. »

¹²³⁵VHA Praha, fond: SbHP, carton 48, Josef Zetek, p. 21, le 02/12/1916 : « Sešlo se od celé divise asi 30 od každého pluku na polní mši do Dobříně k oslavě nastoupení císaře. Vyšší důstojníci činili proslovy shromážděnému vojsku jako zástupcům všech pluků německy, maďarsky, polsky, rumunsky, chorvatsky. Čekáme dychtivě, že aspoň naposledy několik slov českých bude patřiti nám Čechům. Avšak skončila oslava bez jediného českého slova, ač jsme zastupovali české pluky. »

¹²³⁶La syntaxe incohérente copie le texte original, Josef Hodek, *Hrst vzpomínek z První světové války*, Plzeň, Studijní a vědecká knihovna Plzeňského kraje, 2004, p. 2 : « Zel, ze malokdo z nas umel nemecky a i ten, který dobre umel, máti se prisne vojenským poradkem hlasení, tedy slo to tezko panu porucikovi s nami, nebo lepe receno, vubec to neslo. »

¹²³⁷En 1914 il compte 39% d'Allemands et 60% de Tchèques, Ivan Šedivý, *op. cit.*, p. 69.

aussi augmenter les risques réels durant les opérations de guerre. Il rapporte plus loin les propos de son supérieur hiérarchique :

« Pourquoi ne parlez-vous pas allemand ? Qu'avez-vous étudié ? Où ? A Prague ? Prague est pourtant une ville allemande. Seuls les bonnes et les vauriens y parlent tchèque. Alors vous avez dû passer du temps en bonne compagnie vu que vous n'avez même pas appris l'allemand¹²³⁸ ! »

Difficile bien sûr de savoir si ce discours a réellement été prononcé, mais il traduit un des clichés fortement répandu à l'époque où les Allemands, en tant que « première nation » de l'Empire, auraient pensé que leur langue était automatiquement connue et comprise de tous les autres. Naturellement, cette attitude suscitait le mécontentement des autres sujets de l'Empire dont l'allemand n'était pas la langue maternelle. S'inscrivant dans la même logique, l'écrivain autrichien Kisch note une mesure dont il met en doute la portée. Il explique que : « le général divisionnaire a ordonné aujourd'hui que tout soldat peu importe sa nationalité connaisse par cœur le texte de l'hymne impérial en langue allemande¹²³⁹. » S'agit-il d'une décision à visée pragmatique ou politique à l'origine ? Difficile à savoir. Or, comme le laisse comprendre le témoin lui-même, pour de nombreux soldats ces diverses mesures recelaient un aspect discriminatoire et ce d'autant plus, qu'en civil, les différentes nationalités disposaient de traductions officielles pour chanter l'hommage à l'Empereur dans leur langue maternelle¹²⁴⁰.

En examinant les témoignages et les profils des témoins du corpus, nous nous apercevons qu'un grand nombre maîtrisaient l'allemand, du moins partiellement. Pour certains, cette information figure dans leurs dossiers personnels des légions tchécoslovaques conservés dans les archives où une case à remplir demande explicitement « les langues parlées »¹²⁴¹. Cette compétence peut être repérée également dans le texte des témoignages. En effet, dans la société civile, l'usage des deux langues était l'objet de luttes politiques tout au long de la seconde moitié du XIX^e siècle. Depuis le moment de « l'éveil » national tchèque au début du XIX^e siècle, les élites tchèques ont mené une longue lutte pour l'émancipation de leur langue historique contre l'allemand dominant, d'abord dans la sphère culturelle, puis administrative. Au rythme du vacillement des rapports de forces dans les organes représentatifs de la Cisleithanie, à la veille de la Première Guerre mondiale le tchèque a acquis une

¹²³⁸Josef Hodek, *op. cit.*, p. 2 : « Proč neumíte německy? Co jste studoval? Kde ? V Praze ? Praha je přece německé město, tam mluví česky jen služky a pepíci. To jste se pohyboval v pěkné společnosti, když jste se ani německy nenaučil !... »

¹²³⁹Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 257 : « Sotva asi mnoho pomůže, že divisionář dnes nařídil, že každý voják, ať je kterékoli národnosti, má znáti z paměti texte císařské hymny v německé řeči. »

¹²⁴⁰Il s'agit de « *Gott erhalte Franz den Kaiser* » en allemand, « *Zachovej nám, Hospodine.* » en tchèque, « *Iddio salvi l'imperatore Francesco* », en italien, etc.

¹²⁴¹VHA, kmenové karty a služební spisy.

position égale à l'allemand dans la vie publique sur le territoire habité par ses locuteurs¹²⁴². Une personne pouvait donc effectuer les démarches ordinaires de la vie civile ainsi qu'obtenir un diplôme universitaire en tchèque. Cependant, l'allemand restait la première langue « étrangère » enseignée. Les bacheliers tchèques étaient donc, en principe, parfaitement familiers avec la langue de Goethe alors que les germanophones n'apprenaient pas, sauf des cas d'intérêt personnel ou professionnel spécifique, le tchèque et même les personnes, plus nombreuses, n'ayant pas poussé leur éducation jusqu'à un tel niveau étaient souvent, de fait de leur localité de résidence et de leur occupation professionnelle souvent capables d'assurer une communication de base en allemand. Dans les interactions communicationnelles mixtes c'est donc naturellement l'allemand qui était favorisé.

Dans les témoignages, hormis les plaintes explicites comme chez Hodek cité ci-dessus, l'omniprésence de l'allemand ainsi que la position dominante de cette langue transparaît en filigrane. En racontant le combat du 4 juin 1916, Dufka note : « On n'entendait que les explosions de shrapnels, de grenades et les cris des officiers : *Forverts* [En avant]¹²⁴³. » Havelka, note : « et nous restions debout, étirés (tendus) comme des cordes, les pouces posés sur les coutures de pantalons et disions : *Bitte gehorsamst* [Je vous prie avec obéissance] ou *Melde gehorsamst* [Je vous déclare avec obéissance]¹²⁴⁴. » Lors d'un combat virulent, sous un feu nourri d'artillerie lourde, Self note les propos de l'officier commandant : « Un moment épouvantable. L'adjudant criait féroce : *Ich werde sich niederschiesse!* (Je vous tuerai !) [Ici, la traduction en tchèque est proposée par le témoin]¹²⁴⁵. » Le peintre Váchal, rapporte un échange avec le médecin responsable du service où il est, en convalescence, affecté aux chevaux bien qu'il ne sache pas s'en occuper :

« Le docteur a ri, tapé les mains l'une contre l'autre et dit : O, du mein Osterreich, akademischer Maler bei Pferd ! [Ô, ma chère Autriche, un peintre académicien pour s'occuper d'un cheval !] Mon ami, a-t-il continué de suite en tchèque, retournez à votre unité et dites-leur que le cheval est complètement rétabli et qu'ils vous laissent tranquille ! Que je leur demande d'envoyer quelqu'un d'autre pour venir le chercher¹²⁴⁶ ! »

¹²⁴² Au cours du XIX^e siècle, le tchèque fut progressivement introduit dans l'enseignement primaire et secondaire. En l'Université de Prague à dominante germanophone jusque là, fut été divisée en deux parties distinctes : la partie dite Charles qui proposait l'enseignement en tchèque uniquement et la partie dite Ferdinand exclusivement allemande. En 1871, les efforts des représentants politiques tchèques furent couronnés de succès avec l'adoption par le gouvernement central de Vienne de Karl Hohenwart des « articles fondamentales » [*Fundamentální články*], confirmant le droit d'employer le tchèque dans la communication avec l'administration civile.

¹²⁴³ Josef Dufka, *op. cit.*, p. 33 : « Slyšet bylo jenom praskání šrapnelů, granátů a křik důstojníku : *Forverts* ».

¹²⁴⁴ Havelka, p. 27 : « a člověk stál jak struna, palce na švech u kalhot a říkal „*Bitte gehorsamst*“ aneb „*Melde gehorsamst*.“ »

¹²⁴⁵ Josef Self, *op. cit.*, p. 3 : « Okamžik děsný. Adjudant řval zuřivě: „*Ich werde sich niederschiesse!*“ (Já vás zastřelím!) »

¹²⁴⁶ Váchal, p. 38 : « Doktor se zasmál, spráskl ruce a povídá: „O, du mein Osterreich, akademischer Maler bei Pferd!“ „Příteli,“ povídá hned na obrátku česky, „jděte k vaší kolonce a hlaste tam, že kůň je docela zdravý, aby vás

Dans leur ensemble, les témoignages tchèques sont parsemés de citations en allemand alors que chez les germanophones, les mots tchèques, surtout orthographiés à la tchèque, sont extrêmement rares. Ce phénomène suscite deux constats : premièrement, la langue allemande devait être, pour les raisons expliquées ci-dessus très fréquemment utilisée par la hiérarchie militaire, deuxièmement, elle était suffisamment connue des Tchèques en question pour pouvoir retranscrire les propos proférés dans leur version originale. Certains témoins, comme ici dans l'exemple de Šelf, se donnent la peine de noter la traduction en tchèque. Dans la grande majorité, cet effort est absent. Les auteurs supposaient que les propos pouvaient être compris par leur lecteurs. C'est encore un argument confirmant l'étendue de la connaissance des bases de l'allemand parmi la population tchèque. Cette pratique scripturaire dévoile également des nuances dans la connaissance ou pratique de l'autre langue. Alors que certains témoins reproduisent les citations en allemand correct, comme dans les exemples précédents, d'autres recourent à une transcription phonétique ou semi-phonétique soit par leur propre inaptitude à écrire les mots allemands correctement, soit, ce qui est peut-être le cas plus fréquent, par la volonté de rapporter le jargon spécifique de l'institution militaire. Ainsi, nous retrouvons toute une panoplie de variantes déformées de mots allemands relatifs au contexte militaire les plus courants : *cuk* – *Zug* [régiment], *marška* – *Marschkompanie* [compagnie de marche], *odláb* – *Urlaub* [permission], *šarže* – *Charge* [un gradé], *frajtr* – *Gefreiter* [soldat de première classe], *felák* – *Feldweibel* [sergent-chef], *lajtnant* – *Leutenant* [lieutenant], *obrst* – *Oberst* [colonel], *štábarc(t)* – *Stabarzt* [médecin d'état-major], *(feld)wacha* – *Feldwache* [tour de garde], *feldšpitál* – *Feldspital* [hôpital du front], *marodcimra* – *Marodzimmer* [la chambre des malades], *kvér* – *Gewehr* [fusil], *švarmlinie* – *Schwarmlinie* [ligne d'attaque], *unternémunk* – *Unternehmung* [attaque] et beaucoup d'autres.

Les deux diaristes dont les carnets ont été conservés dans les archives municipales de Prague, consacrent un passage à la façon dont la langue tchèque est malmenée et déformée par les officiers. Comme ils étaient tous les deux parfaitement bilingues tchèque-allemand, ils étaient en bonne position pour repérer ce phénomène. Dans sa note du 19 mai 1915, le typographe pragois Vajcenbauer est outré par le style d'expression d'un officier présentant un exposé sur l'art du tir :

« Je ne sais pas à quel point il a intéressé son public. Moi, je me suis intéressé à sa façon de parler le tchèque, une façon purement militaire voire propre aux officiers. Ça pourrait faire tout un paragraphe. Longtemps avant la guerre cela faisait objet de moqueries dans les magazines humoristiques. J'ai toujours pensé que c'était une caricature mais je vois maintenant que personne n'a encore vraiment réussi à décrire ce tchèque de l'armée comme il faut. Quand

j'aurai le temps, j'essayerai de l'enregistrer ici pour m'en rappeler à jamais¹²⁴⁷. »

Dans sa note du 10 juillet 1917, Berger explicite les éléments déformant la langue que Vajcenbauer aborde seulement de manière allusive. C'est notamment le recours systématique aux termes allemands :

Il [lieutenant Oberfalcer] fait cours pour les soldats tchèques et raconte que nous avons de beaux mots tchèques pour tout mais que, malheureusement, nous ne les utilisons pas. Il a raison. S'il demandait qu'est-ce que c'est une ligne d'attaque, les doigts d'une main lui suffiraient pour compter les réponses. S'il demandait qu'est-ce que c'est une Schwarmlinie, tous répondraient correctement. Aucune nation ne déforme pas sa propre langue autant que les Tchèques. Combien d'officiers parlent devant les soldats uniquement en tchèque et correctement ? Il y en a peu. C'est pour ça que j'ai de l'estime pour Oberfalcer ; il a un meilleur caractère et sens commun que l'officier d'état-major Vaizt¹²⁴⁸. »

En effet, au fur et à mesure, et même avant l'entrée dans la guerre mondiale de l'armée plurilingue, un jargon spécifique s'est développé en son sein. Ainsi chaque soldat était tenu de maîtriser une centaine de mots – ordres nécessaires pour le maintien des opérations¹²⁴⁹. Beaucoup de ces mots récurrents ont été ensuite adoptés et accommodés dans les autres langues¹²⁵⁰ créant ainsi une sorte de *lingua franca*¹²⁵¹ des forces armées des Habsbourg. Les témoignages mettent également en relief que les emprunts s'effectuent toujours de l'allemand au tchèque et jamais à l'envers. Nous n'avons pas trouvé de traces de transcription de mots tchèques dans les récits germanophones. Tout cela renforce le sentiment de la domination de la première langue sur la seconde. Comme l'observe Berger, l'utilisation abondante des mots allemands, même déformés ou altérés en tchèque peut faciliter la communication entre les deux groupes linguistiques :

*« En discutant, j'ai dit aux **Tchèques** qu'ils devraient utiliser uniquement les **mots***

¹²⁴⁷AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896 – 1944, texte non paginé, note du 19/05/1915 : « Nevím s jakým zájmem ho kdo poslouchal, mě zajímala jeho pravá vojenská nebo snad dokonce důstojnická čeština. To jest odstavec sám pro sebe, z něhož si dávno před válkou dělaly humoristické časopisy legraci. Myslíval jsem vždy, že to je karikatura, ale nyní vidím, že tu pravou vojenskou češtinu nikdy nikdo řádně ještě nevystihl. Až budu mít příležitost, pokusím se ji zde také pro věčnou paměť zachytiti. »

¹²⁴⁸AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 3, p. 82 : « Drží školu pro Čechy-vojáky a vykládá, že pro všechno máme krásné české pojmenování, žel že se to neužívá. Má pravdu. Kdyby se zeptal, co je to rojová čára, že by mu stačily prsty na jedné ruce. Kdyby se zeptal, co je to švarm linie, budou to všichni vědět. Žádný národ nekomolí svou řeč jako Češi. Kdo z oficírů mluví před vojáky správně a jenom česky? Snadno je spočítáme. Proto si Oberpfalcera vážím a má lepší charakter a smysl nežli štába Vaizt. »

¹²⁴⁹Libor Nedorost, *Češi v První světové válce, díl první: Mým národům*, Praha, Libri, 2006, p. 87.

¹²⁵⁰En tchèque, c'est le même cas dans le domaine technique, par exemple.

¹²⁵¹Voir aussi Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 17, VHA Praha, fond: SbHP, carton 48, Josef Zetek, p. 8 évoque *l'Armeesprache*.

*tchèques. Normalement, nous utilisons au moins à moitié les **mots allemands** et comme ça chaque **Allemand** sait de quoi on parle et n'a même pas besoin d'apprendre le tchèque¹²⁵². »*

Or, elle peut également desservir les Tchèques dans certaines situations délicates :

« Il y a quatre jours, Opelka insultait les Allemands en présence du sergent Ullmann disant qu'ils ne sont que racaille, canaille etc. Ce dernier l'a dit au lieutenant et les Allemands ont exigé son renvoi. Je dis depuis toujours à nos gens qu'il ne faut pas mélanger l'allemand au tchèque pour que les Allemands ne comprennent pas ce que nous disons et qu'il vaut mieux ne pas parler avec eux du tout quand ce n'est pas nécessaire¹²⁵³. »

Ainsi, Berger explique-t-il, dans sa note du 15 mai 1915, les raisons du transfert inattendu en première ligne de l'un de ses camarades tchèques. L'enjeu dépasse la pratique d'une communication opérationnelle. Dans le cas, où coexistent deux langues distinctes et plus, la capacité ou l'incapacité de (se) comprendre exerce un impact direct sur la structuration sociale et les rapports entre les différents collectifs. Le fait de pouvoir communiquer avec les uns sans se faire comprendre pas les autres permet la création d'un espace communicationnel exclusif aux locuteurs de chaque langue. C'est un lieu propice, notamment, au développement des représentations erronées et négatives de ceux qui n'appartiennent pas au même groupe national-linguistique. Dans cette perspective, les paroles qu'on ne comprend pas sont facilement suspectés d'être défavorables et potentiellement dangereuses.

*« Quand on parlait avec Vavrouch **en tchèque**, on se tenait à l'écart, car alors **parler tchèque** signifiait quelque chose de **suspect**¹²⁵⁴. »*

L'effet inversé de cette situation est une attitude exagérément suspecte envers ceux que l'on ne comprend pas. Dans les témoignages tchèques, le sujet de la méfiance vis-à-vis de leur langue constitue un thème récurrent. Chez les germanophones, elle constitue une des rares occasions où sont évoquées les différences nationales. Hackl raconte :

« Une psychose d'espionnage s'est installée progressivement dans la ville.

¹²⁵²AHLMP, fonds Berger Vojtěch, *op. cit.*, p. 54 : « Měli jsme rozhovor a já Čechům řekl, že bysme měli na vše používat česká slova. Takhle používáme aspoň z poloviny německá slova a každý Němec ví, o čem si povídáme a nemusí se vůbec učit česky. Proč mám říkat kvér namísto puška nebo ručnice, proč říkám pucovat kvér namísto čistit pušku. Jsou tu mnozí centralisté jako Pešek Leněc, Hala a jiní a ti mi řekli, že jsem český národovec a bylo to a ani jeden nebyl při mě. Mnozí snad v duchu se mnou souhlasili, ale nevyjádřili se. »

¹²⁵³AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 152 : « teď jsme se dali do smíchu a z toho nás vytrhl bēfel, že se Opelka přiděluje k polní setnině a místo něho se k nám přiděluje pēšák Koch, bratr kaprála Kocha. « Opelka před čtyřmi dny před četařem Ullmannem nadával na Němce, že je to pakáz, prasata, dobytek atd., on to řekl lajtnantovi a sami Němci žádali o jeho přeložení. Já vždy říkám, by naši lidé nemíchali němčinu s češtinou, by tomu našenu hovoru nerozuměli, a aby s Němci zbytečně nemluvili. »

¹²⁵⁴Bohuslav Bouček, *op. cit.*, p. 15: « Když jsme s Vavrouchem mluvivali, zalézali jsme do ústraní. Tehdy znamenalo mluvit česky cosi, když ne nebezpečného, tož jistě podezřelého. »

Dès que quelqu'un ne parlait **pas assez bien allemand**, il devenait **suspect**. Une fois, la sentinelle a amené au casernement un camarade **ruthène**, habillé encore en civil. Il a été attrapé par les forces de l'ordre lorsqu'il voulait jeter une lettre dans la boîte postale. Comme ce jeune homme semblait suspect, il a dû être immédiatement interpellé¹²⁵⁵. »

Dans cet exemple, le simple fait de ne pas parler la langue dominante assigne à la personne concernée des intentions malveillantes sans aucune autre preuve tangible, de la part des autres. Lorsque l'on ne peut pas comprendre, l'on a tendance à se méfier de l'autre, il est toujours possible qu'il profère, protégé par la barrière linguistique, les pires agressions verbales.

En confrontant les témoignages tchèques et allemands, nous constatons une véritable asymétrie de la perception de la mixité nationale : pour les germanophones, elle n'est invoquée qu'au moment où elle provoque des difficultés concrètes au sein des unités. C'est aussi le pronom « nous » qui est systématiquement utilisé pour désigner l'entourage militaire, y compris l'armée dans son ensemble. Dans les récits tchèques, la langue est un élément central dans la perception de l'espace social dans l'armée. Chez les hommes, la possibilité de communiquer sans être compris favorise le resserrement des liens entre ceux qui se comprennent. Ce mécanisme crée une complicité autour de la possibilité de communiquer sans être entendu par ceux qu'ils croient posséder des opinions différentes et qu'ils considèrent alors comme étrangers et exclus de leur groupe. Le recours quasi systématique à « nous » d'un côté et « ils » ou « les autres », « les leurs » pour désigner leurs camarades parlant une autre langue corrobore l'idée de la segmentation de l'espace communicationnel.

¹²⁵⁵Arnold Hackl, *op. cit.*, p. 23: « In der Stadt machte sich allmahlich eine Spionpsychose breit. Wenn einer nicht gut Deutsch sprach, war er schon verdachtig. Einmal brachte ein Wachmann einen ruthenischen Kamaraden, der noch zivil trug, in die Kasern. Er wurde vom Auge des Gesetzes geschnappt, als er eben einen Brief in den Briefkasten werfen wollte. Da der junge Mann verdachtig schien, mussten wir ihn ersrt in der Kaserne legitimieren. »

2.2.2 Stéréotypes et préjugés à l'épreuve de l'interaction directe avec l'autre

2.2.2.1 Les stéréotypes et préjugés à l'œuvre

La pratique consistant à noter systématiquement l'identité nationale-linguistique des autres acteurs sur la scène sociale repose sur un procédé cognitif sous-jacent. En opérant une telle distinction, l'émetteur du discours présuppose, du moins inconsciemment, que l'autre est **différent**. En effet, chaque étiquette identitaire qui circule dans le langage courant, charrie un ensemble de caractéristiques propres qui distingueraient nettement l'autre de soi. Pour qu'elle soit efficace, pour qu'elle ait du sens aussi bien pour l'émetteur que pour le récepteur du message, elle doit s'inscrire dans un imaginaire partagé, construit par un environnement discursif donné, lui-même nourri, par la communication interpersonnelle et la diffusion de discours dominants. C'est ce cortège de représentations stéréotypées et de préjugés qui est *activé*¹²⁵⁶ par le mot-maître qui différencie une étiquette identitaire d'une simple épithète descriptive. Ainsi, en introduisant systématiquement l'appartenance nationale-linguistique de chaque personnage qu'ils rencontrent, les auteurs révèlent l'existence de ce type de caractéristiques sous-entendues. Ils supposent ensuite que les stéréotypes qu'ils ont eux-mêmes à l'esprit au moment de la rédaction sont assez largement partagés dans la société de référence pour être facilement identifiés pour leur lecteur éventuel. Lorsque Pospíšil, dans un cas rare où l'identité régionale prime sur l'appartenance nationale-linguistique, évoque les habitants (d'une région de la Moravie centrale), il fait appel à un stéréotype partagé lié à la particularité géographique de sa région natale : c'est une plaine. Il explique : « Et nous étions accablés par la crainte du front italien. Qui de nous, originaires de Haná, aimerait escalader les rochers et les montagnes¹²⁵⁷. » Les originaires de la plaine morave n'aimeraient pas escalader la montagne, sous-entend cette formulation elliptique... Le même mécanisme est à l'œuvre à propos des identités nationales-linguistiques. Les différentes « nationalités » seraient donc toutes dotées de qualités propres, en fonction desquelles les acteurs classés selon ce critère adopteraient des attitudes et des comportements spécifiques. Lors de l'interaction, ces présupposés contribuent à déterminer les attentes des autres acteurs¹²⁵⁸. Le sens attribué à une conduite ou à un geste spécifique se place donc

¹²⁵⁶Gérard Noiriel, *A quoi sert « l'identité nationale » ?*, Marseille, Agone, 2007, p. ?

¹²⁵⁷Pospíšil, p. 13 : « A k tomu nás tísnily obavy z italské fronty. Kdo by z nás Hanáků lezl rád po kopcích a po skalách. »

¹²⁵⁸A ce sujet, il existe une vaste littérature de psychologie sociale. Différentes expériences ont en effet démontré que participants émettent les jugements sur d'autres personnes, mais aussi ajuste la perception de ses propres compétences, en fonction des différentes étiquettes identitaires qui sont mise en évidence. A ce titre voir : Mohammed Rezbani, « Emplois dits "ethniques". Juge-t-on la valeur du personnel sur la base de préjugés ou de compétences professionnelles ? », *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 2005/2 (Numéro 66), p. 43-53 ; Corenblum, Barry, Robert C. Annis and S. Young « Effects of Own Group success and failure on judgments of task performance by children of different ethnicities », *European journal of social psychology*, in press 1996 ; G. V. Bodenhausen, M. Lichtenstein, « Social stereotypes and information-processing strategies: the impact of task complexity », *J Pers Soc Psychol*, 1987 May, n° 52(5), p. 871-880 ; N. C. Macrae, A. B. Milne, G. V. Bodenhausen, « Stereotypes as energy-saving devices: A peek inside the cognitive toolbox », *Journal of Personality and Social Psychology*, 1994, n° 66(1), p. 37-47 ; G. V. Bodenhausen, « Stereotypic biases in social decision making and memory: Testing process models of stereotype use », *Journal of Personality and Social Psychology*, 1988, n° 55, p.

dans l'interstice de la situation à laquelle il participe et la configuration identitaire de l'acteur incriminé¹²⁵⁹. Autrement dit, le jugement que porte le témoin sur un fait observé est issu de la confrontation entre la représentation stéréotypée latente et l'individu observé dans une situation concrète. L'analyse des mots précis employés dans la description des personnes permet de mettre en relief le mécanisme cognitif qui se met à l'œuvre lors de la confrontation à l'autre.

La façon dont le comportement d'une personne concrète en chair et en os correspond à la représentation stéréotypée liée à l'étiquette identitaire qu'elle porte transparaît au travers des épithètes accolés cette étiquette. La conformité entre les attentes et la réalité est exprimée par un adjectif accentuant une des principales qualités véhiculées par l'étiquette identitaire en question. Les témoins tchèques parlent ainsi de « *poctivý Čech* » [Tchèque honnête] ou du « *spravný Čech* » [Tchèque bon / correct]. Leurs camarades germanophones sont pourvus au contraire d'épithètes corroborant « le mauvais » aspect de cette étiquette identitaire. Ils sont traités de « *skalní Němec*¹²⁶⁰ » [Allemand intransigeant] ou de « *zuřivý Němec*¹²⁶¹ » [Allemand acharné / forcené]. Dans les deux cas, la valeur principale de l'étiquette identitaire est renforcée, corroborant ainsi la division qui apparaît ainsi comme « de nature » entre les hommes classés en fonction de leur identité nationale-linguistique. Ce phénomène est présent dans d'autres armées et dans d'autres sociétés en guerre, même celles qui sont habituellement présentées comme plus homogènes. Dans l'armée française, par exemple, ce sont les soldats Bretons, Occitans ou Corses ou bien les troupes coloniales qui se voient accoler un certain nombre de stéréotypes, souvent négatifs¹²⁶². Dans l'armée allemande, les soldats de la Bavière catholique ne posséderaient pas les mêmes qualités guerrières que leurs camarades de la Saxe protestante, par exemple¹²⁶³.

Or, bien que ce schéma interprétatif général imprègne les esprits des auteurs cités, il ne détermine pas complètement leur jugement lors de la confrontation directe à l'autre. Au fil des lignes de son journal, nous apercevons chez Berger la contradiction entre les représentations génériques qu'il a des différentes nationalités de l'Empire et la façon dont il évalue des personnes concrètes qu'il rencontre. Le 2 novembre 1914, il note par exemple : « Jakub Wittek de la 4^e compagnie est aussi tombé ici, il

726-737.

¹²⁵⁹Pierre Bourdieu propose l'exemple suivant : L'utilisation du béarnais par un maire de commune qui s'adresse à son public en béarnais lors d'une cérémonie officielle a une valeur sensiblement différente que celle dans le quotidien des locuteurs d'origine paysanne, peu scolarisés. Pierre Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Fayard, 2001 (1982, 1991), p. 101.

¹²⁶⁰Par exemple : Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 11.

¹²⁶¹Karel Wagner, *op. cit.*, p. 137.

¹²⁶²Sylvain Gregori, Jean-Paul Pellegrinetti (dir.), *Minorités, identités régionales et nationales en guerre*, Rennes, PUR, 2017 : Yann Lagadec, « L'affirmation de la région dans la nation en guerre ? Bretagne et combattants bretons, 1914-1919 », p. 28-29 et Sylvain Georgi et Jean-Paul Pellegrinetti, « Représentations et expressions identitaires des poilus corses (1914-1918) », p. 86.

¹²⁶³Benjamin Ziemann, *War Experience in Rural Germany*, Berg, Oxford-New York, 2007, p. 143.

était **allemand** et instituteur ; un **homme correct**¹²⁶⁴ »

Le 9 décembre 1914, l'auteur émet un jugement similaire :

« Alors qu'une partie d'hommes fait quelque chose devant les tranchées, une balle a atteint le soldat actif Wurzinger de notre section; [il est] **Allemand, mais** un garçon **sincère**. Brych et moi, nous l'avons enterré dans le verger. C'était un **bon copain**¹²⁶⁵. »

Ou bien encore le 16 mai 1915 : « Un jeune homme [a été] blessé d'un coup de fusil dans la poitrine. Cela nous émeut, **bien qu'il soit Allemand**, que des vies si jeunes sont détruites et les gens tragiquement assassinés¹²⁶⁶. » Un autre témoin, le cultivateur d'âge mûr, Janoušek, procède de la même manière pour parler des Hongrois. En arrivant avec un transport de malades à Cracovie dans un hôpital militaire, il note : « Docteur **Hongrois, mais** un homme **gentil**¹²⁶⁷. » Le diariste pragois de famille mixte, Vajcembauer, décrit le médecin qui l'ausculte le 30 juin 1914 à Brück comme « vieux grisonnant, un Allemand expérimenté, taciturne et sérieux assez sympathique à première vue mis à part le fait qu'il soit allemand¹²⁶⁸. » Dans tous ces cas, une distinction nette est opérée entre « soi » – qui s'identifie au groupe des Tchèques et l'autre – Allemand. Au travers de nombreuses lignes de ses notes quotidiennes, les mots employés par l'auteur, sûrement de manière spontanée, irréfléchie, attestent de l'emprise de cette opposition identitaire dans son schéma interprétatif : le Tchèque est pensé comme bon tout simplement parce qu'il est **Tchèque**, donc partageant l'identité de l'auteur alors que l'Allemand est appréhendé comme mauvais du fait de sa seule appartenance à une autre identité. Dans la situation décrite, il ne mériterait même pas que l'on compatisse à sort funeste. Or, comme le montrent les citations, l'imaginaire latent activé par l'attribution d'une étiquette identitaire n'impacte pas le jugement et le comportement qu'il nourrit de façon mécanique. Il est toujours articulé à la situation expérimentée. Le choix, lui aussi sûrement spontané et irréfléchi, des conjonctions de coordination marquant l'opposition fournit la preuve de la mise en œuvre d'une dynamique cognitive double. D'autant plus qu'il s'agit d'un témoin à faible capital scolaire et culturel. La dichotomie entre l'identité et son qualificatif inattendu – « Allemand, mais un homme sincère » – atteste de l'emprise

¹²⁶⁴AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 41 : « Také tu padl od 4. čety německý učitel Jakub Wittek ; byl to slušný člověk. »

¹²⁶⁵AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 58 : « Jedna část dělá něco před zákopy a při tom střelen aktivní vojín Wurzinger od našeho oddílu ; Němec, ale upřímný hoch. S Brychem jsme ho pochovali v sadě. Byl dobrý kamarád. »

¹²⁶⁶AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 156 : « Mladý člověk, střelený do prsou. Ač Němec, přece jen nám to vzruší myšlenky, že tak mladé životy jsou ničeny a tragicky vražděny. »

¹²⁶⁷Jan Janoušek, *op. cit.*, p. 44 : « Doktor Maďar, ale hodný člověk. »

¹²⁶⁸AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896 – 1944, note du 30/06/1914 : « starého šedovlasého „štápsarcta“, zkušeného nemluvného Němce, vážného a na pohled dosti sympatického, až právě na to jeho němectví. »

de l'imaginaire latent sur l'auteur. Mais il fournit aussi par là même, la preuve de la capacité de l'auteur à ajuster voire à corriger ses préjugés sous le poids de l'expérience directe de l'autre.

S'attendre à un comportement différent

Les représentations stéréotypées ne se limitent pas aux traits du caractère. Les qualités collectives attribuées à chaque identité définissent également un répertoire d'attitudes et de comportements attendus dans des situations spécifiques des acteurs classés dans la catégorie donnée. L'on attend que l'autre agisse en fonction de son identité. Plusieurs types de qualités opposées reviennent de façon récurrente. Un des stéréotypes reprend la césure confessionnelle entre les deux groupes de compatriotes. Avant de partir pour le front, les autorités austro-hongroises proposent aux soldats les services d'un prêtre pour se confesser. Šelf observe à ce sujet : « de toute la centurie, seuls trois Tchèques et la moitié des Allemands ont profité de cette attention bienfaisante de la part de l'administration militaire à notre égard. Les autres ont refusé¹²⁶⁹. » Son témoignage, corroboré par de nombreuses observations d'autres témoins, repose sur l'idée de l'affaiblissement significatif du sentiment religieux chez les Tchèques. Dans ce cas spécifique, l'image stéréotypée concorde avec les analyses démographiques. Dans l'Empire austro-hongrois, le catholicisme reste la religion officielle de l'État jusqu'en 1918, ce qui rend par ailleurs problématique une simple étude statistique des cases « confessions » sur les documents administratifs civils comme militaires – le mariage et le baptême à l'Église restaient des pratiques courantes pour une vaste majorité de la population sauf dans les cas d'appartenance à une autre confession reconnue, telle que le judaïsme ou une des dénominations protestantes tchèques ou allemandes. Les résultats du dernier recensement général austro-hongrois du 31 décembre 1910 indiquent l'écrasante prépondérance du catholicisme (romain et grec confondu, mais ce dernier ne représente que plusieurs centaines d'individus) avec 93,55 % chez les Allemands et 96,57% chez les Tchèques. L'orthodoxie grecque étant pratiquement insignifiante (0,04 % chez les Allemands et 0,01 % chez les Tchèques, les autres confessions pratiquées sont l'évangélisme avec 2,7% chez les Allemands et 2,48 % chez les Tchèques et le judaïsme avec 3,41 % chez les Allemands et 0,78 chez les Tchèques. 0,3 % d'Allemands et 0,16% de Tchèques se sont déclarés appartenant à une autre confession ou sans confession. Or, une analyse plus fine laisse penser qu'« une partie de plus en plus importante de la population tchèque penchait vers une tolérance et indifférence religieuse¹²⁷⁰. »

Bien qu'elle ne réunisse pas toute la population tchécoslovaque, la base de données des légionnaires tchécoslovaques (quelques 130 000 hommes) peut fournir des éléments intéressants sur ce sujet.

¹²⁶⁹Josef Šelf, *op. cit.*, p. 11 : « Od celé setniny využili tohoto dobrodiní vojenské správy pouze tři muži české národnosti, Němců asi polovina. Ostatní odmítli. »

¹²⁷⁰Jiri Koralka et R.J. Crampton, « Die Tchechen », *Die Habsburgermonarchie, vol. 4, Die Völker des Reiches*, p. 499.

Premièrement, en comparaison avec les chiffres du recensement global, très peu d'hommes semblent avoir revendiqué une appartenance confessionnelle ou même l'avoir considéré assez importante pour prendre soin de l'inscrire dans la case donnée dans leurs dossiers militaires constitués par l'administration des légions. Plus de la moitié d'entre eux se sont en effet abstenus de fournir cette information. Deuxièmement, le catholicisme, bien que majoritaire parmi les confessions notées, ne représente qu'un cinquième du total des légionnaires¹²⁷¹. Beaucoup d'hommes revendiquent au contraire clairement l'abjuration ou mention « athée » ou une conversion, le plus souvent à l'orthodoxie russe. Toujours selon la base des légionnaires tchécoslovaques, 4 015 hommes – 3,02 % - toutes confessions confondues ont indiqué avoir abjuré leur confession d'origine. Malgré ses imperfections, cette analyse statistique laisse apercevoir la tendance générale, particulière à la population tchèque. Encore aujourd'hui, contrairement aux nations voisines – allemande, autrichienne, slovaque ou polonaise, les Tchèques sont ceux qui revendiquent le moins de pratiquants toutes confessions confondues¹²⁷². Par ailleurs, la haute fréquence de posture athéiste relevée dans le corpus des témoignages tchèques peut être aussi liée à la proportion relativement significative des sympathisants déclarés de la gauche parmi les témoins, 20 parmi les 130 témoins publiés et 10 parmi les 42 témoins non publiés.

Pour les deux autres principaux types de représentations stéréotypées relevées dans les témoignages la confrontation avec les données statistiques est impossible. Le premier concerne un jugement éthique sur la qualité morale la plus générale. Vu par les auteurs Tchèques, le Tchèque serait donc « bon », « honnête » alors que l'Allemand serait « mauvais », « vicieux » et, comme nous venons de le voir, même pas digne de compassion dans son malheur. Le second type de qualité répond au contexte spécifique de la guerre. Toujours aux yeux des Tchèques, le Tchèque serait « résigné », « opposé à la guerre » alors que l'Allemand serait par nature « enthousiaste », « désireux de se battre ». Janoušek évalue une situation concrète à travers cette image contrastée du Tchèque qui se rend facilement et de l'Allemand combatif, répandue, comme nous l'avons montré précédemment, dès la mobilisation : « **Nous** étions émus de peur qu'**un des Allemands** – et il y en avait beaucoup parmi **nous** – ne se mette à tirer lors de l'assaut¹²⁷³. » Lorsqu'on cherche des volontaires charpentiers pour fabriquer un cercueil pour le cadet tué au combat, selon Berger et en accord avec l'attitude collective

¹²⁷¹ Selon la base VHU la répartition des confessions dans l'ordre descendant est la suivante : aucune indication : 53,30 % ; 20,91 % - catholiques romains ; orthodoxes russes : 1,64 % ; évangéliques : 1,17% et juifs : 0,33 % du total des légionnaires recensés.

¹²⁷² Données proposées par *Swiss Metadatabase of religious Affiliation in Europe*, disponibles en ligne sur : https://www.smre-data.ch/en/data_exploring/religious_affiliation#/mode/majority_religion/period/2010/dataset/1562/presentation/map, consulté le 30/04/2019.

¹²⁷³ Jan Janoušek, *Z bojů za svobodu vlasti (paměti katolického legionáře)*, Praha, 1933, p. 101 : « Všechny to dojalo z obavy, že nás Taliáni postřelí, jestli některý z Němců – a těch bylo mezi námi mnoho – při zabírání vystřelí. »

préjugée des deux groupes national-linguistiques dans la guerre, seul un Allemand se propose¹²⁷⁴. « **Quelques Allemands** de notre tranchée ont tenté d'obéir à l'ordre du capitaine en second et courir en arrière, mais il était trop tard. **Tous les Tchèques** jetaient les fusils et levaient leurs mains en l'air¹²⁷⁵. » Un autre témoin, Pospíšil (un des rares publiés pendant la période communiste), propose une interprétation similaire de l'espace social de la bataille : les quelques soldats qui tentaient d'éviter la capture sont automatiquement désignés comme Allemands (il ne dit pas pourtant *tous* les Allemands, ce qui laisse penser qu'il y avait aussi des locuteurs de langue germanique qui ne s'opposaient pas à la capture), les Tchèques au contraire, traités par le témoin comme un sujet collectif parfaitement homogène, se seraient rendu sans résister... Dans une situation de combat similaire, Mudrák prend soin de souligner que l'élève-officier qui lui ordonne et le force à tirer sans arrêt bien qu'il ne voie aucun ennemi était « Goldschmied, un juif allemand », en poursuivant son récit, l'auteur ne désigne ce dernier que par son identité nationale « cet Allemand¹²⁷⁶ ». Dans une situation de combat il est difficile de vérifier la réelle répartition des comportements. Il est toutefois certain que celle proposée par l'auteur, qu'elle soit authentique ou non, est fermement inscrite dans le schéma interprétatif dominant.

« A la compagnie technique (270 hommes), j'étais le seul abonné aux revues social-démocrates. En parlant aux Tchèques, mais pas avec n'importe qui, je disais, lorsqu'on me demandait mon opinion, que l'Autriche devait éclater, car tant que ce n'est pas fait on n'aurait pas de paix, les nations continueraient à lutter. Les Allemands et les Hongrois ont le même objectif : asservir toutes les nations. J'ai eu de la chance que les camarades ne m'ont pas dénoncé, que je ne suis pas tombé dans le pétrin à cause de ça. Si les Allemands l'avaient entendu, j'aurais été inquiet. Je disais aux Tchèques qu'il ne fallait pas se mêler aux Allemands, qu'il valait mieux rester entre-soi. Dans notre escouade, il y avait le première classe Hillgartner (Allemand), il connaissait le tchèque et préférait être chez nous que chez les Allemands. Ensuite nous avons eu un seul Allemand, caporal Hofbauer. Rien d'étonnant que je ne voulais avoir rien en commun avec les Allemands. Les Allemands sont tous patriotes autrichiens [défenseurs de l'État austro-hongrois, nda], rien de socialiste chez eux. Et dès qu'il y a eu une victoire, ils étaient tous abrutis par la gloire et nous, ennemis de l'Autriche, nous ne pouvons absolument pas sympathiser avec eux. Il y a aussi des Tchèques, qui sympathisent avec eux et ceci surtout pour obtenir de l'avancement ou plein d'étoiles sur le col¹²⁷⁷. »

¹²⁷⁴AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 180.

¹²⁷⁵Pospíšil, p. 38 : « Nekolik Nemcu z naseho zakopu se pokouselo uposlechnout nadporucikova rozkazu a utikat dozadu, ale uz bylo pozde. Vsichni Cesi odhazovali pusky a zdvihali ruce. »

¹²⁷⁶Augustin Mudrák, *Bojoval jsem za císaře pána*, Nové Strašecí, Jiří Červenka - Gelton, 2011, p. 18.

¹²⁷⁷AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 203 : « Já byl u

L'extrait de Berger du 28/07/1916 montre l'imperfection de l'interprétation de l'environnement social en fonction des attentes préconçues fondées sur la distinction identitaire. Sans en être conscient, en immortalisant sur le papier de ses carnets les méandres de son processus réflexif, il livre à la postérité ses multiples contradictions internes. Les Allemands sont certes infréquentables, pourtant le soldat allemand en question préfère la compagnie des Tchèques. Et vice et versa, les Tchèques, qui devraient être par définition soudés par un certain nombre de convictions et points de vue partagés, suscitent pourtant la crainte de se révéler capables de trahir l'identité collective et ses attributs idéalisés.

En effet, chez Berger, les exemples sont fréquents, malgré sa ligne narrative principale insistant sur la différence « de nature » entre les Tchèques et les Allemands et parfois les autres nationalités, une seconde ligne contredit directement la première. Le 29 avril 1915, il rapporte l'anecdote suivante. Un soldat de première classe l'a entendu dire qu'il en avait « plein le cul » et qu'il laissait tomber la corvée de bois qu'il était en train d'accomplir.

« Lorsque nous sommes revenus avec le bois, il [le soldat en question] l'a dit aux autres gradés et eux, ils lui disaient d'arrêter, que les soldats racontaient plein de choses et qu'eux, ils n'en faisaient pas une affaire. C'étaient les caporaux Ruda, Žižka, Bezpalec, Pruher, Sturany (qui n'aime pas les Tchèques), Frostl. Comme il y avait même les Allemands qui lui disait de laisser tomber et de ne pas le signaler, cette ordure de soldat de première classe, Tchèque, camarade, compatriote et charpentier a laissé tomber¹²⁷⁸. »

Le 9 juin 1915, le même témoin constate que : « **Même certains Allemands** s'en foutent de la guerre¹²⁷⁹ » Encore plus tard, en février 1917, il est condamné à deux semaines de prison. Il y rencontre un Allemand dont il raconte l'histoire fascinante. Bien que son codétenu soit Autrichien et Viennois, il a décidé de ne pas combattre, préférant enchaîner les condamnations pour des délits mineurs et passer la guerre en geôle. Dans l'anecdote suivante, racontant la réaction des deux sergents allemands de son unité Proksch et Wagner le 22 octobre 1916 à l'annonce de l'attentat sur le premier

technické kumpanie (270 mužů.) jediný, jenž odebíral soc. dem. časopisy. - V hovoru s Čechy – ovšem ne s každým – jsem říkal, když se mě ptali na názory, že se to Rakousko musí rozbít, neboť dříve nebude pokoje a bude pořád národnostní boj. Němci i Uhři mají stejný cíl: potlačit všechny národy. Ještě dobře, že to vojáci na mne nevyzradili, že jsem s tím neměl sám malér, neboť slyšet to Němci, měl bych nepříjemnost. Říkával jsem Čechům, by s Němci mnoho nepletli a radši chodili sami. U naší čety byl frajtr Hillgarter (Němec), znal také česky a byl radši u nás než u Němců a pak jsme měli pouhého Němce, kaprála Hofbauera. Není divu, že jsem s Němci nechtěl mít nic společného. Němci jsou všichni Rakušáci, socialistického v nich není nic a kdykoliv bylo u nás trochu vítězství, byli celí pitomí slávou a my, nepřátelé Rakouska samozřejmě nemůžeme s nimi sympatizovat. Jsou také Češi, kteří s nimi sympatizují a ti hlavně, aby docilovali povýšení a měli hodně hvězdiček na límci. »

¹²⁷⁸AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 164 : « Když jsme došli s dřevem zpět, říkal to druhým šaržím a ti na něj, by toho nechal, že si leccos řekneme a oni že z toho nedělají žádnou vodu. Byli to kaprálové Ruda, Žižka, Bezpalec, Pruher, Sturany (který nemá Čechy rád), Frostl. Byli to i Němci, kteří mu říkali, aby toho nechal a nehlásil to a tak ten mizernej frajtr, Čech, kamarád, krajan a tesař od toho upustil. »

¹²⁷⁹AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 180 : Le 09/06/1915, « i někteří Němci serou na válku. »

ministre autrichien Karl von Stürgkh commis la veille par Friedrich Adler, lui-même social-démocrate *autrichien*, le même schéma est appliqué pour interpréter les réactions observées mais aussi pour estimer les réactions, qui seraient différentes si le paramètre principal – l'identité nationale du protagoniste – venait à être alterné.

*« Et là, ils en ont parlé, qu'il serait pendu et qu'il le méritait. Ils disent que c'est une honte que ça soit fait par **un Allemand**. Surtout Wagner n'aime que les Allemands nationalistes et déteste tous les autres et spécialement les sociaux. C'est pourquoi il se réjouira s'il est pendu. Si ça avait été fait par une autre nationalité, ils auraient été si furieux qu'ils ne sauraient pas quoi inventer contre eux. Si c'était **un Tchèque**, nous devrions fermer nos gueules et écouter toutes les insultes monstrueuses venant de leur part¹²⁸⁰. »*

Une fois encore, aux yeux de l'auteur qui détaille sa réflexion, le jugement et les réactions aux mêmes actes de ses supérieurs allemands varieraient sensiblement en fonction de l'identité, ici nationale, de l'acteur. Or, en rapportant dans son récit ce crime commis par un *Allemand*, Berger introduit un argument supplémentaire contredisant sa vision globale dichotomique du monde social qui l'entoure et auquel il prend part.

Dans son ensemble, les écrits de Berger sont truffés d'exemples de situations concrètes qui contredisent directement les préjugés « nationalistes » du témoin. L'exemple de Berger est d'autant plus intéressant qu'il s'agit d'un des rares témoins du corpus qui n'a jamais été légionnaire. De plus, ayant parcouru en tant que charpentier quatre coins de l'Empire pour s'installer dans la capitale habsbourgeoise, il évoluait d'une certaine façon en dehors des principaux lieux de diffusion du nationalisme tchèque et en tant que résident viennois n'aurait logiquement aucun intérêt à la dislocation éventuelle de l'Empire ni à l'indépendance tchèque. Qui plus est, avant la guerre il a revendiqué davantage son identité politique et de classe que nationale¹²⁸¹. Le socialisme étant par définition transnational, il est difficile de comprendre d'où provenait sa représentation dichotomique de l'espace social. Peut-être du cloisonnement identitaire dans une métropole cosmopolite ? Les spéculations sur son origine laissées de côté, son récit confirme la présence des préjugés « nationalistes », mais il montre aussi, ce qui est aussi fréquent, les limites de leur impact dans les situations concrètes.

¹²⁸⁰AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 230 : « Teď si o tom spolu povídali, jak bude pověšenej a že mu to patří. Je prý hanbou, že to udělal Němec. Najmě Wagner má rád jenom nacionální Němce, vše ostatní nenávidí, zvláště socany. Proto má také radost, že bude pověšen. Udělat to z jiného národa, nevěděli by šilenstvím, co proti nim dělat. Ač je to soc. Demokrat a teoretik socialismu, je to dobré, že je německé národnosti. Být to z Čechů, museli bysme držet huby a vyslechnouti všechny ty příšerné nadávky od nich. »

¹²⁸¹ Rudolf Kučera, *Život na příděl. Válečná každodennost a politiky dělnické třídy v českých zemích 1914–1918*, Praha, Lidové noviny, Knihovna Dějina a současnosti, 2013.

L'expérience d'un autre témoin, l'étudiant en droit, Hejda, dément à son tour l'existence d'une distinction nette entre les attitudes à la guerre des différentes nationalités. Dans son anecdote, tous veulent échapper au front peu importe leur origine et leur identité :

*« Et maintenant, je suis logé dans une grande salle lumineuse avec plein de fenêtres et une vingtaine de lits. Mes voisins sont principalement officiers et quelques volontaires d'un an – tous malades mentaux. **Aucun d'eux** ne s'efforce un instant de prétendre qu'il ne simule pas. Tout au contraire. Ils se vantent **tous**, en se confiant leurs expériences, en échangeant leurs opinions et essayant diverses méthodes. **Allemands, Tchèques, Polonais**¹²⁸². »*

Encore un exemple où le stéréotype discursif ne résiste pas à l'épreuve de l'expérience.

Dans le sens inverse, d'autres témoins tchèques ne cachent pas leur déception du comportement de leurs compatriotes de la même langue. Le volontaire d'un an, étudiant en sciences humaines, Dobrovolný, s'indigne du comportement de ses compatriotes : « Alors, on dit les garçons tchèques. Pourtant, j'ai bientôt constaté quelles sales ordures/vermines étaient parmi eux¹²⁸³ ». Havelka, par exemple, se plaint du juge Jan Mrázek à Teplice dont l'attitude s'écarte de la solidarité et de la complicité entre compatriotes que l'auteur attend de lui. Le témoin note : « malheureusement Tchèque, [il] a tellement fait souffrir ma mère¹²⁸⁴ ! ». Geissler, un témoin autrichien viennois, rapporte un cas où les saboteurs civils polonais en Galicie ont été dénoncés par un sapeur tchèque qui a entendu et compris leurs projets subversifs et les a rapportés à son supérieur allemand qui ne se doutait de rien¹²⁸⁵. Un Tchèque aurait donc agi contrairement aux stéréotypes. Dès que l'on analyse les descriptions de situations concrètes présentes dans les témoignages, il s'avère en définitive que même si les stéréotypes sont souvent mobilisés dans les propos, c'est bien toujours l'individu en situation qui est apprécié.

Le mécanisme d'auto-valorisation ou les autres sont toujours « les pires »

La perception de l'espace social comme segmenté en fonction d'un marqueur identitaire provoque un autre phénomène. Les auteurs manifestent une forte tendance à attribuer les traits à valeur négative aux autres, à ceux qui ne partagent pas l'identité principale du narrateur. La noirceur des uns accentue la luminosité des autres. Par ricochet, ce réflexe aussi bien manichéen que spontané permet de

¹²⁸²Jiří Hejda, *op. cit.*, p. 24 : « A teď ležím ve velkém, světlém sále s mnoha okny, kde je asi dvacet lůžek ; mými sousedy jsou vesměs důstojníci a několik jednoročáků – samí duševně choří. Nikdo z nich se ani na okamžik nesnaží předstírat, že nesimuluje. Naopak. Vychloubají se, vykládají si své zkušenosti, vyměňují názory, zkoušejí různé metody. Němci, Češi, Poláci. »

¹²⁸³Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 70 : « Ono se ovšem řekne: čeští kluci. Ale brzy jsem se musel přesvědčit, jací jsou mezi nimi neřádi. »

¹²⁸⁴Havelka, p. 28 : « bohužel Čech, co se již mé matky natrápil! »

¹²⁸⁵DLA UW, fond : Emil Geissler, p. 154.

valoriser davantage le groupe de référence identitaire de l'auteur. Il creuse aussi davantage le sentiment de différence entre les hommes. Dans les témoignages tchèques, ce sont les Allemands mais surtout les Hongrois qui se trouvent systématiquement épinglés pour leurs méfaits, des comportements à valeur négative sur une échelle très générale que supposée partagée par la société. Ils sont représentés comme injustes, cruels, brutaux ou vulgaires. Sur ce point, les témoins germanophones partagent largement les avis de leurs compatriotes tchèques, eux aussi mettant facilement les Hongrois au pilori pour leurs conduites inadaptées, voire condamnables. L'attitude envers la population civile des zones du passage des forces armées ou des combats est un des domaines majeurs d'application de cette figure.

« Dès qu'on tombait sur un vieux ou une vieille, on les attrapait et enfermaient. Surtout les Allemands et les Hongrois les traitaient avec cruauté. Ceux qui tentaient de se défendre étaient tout simplement pendus ou tués par balle. Nous, pionniers, ne participions jamais à de telles exactions¹²⁸⁶. »

En décrivant le comportement des unités austro-hongroises en Serbie en automne 1914, Berger insiste, en accord avec une représentation binaire de l'espace social, sur le lien entre la propension à la violence et l'identité nationale. A la fin de la citation, le témoin renvoie à une autre distinction, celle de la fonction dans l'armée entre « nous, pionniers » et les autres. Cette dernière semble assez plausible, car les unités du soutien technique ou logistique, en tant qu'unités non-combattantes, s'engageaient moins dans les opérations de police de ce genre. Pour le lien entre la cruauté et l'identité nationale-linguistique, nous ne disposons d'aucun moyen de vérifier

Chez d'autres témoins encore, la population civile est toujours brutalisée par « les autres ». Selon Bouček, par exemple, lors de la retraite hâtive des unités austro-hongroises sur le front russe fin octobre 1914, l'armée impériale aurait une réputation bien pire auprès de la population civile que celle du tsar. Les Hongrois surtout auraient pratiqué la violence et les viols¹²⁸⁷. Hlaváč décrit une scène semblable, observée, chez lui aussi, lors de la retraite chaotique des Austro-hongrois en Galicie. Les gares sont « délabrées » et beaucoup de choses ont été « volées par les Hongrois, qui sévissent encore ici et emportent avec eux tout ce qu'ils peuvent¹²⁸⁸ », s'indigne-t-il. Le jeune soldat Kubík, parti au front en juin 1917 à dix-huit ans à peine, rapporte dans son journal intime, ce cas de viol, perpétré, ici aussi, par un soldat ne partageant pas la même identité que l'auteur. Il note au contraire l'intervention « louable », à valeur positive selon une échelle de valeurs humaniste, de son propre

¹²⁸⁶AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 67 : « Kde jaký starý dědek nebo bába, hned se to schytalo a zavřelo ; zvlášť Němci a Maďaři s nimi hrubě jednali. Kteří se protivili, byli jednoduše pověšeni nebo zastřeleni. K takovým exekucím my zákopníci nikdy nepřišli. »

¹²⁸⁷Bouhuslav Bouček, *op. cit.*, p. 40.

¹²⁸⁸Jan Hlaváč, *op. cit.*, p. 38 : « z poloviny rozkradených Maďary, kteří tu ještě řadí a odnášejí, co se dá. »

groupe de référence sans se mettre en avant individuellement.

*« Nous avons entendu dans une chaumière : Je ne veux pas ! [en russe dans le texte, nda] Nous avons jeté un coup d'œil à l'intérieur et **notre** intuition ne nous a pas déçus... Nous avons trouvé **un Hongrois** écroulé sur la paille après s'être bien amusé. Dès qu'il **nous** a aperçu, il a tenté de fuir, mais sans succès. Ô, combien de coups de pieds et de gifles il a encaissé en gémissant. La femme s'est enfuie dès qu'il l'a lâchée¹²⁸⁹. »*

Les récits sur le traitement des prisonniers de guerre obéissent à la même règle. Dans sa note du 17 juin 1916, notre témoin le plus prolixe, Berger, laisse jaillir son indignation :

*« Ici, les **prisonniers russes** sont envoyés aux travaux et ils ramassent des os à ronger près de la cuisine. Un soldat, **allemand**, qui les garde, s'est mis à les **taper avec son bâton**. Les Russes fuyaient et lui, il les poursuivait en les **traitant de tous les noms** : horde, bande, vermine, canaille et d'autres perles du vocabulaire militaire. Les officiers observaient avec amusement comment cette brute les battait. Quelle image répugnante du résultat de **l'éducation militaire et germanique**¹²⁹⁰. »*

Un autre soldat tchèque, Skála, livre son dégoût des « autres » soldats dans son journal de guerre, publié en 1937 par une revue d'érudition provinciale. Il revient plusieurs fois sur le sujet.

*« Beaucoup de **Hongrois**, égarés de leurs unités, traînent par ici. Beaucoup de **Russes blessés** arrivent ici en même temps. Et ils trouvent **des soins**. Les membres de la **nation chevaleresque hongroise rattrapent le manque de courage et de bravoure de ce matin**. Ils **attrapent les Russes blessés et ils les assassinent**. Je suis témoin de la scène où une brute a attrapé un malheureux avec le bras déchiqueté par la poitrine, il a posé le canon de son fusil sur son cœur et tiré. **Nous nous jetons sur ces bêtes sanguinaires mais les grenades qui s'abattent sur nous nous forcent à poursuivre la fuite**¹²⁹¹. »*

Ce sont encore les membres d'une autre nationalité, en l'occurrence des Allemands, qui se portent

¹²⁸⁹František Kubík, *op. cit.*, p. 77-78 : « V jedné chalupě jsme slyšeli ženskou podezřele křičet : « Nechoči ! » Nahlédli jsme a tušení nás nezklamalo... Na slámě jsme našli Maďara, který si přišel na lepší. Jak nás zahlédl, chtěl utéci. Ale nepodařilo se mu to. Dostal kopanců, facek a skučel. Ženská, jak ji pustil, hned se ztratila. »

¹²⁹⁰AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 153 : « Zde jsou ruští zajatci komandováni na práce a u kuchyně si sbírali kosti k ohryzování. Jeden voják, Němčour, jenž je u nich dozorem je začal mlátit holí. Rusové odtud utíkali a on za nimi, div se nepřerazil a nadával jim horda, banda, pakáž, dobytku a všelijaká jména nadávek z vojenského slovníku. Oficíři se na to dívali a smáli se tomu, jak to ten hrubec řeže. Hnusný obraz vojenské a germánské výchovy. »

¹²⁹¹František Skála, *op. cit.*, p. 35-36 : « Kolem se potuluje mnoho Maďarů, zaběhlých od svých oddílů. Houfně sem přicházejí i ranění Rusové. Také nalézají ošetření. Příslušníci rytířského národa maďarského dohánějí, co jim dopoledne scházelo na odvaze a hrdinství. Chytají raněné Rusy a vraždí je. Jsem svědkem, jak surovec uchopil ubožáka s roztržštěnou rukou za prsa, nasadil mu na život pušku a vystřelil. Vrháme se na krvelačné bestie, ale dopadající granáty nás nutí k dalšímu útěku. »

volontaires pour exécuter un groupe de prisonniers russes évadés lorsque les Tchèques auparavant désignés pour accomplir cet ordre lugubre seraient parvenus à l'éviter. Et vice et versa, dans le contexte brutal du front en Galicie, ce sont, chez Skála, les Tchèques qui s'évertuent à sauvegarder des fragments d'humanité :

« Tous [la population civile] étaient affamés. Le Hauptmann Muller, Tchèque, major du régiment, cherchait de la nourriture au moins pour les enfants. Un peu plus loin, quelques crapules allemandes arrêtaient ces misérables par la force pour traire leurs vaches. Nous les avons punis sur le champ, ils n'ont même pas essayé de fuir les gifles¹²⁹². »

Le témoignage de Skála est d'autant plus intéressant à ce sujet, que son auteur est un des rares témoins non-légionnaires. Appelé en février 1915, il termine la guerre précocement, le 1er décembre 1917 où il est réformé comme invalide inapte au service suite à une blessure grave. Bien que proche, du moins selon lui, du courant nationaliste tchèque (il affirme être lecteur de la revue Čas¹²⁹³ et membre du Sokol), il accomplit son devoir envers sa « patrie plus large » sacrifiant jusqu'à sa santé et ses capacités corporelles sur l'autel de l'effort de guerre austro-hongrois. Pour son séjour au front de dix-huit mois, il reçoit la Croix de l'empereur Charles et deux décorations austro-hongroises pour bravoure face à l'ennemi. Il est donc difficile de considérer cet auteur comme un nationaliste tchèque « forcené », implacable. Et pourtant, dans son récit, les invectives furibondes pleuvent sur les soldats des autres nations.

Relevant d'un registre nettement moins grave, le mépris des « autres » camarades apparaît aussi chez le peintre Váchal. Ce mystique à sensibilité délicate, supporte difficilement les comportements grossiers des soldats « du peuple » dans son entourage.

« J'ai profité de cette connaissance pour dénoncer ces cochons d'Allemands de la seconde section, habitués à cracher et à se moucher n'importe où. La voix du lieutenant Krahulík les réprimandant le lendemain matin lors d'une inspection surprise qui commençait par des mots de tonnerre : cochons... sonnait pour nous comme une musique divine¹²⁹⁴. »

Encore une fois, aucune personne n'est désignée individuellement, c'est une étiquette négative

¹²⁹²František Skála, *op. cit.*, p. 58 : « Všichni (civilní obyvatelé) jsou hladoví. Hejtman Muller, Čech, plukovní adjutant, shání potraviny alespoň pro děti. Opodál několik německých darebáků zastavovalo násilím ubožáky a vydojovalo jim krávy. Ztrestali jsme je hned na místě. Ani se pohlavkům nebránili a dali se na útěk. »

¹²⁹³Cette revue tchèque pragoise, fondée en 1886 par Jan Herben diffusait la voix du groupe politique « réaliste » formée autour des personnalités politiques clés de la lutte pour l'autonomie tchécoslovaque, notamment Tomáš Garrigue Masaryk, futur président et Karel Kramář, futur premier ministre, de la Tchécoslovaquie indépendante.

¹²⁹⁴Váchal, p. 24 : « použil jsem této známosti k denunciaci prasáckých Němců od druhého oddílu. Zvyklých plivati a smrkati, kam se dalo. Hlas o. Krahulíkův promlouvajíc k nim při nenadále inspekci ráno, počínaje hromovými slovy: prasata...zněl nám Čechům jak nebeská hudba. »

collective qui est déployée afin de transposer la « mauvaise » valeur sur tous ceux qui sont susceptibles de partager la même identité. Il aurait pu mettre en exergue, comme c'est souvent le cas chez « les intellectuels¹²⁹⁵ », l'abîme socio-culturel qui sépare l'auteur de ses camarades. Et pourtant, c'est encore une fois l'appartenance nationale-linguistique qui est invoquée, se superposant ainsi aux autres marqueurs identitaires ayant pu intervenir dans ce type d'opération de catégorisation.

Le déluge d'accusations qui s'abat de la part des Tchèques sur les Allemands et les Hongrois et de la part des Allemands surtout sur ces derniers, montre que certains types de comportements sont systématiquement mis en rapport avec l'appartenance aux différentes identités nationales. Selon les témoignages, les Hongrois ont une très mauvaise réputation chez les soldats des autres nationalités, aussi bien chez les Tchèques que chez les Autrichiens. Sont-ils effectivement plus brutaux que leurs camarades ? S'agit-il d'un résidu de la mémoire populaire multiséculaire ravivant la représentation des Hongrois en « barbares de Pannonie » d'Attila le Hun ? Difficile, en effet, d'imaginer qu'ils auraient pu avoir, à eux seuls, le monopole absolu de la violence commise par l'armée austro-hongroise pendant la guerre. Malheureusement, en dépit de la fréquence d'allusions dans les témoignages, il est difficile d'obtenir des éléments positifs sur ce sujet par d'autres sources pour effectuer une confrontation fiable (voir s'il existe des travaux sur le sujet)¹²⁹⁶. Il serait, par ailleurs intéressant, de savoir si les soldats hongrois partageaient cette pratique et si oui, quelle(s) nationalité(s) visait-elle, or sur ce sujet aussi, les travaux semblent faire défaut.

Qui plus est, l'étiquette identitaire de « Magyar » ou de « Hongrois » est elle-même problématique, car ambiguë. En effet, dans le contexte militaire, l'appellation « hongrois » peut faire référence à deux réalités distinctes. Dans son acceptation plus large, elle désigne l'ensemble des unités recrutées dans la partie hongroise de l'Empire – la Transleithanie – alors que le sens restreint se réfère aux unités formées par des soldats d'identité nationale-linguistique hongroise, couvrant, à peu près, le territoire de la Hongrie actuelle. Pour complexifier l'imbroglio identitaire austro-hongrois encore davantage, une nuance peut être introduite entre les deux dénominations, Hongrois et Magyar, traitées en français comme de parfaits synonymes¹²⁹⁷. Dans les langues des témoignages, en tchèque et en allemand, les deux désignations qui coexistent : *Uher* et *Mad'ar* en tchèque et *Ungar* et *Magyar* en allemand) ne sont pas utilisées exactement de la même façon. En allemand, la désignation officielle des régiments de la Transleithanie est « régiments hongrois » [*ungarisch*], alors que dans leur composition nationale on distingue les magyars des autres nationalités. En tchèque, le mot (ou sa racine) hongrois [*uherský*] apparaît principalement dans le titre de l'État lui-même [*Uhersko*]. En parlant aussi bien des

¹²⁹⁵Nicolas Mariot, *Tous unis*, op. cit., p. 10-12.

¹²⁹⁶Les pistes se dessinent, mais à notre connaissance, jusqu'à présent, aucune étude quantitative n'a été menée sur les occurrences des actes de violence des différentes unités.

¹²⁹⁷Larousse en ligne, entrée « magyar », http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/magyar_magyare/48629, consulté le 15/12/2017.

institutions (unités militaires), des objets (ville, pleine, vin, charcuterie) que des personnes (soldats, officiers, hommes politiques, civils) les Tchèques recourent systématiquement au mot magyar [*Maďar*].

Dans la pratique, l'administration militaire austro-hongroise sépare les unités en deux grands groupes : allemands [*deutsch*] et hongrois [*ungarisch*], le premier englobant les circonscriptions militaires de la Cisleithanie, le second du territoire transleithanien. Dans l'armée commune – les régiments k. u. k. – les unités officiellement définies comme « hongroises » représentent quarante-sept régiments sur le total de cent-deux régiments d'infanterie qu'elle compte en 1914. Sur les quarante-sept, trois régiments seulement peuvent être qualifiés de nationalement homogènes avec une proportion des Hongrois dépassant les 95% : régiment n° 38 de Kecskemét avec 97%, n° 60 d'Eger avec 98% et n° 68 de Szolnok avec 98% de Hongrois. En abaissant la limite de l'homogénéité nationale à 90%, nous obtenons toujours seulement huit unités sur les quarante-sept. Dans quinze régiments les soldats de langue hongroise représentent entre 50 et 89% des effectifs. Dans dix régiments, ils sont mentionnés en tant que nationalité à part entière mais leur proportion ne dépasse pas 49%. Finalement, dans quatorze régiments labellisés « hongrois », la nationalité hongroise n'est pas listée dans la composition nationale¹²⁹⁸. Il s'agit principalement des régiments recrutés sur la partie croate de la Transleithanie. Sans compter ces régiments à majorité serbo-croates, qui ne sont pratiquement jamais mentionnés dans les témoignages, même dans les régiments majoritairement « hongrois », d'autres nationalités sont fortement représentées : Roumains, Serbes, Croates, Slovaques ou Allemands. Or, dans les témoignages, il est rarement spécifié si l'épithète « hongrois » se réfère à l'uniforme (marque d'appartenance à un régiment hongrois) ou à un autre marqueur identitaire, la langue ou l'origine, par exemple. Nous pouvons supposer que dans les extraits décrivant les combats, le témoin perçoit plutôt les attributs régimentaires que l'identité propre de chaque personne. Dans ce type de situation, il s'agit donc plus d'un label collectif que d'une identité nationale individuelle.

A défaut de pouvoir affirmer ou infirmer de manière claire et univoque ces accusations de comportement déplorable, ce type de contenu dans les témoignages dévoile plusieurs phénomènes sociaux, risquant de passer inaperçus dans d'autres modes d'analyse. Premièrement, on constate l'ampleur de la perception de l'espace social comme scindé sur la base du paramètre national-linguistique dans la construction du discours mémoriel des témoins tchèques et allemands. Deuxièmement, si la configuration de l'espace social y est propice, la propension des témoins à relever les points négatifs chez ceux qui ne partagent pas l'identité du narrateur et valoriser au contraire « les siens » est prégnante. Troisièmement, ce type de récit révèle aussi, entre les lignes, la persistance de

¹²⁹⁸ La ou les nationalité(s) fortement minoritaires sont souvent assemblées dans la colonne « divers » sans plus de précisions.

l'échelle de valeurs humanistes du temps de paix, interdisant et condamnant, en accord aussi bien la morale du Décalogue qu'avec la justice occidentale moderne, tout acte de violence non institutionnelle et non institutionnalisée envers les autres êtres humains. Le fait guerrier exigeant l'emploi de la violence¹²⁹⁹ déroge à ce principe moral fondamental en proposant un système de valeurs et de valorisation concurrent pour légitimer et pour justifier les pratiques qui seraient autrement, dans d'autres situations, perçues comme transgressives et ineptes. De nombreux témoins révèlent, souvent « malgré eux » l'amplitude de ce profond hiatus. Aussi, les principes moraux du temps de paix se révèlent-ils forts résistants à « la culture » ou, plus précisément, au système de valorisation propre à l'activité guerrière. Déplacer les fautes chez les « autres », pensés à la fois comme exclus du groupe d'appartenance et différents de soi présente un double bénéfice indéniable, psychologique et social. Ce procédé permet d'évoquer la violence qui a bel et bien existé tout en sauvant sa propre intégrité morale aussi bien au niveau individuel que collectif tout en s'attribuant le rôle le plus valorisant¹³⁰⁰.

Dans cette perspective il est intéressant de soumettre au prisme identitaire la valorisation des qualités guerrières et de la vaillance militaire. En effet, ce cas précis se trouve dans l'interstice des deux dynamiques esquissées précédemment. D'une part, un des principaux attributs de l'identité tchèque serait l'indifférence voire l'hostilité à la guerre qui les distinguerait de leurs camarades allemands ou hongrois et qui favoriserait des comportements défectifs et d'autre part, la tendance à attribuer toujours à son propre groupe identitaire toujours la valeur (la plus) positive dans le vaste répertoire des qualités contrastées – bon/mauvais, civilisé/brutal, charitable/implacable mais aussi courageux/lâche, vaillant/défaillant, viril/efféminé etc. pousserait les Tchèques à s'accorder aussi des qualités de « bon soldat ». Cette parfaite contradiction d'attitude transparaît dans les témoignages. Berger, confie à son journal le 19 décembre 1914 lors de la retraite austro-hongroise sur le front serbe :

*« Le première classe Ruda rappelle la retraite de la Drina du 8 au 9 septembre et [prévoit que] maintenant nous allons déguerpir du 9 au 10 décembre. Nous sommes en colère contre la guerre et nous, Tchèques, nous nous en fichons et nous avons un plaisir secret que l'Autriche soit en train de perdre. Alors que les Allemands se montrent inquiets et [construction elliptique] qu'un État avec une petite armée est en train de vaincre le géant. Ils se vantaient qu'ils allaient traverser la Serbie en huit jours. Le caporal Koch (Allemand) ajoute que cela commençait à être suspect qu'une partie de la population civile restait sur place, devant se douter que nous n'irions pas loin. Ils [les Allemands] en ressentent **la honte**, nous souhaitons au contraire*

¹²⁹⁹Référence à la définition classique de la guerre de Clausewitz, selon laquelle la guerre est l'usage de la force voire de la violence militaire dans un dessein politique pour soumettre un ennemi.

¹³⁰⁰ Le même procédé est en œuvre au niveau individuelle, dans la description de tout type de comportement condamnables mais fortement rependus tels que le recours aux prostituées, masturbation, vols entre camarades etc. Jiří Hutečka, *Muži proti ohni. Motivace, morálka a mužnost českých vojáků Velké Války 1914-1918*, Praha, Knihovna Dějin a současti, 2016, p. 70-73.

une grande branlée¹³⁰¹. »

Un autre témoin tchèque, Dobrovolný, évalue, lui aussi, les attitudes à la guerre au printemps 1915 en fonction de stéréotypes collectifs :

*« Certains officiers et soldats étaient désignés comme **héros** du régiment et de la ville. C'était vrai **chez les Allemands**. **Chez les Tchèques** les hauts faits militaires de leurs compatriotes, qui étaient "trop à fond" dans la guerre, étaient accueillis plutôt **avec mépris**¹³⁰². »*

Dans sa note datée du 1-5 juin 1916, Jan Novák décrivant le front près de Wladimir Wolynski, les deux systèmes de qualification se croisent, s'emmêlent.

*« Bien que **nous, les Tchèques**, fussions considérés comme **traîtres**, les Russes **ne réussirent pas à briser la résistance dans notre secteur** alors que le meilleur régiment **hongrois ne parvint pas à se défendre** et pas plus tard qu'à quatre de l'après-midi la retraite générale fut déclarée¹³⁰³. »*

Ayant commencé à rédiger son journal après son engagement dans les légions tchécoslovaques en Russie en juillet 1916, l'auteur inclut un résumé rétrospectif sur son expérience dans l'armée impériale et en captivité. Malgré un fort filtre « nationaliste » présent tout au long de son récit, il ne se refuse pas à valoriser le comportement vaillant au combat de ses compatriotes pourtant complètement opposé au discours dominant de la résistance tchécoslovaque valorisant au contraire tout type de pratiques défectives. En dépit de leur « trahison », Novák insiste là-dessus, ceux qui partageaient sa propre identité, n'était pas des « lâches ».

Cette aporie émerge chez un autre témoin encore. Self se décrit lui-même comme militant du parti socialiste-national tchèque et *sokol* avant la guerre. Il n'a pourtant jamais rejoint les légions tchécoslovaques et la lutte armée pour l'indépendance. Il entre dans la guerre comme adjudant dans le *Landwehr Regiment* n° 28 [régiment de la défense territoriale autrichienne]. Il perd son grade en novembre 1914 lorsqu'il est accusé d'activité antiautrichienne et placé pour cinq mois en détention provisoire par les autorités militaires. Libéré pour manque de preuve, cet hôtelier dans le civil reçoit

¹³⁰¹AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 58 : « Frajtr Ruda připomíná ústup od Driny z 8. na 9. září a nyní že budeme utíkat z 9. na 10. prosince. My máme na válku zlost a nám Čechům je to jedno a máme vnitřní radost, že to Rakousko prosrává. Zato u Němců se jeví nepokoj a mnozí to dávají najevo, že takový stát s malou armádou zase poráží obra. Chlubili se, že Srbsko projdou za osm dní. Kaprál Koch (Němec) na to spustí, že už to bylo nápadné, že tu místem zůstalo obyvatelstvo, že ti si byli vědomi, že my daleko nepůjdeme. Oni si to pokládají za hanbu, my naopak si přejem výprask. »

¹³⁰² Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 9 : « O určitých důstojnících i vojácích mluvilo se jako o hrdinech pluku i města. To platilo o Němcích. Mezi Čechy přijímaly se výkony krajanů, kteří příliš „žrali vojnu“, spíše s pohrdáním. »

¹³⁰³ Jan Novák, note du 1-5/06/1916 : « Přestože my Češi byli jsme považováni za zrádce, nemohli náš útek Rusové prolomit, ale za to nejlepší maďarský reg. O den později se nedovedl ubránit a již ve čtyři hodiny odpoledne byl vyhlášen všeobecný ústup. »

ensuite une affectation plutôt « clémente » de cuisinier auprès de la colonne automobile n° 6. Il finit la guerre sur le front italien où il passe l'examen de comptabilité et obtient en été 1918 un poste administratif. Ce témoin, souvent nationaliste virulent en paroles, raillant en accord avec les stéréotypes dominants le zèle guerrier de ses compatriotes allemands, ne se refuse pas, lui non plus, une petite pique personnelle, bien qu'elle soit contraire à la ligne narrative dominante de son récit :

*« Des scènes indescriptibles se déroulent ici. Les officiers proposent des sommes d'argent astronomiques à ce fonctionnaire juste pour qu'il les fasse sortir de là. La voilà, à la lumière du jour, **la bravoure allemande et surtout hongroise**¹³⁰⁴. »*

L'officier de métier tchèque Wagner en fait de même relevant le hiatus entre le zèle affiché par certains officiers allemands ultranationalistes avant d'arriver sur le champ de bataille et leur attitude « lâche » sous le feu : « Comme il est apparu ultérieurement, c'étaient justement ces patriotes inébranlables, la bouche toujours pleine du patriotisme autrichien, qui parvenaient les premiers à sécher le front comme on dit¹³⁰⁵. » Encore un autre témoin tchèque, le soldat téléphoniste Skála met en exergue le manque de courage de ses camarades de langue allemande.

« Un ordre a fait peur à la troupe. Tous les sokols devaient sortir du rang. Dans la longue rangée d'hommes, j'étais le seul à me faire connaître. Ensuite, c'était le tour des turner¹³⁰⁶. Parmi eux aussi, seul un caporal, Nagl de Lanškroun s'est présenté. Les autres Allemands avaient peur, eux aussi. Suite à cet incident, une somme innombrable d'insultes s'est abattue sur les « femmelettes et trouillards des deux nationalités ». Une association de gymnastique des dames juives cherchait un moniteur, un sokol de préférence et seulement si aucun n'avait été disponible, il aurait pris un turner. C'était un poste bien rémunéré qui protégeait également assez bien du front¹³⁰⁷. »

En écrivant cette petite anecdote, l'auteur se met tout d'abord en avant personnellement, se distinguant nettement de l'attitude « lâche » de ses camarades. Sans être traités ici comme « pire », les Allemands « braves et valeureux » selon le stéréotype austro-hongrois dominant, auraient eu du moins aussi peur

¹³⁰⁴ Jan Novák, note du 1-5/06/1916 : « Přestože my Češi byli jsme považováni za zrádce, nemohli náš úcastek Rusové prolomit, ale za to nejlepší maďarský reg. O den později se nedovedl ubránit a již ve čtyři hodiny odpoledne byl vyhlášen všeobecný ústup. »

¹³⁰⁵ Karel Wagner, *op. cit.*, p. 19 : « Jak se později ukázalo, byli to právě tito neochvějní patrioti, mající vždy plná ústa rakouského vlastenectví, kteří se první z ruského bojiště do zázemí, jak se říká ulili. »

¹³⁰⁶ Membre de l'association sportive allemande (de l'empire allemand), fondée en 1861 par Friedrich Ludwig Jahn, s'adressant à la population germanophone de l'Empire austro-hongrois.

¹³⁰⁷ František Skála, *op. cit.*, p. 277 : « Při jednom rozkaze se mužstvo poděsilo. Všichni sokolové měli vystoupiti z řady. Z dlouhé řady přihlásil jsem se sám jediný. Na to se měli přihlásit turneři. Z těch vystoupil též jediný desátník Nagl z Lanškrouna. Ostatní Němci se také báli. Po tomto výstupu sneslo se na „baby a zbabělce obou národností“ nesčetné množství nadávek. Tělocvičný spolek židovských dam hledal cvičitele a nejráději by si přál sokola. Jedině v tom případě, že takový nebyl po ruce, mohl to být nějaký turner. Bylo to slušně honorované místo a chránilo i dost před frontou. »

que les Tchèques. Dans ce match égal, afin de pointer la suprématie de son propre groupe identitaire, Skála souligne la meilleure réputation sportive des gymnastes tchèques... Ce qui importe ici, ce n'est pas de savoir si ces dames juives préféreraient vraiment un Tchèque, mais que cette image soit proposée par l'auteur car elle épouse parfaitement le schéma interprétatif du monde social pensé comme scindé en deux groupes distincts et concurrents où celui, auquel l'auteur lui-même appartient serait le meilleur à tous les égards.

2.2.2.2 *Pratiques de sociabilité et d'entraide : le dépassement des préjugés est-il possible ?*

Hormis le repérage des apories cachées dans le discours, une autre manière d'aborder les relations effectives entre les différentes nationalités de l'armée austro-hongroise est d'analyser les pratiques de sociabilité. En accord avec les représentations stéréotypées, plusieurs témoins rapportent des situations de division, voire de conflit direct entre les différents groupes national-linguistiques. Encore une fois, ce sont les Hongrois qui se voient le plus souvent incriminés. Plusieurs témoins rapportent en effet les actes de moquerie, mépris et humiliation des Hongrois envers les Tchèques :

*« Les **Hongrois** étaient **en colère contre nous** et quand nous nous croisions, **ils nous** provoquaient en levant les mains au-dessus de la tête pour moquer les redditions des **Tchèques**. Lorsque cela arrivait au sein de l'unité, il n'y avait rien à faire, mais quand c'était dans une auberge ou quelque part en cachette, alors là, les Hongrois étaient battus. **Les bagarres** n'en finissaient pas¹³⁰⁸. »*

*« Nous rencontrons les **Hongrois** régulièrement et ils vocalisent : **Tchèque, Tchèque** tout en tenant **les mains levées** pour moquer le geste de reddition. Et **nous** leur répondons : **Saluds de Hongrois !** Stary nous a vu et nous a dit qu'on signe leurs fesses [en polonais dans le texte original, nda] (il est Polonais), le lendemain c'était fait. [...] Quand nous sommes sortis, tout paisiblement, chacun avait une vergette cachée. Quand **nous** avons rencontré les **Hongrois** et qu'ils ont commencé nous moquer, nos baguettes sont sorties comme des sabres et nous nous sommes lancés sur eux avec un cri de guerre¹³⁰⁹. »*

*« Je vous dirai tout de suite quelle surprise **les Hongrois nous** ont réservé. Lorsque nous sommes arrivés en ville, la population civile hongroise aussi bien que les officiers que nous rencontrions levaient les mains et tournaient les casquettes la*

¹³⁰⁸Josef Glanc, *op. cit.* p. 15 : « Maďaři na nás měli vztek a když jsme se míjeli, tak nás vždycky provokovali tím, že někteří zvedali ruce, na posměch, jako že se Češi vzdávají do zajetí. Když to bylo v útvaru, tak se nic nedalo dělat, ale když to bylo v hostinci nebo někde za větrem, tak Maďaři byli bití, pranicím nebylo konce. »

¹³⁰⁹František Kubík, *op. cit.*, p. 77 : « Potkáváme se pravidelně s Maďary, kteří na nás pokřikují : « Čech, Čech » a přitom drží ruce vzhůru a posmívají se, že se vzdáváme. My jim zase odpovídáme : « Kurva Maďar ! » Starý nás viděl a přitom spasoval, abychom se jim podpísali na srutku (je totiž Polák), což se také druhý den stalo. (...) Když jsme pokojně vyšli, měl každý lískovku pod plastem. Potkali jsme se jako obyčejně opět s Maďary, a když se nám začali vysmívat, vyletěly naše pruty jako tasené šavle a s hurónským čevem jsme se na ně vrhli. »

*visière à l'arrière comme un signe d'humiliation parce que nous nous rendions sur le champ de bataille à l'ennemi – aux Russes. Ça a causé **une bagarre**. Le commandement l'a appris et nous a enlevé les permissions de sortie en ville. Notre hostilité contre tout ce qui était hongrois s'en est seulement accrue¹³¹⁰. »*

Le premier extrait provient des souvenirs de Glanc. Dans son cas, la scène qu'il décrit semble peu crédible. Mobilisé dans le régiment n° 28 de Prague, à majorité tchèque, connu pour sa « reddition collective », il arrive à Szeged, une ville régimentaire hongroise le 4 février 1915. Or, la capture massive de son régiment par les Russes dans les Carpates qui a soulevé la grande vague de méfiance de la part des autorités impériales envers les Tchèques n'est survenue que le 3 avril 1915, qui est aussi la date de la capture de l'auteur. Le second incident de grande envergure, la capture d'un autre régiment tchèque, le n° 36 de Mladá Boleslav a eu lieu à la suite. Le séjour de l'auteur parmi les Hongrois a donc eu lieu avant les incidents stigmatisants. Il est bien sûr difficile de dater précisément l'émergence d'une attitude particulière. Elle peut avoir été nourrie par la méfiance des autorités militaires envers les Tchèques, concomitante à la mobilisation de 1914. La généralisation du cliché de la défaillance des troupes tchèques date d'après ces deux cas de reddition collectives. Prisonniers de guerre avec d'autres Tchèques, puis volontaire des légions tchécoslovaques, il est possible qu'en rédigeant ses souvenirs longtemps après la guerre¹³¹¹, Glanc ait tout simplement assimilé et relayé dans son récit une anecdote qu'il avait entendue.

Toutefois, la même scène apparaît chez d'autres témoins. Le second extrait cité provient de l'auteur le plus jeune du corpus, Kubík, qui a laissé un carnet de la guerre qu'il avait vécue entièrement sous l'uniforme austro-hongrois. Mobilisé, lui-aussi, dans le « funeste » régiment n° 28, Kubík, passe en Hongrie avant son départ au front dans les Carpates en juin 1917, plus de deux ans après les faits. Concernant la datation, il n'y a pas de raisons factuelles pour décrédibiliser son témoignage.

Le troisième extrait relevé est tiré du manuscrit des souvenirs de Křivánek, conservé dans les archives datant des années 1930. Ce témoin, légionnaire, peste longuement contre les Hongrois. Ayant été envoyé fin mai 1915 dans la ville régimentaire de Debrecen. Son impression de la ville hongroise s'accorde avec sa position initiale selon laquelle « les Hongrois n'aimaient pas les Tchèques¹³¹² ». S'ensuit alors une énumération de « mauvais coups » infligés aux Tchèques par les autochtones dont le fameux cliché des Hongrois moquant les Tchèques pour leurs supposées redditions à « leur grand frère Slave ». L'auteur est lui aussi soldat d'un des régiments capturés collectivement par les Russes

¹³¹⁰Křivánek, p. 6 : « Ale jaké překvapení připravili nám Maďaři, ihned povím: Když jsme přišli do města, tu maďarské obyvatelstvo i důstojníci nás potkávající zvedalo ruce, čapky obracelo stínidlem vzad, jako na potupu, že se na bojišti nepříteli – Rusům vzdáváme. I vznikla z toho rvačka. Velitelství se to doslechlo, zakázalo nám další vycházku do města. Tímto jednáním se však nevráživost proti všemu, co bylo maďarské jen prohlubovala. »

¹³¹¹L'auteur reprend ses carnets de guerre une fois à la retraite dans les années 1970-1980 avant de décéder en 1982.

¹³¹²Křivánek, p. 5 : « Maďaři neměli Čechy rádi. »

au printemps 1915. Lui-même rejoint le régiment ultérieurement, il arrive en Hongrie fin mai 1915, donc peu de temps après l'incident. S'agissant de cas majeurs, sanctionnés par les ordres explicites de la hiérarchie et fortement médiatisés, il est fort probable qu'ils aient été largement connus des soldats comme de la population civile hongroise¹³¹³. Passant au crible les différentes mentions de ce comportement, nous constatons qu'il a fort probablement existé, même s'il a pu être amplifié en étant relayé également par les personnes qui n'en ont pas été des témoins directs, oculaires. Il convient aussi de souligner que ce comportement hostile se manifeste, selon les témoignages, dans les villes régimentaires de l'arrière-front, donc un arrière maillé par les relais du discours dominant, loin du feu et des conditions extrêmes des champs de bataille.

Un autre aspect à considérer est la riposte tchèque. Dans tous les extraits cités et chez Křivánek à plusieurs autres endroits¹³¹⁴ les Tchèques ne restent pas des victimes passives de la moquerie hongroise, au contraire, ils prennent leur revanche de façon violente. Ce dernier raconte un incident où une trentaine de soldats aurait brutalement battu avec les crosses de leurs fusils un conducteur de tramway hongrois qui aurait levé les mains en l'air. Loin d'un discours mémoriel légionnaire dominant lissé, insistant sur la nature préméditée et volontaire de tout acte de résistance ou défection des soldats tchèques dans l'armée austro-hongroise, cette réaction violente revendiquée, par tous les témoins, dont certains futures légionnaires, montre l'indignation ressentie par les Tchèques lorsqu'on les accuse d'un comportement militairement défaillant. Parallèlement à la problématique nationale et indépendantiste, de nature politique, persiste la force d'un système de référents de valorisation plus large relatif à la virilité. En effet, la vaillance guerrière participe traditionnellement de la construction de l'identité masculine¹³¹⁵. Ces réactions qui sont autant d'automatismes relevant des codes de la masculinité et de l'idéal de la virilité masculine, se heurtent aux opinions politiques, par ailleurs clairement explicitées dans les textes des témoignages insistant sur l'inanité de la guerre et approuvant les redditions en tant qu'acte militant contre la guerre et contre l'Empire. C'est là encore un exemple où les actes concrets ne semblent pas être motivés par une réflexion politique nourrie et posée mais une réaction quasi instinctive dans une situation précise où les hommes défendent avant tout leur image masculine.

En narrant son arrivée sur le front italien en mai 1916, donc après les incidents des régiments tchèques prétendument séditeux¹³¹⁶, un autre témoin tchèque, Skála, montre la limite de l'emprise des

¹³¹³Ici, la barrière de langue nous empêche de vérifier la presse hongroise de l'époque.

¹³¹⁴Křivánek, p. 6, p. 9-10 et p. 12.

¹³¹⁵Jiří Hutečka, *Muži proti ohni. Motivace, morálka a mužnost českých vojáků Velké Války 1914-1918*, Praha, Knížnice Dějin a současti, 2016, p. 46.

¹³¹⁶Récemment, des historiens tchèques et autrichiens ont réétudié la question en arrivant à une conclusion beaucoup plus nuancée, minimisant le rôle de la question nationale dans la capture des deux régiments en question. Du côté tchèque : Josef Fučík, *Osmadvacátníci : spor o českého vojáka Velké války 1914-1918*, Praha, Mladá Fronta, 2006 ; du côté autrichien : Lein, Richard, *Pflichterfüllung oder Hochverrat? Die tschechischen Soldaten Österreich-*

stéréotypes diffusés. Les dames allemandes de Bolzano, où il est hébergé, en toute connaissance de cause, se fient davantage à leur propre expérience et aux dires de leurs proches qu'au discours dominants, médiatique et politique.

« Lorsque les centuries sont en entraînement et nous restons à la maison seuls, les dames viennent nous voir et nous interrogent sur la situation qui règne en Bohême. Elles disent avoir lu et entendu beaucoup de mauvais sur les Tchèques, mais suivant l'expérience avec les soldats tchèques et selon ce que racontent les Tyroliens du régiment des chasseurs impériaux [Kaisersjäger] qui caserne en Bohême à Benešov, elles n'en croient rien¹³¹⁷. »

De fait, si nous examinons les passages relatifs aux pratiques de sociabilité des soldats, nous obtenons un tableau assez contrasté. En dehors des incidents entre les Tchèques et les Hongrois, les témoignages ne portent pas de traces d'animosité ou d'hostilité directes au sein des troupes. De façon assez « naturelle », les témoins tendent à s'entourer des personnes appartenant à leur propre groupe national-linguistique. Sur le plan pratique, la compétence linguistique liée à une culture partagée (connaissance des mêmes chansons, par exemple) facilite la communication et favorise le rapprochement¹³¹⁸. A plusieurs reprises, Berger confie avoir recherché activement la compagnie des autres Tchèques : « Nous sommes six Tchèques ensemble et ce sont : moi, Mráz, Krlín, Zikmund, Zusťák a Opelka¹³¹⁹ », note-t-il le 27 avril 1915. « Nous nous démenons pour être toujours tous les Tchèques ensemble¹³²⁰ », ajoute-t-il quelques mois plus tard. Un témoin au profil socioprofessionnel très différent de Berger, Birnbaum, explique dans une des lettres à ces parents : « L'île de Korčula se fait de plus en plus intéressante. [...] naturellement, j'ai trouvé ici quelques Tchèques avec lesquels j'entretiens des relations¹³²¹ ». Lieutenant dans l'armée, docteur en philosophie diplômé de l'Université de Prague, spécialiste de l'histoire de l'art et savant cosmopolite (il vit par intermittence à Vienne et à Rome) mais apolitique¹³²², Birnbaum est comme Berger parfaitement bilingue. Il ne cache pas, lui non plus, son plaisir à retrouver quelques compatriotes de la même langue maternelle. Un autre témoin Tchèque mais parfaitement germanophone, Sperling, né dans une famille aisée à

Ungarns im Ersten Weltkrieg, Wien, Europa Orientalis 9, 2011.

¹³¹⁷František Skála, *op. cit.*, p. 151 : « Když jsou setniny na cvičení a my jsme sami doma, přicházejí dámy a vyptávají se na poměry v Čechách. O Čechách prý četly a slyšely mnoho zlého, ale dle zkušeností s českými vojáky a dle toho, co vypravují Tyroláci od pluku císařských myslivců, ležícího v Čechách v Benešově, prý ničemu nevěří. »

¹³¹⁸De la même façon que les patois régionaux en France par exemple. Citer *Petites Patries*. Michaël Bourlet, Yann Lagadec, Erwan Le Gall, (dir.), *Petites patries dans la Grande Guerre*, Rennes, PUR, 2013.

¹³¹⁹AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 134 : « Je nás 6 Čechů společně a to : já, Mráz, Krlín, Zikmund, Zusťák a Opelka. »

¹³²⁰AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 71, note du 16/09/1915 : « Vždy koukáme, bysme Češi byli tak pohromadě. »

¹³²¹MAÚ AV ČR, Archiv AV ČR, Fond : Vojtěch Birnbaum, lettre du 09/12/1917 : « Korčula je stále zajímavější. [...] samozřejmě jsem zde našel několik Čechů, s nimiž se stýkám. »

¹³²²Ni dans sa correspondance, ni dans son dossier personnel, aucune trace ne permet de le situer politiquement.

Brno et jeune diplômé de la Haute école technique, souligne dans ses lignes du 20 novembre 1916 l'importance implicite de l'origine de ses camarades pour vivre la sociabilité : « Ce soir, j'étais en visite chez le capitaine en second Strakoš. Deux autres Tchèques sont venus, donc nous avons bien rigolé¹³²³ ». Ou encore Skála, soldat sans grade d'origine tchèque, note à propos de ses premières fêtes de la fin d'année passées au front en 1914 : « A l'arbre de Noël, le règlement de service a été mis de côté. On ne parle qu'en tchèque – comme à la maison chez maman¹³²⁴ ». Parler en tchèque pouvait donc rappeler, aux témoins issus des familles tchèques qui sont majoritaires dans le corpus¹³²⁵, le réconfort du cercle familial, de leur foyer.

Hormis la langue utilisée dans la communication interpersonnelle, c'est le choix des chansons qui devient un geste fort de l'identification dans un espace social plurilingue. Křivánek, le témoin qui ne rate pas une occasion pour pester contre ses camarades Hongrois, rapporte cette petite anecdote sur son séjour auprès du régiment hongrois n° 83 de Szombathély. Par ailleurs les Hongrois n'en représentent officiellement que 55 % des effectifs. 34 % sont les germanophones et 11 % tous les autres. Elle est révélatrice du processus de la fabrication du sens donné aux pratiques vécues et observées par les témoins.

*« Tous les soir, après la distribution du rhum, ils [les Hongrois] étaient soûls et faisaient du bruit. Nous nous mettions de côté, dans le jardin et chantions nos chansons nationales. [...] Or, les Hongrois n'aimaient pas ça et interdisaient nos chansons. J'encourageais nos garçons à ne pas avoir peur, car ils ne pouvaient rien nous faire et nous chantions toujours comme nous sommes nés. Un soir c'est arrivé. Pendant que nous chantions, les **Hongrois s'y sont mis aussi pour recouvrir notre chant**. Comme ils n'y sont pas arrivés, un officier hongrois est venu nous vilipender en allemand, pourquoi nous ne nous taisions pas et dérangions les autres. Cette intervention a déclenché une véritable attaque contre eux. Tous les Tchèques, nous nous sommes rassemblés dans un autre jardin et chantions à nouveau. Les Hongrois n'ont pas pu le digérer, ils se sont mis à nous jeter les cailloux dessus et ça a fini en bagarre¹³²⁶. »*

¹³²³Sperling, p. 67 : « Dnes jsem byl na besedě u nadpor. Strakoše, kamž také odešli druzí 2 Češi a tak byla legrace. »

¹³²⁴František Skála, *op. cit.*, p. 126 : « U vánočního stromku zůstaly služební předpisy stranou. Hovor je veden pouze česky – jako doma u maminky. »

¹³²⁵Comme nous avons expliqué précédemment, plusieurs cas de bilinguisme apparaissent dans le corpus. Or, même pour tous ces témoins (AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Birnbaum, Vajcenbauer et d'autres qui maîtrisent bien l'allemand et l'utilisent sans obstacle dans leur quotidien civil comme militaire), le tchèque est la première langue, la langue de l'intime, qu'ils ont choisie, par ailleurs, pour transposer par écrit leur expérience de guerre.

¹³²⁶Křivánek, p. 9-10 : « Vždy večer, když se rozdál rum, se zpili a tropili křik. My šli stranou, do zahrady a zpívali své národní písně. (...) Leč Maďarům se to nelíbilo a tyto naše písně nám zakazovali. Já povzbuzoval naše hochy, aby se nebáli, že nám nemohou nic udělat, a zpívali jsme dále, jak nám zobák narost. Jednoho večera se stalo. Když jsme zase zpívali, že spustili do toho Maďaři, aby nás přehlušili a když se jim to nedařilo, přišel maďarský důstojník a německy na nás, proč nejsme zticha a proč rušíme. Tímto zákrokem nastal opravdový odboj proti nim. Sešli jsme se

En effet, dans un contexte neutre, chanter les chansons populaires dans sa langue maternelle est un choix ou plutôt un réflexe pragmatique. Il repose sur les compétences linguistiques et culturelles des personnes en question. Pour ceux, qui ne pratiquaient pas une autre langue avant la guerre, il était difficile d'entonner des chansonnettes dans un parler qu'ils ne connaissaient et ne comprenaient pas. De plus, comme parler tchèque à Noël chez Skála, les chansons populaires, utilisées abondamment au travail comme à l'occasion des diverses festivités, rappelaient les souvenirs de la vie en temps de paix.

« Parfois un tzigane avec un Tchèque qui joue de l'harmonica donnent un concert. Hier, ils ont joué aussi Kde domov můj et j'ai pensé à notre contrée, nos proches, bref à mon chez moi¹³²⁷. »

La chanson *Kde domov můj* [Où est ton chez toi ?], tirée de la pièce de théâtre populaire tchèque *Fidlovačka*, écrite en 1877 par Josef Kajetán Tyl, est devenu rapidement très populaire. Elle célèbre la beauté des paysages tchèques et exprime l'amour que les Tchèques portent aux contrées qu'ils habitent. Après la déclaration de l'indépendance, sa première strophe a été retenue pour la partie tchèque de l'hymne national tchécoslovaque. Elle constitue aujourd'hui l'hymne national de la République tchèque. Comme le met en relief la remarque de Sperling, cette chanson ainsi que beaucoup d'autres faisaient vibrer chez les hommes éloignés de leur chez soi, avant toute récupération politique, la corde émotionnelle.

Or, et cela apparaît chez plusieurs témoins, dans un environnement social perçu comme scindé où s'impose, nourries par les discours dominants, méfiance et suspicion envers ceux qui ne partagent pas la même langue et la même culture populaire, une pratique collective, anodine au départ, peut être facilement perçue comme un acte à forte charge identitaire et/ou, politiquement militante et donc condamnable et souvent aussi condamnée. Par ricochet, l'hostilité envers une expression spontanée est vécue par le groupe visé comme un acte stigmatisant et donc fortement vexatoire. Le sentiment de discrimination déclenche la nécessité de résister. L'engrenage se met en route. Une pratique, peut-être parfaitement apolitique au départ prend une nouvelle signification sur la scène sociale, creusant par là même l'abîme entre les différents groupes.

Les cas d'entraide « nationale »

La « préférence nationale », c'est-à-dire la propension à favoriser le groupe auquel les acteurs s'identifient et se sentent appartenir dans un environnement pluri-identitaire, émerge également dans

všichni Češi na jiné zahradě a zpívali jsme znovu. Maďaři nemohli toto pozřítí, začali po nás házetí kamením, a tak z toho vznikla rvačka. »

¹³²⁷Sperling, p. 110 : « Občas provozuje náš cigán koncert s jedním z Čechů, který hraje na harmoniku. Včera zahrál také Kde domov můj a tak jsem vzpomínal na naše končiny, naše známé, zkrátka na ten domov můj. »

l'analyse de l'entraide et des comportements altruistes à travers l'institution militaire austro-hongroise. En effet, différents comportements s'inscrivent dans cette logique. Certains médecins aident de préférence les personnes de la même origine. Skála, par exemple, évoque le docteur Starý de Plzeň, tchèque, qui aurait eu l'habitude d'aider les malades tchèques. Le témoin détaille plus loin ses propres pratiques de travail dans la section orthopédique :

« Les Hongrois arrivaient à 8 heures du matin, suivis par nos Allemands. Ensuite venaient les Tchèques, un par un, pour être seuls [avec le soignant]. Je ne les attachais pas sur les machines, ceux-là [les Tchèques], afin que leur réhabilitation soit ralentie. Néanmoins, je leur prescrivais les visites. Bien sûr, je me suis d'abord assuré le silence de chacun¹³²⁸. »

Selon le règlement de l'armée austro-hongroise, l'attitude discriminatoire de ce témoin est inacceptable. Pourtant dans les récits, les renvois à des situations similaires où l'identité partagée ou différente des deux acteurs influe sur les décisions et altère le résultat sont fréquents. Généralement, le narrateur subit la situation, l'extrait de Skála est un des (très) rares exemples où l'auteur affirme avoir eu recours à cette pratique « condamnable » lui-même.

« Nous l'avons relevé et habillé, puis il saute seul sur une seule jambe, tout content d'avoir reçu, lui-aussi, dans l'autre [jambe] le coup salvateur. C'est un bon Tchèque, donc je lui rappelle qu'il ne voulait pas me reconnaître malade quand nous étions à Smiřice, mais que maintenant nous sommes contents pour lui. Il a poussé un soupir et nous dit : « Mais vous savez comment ça marche. Je ne pouvais pas faire autrement. De plus, je ne vous connaissais pas bien encore. Maintenant, je peux vous dire ce que je pense¹³²⁹. »

En racontant l'histoire d'un autre docteur, MUDr. Nietzsche, blessé, comme c'est précisé dans le témoignage, lorsque faisait ses besoins, le même auteur affirme pourtant que la pratique avait des limites. Au-delà de la volonté du protagoniste, elle requérait aussi la constitution des conditions propices à son accomplissement. La possibilité d'entraide basée sur le critère identitaire constitue pourtant une attente partagée parmi les soldats dont l'accomplissement est vécu comme une évidence alors que dans le cas contraire la personne en question s'attirait les foudres du mépris. Il serait enrichissant de pouvoir confronter les dires des témoins aux chiffres. Les médecins délivraient-ils

¹³²⁸František Skála, *op. cit.*, p. 284 : « Začíná se starat o ortopedické oddělení: „ V osm hodin ráno přicházeli Maďaři z nemocnice a naši Němci. Po nich přicházeli Češi jeden po druhém, aby byl každý sám. Ty jsem ke strojům nepřipoutával, aby se jejich hojení zdržovalo, ale návštěvu jsem jim psal. Samozřejmě, že jsem si předem zajistil od každého mlčenlivost. »

¹³²⁹František Skála, *op. cit.*, p. 137 : « Postavíme ho na nohy, oblékneme a pak skáče sám po jedné noze a raduje se, že do druhé dostal také tu tisícizlatovou. Je dobrým Čechem a proto mu připomínám, že ve Smiřicích nás nechtěl uznati nemocnými, ale teď že se také raduje. Povzdechl si a pravil: „Vždyť víte, jak to chodí, nemohl jsem si pomoci. Mimo to jsem vás ještě neznal. Teď vám již mohu říci, co si myslím. »

réellement plus d'exemptions de service ou des périodes de convalescences plus longues à leurs conationaux ? Malheureusement, à notre connaissance, ce type de travail laborieux n'a pas été effectué à ce jour et il serait extrêmement difficile de le mener dans le cadre de ce travail. Une piste à exploiter plus tard, peut-être. Pour le moment, en se contenant des récits disponibles nous pouvons constater, comme le montre la citation ci-dessus que le favoritisme national faisait partie de l'imaginaire des soldats. Il modulait fortement leurs attentes et générait aussi de nombreuses déceptions.

Hormis les relations, de haute importance dans le contexte des souffrances et de la violence de la guerre, du médecin ou soignant au malade, l'entraide « nationale » pointe dans d'autres contextes. Le jeune bachelier, volontaire d'un an, Hejda est en juillet 1918 après son arrivée sur le sinistre front italien choisi par son supérieur tchèque pour mener la mission de propagande et d'instruction patriotique auprès des troupes¹³³⁰, qui représente une tâche autrement moins périlleuse que celle consistant à mener les offensives armées contre l'ennemi...

Le peintre Váchal, mentionne à plusieurs reprises le secours qui lui a été porté sur la base de son identité tchèque. Il noue, par exemple, un lien d'amitié avec un *Feldkurat* [prêtre militaire] de Liptová en Slovaquie.

« Il parcourait les tranchées et même plus tard, lors des combats les plus féroces et sous le feu à Monte Assolone, il venait donner l'extrême onction ; les Tchèques étaient sa préférence. Il m'a dit de ne pas m'inquiéter, car il m'offrirait sa protection ; pour le moment, je resterais du moins pour six mois à Isonzo, en sécurité¹³³¹. »

Un autre Tchèque, Burba, l'a « initié à tous les mystères des points de ravitaillement ; je pense que sans ses conseils et son enseignement, je n'aurais pas tenu à cet endroit, un véritable eldorado des voleurs¹³³² », note-il plus loin. Au vu de ces exemples, nous pouvons constater la tendance à prendre en compte consciemment ou non le paramètre identitaire national-linguistique dans l'organisation de la sociabilité ainsi que dans le tissage du réseau d'entraide. Toutefois, il s'agit avant tout d'un schéma interprétatif qui est appliqué à la vaste et bigarrée société des tranchées austro-hongroises. Les acteurs tendent à attendre de l'aide de ceux qui partagent la même identité nationale davantage que des autres. Dans la pratique, cette attente peut être exaucée, ce qui conforte la personne dans sa vision du monde social qui l'entoure, ou non, ce qui suscite un sentiment de déception transcrite par des commentaires amers.

¹³³⁰Jiří Hejda, *op. cit.*, p. 44.

¹³³¹Váchal, p. 125 : « Chodíval do zákopů a později i v největších bojích a palbě na Monte Assolone, udílel vojákům poslední pomazání; Čechy měl nejraději. Povídal mi, abych zůstal napříště klidným, neboť vezme mne pod ochranu; zatím, že nejméně půl roku budu ukryt v Soči v bezpečí. »

¹³³²Váchal, p. 220 : « Ten zasvětil mne záhy do tajností všech fasunkšteli; myslím, že bez jeho rad a poučení na fasunkšteli, zlodějském to eldorádu, nebyl bych obstál. », voir aussi p. 234.

Les exemples contraires : la sociabilité mixte

En pratique cette vision segmentée de l'environnement social des combattants des unités austro-hongroises n'entraîne pas forcément une ségrégation imperméable et l'éclatement des unités. En effet, même les témoins tchèques dont la perception est fortement orientée par la distinction identitaire et ses stéréotypes rapportent des situations de sociabilité et des liens d'amitié mixtes. Dans une note du mars 1917, le cultivateur catholique Mudrák rapporte des moments de communion autour des chansons populaires entre les soldats tchèques et allemands :

« Malgré toutes ces lourdes épreuves de la vie en guerre, la joie de vivre revient du temps à autre. Nous nous asseyons dans la neige et nous chantons en chœur de tous nos cœurs nos chansons tchèques qui sont d'autant de pansements à nos vies amères et corps martyrisés. Nos chansons retentissent au large. Même les Prussiens viennent vers nous et écoutent, en silence, les têtes baissées. Lorsque nous terminons, ils nous redemandent toujours et encore de continuer.¹³³³ »

Plus loin, il revient encore une fois sur ce sujet, non sans une certaine fierté « nationale » : « Beaucoup des **nôtres** et de **soldats allemands** s'assoient autour et écoutent nos chansons nationales¹³³⁴ », note le catholique Mudrák. Le socialiste antimilitariste et antiallemand, Berger en fait autant en décrivant le comportement « transgressif » d'un de ses camarades germanophones au sein de son escouade mixte : « Hilgartner parle un peu tchèque et il préfère être avec nous qu'avec les Allemands¹³³⁵ ». « Le mois passé chez les *Kaisersjäger* était un des plus agréables, car le comportement des Viennois envers nous était très *gemütlich* [aimable/agréable, en allemand dans le texte originel, nda]¹³³⁶ », note le jeune étudiant tchèque Procházka. En dehors du clivage principal, exacerbé par les luttes politiques concrètes sur le territoire de Bohême-Moravie, la sociabilité s'étend aussi aux occasions de rencontres, plus rares, avec des représentants d'autres nationalités de l'Empire. Le jeune étudiant Květoň note, par exemple, avoir « noué un lien amical avec Naftalovic (Roumain¹³³⁷) ». Un autre étudiant tchèque, Dobrovolný, n'hésite pas à exprimer sa joie d'avoir trouvé des amis chez les autres nationalités.

¹³³³ Augustin Mudrák, *op. cit.*, p. 68 : « Přes všechny ty těžké zkoušky válečného života, vrátí se někdy radost z života, usedneme na haldu sněhu a od srdce si mnohohlasně zazpíváme naše české písně, které jsou hojivým balzámem na zhořklý život a utýrané tělo. Daleko široko se nesou naše písně. Sami Prusáci za námi přicházejí a tiše se skloněnými hlavami naslouchají. A když skončíme, znovu a znovu nás žádají, abychom ještě pokračovali. »

¹³³⁴ Augustin Mudrák, *op. cit.*, p. 71 : « Spousta našich a německých vojinů sedí kolem nás a tiše naslouchá našim písním. »

¹³³⁵ AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre II, p. 142 : « Hilgartner zná trochu česky mluvit a on je radší s námi než s Němci. »

¹³³⁶ MAÚ AV ČR, Archiv AV ČR, fond : Vladimír Procházka, IC-deníky, journal personnel, note du septembre 1916 : « Měsíc u myslivců strávený počítám k pěkným dnům, poněvadž jednání Vídeňáků k nám bylo velmi „gemütlich“, práce málo, žádné křičení, jako u nás. »

¹³³⁷ Květoň, p. 16 : « spřátelil se s Naftalovicem (Rumunem). »

« Nous nous asseyons dans le jardin l'un à côté de l'autre, communiquant d'une façon assez bizarre. Le jeune Hongrois, bachelier, ne connaissait pas une seule langue européenne. Son ignorance dans ce domaine m'étonnait. Nous parlions donc en latin comme nous pouvions. En plus de ça, j'ai appris en vitesse quelques mots magyars¹³³⁸. »

L'obstacle linguistique est bien présent, mais nullement insurmontable.

« Ça fait longtemps que je n'ai pas eu l'occasion de parler à quelqu'un avec une parfaite sincérité ici au front. J'ai donc submergé F. par toutes mes idées, réflexions, reproches et critiques au sujet de la guerre, des hommes, de l'Humanité etc. qui s'étaient accumulés en moi depuis un quart de l'année¹³³⁹. »

Le même témoin ajoute quelques lignes plus loin dans son récit à propos de sa rencontre fortuite avec un camarade d'études Géza Fleischmann, décrit, par l'auteur comme « juif éduqué de façon hongroise et allemande mais sioniste¹³⁴⁰ ». En plus de mettre en relief l'immense imbroglio identitaire de certains ressortissants de l'empire austro-hongrois, cet extrait montre que les affinités personnelles pouvaient se jouer complètement des stéréotypes et préjugés ambiants. Le peintre Váchal qui relève à plusieurs moments la complicité identitaire parmi les Tchèques, confirme à d'autres endroits que le partage de la même identité nationale n'était pas une condition exclusive d'une entente cordiale entre camarades :

« Les officiers tchèques étaient rares, la plupart étaient Hongrois ou Allemands – sinon il n'y avait pas de frictions nationales dans notre division, comme c'était souvent le cas dans les autres ; les supérieurs avaient une attitude plutôt joviale à l'égard de la guerre, le reflet de leur humeur entraînait une véritable ambiance de voisinage, même à l'état-major de la division¹³⁴¹. »

Vajcenbauer, un autre témoin tchèque, confirme, malgré une touche dépréciative, l'existence d'une volonté de communication inter-nationale au quotidien.

¹³³⁸ Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 115 : « Sedávali jsme v zahrádce vedle sebe, dorozumívající se podivným způsobem. Maďarský mladík, absolvent gymnasia, neznal totiž ani jednoho evropského jazyka. Jeho ignorace v tom ohledu mne udivovala. Rozmlouvali jsme tedy latinsky, seč jsme byli a mimo to naučil jsem se já narychlo několika maďarským slovům. »

¹³³⁹ Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 115 : « Na frontě neměl sem už dlouhou dobu příležitost pohovořit si s někým od plíc, i vychrlil jsem na F. Spoustu nápadů, úvah, výtek a kritik o válce, lidstvu. Lidech atd., jak se za čtvrt roku válčení ve mně nahromadily. »

¹³⁴⁰ Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 115 : « žid vychovaný maďarsko-německy, ale sionista. »

¹³⁴¹ Váchal, p. 187 : « českých důstojníků bylo málo, většina byly Uhři nebo Němci – jinak nebylo u divise žádných národnostních třenic, jako tomu bývalo namnoze u sousedních; vojna pojímala se u vyšších docela joviálně, budíc odrazem svých nálad sousedský přímo život, i u štábní kompanie k divisi přiléhající. »

« Les soldats les plus contents sont les Allemands qui représentent environ en tiers des effectifs de la caserne. Aucun d'eux ne sait ou ne veut pas parler tchèque. Parfois encore un Viennois ayant hérité de son père l'appartenance dans un des régiments de Bohême du Sud se remémore quelques restes de sa langue maternelle et tente de communiquer avec nous maladroitement¹³⁴². »

Les Allemands, sans avoir recours aux stéréotypes, notent eux aussi des situations de bonne entente et de coopération entre les différentes « nations » de l'empire. Hackl, jeune instituteur fortement touché par le discours militariste, confirme :

« Chez les volontaires d'un an, il y avait **toutes les nationalités** de l'ancienne Monarchie autrichienne confondues. Hormis les Allemands, **nous** représentions la majorité, il y avait des Tchèques, des Polonais, des Ruthènes et d'autres. En général, **nous nous entendions bien**, nous étions tous des hommes **du même âge et de la même couche sociale**¹³⁴³».

Le partage, au moins rudimentaire de la même langue facilite et favorise la mixité que ce soit de la part des Allemands ou des Tchèques. Ainsi, Hejda confirme, non sans une petite touche d'autocélébration, s'être fait plus facilement accepté par ses camarades germanophones « parce que je parle bien allemand et je connais mieux que toute l'école des officiers la littérature, l'art et la musique allemands¹³⁴⁴. » De plus, en listant les identités socio-professionnelles, des témoins cités dans cette section, nous percevons une surreprésentation de jeunes intellectuels (bacheliers, étudiants comme Procházka, Květoň, Dobrovolný, Hejda chez les Tchèques, Hackl chez les Allemands), par définition susceptibles de maîtriser au moins une voire plusieurs langues étrangères. Les autres, Berger ou Vajcenbauer, par exemple sont, malgré leur appartenance aux milieux nettement moins favorisés de la société austro-hongroise, des témoins bilingues. Dans la pratique de sociabilité, la compétence linguistique permettant de communiquer de manière efficace les uns avec les autres joue un rôle non négligeable et constitue ainsi une donnée pragmatique dans la configuration des relations sociales à l'intérieur des unités mixtes.

L'entraide qui transcende les clivages identitaires

S'il s'avère difficile de dépasser l'obstacle communicationnel dans le tissage des liens de sociabilité

¹³⁴²AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896 – 1944, note du 15/06/1915 : « Nejspokojenější vojáci jsou tu ovšem Němci, kterých je tu v kasárnách asi třetina. Žádný z nich neumí, nebo nechce nyní pojednou mluvit česky. Ještě nejspíše některej Vídeňák příslušnej dosud po otci do jižních Čech rozpomene se na mateřskou svou řeč a neobratně se s námi dorozuměti. »

¹³⁴³Arnold Hackl, *op. cit.*, p. 19: « Bei der Einjährigen-Abteilung waren die ganzen Nationen der ehemaligen Österreichischen Monarchie vertreten. Auser Deutschen, die wir in der Mehrzahl vertreten waren, gab es Tschechen, Polen, Ruthenen und so weiter. In Allgemeinem vertrugen wir uns gut miteinander, war waren lauter gleichaltrige Menschen aus gleichen Gesellschaftsschichten.»

¹³⁴⁴Jiří Hejda, *op. cit.*, p. 9 : « protože mluvím dobře německy a německou literaturu, umění a hudbu jsem znal z celé důstojnické školy nejlépe. », voire aussi Havelka, p. 18.

et le tissage de relations amicales solides à long terme, cela n'empêche en aucun cas des pratiques d'entraide inter-nationales. Selon ses dires du 29 avril 1915, le soldat tchèque Berger n'hésite pas une seconde à porter secours dans une situation d'urgence à un soldat qui, sur le plan identitaire rassemble deux paramètres aliénants : allemand et officier, considéré donc, en temps normal, comme « ennemi » potentiel.

« Je m'avance à l'intérieur et là je vois un type pansé et ensanglanté. Est-ce ou n'est-ce pas l'adjudant Tauber ! Il m'a interpellé d'une voix angoissée, pleine de douleur. Il avait froid et je lui ai donné une couette pour se couvrir. Lorsqu'il courait dans le ravin, il a reçu un éclat de shrapnel dans la joue droite, sorti par le cou. C'est notre adjudant de l'état-major, Allemand (il parle bien tchèque), un homme gentil, sérieux¹³⁴⁵. »

L'ajout du détail de ses qualités personnelles semble apporter une justification supplémentaire aussi bien dans la conscience de l'auteur lui-même que pour un public potentiel de cette « transgression » altruiste des stéréotypes nationaux. Un autre témoin tchèque, futur légionnaire Janoušek, ayant publié son témoignage lors de l'âge d'or de la mémoire légionnaire, raconte avoir sauvé le 15 mai 1916 un jeune Allemand sur le front italien¹³⁴⁶. Un autre témoin tchèque qui apparaît au fil de ses lignes assez « remonté » contre ses camarades de langue allemande, Vajcenbauer, raconte, lui aussi, une anecdote où son comportement contrarie son discours. A l'arrivée à la gare de Linz, où il doit rejoindre son régiment :

« J'ai pris en pitié un type (tirant une valise lourde) allemand. Il s'appelle Mark et c'est un commerçant intelligent de Kašperské Hory qui parle assez bien le tchèque. Je l'ai aidé à porter une de ses lourdes valises. Il m'a été très reconnaissant et en plus de grands remerciements, il m'a donné cinquante kreutzers¹³⁴⁷. »

Havelka, qui dénonce dans son témoignage la persécution qu'il subit de la part des autorités austro-hongroises en tant que tchèque, s'écarte lui aussi par moments de sa ligne narrative principale en rapportant des cas d'entraide entre les deux communautés linguistiques. Il est intéressant que les deux auteurs cités soulignent que l'officier ou le camarade de langue allemande parlent aussi le tchèque. Sans doute, du point de vue de ces auteurs tchèques, cette compétence leur ajoute de la valeur

¹³⁴⁵AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 143 : « Jdu kousek dovnitř a tu vidím jednoho obvázaného a zakrváceného. Není to nebo je šikovatel Tauber ! On se ozval stísněným, bolestným hlasem. Je mu zima a já mu dal deku na zabalení. Jak utíkal do rokliny, byl raněn od šrapnelu do pravé tváře a krkem ven. Je to náš šikovatel u štábu, Němec (umí hodně česky), hodný, solidní muž. »

¹³⁴⁶Janoušek, p. 86.

¹³⁴⁷AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896 – 1944, note du 16/05/1915: « Smiloval jsem se nad jedním takovým (který táhl těžký kufr) Němcem, jmenuje se Mark a je to inteligentní obchodník z kašperských Hor obstojně česky hovořící a pomohl mi nésti jeden z jeho těžkých kufrů. Byl mi velmi vděčen a mimo vše díky dal mi i padesát krejcarů. »

symbolique. En arrivant sur le front, c'est bien un camarade de langue allemande qui lui cède un peu de son tabac¹³⁴⁸. Cette solidarité ne se limite pas à l'intérieur de l'armée de François Joseph. Le soldat tchèque Skála atteste de son existence aussi entre les unités des deux armées alliées. Non sans en profiter pour critiquer l'état déplorable de l'institution militaire austro-hongroise, Skála n'hésite pas à mettre en avant la générosité des casques à pointe :

« Il y a des fantassins allemands logés dans les villages. Ils nous proposent du pain, des cigares et du café noir. Ils savent que l'armée autrichienne est mal approvisionnée et à chaque fois qu'ils nous rencontrent, ils appellent : " Servus Kamarad [salut camarade, en allemand dans le texte, nda], est-ce que tu as faim ?" Dans les conversations privées ils s'étonnent que nous n'ayons pas encore jeté nos fusils. Si on les traitait comme on nous traite à nous, ils l'auraient fait depuis longtemps¹³⁴⁹. »

En définitive, les relations entre camarades à l'intérieur des troupes mixtes répondent à deux dynamiques contradictoires et contraires. D'un côté, nous avons pu constater une forte tendance à segmenter l'espace social en fonction des différentes identités nationales des acteurs. Elle est fondée sur une donnée objective : la ou les langue(s) maîtrisée(s) par les hommes qui entrent en contact et en interaction. Nombreux sont les exemples documentant le fait que les hommes tissent des liens de sociabilité plus facilement et plus fréquemment avec ceux qu'ils peuvent comprendre et qui les comprennent en retour, donc à l'intérieur de leur groupe linguistique. Cette disposition pratique est amplifiée par la construction d'un système de représentations dominant et diffusé dans la société austro-hongroise accolant à chaque marqueur identitaire une grappe d'attributs différentiels. L'écart d'un paramètre, celui de la langue maternelle et d'une partie de la culture liée à cette langue (chansons, anecdotes, adages et dictons, contes et histoires populaires, etc.) mute en une distinction perçue par les intéressés comme étant de « nature » ce qui ouvre le chemin à un rapport essentialiste à l'autre. Suivant ce schéma interprétatif dont les témoignages portent de maintes traces, les autres sont forcément différents, justement parce qu'ils sont perçus et traités comme « les autres » par le groupe de référence auquel appartient la personne qui émet le jugement. Suivant une façon de penser, propre à toute la culture occidentale depuis l'Antiquité grecque, basée sur un système d'oppositions binaires et exclusives de la logique aristotélicienne, l'autre tend à s'attirer systématiquement traits et qualificatifs négatifs ce qui creuse encore davantage l'abîme entre les composantes d'une même société. Cependant, les exemples contraires ne manquent pas. Fréquemment, les hommes

¹³⁴⁸ Josef Havelka, *op. cit.*, p. 10.

¹³⁴⁹ František František Skála, *op. cit.*, p. 58 : « Ve vsích leží němečtí pěšáci a nabízejí nám chléb, doutníky a černou kávu. Vědí, že rakouské vojsko je špatně zásobováno a při každém setkání volají: „Servus Kamarad, máš hlad?“ Při soukromých rozhovorech se diví, že jsme ještě nepoložili pušky. Kdyby se s nimi zacházelo jako s námi, učinili prý by tak hned. »

s'affranchissent de leur toile de préjugés envers « les autres » en s'adonnant, sans remords, à une sociabilité mixte ou en offrant secours ou assistance aussi facilement à une personne extérieure à leur groupe de référence. Lors d'une interaction interpersonnelle, les hommes parviennent à dépasser les schémas interprétatifs et imaginaires discursifs ambiants. En situation de contact direct, ce sont les qualités (ou les défauts) de l'homme réel qui prennent le pas sur une évaluation imagée et collective. La diminution de la distance et l'ampleur de la connaissance de l'autre ainsi que la nature de la situation s'imposent ici comme autant de paramètres clés permettant la transgression d'une vision stéréotypée de l'espace social.

2.2.3 Identités nationales et identités sociales : imbrication ou alternance ?

2.2.3.1 L'organisation sociale à l'épreuve de la guerre

« Notre quatrième "Ersatzkompanie" [compagnie de remplacement, en allemand orthographié à la tchèque dans le texte original, nda] est une société bien panachée. Selon ce que j'ai pu savoir, comme je l'ai déjà dit, nous étions en majorité des Tchèques originaire des alentours de Prácheň. Les Allemands forment leur propre Zug [régiment, en allemand orthographié à la tchèque dans le texte original, nda] et ne nous fréquentent pas, bien qu'ils arrivent à mieux baragouiner en tchèque (ce qu'ils ont appris pour les affaires) que nous en allemand. Il y a très peu de juifs, un d'entre eux, fabriquant de liqueurs de Horažďovice, est un homme assez aimable. Nous sommes peut-être quatre sans confession ici, mais jusqu'à présent personne ne nous a interrogé à ce sujet et cela ne nous a pas de causé des difficultés contrairement à ce que me disaient les grands socialistes à Prague pour m'effrayer. C'est un beau mélange aussi quant au métier. Les paysans, les ouvriers agricoles et garçons de la ferme sont majoritaires, mais tu trouves ici un riche commerçant en fourrures (le déjà cité Bartoš de Sušice, un homme dont la condition physique est peu adaptée pour le service en armes. Il a cru et d'autres aussi que, lorsqu'on lui a dit [mot illisible dans le texte original, nda] au moment de la visite médicale, on se l'est payé, on s'est moqué de lui). Il y a des ouvriers des imprimeries renommées de Sušice avec leur cortège de maladies qu'ils y ont accumulées depuis de longues années, des tailleurs, des cordonniers, un directeur d'usine, un gestionnaire de propriété, un photographe (Mrkvička de Přebíram, souffrant d'une myopie sévère), des boulangers, des maçons, des tailleurs de pierre, un servant du comité agricole, un gantier (Černý de Přerov, une connaissance à moi), des épiciers, des ouvriers journaliers, des charpentiers et plein d'autres encore¹³⁵⁰. »

¹³⁵⁰AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896 – 1944, texte non paginé, note du 25/05/1915 : « Je to velice pestrá společnost ta naše čtvrtá „ersackumpanyje“. Pokud jsem se mohl dozvědět, jak již řečeno, převážná většina z nás je Čechy z Prácheňska původem. Němci tvoří svůj vlastní „cuk“ nestýkající se s

La conscription générale, adoptée comme mode de recrutement des hommes dans les forces armées dans l'Empire de Habsbourg depuis 1868 (la loi du 5 décembre), implique que la guerre n'est plus l'affaire d'un nombre restreint de soldats professionnels. La dernière législation relative au service militaire, votée le 20 juin 1907 et entrée en application le 5 juillet 1912 imposait le service militaire personnel de deux ans dans l'armée ou dans la marine à tous les hommes entre vingt et vingt-deux ans, reconnus aptes au service par l'administration compétente¹³⁵¹. A l'instar de la plupart des autres armées engagées sur les champs de bataille de la Première Guerre mondiale, celle des Habsbourg reflétait, elle aussi, la composition bigarrée de la population du vaste Empire et la configuration spécifique de sa société civile. Nous avons longtemps insisté sur l'hétéronomie nationale-linguistique et ses effets sur l'expérience des combattants. Elle ouvre en effet un vaste champ d'interrogations spécifique, plus difficilement abordable au sein des armées dites et pensées, à l'image l'armée Française, comme « nationales », c'est-à-dire nationalement homogènes¹³⁵². Cet aspect mérite donc une attention particulière, notamment dans le contexte du resurgissement de différents types de particularismes (confessionnels, culturels, ethniques) actuels. Cependant, le paramètre national-linguistique n'est pas le seul élément structurant l'espace social de la Monarchie danubienne et de l'institution militaire qui en est issue. Comme chez les autres belligérants, l'armée reproduit également un large éventail d'identités socioprofessionnelles formant les différentes strates sociales ainsi que le système des rapports qu'elles entretiennent entre elles.

Pour certains historiens, la mise en place de la conscription générale aurait en effet provoqué un véritable brassage social. Puisant ses forces vives dans toutes les strates et milieux sociaux, elle aurait secoué et mis à mal les distinctions et barrières des sociétés civiles avant la guerre. En faisant partager aux millions d'hommes une expérience "commune" de souffrance, violence et sacrifice les fronts de la Grande Guerre auraient vu naître une *Kameradschaft* universelle, qui se serait perpétuée après la

námi, ač oni spíše dovedou jakž takž česky (což se naučili z „handlů“) nežli mi německy. Židů je tu velmi málo, jeden z nich, výrobce likérů z Horažďovic, dosti milý člověk. Asi čtyři jsme tu bez náboženského vyznání, ale dosud se to nezjišťovalo a nepůsobilo žádných obtíží, jak mne v Praze ti největší socialisté strašili. Také co do zaměstnání je tu velká směsice. Převládají rolníci a zemědělství dělníci, čeledínové, najdeš tu bohatého obchodníka s kůžemi (zminěný Bartoš ze Sušice, člověk pro svůj tělesný stav pramálo se pro svůj vojenský stav hodící, připadalo mu to a jiným také, když mu při „musterunku“ řekli „geeignet“, že si z něho udělali dobrý den, že si z něho vystřelili), dělníci z pověstných sušických tiskáren se všemi chorobami za dlouhá léta tam získanými, krejčí, ševci, ředitel továrny, hospodářský správce, fotograf (Mrkvička z Příbramě, velice krátkozraký), pekaři, zedníci, kameníci, sluha zemského výboru, rukavičkář (známý Černý z Přerova, ???), obchodníci s potravinami, nádeníci, truhláři a kdoví co ještě. »

¹³⁵¹ Libor Nedorost, Volume I, *op. cit.*, p. 62. En France, c'est la loi du 21 mars 1905 dite la loi Berteaux qui met un place un dispositif similaire. Cependant, dans l'Hexagone, le service militaire est ramené de nouveau à trois ans par la loi Barthou, adoptée juste avant la guerre, le 7 août 1913.

¹³⁵² Plutôt une représentation historiographique d'un État fortement centralisé, aujourd'hui insistance sur les minorités et la spécificité de leur expérience en guerre qui se rapprochent dans de nombreux aspects aux armées impériales composites, mais grande différence, pas de courants séparatistes, pas de revendications autonomistes, indépendantistes en 1914, aussi la profondeur des différences linguistiques et culturelles moindre suite à l'action homogénéisatrice et unificatrices séculaire des institutions du pouvoir centralisateur.

guerre entraînant l'unification et nivellement des sociétés belligérantes occidentales¹³⁵³ .

Or, le système hiérarchique de l'armée austro-hongroise permettait, comme dans d'autres États, de conserver et de perpétuer la structure hiérarchique de l'ordre social civil davantage qu'il ne pût la saper ; premièrement, par la politique des exemptions et des traitements exceptionnels réservés à certaines catégories de la population masculine face au service militaire obligatoire, deuxièmement, par la distribution des postes et des responsabilités au sein de la structure hiérarchique de l'institution militaire.

Il y a d'abord le fait que seuls les hommes diplômés de l'enseignement secondaire pouvaient prétendre aux grades d'officiers. Or, en 1914, un nombre très restreint de personnes remplissaient ce critère. La proportion de 2 % de la population est traditionnellement indiquée pour la France. Dans l'Empire austro-hongrois elle n'était guère plus importante. Dans sa partie occidentale, la Cisleithanie, dont sont issus les témoins du corpus, la statistique administrative de l'époque a recensé, pour l'année scolaire 1912/1913, 565 établissements de l'enseignement secondaire tous types confondus scolarisant 165 238 élèves pour une population légèrement inférieure à 28 millions de personnes (27 963 872 selon le recensement général de 1910¹³⁵⁴). Dans cet ensemble, 105 établissements accueillant 15 848 élèves étaient réservées aux femmes, les 460 restants avec 149 390 places formaient les hommes¹³⁵⁵. Le nombre total d'élèves de sexe masculin inscrits dans une année d'enseignement secondaire ne représentait donc que 0,5 % de la population globale, le nombre de ceux qui se trouvaient en dernière année, puis de ceux qui avaient effectivement réussi à obtenir leur diplôme n'était donc qu'une partie de ce chiffre global. Quant à l'enseignement supérieur, dont l'accès était réservé aux diplômés de l'enseignement secondaire, il accueillait 41 688 personnes étaient inscrites dans les universités et les autres types d'écoles supérieures (hautes écoles techniques, agricoles, vétérinaires ou des mines) confondus¹³⁵⁶, ce qui représente 0,15 % de la population globale de la Cisleithanie.

Les officiers de métier, issus des académies militaires spécialisées, pouvaient espérer une certaine promotion sociale. Pourtant, elle restait encore limitée compte tenu de la situation économique peu attrayante des premiers échelons de la hiérarchie des officiers ainsi que de nombreuses contraintes de la vie de caserne telles que les fréquentes mutations et autres freins pour se marier et pour fonder une

¹³⁵³Johann Chapoutot, *L'âge de dictatures : fascismes et régimes autoritaires en Europe de l'Ouest, 1919-1945*, Paris, PUF, 2008, p. 57.

¹³⁵⁴*Die Habsburgermonarchie, Die Völker des Reiches*, Tabelle 1 : Die Bevölkerung der Kronländer Zisleithaniens nach der Nationalität und nach Umgangssprache 1851-1910 (absolut und in Prozenten).

¹³⁵⁵*Die Habsburgermonarchie, Die Völker des Reiches*, Tabelle 9 : Mittelschulen und Schülerzahlen in Zisleithanien 1912/1913, source : Statistik der Unterrichtsanstalten 1912/13, 9*ff., 12*ff., 48 ff. Tabelle 13a, 84 ff. Tabelle 14.

¹³⁵⁶*Die Habsburgermonarchie, Die Völker des Reiches*, Tabelle 11 : In- und Ausländische Hochschüler Zisleithaniens im WS 1910/11, source : Hugo Frh. Von Haan, Statistische Streiflichter zur österreichischen Hochschulfrequenz; in : Statistische Monatsschrift, Neue Folge 22 (1917) 194 Tabelle IXa.

famille¹³⁵⁷. L'équation entre le diplôme obtenu lié au statut social de la famille et le grade dans l'armée s'imposait de façon implacable aux réservistes, formant la majorité des effectifs encadrants déployés en 1914-1918. Le dispositif des volontaires d'un an, *Einjähriger Freiwilliger*, dans l'armée et dans la marine, corroborait le système en réservant certains avantages à la frange restreinte des bacheliers ou équivalents. Les jeunes diplômés des lycées classiques, écoles techniques, écoles normales ou autres écoles reconnues équivalentes¹³⁵⁸ pouvaient éviter le régime général en faisant valoir leur droit au service d'un an seulement. Après avoir accompli un entraînement de base, ils suivaient la formation d'officier, clôturée par un examen qualifiant. La réussite permettait d'accéder au grade de sous-officier et de devenir, par la suite officier réserviste. En cas d'échec, ils devaient accomplir le service militaire obligatoire régulier¹³⁵⁹. Un autre traitement exceptionnel représentait la « réserve de la réserve » [náhradní záloha]. Cette affectation spéciale pouvait être demandée par les propriétaires d'exploitation héréditaires, hommes indispensables à l'entretien d'une famille, les enseignants et futurs enseignants, et les séminaristes. Les élèves des écoles normales et les candidats à la prêtrise étaient, de plus, exempts du service militaire présentiel pour la durée de leurs études en temps de paix comme en guerre¹³⁶⁰. En cas de guerre, les prêtres pouvaient être appelés à assurer le service religieux auprès des soldats mobilisés¹³⁶¹. Ils n'étaient donc pas combattants. En paix comme en guerre, l'armée reflétait, en grande partie, la configuration sociale et la distribution de rôles de la société civile¹³⁶².

Au-delà, de la reproduction du clivage dominants/dominés et encadrants/encadrés, en recrutant des réservistes, l'institution militaire tendait à perpétuer un large éventail d'identités socio-professionnelles. Au sein du corpus, de maints exemples confirment la persistance d'un lien entre l'affectation militaire et l'activité professionnelle civile. Heřmanský, musicien de dimanche (sinon cordonnier de profession) en civil a dès son service militaire demandé à être incorporé dans un groupe de musique militaire ce qui lui a été accordé. Berger ainsi que d'autres charpentiers et autres ouvriers de bâtiment ont été souvent affectés dans les groupes de « pionniers » qui forment le personnel de

¹³⁵⁷István Deák, *Beyond Nationalism: A Social and Political History of the Habsburg Officer Corps*, New York: Oxford University Press, 1990.

¹³⁵⁸Ce dispositif concernait tous ceux qui ont obtenu le diplôme demandé avant le 1er octobre de l'année précédente (les commissions ayant lieu en mars-avril) dans différents types d'écoles secondaires ainsi que ceux qui ont suivi ou moins six classes dans ces écoles et ont réussi un examen complémentaire de reconnaissance du niveau ; il concernait aussi tous les enseignants des écoles publiques primaires et secondaires et des écoles privées du même niveau ainsi que des jeunes ayant eu un mérite exceptionnel dans les domaines de la science, arts plastiques ou littéraires etc. Libor Nedorost, Volume I, *op. cit.*, p. 62.

¹³⁵⁹Libor Nedorost, Volume I, *op. cit.*, p. 63.

¹³⁶⁰Les soldats en France pouvaient bénéficier d'un dispositif similaire appelé le sursis. Il en existait plusieurs sortes qui étaient numérotées en fonction de la raison pour laquelle il a été accordé. Les exemptions du service pour la durée des études était en France le sursis numéro 21. Pendant la guerre, il y avait aussi le détachement à l'arrière.

¹³⁶¹Libor Nedorost, Volume I, *op. cit.*, p. 63.

¹³⁶²Et pour beaucoup, du moins dans les premiers mois des combats, l'engagement dans la guerre constituait une condition difficilement contournable pour maintenir la position de domination une fois le conflit fini. Le devoir militaire aurait alors été envisagé comme la condition de la confirmation d'un statut social et ses prétentions dans le jeu des rapports de force. Frédéric Rousseau, *Penser le patriotisme*, *op. cit.*, p. 126, pour l'armée allemande : Benjamin Ziemann, *War in Rural Germany*, *op. cit.*, p. 24.

soutien dans les régiments réguliers qui assure des travaux de construction et ne combat pas. Les fermiers étaient utilisés pour s'occuper des chevaux. Halas, boulanger et restaurateur (aubergiste) en civil a obtenu l'affectation dans les boulangeries de l'armée dans sa Moravie natale. Les docteurs diplômés et les étudiants en médecine comme Bouček, Fleischmann, Opletal et d'autres étaient systématiquement recrutés dans les services de santé. Birnbaum, professeur universitaire d'Histoire de l'Art a terminé sa guerre en tant que *Referent für Kunstschutz und Denkmalpflege* dans le Tirol du Sud, un poste confortable, inaccessible à un soldat sans éducation poussée et sans réseau efficace de relations. Indéniablement, le parcours dans la guerre était étroitement lié aux parcours civils dont les traits pointaient ostensiblement sous les uniformes.

2.2.3.2 Les pratiques de sociabilité dans l'armée : mise à l'épreuve ou corroboration des hiérarchies sociales civiles ?

En dehors de la structure hiérarchique, encadrée par des règles extérieures, indépendantes des désirs et des volontés de chacun tels que les exigences en matière de diplôme ou autres connaissances ou aptitudes pratiques (savoir monter à cheval, savoir nager, conduire un automobile, maîtriser les langues etc.¹³⁶³), le profil socio-professionnel et la position sociale correspondante s'imposent dans un autre domaine. Ce dernier qui laisse davantage de marge à l'expression des penchants et choix personnels et aux sensibilités subjectives, est celui de la sociabilité.

Dès que les hommes quittent leurs foyers, ils doivent s'adapter à un nouvel environnement social. Face aux dangers et souffrances des champs de bataille, tisser des toiles de relations aussi solides qu'étoffées devient un enjeu crucial. En effet, la camaraderie et l'amitié peuvent aider les hommes à mieux supporter les fardeaux de leur nouvelle condition de soldats, soulager leur épuisement général ainsi qu'à surmonter la lassitude croissante d'une guerre interminable¹³⁶⁴. Comme nous l'avons exposé précédemment en interrogeant leur composition nationale, les unités évoluent durant les quatre années du conflit. Au début de la guerre, le recrutement des régiments se déroule principalement au sein des circonscriptions militaires définies par le coupage territorial. Les hommes, inscrits sur les registres des mêmes communes ou des mêmes arrondissements partent comme dans d'autres pays¹³⁶⁵, en principe, ensemble. Les amis ou les connaissances ont donc toutes leurs chances de se retrouver sous le drapeau de la même unité. Cependant, suite aux lourdes pertes subies par la plupart des régiments austro-hongrois dès les premières semaines sous le feu aussi bien en Serbie que sur le front russe, l'espérance de survie de ces îlots de sociabilité issus du monde civil devient assez limitée¹³⁶⁶. En

¹³⁶³Ce type de compétences figure dans les formulaires des dossiers militaires conservés aux Archives militaires de Prague.

¹³⁶⁴Pour l'armée française : Alexandre Lafon, *La Camaraderie au front 1914-1918*, Paris, Armand-Collin / Ministère de la Défense, 201. ; pour l'armée allemande : Benjamin Ziemann, *War experience in Rural Germany*, *op. cit.*

¹³⁶⁵Les *Pals Battalions* en Grande Bretagne, mais aussi en France et en Allemagne. André Loez, *La Grande Guerre*, *op. cit.*, p. 16.

¹³⁶⁶Pour l'armée allemande, Benjamin Ziemann, *op. cit.*, p. 30-33, notre corpus confirme une tendance similaire.

accord avec la politique d'accroissement de la mixité nationale, la pratique des affectations s'éloigne de plus en plus du schéma général du temps de paix. Rapidement, les unités doivent accueillir des hommes venus d'autres horizons géographiques et, parfois, sociaux¹³⁶⁷. Dans le corpus tchèque et dans une moindre mesure dans le corpus autrichien, le fait qu'une proportion statistiquement importante des témoins a été capturée dans les stades précoces de leur expérience de guerre, rend le phénomène de recombinaison des unités difficile à déceler dans les récits, sauf chez les diaristes ayant combattu sous le drapeau austro-hongrois pendant une période assez longue, comme Berger, Váchal, Skála et d'autres. En France aussi une « fonte des régiments » similaire s'opère pendant la guerre,

La désagrégation de ces cercles de sociabilité préexistants à la mobilisation a nécessité d'en former de nouveaux. Sauf dans certains contextes extrêmes, souvent circonscrits en lieu et en temps, où l'entraide dépassait aussi bien les frontières nationales-linguistiques que socio-professionnelles, les préférences de sociabilités et les affinités personnelles sont rarement des fruits d'un pur hasard de cohabitation dans un espace du front. Tout au contraire, suivant les écrits des témoins, elles semblent être profondément affectées par les différents *habitus* du temps de paix et conformes, par conséquence, aux règles de la stratification sociale civile et à ses barrières. Les hommes à haut capital culturel, social et/ou économique se mélangent rarement à leurs camarades moins nantis¹³⁶⁸. Par exemple, le professeur d'université, docteur en philosophie Birnbaum partage avec ses parents sa grande joie lorsqu'il rencontre, pendant son service, le directeur de la collection archéologique d'un musée à Prague : enfin une personne qui a de la conversation¹³⁶⁹. Autrement, si aucun pair n'est disponible, il préfère passer le temps seul, réduit à la lecture et au silence. Lorsqu'il effleure ses pratiques de sociabilité à nouveau plusieurs mois plus tard, c'est encore « parmi les officiers » qu'il retrouve quelques connaissances d'avant¹³⁷⁰. Dans sa correspondance, les hommes du rang sont pratiquement absents, ne faisant en aucun cas parti de ses réseaux de sociabilité, ni des partenaires de discussion dignes de ce nom.

Un autre témoin, représentant des fractions intellectuelles, le jeune étudiant en droit Vladimír Procházka qui devient, après la guerre, docteur en droit constitutionnel, puis professeur à l'Université

¹³⁶⁷Dans le corpus tchèque et dans une moindre mesure dans le corpus autrichien, la précocité statistiquement importante de la captivité rend difficilement perceptible le phénomène d'altération/ de recombinaisons multiples des unités. Aussi, dans les récits de souvenirs postérieurs à la guerre, occupe-t-il une place peu importante. Toutefois, le mouvement continu des hommes est parfaitement décelable chez les diaristes ayant combattu sous le drapeau austro-hongrois pendant une période assez longue, notamment AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Váchal et d'autres. En France aussi une « fonte des régiments » est mise en œuvre pendant la guerre.

¹³⁶⁸Une analyse minutieuse du rapport entre les élites et les hommes « ordinaires » dans la guerre a été récemment effectuée pour l'armée française par Nicolas Mariot, *Tous unis dans la tranchée ?* il montre, de la part des élites, leur sentiment ambigu, à la fois éloignement et curiosité, et sa conséquence principale : sentiment d'isolement de solitude.

¹³⁶⁹MAÚ AV ČR, Archiv AV ČR, file : Birnbaum Vojtěch, IIa – correspondance familiale, lettre datée du 20/10/1917.

¹³⁷⁰MAÚ AV ČR, Archiv AV ČR, file : Birnbaum Vojtěch, IIa – correspondance familiale, lettre datée du 27/01/1918.

de Prague et membre de l'Académie des sciences, confie dans une note de ses premières semaines d'entraînement militaire à Rumburk en hiver 1915/1916 à son journal intime son échec dans la recherche de camarades correspondants à ses goûts et ses attentes.

« Dans l'armée, l'entourage est brut. Mais c'est justement pour cela que l'homme s'attache à sa vie intérieure. Je ne veux jamais plus montrer, je me le promets, que je suis différent des autres, je vais tromper mon entourage et je serai moi-même seulement lorsque je serai seul¹³⁷¹. »

Pour ce jeune adulte délicat, il était difficile de se mettre à l'aise face à ses camarades à moindre capital culturel. Un autre étudiant envoyé dans la guerre, Dobrovolný, montre dans son carnet publié que la barrière mentale entre les différentes catégories sociales exerçait les mêmes effets des deux côtés.

« On pouvait sentir le courant d'émotions émanant du chant tchèque qui partait de la tranchée pour résonner dans le silence nocturne. A ce moment-là, même moi, adjudant, séparé des soldats par la barrière du formalisme impérial et royal, je me suis glissé auprès des chanteurs et j'ai chanté avec eux. L'armée autrichienne savait nous inculquer un certain sentiment d'aliénation au point que je sentais que mes soldats me faisaient une faveur en me laissant chanter avec eux¹³⁷². »

Dans le contexte de la révolution tchèque, Dobrovolný attribue ce constat troublant à l'organisation et à la structure de l'armée des Habsbourg. Or, comme le montre les études menées sur d'autres armées en guerre en 1914¹³⁷³ ou d'autres récits des contemporains de cette époque¹³⁷⁴, la forte conscience des strates sociales était une caractéristique intrinsèque aux sociétés occidentales en général. Au sein des unités, les hommes issus des milieux aisés de la société qui se retrouvent volontairement ou par la force des faits sur des postes physiquement près de leurs hommes, éprouvent autant de difficultés à accepter leur nouvel entourage qu'à se faire accepter par lui. La solitude consécutive présentait pour de nombreux intellectuels dans l'uniforme un fardeau supplémentaire dans leurs parcours de combattant¹³⁷⁵.

¹³⁷¹MAÚ AV ČR, Archiv AV ČR, fond : Vladimír Procházka, Ic-deníky, journal non paginé : « Okolí je na vojně hrubé, ale právě proto žije člověk svůj vlastní život vnitřní i nechci již dáti více na sobě znáti, slibuji si to, že jsem jiný než ostatní, budu klamati okolí, ale budu doma u sebe, když jsem o samotě. »

¹³⁷²Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 70 : « Bylo cítiti proudění citu z českého zpěvu, znějícího z okopu do tiché noci. Tu jsem se já, praporčík, oddělený od vojáků přehradou c. a k. formalismu, příkradl mezi zpěváky a zpíval s nimi. Rakouská vojna dovedla mezi nás vnést jistě odcizení, takže jsem měl pocit, že mi vojáci prokazují milost, smím-li zpívat s nimi. »

¹³⁷³Nicolas Mariot, *Tous unis dans la tranchée ? 1914-1918, les intellectuels rencontrent le peuple*, Paris, Seuil, 2013.

¹³⁷⁴Pavla Vošáhlíková, *op. cit.*, p. 183, différents types de production des élites du tournant des siècles dévoilent en filigrane la façon dont elle regardent le reste de la société, le reste du monde (exemple des carnets d'explorateurs : Gertrude Bell, William Montgomery McGovern, ...)

¹³⁷⁵Nicolas Mariot, *Tous unis dans la tranchée?*, *op. cit.*

L'inverse est tout aussi vrai. Prenons l'exemple de Berger. Dans son témoignage exceptionnel par son étendu, ce charpentier tchèque de trente-trois ans en 1914, installé à Vienne avant la guerre, dévoile les moindres détails de sa vie dans la guerre. Les relations qu'il entretient avec les autres camarades constituent un sujet de grande importance¹³⁷⁶. Socialiste, athée et travailleur manuel actif dans le mouvement ouvrier viennois avant la guerre, il continue à préférer la compagnie d'autres travailleurs et maintient un fort ressentiment envers les classes dominantes même dans l'armée. Sa perception de l'environnement social est fermement enracinée dans un schéma de représentations stéréotypées. Bien qu'il ait trouvé, dès son départ au front en Serbie en août 1914 un bon ami en la personne d'un paysan, il ne rate pas une occasion de se moquer de son origine rurale ou de ses opinions « bêtes » et ses habitudes « arriérées¹³⁷⁷ ». Fervent lecteur et autodidacte¹³⁷⁸, Berger confie apprécier les discussions avec des camarades plus instruits. Il n'ose pas franchir la barrière sociale pour autant. Il en expose les raisons dans son journal :

« Entre les baraquements, j'ai rencontré Pavlásek, enseignant. Il avait aussi passé un mois sur la Drina en Serbie, après il a été malade et maintenant il est sur le front en Italie. En Serbie, nous avions l'habitude de nous asseoir ensemble auprès du feu dans notre trou et plusieurs fois nous avons parlé du socialisme, du réalisme, de la littérature. Il m'invitait à la cantine des sous-officiers où il avait une bonne compagnie. Je n'y suis jamais allé parce que pour un ouvrier ce n'est pas convenable¹³⁷⁹. »

Un peu plus tard, après la mort au combat de ce Pavlásek, il réitère sa conviction de l'imperméabilité des barrières sociales.

« Quel dommage. Nous étions de bons copains. En 1915, quand nous étions dans notre ville de garnison, il m'a invité plusieurs fois à l'accompagner à la cantine des sous-officiers. Je lui répondais que ce n'était pas convenable qu'un simple soldat comme moi aille chez eux. Il y a plein de sergents, volontaires d'un an et d'intellos et nous, ouvriers, nous n'avons rien à faire parmi eux. Lui, en tant qu'instituteur, il y avait l'accès, mais des gens comme moi, nous avons aussi notre bout de dignité face

¹³⁷⁶Archiv Hlavního města Prahy (AHLMP), file : Berger Vojtěch, oddělení : Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livres I, p. 68, note du 25/12/1914; Livre 1, p. 103, note du 19/03/1915; Livre 2, p. 197, note du 30/08/1916; Livre 2, p. 223, note du 04/10/1916, etc.

¹³⁷⁷AHLMP, Berger Vojtěch, Diary I, pp. 69, 103, October 1915.

¹³⁷⁸Dans son journal de guerre, il note les ouvrages qu'il lit. Nous y retrouvons des auteurs tchèques célèbres, les sœurs Bronte ainsi que *Le Capital* de Marx, en novembre 1915 il termine le troisième livre de la Première partie, Livre II, p. 80.

¹³⁷⁹AHLMP, Berger Vojtěch, Diary II, p. 80 : « a tu mezi baráky sešel jsem se s učitelem Pavláskem. Byl též měsíc v Srbsku u Driny, odešel nemocen a teď byl na italské frontě. Tam v Srbsku bývali jsme spolu v naší díře při ohni v noci a kolikrátě hovořili o socialismu, realismu a literatuře. Zval mě, bych šel s ním do poddůstojnické kantiny, kam on chodívá, že tam má společnost. Já nešel a sice že jako dělník se tam mezi ně nehodím. »

à eux. [...] Il n'y a rien pour moi, donc je n'y vais pas¹³⁸⁰. »

A ce sujet, l'écrivain Kisch, servant au début de la guerre (jusqu'à mi-décembre 1914) sur le même front que Berger – il participe lui aussi à la première campagne contre la Serbie, désastreuse pour les forces armées austro-hongroises – rapporte une anecdote similaire. Seule la perspective change. L'intellectuel noue une relation amicale avec un soldat de première classe, mineur de profession, dans lequel il trouve un partenaire de discussion digne de ce nom car cet :

« Anarchiste fanatique, dont les convictions ne sont que renforcées dans la guerre, m'expliquait ces motivations personnelles pour ses opinions. J'essayais de le contrer avec une argumentation socialiste. Plus nous débattions, plus nous nous rapprochions et lorsque j'ai enfin senti la fatigue, j'ai eu l'impression d'avoir enfin trouvé un ami¹³⁸¹. »

Un tant qu'intellectuel aux idées dissidentes, le comportement de Kisch est peut-être plutôt atypique. Qui plus est, malgré son éducation et son statut, il n'a pas prétendu au grade d'officier. Il entre dans la guerre avec le grade de caporal, ce qui le rapproche encore davantage des hommes. Il est aussi intéressant de relever, que dans ces pratiques de sociabilité « transgressives » par rapport à la structure hiérarchique, le dénominateur commun repose sur les opinions politiques. Ainsi, une vision du monde inspirée par les courants de pensée de gauche pouvait aider, dans certains cas, à dépasser le clivage de classe. Il faut toutefois constater que ni le socialisme, ni l'anarchisme ni autres courants de gauche ne constituaient l'appartenance politique dominante des élites...

Parfois, les raisons pour lesquelles une personne porte son attention sur une autre restent obscures. Suivons encore le diariste Berger. Le 10 janvier 1916, lors d'une permission à Vienne, Berger se voit proposer du tabac à fumer par un officier inconnu qu'il croise dans un tramway. Non-fumeur (un des rares dans l'armée en guerre), il refuse poliment. L'officier esseulé, manifestement à la recherche de compagnie pour la soirée, l'invite au café. Berger ne se laisse pas séduire, il réitère son refus et descend à l'arrêt suivant.

« A quoi bon sympathiser avec un officier ! Un jour, ils sont généreux et l'autre, ils volent les soldats. Je n'irai pas avec un officier, même pas dans mes rêves. Quelle

¹³⁸⁰AHLMP, Berger Vojtěch, *Diary III*, p. 15 : « Škoda ho. My byli dobří kamarádi a několikrát mě zval, bych šel s ním do poddůstojnické kantýny; když jsme byli v roce 1915 u kádru. Já tam nikdy nešel. Řekl jsem mu, že já prostý voják se mezi ně nehodím. Je to tam samej zupák, samej jednoráčák a inteligent a my dělníci se mezi ně nehodíme. On jako učitel tam má přístup, ale našinec má také kus hrlosti v sobě proti nim. Uznáš to Pavlásku, my jsme sociální demokraté. Tam se hovoří o válce, o Rakousku atd. A ne o socialismu. My sice žijeme pro český národ a přejeme si samostatnosti a k tomu nás přinutila rakouská soldateska válkou. Tam pro mne nic není a proto tam nejdu.“ A nešel. »

¹³⁸¹Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 82, note du 04/09/1914 : « Fanatický anarchist, jehož smýšlení se ve válce ještě zocelilo. Vypravoval mně o osobních motivech pro svůj světový názor. Pokoušel jsem se mu odporovati socialistickými důvody. Čím více jsme se přeli, tím více jsme se sblížovali, a když jsem konečně pocítil únavu, měl jsem, a jistě i on, pocit, že jsem konečně našel přítele. »

canaille. Ou bien pensait-il à autre chose ? Difficile de savoir. Je préfère rentrer me coucher car demain je vais sans doute sortir encore avec Marie¹³⁸². »

A une autre occasion encore, lorsqu'il est arrivé à Rovereto le 29 mai 1916, Berger trouve dans une maison en ruines un atlas de l'Empire : *Osterreichische-Ungarische Monarchie im Wort und Bilder* [La Monarchie austro-hongroise en paroles et en images]. Il commente l'événement : « Il y avait aussi un caporal, volontaire d'un an (Tchèque). Nous en avons parlé et il été surpris que je sache quelque chose de la littérature. Cet idiot pensait que c'était seulement pour les maîtres et pas pour les ouvriers¹³⁸³. » Un autre officier, le lieutenant Mík fait preuve du même préjugé, lorsqu'il trouve le témoin, le 30 juin 1917, plongé dans la lecture du Capital :

« "Que lisez-vous ?" Je réponds : Le Capital. "Montrez-le moi." Je lui passe le livre et il lit : Le Capital, critique de l'économie politique. Il feuillette, puis il me demande ma profession en civil. Je rétorque : charpentier. "Et vous y comprenez quelque chose ?" - "Oui, je comprends." Il m'a rendu le livre l'air perplexe. Il ne pouvait pas assimiler qu'un simple ouvrier puisse porter intérêt à cet ouvrage scientifique¹³⁸⁴. »

Ainsi, à travers le regard et les mots d'un autre personnage, c'est encore sa propre vision de l'espace social qui perce au grand jour. En dépit de ses propres positions fortement contestatrices, sa vision globale du monde social avec ses nombreuses barrières et interdits dans lequel il évolue est profondément enracinée dans l'architecture sociale cloisonnée de son époque. Simultanément, il n'est pas sans intérêt de constater que dans le journal de Berger, les officiers, du moins un certain nombre, vouvoient le témoin sans grade. Or, ce détail est moins anodin qu'il y paraît. Il contredit les doléances récurrentes des témoignages et autres discours des anciens légionnaires qui mettent en exergue un tutoiement inégalitaire, systématiquement à sens unique de la part des officiers à destination des sans grades. Pour pallier cette pratique vexatoire, les légions ont adopté, non sans quelques réticences¹³⁸⁵, un tutoiement universel. Il est donc intéressant de constater que le diariste Berger, pourtant hautement

¹³⁸²AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 108 : « Co se zupákem ! Najednou jeden z nich je štědrý, že by to platil, na druhé straně okrade jiné vojáky. Ani mi nenapadne něco si začínat se zupákem holotou. Nebo spekuloval na něco jiného. To jest těžko zodpovědět. Jedu radši se vyspat, neb zítra jistě bude nějaká túra s Mařkou. » Au sujet de la ségrégation de l'espace et des relations sociales dans l'armée, voir aussi : AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896 – 1944, texte non paginé, note du 22/05/1915: « Všichni si tu říkáme „ty“. Ovšem šarže, kaprálové, ty tvoří třídu pro sebe, zde přestává přátelství a kamarádství, je to daleko nejprohlédnutější rozdíl nežli mezi chasníkem a učedníkem, mezi pomocníkem a faktorem na tiskárně. A což teprve důstojníci! To již jsou opravdu nadlidé. A přísně se na to dbá, aby snad tyto tři kasty neměly mezi sebou těsnějších důvěrnějších styků. »

¹³⁸³AHLMP, Berger Vojtěch, Diary II, p. 147 : « Je tu taky jednorozční dobrovolník kaprál (Čech), hovoříme o tom, a diví se, že také znám něco z literatury. On ten pitomec myslí, že to znají jenom páni a nikoliv dělníci. »

¹³⁸⁴AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, L3, p. 74 : « a ptá se, co to čtu. Odvětim: Kapitál. „Ukažte mě to.“ Podám mu knihu a on čte: „Kapitál. Kritika politické ekonomie.“ Dívá se do toho a pak se mě ptá, co jsem v civilu. „Tesař“, je má odpověď. „Rozumíte tomu?“ „Rozumím.“ Podal mě knihu, kroutil hlavou, nějak mu to nešlo do hlavy, že prostý dělník se zabývá tímto vědeckým dílem. Odešel, já si opět lehl a dále četl. »

¹³⁸⁵VHA, SbHP, carton 49, Poručík Josef Ruml: Zajatcký tábor v Termeni Imerese, p. 54.

sensible aux rapports de force dans son environnement social ne relève pas cette pratique soulignant l'inégalité des strates sociales. En retranscrivant les dialogues, il fournit même des exemples qui infirment son caractère systématique.

Dans la même veine, un autre témoin, Dobrovolný, étudiant à la faculté de philosophie de Prague et futur fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères, n'échappe pas aux commentaires reproduisant des stéréotypes et préjugés « de classe ». Appartenant lui-même à l'élite, la nuance péjorative vise, fait plus rare, un autre représentant des dominants. En décrivant un de ses camarades – un banquier – Dobrovolný reprend à son compte les stéréotypes jalonnant l'antagonisme entre les deux pôles de la strate dominante : les élites intellectuelles et économiques.

« En plus de lui, nous avons reçu aussi un cadet délicat et rondelet, qui se vantait d'être secrétaire du président-directeur général d'une banque à Vienne. Il se comportait en "civil". Ses manières de salon raffinées ne cadraient pas avec le front galicien automnal et la vie de tziganes que la guerre imposait. Il supportait son destin avec une répugnance silencieuse, tournée vraisemblablement aussi contre ses supérieurs¹³⁸⁶. »

Parfois, le respect de la hiérarchie peut donner lieu à des situations insolites. L'écrivain et journaliste autrichien Kisch, lui-même incorporé avec le grade de caporal, raconte l'anecdote suivante. Le 30 août, en route à Bjelina (en Serbie), il rencontre un de ses vieux compères, Arnošt Taussig, beau-frère de Max Brod¹³⁸⁷. Cet intellectuel amuse son copain appartenant au même milieu social avec une histoire qui se moque du comportement comique que les autorités militaires les autres ont eu à son égard. Soldat sans grade, il intègre le groupe de motocyclistes et :

« Comme sur sa veste de sport, il ne porte aucun insigne mais porte juste la casquette d'officier, tout capitaine considère plus prudent de saluer et de se mettre en garde-à-vous le premier au cas où, lorsqu'il s'adresse au fantassin Taussig. J'ai assisté moi-même à une scène où il interpellait des ducs et des comtes dans la rue et tous ces officiers de liaison des hauts commandements lui répondaient de façon la plus humble et collégiale¹³⁸⁸. »

¹³⁸⁶Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 127 : « Kromě něho dostali jsme ještě něžného kulat'oučkého kadeta, jenž se chlubil, že je ve Vídni sekretářem generálního ředitele jakési banky. Počínal si civilně, jeho měkké salonní způsoby nezapadaly do rámce podzimní haličské fronty a cikánského válečného života. Snášel svůj osud s mlčenlivým odporem, obráceným zřejmě i proti jeho nadřízeným. »

¹³⁸⁷Écrivain et journaliste de langue allemande, né à Prague en 1884 et décédé à Tel Aviv en 1968. Comme Egon Erwin Kisch, c'est une personnalité importante de la vie intellectuelle pragoise de l'époque.

¹³⁸⁸Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 76 : « Ale narukoval ke sboru motocyklistů, a protože nemá na své sportovní blůze žádné distinkce, nýbrž jen odznak a na hlavě důstojnickou čepici, považuje každý hejtman za radno ho pro všechen případ dříve pozdraviti a státi v pozoru, když s ním mluví pěšák Taussig. Byl jsem sám u toho, jak volal na ulici na knížata a hrabata, a jak mu všichni tito ordonanční důstojníci vysokých velitelství co nejposlušněji nebo kolegiálně odpovídali. »

Tout en racontant un cas de transgression, cette anecdote montre l'importance et l'enracinement profond des exigences du respect envers les supérieurs hiérarchiques. C'est justement le partage de cette interprétation des rapports dans la société qui rend la transgression loufoque et amusante pour le lecteur.

Harmonisés très souvent, les schémas de sociabilité de la vie civile ne s'intègrent pas *toujours* et *parfaitement* à l'ordre de la caserne, puis à celui du champ de bataille. Dans certains cas, ce dont témoigne par exemple le Viennois Geissler, les habitudes et relations d'avant-guerre peuvent supplanter les nouvelles exigences. Ce Viennois de langue allemande, né en 1876, constructeur [Baumeister], est au moment de partir à la guerre un homme déjà mûr, marié, solidement installé dans sa vie professionnelle et dans la société. Peu après son arrivée à la caserne, il rapporte l'anecdote suivante :

« Lorsque nous nous sommes salués, il [son nouvel officier, aussi constructeur dans la vie civile, nda] m'a dit : "Viens avec moi à la cantine des officiers demain et tu peux manger avec les officiers." Je l'ai donc suivi dans la pièce adjuvante, il m'a présenté aux autres officiers et leur a expliqué que nous nous connaissions depuis nos années à l'école de ... , étions de bons amis et le resterions même ici. [...] Mon lieutenant, qui se trouvait également dans cette pièce a été horrifié à l'idée qu'un simple sous-officier puisse manger avec les officiers. Mais comme il était subordonné de l'autre officier, il n'a rien pu faire contre. Dans les forces armées, un ordre est un ordre. J'ai dû même tutoyer mon lieutenant, mais ça c'était facile pour moi.¹³⁸⁹ »

La journée suivante, Geissler obtient le même privilège pour quatre autres amis à lui, qui sont tous, comme lui et son officier ami et protecteur, constructeurs¹³⁹⁰. Dans une situation similaire à celle décrite par Berger, les réactions des deux auteurs sont diamétralement opposées. Que dit cet écart sur le fonctionnement de la sociabilité au sein de l'institution militaire ? Plusieurs choses intéressantes à la fois. Tout d'abord, les deux anecdotes projettent à la lumière que d'aucuns s'autorisent de prendre quelques libertés d'avec le strict règlement militaire sur la base du jugement personnel. La différence dans l'attitude de Berger et de Geissler prouve ensuite la diversité des caractères et des comportements individuels. En dépit de l'issue différente, elles dévoilent, dans les deux cas, la force des identités sociales du temps de paix et des représentations stéréotypées et des préjugés qu'elles colportaient. Ainsi Berger, mettant en avant tout au long de son journal son appartenance au milieu ouvrier,

¹³⁸⁹DLA UW, fond : Emil Geissler, p. 153 : « Mein Leutnant, der auch im Extrazimmer saß, war, ob dieser Einladung, entsetzt, dass ein Unteroffizier wie ich, bei den Offizieren speisen darf. Da er aber selbst dem Artilleristen unterstellt war, konnte er sich dagegen nicht sträuben, denn beim Militär ist Befehl eben Befehl. Ich musste zum Herr Leutnant "DU" sagen, obwohl es mir leichtfiel. »

¹³⁹⁰DLA UW, fonds : Emil Geissler, p. 154.

accompagnée d'une interprétation du monde social fortement orientée par les discours politiques socialistes, prend, dans sa vie civile comme dans l'armée, ses distances avec les dominants. Il peut côtoyer un enseignant (intellectuel) à titre personnel, mais il ne peut pas abjurer sa propre identité et ses convictions politiques en s'immiscant dans un milieu social qui lui est étranger. Il ne le fait donc pas. Chez Geissler, c'est aussi la forte emprise de son identité civile, socio-professionnelle, qui détermine son comportement, quoique dans le sens opposé. La solidarité et sociabilité de métier, forte en temps de paix, le mène à transgresser, sans gêne apparente, les règles de la stratification militaire. D'autres témoins encore font preuve de comportements transgressifs. Le professeur Havelka, servant sans grade car persécuté par les autorités austro-hongroise comme politiquement suspect (il commence sa guerre incarcéré dans la prison du château de Spilberg à Brno et ne rejoint pas l'armée au front que plus tard dans la guerre), raconte sa rencontre avec un ancien copain, le lieutenant Hezoučký: « Ces collègues allemands lui reprochait de fréquenter un simple soldat mais il s'en fichait. Il m'apportait *Národní listy* [*Journal national*, un quotidien tchèque] lorsqu'il y trouvait une information importante¹³⁹¹. »

A quelques rares exceptions près, chez la majorité des auteurs quel qu'il soit leur capital culturel et social, allant des paysans et travailleurs manuels peu éduqués jusqu'aux intellectuels et artistes, le conformisme aux règles tacites de l'ordre social reste en vigueur comme étant le facteur principal régissant les choix de sociabilité des uns et des autres. L'appréciation et le jugement porté sur l'autre, pourtant subjectifs par définition, sont donc fortement orientés par une vision globale du monde social de l'époque. Le sens des hiérarchies sociales ainsi que des obligations et interdits qu'elles imposent s'avère assez fort pour se perpétuer et résister même dans le contexte d'une rupture théorique. Bien qu'elle déborde du cadre de l'armée austro-hongroise, l'anecdote suivant s'avère particulièrement éclairante à ce sujet. Dans son rapport sur le recrutement des prisonniers de guerre tchèques et slovaques dans le camp Termeni Imerese en Italie en 1917, conservé dans les archives de Prague, un témoin tchèque, Ruml, révèle toute la force et la profondeur de l'assimilation de l'enracinement de la stratification sociale et à quel point il était difficile de l'extirper des esprits des soldats afin d'instaurer l'égalitarisme prôné par les unités révolutionnaires tchécoslovaques.

« Abolissons le tutoiement lorsqu'il va dans une seule direction. Ce n'est pas digne d'un peuple libre ! Il est pourtant pratiquement impensable que tout le monde tutoie tout le monde comme dans le Sokol. Si cela était appliqué, ça signifierait qu'un simple soldat dirait « tu » même à un général. Je propose qu'on adopte la même règle que dans la vie civile tchèque : que les gens qui souhaitent se tutoyer le fassent, mais si l'écart d'âge est trop grand ou la relation entre les personnes pas assez familière,

¹³⁹¹ Havelka, p. 48 : « Jeho němečtí kolegové mu vytýkali, že kamarádí s prostým vojínem, ale nedbal toho. Přinášel mi *Národní listy*, když tam našel nějakou závažnější zprávu. »

continuons à nous vouvoyer. Mais dans ce cas, il est indispensable que l'homme le plus âgé dise, lui-aussi, « vous » au plus jeune et qu'un supérieur vouvoie, lui-aussi son subordonné¹³⁹². »

Bien que le tutoiement universel soit la règle officiellement adoptée par les légions tchécoslovaques, aucune disposition légale ne peut transformer les mentalités et faire table rase des usages et pratiques de civilité quotidienne d'un coup de baguette magique, ni supprimer, en un instant, une longue tradition de différenciation et d'inégalité sociales.

Afin de saisir à quel point l'idée que l'uniforme de soldat aurait délesté l'homme qui la porte de tous ses préjugés sociaux de la vie civile d'avant la mobilisation, il faut évaluer les difficultés que les soldats ont éprouvées dans les cas, par ailleurs plutôt rares mais pas absents, lorsque le nouvel ordre social de l'institution militaire ne correspondait pas à leur sensibilité sociale construite avant le conflit. En effet, en dépit de la tendance générale à maintenir un parallèle entre le positionnement dans l'espace social civil et dans la hiérarchie militaire, la guerre a créé des situations où les normes traditionnelles n'étaient plus respectées. Les lourdes pertes des officiers professionnels, enregistrées dans l'armée austro-hongroise comme dans les autres armées en guerre dès les premières semaines a imposé leur remplacement massif par les réservistes. Ainsi, des hommes éduqués – la condition du baccalauréat oblige – mais souvent très jeunes se sont retrouvés à des postes de responsabilité et de commandement. Comme l'observe Benjamin Ziemann pour l'armée allemande : « Pour les soldats bien établis dans leurs vies civiles et habitués au respect propre à leur âge, il était fortement perturbant d'être subordonnés à un homme qui pouvait avoir jusqu'à vingt ans moins qu'eux¹³⁹³. » Suivant leurs témoignages, les soldats austro-hongrois éprouvaient dans ce type de situation de dissonance sociale un malaise similaire. Le témoin tchèque Berger décrit le comportement inacceptable d'un de ses jeunes supérieurs hiérarchiques :

« Un après-midi, notre cadet Hofbenr nous a forcés de faire "*Nieder* !" [Exercice Debout/couché, en allemand dans le texte d'origine, nda] cinq fois de suite. Nous le regardions pleins de rage et il nous a laissés, nous les sapeurs, nous retirer, mais il a continué encore un bon moment avec le reste de la compagnie. Quand il aura reçu le grade d'officier, ça sera une brute ! Il n'est que cadet et pourtant il est si violent ! Ce n'est qu'un petit jeunot qui a encore du lait qui coule sur ses joues, mais il laisse de vieux pères de famille et des travailleurs se jeter par terre¹³⁹⁴. »

Un témoin autrichien, Geissler d'un âge déjà avancé raconte une situation similaire. Au vu de son parcours et de ses écrits ce constructeur viennois était nettement moins sensible aux inégalités sociales

¹³⁹²VHA, SbHP, carton 49, Poručík Josef Ruml, p. 54.

¹³⁹³For the German army vis : Benjamin Ziemann, *op. cit.*, p. 79.

¹³⁹⁴AHLMP, Berger Vojtěch, Diary , II, p. 121, noté le 24/02/1916.

que Berger, lecteur de Marx et militant enragé du mouvement ouvrier. Pourtant, ce type de dysharmonie dans le positionnement social suscite chez lui la même indignation :

« Un jeune officier d'active Robert Holitzky était notre supérieur. Il avait 24 ans et n'avait aucune idée comment traiter les vieux Landsturmmänner [soldats de la réserve territoriale]. Nous étions tous de 14-15 ans plus âgés que lui et lui, il croyait qu'il pouvait nous commander comme de fraîches recrues¹³⁹⁵. »

Le commandant de bataillon, un officier de métier austro-hongrois d'origine tchèque, Wagner exprime la même indignation face au constat de la transgression des règles tacites de la hiérarchie de l'ancienneté qu'il constate. L'objet de sa doléance est précis et parfaitement pragmatique. Il ne peut pas accepter que de très jeunes officiers, affectés auprès de l'état-major de la division aient du tabac – et de très bonne qualité – en abondance : « alors que dans les tranchées, les officiers plus anciens n'aient que de la pour fumer, les petits jeunots ici, dont le seul mérite était d'être nés dans des familles riches et influentes, fumaient les meilleures sortes de tabac et même pas à leurs propres dépenses mais sur le compte de l'armée¹³⁹⁶. »

Dans leur ensemble, les soldats austro-hongrois étaient socialisés au sein d'une société fortement structurée et cloisonnée où chacun occupait une place précise dont l'évolution était, le plus souvent, elle-même encadrée par les jalons précis et des limites à ne pas franchir. Comme l'écrit Pavla Vošáhlíková : « L'ordre social pénètre jusque dans le temps libre. Même le soir, dans la brasserie, les hommes observent une certaine hiérarchie. Ils s'assoient en fonction de la profession et du rang social que celle-ci leur assure. Certains groupes trop pauvres ou les étudiants n'y ont pas accès du tout¹³⁹⁷. » Au regard des confidences des témoins dans leurs écrits de guerre, les rapports de subordination imposés par la hiérarchie militaire étaient d'autant plus facilement respectés qu'ils épousaient la configuration verticale du corps social de la vie civile. Tout au contraire, les situations non-conformes à l'image que les soldats se faisaient du fonctionnement de leur environnement social et de leur propre place et du rôle qu'ils y occupaient risquaient d'engendrer l'indignation et les réticences et ce d'autant plus que la situation était perçue comme humiliante selon les codes usuels. Sans se matérialiser en révolte ouverte, ces moments ressentis comme transgressifs restaient d'importantes sources de tensions dans le quotidien des militaires.

¹³⁹⁵DLA UW, fond : Emil Geissler, p. 153 : « Wir bekommen einen jungen aktiven Leutnant mit Namen Robert Holitzky als Vorgesetzten. Er war 24 Jahre alt und hatte keine Ahnung, wie man Landsturmmänner zu behandeln hat. Waren wir doch alle um 14-15 Jahre alter als er und er glaubte mit uns herum zu kommandieren, als ob wir Rekruten waren. »

¹³⁹⁶Karel Wagner, *op. cit.*, p. 63 : « mezitím co staří štábní důstojníci v zákopech dostávali ke kouření všelijaký brak, zde kouřili ještě nezralí mladičkové, jejichž jedinou zásluhou bylo, že byli syny bohatých a vlivných rodin, ty nejlepší sorty a ne snad za své peníze, nýbrž na účet vojenského eráru. »

¹³⁹⁷Pavla Vošáhlíková, *op. cit.*, p. 183.

Hormis la structuration en fonction des catégories communes à la vie civile, la situation de guerre a forgé un nouveau critère de différenciation qui lui est spécifique et qui transcende, par ailleurs, le spectre des autres catégories déjà établies. Très rapidement, les hommes qui ont acquis une réelle expérience du combat et du feu se considèrent différents, supérieurs d'une certaine façon aux autres, à ceux, qui ne partagent pas ce vécu initiatique. Cette nouvelle différenciation peut influencer sur les préférences et pratiques de sociabilité des uns et des autres. Josef Dobrovlný, par exemple, fait le constat de la barrière inattendue scindant son nouvel environnement social du front en fonction de la nature de l'expérience de guerre : « Nous essayions de sociabiliser avec eux [officiers de champ de bataille], mais comme nous n'étions que de nouvelles recrues fraîchement arrivées, ils nous faisaient ressentir leur supériorité¹³⁹⁸. »

Chez Berger aussi, un mépris de plus en plus fort pour les non-combattants émerge dès 1916. Il fait écho au sentiment d'injustice général face à l'inégalité effective des destins dans les tourments de la guerre. Sur ce point, le fait de vivre la guerre a changé la façon dont les soldats percevaient et interprétaient leur environnement social en y ajoutant un nouvel critère de clivage. Dans cette perspective – mais dans cette perspective seulement – nous pouvons accrédi-ter l'idée de la création d'une *Frontgemeinschaft*, société du front, dans le sens d'une communauté imaginaire des soldats du front construite sur l'idée du partage des souffrances similaires, comparables, équivalentes contre ceux, soldats affectés à l'arrière ou les civils, qui n'ont jamais été sous le feu. Or, il est primordial de garder à l'esprit que contrairement à ce que laissent croire certains discours mémoriels d'après-guerre, ce critère continue à se conjuguer à tous les autres aspects de la stratification sociale. C'est bien dans l'après-guerre, que dans les différents pays le discours mémoriel a forgé la sociabilité ancien combattante d'après-guerre autour d'un mythe construit. Dans sa remarque citée plus haut, Dobrovlný, étudiant et cadet, est dépité par le refus des officiers, le groupe social auquel il se sent appartenir. Cela ne le rapproche pas pour autant des hommes de troupe. Même si le critère de l'expérience du feu constitue une catégorie transversale, il n'abolit pas, en tous cas, pas systématiquement, les autres repères de différenciation qui le précèdent, ajoutant plutôt un clivage au sein de chaque échelon de la société en guerre. Une « société des tranchées » parfaitement homogène et solidaire n'est qu'imaginaire.

2.2.3.3 *Les affinités « de classe » : une alternative à la « préférence nationale ? »*

« Chez les volontaires d'un an, il y avait **toutes les nationalités** de l'ancienne Monarchie autrichienne confondues. Hormis les Allemands, **nous** représentions la majorité, il y avait des Tchèques, des Polonais, des Ruthènes et d'autres. En général, **nous nous entendions**

¹³⁹⁸Josef Dobrovlný *op. cit.*, p., 20 : « Snažili jsme se s nimi sblížit, ale dávali nám záhy cítit svou převahu nad námi, zázemními rekruty. » . Voir aussi : Josef Dobrovlný, *op. cit.*, p., 59 et Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 69,70.

bien, nous étions tous des hommes **du même âge et de la même couche sociale**¹³⁹⁹ ».

Arnold Hackl, instituteur autrichien

Après avoir analysé le poids des différentes identités sociales dans la façon de vivre la guerre et son impact sur la sociabilité en général, nous nous intéressons plus spécifiquement à la particularité du contexte austro-hongrois marqué par la pluralité nationale-linguistique des unités. Plus que dans d'autres armées recrutées dans les pays nationalement plus homogènes, l'exemple austro-hongrois permet en effet d'interroger le rapport entre les solidarités et les préférences « nationales » et celles « de classe » et d'analyser l'articulation de ces deux principes concurrents d'évaluation de l'autre dans les pratiques de sociabilité concrètes. Si nous assumons le constat de Gérard Noiriel selon lequel « l'espace public fonctionne selon la logique des chaises musicales » où « il y a toujours beaucoup plus de candidats que des chaises disponibles » et donc « si l'on choisit de rendre visible [un critère], on laissera dans l'ombre d'autres critères, donc d'autres représentations possibles du monde social¹⁴⁰⁰ », nous devons nous poser la question de savoir dans quelle mesure la percée importante du critère nationale-linguistique comme catégorie structurante de la société dans les usages administratifs de l'État habsbourgeois ainsi que dans les discours politico-médiatiques de la période d'avant-guerre pouvaient s'articuler aux critères socio-économiques traditionnels. Autrement dit, dans les témoignages austro-hongrois, est-ce l'ethnocentrisme de la strate socio-économique ou plutôt le sentiment d'appartenir à une communauté définie sur la base du critère national-linguistique qui prime dans la façon de se représenter soi-même et l'autre et qui dirige les préférences et des affinités personnelles ? Quelles sont les schémas observés et relevés par les témoins ?

A ce sujet, ce sont encore les témoins tchèques qui sont plus concernés, car ils sont plus souvent confrontés et davantage sensibilisés et sensibles au clivage nationale-linguistique qu'ils vivent au quotidien sur leur territoire. Ils sont donc plus prolixes à ce sujet. Précédemment, nous avons insisté sur le poids de la langue dans le tissage des réseaux de sociabilité et d'entraide. Elle s'impose comme critère principal dans le processus d'identification à un collectif plus large que l'on s'imagine doté d'une culture partagée et d'intérêts communs ainsi que la compétence clé déterminant les affinités, la sélection des cibles pertinents pour nouer des relations interpersonnelles dépassant le strict minimum du rapport professionnel. Comment le paramètre social intervient-il dans cette configuration ? La ou les langues parlées constituent en effet le facteur clé qui détermine l'étendue des possibilités de communiquer, donc de nouer des relations sociales. Une partie de la sociabilité, notamment pour ceux

¹³⁹⁹ Arnold Hackl, *op. cit.*, p. 19: « Bei der Einjährigen-Abteilung waren die ganzen Nationen der ehemaligen Österreichischen Monarchie vertreten. Außer Deutschen, die wir in der Mehrzahl vertreten waren, gab es Tschechen, Polen, Ruthenen und so weiter. In Allgemeinem vertrugen wir uns gut mit einander, war waren lauter gleichaltrige Menschen aus gleichen Gesellschaftsschichten. »

¹⁴⁰⁰ Gérard Noiriel, *Racisme : la responsabilité des élites, entretien mené par Bertrand Richard*, Paris, Les éditions Textuel, 2007, p. 76.

qui ne maîtrisent qu'une seule langue, est donc intimement liée au groupe linguistique accessible au locuteur. Dans le chapitre précédent nous avons démontré le fort impact des préjugés et des solidarités de classe. A l'intérieur des différents groupes linguistiques, définis comme « nations » de l'Empire austro-hongrois, la compétence partagée dans la même langue ne détruit pas les digues sociales qui le structurent. Mais dans les cas du plurilinguisme ouvrant la possibilité d'accéder à une sociabilité mixte quelles sont les préférences des uns et des autres ? Comme nous avons déjà constaté précédemment, certains témoins rapportent des cas de sociabilité ou d'entraide transcendant, souvent malgré les discours beaucoup plus tranchants sur le sujet, les frontières entre les groupes nationaux-linguistiques. Dans la perspective qui nous occupe ici, nous pouvons nous demander à quel point sont-ils dus aux situations spécifiques ou à la résistance d'un système d'affinités concurrent à la « préférence nationale ».

Les affinités de classe transcendant la communauté nationale chez les élites

Le témoin tchèque Dobrovolný raconte, à plusieurs reprises, avoir sympathisé avec des pairs, hommes dotés du même capital culturel et d'une position sociale similaire sans égard à leur appartenance nationale. Ainsi, le 11 mai 1915, il note avoir croisé le chemin, sur le trajet de Prešov vers la frontière galicienne, d'un régiment des soldats du *Reich* allemand. Il retrouve parmi eux, selon les discours dominants tchèques – des nationalistes allemands, ennemis forcenés de tout projet d'autonomie tchèque – un ancien camarade du *lycée technologique*, originaire de Berlin. Il bavarde avec lui, sans doute en allemand, de la guerre le reste du trajet et ne masque aucunement le plaisir que lui procure cette rencontre inattendue¹⁴⁰¹. Plus tard, sur le front, il tente de sociabiliser malgré la barrière linguistique avec un jeune *bachelier* hongrois¹⁴⁰². Il montre aussi un grand enthousiasme lorsqu'il croise par hasard un collègue *des études* Géza Fleischmann, qu'il décrit comme : « juif éduqué dans l'esprit hongrois et allemand mais sioniste¹⁴⁰³ ». Il ajoute :

« Ça faisait longtemps que je n'ai croisé personne sur le front à qui ouvrir mon cœur. J'ai donc submergé F. d'une myriade d'idées, de réflexions, reproches et critiques à propos de la guerre, de l'humanité, des gens etc. qui se sont accumulées chez moi depuis un trimestre de guerre¹⁴⁰⁴. »

Chez ce jeune intellectuel polyglotte qui, selon son dossier militaire lit et écrit le tchèque, l'allemand, le russe, l'anglais et le français auxquels il ajoute dans son témoignage le latin et le polonais, l'affinité du milieu basé sur un capital culturel et social partagé (études au lycée et à l'université) domine sur

¹⁴⁰¹ Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 23.

¹⁴⁰² Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 115.

¹⁴⁰³ Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 115 : « žid vychovaný maďarsko-německy, ale sionista. »

¹⁴⁰⁴ Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 115 : « Na frontě neměl jsem už dlouhou dobu příležitost pohovořit si s někým od plic, i vychrlil jsem na F. Spoustu nápadů, úvah, výtek a kritik o válce, lidstvu. Lidech atd., jak se za čtvrt roku válčení ve mně nahromadily. »

la préférence nationale. Le même motif se dessine en filigrane chez d'autres témoins situés autour du pôle dominant intellectuel du spectre social. Un autre étudiant tchèque Květoň, noué en janvier 1916 sur le front russe, par exemple, une relation amicale avec un jeune Roumain. Un autre témoin issu des élites, Sperling, fils d'un industriel lui-même ingénieur de construction, parfaitement bilingue tchèque et allemand, laisse entrevoir que ses préférences en matière de sociabilité et d'amitié était loin de se faire brider par les attaches « nationales ». Au fil de ses lignes, de nombreux noms allemands apparaissent parmi les relations mentionnées mais ce sont aussi toujours des officiers ou des grades assimilés (cadet en formation etc.) – autrement dit, des hommes de son rang. Le 7 juillet 1916, il liste par exemple les convives l'accompagnant au repas, indiquant par son contenu même, la catégorie sociale élevée des gens présents. Il atteste ainsi parfaitement d'une sociabilité de classe sans aucune allusion à la diversité nationale-linguistique, pourtant présente si l'on se réfère aux noms de familles indiqués :

« Ces derniers temps nous recevions au souper : brochet, carpe, poulets et oie, fromage, fraises au lait et vin. Bref, un menu parfait. On se lèche donc tous les babines. Nous nous retrouvons à table : Oberst [colonel] Nádherný, Hptm. [capitaine] Topič, Hptm. Graf [capitaine comte] Waldstadten, Oblt. Furst Windischgratz, Oberfeldkurat [prêtre militaire supérieur] Rant, Stabsarzt [le médecin d'état-major] Windt etc¹⁴⁰⁵. »

A d'autres endroits, l'auteur introduit explicitement la référence nationale, plutôt favorable aux Tchèques dans le discours qui commente ses pratiques de sociabilité. Ainsi, par exemple, le 20 novembre 1916, il postule : « Je suis allé en visite chez le capitaine en second Strakoš. Deux autres Tchèques sont arrivés, donc nous avons bien rigolé¹⁴⁰⁶. » Le 21 janvier 1917 : « Nous mangions auprès de la 11^e compagnie des *Jäger*. Les officiers sont dans l'ensemble hongrois, mais des gens encore assez corrects. Je ne peux pas me plaindre pour l'instant¹⁴⁰⁷. » Or, à d'autres endroits encore, la nationalité ne semble jouer aucun rôle particulier. Le 15 avril 1917 c'est un nouveau cadet aspirant Munsigart Gottlieb qui assure le divertissement¹⁴⁰⁸ ou encore le 27 septembre 1917 Sperling joue aux échecs avec un officier hongrois. Ils poursuivent la soirée en chantant : « Il chantait en hongrois, moi en tchèque. Nous avons déjà trouvé plusieurs chansons qui ont la même mélodie¹⁴⁰⁹. » Le désarroi émerge uniquement lorsque la possibilité effective de communication est restreinte. Le 18 septembre 1917, Sperling se plaint : « Hier est arrivée le lieutenant Onoda. Il s'est installé chez moi.

¹⁴⁰⁵Sperling, p. 37 : « K večeri bylo v posledním čase: štika, kapr, kuřata s husou, sýr, jahody s mlíkem a víno. Tedy dokonalé menu. Však se také všichni oblizují. Jí s námi Oberst Nádherný, Hptm. Topič, Hptm. Graf Waldstadten, Oblt. Furst Windischgratz, Oberfeldkurat Rant, Stabsarzt Windt atd. »

¹⁴⁰⁶Sperling, p. 67 : « Dnes jsem byl na besedě u nadpor. Strakoše, kamž také odešli druzí 2 Češi a tak byla legrace. »

¹⁴⁰⁷Sperling, p. 79.

¹⁴⁰⁸Sperling, p. 90.

¹⁴⁰⁹Sperling, p. 112 : « On zpívá maďarsky a já česky. Přišli jsme již na několik, které mají stejnou notu. »

Il commande 50 hommes qui portent du bois. Il parle très mal allemand, il ne fera donc sûrement qu'accroître l'ennui qui règne déjà ici¹⁴¹⁰. » Chez Sperling, si la préférence nationale pour ses compatriotes de langue tchèque perce par endroits dans le commentaire qu'il fait de son expérience dans son témoignage, elle ne semble pas avoir influé de manière déterminante sur ses pratiques de sociabilité immédiates. En effet, si les origines de ses interlocuteurs varient, le dénominateur commun reste bien le statut social civil couplé à la position hiérarchique dans l'armée. Qu'ils soient tchèques, hongrois, allemands ou autres, ses relations sont toujours recrutées parmi les officiers ou *a minima* parmi des personnes en cours de formation pour obtenir ce grade.

Le même schéma de préférences relationnelles se laisse observer chez d'autres témoins issus d'un milieu comparable à celui de Sperling. Le jeune étudiant en droit, fils de journaliste et futur docteur en droit, journaliste et professeur à la Haute école d'économie, Hejda développe dans son témoignage un ton plutôt antiautrichien et résolument contre la guerre. Pourtant, il ne semble pas considérer l'appartenance nationale-linguistique, pas plus que Sperling, comme le critère principal pour tisser son réseau de sociabilité. « Maintenant, j'ai une grande chambre lumineuse avec plein de fenêtres et une vingtaine de lits environ et comme voisins en majorité des officiers et des volontaires d'un an ! [...] Des Allemands, des Tchèques et des Polonais¹⁴¹¹. » Un autre étudiant, inscrit en 1914 à la Haute école technique de Prague, Květoň, qui parle tchèque, allemand, russe, français et un peu anglais, note en automne 1915 sur le front près de Lublin d'avoir mis au profit, pour s'attirer les faveurs des jeunes filles de « bonne famille » en Pologne, des bases de conversation qu'il a « apprises au régiment, où il y avait plusieurs volontaires d'un an polonais¹⁴¹² ». Cette assertion anodine montre doublement l'importance du milieu social dans les pratiques de sociabilité : d'une part, c'est bien avec ses pairs qu'il converse au régiment bien qu'ils soient d'une autre « nationalité » et, d'autre part, une fois au front, il cible le même milieu social pour nouer des relations avec la population civile.

En définitive, les témoignages montrent en filigrane l'existence du cosmopolitisme chez les élites austro-hongroises, les Tchèques inclus. La proximité du milieu social emporte très souvent sur les clivages nationaux. Les études prolongées, accompagnées de l'apprentissage des langues étrangères, fournissent des outils pratique de communication. Les campus constituent aussi des milieux spécifiques générateurs d'un lien de sociabilité fort entre jeunes gens issus généralement des milieux sociaux comparables ou du moins aspirant à occuper des positions comparables sur l'échiquier social, dotés des styles de vie similaires et partageant les mêmes manières, les mêmes intérêts, etc. Traditionnellement, la sociabilité socio-professionnelle transcende ainsi, dans ces lieux, les clivages

¹⁴¹⁰Sperling, p. 90 : « Včera večer došel a u mne se ubytoval Lt. Onody. Je komandantem 50 maníků nosících nahoru dřevo. Mluví dost špatně německy a tak asi zdejší nudu jenom zvětší. »

¹⁴¹¹Jiří Hejda, *op. cit.*, p. 24 : « A teď ležím ve velkém, světlém sále s mnoha okny, kde je asi dvacet lůžek ; mými sousedy jsou vesměs důstojníci a několik jednoročáků. [...] Němci, Češi, Poláci. »

¹⁴¹²Vladislav Květoň, *op. cit.*, p. 13 : « což jsem již trochu uměl od pluku, kde bylo několik jednoročáků Poláků. »

nationaux. Pourtant, un phénomène contraire se doit d'être mentionné à ce sujet. Dans les dernières décennies d'avant-guerre, les universités austro-hongroises vivent un processus d'homogénéisation nationale, du moins en Cisleithanie comme le montrent les statistiques de l'appartenance nationale des étudiants inscrits dans les universités, même si dans certaines universités, la proportion d'étudiants de langue « étrangère », ici au sens d'une langue autre que la langue majoritaire de la métropole et de la région où l'établissement se situe, reste importante. Ainsi, l'université de Wien est passée de 40,2% d'étudiants de langue maternelle allemande seulement en 1857 à 72,5% en 1913 au détriment des autres groupes linguistiques. La proportion des Tchèques a baissé de 16,9% en 1857 à 3,2 % en 1913, celle des Hongrois de 12,5 à 1,5 % et celle des Italiens de 4,1 % à 2,7 %. La catégorie dénommée « israélite » représentant 12,5% en 1857 a complètement disparu car lors des recensements consécutifs, les personnes de confession juive définies jadis par leur religion devaient s'assimiler à une des catégories linguistiques proposées – allemand, tchèque etc. Pour la même période, l'Université de Prague passe de 38,5 % d'Allemands, 50,2% de Tchèques et 9,1 % d'Israélites en 1857 à 33,6 % d'Allemands et 64,6 % de Tchèques en 1873, c'est-à-dire l'année du dernier recensement avant sa division officielle en Université de langue allemande (Université Ferdinand) et celle de langue tchèque (Université Charles). Si la première, pour des raisons pratiques – les élites tchèques continuent en effet à apprendre l'allemand, la langue de la monarchie régnante et des administrations centrales – persiste à accueillir les étudiants des deux langues maternelles. En 1883, on compte encore 70,6 % d'Allemands et 27,9% Tchèques dans les salles de cours allemandes. Lors du tout dernier recensement avant le conflit, en 1913, le public est nationalement quasi homogène avec 89,7 % d'Allemands et 4,5 % de Tchèques. Puisque les Allemands sont rares à s'appropriier le tchèque, la partie tchèque est fréquentée par des Tchèques de manière quasi exclusive dès sa création. En 1883, les Tchèques atteignent les 98,8 %. En 1913, leur hégémonie diminue légèrement, tombant à 96,0 % en raison de l'accueil réservés aux autres populations slaves de l'Empire, des Slovènes et des Serbo-croates. La même tendance à l'homogénéisation nationale des universités est perceptible dans les régions de l'Empire. Par exemple, à Lemberg (Lviv, actuellement en Ukraine), la proportion des Polonais augmente de 32,6 % en 1857 à 72,7 % en 1902 pour baisser ensuite légèrement à 64,7 % en 1913 au profit de la catégorie indéterminée étiquetée « autres ». A Cracovie, les étudiants polonais passent pour la même période de 77,8 % à 98,1 %. A Innsbruck, c'est la minorité italienne qui diminue au profit des Autrichien, passant de 20,4 % en 1857 à seulement 5,5 % en 1913¹⁴¹³.

Dans les dernières années de la guerre, la Cisleithanie témoigne donc de la tendance à la « nationalisation » (par la séparation en fonction des communautés nationale-linguistique) de l'enseignement et de la culture. Malgré ce processus de la fabrication de nouvelles élites mais aussi

¹⁴¹³Die Habsburgermonarchie. Die Völker des Reiches, Tableau 10 : Die Studenten der einzelnen Universitäten nach Nationalität bzw. Muttersprache.

de nouveaux espaces culturels et discursifs, chez les élites austro-hongroises, l'allemand reste la *lingua franca* permettant de communiquer à l'échelle de l'Empire. Il est alors intéressant de se demander à quel point ce cosmopolitisme était l'apanage des seules élites et quels étaient les contours de ce groupe. Ce sont en effet deux questions difficiles. Pour parler des exemples concrets, trouvés dans les témoignages, la sociabilité inter-nationale concerne surtout des universitaires, des étudiants et de jeunes bacheliers (Birnbäum, Dobrovolný, Hejda, Květoň, Procházka, ...) *A contrario*, l'instituteur tchèque Hodek met en avant dans son journal, sa méconnaissance de l'allemand pour dénoncer la domination de cette langue¹⁴¹⁴ dans l'armée qui lui semble en décalage avec les institutions et administration civiles communiquant aussi en tchèque. Les élites tendaient-elles à préserver leur cosmopolitisme et habitus de sociabilité de classe et, en lien avec cela leur attachement au vaste Empire composite de Habsbourg ? Fragmentaire et impossible à quantifier, ce clivage potentiel entre les milieux les plus éduqués et les autres transparaît de façon plus nette par le biais de la statistique des professions exercées par les légionnaires telles quelles sont inscrites dans leurs dossiers militaires des légions tchécoslovaques. En effet, la base montre une structure socio-professionnelle spécifique. Elle est à la fois proportionnelle à la composition de la population globale dont les légionnaires sont issus avec une haute proportion des classes populaires : paysans, ouvriers et petits et moyens artisans, et dévoile des spécificités, notamment une grande rupture : les instituteurs sont très présents alors que les enseignants des échelons supérieurs ainsi que des employés des administrations ou des élites économiques du pays ou militaires professionnels sont pratiquement absents.

Plusieurs phénomènes peuvent donner naissance à ces chiffres. Premièrement, les légionnaires étant recrutés majoritairement parmi les prisonniers de guerre, le vivier de recrues potentielles se composait donc d'hommes envoyés au combat. Or, toutes les affectations et postes complexes dans les institutions modernes n'étant pas exposés au danger de la même manière, ce sont les régiments d'infanterie et dans leur sein les simples fantassins qui ont eu le plus de pertes. Ils étaient aussi le plus nombreux dans les camps où se déroulaient les campagnes de recrutement pour les légions. Et les fantassins représentaient à leur tour les couches populaires de la population. C'étaient les hommes issus des milieux plus favorisés qui avaient le plus de chance d'espérer un poste plus éloigné du danger à l'image du professeur d'université Birnbäum ayant été d'abord officier de logistique en Croatie, puis référent d'art en Tyrol. Jamais capturé, il n'a jamais été confronté non plus à la proposition de rejoindre la lutte pour l'indépendance. Deuxièmement, dans les villes principales des Pays de la Couronne tchèque, les élites gardent encore à la veille de la guerre une très forte proportion de familles germanophones. Les Tchèques seraient donc moins représentés dans certaines catégories socio-

¹⁴¹⁴Josef Hodek, *op. cit.*, p. 2.

professionnelles du sommet de la société d'origine et donc dans les légions. Finalement, c'est l'intérêt des uns et des autres qui peut gouverner les sensibilités et les sympathies politiques. En effet, les élites solidement installées et fleurissant dans le cadre de la monarchie n'auraient que peu d'intérêt à vouloir une abolition qui impliquerait la suppression de tout un système administratif avec ses nombreux fonctionnaires ainsi que le morcellement d'un vaste espace d'échange commercial libre, un système conservant un ensemble de privilèges héréditaires. Ces chiffres, résultant du croisement de ces différentes dynamiques, constituent néanmoins un indice des clivages présents dans la société des Pays de la Couronne tchèque d'avant-guerre et des dynamiques centrifuges qui éloignent des élites de la base de la population.

Et les témoins des milieux populaires ?

Il existe un autre élément qu'il faut prendre en compte dans le raisonnement sur l'impact de la distribution des compétences linguistiques dans la façon de vivre la guerre. La sociabilité « transnationale » n'était pas *toujours* réservée à une élite éduquée. Fondée avant tout sur la capacité de parler et de comprendre, même de façon rudimentaire, une autre langue que sa langue maternelle, elle s'opère partout où cette compétence est présente. Elle s'impose chez ceux qui apprennent les langues dans leur parcours scolaire. Cependant, d'autres moyens d'apprentissage existent en dehors des écoles. Cet apprentissage non scolaire, « du quotidien », pourrait-on l'appeler est favorisé par la cohabitation des différents locuteurs sur le même territoire. De nombreuses régions et villes des Pays de la Couronne tchèque restent mixtes, les mobilités professionnelles (des fonctionnaires) et économique (recherche de travail) à l'intérieur de l'Empire représentent un autre facteur favorisant la mixité. Les familles mixtes, bilingues voire plurilingues, sont fréquentes, même s'il est difficile voire impossible de chiffrer leur proportion avec précision. La variété des patronymes à Vienne mais dans d'autres centres urbains de l'Empire, perceptible encore aujourd'hui, est un indice tangible de la pluralité nationale-linguistique de ses habitants.

Ces facteurs expliquent l'étendu des compétences linguistiques des témoins sans grand capital scolaire et social comme Berger, Vajcenbauer ou autre. Restant fidèle à son ethnocentrisme de classe, l'étudiant polyglotte Dobrovolný, montre sa propre surprise en constatant que les personnes issues des milieux moins nantis que lui, parviennent, elles aussi à communiquer au-delà des frontières de leur « nation ». Il note par rapport à son ordonnance :

« J'admirai Václav qui, jardinier dans le civil, arrivait à communiquer facilement partout. Nos simples gens tchèques se comprenaient avec les paysans en Slovaquie ou en Galicie à merveille, mieux que les intellectuels. Ils étaient proches aussi bien

par la simplicité de leur mentalité que par la pauvreté de leur vocabulaire¹⁴¹⁵. »

Il revient à cette problématique une autre fois, mettant encore en exergue la capacité des gens « simples » à ses yeux à communiquer et se comprendre sans compétence linguistique poussée :

« Les hommes de troupe se comprenaient mieux que les officiers – c'est un phénomène universel dans le monde entier. Plusieurs fois, Václav a apporté une bonne boîte de conserve de la part des Allemands [ici, de l'Empire allemand, nda], que nous ne connaissions même pas. Les simples soldats allemands étaient généreux, ils partageaient leurs provisions avec les Autrichiens et les nôtres se sentaient flattés qu'ils les appelaient "Kamerad"¹⁴¹⁶. »

Ainsi, Dobrovolný, tel un ethnolinguiste œuvrant sur un terrain d'observation excitant et non sans abandonner son sentiment de supériorité intellectuelle et de statut¹⁴¹⁷, analyse les conditions permettant un tel exploit :

« Pendant la guerre, il n'y avait pas besoin de connaître beaucoup de mots pour se comprendre. Un argot militaire universel se crée, facile pour tous. Par exemple, le mot célèbre « gutovat » - en russe « gotovit » et en polonais « gotowicz » signifiait « cuisiner ». Il était communément utilisé aussi chez les Slaves et les Allemands qui y trouvaient les racines de leurs mots « gut », « Gusto » et d'autres¹⁴¹⁸. »

En définitive, il est impossible de dresser un panneau quantitatif global des préférences de sociabilités des témoins et de les classer en fonction des milieux sociaux, car elles dépendent de divers paramètres proprement individuels. Mais nous pouvons observer une tendance générale à savoir que malgré une structuration de l'espace social découlant des « nationalités » - des groupes nationaux-linguistiques décrits précédemment, la structuration purement sociale ne disparaît pas. Tout au contraire, elle reste fermement ancrée dans la représentation de leur environnement social aussi bien des élites que des témoins issus des milieux populaires. Qui plus est, la sociabilité strictement nationale est très fréquemment transgressée, notamment par les élites mieux outillées pour tisser des réseaux de sociabilité cosmopolites mais pas seulement. C'est avant tout à l'intérieur des différentes strates

¹⁴¹⁵Dobrovolný, p. 17 : « Obdivoval jsem Václava, jenž byl v civilu zahradníkem, jak se všude krásně dorozuměl.

Vůbec si naši prostí čeští lidé rozuměli s venkovany na Slovensku i v Haliči velice dobře, líp než inteligence. Byli si bližší prostotou mentality a omezeností slovníků. »

¹⁴¹⁶Dobrovolný, p. 102 : « Mužstvo rozumělo si lépe než důstojníci – zjev na celé zeměkouli asi všeobecný. Nejednou přinesl Václav od Němců nějakou dobrou konzervu, jakou jsme vůbec neznali. Prostí němečtí vojáci bývali štědrí, dělili se s Rakušany o své zásoby a našim lichotilo, že jim říkají „Kamerad.“ »

¹⁴¹⁷Selon Nicolas Mariot qui a étudié le rapport des soldats issus de différents milieux sociaux dans l'armée française, la relation des « intellectuels » à leur camarade des tranchées est complexe. Leur attitude oscille entre le sentiment de supériorité et d'infériorité, ils jouent tantôt le rôle de « intellectuel de service », tantôt de donneur de leçon, tantôt ils se réfugient dans la solitude. Nicolas Mariot, *Tous unis dans la tranchée*, op. cit., p. 15-24.

¹⁴¹⁸Dobrovolný, p. 17 : « K dorozumění za války nebylo třeba mnoho slov. Vytvořila se mezinárodní vojenská hantýrka, jíž každý rozuměl. Například slavné slovo „gutovat“ - rusky „gotovit“ - polsky „gotowicz“ znamenalo vařit. Všeobecně se ho užívalo u Slovanů i Němců, kteří v něm asi nacházeli své „gut“, „Gusto“ a podobně. »

sociales et échelons de la hiérarchie militaire correspondants que la possible division entre les « nationaux » ou « internationaux » s'opère. Mais le partage d'une même identité nationale n'implique pas automatiquement le renoncement aux distinctions de classe. C'est un élément important du fonctionnement concret des solidarités « nationales », dont le supposé égalitarisme est vanté dans les discours, mais dont l'impact sur les comportements concernant les relations et interactions humaines concrètes est nettement moins spectaculaire. Concluons par les mots de l'écrivain et journaliste Kisch écrits pour commentée une scène observée à la campagne serbe : « J'ai vu une paysanne se détourner de la tzigane. Les différences de classe ne sont pas disparues. Même maintenant, lorsqu'une paysanne vit une vie de tzigane dormant sans toit et par terre, elle préserve la distinction entre elle et la tzigane¹⁴¹⁹. »

¹⁴¹⁹Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 190 : « Při tom jsem viděl, jak se jedna z rolnic odvrátila od cikánky. Třídní rozdíly ještě nevymizely. I teď, kdy rolnice cikání jako žebračka bez přístřeší po zemi. Zachovává distanci mezi sebou a cikánkou. »

2.3 La perception de l'autorité dans une armée multinationale

Le morcellement linguistique de l'armée austro-hongroise affecte également le rapport entre les hommes de troupes et leurs supérieurs. Les mécanismes sociaux observés dans les relations entre pairs s'imposent-ils également dans celles entre les différents échelons hiérarchiques ? La diversité linguistique impacte-elle la façon d'exercer l'autorité et la façon d'obéir ? Les témoignages, particulièrement éloquentes à ce sujet, fournissent, encore une fois un matériau précieux et unique pour comprendre le fonctionnement des rapports à l'autorité dans un milieu polarisé autour des identités nationales-linguistiques et en saisir toute la complexité.

2.3.1 La primauté des Allemands dans la hiérarchie militaire austro-hongroise ?

Skála, un des témoins tchèques les plus loquaces – avec Berger – sur la question nationale dans les relations à la hiérarchie militaire dans l'armée austro-hongroise propose, à l'approche de son premier Noël au front, ce portrait de l'officier en charge de l'organisation de la soirée festive.

« Nous avons beaucoup d'estime surtout pour le commandant Muller. Il s'est démené afin de nous préparer un peu de plaisir. C'est un soldat de métier. Il ne connaît pas de danger pour lui-même, mais il en protège les soldats qu'il commande. Il comprend les difficultés de tout un chacun. Il se déclare ouvertement de nationalité tchèque bien qu'il ait fait des études allemandes. "Il renvoie à sa mère en affirmant : Seule la langue que ma mère m'a apprise est ma langue maternelle." Il est originaire de la Bohême du Sud, d'une famille mixte. Son père était Allemand, sa mère Tchèque. Ils sont quatre frères et sœurs dont deux sont allés dans des écoles tchèques et deux dans les écoles allemandes, suivant l'environnement dans lequel ils vivaient. Le commandant allait dans des écoles allemandes et sa sœur, épouse d'un meunier près de Tábor, dans des écoles tchèques. Ils s'écrivent souvent des lettres très cordiales. [...] Il passe ses permissions chez elle. Lui-même a quarante-deux ans et est toujours célibataire¹⁴²⁰. »

D'une simple observation sur son implication – valorisée – dans la préparation d'une soirée plaisante pour ses soldats et ses qualités d'homme et d'officier, il glisse vers une considération plus générale sur son origine et sa relation à cette dernière. Comme si, dans l'imaginaire de l'auteur les deux types de considérations, l'une portant sur la qualité d'un individu, l'autre sur son identité (ambiguë), étaient

¹⁴²⁰František Skála, *op. cit.*, p. 125 : « Zejména si vážíme majora Mullera. Předem se staral, aby nám připravil trochu radosti. Je voják z povolání, pro sebe nezná nebezpečí, ale podřízené vojáky před ním chrání. Chápe těžkosti každého jednotlivce. Otevřeně se hlásí k české národnosti, třeba jeho studie byly německé. Vzpomíná své matky a říká: „Jen ta řeč je mojí mateřštinou, kterou mne učila matka.“ Pochází z jižních Čech, ze smíšeného manželství. Otec byl Němec, matka byla Češka. Jsou čtyři sourozenci, dva chodili do českých, dva do německých škol, dle toho, v jakém okolí žili. Major chodil do německých a jeho sestra, manželka mlynáře u Tábora, do českých. Často si píše velmi srdečné dopisy. [...] K ní jezdí na dovolené. Sám je 42 roků stár a dosud svoboděn. »

fermement liés par un fil invisible, imbriqués l'un dans l'autre, indissociables, interchangeable... Le réflexe de ce soldat tchèque, un des rares non-légionnaires du corpus, s'avère particulièrement révélateur de la nature amalgamée du rapport entre les deux aspects. Ce réflexe est en effet fortement répandu chez les témoins du corpus. Comme chez les camarades du même rang, le caractère des supérieurs est toujours évalué par le prisme national. Or, comme le démontre, et c'est le second point saillant, cette citation, l'identification nationale des officiers n'a rien d'évident. Le commandant en question est-il tchèque ou allemand ? Parfaitement bilingue et biculturel, sûrement les deux. Sous la plume de Skála, témoin tchèque lui-même, c'est le côté tchèque du commandant en question qui est mis en valeur alors que sa « partie » allemande semble euphémisée et excusée comme s'il s'agissait d'un défaut. En effet, selon la vulgate légionnaire tchécoslovaque la dominance des officiers de langue allemande dans les armées de la Cisleithanie est un des grands poncifs omniprésents. Subir le commandement des gens, étiquetés comme « les autres » ne partageant ni la même identité ni les mêmes intérêts et exécuté de surcroît dans une langue autre que la sienne aurait constitué un fardeau supplémentaire pour les hommes partis à la guerre. Qu'en était-il en réalité ?

La question de la langue de commandement.

Encore une fois, la langue choisie dans la communication interpersonnelle ou à distance est une source intarissable de réprobations et de vexations. L'instituteur Hodek, déplore être obligé de faire le rapport devant le *Hauptmann* en allemand qu'il ne maîtrise pas :

« Hélas, très peu d'entre nous parlaient allemand et même ceux qui le parlaient bien, comme ils devaient s'exprimer de manière militaire stricte, le lieutenant avait du mal, ou plutôt, il était incapable d'en tirer quoi que ce soit¹⁴²¹. »

Pour l'instituteur tchèque Hodek, mobilisé le 24 décembre 1914 dans le régiment mixte n° 35 de Plzeň¹⁴²², comme pour de nombreux témoins tchèques du corpus, le fait de recevoir des ordres et de devoir communiquer dans une langue qu'ils ne maîtrisent pas, présente une difficulté supplémentaire dans la relation à l'autorité et accroît le sentiment de discrimination et d'injustice. Ne pas comprendre peut aussi augmenter les risques réels durant les opérations de guerre. La pratique consistant à noter les ordres reçus des autorités directement en allemand au sein d'un récit rédigé en tchèque apparaît couramment dans les témoignages. Elle aussi démontre l'ampleur de l'emploi de cette langue dans le commandement.

Un autre enjeu dans un espace communicationnel plurilingue réside dans les compétences

¹⁴²¹La syntaxe incohérente copie le texte original, Josef Hodek, *op. cit.*, p. 2 : « Zel, ze málokdo z nás uměl německy a i ten, který dobře uměl, máti se přísně vojenským pořádkem hlásiti, tedy šlo to těžko panu poručíkovi s námi, nebo lepe řečeno, vůbec to neslo. »

¹⁴²²En 1914 il compte 39% d'Allemands et 60% de Tchèques, Ivan Šedivý, *op. cit.*, p. 69.

linguistiques que certains tiennent à cacher. Ainsi, le peintre Váchal s'insurge contre l'attitude d'un de ses compatriotes qui semble renier sa langue maternelle jusqu'à ce que son tempérament fougueux ne le trahisse.

« Je répondais de façon stéréotypée : *vajsnyt!* [Transcription phonétique de la façon négligée de prononcer en tchèque la phrase allemande : « *Ich weisse nicht* », signifiant : « Je ne sais pas. » nda] Une fois que mes réponses ont mis le cadet vraiment en colère, il s'est mis à crier – oubliant complètement qu'il était un *vrai Allemand* – en tchèque : « Vous ne savez jamais rien, vous ! » Ce jeunot était originaire de Hodonín et depuis lors au front, lorsqu'il nous surveillait, il me souriait toujours de façon un peu trop aimable¹⁴²³. »

L'officier d'active Wagner raconte une expérience similaire.

« Le lendemain, le 11 décembre, j'ai appris la nouvelle que pendant la nuit, un officier d'active avec une certaine ancienneté avait disparu inexplicablement de la tranchée. Je le connaissais en personne. Bien qu'il fût *d'origine tchèque*, on ne pouvait jamais lui voler *un mot tchèque* et lorsqu'on **l'interpellaient en tchèque**, il répondait par principe **en allemand**. Vraisemblablement il s'est rendu aux Russes¹⁴²⁴. »

Dans son entourage aussi, un des officiers semble déployer tous ses efforts pour faire oublier son origine non-allemande. Pour les témoins tchèques, c'est une attitude condamnable, dont la raison se résume à la volonté de « se faire bien voir » auprès de la haute hiérarchie austro-hongroise, communiquant réellement en allemand. Cela apparaît aussi comme un signe de distinction et de loyauté envers une institution, un Empire, une dynastie, un État... Cent ans après les faits, il est difficile de déconstruire les motivations avouées et inavouées de cette pratique, d'autant plus qu'elles peuvent être très personnelles et varier d'une personne à l'autre. Si nous nous tenons au fait, le règlement officiel sur les langues de commandement favorise réellement, jusqu'à un certain niveau, l'allemand. Il prévoit trois niveaux dépendant de la situation de communication. La langue de commandement (haut commandement) est l'allemand exclusivement. Les langues de service, celles utilisées dans toute situation de communication à dessein professionnel entre officiers est l'allemand pour l'infanterie de la partie autrichienne (Cisleithanie) de l'Empire et le hongrois ou le croate pour

¹⁴²³ Váchal, p. 33 : « Odpovídal jsem vždy zkoušejícímu stereotypně : vajsnyt! Jedenkrát, jsa mými odpověďmi příliš dopálen, zařval kadet na mne, zapomenuv přitom načisto, že je kovaný Němec, česky: „Vy vůbec nikdy nic nevíte!“ Tento mládenec pocházel od Hodonína a později na frontě na beobachtunku usmíval se vždy na mne jako milius. »

¹⁴²⁴ Karel Wagner, *op. cit.*, p. 146 : « « Druhého dne, 11 prosince, dostal jsem zprávu, že v noci zmizel ze zákopů nevysvětlitelným způsobem jeden starší aktivní důstojník. Znal jsem ho osobně; byl sice rodem Čech, ale nebylo možno nikdy z něho dostati českého slova a na české oslovení odpovídal zásadně německy. Pravděpodobně však přeběhl k Rusům. »

les unités transleithaniennes. Finalement, les langues régimentaires, celle utilisées dans la communication quotidienne au sein d'un régiment et ses subdivisions, sont plurielles. Selon les statistiques militaires synthétisées et présentées par István Deák, en 1910 78,7% d'officiers de métiers étaient identifiés comme Allemands, c'est-à-dire des gens qui ont enregistré dans leur dossier l'allemand comme leur langue maternel. Selon ce même critère, 8% apparaissent comme des Hongrois, 5,5 % comme Tchèque, 0,1% comme Slovaques etc. seulement Aussi, la donne change suivant la progression de la guerre¹⁴²⁵. Chez les réservistes, les proportions des différentes nationalités sont légèrement plus équilibrées atteignant respectivement 60,2 % d'Allemands, 23,7 % de Hongrois et 9,8 % de Tchèques et Slovaques¹⁴²⁶. Alors que la composition des troupes correspond dans les grands traits à celle de la population civile globale de l'Empire¹⁴²⁷, chez les cadres les différentes populations sont représentées de façon inégale. Il est donc fréquent, que l'officier ne partage pas l'origine et la langue de ses hommes. Les autorités austro-hongroises sont conscientes de l'impact pratique mais aussi symbolique de ce phénomène. En théorie, comme nous l'avons dit, les officiers doivent maîtriser les langues de toutes les populations dont la proportion dans le régiment atteint 20 %, la compétence étant vérifiée par un examen officiel¹⁴²⁸. Les officiers de métier obtiennent effectivement une formation en langue dans les écoles militaires, la pratique de mutations fréquentes à travers l'Empire, hormis l'objectif de rompre les solidarités nationales potentielles entre les commandants et leurs troupes, facilite l'apprentissage de langues par immersion. Même s'il est difficile d'estimer le nombre avec précision, du fait de leur parcours et leur formation, en 1914, beaucoup d'officiers d'active devaient donc être bi- ou multilingues¹⁴²⁹. Or, la connaissance théorique n'égale pas forcément la compétence pratique. Nous pouvons facilement imaginer que suivre une formation en langue ne signifie pas forcément une maîtrise parfaite. Les compétences, mais aussi les préférences personnelles entrent en jeu. Par ailleurs, les doléances des témoins étudiés ne portent pas tant sur l'incapacité des officiers de parler leur langue que sur le manque de volonté voire le refus de le faire. Les raisons pouvaient être multiples allant d'une incompétence effective, passant par la simple commodité communicationnelle – ne pas passer d'une langue à une autre – à des objectifs lucratifs dans l'économie du champ militaire austro-hongrois structuré par la domination de l'allemand.

De plus, les officiers d'active sont mis hors d'état de servir en grand nombre dès les premiers mois de la guerre. Avant la fin de l'année 1914, l'armée austro-hongroise a perdu pratiquement la moitié de son corps d'officiers et en octobre 1918 seulement 35 000 officiers sur 188 888 recensés étaient encore

¹⁴²⁵István Deák, *Der k. (u.) k. Offizier*, Wien, Köln, Weimar, Böhlau Verlag, 1991, p. 221.

¹⁴²⁶István Deák, *op. cit.*, p. 219.

¹⁴²⁷István Deák, *op. cit.*, p. 221.

¹⁴²⁸István Deák, *op. cit.*, p. 221.

¹⁴²⁹ István Deák, *op. cit.*, p. 215.

des professionnels¹⁴³⁰. Les réservistes qui les remplacent n'ayant pas bénéficié de la même formation initiale avant leur entrée dans la guerre peinent à égaler les compétence linguistiques (et bien d'autres) des officiers de métier. Aussi, sont-ils plus profondément perméables aux enjeux de la compétition inter-nationale qu'elle soit économique, politique ou culturelle et aux militantismes nationalistes du temps de paix que les cadres professionnels de l'institution militaire, traditionnellement décrite comme un des derniers piliers de la conception supranationale de l'Empire. Par conséquent, l'équité linguistique se détériore durant la guerre¹⁴³¹.

Dans la vie quotidienne des unités la coexistence de plusieurs langues présente un autre enjeu : celui de la compréhension ou de l'incompréhension. Dans le vif des combats, le fait de ne pas comprendre un ordre faute de compétence linguistique suffisante peut faire encourir des risques réels. Pourtant, ce n'est pas cet aspect-là qui est mis en relief dans les témoignages. A ce sujet, il faut croire que l'entraînement de base reçu par les soldats et la pratique leur ont permis de se familiariser rapidement avec la fameuse *lingua franca* et de mémoriser ainsi une centaine d'expressions les plus courantes dans le métier des armes avec une efficacité suffisante. C'est l'insécurité communicationnelle qui revient de façon récurrente. Dans une société composite, il n'est jamais évident de savoir de façon sûre qui parle et/ou comprend quel(s) parler(s). Les extraits de Berger et Skála attirent l'attention sur la complexité de la communication dans un espace plurilingue :

*« Le 11 novembre 1914 : Aujourd'hui, moi et Dráb amenons quatre Serbes à la division à Žulíkovič. (...) et un soldat (**Tchèque**) leur dit qu'ils ne devraient pas avoir peur, qu'ils seraient bien chez nous. Par hasard, notre lieutenant Fitzinger, cette crapule, se trouvait là et a tout entendu (**il doit connaître le tchèque mais ne veut pas le parler**). Il a demandé une enquête pour punir cette parole rassurante à l'égard des Serbes. Espèce de chien allemand. Nous nous dépêchions de partir de peur d'avoir aussi le conflit avec lui¹⁴³². »*

« Faulhammer nous avertit en catimini qu'il faut être très prudent lors des conversations privées. Le commandant de la douzième, le capitaine en second Herrmann, reste assis de long auprès du poste et écoute. Il est employé à la perception et grand nationaliste [ici sous-entendu autrichien, nda]. Il prenait ses libertés avec les Tchèques et ridiculisait le tchèque. [...] Afin de lui désapprendre à

¹⁴³⁰ Ivan Šedivý, *op. cit.*, p. 65.

¹⁴³¹ Ivan Šedivý, *op. cit.*, p. 66.

¹⁴³² AHLMP, fonds Berger Vojtěch, *op. cit.*, p. 44: « Des Žižka, já a Dráb vedeme ráno čtyry Srby k divisi do Žulíkovič. Jdeme kolem našich vojsk a tu jeden náš lékař převázal rány raněným. Byli tu také od 11. p. pl. A jeden voják (Čech) jim povídá, aby se nic nebáli. Že se u nás budou mít dobře. Náhodou to zaslechl vedle stojící náš prevít por. Fitzinger (asi zná také česky a nechce mluvit), nechal dotyčného hned zjistit, by za to chválení Srbům byl vzat k raportu. To je německý pes. My koukali odtud táhnout pryč, abysme s ním neměli nějaký konflikt. »

*écouter, j'ai coupé sa connexion, en disant que je ne savais pas qu'il écoutait*¹⁴³³. »

L'impossibilité de garantir la discrétion des conversations nourries une ambiance d'insécurité, de suspicion, de peur, de paranoïa parfois... Dans ce cas, nous pouvons avancer que pour certaines personnes, le fait de ne pas dévoiler toutes leurs compétences en matière de langues, pouvait présenter un atout dans la surveillance secrète de leurs subordonnés, ou même des pairs. En plus d'outil de communication, la langue peut ainsi véhiculer un pouvoir social. Une situation qui semble, au vu de la fréquence de leurs récriminations sur ce sujet, avoir marqué et révolté les témoins.

Alors qu'il a été calculé et communément admis que la représentation globale des différentes nationalités au sein de l'armée correspondait à leur proportion dans l'Empire – même si les affectations selon les armes et unités étaient différenciées – pour les Tchèques 12,5 % de la population globale selon le recensement général de 1910 et 12,9% dans l'armée austro-hongroise en 1914¹⁴³⁴, avancer des chiffres exacts concernant l'origine des officiers dans l'armée austro-hongroise est une tâche aussi importante que difficile. Selon les études traditionnelles, les Tchèques seraient en effet sous-représentés dans le corps des officiers de métier avec seulement 4,8% des effectifs contre les 12,5% que les Tchèques atteignent dans la population globale de l'État. Toutefois, l'établissement de ces chiffres pose plusieurs difficultés. Il a été fondé sur la désignation d'une *Umgangssprache*, langue utilisée le plus souvent dans la vie quotidienne. Or, pour les raisons listées ci-dessus, pour une grande partie des officiers cette langue est l'allemand indépendamment de leur langue maternelle. Récemment, un historien hongrois István Deák a proposé un autre modèle de comptabilisation articulant le critère purement linguistique à des paramètres plus larges, géographiques et sociaux. Son étude portant sur un échantillon de 516 lieutenants, ce qui représente environ 10 % des effectifs des officiers de métier en 1900, il a obtenu pour les Tchèques une représentation à la hauteur de 8,1%¹⁴³⁵. Concernant les réservistes, une statistique de 1910 estime la présence des Tchèques à 9,8% des effectifs¹⁴³⁶. Certes ces deux chiffres sont toujours inférieurs à la proportion des Tchèques dans la population de l'Empire mais ils sont deux fois plus importants que les estimations précédentes et malgré une marge d'erreur possible, sûrement plus proches de la réalité. La difficulté d'obtenir des chiffres sûrs et précis atteste avant tout de l'ampleur des écueils de tout effort de créer des systèmes taxinomiques pour catégoriser des êtres humains sur la base de notions subjectives et ambiguës telles

¹⁴³³František Skála, *op. cit.*, p. 223 : « Faulhammer důvěrně upozorňuje, bychom při soukromých hovorech byli opatrní. Velitel dvanáctky, nadporučík Herrmann, sedí mu stále u stanice a poslouchá. V civilu je berním úředníkem a ohromným nacionálem. Na Čechy si troufal a češtinu sesměšňoval. [...] Aby ho to odnaučil, vypnul mu spoj, řka, že nevěděl, že poslouchá. »

¹⁴³⁴Ivan Šedivý, *op. cit.*, p. 66.

¹⁴³⁵Deák, István, *Beyond Nationalism. A Social and Political History of the Habsburg Officer Corps 1848-1918*, New York – Oxford, 1992. Cité in Ivan Šedivý, *op. cit.*, p. 67-68.

¹⁴³⁶Wilhelm Winkler, *Der Anteil des nichtdeutschen Volksstamms an der ost.-ung. Wehrmacht*, Wien, 1919. Cité in Ivan Šedivý, *op. cit.*, p. 67-68.

que l'identité.

Le constat proposé par Karel Wagner¹⁴³⁷, l'officier de métier tchèque « de la vieille école » (il est né en 1863), a le mérite d'éclairer les raisons de la formation identitaire étriquée des cadres militaires non-germanophones dans le vaste Empire de Habsbourg.

« Alors comment ça se passait pour nous, officiers de métier tchèques ? Ces fistons, en majorité, de petits fonctionnaires d'État et employés, affectés dans des parties étrangères de l'Empire, n'avaient pas de ressources financières suffisantes pour pouvoir suivre les cours dans des écoles tchèques éloignées. Ils n'avaient d'autres choix que de s'inscrire dans des écoles « étrangères » sur place ou à l'école des élèves-officiers pour y aller à pied ou en voiture. Dans les écoles militaires, c'était l'État qui subvenait aux besoins alimentaires comme vestimentaires des jeunes garçons. Pour un pauvre bougre, le choix était tout fait. C'est comme cela qu'un garçon tchèque pénétrait très jeune dans un environnement purement allemand où il restait jusqu'à sa mise à la retraite. »

« Quelle était l'éducation dans les écoles militaires austro-hongroises tout le monde le sait. L'administration militaire austro-hongroise savait bien que les familles, surtout slaves, n'envoient pas leurs fils au métier des armes par pur amour pour la patrie ou pour l'État, mais pour leur assurer une existence convenable. C'est pour cette raison que le terme de « patrie » ou d'« État » ne jouait pas un rôle aussi important dans l'éducation des jeunes militaires que, par exemple, en France ou en Allemagne. Puisqu'un corps d'officiers ne peut guère fonctionner sans un idéal commun, c'étaient les notions de « dynastie » et de « devoir » qui ont pris la plus haute importance dans l'instruction de la jeunesse. L'importance de ces deux mots a été inculquée dans les âmes des jeunes garçons par tous les moyens possibles durant toute leur vie. »

« [Il y avait] la pratique d'affecter les officiers – durant toute leur jeunesse – dans les parties de l'État où ils ne pouvaient pas rencontrer leurs co-nationaux. C'était avant tout la Galicie qui était littéralement bondée de jeunes officiers tchèques. L'administration militaire autrichienne y poursuivait un objectif double : d'une part, un officier tchèque pouvait facilement y communiquer avec les troupes qu'elles soient polonaises ou ruthènes et d'autre part, la possibilité de sociabilité entre les officiers tchèques et l'intelligentsia polonaise était exclue car les Polonais ont toujours préféré encore les officiers allemands aux tchèques – ils ne nous aimaient

¹⁴³⁷Voir aussi la citation inaugurale de ce chapitre. František Skála, *op. cit.*, p. 125.

pas¹⁴³⁸. »

Publié en 1936, à un moment critique pour la jeune république démocratique tchécoslovaque, le témoignage du commandant Wagner ne cache pas son ton militant. Dans ce contexte politique troublé, l'ancien officier de l'armée austro-hongroise appelle la population allemande tchécoslovaque à cesser ses velléités séparatistes et ses flirts avec le régime du III^e Reich voisin. L'attitude loyale des militaires professionnels tchèques en 1914, fondée sur le sobre sens de devoir plus que sur un « sentiment national » exacerbé¹⁴³⁹, est destinée à leur servir d'exemple. Le sens apologétique, auto-justificateur, des propos de l'auteur est plus implicite. Dans un nouvel État, fondé sur « la légende légionnaire¹⁴⁴⁰ », la place d'un officier, fidèle à « l'ancien régime » était peu confortable. Tout le propos souligne, en effet, l'ampleur du sens du devoir dans le grand dilemme qui consiste à choisir entre deux systèmes de valeurs opposés, concurrents : celui de l'armée austro-hongroise et celui du mouvement nationaliste tchèque. Cette visée proprement personnelle et subjective ne disqualifie pas le témoignage pour autant¹⁴⁴¹, elle n'empêche pas une analyse « sociologique » perspicace des ambiguïtés et des contraintes du milieu des « petits » fonctionnaires de la Monarchie danubienne ainsi qu'une description étayée et lucide des pratiques de l'institution militaire austro-hongroise dans la gestion de la pluralité nationale. En effet, le fonctionnaire, peu importe par ailleurs qu'il soit militaire ou civil, est sans aucun doute une figure emblématique de la Double monarchie. Aussi est-il, sur le plan pratique, un des principaux piliers de son fonctionnement. Facilement repérable par son uniforme, il semble omniprésent. Il constitue un relais du pouvoir pour maintenir l'ordre et la discipline. Sa loyauté à l'Empire est la condition de la stabilité et de la cohésion. Comme l'explique Wagner, l'État austro-hongrois crée et perpétue des conditions favorisant largement sa docilité. Malgré son rôle qui

¹⁴³⁸Karel Wagner, *op. cit.*, p. 52-53 : « Ale jak to bylo s námi českými důstojníky z povolání? Pověštině pro synky nižších státních úředníků a zaměstnanců, sloužících v cizojazyčných oblastech státu, nebylo finančních prostředků, aby se mohli vzdělávat ve vzdálených školách českých. Nezbyvalo než vstoupiti do místních cizojazyčných škol anebo do kadetní školy; bylo to pěšky jako za vozem. V kadetní škole živil a šatil chlapce stát a tu nebylo pro chud'asa těžko, jak se má rozhodnouti. Pak přišel český hoch již ve svém nejtěplejším mládí do prostředí čistě německého a zůstal v něm až do svého přeložení do výslužby. » - « Jak se na rakouských vojenských školách vychovávalo, je známo. Rakouská vojenská zpráva věděla dobře, že zvláště rodiny slovanských národností nedávají své syny na vojnu jen z lásky k vlasti anebo ke státu, nýbrž jen proto, aby byli zaopatřeni. Z toho důvodu nehrál pojem „vlast“ nebo „stát“ při výchově vojenského dorostu tak důležitou roli jako např. ve Francii anebo v Německu. Jelikož však důstojnický sbor bez nějakého ideálu vůbec ani existovat nemůže, byly to pojmy „dynastie“ a „povinnost“ jimž byla ve výchově mládeže věnována největší pozornost. A důležitost těchto dvou pojmů byla vtlučována do duše mladých hochů všemi možnými prostředky a po celý jejich život. » - « Bylo to přidělování důstojníků – po celou dobu jejich mládí – službou do oblasti státu, kde nemohli přijít se svými krajany do styku. Byla to v první řadě Halič, která byla v pravém smyslu přeplněna českými mladými důstojníky. Zde sledovala rakouská vojenská zpráva dvojí cíl; za první mohl se český důstojník záhy dorozumět s mužstvem, ať již polské nebo rusínské národnosti a za druhé byl společenský život mezi českými důstojníky a polskou inteligencí vyloučen, protože Polákům byl německý důstojník vždy ještě milejší, nežli důstojník národnosti české – neměli nás rádi. »

¹⁴³⁹Voir à ce sujet également le manuel officiel destiné aux soldats de l'armée austro-hongroise : Rudolf Peerz, *Válečná knížka rakousko-uderské armády, pro naše udatné vojiny v boji*, 1916. et l'essai analytique de Jiří Birula sur « la personnalité du soldat », Jiří J. Birula, « Velitel v míru i ve válce », Praha, J.J. Birula, 1930.

¹⁴⁴⁰Helena Trnkova, « La première résistance tchécoslovaque dans les musées tchèques », Julien Mary, Frédéric Rousseau (dir.), *La guerre au musée. Essai de muséohistoire*, Paris, Michel Houdiard, 2013, 99-108.

¹⁴⁴¹Nous allons y revenir dans le chapitre suivant à propos des ressorts et des motivations des engagements.

consiste à incarner une référence pour les autres, il subit toutefois une insécurité sociale et une précarité économique non négligeable. Une spécialiste tchèque de la société sous le règne de François Joseph explique ainsi les contraintes de sa position :

« Lui et toute sa famille étaient tout le temps surveillés et évalués. Souvent il luttait contre des revenus assez faibles qui ne lui permettaient pas de subvenir aux besoins de la représentation sociale obligatoire. Le cauchemar pour lui était constitué par les « qualifications » secrètes dont dépendait son avancement dans les classes supérieures. [...] L'évaluation ne dépendait pas toutefois seulement des résultats au travail mais de son physique, de sa manière de s'habiller, de son idylle au foyer et de bien d'autres éléments¹⁴⁴². »

La stricte neutralité nationale est une des « épreuves » fondamentale de sa réussite. Dans une société, où les pratiques de sociabilité observent des règles tacites très strictes, les fonctionnaires forment un monde à part. Communiquant en allemand – la langue interne de service universelle dans l'Empire jusqu'en 1918¹⁴⁴³ – l'agent de l'État se place à part des autres adeptes des fractions de la bourgeoisie, intellectuelle ou possédante, plus attachées aux langues (et enjeux) nationales¹⁴⁴⁴. Le fonctionnaire, tel qu'il est décrit par Karel Wagner ou pour Pavla Vošahlíková se trouve dans l'interstice de deux dynamiques synchrones : d'une part, la logique du champ auquel il prend part l'incite à poursuivre des stratégies de loyauté envers son État (bienfaiteur) et à éviter les luttes nationales susceptibles, dans le cas de leur réussite de supprimer ce dernier et, d'autre part, par la perpétuation des pratiques et usages inhérents à sa profession et à son statut, son acculturation est supranationale et son identité sociale est profondément plurielle, voire contradictoire.

Étayés par la recherche historique récente, les propos de Wagner confirment à quel point il est à la fois malaisé et délicat (voire inadéquat ?) de s'obstiner à vouloir appliquer un prisme national moderne avec ses catégories strictes à des acteurs du passé dont les parcours étaient destinés, justement, à les abolir et les dépasser. A partir de là, les vacillements du chiffrage deviennent compréhensibles ; en eux-mêmes ils fournissent une donnée plus intéressante pour l'analyse historique qu'un nombre consensuel, car il est plus proche de la réalité complexe vécu par les populations concernées.

2.3.2 Les officiers et les stéréotypes nationaux selon les témoignages

Les mécanismes cognitifs et sociaux à l'œuvre dans la construction de la représentation de l'autre et de son attitude, décrits précédemment s'appliquent également au rapport aux supérieurs hiérarchiques.

¹⁴⁴²Pavla Vošahlíková, *Jak se žilo za časů Františka Josefa I.*, Praha, nakladatelství Svoboda, 1996, 192. Voir aussi : Hana Strmisková, *Veřejná správa a její personální složka v době Rakouska-Uherska a v současnosti*, mémoire de licence sous la direction de PhDr. Zuzana Tichá, soutenue à Olomouc, 2012.

¹⁴⁴³Pavla Vošahlíková, *op. cit.*, p. 210.

¹⁴⁴⁴Pavla Vošahlíková, *op. cit.*, p. 207.

Dans le contexte austro-hongrois de 1914-1918 où l'identité linguistique-nationale devient un paramètre social signifiant et distinctif, la perception des gradés et des officiers n'échappe pas, elle non plus, au schéma interprétatif stéréotypé, liant, dans le cas des rapports hiérarchiques, les qualités humaines en général et professionnelles propres à l'exercice du métier des armes dans la guerre, à l'étiquette identitaire du supérieur en question. Ainsi, dans les témoignages tchèques, les stéréotypes nationaux se greffent systématiquement sur l'image du bon et du mauvais officier, selon l'idéal dichotomique simple : pour les Tchèques, un officier tchèque est (ou plutôt devrait être, on attend de lui qu'il le soit) un bon officier alors qu'un officier allemand ou (encore pire) hongrois est (devrait être, l'on attend de lui qu'il soit) un mauvais officier dans tous les sens du terme : professionnellement incapable, humainement dépravé. « J'ai rencontré Lacina, il est servant chez le lieutenant Kvapil, *un gradé gentil, tchèque*¹⁴⁴⁵ », note le témoin socialiste et antimilitariste convaincu Berger au sujet d'un de ses supérieurs. « Un **Tchèque**, Légr, *très gentil* avec nous¹⁴⁴⁶ », observe le jeune étudiant en sciences Květoň, volontaire d'un an et cadet, à propos de son nouveau commandant, un capitaine en second d'un âge mûr. Un autre témoin tchèque, Dobrovolný, lui aussi étudiant – en philologie – volontaire d'un an et cadet, Dobrovolný esquisse un portrait plus détaillé d'un « bon officier ».

« Lors d'une telle halte, nous avons croisé le capitaine en second de réserve P., *tchèque*. [...] Il est au front depuis l'année dernière, depuis il a gagné la réputation d'un officier brave et diligent. De nombreux vieux soldats le connaissaient. Lorsqu'il passait, les soldats – notamment tchèques – semblaient comme galvanisés par un courant de sympathie et de confiance ; ils prononçaient son nom avec admiration et ceux, qui avaient déjà combattu avec lui, lui faisaient signe. Il était apprécié aussi bien des soldats que des hauts gradés¹⁴⁴⁷. »

Skála, simple soldat, plus âgé (né en 1879) et non-légionnaire en fait de même :

« Le bataillon comptait plusieurs lieutenants qui étaient au front depuis longtemps déjà. Ils ne recherchaient pas l'aventure et ne briguaient pas les décorations, pourtant ils effectuaient leur devoir sans rouspéter, même les missions les plus dangereuses. Le plus âgé parmi eux était le lieutenant Johansen, Tchèque, commandant, depuis un petit moment déjà, la onzième¹⁴⁴⁸. »

¹⁴⁴⁵ AHLMP, fonds Berger Vojtěch, *op. cit.*, p. 59 : « Setkal se tu s Lacinou, je fajfkou u por. Kvapila, hodného důstojníka, Čecha, jenž s oficíry mnoho styků nevyhledává. »

¹⁴⁴⁶ Vladislav Květoň, *op. cit.*, p. 21 : « Čech Légr, velmi k nám hodný. »

¹⁴⁴⁷ Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 103 : « Při jedné takové zastávce šel mimo naši setninu záložní nadporučík P., Čech. (...) Byl na frontě od minulého roku a získal si pověst chrabrého a obratného důstojníka. Mnoho starých vojáků ho znalo. Když šel kolem nás do vojáků – zejména českých – jako by vjel proud sympatie a důvěry – vyslovovali v jakémsi obdivu jeho jméno a ti, kteří s ním dříve bojovali, se k němu houfně hlásili. Byl oblíben u vojáků i u vyšších důstojníků. »

¹⁴⁴⁸ František Skála, *op. cit.*, p. 224 : « Bylo u praporu několik poručíků, kteří byli již dlouho v poli. Nevyhledávali dobrodružství a nesnažili se získati vyznamenání, ale přece vykonávali bez reptání i nejnebezpečnější přidělené úkoly. -

Dans ces différents exemples, les hommes appréciés sont tchèques, le comportement observé et décrit se révèle donc *en accord* avec la représentation stéréotypée. L'image de ce que doit être un officier juste et respectable semble épouser parfaitement les qualités – positives – attribuées systématiquement aux personnes faisant, dans l'imaginaire de ceux qui portent le jugement, partie du même groupe que soi. La construction même de ces énoncés met en exergue la nature évidente de l'observation des qualités chez les personnes évoquées. Dans l'imaginaire de ces auteurs, les attributs positifs sont attachés à l'identité tchèque par un lien subliminal de cause à effet. Cette impression de causalité s'intensifie sous la plume d'autres témoins. Les deux jugements, indépendants – en principe – car ils relèvent de deux domaines différents de réalisation personnelle et de la vie sociale, deviennent automatiquement liés l'un de l'autre. En attestent de nombreux parallélismes relevés dans le corpus. « Or, celui-ci était un *bon gars* et un *bon Tchèque*¹⁴⁴⁹ », écrit Dufka à propos d'un sergent. Aux yeux du commandant actif Wagner, un de ses supérieurs, le colonel Berchtold apparaît comme « un *homme noble* et un *pur Tchèque*¹⁴⁵⁰ » et son aide de camp, le capitaine en second Lukeš est un : « jeune officier sérieux, exceptionnellement consciencieux et fiable, de la tête aux pieds, un gentleman à tous égards et un *bon fils de la nation tchèque*¹⁴⁵¹. » Qu'ils se présentent comme des patriotes tchèques, qu'ils soient de futurs légionnaires ou non, les témoins tchèques étudiés semblent avoir fortement intériorisé la division de l'espace social dans lequel ils vivent et auquel ils participent comme scindé autour de l'identité nationale-linguistique, attribuant spontanément, les traits valorisants à ceux des acteurs qui partagent leur propre caractéristique.

C'est une sorte d'aporie, en ce sens que le bon tchèque devrait avoir un fort sentiment national, alors qu'un bon officier austro-hongrois devrait, au contraire, porter les valeurs de l'Empire. Mais, finalement les deux ne sont pas incompatibles. Ce qui est le plus important pour qualifier un bon chef, ce n'est pas de mener à la victoire ou à la défaite et une plus importante autonomie de la nation tchèque, mais d'assurer des conditions plus confortables et plus de sécurité à ses hommes.

Suivant la même logique, ce sont souvent les autres – pour les Tchèques les officiers allemands ou hongrois – qui sont mis au pilori de l'histoire pour leurs qualités personnelles douteuses et leurs comportements indésirables. Les « coups de gueule » contre les officiers incapables, injustes, violents voire brutaux sont ce qu'il y a de plus fréquent dans les récits des témoins. Berger s'insurge contre un de ses supérieurs hiérarchiques : « Le commandant de notre compagnie, le lieutenant Szabel, l'Allemand qui ne peut pas voir les Tchèques, nous a encore montré ce qu'il savait faire [ironique,

Nejstarší mezi nimi byl poručík Johanes, Čech, velící delší dobu jedenáctce. »

¹⁴⁴⁹Josef Dufka, *op. cit.* p. 13 : « Tento byl však dobrý člověk a dobrý Čech. »

¹⁴⁵⁰Karel Wagner, *op. cit.*, p. 11 : « šlechtyný člověk a Čech od kosti. »

¹⁴⁵¹Karel Wagner, *op. cit.*, p. 14 : « Byl to vážný, nadmíru svědomitý a důvěryhodný mladý důstojník, v každém směru gentleman od hlavy až k patě a dobrý syn českého národa. »

sous-entendu comment pouvait-il être méchant, nda]¹⁴⁵². » Le peintre Váchal, reprend à son tour, une représentation stéréotypée qui relie l'étiquette nationale à un stéréotype générationnel. Il explique ainsi l'attitude favorable à la guerre de l'homme en question dont le comportement, tel qu'il est décrit par le témoin, s'insère parfaitement dans les contours du préjugé.

« *Je n'étais pas satisfait de la personnalité du nouveau commandant. C'était un pur (de souche) Allemand, un jeunot du nom de Muller, bien connu chez tous les soldats déjà depuis Vršniklágr. C'était un vrai fanatique de la guerre, prêt à terroriser tous ceux qu'il pouvait*¹⁴⁵³. »

Un autre témoin tchèque, Baloun, soldat de rang d'âge mûr (né en 1872) rapporte une scène dont la brutalité le révolte : « Lorsque nous sommes descendus des voitures, un *gendarme hongrois* a eu une histoire avec un ivrogne. On croyait qu'il allait le transpercer, finalement il a frappé avec la crosse de son arme jusqu'à ce qu'il s'écroule à terre¹⁴⁵⁴. » Il n'oublie pas de relever la nationalité – différente de celle du narrateur – du gendarme violent. Une fois au combat, sous le feu, c'est encore un officier, désigné par l'auteur comme *hongrois* qui pousse les soldats à l'attaque en brandissant furieusement son revolver¹⁴⁵⁵. Comme il a été enrôlé dans un régiment de la réserve territoriale en raison de son âge avancé, nous ne disposons pas des chiffres indiquant la composition nationale approximative de l'environnement militaire de l'auteur. Autrement dit, nous n'avons aucun moyen de vérifier si l'officier en question était réellement un Hongrois ni comment l'auteur est arrivé à cette affirmation. Ce qui est sûr, toutefois, c'est que le comportement narré s'inscrit parfaitement dans les stéréotypes partagés comme celui rapporté par Skála s'offusquant du geste violent d'un officier : « Nous devons aller chercher de la paille dans la grange voisine où loge la 9^e section. Dès que nous y entrons, le lieutenant Baeran, *Allemand*, nous menace de nous mettre des gifles¹⁴⁵⁶. » Soldat du 98^e RI de l'armée commune mixte avec 68% de Tchèques et 28% d'Allemands, Skála n'omet pas, lui non plus, d'exposer la nationalité du gradé dont le comportement l'offusque.

« Le commandant est un officier populaire. On raconte qu'il est d'origine polonaise. Naguère il ne connaissait pas de rancune nationale mais après quelques jours auprès du capitaine en second Zehetner, *un chauvin allemand*, il a changé sa façon de penser. Il a succombé à la force des invectives du capitaine en second contre les Tchèques et

¹⁴⁵² Jan Řehounek, *Příběh legionáře : v zavšivené košili a se šrapnelem v těle kolem světa (Podle zápisků Rudolfa Sergeje Řehouka)*, Nymburk, Kaplanka, 2011, p. 15-18.

¹⁴⁵³ Josef Váchal, *op. cit.*, p. 190 : « Leč s osobou nového komandanta nebyl jsem spokojen, byl to ryzí Němec, mladíček jménem Muller, jehož to jméno již z Vršniklágru všem vojínům bylo známo; byl to člověk, který vojnu přímo hltal, pouštěje, kde mohl, hrůzu na každého. »

¹⁴⁵⁴ VHA Praha, fond: SbHP, carton 48, Josef Baloun, p. 17 : « Když jsme sestoupili z vozů měl maďarský četník výstup s opilým, tak že se zdálo, že jej probodne a když mu dal pár ran kolbou, položil ho na zemi. »

¹⁴⁵⁵ VHA Praha, fond: SbHP, carton 48, Josef Baloun, p. 20.

¹⁴⁵⁶ František Skála, *op. cit.*, p. 45 : « Slámu si máme přinést ze sousední stodoly, v níž leží devátá setnina. Sotva tam vkročíme, poručík Baeran, Němec, vyhrožuje nám fackami. »

assimilé sa haine. Zehetner est un homme brutal de nature, il gifle souvent les soldats¹⁴⁵⁷. »

Ce même témoin rapporte également l'effet néfaste qu'un officier particulièrement violent pouvait avoir sur son entourage. Or, ici aussi, ses défauts de caractère sont expliqués par son identité allemande, exacerbée dans ce cas précis par des opinions nationalistes présumées. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que l'auteur ne détaille pas la nationalité des soldats qui le subissent. Dans un régiment mixte, se défoulait-il sur tous les soldats ou seulement sur les Tchèques ? Impossible de savoir... Son comportement *en accord* avec les représentations stéréotypées conforte ce témoin dans la perception contrastée de son environnement social.

Or, naturellement, les actes et gestes observés et décrits par les témoins ne sont pas toujours en accord avec leurs représentations originelles. En effet, les exemples contraires abondent pratiquement autant que ceux allant dans son sens, fournissant un matériau précieux pour observer et analyser la façon dont les témoins gèrent ce hiatus entre un (leur) imaginaire et les situations réelles qu'ils vivent. Ainsi, le témoin tchèque Pospíšil, se lamente de l'acharnement excessif d'un officier, qui est bien son compatriote, forçant les soldats à effectuer des exercices jusqu'à l'épuisement complet qui est bien son compatriote. Il ne nie pas son identité, mais une information complémentaire sur les origines de l'officier s'impose pour aligner ce constat contraire à l'imaginaire de l'auteur : l'officier vient de Bohême du Nord, mais *ses parents étaient Autrichiens*¹⁴⁵⁸. Voici qui explique tout, la cohérence interprétative est sauvée. C'est encore une fois l'identité nationale-linguistique – une qualité intrinsèque à la personne – qui est mobilisée comme facteur explicatif principal.

Et pourtant, comme en témoignage cet autre témoin tchèque, l'identité tchèque n'empêche pas un comportement déplorable :

*« Dans toute la compagnie, c'est son commandant, le capitaine Malek de nationalité tchèque, qui semait la plus grande terreur. Il venait d'une famille paysanne riche quelque part en Moravie. On pouvait lui appliquer l'adage populaire qui dit que celui qui a été élevé par les Turcs est pire que les Turcs eux-mêmes*¹⁴⁵⁹. »

Ce cas paraît d'autant plus révoltant qu'il semble contraire aux attentes de l'auteur. L'origine de la

¹⁴⁵⁷František Skála, *op. cit.*, p. 11 : « Major je oblíbeným důstojníkem. Dle doslechu je polského původu. Do nedávna neznal národnostní zášti. V několika dnech pobytu u nadporučíka Zehetnera, německého šovinisty, mění své smýšlení. Podléhá nadporučíkovu štvání a spílání Čechům a jeho nenávisť přijímá za svou. Zehetner je člověk surové povahy, často fackuje své mužstvo. »

¹⁴⁵⁸Josef Pospíšil, *op. cit.*, p. 24.

¹⁴⁵⁹Smíšek, p. 11 : « Největší postrach pro celou rotu byl její velitel, hejtmán Malek, české národnosti. Pocházel z bohaté venkovské rodiny někde na Moravě, na kterou se dobře hodilo české přísloví: Poturčenec horší Turka. »

personne est encore une fois convoquée pour fournir des clés d'explication. Pour ce témoin communiste, l'officier épinglé est de surcroît un ennemi de classe, le préjugé « national » s'articule dans cet exemple à celui de l'origine sociale. Autant d'éléments qui permettent de créer un système interprétatif cohérent pour harmoniser l'expérience vécue avec ses représentations et lui donner ainsi un sens valable au moment de la remémoration¹⁴⁶⁰.

D'autres témoins tchèques encore relèvent des comportements préjudiciables de leurs compatriotes aux postes de commandement et de responsabilité. Berger, un témoin très virulent – en parole – contre les germanophones, évoque le 25 novembre 1914 pendant la campagne contre la Serbie (pour la première fois ?) ses réserves par rapport à l'équation « tchèque égale bon officier ».

« Le lieutenant Zátka de Č. Budějovice est aussi tombé à cet endroit. Il est arrivé chez nous il y a quatre jours, il s'est assis avec nous, a discuté et a bu un peu de raki. Combien d'*officiers corrects* se trouve-t-il même parmi nous les Tchèques ?¹⁴⁶¹ »

Un autre témoin tchèque, le lieutenant Dobrovolný, admet, lui aussi, que l'identité (affichée ou présumée) d'un officier ne détermine pas complètement son comportement dans une situation réelle.

« Ce soir-là, j'ai changé de section et je suis passé sous le commandement du capitaine en second C., *Tchèque*, un homme peu aimable, taciturne, opiniâtre. Cette sorte de personne n'est pas une rareté même chez nous. [...] Mon ressentiment envers ce charmant compatriote est arrivé au point où je n'avais plus avec lui que des conversations professionnelles et en allemand¹⁴⁶². »

Le fait qu'il s'agisse ici de co-nationaux, soumis à d'autres attentes et à un niveau d'exigence d'intégrité humaine et de probité professionnelle supérieur à celui de leurs homologues identifiés comme Allemands ou Hongrois, pensés d'office comme de « mauvais » officiers, est perçu et ressenti comme une sorte de trahison qui suscite d'autant plus d'étonnement, de déception, de mépris et de malaise. Aussi, en partageant la même identité « même chez nous », « la brebis galeuse » semble-elle entacher l'image de tout le groupe dont elle partage l'étiquette identitaire.

Dans un autre type de formulation fréquemment proférée par les témoins, l'emploi des connecteurs d'opposition (mais, pourtant) indique l'écart ressenti entre les attentes et la réalisation concrète ou plutôt leur non-concrétisation. Il s'agit ici d'extraits relevés chez Řehounek et Kliment, deux témoins

¹⁴⁶⁰Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire et l'oubli*, Seuil, Paris, 2003.

¹⁴⁶¹AHMLP, Fonds : Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 54 : « Také poručík Zátka z Č. Budějovic zde padl ; asi před čtyři dny přišel v Belibrodu k nám, poseděl, porozprávěl a také s námi pil rakiji. Kolik je takových slušných důstojníků a i mezi Čechy ? »

¹⁴⁶²Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 102 : « Toho večera byl jsem od své dosavadní setniny přidělen setnině jiné, jíž velel nadporučík C., Čech, člověk nevlídný, málomluvně zarytý. Tento druh lidí není u nás vzácností. [...] Můj poměr k tomuto roztomilému krajanovi vyhranil se tak dalece, že jsem s ním mluvil už jenom služebně a německy. »

au profil assez similaire. Ils appartiennent à la même génération, nés respectivement en 1890 et 1881, ils étaient tous les deux socialistes avant la guerre, simples soldats capturés par les Russes avant la fin de 1915 et légionnaires,

« Et chez la cinquième [compagnie] commandait le lieutenant Zachoval, qui était *tchèque*, **pourtant**, il était tout le temps *soûl et giflait les soldats*¹⁴⁶³. »

« Nous étions dans un *régiment tchèque*, **pourtant** il y avait chez nous *assez de tyrans* qui parlaient *tchèque* **mais** leur *comportement* était purement *autrichien*. [...] Lorsqu'un soldat tchèque a commis une faute, il pouvait être sûr de se tortiller le lendemain sous le grand érable au milieu de la cour de la caserne, car ces tyrans étaient fiers de leur pouvoir et pouvaient attacher un soldat à l'arbre les mains derrière le dos de manière à ce qu'il se balance dans l'air et qu'il perde toutes ses forces et ses esprits¹⁴⁶⁴. »

L'extrait de Kliment est parfaitement explicite à ce sujet. En qualifiant le comportement, clairement indésirable, d'*autrichien*, il introduit une catégorie artificielle inhérente au contexte austro-hongrois basée sur l'identité. Berger, de la même manière constate qu'un des gradés de son unité « a l'air intelligent, n'a pas le pire des caractères mais il ne peut pas nier sa *nature allemande*¹⁴⁶⁵ ». Suivant la description qui s'ensuit, ici, l'adjectif « autrichien » devient clairement synonyme de « violent », « brutal », « malveillant », « discriminant » ... En l'employant de cette façon, l'auteur semble supposer que les sous-entendus qu'il véhicule sont parfaitement compréhensibles pour ses interlocuteurs. L'étiquette nationale s'impose ainsi comme une catégorie descriptive autonome. A ce titre elle peut même être appliquée aux personnes qui en réalité ne partagent pas l'identité donnée, générant ainsi une sorte d'oxymore. Un soldat peut être « un Tchèque au comportement autrichien » ou vice et versa.

2.3.2.1 Les qualités contraires à l'image stéréotypée : Les « gentils » Allemands

Les témoins ne relèvent pas uniquement les transgressions de l'idéal vertueux d'un « bon » officier tchèque. En effet, le même mécanisme s'applique aussi dans le cas contraire. Qui plus est, les exemples où un Allemand (plus rarement un Hongrois) s'attire une évaluation ou un commentaire appréciatif sont – au sein du corpus composé d'une grande partie des récits des légionnaires combattants pour l'indépendance tchèque et slovaque – étonnement fréquents. Le témoin tchèque au

¹⁴⁶³Jan Řehounek, *op. cit.*, p. 18.

¹⁴⁶⁴Josef Kliment, *op. cit.*, p. 22: « Přestože jsme byli u českého pluku, bylo u nás dost tyranu, kteří mluvili česky, ale vystupování měli čistě rakouské. [...] Pokud se nějaký český voják provinil, mohl být jist, že se druhý den bude svíjet pod velkým javorem na kasárenském dvoře, protože tito tyraní si zakládali na své moci a mohli vojáka uvázat za ruce nazad obráceně ke stromu tak, že se ubožák houpal ve vzduchu a pomalu ho bolesti opouštěly síly a smysly. »

¹⁴⁶⁵Voir aussi AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 122 : « Dělá dojem inteligenta, není povahou zrovna nejhorší, leč « Němce » v sobě nezapře ».

langage cru et aux propos révoltés, Berger, accorde une part d'humanité même aux officiers allemands :

« Le plus pénibles des *Allemands* étaient le caporal Ullmann, le sergent Wagner et les soldats de première classe Probl et Wiedersetin. Le caporal Sturany était lui aussi *un des leurs* **mais** au moins avec lui on *pouvait discuter*, il était au moins *un peu sincère* et ne torturait pas autant les soldats¹⁴⁶⁶. »

C'est également le cas du peintre Váchal, ennemi juré de la guerre, de l'armée et de tous ses représentants qui affirme : « Le sergent Rutter, un Allemand buté, a été un homme plutôt débonnaire¹⁴⁶⁷. » Le typographe de la presse tchèque pragoise Vajcenbauer sait, lui-aussi, reconnaître quelques qualités humaines aux supérieurs représentant l'institution, comme indique la fin de la citation : « Aujourd'hui, c'est un nouveau sergent qui surveillait les exercices. *Allemand*, c'est *un homme vraiment très intelligent*, on dirait qu'il n'était pas vraiment à sa place ici, dans l'armée¹⁴⁶⁸. » Comparant et confrontant les comportements de deux de ses supérieurs, le jeune soldat Prudil (né en 1896, ouvrier en textile) montre que malgré l'emprise des catégories « nationales » sur sa pensée par le biais des constructions discursives, en définitive ce sont les qualités réellement observées chez les personnes qui déterminent le jugement final.

« Lorsqu'il a vu que la situation était mauvaise, le chef du bataillon Skára s'est enfuit à cheval. En tant que chef de la compagnie, le capitaine en second Šátral s'est suicidé par balle. Ils étaient *Allemands* tous les deux, du moins ils parlaient uniquement en allemand avec nous. Le commandant était un salaud, il gueulait tout le temps sur les soldats alors que le capitaine en second Šátral, jeune et beau, était à fond, au combat il allait partout le premier. C'est dommage de l'avoir perdu comme chef **même** s'il était *allemand*¹⁴⁶⁹. »

Un autre témoin tchèque, Šelf, décrit son supérieur hiérarchique dont il était adjudant.

« Au début, la formation du bataillon et son commandement ont été confiés au commandant J. Neudorfl du Neustadt viennois. **Bien** qu'il soit *Allemand*, il était *impartial, reconnaissant* et *proche* de la troupe. Sa bienveillance lui a gagné

¹⁴⁶⁶AHLMP, fonds Berger Vojtěch, *op. cit.*, p. 78: « Nejprotivnější z těch Němců je kaprál Ullmann, četař Wagner, frajtr Probl a Wiedersetin. Kaprál Sturany je také jeden z nich, jenže s ním se dá mluvit a je aspoň trochu upřímný a netýrá tak vojáky. »

¹⁴⁶⁷Váchal, p. 23 : « Četař Rutter, kovaný Němec, byl celkem dobrák. »

¹⁴⁶⁸Vajcenbauer, note du 21/06/1915 : « Nás tu dnes cvičil poprvé nějaký četař Němec, učitel, člověk vskutku velice inteligentní, jenž jakoby se sem ani na vojnu nehodil. »

¹⁴⁶⁹František Prudil, *op. cit.*, p. 12 : « Batalionský velitel Skára ujel na koni, když viděl, že je zle. Kumpany-komandant jako velitel roty oberlajtnant jmenem Šátral, sám se zastřelil. Oba Němci, aspoň jenom německy na nás mluvili. Hejtman byl svině, řval pořád na vojáky, kdežto oberlajtnant Šátral, mladý fešák, vojnu žral, sám všude do boje první, toho bylo jako velitele, třeba Němce, škoda. »

l'appréciation des hommes. Je l'aidais où je pouvais, surtout après qu'il était devenu le commandant de tout le bataillon¹⁴⁷⁰. »

Tout en reprenant à son compte l'imaginaire dominant, le « bien qu'il soit Allemand » indique bien la contradiction avec l'image générale, abstraite, que se faisait l'auteur d'un officier de cette origine, il ne lésine pas sur les éloges ; le jugement qu'il porte sur cet homme est entièrement positif. Ce qui est d'autant plus surprenant, de la part de ce témoin. *Sokol*, socialiste-national et patriote tchèque politiquement actif déjà avant la guerre mais également après, dans la nouvelle République indépendante, Šelf produit un témoignage truffé d'éléments de langage issus du discours dominant des patriotes (indépendantistes) tchèques. Déjà, lors de son service militaire, Šelf rencontre des problèmes à cause de ses convictions patriotiques ; en 1903 il est même condamné à trente jours de prison ferme pour ne pas avoir aidé des officiers austro-hongrois lorsqu'ils ont été attaqués par la foule en colère à la foire des cuisiniers à Plzeň. Durant la guerre, ses ennuis disciplinaires ne cessent pas. Entré dans la guerre comme adjudant, il perd son grade en novembre 1914 en vertu du verdict du tribunal de guerre austro-hongrois, et est condamné à achever la guerre en tant que simple soldat. Ce sont autant de raisons pour cet hôtelier de Blatná (ville en Moravie) de détester l'institution militaire austro-hongroise, décrier ses défauts et critiquer *tous* ses représentants, notamment pour se forger une place dans le nouvel État alors qu'il n'a pas été (faute de captivité ?) légionnaire... Et pourtant, l'emprise du discours ambiant se relâche lorsque c'est une connaissance qui est décrite. « Notre commandant est un lieutenant de réserve, *Allemand*, **mais** un *homme gentil*¹⁴⁷¹. » « Le chef était le capitaine en second du 18^e régiment, un *Allemand*, **mais** un *homme correct*¹⁴⁷². » d'autres soldats tchèques encore : cultivateur catholique Mudrák et le sokol, téléphoniste, Skála, dévoilent le hiatus entre leurs attentes, alimentées par l'imaginaire dominant, et leur expérience personnelle. Ce dernier rapporte, entre autres, un comportement exemplaire d'un haut gradé :

« Un nouvel ordre relatif à la persécution des soldats tchèques est arrivé. Il exige de chercher les cartes de *sokols* chez les soldats. Le colonel est un homme honnête. Il a répondu que rien n'a été trouvé sans même avoir procédé au contrôle. Il a dit qu'il n'avait pas peur de ses hommes, qu'il ne connaissait ni d'Allemands ni de Tchèques mais seulement des soldats. Lui-même est un Allemand de Carinthie [une région montagneuse au sud de l'Autriche actuelle] et ne connaît pas un seul mot en tchèque¹⁴⁷³. »

¹⁴⁷⁰ Josef Šelf, *op. cit.*, p. 15 : « S počátku svěřeno velení a ustanovení praporu zál. Setníku J. Neudorflovi z Vídeňského Nového Města. Ač Němec, byl nestranný, uznalý, cítil s mužsvem. Laškovost jeho došla mezi mužstvem chvály. Byl jsem mu všemožně nápomocen, zvláště když byl jmenován také velitelem mé setniny. »

¹⁴⁷¹ August Mudrák, *op. cit.*, p. 15 : « Náš velitel je záložní poručík, Němec, ale hodný člověk. »

¹⁴⁷² František Skála, *op. cit.*, p. 10 : « Velitelem byl nadporučík 18. pluku, Němec ale slušný člověk. », voir aussi son jugement sur le colonel Hohenberger, d'origine allemand, p. 37.

¹⁴⁷³ František Skála, *op. cit.*, p. 122 : « Nový rozkaz k persekuci českého mužstva nařizuje hledání sokolských

L'attitude de ce colonel autrichien de souche semble à Skála assez étonnante en ce qu'elle rompt complètement avec ses attentes et contredit tellement ses préjugés qu'il prend la peine de la noter dans son journal. Le peintre Váchal rapporte lui aussi une anecdote datée de la toute dernière année de la guerre (printemps 1918), qui le laisse perplexe tant elle s'écarte des stéréotypes nationaux.

« Un capitaine de « Fasungstelle » [point de ravitaillement, en allemand orthographié à la tchèque dans le texte, nda], Magyar dénommé Stephan Peter entre par l'autre portail. Salutations faites, il se met à crier : 'Maler, vo ist Maler ?' [Le peintre, où est le peintre ? en allemand orthographié à la tchèque dans le texte, nda]. Ici, on m'appelait pratiquement toujours ainsi. Je me fais connaître, restant à côté de la balance. Le capitaine s'est approché de moi, il m'a tapé sur l'épaule et m'a dit en allemand à voix bien audible : 'Hier, vous avez bien remis à sa place cette brute (Vieh) [en allemand dans le texte, nda] ou faut-il vraiment que chaque intellectuel se laisse tuer pour rien ?' Ensuite, il est reparti par l'autre portail sans regarder personne comme s'il n'était venu que pour moi. [...] Personne n'en revenait qu'un officier magyar raconte à un simple soldat tchèque une telle infamie qui relève de la haute trahison en public. À midi, on en parlait déjà dans toute la division. De nombreux officiers estimaient alors que cette démonstration de déloyauté de ce capitaine frôlant la fraternisation avec un soldat témoignait de la désagrégation progressive de l'armée qui n'était plus unie¹⁴⁷⁴. »

Encore une fois, le comportement observé lors d'une interaction directe ne correspond guère aux stéréotypes liés à l'étiquette identitaire accolée aux individus en fonction de leur origine et de la langue dans laquelle ils s'expriment. Au fil des lignes de leurs carnets, les témoins laissent ainsi apparaître le hiatus entre les préjugés et les comportements. Dans les cas où les représentations ne correspondent pas à la situation, il y a d'un côté l'utilisation des conjonctions d'opposition comme « mais » et « pourtant » etc. là où un simple « et » suffirait témoigner de la force des stéréotypes dans la construction de leur imaginaire social. D'un autre côté, elle prouve la capacité des individus à ajuster leur perception en fonction de l'expérience vécue et à se rapporter aux comportements réels des individus rencontrés. Même les témoins dont la perception est fortement orientée par ces stéréotypes

légitimité. Plukovník je však čestný člověk. Odpověděl, že se nic nenašlo, ale prohlídku nedal vůbec provést. Právil, že se svých lidí nebojí, že nezná Němce ani Čechy, ale pouze vojáky. Sám je korutanským Němcem a česky neumí ani slovo.

¹⁴⁷⁴Josef Váchal, *op. cit.*, p. 243 : « Druhými vraty vchází hejtman fasunkstele, Maďar, jménem Stephan Peter. Pozdraviv, jal se volati: „Maler, vo ist Maler?“ Tak mi zde říkali většinou všichni. Hlásím se, stoje právě u váhy. Hejtman došel až ke mně, poklepal mi na rameno a právil hlasitě německy: „To byla včera od vás trefná odpověď tomu hovadovi (Vieh), cožpak se musí každý inteligent dáti zabít, pro nic za nic?“ A pak nevšímaje si více nikoho, jako by kvůli mně jenom přišel, odešel druhými vraty. (...) Všichni zůstali však na tím v údivu, kterak maďarský důstojník prostému českému vojákovu mohl takovouto velezrádnou infámii říci před veřejností. V poledne již se o tom mluvilo na divisi; úsudek mnohých důstojníků byl, že hejtmanův projev a takřka bratříčkování se důstojníka v neloajalité s vojákem svědčí o pomalém rozkladu armády, jejíž duch není více svorným. »

rapportent des cas où les stéréotypes ne s'appliquent pas.

2.3.2.2 *Et chez les germanophones ?*

Dans les témoignages allemands, comme dans l'identification des camarades, l'identité nationale des officiers ne s'impose pas comme une caractéristique significative dans la confrontation à la hiérarchie militaire. Dans des passages introduisant, décrivant et jugeant un nouveau gradé, trois témoins autrichiens, Baumgartner, Wegl et Hackl, procèdent ainsi :

« Le capitaine en second Stern est un homme extraordinairement nerveux et inquiet. Il est difficile de traiter avec lui. A cause de ça, il m'était toujours désagréable de l'affronter. Il se précipitait ici et là, il courrait du téléphone à l'aile de la ligne de combat, puis de nouveau à l'arrière et il me semblait un peu comme s'il avait perdu la tête¹⁴⁷⁵. »

« Notre nouveau capitaine en second W. Jerger est lui aussi à mon goût, un supérieur qui me traite poliment. » « Aujourd'hui nous avons reçu encore un nouveau commandant, ingénieur Fisher, avec qui j'ai déjà souvent eu l'occasion de traiter. C'est un Tyrolien avec qui nous nous entendrons très bien¹⁴⁷⁶. »

« Selon les questions du lieutenant, il était évident qu'il n'a pas encore été sous le feu. Et lorsqu'une grenade explosa à au moins cinquante kilomètres d'ici, il était tout paniqué. Vraisemblablement, il a écrit ensuite dans son journal ou dans une lettre à ses proches sous quel horrible feu d'artillerie il s'est précipité dans son auto¹⁴⁷⁷. »

Qu'ils soient appréciatifs ou dépréciatifs, les commentaires sur les caractères et les attitudes des supérieurs sont ici chez eux dépourvus de considérations nationales et des stéréotypes qu'elles sont susceptibles de véhiculer ; d'autres identités civiles sont mises en avant pour cerner le personnage. Chez les Autrichiens allemands, c'est le comportement réel ou le trait de caractère, comme un comportement poli ou la peur au combat dissimulée, qui sont au centre de l'évaluation de l'autre. Dans cette perspective, nous pouvons observer que leur perception de leur environnement social n'est pas soumise au même système interprétatif que celle de leurs camarades tchèques. Au regard de leurs observations et de la façon dont ils les transforment en récit, la représentation de la société qui les

¹⁴⁷⁵OES KANL, B 268 Hans Baumgartner, *op. cit.*, p. 17: « Oberleutnant Stern ist ein ungemein nervöser, zappliger Herr. Es ist schwer, mit ihm zu beraten und mir wird infolgedessen immer unangenehmer zu Mute. Er hastet hin und hastet her, läuft vom Telefon zum Flügel der Schwarmlinie, dann wieder zurück und scheint mir ein wenig den Kopf verloren zu haben. »

¹⁴⁷⁶DLA UW, fonds: Josef Wegl, p. 141 et 147 : « Auch unser neuer Oberlt. W. Jerger ist ganz nach meiner Gasmasken, ein Vorgesetzter, der mir höflich behandelt. » et « Heute wieder einen neuen Kommandanten bekommen, Ing. Fischer, mit dem ich schon öfter zu tun hatte. Ist ein Tiroler, mit dem wir uns ganz gut vertragen werden. »

¹⁴⁷⁷Arnol Hackl, *op. cit.*, p. 47: « An den Fragen des Leutnants merkte man gleich, dass er noch nicht im Feuer war. Und als mindestens fünfzig Kilometer weit weg eine Granate explodierte war er ganz angeregt. Wahrscheinlich hat er dann in sein Tagebuch oder nach Hause geschrieben, wie er im heftigen Artilleriefeuer mit Senem Auto durch gerast ist. »

entoure et dont ils font partie est plus proche de celle des ensembles considérés comme homogènes. Pourquoi cet écart entre les Tchèques et les Allemands ? La première raison est celle qui a déjà été évoquée concernant le rapport aux camarades. Les soldats autrichiens allemands ont servi, pour beaucoup, dans les régiments recrutés sur le territoire de l'Autriche actuelle qui atteignent des hauts scores d'homogénéité nationale ; leur environnement est donc, de ce fait, moins marqué par les confrontations et tensions possibles entre les nationalités. Ce facteur est renforcé en ce qui concerne les officiers par la réglementation et les usages de l'armée austro-hongroise dont l'allemand, qui est leur langue maternelle, est la première langue, celle du commandement et celle de la communication interne. La maîtrise de l'allemand est donc obligatoire, indispensable pour les officiers des régiments cisleithaniens, même si leur propre langue maternelle et la langue régimentaire (avec une autre minorité dépassant 20% des effectifs) sont différentes. En dehors de l'armée, l'allemand est aussi la langue de l'administration centrale et elle continue à être enseignée comme la première langue « étrangère » dans les établissements d'enseignement supérieur et secondaire. Dans la mesure où la validation de ce type de formation poussée est une des conditions d'accès au grade d'officier dans l'armée, sa maîtrise est pratiquement automatique même chez les réservistes issus d'autres « nations », tels les Tchèques alors que les bacheliers et étudiants autrichiens civils n'apprennent pas systématiquement le tchèque. Nous n'avons pas repéré de situations où un soldat allemand se serait plaint d'être commandé dans une langue qu'il ne comprenait pas, une autre langue que la sienne, alors que c'est un sujet de doléance répandu dans le corpus tchèque. La différence de composition sociale des deux corps, déterminant la différence de positions sur l'échelle hiérarchique militaire, doit être également prise en considération. Le corpus tchèque est spécifique (pour des raisons expliquées dans la première partie), peut-être unique, par sa haute proportion d'hommes « ordinaires » et de « simples » soldats. Le corpus autrichien, numériquement plus restreint est plus proche des corps occidentaux avec une surreprésentation des strates dominantes de la société d'où aussi la différence dans la façon d'appréhender et de décrire la hiérarchie militaire. Un cadet ou lieutenant ne décrit pas son capitaine de la même manière que les hommes de la troupe.

Pour conclure ce chapitre, nous pouvons constater que chez les témoins tchèques l'interprétation de l'espace social dans lequel ils évoluent est fondée sur la dichotomie identitaire. Le stéréotype selon lequel tout Allemand est « mauvais » et tout Tchèque est « bon » se greffe aussi systématiquement sur la perception de la hiérarchie militaire. Il sert d'explication implicite des comportements en accord avec les préjugés. Dans ces cas, les actes observés sont automatiquement et systématiquement expliqués par l'identité de l'acteur et renforcent ainsi les préjugés du lecteur. Un cas spécifique est rapidement transformé en une règle générale, transposable à toute personne partageant la même identité. Or, en même temps, dans le même corpus, nombreux sont les exemples rapportés des conduites qui s'écartent des attentes stéréotypées. Ces cas contraires affirment la capacité de l'individu

à ajuster, à moduler, à corriger ses représentations en fonction de la réalité des interactions. Il s'agit bien de deux dynamiques complémentaires, concomitantes, qui s'articulent dans l'élaboration du sens donné par les acteurs à leur expérience des autres. Le critère de proximité s'applique alors : plus l'autre est éloigné, inconnu, abstrait, plus facilement on lui applique une représentation collective et stéréotypée liée à une de ses étiquettes identitaires. En revanche, c'est en interaction de face à face que le caractère individuel, personnel perce le plus facilement sous la couche de préjugés. Témoins des gestes concrets, les Tchèques admettent qu'un officier allemand peut être un homme « bien ». Ils peuvent partager le thé avec un camarade hongrois traité, sous l'étiquette collective, quelques lignes plus loin dans le même récit de la pire des « brutes ». Si une attitude, une conduite, un comportement s'écarte du système des représentations de l'auteur, il n'est pas éludé par les auteurs. Cependant, par le biais des constructions discursives, il est articulé à, inséré dans celui-ci. Dans ce cas, le fait observé n'est pas généralisé, c'est-à-dire qu'il n'acquiert pas une valeur collective étendue à toutes les personnes partageant un même marqueur identitaire mais perçu au contraire comme singulier, exceptionnel, propre à la personne et à la situation données. Suivant ce mécanisme, tout acte est interprété en fonction de son auteur. Certes, nous pouvons constater que les témoignages sont truffés d'incohérences, mais c'est justement dans leur capacité à permettre de les dévoiler au grand jour que réside un de leurs apports majeurs. Grâce à ces récits « amateurs », nous pouvons apercevoir les apories qui pullulent dans la société au quotidien mais qui restent généralement cachés dans les productions culturelles plus sophistiquées et réfléchies et comprendre ce type de mécanismes qui participent du fonctionnement ordinaire d'une société.

Avec les sources disponibles, il est impossible de chiffrer exactement les occurrences des différentes conduites observées, ni de se prononcer sur la grande question qui taraude les deux historiographies concernées, tchécoslovaque et autrichienne d'après-guerre, sur la pertinence de ces stéréotypes. Y-a-t-il réellement des qualités, traits de caractère, comportements spécifiques, plus répandus chez les uns ou chez les autres ? Les témoignages, seules sources qui permettent de pénétrer à l'échelle des interactions entre les différents acteurs du monde social, ne sont pas en mesure de proposer un chiffrage fiable. Mais est-ce une question vraiment pertinente ? Au regard des exemples relevés, souvent contradictoires, il semble légitime de supposer qu'un grand éventail de conduites et d'attitudes était partagé par les officiers sans égard à leur appartenance nationale-linguistique. Ce que ces sources dévoilent, sont les mécanismes sous-jacents mobilisés par les acteurs pour interpréter l'expérience vécue et observée. Dans un système interprétatif marqué par la division de l'espace social, ici sur la base du critère de la langue-nationalité des individus, ce dernier s'impose ainsi chez les auteurs comme la principale clé explicative au détriment des autres.

2.3.3 Le sentiment d'inégalité et de discrimination des soldats de langue

tchèque

Les interprétations nationales pénètrent les différents domaines de la vie militaire. Elles se greffent également sur la perception des injustices dans l'armée. La notion du fardeau également partagé exerce un impact crucial sur le moral des soldats. Dans le contexte austro-hongrois, une reprise circonstanciée des stéréotypes nationaux est mobilisée pour expliquer les inégalités dans les situations concrètes. Ainsi, les autres – « nations » – sont toujours supposées être « mieux loties » dans les deux enjeux fondamentaux de la (sur)vie au front qui sont de bénéficier de meilleures conditions matérielles et d'être moins exposés au danger. Chacun se décline en plusieurs aspects différents.

Tout d'abord, les témoins tchèques dénoncent une attitude méfiante, lourde de suspicions, de la part des autorités germanophones ou hongroises, qu'ils perçoivent comme injustifiée et injuste. Le 17 décembre 1914, Berger qui participe à la campagne contre la Serbie décrit la situation délicate des soldats austro-hongrois tombés entre les mains des Serbes, puis repris par leur armée lors d'une retraite temporaire de l'adversaire. Il explique :

« Et une instruction est menée contre eux pour savoir comment ils se sont fait capturer. Qu'est-ce qui les attend ? Quelques semaines en permission et puis un retour subit au champ de bataille. Surtout les Tchèques et les Slaves doivent faire très attention à leur langue lors des auditions pour ne pas dire des choses compromettantes¹⁴⁷⁸. »

Selon un autre témoin très sensible à la question « nationale », Skála, les officiers auraient contrôlé sur le champ de bataille du front Est si les soldats tchèques tiraient bien sur les Russes, car ils ne leur faisaient pas confiance¹⁴⁷⁹. Le jeune témoin Kubík, s'insurge le 6 juillet 1918, dans son journal intime : « Les Hongrois nous ont encerclés devant l'hôpital et nous escortaient comme une horde de brigands. Celui qui se traîne, reçoit un coup de crosse sur les fesses. [...] Devant chaque porte un soldat est assis, baïonnette en évidence¹⁴⁸⁰. » Une mesure perçue à la fois comme vexatoire par le manque de confiance dans les qualités militaires des Tchèques et profondément humiliante.

2.3.3.1 Surveillance et punitions excessives des soldats tchèques ?

En effet, la méfiance s'exprime souvent au travers des mesures de dissuasion ou de répressions ciblées. Les témoins tchèques dénoncent de façon récurrente des punitions ressenties comme injustes et excessives. Dans l'ambiance tendue et galvanisée par les luttes politiques autour de la « question

¹⁴⁷⁸AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 104 : « Již je také vyšetřují, jak upadli do zajetí. Co na ně čeká ? Nějaký týden dovolené a pak hned s marškou do pole. Zvláště Češi a Slované si musí dát dobrý pozor na hubu při vyšetřování, aby se v ničem nepodřekli. »

¹⁴⁷⁹František Skála, *op. cit.*, p. 22.

¹⁴⁸⁰František Kubík, *op. cit.*, p. 119-120 : « U nemocnice nás obklopili Maďaři s kvérama a vedou nás jako hordu loupežníků. Kdo se opožďuje, dostane pažbou do zadnice. [...] U každých dveří sedí voják s nasazeným bajonetem. »

nationale » des dernières décennies de l'existence séculaire de l'Empire des Habsbourg, l'affirmation de ses convictions sur ce sujet et l'affichage de son type de patriotisme¹⁴⁸¹, deviennent dans certaines situations officielles un enjeu public. Deux témoins tchèques, Knapp et Šelf, dont le récit est submergé par le discours patriote tchèque, luttant pour l'indépendance, racontent avoir été inquiétés et persécutés par les autorités impériales pour avoir affirmé en public leur patriotisme tchèque déjà avant la guerre, lors de leur service militaire. Knapp, aurait été emprisonné lors de la seconde année de son service qu'il effectuait depuis 1911 dans le 25^e régiment des *Kaisersjäger* à Schönbrunn, Vienne¹⁴⁸². Šelf, avant la guerre adjudant auprès du 7^e régiment de *Landwehr*, aurait, quant à lui, claqué la porte avec fracas et quitté sa fonction, suite au différend l'opposant à son supérieur Valentič par rapport au patriotisme tchèque affirmé de l'auteur. Difficile de vérifier les dires des témoins, peut-être est-ce là juste pour ajouter un éclat de martyr ou d'héroïsme à leurs récits d'après-guerre ? Ce qui est intéressant, c'est que ni la répression, ni la colère contre l'institution militaire austro-hongroise ne les a empêchés de répondre positivement à l'appel fin juillet 1914 et de partir effectuer leur devoir. Par ailleurs, seul un de ces deux patriotes, Knapp, a terminé la guerre dans les légions tchécoslovaques. Šelf a parachevé la sienne, après avoir été dégradé, en prison, en 1918 toujours sous l'uniforme impérial. Le marionnettiste Kopecký mentionne un adjudant qui aurait été, comme Šelf dégradé pour sa « tchéquité¹⁴⁸³ ».

Havelka est un autre témoin tchèque qui a connu le carcan du pénitencier austro-hongrois au début de la guerre. Il a été emprisonné comme politiquement suspect à cause de plusieurs ouvrages sur la Sibérie publiés avant la guerre et accompagné d'un cycle de conférences. Dans une note du 1-2 novembre 1917, il évoque un traitement inégal fondé sur la différence de l'identité nationale-linguistique infligé à un major tchèque.

« Je le regardai d'un air incrédule, mais il n'y prêta pas attention et continua : 'Vous voyez, je ne peux pas encore marcher correctement, j'ai une blessure de shrapnel encore ouverte mais en tant que Tchèque, je dois déjà y retourner'¹⁴⁸⁴. »

Les variations dans l'accès aux différentes affectations, postes ou missions selon ce critère forment un leitmotiv des doléances livrées dans les récits tchèques, peu importe la position de l'auteur dans la hiérarchie militaire. Dans son journal, rédigé en 1919 pendant son séjour en Sibérie mais retraçant son long périple dans la guerre mondiale depuis son début, l'instituteur Novák, légionnaire, explique que : « En tant que volontaires d'un an, nous avons demandé à être inscrits à l'école des officiers,

¹⁴⁸¹ Jan Galandauer, « Čechoslovakismus v proměnách času. Od národovtorné tendence k integrační ideologii », *HaV*, 1998, vol. 2, p. 33-52.

¹⁴⁸² František Knapp, *op. cit.*, p. 6.

¹⁴⁸³ Antonín Kopecký, *op. cit.*, p. 28.

¹⁴⁸⁴ Havelka, p. 16 : « Podíval jsem se na praporčíka nedůvěřivě, ale on si toho nevšímal a pokračoval: Vidíte, nemohu se ještě ani pořádně postavit na nohu, mám otevřenou ránu od šrapnelu, ale jako Čech tam musím znovu. »

mais pour des raisons politiques (on nous accusait de russophilie) aucun enseignant tchèque n'a été admis d'office, seulement après qu'il a fait ses preuves en tant que soldat sur le champ de bataille¹⁴⁸⁵. » Hormis la critique évidente du traitement inégal et discriminatoire à l'encontre des Tchèques, cette affirmation est intéressante car elle dévoile, entre les lignes, l'attitude de l'instituteur patriote et futur légionnaire au début de son service. Appelé en février 1916, donc à un stade déjà avancé de la guerre, sa première stratégie n'était en rien contestatrice, mais était celle d'une obéissance civique et d'un conformisme parfait. Il cherchait ainsi à s'assurer une position équivalente dans la hiérarchie militaire à son statut social dans le civil et les meilleures conditions possibles pour effectuer son devoir dans le seul cadre officiel disponible. La réaction négative des autorités austro-hongroises à leur égard n'a fait qu'exacerber le ressentiment des Tchèques en s'inscrivant sur la longue liste de reproches formulés dans les témoignages. Dans le même sens, le vieux légionnaire catholique (c'est le sous-titre de son témoignage publié en 1933 à Prague) Janoušek fulmine contre un docteur qui après avoir posé la question sur son appartenance nationale – tchèque ou allemande – a refusé de confirmer son mauvais état de santé ce qui lui a fait perdre sa « bonne » position en tant qu'axillaire d'ambulance¹⁴⁸⁶. Au-delà du traitement discriminatoire, plusieurs témoins tchèques dénoncent explicitement des cas de punitions injustes ou excessives. Le jeune lieutenant Dobrovolný note, par exemple : « Lorsque j'ai passé au crible les victimes de Wagner, j'ai vu que les Tchèques étaient punis plus cruellement que les autres¹⁴⁸⁷. » L'anecdote suivante, rapportée par le témoin tchèque Křivánek, soldat du 83^e régiment de Szombottely à 55% composé de Hongrois et à 34% Allemands, dénonce un comportement excessivement cruel d'un officier envers un de ses subordonnés.

« Une fois, lors des exercices en armes, j'ai tourné du mauvais côté. Un officier hongrois m'a fait sortir du rang et m'a donné un coup de férule. Nous avons été tous amers. Le soir, nous avons été tous appelés pour aller chercher du pain. Sur la route, un Hongrois a arraché le croûton de son pain. Nous l'avons ramassé et jeté sur le tas. Or, un officier hongrois nous a vus le faire. Immédiatement, il a commencé son enquête pour savoir qui l'avait fait. Les Hongrois ont accusé Krejčí, qui ne connaissait pas leur langue et ne pouvait donc pas se défendre. L'officier a ordonné qu'il soit attaché au prunier. Quand il s'est éloigné, nous avons détendu la corde qui tenait Krejčí afin qu'il puisse mettre des pieds par terre car il était sur le point de s'évanouir. Mais quelqu'un a rapporté à l'officier que nous l'avions soulagé et il l'a fait attacher à l'arbre une nouvelle fois de telle sorte qu'il est devenu tout bleu.

¹⁴⁸⁵ Novák, p. 2-3: « Žádali jsme jako jednoroční dobrovolníci do důstojnické školy, ale z příčin politických (byli jsme viněni z rusofilství) ani jeden český učitel nebyl tentokrát přijat, teprve až by se osvědčil jako dobrý voják v poli. »

¹⁴⁸⁶ Jan Janoušek, *op. cit.*, p. 72.

¹⁴⁸⁷ Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. ? : « Prohlížeje si Wagnerovi oběti podrobněji, viděl sem, že Češi jsou trestáni krutěji nežli ostatní. Omdlelí byli vesměs Češi. »

Lorsque nous l'avons su, nous avons pris les Hongrois définitivement en grippe et nous les battions à chaque fois que nous pouvions¹⁴⁸⁸. »

La différence d'identité nationale-linguistique entre le dominant et le dominé, ici magnifiée par le fait pratique de l'incompréhension, se glisse dans l'interprétation. Par conséquent, le ressentiment, qui dans un contexte nationalement homogène aurait visé l'écart de statut social entre les hommes de troupe et leurs supérieurs hiérarchiques, est dans ce cas recouvert par la tension nationale-linguistique. Ce n'est donc pas la distribution inégale du pouvoir et son exploitation excessive par certains dominants comme ça peut être le cas dans un espace social sans divisions alternatives, mais bien l'identité nationale-linguistique de l'acteur qui sert de paratonnerre aux foudres de la colère déclenchée. La suite de l'extrait en atteste, ce ne sont pas les cadres de l'armée austro-hongroise qui sont mis au pilori, mais tous les hommes correspondant à l'étiquette de « Hongrois », peu importe leur statut hiérarchique et le pouvoir réel dont ils disposent. Ce sont de simples soldats qui se livrent ainsi des bagarres en punition d'un geste effectué par un officier partageant avec eux son appartenance nationale-linguistique. Dans cette perspective, la perception de l'environnement social au sein de l'institution militaire austro-hongroise comme scindé en fonction des appartenances nationales-linguistiques, peut ainsi provoquer une rupture alternative, entre les camarades censés être soudés par les malheurs de leur vie au front.

2.3.3.2 Une exposition au danger plus importante des soldats non-germanophones ?

A côté des punitions explicites, perçues comme excessives, les auteurs tchèques accusent de façon récurrente leurs camarades appartenant aux autres « nations » du vaste Empire bigarré d'accéder plus facilement aux positions ou affectations permettant d'être moins exposés au danger : « Il y avait [au front] des régiments **tchèques** : le 91^{ème} de České Budějovice, le 1^{er} de Písek et le 102^{ème} de Benešov. Le 73^{ème} de Cheb, presque entièrement composé d'**Allemands**, restait en Bosnie comme réserve¹⁴⁸⁹ », explique Berger. Selon Křivánek, les Tchèques ont été désignés comme les gardes avancés en première ligne en campagne près de Rovno à Galicie¹⁴⁹⁰. Le plus jeune témoin du corpus tchèque, Kubík, prend le soin d'inscrire dans son carnet l'inégalité constatée entre les différents régiments : « Nous payons encore pour les Hongrois. Les régiments tchèques occupent les secteurs les plus

¹⁴⁸⁸ Václav Křivánek, *op. cit.*, p. 10 : „Jednou při cvičení s puškou, jsem se špatně obrátil a důstojník maďarský vyjmul mne z řady a švihl rákoskou. Po této události jsme šli všichni zatrpklí. Na večer byli jsme vyzváni, abychom šli pro chléb. Po cestě jeden Maďar odtrhl kůrku z chleba. My ji zvedli a házeli na hromadu, co však zahlédl maďarský důstojník a hned vyšetřoval, kdo to udělal. Maďaři to svedli na Krejčího, který neznal jejich řeč a nemohl se brániti. Tento důstojník nařídil, aby byl přivázán ke švestce, když však poodešel, my Krejčímu provaz povolili. Aby mohl aspoň trochu došlápnout na zem, neboť jej pojímala mdloba. Leč někdo donesl zprávu důstojníkovi, že jsme mu ulevili, a tak jej dal svázati znovu, až na tom stromě zmodral. Když jsme viděli, co se stalo, zanevěli jsme na Maďary ještě více a kde jsme jen mohli, tam jsme se mlátili.“

¹⁴⁸⁹ AHLMP, fonds Berger Vojtěch, *op. cit.*, p. 27. « Byly tam **české pluky** : 91. budějovický, 11. písecký a 102. benešovský. **V záloze** v Bosně nechali chebský 73. pluk, v němž jsou skoro **samí Němci**. »

¹⁴⁹⁰ Václav Křivánek, *op. cit.*, p. 12.

dangereux alors que les régiments hongrois sont en réserve. Nous sommes tous en colère contre les Hongrois¹⁴⁹¹. » Dans son entrée du 1er juillet 1915, Berger émet le même doute sur le déploiement d'un régiment voisin, composé de soldats dont il ne partage pas l'identité nationale-linguistique. « Une chose est bizarre : là où on combat moins, on nous remplace par les Hongrois alors qu'on nous envoie dans des batailles plus violentes. Soit on les ménage, soit ils ne sont pas fiables¹⁴⁹². » Comme il s'agit dans les deux cas d'un régiment recruté dans une autre partie de l'Empire que celle dont est issu le narrateur, c'est encore l'argument identitaire qui est mis en avant par pour expliquer les déploiements respectifs des deux unités alors que dans un espace social sans clivages, ce manœuvre ne pourrait être expliqué que par des considérations tactiques.

Même l'officier de l'active Wagner, prônant, par ailleurs, plutôt d'une attitude conciliante entre les deux nations, ne peut pas s'empêcher de décrypter les ordres des autorités militaires au travers des stéréotypes nationaux.

« Nous avons reçu l'ordre du commandement de la 19e division de changer les deux bataillons de la défense territoriale stationnés près du pont de Clo. Bien sûr, on a désigné de nouveau le mien puis le III^e bataillon. Le II^e bataillon est resté dans son campement. Son chef était un Allemand forcené, qui ne m'aimait pas juste parce que j'étais Tchèque, et puis parce que j'avais plus d'ancienneté de service que lui¹⁴⁹³. »

Bien sûr, aujourd'hui, nous ne pouvons pas vérifier si cet ordre précis a été effectivement inspiré par l'animosité nationale ou par de simples raisons tactiques ou d'autres considérations d'ordre militaire. Quoiqu'il en soit, il a été interprété et enregistré dans un récit mémoriel comme tel, confortant une fois de plus, les Tchèques contemporains des événements comme les générations postérieures dans l'idée du bien-fondé d'une interprétation au travers du prisme national-linguistique. Ce schéma interprétatif atteint son apogée lors du comptage des morts. Plusieurs témoins tchèques, en effet, insistent sur la surreprésentation des victimes appartenant à leur « nation ». Par rapport à la situation sur le front Est vers le village Vola Michova en mars 1915, peu de temps avant d'être capturé par les Russes, Kliment signale :

« Je suis arrivé jusqu'aux tombes fraîchement recouverts et j'ai essayé de déchiffrer les inscriptions sur les petites croix. Et quel étonnement. Les noms des tués étaient

¹⁴⁹¹František Kubík, *op. cit.*, p. 42 : « Na Maďary stále doplácíme. Na nejhorší úseky jsou české regimenty a maďarské jsou v rezervě. Na Maďary má vztek každý. »

¹⁴⁹²AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 5 : « Jedno jest divné : kde se méně bojuje dají místo nás Uhry a nás dávají do větších bojů. Buď je šetří nebo se na ně nemohou spolehnout. »

¹⁴⁹³Karel Wagner, *op. cit.*, p. 137 : « Od velitelství 19. divise přišel rozkaz, aby pluk vystřídala oba domobranecké prapory stojící u mostu ve Clo. Samozřejmě byl k tomu určen opět můj a III. prapor. II. Prapor zůstal ve svých ubikacích; jeho velitelem byl zuřivý Němec, který se se mnou nesnášel jen proto, že jsem byl předně Čechem a za druhé v pořadí starším nežli on. »

principalement tchèques, c'étaient les soldats du 28e régiment d'infanterie. J'en avais connu un des hommes¹⁴⁹⁴. »

En effet, le 28^e RI de Prague avait été déployé pendant la campagne du printemps 1915 en Russie avec le reste de la 8e selon Šedivý) (ou 9e selon Historie RA) division dont il faisait partie et la moitié de la 26 division de la défense territoriale (LDI) incluant d'autres régiments tchèques. Après une rude campagne d'hiver, début mars 1915, l'armée austro-hongroise a déclenché une offensive contre l'adversaire russe vers Gorlice. Cet échec cuisant a fait perdre à la division 6 000 hommes avant le 11 mars. Le 28^e RI, mentionné dans la citation et auquel l'auteur était lui-même affecté, a été décimé au point d'être retiré temporairement du front¹⁴⁹⁵. L'abondance des tombes de ses soldats est parfaitement plausible. Recruté dans la région pragoise, il s'agit d'un des rares régiments du territoire tchèque actuel nationalement pratiquement homogène, avec 95% de Tchèques. Rien d'étonnant donc de trouver des noms des Tchèques sur les croix ce qui révolte l'auteur dans son témoignage. Deux remarques s'imposent. D'une part, le déploiement du régiment tchèque à cet endroit précis répondait à des considérations d'ordres militaires et, d'autre part, ce sort funeste n'était pas exclusivement réservé aux unités tchèques. Le 4^e régiment des *Kaiserjäger* [chasseurs impériaux] fut également décimé au point d'être retiré des combats¹⁴⁹⁶. Au travers de ces lignes, l'auteur décrit une situation bien réelle. Or, la façon dont il l'évoque oriente fortement l'interprétation dans le sens de l'inégalité des nations devant le danger et, par là même, augmente le sentiment de discrimination chez les Tchèques – l'auteur d'abord, puis ses lecteurs potentiels. Laška, un autre témoin tchèque, commandant de bataillon dans l'armée austro-hongroise et futur légionnaire, propose une interprétation encore plus explicite des conséquences fatales des échecs militaires austro-hongrois, cette fois-ci, lors de la première campagne en Serbie. Dans son témoignage publié dans les premières années de la nouvelle République (1921-22), il confie :

« Après l'attaque de [un mot illisible dans le texte, nda], la retraite serbe, les Tchèques ont le plus de morts car la Serbie était le lieu de rendez-vous des garçons tchèques qui y cherchaient leur salut [?] et y formaient le groupe le plus nombreux¹⁴⁹⁷ ».

En effet, dès l'entrée en guerre sur le front serbe est déployée la 5^e armée dont fait partie le VIII^e corps d'armée de Prague avec la 9^e DI de Prague et la 21^e LDI de Prague, avec une forte proportion de Tchèques. Or, dès l'entrée en guerre, la situation sur le front serbe se complique. La 5^e armée

¹⁴⁹⁴Josef Kliment, *op. cit.*, p. 25 : « Došel jsem až k čerstvě nasypáným hrobům a snažil jsem se přečíst na křížkách nápisy. A užasl jsem. Jména zabitých byla vesměs česká, byli to vojáci 28. pěšího pluku. Jednoho z nich jsem znal. »

¹⁴⁹⁵Ivan Šedivý, *op. cit.*, p. 83.

¹⁴⁹⁶Ivan Šedivý, *op. cit.*, p. 83.

¹⁴⁹⁷Jan Laška, *op. cit.*, p. 6 : « Po útoku ekensena, srbský ústup, nejvíce úmrtí mezi Čechy : protože Srbsko bylo dostaveníčkem českých hochů, kteří zde hledali svou záchranu a tvořili největší skupinu. »

commence l'offensive le 11 août 1914, en lien avec la 6^e armée (formée des divisions serbo-croates) et la 2^e armée (composée de régiments autrichiens et hongrois). Faute de coordination efficace des opérations, elle se retrouve isolée. Les ennuis, causés selon les recherches récentes par des erreurs de jugement du commandant en chef sur le front serbe Oskar Potiorek¹⁴⁹⁸, surviennent pour le VIII^e corps d'armée de Prague dès le 12 août 1914 lors de la traversée de la Drina. Le 18 août, les unités austro-hongroises sont forcées de prendre une position défensive, les Serbes prenant l'initiative des opérations. Les combats acharnés des jours qui suivent se soldent par le retrait austro-hongrois sur tout le front, et un bilan humain sinistre de 600 officiers et de 22 à 23 000 soldats mis hors combat, morts ou blessés¹⁴⁹⁹. Beaucoup de soldats et officiers tchèques ont donc effectivement péri lors de la première offensive en Serbie, évoqué par le témoin. Toutefois, leur mort peut être difficilement imputée à une politique de discrimination nationale menée, à ce moment-là, par le haut commandement austro-hongrois, le plan détaillé du déploiement des armées ayant été planifié bien avant les attentats de Sarajevo¹⁵⁰⁰... Or, encore une fois, l'interprétation de l'auteur laisse entendre que c'était le cas. Un autre témoin, Mudrák, simple soldat du 3^e RI et non-légionnaire, prend la peine de noter dans son carnet (récemment publié) la répartition – perçue comme – injuste des morts. Il se réfère à la situation sur le front italien en juin 1917, où il vient d'être transféré du front Est. Après s'être offusqué de façon générale sur le sort indécent des morts au front : « Ces malheureux sont inhumés ici comme des charognes, voire pire », difficilement acceptable pour un catholique pratiquant, il ajoute les numéros des régiments avec le plus de pertes : le 3^e, le 8^e, le 16^e, le 21^e, le 28^e, le 29^e, le 36^e, le 62^e et le 102^e¹⁵⁰¹. La majorité de ses régiments d'infanterie de l'armée commune (k. u. k.) – six sur neuf – sont en effet à dominante tchèque : le 3^e de Kroměříž, le 8^e de Brno, le 21^e de Čáslav, le 28^e de Prague, le 36^e de Mladá Boleslav et le 102^e de Benešov. Les trois autres régiments sont le 16^e de Bielovar avec 97% de Serbo-croates, le 29^e de Nagybecskerek avec 44% de Serbo-croates et 55% combattant d'une autre nationalité et le 62^e de Maros-Vásárhely avec 49 % de Hongrois et 46% de Roumains. Encore une fois, l'observation sommaire de l'auteur est ancrée dans la réalité des combats. En effet, la 5^e armée comptant les unités tchèques a été engagée lors de la dixième bataille sur l'Isonzo à la suite de laquelle se place le contexte de l'extrait en question. Dans le déroulement des combats, plusieurs régiments tchèques ont été déployés subissant de lourdes pertes : le 23 mai 1917, par exemple, le 21^e RI de Čáslav s'est distingué dans une opération qui a fait 150 morts, 400 blessés et 400 capturés¹⁵⁰². Quelques jours plus tard, le 4 juin 1917 l'attaque austro-

¹⁴⁹⁸John R. Schindler, « Disaster on the Drina : The Austro-Hungarian Army in Serbia ,1914 », *War in History*, n° 9, 2002, p. 159-195.

¹⁴⁹⁹Ivan Šedivý, *op. cit.*, p. 87-89.

¹⁵⁰⁰Ivan Šedivý, *op. cit.*, p. 32-33.

¹⁵⁰¹Augustin Mudrák, *op. cit.*, p. 75 : « Tihle ubožáci jsou zde pochováni jako mršiny, ba hůř. [...] pluky s nejvíce oběťmi: 3, 8, 16, 21, 28, 29, 36, 62, 102. »

¹⁵⁰²Ivan Šedivý, *op. cit.*, p. 134.

hongroise était portée par d'autres régiments d'infanterie k. u. k. tchèques : le 3^e, le 28^e, le 91^e (celui-ci n'est pas mentionné par l'auteur) et le 102^e en première ligne, le 11^e, le 21^e et le 98^e (ce dernier n'est pas mentionné par l'auteur non plus, est-ce parce qu'il est majoritairement allemand ?) formant la réserve. Le 28^e RI s'est distingué en réussissant une mission difficile : il s'est emparé des tunnels sur la ligne Montfalcone-Terst, mais au prix de lourdes pertes. Le bilan total de la dixième offensive s'élevait pour l'armée austro-hongroise à 7 300 tués, 45 000 blessés et 23 000 prisonniers. Sans être éloignée de la réalité, dans le contexte donné, cette simple énumération endosse rapidement une signification symbolique plus profonde : ce sont encore les co-nationaux de l'auteur qui souffrent davantage de l'enfer de la Guerre mondiale. Comme dans d'autres armées, l'inégalité devant le danger de mort constitue un des principaux facteurs du mécontentement des combattants¹⁵⁰³, dans l'armée de François Joseph elle est systématiquement liée à l'appartenance nationale-linguistique.

2.3.3.3 Les corvées et la répartition inégale des tâches ingrates en fonction de l'appartenance nationale-linguistique

Le même schéma interprétatif se greffe également sur la perception de la répartition de missions et de tâches, surtout de celles considérées particulièrement déplaisantes ou dangereuses. Le « vieux » soldat tchèque Janoušek déplore, par exemple, le fait que les Tchèques vont en patrouille deux fois plus souvent que les Allemands¹⁵⁰⁴. « Matin école, on attache les explosifs sur le pont comme en situation réelle. Il n'y a que des Tchèques qui font des inepties pareilles¹⁵⁰⁵ », affirme encore Berger, fidèle à son franc-parler typique. Sur le front italien, à Kronova, le peintre Váchal laisse retentir son indignation tentée de colère après avoir reçu l'ordre de creuser de nouvelles feuillées. « Après tout, ils nous torturaient, nous les Tchèques, comme ils le pouvaient¹⁵⁰⁶ », ajoute-t-il dans son journal. Cet extrait montre parfaitement le mécanisme par lequel une situation concrète est évaluée et appréciée en fonction de la conviction qu'il existe une inégalité et une discrimination. Cela génère une signification spécifique que ce soit ou pas le cas. Il est impossible de savoir si le témoin a reçu cet ordre effectivement parce qu'il était tchèque ou juste parce qu'il était la personne disponible pour le faire ou parce qu'il était socialiste, rustre, désagréable ou pour tout autre raison... Dans la seconde étape, la situation réinterprétée est ensuite généralisée, créant un moule applicable à toute autre situation similaire, c'est-à-dire impliquant les Tchèques dans une tâche ingrate. Le constat acquiert alors la valeur d'exemple, validant et renforçant le stéréotype initial. Quelques jours plus tard, le même témoin réitère sa vision de l'attitude des autorités austro-hongroises envers leurs troupes tchèques. Lorsqu'un ordre d'envoyer plusieurs hommes creuser les tranchées en première ligne,

¹⁵⁰³ André Loez, *14-18. Les refus de la guerre, op. cit.*, p. 84-85.

¹⁵⁰⁴ Jan Janoušek, *op. cit.*, p. 90.

¹⁵⁰⁵ AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre II, p. 228, le 30/01/1917 : « Dopol. škola ; navazují se třaskaviny na most jako ve skutečnosti. Tyhle opičky děláme jenom my Češi. »

¹⁵⁰⁶ Josef Váchal, *op. cit.*, p. 41 : « Vůbec nás Čechy týrali tam, jak mohli. »

l'auteur explique la réaction :

« Un silence sépulcral s'est fait autour de moi, or de l'autre côté de la ligne deux Allemands se sont portés volontaires, malheureusement les deux les plus talentueux, à qui nos supérieurs comptaient confier un peu plus tard des postes de responsabilité, indispensables dans la troupe. Le capitaine en second, qui protégeait ces deux Allemands, leur a bien expliqué l'importance qu'ils devaient prochainement acquérir et il a demandé pourquoi ils voulaient quitter la colonne de transport de la munition. Les deux ont répondu qu'ils souffraient de faim : 'Au front, on aura au moins quelque chose à se mettre sous la langue !' ont-ils affirmé. Nos responsables, énervés par cette réplique, ont fait rapidement leur choix : ils ont désigné huit tchèques et deux Allemands, dont un était un voleur connu et l'autre a commis une tentative de cambriolage d'une auberge à Kronova et ils ont ordonné : demain, vous allez rejoindre les batteries au front, préparez vos affaires 1507 ! »

Dans cet exemple, pour peu qu'il soit réel, la décision des autorités en question peut être effectivement motivée par leur propre (res)sentiment national mais aussi le fait du hasard : les Allemands de l'unité en question auraient pu être plus compétents et donc plus utiles à leurs autorités. Personne ne le saura... En dehors des remarques dépréciatives sur les deux Allemands choisis, l'auteur ne s'attarde pas sur les qualités des Tchèques en question. La façon de narrer l'anecdote conduit, encore une fois, à accentuer l'aspect vexatoire et discriminatoire de la situation donnée.

Repéré avant tout chez les Tchèques où il semble le plus systématique, le mécanisme appliquant/transposant la division nationale-linguistique dans l'interprétation des brimades subies, apparaît également chez leurs camarades germanophones, visant le plus souvent, non pas les Tchèques, mais les Hongrois qui sont, selon le stéréotype dominant, la « nation » la plus haïe de l'Empire. Havelka, par exemple rapporte un cas où la discrimination ne concerne pas sa propre « nation » : « Personne ne nous pressait [au travail], mais nos Allemands se lamentaient sans cesse qu'ils devaient travailler alors que les Hongrois ne faisaient rien et recevaient de plus grandes portions de nourriture¹⁵⁰⁸. » Il précise l'issue de l'incident : malgré les protestations de leur lieutenant, ces Allemands se sont plaints. De suite, ils ont été renvoyés on ne sait où. Contrairement au ton dominant de son témoignage, ciblé contre les Allemands, l'auteur affirme de surcroît que les mesures exagérées,

¹⁵⁰⁷Josef Váchal, *op. cit.*, p. 45 : « Mlčení velké rozhostilo se kolem mne, však z druhého konce řady přihlásili se dva Němci, bohužel ti nejnadanější, z nichž doufali po čase naši představení udělati formajstrů, při baterce nepostradatelného mužstva. Oberlajtnant, oněm Němcům přející, jich důležitost příští vysvětlil a otázal s, proč chtějí od mun. Kolony odejít. I odpověděli oba, že zde trpí hlad: „na frontě se aspoň pořádně nažereme!“ doložili. - Namíchané touto odpovědí představenstvo rozhodlo krátce: vybrali osm Čechů a dva Němce, z nichž jeden byl známý zloděj chleba a druhý pokusil se o vloupání do hostince v Kronavě, a řeklo: zítra jdete za baterkami na frontu; složte své věci! »

¹⁵⁰⁸Josef Havelka, *op. cit.*, p. 20 : « Nikdo nás při tom nehonil, ale naši Němci si stále stěžovali, že ani musí pracovati, zatím co Maďaři nedělají nic a dostávají větší porce jídla. »

injustes, ne visaient pas uniquement ces co-nationaux.

Finalement, ce « conflit national » traverse et imprègne tous les domaines de la vie au front. Chaque défaillance, chaque manquement, chaque contrariété prend l'odeur d'une discrimination « nationale » ciblée, consciente, préméditée, systématique. Rencontrant d'importantes difficultés à assurer à ses troupes des conditions matérielles décentes et une organisation efficace, l'armée austro-hongroise crée un terreau particulièrement fertile pour tout germe de mécontentement, et donc de jalousie « internationale ». Sperling affirme que le 18 novembre 1918 : « L'ordre est arrivé demandant d'arrêter l'attribution des permissions aux Tchèques et aux Moraves et d'affermir la censure 1509. » Étant donné l'importance du roulement régulier et juste des permissions pour le bon moral des soldats¹⁵¹⁰, cette mesure est plus que vexatoire. Ce mécanisme atteint des sujets de base tels que l'accès à la nourriture ou même à l'eau potable. Janoušek raconte : « Les Magyars étaient à côté de nous. Eux, ils tuaient les cochons, attrapaient des oies, des poules, tout ce qu'il y avait. Ils pouvaient le faire, nous non¹⁵¹¹. » Šrámek note dans son journal une plainte similaire : « Nous mourons de faim et les Magyars ont les sacs pleins de viande¹⁵¹². » Le peintre Váchal est révolté par le monopole, injuste, sur la « bonne » viande, dont les Hongrois jouissaient auprès des cuisiniers recrutés parmi leurs co-nationaux¹⁵¹³. Skála raconte comment les Hongrois, encore eux, assiègent un puits et tentent, en vain, d'en chasser autant les *Jäger* allemands que les soldats tchèques du 28^e régiment¹⁵¹⁴. « Quand nous rentrons du travail, nous croisons un capitaine – Hongrois selon son apparence – de sortie en promenade avec une femme¹⁵¹⁵ », s'offusque Berger dans son entrée du 17 septembre 1917. Une autre fois, il s'indigne d'un comportement similaire :

« Le capitaine au nez rouge qui criait en bas, devant les Hongrois 'Elen' et 'király' restait couché dans son appartement noyant la tristesse de l'absence de sa bien-aimée qu'il a laissée dans la ville régimentaire dans l'alcool. Il n'arrêtait pas de commander du rhum et de l'eau-de-vie. Il s'est soulé jusqu'à la folie et peu de temps après il a disparu du bataillon. Au lieu de partir au front, il est retourné au siège du régiment¹⁵¹⁶. »

¹⁵⁰⁹Bohumil Sperling, *op. cit.*, p. 134: « přišel rozkaz o zastavení dovolených pro Čechy a Moravany a o přísné cenzuře. »

¹⁵¹⁰André Loez, *14-18. Les refus de la guerre*, *op. cit.*, p. 123.

¹⁵¹¹Jan Janoušek, *op. cit.*, p. 90.

¹⁵¹²Jan Šrámek, *Paměti z první světové války 1914-1918 Josefa Šrámka z Ústí nad Labem*, Brno, Tribun, 2007, p. 9.

¹⁵¹³Josef Váchal, *op. cit.*, p. 206.

¹⁵¹⁴Josef Skála, *op. cit.*, p. 51.

¹⁵¹⁵AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre III, p. 123 : « Co my jdeme z práce, jde proti nám jeden hejtman – dle vzezření Maďar – s jednou ženou procházkou. »

¹⁵¹⁶Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 18 : « Hejtman s červenýmnosem, jenž dole v Maďarsku křičel: - Elen a király – ležel ve svém bytě a ze samé touhy po nevěstě, kterou zanechal v garnisoně, se opíjel. Posílal si stále pro rum a kořalku. Zpil se do nepřítomnosti a zmizel zanedlouho od batalionu. Místo na frontu šel zpět do garnisony. »

Dans les armées où il n'y a pas de clivage prononcé autour du paramètre national, l'accès aux différentes formes de débauche : l'accès privilégié aux relations sexuelles ou à l'alcool, est interprété le plus souvent comme un marqueur de l'inégalité de classes. Dans le contexte austro-hongrois, bien que la distance sociale soit présente dans la description de l'auteur, c'est encore l'identité nationale-linguistique du protagoniste qui prime, orientant le ressentiment potentiel généralisé non contre ou pas seulement contre un statut socio-professionnel dominant, lié effectivement à un potentiel du pouvoir à exercer sur les autres, mais contre toute une communauté nationale-linguistique. Comme en témoignent ces nombreux exemples, tout prétexte est utile pour réitérer sans cesse les stéréotypes et nourrir ainsi l'idée de compétition voire de conflit entre les différentes nations.

2.3.3.4 Mais des contre-exemples existent...

Comme tous les thèmes abordés dans les témoignages, les plaintes au sujet de la discrimination nationale sont contrecarrées par des exemples opposés. Le peintre Váchal, dont les éclats de colère contre ses camarades des autres nations ont été cités à plusieurs reprises ci-dessus, ne se prive pas de décrire, lorsque c'est le cas, un comportement bienveillant de la part d'un germanophone, contraire aux stéréotypes.

« Quelle troupe, tel chef. Il s'appelait Blechsmied, originaire de Vienne. C'est un bon diable, un homme calme. Je souhaitais bien qu'il rentre chez lui. Et comme il savait lire cette sympathie dans les yeux de ses soldats il s'occupait, à défaut de pouvoir faire plus, qu'il y ait de la nourriture et un logement correct pour ses subordonnés ; il ne leur ajoutait jamais du travail inutile. A la demande du feldkurat, il m'a accueilli avec plaisir au sein de la compagnie d'état-major et il a toujours été gentil avec moi¹⁵¹⁷. »

Le champion en critique et invective Berger en fait autant en affirmant qu'un adjudant identifié – étiqueté – comme « Allemand » les laissait plus se reposer que courir lors des exercices¹⁵¹⁸ ou qu'un autre adjudant, aussi allemand, a été envoyé au front comme punition pour ses actes de favoritisme¹⁵¹⁹. Bien que ces exemples soient plutôt rares dans les récits tchèques, leur présence et notamment chez les auteurs qui fulminent le plus par ailleurs contre la dominance des autres nations, confirme la grande diversité de situations. La « discrimination nationale » n'était donc pas la seule attitude possible. Au regard de la nature de ce phénomène, il est impossible de le soumettre à une analyse

¹⁵¹⁷Josef Váchal, *op. cit.*, p. 141 : « Jaké mužstvo, takový též velitel. Jmenoval se Blechsmied a pocházel z Vídně; dobrák a klidný člověk. Jistě jenom toužil, aby se mohl vrátit domů, kteroužto touhu dovedl též vyčísti svým vojákům z očí, i staral se aspoň, nemoha jim jinak pomoci, o správnou stravu a ubytování svým podřízeným, jimž též zvláštní přitěžující práce neukládal. Milerád na žádost feldkurátovu přijal mne v luno štábní kumpanie a byl vždy ke mně vlídným. »

¹⁵¹⁸AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 20.

¹⁵¹⁹AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, livre II, p. 52.

quantitative. Comme pour les qualités humaines et militaires abordées précédemment, à ce sujet, les témoignages dévoilent avant tout les mécanismes conditionnant l'interprétation des situations vécues. Comme pour le cas précédent, les situations allant dans le sens des préjugés et stéréotypes tendent à s'imposer, confirmant ces derniers alors que celles qui les contrarient ne sont pas forcément absentes ou éludées. Elles sont toutefois présentées et sûrement perçues comme des particularités, comme autant d'exceptions qui confirment la règle générale.

Au regard de l'analyse des multiples aspects de la façon d'envisager, de se représenter et de gérer au niveau pratique la diversité nationale-linguistique dans l'armée austro-hongroise effectuée à l'aide des témoignages de notre corpus, nous avons essayé d'évaluer l'importance et l'impact du caractère multinational sur la cohésion horizontale des troupes ainsi que sur la fluidité des rapports verticaux. Plusieurs phénomènes sont à retenir.

Tout d'abord, la diversité linguistique induit un certain nombre d'obstacles communicationnels qui brisent l'homogénéité de l'espace social considéré comme scindé en fonction de ce paramètre. Cet état de fait entraîne plusieurs conséquences observables. Sur le plan pratique, la pluralité favorise une sociabilité « nationale », c'est-à-dire entretenue à l'intérieur de la communauté de référence donnée, entre les gens qui se comprennent au sens strictement linguistique d'abord et au sens culturel plus large par la suite, la langue étant également le vecteur d'une culture partagée. Toutefois, cette tendance n'est pas universelle. Elle n'exclut pas complètement une socialité mixte que ce soit en raison des compétences linguistiques, certaines personnes étudiées étant effectivement bilingues. Mais beaucoup sont aussi capables d'assurer une communication de base dans une ou plusieurs langues autre que la leur, ou par la force des faits. En cas d'extrême nécessité, les outils de communication dépassent le cadre strict des compétences langagières. Certaines pratiques de sociabilité ou d'entraide se jouent des paroles. La diversité linguistique, nous semble-t-il, n'est pas en soi, la cause de la désagrégation. Elle crée toutefois une configuration de l'espace social spécifique qui peut la favoriser.

En effet, cette configuration segmentée permet et même encourage la mobilisation des étiquettes identitaires relatives au paramètre introduisant la scission. Pour peu qu'elles puissent être définies et accolées de manière efficace (il y a en effet beaucoup d'ambiguïtés et de vacillements), ces étiquettes pénètrent les imaginaires des acteurs, envahissent leurs schémas interprétatifs et agissent ainsi sur la construction de leurs jugements différenciés aussi bien au niveau des qualités et valeurs attribuées que des attitudes et conduites attendues, de soi et des autres. Dans cette perspective, les faits observés et constatés par les auteurs sont systématiquement interprétés en fonction de l'étiquette identitaire des acteurs. Ainsi, les faits et gestes individuels sont systématiquement rapportés et confrontés à une représentation stéréotypée du groupe auquel ils se sentent appartenir. Dans le cas où les faits observés correspondent aux représentations stéréotypées et aux attentes, ils renforcent les auteurs dans

l'efficacité de leurs préjugés. Dans le cas contraire, où la réalité perçue n'est pas conforme à l'imaginaire des auteurs, ces derniers ne le taisent pas, mais expriment la surprise que provoque chez eux cette entorse à la cohérence de leur système de représentations.

Ce type de perception et d'interprétation de l'espace social comme segmenté, divisé entre plusieurs groupes aux caractéristiques et intérêts distincts, favorise la comparaison, la compétition voire le conflit entre ces groupes dans l'accès aux différentes ressources de la distinction (au sens bourdieusien du terme) sociale. Cette constellation particulière favorise une interprétation en termes de discrimination et de stigmatisation des faits observés et subis. La tendance consistant à interpréter tous les écarts de traitement comme tels, fournit un terreau particulièrement fertile pour le germe d'animosité et risque d'amplifier à son tour le sentiment de distance et d'aliénation entre les groupes donnés.

Finalement, au travers des lignes des témoignages, nous avons pu constater un hiatus entre le discours et les actes. Souvent, le discours est davantage marqué par les schémas représentatifs et éléments des discours dominants disponibles. Aussi, apparaît-il souvent plus violent. Au contraire, les actes et pratiques décrites s'opposent souvent à la ligne narrative principale et montrent qu'il convient de minimiser l'impact des représentations générales sur les interactions concrètes. Dans la plupart des cas, en dernier ressort c'est quand même le comportement de l'individu qui est apprécié et jugé.

En définitive, sur le plan des dynamiques intersectionnelles et des mécanismes sociaux que nous avons pu repérer et déconstruire à l'aide des témoignages, la cohésion des troupes est en proie aussi bien à des forces centrifuges que centripètes. Une tension permanente s'installe entre les deux, le résultat dépend de la configuration précise de chaque situation concrète.

Partie III

3 Combattre, tuer et mourir sur les fronts de la Grande Guerre

Dans la partie précédente, nous avons suivi les témoins dans leurs préparatifs, puis leurs départs effectifs à la guerre tout en tentant de démêler l'écheveau complexe des rapports sociaux de l'armée mosaïque austro-hongroise. La partie précédente envisageait la guerre comme une sorte de « catalyseur » des phénomènes structurant la société austro-hongroise même en temps de paix mais dont la guerre, en tant que défi collectif de grande envergure, participe à exacerber certains traits. Cette partie aborde cette fois les sujets intimement liés au fait guerrier. Nous prenons le chemin du front, arrivons sur les champs de bataille, sous le feu. Fidèle aux approches sociale et micro-historique choisies comme perspectives principales dans l'exploitation des sources et ligne conductrice de la réflexion, cette partie aborde donc les comportements des hommes dans ces contextes spécifiques, extrêmes, d'une guerre moderne. En disséquant de nombreuses situations de combat ainsi que les moments de répit relatif qui les alternent à un rythme plus ou moins régulier, comme des scènes sociales, dotées chacune d'un ensemble de paramètres déterminant ses dynamiques internes, nous nous efforçons d'apporter des réponses au grand questionnement, qui reste controversé¹, sur les facteurs de l'extraordinaire ténacité des combattants au cœur d'une violence extrême. Qu'est-ce qui pousse les hommes ou qu'est-ce qui les motive à risquer leur vie et à prendre celle des autres ? Encore une fois, même si le corpus du fait de sa taille contient une dimension quantitative, notre objectif n'est pas de compter les occurrences des différents actes et attitudes qui sont nombreux et souvent contradictoires pour en dresser un tableau statistique mais de comprendre ce qui se passe concrètement dans chaque scène décrite. Dans cette perspective, les témoignages constituent une source précieuse – la seule – capable de fournir les éléments recherchés.

La mobilisation réussie, les hommes, déjà dotés de l'identité militaire arrivent au front et sous le feu pour revêtir en plus celle de combattants². Le nouvel environnement matériel et social couplé aux nouvelles tâches et missions à accomplir génèrent des situations et des enchevêtrements sociaux nouveaux, inconnus de la plupart des hommes n'ayant jamais participé à une guerre. De plus, la Guerre de 1914-1918 est la première « grande » guerre de l'ère industrielle dont les progrès ont muni les belligérants de nouvelles technologies, les armes aux effets particulièrement meurtriers incluses. Les déluges d'aciers s'abattant sur les hommes

¹François Buton, André Loez, Nicolat Mariot, Philippe Olivera, « 14-18 : retrouver la controverse », *la Vie des idées*, publié le 10 décembre 2008, consultable en ligne sur : <https://laviedesidees.fr/1914-1918-retrouver-la-controverse.html>.

²Alexandre Lafon, *La Camaraderie au front 1914-1918*, Paris, Armand-Collin / Ministère de la Défense, 2014, p. 36.

recroquevillés dans les tranchées boueuses sont devenus des images métonymiques³ des batailles gigantesques du front occidental telles que Verdun ou la Somme. Les fruits létaux du progrès technique ne sont pas absents des fronts investis et défendus par l'armée austro-hongroise, même si leur application alterne par moment et par endroits avec des manières plus traditionnelles, plus « artisanales », de faire la guerre. Malgré cette réserve exprimée, en général, les combattants austro-hongrois sont, comme leurs homologues occidentaux, amenés à faire face à une puissance de feu inouïe, à un nouveau type de violence à distance, dépersonnalisée, imprévisible. En déconstruisant et en confrontant discours et pratiques, nous réactualisons l'éternelle question *du pourquoi* de la guerre. Défiant l'étiquette de *l'Incompréhensible* accolée à la Première Guerre mondiale par l'historiographie française⁴, nous nous efforçons justement de comprendre et d'expliquer l'enchevêtrement complexe des facteurs qui ont permis aux soldats au front comme aux sociétés dans leur ensemble de persévérer durant plus de quatre ans dans l'effort de guerre. Dans le contexte français, une partie de l'historiographie propose une explication psychologisante, fondée sur l'adhésion des individus. Les voix critiques s'élèvent pourtant : faut-il être motivé pour tuer ? demande Nicolas Mariot dans un article mobilisant les outils sociologique⁵. Faut-il être patriote pour faire la guerre ? Frédéric Rousseau⁶ élargit le champ du questionnement. Afin de répondre, il convient de déconstruire le concept-même de motivation supposant une adhésion consciente et rationnelle pour repérer les mécanismes et les phénomènes sociaux sur lesquels il repose, puis, là où l'adhésion personnelle n'est pas exigée, comprendre les engrenages situationnels qui maintiennent les hommes sous le feu.

Dans ce chapitre, nous passons donc au crible de l'analyse les différents aspects de l'expérience du front et du feu en se penchant sur les questions complexes des violences infligées et subies. Pour en saisir les mécanismes, nous tentons de restituer toute la complexité relationnelle qui s'installe dans ces espaces sociaux qui émergent sur les fronts. Bien qu'ils mettent en contact des individus qui ne se connaissent pas (ou pas forcément) et qui n'auraient peut-être jamais été amenés à se rencontrer et à travailler ensemble pendant de longs mois, ces espaces sont structurés. Ils obéissent à leurs règles propres, officielles comme improvisées, tacites. Procédant de la dimension la plus abstraite et collective aux expériences individuelles concrètes, nous nous arrêtons dans un premier temps, sur les discours motivants et justificateurs des autorités austro-hongroises. La manière dont les autorités militaires et civiles présentent la guerre aux hommes qui doivent la faire participent de l'échafaudage de l'environnement discursif – des cadres de références – dans lesquels baignent les soldats. Leur analyse permet d'esquisser le

³Nous pouvons renvoyer au témoignage canonique d'Ernst Junger. Junger, Ernst, *Orages d'acier*, Paris, Gallimard, 2008 (1920).

⁴Jean-Baptiste Duroselle, *La Grande Guerre des Français : 1914-1918 : l'incompréhensible*, Paris, Perrin, 2002.

⁵Nicolas Mariot, « Faut-il être motivé pour tuer », *Genèses*, décembre 2003, n° 53, p. 154-177.

⁶Frédéric Rousseau, *14-18, penser le patriotisme*, Paris, Gallimard, 2018.

bagage des représentations avec lequel les conscrits partent au front et auquel ils doivent confronter par la suite leur propre expérience de combattant. C'est un cadre de référence général, plus au moins partagé par les uns et les autres en fonction des singularités du profil socioculturel et du parcours antérieur à la mobilisation de chacun. Dans un second temps, renouant avec une trame chronologique de l'expérience combattante, nous accompagnons les témoins à leur arrivée sur le front. Elle est envisagée comme un moment de transition, un moment charnière de l'expérience de guerre qui transforme les soldats en combattants. Un moment où s'entrechoquent les représentations « civiles » de la guerre et la réalité des combats dans la guerre moderne, industrielle. Finalement, le troisième chapitre nous amène au cœur des batailles. Analysant de multiples scènes de violence sur le front comme à sa marge, relevées dans les témoignages, il s'efforce de comprendre les mécanismes capables de transformer les hommes ayant mené une existence paisible en tueurs. En élargissant le périmètre spatial et thématique nous abordons aussi d'autres types de violence liés à l'activité guerrière qui se déroulent aux marges des affrontements entre combattants des armées adverses. Nous interrogeons notamment les rapports entre combattants et prisonniers de guerre en tant que combattants « démilitarisés » ainsi que ceux qui traversent la population civile qu'elle appartienne aux peuples « ennemis », « amis » ou « neutres ».

3.1 *Faire la guerre « pour L'Empereur et son auguste famille impériale et royale⁷ » ou quels discours pour motiver les soldats de François Joseph ?*

Le premier chapitre cible les outils disponibles et les techniques de communication déployées par les autorités austro-hongroises pour motiver leurs soldats. En effet, le contexte austro-hongrois se prête particulièrement bien à ce type d'analyse. En tant que perdants, les dirigeants ont dû réfléchir aux causes de leur échec. En déplorant le manque de motivation et de véritable adhésion de la population à l'effort de guerre, ils ont contribué à mettre en exergue d'autres facteurs de ténacité. Les soldats de François Joseph ont certes perdu la guerre mais ils ont bien tenu les mêmes longues années que leurs adversaires victorieux sous le feu. Si cet exploit ne relève pas forcément d'un *consentement patriotique*⁸ comme le suggèrent certains historiens français, il doit avoir d'autres explications. Pour un des témoins tchèque, l'officier de métier de l'armée austro-hongroise Karel Wagner, par exemple, c'est le sens du devoir⁹ par exemple. Les historiens centre-européens, puis d'autres, ont repris cette analyse à leur compte, attribuant les prouesses de l'armée austro-hongroise au triomphe de « la force de l'encadrement de l'État moderne¹⁰. » Dans le chapitre sur la mobilisation intitulé *Le manque d'enthousiasme militaire tchèque* Libor Nedorost note :

« Le déroulement tranquille de la mobilisation n'a pas signifié un enthousiasme pour la guerre. En général, l'on peut constater que dans le milieu tchèque l'enthousiasme n'a presque pas été enregistré. Les sentiments prédominants étaient la stupéfaction, l'étourdissement, la tristesse et une résignation fataliste. Les rapports des officiers dans les régions mixtes notent la différence entre les milieux allemand et tchèque et se plaignent du manque d'enthousiasme des soldats tchèques¹¹. »

Si, dans les discours historiographiques comme mémoriels la réussite de la mobilisation et la ténacité effective des combattants austro-hongrois sont généralement dépouillées de la dimension patriotique qui tend à être exacerbée dans le contexte français, on la retrouve en revanche dans l'explication des causes de la débâcle et de la dislocation finales. Du côté des vaincus comme des vainqueurs, l'effondrement de l'armée et de l'État austro-hongrois est traditionnellement imputé au facteur idéologique : le sentiment patriotique des populations qui se tourne vers une nouvelle cible – l'État-nation – et non plus vers l'État composite dans son ensemble. Les redditions des Tchèques sont expliquées, comme la ténacité des soldats français, par leur patriotisme, c'est-à-dire leur adhésion collective à l'idée d'une autonomie politique qui

⁷Jaroslav Hašek, *Le Brave soldat Chvéik*, Paris, Gallimard, 1968 (1921), traduit du tchèque par Jindřich Hořejší, p. 290.

⁸Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, *14-18, op. cit.*, p. 19, 26.

⁹Karel Wagner, *S českým plukem na ruské frontě*, Praha, Knihovna Kamarádství, 1936, p. 7.

¹⁰Rémy Cazals, *Les mots de 14-18*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2003, *Brave soldat Chvéik*, p. 22.

¹¹Libor Nedorost, *Češi v První světové válce, díl první: Mým národům*, Praha, Libri, 2006, p. 175.

est tantôt décriée, tantôt vénérée en fonction de la perspective adoptée, tchécoslovaque ou autrichienne. Or, comme le montrent des études empiriques récentes des deux côtés, l'impact de ce nouveau patriotisme sur les comportements au combat est largement exagéré. Les historiens Fučík – du côté tchèque et Lein du côté autrichien, rétablissent dans leurs travaux les faits d'armes accomplis par les régiments tchèques « traîtres ». Sur le front italien notamment, ces soldats « suspects et instables » se sont vaillamment battus jusqu'au derniers mois de la guerre¹², où les troupes au front ont effectivement appris l'abolition survenue à l'arrière de l'autorité politique qu'ils servaient¹³. Deux phénomènes nous frappent alors : d'un côté la dislocation n'est que progressive, marquée par des abandons de postes collectifs de plus en plus fréquents mais pas, par un soulèvement, une grande mutinerie générale, au profit d'un nouveau pouvoir civil. De l'autre côté, ni l'armée avec ses généraux ni aucune autre force en place, n'accourt au secours de l'Empire moribond, personne n'agit, personne n'organise de riposte violente, personne ne semble vouloir ou pouvoir contrecarrer le cours de l'Histoire. Le géant à l'histoire multiséculaire se meurt tranquillement, sans soulèvements internes majeurs¹⁴.

La confrontation des traditions historiographiques centre-européenne et française (au plus largement alliée) témoigne de la puissance explicative d'une lecture téléologique de la guerre : elle est systématiquement analysée en fonction de son résultat. Et pourtant, les combattants des États vainqueurs comme vaincus restent au front, tiennent et combattent jusqu'aux derniers moments de la guerre. Le résultat de la guerre ne peut donc pas influencer sur leur motivation, ni l'expliquer. Les éléments valorisants les acteurs – une motivation fondée sur un patriotisme actif et conscient – sont mobilisés pour expliquer les résultats jugés, dans la tradition créée dès l'après-guerre, comme positifs : la victoire de l'armée française (et britannique), la victoire des séparatistes tchécoslovaques sur la « Prison des nations¹⁵ » habsbourgeoise. En revanche, l'échec final est plus facilement attribué aux forces impersonnelles, structurelles, délestant ainsi les acteurs de leur part de responsabilité dans la débâcle. Ce constat fait, la perspective austro-hongroise constitue un atout car elle incite à renverser le questionnement « français ». Elle invite à se demander : comment les soldats ont-ils tenu si longtemps *sans être* motivés ou consentants ? Quels autres facteurs entrent en jeu ? En analysant ces différents facteurs, les armées victorieuses et les armées vaincues étaient-elles vraiment si différentes dans leur fonctionnement ?

Nous n'abandonnons donc pas patriotique des engagements dans la guerre mais proposons de

¹²Gunther E. Rothenberg, *The Army of Francis Joseph*, West Lafayette (Indiana), Purdue University Press, 1998 (1976), p. 205.

¹³Évolution parallèle est observable chez l'allié allemand où les troubles internes précipitent la demande de l'armistice.

¹⁴François Fejtö, *Requiem pour un empire défunt, Histoire de la destruction de l'Autriche-Hongrie*, Lieu Commun, 1988.

¹⁵C'est une expression courante utilisée dans les discours indépendantistes de l'époque.

la traiter sous un angle différent. En puisant dans les témoignages, nous nous efforçons de proposer, dans ce premier chapitre, une analyse des outils et des stratégies développés par les autorités à l'adresse des soldats et les échos que ces stratégies pouvaient trouver chez les hommes. La dimension discursive ne couvre qu'*un fragment* du vaste spectre des éléments qui s'articulent pour donner lieu aux agissements humains. Un second chapitre sera par la suite consacré à la confrontation des représentations aux actes et à leurs impacts dans les situations concrètes sur le front, au combat et sous le feu.

3.1.1 Motiver les soldats : la grande tâche des États en guerre

« L'homme s'est toujours glorifié de faire la guerre, il a embelli l'acte de la bataille, il a dépeint avec magnificence les charges des cavaliers, les corps à corps des soldats à pied ; il a attribué aux combattants des sentiments surhumains : le courage bouillant, l'ardeur pour la lutte, l'impatience d'en venir aux mains, le mépris de la blessure et de la mort, le sacrifice joyeux de sa vie, l'amour de la gloire. Les siècles, les millénaires ont ancré la réalité de cette conception dans l'esprit des citoyens qui n'ont pas combattu¹⁶. »

Jean Norton Cru, *Témoins*.

« Notre soldat est un combattant vaillant, brave, capable de l'héroïsme le plus courageux, seulement il doit savoir pour quoi il se bat : l'esprit de sacrifice résultant d'une obéissance aveugle tel qu'il fut exigé et cultivé dans l'armée austro-hongroise fut rapidement dépassé¹⁷. »

T. G. Masaryk, *Světová revoluce*.

L'analyse des attitudes des soldats dans la guerre en terme du *consentement patriotique* fondé sur l'adhésion personnelle, intellectuelle et affective s'impose concernant les discours des responsables politiques et militaires contemporains de la guerre pour lesquels le soldat peut se battre correctement seulement *s'il sait pourquoi* et *pour quoi* il se bat et, sous-entendu, *s'il adhère consciemment* à cette cause. Par conséquent, les raisons de la guerre doivent être présentées par eux d'une manière intelligible pour que tout soldat puisse les considérer comme justes et légitimes. Suivant cette même logique, le cas contraire, c'est-à-dire l'absence d'arguments acceptables, induit automatiquement le désintérêt des soldats pour la cause ce qui nuit irrémédiablement à leur combativité et capacité de sacrifice.

Les mots prononcés par le premier président tchécoslovaque Tomáš Garrigue Masaryk, naguère leader politique du mouvement indépendantiste tchécoslovaque, dans les premières années de

¹⁶Jean Norton Cru, *Témoins*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2006 (1929), p. 1.

¹⁷TGM, cité dans : Jiří J. Birula, *Velitel v míru i ve válce*, Praha, J.J. Birula, 1930, p. 45 : « Bojovníkem je náš voják dobrým, chrabřým až k nejdůležitějšímu hrdinství; ale musí vědět, zač bojuje; obětavost ze slepé poslušnosti, jak se žádala a pěstila v armádě rakouské, byla brzy překonána. »

l'existence de la nouvelle République tchécoslovaque, donc au moment où, au faite de sa gloire, il savoure sa victoire sur l'ancien Empire des Habsbourg, s'inscrivent dans cette logique et contribuent à la popularisation du concept. En effet, l'idée de la nécessité de l'adhésion consciente marque les esprits et s'impose comme un lieu commun aussi bien dans les réflexions militaires sur la formation de la nouvelle armée tchécoslovaque que dans les discours politiques et mémoriels. Si l'armée austro-hongroise a perdu, c'est parce que ses soldats ne partageaient pas les objectifs de leur État. Ils n'étaient pas *motivés*, ils n'étaient pas mus par un *consentement patriotique*, ils n'étaient donc capables que de piètres performances au combat et ouverts à la défection. La nouvelle armée tchécoslovaque devait donc, à l'instar des armées occidentales victorieuses – et de l'armée française en particulier¹⁸ – dont elle s'inspire, pallier ce principal défaut. Ainsi, Jiří Jirí Birula¹⁹, officier d'origine lituanienne s'étant illustré dans les légions tchécoslovaques devenu cadre de l'armée tchécoslovaque indépendante, publie en 1930 un des ouvrages les plus importants et célèbres consacré à la nouvelle doctrine militaire de l'armée tchécoslovaque²⁰. Entre autres, il propose un long développement, présenté comme novateur – sur « la personnalité (ou le caractère) du soldat » [*osobnost vojína*]. Il insiste longuement sur la nécessité de son adhésion consciente à la cause à défendre pour qu'il accomplisse correctement son devoir envers sa Patrie. Malgré les grands progrès techniques et technologiques, le facteur humain est toujours l'élément primordial dans chaque armée, car tout équipement matériel reste au service de l'homme²¹. C'est pourquoi, au-delà de l'expertise technique de la stratégie et de la tactique militaires ainsi que de la logistique, les encadrants et responsables militaires devraient désormais étudier la psychologie du soldat, comprendre son

¹⁸Des liens étroits existaient entre les légions tchécoslovaques et l'armée française, le quartier général à Paris, Les légions une fois reconnue par les États de l'Entente et intégrées dans leurs forces armées, ont été placées directement sous le commandement des généraux français : Janin, Pelé. Aussi, ces généraux assument-ils le rôle de conseillers militaires pour la formation de l'armée tchécoslovaque après l'acquisition de l'indépendance.

Aussi, dans son essai théorique cité plus bas, Jiří Birula fait référence explicite à l'armée française dont la victoire aurait été remportée avant tout grâce à l'âme solidaire de ses « poilus ». Jiří J. Birula, *op. cit.*, p. 47 : „Byla však do jisté míry odůvodněna mentalitou francouzského národa a osobností jeho „poilu“, který není v zásadě militaristou ani výborným válečníkem, avšak jehož vůle zvítěziti dominuje nad vším ostatním, chápe-li „raison“, t. j. Proč válčí nebo proč se má obětovati. Charakteristickou vlastností Francouzů je ohromná solidarita celého národa, je-li přesvědčen o spravedlnosti své věci a o nezbytnosti odporovat nepřátelskému násilí až k smrti. Tehda každý Francouz vzplane vznešenou houževnatostí a hrdinnou obětavostí, duše jeho se přerodí a on se stává přímo fanatickým ve své vůli zvítěziti.“

¹⁹Nom de naissance Henrik Georgijevitch, 1895-1948, fils d'un officier d'origine polonaise et mère russe, formé à l'Académie du grand-état-major de Vilnius, il entre en service de guerre dès août 1914 dans l'armée russe, puis à partir de 1917 dans l'armée des volontaires polonais. Il rejoint les légions tchécoslovaques en août 1918 où il est affecté au grand-état-major et enregistre de nombreux succès. Naturalisé tchécoslovaque en 1922, il poursuit une carrière ascendante dans l'armée tchécoslovaque assumant notamment des fonctions responsables de la formation des soldats : 1922-24 il est responsable du département de formation du grand-état-major du ministère de la Défense, de 1930 en 1933 il est le commandant en chef de l'École de Guerre de Prague. C'est pendant cette période qu'il publie les deux éditions consécutives de ses réflexions sur la doctrine militaire.

²⁰Jiří J. Birula, *op. cit.*

²¹Jiří J. Birula, *op. cit.*, p. 43.

âme ... afin de proposer les discours motivants les plus adaptés...

« L'âme collective du soldat de base, qui est devenue incommensurablement plus complexe et moins facile d'accès, est aujourd'hui un facteur clé : le commandant contemporain doit donc se consacrer à son étude !²² »

Dans ce type de discours, les milliers d'hommes qui servent leur pays sont envisagés comme un corps générique ; comme un soldat-type à l'âme-type aux intérêts, aspirations et besoins parfaitement homogènes, susceptible de répondre comme un seul homme aux discours et sollicitations qui lui sont adressés. Pour l'auteur, cette nécessité a été créée par la mutation générale des sociétés, provoquée par leur entrée dans la modernité. « Une obéissance aveugle », condamnée par le « Président libérateur » tchécoslovaque, c'est-à-dire dépourvue d'adhésion consciente de l'individu est vue comme une pratique révolue, propre aux armées d'antan qui ne sied plus à l'homme nouveau des temps modernes. Le raisonnement repose directement sur l'échec de l'Empire austro-hongrois et de son armée dans la dernière guerre : les soldats tchèques ne portaient-ils pas en chantant « nous partons combattre le Russe sans savoir pourquoi²³ ? ». Ne combattaient-ils pas, comme l'exprime Hlaváč, un des témoins tchèques dans un court poème, comme des corps sans âmes ? « On n'achemine que des corps – les âmes reposent sur d'autres terres. Loin d'ici, les âmes embrassent : enfants, femmes et mères, sans âmes ces corps s'en vont aux abattoirs lointains²⁴. » Et pourtant, cette armée sans âme ni cœur a tenu tête à ses ennemis pendant plusieurs longues années. Pourtant, pour les théoriciens du nouvel État tchécoslovaque, la ténacité qui ne jaillit pas des esprits et des cœurs est renvoyée tout comme l'État de Habsbourg défunt qui la maintenait en œuvre, dans l'abîme de l'Histoire tel un archaïsme risible. Les mots de Birula sont durs et explicites, sa logique implacable :

« Le [simple] soldat, qui s'abandonnait docilement à son destin et qui se soumettait humblement et sans protestation à la volonté de ses supérieurs découvrit non seulement soi-même mais tenta même de comprendre les questions contemporaines les plus complexes, les questions sur la guerre et sur la paix. Il commença à s'intéresser à la situation politique, aux idées sociales ; il commença à comprendre la vie de la Nation et sa lutte pour l'existence, il commença à comprendre le concept de l'État [státnost], c'est-à-

²²Jiří J. Birula, *op. cit.*, p. 43 : „Kolektivní duše vojínova, která se stala nepoměrně složitější a méně přístupnou, jest nyní velmi důležitým faktorem: jejím kultu se musí dnešní velitel zasvětit!“

²³ Reprise d'une chanson populaire avec une modification de texte, il est mentionné dans plusieurs témoignages mais au regard de la globalité du corpus, il s'agit d'apparitions assez anecdotiques, dont on ne peut en plus questionner l'authenticité. Knapp, qui le reprends à la page 7, inscrit son témoignage dans une perspective fortement patriote tchèque... Ultérieurement, la petite chanson amusante (plaisanterie) a été érigée en symbole de l'attitude contestataire des soldats tchèques au point de figurer encore récemment dans les manuels scolaires comme *Dějepis v Kostce II*, par exemple.

²⁴Jan Hlaváč, *op. cit.*, p. 22 : « Vezou jenom těla pouhá – duše v kraji jiném. Duše v dálce objímají dítky, ženy, matky, bez duší ta těla jedou do dálky na jatky. »

dire les intérêts de l'État, ainsi que la mission juste du soldat contemporain et dans la paix et dans la guerre. »

« Le soldat contemporain montrera, espérons-le, un plus grand enthousiasme et détermination lors des confrontations à l'ennemi menaçant l'indépendance et l'honneur de son pays natal, s'il est bien éduqué à temps. Il n'ira pas à la mort à l'aveugle mais conscient de façon ferme et claire de ce qu'il fait ! Il sera nécessaire que toute la Nation comprenne le danger auquel l'expose son ennemi pour qu'elle se saisisse des armes comme un seul homme – le chef de l'État ne fera ensuite qu'officialiser la volonté de la Nation en déclarant de façon formelle la guerre. »

« L'obéissance aveugle de la Nation à son destin n'est plus compatible avec l'humanité contemporaine qui décide désormais seule de son devenir. Il en va de même chez les individus qui ne se satisfont plus simplement de recevoir des ordres ; ils y réagissent avec leur intellect, examinant si un ordre est légitime ou justifié et hésitent, lorsqu'ils n'arrivent pas à le comprendre²⁵. »

Pour étayer son raisonnement, l'expert de la doctrine militaire s'appuie sur les exemples des autres armées. L'armée japonaise en 1905, mais surtout l'armée française qui a réussi à gagner la guerre (uniquement ou du moins principalement) grâce à l'adhésion de ses soldats à la nécessité de l'effort et des sacrifices de guerre. Son manuel à dessein pratique, préconise donc, en accord avec les résultats de son analyse, de porter une attention particulière à l'éducation au patriotisme de la population en général et des soldats en particulier. Un grand rôle est accordé à la connaissance et (une certaine) compréhension de l'Histoire.

Au moment où le concept de l'âme, de la personnalité ou du caractère spécifique des différentes Nations était en vogue en relations internationales²⁶, ce type d'analyse psychologisante du rapport de l'individu à son devoir du citoyen en temps de paix et du soldat dans la guerre a enregistré un grand succès dans les sociétés occidentales conquises au pluralisme parlementaire qui module le rapport entre les gouvernés et les gouvernants. Lié directement à l'idée de

²⁵Jiří J. Birula, *op. cit.*, p. 44 : „Vojín, který se dříve oddaně odevzdával do vůle osudu a který se pokorně a bez reptání podřizoval vůli svých představených, nejen že poznal sám sebe, nýbrž snažil se pochopiti i složitější otázky své doby, otázky o válce i míru, začal si všimati politických poměrů, sociálních idejí, počal chápati život národa a jeho boj o existenci, počal rozuměti státnosti, t. j. Zájmům státu a konečně i správnému poslání soudobého vojína jak v míru, tak i ve válce. _ „Nynější vojín snad projeví ještě větší zápal a odhodlanost při střetnutí s nepřítelem, ohrožujícím samostatnost a čest jeho rodné země, bude-li včas řádně vychován. Nepůjde však na smrt slepě, nýbrž s pevným a jasným vědomím toho, co činí! Bude nutno, aby celý národ pochopil nebezpečí, které mu hrozí od nepřítele, aby se sám jako jediný celek chopil zbraně – hlava státu pak jen projeví jeho vůli formálním vyhlášením války.“ _ „Slepá odevzdanost národa do vůle osudu nesrovnává se již s pojmem dnešního lidstva, které o sobě již jen samo rozhoduje. Tak tomu je i jednotlivců, kteří se již nespokojí s pouhými nařízenými, reagují na ně intelektuálně, zkoumajíce je-li rozkaz oprávněn neb odůvodněn, a jsou na rozpacích, když je nemohou pochopiti.“

²⁶Pensons à l'historien français Pierre Renouvin, par exemple. Pierre Renouvin, *Introduction à l'histoire des relations internationales*, Paris, Pocket, 2007 (1997, 1985).

l'exercice démocratique du pouvoir, il a empreint les consciences à long terme. La tentative assez récente d'une partie des historiens de l'Hexagone d'expliquer la capacité des Français à combattre dans la Première Guerre mondiale y fait directement écho.

« Car la guerre est aussi une mise en scène du politique, elle rend visible ce que d'ordinaire se dérobe au regard : le pouvoir de certains hommes sur les autres, dont en particulier celui de se faire s'entre-tuer au combat, dans un déchaînement d'extrême brutalité. Une brutalité – et c'est bien là le problème – souvent largement consentie, portée par tous les simples combattants chargés de la mettre en œuvre²⁷. »

Chez Annette Becker et Stéphane Audoin-Rouzeau, la ténacité extraordinaire des soldats de 1914-1918 relève directement de leurs consciences acquises à la nécessité de la guerre. Leur participation massive repose sur trois piliers : le consentement patriotique, la haine de l'ennemi et l'esprit de croisade. C'est encore une autre déclinaison des concepts des théoriciens militaires d'après-guerre qui prônaient la nécessité de l'adhésion consciente de leurs soldats, un concept qui peut se targuer d'une popularité et d'une longévité remarquables. Or aussi beau et logique qu'il puisse sembler, cet argumentaire reste problématique. Tout d'abord, contrairement à ce qu'affirment ces historiens, les théoriciens militaires ainsi que les hommes d'État semblent davantage conscients qu'eux que cette adhésion des cœurs et des âmes ne va de soi. Pour l'obtenir il faut en effet, comme le souligne Birula par exemple, travailler les consciences en amont, dès le plus jeune âge, notamment par le biais de l'éducation, avec des outils précis. L'accent est mis alors sur la connaissance de l'Histoire telle qu'elle est présentée par le courant dominant et sur la promotion d'une mémoire collective – nationale – lissée et consensuelle²⁸. Ceci indique que si ce type de facteurs psychologiques existe, il s'agit bien d'un phénomène construit, dont la genèse et les mécanismes peuvent être analysés pour comprendre le fonctionnement. Un second problème qui se pose réside dans la difficulté de prouver l'existence et l'efficacité de la motivation fondée sur l'adhésion consciente des individus à une grande cause collective telle que la guerre. Les études des discours et d'autres productions culturelles émanant des encadrants, notamment de ceux dont l'objectif est de sensibiliser et d'éduquer le public aux idées et aux concepts dominants, peuvent nous renseigner sur les moyens déployés pour convaincre. Toutefois, elles ne disent pas grand-chose de la réception réelle, effective chez ceux à qui cette production est destinée. Dans son article « Faut-il être motivé pour tuer ?²⁹ », Nicolas Mariot soumet ce problème au crible d'une analyse sociologique. Sa conclusion est sans

²⁷Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, 14-18, *op. cit.*, p. 26.

²⁸Helena Trnkova, « La Première résistance tchécoslovaque dans les musées tchèques » dans Mary, Julien, Rousseau, Frédéric (dir.), *Entre Histoires et Mémoires : La guerre au musée. Essais de Muséohistoire*, Michel Houdiard, Paris, 2013.

²⁹Nicolas Mariot, « Faut-il être motivé pour tuer », *Genèses*, décembre 2003, n° 53, p. 154-177.

équivoque. Une personne extérieure qu'elle soit un simple observateur ou un historien ne peut jamais pénétrer la psyché des autres personnes. Puisque les motivations et les intentions qui s'y cachent ne se manifestent aux yeux des autres que par le truchement des gestes et des comportements observables, les mobiles intérieurs ne peuvent être déduits, devinés qu'à partir de l'écran corporel et autres manifestations externes. Or, de sa propre expérience quotidienne chacun sait que le même geste ou comportement observé peut correspondre aux maintes intentions variées, parfois contraires. Vice et versa, pour atteindre le même objectif différents individus peuvent adopter des comportements fortement dissemblables. Le phénomène d'inaccessibilité de la pensée est le principe de base de la condition humaine. Souvent problématique, il suscite beaucoup de réflexions depuis la nuit des temps dans tous les domaines de la vie de l'Homme. Il est source des discordes les plus banales dans la vie de tous les jours, il devient un enjeu d'envergure dans le domaine de la justice. Dans la fiction le thème de la police des consciences revient de façon récurrente³⁰, dans la vie réelle, lire les pensées d'autrui n'est pas possible. Ainsi, les historiens ou autres commentateurs de la vie des sociétés humaines ne peuvent pas échapper à ce principe de base et ce d'autant plus lorsqu'il présente un véritable enjeu dans l'interprétation et la compréhension des faits qu'ils étudient. L'historien mobilisant la motivation personnelle comme argument explicatif s'avance dans le royaume de la spéculation interprétative. En analysant l'adhésion dont les populations font montre sous les régimes totalitaires, Václav Havel, dramaturge et dissident tchécoslovaque avant d'être élu le premier président de la Tchécoslovaquie libérale, a parfaitement cerné et décrit ce problème : qu'est-ce qui pousse un modeste épicier à afficher un slogan communiste dans sa vitrine ? Une adhésion sans concessions à l'idéologie du Parti qui gouverne ? Ou est-ce la peur des sanctions sociales ? Ou bien l'appât d'un bénéfice matériel³¹ ? Pour l'ancien dissident, les « vacances en Bulgarie » constituent une motivation autrement plus pertinente que les convictions politiques profondes. Dans un de ses premières œuvres, un autre penseur et écrivain tchèque contemporain a proposé un traitement littéraire à ce phénomène grâce à la fiction³². Dans *La plaisanterie*, Milan Kundera met en scène un jeune étudiant qui devient la cible d'une persécution sévère qui parvient à terme à détruire toute son existence à cause une plaisanterie bête et anodine. Il envoie à sa bien-aimée une carte sur laquelle il parodie une célèbre phrase de Trotski. Or la carte tombe dans les mains des autorités, qui lui attribuent des motivations et des intentions politiques et idéologiques sérieuses alors que l'auteur lui-même n'est pas en mesure d'expliquer ses motivations. Cette réflexion ne doit pas mener au refus de la capacité d'agir avec discernement des acteurs ni à enlever complètement l'adhésion consciente à une cause du répertoire des

³⁰Orwell, l'acte ultime de la victoire de *Big Brother* n'est-il l'acquisition de l'adhésion consciente inconditionnelle de Winston à la cause ? George Orwell, *Nineteen-eighty-four*, London, Pinguin Books, 2003 (1949).

³¹Václav, Havel, *Essais politiques, les vacances en Bulgarie*, Paris, Seuil, 1991, p. 72-73.

³²Milan Kundera, *Žert*, Praha, Československý spisovatel, 1967.

mobiles des actions humaines. Rien n'empêche d'émettre des hypothèses à partir des gestes observés mais il convient d'avouer qu'elles ne peuvent être jamais complètement avérées ou réfutées. Cet aveu incite surtout à s'intéresser à d'autres facteurs qui se conjuguent entre eux pour mettre en branle la société et qui restent autrement dans l'obscurité et privent ainsi la population d'éléments pour mener à bien une réflexion critique sur son expérience dans le monde. Les rapports de forces inégaux entre différents acteurs et groupes d'acteurs dans les sociétés et la nature elle aussi différenciée des marges de manœuvre dont ils disposent en sont des exemples. Dans le contexte austro-hongrois, les spécialistes d'histoire militaire d'aujourd'hui soulignent les défauts et les erreurs de jugement de certains cadres et minimisent l'impact de la question nationale qui n'aurait constitué qu'un prétexte de justification *a posteriori* pour expliquer l'échec final³³. Dans le récit traditionnel, les autorités en question avaient tout intérêt à exagérer les facteurs idéologiques. Rejeter la faute sur les soldats nationalistes séditieux permettait de se dédouaner de la responsabilité difficile à assumer.

Il ne s'agit pas toutefois de considérer la société comme scindée en deux parties : une minorité qui décide et ordonne et l'autre, majoritaire, des exécutants sans pensée ni volonté affirmée. Les dominés ne sont pas de simples réceptacles et exécutants des discours des dominants. Au contraire, ils développent leurs propres réflexions, résonnements et interprétations en fonction de l'environnement discursif qui les enveloppe. Ce développement veut simplement attirer l'attention sur le fait que, premièrement, les motivations ne peuvent jamais de façon sûre être déduites à partir des faits observés de façon sûre, deuxièmement elles ne constituent pas l'unique mobile des actes mais s'articulent à tout un ensemble de paramètres relevant du caractère particulièrement imbriqué de l'écheveau des relations et rapports dans les sociétés humaines et finalement l'appropriation des informations reçues des discours dominants n'est jamais univoque elle non plus, mais plurielle, fluctuante et parfois très éloignée de l'idée originelle que les discours voulaient faire passer³⁴.

Dans le cas que nous étudions, l'explication de la victoire par l'adhésion consciente des populations contient deux bémols. Premièrement, l'armée austro-hongroise, dépourvue selon les analyses des experts-commentateurs d'autrefois de ce type de leviers psychologiques, a certes essuyé l'échec final mais ses soldats se sont battus, correctement, aussi longtemps que leurs adversaires victorieux. Après la sortie de la guerre des Russes au printemps 1918, l'armée austro-hongroise organise et déclenche une nouvelle grande offensive sur le front italien encore

³³Josef Fučík, *Osmadvacátníci : spor o českého vojáka Velké války 1914-1918*, Praha, Mladá Fronta, 2006 ; Richard Lein, *Pflichterfüllung oder Hochverrat? Die tschechischen Soldaten Österreich-Ungarns im Ersten Weltkrieg*, Wien, Europa Orientalis 9, 2011 ; John R. Schindler, « Disaster on the Drina : The Austro-Hungarian Army in Serbia ,1914 », *War in History*, n° 9, 2002, p. 159-195.

³⁴C'est la conclusion de l'historien italien Carlo Ginsburg. Carlo Ginzbourg, *Le fromage et les vers : l'univers d'un meunier du XVI^e siècle*, Paris, Aubier, 1993.

en été 1918 malgré une situation intérieure délicate qui dès le début met en péril son efficacité. Le chef austro-hongrois de l'opération, le général Boroévic en personne, était conscient des entraves à la victoire finale³⁵. Sur le plan économique, l'Empire affronte une crise grave marquée par la dislocation générale de l'industrie de guerre et une situation matérielle catastrophique à l'arrière. Sur le plan militaire, les Italiens parviennent à consolider leurs positions sur la Piave et obtiennent un soutien important des divisions françaises et britanniques³⁶. En dépit des doutes, exprimés par le commandant suprême des armées austro-hongroises en personne, même ces dernières opérations sur le front italien se sont déroulées sans contestations ni révoltes de la part des troupes impliquées³⁷. Entre le 15 et 21 août, la dernière grande offensive austro-hongroise en Italie, vouée à l'échec, a coûté encore 12 000 vies ; 81 000 hommes ont été blessés, 24 000 malades et 25 000 ont disparus³⁸. Ces hommes se sont battus malgré des conditions matérielles exécrables. En raison de la pénurie généralisée des denrées alimentaires, le poids moyen des soldats est tombé à 50kg. D'autres produits de première nécessité faisaient aussi largement défaut. Diverses épidémies sévissaient dans les unités. Pourtant, ce n'est que le 27 octobre 1918, un jour avant la déclaration de l'indépendance tchécoslovaque et la fin formelle de l'Empire austro-hongrois que les unités au front ont refusé de combattre. C'est le 59^e k.u.k. RI de Salzbourg, ensuite le 14^e k. u. k. RI de Linz, tous les deux composés d'une écrasante majorité autrichienne (respectivement à hauteur de 97% et 98 %) et finalement la 21^e division majoritairement tchèque. Autant de sacrifices faits jusqu'à la dernière minute par des hommes qui, selon l'interprétation psychologisante, ne savaient guère pourquoi et pour quoi il se battaient et n'étaient donc pas motivés étonne et ... demande des explications. L'armée austro-hongroise ne s'est réellement disloquée qu'au moment où sont arrivées au front les nouvelles du renversement de l'État effectué à l'arrière, au moment où l'autorité civile à laquelle les troupes étaient soumises a formellement cessé d'exister³⁹. Dans ce contexte, le manque supposé d'adhésion consciente de ses soldats à *la cause* ne peut donc être avancé comme facteur explicatif prédominant de son échec.

Le deuxième point occulté par les analyses (des vainqueurs) d'après-guerre est que les autorités militaires austro-hongroises *partageaient* le même souci de motiver leurs troupes en gagnant leur adhésion consciente à leur cause que leurs homologues des autres pays belligérants et leurs successeurs. Lisons l'introduction du *Livret militaire austro-hongrois : pour nos braves soldats au front*, publié en 1916 :

³⁵Ivan Šedivý, *op. cit.*, p. 141.

³⁶Ivan Šedivý, *op. cit.*, p. 141.

³⁷Des cas de mutineries localisées furent enregistrés au printemps 1918. Il s'agit de la mutinerie des marins à Boka kotorska et des insurrections dans les dépôts régimentaires, comme à Rumburk. Karel Pichlík, *Vzpouřené návrátčů z ruského zajetí na jaře 1918*, Praha, Nakladatelství Československé akademie věd, 1964.

³⁸Ivan Šedivý, *op. cit.*, p. 143.

³⁹François Fejtö, *op. cit.*

« *Soldats au front !*

Ce livret est l'expression de la reconnaissance du cœur de la Nation. J'ai entendu tout ce qui intéresse l'homme dans la Patrie, ce qui sommeille dans les sentiments tendres de la femme envers vous, soldats, ce qui remplit tous, de l'enfant au vieillard et je vous l'envoie en ce moment comme un salut au combat. Et plus encore, je vais décrire la guerre : comment elle a commencé, comment elle a été et comment elle est maintenant. Car vous n'êtes pas le même genre de soldats que ceux du tsar russe venus de l'extrême orient ou que les hommes de couleur chez nos ennemis à l'ouest qui peuvent combattre sans savoir pourquoi et pour quelle cause ! Le rappel des vraies causes de la guerre et des perspectives de sa fin doit vous amener aux plus hauts gestes. L'épée coupe alors deux fois plus profond, la balle atteint alors sa cible avec deux fois plus de sûreté. Il réside, dans chacun de vous, même dans un homme sans étoiles, une part d'un grand chef de guerre qui mène les foules et aperçoit la victoire dès l'esquisse du projet. Et c'était ainsi jusqu'à aujourd'hui. Autrement tous les Autrichiens et tous les Hongrois ne seraient-ils pas des héros⁴⁰ ! »

Cet opuscule rédigé par un reporter de guerre autrichien Rudolf Peerz à l'attention des hommes appelés sous les drapeaux, mobilise en effet à son tour l'argumentaire typique du discours motivant psychologisant. Il est absolument nécessaire pour les hommes en armes de connaître les raisons exposées et y adhérer consciemment. Cette adhésion est d'autant plus valorisante qu'elle est pensée et présentée comme la marque distinctive de l'appartenance de la société donnée et des individus qui la forment à la *Civilisation*. Elle est la condition de l'accès à la *modernité*. Son absence est, suivant le même raisonnement, le signe de *l'archaïsme*, voire de la *barbarie*, matérialisée ici par la comparaison avec les types de troupes particulièrement méprisées à l'époque par la société austro-hongroise (ainsi qu'allemande sont les troupes sibériennes (ethniquement non-slaves) de leur grand voisin oriental et les unités coloniales des Empires français et britannique. En résumé, les autorités et penseurs austro-hongrois exploitent face à leur ennemi exactement le même type de raisonnement et d'argumentation que les Occidentaux utilisent sur leurs adversaires : austro-hongrois ou allemands.

⁴⁰Rudolf Peerz, *Vojenská knížka rakousko-uherské armády. Pro naše udatné vojiny v poli*, 1916, ouvrage non paginé. L'accentuation est de nous.

„Vojáci v poli!

Knížka tato jest věnována z vděčného srdce národa. Vyslechl jsem vše, co muže ve vlasti jímá, co v jemné myslí ženy pro vás, vojínové dřímá, co od dítěte až k starci všechny naplňuje, a posílám vám to teď jako pozdrav v boj. Ba ještě více: znázorním vám válku, jak povstala, jaká byla a jaká jest. V nejsteť vojáky, jako oni ruského cara z dálného východu anebo jako barevní našich nepřátel na západě, abyste bojovali, nevědouce, proč a za jakým účelem. Vzpomínka na pravé příčiny války a na její konec má vás nadchnouti k vysokým činům. Pak seče meč dvakrát hloubě, pak stihne kulka dvakrát jistěji. V každém z vás, i v muži bez hvězdiček, jest kus toho velkého polního velitele, který masy řídí a vítězství už v plánu spatřuje. Tak tomu též bylo doposud; jinak by nebyl každý Rakušan a každý Uher hrdinou.“

Afin de saisir l'environnement discursif dans lequel baignent et évoluent les soldats austro-hongrois dont nos témoins, il convient de s'arrêter rapidement sur les éléments de langage principaux des discours dominants diffusés par les autorités dans le but de créer cette « adhésion consciente » tellement sollicitée pour en apercevoir les convergences ou, au contraire, l'originalité par rapport à ses adversaires occidentaux, notamment la France.

3.1.2 Justifier et légitimer la guerre pour obtenir l'adhésion des combattants

Cohérent dans sa logique argumentative, Rudolf Peerz, « communicant officiel »⁴¹ des autorités austro-hongroises, consacre les pages qui suivent à l'explication des « causes réelles » de la guerre (chapitre 1 : *Pourquoi la guerre a commencé [Proč došlo k válce ?]* – nous pouvons noter une formule grammaticale impersonnelle sans sujet défini, évitant de nommer clairement un acteur responsable du déclenchement du conflit. Arrêtons-nous sur l'interprétation proposée. En effet, elle étonne par sa faible propension à convoquer les sentiments patriotiques. Le paragraphe introductif compare la trajectoire qui conduit à la guerre à la période d'incubation d'une maladie dont l'élément déclencheur ne réussit son œuvre funeste que grâce à un état du corps déjà fortement conditionné par l'action des facteurs hostiles présents dans le temps long. Ainsi, selon Peerz, l'attentat de Sarajevo n'a été qu'un épiphénomène, « la goutte finale qui fait déborder le vase » des facteurs conjoncturels. Afin de guérir la maladie, le traitement ne doit donc pas se contenter de pallier ce dernier symptôme. Il doit viser « les racines-mêmes du mal⁴². » Dans cette perspective, ce sont les facteurs structurels et conjoncturels qui sont mis en avant. Le développement est sobre. Il présente une analyse rationnelle de la place et des perspectives du développement de l'Empire austro-hongrois dans le jeu européen et mondial des grandes puissances. L'accent est mis sur l'aspect économique : un État peut survivre – et garantir ainsi la survie et la prospérité de sa population – seulement s'il est fort économiquement, donc s'il parvient à produire et à vendre sa production.

« Et chacun achetait les produits allemands avec plaisir, car ils étaient de meilleure qualité et moins chers que beaucoup de mauvaises marchandises anglaises et françaises. Et alors là, ces deux-là se sont retrouvés, tels des marchands de ville malhonnêtes gênés par l'installation d'un nouveau venu, pour trouver comment s'en débarrasser. C'est comme cela que la vilaine

⁴¹Né en 1871, écrivain, journaliste patriote, autrichien. Avec 37 ouvrages publiés, il est particulièrement actif dans la période de la Première Guerre mondiale. Suite au succès de ses écrits sur les blessés et mutilés de guerre publiés dès 1915, *Armee-Oberkommando* l'a nommé au Ministère de l'intérieur comme reporter de guerre et orateur itinérant. Dans le cadre de ce poste, il effectue des tournées « de propagande » et publie des brochures destinées aux soldats comme au lectorat civil. Source: Verena Pawlowsky, Harald Wendelin, *Die Wunden des Staates: Kriegsopfer und Sozialstaat in Österreich 1914–1938*, Wien, Köln, Weimar, Böhlau Verlag, 2015.

⁴²Rudolf Peerz, *op. cit.*, ouvrage non paginé.

maladie que nous appelons la guerre a commencé⁴³. »

Hormis l'autocélébration de ses propres produits, c'est une explication « moderne », rationnelle et complexe de la « *Realpolitik* », curieusement dépourvue de toute rhétorique solennelle, faisant appel aux émotions et aux sentiments...

« Comment tout cela se serait-il alors terminé pour nous ? Même si la Russie avait attaqué toute seule la Turquie, ce qui était déjà arrivé trois fois auparavant, nous aurions dû prendre les armes. Premièrement, par le renversement de l'Empire ottoman, nous aurions été encerclés des deux côtés, deuxièmement, cela aurait causé la fin de notre commerce et donc de toute industrie austro-hongroise. Où aurions-nous pu exporter nos produits par la suite ? En Allemagne ? La demande y est assurée par la production domestique. En Suisse ? C'est la même situation. En Italie ? Les Italiens n'ont pas d'argent, ils n'ont pas de parole. Il est impossible de faire du commerce avec eux. Ils l'ont prouvé par la révocation honteuse de l'alliance. Seuls les Balkans sont restés ouverts à nous. Et là, la Russie voulait s'y installer. Si nous étions restés à regarder sans bouger, cela aurait été la même chose, comme si nous nous étions couchés dans un cercueil dès les premiers symptômes d'une maladie naissante pour attendre notre mort au lieu de tout tenter pour recouvrer la santé⁴⁴. »

C'est la logique et la raison qui sont convoquées pour comprendre et légitimer l'entrée en guerre : « tout cela prouve que la guerre fut inévitable⁴⁵, » conclut l'auteur autrichien.

A qui exactement l'ouvrage était-il destiné ? Aux soldats ou plutôt à ceux qui les commandaient ? Et qui est-ce que l'a réellement lu ? Nous ne disposons pas d'éléments de réponse précis. Dans les témoignages, certains témoins mêmes moins dotés en capital social et culturel font montre d'un grand intérêt pour les affaires internationales et les stratégies économiques et géopolitiques... Bien sûr, il est difficile d'en tirer des conclusions plus générales. Néanmoins, considérant la position sociale et politique de l'auteur et le nombre considérable de publications

⁴³Rudolf Peerz, , *op. cit.*, ouvrage non paginé: „A německé výrobky kupoval každý rád, poněvadž byly dobré a lacinější než mnohé špatné zboží Angličanů a Francouzů. A tu se oni dva sešli, jako nepoctiví kupci v městě, kterým nový obchodník obchod kazil, jak by se toho soupeře strásl. Tak začala zlá nemoc, které my říkáme válka.“

⁴⁴Rudolf Peerz, *op. cit.*, ouvrage non paginé :« Ale jak by to pak s námi dopadlo? I jen kdyby se bylo Rusko jen na Turecko vrhlo, což se dříve již třikrát stalo, byly bychom se my na každý pád museli chopiti zbraní. Především byli bychom přemožením Osmanů od Ruska se dvou stran sevření, za druhé by byl náš obchod a tím i celý rakousko-uherský průmysl zanikl. Kam bychom pak mohli naše tovary vyvážeti? Do Německa? To jest svými vlastními výrobky zásobeno. Do Švýcar? Tam je tomu zrovna tak. Do Italie? Vlach nemá peněz, nemá mužného slova. S tím není možno obchodovat. Vždyť to dokázal svým hanebným zrušením smlouvy. Tak nám zůstal otevřen jen Balkán. A ten chtělo teď Rusko obsadit. Kdybychom byli klidně přihlíželi, bylo by tomu bývalo tak, jako kdybychom se při počínající nemoci položili do rakve a čekali na naši smrt, místo abychom vše podnikli, čím možno zdraví znovu dosíci.“

⁴⁵Rudolf Peerz, *op. cit.*, ouvrage non paginé : « To vše dokazuje, že válka byla nevyhnutelná.“

qu'il a à son compte, nous pouvons supposer que c'était l'interprétation acceptable et acceptée par les autorités responsables. Autrement il serait difficile d'expliquer le succès de l'auteur ayant publié au total 37 ouvrages traduits dans les différentes langues de l'Empire et sa nomination à un poste officiel sous l'égide du ministère compétent. Tout indique donc qu'il s'agit d'un modèle d'intelligibilité des événements approuvé et promu par les autorités en charge de la stimulation du moral des combattants.

La modération en matière de « ferveur belliqueuse » des discours dominants austro-hongrois et la réticence à l'égard de la prise des armes qu'ils expriment reflète dans une certaine mesure l'attitude des dominants. Cette certaine retenue mérite d'être mise en exergue d'autant plus qu'elle contraste avec la situation chez leurs adversaires français et anglo-saxons ou même chez son allié allemand, où les idées bellicistes ont gagné les élites, incluant les Églises, les autorités locales, les intellectuels⁴⁶ dont de nombreux écrivains⁴⁷ et les médias créant ainsi des tremplins de communication favorables à la guerre capables d'assurer une diffusion abondante et efficace d'un discours dominant particulier faisant la promotion de la guerre sur une durée relativement longue⁴⁸. Ce discours, véhiculé d'abord par les autorités et les médias, s'étend jusqu'aux messages publicitaires⁴⁹. Sa pérennité n'est ébranlée que progressivement, par ses premiers destinataires, les combattants eux-mêmes qui, comme le notent beaucoup d'entre eux Norton Cru inclus, une fois au front vivent une désillusion amère⁵⁰. L'imaginaire du discours dominant endosse alors le statut d'une tromperie organisée, renvoyée par ceux qui ont vécu sa confrontation avec la réalité des combats au « bourrage de crâne » imposé par ceux de l'arrière⁵¹. La situation dans l'Empire austro-hongrois s'évère plus complexe. L'unanimité y fait défaut. En effet, les doutes et les appréhensions au sujet de la guerre sont présents même parmi les élites et les plus hauts responsables ce qui empêche une communication ciblée efficace de la part des intérêts des milieux militaristes. Ce n'est pas un secret qu'en juillet 1914, l'Empereur François Joseph était loin d'être un soutien inconditionnel à la prise des armes. Le « Vieux monarque » qui s'apprêtait à fêter son 84^e anniversaire le mois suivant (le 18 août 1914), hanté encore par le souvenir effrayant de la défaite cuisante de son armée de 1866 contre la Prusse, ne semblait pas, au regard de ses paroles publiques comme privées, éprouver le moindre désir

⁴⁶Rémy Cazals, *Les mots, op. cit.*, mot clé « Bourrage de crâne », p. 20-21.

⁴⁷Nicolas Beaupré, *Écrire en guerre, écrire la guerre, France, Allemagne 1914-1920*, préface d'Annette Becker, CNRS éditions, CNRS histoire, Paris, 2006.

⁴⁸En France et en Allemagne, une « éducation nationale favorisant l'exaltation des valeurs héroïque des soldats nationaux et alliés, la haute valeur des chefs et la puissance militaire qui ne pouvait que donner la victoire », s'enracine depuis la dernière guerre mutuelle en 1870. Rémy Cazals, *Les mots, op. cit.*, mot clé « Bourrage de crâne », p. 20-21.

⁴⁹Marie Llosa, « Le poilu, outil de marketing », Bouloc, François, Cazals, Rémy, Loez, André (sous la direction de), *Identités troublées 1914-1918 : les appartenances sociales et nationales à l'épreuve de la guerre*, Toulouse, Éditions Privat, 2011, p. 341-353.

⁵⁰Jean Norton Cru, *op. cit.*, introduction.

⁵¹Rémy Cazals, *Les mots, op. cit.*, mot clé « Bourrage de crâne » p. 20-21.

d'entreprendre à nouveau une aventure aussi hasardeuse qu'est une guerre multilatérale. Il se montra réticent jusqu'au dernier instant⁵². Son fameux appel à la mobilisation : *A mes nations !* ne commence-t-il pas par *une excuse* à destination des peuples, l'excuse d'être obligé de leur infliger une telle épreuve ?

« Mon vœu le plus ardent était de consacrer les années que la Providence m'a encore accordées aux œuvres de la paix et d'épargner à mes peuples les sacrifices et fardeaux lourds de la guerre. Or le conseil de la Providence en a décidé autrement. Les intrigues de l'adversaire plein de haine me forcent de prendre l'épée après de longues années de paix pour défendre l'honneur de mon empire, sa respectabilité et son existence même⁵³. »

Dans le document officiel appelant les sujets de l'Empire sous les drapeaux, la ligne rhétorique générale insiste donc sur la volonté d'éviter la guerre par tous les moyens (ce qui est bien sûr discutabile⁵⁴ mais il s'agit ici d'analyser l'outillage argumentatif mis en œuvre). La guerre est présentée comme un malheur suprême mais inévitable, infligé aux populations de l'Empire par l'Éternel auquel elles sont supposées croire. Le chef d'État lui-même assume sa responsabilité de mener ses sujets à la guerre seulement dans la mesure où il *est forcé* de le faire par des puissances indépendantes de sa volonté : les agissements de l'ennemi, mais qui sont, comme tout ce qui arrive dans ce monde, l'œuvre de la Providence... Suivant cette logique, la volonté personnelle du monarque n'a donc que peu de poids dans le processus décisionnel. Le chef d'État lui-même se plie à la conjoncture des circonstances et ne fait par conséquent que *son devoir* en déclarant la guerre à la Serbie. L'attitude pacifiste et la réticente à la guerre de l'Empereur et d'une partie des élites austro-hongroises est reprise et diffusée par divers relais du pouvoir. Dans son *L'Appel au peuple tchèque catholique* [*Provolání českému lidu katolickému*], du 31 juillet 1914, Dr. Hurban et Jan Šrámek soulignent encore que « nous savons que notre vieux monarque, notre empereur et roi chéri, François Joseph, est imprégné du désir et de l'idéal de la conservation de la paix⁵⁵ ». Sans que l'influence de ce modèle interprétatif soit forcément ressentie de manière consciente, elle reste perceptible dans les expressions discursives d'autres

⁵² Milos Molnar et André Reszler, *Le génie de l'Autriche-Hongrie : Etat, société, culture, Paris, Presse Universitaire de France, 1989, p. 65-75.*

⁵³ Déclaration impériale : *Mým národům !* Du 28/07/1914, texte intégral accessible sur : <http://www.moderni-dejiny.cz/clanek/mym-narodum-28-7-1914/> : « Bylo mým nejvroucnějším přáním, abych léta, která z Boží milosti jsou Mi ještě dopřána, mohl zasvětit dílům míru a uchránil Svoje národy před těžkými oběťmi a břemeny války. V radě Prozřetelnosti bylo jinak rozhodnuto. Pletichy protivníka plného nenávisti nutí Mne, abych na obranu cti Svého mocnářství, na ochranu jeho vážnosti a moci k zabezpečení jeho državy po dlouhých letech míru chopil se meče. »

⁵⁴ Christopher Clark, *op. cit.*

⁵⁵ Voir, par exemple, le document : *Provolání českému lidu katolickému* [*L'Appel au peuple tchèque catholique*] rédigée par Dr. Hurban, Jan Šrámek le 31 juillet 1914 incitant à la fidélité à l'Empereur, tout en soulignant que « nous savons que notre vieux monarque, notre empereur et roi chéri, François Joseph, est imprégné de désir idéal de la conservation de la paix. », Žipek, Alois (redactor), *Domov za války (Svědectví účastníků)*, Volume I, Nakladatelství Pokrok v Praze, 1929, p. 140.

acteurs de la société austro-hongroise, aussi bien chez les élites (exemple de Peerz) que chez les combattants (témoignages), et ensuite, chez les commentateurs ultérieurs mettant l'accent sur le sens du devoir et la soumission à un fait inévitable davantage que sur la dimension active, consciente et volontaire du soutien à la guerre.

Un autre élément de l'environnement discursif austro-hongrois est le doute sur la possibilité d'une issue favorable de la guerre pour la Monarchie danubienne. Même le commandant suprême des armées austro-hongroises Conrad von Hotzendorf, affiche dans une lettre privée, rédigée au lendemain de l'assassinat de l'archiduc François Ferdinand à Sarajevo, son scepticisme au sujet de la guerre proche. Il prophétise « une lutte désespérée, qui doit cependant arriver, car une monarchie et une armée si anciennes ne peuvent pas périr sans la gloire⁵⁶. » Effectivement, jusqu'au dernier moment une controverse au sujet de la guerre persiste parmi les autorités et les responsables⁵⁷ de la Double monarchie empêchant la création d'un discours mobilisateur uni et efficace. La propagande militariste est répandue dans certains milieux, surtout germanophones et hongrois, mais son emprise sur la société n'a pas pu atteindre un caractère aussi systématique qu'en Allemagne, dont le gouvernement, la SPD incluse, vote les crédits de guerre à l'unanimité et dont l'empereur Guillaume II affirme solennellement dans son discours du trône le 4 août 1914 qu'« il ne connaît plus de partis [politiques], il ne connaît plus que les Allemands⁵⁸ » ou en France, où le même jour le président Poincaré proclame devant l'Assemblée de la manière aussi solennelle que « La France sera héroïquement défendue par tous ces fils dont rien ne brisera devant l'ennemi l'Union sacrée⁵⁹ ».

En définitive, les élites austro-hongroises proposent, à l'instar des autres belligérants, un argumentaire défensif bien que ça soit justement leur État qui soit à l'origine de la déclaration de guerre qui devient rapidement mondiale. Résumons ses principaux éléments : la guerre est comparée à une maladie (référence à la Partie 2.1 : le langage utilisé par les témoins, catastrophes naturelles, épidémies). Comme telle, l'État ne l'a aucunement souhaitée, il la subit mais il doit guérir s'il veut continuer à exister... Les autorités elles-mêmes, jusqu'au sommet de l'État, n'ont pas souhaité la guerre, mais doivent s'y conformer car elle a été inévitable pour assurer la survie de l'État et donc d'elles-mêmes.

En contraste avec la rhétorique virulente et agressive des élites françaises ou allemandes, dans la vieille Monarchie danubienne ce n'est pas le *sentiment patriotique* mais clairement *le sens du devoir* de la population qui est sollicité déjà en juillet 1914. L'objectif visé est concret et

⁵⁶ Robert A. Kann, *op. cit.*, p. 75.

⁵⁷ Christopher Clark, *op. cit.*

⁵⁸ Johann Chanoir, « Deutschland über alles? La Vaterland à l'épreuve des identités régionales durant la Grande Guerre », François Bouloc, Rémy Cazals, André Loez, *op. cit.*, p. 103.

⁵⁹ Rémy Cazals, *Mots, op. cit.*, mot clé : « Union sacrée », p. 113.

pragmatique : il faut faire des sacrifices pour s'assurer un avenir (plus) prospère. Ces observations permettent d'éclairer la nature de l'environnement discursif dans lequel évoluaient les contemporains du conflit et de comprendre les fondements des analyses proposées par les héritiers de ces discours. Bien que les autorités austro-hongroises aient recherché, contrairement à ce qu'affirment leurs successeurs à gagner les soldats à leur cause, elles le font en appelant à la raison proposant des arguments d'ordre pragmatique. Ce type d'argumentaire pondéré contraste avec un autre ouvrage, destiné lui aussi aux militaires, publié en France⁶⁰ En proposant la métaphore de la maladie, le discours de Peerz insiste sur la fatalité de la situation. Il minimise en même temps l'utilité de la haine comme moteur de l'action. On n'a pas besoin de haïr une maladie ou ses symptômes pour tenter de les combattre. Pour cela, il suffit de vouloir guérir, de vouloir survivre.

Finalement, il convient de remarquer que la nature des discours mobilisateurs et motivants proposés par les autorités n'a pas forcément causé de grandes différences dans les comportements. Les départs à la guerre se sont déroulés de façon sensiblement similaire chez les différents belligérants et les armées à terme vaincues ont tenu pratiquement aussi longtemps que leurs adversaires. Les discours dominants qui infusent dans la société impactent toutefois l'ambiance générale et la façon dont les participants contemporains interprétaient eux-mêmes la guerre.

Une dernière remarque concerne l'inégalité des populations austro-hongroises en matière de discours. En effet, la situation dans l'Allemagne voisine, proche de celle en France, se distinguait de l'ambiance de la monarchie Danubienne par la confiance et l'optimisme envers l'issue de la guerre. Les sujets germanophones, ayant par définition un accès direct aux médias du *Reich* et liés aux Allemands par la proximité culturelle, étaient des cibles privilégiées dès la « propagande wilhelmienne » alors que les populations ne maîtrisant pas l'allemand en étaient, par définition, exclues.

3.1.3 L'image de l'ennemi dans les discours austro-hongrois : un argument de motivation supplémentaire ?

L'image de l'ennemi a toujours joué une grande importance dans la construction des discours incitatifs, justifiant et légitimant la guerre de tous les temps et tous les espaces, des guerres inter-étatiques comme civiles. La violence est toujours ciblée contre un ennemi – dont l'image est volontairement dégradée, déshumanisée, des-individualisée – figée dans un assemblage plus

⁶⁰En France, le *Manuel du chef de section d'infanterie*, destiné à tous les lieutenants d'infanterie français, stipule que : « en aucun cas un chef de section ne tolère d'autres rapports entre ses hommes et l'ennemi que des coups de fusil. » Cité dans : Frédéric Rousseau « Aux marges de la guerre : le nettoyage des tranchées. Exploration d'une zone grise durant la Grande Guerre », Philippe Mesnard, Yannis Thanassekos (dir.), *La zone grise, entre accommodement et collaboration*, Paris, éditions Kimé, 2010, p. 236.

ou moins habile et efficace de stéréotypes péjoratifs afin qu'il soit perçu comme *autre que soi*, *différent de soi*⁶¹. Cette opération mentale vise à créer une distance dans la perception de l'environnement social. Plus elle semble grande, plus elle est envisagée comme insurmontable, plus elle est efficace. Asseoir l'idée que les hommes, présentés désormais comme « l'ennemi » sont d'une essence profondément différente que soi et qu'il n'y a pas de passerelle possible d'une essence à l'autre, aide à désarçonner l'empathie spontanée des hommes pour leurs pairs⁶² et à surmonter leur forte répulsion (sauf cas pathologique) à faire souffrir voire tuer leurs congénères⁶³. Le discours dévalorisant l'ennemi constitue donc une des armes principales de l'arsenal argumentatif des autorités responsables de la motivation des troupes pour la guerre, dans le domaine militaire mais également, pour les conflits récents dits « totaux », au sein de l'ensemble de la société en guerre. Aussi, la façon de se représenter son ou ses ennemis occupe-elle une place de prédilection dans les études théoriques consacrées à la motivation des combattants. Suivant cette logique argumentative, la guerre prend l'allure d'une « croisade contre les ennemis⁶⁴. » En France, par exemple, les représentations péjoratives, dévalorisant ou ridiculisant l'ennemi allemand pénètrent dans tous les milieux et s'adressent *via* des supports adaptés à tous les publics. Ainsi, les savants s'efforcent de démontrer de façon objective que leurs voisins d'outre-Rhin dégagent des odeurs peu agréables, la presse grand-public apporte des caricatures faciles d'accès⁶⁵. Même les livres et jeux pour enfants sont mis à contribution⁶⁶.

Dans l'Empire des Habsbourg en guerre, l'image de l'ennemi n'échappe pas à ce type d'exploitation. Or, dans le contexte de la pluralité de nations, ce levier de motivation est lui aussi soumis à la logique de la segmentation de l'espace social et socio-discursif. De plus, contrairement à la France où l'ennemi principal est décidément l'Allemagne, l'Empire austro-hongrois doit faire face à au moins trois ennemis principaux différents tout aussi importants l'un que l'autre : la Serbie d'abord, la Russie et l'Italie. Traditionnellement, les différentes « nations » sous uniforme austro-hongrois auraient plus ou moins d'affinités ou de distance avec les

⁶¹Philip Zimbardo, *The Lucifer effect. How good people turn evil*, London, Rider Books – Random House, 2009 (2007), p. 307-313.

⁶²Carlo Ginzburg, *A distance, neuf essais sur le point de vue en histoire*, Gallimard, Paris, 2001, essai « Tuer un mandarin chinois », p. 165-180.

⁶³Dave Grossmann, *On Killing. The psychological cost of Learning to Kill in War and Society*, New York, Back Bay Books, 2009 (1995), p. 4.

⁶⁴Référence à Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, *op. cit.*, p. 43. « D'autres causes ont joué, à commencer par es haines réciproques portées à leur paroxysme par la tension du combat. » Ces haines ainsi que le consentement général est imputé prioritairement à une « système de représentations d'alors [spécifique à la guerre de 1914-1918 – culture de guerre] pas admissible aujourd'hui. [...] Le socle des représentations auquel s'est adossé l'immense consentement collectif – et tout particulièrement en France de 14-18 s'est volatilisé. [...] Toute la mise au jour des perception des hommes de 1914 heurte désormais les sensibilités de plus grand nombre. »

⁶⁵Patrick Rambaud, Jacques Lamaille, Patrice Lestrohan, *Le XX^e siècle en 2000 dessins de presse*, Paris, Arènes, 2012, chapitre : La der des ders. Des positions très « tranchées », p. 68-117.

⁶⁶A titre d'exemple, nous pouvons citer le jeu « Jusqu'au bout – Nouveau jeu de la guerre de 1914 » de 1914. Reproduction présentée dans : Collectif d'auteurs, *Les Corses et la Grande Guerre*, Musée de la Corse, Collectivité Territoriale de la Corse, Albiana, 2014, p. 147.

différents ennemis qu'elles sont amenées à affronter. Dans son ouvrage récent, consacré aux combattants tchèques dans l'armée des Habsbourg, Ivan Šedivý opte encore, dans une optique de réhabilitation de leur image générale comme soldats, pour une position mitigée en affirmant que :

« Il est impossible de prononcer un jugement catégorique et univoque sur le soldat tchèque dans la Grande Guerre. Une des raisons principales pour laquelle c'est impossible est la nature totalement opposée du comportement des Tchèques sur les deux fronts majeurs, en Russie et dans le sud-ouest en Italie. La métamorphose est extraordinaire : souvent littéralement le même soldat qui en Galicie ne pensait qu'à devenir captif des Russes et dont les commandants ne savaient plus quoi faire, une fois arrivé dans la montagne italienne, ce même soldat se transformait soudainement en un adversaire craint et reconnu, apprécié de ses supérieurs⁶⁷ ».

Même si un glissement interprétatif a été opéré par rapport à la vision bipolaire traditionnelle, ce sont encore les motivations idéologiques, « nationalistes » et « patriotiques », qui sont mobilisées comme le principal facteur explicatif de la différence dans les comportements des soldats. L'attitude au combat des Tchèques dépendrait directement de l'identité de l'ennemi qu'ils ont en face : d'un côté les « frères slaves », de l'autre côté un « ennemi traditionnel » dont ils ne partagent ni la langue ni la culture. Face à ce contexte historiographique, ce chapitre s'efforce de restituer un passé plus plastique et plus complexe, tout en tentant d'éviter de mobiliser les catégories abstraites et générales comme explications principales de l'expérience combattante. Il convient de se demander si les termes phares des discours dominants mobilisateurs exercent un impact sur les actes des hommes sous le feu.

La Monarchie danubienne doit donc gérer, depuis l'annonce de la mobilisation russe, la pluralité de ses ennemis dont chacun possède ses spécificités. Pour l'armée de terre, ce sont les Serbes d'abord contre qui la guerre fut originellement déclarée. De façon presque concomitante viennent les Russes contre lesquels ont lieu les plus grandes opérations du début de la guerre. Finalement, dix mois après le déclenchement des opérations apparaissent les Italiens qui ont, quant à eux, tenu tête aux Austro-hongrois jusqu'aux derniers moments de la guerre. Et nous pouvons ajouter les Roumains, qui ont joué un rôle mineur certes mais néfaste quand même. Les puissances occidentales, les Français, les Anglais, puis les Américains entrent également en considération, même si, sur le terrain, les contacts entre leurs infanteries sont rares⁶⁸ à la différence de la Marine de guerre. Dans l'ouvrage de référence de Peerz, cité ci-dessus, ce sont bien les Anglais, qui sont désignés comme les principaux ennemis qu'il est nécessaire, vital

⁶⁷Ivan Šedivý, *op. cit.*, p.137.

⁶⁸Quelques unités d'artillerie austro-hongroise sur le front français aux côtés des Allemands. Jean-Claude Laparra, *Le prix d'une alliance : Les Austro-Hongrois sur le front ouest : 1914-1918*, Louviers (Eure), Ysec, 2002.

même, d'affaiblir et pourtant ce n'est pas contre eux que les fantassins austro-hongrois braquent leurs fusils... Les Français et les Russes les secondent. En construisant l'argumentaire de son texte, Peerz semble avoir anticipé les questions de son public : pourquoi se battre contre les Serbes alors que les vrais ennemis sont les Anglais ? Si l'on se doit de punir les Serbes pour l'attentat odieux qu'ils ont commis, pourquoi alors se battre contre les autres ? Comment transformer un pays naguère présenté comme allié (Italie) en un ennemi mortel ? Malgré les efforts de l'auteur, l'explication n'en reste pas moins aporétique. Sur le plan de la mobilisation des imaginaires, les milieux bellicistes austro-hongrois ont donc une tâche plus délicate que leurs homologues de la France où l'idée de la revanche de la défaite de 1870 et la reprise de l'Alsace-Lorraine restent des éléments de communication clairs et facilement maniables, permettant de présenter les Allemands comme les ennemis principaux de la France. Chez les Austro-hongrois, les raisons géopolitiques et économiques structurelles couplées à l'incident de Sarajevo et la pluralité des ennemis à combattre ne sont pas en mesure de fournir un tel argumentaire univoque et immuable pour la durée de la guerre. Les stratégies de communication divergent d'un ennemi à l'autre. Elles mutent aussi au fur et à mesure que la guerre avance. La force de la représentation générique de « l'ennemi » dans la gamme des discours de motivation est ainsi diluée, affaiblie. Qui plus est, à la pluralité des fronts et des ennemis, s'ajoute la pluralité des « nations » à l'intérieur de l'Empire. Les combinaisons possibles s'accroissent en fonction du nombre des entrées. Si dans l'Hexagone le couple Franco-britanniques contre Allemands domine, le répertoire de « duels » austro-hongrois s'étoffe. Il faut motiver les germanophones contre les Serbes, les Russes, les Italiens, les Roumains, puis les Hongrois contre tous ces ennemis et puis les Tchèques, les Slovaques, les Polonais, les Ruthènes, les Serbes et les Croates, les Slovènes, les Bosniaques et ainsi de suite. Bref, il est nécessaire d'amener toute la mosaïque des « nations » à combattre sur quatre fronts différents, si l'on ne retient que les principaux secteurs investis par l'infanterie. Chacune des « nations » possède sa propre culture et sa propre histoire, des aspirations et des intérêts géopolitiques propres et donc, en conséquence, ses propres ennemis « héréditaires ». Qui plus est, le tableau se complique par l'existence de nombreuses minorités installées sur les territoires des différentes nations dans les zones frontalières avec un État voisin où leurs co-nationaux sont majoritaires ou hégémoniques. C'est le cas des Roumains ou des Italiens et dans une constellation légèrement différente aussi des Polonais, par exemple. Hormis les Tchèques dont la déloyauté et la trahison sont mises en exergue, les Roumains de l'Empire, par exemple, forment un certain nombre d'unités séditionnaires qui braquent leurs armes contre leur État souverain. L'empire évite aussi de déployer les régiments composés d'une importante proportion d'Italiens de l'Empire contre leurs co-nationaux de l'État italien et, dans une moindre mesure, les Slaves contre les Slaves etc. Pour le haut commandement, il n'y a en effet que les Autrichiens allemands et les Magyars qui

peuvent se battre sans distinction sur tous les fronts et contre tous les ennemis. Pour le vaste Empire mosaïque, cette guerre représente un casse-tête aussi bien sur le plan stratégique que motivationnel.

Au regard de l'analyse des discours dominants, il apparaît donc que la société austro-hongroise n'a pas été mobilisée en tant qu'entité politique et corps national unique et homogène, comme c'est le cas en France ou même en Allemagne, mais en fonction des spécificités des différentes « nations » qui la composent. La déclaration impériale appelant à la guerre est particulièrement révélatrice à ce sujet. Optant pour le pluriel, l'Empereur François Joseph s'adresse bien « A [s]es nations » [*An meine Völker !* dans l'original allemand]. Il confirme ainsi que l'hétéronomie des situations « nationales » était une variable incorporée dans le processus décisionnel des autorités au sommet bien avant la guerre. La conviction que les différentes populations de l'Empire-mosaïque n'avaient pas le même rapport aux différents adversaires à affronter peut être attestée également chez les dirigeants militaires austro-hongrois. C'est la raison pour laquelle, ils ont évité de déployer certaines troupes sur certains fronts. Cela explique aussi la prise des mesures préventives et coercitives à l'égard des populations ciblées. L'identité des destinataires détermine également le caractère de discours motivants et les éléments de langage mobilisés dans leur direction. L'appartenance nationale-linguistique oriente fortement aussi, comme nous l'avons vu dans la partie précédente, les attentes des autorités en matière de comportements et d'attitudes dans la guerre mais aussi celles des membres des différentes nations entre-elles.

Dans ses mémoires, l'officier de métier Wagner alerte sur la position délicate dans laquelle se trouvaient les hommes aux commandes placés devant la tâche de motiver les troupes. Il explique à quel point il lui était malaisé de convoquer des éléments consensuels, capables de concilier les deux communautés principales qui composaient son bataillon (RI 88, Beroun, régiment mixte avec 72 % des Tchèques et 27 % d'Allemands de Bohême) :

« Et la tâche la plus pénible s'est présentée devant moi : s'adresser au bataillon et expliquer aux officiers et aux soldats pourquoi et pour quoi ils devaient combattre l'ennemi. Il était pour moi, officier d'origine tchèque, très difficile de tomber juste et ce d'autant plus que j'avais devant moi des officiers et des troupes aussi bien tchèques qu'allemands. Mon discours devait donc être conçu dans le but de ne heurter aucune des parties mais tout en restant, en même temps, conforme aux exigences de ma mission. [...] C'était la femme, la victime innocente de l'attentat de Sarajevo, une aristocrate issue de la dynastie tchèque de Chotek, future impératrice et mère de trois enfants mineurs, assassinée,

qui m'a sauvé de mon embarras. Face aux hommes honnêtes, mariés en majorité, il m'était facile de faire valoir cet argument pour expliquer la nécessité de la guerre ; c'est ainsi que j'ai conçu mon discours⁶⁹. »

Il est bien sûr possible d'émettre des réserves sur l'authenticité de ce discours rapporté dans les mémoires de Karel Wagner, publiés ultérieurement avec l'objectif d'appeler à la réconciliation entre les Allemands de Bohême et les Tchèques dans le contexte politique tendu des années 1930. Pourtant, même si ce discours n'a pas été prononcé, la présence même de ce type de raisonnement (il est pensé comme un fait allant de soi, acceptable par les lecteurs car largement partagé) indique que pour les autorités, les identités nationales-linguistiques étaient envisagées comme des communautés aux intérêts et aspirations différentes. Dans ce contexte, un appel à se battre, appuyé uniquement sur le dénigrement de l'Ennemi, ne semble pas envisageable. Dans le discours proposé par Wagner, la figure de l'Ennemi reste même très effacée. C'est l'acte – l'assassinat de personnes innocentes dont notamment une figure maternelle – permettant d'appeler à la morale « universelle » susceptible d'être partagée par tous, qui est présenté comme condamnable et non le peuple serbe (entier) qui l'a commis. Pas d'essentialisation dans cet exemple donc. Il suggère même qu'un tel procédé pourrait s'avérer contre-productif. Un discours trop virulent et agressif envers les adversaires slaves serait susceptible de susciter un effet inverse de celui qui est visé – des réticences voire des révoltes de la composante slave du régiment. Il est donc logique que l'élément de motivation concernant l'« ennemi » soit affaibli au profit du thème du « sens du devoir envers l'Empereur et sa famille » à portée plus universelle. Un autre témoin, Janoušek, fait écho aux discours de Wagner. En se plaçant de l'autre côté – celui des auditeurs à motiver – il raconte dans ses souvenirs : « Le colonel nous a fait un discours. Naturellement, belliqueux. Il montrait que les Russes étaient des minables, salopards etc. Cela n'intéressait personne, nous aurions préféré partir nous coucher⁷⁰. » Ici, le dénigrement de l'ennemi est bien présent comme élément de langage motivant mais son effet sur les troupes laisse à désirer. Le jeune volontaire d'un an et étudiant dans le civil, Dobrovolný met en exergue l'écart entre la rhétorique belliciste déployée pour mobiliser les soldats dans l'Empire des Habsbourg et celle de son voisin, le *Reich* wilhelmien. En montant en première ligne sur le front russe, lieu de combats féroces, il trouve des vestiges de ses alliés à casque à pointe, dont des

⁶⁹Karel Wagner, *op. cit.*, le 30/07/1914, p. 15-16 : « a nastal pro mne ten nejtrapnější úkol, promluvit k praporu a vysvětlit důstojníkům a mužstvu proč a zač se mají s nepřítelem býti. Bylo to pro mne, jako důstojníka české národnosti, velice obtížné uhoditi na pravou stranu, a to tím více, jelikož jsem měl před sebou důstojníky a mužstvo jak české, tak i německé národnosti: můj proslov musel vyzněti tak, abych nenarazil ani na jedné, ani na druhé straně a nepřišel přitom do konfliktu se svými služebními povinnostmi. [...] Byla to žena, nevinná oběť sarajevského atentátu, zavražděná šlechtična českého rodu Chotků, budoucí císařovna a matka tří nedospělých dětí, který mne vyvedla z rozpaků: vůči čestným a povětšinou ženatým mužům, nebylo mně nikterak obtížné tento důvod k válce uplatnit a v tom směru vyzněl také můj proslov. »

⁷⁰Jan Janoušek, *Z bojů za svobodu vlasti (paměti katolického legionáře)*, Praha, 1933, p. 24 : « Plukovník měl k nám řeč. To se ví, že bojovnou. Tam, ukazoval k Rusum jsou bídáci, ničemové atd. Žádného nás to ale nebavilo, raději bychom se šli již pořádně vyspat. »

lettres. Le discours qu'il y trouve l'interpelle au point de le transcrire dans ses notes : « Dans une [des lettres] une certaine Gretchen du centre de l'Allemagne incitait son petit ami soldat à combattre avec bravoure contre "la déferlante de corbeaux noirs " ; une fois de retour comme vainqueur chez lui, il serait salué par la ville entière⁷¹. » Ces exemples révélateurs ne sont pas de cas isolés. En parcourant exhaustivement les différents genres des témoignages des soldats tchèques comme allemands à la recherche des mentions et des allusions à l'ennemi, l'aspect le plus frappant est, à l'image de la citation ci-dessus, leur très basse fréquence. L'ennemi à combattre ne semble donc pas constituer un vecteur important des discours motivants, ni un élément fort de la motivation des troupes⁷². Les mots employés étant autant de jalons dans la construction et du décryptage du sens du monde qui nous entoure, il convient d'interroger la façon dont les témoins parlent de l'ennemi lorsqu'ils l'évoquent. Quels termes utilisent-ils ? Restent-ils dans un registre neutre ou mobilisent-ils des expressions péjoratives, dévalorisantes ?

Une approche « humaine » ou « neutre » des ennemis dans le discours

En France, le mot « Boche » pour désigner les Allemands s'est diffusé au point de devenir un *pattern* métonymique de la Guerre de 1914-1918. Dans le contexte austro-hongrois, il n'y pas de phénomène comparable⁷³. Les particularités des discours dominants destinés à motiver les soldats s'infiltrèrent dans les commentaires et dans les interprétations proposées par les témoins. En effet, dans l'ensemble des témoignages tchèques, nous pouvons constater une nette préférence pour des désignations neutres ainsi que l'absence quasi totale de cooccurrences du champ lexical de la *haine* ou du *mépris* avec celles-ci.

Chez certains témoins, les ennemis sont envisagés avant tout comme des êtres humains. Le rapport à eux est ainsi ancré dans les règles de la vie civile. Dans son journal rédigé au jour le jour et conservé aux Archives municipale de la capitale tchèque, le typographe pragois Vajcenbauer note le 25/05/1915, quelques jours après sa mobilisation :

« Je ne sais pas quels étaient les sentiments des autres, mais moi, je me suis décidé de ne jamais utiliser cet appareil [fusil] pour assassiner des gens inconnus appartenant à d'autres nationalités⁷⁴. »

⁷¹Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 57 : « V jednom jakási Gretchen ze středního Německa svého vojáčka, aby statečně bojoval proti „záplavě černých havranů“ a až prý se jako vítěz bude vracet domů. Bude uvítán celým městem. »

⁷²A ce sujet, une analyse lexicométrique quantitative mécanique serait utile et pertinente pour évaluer ce phénomène avec précision, elle aurait toutefois été mais trop coûteuse en investissement pour élucider un seul fait, le constat est donc fondé sur un repérage et prélèvement manuel des occurrences des unités lexicales relatives aux ennemis affrontés.

⁷³C'est la même chose pour le mot « poilu » symbolisant le soldat de 14-18, qui, lui non plus, n'a d'équivalent dans l'armée et la société austro-hongroise. Les entrées « boche » et « poilu » dans Rémy Cazals, *Les mots*, *op. cit.*, mots clés : « boche » et « poilu », p. 20 et p. 88.

⁷⁴AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896 – 1944, le 25/05/1915 : Nevím, jaké měli pocity druzí, já jsem si tu opět pevně umiňoval, že děj se co děj nikdy nepoužiji tohoto

Un autre témoin, Havelka, tient des propos similaires, lorsqu'il s'insurge le 16 septembre 1917 de devoir partir : « *assassiner des gens*, qui ne *nous* ont rien fait et que *nous* ne connaissons même pas⁷⁵. » Dans les deux extraits, l'ennemi est présenté et donc vraisemblablement envisagé comme un être humain, semblable à l'auteur et égal de l'auteur. L'attitude que développe l'auteur-soldat à son égard doit dériver de rapports interpersonnels : je/nous ne les connaissais(ons) pas, ils me(nous) ont rien fait, et non d'un rapport dépersonnalisé et stéréotypé : une personne est étiquetée comme ennemie il faut donc l'anéantir. Dans cette logique, l'acte de tuer, même dans le contexte *extra-ordinaire* de la guerre, ne semble pas pouvoir s'affranchir des règles de la morale *ordinaire* du temps de paix. Il reste perçu comme un *assassinat*, terme consacré du code pénal du droit commun et universellement condamné par la loi et la morale ordinaire.

Le recours au nom de nationalité reste l'option la plus répandue. Dans ce cas, c'est le registre neutre qui est employé, le plus souvent au pluriel, évoquant le fait qu'il s'agit bien, sous l'étiquette collective commune, des individus en armes. Les exemples semblables à celui relevé chez Mudrák abondent : « Ensuite nous avons appris que les *Russes* ont fait exploser la ville et la forteresse de Brest-Litovsk. » Parfois le singulier est préféré, comme chez Janoušek, notant pour le 11 mai 1915 : « Et nous voici qu'on marche contre *le Russe*⁷⁶. » Le singulier peut être interprété comme la personnification d'une nation agissant comme un seul homme (pratique habituelle dans les écrits de relations internationales de l'époque). Il peut susciter aussi une légère tendance à la dépersonnalisation des adversaires, représentés comme une seule entité agissante abstraite... mais elle peut receler également, au contraire, une charge émotive, la singularisation induisant une sensation de proximité, de rapport intime...⁷⁷. Dans les récits tchèques les « petits surnoms » sont contrairement aux témoignages français très rares. Le peintre Váchal emploie par exemple, pour les adversaires qu'il combat dans les Alpes, parfois le mot familier « *Talián*⁷⁸ » à la place du mot neutre en tchèque « *Ital* » dont il est dérivé. A Berger il arrive de traiter les adversaires sur le front oriental de « *Moskali*⁷⁹ », ce qui est une expression péjorative pour désigner les Russes, dérivée de Moscou, nom de leur capitale. Ces cas sont toutefois assez rares.

Fréquents sont au contraire les recours aux désignations neutres génériques d' « ennemi » ou « adversaire ». En décrivant la campagne austro-hongroise en Serbie, peu après l'attaque du 5 novembre 1914 qui a (pourtant) causé la mort d'un ami à lui, Zetek reste parfaitement neutre :

přístroje k vraždění mně neznámých lidí jiných národností. »

⁷⁵František Havelka, *op. cit.*, p. 10 : « a my jdeme vraždit lidi, kteří nám neublížili a kterých neznáme. »

⁷⁶Jan Janoušek, *op. cit.*, p. 28 : « Tak a už jdem na toho Rusa. »

⁷⁷Un fonctionnement similaire peut être retracé chez les « petits surnoms » péjoratifs. Boche peut être aussi bien une étiquette dévalorisante qu'une appellation entre « ennemis intimes ». Citer Cazals, les Mots de 14-18.

⁷⁸Josef Váchal, *op. cit.*, p. 95.

⁷⁹AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 158.

« Le 13 novembre nous sommes tombés à nouveau sur *l'ennemi* qui défendait les collines en direction de Valjevo⁸⁰. » La pratique de ne pas réitérer systématiquement l'appartenance nationale des combattants d'en-face est d'autant plus surprenante qu'elle contraste fortement avec l'habitude répandue de le faire pour désigner ses compatriotes de l'Empire. La faible importance de la figure de l'ennemi dans le tissage du récit interprétatif de l'expérience de guerre des soldats austro-hongrois semble d'autant plus remarquable. Dans les cas où l'ennemi est bien relié à une identité collective spécifique (appartenance nationale), les termes restent neutres.

Dans la perspective où les autorités de l'époque et les chercheurs par la suite, s'accordent sur la diversité des attitudes des différentes nations, il est intéressant de mettre en regard la façon d'aborder l'ennemi dans les récits de guerre des sujets impériaux tchèques et germanophones. L'écrivain autrichien Kisch, par exemple, emploie scrupuleusement, lui aussi les mots neutres : « Pourtant les Serbes ont dû ressentir notre feu, car ils ont reculé, c'est alors que nous les avons aperçus pour la première fois⁸¹. » Chez Wegl, Geissler, Baumgartner ni d'autres témoins autrichiens, pas de désignations péjoratives et dépréciatives de l'ennemi non plus. Il semble donc que cette pratique ait été largement partagée aussi par les germanophones de l'Empire.

Si l'on applique le même raisonnement qu'au moment d'analyser les rapports entre les différentes « nations » au sein de l'Empire, il apparaît que la force de l'étiquetage est moindre, le niveau de la « stéréotypisation » des hommes en face apparaît donc moins élevé que dans le cas des compatriotes. Le cortège des représentations préconçues partagées devrait donc exercer une pression moins importante sur les imaginaires. La construction d'un sentiment de haine contre l'ennemi comme un facteur de motivation apparaît donc peu pertinente dans ce contexte. Pourtant, les soldats austro-hongrois se battent sur les différents fronts pendant de longs mois comme leurs homologues français ou allemands, soumis massivement à ce type de discours.

Naturellement, la question de la nature différée de nombreux témoignages exploités se pose. Dans quelle mesure s'agit-il de marqueurs de l'environnement discursif et de traces des imaginaires contemporains aux événements et dans quelle mesure ce phénomène relève-t-il des ajouts ultérieurs ? Nous ne sommes jamais totalement à l'abri des interférences et modifications ultérieures. Or, dans le choix des mots décrivant un événement passé, ce sont souvent les habitudes langagières du moment qui resurgissent dans les esprits, même si au moment de la remémoration, les mots sont désuets et n'ont plus exactement le même sens ni la même charge émotionnelle. Ainsi, beaucoup de témoins français emploient le mot *boche* dans leurs narrations du passé même une fois la guerre terminée, lors de la grande vague du pacifisme et

⁸⁰VHA Praha, fond: SbHP, carton 48, Josef Zetek, p. 20 : « Dne 13. listopadu narazili jsme opět na nepřitele, který hájil vrchy směrem k Valjevu. »

⁸¹Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 50 : « Přece však ucítli asi Srbové náš oheň, neboť ustoupili, při čemž jsme je vlastně poprvé spatřili. Mnozí lezli zpět, mnozí utíkali sehnuti, ale bylo je vidět sotva půl minuty. »

réconciliation.

Les cas spécifiques : les Cosaques et les Tcherkesses.

A toute règle ses exceptions. En contradiction avec la tendance générale décrite ci-dessus, il existe dans les témoignages consultés des identités qui déclenchent des associations spécifiques. Ces désignations fonctionnent de la même manière que les étiquettes attribuées aux différentes « nations » de l'Empire, leur verbalisation fait surgir, dans l'imaginaire, un ensemble de caractéristiques génériques, collectives qui y sont liées.

Dans son témoignage, Hejda explique ses appréhensions du combat par l'identité particulière des ennemis en face. « Or, j'ai entendu que nous nous trouvons face aux Tcherkesses et eux, ils ne font pas de prisonniers, ils tirent⁸². » Janoušek confirme partager le même imaginaire lorsqu'il note : « C'est parce qu'à ce moment-là, il y avait les Tcherkesses face à nous et eux, tout le monde les redoutait⁸³. » Un autre témoin, le jeune Kubík, montre dans son journal l'autre aspect de cette étiquette identitaire particulière. En tant que soldats de l'armée tsariste différents des autres, les membres des peuples sibériens et asiatiques étaient davantage redoutés mais aussi plus facilement dévalorisés, « des-humanisés » et, en tant que tels, pris plus facilement pour cibles de violence :

« Le lit de rivière est rocailleux, il est facile à traverser, donc les Russes viennent souvent jusque dans le jardin. Mais il suffit d'y jeter une grenade et ils s'enfuient chez eux. [...] Pas de quartiers, sans crainte, tirer de temps en temps. C'est une compagnie asiatique, donc pas d'égards les concernant⁸⁴. »

Ce type de traitement discursif révèle deux phénomènes. D'une part le fonctionnement général du paramètre de distance qu'on se représente entre soi et l'autre comme une variable dans l'équation de l'empathie ressentie et le calcul de la probabilité de recourir à la violence (des deux côtés). D'autre part, l'insistance sur le caractère spécifique des unités tcherkesses ou cosaques⁸⁵ sous-entend qu'elles étaient pensées comme une exception à la règle générale à savoir une attitude peu combative des autres soldats russes. La distinction opérée de façon nette entre les différentes composantes de l'armée russe (entre autres) atteste aussi de la prédominance de la conception ethnique et non politique de la « Nation ». Les différentes communautés, que ce soit à l'intérieur de la Double monarchie comme à l'extérieur sont définies avant tout sur les critères ethniques et linguistiques et non par l'appartenance administrative à

⁸²Jiří Hejda, *op. cit.*, p. 16 : « Slyšel jsem ovšem, že naproti nám jsou Čerkesové a ti neberou do zajetí. Střílejí. »

⁸³Jan Janoušek, *op. cit.*, p. 27 : « Bylit' zde proti nám v té době prý Čerkesové a z těch měl každý strach. »

⁸⁴František Kubík, *op. cit.*, p. 54 : « Řečiště je kamenné, nechá se lehce přejít, takže Rusové často přijdou až do zahrady. Ale stačí, abys tam hodil granát, hned utečou zpět na své. [...] Šetřit nemusíme, nic se nebát, občas si vystřelit. Je to nějaká asijská rota, proto žádné ohledy. »

⁸⁵Bouhuslav Bouček, *op. cit.*

un État⁸⁶.

Exploiter la proximité entre « Slaves »

Un des leitmotifs des récits sur la Guerre de 1914-1918 en Autriche-Hongrie est l'insistance sur les risques de la proximité linguistique, ethnique et culturelle des Slaves de l'Empire avec leurs voisins transformés, depuis la déclaration de guerre, en ennemis. La possibilité de jouer « la carte slave » apparaît effectivement dans certains témoignages. Ainsi Knapp, Kliment ou Mudrák rapportent l'absence de volonté et de motivation pour combattre les Russes. Le premier retranscrit le chant populaire chanté par les soldats partant au front russe : « Le lendemain matin la tristesse était passée et nous chantions joyeusement : *Petit foulard rouge, tourne autour moi, nous partons combattre le Russe, sans voir pourquoi...*⁸⁷ » Les deux autres spécifient ne pas vouloir tirer sur les Russes. Kliment explique : « Ce qui pesait le plus sur moi, c'étaient les cartouches et le fusil que nous, les Tchèques, considérions comme une charge inutile. Je ne veux pas tirer sur les Russes, pourquoi alors dois-je porter sur moi cent-vingt vraies balles⁸⁸ » Lorsqu'il est blessé, Mudrák, quant à lui, récapitule qu'il n'a pas encore tiré sur « le frère Russe⁸⁹ ».

La complicité slave peut s'appliquer également à l'égard des Serbes. Parti avec son régiment, 91^e de České Budějovice sur le front serbe, Berger fait allusion au fait que la proximité entre les Tchèques et les Serbes pouvait être pensée comme un atout. Le 17 octobre 1914, il note :

« Nous craignons autre chose : l'attaque serbe. S'ils nous attaquaient et nous repoussaient, la majorité resterait dans les eaux montées de la Drina. Ça serait pire que le 8 septembre. Quelques-uns parmi nous, nous préférons être capturés à nous noyer dans le fleuve et [pensions pouvoir] exploiter notre nationalité slave⁹⁰. »

Là encore, l'idée de la proximité dans le discours n'empêche pas les soldats de faire leur devoir. Tout au plus, elle fait miroiter la promesse d'un traitement décent en cas de capture. Or plusieurs

⁸⁶Par ailleurs, l'héritage de cette conception ethnique de la nation, conceptualisé par les philosophes allemands (Herder) au XIX^e siècle en opposition avec le concept de citoyenneté issu de la révolution française est perceptible encore aujourd'hui où, dans les documents officiels en République tchèque les citoyens sont appelés à indiquer à la fois leur citoyenneté qui est tchèque et leur nationalité, c'est-à-dire origine. Ils peuvent donc être des Tchèques, mais aussi des Roms, Slovaque, Allemand, Chinois etc. tchèques.

⁸⁷František Knapp, *op. cit.*, p. 7 : « V Přerově na nádraží v noci objevili hoši někde v nákladním voze víno a důkladně se napili. K ránu přešel nás všechny stesk a vesele jsem zpívali: „Červený šátečku, kolem se toč – jedeme na Rusa, nevíme proč... »

⁸⁸Josef Kliment, *op. cit.*, p. 40 : « Nejvíce nás tížily patrony a puška, kterou jsme my Česi pokládali za nepotřebnou přítěž. Na Rusi přece střilet nechci, tak nač mam s sebou nosit sto dvacet ostrých patron. »

⁸⁹Augustin Mudrák, *op. cit.*, p. 23.

⁹⁰AHMLP, Fond: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 32 : « My se obávali něčeho jiného : srbského útoku. Kdyby na nás uhodili a zatlačili, tak v té rozvodněné Drině většina zůstala. Bylo by to horší než 8.9. Nás několik bylo připraveno, že se dáme raději zajmouti, než se utopit v řece a že využijeme slovanské národnosti. »

témoins partagent leur grande déception et leur désillusion lorsqu'ils constatent que leur espoir était vain...⁹¹ L'idéal de la fraternité panslave apparaît donc plus comme un élément de communication exploité par les autorités austro-hongroises comme ennemies que comme un sentiment authentique des combattants.

Sur le front serbe, Berger rapporte le 18 octobre 1914 un cas où la proximité était reprise comme élément de communication par l'adversaire.

« Une fois, en pleine journée, les Serbes ont joué des chansons tchèques comme « La petite chèvre », « Hé ho, les Slaves » etc. Ils nous appelaient : "Frères slaves, rendez-vous, vous ne gagnerez pas. Le Russe est dans les Carpates, les Allemands en fuite, vous ne nous aurez pas, vous devez partir de la Serbie." Nous avons reçu l'ordre de ne pas nous montrer. Ils pensent, surtout les Allemands, qu'il y a des Tchèques parmi eux, des soldats du 28^e régiment, et que ce sont eux qui y jouent⁹². »

Le front le plus concerné par la proximité slave était de loin celui qui opposait les austro-hongrois aux soldats du Tsar Nicolas II. La Russie, dans son rôle d'État slave le plus vaste et le plus puissant et en tant qu'un des principaux alliés de l'Entente était prête à exploiter au maximum cet atout à son profit. Elle est aussi, avec la France, l'un des deux pays où une unité composée de volontaires tchèques et slovaques a été autorisée et accueillie dans les rangs de son armée régulière. Sur le plan de la communication, l'appel aux Slaves à cesser le combat et à se rendre était un élément de langage mis en avant par les autorités dans les textes de propagande ciblant spécifiquement les soldats slaves de l'armée adverse. Plusieurs témoins font en effet référence aux pamphlets russes destinés aux Tchèques, lancés au dessus des champs de bataille du front oriental (Křivánek⁹³) ainsi qu'à l'arrière (Řehounek⁹⁴ et Šelf⁹⁵). C'est ce dernier qui évoque la diffusion des pamphlets russes de la façon la plus détaillée. Il prend soin d'insérer dans le corps de son témoignage la retranscription de deux d'entre eux qui lui sont parvenus, toutefois sans en préciser la date. En croisant la trame chronologique du témoignage avec la succession générale des événements, nous pouvons les situer au moment des grandes avancées de l'armée russe en automne et hiver 1914-1915⁹⁶. Le témoin en prend connaissance encore

⁹¹Josef Šrámek, *op. cit.*

⁹²AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, *Denní zápisky v době světové války 1914-1918*, Livre 1, p. 34 : « Srbové jednou ve dne hráli české písně jako « Kozičku », « Hej Slované » atd. Volali na nás « Bratři Slované, predejte se, vy to nevyhrajete. Rus je v Karpatech, Němci utíkají zpět, vy to nedobudete, vy musíte ze Srbska ven. » Nám nařízeno neukazovat se. Myslí, zvláště Němci, že jsou Češi mezi nimi a to od 28. pěšího pluku a ti, že tam hrajou. »

⁹³Václav Křivánek, *op. cit.*, p. 8.

⁹⁴Jan Řehounek, *op. cit.*, p. 12.

⁹⁵Josef Šelf, *op. cit.*, p. 50-52.

⁹⁶Le premier grand revers fut enregistré par l'armée austro-hongroise sur front est lors de la bataille de Lvov le 9 septembre 1914, avec des pertes considérables, elle fut repoussée derrière le San. Fin novembre 1914, l'armée russe engagea son offensive dans les Carpates, marquée par des avancées et reculs consécutifs et des pertes

avant son départ effectif sur le front (le 17 mai 1915). Il s'agit donc, dans ce cas, des outils de communication destinés à l'arrière. Le premier document cité s'adresse aux Tchèques et aux Slovaques en particulier, le second a une portée plus générale, faisant appel à toutes les nations slaves de l'Empire des Habsbourg.

[Appel] Au peuple tchèque⁹⁷ !

Nous ne venons pas à vous avec des promesses dont le peuple tchèque a déjà entendu beaucoup à Vienne, mais avec des actes ; nous Vous apportons la liberté, l'indépendance...

Le peuple tchèque, qui incarnait depuis de longues années la digue contre les déferlantes germaniques, souffre, notamment depuis la bataille de la Montagne blanche, sous un joug étranger, d'une oppression dure.

Malgré ce fait et contre la volonté de ses oppresseurs, le peuple tchèque s'est développé dans le domaine culturel comme économique par ses propres forces au point de se placer à la tête de toutes les peuples slaves.

Le peuple tchèque recouvrera non seulement tous ses droits dont il a été privé, mais la Couronne tchèque se verra ajouter des pays dont elle a été séparée au cours des siècles.

Le peuple slovaque, souffrant sous le joug magyar, rejoindra en tant que parent de sang le plus proche du peuple tchèque ce dernier.

Tsar Nicolas II

Le Conseil des ministres⁹⁸

Peuples austro-hongrois !

Le gouvernement de Vienne a déclaré la guerre à la Russie, car l'Empire russe

très élevées dues aux conditions extrêmement dures des combats dans les montagnes hivernales. À la fin de l'année, le front s'enlisait et se stabilisait sur la ligne : Pilica-Nida- bouche du Danajec et ville de Gorlice ; c'était le début de la guerre de tranchées. Début mars, une nouvelle offensive austro-hongroise à Gorlice s'est à nouveau soldée par un échec cuisant, le 3 avril les Russes ont répondu par une grande offensive contre le Ie et IIIe bataillon du 28 RI, les deux furent capturés par l'ennemi dans leur intégralité. La situation ne put être retournée qu'au mois de mai 1915 suite au déploiement de l'armée allemande dans le secteur. Les deux alliés ont par la suite forcé un important recul russe. Ivan Šedivý, *op. cit.*, p. 76-95.

⁹⁷Ambiguïté du mot tchèque « národ » qui signifie à la fois « peuple » et « nation ».

⁹⁸Josef Šelf, *op. cit.*, p. 50-52 :

Českému národu!

Přicházíme k vám ne se sliby, kterých již národ český z Vídně již tolik zaslechl, přicházíme se skutky, přinášíme Vám svobodu, osvobození...

Národ český, který od roků tvořil výspu proti příboji německva, zejména však od bitvy bělohorské úpí pod cizím jhem, těžkým jařmem.

Vzdor tomu však národ český proti vůli svých utlačovatelů povznesl se vlastní silou tak, že stojí na poli kulturním a hospodářském v čele všech národů slovanských.

Národu českému budou vrácena nejenom všechna práva, o něž byl oloupen, ale ke koruně české budou zase připojeny země, jež nepřízní této byly od koruny české během staletí obdrženy.

Národ slovácký, úpící pod jařmem maďarským, bude jako nejbližší pokrvenc národa českého k zemím českým připojen.

Car Mikuláš II

Ministerská rada“

reste fidèle à sa mission historique de ne pas abandonner la Serbie à son destin, de ne pas accepter l'humiliation de la Serbie.

Je déclare, au nom du grand tsar des Russes, qu'à l'instant où nous traverserons la frontière de l'Autriche-Hongrie « la Russie saigne, une fois de plus, pour la libération du joug étranger sans aucun autre objectif que le rétablissement du droit et de la justice. A Vous aussi, peuples austro-hongrois, la Russie apporte la liberté et la réalisation de Vos aspirations nationales. Pendant de longs siècles, les gouvernements austro-hongrois semaient la discorde entre vous car ils savaient bien que Votre désunion est le fondement de leur empire sur Vous alors que la Russie ne poursuit qu'un seul but : le développement et l'épanouissement de ses peuples tout en leur permettant de sauvegarder l'héritage précieux de leurs pères, leur langue et leur foi et de cultiver un lien d'amitié chacune avec ses frères et voisins pour vivre en harmonie et en paix et dans le respect du droit. Convaincu que Vous allez vous-même déployer toutes vos forces pour aider à atteindre cet objectif, nous vous demandons d'accueillir l'armée russe avec amour et gaieté, car elle se bat pour Vous !

Le grand duc Nicolas⁹⁹

L'objectif politique des pamphlets est clair : inciter les fractions de la population de la Monarchie danubienne ciblées à la désobéissance et à la défection pour affaiblir l'adversaire dans la guerre. Mais *quid* de la réception ? Dans quelle mesure la rhétorique emphatique et les promesses proférées sont-elles parvenues à séduire (et à duper – il suffit de regarder le comportement réel de l'Empire des tsars à l'égard de ses différents peuples et minorités ethniques pour dévoiler le mensonge) les combattants et les civils tchèques, slovaques ou autres ? Il est difficile d'émettre un jugement général mais examinons quelques indices disponibles.

Un autre témoin tchèque, Řehounek, qui prend soin comme Šelf de mentionner et de retranscrire le texte d'un des pamphlets dispersés à l'arrière avant son départ au front, assure que :

« Le manifeste a été lu, copié et diffusé avec zèle et ferveur ce qui donnait le

⁹⁹Josef Šelf, *op. cit.*, 52-54 :

Národové rakousko-uherští!

Vídeňská vláda vypověděla Rusku válku, poněvadž ruská říše jest věrna svému historickému poslání, nezanechatí Srbsko osudu, nepřipustiti pokoření Srbska.

V tom okamžiku, kdy překročím hranice Rak.-Uherska, prohlašuji jménem Velikého Cara Ruského, že „Rusko znovu prolévá krev svou k osvobození od cizího jha, nic jiného nesleduje, znovuzřízení práva a spravedlnosti. Také i Vám, národové rakousko-uherští, přináší Rusko svobodu a uskutečnění Vašich národních snah. Během dlouhých staletí zasévaly vlády rakousko-uherské nešvár mezi Vás, poněvadž byly si vědomy, že nesjednocenost Vaše jest základem jejich panství nad Vámi, zatím co Rusko sleduje jediný cíl, by jejich národové mohli růsti a rozkvétati, by zachrániti si mohl drahé odkazy svých otců, svého jazyka a víru, aby každý z Vás ve svazku přátelském se svými bratry a sousedy v míru a svornosti žít a národnostní práva ctíti mohl. - V tom přesvědčení, že Vy sami ze vši síly na dosažení této mety spolupůsobiti budete, žádám Vás, abyste ruské vojsko s radostí a láskou přijali, neb ono bojuje za Vás!

Velkokníže Nikolaj“ 52-54

prétexte pour des arrestations de milliers de personnes. Or il nous apportait également l'assurance que la nation russe était l'alliée des Tchèques dans la lutte contre la monarchie austro-hongroise haïe¹⁰⁰. »

Une réception enthousiaste bien que risquée chez Řehounek donc. Le jeune soldat du 36^e RI Křivánek qui évoque à la fois l'action de la *Česká družina* sur le front russe et la réception des pamphlets russes, témoigne dans le même sens en affirmant :

« Une fois arrivés au village, un camarade – enseignant – se vantait en cachette d'en posséder un. Il me l'a confié, je suis parti le lire dans les buissons et après nous nous le passions en secret¹⁰¹. »

Le second élément de la citation, la réaction que la propagande ennemie a provoquée chez les autorités austro-hongroises, est aussi partagée dans ces témoignages. Le premier témoin cité, Šelf, insère l'information sur les pamphlets russes dans un chapitre sur la persécution et la répression austro-hongroises « la Terreur de guerre », explicitée à l'aide de plusieurs photographies très suggestives : trois scènes d'exécution différentes. Il ajoute son commentaire : « Cela me rappelle le contrôle sévère de nos bardas et valises dans les casernes à Cracovie. Malheur à ceux chez qui le pamphlet a été retrouvé¹⁰² ! » Comme Řehounek, il trace un lien direct entre la propagande ennemie et la persécution austro-hongroise. Par sa réaction, la dernière donne plus de poids et de pouvoir à la première, fomentant ainsi une lutte de propagande entre les autorités des deux belligérants. Mais cela en dit toujours peu de l'impact réel sur les populations ciblées. La propagande russe en direction des peuples slaves ainsi que les activités de *Česká družina* dans certains secteurs du front russe sont des faits¹⁰³. Dans le corpus trois, mais seulement trois, témoins y insistent. Dans les trois cas, dans la construction de leur récit, les pamphlets russes sont présentés comme un outil supplémentaire pour intensifier le contraste entre le « sauveur » russe et le « bourreau » austro-hongrois. Hormis l'insistance sur ce thème, les trois témoins partagent une formation idéologique et une sensibilité politique similaires, marquées à gauche. Ils partagent aussi plusieurs éléments de leurs parcours avant, pendant et après la guerre. Avant la guerre, tous les trois étaient membres du *Sokol*, patriotes tchèques et militants des partis d'opposition au régime austro-hongrois : le parti social-démocrate pour Křivánek et Socialiste-national pour Řehounek et Šelf. Tous ont fait une guerre assez courte sous la bannière impériale. Křivánek et Řehounek, jeunes artisans en 1914, simples

¹⁰⁰Jan Řehounek, *op. cit.*, p. 12 : « Manifest byl horlivě čten, opisován a rozšiřován, což zavdávalo příčiny k pronásledování a žalářování tisíců lidí. Přinášel však také vědomí, že ruský národ je spojencem Čechů v boji proti nenáviděné rakousko-uherské monarchii. »

¹⁰¹Václav Krivanek, *op. cit.*, p. 8 : « Po příchodu do vesnice, tajně se chlubil jeden, učitel, že podobný leták má. Svěřil mi jej a já šel čísti do roští a pak jsme si jej jeden druhému tajně předávali. »

¹⁰²Josef Šelf, *op. cit.*, p. 54 : „Vzpomínám při této příležitosti na přisnou prohlídku našich vaků a kuffíčků v kasárnách krakovských. Běda tomu, u koho byl leták nalezen!“

¹⁰³Ivan Šedivý, *op. cit.*, p. 83.

soldats du printemps à l'automne de 1915 où ils ont été capturés par les Russes, figurent également tous les deux parmi les premiers inscrits - printemps 1916, avant la vague massive des engagements – dans les légions tchécoslovaques qui se formaient en Russie. Les deux, originellement artisans obtiennent à leur retour dans la nouvelle République un poste d'employé de bureau. Pour Šelf, le destin en a décidé autrement, appelé lors de la mobilisation générale, il a été relevé de ses fonctions d'adjudant et rappelé du front russe en novembre 1914 pour être mis en détention provisoire en tant qu'élément politiquement non fiable. Il a été libéré et renvoyé au front en avril 1917, en Italie cette fois-ci. Quelques mois après, il obtient un poste administratif et ne tombe jamais en captivité. Les trois témoins, fidèles à leur engagement patriotique et à leurs convictions politiques restent actifs dans la vie publique de la jeune République tchécoslovaque. Ces éléments biographiques éclairent les positions et les perspectives adoptées dans leurs témoignages. Elles s'avèrent en accord avec leur formation idéologique et leurs engagements. S'agit-il d'une stylisation rétrospective ou d'un positionnement authentique contemporain à la guerre ? Aucune pièce à conviction particulière n'incite à mettre en doute leur sincérité. L'erreur serait toutefois de transposer leur attitude à d'autres témoins ; à tous les autres témoins et soldats... Les autres témoins dont beaucoup étaient aussi présents sur le front russe ne font aucune référence à la propagande russe. Soit l'information ne leur est pas connue, soit elle n'est pas considérée comme digne d'être enregistrée et transmise. Certains témoins mettent en avant une analyse très différente (et dans un sens plus lucide) de l'aide salvatrice proposée par la Russie. Pour d'autres témoins proches de la gauche, tels que Berger ou Vajcenbauer, la Russie est avant tout un pays arriéré, rétrograde et despotique, bien moins propice au mouvement ouvrier et à l'amélioration des conditions de vie des travailleurs que l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne. Regardé sous cet angle-là, le fait de passer sous l'autorité russe même à condition de maintenir une certaine autonomie au sein de cet autre vaste empire, ne présenterait aucun atout pour les ouvriers tchèques. Cela serait même dommageable... A ce sujet, les témoignages ont le mérite de montrer la diversité du spectre des opinions politiques, plus ou moins construites et argumentées, des différents témoins et acteurs de la société austro-hongroise. *A contrario* le spectre des réactions, des comportements est beaucoup plus étroit et homogène : soumission à l'appel, départ au front, participation au combat. Qu'ils les considèrent comme des « frères » ou pas, les Tchèques partent et combattent les Russes quand-même. Dans le vif des combats, comme nous le verrons par suite, la proximité imaginée entre Slaves et l'espoir d'un traitement convenable en cas de capture peuvent être des facteurs facilitant la reddition mais conjugués à tous les autres paramètres, le poids réel de la « fraternité slave » est à relativiser. Finalement, cette dernière appellation, est plutôt un élément exploité et popularisé par les divers discours de propagande que la traduction d'un sentiment de proximité réelle avec les soldats d'en face. Dans le corpus, son utilisation reste assez rare. C'est

peut-être aussi le résultat de la déception des conditions de détention souvent déplorables en Serbie comme en Russie puis de la conduite ultérieure de la Russie à partir de 1917. Dans l'ensemble, les appels du commandement russe aux redditions massives et à l'union des peuples slaves trouvent un écho plus que mitigé. Finalement, il convient de rappeler que dans la lutte pour l'autonomie puis l'indépendance tchèque, l'option de l'aide russe a été rejetée au profit de celle des alliés occidentaux. C'est en effet la partie « occidentale » de la résistance tchécoslovaque dirigée par Masaryk et installée à Paris qui s'est imposée à l'issue de la lutte interne contre les « russophiles » regroupés autour du député Durych. Cette controverse politique au sujet de la nouvelle situation des Tchèques et des Slovaques dans le cas de la défaite de l'Autriche-Hongrie est trop complexe pour être expliquée en détail ici. Néanmoins, elle montre en filigrane les préférences des résistants tchèques et slovaques, dont beaucoup avaient été lourdement déçus par le niveau de vie et le caractère archaïque global de l'Empire russe où ils ont vécu de longs mois en tant que prisonniers de guerre. De nombreux Tchèques bénéficient de situations avantageuses telle que secrétaire ou comptable du camp car ils savent lire et écrire, ce qui n'est pas règle dans les campagnes russes de l'époque, et possèdent des savoir-faire professionnels qui leur permettent de se distinguer dans la société russe¹⁰⁴.

Dans les témoignages, un autre signe d'un traitement différencié des ennemis ou plutôt des fronts est perceptible. Plusieurs auteurs disent explicitement préférer le front russe au front italien. Arrivé en Italie au printemps 1916 après avoir survécu à la campagne en Serbie (août-décembre 1914) et au front russe, Berger note le 29 juin 1916 :

« Une fois que nous avons tout chargé, nous nous asseyons, fumons et discutons des périples dans la chaîne des Alpes. Nous avons hâte de retourner sur le front russe, saluer les Moskali même si nous préférierions cesser la guerre complètement¹⁰⁵. »

Lorsqu'ils découvrent qu'au lieu d'aller vers l'est, ils sont en chemin à Doberdo : « La gaîté est partie et beaucoup conjurent Doberdo par tous les moyens¹⁰⁶. » S'agit-il de l'effet de la proximité culturelle des Slaves occidentaux et orientaux ? Sur une autre page, Berger propose une explication de sa préférence pour le front est : « Ici [dans les Alpes] la canonnade est la pire. On ne tire que des obus et lorsqu'ils percutent le rocher les pierres volent partout¹⁰⁷. » Le point

¹⁰⁴Helena Trnkova, « De l'engagement et des échafaudages identitaires en guerre. L'exemple austro-hongrois. », Rousseau Frédéric (dir.), *La Grande Guerre des sciences sociales*, Athéna éditions, Outremont (Québec), 2014.

¹⁰⁵AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 158 : « Po naložení sedíme, kouříme a povídáme si o štrapácích zde v horách Alpách a těšíme se na ruskou frontu, že se zase pozdravíme s Moskaly, ač bysme radši přestali už vůbec válčit. »

¹⁰⁶AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 158 : « Mnohého přechází veselost a vším možným proklíná Doberdo. »

¹⁰⁷AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, 03/04/1916, p. 129.

de vue d'un officier d'artillerie, Sperling corrobore la vision de Berger. Il détaille sans complexe le confort – relatif – dont il jouit en Russie où il est transféré en été 1916 du front italien. C'est un effet un des rares témoins qui a fait le chemin dans le sens inverse. Début juillet, il note dans les entrées consécutives : « Je suis libre toute la journée. C'est une belle vie. Une grande différence avec l'Italie. » Le lendemain il réitère son contentement : « La routine d'ici : concernant le travail, nous sommes tous occupés mais à rien faire. » Quatre jours plus tard, il continue sur le même ton :

« L'occupation habituelle à Chodorov. On ne fait rien. Seuls les soucis avec la cuisine et l'argent rendent le séjour ici un peu moins agréable. Mais le résultat est remarquable. Ces derniers temps, servis au souper étaient : brochet, carpe, poulet et oie, fromage, fraises au lait et vin. Donc un menu parfait. Ils se lèchent aussi tous les babines¹⁰⁸. »

En effet, au regard des témoignages, les occurrences de la préférence pour le front russe s'expliquent par l'attente de conditions plus clémentes et confortables. Cet espoir est fondé soit sur l'expérience personnelle antérieure, soit sur les ouï-dire circulant parmi les soldats. Le front dans les Alpes est au contraire particulièrement redouté, non à cause de la nature différente de l'ennemi que l'on y affronte mais pour les conditions particulièrement dangereuses et pénibles de la guerre en haute montagne.

Les discours motivants dans un sens ou dans l'autre jouent un rôle au sens où ils interviennent en compagnie d'autres types d'informations et d'arguments dans la formation idéologique et la construction d'opinions personnelles. Ils contribuent à forger la façon particulière dont chaque individu s'approprie la réalité et participent ainsi du tissage de parcours individuels dans la société et dans les événements qu'elle affronte. Pourtant, leur impact sur un phénomène collectif aussi fort que la persévérance des hommes au combat ne doit pas être exagéré. Les discours constituent une composante dans un faisceau épais et composite de facteurs organisés autour de deux pôles : informations (divers discours disponibles) et expériences (éprouvées par l'individu lui-même). Après s'être arrêté sur l'analyse de l'impact potentiel des premiers, nous abordons, dans le chapitre suivant comment la formation idéologique (les systèmes de représentations) s'articule avec l'expérience réelle du feu.

¹⁰⁸Sperling, p. 36-37, 02-07/07/1916 : « Mám celý den volno. Jest to pěkné živobytí. Velký rozdíl oproti Itálii. » ; « Obvyklé zdejší zaměstnání „Co se práce týče děláme všichni, ale nic. » ; « Obvyklé zaměstnání v Chodorově. Nedělá se nic. Jen starost o kuchyni a peníze znepríjemňuje mi trochu pobyt. Ale výsledek znamenitý. K večeri bylo v posledním čase: štika, kapr, kuřata s husou, sýr, jahody s mlíkem a víno. Tedy dokonalé menu. Však se také všichni oblizují. »

3.2 Apercevoir le « vrai » visage de la guerre ou les imaginaires à l'épreuve de la praxis

« J'ai dit que notre baptême du feu, à tous, fut une initiation tragique. Le mystère ne résidait pas, comme les non-combattants le croient, dans l'effet nouveau des armes perfectionnées mais dans ce qui fut la réalité de toutes les guerres. Sur le courage, le patriotisme, le sacrifice, la mort, on nous avait trompés, et aux premières balles nous reconnaissons tout à coup le mensonge de l'anecdote, de l'histoire, de la littérature, de l'art, des bavardages de vétérans et des discours officiels. Ce que nous voyions, ce que nous éprouvions, n'avait rien de commun avec ce que nous attendions d'après tout ce que nous avons lu, tout ce qu'on nous avait dit. Non, la guerre n'est pas le fait de l'homme : telle fut l'évidence énorme qui nous écrasa. »

Jean Norton Cru, Témoins, p. 14

Aux yeux de Jean Norton Cru, un abîme profond séparait les discours et les représentations sur « l'art » de faire la guerre et la réalité quotidienne des fronts de la Première Guerre mondiale. Pour lui, comme pour beaucoup d'autres, le baptême du feu présentait un moment initiatique, le moment d'accès à une autre connaissance, intime, de la guerre, réservée aux seuls initiés – les combattants. Puisant dans sa propre expérience de vingt-huit mois aux tranchées, dix à la liaison et dix à l'arrière front avec le grade de caporal, puis sergent sur le front occidental¹⁰⁹, il trace une limite nette et imperméable entre les représentations de la guerre forgées par et dans l'imaginaire collectif et l'expérience vécue par d'innombrables Français mobilisés et, au-delà des frontières de l'Hexagone, par tous les hommes appelés sous les drapeaux de la Grande Guerre : « Le contact avec l'ennemi, en se prolongeant, nous convainquit bientôt qu'il souffrait comme nous, qu'il se sentait aussi peu fait pour le rôle de soldat, tel qu'il est¹¹⁰. » Le baptême du feu trace ainsi une limite double. D'une part, sur le plan temporel, il sépare nettement dans la micro-chronologie des combattants nettement l'avant de l'après ce moment initiatique. D'autre part, dans l'espace social global des sociétés en guerre, il crée une membrane, plus ou moins souple, qui enveloppe les initiés et les sépare de ceux qui n'ont pas vécu cette expérience. Dans le tissu social, cette limite génère alors une sorte de cellule spécifique. L'importance de ce moment de rupture dans les récits des témoins inspire et justifie la conservation de ce même découpage dans la structuration de notre analyse. En effet, la nature violente des scènes au

¹⁰⁹Jean Norton Cru, *op. cit.*, p. Avant-propos, p. VIII.

¹¹⁰Jean Norton Cru, *op. cit.*, p. 14.

combat introduit d'autres paramètres encore que ceux relevés dans les situations de la mobilisation et des départs en guerre. Les fronts forment de nouveaux enchâssements sociaux avec leurs caractéristiques et dynamiques propres. L'éloignement physique de l'environnement social habituel oblige au passage des relations directes de la vie d'avant-guerre aux relations à distance. Matériellement, le contact avec les proches est maintenu grâce à la pratique épistolaire, mais psychologiquement, les liens sont aussi conservés et ravivés dans les pensées, dans les souvenirs et dans les projections dans l'avenir. Le tissu social du front est encore caractérisé à la fois par une forte densité de population dans des espaces confinés – des tranchées ou des forteresses par exemple –, mais aussi l'éparpillement de ces cellules denses sur de vastes espaces des fronts qui s'étendent sur des centaines de kilomètres. La société des tranchées est exclusivement masculine. De plus, les hommes présents sont soumis à une forte hiérarchisation des rapports sociaux et aux règles disciplinaires stricts. Ces différents éléments soulignent la nature extra-ordinaire des espaces sociaux des fronts tout en rappelant les caractéristiques d'une institution totalitaire telle que définie par Goffman. Le sociologue états-unien évoque d'ailleurs explicitement l'institution militaire parmi les exemples qu'il propose¹¹¹. Dans le cas de la guerre, la finalité de toute l'entreprise représente toutefois une différence fondamentale. L'objectif d'une guerre est d'imposer son pouvoir sur un autre par un recours systématique à la violence. Par conséquent, en plus des paramètres déjà cités, les combattants doivent quotidiennement affronter des conditions de vie difficiles voire extrêmement dures faites de privations, de violences, de souffrances, de risques mortels qui influent sur le fonctionnement réflexif de l'homme et déterminent ses actes. Autrement dit, ce contexte spécifique détermine les réponses aux situations et sollicitations auxquelles le soldat doit faire face et tous les paramètres le constituant doivent donc être pris systématiquement en compte en tant que variables dans les équations complexes des agissements humains.

Dans les parties qui précèdent, nous avons analysé les représentations qu'avaient les hommes de la guerre avant de l'éprouver intimement, dans leurs corps et dans leurs esprits. Dans le chapitre présent, nous interrogerons leurs comportements dans l'espace du front. Nous étudierons le moment crucial de la rencontre avec le vrai « visage des combats¹¹² » et

¹¹¹Erving Goffman, *Asiles : étude sur la condition sociale des malades mentaux*, présentation de Robert Castel, Paris, Les éditions de minuit, 1968.

¹¹²Référence à l'historien britannique John Keegan, dont le titre original en anglais : *The face of battle*, est traduit

interrogeront l'impact de l'expérience directe sur leur perception et leur interprétation de la guerre. Dans un premier temps, nous nous focaliserons sur les aspects extérieurs, matériels qui définissent le quotidien des combattants. Dans un second temps, nous interrogerons les réactions psychologiques, intérieures des témoins à ce nouveau quotidien. Finalement, dans un troisième temps, nous tenterons de montrer comment la connaissance intime de la guerre influe sur l'évolution des attitudes exprimées dans le corpus.

3.2.1 Les sens pris d'assaut ou la saturation singulière de la perception sensorielle

« Alors le voici le front ! La terreur se diffusait de ce mot, du manque de sommeil, de l'obscurité. Aussi de l'inconnu dans lequel je me suis retrouvé. [...] C'était une nuit pénible, plein d'inquiétude : le front s'approchait et je n'avais pas la moindre idée à quoi il ressemble. Cela me faisait peur. Que savais-je vraiment de la guerre ? Rien. Aucun homme ne sait rien de la guerre tant qu'il ne la fait pas lui-même. J'ai vu des transports des blessés arriver à la gare de François Joseph à Prague. J'ai vu les faire transporter sur les civières dans les ambulances. Je parlais avec les blessés et les malades qui décrivaient en détail comment ils avaient été blessés, mais quand j'essayais d'imaginer la guerre réelle, tout cela ne restait que très vague¹¹³. »

Josef Dobrovolný, Halič 1915: Zápisky z vojny, 1930.

Un jeune étudiant en philologie, Josef Dobrovolný, engagé comme volontaire d'un an et incorporé comme cadet au 81^e k. u. k. RI, décrit dans son journal de guerre l'angoisse ressentie à l'approche du front. A l'instar de Jean Norton Cru, il rend compte de l'abîme qui sépare l'imaginaire de la guerre de la réalité qu'il rencontre sur le front. Comme pour tant d'autres de ses camarades, l'arrivée au front présente un grand saut dans l'inconnu. Rien ne peut préparer le nouveau venu à ce qui l'attend là-bas : ni les représentations littéraires et les stylisations artistiques, ni même les récits des « initiés » aussi réalistes et crus soient-ils. Comme pour son homologue français, pour le jeune tchèque la guerre doit être vécue pour être réellement comprise. Le jeune lieutenant d'artillerie, ingénieur constructeur dans le civil, Sperling, réagit d'une manière très proche de Dobrovolný. En observant pour la première fois une préparation

en français comme « l'anatomie de la bataille ». John Keegan, *Anatomie de la bataille : Azincourt 1415, Waterloo 1815, La Somme 1916*, Paris, Robert Laffont, 1993.

¹¹³Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 25 : « Tedy přece již fronta! Šla na mne hrůza z tohoto slova, z nevyspalosti, ze tmy. Z neznáma, v němž jsem se ocitl. [...] Byla to mučivá noc plná neklidu: fronta se blížila, a já neměl nejmenší představy, jak vypadá. To budilo strach. Co jsem vůbec věděl o válce? Nic. Jako žádný člověk neví ničeho o válce, jestliže v ní sám nebyl. Viděl jsem v Praze transporty raněných, přijíždějících na nádraží Františka Josefa, Viděl jsem, jak na nosítkách přenášeli do aut a ambulancí. Mluvíval jsem s raněnými a nemocnými, ti líčili své zranění velmi obšrně, ale chtěl-li jsem se vmyslit do skutečné války, bylo to vše velice oblačné. »

de l'artillerie suivie par une attaque d'infanterie à Monte Ciome le 13 juin 1915, il confie dans son journal intime : « Tout mon corps tremble de faiblesse. Ce n'est pas comme cela que je l'ai imaginé. Je ne comprends pas ce qui peut plaire au gens dans la guerre. Je comprends que ce ne sont que de vaines paroles et qu'enfin chacun est content quand il peut rentrer chez lui¹¹⁴. » Lorsqu'il découvre à son tour l'univers implacable du front, un autre témoin, le soldat Koutecký se met à interroger sa vision de l'Humanité tellement ce qu'il voit le bouleverse, le terrifie. Arrivé début juin 1916 sur le front oriental, où il ne restera pas plus de trois mois avant d'être tombé aux mains de l'ennemi, le soldat Koutecký gribouille dans son journal l'amorce d'un grand questionnement métaphysique : « J'ai vu les horreurs de guerre dès la première nuit samedi. Je me demandais pour quoi l'homme a été éduqué et dans quel enfer il est envoyé comme une bête sauvage¹¹⁵. »

En effet, dans les témoignages, l'arrivée au front et la rencontre avec la matérialité violente de la guerre, constituent une étape cruciale, décrite d'une manière fortement similaire chez les témoins quelle que soit leur origine, leur appartenance nationale-linguistique ou leur profil socio-culturel. Même chez les témoins tchèques devenus légionnaires par la suite, qui n'ont combattu pour le vieux monarque que quelques semaines et dont ce bref passage dans l'armée austro-hongroise n'occupe qu'une petite partie dans leur long périple guerrier et donc dans le témoignage qu'ils en ont laissé, on retrouve toujours un passage consacré au choc de la rencontre avec l'univers du front. C'est bien un moment de très forte charge émotionnelle. La mémoire étant étroitement liée aux émotions ressenties, c'est aussi un moment qui marque les esprits exerçant un très fort impact psychologique. Le marionnettiste Kopecký confirme ce mécanisme. En arrivant pour la première fois dans les tranchées du front oriental en août 1915, il résume ses impressions ainsi : « Les jours suivants étaient des jours d'une telle terreur que je ne les oublierai jamais tant que je serai en vie¹¹⁶. »

L'arrivée sur le champ de bataille, la découverte de la puissance du feu est un moment, ou plutôt une période, plus ou moins longue en fonction du parcours spécifique de chaque témoin entre le premier contact sensoriel avec le front et le baptême du feu effectif. Dans ce chapitre nous nous appliquons à déconstruire cette période préliminaire au combat en différentes étapes, parfois concomitantes et parfois échelonnées dans le temps qui permettent de démêler l'imbroglio émotionnel du plongeon dans le quotidien des combats. La mise en relief de ces différents aspects montre la nature oppressive, envahissante, totale de l'immersion de l'homme

¹¹⁴Sperling, p. 27 : « Chvěji se slabostí na celém těle. Tak jsem si to přece nepředstavoval. Nechápu, co se lidem v poli může líbiti. Poznávám, že jsou to plané řeči a konečně i každý je rád dostane-li se domů. »

¹¹⁵Antonín Koutecký, *Zápisky z fronty*, Památník čs. Legií, Čestná vzpomínka, www.pamatnik.valka.cz, p. 1 : « Hned první noc sobotní jsem viděl ty hrůzy válečné a v duchu jsem si přemýšlel nač vlastně člověk je vychováván a do jakých hrůz je vháněn jako ta divá zvěř. »

¹¹⁶Antonín Kopecký, *op. cit.*, p. 40 : « V dalších dnech nastaly tři dny hrůzy, na které, co živ budu, nezapomenu. »

dans la guerre.

3.2.1.1 La bande sonore du front : les jalons du nouveau quotidien des soldats

« Avec chaque kilomètre parcouru, le grondement sonne de plus en plus fort, [désormais] nous reconnaissons clairement les différentes détonations. Les visages changent, l'humeur aussi. Les plaisanteries s'étiolent et chacun traîne son poids comme un mulet¹¹⁷. »

A l'instar de Fibich en Galicie, pour beaucoup de témoins, la proximité du front se manifeste d'abord par sa bande sonore. Les nouveaux sons agissent comme autant de flèches qui transpercent par endroits la bulle de l'imaginaire, la carapace bâtie de sédiments de discours à épaisseur variable selon les témoins. Moins concrets que la perception visuelle, les sons sont particulièrement propices au déclenchement d'associations d'images dans les esprits. Ils suscitent une forte charge émotionnelle, teintée de peurs, d'angoisses, d'appréhensions de ce qui se dérobe du regard, du caché, de l'inconnu. Les confirmations de la force de l'effet du nouvel environnement sonore abondent dans les témoignages. Le premier contact avec le combat du jeune médecin Opletal, arrivé au front galicien le 16 août 1914, fut également auditif. Lorsqu'il entend les canons gronder pour la première fois : « Le frisson a parcouru [s]on corps, [il a] réalisé qu'avec la guerre c'était bien du sérieux¹¹⁸. » L'écho des tirs d'artillerie est en effet le premier élément matériel, la première preuve de la réalité du passage de la vie de caserne, qui n'est pas fondamentalement différente du service militaire obligatoire en temps de paix, au cœur de la violence des combats réels, les combats qui blessent et qui tuent. Comme le note Sperling, en décrivant son baptême du feu le 7 juin 1915 sur le front italien : « Le son [de l'artillerie] n'augure que la mort¹¹⁹. » Le jeune étudiant Dobrovolný, recourt à une description similaire, lorsqu'il raconte son épreuve initiatique du printemps 1915 en Russie :

« Quelque chose a sifflé longtemps loin au-dessus, un bruit de fer – ce n'étaient sûrement que des balles isolées. Je courrais comme si j'étais soûl, sans comprendre ce qui se passait. [...] Un sifflement aigu, autour de nous les balles volaient et s'enfonçaient dans l'herbe. On était sous le feu des mitrailleuses ! Ce sifflement dense des tirs nous a mis par terre, mais les semailles d'aciers continuaient à siffler au-dessus de nos têtes : la mort, la mort, la mort ! Les mitrailleuses cliquetaient et fauchaient comme des machines à tuer inhumaines mécaniques¹²⁰. »

¹¹⁷Karel Fibich, p. 15 : « Každým ušlým kilometrem dunění zesiluje, rozeznáváme jasně jednotlivé raný. Mění se výrazy, mění se nálada. Vtipkovaní poněnáhlu odumírá a každý vleče svou požehnanou tíhu jako mezek. »

¹¹⁸Bedřich Opletal, *op. cit.*, p. 8 : « Mráz mnou proběhl, uvědomil jsem si, že to s tou vojnou bude asi myšleno doopravdy. »

¹¹⁹Bohumil Sperling, p. 24 : « Hučení její zvěstuje jen smrt. »

¹²⁰Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 41 : « Ve výšce cosi dlouze, kovově hvízdalo – asi ojedinelé kulky. Utíkal jsem

Le son des armes à feu est donc aussi la première trace indéniable de la présence de l'ennemi, dont l'invisibilité originelle désoriente et déconcerte les novices du front, accroît leur effroi. « Dès qu'on entend un coup, tous sursautent, [pensant] que l'ennemi est proche¹²¹. » Berger confie ses impressions du 27 septembre 1914, le jour de son baptême du feu en Serbie. Une fois plus près de l'épicentre de la violence, ce sont encore les sons qui accueillent les hommes envoyés à l'attaque. L'ouïe, avant la vue, détermine ainsi la première perception, la première impression et, en conséquence, la première réaction. L'instituteur Hodek, arrivé au front d'Isonzo mi-juin 1915, témoigne de la force de l'effet sonore sur le comportement des soldats.

« Un drôle de bourdonnement, jusqu'à présent inconnu, se mit à retentir autour de nos têtes et, en ce moment-même, nous avons aperçu et entendu un obus exploser sur le coteau en face. [...] D'un coup, un nouveau bourdonnement, mais celui-ci est tombé pile au centre de notre campement. Immédiatement, la vallée était submergée par des gémissements douloureux. Le chaos. Chacun courait jusqu'au bout de ses forces, montait la pente où il cherchait à s'abriter dans les crevasses des rochers. Je dois avouer que j'étais parmi les premiers¹²². »

Encore plus que les images, le son génère les réflexes inconscients, déclenche les mécanismes de l'instinct de survie. Indépendamment de toute réflexion et des positions intellectuelles conscientes, le son provoque des réactions physiologiques communes à la plupart des humains difficiles à supprimer ou à court-circuiter sauf dans les cas d'un entraînement spécifique¹²³. Ce n'est pas par hasard, que la bande sonore de la guerre, avec ces bruits percutants, tirs, explosions de tout genre qui accompagne les hommes pendant leurs longs séjours au front, reste gravée de façon indélébile dans leurs mémoires, même des années après lorsqu'ils entament la rédaction de leurs souvenirs. Suivant les études psychologiques sur la mémoire traumatique et le stress post-traumatique, les stimuli auditifs sont également les déclencheurs les plus fréquents des réactions pathogènes¹²⁴.

3.2.1.2 Un panorama désolé des lieux et de leurs occupants

Si la première confrontation avec l'espace du front mobilise l'ouïe, les yeux ne sont pas pour

jako opilý, nechápaje, co se kolem děje. [...] Kolem nás to ostře zasyklo, letěly střely a zahryzávaly se do trávy. Bily do nás strojní pušky! Hustý sykot palby srazil nás k zemi, ale ocelová setba svištěla dál přes naše hlavy: smrt, smrt, smrt! Kulometry harašily a kosily jako skutečné, nelidské stroje na mechanické vraždění. »

¹²¹AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 28 : « Jak se uslyší rána, s každým to trhne, že je tu nepřítel. »

¹²²Josef Hodek, *op. cit.*, p. 8 : « Zahučel nám kolem hlavy zvláštní hukot, dosud neznámý, a současně již viděli a slyšeli jsme na protější stráni explodovat těžký granát. [...] V tom však již bzučel nový a ten dopadl do samého středu ležení. Hned na to rozneslo se údolím žalostné nařikání. Nastal zmatek, každý utíkal, pokud síly dovolovaly, vzhůru do stráně a tam pod kameny ve skalních trhlinách hledal ukrytu. Příznávám se, že jsem byl mezi prvními. »

¹²³Dave Grossman, *op. cit.*, p. 259-261.

¹²⁴Boris Cyrulnik, *Sauve-toi, op. cit.*

autant épargnés. La confirmation visuelle des images mentales nées à partir de sons ne fait qu'accroître le pouvoir terrifiant du combat moderne. En fonction des avancées et des reculs spécifiques dans chaque secteur du front, pour de nombreux témoins, le regard croise tout d'abord un panorama de désolation qui s'ouvre sur les lieux ravagés puis désertés par les troupes en mouvement. Le jeune Kubík, qui part au front pour la première fois en juin 1917, rapporte sa réaction à sa première vision de l'espace des combats dans les Carpates : « Nous sommes à Kirilbaba. Nous voyons le premier champ de bataille, le premier front et nous ressentons les horreurs des combats qui se sont déroulés ici peu de temps avant¹²⁵. » Un autre diariste, Šrámek, s'arrête le 2 octobre 1914 sur les éléments annonciateurs de la violence des batailles : « Je suis en Serbie. [...] Nous voyons des cabanes brûlées, premiers signes de la guerre qui fait rage ici¹²⁶. » Les tombes, souvent creusées à la hâte, de leurs prédécesseurs infortunés forment autant d'épouvantails à l'accès des champs à investir. En arrivant sur le front russe au village de Vola Michova en février 1915, Kliment est bouleversé par la vue de : « tombes fraîchement recouvertes » dont il tente de déchiffrer les inscriptions. Il connaît personnellement un de ces hommes, morts et ensevelis loin de chez eux¹²⁷. Sur le même front, Pluháček entame son expérience de combattant le 19 juillet 1915 en assistant à un enterrement collectif au village de Populsko dans les environs de Sokal¹²⁸. Hormis les repères visuels dans des paysages investis par les opérations militaires, le spectacle qu'offrent aux nouveaux arrivés les soldats vivants, ayant déjà participé aux combats, participe fortement de la prise de conscience de la gravité et de la dangerosité de la nouvelle situation. Cette rencontre des « deux mondes distincts » témoigne de l'effet aliénant du quotidien du front. Maksa, Berger et Kliment s'accordent sur le choc que provoque la « nouvelle » apparence de leurs camarades, qu'ils décrivent en termes similaires. Lorsqu'il retrouve deux connaissances des casernes, Maksa « ne peu[t] même pas les reconnaître [tellement ils sont] décharnés et embroussaillés¹²⁹ » Kliment s'étonne à quel point les soldats du front sont « mal rasés, noirs et sales¹³⁰ ». Berger, quant à lui, insiste sur l'immense contraste entre les « anciens » du front et les « novices » : « Et voici que nous nous voyions, je suis encore bien rasé, mon uniforme tout propre et eux, tout déchirés, sales, affamés et embroussaillés¹³¹. » Le jeune étudiant Květoň rapporte dans ses notes une expérience

¹²⁵František Kubík, *op. cit.*, p. 27 : « Jsme v Kirilbabě. Vidíme první bojiště, frontu a cítíme hrůzu bojů, které zde nedávno zuřily. »

¹²⁶Josef Šrámek, *op. cit.*, p. 5 : « Jsem v Srbsku. [...] Vidíme spálené kuči, první známky zuřící války. »

¹²⁷Josef Kliment, *op. cit.*, p. 25 : « « Došel jsem až k čerstvě nasypáným hrobům a snažil jsem se přečíst na křížkách nápisy. A užasl jsem. Jména zabitých byla vesměs česká, byli to vojáci 28. pěšího pluku. Jednoho z nich jsem znal. » Voir aussi : Josef Pospíšil, *op. cit.*, p. 14.

¹²⁸Petr Pluháček, *Válečný deník*, Masarykova universita, Brno, 2008,

¹²⁹VHA Praha, Fond. SbHP, Carton 26, fond: František Maksa journal non paginé : « Ani jsem jich poznat nemohl : vyhublí a vousy zarostlí. »

¹³⁰Josef Kliment, *op. cit.*, p. 36 : « « Divil jsem se, jak byli vojáci zarostlí, černí a umazaní. »

¹³¹AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 27 : « Teď se tu vidíme, já ještě v čistém mundúru vyholen, oni rozbití, špinaví, hladoví, zarostlí ; na všech je znáti válečné útrapy a zubožení. »

particulièrement troublante. Arrivé au front russe en février 1916, il affirme que : « parfois, il faisait si froid la nuit que certains gars rugissaient de froid, hurlaient comme des loups. Je n'ai jamais vécu une chose pareille, j'en n'ai même jamais entendu parler¹³². » L'expérience du front et du feu ne change pas seulement les simples soldats. En rejoignant le front est à son tour en mai 1915, le cadet Dobrovolný est bouleversé par le relâchement général observé même chez les officiers :

« Ces combattants-ci, parmi lesquels on trouvait encore quelques individus, errant sur le front depuis le début de la guerre, cassaient complètement l'image que je me faisais jusqu'à ce moment-là du soldat autrichien. Les officiers ne portaient pas de sabre, à la place ils marchaient à l'aide de bâtons et fumaient la pipe russe. Le chic de caserne s'est perdu même chez les officiers de métier¹³³. »

Or, les « anciens » du front ne perturbent pas les nouveaux venus uniquement par leur apparence négligée voire dévastée. Souvent, ils leur font part des moments les plus forts et les plus terrifiants de leur expérience. Ce « bavardage des anciens » ajoute souvent une dimension supplémentaire à l'appréhension des hommes qui viennent renforcer leurs rangs ou assurer la relève. Ainsi, Maksa ajoute, après la description décourageante du physique des soldats qu'il trouve sur le champ de bataille : « Ils racontaient – quelle horreur de les écouter¹³⁴. » Kliment passe ses premiers moments au front en compagnie de son ami Neumann. Le 7 mars 1915, il explique :

« Il a déjà été au front une fois, en Serbie où il a été blessé au poumon. Maintenant, une fois guéri il y est envoyé à nouveau. J'avais donc un compagnon qui avait déjà vu ce théâtre horrible de la guerre et j'ai pu me faire une bonne image de toutes ces horreurs à partir de ce qu'il me racontait¹³⁵. »

Sur la route vers les champs des Carpates, Dobrovolný, le 11 mai 1915, note la mauvaise impression, fortement déroutante, qu'il a eue de la rencontre avec un ancien camarade du lycée technique, originaire de Berlin enrôlé dans un régiment de l'Empire allemand :

¹³²Vladislav Květoň, *op. cit.*, p. 19 : « Někdy v noci byla taková zima, že někteří hoši zimou řvali, vyli jako vlci. To jsem nikdy nezažil, ani jsem o tom neslyšel. »

¹³³Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 20 : « Tito bojovníci, mezi nimiž se ještě našli jedinci, tlukoucí se po frontě od začátku války, rušili úplně dosavadní představu o rakouském vojákovi. Důstojníci nenosili šavli, zato chodili o holích a kouřili z čibuků. Ta tam byla garnisonní uhlazenost i u oficírů aktivních. »

¹³⁴VHA Praha, Fond. SbHP, Carton 26, fond: František Maksa carnet non paginé : « Vypravovali – hrůza poslouchat. »

¹³⁵Josef Kliment, *op. cit.*, p. 27 : 07/03/1915: « Byl již jednou na frontě a to na srbské, kde byl raněn do plic, a teď jako uzdravený šel na frontu znovu. Měl jsem tedy společníka, který už viděl to strašné divadlo války, a z jeho vyprávění jsem si mohl učinit obraz o té hrůze. »

« Il rentrait des Carpates où il avait passé l'hiver au front pour suivre une formation de sous-officier. Il m'a décrit les horreurs de la guerre en montagne. Il aurait vu un obus déchirer un homme en projetant ses membres sur un arbre. Au départ, il avait été ravi par la guerre mais à ce moment-là, elle le dégoûtait. Pour un soldat prussien il me paraissait trop abattu¹³⁶. »

Finalement, c'est le combat lui-même qui, souvent après un premier avertissement sonore, submerge et sature le champ visuel des « débutants » du métier des armes. Comme beaucoup d'autres, dans son carnet, le cordonnier Jirásek décédé en 1917 en captivité en Russie, sauvegarde dans son journal intime la puissance de la première scène aperçue du grand théâtre de désolation qui s'ouvre à ses yeux :

« et lorsque nous sommes montés au sommet du coteau de Zamosc, nous avons aperçu nos unités en plein combat contre l'ennemi. Dans le crépuscule tombant, la première vue était effrayante et belle en même temps. Les éclats des shrapnels explosant semblaient déjà assez près¹³⁷. »

Il révèle ainsi la dichotomie des ressentis face à ce nouveau spectacle, aussi terrifiant que captivant, époustouflant qu'envoûtant qui constituait le premier contact sensoriel direct avec le cœur-même de la guerre – les combats et leur violence.

Même si les passages relatifs aux perceptions des autres sens apparaissent en moindre quantité dans les récits consultés, ils n'en sont pas absents. L'odorat aussi est fortement sollicité. Il est submergé par les traces typiques du front. La fumée des explosifs, l'odeur de la terre retournée et brûlée et celle, bien plus effrayantes encore, du sang et du corps animal et humain en putréfaction sont autant de marques des espaces où se déroulent les combats. Le goût ensuite, mobilisé de façon moins directe – par la qualité altérée de l'eau potable et de différentes denrées alimentaires disponibles – participe à la construction d'un réseau de perceptions sensorielles reliées à l'espace du front, au combat, à la guerre. Le touché peut être relié à la perception des conditions matérielles. Comme dans le cas français, l'inconfort et la précarité de la vie quotidienne au front parsèment les récits des combattants austro-hongrois. Acheminé au front près de Lvov, le 5 février 1916, Pospíšil résume la réaction des combattants du corpus au changement des standards matériels :

« Comment les hommes sont-ils versatiles dans leurs jugements,

¹³⁶Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 23 : « Vracel se z Karpat, kde pobyl přes zimu na frontě do poddůstojnického kursu. Vyprávěl mi o hrůzách válčení v horách, viděl prý, jak granát rozerval člověka a vyhodil jeho údy na strom. Z počátku byl válkou nadšen, ale teď k ní pocítoval hnus. Zdál se mi tehdy na pruského vojáka příliš skleslý. »

¹³⁷Josef Jirásek, *op. cit.*, p. 28-29 : « a když jsme došli na vysoké navrší před Zamosc, bylo viděti bojující naše oddíly s nepřítelem. První pohled při nastávajícím šeru byl hrůzokrásný a blesky od vybuchujících šrapnelů zdály se býti již blízko. »

*représentations et évaluations humaines, on le comprend le mieux dans les tranchées. Aux premiers moments de fatigue et d'épuisement, nous étions contents de pouvoir nous coucher peu importe où, seulement si c'était sec et abrité du vent froid*¹³⁸. »

En prenant d'assaut les différents sens, le front s'impose comme un écosystème particulier et distinct des environnements habituels où évoluaient les témoins en temps de paix.

Il est bien sûr impossible de vérifier et de corroborer de façon empirique ces dires, tellement les perceptions et impressions du front sont personnelles, subjectives, intimes. Or leur expression concorde dans les récits, aussi bien dans ceux qui date de la période de la guerre comme dans les souvenirs postérieurs. Par ailleurs, ce phénomène traverse les frontières des différents alliés, même les lignes de front entre ennemis, tellement les récits des combattants des différentes armées se ressemblent. Dans certains cas notamment pour des témoignages produits longtemps après des faits, il peut s'agir des éléments de langages stéréotypés, empruntés par les uns aux autres. Toutefois, le fait même d'emprunter des mots pour mettre en récit son expérience ne constitue pas un mensonge pour peu qu'ils correspondent au ressenti authentique. L'importance de ces éléments auditifs et visuels dans la fixation mémorielle des scènes perçues est confirmée par les études sur le fonctionnement de la mémoire traumatique¹³⁹.

Le parcours du soldat jusqu'au front et sous le feu procède par deux étapes distinctes. La première est celle de la mobilisation qui se poursuit encore dans les casernes de l'arrière. En fonction des cas, elle peut durer un temps plus ou moins long. Pour certains, se considérant chanceux, qui n'aperçoivent jamais le théâtre des opérations comme Vajcenbauer ou Halas par exemple, c'est aussi la phase ultime. Cette première phase est proche aussi bien sur le plan physique que mental de la vie de caserne en temps de paix. Elle est rompue seulement au moment du départ au front effectif, symbolisé dans le contexte austro-hongrois, par l'incorporation des uns et des autres dans les fameuses « *Marchkompanien*¹⁴⁰ ». Comme le montrent les divers témoignages, la prise de conscience de la nature réelle des combats et du danger qui guette là-bas n'est que progressive. Le trajet, souvent assez long de la base à l'arrière jusqu'aux lieux de combats incarne un espace transitoire, non seulement entre deux espaces physiques et sociaux distincts mais aussi dans le cheminement psychologique de la métamorphose de soldats en combattants. Variables en forme comme en longueur, les phases de confrontation directe avec les premiers signes de guerre ont eu raison des représentations de la guerre du temps de paix de la plupart des témoins. Le moment de leur première mise au

¹³⁸Josef Pospíšil, *op. cit.*, p. 24 : « Jak proměnlivé jsou lidské úsudky, představy a hodnocení se pozná nejlépe v zákopech. V prvních okamžicích únavy a vyčerpání jsme byli rádi, že můžeme zalehnout někam, kde je sucho, kam nefouká studený vítr. »

¹³⁹Boris Cyrulnik, *Sauve-toi, op. cit.*

¹⁴⁰ Compagnie de marche : les unités formées par des soldats désignés à partir sur le front, à prendre la relève.

combat – le baptême du feu – en est d'autant plus appréhendé et redouté.

3.2.2 Le baptême du feu

3.2.2.1 *La découverte de la peur*

Les récits du moment critique de la première participation des hommes à un combat – le baptême du feu – penchent tous dans la même direction. C'est un moment de grand choc, d'une terreur extrême. C'est aussi la peur que peuvent ressentir les hommes confrontés pour la première fois à la violence du combat réel qui semble préoccuper les autorités plus que leur capacité à infliger des pertes effectives à l'ennemi. Le commandant de bataillon I/88 RI Wagner résume ses réflexions lors de la première bataille contre les Russes en août 1914 :

« J'étais le plus curieux de voir comment allait se comporter l'aile gauche du bataillon, avançant au bord de la forêt, sous les tirs d'artillerie ennemie. Il est connu que dans une telle situation, la forêt agit sur les troupes comme un aimant, j'avais donc peur que l'aile gauche ne cherche la protection dans la forêt. Mais, rien de tel n'est arrivé. "Le bataillon a fait ses preuves lors de son baptême du feu, nous l'avons gagné avec notre bataillon sur toute la ligne et n'avons désormais plus rien à craindre." dis-je à mon adjudant¹⁴¹. »

Un autre témoin Dufka, pointe l'importance qu'accordaient les officiers à faire que leurs soldats surmontent leur peur. Au moment où l'offensive est déclenchée, l'artillerie fait rage, les hommes sont commandés en avant. « D'un coup, l'ordre fut lancé : se coucher et *n'avoir peur de rien* que nous puissions entendre ou voir, peu importe à quel point cela est atroce¹⁴². » Cette volonté des encadrants de lutter, tout d'abord contre la peur des troupes n'a rien d'étonnant. Dans les témoignages, la peur du combat est omniprésente. Le 15 mai 1916, František Novák note sa première impression des tranchées près de Zaleščík, il note sa « grande peur¹⁴³ » avant de monter à l'attaque. Mikes, lors de son premier grand « *Angriff* » le 18 juin 1916 devant Assiago

¹⁴¹Karel Wagner, *op. cit.*, p. 41, « Co mne nejvíce zajímalo, bylo, jak se zachová při dělostřelecké palbě levé křídlo praporu, postupující těsně podle lesního okraje. Je známo, že při takové příležitosti působí les na mužstvo jako magnet a obával jsem se, že levé křídlo bude hledat v lese ochranu. Ale nestalo se nic podobného. „Prapor osvědčil se při křtu ohněm báječně, vyhráli jsme to s praporem na celé čáře a nemusíme se ničeho více obávat,“ pravil jsem k svému pobočníkovi. »

¹⁴²Josef Dufka, *op. cit.* p. 10 : « Pojednou rozkaz ulehnot a nebat se niceho, byt by jsme slyseli a videli neco sebehroznejsiho. »

¹⁴³VHA Praha, fonds SbHP, carton 26, František Novák, p. 9 ; voir aussi AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, 32 : le 17/10/1914 : první velké bombardování, první křest ohněm : « To bylo krčení, nadávali jsme jako pohani, aby už radši přestali. Měli jsme v sobě malou dušičku. » ; VHA Praha, Fond. SbHP, Carton 26, fond: František Maksa note du 19/10/1914, la première fois en première ligne : « V každém hrklo – beze slova podívali jsme se na sebe. Nocí se rozlehl tichý rozkaz : « Umhengen ! » (...) Jdeme úplně tiše. Kanonáda i střelba úplně utichla. Malý kousek za vsí nás potkal nějaký voják a povídá : « Jen jděte, oni vám to dají do těla jako nám ! » Hauptman von Stegner s námi nešel, neboť den před tím dostal dovolenou, uznán byl nemocným. » ; František Skála, *op. cit.*, p. 20 : le premier combat le 20/06/1914 « Za táhlým návrším utvořen střelecký řetěz, nasazena bodla a nabity pušky. V zádech se usazuje před prvním bojem mrazivý pocit. » etc.

sur le front italien se confie dans son carnet :

« Hier, nous étions prêts à partir dans les tranchées. C'est pourquoi, j'étais très angoissé. On ne peut pas s'empêcher, même si on essayait de toutes les forces, de penser à la mort, car le grondement incessant des canons et le fracas des fusils nous la rappelle bien comme il faut. Je pensais que j'étais peut-être le seul à me laisser envahir par ce sentiment mais les autres ne vont pas mieux. La nuit, je dors comme à la maison, alors que les autres ne peuvent pas fermer l'œil¹⁴⁴. »

Qui plus est, la peur ne se résume pas seulement qu'à une souffrance intime que chacun doit surmonter dans son for intérieur. Elle peut causer, chez certains soldats des réactions psychosomatiques, physiologiques embarrassantes et susceptibles dans les pires des cas, de les mettre, au grand dam des officiers, hors du combat. Début août 1914, l'écrivain Kisch part avec son unité sur le front Serbe. Il navigue en bateau sur le fleuve Sava lorsqu'il aperçoit que : « Sur le bord, un soldat s'est évanoui, un autre a sombré dans une folie religieuse¹⁴⁵. » Du point de vue des autorités, les deux soldats ne sont plus d'aucune utilité pour l'opération. Dans la plupart des cas, les effets des réponses émotionnelles sont moins puissants. Ils déterminent pourtant le comportement des hommes au combat, les amenant à effectuer des gestes et actions peu efficaces dans la perspective du combat à mener. Le jeune étudiant en droit, futur journaliste et professeur d'économie dans l'enseignement supérieur, Hejda, par exemple, doit interrompre temporairement son élan offensif à cause de la diarrhée, conséquence de sa première confrontation directe aux explosions d'obus près de lui¹⁴⁶. Une des réactions qui revient de façon récurrente sans les récits c'est l'immobilisation, l'arrêt, la mise à l'abri. Dans son langage cru typique, Berger commente un de ses premiers combats le 27 septembre 1914 en Serbie :

« Notre batterie se trouve au bord de la forêt et pendant qu'on marche, voici un coup qui arrive. Braves gens, quel spectacle : d'un coup ils sont tous par terre, ils sont tous allongés à plat ventre peu importe s'ils devaient mettre leurs nez dans la merde. Et spécialement l'adjudant Dvořák, qui voulait mettre une bonne raclée à tous les Serbes, offre un beau spectacle. Il s'est allongé si vite qu'il a failli se casser le nez¹⁴⁷. »

¹⁴⁴Mikeš, texte non paginé : « Včera jsme byli uchystaní, že asi přijdem do zákopů a proto jsem měl takovou tísnivou náladu, člověk musí, kdyby se tomu vzpíral jak chtěl, na smrt pomýšlet, neboť ten ustavičný hukot děl a rachot pušek, mu to dobře připomíná. Myslel jsem, že snad to pouze na mne tak leze ale jiným se nevede lépe. Já spím v noci jako doma ale někteří nemohou ani oka zamhouřiti. »

¹⁴⁵Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 22 : « Na palubě jeden voják omdlel, jiného zachvátilo náboženské šílenství. »

¹⁴⁶Jiří Hejda, *op. cit.*, p. 10 : « Třetí detonace mě ohlušila, cítil jsem, že na mě padá hlína, ale jinak se nic nestalo. Hned jsem vyskočil a běžel ještě více kupředu, ale Rusové už nevystřelili. Přesto se mi strachem zapotila střeva a dostal jsem průjem. »

¹⁴⁷AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 28 : « Na kraji lesa je naše baterie a co tak jdeme padla rána. Lidi to byla podívaná jak to se všemi praštilo; všechno to leželo na

Dans le récit de l'instituteur Hodek, qui vit son baptême de feu un an plus tard dans les Alpes :

« Tous se sont cachés derrière les arbres et sont restés ainsi pendant deux longues heures. Personne ne s'occupait de personne, tous étaient blottis aux forts troncs des chênes – tout déroutés par cet épouvantable sifflement et craquement¹⁴⁸. »

Chez le cadet Dobrovolný aussi, au moment où le capitaine en second annonce l'attaque proche :

« Les soldats se sont figés à leur place. Les jeunes garçons avaient l'air d'enfants perdus. Les vieux papas moustachus étaient encore plus déconcertés. Même moi, j'avais du mal à me maîtriser. Le danger qui était devant nous me mettait dans un état fébrile¹⁴⁹. »

La peur semble omniprésente, elle saisit aussi bien les troupes que les encadrants. Ainsi, le premier souci des autorités responsables du bon déroulement des opérations n'est pas d'amener les hommes à exercer une violence sur l'ennemi mais de les empêcher de se soumettre à leur instinct de survie primaire qui les somme de se cacher voire de fuir. Les fantassins sont donc amenés à affronter d'abord leurs propres peurs avant d'atteindre l'ennemi ce qui exerce un impact sur leur interprétation de la situation. Le mental égotique est ainsi concentré sur le dépassement de ses propres craintes. Il est trop obnubilé par le combat contre ses propres faiblesses pour être animé par une volonté ferme de nuire à l'autre, projetée directement sur l'ennemi.

La peur du combat, de sa violence et des souffrances qu'il puisse engendrer est une réaction humaine spontanée, ordinaire, instinctive. Pourtant, cette dimension est en général minimisée, occultée dans les récits canoniques de guerre. Afin d'atteindre leurs objectifs, les autorités qui recourent à la guerre comme moyen de poursuivre leurs projets politiques par d'autres moyens¹⁵⁰ - notamment par la violence organisée, doivent lutter précisément contre cette réaction instinctive. Il n'est pas étonnant que les discours motivants insistent abondamment sur cette dure lutte intérieure avant même d'insister sur l'aptitude à causer de réels dommages à l'ennemi. Ainsi, dans le système des valeurs hiérarchisées, la capacité à surmonter sa peur – le courage, la bravoure devant l'ennemi – trône au sommet de l'échelle. Ancrée dans les valeurs –

bříše, třeba by nosem vrazil do hovna. Podívaná byla na šikovatele Dvořáka, jenž chtěl pobít všechny Srby; ten sebou flák, div si nesrazil nos. »

¹⁴⁸Josef Hodek, *op. cit.*, p. 9 : le 15/08/1915 : « Přikrčili jsme se za stromy a tak plně dvě hodiny seděli. Nikdo se nestaral o druhého, všichni tlačili se k silným bukovým stromům – úplně zpitomělí tím děsným svistěním a praskáním. »

¹⁴⁹Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 40 : « Nadporučík nařídil, abychom byli připraveni vyrazit v nejbližší chvíli proti Rusům. Vojáci ztuhli na svých místech. Mladí hoši vypadali jako bezradné děti. Ještě více zaraženi byli vousatí tatíci. Já měl ovšem sám se sebou co dělat. Nebezpečí hrozící vpředu uvádělo mne do zimničního stavu. »

¹⁵⁰Carl Von Clausewitz, (Gérard Chaliand, Laurent Murawiec), *De la guerre*, Paris, Perrin, 2006 (1832).

masculines – ordinaires du temps de paix, la capacité de brider sa peur instinctive représente un élément indispensable pour obtenir aux yeux des autres son brevet de virilité¹⁵¹. Être traité de « lâche » entraîne au contraire une dégradation pour l'homme ciblé. En transcendant ainsi le cadre de la guerre, la valorisation sociale d'un type de comportement au détriment de l'autre constitue un levier de motivation particulièrement puissant, plongeant les hommes sous le feu dans un grand combat intérieur entre leur instinct et leur volonté.

Dans sa liste des « Quelques idées fausses sur la guerre », Norton Cru consacre le second point à l'idée de la peur. Il s'applique à défaire le mythe, largement diffusé depuis les civilisations les plus anciennes, selon lequel : « les bons soldats sont courageux, les mauvais ont peur. » Il raisonne en renversant la perspective :

« Tous les soldats sans exception ont peur et la grande majorité fait preuve d'un courage admirable en faisant ce qu'il faut faire en dépit de la peur. Nous avons peur parce que nous sommes des hommes et c'est la peur qui a préservé la vie de nous tous qui survivons. Sans peur nous n'aurions pas vécu vingt-quatre heures en première ligne ; nous aurions commis tant d'imprudences par inattention que nous aurions vite reçu la balle qui guette l'imprudent¹⁵². »

Les récits du corpus analysé ne font que confirmer ce développement riche en observations pertinentes. Les témoins austro-hongrois aussi soulignent la nature pratiquement universelle de la peur, son lien avec l'instinct de survie et les effets clairement bénéfiques de ce dernier pour maintenir l'homme en vie. Par ailleurs, ce sont les hommes les plus enthousiastes pour la guerre et les plus appliqués à déjouer leur instinct et à montrer leur « courage », souvent jeunes officiers, qui ont été largement décimés dans les premiers moments de la guerre¹⁵³. Tournée vers la pratique, des recherches récentes en psychologie aussi bien qu'en neurosciences contribuent à déconstruire ce mythe millénaire dont les conséquences dans une guerre moderne où l'homme ne fait pas face à l'homme mais à des technologies surpuissantes peuvent être très graves, amènent les hommes « courageux » à se faire tuer, comme l'a fort justement relevé Norton Cru, inutilement. Dans son étude analytique sur l'acte de tuer en guerre « *On Killikng* », Dave Grossmann, lieutenant-colonel de l'armée états-unienne s'efforce de déconstruire les mécanismes psycho-cognitifs et physiologiques des hommes placés dans la situation de combat afin de comprendre (et anticiper) leurs réactions.

“When a man is frightened, he literally stops thinking with his forebrain (that is, with the mind of human being) and begins to think with the midbrain (that

¹⁵¹Jiří Hutečka, *Muži proti ohni. Motivace, morálka a mužnost českých vojáků Velké Války 1914-1918*, Praha, Knížnice Dějin a současnosti, 2016.

¹⁵²Jean Norton Cru, *op. cit.*, p. 28.

¹⁵³Gunther E. Rothenberg, *op. cit.*, p. 205.

is, with the portion of his brain that is essentially indistinguishable from that of animal), and in the mind of an animal it is the one who makes the loudest noise or puffs himself up the largest who will win¹⁵⁴. ”

Grossman tire plusieurs conclusions de ce constat. Premièrement, la peur est une réaction instinctive, naturelle, pratiquement universelle des êtres humains face au danger, au risque mortel. S’appliquant, dans le monde naturel, aux situations de conflits au sein de la même espèce, il émerge également dans les conflits entre hommes¹⁵⁵. Deuxièmement, en tant que telle, c’est la peur qui est traditionnellement exploitée par les armées en guerre. En dehors de l’anéantissement effectif d’un ennemi par la violence, le phénomène de la peur instinctive rend possible de mettre en œuvre une large gamme de stratégies qui visent justement à générer l’effroi qui mène l’adversaire à se soumettre ou à s’enfuir et évite donc qu’il soit physiquement exterminé pour être vaincu. L’éventail d’options dans la situation de combat est ainsi élargi. A la dichotomie combattre ou fuir [*fight / flight*] s’ajoutent deux autres réactions : impressionner ou se soumettre [*posture / submit*]. La stratégie de « posture » poursuit un objectif explicitement dissuasif, en visant à faire peur à l’ennemi. Suivant l’argumentaire de Grossman, le recours massif à l’artillerie serait un résultat direct de ce phénomène :

“The longbow would still have been used in the Napoleonic Wars if the raw mathematics of killing effectiveness was all that mattered, since both the longbow's firing rate and its accuracy were much greater than that of a smoothbore musket. But a frightened man, thinking with his midbrain and going “ploink, ploink, ploink” with a bow, doesn't stand a chance against an equally frightened man going “BANG, BANG!” with a musket¹⁵⁶. ” 9

En insistant sur la puissance dissuasive des perceptions sonores ou visuelles, les témoignages font un écho direct à cette assertion. Le grand défi pour les belligérants est donc de court-circuiter cette réaction instinctive et d’amener les hommes à déjouer les stratégies de « *posturing* » de leurs adversaires. (Suite : chapitre sur le répertoire d’outil de motivation et de contrainte).

Dans cette perspective, le baptême du feu constitue le moment où la conscience de la guerre passe de la sphère intellectuel, régie par les imaginaires et les représentations, au domaine de l’expérience physique. Elle devient une expérience d’un corps qui, soumis aux stimuli sensoriels, produit des réponses instinctives, des réflexes générés par des zones du cerveau plus profondes, susceptibles d’échapper au contrôle de la raison consciente. La peur sous le feu, n’est plus abstraite mais une peur provoquée par l’instinct universel de protéger l’intégrité de son corps

¹⁵⁴Dave Grossman, *op. cit.*, p. 8.

¹⁵⁵Dave Grossman, *op. cit.*, p. 6.

¹⁵⁶Dave Grossman, *op. cit.*, p. 9.

devant le péril de désintégration partielle ou complète. La guerre devient alors une lutte contre soi-même avant d'être celle contre « l'autre ». Comme l'écrit le cadet Dobrovolný dans son journal : « ce sont deux choses bien différentes d'être contre la guerre pour des raisons politiques et éthiques et d'en faire l'expérience¹⁵⁷. »

3.2.2.2 *Les blessés et les morts*

Passé le moment paroxystique de la première exposition au danger de la guerre et les réactions physiologiques de son propre corps, souvent inconscientes ou du moins incontrôlables par la conscience ordinaire, la prise de conscience du pouvoir potentiellement blessant, voire létal est renforcé par l'observation et l'analyse des effets sur les corps des autres. Dans ce va et vient permanent entre un traitement inconscient et conscient de l'expérience extrême il importe finalement peu, dans ce cas, de savoir si les corps dégradés appartenaient aux camarades ou aux ennemis. Au vu de la désolation, l'empathie humaine semble dépasser les clivages imposés. Ainsi, la vision d'autres hommes blessés et morts, fonctionne comme un *memento mori*. C'est une mise en garde supplémentaire contre le danger encouru, particulièrement puissante. Mobilisant la capacité d'empathie, les premières rencontres avec les impacts sinistres concrets de la violence de guerre dans la chair humaine occupe une place importante dans pratiquement tous les témoignages. Lorsque Berger, qui ne semble pourtant pas être de nature particulièrement sensible, aperçoit le premier blessé au combat le 27 septembre 1914, il note sa réaction ainsi : « Nous étions tous pris de torpeur, attendant qu'une balle arrive pour blesser ou tuer¹⁵⁸. » Heřmanský, un autre témoin de nature plutôt robuste, avoue que « [s]es cheveux se sont hérissés de terreur » devant le spectacle sinistre des premiers cadavres sur le champ de bataille¹⁵⁹. Dobrovolný ressent des frissons à la vue du premier blessé revenant du feu. Il est complètement bouleversé par la tâche qui consiste à chercher et identifier les morts après son premier combat. Depuis, bien qu'il ne partage son émotion dont il a honte avec personne, la peur d'être blessé soi-même « s'est incrustée dans ses nerfs¹⁶⁰ ». Un peu plus tard, lorsqu'un jeune garçon est tué devant ses yeux, Dobrovolný ne parvient plus à maîtriser ses larmes¹⁶¹. Un autre témoin, le soldat affecté comme aide aux ambulanciers, Jirásek est « profondément ému

¹⁵⁷Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 29 : « Jsou to dvě různé věci: být proti válce z politických nebo mravních důvodů a okoušet jako nevyčerpaný vojákův uchvatnou hrubost, troufalost a tramskou romantiku války samé. »

¹⁵⁸AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918.

¹⁵⁹Josef Heřmanský, *op. cit.*, : « Již v tom hustém lese bylo několik mrtvol, většinou ruských. Když přicházeli jsme ku konci lesa hrůzou ledas komu vlasy vstávaly. »

¹⁶⁰Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 35, 43 et 45 : « ale od té chvíle uvízl mi v nervech strach před zraněním. »

¹⁶¹Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 46 : « V těchto okopecích viděl jsem na vlastní oči zemřít prvního vojáka. (...) prostý venkovský český kluk. (...) Stál a rozhlížel se, máje prsa a hlavu nad náspem. Kdybych ho byl napomenul, aby se neukazoval Rusům, mohl snad dodnes žít. Ale tu již cosi švihla vzduchem a hoch se bez hlesu zhroutil k zemi. Událo se to v naprostém tichu, ani vzdechu jsem nezaslechl. (...) Má pomoc byla marná: byl mrtev. - Kleče v bezmoci nad tímhle kuřetem, jež ve smrti ani nezapípl, zaryl sem hlavou do země a dal se do breku. »

par les gémissements des blessés » au poste de soins¹⁶².

Même un officier de métier avec des années de service à son compte comme Wagner insère dans ses mémoires la description détaillée du premier homme tué de son bataillon qu'il a vu de ses propres yeux¹⁶³. Il atteste ainsi de la puissante charge émotionnelle¹⁶⁴ que la première confrontation avec la violence réelle des combats peut causer. Le médecin Bouček apporte dans son témoignage la perspective du soignant. Même pour un professionnel de santé, plus habitué par définition au contact avec des blessés, des malades et des mourants, ne semble pas sortir indemne de son premier déploiement dans la guerre :

« Mon Dieu, quelles saloperies devais-je nettoyer, voir. Et puis tous ceux que je ne pouvais pas enlever, que je ne pouvais pas sauver ! Quelle impression terrible de voir tous ces pansements pleins de pus, les membres enflés, les draps de lit et paillason infusés de pus. Le traitement des fractures n'était pas chrétien. [...] Quelles peines ont souffert à chaque mouvement les blessés trimballés sans cesse du train à l'hospice et de l'hospice au train¹⁶⁵. »

Sa première rencontre avec des soldats pour qui il n'était plus d'aucun secours, est ajoutée plus loin dans le témoignage dont le ton reste sensiblement le même : « Les morts offraient un spectacle horrible : les jambes et les mains arrachées, tout recouverts de poussière de mortier et de briques. Quelle impression épouvantable pour une première fois¹⁶⁶, » s'exclame-t-il.

Si la toute première confrontation avec la souffrance et la mort imprègne les mémoires de façon particulièrement forte, la charge émotionnelle propre à ce type d'expérience ne semble pas s'étioler dans la durée de la guerre malgré la récurrence de telles situations. Bien que la mort soit omniprésente sur le front, les récits de ceux qui y font face les mois durant, ne trahissent pas de traces de la transformation en habitude. Assister à la mort des autres, voir d'autres hommes dépérir sous leurs yeux ne devient une banalité pour personne. Ainsi, les références aux blessés et aux tués parsèment les récits. Elles oscillent entre de simples entrées numériques récapitulant les conséquences d'une journée ou d'une opération et des développements poussés,

¹⁶²Josef Jirásek, *op. cit.*, p. 29 : « Z nedalekého obvaziště bylo slyšet nářek raněných, což na nás působilo hlubokým dojmem. » Voir Aussi : František Kubík, *op. cit.*, p. 66 ; Vladislav Květoň, *op. cit.*, p. 23, Maksa note du 06/10/1914 etc.

¹⁶³Karel Wagner, *op. cit.*, p. 43 : « Již na kraji lesa narazil jsem na prvního mrtvého svého praporu. Byl to starší záložník, který ležel natažen u stromu maje svou torbu pod hlavou, ruce na prsou zkrřížené a oči zatlačené. Někdo z kamarádů mu prokázal tuto poslední službu. »

¹⁶⁴Étude de la mémoire, la charge émotionnelle ressentie face à un événement en augmente le potentiel de mémorisation.

¹⁶⁵Bouhuslav Bouček, *op. cit.*, p. 17 « Bože, toho svinstva, co jsem musel čistit, vidět, a což teprve co se nedalo odstranit a čemu jsem nemohl zabránit! Jaký jen strašný dojem to byl vidět ty prohnisané obvazy, oteklé končetiny, hnísem prosáklá prostěradla a slamníky. Fraktury se ošetřovaly nekřesťansky. (...) Co bolesti vytrpěli ranění při každém pohybu a věčném z vlaků do špitálů a ze špitálů do vlaků. »

¹⁶⁶Bouhuslav Bouček, *op. cit.*, p. 33 : « Zabití poskytovali příšerný pohled; nohy, ruce utrhané, všechno pokryto vrstvou prachu z malty a cihel. Byl to strašný dojem napoprvé. »

regorgeant de détails crus sur les atrocités observées.

Le comptage des morts

Dans leurs carnets, de nombreux témoins énumèrent et nomment les camarades perdus. La précision de ces bilans funèbres varie en fonction de la capacité d'accès à l'information de chaque témoin. Dans son journal, le soldat aide-ambulancier Jirásek n'insiste pas sur le nombre exact des pertes, ce qui lui importe c'est le fait que la proportion est alarmante.

« ce n'est que là, que j'ai appris à quel point nos pertes étaient importantes. Il manquait une bonne moitié de nos camarades, même les officiers restés étaient rares. La marche est triste, chacun attendait que son propre coup de destin arrivât très rapidement ce qui n'était pas, au vu de la fréquence des combats, aucunement impossible¹⁶⁷. »

Un autre témoin tchèque, Chvojka note le 22 août 1914 : « Jour critique – des tirs comme s'il pleuvait, beaucoup de morts et de blessés¹⁶⁸. » Après l'offensive du 14 octobre 1916 sur Isonzo, le cadet Sperling évoque une multitude vague : « Il y avait toute une rangée de tombes au cimetière¹⁶⁹. » D'autres témoins, quant à eux, s'efforcent d'obtenir des données exactes. Ainsi, l'écrivain et journaliste autrichien Kisch, fidèle à son métier, dresse même dans son journal intime un bilan chiffré détaillé, tel un véritable rapport de l'opération :

« Aujourd'hui [le 25/08/1914], les premières listes des pertes ont été dressées. En une seule semaine de combat, nous avons perdu 69 officiers et cadets, c'est-à-dire 71% et plus d'un mille troupes, c'est-à-dire 25% des effectifs. Vingt-trois officiers sont morts, parmi eux six qui venaient tout juste d'arriver de l'école et furent envoyés directement en première ligne. Tout le monde croit que pour notre régiment la guerre est finie. Ils nous renverront probablement à l'arrière à Písek¹⁷⁰. »

A la fin de sa campagne en Serbie, le 10 décembre il constate : « De tous les volontaires d'un an de cette année il ne reste qu'un seul. Depuis le début de la guerre, le régiment [RI n° 11] a perdu environ 10 000 hommes¹⁷¹. » Naturellement, le commandant Wagner enregistre lui-aussi

¹⁶⁷Josef Jirásek, *op. cit.*, p. 86 : « a tu teprve dozvěděl jsem se, jak velké byly naše ztráty. Dobra polovice našich kamarádů scházela, důstojníku bylo také málo. Cesta byla pro nás smutná a každý očekával svůj osud co nejdříve, což při tak častých bojích není ani jinak myslitelné. »

¹⁶⁸Chvojka, p. 85 : « Kriticky den – strileno, jako když prši, mnoho zabitych a ranených. »

¹⁶⁹Sperling, p. 64 : « Offensiva (. ,bitva na Soči), zda se býti u konce. Na hřbitově přibyla řada hrobů. » Voir aussi : Antonín Kopecký, *op. cit.*, p. 42, Josef Šelf, *op. cit.*, p. 27, etc.

¹⁷⁰Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 65 : « Dnes byly sepsány první seznamy ztrát. Ztratili jsme v jediném týdnu boje 69 důstojníků a důstojnických aspirantů, t. j. 71%, a přes tisíc mužů, t. j. 25% mužstva. Třiadvacet důstojníků je mrtvo, mezi nimi šest, kteří byli právě „vymustrováni“ z kadetské školy a poslání přímo do války. Všeobecně se věří, že je pro náš pluk válka všeobecně skončena. Pošlou nás asi zpět do Písku. »

¹⁷¹Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 211 : « « Z letošních jednoročáků zbyl již jediný, praporečník. Ztráty pluku od počátku války činily asi 10.000 mužů. »

l'état alarmant des effectifs du bataillon (le k. u. k. RI n° 81) dont le commandement lui a été confié en août 1914. « La situation est terrible dans le I^{er} bataillon : de 800 hommes qui sont partis en position, il ne nous reste que 180 environ. Tout le bataillon est en proie au choléra, les hommes meurent devant nos yeux¹⁷². » Le simple soldat du k. u. k. RI n° 35, Šrámek, prend lui aussi soin de compter d'une manière très concise ceux qui manquent et d'enregistrer ces chiffres effrayants dans son journal intime. Le 5 novembre 1914, suite à une attaque ennemie sur le front serbe, il écrit : « dans ma compagnie, 32 personnes de 56 ont été blessées ou tuées¹⁷³. »

Les atrocités

A l'autre pôle du spectre des évocations des pertes lors des combats, nous retrouvons des descriptions détaillées, parfois très crues, des coups et autres traces des souffrances infligées aux soldats infortunés. Les récits des atrocités sont également présents voire fréquents dans une grande partie des récits des témoins qui ont vécu les combats. Les tableaux diffèrent en fonction du profil et du bagage socio-culturel de chacun. Ainsi, pour saisir au mieux par des mots l'image indicible, l'étudiant Hejda mobilise les références aux grands maîtres de la peinture :

« J'enjambe les morts et les grands blessés : des soldats avec la tête arrachée, qui ne reste attachée que par un fil de peau ; des tas de corps baignant dans une mare de sang au clair de la lune – d'horribles images à côté desquelles les « Les horreurs de guerre » de Goya ne sont qu'une représentation candide¹⁷⁴. »

Lors de son premier combat, le jeune soldat de milieu paysan, Dufka, voit en arrivant sur le front russe : « par moment une jambe, main ou tête arrachées, même un soldat terriblement défiguré¹⁷⁵. » Le cultivateur catholique¹⁷⁶ Janoušek rapporte un spectacle similaire de l'Italie lors de l'explosion d'une mine : « Il ne restait qu'un mollet d'un des soldats, de l'autre un bras. Les autres parties du corps étaient emmêlées, on n'a trouvé la tête d'aucun d'eux. L'horreur de l'enfer¹⁷⁷ ! » Un autre cultivateur, le soldat Mudrák, trouve toute une section déchiquetée dans un cratère : « Le docteur Kuncek a trouvé une tête dans une huche et reconnu immédiatement le capitaine en second Engelman. Cette partie l'a reçu en plein et tous ces misérables sont morts. C'était un spectacle terrible, qui ne s'effacera jamais de la mémoire¹⁷⁸. » L'ingénieur

¹⁷²Karel Wagner, *op. cit.*, p. 67 : « u prvního praporu je to hrozné; máme z 800 mužů, s kterými jsme šli do pozice, jen asi 180 mužů. Prapor je celý zamořen cholerou a lidi nám umírají před očima. »

¹⁷³Josef Šrámek, *op. cit.*, p. 8 : « Z mé čety z 56 lidí 32 raněno nebo mrtvo. »

¹⁷⁴Jiří Hejda, *op. cit.*, p. 20 : «

¹⁷⁵Josef Dufka, *op. cit.* p. 10 : « Sem tam bylo viděti utrženou nohu, ruku nebo hlavu a i vojáka strašně zohaveného. »

¹⁷⁶C'est ainsi qu'il se présente dans le titre de son témoignage publié dans l'entre-deux-guerres.

¹⁷⁷Jan Janoušek, *op. cit.*, p. 90 : « Z jednoho zbylo jen lýtko, z druhého záloktí. Ostatní části těla byly promíchány dohromady, hlava se od žádného nenašla. Byla to hrůza boží. »

¹⁷⁸Augustin Mudrák, *op. cit.*, p. 92 : « Doktor Kuncek najde v díže hlavu a hned pozná, že patří nadporučíku

constructeur, le cadet d'artillerie Sperling est lui aussi témoin de telles atrocités à plusieurs reprises. Le 20 juin 1916, il est bouleversé par le sort d'un capitaine qui reçoit un obus sur sa tente. « Il se fit arracher une jambe et une main, ses entrailles étaient sorties de son abdomen. Il fut projeté entre deux arbres. Les brancardiers l'ont libéré de là, en 2 min. environ. Il hurlait à la mort et mourut 10 min. plus tard¹⁷⁹. » Un peu plus tard, le 6 juin 1917, le cadet devenu lieutenant, s'arrête à nouveau sur la mort atroce d'un de ses pairs :

« Aucun soldat ne fut blessé. Seul le lieutenant Pfob restait allongé un peu plus loin dans une mare de sang. Sa tête avait été arrachée au niveau du menton. Il y a beaucoup de sang près de lui et aux alentours [on retrouvait] les différentes parties de son cerveau : un œil, le nez, les dents. Aujourd'hui, c'est son 19^e anniversaire. Que c'est triste d'y penser, c'est la guerre¹⁸⁰. »

L'écrivain Kisch, enrôlé en août 1914 avec le grade de caporal, n'évite pas lui non plus d'aborder ce sujet macabre. Le 10 août 1914, il note dans son journal un incident particulier. Une de ses premières rencontres avec la violence et la mort sous le feu qui le marque à long terme :

« Quelques gars du 73^e RI de la 1^{ere} compagnie racontaient qu'ils avaient trouvé hier, près du champ de François Joseph un fusilier du 10^e dont la tête avait été coupée et jetée à 30 mètres de là, les deux bras ont été arrachés et ses tibias écorchés. Si cette histoire est véridique, ce dont je doute, les Serbes, n'ont pas profané le malheureux par pur plaisir bestial mais pour nous faire peur avant les premières accrochages¹⁸¹. »

Gardant son esprit critique de journaliste, Kisch émet des doutes sur une histoire de seconde main. Toutefois, il n'écarte pas sa plausibilité pour autant. Il trouve même des arguments

Engelmanovi. Tento náš oddíl byl zasažen plnou trefou a všichni ubožáci zahynuli. Bylo to hrozná podívaná, která žádnému z nás nikdy nevymizí z paměti. »

¹⁷⁹Bohumil Sperling, *op. cit.*, p. 30 : « Tuším 18. t.m. Padl hejtman Stejskal – 7,5 cm granát vrazil do stanu, vyhodil týž do vzduchu a s ním i hejtmana. Ten měl utrženou jednu nohu, jednu ruku a vyhrézlé vnitřnosti. Vržen byl mezi 2 stromy. Odtud vysvobodili jej nosiči, asi 2. min. Hrozně řval a po 10. min. skončil. »

¹⁸⁰Bohumil Sperling, *op. cit.*, p. 99-100 : « vojna trvá s neúprosnou krutostí.“ Divná rána, střela jim rozbila dělo. „Z mužstva nezraněn nikdo. Jen Lt. Pfob leží opodál v tratolišti krve. Přikrýváme ho stanem. Má utrženou hlavu od brady počínaje. Poblíž spousty krve a v celém okolí jednotlivé součástky mozku, oko, nos, zuby atd. Je mu dnes 19 let. Je trudno na to mysliti, to je vojna. »

¹⁸¹Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 28 : « « Několik třiasedmdesátníků od 1. kompanie vyprávělo, že našli včera blízko pole Františka Josefa jednoho střelce od desátých s useknutou hlavou, jež byla 30 metrů odhozena, obě paže byly utrženy a s holení stažena kůže. Dělal to dojem, jako by mu byla za živa sedřena kůže. Je-li tato historka pravdivá, o čemž pochybuji, pak nezprznilo Srbové ubožáka z bestiální rozkoše, nýbrž aby nám nahnali strach a hrůzu před prvními srážkami. » Aussi VHA Praha, fond: SbHP, carton 48, Josef Zetek, p. 11-12, le 16/08/1914 : Tam viděli jsme hrozná divadlo. Dva vojíni od naší čtyř leželi vysvlečení a hrozně zohaveni. Oči měli vypíchnuty a v břiše vězely jim dřevěné kůly. Byl to jeden desátník a pěšák Flamich ze Zbiroha, který se mnou sloužil již u 88. pluku v Jindřichově Hradci. (...) Teď teprve jsem viděl, v jakém jsem byl nebezpečí. »

rationnels, stratégiques pour élucider son mobile. Dans le vaste corpus de témoignages, les occurrences abondent, inutile de les retranscrire toutes. L'échantillon présent, montre que les récits de ce style parcourent tout le spectre des profils socio-professionnels et culturels ainsi que l'échelle de la hiérarchie militaire. Malgré la diversité des situations et des façons de traduire les images en narration, ces passages attestent de la puissance de l'effet émotionnel et psychologique de ces scènes sur les hommes qui en sont témoins. Qu'ils en dressent des bilans chiffrés ou qu'ils en proposent une description haute en couleurs, les visions apocalyptiques de la violence et des souffrances ont profondément marqué les esprits des témoins. Dans tout le corpus et malgré la gamme très large des styles de récits et de mots déployés, personne ne semble indifférent, impénétrable au spectacle funeste de la dégradation, de la désintégration, de la destruction des corps humains dans leur proximité. Et la perte de la vie et la douleur ressentie ne constituent pas les seules raisons de la peur. Il y a des terreurs plus profondes. Celle de perdre durablement son intégrité, son identité et son humanité, sa dignité dans la mort.

Le sort des morts et des cadavres.

En effet, ce n'est pas uniquement la mort en tant que fin d'existence consciente qui sème l'effroi chez les hommes qui doivent y faire face. La profondeur et la complexité des peurs et des angoisses ressenties transparaît encore davantage dans de très nombreux passages consacrés par les témoins au sort des corps que la vie a quittés. L'attention témoignée dans les récits au traitement des cadavres confirme l'importance que la « vie après la mort » a dans la construction de l'intégrité de soi. Or, dans les conditions des fronts de la Première Guerre mondiale, même morts, les soldats n'étaient pas épargnés des traitements inacceptables, envisagés par les vivants comme autant d'atteintes à l'intégrité et à la dignité de leur personne. Dans une société où la mort accompagne encore fortement la vie, le soin apporté aux obsèques et aux rites intimes comme publics de la mémoire des défunts, exerce en plus de la charge spirituelle, un aspect social. Le traitement des morts s'inscrit dans la continuité du vivant. Il traduit et corrobore le statut, la position sociale du défunt et de la famille dont il est issu. Notamment, dans les milieux plus aisés, ne pas assurer des funérailles convenables à un proche peut entraîner un certain déclassement de la famille aux yeux des autres. Le fait de ne pas être enterré du tout extrait le malheureux de la communauté humaine. Dans cette perspective, les plaintes récurrentes dans les témoignages n'ont rien de surprenant. Ainsi, plusieurs témoins sont profondément révoltés par un enterrement imparfait voire complètement inexistant. Dufka s'indigne « des fosses regorgeant de cadavres d'hommes et de chevaux insuffisamment ensevelis [qui] répandaient une puanteur terrible¹⁸². » Skála revient sur le sujet à plusieurs reprises. La première fois, en juin 1915 sur le front sur le San, il dénonce la présence « [d]es cadavres non enterrés disséminés

¹⁸²Josef Dufka, *op. cit.* p. 8 : « Jámy plné nedostatečně zahrabaných mrtvol lidí i koní šířily hrozný zápach. »

dans le blé¹⁸³. »

Or, au vu des récits, ce n'est pas seulement la dimension sociale de l'enterrement honorable dont de nombreux hommes tombés « au champ d'honneur » sont privés qui préoccupe les témoins. C'est aussi l'état physique de l'enveloppe corporelle après la mort, leur apparence posthume. Comme si l'identité se poursuivait au-delà de la vie, les souffrances infligées aux corps sans vie, blessent les vivants. Plus tard, Skála esquisse un autre spectacle macabre, encore plus troublant que le premier :

« Dans le blé, il y a des cadavres d'Allemands oubliés, non enterrés. Ils sont desséchés, rien que des squelettes recouverts de peau marron. Les orbites des yeux vides, les mains décharnées, les ongles extrêmement longs comme s'il continuaient de pousser même après la mort¹⁸⁴. »

De même le plus jeune témoin du corpus, Kubík, est profondément touché par la prise de conscience que « La mort défigure l'homme¹⁸⁵. » Le mot utilisé en tchèque « *znetvořit* » signifie littéralement « rendre monstrueux, transformer en monstre ». Étymologiquement, ce mot dérive de « *netvor* » – monstre, un mot formé du préfixe de négation « *ne* » et le mot « *tvor* » qui signifie une créature, un être vivant. Implicitement, cette expression évoque donc la négation de l'être, une non-créature. En transposant ses pensées spontanées dans son carnet, Kubík touche ici, nous semble-t-il, la véritable raison, la raison psychologique, de la peur de la mort. C'est son pouvoir déshumanisant, son potentiel d'exclure un être humain de la communauté des hommes. Les rites et les traditions funéraires sont autant d'artifices conçus pour empêcher cette exclusion, pour déjouer le pouvoir sinistre de la mort. En leur absence, c'est l'idée d'une mort totale¹⁸⁶ qui semble hanter les témoins de tous bords, sans exception. En effet, même chez les témoins dont les convictions sont marquées par une rupture avec le prisme religieux traditionnel, l'intérêt porté à ce sujet et la manière de l'aborder ne diffèrent guère de la position de leurs camarades marqués plus profondément par les spiritualités dominantes. L'écrivain de gauche et anticlérical Kisch ne reste pas, lui non plus, indifférent au spectacle sinistre des corps sans vie dégradés, le 10 août 1914, il note :

« Je viens d'apercevoir les premiers cadavres de cette guerre. Il y en avait deux déposés dans la chambre funéraire d'entrepôt militaire. Un vêtu dans

¹⁸³František Skála, *op. cit.*, p. 16 : « V obilí leží ještě nepohřbené mrtvoly. », voir aussi : Augustin Mudrák, *op. cit.*, p. 75 et 77 ; etc.

¹⁸⁴František Skála, *op. cit.*, p. 62 : « V obilí leží zapomenuté, nepohřbené mrtvoly Němců. Jsou vyschlé, pouhé kostry, potažené hnědou kůží. Oční důlky jsou prázdné, ruce vyzáblé a příšerně dlouhými nehty. Snad rostly i po smrti. », voir aussi p. 75.

¹⁸⁵František Kubík, *op. cit.*, p. 45 : « Ta smrt člověka znetvoří. »

¹⁸⁶L'enveloppe corporelle constitue un vecteur mémoriel. Si elle est abandonnée à son sort loin du milieu habituel du combattant, le processus est entravé, la mémoire risque de ne plus se perpétuer. Or, sans une trace dans présent, l'existence même de la personne n'est plus sûre..

l'uniforme du 73^e régiment, le second était nu, les deux étaient couverts de sang, troués par des projectiles, les mains jointes. Les deux étaient horriblement jaunes, encerclés d'une myriade de mouches¹⁸⁷. »

Ses positions et convictions radicales, anarchistes, anticléricales ne le protègent pas de l'embarras ressentis. Un socialiste comme Holý est profondément bouleversé par le fait que pendant le trajet en train vers Budapest : « Les garçons qui sont morts sur la route devaient être tout simplement jetés du train¹⁸⁸. » Un autre témoin de gauche, futur volontaire de l'Armée rouge dans la révolution russe, Pospíšil souligne que :

« Pendant les périodes de combats acharnés où des centaines voire des milliers d'hommes restaient sur le champ de bataille, on n'organisait pas de telles cérémonies [de funérailles]. Les cadavres étaient jetés dans les fosses, recouverts de chaux, puis les tombes étaient complétées avec de la terre¹⁸⁹. »

Dans la façon d'appréhender la mort, les origines et les différentes sensibilités et appartenances des témoins, ont donc peu de poids.

Les efforts fournis pour assurer aux dépouilles un traitement convenable en dépit de la pénibilité de la tâche et des risques encourus attestent de l'importance symbolique que jouaient le sort des corps pour supporter la mort. Lorsqu'il retourne à l'endroit où un violent combat s'est déroulé deux semaines plus tôt, Chvojka raconte s'être aussitôt attelé à cette tâche :

« Les cadavres des camarades n'étaient pas encore enterrés. Nous étions nombreux à être désignés pour ce travail sinistre - ensevelir les corps en décomposition, sans habits, nus, les yeux mangés par les corbeaux, [chair] arrachée et déchirée par des rapaces – corps bleus allant sur le vert. Nous étions déjà bien étourdis par les horreurs de la guerre, pourtant, ce travail était douloureux¹⁹⁰. »

Après la chute de Komárov, le 30 août 1914, Jirásek est affecté comme surveillant auprès des prisonniers ennemis. Avec huit autres hommes, il garde quelques membres de la Croix rouge russe tombés dans les mains des austro-hongrois lors des rapides mouvements du front. Leur

¹⁸⁷Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 27 : « Právě jsem viděl první mrtvolky této války. V umrlčí komoře vojenského skladiště ležely dvě na prknech. Jeden v uniformě 73. pluku, druhý nahý, oba zaliti krví, proděravění projektily, se sepjatýma rukama, oba příšerně žlutí a obletovaní myriádami much. »

¹⁸⁸Václav Ladislav Holý, *op. cit.*, p. 13 : « Ty chlapce, co cestou umřeli, jsme prostě museli vyhodit z vozu. »

¹⁸⁹Josef Pospíšil, *op. cit.*, p. 33 : « V době urputných bojů, kdy na bojišti zůstávali stovky a tisíce padlých, se takové obřady často nedělaly. Mrtvolky se naházely do jam, zasypaly vápnem a hroby se završily hlínou. », voir aussi Mikeš (texte non paginé).

¹⁹⁰Josef Chvojka, p. 87 : « Mrtvolky kamarádů nebyly dosud pohrbeny. Proto byli mnozí z nás určeni k té hrozné práci – pochovatí mrtvolky v rozkladu, bez oděvu, nahé, od vran vyklované oči, rozklované a roztrhané od dravých ptáku – těla modrá až do zelena. Byli jsme hrůzami války již otupělí, ale přece byla to práce bolestná. »

mission était la même que chez Chvojka :

« Du 30 août au 2 septembre nous parcourions le champ de bataille où nous ramassions les blessés et enterrions les morts. Là, j'ai eu l'opportunité d'examiner le champ de bataille ; par endroits, les cadavres y étaient entassés, défigurés, sans main ou sans jambe. Il faisait très chaud et une horrible puanteur se diffusait autour des corps morts. Là où il y avait plusieurs cadavres, des fosses ont été creusées et les corps saupoudrés de chaux. Les cadavres isolés avaient chacun une tombe pour lui-même¹⁹¹. »

Dans son propos, Jirásek ne fait pas de distinction entre les dépouilles « amies » ou « ennemies ». Il témoigne ainsi que l'adversité si tant est qu'elle ait existé avant, est parfaitement dépassée par la mort même si, en général, les témoins insistent plus longuement sur la mort de leurs camarades, de ceux de leur propre camp. C'est à elle qu'ils sont exposés le plus souvent, pourtant, la mort des hommes de l'autre côté des barbelés – des ennemis – n'est pas absente des récits. Les dépouilles dans l'autre uniforme semblent préoccuper et inquiéter les témoins tout autant. Mudrák s'indigne que : « De nombreux Russes morts dans les combats passés, entassés devant nos positions, sentent très mauvais¹⁹². » Šrámek est bouleversé par le fait que : « Dans chaque tranchée, il y a un Serbe mort, gelé¹⁹³. » L'empathie envers les morts et la capacité de projection de soi-même dans l'autre semble ainsi transcender la ligne de front.

L'indignation et l'impuissance

La vue des corps sans vie, détruits, mutilés interpellent les témoins, qui rapportent d'innombrables preuves du pouvoir destructeur et de l'inanité de la guerre. Chez les témoins engagés, la présence massive de la mort renforce le ressentiment envers la société et ses institutions. Elle appuie et exacerbe un regard déjà critique. Le socialiste Berger, revenant fréquemment¹⁹⁴ sur le sort des cadavres ne se prive pas dans son journal d'émettre une accusation virulente :

« C'est ça [les cadavres] que les gens devraient aller voir pour comprendre ce que signifie la guerre et non militer avec la bouche et les mots comme tous ces humanistes et pacifistes du salon. A celui qui veut la guerre, il faudrait

¹⁹¹Josef Jirásek, *op. cit.*, p. 34 : « Od 30. srpna do 2. září chodili jsme s nimi po bojišti, kde sbírali raněné a zakopávali mrtvé. Tu teprve naskytla se mi příležitost přehlédnouti bojiště, kde místama byly nakupené mrtvoly, zohavené bez ruky a bez nohy. Bylo velké vedro a příšerný zápach šířil se v blízkosti mrtvých těl. Kde bylo více mrtvol, vykopány jámy a těla posypána hašeným vápnem. Kde byly ojedinelé mrtvoly, měly každý svůj hrob pro sebe. »

¹⁹²Augustin Mudrák, *op. cit.*, p. 49 : « Spousty mrtvých Rusů z minulých bojů, kteří leží před našimi pozicemi, velice zapáchají. »

¹⁹³Josef Šrámek, *op. cit.*, p. 9, le 27/11/1914 : « V každém zákopu mrtvý Srb, zmrzlý. »

¹⁹⁴AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 31, 145, 152, 156, 195, Livre 2 : 27, 29, 131, 132, 159, 163, 164, 180, 194, 204, 224, 228,

aussitôt couper les mains pour qu'il se rende compte de ce que la guerre signifie réellement. Ils se vantent d'être altruistes, pourtant ce ne sont que des monstres¹⁹⁵. »

Chez l'écrivain Kisch, la vision des morts inspire aussi les interrogations sur les raisons de ces désastres. Maniant une langue plus lisse et châtiée, ses objections n'en sont pas moins virulentes lorsqu'il écrit, le 10 novembre 1914 :

« Ces jours nous apportent le mal. Il est incompréhensible que nous ne puissions plus voir aucun des hommes, avec qui nous avons parlé un jour plus tôt, des gens jeunes avec qui nous venions de passer des mois et qui étaient en parfaite santé, et cela sans aucune période de transition, car ils sont dans une tombe, ils n'existent plus. Je maudis ces jours d'épouvante¹⁹⁶. »

Audoin-Rouzeau insiste sur le fait que les témoins évoquent plus abondamment le fait de se faire tuer que à l'acte d'infliger la mort à autrui¹⁹⁷. Dans le corpus, c'est une évidence : les violences et les souffrances subies occupent une place nettement plus importante que les récits des dégâts causés à l'ennemi. Une des raisons à ce phénomène est la force de la réaction émotionnelle, psychologique, à la vue directe de la souffrance chez un pair, un être vivant de la même espèce. Parfois le périmètre emphatique s'élargit pour englober d'autres êtres vivants du règne animal, principalement chiens et chevaux¹⁹⁸. Aussi, dans la confrontation visuelle directe avec les corps abîmés, dépourvus d'attributs de leur humanité, la distinction ami-ennemi ne joue-t-elle pratiquement aucun rôle. Le blessé, le mutilé ou le mort agissent comme autant de rappels de sa propre vulnérabilité, de sa précarité et de sa finitude peu importe son camp d'appartenance initiale, comme chez Heřmanský qui explique : « Dans la forêt profonde, on voyait plein de cadavres, surtout russes. Lorsque nous arrivions à la fin de la forêt les cheveux se hérissaient sur nos têtes¹⁹⁹. » Le mécanisme psychologique d'empathie, c'est-à-dire de la capacité de la projection des souffrances infligées à autrui sur soi agit comme catalyseur de la peur ressentie de se retrouver à la place de l'autre, en souffrance soi-même. Plus on se sent éloigné sur les différents plans de celui qui souffre, moins ce type de projection s'applique²⁰⁰.

¹⁹⁵AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 228 : « Na to by se měli lidé podívat, co válka znamená a ne jako humanisté, pacifisté agitovat hubou a slovy. Tomu, kdo chce válku, hned urazit ruce, by věděl, co válka znamená. Chvástají se lidumilstvím a zatím jsou to lidské bestie. »

¹⁹⁶Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 178 : « Dni přináší nám zlo. Není to k pochopení, že lidi, s nimiž jsme den před tím mluvili, mladé lidi, s nimiž jsme byli po měsíce neustále pospolu a kteří byli zdraví, nemáme teď bez viditelného přechodu náhle již vůbec viděti, protože leží v hrobě a neexistují již. Proklínáme tyto strašlivé dny. »

¹⁹⁷Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, *op. cit.*, p. 8.

¹⁹⁸Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 28 et 42, Havelka, p. 49.

¹⁹⁹Josef Heřmanský, *op. cit.*, : « Již v tom hustém lese bylo několik mrtvol, většinou ruských. Když přicházeli jsme ku konci lesa hrůzou ledas komu vlasy vstávaly. »

²⁰⁰Philip Zimbardo, *op. cit.*, Chapitre : Investigating Social Dynamics : Deindividuation, Dehumanization, and the Evil of Inaction, p. 297-323.

D'où les efforts gigantesques des autorités pour représenter l'autre sous un aspect le plus éloigné de soi possible. Plus l'ennemi est considéré différent de soi, plus le transfert emphatique est difficile, plus il est faible. Si le conditionnement est parfait, la vue des "autres" morts ne devrait causer aucune peine. Or, dans les récits présents ce n'est pas le cas, l'impact du conditionnement idéologique des discours de la haine et de la déshumanisation n'était donc pas sans limites.

3.2.2.3 *Les malchanceux et les imprudents*

A l'opposé du spectre des façons d'appréhender la violence et le risque de mort au front à partir de leurs impacts visibles et tangibles sur le corps d'autrui se trouve un autre phénomène. En effet, il est remarquable de constater la fréquence avec laquelle les témoins prennent le soin de noter la nature futile, inutile d'une partie des blessures subies ou des morts. Le 5 novembre, Šrámek, par exemple, note qu'il a reçu une balle dans sa casquette lors d'une attaque : « lorsque [il] a levé la tête *imprudemment*²⁰¹. » Chez Poláček, le 22 août 1914, le manque de précautions cause la mort de deux hommes du 28^e RI²⁰². Le premier homme tué au combat observé par Dobrovolný, l'est aussi clairement par absence d'attention :

« Dans cette tranchée, j'ai vu le premier soldat se faire tuer. [...] Il était debout et regardait dans tous les sens, son buste et tête au-dessus du remblai. Si je l'avais averti qu'il ne fallait pas se montrer aux Russes ainsi, il aurait été encore en vie. Mais de suite, quelque chose a frappé dans l'air et le garçon est tombé par terre sans un mot²⁰³. »

Le regret exprimé ne peut plus ramener le malheureux à la vie, néanmoins il permet de prendre conscience de la nécessité d'adopter un comportement prudent et d'apprendre des gestes appropriés pour se protéger et pour réduire ainsi les risques encourus. Le marionnettiste Kopecký insiste, lui aussi, sur l'inutilité de la mort d'un de ses camarades. Le malheureux imprudent est monté, bien trop curieux de savoir ce qui se passait, regarder par la lucarne. « Personne ne l'a envoyé là-bas, il n'y avait rien à faire, pourtant il y est allé²⁰⁴ », s'énerve-t-il de l'imprudence commise. L'auteur de ces lignes, quant à lui, écoute son instinct et descend de l'endroit exposé à temps. C'est une décision bien sage qui lui permet de sauver sa peau.

La capacité de rester en vie apparaît alors comme une question de maîtrise technique.

²⁰¹Josef Šrámek, *op. cit.*, p. 8 : « Z mé čty z 56 lidí 32 raněno nebo mrtvo. » Já dostal kulku do čepice, když jsem neopatrně zvedl hlavu. »

²⁰²Václav Poláček, p. 45.

²⁰³Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 46 : « V těchto okopech viděl jsem na vlastní oči zemřít prvního vojáka. [...] Stál a rozhlížel se, maje prsa a hlavu nad náspem. Kdybych ho byl napomenul, aby se neukazoval Rusům, mohl snad dodnes žít. Ale tu již cosi švihlo vzduchem a hoch se bez hlesu zhroutil k zemi. »

²⁰⁴Antonín Kopecký, *op. cit.*, p. 48 : « Nikdo ho tam neposlal, neměl tam co dělati přece tam šel. » Voir aussi František Skála, *op. cit.*, p. 49 : « Hladoví lidé lezou do nedalekého pole na brambory. I tam jsou od Rusů spatřeni a v několika minutách leží tam jeden mrtvý a dva ranění. Další lezení do pole zakázáno. »

L'envisager sous cet angle-là, rassure et console les témoins. Cela ouvre la porte à l'espoir de déjouer le danger tant qu'on reste prudent, tant qu'on ne s'expose pas inutilement. Dans ce sens, le soldat garde l'espoir que le malheur peut arriver à tous, sauf à lui-même. Mais, cette perspective implique aussi une attitude active des hommes, l'aptitude à mobiliser les capacités individuelles des témoins. Rester en vie devient ainsi un « métier » qui s'apprend. Si l'on en maîtrise suffisant les techniques, on accroît fortement les chances de rester en vie.

Or les efforts pour apprivoiser la mort, de la rendre moins menaçante, en trouvant des explications logiques ne sont pas toujours couronnés de succès. De nombreux décès et blessures défient toute tentative de rationalisation. Ils sont alors attribués au hasard, à la mauvaise chance, à l'infortune. En octobre 1914, Berger note : « Lyrš de notre unité a été blessé dans la jambe *par hasard*, c'est-à-dire, il a reçu une balle perdue²⁰⁵. » Les blessures de ce genre étaient fréquentes, conclut-il son commentaire. Dans son journal du front, Koutecký mobilise les mêmes outils interprétatifs :

« Mercredi après-midi le Russe tirait des obus dans notre tranchée et par un mauvais hasard le fantassin Václav Čejka a reçu un éclat dans la tête, ses camarades l'ont trouvé enseveli dans la terre. C'était son destin malheureux²⁰⁶. »

A la première lecture, cet angle d'approche est en contradiction avec celui cité plus haut. Le hasard présente par définition une force arbitraire, indépendante de la volonté et des savoir-faire individuels. Pourtant, dans les moments de la pire détresse, la variable de la chance semble fournir une béquille psychologique similaire à la foi en ses propres capacités. Comme si le hasard n'agissait pas vraiment par hasard. Il opère des choix et là, où il existe le soupçon d'une sélection, il reste de l'espoir que le malheur ne frappe pas soi-même. En mettant en exergue « l'infortune » des autres, les témoins semblent tenter de se reconforter. Cela permet de croire à sa « bonne étoile » ou à une protection divine. Les allusions fréquentes aux porte-chances protéiformes corroborent cette hypothèse. Les croyants évoquent le destin alors que pour les athées c'est la superstition et le hasard. Chacun trouve mobilise la partie d'irrationnel propre à sa culture et à ses convictions pour fabriquer de l'espoir.

Le fait d'interpréter certaines morts comme arbitraires peut aussi assouvir le besoin de sentir l'égalité devant la mort. C'est lorsque ceux qui devraient être, en théorie, mieux protégés sont frappés par un coup fatal quand même. De telles « anomalies » par rapport à l'ordre ordinaire

²⁰⁵AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 93 : « byl zraněn Lyrš z našeho oddílu do nohy náhodnou neb zbloudilou kulkou. »

²⁰⁶Antonín Koutecký, *op. cit.*, p. 3-4 : « Ve středu odpoledne střílel nám Rus do zákopů granáty a nešťastnou náhodou byl zasažen pěšák Václav Čejka střepinou do hlavy a našli ho jeho kamarádi zasypaného ve hlíně. Byl to jeho nešťastný osud. »

du quotidien du front sont systématiquement relevées par les témoins comme chez Kisch qui rapporte le 05 octobre 1914, qu'un obus a pris pour cible le colonel et l'ensemble des officiers qui assistaient à une réunion dans un endroit plutôt bien abrité²⁰⁷. En définitive, les deux façons d'appréhender et de rationaliser la mort sur le front endossent un rôle psychologique similaire. Suivant cette logique, celui qui n'est ni imprudent ni malchanceux peut conserver l'espoir, aussi dérisoire qu'il soit, d'en sortir vivant. Ce procédé imprègne particulièrement les récits des témoins qui s'en sont effectivement sortis qui s'expliquent souvent ce résultat soit par une meilleure maîtrise des gestes utiles soit par le jeu du destin qui échappe aux hommes. Finalement, il n'est pas sans intérêt de noter que les deux cas de figure minimisent le rôle de l'ennemi en ajoutant dans l'équation létale des composantes qui lui échappent.

3.2.3 L'évolution et les vacillements perpétuels des attitudes des combattants

Qu'elle inspire la frayeur, l'indignation, la révolte ou au contraire l'impuissance, la confrontation aux effets destructeurs, directs, tangibles de la violence de guerre impacte l'attitude des témoins face à la guerre, peu importe leur positionnement dans le vaste spectre d'opinions initiales. Ceux, qui se montrent critiques dès la mobilisation se voient renforcés dans leur position. Ceux, qui étaient au contraire gagnés par la vague d'enthousiasme belliciste des premiers jours semblent profondément secoués. L'expérience directe de l'enfer du front met en cause le bien-fondé de leur attitude. Dobrovolný, le jeune étudiant tchèque « poussé par une curiosité aiguë²⁰⁸ » qui envisageait, avant de partir, la guerre comme une grande aventure chevaleresque et un rite de passage dans le monde des adultes – des vrais hommes²⁰⁹, évoque dans son témoignage le moment de bascule : « Dniestr a marqué un tournant dans ma guerre de 1915. L'inanité et la cruauté insensée de la guerre ont émergé sous mes yeux²¹⁰. » Le hiatus entre leurs représentations initiales et leur expérience consécutive apparaît également aux soldats autrichiens, et ce d'autant plus que ces derniers se montraient, avant et au début de la guerre, davantage perméables que les Tchèques aux discours bellicistes. Comme chez de nombreux témoins français ou autres, le discours et l'attitude envers la guerre évoluent avec la prolongation des combats. Au-delà des premiers discours, une fois confrontés à la situation réelle au front et sous le feu, même les combattants germanophones qui se montrent

²⁰⁷Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 136.

²⁰⁸Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 4 : « puzeného ostrou zvědavostí ».

²⁰⁹A ce titre, voir aussi un autre étudiant, Vladimír Procházka. Carnet non paginé.

²¹⁰Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 99 : « Dněstr znamenal mezník v mém váleční roku 1915. Nesmyslná tupost a krutost války vyvstala nezvratně před mýma očima. »

enthousiastes au début de leurs témoignages révisent rapidement leur appréciation de la guerre. L'Autrichien Baumgartner, dont les premières lignes sont truffées d'éléments provenant d'un discours patriotique incitant à la ténacité et à la vaillance combattante, change progressivement de ton. Le 14 octobre 1914, il note encore :

« Un sifflement et ça continue, de plus en plus près de l'espace encore fermement tenu par l'ennemi. Chacun porte dans sa conscience qu'il faut rester vainqueur, enlever encore à l'ennemi un morceau de cette terre de la patrie dont il s'est si illégalement accaparé²¹¹ »

Après cinq mois du séjour au front dans les Carpates hivernales, dans une note du 30 mars 1915, Baumgartner, dresse une image de la situation bien plus sobre et sombre :

« Les balles s'abattaient sur nous comme la grêle lors d'un orage. L'équipe de travailleurs qui se trouvait plus loin s'est mise à fuir en s'empressant de descendre la pente. Nous étions dans une situation difficile. C'est un miracle qu'aucun de nous, qui sommes restés debout, n'ait pas été blessé ou tué. Une nouvelle avancée était dans ces conditions impossible, ça aurait été un pur suicide. Nous devions donc partir vers l'arrière où un recoin du versant offrait de la protection. Nous sommes arrivés à la conclusion qu'en ce moment il était impossible d'effectuer la relève qu'on nous avait ordonnée et nous sommes descendus par le chemin le plus court afin d'en informer le commandement du régiment » Plus loin, le 2 avril : « Le destin de notre forte division semble scellé. Avec ces troupes aucune victoire n'était plus possible. »

Le témoignage d'un autre autrichien, Haugeneder, révèle la même évolution personnelle. « La première fois sur le champ de bataille ! Au son de l'hymne national et les prières de combat²¹² », écrit le très jeune volontaire en partant au front en août 1916. Plus tard dans la guerre, après être passé par le front russe et roumain, le même témoin fait état des conséquences des souffrances et de la violence infligées par la guerre. Au milieu des batailles sur le front italien entre le 9 et le 13 octobre 1917 il avoue : « le moral est au-dessous du point critique²¹³. »

La prolongation du conflit au-delà des pires prévisions et sa transformation en une guerre de position qui s'impose selon les secteurs dès le premier hiver entraîne une alternance plus ou moins régulière entre des phases aiguës d'activité et des périodes de repos relatif. Dans cette configuration, une fois passée l'étape initiale, débordante de nouveautés dans un enchaînement

²¹¹OES KA NL, B 268 Hans Baumgartner, *op. cit.*

²¹²Hans Haugeneder, *op. cit.*

²¹³Hans Haugeneder, *op. cit.*

implacable de micro-actions qui attise la curiosité et qui génère chez une partie des témoins une sorte d'excitation de la découverte du nouveau, de l'inconnu, le quotidien des hommes se stabilise, devient familier. Lorsque la vie au front n'a plus rien « d'intéressant » et de nouveau à offrir et que le nouveau venu prend conscience du danger mortel qui le guette à chaque instant, l'excitation se dissout dans la marée de banalités des tâches quotidiennes. Le contraste entre cette vie sans accroches et sans perspective et la « richesse » de la vie d'avant, teintée des idéalizations nostalgiques frappe alors avec toute sa force. L'incongruité de la situation émerge d'autant plus forte chez les témoins solidement engagés et épanouis dans leurs vies et carrières civiles. La complainte nostalgique de l'écrivain Kisch de 30 septembre 1914 illustre cette autre source de désillusion :

« Un quart d'année plus tôt, tout était différent. Des centaines de relations, tâches, devoirs, rapports, rendez-vous, projets, buts, emplois me liaient non seulement avec le présent mais aussi avec le futur. Je n'aurais jamais pensé pouvoir être extirpé un jour de la plénitude de la vie. Aujourd'hui, tout a changé. Les liens avec les amis et avec le monde se sont relâchés, les attaches au présent et même au futur ont été coupées. La mort nous attend tous, de telle manière que ne pouvons plus rien changer à notre situation. Le goût de la vie s'est éteint [...], nous sommes totalement désespérés et notre force vitale a tellement rétréci que la mort ne nous fait même plus peur²¹⁴. »

Loin d'être isolés, les propos de Kisch, marquant un tournant dans la perception de la guerre, trouvent des échos chez de nombreux autres témoins. L'instituteur Maksa, passionné par son métier, choisit d'exprimer sa lassitude de la guerre en vers :

Les jours fuyaient vite dans les casernes.
Telle une pièce sourde dans le rouage des sots.
Je me suis habitué vite à l'assassin en uniforme,
Remplissais les ordres des supérieurs cons.

Le seul plaisir dans cette vie terrible,
Étaient les lettres de mes êtres chers :
Parents, frères, élèves ou amis,
Qui me rappelaient ma vie d'hier,
Mon bonheur calme, les années pleines de labeur

²¹⁴Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 141 : « Před čtvrtkem bylo jinak. Na sta vztahů, úkolů, povinností, poměrů, schůzek, plánů, úmyslů, povolání spojovalo mne nejen s přítomností, ale i s budoucností. Nebyl bych si pomyslíl, že ze dne na den budu vyrván ze vší této plnosti života. Dnes je tomu jinak. Pouta s přáteli a se světem se uvolnila, svazky s přítomností, a nakonec i s budoucností jsou přerušeny. Pro každého z nás je již tak připravena smrt, že nemůže již přinésti obzvláštní změny naší situace. Zanikla v nás chuť k životu, (...) jsme úplně beznadějní a naše životní síla se cvrkla tak, že se smrti již ani nebojíme. »

Si l'on admet l'authenticité des sentiments décrits, cet extrait montre l'énorme complexité de la psychologie humaine et la fragilité du lien entre un désir, une décision et un acte. La lassitude, le dégoût, l'exaspération de la guerre ressenties par les témoins ne provoquent guerre d'actes de révolte. La pénibilité de la situation et la proximité de la mort induisent plutôt le sentiment d'hébétément et d'impuissance. L'indifférence et la résignation s'imposent comme les réactions dominantes. Après son poème plein de nostalgie, l'instituteur Maksa explique qu'il ne tente rien pour échapper l'inévitable. « Et puis tout m'était égal. Mieux vaut encore tôt que tard²¹⁶ », conclut-il ses méditations lugubres. Après les premières semaines au front, le 30 septembre 1914, l'écrivain Kisch semble, lui aussi, sombrer dans la même apathie.

« Or, par nos habitudes nous sommes plus morts que vivants. Nous n'avons plus de sensation d'être en vie, plus d'ambition de vivre, ne montrons plus de vanité ; nous ne nous changeons plus, nous ne mangeons qu'à peine, nous ne nous lavons plus, ne nous lavons plus les dents et ne sommes pas dégoûtés de nous-mêmes, nous dormons dans une tombe remplie d'apathie qui ne peut pas être radicalement différente du calme d'un homme pourrissant dans une tombe²¹⁷. »

Sans recourir aux formes littéraires étriquées, le cultivateur Mudrák exprime un état d'esprit similaire. Lorsqu'il est envoyé à nouveau sur le champ de bataille après une période de convalescence à l'arrière, il note dans son journal : « Je crains ce moment, pourtant je deviens de plus en plus indifférent, je sais que rien ne m'aidera, ni les lamentations, ni la peur²¹⁸. » Sensible parmi les hommes envoyés au front, le changement progressif d'ambiance se fait ressentir également à l'arrière. Lorsqu'il retourne au front en février 1915, Knapp remarque :

²¹⁵VHA Praha, Fond. SbHP, Carton 26, fonds: František Maksa journal non paginé : « Prchaly rychle dnové v garnizoně./ Jako stroj hluchý v soustrojí hlupců/zvykl jsem brzo vraha uniformě/rozkazy plnil nadřízených blbců./Jedinou slastí v životě tom hrozném/dopisy byly od mých přátel drahých :/ rodičů, bratrů, žactva i známých,/ jež připomínaly mi život uplynulý/ tiché mí štěstí, léta plná práce/ a lásku všech, pro něž jsem žil. »

²¹⁶VHA Praha, Fond. SbHP, Carton 26, fond: František Maksa journal non paginé : « a pak mi bylo vše už docela jedno. Raději dříve než později. »

²¹⁷Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 141 : « Vždyť jsme již svými zvyky spíš mrtví nežli živí. Nemáme již pocitu života, ctižádosti dále žítí ani zevní ješitnosti, již se nepřevlékáme, sotva že jíme, nemyjeme se, nečistíme si zuby, nehnušíme si sebe sama, spíme v hrobě a jsme naplněni apatií, jež nemůže se podstatně lišit od myšlenkového klidu člověka, hnijícího v hrobě. » Voir Aussi : Josef Dobrovolský, *op. cit.*, p. 100 : « Jeden z účinků války projevil se na mně po Dněstru velmi zřetelně. Jakási pochmurná schopnost nitra vnutila mi trpké pochopení, že není nic platno mudrovat a trápit se nad každým padlým vojákem, že já sám tu ničeho nezmohu, že ty hekatomby nutno brát paušálně. Smrt kamarádů a známých z prvních bojů dotýkala se mne jinak než smrt pozdějších. Čím dál více jsem otupoval a lhostejněl – akt nervové a duševní sebeobran. Bylo nutno chránit se před ustavičnými otřesy jistou dávkou fatalismu a netečnosti vůči všemu děsivému, co se kolem dalo. Tak nabýval se opět klid a rozvaha. »

²¹⁸Augustin Mudrák, *op. cit.*, p. 28 : « Sice se této chvíle obávám, ale už začínám být lhostejnější, vím, že mi nic nepomůže, ani nářek, ani strach. »

« On ne voyait plus d'enthousiasme dans les gares, même les cadeaux sont devenus rares²¹⁹. » Quelques mois plus tard, le 26 septembre 1915, Berger passe sa permission chez sa sœur à Vienne. En passant devant le ministère de la Guerre, il constate sans cacher son sarcasme, que contrairement aux premiers mois de la guerre « plus personne ne manifeste ici²²⁰. » Au niveau collectif, l'attitude à la guerre évolue vers une réticence de plus en plus marquée. Sur le plan individuel, elle relève comme l'attitude et à la mobilisation d'une micro-chronologie intime, jalonnée par des éléments spécifiques à chaque *curriculum vitae* : les endroits et les moments précis où chaque témoin était affecté, l'accès aux permissions et à d'autres type d'éloignements du front, l'enchaînement des améliorations ou des dégradations de sa situation mais aussi la possibilité de rester ensemble avec un ami ou, au contraire la perte d'un proche, la force du soutien de l'arrière, les problèmes ou les aspirations personnels.

Comme la mobilisation et les départs en guerre, la découverte de la vie au front relève d'une micro-chronologie fine. Sa restitution permet de suivre les vacillements incessants dans le moral des troupes soumis à un jeu d'influences mutuelles entre les impressions et les ressenties individuelles intimes et les avancés et les reculs des vagues d'attitudes collectives. Une fois qu'elle atteint le point culminant, la déferlante se brise sur les rochers de la réalité observée et vécue.

²¹⁹František Knapp, *op. cit.*, p. 10 : « Po stanicích již nebylo viděti toho nadšení a dárků bylo poskrovnu. »

²²⁰AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 59 : « už tam nikdo nemanifestuje ».

3.3 *Combattre, mourir et tuer*

Après avoir décrit les réactions des hommes au grand spectacle de la guerre qu'ils venaient de découvrir, nous nous plongeons littéralement dans le vif des combats pour analyser leurs gestes et pratiques en tant qu'acteurs directs de la violence guerrière. Une fois qu'ils ont pris très clairement conscience qu'à la guerre on peut être tué rendu évident par le spectacle de la violence, de la souffrance et de la mort auquel les témoins assistent, ils se retrouvent face à l'autre vérité, encore plus troublante, que pour faire la guerre il faut également tuer. Les deux phénomènes font partie de la même scène qui oppose, par définition, deux (ou plusieurs) parties avec le même objectif de « poursuivre la politique par d'autres moyens » comme disait Clausewitz²²¹. Au milieu d'une bataille le risque de mourir et l'obligation de donner la mort à autrui sont donc deux faits parfaitement entremêlés et interdépendants. Pourtant, la souffrance subie et la souffrance infligée ne sont pas traitées de la même façon ni au niveau individuel par les psychés des personnes impliquées, ni au niveau collectif des sociétés concernées. Souffrir ou mourir soi-même et faire souffrir ou tuer l'autre ne relèvent pas en effet de la même logique de valorisation, ne mobilise pas les mêmes mécanismes de rationalisation et de justification. Audoin-Rouzeau a relevé ce phénomène en observant le traitement inégal des deux facettes de la même action violente dans les traces mémorielles de l'expérience combattante en s'offusquant du fait que « chacun préfère imaginer un grand-père qui se fait tuer qu'un grand-père qui tue²²². » Au vu des témoignages et autres productions mémorielles, l'affirmation paraît assez juste. Elle mérite toutefois d'être analysée, expliquée, étayée par des arguments. C'est la tâche principale de ce chapitre. Pour comprendre le phénomène de la violence guerrière, nous analyserons les scènes concrètes des combats telles qu'elles sont rapportées par les témoins. Que se passe-t-il dans le feu des batailles ? Comment les hommes réagissent-ils dans la situation extrême du combat ? Comment meurent-ils et comment tuent-ils ? Nous tenterons de répondre à ces questions cruciales en se focalisant d'abord sur les réponses rationnelles, émotionnelles et physiologiques des hommes sous le feu, puis en analysant les mécanismes des actes de violences.

3.3.1 **Au cœur des batailles**

Pour comprendre le fonctionnement de la violence en situation de guerre (ici sous son aspect régulier ou symétrique), il faut comprendre *qui* tue et *comment*. Assurément, personne ne peut nier l'énorme puissance létale des batailles dans la Première Guerre mondiale. Elle a bien été une des guerres les plus meurtrières (sur le plan quantitatif, il est effectivement possible d'avancer qu'un *seuil* a été franchi²²³). Face à de tels données numériques, il est bien évident

²²¹Carl Von Clausewitz, (Gérard Chaliand, Laurent Murawiec), *De la guerre*, Paris, Perrin, 2006 (1832).

²²²Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, *op. cit.*, p. 8.

²²³Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, *op. cit.*, p. 40.

que des hommes mobilisés pour cela ont dû en tuer d'autres, et en masse. Or une statistique globale n'est guère suffisante pour rendre palpable la réalité des pratiques de la violence sur le champ de bataille, dans les tranchées ou en dehors, ni des gestes visant à la freiner. En revanche, les témoignages, constituent un matériau propice à ce type d'analyse.

Différents paramètres entrent en jeu dans les situations hétéroclites de combats qu'il est nécessaire de déconstruire. La guerre est une affaire collective, mettant en action des ensembles de population organisés et hiérarchisés, intégrés dans le fonctionnement global des sociétés. L'action de chacun se déroule « sous le regard des autres²²⁴ » et fait partie intégrante des mécanismes de valorisation et de dévalorisation des individus au sein de cette société²²⁵. Au plan psychologique, la confrontation avec des situations de violence extrême active des procédés réflexifs et des réactions instinctives spécifiques éloignés des processus rationnels qui régissent les actes et gestes humains dans les conditions ordinaires²²⁶. Si au plan collectif, des effets et des résultats des opérations s'inscrivent dans des équations de puissance de feu, de la force numérique, des caractéristiques du terrain, de l'efficacité des infrastructures, de l'approvisionnement et bien d'autres données objectives, quantifiables de cette nature, le comportement des individus et de petits groupes de combattants sur d'innombrables micro-scènes qui composent les combats et batailles, le déroulement et l'issue de chaque situation de combat restent incertains. La multitude de facteurs impactant les agissements des uns et des autres en limite la prévisibilité. Si, en déconstruisant les scènes décrites et rapportées dans les témoignages l'on s'aperçoit que certains facteurs matériels, sociologiques ou psychologiques favorisent ou au contraire freinent certains types de comportements – capacité de résister ou de tuer, brutalité ou altruisme par exemple – il ne s'agit, comme pour tous les faits sociaux observés, que des tendances dont la vérification n'est jamais complète. Un peu comme selon les lois de la mécanique quantique où un électron peut se trouver à plusieurs endroits différents avec plus ou moins de probabilité et ce n'est que la mesure (l'observation) qui est capable de lui attribuer une seule position concrète, les particules du monde social – les êtres humains – grouillent dans leur univers avec un champ de possibles panoramique qui s'ouvre à eux à chaque instant avec plus ou moins de probabilité d'entreprendre telle direction ou une autre tout en s'entrechoquant et s'influençant en contact ou à distance; ce n'est que l'observation qui valide avec certitude l'option réellement choisie. Dans ce sens, l'analyse des situations sociales et des actes constatés

²²⁴Le terme a été forgé par André Loez pour montrer l'importance de la dimension collective et sociale de l'expérience de guerre. André Loez, *14-18, les refus de la guerre : une histoire des mutins*, Paris, Gallimard, 2010.

²²⁵Frédéric Rousseau, *Penser le patriotisme*, *op. cit.*, p. 109-110 (Chapitre : « La construction de sa grandeur sociale ou la guerre comme opportunité »). Voir aussi Jiří Hutečka sur les considérations sur les acquis symboliques dans le « tournoi de virilité ». Jiří Hutečka, *Muži proti ohni. Motivace, morálka a mužnost českých vojáků Velké Války 1914-1918*, Praha, Knihovna Dějin a současnosti, 2016 p. 23.

²²⁶Dave Grossman, *op. cit.*, p. 8.

a une valeur descriptive mais un faible potentiel prédictif. Elle aide à comprendre pourquoi les femmes et les hommes ont agi de la façon dont ils ont agi dans cette situation précise mais elle n'en dit que peu sur d'autres situations qui semblent pourtant similaires, contemporaines ou futures. D'où l'impossibilité pour les sciences prenant l'humain pour objet d'établir des lois universelles, ou plus prosaïquement et qui est une chose autrement plus tentante – de monter en généralité à partir d'un ou de plusieurs cas observés et analysés. Le développement qui suit doit donc être abordé dans cette perspective. Il ne s'agit pas de dresser des équations de comportements au combat mais de tenter de comprendre les interactions rapportées dans chaque extrait.

Pour comprendre les façons de résister à la violence ou au contraire de donner la mort, il faut relever les différents paramètres qui définissent la configuration des situations. Le premier élément à prendre en compte est le fonctionnement général de la guerre de position pendant la Première Guerre mondiale. Les fronts diffèrent sur le plan de la technologie déployée, stratégies et tactiques mises en œuvre et des conditions de vie²²⁷. Certains accueillent des modes de combats plus modernes ou plus archaïques que les autres. Les conditions de vie et la façon de combattre évoluent aussi pendant la guerre. Les témoins de notre corpus ont combattu principalement en Serbie, en Russie et en Italie. Les différentes campagnes et opérations auxquelles ils ont participé n'étaient donc pas identiques. Sur le front dans les Balkans, la guerre – plus courte qu'ailleurs - a conservé les traits d'une campagne en mouvement. Aussi, les récits relatifs au front serbe, laissés par les témoins du corpus, couvrent-ils la première campagne qui s'est déroulée entre août et décembre 1914. Les deux autres fronts correspondent davantage aux caractéristiques de la « guerre moderne » telle qu'elle a été décrite sur le front occidental : une guerre de position, avec la construction des tranchées et des abris à défendre, déploiement massif de la technologie moderne, notamment de l'artillerie lourde, des mitrailleuses mais aussi du gaz, par exemple. Parmi ces deux, le front italien, concentré sur les versants et dans les vallées de la chaîne alpine impose des conditions de combats particulièrement dures. L'espace souvent très exigu occupées par des unités limite les mouvements de recul et le potentiel de s'abriter. Aussi, comme l'indiquent plusieurs témoins, les combats dans les Alpes jouissaient d'une réputation bien plus effroyable que les campagnes contre les Russes, en Galicie ou même dans les Carpates.

Dans les conditions d'une guerre moderne, le type de violence principal est indiscutablement une violence impersonnelle à distance. Les historiens s'accordent en attribuant la grande majorité – atteignant 80% – des blessures à la puissance d'une artillerie de plus en plus

²²⁷ Particularités des différents fronts ou les temporalités des campagnes.

performante et efficace²²⁸ alors que l'analyse statistique des causes de blessures enregistrées chez les soldats par les services de santé²²⁹ n'attribuent aux armes blanches que 1 % des affections. Les statistiques confirment donc l'observation d'un Norton Cru, affirmant que la baïonnette était loin de constituer « l'arme favorite du poilu²³⁰ ». Le témoin du front français poursuit :

« Entre ces deux extrêmes, après l'artillerie, l'arme la plus meurtrière du champ de bataille est sans conteste la mitrailleuse, avant d'être concurrencée par le fusil-mitrailleur, plus léger, plus maniable ; puis, loin derrière, la grenade, l'arme privilégiée du « nettoyage » ; enfin le fusil, les gaz, le lance-flamme, le revolver, etc.²³¹ »

L'archéologie des champs de bataille confirme ce constat²³², que font également les témoignages eux-mêmes. En se tenant au corpus composé majoritairement de combattants d'infanterie, la disproportion quantitative des évocations des moments où on inflige la mort et où on la subit ne résulte guère des préférences mais des conditions de combats et de l'arithmétique létale implacable de différentes armes déployées. La façon principale de faire la guerre en 1914-1918 où la préparation effectuée par l'artillerie vise à anéantir la résistance ennemie avant l'engagement des fantassins a plusieurs conséquences sur le vécu du soldat. Premièrement, le combattant est relativement rarement en position de tuer quelqu'un directement de ses mains et en le regardant dans les yeux²³³. Deuxièmement, l'ennemi apparaît comme invisible ce qui provoque, et c'est le troisième point, un sentiment d'impuissance chez le combattant.

3.3.1.1 *Sous le feu : les mécanismes du combat dans une guerre moderne*

« La guerre est une lutte. Or l'homme a un goût indéniable pour les joutes, pour les sports les plus agressifs comme le football et la boxe. Donc l'homme doit avoir du goût pour la guerre, malgré son risque, malgré la mort.

Les combattants avaient plus ou moins cette idée avant de voir le feu.

²²⁸Michel Goya, *La Chair et l'acier. L'invention de la guerre moderne (1914-1918)*, Paris, Tallandier, 2004. (Cité aussi dans Frédéric Rousseau, *Penser le patriotisme, op. cit.*, p. 137 et Loez, *la Grande guerre ?*

²²⁹Rémy Cazals, *Les mots, op. cit.*, mot clé « blessures », p. 18-19.

Ministère de la Guerre, Direction du Service de Santé, *Étude de Statistique chirurgicale, guerre de 1914-1918.*

Les blessés hospitalisés à l'intérieur du territoire. L'évolution de leurs blessures. Tableau LII, tome 1er, Paris, Imprimerie Nationale, 1924, p. LXIII.

²³⁰Jean Norton Cru, *op. cit.*, p. 29.

²³¹Frédéric Rousseau, *Penser le patriotisme, op. cit.*, p. 137.

²³²Les champs de bataille sont encore aujourd'hui ruinés et parsemés d'obus et de fragments du matériel militaire dont atteste aussi bien l'archéologie que les trouvailles inopinées des chercheurs amateurs et des locaux.

²³³Frédéric Rousseau, *Penser le patriotisme, op. cit.*, p. 137.

Dès qu'ils connurent la guerre ils comprirent qu'elle n'est lutte qu'entre deux grands groupements d'individus : coalitions, nations, armées...²³⁴ »

Relevée par Norton Cru comme la première dans sa liste des « quelques idées fausses sur la guerre », la suprématie létale de l'artillerie lourde, puis des autres armes à feu détermine la façon dont se déroulent les combats. Elle crée, par définition, une inégalité substantielle entre ceux qui « envoient le feu » et ceux qui reçoivent la charge. Dans l'incapacité de nuire directement et personnellement aux effroyables machines de guerre placées à distance, ces derniers en sont réduits à tenter de s'abriter et de rester en vie pour garder ou occuper une position au sol. Cette inégalité ne s'équilibre que par l'action concomitante, « le duel », des artilleries des deux camps. La guerre n'est donc pas la même pour les hommes en fonction de leur poste et de leur mission dans la guerre. Les hommes qui se trouvent « sous le feu » voient leur champ d'action et leurs marges de manœuvre fortement limitées. Avant de tenter de braver « l'ennemi » leur premier souci mais aussi leur première mission est de rester en vie pour investir, s'il l'occasion s'y prête les positions désertées par ceux qui n'ont pas tenu. Cette configuration, loin d'un duel apparenté au sport qui exige avant tout que les joueurs soient égaux et que le jeu soit équitable, est parfaitement lisible dans les témoignages du corpus austro-hongrois.

Le soldat Zetek, enrôlé dès la mobilisation et envoyé en Serbie, met en relief la position inégale des fantassins contre la puissance des armes à feu qui les visent. Le 14 septembre 1914, il décrit une grande attaque à Krupání.

« Le feu violent ne faiblissait même pas lorsqu'il y avait beaucoup de blessés et de morts. Rapidement, notre centurie a été placée devant l'artillerie afin de la protéger au cas où elle serait forcée de reculer. Par conséquent, nous sommes entrés dans une horrible pluie de balles, shrapnels et obus, car l'infanterie comme les canons serbes concentraient le feu sur nos canons à nous. Quelques hêtres épars sur la colline nous offraient une protection partielle. Nous nous abritons derrière eux, mais de plus en plus de shrapnels et grenades tombaient sur nos canons, placés juste derrière nous. Nos artilleurs ont cessé de tirer forcés d'abandonner leurs canons, parce qu'ils ont eu trop de blessés et de morts. Nous serrions anxieusement nos fusils avec baïonnettes devant nous cachés derrière ces grands hêtres et attendions de voir si l'ennemi perce la ligne pour défendre nos canons le temps que

²³⁴Jean Norton Cru, *Témoins*, *op. cit.*, p. 27.

les artilleurs partent. Les projectiles de l'artillerie ennemie explosant sans arrêts cassaient des gros morceaux de branches, qui ont lourdement blessé de nombreux soldats en tombant ... quels moments épouvantables²³⁵ ! »

Les autres témoins ne sont pas en reste : Dobrovolný, entre autres, observe que : « une fois, après le déjeuner, l'artillerie russe canardait les positions autrichiennes sur la colline à côté du 81^e régiment. Au-dessus des tranchées il n'y avait qu'un grand nuage de poussière, les fantassins courraient chaotiquement d'un endroit à l'autre²³⁶. » Dufka rapporte une scène similaire dont il est témoin le 4 juin 1916 près de Rovno : « Il y a eu un chaos total, tout s'est mélangé, on n'entendait que le craquement des shrapnels, grenades et les cris des officiers : « En avant » [en allemand tchéquisé dans le texte d'origine, nda]²³⁷ ». Hejda, aussi sur le front galicien, note l'action funeste des canons de provenance japonaise²³⁸. Hlaváč, parle le 4 juin d'une « canonnade horrible qui continue à croître²³⁹ ». Malgré les tentatives de rassurer les soldats de l'inefficacité des tirs, « dès que les hommes en ligne sont sortis du ravin, ils ont été balayés et ont disparu dans le nuage des grenades qui explosaient²⁴⁰. » František Novák, ébauche la scène qui s'ouvre à lui le 28/06/1915 :

« La plaine devant moi nous offrait un spectacle horrible. Coup sur coup grondent les explosions des obus assourdissants et devant moi, à droite comme à gauche s'élèvent de hautes colonnes de fumée et de terre noires. Les Russes nous voient comme si on était sur la paume de leur main, ils ont fixé leur cible et les obus tombant en nombre bloquent le chemin²⁴¹. »

Avant de tomber sur le front russe, Koutecký est poursuivi par « une forte canonnade²⁴² ». Le

²³⁵VHA Praha, fonds: SbHP, carton 48, Josef Zetek, p. 16 : « Prudká střelba neubývala ani tehdy, zase mnoho raněných a mrtvých. Brzy přišla naše setnina před dělostřelectvo, abychom je chránili, kdyby bylo přinuceno k ústupu. Tím jsme vstoupili do hrozného deště kulek, šrapnelů a granátů, neboť srbská pěchota i děla soustřeďovala palbu na naše dělostřelectvo. Na vrchu řídkce stojící silné buky byly našimi částečnými ochránci. Kryli jsme se za ně, avšak čím dál tím více padaly šrapnely a granáty srbské na naše děla, stojící za námi. Dělostřelci naši přestali střílet a musili opustit děla, protože bylo mnoho mrtvých a raněných. My úzkostlivě držíce pušky a nasazenými bodáky před sebou, ukryti za velikými buky čekali jsme, neprorazí-li nepřítel bitevní čáru, abychom chránili děla, nežli dělostřelci odjedou. Každou chvíli explodující střely nepřátelského dělostřelectva v korunách buků lámaly silné suky, které na nás dolů padaly a mnoho tak těžce ranily... děsné to chvíle! »

²³⁶Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 121 : Jednou po obědě bila ruská artilerie do rakouských posic na vršku vpravo od 81. pluku. Nad ostřelovanými okopy se jen prášilo, pěchota tam prchala zmateně z místa na místo. »

²³⁷Josef Dufka, *op. cit.* p. 33 : «Nastal úplný zmatek, všechno se promísilo, 4. června 1916, a slyšet bylo jenom praskání šrapnelů, granátů a křik důstojníků : « Forverts ».

²³⁸Jiří Hejda, *op. cit.*, p. 14.

²³⁹Jan Hlaváč, *op. cit.*, p. 33 : « strašné kanonáda stále vzrůstá ».

²⁴⁰Jan Hlaváč, *op. cit.*, p. 35 : « Jakmile švarmlinie vystoupila z výmolu, byla smetena a ztratila se úplně v mraku výbuchů granátů. »

²⁴¹VHA Praha, fonds SbHP, carton 26, František Novák, p. 22 : « Pláň přede mnou poskytuje příšerné divadlo. Ráz na ráz hřmí ohlušující výbuchy granátů a přede mnou, vpravo i vlevo zvedají se vysoké sloupy černého dýmu a hlíny. Rusové vidí nás jako na dlaní, jsou „nastřeleni“ a hustě se sypající granáty tarasí nám cestu. »

²⁴²Antonín Koutecký, *op. cit.*, note du 11/08/ 1915.

plus jeune témoin du corpus Kubík, mobilisé pour la dernière année de la guerre se plaint à plusieurs reprises : « Encore une canonnade – artillerie – nous entendons comment elle fait rage et cela ne nous plaît pas du tout. Même les plus anciens des soldats apparaissent troublés²⁴³. » Quelques jours plus tard, il poursuit : « Une notre dose arrive de suite – grenade et shrapnel. La terre a tremblé, les éclats ont traversé l'air ; des branches et les feuilles pleuvaient sur les têtes²⁴⁴. » Květoň, lui aussi sur le front russe, raconte à son tour : « Et maintenant ça a commencé. L'artillerie légère et lourde bombardait le village. Le fer des shrapnels éclatés et des balles volait dans l'air²⁴⁵. » La « préparation de l'artillerie » est un motif récurrent des récits du front oriental.

Sur le front italien, connu et craint des soldats pour l'action des artilleries particulièrement violente, Linek note, par exemple :

« Le jour du 14 septembre [1916, nda], les Italiens ont commencé par jeter plein de mines [...], suivent les tirs, coup après coup ; les grenades, les shrapnels gros et petit, un feu assourdissant se prolonge jusqu'à la nuit. L'inquiétude et la peur de ce qui allait se passer rendait tous nerveux, car la canonnade sévère n'arrêtait pas de grandir. Les tranchées étaient par endroit endommagées, par endroit complètement ensevelies. De terribles moments ont commencé car il n'y avait nulle part où se cacher. Le lendemain, le feu était encore plus fort, car l'ennemi a fait acheminer dans la nuit de nouveaux canons et lanceurs de mines. Le nombre de blessés et de morts ne cessait de croître²⁴⁶. »

Sur le même front, Skála décrit le bombardement particulièrement violent dont il est témoin le 28 octobre 1916. Lorsque l'ennemi déclenche son offensive, un véritable déluge de feu s'abat sur les austro-hongrois. « Même en enfer il ne peut y avoir plus de vacarme et plus de feu. Même les rochers ne peuvent pas résister. Un bout de montagne s'est effondré près de Jamiano²⁴⁷. » En plus du feu, les soldats présents sont exposés pour la première fois au gaz. Face à cette scène d'apocalypse, les survivants perdent leurs nerfs. Certains deviennent

²⁴³František Kubík, *op. cit.*, p. 31 : « Zase střelba – artilerie - slyšíme, jak jim to tam dává, ale nic nás to netěší. Nikoho to netěší. I na starých vidíme znepokojení. »

²⁴⁴František Kubík, *op. cit.*, p. 33 : « Hned další dávka – granát a šrapnel. Země se otrásla, vzduchem svištěly střepiny, na hlavu se sypaly větvičky a větve a listí ze stromů. »

²⁴⁵Vladislav Květoň, *op. cit.*, p. 24 : « A nyní to začalo. Dělostřelectvo lehké i těžké silně ostřelovalo vesnici. Vzduchem létalo železo z roztrhaných šrapnelů a koule. »

²⁴⁶VHA Praha, Fond: SbHP, Carton 49, Josef Linek, p. 8 : „Dne 14. září, již záhy z rána počali Italové vrhati spoustu min [...], pak střelba, rána za ránou, granáty, šrapnely velké i malé, střelba ohlušující, což trvalo do noci. Neklid a obava věcí příštích činily vše nervosní, neb prudká střelba se stále stupňovala, zákopy místy pobořeny, místy úplně rozsypány. Hrozné chvíle nastávaly, neb nebylo se kde ukryti, druhého dne byla střelba ještě prudší, neb nepřítel přes noc narychlo dopravil nová velká děla a vrhače min, raněných a mrtvých přibývalo. »

²⁴⁷František Skála, *op. cit.*, p. 243 : « V pekle nemůže býti větší rachot a oheň. Ani skalní útesy neodolávají. U Jamiana se zřítíl kus skály. »

apathiques ou d'autres frénétiques. Cette violence inouïe rend les hommes fous. « En une seule journée, le quinzième régiment a dû évacuer plus de trois cents d'hommes affectés ainsi²⁴⁸. Même le commandant de bataillon, resté assis dans une caverne fortifiée a perdu la raison. » La poignée de survivant est relevée trois jours plus tard.

Sur les centaines de pages de ses carnets, Berger décrit une myriade d'avatars du feu sur les différents fronts et appartenant aux temporalités variées. Le 11 mars 1915 : « Les Russes tirent à fond, tout saute et vole autour de nous²⁴⁹. » Le 8 avril, les Russes ont jeté 17 grenades dans les trous où se cachait son unité²⁵⁰. Le 21 avril, il déplore que « Pas un seul tir de fusil, pourtant l'artillerie – surtout la nôtre – tire à fond²⁵¹ ». Et la puissance et l'efficacité du feu ne fait qu'augmenter dans la guerre. Un an après, le 12 avril 1916, : « C'est vraiment atroce comment ça tire aujourd'hui²⁵². » Le 12 août 1916, il remarque le déploiement d'un avion...²⁵³ Le 25 août 1916 :

« Après-midi, nous entendons les tirs et nos artilleurs répondent vivement. Ensuite, les nôtres ont arrêté et les Italiens ont repris à leur tour ; ils bombardaient nos positions sévèrement plus d'une heure. Alors nous disons que les Italiens font les fous, qu'ils mériteraient d'être enfermés à Dobřany [ville avec un hôpital psychiatrique tchèque, nda]²⁵⁴. »

Bien que durant les années que Berger a passées au front les tirs soutenus d'artillerie, de mitrailleuses, de fusils soient devenus le décor et le fond sonore habituels de son quotidien, ils n'ont jamais été perçus comme une simple routine. Peu importe le front et la durée de l'expérience, chez Berger chaque nouvelle occurrence mérite une place dans son carnet, chaque réitération bouleverse le soldat.

Et ainsi de suite... Dans le corpus austro-hongrois, les « orages d'acier²⁵⁵ » et autres déluges incandescents constituent effectivement le motif principal des descriptions de l'expérience des champs de bataille. Les allusions à l'action létale des artilleries sont tellement nombreuses, qu'il est impossible de les retranscrire ici dans leur intégralité. Qui plus est, elles sont très proches les unes des autres. Les extraits présentés recouvrent donc, à ce sujet précis, la multitude

²⁴⁸František Skála, *op. cit.*, p. 243 : « Za jediný den musel patnáctý pluk odvésti přes třista podbně postižených. I plukovní adjutant, hejtman, sedící v bezpečné kaverně, zešílel. »

²⁴⁹AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 98 : « Rusové prudce pálí, jen to lítá a praská kolem nás. »

²⁵⁰AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 120.

²⁵¹AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 122.

²⁵²AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 135 : « To je něco děsného, co je dnes střelby. »

²⁵³AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 183.

²⁵⁴AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, L. 2., p. 193 : « Po poledni slyšíme palbu z kverů a naši kanonýři živě do toho přidávají. Pak naši přestali a zase Italové začali, kteří přes hodinu prudce bombardovali naše pozice. To říkáme, že Taliáni blázní, že by patřili do Dobřan. »

²⁵⁵La métaphore employée par Ernst Junger comme titre de la version publiée de son journal de guerre.

d'expériences analysées dans le corpus. Le fait de se focaliser sur la mort reçue plus que sur la mort donnée est, du moins dans notre corpus composé en grande majorité des soldats des régiments d'infanterie – des fantassins et des chasseurs à pieds – ne découle pas d'une « mauvaise volonté²⁵⁶ » de ces témoins mais bien des conditions matérielles des batailles auxquelles ils prennent part²⁵⁷. La configuration des champs de bataille et l'organisation des combats expliquent en grande partie la faible fréquence des passages consacrés à l'ennemi qui constitue un trait remarquable des témoignages.

3.3.1.2 Les réponses émotionnelles : La peur et le sentiment d'impuissance

Qui plus est, une grande similarité peut être constatée non seulement dans les parties descriptives – ce qui semble naturel en ce que cela correspond à la façon de faire la guerre en 14-18 – mais aussi en ce qui concerne les effets produits par la situation. En effet, les réponses émotionnelles des soldats se ressemblent au travers de tout le spectre des profils socio-professionnels, culturels et nationaux-linguistiques présents dans le corpus et même au-delà, dans les autres armées.

La peur

« Tous les soldats sans exception ont peur et la grande majorité fait preuve d'un courage admirable en faisant ce qu'il faut faire en dépit de la peur. Nous avons peur parce que nous sommes des hommes et c'est la peur qui a préservé la vie de nous tous qui survivons. Sans peur nous n'aurions pas vécu vingt-quatre heures en première ligne ; nous aurions commis tant d'imprudences par inattentions que nous aurions vite reçu la balle qui guette l'imprudent²⁵⁸. »

Pour Norton Cru, le sujet de la peur a une grande importance. L'ancien combattant qui cherche à établir la vérité sur la guerre, l'aborde dans son second point de la liste des « Quelques idées fausses sur la guerre ». Cette observation mérite attention car de nombreux témoins de notre corpus y font écho. La peur au front, dans la bataille, sous le feu est en effet un élément aussi récurrent dans les récits austro-hongrois analysés que chez leurs homologues français.

Le plus jeune témoin du corpus, Kubík, né en 1898 et appelé le 25 janvier 1917, explicite sans détours l'effet qu'un bombardement soutenu exerce sur lui : « Je restais couché, collé au sol,

²⁵⁶Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, *op. cit.*, p. 8.

²⁵⁷Ce fait mérite d'être relevé. Pourquoi les soldats servant les pièces d'artilleries lourdes ou de campagne sont-ils en effet si peu représentés dans le corpus constitué qui n'est sûrement pas exhaustif (de nouveaux témoignages apparaissent tous les ans) mais qui n'a pas manqué à chercher la diversité des parcours en guerre ?

Pistes de réponse : les unités d'infanterie mobilisent le plus d'hommes ; la prépondérance des « témoignages canoniques » dans le corpus tchèque favorisant les récits des hommes ayant été rapidement capturés, puis devenus légionnaires. Dans cette constellation on retrouve en grande majorité des fantassins, les artilleurs étant plus rarement en situation de se faire capturer par ennemi ; puis effectivement la nature de leur expérience et de leur vision de la guerre qui dénote avec celle – mis en avant – des fantassins.

²⁵⁸Jean Norton Cru, *op. cit.*, p. 28.

la peur que j'avais pour ma vie était énorme. [...] Je suis tellement effrayé que je sens mes dents grelotter, je ne peux pas prononcer un mot²⁵⁹. » L'écrivain autrichien Kisch ne se prive pas non plus d'exprimer sa peur dans son carnet. Mobilisé en été 1914, la campagne de Serbie à laquelle il participe crée d'innombrables situations périlleuses. Le 17 août 1914, ce sont, par exemple les grenades à main : « qui tombaient devant et à côté de nous explosant avec force et projetant des éclats loin autour. Nous ne connaissions pas encore cette arme, elle nous remplissait de peur²⁶⁰. » Deux jours plus tard, il assiste à un combat d'une violence extrême dont le spectacle lui ôte la faculté même d'écrire.

« Jusque ce moment-là, 10 heures du matin, j'écrivais pour décrire les masses de blessés marchant dans le sens opposé de nous, mais maintenant, 5 heures d'après-midi, je ne sais plus quoi écrire. Où commencer si je veux parler de cette horreur sans précédent ? La peur est encore à l'intérieur de moi, quand j'écris tout frémissant au milieu des morts et des shrapnels qui tombent²⁶¹. »

Sous le déluge des projectiles qui le rattrape le 21/06/1915, un autre témoin, Mikeš : « se recroqueville et les frissons parcourent tout [s]on corps » dès qu'un projectile apparaît. Après le combat, le récapitulatif qu'il inscrit dans son carnet est sans équivoque : « Je m'étonne d'y avoir échappé aussi facilement que ça. J'étais déjà à moitié fou, je tremblais, pas tellement de peur mais de terreur. Je ne peux même pas raconter à quoi ça ressemblait aujourd'hui²⁶². »

La peur est donc bel et bien présente dans les récits. Pourtant, pour beaucoup d'hommes, écrire, avouer, partager sa peur n'a, contrairement à ce qu'on pourrait penser, rien d'évident, rien de facile. Dans notre corpus, on peut relever différents procédés de « stylisation » de ce thème. D'aucuns recourent aux subterfuges littéraires pour ne pas l'aborder, la nommer, directement. Certains témoins semblent en effet réticents à employer ce mot, lourdement chargé de représentations et de potentiel de valorisation ou dévalorisation de celui qui l'avoue. Ils recourent à d'autres expressions qui permettent de sublimer ce sentiment, ils l'euphémisent. Sous un feu soutenu, Šelf sent « surgir la sueur au front²⁶³ ». Après avoir participé à la bataille de Zamosc le 22 août 1914, Jirásek note dans son carnet que « les premiers instants nous ont

²⁵⁹František Kubík, *op. cit.*, p. 33 : « Ležel jsem přitisknutý k zemi a strach o život jsem měl hrozný. (Střelba zraní kaprála) Jsem tak zděšený, že cítím, jak mi zuby cvakají, a slovo promluvit nemohu. »

²⁶⁰Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 51 : « které vybuchovaly před námi a vedle nás hrozivými výbuchy a metaly daleko široko střepiny. Tuto zbraň jsme ještě neznali a naplnila nás hrůzou. »

²⁶¹Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 90 : « Až sem jsem psal v deset hodin dopoledne (líčil proti jdoucí masy raněných), ale teď (5 hodin odpoledne) nevím, co mám psát. Kde mám začít, chci-li mluvit o oné bezpříkladné hrůze? Ještě je ve mne všecka ta hrůza, zatím co s chvěním pší toto uprostřed mrtvých a dopadajících šrapnelů. »

²⁶²Mikes, Carnet non paginé, notes du 21/06/ 191? : « já se krčím a chvění mi probíhá celým tělem. » et « Divím se, že jsem z toho jen tak lehko vyvázl, ale napolo šílený jsem již byl a třásl jsem se, ani ne tak strachem, jako hrůzou. Nemohu to vůbec vylíčit, jak to dnes dopoledne vypadalo. »

²⁶³Josef Šelf, *op. cit.*, p. 34 : « Palba jest stále větší, pot vyráží na čele. »

laissés une impression horrible²⁶⁴. » En rapportant les combats du 18 août 1914 en Serbie, le future légionnaire Zetek évoque des « sensations terribles²⁶⁵ ». L'ouvrier militant, le « dur à cuire » Berger ne nomme pas « la peur » non plus. A plusieurs reprises²⁶⁶ il emploie une expression du registre familier : « v každém je malá dušička » [on a tous une petite âme]. Bien qu'en définitive le sens soit le même, les mots « petite âme » et « peur » ne résonnent pas avec la même intensité... Qui plus est, ces émotions « inappropriées » selon le code moral militaire et celui de la virilité sont rarement attribués à un « je » isolé qui les assume. Chez Zetek, comme chez Berger, la « responsabilité » est diluée dans un sujet collectif et/ou indéterminé : « chacun » chez Berger », « nous » chez Zetek.

En effet, évoquer la peur en l'attribuant à d'autres que soi est un autre procédé permettant aux témoins de ne pas trahir la réalité des champs de bataille tout en protégeant leur image et éviter de perdre du capital symbolique. Il peut s'agir bien sûr d'un calcul, d'une stylisation réfléchie, mais nous pensons ici plutôt à des procédés cognitifs profonds, largement inconscients qui participent de la construction de l'estime de soi à travers le positionnement du sujet par rapport à un système de valeurs en vigueur au sein de la société dont il fait partie, auquel il adhère ou plutôt qu'il a été amené à intégrer. Dans cette configuration, la « peur » des autres sert souvent de tremplin pour exposer sa propre « bravoure ». De sa position d'officier²⁶⁷, le jeune étudiant Dobrovolný, rapporte à plusieurs reprises la peur des hommes qui lui ont été confiés. Lorsqu'une patrouille cosaque approche « Mes hommes se sont mis à trembler de peur. Ils ont tous perdu la raison²⁶⁸ », raconte-il. Plus tard, lors d'une nouvelle attaque, il insiste sur la dichotomie dans la maîtrise de sa réaction émotionnelle : « Les soldats avaient peur – ils étaient recroquevillés, ils tremblaient. Là, j'ai eu une confirmation empirique du fait que les soldats sont un matériau malléable même sous le feu le plus violent lorsque le commandant n'a pas peur et sais ce qu'il veut²⁶⁹. » Un autre officier, le commandant de bataillon Wagner met lui aussi en regard l'attitude des ses « petits nouveaux effrayés à en mourir » et la sienne²⁷⁰.

Ce procédé n'est pas réservé aux officiers. Skála, fantassin du 98^e RI observe « la terreur dans les yeux » de quelques rescapés de l'hécatombe subi par le 15^e RI, voisin sur le front²⁷¹. » Le soldat, d'un certain âge déjà en 1914 (né en 1872), Linek se place, dans ses mémoires qui n'ont

²⁶⁴Josef Jirásek, *op. cit.*, p. 30 : « že první okamžiky na nás působily strašným dojmem. »

²⁶⁵VHA Praha, fond: SbHP, carton 48, Josef Zetek, p. 12 : « Hrozné pocity to byly pro nás. »

²⁶⁶AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 41, note du 08/11/1914 et Livre 1, p. 98, note du 11/03/1915.

²⁶⁷Volontaire d'un an, major en mai 1915, lieutenant dès juillet 1915.

²⁶⁸Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 82 : « Moji vojáci počali se třást strachy. Všichni ztratili rozvahu. »

²⁶⁹Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 110 : « ojáci se báli – krčili a chvěli se. Zde sem se názorně přesvědčil, jak poddajným materiálem jsou vojáci právě v největší palbě, jestliže se velitel nebojí a ví, co chce. »

²⁷⁰Wagner, p. 84 : « a tu jsem konstatoval, že téměř v každém opuštěném zákopu se skrývá celá řada k smrti vyděšených nováčků, kteří, když jsem slezl do příkopu, s vyděšenými zraky ke mně pohlíželi; někteří plakali dokonce jako malé děti. »

²⁷¹František Skála, *op. cit.*, p. 252 : « Jsou umazaní a rozedraní a hrůza jim hledí z očí. »

pas été publiés, directement au bout opposé du spectre des émotions que ses camarades. Le 16 septembre 1916, après trois jours du feu nourri, il souligne : « Je peux dire que j'ai toujours gardé une bonne humeur. Je consolais tous ces désespérés qui souvent mourraient de peur, mais cette fois-ci je m'attendais au pire²⁷². » Une posture d'après-guerre ? Une force de caractère particulière ? D'après leurs récits, les témoins aussi divers que l'humanité en général, ne sont pas affectés exactement de la même façon ni avec la même intensité par des uns et des autres dans les situations similaires... Ou est-ce le poids de l'âge qui est susceptible d'induire une attitude paternelle vis-à-vis de ses camarades ? La réponse restera en suspens...Mais, en définitive, la peur est bien présente, ainsi que son pouvoir « culpabilisant » dont il est difficile de s'affranchir.

En évoquant la peur, d'autres témoins encore, si tant est qu'ils assument la peur comme un sentiment subjectif, insistent sur les « circonstances atténuantes » de leur « faiblesse ». Ils explicitent leur peur dans les passages consacrés aux situations les plus extrêmes, les plus meurtrières. Mikeš, cité plus haut, clôt l'expression de ses sentiments par les données chiffrées : sur les 130 hommes présents seulement 50 ont survécu dont 30 a dû partir à l'hôpital, une vingtaine seulement est sortie « indemne » de ce combat. D'autres témoins en font autant. Linek utilise le même argument pour donner une dimension objective à l'émotion honteuse ressentie²⁷³. Après la bataille, il ne reste que vingt-quatre hommes dans sa section soit moins de la moitié de son effectif.

Les chiffres constituent une preuve factuelle, irréfutable par d'autres, même ceux qui n'ont jamais été au front, pour excuser la peur ressentie... D'autres types de facteurs atténuants sont mobilisés par les témoins. Kisch évoque l'utilisation d'une nouvelle arme, jusque-là inconnue, contre son unité²⁷⁴. Pour Mudrák, c'est le changement du front qui explique ses craintes. Il note, le 28 juin 1917 :

« Je vais pour la première fois dans les tranchées sur le front italien. Un sentiment bizarre s'empare de moi. Qu'arrivera-t-il maintenant ? Un nouvel enfer nous ouvrira sa porte, qui sera peut-être encore pire que sur le front russe. Un mauvais pressentiment trouble nos esprits²⁷⁵. »

Pour František Novák, un accident inattendu, particulièrement violent, comme celui de la nuit du 25 juillet 1917 ? :

²⁷²VHA Praha, Fonds: SbHP, Carton 49, Josef Linek, p. 10 : « Mohu říci, že jsem byl vždy dobrý mysle, těšil jsem různé ty zoufalce, kteří často strachem umírali, ale tentokrát jsem čekal, že není možno vyváznouti. »

²⁷³VHA Praha, Fonds: SbHP, Carton 49, Josef Linek, p. 8-9.

²⁷⁴Egon Erwin Kisch, *op. cit.*

²⁷⁵Augustin Mudrák, *op. cit.*, p. 77 : « Poprvé jdu na italské frontě do zákopů, nitro mi svírá tíseň. Jestli boje na ruské frontě byly hrozné, nedají se zdaleka přirovnat k bojům tady v Itálii. »

« Il est minuit – boum ! Un obus horrible a explosé juste à côté de nous et détruit un mur de la cabane. Les éclats volent dans tous les sens, je sens le soufre et un nuage de fumée blanche, de poussière et de chaux a couvert l'espace. Une terreur inénarrable, amplifiée par les peurs de la journée s'est emparée de tous²⁷⁶. »

Pour éviter de se faire mal comprendre, nous insistons sur le fait que l'objectif de cette interprétation n'est aucunement de contester le fait que la peur est ressentie de façon variable en fonction des situations, mais de montrer, en se focalisant sur les façons dont ce thème est introduit et évoqué dans les récits des uns et des autres, sur les difficultés et les réticences à l'assumer et l'avouer. Chez les hommes soumis au système de représentation valorisant le courage comme un des attributs principaux de la virilité, la pudeur empêche souvent de mettre des mots explicites sur l'émotion qui les traverse. La peur est encore trop étroitement associée à une valeur négative, même des années après²⁷⁷. Elle peut entacher l'image renvoyée du soldat et de l'homme. Il ne s'agit pas, en tout cas pas dans la majorité des occurrences, de calculs rationnels mais des mécanismes psychologiques inconscients traduisant la profondeur de l'enracinement d'un système de valeurs chez les hommes en question. La confrontation de leurs propres réactions émotionnelles « défectueuses » à un idéal partagé, diffusé par les représentations dominantes, du « soldat sans peur » ajoute probablement une souffrance supplémentaire à leur expérience, celle de l'abaissement, de la honte de ne pas être à la hauteur des attentes des autres qui nourrissent les attentes de soi-même et dont l'accomplissement cimenterait l'estime de soi²⁷⁸. L'accent que met Norton Cru dans la citation introductive de ce chapitre sur la valeur intrinsèquement positive, salvatrice même de la peur des hommes pour combattre les préjugés partagés ne fait que confirmer cette analyse. C'est sûrement ce mécanisme qui amène certains hommes, les plus sensibles à la pression sociale de nature ou par une exposition sociale amplifiée par leur rôle et leur position hiérarchique, à surmonter leur peur et à se lancer, sous le regard des autres, dans les actions périlleuses voire suicidaires. Comme chez les kamikazes ou des cas d'attentat suicidaire la destruction du corps physique peut constituer une option plus acceptable qu'un déshonneur perpétuel de soi, de sa mémoire et de sa famille. Chez certains témoins, la peur ressentie avant le combat, disparaît dès que l'action commence²⁷⁹. La mise en action transpose la focalisation des émotions intérieures sur les gestes

²⁷⁶František Novák : « O půlnoci – prásk! Strašný granát vybuchl vedle nás a rozbil jednu stěnu chalupy. Létají střepiny, cítím síru a oblak bílého dýmu, prachu a vápna zahalil okolí. Nevylíčitelné zděšení, celodenním strachem vystupňované, zachvátí všechny. »

²⁷⁷Le sentiment de honte persiste tant que persiste le système de valeur dans lequel il prend source. Ce n'est seulement que le système de valeur est renversé qu'un geste entraînant la honte peut devenir la source de fierté. Boris Cyrulnik, *Mourir de dire. La honte*, Odile Jacob, Paris, 2010, Introduction.

²⁷⁸Boris Cyrulnik, *Mourir de dire. La honte*, Odile Jacob, Paris, 2010.

²⁷⁹Josef Dobrovolný, Josef Skála.

à accomplir. C'est encore un autre mécanisme qui participe de la complexité du fonctionnement du cerveau humain.

Le sentiment d'impuissance

Dans le royaume des réponses émotionnelles aux situations extrêmes, la peur est secondée par le sentiment d'impuissance alors que d'autres émotions, telle que la haine ou la rage sont pratiquement absentes des récits, sauf dans quelques situations précises, développées ultérieurement. La configuration des champs de bataille des grands fronts terrestres de la Grande Guerre et la façon de mener les opérations implique l'inégalité des positions, des répertoires d'actions et du pouvoir de destruction des différents acteurs. Dans cette constellation, les fantassins des tranchées occupent une position particulièrement désavantageuse. Soumis à un feu d'artillerie nourri qu'ils ne sont pas en mesure d'arrêter, ils doivent faire confiance aux artilleurs de leur camp auxquels cette mission est dévolue. Cette inégalité de position génère de fait un fort sentiment d'impuissance.

Pour décrire le feu dans leurs narrations, les témoins l'assimilent fréquemment, comme lorsqu'ils évoquaient la mobilisation et la guerre à son début, aux phénomènes naturels. Berger, dont le témoignage particulièrement volumineux et détaillé regorge d'évocations du déploiement massif des armes à feu, emploie la métaphore courante de l'orage dans une des premières descriptions de ce phénomène, le 8 novembre 1914 : « Les balles tombent ici comme des grêlons, s'ajoutent les shrapnels et les obus. C'est un *orage avec la grêle*, sauf que nous en sommes tous angoissés et chacun a peur²⁸⁰. » Jirásek emploie la même image « *des grêlons d'acier* [qui] commencent à tomber sur nous²⁸¹ ». Zetek, quant à lui, traverse « une terrible *pluie* de balles, shrapnels et grenades²⁸² ». Kisch évoque une « cascade /chute d'eau » de tirs²⁸³. Heřmanský propose une image plus rare, il compare les balles aux « essais entiers de mouches²⁸⁴ ». L'orage représente une métaphore quasi universelle, fortement répandue dans l'après-guerre. Les discours mémoriels des autres ont pu inspirer certains mais elle apparaît aussi dans les témoignages rédigés au moment. Berger ou Jirásek ont laissé des journaux écrits au jour le jour. Le lien avec la réalité observée et vécue évident. Sur le plan psychologique, ce procédé indique la façon dont est interprétée la situation. Les renvois aux phénomènes naturels peuvent minimiser l'origine humaine du cataclysme vécu et, par conséquent, qu'il est évitable ce qui contribue à consolider le sentiment d'impuissance devant la violence subie.

²⁸⁰AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 41 : « Kulky sem lítají jako když padají kroupy a do toho se mísí šrapnely a granáty. Je to hromobití s kroupami, jenom že nám je při tom ouzko a v každém je malá dušička. »

²⁸¹Josef Jirásek, *op. cit.*, p. 30, le 22/08/1914 à Zamosc : « Již i mezi nás začínají padati ocelové kroupy. »

²⁸²Josef Zetek, *op. cit.*

²⁸³Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 51, « vodopád výstřelů ».

²⁸⁴Josef Heřmanský, *op. cit.*, p. 43 : « Kuličky svištěly jak cele roje much. »

Les allusions au sentiment d'impuissance parsèment les récits. Il apparaît sous plusieurs avatars. Devant la perspective funeste d'une mort proche, certains hommes perdent toute force d'action. Ils sombrent dans la dépression et dans l'apathie. Le cordonnier – musicien Heřmanský se fait à l'idée d'une mort proche : « Le nombre de blessés augmentait. Dans ma tête, je disais au revoir à ma femme et mes parents parce que je croyais qu'il n'était pas possible que j'échappe à cette pluie [de feu]²⁸⁵ ». Le cultivateur Pluháček lors de l'attaque du 18 septembre 1914 enregistre une réaction similaire : « J'abandonnais déjà tout espoir d'un sortir, ensuite l'ordre est arrivé de fuir en vitesse²⁸⁶. » Même l'écrivain Kisch succombe par moments au désespoir comme le 17 septembre 1914 où il rapporte : « de nouveau – Ourrah ! Cette fois-ci ça va plus vite. Nous voyons que notre mort est sûre qu'il n'y a plus de salut, nous voulons donc y passer au plus vite pour que ça soit fait. Surtout défense de penser !²⁸⁷ » Linek se résigne à la mort le 16 septembre 1916 :

« Je n'avais d'autre choix que de m'abandonner à mon destin. Pour être du moins partiellement couvert je me suis couché dans un sillon étroit, dans ma tête, j'ai fait mes adieux à ma famille et attendais le tir qui me serait destiné²⁸⁸. »

Si la mort n'est pas explicitement évoquée comme l'issue fatale à envisager, c'est alors l'apathie qui s'empare des hommes sous le feu. Dans l'incapacité ressentie d'influer sur son destin, le jeune Kubík s'en désintéresse complètement : « Je perds la notion du temps, de tout. Étourdissement et fatigue mortelle. Que se passe-t-il ? Où sommes-nous, où sont les autres ? Quelle importance²⁸⁹. ». Lorsqu'il reçoit une balle dans la cuisse, František Novák s'endort dans son trou : « Une fatigue inimaginable et l'étourdissement troublent mes sens – tout m'est égal²⁹⁰. »

Sous un feu russe extrêmement violent, après avoir traversé tout le spectre des émotions – de la rage à la haine ciblée tantôt contre les Russes, tantôt contre sa propre armée, de l'humiliation à la colère, même l'étudiant, volontaire d'un an et cadet Dobrovolný arrive au stade d'épuisement

²⁸⁵Josef Heřmanský, *op. cit.*, p. 44 : « Raněných přibývalo. V duchu jsem se loučil se ženou a rodiči, neb jsem myslél, ze není možno, aby z toho děste nekáplo též na mě. »

²⁸⁶Václav Pluháček, p. 41 : « Již jsem se vzdával naděje, že vyjdeme zdraví, nato přišel rozkaz hned se vším v kalupu utéci. »

²⁸⁷Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 116 : « Opět: „Hurá!“ Tentokráte to jde rychleji. Vidíme, že naše smrt je jistá, že již není záchrany, a proto si to chceme odbýti raději rychleji. Jenom ne mysliti! »

²⁸⁸VHA Praha, Fond: SbHP, Carton 49, Josef Linek, p. 10 : « nezbylo nic jiného, než oddati se osudu, a bych byl alespoň částečně krytý, lehl jsem si do úzkého příkopu, rozloučil jsem se v duchu s rodinou a čekal, kdy která střela mě zasáhne. » Voir aussi : VHA Praha, fonds SbHP, carton 26, František Novák, p. 33 : « Příšerná dělostřelba. Se všech stran sypou se granáty a šrapnely. Není možno někam utéci. Jsou to příšerné chvíle v očekávání smrti nebo ranění! »

²⁸⁹František Kubík, *op. cit.*, p. 38 : « Ztracím smysl pro čas a pro všechno. Otupelost a smrtelna unava. Co se deje, kde jsme, kde jsou ostatní ? Co na tom. »

²⁹⁰VHA Praha, fonds SbHP, carton 26, František Novák, p. 23 : « Úžasná únava a otupělost kalí mi smyly – je mi vše lhostejno. »

émotionnel. Pour lui aussi, la résignation et l'apathie constituent l'aboutissement de son riche parcours émotionnel :

« Les moments d'une apathie totale sont arrivés. Tout m'était indifférent : les ordres des supérieurs, les Russes, les Autrichiens, si je suis plongé dans une flaque d'eau ou sur un sol sec. J'étais couché sur le dos, physiquement et mentalement exténué, mentalement brisé, les yeux fixés sur le ciel du soir²⁹¹. »

Ayant recouvré ses facultés et participé à d'autres combats, il réitère son propos sur la nature de la réponse du corps et de l'âme à une situation extrême. « Lorsque l'horreur s'est arrêtée, nous étions à moitié morts, comme si quelqu'un avait chassé l'âme du corps. Je me suis dit alors : les canons sont plus forts que la volonté et les nerfs humains. Tu ne peux rien contre eux²⁹². » Est-ce un hasard que Dobrovlný est capturé peu de temps après, le 7 septembre 1915 à Tarnopol, six mois seulement après avoir été appelé ?

Il est par ailleurs intéressant que dans les témoignages, assister à l'action de l'artillerie génère chez les fantassins des réponses émotionnelles similaires qu'il s'agisse de celle de l'ennemi ou de celle de l'armée à laquelle ils appartiennent²⁹³. L'écrivain Kisch, par exemple, note à ce sujet : « Et ces tirs issus de nos propres rangs impactaient notre humeur plus que ceux des autres. Les chevaux se cabraient, les canards et poulets couraient partout comme possédés. Tout est devenu nerveux²⁹⁴ ». Soumis à un spectacle similaire, ce sont d'abord les instincts et les émotions qui régissent la réaction des êtres vivants présents dont l'homme fait partie²⁹⁵, avant que ce dernier puisse mobiliser ses facultés cognitives et proposer une réponse rationnelle à la situation.

La peur a fait partie intégrante de l'expérience combattante. Sans doute, elle a été ressentie par les hommes dans les situations d'extrême danger peu importe leur uniforme ou le front sur lequel ils se trouvaient. Pourtant, les procédés mobilisés pour l'intégrer au récit, pour la représenter aux autres mais aussi à soi-même montrent qu'accepter sa peur n'a rien d'évident, rien de facile, tellement le code « traditionnel » de valeurs selon lequel, comme le note Norton Cru : « Les bons soldats sont courageux, les mauvais soldats ont peur²⁹⁶ » est ancré dans les

²⁹¹Josef Dobrovlný, *op. cit.*, p. 42 : « Nastaly chvíle úplné apatie. Vše mi bylo lhostejno: rozkazy velitelů. Rusové, Rakušané, mám-li pod sebou kaluž vody anebo suchou trávu. Ležel jsem na zádech, tělesně a duševně vyčerpán, duševně zlomen a zíral jsem k večernímu nebi. »

²⁹²Josef Dobrovlný, *op. cit.*, p. 58 : « Když hrůza přestala, byli jsme polomrtví, jako by z nás byl někdo duši vytřásl. Tehdy jsem si řekl: kanóny jsou silnější než lidská vůle a nervy. Proti nim ničeho nezmůžes. »

²⁹³Le corpus contient plusieurs occurrences des tirs effectifs de l'artillerie austro-hongroise dans ses propres rangs, ces cas seront analysés et expliqués ultérieurement.

²⁹⁴Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 31 : Tyto vlastní výstřely působily na náladu hrozněji než cizí. Koně se vzpínaly, kachny a kuřata pobíhala jako šílená. Všecko znervoznělo. »

²⁹⁵Dans ce type de situation extrême, le corps active en priorité le cervelet, une partie ancienne primitive du cerveau humain et siège des réactions instinctives. Dave Grossman, *op. cit.*, p. 8.

²⁹⁶Jean Norton Cru, *op. cit.*, p. 28.

esprits. Ces valeurs cimentent la construction sociale de l'identité de soldat, mais aussi, sur le plan plus général, celle du masculin, de la virilité²⁹⁷. Dans leurs récits, certains témoins adoptent une « pose » tenue devant les autres mais aussi, parfois, devant leur propre conscience. Comme la peur, l'apathie qui se traduit par l'incapacité d'action, exerce un impact négatif sur la construction de l'estime de soi. C'est par son action que le soldat peut se distinguer dans la guerre. C'est l'action qui est valorisée et peut apporter des bénéfices symboliques et sociaux.

A ce sujet, il est par ailleurs intéressant d'observer l'évolution des réactions sous le feu sur la durée de la guerre. La sidération est présente plutôt au début de l'expérience des différents soldats. Au fur et à mesure, il semble que les chanceux survivants développent des outils psychologiques pour y faire face. Ils se focalisent sur les techniques pour rester en vie. C'est une adaptation à l'environnement mais aussi un nouvel élément de valorisation du comportement dans la guerre. Les combattants sont ainsi valorisés pour maîtriser l'art de rester en vie.

3.3.1.3 Les réactions physiques et psychosomatiques des hommes sur le champ de bataille

Sous le feu, les hommes ont peur. Dans quelle mesure l'émotion ressentie impacte-t-elle leurs comportements en situation de combat ? Un homme apeuré, apathique est-il capable de mener une action réfléchie, cohérente et efficace pour en tuer un autre ? A-t-il seulement assez de ressources physiques comme psychologiques pour le faire ? A-t-il seulement de la force pour s'occuper d'un ennemi ou même, plus généralement, d'un autre que soi ? Ce sont autant de questions auxquelles nous tentons de répondre en analysant, cette fois-ci les réactions visibles et tangibles des hommes en situation du danger extrême. Au-delà d'un état d'âme, les émotions déterminent en grande partie les réactions des hommes. En effet, dans la bataille, dans le feu des combats, les réponses des corps et des esprits ne correspondent pas aux performances assurées à l'entraînement²⁹⁸. La nature de la situation impacte et altère les facultés et capacités des uns et des autres. Elle induit parfois des effets psychosomatiques néfastes qui invalident, temporairement ou durablement certains combattants : la diarrhée, la stupeur (pétrification) et la panique (incapacité de se concentrer pour générer une réponse rationnelle et efficace²⁹⁹) en sont les trois exemples les plus fréquents.

²⁹⁷Jiří Hutečka, *Muži proti ohni. Motivace, morálka a mužnost českých vojáků Velké Války 1914-1918*, Praha, Knižnice Dějin a současnosti, 2016.

²⁹⁸Dave Grossman, *op. cit.*, p. 177-179.

²⁹⁹Trouvé une définition clinique de la panique. Ex. Une attaque de panique est caractérisée par une forte crise d'angoisse associée à une impression de mort imminente, d'une sensation de devenir fou ou perdre le contrôle de soi et commettre un acte anormal (par exemple : se jeter par la fenêtre, provoquer un accident, se rouler par terre en hurlant...). Elle s'accompagne d'un sentiment de perte de contrôle de la situation. <https://www.anxiete.fr/trouble-panique/attaque-de-panique/>.

L'incapacité d'agir : la diarrhée nerveuse et la stupeur

La diarrhée nerveuse³⁰⁰ est une des réponses au stress chez les humains. Elle n'épargne pas les soldats exposés à des situations extrêmement violentes des combats. La connotation profondément négative de ce trouble et la pudeur expliquent la gêne éprouvée par les témoins lorsqu'ils sont amenés à l'évoquer ouvertement dans leurs écrits, notamment s'ils sont destinés à la publication. Bien qu'il dût s'agir d'un phénomène courant, les traces dans les témoignages sont éparpillées mais existent malgré tout. Le diariste le plus prolixe et assidu de notre corpus, Berger, qui ne recule devant aucun sujet tant le besoin de garder une trace écrite de tout ce qu'il vit et voit pèse sur lui – son journal donne l'impression que sa vie passe par l'écriture, il évoque en détail même ses besoins les plus intimes – la diarrhée, mais également les cas où il urine dans son lit à l'hôpital ou bien les rapports sexuels réussis ou non avec sa fiancée – avoue sans demi-mot avoir été victime de ce fléau lors de l'attaque du 27 octobre 1914 sur le front serbe :

« Les obus arrivent, la terre tremble et s'envole dans l'air ; des shrapnels un après l'autre. Un vrai désastre, grondement, nous ne nous entendons même pas parler l'un l'autre. Nous tenons les passerelles à poser prêtes et attendons l'ordre de les apporter et les placer. A côté de nous il y a les soldats du 73e RI. Un obus a éclaté l'os pariétal d'un d'entre eux, son cerveau étant dispersé sur le sol. Quel horrible spectacle que ce cadavre. Pas de temps pour creuser, tout se concentre sur « Ausgriff » (attaque) [en allemand dans le texte, la traduction en tchèque est fournie par le témoin, nda]. Malheureusement, aujourd'hui, j'ai attrapé la chiasse et, je dois l'avouer, de peur. Ce n'est pas rien de tenir sous ce feu. Je ne suis pas le seul à avoir la chiasse, nous sommes plusieurs³⁰¹. »

Hormis Berger, c'est le plus jeune témoin du corpus, Kubík, qui effleure ce sujet « tabou » dans son carnet où il note : « Zítka, un brave gars un peu simplet, aurait passé toute l'attaque à chier dans le maïs. On raconte plein de blagues cruelles mais cela ne fait pas remonter le moral³⁰². » Contrairement à Berger, Kubík commente le comportement « défaillant », « honteux » d'un autre qui est de surcroît disqualifié d'emblée par son manque d'intelligence apparent. La distance ainsi posée entre les deux êtres freine le processus de l'identification de l'auteur au

³⁰⁰<https://stress.ooreka.fr/astuce/voir/293014/stress-declencheur-de-diarrhee>.

³⁰¹AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 36 : « Granáty dopadají, země se třese a lítá do vzduchu, šrapnely jeden za druhým. Pravé dopuštění, hřmot, ani neslyšíme souseda co mluví. Lávky máme s sebou a čekáme na osudný rozkaz, bychom je tam odnesli a položili. Vedle nás vlevo jsou od 73. pěš. pl. A granát vyrazil jednomu temenní kost, až mozek byl rozházený na zemi. Děsná podívaná na mrtvolu. Na zahrabávání není času, vše soustředěno na : « Ausgriff » (nápor). Na neštěstí dostal jsem dnes sračku a přiznám se, ze strachu. To není maličkost prožívat v této palbě dobu. Sračku nemám jenom já, má jí vícero vojáků. »

³⁰²František Kubík, *op. cit.*, p. 39 : « Zítka, přihlouplý dobráček, prý celý útok sral v kukuřici. Samé surové vtipy se dělají, ale smutnou náladu to nespraví. »

comportement attribué à l'autre. Bien qu'évité par les témoins, ce phénomène n'a rien d'anecdotique. Cet effet psychosomatique du stress des combats sur les soldats a des conséquences directes tangibles sur le déroulement de l'opération. Qu'il le veuille ou non, la personne qui en souffre est mise du moins temporairement hors combat, hors d'état de nuire à l'ennemi qui devient la dernière de ses préoccupations immédiates.

Aux deux extrémités du spectre des réactions physiques des hommes sous le feu, tel qu'il se dessine au travers des témoignages étudiés, nous retrouvons la « stupeur » et la « panique ». Ce sont deux avatars d'une même réponse « défaillante » à une situation de violence extrême et au danger de mort imminent. La première est caractérisée par l'incapacité d'agir, l'autre, au contraire, par une action excessive mais inefficace. Dans les deux cas, le sujet en danger – de mort – n'est plus capable de mobiliser ses capacités cognitives habituelles pour générer une action cohérente et efficace dans la situation donnée. Le risque encouru n'en est qu'amplifié. Non seulement le soldat est incapable de poursuivre sa mission et de nuire de façon efficace à l'ennemi, mais en agissant de la sorte, il diminue aussi considérablement ses chances de survie. Les réactions des hommes constituent une préoccupation majeure de ceux qui les dirigent. Dans leurs récits, les deux réactions sont abondamment présentes. Dans le feu d'une bataille, Wagner, officier de métier expérimenté commandant de bataillon, observe avec inquiétude que les lignes de soldats sont de plus en plus clairsemées :

« Et à ce moment-là, j'ai constaté que dans presque chaque tranchée abandonnée se cachait toute une rangée de « novices » effrayés à mort. Lorsque je suis descendu dans le fossé ils me dévisageaient, regard hagard ; quelques-uns même pleuraient comme de petits enfants. Que devais-je faire ? Était-ce la lâcheté devant l'ennemi ? Non ! Ces gamins n'y étaient pour rien. La faute est du côté de l'administration militaire autrichienne qui a envoyé en première ligne des enfants sans entraînement et sans discipline. Je les plaignais sincèrement mais le devoir est le devoir³⁰³. »

Wagner est ici témoin de l'effondrement émotionnel de ses jeunes recrues. Bien qu'il ne dise pas directement quelle a été sa réaction devant ce comportement défaillant préférant une allusion elliptique à l'impératif catégorique de la situation, il est assez lucide – expérimenté – pour éviter une analyse en termes de caractère, de défauts personnels. Face à la violence extrême, ces jeunes soldats ont perdu toute leur capacité d'action. Comme dans le cas de la diarrhée cité

³⁰³Karel Wagner, *op. cit.*, p. 84 : « a tu jsem konstatoval, že téměř v každém opuštěném zákopu se skrývá celá řada k smrti vyděšených nováčků, kteří, když jsem slezl do příkopu, s vyděšenými zraky ke mně pohlíželi; někteří plakali dokonce jako malé děti. Co jsem měl dělati? Byla to zbabělost před nepřítelem? Ne! Ti hoši za to nemohli. Vinu měla rakouská vojenská správa, která tyto děti v nevytréněném a neukázněném stavu poslala před nepřítelem. Bylo mně jich ze srdce líto, ale povinnost je povinnost. »

ci-dessus, les larmes qui s'écoulent sur les joues des jeunes hommes placés dans une situation de danger mortel sont une preuve de la perte complète de contrôle sur leurs corps et ses fonctions physiologiques. De plus, elles sont un stigmate suprême chez des hommes et chez des soldats selon les codes de l'époque³⁰⁴. Un autre témoin en position de commandement, le jeune étudiant et volontaire d'un an, Květoň, est témoin d'une réaction similaire chez le groupe d'hommes qu'il doit mener au combat. Pris pour cible par l'artillerie lourde ennemi, ses soldats qui doivent défendre un village semblent totalement incapables de penser voire d'agir. Le jeune cadet explique :

« J'ai fait le tour de la ligne, les soldats étaient recroquevillés, ils ne tiraient pas mais priaient. La situation était menaçante. J'ai retrouvé le commandant de la compagnie. Tout pâle, il restait dans un abri avec Wanrisch et les autres. Je lui ai demandé quoi faire. Rien. ... J'ai compris qu'il n'y avait rien à faire. C'était la course contre la montre pour en sortir et rester en vie³⁰⁵. »

Face au comportement peu guerrier de ses soldats et de son supérieur, le jeune cadet dont on devine un certain entrain initial pour l'action ou du moins la volonté de mener à bien la mission qui lui avait été confiée, se résigne lui aussi à ne rien faire. Il trouve une cachette dans une maison où il attend la fin du bombardement. Dans ce type de situations asymétriques de combat qui opposent des fantassins aux canons ennemis, les marges de manœuvre d'hommes pour développer une action efficace contre l'ennemi sont extrêmement limitées. Plongés dans un état de stupeur décrit dans les citations précédentes, ils sont loin de pouvoir tuer des hommes en face dans un corps-à-corps « héroïque » ni même de les prendre pour cibles d'un tir bien visé. En effet, le sort de l'ennemi ne les préoccupe guère. C'est avant tout leur propre survie qui est en jeu.

Une façon d'agir fréquente mais inefficace : la panique

La panique est un mot récurrent des témoignages. Bien que cet emprunt au lexique de la psychologie clinique puisse être mobilisé pour décrire des scènes diverses, il implique un dénominateur commun : la référence à un état de frénésie, très souvent collectif, un excès d'action et d'énergie dépensées sans but précis, inutilement. A l'opposée de la stupeur, caractérisée par l'incapacité d'agir, la panique n'est pas plus souhaitable. Dans ce cas, comme dans l'autre, l'objectif de nuire à l'ennemi est éclipsé par la désorientation et la défaillance des facultés cognitives et physiques des hommes en danger.

³⁰⁴Jiří Hutečka, *op. cit.*

³⁰⁵Vladislav Květoň, *op. cit.*, p. 24 : « Obešel jsem linii, vojáci byli přikrčení, nestříleli, ale modlili se. Situace byla hrozivá. Vyhledal jsem velitele roty, který byl v jakémsi krytu bledý s Wanrischem a ostatními, žádal jsem ho, co mám dělat. Nic. [...] Viděl jsem, že se nedá nic dělat a byla jen otázka času, jak se z toho dostat ven a zachránit si život. »

Sous un feu ennemi violent, le soldat Mudrák, par exemple, semble perdre tout repère :

« Je fonce en avant comme si j'avais perdu tous mes esprits, ma sueur ruisselle et la terre tremble sous mes pieds. J'arrive au bord des positions avancées mais trop tard. Après de lourdes pertes, les Russes ont conquis nos tranchées avec une poignée d'hommes. [...] Vide de toute force, je m'effondre sur le sol froid. Les torrents de sueur coulent à flot sur mon corps, mes vêtements sont complètement trempes. Longtemps après encore, je n'ai pu comprendre ces moments horribles³⁰⁶. »

Dans son récit, la phase d'hyperactivité alterne avec l'épuisement total. Le rythme infernal des batailles mène souvent à l'épuisement total, à la dépression chronique³⁰⁷. Un autre fait révélateur se cache dans cet extrait : bien qu'il s'agisse d'une bataille, d'une confrontation avec un ennemi bien présent par le déluge de projectiles qu'il déverse sur les positions occupées par le témoin, la focale est, ici aussi, entièrement ciblée sur sa propre réaction. La conquête ennemie occupe une place d'anecdote secondaire ; elle ne semble nullement troubler le soldat tellement il est occupe par son propre état frénétique, une expérience entièrement nouvelle pour ce jeune cultivateur de la campagne morave.

Face à l'attaque ennemie, les hommes se mettent à souvent « courir partout » sans aucun but défini. Selon les psychologues, un excès d'activité peut apaiser les sens en exaltation. Il permet de fixer le fonctionnement cerebral sur la gestion du mouvement des membres mais sans laisser la place à une réflexion cohérente sur l'utilité et l'efficacité de ses mouvements. A l'instar de Mudrák, un autre soldat tchequ Skála note dans son journal à plusieurs reprises les moments de panique auxquels il assiste. « La panique règne partout³⁰⁸ », raconte-il sobrement au début de son séjour au front. Plus tard, il en propose une image plus haute en couleur. « La terre tremble, les coups puissants s'enchaînent l'un après l'autre. Les tympan font mal et la puanteur touffante empêche de respirer. Les gens courent partout comme des bêtes sauvages, cherchant comment échapper à la mort³⁰⁹. » La comparaison avec des animaux, au-delà d'une métaphore simple semble particulièrement pertinente ici. En effet, devant le danger, l'homme ne diffère pas foncièrement des autres espèces vivantes qui peuplent la terre. Selon les neurosciences,

³⁰⁶Augustin Mudrák, *op. cit.*, p. 34 : « Spěchám jako smyslů zbavený vpřed, pot ze mě jen leje a zem se pode mnou jen třese. Dobiham na okraj předních pozic ale pozdě. Rusové po tezkych ztrátách naše zákopy dobyli s několika málo jedinci. (...) Tam se zhroutim bez vlády na chladnou zem. Po těle se mi řinou potůčky potu, řaty mám plne promoceny. Jeřte dlouho po té si nemohu v hlavě srovnat tyto hrozne chvíle. »

³⁰⁷Dave Grossman, *op. cit.*, p. 83.

³⁰⁸Frantiřek Skála, *op. cit.*, p. 35 : « Vřude panuje zmatek. Telefonní vedení k praporum jsou zničena a jednotlivý uprchlíci hlásí Jobovy zveřti. Velící hejtman ˇtvrteho praporu byl zabit v okamřiku, kdyř se chtěl postavití na odpor. Vedle ztráty hejtmana Hubnera pohřeřuje se i velitel třetího praporu. Byl pravdepodobne zajat. »

³⁰⁹Frantiřek Skála, *op. cit.*, p. 103 : « Zeme se chveje, hromove rany dopadajı jedna za druhou. Uřnı bubinky bolı a dusivy zápach znemořņuje dychanı. Lidé pobıhajı v zákopech jako diva zveř, hledajıcı nik smrtí. »

dans les situations de danger et de la violence extrêmes ce sont les zones du cerveau les plus anciennes, partagées avec d'autres espèces, qui sont activées pour proposer une réponse plus instinctive que rationnelle au stimuli reçu³¹⁰. Les réactions observées sur le champ de bataille obéissent donc à d'autres paramètres que les performances enregistrées à l'entraînement où, loin du danger réel de combats où le système nerveux travaille de façon ordinaire et les hommes gardent toutes leurs facultés mentales et physiques intactes.

Outre un feu d'artillerie violent soutenu, c'est l'effet de surprise qui peut déclencher une panique collective. L'écrivain Kisch rapporte à propos de ce sujet :

« A Jadranská Lěšnice nous nous reposions pendant que d'autres se baignaient entièrement nus dans un ruisseau. D'un coup, nous avons aperçu les Serbes s'approcher. Une terrible panique a commencé. Quelques officiers et soldats, nus comme ils étaient, se sont précipités vers les pyramides de fusils. Or bientôt, nous avons compris en souriant la cause de ce chaos : quatre Serbes s'approchaient brandissant un drapeau blanc, sans fusils, de jeunes garçons, déserteurs³¹¹. »

Dans cette anecdote du 15 août 1914, donc du tout début du périple de l'auteur et de ses camarades dans la guerre et sur le front serbe, c'est un pur malentendu qui sème la zizanie dans la troupe. Il s'explique rapidement, il n'est donc pas possible de savoir à quel point cette précipitation hâtive d'une partie des hommes entièrement nus vers les fusils dont l'auteur, employant la 3^e personne pour raconter l'histoire, ne semble pas faire partie, aurait été efficace pour endiguer une réelle attaque ennemie... Il s'agit plutôt d'un réflexe de survie, d'une action instinctive pour protéger l'intégrité de sa personne, de son corps ; d'un corps qui est, dans cet exemple, d'autant plus fragilisé et vulnérable qu'il est littéralement mis à nu.

Saisir son arme à feu constitue une réponse fréquente à une crise de panique. Le commandant de bataillon Wagner est réveillé une nuit par une salve de tirs démentielle :

« Toute la centurie tirait comme des fous dans l'obscurité, dans les fenêtres du bon Dieu [image tchèque pour dire sans aucun but précis, sans servir à rien, nda]. Personne ne savait pourquoi, même pas le chef ! C'était une de ces « paniques de tir » qui ont coûté à l'armée tellement de munitions précieuses³¹². »

³¹⁰Dave Grossman, *op. cit.*, p. 8.

³¹¹Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 39 : « V Jadranské Lěšnici jsme odpočívali několik hodin na louce a koupali jsme se docela nazí vesele v potůčku. Brzy bylo viděti blížící se Srby; vznikla strašná panika, několik důstojníků a vojáků, tak jak byli nazí, letěli k pyramidám z pušek, ale brzy jsme poznali s úsměvem příčinu zmatku: přicházeli čtyři Srbové s bílým praporem bez pušek, mladičtí hoši, přeběhlíci. »

³¹²Karel Wagner, *op. cit.*, p. 74 : « Celá setnina střílela jako o závod do tmy a pánu Bohu do oken. Nikdo, ani velitel, nevěděl proč! Byla to jedna z těch tak častých „palebných panik“, které stály vojsko tolik

Tirer son arme est un acte de violence. Or dans ces cas où ce geste d'autodéfense est guidé plus par l'instinct que par la raison et la capacité de discernement est voilée par la peur panique, ces tirs ont peu de chance d'être efficaces et d'atteindre des cibles précises. Les tirs constituent un exutoire à l'excès émotionnel plus qu'une tentative – efficace – d'infliger des dommages à l'ennemi. Comme l'observe Wagner, ces tirs inopinés, sans but, inutiles sont un véritable fléau dans son armée. Alors que ce dernier ne précise pas la raison pour laquelle ses hommes ont pris leurs armes, d'autres témoins nous éclairent sur les différentes causes possibles.

L'écrivain Kisch, mentionne le même genre de situations en Serbie. Sur ce front, certaines pratiques de combat relevaient davantage de la guérilla que de bataille organisée. Ces opérations irrégulières, fondées sur l'effet de surprise étaient d'autant plus efficace pour générer des réactions de paniques qu'elles ne permettaient pas aux hommes contre lesquels elles étaient ciblées de s'y préparer psychologiquement. Le témoin explique :

« La majorité des « komiti » s'étaient cachés dans les arbres. Ils laissaient l'armée les dépasser puis ils leur tiraient dans le dos. Cela créait un énorme chaos, tous tiraient sur tous. Cette histoire s'est déroulée à 2 heures de l'après-midi. Les soldats sentaient qu'ils étaient sous le feu et entendaient les balles siffler au-dessus de leurs têtes. Ils sont partis en courant comme des poussins effarouchés. Sans avoir reçu l'ordre de tirer et sans voir l'ennemi, ils tiraient à gauche, à droite, devant eux et derrière eux. Ils ont blessé ainsi un grand nombre de leurs camarades³¹³. »

Les premiers jours de son séjour au front, Mudrák devient lui-même acteur d'une telle réponse erronée :

« František Janošík m'appelle : « tire, vite, les cosaques ! » J'arrache mon fusil de l'épaule et nous tirons tous là où nous entendons le bruit des sabots des chevaux. [...] « Francek », lui dis-je, « il n'y avait personne sur ces chevaux, continuons³¹⁴. »

Des bruits ont joué un tour à l'auteur et à son copain. Dans une situation ordinaire, ils seraient

drahocenného střeliva. »

³¹³Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 32 : « Většina komitů se schovala na stromech, nechali vojsko přejít a pálili pak na ně zezadu, čímž povstal ohromný zmatek a všechno počalo na sebe střílet. Tato příhoda se udála ve 2 hodiny odpoledne. Vojáci cítili, že jsou ostřelováni a slyšeli kulky hvízdati nad hlavami. Rozběhli se jako vyplašená kuřata, a aniž byl dán rozkaz k palbě nebo bylo viděti nepřítele, stříleli napravo, stříleli nalevo, dopředu a dozadu a zranili spoustu vlastních lidí. »

³¹⁴Augustin Mudrák, *op. cit.*, p. 19 : « František Janošík na mě volá: „ honem střílej, kozáci!“ Strhnu z ramene pušku a pálíme v tu stranu, odkud je slyšet dupot koní. [...] „Francku“, povídám, „na těch koních žádný neseďel, pojďme dál. »

sûrement capables de traiter l'information fournie par leur ouïe. En revanche, sur le front et devant un danger de mort imminent, le cerveau rationnel passe le relais au centre des réactions instinctives (cervelet). Tirer sans ou avant de réfléchir est une des réactions qui en résultent.

Au fil de son témoignage volumineux Berger rapporte ce type d'incident à plusieurs reprises.

« Dès qu'un plant de maïs bouge dans le vent, chacun pense qu'il s'agit des Serbes. D'un coup, ça crie : « Schnell Feuer ! » [Feu, vite ! en allemand dans le texte, nda] et le front entier déclenche immédiatement le feu qu'il est impossible d'arrêter. Les officiers et les gradés crient d'arrêter les tirs mais nous étions tous sourds et tirions à fond dans le maïs. Lorsque les tirs ont cessé, nous étions tous soulagés d'avoir repoussé les Serbes. Pourtant ce n'était que des plants de maïs balancés par le vent³¹⁵. »

Dans cet extrait, ce sont les yeux qui sont trompés. Le moindre mouvement repéré qui passerait tout à fait inaperçu dans une situation ordinaire risque fortement de devenir prétexte au déclenchement du mécanisme de survie. Quelques temps après mais toujours dans les premiers mois de son expérience du front, pendant la campagne de Serbie d'été et d'automne 1914, le même témoin raconte une autre anecdote similaire.

« La nuit dernière il y en avait un qui a grimpé en haut pour chier. Il voulait faire une blague à un autre en bougeant son fusil qu'il gardait prêt à tirer. Ce dernier, pensant qu'il s'agissait de l'ennemi s'est mis à tirer à fond et, sans le vouloir, il a blessé son camarade à la jambe. Pour le premier, cette blague valait vraiment le coup³¹⁶. »

Bien que cette seconde situation soit plus intime n'engageant que deux protagonistes isolés, elle relève du même mécanisme psychologique générant une réponse disproportionnée et inadéquate à un stimuli mal interprété. Qu'il s'agisse des chevaux effarés sans cavaliers, des végétaux dans le vent ou d'un copain farceur, dans toutes ces occurrences l'instinct prime sur la raison, affaiblie et flouée par l'extrême épuisement et surmenage du système nerveux global des soldats sur le front³¹⁷.

Dans certains cas, lorsque la violence s'intensifie ou se prolonge dans la durée, ces crises de

³¹⁵AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 30 : « Jakmile se větrem pohnula někde kukuřice, každý myslí, že už jdou Srbové a tu křičeno : « Schnell Feuer ! » a hned celá fronta spustila palbu, která nebyla k zastavení. Oficiři a vyšší šarže křičeli zastavit palbu, leč my byli na to hluchými a jen jsme pražili do kukuřice. Když se zastavila palba, každý si oddechl, že jsou Srbové odrazení a zatím nás poplašila větrem se klátící kukuřice. »

³¹⁶AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 32 : « Dnes v noci vylezl jeden nahoru se vysrat. Chtěl si z druhého udělat srandu, pohnul mu s kvěrem, připraveným k výstřelu. Ten v domnění, že je to nepřítel, hned začal střílet a nevědomky zranil kamaráda na noze. Tomu se žert nevyplatil. »

³¹⁷Dave Grossman, *op. cit.*, chapitre III : « The Weight of Exhaustion », p. 66-72.

panique passagères risquent de muter en une perte de la raison prolongée, parfois permanente. Du point de vue de soldat, Skála décrit une opération particulièrement meurtrière à laquelle il participe le 28 octobre 1916 sur le front italien. Il se retrouve, avec ses camarades, pendant plusieurs jours - la relève arrive le 31 du même mois – sous un bombardement violent, il raconte :

« En enfer, il ne peut pas y avoir plus de bruit et de feu. Les rochers eux-mêmes ne résistent pas. Un morceau de roche s'est écroulé près de Jamiano. Les cartouches sont remplies avec du gaz toxique. Une fumée jaune, chlorique et une puanteur étouffante empêche de respirer. Le développement culturel de l'humanité culmine dans la destruction mutuelle. L'homme retourne contre soi-même tout ce qu'il a inventé. Les effets sont horribles. La vallée occupée par le quinzième régiment a reçu un obus. Une seule explosion a fait une centaine de victimes. Quarante-huit morts et autant de blessés se roulent dans leur sang. Les blessés gémissent, hurlent même, terriblement. Ces bruits déchirent les nerfs et le cerveau. Les nerfs ne tiennent plus, les gens sombrent dans la folie. D'aucuns deviennent apathiques, montrant tous les signes d'abêtissement. D'autres encore se sont transformés en fous silencieux étant totalement épuisés. En une journée, le quinzième régiment a dû évacuer plus de trois cents personnes ainsi affectées. Même l'adjoint au commandant du régiment, le capitaine, resté assis dans une caverne protégée, est devenu fou. D'aucuns prient, d'autres restent prostrés dans une angoisse mortelle, les visages collés au sol et les bras écartés. Les gens deviennent gris en quelques heures. Dans ces moments infernaux l'homme se sent totalement impuissant³¹⁸. »

Bien qu'il ne soit plus un novice du front et de ses épouvantements (il est mobilisé depuis février 1915), cette attaque italienne a profondément marqué l'auteur. De sa position de téléphoniste, il ne prend pas part au combat le fusil à la main, il reste toutefois suffisamment près pour l'observer et en rendre compte simultanément aux personnes compétentes. Cela explique son souci des chiffres. Bien qu'il n'avoue rien sur son propre état d'esprit face à ce spectacle funeste, il transparaît entre les lignes. C'est bien le dernier combat dont il est témoin, blessé le lendemain de l'opération décrite – le 1^{er} novembre par l'exposition d'un shrapnel, il est immédiatement

³¹⁸František Skála, *op. cit.*, p. 243 : « V pekle nemůže býti větší rachot a oheň. Ani skalní útesy neodolávají. U Jamiana se zřítil kus skály. Náboje jsou plněny otravnými plyny, žlutý chlorový dým a dusivý zápach brání dýchání. Kulturní vyspělost lidstva vrcholí ve strašném oboustranném ničení. Co člověk vynalezl, obrací proti sobě. Účinky palby jsou hrozná. Dolina rezervní setniny patnáctého pluku byla zasažena granátem. Jediný výbuch způsobil téměř sto obětí. Čtyřicet osm mrtvých, a právě tolik raněných se válí v krvi. Ranění nařikají a přímo strašně vyjí. Jejich zvuky drásají nervy i mozek. Nervy na více nestačí, lidé propadají šílenství. Jedni jsou apatičtí se všemi příznaky zblbnutí. Z jiných se stali tiší blázni a jsou úplně vyčerpaní. Za jediný den musel patnáctý pluk odvést přes tři sta podobně postižených. I plukovní adjutant, hejtman, sedící v bezpečné kaverně, zešílel. Jedni se modlí, jiní leží v smrtelných úzkostech s obličejí přitisknutými k zemi a rukama roztaženými. Lidé šediví v několika hodinách. V těchto strašných chvílích se člověk cítí úplně nicotný. »

évacué à l'arrière. Il est réformé suite à ses blessures un an plus tard (le 28/11/1917) comme invalide à 40 %. C'est un jeu de circonstances où ses facultés de résistance aussi bien psychologiques que physiques ont été définitivement sapées, anéanties, par la violence dont il venait d'être témoin avant de recevoir le coup fatal³¹⁹ ?

En conclusion, dans toutes les situations citées, peu importe s'ils s'immobilisent, tirent sans but ou sombrent dans la folie, les combattants sont dans l'incapacité complète de générer une réflexion cohérente et une réponse adéquate et efficace. L'ennemi présent par son feu est loin d'être la préoccupation principale de ces hommes dont toutes les capacités physiques et cognitives sont invalidées par l'excès émotionnel. Les forces et les ressources restantes sont ensuite mobilisées pour survivre.

Se cacher ou fuir : la puissance de l'instinct de survie

Hormis ces cas extrêmes où le « dysfonctionnement émotionnel » met la vie de ceux qui en sont victimes encore plus en danger, c'est l'instinct de survie et le réflexe de conservation de son intégrité morale et physique qui commandent les hommes, dépourvus d'un entraînement spécial ciblé et exigeant³²⁰. Les deux réponses les plus naturelles au danger sont alors de se protéger et de fuir. En examinant de multiples scènes de combat dépeintes dans les récits des témoins, ce sont en effet les réactions les plus répandues. Elles apparaissent dans pratiquement tous les témoignages. A l'instar des réponses émotionnelles telles que la stupeur et la panique traitées ci-dessus, ces mises en action physiques sont plus instinctives que réfléchies. Ces réflexes anciens permettent aux hommes de rester en vie.

Le plus jeune témoin du corpus, Kubík, décrit avec une note de poésie la commande de son instinct, une fois sous le feu : « Tu voudrais être un petit ver et t'enfoncer profondément dans la terre³²¹. » Arrivé sur le front dans les Carpates au printemps 1917, il emploie dans son journal cette image pour essayer de rendre intelligible l'existence sous le feu. Comme un vers sous la pluie, il ne désire rien d'autre que d'échapper au déluge du feu, d'éviter une blessure grave, d'éviter la mort. Dans de nombreux récits, ce sont d'abord des réactions individuelles, spontanées et instinctives qui dirigent les hommes vers les trous, fossés et autres aspérités du terrain déformé par les explosions ; derrière les murets, arbres, arbustes ou le plus loin possible de l'épicentre du feu.

³¹⁹Dave Grossman, *op. cit.*, p. 66-72.

³²⁰Dave Grossman, souligne l'importance d'entraînement dans la préparation des hommes à la réalité du combat et réflexion sur les techniques et stratégies à mettre en œuvre pour briser les réticences naturelles. (Dave Grossman, *op. cit.*, p. 177-178). Bien qu'avant le déclenchement de la Première Guerre mondiale, un service militaire de 2 ans était obligatoire pour la partie masculine de l'Empire, son déroulement ne couvrait que très imparfaitement les éléments relevés par Grossman, il peut donc être considéré comme peu efficace pour préparer les hommes aux situations de combat de la guerre industrielle telle que les témoins l'ont vécue.

³²¹František Kubík, *op. cit.*, p. 32 : « Chtel bys byt cervickem, aby ses zavrtal hluboko do zeme. »

Kubík raconte un de ses premiers combats où il s'est laissé guidé par son instant :

« Une autre tournée est arrivée de suite – obus et shrapnel. La terre a tremblé, les éclats sifflaient dans l'air, des branches, des brindilles et des feuilles pleuvaient sur nos têtes. Un cri est sorti en même temps. Je me suis serré contre la terre, j'avais une peur bleue pour ma vie³²². »

Un autre témoin, plus mûr et plus âgé que Kubík, le cordonnier Heřmanský, par exemple, raconte une de ses batailles en termes similaires :

« Un autre [obus] est tombé de suite après et encore plus près, la panique était complète chez nous. Où pourrions-nous espérer un abri ? Ceux à gauche se sont tournés et ont couru le plus vite possible vers la forêt. Nous, sans plus attendre, avons couru après eux. [...] J'ai couru à toutes jambes, de toutes mes forces qui étaient en train de me lâcher. Je suis arrivé dans la forêt où je me suis effondré, je ne pouvais plus faire un seul mouvement. Hlaváč s'est approché vers moi, il était plein de boue, sans son barda, sans sa panetière. Mon vieux, sors de là. Ça n'arrête pas de tomber ici et toi, tu t'y couches³²³. »

Lorsqu'il s'avance avec sa section et le lieutenant Mradský en tant qu'avant-garde vers la ville de Matalka le 16 août 1914, Zetek et ses camarades ne se comportent pas différemment des deux témoins cités :

« D'un coup nous avons été abasourdis par le feu qui nous encerclait. C'était encore les « Komites » cachés dans les arbres. Ils nous tiraient dessus de tous les côtés. Nous ne pouvions nous déployer dans aucune direction. Nous nous sommes donc mis à courir dans tous les sens³²⁴. »

Skála et ses camarades aussi tentent de quitter leur position prise pour cible par l'artillerie ennemie : « Enfin nous aussi voulons fuir. Mais un nouveau shrapnel a explosé juste au bord de la tranchée, la douille a frappé dans mon barda et m'a envoyé par terre. Je me reprends, je suis encore entier. Nous nous asseyons au fond de la tranchée et attendons notre destin³²⁵. » Or leurs

³²²František Kubík, *op. cit.*, p. 32 : « Hned další dávka – granát a šrapnel. Země se otrásla, vzduchem svištěly střepiny, na hlavu se sypaly větvičky a větve a listí ze stromů. Ale současně i výkřik. Ležel jsem přitisknutý k zemi a strach o život jsem měl hrozný. »

³²³Josef Heřmanský, *op. cit.*, p. 44 : « Druhý hned nato ještě blíže a panika mezi námi hotova. Kde bychom se nadali takového krytu. Leva strana se obrátila a utíkala co mohla k lesu. My nečekaje na nic běželi za nimi. [...] viděl jsem nedaleko sebe jak letí nebožák jeden ve vzduchu a hlíně, kterou granát vyhodil. Ruce měl roztažené, dopadl na zem zohaveny. Druhého jsem spatřil v díře od granátu, má-li tento hlavu v zemi neb byl bez hlavy to jsem nepoznal.] Utíkal jsem, co mi síly, které mě opouštěly, stačily. Doběhl do lesa a v lese jsem padl a hnout se nemohl. Přišel ke mě Hlaváč, celý od hlíny zamazaný, bez torny i brotsaku. Člověče pojd' odtud, vzdyť to sem pořád padá a ty si tady lehneš. »

³²⁴VHA Praha, fond: SbHP, carton 48, Josef Zetek, p. 10-11 : « v tom prudká střelba ohlušila nás se všech stran. Opět komité, ukryti ve stromech, pálili do nás ze všech stran. Nemohli jsme se na žádnou stranu rozvinouti, proto rozběhli jsme se na všechny strany. »

³²⁵František Skála, *op. cit.*, p. 103-104 : « Konečně chceme také utéci. Na okraji zákopu však exploduje nový

efforts sont vains, ce n'est que la retraite inopinée des Russes qui les a sauvés. Dans la plupart des cas, s'abriter n'apparaît que comme une seconde option – moins bonne – si la voie de sortie est obstruée, impraticable. Dans une autre bataille, le 11 mars 1915 sur le front russe, Berger et ses camarades en font autant :

« Les Russes tirent violemment, autour de nous tout vole et craque. Un de nos shrapnel mal ciblé a éclaté près de nous et n'a tué personne. Nous avons creusé jusqu'à un demi-mètre de profondeur, puis on nous a dit d'arrêter. Nous nous sommes assis dans ce trou car nous ne pouvions pas reculer sous ce feu horrible³²⁶. »

Dès que l'occasion se présente, ils partent. Dans le volumineux témoignage de Berger, des situations semblables sont légion.

Un autre témoin décrit abondamment les multiples occasions où il tâche de s'abriter ou déguerpit. C'est le peintre Váchal. Au regard de son journal, il apparaît ainsi comme un véritable « maître » en la matière. Évoquant l'excuse de ses nerfs trop délicats, dès que le feu commence à sévir, ce dernier s'enfuit coûte que coûte, sans réfléchir et sans remords. Ainsi, envoyé au front dans la montagne italienne fin 1916, lors d'attaque il abandonne tous ces camarades. Il s'enfuit et passe l'intégralité du bombardement caché dans une brèche dans la roche³²⁷. Une fois habitué au rythme du front, dès qu'une situation semblable s'annonce, il sait déjà quoi faire :

« Quand, dans l'après-midi, la canonnade habituelle a commencé, j'étais déjà décidé. Je me suis élancé et subitement, je me suis mis à galoper sous le feu autour de l'infirmerie à Jablonice me cacher dans la caverne. [...] Le soir, quand je suis revenu, mes camarades m'ont adressé des reproches et se moquaient de moi que j'avais agi comme un fou ; personne ne savait où j'avais passé l'après-midi. J'ai bien mangé, content d'avoir retrouvé un moment de tranquillité. Mais, vers vingt-deux heures je me suis éclipsé à nouveau et filais par un autre chemin, plus long mais abrité par des hêtres généreux, vers mon château fort en sécurité³²⁸. »

šrapnel, hylzna mne udeří do tornistry a porazí mne znovu na zem. Seberu se, jsem dosud celý. Uštvání usedáme na dno zákopů a čekáme svůj osud. »

³²⁶AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 98 : Rusové prudce pálí, jen to lítá a praská kolem nás. Jeden náš šrapnel krátce tempírovaný, vybuchl u nás a žádného nezranil. Vykopali jsme do hloubky asi půl metru, nařízeno toho nechati. Sedli jsme si do té jámy, neboť pro hroznou střelbu nemůžeme teď zpět. »

³²⁷Josef Váchal, *op. cit.*, p. 56.

³²⁸Josef Váchal, *op. cit.*, p. 88 : « Když pak počala odpolední obvyklá kanonáda, byl jsem rozhodnut. Vzchopil jsem se náhle a uháněl ohněm střelby kol marodky v Jablonici do kaverny ukrýti se. (...) Vrátil se večer, stržil jsem výtku a posměch soudruhů, že jsem jednal jako blázen; kde jsem byl celé odpoledne, nikdo nevěděl. Najedl jsem se pořádně, jsa potěšen nálezem místa chvilkového bezpečí. Však, bylo již k desáté hodině, vytratil jsem se znovu a pospíchal jinou, delší cestou úkrytem rozložitých buků do hradu mé bezpečnosti. »

Comme tant d'autres soldats, Váchal obéit à son instinct de survie. Pourtant, en regardant son témoignage de près, une dissonance se fait entendre. Contrairement aux témoins cités ci-dessus et les autres du corpus, Váchal est le seul qui entreprend une telle action en solitaire, dans une situation où il est clairement conscient que le reste de ses camarades – des autres membres du groupe auquel il appartient – n'agissent pas de la même manière. Il s'isole des autres même en dehors de cas de chaos complet ou sans avoir perdu son unité. Aussi ces quelques passages constituent-ils de rares exemples qui soit consignés à la première personne du singulier d'un comportement considéré selon les règles de la morale militaire et virile comme « défaillant », consignés à la première personne du singulier. Dans la même situation, les autres témoins préfèrent nettement l'anonymat d'un sujet collectif « nous ». Ils se réfèrent ainsi clairement au comportement partagé par un groupe dont les contours et la composition ne sont pourtant pratiquement jamais clairement définis. L'important est de montrer que l'homme en question n'est pas le seul à « faillir » dans sa tâche. La personnalité et le caractère inhabituels pour ne pas dire excentrique du peintre expressionniste et surréaliste, intellectuel féru des sagesses orientales, sciences ésotériques et mystiques, habitué à vivre à la marge de son environnement social³²⁹, explique sûrement son « audace » à se désolidariser du groupe et d'agir en individu isolé sans se soucier du regard des autres qui se montrent dans l'extrait incompréhensifs et critique à son égard. Ces camarades le traitent de « fou ». A leurs yeux, il a donc bien un comportement inattendu, incompréhensible et explicable uniquement par le fait de ne pas être en possession intégrale de ses facultés mentales. Seul un « malade » peut abandonner ses camarades qui restent, eux, unis.

Exception confirmant la règle, ce témoignage singulier invite à interroger le pouvoir du groupe sur le comportement des hommes dans ce type de situations. Dans la majorité des cas, ce sont bien des acteurs multiples, allant de quelques camarades occupant le même trou ou la même tranchée aux compagnies et unités entières plus grandes encore qui se mettent à fuir. Dans l'extrait cité plus haut, Heřmanský souligne avoir vu partir les hommes à gauche, ce n'est qu'après que son groupe se met en action : « Sans plus attendre, nous avons couru après eux³³⁰, » explique-t-il. Dans une des nombreuses situations de recul décrites chez Berger, ce dernier met en relief la nature collective du geste d'autoconservation. « Le chaos commence déjà, sans plus tarder nous filons. Nous passons une dernière fois autour des abris que nous avons construits pour la réserve. Et déjà, ils courent tous ensemble ; le 91^e RI, le 21^e LIR et les fusiliers tyroliens, ils reculent tous³³¹. » De même chez Dufka, racontant une retraite générale sur le front russe à

³²⁹Il finit ses jours à l'écart de la société, dans une petite cabane à la campagne, dans un dénouement matériel alarmant. Voir: <http://www.Vachal.cz/>

³³⁰Josef Heřmanský, *op. cit.*, p. 44.

³³¹AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 107, le 23/03/1915 : « Už nastává zmatek, ani se neohlížíme a mažem. Jdeme naposledy kolem krytů, které jsme tu

dix kilomètres de Luck en début de l'été 1916 (offensive Broussilov) : « Qui d'entre nous le pouvait encore, courrait. Chacun jetait tout ce qu'il avait : les sacs, les cartouches et tout le reste pour pouvoir mieux courir³³². » L'écrivain Kisch décrit une retraite générale le 19 août 1914 en Serbie :

« L'armée est vaincue, entraînée dans une fuite féroce, chaotique. [...] La fuite a commencé et elle nous a emportés. Une armée vaincue – non une horde débridée – se précipitait dans une peur insensée vers la frontière. Les cochers fouettaient les chevaux, les artilleurs à cheval piquaient leurs chevaux avec leurs éperons et les battaient ; les officiers et les soldats se poussaient entre les roues des voitures ou tâtonnaient dans les ravins longeant la route. Les groupes où tous les gars de l'armée étaient représentés, les uns avec les écussons rouge brique sur leurs chemises, d'autres avec des écussons verts sombres, verts perroquet et gris lait, ceux du Landwehr, chasseurs, artilleurs, ambulanciers, sapeurs³³³. »

Koutecký, envoyé sur le front russe en juin 1916 participe à la grande retraite généralisée causée par le succès de l'offensive Broussilov. Le 11 août 1916, il note dans son carnet intime : « Nous reculons devant les Russes car il n'y avait plus de choix. [...] De suite, nous avons reçu l'ordre de fuir. Tous fonçaient en arrière à toutes jambes, les tirs russes nous poursuivaient³³⁴. » Et ainsi de suite.

L'impact exercé par un groupe sur le comportement des individus qui le composent a été analysé et décrit par de nombreuses études. Les rapports de forces et les dynamiques inhérents au groupe sont souvent convoqués pour expliquer les réactions et les comportements violents. Toutefois, comme l'observe pertinemment le chercheur états-unien Lt. Col. Dave Grossman : si telle est la disposition préalable partagée, le groupe peut exercer aussi une pression en sens inverse : « It could be a group of pacifists, in which case pacifism is enabled by the groupe³³⁵ ! » Cité par ce dernier, un autre savant déconstruit le mécanisme :

« It has been shown by some studies ... that a mirror in front of an aggressor tends to increase his aggression – if he was disposed to be aggressive.

délaient pro zálohy. Už to utíká všechno v hromadě ; na ústupu jsou od 91. pěš. Pluku, 21. zeměbran. Pěš. pl. A tyrolští zemští střelci. »

³³²Josef Dufka, *op. cit.* p. 35 : « Kdo z nás ještě mohl, ten utíkal. Každý zahazoval, co měl. Tlumoky, náboje a všecko, aby mohl lépe utíkat. »

³³³Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 56 : « Armáda je poražena, je na nepravdělném, divokém, zmateném útěku. [...] Útěk započal a strhl nás. Poražená armáda – ne, bezuzdná horda se řítila v nesmyslném strachu k hranicím. Vozkové šlehali koně, jízdní dělostřelci bodali koně ostruhami a tloukli je, důstojníci a vojáci tlačili se a proplétali mezi koly vozů nebo tápali v silničních příkopech. Skupiny, v nichž byli zastoupeni maníci všech druhů vojska, jedni s cihlově červenými výložkami na blůzách, jiní s tmavě zelenými a papouškově zelenými a mléčně šedými, landveráci, myslivci, dělostřelci, sanitáři, sapéři. »

³³⁴Antonín Koutecký, *op. cit.*, p. 8, journal en ligne.

³³⁵Dave Grossman, *op. cit.*, p. 153.

However, if this individual were not so disposed, the effect of the mirror would be to further enhance his non aggressive tendencies. The effect of the crowd seems to be much like a mirror, reflecting each individual's behaviour in those around him and thus intensifying the existing pattern of behaviour³³⁶. »

Si nous suivons cette logique, les nombreuses occurrences des « fuites » collectives, impliquant un nombre plus ou moins élevé d'individus apparaissent comme un signe d'une disposition partagée. Il est pourtant difficile de pénétrer le secret de l'alchimie des facteurs, éléments matériels comme émotionnels, qui mène à la réaction effectivement adoptée. A l'échelle individuelle, l'instinct de survie pousse les hommes à se protéger au maximum – à se cacher ou à fuir. A l'échelle collective, ce réflexe primitif peut être contourné, dépassé par d'autres facteurs liés à la dimension sociale de la guerre des hommes. Or si l'environnement social de l'individu en danger ne met en œuvre les leviers nécessaires pour freiner ce type de réaction, l'instinct prend le dessus. Au niveau collectif les réactions prennent l'allure d'une boule de neige. En s'observant mutuellement, les hommes en train de déguerpir servent d'alibi à d'autres et si aucun obstacle n'est entreposé sur leur route, de larges pans de l'armée sombrent dans des fuites sauvages et chaotiques décrites dans certains passages des témoignages.

Ainsi la campagne en Serbie de l'automne 1914 se solde par un échec cuisant pour l'armée impériale pourtant plus nombreuse et mieux équipée. En Russie, même si la guerre des tranchées s'installe, le front n'atteint jamais la même immobilité que celui de l'ouest. Il enregistre des avancées et reculs successifs des deux côtés³³⁷. Le terrain en est un des facteurs, les réactions des armées qui y combattent un autre. Au niveau individuel, se cacher ou fuir le feu sont clairement les stratagèmes qui permettent de survivre. Il n'est pas anodin que le front russe gagne rapidement la réputation d'être plus clément que l'italien. Les grandes plaines et de nombreux villages apparaissent aux yeux des soldats comme autant d'espaces de refuges potentiels lors des mouvements chaotiques. Le front dans les Alpes est au contraire particulièrement redouté. Les Italiens sont-ils des ennemis plus coriaces ou sont-ce plutôt les versant rocaillieux de la haute montagne avec ses cavernes et ses tunnels qui n'offrent-ils pas les mêmes possibilités d'échapper aux tirs ennemis que les vastes plaines de Galicie ou les forêts profondes des Carpates ? A l'échelle plus globale, il est possible que les soldats ayant déjà participé à une retraite stratégique ou chaotique qui n'a pas entraîné pour eux des conséquences néfastes (répression, mépris), aient plus de facilités, si l'environnement social reste inchangé, à récidiver. Si nous acceptons l'hypothèse que la majorité des soldats normalement constitués sur le plan psychologie sont prédisposés à suivre leur instinct de survie et ce d'autant plus lorsque

³³⁶Konrad Lorenz, *On Aggression*, New York, Bantam Books, 1963, cité dans: Dave Grossman, *op. cit.*, p. 151-152.

³³⁷Pernes, Dolejší, *op. cit.*, p. 336-360.

le relief s'y prête, il est nécessaire d'analyser un autre facteur clé relevant de la dimension collective de la guerre. Menées par une organisation structurée selon une hiérarchie précise, les réactions et les comportements des autorités s'articulent aux autres facteurs. Ils sont même susceptibles, sous certaines conditions, de s'opposer à eux, même de changer complètement le dénouement d'une situation.

Et que font les encadrants ?

De nombreuses études ont confirmé l'ampleur de l'impact de l'autorité sur les comportements des individus qui y sont soumis. La demande de l'autorité est un facteur clé dans les situations où les hommes sont amenés à infliger des souffrances aux autres³³⁸. Dans la guerre, les cadres ont le pouvoir d'orienter, de déterminer voire de changer complètement l'attitude du groupe qu'ils commandent³³⁹. Que font alors les officiers austro-hongrois lorsque leurs hommes se cachent ou fuient ?

Le spectre des comportements décrits dans les témoignages est large, recensant aussi bien des cas où l'officier montre l'exemple que ceux où les cadres, débordés par la situation abdiquent complètement ou d'autre encore où ils recourent à la contrainte violente pour tenter de retenir leurs hommes.

Le jeune étudiant Dobrovolný, observe et souligne le rôle du chef dans le vif de la bataille.

« Les soldats avaient peur – tout recroquevillés, ils tremblaient. A ce moment, j'ai pu me convaincre d'à quel point les soldats sont un matériau maniable même sous le feu le plus violent lorsque le chef sait ce qu'il veut. Les sous-officiers se sont levés avec leurs hommes exactement selon mes ordres et ont couru jusque-là où je leur ai dit de courir. Je maîtrisais parfaitement mon escouade³⁴⁰. »

Ce jeune volontaire d'un an mobilisé avec comme cadet est nommé lieutenant en juillet 1915 deux mois après son arrivée au front qu'il a pourtant retardée de presque un an. Lors de la mobilisation générale il n'est pas reconnu apte pour le service en armes pour pleurésie. Une fois sous le feu, ce jeune homme semble faire partie de ceux qui se découvrent le tempérament et les qualités de guerrier et de chef. Un mois plus tard, le 18 août 1915, il reçoit la petite médaille austro-hongroise pour bravoure. Trois semaines après, le 7 septembre 1915 il est capturé par les

³³⁸C'est la conclusion de la recherche expérimentale en psychologie sociale menée par Stanley Milgram. Stanley Milgram, *Soumission à l'autorité, un point de vue expérimental*, Paris, Calmann-Lévy, 1984 (1974).

³³⁹Dave Grossman, *op. cit.*, p. 143 et 146.

³⁴⁰Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 110 : « Vojáci se báli – krčili a chvěli se. Zde sem se názorně přesvědčil, jak poddajným materiálem jsou vojáci právě v největší palbě, jestliže se velitel nebojí a ví, co chce. Poddůstojníci zvedli se se svými roji přesně podle mých rozkazů, pobíhali, až kam jsem řekl a uléhali. Ovládal jsem četu úplně. »

Russes à Tarnopol. Sa carrière d'officier ascendante est stoppée net. Elle reprend dans les légions tchécoslovaques où il accède progressivement au même grade que dans l'armée austro-hongroise et travaille même pour le ministère de l'Intérieur. Au regard de sa carrière, ce témoin est bien un homme d'exception. A son sujet, il est par ailleurs intéressant d'observer que son sentiment patriotique ou ses convictions politiques semblent jouer un rôle minime dans son attitude à la guerre. Dobrovolný, se décrit lui-même comme un étudiant féru de la littérature mais apolitique sans aucun intérêt particulier pour la guerre. Et pourtant, une fois sous le feu, il se distingue comme chef aussi bien dans l'armée austro-hongroise que dans les légions. Ce sont ses qualités supérieures aux autres mais aussi son caractère qui ne supporte pas l'humiliation, le mépris des autres, qui le font sortir du lot, aussi bien dans sa vie civile d'étudiant brillant que sous le feu...

Un autre témoin croise le chemin d'un officier absorbé et excité par l'action. En pleine attaque, le soldat Mudrák tombe épuisé dans un trou :

« Je n'entends plus rien parce que je dors. D'un coup, une voix a tonné au-dessus de moi : « En avant, gars, sinon je te tue ! » Je me réveille et regarde stupéfait un officier en colère, je ne suis pas capable d'un seul mot, je lève juste ma main ensanglantée. « Dites au moins que vous êtes blessé, gars ! » Crie l'officier qui me laisse seul et file en avant³⁴¹. »

Mais dans ce cas, contrairement à Dobrovolný, l'officier en question n'obtient rien du soldat. Ni l'exemple d'entrain proposé, ni la menace ne parviennent à faire basculer le soldat épuisé dans l'action. Au fil des lignes des témoignages, dans la configuration la plus fréquente, les officiers ne parviennent pas à empêcher les soldats de se retirer, ne le peuvent pas, ne le veulent pas ou encore ils participent activement au recul.

Dans d'autres situations encore, ils ne sont tout simplement plus là. Notamment dans les premiers mois de la guerre, dans l'armée austro-hongroise comme dans les autres armées, le corps d'officiers enregistre des pertes particulièrement sévères ; il est à vrai dire décimé³⁴². Dans leurs récits, les témoins confirment les statistiques et éclairent les conséquences néfastes qu'exerçait la disparition des officiers dans le vif des combats.

Dans son carnet, le soldat Jirásek raconte, dans son journal intime, l'hécatombe de ses supérieurs dans les premières semaines des combats sur le front russe. Lui-même termine sa

³⁴¹Augustin Mudrák, *op. cit.*, p. 23 : « Já již nic neslyším, protože spím. Pojednou nade mnou zahřmí hlas: „ Kupředu chlape, nebo tě zastřelím!“ Procitnu a zděšeně koukám na hřmotícího důstojníka, nejsem schopen žádného slova, pouze zdvihnu zakrvácenou ruku: „Chlape, alespoň řekněte, že jste raněn!“ řve důstojník, který mě nechává samotného a žene se vpřed. »

³⁴²Les témoignages en portent les traces. L'écrivain Kisch critique par exemple les officiers qui restent trop visibles pour l'ennemi et deviennent donc ses cibles de préférence.

guerre austro-hongroise le 12 septembre 1914, étant capturé par l'ennemi.

« Aujourd'hui c'est l'adjudant qui commandait notre centurie, car nous n'avions plus d'officier. Le soir, même l'adjudant fut blessé, nous étions donc abandonnés à nous-mêmes. Nous nous sommes réfugiés dans la forêt basse devant la maison forestière où nous voulions attendre jusqu'au matin³⁴³. »

En été 1915, le soldat Skála téléphoniste, lui aussi sur le front russe, rencontre et raconte une situation similaire :

« Le chaos règne partout. Les lignes téléphoniques menant aux bataillons sont détruites et les rescapés isolés rapportent de mauvaises nouvelles. Le capitaine du IV^e bataillon a été tué au moment où il voulait assurer la résistance. En plus de la perte de ce capitaine, le commandant du III^e bataillon a également disparu. Vraisemblablement, il a été capturé³⁴⁴. »

Lors de la grande offensive russe de l'été 1916, le soldat Novak raconte la perte des cadres : « Il nous est égal où nous allons, on ne voit pas un seul officier. Nous arrivons vers quelques trous, nous nous cachons là-bas. D'un coup, on entend des cris affolés : "Tous en arrière !" et la retraite chaotique commence³⁴⁵. » La disparition de l'autorité déstabilise les unités, entraîne leur désagrégation, le chaos. En absence d'ordres contraires, les hommes laissent libre cours à leurs réactions instinctives, peu importe leur devoir, l'ennemi est oublié et l'énergie qui leur reste consacrée aux gestes de survie. Or l'autorité ne se résume pas uniquement à un grade fixé par une succession hiérarchique figée. Elle peut être accordée à tout cadre qui s'en montre digne. Le même Skála cité ci-dessus, plus tard dans son témoignage, raconte une autre situation où les officiers font défaut :

« La terre tremble, les explosions grondent l'une après l'autre. Les tympans font mal et la puanteur étouffante empêche de respirer. Les gens courent dans les tranchées comme des bêtes sauvages cherchant comment échapper à la mort. Le capitaine et tous les autres officiers ont disparu. Personne ne les cherche, c'est le grand sergent Bidlo qui dirige la défense avec sang-froid. Il regarde calmement dans les champs et donne des ordres. Ils sont exécutés à merveille, les soldats lui font confiance. Les gens se défendent, mais ils ne

³⁴³Josef Jirásek, *op. cit.*, p. 39 : « V dnešním boji velel naší setnině šikovatel, neb důstojníka jsme již neměli. K večeru byl i šikovatel raněn, tak jsme byli odkázáni sami na sebe a uchýlili jsme se do nízkého lesa před myslivnou, kde chtěli jsme vyčkati rána. »

³⁴⁴František Skála, *op. cit.*, p. 35 : « Všude panuje zmatek. Telefonní vedení k praporům jsou zničena a jednotlivý uprchlíci hlásí Jobovy zvěsti. Velící hejtman čtvrtého praporu byl zabit v okamžiku, když se chtěl postavit na odpor. Vedle ztráty hejtmána Hubnera pohřešuje se i velitel třetího praporu. Byl pravděpodobně zajat. »

³⁴⁵VHA Praha, fonds SbHP, carton 26, František Novák, p. 24 : « Je nám lhostejno, kam jdeme, důstojníka nikde nevidět. Dojdeme k jakýmsi jamám, vlezeme do nich – v tom slyšeti zmatený křik: „Všecko zpět!“ nastává zmatený ústup. »

combattent pas les Russes, cela il faut comprendre – il n'y a pas de haine contre eux, mais la mort³⁴⁶. »

Contrairement au premier extrait où l'absence totale d'encadrement provoque le chaos, dans le second l'ordre et la cohésion sont sauvés par un « remplaçant » improvisé. Sans grade d'officier, ce sont les qualités de chef du sergent en question qui légitiment son autorité et assurent le respect de ses ordres.

Les officiers devenus fous

Lorsqu'ils ne sont pas tués, gravement blessés ou capturés par l'ennemi, certains officiers, du moins selon les témoignages, sont mis hors combat en succombant à leur propre faiblesse. Dans de nombreux exemples cités chez divers témoins, ils partagent intégralement les faiblesses et frayeurs de leurs hommes. Lors d'un des premiers combats auquel il prend part le 17 août en Serbie, l'écrivain Kisch, engagé lui comme simple soldat, rapporte l'effondrement psychologique de ses cadres :

« On portait plein de blessés autour de nous sur des civières, sur le dos ou même sur les mains de deux personnes, plein de gens qui gémissaient, se lamentaient, hurlaient, saignaient, pansés ou non, qui avaient le nez ou une joue arrachée, des soldats qui boitaient, d'autres qui voulaient eux-mêmes panser avec leurs pansement leurs têtes saignantes et d'autres encore dont le bras ne tenait que par l'os et un bout de peau. Le cadet-aspirant de notre régiment est devenu fou, quatre fantassins l'accompagnaient en tenant avec force ses mains, un portait son sabre, mais le cadet hurlait, la mousse sortait de sa bouche, ses yeux retournés ne montraient que le blanc. Lorsqu'il a aperçu les nôtres, il s'est mis à crier : 'Voici les chiens serbes !', il s'est libéré et voulu dégainer le fourreau de son arme en pensant que c'était le sabre ; Nous l'avons attrapé et ses accompagnateurs l'ont repris et l'emmenaient plus loin. Après cet incident nous étions si angoissés que le fantassin N. a subi une crise de désespoir et qu'il en est arrivé aux paroles de « haute trahison ». Par ailleurs, le cadet n'a pas été le seul blessé mental que nous avons croisé. Un artilleur arrachait les vêtements de son corps en hurlant terriblement³⁴⁷. »

³⁴⁶František Skála, *op. cit.*, p. 103 : « Země se chvěje, hromové rány dopadají jedna za druhou. Ušní bubínky bolí a dusivý zápach znemožňuje dýchání. Lidé pobíhají v zákopech jako divá zvíř, hledající únik smrti. Hejtman i ostatní důstojníci se ztratili. Nikdo se po nich neptá, obranu chladnokrevně řídí vysoký četař Bidlo. Klidně pohlíží do předpolí a dává rozkazy. Jsou přesně plněny, vojáci mu důvěřují. - Lidé se brání, ale nebojují proti Rusům, tomu třeba rozuměti, k těm není nenávisti, nýbrž proti smrti. »

³⁴⁷Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 41 : « Kolem nás nosili spoustu raněných na nosítkách, na zádech nebo jen tak na rukou dva lidé, spoustu sténajících, nařikajících, křičících, přikrytých, krvácejících, obvázaných i neobvázaných, lidí, kteří měli utržené líce nebo nos, vojáků, kteří kulhali, a jiných, kteří si chtěli sami obvázatí svými obvazy krvácející hlavu, a jiných, jejichž ruka visela jen na kosti a na kousku kůže. Kadet-aspirant našeho pluku zešílel, čtyři pěšáci ho vedli a s námahou drželi jeho ruce, jeden mu nesl šavli, kadet však křičel, pěna mu stála u úst, z bulvy očí bylo viděti jen bělmo. Když zpozoroval naše řval: „Zde jsou ti

Skála assiste à un spectacle similaire, lors d'une grande offensive italienne fin octobre 1916. Suite aux effets dévastateurs d'un « feu infernal », les hommes tombent les uns après les autres. Devant ce spectacle (cité déjà plus haut), « les nerfs ne tiennent plus », les hommes sombrent dans la folie. « Dans une seule journée le 15^e régiment a dû en évacuer trois cents ainsi atteints. Même l'adjoint du régiment, le capitaine assis dans une caverne bien protégée est devenu fou³⁴⁸. » La responsabilité et l'exposition plus élevées dues à leur grade et position d'encadrant ne protègent pas les officiers de l'impact psychologique des combats, elles ne les empêchent pas de s'abandonner à leur instinct de survie. Sous leurs attributs de chefs, les officiers ne sont que des hommes après tout. Or, comme le montrent les extraits, la faillite des officiers exerce un grand impact sur le moral des troupes. Si le chef démissionne ou s'il succombe aux effets du stress du front, soit il est fort probable qu'il entraîne ses hommes dans la faillite soit il perd toute crédibilité. Son autorité est d'autant plus mise à mal à mesure que ses hommes sont convaincus, comme chez Skála, qu'il jouissait d'une position privilégiée par rapport à eux et qu'il est par conséquent même plus fragile qu'eux.

Le 18 mars 1915 sur le front russe, le soldat Glanc aperçoit son sergent caché derrière les tombes dans un cimetière pour éviter d'avancer contre l'ennemi.

« Le major Karpeles de la 10^e compagnie l'aperçut, accourut vers lui, sortit son sabre et commença à le taper sur le cou et même sur les fesses. Sous les coups, le sergent se leva et partit tout en pleurant à l'attaque. Je ne sais pas comment ça s'est fini pour lui. Probablement par une catastrophe. [...] Je me disais alors : Ce sergent d'active a trois ans de service derrière lui et – il a peur. Et moi alors, un petit nouveau, que dois-je faire ? Il sait probablement que l'attaque dans laquelle nous nous lançons n'est pas une rigolade. Et moi, je ne le sais pas encore³⁴⁹. »

Cet incident a eu lieu deux semaines avant que le témoin ne soit capturé par l'ennemi et cela le 3 avril 1915, la date où les Russes s'emparent de son régiment pratiquement en intégralité. C'est la fameuse « reddition » du 28^e régiment de Prague, épinglée comme la preuve suprême de la défaillance des Tchèques due à leur nationalisme... Même s'il peut s'agir d'un cas isolé, témoin

srbsťí psi,“ vytrhl se a chtěl vytasiti pochvu v domnění, že je to šavle. Uchopili jsme ho, i jeho průvodci jej již zase drželi a vedli dále. Naše nálada byla po této příhodě tak stísněná, že se u pěšáka N. Dostavily záchvaty zoufalství a došlo k „velezrádným výrokům.“ Ostatně kadet nebyl jediný duševně zraněný. Kterého jsme potkali. Jeden dělostřelec si rval za děsného křiku z těla oděv. »

³⁴⁸František Skála, *op. cit.*, p. 243 : « Za jediný den musel patnáctý pluk odvésti přes tři sta podobně postižených. I plukovní adjutant, hejtman, sedící v bezpečné kaverně, zešílel. »

³⁴⁹Josef Glanc, *op. cit.* p. 19 : « Viděl ho fahnrich Karpeles od 10. kompanie, běžel k němu, vytáhl svou šavličku a mlátil ho s ní přes krk a po zadku. Četař se při tom výprasku s brekem zvedl a hnal se kupředu. » (19) Nevím, jak to sním skončilo. Asi katastrofálně. (...) Říkal jsem si : Ten četař má přece aktivní tři roky služby – a bojí se. Co mám dělat já, takové « ucho » ? Asi ví, že útok, do kterého jdeme není žádná legrace. A já – já to nevím. »

d'une défaillance et d'une humiliation pareilles d'un de ses supérieurs, comment le jeune soldat peut-il encore respecter ses chefs et croire dans l'efficacité et la force de l'armée pour laquelle il combat ? Il n'est pas sans intérêt de contester que dans ce type de situation l'appartenance nationale-linguistique ne semble pas jouer un rôle important. Contrairement à d'autres occurrences relevées dans les chapitres précédents, ici les témoins ne la mentionnent pas. Signifie-cela que dans le vif des combats les différences présumées et les stéréotypes nationaux tendent à s'effacer ?

S'il ne s'agit pas fort probablement de l'attitude majoritaire, néanmoins, la tentative d'un cadre d'éviter volontairement de participer au combat décrite par Glanc ne présente pas un cas complètement isolé. D'autres hommes témoignent d'un comportement peu exemplaire de ceux qui doivent les encadrer, les mener, les motiver.

Lors d'une retraite générale, le soldat Hlaváč note que « nos officiers ont disparu », les conséquences de leur absence sont néfastes : « Chaos indescriptible. Ceux qui tombent sont piétinés à mort³⁵⁰. » Quelques jours plus tard, dans un autre paroxysme de violence où tous sont assaillis par l'angoisse. Le témoin raconte :

« Un cadet passe par moments encore parmi nous en courant, il nous console, encourage. Nous voyons néanmoins que même lui a la trouille, c'est sûrement la névrose qui le fait encore courir. [...] Même notre petit cadet s'est assis avec nous. Loin est la stricte discipline qu'il nous promettait, aujourd'hui ce gamin est méconnaissable³⁵¹. »

Le cadet Květoň s'offusque lui aussi de l'incapacité de son supérieur d'assurer le commandement :

« L'artillerie de campagne et l'artillerie lourde bombardaient le village. Le fer des obus éclatait et les balles volaient dans l'air autour de nous. J'ai contourné la ligne, les soldats étaient accroupis, ils ne tiraient pas, ils priaient. La situation était menaçante. J'ai retrouvé le commandant de la compagnie, tout pâle, il était caché dans un abri avec les autres. Je lui demandé de me donner des ordres. Rien.³⁵² »

³⁵⁰Jan Hlaváč, *op. cit.*, p. 36 : « Máme chránit prý všeobecný ústup. Nedočkali jsme však doby stanovené – nebylo po našich důstojnících ani památky. » všeobecný útěk, „Zmatek k nepopsání; kdo upadl, ten byl ušlapán. »

³⁵¹Jan Hlaváč, *op. cit.*, p. 41 : « Chvilími přeběhne kolem některý kadet a těší, povzbuzuje. Vidíme však, že i on má srdéčko v kalhotách, a běhá-li ještě, činí to jistě z nevrozy. (...) I náš kadetek sedl si ku traverse s námi. Ta tam všechna vojna, kterou nám sliboval. Jest to dnes chlapeček k nepoznání. »

³⁵²Vladislav Květoň, *op. cit.*, p. 24 : Dělostřelectvo lehké i těžké silně ostřelovalo vesnici. Vzduchem létalo železo z roztrhaných šrapnelů a koule. Obešel jsem linii, vojáci byli přikrčení, nestříleli, ale modlili se. Situace byla hrozná. Vyhledal jsem velitele roty, který byl v jakémsi krytu bledý s Wannischem a ostatními, žádal jsem ho, co mám dělat. Nic. (...) Viděl jsem, že se nedá nic dělat a byla jen otázka času, jak se z toho dostat ven a zachránit si život. »

Sans ordre ni exemple à suivre, Květoň se cache dans une maison et attend la suite en espérant rester en vie. L'officier de métier Wagner, chef de bataillon, rencontre le même silence à un niveau plus élevé de la structure hiérarchique. « Vers 5 heures du soir le messager que j'ai envoyé auprès du commandement de la brigade est revenu en me ramenant mon rapport. Il racontait qu'après le début de l'attaque l'état-major de la brigade a quitté sa position avec tout l'équipement téléphonique pour partir à Jagiela³⁵³. » Dans certaines situations ce sont les officiers qui ordonnent la retraite. Or une fois l'autorisation énoncée, il semble difficile de contenir la marée d'hommes et d'effectuer une manœuvre organisée. Dans son carnet, le soldat Koutecký rapporte la retraite de son unité attaquée par les Russes. « De suite, un fort sifflement nous a annoncé l'ordre de fuir. Nous sommes tous partis à toutes jambes poursuivis par de tirs violents de la part des Russes³⁵⁴. » Dans une situation semblable, Mikeš obtient une autorisation personnelle de quitter la position :

« Vers neuf heures et demie du soir j'ai demandé à mon lieutenant que faire et il m'a dit que si je n'avais pas peur des balles qu'il fallait fuir. Je me suis donc lancé par-dessus la colline et un quart d'heure plus tard ai retrouvé tout ce qui restait de notre compagnie³⁵⁵. »

Ce jour-là, Mikeš était parmi les chanceux : de 130 hommes seulement 20 sont restés aptes au combat, 80 ont été tués. Lorsque Pluháček perd tout espoir de survivre, il reçoit « l'ordre de tout embarquer et de fuir immédiatement³⁵⁶ » qui lui sauve la vie. Berger, pourtant d'habitude très « remonté » contre tous ceux qui ont un grade, ne peut pas s'empêcher de louer un chef qui donne l'ordre de se retirer d'une position trop exposée avant qu'il ne soit trop tard.

« Les officiers du IV^e bataillon nous ont dit qu'il était hors de question de nettoyer maintenant, que le feu commencerait très rapidement, que cela ne valait pas le coup et qu'il fallait retourner dans la vallée et attendre là-bas. Voilà une parole raisonnable. C'est le capitaine Baudysch qui commande, Allemand mais un homme raisonnable. C'est un excellent stratège et brave guerrier. Nous étions tout contents de nous tirer dans la vallée d'où nous étions partis³⁵⁷. »

³⁵³Karel Wagner, *op. cit.*, p. 88 : « Asi v 5 hod. Večer vrátil se posel odeslaný k velitelství brigády a přinesl moje hlášení zpět. Vypravoval, že brigádní velitelství krátce po zahájení útoku opustilo i s telefonním zařízením své stanoviště a odešlo do Jagiely. »

³⁵⁴Antonín Koutecký, *op. cit.*, p. 8 : « Hned byl silným zápiskáním dán rozkaz k útěku. Všichni o překot jsme se hnali zpět a Rusové nás prudkou střelbou doprovázeli. »

³⁵⁵Mikeš, *op. cit.*, texte non paginé : « Asi o půl desáté v noci jsem se ptal Leutnanta, co budem dělat dál a on mi řekl, jestli se nebojím kuliček, tak abych utekl, také jsem se pustil přes kopec a asi za čtvrt hodiny všecko ostatní co zbylo z naší kompanie. »

³⁵⁶Václav Pluháček, *op. cit.*, p. 41 : le 18/09/1914 : « Již jsem se vzdával naděje, že vyjdeme zdraví, nato přišel rozkaz hned se vším v kalupu utéci. »

³⁵⁷AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 176 : « Oficíři od IV. Baťáku řekli, že teď ve dne je vyloučeno vyklizování, že co nevidět bude opět střelba a prostě, že by to

Comme chez Berger, l'ordre de se retirer est généralement très bien accueilli par les hommes et exécuté sur le champ. Si parfois les soldats submergés par l'instinct de survie n'attendent pas forcément pas cet ordre pour tenter d'échapper à la mort, s'il vient, personne ne s'y oppose, du moins, nous n'en avons pas trouvé trace. Aux yeux des soldats ce qui « fait un bon officier » n'est pas tellement sa fureur guerrière mais sa capacité à épargner les vies de hommes qui lui sont confiés.

Dans le corpus, plusieurs témoins en position d'encadrants avouent avoir eu des moments de faiblesse, du moins par moment. Le volontaire d'un an appelé en automne 1915 nommé sergent au terme des cours suivis à l'école militaire en 1916, Hejda est explicite à ce sujet. Lorsqu'il se retrouve sous un feu intense envoyé par les Russes, ses idées sont claires : « mais je ne veux pas périr d'une « mort héroïque » pour notre Empereur à l'âge de vingt-et-un ans ! Pas question. » Il entraîne alors ses hommes dans la fuite :

« Mes garçons ! Dès que la prochaine série des tirs de ces canons japonais s'arrête, nous sortirons de la tranchée. Courez à toutes jambes, une fois dans les petits saules grimpez à plat ventre et roulez plus loin. Ils vont tirer sur vous. Ne restez pas à la même place et ne montrez pas vos têtes³⁵⁸. »

Même si le récit de Hejda, futur journaliste et professeur à la faculté d'économie sous la Première république puis tombé en disgrâce et persécuté sous l'occupation nazie et lors des « monstres-procès » communistes des années 1950, rédigé longtemps après l'expérience comme une petite partie, une sorte de préambule à sa vie mouvementée, a pu être « stylisé », modulé par les influences idéologiques, le fait qu'il ait par la suite joué toutes ses cartes pour échapper au front appuie la sincérité de l'attitude décrite. Naturellement, un tel leader ne risque pas de pousser ses soldats aux exploits surhumains ni à sacrifier leurs vies. Même le jeune lieutenant Dobrovolný, qui met à plusieurs reprises en avant son comportement exemplaire, avoue à un autre moment : « Quelque chose sifflait au-dessus – longuement, un son de fer. J'ai couru comme soûl, sans comprendre ce qui se passait autour³⁵⁹. ».

Que conclure de ces exemples ? Il est bien sûr impossible de monter en généralité à partir de plusieurs occurrences spécifiques pour affirmer que les cadres austro-hongrois étaient globalement défaillants. S'agirait-il d'un moyen de justification et d'excuse de leurs propres

nemělo cenu. Bychom šli zpět do doliny a tam počkali. To je rozumné slovo. Komandantem je hejtman Baudysch, Němec, ale rozumný člověk. Je výborný stratég a také nebojácný. Tak si to rádi sereme zpět do doliny. »

³⁵⁸Jiří Hejda, *op. cit.*, p. 14 : « Ale já přece nechci umřít „hrdinskou smrtí“ za císaře pána ve stáří jednadvaceti let! To mě ani nenapadne. Mládenci! Jakmile dozní příští série těch japonských děl, vyrazíme ze zákopu. Utíkejte, co stačíte, a ve vrbičkách se hned plazte a kutálejte dál. Budou na nás střílet. Nezůstávejte na místě a nevystřkujte hlavy. »

³⁵⁹Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 41 : « Ve výšce cosi dlouze, kovově hvízdalo – asi ojedinelé kulky. Utíkal jsem jako opilý, nechápaje, co se kolem děje. »

manquements à la conduite exemplaire de certains soldats ? Peut-être en partie mais la récurrence des cas rapportés et la diversité des témoins dont certains étaient en position d'encadrants eux-mêmes contredisent cette hypothèse. De plus, les études récentes interrogeant les causes de l'échec de l'armée austro-hongroise démontrent clairement la part due aux erreurs du commandement minimisant ainsi celle des motivations idéologiques – les différents nationalismes – des troupes³⁶⁰. Les témoignages étudiés penchent dans cette direction. Face à l'impossibilité de quantifier avec précision tel ou tel attitude, ces exemples montrent d'abord l'impact qu'exerce le comportement d'un chef sur ceux qu'il commande. Qu'elles soient minoritaires ou majoritaires, dans les situations où l'autorité abdique, les hommes abandonnent également peu importe leur bagage idéologique et convictions initiaux.

Les canons ennemis devant et le revolver de l'officier dans le dos

Si les cas d'officiers qui entraînent leurs hommes jusqu'au « cœur de l'enfer » par leur propre élan et comportement exemplaire sont peu présents dans les récits du corpus, les évocations du recours à la contrainte par menace sont-elles au contraire très fréquentes.

Au niveau collectif, lors des grandes opérations, les unités entières sont envoyées arrêter la débandade manifeste de leurs camarades. Janoušek explique :

« Un vacarme infernal était devant nous, il ne cessait de grandir jusqu'à ce que, d'un coup, les nôtres se soient mis à fuir. Ils étaient du 12^e LIR. Les Russes les pourchassaient. Lorsqu'ils sont tombés sur notre bataillon, ils ont dû faire demi-tour et repartir contre les Russes³⁶¹. »

Un autre témoin, Skála, vit la même situation, il est toutefois plus explicite sur la méthode de contrainte employée :

« Peu de temps après ceux du cinquante-neuvième couraient comme des dératés jusqu'à nous. Ils sont tombés sur nos fusils pointés contre eux et ils ont dû s'arrêter. Ils se sont alors bien montrés ses « héros ». Quatre-cents hommes ont capitulé devant même pas soixante-dix trouillards. Le colonel leur ordonne de venir dans notre tranchée. Nous recevons l'ordre de tuer sur place tout un chacun d'entre eux qui oserait bouger. Ainsi, nous avons réussi, après plusieurs défaites, à se rendre maîtres du champ de bataille et ceux de Salzbourg, six fois plus nombreux que nous étaients réduits à se contenter d'un

³⁶⁰Fučík, Josef, *Osmadvacátníci : spor o českého vojáka Velké války 1914-1918*, Praha, Mladá Fronta, 2006 ; Richard Lein, *Pflichterfüllung oder Hochverrat? Die tschechischen Soldaten Österreich-Ungarns im Ersten Weltkrieg*, Wien, Europa Orientalis 9, 2011 ; John R. Schindler, « Disaster on the Drina : The Austro-Hungarian Army in Serbia, 1914 », *War in History*, n° 9, 2002, p. 159-195.

³⁶¹Jan Janoušek, *op. cit.*, p. 33 : « Proti nám byl pekelný rámus, čím dál větší, když tu najednou naši utíkají; byli to od 12. Pluku landver. Rusové za nimi a když naši narazili na náš batalion, ihned se museli obrátit a proti Rusům. »

Manifestement, dans ce type de configuration, ce n'est pas la seule menace des armes mais également l'humiliation manifeste d'une unité aux yeux d'une autre qui agit comme levier psychologique sur le moral des troupes. Bien qu'au fil des lignes de son récit, Skála ne manifeste pas d'enthousiasme pour la guerre en général ni pour les prouesses au combat, il ne s'abstient pas d'exprimer son contentement momentané d'appartenir à l'unité qui a « mieux » fait qu'une autre.

Sur le plan individuel, la contrainte se matérialise le plus souvent par l'officier menaçant ses subordonnés son sabre ou revolver à la main. Le menace de mort « dans le dos » apparaît dans plusieurs extraits déjà cités plus haut (Dobrovolný p. 50, 82, Glanc p. 19, Mudrák p. 23, Skála p. 35). Par ailleurs, elle vise aussi bien les hommes de troupe que les subordonnés gradés. Le recours à la contrainte violente est déployé pour amener les hommes à défier le danger et braver leur instinct de survie pour partir à l'attaque ou défendre leur position sous le feu. Ainsi, les hommes sont pris dans l'état d'un risque de mort double : un les attend devant, l'autre guette derrière eux. Inutile d'insister sur le fait que, sans juger de son efficacité, ce type de contrainte est reprouvée par ceux qui en sont des cibles. Dans les récits, les officiers qui y recourent se voient accablés d'une critique acerbe. Dans son témoignage détaillé Berger épingle plusieurs encadrants particulièrement enclins à la violence dont il dresse des portraits peu flatteurs. Au début de son périple guerrier, lors de la campagne contre la Serbie, c'est le sergent Kozel qui « motive » ses hommes en les menaçant de mort. Le 27 octobre 1914, attaque générale :

« A six heures et demie une moitié de pionniers (avec moi) va avec le caporal Žižka rejoindre la 8^e centurie, l'autre moitié va à la 5^e centurie avec le sergent Kozel. Kozel a de suite dit qu'il tuerait sur place par balle de son revolver celui qui ne marcherait pas. A Kozel et Fitzinger nous souhaitons la mort³⁶³. »

Lors de l'opération, Kozel « qui a bu du rhum quelque part tenait son revolver et menaçait de tuer quiconque qui n'avancerait pas³⁶⁴. » Si la contrainte par menace de mort peut être efficace

³⁶²František Skála, *op. cit.*, p. 37 : « Netrvalo příliš dlouho a devětapadesátí již splašeně přibíhají za námi. Narazili na naše namířené pušky a museli se zastavit. Tak se stateční hrdinové ukázali. Čtyřista mužů kapitovalo před sotva sedmdesátí zbabělci. I jim káže plukovník obsadit náš příkop. Nám prikazuje, abychom okamžitě zastřelili každého z nich, odváží-li se pohnouti. Tak jsme po utrpených porážkách opanovali pole a šestkrát početnější Solnohradané spokojili se s potupným údělem. »

³⁶³AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 36 : « V půl 7. hod ráno jdeme polovina zákopníků (i já) s kaprálem Žižkou k 8. set., druhá polovina jde s četařem Kozlem k 5. set. Kozel hned řekl, kdo nepůjde s ním vpřed, že každého hned revolverem zastřelí. Kozlovi a Fitzingerovi přejeme smrt. »

³⁶⁴AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 36-37.

par moments – il s’agit bien d’une demande de l’autorité très forte³⁶⁵. C’est une arme à double tranchant périlleuse : indéniablement, le recours à la violence est perçue comme une faiblesse. Il indique que l’officier manque d’intégrité et des qualités de chefs. Aux yeux des soldats, au lieu d’être avec leur arme derrière leurs hommes, le chef devrait être devant. Ils attendent de lui qu’il montre l’exemple. Dans les récits, les officiers qui recourent à ce type de contrainte risquent donc de saper et à la fois la confiance de leurs hommes et l’autorité qu’ils ont sur eux. Dans l’exemple de Berger, l’observation sur l’état d’ébriété du sergent en question accentue l’image défaillante de sa personnalité.

Continuons avec Berger, le 23 mars 1915, cette fois-ci sur le front russe, lorsque l’ennemi est à quatre cents pas de leur position, le commandant du régiment en personne pourchasse les hommes qui se mettent à partir menaçant de leur tirer dessus.

« Certains s'en moquent et continuent à courir, ceux qui sont plus malins retournent dans la petite forêt et continuent à descendre par là-bas. Les plus malins sont ceux qui saisissent l'occasion de se faire capturer. Et il [le commandant] nous pousse toujours à monter sur la colline pour renforcer le front. Il a son revolver dans la main mais ne tire sur personne même s'il hurle qu'il tuera quiconque rebrousserait chemin³⁶⁶. »

Ici, bien que les hommes ne risquent pas de s’opposer directement au revolver qui les visent l’autorité de l’officier est assez fragilisée pour que les hommes mobilisent des stratégies indirectes pour contourner et l’ordre et la menace. En décrivant le recul de l’armée austro-hongroise sur la Drina lors de la première campagne contre la Serbie aux conséquences tragiques, Kisch rapporte l’anecdote suivante datée du 13 décembre 1914 :

« Le capitaine des sapeurs empêchait tous les soldats d'accéder au pont. Les troupes dispersées y devaient être rassemblées à nouveau et dirigées contre l'ennemi. Un fantassin et un caporal d'un régiment de notre corps d'armée, qui voulaient traverser coûte que coûte car ils n'avaient aucune envie de partir contre l'ennemi, ont su quoi faire : ils ont convaincu le cocher qui transportait la caisse de leur régiment de ne pas monter directement sur le pont mais de s'arrêter à trente pas avant lui sur la berge. Ensuite, avec une

³⁶⁵ Demande de l’autorité constitue un des paramètres à prendre en compte dans la configuration situationnelle où un (des) individu(s) sont amenés à exécuter une tâche ingrate par d’autres, notamment des comportements violents voire létaux. L’impact de ce paramètre dépend lui-même de plusieurs facteurs tels que la distance de l’autorité, la force de sa demande, la pertinence ou la légitimité de la demande ou la légitimité de l’autorité et le respect qu’elle suscite. Dave Grossman, *op. cit.*, p. 144-145 et Stanley Milgram, *op. cit.*

³⁶⁶ AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 107 : « Vojáci už částečně utíkají. Velitel pluku, major Kisseweter to honí zpět, nebo že to postřílí. Některý nedbá a utíká pořád, chytřejší jde zpět do lesíka a tam to natírá furt dolů. A nejchytřejší jsou ti, kteří mají možnost přejít do zajetí. Nás pořád honí, bychom zavěsili a šli na vršek zesílit frontu. Revolver má v ruce a do žádného nestřílí, přestože křičí, kdo půjde zpět, že ho zastřílí. »

vingtaine de soldats auxquels ils ont expliqué le plan, ils ont descendu la caisse du chariot et ils ont traversé le pont en la portant. Ils ont dit au capitaine des sapeurs que le chariot s'était cassé, il a donc dû les laisser passer avec la caisse de l'autre côté³⁶⁷. »

Chaque possibilité est donc mobilisée pour échapper à la contrainte dans la mesure où la situation s'y prête et les hommes incriminés parviennent à trouver une parade, ce qui n'est pas évident. Il convient toutefois de relever que si, dans les témoignages, les officiers menacent très souvent, ils n'exécutent que très rarement leur menace. Du moins, une seule trace de l'aboutissement de la menace a été retrouvée dans le corpus³⁶⁸. Étant donné que les témoins ne se privent pas de critiquer leurs supérieurs pour leurs nombreux défauts, il n'est pas logique que ce genre d'incident grave soit passé sous silence. Il semble donc que les revolvers menacent mais ne tuent pas. Naturellement, l'armée n'a intérêt à éliminer ses hommes déjà trop décimés par l'ennemi. Se pose ensuite la question de la légalité d'une telle exécution sommaire sans procès et sans jugement. Finalement, la répugnance des hommes à tuer leurs semblables est certainement présente même chez les officiers. Ils recourent à la violence et aux punitions dégradantes³⁶⁹ mais n'assassinent pas (ou très rarement) les hommes qui leurs sont confiés. Et les hommes remarquent-ils ce fait et y réagissent-ils ? Dans le feu de la bataille, le comportement est manifestement plus instinctif que rationnel. Le stress et l'épuisement ne créent pas les conditions idéales pour développer et mener à bien une réflexion logique et profonde. Dans de nombreux cas, à la vue de l'orifice d'une arme à feu braquée sur eux, les hommes obéissent sans interroger le degré de risque encouru. A long terme, cependant, comme le montre le récit de Berger, ce fait peut être remarqué et la crédibilité de la menace mise à l'épreuve.

3.3.2 Les scènes de violence interpersonnelle : qui tue, comment et pourquoi ?

Pendant les longs mois de la guerre, les témoins du corpus ont vécu des scènes du combat rapprochés au fusil ou à la baïonnette. Pourtant, les descriptions de telles situations restent assez rares dans les témoignages étudiés. Puisque le corpus se compose majoritairement par des fantassins ou le personnel auxiliaire non destiné au combat (médecins, infirmiers, techniciens,

³⁶⁷Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 220 : « Hejtman od sapérů zabraňoval každému vojáku vstup na most.

Roztříštěné mužstvo mělo zde býti znovu shromážděno a vedeno proti nepříteli. Jeden infanterista a kaprál jednoho pluku našeho sboru, kteří chtěli za každou cenu přejíti, protože neměli chuti postaviti se ještě jednou proti nepříteli, věděli si rady: přiměli kočího vozu, jenž vezl jejich plukovní pokladnu, aby nezajel na most, nýbrž zastavil asi 30 kroků od něj na břehu. Pak sundali společně asi s 20 jinými vojáky, které rychle zasvětili do plánu, pokladnu s vozu a nesli ji přes most. Vůz se rozsypl prohlásili hejtmanovi od sapérů, a on je musil pustiti s pokladnou přes most. »

³⁶⁸VHA Praha, fond: SbHP, carton 48, Josef Zetek, p. 19 : « Personne ne pouvait reculer car les officiers, cachés derrière les chaînes solides, tuaient quiconque qui reculerait. »

³⁶⁹Thème développé dans la dernière partie.

pionniers), le combat à moyenne et courte distance présente finalement pour ces hommes la seule opportunité d'exercer une violence physique sur les hommes en face. Contrairement aux artilleurs qui peuvent infliger des blessures ou causer la mort à distance – un paramètre dont l'importance dans la facilitation de l'acte de tuer a déjà été démontrée – ils doivent donner la mort de proximité. La grenade à main est alors le moyen le plus distant, suivi par le fusil et finalement le combat rapproché à l'arme blanche ou à mains nues. Or le type d'opérations menées pendant la Première Guerre mondiale sur les fronts étudiés rend ces occasions assez rares. Pour beaucoup, l'ennemi reste le plus souvent invisible, distant, ne se manifestant que par le déluge du feu envoyé que les hommes, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent tentent de fuir. Le fait que les témoignages contiennent peu d'occurrences de scènes de confrontation violente interpersonnelle directe avec l'ennemi, n'est pas la manifestation de la part des témoins, d'une « mauvaise volonté » ou des « préférences ». Leur parcimonie correspond largement à l'expérience vécue. De plus, aucune distinction nette n'a pu être constatée entre les témoins qui parleraient plus librement de la violence interpersonnelle infligée et d'autres qui occulteraient systématiquement ce sujet. Souvent, le même témoin rapporte aussi bien les situations où ses camarades et lui ne s'engagent pas dans un combat rapproché et celles où ils y participent. Il est donc difficile d'y voir une tentative volontaire d'éclipser cet aspect de leur expérience guerrière.

Dans la variété des situations où les fantassins sont amenés à infliger la violence à l'ennemi, ce sont encore les tirs de fusils qui sont les plus fréquents dans le corpus. En accord avec les statistiques globales des blessures infligées sur les champs de bataille de la Première Guerre mondiale, les occasions de se rapprocher suffisamment près de l'ennemi pour le menacer avec l'arme blanche voire à mains nues sont extrêmement rares, mais pas entièrement absentes. Dans son carnet personnel, le soldat Jirásek note le déroulement d'une telle action qui a abouti au combat à la baïonnette. Le 27 août 1914, sur le front russe, près de Komarow :

« Les Russes nous ont accueilli par le feu des mitrailleuses. Ils étaient bien abrités et jouissaient d'un avantage sur nous. Nous avançons sans cesse jusqu'à ce qu'on arrive avec des pertes importantes devant les tranchées russes où nous avons opéré une attaque à la baïonnette homme contre homme. C'était mon premier combat à la baïonnette, il a duré peu de temps mais les pertes étaient grandes des deux côtés³⁷⁰. »

Dans cet exemple, la confrontation à l'arme blanche arrive seulement dans la dernière phase de

³⁷⁰Josef Jirásek, *op. cit.*, p. 33 : « Rusové uvítali na střelbou z ručnic. Byli dobře kryti a oproti nám ve výhodě. Postupovalo se stále vpřed, až došli jsme se značnými ztrátami před ruské okopy a podniknut útok bodákem muž proti muži. To byl první můj boj na bodáky, trvající krátkou dobu, avšak ztráty na obou stranách veliké. »

l'opération. De nombreux hommes sont mis hors de combat bien avant, par les armes à feu. Ce témoignage date du premier mois de la guerre qui relève de la phase de mouvement puisant encore largement dans les concepts stratégiques et tactiques des guerres précédentes. Pour Jirásek, c'est une « première » dans son carnet, mais c'est aussi sa dernière expérience de ce type de combat direct, du moins, il n'y revient plus. Aussi, est-il en capturé peu de temps après, le 12 septembre 1914. Sa façon de narrer l'expérience témoigne pourtant d'une certaine pudeur à entrer dans les détails du déroulement de la situation violente. Le simple constat sur les pertes nous renseigne peu sur la gravité des coups infligés. Le mot « pertes » signifie « des hommes mis hors de combat ». Ils peuvent donc être morts, évacués ou même enfuis. L'auteur n'explicite pas non plus son propre comportement pendant le combat. Y-a-t-il participé personnellement, a-t-il blessé ou tué quelqu'un ? Personne ne saura...

Deux autres occurrences de l'utilisation des baïonnettes contre les ennemis se réfèrent à la même période du début de la guerre mais sur le front serbe. Dans les premiers jours de la campagne contre les assassins de François Ferdinand, le soldat pionnier Berger rapporte : « Il y a eu plusieurs attaques à la baïonnette. Les Serbes opposent une résistance coriace et reculent seulement sous le poids de notre suprématie numérique, ils défendent leur terre³⁷¹. » A la même période, le 23 septembre 1914, Zetek, sur le même front observe :

« En ce moment, on annonce une attaque à la baïonnette partout mais cette fois-ci même du côté serbe. Nous avons sauté de nos abris partiels et nous nous précipitons en avant les baïonnettes aux fusils. Parmi nous, des camarades tombaient, tués ou blessés par le violent feu de l'ennemi qui s'est lancé contre nous aussi avec les baïonnettes. Personne ne pouvait reculer car les officiers, cachés derrière les chaînes solides, tuaient quiconque reculerait. Je tiens mon fusil dans la main et je n'attends plus de salut. Une dernière pensée à mon chez moi ! Et les masses armées se sont entrechoquées, je voyais seulement des baïonnettes s'enfoncer dans les corps des nôtres et des Serbes. Je n'ai vu rien de plus, car un coup lourd dans la poitrine m'a mis par terre et l'attaque serbe a été repoussée avant que j'aie pu me relever parmi les morts et les blessés ; mais quel spectacle funeste³⁷² ! »

³⁷¹AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1 , p. 48 : « Několikrát došlo k útoku na bodáky. Srbové se houževnatě brání a ustupují jenom pod nátlakem naší větší přesily; hájí svojí půdu. »

³⁷²VHA Praha, fond: SbHP, carton 48, Josef Zetek, p. 19 : « 23/09: “Právě po šesté hlásí na všech stranách útok na bodáky, tentokrátě však i ze srbské strany. Vyskočili jsme ze svých částečných úkrytů a ženeme se kupředu s bodáky na puškách. Padali mezi námi kamarádi mrtví i ranění od děsné střelby nepřítele, který vyrazil též proti nám na bodáky. Zpět nikdo nesměl, neboť důstojníci, ukryti za silnými buky, zastřelili okamžitě toho, který ustoupil zpět. V ruce držím pušku a nevěřím již v žádnou spásu. Poslední myšlenka je na domov! Již se srazily masy vojska; viděl jsem, jak bodáky vjely do těl našich i srbských vojáků. Více jsem neviděl, protože těžký úder do prsou mne povalil k zemi a nežli jsem se mohl zvednouti mezi mrtvými a raněnými, byl odražen v okamžiku srbský útok. Avšak jaké bylo jeviště! »

Comme chez Jirásek, dans ces extraits aussi, l'attaque à la baïonnette parachève un combat d'armes à feu. Les hommes s'y lancent poussés par la demande de l'autorité usant de la contrainte violente contre eux. Plus explicite que les autres témoins, Zetek évoque les coups donnés et reçus par les lames affûtées autour de lui tout en restant très vague. Il esquisse une mêlée générale, confuse, où chacun distribue des coups à tout va, à l'aveugle autour de lui ne visant pas forcément un individu précis, administrés plus pour se défendre, protéger son propre corps que pour tuer ... Comme les deux autres témoins, Zetek ne touche pas l'ennemi, du moins il ne le raconte pas. Il est mis rapidement hors de combat par un coup dont ni la nature ni la source ne sont précisées. Lors de cette lutte à l'arme blanche il n'est toutefois ni coupé, ni transpercé. Il ne reçoit pas une balle non plus. D'autres techniques ont donc dû être utilisées (et peut-être préférées) par les combattants lors de l'attaque à la baïonnette : des coups moins dangereux, visant avant tout à étourdir l'ennemi pour le neutraliser, pas à le tuer directement, coûte que coûte³⁷³.

Qui tire ou ne tire pas ? La grande inconnue des équations létales

En dehors des extraits présentés ci-dessus, les autres occurrences de l'implication directe des témoins dans une violence interpersonnelle à courte distance se réfèrent aux tirs de fusil. Plus fréquents que les confrontations à l'arme blanche, ils relèvent des situations protéiformes, obéissant chacune à une logique et dynamique propres. Qui plus est, être placé dans une position où le soldat peut et devrait tirer sur l'ennemi, ne signifie pas systématiquement qu'il s'exécute. S'il tire, ce n'est pas toujours en visant sa cible avec l'objectif inébranlable de faucher l'homme en face. Pour comprendre la complexité des situations qui mènent à la mort, déconstruisons plusieurs exemples qui se trouvent dans les témoignages.

Tirer mais ne pas tuer

Dans le manuscrit de ses mémoires conservé dans les archives des légions tchécoslovaques (vraisemblablement envoyé lors de l'apogée mémoriel de l'entre-deux-guerres mais jamais publié) le soldat Linek raconte une rare occasion où il tire sur l'ennemi :

« Le service n'était pas dur, il n'y avait pas de combats et l'artillerie lourde tirait au-dessus de nous mais plus loin. Seulement une nuit, il y a eu un combat pendant lequel j'ai tiré, moi aussi, 35 coups – les premiers et les derniers pendant mon séjour au front. Je n'ai jamais tenu un fusil dans les mains, sauf à la foire où j'ai tiré sur la cible pour un sou quand j'étais gamin. Je tirais avec un tel zèle que je ne me suis même pas aperçu que notre cadet qui commandait notre escouade était juste derrière moi. Il m'a dit : "Vous devez être dans les

³⁷³Ainsi, Grossman a observé la réticence des hommes à transpercer la chair des autres, préférence pour les coups de cross etc. constatée dans de nombreuses situations de combats. Dave Grossman, *op. cit.*, p. 120-121.

tranchées pour la première fois vu que vous tirez comme les Italiens. Pour que vous touchiez l'ennemi il faudrait qu'on l'accroche sur la lune." Je n'ai donc pas dû causer beaucoup de pertes à l'ennemi³⁷⁴. »

Linek, qui a rejoint par la suite, tout à la fin de la guerre, les légions tchécoslovaques en Italie, a pu bien sûr moduler son témoignage *a posteriori* pour qu'il épouse l'ambiance antiautrichienne d'après la guerre. Ne pas tirer sur les ennemis de l'Empire des Habsbourg, devenus alliés de l'armée puis du nouvel État tchécoslovaque, ne pas les blesser, ne pas les tuer pourrait alors présenter des éléments valorisants dans un parcours de guerre. Peut-être. Cependant, en étudiant le curriculum de Linek de près, nous y retrouvons d'autres éléments qui se rejoignent pour corroborer la sincérité de ses dires.

Âgé de 42 ans lorsque la guerre éclate, marié et père de quatre enfants, cet ouvrier qualifié employé dans un atelier de couture dans une petite ville de la campagne tchèque n'a effectivement pas dû vivre beaucoup de situations nécessitant les services d'une arme à feu. Nous n'avons pas d'information sur son service militaire. A-t-il été exempté ? A-t-il été affecté à un poste auxiliaire non armé ? On ne sait pas³⁷⁵. Le fait qu'à 42 ans il rejoigne son régiment en tant que simple soldat, indique clairement que la carrière militaire même en tant que réserviste ne faisait pas partie de ses ambitions. Dans tous les cas, son service remonte à plus de deux décennies avant le début de la guerre. Appelé à la hâte en 1916, il est donc fort probable qu'il ne soit pas un bon tireur. Envoyé sur le front italien le 16 juillet 1916, il participe à la septième grande offensive sur l'Isonzo du 13 au 16 septembre de la même année, au terme de laquelle il est fait prisonnier (le 16 septembre 1916). Sa guerre dans l'uniforme austro-hongrois fut donc brève, pourtant cela ne l'a pas empêché d'être témoin direct de la violence extrême. Une fois dans la tranchée, le soldat Linek tire, il s'applique même à cette activité. Désire-t-il tuer les hommes en face pour autant ou veut-il plus simplement « bien faire » pour satisfaire la demande de l'autorité, être solidaire du groupe ? Dans son récit, le représentant de l'autorité n'est effectivement pas loin pour amplifier la force de la demande³⁷⁶. Aussi, Linek semble-t-il parfaitement absorbé par la concentration sur le maniement de son fusil, un objet inhabituel pour lui. S'il sait pertinemment que l'objectif final de l'action à laquelle il participe est de tuer les soldats italiens, l'ennemi ne se trouve pas dans la focale de ses préoccupations mentales. La

³⁷⁴VHA Praha, Fond: SbHP, Carton 49, Josef Linek, p. 7 : « Služba byla lehká, ke srážkám nedocházelo a těžká střelba z děl šla přes nás, pouze jednou došlo ke srážce v noci, kdy jsem také vystřelil asi 35 ran, prvních a posledních za mého pobytu na frontě. Neměl jsem téměř celý svůj život pušku v ruce, pouze jako chlapec o pouti střelil jsem sobě za krejcar do terče, střílel jsem horlivě, že jsem ani nepozoroval, že za mnou stojí náš pan kadet, velitel naší čety, který mě pravil: „Vy jste jistě ponejprve v zákopech, že střílíte jako Italové, Vám by museli pověsiti nepřítel na měsíc, byste ho trefil. Dle toho jsem asi mnoho ztrát nepříteli nezpůsobil. »

³⁷⁵ Le témoin a été retrouvé dans la base de données mais son dossier n'a pas pu être retrouvé à cause d'une faute d'orthographe dans son nom.

³⁷⁶La distance entre l'exécutant et l'autorité est un des facteurs décrit par Milgram. Stanley Milgram, *op. cit.*, p. 84-85.

réaction du cadet en question est tout aussi intéressante pour peu qu'elle soit véridique. Mais là encore Linek d'après-guerre aurait pu saisir l'occasion de dresser un portrait haut en couleur et dans les mauvaises teintes d'une autorité représentant « l'ancien régime ». Dans son récit, le cadet se montre clément, compréhensif envers le soldat qui devait être son aîné – peut-être de l'âge de son propre père. Il préfère le recours à l'humour plutôt qu'une réprimande sévère d'un tel comportement inefficace, défailant par rapport aux objectifs militaires de son armée. Nous pouvons nous demander alors comment ce manque de rigueur de la part de l'autorité a affecté le soldat, à quel point elle a conforté « l'intense résistance présente chez la plupart des hommes à ne pas tuer ses semblables... 377

Dans une situation semblable, lors des combats sur le front en Galicie, près de Sandomierz, un autre soldat, Mudrák, a été confronté à une autorité autrement plus stricte :

« Un cadet est couché à côté de moi, c'est le cadet-aspirant Goldsmeid, un juif allemand [ici autrichien germanophone, nda] qui me crie dessus : "Tire !" J'appuie sur la gâchette du fusil qui était à côté de nous par terre et nous recevons tous les deux une vague de sable dans les yeux. L'Allemand crie : "Lève le fusil et tire !" Je lui réponds que je ne vois personne. "Ça ne change rien, tire !" il crie à nouveau. Je tire donc encore une fois et une colonne de sable s'abat sur nous. L'Allemand serre le revolver dans sa main et menace de me tuer si je ne vise pas mieux. Mais à ce moment, l'artillerie russe ouvre le feu³⁷⁸. »

Bien que l'aspect « national » soit bien présent dans ce témoignage dans le sens du stéréotype ambiant des germanophones qui poussent les Tchèques à combattre et à tuer, il ne constitue pas le seul intérêt de l'extrait. C'est aussi l'insistance simultanée sur son identité juive qui est, à cette époque-là, aussi chargée de stéréotypes négatifs, même peut-être davantage, que le fait d'être germanophone. Rédigeant tout en tchèque, Mudrák ne dit pas non plus dans quelle langue cet « Allemand » lui donne les ordres. Mudrák, né 1888, est dans le civil cultivateur dans un petit village morave. Il se déclare catholique pratiquant. Sa vie suit le schéma traditionnel. Il effectue son service militaire à l'âge prescrit, de 1909-1912, il se marie par la suite et s'installe à son compte pour fonder un foyer. Dans la guerre, il est mobilisé comme simple soldat. Il n'a jamais été prisonnier. Il n'a jamais été légionnaire non plus. Comme il n'est pas tombé dans les mains de l'ennemi, il n'a jamais eu l'occasion de le devenir non plus. Malgré le fait qu'il se blesse –

³⁷⁷Dave Grossman, *op. cit.*, p. 4

³⁷⁸Augustin Mudrák, *op. cit.*, p. 18 : « Vedle mě leží důstojnický čekatel, aspirant Goldsmeid, německý Žid, který na mě zařve: „Střílet!“ Strhnu kohoutek pušky, která leží na zemi, třeskne rána a s ní spousta písku se nám oběma nažene do očí. Němec zařve: „Zdvihni flintu a stříle!“ Já mu odpovím, že nikoho nevidím. „To je jedno, stříle!“ řve opět na mě. Zase tedy vystřelím a sloup písku nás přesype. Němec třímá v ruce revolver a hrozí mi zastřelením, pokud nebudu lépe mířit. V tom ale Rusi začínají palbu z děl. »

volontairement affirme-t-il – à la main en 1915, il termine son service avec le grade de sergent, la plus haute distinction pour un homme n'ayant accompli que l'école élémentaire. Il a cinq enfants, après la guerre il reprend l'exploitation parentale, en 1923 il est élu maire du village pour 15 ans. Un notable local donc. Son carnet de guerre a été retrouvé par chance dans un petit village de montagne. Le récit émut son découvreur à tel point qu'il décida de le publier. Le témoignage parut, sans rien changer au texte, dans une petite édition locale³⁷⁹. Dans ce cas, les interférences postérieures à la guerre sont donc à exclure. Sans se risquer à une analyse psychologique profonde, certains traits de caractère peuvent être observés dans la courte biographie présentée. Géographiquement loin des épicycles du « conflit national », tout son parcours civil est « en règle », « sans faute » montrant un homme soucieux de bien faire sans le goût de contester les autorités. Il découvre son potentiel et ses capacités au fur et à mesure de son parcours, en traversant les épreuves. Dans la lumière de ce constat, l'extrait semble indiquer son attitude générale à la guerre. Face à la demande de l'autorité, il s'exécute. Il n'y ajoute aucun zèle. Lorsque l'ordre est de « tirer » il tire, il faut que l'autorité demande explicitement qu'il vise l'ennemi pour qu'il ajoute cet aspect à l'exécution de la tâche. Par ailleurs, il ne conteste pas le fait de tirer sur l'ennemi mais tente de démontrer l'inutilité et l'inefficacité de l'action dans la situation dans laquelle les deux hommes se trouvent, où aucun ennemi n'est présent dans leur champ de vision... Les tensions propres à cette relation semblent largement monopoliser la concentration des deux hommes et éclipser l'objectif et le résultat possible de leur agissement : tuer des êtres humains. L'attitude de l'acteur représentant l'autorité est particulièrement révélatrice à ce sujet : son objectif dans le jeu n'est pas vraiment ou principalement d'infliger des dommages réels à l'ennemi (ce qui n'est pas possible dans la situation telle qu'elle est décrite) mais de gagner l'épreuve de forces avec son subordonné. Il craint avant tout de perdre la face, s'il ne parvient pas à se faire obéir. Et peut-être aussi il veut tout simplement bien faire en exécutant correctement les ordres d'une autorité supérieure. L'objection de Mudrák dans cette situation n'insiste pas sur le fait qu'il ne veut pas tuer des hommes en face. Elle explique simplement que les conditions ne lui permettent pas d'exécuter les ordres correctement. Dans ce drame, l'ennemi semble servir d'un simple décor, sorte de figurant au mieux, dans l'interaction délicate qui se joue entre l'autorité et l'exécutant³⁸⁰.

Dans le corpus, il n'est pas le seul à tirer sans viser. En décrivant l'attaque russe du 20 mai 1915, le soldat Janoušek affirme :

³⁷⁹ Préface de l'éditeur, Augustin Mudrák, *op. cit.*, p. 5.

³⁸⁰ Les victimes deviennent une sorte « d'accessoires » sur la scène où s'affirment les rôles sociaux des différents acteurs, qui se focalisent en priorité sur leurs propres objectifs : l'accumulation du capital symbolique, économique et social, du pouvoir. (Les multinationales ou hommes politiques qui, entièrement absorbés et éblouis par les enjeux de leur propre « jeu » dévastent la planète et font souffrir d'innombrables être vivants perçus comme de simples décors, figurants au mieux.) Voir : Philip Zimbardo, *op. cit.*

« Nous tirions bravement. J'ai tiré 120 balles, certains encore plus. Je suis pourtant sûr de n'avoir touché personne, et personne d'entre nous sauf peut-être quelque part à deux heures d'ici par hasard. Nous tirions surtout au-dessus de nous, pour ne pas devoir sortir les têtes³⁸¹. »

Sur le front italien, le caporal Kopecký raconte une scène similaire. Lorsque les Italiens ont traversé la première ligne, l'unité de Kopecký se trouve encerclée dans un tunnel. Le lieutenant allemand Klapholz ordonne de tirer sur les Italiens. Bien que tous considèrent cela comme une idée « folle » et tentent de le persuader de se rendre, rien n'y fait. « Comme on disait au temps de l'Autriche, *Befehl* [ordre, en allemand tchécoslovaque dans le texte original, nda] est *Befehl*. J'ai donc dû ordonner à mes hommes de tirer. Néanmoins, en secret, j'ai dit à chacun : « Tire mais ne vise pas, n'y regarde pas inutilement³⁸². » Les deux témoins sont des anciens légionnaires ayant écrit et publié leurs souvenirs lors du pic mémoriel sous la Première République dans les éditions spécialisées dans ce thème. Il n'est donc guère étonnant de mettre en avant le fait de ne pas blesser les ennemis aussi bien les Russes que les Italiens qui les ont ensuite capturés mais aussi formés et soutenus dans la lutte pour l'indépendance. Une simple stylisation ultérieure ? Ce n'est pas entièrement exclu. Mais, si on regarde de plus près les deux situations qui se ressemblent, d'autres éléments éclairent et permettent de comprendre la logique et les dynamiques impliquées dans la situation. Tout d'abord, comme l'ont démontré de nombreuses études à ce jour, le fait de tirer à l'air – une sorte de subreptice permettant aux hommes de « nourrir le loup tout en conservant la chèvre entière » - existait, était même très fréquent dans diverses armées à toutes les époques. Les Tchèques légionnaires ou pas ne sont donc pas une exception, une rareté. Cela fait pencher la balance vers la plausibilité des anecdotes rapportées. Autre élément intéressant est la justification proposée. Les deux témoins deviennent par la suite légionnaires et se présentent comme patriotes tchèques. De plus, ils publiaient leurs récits au faîte de la gloire de ceux qui ont lutté pour l'indépendance et donc contre l'Autriche-Hongrois. Pourtant, aucun des deux ne justifie ses actes, lorsqu'il raconte le déroulement d'un enchaînement d'actions dans une situation précise, par le fait de ne pas vouloir nuire aux hommes en face. Ils ne mobilisent pas de justification idéologique. En décrivant une scène d'action, ils n'évoquent pas non plus des préceptes moraux généraux. Cette dimension n'est pas totalement absente des récits. Mais elle apparaît à d'autres endroits, notamment dans des passages consacrés à la réflexion où les témoins tentent de rationaliser l'expérience vécue, mais n'interfère pas dans la description de la situation. Dans les deux cas, l'argument et le souci

³⁸¹ Jan Janoušek, *op. cit.*, p. 37 : « My střileli statečně. Já vystřílel 120 patron, někdo i více. Že jsem žádného netrefil, jsem jist a žádný z nás, leda někde asi dvě hodiny daleko, jestli někdo na tu kuličku nalítl. My totiž střileli hlavně vzhůru, abychom nemuseli hlavu vystrčit. »

³⁸² Antonín Kopecký, *op. cit.*, p. 46 : « Befěl je befél, říkalo se za Rakouska. Tak jsem musil svým maníkům dát rozkaz střilet; potají jsem však každému řekl: Střílej, ale neměj, nekoukej se tam zbytečně. »

premiers des deux hommes est de limiter les pertes dans leur camp, de sauver les vies de leurs camarades et les leurs. Pour bien se faire comprendre, cela ne veut pas dire qu'ils auraient aimé pouvoir viser l'ennemi. En réalité, cela ne dit rien sur leur attitude envers l'ennemi, tellement son existence est éclipsée par le souci immédiat. Comme dans les extraits précédents, toute leur attention se concentre sur la scène immédiate et les acteurs les plus proches : l'autorité, les camarades et soi-même. Ici aussi, l'ennemi ne fait office que de décor éloigné. Présent sur la scène par les projectiles potentiellement mortifères qu'il y envoie, il reste cependant invisible, distant. Dans le feu de ce type de confrontations violentes, les motivations idéologiques semblent être bien recalées au second plan.

Dans le corpus, ce type d'explication existe. Ainsi, Šelf évoque dans son récit explicitement une motivation qui s'inscrit dans ce registre. Lors de la retraite générale derrière le San en automne 1914, le témoin qui est encore adjudant avant de se faire dégrader et incarcérer comme politiquement suspect, raconte :

« Sur la route je remarque que nos gars tiraient "dans les fenêtres du bon Dieu », qu'ils enterraient les cartouches et fraternisaient avec les Russes juste pour se venger du monstre jaune et noir. Nous regrettions de ne pas être de l'autre côté afin d'aider nos frères de sang dans la lutte contre l'ennemi ancestral³⁸³ ! »

Pourtant, cet extrait confirme plus qu'il n'infirme notre propos. En le confrontant aux autres récits, nous apercevons une nette différence. Alors que les autres témoins retracent un enchaînement d'actions dans une situation précise qu'ils ont vécue et à laquelle ils ont pris part activement, Šelf propose bien un récapitulatif des actions, de plus appris par ouï-dire. Il s'agit donc du résultat d'un processus de rationalisation de l'expérience. Afin de tisser un récit cohérent, les actes effectués ou observés sont interprétés en fonction du paysage réflexif de l'auteur au moment où il revient sur le passé. Cette rationalisation peut dater du moment de la guerre. On ne dit pas qu'il n'y avait pas de Tchèques, nationalistes, qui par leur formation idéologique et convictions politiques ne souhaitaient pas l'échec de la monarchie, mais que dans le vif de l'action tout ce type de considérations n'exerce qu'une influence très limitée sur les hommes. Elle ne présente qu'un rayon dans le vaste spectre des facteurs qui déterminent le déroulement de l'interaction finale.

Tuer comme réflexe de défense

Dans certains extraits, l'objectif de toucher l'ennemi est présent. Il naît dans plusieurs

³⁸³Josef Šelf, *op. cit.*, p. 38 : « Po cestě se dovidám, že naši hoši stříleli „Pánu Bohu do oken“, zahrabávali patrony, bratřili se s Rusy, jen aby se pomstili té žlutočerné bestii. - Litovali jsme, že nejsme na druhé straně, abychom pomohli pokrevním bratřím v boji proti dávnému nepříteli! »

configurations situationnelles distinctes avec leurs dynamiques propres. Dans une première configuration, saisir son arme et la braquer sur l'ennemi relève d'un réflexe d'autodéfense face à un danger – de mort – imminent. Le jeune lieutenant Dobrovolný décrit ce type de réaction en racontant comment ses hommes ont survécu à une attaque surprise.

« D'un coup, une quinzaine de cavaliers russes est sortie du petit bois. Ils n'étaient pas à plus de deux cents mètres de nous. Nos vies tenaient à un fil. Or mes soldats ont déjà ouvert le feu sans attendre les ordres. Tous debout, ils tiraient comme des fous. Nous étions huit, les cosaques deux fois plus nombreux. Pourtant, ils ne nous ont pas attaqué, ils sont passés à toute vitesse devant nos fusils et ont disparu derrière les chaumières du village dans la vallée au-dessous. Mon « détachement » [en français dans le texte d'origine, nda] tirait furieusement, je hurlais et commandais comme un bœuf. Et mes garçons criaient avec moi. Les cartouches vides tombaient des fusils comme de la sciure et un grand nuage gris de poussière nous a englobés et puait violemment. Tout ceci s'est déroulé si rapidement que nous ne réalisons même pas ce qui se passait ce que nous faisons. [...] Nous réalisons des gestes mécaniques qu'ils nous avaient inculqués à l'entraînement³⁸⁴. »

L'écrivain autrichien Kisch, rapporte une anecdote similaire. Lors d'une bataille sur le front serbe, il se retrouve sous le feu ennemi. Il tente de se cacher, mais n'a même plus sa pelle. Il se glisse alors derrière le cadavre d'un camarade et ouvre le feu :

« J'ai commencé à dominer la peur et la terreur que je ressentais en chargeant et tirant en continu. Ces mouvements s'enchaînaient l'un après l'autre à une telle vitesse que, d'un coup, je me suis surpris moi-même en tirant mais sans charger. (Je tirais sur un tas de pierres derrière lequel se cachaient les tireurs serbes³⁸⁵. »

Même si l'ennemi est bien visé, le geste reste une réponse instinctive d'auto-défense, destiné à neutraliser un danger imminent, mobilisé dans les situations où les autres alternatives sont épuisées ou indisponibles. Les hommes en danger de mort saisissent alors leurs armes et tirent dans la direction de l'ennemi. En effet, dans ces deux cas, plus que d'une attaque, il s'agit bien

³⁸⁴ Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 82-83 : « Tu vyrazilo vpravo z lesíka asi patnáct ruských jezdců. Byli od nás sotva dvě stě metrů vzdáleni. Naše životy visely na vlásku. Ale již zahájili moji vojáci samočinně palbu. Stříleli, stojíce, jako diví. Nás bylo osm, kozáků dvakrát tolik. Nevrhli se však na nás, nýbrž proletěli tryskem před našimi puškami, mizíce mezi chalupami vesničky v údolí pod námi. Moje „détachement“ střílelo zběsile, já řval a komandoval jako tur. A kluci řvali se mnou. Prázdné patrony lítaly z pušek jako řezanka, rázem obestřel nás šedivý mrak prachu, jenž pronikavě smrděl. To vše se odehrálo strašně rychle, takže jsme sami dobře nevěděli, co se děje a co děláme. (...) Mechanicky konali jsme to, co do nás vtloukli při exercíci. »

³⁸⁵ Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 52 : « Počal své pocity děsu a hrůzy a zoufalosti ohlušovatí tím, že jsem stále nabíjel a páčil. Tyto pohyby následovali za sebou stále ve větším spěchu, až jsem se najednou překvapil u toho, že jen opakují (střílel jsem na hromadu balvanů, za nimiž leželi srbští střelci) a spouštím, ale zapomněl jsem nabíjeti. »

de *posturing*³⁸⁶. Le but est de se sauver, d'éloigner le danger en neutralisant l'ennemi : s'il fuit ou tombe mort peu importe. Dans ces deux extraits, les tirs sont chaotiques, peu réfléchis, mal ciblés. Dans le premier extrait, ils s'avèrent pourtant *efficaces*. Ils repoussent une attaque imminente, éloignent l'ennemi et sauvent la vie au groupe mis en péril. Dans le second extrait, l'auteur est saisi d'une fureur de tir. Il se rend lui-même compte de l'inefficacité de son geste. Après un moment, il « tire à vide ». Pour lui aussi, la mise en action permet plus un soulagement psychologique pour ses nerfs tendus qu'une opportunité d'infliger de réelles pertes à l'ennemi. L'effet « défouloir » est présent aussi dans la première citation. Relatant une action collective, il y est même magnifié par la dynamique du groupe. Bien que l'autorité soit présente, les hommes n'attendent pas son ordre, ce qui souligne la nature instinctive de l'action. L'émotion des uns alimente alors celle des autres. Le chef, Dobrovolný, lui-même perd son sang-froid et se voit entraîné sur le terrain d'une surexcitation quasi animale : il hurle comme un bœuf. L'organisation hiérarchique avec ses frontières et la division de tâches s'effondrent pour la brève durée de l'action. Tout le monde crie, tout le monde tire. Une forte satisfaction, même une joie sincère mêlée à la fierté ressentie par ce petit groupe qui en a repoussé un autre malgré sa double suprématie numérique se fait sentir dans la description. L'insistance sur la brièveté de l'expérience, excluant tout effort de réflexion approfondie et de rationalisation de l'action aboutie corrobore la nature instinctive des gestes. En conclusion, le lieutenant Dobrovolný souligne un dernier élément : l'importance de l'entraînement pour déclencher les réponses appropriées dans les situations de danger³⁸⁷. Il n'est pas étonnant que lui, officier, ayant suivi des cours et un entraînement spécifique et prolongé, fasse cette observation. Contrairement à lui, l'écrivain Kisch, emprisonné pendant une partie de son service militaire pour ses idées contestataires et envoyé sur le front serbe dès les premiers jours de la guerre, fait une expérience inverse : sûrement faute d'entraînement, son geste est tout aussi mécanique mais il n'a pas été suffisamment fixé, automatisé, pour être correcte et efficace. Dans ce cas, il survit bien que ses tirs ne puissent pas faire d'effet. Dans d'autres circonstances, pour d'autres hommes, l'incapacité à se servir correctement de leurs armes a dû s'avérer fatale.

Dans une autre configuration, lorsqu'ils se trouvent en danger, les hommes munis des fusils saisissent leurs armes mais en font une utilisation détournée. Le soldat téléphoniste Skála rapporte la scène suivante :

« L'épicentre se trouvait dans la commune de Perglodovice où se déroulait un combat cruel de tous contre tous. Les Russes, les Hongrois et les nôtres étaient

³⁸⁶ Grossman propose un répertoire enrichi des actions disponibles pour les soldats au combat incluant : attaque, fuite, bluff (fanfaronade) ou soumission [Fight, Flight, Posture and Submitt]. Dave Grossman, *op. cit.*, Chapitre One, p. 5-7 et Illustration p. 7.

³⁸⁷ Études sur l'impact de la répétition des gestes à l'entraînement sur leur mise en œuvre en situation de combat réel, Dave Grossman, *op. cit.*, p. 177-178

dans une seule mêlée. Ils ne se reconnaissaient pas dans l'obscurité, ils ne tiraient pas l'un sur l'autre mais ils tapaient avec les crosses de leurs fusils ou leurs pelles sur chacun qui s'approchait vers eux. Chaque ombre pouvait cacher un ennemi ou bien un homme qui voyais un ennemi en moi-même. Seul celui qui n'a laissé approcher personne était en sécurité. Les hommes ne se défendaient pas contre l'ennemi mais contre la mort³⁸⁸. »

Pour Skála, l'obscurité ambiante détermine et explique pourquoi les hommes évitent de tirer, dans l'impossibilité de distinguer les camarades des ennemis, ils risqueraient de blesser ou de tuer les hommes de leur propre camp. Pourtant, en distribuant les coups à tout va, dans tous les sens, ils font de même. Seulement, le potentiel léthal de leur geste est moindre. Ils blessent, ils assomment mais fort probablement ne tuent pas... Ils augmentent ainsi la chance de survivre de leurs camarades, de leurs ennemis mais aussi, et surtout d'eux-mêmes. Un exemple d'une solidarité tacite : si l'un avait ouvert le feu, les autres en auraient fort probablement autant. La « bagarre » se seraient alors transformée en une fusillade aux conséquences sûrement bien plus sévères pour tous les participants, pour les ennemis mais aussi pour soi. Comme le note Skála lui-même et comme dans les extraits précédents, ce n'est pas l'ennemi qui est au centre de l'attention des hommes, c'est leur propre survie. Les stratégies mises en œuvre correspondent donc parfaitement à ce premier objectif. Sur un plan plus général, les études récentes ont démontré la préférence des hommes au combat pour les armes et les coups non létaux³⁸⁹. Le comportement observé dans cet extrait s'inscrit parfaitement dans cette logique.

Tuer pour sauver une vie

Dans toutes les situations décrites précédemment, les combattants visent l'ennemi mais n'ont aucune preuve tangible de l'avoir touché, de l'avoir tué. Rares qu'elles soient, quelques scènes rapportant l'élimination physique effective de l'ennemi sont bien présentes dans le corpus. Ces situations s'inscrivent dans plusieurs dynamiques précises. Dans certains cas, la mort est donnée pour sauver la vie d'un camarade. Proche des situations décrites précédemment, la mort résulte d'un acte de défense.

Sur le front russe, le caporal Mudrák est impliqué dans une scène qui aboutit à la mort évidente d'un soldat ennemi. Au milieu d'une bataille, il se trouve soudainement dans le viseur d'un Russe :

³⁸⁸ František Skála, *op. cit.*, p. 94 : « Těžiště bylo v obci Perglodovici, kde odehrával se krutý zápas všech proti všem. Rusové, Maďaři a naši byli v jendé směsici. Za tmy se nepoznávali, nestříleli po sobě, ale pažbami a polními lopatkami bily po každém, kdo se přiblížil a přišel na dosah. Za každým stínem mohl být ukryt nepřítel, aneb člověk, který by viděl nepřítele ve mně. Jen ten byl bezpečnějším, kdo k sobě nikoho nepřipustil. Lidé se nebránili lidem ale smrti. »

³⁸⁹ Dave Grossman, *op. cit.*, p. 122.

« Je reste là comme si j'étais planté dans le sol, je ne suis pas capable de penser, le frisson parcourt tout mon corps. Je sens que je serai mort à l'instant suivant. Mais dès que le Russe appuie le fusil à sa joue, un coup claque près de moi. Le manteau du Russe se plie à l'épaule et il s'effondre, fauché, sur le sol. A droite, j'entends la voix du soldat Arnošt Polášek : "T'as eu de la chance, si je n'avais pas tiré à temps, tu l'aurais bien eu"³⁹⁰. »

Un autre caporal, l'écrivain Kisch, se fait sauver de la même manière sur le front serbe :

« Je cours contre un d'entre eux (Serbes). Je suis à un pas de lui lorsqu'il m'aperçoit. Il veut encore tirer, mais je marche sur son fusil. Il saute et m'attaque dans les yeux, puis il me lâche en hurlant. Le fantassin Patočka de mon escouade lui a donné un coup dans les reins. Le regard furieux, le Serbe se tourne vers le nouvel attaquant. Mais, de suite, il reçoit le fantassin Dejmek qui lui donne un autre coup avec sa baïonnette dans la partie basse de son corps. Il s'effondre³⁹¹. »

Les deux situations tirées de deux fronts différents se ressemblent. Elles décrivent un combat rapproché où la trop grande proximité physique avec l'ennemi empêche le témoin de tirer à tout va, de recourir à la stratégie de *posturing* observée dans les extraits précédents. Ici, le témoin n'est plus victime de tirs anonymes venant de partout, il est visé directement, en personne. Dans les deux cas, le témoin mis ainsi en danger direct de mort, ne tue pas l'attaquant lui-même. Face à la menace, Mudrák développe une réaction instinctive mais peu appropriée : il est immobilisé, pétrifié, incapable d'un seul geste. Kisch aussi réagit instinctivement mais avec plus d'efficacité. Contrairement à Mudrák qui a été pris par surprise, Kisch est à l'origine de la confrontation, ce qui explique peut-être la plus grande promptitude de ses gestes. Pourtant, dans un premier temps, il ne tente pas de tuer celui qui le menace, mais seulement neutraliser son potentiel de lui nuire³⁹². Tentative échouée, il est pris au dépourvu comme Mudrák. Dans les deux situations c'est alors une personne tierce qui se charge de tuer l'ennemi. N'étant pas immédiatement menacé lui-même, l'homme supplémentaire peut développer plus facilement une action plus réfléchie et plus efficace. Du point de vue moral, même si l'auto-défense devant une mort sûre est une justification valable et acceptable aussi bien devant la société que devant sa propre conscience que la société aide à élaborer, tuer pour sauver la vie d'un autre, d'un camarade offre

³⁹⁰Augustin Mudrák, *op. cit.*, p. 22 : « Stojím jako zaražen do země, nejsem schopen myslet, mráz mi projede celým tělem a cítím, že za okamžik budu mrtvý. Sotva však dá Rus pušku k líci, třeskne nedaleko ode mne rána. Rusovi se plášt' na rameni prohne a jako podřátý se skácí k zemi. Zprava slyším hlas vojína Arnošta Poláška: „Měls štěstí, kdyby nebylo mé včasné rány, tak bys to odnesl. »

³⁹¹Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 116 : « Běžím proti jednomu z nich (Srbů). Jsem od něho na krok vzdálen, když mne spatří. Chce ještě střelit, ale šlápnu mu na pušku. Vyskočí a zaryje se mi do očí, pak s výkřikem mne pouští. Infanterista Patočka z mého roje podl ho do beder. S šiléným pohledem obrací se Srb na nového útočníka. Ale tu jest již po druhé bodnut infanteristou Dejmkem bajonetem do spodní části těla. Zhrouť se. »

³⁹²Ce phénomène a été observé et documenté. Dave Grossman, *op. cit.*, p. 122.

une « rédemption » pour la mort infligée bien plus importante encore. D'une part, la mort infligée par un autre que soi doit être plus facile à raconter, d'autre part tuer pour sauver un autre doit être aussi plus facile à assumer pour celui qui a commis le geste irréparable. Un dernier élément à repérer : dans les deux cas c'est un soldat qui sauve son caporal. Ce grade représente une autorité certes mais de « proximité », c'est le chef qui a la responsabilité des hommes et qui est le plus proche d'eux dans la hiérarchie. Il partage leur quotidien. Il noue des relations très proches, parfois amicales (exemple Berger et son caporal Žižka). S'agit-il d'un réflexe mécanique des hommes à protéger leurs supérieurs et ce d'autant plus qu'ils sont proches³⁹³ ?

Actions contraires aux règles du combat

L'objectif d'infliger les pertes à l'ennemi se manifeste dans d'autres types de configurations. Même dans les situations extrêmes et chaotiques que créent les batailles et les combats, les actes doivent obéir à certaines règles – officielles, d'une part, définies par les codes et conventions militaires et officieuses, tacites, fixées par les acteurs eux-mêmes qui déterminent ce qui est ou n'est pas licite, acceptable³⁹⁴. Ainsi, tout le comportement contraire à ce système de (auto)régulation s'attire les foudres des gens pris ainsi au dépourvu. Les foudres qui se manifestent par une critique dans les récits et souvent par une répression immédiate et violente sur le champ de bataille. Comme dans la configuration précédente, ici aussi le comportement de l'ennemi qui commet clairement une faute - fournit à ceux qui le punissent une justification, un bouclier éthique devant les remords potentiels. C'est le cas d'embuscades, de prises par surprise et tout autre type de pièges et de ruses. L'écrivain Kisch, avec son sens de journaliste, rapporte avec précision de tels accidents :

« Dans la forêt Osmin sip à Amalijah Ada, lorsque la troisième centurie marchait autour, un « komita » a surgi subitement d'une cabane où il s'était caché pour guetter et il a descendu à une distance de trois pas le lieutenant de réserve Hugo Schulze d'Ouvaly avec qui j'ai fait mon service militaire avant la guerre. Le Serbe a été immédiatement criblé de balles. Tombé sur le dos, les bras et les jambes écartés, les yeux encore ouverts dans la mort, il semblait souriant, [content] d'avoir échangé sa vie contre la vie d'un officier ennemi. La plupart des « komiti » se cachaient dans les arbres, laissaient passer les troupes puis leur tiraient dessus par derrière, générant un grand chaos chez les troupes qui se mettaient à tirer à tout va et dans tous les sens³⁹⁵. »

³⁹³ On peut le voir aussi dans le souci d'évacuer dans les situations dangereuses d'abord les gradés et les officiers avant les camarades simples soldats.

³⁹⁴ Ces points sont résumés dans le chapitre 3. « La vie clandestine d'une institution totalitaire » dans Erving Goffman, *Asiles*, *op. cit.*, p. 227-262.

³⁹⁵ ³⁹⁵Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 32 : Z jedné kutě na Amalijah Adě v lesíku Osmin Sipu vystoupil náhle z úkrytu, jak šla kolem třetí setnina, komita, který tam číhal, a zastřelil z blízkosti tři kroků záložního poručíka

La nature de la guerre en Serbie est spécifique. Elle revêt une allure de guérilla. Comme l'ennemi défend son territoire, Les soldats opèrent à proximité et avec la complicité et le soutien de la population locale. Ils recourent fréquemment à la ruse. De tous les ennemis, les Serbes sont les plus « détestés ». Par ailleurs, la proximité slave – fondée comme en Russie sur la proximité linguistique et ethnique, même le serbe si tant est qu'elle ait jamais existé s'évanouit rapidement³⁹⁶. C'est à la fois la nature de la guerre en Serbie et la façon de combattre de ses combattants qui irritent les Austro-hongrois. Contrairement aux soldats russes ou italiens qu'on s'imagine poussés au combat par les autorités comme soi-même et ne portant aucune hostilité personnelle aux soldats en face, on estime que les Serbes combattent de leur propre volonté, désirent personnellement blesser, infliger la mort pour défendre leur terre et la survie de leur nation et État en chassant l'envahisseur. Ni les Russes, ni même les Italiens, au vu de la taille de leur territoire et de leur position géopolitique n'ont pas à craindre d'être complètement occupés, soumis ou annexés durablement par les Habsbourg même en cas de leur échec. Les revendications porteraient sur quelques zones frontalières, mais ne menaceraient pas l'existence de l'État lui-même comme c'est le cas pour les Serbes. L'attitude des Serbes semblent inacceptable aux yeux de leurs ennemis, combattants mobilisés en vertu de la conscription générale qui n'ont, eux, aucun intérêt personnel à se battre.

Un type de ruse apparaît de façon récurrente. Contraire aux conventions signées par les armées, il est sévèrement fustigé par les soldats. Il s'agit du fait d'attaquer alors qu'on brandit un drapeau blanc, symbole mutuellement reconnu de trêve passagère. Sur le front serbe, c'est Kisch encore qui est témoin de cette grave contravention aux règles de la guerre. Un de ses subordonnés se fait leurrer par le drapeau blanc agité par un officier serbe :

« Le capitaine Wagner est sorti et il a voulu (je ne l'ai pas vu) aller à la rencontre de l'officier ennemi. A deux pas seulement, il a été fauché par balle. J'ai vu le lieutenant serbe retourner d'un saut dans sa cachette. Or, là, un ouragan de grenades à main et de balles de fusils s'est abattu sur lui³⁹⁷. »

Sur le front russe, Berger décrit le recours à la même ruse le 21 juin 1915. ici, c'était une unité des Tcherkesses qui a levé les mains pour signaler sa capitulation. Une ethnie de l'Empire russe

Hugo Schulze z Ouval, s nímž jsem v míru sloužil. Srb byl ihned provrtán kulemi a ležel na zádech, ruce a nohy roztaženy, oči maje ještě ve smrti otevřeny, a zdálo se, jakoby se usmíval, že směnil svůj život na za život nepřátelského důstojníka. Většina komitů se schovala na stromech, nechali vojsko přejít a pálili pak na ně zezadu, čímž povstal ohromný zmatek a všechno počalo na sebe střílet. »

³⁹⁶Déception déjà sur le front, mais surtout en captivité où leurs « frères slaves » ne trouvent pas le traitement digne attendu.

³⁹⁷Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 52-53 : « Hejtman Wagner vyskočil a chtěl (neviděl jsem ho) jít vstříc nepřátelskému důstojníkovi. Ušel sotva dva kroky, když zasažen klesl. Viděl jsem, jak srbský poručík skočil zase zpět za svůj kryt. Teď se zdvihl tajfun ručních granátů a kulí z pušek. »

réputée particulièrement féroce au combat et sanguinaire, les Tcherkesses ainsi que les cosaques sont souvent différenciés des combattants russes ordinaires, décrits en principe comme plus cléments, droits et moins cruels. Or lorsque les soldats austro-hongrois se sont rapprochés, ils ont ouvert le feu, déclenchant ainsi une réaction effrénée. « Tuerie des gens innocents³⁹⁸ », Berger conclut son commentaire. Heřmanský est un autre témoin de la mise en pratique de cette ruse spécifique sur le même front. Attribuée aux Russes sans distinction, la ruse qui s'avère efficace dans un premier temps est sévèrement punie par la suite :

« Le capitaine en second Aichler a alors ordonné de ne pas croire l'ennemi lorsqu'il sort le drapeau blanc pour signaler sa volonté de se rendre. Il faut taper dans le tas tant que ça bouge, a-t-il commandé. L'ordre a été donné en raison de l'incident d'hier où les Russes ont levé le drapeau blanc à un endroit et lorsque les hommes sont venus les chercher pour les évacuer comme prisonniers, les Russes ont ouvert le feu sur eux à petite distance³⁹⁹. »

Un comportement clairement illicite suscite une répression, une vengeance, tout en offrant la supériorité morale aux victimes de la ruse. Pourquoi un tel acharnement, dans un contexte où les hommes des deux côtés doivent s'entre-tuer de toute façon ? C'est parce qu'il s'agit des mises en danger inutiles, des situations entraînant la suppression de l'alternative de *submission* (reddition accordée et garantie aux soldats de toutes les armées par les conventions). C'est peut-être aussi le sentiment d'en faire plus que nécessaire. En recourant à une telle ruse, les soldats d'en face montrent clairement une hostilité au-delà « du métier de la guerre ». Ils génèrent alors une violence perçue comme personnelle et leurs adversaires se sentent touchés dans leur for intérieur. Ils se sentent des cibles personnellement et non seulement à cause de leur appartenance à un État en guerre⁴⁰⁰.

Tuer pour faire exemple

La configuration précise de la scène où se déroule la confrontation violente prend toute son ampleur dans un autre type de cas. Le jeune instituteur autrichien, volontaire d'un an Hackl, note dans son cahier une scène où il tire sur un ennemi. Il s'agit de son premier contact avec l'ennemi tôt après son arrivée au front mi-octobre 1914 :

« Nous restions stupidement couchés là. Soudainement, quelqu'un a dit : "Là-bas,

³⁹⁸ AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 197 : « vraždění nevinného lidu ».

³⁹⁹ Josef Heřmanský, *op. cit.*, p. 45 : « Tam nám bylo nařizeno nadp. Aichlerem, by když nepřítel se chce vydati, nic na to nedali, vystrčí-li bílý prapor. Sekat do toho, dokud se tam něco hýbe. Nařídil. Byl to rozkaz dán na základě toho, že Rusové ve včerejším boji na jednom místě vystrčili bílý prapor a když šli pro ně, že je vezmou do zajetí, na malou vzdálenost začali do nich pálit. »

⁴⁰⁰ Le « vent de la haine » [The wind of hate] apparaît comme un facteur facilitant le recours à la violence contre autrui. Dave Grossman, *op. cit.*, p. 75-81.

un Russe est assis dans l'arbre!" J'ai dit : "Où est-il ? Alors tire sur lui!" Comme réponse il m'a indiqué la direction, mais il n'a pas tiré. Un autre l'a vu aussi, mais lui non plus, n'a pas tiré sur lui. Moi, j'ai tiré avec plaisir sur ce gars, qui devait avoir sur sa conscience déjà pas mal des nôtres. Depuis, j'ai souvent repensé à cette scène en me demandant pourquoi ces gens n'ont pas tiré. En tant que kröndeutschen il est impossible qu'ils aient sympathisé avec l'ennemi. Peut-être étaient-ils pour la première fois sous le feu et étaient-ils réticents à tirer sur un homme ? Ou ils ne voulaient pas s'attirer l'attention de l'observateur. »

Le témoin décrit effectivement un acte de violence interpersonnelle directe dont l'objectif est de tuer l'adversaire. Mais cet épisode montre aussi l'attitude de ses compagnons, qui – eux – ne tirent pas, ainsi que la surprise que cela provoque chez l'auteur, encore empreint des discours belliqueux de l'arrière. Sa tentative d'explication est aussi intéressante. Hormis le stéréotype de l'Allemand qui est censé ne pas pouvoir pactiser avec l'ennemi, elle traduit aussi la conscience morale du mal que cela représente de tuer un homme. Cette conscience peut être forte au point d'empêcher les soldats, même les Autrichiens allemands, de tirer sur l'ennemi en plein milieu du combat. L'extrait met en relief plusieurs aspects du processus complexe par lequel les hommes arrivent à tuer leurs semblables. Le facteur idéologique (nationaliste) écarté, il corrobore d'une part l'hypothèse largement documentée à nos jours de la répugnance naturelle des hommes à s'entre-tuer. D'autre part, il montre l'importance des dynamiques situationnelles et de la distribution des rôles. En tant que chef, Hackl doit montrer l'exemple pour ne pas être définitivement discrédité, pour ne pas perdre la face devant ses hommes. Il tire donc. Cependant, il reste muet sur l'efficacité de son geste là où il aurait pu se vanter de sa prise. Bien que sa décision de tirer sur l'ennemi officiel soit entièrement légitimée par le contexte de guerre dans laquelle il est engagé, Hackl s'applique à proposer un argument supplémentaire pour justifier sa tentative, qu'elle soit réussie ou non, de prendre la vie d'un autre. Penser et présenter l'ennemi comme quelqu'un qui a tué lui-même offre un bénéfice psychologique et moral double : d'une part il fait vibrer la corde émotionnelle de la vengeance au sein d'un groupe et, d'autre part, il appelle à la raison en sous-entendant que son élimination l'empêcherait de sévir davantage. Le geste s'inscrit ainsi ici dans une logique de défense par anticipation. Est-ce une preuve d'un patriotisme inébranlable ou d'une haine exacerbée à l'égard de l'ennemi ? Cela serait difficile à prouver. Tout patriote qu'il se montre dans ses discours rationalisant, surtout au début de son témoignage, Hackl est capturé par les Russes moins d'un mois après cette scène. Il se rend de plus sans opposer de résistance significative, sans s'acharner contre les soldats adverses⁴⁰¹.

Un autre volontaire d'un an, né par ailleurs la même année (1893) mais dans la partie tchèque de la Monarchie danubienne, promu lieutenant deux mois après son arrivée sur le front,

⁴⁰¹ Arnold Hackl, *op. cit.*

Dobrovolný agit d'une façon très proche à son homologue autrichien :

« Mes soldats se sont mis à trembler de peur. Ils ont perdu tout discernement. A cet instant, j'ai senti l'instinct de bagarreur se réveiller à l'intérieur de moi. J'ai grondé les garçons d'être des lâches menaçant de fusiller sur place quiconque se mettrait à pleurnicher (même s'il était improbable que je puisse sortir un seul tir de l'arme de service reçue) et j'ai donné l'ordre de prendre pour cible à chaque fois un des cavaliers dans l'ordre et de tirer. La première décharge a grondé suivie d'un écho infernal dans la forêt : le cavalier visé et son cheval se sont arrêtés net, ont fait demi-tour et sont retournés au galop infernal chez eux. Nous avons tiré plusieurs fois ainsi et nos chers cosaques nous ont vite montré les talons. Les yeux de mes garçons brillaient de fierté⁴⁰². »

Ici, ce n'est pas le témoin lui-même qui tire, mais il assume, en forçant ses hommes de le faire, la responsabilité des ennemis fauchés. C'est d'ailleurs peut-être pour cela que la nature létale des tirs est explicitée. Le témoin en position du commandant du petit groupe en assume la responsabilité. Elle est néanmoins indirecte, répartie entre le chef qui émet l'ordre et ses hommes qui l'exécutent⁴⁰³). Même si le dénouement est différent, la dynamique situationnelle est identique. Il s'agit bien d'un jeune officier qui doit agir sous le regard des hommes qu'il commande, réticents à accomplir leur mission. S'il se résigne lui-même et évite de combattre, il dévoile devant ses subordonnés une grande faiblesse. Il met ainsi en péril toute sa crédibilité de chef. Qu'il montre exemple en tirant lui-même comme Hackl (où il s'agit aussi d'un seul individu ennemi à éliminer) ou recourt à la menace suprême pour amener ses hommes à s'exécuter (contre tout un groupe de Cosaques qu'il n'aurait sûrement pas pu tenir seul), dans les deux cas le chef incarne un modèle à suivre. Il sauve ainsi et l'autorité attachée à la fonction – au grade qu'il porte – et sa propre face en tant qu'homme. Cependant, un tel comportement exemplaire de la part des encadrants n'est pas automatique et ne constitue pas forcément la règle. Les nombreux extraits exposés dans la partie précédente attestent de l'existence d'attitudes nettement moins « héroïques » chez les chefs austro-hongrois. L'objectif ici n'est pas de quantifier les différentes réactions qui coexistent à l'évidence dans toutes les armées pour déterminer si l'une ou l'autre était majoritaire mais de comprendre les processus psychologiques et mécanismes sociaux qui mènent à l'une ou l'autre dans différentes situations réelles précises.

⁴⁰²Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 82 : « Moji vojáci počali se třást strachy. Všichni ztratili rozvahu. Tu ve mně procitl rváčský pud. Vynadal jsem klukům zbabělců, pohrozil každému, kdo bude fňukat, že ho zastřelím (ač bylo pochybno, že bych ze své armádní pistole byl vymámil ránu), a nařídil, aby si postupně vzali na mušku vždy jednoho z jezdců a dali salvu. První salva zarachotila, rozléhající se s pekelným hlukem po lese: jezdec, na nějž jsme mířili, i jeho kůň sebou trhli, obrátili a hnali pekelným úprkem zpět. Tak jsme vystřelili několikrát a kozáckové vzali do zaječích. Klukům zazářily pýchou oči. »

⁴⁰³ Il s'agit du concept de la « Dissolution of responsibility ». Dave Grossman, *op. cit.*, p. 143, 193.

La division des tâches et la répartition de la responsabilité pour les coups mortels contribuent ainsi de façon considérable à rendre une tuerie entre hommes possible.

Des atrocités entre soldats ennemis et de la haine

Une fois sorti du combat proprement dit, le soldat n'est pas sauvé pour autant. Tout au contraire, les études démontrent que c'est au moment où il tourne le dos qu'il devient plus facilement la cible de la violence. Ce comportement est évidemment contraire aux règles de « l'art » de la guerre aussi bien qu'il est interdit par les conventions de s'attaquer aux hommes qui viennent de se rendre. Tirer dans le dos ou sur les soldats désarmés fait donc partie des actes désignés communément comme atrocités⁴⁰⁴. Dans le corpus, c'est Mikeš qui avoue que son camp se livre à ce type de violence sournoise sur le front italien :

« Les premiers [assaillants italiens] ont été tués par balle, ensuite nous avons levé les baïonnettes ce qui leur a fait tellement peur que ceux de devant ont jeté leurs fusils et se sont rendus. Les autres se sont mis à fuir et les nôtres n'arrêtaient pas de leur tirer dessus⁴⁰⁵. »

L'écrivain autrichien Kisch raconte dans son journal de guerre publié avoir été témoin d'actions aussi peu chevaleresques sur le front serbe. Il raconte l'attaque du 27 octobre 1914 :

« Nous avons atteint la position ennemie en cinq minutes et nous l'avons nettoyée des derniers hommes qui tentaient de résister. Des tirs étaient lancés sur ceux qui fuyaient. Quiconque ne pouvait fuir assez vite ou était lourdement blessé restait sur le sol et demandait la grâce. Il jetait son et levait les mains. "*Nepucat, nepucat !*" [Ne tirez pas ! En serbe dans le texte d'origine, nda]⁴⁰⁶ »

Tirer dans le dos est un comportement illicite. Aussi a-t-il été depuis la nuit des temps considéré lâche et malhonnête selon le code de valeurs guerrières. Il n'est pas sans intérêt de relever la formule impersonnelle utilisée par l'écrivain pour évoquer l'acte contraire aux règles et à l'éthique de la guerre. « Des tirs étaient lancés » écrit-il. Il constate ainsi le fait sans en dévoiler l'acteur. Qui a tiré ? Un soldat ou plusieurs soldats précis ? Tous les hommes présents ? L'auteur en faisait-il partie ? On ne peut pas savoir. La violence a bien eu lieu. Dans une telle situation, qu'est-ce qui pousse les hommes à se « défouler » d'une manière si peu honorable sur un ennemi qui ne présente plus une menace alors qu'ils semblent éprouver une telle réticence à le tuer en

⁴⁰⁴Dave Grossman, *op. cit.*, p. 201.

⁴⁰⁵Mikeš, texte non paginé : « Ti první byli zastřeleni a pak se nastavili bajonety, čehož se tak ulekli, že ty první odhodili pušky a vzdali se, kdežto ty ostatní utíkali a naši do nich ustavičně stříleli. »

⁴⁰⁶Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 155 : « V pěti minutách jsme dorazili k srbským posicím a vyklidili je od posledních mužů, stávicích se na odpor. Za prchajícími posílány výstřely; kdo nemohl dosti rychle prchnouti nebo byl těžce raněn, zůstal ležet a prosil o milost, odhazuje zbraň a zdvihaje ruce do výše. „Nepucat, nepucat! »

face à face ? Est-ce une preuve valide de la haine viscérale de l'ennemi ? Dans son étude, Grossman propose une explication multifactorielle à ce paradoxe. Le fait de tourner le dos prive la victime de la force de son regard. C'est en dévisageant un autre homme (être humain), en le regardant droit dans les yeux que l'homme (normalement constitué sur le plan psychologique) ressent le pic de sa résistance à commettre un meurtre aussi légitime et justifiable soit-il au regard de la société d'où il vient⁴⁰⁷. C'est à ce moment-là que l'humanité de l'autre est la plus difficile à nier. Une fois en fuite, la victime perd cet atout protecteur. Une forme fonçant vers l'horizon qui n'est pas si dissemblable d'un gibier effarouché peut réveiller l'instinct du chasseur. Déclencher le feu, une fois que sa propre vie est en sécurité, du moins momentanée, sert aussi d'exutoire aux énormes tensions et stress éprouvés lors du combat. Comme dans les autres configurations, c'est la dynamique de la situation qui détermine l'action. Un sentiment à long terme comme la haine ou au contraire son absence (même Mikeš ne laisse sentir aucune haine spécifique à l'égard des Italiens dans ses propos) a peu de prise sur cet excès de rage guerrière momentanée.

Le recours à des formes de combats particulièrement violentes et, souvent, illégales constitue un autre exemple d'atrocités qui invitent à poser la question de la haine. Ces techniques, qu'elles relèvent de la technologie de pointe ou appartiennent tout au contraire aux usages des temps sombres de l'humanité ressuscités pour l'occasion, partagent le fait d'être fortement reprobées par les soldats. Elles sont perçues comme injustes, illicites, condamnables. Aux yeux des victimes et souvent des observateurs, elles confirment la nature tordue, « barbare » de ceux qui s'y livrent. L'utilisation des gaz, arme chimique formellement interdite par les conventions, en est un exemple. Plusieurs témoins affectés au front italien y font allusion. Sperling par exemple note le 15 mai 1917 : « L'après-midi l'ennemi nous étouffait avec le gaz⁴⁰⁸. » Quelques jours plus tard, le 22, l'expérience se répète. Le jeune lieutenant d'artillerie note : « Une journée critique. [...] cette fois-ci l'ennemi nous a criblés d'obus à gaz, ce qui plongeait les troupes au bord du désespoir⁴⁰⁹. » Décivant l'acte de l'ennemi, Sperling ne fournit pas de clés pour comprendre les mécanismes en cours. Propagés sous formes d'obus, donc de projectiles à longue distance, leur utilisation peut être assimilée à ces derniers. Assurément, les hommes qui les lancent doivent connaître les effets néfastes de ces armes, ils bénéficient toutefois de tous les pare-chocs émotionnels qu'offre une action menée à distance. Ils ne visent pas des individus distincts, ils ne sont pas non plus témoins oculaires directs des conséquences de leurs actes⁴¹⁰.

⁴⁰⁷ « Back stabbing and Chase Instinct ». Dave Grossman, *op. cit.*, p. 127.

⁴⁰⁸ Bohumil Šperling, *Český důstojník na frontách monarchie – válečný deník*, Brno, -, 2002, p. 95 :

« Odpoledne dusil nás nepřítel plynem. »

⁴⁰⁹ Bohumil Šperling, *op. cit.*, p. 95 : « Krizový den. [...] Tentokrát častoval nás nepřítel silně plynovými granáty, což přivádělo mužstvo až k zoufalství. »

⁴¹⁰ Dave Grossman, *op. cit.*, p. 107.

L'action est mécanique, ne nécessitant pas un engagement émotionnel fort : ni la rage ou la fureur guerrière, ni la haine...

A l'autre bout du vaste spectre des techniques de combat se trouve l'assaut décrit par le soldat téléphoniste Skála :

« On raconte des histoires épouvantables sur la conquête du pic Monte Melleta sous lequel nous campons. Les Italiens ne voulaient pas se faire dégager. C'est pourquoi ils ont envoyé contre eux les Bosniaques. Avant de partir, on leur a donné du rhum pour se soûler. Ensuite, ils ont reposé leurs fusils et tout l'équipement. Ils se sont jetés dans les tranchées peu profondes, leurs dagues entre les dents comme seule arme. Ils donnaient des coups, coupaient, étranglaient, mordaient même. Je suis monté au sommet de la montagne avec prudence afin d'observer ce champ de bataille mythique. Des pierres, du sang, des fusils éparpillés, des uniformes en lambeaux, des cadavres, des casques. Tout mélangé, parfois dans des tas. Les morts étaient couchés dans diverses positions dans lesquelles ils ont rendu l'âme dans le combat mortel. Certains morts étaient effondrés sur eux-mêmes, d'autres pressaient le visage sur le sol, d'autres encore étaient sur le dos avec les bras écartés et les yeux écarquillés, regardant vers l'inconnu⁴¹¹. »

Ce récit dévoile une tuerie sauvage lors d'un combat rapproché, effectuée à l'arme blanche et à mains nues où tous les coups, même les plus barbares sont permis. Bien que l'action ait été menée par les hommes de l'armée à laquelle il appartient, comme Sperling dans la citation précédente, Skála ne fait pas partie du groupe « des barbares ». Par ailleurs, aucun récit d'un tel événement impliquant directement l'auteur, rédigé à la première personne du singulier ou même du pluriel, n'a pu être relevé. S'il en existe des traces, elles sont rares et attribuent systématiquement les comportements condamnables aux autres. Il s'agit d'une histoire entendue donc. Quelle est sa fiabilité ? En tant que téléphoniste de l'unité Skála occupe la bonne position pour observer les combats, mais dispose aussi d'une certaine distance pour mettre en œuvre son talent d'observateur. Il est facilement au courant de toutes les nouvelles, de toutes les informations circulant dans son unité. Le fait de se rendre en personne sur les lieux du « crime » afin de s'en faire lui-même une idée indique la curiosité voire l'incrédulité que l'histoire lui a inspirée. La scène de désolation qu'il y a trouvée semble avoir dissipé son doute et conforté

⁴¹¹František Skála, *op. cit.*, p. 180-1 : « Vypravují se strašné zvěsti o dobytí vrcholu Monte Meletty, pod nímž ležíme. Italové se nechtěli dáti vypuditi. Proto na ně poslali Bosňáky. Dříve jim dali rumu, aby se opili. Pak odložili pušky a veškerou výzbroj a jedině s dýkami v zubech se vrhli do mělkých zákopů. Bodali, řezali, škrtili, ano i kousali. Opatrně vylezu na vrchol hory, abych shlédl pověstné bojiště. Kamení, krev, rozházené pušky, rozedrané kusy uniforem, mrtvoly a helmice. Vše pomícháno i na hromadách. Mrtví leží v různých pozicích, jak v smrtelném zápase vydechli duši. Někteří zhroucení do sebe, jiní obličejí k zemi a jiní na zádech s rozevřenými pažemi a vytřeštěnými pohledy hledí kamsi do neznámého prostoru. »

suffisamment sa foi dans la véracité de l'anecdote pour qu'il prenne la peine de la noter dans son carnet. Cela dit, aussi épouvantable qu'elle se dévoile, la scène manque de détails confirmant la nature particulièrement « barbare » de ce combat précis. Blessures spécifiques causées par les dagues ? Des hommes étranglés ? Des morsures ? Autant de détails dont le témoin ne dit rien. Ne les voit-il pas ? En simple observateur face à l'horreur, le témoin n'examine peut-être pas la scène avec la minutie d'un commissaire de police... Ou bien ne sont-ils pas là du tout et le combat s'est-il déroulé d'une manière plus conventionnelle ? Ou ne veut-il pas en parler pour ne pas heurter davantage les sensibilités des lecteurs potentiels ? Il retranscrit son journal pour le publier en 1937 sous forme d'une série hebdomadaire d'un magazine provincial, tout en précisant que le texte reste le plus fidèle possible à ses notes⁴¹². Nous pouvons spéculer mais personne ne saura... Pour être accepté par son public, le récit doit être construit avec des éléments qui semblent plausibles par rapport à un ensemble de savoirs et représentations partagé par un milieu à un moment donné. Entièrement véridique ou non, l'anecdote est révélatrice à plusieurs niveaux. Elle dévoile tout d'abord les stéréotypes qui régnaient au sein même de l'armée austro-hongroise et l'inégalité dans l'appréciation de certains groupes ethniques ainsi que la hiérarchisation des tâches à accomplir. Les bosniaques (bosniens musulmans) qui peuplaient un petit territoire à la marge méridionale du vaste Empire ne jouissaient certainement pas d'une bonne réputation. Ayant obtenu une certaine forme d'autonomie au niveau administratif pour conserver certaines structures traditionnelles aussi bien civiles que militaires même après leur intégration dans l'Empire, ils étaient généralement méprisés par les membres des autres nations plus « occidentalisées ». Ils étaient perçus comme particulièrement arriérés, archaïques, sauvages... un profil qui semble particulièrement propice pour les imaginer se livrer aux actes « barbares ».

Si on se focalise sur la scène telle qu'elle est décrite, nous pouvons relever plusieurs dynamiques fréquemment observées dans ce type d'action. Il s'agit d'un groupe assez restreint d'individus très soudés et conscients de leur particularité. Les Bosniaques jouissent en effet du privilège de conserver leurs propres régiments, mais subissent aussi une certaine ostracisation de la part des autres combattants austro-hongrois. Au sein d'un tel groupe, le recours à certaines pratiques extrêmement violentes, illicites aux yeux des autres, contribuent à cimenter la cohésion de groupe⁴¹³, obéissant à un microsystème de valeurs qui lui est propre. Face à la dynamique collective, l'individu qui n'y participe pas, qui se désolidarise de ses acolytes, risque de payer le prix fort pour son refus : être ridiculisé par le groupe, ou pire encore en être complètement exclu⁴¹⁴. En tant que substance psychotrope, l'alcool a le pouvoir de catalyser les pulsions

⁴¹² Edice Orlický kraj. « Un hebdomadaire progressiste indépendant qui informe, éduque et amuse. » 1937 à Kyšperk.

⁴¹³ « Killing Empowering », Dave Grossman, *op. cit.*, p. 211-212.

⁴¹⁴ Philip Zimbardo, *op. cit.*, p. 258-266.

agressives. Même si la consommation d'alcool ou d'autres substances n'est pas indispensable et ne peut être désignée comme le seul facteur explicatif des atrocités dans la guerre, l'administration de l'alcool en quantité suffisante pour modifier les consciences et les comportements avant le départ est susceptible de faciliter le recours aux pratiques brutales⁴¹⁵. Ces Bosniaques devaient-ils porter dans leurs cœurs une haine particulièrement forte pour leurs victimes, les soldats italiens ? Rien n'est moins sûr. Au regard de tous les facteurs situationnels et conditionnements psychologiques en œuvre, leur propre sentiment envers l'ennemi semble jouer un rôle minime dans l'atrocité décrite.

En définitive, les aveux d'une haine aiguë à l'encontre de l'ennemi sont très rares dans le corpus. La particularité de l'environnement mémoriel dont de nombreux récits tchèques sont issus – la valorisation de la lutte pour l'indépendance dans l'entre-deux-guerres – peut l'expliquer en partie, mais pas en intégralité. Premièrement, le corpus compte également de nombreux récits ne relevant pas de cette période : des carnets originaux archivés ou publiés bien plus tardivement par des tierces personnes. Dans les témoignages des germanophones, pourtant plus susceptibles d'exprimer les sentiments négatifs à l'égard de leurs ennemis car ils forment des discours bellicistes plus ardents et ne bénéficient d'aucune proximité ethnique et linguistique, le motif de la haine des ennemis sur le champ de bataille reste également rare... C'est paradoxalement un combattant tchèque, déjà abondamment cité, le jeune volontaire d'un an puis lieutenant Dobrovolný, qui livre ses émotions d'alors à l'égard de l'ennemi avec le plus de véhémence :

« Un sifflement acéré autour de nous, les balles volaient et s'enfonçaient dans l'herbe. Les mitrailleuses nous tiraient dessus ! Ce dense sifflement nous a fait tomber par terre, mais les semelles d'aciers sifflaient toujours au-dessus de nos têtes : la mort, la mort, la mort ! Les mitrailleuses cliquetaient et fauchaient tout comme de véritables appareils inhumains pour meurtres mécaniques. Les Russes nous ont accueillis comme cela ! Je serrais mon corps et mon visage au sol, les balles comme autant de dards de la mort s'enfonçant dans la terre à la distance de mes bras, m'aspergeaient de boue. [...] Je tremblais comme dans la fièvre. Ce que les Russes nous ont servi ici, c'était bestial. A ce moment-là, ils me répugnaient, je les détestais vraiment. Comment les frères slaves peuvent-ils tirer avec cette persévérance bornée avec une machine sur les humains ? C'est ainsi que je l'ai ressenti alors⁴¹⁶. »

⁴¹⁵François Cochet, « 1914-1918 : l'alcool aux armées. Représentations et essai de typologie », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 2/2006, n° 222, p. 19-32.

⁴¹⁶Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 41 : « Kolem nás to ostře zasyklo, letěly střely a zahryzávaly se do trávy. Bily do nás strojní pušky! Hustý sykot palby srazil nás k zemi, ale ocelová setba svištěla dál přes naše hlavy: smrt, smrt, smrt! Kulomety harašily a kosily jako skutečné, nelidské stroje na mechanické vraždění. Tak nás vítali Rusové! Tiskl jsem se tělem i tváří k zemi, kuličky, žihadla smrti, vrývala se na dosah ruky do země, postříkující mne blátem. Syčel jsem zlostí a klnul Rusům, zazlívaje jim toto brutální přijetí. [...] Trásl jsem se

Dobrovolný assume une haine clairement ressentie. O, c'est une émotion aiguë. Elle a surgi dans un moment et dans un contexte précis, bien circonscrit. L'auteur lui-même, insiste sur la nature momentanée, passagère de son ressenti. La référence aux frères slaves est une peut-être interférence des discours ultérieurs. L'auteur retranscrit des notes pour la publication en 1931 tout en confirmant lui-aussi n'avoir rien changé au texte initial. Elle date peut-être du moment-même. Étudiant en philologie polyglotte qui maîtrise le russe, il connaît probablement la littérature de ce grand pays sa culture. Il peut très bien ressentir une proximité avec l'ennemi oriental à ce titre. Dans ses propos, il accentue l'idée de la surprise que cette émotion lui cause par rapport à son état d'esprit initial. Les raisons de cette haine subite se trouvent dans l'extrait. C'est le comportement réel de l'ennemi qui s'apparente aux pratiques illicites. Il peut être ressenti comme une trahison des représentations plus positives que l'auteur se faisait des Russes avant de les connaître au combat. Au-delà de la notion de la haine, l'extrait met en lumière avant tout la surprise, le bouleversement d'un jeune intellectuel qui imagine, comme tant d'autres dont Norton Cru, une guerre « romantique », « à l'ancienne », permettant de valoriser les qualités et les compétences personnelles dans des combats équitables entre hommes et qui ne trouve rien de cela dans son expérience. Il est réduit à trembler devant la puissance létale d'une machine, à tenter de s'enfoncer dans la boue. Le choc paraît énorme. La haine vise alors l'ennemi qui le menace de mort⁴¹⁷ certes mais qui inflige au jeune homme également une grande humiliation par rapport à ses idéaux de virilité guerrière⁴¹⁸. Dans cette configuration, l'origine de l'ennemi importe peu. S'il avait fait son baptême du feu de la même manière sur le front serbe ou italien, son ressenti aurait une forte chance d'être exactement le même. Ce sont les actes de violence dont il est la cible qui fomentent son ressentiment. Pour comprendre encore mieux cette mécanique émotionnelle, comparons cette citation avec un autre extrait du même auteur, évoquant encore une fois la haine ressentie au combat. Quelques pages plus tard, toujours sous le feu, Dobrovolný est sommé par un supérieur de mener une attaque qu'il considère inutile contre le feu ennemi. Poussé par sa fierté virile, il s'y lance malgré l'épuisement et le danger de mort imminent. Dans ses notes, il confesse son état d'âme profondément bouleversé par cette situation :

« Dégoûté et épuisé je m'effondrais par terre. Je sentais mon cœur battre tout en haut de ma gorge. Je pensais que j'allais m'évanouir, mais ce capitaine en second continuait à crier. Je me suis donc levé et j'ai continué à courir. D'un coup, j'ai ressenti avec force toute cette humiliation : être chassé comme le

jako v zimmici. To, co nám zde Rusové uchystali, bylo hovadské. Hnusili a v té chvíli jsem je doopravdy nenáviděl. Jak jen mohou slovanští bratři s touto tupou vytrvalostí střílet strojem do lidí! Tak jsem to tehdy cítil. »

⁴¹⁷Concept du « Wind of Hate » présenté par Dave Grossman. Dave Grossman, *op. cit.*, p. 75.

⁴¹⁸Jiří Hutečka, *op. cit.*

bétail, donner mes dernières forces pour une cause qui ne m'intéressait pas, être d'un côté menacé par les Russes et de l'autre côté par un idiot de Viennois. Dans ce moment, je souhaitais recevoir une balle pour terminer mes souffrances. Plein de regrets et de colère, je me suis mis à haïr le monde entier. Dans toute la guerre, cela m'est arrivé une seule fois⁴¹⁹. »

Dans cet extrait, ce n'est plus l'ennemi qui devient l'exutoire des émotions noires, mais littéralement « le monde entier ». Ce qui provoque l'irruption de la haine c'est la situation elle-même dans laquelle il est placé. Si dans un premier temps, comme le montre la première citation, il en tient l'ennemi pour le seul coupable, quelques jours plus tard, cette responsabilité est répartie. Le témoin comprend qu'il est capturé dans un mécanisme mortel auquel il ne peut pas échapper. Le monde marche de cette façon, c'est pour cela que la haine s'étend au « monde entier » et à son fonctionnement général contre lequel il se découvre impuissant.

Afin d'intégrer la haine de l'ennemi dans l'équation complexe des situations de combat, il est d'abord nécessaire de déconstruire ce sentiment assez vague pour séparer, comme nous y invite le récit de Dobrovolný, des éléments de discours et une émotion aiguë et fugace. En tant qu'élément d'un système de représentations partagé, la haine est intégrée aux discours, elle constitue un motif colporté par la parole. Ses occurrences obéissent aux dynamiques des échanges communicationnels. Mais cette haine « discursive » reste « platonique », générique et impersonnelle. Elle ne se suffit pas à elle seule pour créer une émotion aiguë immédiate contre un être humain spécifique assez puissante pour permettre à un homme d'en tuer un autre. Certes les représentations négatives des ennemis existent. Elles contribuent même au conditionnement d'un homme en position de tuer – habilement manipulées elles participent au processus de déshumanisation de l'être en face qui facilite à son tour la violence. Pourtant, elles ne constituent qu'un ingrédient dans le cocktail léthal qui voit se panacher de nombreux autres paramètres aussi bien idéologiques que situationnels⁴²⁰. Une haine générique ne s'exprime pas d'elle-même, il faut d'abord créer une situation qui appelle, autorise et valorise ce type de comportement autrement proscrit. Observés dans une situation précise, ces actes s'inscrivent dans une toile de relations et de rapports de force sociaux spécifiques. Un homme n'y agit pas seul, uniquement en fonction de ses mouvements d'esprit profond, mais en fonction des stimuli immédiats et surtout des autres acteurs⁴²¹.

⁴¹⁹Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 50 : « Znechucen a určen klesal jsem k zemi. Srdce mi bušilo až nahoře v hrdle, myslil sem, že omdlím, ale nadporučík opět řval, vstal jsem tedy a běžel dál. V té chvíli se mi vše zošklivilo. Pocítil jsem pojednou všechno to ponížení: být štván jako dobytče, dávat své poslední síly za něco, po čem mi vůbec ničeho není, být s jedné strany ohrožován na život Rusy, na druhé straně tím vídeňským hlupákem. V té chvíli jsem si přál, aby mne srazila kulka a bylo rázem všemu konec. Z lítosti a vzteku zanevřel jsem na celý svět. To se mi stalo za celou válku pouze jednou. »

⁴²⁰Dave Grossman, *op. cit.*, p. tableau des facteurs, p. 188.

⁴²¹Ce sont aussi les conclusions des recherches et des expériences menées par Philip Zimbardo. Selon lui, la

« *Le fardeau de tuer* »⁴²²

A l'issue des décennies de travail clinique et de l'analyse d'un vaste corpus de témoignages d'anciens combattants de différents conflits contemporains, le militaire et chercheur états-unien Lt. Col. Dave Grossman conclut que ce n'est pas tellement ou en tout cas pas seulement la peur pour sa sécurité, la peur d'être tué mais l'acte de donner la mort à un autre être humain qui présente la principale souffrance en situation de combat et provoque la majorité des traumatismes déclarés chez les (anciens) combattants. Parti de ce constat, il déconstruit diverses scènes de combats, découvrant une myriade de stratégies par lesquelles les hommes contournent l'injonction de tuer ou atténuent les séquelles psychologiques de cet acte. Approchés sous cet angle, de nombreux extraits dans le corpus austro-hongrois que nous avons analysés révèlent des logiques similaires. Toujours dans cette perspective, les Tchèques blâmés par les autorités austro-hongroises puis vénérés par la résistance tchécoslovaque pour leur manque de zèle au combat à cause de leur (supposé) sentiment nationaliste, apparaissent comme autant d'autres combattants des guerres proches ou lointaines. En effet, comme le prouve Grossman, l'écrasante majorité de combattants éprouve une répugnance à donner la mort.

Ainsi, dans son témoignage feuilleton tiré de son carnet de guerre, Skála confirme en 1937 :

« Derrière la butte étendue une chaîne de tireurs s'est formée, les baïonnettes fixées et les fusils chargés. Une sensation glaciale s'installe dans le dos. Lorsque le panorama se libère, l'ordre de trotter est émis. Les bâtiments brûlant dans le village sont désignés comme cibles. Dès que nous nous mettons à courir, les balles sifflent près de nous. On les entend autour de la tête et sous les pieds et la faucheuse invisible commence à sévir. Quelqu'un a basculé juste devant moi. Tombé, il se tortille dans une crampe mortelle. La sueur apparaît sur mon front, je dois détourner le regard pour ne pas voir les membres du malheureux se tortiller. Je l'évite et ne pense pas à la possibilité de ma propre mort et blessure, mais ce qui me fait peur, c'est de découvrir ce qui nous attend au bout. Le fusil me gêne tel un poids inutile. J'aurais bien aimé le jeter. Je suis certain que quiconque croise ma route je ne tirerai pas et je ne le transpercerai pas. Dans mon cerveau c'est l'idée de tuer un autre homme qui me hante plus que la peur pour ma propre vie⁴²³. »

violence et les abus constatés au sein des institutions (militaires, carcérales) ne sont pas dus à quelques « mauvaises pommes » [rotten apples] mais au caractère défaillant et/ou corrompu du système global qui les rend possibles « la cagette pourrie » [rotten barrel]. Philip Zimbardo, *op. cit.*, p. 10, p. 380.

⁴²²*The burden of Kill*, Dave Grossman, *op. cit.*, p. 86.

⁴²³František Skála, *op. cit.*, p. 20 : Le 20/06/1915, Ulazsov près de Stary Lublinec. « Za táhlým návrším utvořen střelecký řetěz, nasazena bodla a nabity pušky. V zádech se usazuje před prvním bojem mrazivý pocit. Když se otevřel výhled, dán povel k poklusu. Za cíl označena hořící stavení ve vsi. Sotva se rozběhneme, kulky proti nám již hvízdají. Slyšeti je kolem hlavy i pod nohama i neviditelný žnec počíná kositi své oběti. I přede mnou se někdo zapotácel. Padl a svíjí se v smrtelné křeči. Na čele mi vyvstává pot, musím obrátiti hlavu na

S'agit-il, dans cet extrait, d'une modulation ultérieure visant à occulter le consentement à la tuerie et la haine de l'ennemi manigancé par un auteur futé pour plaire à ces lecteurs ? Devant l'intensité de la scène et la forte charge émotionnelle capturée dans ces paroles il est difficile d'y croire. Puis, le témoin prétend-il de ne pas tuer l'ennemi – ici les Russes – pour des raisons ou à cause de leurs qualités spécifiques ? Non plus, sa réticence à ôter la vie englobe toute l'humanité. C'est la peur de l'acte de tuer lui-même et de ses conséquences : finir sa vie l'esprit hanté par la responsabilité, la culpabilité de l'avoir fait.

Dans ces quelques lignes, Skála attire l'attention sur le grand facteur de stress et une des sources principales de traumatismes psychologiques⁴²⁴ inhérent à la situation de guerre. Pour une période plus ou moins brève, mais toujours temporaire, les personnes envoyées au combat doivent « abjurer » les valeurs les plus essentielles et les plus profondément imprimées dans leurs consciences. La guerre nécessite un renversement total des préceptes de la morale ordinaire. L'injonction de tuer remplace brusquement, violemment, le commandement religieux, moral et légal de ne pas tuer. Ce fait n'est pas sans conséquence. Dès l'aube de l'humanité, les diverses sociétés s'appliquaient à définir la guerre comme une période d'exception, cadrée par des cérémonies et des rites spécifiquement conçus pour distinguer nettement le temps de guerre – où on doit tuer – de la vie ordinaire où cela reste proscrit. La valorisation publique à long terme des hauts faits de guerre endossait alors le rôle du soutien psychologique. En attribuant un sens et une valeur positive aux actes autrement condamnables, la société aidait les combattants à rationaliser leurs actes de façon à préserver une image digne et positive d'eux-mêmes. En effet, le stress ressenti lors du combat et le trauma qui en résulte émanent de l'incohérence entre les actes commis et la représentation de soi-même dans le présent et dans le passé (mémoire traumatique). Commettre un acte contraire à son sens de la morale crée une aporie dans la construction perpétuelle de son image de soi. Les situations où une personne normalement constituée au plan psychologique doit infliger la souffrance voire la mort risquent d'ébranler profondément son intégrité personnelle.

3.4 L'ennemi autrement : des fraternisations dans les tranchées au lynchage des civils

Pendant les nombreux mois de la Grande Guerre, les hommes ne combattent pas en permanence. Sur les différents fronts, on distingue des secteurs actifs et plus calmes. Chaque secteur évolue aussi dans le temps. En dehors des moments de combats intenses, les ennemis mettent en place un certain nombre de pratiques qui permettent d'assurer une cohabitation « vivable » à long

stranu, abych neviděl škubání nešťastníkových údů. Vyhnu se a nemyslím na možnost vlastní smrti neb zranění, ale hrůzu mi nahání myšlenka, co bude tam u cíle. Puška mi překáží jako zbytečná přítěž, nejraději bych jí praštil. Vím určitě, že postaví-li se mi někdo do cesty, nestřelím ani nebudnu. V mozku straší více představa zabítí jiného člověka než obava o vlastní život. »

⁴²⁴Dave Grossman, *op. cit.*, p. 86.

terme. Les trêves tacites ou négociées plus ou moins longues font donc partie intégrante de la manière de faire la guerre en 1914-1918. Dans ce chapitre, nous analyserons donc les modes de cohabitation des combattants austro-hongrois avec leurs divers ennemis. Si les fronts austro-hongrois étaient marqués, comme ceux occupés par les Français par exemple, par les stratégies visant à limiter la violence, ils ont aussi été lieu des violences qui peuvent être considérées comme « collatérales ». Il s'agit des exactions perpétrées en dehors du combat lui-même qui ciblent donc des personnes qui devraient être protégées par les conventions internationales en vigueur à savoir les prisonniers de guerre ayant rendu les armes et les habitants civils des zones des fronts. Or par moment, ces populations deviennent des cibles des déchaînements de brutalité bien pires qu'au combat. Dans la suite de ce chapitre, nous examinerons d'abord les rapports entre les combattants et les ennemis qui se rendent, puis le comportement des armées à l'égard des civils. La population juive de Galicie constitue une cible privilégiée des excès de brutalité. A travers les cas rapportés, nous retrouvons la dichotomie des actes relevée déjà à propos des armées occidentales. Sur les fronts austro-hongrois aussi, les trêves et fraternisations coexistent avec des atrocités. Parfois, le même homme, tantôt se livre à un massacre insensé, tantôt il sauve des prisonniers.

3.4.1 Trouver un *modus vivendi* au front ou les stratégies limitant la violence

Les visages de la guerre sont multiples. Sur les théâtres d'opération investis par les armées austro-hongroises les scènes de combats féroces, de violence intense alternent avec des moments d'accalmie. Par moment, les hommes qui se font face pendant de longues périodes, suspendent les hostilités. Les adversaires s'accordent mutuellement des arrangements temporaires qui permettent d'effectuer un certain nombre d'actes nécessaires : aller chercher de l'eau, secourir des blessés, enterrer les morts. Parfois, les ennemis à outrance communiquent, se rencontrent, partagent un moment convivial. Dans son ouvrage *Trench Warfare 1914-1918 : the Live and Let Live System*, l'historien britannique Tony Ashworth introduit la notion célèbre de « vivre et laisser vivre » pour décrire le déroulement de la guerre de position sur les fronts de 14-18. Selon lui, la guerre ne se résume pas à une suite d'agressions mais génère ses propres mécanismes sociaux complexes cristallisés dans le contexte spécifique de la guerre des tranchées. Arguments à l'appui, il attire l'attention sur les moments éclipsés car moins spectaculaires que les grandes batailles de matériel, qui sont ceux du maintien prolongé des secteurs en dehors des opérations majeures qui représentent une partie non négligeable de l'activité des hommes mobilisés. Bien qu'ils soient limités dans le temps et dans l'espace et finalement assez rares, ces moments existent et font eux aussi partie de l'expérience des combattants sur les différents fronts de la Grande Guerre. Il est donc intéressant de s'y arrêter pour quelques instants.

3.4.1.1 *Vivre et laisser vivre*

En effet, la nouvelle forme de la guerre de position laisse les adversaires cohabiter dans une grande proximité sans changements substantiels dans des périodes assez longues propices à créer des espaces sociaux improvisés où les parties engagées sont capables de générer leurs propres normes de conduite. Certains secteurs n'ont pratiquement pas bougé durant toute la guerre. Dans leurs récits, les combattants témoins évoquent de façon récurrente le principe de « vivre et de laisser vivre » ainsi que la pratique du laisser-faire, autrement dit : « *Let's sleeping dogs lie.* » [Ne dérangeons pas les chiens qui dorment.] Quel que soit le terme employé, il se réfère à la même réalité. Dans certaines circonstances, les combattants des différents secteurs et unités ont plus ou moins consciemment introduit leurs propres « lois », officieuses et tacites, qui contribuaient à freiner l'agressivité et à limiter la violence. Contraires à la doctrine offensive prédominante dans les armées française et britannique, ces comportements étaient une adaptation voire une désobéissance ouverte aux ordres de la hiérarchie militaire. Comment les hommes des tranchées y parvenaient-ils ?

Les fronts occupés par les armées en 1914-1918 sont une mosaïque de situations variées, à caractère fluctuant et changeable. Les conditions diffèrent d'un secteur à l'autre mais aussi suivant le type de l'unité et les visées stratégiques du commandement. La nature du secteur « calme » ou « actif » oscille aussi dans le temps. Sur le front occidental, analysé par Tony Ashworth deux grandes phases peuvent être discernées dans la guerre de position : la première s'étale de l'automne 1914 jusqu'aux grandes batailles du matériel au printemps 1916 ; la seconde couvre le reste du conflit jusqu'à l'armistice⁴²⁵. Sur les théâtres d'opérations austro-hongrois, l'évolution est plus complexe. Les trois fronts principaux investis par les forces armées terrestres répondent à des temporalités distinctes. Sur le front serbe, la première phase est marquée par un mouvement rapide des armées. Après le premier élan offensif austro-hongrois du mois d'août 1914 stoppé par les Serbes, les Austro-hongrois traversent la Drina le 12 août 1914 pour attaquer Šabac mais ils sont repoussés une première fois. Les forces armées impériales, décimées et épuisées s'immobilisent ensuite mi-septembre pour reprendre les forces. La nouvelle grande offensive austro-hongroise commence le 6 novembre. Les soldats de François Joseph traversent la Drina et la Save, mais cette seconde tentative d'infliger une punition expéditive à la « petite » Serbie se solde par un échec cuisant. Un mois plus tard, ils sont repoussés derrière la Save et le 15 décembre derrière le Danube. La première campagne contre la Serbie est terminée. S'ensuit une pause de dix mois. Les combats ne reprennent que mi-septembre 1915 suite à la signature du pacte d'alliance avec la Bulgarie. Cette seconde campagne porte ses fruits. Les Serbes sont forcés de se retirer. Leurs unités traversent les plaines

⁴²⁵Tony Ashworth, *Trench Warfare 1914-1918. The Live and Let Live System*, Pan Books, 2000 (1980).

sauvages de l'Albanie. Repoussées jusqu'aux bords de l'Adriatique à mi-décembre 1915, elles sont évacuées par les bateaux alliés sur l'île de Corfou. Dans les mois qui viennent, les Austro-hongrois gagnent le reste du territoire. Le front se calme jusqu'aux sursauts de 1918⁴²⁶.

Sur le front russe, la première phase, englobant les campagnes d'été et d'automne 1914, est marquée par des avancées et des reculs continus des deux adversaires. Une seconde phase peut ensuite regrouper les grandes offensives de 1915 et de 1916. La première grande attaque, déclenchée par les Austro-hongrois en hiver 1915 aboutit à une percée majeure malgré les conditions particulièrement dures et des pertes considérables des deux côtés. Après des mois de rudes combats, les Russes sont repoussés derrière le San le 11 mai et le 23 juin derrière la frontière. En août, ils sont chassés de Varsovie, de la forteresse Ivangorod et de Brest-Litovsk. Après avoir ravivé leurs forces, les armées du tsar répliquent au printemps 1916 par la grande offensive menée par le général Broussilov contre les Puissances centrales. Après des avancées majeures, le front se stabilise à nouveau fin juillet 1916. Sur le front oriental, l'année 1917 marque le tournant principal. Les troubles internes qui secouent le vaste empire multiséculaire des Romanov, se répercutent rapidement sur les armées. Après les dernières tentatives d'offensive au printemps 1917, les Russes sont battus par la coalition Germano-autrichienne. Le 22 juillet 1917, les Puissances centrales s'emparent de Tarnopol. Fin août toute la Galicie et la Bukovine tombent dans leurs mains. En décembre, le nouveau gouvernement révolutionnaire bolchevique signe l'armistice, le 3 mars la guerre se termine sur le front oriental par la paix de Brest-Litovsk.

C'est finalement le front italien qui est le moins mobile. Il ressemble le plus au front occidental. Créé plus tardivement, le 23 mai 1915, il voit se dérouler les combats particulièrement violents et meurtriers qui n'apportent que des gains territoriaux très limités aux armées qui s'y opposent. Onze offensives se déroulent sur le fleuve Isonzo avec très peu d'avancées des deux côtés, ce qui marque une longue phase de guerre de position. Après la percée définitive en automne 1917, les Austro-hongrois avancent sur le Piave. Le printemps 1918 voit les dernières tentatives d'effectuer une percée substantielle sur le territoire italien, mais à partir du mois de juillet, l'armée impériale commence sa dislocation progressive⁴²⁷. Dans leur diversité, chaque front, chaque secteur et chaque période a favorisé des formes de vivre et laisser vivre spécifiques.

Sur le front occidental, la manifestation la plus connue est la trêve de Noël 1914, pandémique dans les secteurs britanniques et présente dans quelques secteurs français⁴²⁸. Rompant ouvertement avec l'injonction d'agressivité émise par le haut commandement, ces cas ont été

⁴²⁶Jiří Pernes, Josef Dolejší, Josef et coll., *Historie habsburské armády 1526-1918*, Elka Press, Praha, 2003. p. 335-380.

⁴²⁷Ivan Šedivý, *op. cit.*, p. 144.

⁴²⁸Tony Ashworth, *op. cit.*

facilement repérés, réprimandés et fermement interdits à l'avenir. Pourtant, il ne s'agissait pas d'un événement isolé, mais plutôt de la pointe visible d'un ensemble de pratiques récurrentes. Pour contrecarrer les ordres, les combattants déployèrent principalement deux stratégies selon les circonstances : inertie et ritualisation. Dans la première phase du conflit, où le système de gestion, pris de court par le prolongement inattendu des hostilités, était moins performant, les hommes sur place gardaient une certaine autonomie vis-à-vis du commandement central et pouvaient, dans certains cas, limiter les hostilités, autrement dit, rester inertes. Avec le progrès des opérations, l'administration devint mieux organisée et plus performante dans la mise en application de ses ordres et directives. Dans la seconde phase, le développement de la technologie et la spécialisation progressive des combattants, la division plus efficace de l'autorité ou la promotion de jeunes officiers des tranchées ambitieux constituaient autant de moyens empêchant l'inertie. Toutefois, les combattants contournaient le contrôle en ritualisant leurs actions. Rendre les agressions prévisibles pour l'adversaire diminuait leur impact nuisible, létal⁴²⁹.

Dans leurs récits, les témoins austro-hongrois font eux aussi allusion à ces deux stratégies qui limitent, du moins temporairement, les dégâts physiques et diminuent ainsi le stress du combat. Le soldat Linek se réjouit d'un moment de répit dans un secteur calme sur le front italien :

« Le service dans les tranchées n'était pas dur, seulement il fallait être réveillé la nuit. Le jour on pouvait dormir ou on était entièrement libres. Nous passions le temps à ramasser des raisins abondant ici, mais aussi des figes, prunes, pommes de terre, il y avait aussi assez d'eau potable⁴³⁰. »

A cet endroit, les ennemis ne semblent pas les inquiéter et les soldats austro-hongrois ne tentent aucunement de rompre l'inertie à leur tour. Dans son journal intime, le jeune étudiant Procházka dégoûté, sûrement sous l'influence de ses lectures nihilistes, de sa vie civile qu'il trouve sans intérêt, espère à certains endroits la mort à la guerre. Pourtant, dans sa note du 5 mai 1915, sur le front russe, il ne cache pas son contentement d'occuper un secteur momentanément à l'abri. « Quelque part loin au nord les explosions grondent depuis un bon moment. On en entend pas mal ces derniers temps – le front se réveille. Chez nous c'est encore tranquille et on vit assez bien⁴³¹. » Pospíšil, sur le même front fait un constat similaire le 5 février 1916 vers Lviv : « Autrement, le front était calme. Seul un artilleur russe a atteint la tranchée⁴³². » L'ennemi est

⁴²⁹Tony Ashworth, *op. cit.*

⁴³⁰VHA Praha, Fond: SbHP, Carton 49, Josef Linek, p. 6 : « Služba v zákopech nebyla zlá, pouze v noci muselo býti vše vzhůru a ve dne mohlo se spáti, neb bylo úplně volno, krátili jsme si dlouhou chvíli trháním vína, kterého zde bylo dostatek, jakož i fíky, švestky, brambory, i dosti pitné vody. »

⁴³¹Procházka, journal non paginé : « Kdesi daleko na severu hřmí bubnová palba už hezkou chvíli. Takových je slyšet v poslední době v tu stranu víc – na frontě začíná být živo. U nás je pořád klid a žije se docela pěkně. »

⁴³²Josef Pospíšil, *op. cit.*, p. 25 : « Jinak byl na frontě klid. Pouze jeden ruský dělostřelec se trefil do zákopu. »

donc toujours présent, très proche, mais n'attaque pas. L'incident décrit ici n'est présenté que comme un simple accident non intentionnel causant une perturbation inopinée de l'inertie générale. Janoušek, toujours sur le front russe, attribue explicitement l'accalmie temporaire à l'ennemi. « Ici c'était assez bien. Le service dans les tranchées n'était pas dur, les Russes nous laissaient tranquilles. Nous avons tous redouté seulement une attaque contre les Russes⁴³³. » Comme les autres témoins, Janoušek se montre hautement satisfait de l'arrêt momentané des hostilités. Au regard de ses propos, il pourrait se prolonger à l'infini. Si l'ennemi n'attaque pas, les soldats ne dévoilent pas le moindre signe d'hostilité, d'une haine qui les pousserait à l'attaque. Au contraire, c'est la possibilité de l'attaque ordonnée par les autorités qui les effraie. Elle mettait fin à la non-violence ambiante partagée. La grande proximité des tranchées adverses englobant les combattants ennemis dans un même espace social était la condition de base du « vivre et laisser vivre ». Les combattants remplacèrent une image abstraite, stéréotypée, véhiculée par la propagande, par une image personnalisée concrète de l'adversaire comme étant comparable à soi. La conscience de partager la « même misère », inconnue du commandement et des civils a contribué à renforcer l'empathie mutuelle.

D'un point de vue pragmatique, le vivre et laisser vivre découlait du sentiment de réciprocité : causer des ennuis à l'ennemi égalait, selon l'arithmétique simple de la guerre, à s'attirer des ennuis soi-même. Le premier avantage de la limitation des comportements agressifs était donc la survie mutuelle des combattants. Or, rapidement, ce principe acquiert une dimension éthique. Renouant avec le précepte moral de base de la vie civile - ne pas s'attaquer à quelqu'un qui n'a causé aucun mal – que ni la propagande ni la préparation militaire ne surent effacer, s'impose aussi dans les tranchées. Ces pratiques ne s'appliquaient ni partout ni toujours, les épisodes de violence extrême en témoignent clairement. C'est toutefois un aspect indéniable de la vie des hommes dans les tranchées qui ne se résume pas au seul front occidental.

3.4.1.2 Arrangements temporaires : corvée d'eau, sauver les blessés, évacuer les morts

Hormis les moments de calme relatif où les unités ennemies se font face sans s'attaquer, limitant ainsi mutuellement les peines et souffrances infligées à chaque camp, la violence des combats peut être temporairement suspendue afin de permettre aux uns et aux autres d'assurer un certain nombre de tâches urgentes. Le 11 mars 1915, sur le front russe, Berger et ses camarades se trouvent dans une tempête de neige et peinent à retrouver leur unité. « Nous courions librement, les Russes couraient librement et personne ne tirait. Comme si nous nous étions transformés d'un coup d'assassins en êtres humains. De tels moments heureux sont rares⁴³⁴. » Assaillis par

⁴³³Jan Janoušek, *op. cit.*, p. 27 : Zde to bylo dosti ucházející, služba v zákopech nebyla těžká. Rusové dávali pokoj, ale každý jsme se obával, že budeme útočit na Rusi. »

⁴³⁴AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 97 : « My tu pobíhali volně ; Rusové pobíhali volně a nestřílelo se nic. Jakoby najednou byli z nás lidé a ne vrazi. Takové

un autre ennemi externe – la tempête – les deux adversaires cessent les hostilités. Les soldats perdus, dérobés aux regards de leurs officiers, ne développent aucune tentative pour nuire à leurs adversaires. C'est une trêve brève, tacite, due au hasard. Le sergent Hejda, aussi sur le front russe raconte un autre arrangement tacite organisé. « C'est tranquille ici. [...] Le matin, les Russes vont chercher l'eau. On ne tire pas sur eux. Ils n'ont pas d'armes. Eux ne tirent pas non plus⁴³⁵. » Dans une zone où le point d'eau se trouve à un endroit découvert, vulnérable aux tirs ennemis, la trêve tacite pour permettre la corvée d'eau devient vitale. A d'autres endroits, c'est l'accès aux champs ou autres points de ravitaillement qui est partagé par les ennemis. Contrairement à l'extrait de Berger, ici ce relâchement de vigilance se déroule vraisemblablement avec la complicité des officiers qui « ferment les yeux » ou approuvent même ces pratiques. Est-ce l'écho du principe de base selon lequel on n'attaque pas des hommes désarmés ? Ou un certain esprit de *fair play* qui empêche les hommes de profiter de la vulnérabilité de l'autre ? Un calcul pragmatique fondé sur le mécanisme de la réciprocité des actions au front ? Ou est-ce encore un autre signe de plus confirmant la répugnance des hommes à tuer ? Sûrement un panaché de tous ces éléments.

Les arrangements temporaires émergent rapidement dans un autre domaine, celui des évacuations des morts et des blessés après les combats. Le système des tranchées impose une organisation spatiale spécifique. Les premières lignes des ennemis sont séparées par un espace, plus ou moins vaste selon les cas, n'appartenant à personne, que les combattants doivent parcourir pour atteindre les tranchées de leurs adversaires. C'est souvent dans ce *no man's land*, soumis au violent feu d'artillerie, que restent de nombreux morts ou blessés de deux camps. Accéder à cet espace dangereux pour retirer les corps des défunts et ramener ceux qui sont encore en vie est un grand défi pour toutes les armées. Un accord explicite ou tacite des ennemis facilite considérablement la tâche. Après la bataille de Komarow, le 30 août 1914, le soldat infirmier Jirásek est désigné pour garder les personnel de la Croix rouge russe qui a été capturé lors de l'avancée rapide des Austro-hongrois. Il note dans son journal. « Du 30 août au 2 septembre nous parcourions ensemble le champ de bataille où nous ramassions les blessés et enterrions les morts⁴³⁶. » Le sergent Heřmanský acquiert une expérience similaire sur le même front : « Les ambulanciers russes travaillaient ensemble avec les nôtres portant nos blessés et les leurs⁴³⁷. » Lorsque le soldat Mudrák s'aventure dans l'espace découvert entre les tranchées pour évacuer quelques blessés, il est surpris par la réaction des ennemis :

radostné chvíle jsou vzácné. »

⁴³⁵Jiří Hejda, *op. cit.*, « Je tu klid. [...] Ráno si půjdou Rusové pro vodu. Na ty se nestřelí. Nemají zbraně. Oni také nestřelí. »

⁴³⁶Josef Jirásek, *op. cit.*, p. 34 : « Od 30. srpna do 2. září chodili jsme s nimi po bojišti, kde sbírali raněné a zakopávali mrtvé. »

⁴³⁷Josef Heřmanský, *op. cit.*, p. 43.

« Tout près de nous, les Russes crie "Kharacho !" [Très bien ! en russe dans le texte original, nda] Nous leur avons fait un signe de la main et pris le blessé sans que personne ne nous ait tiré dessus. Nous avons reçu la médaille de bronze de la croix rouge pour ce geste⁴³⁸. »

Le soldat téléphoniste Skála est témoin d'un geste altruiste à l'attention de l'ennemi en Italie.

« Notre garde entend des gémissements d'un Italien blessé dans un lit de rivière asséché. Ses propres compatriotes l'ont laissé sans secours. Ils n'ont pas le courage de l'amener. Notre sergent des infirmiers s'y colle. Il fixe sur lui le signe de la croix rouge de façon très ostentatoire. Il pénètre dans le lit de rivière et remporte le malheureux sur le dos. L'Italien a été atteint dans le cou. Il est décédé avant d'arriver à l'ambulance. Les Italiens nous observaient tranquillement, personne ne tirait sur la Croix rouge⁴³⁹. »

Sur le front serbe, Zetek et Berger notent avoir assisté à des enterrements communs des hommes de son unité et des Serbes⁴⁴⁰. Pour quelques instants, les hostilités peuvent donc être suspendues. Selon le principe de réciprocité, un geste de sympathie à l'égard de l'ennemi peut servir de gage pour recevoir les mêmes « soins » de lui. Cela montre aussi que dans la Guerre de 1914-1918, il ne s'agit pas, malgré les pertes sans précédent qu'elle a causées, uniquement d'une lutte à outrance mais d'une guerre organisée et structurée dans la mesure du possible par les valeurs humanistes traditionnelles. L'activité organisée de la Croix rouge et les conventions multilatérales signées par les belligérants en constituent un aspect, les gestes altruistes spontanés des hommes à l'égard de ceux qu'ils sont envoyés combattre en sont un autre.

Cependant, ces arrangements ne sont pas automatiques, ils ne sont pas toujours possibles. Ainsi, Mudrák qui a reçu sa médaille de bronze de la Croix rouge pour avoir secouru les blessés abandonnés dans le *no man's land*, sous le regard approbateur de ses ennemis, fait quelques jours plus tard seulement sur le même front contre le même ennemi une expérience toute autre :

« Deux Russes encore appellent au secours. Nous nous apprêtons à les évacuer alors que nos soldats commencent à déchausser les Russes morts qui ont de belles chaussures montantes ? Les Russes nous aperçoivent et nous

⁴³⁸Augustin Mudrák, *op. cit.*, p. 35 : Z blízké vzdálenosti na nás vlají Rusové „Charašo“. Zamávali jsme na ně rukama a odnesli raněného, aniž na nás kdo vystřelil. Za tento čin jsme od Červeného kříže dostali bronzovou medaili. »

⁴³⁹František Skála, *op. cit.*, p. 209 : Naše polní stráž slyší z polovyprahlého řečiště sténání raněného Itala. Vlastní soukmenovci nechávají ho bez pomoci. Nemají odvahu ho odnésti. Odhodlá se k tomu náš zdravotní četař. Připevní si hodně nápadně odznak zdravotního kříže, vlezle od říčního koryta a odnáší ubožáka na zádech. Ital byl střelen do krku a nežli byl donesen na obvažiště, zemřel. Italové klidně přihlíželi, ale po červeném kříži nestříleli. »

⁴⁴⁰VHA Praha, fond: SbHP, carton 48, Josef Zetek, p. 19, note du 18/09/1914, peu après le premier grand recul austro-hongrois et AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 50, le 20/11/1914, lors de la seconde grande offensive de la campagne d'été-automne 1914.

envoient quelques tirs. Nous laissons tout sur le champ et fuyons dans nos tranchées⁴⁴¹. »

Comment expliquer cette différence ? Les Russes auraient-ils été révoltés par les vols des chaussures sur leurs camarades défunts qu'ils ont pu observer ? Peut-être. Les hommes d'en face seraient-ils particulièrement hostiles aux Austro-hongrois pour des causes inconnues, mus par un conditionnement plus fort ou une vengeance personnelle, par exemple, que ceux affrontés quelques jours auparavant ? Un officier aurait-il donné l'ordre de tirer ? Le témoin l'ignore et nous avec. Cette fois-là, l'expédition de sauvetage a échoué.

Les trêves pour évacuer les blessés et les morts peuvent être tantôt parfaitement spontanées et tacites, tantôt elles font l'objet de négociations officielles entre les autorités compétentes. Même dans ce cas, la réussite n'est jamais entièrement sûre. Toujours sur le front russe, Koutecký dénonce dans son journal intime le 21 juin 1915 le refus catégorique de l'ennemi d'accorder une suspension temporaire des hostilités :

« Le jour avant cette attaque les nôtres ont compté qu'il y avait près de 2000 Russes morts entre les fronts. Les jours à forte chaleur, ils dégagent une immense puanteur, c'est pourquoi les nôtres se sont proposés de les enterrer eux-mêmes. Dans ce but, ils ont envoyé quatre négociateurs chez les Russes pour demander une courte trêve pour les enlever [les cadavres], mais les Russes n'ont même pas répondu et ils y sont restés⁴⁴². »

Ici, les Russes ne se montrent pas coopératifs donc. Mais, ils ne répondent pas d'une façon violente non plus. Ils auraient pu, par exemple, leurrer les Austro-hongrois dans le *no man's land* pour les éliminer facilement... Ça serait une ruse condamnable certes, mais efficace. Le refus russe dans cet extrait précis émane du contexte général sur le front. Il se situe à l'apogée de la grande offensive des Puissances centrales contre la Russie de l'hiver-printemps 1915 chassant les Russes du territoire austro-hongrois. Plus précisément encore deux jours avant que les forces austro-hongroises assistées par leurs alliés allemands traversent la frontière et transportent les combats sur le territoire de leur ennemi. Dans cette situation hautement défavorable, les officiers russes sollicités pour l'accord n'auraient tout simplement pas eu du temps à perdre pour les hommes, même les leurs, qui étaient déjà éliminés.

⁴⁴¹Augustin Mudrák, *op. cit.*, p. 38 : « Naše polní stráž slyší z polovypřahlého řečiště sténání raněného Itala. Vlastní soukmenovci nechávají ho bez pomoci. Nemají odvahu ho odnésti. Odhodlá se k tomu náš zdravotní četař. Připevní si hodně nápadně odznak zdravotního kříže, vlezle od říčního koryta a odnáší ubožáka na zádech. Ital byl střelen do krku a nežli byl donesen na obvažiště, zemřel. Italové klidně přihlíželi, ale po červeném kříži nestříleli. »

⁴⁴²Antonín Koutecký, *op. cit.*, p. 6 : « Den před tímto útokem čítali naši, že mezi frontami leží na 2000 mrtvých Rusů, jež za horkých dnů vydávali velký zápach, a proto se naši uvolili, že je sami pohřbi a za tímto účelem vyslali čtyřikrát parlamentáře, jenž žádali Rusy o krátké příměří, aby oni odstranění být mohli, nato ale Rusové ani neodpověděli a tito leželi tam dále. »

Comme Mudrák sur le front russe, Berger note deux attitudes diamétralement opposées à la proposition d'une trêve chez les Serbes. Chez lui c'est la version négative qui vient en premier. Fin septembre 1914, le témoin constate la présence intempestive de nombreux corps en décomposition entre les lignes ennemies.

« Il nous a été annoncé qu'une trêve a été négociée de 2 à 5 heures pour enterrer ces cadavres, issus principalement du 73^e RI. On nous a distribué des bandes avec une petite croix rouge pour mettre autour des bras, nous avons sorti les drapeaux blancs et nous avançons avec nos pelles. C'est un spectacle horrible : les cadavres sont noirs, enflés, ils ont plein de vers et de mouches dans les yeux et autres orifices. Nous avons tout juste mis quatre coups de pelles que les Serbes se sont mis à nous tirer dessus et nous avons regagné nos tranchées à grands pas. Lorsque ça court, chacun ne s'occupe que de soi-même ! Nous avons dû laisser les cadavres à leurs destins. L'incident s'est expliqué un peu plus tard. Un petit officier est sorti pour observer les positions serbes avec sa lunette. Bien sûr, lorsqu'ils l'ont aperçu, les Serbes se sont mis à tirer. Cet officier est un idiot⁴⁴³. »

Ici, la trêve correctement négociée est donc interrompue par le comportement déplacé d'une personne. Sans l'intervention de l'officier en question elle aurait peut-être pu être tenue avec succès. Dans d'autres cas, il est difficile de trouver une explication univoque. Sur le même front, l'écrivain Kisch raconte un cas où les pourparlers engagés avec l'ennemi n'aboutissent pas. La proposition d'organiser une trêve est finalement rejetée par les deux côtés se sentant mutuellement humiliés l'un par l'autre.

« L'Autriche a alors refusé. Finalement la réponse des Serbes nous est aussi parvenue : "Nečemo – Zuruck!". Ensuite, l'ordre de notre côté : "Reprendre les hostilités !" et à ce moment précis des centaines de balles se sont abattues sur la ligne de cadavres reposant entre nous et l'ennemi⁴⁴⁴. »

La cause de cet échec restera inconnue. L'épisode date du 8 octobre 1914, une période

⁴⁴³AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 31 : « Sděleno nám, že bylo sjednáno příměří od 2 do 5 hodin, by se tyto mrtvoly mohly pochovat. Většinou jsou prý od 73. pěš. pl. Dali nám na ruce pásky s červeným křížkem, vystrčili bílé praporky a jdeme každý s lopatou. Hrozný pohled byl na tyto mrtvoly, černé, opuchlé, v očích a ve všech důlkách spousty much a červů. Sotva jsme asi pětikrát rejpli, spustili Srbové palbu na nás a my několika skoky byli hned v zákopech. To se to utíká a každý vidí jen sebe! Museli jsme mrtvoly ponechat svému osudu. Později se to vysvětlilo. Vylezl si také jeden oficírek a dalekohledem okukoval položení srbských zákopů a samozřejmě, když to zpozorovali, tak do nás pálili. Ten oficírek je pitoma. »

⁴⁴⁴Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 138 : « Snad jim skutečně záleželo jen na potupení našeho parlamentáře, neboť k splnění našeho návrhu nebylo potřebí vyjednávání, nýbrž prostě vystrčení bílého praporu a zastavení palby. Rakousko tedy odmítlo, a nakonec došla ještě odpověď od Srbů: „Nečemo – Zuruck!“ Nato rozkaz naší strany: „Zahájit opět nepřátelství!“ a v téže chvíli zahvízdla sta kulí nad švarmlinií mrtvol, ležících mezi námi a nepřitelem. »

d'accalmie relative sur ce front après le premier recul des Austro-hongrois, un mois avant la nouvelle grande offensive. Donc dans une période globalement plutôt favorable. Les négociateurs d'un côté, de l'autre ou des deux étaient-ils particulièrement inaptes à mener à bien leur mission ? Avaient-ils mal parlé ? Personne ne saura. Toutefois, le fait même de la possibilité de cesser les hostilités pour envoyer les parlementaires engager ce type de négociations constitue un signe de volonté de conserver une certaine humanité même dans la guerre et de limiter, lorsque c'est possible, les souffrances et les dégâts.

3.4.1.3 La trêve générale et les fraternisations : le front russe postrévolutionnaire

A Noël 1914, une trêve spontanée et des rencontres entre combattants de premières lignes ont eu lieu simultanément à de nombreux endroits du front occidental, notamment entre les troupes allemandes et britanniques, déployées entre Saint-Eloi au sud d'Ypres et La Bassée au nord de Lens. De nombreux soldats sortirent des tranchées, se rassemblant dans le *no man's land* ; ils parlaient, chantaient ensemble, échangeaient des cadeaux. Les historiens expliquent la forte implication des Britanniques par la place importante de Noël dans leur tradition militaire et par le cadre spécifique d'une armée professionnelle déployée en dehors du territoire national. Quant aux secteurs franco-allemands, les trêves étaient plus rares mais elles sont aussi moins documentées. Alors que chez les Alliés d'Outre-manche les comptes rendus et les photographies ont pu paraître dans la presse, la hiérarchie militaire et les élites françaises entravèrent la diffusion de l'information. Le général Mangin ordonna la confiscation des photographies compromettantes pour effacer toute preuve et bannit les appareils des tranchées. Si les comptes rendus officiels mentionnaient les trêves, c'était pour les condamner et les combattre. Les témoignages, lettres ou carnets personnels, constituent alors une source précieuse. La popularisation récente du thème de la trêve de Noël et plus largement, de celui de fraternisations, pratiquement absents des historiographies militaire et diplomatique traditionnelles, n'ont pas manqué de heurter la sensibilité de certains historiens, dénonçant la victoire « d'une idéologie pacifique, voire pacifiste » qui préférerait « rêver des trêves et de fraternisations au lieu de la haine⁴⁴⁵ ». Quelle est alors la place de cette pratique collective et partagée au sein des différentes armées ?

Dans les témoignages étudiés, nous n'avons pas trouvé de trace d'une trêve de Noël semblable à celle vécue par les Occidentaux en 1914 et dans une moindre mesure en 1915. Malgré la proximité « slave » si abondamment mise en avant aussi bien par les discours mémoriels qu'historiographiques, la fête chrétienne partagée n'aurait pas menée à une suspension temporaire des hostilités ni sur le front serbe, ni sur le russe. Le déroulement des opérations peut apporter un fragment de réponse. En Serbie, les forces armées impériale ont été battues,

⁴⁴⁵Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, *op. cit.*, p. 8.

par une armée numériquement inférieure et moins bien équipée et chassées du territoire serbe, derrière le Danube le 15 décembre de la première année de la guerre. Il n'y a donc pas eu de Noël dans les tranchées sur ce front-là. Les rescapés de la campagne serbe comme Berger, Zetek ou Kisch, passent le premier Noël à l'arrière-front pendant une période de récupération, et non en première ligne. Sur le front russe, la dernière grande offensive austro-hongroise date de la même période. Début décembre 1914, les soldats de François Joseph gagnent les rudes batailles près de Cracovie et de Limanowa-Lapanova. Ils repoussent ensuite les Russes aux gorges de Gorlice, puis vers Tarnów et Sanok. Terminée près de Noël, cette campagne organisée dans les conditions particulièrement rudes d'un hiver glacial épuise profondément l'armée austro-hongroise. Sortant d'une phase de mouvement et manquant cruellement de vivres⁴⁴⁶, les soldats ne sont peut-être pas bien disposés à partager avec l'ennemi. Finalement, la différence de rite s'impose comme un autre facteur objectif qui complique la communion festive entre ennemis. Les soldats sont majoritairement catholiques chez les Austro-hongrois et orthodoxes russes dans l'armée de tsar. Bien que chrétiens, les orthodoxes emploient le calendrier julien selon lequel les fêtes de Noël ont lieu deux semaines environ après celles des catholiques. Il n'y a donc pas un moment de transcendance commun aux deux adversaires. Quant au front italien, à Noël 1914 où les trêves spontanées étaient le plus nombreuses sur le front occidental, la guerre n'est pas encore déclarée. Pour le Noël suivant, celui de 1915, les autorités italiennes, avaient déjà pu tirer une leçon de leurs alliés français et britanniques et mettre en place des dispositifs pour les empêcher. Ceci dit, l'absence d'évocations de trêves festives dans les témoignages ne signifie pas obligatoirement leur non-existence. Elle semble néanmoins indiquer qu'il ne s'agit pas d'un phénomène de la même ampleur et d'une valeur symbolique comparable aux événements enregistrés sur le front occidental.

Chaque front possède donc ses rythmes et ses spécificités. Si les témoins restent muets à propos des trêves de Noël, ils livrent en revanche des descriptions abondantes des trêves temporaires et des fraternisations que le front russe voit apparaître dès le printemps 1917 suite aux premiers sursauts révolutionnaires dans l'ancien empire des tsars. Le soldat devenu à cette période sergent Mudrák rapporte le changement qui survient dans son secteur le 9 avril 1917 :

« Après un long séjour sur le champ de bataille les canons et les mitrailleuses se sont tus, tout est devenu calme. [...] Nous éprouvons une joie indescriptible car on a déclaré un cessez-le-feu temporaire⁴⁴⁷. »

Lorsqu'ils ne tirent plus les uns sur les autres, les ennemis de naguère s'intéressent les uns aux

⁴⁴⁶Jiří Pernes, Josef Dolejší, *op. cit.*, p. 340.

⁴⁴⁷Augustin Mudrák, *op. cit.*, p. 70 : « Po dlouhém pobytu na poli válečném umlkla děla i ručnice a nastal klid. (...) Máme nevýslovnou radost, že byl nařízen dočasný klid zbraní. »

autres. Les soldats se montrent curieux d'apercevoir, de découvrir les hommes qui présentaient encore hier un danger mortel et qu'eux était censés éliminer à leur tour. L'arrêt des hostilités s'accompagne donc rapidement de rencontres entre les ennemis de naguère. Dans un premier temps, les tentatives de communication restent timides. Les soldats sortent les têtes des tranchées pour jeter des regards rapides dans celles d'en face :

« Les Russes appellent : "Khody chuda" [une transcription phonétique tchèque maladroite de l'expression russe : Viens ici., nda] Nous ne répondons pas car il est interdit de les fréquenter ou même d'appeler. Après quelque temps, nous les appelons pour qu'ils viennent chez nous, mais ils ne bougent pas non plus⁴⁴⁸. »

Même dans le contexte de la trêve, les autorités jouent encore leur rôle en maintenant la distance entre les hommes qui peuvent être commandés du jour au lendemain à s'entre-tuer à nouveau. Le cessez-le-feu se poursuit pendant deux semaines. Le 24 avril, Mudrák proclame : « Nous espérons que la guerre sera bientôt finie⁴⁴⁹. » Il est ensuite renouvelé jusqu'au début mai : « Nous jubilons pleins de joie, nos nerfs tendus se détendent⁴⁵⁰, » commente encore Mudrák l'annonce de la nouvelle. Après un mois d'inactivité et de cohabitation à proximité de l'autre, l'auteur décide finalement de braver l'interdiction formelle pour assouvir sa curiosité. Avec une dizaine de ses hommes, le sergent pénètre dans la tranchée russe. Ils sont accueillis amicalement. Ils se serrent les mains et les Russes, tous jeunes et bien nourris, partagent leurs bonnes provisions. « En partant ils nous demandent de ne plus tirer sur eux et [nous assurent] qu'ils ne tireront plus non plus⁴⁵¹. » Selon Mudrák, ils effectuent trois visites au total dans les tranchées ennemies et une fois les Russes s'aventurent chez eux sans que cela donne lieu aux hostilités violentes. Mudrák reste muet sur la position de ses supérieurs. Une fois que le cessez-le-feu s'installe dans la durée, les officiers austro-hongrois sont-ils moins regardants ? Leur propre combativité s'est-elle évanouie ? Fort probablement. Quoi qu'il en soit, aucune punition des « fraternisations » interdites n'est mentionnée.

Au même moment, un autre témoin enregistre dans son journal intime une évolution similaire. Contrairement à Mudrák, l'étudiant Procházka explique les raisons politiques qui ont provoqué le changement. Le 11 avril 1917 il note :

« Le front est inhabituellement calme. Les Russes ont maintenant une révolution chez eux, ils ne s'occupent donc pas trop des Autrichiens. Je me

⁴⁴⁸ Augustin Mudrák, *op. cit.*, p. 70 : « Rusové volají: „ Chody šudá.“ Na jejich volání neodpovídáme, jelikož máme zákaz se s nimi stýkat či an ně volat. Po nějakém čase na ně voláme, aby šli oni k nám, ale nemají se k tomu. »

⁴⁴⁹ Augustin Mudrák, *op. cit.*, p. 70 : « Dnes je 24. dubna a my doufáme, že válce bude snad již brzy konec. »

⁴⁵⁰ Augustin Mudrák, *op. cit.*, p. 71 : « Radostí jásáme a napnuté nervy polevují. »

⁴⁵¹ Augustin Mudrák, *op. cit.*, p. 71 : « Na odchodu nás žádají, abychom na ně nestříleli, že oni také nebudou. »

rappelle que dans la nuit du 12 mars ils faisaient un gros vacarme, ils chantaient, l'orchestre jouait. La nuit ils faisaient une procession aux flambeaux⁴⁵². »

La nouvelle de Saint-Pétersbourg leur arrive le 15 mars. « Depuis le 21 mars, notre centurie n'était plus visée par les canons. Les autres oui, nous avons eu de la chance⁴⁵³. » Comme le montre Procházka, les mêmes événements intérieurs n'ont pas exactement les mêmes conséquences. La nouvelle n'arrive pas exactement au même moment dans tous les secteurs. L'ordre ne venant pas d'en-haut, une marge de manœuvre est laissée aux chefs militaires présents pour suspendre ou non les hostilités en cours. Globalement, suite à la révolution du 25 février (le 12 mars 1917 selon le calendrier occidental), les Russes suspendent les opérations. En attendant les ordres du nouveau gouvernement révolutionnaire ils entament, comme le note Ivan Šedivý : « une ère de fraternisations pendant laquelle les soldats des deux camps ennemis se rencontrent⁴⁵⁴. » En effet, à la fin d'avril, 70 % des 214 divisions déployées par l'armée du tsar aurait établi le contact avec l'ennemi, tout en cherchant à argumenter en faveur de la paix⁴⁵⁵. Ce n'est que l'arrivée de Kerenski au poste de ministre de la Guerre le 18 mai 1917 qui débloque la situation. Il lance la dernière grande offensive russe à la toute fin du mois de juin. Après ces derniers combats dont fait partie la bataille de Zborov du 2 juillet qui voit se confronter les Tchèques et les Slovaques de la *Česká družina*, unité insurrectionnelle intégrée à l'armée russe, et les Tchèques fidèles à l'empereur, l'armée russe se disloque, les combattants nouvellement libres repartent chez eux. Le 22 juillet les unités austro-allemandes prennent Tarnopol, fin août toute la Galicie et Bukovine tombent dans leurs mains. La Russie révolutionnaire est définitivement battue. Ainsi, les Russes dépourvus d'ordres précis et dans un contexte de relâchement des liens hiérarchiques et de l'autorité en général ne montrent plus aucun désir de poursuivre les combats. Et les Austro-hongrois ? Pourquoi n'ont-ils pas profité de cet affaiblissement général ? Pourquoi n'ont-ils pas attaqué au lieu d'accorder des cessez-le-feu et laisser même libre cours à des fraternisations ? Après de longs combats éprouvants, c'était sûrement une opportunité bienvenue pour revigorer les effectifs. Les soldats de leur côté ne cachaient pas leur contentement à cette évolution inattendue. Ce qui confirme que leur désir ultime n'était nullement d'achever les Russes mais de voir cette guerre interminable s'arrêter enfin.

Or ce désir est finalement assouvi, du moins pour le front russe. La trêve est signée en décembre

⁴⁵²Vladimír Procházka, journal non paginé : « Na frontě je teď neobvykle klidně. Rusové mají teď doma revoluci, proto se nestarají mnoho o Austrijáky. Pamatuji se, že v noci ze 12. března dělali velký kravál, zpívali, kapela hrála, v noci dělali pochod s pochodněmi. »

⁴⁵³Vladimír Procházka, journal non paginé : « Od 21. března nebyla naše setnina vůbec ostřelována děly. Ostatní ano – my jsme měli štěstí. »

⁴⁵⁴Ivan Šedivý, *op. cit.*, p. 119.

⁴⁵⁵Alexandre Sumpf, *La Grande Guerre oubliée. Russie, 1914-1918*, Paris, Perrin, 2010, p. 107.

de la même année, la paix définitive en mars 1918. Un des rares témoins qui se trouve sur le front russe encore à cette période-là, le plus jeune témoin du corpus mobilisé en 1917 seulement, décrit le 4 décembre les réactions à l'annonce de cette nouvelle surprise :

« Les Russes courent dans leurs tranchées comme des lièvres. [...] Ensuite, nous avons reçu l'ordre – c'est le cessez-le-feu, personne ne doit tirer. Quelle nouvelle ! On aura la paix ! On aura la paix ! Nous crions l'un sur l'autre. L'humeur est de suite toute autre. Nous sortons des tranchées et regardons les Russes. Il y a de tout jeunes garçons chez eux comme chez nous. Nous les observons et ne pouvons pas comprendre comment est-il possible qu'encore un mois ou même quelques jours plus tôt nous puissions tirer sur tout ce qui bougeait. Ce sont des gens aux braves visages. [...] Nous fraternisons avec eux et allons chercher du maïs à des endroits où nous ne pouvions pas aller avant. [...] Nous nous serrons les mains avec les Russes et le troc fleurit⁴⁵⁶. »

Peu de temps après, il est même convié à manger de la soupe chez l'ancien ennemi.

« La soupe était superbe. [...] Nous mangions tout ce que nous pouvions et nous ne parlions que de la paix. C'est la seule chose que nous comprenions. Nous demandions sans cesse : "Y-aura-t-il la paix ?" Et les Russes rigolaient et répondaient : "Ó skoro." (bientôt). Ils sont mieux vêtus, nous avons l'air de plouks à côté d'eux⁴⁵⁷. »

Les échanges amicaux sont arrêtés net par les troupes hongroises fraîchement arrivées qui ne laissent plus personne traverser la ligne à nouveau, même pas pour dire au revoir. Les baïonnettes et fusils sont de sortie à nouveau. Terminée en Russie, la guerre se poursuit sur d'autres front. Le jeune Kubík est ensuite envoyé en Italie. Après plusieurs mois de combats violents, il se blesse volontairement pour sortir de cette guerre qui n'a pourtant commencé pour lui que le 25 janvier 1917. Ces rencontres entre ennemis et désir de la paix, sont-ils symptomatiques d'une attitude particulière des combattants tchèques ? Résultent-ils de la proximité supposée des nations slaves entre elles ? De l'hostilité des Tchèques à l'Empire ? Dans le récit de Kubík, se sont bien des Hongrois qui mettent fin aux fraternisations et à l'ambiance amicale. Est-ce le signe d'une différence substantielle de l'attitude à la guerre des deux nations ? C'est aussi le pari des autorités qui les envoient...Mais n'est-ce pas plutôt le résultat de l'histoire

⁴⁵⁶František Kubík, *op. cit.*, p. 69 : Rusové se honí po zákopech jako zajíci. (...) Pak přišel za námi rozkaz – je klid zbraní, žádný nesmí střílet. To je novina! Bude mír – bude mír – křičíme jeden na druhého. Nálada je hned jiná. Vylézáme ze zákopů a díváme se na Rusy, jsou mezi nimi mladí kluci jako u nás. Okukujeme se a nemůžeme pochopit, že před měsícem, ba před nedávnem se střílelo, jak se někdo mihl. Jsou to lidé dobrácké tváře. (...) Bratříčkujeme se a hledáme kukuřici na místech, kam jsme dříve nemohli. (...) Blíží se Vánoce. S Rusy si podáváme ruce a výměnný obchod kvete. »

⁴⁵⁷František Kubík, *op. cit.*, p. 70 : « Polívka byla ohromná (...) Jedli jsme, co jsme kdo mohl, a mluvilo se jen o míru. Nic jsme si jinak nerozuměli. Stále jsme se en ptali : « Bude mír? A Rusové se smáli a říkali : « O, skoro. » (brzo). Jsou lepe oblečení, vypadáme proti nim uboze. »

immédiate des deux unités ? Le régiment de Kubík se trouve dans ce secteur depuis un moment déjà, les hommes sont épuisés par les combats. Ils sont aussi amenés à vivre à proximité de l'ennemi. Il n'est donc pas étonnant qu'ils manifestent la curiosité de voir, de rencontrer ceux qu'ils savent si près mais dont la présence ne se matérialisait avant que par les coups reçus. Bien que cela ne soit pas explicitement dit, l'absence de répression de ces fraternisations implique la complicité des officiers présents. Aucun ordre n'est donné pour empêcher les soldats de rencontrer leurs ennemis. Il convient aussi de noter que suite à la politique de la dilution des nationalités au sein des unités, ce régiment tchèque (le 28^e RI de Prague) compte dans ses rangs vers la fin de la guerre 20% d'effectifs non tchèques⁴⁵⁸. Au contraire, le régiment montan est nouveau et frais. Il n'a aucune histoire commune avec les ceux de l'autre côté de la ligne de front. Aussi ses officiers doivent-ils posséder de nouveaux ordres des échelons hiérarchiques supérieurs. Ils sont explicitement envoyés là dans le but de mettre un terme au relâchement constaté. Et ils s'exécutent dans le contexte de guerre qui se poursuit malgré tout. Les motivations nationalistes ne représentent donc qu'un facteur explicatif parmi d'autres. En définitive, si nous procédons à la confrontation de ces comportements avec le déroulement des trêves et les réactions à l'armistice final sur le front occidental où ni les Britanniques, ni les Français, ni les Allemands ne peuvent être accusés d'une connivence particulière, comme c'est le cas des Tchèques en Russie, avec l'ennemi en face, nous ne pouvons que constater leur similarité. Au-delà de l'expression des convictions politiques profondément enracinées dans les esprits des combattants, la tendance à cesser toute hostilité dès que le cadre autoritaire se relâche apparaît alors comme un invariant comportemental des combattants sur les différents fronts.

3.4.2 Les prisonniers de guerre

3.4.2.1 Une situation complexe, des attitudes ambiguës

Un autre indice concernant la véritable attitude envers l'ennemi des combattants se dessine en filigrane dans les scènes décrivant les rencontres directes avec des adversaires capturés. Cesser de combattre est un moment délicat, particulièrement tendu. Certes, en baissant son arme le soldat ne menace plus son adversaire mais, et surtout, il renonce à se défendre. Il se livre donc entièrement au jugement des hommes du camp opposé qui restent eux armés. Au moment de la Première Guerre mondiale, le traitement des prisonniers de guerre a fait l'objet de différents traités conçus pour garantir un traitement humain et digne. Parfois et par endroits, dans le feu de l'action, les stipulations des traités n'ont pas toujours été respectées. En fonction des cas, les raisons varient. Elles peuvent être d'abord d'ordre pratique. Dans certaines situations, les prisonniers impossibles à escorter deviennent une charge encombrante, susceptible de mettre en péril ceux qui les ont capturés. Parfois, il peut s'agir d'un déferlement de violence collective

⁴⁵⁸Ivan Šedivý, *op. cit.*, p. 69.

momentanée. Sur le front occidental, des exemples de telle exactions existent⁴⁵⁹ mais au vu du nombre total de prisonniers de guerre recensés chez tous les belligérants ces cas restent minoritaires⁴⁶⁰.

Dans notre corpus, les témoignages directs ou même indirects de l'élimination des hommes prêts à se rendre sont très rares. Les scènes de captures effectuées par l'armée austro-hongroise décrites dans les récits étudiés se déroulent dans l'écrasante majorité des cas de manière paisible. Naturellement, cela n'exclut pas complètement le recours aux pratiques illicites. Rappelons-nous les tirs envoyés sur les soldats serbes en fuite chez Kisch par exemple. Mais, comme sur le front occidental, le nombre total élevé de prisonniers aussi bien russes qu'italiens dans l'Empire austro-hongrois confirme leur caractère plutôt exceptionnel. À la micro-échelle, celle des individus et des groupes directement impliqués dans la capture, ce moment mobilise des processus psychologiques et des dynamiques situationnelles spécifiques aussi bien chez ceux qui se rendent que chez ceux qui les accueillent. Dans les deux cas, les hommes aspirés dans une spirale de violence, doivent instantanément interrompre leur action et renoncer au pouvoir protecteur (aussi limité soit-il) de leurs armes. L'acte est fondé sur une confiance mutuelle des adversaires dans leur probité et dans leur bonne volonté. La dynamique de violence collective doit en un petit fragment de temps céder la place à une dynamique de respect et de secours.

Pour le soldat qui s'apprête à déposer son arme et de renoncer à la possibilité de se défendre, le cheminement psychologique peut s'avérer complexe. Il est particulier à chaque personne et chaque situation, incluant le conditionnement préalable, les contraintes et les sanctions qui pèsent sur les soldats, l'image ou les informations qu'ils possèdent sur l'ennemi et sa façon de traiter les hommes qui se rendent... Les ressentis oscillent également entre le soulagement et la joie instinctive d'avoir sauvé sa vie, la honte d'avoir échoué dans sa mission et, si la configuration sociale impose un code d'honneur particulièrement fort et strict, la peur des sanctions sociales ou même de la répression physique anticipée. Il doit aussi se projeter dans un avenir nouveau, imprévu chez l'ennemi, dont il ne connaît pas le dénouement. Les réactions des hommes capturés sont donc hétéroclites. Même l'attitude d'un seul individu peut être confuse, ambiguë, versatile.

Avec l'esprit de journaliste, Kisch saisit les variations d'attitudes des nouveaux captifs pris dans une bataille féroce sur le front serbe :

« On emmène les blessés dans des draps puis sur les civières, à peu près trois cents de notre côté et deux cents Serbes. Les Serbes sont affamés. Alors qu'au

⁴⁵⁹Frédéric Rousseau « Aux marges de la guerre », *op. cit.*, p. 236.

⁴⁶⁰Selon les statistiques de 1918, un total de 6 637 000 d'hommes ont été capturés, Rémy Cazals, *Les mots, op. cit.*, mot clé « prisonniers », p. 90-91.

début ils nous suppliaient qu'on ne les torture pas, qu'on ne les tue pas, ils sont maintenant nombreux à quémander du pain, puis du lard fumé et finalement du tabac. Ils reçoivent tout, aucun des nôtres n'en aurait jamais reçu autant d'un camarade. Dès lors que nous ne tirons plus l'un sur l'autre, lorsque l'un ne doit plus tomber si l'autre ne tombe, nous sommes à nouveau des frères. [...] Toutefois, ils ne supplient pas tous. Certains avaient déjà trois balles dans le corps et ils se défendaient encore et maintenant – lorsqu'ils ont été capturés – ils nous jettent des regards pleins de haine ; leurs visages montrent le dégoût/la répulsion même lorsqu'ils se laissent soigner par un médecin. Nous avons l'impression qu'ils auraient encore aimé nous tirer dessus⁴⁶¹. »

Dans cet extrait, les Serbes capturés parcourent un vaste spectre émotionnel. Le stress du combat et la peur immédiate d'être maltraités voire tués par les hommes qui sont venus dans leur pays punir l'attentat commis sur un de leurs dirigeants une fois apaisés, les besoins du corps s'éveillent et dictent la conduite désormais paisible à tenir. Chez certains, l'adaptation au renversement de la situation est plus longue. Aux effets du conditionnement idéologique et de la pression sociale qu'ils ont dû subir, l'humiliation d'être capturé génère un sentiment de haine aiguë contre ceux qui la leur infligent paradoxalement en s'appliquant à leur sauver la vie⁴⁶². Kisch laisse comprendre que ces comportements étaient minoritaires sans indiquer plus de détails sur les personnes en question. Il aurait pu s'agir de chefs plus exposés et plus sensibles à la pression sociale, d'hommes ayant perdu un proche militaire ou civil à cause de l'invasion austro-hongroise, de gens originaires des villages proches etc. Les raisons de leur attitude hostile peuvent être multiples et variées. Comme nous l'avons déjà expliqué, le front serbe est d'une nature différente des autres. Il est plus propice à l'éclosion des pratiques de violence illicite, à la fabrication de la haine. La situation des deux belligérants y est inégale avec une nette suprématie numérique et matérielle des Austro-hongrois. Les Serbes sont envahis chez eux, sur leur propre territoire. Ils ont donc de bonnes raisons de craindre l'occupation est une répression violente implacable en cas de défaite. Pour les combattants serbes, l'enjeu est donc

⁴⁶¹Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 156-157 : « V celtách a na nosítkách odnášejí raněné, as tři sta našinců a dvě stě Srbů. Srboví jsou vyhladovělí, mnozí – když před tím prosili, abychom je nemučili, abychom je nezabíjeli – žebrají teď již o chléb, pak o slaninu a konečně o tabák. Dostanou všechno, žádný z našinců nedostal by tolik od kamaráda. Teď, kdy na sebe vzájemně nestřílíme, kdy nemusí padnouti jeden, když nepadne druhý, jsme zase bratři. [...] Všichni však neprosí. Mnozí měli již v těle tři kulky, a přece se ještě bránili, a teď – když jsou zajati – vrhají po nás nenávislné pohledy a jenom s odporem ve tváři se nechávají ošetřiti lékařem. Máme pocit, že by nejraději na nás ještě stříleli. »

⁴⁶²C'est aussi la logique des attentats suicides.

plus direct, plus personnel que chez de nombreux autres combattants des autres pays, chez les conscrits russes notamment ou même italiens, mobilisés pour des intérêts géopolitiques globaux de leurs États respectifs sans mettre en péril, sauf l'étroite bande frontalière, leur sécurité personnelle ou celle de leurs proches. De plus, la proximité des civils intensifie la pression sociale. Finalement, les bavures des troupes impériales prises au dépourvu par l'échec inattendu de leurs forces dans le traitement des civils contribuent elles aussi à créer un terreau propice pour cultiver chez les Serbes un engagement plus personnel dans la guerre.

De leur côté, si l'on croit Kisch, les Austro-hongrois, même les Autrichiens germanophones avec qui il sert, se montrent souvent parfaitement corrects à l'égard des Serbes. Le fait qu'ils sont traités d'« assassins » par les discours bellicistes austro-hongrois pour avoir éliminé l'héritier au trône et de son épouse ne change pas profondément leur attitude. C'est l'absence de coopération et de gratitude qui suscite une légère critique de l'écrivain, c'est-à-dire, encore une fois, le comportement des hommes dans la situation.

3.4.2.2 Des prisonniers peu combattifs

A la lecture des récits, c'est sur le front russe que les redditions se déroulent le plus facilement. En effet, de nombreux témoins austro-hongrois rapportent, soulignent et s'étonnent parfois du manque de combativité des troupes tsaristes. Dufka ne cache pas avoir été bouleversé par les premiers prisonniers russes que son unité accueille. Il raconte :

« Tout à coup des silhouettes ont commencé à surgir des retranchements russes et s'approchaient rapidement de nous les mains levées. Nous ne tirions pas et lorsque nous arrivions à proximité, nous étions terrifiés par leur apparence. Ils se rendaient salis, crasseux, enfumés, aspergés de sang. Quelques hommes les ont conduits à l'arrière⁴⁶³. »

Sur le même front, le soldat téléphoniste Skála est lui aussi étonné de l'attitude inattendue des soldats ennemis. Le 05 août 1915 près de la rivière Wieprz :

« Le silence règne dans les tranchées serbes. Nous attendons, tout tendus de voir s'ils vont tirer ou non. Dans nos rangs denses, chaque balle trouverait sa victime. Quand cela en arrivera-t-il aux baïonnettes ? L'excitation augmente et là-haut c'est toujours calme. Mais là, quelque chose a bougé. Les Russes

⁴⁶³Josef Dufka, *op. cit.* p. 10 : « Pojednou se z ruských opevnění začaly vynořovat jakési postavy, které se zdviženými rukami se rychle blížili k nám. Nestříleli jsme a když přišli blíže, zhrozili jsme se jejich vzezření. Zamazaní, špinaví, zakouření postříkání krví šli do zajetí. Několik mužů našich je zavedlo dozadu. »

sautent sur les remblais et – ils lèvent les mains. Ils se rendent. On n'avait plus besoin de notre régiment. Des milliers de prisonniers sont conduits dans la forêt. Ils s'étonnent de voir encore autant d'Autrichiens⁴⁶⁴. »

Dans les deux témoignages, entre les lignes, on lit le soulagement des deux soldats, une gratitude même envers leurs homologues russes qui leur évitent de combattre, de risquer de se faire tuer mais aussi de devoir tuer. Dans les deux cas, les troupes austro-hongroises offrent immédiatement un accueil correct, en accord avec les principes des conventions internationales. En plus des redditions au combat, les régiments austro-hongrois sur le front russe rencontrent les déserteurs. Le lieutenant Dobrovolný rapporte plusieurs cas consécutifs. Au début de son séjour au front au début de l'été 1915, il tombe sur deux premiers déserteurs russes, comme Dufka à la même période, il est d'abord surpris de leur condition déplorable : « Sales, sans aucune expression, à ce moment-là, ils ne ressemblaient même pas aux hommes⁴⁶⁵. » Quelques semaines plus tard, ils en récupèrent d'autres avec ses hommes :

« Des soldats russes se seraient cachés dans un cave pas loin d'ici. J'ai dit aux villageois de les amener, mais ayant peur de sortir les Russes restaient obstinément croupis sous terre. J'ai envoyé le caporal avec deux hommes enfoncer la porte et les amener. Ils étaient toute une bande, des hommes vêtus de longs manteaux couleur terre, peut-être des soldats incapables de poursuivre la marche⁴⁶⁶. »

Encore plus tard, il est témoin oculaire de redditions collectives ouverte au milieu du combat :

« Dans la partie avancée du demi-cercle du front une unité russe est passée aux Autrichiens. J'ai vu les soldats russes, tout essoufflés, jeter furieusement leurs cartouches et matériel sur le pré derrière le front, laissant cours libre à leur refus de la guerre. Les officiers russes les auraient poussés à l'attaque avec leurs revolvers. Les soldats ont avancé mais au moment décisif ils ont jeté leurs fusils et sont passés aux Autrichiens⁴⁶⁷. »

⁴⁶⁴František Skála, *op. cit.*, p. 53 : « V ruských zákopech je ticho. S napětím čekáme, zda se ozve tam odtud palba. Každá rána by našla v hustých řadách svou oběť. Či dojde na bajonety? Rozčilení se stupňuje a nahoře je stálé ticho. Však již se tam něco pohnulo. - Rusové vyskakují na násy a – zvedají ruce. Vzdávají se. Našeho pluku nebylo již zapotřebí. Do lesa jsou přiváděny tisíce zajatců. Diví se, kde se ještě běře tolik Austrijáků. »

⁴⁶⁵Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 28 : « Ušpinění, bez výrazu, nepodobali se v té chvíli ani lidem. »

⁴⁶⁶Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 77 : « Opodál ve sklepech jsou prý skryti ruští vojáci, kteří se chtějí vzdát. Řekl jsem vesničánům, aby je přivedli, Rusové však seděli vytrvale pod zemí, bojíce se vylézt. Poslal jsem kaprála se dvěma voáky, aby je vypáčil a odvedl nazpět. Byl jich houf, muži v dlouhých pláštích zemité barvy, snad vojáci nezpůsobili k dalším pochodům. »

⁴⁶⁷Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 97 : « Jednoho dopoledne uprostřed boje byl jsem svědkem této scény: v čelné

Le commandant Wagner fait une expérience similaire dans la nuit du 4 novembre 1914 : toute une unité russe faisant face au 99^e LIR est arrivée sans armes dans les tranchées autrichiennes pour se rendre. Une fois interrogé, leur chef explique les raisons de leur acte : ils étaient « mal traités, mal ravitaillés et souffraient de la faim à tel point que toutes les troupes en étaient en colère et ne voulaient plus rien entendre de la guerre. Ils voulaient tous se rendre à la première occasion, etc.⁴⁶⁸ » Wagner n'accepte pas cette confession, qui paraît à l'officier de métier trop belle pour être véridique sans réserve. Il craint une ruse de la part des Russes. Pourtant la confrontation à ce type de comportement peu belliqueux chez leurs adversaires peut influencer le rapport à la guerre et au devoir des soldats austro-hongrois eux-mêmes. A la différence des Serbes défendant leur territoire, leurs maisons et leurs familles, de nombreux Russes ou des populations ethniquement non russes, envoyés aux marges du vaste empire loin de chez eux confirment ainsi partager l'idée de l'inanité et l'inutilité de la guerre à laquelle ils sont sommés de participer. L'évocation de la contrainte violente et des menaces de mort employées par leurs officiers peut trouver une résonance chez les Austro-hongrois dont certains ont vécu une expérience similaire avec les autorités de leur propre camp. Leur état misérable, décrit dans divers récits du début de la guerre (1914-1915, avant la grande offensive Brussilov de l'été 1916) peut provoquer différents types de réactions mélangeant l'empathie et la pitié, le dégoût ou le mépris ou enfin la conscience de sa propre supériorité ; le sentiment de proximité de destin des hommes partageant et supportant les mêmes misères ou l'image des ennemis peu vaillants, sans honneur, indignes d'être combattus. Mais dans les deux cas, leur comportement diminue, plus qu'il n'encourage, l'agressivité et la combativité des soldats auxquels ils se rendent. L'accueil des Austro-hongrois reste dans toutes ces situations correctes.

Prisonniers dociles et paisibles

Prisonniers volontaires ou non, une fois capturés, les soldats ennemis dans les récits acceptent sans heurt leur nouveau statut. En quelques instants, de guerriers dangereux susceptibles de semer la souffrance et la mort, ils se transforment en prisonniers dociles et paisibles. En jetant leurs armes, ils se libèrent de leur identité combattante dont l'arme constitue l'attribut premier. Dès lors, l'identité civile et plus généralement humaine reprend ses droits. L'absence de l'esprit belliqueux chez les prisonniers se dessine en filigrane aussi dans les descriptions des scènes

části frontového půlkruhu přešel k Rakušanům oddíl Rusů. Viděl jsem, jak uřícení ruští vojáci na louce za frontou vztekale odhazovali patrony a výstroj, dávající průchod svému odporu k válce. Ruští důstojníci hnali prý je revolvery do útoku. Vojáci šli sice dopředu. V rozhodném okamžiku však zaházeli pušky a přeběhli k Rakušanům. »

⁴⁶⁸Karel Wagner, *op. cit.*, p. 81 : « Zajatec vykládal široce a dlouze, že se svým mužstvem přešel dobrovolně, protože se s nimi velmi špatně nakládalo, že byli bídně zásobeni, trpí hladem a všechno mužstvo je již tím rozhořčeno, že nechce s válkou nic mít a že se při nejbližší příležitosti vzdají všichni, atd. »

d'évacuation des nouveaux captifs du front. Plus que les spéculations à propos des sentiments et des états d'âmes des uns et des autres, c'est l'argument arithmétique qui fait foi. Beaucoup de témoins austro-hongrois rapportent en effet avec insistance sur les faibles effectifs des hommes destinés à surveiller les prisonniers naguère combattants ennemis. Cela semble les étonner et les interpeller eux-mêmes.

Le 21 novembre 1914, le commandant Wagner croise une colonne de prisonniers russes :

« Il était intéressant d'observer que le transport entier – plus de deux cents hommes entièrement armés – les Russes avaient leurs fusils sur les épaules (sic ?) - était conduit par un seul sapeur autrichien qui n'avait même pas de fusil lui-même. Ces Russes, hommes robustes et beaux des classes plus anciennes étaient de bonne humeur; chantaient leurs chansons de marche et prenaient les cigarettes que nos garçons leurs tendaient avec gratitude⁴⁶⁹. »

La nature « surréaliste » de cette scène paisible – idyllique même – au milieu des combats féroces et meurtriers étonne l'auteur lui-même. La moindre étincelle de combativité du côté de ces deux cents prisonniers aurait pu faire partir un feu désastreux. Or rien de cela ne s'est produit. Une fois libérés de leur devoir d'armes, les Russes en question ne montraient pas le moindre signe d'hostilité personnelle envers les ennemis qu'ils avaient été naguère sommés d'anéantir et qui, de leur côté, semaient la mort parmi leurs camarades... Cette scène est un des exemples qui montrent qu'une fois les armes posées, le devoir militaire est terminé et avec lui tout recours à la violence. Elle pourrait passer pour une exception si le même dispositif n'était pas relevé par d'autres témoins. Le lieutenant Dobrovolný, par exemple, rapporte ce même type de comportement docile chez les hommes capturés sur le même front :

« Au cours de la marche nous tombions fréquemment sur un, deux, trois soldats russes tout froissés quelque part dans la tranchée. Au début, je les faisais escorter mais quand j'ai commencé à manquer de soldats, je les laissais partir à l'arrière seuls, je leur confiais même certains messages qu'ils délivraient à mon régiment. Une fois, une vingtaine de prisonniers – des gaillards bien robustes – étaient conduits par notre première classe, un petit bonhomme comme une paille que les Russes auraient pu tuer à coups de

⁴⁶⁹František Skála, *op. cit.*, p. 119 : « Mezi hovorem s Turečkem byla vedena kolem praporu kolona ruských zajatců. Bylo zajímavé pozorovati, jak celý transport – přes 200 mužů – úplně ozbrojený – pušky měli Rusové přes rameno – vedl jeden jediný rakouský sapeř, který pušky vůbec ani neměl. Rusové, statný a krásný to lid starších ročníků, byli veselí myslí, zpívali své pochodové písně a přijímali vděčně cigarety, které jim moji hoši podávali. »

casquettes. Mais ils ont vraisemblablement décidé de ne pas résister au mal et marchaient volontiers en captivité⁴⁷⁰. »

Dans les récits, les captures des ennemis russes se déroulent donc d'une façon assez paisible, sans incidents. Est-ce le résultat de la « proximité et de la fraternité slaves » tant déclinées dans les discours ? Regardons alors le front italien. Il est marqué par des conditions de vie et de combat particulièrement dures et des batailles particulièrement féroces et meurtrières. C'est aussi un front où aucune proximité idéologique avec l'ennemi ne peut être invoquée pour expliquer une supposée connivence entre ennemis d'origine slave et où, finalement, comme le confirme un spécialiste tchèque citant le rapport du commandement de la 3^e armée italienne rédigé suite à la onzième offensive sur l'Isonzo (du 18 août au 13 septembre 1917) :

« Ces Slaves qui se rendent en masse sur les autres fronts combattent sur notre front avec une obstination particulière. Il suffit de mentionner les Tchèques qui se sont défendus avec une ténacité sans pareille, préférant se laisser tuer dans les cavernes que de se rendre⁴⁷¹. »

Or, au regard des passages relatifs à la capture des soldats ennemis, les comportements des deux parties ne diffèrent pas substantiellement de celui de leurs homologues sur le front oriental. Le lieutenant d'artillerie Sperling a, comme ses camarades sur le front russe, l'occasion de s'étonner de la facilité avec laquelle les ennemis cessent de combattre. Le 4 juin 1917, il note : « Des masses de prisonniers italiens marchaient à côté de nous, ils ont dû capturer toute une brigade vers Bretsovice. Ils marchent bien contents vers le point de rassemblement le plus proche. Derrière eux suivent toujours quelques voitures avec les blessés⁴⁷². »

Résumons. Les prisonniers extraits de l'enchâssement complexe des rapports d'autorité et des

⁴⁷⁰Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 78 : « Při dalším pochodu narazili jsme co chvíli někde v příkopě na jednoho, dva, tři zubožené, oválené ruské vojáky. S počátku dával jsem je eskortovat, ale když mi vojáků stále více ubývalo, pouštěl jsem je už nazpět samotny, ba svěřoval jim i některá hlášení, jež jim pak u pluku odebírali. Jednou bylo zajatců – tentokrátě hodně robustních chlapů – na dvacet a vedl je náš frajtr, mužík jako špejlek, kterého by mohli Rusové čepicemi utlouci. Ti se však zřejmě rozhodli neodpíratí zlému a šli ochotně do zajetí. »

⁴⁷¹Ivan Šedivý, *op. cit.*, p. 137 : « Napadeny bijí se [tyto] jednotky, ať už kvůli disciplíně nebo kvůli instinktu sebezáchovy. Propaganda nenávisti vůči Italům je důrazná a neúnavná. Nárůst procenta mužstva slovanské národnosti – máme nyní před naší frontou 60% Slovanů, 16% Maďarů. 13% Němců a 11% Rumunů – by mohl vzbudit domněnku, že jednotky měly sníženou schopnost odporu. Avšak zkušenost nás naučila, že se tito Slované, kteří se na ostatních frontách masově vzdávají, bijí se na naší frontě s obzvláštní neústupností. Stačí uvést Čechy, kteří se s nedostižnou houževnatostí bránili a raději se v kavernách nechali zabít, než aby se vzdali. »

⁴⁷²Bohumil Sperling, *op. cit.*, p. 99 : « Spousty italských zajatců jdou kolem, snad jich zajaly celou brigádu u Bretsovice. Jdou většinou docela spokojeni k nejbližší stanici. Za nimi následuje vždy několik vozů s raněnými. »

dynamiques sociales soutenant le fonctionnement de leurs unités (facteurs étudiés précédemment), libérés de l'identité combattante et des contraintes qui en découlent, s'abstiennent de toute action violente même si une opportunité se présente. Leur attitude est pacifique et docile à tel point qu'elle surprend même ceux qui en sont les témoins. Il n'est par ailleurs pas anodin que les observateurs étonnés cités soient tous des officiers, ayant de par leur formation aussi bien civile que militaire une vision de la guerre divergente de celle des leurs hommes, qui semblent eux peu interpellés par ce phénomène. Le comportement de prisonniers observé ici ne laisse deviner aucun désir personnel de nuire à l'ennemi ce qui serait une conséquence directe d'un sentiment de haine généralisé chez les combattants. Là où un engagement émotionnel personnel dans la guerre existe, comme cela avait pu être constaté pour des raisons que nous avons exposées précédemment chez certains combattants serbes, des *signes* d'animosité peuvent être observés (regards malveillants par exemple). Pourtant, même dans ces cas, le *comportement* des captifs reste correct et inoffensif. Peu importe leur nationalité, chez les témoins il semble acquis qu'au moment de la capture, le rôle revêtu pas l'adversaire – l'identité combattante – se transforme en celle de prisonnier qui ne présente plus de danger. De son côté, le captif s'attend à un traitement qui correspond à son nouvel état inoffensif et à son statut dans la hiérarchie militaire et sociale en civil.

Secours et entraide, comportements amicaux en captivité

En réponse à la non-violence de leurs captifs, d'après les témoignages, les Austro-hongrois, réservent en général à ces derniers un accueil tout aussi paisible. Ici, ce sont prioritairement les soldats confrontés aux prisonniers ennemis qui se montrent particulièrement enclins à abolir le clivage ami-ennemi créé par la situation de guerre. Le secours porté aux blessés ennemis sur le champ de bataille constitue un motif fréquent dans les témoignages. Berger rapporte une action pour sauver les prisonniers vers la fin de la campagne d'automne 1914 contre les Serbes, les ennemis que l'on pourrait qualifier selon les critères exposés auparavant comme les plus « hostiles »⁴⁷³. Après la bataille de Konstantinowka début octobre (1915 ?), Skála voit revenir de nombreux blessés : « Certains couples, un des nôtres avec un Russe, marchaient en se soutenant mutuellement. Ami, ennemi, ils sont tous misérables et ils s'aident

⁴⁷³AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 50. note du 20/11/1914.

fraternellement⁴⁷⁴. » Le commandant Wagner, sur le même front, décrit une scène d'entraide, où il définit clairement où s'arrête son devoir militaire et commence son devoir humain. Après le combat, logé chez une fermière en Galicie, il trouve un Russe blessé :

« En russe basique et à l'aide de gestes, je lui ai demandé s'il avait faim. Il a hoché la tête rapidement plusieurs fois de suite. Je lui ai tendu un morceau de pain et le reste de mon goulasch. Pour me remercier, le Russe a pris mes pieds et les a embrassés ; puis il a fait le signe de croix plusieurs fois et s'est mis à manger goulûment. (...) C'était ma revanche pour ce que ses camarades m'ont causé cet après-midi. »

Le front italien, considéré par beaucoup de combattants comme particulièrement dur et violent n'est pas exempt de manifestations spontanées de solidarités entre ennemis. Le peintre Váchal décrit, par exemple, (date ?? 1917), le comportement des austro-hongrois ayant investi un hôpital militaire italien évacué à la hâte :

« Les médecins et infirmiers se sont sauvés dès qu'ils ont entendu les tirs à proximité. Les blessés moins graves qui ne pouvaient pas à cause de leurs blessures se joindre à la fuite, soignaient jusqu'au dernier moment leurs camarades qui mouraient les uns après les autres, faute de soin, à cause des infections ou de faim. Dvořák a donné à boire à tous ces misérables assoiffés et il est reparti chercher de l'aide auprès de la division. Nous avons réussi à en sauver encore trois⁴⁷⁵. »

Concernant le front italien, des images semblables figurent dans le carnet original de Wegl, un bon Tyrolien et un soldat consciencieux. Lors des combats particulièrement durs dans les Alpes, le 29 juillet 1915 il note :

« Il y avait aussi de nombreux prisonniers, parmi eux, même un colonel. Nos travailleurs avaient alors l'occasion d'en observer quelques-uns. Ils papotaient joyeusement dans leur langue. Ils étaient de bonne humeur. [...] Les prisonniers italiens s'occupent diligemment de sauver leurs compatriotes blessés. Ils partent les chercher sans aucun accompagnement et ne pensent même pas à s'enfuir. [...] Un Italien capturé racontait qu'on lui a fait croire que les Autrichiens sont

⁴⁷⁴František Skála, *op. cit.*, p. 102 : « Některé dvojice, našinec s Rusem se vzájemně podpírají. Přítel, nepřítel, všichni jsou ubozí a bratrsky si pomáhají. »

⁴⁷⁵Josef Váchal, *op. cit.*, p. 164 : « Lékaři a ošetřovatelé utekli, uslyšivši asi první rány nablízku; zbyví zde lehčeji ranění, povětšinou nemohoucí pro své rány z lazaretu k prchajícím se připojit, ošetřovali do poslední chvíle své druhy, kteří zmírali jeden po druhém neostřením, namnoze snětivostí ran a hladu. Dvořák dal ubožákům žíznícím napítí a spěchal zpátky na divisi pro pomoc; podařilo se tři z nemocných ještě zachrániti. »

très violents avec leurs prisonniers. C'est pourquoi, le pauvre garçon n'a pas osé crier au secours. »

Le 29 octobre 1915, après plusieurs mois sur le front italien, Wegl note à nouveau au milieu d'une bataille terrible :

« Dix prisonniers italiens sont venus ici afin de se reposer. Ils sont tous du régiment n° 116, un a la main déchiquetée, d'autres ont le visage plein de sang. Les autres gars sont affamés. Immédiatement, on apporte un pot de café noir, je passe à certains qui sont réveillés du pain. Ils le consomment rapidement. Les nôtres les ont carrément comblés avec des cigarettes ».

Au milieu des combats, Wegl trouve même le temps d'apprendre l'italien à l'aide d'un manuel trouvé dans les tranchées ennemies pour pouvoir mieux communiquer avec ces « pauvres Italiens » capturés. En effet, plus que l'animosité, la rencontre avec l'ennemi, cet « autre » qu'il faut combattre, suscite la curiosité et engendre de nombreux échanges. Les cas d'entraide sont fréquents des deux côtés des tranchées. Les germanophones tombés en captivité russe rapportent eux aussi en général un bon accueil. « Quand je me suis senti assez bien, l'officier m'a laissé porter dans un wagon. Il m'a donné des couvertures, du cognac et il m'a souhaité les meilleurs vœux pour le futur. Je l'en ai remercié », note Kunewälder dans ses souvenirs publiés à Vienne en 1916 en plein milieu de la guerre, suite aux succès de son récit présenté lors d'une série de conférences publiques, à propos de l'attitude des Russes après sa captivité. Un autre témoin, Mayer, constate aussi la bonne volonté des Russes: « [...] j'ai pu lire sur leur visages qu'ils ne me considéraient pas comme un prisonnier mais comme un homme malade. »

La cohabitation temporaire au moment de la capture est plus durable plus à l'arrière où les prisonniers sont souvent affectés aux travaux de soutien pour l'armée. Elle semble se dérouler dans une ambiance d'indifférence qui peut se transformer en une appréciation mutuelle, voire des relations amicales. Sur le front russe, Berger note le 11 mai 1915 avoir campé la nuit paisiblement avec quelques soixante-dix Russes et un Polonais capturés, conduits par la suite à l'arrière⁴⁷⁶. Plus tard, début septembre de la même année, il partage une corvée avec quelques prisonniers russes. « Un vient de Varsovie, il est ouvrier métallurgique et parle allemand⁴⁷⁷. » Berger tente donc d'entamer la conversation. Jirásek qui, affecté aux infirmiers, s'occupe des blessés ennemis, note dans son carnet : « Les officiers et médecins russes nous ont offert du thé

⁴⁷⁶AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 147.

⁴⁷⁷AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 42 : Také několik Rusů zde zdrhuje. Jeden jest od Varšavy, kovodělník a zná německy. »

et des cigarettes parce que nous les avons bien traités. On voyait clairement qu'ils étaient contents d'avoir été capturés, surtout beaucoup de juifs russes⁴⁷⁸. »

Un autre exemple de stéréotypes divergents est l'attitude envers l'ennemi. Les Tchèques et les Slovaques en tant que Slaves sont les cibles de la propagande panslaviste, mise en place dès les premiers mois de la guerre. Leurs autorités comme celles de leurs adversaires supposent donc toutes les deux, qu'ils sont plus enclins à ne pas vouloir combattre leurs « frères » slaves et à vouloir se rendre à l'ennemi. Les germanophones, considérés par leurs camarades slaves comme par les autorités justement plus combattifs et foncièrement loyaux, ne sont quant à eux sollicités par aucune propagande ennemie. Toutefois, à travers les carnets originaux des germanophones aussi bien que dans les mémoires et les souvenirs publiés, on ne trouve point de mentions dépréciatives ou haineuses à l'encontre de l'ennemi, qu'il soit serbe, russe ou italien. Au contraire, les moments mettant en scène les interactions avec « l'ennemi » décrivent des attitudes peu hostiles.

Citons l'exemple de Geissler. Gradé dans un bataillon de pionniers, il est au début de la guerre affecté comme commandant d'un transport de prisonniers civils appartenant à des nationalités ennemies destinés au camp d'internement de Znojmo. Il constate qu'il s'agissait de gens bien habillés, riches et maîtrisant bien l'allemand et note à leur sujet :

« Marchant d'un wagon à l'autre, j'ai regardé les gens et pus m'apercevoir qu'ils se comportaient comme des gens très intelligents et non comme des prisonniers de guerre. J'ai donc dit à mes soldats : "Soyez bons et aimables avec ces gens, ça serait une honte si vous ne l'êtes pas. »

En plein période d'effervescence contre la Serbie monopolisant les discours du début de la guerre, il est aussi épris de compassion particulière pour une dame serbe. Du fait des lois régissant l'internement des civils ennemis, cette femme a été séparée de son mari, lui aussi interné comme prisonnier civil, sans avoir de ses nouvelles. Geissler fait tout pour lui venir en aide.

3.4.2.3 Attitude vis-à-vis des prisonniers de guerre : entre impératif militaire et empathie

Au cours de leurs longs périple guerriers, certains témoins du corpus ont été affectés par moment à la garde de prisonniers. Dans leurs récits, cette position permettant une proximité

⁴⁷⁸Josef Jirásek, *op. cit.*, p. 34 : « Od ruských důstojníků a lékařů byli jsme pohoštěni čajem a cigaretami, neb jsme s nimi vlídně zacházeli. Bylo na nich zřejmě viděti, že jsou rádi, že jsou zajati, zvláště mnoho ruských Židů. »

plus importante et plus durable, favorise l'empathie. Havelka, dans la dernière année de la guerre, s'occupe des prisonniers serbes et russes envoyés travailler sur l'arrière-front italien :

« Les prisonniers – les Serbes et les Russes – qui ont été affectés ici pour travailler venaient aussi chez moi le soir pour discuter. D'autres soldats les méprisaient et leur faisaient même mal. Sinon, j'ai été agréablement surpris lorsque le lieutenant Hezoučký a donné à un captif serbe qu'il a croisé chez moi quelques cigarettes. Je vois encore aujourd'hui la surprise de Svetolik qui n'en pouvait croire ses yeux⁴⁷⁹. »

Ému par le mauvais état de santé d'un d'entre eux, il l'aide à écrire la demande officielle de libération à l'intention des autorités austro-hongroises compétentes. Mais sa requête reste sans réponse...⁴⁸⁰.

Après son transfert du front russe en Italie, Berger aussi découvre en février 1917 le dispositif des prisonniers de guerre instauré aux travaux de l'arrière-front. Le 2 avril 1917, il est envoyé en tant que soldat de première classe de pionniers à Gaisberg surveiller un petit contingent d'Italiens au travail. Pendant les trois mois qu'il passe avec eux⁴⁸¹, il s'applique à apprendre leur langue pour pouvoir « discuter un peu ». Mais il se plaint également sans relâche de devoir jouer le détestable rôle de « tampon » entre les prisonniers qui ne veulent pas travailler et ses supérieurs bien plus exigeants. Une de ses nombreuses litanies, datée du 30 juin 1917, résume son attitude mais souligne aussi l'étroitesse des marges de manœuvre dont il dispose pour l'exprimer :

« Aujourd'hui, un Italien refusait de travailler. Je le menaçais de mon bâton, qu'il en recevrait quelques coups sur le cul et irait au rapport. Il faut qu'il fasse quelque chose. Moi non plus, je n'aime pas le service et je m'en fous. Je ne veux pas me faire martyriser et quand je suis avec eux, ils doivent faire quelque chose. Je ne veux pas les forcer. On me reproche, surtout l'officier de ne pas les forcer assez – parfois je ne les force pas du tout – et moi, qui déteste la guerre, je dois les forcer à travailler. Allez-vous faire foutre⁴⁸². »

⁴⁷⁹František Havelka, *op. cit.*, p. 48 : « Také zajatci – Srbové a Rusové, kteří zde byli komandováni na práci, přicházeli ke mně večer na besedu; druzí vojáci jednali s nimi pohrdlivě aneb jim i ubližovali. Jinak byl jsem mile překvapen, když poručík Hezoučký dal zajatému Srbovi, kterého u mne zastihl na návštěvě, několik cigaret. Ještě dnes vidím překvapeného Svetolika, který ani svým očím nechtěl věřit.

⁴⁸⁰František Havelka, *op. cit.*, p. 52.

⁴⁸¹Avril – juillet 1917, p. 27-80.

⁴⁸²AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, L3, p. 74 : « Dnes se jeden Ital protivil, že nebude dělat; já mu pohrozil prutem, že s ním bude bit na prdeli a půjde k raportu. Něco dělat

En se lamentant sur l'ironie de son destin militaire, Berger souligne la continuité de la pression des autorités encadrantes. Ayant poussé les soldats contre l'ennemi sur le front, parfois le revolver dans la main, elles persistent à assurer le maintien d'une distance suffisamment importante entre les hommes de leur camp et ceux de l'autre. Toute velléité de sympathie et de connivence était, du point de vue des autorités à proscrire. Sans nécessairement exiger un sentiment de haine personnel à l'égard des ennemis capturés de leur part, les autorités doivent faire respecter des règles strictes dans le traitement des captifs sous peine de sanctions venues des échelons supérieurs. La division des tâches à travers la vaste hiérarchie militaire continue donc de garantir la soumission à l'autorité et l'exécution, du moins parcellaire, des demandes d'en-haut. Bien que les longs passages coléreux consacrés au sujet montrent la répugnance de Berger à se montrer trop strict avec les prisonniers qu'il doit surveiller, il ne risque pas d'entrer en conflit ouvert et « se faire martyriser » pour eux. Face à la tension générée par l'obligation d'exécuter des ordres qui le contrarient⁴⁸³, il cherche tout au mieux un ajustement acceptable pour tous. Berger, ce charpentier engagé particulièrement remonté contre les autorités ne rate pas une occasion de montrer leurs interventions néfastes et hostiles envers les prisonniers. Déjà pendant la campagne en Serbie, il dénonce le 11 novembre 1914, un lieutenant réprimandant un soldat qui a glissé un mot bienveillant aux prisonniers serbes⁴⁸⁴. Ou encore, le 17 juin 1916, sur le front russe, il se met en colère contre un groupe d'officiers qui regardent sans broncher un soldat, désigné comme Allemand, taper et insulter quelques prisonniers russes affamés ramassant les os à ronger autour de la cuisine de camp, pire encore cette scène violente les fait rire⁴⁸⁵. En partant sur le front en Galicie, près de Tarnów, Maksa le 20 septembre 1914 aperçoit pour la première fois les prisonniers russes : « auxquels il est interdit de parler ou de leur donner quelque chose à manger » résume-t-il les consignes des autorités. Řehounek, dans la même situation sur le même front explique les conséquences du non-respect de l'interdit :

musí. Vždyť já tu vojnu také nemám rád a seru na ní. Zbytečně se nechci dát týrat a když jsem u nich, něco aspoň musí udělat. Vždyť já je nechci honit. Vytýkají mi, zvláště štába, že je málo honím – někdy je nehoním vůbec – a já, jenž nenávidím válku, mám je honit. Nasrat. »

⁴⁸³Stanley Milgram, *op. cit.*, p. 40

⁴⁸⁴AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 44.

⁴⁸⁵AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 15 : « Zde jsou ruští zajatci komandováni na práce a u kuchyně si sbírali kosti k ohryzování. Jeden voják, Němčour, jenž je u nich dozorem je začal mlátit holí. Rusové odtud utíkali a on za nimi, div se nepřerazil a nadával jim horda, banda, pakáž, dobytku a všelijaká jména nadávek z vojenského slovníku. Oficíři se na to dívali a smáli se tomu, jak to ten hrubec řeže. Hnusný obraz vojenské a germánské výchovy. »

« Sur la route nous croisons plusieurs trains avec les prisonniers russes. Ils sont barbus, sales et affamés. Quelques-uns leur ont jeté un bout de pain. L'officier les a vus et les a fait attacher à la paroi du wagon les mains derrière le dos et sur les pointes de pieds⁴⁸⁶. »

Le geste provoqué par l'empathie ou la pitié provoqué par l'état misérable des ennemis est donc sévèrement puni par l'autorité. Il est aussi inintéressant de remarquer que dans cette description l'apparence des prisonniers n'est presque plus humaine. Aussi les soldats « émus » leur « jettent-ils » des bouts de pain comme pour nourrir des bêtes. Il s'agit encore d'une situation qui atteint à la dignité humaine.

La répression et les actes illicites

De leur côté, les prisonniers même s'ils ne participent plus au combat encourent des punitions sévères pour tout acte de désobéissance. Le téléphoniste Skála rapporte, vers la fin de la guerre – au moment où l'armée russe commence à se désagréger suite au changement de régime et aux troubles internes de l'État – plusieurs tentatives d'évasion des prisonniers russes retenus pour travailler sur le front italien. Leur échec se solde par la peine capitale. Courant juillet 1917 ? plusieurs prisonniers sont ainsi exécutés pour l'exemple⁴⁸⁷. Tous les soldats, comme l'ajoute Skála, ne se pressent pas pour effectuer cette tâche.

« L'exécution devait être faite par les sapeurs. C'était une tâche désagréable que beaucoup voulaient éviter. En sachant plus quoi faire pour éviter la mission de bourreau, mes connaissances Petr Faltejsek de Černa et František Dušek de Dolní Dobrouče sont partis sur le côté prétendant faire leurs besoins et ils y sont restés jusqu'à ce que le danger soit passé. Ce sont les ordonnances du commandement régimentaire, des Allemands, qui se sont portés volontaires pour effectuer l'exécution⁴⁸⁸. »

Comme Berger, Skála insiste ici sur l'identité germanophone des soldats exécuteurs. Tous les

⁴⁸⁶Jan Řehounek, *op. cit.*, p. 15 : « Cestou potkáváme několik vlaků s ruskými zajatci. Jsou zarostlí, špinaví, hladoví. Někteří z našich jim hodili chleba. Viděl je důstojník a nechal je za trest přivázat za ruce za zády, stojíce na špičkách, ke stene vagonu. »

⁴⁸⁷František Skála, *op. cit.*, p. 199, 202, 205, 214.

⁴⁸⁸František Skála, *op. cit.*, p. 199 : « Popravu zastřelením měli provést zákopníci. Byl to nemilý úkol a byli mnozí, kteří se mu chtěli vyhnouti. Moji známí Petr Faltejsek z Černé a František Dušek z Dolní Dobrouče, nevědouce si jiné rady, jak se vyhnouti katovskému úkolu, odešli do zákoutí konati lidskou potřebu a setrvali tam tak dlouho, dokud nebezpečí neminulo. K vykonávání poprav se dobrovolně přihlásili ordonanci plukovního velitelství, Němci. »

deux réinvestissent et réitèrent à ce sujet les stéréotypes généraux sur la divergence des attitudes en fonction des nationalités. Cela prouve-t-il que leurs camarades germanophones ressentissent une réelle haine envers leurs ennemis ? Si l'on accepte comme véridique, l'observation des deux témoins sur l'identité germanophone de ceux qui jouent le mauvais rôle, elle ne doit toutefois pas éclipser les autres paramètres de la scène. Dans les deux cas, les brutes agissent sous le regard direct des autorités. Le soldat tabasse et injurie les Russes dont la dignité humaine est déjà profondément atteinte, dégradée, par la nature de leur comportement animal puisqu'ils rongent des os ramassés par terre tels des chiens. La situation favorise la création de la distance sociale, culturelle et émotionnelle⁴⁸⁹. De plus, il le fait devant le regard approuvatif et amusé des autorités. Son action lui apporte un certain bénéfice social direct. Que cela soit calculé par l'agresseur en question ou perçu inconsciemment, il fait une « bonne image » de lui aux encadrants dont la mission officielle est de fomenter l'hostilité ou du moins de maintenir la distance entre les soldats et les prisonniers. Naturellement, il peut s'agir d'un individu enclin à la brutalité et/ou à la domination (par ailleurs son comportement ne vise pas à les anéantir, seulement à prouver sa propre supériorité). La situation décrite par Skála est d'une nature légèrement différente. Les soldats n'agissent pas de leur plein gré mais doivent exécuter les ordres officiels. Si les deux amis de Skála s'y dérobent par ruse, le volontariat des bourreaux peut résulter de motivations similaires dans le cas du soldat de Berger : ils veulent plaire à l'autorité. Plus que leur identité allemande, c'est peut-être celle des « ordonnances du commandement régimentaire » qui peut expliquer leur attitude. Soldats non combattants, relativement épargnés du feu des premières lignes. Ils sont à la fois éloignés physiquement des ennemis et donc plus perméables au discours belliciste véhiculant des représentations génériques et plus proches des autorités encadrantes. Ne pouvant pas se distinguer en tant que « tampons » au combat, se porter volontaires pour des tâches proposées représente une opportunité d'acquérir des bénéfices sociaux. Au moment de manifester son intérêt pour la tâche, c'est encore leur propre personne qui est au centre de la réflexion, pas l'ennemi.

Il arrive que même des hommes volontaires pour en exécuter d'autres ne supportent pas de tuer lorsqu'ils sont confrontés au regard de la victime⁴⁹⁰. Ici, la fusillade même n'est pas décrite,

⁴⁸⁹Les différentes formes de distance : culturelle, morale, sociale et mécanique influent sur la capacité des hommes à tuer leurs semblables. Dave Grossman, *op. cit.*, p. 157.

⁴⁹⁰Dave Grossman, *op. cit.*, 199.

mais pour comprendre le fonctionnement de ce type d'actes violents, il est important de garder à l'esprit que le moment de se porter volontaire et celui de l'exécution sont deux scènes différentes, obéissant à leurs logiques propres. Finalement, dans leurs témoignages, comme nous l'avons indiqué plus haut, les soldats germanophones se montrent autant aptes à ressentir et à faire bénéficier les prisonniers de leur compassion que leurs camarades Tchèques. Or selon le mécanisme facilitant la propagation des stéréotypes, les hommes sont plus enclins à mémoriser et à restituer les faits et actes conformes à leurs visions du monde car ils s'inscrivent plus facilement dans le réseau mental déjà constitué : ils paraissent plus logiques⁴⁹¹. Dans cette perspective, il n'est pas étonnant que les Tchèques aient plus de facilités à relever les comportements illicites des germanophones.

Qui plus est, certains comportements illicites enregistrés par les témoins transcendent parfaitement le cloisonnement national-linguistique. Le 12 mai 1915, Berger note : ils emmenaient encore 23 Russes. Lorsqu'un convoi de prisonniers passe, chacun laisse le travail et observe. Beaucoup sont jaloux et beaucoup aimeraient les tuer de suite car ils vont vivre sur nos réserves⁴⁹². »

Ne ratant pas une occasion de mettre en exergue les attitudes brutales des germanophones, Berger ne fait aucune distinction ici. La haine momentanée ressentie prend sa source dans la jalousie. Mécontents de leur propre sort mais impuissants à en sortir, les soldats projettent leurs émotions négatives sur ceux qu'ils estiment plus chanceux. Ici toutefois, la pensée malveillante ou les propos haineux qui ont sûrement dû être proférés ont servi d'exutoire suffisant pour canaliser les tensions. Aucun Russe n'est assailli ni encore moins tué.

3.4.3 Les violences contre les populations civiles

A la marge des combats se situe le comportement des armées à l'égard des civils peuplant les territoires où se déroulent les opérations⁴⁹³. Un vaste spectre de rapports a pu être observé dans les témoignages, s'étalant d'une cohabitation paisible aux exactions et atrocités. Ce sont ces

⁴⁹¹Expériences de psychologie sociale sur les stéréotypes racistes (citer ex. l'homme maghrébin et l'homme européen lors d'un litige dans le métro ; les préjugés contre les prévenus non WASP aux États-Unis etc.).

⁴⁹²AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 147 : « vedli zase 23 Rusy. Jakmile vedou zajatce, každý nechá práce a prohlíží si je ; mnohý jim to závidí a mnohý by je radši hned zabil, že nás budou vyžírat. »

⁴⁹³Ce type de violences en dehors des combats proprement dit accompagnait aussi les opérations sur le front occidental. L'armée allemande notamment a commis des actes de violence extrême contre les populations civiles des territoires qu'elle a traversés et occupés. John N. Horne, Alan Kramer, *German Atrocities, 1914 a History of Denial*, New Haven, Conn. London, Yale UP, 2001.

dernières qui ont suscité, pour des raisons facilement compréhensibles, l'intérêt mémoriel et historiographique. Le grand recueil des témoignages tchécoslovaques consacré à l'expérience de guerre réserve une grande place aux exactions commises sur les populations civiles par l'armée austro-hongroise présentée désormais comme la quintessence d'abominations de toutes sortes. Plusieurs photographies montrent la misère et la souffrance des réfugiés des territoires investis par les combats (VHU 079 et 80). D'autres clichés encore exposent les pendaisons ; les potences en bois, d'où les corps dodelinent sans vie au bout d'une corde, constituent un motif récurrent – une sorte d'image métonymique de la répression austro-hongroise. Sans expliquer les raisons précises ayant mené à l'exécution des hommes en question, les titres explicitent le message à faire passer : « La barbarie autrichienne en Pologne russe » [*Rakouské barbarství ruském Polsku*], « La barbarie autrichienne en Pologne » [*Rakouské barbarství v Polsku*] ou « La justice militaire austro-hongroise » [*Rakouská polní justice*] légendent des clichés de ce genre. « Les traîtres de quatorze ans » [*Čtrnáctiletí velezrádci*] s'intitule un autre qui fait apparaître quatre pendus dont les silhouettes laissent deviner leur jeune âge etc. Les images publiées jouant sur la corde émotionnelle ajoutent de la force aux accusations écrites⁴⁹⁴. Il est intéressant de noter que les images consacrées aux civils contrastent avec les photographies des prisonniers de guerre reproduites dans le même ouvrage. Ces dernières, aussi nombreuses exposent des groupes d'hommes sans signes de maltraitance visibles, l'air plutôt détendu, parfois le sourire aux lèvres ou en train de danser leur danse folklorique... les titres accompagnant ces clichés sont purement descriptifs « Les Russes capturés dansent le « kozatchek »... » [*Zajatí Rusové tančí kozáček*], « les prisonniers russes » [*Ruští zajatci*], les prisonniers russes dans leur camp » [VHU 094: *Ruští zajatci v táboru*], « Les prisonniers mongoles à Josefov » [*Zajatí Mongolové v Josefově*], « [*Skupina zajatých kozáků v Josefově*], « Un groupe de prisonniers russes à Josefov » [*Zajatí Rusové v Josefově v r. 1914*], « Prisonniers à l'arrière » [*Zajatci za frontou*]⁴⁹⁵. Cette distinction semble révélatrice du fait que, du moins dans les grandes guerres engageant deux armées régulières, les populations civiles touchées par la guerre ne relèvent pas de la même approche que celle des combattants. Les actes de violence perpétrés à leur rencontre s'inscrivent dans des dynamiques différentes. Même si les civils, protégés par ailleurs par les conventions, ne font pas l'objet de violence systématique visant à briser aussi bien leurs ressources économiques que morales⁴⁹⁶, ils risquent de servir d'exutoire opportun et « facilement accessible » aux tensions accumulées par les combattants⁴⁹⁷.

3.4.3.1 *Les combattants sur le territoire ennemi : le front serbe été-hiver 1914 et le*

⁴⁹⁴Images publiées dans : Alois Žipek (dir.), *Domov za války (Svědectví účastníků)*, Volume 1., Rok 1914, Praha, Nakladatelství Pokrok, 1929,

⁴⁹⁵Alois Žipek (dir.), *op. cit.*

⁴⁹⁶Guernica, la Seconde Guerre mondiale, l'essence du fonctionnement du terrorisme actuel...

⁴⁹⁷Dave Grossman, *op. cit.*, Browning, Welzer et Sönke.

front italien (dates)

Comme dans toutes les scènes de violence et scènes sociales en général, divers paramètres se conjuguent pour donner le résultat final, observé par les témoins. À une macro-échelle, le front et la nature de la population, sa proximité avec l'un ou l'autre camp engagés dans les hostilités mutuelles et son attitude propre envers ceux qui envahissent et parfois occupent dans la durée leurs villages et leurs terres doivent être pris en compte. À une micro-échelle, le comportement des autorités, les ordres officiels mais surtout leur application plus ou moins rigoureuse sur le terrain ainsi que le micro-contexte – le vécu le plus récent des hommes qui s'y livrent – constituent autant de variables dans l'équation complexe des atrocités.

Le caractère du front et le rapport des populations civiles aux deux belligérants jouent un rôle important. En traversant la frontière serbe, les troupes austro-hongroises se trouvent sur le territoire ennemi, au sein d'une population civile que les austro-hongrois conscients de leur rôle d'envahisseurs pensent particulièrement hostile. Ajoutons le stress des combats durs présentant des aspects de guérilla à l'humiliation des échecs contre une armée numériquement inférieure ainsi qu'à la dynamique d'une guerre en mouvement ne nécessitant pas d'établir une possible longue cohabitation vivable avec les civils à plus long terme et nous obtenons le cocktail d'ingrédients favorisant les comportements illicites⁴⁹⁸.

Les deux témoins qui proposent les récits les plus détaillés de la campagne d'été-automne 1914 contre la Serbie, Berger et Kisch décrivent les relations tendues et le répertoire d'interventions répressives déployées par les Austro-hongrois. Il inclut l'arrestation ou le lynchage des civils restés sur place. Le 2 novembre 1914, Berger rapporte :

« Le village se trouve dans la plaine, il est grand, déserté à l'exception de quelques vieilles personnes qu'on arrête. Les soldats aussi emmenaient un vieillard, ils lui ont donné par mal de coups. Les gens fuyaient devant nous avec tout ce qu'ils pouvaient emporter; ils ne laissaient que les meubles, les poules et les cochons⁴⁹⁹. »

La violence semble s'intensifier avec le progrès de la campagne qui culmine après quatre mois et demi de rudes combats par la défaite des Austro-hongrois et leur départ précipité et chaotique à la mi-décembre 1914⁵⁰⁰. Le 16 novembre Berger dénonce le refus chez ses compatriotes (et lui qu'a-t-il fait?) de secourir un civil serbe blessé par balle qui « remue tout son corps » dans

⁴⁹⁸Dave Grossman, *op. cit.*

⁴⁹⁹AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 39 : « Vesnice je v rovině a velká, opuštěná, až na několik starých lidí, které zavírají. Také vojáci vedli jednoho dědka a dali mu dost ran a šouchanců. Lidé před námi prchli, co mohli vzali s sebou, jenom nábytkem slepice a vepře nechali. »

⁵⁰⁰John R. Schindler, *op. cit.*

une crampe mortelle⁵⁰¹. Un mois plus tard, les civils – vieilles hommes ou femmes – ne sont plus simplement capturés et enfermés, mais les récalcitrants sont « simplement pendus ou exécutés par balle⁵⁰². » L'écrivain-journaliste autrichien Kisch décrit des pendaisons dès le début août : « Une potence est dressée sur la place de la ville, un poteau avec un clou. Aujourd'hui, ils ont pendu un pope et un étudiant⁵⁰³. » La marque d'une persécution ciblée, pour l'instant, sur des autorités, des élites encadrantes – une religieuse et une laïque – susceptibles de pousser la population à la résistance. D'autres exécutions s'ensuivent⁵⁰⁴. Dans une ambiance de méfiance généralisée, les femmes sont soupçonnées de vouloir empoisonner des fruits⁵⁰⁵. Dans un village, cinq paysans dont un garçon de quinze ans ont été exécutés sur place suite à l'accusation d'un sergent qui les aurait vu tirer sur les soldats⁵⁰⁶... Une menace réelle ou un délire engendré par le stress et à l'épuisement ? Les témoignages ne permettent pas de trancher. Mais comme le note Kisch avec beaucoup de lucidité, ce n'est pas tellement le danger potentiel que ces civils présentent pour l'armée, ce sont les regards qu'ils jettent aux envahisseurs, des regards à la fois accusateurs et défiants, plein de haine qui voit dans chaque soldat aussi paisible que puisse être sa nature et ses convictions inoffensives « un futur meurtrier de leurs maris, fils et frères » lors de l'avancée austro-hongroise. C'est une accusation grave, une atteinte à l'humanité de chaque homme. Lors de la retraite consécutive à la défaite cuisante de la grande armée, ce regard se transforme. Il dévoile « une joie mal cachée voire une moquerie ouverte⁵⁰⁷ ». Ici, c'est donc une humiliation qui touche aux qualités fondatrices de leurs identités d'hommes et de combattants, difficile à supporter sur le moment pour les hommes et pour les combattants, peu importe leur attitude générique au combat.

Un parallèle avec le front serbe peut être trouvé sur le front italien au moment où les troupes habsbourgeoises pénètrent sur le territoire de leur ennemi méridional. Elles se retrouvent ainsi au milieu d'une population civile ennemie, épuisée par la durée de la guerre et fortement hostile à la présence des envahisseurs. Havelka décrit longuement la misère et les souffrances de la population italienne. Selon lui les locaux meurent de faim, chaque jour il y a deux voire trois enterrements⁵⁰⁸. Il note aussi une tentative de viol de la part d'un soldat austro-hongrois. Cette Italienne « enragée » se serait sauvée en lui coupant le sexe⁵⁰⁹. Même si les récits explicites des

⁵⁰¹AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 46.

⁵⁰²AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 67.

⁵⁰³Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 23, le 06/08/1914 à Béline : « Na náměstí stojí šibenice, kůl s hřebíkem nahoře. Dnes pověsili popa a studenta. »

⁵⁰⁴Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 24.

⁵⁰⁵Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 25.

⁵⁰⁶Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 44.

⁵⁰⁷Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 58 : « hleděli-li za námi na našem postupu plni nenávisti, jako na budoucí vrahy svých mužů, synů a bratrů, dívali se teď na nás s málo skrytou radostí nebo dokonce s otevřeným výsměchem, ježto jsme táhli na hlavu poražení zase ze země. »

⁵⁰⁸František Havelka, *op. cit.*, p. 53, 58-60.

⁵⁰⁹František Havelka, *op. cit.*, p. 50.

agressions sexuelles restent rares dans le corpus – la pudeur des témoins étant un fort facteur inhibiteur – elles font partie des exactions commises. Rien ne permet de prouver la véracité de ce crime, cependant le récit qu’il s’agisse d’un compte-rendu d’un fait réel ou une rumeur partagée⁵¹⁰, participe à la construction des représentations de l’autre et influe ainsi sur l’attitude à l’égard des civils. Transféré du front russe en Italie début 1918, Kubík note l’ordre officiel interdisant fortement d’aller dans la ville proche de Valle : « Les habitants sont hostiles. Ils ont tué déjà quelques soldats, ou ils les ont empoisonnés avec le vin⁵¹¹. » L’animosité se traduit par des actes illicites et violents des deux côtés. Le jeune témoin, qui terminera peu de temps après la guerre par l’automutilation, dénonce ces pratiques illicites : « Les vols chez les rares habitants restés dans la zone sont monnaie courante ici. Une « expédition » de notre régiment est partie dans le hameau. [...] C’était un vol – un pur vol⁵¹². » Les civils en proie aux pillages et agressions ne tardent pas à réagir. « Je ne sais pas comment cela se serait terminé si ces gens nous avaient attrapés. Ils nous auraient sûrement achevés à coups de bâtons, tellement ils nous détestaient⁵¹³. » Chaque acte violent accroît l’hostilité et la méfiance de l’autre. Un engrenage est mis en route. La haine est explicitement mentionnée dans ce témoignage. Elle est provoquée par l’enchaînement des abus divers. Elle n’est donc pas générique ni viscérale. C’est une réaction aux comportements concrets de personnes concrètes. La nature « situationnelle » de ce type de « haine » paraît avec force dans la suite des notes de Kubík. L’attitude qu’il perçoit contraste fortement avec celle décrite par un ami passé par une autre zone :

« Les villages qui n’ont pas vécu l’occupation présentaient un fort contraste. Les habitants leur [soldats austro-hongrois] apportaient de l’eau potable et de la nourriture, les femmes pleuraient sur leur condition misérable. Je l’ai entendu de la part de Karel Kozů qui est passé par un tel transport en tant que prisonnier⁵¹⁴. »

Le peintre Váchal, participant à la grande percée des Austro-hongrois à Isonzo et leur déferlement consécutif dans l’arrière-front italien, décrit lui aussi le comportement débridé de ses compatriotes. Les soldats épuisés par les combats et affamés faute de ravitaillement efficace se jettent goulûment et sauvagement sur toutes les denrées comestibles. Les officiers tentent de limiter les abus avec leurs revolvers mais en vain. Certains austro-hongrois meurent d’avoir

⁵¹⁰Marc Bloch, Marc, *Réflexion d’un historien sur les fausses nouvelles de la guerre*, Paris, Allia, 2012.

⁵¹¹František Kubík, *op. cit.*, p. 85 : « V rozkaze slyšíme přísný zákaz, aby nikdo sám do městečka nechodil. Obyvatelstvo je krajně nepřátelské. Zabili již zde několik vojáků, nebo je otrávilí vínem. »

⁵¹²František Kubík, *op. cit.*, p. 103.

⁵¹³František Kubík, *op. cit.*, p. 103 : « Nevím, jak by to dopadlo, kdyby nás ti lidi chytili. Jistě by nás klacky utloukli, tak nás obyvatelstvo nenávidělo. »

⁵¹⁴František Kubík, *op. cit.*, p. 103 : « Opakem toho byly vesnice, které nezažily okupaci. Obyvatelstvo jim přinášelo pitnou vodu i jídlo a ženy plakaly nad jejich ubohým stavem. Slyšel jsem to vyprávět od Karla Kozů, který jako zajatec takovým transportem prošel. »

trop mangé, rien n'y fait⁵¹⁵. L'instinct d'assouvir des besoins si longtemps bridés dès que l'abondance est retrouvée pousse les hommes à des actes illicites, voire à leur propre mort. Ici aussi, la haine de l'ennemi n'est aucunement nécessaire pour agir de la sorte.

3.4.3.2 *Et chez « les leurs » ? Relations des Austro-hongrois aux civils dans les confins orientaux de l'Empire*

Sur le front entre les austro-hongrois et les Russes, la configuration est différente. Les combats se déroulent en Galicie, territoires habités par les Polonais, par moments du côté russe mais plus généralement dans la partie attachée au vaste empire des Habsbourg. Les soldats de François Joseph s'y trouvent donc chez un peuple tiers, qui est certes slave mais dont les relations diplomatiques avec son grand voisin oriental restent complexes⁵¹⁶. A son échelle, la population paysanne des villages traversés et investis par les Austro-hongrois, n'a pas les mêmes intérêts directs dans la guerre que les Serbes défendant leur pays et leurs foyers. Elle n'a pas non plus de raisons particulières d'être particulièrement solidaire avec les troupes. Aussi, les témoignages divergent-ils considérablement au sujet de l'accueil des civils polonais ainsi que de l'attitude de combattants de François Joseph à leur égard souvent même dans des passages consécutifs chez le même témoin. Serrés dans l'étau des armées ennemies en mouvement, les Polonais de Galicie souffrent de la guerre peu importe qui gagne, qui avance. Dans leurs récits, les combattants austro-hongrois s'appliquent à souligner leur propre supériorité morale sur leurs ennemis slaves. En comparaison avec les moujiks en uniforme et autres cosaques ils se représentent comme des soldats corrects, mieux policés, plus civilisés. L'accueil chaleureux des civils en est une preuve tangible, indiscutable. En investissant une zone naguère occupée par les Russes, Berger note le 14 mai 1915 que la population civile est bien contente de voir les cosaques partir. Il ajoute une histoire entendue dans une chaumière, les Russes y auraient pratiqué des viols⁵¹⁷. Dans le village de Rybnica, Heřmanský constate sans cacher une certaine fierté : « Les habitants nous louaient, car nous aurions été meilleurs que leur propre armée (les Russes), surtout que les Cosaques qui prenaient partout mais ne payaient rien⁵¹⁸. » Près de Jaroslav début octobre 1914, Maksa rapporte la même attitude :

« Les gens nous accueillent partout avec jubilation, ils apportent du pain, du beurre, du fromage blanc, du thé, du rhum, des fruits etc. Bien sûr il y a des bagarres pour tout ça car nous avons tous faim⁵¹⁹. »

⁵¹⁵Josef Váchal, *op. cit.*, p. 154.

⁵¹⁶Les trois découpages de la Pologne, l'État dépecé par ses voisins, les Russes donc aussi craints que les austro-hongrois, les uns joués contre les autres.

⁵¹⁷AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 149.

⁵¹⁸Josef Heřmanský, *op. cit.*, p. 41 : « Obyvatelé nás chválili, že prý jsme lepší než jejich vojsko, obzvláště kozáci, kteří vše brali a neplatili. »

⁵¹⁹VHA Praha, Fond. SbHP, Carton 26, fond: František Maksa carnet non paginé : « Lidé nás všude jásavě vítají, vynášejí nám chléb, máslo, tvaroh, čaj, rum, ovoce a t. d. Samozřejmě, že o vše jsou pravé rvačky, neboť hlad

En effet, les expressions de soulagement voire de joie sont liées à l'aide matérielle apportée aux soldats. Pour les soldats chroniquement mal ravitaillés et affamés les dons de nourriture constituent un signe bienvenu de solidarité, de sympathie indéniable et très bienvenu. Pour ceux arrivés du front serbe comme Berger par exemple, cette attitude accueillante contraste fortement avec leur expérience antérieure. Il n'est donc pas étonnant qu'ils y consacrent de nombreuses lignes. Lorsqu'ils s'approchent des lignes ennemies, l'unité de Dobrovolný est surprise par :

« Une cohorte de femmes paysannes traversant la rivière avec les jupes levées au-dessus de la tête. Elles ont accouru ainsi vers nous, sans pudeur avec des miches de pain, les cornichons en conserves etc. dont elles faisaient cadeaux à nos soldats. Ces femmes ont réjoui les cœurs aigris des soldats de l'infanterie impériale et royale⁵²⁰. »

En notant dans son carnet ses premières impressions du front en Pologne, le 13 août 1914, Jirásek fait le même constat : « Nous étions assez bien là, les gens nous apportaient des fruits et du lait⁵²¹. » Bien plus tard, à Noël 1917, le jeune Kubík affirme encore : « Nous vivons les fêtes de Noël sans pain et sans tabac. S'il n'y avait pas de bonnes gens, nous aurions hurlé de faim. Nous marchons de village en village et mendions⁵²². » Dans la partie autrichienne du front italien, la population semble elle aussi soutenir les combattants. L'instituteur Hodek se réjouit que :

« A Monderdorf il y avait de la population civile ce qui rendait la vie plus supportable. Nous pouvions acheter du fromage, de la charcuterie etc. dans les magasins et de la bière et du vin dans les brasseries. Les paysannes nous vendaient du lait, beurre et des œufs. Rien ne nous manquait là-bas, nous souhaitions donc que cela reste longtemps ainsi⁵²³. »

Le soutien moral et matériel de la partie de la population civile exerce un impact bénéfique sur le moral des troupes. Comme dit Hodek, il rend la guerre « plus supportable » et *vice versa*. L'hostilité manifestée par les habitants de la zone investie par l'armée aggrave l'état psychologique des combattants en s'ajoute aux sources de stress et d'angoisses qui pèsent sur eux.

už byl všeobecný. » Voir aussi Bouhuslav Bouček, *op. cit.*, p. 76-77.

⁵²⁰Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 126 : « „Viděli jsme zástup venkovských žen, brodicích se přes řeku se sukněmi zdviženými nad hlavu. Nic se nestydíce přiběhly k nám s bochníky chleba, naloženými okurkami apod., obdarovávající naše vojáky. Ty ženy potěšily zatrpklá srdce c. A k. infanteráků. »

⁵²¹Josef Jirásek, *op. cit.*, p. 20 : « Zde měli jsme se dosti dobře, lide donášeli nám ovoce i mléko. » Aussi p. 23.

⁵²²František Kubík, *op. cit.*, p. 73 : « Prožíváme svátky vánoční bez chleba a bez kouření. Kdyby nebylo dobrých lidí, skučeli bychom hladý. Chodíme po vesnici a žebráme. » Aussi František Skála, *op. cit.*, p. 14.

⁵²³Josef Hodek, *op. cit.*, p. 9 : « V Moderndorfu bylo civilní obyvatelstvo, a tož život tam byl snesitelnější. V obchodech mohli jsme si koupiti sýr, salámy, čokoládu atd., v hostincích pivo i víno, od hospodyň mléko, máslo i vejce. Nescházelo nám tedy ničeho, jen jsme si prali, by to hodně dlouho to vydrželo. »

Sur le front oriental, dans beaucoup de cas, l'accueil bienveillant des combattants est présenté comme la réaction aux comportements condamnables des troupes russes, accusées de diverses exactions : les vols⁵²⁴, maltraitance⁵²⁵, meurtres⁵²⁶, viols⁵²⁷. Dans ce contexte apparaissant à première vue comme idyllique, il est étonnant de relever autant de descriptions des comportements illicites, voire des exactions commises par ces Austro-hongrois si bien accueillis et si fiers d'être mieux considérés que leurs ennemis. Or dans les témoignages, les soldats de François Joseph puisent dans un répertoire de méfaits tout aussi riche que les soldats du tsar honnis. Malgré les dons de nourriture volontaires décrits ci-dessus, les vols sont fréquents. Ainsi Heřmanský, quelques lignes après la description des éloges reçus à Rybnica, poursuit par un ton radicalement différent. En arrivant à Krasno Brody, les soldats trouvent de nombreux magasins juifs.

« Leur commerce ne se portait pas bien alors. Lorsqu'ils ont vu que les juifs exagéraient les prix, beaucoup de nos soldats prenaient l'article qui leur faisait envie, demandaient le prix et ils partaient sans payer⁵²⁸. »

Le récit de Kubík observe une évolution similaire. Quelques jours après Noël 1914 où les soldats bénéficient des cadeaux et d'aumône des « gentils habitants », il ajoute : « Le capitaine en second nous réprimande lors de l'entraînement parce que les habitants se plaignent qu'on vole. Nous sommes une compagnie de brigands. La terreur des habitants⁵²⁹. » Un autre témoin encore qui se réjouissait de l'accueil généreux des civils à Jaroslav note sur la même page de son carnet qu'ils ramassent et volent des aliments où ils peuvent⁵³⁰. Parfois, les vols ne se résument pas aux denrées nécessaires à la survie. Le chauffeur du régiment vole ainsi un tableau de la Vierge Marie, très précieux dans une église en Russie⁵³¹. Souvent, les soldats s'approprient malgré l'interdiction aussi des objets précieux comme l'argent ou les montres⁵³². Comment expliquer ce paradoxe que les témoins ne semblent pas réaliser ? Au vu de la diversité d'endroits et de situations, il existe des possibilités multiples. Le caractère de la population dans cette mosaïque ethnique, religieuse et culturelle que sont les plaines galiciennes peut être un des facteurs. L'attitude de la population pouvait varier d'un village à l'autre. Chez Heřmanský, les

⁵²⁴Josef Heřmanský, *op. cit.*, p. 41, Václav Křivánek, *op. cit.*, p. 10-11.

⁵²⁵Josef Jirásek, *op. cit.*, p. 24.

⁵²⁶Václav Křivánek, *op. cit.*, p. 13, Václav Pluháček, *op. cit.*, p. 30 et p. 34.

⁵²⁷AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Dění zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 149.

⁵²⁸Josef Heřmanský, *op. cit.*, p. 41 : « Obchod tentokrát se jim nedařil. Mnoho našich vojáků, když viděli, že Židé ceny přetahují, sebral věc, na kterou měl chuť, zeptal se, co stojí a práskl do bot. »

⁵²⁹František Kubík, *op. cit.*, p. 77 : « Při cvičení nám oberlajtnant vynadal, že obyvatel si na nás stěžují, že kradem. Jsme loupeživá rota. Postrach obyvatelstva. » Voir aussi Václav Křivánek, *op. cit.*, p. 10-11, František Skála, *op. cit.*, p. 67-80.

⁵³⁰VHA Praha, Fond. SbHP, Carton 26, fond: František Maksa carnet non paginé, note du 30/09/1914.

⁵³¹Josef Šelf, *op. cit.*, p. 11.

⁵³²En Russie : AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Dění zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 196 ou en Italie : František Skála, *op. cit.*, p. 212.

vols visent spécifiquement les juifs, une population fortement déconsidérée alors que de nombreux témoins font l'éloge de l'hospitalité des colons d'origine tchèque, nombreux dans la région de Volhynie. Chroniquement mal ravitaillés, les régiments austro-hongrois sont, malgré les interdits officiels réduits à se nourrir sur le dos de la population pour survivre. Si les civils ne voulaient ou ne pouvaient pas donner, le ravitaillement était récupéré de force. Dès lors que la réserve de nourriture diminue, les vols deviennent nécessaires pour survivre. Arrivé sur le front russe tardivement en septembre 1917, après son incarcération pour des motifs politiques, Havelka critique vivement ces pratiques indignes d'une armée civilisée. Il refuse catégoriquement d'y prendre part, mais dans le besoin il ne rechigne nullement à profiter des vols des autres : « J'avais déjà une grande faim et soif, mais je ne savais pas voler. » Le soir, lorsque les soldats moins regardants sur les bonnes manières ramènent leur butin :

« Je ne me préoccupais pas d'où ça venait, je mangeais voracement. Un Allemand m'a donné même un peu de tabac. Alors, j'ai pu me régaler de fumer un peu. Dans un moment pareil, une sensation agréable se diffuse dans tout ton corps et tu essaies de ne plus rien penser⁵³³. »

Sans égard pour les convictions intimes, le vol devient une nécessité pour tous même pour ceux qui ne veulent pas s'y livrer en personne. En acceptant les articles dérobés par d'autres, Havelka comme beaucoup d'autres sûrement, tolère, aide même à développer la pratique illicite. Les témoignages restent assez peu loquaces quant à l'attitude de la hiérarchie militaire à ce sujet. En théorie, les vols et le pillage sont formellement interdits mais devenant nécessaires, du moins par période, pour le maintien de l'armée en état de combattre, les officiers ne se pressent pas toujours d'appliquer les règles à la lettre. Le 10 juillet 1915, sur le front russe, Berger dévoile le faible impact des injonctions officielles à ce sujet :

« Le sergent nous a fait nous mettre en rang et lisait l'ordre du jour régimentaire. Il est interdit et il sera puni sévèrement de prendre des biens des gens, du bois des clôtures pour faire le feu et les pommes de terre des champs. Nous en avons bien ri entre nous⁵³⁴. »

Malgré les bonnes intentions de certains officiers, le pillage devient une pratique partagée et donc acceptée et excusée par le groupe. Finalement, la nature exceptionnelle du temps de guerre fournit une excuse générale. Comme l'explique le lieutenant Dobrovolný, dès son arrivée dans

⁵³³František Havelka, *op. cit.*, p. 10 : « Měl jsem již velký hlad a žízeň, ale krást jsem neuměl. (večer různí vojáci přináší spoustu ovoce) Nestaral jsem se odkud to je a jedl jsem hltavě. I trochu tabáku dal mi jeden Němec a tak jsem si s chutí zabavčil. V takové chvíli rozlije se ti po těle příjemný pocit a snažíš se nemyslet na nic. »

⁵³⁴AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 12 : « Pak nás zupák nechal nastoupit a četl plukovní rozkaz, že pod přísným trestem nesmíme brát lidem majetek, z plotu na palivo a brambory z pole. My se po straně tomu vysmáli. »

Voir aussi : František Kubík, *op. cit.*, p. 77.

les zones de l'arrière-front, il s'imprègne d' :

« *Un sentiment de supériorité purement militaire sur les biens privés. Personne ne demandait l'accord du propriétaire, nous ne l'avions même pas vu, et nous nous comportions comme chez nous sur sa propriété. On avait plus de scrupules quant aux possessions privées lors des manœuvres*⁵³⁵. »

Au-delà des cas de vol qui relèvent, du moins pour une partie d'entre eux, de la nécessité de survivre, les témoins rapportent également des comportements violents à l'égard de la population civile. Bouček ou Křivánek dénoncent la brutalité de leur armée⁵³⁶. Le jeune Kubík note dans son carnet avoir surpris un soldat en train de violer une jeune Polonaise⁵³⁷... Un comportement sévèrement condamné chez les Russes. Par leur nature, les témoignages ne permettent pas de quantifier le recours aux actes proscrits pour distinguer l'attitude majoritaire, dominante des exceptions, pour définir un comportement type. Ils aident toutefois à nous éclairer sur les mécanismes qui le facilitent ou l'inhibent. A ce jour, de nombreuses études ont démontré que la distance culturelle et/sociale entre les malfaiteurs et les victimes est un facteur catalyseur important dans l'irruption de la violence⁵³⁸. Or en regardant de près, les récits des témoins révèlent des allusions au caractère inférieur des habitants des campagnes galiciennes alors que leurs compatriotes dans l'Empire mettent en avant leur propre supériorité culturelle. Berger, poussé par sa curiosité insatiable, se renseigne sur les dispositifs éducatifs dans un village qu'il traverse le 9 juin 1915. Un garçon lui explique qu'une école élémentaire a été construite l'année précédente et qu'elle n'était ouverte qu'à ceux qui viennent de commencer leur scolarité⁵³⁹. Le reste de la population est analphabète. Les statistiques officielles confirment l'information orale obtenue⁵⁴⁰. Aux yeux des Tchèques et des Autrichiens, les deux nations les plus développées et occidentalisées du vaste Empire composite, le faible niveau d'alphabétisation et de scolarisation est une preuve d'infériorité culturelle et source d'un certain mépris. L'archaïsme des populations est aussi pointé en ce qui concerne les aspects matériels impactant le quotidien : l'organisation des travaux agricoles, le confort des logements, les gestes d'hygiène corporelle. Berger et Skála ne se privent pas d'évoquer l'absence de toilettes dans les habitations. Berger trouve extrêmement drôle de voir la bonne femme qui les loge « aller chier

⁵³⁵Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 16 : « Po tomto prvéu ubytování měli jsme čistě vojenský pocit svrchovanosti nad cizím majetkem. Nikdo se neptal majitele o svolení, ani jsme ho nespátřili a hospodařili ve dvorci jako ve svém. Na manévrech brával se na soukromý majetek větší ohled. »

⁵³⁶Bouhuslav Bouček, *op. cit.*, p. 34-35, Václav Křivánek, *op. cit.*, p. 10-11.

⁵³⁷František Kubík, *op. cit.*, p. 77-78.

⁵³⁸Dave Grossman, *op. cit.*, p. 99-106 ; Philip Zimbardo, *op. cit.*, p. 297-323.

⁵³⁹AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 185.

⁵⁴⁰Différence dans le taux d'alphabétisation, scolarisation, nombre d'écoles et universités. Die *Habsburgermonarchie 1848-1918. Band III, Die Völker des Reiches*, Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1980, confrontation des différentes statistiques. Catherine Horel, *Cette Europe qu'on dit centrale. Des Habsbourg à l'intégration Européenne, 1815-2004*, Paris, Beauchesne, 2009, tableaux récapitulatifs, p. 70-71.

sur un tas de fumier » dehors⁵⁴¹. Skála quant à lui s'étonne de constater que dans le village de Žolinea, souffrant par ailleurs d'une épidémie de choléra, seul le maire du village dispose d'un « vrai » wc dans sa cour⁵⁴². Son séjour se prolongeant, il peut observer le quotidien de ses hôtes, Skála s'interroge alors non sans une certaine dose de sarcasme :

« Quelques petites dames bien habillées tournaient autour de nos officiers. Leurs visages sont beaux, elles sont habillées comme des grandes dames, mais habitent dans les chaumières voisines où il n'y a pas de pièces intimes. Ça reste un mystère pour moi de savoir où elles vont se cacher lorsqu'elles doivent aller effectuer leurs besoins naturels⁵⁴³. »

Aussi anecdotiques qu'elles puissent paraître, ces observations révèlent des éléments susceptibles d'inspirer aux soldats, arrivés des autres contrées de l'Empire, leur sentiment de supériorité. L'absence des toilettes sous la forme à laquelle les soldats tchèques et autrichiens sont habitués chez eux corroborent les constats de désordre, de saleté et de manque d'hygiène qui règnent en Galicie. En visitant les foyers polonais, l'instituteur Maksa s'écrie : « les uns sont pires que les autres ! Tout le bétail et la volaille se trouvent dans la pièce principale, une puanteur horrible, de la fumée, désordre⁵⁴⁴. » La divergence des normes hygiéniques creuse le sentiment de distance, renvoyant la population locale à un stade inférieur de l'humanité. Si, l'éloignement culturel et social est un facteur majeur de la capacité à ressentir l'empathie, rien d'étonnant à ce que, son absence se ressent dans les récits. Traversant les zones ravagées par les épidémies du choléra, les soldats montrent peu de compassion pour les souffrances de la population. Ils tendent à attribuer cette catastrophe qui complique de façon considérable leur propre séjour dans les endroits infestés et augmente le stress général de la campagne à cette arriération en matière d'hygiène constatée⁵⁴⁵. Pluháček résume le lien de causalité ainsi :

« La ville est toute détruite, seule l'église et le théâtre restent debout. Il y a une inscription « choléra » pratiquement à chaque rue et ce n'est rien d'étonnant car ici, comme dans toutes les autres villes les habitants sont si négligés et sales que c'est une horreur de les voir. La majorité est pleine de croûtes, leurs yeux coulent, leurs vêtements sont entachés – ceux-là doivent

⁵⁴¹AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 89, le 23/02/1915.

⁵⁴²František Skála, *op. cit.*, p. 14.

⁵⁴³František Skála, *op. cit.*, p. 15 : « Několik vystrojených dámiček otáčí se kolem důstojníků. Mají hezké obličejy, jsou oblečeny jako dámy, ale bydlí v sousedních chalupách, kde není intimních místnůstek. Je nám záhadou, kde se skrývají, když jsou nuceny odskočiti za lidskou potřebou. »

⁵⁴⁴VHA Praha, Fond. SbHP, Carton 26, fond: František Maksa journal non paginé, septembre 1914 aussi Josef Jirásek, *op. cit.*, p. 23, le 20/08/1914.

⁵⁴⁵Le choléra : VHA Praha, Fond : SbHP, carton 26, fond: František Maksa le 30/09/1914 ; Václav Pluháček, le 20/08/1914, *op. cit.*, p. 34 et 37 ; AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, village de Uniow, le 04/07/1915, Livre 2, p. 9 ; Josef Šelf, *op. cit.*, le 08/17/ 1915, à Janov, p. 112 ; František Skála, *op. cit.*, 20/08/1915 à Zolinea, p. 14.

*avoir le choléra même en temps de paix*⁵⁴⁶. »

Aucune compassion, aucune empathie de la part de ce sergent du *KuK Festungsartillerieregiment « Kaiser » Nr. 1, Batterie 11*, d'une trentaine d'année (né en 1885), dans le civil serrurier mécanicien ayant passé dix-sept mois sur le front galicien. Au contraire, son propos traduit le dégoût à l'égard de ces civils en souffrance. Sans constituer un facteur explicatif unique, cette configuration des rapports entre la population civile locale et les armées en campagne, peut faciliter les abandons récurrents des scrupules moraux de la part de certains soldats.

L'attitude à l'égard de la population juive nombreuse dans ces régions orientales corrobore ce constat. Dans les témoignages de 1914-1918, les juifs sont systématiquement distingués des autres populations rencontrées. Dans le marasme ambiant dénoncé, leur condition apparaît pire encore que celles des Polonais. Les juifs sont décrits comme particulièrement misérables⁵⁴⁷, sales⁵⁴⁸, répugnants⁵⁴⁹. Et c'est encore contre eux que les comportements illicites, violents et brutaux sont orientés. Les magasins, tenus principalement par les juifs sont systématiquement cambriolés⁵⁵⁰ et leurs propriétaires violentés s'ils s'y opposent. Kubík note l'anecdote suivante observée à Czernowice :

*« Il arrivait à beaucoup de juifs de se faire attraper par les cheveux [pejzy], gifler par les soldats, qui mettaient un coup de pied dans le panier, prenaient de la polenta et s'enfuyaient pendant qu'il [le juif] appelait la police*⁵⁵¹. »

Chaque refus ou acte de résistance aux ordres donnés par les soldats sont sévèrement punis. Le 28 août 1915, près de Boratin, Skála est le témoin oculaire direct de l'excès de rage qu'une telle attitude peut susciter chez des soldats autrement paisibles. Obligés de boire dans le même puits que les juifs locaux – des femmes et des vieillards, les soldats demandent qu'on leur prête les récipients pour puiser l'eau. Les juifs ne se montrent pas coopératifs. Skála raconte la riposte violente que cette désobéissance a causée :

« Cela a énervé les garçons à tel point qu'ils ont braqué leurs fusils sur eux. Ils ont pris les récipients des juifs par la force et une fois l'eau recueillie, ils les ont tous jetés dans le puits. Dans un vacarme horrible, les juifs lèvent les

⁵⁴⁶Václav Pluháček, *op. cit.*, p. 34 : « Město je cele rozbito, jen kostel a divadelní budova stojí. Skoro na každém dome je nápis cholera a není divu, neb židé zde a v každém jiném městě jsou tak nepořádní a špinaví až hrůza se koukat. Většina je plná strupů a z očí jim teče, k tomu tak nečistý oblek – oni musí mít i v čas míru cholera. »

⁵⁴⁷Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 262, František Skála, *op. cit.*, p. 68, Karel Wagner, *op. cit.*, p. 47.

⁵⁴⁸Josef Pospíšil, *op. cit.*, p. 17, Josef Šelf, *op. cit.*, p. 114.

⁵⁴⁹VHA Praha, fonds SbHP, carton 26, František Novák, p. 7.

⁵⁵⁰Josef Heřmanský, *op. cit.*, p. 4 ; Josef Kliment, *op. cit.*, p. 32

⁵⁵¹František Kubík, *op. cit.*, p. 74 : « Mnohému Židovi se však stalo, že ho vojáci chytili za pejzy, dali par facek, kopli do koše, polentu sebrali a utekli, zatímco on pronikavě volal policii. »

*poings et nous maudissent, mais nous repartons tranquillement*⁵⁵². »

Par moments, ils deviennent les cibles de violence gratuite. Après l'offensive sur Komarow, le futur légionnaire Holý déclare sans rougir : « J'aime bien me rappeler les juifs de là-bas qui tremblaient de peur lorsque nous braquions le « magacinek » (c'est-à-dire le chargeur) sur eux s'ils ne voulaient pas loger les blessés chez eux⁵⁵³. » Květoň, d'origine juive lui-même mais non pratiquant raconte une scène où les hommes aux coupes de cheveux traditionnellement longs sont tondus de force :

*« A chaque fois, plusieurs soldats en sortaient un, ils le portaient presque, le couchaient par terre ensuite pour lui tondre les cheveux et la barbe avec l'appareil. Les juifs criaient comme si on les tuait et se débattaient*⁵⁵⁴.

Květoň, explique l'intervention par la présence des poux dans leurs chevelures et barbes qu'ils laissent pousser à la façon traditionnelle, la brutalité avec laquelle l'opération est effectuée reste, quant à elle, inexplicée... Entre tant d'autres éléments collatéraux aux questionnements principaux, les témoignages retranscrivent la présence de l'antisémitisme ambiant et partagé en 1914-1918 (en écrivant et publiant avant la Seconde Guerre mondiale, les témoins ne manifestent aucune gêne à ce sujet devant un public potentiel) et jettent quelques éclairages sur sa nature...

Sans égard à l'identité de la population, les scènes décrites dévoilent et confirment le fonctionnement des mécanismes de la violence observés et analysés par les spécialistes de la psychologie sociale. Ce qui rapproche les scènes ayant eu lieu à des moments de la guerre à des endroits différents, c'est la dévalorisation de l'image de l'ennemi – sa déshumanisation – amplifiant la distance culturelle et sociale qui provoque à son tour un éloignement émotionnel. La capacité de ressentir la compassion ou l'empathie est la fonction inversée de ce paramètre. La sensation de sa propre supériorité qui constitue le corollaire de la déshumanisation, conforte les dominants dans leur sentiment de toute puissance. L'absence, la négligence voire la complicité des encadrants responsables du comportement de leurs hommes et l'absence de sanctions qui en résulte favorise, elle aussi le recours aux actes illicites, violents. Finalement, la dynamique du groupe joue un rôle important. Dans aucun des passages retrouvés, un homme

⁵⁵²František Skála, *op. cit.*, p. 70 : « 28/08 u Boratína: pítí s Židy u studny. „Jsou to ženy a starci, tedy čekáme, až se napijí, že vytáhneme vodu pro sebe. Však chyba lávky, když se napolí, hotoví se k odchodu a odpirají nám zapůjčtí nádoby. (...) To chlapce dohřálo, strhli s ramen pušky azamířili. Násilím vyrvali židům všechny nádoby a po vytažení vody naházeli do studně. Z astrašné vřavy židé hrozí pěstmi a klnou, ale my klidně odcházíme. »

⁵⁵³Václav Ladislav Holý, *op. cit.*, p. 11 : « Rád vzpomínám tamějších židů, kteří se třásli strachy ; když jsem na ně namířil megacinek (tj. zasobník) patron, když nechtěli brát do bytu raněné. »

⁵⁵⁴Vladislav Květoň, *op. cit.*, p. 10 : « Šel jsem kolem náhradního praporu a slyšel jsem strašný křik a nářek, tak jsem šel do dvora. A tam v jednom koute se krčili pejzati židé. Několik vojáků vždy jednoho z nich násilím vytáhli, skoro vynesli, položili na zem a mašinkou na ostříhaní ho ostříhali – vlasy i vousy. Židé řvali jako by je zabíjeli a bránili se. »

seul s'en prend à un autre, les actes illicites sont toujours perpétrés en groupe. L'impact du collectif est double : d'une part, il entraîne la dilution de la responsabilité qui est de fait partagée par tous et, d'autre part, chaque individu qui en fait partie subit la pression et bénéficie du soutien de ses co-membres. Au sein d'un groupe disposé à la violence (par d'autres paramètres déjà mentionnés), l'homme peut commettre un acte qu'il n'aurait jamais commis seul. L'individu peut par la suite peiner à comprendre, à accepter sa participation à un tel acte. Il n'est pas anodin que les atrocités commises soient rarement racontées à la première personne... Plus encore, à l'exception des actes relatifs à la population juive (ce qui confirme leur spécificité), les auteurs prennent une distance avec ces actes. Ils se placent dans la position du narrateur extradiégétique, qui dénonce et condamne.

Et *quid* des pendus des photographies ? Les punitions expéditives et exécutions pour l'exemple apparaissent dans les récits. L'instituteur Maksa note le 15 octobre 1914 : « Certaines connaissances à nous sont rentrées de Yaroslaw le soir et nous ont raconté qu'ils y pendaient les civils traîtres⁵⁵⁵. » Dans son carnet, le menuisier Jirásek, décédé en 1917 en captivité en Russie, enregistre le 13/08/1914 un incident d'empoisonnement dans la zone du front :

« Pendant ce temps il est arrivé que le curé et instituteur locaux aient convié certains officiers à dîner chez eux. Grâce à leur prudence ils ont découvert que les plats étaient empoisonnés. On a immédiatement procédé à l'arrestation et les gendarmes les [les coupables] ont escorté à Yaroslaw où ils ont été pendus⁵⁵⁶. »

Le médecin Bouček déplore avoir été perturbé par les exécutions ordonnées pour la même raison pendant le repas de midi :

« Juste sous les fenêtres de la cantine courant déjeuner, on a fusillé deux garçons d'environ quatorze ans. Ils ont été capturés quelque part dehors et on aurait retrouvé chez eux une substance pour empoisonner les puits. [...] C'était des pastilles effervescentes pour faire de la limonade⁵⁵⁷. »

Plus loin, il récapitule la situation :

« Les histoires des yeux arrachés et doigts coupés avec des bagues (coupés sur les cadavres), des vols et de l'espionnage se répétaient ; on a même tué par balle des mômes de douze ans parce qu'ils transportaient des messages

⁵⁵⁵VHA Praha, Fond. SbHP, Carton 26, fond: František Maksa journal non paginé, note du 15/10/1914.

⁵⁵⁶Josef Jirásek, *op. cit.*, p. 20 : « Za tu dobu se stal případ, že místní farář a učitel pozvali k sobě na hostinu některé důstojníky. Však opatrností jejich ukázalo se, že pokrmby byly otráveny. Ihned následovalo zatknutí a dopravení byli četnictvem do Jaroslavi a tam oběšeni. »

⁵⁵⁷Bouhuslav Bouček, *op. cit.*, p. 21 : « V době oběda, zrovna pod okny jídelny byli zastřeleni dva asi čtrnáctiletí chlapi. Byli chyceni kdesi venku a nalezen prý u nich jed na trávení studní. (...) Byly to pastilky k přípravě šumivé limonády. »

Ses lignes contiennent une part d'ironie. Le médecin Bouček semble peu convaincu par la justification proposée. De même Poláček, décrivant la pendaison de 7 civils le 26 août 1914, exprime ses doutes sur le bien-fondé de l'accusation : « Les cosaques ont tué nos dragonniers (une patrouille), les civils locaux leur auraient donné des indications⁵⁵⁹. » Dans ses écrits, Skála aussi émet des réserves sur la plausibilité des crimes dénoncés et punis :

« Notre régiment est arrivé ici il y a vingt-quatre heures pour passer la nuit sous la protection des gardes militaires. Un incendie s'est déclaré dans le village c'est pourquoi on a arrêté et pendu douze notables dont le maire et le curé. Le village a été accusé de donner des signaux aux Russes⁵⁶⁰. »

Selon ce même témoin, le commandement austro-hongrois accuse les habitants d'émettre des signaux par le biais de moulins à vent :

« Par conséquent, il était interdit de s'en approcher et quiconque s'y trouvait serait fusillé sur le champ. Le régiment s'est arrêté, deux hommes ont été arrêtés et placés au bord du chemin. Ils ont été tués par quelques balles dans la tête. Les cadavres se sont effondrés dans l'avoine, leur bras et jambes se tordant dans une crampe mortelle. Les cerveaux coulaient de leurs têtes. Nous étions à dix pas de l'exécution mais ne pouvions pas regarder. Cette exécution désagréable a dû être faite par des sapeurs de l'état-major régimentaire⁵⁶¹. »

Il est difficile de savoir si l'incrédulité et le doute exprimés datent du moment même de l'action ou s'ils sont le fruit du traitement mémoriel ultérieur. Ces extraits montrent néanmoins l'existence d'une vague de peur, de suspicion, aboutissant aux actes répressifs violents contre la population civile présente dans la zone investie par les armées. Bien que ce type de violence partage un certain nombre de paramètres avec les actes illicites analysés précédemment, elles diffèrent par la distribution des rôles. Ici, il ne s'agit pas d'une violence « spontanée » des hommes qui se déroule à la marge d'un cadre disciplinaire relâché assisté par les autorités

⁵⁵⁸Bouhuslav Bouček, *op. cit.*, p. 21 : « Historie o vypichování očí, uřezávání prstů s prsteny (mrtvolám), loupení nebo vyzvědačství se opakovaly; byli zastřeleny i dvanáctileté děti, ze donášely písemné zprávy o našich pohybech. »

⁵⁵⁹Václav Poláček, p. 46 : « Nedaleko odsud pobýli kozáci naše dragouny (patrolu), domácí lidé prý to vyrazili, asi 7 jich bylo za to pověšených. »

⁵⁶⁰František Skála, *op. cit.*, p. 17 : « Čtyřadvacet hodin před námi vtrhl sem náš pluk, aby pod ochranou polních stráží přenocoval. Ve vsi vypukl požár a proto bylo hned dvanáct předních občanů, mezi nimi starosta a farář, zajato a oběšeno. Obec obviněna, že dávala Rusům znamení. »

⁵⁶¹František Skála, *op. cit.*, p. 27 : « Rakouské vojenské velitelství obviňuje obyvatelstvo, že dává větrnými mlýny Rusům znamení. Proto zakázáno každé zdržování v jejich okolí a za neuposlechnutí nařídilo trest zastřelením bez všeho soudu. Pluk se zastavil, oba muži zatčeni a postaveni k cestě. Několika výstřely do týla byli usmrceni. Mrtvolky se skácely do ovsu a ruce a nohy se kroutily ve smrtelné křeči. Mozky vyhřezly otvory z hlav. Stáli jsme deset kroků od popravky, ale nemohli jsme se dívat. Nemilou exekuci museli provést zákopníci od plukovního štábu. »

incompétentes, tolérantes voire parfois complices) mais des ordres donnés par l'autorité elle-même, exécutés par d'autres. C'est une violence organisée et encadrée. Qu'est-ce qui pousse les officiers à agir de la sorte ? Sont-ils rongés par une haine viscérale de la population en question ? Peut-être certains, mais est-ce bien nécessaire, indispensable pour commettre les actes qui sont rapportés ? Tout d'abord, il convient de noter que ces pratiques figurent principalement dans les récits de la première phase de la guerre marquée encore par des mouvements importants des armées. Les soldats et leurs officiers qui y participent découvrent la guerre et ses horreurs ainsi que des populations qui leur sont étrangères. Pour beaucoup, ils sont confrontés aux civils aux us et coutumes différents des leurs et qui ne parlent pas la même langue qu'eux. Dans une ambiance lourde de peur et d'angoisse, souffrant de stress et d'épuisement, les hommes sont une proie facile à une interprétation paranoïaque de leur environnement. Les nerfs tendus contribuent à provoquer des réactions excessives au moindre stimulus. Ce contexte favorise donc la méfiance et la suspicion à l'égard des autres, de tous ceux qui ne font pas partie du groupe de référence. Chaque signal perçu est analysé à l'aune de cet état de conscience spécifique. Ainsi, une pastille effervescente trouvée chez un garçon devient facilement une matière toxique pour empoisonner les troupes. L'officier étant responsable de la survie de ses hommes est particulièrement exposé et vulnérable à la méfiance excessive. Il doit protéger les vies de ceux qui lui ont été confiés coûte que coûte. Sur la balance, ses obligations envers ses troupes prédominent facilement sur les préceptes de la morale ordinaire. Qui plus est, pour un chef chaque décision et chaque acte confortent ou diminuent la puissance de son autorité sur ceux qu'il commande. Se montrer laxiste ne signifie donc pas seulement laisser subsister un risque, minime soit-il, mais aussi mettre en péril sa légitimité. Un officier, qui par ailleurs ne tue pas lui-même, donne l'ordre d'éliminer un civil suspect pour éviter de prendre des risques, pour asseoir son autorité de chef, pour semer la terreur parmi la population.

Dans les témoignages, les allusions aux punitions expéditives diminuent avec le temps. Il semble qu'au fur et à mesure que les armées s'installent plus durablement dans une localité, les troupes et les habitants organisent un *modus vivendi* opératoire. Aussi, l'installation dans une guerre longue, la guerre des tranchées dissipe l'hystérie des premiers mois des campagnes mobiles. Les combattants apprennent à mieux connaître le fonctionnement de la population qui les accueille, les loge, les nourrit souvent. Ils apprennent aussi à connaître le fonctionnement de la guerre⁵⁶². Ce développement sur les fronts austro-hongrois est parallèle au front occidental. Sur le front occidental aussi les atrocités sont commises en plus grand nombre au début de la guerre par des armées fraîches en mouvement. Si nous tenons compte de tous les paramètres environnementaux, psychologiques et sociaux qui se conjuguent dans une scène de violence,

⁵⁶²Philippe Salson, *L'Aisne occupée. Les civils dans la Grande Guerre*, Rennes, Presse universitaire de Rennes, 2015.

comme nous l'avons observé dans les extraits, une haine viscérale contre la population bien qu'elle puisse être présente dans quelques cas spécifiques, n'est nullement indispensable, ni même fréquente.

Partie IV

4 D'une loyauté à l'autre : Obéissance, loyauté, désengagements et réengagements

La discipline est la clé de voûte des réussites des entreprises militaires¹. Obtenir et maintenir l'obéissance des hommes et des femmes qui se battent constitue donc un enjeu crucial, vital pour chaque armée. L'indiscipline, au contraire, risque fortement de faire échouer toute opération. Aussi, les moyens et méthodes pour faire obéir les troupes constituent-ils un thème récurrent des traités sur la guerre. L'hécatombe sans précédent de la Première Guerre mondiale ainsi que les atrocités commises par le régime nazi lors de la Seconde ont entraîné des historiens sur ce terrain. Les deux phénomènes considérés parfois aujourd'hui comme incompréhensibles² posent à nouveau la question des ressorts de la discipline. « La Grande Guerre compte parmi les sujets d'histoire qui, ces dernières années, concentrent en effet le plus grand nombre de publications liées à l'exercice de l'autorité et aux visages de l'obéissance » observe l'historien français Emmanuel Saint-Fuscien³ en introduction de ses propres travaux sur la discipline et sur les liens hiérarchiques dans l'armée française en 1914-1918. L'obéissance au régime nazi en présente un autre, pourrions-nous ajouter⁴. Des spécialistes en sociologie et en psychologie sociale états-unis tel que Stanley Milgram ou Philip Zimbardo analysent et décrivent les mécanismes d'obéissance dans des conditions expérimentales à l'aide des mises en scène réalistes. Ils mettent en lumière la forte tendance à obéir aux ordres de l'autorité même si ces ordres sont contraires à la morale ordinaire et aux préceptes éthiques des individus mis à l'épreuve. En variant l'expérience, les deux savants déterminent ensuite un certain nombre de facteurs capables d'influer sur la probabilité d'obéir ou de désobéir. Ces expériences miment des scènes précises, circonscrites dans le temps et de l'espace, où les individus sont amenés à infliger un traitement violent, douloureux à d'autres participants. Leurs conclusions ont été largement exploitées dans la partie précédente consacrée aux scènes de violence et aux atrocités dans les situations de combat ou à leur marge. Or une guerre aussi longue que la Première Guerre mondiale ne se résume pas aux moments de violence paroxystique. Au cours des longs

¹Penser aux exemples de l'Antiquité : la phalange grecque, les légions romaines, etc.

²Pour la Première Guerre mondiale : Jean-Baptiste Duroselle, *La Grande Guerre des Français : 1914-1918 : l'incompréhensible*, Paris, Perrin, 2002. Concernant la Seconde Guerre mondiale, la barbarie des nazis est présentée comme incompréhensible dans le documentaire de Claude Lanzmann, *Shoah*, 1985.

³Emmanuel Saint-Fuscien, « Pourquoi obéit-on ? Discipline et liens hiérarchiques de l'armée française de la Première Guerre mondiale », *Genèses*, 2009/2, n° 75, p. 4-23. p. 4.

⁴Christopher R. Browning, *Des hommes ordinaires. Le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne*, Éditions Tallandier, Texto, Paris, 2007 ; Haradl Welzer, Sönke Neitzel, *Soldats : combattre, tuer, mourir : procès-verbaux de récits de soldats allemands*, Paris, Gallimard, 2013. L'obéissance au régime nazi en Allemagne a inspirée également les expériences et les recherches des sociologues tels que Stanley Milgram et Philip Zimbardo. Stanley Milgram, *Soumission à l'autorité, un point de vue expérimental*, Paris, Calmann-Lévy, 1984 (1974) ; Philip Zimbardo, *The Lucifer Effect. How good people turn evil*, London, Rider Books – Random House, 2009 (2007).

mois, les hommes en uniforme alternent la participation aux combats, les séjours dans des secteurs plus calmes, le repos à l'arrière, les périodes de convalescence, les permissions... Afin que les armées restent efficaces, la discipline doit être maintenue à tous ces échelons, à différents moments et dans divers contextes⁵. Si nous avons interrogé, dans la partie précédente, les mobiles et les réflexes des hommes au combat, ce chapitre vise une portée plus large, plus globale. Il questionne le fonctionnement des rapports hiérarchiques, les mécanismes d'obéissance et de la discipline ou, au contraire, ses relâchements et leurs conséquences dans l'armée en guerre en général, en dehors des moments « spéciaux » des combats. A ce titre, le prisme austro-hongrois a un intérêt particulier. Dans les études dédiées à l'armée française, le maintien de l'obéissance et de la discipline, hormis durant la période des mutineries de mai-juin 1917 finalement assez brève, est analysé comme un élément clé de la victoire. Inversement, dans l'armée de François Joseph, les manquements à la discipline sont traditionnellement présentés comme une des principales raisons de l'échec final de l'Autriche-Hongrie. Ce sont la désobéissance et les redditions massives des combattants appartenant aux nations non-germaniques de l'Empire, notamment slaves dont les Tchèques, qui auraient amené la grande armée impériale à sa perte. Dans ce contexte, la question des mécanismes d'obéissance mérite d'être posée dans les deux sens. A la question française « Pourquoi obéit-on⁶ ? » s'ajoute donc son contraire : « Pourquoi n'obéit-on pas ou plus ? Nous tenterons d'y répondre en variant les perspectives. Tout d'abord, nous examinerons les outils et les méthodes dont disposent les autorités pour se faire obéir – nous passerons au crible leur répertoire d'action. Nous pivoterons ensuite la focale du côté des hommes. Comment réagissent-ils au cadre disciplinaire (im)posé par les autorités ? Quels facteurs influent leurs comportements devant l'autorité (en dehors des moments paroxystiques des combats) ? Sous cette lumière, nous examinerons finalement le phénomène spécifique du cas tchèque que sont les redditions à l'ennemi. Quels sont les facteurs qui entrent en jeu ? Les scènes de capture des « traîtres » tchèques sont-elles fondamentalement différentes de celle décrites par leurs « loyaux » camarades autrichiens ? L'étude situationnelle des engagements de certains des prisonniers tchèques et slovaques dans les unités révolutionnaires pour reprendre les armes contre leur armée et leur État d'origine vient clôturer la réflexion sur les mécanismes du maintien et de transfert de la loyauté.

⁵Emmanuel Saint-Fuscien, *A vos ordres. La relation d'autorité dans l'armée française de la Grande Guerre*, Paris, Éditions EHESS, 2011, chapitre 4 : « Autorité/obéissance dans les espaces de la guerre », p. 99-124.

⁶Emmanuel Saint-Fuscien, « Pourquoi obéit-on ? », *op. cit.*, p. 4.

4.1 *Le répertoire d'actions des autorités austro-hongroises*

4.1.1 **La guerre, ses lois et son code de valeurs**

Dans son ouvrage consacré aux mutineries de 1917 dans l'armée française, l'historien français André Loez, explique : « Les relations sociales et dispositifs institutionnels se resserrent pour leur permettre de 'tenir'. La faculté de 'tenir' n'est donc pas un choix ou une décision personnelle, mais relève d'un tissu social qui encadre des individus⁷. » Il attire ainsi l'attention sur deux aspects complémentaires de la pression sociale : d'un côté l'encadrement institutionnel, celui qui est mis en place par l'autorité de l'État et, de l'autre côté, l'impact d'une autorégulation sociale à travers l'interaction primaire des acteurs eux-mêmes, par le biais du regard des autres.

4.1.1.1 *La guerre comme le renversement de la morale ordinaire : le cadre juridique et moral spécifique*

« L'après-midi, je suis allé visiter l'endroit où s'était déroulé un combat terminé à la baïonnette il y a quelques jours. Il y a des cadavres enterrés ou non, les nôtres ensemble avec les Russes. Les cadavres sont gelés, tordus, certains ont un pied qui perce la neige, d'autres la tête etc. Un champ de bataille terrible. Et pour cela on reçoit des citations. Celui qui en tue beaucoup est accueilli en public, on attache sur sa chemise une médaille de bronze ou d'argent – autrement dit une babiole en tôle – en fonction du nombre des tués – on glorifie ses actes meurtriers. Si ça se déroule quelque part à l'arrière, on ajoute la musique et les autres doivent faire le salut d'arme en honneur de cet assassin. Ces cons doivent avoir honte devant leurs officiers de ne pas être au même niveau que ces assassins. On donne à beaucoup une breloque sur le col et celui qui la reçoit est tout béat et complètement gagné à leur cause. C'est comme cela qu'ils achètent les gens aux qualités humaines douteuses⁸. »

Un dimanche de son premier hiver en armes, le 28 février 1915 sur le front glacial des Carpates, Berger laisse libre cours à sa désillusion, sa colère contre « la vraie nature criminelle » de la guerre qui sévit partout autour de lui depuis plusieurs mois, la guerre à laquelle il a été appelé à participer. En plus de l'attitude personnelle, subjective, de cet ouvrier militant socialiste à l'égard de la guerre, cette citation met en relief l'aporie fondamentale du fait guerrier : dans la

⁷André Loez, 14-18, les refus de la guerre : une histoire des mutins, Paris, Gallimard, 2010, p. 38.

⁸AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 91 : « Odpoledne jsem si prohlédl místo, kde před několika dny byla srážka, při které došlo až na bodáky. Leží tu mrtvoly, zahranané i nezahranané, naši společně s Rusy. Mrtvoly zmrzlé, zkroucené, některému čouhá bota ze sněhu, druhému hlava atd. Hrozné bojiště. Za tyto vraždy se dostane pochvala. Kdo jich hodně zabije, ten se veřejně přede všechny postaví, na blůzu se mu pověsí bronzovej nebo stříbrnej metál, neboli treta z plechu – dle počtu zabitejch – vychvaluje se jeho vražedná činnost. Je-li to někde vzadu tak mu zahráje muzika a ostatní musí takovému vrahovi vzdát poctu. Ti blbci se musí před voficírama hanbit za to, že nejsou na té výši jako ti vrazi. Mnohému také dají na límeč ňákou tu pecku a on je celý blažen a už je jejich. Takhle si kupují lidi pochybných lidských kvalit. »

guerre sont exigés et honorés par la suite, des faits et des gestes qui restent d'ordinaire totalement proscrits. Pour participer à la guerre, il est donc nécessaire d'opérer un renversement intégral des valeurs chez ceux qui la font mais aussi (et surtout) chez ceux qui les soutiennent.

En effet, en parcourant le vaste spectre des sociétés humaines à différents moments d'histoire, la guerre est conçue et présentée comme un moment spécifique, singularisé par de nombreuses pratiques collectives ritualisées. C'est ce qui différencie la guerre des autres pratiques de violence collective caractérisées par l'opacité et la fluidité de leurs contours⁹. Le dictionnaire Larousse, propose à ce jour une définition soulignant le caractère à la fois extraordinaire et ritualisé de la « lutte armée entre États souverains. »

« La guerre entraîne l'application de règles particulières dans l'ensemble des rapports mutuels entre États ; elle commence par une déclaration de guerre ou un ultimatum et se termine par un armistice et, en principe, par un traité de paix qui met fin à l'état de guerre¹⁰. »

Alors que pour les décideurs qui la déclarent, la guerre n'est – suivant la célèbre formule de Clausewitz – « qu'un prolongement de la politique par d'autres moyens¹¹ », aux hommes et aux femmes des sociétés qui y participent, elle demande, entre beaucoup d'autres efforts et sacrifices, l'abandon temporaire des bases mêmes de leurs préceptes éthiques. En quelques instants de la déclaration solennelle de guerre, il faut s'approprier la rupture de l'ordre moral ordinaire, il faut s'adapter à son renversement. Les valeurs du temps de paix des sociétés belligérantes de 1914-1918, construites sur la morale chrétienne et façonnées par les progrès humanistes du 19^e siècle imposent aux hommes comme étant la règle suprême, l'interdiction de tuer ou d'infliger des souffrances à un autre être humain, à son égal, - excepté en situation coloniale et dans le cadre pénal réglementé avec précision. Suivant toujours le grand penseur de la polémologie : « La guerre est un acte de violence dont l'objectif est de contraindre l'adversaire à exécuter notre volonté¹² ». La guerre autorise donc, exige même la transgression. L'acte de blesser et de tuer ses congénères acquiert une valeur clairement positive. Dans la vie civile, le recours à la violence est banni sauf des cas précisément définis et réglementée de certains genres de rencontres sportives. Alors qu'en temps de paix, la violence physique est renvoyée à la marge de la vie des sociétés, elle conquiert la place en son centre et devient un domaine où on peut développer ses talents, où on peut *se distinguer*, c'est-à-dire gagner du capital social, économique et symbolique aux yeux de sa société d'appartenance. L'état de guerre impose donc

⁹Marielle Debois, *Le métier des armes au Tchad. Le gouvernement de l'entre-guerres*, Karthala, coll. « Les Afriques », 2013, introduction.

¹⁰Le dictionnaire Larousse en ligne. Voir : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/guerre/38516>, consulté le 16/10/2018.

¹¹Carl Von Clausewitz, (Gérard Chaliand, Laurent Murawiec), *De la guerre*, Paris, Perrin, 2006 (1832).

¹²Carl Von Clausewitz, *op. cit.*

à ceux qui y participent activement ou passivement un code de valeurs et un système de valorisation spécifique, adapté aux objectifs à atteindre. Les mêmes actes de violence qui enduiraient la condamnation (damnation) en temps de paix se voient attribuer une valeur intrinsèquement positive dans une guerre. Pour peu qu'ils visent les « bonnes » personnes, les ennemis officiellement désignés, les gestes criminels sont célébrés, vénérés ; les tueurs sont présentés comme des héros. Les travaux insistent sur les transformations identitaires des civils en soldats et en combattant¹³. Mais qu'est-ce que cela signifie précisément sur la vaste scène sociale ? En enfilant l'uniforme, les hommes se voient appliquer un autre système de valorisation propre à ce nouveau rôle. Un homme en 1914-1918 ne doit pas faire montre des mêmes qualités et aptitudes pour être considéré « bon civil » et « bon soldat ». Si la violence directe dans les relations personnelles est à proscrire dans le premier cas, même si le seuil de tolérance aurait été moins élevé en 1914 que cent ans après (mais cela dépend encore des régions et des milieux sociaux) dans l'autre cas la faculté d'infliger des souffrances à un autre se place au centre du dispositif valorisant. C'est encore l'encyclopédie grand public qui résume ce renversement en insérant le fait guerrier dans une tradition multiséculaire de discours et de productions culturelles dominants :

« De nombreux écrivains de l'Antiquité ont célébré le geste militaire de leur patrie. En Grèce, citons, à côté de la légendaire Iliade, d'Homère, la Guerre du Péloponnèse, chef-d'œuvre de Thucydide, qui relate les événements de la guerre entre Athènes et Sparte jusqu'à l'année 411 avant J.-C. Chez les Romains, Salluste, dans la Guerre de Jugurtha, raconte la guerre de Rome contre le roi des Numides, Jugurtha (112-106 avant J.-C.), tandis que César se met lui-même en scène dans la Guerre des Gaules. Cependant, le point de vue de ces auteurs, qui, pour la plupart, étaient des militaires expérimentés, comme plus tard celui des chroniqueurs médiévaux (Joinville, Villehardouin ou Froissart), n'introduit aucune distance critique : la guerre, quel que soit son motif (conquête ou croisade), est considérée comme une nécessité. L'héroïsme est alors une notion inséparable de la guerre, où il se conquiert. En même temps, le champ de bataille est conçu comme l'espace initiatique par excellence, l'épreuve de la violence et de la mort renvoyant à l'apprentissage de la vie¹⁴. »

Or, en pratique, ce grand bouleversement moral ne s'opère pas d'une façon aussi simple. Comme nous avons vu dans la partie précédente, de nombreux hommes en armes montrent une

¹³François Bouloc, Rémy Cazals, André Loez, André (dir.), *Identités troublées 1914-1918 : les appartenances sociales et nationales à l'épreuve de la guerre*, Éditions Privat, Toulouse, 2011.

¹⁴Larousse, encyclopédie en ligne : <https://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/guerre/56897>, consulté le 16/05/2019.

résistance à l'injonction de tuer leurs congénères. L'homme n'étant pas une machine que l'on puisse réinitialiser et reprogrammer au besoin des missions qui lui sont confiées, la morale ordinaire persiste sous le feu dans les gestes et pratiques individuelles : le secours porté à l'ennemi, l'incapacité de tuer en sont quelques exemples les plus fréquents. La guerre est présente également au niveau collectif au travers d'une réglementation de plus en plus poussée de « l'art de la guerre » adoptées dans les décennies précédant le premier conflit mondial. Douze États européens signent en août 1864 la première convention de Genève visant à humaniser le traitement des blessés et des prisonniers de guerre. Vingt-sept États dont vingt-et-un européens ratifient en 1899 la première convention de La Haye, suivie par une révision de 1907 destinées à réguler l'armement et les pratiques guerrières. En 1914, les belligérants entrent en guerre dans le cadre juridique de la loi internationale précise. Le caractère aporétique inhérent au fait guerrier se révèle au plein jour dans ce conflit. Deux dynamiques concomitantes mais opposées s'entrechoquent. D'un côté, c'est la nécessité d'accepter et de promouvoir la violence comme acte légitime pour défendre les intérêts de l'État, de l'autre côté c'est la volonté de limiter cette même violence et de rendre le conflit armé plus humain et plus « *fair play* ». La production culturelle littéraire, artistique comme matérielle et rituelle, allant des grandes cérémonies solennelles aux objets les plus anodins du quotidien, tels les bibelots ou les jeux d'enfants¹⁵ constitue autant d'outils, autant de leviers destinés à asseoir l'existence de l'état de guerre comme une période particulière dans le quotidien de la société et à légitimer la rupture qu'elle cause. Dans cette perspective, l'inflation frénétique de cette production circonstanciée semble indiquer l'ampleur de la résistance du système de valeurs ordinaires auquel elle se heurte. Le système de valeurs de guerre n'évince pas et ne remplace pas complètement le code du temps de paix. Il le concurrence, il s'articule à lui. Le rapport des forces entre les deux systèmes change en fonction de chaque configuration spécifique de paramètres situationnels. Une des objections les plus fréquentes à l'impératif de partir à la guerre n'est-elle pas, comme nous l'avons noté dans la partie précédente : « Pourquoi aller tuer les gens qui ne nous ont rien fait et que nous ne connaissons même pas ? » Elle dévoile une interprétation personnelle, inscrite dans le code moral ordinaire. Probablement, les témoins auraient pu imaginer des raisons *privées* amenant un homme à attaquer un autre que la guerre déclarée dans sa dimension *collective* ne semble pas fournir. Malgré la valorisation de la violence dans le cadre de la guerre, pour beaucoup de témoins, s'illustrer en tuant un autre être humain reste toujours un acte condamnable. Šelf et Berger critiquent ouvertement l'immoralité du système de valorisation de la guerre récompensant l'utilisation de la violence contre autrui. Šelf note de façon succincte dans ses souvenirs : « On assassinait pour un bout de fer ou d'argent, juste pour multiplier les décorations

¹⁵Collection de l'Historial de Péronne pour la France, collection du Musée militaire de Prague pour l'armée austro-hongroise.

(*Dekorierung*)¹⁶. » Berger, comme nous l'avons vu, laisse libre cours à son indignation dans son carnet le dimanche 28 février 1915. Il critique fortement la chasse aux décorations, citations et autres récompenses qui valorisent l'acte de blesser et de tuer l'ennemi¹⁷.

Déjà avant la guerre, les deux témoins sont militants de gauche. Šelf est socialiste-national. Berger est socialiste et membre actif du mouvement ouvrier de Vienne. Leur interprétation de la guerre est orientée par leur environnement idéologique et discursif qui n'est pas, bien sûr, commun à tous les témoins et encore moins à tous les soldats. Toutefois, ce type de réflexion sur la guerre existe et se trouve fort probablement partagé par un certain nombre de personnes. En dépit du contexte qui exige et légitime l'exercice de la violence, en la rationalisant -c'est-à-dire en tentant de donner un sens à leur expérience, certains témoins se sentent transformés en assassins, en meurtriers. Ils s'assimilent ainsi, eux-mêmes, à une catégorie d'individus marginaux, méprisés, honnis en temps ordinaire. C'est une position peu propice à la préservation d'une image acceptable et de l'estime de soi. Chez Šelf et Berger, le passage d'un système de valeurs du temps de la paix à celui propre à la guerre s'avère problématique, il reste inachevé.

Dans cette perspective, le discours valorisant l'endurance aux souffrances peut être considéré comme une tentative habile de concilier les deux systèmes. En déplaçant la focale du geste violent effectué, à la capacité de résister aux souffrances, le discours guerrier offre en espace psychologique permettant de dépasser le hiatus entre les deux systèmes et d'adopter les valeurs de guerre tout en gardant une image acceptable de soi-même. Bien que la mission réelle soit bien de « contraindre l'adversaire par la violence¹⁸ » à se soumettre et s'il ne se soumet pas à l'éliminer physiquement, dans la production culturelle de guerre, le combattant n'est pas valorisé explicitement comme un « bon » tueur mais parce qu'il est brave, courageux, tenace, habile, solidaire avec ses camarades etc. Les titres des médailles et les raisons pour lesquelles les témoins se font attribuer les décorations et les citations tels que « Médaille pour bravoure devant l'ennemi » participent de ce phénomène¹⁹. En revanche, l'enlèvement déréglé des vies, la barbarie est un motif utilisé pour dévaloriser l'ennemi²⁰. Il s'agit d'un procédé sublimant la réalité cruelle et implacable des champs de bataille. Qui plus est, ce glissement sémantique facilite l'adossement du système de valorisation des qualités utiles dans la guerre aux attributs

¹⁶Josef Šelf, *op. cit.*, p. 48 : « Za kousek železa nebo stříbra se vraždilo, jen aby těch vyznamenání („Dekorierung“) přibývalo. »

¹⁷AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 91.

¹⁸Carl Von Clausewitz, (Gérard Chaliand, Laurent Murawiec), *De la guerre*, Paris, Perrin, 2006 (1832).

¹⁹Václav Měříčka, *Orden und Ehrenzeichen der Österreichisch-Ungarischen Monarchie*, Wien-München, A. Schroll, 1974 ; Johann Stolzer, Christian Steeb, (eds.), *Österreichs Orden vom Mittelalter bis zur Gegenwart*, Graz, Adeva, 1996.

Voir aussi :

https://de.wikipedia.org/wiki/Liste_der_%C3%B6sterreichischen_Orden_und_Ehrenzeichen#%C3%96sterreichisch-Ungarische_Monarchie, consulté le 26/05/2019.

²⁰Images des Allemands dans les caricatures de presse de la période par exemple.

traditionnels de la masculinité²¹. Il se greffe sur un système largement diffusé et partagé dans la société donnée créant ainsi l'illusion d'un passage fluide entre la dimension civile et guerrière des épithètes valorisantes ou dévalorisantes. Les exigences spécifiques du contexte de la guerre se voient ainsi effacées, occultées par un vocabulaire ordinaire du quotidien du temps de paix. Être « brave » est indiscutablement considéré comme une qualité dans les deux contextes, seulement en période pacifique, il est rarement (sauf certains contextes d'organisations clandestines, semi-illégales et illégales et autres mafias, par exemple) nécessaire ou même exigé de tuer d'autres êtres humains pour se voir *publiquement voire officiellement* reconnaître cette qualité socle de la virilité traditionnelle, telle qu'elle est pensée encore en 1914-1918²². Les hommes qui participent activement au combat sont rapidement amenés à confronter les représentations ainsi forgées et diffusées à leur expérience : il ne suffit pas d'être vaguement « brave », il faut également *tuer les hommes en face*. Le reste de la population, confinée dans le royaume des discours de l'arrière n'en a pas forcément l'occasion. L'impact de la production culturelle y est par conséquent nettement plus puissant.

4.1.1.2 *Le système des avancements*

Les armées étatiques traditionnelles comme celles qui se sont affrontées sur les champs de batailles de la Grande Guerre possèdent un système de hiérarchies multi-scalaire complexe. Ce type d'organisation a deux fonctions : d'une part, l'allongement substantiel de l'échelle des grades permet la dilution de la responsabilité en augmentant la distance entre les premiers décideurs et les exécuteurs des tâches les plus violentes. D'autre part, une graduation assez dense fournit un levier motivationnel capable de contribuer à la stimulation des esprits. Dans ce type d'agencement hiérarchique à échelons multiples, le ou les plusieurs grade(s) suivant(s) apparaissent suffisamment accessibles pour constituer un appât efficace, en excluant les césures imposées par les statuts socio-professionnels inégaux de la société dans son ensemble. En effet les membres des forces armées impériales se divisent en fonction des états (la stratification sociale traditionnelle), les rapports de service et le grade²³. Une barrière est ainsi érigée à plusieurs niveaux de l'échelle. Seuls les hommes ayant accompli l'éducation secondaire peuvent prétendre au grade d'officier. La prépondérance des hommes issus des familles nobles parmi les officiers généraux constitue une autre limite au désir d'ascension hiérarchique.

²¹L'historien tchèque Jiří Hutečka envisage la mobilisation de 1914 comme « un tournoi de virilité » [*Turnaj mužnosti*]. Jiří Hutečka, *Muži proti ohni. Motivace, morálka a mužnost českých vojáků Velké Války 1914-1918*, Praha, Knihovna Dějin a současnosti, 2016.

²²Jiří Hutečka, *op. cit.*; Georges Vigarello et coll., *Histoire de la virilité, Volume III*, Paris, Seuil, 2011.

²³*Vorschrift zur Rangbesimmung für die Personen des Soldatenstandes (A-48)*, 1890 cité dans Libor Nedorost, *Češi v První světové válce*, Volume 1: *Mým národům*, Praha, Libri, 2006m p. 238.

Tableau 59: Correspondance des grades dans l'armée austro-hongroise et en France

Allemand	Tchèque	Écussons	Équivalent français
Soldats			
Infanterist	vojín	Beige simple	soldat
Gefreiter	svobodník	Une étoile, marron	première classe
Sous-officiers			
Korporal	desátník	Deux étoiles, rouge	caporal
Zugsführer	četař	Trois étoiles, saumon	sergent
Feldwebel	šikovatel	Trois étoiles, rose avec bande dorée	sergent-chef
Kadett-Feldwebel	kadet	Trois étoiles, bleu avec bande dorée	sergent-chef cadet
StabsFeldwebel	štábní kadet	Trois étoiles, rouge avec bande argenté	sergent-major
Offiziersstellvertreter	štábní šikovatel	Une étoile, orange avec bande argentée	adjudant
Officiers aspirants			
Kadett-Offiziersstellvertreter	kadet-důstojnický zástupce	Aucun	adjudant-chef
Fähnrich	praporčík	Une étoile, blanc avec bande dorée	officier cadet / élève-officier
Officiers subalternes			
Leutnant	poručík	Une étoile, Orange	lieutenant
Oberleutnant	nadporučík	Deux étoiles, vert	Premier lieutenant /capitaine en second
Capitaines			
Hauptmann	kapitán	Trois étoiles, rose	capitaine
Officiers			
Major	major	Une étoile, brodé, gris foncé	commandant
Oberstleutnant	podplukovník	Deux étoiles, brodé, doré	lieutenant colonel
Oberst	plukovník	Trois étoiles, brodé, argenté	colonel
Officiers généraux			
Generalmajor	generálmajor	Une étoile, brodé, doré, bordure rouge.	brigadier-Général
Feldmarschalleutnant	polní podmaršálek	Deux étoiles, brodé, doré, bordure rouge.	major-général
General der Infanterie	generál pěchoty	Trois étoiles, brodé, doré, bordure rouge	lieutenant Général
Generaloberst	generálplukovník	Trois étoiles en couronne, brodé, doré, bordure rouge	colonel-général
Feldmarschall	Polní maršál	Feuille, brodé, doré, bordure rouge	Maréchal

L'armée austro-hongroise ne fait pas exception à la règle. Au moment de la guerre²⁴, elle dispose d'une structure de vingt-et-un grade réparti en plusieurs catégories. Le schéma se complexifie avec la diversité des dénominations en fonction de type d'arme mais également d'unité et la survivance de certaines dénominations traditionnelles. Au sein de l'armée de terre seulement, le soldat est ainsi habituellement désigné « *Infanterist* » [Fantassin] s'il combat dans l'Infanterie, *Jäger* [Chasseur] s'il appartient aux unités de chasseurs impériaux, mais aussi *Dragonner* [Dragonnier], *Uhlane*, *Husar* [Hussar], *Kannonier* [Canonnier], *Sanitätssoldat* [Ambulancier], *Pionnier* et *Sapeur* [soldat de génie, sapeur] ou *Offiziersdienstler* [ordonnance]. Appartenant au même grade hiérarchique, les sous-officiers et officiers reçoivent également des noms différents en fonction de leur spécialisation (voir le tableau complet des grades employés par l'armée austro-hongroise en 1914-1918 en annexe). Un capitaine peut aussi être appelé « centurion » bien que cette dénomination ne fasse pas partie des titres officiels. A la diversité des unités s'ajoute ensuite la division en trois types d'armées : l'armée commune (k.u.k.), les deux armées territoriales autrichienne (*Landwehr*) et hongroise (*Honvéd*) et la réserve territoriale (*Landsturm*). Le type d'armée s'ajoute devant le nom de chaque grade et fonction, par ex. *Landwehrinfanterist*, etc. Bien sûr, l'entier tableau existe dans toutes les langues officielles de l'Empire.

Au sein de cette structure complexe, un avancement est donc pratiquement toujours possible. Même en restant dans la catégorie de soldats durant toute la période consacrée au service en armes, l'appelé en question peut s'élever au moins à une échelle supérieure ce qui lui apporte quelques « menus » avantages matériels mais surtout de la reconnaissance sociale officielle pour ses qualités et ses efforts. Il acquiert aussi le droit d'en commander quelques autres. Sur le plan symbolique, cette menue élévation acquiert une grande valeur. Le soldat quitte ainsi le niveau initial où il ne doit qu'obéir. Désormais, il peut aussi commander. Dans le corpus étudié, c'est le cas de Berger, Skála et Kubík, par exemple.

Des soldats particulièrement doués peuvent accéder à la catégorie de sous-officiers, devenir caporaux et même sergents. Dans le corpus, c'est le cas du cultivateur Mudrák ou du commerçant Holý. Une catégorie particulière est formée des volontaires d'un an [*Einjährig-Freiwilliger*]. Ils se recrutent parmi les hommes ayant obtenu un diplôme de l'éducation secondaire qui souhaitent bénéficier d'un service raccourci, ramené à une durée d'un an – d'où

²⁴La structure hiérarchique a été modifiée dans les années précédant la guerre : en 1909 le *Fähnrich* et le cadet qui se ranger auprès de la charge lui confiée par son supérieur sont passés du statut de sous-officiers au statut d'officiers aspirants. En 1913, on a introduit le groupe de « *höhere Frontunteroffiziere* » [officiers subalternes supérieurs] auquel on a ajouté le nouveau grade de « *Stabsfeldwebel* » [sergent-major]. En 1915, ce groupe a englobé un autre nouveau grade, celui de « *Offiziersstellvertreter* » [Adjudant]. Neborost, Volume 1, *op. cit.*, p. 138-139.

le titre. Accomplissant le critère de diplôme requis pour prétendre au grade d'officier, ces hommes peuvent suivre un cursus militaire pour l'obtenir. Dans ce cas, ils sont considérés comme cadets ou officiers-aspirants et ils peuvent poursuivre leur ascension hiérarchique par la suite. Le volontaire d'un an Opletal ou Kadlec sont ainsi inscrits comme cadets. Karel Svoboda obtient le grade de lieutenant, Výborný et Wurm de commandant. Les volontaires d'un an peuvent opter également pour le service classique « du rang ». Dans cette autre option, ils se rangent au grade qui leur est confié par leur supérieur hiérarchique²⁵. Tous volontaires d'un an, Najbrt et Sifter restent soldats de première classe, Johanis, Tošnar et Zemek servent par exemple avec le grade de caporal et Holub et Nováček comme sergents. Dans l'impossibilité de consulter les équivalents des fiches matricules françaises pour la majorité des soldats tchèques de l'armée austro-hongroise²⁶, nous dépendons, pour certains témoins, exclusivement de leurs récits pour retracer leur parcours militaire. Pour certains, les informations communiquées lors de leur engagement dans les légions tchécoslovaques conservées dans les documents disponibles dans les archives restent lacunaires ou erronées. Il est donc parfois difficile d'établir le grade initial en août 1914 et de suivre la progression de carrière des soldats avec précision. D'aucuns, comme les instituteurs Hodek ou Maksa, se présentent, dans le témoignage ou dans le dossier légionnaire, comme volontaires d'un an sans indiquer le grade auquel ils sont assimilés. Pour d'autres témoins, éligibles par leur parcours scolaire à cette option, les documents officiels indiquent les grades mais ne précisent pas s'il s'agit de volontaires d'un an ou non. Il est donc difficile de proposer une description statistique globale précise des avancements hiérarchiques. Nous pouvons néanmoins insister sur plusieurs faits observés.

En s'interrogeant sur l'appât de l'avancement en tant qu'élément de motivation des soldats, le premier constat frappant est l'ampleur limitée de progression hiérarchique au sein du corpus tchèque. En dépit de la réserve émise ci-dessus, si nous examinons la liste complète, sur les 172 témoins recensés, seulement 33 ont changé de grade au cours de leur parcours militaire dans la guerre dont la majorité se recrute parmi les volontaires d'un an ou autres cadets. Dans le corpus tchèque, nous comptons donc uniquement 7 cas de progression des hommes du rang : Berger, Kubík, Novak et Skála montent d'un grade pour terminer la guerre en tant que soldats de première classe, le soldat Kopecký acquiert le grade de caporal et les soldats Holý et Mudrák atteignent le grade de sergent. Parmi les hommes ayant commencé la guerre en tant qu'officiers, nous constatons deux cas d'avancement. Tous les deux lieutenants à la mobilisation, Voců s'élève au rang de capitaine en second et Podpěra à celui de capitaine. La rareté des

²⁵Libor Nedorost, *Češi v První světové válce*, Volume 1. *op. cit.*, p. 138-139.

²⁶Ces documents, cédés par Vienne suite à la scission sont devenus encombrants pour les archives militaires tchèques et ont été détruits au début des années 2000 lors de la campagne de restructuration. Ils ont été conservés uniquement pour les soldats membres des légions tchécoslovaques et certaines personnalités importantes.

avancements peut sembler surprenante étant donné la longue durée de la guerre ainsi que la grande mortalité au front, notamment parmi les officiers, qui a généré un besoin constant de remplaçants. On aurait attendu que les hommes qui ont survécu à la guerre, ce qui est le cas de l'écrasante majorité des témoins, accèdent à des grades supérieurs au cours de leur séjour au front. S'agit-il d'une trace tangible d'une certaine méfiance des cadres de l'armée austro-hongroise à l'égard des Tchèques ? Ou bien est-ce le reflet d'une certaine attitude des témoins par rapport à l'armée et à la guerre ? Cette anomalie empirique peut s'expliquer, nous semble-t-il, plutôt par la spécificité de notre corpus. En effet, il se compose principalement d'hommes engagés ultérieurement dans les légions tchécoslovaques. Hormis quelques rares cas d'hommes qui étaient installés à l'étranger, principalement en Russie, en France et aux États-Unis au moment de la mobilisation et n'ont pas répondu à l'appel – 18 hommes du corpus au total se sont engagés dans les Légions tchécoslovaques sans avoir servi au préalable dans l'armée austro-hongroise – les légionnaires ont été recrutés parmi les prisonniers de guerre. Afin de pouvoir devenir légionnaire et donc témoin « privilégié » notamment dans la première période mémorielle d'entre-deux-guerres, les soldats austro-hongrois devaient passer par la case « capture ». Une écrasante majorité des témoins tchèques du corpus ont donc été capturés après une certaine période de service sous l'uniforme impérial. Or, en calculant la durée de leur service dans l'armée des Habsbourg, il s'avère que celle-ci a été pour de nombreux témoins très courte. A partir des données récupérées, malheureusement lacunaires pour beaucoup, nous avons pu calculer la durée de service approximative pour 110 soldats. Parmi eux, 36 (un tiers) ont servi sous le drapeau impérial moins d'un an, 54 (la moitié) moins de deux ans et 76 (plus de deux tiers) moins de trois ans²⁷. Une vingtaine de soldats ont été capturés ou réformés le cas échéant au bout de moins de trois mois de service parmi lesquels nous ne comptons que deux promotions qui concernent l'attribution d'un grade aux hommes engagés comme volontaires d'un an. Seize sont mobilisés et restent simples soldats, deux enfin sont caporaux. Le caporal Josef Kápar, mobilisé le 1^{er} août a été capturé par l'ennemi le 19 août 1914. Il n'a donc même pas servi trois semaines. Les soldats Kotáb, Mašek, Jirásek, Lotocký et Chvojka passent dans les mains de l'ennemi avant le 20 septembre de cette première année de guerre donc après un mois et demi environ sous le drapeau impérial et ainsi de suite. En confrontant la durée de service au tableau des avancements, nous constatons que les soldats progressant dans leur carrière se situent parmi ceux qui sont restés le plus longtemps dans leur armée d'origine, au-delà de deux ans et demi principalement. Bien sûr, il ne s'agit pas d'une règle stricte. Il existe toujours des cas particuliers.

²⁷Nous ne disposons pas toujours non plus de la date de recrutement, dans ce cas, nous suggérons la date la plus plausible en fonction de la classe d'âge et, éventuellement, des spécificités du parcours personnel de chaque témoin. Il convient aussi de noter que la date d'entrée en service ne nous renseigne pas sur la date de l'arrivée effective sur le front et participation au combat. Certains témoins sont faits prisonniers lors de leur baptême du feu et dans ce cas, difficile d'attendre un avancement...

Mais c'est une tendance globale démontrant que le lien entre la durée de service et la possibilité d'avancement semble pertinent pour expliquer la relative immobilité statistique constatée parmi les témoins du corpus.

Bien que les soldats du corpus l'obtiennent rarement d'un point de vue statistique, l'avancement et sa perspective constituent un thème récurrent de leurs récits, conjugués sous deux formes différentes. D'une part, les témoins accablent de critiques acerbes la chasse aux avancements des autres et, d'autre part, ils aspirent à en obtenir un eux-mêmes. Ces deux positions semblent antagonistes mais elles ne le sont qu'en apparence. Elles coexistent dans le corpus y compris dans le récit d'un même témoin.

La critique de la chasse aux avancements

L'écrivain Kisch, note le 21 août au campement à Jinja sur le front serbe : « On distribue le courrier et les officiers cherchent dans le bulletin les noms de ceux qui ont reçu un avancement²⁸. » Cette remarque ne cache-t-elle pas une pointe d'amertume ? Engagé en 1904 comme volontaire d'un an après avoir obtenu son baccalauréat (1903), Kisch est persécuté pour ses positions politiques radicales. Il passe une partie de son service militaire emprisonné et n'atteint jamais le grade d'officier qui correspondrait à son capital et statut socio-professionnels. Plus loin dans le témoignage, à la fin de l'éprouvante campagne de Serbie de 1914 que l'écrivain endure jusqu'au bout sans récompense officielle pour ses efforts, on trouve une tentative de se faire une raison de cet « oubli ». Le 12 décembre 1914, il tente de (se) persuader : « Et l'avancement ? Si j'avais servi en tant que volontaire d'un an, j'aurais été déjà mort²⁹ ! » Considérant l'hécatombe parmi les gradés qui mènent les autres au combat, l'argument est réaliste. Par ailleurs, un autre témoin exprime la même crainte dans son journal intime. Le plus jeune témoin du corpus, Kubík, qui, ne partant au front russe que le 9 juin 1917 a une connaissance plus documentée du fonctionnement du front que les premiers appelés, relève la dimension fâcheuse de son premier avancement :

« J'ai été élevé au grade de soldat de première classe [dans le texte original ce passage est écrit en allemand tchéquisé, nda], mais cela ne me réjouit guère, car au front c'est pire. Lors des attaques, je mènerai un « Schwarm » (équipe)³⁰. »

Son scepticisme et son insensibilité à sa première promotion nourris par l'appréhension semblent bien réels. Chez Kisch, en revanche, la satisfaction personnelle d'avoir terminé

²⁸Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 62 : « Rozdává se pošta, důstojníci studují ve věstníku jména povýšených. »

²⁹Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 216 : « A povýšení? Kdybych byl sloužil jako jendoročák, byl bych již dávno mrtev! »

³⁰František Kubík, *op. cit.*, p. 100 : « Byl jsem beferdován (povýšen) na frajtra, ale radost z toho nemám, neboť ve frontě je to horší. Při útoku povedu švarm (družstvo). »

l'expérience du front sans avoir progressé dans sa carrière qu'il exprime semble moins sincère que celle de Kubík. Son journal, du moins la version qu'il en a publiée, consacré à la campagne de Serbie de l'automne 1914, se termine à ce moment-là. Or la guerre se poursuit. Qu'advient-il de l'écrivain ? Rentré avec les armées vaincues de Serbie mi-décembre 1914, il est transféré le 5 février 1915 sur le front russe dans les Carpates. Il est évacué un mois et demi plus tard, le 18 mars 1915, blessé lors de l'explosion d'un shrapnel. Après sa convalescence, il ne combat plus. Il est intéressant de noter que le caporal Kisch qui s'offusquait tellement de la chasse aux grades de ses camarades est nommé cadet de façon rétrospective le 1^{er} mars 1915 à sa propre demande. L'accès au groupe d'officiers et assimilés (cadets) lui assure de meilleures conditions de soins lors de sa convalescence. Ayant définitivement échappé au champ de bataille, il termine la guerre avec le grade de capitaine en second du Quartier de la presse de guerre ...

D'autres témoins réprouvent le désir de se distinguer et l'expression de la fierté d'avoir été promu trop prononcés à leurs yeux. Le cadet Dobrovolný s'offusque dans son journal d'un jeune major qui se « vante » trop à son goût d'avoir joué le rôle du chef.

« Un major, un menu juif allemand dont on disait qu'il était un bon soldat agissait d'une façon particulièrement ostentatoire. Il se vantait d'avoir assumé le commandement temporaire de la compagnie, même du commandant du bataillon lorsque son bataillon a perdu tous les officiers pendant la retraite³¹. »

Skála, quant à lui, épingle un jeune cadet pour son orgueil qui n'est pas, dans ce cas, approuvé par son supérieur :

« Il est fier de son galon d'officier tout frais et la bienveillance de notre commandant à notre égard ne lui convient pas. Pour le cadet, les étoiles sont la chose la plus importante, pour le commandant ce sont l'expérience et la fiabilité. Il a rappelé au cadet que les étoiles ne signifient pas l'intelligence³². »

La course à la reconnaissance n'est pas critiquée uniquement en tant qu'attitude envers la guerre, elle l'est aussi à travers ses divers avatars perceptibles dans le quotidien du front. En effet, à en croire les témoins, certains hommes semblent prêts à adopter des comportements nécessaires pour l'obtenir. Le 24 mai 1915, Berger note l'attitude de son sergent :

³¹Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 21 : « Jeden praporčík, drobný německý žid, dobrý prý voják, počínal si zvlášť hřmotně. Chlubil se, že když jeho batalion při ústupu ztratil všechny důstojníky, stal se on, velitel čety a dočasný velitel roty, dokonce velitelem praporu. »

³²František Skála, *op. cit.*, p. 170 : « Je pyšný na svoji novopečenou důstojnickou hodnost a majorova vlídnost k nám mu není po chuti. U kadeta jsou hlavní hvězdičky, u majora zkušenost a spolehlivost. Připomněl kadetovi, že hvězdičky ještě neznamenají rozum. »

« Et voilà. Le sergent Jaksch sera donc bientôt sergent-chef³³. Dès que Proksch est parti à l'hôpital, il [Jaksch] n'a plus été malade une seule fois alors qu'avant il avait été « souffrant » sans cesse. Désormais, il sera en bonne santé et dès qu'il sera autorisé à coudre le galon jaune, il sera malade à nouveau et cherchera comment s'éclipser à l'arrière. Maintenant, on le connaît. Le sergent Wagner espère secrètement que le diable l'emportera ou que le Russe le tuera ou du moins blessera afin que lui [Wagner] obtienne le galon. Il l'attend comme le diable attend l'âme pécheresse. Tous les deux font de la lèche au capitaine³⁴. »

Outre la compétition pas toujours saine et correcte et les jalousies générant une mauvaise ambiance entre les pairs, le zèle peut avoir des répercussions sur les autres soldats, notamment ceux qui servent avec un grade inférieur et se trouvent en position d'être commandés. Un an après la citation précédente, Berger s'insurge du manque du discernement d'un jeune officier chargé de censurer les lettres des soldats de son unité. Il aurait déchiré une carte que Berger destinait à sa bien-aimée parce qu'il y avait noté « nous nous trouvons au cœur des hautes montagnes ». Il ne se prive pas d'une pique accusatrice à l'adresse de ce gradé : « Le soldat ne doit pas penser ; les cadets autrichiens pensent pour lui. L'empereur a créé divers officiers et cet imbécile tchèque veut être rapidement *Fähnrich* [élève-officier], c'est pourquoi il fait du zèle. J'ai bien ri de cette sottise³⁵. » Berger ne dispose d'aucune preuve confirmant ses dires. Il propose son interprétation personnelle du mobile d'un acte qu'il observe et qu'il reproche. Pourtant, dans le contexte, et confronté aux récits d'autres témoins pointant des motivations similaires, il paraît assez plausible ou du moins réaliste. Le cadet et ensuite lieutenant Dobrovolný, par exemple, raconte une anecdote sur le même thème tout en montrant le souci d'appuyer son interprétation par les preuves. Lors d'une rencontre avec les dragonniers sur le front est :

« Il [le capitaine Farkaš] a demandé de descendre la mitrailleuse du cheval. Il l'a placée sur la place du village et il tirait personnellement en l'air. Quelque

³³La traduction en français atténue les connotations péjoratives des expressions employées par l'auteur. Le mot *Zupák* dans le texte original est remplacé par le mot neutre *šikovatel*. Il s'agit d'une désignation péjorative des sous-officiers, notamment des sergents-chefs qui se distinguent par leur manque d'esprit et/ou un comportement hautain/brutal envers les soldats. Le mot vient du mot allemand signifiant la soupe – *Suppe* qui désigne un soldat servant uniquement pour la soupe, c'est-à-dire pour des raisons de subsistance.

³⁴AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, L. 1, p. 167 : « Tak vida. Četař Jaksch bude tedy brzo zupákem. Co odešel Proksch do špitale, nebyl dosud nemocen, ač dříve pořád « marodil ». Teď bude stále zdrav a až si bude smět přišít žlutou prýmku, bude hned marod a bude koukat se zdejchnout dozadu. Už ho známe. Četař Wagner si potají myslí, aby ho čert už někam odnes nebo Rus zabil nebo aspoň zranil, aby on dostal prýmku. Čeká už na ní jako čert na hříšnou duši. Oba podlézají hejtmanovi. »

³⁵AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 146 : « Voják nemá myslet ; za něho myslí rakouští kadeti. Císař pán stvořil všelijaké oficíry a ten český hňup chce být brzo fähnrichem a proto se ten mizera tuží. Tak jsem se tomu zasmál, té blbovině. »

temps plus tard, il s'est avéré que « l'ennemi » sur la butte voisine n'était qu'un groupe de ses propres cavaliers. Lorsque j'ai communiqué à ce brave capitaine que tôt le matin nous nous étions heurtés à une patrouille cosaque il n'a pas perdu son temps et rapporté à la division que nous avons affronté un fort contingent de cosaques que nous avons dispersé après un rude combat. Dans le rapport qu'il écrivait devant moi, il affirmait également qu'il avait devant lui de fortes unités d'infanterie. Tout cela était inventé, Farkaš voulait être considéré comme un héros auprès de la division. J'étais ébahi de son outrecuidance sans limite³⁶. »

Il est intéressant que la critique cible systématiquement ceux qui occupent des positions supérieures à celles des témoins. Justifiée ou pas, l'existence-même de ce type de réflexion sur les mobiles des autres sert d'indice sur la façon dont les subordonnés pouvaient percevoir ceux qui les commandaient et sur les manières de se comporter susceptibles de leur faire gagner ou perdre le respect de leurs subordonnés et perdre (une partie de) leur autorité.

Parler de son propre avancement : les avantages matériels et le prestige

Tout en étant difficile à confirmer ou infirmer, ces accusations secrètes (par le biais de l'écriture personnelle) acquièrent un intérêt particulier lorsqu'elles sont confrontées aux commentaires sur l'avancement ou du moins sa perspective du témoin lui-même. A l'aide d'une représentation statistique, nous avons constaté assez peu de cas d'avancement de grades chez les auteurs du corpus. Néanmoins, ceux qui l'obtiennent ne s'abstiennent pas d'en glisser quelques mots dans leurs récits quelle que soit leur attitude générale face à l'armée et à son système des récompenses. Bien qu'il soit souvent l'objet de critique chez les autres, chez soi-même, l'avancement est systématiquement accepté avec satisfaction. Parfois il est même recherché et attendu comme un signe de reconnaissance bien mérité. Dans le corpus, un seul témoin, Šelf, raconte avoir refusé le grade supérieur lorsqu'il y a été proposé afin de terminer la guerre en tant que simple soldat³⁷, souhait qu'il a effectivement accompli. Peut-on prendre son refus pour l'expression de son attitude négative face à l'institution militaire austro-hongroise ? Probablement. Peut-on le considérer comme un comportement-type des soldats tchèques ? Rien n'est moins sûr. Rappelons que le parcours de Šelf est spécifique. Militant de parti socialiste-national tchèque, *sokol* et patriote tchèque, cet hôtelier de Blatná, écope de trente jours d'emprisonnement déjà pendant son service militaire en 1903 (comme l'écrivain Kisch) pour ne pas avoir porté secours

³⁶Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 78 : « (Rytmistr Farkaš) Dal s koně sejmout kulomet, postavil jej na návisi a střílel vlastnoručně do vzduchu. Po chvílce vyšlo najevo, že „nepřítelem“ na návrší byli jeho vlastní jezdcí. „Když jsem čáckému rytmistrovi sdělil, že jsme se časně z rána střetli s kozáckou hlídkou, nemeškal a hlásil své divisi, že narazil na silný oddíl kozáků a že je po ostrém boji rozprášil. V hlášení, jež přede mnou sepisoval, tvrdil též, že má před sebou silné oddíly pěší. Všecko bylo vymyšleno, Farkaš chtěl u divise zastkvít co hrdina. Žasl jsem nad touto nezřízenou troufalostí. »

³⁷Josef Šelf, *op. cit.*, p. 133.

aux officiers austro-hongrois battus par la foule à la foire de cuisiniers de Plzeň. Lors de la mobilisation, il reprend du service avec le grade d'adjudant dans le 28^e LDWR. Il assume ses fonctions et participe aux opérations sur le front russe, notamment au recul chaotique d'automne 1914 sur le San. Identifié comme militant patriote tchèque connu d'avant-guerre, il est placé en détention provisoire suite à l'accusation d'un aubergiste de Cracovie où il assistait à la réformation de son régiment disloqué après l'échec des opérations. Il perd son grade et écope d'une peine de cinq mois d'emprisonnement. Il recouvre sa liberté et le 17 juin 1915 il est envoyé sur le front russe (Lublin, Lvov) auprès de la cavalerie-colonne automobile n° 6 comme cuisinier. Šelf ne rejoint son unité d'origine que début avril 1917 où il arrive sur le front italien vers Bolzano. Finalement, en été 1918, l'ancien hôtelier dans le civil passe et réussit un examen de comptabilité et obtient un poste administratif (le 17 juillet 1918). C'est à ce moment précis qu'il refuse le grade correspondant à la fonction administrative qu'on lui propose. Certes, son refus a une portée symbolique mais sur le plan pratique, le témoin occupe quand même la fonction proposée et jouit de ses avantages jusqu'à la fin de la guerre. L'activité politique et la percussio subie peuvent expliquer le refus de Šelf de recevoir des signes de reconnaissance d'une institution qui l'a, à ses yeux, maltraité. Cela ne l'empêche pas de bénéficier de l'opportunité d'échapper au service combattant proposée par cette même institution. Šelf peut être considéré comme un cas « à part », qu'en est-il des autres témoins ?

Beaucoup de passages des témoignages consacrés à l'avancement, révèlent que leurs auteurs conservent une attitude fortement ambiguë sur le sujet. D'un côté, ils affirment leur désintérêt pour ce type de reconnaissance venant d'une institution qu'ils désapprouvent, ainsi que des avantages matériels et symboliques qu'elle offre. Cependant, ils ne rechignent pas à les accepter et à en profiter. Les divers bénéfices matériels sont souvent convoqués de façon explicite pour expliquer et justifier le désir d'accéder à un grade supérieur ou la satisfaction de l'avoir obtenu. Lorsqu'il devient élève-officier [*fähnrich*] en mai 1915, le jeune Procházka note : « dans notre situation cela représente un grand changement : la cantine des officiers, de l'argent, des cigarettes, un logement personnel, un « tampon » etc.³⁸ » Comme dans un jeu de miroirs, un autre jeune étudiant volontaire d'un an, Dobrovolný ne peut s'empêcher de livrer sa déception teintée d'amertume du fait que l'accès au même grade ne lui a pas apporté les avantages prévus et espérés. Il est nommé major, comme Procházka, après une période de formation juste avant son départ effectif au front :

« Mon salaire n'a pas augmenté, je n'ai pas obtenu non plus le droit d'avoir une ordonnance [un servant dans le texte] – cela n'appartenait qu'au grade

³⁸Vladimír Procházka, journal non paginé, note du 6 mai 1916 : « Je to v našich poměrech velká změna. Důstojnická menáž, peníze, cigarety, vlastní obydlí, „puč“, atd. »

*de lieutenant. Václav est resté mon assistant fidèle qui pouvait être renvoyé à tout instant parmi les autres soldats combattants. La nature opaque de cette relation nous a joué par la suite des tours multiples.*³⁹ »

Ces deux témoignages contradictoires posent la question de l'existence d'une double mesure ou de la fluctuation des règles appliquées dans l'armée austro-hongroise en guerre. Pourquoi ces deux hommes n'acquièrent-ils pas les mêmes avantages en accédant au même grade ? Plusieurs éléments peuvent donner des pistes de réponse. Premièrement, une année sépare les deux nominations – mai 1915 pour Dobrovolný et mai ou juin [?] 1916 pour Procházka – et le dispositif a pu évoluer dans le temps. Secondement, avant sa nomination, Dobrovolný servait comme cadet, donc avec un grade assimilé au sommet du groupe des sous-officiers. Son salaire était déjà plus élevé et il bénéficiait déjà aussi, bien qu'à titre officieux, des services d'une ordonnance. Procházka, au contraire commence comme soldat et gravit les échelons avant d'accéder au terme de sa formation au même grade que Dobrovolný. Officiel ou officieux, le « tampon » qu'il obtient ainsi que les autres privilèges des officiers présente donc une nouveauté pour lui... Dobrovolný, quant à lui, obtient ses « pleins droits » d'officier deux mois plus tard après son premier avancement « décevant ». En juillet 1915, il est effectivement nommé lieutenant. Un autre témoin, jeune bachelier et étudiant au parcours similaire, Sperling, confirme la règle. Après onze mois de formation à l'école des cadets d'artillerie à Vienne (il est appelé le 1er juillet 1915), Sperling obtient le grade longtemps attendu. Le 5 août 1916, il note : « Le soir le capitaine en second Ulmann m'a fait venir pour m'annoncer que je venais d'être nommé cadet [dans le groupe d'officiers-aspirants, grade équivalent d'adjutant-chef], alors enfin c'est là. J'ai reçu aussi mon ordonnance, un certain Novák⁴⁰. » Il devient major deux mois plus tard, le 1^{er} octobre 1916 et quatre mois plus tard, le 1^{er} février 1917, il accède au rang d'officier de plein droit en tant que lieutenant d'artillerie.

D'autres types de bénéfices transparaissent entre les lignes. Lorsqu'il devient première classe le 23 juin 1916, František Novák énumère ainsi les sources de son contentement :

« Je viens d'être élevé au grade de soldat de première classe et j'ai cousu immédiatement l'étoile [sur mon uniforme]. Ce n'était qu'une petite carrière pour moi, mais elle avait des avantages même s'ils restaient menus : je fus débarrassé de travaux les plus durs et des insultes, j'avais plus de liberté. Je me suis fait confier un « švarm », une équipe de 15 soldats à qui je distribuais

³⁹Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 19 : « Plat se mi tím nezvýšil a práva na sluhu jsem tím také nenabyl – to příslušelo teprve poručíkovi. Václav zůstal nadále pouze mým věrným pomocníkem, jenž mohl býti každou chvíli zařazen mezi ostatní bojové vojáky. Z nejasnosti tohoto poměru vyplynula nám oběma později různá příkoří. »

⁴⁰Bohumil Sperling, *op. cit.*, p. 42 : « Večer zavolal mne nadpor. Ulmann k sobě a sdělil mi moje povýšení na Kadetta, tedy konečně. Také dostal jsem Nováka za sluhu. »

Sa petite liste est parfaitement révélatrice de l'imbrication des différentes dimensions en jeu dans l'ascension au sein d'une institution fortement hiérarchisée. Les aspects purement matériels tel que la diminution des corvées et travaux manuels sont fermement imbriqués avec les marqueurs de reconnaissance sociale. La position au plus bas de l'échelle hiérarchique n'est pas pénible uniquement sur le plan physique, elle l'est aussi et surtout sur le plan psychologique. Être tout en bas signifie être à la merci des autres, être la cible de leur défoulement, exutoire de leurs propres tensions et désarrois (les insultes, peu de temps libre – c'est-à-dire du temps qui n'est pas donné aux autres, qui n'est pas régi par les autres). L'avancement même au tout premier grade apparaît comme un baume calmant pour les plaies psychologiques. C'est l'expression d'une reconnaissance sociale des efforts fournis mais c'est aussi l'accès à un certain pouvoir aussi faible et rudimentaire soit-il sur (un fragment de) son destin (il a un peu plus de liberté) et sur ceux des autres (il peut commander et être responsable d'une équipe de 15 hommes). Du moment de son avancement, le premier grade Novak est un « petit » chef certes mais un chef quand même. En retraçant son parcours, on peut estimer l'importance que ce petit saut en avant pouvait avoir pour ce soldat en particulier. Avant la mobilisation, Novak est instituteur. Il fait donc partie des hommes qui ont acquis d'une part une éducation plus poussée et d'autre part le statut d'encadrant. Selon ses dires, il s'est engagé, en accord avec son profil, comme volontaire d'un an pour suivre la formation de sous-officier. Or, l'estimant politiquement incertain, les autorités militaires lui auraient refusé ce droit. Il commence donc la guerre comme homme du rang, au plus bas de l'échelle hiérarchique. Certes, il méprise l'institution qui lui a refusé ses droits, l'a rabaissé et qui l'a, d'une certaine façon, humilié (l'instituteur qui se fait insulter par d'autres hommes dont certains vraisemblablement moins éduqués que lui). Mais à défaut de pouvoir chercher et solliciter ailleurs la juste reconnaissance à ses yeux de sa personne et de ses capacités, il est réduit à l'attendre de cette même institution. C'est la seule qui lui semble apte à lui assurer une carrière et un certain rang social en son sein mais également dans la vie civile d'après-la-guerre qui reste, malgré le prolongement intempestif des combats, le principal horizon d'attentes et d'espoirs⁴². D'où l'attitude ambiguë face à la hiérarchie militaire qui émane de son propos. Novak est capturé par les Russes le 28 juin 1916, cinq mois après le début de son service et un mois après son premier avancement. Le déroulement ultérieur de sa carrière offre d'autres indices corroborant la thèse de la nécessité et du désir de reconnaissance de sa juste valeur aux yeux des autres et des instances officielles de l'organisation sociale. Dit plus

⁴¹VHA Praha, fonds SbHP, carton 26, František Novák, 17-18 : « Byl jsem povýšen na svobodníka a přišel jsem si hned hvězdičku. Byla to sice pro mne malá kariéra, ale měla svoje, třeba nepatrné výhody : byl jsem zbaven hrubých prací i nadávek, měl větší volnost. Byl mi svěřen t. zv. « švarm », družstvo 15 vojáků, jimž jsem rozdělával chléb, tabák, atd. »

⁴²André Loez, *14-18, les refus de la guerre, op. cit.*, p. 112.

simplement, Novak apparaît comme un homme ambitieux, désirant occuper une position correspondant à son statut socio-professionnel civil et à son éducation. Peu de temps après sa capture, dans le camp de prisonniers à Černovice, Novák accède rapidement au poste de secrétaire. Un an après sa capture, le 3 juin 1917, il offre ses services à l'armée russe. Six mois plus tard, le 13 décembre 1917 il s'engage dans les légions tchécoslovaques où il gravit rapidement les échelons. Dans les légions, tous les hommes commencent officiellement comme simples soldats sans égards au grade qu'ils aient pu avoir dans leur armée d'origine. Il termine la guerre comme capitaine en second des services administratifs de l'armée tchécoslovaque. Il obtient ainsi la fonction et la reconnaissance que l'armée austro-hongroise se serait obstinée à refuser de lui concéder...

Certes, il s'agit d'un parcours et d'une histoire particuliers mais pas d'un cas isolé. D'autres témoins révèlent dans leurs propos une attitude ambiguë similaire. Même un des écrivains phares de l'expérience légionnaire, instituteur et futur directeur de l'Institut pour les enfants sourds-muets dans une ville morave, Fibich, n'occulte pas dans son récit de guerre l'appât de l'ascension dans la hiérarchie militaire.

« Il y aurait une pénurie de gradés. On promet donc à ceux, qui se portent volontaires l'avancement au grade de cadets-aspirants une fois au front. Nous étions plusieurs à nous dire : 'Quoi alors, quelques jours plus tôt ou plus tard quelle importance, pourquoi alors ne pas en profiter. De toute façon ça se finira d'une manière ou d'une autre et nous n'y échapperons pas'⁴³. »

Dans ce calcul qui dépose sur la balance les avantages et les inconvénients, la perspective d'avancement est clairement et explicitement incluse, même chez un homme sans aucune ambition militaire particulière préalable et un rapport général aux institutions austro-hongroises plutôt tiède.

La colère d'un soldat oublié : un cas d'étude en mécanisme de la fierté et de la honte

Le cas le plus parlant est encore une fois celui de Vojtěch Berger, le témoin qui livre le récit le plus détaillé de son expérience de guerre. Afin de mieux comprendre la relation complexe et ambiguë de ce témoin à l'armée, à l'Etat, à l'autorité et à la société en général et les enjeux de ce rapport, il convient de revenir sur son parcours troublé. Berger est né en 1882 dans une famille modeste et difficile de la campagne bohème. Son père qui travaille comme ouvrier dans

⁴³Fibich, p. 14 : « Je prý nedostatek šarží a těm, kteří se přihlásí, slíbeno povýšení na kadet aspiranty v poli. Bylo nás několik, kteří jsme si řekli : „Eh, co, o par dnu drive nebo později, proč toho nevyužít, však to nějak dopadne a stejně nás to nemine“. »

différents domaines (brasserie, chemins de fer et autres) et dans diverses régions du vaste Empire (Bohême, Basse-Autriche, Bosnie) devient alcoolique. Malgré les enjeux matériels, la mère prend la décision de quitter son époux violent et d'élever seule ses quatre enfants (trois fils et une fille). Elle partage cette lourde charge avec ses propres parents et les jeunes garçons découvrent rapidement le monde du travail en aidant leur grand-père maçon sur les chantiers. Sur les trois fils, un hérite des démons de son père, devient alcoolique et « clochard ». Pour Berger, il vaut mieux éviter toute relation avec son frère Jan qui n'existe plus. La sœur épouse à son tour un homme à l'image du père, lui aussi alcoolique et violent. Afin de manifester son désaccord avec cette union, Berger rompt le lien également avec elle ; le frère et la sœur installés tous les deux à Vienne se rapprochent néanmoins pendant la guerre où ils s'aident mutuellement. Le témoin, reste le plus proche de son autre frère Ferdinand, aventurier dans l'âme qui sillonne l'Europe à la recherche du travail (il arrive jusqu'en France) mais dont la conduite est loin d'être toujours exemplaire d'où quelques altercations avec les forces de l'ordre... Berger lui-même n'obtient qu'une éducation élémentaire, ses conditions matérielles modestes l'obligeant à travailler. A partir de l'âge de 9 ans, il sert pendant cinq ans chez un fermier tchèque, puis depuis 1896 chez une famille allemande. Ensuite, il parcourt à son tour le vaste Empire pour tenter sa chance. Il travaille en Hongrie, il apprend le métier de maçon mais travaille également comme ouvrier des chemins de fer électriques. Il s'installe finalement dans la capitale cosmopolite de Habsbourg où il complète son apprentissage chez un maître charpentier tchèque. Il s'intègre rapidement dans le milieu des ouvriers de la construction et du bâtiment viennois et leurs organisations politiques. Se considérant comme un exemple parfait de personne modeste oubliée et exploitée par la société, il adhère au discours socialiste⁴⁴. Il devient militant du parti social-démocrate autrichien et assume une charge syndicale. Il est membre de l'Union sportive des ouvriers [Dělnická tělosvičná jednota], une organisation similaire et concurrente à *Sokol* fondée sur le critère de classe et non sur celui du patriotisme tchèque. Il est également le trésorier du fond de protection des charpentiers tchèques et membre du Comité de propagande. Grand lecteur et autodidacte, il manifeste une grande curiosité politique et un grand appétit pour toute production littéraire traitant d'une manière ou d'une autre de la question sociale. Pendant les années de guerre, si l'on en croit son journal, il lit par exemple aussi bien les sœurs Brontë (Jeanne Eyre) que Charles Dickens, il commande également *via* souscription auprès de l'éditeur le *Capital* de Karl Marx qu'il se targue de comprendre⁴⁵. Sa formation idéologique est donc fortement ancrée à gauche et formatée par l'anticléricisme, les discours sur l'injustice sociale

⁴⁴Concernant les données biographiques de AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, nous dépendons fortement de son récit. Il peut bien sûr être tronqué, aménagé, biaisé. Il paraît toutefois peu probable qu'un homme se serait créé une vie entièrement fictive sur des centaines des pages d'un journal intime.

⁴⁵AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 3, p. 74, note du 30/06/1917.

et la lutte des classes. Tout son récit de guerre reflète et traduit ce prisme interprétatif : il se positionne clairement contre la guerre qui n'est pour lui qu'une entreprise capitaliste, critique vivement toutes les élites dirigeantes traditionnelles qu'elles soient militaires, civiles ou cléricales ou bien même les leaders socialistes ayant trahi les préceptes internationalistes du Parti pour soutenir les efforts militaires nationaux⁴⁶. Hautement critique mais toujours « en règle » face aux institutions de son État, Berger accomplit son service militaire obligatoire ainsi que les exercices de rappel, pourtant il entre en guerre comme simple soldat. Appelé dès la mobilisation partielle le 28 juillet 1914, il obtient son premier et son seul avancement de grade seulement après deux ans de service au front (en Serbie, puis en Russie). Le 21 juillet 1916 Berger devient enfin soldat de première classe. Malgré son attitude fortement hostile à l'armée et à la société dont les forces armées sont les fruits et les expressions, comme d'autres témoins dans une situation similaire, il supporte difficilement cette mise à l'écart certaine. Le 14 juin 1916, il ne cache pas son amertume lorsqu'il n'obtient pas l'avancement prévu :

« Et les autres rien, ni moi, pourtant nous avons été désignés à Vojšćice. Bref, le lieutenant ne nous aime pas et surtout pas moi, parce que nous l'avons perdu à Belgrade. Il va me nommer première classe, moi qui suis le seul souscripteur ici du journal social-démocrate ? C'est absurde. Il a assez des fidèles chez les Allemands comme chez les Tchèques. Tant pis, on s'en passera et on se portera aussi bien à moins qu'on nous tue ou que les poux nous dévorent⁴⁷ ! »

Finalement, il obtient son augmentation si longtemps attendue un peu plus d'un mois plus tard. En dépit de ses nombreuses sorties discursives contre l'armée, la guerre et sur la futilité de toute signe de reconnaissance de la part des institutions « clérico-capitalistes », il ne refuse pas, il s'en réjouit même. Conscient de cette contradiction, il cherche à trouver une façon de réconcilier ses principes avec ses ressentis par le biais de l'écriture. Le 21 juillet 1916, le jour de son augmentation, il livre dans son journal le raisonnement auto-justificatif suivant :

« Moi, on ne m'a pas nommé première classe par amour. On donnait ce grade aux soldats de la réserve territoriale (Landsturm) qui ont été appelés l'année dernière. Moi, bien que j'aie fait mes huit semaines en temps de paix, tous les exercices, parti lors de la mobilisation et parle allemand, je n'ai jamais eu des

⁴⁶En Allemagne mais aussi en France après l'assassinat de Jean Jaurès, les socialistes se rallient rapidement à l'effort de guerre. André Loez, *La Grande Guerre*, Paris, La découverte, 2010, p. 14.

⁴⁷AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 152 : « Ostatní nic, ani já, kteří jsme byli vybráni ve Vojšćici. Zkrátka nás a zvláště mě, nemá lajtnant rád, že jsme v roce 1914 prosráli Bělehrad. Mě bude dělat frajtrem, který tu jediný dostávám soc. dem. noviny? Nesmysl. Má dost věrných jak u Němců, tak u Čechů. Ať, bez toho se obejdeme a budeme také živi, jestli nás nezabijou a vši nesežerou. »

faveurs de notre lieutenant. Il sait bien que je suis Tchèque et socialiste et puis je ne suis pas de nature à le flatter comme les autres ou à ramper devant lui comme un chien. Je préfère me tenir à distance de cette crapule d'officier et rat allemand. Alors je suis première classe. Il ne trouvera pas en moi un soldat loyal dans son sens parce que je suis aussi martyrisé que les autres soldats. Je veux ce grade pour la raison suivante : j'aurai plus de temps libre pour lire les magazines, pour écrire mes notes et puis je serai libéré de beaucoup de corvées car, en surveillant l'équipe au travail, je pourrai me coucher et lire et ne rien foutre et que les pauvres travaillent. Mais je ne vais pas torturer les soldats, cela ne m'intéresse point⁴⁸. »

Rigoureux dans sa comptabilité personnelle, il note aussi une augmentation de son salaire de 40 halers par semaine. En lisant ses propos, on remarque une tension permanente entre la façon dont il perçoit et interprète le monde qui l'entoure. Il oscille sans cesse entre une critique voire un rejet de la société mais en même temps, il ne peut pas se passer des témoignages de reconnaissance de la part de la société à l'adresse de sa personne et des tâches accomplies.

En lisant son récit, on est amené à soupçonner un certain complexe d'infériorité permanent, lié à ses origines et son histoire familiale. Lui-même met un grand point d'honneur à pouvoir se présenter comme un homme bien, contrairement à tant d'autres, son propre père, frère et beau-frère inclus : lettré et éduqué malgré une scolarisation très courte, il ne boit pas (sauf dans la guerre où tout est permis pour survivre et supporter l'enfer), ne recourt pas au service des prostituées de peur d'attraper des maladies et par un dégoût général de ce type de rapports marchandés - il se contente d'images et des rapports épars avec sa fiancée viennoise. Il est, selon ses dires, toujours « droit dans ses bottes », ne fait jamais « de la lèche » à ses supérieurs pour obtenir leur faveur. Il se pense comme quelqu'un de bien malgré sa marginalité originelle, il veut, il a besoin d'être reconnu comme quelqu'un de bien par la société tout en restant le plus fidèle possible à ses pensées. En temps de paix, il parvient à y satisfaire par le biais de ses divers engagements dans les organisations officielles (reconnues par la loi et sur la scène politique) mais d'opposition au pouvoir politique en place comme le parti social-démocrate ou les syndicats. Or la guerre vient secouer son destin en interrompant ce processus. Dans l'armée et en guerre, il se trouve coincé. Les milieux qu'il pouvait intégrer dans le civil pour obtenir une

⁴⁸AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 170 : « Mě z lásky nedělal frajtre. Dělal frajtry z landšturmáků, kteří byli loni odvedeni. Já, třeba v míru prodělal osm týdnů, všechna cvičení, rukoval v mobilizaci, německy znám, nebyl jsem u našeho lajtnanta oblíben. Ví dobře, že jsem Čech a socan a pak nemám tu povahu, abych mu pochleboval jako jiní anebo podlézal jako pes. Já jsem radši, když nemám s tím oficírským darebákem, a německou krysí co dělat. Tak jsem frajtre. Ve mě nebude mít spolehlivého vojáka v jeho smyslu, neboť jsem stejně trýzněn jako každý voják. Šarži chci z toho důvodu, že budu mít více volného času na čtení časopisů, psaní poznámek a pak odpadne mnoho práce, když si při partě mohu lehnout a číst a na práci se vysrat, ať pracují chudí. Abych snad týral vojáky, o takovou šarži nestojím. »

reconnaissance alternative n'ont plus mise dans l'environnement militaire. Tout au contraire, ses anciennes appartenances présentent un handicap supplémentaire. Il entre alors dans un cercle vicieux : plus il est marginalisé à cause de ses convictions, positions et sympathies, plus son ressentiment à l'égard de l'institution militaire et l'État dont elle est l'émanation s'accroît et, plus sa colère s'accroît, plus il est critique et ainsi de suite... Or en dehors de cette institution honnie aucune autre alternative n'est possible pour obtenir une reconnaissance tant espérée. Pire encore, dans une période où toute la société est tournée vers l'effort militaire, la valeur gagnée au sein de l'armée déteint fortement sur les appréciations globales d'un homme-soldat bien au-delà de la caserne et des tranchées. Même si des espaces critiquant ou condamnant la guerre ne sont pas complètement anéantis, leur impact social est affaibli, la conduite d'un homme en militaire, mesurée publiquement par des signes visibles tels que les avancements ou distinctions obtenus devient partie intégrante de son bagage social et un gage pour la réussite dans l'avenir. Berger, comme beaucoup d'autres de ses camarades n'a donc que deux options : soit il renonce complètement à toute forme de reconnaissance sociale – ce qui peut être fait temporairement mais qui devient très compliquée avec le prolongement du conflit – soit il accepte de l'obtenir de la part de l'institution et de ses représentants qu'il critique. Considérant son parcours, nous pouvons estimer à quel point cette reconnaissance est importante pour lui. La position est différente par exemple pour l'écrivain Kisch dont les positions, opinions et convictions politiques sont très proches de celles de Berger mais dont le profil socio-professionnel et parcours de vie sont très différents de ceux de Berger, charpentier anonyme. Ils offrent d'autres possibilités de se distinguer, d'obtenir de la reconnaissance. Il est notamment écrivain et journaliste internationalement reconnu et proche des milieux alternatifs artistiques bénéficiant d'une certaine influence. Qui plus est, cette situation nourrie et exacerbe le sentiment d'être une cible privilégiée de persécution, le sentiment d'injustice qui se greffe, comme nous avons pu le voir dans le second chapitre sur les différentes identités assumées par l'auteur : l'identité nationale – tchèque et l'identité politique – socialiste.

En dehors de la question de la progression de carrière, Berger ne reçoit finalement qu'un seul avancement durant les 50 mois de son service sur trois fronts différents et dans de nombreux secteurs hautement dangereux, la tragédie de sa position sans issue apparaît le plus clairement lors d'un triste périple du début de l'année 1917. En effet, malgré sa volonté de conserver un comportement correct et ne pas s'attirer des ennuis, ses convictions hérétiques couplées à son tempérament colérique l'empêchent de brider efficacement ces pulsions. Il défie de plus en plus ses supérieurs dont les pratiques et positions le révoltent. Fin janvier, il est réprimandé pour avoir laissé quelques soldats incarcérés se réchauffer auprès d'un poêle. Le 1er février 1917, il est enfin reçu par le capitaine responsable pour statuer sur son cas. Le capitaine appartenant au 76e régiment hongrois de Sopron se défoule sur lui. Il écope de 14 jours d'incarcération.

Convaincu que son acte est moralement irréprochable, Berger considère cette punition après deux ans et demi de loyaux services au front comme le paroxysme de l'injustice. Ses notes livrent toute la colère et haine d'un homme se pensant innocent face à l'autorité sans scrupule ni discernement qui le martyrise. Mais pas seulement. Au fil des lignes, son raisonnement évolue, sa bonne conscience ne semble pas suffisante pour lui permettre de légitimer à ses yeux la tare d'avoir été condamné. Dès l'annonce du verdict le 1er février 1917, la vision de l'emprisonnement même pour une durée brève le tourmente :

« Pourtant ça me trotte dans la cervelle que je doive aller au trou. Je n'ai jamais reçu de peine maintenant je dois aller en taule. On fait du bien à l'autre et on se voit piégé soi-même. Cet officier se venge seulement sur nous du 91er parce qu'un sergent s'est fait insulter par notre Pflegr⁴⁹. Il n'aurait pas mis au rapport ni au placard ceux des autres régiments. [...] Le capitaine Staněk profite de chaque occasion pour punir les soldats et il crie sur tous de façon exécration. A l'arrière il crie sur les soldats qui ont vécu des mois au combat pendant que lui n'en fiche pas une rame ici. Il crie comme un analphabète et il part du rapport cet idiot, ignare hongrois prétentieux. Ce con s'est défoulé même sur moi et il ne lui manque qu'une bouteille de rhum dans la poche. Je suis rentré dans la maison, ai allumé ma pipe et continué à y penser. C'est fait, c'est ici, j'irai au trou. Je réfléchis. Bien qu'il soit capitaine, il a peut-être quelque chose d'humain. Déposer une plainte, cela signifie se présenter devant un tribunal militaire (cour martiale ?) où j'aurai eu plusieurs semaines. Et il ne l'a pas fait, il me punit par ses propres moyens. Cela ne va même pas être très dérangeant. Je serai à l'intérieur, sans devoir travailler, je ne serai plus dehors dans le froid, le gèle, la neige et vent⁵⁰. »

Le lendemain, lorsqu'il débute sa peine, il plaisante, rigole avec les camarades. Devant eux qui partagent sa vision de l'affaire, il ne s'autorise pas à paraître abattu, à perdre la face. Et pourtant, comme il écrit, dans son âme, la punition lui pèse, le chagrine. « Si je devais être incarcéré en civil, cela serait bien ennuyeux, surtout une période plus longue⁵¹. » ouvre-t-il son cœur à son

⁴⁹Le mot de l'insulte allemand « *Soutreiber* » retranscrit dans le texte à identifier avec plus de précision. Pas de traduction, *treiber* : conducteur des animaux ou pédéraste, que voulait-il dire vraiment ?

⁵⁰AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 283-4 : « Přece mě to vrtá hlavou, že musím do díry. Dosud jsem nebyl trestán a teď hned na 14 dní einclíka. Člověk dělá jinému dobro a sám do toho vlez. Ten zupák se mstí jenom nám 91., že jeden fíra byl našim Pflugem nazván „Soutreiber“. Jiné by nehna k raportu ani do basy. (...) Hejtmanovi Staňkovi přijde vždy vhod něco takového, aby mohl vojáky trestat a na každého řve, až je to hanebné. V zázemí řve na vojáky, kteří prodělali měsíce bojů a on se tu povaluje. Řve jako analfabeta a od raportu odchází ten maďarský pitomec, nafoukanec a nevzdělanec. I na mně se ten bejk oficírskéj vyřval a neschází mu než flaška s rumem do kapsy. Zašel do baráku, zapálil si do fajfky a zase dále o tom přemýšlel. Už je to budu bručet. Uvažuji, že přestože je to hejtman, je přece v něm něco lidského. Činit trestní oznámení, to znamená k vojenskému trestnímu soudu a tam bych už dostal více týdnů. A to on neudělal, trestá mě sám. Nebude to ani vadit; budu uvnitř bez práce, nebudu venku na zimě, mrazu a sněhu a větru. »

⁵¹AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 284 : « Být to tak

carnet. Sans le nommer ouvertement on lit entre les lignes l'ampleur de l'humiliation ressentie par cet homme qui a réussi à échapper aux pièges de son milieu social et à se bâtir une situation respectable ainsi qu'une bonne réputation d'homme honnête et correct (il semble avoir sacrifié les relations avec une partie de sa famille pour cette raison, ne voulant être aucunement lié à un frère clochard et ivrogne). Par cet incident inopiné, ce crédit social semble se vaporiser. Aussi injuste et dérisoire qu'elle puisse être, une peine de prison reste une tare indélébile. Rien ne le distingue plus de taulards, des petits voyous auxquels il se sent désormais assimilé. Aussi, s'enquiert-il sans délais des histoires de ses codétenus. Un des voisins a écopé de la même peine pour avoir volé des chaussures, un a reçu huit jours pour abandon de poste au travail, un autre encore pour être parti faire un tour à Vienne sans permission⁵² et un dernier s'est retrouvé derrière les barreaux pour huit jours car trop paresseux pour traverser la cour par un temps glacial, il a déféqué dans la nuit dans sa tasse à café dont il a voulu ensuite se servir au petit déjeuner⁵³. Son entourage pénitencier est donc nettement moins honorable que lui... un seul affirme être là de son propre gré préférant croupir en taule mais en sécurité que mourir sous le feu. Afin de rendre cette humiliation plus supportable, il tente de se trouver une raison. Les avantages matériels sont un aspect facile à assumer :

« Je suis au trou et mes souvenirs sont peu joyeux. Se battre pour la patrie et être enfermé pour quatorze jours. Que tout ça aille au diable. Ô destin maudit. Pourtant, une seule chose me réjouit, c'est que je ne suis pas obligé d'aller sur l'eau [cours de construction sur l'eau]. Maintenant, dès que j'entends le mot eau, cela me raccourcit la vie. Je ne voulais pas suivre cette formation et je n'en profiterai pas. Et je m'en fou de cet apprentissage. J'ai déjà purgé deux jours. Même si ça passe lentement, ça passera quand même, même si c'est mieux en liberté⁵⁴. »

Or cette stratégie ne lui apporte que peu de réconfort. Issu d'une façon de raisonner partagée, il se plaint aussitôt que « Mes collègues me raillent d'être un malin. Au lieu de geler sur le Danube,

v civilu zavřen, bylo by to protivné, zvláště delší doba. »

⁵²AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 284-286.

⁵³Berge, Livre 2, p. 292 : « do basy přišel jeden od 84. p.pl. „jenž dostal osm dní přísného trestu za to, že se v noci vysral do šálku, ráno to vyhodil, vypláchnul a hned si šel pro kafe. Na záchod je kousek cesty a on do té zimy nechtěl jít, že by vystyd. On každý tu prdel proklíná, když musí v té zimě s ní běžet na záchod a zvláště v noci. Zkrátka, dá se leccos provést, leč tohle je přece od člověka neslušné. Baumann povídá, že se mohl hned kamarádovi vysrat do huby »

⁵⁴AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, livre 2, p. 288 : « Jsem v base a mé vzpomínky z vojny jsou neveselé. Válčit pro vlast a pro maličkost být zavřen 14 dní. Už aby hrom do toho praštil. Osude prokletý. Jedno mě přece blaží, že nemusím na vodu. To mě ukracuje kus života, jak nyní slyším o vodě. Já jsem na kurs nechtěl jít a z něho nebudu nic mít a já se na to učení také vyseru. Dva dny mám odpykané; pomalu to také zteče, ačkoli na svobodě to lepší utíká. Soused z levé strany je frajtr Lakatoš (z Uher) od 83. p.š. pl.; má 14 dní s posty, že ukradl boty. Z pravé strany má 8 dní s posty, že se vzdaluje zaměstnání. »

je me chauffe en taule que j'ai un long poil dans la main⁵⁵. » Pour ce travailleur manuel, embauché dès l'âge de neuf ans qui a atteint un certain confort avant la guerre dans les limites de son statut socio-professionnel et qui a rempli toutes les tâches même les plus pénibles depuis le début de la guerre ce type de moquerie s'avère insupportable. Bref, quoi qu'il puisse tenter pour justifier sa situation indésirable et quoi qu'il puisse penser de l'institution, de la société qui le lui a imposé, être condamné à la prison représente pour lui une souillure dure à laver. Aussi entache-t-elle son rapport déjà complexe mais jusque-là correct à l'armée. Après sa libération, il ne se rase plus. Il néglige son apparence à tel point que même son officier a honte de lui⁵⁶.

La façon dont il décrit cet épisode est révélatrice des processus psychologiques complexes, des tensions qu'il vit au quotidien entre sa façon de penser le monde et le besoin viscéral d'obtenir la reconnaissance. En définitive, tout au long de la guerre son attitude reste ambiguë, on perçoit la volonté de (se) raisonner en trouvant des arguments rationnels à sa soumission à une autorité qu'il reprove mais il n'y arrive pas. Le fait d'être condamné, malgré le contexte et les circonstances atténuantes qu'il n'arrête pas de rabâcher, est pour lui, en tant qu'homme honnête, insupportable. Parmi les témoins français, nous retrouvons une attitude similaire chez Louis Barthas lorsqu'il est cassé de son grade et changé de compagnie. Le tonnelier du Sud de la France, comme Berger socialiste et travailleur manuel Louis Barthas vit lui aussi très mal sa dégradation⁵⁷, c'est une atteinte à sa dignité personnelle mais aussi professionnel. La guerre représente un travail qui, s'il est correctement accompli, mérite d'être récompensé. Berger entente un procès et obtient gain de cause de la part du colonel. Berger quant à lui n'a pas cette possibilité. Il purge sa peine, mais intensifie par la suite la recherche des moyens de quitter la guerre.

Naturellement, il n'est pas impossible de généraliser l'attitude spécifique de Berger ni transposer son destin à tous les témoins du corpus à tous les soldats. Chez Berger, la nécessité de se faire accepter de se faire reconnaître par son environnement social est fort probablement exacerbée par les entraves qui jonchaient son chemin depuis l'enfance. Aussi, l'intensité de ce besoin et la sensibilité à la reconnaissance des autres varient-elles en fonction de la constitution psychologique (caractère) et le parcours spécifique de chaque individu. Pourtant cet exemple dévoile le fonctionnement structurel du besoin de reconnaissance sociale en tant que levier motivationnel, moteur des actions humaines. Par ailleurs, deux autres témoins soumis à une peine d'incarcération, eux pour des raisons clairement politiques, laissent transparaître entre les

⁵⁵AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 291 : « Kolegové si mě dobírají, že jsem chytrák. Že místo mrznout na Dunaji, že se vyhřívám v base, že mě práce smrdí. »

⁵⁶AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 292.

⁵⁷Louis Barthas, *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918*, La Découverte Poche, Paris, 2003 (1978), p. 248-262.

lignes une ambiguïté similaire⁵⁸. En définitive, cette démonstration indique que tant qu'une institution dans une société donnée garde le monopole de la reconnaissance, elle reste incontournable. Choisir un parcours alternatif demande des efforts supplémentaires mais cela implique surtout de renoncer à une place au sein de la société. Or se placer dans la position d'un marginal est un fardeau psychologiquement extrêmement dur à porter.

4.1.1.3 Les distinctions militaires : citations, décorations

A l'instar de l'organisation de son armée, le système austro-hongrois des insignes militaires, élaboré tout au long de l'existence multiséculaire de l'Empire sur le Danube, est foisonnant et étriqué. En 1917, il existait dans l'Empire austro-hongrois quatre-vingts distinctions, classées dans un ordre de préséance précis⁵⁹. Tout au sommet, au premier rang, figure « *Orden vom Goldenen Vlies* » [L'ordre de la Toison d'or], suivi par « *Großkreuz des Militär-Maria-Theresien-Ordens* » [Grande croix militaire de l'ordre de Marie-Thérèse], suivi par « *Großkreuz des Sankt Stephans-Ordens* » [Grande croix de l'ordre de Saint Étéphan]. *Militärverdienstkreuz I. Klasse* [La croix pour le mérite militaire de la première classe] occupe la 4^e place est ainsi de suite. La liste complète est longue. Parmi les distinctions les plus connues figurent *Kriegsmedaille* [Médaille de guerre] instaurée par l'Empereur François Joseph en 1873, et *Militär-Verdienstmedaille* appelée également *Signum Laudis*, [La médaille pour les mérites militaires] datant de 1880. Sous ses trois formes : la grande, d'argent et de bronze elle occupe respectivement les places 28, 29 et 30 dans la liste. Finalement, plusieurs distinctions ont été instaurées entre 1914 et 1918 pour les besoins de la guerre. Il s'agit d' *Ehrenzeichen für Verdienste um das Rote Kreuz*, créé le 1er août 1914 par l'Empereur François Joseph à l'occasion du 50^e anniversaire de la signature de la Convention de Genève pour honorer les personnes qui s'engagent volontairement dans les services de santé. Après une pause en 1915, c'est l'année 1916 qui enregistre le plus de nouvelles créations allant dans le sens d'une certaine démocratisation (dans le sens de l'élargissement des honneurs à une base plus populaire). Après deux ans de guerre, les autorités entendent de remonter ainsi la morale qui baisse en fonction inversée de l'épuisement des soldats comme des civils. *Kriegskreuz für Zivilverdienste*, créée en 1916 élargit le champ d'éligibilité au service civil. La même année, trois nouvelles « croix » sont destinés aux soldats qui se distinguent pendant leur service au front : *Eisernes Verdienstkreuz*, la fameuse Croix de fer, *Franz Joseph-Kreuz* [la Croix de François Joseph] et *Karl-Truppenkreuz* [la Croix de Karl pour les soldats du rang], instaurée en toute fin de l'année par le nouvel Empereur, accessible à tous les soldats qui ont servi au minimum douze semaines

⁵⁸Cas de Šelf et de Hlinsky.

⁵⁹Roman von Procházka, *Österreichisches Ordenshandbuch*. 4. Band, 2. Auflage, Graf-Klenau OHG, München 1979, S. 282–284. Christian Ortner, Georg Ludwigstorff, *Österreichs Orden und Ehrenzeichen*. Teil I: Die kaiserlich-königlichen Orden bis 1918- Verlag Militaria, Wien 2017,

au front et ont participé au moins à une bataille. En 1917, ce sont les blessés de guerre qui se voient désormais inclure dans le système avec la création de *Verwundeten Medaille*, qui peut être attribuée à tous, officiers, sous-officiers comme soldats de rang qui ont été reconnus inapte au service en arme ou invalides de guerre suite aux blessures reçues au combat. Trois autres distinctions apparaissent ensuite en 1918, tels les derniers soupirs d'un Empire et d'une hiérarchie moribonde. Il s'agit de : *Erinnerungszeichen für die Ritter vom Goldenen Sporn* [La distinction commémorative du Chevalier de l'éperon d'or] du 21 Avril, *Zivil-Verdienstmedaille* ou *Ziviles Signum Laudis* du 30 Avril qui, renouant avec la Croix pour service civile, entend d'inclure ceux qui n'ont pas (pu) contribuer à l'effort de guerre les armes à la main et, finalement, le 22 juillet *Gedenkzeichen an Kaiser und König Franz Joseph I.* [Insigne à la mémoire de l'Empereur et roi François Joseph I^{er}). Nous retrouvons des allusions à ces différentes signes de reconnaissance militaires dans le corpus. Hélas, pour les raisons déjà invoquées, les dossiers militaires des soldats tchèques de l'armée austro-hongroise ont été en large partie détruits nous ne disposons pas de documents administratifs permettant de savoir ou de confirmer le nombre et la nature des distinctions obtenues par la plupart des témoins pour leur service dans l'armée austro-hongroise. Nous devons donc nous satisfaire des indications données dans leurs récits. Comme pour les avancements, la durée finalement assez courte de service de beaucoup d'entre eux peut expliquer en grande partie la rareté des rapports des distinctions obtenues. La précocité de leur expérience dans la durée de la guerre (beaucoup ont combattu uniquement en 1914-1915) ajoute ici un facteur supplémentaire car, comme nous avons vu, les distinctions principales ouvertes aux hommes du rang n'apparaissent qu'à partir de 1916. Quelques mentions parsèment toutefois le texte.

Les distinctions militaires complètent l'outillage disponible des autorités pour signifier et asseoir de façon tangible et publiquement visible une reconnaissance symbolique. Le fonctionnement de ce dispositif est similaire à celui qui s'applique à l'avancement, avec quelques nuances toutefois. Comme l'obtention d'un grade supérieur, une médaille ou une citation transmet au soldat choisi ainsi qu'à son entourage le message d'une reconnaissance officielle de sa personne et de ses actes. Il existe plusieurs différences entrant en jeu dans la formation du rapport des hommes à ce type d'officialisation et d'institutionnalisation de la reconnaissance. Premièrement, le grade colporte un ensemble d'avantages matériels directement perceptibles dans le quotidien des soldats. Il est donc possible, comme nous l'avons vu précédemment, de justifier (devant soi-même comme devant les autres) le désir et l'effort fourni pour l'obtenir par la nécessité du confort et minimiser ainsi la recherche du capital symbolique qui peut être perçue et dénoncée comme un signe de vanité. Deuxièmement, gravir l'échelle hiérarchique, du moins un ou quelques échelons disponibles, semble une évolution logique d'une carrière que l'ancienneté – le fait d'avoir tenu et survécu – peut justifier à elle

seule, sans être nécessairement étayée par des actes ou des capacités particulièrement remarquables. L'avancement (du moins d'un grade) semble donc à portée de tous sans qu'ils soient obligés de démontrer (et qu'ils se sentent accusés aux yeux de leurs camarades qui s'afficheraient sceptiques à l'égard de l'armée et de son engagement militaire en cours) un zèle extrême pour la guerre que beaucoup détestent. Il engage moins l'attitude personnelle à la guerre, ce qui facilite, comme nous avons vu, la préservation de la « bonne conscience » de ceux qui montrent par ailleurs une attitude critique à l'effort de guerre auquel ils participent. Autrement dit, les distinctions sont pensées plus facilement et spontanément comme signes directs d'une adhésion, d'un effort dépassant le « minimum requis ». La chasse « aux planques » est donc dénoncée avec d'autant plus de sévérité qu'elle semble moins justifiée. Enfin, l'accès à un grade supérieur donne également un pouvoir et une responsabilité sur les autres. Même le passage au grade de soldat de première classe, le tout premier échelon hiérarchique, extrait le soldat du plancher piétiné par tous en lui octroyant un petit pouvoir de commander. Désormais, il n'est pas réduit uniquement à l'obéissance mais il peut et doit aussi se faire obéir. Comme nous avons pu le constater, pour beaucoup d'hommes, notamment ceux qui ont perdu dans l'armée une position de pouvoir et de responsabilité détenue dans le civil, c'est un changement de haute importance, une sorte de baume psychologique. Les médailles et les citations ne reproduisent pas ces effets à l'identique même si certaines médailles peuvent entraîner une récompense pécuniaire pour ceux qui les portent, leur valeur et bénéfice restent avant tout symboliques.

La critique des distinctions non méritées

Comparée à l'avancement, les distinctions militaires peuvent donc être vues comme un surplus. Comme telles, elles sont cibles privilégiées de critiques et de moqueries et ce notamment, lorsque leur attribution n'apparaît pas, aux yeux du public, intégralement voire pas du tout justifiée. Dans le corpus, ce sont les témoins socialistes qui se révèlent, en accord avec leur interprétation globale de la société, particulièrement sensibles à ce problème. Šelf se plaint, par exemple, que : « le sergent-chef Heinzl vient d'être récompensé pour bravoure, mais fausse⁶⁰. » Notre éternellement mécontent soldat Berger, immortalise dans son journal plusieurs cas qui ont heurté son sens de justice. Le 6 mars 1915, il s'offusque que :

« Notre lieutenant a apposé sur la poitrine de notre sergent-chef la médaille d'argent de première classe pour bravoure, montrée le 8 septembre de l'année dernière sur la Drina. Cette fois-là, le commandant de la section, le capitaine en second Waizl a été blessé et le sergent-chef a assumé le commandement. Le lieutenant Orgelmeister a justifié [son choix] en disant que des actes

⁶⁰Josef Šelf, *op. cit.*, p. 45 : « Nejnovější bylo, že byl šikovatel Heinzl vyznamenán za statečnost, ovšem nepravdivou. »

héroïques avaient eu lieu là-bas et qu'il ne voulait pas mener une enquête pour savoir qui exactement y a pris part, cela aurait pris trop de temps. Il a donc demandé la médaille au moins pour le sergent-chef. Cette distinction pour bravoure frappe aux yeux, car celui-là l'a peu mérité. Les soldats traversaient malgré un grand danger alors que lui se cachait dans un trou sur le bord bosniaque. L'ingratitude règne dans le monde et un officier privilégié toujours un gradé au soldat du rang. [...] Ceux qui avaient été sur la Drina l'année dernière condamnent tout cela⁶¹. »

Au fil des mois passés en guerre, les vexations de ce genre se multiplient. Le 14 juin de la même année, c'est encore un sergent-chef et un caporal qui ramassent une médaille de bronze pour bravoure devant l'ennemi, encore une fois Berger les accuse d'avoir passé les moments critiques dans une cachette. « Les soldats qui ont réellement construit le pont malgré le danger, n'ont rien eu et l'Histoire non plus n'aura rien à foutre d'eux⁶². » Il réitère sa colère un an plus tard, le 17 juin 1916, ou il accuse encore une fois ces « trouillards d'officiers qui reçoivent les médailles pour bravoure devant l'ennemi⁶³ » mais ce jour-là, le spectre d'injustice s'enrichit. Après avoir noté minutieusement le règlement selon lequel une grande médaille d'argent rapporterait désormais 15 et la petite 7,50 couronnes par mois, il précise :

« Ceux qui sont sur le champ de bataille depuis longtemps n'ont reçu que des médailles de bronze, alors que ceux qui n'ont servi que très peu de temps ont au moins la petite médaille d'argent. En y associant du pognon, ils tentent de créer des clivages dans les troupes et de les séduire. Surtout les gradés mordent à l'hameçon et pour prouver leur « bravoure » ils mènent des masses de soldats à se faire tuer ou mutiler⁶⁴. »

Berger quant à lui n'a selon son journal jamais reçu la moindre récompense, même pas une citation, pourtant il a servi pendant toute la guerre, en tant que sapeur certes, mais sous le feu

⁶¹AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 94 : « náš poručík připnul našemu šikovateli Aloisu Prokschovi stříbrnou medaili I. třídy za udatnost u Driny 8.září loňského roku. Tehdy velitel oddílu nadpor. Waizl byl raněn a velení převzal šikovatel. Por. Orgelmeister to odůvodnil tím, že tehdy byly vykonány hrdinské činy a nechce to všechno vyšetřovat, jak každý byl na tom zúčastněn, trvalo by to dlouho, a tak aspoň šikovateli, jako veliteli o ni zadal. Tohle vyznamenání za udatnost bije sakramentsky do očí, neb ten se jí málo zasloužil. Vojáci tehdy za velkého nebezpečí převáželi a on se zatím schovával v díře na bosenském břehu. Nevděk světem vládne a oficírovi je milejší zupák než voják. (...) Ti co tehdy byli u Driny to odsuzují. »

⁶²AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 15 : Vojáci, kteří ve skutečnosti a v nebezpečí most stavěli, dostali hovno a v dějinách se na ně také vyserou. »

⁶³AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 153.

⁶⁴AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 154 : « co jsou dlouho v poli, dostali bronzové, tím co jsou kratší dobu, mají aspoň malou stříbrnou. Těmi metály vráží do mužstva klín a lákají je k činům, že na to dávají prachy. Zvláště šarže na to hřeší a k vůli jejich „hrdinství“ přivedou spousty vojáků k zabítí a k zmrzačení. »

quand même. Il a participé à plusieurs grandes campagnes sur les trois fronts principaux et pris part à maintes batailles. Son amertume de ne pas voir sa ténacité valorisée est bien compréhensible. Les raisons de cet « oubli » fâcheux restent, au contraire, difficiles à déterminer. Est-ce son étiquette de militant syndical et socialiste, comme il l'évoque à plusieurs reprises, qui dérange les décideurs ? Ou son caractère particulier ? Les documents conservés ne permettent pas de trancher. Toutefois, ses tirades mettent en lumière les deux aspects principaux d'injustice ressentie, retrouvés chez d'autres témoins du corpus et détectés aussi dans d'autres armées – en France ou en Allemagne par exemple. C'est d'une part la rancune des hommes du rang contre les gradés et les officiers qui raflent, en tant que chef, les récompenses pour des faits accomplis par un collectif (escouade, sections, etc.)⁶⁵ et, d'autre part, le clivage qui se creuse au fur et à mesure que la guerre avance, entre ceux qui ont une expérience du front et ceux qui n'en ont pas ou une très courte. Concernant le premier reproche, l'armée semble être consciente des ravages qu'un tel sentiment d'injustice pourrait causer dans ses rangs. C'est à partir de 1916, comme nous avons expliqué précédemment, que l'armée a introduit plusieurs récompenses spécifiques à l'attention des soldats sans rang. Il s'agit notamment de la fameuse Croix de fer, de la Croix de Karl pour les soldats du rang accessible à tous les soldats qui ont servi au minimum douze semaines au front et ont participé au moins à une bataille et en 1917, la Médaille des blessés de guerre, qui peut être elle-aussi attribuée à tous, officiers, sous-officiers comme soldats de rang qui ont été reconnus inapte au service en arme ou invalides de guerre suite aux blessures reçues au combat.

« Un bout de fer pour avoir sacrifié sa santé », la futilité des récompenses offertes

Plusieurs témoins épinglent aussi la futilité de ces récompenses symboliques. Le 12 octobre 1916, Berger (toujours lui) est révolté en voyant un jeune Bosniaque qui a perdu ses deux bras et un œil. Il a une médaille militaire sur l'uniforme mais physiquement et psychologiquement, il est détruit⁶⁶. Certes, la distinction reçue exprime la reconnaissance de ses sacrifices mais elle apparaît comme un pansement peu efficace pour guérir ses plaies. Dobrovolný livre dans son journal une réflexion similaire en esquissant le portrait d'un major d'active de dix-sept ans, un certain H. :

« C'était un garçon pas très grand, rose, avec un fort nez d'aigle, rempli jusqu'au rebord par des idéaux des écoles d'officiers austro-hongroises. Il s'efforçait de paraître partout et toujours comme un officier impeccable. Lors

⁶⁵A ce sujet, il faut souligner que les distinctions militaires austro-hongroises dont certaines sont issues d'une tradition multiséculaire visent en premier lieu les officiers. C'est uniquement avec les changements progressifs de la société austro-hongroise que les distinctions ruissellent vers le bas.

⁶⁶AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 224.

de l'attaque à Bolechov il agissait de la même manière qu'à l'entraînement. Il portait une inquiétude juvénile en lui. Il brûlait du désir d'obtenir une distinction. [...] Il venait d'une famille allemande de la Bohême du nord. Sa sœur lui écrivait : « Tu as de la chance. Maintenant que nous gagnons, tu peux sacrifier ce que tu as de plus cher pour ta Patrie ! » « La chance de sacrifier ce qui est le plus cher », il l'a eue très rapidement. Pauvre gamin⁶⁷. »

En mettant sur un plateau de la balance une distinction militaire et sur l'autre la survie, pour Dobrovolný aussi, la balance penche sans vaciller du second côté. Aucune médaille aussi prestigieuse qu'elle soit ne rendra la vie au jeune officier prometteur. Et pourtant, quoiqu'il en pense rationnellement, le même Dobrovolný ne parvient pas à rester complètement indifférent à l'appât de la reconnaissance. En arrivant au front, en mai 1915 sur le front russe, ce jeune volontaire d'un an attendant sa nomination au poste de lieutenant raconte sans détour « la carotte » sous forme de distinction qu'on brandit devant lui pour le motiver. Après avoir appris que l'état-major le considère comme un homme déloyal, il reçoit l'avertissement suivant : « L'aide de camp (le capitaine H.) m'a fait comprendre qu'il s'ouvre ici une possibilité de se distinguer. Si je conduis bien l'opération et si je ne me rends pas aux Russes, cette méfiance qui gardent ceux « d'en haut » à mon égard deviendra caduque⁶⁸. » Motivé aussi par ces propos, Dobrovolný réussit ses missions et à la fin du mois devient lieutenant⁶⁹. Le 18 août il est même décoré de la médaille d'argent pour bravoure. Le commentaire laissé dans son journal à ce sujet atteste de la difficulté d'articuler la satisfaction et la fierté personnelle que procure un signe de reconnaissance avec la conviction rationnelle qu'elle est futile et même indésirable car concédée par une institution méprisée, considérée comme ennemi et hostile. Dobrovolný, comme d'ailleurs aucun des témoins ne refuse pas les honneurs publiquement, il n'en fait l'ellipse non plus dans ses écrits, où il tient néanmoins à s'en justifier :

« Je ne considère pas cette « petite médaille d'argent » comme preuve d'un grand courage. Aussi n'avait-elle pas une très grande valeur en Autriche. Je n'ai commis aucun acte héroïque sur le Dniestr. Je ne faisais que ce qui était indispensable, ce que le mécanisme militaire exigeait de moi. Mais nonobstant cela, il est nécessaire d'exprimer la conviction

⁶⁷Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 55 : « Byl to nevysoký, růžový hoch se silným orlím nosem, nasycený po okraj ideály rakouských kadetek. Jeho horečnatou snahou bylo jeviti se všude vzorným důstojníkem. Při útoku u Bolechova počínal si přesně jako na cvičišti. Bylo v něm mnoho mladistvého neklidu. Hořel touhou po nějakém vyznamenání. [...] Pocházel z německé rodiny ze severních Čech. Jeho sestra mu psala: - máš štěstí. - Teď když vítězíme, můžeš za svou vlast dát to nejlepší! - „Štěstí dát to nejlepší,“ potkalo ho dost brzy, ubohého kloučka. »

⁶⁸Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 75 : « Pobočník (hejtman H.) mi naznačil, že je tu příležitost vyznamenati se a upozornil, že provedu-li věc dobře a nevzdám se Rusům, odpadne jakási nedůvěra, která se „nahore“ ke mně chová. »

⁶⁹Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 122.

que si l'homme tchèque se révélait intrépide sur le front austro-hongrois, il n'agissait pas ainsi par un patriotisme autrichien éperdu. Le courage, la bravoure, sont des qualités des nerfs, du caractère, de la solidité globale de la personnalité et elles se révèlent peu importe les circonstances. Il y avait beaucoup de soldats tchèques qui ont démontré leur courage aussi bien dans les rangs de l'armée austro-hongroise que plus tard dans les légions. Et maints patriotes zélés s'agrippaient à tout dans les légions sauf à leurs fusils. La bravoure est loin d'être une simple expression d'une conscience politique⁷⁰. »

Par prévention, Dobrovolný rétorque d'emblée à toutes les attaques possibles : celle contre la vanité et la soif de la reconnaissance en minimisant à la fois la portée de la distinction et celle de ses propres actes sur le front ; puis celle contre la volatilité politique, contre les soupçons d'opportunisme. Il parvient même à s'accorder une valeur positive. En martelant qu'un homme brave ne peut se comporter autrement même au service d'une institution avec laquelle il serait en désaccord, il amène le lecteur à approuver son acte et à imputer cette distinction aux qualités naturelles de son caractère. L'allusion aux comportements des soldats engagés dans les légions trahit ici un commentaire ajouté au moment de la retranscription de son journal datée par l'auteur d'avril 1931 pour une publication parue la même année. La seconde partie de cette réflexion apparaît donc comme l'écho des controverses mémorielles qui tourmentent la jeune République. Le choix d'inclure la mention de sa distinction montre au contraire la difficulté de nier un aspect de sa vie qui devrait être une source de fierté. Dans l'ensemble et malgré les traces des ajouts postérieurs au moment décrit, ce passage jette des éclaircissements sur la complexité et l'ambiguïté du rapport des individus aux institutions qui les sollicitent et au nom (dans le giron) desquelles ils sont amenés à agir.

Dobrovolný est capturé par les Russes trois semaines plus tard, le 7 septembre 1915 et son cas de conscience n'a plus de raison d'être⁷¹. Il n'est pas le seul à sentir cette sorte d'embarras. Le

⁷⁰Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 123 : « Nepovažuji tuto „malou stříbrnou medaili“ za důkaz velké statečnosti, také se v Rakousku zvláště necenila. Na Dněstru jsem se žádného hrdinství nedopustil. Dělal jsem jen to nejnütnější, co ode mě vojenský mechanismus vyžadoval. Ale nehledě ani k tomu, nutno opřít domnění, že jestliže si český voják na rakouské frontě počínal neohroženě, činil tak proto, že byl prodchnut rakouským patriotismem. Statečnost, udatnost, je vlastností nervů, charakteru, celkové pevnosti osobnosti a projevuje se za všech okolností. Bylo dosti českých vojáků, projevivších statečnost jak v rakouském vojsku, tak potom i v legiích. A mnohý hromující vlastenec chytal se v legiích všeho možného, jen ne pušky. Udatnost není ani zdaleka jenom projevem politického uvědomění. »

⁷¹Par ailleurs, il est intéressant de constater que ce jeune lieutenant prometteur ne fait pas une carrière fulgurante comme d'autres de ses pairs dans les légions. Il avance échelon par échelon et n'arrive même pas au même grade dont il jouissait dans l'armée austro-hongroise, dans son dossier militaire, le dernier avancement noté daté du 17 janvier 1920 lui accorde le grade de « sous-lieutenant ». Il ne reçoit aucune distinction. Il sert dans les services administratifs, bénéficie d'une permission d'études d'un an proposée aux membres des légions (18/08/1919-20/07/1920 : studijní dovolená dle výnosu: MNO odd. III, dopl. čj.: 30.100.) dans les légions, la carrière et les honneurs militaires ne semblent plus l'intéresser. Aussi consacre-t-il, contrairement à la

soldat puis première classe téléphoniste Skála parvient au fil des mois passés au front à jouir d'une certaine faveur de ses supérieurs, capable de valoriser la qualité du travail fourni. Les signes de faveur ainsi que des citations de la part de son commandant se multiplient⁷², un jour le supérieur en question le désigne officiellement pour obtenir une décoration⁷³. Une autre fois, il reçoit même du vin et une) meilleure nourriture pour se refaire une santé⁷⁴. Dans ces notes, il avoue le sentiment ambigu que cette reconnaissance lui procure. D'un côté cela lui fait plaisir et il en est fier mais de l'autre, il en ressent de la honte devant ses camarades⁷⁵. Lorsqu'il reçoit finalement la médaille pour bravoure devant l'ennemi demandée par son commandant, il résume :

« Au quartier général du régiment, on m'a accroché solennellement sur la poitrine même deux médailles d'un coup. Après la cérémonie, je les ai enlevées, j'avais honte de les porter. J'ai fait la même chose avec la Croix de l'Empereur Charles⁷⁶. »

Afin de jouir pleinement d'un signe de reconnaissance, il faut qu'il soit accepté par tous. Ici, ce n'est manifestement pas le cas. Plus qu'une potentielle instabilité politique, trahison du patriotisme tchèque, le soldat décoré peut être fustigé par ses camarades pour un excès de connivence avec les autorités, pour avoir bénéficié de favoritisme. Encore une fois, son rapport ainsi que celui de ses camarades à l'autorité et à l'institution dont elle émane est complexe, double, conjuguant autant d'éléments régis par la raison, telles les convictions morales et politiques, que des aspects passionnels qui lui échappent comme l'envie ou la jalousie. Même le peintre excentrique Váchal, qui apparaît au regard de son journal et de son parcours de vie moins sensible que d'autres à la pression du regard des autres et à l'appât de leur reconnaissance n'y échappe pas complètement. Submergé de peur lors des bombardements qu'il vit sur le front italien, il quitte son poste et part à plusieurs reprises se cacher coûte que coûte. Une fois, il s'abrite auprès d'un groupe d'artilleurs moraves. A son retour, il ne s'étale pas sur ce type « d'exploits ».

majorité des témoins légionnaires son journal à son service dans l'armée austro-hongroise uniquement. Dans les années 1920, il est également en litige avec le ministère de la Défense nationale concernant sa durée réelle de service dans les légions (dossier VHA). Est-ce l'effet de sa santé fragile, détériorée par les années de guerre ? En effet, après son retour en Tchécoslovaquie indépendant et sa démobilisation, il fait une longue cure dans un sanatorium pour soigner sa tuberculose pulmonaire. Ou est-ce l'expression d'un certain désenchantement des légions tchécoslovaques et de leur rôle en Russie ?

⁷²František Skála, *op. cit.*, p. 207.

⁷³František Skála, *op. cit.*, p. 216.

⁷⁴František Skála, *op. cit.*, p. 219.

⁷⁵František Skála, *op. cit.*, p. 219.

⁷⁶František Skála, *op. cit.*, p. 273 : « U praporního velitelství byly mi slavnostně připevněny na prsa hned dvě medaile najednou. Po slavnosti jsem vyznamenání sundal, styděl jsem se je nositi. Totéž jsem učinil s válečným křížem císaře Karla. »

« Je n'ai dit qu'à Duřil où j'avais passé la nuit et lui n'en a dit pas un mot aux autres. Je pense que c'était justement ce séjour au front sur l'Isonzo lors d'une offensive qui m'a valu par la suite une médaille, donnée à ceux qui se sont conduits de façon courageuse sous le feu d'artillerie une qualité qui m'était, à moi le prudent, complètement étrangère⁷⁷. »

Il avoue dans son journal intime mais ne l'annonce pas en public, ne refuse pas la médaille non plus même si elle n'a aucun intérêt, aucune valeur pour lui.

Le commandant Wagner, officier de métier avec des années d'ancienneté est plus clair dans son propos. Lorsqu'il obtient l'Ordre de la Couronne de fer, il avoue sans équivoque : « Naturellement, la décoration m'a fait un grand plaisir – qui parmi nous n'est pas au moins un peu vaniteux⁷⁸ ? » Comme nous avons pu le voir, probablement personne. En lisant entre les lignes, les témoignages démontrent à quel point il est difficile de résister aux sensations de contentement et de fierté que procurent les signes extérieurs de la reconnaissance accordés par les autres, notamment par ceux qui occupent une position de pouvoir dans un champ donné. Comme dans le cas des avancements, même si beaucoup parmi les témoins affichent une dose de mépris pour les distinctions et les autorités qui les délivrent, ils ne parviennent à se libérer complètement de leur dimension flatteuse. De plus, refuser une récompense, même s'il n'est pas puni par le règlement militaire, risque d'être perçu comme une insulte à l'armée et à l'État et entraîner des ennuis pour celui qui l'oserait.

4.1.2 La contrainte : d'une série de mesures extraordinaires à la violence interpersonnelle

A l'extrémité opposée de l'éventail des outils disponibles et employés par les autorités pour faire obéir les hommes que les signes de reconnaissances, nous retrouvons la contrainte. Elle est représentée des stratégies d'intimidation, par la violence psychologique et physique. Ensembles, ces actes forment un cadre répressif qui pèse sur les décisions et les comportements des soldats. Aussi, nourrit-il le sentiment de méfiance et de persécution généralisées, qui n'apparaissent pas toujours justifiées aux yeux de ceux qui les subissent. Le répertoire des actions répressives s'étend des mesures de contrôle de l'expression telles que la censure des écrits des soldats aux interdictions diverses et finalement aux punitions corporelles, particulièrement difficile à vivre pour les hommes qui en sont victimes. Non seulement pour la douleur physique qu'elles occasionnent mais aussi et surtout pour l'atteinte à leur dignité humaine et masculine qu'elles

⁷⁷ Josef Váchal, *op. cit.*, p. 152 : « Při ostřelování má ale strach, zalezl k jakýmsi Moravanům dělostřelcům. „Neřekl jsem kromě Duřilovi, kde a jak jsem strávil noc, on mě též neprozradil. Myslím, že právě za tento svůj pobyt na Soči v době ofenzivy obdržel jsem později medaili, dávanou těm, kdož byli někdy v dělostřelbě a statečně si vedli, kterážto vlastnost byla mi, opatrnému cizí. »

⁷⁸ Karel Wagner, *op. cit.*, p. 57 : « Samozřejmě měl jsem z vyznamenání velikou radost – kdo není tak trochu ješitný mezi námi ? »

entraînent.

4.1.2.1 *Un contrôle accru et pesant d'un État méfiant*

Dans l'Empire austro-hongrois, qui est à la veille de la guerre une monarchie constitutionnelle vacillant entre les reliquats d'une tradition étatique longue de quatre siècles et les aspirations à la modernité⁷⁹, les individus restent officiellement *sujets* de l'Empereur. Même si la vie politique épouse les standards européens du multipartisme et de la représentation parlementaire, ils doivent donc obéissance, loyauté et fidélité, en premier lieu au monarque et à la dynastie régnante, Dans le cas contraire, un appareil répressif officiel détenteur du pouvoir légitime punit la désobéissance civile et pénale. Les responsables civils et militaires austro-hongrois, conscients des mouvements centrifuges au sein de leur État, mettent en place dès l'annonce de la mobilisation un certain nombre des dispositions préventives, puis répressives. Les mobilisés passent sous la compétence de la justice militaires. Si l'image qui en est proposée par Hašek⁸⁰ fait surtout sourire comme une exagération satirique, les exemples d'autres témoins incitent à prendre au sérieux son ampleur. La répression traverse toutes les activités sociales et s'enracine dans le quotidien d'abord par la mise en place d'une censure stricte, dont Kraus⁸¹ ou Hasek⁸², écrivains et journalistes tous les deux, donc particulièrement sensibles à la réduction de la liberté d'expression, mais issus des milieux très contrastés esquissent des caricatures critiques étonnamment ressemblantes⁸³ ; puis s'ensuivent le déploiement de la police secrète et des emprisonnements symboliques préventifs des opposants au régime⁸⁴ créant ainsi une ambiance d'insécurité civile que Rychlík n'hésite pas à dénommer « l'introduction de la dictature militaire et bureaucratique⁸⁵ ». Il convient de noter également que les principaux représentants de l'opposition s'enfuient à l'étranger laissant ainsi dans la monarchie un parlement docile⁸⁶. Au niveau de l'armée, le commandement s'empresse également de prendre des précautions. Il

⁷⁹François Fejtö, *Requiem pour un empire défunt, Histoire de la destruction de l'Autriche-Hongrie*, Paris, Lieu Commun, 1988.

⁸⁰Hašek, Jaroslav, *op. cit.*

⁸¹Karl Kraus est issu du milieu germanophone viennois, Kraus, Karl, *Les derniers jours de l'humanité*, Agone, Marseille, Comeau & Nadeau, Montréal, 2000.

⁸²Jaroslav Hašek est un petit rédacteur de Prague du milieu tchèque, aventurier et alcoolique.

⁸³Même si on a constaté un fort discours dénonciateur justement de la persécution dans l'Empire, des textes appuyés par des documents officiels. Censure : Havelka, F.J., « Denunciace a trest [La dénonciation et le châtement], Žipek, Alois, *op. cit.*, p. 66-71, p. 68 lettre officielle lui interdisant tenir une conférence sur le sujet : « La Sibérie et les autochtones sibériens », Fischer, Rudolf, « Vojenská hrůzovláda [La tyrannie militaire] », *ibid.*, p. 323-331 ; voir aussi Šedivý, Ivan, *Češi, České země a Velká válka 1914-1918*, Lidové noviny, Praha, 2001, à partir de la page 151.

⁸⁴Havelka, F.J., « Rakouská válečná persekuce [La persécution militaire austro-hongroise] », *ibid.*, p. 48-50, « Rakouská persekuce v Kyjove na Moravě [La persécution à Kyjov en Moravie] », p. 97-101 ; « První veležrádný proces v Praze [Le premier procès des traîtres à Prague] », le dossier de l'accusation : document juridique du 11 janvier 1915, rédigé par Dr. Licht, *ibid.*, p. 183-189 ; aussi le témoignage de Josef Kliment, *op. cit.*, Josef, *Zápisky legionářovy : ze života a bojů na Rusi ve světové válce v letech 1914-1919*, Středokluky, Zdeněk Susa, 2005, p. 8.

⁸⁵Rychlík, Jan, *op. cit.*, p. 43.

⁸⁶Rychlík, Jan, *op. cit.*, p. 45, p. 50-51.

instaure une surveillance plus stricte des régiments à réputation subversive, et s'efforce d'optimiser l'organisation spatiale de l'armée, même si cela nuit parfois à son efficacité opératoire : « seuls les régiments Allemands, Magyars et Bosniaques pouvaient être mis au combat sur tous les fronts⁸⁷ ». Dans ces conditions, il semble difficile de contourner ce système de contrôle légal et échapper à l'acharnement de l'appareil répressif chargé de l'appliquer. A la marge du corpus des témoins, un non-combattant raconte comment il en est devenu cible. Ainsi Mirovský, en tant que père dont le fils tombé en captivité est accusé de désertion, est inquiété plusieurs fois par la police de manière assez rude : « Entre-temps, l'enquête fut lancée au sujet de la désertion de mon fils. Personne ne pouvait rien prouver – mais il a été condamné quand même. Le verdict de la justice militaire : il paraît qu'il est volontairement passé chez l'ennemi, c'est pourquoi il est condamné.⁸⁸ » Ce père désespéré, persuadé de l'innocence de son enfant, va jusqu'à effectuer un voyage coûteux et périlleux sur le front oriental pour prouver sa vérité. Il publie par la suite le récit de ce périple qui constitue un témoignage unique dans son genre. Il n'est pas le seul qui se sent, dans ce vaste Empire en guerre, persécuté à tort ou de façon exagérée par rapport aux faits qui lui sont reprochés.

Une série de mesures extraordinaires

Dès la déclaration de guerre, les gouvernements des États belligérants adoptent des mesures extraordinaires. Ils envisagent de répondre ainsi aux exigences spécifiques de la mise en guerre. Dans les différents États, peu importe le régime politique d'avant-guerre, les hommes au pouvoir estiment que le temps de guerre ne peut tolérer la totalité des libertés acquises par les populations. L'état de guerre exige une discipline accrue de la population et la discipline ne peut être assurée que par une surveillance accrue. Celle-ci est mise en pratique par une série d'obligations et de restrictions extraordinaires. Dans tous les pays, cette approche est promue par la fraction belliciste du personnel politique recruté parmi les responsables (élites) militaires mais aussi une partie des autorités civiles. La proportion, l'influence et le pouvoir du lobby guerrier varient en fonction des États mais également avec le temps. C'est au début de la guerre où « l'union » des politiques apparaît la plus forte, elle s'affaiblit avec l'allongement interminable du conflit et la multiplication des difficultés et les défis qu'il entraîne. En France, le discours de l'Union sacrée, en Allemagne, les deux exemples phares où l'opposition politique à la guerre est écrasée sous le poids des bellicistes⁸⁹.

⁸⁷A. Robert Kann, *The Habsburg Empire in World War I, Essays on the Intellectual, Military, Political and Economic Aspects of the Habsburg War Effort*, East European Quarterly, Boulder, Columbia University Press, New York, 1977, p. 75.

⁸⁸Mirovský, H., *Moje cesta za synem legionářem za války světové frontou rak.-uherskou a německou do Ruska [Mon voyage après mon fils légionnaire pendant la guerre mondiale à travers le front austro-hongrois et allemand en Russie]*, Knihovna Českých revolucionářů, Jaroslav Šrámek na Král. Vynohradech, Praha, la date non indiquée, p. 4-6.

⁸⁹André Loez, *La Grande Guerre, op. cit.*, p. 14, p. 18-18.

Dans l'Empire austro-hongrois aussi, la vie politique est marquée par la compétition pour le pouvoir entre l'administration civile et militaire. La première y est représentée par le premier ministre Karl Graf Stürgkh, la seconde par l'archiduc Friedrich (issu d'une grande lignée de militaires et chefs de guerre célèbres) secondé par le chef de l'état-major général Conrad von Hötzendorf⁹⁰. Même si la fraction pro-guerre enregistre un certain succès, notamment par le fait que l'Empereur a finalement procédé à la déclaration de la guerre contre la Serbie malgré sa réticence personnelle, elle est loin d'avoir gagné la compétition. Au contraire, les civils et militaires se livrent un combat politique féroce pendant les deux premières années de la guerre (jusqu'à la fin de 1916 où l'accès sur le trône du nouvel empereur Charles change la donne en entérinant l'échec des bellicistes.) Dès la mobilisation, les Pays de la couronne tchèque se retrouvent, en tant que territoire sensible à cause des revendications nationales, au cœur de cette lutte pour l'influence. L'administration complexe de l'Empire permet en effet une gestion différenciée du vaste territoire mosaïque. Certaines mesures spéciales, adoptées en réponse à l'entrée en état de guerre, sont centralisées, de nombreuses autres sont au contraire spécifiques à une région, voire une ville. Ce sont tout d'abord les zones frontalières, limitrophes de l'ennemi russe qui sont concernées, mais également les endroits où on craint l'exacerbation du « conflit national » qui hante les gouvernants, dont certaines villes tchèques. Dès l'entrée en guerre, le 31 juillet 1914, les tribunaux avec jury sont supprimés en Galicie et Bucovine mais aussi dans la région de Teschen et Nový Jičín. Ce n'est qu'un mois plus tard, le 29 août 1914 que la mesure est étendue à l'intégralité du territoire de l'Empire⁹¹. Le 31 juillet 1914, l'administration civile se voit remplacée par l'administration militaire dans les mêmes territoires à risque : en Galicie, dans la région de Volodymyr-Volynsky, de Cracovie, en Bucovine, dans les circonscriptions administratives de Bílsko, Frýstat, Frýdek, Teschen, dans les communes de Bílsko et Frýdek en Silésie et en Moravie dans les circonscriptions de Místek, Nový Jičín, Moravská Ostrava et Hranice. L'application des mesures de guerre a été assurée par le *Kriegsüberwachungsamt* [Le bureau de contrôle militaire] qui supervise la censure et émet des instructions *ayant* valeur d'ordonnances ministérielles pour les administrateurs militaires et civils⁹². Dans le domaine de la censure il est toutefois concurrencé par le *K. u. K. Kriegspressequartier* dont l'action cible les domaines de la censure et la propagande⁹³. Sur le plan politique, sous l'influence du parti belliciste autour de l'archiduc Friedrich (Frédéric), le parlement et le conseil ont été suspendus ainsi que les assemblées des différents pays. Les députés ont été privés de leur immunité. Ces mesures restrictives ont été mises en exergue dans les récits postérieurs comme la preuve de la

⁹⁰Ivan Šedivý, *Češi, České země*, op. cit., p. 153.

⁹¹Ivan Šedivý, *Češi*, op. cit., p. 33.

⁹²Ivan Šedivý, *Češi*, op. cit. p. 33.

⁹³Ivan Šedivý, *Češi*, op. cit. p. 34.

« tyrannie militaire, qui n'avait pas d'égal en Europe⁹⁴ » Encore une fois, le résultat de la guerre impacte directement la façon dont le discours mémoriel est tissé. L'Empire déchu était une cible opportune (sans défense) à toutes les critiques, exacerbant les divers défauts recensés. La France ou la Grande Bretagne, considérées par l'Europe centrale comme des championnes de la modernité et de la liberté ont pris elles aussi certaines libertés avec les idéaux libéraux et démocratiques qu'elles prônaient avant la guerre en introduisant des mesures sensiblement similaires à ce qui se passait dans la Monarchie danubienne. Cependant, la victoire finale de ses États a quelque part « consacré » leur bien-fondé et leur utilité pour l'effort de guerre. Ces mesures sont donc nettement moins questionnées ce qui favorise une interprétation des événements dans un esprit démocratique. D'où l'idée du « consentement patriotique »⁹⁵, qui n'aurait jamais effleuré la pensée centre-européenne, convaincue traditionnellement que l'Empire déchu a imposé la guerre sur les populations qui l'ont subie.

Afin de mieux contrôler ses « peuples » dont certains sont soupçonnés d'être hostiles à la guerre, l'Empire met en place la police secrète. Son action intempestive a été épinglée par les écrits tchèques comme une autre preuve de cette « tyrannie » impériale décriée⁹⁶. Or dans leur globalité, les Pays de la couronne tchèque échappent à l'introduction de la loi martiale. La question se pose pourtant. Cette alternative est envisagée notamment en cas de troubles nationalistes. Puisque la mobilisation sur le territoire tchèque se déroule, contrairement aux attentes de l'administration centrale, sans accroc majeur⁹⁷, elle est pour l'instant suspendue. Comme elle induit automatiquement la suprématie légale des pouvoirs militaires sur les bureaux civils, l'introduction de la loi martiale sur le territoire intégral des Pays tchèques, notamment en Bohême mais également en Moravie qui sont deux unités administratives largement indépendantes l'une de l'autre malgré leur union ancienne dans le Royaume de la couronne tchèque, devient l'enjeu cardinal de la lutte entre les deux administrations. L'attitude de la population tchèque, aussi bien des recrues partant au front que celle des civils restés à l'arrière se retrouve ainsi au centre de l'attention. Tout signe de déloyauté, toute tentative de désobéissance voire de révolte peut constituer le prétexte, l'argument manquant fortement souhaité par les « militaires » pour persuader l'Empereur de la nécessité de la soumission du pays entier à la loi martiale. Cette situation explique la polyphonie des mémoires et autres rapports concernant « l'ambiance générale » et l'attitude de la population tchèque dans la guerre.

⁹⁴Frantisek Soukup, Ivan Šedivý, *Češi, op. cit.* p. 34.

⁹⁵Le concept fut forgé par les historiens français Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker. Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, *14-18 : Retrouver la Guerre*, Paris, Gallimard, Nrf, Bibliothèque des histoires, 2000, p. 19.

⁹⁶Ivan Šedivý, *Češi, op. cit.* p. 35. Voir aussi le roman : Jaroslav Hašek, *Le Brave soldat Chvéik*, Paris, Gallimard, 1968 ; Jan Herben, *Bílá Hora: úvaha k roku 1920*, Praha, Vydavatelské a tiskové družstvo Mladé proudy, 1920.

⁹⁷Antoine Marès, *Histoire des Tchèques et des Slovaques*, Paris, Perrin, 2005, p. 318.

Ainsi, le champion du « parti » civil, le gouverneur de la Bohême le duc Franz Anton von Thun und Hohenstein (en fonction entre 1911 et 1915) même s'il n'écarte pas complètement cette idée en cas de troubles majeurs⁹⁸, s'efforce de maintenir opérationnelle l'administration civile dont il est, lui-même, à la tête. Dans ses rapports, envoyés à Vienne, il esquisse une image plutôt positive de la situation sur les terres qu'il gouverne et tend à minimiser les problèmes. Sa parole est toutefois contredite et contestée par le commandant militaire de Prague, Schwerdtner qui fait remonter aux instances du gouvernement central des nouvelles beaucoup plus alarmantes, ciblant notamment la population tchèque et plaide ainsi pour l'adoption des mesures strictes⁹⁹. Comme l'observe Ivan Šedivý dans son grand ouvrage de synthèse : « La querelle sur la loyauté des Tchèques ne constituait pour aucune des parties une enquête de la vérité mais une lutte pour le pouvoir politique¹⁰⁰. »

A la base des informations recueillies par ses administrateurs à lui, le leader du « parti » militaire, l'archiduc Friedrich, passe à l'offensive le 1er novembre 1914 en demandant un rapport au ministre de l'Intérieur destiné à l'AOK sur la déloyauté et l'antimilitarisme présumés de la population tchèque¹⁰¹. Il l'obtient au bout de trois semaines seulement. De plus, il défend un point de vue proche de celui de Thun. L'archiduc ne baisse pas les bras. Le 26 novembre il demande à l'Empereur de soumettre « la justice en Bohême, Moravie et Silésie au commandement militaire et d'instaurer la procédure judiciaire selon la loi martiale [ainsi que] d'émettre une ordonnance impériale ordonnant la passation du pouvoir des administrations civiles aux commandants militaires dans les pays honorablement désignés¹⁰². » Quelques jours plus tard, le 4 décembre, il prend pour prétexte quelques cas précis de défaillance dans les régiments de la réserve territoriale tchèque pour demander à l'Empereur de nommer un général de haut rang muni des compétences élargies au poste du gouverneur général du royaume¹⁰³. Sa requête n'aboutit pas. Le premier ministre Stürgkh, le leader des « civils » au sein du gouvernement central de Vienne, refuse (le 7/12/1914) en arguant que l'administration civile remplit parfaitement son rôle en appliquant les mesures extraordinaires déjà prises dont la censure par exemple. « Depuis l'adoption de la Constitution, les libertés civiles n'ont encore jamais été restreintes – et cela se justifie pleinement – comme elles l'ont été depuis le début de la guerre au profit de l'effort de guerre¹⁰⁴. » Il obtient le soutien du vieux monarque, rassuré

⁹⁸Il envisage la possibilité d'introduire la loi martiale par exemple dans sa lettre du 3 octobre 1914 en réaction aux manifestations contre la guerre des nouveaux régiments partant sur le front russe. Ivan Šedivý, *Češi, op. cit.*, p. 156.

⁹⁹Ivan Šedivý, *Češi, op. cit.*, p. 156-157.

¹⁰⁰Ivan Šedivý, *Češi, op. cit.*, p. 158 : « Spor o lojalitu Čechů nebyl ani pro jednu stranu zápasem o pravdu, nýbrž politickým, mocenským bojem. »

¹⁰¹Ivan Šedivý, *Češi, op. cit.*, p. 157.

¹⁰²Ivan Šedivý, *Češi, op. cit.*, p. 158.

¹⁰³Ivan Šedivý, *Češi, op. cit.*, p. 158.

¹⁰⁴Ivan Šedivý, *Češi, op. cit.*, p. 159 : « Ještě nikdy, co ústava trvá, nebyla občanská volnost do té míry omezena – a to plným právem – jako od začátku války v zájmu válečných účelů. »

peut-être par des expressions de loyauté des Tchèques à l'occasion de l'anniversaire de son ascension sur le trône...¹⁰⁵ Combattant coriace, l'archiduc Friedrich ne s'avoue pas vaincu et continue à rassembler de nouvelles preuves de la déloyauté supposée de la partie de la population qu'il veut soumettre à tout prix au contrôle militaire direct. La lutte continue...Hormis les manifestations antimilitaristes et anti-impériales directes, il cible un autre aspect permettant de jauger la ferveur de la population pour la guerre : il scrute de près l'attitude à l'égard des emprunts de guerre avec l'objectif de démontrer que les Tchèques en contractent nettement moins que leurs compatriotes de langue allemande. Face à la preuve chiffrée, le gouverneur Thun trouve une pirouette explicative en démontrant, lui aussi, statistiques à l'appui, qu'il ne s'agit pas de l'expression des convictions mais bien de la conséquence d'une répartition inégale des richesses parmi les nations de l'Empire : statistiquement, les germanophones sont en effet plus aisés que les Tchèques et les autres nations réputées subversives. La raison principale de leurs réticences à contracter les emprunts de guerre n'est donc pas idéologique mais bien économique¹⁰⁶. Cette querelle de pouvoir impose donc, dès le début de la guerre, deux lectures et deux interprétations diamétralement opposées et concurrentes des événements. Cette situation, du moins à notre connaissance, n'a pas d'équivalent en France où les élites semblent, du moins au début de la guerre, nettement plus unies dans *leur* attitude à la guerre.

Sur les bords du Danube, la guerre des élites reprend en mars 1915. Le 7 mars, l'AOK transmet à l'Empereur un nouveau rapport sur le comportement antipatriotique de la population tchèque qui aboutit à la réitération de la proposition de la loi martiale pour certains délits¹⁰⁷. Cette fois-ci, les « militaires » brandissent un nouvel argument de taille – la formation des légions tchécoslovaques à l'étranger. Le 24 mars 1915, le ministre de la Guerre Alexander Ritter von Krobotin annonce sa volonté d'introduire la loi martiale. A ce moment hautement tendu, le gouverneur Thun souffrant démissionne. Le parti belliciste demande alors la nomination d'un militaire à ce poste convoité depuis longtemps qui vient de se libérer. Mais encore une fois, ses efforts s'avèrent vains. Le vieux monarque nomme gouverneur de Bohême Maximilian Graf Coudenhove, ancien président du pays en Silésie qui poursuit en continuité avec son prédécesseur Thun une ligne plutôt modérée¹⁰⁸. Encore une fois, « les militaires » se voient repousser. Un événement les aide à regagner du terrain : la nouvelle de la capture du 28^e RI de Prague sur le front russe le 3 avril 1915. Par suite de cet épisode les autorités militaires élaborent des rapportant dénonçant la déloyauté des Tchèques dans l'armée comme à l'arrière¹⁰⁹. Cet argument à l'appui, ils obtiennent une victoire partielle. Le 15 avril 1915, la loi martiale est

¹⁰⁵Ivan Šedivý, *Češi, op. cit.*, p. 159.

¹⁰⁶Ivan Šedivý, *Češi, op. cit.*, p. 159.

¹⁰⁷Ivan Šedivý, *Češi, op. cit.*, p. 160.

¹⁰⁸Ivan Šedivý, *Češi, op. cit.*, p. 162.

¹⁰⁹Ivan Šedivý, *Češi, op. cit.*, p. 162.

déclarée pour tous les pays de la Cisleithanie pour certains délits : désertions ou aide à la désertion, conspiration, incitation et participation à l'insurrection, et d'autres délits militaires (s'ils représentent un danger direct pour la monarchie ou s'ils entraînent des dommages considérables¹¹⁰). Les « militaires » reviennent à l'attaque de façon récurrente à chaque occasion propice. La capture d'une partie du 36e RI tchèque le 27 mai 1915 toujours sur le front oriental aboutit à une nouvelle proposition de l'instauration de la loi martiale le 15 juin, puis, une autre requête officielle, la plus importante mais aussi la dernière, le 3 juillet. Les militaires résumant toutes leurs revendications : nomination d'un gouverneur militaire, privation du droit de vote pour les fonctionnaires, nationalisation de la police dans toutes les villes comme de toutes les écoles, nomination des maires par l'État qui les payent désormais, examen minutieux de la probité de tous fonctionnaires et bilinguisme instauré dans toute la Bohême¹¹¹. Mais encore une fois, l'Empereur ne bouge pas et les militaires sont réduits à essayer un échec supplémentaire. La Bohême mais aussi la Moravie dont le gouverneur Oktavian Alfred Wenzel Bohuslav Bleyleben von Regner, en activité en Moravie de 1911 à 1915, applique certes une politique plus stricte que son homologue de Bohême Thun mais se montre aussi réticent que celui-ci à l'égard d'un affaiblissement éventuel de son pouvoir au profit de l'administration militaire, échappent définitivement à une loi martiale généralisée et à un gouverneur militaire. A partir de l'été 1916, la lutte des deux administrations s'atténue. En effet, avec l'évolution de la guerre, il se pose la question d'une réorganisation administrative globale de l'Empire. Finalement, la mort de l'Empereur François Joseph le 21 novembre 1916 sonne le glas des espoirs des militaires (ravivés notamment par la disparition du Premier ministre Stürgkh, tombé un mois plus tôt, le 21 octobre 1916, sous les coups du militant socialiste Friedrich Adler. Le nouvel jeune empereur Karl entend écarter les bellicistes pour de bon. Deux mois après son ascension sur le trône, respectivement le 11 et le 28 février 1917, il limoge les deux leaders des principaux « militaires » : l'archiduc Friedrich et le chef du Grand Etat-Major Conrad von Hötzendorf¹¹². Son successeur, le général Arthur Freiherr Arz von Straussenburg mise dorénavant plus que sur la répression dure sur la reconnaissance et la promotion des unités tchèques loyales¹¹³.

Au vu de cette évolution mouvementée, jalonnée par les avancées et reculs répétés des uns et des autres, nous pouvons nous demander si la structure archaïque de l'administration de l'Empire des Habsbourg, dispersant et diluant le pouvoir entre diverses instances largement autonomes les unes des autres n'a pas favorisé la diversité des positions et les luttes internes bloquant une gestion efficace d'un État en guerre. Cet handicap aurait-il été dépassé par le haut

¹¹⁰Ivan Šedivý, *Češi, op. cit.*, p. 162.

¹¹¹Ivan Šedivý, *Češi, op. cit.*, p. 163.

¹¹²Ivan Šedivý, *Češi, op. cit.*, p. 164.

¹¹³Ivan Šedivý, *Češi, op. cit.*, p. 165.

degré de centralisation du pouvoir et le système efficace de délégation atteint en France, par exemple ? Dans cette perspective, il convient de souligner le rôle joué par l'Empereur lui-même. Malgré la dimension archaïque de sa fonction, il semble parfaitement tenir son rôle de décideur suprême tentant de maintenir un certain équilibre entre les différentes fractions luttant pour le pouvoir dans son vaste Empire mosaïque. Son hostilité personnelle à la guerre et aux revendications du parti « militaire » constituait sans doute une source importante de l'échec de ce courant à s'imposer pendant la guerre comme décideurs suprêmes.

Aussi, faut-il nuancer de façon significative le tableau largement noirci de cette « terreur » austro-hongroise imposée sur le territoire tchèque. Une série de mesures exceptionnelles a bien été prise, pourtant la loi martiale générale n'a jamais été instaurée dans la partie tchèque de l'Empire.

***La censure militaire*¹¹⁴**

Dans les témoignages de notre corpus, focalisé sur les combattants, la mesure qui suscite le plus de réactions reste la censure. Elle inquiète bien davantage que la suspension de la vie parlementaire et de la pratique électorale. Elle perturbe le quotidien des soldats lors de leur séjour au front, elle gêne les soldats dans les échanges avec leurs proches. Comme dans d'autres pays, la censure a été instaurée dès la déclaration de la guerre. Sa mise en œuvre a été confiée à deux organes distincts et partagée ainsi entre les administrations militaire et civile. Le *Kriegsüberwachungsamt* [Le bureau suprême du contrôle] rassemblait en tant qu'organe suprême plusieurs missions : la censure de presse divisée en censure politique appliquée par l'administration civile en coopération avec la police avec un soin particulier témoigné à la presse étrangère et la censure militaire, assurée par les officiers de l'armée séparée elle en censure épistolaire et censure des télégrammes. L'organe principal de la censure militaire pour toute la monarchie était le K. u. K. *Kriegspressequartier*. [Le département de la communication de guerre]. La censure civile était supervisée par le ministère de la Justice¹¹⁵.

L'étiquette de censure agrège donc deux pratiques de contrôle distinctes, une destinée à la presse et autres publications, l'autre prenant pour cible les écrits privés. Concernant le premier aspect, la directive ministérielle du 17 novembre 1914 ordonne aux censeurs de promouvoir un esprit patriotique et de limiter les clivages politiques, nationaux et sociaux¹¹⁶. Le 25 novembre le président de la police pragoise Křikava organise une rencontre avec les représentants de la presse tchèque (Jan Herben et Zdeněk Tobolka) afin de chercher un compromis. Au lieu de censurer, il propose de donner des directives précises quant aux contenus licites et indésirables.

¹¹⁴Gustav Spann, *Zensur in Österreich während des I. Weltkrieges 1914-1918*, Wien, 1972.

¹¹⁵Ivan Šedivý, *Češi, op. cit.*, p. 50.

¹¹⁶Ivan Šedivý, *Češi, op. cit.*, p. 51.

En échange il demande aux journaux de retirer l'intitulé : « Publication corrigée après confiscation » qui paraît systématiquement en-tête des publications contrôlées. Il insiste sur la nécessité de promouvoir le patriotisme. Sur la liste des thèmes tabous figurent tous les éléments susceptibles de saper le **moral** de la population : les échecs militaires, les difficultés économiques et d'approvisionnement, le conflit national, les annonces des arrestations¹¹⁷. A cet égard, la Monarchie danubienne diffère peu des autres États belligérants, réputés pourtant plus libéraux. Les responsables de la censure vont plus loin encore. Les rédactions hostiles sont forcées de cesser leur activité. Selon la statistique élaborée à la demande du premier ministre Stürgkh, quarante-six magazines, nationaux comme locaux, ont été fermés avant la fin de 1914¹¹⁸. S'ensuivit la persécution des journalistes. Le 8 août 1914 fut arrêté un journaliste Jeune tchèque Jan Pavlík, puis Jan Gregor de Stráž lidu et František Čermák de Šumavan. Pour la même période, trente-deux associations durent également cesser leur activité¹¹⁹. Les censeurs contrôlent aussi bien la presse tchèque qu'allemande. Les encarts blancs surgissent rapidement dans les publications des deux langues, même si comme le résume Šedivý, il y en avait davantage dans la première¹²⁰.

Bien que ces « espaces vides » soient mentionnés par les témoins, dans le corpus, c'est avant tout la censure épistolaire qui impacte directement la pratique et le quotidien des soldats. Elle concerne la correspondance avec l'étranger, mais aussi privée, notamment à l'intérieur de l'armée : les lettres du front et celles des prisonniers de guerre. Dès la mobilisation, les bureaux spécialisés sont établis à ce dessein dans toutes les villes d'une certaine importance. Ils détenaient des listes des personnes considérées comme « suspectes » qui devenaient les cibles prioritaires des contrôles ce qui indique que le système avait bien été pensé et préparé avant l'entrée en guerre¹²¹. Nombreux sont les témoins du corpus qui évoquent la pratique censoriale aussi bien en tant que victimes qu'en tant qu'exécutants. Zetek, par exemple, signale la première intervention extérieure dans son courrier le 08 août 1914¹²². Dobrovolný aussi rencontre la censure dès le début de son service en guerre. En tant que cadet, il se voit confier la responsabilité de la censure de la correspondance des troupes. « Cela représentait beaucoup de travail. Mais en contrepartie, les censeurs avaient la possibilité d'approcher un peu l'état d'esprit des soldats partant au front¹²³ », écrit-il à ce sujet. Un autre cadet, entré en guerre plus tardivement (le 1er juillet 1915) rapporte avoir reçu la même mission : Le 31 juillet 1916, il

¹¹⁷Ivan Šedivý, *Češi, op. cit.*, p. 51.

¹¹⁸Ivan Šedivý, *Češi, op. cit.*, p. 54.

¹¹⁹Ivan Šedivý, *Češi, op. cit.*, p. 54.

¹²⁰Ivan Šedivý, *Češi, op. cit.*, p. 51.

¹²¹Ivan Šedivý, *Češi, op. cit.*, p. 50.

¹²²VHA Praha, fonds : SbHP, carton 48, Josef Zetek, p. 9.

¹²³Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 19 : Bylo s tím hodně práce. Zato měli censoři možnost nahlédnouti trochu do poměrů vojáků jdoucích na frontu. »

note tout simplement : « J'ai censuré des lettres¹²⁴. »

Le contrôle postal, effectué directement dans les tranchées par les officiers choisis, qui sont souvent des cadets limite de façon sensible les thèmes de la conversation. Les écrits inconvenables sont écartés – souvent déchirés directement sur place, devant les yeux du soldat en question ou plus discrètement – et n'atteignent jamais leur destination. Mikeš, appelé au printemps 1916 note dans son carnet le 3 juillet à propos de sa rencontre avec la censure : « On m'écrit de la maison que je n'écris pas assez, pourtant j'envoie une carte par jour. C'est notre cadet qui est responsable que cela n'arrive pas, il fait la censure et en déchire la moitié¹²⁵. » D'autres cartes et lettres arrivent, mais criblés de cicatrices noires infligées par le censeur. Šelf note : « A cause des échecs des armées sur les fronts, la censure est devenue plus stricte encore et surtout mon courrier était bien contrôlé ce dont témoignent quelques lettres que j'ai retrouvées à la maison au retour de la guerre¹²⁶. » Le journal personnel, en tant que dernier espace qui offre aux soldats un brin de luxe d'intimité dans la promiscuité du quotidien militaire, sert alors à exprimer la colère ressentie. La supervision par une tierce personne voire son intervention sur l'expression écrite vexe profondément les témoins, peu importe leur capital culturel et statut social. Peu après son arrivée sur le front, l'homme de plume Kisch, note à une occasion où il peut lire quelques lettres de ses camarades qu'il n'y trouve que des banalités. « Les lettres, dans lesquelles les expéditeurs racontent les combats sanglants, les dangers affrontés et les actes héroïques effectués n'arriveront jamais à destination, car la censure est stricte¹²⁷. » Dans cette situation, le journaliste s'astreint le silence. Lorsqu'un journal berlinois, *Berliner Tagblatt*, le sollicite pour devenir son correspondant des tranchées, il décline la proposition en expliquant qu'en raison de la censure il n'aurait pu écrire rien d'intéressant¹²⁸. Malgré la colère, les soldats se plient aux règles et brident leur expression. L'intervention du censeur est d'autant plus insoutenable lorsqu'elle apparaît exagérée, irrationnelle ou tout simplement stupide. Le 28 mai 1916, Berger s'offusque d'un officier qui déchire une carte destinée à sa fiancée à cause des propos « hautement dangereux ». Il raconte avoir « écrit : « nous nous trouvons en haute montagne ». Fidèle à son habitude, il ajoute un commentaire énervé :

« Le soldat ne doit pas penser ; les cadets autrichiens pensent pour lui. Le bon Empereur a créé divers officiers et cet imbécile tchèque veut devenir rapidement Fähnrich, c'est pourquoi il fait du zèle. Alors j'ai bien rigolé,

¹²⁴Bohumil Sperling, *op. cit.*, p. 41.

¹²⁵Mikes, texte non paginé : « Z domova mi píší, že jim málo píšu, ale já posílám přes den lístek domu a že to nedojde, to má vinu náš kadet, který to cenzuruje a polovici toho roztrhá. »

¹²⁶Josef Šelf, *op. cit.*, p. 120 : « Neúspěchy armád na bojištích byly příčinou zostření censury, a tu zvláště moje pošta bylo dobře censurována, jak svědčily některé dopisy, které jsem po válce našel doma. »

¹²⁷Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 27 : « Jiné lístky, na nichž odesílatelé již žvaní o krvavých bojích, přestálých nebezpečnostech a vykonávaných hrdinstvích, nedojdou asi nikdy cíle, neboť censura je přísná. »

¹²⁸Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 84.

quelle sottise ! [...] J'ai écrit alors une autre carte ou j'ai ajouté à l'adresse et la date : Cordiales salutations, je suis en bonne santé. Vojtěch¹²⁹. »

Désormais, il renonce complètement à toute tentative de personnaliser son expression. Le 10 juin 1916, il réitère sa plainte dans son carnet : « Je n'écris sur les cartes que : Cordiales salutations du front et passe bonjour à un tel ou un tel. Comme ça ces imbéciles de censeurs ne le déchirent pas et je n'ai pas à me casser la tête pour savoir quoi écrire¹³⁰. » Au regard des témoignages retrouvés, Berger est loin d'être le seul dans cette situation. Skála, Kliment ou Kubík dénoncent eux aussi le fait que les lettres trop longues aient été systématiquement déchirées¹³¹. Le dernier note dans son carnet : « Lors du rapport matinal, on nous a rendu nos cartes – *Feldpostkarten* – et les expéditeurs ont été avertis qu'ils ne devaient pas écrire de bêtises. Il suffit d'écrire à la maison : Je suis en bonne santé et je vais bien. Rien d'autre n'est important pour nos proches¹³². » Même le professeur d'histoire de l'art, lieutenant Birnbaum, « embusqué » auprès d'un régiment du Génie stationnée en Dalmatie puis dans les Alpes, subit manifestement les mêmes mesures restrictives. Ses cartes du 16,17,18 et 20 juin 1918, par exemple portent toutes le bref texte réglementaire : « Je vais bien et je suis en bonne santé. » Sur la dernière, il a ajouté une explication pour ses proches : « Pour un certain temps, cela sera sûrement le seul contenu des cartes que vous allez recevoir de ma part, car toute autre service postal sera suspendu, mais je n'en sais rien de plus précis¹³³. » Selon d'autres témoins encore, les autorités austro-hongroises, manifestement débordées par l'inventivité de leurs soldats en sont arrivées au point de distribuer des cartes postales avec le texte déjà imprimé, toutes prêtes à l'envoi. Havelka raconte que lors de vifs combats sur le front italien : « Ils nous ont distribué des cartes postales militaires imprimées en plusieurs langues : Je suis en bonne santé et je vais bien ! On ne peut rien ajouter à ce mensonge, c'est pourquoi je n'ai pas envoyé cette carte¹³⁴. » En lisant les lignes précédant la citation, nous comprenons l'indignation du témoin. « Je ne peux plus dormir d'énervement. Probablement, il vaudrait mieux que l'escadron aérien italien nous crible de bombes afin d'abrèger nos souffrances. Nous mourrons de faim¹³⁵. » Dans une telle

¹²⁹AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 146 : « se nacházíme mezi vysokýma horama. (...) Voják nemá myslet; za něho myslí rakouští kadeti. Císař pán stvořil všelijaké oficíry a ten český hňup chce být brzo fährnichem a proto se ten mizera tuží. Tak jsem se tomu zasmál, té blbovině. [...] Tak jsem napsal jiný lístek a mimo adres a datumu napsal. „Přijmi srdečný pozdrav, jsem dosud zdrav. Vojtěch.“

¹³⁰AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 151 : « Já totiž nyní píši jen na lístky : Srdečný pozdrav z pole a pozdravuj ty a ty známé. Aspoň to ti pitomí censoři nerozškubají a já nemusím spekulovat, co tam mám napsat. »

¹³¹František Skála, *op. cit.*, p. 226, Josef Kliment, *op. cit.*, p. 42.

¹³²František Kubík, *op. cit.*, p. 93 : « Při rozkaze nám vraceli polní lístky – feldpostky – a odesilatele byli napomínáni, aby nepsali nesmysly. Stačí, když domu napíšete : Jsem zdrav a mam se dobře. Na ničem víc jim doma nezaleží. »

¹³³MAÚ AV ČR, Archiv AV ČR, Fonds : Vojtěch Birnbaum, archives.

¹³⁴Havelka, p. 57 : « Dnes rozdali nám lístky polní pošty, na nichž v několika jazycích je vytištěno: „Jsem zdrav a daří se mi dobře!“ K této lži nesmí se nic připisovati, a proto jsem lístek neodeslal. »

¹³⁵Havelka, p. 57 : « Pro velké rozčilení nemohu usnouti. Snad by bylo lépe, kdyby nás italská letecká eskadra

situation, le texte proposé pour rassurer les familles apparaît comme un summum d'hypocrisie. Le peintre Váchal, lui aussi sur le front italien lors des grandes offensives de la dernière année de la guerre fait la même expérience¹³⁶. Un seul témoin, Hlaváč, dénonce une interdiction totale : Le 25 avril 1916 : « Il est interdit d'écrire à la maison¹³⁷. » Largement contrariés par les mesures restreignant leur liberté d'expression, les témoins trouvent parfois des pirouettes pour les contourner. Ainsi, Berger se prépare le 29 juin 1916 à outrepasser la censure du front : « J'ai acheté une carte de correspondance. Si nous allons sur le front russe, je l'enverrai sur la route. Je pourrai ainsi écrire beaucoup de choses et éviter le censeur¹³⁸. » Une langue codée permet aussi déjouer la vigilance du contrôleur. Le 26 juin 1917, Berger reçoit une carte de son ami Mráz dont il a été séparé remplaçant l'ennemi italien par le prénom Ludvík¹³⁹. Déchiffrer ce type d'écrit et distinguer des allusions codées des simples énoncés s'avère parfois aussi difficile pour le personnel en charge du contrôle postal que pour l'historien. Ainsi, le professeur Birnbaum écrit à la maison le 25 octobre, trois jours avant la déclaration d'indépendance officielle de la République tchécoslovaque : « Chers parents, Je reçois régulièrement vos cartes et j'en comprends que tout souffre de la grippe. Ici nous n'en savons rien pour l'instant¹⁴⁰. » Ce texte est intrigant. Parle-t-il vraiment de la grippe ? En effet, l'épidémie de grippe espagnole bat son plein à ce moment en Europe occidentale où le virus ramené des États-Unis commence à se propager vers le centre du continent¹⁴¹. C'est donc possible. Pourtant, la formulation est bizarre. Il aurait été plus logique, plus commun de dire : « je suis désolée que tous/ beaucoup de gens – en principe une épidémie touche des personnes et non « tout » – souffrent de la grippe ici, il n'y pas encore eu de cas », par exemple. Serait-ce donc une allusion au bouillonnement politique et à la possibilité d'une révolution à Prague ? On ne saura jamais.

Dans le contexte du plurilinguisme austro-hongrois, la dernière doléance des témoins tchèques concerne la restriction linguistique. En effet, le tchèque est bien une des langues officielles de l'Empire. Elle peut donc être utilisée pour la correspondance via les services postaux de l'Empire. Seulement, au moment de la guerre où les hommes parlant une myriade de langues différentes (les douze langues officielles juxtées de nombreux dialectes) se retrouvent amassés dans des

zasypala pumami, aby již byl konec. Zemřeme hladu. »

¹³⁶Josef Váchal, *op. cit.*, p. 147.

¹³⁷Jan Hlaváč, *op. cit.*, p. 23 : « Psát domů nesmíme. »

¹³⁸AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 156 :

« Korespondenční lístek jsem koupil, pojedeme-li na ruskou frontu, že jej během jízdy pošlu a mohu tam leccos napsat bez censored. »

¹³⁹AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, L3, p. 72.

¹⁴⁰MAÚ AV ČR, Archiv AV ČR, Fond : Vojtěch Birnbaum.

¹⁴¹Virus transporté de Chine, mutation aux États-Unis, premier cas en mars 1918 au Kansas. En France et en Angleterre, l'épidémie atteint des proportions considérables vers le 15 octobre. Dans l'Europe centrale, un mois de décalage environ. A cause du chaos accompagnant la fin de la guerre et la dislocation des deux Empires, aucun rapport ni statistique officielle de l'impact de l'épidémie et du nombre de mort publiés par les autorités allemandes et autrichiennes. Patrick Berche, *Faut-il encore avoir peur de la grippe ? Histoire des pandémies*, Paris, Odile Jacob, 2012.

territoires éloignés et ont besoin de communiquer, il est parfois difficile de disposer du personnel compétent pour assurer le service dans toutes les langues. Le 15 octobre 1915, sur le front russe, Berger se plaint du retard dans la livraison du courrier avec une adresse en tchèque : « Ces adresses sont complètement tchèques mais arrivent plus tard, je dois les changer en cet allemand odieux. Je pourrais facilement compter ceux qui se laissent envoyer les cartes avec une adresse tchèque¹⁴². » La pratique n'est pas interdite ce dont témoigne sa note du 12 mai 1917 où il reçoit, sur le front italien une carte d'un camarade avec une adresse écrite complètement en tchèque. Cet événement est toutefois assez exceptionnel pour mériter d'être enregistré dans le journal¹⁴³. Plus d'une politique intentionnellement discriminatoire envers les langues minoritaires, il s'agit d'une réponse pragmatique à la nécessité d'accélérer la distribution du courrier et soulager les services débordés. L'allemand, qui doit être obligatoirement connu par tous les administrateurs civils et surtout militaires et le choix de la facilité dans un Empire où chaque indication qu'elle soit militaire ou géographique peuvent avoir différentes traductions, dont toutes ne sont pas forcément connues par tous¹⁴⁴. Bien qu'il n'y ait pas forcément une volonté de stigmatisation au départ, pour les Tchèques, habitués à écrire leur adresse et celles de leurs proches dans leur langue maternelle, le recours à l'allemand peut être ressenti comme une mesure discriminatoire qui les vexent. Une autre fois, le 10 février en 1916, en partant du front russe en Italie, Berger épingle les failles de ce système plurilingue. Cette fois-ci, c'est la communication télégraphique qui le met en colère : « J'ai dû l'écrire (un télégramme) en allemand car le tchèque n'est pas accepté chez nous. On peut les envoyer en anglais, en français ou même en italien mais pas en tchèque¹⁴⁵. » Ses mots sous-entendent le sentiment d'injustice. Pourtant, là encore il peut s'agir plutôt d'une mesure pragmatique dont l'objectif est de simplifier et faciliter le transfert des messages par télégraphe, limitant dans le contexte extraordinaire de guerre les retranscriptions en morse aux langues européennes majeures. Vu qu'il s'agit plus d'arrangements que de directives officielles, il est difficile de mesurer l'ampleur de la préférence pour l'allemand. Cela étant dit, sur les cartes retrouvées lors des recherches dans les archives,

¹⁴²AHMLP, Fonds : Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 75 : « Tyto adresy jsou úplně české ale pozdě dochází ; musím je změnit v protivnou němčinu. Snadno bych spočítal ty, kteří si nechají zasílat na českou adresu. »

¹⁴³AHMLP, Fonds : Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, L3, p. 50.

¹⁴⁴Concernant le territoire tchèque par exemple, les deux toponymies tchèque et allemande complètes coexistent, parfois assez éloignées l'une de l'autre, ex. Iglou – Jičín, etc. L'asymétrie entre la langue dominante – l'allemand et minoritaire – le tchèque. Les noms tchèques sont utilisés et connus par les habitants du territoire mais les noms allemands sont plus largement connus dans le reste de l'Empire et même en étranger. Aujourd'hui encore, les marques de bière tchèques les plus connues ont sauvegardé pour l'export la dénomination allemande : Plzeň – Pilsen, Budějovický Budvar – Budveiss. Le même phénomène est observable sur le territoire polonais. Même les témoins de langue tchèque parlent plus spontanément de Lemberg que de Lvov ou Lviv...

¹⁴⁵AHMLP, Fonds : Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2 : « Musel jej napsat v německé řeči, neboť v české řeči se u nás nepřijímá. Mohu jej poslat v anglické, francouzské a italské řeči, jenom ne v češtině. »

les adresses relatives au territoire tchèque sont souvent écrites en allemand.

Le plurilinguisme en vigueur impacte aussi l'exercice de la censure et du contrôle postal. Naturellement, il exige un personnel aux connaissances et compétences linguistiques bigarrées capables de lire et comprendre les différentes langues de l'Empire. La première lecture étant assurée par les officiers dans les tranchées, souvent des cadets, il est compréhensible qu'il y ait des dysfonctionnements. Imposer un court texte réglementaire à écrire, voire distribuer les cartes imprimées avec le même texte dans les différentes langues où le soldat ne fait qu'encercler la ligne qui correspond à son parler facilite de façon considérable le travail des contrôleurs, pas toujours de brillants polyglottes. Commode voire indispensable pour les autorités, cette pratique est une atteinte à la liberté d'expression de ceux qui la subissent. Elle s'ajoute par conséquent sur la liste des mesures interprétées par les minorités concernées comme inégalitaires et injustes.

4.1.2.2 Des punitions corporelles réglementaires à la violence déchaînée

« Personne n'a voulu venir, les soldats éreintés sont pour la plupart fatigués et paresseux. Laissés à eux-mêmes, ils ne sont capables de rien ; sur ordre ils arrivent à tout faire¹⁴⁶. »

Le diariste Vajcenbauer immortalise dans son carnet cette observation personnelle du 1er juin 1915 faite à un curé pour expliquer l'inactivité d'une grande partie de ses camarades dans leur temps libre. Ce faisant, il met en exergue l'importance de la contrainte pour obtenir une action. Revenons donc sur les champs de bataille. Au-delà de la discipline de la plume, assurée par le contrôle postal, les officiers doivent obtenir avant tout celle des corps. A ce dessein, les autorités militaires disposent d'un arsenal de mesures restrictives et punitives spécifiques inscrites dans le code militaire en vigueur. La cour martiale et la peine capitale prévues pour les cas de comportement hostile à l'effort de guerre telle la trahison, la désobéissance, l'insoumission ou la désertion constituent autant de menaces mobilisées par les officiers pour effrayer leurs subordonnés. A l'opposé de la carotte de la reconnaissance se place le « fouet » de la contrainte violente. La peur étant un facteur de motivation très puissant. L'image de l'officier brandissant son revolver pour forcer ses hommes à avancer vers la mort assurée est un leitmotiv des descriptions des scènes de combats. Or comme nous l'avons observé précédemment, sa fonction est généralement dissuasive et non punitive, tellement les récits évoquant une exécution sommaire de ce type sont rares. Les officiers visent souvent mais tirent (très) rarement sur les hommes qu'ils doivent faire combattre. En dehors des combats, l'intimidation et la violence hiérarchiques restent des outils bien intégrés dans le répertoire d'action des autorités.

¹⁴⁶AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896 – 1944, texte non paginé, note du 01/06/1915 : « Nikdo sem nechtěl jít [na horu u Lince], uštvaní vojáci jsou z velké části uhnaní a líní, dobrovolně nesvedou nic, s poručením vykonají vše. »

Tout d'abord, chaque soldat prend rapidement connaissance du code militaire et de ses règles pour le temps de la guerre. Le soldat Mudrák raconte qu'en arrivant sur le front, juste avant de s'enfoncer dans le territoire ennemi, leur capitaine « leur fait la leçon sur l'esprit de sacrifice pour l'Empereur et nous annonce avec véhémence que celui qui n'obéira pas aux ordres dans le moindre détail sera exécuté par balle sur le champ¹⁴⁷. » En partant en Italie après un séjour extrêmement épuisant sur le front russe hivernal, un général longeant la file des soldats en voiture, menace selon Skála de : « les exécuter tous par balle s'ils ne marchent pas comme il se doit¹⁴⁸. » L'efficacité des menaces est difficile ??? donc aussi difficile à prévoir qu'à mesurer avec précision. Elle varie sans doute d'un individu à l'autre, en fonction de son statut, son éducation et de son caractère. Le journaliste Kisch, en évoquant la prise de connaissance obligatoire du code militaire, rapporte cette réaction excessive d'un jeune Slovaque :

« La bête de charge était accompagnée par un garçon paysan de Slovaquie, un peu sourd et limité. Il devait être familiarisé avec le code militaire. Cela était écrit sur sa feuille de route. Lorsque nous avons tenté de lui expliquer qu'il serait pendu en cas de fuite ou de trahison, il a mal compris nos gestes et pensait qu'il allait être pendu de suite. Il s'est mis à nous assurer de son innocence et à pleurer à grands flots. Nous avons abandonné notre leçon sur la loi martiale¹⁴⁹. »

C'est un cas spécifique où la portée de la menace est accentuée par le profil socio-culturel de la recrue en question, la perspective de la cour martiale ou d'une exécution sommaire pèse lourd sans doute dans le maintien de la discipline. Les récits ou allusions à l'application de la peine capitale si présente dans les mots et les gestes restent en effet assez rares, mais elles existent. Le plus jeune témoin du corpus, le soldat Kubík raconte avoir assisté à l'exécution de deux déserteurs à Chust, sur le front russe :

« Nous sommes arrivés en retard, l'exécution était déjà terminée. Alors, ils nous ont montré les morts, déjà dans la tombe. On disait que c'était terrible. Ils les ont acheminés attachés, les mains dans le dos, on leur a bandé les yeux et vingt hommes ont tiré. Bien que cela n'ait duré qu'un instant, tous les gens présents étaient terrorisés¹⁵⁰. »

¹⁴⁷Augustin Mudrák, *op. cit.*, p. 16 : « nás poučuje o obětavosti pro císaře pána a důrazně nám oznámí, že kdo v nejmenším neuposlechně rozkaz, bude zastřelen. »

¹⁴⁸František Skála, *op. cit.*, p. 145 : « že pokud nepůjdou v pořádku, všechny je postřelí. »

¹⁴⁹Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 68 : « Soumara vede selský hoch ze Slovenska, nahluchlý a těžko chápající. Má býti poučen, že podléhá vojenskému trestnímu zákonu. Stálo v služebním přípisu, který k nám přišel. Když se mu pokoušeli vyložiti, že při útěku nebo zradě ho očekává provaz, rozuměl našim gestům falešně a myslil, že bude hned oběšen, začal ujišťovati o své nevině a konečně hořce plakati. Zanechali této přednášky o vojenském trestním právu. »

¹⁵⁰František Kubík, *op. cit.*, p. 25 : Bylo nás z každého cukru nekolik na dozoru v Chustu pri poprave dvou dezertéru. Prislí jsmo pozde, bylo uz po exekuci. Tak nam je ukazali jen mrtve, jiz v hrobe. Bylo pry to

Skála aussi rapporte une exécution sommaire :

« Il y a eu une exécution inopinée chez nos voisins chasseurs. Un garçon de dix-huit ans avait été surpris endormi en tenant la garde. Le commandant du bataillon l'a fait exécuter par balle sur le champ. Lorsque le message est arrivé chez nous, le colonel a déclaré : "Moi, je n'aurais pas organisé une exécution, je l'aurais tout simplement bien giflé pour qu'il ne s'endorme plus de sa vie"¹⁵¹. »

Le recours aux diverses punitions violentes, prévues ou non par le code officiel, reste finalement assez aléatoire, dépendant des hommes qui se trouvent en position de les appliquer et du contexte précis auquel ils font face. La force de chaque menace réside dans l'habileté de celui qui l'émet à convaincre les autres de sa capacité à transformer ses propos en actes. Elle est un véritable mystère de l'alchimie des rapports humains de domination. Dans une multitude d'occurrences, jamais le même dosage de sévérité et de mansuétude n'est requis pour obtenir le résultat escompté. Trop de paroles sans action risque de discréditer la menace à l'avenir, trop de punitions exemplaires – sans parler des pertes supplémentaires causées dans ses propres rangs – risquent d'entraîner un sentiment de violence gratuite, d'injustice et finalement une révolte de désespoir de ceux qui pensent n'avoir plus rien à perdre. L'exemple de ce colonel critiquant le zèle du commandant ordonnant une exécution atteste bien de la diversité des attitudes personnelles et des marges de manœuvres des uns et des autres devant l'application d'un code commun. Dans l'ensemble de témoignages les références à la peine capitale restent assez rares, elle est aussi utilisée, comme dans les autres armées à titre exceptionnel¹⁵². L'impact d'une exécution sur ceux qui y assistent et l'observe, comme l'affirme le jeune Kubík est suffisamment élevé pour marquer les esprits à long terme. Les spectateurs prennent la peine de le noter dans leur journal mais surtout raconte ce spectacle funeste à ceux qui n'ont pas eu l'occasion d'en voir un. Le bouche à oreille contribue à maintenir la crédibilité de la menace de la peine capitale en dépit d'une relative rareté des exécutions effectivement accomplies.

Les deux punitions corporelles emblématiques : vingt-cinq coups sur les fesses et l'attachement

En dehors de la peine capitale, prononcée par une cour martiale ou effectuée sur le champ par ou sur ordre d'un officier peu scrupuleux, l'armée austro-hongroise pratique certaines peines

hrozne. Privezli je svazane, ruce na zadach, na miste jim zavazali oci a dvacet muzu strilelo. Trvalo to pry jen okamzik, ale vsichni pritomni jsou vydeseni. »

¹⁵¹František Skála, *op. cit.*, p. 140 : « Sousedí myslivci mají náhlou popravu. Osmnáctiletý chlapec usnul jim na strážní a byl přistižen. Velitel praporu dal ho okamžitě zastřeliti. Když se zpráva donesla k nám, plukovník pravil: „Já bych se s chlapcem nestřílel, ale nafackoval bych mu tolik, že by již jakživ neusnul. »

¹⁵²Pour la France, André Loez indique que par suite des mutineries de 1917, 26 soldats furent exécutés pour « faits collectifs » et 31 autres pour « faits individuels. » André Loez, *14-18 : Les refus de la guerre, op. cit.*, p. 513.

impliquant l'exercice de la violence physique sur le corps d'autrui. Il existe deux punitions corporelles qui, une fois la guerre terminée et les institutions abolies ont été largement dénoncées, au point de devenir de véritables symboles de la « barbarie » de l'Empire défunt. Il s'agit des vingt-cinq coups sur les fesses dénudées et de l'attachement. Les deux interventions violentes étaient des peines officielles, prévues et réglementées par le code militaire.

Figure 22: La peine d'attachement dans l'armée austro-hongroise, Alois Žipek, Domov za války, Volume I. 1914, p. 72.

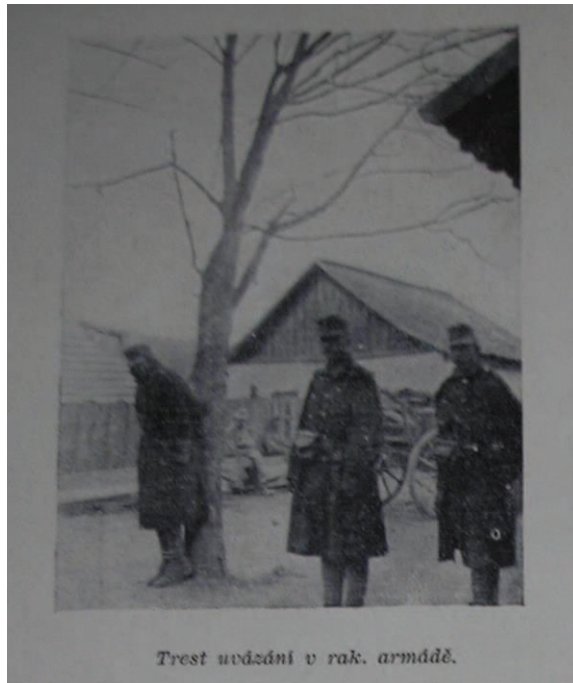


Figure 23: "L'éducation militaire austro-hongroise", Alois Žipek, *Domov za války*, Volume I. 1914.



En tant que symbole de la « tyrannie » du régime aboli, les deux punitions sont immortalisées par la photographie dans le vaste recueil collectif tchécoslovaque de souvenirs publié dans l'entre-deux-guerres¹⁵³. Dans le premier volume de la collection, nous retrouvons un cliché relatif à chacune des punitions. En tant que capture de la (d'une) réalité, la photographie revêt la valeur d'une preuve tangible, irréfutable de l'existence des actes « barbares » dénoncés. Les images sollicitant des parties du cerveau différentes de celles de l'écrit, déclenchent des réponses différentes, prioritairement d'ordre émotionnel. Leur impact est plus direct et plus percutant¹⁵⁴. Ainsi, la mise en image de ces punitions accentue la portée du récit accusateur. A l'historien.ne, elle permet aussi d'en saisir les différents détails. Dans *Domov za války*, la première punition illustrée est « l'attachement ». Le cliché est de petite taille et d'une qualité médiocre. Pour un spectateur non initié, ce n'est que la lecture du titre qui permet de saisir correctement le sens et comprendre la punition qui est en cours. Une fois le cliché décrit par son titre, nous comprenons rapidement que l'homme adossé à l'arbre ne l'est pas de son plein gré. Effectivement, sa position apparaît peu commode. Le fautif a les mains liées dans le dos et

¹⁵³Alois Žipek, (dir.), *Domov za války (Svědectví účastníků)*, Volume I : Rok [l'année] 1914, Praha, Nakladatelství Pokrok, 1929,

¹⁵⁴Patrick Louvier, Julien Mary, Frédéric Rousseau, *Pratiquer la muséohistoire. La guerre et l'histoire au musée. Pour une visite critique*, Outremont (Québec), Athéna éditions, 2012.

attachées à l'arbre qui sert de support. Les taches blanches représentant vraisemblablement des flocons, même si la neige n'est pas visible sur le sol, évoquent les conditions météorologiques sévères dans lesquelles ces punitions pouvaient avoir lieu et qui augmentaient largement leur pénibilité. Les deux hommes à gauche évoquent la présence d'un public bien que leurs regards ne soient pas dirigés sur le puni. C'est l'objectif de l'appareil qui a happé leur attention. Les punitions se déroulaient en effet sous les yeux des autres soldats. A l'instar des exécutions mentionnées ci-dessus, leur publicité augmentait leur pouvoir dévalorisant et ainsi leur potentiel dissuasif. Sur ce cliché, l'obscurité dans laquelle baignent les visages de tous les protagonistes empêche de lire les expressions. Leurs attitudes corporelles semblent traduire la surprise de se retrouver devant un appareil, ils ne posent pas pour l'objectif. La photo semble être « volée ». Employée comme illustration dans le recueil de souvenirs, la photo n'est pas liée à un récit précis. Elle n'est pas identifiée à un moment ni à une personne spécifique. Comme pour toutes les autres photographies dans ce volume, on ne connaît ni son auteur, ni son origine. Son objectif n'est autre que d'illustrer – prouver par image mais sans explication – l'existence et l'ampleur de la persécution dans l'armée austro-hongroise. La mauvaise qualité du cliché choisi dans ce but peut indiquer la rareté des sources photographiques relatives à ce type de punitions. Assurément, ce n'est pas l'aspect de l'expérience militaire le plus photographié. Le second cliché, affiché une trentaine de pages plus loin dans le texte, montre l'autre punition corporelle « emblématique » : les vingt-cinq coups de bâton sur les fesses dénudées. Cette fois-ci, l'image est plus grande et de meilleure qualité. Le cadrage et le positionnement des personnages sont précis. Contrairement à la première image qui donne l'impression d'être prise fortuitement, sans grand soin, ici le photographe s'est appliqué dans son travail. L'élément le plus dégradant de la punition, la nudité de la partie postérieure intime du puni figure au centre de la composition, attirant ainsi l'attention de celui qui regarde la photo. Ce réflexe est encouragé par l'attitude des autres personnages présents, les spectateurs de la scène dont les regards sont tournés dans la direction de l'action. Comme sur le premier cliché, leurs expressions *du* visage se dérober au regard, privant ainsi l'analyste d'une piste pour estimer leur réponse émotionnelle au spectacle violent et dégradant qui se déroule sous leurs yeux. La position des corps semble détendue, on ne sent aucune excitation, émotion ou compassion particulière ni chez les soldats – les deux placés en ligne attendent-ils leur tour pour donner des coups ? – ni chez les civils positionnés à la marge de la scène. Les ruines formant l'arrière-plan du cliché évoquent bien le contexte de guerre et du front, mais nous ne disposons pas d'éléments de contexte plus précis. Préfèrent-ils ou doivent-ils contenir leurs émotions pour éviter des ennuis ? Ou bien sont-ils habitués à ce genre de spectacle violent au point d'y être indifférents ? Ou le coupable a-t-il « bien mérité » la punition dans leurs yeux ? Nous ne savons rien du condamné ni des raisons de sa condamnation. Encore une fois, toute la force démonstrative de cette « preuve » réside dans la

réponse émotionnelle du spectateur privé du contexte à la scène. Et si c'était une mise en scène organisée par l'armée autrichienne à une visée dissuasive reprise par la suite par la propagande antiautrichienne ? La rareté des allusions à cette punition de la part des témoins tchèques qui ne se privent pourtant pas de dénoncer tout ce qui pouvait être critiquable dans leur ancienne armée est intrigante.

Dans l'espace public d'après-guerre, cette atteinte à l'intégrité corporelle des hommes adultes était perçue comme un archaïsme inacceptable dans une société « moderne ». Et en effet, à la même époque, il n'y avait plus de punitions corporelles autorisées dans les armées occidentales telles que l'armée française ou britannique. De plus, l'administration des coups sur les fesses dénudées se révèle particulièrement propice pour illustrer « l'arriération » du régime austro-hongrois. En plus de la violence hiérarchique elle implique l'infantilisation du coupable. Cette pratique l'assimile à un enfant subissant une correction. Le titre du cliché proposé dans l'ouvrage va dans cette direction. Il indique bien qu'il s'agit d'un exemple d'« éducation militaire austro-hongroise » et non, par exemple, des déboires de la justice militaire... Les soldats condamnés à cette punition ne souffrent donc pas seulement de la douleur physique des coups administrés mais aussi (et peut être encore davantage) de l'humiliation suprême que cette punition implique. C'est une grave atteinte à leur dignité virile et ce d'autant plus lorsqu'il s'agit des hommes âgés, chefs de famille, maîtres dans leurs métiers etc. condamnés par les officiers souvent leurs cadets, jeunes célibataires tout juste au seuil de leur carrière professionnelle susceptible de confirmer leur position dans la société. Cette punition, réservée par ailleurs aux hommes du rang, accentuait la verticalité des relations sociales au sein de l'armée. Une verticalité et une infantilisation qui devenaient insupportables pour les hommes qui n'en auraient jamais été les cibles dans la vie civile.

Forte sur le plan symbolique, il est difficile d'estimer l'ampleur réelle de l'utilisation de cette punition dans l'armée austro-hongroise pendant la guerre. Dans le corpus des témoignages, elle est évoquée très rarement. En effet, un seul témoin tchèque, Skála, raconte y avoir assisté une fois. Il décrit une scène identique au cliché commenté ci-dessus :

« On a effectué un contrôle des portions de réserve. Celui qui a mangé quelque chose et n'avait pas tout en règle a été tabassé sans merci. Il a dû enlever son pantalon, se coucher sur le banc et le trompettiste du régiment l'a tapé avec un rameau de noisetier sur son postérieur dénudé. Toute une rangée de coupables attendait, le pantalon baissé, à côté du banc leur tour¹⁵⁵. »

¹⁵⁵František Skála, *op. cit.*, p. 111 : « Provedena revise rezervních porcí. Kdo je neměl v pořádku a něco snědl, byl bez milosti bit. Musel svléknouti kalhoty, ulehnutí na lavici a plukovní trubač vyplácel lískovou na holou zadní část těla. Celá řada provinilců čekala u lavice s připravenými kalhotami na výprask. »

Dans son journal inédit, rédigé au moment, Vajcenbauer y fait une allusion : « Au début, nous avons observé comment le jeu se durcissait, nous devions nous frapper sur les fesses les uns les autres, ce qui amusait énormément messieurs les officiers. Naturellement, j'y étais forcé moi aussi¹⁵⁶. » Il ne mentionne pas la nudité (était-elle obligatoire ?) mais avoue d'être amené à jouer le rôle du « bourreau » même s'il rejette toute la responsabilité sur l'institution. Ce sont les seules occurrences au sein du corpus. C'est un fait significatif étant donné que les témoins, tchèques notamment, tendaient à mettre en exergue tous les maux de l'armée qu'ils avaient été appelés à servir. Cette rareté contraste surtout avec la haute fréquence des récits de l'autre punition qu'est l'attachement. Sans constituer une preuve irréfutable, cette *quasi*-absence dans les récits laisse supposer la rareté du recours à cette punition hautement dégradante.

Tout au contraire, l'attachement est fortement présent dans les récits des soldats de tous bords. Certains en sont témoins à plusieurs reprises. Berger en note cinq différentes, Vajcenbauer quatre en deux mois de son service à l'arrière, l'écrivain Kisch l'évoque à deux reprises lors de sa campagne en Serbie menée d'août à mi-décembre 1914. Le peintre Váchal, les soldats Šrámek, Heřmanský, Dufka, Jirásek, Mikeš, Skála, Chvojka, les cadets Dobrovolný et Sperling, en parlent. L'attachement apparaît aussi chez les Slovaques Bednarič, Poljak et Potocký. Toutefois, pour ces derniers, le contexte de leur témoignage peut mettre en doute la crédibilité de leur propos. Recueillis après la guerre pour faire émerger la parole des soldats slovaques peut audibles par ailleurs via un almanach spécial, ces témoignages ont des trames qui se ressemblent beaucoup soulevant le soupçon d'une stylisation postérieure. Toutefois, rien ne le prouve de façon irréfutable. Quoi qu'il en soit en ce qui concerne ces Slovaques, les occurrences sont assez nombreuses chez les autres témoins pour indiquer que contrairement aux coups sur les fesses, la punition d'attachement devait être fréquemment pratiquée.

Le cadet Dobrovolný décrit avec précision le fonctionnement de cette punition. Lors d'un contrôle des provisions, on découvre que :

« Plusieurs soldats ont tout simplement mangé leurs vivres de réserve. La punition s'ensuit : anbinden [attacher]. Le mode d'attachement était précisément décrit dans le code pénal militaire. Le coupable se voyait attacher les mains au niveau des poignets par une longue corde derrière le dos, puis il était placé dos contre un arbre ou un mur et tiré en hauteur jusqu'à ce qu'il touche le sol avec les pointes de ses pieds seulement. Il restait attaché dans cette position une ou deux heures en fonction de sa faute. Cette punition a touché un grand nombre de soldats de ma centurie. La peine était exécutée

¹⁵⁶AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896 – 1944, texte non paginée, note du 15/06/1915: « Ze začátku jsme pozorovali zesurovějící hru, museli jsme se vezadu mrskati přes prdel, což pány důstojníky a velitele nesmírně bavilo, i já byl přirozeně k tomu donucen. »

par le sergent-chef Wagner, boucher en civil. C'était un Allemand de Moravie méridionale, un homme âpre et grossier avec un visage pâle et sale, des sourcils blonds et une moustache blonde dépassant sur la bouche. Un de ceux dont la guerre a effacé l'apparence humaine du visage¹⁵⁷. »

Hormis le passage relatif au « bourreau », la description de Dobrovolný épouse les contours du cliché conservé dans le recueil. Sur le plan symbolique, l'attachement paraît moins dégradant pour la virilité et l'image de soi de l'homme qui le subit, il n'implique ni la nudité, ni une posture humiliante, ni un geste infantilisant. Toutefois, la posture est très pénible, notamment si la punition se prolonge dans la durée et si le temps est mauvais. Comme pour toutes les punitions, les exécuteurs soumis au même texte réglementaire, gardent une marge de manœuvre. Les applications concrètes peuvent donc diverger les unes des autres, être plus ou moins pénibles en fonction de la situation. Elles peuvent être plus sévères ou plus clémentes suivant les cas. Le choix d'appliquer cette punition à l'extérieur dans des conditions météorologiques particulièrement rudes en est un exemple. La façon dont les soldats sont attachés en constitue un autre. Le jeune cadet Dobrovolný et le journaliste Kisch mettent en exergue une brutalité excessive dans l'application de la peine. Le premier continue ainsi le passage relatif à ce sujet :

« Je suis parti m'assurer que les coupables ne soient pas punis trop sévèrement. Toute une allée était formée de soldats punis attachés sur les troncs des bouleaux. Cela rappelait quelque chose comme le martyre des chrétiens. Il était frappant que certains aient été debout dans une position plutôt confortable, la corde pendait librement derrière leur dos, d'autres ont été tirés sur ordre de Wagner tellement haut qu'ils ne pouvaient même plus se poser sur les pointes de pied. Quelques-uns pendaient sans force, déjà évanouis. Cela était contraire au règlement¹⁵⁸. »

Dobrovolný affirme que la punition a été également appliquée en fonction de l'appartenance national-linguistique des coupables : clément pour ceux de langue allemande et sévère pour les Tchèques. Grâce à sa position supérieure en grade par rapport au sergent-chef en charge de l'appliquer, Dobrovolný intervient et s'assure que tous soient attachés de la même manière, de manière parfaitement conforme au texte réglementaire. La scène est-elle véridique ou l'auteur

¹⁵⁷Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 68 : « Vojáci „železnou zásobu“ prostě snědli. Následoval trest: - anbinden. - Způsob přivázání byl ve vojenském trestním řádu přesně popsán. Trestanci svázaly se na zádech ruce v zápěstí dlouhým provazem, voják se postavil ke stromu nebo ke zdi a vytáhl se za provaz tak vysoko, že musel stát na špičkách. Zůstal tak „uvázan“ 1-2 hodiny podle provinění. Tento trest postihl řadu vojáků z mé setniny. Exekuci prováděl feldvébl Wagner, řezník. Němec z jižní Moravy, urputným hrubý muž, špinavé plavé tváře, s plavým obočím a plavým knírem, přerůstajícím mu přes ústa. Jeden z těch, v jejichž tváři fronta sedřela vzezření člověka. »

¹⁵⁸Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 69 : « šel jsem se přesvědčit, nejsou-li provinilci trestáni příliš krutě. Na pních břízek visela celá alej trestanců, připomínajících cosi jako mučení křesťanů. Bylo však nápadno, že kdežto jedni si stáli pohodlně pod stromem a provaz jim visel volně za zády. Vytáhl Wagner jiné tak vysoko, že nemohli ani stát na špičkách. Několik jich už viselo v mdlobách bezvládně na provaze. »

s'attribue-t-il un « beau rôle » dans son livre ? On ne saura. Les lignes qui suivent semblent toutefois confirmer sa sincérité. Il conclut ce passage dédié aux punitions corporelles en avouant : « Pourtant, le tabassage de soldats continuait. Dans un pique de colère, je me suis livré moi-même à deux reprises à cette pratique odieuse. Je n'ai qu'une seule excuse, je ne l'ai fait pas pour moi mais pour le bien de mes soldats¹⁵⁹. » L'écrivain Kisch est lui aussi interpellé par la pénibilité excessive de l'application de cette peine.

« Un des soldats attachés gémissait et se lamentait d'être attaché seulement depuis une demi-heure et qu'il était condamné à deux. Il ne tiendrait jamais jusqu'au bout, il sentait la folie et les crampes s'emparer de lui. Il a quatre enfants à la maison. Il me suppliait de relâcher un peu sa corde. Je me suis rapproché de lui pour exaucer son vœu, mais les gardes ne m'ont pas laissé, menaçant de me dénoncer. Finalement, le soldat attaché m'a prié lui-même : « Laissez tomber, mon caporal, si c'est dangereux pour vous sinon vous finirez attaché vous aussi. » Hélas j'ai dû m'éloigner, car les gardes – de peur [de punition] – ne se sont pas laissés amadouer même par l'argent. J'ai mis longtemps à retrouver le sommeil¹⁶⁰. »

Contrairement à Dobrovolný, Kisch n'est pas officier, il ne bénéficie donc pas d'autorité suffisante pour imposer sa volonté. Il est réduit au rôle de spectateur révolté dans son for intérieur mais impuissant et impassible à l'extérieur. Naturellement, comme chez Dobrovolný, rien sauf la bonne parole de l'auteur lui-même (il explicite dans l'introduction de la version publiée de son journal de guerre de n'avoir en rien modifié son récit¹⁶¹) ne permet d'affirmer la véracité et l'authenticité de l'anecdote narrée. L'auteur tente-il de se montrer à son avantage ? Ou plutôt, le journal intime devient-il pour lui comme pour tant d'autres hommes éprouvés par l'expérience de guerre un espace privilégié où peut s'exprimer la colère qu'on n'ose pas laisser éclater au grand jour sous le regard des autres ? Heřmanský et ses camarades, gardent eux aussi leur indignation pour eux-mêmes. « Là-bas, le lieutenant Mareček a laissé attacher à l'arbre deux soldats pour un rien, ce que nous avons vivement condamné entre nous¹⁶² », peut-on lire dans ses souvenirs de guerre. Si les esprits sont révoltés, la colère n'a aucune chance de se

¹⁵⁹Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 69 : « Bití vojáků trvalo ovšem dál. Sám jsem ve chvíli rozhořčení dvakrát podlehl tomuto ohyzdnému návyku. Mám jen jednu omluvu: nechtěl jsem dobro své, nýbrž dobro svých vojáků. »

¹⁶⁰Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 74 : « Jeden z uvázaných nařikal a sténal, že je uvázan teprve půl hodiny a odsouzen k dvěma hodinám. To že nevydrží, že cítí, že se ho zmocňuje šilenství a křeče; že má doma čtyři děti. Prosil mě úpěnlivě, abych mu poněkud uvolnil jeho pouta, přiblížil jsem se k němu, abych přání jeho vyplnil, ale stráž to nepřipustila, že by mne musela udati. Uvázaný prosil konečně sám: „Nechte toho tedy, pane kaprále, je-li to pro vás nebezpečné, nebo vás taky ještě uvážou.“ - Musil jsem bohužel odejít, protože stráž – ze strachu – se nedala odvrátit od své povinnosti ani nabídnutím peněz. Dlouho jsem nemohl usnout. »

¹⁶¹Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, Introduction du journal, p. 7.

¹⁶²Josef Heřmanský, *op. cit.*, p. 41 : « Tam nechal pro malé ovínění poručík Mareček přivázat ku stromu dva vojáky, což bylo mezi námi živě odsuzováno. »

matérialiser en une action pour défendre la victime ou même en une remontrance... Le rapport inégal entre ceux qui ont le pouvoir d'ordonner les punitions et ceux qui les subissent rend toute contestation pratiquement impossible. Le soldat qui oserait s'y opposer a de très fortes chances de se retrouver condamné à la punition pénible lui-même et c'est un sort peu désirable... Ce type de contrainte physique semble donc remplir son rôle d'exemple dissuasif pour les autres. Qui plus est, comme il est possible de lire dans les récits de diaristes assidus comme Berger ou Vajcenbauer ou même chez Sperling, tous les soldats n'éprouvent pas d'empathie et de compassion à l'égard d'un camarade puni, même exagérément, même injustement. Leurs réactions se révèlent en effet tout aussi révoltantes que la punition elle-même ! Le cadet artillerie Sperling, par exemple, ne se montre pas particulièrement ému par le châtement reçu par les hommes de son unité. Le 12 juillet 1916, il note : « Plusieurs gars ont été mis au rapport. Ils reçoivent en principe cinq jours de régime plus strict et un peu d'attachement. Oh oui¹⁶³ ! » Pire encore, la condamnation peut provoquer les moqueries dans le public, chez ceux qui ne l'ont pas (encore) subie. Le 3 mars 1915, Berger écrit : « Aujourd'hui, il fait très froid et il neige toute la journée. Et j'ai vu, par cet infernal temps glacial, quatre soldats attachés. Certains trouvaient ça drôle. Et même, ces imbéciles ignares rigolaient et se moquaient d'eux¹⁶⁴. » Le 15 juin 1915, Vajcenbauer enregistre dans son journal intime un cas de harcèlement :

« Le tzigane qui a été appelé avec nous subit un véritable calvaire de la part des officiers, des chefs et même des soldats. Aujourd'hui encore, l'officier Martin le tyrannisait de façon particulièrement brutale avec son sabre dégainé. Le tzigane faisait tout pour satisfaire mais il n'y arrivait pas et il était battu. Et tous riait de cette brutalité, même ceux dont on ne l'aurait pas attendu. Et pourtant c'est un brave homme. Une fois, je me suis plaint à lui que j'avais faim ; il m'a proposé de m'apporter un bout de viande fumée de la cantine des officiers et il l'a fait. C'était parce que je ne l'insulte jamais¹⁶⁵. »

Il s'agit ici bien des cas particuliers. Chez Vajcenbauer, l'origine différente du soldat en question est sans doute une des sources de son harcèlement. Et pourtant, au sein d'une institution aussi vaste qu'une armée en 1914-1918, ce type de comportement ne devait pas être vraiment exceptionnel même si les mentions dans les témoignages restent rares, limitées aux journaux

¹⁶³Bohumil Sperling, *op. cit.*, p. 38 : « Pár maníků jde k raportu. Naši většinou vyfasují 5 dní zostřeného a nějaké přivázání. No jo! »

¹⁶⁴AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 94 : « dnes je velká zima a sníh celý den padá. A v této prokleté zimě jsem viděl 4 vojáky uvázané, někteří se tomu smáli a nevědomí pitomci si z nich ještě tropili úsměšky a šašky. »

¹⁶⁵AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896 – 1944, texte non paginé : « Cikán Brand, který současně s námi narukoval, zkouší pravá muka, od důstojníků, od velitelů i od mužstva. A dnes zvláště týral ho surově vytasenou šavlí důstojník Martin. Cikán snažil se vyhověti, ale nešlo mu to a byl i bit. A této surovosti se všichni smáli, i ti, od kterých by to člověk nečekal. A přece je to smíry dobrý člověk. Když jsem si mu ondy stěžoval, že mám hlad, nabídl se přinést mi kus uzeného masa z důstojnické kuchyně a také přinesl. Za to, že mu nikdy nenadávám. »

intimes non publiés. Ce type de scène permet de rappeler et de tenir compte du fait que les différentes solidarités qui pouvaient se cristalliser entre les soldats avaient aussi des limites et que même dans des conditions éprouvantes pour tous, des passions humaines moins nobles s'immisçaient dans la composition complexe des gestes et de pratiques permettant la mise en œuvre de la guerre. Que ce soit de peur de subir le même sort que le malheureux condamné voire par une sorte de satisfaction intime de voir souffrir un autre que soi (un aspect de la psychologie humaine peu agréable à relever mais qui ne peut pas être écarté complètement) face à la contrainte violente, les hommes se montrent impassibles en dépit de l'indignation ou la colère que certains d'entre-deux affirment (et sûrement de nombreux autres soldats peuvent) ressentir. Un acte de procès mettrait en péril leur réputation aux yeux des autorités et risquerait d'entraîner une perte de capital social et symbolique dont ils jouissent.

Au vu de l'ensemble des récits, les plaintes contre l'attachement ne manquent pas. Si ce n'est pas la façon exagérée de l'application, ce sont les raisons pour lesquelles la peine est prononcée qui sont mises en exergue par les témoins. Au vu des récits, les fautes passibles d'attachement sont variées, allant des infractions graves telles que tentative de désertion comme chez Bednarič¹⁶⁶ aux imperfections dans l'accomplissement des tâches confiées assez banales. Dufka raconte par exemple :

« Qui n'avait pas tout parfaitement propre écopait de deux heures d'attachement à l'arbre par les mains liées derrière le dos. C'était une punition terrible que très peu de soldats étaient capables de supporter. Pourtant l'armée autrichienne l'utilisait abondamment. Habituellement, l'attaché s'évanouissant, son visage devenant tout rouge¹⁶⁷. »

Le soldat Mikeš pousse dans son carnet un (é)cri(t) de colère pour avoir été condamné à l'attachement sans raison valable. Le 2 mai 1916 en Italie, il note : « Aujourd'hui, j'ai reçu ma première punition en guerre : deux heures d'attachement. J'ai été puni parce que l'inspection n'avait pas réveillé les hommes le matin. Lorsque j'ai dit au lieutenant que ce n'était pas ma faute, il m'a dit qu'il s'en fichait¹⁶⁸. » Le même motif d'injustice et de sévérité exagérée apparaît chez Skála, qui dénonce les caprices du capitaine Gruber : « Il se défoule sur les troupes. Lorsqu'il n'aimait pas le déjeuner, il laissait attacher le cuisinier pour deux heures aux obstacles barbelés devant les tranchées tout en l'exposant aux tirs ennemis¹⁶⁹. »

¹⁶⁶Bednarič, p. 8.

¹⁶⁷Josef Dufka, *op. cit.* p. 21 : « Kdo neměl všecko čisté, byl na 2 hodiny pověšen na strom za ruky, které byly na zádech svázané. To byl hrozný trest, který málokdo vydržel, avšak v Rak. armádě se ho hodně používalo. Každý pověšený obyčejně omdlel, zčervenav v obličejí. »

¹⁶⁸Mikeš, texte non paginé : « Dneska jsem dostal první trest na vojně, dvě hodiny špangle, za to že inspekce nevzbudil ráno mužstvo, jsem já byl trestán, a když jsem řekl při raportu lejtnantovi, že to neudělal, řekl mi, že mu to je fuk. »

¹⁶⁹František Skála, *op. cit.*, p. 115 : « Svě rozmary si vylévá na mužstvu. Když mu nechutnal oběd, dal uvázati

Hormis ces cas particuliers, la punition d'attachement est le plus souvent utilisée comme moyen de maintenir les hommes au travail. Le 26 octobre 1915, sur le front dans les Carpates, Poljak dénonce le tabassage ou l'attachement fréquemment donné en punition aux soldats qui s'endormaient pendant leur tour de garde. Dans son cas toutefois la contrainte violente se révéla impuissante dans la lutte contre la fatigue extrême. « Le commandement du régiment a dû ordonner un repos journalier de 6 à 11 h du matin pour les soldats¹⁷⁰. » La maladie est une autre faiblesse que les autorités s'efforcent d'extirper des corps des soldats via attachement. Vajcenbauer rencontre cette pratique dissuasive pendant son bref service passé dans une ville régimentaire autrichienne loin des fronts. Le 27 mai 1915 il rapporte que lors du rassemblement du soir :

« Deux parmi ceux qui se sont présentés comme "marot" c'est-à-dire malade ce matin encore une fois en dépit de tous les ordres, ont été condamnés, pour faire exemple, à 6h de "spangen" (on lui attache alors les mains et les pieds avec des menottes en fer afin qu'il ne puisse pas bouger) et jetés en prison. Désormais, tous ceux qui se porteront malades et chez qui le médecin ne constatera pas de problème visible, suivrons le même sort¹⁷¹. »

D'autres récits témoignent de l'existence de cette pratique directement au front. En Italie, Berger et Váchal dénoncent tous les deux l'injustice et l'inanité de l'application de cette peine. Chez le peintre Váchal, stationné dans la montagne, la punition d'attachement s'abat sur tous ceux qui solliciteraient le médecin avec les pieds écorchés. Comme il ajoute avec ironie par la suite : « S'écorcher les pieds, c'est-à-dire avoir le "šůhdruk" [*Shuh Druck* – écorchure des pieds] était permis seulement aux soldats deux cents mètres plus haut encore dans la montagne au-dessus de nous. Chez l'artillerie de campagne l'écorchure aux pieds était un crime. (Selon le *Befehl* [ordre] officiel¹⁷².) » Dans le récit de Berger, le 30 juillet 1916, un officier ordonne la punition d'attachement pour six heures réparties en séquences de deux heures quotidiennes purgées après la journée de travail habituel pour les prétendus simulateurs, tout en exerçant la pression sur le médecin présent pour réfuter toutes les plaintes. Lui aussi ajoute un cas particulier absurde : « Chrastoš a Vácha ont été une fois touchés par des pierres suite à l'explosion d'un obus. Ils ont

kuchaře na dvě hodiny před zákopy ku drátěným překážkám a vystaviti ho nepřátelské palbě. »

¹⁷⁰Poljka, p. 52 : « Velitelstvo pluku muselo vydat rozkaz, aby mužstvo malo odpočinek aspoň od 6h do 11h dopuldnia. »

¹⁷¹AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896 – 1944, texte non paginé : « Dva z těch, kteří přes všechna nařízení se opětně hlásili dnes ráno „marot“ to jest nemocnými, byli odsouzeni pro výstrahu druhým k šesti hodinám „špangli“ (to se jim železnými okovy připoutají ruce k nohám, že se ani hnouti nemohou) a uvrženi ihned do vězení a těm ostatním, kteří se budou hlásiti jako nemocní a lékař u nich nenajde viditelné závady, pohroženo podobným osudem. »

¹⁷²Josef Váchal, *op. cit.*, p. 83 : « Několik druhů od baterky, pokoušeje své štěstí, zkusilo to po mém příkladu s odřeninami nohy, takže vyhlášen trest španglí na podobný přečin, neboť odřítí nohy a způsobiti si tak zvaný „šůhdruk“ bylo dovoleno teprve mužstvu ležícímu a dvě stě metrů nad námi výše ve skalách; u polního dělostřelectva stržiti odřeninou na nohách bylo trestné. (Dle doslovného bēfēlu.) »

été attachés aussi car un coup de pierre n'est ni une blessure ni une maladie¹⁷³. »

Encore plus que la faiblesse ou la fatigue, dans une armée qui rencontre d'alarmantes difficultés pour approvisionner correctement ses troupes¹⁷⁴, c'est la faim qui se retrouve au centre du dispositif punitif. Ainsi, dans les témoignages, la cause du loin la plus fréquente d'attachement est le fait de manger sans accord de l'autorité compétente. Dans ce cas, la punition peut viser toutes les pratiques officiellement interdites mais abondamment pratiquées par lesquelles les soldats tentent à se procurer une nourriture supplémentaire en dehors des rations octroyées par l'armée. Bien que l'objectif soit ici d'empêcher le recours au pillage illicite des terres et des maisons des civils habitant les zones de combat, dans un contexte de pénuries chroniques cette interdiction est fortement critiquée par les hommes affamés. Potocký raconte comment les officiers ont mis fin à une des ruses mises en œuvre par les soldats en quête de nourriture dans les champs le 8 août sur le front près de Lublin. Les soldats ramassaient des légumes dans les champs en allant au petit coin. Les légumes n'étant pas encore mûrs, beaucoup en ont eu des maux de ventre. Pour y remédier, les officiers :

« ont publié un ordre selon lequel tout homme qui a besoin d'aller au petit coin doit l'annoncer au capitaine en service qui lui cède un ticket déclarant qu'il peut y aller. Un caporal marchait derrière la compagnie et contrôlait si tous les hommes restés en arrière avaient bien leur ticket. Quand quelqu'un ne l'avait pas, il notait son nom et une fois arrivés sur place, [le soldat] était ensuite attaché pour deux heures¹⁷⁵. »

Sur le front oriental le 22-23 septembre 1914, le cordonnier Heřmanský raconte comment il était difficile d'empêcher les soldats de se jeter sur les prunes sur le point de mûrir sur les arbres environnants. Les officiers devaient littéralement interposer leurs corps, leurs sabres à la main entre les hommes affamés et les pruniers lourds du précieux butin. Tous les hommes chez qui on retrouvait des prunes malgré tout étaient condamnés à deux heures d'attachement¹⁷⁶. Après les fruits et les légumes, l'interdiction concernait aussi les animaux domestiques. Le 30

¹⁷³AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 166 :

« 30/07/1916: Jednou v poledne nás nechal lajtnant nastoupit a tu nám přečetl, kdo se kolikrát hlásil marod v Tyrolích a nyní zde. Ti, co se zde hlásili víckrát marod než v Tyrolích, budou šest hodin uvázáni a vždy po zaměstnání 2 hod. (...) Později k polednu nechal jich několik uvázat, kdo se zde hlásil marod. Došláp si na doktora, ten mu je uznal zdravými. Chrastoš a Vácha byli jednou zraněni kamením od výbuchu granátu a byli také uvázáni, že udeření kameny není ani zranění ani nemoc. »

Aussi chez Josef Heřmanský, *op. cit.*, p. 121, par exemple, le 09/04/1915: « Po obědě raport ; Sova že se nehlásil a beze všeho šel do vsi na marodku. Dostal 4 hod. uvázání, dvě dnes, dvě zítra. »

¹⁷⁴Gunther E. Rothenberg, *The Army of Francis Joseph*, West Lafayette (Indiana), Purdue University Press, 1998 (1976), p. 174, 176-177.

¹⁷⁵Potocký, p. 68 : « vydali rozkaz, že každý muž, ktorý chce ísť na stranu, musel to hlásiť službuvedocemu rotmistrovi, od ktorého obdržal lístok, že môže ísť na stranu. Za rotou šiel desiatnik, ktorý kontroloval každého, kto zostal pozadu, či má lístok. Ak nemal, zapísal si ho, a kde se prišlo na miesto, byl vyvěšený na dve hodiny. »

¹⁷⁶Josef Heřmanský, *op. cit.*, p. 57.

novembre 1914, à Lukavce en Serbie, Berger voit des soldats se faire attacher suite à la plainte d'une paysanne victime d'un vol de cochon¹⁷⁷. Et lorsque aucune ressource extérieure n'est disponible, les soldats tourmentés par la faim, s'attaquent à leurs propres réserves. Mais cette pratique non plus n'échappe pas à la vigilance des officiers missionnés à surveiller avec la plus grande rigueur les rations quotidiennes de leurs hommes. Le soldat Chvojka se lamente le 28 août 1914 : « J'ai été attaché à Sokolac parce que j'avais trop faim et avais mangé ma boîte de conserve¹⁷⁸. » Le soldat Šrámek, appelé à servir en Serbie, fait la même observation dans son carnet le 15 octobre 1914 : « Les gens affamés mangent une boîte de conserve – douze heures d'attachement et une amende de trois couronnes. Officiers soûls du matin au soir¹⁷⁹. » Berger¹⁸⁰ et Kisch évoquent eux aussi cette pratique. Le journaliste Kisch y revient à plusieurs reprises, paraissant fortement révolté par la cruauté de la peine.

« A tous les arbres, il y avait des soldats de la 13^e compagnie attachée parce qu'ils avaient mangé des boîtes de conserve de réserve sans autorisation. Les visages des condamnés sont déjetés car leurs bras sont attachés au tronc d'arbre au-dessous des omoplates. Les mains, les reins et les ecchymoses aux chevilles les font terriblement souffrir¹⁸¹. »

Qui plus est, à en croire le journaliste en uniforme, peu de temps après, le 4 septembre, la peine d'attachement devient encore plus stricte¹⁸².

Que peut-on en conclure ? Existence des punitions violentes dans l'armée austro-hongroise est un fait. Les scènes de violence marquent fortement ceux qui la subissent mais également les spectateurs. Il est toutefois difficile d'en mesurer la fréquence réelle. L'impact symbolique dépasse peut-être largement l'emploi de ces pratiques punitives sur le terrain. Par ailleurs, les punitions corporelles n'ont pas survécu toute la guerre. Dans le cadre de son programme de réformes des institutions, le nouvel Empereur Charles a par décrets impériaux de mars et juin 1917 et contre l'avis des élites militaires, toutes les punitions physiques au front¹⁸³.

4.1.3 Les gifles et les coups ou la violence interpersonnelle non réglementée

Au-delà des mesures punitives impliquant la douleur physique prévues et définies par les textes

¹⁷⁷AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 55. Voir aussi : Josef Jirásek, *op. cit.*, p. 37.

¹⁷⁸Chvojka, *op. cit.*, p. 85 : « V Sokolači byl jsem uvázan, ze jsem z hladu snědl konservu. »

¹⁷⁹Josef Šrámek, *op. cit.*, p. 7 : « Lidi z hladu snědí konzervu – na dvanáct hodin uvázaní a tři koruny pokuty. Oficíři denně opilí. »

¹⁸⁰AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 110.

¹⁸¹Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 74 : « Na všech stromech jsou uvázaní vojáci 13. kompanie, poněvadž přes zákaz snědli konzervy rezervních porcí. Obličej potrestaných jsou ztrhané, neboť jejich paže jsou pevně přivázány pod lopatkami ke kmeni stromu, ruce, kříž a podlitiny na kotnících silně bolí.

¹⁸²Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 86.

¹⁸³Gunther E. Rothenberg, *op. cit.*, p. 203-204.

réglementaires, la violence émerge aussi dans les rapports interpersonnels. Les cas de recours aux actes de violence interpersonnelle, bien qu'officiuse et même illégale, semblent fréquents. De nombreux témoins dénoncent ainsi la brutalité et la vulgarité des officiers qui se matérialisent dans les insultes, les gifles et autres coups. En effet, sur le plan quantitatif, les évocations de déchaînements violents des supérieurs hiérarchiques sur leurs subordonnés sont plus nombreuses que celles relatives aux punitions réglementaires. Cela correspond-il à la réalité ou les excès de colère matérialisés par les gifles et autres coups s'assurent-ils une plus grande visibilité car ils marquent et interpellent davantage les hommes qui les subissent et qui en sont témoins ?

La liste des doléances au sujet de tabassages est donc longue. A côté des dénonciateurs des maux de l'armée austro-hongroise invétérés tel Berger ou Skála, nous retrouvons des occurrences de la violence hiérarchique dépassant le cadre réglementaire chez beaucoup d'autres témoins de tous bords, aussi bien chez les socialistes comme Heřmanský, Řehounek, Pospíšil, chez les soldats d'origine paysanne qui se déclarent catholiques Janoušek, Mudrák, le médecin Bouček, chez l'instituteur Maksa, chez les jeunes étudiants Dobrovolný et Procházka, chez le peintre surréaliste Váchal et un autre peintre lithographe et enseignant des arts plastiques persécuté au début de la guerre comme personne politiquement suspecte Havelka, chez le plus jeune témoin du corpus Kubík, chez le Slovaque Fidrich et chez d'autres encore auxquels on ne connaît aucune identité particulière : Baloun, Mikeš, Šrámek... Il figure donc sur la liste aussi bien des hommes d'un âge mûr - Baloun et Janoušek sont tous les deux nés en 1872 et très jeunes - Kubík né en 1898 ; des soldats : Berger, Kubík, Mikeš, Šrámek etc. comme des cadres : Bouček, Dobrovolný, Procházka. Et finalement, ces plaintes contre la violence apparaissent aussi bien chez les hommes qui ont rejoint par la suite les légions tchécoslovaques que chez ceux qui sont restés dans les rangs de l'armée austro-hongroise pendant toute la guerre. Qui plus est, et c'est assez étonnant se sont ces derniers - les fidèles à l'empereur donc - qui en parlent le plus (Berger, Kubík, Havelka, Mikeš, Procházka, Skála, Váchal...) Naturellement, l'échantillon est trop restreint pour en tirer une conclusion générale, mais il démontre qu'il ne s'agissait pas uniquement d'une stratégie de dénigrement de l'armée austro-hongroise par les légionnaires. Par ailleurs, si nous regardons les formes de récits dans lesquels ces incidents apparaissent nous recensons avant tout des journaux intimes, souvent bien détaillés. Certains ont été en effet retranscrits pour la publication dans l'entre-deux-guerres tout en revendiquant, dans leurs introductions, leur fidélité à l'original (Dobrovolný, Heřmanský, Skála, Mudrák). D'autres ont été publiés par des tiers lors de la vague récente de recrudescence de l'intérêt pour la Grande Guerre. Seul le livre de souvenirs de guerre de Pospíšil, soldat qui a terminé sa guerre dans l'armée rouge en Russie, a été publié sous le régime « rouge ». Il peut contenir d'autres types de biais liés au prisme marxiste. Le thème de violence apparaît le plus fréquemment

comme une scène observée. Seul deux témoins officiers, Bouček et Dobrovolný, avouent en avoir été venus aux mains pour se faire obéir de leurs hommes. En dépit du nombre important des allusions à la violence hiérarchique au sein de corpus, ces témoins ne représentent pas à eux seuls les millions de conscrits de l'armée des Habsbourg. Pourtant, la fréquence de ce thème ainsi que la diversité sociale et culturelle des hommes qui en parlent indiquent qu'il aurait pu s'agir en effet d'une pratique **répandue**, courante, habituelle.

Comment résumer et analyser cette myriade de scènes de violence ? En lisant les passages concernés, plusieurs pistes s'ouvrent en fonction du paramétrage des différentes situations. Tout d'abord, la violence peut répondre à un excès de colère momentanée. Elle émerge alors comme une réaction spontanée (non réfléchie, non préméditée) à un stimulus spécifique : un geste interprété comme un manque de respect ou une absence de réaction à un ordre verbal. Dans ces deux cas, l'homme incarnant l'autorité peut se sentir mise à mal par l'impuissance des injonctions verbales qu'il profère. L'incapacité de se faire obéir sur le champ par les personnes qui sont censées le faire sans discuter, le sentiment d'impuissance couplé à l'humiliation causée par le déroulement erroné de l'interaction mène facilement à une surcharge émotionnelle, un pic de colère, qui peut s'exprimer par la violence verbale et dans le ton et dans le registre du langage employés par l'autorité voire par des gestes physiques violents.

4.1.3.1 Cas particuliers : des éclats de colère non maîtrisés

Au regard des témoignages, de nombreux cadres de l'armée peinent à brider leur colère lorsqu'un acte ne leur convient pas ou n'est pas complètement à leur goût. Dans ce cas de violence impulsive, les prétextes sont divers. Souvent, les témoins dépeignent des gestes qui paraissent anodins, des malentendus regrettables. C'est dans ce type de situations que la violence hiérarchique apparaît la plus inappropriée, la plus injuste, la plus inexcusable. Le jeune cadet Dobrovolný note un jour la réaction pour le moins excessive d'un des officiers de son régiment : « Il y avait des ordonnances assises sur le chariot qui se retirait avec nous. H. leur ordonnait quelque chose mais les ordonnances ne le comprenaient pas, il leur a mis donc une gifle à chacun et comme les soldats n'ont pas bronché pas, il s'est lancé sur eux avec sa crosse¹⁸⁴. » En dehors de tout protocole, le cadre en question laisse exploser sa colère spontanée de ne pas avoir été entendu sans se poser plus de question ? L'absence de la réaction des ordonnances sur le chariot était-elle vraiment un signe (une preuve) de leur mauvaise volonté ? Un acte d'indiscipline ? Ou ne comprenaient-ils pas les ordres proférés, peut-être, dans une langue qu'ils ne maîtrisaient pas assez ? Ou le brouhaha ambiant d'une armée en retraite d'un champ de bataille, le bruit du chariot qu'on peut deviner, celui des pas et des voix des autres

¹⁸⁴Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 48 : « Na voze, jenž rovněž s námi ustupoval, seděli ordonanci. H. jim něco rozkazoval, ordonanci mu však nerozuměli, i vyřal jim po políčku a když se vojáci ještě nehýbali, hnal se po nich holí. »

soldats, complété par le bruit de la guerre sur le fond de la bande sonore, cette cacophonie de sons empêchait-elle les soldats d'entendre et de comprendre ? Ou encore une lassitude pathologique après l'expérience du front et du feu les a-t-elle rendus sourds et/ou muets ou tout simplement incapables de toute réaction... ce sont les scénarios plausibles pour expliquer ce mutisme qui met le cadre hors-de-lui. Épuisé lui aussi par son expérience du front ce H. peine à apporter une réaction rationnelle à l'interaction. Le recours à la violence s'impose alors comme le geste le plus simple et le moins exigeant en ressources qui font défaut dans ce type de contexte d'épuisement. Pour donner un coup, il n'y a pas besoin de réfléchir pour trouver ses mots ou même pour organiser une punition réglementaire, un geste physique simple suffit. Qui plus est, le geste violent sert d'exutoire aux tensions accumulées. Il laisse libre cours aux émotions qui l'assaillent. Pour celui qui l'administre, il présente donc une facilité et un bénéfice certain et ce notamment s'il sent la force que procure l'impunité ambiante. Pour ceux qui le subissent, ce geste représente une violence supplémentaire dans leur condition déjà difficile qui peut aussi bien approfondir le sentiment d'impuissance et mener à un état d'hébétude chronique – comme cela semble être le cas dans la situation décrite où ni les gifles, ni les coups n'apportent la réaction attendue – ou, dans certaines configurations imprévisibles à l'avance – susciter la révolte. L'anecdote de Heřmanský va dans le sens de la première option. Il raconte avoir vu comment :

« Tredl a reçu une gifle du capitaine en second Frydrych pour avoir bu le café et ne pas avoir son barda sur le dos. Cela m'étonnait qu'en temps de paix tous se vengeassent de chaque insulte reçue des officiers et maintenant beaucoup [de soldats] qui se faisaient battre ne se soulageaient qu'en jurant un peu. Il n'y avait nulle part où se plaindre¹⁸⁵. »

En plus du geste violent lui-même, Heřmanský, qui avait accompli ses trois années de service militaires quelques années auparavant en temps de paix, est interpellé par le changement dans sa perception générale et en interroge les raisons. Entre les lignes, il affirme également deux faits : certains officiers austro-hongrois n'étaient pas tendres dans les casernes non plus mais le recours paroxystique aux coups résulterait du contexte de la guerre. Le quotidien éprouvant a (progressivement) raison aussi bien des hommes que de ceux qui sont missionnés pour les faire obéir. Face aux épreuves épouvantables et à l'épuisement physique et psychique les deux types d'acteurs perdent leurs capacités de discernement et de retenue (maîtrise de soi). Un contexte extraordinaire provoque donc des réponses exagérées. Les coups pleuvent alors pour toute sorte de fautes et de manquements. Le soldat téléphoniste Skála en est témoin à plusieurs reprises.

¹⁸⁵Josef Heřmanský, *op. cit.*, p. 55 : « Viděl jsem jak dostal Tredl od oberlait. Frydrycha facku za to, že pil kafe a neměl tornu na zádech. Divil jsem se tomu, že v čase míru se každý za nadávku důstojníku mstil a nyní mnoho jich bylo bito jen si ulehčovali nadávkou. Ovšem stěžovat si nebylo kde. »

« Pour une petite erreur, le commandant et l'adjudant des chasseurs se sont jetés sur un chasseur et sur un première classe. Ils les ont giflés, ils les ont renversés par terre et criblés de coup de pieds toute en beuglant comme des bœufs enragés alors que les malheureux se tordaient de douleur et de honte par terre. Nous nous détournons avec répugnance de cette scène odieuse et ressentons un contentement interne que dans notre régiment rien de tel ne soit possible. Pourtant, nous avons été amenés à changer d'avis seulement quelques heures plus tard. [Il poursuit] Le gentil commandant Herzum a été rappelé pour remplacer au commandement le lieutenant-colonel Saracca. Nous avons reçu le capitaine Totzauer. Une nouvelle ordonnance est envoyée avec un ordre. Il s'est arrêté un instant dans la forêt pour s'orienter et ne pas se tromper de chemin. Pour cela, le capitaine l'a pris à la gorge, il l'a criblé de gifles et l'a traîné par terre¹⁸⁶. »

Une autre fois encore, c'est le colonel en personne qui croise un soldat en train de partir en courant. A la question du colonel qui lui demande des explications, le soldat, que l'on peut facilement imaginer apeuré, paniqué même, aussi bien par le front que par cette rencontre impromptue avec une haute autorité, n'est capable que de fournir une réponse stupide : il était allé voir le médecin car il avait trop mal aux jambes. « Alors tu as mal aux jambes mais tu peux courir !? » rétorque, selon Skála, le colonel Hohenberger et inflige au malheureux soldat deux bonnes gifles pour marquer le coup¹⁸⁷... En dehors du contexte de la guerre et de toute la souffrance que cette interaction qui tourne à la violence implique, cette anecdote paraîtrait loufoque. Le colonel a bien relevé l'incohérence dans le propos du soldat en fuite. Il laisse jaillir sa colère de façon peu pédagogique. Pour quel résultat ? Le soldat déjà pris de panique peut-il changer de comportement avec deux gifles de plus ? L'incident, qui fait fort probablement l'objet des discussions au front, ne contribue-t-il pas plutôt à noircir encore l'image des cadres austro-hongrois ? N'augmente-il pas le ressentiment que pouvaient éprouver les soldats livrés à la violence de ceux qui devaient les encadrer, les diriger, les guider en s'érigeant en exemples ?

¹⁸⁶František Skála, *op. cit.*, p. 70 : « Pro nepatrné nedopatření vrhl se major myslivců s adjutantem na jednoho myslivce a svobodníka, fackovali je, porazili na zem a kopali. Přitom řvali jako turové, zatímco ubožáci se svíjeli bolestí a hanbou po zemi. S odporem se odvracíme od hnusného divadla a cítíme vnitřní uspokojení, že u našeho pluku je něco podobného nemožno. Než za několik hodin jsme své smýšlení museli změnit. [...] Dobrácký major Herzum je odvolán, by převzal dočasné velení za podplukovníka Saraccu. K nám přichází hejtman Totzauer. Nový ordonanc je poslán s rozkazem. Nepatrně se zastavil, aby se v lese orientoval a nespletl si směr. Za to ho hejtman uchopil za krk, zpolíčkoval a smýkal jím po zemi. »

¹⁸⁷František Skála, *op. cit.*, p. 131 : « Jindy potká plukovník utíkajícího vojáka. Zastaví ho a ptá se, kam utíká. Voják odpoví, že jde od marodvisity. Plukovník se táže, co mu schází. „Nemohu na nohy,“ zní hloupá odpověď. „Na nohy nemůžeš a utíkat můžeš“, vzkřikne vztekle Hohenberger a vytne chudákovi dva pořádné pohlavky. »

Si le récit de Skála est fidèle à la réalité, le comportement des officiers en question est alarmant. La douleur physique mais également psychologique infligée par ces coups semblent largement disproportionnée par rapport à la gravité de l'erreur commise. Dans les deux cas décrits à la suite, il s'agit d'un pic de colère inopiné où les soldats sur lesquels s'abat le courroux de leur chef servent tout simplement de défouloir à ses nerfs, sûrement surmenés par la guerre, les efforts et les responsabilités qu'elle exige des chefs. Ou s'agissait-il d'individus au tempérament particulièrement cholérique et penchants sadiques ? C'est possible aussi. Comme l'affirme Skála lui-même, ce type de comportement n'était pas la règle chez *tous* les cadres. Il oppose en effet le comportement brutal de ces officiers à l'attitude plus correcte de son « gentil commandant Herzum. » Dans les mêmes conditions et malgré les mêmes épreuves, il y a bien des officiers qui parviennent à garder leur sang-froid en toute circonstance. Il convient de noter également ici, que la distinction de nationalité selon le schéma stéréotypé « tchèque égale gentil et allemand ou hongrois égale méchant » pour les soldats tchèques n'est même pas convoquée ici. Il serait très compliqué de quantifier avec précision l'ampleur des actes de cette nature et la proportion des cadres qui y recourent et ceux qui non. Les officiers brutaux existent bien et semblent assez nombreux pour pénétrer en force les récits des témoins. Toutefois, ils ne sont fort probablement pas majoritaires ; ce sont leurs agissements qui marquent davantage les esprits par leur nature révoltante.

Au-delà de pics de colère, certains cas de violence paraissent parfaitement insolites. Le même soldat télégraphiste, observateur et rapporteur assidu de tout ce qui se passe autour de lui raconte cette autre anecdote. Un jour, en première ligne sur le front russe, un officier est venu examiner les tranchées. « D'un coup, il a tapé un soldat deux fois dans le visage, il l'a mis par terre puis il s'est enfui en courant. L'alerte a été lancée. Toutes les entrées et les sorties ont été mises sous surveillance et les patrouilles ont été envoyées même au-delà de la ligne du front. Pourtant, personne n'a été rattrapé. On soupçonne qu'il s'agit d'un fugitif du 40^e régiment où il manque un officier depuis deux jours déjà¹⁸⁸. » Ici, aucune explication rationnelle n'est disponible. Il s'agit bien d'un acte singulier, pourtant en s'ajoutant aux autres et même s'il ne peut pas être précisément identifié comme une violence hiérarchique, il participe de l'ambiance générale et contribue à nourrir la mauvaise image des autorités sous l'uniforme impérial.

D'autres auteurs encore sont témoins (mais rarement cibles eux-mêmes) de ce type de déluge de colère aux différents endroits et à différentes échelles hiérarchiques. Alors que dans le récit de Skála, les dures conditions du quotidien en première ligne peuvent expliquer les impertinences des uns et des autres, d'autres témoins rapportent des faits à des endroits plus

¹⁸⁸František Skála, *op. cit.*, p. 115 : « Pak znenadání udeřil vojáka dvakrát do obličeje, porazil ho k zemi a utekl. Nastal poplach. Všechny příchody a východy obsazeny a vysílány hlídky i za frontu. Chycen však nebyl. Je domněnka nebyl-li to uprchlík od nedalekého 40. pluku, kde již dva dny je pohřešován jeden důstojník. »

confortables où on aurait attendu bien plus de retenue. Le peintre Váchal rapporte ainsi l'excès de rage d'un inspecteur en visite dans leur garnison (? à retrouver précisément mais avant le départ au front).

*« Ensuite le gentilhomme s'est mis à gueuler. Il suffoquait presque quand il appeler le « zimmerkommandant ». Nous n'avions jamais entendu parler d'une telle fonction dans notre état de liberté, il continuait donc à crier [pour savoir] qui de nous trois était le plus ancien dans le service. Le temps de le compter, il a failli avoir une crise cardiaque. Ensuite il a pris pour cible Boček et il l'a giflé pour son insolence et sa maladresse. [...] Il a terminé par déplacer ses foudres sur les officiers, tous pâles comme la craie. Ils ont tous **déguerpi** sur le champ en nous laissant ébranler par le cyclone inattendu¹⁸⁹. »*

L'autre peintre du corpus, Havelka, butte, lui aussi, sur le tempérament colérique d'un de ses supérieurs. Un jour, le 16 décembre 1917 à San Giorgio di Nogaro, il envoie une ordonnance de chercher des pots de peinture dans un grenier. « Comme l'ordonnance a refusé de le faire disant qu'il y a peu de temps le général a giflé un capitaine qui regardait dans son absence son « travail », je me suis décidé d'y aller moi-même, coûte que coûte¹⁹⁰. » En effet, le général aurait caché dans ce grenier le butin précis de ses pillages en Italie. Havelka poursuit son explication : « Lorsque Teisinger (le général) rattrapait une des ordonnances dans l'escalier menant au grenier, il le tabassait de ses propres mains et sans merci¹⁹¹. » Ces deux exemples sont des cas tout à fait singuliers et sans rapport étroite avec le maintien de la discipline réglementaire. Contrairement à ceux décrits précédemment, l'excès de colère n'est pas ici expliqué par l'épuisement des combats, par la dureté de vie au front. Il s'agit de réactions spontanées des supérieurs en dehors du danger, sans impact direct sur l'exercice de la mission de soldat. Ce qui est intéressant ce sont les niveaux hiérarchiques respectifs des protagonistes de l'interaction violente. Ce ne sont pas des officiers de contact, responsables de l'obéissance de leurs hommes sur le front mais un personnel non combattant de haut rang qui administre les coups : un inspecteur chez Váchal et même un général chez Havelka. Des hommes à capital social et culturel élevé semblent donc eux aussi capables de s'abandonner à leurs émotions négatives aussi facilement que ceux qui

¹⁸⁹Josef Váchal, *op. cit.*, p. 78 : « Následovalo strašlivé řvaní z úst velmožného pána. Skorem sípal, jak volal cimrkomandanta. O takové funkci jsme v naší svobodě málo věděli, i řval dále, kdo z nás tří je tady nejstarším sloužícím. Nežli jsme to vypočítali, div neranila mocnou inspekci mrtvice. Pak si vzal na paškál Bočka a nafackoval mu za jeho odmuvu a za jeho neobratnost. (...) Svě hřmění přenesl pak na důstojníky bledé jako křída; odešli pak všichni rázem, zůstavivše nás podlomené jako náhlým cyklonem. »

¹⁹⁰Havelka, p. 43 : « Když se i to bál ordonanc vyřídít, že prý generál nedávno zřackoval hejtmana, který mu za jeho nepřítomnosti prohlížel „práci“, rozhodl jsem se, že na půdu půjdu, ať se stane cokoliv. »

¹⁹¹Havelka, p. 44 : « Když Teisinger (generál) přistihl některého z vojenských sluhů na schodech vedoucích k půdě, bez milosti jej vlastnoručně zbil. »

occupent les positions plus basses dans la hiérarchie de l'armée (mais aussi en civil car les premières épousent généralement les secondes). Bien que la violence s'abatte toujours sur des personnes *inférieures* en grade, ici leur colère et coups ciblent des hommes qui ont eux-mêmes une certaine position. L'inspecteur chez Váchal finit par s'en prendre aux officiers et le général chez Havelka aurait même giflé un capitaine... Le tabassage ne serait donc pas un « privilège » réservé aux hommes du rang, même si quantitativement, du moins selon les occurrences dans les témoignages, ce sont en effet eux qui en subissent le plus. Au vu de ses exemples, il semble bien que la violence physique directe gangrène les rapports hiérarchiques dans l'armée austro-hongroise à tous les niveaux. (Satire de Hasek et de Kraus).

En analysant les scènes où la colère éclate et se transforme en déluge de coups, il convient de mentionner l'alcool. En effet, la boisson joue un rôle important dans le recours à la violence interpersonnelle. Son mode d'action est double. Aujourd'hui, il est un fait admis et prouvé par de nombreuses études, que l'alcool désinhibe les freins, relâche la maîtrise de soi et sert ainsi de catalyseur des passions, qui peuvent se traduire, très souvent, par un recours à la force physique. Il facilite donc les comportements violents. Mikeš note dans son carnet le 4 juin 1916 : « Aujourd'hui, c'est un dimanche après-midi, le sergent-chef a martyrisé le fantassin Brožek. Or les deux étaient tellement souls qu'ils tenaient à peine début. Brožek a 44 ans et le sergent-chef Ansorge l'a jeté par terre dans la boue et l'a tapé au visage. Une scène vraiment odieuse¹⁹². » Sans indiquer d'autres raisons de la colère de ce sergent-chef contre un de ses hommes, l'état d'ébriété avancée des deux protagonistes apparaît ici comme le principal coupable de la brutalité dont Mikeš est témoin. En dehors de son impact direct sur le comportement des hommes qui en abuse, l'alcool semble contribuer à la violence d'une autre manière, plus indirecte. Dans certains récits, c'est en effet l'état d'ébriété ou son soupçon constaté chez les hommes qui leur sont confiés qui met les cadres en colère. Le soldat Baloun raconte : « Lorsque nous sommes descendus des voitures un gendarme hongrois a eu une scène avec un ivrogne. On aurait cru qu'il allait le transpercer. Il lui a mis quelques coups de crosse et l'a mis par terre¹⁹³. » Baloun non plus ne détaille pas davantage le déroulement de la scène, l'abus d'alcool lui paraît un élément explicatif suffisant. Qu'a-t-il fait ce soldat ? S'est-il montré insolent envers son supérieur ? N'était-il pas capable d'assumer ses tâches ? Avait-il du mal à tenir debout ? Ou le simple fait de montrer les signes d'une consommation excessive a-t-il mis son supérieur en colère. Nul ne saura. Berger aussi raconte une anecdote instructive à ce sujet. Le 2 novembre 1914, il note :

¹⁹²Mikeš, texte non paginé : « Dnes v neděli odpoledne ztýral šikovatel pěšáka Brožka. Oba však byli opilí, že sotva stáli na nohou. Brožkovi je 44 let a šik. Ansorge s ním uhodil o zem do bláta a dal mu na ústa. Scéna velice odporná. »

¹⁹³VHA Praha, fond: SbHP, carton 48, Josef Baloun, p. 17 : « Když jsme sestoupili z vozů měl maďarský četník výstup s opilým, tak že se zdálo, že jej probodne a když mu dal pár ran kolbou, položil ho na zemi. »

« A la 8^e centurie, il y a J. Milota. Il est plus grand et plus fort que moi, nous avons fait notre entraînement de huit semaines ensemble. Il fait chaud, donc il a dormi dehors. Le lieutenant Fitzinger lui a demandé quelque chose et comme [Milota] n'a pas sauté de suite et plein d'élan, il a attrapé un petit tonneau posé à côté et avec lui, il a frappé Milota à la tête, puis il l'a fait attacher. Comme il y avait ce tonneau à côté, il pensait que Milota dormait ivre-mort de l'eau-de-vie de prunes. Naturellement, Milota a subi un choc, il n'arrêtait pas de tourner la tête et murmurer quelque chose. Le lieutenant a été averti de son état. Il l'a laissé détacher et deux soldats baïonnettes au fusil l'ont escorté chez le médecin. Fitzinger s'est mis face à Milota son revolver à la main et dit au docteur qu'il était soûl. Lorsque le docteur a découvert la vraie cause [de son état], il a fait emmener Milota à l'hôpital. Le lieutenant Fitzinger est devenu tout pâle. Mais nous sommes certains qu'il ne lui arrivera rien. C'est l'éducation des officiers autrichiens¹⁹⁴. »

Ce lieutenant Fitzinger est-il seulement contrarié par un soldat qui ne s'exécute pas aussi brusquement qu'il aurait aimé ? Ou craint-il les effets négatifs d'ébriété sur la condition physique de ses soldats et c'est pour cela qu'il s'applique à extirper ce vice coûte que coûte ? Berger attribue la responsabilité de cette réaction excessive à l'éducation et l'ambiance générale dans l'armée austro-hongroise. Peut-être le lieutenant Fitzinger était-il un officier véritablement brutal. Finalement Berger le connaissait mieux que nous. Cela étant dit, la consommation d'alcool représente un véritable souci pour le fonctionnement de l'armée. Or, le rapport de la hiérarchie à l'égard de ce fléau est ambigu. D'une part, les effets de l'alcool aident les soldats fortement éprouvés à mieux supporter les souffrances et leur sort en général mais, d'autre part, un état d'ivresse dégrade les capacités d'actions et de réaction face aux stimuli extérieurs. Pire encore, si l'abus est trop important, il peut mettre le soldat hors d'état de servir. Et finalement, comme nous l'avons vu, l'alcool est souvent à l'origine des actes de violence au sein des unités. Une consommation excessive représente peut-être une source de danger supplémentaire aussi bien pour le consommateur lui-même que pour ses camarades. Comme telle, elle est naturellement traquée et sévèrement punie par les cadres craignant ses effets néfastes sur leurs

¹⁹⁴AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 39 : « U 8. set. je J. Milota, větší a silnější než já a spolu jsme prodělali osmitýdenní výcvik. Je teplo, tak spal venku. Por. Fitzinger něco chtěl a že on rozespalý hned pružně nevyskočil, popad vedle ležící malý soudek a praštil jím Milotu do hlavy a nechal uvázat. Myslel, když vedle ležel soudek, že je ožralý ze slivovice. Samozřejmě Milota utrpěl ránu, pořád kroutil hlavou a něco si bručel. Poručík byv na jeho stav upozorněn, nechal ho odvázat a dva vojáci s bajonety ho vedli k doktoru. Fitzinger s napřaženým revolverem se postavil proti Milotovi a říkal doktorovi, že je opilý. Když lékař shledal pravou příčinu, dal Milotu odvézt do nemocnice a lajtnant Fitzinger zbledl. Jsme si jisti, že se mu nic nestane. Vždyť je to rakousko-oficírská výchova. »

hommes. Même si, du moins selon les témoignages, beaucoup d'entre eux s'y adonnent eux-mêmes sans trop de modération et en sont eux même victimes en ce sens que l'ivresse influe aussi sur leurs comportements. Chez certains cela provoque ou accentue les penchants violents qui se répercutent sur leurs subordonnés et ajoute ainsi une douleur et souffrance supplémentaires à l'exercice de leur service en armes. Et certains recherchent le soulagement à leur souffrance et l'épuisement dans l'alcool. C'est une spirale vicieuse qui entraîne de nombreux soldats sans comme avec les galons et qui contribue sans doute à la prolifération de la violence à l'intérieur des unités. En dehors de la faiblesse pour la bouteille, chronique chez certains, le recours massif à l'alcool témoigne de la détresse psychologique vécue par de nombreux soldats de rang aussi bien que de leurs cadres dans la guerre.

Parmi les actes qui provoquent la colère des supérieurs, l'incapacité à résister à la tentation de la nourriture proscrite s'est forgé une place prédominante. Dans les témoignages, l'alimentation est une des préoccupations quotidiennes principales. Or les denrées se font souvent rares, insuffisantes. Dans ce cas, il incombe aux encadrants de s'assurer que les minces provisions ne soient pas épuisées trop rapidement, que leur consommation reste correctement répartie dans le temps. Or à lire les témoins, rien de plus difficile que d'empêcher les hommes affamés de se jeter sur les réserves qu'ils portent. La consommation de provisions sans autorisation est une source intarissable de différends entre encadrants et encadrés. Comme nous avons vu précédemment c'est un prétexte fréquent de punitions officielles – notamment de l'attachement mais elle semble aussi servir de catalyseur puissant des comportements violents. Le Slovaque Fidrich raconte qu'un soldat a été tabassé et attaché pour deux heures pour avoir mangé une seule pomme, un autre aurait été transpercé par un officier et mort sur place pour avoir ouvert une boîte de conserve sans autorisation¹⁹⁵. Au regard de la nature de ce témoignage et du contexte de publication (un recueil de témoignages consacrés aux légionnaires slovaques sous-représentés par rapport aux Tchèques dans le paysage mémoriel d'un État fondé sur l'association des deux nations publié dans les années 1930 et édité par Ferdinand Písecký, un Slovaque et une des personnalités phares de la mémoire de la résistance tchécoslovaque) ce récit peut être stylisé en mettant en avant les stéréotypes et exagération mais pas nécessairement, Fidrich aurait pu aussi bien croiser un officier particulièrement cruel. D'autres témoins en ont fait autant. Berger observe le 3 avril 1915 (le jour de la fameuse reddition collective du 28^e régiment de Prague sur ce même front mais dont le témoin ne sait rien encore) un acte qui heurte sa sensibilité dans un régiment voisin :

« On en croise aussi du 48^e RI (Hongrois de la Velká Kaniž)
[Nagykanizsa en Hongrois nda.]. Leur major s'est mis à un endroit et

¹⁹⁵Fidrich, p. 30.

chaque soldat a dû lui montrer sa boîte de conserve de viande. Qui ne l'avait pas a reçu un coup de bâton. Il y en a un qui a reçu trois coups de bâton, quatre gifles et encore des bourrades. Mon sang bout face à ce comportement brutal, cette arrogance officière¹⁹⁶. »

Le soldat Mudrák qui parvient à tenir dans les rangs austro-hongrois durant une grande partie de la guerre et à faire aussi une petite carrière en montant en grade de simple soldat à sergent, atteste d'une réaction similaire. Le 16 octobre 1916 : « Rien à manger, seulement des gifles pour celui qui a mangé sa conserve. Une connaissance de Libodřice m'a raconté tout ce qu'il a enduré et qu'il ne tiendrait sûrement plus longtemps¹⁹⁷. » Ou encore l'instituteur Maksa note dans son journal à la même époque, le 11 octobre 1914, que : « Nous cherchons quelque chose à manger, les officiers nous giflent ou nous tapent avec le martinet ou la fêrule dès qu'ils découvrent quelqu'un qui arrachent des carottes ou [...] du champ détrempe. Holub a dû être mis au rapport déjà dix fois au moins car tous les jours il quitte son escouade pour chercher quelque chose à se mettre sous la dent. Et à chaque fois il ramène quelque chose : du pain, des pommes de terre, des fruits etc. et il partage toujours généreusement¹⁹⁸. »

Un tel déferlement de brutalité disproportionné interpelle (ceux qui l'observent ou le subissent). Mais témoigne-t-il d'une cruauté particulière des (certains) officiers austro-hongrois ? Ou plutôt de la cruauté, de la nature désespérante de la situation dans laquelle les acteurs sont plongés ? Comment un homme affamé auquel on demande un exercice physique continu peut-il résister à la nourriture qu'il porte sur lui ou qui s'offre à lui dans les paysages environnants ? Et comment empêcher les hommes dans cette situation de céder à la tentation ? Le défi est immense dans les deux cas. Sans qu'ils aient obligatoirement un penchant « naturel » pour la brutalité et la violence même si cela n'est pas bien sûr complètement exclus chez certains, l'extrême tension que cette configuration implique ne rend pas le recours à la violence obligatoire mais favorise néanmoins largement son apparition¹⁹⁹. Comme le montre la fin de l'extrait de Maksa et au vu de la haute fréquence de ce type de scènes dans les témoignages en général, l'appel de la faim

¹⁹⁶AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 116 : « Tu jdou také od 48. p. pl. (Maďaři od Velké Kaniži). Na jednom místě stál jejich praporčík a každý voják mu musel ukázat masovou konservu. Kdo ji neměl, dostal holí; jednomu dal tři rány s holí, 4 facky a ještě štouchance. Krev se v těle bouří nad tímto surovým jednáním, nad tou oficířskou zpupností. »

¹⁹⁷Augustin Mudrák, *op. cit.* : « K jídlu nic, jen pohlavky ten, kdo snědl konservu. Znamý z Libodřice mi vypravoval, jak děsně už zkusil a že už to asi dlouho nevydrží. »

¹⁹⁸VHA Praha, Fond. SbHP, Carton 26, fond: František Maksa texte non paginé : « Sháníme něco k jídlu, důstojníci pohlavkují a bijí karabáčem nebo rákoskou, když přijdou na někoho, kdo vydlubuje z rozbředlého pole mrkev aneb vodnici. Holub už je asi desetkrát napsán k raportu, poněvadž každý den zmizí na chvíli z čety, hledaje něco na zub. Přinese skoro pokaždé něco: chléb, brambory, ovoce, a t. d. a nezištně se s námi dělí. »

¹⁹⁹C'est le point essentiel des conclusions que Philip Zimbardo tire de ses plusieurs décennies de recherches en psychologie sociale consacrées à la question de comment les personnes ordinaires deviennent des bourreaux. Sa théorie des "pommes saines dans une cagette pourrie" [good apples in a bad barrel theory], insiste sur l'impact prépondérant de facteurs situationnels sur les conduites humaines. Philip Zimbardo, *op. cit.*, p. 10.

semble très souvent bien plus puissant que la peur de la punition, soit-elle physique, douloureuse et humiliante. Pour les encadrants chargés de le brider, la situation ne présente que de peu d'issues. Soit ils laissent faire, soit ils tombent dans la spirale vicieuse de la surenchère de violence...

4.1.3.2 Les coups qui s'imposent lorsque les mots se révèlent impuissants...

Hormis les pics de colère momentanés, les gifles et autres coups sont administrés en tant qu'arguments pour obtenir l'accomplissement d'une tâche là où un simple ordre verbal se révèle impuissant. Toute taxinomie des faits sociaux étant par définition artificielle, la séparation des deux types de scènes reste imparfaite et leurs limites se recouvrent. Elle réside surtout dans le fait que dans les exemples précédents l'agresseur était contrarié par un acte précis, les coups étaient administrés comme une punition. Dans la série d'exemples qui suit, au contraire les coups doivent aider à se faire obéir, à contraindre les soldats à exécuter un ordre qu'ils reprochent : continuer à avancer, creuser les tranchées ou faire un autre travail malgré un épuisement extrême le plus fréquemment. La colère peut être présente mais n'est pas nécessaire pour accompagner le geste agressif. Dans ce cadre, plusieurs situations apparaissent comme particulièrement propices au recours à la violence. Tout d'abord, les coups pleuvent pour faire avancer les soldats exténués lors de longues marches. Lorsque les soldats ne parviennent plus à marcher sur un simple ordre verbal, les mots se transforment en vociférations, puis en coups. Le 13 novembre 1914, Berger illustre cette progression vers la violence : « Nous avançons sans cesse. Ceux qui sont restés trop en arrière à cause de la fatigue se sont fait attraper par un lieutenant qui les presse et injurie comme une vieille putain qu'on n'a pas payée après la passe. Il brandit un énorme bâton, presque il en tape les soldats. Le soir nous sommes tellement dispersés que nous ne savons même pas où se trouvent toutes nos unités²⁰⁰. » Ici, les coups de bâton restent au stade d'une menace imminente, l'officier dépassé par la situation se contentant de la violence verbale. D'autres de ses collègues ont eu moins de scrupules. Heřmanský dénonce la brutalité de ses supérieurs face à l'épuisement de leurs hommes : « Épuisés par le rythme soutenu et la faim, certains soldats tombaient et restaient sur le côté de la route. Messieurs les officiers ne voulaient rien entendre, ils les battaient avec les sabres, les menaçaient avec leurs revolvers et les insultaient grossièrement²⁰¹. » Dans son unité, Janoušek est témoin d'une

²⁰⁰AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 45 : « Jdeme stále vpřed. Kteří únavou zůstávají vzadu, ty jeden lejtnant honí a nadává jako stará kurva, když si to na ní udělá a nezaplátí jí. Má pořádnou hůl a div že ještě s ní nemlátí vojáky. Pozdě večer bylo to tak rozházené, že nevíme, kde se naše oddíly všude nachází. »

Voir aussi, AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 31 : « Také u 8. roty nastala změna ; velení převzal por. Fitzinger (Němec), krobián první třídy. Když je s jeho setninou v zákopech, tak nám odměřuje práci na kroky a když jest jí málo, tak nám nadává víc než pacholek od rasa. Jednomu vojáku, povoláním učitel dal pořádnou facku, že stál u práce. Učitel je Němec a je asi povděčen, že dostal facku také od Němce. »

²⁰¹Josef Heřmanský, *op. cit.*, p. 43 : « Velkým tempem a hladem znavení, padali a zůstávali vojáci podle silnice.

pratique semblable²⁰², de même que le jeune soldat Kubík dont la sensibilité juvénile est heurtée par la brutalité de son nouvel environnement ? Il s'ouvre dans son carnet : « Derrière, il y a l'officier à cheval qui les pousse tous en avant le bâton à la main. Nous sommes vraiment comme un troupeau de bétail. Ces marches nous épuisent terriblement²⁰³. » Plus son expérience du front se prolonge, plus les conditions ainsi que l'état physique et mental de tous les protagonistes semblent empirer²⁰⁴.

« Nous sommes épuisés à l'extrême. J'ai arrêté de suer, je m'appuie sur le *bergstock* (le bâton de marche) et je pense à une seule chose – la fin. Personne ne parle, on n'entend que le seul officier jurer. Quelqu'un s'est écroulé et ne voulait plus ou ne pouvait plus continuer. [L'officier] a sorti le revolver et le menaçait de mort. Il ne lui serait pas venu à l'esprit de l'aider en demandant à quelqu'un d'autre de porter son sac à dos. C'est un Allemand alors que nous sommes des Tchèques²⁰⁵. »

Dans son récit, Kubík met l'accent sur la distribution des identités nationale-linguistiques dans cette scène orientant ainsi son interprétation. Pourtant, en y regardant de près, c'est peut-être un facteur mais il n'est probablement pas aussi déterminant qu'il y paraît. L'officier en question est peut-être quelqu'un d'un tempérament explosif soit, il n'aime peut-être pas les Tchèques non plus mais il se trouve surtout comme les hommes qu'il *doit* faire obéir dans une situation extrême et sans issue. Il est piégé entre, d'un côté, l'impératif de maintenir en marche ses hommes, impératif d'un ordre reçu d'un supérieur auquel il doit se soumettre sous peine d'être réprimandé lui-même et, de l'autre côté, l'état physique déplorable, empêchant les hommes qui lui sont confiés à se plier à ses ordres. La situation le dépasse, l'obéissance qui lui est normalement acquise dûment de son grade s'évapore ; ses mots n'exercent plus l'effet escompté, il se révèle impuissant face aux manquements constatés. Qu'il soit brutal ou pas dans sa vie privée, dans l'exercice de sa fonction, dans une telle situation, la contrainte violente lui apparaît comme un dernier recours, le seul capable de produire encore un effet sur les corps et les esprits

Páni oficíři tomu nechtěli rozumět, a proto jich bili šavlemi, mířili revolvery a hrubě nadávali. »
Aussi p. 45, une scène similaire : « Cestou lesem dělал nadp. Eichler velké výklady, protože někteří se báli a zůstali vzadu. Křičel, kopal, hrozil zastřelením, máchaje zuřivě kverem, který nosil s sebou. »

²⁰²Jan Janoušek, *op. cit.*, p. 23 : « ale v tom jeden hoch zůstával trochu pozadu a když to viděl pobočník, hned šel k němu a pořádně ho několikrát přetáhl rákoskou. Pak mu hodně vynadal a hrozil zastřelením. Toto divadlo nás mnoho nepobavilo. Už bylo vidět, že zde nejsou žádné žerty. »

²⁰³František Kubík, *op. cit.*, p. 29 : « Vzadu oficír na koni a holí pohání kupředu. Jsme opravdu jako stádo dobytka. Ty marše nás děsně derou. »

²⁰⁴Aussi František Kubík, *op. cit.*, p. 37 : « Někdo na nás řve a tluče nás holí. Otočím se, vypadá jak blázen. Svině dezertěři ! Raný holí padají přes hlavu, přes nohy, zvedáme se, abychom postupovalo, vtom ticho – fahnrich se svalil vedle nás, plna ústa krve. Hruža. »

²⁰⁵František Kubík, *op. cit.*, p. 91 : « Jsme vysílení do krajnosti. Přestal jsem se potit, opírám se o *bergstock* (horskou hul) a myslím na jediné – na konec. Nikdo nemluví, jen oficíra je slyšet nadávat. Kdosi se tam svalil a nechtěl dal, či nemohl. Vytáhl na něho revolver a hrozil, že ho zastřelí. Aby mu pomohl a dal někomu nést ruksak či flintu, to ho ani nenapadlo. Je to Němec a my jsme Cesi. »

sans vigueur. Kubík, lui, propose une autre solution. Il serait sûrement plus humain d'aider le malheureux, de le soulager en lui ôtant une partie de son poids. Mais est-ce une solution réellement envisageable par l'officier dans cette situation ? Il faudrait trouver un homme assez solidaire pour porter une double charge malgré sa propre fatigue et puis, si on en soulage un, pourquoi pas les autres ? Comment justifier une aide singularisée sans craindre les réactions en chaîne ? L'officier n'y pense peut-être pas et si oui, il doit se poser la question du risque de chaque geste bienveillant et de signe de mansuétude à l'égard d'un subordonné pour son autorité devant le groupe. Or, la solidarité des hommes tous soumis à un quotidien dur et épuisant a des limites. Kubík propose bien un geste solidaire dans son journal intime mais au moment critique il n'en est rien. Y-pense-t-il à l'instant où il voit la scène qui heurte son sens de l'empathie ? Ou l'idée lui vient-elle un peu plus tard, une fois la marche terminée au moment de repenser les événements vécus pour les transformer en récit ? Peu importe. Dans un état d'épuisement extrême, il serait sûrement difficile d'assumer une charge supplémentaire même malgré de bonnes intentions. La force physique pour transformer les idées en actes n'est plus là. Qui plus est, suivant les cas, même les intentions ne se révèlent pas toujours aussi solidaires que celles de Kubík. Dans une situation similaire, Havelka par exemple, ne peut guère chercher un soulagement auprès de ses camarades. Contrairement aux autres récits de brutalisation narrés du point de vue de l'observateur, ce témoin affirme en avoir été lui-même victime. Qui plus est, les coups qu'il reçoit ne proviennent pas d'un cadre mais directement de ses camarades :

« Mais jambes tremblaient de faiblesse et je croyais souvent que j'allais tomber de fatigue. Mes camarades du 21e Schutzenregiment venaient de la campagne de Haute Autriche et certains du pays viticole bas-autrichien – [ils étaient] vraiment bêtes, dégénérés ; lorsque je ne marchais pas au pas, ils m'aidaient avec les crosses de leurs fusils – comme les gradés leur ont appris²⁰⁶. »

Dans cet extrait, la volonté d'assurer l'obéissance ne se manifeste donc pas uniquement de la part d'une autorité officielle même si, comme l'insinue le témoin, ses camarades peu commodes auraient agi à son image. Le récit reste elliptique à propos de leurs motivations : voulaient-ils vraiment harceler et tourmenter l'auteur en particulier ? Étaient-ils soucieux d'accomplir au mieux les ordres par espoir de gratification ou par peur de punition ? Une menace de punition collective planait-elle sur l'unité en cas d'égarement d'un seul soldat ? Ce sont autant de pistes plausibles qui n'exigent pas nécessairement une interprétation essentialiste qui se résume à la

²⁰⁶Havelka, p. 5 : « Tráslý se mi slabostí nohy a často jsem myslel, že únavou padnu. Kamarádi od „Schutzenregimentu n°21“ byli z hornorakouského venkova a někteří z Dolních Rakous z vinného kraje – doslova blbí, degenerovaní; když jsem špatně držel krok, pomáhali mi pažbou ručnic – tak je to šarže navedly. »

constellation psychologique des personnes mais invite à comprendre leurs agissements en fonction de la distribution des rôles dans la scène donnée. Pour bien comprendre, nous ne menons pas cette analyse pour défendre ni justifier le recours à la violence mais tentons de démontrer l'emprise et l'impact de la situation sur les différents acteurs qui y participent. Dans cette perspective, le caractère et les qualités ou défauts personnels jouent un certain rôle, celui-ci est cependant écrasé par le poids des conditions, souvent extrêmes, de la situation elle-même.

L'impossibilité de se faire obéir, d'obtenir la discipline attendue est indiquée comme le facteur explicatif aussi par les rares (deux seulement) témoins en position de cadres qui avouent avoir eu recours à la violence eux-mêmes dans l'exercice de leur fonction. Le médecin Bouček laisse jaillir sa colère lorsque les hommes qu'il doit faire obéir ne se plient pas à ses ordres. En été 1914, sur le front russe, il note qu'au moment de se mettre en marche vers Jakszyce : « Alors là, cette racaille m'a énervé, j'ai dû les taper avec mon sabre, leurs mettre des coups de pieds, crier et ... même les menacer de revolver. C'est un ramassis de lâches – personne n'a même osé de se venger par derrière²⁰⁷. » L'officier des services de santé, le docteur en médecine Bouček se montre dans son témoignage dur et exigeant et avec ses hommes et avec ses collègues ; sous l'uniforme austro-hongrois il critique à plusieurs reprises la « lâcheté ambiante », le manque d'enthousiasme, de volonté de sacrifice ou bien même de combattre tout court. Pourtant, capturé le 26 novembre 1914 sur les bords de la Vistule, il se porte volontaire pour passer de la Russie en Serbie et s'engage donc très rapidement et très précocement par rapport aux autres prisonniers de guerre tchèques et slovaques devenus légionnaires dans les rangs de l'armée ennemie. Depuis le 1er mars 1915, il travaille comme médecin dans l'armée serbe. Il participe par la suite à l'évacuation de cette dernière par l'Adriatique. Il arrive à Paris d'où il se rend en Russie pour s'engager dans les légions tchécoslovaques qui s'y sont formées entre temps. Il devient légionnaire le 29 août 1917 et poursuit sa carrière dans les services de santé de la résistance tchécoslovaque où il accède au grade de lieutenant-colonel. Ce docteur en médecine, issu d'une lignée de médecins, accomplit donc une carrière brillante dans la résistance tchécoslovaque. Même s'il ne s'étale pas dans son témoignage sur ses positions politiques d'avant la guerre, il est *sokol* ce qui traduit une certaine proximité avec le nationalisme tchèque. Ses éclats de colère en direction de ses subordonnés trop las pour marcher et se battre ne relèvent donc fort probablement pas d'une conviction politique et de sympathies pour l'armée austro-hongroise mais d'un trait de caractère. Cet homme qu'on peut, au vu de son parcours et de ses exploits qualifier de brillant et capable, semble tout simplement ne pas supporter la lassitude et le manque d'action chez les autres et, par-dessus tout, ne pas se faire obéir.

²⁰⁷Bouhuslav Bouček, *op. cit.*, p. 44 : « Teď už mne ta pakáž dohřála, musel jsem je mlátit šavlí, kopat, křičet a ...I revolverem ohrožovat. Je to zbabělá cháska – nikdo si nedovolil ani, aby mě zezadu odplatil. »

Un autre témoin officier, le cadet puis lieutenant Dobrovolný, jeune étudiant brillant en civil, se retrouve à plusieurs reprises malgré ses préceptes éthiques et ses abondantes réflexions sur le rôle de l'officier et les critiques répétitives des méthodes disciplinaires violentes²⁰⁸ qu'il partage dans son carnet, dans une situation où il ne résiste pas lui-même à imposer son autorité à force de coups. En enregistrant ces expériences de violence infligée aux autres, il se montre pourtant parfaitement lucide du hiatus entre une attitude idéale en harmonie avec son image de soi, ses idéaux, ses préceptes et ses convictions et son comportement réel dans une situation donnée. Il livre l'introspection suivante :

« Un moment plus tard, je suis allé vérifier comment progresse le travail de mon escouade. Le caporal K., un Tchèque viennois, tailleur en civil, n'avait tout simplement rien fait. Les soldats restaient accroupis en petites bandes, bêchant la terre par ci et par là mais sans vouloir fournir un vrai travail. Et le soleil se levait déjà, les premiers coups retentissaient depuis la colline. Alors j'ai piqué une colère noire. J'ai grondé le caporal et, dans cet élan de colère, je lui ai mis une gifle. (Je m'en veux.) Ensuite, j'ai placé les soldats moi-même et leur ai ordonné de creuser et de relier les abris à la tranchée ! Je me suis mis moi-même à creuser avec un gars au milieu de ma section²⁰⁹. »

Peu de temps après il récidive :

« Quand nous avons un peu creusé notre abri, je suis parti faire un tour le long du front pour contrôler si les soldats avaient creusé assez profondément. Je vois alors que le Viennois R., ce petit bonhomme noir, employé de la banque qui écrivait à sa femme sur les gitanes, était allongé par terre et ne faisait rien. Je me suis énervé encore une fois et lui ai donné une gifle. (Je m'en veux.) Il m'énervait surtout le fait que lui en tant que mari et père d'enfants en bas âge mettait en péril sa propre vie pour son confort. Et voilà que ce bonhomme qui se jouait du principe qu'il faut s'enterrer le plus profondément possible devant l'ennemi a reçu avant la fin de cette journée-là un coup dans la tête et n'a plus dit un mot. Je regrettais aussi bien sa mort que la gifle²¹⁰. »

²⁰⁸Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 18 : « Jednou na pochodu zarazilo mě počínání Polákovo. Vraceli jsme se z většího cvičení, při němž byli vojáci „Feldmasig“ vystrojeni – tj. Nesli asi 30 kg nákladu. Cestou zůstával jeden hoch na konci kolony pozadu, jsa již unaven. Polák jej napomenul, aby se držel v řadě, když to však nepomáhalo, tasil šavli a sekl vojáka na plocho přes zadek. mladík popoběhl jako šipka a dal se do breku. Polákova surovost mě popudila, musel jsem však mlčet, bylť nepřístupný a měl vyšší šarži. Kromě toho nás zastiňoval prestýžem frontového bojovníka. Byla to pro mne první ukázka oficírských mravů na frontě. »

²⁰⁹Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 65 : « Po chvíli šel jsem se podívat, jak pokračuje práce čtyř. Kaprál K., vídeňský Čech, v civilu krejčí, prostě nic neudělal. Vojáci krčili se v hloučcích, rýpali se lopatkami trochu v zemi, ale do práce se jim kloudně nechtělo. A již svítalo a z kopce třeskly první výstřely. Tu jsem se dožral. Vyčínil jsem kaprálovi a dal mu v zlosti pohlavek. (Kaju se.) Pak jsem vlastnoručně vojáky rozestavil a přikázal: na místě se zakopat a dekunky spojit příkopem! Sám jsem spolu s jedním chlapem začal zakopávat uprostřed své čtyř. »

²¹⁰Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 65 : « Když jsme měli kryt již trochu prohlouben, běžel jsem podél fronty

Malgré ses remords, le jeune officier pêche une troisième fois. Il se sépare de son ordonnance Václav dont il apprécie pourtant les services loyaux à cause d'un incident sans grande importance à première vue.

« J'ai confié à Václav ma veste pour qu'il aille la débarrasser des poux. Il l'a prise et il est parti dans la tranchée emprunter une brosse. Ainsi, toute la centurie a su que j'avais des poux. J'avais l'impression que tous les soldats en rigolaient. J'ai eu une honte terrible. Quand Václav est revenu, je lui ai arraché la veste des mains et je lui ai mis une bonne gifle (ma troisième et ma dernière en Galicie). Et comme il était quand même un peu paresseux, je l'ai congédié²¹¹. »

Cocasse en effet, cette maladie a une portée symbolique importante pour le jeune chef qui doit conquérir le respect et la confiance de ses hommes. Chaque hiatus susceptible de dégrader son image, de le ridiculiser met sérieusement en péril sa position. L'intensité de la colère qui le saisit répond à celle de la honte ressentie et explique le recours à un geste qu'il semble pourtant s'interdire. Au regard de ses écrits et de son parcours, Dobrovolný n'a rien ni d'un homme violent ni d'un officier impérial fanatique. Aussi, le regret qu'il exprime entre parenthèses semble-t-il parfaitement sincère et pourtant, il ne parvient pas à s'empêcher de recourir à la force brute, il répète même le geste proscrit... Placé à un poste de responsabilité, il doit s'assurer l'obéissance de ses subordonnés et ce d'autant plus que l'enjeu et de taille : rien de moins que leurs vies. Un refus ou une négligence risquent donc non seulement de saper son autorité d'officier et blesser son amour propre mais aussi de provoquer la perte d'un homme placé sous ses ordres et dont il est responsable d'assurer la sécurité maximale. Dans les conditions extrêmes du quotidien du front où les nerfs de tous, aussi bien ceux qui ordonnent que de ceux qui doivent exécuter les ordres sont tendus d'épuisement physique comme psychique, de peur, d'excitation, parfois – peut-être même souvent, les mots ne suffisent plus. Malgré toutes ses bonnes résolutions, Dobrovolný ne voit pas – du moins au moment – d'autre solution que la force brute pour assurer l'exécution de ses ordres. Encore une fois, c'est donc bien la situation qui par sa logique interne ouvre la porte à la violence, bien que cela ne signifie bien sûr pas qu'elle soit indispensable ou automatique, autrement dit que *tous* les encadrants y recourent dans des

dohlédnout jak jsou vojáci hluboko v zemi. Tu vidím, že Vídeňák R., onen černý mužík, bankovní sluha, který psal své ženě o cikánkách, se natáhl na trávu a nedělal nic. Dožral sem se znova a dal mu též pohlavek. (Kaju se.) Zlobilo mne zejména, že on, manžel a otec malých dětí, pro své pohodlí nedbá bezpečnosti vlastního života. A vidíte: ten človíček, jenž opovrhoval zásadou, že je třeba zarýt se před nepřítelem co nejhlouběji do země, dostal ještě téhož dopoledne ránu do hlavy, že už ani nehlesl. Bylo mi líto mrtvého i toho pohlavku. »

²¹¹Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 121 : « Dal jsem Václavovi vestu, aby ji trochu od všivil. Vzal ji a šel do okopu vypůjčit si od někoho kartáč. Při tom se celá setnina dozvěděla, že mám vši. Zdálo se mi, že se tomu vojáci smějí. Strašně jsem se styděl. Když se Václav vrátil, vzal jsem mu vestu z ruky, vyřal jsem mu políček (třetí a poslední v Haliči), a poněvadž byl celkem lajdák, propustil jsem jej. »

conditions comparables. D'ailleurs, Dobrovolný lui-même combine dans la même situation les deux façons d'obtenir l'effort qu'il demande à ses hommes : une fois le relâchement momentané de sa maîtrise de soi terminé – canalisé par l'acte violent – c'est la stratégie de la conduite exemplaire qui reprend sa place : l'officier Dobrovolný se met lui-même à creuser au milieu de ses hommes pour les inciter à en faire autant. Il dépasse ainsi les obligations strictes de sa fonction d'encadrant. Du point de vu de Dobrovolný, le recours aux gestes violents est un incident fort regrettable mais nécessaire dans (et justifiable par) les circonstances données. Surtout, a-t-il vocation à rester exceptionnel. En revanche, les hommes qui en sont victimes peuvent l'interpréter différemment : pour eux il peut apporter encore une preuve supplémentaire confirmant la brutalité de la hiérarchie militaire en place. Aux yeux des autres – de la victime et du public, chaque acte de violence est donc susceptible de conforter les représentations stéréotypées par une démarche inductive qui fait de cet officier brutal l'archétype de l'attitude de tous les officiers. Il s'agit d'un exemple individuel. Naturellement, il est impossible d'en déduire une loi générale, applicable à tous. Chaque situation est un cocktail d'ingrédients bigarrés à un dosage variable. Néanmoins, son témoignage met en relief toute la complexité de la question des moyens et des leviers qu'ont les cadres placés avec leurs hommes dans des conditions extrêmes du front pour maintenir la discipline.

4.1.3.3 Les cas de harcèlement continu ou la violence hiérarchique intégrée au « système »

« Une fois n'est pas coutume » dit l'adage. Aussi, Dobrovolný, bien qu'il avoue avoir cédé à la tentation de la gifle, insiste-t-il sur la nature tout à fait exceptionnelle de son recours à la force brute. En revanche, certains témoins dénoncent des pratiques violentes répétitives. Le Slovaque cité plus haut, Fidrich, continue ainsi sa lamentation : « Il y avait d'énormes dysfonctionnements dans cette armée austro-hongroise. Il n'y avait que la faim et le tabassage²¹². » Une exagération stylisée d'un recueil d'après-guerre ? Peut-être. Mais à la même époque – le 13 octobre 1914 – au début de sa campagne contre la Serbie, le soldat Šrámek, commerçant dans le civil, décrit dans son journal intime des pratiques de harcèlement continu similaires : « La faim tous les jours, pain insuffisant, la dysenterie et la diphtérie etc. se répandent parmi nous. [...] Nous attendons nos colis, en vain – les sergents-majors ont tout volé. De même pour le rhum et le vin ! Les officiers sont soûls, ils nous tarabustent et nous tapent avec des bâtons²¹³. » Présenté ainsi, il est difficile de comprendre ce comportement. S'agit-il

²¹²Fidrich, p. 30 : « Byli to hrozne neporiadky v tom rakusko-uherskom vojsku. Hlad sme mali vždy a samé bitie. »

Voir aussi Pospíšil : « Někteří z nás dlouho ošetřovali boule po pohlavcích nebo modřiny po kopancích, které nám – snad po zpestření výcviku – občas ušetřila nějaká šarže. »

²¹³Josef Šrámek, *op. cit.*, p. 6 : « Denně hlad, chleba málo, rozmáhá se mezi námi úplavice, dyfterie atd. (...) Čekáme balíky, marně – p.t. feláci nám je rozkradli. To samé s rumem a vínem! Oficíři opilí, sekýrují a tlučou holemi. »

toujours de la réaction à une situation inouïe, désespérée, provoquée par la guerre à laquelle les officiers et sous-officiers austro-hongrois, réservistes pour beaucoup n'avaient pas été préparés ? Ou d'une bande de chefs particulièrement brutaux ? Il est intéressant par ailleurs que ce type de comportement violent apparaisse chez Šrámek, comme chez beaucoup d'autres témoins dénonçant une violence hiérarchique répétitive, de façon collective et anonyme. Chez Šrámek, l'ensemble des supérieurs est traité comme un seul acteur, sans que quelqu'un se distingue dans un sens ou dans un autre.

Le jeune étudiant, volontaire d'un an, Procházka expérimente lui-aussi la brutalité ambiante. Il y est confronté lors de sa formation de sous-officier, encore à l'arrière. Il note le 9 novembre 1915 :

« Exercices proprement frénétiques. [...] Je ne comprends vraiment pas pourquoi en Autriche on traite les gradés et les hommes ainsi. C'est comme si nous nous étions rendus tous coupables de quelque chose et étions ici à Lapotyn en punition. Avec quelle humeur ces gens peuvent-ils marcher au front après ça ! Les volontaires d'un an et les gradés forment maintenant un zug [compagnie en allemand, nda] spécial et on les traite pire que les soldats ordinaires. Pourquoi ? A quoi bon²¹⁴ ? »

Dans une citation, un autre volontaire d'un an et étudiant Dobrovolný, fournit des éléments de réponse à la question soulevée par son homologue :

« Les officiers d'état-major avilis, ceux qui ne se précipitaient pas vraiment pour partir au front, répandaient la terreur jusqu'à ce qu'une nuit l'un d'eux se soit fait attraper dans une ruelle et ait reçu une bonne correction. Leur credo était de maintenir une discipline de fer par la terreur et de martyriser aussi bien les soldats que les officiers pour que le départ au front ne leur soit pas trop dur. Ils assuraient la presse hydraulique qui poussait les troupes au front. Ils étaient aidés par les officiers réservistes apeurés qui avaient réussi à se procurer les certificats médicaux en guise de garantie contre le front et puis par une meute aboyant de sergents et de caporaux²¹⁵. »

²¹⁴MAÚ AV ČR, Archiv AV ČR, fond : Vladimír Procházka, Ic-deníky, texte non paginé : « Cvičení přímo zuřivé. [...] Celkem nechápu u nás v Rakousku to jednání se šaržemi i lidmi. Jako bychom se všichni něčím provinili a byli zde v Lapotyně trestem. S jakou náladou mohou ti lidé jít do pole! Jednoročáci a šarže nyní tvoří extra „zug“ a jedná se s nimi hůře než s obyčejnými. Proč? K čemu je to dobré? »

²¹⁵Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 10 : « Zdivočelí štábní důstojníci, jimž fronta nevoněla, šířili tak dlouho hrůzu, až záložníci jednoho z nich v noci zatáhli do postranní uličky a řádně zbili. Jejich zásadou bylo udržovat tuhou kázeň, teror a týrat vojáky i důstojníky, aby jim odchod na frontu nebyl příliš těžký. Obstarávali hydraulický lis, jímž se hnalo vojsko do fronty. V tom jim pomáhali ulekání záložní důstojníci, kteří si dovedli opatřit lékařská vysvědčení pojišťující proti frontě, pak smečka štěkajících feldvéblů a kapralů. »

L'accusation de Dobrovolný, peut-elle être résumée à la jalousie entre officiers d'état-major et du front ? Ou s'agit-il d'un phénomène répandu, systémique, faisant partie intégrante, comme le suggère Dobrovolný, du fonctionnement de l'armée austro-hongroise ? La division entre ceux qui étaient envoyés combattre et ceux qui parvenaient à échapper au feu suscitant envies et jalousies pouvait elle inspirer des critiques²¹⁶ ? Aurait-on laissé à l'arrière un ramassis de brutes notoires ? (Théorie du « *rotten apple* ») Ou bien est-ce leur position qui les aurait amenés à agir ainsi ? (Théorie du « *bad barrel* 217 »). Il est par ailleurs intéressant que dans ce type d'accusation, la violence soit présentée comme générique, ambiante, collective, sans nom ni – étonnant chez les témoins tchèques enclins à faire remarquer les « mauvais » points chez leurs camarades allemands ou hongrois – appartenance nationale-linguistique, comme faisant partie « du système ». En effet, du point de vue de la configuration situationnelle, la violence exercée dans les centres de formations, dans les casernements et à l'entraînement à l'arrière ne relève pas de la même logique que celle observée sur le front. Dans les cas décrits précédemment les conditions et défis extrêmes impactent fortement les actions des uns et des autres. Loin du front, malgré certaines privations qui s'imposent au cours de la guerre, les conditions et les enjeux ne sont pas comparables. Une gifle ne peut pas se justifier par la volonté de sauver la vie d'un ou des soldats comme cela peut être le cas sous le feu. Pourtant, si on considère véridiques les récits des témoins étudiés, la violence y sévit bel et bien aussi. Elle ne relève pas non plus du même désespoir à ne pas se faire obéir par des hommes qui n'en sont plus capables. Le phénomène de ce type de violence « gratuite » a frappé des chercheurs pour d'autres occurrences, dans les périodes bien plus récentes. Le chercheur en psychologie sociale états-unienne Zimbardo y a consacré sa carrière partant d'une expérience organisée plongeant plusieurs étudiants volontaires en situation d'incarcération allant jusqu'à l'investigation approfondie sur l'incident d'Abu Ghraib²¹⁸. Les conclusions de ses analyses, bien qu'elles ne nient pas complètement le facteur des dispositions caractérielles individuelles – l'apparition de « *rotten apples* » insistent sur le poids de la situation « *bad barrel* » dans laquelle les différents acteurs se retrouvent plongés ainsi que sur la responsabilité du système – c'est à dire de l'échelle hiérarchique dans son intégralité²¹⁹. Cette responsabilité est d'une nature double. D'une part, c'est le fait d'avoir créé une situation qui ouvre la porte à la violence et à la brutalité et, d'autre part, d'avoir permis sa propagation par négligence voire complicité tacite²²⁰. Bien que ces

²¹⁶Ce n'est pas une particularité austro-hongroise. Les poilus français dénoncent eux aussi les embusqués et semi-embusqués. Rémy Cazals, *Les mots de 14-18*, Toulouse, Presses Universitaires Du Mirail, 2003, mot clé « embusqués », p. 49.

²¹⁷Cette théorie fut développée par le chercheur états-unien en psychologie sociale Philip Zimbardo.

²¹⁸Philip Zimbardo, *op. cit.*

²¹⁹Philip Zimbardo, *op. cit.*, p. 9-10, 381.

²²⁰Dans ses investigations portant sur le cas d'abus effectués par les soldats de l'armée états-unienne à Abu Ghraib, Zimbardo remonte jusqu'aux très hautes sphères de l'administration de George W. Bush. Philip Zimbardo, *op. cit.*, Chapitre : *Investigations of Abu Ghraib abuses expose system faults*, p. 382-400.

différentes occurrences soient éloignées dans le temps et dans l'espace, plusieurs paramètres définis par Zimbardo s'appliquent au cas des encadrants austro-hongrois. La violence est exercée par des hommes qui se retrouvent en position de pouvoir et qui ne sont pas forcément entraînés et formés pour. Les cobayes de l'expérience de la « Prison de Stanford » ont été recrutés sur la base de volontariat et n'ont reçu que des instructions très vastes sur la façon dont ils devaient jouer leur rôle de matons. Les cadres de l'armée états-unienne incriminés dans l'affaire d'Al-Ghraib étaient certes membres d'une armée professionnalisée mais jeunes, inexpérimentés et peu préparés à la réalité d'un terrain aussi dur et éloigné de leur quotidien américain que l'Irak. Pour l'armée austro-hongroise en guerre, basée sur la conscription, les cadres issus de la jeunesse appelée ou les réservistes mobilisés n'ont pas reçu, pour beaucoup d'entre eux, de formation et d'entraînement spécifique pour mener à bien leur rôle d'encadrants et beaucoup de ces civils en uniforme n'avaient sûrement ni de vocation, ni de talent, ni d'intérêt particuliers pour ce faire. Dans une telle configuration où un individu est appelé à jouer un rôle qui lui est étranger, comme l'a montré Zimbardo, les personnes incriminées tendent à agir en fonction des représentations qu'ils se font du rôle donné, en fonction de ce qu'ils pensent qu'on attend d'eux. Ces représentations se nourrissent de sources variées : les consignes à respecter mais aussi la production culturelle, les modèles observés dans le passé ou à l'instant²²¹... Dans le cas spécifique du rôle d'encadrant (du chef) dans un cadre militaire (ou carcéral), l'image mêle les attributs traditionnels de masculinité et de virilité dont la force brute fait souvent partie (même pour les femmes) et l'exigence d'une obéissance (soumission) parfaite. Le rapport hiérarchique imposant une relation d'autorité et une division nette entre dominant et dominé peut faciliter les abus. De plus, dans tous ces cas, ces personnes jouissent d'une relative sécurité personnelle : leurs corps et vies ne sont pas exposés/confrontés au danger immédiat venu de l'extérieur et ne sont pas censées être attaqués par les personnes soumises à leur surveillance et à leurs ordres (sauf cas très craints mais finalement très rares dans l'histoire de tous types d'institution totalitaire au sens goffmanienne du terme²²²). Ils s'insèrent toutefois dans un maillage hiérarchique ferme qui les met sans cesse à l'épreuve de leurs propres supérieurs qui ont le pouvoir de juger de la qualité de leurs performances dans le rôle confié²²³. Dans le cas

²²¹Pour le cas des exécuteurs du régime nazi Harald Welzer insiste sur l'impact des cartes de références qui sont en vigueur dans une société donnée à un moment donné et qui forgent les représentations du bien et du mal et la conscience morale de la société. Harald Welzer, *Les exécuteurs*, op. cit., p. 16. Pour la société allemande des années 1930, il définit trois rangs du cadre de référence allant du plus large au plus concret. Le premier englobe la structure d'arrière-plan socio-historique, le second correspond à un espace socio-historique qu'il est possible de cerner sous la majorité des points de vue, le « Troisième Reich » par exemple, le troisième rang englobe un contexte événementiel dans lequel agissent certaines personnes et le quatrième est constitué par les qualités, modes de perception, schémas interprétatifs, obligations remplies etc., toujours spécifiques, qu'une personne apporte avec elle dans une situation. Harald Welzer, Sönke Neitzel, *Soldats*, op. cit., p. 24-25.

²²²Erving Goffman, *Asiles : étude sur la condition sociale des malades mentaux*, présentation de Robert Castel, Paris, Les éditions de minuit, 1968, p. 46-47.

²²³Luc Boltanski, « Pourquoi ne se révolte-t-on pas ? Pourquoi se révolte-on ? », *Contretemps*, n° 15, 2012.

qui nous occupe ici deux logiques motivationnelles se rejoignent pour former une pression puissante. Il s'agit de l'émulation hiérarchique pour augmenter ou maintenir les bénéfices matériels et le capital symbolique d'une part et peur du front d'autres part. La menace d'être chassé de la place sûre au profit d'un autre plus habile plane sans arrêt sur tous. Pour la première : tout encadrant resté à l'arrière peut craindre l'envoi au front, utilisé comme punition – en principe ceux restés à l'arrière ne l'ont pas été par défaut ou contre leur volonté, ils souhaitaient bel et bien être et rester là. Ils ont donc intérêt à accomplir parfaitement leur tâche (à laquelle ils n'ont pas été préparés pour autant), à se distinguer ou du moins à éviter de s'attirer les foudres de leurs propres supérieurs hiérarchiques et risquer alors un envoi au front. En accord avec l'imaginaire en vigueur, leur rôle exige d'obtenir une obéissance exemplaire de ceux qui leur sont confiés, le zèle peut mener à une pression excessive, l'intimidation, violence. Le climat général, marqué par la rupture d'avec le quotidien ordinaire et ses repères, facilite la désorientation et l'apparition d'abus. De plus, certains hommes peuvent y prendre goût, aller encore plus loin dans leurs gestes et établir ainsi un standard vicieux qui se diffuse au sein du groupe²²⁴, la spirale se déclenche et il est alors difficile de la rompre ou d'y échapper. L'alcool joue un rôle double. Il facilite la violence mais aide aussi à supporter la situation, la violence des autres mais aussi la sienne en oubliant momentanément les maux. Dobrovolný montre bien ce fonctionnement par ruissellement à partir des positions plus élevées dans le système hiérarchique donné vers le bas. Le standard établi à un niveau se diffuse aux hommes des échelons inférieurs soucieux de « bien faire » pour « plaire » à ceux qui se retrouvent en position de juger leurs compétences et de décider par conséquent de leur sorte, méritant alors leur protection. Dans l'exemple cité ci-dessus, le harcèlement commence par « les officiers d'état-major avilis », se répand aux « officiers réservistes apeurés » et atteint même « la meute aboyant » de sergents et de caporaux²²⁵ ». Dans cette perspective, les échelons supérieurs du système hiérarchique ont toujours une part de responsabilité. Pour que ce type de spirale vicieuse puisse se déclencher, il faut que les comportements violents illicites soient au moins tolérés (par absence de punition) ou bien même encouragés (par récompense matérielle et/ou symbolique) par ceux qui se trouvent au-dessus des abuseurs. Ce type de situation est capable voire susceptible de favoriser l'émergence du harcèlement hiérarchique même chez des

²²⁴Philip Zimbardo nomme ce phénomène observé lors de ses recherches “*the evil of inaction*”. Philip Zimbardo, *op. cit.*, p. 313-323.

²²⁵Un fonctionnement similaire de la violence hiérarchique fut observé dans le cas des soldats allemands sous le régime nazi. Christopher R. Browning, *op. cit.* Ce phénomène social fut également observé et analysé dans le cadre expérimental par Philip Zimbardo lors de son expérience célèbre de Stanford Prison, où il a placé des cobayes recrutés parmi les étudiants volontaires de l'Université de Stanford dans les conditions d'une prison fictive. Les volontaires étaient divisés en deux groupes. La moitié jouait le rôle de prisonniers et l'autre moitié celui des gardiens. Très rapidement, des comportements de violence à l'égard des prisonniers mais aussi d'intimidation à l'égard des autres gardiens témoins des actes illicites commis apparurent au sein de ce second groupe. Philip Zimbardo, *op. cit.*

personnes qui, comme le démontre Zimbardo dans ses études, n'affichent pas de prédispositions particulièrement (au vu de leur bilan psychologique, profil social et encrage culturel) à la violence et brutalité²²⁶. Cela n'exclut pas l'implication de ce type de personnes dans les cas de violence hiérarchique, mais cela montre qu'une telle prédisposition n'est nullement *nécessaire*. La situation recèle le risque de dégénérer en elle-même²²⁷. Il ne s'agit pas d'ôter toute la responsabilité aux hommes qui agissent mais de montrer qu'il existe des situations qui, par leur configuration même, génèrent un risque plus élevé de voir émerger des comportements violents²²⁸.

Un autre élément mérite l'attention. Il s'agit des réactions à ce type de violence illicite voire totalement abusive de la peur de ceux qui les observent, qui en sont témoins. Malgré de nombreuses critiques et remontrances qui sont faites en privé, notamment dans les écrits intimes, ces actes, interprétés et définis clairement par les témoins comme abusifs, injustes ou cruels ne sont que très rarement ouvertement contestés au moment-même ou dans un délai bref après l'action. Confirmation de l'impunité.

Dans les différents extraits, les témoins, le plus souvent spectateurs, bien plus rarement victimes n'agissent pas. Jusqu'à présent nous n'avons observé aucune intervention de la part du témoin révolté par une scène bien que les mots de condamnation durs ne manquent pas dans les récits. Řehounek écrit, par exemple : « Je tremble de colère et d'impuissance, lorsque je vois comme il (un lieutenant) tabasse les gens et je suis décidé que s'il me tape à moi, à le transpercer avec ma baïonnette²²⁹. » La décision est peut-être prise dans sa tête, elle ne se matérialise jamais en acte. Peut-être il n'a-t-il jamais été frappé lui-même et une intervention au bénéfice d'un tiers semble, au vu de la façon dont il formule sa pensée, exclue. L'éternel critique Berger résonne de façon similaire. Lorsqu'il est témoin d'un comportement qui heurte sa sensibilité, il se défoule dans l'intimité de son journal ou dans des bavardages privés entre camarades. Le 30 août 1917, un lieutenant donne une gifle à un soldat. La colère ressentie se transforme en un déluge d'invectives et de vulgarité à l'adresse de ce supérieur dans son carnet. Le langage est tout sauf pondéré :

« Ce lieutenant est un homme plutôt jeune qui a l'apparence d'un homme débauché qui dans son temps libre ne fait rien d'autre que baiser des femmes avec sa bite bien flétrie. C'est un salopard et harceleur *de*

²²⁶Philip Zimbardo, *op. cit.*, p.198-205.

²²⁷Si l'on admet la pertinence de ce type d'analyse situationnelle et si l'on poursuit le raisonnement qui la sous-tend, cela nous amène à réfuter la thèse selon laquelle la violence de la Seconde Guerre mondiale prendrait la source directement dans l'expérience de la Première.

²²⁸Philip Zimbardo, *op. cit.*, p.210-221 et p. 319-323.

²²⁹Jan Řehounek, *op. cit.*, p. 15 : « Třesu se vždycky bezmocí a zlostí, když vidím, jak lidi mlátí a jsem rozhodnut, kdyby mne uhodil, ze do něho vrazím bajonet. »

première. Il jure à un tel point que c'est parfois dégoûtant de l'entendre. Un valet d'étable n'est rien à côté de lui. Celui-ci a étudié l'intelligence et de nombreuses putes sont plus intelligentes que lui. Les soldats lui souhaitent qu'un obus lui arrache les deux mains ou les deux yeux. [...] Nous avons parlé de l'incident d'hier. Tous condamnent ce lieutenant débauché de Svoboda pour la gifle et ne lui souhaitent que le pire²³⁰. »

Une autre fois, dans la note du 17 septembre 1917, il est témoin d'un acte d'une cruauté encore plus alarmante. Un capitaine injurie et brutalise à force des coups de pieds un jeune garçon qui n'a pas exécuté le salut réglementaire comme il faut car, comme nous l'explique le témoin, ce garçon était invalide, ne maîtrisant plus les mouvements de ses bras. « Tous les soldats le condamnaient et ce salopard de capitaine a eu droit à tous les noms qu'il mettrait en vitrine²³¹. » conclut Berger, laissant jaillir toute la colère et la haine qui l'animent. Mais encore une fois, ni chez Berger, ni chez les autres spectateurs (« tous les soldats le condamnent ») la révolte intérieure ne déborde pas de la zone de sécurité qu'offre la communication intime. Le rapport de force dissymétrique entre une autorité franchement abusive et sa victime choisie parmi les personnes de rang inférieur semblent profondément enracinés dans le système interprétatif mobilisé par les acteurs pour évaluer la situation et pour construire l'éventail de réponses adéquates. Couplée à la peur de punition, cette conscience de l'inégalité de positions et de marges de manœuvre, freine le passage à la contestation ouverte. Dans les extraits cités, la contestation ne figure pas sur la liste des options. Le témoin et ses camarades, si on suit le **raisonnement**, préfèrent confier l'exercice de la justice aux forces impersonnelles, au hasard de la guerre, au destin : « tous [...] ne lui souhaitent que le pire », qu'un obus lui arrache les deux mains ou les deux yeux », précise bien Berger. Une autre anecdote corrobore la supposition de l'existence de cette façon d'aborder le fonctionnement du monde social. Le 19 juin 1915, Berger raconte : « Le première classe Gabriel (un Allemand) est parti à l'hôpital. Il a déjà voulu gifler

²³⁰AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 114-115 : « Napřed cvičím abteilungsmarschieren. Je tu při nás lajtnant Svoboda (Němec). Ten dal jednomu vojákovu facku, že neháže nohou, jak chce. Tenhle lajtnant je mladší člověk a má vzezření vyžilého člověka, který ve volném čase leží jenom na ženských a prohání v nich jeho vyžilého hejbáka. Je to sprosták a sekant první třídy. Strašně nadává, až je to někdy hnus poslouchat. Pacholek od volů je hadr proti němu. Ten studoval inteligenci a mnohé kurvy jsou inteligentnější než on. Vojáci mu přejí, aby mu ve frontě granát urazil obě ruce nebo vyrazil obě oči. [...] Hovořili jsme o případu, který se stal včera. Všichni odsuzovali vyžilého lajtnanta Svobodu pro tu facku a přejí mu to nejhorší. »

²³¹17/09/1917: „Co my jdeme z práce, jde proti nám jeden hejtman – dle vzezření Maďar – s jednou ženou procházkou. My salutovali. Za námi kousek jde několik vojáků. Najednou slyšíme hluk, obrátíme se a vidíme, jak hejtman komanduje jednomu mladému hochovi lehnout. (Nieder) Když vstal, komandoval znovu, hoch si nechťel lehnout, tak hejtman do něho vrazil, až padl na břicho, hodně ho skopal a vynadal mu. Jeden voják se proti tomu ohradil, tak si ho napsal a s nadávkama šel s jeho sviní dále. Proč se toto stalo? Ten hoch je celým tělem invalida, rukama nemůže tak hnout a že prý hejtmanovi nesalutoval (on nemůže tak rychle rukama házet) a tu se projevila celá ta oficiírská surovost. Všichni vojáci to odsuzovali a co ten svinák hejtman dostal jmen, že by si je za rámeček nedal a jeho svině také. Napřed člověka zničí o zdraví a pak mu oficiíri ukazují svoji hrubost a surovost. Vojenský soud má všechny paragrafy v jedné patrontaši a oficiíri v těle jenom surovost. Tahle surovost hejtmanova je neslýchaná.“ 123

le sergent Ullmann pour avoir inutilement torturé les soldats. Seule la persuasion des hommes plus raisonnables l'a retenu. Ils lui ont expliqué que si lui, en tant que première classe avait giflé un sergent, il aurait eu de graves ennuis²³². » Placé dans une position hiérarchique supérieure que Berger, lorsqu'il est confronté à un acte de harcèlement hiérarchique, Dobrovolný assume le même réflexe que Berger. Il écrit : « La brutalité de Polák [un officier qui battait les soldats, nda] m'irritait, mais *j'ai dû* me taire, car il était intraitable et avait un grade plus élevé que le mien. De plus, il pouvait se prévaloir du prestige du combattant expérimenté²³³. » Une autre fois, plus tard dans son expérience du front, Dobrovolný qui est devenu lieutenant entre temps, réitère le constat d'impuissance.

« Parfois il était vraiment dur de conserver le sang-froid devant la bestialité de certains officiers. Une fois, j'ai dû regarder la scène suivante : [...] un capitaine en second à barbe jaune (de la centurie voisine) a mis un soldat en garde à vous et lui reprochait férocelement quelque chose. Puis il s'est mis à le gifler en alternant la main gauche et la main droite. Il continuait à lui parler et lui rapprocher quelque chose. Le soldat ne bronchait pas et à chaque coup il tremblait de tout son corps. Et le capitaine en second barbu le giflait encore et encore avec une persévérance d'arrogant²³⁴. »

Même lieutenant, Dobrovolný qui est alarmé par ce spectacle ignoble n'intervient pas bien que cette inaction à laquelle il se sent réduit lui demande beaucoup d'efforts, lui cause de la peine : « il était dur de conserver son sang-froid ». Mais encore une fois, le sens de la hiérarchie, du devoir face à une autorité et même peut-être la valorisation de la capacité de la maîtrise de soi chez les hommes adultes par le système de valeurs de l'époque, l'emportent sur sa conscience qui le met pourtant clairement mal à l'aise. Sur quoi repose ce sentiment d'*obligation* exprimé par le verbe « devoir » ? Certes, le système hiérarchique impose l'obéissance des uns à ceux qui leurs sont supérieurs. Toutefois, cette obligation est rarement totale. En théorie, il existe des possibilités d'exprimer son désaccord, des procédures pour se plaindre, permettant de référer d'un comportement abusif à une instance compétente. Or l'emploi du verbe « devoir » montre qu'en pratique, aux yeux de la personne qui l'emploie, aucun recours ne semble possible ou

²³²AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Dění zápisky v době světové války 1914-1918, p. 191 : « Frajtr Gabriel (Němec) odešel do nemocnice. Ten už jednou chtěl čet. Ullmannovi nafackovat za zbytečné týrání vojáků. Jen rozmluva závažnějších jej zadržela, že on frajtr by zfacoval cuksfíru a že by měl z toho těžké následky. »

²³³Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 18 : « Polákova surovost mě popudila, musel jsem však mlčet, bylť nepřístupný a měl vyšší šarži. Kromě toho nás zastíňoval prestyžem frontového bojovníka. »

²³⁴Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 69 : « Někdý však bylo těžko zachovat klid při bestialitách, prováděných některými oficíry. Jednou jsem musel přihlížet takovéto scéně: na březové stráni postavil si záložní nadporučík se žlutým plnovousem (byl od sousední setniny) vojáka před sebe do pozoru a cosi mu štekavě vytýkal. Pak jej začal pohlavkovat, střídavě levicí a pravicí. A pořád k němu mluvil a cosi mu vytýkal. Voják stál jako struna a při každém políčku se celým tělem zatřásl. A vousatý nadporučík políčkoval jej zvolna, s pedantickou vytrvalostí dál. »

abordable (le risque d'être puni à son tour apparaît comme trop élevé). Malgré le fort ressentiment qui transparaît dans les écrits des uns et des autres, la raison joue le rôle de garde-fou qui conseille toujours la prudence, la retenue, la conformité ou autrement dit de privilégier l'auto-préservation au détriment de la victime de l'abus mais aussi de ses valeurs et de sa conscience morale²³⁵. Ce sentiment d'impuissance, d'impossibilité d'agir en accord avec ses valeurs et ses convictions laisse des traces. Il génère des tensions nerveuses et un lot d'émotions négatives. Les écrits intimes ainsi que les échanges entre pairs complices dont il reste malheureusement bien moins de traces servent de paratonnerre aux tempêtes sous le crâne. Nous pouvons apercevoir ici une forte similitude avec l'expérience de Milgram. Beaucoup de cobayes qui deviennent tortionnaires sur ordre de l'autorité ressentent cette sorte de tension²³⁶ alors que la possibilité de ne pas obéir, de se dresser contre l'autorité dont ils reprochent les ordres, ne leur vient pas à l'esprit ou si elle surgit dans la pensée, elle est rapidement chassée comme illicite, irréaliste. Elle a peu de chance de se matérialiser en acte effectif de désobéissance, de refus²³⁷. La discorde entre sa propre volonté et la volonté de l'autorité se cristallise sous forme de tension. Lorsqu'elle est répétitive elle génère le mal-être, le stress chez l'exécutant ou même chez un observateur contrarié par le spectacle qui se déroule sous ses yeux mais qu'il approuve, malgré lui, par son inaction. Lorsque cette tension est ressentie comme une souffrance, elle peut provoquer le « renversement de rôles » constaté dans de nombreux récits des exécutants des actes violents²³⁸ où le « bourreau » qui souffre d'avoir été « obligé » à ses yeux d'infliger la souffrance à sa victime, se pense et se déclare comme victime lui-même. Aussi immoral qu'il puisse paraître dans beaucoup de cas, ce type d'interprétation d'une interaction impliquant l'exercice de la violence d'une personne sur une autre sur ordre d'une autorité laisse apparaître toute la force de la tendance au conformisme, la propension à penser n'avoir aucune autre option que de soumettre sa volonté à la volonté d'une autorité à laquelle on est censé d'obéir²³⁹. Dans une scène de violence, le public – *bystanders*²⁴⁰ - joue un rôle important. L'absence de leur réaction peut être interprétée de la part des criminels comme une approbation

²³⁵La propension à ce type d'égoïsme fut soulevée déjà par le philosophe anglo-saxon David Hume dans sa fameuse analyse du fonctionnement de « la nature humaine ». David Hume, (André-Louis Leroy), *Traité de la nature humaine. Essai pour introduire la méthode expérimentale dans les sujets moraux*, Paris, Aubier, 1983 (1738).

²³⁶Stanley Milgram, *op. cit.*, p. 21, p. 52, p. 61.

²³⁷Dans la configuration originelle de l'expérience de Stanley Milgram : « presque tous les sujets des études pilotes poursuivirent allègrement jusqu'à la dernière manette du tableau de commande sans paraître impressionnés par les mentions verbales accompagnant les indications du voltage. » Stanley Milgram, *op. cit.*, p.40.

²³⁸Stanley Milgram, *op. cit.*, p. 52-54.

²³⁹Ce mécanisme est décrit pour le cas des soldats de la *Wehrmacht* sous le régime nazi. Christopher R. Browning, *op. cit.*, Chapitre VIII : Réflexions sur un massacre, p. 126. Stanley Milgram, *Soumission à l'autorité*, *op. cit.*; Dave Grossman, *On killing*, *op. cit.*

²⁴⁰Bloch, C., Liebst, L. S., Poder, P., Christiansen, J. M., Heinskou, M. B., « Caring collectives and other forms of bystander helping behavior in violent situations », *Current Sociology*, n° 66(7), 2018, p. 1049–1069. Philip Zimbardo résume l'effet néfaste de l'absence de protestation de la part des personnes qui assistent à un crime « *the evil of inaction* ». Philip Zimbardo, *op. cit.*, p. 313-323.

tacite de leurs actes et conforter chez eux le sentiment d'impunité et de toute puissance.

Et c'est encore Berger qui rapporte une anecdote démontrant la force oppressive du système dans ces deux dimensions : d'une part l'inégalité et l'injustice réelles dans les traitements des personnes en fonction de leur statut et position hiérarchique et l'autolimitation que la conscience de cet inégalité imprègne dans les esprits de ceux qui se trouvent en position défavorisée.

Le 05 octobre 1917, le sens de justice de ce témoin est outré par un « fait divers » qu'il apprend par la presse :

« Dans le magazine, nous lisons [le compte-rendu d'] une interpellation qui raconte l'assassinat d'un dragonner par un officier à la Gare de l'Est à Vienne. Il est vraiment regrettable qu'un officier puisse transpercer un soldat comme ça, sans souci. En temps de guerre, tout est permis aux officiers et ils ont un grand pouvoir. (Même un première classe a un grand pouvoir.) Et le soldat n'a aucun recours. La règle est : « ferme ta gueule et fais ton devoir ! » Ici, les officiers sont arrogants, des filous prétentieux, une racaille et ce qui est important, ils jouent des grands héros à l'arrière mais ils sont de grands trouillards au front. Le public est curieux de savoir quelles seront les conséquences pour cet officier. Elles ne seront pas graves²⁴¹. »

Le discours à charge contre cet officier et par extrapolation contre les officiers austro-hongrois en général relève de l'interprétation subjective de Berger. Poussé par sa curiosité, il s'efforce de suivre l'affaire. Un mois est demi plus tard, le 27 novembre 1917, il obtient l'information qu'il recherche et la partage dans son journal. Dans la rubrique réservée aux nouvelles judiciaires, il retrouve enfin la suite du procès de l'officier assassin :

« Il y a une part de tragédie dans le fait que de nombreux soldats ont témoigné en faveur des officiers. Le verdict a été prononcé en conséquence. Le capitaine en second Reckzugel est coupable d'un excès de pouvoir et il est condamné à huit jours de confinement dans sa demeure. Le lieutenant Zerdik est condamné à six semaines de prison strict chez le profos (?) pour la mise en danger de la vie d'autrui. Pour aucun des deux officiers la condamnation n'entraîne de mesures diffamatoires. Les deux gardent les décorations et les grades acquis²⁴². »

²⁴¹AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 3, p. 134 : « V časopise čtem pilnou interpelaci, v níž se líčí zavraždění dragouna nějakým oficírem na Východním nádraží ve Vídni. Je skutečně politování hodno, že si oficír beze všeho probodne vojáka. Ve válečné době je sprostým oficírům vše dovoleno a mají velkou moc. (Vždyť i frajtr má velkou moc.) Voják nemá nikde zastání. Platí: „Hubu drž a dál služ!“ Zde jsou ti oficíři zpupní, domýšliví darebáci; ksindl a co důležité, dělají v zázemí velké hrdiny a ve frontě jsou velcí zbabělci. Veřejnost je zvědavá, co za to ten oficír dostane. Mnoho toho nebude. »

²⁴²AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 3, p. 156 : « Je v tom

Si l'anecdote est véridique, elle a tout pour conforter le témoin ainsi que d'autres, probablement nombreux, qui en prennent connaissance par la lecture ou par le bouche-à-l'oreille, dans ces deux lieux communs de l'interprétation des rapports dans la société austro-hongroise dans la guerre : le rapport de force est bien dissymétrique et toute tentative de demander la justice est vouée à l'échec. Bien qu'il s'agisse d'un cas spécifique, peut-être isolé, Berger est encore une fois conforté dans la conviction que l'inégalité règle dans l'armée et que les statuts hiérarchiques régissent les rapports de forces entre les uns et les autres et déterminent leurs marges de manœuvre respectives.

Les rapports entre acteurs ne représentent qu'une partie des paramètres d'une situation. La personnalité, (ou le caractère, le tempérament, autrement dit l'ensemble de qualités et de caractéristiques innées et acquises durant toute une vie) en est une autre. Aussi, chez Milgram comme chez Zimbardo, certaines personnes se singularisent en rompant avec la tendance au conformisme majoritaire²⁴³. Dans le corpus des témoignages nous retrouvons une pluralité de réactions, même si, dans cet ensemble aussi la soumission à l'autorité même abusive reste la tendance majoritaire. Le peintre et professeur d'art Havelka mobilise lui aussi sa plume pour exprimer son indignation du comportement de certains cadres, mais il raconte plusieurs anecdotes où la victime ne parvient plus à « encaisser » :

« Nous qui étions désignés par les lettres : « p. v. » ou « p. u. » servions aux gradés commençant par les première classe de cibles de moqueries et espiègleries diverses. Un certain Giuseppe Sotochiesa en est devenu fou. Il s'est échappé de la caserne et il s'est déshabillé devant la cathédrale de Saint Étienne à Vienne. Un étudiant en droit Jos. F. Sangulin (de Zadar) a été si longtemps la cible des moqueries de plusieurs gradés qu'un soir il a attrapé une pique et en a menacé ces gradés. Le lendemain, il s'est présenté de lui-même au rapport devant le capitaine en second pour se dénoncer. C'était un industriel viennois, un homme d'un certain âge, c'est pourquoi il a réglé l'affaire en allant parler à ces gradés. Sangulin, qui était chroniquement affamé, a été ensuite muté ailleurs²⁴⁴. »

Dans la première histoire, la victime, poussée à bout, sombre dans la folie. N'étant plus capable

kus tragedie, že mnozí vojáci svědčili ve prospěch oficírů. Také rozsudek dle toho vypad. Nadpor. Reckzugel je vinen překročením služební moci a odsouzen na osm dnů domácího vězení. Poručík Zerdik odsouzen byl pro ohrožení bezpečnosti života na šest neděl přísného vězení u profosa. Pro oba odsouzené oficíry nemá trest žádných difamujících následků. Oba podrží svá vyznamenání a šarže. »

²⁴³Philip Zimbardo, *op. cit.*, p. 5-6.

²⁴⁴Havelka, p. 24-25 : « sloužili jsme my, označeni písmenkami „p. v.“ anebo „p. u.“, šaržím, počínaje panem frajtre, za terč posměchu a různým alotriím. Jakýsi Giuseppe Sotochiesa se z toho zbláznil, utekl z kasáren a u vídeňského velechrámu sv. Štěpána se svlékl do naha. - Studující právník Jos. F. Sangulin (ze Zadaru) byl tak dlouho terčem několika šaržím, až jednou večer popadl bodlo a ohrožoval jím šarže, druhý den hlásil se sám k raportu nadporučíkovi. Byl to vídeňský továrník, starší pán, a proto záležitost urovnal domluvou šaržím. Sangulina, který míval chronický hlad, potom přeložili. »

de supporter le harcèlement continu dont il est la cible, ce soldat infortuné y met fin par un acte « insensé ». Le soldat en question est dit d'avoir perdu la raison. Certes, son geste sort du cadre et de la logique de la situation²⁴⁵, pourtant il ne fait que confirmer l'emprise que la tendance à la soumission auto-préservatrice exerce sur lui. Le registre de la folie²⁴⁶ lui offre une possibilité (aussi pénible qu'elle dût être) de rompre la spirale vicieuse du harcèlement dans laquelle il a été aspiré et d'échapper à la situation sans devoir assumer la responsabilité de la *contestation directe et explicite de l'autorité abusive*. Bien qu'il apparaisse comme « fou » aux yeux des autres, son comportement ne présente pas un véritable acte de révolte ni de libération de l'étau du système hiérarchique qui le tenaille. Dans cette perspective, le suicide représente le paroxysme de l'impasse ressenti face aux marges de manœuvres limitées par l'incapacité d'échapper à une situation de rapports **asymétriques**. La destruction de soi apparaît alors comme la seule option possible de mettre fin à la tension qui devient insupportable – littéralement invivable pour celui qui subit les déboires d'une autorité oppressive – tout en évitant de contester cette dernière et par là-même à s'attaquer à tout un système qui la tient en place. La seconde anecdote corrobore cette idée. Le soldat Sangulin perd son sang-froid et intervient directement contre l'autorité. Il agit toutefois sous l'emprise d'émotion, sans discernement. Une fois la crise momentanée terminée, le conformisme revient aux commandes, il admet son erreur et en assume pleinement les conséquences. Il se dénonce de lui-même. La réaction de la hiérarchie est intéressante. L'officier en question se montre plutôt clément, compréhensif²⁴⁷. Il affirme en même temps le pouvoir de l'autorité à décider des destins de ceux qui y sont soumis. La fin de l'anecdote corrobore l'authenticité du texte. S'il s'agissait d'un pur plaidoyer contre l'institution honnie pourquoi lui accorder des points positifs ?

Parfois, un soldat harcelé ou brutalisé, poussé à la limite du supportable, va au bout de sa réaction désespérée contre l'autorité maléfique. Dans les témoignages, nous recensons quelques (rares) cas d'agression physique aboutie des soldats contre les officiers. Il s'agit de gifles, de

²⁴⁵ La logique de la situation est donnée par un échange d'actions et de réactions convenu, répondant aux attentes des participants. Erving Goffman, *Les rites d'interaction*, Paris, Les éditions de minuit, 2011.

²⁴⁶ La réflexion s'appuie ici des conclusions à propos de la construction sociale de la folie du philosophe Michel Foucault. Michel Foucault, *L'histoire de la folie à l'âge classique*, Gallimard, Paris, 1998.

²⁴⁷ Aussi des cas chez Berger : la clémence des officiers avec les soldats qui ont contesté l'autorité en état d'ébriété. AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 50, le 20/11/14: « Grimusovi byla šarže vrácena. Před třemi dny se nalil z rakije a v opici nadával na důstojníky, válku, císaře atd. A por. Králíček ho jenom degradoval a nedal soudu, a druhý den, když se probral z opice mu šarži vrátil. Ted tu také leží jako jiný, jenž se modlil k bohu a za císaře, aby skončili válku. » AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 92, le 17/12/1915: « Již v poledne se něco mluvilo o Tybitanclovi a teprve večer všechno víme. Včera večer byl v hospodě « Sappe » ; hospoda ne cestě ze starého do nového lágru. Šel si to tam obkouknout, jestli by tam v sobotu nebo v neděli nemohl hrát na harmoniku. Tam si dával do trumpety vína a když byl nalitej, namlátil hostinskýmu. Jeden přítomný od « Deutchmeistrů » chtěl mu pomoci a Martin ho pořezal na ruce. Mezitím co je mydlil, zavolali bereitschaft, ti ho sebrali a odvedli na hauptwachu. Tam prý zuřil, třískal, fahnrichovi, jenž měl službu na hauptwaše vyřal dvě facky, vynadal císaři, aby ho políbil prdel atd. Ještě hned v noci zavolali doktora a ten zjistil „nejvyšší stav opilosti“. Proto dnes nepřišel, když je v base. Že mu doktor uznal opilost, vyvázne s menším trestem a nejbližším transportem půjde do pole. » 92

tabassage voire d'assassinat. Dans la citation de Dobrovolný introduite plus haut, les soldats ont « attrapé » un des officiers « avilis » qui répandait la terreur et l'ont tabassé dans l'obscurité d'une ruelle annexe²⁴⁸. Dobrovolný ne s'étend pas sur le sort réservé à ces justiciers d'un soir ni sur la réaction à ces actes de la part des autres soldats. Il poursuit par sa réflexion sur le fonctionnement générique de la violence hiérarchique dont il est témoin. Dans une des nombreuses anecdotes qu'il écrit, Berger est plus loquace. Il assiste à un incident le 5 juillet 1916 sur la côte 70 :

« La caporal Wiederstein a donné une bouffe à Hůlka et celui-ci n'a pas perdu son temps. Comme il avait du café noir chaud dans sa tasse, il le lui a jeté dans la gueule et s'est enfui en courant. Le caporal [est parti] à sa poursuite il a trébuché et a fini étendu par terre. Tout le monde a rigolé et surtout nous, les Tchèques, nous nous fendions la pipe et le souhaitions à cet Allemand²⁴⁹. »

Ici, cet acte de vengeance gagne l'approbation explicite des spectateurs. Comme Dobrovolný, Berger ne raconte d'ailleurs pas ce qui est arrivé à ce justicier improvisé. A-t-il été puni ? Ou l'incident a-t-il été plutôt passé sous silence pour ne pas attiser les ressentiments des uns et des autres, pour ne pas mettre en exergue l'humiliation qu'a vécue l'officier concerné ? C'est vraisemblable car dans le cas contraire, cet auteur rigoureux en aurait fort probablement glissé un mot... Il est intéressant de rappeler que cet affichage de satisfaction apparaît chez un auteur qui, comme nous l'avons vu précédemment, plaide pour le conformisme, pour la soumission à l'autorité en valorisant le maintien du calme et confiant l'exercice de la justice aux faits indépendants de la volonté des soldats²⁵⁰. A-t-il changé de position entre-temps ? Ou s'agit-il plutôt d'une question de degré ? La réaction de ce soldat giflé est parfaitement spontanée et momentanée, elle est individuelle. Elle ne s'insère dans aucun projet de contestation réfléchi et organisé. Sur le plan physique, son impact est plutôt bénin : un peu de café ne cause pas de douleur intense, mais il est fort symboliquement, c'est une grande humiliation. L'incident est d'autant plus opportun à causer l'hilarité irrépréhensible, qu'une partie de l'humiliation – le fait d'avoir terminé à plat ventre après avoir trébuché – est due au hasard et l'officier en est lui-même responsable. Ainsi, jeter le contenu de sa tasse dans la face de l'autorité semble faire partie de ce qui est considéré comme acceptable (le registre d'humiliation, pas de véritable mal physique, l'aide du hasard si souvent invoqué pour jouer le justicier ultime) alors qu'un autre

²⁴⁸ Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 10.

²⁴⁹ AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 159 : « Kaprál Wiederstein přitom dal Hůlkovi facku a ten nemeškal a jak měl v šálku nality černý, teplý kafe, hned mu to chrstnul do ksichtu a utíkal pryč, kaprál za ním, zakopl a hned ležel na zemi nataženej. Všechno se to smálo a obzvláště my Češi se tomu řehtali a tomu Němčouroví to přáli. »

²⁵⁰ AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 114-115, p. 153, p. 191.

acte de contestation violente, tel l'administration de coups et de gifles reste pensée comme inopportun, répréhensible.

En décrivant le cas du sous-officier Mikšíček, l'écrivain Kisch propose une anecdote plus grave. Lors d'une marche sur le front, ce sous-officier fait une réflexion au soldat Zobal, car :

« il a laissé au bord de la route un malade qu'on lui avait confié sans aide. La recrue mal entraînée dans la hâte de la guerre lui a mal répondu. Alors Mikšíček, en colère, l'a attrapé. Zobal a enlevé le fusil de son épaule et il a tué Mikšíček par un tir au cœur. Le sergent-chef Mudra, témoin de l'incident a fait arrêter l'assassin, qui continuait tranquillement sa route tout en faisant des remarques cyniques, par le gendarme du front à Ubu où il a été pendu par la suite²⁵¹. »

L'acte est aussi spontané et immédiat que celui par Berger, or sa conséquence est toute autre. Le fait d'avoir tué une autorité, même agressive, ne suscite aucune approbation. La punition qui s'ensuit apparaît alors juste et méritée.

Que pouvons-nous conclure de ces nombreux exemples des recours à la violence de l'armée austro-hongroise ? Était-elle violente que l'armée française par exemple ? En effet, dans l'armée française de l'époque les punitions corporelles n'étaient plus en vigueur. Dans l'Empire des tsars, un Etat considéré en général plus archaïque que la Double Monarchie, les punitions corporelles avaient été abolies en 1904. Face à la multiplication d'actes de désobéissance de toute sorte constatée depuis le début de la guerre, le général Alekseev demande pour les officiers le droit de punir les hommes de façon directe. Le corps d'officiers, d'abord réticent, s'accommode rapidement de cette nouvelle prérogative, administrant des coups de verge pour des infractions de moins en moins graves²⁵². Cette violence est-elle particulière au contexte de la guerre ou relève-t-elle d'un seuil de tolérance à la violence plus élevé dans la société dans son ensemble ? D'un certain point de vue c'est le cas. Ni la fessée, ni la gifle ne sont bannies de l'arsenal des outils éducatifs dans l'espace privé des foyers comme dans les lieux publics tel que l'école, l'atelier ou la caserne. Les bagarres de bistrot et de rue sont fréquentes, la violence fait aussi partie de manifestations politiques²⁵³. Dans sa satire de la société austro-hongroise pendant la guerre *Derniers jours de l'humanité*, Karl Kraus²⁵⁴ met en scène lui aussi plusieurs gifles. Bien

²⁵¹ Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 195 : « protože nechal mu na cestě svěřeného nemocného bez pomoci. Ve válečném spěchu asi špatně vycvičený rekrut mu drze odpověděl, Mikšíček jej v rozčilení uchopil, načež Zobal strhl z ramene pušku a Mikšíčka ranou do srdce zastřelil. Feldvévl Mudra, svědek případu, dal vraha, jenž klidně a s cynickými poznámkami pokračoval v cestě, zatknouti v Ubu polním četníkem, a tam byl Zobal oběšen. »

²⁵² Alexandre Sumpf, *La Grande Guerre oubliée. Russie, 1914-1918*, Paris, Perrin, 2010, p. 103.

²⁵³ Maurice Carrez, Vincent Robert, *Visages De la manifestation en France et en Europe XIX^e-XXI^e Siècle*, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, 2010.

²⁵⁴ Karl Kraus, *Les derniers jours de l'humanité*, Marseille, Agone, Montréal, Comeau & Nadeau, 2000 [1918-1919 en allemand].

que ces gestes violents sont utilisés, la société tchèque ni autrichienne ne sont pas excessivement brutales pour autant. Par ailleurs, en Tchécoslovaquie, la peine de mort est abolie pour la première fois en 1918 ce qui peut présenter un certain indice de la brutalité d'une société. Un autre indice constitue l'indignation et la révolte que son utilisation démesurée (dans le sens qu'elle dépasse les standards de l'époque) provoque chez les témoins. Ils notent les différentes occurrences comme autant de symptômes de la faiblesse et de l'incompétence de la hiérarchie de l'armée. Les coups font partie des *habitus* mobilisés pour répondre à une situation précise. Largement tolérés, ils représentent donc une solution de facilité, ils relèvent d'une adaptation/réactivation d'un *habitus* dans un contexte nouveau, éprouvant pour tous.

En effet, les punitions corporelles faisaient partie de l'arsenal des outils éducatifs d'abord en famille, puis à l'école, à l'atelier. Elles n'étaient ni réglementées, ni proscrites par la loi, comme cela peut être le cas aujourd'hui. Mais cela ne signifie pas qu'elle était omniprésente. Les faits que les témoins se montrent, pour beaucoup, largement heurtés par son existence dans l'armée au moment de la guerre, laisse à penser que cela ne faisait pas parti des comportements standards. Leur indignation contient aussi une autre dimension. Dans la vie civile, les punitions corporelles étaient généralement réservées aux personnes considérées inférieures en statut social, notamment si l'on se focalise sur la violence entre hommes exclusivement qui nous intéresse ici²⁵⁵. Généralement, elle s'appliquait à ceux qui n'étaient pas encore considérés comme « hommes » à part entière. Il convient de rappeler que dans la société de l'époque l'accès au statut d'un homme respectable était soumis à la réunion d'un certain nombre de critères. Il ne se résumait pas à la notion de majorité indexée sur l'âge. Un homme était avant tout un chef de famille. Or avant de pouvoir se marier et fonder un foyer, le jeune homme devait accomplir différentes étapes. Il devait gravir les échelons dans son domaine professionnel (l'organisation de l'atelier était fortement hiérarchisée à l'époque). Dans certaines branches, le « *vandr* » [compagnonnage] était aussi un prérequis, de même manière que le service militaire pour devenir un chef de foyer de plein droit²⁵⁶. Or, dans les situations où un officier est plus jeunes, souvent célibataire sans enfants inflige une punition à un chef de foyer plus âgé que lui, la guerre bouleverse ce système tacite de préséance²⁵⁷. En effet, dans de nombreux cas relevé, ce n'est pas l'existence des punitions corporelles en elle-même qui est critiquée mais des applications concrètes. Dans la vie civile, les coups sont habituellement réservés aux enfants, aux juvéniles et aux hommes en bas de l'échelle sociale. Dans l'armée la contrainte violente vise

²⁵⁵L'armée à ce-moment est une institution uniquement masculine, la question de la violence liée au genre qui bien sûr très importante, apporte peu d'éléments pour notre analyse. Même si la logique d'infériorité (liée à la hiérarchie entre les sexes en vigueur dans les représentations et interprétation de la société à l'époque qui nous occupe) est similaire.

²⁵⁶Vošáhlíková, Pavla, *Jak se žilo za časů Františka Josefa I*, Praha, Svoboda, 1996.

²⁵⁷Jiří Hutečka, *op. cit.*, p. 108.

également les hommes « respectables ». En plus de la douleur physique, ce type de violence provoque un fort sentiment de honte d'avoir été humilié par un traitement inadapté à son statut.

4.1.3.4 *L'échec à incarner un modèle ? - une question épineuse dans une armée vaincue*

Le lien hiérarchique, entre les hommes et l'autorité, dans les deux sens forme le mortier qui tient toute architecture des organisations humaines, armée incluse. Ce lien est au cœur des récits, préoccupe les hommes, l'exercice de l'autorité n'est pas impersonnel, il est toujours lié à l'homme ou la femme qui l'exerce (des exemples de la vie de tous les jours ne manque pas, chacun qui a déjà travaillé dans l'enseignement sait à quel point l'autorité peut-être affaire d'individu). L'importance des qualités de chef est louée déjà par les anciens, des grands guerriers d'Alexandre, Napoléon inclus.

Les principaux thèmes de critique : violence, peur, besoin d'un confort exagéré, incompetence, débauche

Les passages consacrés à la description mais aussi au jugement porté sur ceux qui les encadrent et les dirigent constituent, comme dans la vie civile par ailleurs, un thème majeur, voire une des préoccupations principales des soldats-témoins. Les récits sont truffés de portraits d'officiers qui ne correspondent pas aux attentes et exigences des hommes devant lesquels ils mettent en scène leur rôle. Les reproches visent plusieurs défauts majeurs. La manifestation, inappropriée, de la peur devant l'ennemi, la lâcheté, occupe une place du premier ordre sur la liste des tares²⁵⁸. Les soldats ne supportent pas *de voir* leurs chefs « morts de trouille » là où eux mêmes, rongés par la frayeur, auraient besoin d'être rassurés. Dobrovolný et Kubík ressentent une sorte d'embarras à l'égard de la conduite inappropriée par rapport à leurs attentes des représentants de l'autorité apeurés. La première note : « C'était un homme beau et gentil, mais froussard. Dès que les shrapnels se sont mis à voler, il s'est caché dans notre abri et tout effrayé il nous demandait s'il n'y avait pas de danger. Pour nous, jeunes réservistes, il était embarrassant d'être obligés de calmer un officier d'active et plus âgé que nous²⁵⁹. » Kubík, quant à lui, est surpris par les précautions prises par un général et sa suite lorsqu'ils viennent visiter les tranchées. « Hier toute la garde est venue de Solka dans les tranchées lorsqu'il faisait jour et lui se cache derrière un sapin et il a peur. On parle de cette visite et on se marre. En entraînement, ils sont

²⁵⁸Karel Wagner, *op. cit.*, p. 112, le 17/11/1914 : « Právě, když jsem dával Turečkovi rozkaz, aby na dobu mé nepřítomnosti převzal velení praporu, přišel setník Slavík se svým poručíkem v zál. Sch. A hlásil, že poručík nechce za žádnou cenu zůstat alespoň přes noc u mě. Poručík, jinak statný a silný mladý muž, stál vedle setníka, třásl se na celém těle a tiše plakal. Šlo očividně o momentální duševní poruchu, kterou zdolati nemohl, a pod kterou se nervově hroutil. Bylo mně ho od srdce líto. » Padl několik dní potom.

²⁵⁹Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 117 : « Byl to hezký, milý člověk, ale strašpytel. Jakmile začaly lítat šrapnely, skryl se do našeho úkrytu a všecek polekán se ptal, nehrozi-li nebezpečí. Pro nás, záložní mládence, bylo trapné, muset uklidňovat staršího aktivního důstojníka. »

des héros²⁶⁰. »

Aux yeux de leurs hommes les chefs qui ne parviennent pas ou ne prennent même pas la peine de masquer leur épouvante sont discrédités. Rien d'étonnant à ce que les responsables défailants s'efforcent d'effacer, de faire oublier, ces moments de faiblesses à l'image du capitaine Riedel que le témoin Skála trouve caché derrière un bosquet. « Il cherche sa centurie et nous prie de ne pas mentionner sa fuite devant le colonel. [...] Le capitaine Riedel a déjà reçu une décoration et citation pour bravoure lors de la défense de Konstantinowka. Le sergent Bidlo n'a rien reçu. Avec Muller, on en a bien rigolé²⁶¹. » La nature ironique de la situation suscite l'hilarité des soldats témoins du le hiatus entre l'exemplarité présumée de l'officier en question et son comportement réel décevant. Sa réputation est entachée, son autorité n'en sort pas indemne aux yeux des soldats. Pourtant, il semble que les témoins de sa « lâcheté » se seraient pliés à ses vœux et n'en auraient pas référé aux instances supérieures. En effet, Skála ne poursuit pas l'anecdote ce qui laisse penser qu'elle n'a pas entraîné de conséquences pour le lâche décoré. C'est une anecdote qui fait rire les pairs, mais s'arrête là. Elle ne suscite pas de tentative de correction (de remédiation), ni de refus d'obéissance envers l'officier défaillant. A ce sujet, Berger raconte une anecdote particulièrement instructive :

« Nous sommes dimanche et Baumann nous entretient. [Il nous raconte :] qu'on a muté chez eux le commandant Karas du 91^e RI et que celui-ci l'avait dans le collimateur. Il disait que s'ils partaient au front ensemble, il le prendrait sur les barbelés russes et moi [ici c'est Baumann qui parle, dans la citation originale, la voix du narrateur oscille de façon fluide entre la 3e et la 1ere personne du singulier, ce qui brouille légèrement la compréhension, nda], je lui répondais toujours que je n'en avais pas peur. Une fois, il m'a demandé comment c'était possible que je n'aie pas peur. "Voyons mon commandant, je n'ai pas peur car monsieur le commandant n'ira jamais jusqu'aux barbelés ennemis car vous avez peur." et comment pouvez-vous me pendre là-bas si vous n'y allez pas et vous ne les regardez que de loin." Vous auriez dû voir comment il pestait alors et tous les soldats se tordaient de rire²⁶². »

²⁶⁰František Kubík, *op. cit.*, p. 68 : « Včera cela vacha (strážní služba) přišla ze Solky za světla do z_kopu – a on se schovává za smrk a boji se. Vykládáme si jen o teto návštěvě a bavíme se. Na exercçraku jsou oni hrdínové. »

Voir aussi : AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896 – 1944, texte non paginé, note du 07/05/1915 : « Ostatní, hlavně poddůstojníci, kteří už „v ohni“ byli, velice se bojí přes všechnu předstíranou statečnost podobného osudu a proto prý, jak se tu tvrdí, tváří se přísně k nováčkům , řvou a nadávají pro každou maličkost, aby se ukázali býti dobrými a nepostradatelnými „abrychtry“. »

²⁶¹František Skála, *op. cit.*, p. 104 : « Za lesíkem vylézá hejtman Riedel. Ptá se po setnině a prosí, abychom plukovníkovi pomlčeli o jeho útěku. [...] Hejtman Riedel obdržel již urychleně vyznamenání a pochvalu za hrdinskou obranu Konstantinowky. Četař Bidlo nedostal nic. S Mullerem jsme se tomu smáli. »

²⁶²AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 289 : « Je neděle a Baumann nás baví, že kdyby byl ve Vídni a takhle zavře, že by utek. Že k nim byl od 91. pěš. pl. přeložen major Karas a ten že ho měl na mušce. Že mu říkával, že kdyby s ním šel do pole, že ho pověsí na ruskej

La peur démasquée et rendue publique jette le discrédit sur l'officier en question sur le champ, elle entache son image de chef. Mais ici non plus, le constat d'un comportement indésirable ne franchit pas la frontière du bavardage entre pairs. Les soldats se moquent mais ne dénoncent pas. Il s'opère même une sorte de renversement de rôle. Le soldat qui n'a pas peur (ou pas autant que son officier ou du moins il ne le montre pas) devient moralement supérieur à son chef. Il ose même un ton paternaliste, empreint de condescendance, normalement réservé à la communication dirigée dans le sens inverse de l'autorité vers ses subordonnés. L'ironie de la scène amuse le public. Pourtant, au second plan, cette sorte de renversement de rôle comporte une autre dimension. En se montrant plus vaillant et moralement supérieur à son (ses) chef(s), le soldat assume en quelque sorte toute la responsabilité pour le sort de l'entreprise militaire. Il ôte le fardeau des officiers pour l'asseoir sur ses propres épaules. Comme Berger conclut une de ses autres nombreuses litanies contre les officiers peureux : « Si notre vioc de Vienne bien-aimé ne devait faire confiance qu'à eux [aux officiers], il ne s'en sortirait pas²⁶³. » Même si l'autorité se révèle défaillante, le soldat qui en fait le constat continue à faire son devoir pour rester lui respectable aux yeux de la société qui lui a confié la mission. L'autorité est une affaire personnelle, mais le fait de remplir son devoir (avec les quelques libertés que l'on peut prendre avec la discipline stricte) relève du fonctionnement global de la société.

Avantages et privilèges matériels, « luxe » des officiers

Un autre ensemble de critiques vise les avantages et privilèges matériels, « le luxe » aux yeux des soldats qui en sont dépourvus, dont bénéficient les officiers. En lien avec la peur, les soldats témoins dénoncent fréquemment le fait que leurs supérieurs exigent un logement particulier, à la fois plus sécurisé et plus confortable que ceux qui n'ont pas de grade. Dans une note du 5 avril 1915, dans le village Juhaslak (en Hongrie), Berger peste contre l'obligation de s'occuper du confort des officiers avant le leur²⁶⁴. L'instituteur Maksa se fâche pour la même raison : son capitaine boit tranquillement du thé dans la cuisine de la cure alors que les soldats errent dans

drátěnejch překážkách. Ale já mu vždy řekl, toho že se nebojím. On se jednou ptal, jak to že se nebojím. „Ale pane major, z toho já nemám strach, protože pan major nikdy nepůjde k nepřátelským překážkám, že se bojí a jak mě tam může pověsit, když k nim nepůjde a bude se na ně zdáli dívat.“ To jste tehdy měli jeho vidět jak prskal a vojáci se smáli. »

²⁶³AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 132, note du 26/04/1915 : « Pak celý oddíl dělá vedle židovského hřbitova pevný kryt pro hrdinné oficíry ; má býti tak pevný, by jej granát nepoškodil, neboť mají v kalhotách hrdinné srdce. Devadesát procent jsou zbabělci, leč proti ubohým vojákům jsou řízní, sprostí a udatné povahy. Kdyby se měl milovaný dědek ve Vídni na ně spoléhat, tak by pěkně pochodil. »

²⁶⁴AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 117 : « 5.4.1915: Šest mužů hned kopá a všichni tesaři jdou porážet stromy ; děláme kryt pro oficíry. Nejvíce mám vztek, když někde přijdeme mimo vesnici, že napřed musíme oficírům dělat útulky a sobě až naposled. »

Voir aussi la note du 02/07/1915 : « Někteří hned opravují kryt plukovního velení, ostatní dělají španělské jezdce. My si hned uvařili kafe. Pak já, Proschko a jeden nový děláme až do půl 11, hod, v noci kryt majoru Kremžalovi. Ten se už nemohl dočkat na chrápání, ani jsme ho nedodělali, nechali toho a on si do té díry vlezl a tam sebou praštil, jako by přišel odněkud z bordelu. Konečně jsme sami rádi, aspoň si můžeme lehnout, neboť ostatní ještě dělají překážky. »

la boue et sous la pluie à travers le village en attendant de se faire attribuer une place pour dormir...²⁶⁵ Le « luxe » exagéré, lié au manque de compassion pour leurs hommes, de certains officiers heurte l'écrivain Kisch, qui a servi dans la guerre comme caporal. « L'officier que j'ai mentionné a commandé la moitié de la compagnie pour construire sa demeure », il est protégé de la pluie, il peut faire le feu, il peut rester éveillé jusqu'à 8 voire 9 heures alors que les soldats sont obligés de se coucher à 5 heures²⁶⁶. L'intellectuel autrichien sert dans la guerre avec un grade qui lui octroie une position qui ne correspond pas à son statut social dans la vie civile. La liste de ses plaintes traduit ce déclassement social et démontre l'impact du profil socio-culturel civil, et de l'habitus qui y est lié, de tout un chacun sur l'interprétation de son expérience de guerre. Au-delà du confort matériel, l'écrivain est contrarié par l'obligation du coucher précoce, l'empêchant d'assouvir son besoin d'activités intellectuelles telles la lecture ou l'écriture²⁶⁷. Parfois, le statut social l'emporte sur le positionnement dans la hiérarchie militaire conféré par le grade en tant qu'argument supplémentaire dans la répartition des avantages ou s'y additionne. Le jeune étudiant Dobrovolný, encore cadet fraîchement arrivé au front est offusqué par le comportement d'un de ses collègues d'origine noble. En arrivant dans un village sur le front russe : « Les chefs se sont installés dans une maison. L'aristocrate s'est accaparé sans gêne du seul lit qui était dans notre chambre, nous les autres cadets nous sommes couchés par terre²⁶⁸. » Le lendemain, il obtient satisfaction : « J'ai obtenu un logement dans une maisonnette près de la centurie. Je me suis installé dans la pièce de devant, mon ordonnance Václav logeait dans le hall et la ménagère dont le mari a été mobilisé, restait dans la pièce du fond²⁶⁹. » Une fois son propre confort assuré – un confort qui lui semble conforme à son statut social et aux standards de l'époque, Dobrovony semble satisfait. Il convient de noter qu'il ne manifeste aucun intérêt ni de compassion pour les hommes de la centurie qui ne bénéficient certainement pas d'un logement personnel aussi confortable. Un autre jeune cadet puis lieutenant Sperling révèle une attitude similaire en listant dans son carnet les privilèges dont il jouit en tant que cadre. Le 19 avril 1917, sur le front italien, il détaille dans son journal l'accueil généreux qui lui est réservé, en tant qu'officier, par les élites de la ville de Gorjansk. Il est invité à une excursion artistique et se régale de petits pains garnis, de viande, d'un gâteau, de bière, de

²⁶⁵VHA Praha, Fond. SbHP, Carton 26, fond: František Maksa journal, non paginé : « Na noc jsme zapadli do nějaké rozlehlé vesnice. Prošli jsme ji dolů i zpět v příšerném blátě a pak dlouho čekali v chladu a dešti, až nám najdou nocleh. Pan hejtman zatím ve farské kuchyni pil čaj. »

²⁶⁶Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, : « neboť zmíněný důstojník komandoval polovinu kompanie k vybudování svého obydlí ».

²⁶⁷Nicolas Mariot, *Tous unis*, *op. cit.*, p. 237-245.

²⁶⁸Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 16 : « Velitelé ubytovali se v domě. Šlechtic obsadil bez okolků jedinou postel, jež byla v naší komoře, my kadeti ulehli jsme na podlahu. »

²⁶⁹Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 16 : « Následujícího dne dostal jsem pro sebe kvartýr v domečku poblíž setniny. V přední světnici jsem bydlel já, v síňce sluha Václav, v zadní místnosti hospodyně, jenž měla muže na vojně. »

vin et d'eaux-de-vie diverses²⁷⁰. A aucun moment, Sperling ni les autres officiers²⁷¹ ne semblent s'interroger sur la pertinence ou impertinence de leur train de vie « opulent » aux yeux de ceux qui ne peuvent y prétendre... Hormis les conditions d'hébergement, c'est en effet la possibilité d'assouvir deux autres besoins humains majeurs qui caractérise les cadres des soldats. L'abondance et la qualité de la nourriture et l'accès aux rapports sexuels sont des privilèges majeurs des officiers. Qui plus est, à en croire les témoins, certains officiers ne se contentent pas des avantages et privilèges officiels, légaux, dû à leur position, mais profite de leur pouvoir de façon sournoise. Ils n'hésitent pas à outrepasser leurs prérogatives pour rendre leur quotidien plus agréable au détriment des autres, notamment de ceux qui leur sont inférieurs en grade et doivent leur obéir. Berger, Havelka ou Šrámek dénoncent, à plusieurs reprises, des vols. « Souvent ils ne distribuent pas les colis envoyés aux soldats ni les rations dues et ils gardent tout pour eux. C'est dégueulasse de voir cette canaille d'officiers et des gradés voler comme ça et de ne pas pouvoir obtenir réparation²⁷². » peste le premier. Le second note même que le sergent-chef Goller, en civil avocat à Čáslav : « part tout joyeusement en permission avec les provisions volées en Italie²⁷³. » De nombreux témoins dépeignent les ripailles et la bamboche de leurs supérieurs. Chez Havelka, les officiers sortent tard dans la nuit²⁷⁴ ou invitent des jeunes dames dans l'*Officiersmenage* [cantine des officiers]²⁷⁵ ou dans un château qu'ils ont réquisitionné comme logement sur le front en Galicie. Ce comportement heurte manifestement le sens de l'équité et de la justice du témoin, pourtant il n'ose rien pour demander réparation. Personne n'ose. Havelka explique : « Une fois par semaine, on organisait un festin de cochonnailles alors que les troupes n'étaient plus que des ombres souffrant de malnutrition. Mais tous avaient peur de formuler leur plainte de peur d'être envoyés au combat. Tous se tenaient le plus loin du général possible²⁷⁶. » Par suite de la réitération de ce type de comportements répréhensibles, le même témoin conclut : « Nous sentions en permanence que

²⁷⁰Bohumil Sperling, p. 92, note du 19/04/1917 : « Jsme pozváni s naší kapelou k několika officiálům a akcesistům do Gorjanska. Jedu s Fhn. Feuchtingerem a 8 maníky na umělecký zájezd. Byli jsme srdečně uvítáni a pohoštění obloženými chlebičky, masem, dortem, pivem, vínem a kořalkami a o 12. hod. Vydali jsme se na zpáteční cestu. »

²⁷¹Voir aussi les lettres de Birnbaum, professeur d'Histoire de l'art envoyé pendant la guerre sur la côte adriatique, dans une zone éloignée des combats, qui dévoilent des conditions matérielles confortables et permettant des loisirs intellectuelles.

²⁷²AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Dění zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 124, note du 17/04/1915 : « To mnohým vojákům nedodají jim poslané balíčky a nechají si je a nedají na příděl, co mají dostat. Člověku se to zhnusí, když vidí tu zupáckou sebranku a jiné šarže takto vojáky okrádat a spravedlnosti se nemůže dovolat. »

²⁷³Havelka, p. 54, voir aussi p. 46.

²⁷⁴Havelka, p. 12.

²⁷⁵Havelka, p. 12, 42 et 45.

Voir aussi : Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 18.

²⁷⁶Havelka, p. 45 : « Týdně byly pak v zámku vepřové hody. Mužstvo chodilo již jako stíny umořené podvýživou, ale bálo se přednésti stížnost, aby nebylo posláno na frontu. Generálovi se každý vyhýbal na sta honů. »

l'officier était un homme alors que le soldat n'était qu'un esclave²⁷⁷. » Le jugement de Havelka est explicite et sans recours mais à quel point est-il exact ? Dans quelle mesure le cas observé représente-il la règle ou l'exception qui la confirme ? Le témoin en question, comme beaucoup d'autre établit un constat général à partir d'une observation personnelle d'un ou plusieurs mauvais officiers. Il extrapole les caractéristiques d'un individu concret sur l'ensemble de personnes qui partagent avec cet individu une des étiquettes identitaires – en l'occurrence celle d'officier. L'opération est facilitée par le fait que le comportement observé est *en accord* avec les attentes préalables de l'observateur fondées sur les stéréotypes partagés en circulation au moment donné. En effet, les observations qui sont en harmonie avec les représentations déjà présentes qu'elles valident sont plus faciles à retenir. Le caractère choquant, scandaleux, suscitant une charge émotionnelle plus forte, des faits favorise lui aussi la fixation mémorielle ainsi que leur diffusion. Dans le bavardage quotidien, les mauvais exemples ont souvent plus de chance d'être ressassés, colportés car ils attirent plus d'attention que les constats d'un déroulement sans heurts. Qui plus est, la constellation d'après-guerre favorise l'émergence des récits à charge contre les cadres de l'institution déchu. Il n'est pas un hasard que les deux œuvres littéraires phares de l'après-guerre, une du côté tchèque et une du côté autrichien, s'acharnent sur les élites dont les attitudes et les comportements font l'objet de satires mordantes²⁷⁸. S'agit-il d'une exagération volontaire ou au contraire d'une ambiance propice à la libération de la parole critique, accusatrice ce qui aurait été impensable dans le cas de victoire et de la continuité d'un régime et des institutions ?

A ce stade de recherche, il est impossible de trancher. Nous pouvons confirmer uniquement les éléments suivants : il existe, comme dans d'autres pays, une inégalité de traitement officielle et réglementée octroyant des avantages matériels selon les échelons de la hiérarchie. Les témoignages portent traces également des conduites répréhensibles, qui dépassent le cadre officiel. Le lien entre le statut social et hiérarchique et les bénéfices matériels semble encore profondément enraciné dans les esprits au travers tout le spectre de la pyramide sociale²⁷⁹. Il n'est pas sans intérêt d'observer que les critiques les plus fréquentes et acerbes de l'écart de traitement des hommes mobilisés en fonction de leur position hiérarchique (qui ne correspond pas nécessairement avec leur statut social en civil comme nous l'avons vu chez Kisch) émanent des témoins qui étaient, déjà avant la guerre, proches des courants de pensée épinglant les inégalités dans la société : de socialistes, nationaux-socialistes, anarchistes principalement. Le fonctionnement de la société dans la guerre avec ses abus symptomatiques d'une crise majeure

²⁷⁷Havelka, p. 45 : « Stále cítili jsme, že důstojník je člověkem a vojáci jenom otroky. »

²⁷⁸Il s'agit du *Brave Soldat Chvéik* de l'auteur tchèque Jaroslav Hašek et *Des Dernières jours de l'Humanité* de l'Autrichien Karl Kraus.

²⁷⁹Voir le drame satyrique de Karl Kraus à ce sujet. Est-ce uniquement une exagération à visée humoristique ou des assertions fondées sur une fine observations de la société ?

les conforte dans leurs jugements et convictions. Il est intéressant de constater que ce type de critiques est minimisé chez des témoins paysans et qui se décrivent comme catholiques tels Mudrák ou Janoušek (pourtant légionnaire dont le témoignage est publié dans une collection mémorielle officielle). Quelle est la valeur de cette observation ? Est-ce le signe d'une tendance plus générale ou s'agit-il d'une coïncidence de quelques cas individuels qui peut être expliquée par d'autres facteurs ? Sont-ils plus sensibles aux inégalités ? Ont-ils plus de facilités à mettre cette expérience en récit, formuler, dire leur mécontentement ? S'agit-il d'un militantisme ciblé, intéressé ? La prudence s'impose à ce sujet. Or, les témoignages dévoilent autre chose. Derrière l'information principale qui happe d'abord l'attention du lecteur, il se dessine l'image des attitudes des témoins eux-mêmes. Certes, ils se plaignent, ils déplorent, ils critiquent, ils se moquent et pourtant au moment-même ils ne se révoltent pas, du moins ils n'entrent pas (ne risquent pas) dans un conflit *ouvert*. Ce qui ne veut pas dire qu'ils restent inactifs mais ils exploitent d'abord et principalement les marges de manœuvre laissées à leur disposition qui peuvent être exploitées sans que cela implique le renversement de l'autorité et du système de domination global²⁸⁰. Le rapport de forces inégal inhérent à tout système hiérarchique octroie aux autorités effectivement le pouvoir de punir, de se débarrasser des mécontents. Aussi, du moins selon les témoignages, les comportements incongrus se pratiquent-ils en groupe, ce qui implique la complicité des pairs et fort probablement des échelons hiérarchiques supérieurs, du moins immédiats ce qui leur octroie le statut d'impunité aux yeux de ceux qui subissent. Mais à quel point s'agit-il d'une réalité objective et à quel point d'un lieu commun ? Est-ce un signe de l'intériorisation de ce rapport de force et de ce système de fonctionnement au plus profond des consciences humaines ? L'éternel mécontent Berger livre une anecdote particulièrement éclairante à ce sujet. Le 18 août 1915, lors de son séjour de convalescence dans un hôpital de l'arrière-front en Slovaquie actuelle [à vérifier les détails] il vilipende les gradés qui ayant des relations sexuelles avec les soignantes se débrouillent pour rester plus longtemps que nécessaire pour leur rétablissement²⁸¹. Comme d'habitude, Berger rage mais n'intervient pas. Or, un soir, le 29 août 1915, un soldat plongé dans un état d'ébriété poussée qui lui ôte manifestement la capacité de discernement et d'autocontrôle (auto-censure) d'après le témoin qui raconte l'histoire, dépose une plainte. L'autorité responsable s'assure que l'aberration (déviation) soit corrigée : les officiers seront dépêchés au front et la soignante renvoyée²⁸². Et ce n'est pas un cas unique. Un autre grand accusateur Havelka affirme dans une note du 4 juin 1918 qu'un lieutenant a été muté en punition pour mauvaise gestion²⁸³. Le soldat Skála raconte que pour

²⁸⁰Luc Boltanski, *op. cit.*

²⁸¹AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 36.

²⁸²AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 41 : « Jeden z šarží, zupák, v si v opilosti otevřel hubu o poměrech v nemocnici. Důstojníci pojedou zpět do pole a ošetřovatelka má být vyhozena. »

²⁸³Havelka, p. 54 : « Poručík Torok byl z trestu, prý pro nepořádky úřední, přeložen. »

donner suite aux plaintes à propos de la répartition inégale des rations de rhum entre les premières lignes et l'arrière-front, le colonel en charge d'approvisionnement a ordonné de communiquer obligatoirement à tous les régiments les quantités à recevoir un jour à l'avance afin d'empêcher l'accaparement frauduleux. « Le colonel goûte les repas en personne et on verse le rhum dans le thé au commandement régimentaire en sa présence. Les autres régiments nous envient l'ordre qui règne chez nous²⁸⁴. » Le lieutenant Sperling livre dans son journal une expérience similaire datant de la dernière année de la guerre, où un de ses supérieurs, allemand selon le nom – Monsieur de Bolze – intervient par suite de sa plainte et restaure l'ordre et la justice dans les cuisines de l'unité²⁸⁵. Le même témoin note également que le commandement a entendu les doléances des soldats épuisés. Les supérieurs ont repoussé le départ en position et instauré deux périodes de repos : le mercredi matin et le dimanche toute la journée²⁸⁶. Dans une autre affaire, selon Skála, c'est l'archiduc Karl en personne, encore successeur au trône à ce moment-là, qui donne suite aux plaintes entendues lors d'une visite rendue aux soldats sur le front²⁸⁷. Bien que Skála ne montre aucune sympathie pour la dynastie de Habsbourg, ni pour l'armée, il ne passe pas sous silence cette intervention bénéfique. Chez lui, comme chez beaucoup d'autres témoins, les portraits des cadres à différents niveaux de la hiérarchie de l'armée austro-hongroise sont donc bien plus nuancés que ce que l'on pourrait déduire des affirmations négatives étendues à tous les officiers à partir de cas de méconduites individuelles. Il est cependant intéressant que si les observations des défauts font systématiquement l'objet de ce processus de montée en généralités, celles qui vont dans le sens opposé reste, lors de la mise en récit, présentées telles qu'elles sont réellement : des cas uniques et des faits individuels dépendants d'une multitude de facteurs synchrones. Pourquoi ? Les « mauvais » officiers étaient-ils vraiment numériquement majoritaires dans cette armée ? S'agit-il de l'impact du

²⁸⁴František Skála, *op. cit.*, p. 133 : « U divise páchne to rumem, ale do fronty nepřijde nic a přece přiděl je pro všechny stejný. Dosáhl, že všem plukům se musí hlásit den předem, co budou fasovati, aby měly kontrolu a nemohly být okrádány. Tak a každá setnina ví, co příští den vyfasuje. Menáž plukovník ochutnává osobně a rum do čaje se nalévá u plukovního velitelství pod jeho osobním dozorem. Cizí pluky nám závidí pořádek ve stravování. »

²⁸⁵Bohumil Sperling, *op. cit.*, p. 214 : « Večer jda pro guláš, střetl jsem se se šaržemi, Němci (kuchaři byli Maďaři), dohlížejíci při kuchyni, a umínil jsem si napříště nedati si ničeho líbit. Ihned také na druhý den jda pro oběd, odmítl jsem porci masa házenou inspekční stráží do šálku a ukázav na jinou porci větší, žádal jsem tuto. Vznikl kravál a hulákání Němci a Maďary; neříkal jsem ničeho a odešel bez masa. Viděl dobře, kterak rozděljuje se dle protekce a národnosti; obyčejným Čechům musela stačit každá flákota. A večer jsem vše žaloval panu de Bolze; dal mým slovům hned víry a zítra bylo viděti důkazy nápravou. Přišel jsem ke kuchyni a před porcí nastrkávaného masa překlopil jsem šálek na prsa a smělou rukou sáhl po jiném, lepším. Myslím, že na tuto chvíli kuchaři i inspekce čekali, vrhli se s hulákáním na mne, rychle se shýbnuvšího a očekávajícího rány. Však v tom slyšán byl velký pokřik a muhnutně se rozhánějící se pravice kteréhoš rechňáka, dopadající po tvářích kuchařů a inspekce, létala sem tam vzduchem. A vzadu stála hromy a blesky pouštějící postava pana Budaye de Bolze; následovalo okamžité odvolání mužstva z kuchyně a dohledu; právu byl dán průchod náležitý. »

²⁸⁶Bohumil Sperling, *op. cit.*, p. 109, note du 5-10/09/1917 : « Pracujeme na druhém místě. Měli jsme být již dnes „Feuerbereit“, ale za těchto poměrů je to vyloučená věc. Lidé nemohou. Bylo to konečně uznáno a včera povoleno prázdno ve středu odpoledne a v neděli celý den. Tak snad aspoň těch pár pracovníků na nohou udržíme. »

²⁸⁷František Skála, *op. cit.*, p. 132.

discours d'après-guerre ? Mais quid alors des écritures contemporaines au moment de la guerre où ce processus est également présent ? Ou est-ce un appendice de la nature humaine que de créer (fabriquer) de cette façon plus facilement des stéréotypes et préjugés négatifs ?

Pourtant les exemples de bons officiers ne manquent pas dans les témoignages

En effet, en lisant les témoignages de façon attentive, nous remarquons que les portraits et descriptions des cadres « bons et justes » ne manquent pas, elles sont même fréquentes et apparaissent même chez des critiques invétérés. Ainsi Berger, rencontrent des gradés au comportement satisfaisant voire admirable tout au long des nombreux mois de son service au front, du moins jusqu'à l'automne 1916²⁸⁸. Lors des premiers mois de la guerre, il compare deux sergents. Le premier rassemble tous les points négatifs, l'autre est « son exact contraire » et « tout le monde le préfère²⁸⁹ ». C'est donc bien un encadrant correct. Le sergent-chef Dvořák et le cadet Furth gagnent eux aussi un compliment : ils sont « sympathiques et ne maltraitent pas les soldats²⁹⁰. » Un mois plus tard encore, la veille de Noël, deux officiers sont mis en parallèle dont l'un est clairement apprécié :

« L'après-midi à 4 heures il y a du thé à côté de la cuisine. A 5 heures, il y a l'arbre de Noël dans la brasserie. Le capitaine en second Waizl l'a préparé pour les sapeurs en personne. Il a exigé qu'on lui remette toutes les brioches commandées pour nous. Je le connais depuis deux jours seulement mais ceux qui le connaissent du temps de paix de Prague ne disent que du bien de lui, des officiers aussi humains et de bon caractère ne courent pas les rues. Il entraînait les sapeurs avant la guerre et il ne snobe aucun soldat. Nous sommes 66 hommes, chacun a reçu un morceau de chocolat, 1 kubo [un cigare] et 33 cigarettes de toutes sortes, un morceau de la brioche tressée, diverses bricoles et de la bière, tout cela payé par ce capitaine en second²⁹¹. »

²⁸⁸Le portrait du capitaine Baudysch (dernière louange développée d'un officier admirable et admiré) date du septembre 1916.

²⁸⁹AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 34, note du 18/10/1914 : « Četař Kozel je povedený ; ten je ještě přes krobiány oficíry. V práci nás honí a chce, abychom toho hodně udělali. Samozřejmě, že chce býti brzo šikovatelem – možná že si už nosí v kapse žlutou pásku – tudy jeho lichocení, toho Rakušáka. Žižka je pravý opak Kozla, také ho máme všichni radši. S Kozlem mluvíme, jen když musíme. »

²⁹⁰AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 41, note du 01/11/1914 : « raněných bylo spousty. Zde padl náš šikovatel Dvořák, jenž chtěl všechny Srby pobít a kadet Furth ; oba byli sympatičtí, netýrali zbytečně vojáky. »

Voir aussi, AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 39 : « 01/11/14: Oni mnozí důstojníci nejsou také pro Rakousko, ale nedávají to tak najevo jako vojáci. » et AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 201-202 : « „Co tak jdu ven, sedí tu páter Eibl, jenž na mě zavolal jsem-li Berger. Když jsem mu řekl, že jsem, pravil, že jsem hubený, že mě nemohl ani poznat. A co mi schází? Když jsem mu to řekl, povídá: „No jo, není divu.“ Ten páter má nejradši pionýry. Když se mu řeklo: „Pane feldkurát, nemáme co kouřit“, hned šel a sháněl cigarety, cigára atd. Zde jsme neměli s ním takový styk jako na ruské frontě. Oficiři ho nemají tak rádi, že se nenosí jako oni; on je v šarži hejtmana.“201-202. »

²⁹¹AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. 68, note du 24/12/1914 :

Encore plus tard, en automne 1916, Berger ne lésine pas sur les louanges à l'adresse d'un officier particulièrement apprécié. L'éternel contempteur de l'armée et de la guerre se montre même parfaitement admiratif devant les qualités humaines et même les exploits proprement militaires de cet officier. Il en oublie même qu'il est par principe contre la guerre et n'a aucun intérêt à la victoire de son armée. Le 9 août 1916 il écrit : « La majorité des soldats suivent le capitaine Baudysch, car lui-même marche devant en première ligne. C'est un excellent stratège et il a toujours le moins de pertes de tous. On voit qu'il est déçu que nous ayons dû nous retirer. Il a reconquis ce que les autres merdes avaient perdu et maintenant il faut reculer²⁹². » Un mois plus tard, le 6 septembre 1916, il réserve tout un paragraphe à ce capitaine vénéré, conservant ainsi ses exploits pour la postérité :

« Une anecdote circule parmi les soldats. Lorsque nous étions encore sur la cote 70, notre capitaine favori Baudysch commandait le 4e bataillon du 91e [régiment d'infanterie]. Un jour, il a aperçu des mouvements chez l'ennemi. Il a contacté immédiatement l'artillerie par téléphone pour demander qu'ils tirent. Le capitaine de l'artillerie lui a répondu qu'il ne pouvait pas le faire sans l'accord du général parce qu'il devait économiser les munitions. Le capitaine Baudysch lui aurait alors répondu que s'il n'avait plus de munition il fallait arrêter de faire la guerre. Le capitaine s'est senti outré et il s'est plaint au général qui a envoyé une note de service à Baudysch lui demandant de s'excuser. Le capitaine Baudysch l'a renvoyé en rajoutant que le général devrait veiller à avoir son régiment dans une aussi bon état que lui a son bataillon. Une fois la cote 70 abandonnée, le capitaine Baudysch a reçu l'ordre du général de se porter malade et maintenant il serait à Trieste. Le capitaine Baudysch, bien qu'il soit allemand, était très apprécié des soldats. C'était un excellent stratège, il ne poussait pas les soldats inutilement à l'abattoir comme les bouchers envoient le bétail et parfois il s'est dressé même contre la volonté des généraux. Par exemple, lorsque nous étions encore en

« 24. prosince. Čtvrtek. Dopoledne prohlížel major ubikace. Jelikož jsme vůbec nic nedělali, jen seděli a kouřili, dal nám za trest odpoledne cvičit. Snad nám tu nebudou chtít dělat vojnu, když to v Srbsku hloupě projeli. (...) Odpo. skutečně cvičíme s telefonisty venku. Prohání nás nadpor. od telefonistů, Camillo Kettner Edler von Kettenou. Malý šlechtický človíček, hlásek má jako stydlivá začáteční kurva. Čert aby toho majora honil v Uhrách po poli. Chlapi mizerní, neberou žádný ohled, že je dnes Štědrý den, aby byl pokoj. (...) Odpo. ve 4 hod. Je čaj u kuchyně. V pět hodin je v hospodě stromeček, který pro pionýry připravil sám nadpor. Waizl. Vánočky, které se pekly pro nás, museli mu přenechat. Já jeho znám teprve druhý den, ale ti, kteří ho znají z mírové doby v Praze si ho pochvalují, že takového důstojníka jako člověka a správného charakteru se hned nenajde. V míru měl zákopníky na výcvik a ke každému vojáku se hlásí. Je nás 66 mužů; každý dostal kousek čokolády, 1 kubo, 33 rozličných cigaret, kousek vánočky, různé drobnosti a pivo ; to vše hradil nadpor. »

A ce sujet voir aussi : František Dušek, *op. cit.*, p. 12, Fr. Novák, p. 15-16, František Skála, *op. cit.*, p. 51, 125 et 186, Josef Váchal, *op. cit.*, p. 141, Karel Wagner, *op. cit.*, p. 33.

²⁹²AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 178 : « Za hejtmanem Baudyschem chodí většina vojska, neb on sám chodí v prvních řadách. Je výborný stratég a má vždy nejméně ztrát. Je na něm vidět, jak ho to mrzí, že musíme ustoupit. Co tu jiní prosráli, on vybojoval zpět a teď jít zpátky. »

Galicie et il s'occupait encore de la compagnie, il montrait à chaque nouvel arrivant où et comment il fallait s'enfuir. Ainsi il avait très peu de pertes. Il distribuait des cigarettes et quand il n'en avait pas pour lui, il allait voir les simples soldats pour en demander une et il pouvait la rouler sans façon avec du tabac de pipes des rations. Il s'occupait bien des hommes et envoyait les officiers qui avaient peur dans les tranchées. Il n'avait jamais peur lui et ne se cachait jamais même lors les attaques les plus féroces²⁹³. »

Berger est conquis par son capitaine allemand. Manifestement, tous les officiers austro-hongrois et peu importe finalement leur appartenance nationale-linguistique d'origine ne sont pas des brutes débauchées ou trouillards cyniques et même un témoin aux opinions aussi bien arrêtées que Berger sait reconnaître et apprécier les hommes de qualité. Il n'est pas le seul qui se montre capable de faire la part des choses. Qui plus est, les portraits d'officiers aux caractères et comportements appréciables émergent chez un nombre plus important de témoins différents que les reproches et les accusations. Berger, Dobrovolný, Dušek Hlaváč, Jirásek, Kisch, Kubík, Koutecký, Fr. Novak, Vl. Procházka, Skála, Váchal, Vajcenbauer, Wagner et d'autres ont tous fait l'éloge des cadres qui méritaient leur admiration. Le cadet et ensuite lieutenant Dobrovolný qui dénonce sans remords ceux de ses supérieurs qui ne correspondent pas à l'image qu'il se fait d'un bon officier, sait mettre en exergue tout autant ceux qui y parviennent. Certes, il admire notamment les alliés prussiens²⁹⁴, mais il trouve des hommes exemplaires mêmes dans les rangs de son armée. Une fois, un capitaine s'empresse au secours d'un soldat. Dobrovolný conclut à propos de cet acte d'altruisme spontané : « Le capitaine a ainsi rempli la convention selon laquelle un officier doit apporter de l'aide à un soldat épuisé et montrer l'exemple de persévérance. Déjà Napoléon agissait ainsi. Dans l'armée austro-hongroise et durant toute la guerre je ne l'ai vu qu'une fois²⁹⁵. » Et pourtant, encore une fois, ce n'est pas la seule perle rare

²⁹³AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Dění zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 202 : « Jedna epizoda, která koluje mezi vojáky. Když jsme byli ještě na kotě 70 byl velitelem 4/91. praporu oblíbený hejtman Baudysch. Jednou zpozoroval nepřátelské pohyby a hned telefonicky žádal dělostřelectvo o střelbu. Hejtman od dělostřelectva mu odpověděl, že bez svolení generála nesmí, že musí šetřit střelivem. Hejtman Baudysch prý mu řekl, když nemají střelivo, tak aby přestali válčit. Tím se hejtman cítil uražen, stěžoval si na něho generálovi, ten poslal Baudyschovi služební list, aby se mu omluvil a hejtman Baudysch mu jej poslal zpět s poznámkou, že může generál být rád, má-li jeho divisi tak pohromadě jako on batallion. A po opuštění 70 se musel hejtman Baudysch na to krátce na rozkaz generála hlásit marod a je prý v Terstu. Hejtman Baudysch, ač Němec, byl u vojáků oblíben. Byl výborný stratég, nehnal zbytečně vojáky na jatky jako řezníci dobytek a někdy se opřel i generálům dělat to, co chtěli. Kupř. Když jsme byli v Haliči a on byl ještě u kumpanie, při náporu každému vojákovi ukázal, kam a kde má utíkat a tím míval málo ztrát. Dával cigarety a když sám neměl, šel k prostému vojákovi, řekl mu o ní a třeba si jí ukroutil z komisního fajfkového tabáku. Dobře se staral o mužstvo a bázlivé oficíry posílal do zákopů. Sám se nebál a v největších náparech a střelbě se neschovával. »

Voir aussi une expérience similaire chez : František Kubík, *op. cit.*, p. 59, František Skála, *op. cit.*, p. 125 et p. 224.

²⁹⁴Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 33 : « Němec oslovil nás zdravým basem, bavorsky. Čistě vojenský klid, pevnost, sebedůvěra mluvila z germánského bojovníka. » et p. 57 : « Naši oficíři letěli se jim hlásit, a ač Němci byli řezavě struční, zářili Rakušané obdivem: Podívejte se, kam až se odváží německý generál! »

²⁹⁵Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 36 : « Hejtman tím plnil předpis, že důstojník má být unavenému vojákovi nápomocen a dávat příklad vytrvalosti. Dělal to už Napoleon. V rakouské armádě a vůbec za celou válku

dans une mare de médiocrité austro-hongroise. Une autre fois, il note à propos d'un capitaine en second tchèque :

« Il était sur le front depuis l'année dernière et il a acquis la réputation d'un officier brave et habile. Beaucoup de vieux soldats le connaissaient. Lorsqu'il passait devant nous, beaucoup de soldats, notamment tchèques, étaient comme galvanisés par un courant de sympathie et de confiance, ils prononçaient son nom avec une sorte d'admiration et ceux qui avaient déjà combattu avec lui, se faisaient connaître auprès de lui. Il était très apprécié aussi bien des soldats que des officiers supérieurs²⁹⁶. »

Et, finalement, le témoin lui-même, à un croire son carnet, s'efforce d'agir en officier exemplaire, brave, bon et juste tout au long de son périple guerrier sous le drapeau impérial. Le soldat Jirásek menuisier dans le civil ayant très peu d'engouement pour le métier des armes qui décède en juin 1917 d'épuisement total dans un camp de prisonniers en Russie immortalise, lui aussi, dans son journal intime la rencontre avec un officier-modèle vénéré. Le 22 août 1914, il écrit : « On a reçu l'ordre de se porter volontaire pour une mission de reconnaissance. Je me suis proposé comme beaucoup de mes camarades, car nous serions tous partis avec le lieutenant Lokomý, que nous aimions beaucoup²⁹⁷. » Un autre témoin dont on a retrouvé un fragment du journal rédigé lors de son bref (trois mois environ) séjour au front sous la bannière de Habsbourg et décédé en 1921 de tuberculose qu'il ramène de Russie, Koutecký, note le 21 juin 1916 l'intervention salvatrice d'un sergent : « réputé comme bon guerrier qui avait déjà participé à beaucoup d'opérations » qui parvient à sauver le témoin et ses camarades d'une situation désespérée²⁹⁸. La capacité à ménager les forces et épargner les vies des hommes est une des qualités majeures octroyées aux officiers de façon récurrente dans les récits²⁹⁹. Dans un autre journal original, retrouvé dans les archives de la Ville de Prague, Vajcenbauer qui peste à

viděl jsem to však jen jednou. »

²⁹⁶Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 103 : « Byl na frontě od minulého roku a získal si pověst chrabrého a obratného důstojníka. Mnoho starých vojáků ho znalo. Když šel kolem nás do vojáků – zejména českých – jako by vjel proud sympatie a důvěry – vyslovovali v jakémisi obdivu jeho jméno a ti, kteří s ním dříve bojovali, se k němu houfně hlásili. Byl oblíben u vojáků i u vyšších důstojníků. »

Voir aussi, p. 124 : « Statečnost je též dána okolím, v němž trčíme. Jeden voják strhuje nebo deprimuje druhého. Vzorem jsou důstojníci a poddůstojníci. Mnoho znamená též vědomí, že mám na sobě výzbroj. Oblečete-li vojenský šat, vezmete-li do ruky zbraň, cítíte se bezpečnějším a odvážnějším nežli v civilu. Nejen bojovný duch si tvoří zbraně, i výzbroj vytváří bojového ducha. »

²⁹⁷Josef Jirásek, *op. cit.*, p. 22 : « Přisel rozkaz, kdo hlásí se dobrovolně na patrolu na hranici. Hlásil jsem se též s mnoha jinými kamarády, neb bývali by šli všichni s poručíkem Lakomým, který byl u nás oblíben. »

²⁹⁸Antonín Koutecký, *op. cit.*, p. 5-6 : « 21/06 den, na který budu vzpomínat : Ve čtvrt na osmou hodinu utočili Rusové na našem pravém křídle na 12 kompanii, takovou silou, že jsem myslel ze tento útok je pro nás neudržitelný, a že naši frontu rozhodne prorazí a nás jelikož jsme měli na zpáteční útek vše nepohodlné jednak řeka a mnohé překážky jsme měli v cestě, a proto jsem již v duchu se viděl jako ruský zajatec. [...] Štěstí že tomu křídle velel setník Procházka, jenž je znám jako dobrý válečník, jenž již mnoho útoků prodělal. »

²⁹⁹AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. ?; František Kubík, *op. cit.*, p. 58, František Skála, *op. cit.*, p. 125.

longueur de manuscrit fait lui aussi quelques remarques positives :

« Deux caporaux instituteurs en civil qui étaient par leur comportement et leurs manières des exceptions parmi les sous-officiers, c'est-à-dire des hommes polis, joyeux, aimables qui ne criaient et n'injuriaient jamais les soldats, sont partis. Un s'en est allé au front, l'autre serait rentré définitivement chez lui ou dans un hôpital pour faire une cure. Quel dommage ! Nous avons souvent bien discuté, ils appréciaient mon intérêt pour la nature alors que les autres le méprisaient³⁰⁰. »

Deux semaines plus tard, les supérieurs changent. L'entraînement est assuré par un nouveau sergent, instituteur autrichien (germanophone) qui reçoit lui aussi des compliments de la part du témoin : « C'est un homme vraiment très intelligent, c'est comme s'il ne correspondait pas au cadre militaire. C'est un parfait contraire du sergent ruthène Malinovsky qui ne fait que hurler et insulter les soldats. Celui-ci ne se fâche jamais, ne jure pas, ne réprimande personne, tout au long de la matinée pas une seule insulte n'est sortie de sa bouche³⁰¹. » Malgré la conviction conférée par son récit qu'il s'agirait bien là encore d'une exception confirmant la règle, son témoignage invalide l'affirmation générale que *tous* les cadres seraient défaillants et méprisables...

En définitive, aussi bien en épinglant leurs défauts qu'en reconnaissant leurs qualités, les témoins austro-hongrois prouvent qu'ils ont une idée précise de ce que doit être un « bon » supérieur. Ces représentations génériques largement partagées, du moins au sein du corpus, déterminent par la suite les attentes en matière du comportement que les subordonnés projettent sur leurs chefs au travers du prisme des grades hiérarchiques. Comme leurs homologues français³⁰² mais sûrement beaucoup d'autres, ils scrutent et décrivent minutieusement leurs mots et gestes. Et ces attentes qui dévoilent une exigence d'exemplarité ne sont pas dissemblables de ce qui a pu être décrit à propos des soldats hexagonaux. Emmanuel de Saint-Fuscien résume les principaux éléments de la mutation de l'officier français (générique) dans la guerre :

³⁰⁰Vajcenbauer, note du 05/06/1915 : « Dva kaprálové učitelé, vzácné svých chováním a vystupováním výjimky mezi poddůstojníky, totiž lidé slušní, veselí a vlídní, neřvoucí a mužstvu nikdy sprostě nenadávající, nám odešli. Jeden na bojiště, druhý snad vůbec domů nebo do nemocnice na léčení. Škoda je jich! S nimi jsem si leckdy hezky pohovořil, rádi viděli můj zájem o krajinu, což ostatní jenom okřikovali. »

³⁰¹AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896 – 1944, note du 21/06/1915 : « Objevila se tu spousta nových představených a ti staří zmizeli, nikdo neví, kam. Nás tu dnes cvičil poprvé nějaký četař Němec, učitel, člověk vskutku velice inteligentní, jenž jakoby se sem ani na vojnu nehodil, pravý opak takového četaře věčně řvoucího a nadávajícího Rusína Malinovského: nezlobil se, nenadával, nikomu nespílal a za celé odpoledne jediná nadávka nevyšla z jeho úst. »

Voir aussi : Jan Hlaváč, *op. cit.*, p. 25, Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 145, MAÚ AV ČR, Archiv AV ČR, fond : Vladimír Procházka, Ic-deníky, note du janvier 1916, František Skála, *op. cit.*, p. 186.

³⁰²Emmanuel Saint-Fuscien, « Pourquoi obéit-on ? », *op. cit.*,

« L'officier combattant dut conserver les vertus traditionnelles du commandement et montrer sa valeur personnelle au sein du groupe combattant. Il dut également maîtriser les outils nouveaux de la guerre et parvenir à diriger, déployer, rassembler grâce à ses compétences techniques visibles et personnelles. [...] Il dut montrer de l'affection pour ses hommes, les aimer, les protéger, les séduire, c'est-à-dire construire un lien affectif, un lien interpersonnel³⁰³. »

Or, si l'on résume les principaux traits mis en relief dans les récits du corpus austro-hongrois, nous retrouvons ces mêmes points. Comme les poilus français, les soldats de l'Empereur Français Joseph appréciaient et attendaient avant tout que leurs chefs prennent soin d'eux, ce que l'historien français nomme « être maternés³⁰⁴ ». Ils doivent assurer un approvisionnement et sa répartition juste et équitable parmi eux³⁰⁵, plus généralement rester correct et poli en toutes circonstances³⁰⁶ ou mieux encore les aimer, les regarder comme des humains sans mépris ni condescendance hautaine³⁰⁷. Et finalement et c'est la qualité la plus importante, éviter de gaspiller *être économe de* leurs forces et leurs vies³⁰⁸. Mais les austro-hongrois attendent également, toujours à l'image des soldats français, que leurs chefs soient compétents³⁰⁹ et reconnaissent et valorisent même les qualités générale comme le courage aussi bien que les celles qui sont connectées à la guerre telles que l'habileté au combat, la persévérance, la capacité d'endurer des souffrances. bien que cela entre en dissonance avec le parti pris général contre la guerre, l'État qui les a requis pour la faire et ses institutions qui émane de la plupart des témoignages.

Ces constats amènent deux conclusions : d'une part les soldats de l'armée austro-hongroise, du moins les témoins de notre corpus, ne différaient pas fondamentalement de leurs homologues français en matière d'attentes et d'aspirations et d'autre part, malgré toutes les remontrances et critiques faites à leur égard, il y a bien eu dans l'armée austro-hongroise des officiers capables. De façon collatérale, l'alternance des portraits d'officiers méprisables et exemplaires dans de nombreux témoignages peut être interprétée comme un signe de leur authenticité. Les témoins

³⁰³Emmanuel Saint-Fuscien, « Pourquoi obéit-on ? », *op. cit.*, p. 20.

³⁰⁴Emmanuel Saint-Fuscien, « Pourquoi obéit-on ? », *op. cit.*, p. 19.

³⁰⁵AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 68 ; Fr. Novak, p. 15-16 ; František Skála, *op. cit.*, p. 51, 125 et 186 ; Josef Váchal, *op. cit.*, p. 141 ; Karel Wagner, *op. cit.*, p. 33, etc.

³⁰⁶AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 34 et 41 et Livre 2, p. 201-202 ; Jan Hlaváč, *op. cit.*, p. 25, Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 145, MAÚ AV ČR, Archiv AV ČR, fond : Vladimír Procházka, Ic-deníky, note du janvier 1916, František Skála, *op. cit.*, p. 186 ; AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896 – 1944, note du 05/06/1915 et du 25/06/1915.

³⁰⁷František Kubík, *op. cit.*, p. 59.

³⁰⁸AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 202 ; František Kubík, *op. cit.*, p. 58 ; František Skála, *op. cit.*, p. 125.

³⁰⁹AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, p. Livre 2, p. 178 et p. 202, Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 42 ; Fr. Novak, p. 11 et Karel Wagner, *op. cit.*, p. 88.

notent les scènes et pratiques qu'ils observent, qu'elles s'ancrent dans leurs représentations globales de la guerre ou non. En revanche, c'est la façon dont les faits et gestes observés sont interprétés lors de la mise en récit qui change. Les exemples à valeur positive sont toujours présentés comme autant de cas isolés, indissociables d'un individu spécifique et exceptionnel alors que les méfaits et autres défauts sont systématiquement traités comme des symptômes attendus d'une gangrène généralisée qui ronge toute ossature de l'institution honnie, des preuves de la défaillance générale de toute la hiérarchie et de tout le système. Pourtant, du point de vue quantitatif, ils ne sont pas forcément plus fréquents dans les témoignages que les contre-exemples.

Le tissage d'un nouveau lien hiérarchique plus moderne est-il en œuvre ?

Dans ses travaux dédiés au rapport lien hiérarchique et ressorts de l'obéissance dans l'armée française en 1914-1918, Emmanuel de Saint-Fuscien arrive à la conclusion suivante :

« L'autorité militaire de principe, conférée par le grade, cède la place au cours de la guerre, à une autorité individuelle exercée sur un petit groupe. [...] La relation d'autorité traditionnelle, fondée sur la soumission absolue et inconditionnelle n'a pas fonctionné [souligné par nous, nda]. L'obéissance fut très vite conditionnée à la justification des ordres, surtout en dehors du champ de bataille. Le recours à la force fut par ailleurs limité par le niveau d'adhésion des soldats. Au moment où le consensus s'est effrité, à partir de l'été 1916, tout usage excessif de brutalité fut exclu des pratiques courantes de l'autorité de peur de provoquer une rupture du lien hiérarchique. Le geste de menace emblématique de l'autorité de contact, la menace revolver au poing, disparaît par exemple presque complètement des témoignages, et probablement des pratiques, à partir de la fin de l'année 1915³¹⁰. »

Au vu des chapitres précédents mettant en exergue la brutalité de certains cadres de l'armée impériale, nous *pourrions* avancer que, suivant cette logique, l'armée austro-hongroise n'a pas dépassé le stade mentionné de la « *la relation d'autorité traditionnelle, fondée sur la soumission absolue et inconditionnelle* ». Toujours dans cette perspective, l'officier austro-hongrois aurait échoué à parachever sa mutation en officier « moderne » et construire ce nouvel lien d'autorité remplaçant la peur par l'affection, « l'obéissance aveugle » par « l'adhésion consciente ». La boucle est bouclée : l'officier moderne obtient l'adhésion de ses hommes, le politique obtient le consentement de ses concitoyens.

Et pourtant, plusieurs objections s'imposent : comment prouver la prépondérance d'un type d'officier et d'une manière spécifique employée pour obtenir l'obéissance et la discipline des

³¹⁰Emmanuel Saint-Fuscien, « Pourquoi obéit-on ? », *op. cit.*, p. 19.

hommes à partir des sources ? Il y a plusieurs faits avérés. Dans l'armée austro-hongroise, il y a eu des punitions corporelles incluses dans le règlement officiel. Mises en exergue par ceux qui en sont victimes, témoins et relais d'information, elles s'imposent comme autant de preuves accablantes de la brutalité de l'armée austro-hongroise. Or il est très difficile d'en prendre une réelle mesure quantitative. Dans les témoignages consultés, qui sont nombreux mais ne représentent pourtant que quelques grains de sable dans l'immense océan d'expériences personnelles. Une des deux punitions emblématiques – les vingt-cinq coups sur les fesses est pratiquement absente. L'autre punition – l'attachement – est mentionnée au contraire avec une haute fréquence. Abondants sont également les rapports d'actes violents interpersonnels ne relevant pas du code disciplinaire tels que les gifles et autres coups qu'il s'agisse d'irruptions de colère momentanées ou de jalons d'un harcèlement hiérarchique systématique. La nature des sources dévoile ici ses limites. Les témoignages peuvent nous avertir sur l'existence de certains faits et pratiques et surtout sur leur fonctionnement social mais ne permettent pas d'estimer leur ampleur réelle avec exactitude. Une étude sur d'autres types de sources, notamment des rapports administratifs, serait ici bienvenue pour apporter ce maillon clé de la chaîne des données qui manque. Or à notre connaissance aucune étude focalisée sur les actes de violence interpersonnelle dans l'armée austro-hongroise n'a été élaborée à ce jour (à révéifier dans la NKCR et ÖNB !!!). En son absence, il est impossible d'émettre un avis fondé sur la question.

Hormis la donnée quantitative, nous pouvons toutefois constater et prouver à partir des témoignages que la violence et la force n'étaient pas les seuls deux moyens utilisés afin d'obtenir l'obéissance de ses hommes. Les cadres de l'armée austro-hongroise, comme par ailleurs sûrement leurs homologues des autres armées jouaient sur des registres variés. La violence et la peur constituaient un d'entre eux. L'appât de la reconnaissance ouvrant l'accès à des bénéfices matériels et symboliques mais également le souci de montrer l'exemple ou bien le sentiment de honte doivent aussi être pris en compte... Il est difficile de croire que, dans cette armée que l'on pourrait qualifier avec Saint-Fuscien de « traditionnelle » - non démocratique « *la relation d'autorité était fondée [uniquement] sur la soumission absolue et inconditionnelle.* » Lorsqu'on passe au crible les passages relatifs aux comportements des officiers dans les récits, nous retrouvons des attitudes des autorités assez proches des qualités décrites par l'historien français pour définir ce nouveau type de relation hiérarchique fondée sur l'affection et l'adhésion. Une des preuves avancées est la disparition de la contrainte au revolver dans les stades avancés du conflit. Comme nous l'avons signalé dans la troisième partie, dans le corpus centre-européen, les mentions de la menace du revolver datent aussi surtout du début de la guerre. Est-ce bien une preuve d'un changement de la nature de la relation de l'autorité aux hommes du rang et vice et versa ? Pour le cas de notre corpus, il existe une explication pratique. De nombreux témoins du corpus n'ont, pour des raisons différentes, décrits que la phase initiale de la guerre. Souvent

c'est la découverte d'un nouvel environnement, l'effet de choc et, comme le disent certains témoins, le fait de participer à un immense événement de l'Histoire, qui déclenchent l'envie d'écrire. Au fur et à mesure que la guerre s'allonge, pour certains combattants l'effet de routine se fait ressentir. Les entrées ne sont plus quotidiennes dans les récits. Elles deviennent plus succinctes. Parfois, les conditions matérielles empêchent la poursuite de l'écriture. Dans ces cas, les allusions aux comportements violents des officiers deviennent aussi plus rares. Les insultes et les coups sont-ils devenus plus rares ou plutôt plus banals dans le quotidien tourmenté du feu ? Contrairement à l'armée française, l'armée de François Joseph n'a pas subi une vague de mutineries généralisée au cours de la guerre. L'autorité n'a pas été mise à l'épreuve de façon collective et il n'y a donc pas eu d'occasion de « renégocier » le rapport entre les différents échelons de la hiérarchie, comme le suggère Saint-Fuscien pour la France. Dans l'Empire austro-hongrois, l'implosion de l'État n'est pas provoquée par des mouvements au sein de l'armée au front même s'il y a des cas ponctuels et localisés (les marins – l'insurrection de la Boka Kotorska). C'est l'inverse qui s'est produit. L'armée s'est disloquée au moment où elle a appris la chute de l'État qu'elle devait servir et protéger. Bien sûr, cela montre l'énorme fragilité du système : dans l'Empire des Habsbourg comme dans celui de Guillaume II voisin, l'armée a cessé le combat immédiatement. Elle n'est pas accourue non plus pour protéger le régime défunt, pour renverser la situation.

Poursuivons la confrontation des conclusions de l'historien français avec les sources de l'air géographique qui nous occupe.

« Dans le cadre fixé par la morale laïque en construction au tournant du XIX^e et du XX^e siècle, le chef militaire devait incarner un principe plus qu'une personne et le soldat devait se soumettre à une autorité impersonnelle. Or le soldat de la Première Guerre mondiale obéit, mais de façon approximative et surtout conditionnée. Il obéit à un homme, un chef, dont les gestes, les mots, les postures et les attitudes lui plaisent. L'officier combattant dut conserver les vertus traditionnelles du commandement et montrer sa valeur personnelle au sein du groupe combattant. Il dut également maîtriser les outils nouveaux de la guerre et parvenir à diriger, déployer, rassembler grâce à ses compétences techniques visibles et personnelles. [...] Il dut montrer de l'affection pour ses hommes, les aimer, les protéger, les séduire, c'est-à-dire construire un lien affectif, un lien interpersonnel³¹¹. »

D'Alexandre le Grand à Napoléon, un soldat a toujours obéi à un chef avant tout. Si l'on prend l'assertion citée à la lettre, cela suppose que tous les officiers de l'armée française étaient parfaits,

³¹¹Emmanuel Saint-Fuscian, « Pourquoi obéit-on ? », *op. cit.*, p. 20.

des chefs nés (incarnés), sans fautes. C'est peu probable. Peut-être étaient-ils mieux entraînés, préparés à leur rôle de d'encadrant et leurs hommes mieux préparés à leur obéir sans qu'ils y soient contraints par la force brute ? La question de la pression de l'arrière, de la société dans sa globalité revient elle aussi. Vice et versa, il est difficile de croire que tous ou la majorité d'officiers de contact austro-hongrois étaient inaptes. En dépit des tendances à noircir l'image général du corps d'officiers, les exemples de très bons chefs ne sont pas absents des témoignages.

DE surcroît, au regard des témoignages étudiés, les soldats austro-hongrois n'apparaissent pas, à l'instar de leurs homologues français, comme des robots qui obtempèrent à leurs supérieurs sans questionner les ordres reçus ou sans juger leurs qualités de chefs. Tout au contraire, les descriptions et les réflexions sur la compétence des hommes qui les encadrent constituent un thème majeur des récits.

Plus encore, certains témoins qui se retrouvent en position d'encadrants témoignent de la nécessité (vitale) de paraître impeccables à tous les égards afin de se faire accepter par leurs hommes, de gagner leur respect et donc leur obéissance. Le commandant de bataillon Wagner, ce « vieux » officier de métier de l'armée impériale (il a 51 ans en 1914), développe dans son livre de souvenirs rédigé à partir de son journal de guerre dans les années 1930, ses observations sur le rôle des officiers de contact et les qualités dont ils ont besoin pour réussir leur mission :

« Dans la guerre de mouvement (sic) son [du commandant de bataillon] intervention personnelle est totalement inévitable. Dès le début, il doit se dépêcher en avant afin d'inciter celle ou celle centurie à progresser plus près de l'ennemi ou vers une position de tirs plus avantageuse. Dès qu'il réussit, il s'aperçoit que sa réserve a disparu. Il doit donc courir à l'arrière, chercher la réserve qui s'est cachée Dieu seul sait où et la commander en avant pour qu'elle soit disponible au cas où en première ligne. Et cela dure parfois même plusieurs jours de suite, du matin jusqu'à tard dans la nuit, malgré les intempéries, à travers des champs fraîchement labourés, des prés pleines de boue, des montagnes et des vallées. La nuit, lorsqu'il est épuisé à mort, il se couche dans une tranchée humide près de sa première ligne pour être toujours disponible en cas de besoin. Lorsque le combat est terminé et il cherche ses chevaux, ils sont partis et il doit commencer la poursuite ou la retraite de plusieurs jours et nuits à pieds. Et la nourriture et souvent insuffisante, [il n'y a] souvent qu'une gorgée d'eau-de-vie, un bout de chocolat et une cigarette. "Comment un homme de cinquante ans ou plus peut-il tenir dans ces conditions ?" On dit : "Mais il son état-major, ses organes, le téléphone etc., il n'est pas nécessaire qu'il intervienne partout en personne." C'est bien joli lors d'un exercice sur la table verte, mais dans la réalité c'est bien différent. Lorsque son bataillon reste en arrière lors d'une attaque et ne peut pas ou ne

veut pas avancer, alors dans ce cas ni l'état-major, ni les organes, ni le téléphone ne sont d'aucun secours. Le commandant de bataillon, s'il est du moins un peu responsable, doit alors sortir de son abri et intervenir en personne en jouant de son autorité pour arranger la situation³¹². »

Cette réflexion a une place précise dans le récit de Wagner. En effet, l'officier quinquagénaire l'introduit au moment où, à Noël 1914, il prend la décision de partir du front suite à une blessure à la main. Par suite de ce départ, Wagner ne retourne plus au front et passent les trois années de guerre qui suivent à des postes moins exposés. Certes, son assertion est une tentative de justifier son choix (dont il a manifestement honte) de partir et de laisser la place aux plus jeunes devant ses lecteurs et (peut-être surtout) sa propre conscience. L'appréciation de l'importance de l'intervention personnelle des commandants auprès de leurs soldats et la possession des qualités de chef pour obtenir leur obéissance n'en est pas forcément irréaliste pour autant. Elle émane de la façon-même dont la guerre était menée sur le terrain où les officiers de contact étaient amenés, par la force des choses, à partager bien qu'à de degrés variables, le quotidien de leurs soldats. Ce sont les manières dont cet impératif a pu être mis en œuvre qui divergent, d'une part en fonction du terrain (chaque front et chaque secteur avait ses spécificités) et, d'autre part, en fonction du caractère, des dispositions, de chaque officier. Le jeune volontaire d'un an, la cadet Dobrovolný, se montre parfaitement conscient de la valeur ajoutée du comportement exemplaire et s'efforce par tous les moyens d'apparaître comme un véritable chef en dépit de ses doutes sur ses compétences et du désarroi qu'il enferme dans son for intérieur. « J'ai compris qu'il ne fallait pas montrer ni étonnement ni effarouchement sous peine d'être moqué par mes soldats³¹³. » écrit-il au moment de ses premiers combats. Il réitère l'idée plusieurs jours plus tard :

« Le capitaine en second ordonna de se tenir prêts à l'attaque contre les Russes à chaque instant. Les soldats se raidirent à leur place. Les jeunes

³¹²Karel Wagner, *op. cit.*, p. 151 : « Ve válce pohybové je však jeho přímé osobní zasažení do boje naprosto nevyhnutelným. On musí ihned spěchat kupředu, aby pobídl tu nebo onu setninu propracovati se blíže k nepříteli, anebo do výhodnější palebné pozice; sotva se mu to podaří, vidí, že jeho zálohy zmizely. Tedy zase zpět, zálohy vyhledati, jež jsou Bůh ví kde, ukryty a hnáti je kupředu, aby byly po ruce bude-li jich třeba pro první linii. A to vše někdy i několik dní po sobě, od rána do noci, za každé nepohody přes čerstvě zaoraná pole, bahnitě bezedné lučiny, přes hory a doly. V noci na smrt utmácen, přenocuje v nějakém mokřím příkopě anebo v narychlo vyhozeném zákopu v blízkosti své první linie, aby byl vždy po ruce, kdyby ho v noci bylo třeba. Je-li boj skončen a velitel praporu hledá své koně, tak zde nejsou a musí zahájit pronásledování anebo ústup, trvajícím několik dní i nocí, pěšky. A přitom strava naprosto nedostatečná, často jen hlt kořalky, kousek čokolády a cigareta. „Jak dlouho to může padesát i více let starý muž vydržeti? Řekne se: Vždyť má přece svůj štáb, své orgány, telefon atd., není tedy třeba, aby všude zasahoval osobně.“ To vše vypadá velmi pěkně při nějakém aplikačním cvičení u zeleného stolu, ale ve skutečnosti je tomu jinak. Když mu jeho prapor zůstane při útoku někde vězet a nemůže, anebo nechce kupředu, tu nepomůže ani štáb, ani orgány, ani telefon; tu musí velitel praporu, je-li jen trochu dbalý svých povinností, ven ze svého úkrytu a dáti vše osobně do pořádku tím, že položí svou autoritu na váhu. »

³¹³Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 27 : « Pochopil jsem však, že nesmím prozradit údiv ani úlek, byl bych vojákům k smíchu. »

garçons ressemblaient à des enfants sans défense. Les pères barbus étaient encore plus confus. Moi aussi, j'avais du mal à me maîtriser. Le danger qui nous attendait devant me mettait dans un état fébrile. Ce qui me mettait en colère en plus, c'était le fait que moi, qui devais mener ces gens à l'attaque, n'avais aucune idée de ce que c'était qu'un combat. Comment me comporterai-je ? Ne me ridiculiserai-je pas ? Ces hésitations m'angoissaient et m'embarrassaient³¹⁴. »

Le jeune homme atteste de la volonté d'être un bon chef et surtout d'apparaître comme tel aux yeux des hommes qui l'entourent. La citation sous-entend également qu'il craint une perte incapacitante de l'autorité dans le cas contraire. Selon son journal, en partant au front au printemps 1915 il a une représentation de l'officier modèle similaire à l'image constatée pour l'armée française. Pour se faire obéir, il doit être avant tout un bon chef, un chef compétent mais aussi rassurant qui fournit à ses hommes le modèle à suivre. Au fil des lignes, il ne semble nullement s'attendre à une obéissance automatique, aveugle, due uniquement au grade ou ni à la soumission inconditionnelle résultant de la peur de punition. Manifestement, le jeune homme a du talent pour ce rôle. Il monte assez rapidement en grades. Toutefois, la réalité de l'exercice de sa fonction d'encadrant est plus complexe que ce qu'il imaginait. Comme nous l'avons vu précédemment (renvoie automatique), à deux reprises du moins, il recourt à la force physique pour faire obtempérer des hommes qui prennent leur distance avec ses ordres. Il n'abandonne pas ses idéaux pour autant, au contraire dans la même interaction il mobilise les différents registres de façon pratiquement simultanée, il combine les différents outils pour se faire obéir coûte que coûte. Certes, Dobrovolný ne peut pas être assimilé à tous les officiers de l'armée austro-hongroise. En tant qu'étudiant, il est empreint d'un certain type de représentations qui régissent la façon dont il perçoit son rôle ainsi que celui des autres et qui se matérialisent lors des interactions concrètes avec son entourage. Son comportement n'est sûrement pas identique à celui de ses camarades issus d'autres milieux socio-culturels et aux parcours différents. D'autres officiers semblent avoir eu nettement moins de scrupules et ne portaient pas autant d'intérêt pour l'image qu'ils renvoyaient. Parmi les officiers austro-hongrois, trouverait-on plus des « Junger » ou plus des lieutenants « Lukáš³¹⁵ » ? Qui serait la règle et qui l'exception ? Les témoignages ne permettent pas de trancher. Il est impossible et peut-être même pas utile d'en déduire, d'identifier un genre d'officier générique et une relation hiérarchique type valables pour l'armée entière. Ce que l'exemple de Dobrovolný, mais aussi ceux de Wagner et d'autres

³¹⁴ Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 40 : « Nadporučík nařídil, abychom byli připraveni vyrazit v nejbližší chvíli proti Rusům. Vojáci ztuhli na svých místech. Mladí hoši vypadali jako bezradné děti. Ještě více zaraženi byli vousatí tatíci. Já měl ovšem sám se sebou co dělat. Nebezpečí hrozící vpředu uvádělo mne do zimničného stavu; mimo to mne rozčilovalo, že já, jenž povedu tyto lidi do „ángrifu“, nemám ponětí, jak boj vypadá. Jak si budu počínat? Nezesměšním se? Tyto rozpaky mne skličovaly a zahanbovaly. »

³¹⁵ Personnage célèbre du *Brave soldat Chvéik* de Jaroslav Hašek.

montrent, c'est qu'un imaginaire similaire générant des préoccupations et des attitudes comparables ont existé aussi bien dans l'armée de Habsbourg, formée des sujets de l'Empereur qu'en France.

A l'instar des soldats français, les témoins cités ne semblent pas obéir sans réfléchir, sans évaluer ni sans juger celui qui leur donne des ordres. Ainsi, dans les témoignages il y a beaucoup de plaintes, de critiques, de reproches pour différentes raisons : l'incompétence, la débauche et les vices (alcool, femmes), la brutalité mais aussi des constats et des descriptions de bons officiers. Les soldats-témoins ont une idée précise de ce qu'un bon officier devrait faire et comment il devrait être qui est très similaire du type idéal décrit par l'historien français. Et certains officiers semblent remplir parfaitement ces critères et cela même chez des témoins chroniquement mécontents et critiques que Berger et compagnie.

Les innombrables stratégies d'évitement et d'allègement mises en évidence dans la sous-partie suivante montrent bien qu'à défaut d'une insurrection ouverte, l'obéissance des austro-hongrois est aussi approximative et conditionnée que celle des Français. Plus l'officier est détesté et pensé incompetent, plus ces pratiques prolifèrent. Un bon officier parvient plus facilement à obtenir le respect et donc l'obéissance de ses hommes par un lien personnel. L'obéissance ne nécessite pas forcément l'adhésion à la cause de la guerre mais au lien au chef.

4.2 De la discipline et de l'indiscipline : un continuum de pratiques

Alors que dans le chapitre précédent nous avons passé au crible de l'analyse l'arsenal des mesures motivantes comme punitives, officielles comme transgressives, dont disposent les autorités à différents échelons de la structure hiérarchique pour agir sur leurs subordonnés et maintenir leur autorité sur eux, ce second chapitre évalue les marges de manœuvre des personnes soumises à cette autorité. Il s'intéresse aux pratiques et aux stratégies mises en œuvre par les individus cherchant à s'adapter et à survivre à la guerre.

La désobéissance ouvertement affichée semble à la fois trop risquée face à l'appareil répressif de l'État et socialement intenable face aux normes et aux us sociaux non officiels qui structurent les interactions dans la société. Or, si une contestation directe ne relève pas du champ du possible³¹⁶, cela n'enduit pas automatiquement une adhésion complète et volontaire de tous les acteurs à l'effort qui leur est demandé. Au contraire, au niveau individuel de la micro-analyse émerge une myriade des stratégies d'évitement ou d'allègement susceptible à nuancer voire infirmer une conclusion trop hâtive d'un consentement généralisé³¹⁷. Ces réticences latentes se caractérisent avant tout par une morphologie hétérogène, créant un répertoire des actes aux facettes multiples. Elle peut s'exprimer par des conduites individuelles très variées, comme note André Loez :

« Elles vont de la désertion à l'expression orale ou écrite du refus, de la mutilation volontaire à la fraternisation ou à la trêve, de la prolongation de la permission à la recherche d'affectations tranquilles et au manque de zèle pour les activités volontaires (patrouilles, coup de main, etc.), du refus de « marcher » à la manifestation collective contre le conflit³¹⁸. »

Même si dans le cas des soldats de l'armée austro-hongroise, nous ne pouvons pas parler de véritables mutineries ouvertes à l'image de la vague contestatrice qui s'abat sur l'armée française en mai-juin 1917 (sauf plusieurs cas localisés pendant les tout derniers mois de la guerre³¹⁹), toutes ces stratégies de conduites individuelles sont abondamment présentes dans les récits étudiés donnant ainsi lieu, citons encore une fois André Loez, à : « de nombreuses situations où s'exprime un refus de guerre illégal et isolé, s'inscrivant cependant dans le continuum d'indiscipline générale³²⁰. » Dépister ces stratégies individuelles d'allègement et d'évitement confirme qu'à côté d'une mouvance d'obéissance au point de vue de la macroanalyse il existe

³¹⁶ André Loez, *14-18, les refus de la guerre, op. cit.*, p. 21.

³¹⁷ Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, *14-18, Retrouver la guerre, op. cit.*, préface.

³¹⁸ André Loez, *14-18, les refus de la guerre, op. cit.*, p. 24.

³¹⁹ Il s'agit de la mutinerie des marins à Boka kotorska et des insurrections dans les dépôts régimentaires, comme à Rumburk. Karel, Pichlík, *Vzpouřy navrátilců z ruského zajetí na jaře 1918*, Praha, Nakladatelství Československé akademie věd, 1964.

³²⁰ André Loez, *14-18, les refus de la guerre, op. cit.*, p. 25.

une multitude d'ajustements personnels, de tentatives d'évitement, d'esquive, d'allègement. Il n'est d'ailleurs sûrement pas insignifiant qu'au niveau du texte, le « nous » marquant l'identification à un ensemble plus large, utilisé quasi systématiquement par tous les témoins pour décrire l'obéissance générale pendant la mobilisation et les premiers jours au front, cède spontanément la place à un « je » qui démarque une initiative contestataire individuelle. Peu importe, si ces tentatives sont couronnées de succès ou avortées, elles participent de cet habitus du jeu de pouvoir continu entre l'individu et l'autorité et pointe ainsi la nature dynamique de toutes les relations. Le sociologue états-unien, Erving Goffman a relevé cet aspect intéressant et crucial du fonctionnement des institutions qu'il a appelées « totalitaires » : en dehors du cadre réglementaire officiel et en se superposant à lui, dans chaque institution s'impose au fur et à mesure qu'elle est investie par les personnes vivant leurs vies, un « code bis », un règlement officieux alternatif, qui est forgé et tenu d'être respecté par les acteurs en principe réduits à la soumission à l'autorité et aux règles imposées eux-mêmes. L'attitude des autorités envers le règlement officiel et la nécessité de le faire respecter est par ailleurs souvent aussi ambiguë que celle des acteurs de la base³²¹. Ce continuum d'indiscipline signifie-t-il directement l'impuissance, l'inefficacité ou la désagrégation totale de l'institution en question ? Non et c'est l'aspect le plus paradoxal de ce fonctionnement double et trouble relevé par Goffman, l'existence des marges de manœuvre qui peuvent être investies à l'intérieur d'un cadre imposé peut même permettre à l'institution de se perpétuer, les différentes pratiques d'esquive constituant des moments de soulagement ou même un point d'espoir aidant les personnes à supporter leur sort. Ainsi, ces nombreuses pratiques recensées dans les témoignages peuvent être interprétées dans les deux sens : soit comme un continuum d'indiscipline attestant d'une attitude hostile à leur État et l'effort leur demandé et menant à l'implosion ultime ou au contraire comme un ensemble de pratiques qui permettent d'éviter une contestation ouverte, générale. Sur ce point, la confrontation entre ce type de pratiques dans une armée victorieuse, comme celle de la France, dont les combattants sont traditionnellement loués pour leur persévérance et même leur « consentement » aux sacrifices et à la violence³²² et une armée vaincue et surtout chez les populations traditionnellement accusées de déloyauté et de désobéissance s'avère particulièrement instructive. Le comportement des soldats français, autrichiens ou tchèques et slovaques est-il fondamentalement différent à cet égard ? Les combattants tchèques ont été longtemps célébrés ou accusés, en fonction du prisme adopté, de se rendre trop facilement voire de passer volontairement chez l'ennemi. Aujourd'hui, des études récentes menées aussi bien du côté tchèque qu'autrichien montrent que l'impact du facteur idéologique – nationaliste sur la

³²¹Ces points sont résumés dans le chapitre 3. « La vie clandestine d'une institution totalitaire » dans Erving Goffman, *Asiles*, *op. cit.*, p. 227-262.

³²²Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, *14-18, Retrouver la guerre*, *op. cit.*, p. 19.

vaiillance ou la défaillance des unités austro-hongroises a été largement exagéré.

Mais qu'en disent les témoignages des uns et des autres ? Les captures et redditions, nombreuses par ailleurs dans toutes les armées engagées dans la Première guerre mondiale, se déroulent-elles de façon distincte en fonction de l'identité des combattants ? Nous nous efforçons de contribuer à ce débat qui est toujours en cours en replaçant les redditions et les captures dans un ensemble plus large de pratiques et en proposant par la suite une analyse minutieuse de ces cas de défaillance emblématiques en tant que scènes sociales avec un fonctionnement et une logique propre. Dans un premier temps, nous tentons donc de recenser et clarifier le vaste éventail des pratiques d'allègement et d'évitement enregistrées dans les témoignages. Dans un deuxième temps, nous pointons la focale plus spécifiquement sur les moments de reddition à l'ennemi ou capture – très abondamment décrits dans le corpus dont une vaste majorité est constituée de prisonniers de guerre aussi bien chez les témoins tchèques et slovaques que chez les germanophones – afin de percevoir les divergences ou les convergences des conduites de ces combattants appartenant aux groupes nationaux-linguistiques distincts. Dans un troisième temps, nous tentons de comprendre l'échec final de l'Empire austro-hongrois à gagner la guerre et sa dislocation définitive.

4.2.1 La zone grise de l'obéissance ou les arrangements tolérés

« L'homme est un serf, un esclave. Il meurt de faim, subit un martyre psychologique comme physique mais continue à se battre³²³. »

Dans cette brève réflexion récapitulative, Šelf résume sa situation personnelle de soldat persécuté (dégradé et incarcéré, puis envoyé à nouveau sur le front), aux opinions et activités dissidentes précédant le déclenchement de la guerre qui remplit pourtant son devoir envers l'État austro-hongrois jusqu'au bout. Mais c'est aussi le destin de la majorité des combattants austro-hongrois. Les légionnaires restent en effet minoritaires sur le plan quantitatif³²⁴. En effet, l'armée austro-hongroise tient, malgré toutes les difficultés internes aussi bien que celles de ses adversaires du moins jusqu'à l'été 1918 et beaucoup de soldats sont encore dans les tranchées arme à la main où moment où ils apprennent la déclaration de l'indépendance des pays successeurs, la fin formelle de l'Empire austro-hongrois et la fin de la guerre. Le fait est que les soldats de François Joseph de Habsbourg quoi qu'ils puissent penser de leur État et de la guerre tiennent et remplissent leur devoir aussi longuement que leurs homologues des autres États en guerre. Il a y donc une continuité d'obéissance tout au long de la guerre et jusqu'à la

³²³Josef Šelf, *op. cit.*, p. 132 : « Člověk je nevolníkem, otrokem. Hladoví, trpí muka duševní i tělesná, ale bojuje a pracuje dále »

³²⁴Les chiffres varient quant au nombre précis des légionnaires tchécoslovaques. La base de données établie par les Archives militaires de Prague (VHA) contient 132 756 entrées nominatives. Le nombre des Tchèques mobilisés dans l'armée austro-hongroise est estimé à environ un million.

dislocation finale de la Double monarchie. Toutefois, cette obéissance n'est – et c'est aussi le cas dans d'autres armées – ni inconditionnelle, ni absolue. Dans le chapitre précédant nous avons relevé les cas de violence effectuée par les officiers sur les soldats. Indirectement, ils montrent les limites de cette obéissance : la violence est dans une écrasante majorité des cas une réponse – désespérée, disproportionnée – aux écarts dans la discipline individuelle et collective au sein de l'armée. Mais des transgressions des règles strictes et précises risquées sous les yeux d'une autorité menaçante n'est pas le seul moyen de désobéir, ni le plus fréquent d'ailleurs. Au contraire, tout en préservant un cadre donné, de nombreuses pratiques jouent avec les codes écrits comme tacites et créent ainsi une sorte de zone grise³²⁵, une zone « tampon » entre l'obéissance et la désobéissance ouverte. La matière et les contours de cette zone restent par définition flous et opaques. Elle se compose de tout écart de la conduite réglementée ou idéale (modèle) attendue des hommes par leurs supérieurs. Il peut s'agir de la demande d'une affectation moins risquée, d'un vol de pomme bien caché aux autorités, d'une sortie de la caserne non autorisée pour passer une soirée en ville, d'un temps passé à la recherche de son unité après sa dislocation lors d'un combat un peu plus long que le strict nécessaire mais aussi de l'automutilation et dans un cas extrême du suicide. C'est tout un ensemble de pratiques bigarrées, mobilisées par les acteurs pour obtenir des bénéfices tout aussi variés quant à leur importance comme à leur durée sans entrer dans une contestation ouverte de l'autorité. Certaines pratiques sont parfaitement légales au regard des règles en vigueur (la recherche d'affectations plus clémentes, les demandes des permissions exceptionnelles pour travaux agricoles ou études par exemple), d'autres relèvent de ce qui est communément admis comme tolérable même si c'est contraire au règlement et d'autres encore sont en principe parfaitement illicites et passibles de punitions sévères. Cette zone grise comprend donc tous les actes que les individus ou de petits groupes d'individus mettent en œuvre pour rendre leur quotidien dans la guerre plus supportable, pour diminuer les risques qui pèsent sur eux, pour survivre. Puisqu'il s'agit des écarts des règles officielles convoyées par les textes, cet ensemble de pratiques n'est pas simple à approcher par les sources traditionnelles, du moins dans leur ensemble. Si certaines conduites peuvent laisser des traces dans les documents administratifs – en France par exemple une analyse quantitative des choix d'arme a pu démontrer une nette préférence pour des affectations à moindre risque³²⁶

³²⁵Le terme a été forgé par Primo Lévi à propos des comportements dans les camps nazis, mais il peut être appliqué également à d'autres situations. Cette zone grise est donc un espace aux contours flous qui comprend un ensemble de pratiques qu'une personne met en œuvre pour survivre tout en mettant en suspension sa probité morale. Voir : Philippe Mesnard, Yannis Thanassekos, *La zone grise, entre accommodement et collaboration*, Paris, éditions Kimé, 2010.

³²⁶En France ce phénomène fut relevé par l'historien Jules Maurin dans son travail sur les comportements et stratégies des soldats languedociens dans la guerre. Il est visible également dans les études à une échelle plus restreintes, comme par exemple le canton de Béziers qui est le thème de la thèse en cours de Christine Delpous-Darnige ou même à l'échelle d'une seule commune. Christine Delpous-Darnige, Helena Trnkova, *Frontignan la Peyrade : une société dans la guerre*, Frontignan, La ville de Frontignan collection : Patrimoine, 2018.

– d'autres leurs échappent. Ou bien encore elles y apparaissent sans pour être perçues et expliquées comme telles. C'est le cas de nombreuses pratiques ambiguës, relevant de cette zone grises, zone frontalière entre un défaut involontaire issu d'un concours de circonstances ou une prise des libertés avec le règlement, réfléchi et volontaire. La limite entre les deux reste en effet souvent très difficile à tracer aussi bien pour les autorités de l'époque que pour l'historien. Il est en effet possible de constater que seuls ou en groupe des soldats qui se sont éloignés de leurs camarades lors d'un combat féroce ou d'un recul désordonné sont revenus des heures plus tard ou qu'un certain nombre a été capturé. Pourtant cette donnée seule n'est pas en mesure de renseigner sur les mobiles de ces agissements. A ce sujet, les témoignages relatant le quotidien avec ses nombreuses anecdotes, au premier regard sans grande importance pour un récit savant, constituent un matériau riche et précieux pour nous éclairer au sujet de ce continuum d'indiscipline mais aussi sur la discipline militaire.

S'agissant d'un spectre aussi riche qu'hétérogène, nous avons introduit, pour les besoins de la clarté de l'analyse, une taxinomie artificielle, regroupant dans un premier ensemble les stratégies d'évitement et d'allègement relevant d'un cadre légal. Dans un deuxième temps nous abordons la sphère opaque des écarts improuvables ou tolérés. Et finalement la troisième section est consacrée aux actes proprement désespérés des hommes pour qui mettre un terme à leur expérience de guerre compte plus que tout y compris leur propre vie.

4.2.1.1 Les stratégies d'allègement et d'évitement à la frontière du licite et du tolérable

Cette ambiguïté d'attitude des hommes face à leur devoir émerge, comme nous l'avons montré auparavant, dès la mobilisation. Dès ce moment initial, les hommes envisagent (leur participation à) la guerre de deux manières qui semblent diamétralement opposées à la première vue et pourtant qui s'imbriquent parfaitement. D'un côté ils obéissent de façon pratiquement automatique à l'appel sans même évoquer une autre alternative, sans même penser un autre comportement possible mais, de l'autre côté, ils explorent dès ce premier moment leurs marges de manœuvres dans le cadre donnée et exploitent largement les différentes opportunités d'améliorer leur sort, leur quotidien et surtout leur chances de survivre. Dès leur entrée en guerre, les hommes appelés rapportent des handicaps ou des maladies, ou cherchent à obtenir des affectations réputées à moindre risque. Et ses pratiques continuent durant toute la guerre : chaque atout et chaque compétence particulière sont mis en avant et réfléchi comme autant d'opportunités d'alléger, d'améliorer voire d'éviter son service. Bien que certains postes et opportunités ne soient ouvertes qu'aux hommes au capitaux économique et culturel plus élevés, les soldats moins nantis par leur origine ne restent pas en dehors. Misant sur des compétences

parfois très spécifiques et inattendues allant de la maîtrise des chevaux au maniement d'un rasoir ou au secret de la fabrication de balais, ils font même preuve d'une grande inventivité dans son domaine.

La recherche des affectations moins périlleuses

Chercher une affectation ou même un poste ou en endroit moins exposés au danger constitue un des principaux ajustements légitimes vivement recherché. Dans toutes les armées, l'infanterie est réputée comme l'arme la plus meurtrière. Aussi, dans les différents pays les soldats tentent-ils d'y échapper³²⁷. Puis à l'intérieur de chaque arme, même de chaque régiment, des postes ou fonctions ou même des tâches ponctuelles procurent un confort et un degré de risque plus ou moins élevé. Tout peut alors constituer le brin opportun auquel s'accroche celui qui se noie. Face à cet espoir, tous les soldats ne sont pas pourvus de la même manière. Tout au long de la guerre, les identités et habitus de la vie civile continuent à peser sur les trajectoires, élargissant ou au contraire rétrécissant les marges de manœuvre et l'éventail d'opportunités qui s'ouvre devant eux. En effet, certaines professions comme technicien, médecin et autres spécialistes dans les domaines particulières peuvent espérer bénéficier d'une affectation spécifique. Une affectation comme officier de logistique auprès du *K.K. Ettapen Detachement* en Croatie, puis le poste du détaché culturel militaire pour le Tyrol obtenu par le professeur d'Histoire de l'art de l'Université de Prague Birnbaum, n'est lui aussi réservé qu'aux prétendants ayant un certain pedigree. Seuls les hommes ayant parachevé leur formation secondaire peuvent solliciter de servir en tant que volontaires d'un an, ce qui présente un avantage double. D'une part, ils peuvent suivre des formations et devenir officiers mais ils peuvent également choisir leur arme. Même si cette possibilité théorique ne semble pas toujours s'appliquer en pratique à cause des besoins en effectifs considérablement plus grands dans l'infanterie que dans les autres armes. Le volontaire d'un an Květoň, par exemple, s'empresse de bien choisir son régiment demandant à être affecté dans l'artillerie lourde. Cet étudiant pragois est même prêt à partir dans une unité hongroise, car les unités tchèques n'ont plus de places. Refusé partout, il choisit finalement au moins un régiment dont il connaît le commandant³²⁸. En effet, dans le corpus, très peu d'hommes servent dans l'artillerie, l'écrasante majorité étant des fantassins. Pour être exacte, ils sont trois parmi les Tchèques. Nous y retrouvons notamment le jeune volontaire d'un an Sperling qui a eu manifestement plus de chance pour faire valider son choix que son homologue Květoň (étudiant à la Haute école technique de Prague). Plus de chance ou un meilleur réseau de relations peut-être. Sperling, est ingénieur, diplômé de la Haute école

³²⁷Pour l'armée française voir les travaux de Jules Maurin et de Frédéric Rousseau ; pour l'armée allemande ceux de Benjamin Ziemann.

³²⁸ Vladislav Květoň, *op. cit.*, p. 3 et 5.

technique et fils d'une famille de notables de Brno (la capitale de la Moravie et la seconde ville des Pays de la Couronne tchèque). Pluháček, quant à lui sert dans le *KuK Festungsartillerieregiment « Kaiser » Nr. 1-12cm Kanonem – Batterie 11*. Il est d'origine paysanne certes, mais il possède une formation de serrurier et de mécanicien qui lui vaut sans aucun doute ce poste de canonnier. Certaines affectations restent plus mystérieuses. Parmi les rares artilleurs, nous retrouvons également le peintre Váchal pour qui le poste de canonnier dans le *k.k. Land. Res. Kanonen Reg. 3, Batt. 3* est la première affectation sur une liste qui s'allonge au fur et à mesure que la guerre se prolonge³²⁹. Finalement, chez lui aussi c'est sa formation initiale en école secondaire industrielle (*průmyslová škola*) qui pèse sur la balance pour obtenir le poste dans cette arme considérée plus sûre. Certaines compétences spécifiques liées à un parcours d'étude ou à des intérêts culturels s'avèrent utiles pour convoiter un poste ou pour obtenir quelques avantages. L'écrivain et journaliste Kisch est réclamé le 8 janvier 1915 par un colonel en raison de sa maîtrise de la sténographie. Ayant fait ses preuves, Kisch reste à son service. En définitive, depuis son retour de la Serbie en décembre 1914, l'écrivain mobilisé ne retourne plus sur le front³³⁰. Le jeune étudiant Mráz, passionné d'Espéranto, parvient à mobiliser le réseau d'espérantistes qui, éparpillés dans tous les pays qu'il traverse lors de son périple militaire, l'aident à compléter ses provisions modestes, à se procurer les magazines interdits et à éluder la censure de la correspondance privée³³¹.

La capacité à mobiliser son réseau relationnel pour obtenir quelques allègements ou avantages est un autre levier plus facilement accessible aux témoins issus des milieux plus privilégiés dans la vie civile. Si une connaissance parmi les gradés peut aider des soldats sans grade d'origine paysanne comme Mudrák ou Janoušek à obtenir une affectation auprès des services de santé³³², la plupart des interventions constatées dans les récits concerne les hommes au capital social plus élevé. Le jeune étudiant en médecine issu d'une famille de médecin Fleischmann obtient une place dans un hôpital militaire à l'arrière jusqu'en mai 1915 grâce à l'aide d'un médecin militaire proche de son père³³³. Un autre étudiant, Hejda, bénéficie lui aussi à plusieurs reprises de la protection de connaissances³³⁴. Lorsqu'il rentre de la campagne en Serbie, l'écrivain Kisch ne pense qu'à rentrer chez lui. Il sollicite alors un vieil ami médecin pour éviter la quarantaine

³²⁹Josef Váchal, *op. cit.*, passe en effet d'une affectation à une autre, personne ne sait quoi faire de cet homme considéré complètement inutilisable pour le combat. Au départ : canonnier dans le *k.k. Land. Res. Kanonen Reg. 3, Batt. 3*, la colonne de munition, dans l'arrière-front vers Kronava, unité de ravitaillement à Javoreček, depuis le 15/05/1917 : l'unité médico-sanitaire à Isonzo mais travaille comme peintre, le 27/08/1917 : transféré à l'état-major de la 55e division, Sappeur *Zeugskompanie* de la 55e division, le 29/05/1918 : dépôt de ravitaillement (*Wirtschaftsamt*) à Rasai.

³³⁰Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p.245.

³³¹Mráz, p. 114.

³³²Augustin Mudrák, *op. cit.*, p. 26 et Jan Janoušek, *op. cit.*, p. 8.

³³³Václav Fleischmann, *op. cit.*, p. 15.

³³⁴Jiří Hejda, *op. cit.*, p. 26 et p. 33.

obligatoire pour les revenants et obtenir un laissez-passer immédiat pour Prague³³⁵. Hormis les médecins, ce sont les connaissances parmi les supérieurs hiérarchiques qui peuvent influencer sur le parcours. Le commandant de bataillon Wagner se fait proposer un congé exceptionnel de quatre semaines par un général qu'il connaît car le fils de ce général sert dans son bataillon³³⁶. En dehors des réseaux relationnels déjà constitués, les soldats des milieux plus favorisés semblent plus à l'aise pour nouer une relation d'entraide et pour demander une faveur à leurs supérieurs hiérarchiques. L'étudiant à la Haute école technique, Květoň, assure ainsi ses amis qu'il intervient auprès du commandement de son régiment où il trouve le service plutôt agréable pour les y faire admettre³³⁷. Lorsqu'il reçoit l'ordre de se rendre à un endroit qui ne lui plaît pas, le jeune diplômé en ingénierie Sperling « fai[t] part de son mécontentement à son capitaine ce qui m'a valu la révocation de cette décision³³⁸. » Le peintre Váchal noue une relation d'amitié avec un *feldkurat* qui intercède à plusieurs reprises au bénéfice de son protégé³³⁹. Cela ne veut pas dire que les soldats issus des milieux moins favorisés ne cherchent pas à se faire aider par leurs connaissances, mais ces dernières ne se trouvent pas (ou quasiment jamais) en positions de pouvoir. De fait leur intervention n'a pas la même portée que celle des réseaux relationnels autrement plus influents mobilisés par les élites qui comptent des médecins, officiers supérieurs voire généraux. La distance de statut empêche aussi les hommes du bas de l'échelle hiérarchique et social de chercher la protection des ceux qui se trouvent dans les sphères plus élevées. Tout au contraire, la proximité des profils socio-culturels aide à nouer des relations de protection.

Des inégalités existent donc quant à la nature et la richesse des opportunités d'obtenir un poste plus confortable et moins risqué pendant la guerre, favorisant les strates sociales plus aisées déjà avant la guerre. Et pourtant, les hommes issus des milieux populaires, tout en misant sur d'autres types de compétences et en investissant d'autres domaines, se révèlent aussi « débrouillards » que l'élite intellectuelle et sociale. Et ces compétences sont nombreuses et hétéroclites. Pour beaucoup, c'est leur formation ou activité dans le civil qui sert toujours d'argument de poids pour prétendre à un poste particulier. Le soldat Dušek, né dans une famille très modeste de la campagne morave qui a quitté l'école à onze ans et après un échec à l'usine de textile a fait un apprentissage chez un maître fourrier, tente, lui aussi, sa chance pour trouver un poste préférentiel. Il raconte dans ses souvenirs de guerre :

« Mon frère Pierre m'a conseillé : si je savais gérer les chevaux, je pourrais

³³⁵Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 277.

³³⁶Karel Wagner, *op. cit.*, p. 56.

³³⁷Vladislav Květoň, *op. cit.*, p. 12.

³³⁸Bohumil Sperling, *op. cit.*, p. 30 : « Projevil jsem hejtmanovi svoji pramalou radost a docílil jsem tím snadno odvolání rozhodnutí. »

³³⁹Josef Váchal, *op. cit.*, p. 125.

servir dans une unité de chars (vozatajstvo) qui sont loin derrière la première ligne. Alors j'ai essayé, j'avais trois chevaux et un poulain. Une des juments mettait des coups de sabots et mordait mais je l'ai domptée. Je n'y suis pourtant pas resté longtemps, rien à faire, j'ai dû rejoindre le 30e RI de Vysoké Mýto³⁴⁰. »

Un charpentier de profession comme Berger, fait quant à lui le choix de servir en tant que sapeur. Réticent au début car « on dit que le travail est dur », il est finalement satisfait de sa décision. Il partage certes les dangers et inconforts des tranchées en première ligne avec ses camarades mais il ne doit pas monter à l'assaut, fusil à la main et tirer sur les hommes d'en face³⁴¹. Plus tard dans la guerre, en juin 1917, il se sert d'une autre expérience professionnelle acquise au temps de ses années où il parcourait le vaste Empire pour trouver du travail.

« Aujourd'hui, il est à l'ordre du jour que celui qui a déjà travaillé dans les mines doit se faire connaître. Je me suis donc fait inscrire. J'en ai déjà assez de cette armée et j'espère aller mieux en civil. [...] L'après-midi, les mineurs qui se sont inscrits partent en ville rejoindre le « batalionskommando ». Nous nous racontons où nous avons travaillé. Certains me disaient que j'avais fait une erreur de m'inscrire car je ne retournerais vraisemblablement plus au front, que je pourrais trouver une planque ici (ce qui est déjà fait) aussi et que dans l'armée j'aurais toujours à manger. Eux, ils se sont inscrits pour échapper au front³⁴². »

Les motivations des soldats à la recherche d'une affectation spécifiques sont sans équivoque : c'est l'éloignement de la zone des combats et si possible un service moins lourd et un quotidien plus confortable (la nourriture représente ici un facteur primordial). Comme le montrent les citations, la décision n'est pourtant pas toujours facile à prendre. La peur de l'inconnu, la crainte de voir empirer sa situation au lieu de l'améliorer hante toujours les hommes. Toute information précise, tout indice fiable devient alors extrêmement précieux pour prendre une décision. Elle est alors mûrement réfléchie, l'auteur posant sur la balance tous les bénéfices et risques pratiques. C'est aussi ce raisonnement pragmatique qui explique les cas, rares dans les

³⁴⁰František Dušek, *op. cit.*, p. 12 : « Bratr Petr mně poradil: kdybych uměl jezdit s koňmi, dostal bych se k vozatajstvu a ty jsou daleko za první linií. A tak jsem to zkusil, měl jsem tři koně a jedno hříbě, ta jedna kopala a hryzala, ale já jsem na ni vyzrál. Nebyl jsem tam však dlouho, nic mi nepomohlo a já musel narukovat ke 30. pluku ve Vysokém Mýtě. »

³⁴¹AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 16, note du 21/08/1914.

³⁴²AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, L3, p. 60, note du 04/06/1917 : « Dnes je v rozkaze, kdo pracoval v hornictví, by se přihlásili. Já se také nechám napsat; mám na tu vojnu dopal a doufám, že v civilu mě bude lépe, nebude té prokleté komisi disciplíny. Takto v práci je volnější. (...) Odpo. Přihlášení horníci jdeme do města k batalionskomandu. Ptáme se tak jeden druhého, kde pracoval. Mě někteří říkali, že chybují, když se také hlásím. Já že pravděpodobně do pole již nepříjdu, švindl že tu také dostanu (který nyní mám), tu stravu na vojně že budu mít stále. Oni že se proti hlásí do té rasoviny, aby více nepřišli do fronty. »

témoignages mais présents, où les témoins affirment leur préférence pour le front. Le chasseur du bataillon des *Kaisersjäger* n° 25 Knapp explique dans ses souvenirs : « Je dis sincèrement que je préférais être en position qu'au « repos », où il y avait tellement de travail lourd que j'en étais tout cassé³⁴³. » Il convient de noter que cette préférence se réfère à son second séjour au front en Galicie au printemps 1915. Ce chasseur appartenant à la classe 1911 est à ce moment-là déjà à la quatrième année de service. Lors de sa première montée en première ligne en automne 1914, il est blessé au bout de trois jours et évacué du front, il n'a donc pas passé l'hiver 1914-1915, très dur pour beaucoup de ses camarades, dans les tranchées. Son second séjour au front est lui aussi relativement court. Arrivé en février, il est capturé par les Russes le 16 mai 1916 à Opatov fort probablement sans avoir participé à des batailles particulièrement meurtrières... Sa préférence pour « la position » a donc de fortes chances de correspondre à sa situation personnelle. Dans l'état de pénuries graves généralisé à l'arrière à partir du printemps-été 1917³⁴⁴, certains témoins préfèrent finalement rester au front car c'est là où sont concentrés les stocks de nourriture, les unités combattantes étant prioritaires³⁴⁵. Ces préférences se fondent donc bien sur des critères pragmatiques, les convictions politiques ou postures idéologiques exerçant un impact très faible ou nul dans l'expression des motivations de l'orientation des trajectoires des hommes en armes.

D'autres témoins encore, mettent en avant leur profil professionnel et leurs compétences plus rares et spécialisées. Halas, restaurateur et boulanger de formation, peut servir pendant une année dans la boulangerie centrale militaire en Moravie³⁴⁶. Le soldat Krulich, barbier en civil, se sert de son savoir-faire pour gagner un peu d'argent et pour se faire connaître parmi les officiers qui font régulièrement appel à ses services³⁴⁷. Pour éviter les exercices pénibles, Janoušek se met à fabriquer des balais ou des bâtons pour les officiers. Comme il le constate : « Il vaut mieux rester assis au chaud à la maison et jouer avec des rameaux de bouleau que faire des exercices dans la neige³⁴⁸. » Parfois, la compétence est plus imaginaire que réelle. Šelf, par exemple, qui était hôtelier en civil dans une petite ville morave, obtient une affectation comme cuisinier dans « *Autotruppe* » alors que, comme il le précise au sergent qui le nomme, il n'a jamais cuisiné de sa vie. « Puisque vous êtes hôtelier en civil, vous savez cuisiner ! » Le sergent a déjà pris sa décision. Šelf arrive ainsi dans la cuisine de la cavalerie motorisée colonne n° 6 où il bénéficie d'un service plutôt confortable et qui plus est, tout près de la source des

³⁴³František Knapp, *op. cit.*, p. 11 : « Říkám upřímně, že jsem byl raději v posici než na „oddech“, kde bylo tolik těžké práce, že jsem býval jako polámaný. »

³⁴⁴*Aprovisace obce pražské za války a po válce 1914-1922*, Praha, nákladem Aprovisačních ústavů hlavního města Prahy, 1923 ; Ivan Šedivý, *Češi, op. cit.*

³⁴⁵Gunther E. Rothenberg, *op. cit.*, p. 210.

³⁴⁶Frank Halas, *Z Arizony proti Rakousku*, Brno, 1928, p. 20.

³⁴⁷Krulich est barbier dans le civil.

³⁴⁸Jan Janoušek, *op. cit.*, p. 25, p.66 et 81.

provisions³⁴⁹.

L'histoire des deux peintres

Parfois et c'est plutôt étonnant en temps de guerre, ce sont des compétences et talents très éloignés de l'art militaire ou des aptitudes pratiques comme le dressage des chevaux, des bases en construction ou en cuisine qui aident les soldats à améliorer leur sort. Dans cette perspective ce sont les destins des deux peintres-artistes du corpus qui nous éclairent sur le sujet. Aussi bien Havelka que Váchal parviennent en effet à gagner, et à plusieurs reprises, la sympathie et la protection de leurs supérieurs grâce à la peinture. Au moment où la photographie n'est qu'à ses débuts, beaucoup d'officiers – en accord avec les pratiques des classes aisées de l'époque – apprécient des dessins ou tableaux souvenirs de leur séjour sur le front. Tout au long de la guerre, les peintres sont sollicités pour répondre à cette demande. Havelka trouve ainsi une « planque » temporaire en se faisant passer pour le peintre demandé par le commandant de bataillon en personne pour peindre des cartes postales et des tableaux du front. Bien qu'il ne reçoive aucune récompense en retour « même pas une cigarette » comme il n'oublie pas de le souligner, Havelka gagne par ce biais quelques jours de tranquillité³⁵⁰. Le peintre tchèque qui devient autrement plus célèbre que son homologue, Josef Váchal, bénéficie d'une certaine protection à plusieurs reprises. Tout d'abord, il régale de ses peintures le colonel de son régiment qui allège, en guise de remerciement, son service. Son talent lui fait gagner bientôt une vaste réputation et le cercle de ses clients s'élargit : « ainsi les officiers des unités à proximité ont appris les rumeurs sur le peintre historique et un jour l'inspection m'a apporté une boîte de crayons de couleur et une feuille afin que je puisse dessiner une vue du paysage environnant pour un Monsieur amateur d'art³⁵¹. » En l'occurrence, le « Monsieur » se révèle être le commandant qui adoube Váchal comme son « peintre de cour³⁵² ». Plus tard, son talent artistique trouve aussi une utilité militaire. Il est mandaté pour dessiner les différents secteurs du front pour la documentation officielle³⁵³. Quelques mois plus tard, après des mutations, le soldat Váchal s'impose en tant que peintre dans sa nouvelle unité. Afin de dessiner pour le régiment comme pour soi-même, il obtient le droit d'habiter pendant un mois la caverne indestructible normalement réservée aux seuls officiers³⁵⁴. Lorsqu'il est évacué du front pour un état physique général lamentable en juin 1917 dans un hôpital de l'arrière-front, les commandes continuent à pleuvoir et les

³⁴⁹Josef Šelf, *op. cit.*, p. 109 : « Vy jste kuchař: Pravím mu (setníkovi), že jsem nikdy v životě nevařil...“Jste ale v civilu hoteliérem, tedy vařit dovedete!“ Přes veškeré své námítky jsem přidělen k automobilní Kavalerii-autokoloně č. 6. (...) Tím je vše odbyto. Nový neznámý život mě očekává. »

³⁵⁰Havelka, p. 35 et 36.

³⁵¹Josef Váchal, *op. cit.*, p. 70 : « Taková přízeň nemohla zůstatí jen tak bez ozvěny, i zvěděli o historickém malíři důstojníci blízkých jiných formací a jednoho dne přinesla mi inspekce krabičku barevných tužek a papír, abych pro nějakého kumštu milovného pána něco z okolí našeho baráku nakreslil. »

³⁵²Josef Váchal, *op. cit.*, p. 71.

³⁵³Josef Váchal, *op. cit.*, p. 72.

³⁵⁴Josef Váchal, *op. cit.*, p. 93.

différentes autorités tchèques comme allemandes n'hésitent pas à surenchérir leur proposition pour séduire le prodige, proposant à tour de rôle de pouvoir manger dans la cantine des officiers, d'être exempté de tous les exercices physiques, ne plus retourner en première ligne³⁵⁵, cinquante cigares d'un docteur par exemple³⁵⁶. Finalement, il décroche grâce à l'intervention d'un *feldkurat* « la commande en or » : il doit restaurer les fresques murales d'une église des berges d'Isonzo, abîmée par les combats³⁵⁷. Avec un assistant slovène, il s'attelle sérieusement à la tâche. En plus du plaisir de faire son « vrai » métier, il gagne ainsi plusieurs semaines à l'écart des combats. Ayant acquis en tant que « peintre en chef » des travaux, une certaine autorité, il parvient même à aider un autre camarade du métier, le sergent-chef des mitrailleuses Buřil, peintre des églises dans le civil, qu'il réussit à faire venir de son unité. L'intervention de Váchal lui sauve fort probablement la vie³⁵⁸.

D'autres talents artistiques sont également à l'honneur dans l'armée austro-hongroise. Le sergent Heřmanský, cordonnier dans le civil mais un bon musicien amateur, cherche et obtient une affectation auprès de la musique régimentaire³⁵⁹. Berger se félicite qu'un de ses amis Martin Tybitancl ait réussi « à alléger son service et même à éviter une punition » grâce à l'harmonica qu'il lui a offert et qu'il maîtrise à merveille³⁶⁰. Même une activité artistique plutôt populaire comme celle de marionnettistes s'avère des plus utiles. Le soldat Kopecký, issu d'une famille célèbre des marionnettistes itinérant tchèque gagne quatorze jours de permission supplémentaire grâce au succès de ses spectacles qui divertissent autant ses camarades que ses officiers³⁶¹.

Un talent pour les crayons ou la passion pour la musique ou le théâtre ne sont pas l'apanage de tous les soldats. De nombreux hommes, surtout tout jeunes, issus des milieux populaires et surtout des campagnes se retrouvent dans l'armée sans aucun atout particulier à exploiter. Et pourtant, même parmi eux, le souci et les tentatives de trouver un poste plus désirable que celui de fantassin de base sont bien présents. Deux fonctions en particulier sont largement convoitées car elles ne nécessitent ni talent, ni technicité spécifique : aide infirmier et ordonnance. L'hôpital ou du moins les services médico-sanitaires, le plus loin du front possible, sont en effet largement convoités. Le soldat Janoušek, un paysan, père de cinq enfants mobilisés en 1914 à 42 ans, résume les attraits de ce poste le 9 septembre 1914 quand son caporal lui propose de

³⁵⁵Josef Váchal, *op. cit.*, p. 103.

³⁵⁶Josef Váchal, *op. cit.*, p. 124.

³⁵⁷Josef Váchal, *op. cit.*, p. 128.

³⁵⁸Josef Váchal, *op. cit.*, p. 130. Les deux hommes gardent contact. Váchal ajoute dans son témoignage que le nommé Buřil parvient à rentrer sain et sauf chez lui, après la guerre il ouvre une entreprise à Brno.

³⁵⁹Josef Heřmanský, *op. cit.*

³⁶⁰AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 154, note du 07/06/1915 : « Martin Tybitancl mně dal foto-pohlednici a je na ní s harmonikou, která jest ode mne. Jak mně řekl, že jsem mu s ní na vojně mnoho ulehčil a hlavně od trestu a že je mi za to vděčen. »

³⁶¹Antonín Kopecký, *op. cit.*, p. 26.

devenir infirmier : « Je me suis décidé sur le coup. Si j'arrive à le faire, j'y vais. J'ai pensé : il vaut mieux servir sous un toit que quelque part au front, dans les tranchées³⁶². » La même proposition est saluée par Mudrák³⁶³, un autre soldat d'origine paysanne. Même s'il déplore la méchanceté d'un de ses supérieurs : « Je n'ai toujours pas compris ce qu'il a contre moi car je ne le gêne en rien. Mais ça doit être parce que je ne lui ai donné aucun pot-de-vin comme d'autres l'ont fait et il veut ma bonne place pour quelqu'un d'autre. » Néanmoins il s'agrippe à son poste. Devenu sergent plus tard, il réussit à son tour à aider un soldat qu'il connaît en confirmant son invalidité³⁶⁴.

Servir les officiers est un autre moyen d'échapper au poste du combattant pour des hommes sans talent ou compétence spécifique³⁶⁵. La fonction d'ordonnance, largement popularisée après la guerre par le brave soldat Chvéik, qui est sans doute le tampon le plus célèbre de l'histoire, offre un effet un ensemble d'avantages non négligeable. Lorsque le jeune étudiant Dobrovolný devenu lieutenant change de serviteur, il rapporte le contentement de sa nouvelle ordonnance et ses raisons :

« Vrbka, garçon de ferme de Českomoravská vysočina [région montagneuse à la frontière de la Bohême et de la Moravie, nda], était un bonhomme de petite taille avec un visage de Méphistophélès orné d'une épaisse moustache brune. Ce bon pèpère m'a été énormément reconnaissant car comme « tampon » il ne devra plus aller à l'attaque. Il a laissé chez lui une femme et six enfants qu'il évoquait avec plaisir³⁶⁶. »

Le soldat, lui aussi d'origine paysanne, ne cache pas sa satisfaction d'avoir été retenu au service d'un capitaine un second dont le « tampon » s'est noyé dans les latrines. « Par rapport aux autres gars je me portais assez bien. Ils avaient souvent faim, ils n'avaient rien à fumer et souffraient des poux³⁶⁷ », Dušek résume-t-il ainsi ses gains matériels. Un soldat autrichien originaire du Tyrol, Mayr, qui se montre très pieu et fortement patriote, se porte volontaire pour servir un officier et affiche dans un journal un contentement similaire d'avoir obtenu ce poste protégé³⁶⁸. Son état d'esprit reste le même lorsque son départ au combat est retardé à cause de la maladie

³⁶² Jan Janoušek, *op. cit.*, p. 8.

³⁶³ Augustin Mudrák, *op. cit.*, plusieurs fois tiré du feu par son médecin connu à l'ambulance ou à l'hôpital, p. 26 et page 79, p. 100.

³⁶⁴ Mudrák ; p.27.

³⁶⁵ A propos du statut et du service des ordonnances dans l'armée française voir : Nicolas Mariot, *Tous unis ?*, *op. cit.*, p. 99-113.

³⁶⁶ Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 122 : « Vrbka, panský čeledín z Českomoravské vysočiny, byl mužík menší postavy, mefistotelské tváře, s tlustým hnědým knírem. Tento dobrý tatík byl mi nesmírně vděčen, že jako „fajfka“ nebude muset do útoku. Měl doma půl tuctu dětí a ženu, na kterou rád vzpomínal. »

³⁶⁷ František Dušek, *op. cit.*, p. 12 : « Ale pak jsme se dostali do štelunku, tam to za moc nestálo, měl jsem však štěstí. Pana nadporučíka Beneše „brufan“ se utopil v latrýně a já jsem nastoupil na jeho místo jako „fajfka“. Proti jiným chlapům jsem se měl docela dobře. Oni měli dost hladu, neměli co kouřit, trápili je vši. »

³⁶⁸ Erich Mayr, *op. cit.*, p. 51.

de son officier dont il s'occupe avec le plus grand soin – quasi maternel³⁶⁹. Même le boulanger Halas termine son service dans l'armée austro-hongroise comme ordonnance dans le bureau du régiment³⁷⁰. En effet, le poste d'ordonnance, sans être strictement réglementé, débarrassait le soldat choisi de l'obligation de combattre. Il se trouvait au service et parfois à la merci de son officier pour qui il accomplissait des services divers, notamment il s'occupait de son confort (logement, nourriture). Positionné directement à la source, il pouvait ainsi en capter quelques bénéfices en cachette ou être récompensé plus ou moins généreusement pour ses services par son officier-maître. Aucune formation ou compétence n'est requise pour ce poste, les officiers étant libres de choisir un serviteur à leur guise. Ils piochent et c'est le cas dans le corpus le plus souvent parmi les soldats d'origine paysanne, souvent servant dans des fermes ou domestiques déjà dans leur vie civile. L'officier étant aussi libre de changer d'ordonnance au besoin, c'est aux hommes de faire leurs preuves. Certains, comme l'Autrichien Mayr affiche une véritable affection pour l'officier qu'ils servent étant avec eux aux petits soins³⁷¹.

Affectations inattendues mais bienvenues

Au sein de cette immense organisation qui est une armée en guerre, certaines affectations ne reposent même pas sur des aptitudes ou compétences objectives et prouvables. Certains témoins obtiennent ainsi des postes plus cléments par le concours des circonstances sans être forcément prédestinés. Dans tous les cas, ils saisissent des opportunités inopinées toujours poussés par la recherche d'un poste moins risqué et plus confortable. L'Autrichien Geissler est ainsi désigné pour accompagner un transport d'internés civils en train jusqu'à Vienne ce qui lui permet de prendre un congé du service régulier et de visiter, en supplément sa ville natale. L'étudiant en droit Hejda, futur journaliste et professeur à la faculté d'économie à Prague, s'improvise en décembre 1917 à Chełm formateur d'officiers auprès d'un régiment de mitrailleuses des Allemands du Reich. Il a perdu son régiment n° 9 quelque part sur le front et comme il ne parvient pas à le rejoindre, il s'assure un autre poste, bien plus confortable ailleurs³⁷². Une autre affectation bienvenue et celle dans les services administratifs ou de ravitaillement. Šelf est assumé les fonctions de sous-officier comptable en juin 1917. Bien que cela ne lui permette pas de récupérer son grade de sergent-chef perdu par suite de la condamnation de 1914, cette affectation lui assure une situation assez confortable jusqu'à la fin de la guerre³⁷³. Le ... Autrichien Wegl est aussi volontaire pour se mettre au service de l'administration même si cela l'amène au milieu d'une unité bosniaque dont il ne connaît ni la culture ni la langue³⁷⁴. Même

³⁶⁹Erich Mayr, *op. cit.*, p. 65.

³⁷⁰Frank Halas, *op. cit.*, p. 20.

³⁷¹Erich Mayr, *op. cit.*, p. 66.

³⁷²Jiří Hejda, *op. cit.*, p. 38.

³⁷³Josef Šelf, *op. cit.*, p. 127, 133.

³⁷⁴DLA UW, fond: *Josef Wegl*.

le peintre Váchal, une véritable anomalie et curiosité du front, termine un parcours de guerre jalonné par maintes mutations auprès du bureau d'approvisionnement à Rasai, Sereno. Étant parfaitement comblé par cette chance, il ne lésine pas sur les louanges à l'adresse de sa nouvelle fonction :

« Affecté au bureau du ravitaillement, je me suis retrouvé au meilleur endroit pendant toute la guerre. Je suis monté dans le ciel depuis l'enfer du front en traversant le purgatoire de la compagnie d'état-major et des sapeurs ! Je suis arrivé au paradis militaire où il n'y avait guère plus de tirs ni de faim ! Le document, signé par le Feldmarschall et le chef des ambulances a été confirmé par l'intendant de l'Institut de gestion économique. Il a fait des miracles car seuls quelques élus puissants et protégés étaient en principe affectés auprès du 1^{er} Wirtschaftsamt³⁷⁵.

Une large panoplie de témoins aux profils, identités et convictions politiques variés saluent ces affectations convoitées ou inattendues, avec joie et satisfaction tant qu'elles offrent une amélioration de son sort, un meilleur confort et surtout une meilleure chance de survivre. La peur pour sa survie et sa sécurité matérielle écrase systématiquement les autres préoccupations quelle que soit l'attitude à l'Empire et à la guerre formulée par les témoins.

S'éloigner du front : formations et permissions spéciales

A l'opposé des affectations « miraculeuse » comme celle qui tombe sur le peintre Váchal, se placent des allègements dûment sollicités. En effet, tout au long de la guerre, il existe un éventail assez vaste de possibilités de s'éloigner, temporairement voire définitivement du front tout en restant dans un cadre parfaitement légal. Il s'agit des permissions ou congés spéciaux. Ces exemptions temporaires ou durables présentées par les textes réglementaires peuvent être obtenus à la demande du soldat ou de sa famille s'il remplit les différents critères imposés par chaque dossier. De nombreux témoins profitent de ces opportunités et s'empressent de faire valoir leurs différents droits afin d'écourter, du moins un peu, leur participation à la guerre. L'accès à l'information présente dans cette perspective en représente un enjeu majeur.

Parmi les occasions d'éloignement temporaire du front, nous retrouvons une large gamme de formations. Il peut s'agir de perfectionnement dans son propre domaine. Le charpentier et sapeur dans la guerre Berger saisit l'opportunité de s'inscrire le 9 décembre, après deux ans et demi passés quasi intégralement sur les fronts (consécutivement en Serbie, en Russie et en Italie)

³⁷⁵Josef Váchal, *op. cit.*, p. 218 : « Přidělením k hospodářskému úřadu octl jsem se na místech nejlepších na celé vojně. Vstoupil jsem na nebesa z pekla fronty, očistcem štábní kumpanie a sapérů! Dostal jsem se do vojenského ráje, v němž nebylo střelby ani hladu! Listina podepsaná feldmaršálem a sanitním šéfem, doložena podpisem intendanta hospodářského ústavu, vykonala divy, neboť i Wirtschaftsamtů přidělovány byly pouze znamenité protekční nebo odborné veličiny. »

dans un cursus de sapeurs. « Je me suis décidé pour le cursus car comme ça je peux compter passer à peu près trois mois à l'arrière³⁷⁶. » Certains témoins n'hésitent pas à tenter des formations spéciales. Glanc par exemple s'inscrit dans un cours de ski. Pendant six semaines, alors que ces camarades combattent et meurent sur le front, Glanc profite de la montagne et fait du sport³⁷⁷. Tout au début de son parcours dans la guerre, le soldat Skála se porte volontaire pour la formation de téléphoniste à Česká Lípa. En plus de retarder son départ sur le front, cette décision précoce impacte tout son parcours dans la guerre en lui offrant l'accès à un service privilégié même s'il n'évite pas le départ en première ligne³⁷⁸. Ces compétences spécifiques acquises au début de la guerre l'aident à plusieurs reprises. Lorsque l'état-major annonce qu'il cherche des employés de la poste ou des téléphonistes, Skála tente à nouveau – le seul de sa compagnie comme il met un point d'honneur à préciser – sa chance. En dépit d'un moment d'adieux déchirant avec son meilleur ami³⁷⁹, il est parfaitement satisfait de sa décision : « Le monde nous paraît beaucoup plus beau ici même le soleil chauffe mieux ici. [...] Le service auprès de l'état-major du régiment nous plaît bien plus, pas de dressage et de meilleurs plats à la cuisine³⁸⁰. » Le jeune diplômé d'une école d'ingénieurs et lieutenant d'artillerie Sperling met à profit son profil et ses compétences pour obtenir l'affectation à des formations d'élite. Le 21 février 1918, il quitte le front pour suivre un cursus spécial de géomètres à Vienne. Cet officier fidèle et loyal à l'armée austro-hongroise jusqu'à la fin de la guerre ne cache pas son contentement à cette nouvelle : « La jalousie de mes camarades est grande. J'espère profiter de cette occasion pour passer chez moi [Sperling est originaire de Brno, la de la Moravie, situé à quelques 130 kms de Vienne, nda], cela serait formidable³⁸¹. » Quelques mois plus tard le 27 août 1918, pour éviter le retour auprès de sa batterie sur le front italien où les grandes batailles font encore rage, il s'inscrit avec un autre lieutenant à la formation des aviateurs³⁸². Il ne s'y rendra jamais. Le temps de traiter son dossier il repart rejoindre son unité à Triente, puis à Caldonazze où il est rattrapé par la dislocation finale de l'armée et la fin de la guerre.

Le congé d'étude ou de permission pour passer les examens universitaires est un autre moyen permettant un éloignement temporaire du front réservé à l'élite intellectuelle qui est le plus souvent aussi sociale des soldats. Déjà en septembre 1914, l'écrivain Kisch remarque « le départ de deux étudiants en médecine de notre bataillon qui ont obtenu une permission de trois jours

³⁷⁶AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 253 : « Rozhodl jsem se pro kurs, neboť tím mohu počítat, že se zde vzadu zdejchnu přibližně tři měsíce. »

³⁷⁷Josef Glanc, *op. cit.*, p. 14.

³⁷⁸František Skála, *op. cit.*, p. 10.

³⁷⁹František Skála, *op. cit.*, p. 23.

³⁸⁰František Skála, *op. cit.*, p. 25.

³⁸¹Bohumil Sperling, *op. cit.*, p. 128 : « Závist mezi soudruhy vznikla z toho veliká. Snad dostanu se při této příležitosti domů, to by bylo pěkné. »

³⁸²Bohumil Sperling, *op. cit.*, p. 131.

pour leurs examens³⁸³. » L'écrivain ajoute le commentaire sur les réactions que cette permission spécifique, réservée à un groupe restreint, suscite parmi les camarades moins chanceux. « Allez à Prague ! Le désir ardent, le rêve de tous. Certains le souhaitent aux deux garçons, d'autres sont jaloux, d'autres encore demandent de faire passer des salutations et les derniers sont épris d'un désir de rentrer chez eux d'autant plus fort et maudissent cette vie animale ici plus qu'avant³⁸⁴. » En tant qu'instituteur, František Novák parvient à retarder son départ au front de plusieurs mois : « Et d'un coup j'ai reçu une belle surprise : tous les instituteurs physiquement moins aptes au service ont été rappelés début novembre à leurs postes. Quelle chance pour moi, c'est indescriptible³⁸⁵ ! »

En été 1917 lorsque la guerre interminable ayant perturbé les cursus des jeunes hommes cause une pénurie des diplômés et par conséquent d'effectifs dans certains domaines qui atteignent l'état d'urgence les autorités mettent en place un congé d'étude prolongé. C'est un autre moyen permettant un éloignement temporaire du front réservé à l'élite intellectuelle qui est le plus souvent aussi sociale des soldats. Ce dispositif permet d'obtenir un diplôme universitaire en accéléré. Chaque étudiant inscrit de façon régulière à l'université au moment de la conscription et ayant validé au moins trois semestres auparavant, pouvait s'inscrire à une préparation intensive et composer l'examen final afin d'obtenir son diplôme de maîtrise grâce à un congé de trois mois octroyés pour les études. Ce congé suscite un certain intérêt parmi les témoins éligibles. Ainsi Hejda, le jeune étudiant en droit et amoureux fou de sa fiancée profite de chaque occasion qui s'annonce pour retourner la voir, demande d'abord une permission spéciale fin 1917 lorsqu'il apprend que tous les officiers qui veulent passer le baccalauréat d'allemand obtiendront quatre semaines de permission exceptionnelle. Il s'inscrit et quitte immédiatement le front. Une fois de retour à Prague, il apprend la nouvelle loi sur l'obtention de la maîtrise. N'hésitant pas une seconde, il s'inscrit, obtient son diplôme et retarde ainsi son retour au front de quatre mois au total³⁸⁶. Lorsqu'il y retourne, en juillet 1918 en Italie, il est nommé par son supérieur tchèque, officier de la propagande autrichienne auprès des combattants slaves ce qui lui assure un service agréable et un plus une activité de contre-propagande camouflée³⁸⁷. Un autre étudiant Procházka également bénéficie d'un congé exceptionnel pour terminer ces études. Veselý, arrivée au front au printemps 1917, donc peu de temps avant la publication de la nouvelle directive, tarde à prendre une décision définitive. Au moment où il semble décidé à la

³⁸³Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 87, note du 07/09/1914 : « Událostí dnešního dne je odchod dvou mediků našeho batalionu, kteří dostali k složení posledních zkoušek třítydenní dovolenou. »

³⁸⁴Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 87, note du 07/09/1914 : « Jeti do Prahy! Vřelá touha, myšlenka všech. Jedni to oběma hochům přejí, jiní jim závidějí, třetí jim ukládají vyřídít pozdravy, a čtvrtí byli zachvázeni ještě silnější touhou po domově a proklínají zdejší zvířecí život více než kdy jindy. »

³⁸⁵VHA Praha, fonds SbHP, carton 26, František Novák, p. 2 : « Náhle přišlo příjemné překvapení : všichni méně schopní učitelé byli začátkem listopadu povoláni na svá místa. Jaké to bylo pro mne štěstí, nelze vypsati! »

³⁸⁶Jiří Hejda, *op. cit.*, p. 40, aussi Procházka part passer ses examens et Veselý réfléchit, mais se décide trop tard.

³⁸⁷Jiří Hejda, *op. cit.*, p. 44.

suite de l'incitation répétitive de ses parents, il trouve l'occasion de désertier et ne peut donc plus bénéficier du dispositif pour les conscrits austro-hongrois³⁸⁸.

Permissions spéciales

Le profil socio-professionnel détermine donc la nature des opportunités pour s'éloigner du front. Certaines formations ou permissions spéciales sont réservées à des hommes aux parcours scolaires plus brillants. Et ils en profitent sans gêne ni honte. Cependant, les soldats sans grade et sans éducation poussée peuvent aussi bénéficier de certains allègements réglementés. Parmi les permissions spécifiques les plus fréquentes figure le congé pour les travaux agricoles prévus pour les paysans. Skála, originaire de la campagne parvient à échapper au départ sur le front en demandant d'abord une permission « agricole ». Par suite de l'avertissement reçu d'un ami qu'au retour de chez eux tous les permissionnaires doivent partir immédiatement en première ligne, il change d'idée et s'inscrit à la formation des téléphonistes déjà mentionnée³⁸⁹.

Au fil de ses lignes, Berger met en relief le fonctionnement d'un autre type d'exemption au service en arme. Mobilisé dès le début de la guerre et après avoir passé deux ans et demi au combat sur les trois fronts majeurs, Berger prospecte les différentes possibilités pour partir servir à l'arrière. Ses entrées journalières et détaillées permettent de suivre sa démarche pas à pas. Le 5 décembre 1916, un ami lui conseille de solliciter le service à l'arrière en faisant valoir qu'il est le dernier fils vivant – ses deux frères sont tombés au front au début de la guerre – d'une mère vivant seule³⁹⁰. Il décide de s'en occuper pendant Noël. Le 23 décembre, il profite de quelques jours de permission pour rédiger une demande officielle des actes de décès de ses deux frères morts dans la guerre auprès de l'administration compétente³⁹¹. Malheureusement pour lui, sa démarche est ralentie par l'incarcération de deux semaines dont il écope suite à son insolence à l'adresse d'un supérieur. A son retour parmi ses camarades, il fait une première tentative auprès de son régiment mais cela n'est pas suffisant, il est renvoyé directement vers le commandement du bataillon. En attendant la réponse, il toutefois exempté de retour en première ligne³⁹². Il se renseigne auprès du quotidien dont il est souscripteur [Le journal des travailleurs] sur l'existence d'un tel droit et sur les modalités de la demande. Bien qu'aucune loi générale

³⁸⁸Okresní archiv Běnešov, fond: Ctibor Veselý, le journal inédit.

³⁸⁹František Skála, *op. cit.*, p. 10.

³⁹⁰AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 252.

³⁹¹AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 264 : « Žádost: „Cis. a kr. Polní superiorát v Praze. Podepsaná žádá laskavě o vydání úmrtních listů svých dvou synů, zemřelých ve válce. Potřeba jich jako příloha k žádosti k cis. a kr. ministerstvu války. 1. Jan Berger, záložník, cis. a kr. Sappeurského praporu č. 8, I. Setnina. Narukován v mobilisaci, zemřel ve vojenské nemocnici v Segedu v Uhrách, dne 24. dubna 1915. 2. Ferdinand Berger, záložník cis. a kr. Zeměbranceckého pěšího pluku čis. 29, 7. polní setnina. Narukován v mobilisaci, odešel 18 srpna 1914 do pole. Zemřel dne 5. září 1914. Místo není známo. V Todni, 26. prosince 1916. »

³⁹²AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, L3, p. 9, note du 28/02/1917.

n'existe en Autriche-Hongrie à ce sujet, la rédaction qui répond effectivement à sa lettre, lui précise qu'il peut tenter sa chance. Il apprend que c'est sa mère qui doit rédiger la demande pour solliciter son retrait du front. Il explique tout à sa vieille mère mais son périple n'est pas terminé. Le 19 mars 1917, il reçoit une lettre de sa sœur lui annonçant que la mère a raté sa demande car elle a oublié de signer et d'envoyer l'acte de décès de ses frères³⁹³. Après le pic de colère que cette nouvelle suscite, il exprime son contentement d'avoir échappé au moins au départ sur le champ de bataille. Tant que sa demande reste en suspens, il est retenu dans l'arrière-front. Persévérant dans sa décision, cette affaire réapparaît dans un journal en juillet 1917. A l'occasion d'une plainte au sujet du comportement d'un de ses officiers qu'il envoie au ministère, il demande aussi accélération du traitement de sa demande de servir à l'arrière³⁹⁴. En attendant, même sans le verdict officiel, Berger est retiré du front. Le 14 août il revient au siège de son unité à Bruck an der Leitha pour effectuer la formation des sapeurs à laquelle il s'était inscrit en décembre 1916 au même moment où il avait entamé les démarches pour l'exemption du service sur le front. Il résume les avantages de sa nouvelle affectation : « La formation est une bonne planque : pas d'exercices trop durs et pas de problèmes avec les gradés³⁹⁵. » C'est là qu'il apprend, après plus de huit mois de démarches et d'attentes que sa demande a été traitée et validée. Après trois ans de service, les tranchées et les combats sont définitivement finis pour Berger, il termine son service, loyal jusqu'au bout (malgré son attitude féroce critique envers l'Empire et à la guerre) à l'arrière, affecté notamment à la surveillance de prisonniers de guerre. Un autre témoin, Petr Pluháček effectue une demande d'exemption du service au front, en raison de sa mauvaise santé. Il obtient une réponse affirmative du ministère de la guerre le 12 décembre 1915 après dix-sept mois de service en armes³⁹⁶. Ce sergent d'artillerie termine donc lui aussi les années de la guerre à l'arrière accomplissant son devoir envers l'Empereur jusqu'au bout. Le commandant de bataillon, officier de métier Wagner et l'écrivain Kisch, sont deux autres témoins qui sollicitent et obtiennent un service à l'arrière et cela dès le début de l'année 1915 : le premier suite à sa blessure reçue sur le front russe et son âge avancé, le second en vertu de ses compétences spécifiques en écriture. Ces deux témoins non plus ne deviennent jamais prisonniers de guerre, restant à l'arrière ils n'en ont pas l'occasion. Et tous ces hommes qui ne sont pas capturés échappent aux campagnes de recrutement pour les légions tchécoslovaques menées uniquement à l'étranger et surtout dans les camps d'internement. Pour eux, la question de rompre leur engagement envers leur État ne se pose donc pas de toute la guerre. D'une manière un peu paradoxale, le recours aux possibilités officielles et légales

³⁹³AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, L3, p. 20.

³⁹⁴AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, L3, p. 84.

³⁹⁵AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, L3, p. 106 : « Na kursu velmi dobrá ulejšvárna, žádné honění a problémy s šaržemi. »

³⁹⁶Petr Pluháček, *op. cit.*, p. 44.

d'alléger leur service et notamment d'éviter le front (après un service au combat plus ou moins long selon le cas) leur évite la capture et le dilemme consécutif qui est de rester au non loyal à leur armée. Si l'on peut résumer ainsi, alors que leur attitude à l'Empire et à la guerre diffère peu de celle exprimée par leurs camarades capturés puis séduits par les recruteurs du mouvement insurrectionnel des Tchèques et des Slovaques à l'étranger, le fait de ne pas servir de façon trop zélée (et trop dangereuse) a fait d'eux des soldats parfaitement loyaux jusqu'au bout à l'Empire. Au regard de ce constat, les étiquettes de « soldat fidèle » ou « rebelle », accolée rétrospectivement en fonction du parcours dans la guerre - a-t-il été légionnaire ou non ? - ainsi que le fondement idéologique revendiqué par les discours mémoriels de l'après-guerre perdent leurs contours nets, voire tout leur sens. Pour beaucoup d'homme, le parcours dans la guerre résulte d'un concours imprévisible de circonstances souvent complètement indépendant de leurs désirs et de leur volonté.

4.2.1.2 Entrer dans la zone opaque

Pour alléger leur service ou pour échapper du moins temporairement à l'enfer des premières lignes, les soldats ne s'arrêtent pas aux démarches légales. En effet, au moment où le répertoire d'actions autorisées s'épuise, de nombreux témoins entrent dans la zone opaque de la désobéissance ponctuelle, plus au moins perceptible et tolérée. En prenant par ci et par là quelques libertés avec le règlement strict qu'impose la discipline militaire. Ils explorent inlassablement les limites de l'acceptable cherchant un équilibre fragile entre le double risque hypothétique de la punition et celui de la désobéissance. Or dans de nombreux cas, la peur du combat s'avère bien plus forte que celle de l'autorité. Comme en matière des allègements légaux, les témoins se révèlent très inventifs pour dénicher la moindre brèche dans le corset disciplinaire que resserre leur existence militaire. Dans leurs récits ils livrent ainsi de nombreuses pratiques qui s'écartent du règlement sans qu'elles tentent pour autant de saper l'entreprise militaire dans sa globalité.

Prendre ses distances avec les ordres lorsque la situation s'y prête

En procédant à des écarts les plus légers et les moins perceptibles aux plus graves et marquants, nous pouvons tout d'abord constater la résistance à se porter volontaire pour toute proposition qui n'annonce pas clairement une amélioration de la vie matérielle et/ou un éloignement des champs de bataille. Le plus jeune témoin du corpus, Kubík, résume cette stratégie dans son journal, lorsqu'il raconte l'échec de sa tentative de persuader son meilleur ami de se porter volontaire pour rejoindre le groupe auquel lui-même a été affecté. Malgré l'amitié, la peur de l'inconnu, la peur d'encourir des risques plus élevés retient son copain de le faire. Kubík, résume : « C'est bien la règle d'or de tout le service dans la guerre. Ne te porte jamais volontaire pour

rien afin de ne pas regretter après³⁹⁷. » Berger, un soldat qui tient dans les rangs de l'armée austro-hongroise durant toutes les longues années de la guerre dont deux ans et demi sur le front malgré son discours très critique à l'égard de la Double monarchie et de la guerre, applique scrupuleusement cette règle qu'il observe aussi abondamment chez les autres. Lorsqu'un officier choisit les hommes pour former une compagnie de marche : « Les hommes s'écartaient vers l'arrière afin que le choix ne tombe pas sur eux³⁹⁸. » Selon Berger aussi, à la guerre, il vaut mieux se faire discret...

A côté de l'absence de volontariat pour toute mission ou affectation réputée à risque, les hommes développent des stratégies pour alléger leur service. Lorsque personne ne surveille, beaucoup en profitent pour travailler lentement ou pas du tout. Mobilisé en 1917, donc dans une ambiance marquée par un épuisement général aussi bien de la population civile que de l'armée, le jeune Kubík explique le raisonnement des soldats commandés au travail. En réponse à l'ordre de creuser une tranchée sur le front russe, le petit groupe de soldats réagit avec très peu de zèle :

« Le troisième jour [on nous demande] trois mètres. Voilà ce qui nous a énervés. C'est comme ça qu'ils nous traitent, sommes-nous des esclaves ou quoi ? Nous sommes restés au travail jusqu'à ce qu'il fasse nuit mais nous n'avons même pas creusé un mètre. A la guerre, on ne peut pas travailler honnêtement. Deux mètres ne suffisaient pas, donc un mètre pour tout l'après-midi devra être assez. S'il n'y avait pas de garde, nous n'aurions rien fait du tout³⁹⁹. »

Berger agit de la même façon. « Ce matin nous creusions à nouveau et je travaillais lentement, rien à foutre de ce travail⁴⁰⁰. » Janoušek, avec 42 ans en 1914 un des plus âgés des témoins, cultivateur catholique et père de cinq enfants n'éprouve non plus aucune gêne ni honte à ne pas accomplir les ordres reçus à la lettre. Par exemple, il n'hésite pas à alléger la corvée du bois qui l'épuise : « J'y suis allé une seule fois, puis je m'asseyais toujours à la moitié du chemin où j'attendais le retour des autres. Puis j'aidais toujours quelqu'un à porter du bois jusqu'au camp. » Dans le rôle d'observateur, le lieutenant d'artillerie Sperling constate lui aussi le manque de zèle des troupes pour accomplir le travail qu'on leur demande : « La vie est toujours la même: les gens travaillent lentement, les supérieurs les poussent, nous maintenons la

³⁹⁷František Kubík, *op. cit.*, p. 93-94 : « To je vtip celé vojny : Nikam se dobrovolně nehlaš, abys toho nelitoval. »

³⁹⁸AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 46, note du 20/08/1914 : « Muži se stranili dozadu, aby na ně nepřišla řada. »

³⁹⁹František Kubík, *op. cit.*, p. 57 : « Třetí den tři metry, a to nás dopalilo. Tak na nás, což jsme otroci? Byli jsme na práci až do tmy a nevykopali jsme ani jeden metr. Na vojne se nemuže pracovat poctive. Dva metry byly málo, a tak jeden metr za celé odpoledne je dost. Nebyť strazi, nedělali bychom vůbec nic. »

⁴⁰⁰AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 71, note du 16/10/1915 : « Dopolodne zase kopali a já dělal pomalu ; vysereme se na práci. »

demande et le résultat est connu: rien n'est fait nulle part⁴⁰¹. » Même le jeune médecin Opletal, d'ailleurs homme de conviction, ne rechigne pas devant la possibilité d'agir comme cela l'arrange nonobstant les ordres de ses supérieurs⁴⁰².

D'autres type de désobéissance ponctuelle et maquillée jalonnent les périodes des soldats. Les attaques mais surtout de grands reculs chaotiques infligés à l'armée austro-hongroise en Serbie et en Russie dans les premiers mois de la guerre, des fuites dans le désordre où les unités pourchassées par l'ennemi éclatent et se dispersent dans la nature constituent autant d'occasion de « se perdre » et de prolonger un peu la durée de son écartement. Chaque incompétence des supérieurs et chaque dysfonctionnement du cadrage est ainsi exploité au profit des hommes sans qu'ils cherchent forcément à casser le système ou même à nuire volontairement aux opérations. Berger qui participe à la grande retraite générale en Serbie mi-décembre 1914 témoigne de ces pratiques. Une fois perdus, le témoin et ses camarades avancent doucement en direction de la ville qu'on leur a indiquée comme point de rassemblement de leur brigade. « Nous voyons du maïs dans un champ. Guntheil et Dráb y sont restés. Ils ne veulent plus continuer. Sova, au contraire, a filé en avant, parce que nous nous traînons trop pour lui. Nous marchons lentement, parfois nous croisons d'autres soldats avançant dans la même direction⁴⁰³. » Le groupe passe la nuit dans un village où ils achètent à manger, puis poursuivent sans hâte la recherche de leur unité. Par hasard, ils croisent la route d'un commandant de bataillon. Ils font alors profil bas, demandant poliment où retrouver leur régiment et repartent dans la direction indiquée. L'officier croit-il à leur sincérité ? Ne veut-il pas agir en l'absence de preuves tangibles de leur mauvaise volonté ou bien est-il lui-même assez occupé par sa propre situation ou dépit par la déroute générale de son armée qu'il renonce à enquêter davantage sur ce groupe de soldats égarés ? Personne ne saura. Une fois auprès de son régiment, Berger résume le stratagème :

« Le régiment est dispersé. Qui était malin ne l'a pas suivi et en a profité pour se souler en cachette. Tous ne sont pas encore arrivés. Dès que quelqu'un arrive, il doit se faire connaître et on l'interroge. Naturellement, tous ceux qui ont dévié mentent. Ils doivent dire comment ils ont perdu leur régiment. Moi mais aussi d'autres, nous avons raconté que nous avons dormi dans la forêt et que le lendemain, lorsque nous demandions le régiment personne n'a su nous renseigner jusqu'à ce que nous soyons tombés sur un officier qui nous a envoyé auprès du train et comme ça nous sommes arrivés jusqu'à

⁴⁰¹Bohumil Sperling, *op. cit.*, p. 111, note du 21/09/1917 : « Stále týž život, lidé pomalu pracují, nadřízení urgují, my žádáme a výsledek je známý: ničehož, nikde, nic. »

⁴⁰²Bedřich Opletal, *op. cit.*, p. 12.

⁴⁰³AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 65, note du 15/12/1914 : « V poli vidíme hromady kukuřice. Guntheil s Drábem tu zůstali, že už dále nepůjdou. Sova zase utekl kupředu, že se pomalu couráme. Jdeme pomalu vpřed, sem tam jdou také jiní tím směrem. »

Par ce petit mensonge, Berger et son groupe de copain gagnent peut-être vingt-quatre heures de « liberté ». Devant l'autorité, ils nient toute mauvaise volonté et reviennent rapidement dans le droit chemin. L'écrivain Kisch raconte ainsi une anecdote proprement chvéikienne. A la même période que celle décrite par Berger, lors de la retraite générale de Serbie en décembre 1914, l'auteur assiste à la scène suivante : dans une dernière tentative désespérée de ne pas quitter le territoire serbe, les autorités empêchent les soldats de traverser un pont. Plusieurs soldats trouvent alors une parade pour réussir à passer entre les mailles et traversent le pont. Ils s'emparent de la caisse d'argent du régiment et prétendent avoir été commandés pour la ramener sur le sol autrichien. Le caporal Kisch saisit l'occasion et rejoint le groupe :

« Une fois sur la berge autrichienne, ils ont été arrêtés par un officier intendant et reconnus. Ils tremblaient de peur d'être traduits devant la cour martiale pour désertion devant l'ennemi. Or une toute autre chose s'est passée. Ils ont été tous les vingt proposés pour la petite médaille d'argent pour bravoure 'pour avoir sauvé le trésor régimentaire du feu ennemi' et moi, identifié comme leur chef pour une grande⁴⁰⁵. »

Cette fois-ci, la roue de fortune a tourné au profit des soldats rusant. Dans le désordre général, il est en effet difficile d'enquêter, de prouver un égarement volontaire. Comme chez le héros (ou plutôt anti-héros) de guerre littéraire tchèque le plus populaire, la brave soldat Chvéik, il est souvent impossible de distinguer avec sûreté des hommes naïfs (candides) et maladroits des malins rusés. Pour l'autorité confrontée à ce type de comportement, le choix de punir ou non les hommes se fonde sur une appréciation proprement subjective de chaque cas. Elle ne dispose, par ailleurs comme l'historien revenant sur ces cas, que des affirmations verbalisées des uns et des autres pour qualifier les motivations des conduites observées. Par moments, cette appréciation peut être diamétralement opposée à la motivation de l'acte observé. De peur de la punition, devant l'autorité les hommes clament leur « innocence ». Devant l'historien, par le truchement de leurs notes personnelles, ils se vantent au contraire de leur ingéniosité à berner sa vigilance. Comment prononcer alors un verdict sur ces actes ?

Dans tous ces cas, les écarts par rapport à une conduite modèle sont fruits de circonstances. Ils

⁴⁰⁴AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 66 : « Pluk je rozházen. Kdo byl číman, ten s plukem nešel a koukal stranou na ožírku. Ještě tu nejsou všichni. Jak některý přijde, je hned hlášení a vyptávání. Samozřejmě, každý, kdo se ulil že lže a musí říci, tak a tak jsem ztratil regiment. Já, a i jiní řekli, že jsme spali v lese a druhý den se ptali na pluk a žádný o něm nevěděl, až nás jeden oficír poslal k trenu a tím jsme přišli do Bělehradu. »

⁴⁰⁵Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 227 : « Byli na rakouském břehu zadrženi intendantním důstojníkem a zjištění, a chvíli se teď strachem, že budou pro útěk z bitvy postaveni před divisní soud. Ale stalo se něco jiného. Všech dvacet bylo „zadáno“ pro malou stříbrnou medaili za statečnost „pro zachránění plukovní pokladny z nepřátelského ohně“, já – jako vůdce pro velkou. »

ne sont pas planifiés, ils ne relèvent pas d'un projet séditieux réfléchi. Les hommes ne font que saisir l'occasion inopinée qui s'offre à eux et s'enfoncent dans la brèche. Bien que ces soldats insistent sur le caractère volontaire de leur agissement, leurs mobiles n'ont rien de politique. S'ils se montrent fiers d'avoir trompé l'autorité par le mensonge ou par la ruse, leur préoccupation principale n'est pas de la contester mais plutôt de tester ses limites. Par ailleurs, au moment de la confrontation avec l'autorité personne dans les extraits ne risque un conflit direct. Au regard des témoignages, la motivation principale dans toutes ces transgressions est une tentative d'améliorer son sort, du moins pour un bref moment. Tout en restant dans le cadre de la discipline générale, les soldats mettent ainsi sans cesse à l'épreuve la solidité de ses contours et palpent les limites de l'acceptable. Ce manque de zèle dans l'accomplissement de leur devoir ne mène pas automatiquement à la rébellion. Il génère cependant un continuum d'indiscipline général qui peut favoriser d'autres écarts.

Feindre une maladie

Une maladie peut apporter des exemptions de nature et de durée variables en fonction de la gravité du diagnostic. Quelques jours sans entraînement, l'évacuation temporaire de la zone des combats, une convalescence à l'arrière sont autant des verdicts salués et appréciés par les témoins sans distinction de grade et de nationalité. Aussi, en dehors des réelles maladies contractées ou « bonnes » blessures reçues, déjà assez nombreuses dans la guerre, des cas de simulations émergent-ils parmi les « ruses » visant à tester et à déjouer la vigilance de l'autorité. Cette stratégie d'évitement relève elle aussi de la zone opaque. Même si elle est clairement condamnée par le règlement militaire en vigueur et passible de punition sévère, la simulation reste difficile à prouver. C'est une des stratégies assez populaires même si elle n'est pas dépourvue de risques. Si on écarte le chapitre de Chvéik sur son escapade dans l'asile des aliénés ou des portraits de soldats « débrouillards » chez Karl Kraus comme une caricature exagérée, de nombreux témoins rapportent ces pratiques que ce soit du point de vue des docteurs ou des patients.

Le médecin Bouček est alarmé par la grande ampleur des simulations parmi les « malades » sans distinction de grade ou d'appartenance nationale-linguistique qu'il reçoit. Ce futur haut gradé des légions tchécoslovaques constate (pourtant !) avec amertume la recherche effrénée du visa médical qui règne dans l'armée impériale : « Beaucoup de soldats surgissent lors des visites, mais ils cherchent tous des subterfuges. Je n'ai vu d'enthousiasme militaire chez aucun. Dans les compagnies, si j'ai bien observé, il n'y en a pas beaucoup non plus⁴⁰⁶. » Il dénonce

⁴⁰⁶ Bouhuslav Bouček, *op. cit.*, 12 : « Při vizitách hlásí se nemocnými dost vojáků, ale všichni se jen vymlouvají. Bojovnou náladu jsem u žádného dosud nepozoroval. V setninách, pokud jsem mohl pozorovat také nejeví mnoho chuti. ».

Voir aussi p. 16, 43.

sans détours le comportement hypocrite et méprisable qu'il diagnostique aussi bien chez les soldats du rang que chez les officiers :

« Chacun arrive en chantant le courage et la bravoure, en se vantant qu'éviter le combat ne correspond pas à sa dignité étayée par de nombreuses décorations et propositions d'augmentation. Or il considère sans rougir qu'une blessure légère est une chance qui devrait lui ouvrir les portes vers un service à Vienne ou à Budapest, ou n'importe où ailleurs à l'arrière. Un d'entre eux m'a montré sa casquette en déplorant en pleurs son grand malheur que le projectile ne soit pas passé un tout petit peu plus bas. Tout un chacun désire la paix, l'ambiance générale peut être désignée par un seul mot : la résignation⁴⁰⁷. »

Hejda fait le même constat dans son entourage. Là encore, la pratique de simulation transcende manifestement les rangs et les identités nationale-linguistiques.

« Maintenant, j'ai une grande chambre lumineuse avec plein de fenêtres et une vingtaine de lits environ et comme voisins en majorité des officiers et des volontaires d'un an ! Tous des malades mentaux. Personne ne s'efforce de prétendre un seul instant qu'il ne simule pas. Au contraire, ils se vantent, se racontent leurs expériences, échangent leurs opinions et expérimentent des méthodes variées. Les Allemands, les Tchèques comme les Polonais. »

Du côté des patients, les allusions aux simulations abondent. Dans la plupart des cas, le combattant épuisé tente une simple négociation avec les docteurs, maîtres sinistres de son destin. Janoušek a de la chance, « vieux, boiteux et sans dents » il arrache un peu de pitié au médecin qui le renvoie se reposer au dépôt⁴⁰⁸. Quand la nature ne se montre pas assez « clémente », la simulation présente une solution abordable. Il peut s'agir d'un véritable coup de génie avec les maladies sophistiquées et la simulation étudiée à la perfection comme dans l'exemple de Hejda dont la détermination de passer au front le moins de temps possible est inébranlable : « Alors maintenant, ils ne me feront plus jamais monter au front. Et quand je décide quelque chose, j'y tiens. Il me suffit ce que j'ai vu durant les vingt-quatre heures passées pour en avoir assez pour toujours⁴⁰⁹. » Il décide alors de simuler une maladie. Après avoir tenté la myopie sans grand succès, il opte à l'aide d'un médecin complice dont il gagne la sympathie par ses propres connaissances poussées dans l'art d'Hippocrate pour une neuralgie supraorbitale – trigeminus.

⁴⁰⁷ Note du novembre 1914, après son premier baptême du feu où il déplore la violence des combats et l'horreur des blessures qu'il doit soigner, il s'insurge également contre l'interdiction de ne pas brûler les cadavres pour les raisons religieuses tandis que le sens de l'hygiène l'impose, Bouhuslav Bouček, *op. cit.*, p. 38-43.

⁴⁰⁸ Jan Janoušek, *op. cit.*, p. 46, situation semblable: Antonín Kopecký, *op. cit.*, p. 37, Augustin Mudrák, *op. cit.*, p. 24, Hodek ; p. 25, Proch 20/10/1916.

⁴⁰⁹ Jiří Hejda, *op. cit.*, *op. cit.*, p. 22 : « Tož tedy na frontu už mne nikdy nedostanou. A když si to umíním, tak to také platí. Stačí, co jsem prožil a co jsem viděl za čtyřřadvacet hodin, abych měl války do smrti dost. »

Une préparation très minutieuse de sa simulation dans les bibliothèques médicales lui assure un succès spectaculaire et il réussit à échapper du front à plusieurs reprises. Sa détermination ne fléchit même pas lors de son séjour à l'asile des aliénés où il se fait administrer les éléctrochocs: « si je ne veux plus aller au front, il faut tenir⁴¹⁰ » se donne-t-il du courage avant la première séance qui, comme il découvre est moins pénible que la vie sous le feu.

En effet, feindre la folie est un autre type de simulation souvent évoqué par les témoins. Les symptômes étant par définition plus difficile à diagnostiquer que ceux des autres affections, une maladie mentale peut paraître plus facile à imiter. Berger raconte l'histoire d'un soldat qui « a gagné » en feignant la folie. Il a été réformé et il a terminé la guerre en travaillant dans un brasserie⁴¹¹. L'étudiant Kveton raconte ainsi qu'un de ses amis avait décidé d'échapper au feu par ce biais:

« Il m'a confié que [...] il allait faire le fou qu'il avait déjà tout bien réfléchi et planifié. Il a mis des casseroles en rang et il a commencé à les commander. Il l'ont mis à l'hôpital et il s'en est échappé. Après la guerre, j'ai appris qu'il avait été interné à l'asile des fous et quand il l'ont relâché il est devenu fou pour de vrai et il est mort peu de temps après⁴¹². »

Cette anecdote à fin triste montre toutefois combien il est difficile de distinguer le dérangement réel de la simulation pure tellement la limite entre la ruse et la folie peut être étroite. L'ami de Kveton a-t-il sombré dans la folie suite à son internement et les traitements qu'il y a reçus? Où sa décision de simuler la folie traduisait déjà une certaine fragilité psychologique préexistante chez le jeune homme? Voici, encore un cas ambigu qui restera, comme tant d'autres, non élucidé.

4.2.1.3 Les actes désespérés

S'infliger une maladie

De la simulation, qui n'est par ailleurs pas toujours efficace et réussie, il ne reste qu'un pas aux tentatives délibérées de s'infliger une maladie ou une blessure réelle. Bien que cette pratique s'inscrive dans le prolongement logique des simulations elle présente un franchissement de seuil non négligeable. En quittant le cadre du mensonge pur et simple, le soldat s'expose, bien sûr en fonction de la nature et de la gravité de son acte, à la douleur et aux risques des séquelles durables. En dépit de la légèreté du ton avec lequel un tel geste peut être parfois raconté dans les témoignages, notamment à propos des stratégies relativement peu dangereuses, chaque

⁴¹⁰ Jiří Hejda, *op. cit.*, p. 25.

⁴¹¹ AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, L3, p. 190, note du 13/01/1918.

⁴¹² Vladislav Květoň, *op. cit.*, p. 9 : « Jednou jsem se sešel při cestě pro menáž s Jakoubkem. Svěřil se mi, že ho do pole nedostanou a na mou otázku, jak to chce udělat, vykládal, že bude bláznit, že to má všechno dobře uvážené a promyšlené. Seřadil ešusy a začal je komandovat, dali ho do nemocnice a utekl. Po válce jsem se dozvěděl, že byl v blázcinci a když ho pustili, zbláznil se doopravdy a brzy zemřel. »

recours à une atteinte à son intégrité physique est un acte proprement *désespéré*. Il atteste aussi de la profondeur de l'ancrage de l'obéissance à l'autorité et de l'irréversibilité du cadre social dans les esprits des hommes. Les tentatives de s'infliger une maladie ou une blessure mettent en relief que pour de nombreux hommes il apparaît plus « facile » de supporter la douleur, plus « facile » d'accepter le risque de l'infirmité durable et dans les cas extrêmes plus « facile » d'envisager la mort en vue d'un soulagement incertain tout en restant dans la zone opaque de la ruse et de la triche que de s'ériger *ouvertement contre* le cadre oppressif, de *se rebeller publiquement contre* une réalité qui leur devient insupportable – voire littéralement invivable dans les cas extrêmes – une réalité qu'ils critiquent pourtant, qu'ils dénoncent abondamment *entre soi, en cachette*.

Quand une simple imitation ne suffit pas, il existe en effet des moyens pour s'en fabriquer une de façon artificielle. Le jeune cadet et lieutenant Dobrovolný qui se distingue par ailleurs par son souci permanent de faire un bon officier et de constituer ainsi un exemple à suivre pour ses hommes avoue avoir « triché » au moins une fois. Après ses premiers combats sur le front russe, il décide de se présenter chez le médecin pour demander un peu de repos : « Avant la consultation, j'ai fumé en vitesse un fort cigare afin que mon cœur batte plus vite⁴¹³. » Il reçoit avec satisfaction le verdict : quelques jours de repos auprès de la batterie derrière le front : « Le séjour là-bas m'a convaincu que les artilleurs avaient une vie bien plus calme et sûre que les fantassins⁴¹⁴ », conclut-il sur cette expérience. Mudrák, Květoň, Pospíšil ou Váchal⁴¹⁵ décrivent en détails l'éventail bigarré des ruses et astuces qui circulent manifestement dans les tranchées ou les campements. Ce dernier et Skála affirment être même renseignés à ce sujet par le personnel sanitaire de l'armée : Pospíšil par des infirmiers, Skála, par un médecin⁴¹⁶. Kubík note dans son journal la procédure détaillée pour contracter la jaunisse dont il a constaté l'efficacité. Il est tenté d'essayer⁴¹⁷. Le soldat Dufka est particulièrement loquace à ce sujet. Début août 1915, il se met à tester les différents conseils récoltés sur le front. Il se met à manger des patates moisies et à courir tout nu dans la neige. Ses efforts sont couronnés de succès, il se fait évacuer à l'hôpital, 7 km loin du front. Début décembre, afin d'éviter le retour, il se fabrique la gonorrhée à l'aide d'un bout du savon. Sa réussite initiale cède vite la place à la déception quand sa fraude est découverte lors de l'examen bactériologique suite auquel et il est renvoyé au front où, après avoir décliné une ruse de 1866 conseillant de se mettre du fromage frais dans

⁴¹³Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 52 : « Před prohlídkou kouřil jsem narychlo silný doutník, aby mi srdce mocněji tlouklo. »

⁴¹⁴Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 52 : « Pobyť zde mne přesvědčil o tom, že kanonýři mají klidnější a bezpečnější život, nežli pěchota. »

⁴¹⁵Augustin Mudrák, *op. cit.*, 35, 92, Vladislav Květoň, *op. cit.*, p. 5, Josef Pospíšil, *op. cit.*, p. 25-26, Josef Váchal, *op. cit.*, p. 83 et 86.

⁴¹⁶Josef Pospíšil, *op. cit.*, p. 25-26, František Skála, *op. cit.*, p. 267.

⁴¹⁷František Kubík, *op. cit.*, p. 100.

des plaies vives, ou celle, plus à la mode, de tirer sur soi-même, il tombe dans les mains de l'ennemi...⁴¹⁸ Contracter une maladie vénérienne est une autre option conseillée et discutée dans les témoignages⁴¹⁹. Elle est toutefois systématiquement attribuée à d'autres que soi, le tabou des rapports sexuels extraconjugaux et à risque continuant à peser sur les témoins de tous les milieux sociaux⁴²⁰. A l'extrémité des pratiques visant à faire empirer son état physique, le peintre Váchal s'inflige un jeûne volontaire. Paniqué par le récit des horreurs vécus par son voisin de lit à l'hôpital où il est transféré pour convalescence après un effondrement physique et psychique général sur le front italien, le peintre décide de « dresser son corps par la faim. » Déjouant, assez facilement, le contrôle peu rigoureux du personnel sanitaire, il n'avale rien pendant dix jours. En plus de la faiblesse physique qui l'aide à prolonger son séjour à l'écart des combats, cet excentrique et mystique constate les bienfaits de ce jeûne « thérapeutique » sur son esprit⁴²¹.

De nombreux témoins recourent à, ou constatent, des pratiques illicites dans ce domaine. Quelle en est la portée sur la discipline, sur l'ambiance et sur le moral général des troupes ? Quels sont les mobiles qui poussent les soldats à l'acte ? Le jeune officier prometteur Dobrovolný par exemple qui se qualifie comme apolitique désire-t-il saper l'effort de guerre de son pays ? Ou est-ce une réaction spontanée à l'épuisement extrême à laquelle son corps n'est pas habitué ? Ce Tchèque, futur prisonnier de guerre et légionnaire cherche-t-il le repos pour accorder le moins de ses forces possibles à l'armée austro-hongroise ou bien veut-il juste se reposer pour pouvoir être plus performant ensuite ? Le jeune homme ne cache pas son ambition, à plusieurs reprises il mène ses hommes au combat sous le feu sans frémir. Il gravit rapidement les échelons hiérarchiques et reçoit une médaille pour bravoure. Lui-même n'accorde aucune motivation politique à sa faiblesse éphémère. Constitue-t-il une exception ou une règle ? Qui peut trancher ? Sans définir les motivations, l'on peut constater que tous ces actes même s'ils semblent fréquents et partagés sans grande gêne entre pairs complices relèvent de la démarche individuelle. Même si les soldats évoquent à haute voix les recettes ou détaillent les méthodes pour tromper l'autorité, en public, au moment de transformer sa décision en acte, chaque soldat est seul face à soi-même, à sa conscience ou tout au plus avec quelques amis proches et fiables. Ce type d'indiscipline garde donc un caractère ponctuel, individuel, il ne s'agit aucunement d'une vague

⁴¹⁸ Josef Dufka, *op. cit.* p. 21-22, 27, 31,

⁴¹⁹ František Kubík, *op. cit.*, p. 16 et Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 127.

⁴²⁰ Il est difficile donc de savoir qu'il s'agit d'un tabou portant sur la narration ou sur l'acte lui-même. Très peu de témoins parlent de leur activité sexuelle pendant la guerre. Les allusions figurent dans les journaux intimes comme chez Berger, AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896 – 1944, Řehounek. Berger explique avoir une grande peur des infections sexuellement transmissibles. Il achète même un livre savant sur ce sujet pour savoir comment se protéger et préfère attendre les rares occasions de voir sa fiancée qu'il oblige à perdre sa virginité avant le mariage qu'aller voir les prostituées. Řehounek est le seul témoin qui avoue avoir recours aux prestations sexuelles payantes.

⁴²¹ Josef Váchal, *op. cit.*, p. 122 : « I umíníl jsem si náležitě ztrénovati tělo hladem. »

de désobéissance planifiée, organisée, collective. Plus qu'un sabotage programmé de l'effort de guerre austro-hongrois, ces actes constituent autant de cris de désespoir des individus poussés au bout de leur force. Mais malgré cette sensation, le passage à une vraie révolte collective n'est pas automatique, il ne semble pas dans le champ des possibles des soldats, chacun tentant tout d'abord de régler sa propre situation par ses propres moyens. Au lieu de provoquer la déroute totale, la possibilité d'exploiter les quelques brèches étroites dans le cadre disciplinaire peut paradoxalement aider à maintenir la discipline générale, permettant aux soldats de mieux vivre leurs ordales.

Se blesser soi-même

Plus rarement, quand l'homme est aspiré dans la spirale infernale de la violence et de la terreur des combats où tout espoir d'amélioration s'évanouit, l'automutilation émerge comme le seul moyen efficace de trouver une voie de sortie. Dans les témoignages, les évocations des blessures qui ne sont pas causées par l'ennemi sont fréquentes. Au milieu des combats où de nombreux hommes sont touchés et tués au quotidien, séparer les blessures reçues de celles qu'on s'inflige soi-même constituent toutefois un enjeu de taille aussi bien pour les autorités que pour l'historien. Dans leurs récits, les témoins livrent leurs astuces personnelles pour faire le tri. Berger argumente sa conviction sans écarter le doute pour autant sur la nature volontaire de la blessure du major Klicpera le 18 octobre 1914 qui a été blessé à la main pendant qu'il était assis aux toilettes. « Il aurait fallu qu'il sorte sa main et qu'une balle perdue le touche par hasard. On pense dans l'ensemble qu'il s'est tiré dessus lui-même dans les latrines. Bref, un mystère. C'est la guerre⁴²². » L'écrivain Kisch appuie son expertise sur l'examen des blessures. « Une centaine de soldats de la réserve territoriale boitaient à côté de nous – presque tous blessés par eux-mêmes. Ils étaient majoritairement blessés à l'index de la main droite ou gauche ou à la jambe. Les contours portant les traces de la poudre révèlent la source du tir⁴²³. » L'endroit et l'apparence de la blessure comptent en effet parmi les indices les plus fréquemment mis en avant pour poser le diagnostic. Si l'emplacement de la blessure est plus aléatoire, c'est la trace de la poudre indiquant une très grande proximité avec l'arme à feu qui constitue une preuve quasi irréfutable de l'automutilation. Aussi, parmi les hommes, des astuces circulent-elles à ce sujet. L'on conseille ainsi de tirer à travers une miche de pain, une couche de terre⁴²⁴ et même un mouchoir imbibé d'urine⁴²⁵ pour masquer la supercherie. Les récits d'automutilations

⁴²²AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 34 : « Prap. Klicpera byl raněn do ruky, když ve dne na latríně. To by musel vystrčit ven ruku a náhodou ho trefit.

Všeobecně se soudí, že se sám na latríně postřelil. Inu, záhada. Je válka. »

⁴²³Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 115 : « Kolem nás kulhalo asi sto domobranců – takřka vesměs sebezmrzačení. Většinou byli raněni do ukazováčku levé nebo pravé ruky, nebo do nohy – a podle začazení okrajů rány střelným prachem pozná se vlastní fabrikát. »

⁴²⁴Jiří Hejda, *op. cit.*, p. 23, Jan Řehounek, *op. cit.*, p. 18.

⁴²⁵Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 265.

avérées constituent alors autant de « faits divers » qui alimente les « bavardages » du front. Berger, Bouček, Dufka, Hejda, Heřmanský, Kisch, Řehounek, Šelf, Skála, Váchal rapportent tous au moins un cas. Il s'agit le plus souvent d'une blessure à la main⁴²⁶, dans d'autres cas l'endroit n'est pas précisé⁴²⁷. Berger, Heřmanský, Šelf, Skála et Váchal décrivent des actes individuels, nomment des individus précis de leur entourage immédiat. Hejda, Řehounek et Bouček parlent d'une pratique fréquente⁴²⁸. Le dernier, en tant que médecin, constate une recrudescence notable des cas d'automutilation lors de la « fuite » austro-hongroise devant les Russes en novembre 1914. Dans les unités en déroute, plongées dans une vie misérable, le médecin comptabilise autour de 50 % de pertes par jour et il ajoute : « Je me suis aperçu que pendant cette période, le moral a baissé, le nombre d'automutilations a augmenté, souvent mal camouflées [...] Même les officiers deviennent bizarrement trop malades⁴²⁹. » Sur les pages de son carnet (publié dans les années 1990), le médecin tchèque s'insurge contre ces pratiques « peu héroïques » de ses camarades sans grade comme gradés, pourtant il semble que sur le moment, il ne réagisse pas. Du moins, il reste muet à propos de punitions. Or dans l'armée de François Joseph comme dans les autres, les actes d'automutilation étaient sévèrement sanctionnés. En plus de la douleur et des séquelles possibles, le recours à un tel geste présentait donc le risque supplémentaire du châtement officiel. L'automutilation peut provoquer le résultat diamétralement opposé à l'effet escompté. Si la « tricherie » est découverte, au lieu de s'éloigner du feu, le soldat désespéré peut s'y voir dépêché. A la fin de son périple sur le front serbe, l'écrivain Kisch voit trois blessés se faire escorter par les gendarmes à la cour divisionnaire :

« ils tremblaient de froid et de douleur; un avait son avant-bras broyé, l'autre avait deux doigts et le troisième l'épaule traversés par un tir. Tous les trois n'avaient que des pansements primitifs, fabriqués par eux-mêmes, pleins de sang. Ils ne peuvent pas nier devant la cour car leurs blessures sont du côté gauche du corps (atteignable par leur fusil), les bords des blessures montrent des traces de la chaleur du tir et de la poudre – c'est typique pour un tir de proximité⁴³⁰. »

Šelf affirme qu'un groupe de cinq Tchèques qui se sont tirés dans les mains entre eux pour

⁴²⁶AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 34, note du 18/10/1914, Josef Heřmanský, *op. cit.*, p. 45, Josef Šelf, *op. cit.*, p. 89.

⁴²⁷Bouček p. 43, Jan Řehounek, *op. cit.*, p. 18, František Skála, *op. cit.*, p. 181, Josef Váchal, *op. cit.*, p. 234.

⁴²⁸Jiří Hejda, *op. cit.*, p. 23, Jan Řehounek, *op. cit.*, p. 18.

⁴²⁹Bouhuslav Bouček, *op. cit.*, p. 43 : « Tou dobou jsem pozoroval, že nálada poklesla, zmnožil se počet samozranění, obyčejně hloupě nastrojených (...) I důstojníci nápadně mnoho se rozstonávají. »

⁴³⁰Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 265 : « chvěli se zimou a bolestí, jeden měl rozdrčené předloktí, druhý měl prostřeleny dva prsty, třetí levé rameno – všichni tři jen s vlastními primitivními obvazy, zakrvácení. Nemohou před soudem zapírat, neboť rány jsou na levé (vlastní puškou dosažitelné) polovině těla, okraje ran jeví známky opálení plamenem výstřelu a začazení střelným prachem – typický výstřel z blízka. »

éviter de retourner sous le feu ont écopé de cinq ans d'incarcération⁴³¹. Le même sort attend le « brave Barta », patient au même moment que le peintre Váchal⁴³².

Dans les témoignages, les risques et les bénéfices sont sérieusement considérés et mis sur la balance. Plusieurs témoins au courant de ces pratiques mais aussi de leur faible fiabilité relative détaillent les raisonnements qui les amènent à y renoncer. L'étudiant Hejda craint d'être dégradé et envoyé en commando de détenus s'il se fait prendre. Et même s'il réussit, l'allègement gagné ne lui semble pas suffisamment important⁴³³. Le soldat Řehounek, envoyé sur le front russe en été 1915 est décidé à passer à l'acte, c'est au dernier moment qu'un ami l'en dissuade :

« Je pensais à la reddition mais comme ça je n'aurai plus aucune chance de rentrer chez moi. Je voulais me tirer dans la jambe, à travers de la terre. Suite à la blessure je pourrais obtenir une permission. Certains soldats ont tiré directement, mais on les a démasqués parce que la blessure portait des traces de brûlure. D'autres l'ont fait à travers une miche de pain. [...] Le chef de garde, un homme bien pour qui j'aurais donné ma vie, est venu me voir et me persuader d'abandonner mon projet. Quelques jours plus tard, il s'est tiré dessus lui-même⁴³⁴. »

Řehounek est finalement capturé peu de temps après ce qui mettra fin à son « martyre » sous le feu. Dufka et Heřmanský aussi et l'étudiant Hejda trouve d'autres moyens, moins dangereux d'éviter le front. Dans beaucoup de récits, les réflexions sur l'automutilation apparaissent par ailleurs assez précocement, dès le premier choc du front. Pour beaucoup de témoins c'est alors la capture tout aussi précoce qui apporte la délivrance désirée. Et inversement, ce sont deux témoins qui ont servi au front pendant une période relativement longue et qui n'ont pas été capturés qui racontent avoir eu recours à l'automutilation pour abrégier leur souffrance.

En effet, deux témoins du corpus racontent s'être blessés eux-mêmes. Le soldat Mudrák, cultivateur catholique, issu d'une famille paysanne mais aisée, lui-même devient maire de son village en 1923, se blesse à la main au printemps 1915 sur le front russe. Dans un de ses premiers combats, il se retrouve face au canon de fusil qu'un Russe braque sur lui. Il fait ses prières et s'attend au pire. Au dernier moment, un camarade sauve sa vie d'un geste prompt. C'est le Russe qui l'a menacé qui s'effondre par terre, c'est lui qui est mort. Encore sous le choc, Mudrák se décide à effectuer le geste funeste :

⁴³¹Josef Šelf, *op. cit.*, p. 89.

⁴³²Josef Váchal, *op. cit.*, p. 234.

⁴³³Jiří Hejda, *op. cit.*, p. 23. Voir aussi : Josef Dufka, *op. cit.*; Josef Heřmanský, *op. cit.*, p. 46.

⁴³⁴Jan Řehounek, *op. cit.*, p. 18 : « Uvažoval jsem o přeběhnutí, ale to bych už neměl vůbec žádnou šanci dostat se domů. Chtěl jsem se střelit sám, skrz hlínu, do nohy, po zranění bych mohl dostat dovolenku. Někteří hoši se střelili přímo, ale na to se přišlo, neboť rána byla opálená. Někteří se proto střelili skrz chleba. (...) Když jsem ránu nejprve vyzkoušel, přišel ke mne velitel stráže, dobrý člověk, za kterého bych dal život, a nabádal mě, abych to nedělal. Za několik dnu střelil se sám. »

« Jusqu'à ce moment, je n'ai pas tiré sur le frère russe, je dois partir d'ici coûte que coûte. Je ne vais pas combattre pour soutenir la présomption et l'orgueil allemande et être leur esclave. Ça non ! Je m'aiderai moi-même et de suite. Je fais un mouvement de la main qui tient le fusil avec la baïonnette. La pointe s'enfonce dans l'avant-bras de mon bras gauche. Je sens une faible douleur. Je pose mon regard sur la blessure, elle me paraît assez grande⁴³⁵. »

Les autorités ne voient pas ou ne veulent pas voir la tricherie. Mudrák est évacué et soigné à l'arrière. La blessure restant relativement légère, Mudrák revient donc rapidement sur le front. Il reste au service de l'Empereur jusqu'à la fin de la guerre et endure de nombreuses autres souffrances, dont l'horrible période hivernale d'automne-hiver 1915-1916 dans les Carpates. L'automutilation ne figure plus dans les options évoquées, seule la mort constitue désormais pour lui l'issue de l'enfer du front⁴³⁶. Depuis son retour, Mudrák qui n'a guère voulu combattre pour servir les intérêts allemands (de l'Allemagne et de l'Autriche), tient bon et s'avère même, du moins au vu des signes extérieurs, un bon soldat : il gravit les échelons et termine la guerre avec le grade de sergent. Il n'est jamais capturé. Il n'est pas légionnaire. En définitive, il reste donc loyal à son armée jusqu'au bout. Comment expliquer ce hiatus entre sa conviction qui se transforme même en un geste très grave contre soi-même et la fin de son parcours dans la guerre ? Le témoin a-t-il enjolivé son propos ? L'a-t-il altéré sous l'influence des événements postérieurs ? Son témoignage se présente pourtant comme un document contemporain aux événements. Il est publié en 2011 dans une petite maison d'édition tchèque provinciale par un passionné d'histoire qui raconte dans la préface comment il a découvert le texte dans un village reculé. Mais peut-être l'auteur, à partir du 1923 maire du village, l'a-t-il retranscrit juste après la fin de la guerre. Comme dans beaucoup d'autres cas, il est difficile voire impossible de démêler avec sûreté les divers fils qui tissent le récit d'une expérience. Si l'on considère les paroles de Mudrák comme contemporaines aux événements narrés, l'histoire de ce soldat constitue encore un exemple mettant en relief la fragilité du lien entre les pensées, les paroles et les actes. C'est un drôle de destin qui montre à quel point les trajectoires et les agissements des hommes peuvent être surprenant, aléatoires et imprévisibles.

Dans son journal de guerre, publié par une maison d'édition provinciale lors de la vague mémorielle des années 2000, c'est le plus jeune témoin du corpus, Kubík né en 1898, qui dessine un tableau époustouflant de son cheminement jusqu'à l'automutilation. Après une année en service sur le front russe puis en Italie, fin mai 1918, le jeune homme transforme sa profonde

⁴³⁵ Augustin Mudrák, *op. cit.*, p. 23 : « Dopusud jsem na bratra Rusa nestřílel, odsud musím pryč za každou cenu. Přece nebudu bojovat proto, abych podporoval německou nadutost a pýchu a pak jim otročil. To ne! Pomohu si sám, a to hned. Rukou, ve které držím pušku s bodlem, udělám pohyb a bodlo vjede do levé ruky v předloktí. Položím pušku a dívám se na ránu, ale ta je nepatrná, znovu tedy vrazím bodlo do předloktí a ucítím slabou bolest. Pohlédnu na ránu, zdá se mi dost velká. »

⁴³⁶ Augustin Mudrák, *op. cit.*, p. 59.

détresse en acte avec l'aide d'un ami dont le désespoir atteint la même ampleur extrême. Le jeune apprenti commercial dans une entreprise familiale supporte très mal les affres de la vie sur le front. Plusieurs mois après son arrivée sur le front russe, à 19 ans à peine révolus, il pense au suicide :

« Nous ne sommes pas sortis de la forêt depuis deux mois. Nous n'avons vu d'autres visages que ceux des soldats. Partout où nous passons tout est désert, brûlé et cassé. Nos esprits aussi sont vides et lugubres. Une peur permanente pour nos vies et d'autres souffrances nous mènent souvent au désespoir. [...] Nous sommes proches des suicidaires. Nous comprenons qu'il en faut à peu près autant pour qu'un homme en attente à sa vie. Ce vide nous effraie. Nos vies sont finies, nous n'attendons rien de plus, tout son sens a disparu⁴³⁷. »

Malgré ce désarroi profond, Kubík tient. Après un peu plus de six mois dans la contrée sauvage du front russe en Bucovine entre début juin et fin décembre, le régiment est rappelé suite à l'armistice provisoire conclue par le régime bolchevique. La grande joie et le soulagement d'avoir retrouvé la « civilisation » ne dure pas longtemps. Un mois plus tard, le 6 février 1918, Kubík repart au combat, cette fois-ci dans les Alpes. Le front italien avec son terrain difficile et ses offensives sous un déluge de feu étouffe tout espoir de survie du jeune homme. En s'aidant et se soutenant mutuellement, Kubík et son meilleur ami Neděla ne voient plus d'autres options que de tenter de se faire évacuer pour blessure. Après une préparation minutieuse, début juin 1918, un an après leur premier départ et presque onze mois passés au front, les deux hommes décident de mettre en œuvre leur plan. Lors d'une marche, ils parviennent à s'éloigner du régiment par ruse. Une fois à l'écart, les deux hommes se retrouvent face à leurs peurs et leur instinct de conservation. Le passage à l'acte s'avère bien plus difficile que prévu.

« Notre plan est simple. L'un cassera la tête à l'autre avec une pierre. Neděla veut commencer. Il devient tout pale et il attend. [...] Neděla ordonne : "Place le couteau entre les bosses et tape dessus avec une pierre!" Il est tout fiévreux – sa voix tremble. Je cherche la pierre et enfin j'en trouve une et énervé à la limite je tape sur le couteau. "Seigneur ! crie-t-il, tu m'as tué!" Sa tête s'étant écroulée en arrière, il reste immobile quelques instants, puis il sent qu'il saigne, il passe la main dans ses cheveux et montre la contre la flamme de la bougie. Sa main est pleine de sang. Du sang - du sang - du sang ! Il hurlait de bonheur. [...] Moi, je n'avais pas assez de courage pour supporter le coup et j'ai écarté le couteau. Cela se répète. Nedela est en colère. Nous encourrons

⁴³⁷František Kubík, *op. cit.*, p. 56 : « z lesa jsme nevyšli již dva měsíce. Jiné tváře než vojáka jsme neviděli, kudy jdem vše pusté, spálené a rozbité. Pusto a chmurno je i v našich myslích. Stálý strach o život a další zoufalství nás přivádí často k zoufalství. (...) Jsme blízcí sebevrahům. Chápeme, že asi tolik toho musí přijít, aby si člověk sáhl na život. Ta prázdnota děsí. Náš život končí, nic od něho nečekáme, jeho smysl je pryč. »

*un danger immense. Si quelqu'un nous attrapait, il comprendrait immédiatement ce qui se passe et nous exécuterait sur le champ*⁴³⁸. »

Le plan accompli enfin, les deux soldats blessés retournent sur le chemin, l'horreur n'est pas terminée, il faut encore faire reconnaître la blessure par une autorité. Un gendarme militaire les croise et les escorte à l'hôpital le plus proche. L'infirmier découvre sans difficulté la vraie nature de leurs blessures, mais grâce au soutien d'autres soldats qui témoignent en leur faveur, les deux jeunes hommes obtiennent le certificat rêvé. Neděla, dont la blessure à la tête est bien plus grave que celle de l'auteur est expédié immédiatement à l'arrière. Kubík reste dans l'hôpital du front quelques jours - interminables – de plus. Le 15 juin, sous la pression de nouveaux blessés de la grande offensive sur le Piave, le témoin entame enfin son long voyage éprouvant à l'arrière. Son organisme affaibli est rapidement atteint par des infections, il part chez lui dans un état lamentable. « Je fais mes besoins dans le pantalon, je n'ai plus de force pour descendre et remonter dans le wagon. Dans l'énorme douleur je ne sors que du liquide. Les heures sont l'éternité⁴³⁹. » Kubík détaille son calvaire peignant ainsi un tableau sinistre, tellement distant des effigies héroïques des soldats des livres ou des cartes postales... Il a de la chance, la guerre arrivant à sa fin quelques mois après son évacuation, il ne retourne plus sur le front. Sa stratégie a payé. En se laissant blesser, il a probablement sauvé sa vie.

Les suicides

Comme le jeune Kubík, d'autres témoins invoquent, dans le cas de la détresse suprême, la mort. Pour certains, mettre fin à sa propre vie devient un dernier espoir, la dernière option envisageable pour quitter – et définitivement – l'enfer du front⁴⁴⁰. Le suicide s'inscrit ainsi dans la logique de la recherche d'une solution individuelle, intime aux souffrances imposées. C'est un geste de transgression extrême – le soldat met nettement fin à son obéissance, à son service – mais qui si tant est qu'il reste individuel est dépourvu du potentiel subversif. En ciblant la violence contre son propre corps, son propre être à la place de la source de sa souffrance, l'homme désespéré protège en quelque sorte le cadre oppressif qui l'a amené dans cette situation sans issue. Il confirme ainsi sa soumission au cadre social qui exerce le pouvoir sur son destin dont pour sortir il n'est capable d'envisager aucune autre option que sa mort, le suicide devant

⁴³⁸ František Kubík, *op. cit.*, p. 109-110 : « Náš plán je jednoduchý. Jeden druhému rozbijeme kamenem hlavu. Neděla chce napřed. Je bledý a čeká. [...] Neděla nařizuje: "Nůž mezi boule a udeř naň kamenem!". Je rozčilený – hlas se mu třese. Hledám kámen – konečně mám vhodný a krajně rozčilen jsem udeřil na nůž. Ježišmarja vykřikl, tys mě zabil! Hlava mu klesla zpět, několik okamžiků byl jako strnulý, pak ucítil, že krvácí, přejel si rukou vlasy a ukázal proti svíče. Ruka byla plná krve. "Krev – krev – krev!" Cely šťastný vykřikoval. Byli jsme jako dravá zvěř. [...] Neměl jsem tolik odvahy, abych ránu vydržel a nožem jsem uhnul. To se opakovalo. Neděla se zlobí. Jsme v hroznem nebezpečí. Kdyby nás někdo chytil, pochopí hned, co se děje, a jistě nás zastřelí. »

⁴³⁹ František Kubík, *op. cit.*, p. 117 : « Bolesti nevím, co počít. Na stranu chodím do kalhot. Nemam síly, abych stále slézal a vylázel do vozu, vychází ze mě jen hleny za hrozných bolestí. Hodiny jsou věčností. »

⁴⁴⁰ Josef Heřmanský, *op. cit.*, p. 46, Augustin Mudrák, *op. cit.*, p ; 59-63, František Kubík, *op. cit.*, p. 56.

la seule possibilité de reconquérir de liberté, reprendre – littéralement – dans ces mains la maîtrise de sa vie et de sa mort. Dans l'esprit du suicidaire le corset social qui l'enlace et le serre est inébranlable et ses représentants intouchables.

Les suicides restant numériquement assez marginaux, il est rare de retrouver le témoignage d'un suicidaire. Dans le corpus tchèque, un tel cas existe. Il s'agit du célèbre journal du lieutenant Švec. Ayant mis fin à sa vie le 25 octobre 1918, trois jours seulement avant la déclaration d'indépendance de la Tchécoslovaquie, il devient une personnalité célèbre mais aussi controversée de la résistance tchécoslovaque. Son journal de guerre est publié plusieurs fois dans la première vague mémorielle de l'entre-deux-guerres, une pièce de théâtre lui est consacrée. Or, ce professeur de sport et Sokol expatrié en Russie déjà avant la guerre appartenait au groupe des Tchèques et des Slovaques qui se sont engagés dès août 1918 au côté de l'armée de tsar. Son suicide ne relève donc pas du même contexte. Le mobile non plus. Selon son journal où il explique sa décision, sa motivation est politique, son geste vise à avertir sur les frictions intérieures et l'ambiance générale qui règne dans les légions tchécoslovaques en Russie à ce moment-là. Pour l'armée austro-hongroise régulière, nous ne disposons d'aucun cas. Et pourtant les allusions au suicide émergent avec une fréquence inquiétante. Berger, Dobrovolný, Havelka, Kisch, Prudil, Šelf et Skála rapportent tous des cas survenus dans leur entourage. Le téléphoniste Skála même à quatre reprises. Ils concernent aussi bien les officiers que les soldats du rang. Les raisons des passages à l'acte sont variées. Pour certains c'est une impulsion plus ponctuelle, ils craignent la punition après une erreur commise. Le 10 janvier 1916 Berger note que : « Aujourd'hui, un caporal de Ersatzgruppe s'est pendu dans les toilettes de peur de punition. Il avait été capturé en Serbie et maintenant libéré par les Bulgares. Il devait être puni car les circonstances de sa capture n'étaient pas correctes, il se serait rendu volontairement⁴⁴¹. » Dans l'unité de Skála, un soldat se tire dans la bouche de peur du châtimeut car il s'est endormi lors de son tour de garde⁴⁴². Le même témoin rapporte aussi le cas d'un soldat de nationalité allemande qui se serait donné la mort pour des raisons proprement personnelles. Il s'est pendu sur les obstacles barbelés de la seconde ligne. « Le jour avant il avait été au contrôle médical. Ces amis racontaient que son comportement à l'égard de son épouse n'avait pas été satisfaisant⁴⁴³. » C'est une tragédie intime, d'un couple au milieu de la grande tragédie collective de la guerre. Peu importe les causes, l'unité compte un soldat de moins. Les officiers

⁴⁴¹AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 105 : « Dnes se jeden kaprál od ersatzky ze strachu před trestem oběsil na záchodě. Byl v Srbsku zajatý, nyní vpádem Bulharů byl vyproštěn a měl snad býti trestán, že jeho důvody zajetí nebyly správné a že snad samovolně šel do zajetí. »

⁴⁴²František Skála, *op. cit.*, p. 214.

⁴⁴³František Skála, *op. cit.*, p. 139 : « Osmého března ráno nalezen jeden vojn německé národnosti oběšen na drátěných překážkách druhé linie. Den předtím byl u lékařské prohlídky. Jeho známí vypravovali, že jeho poměr k manželce nebyl uspokojivý. »

peuvent être poussés au suicide par un échec dont ils ont peur d'assumer les conséquences. Le soldat Prudil raconte qu'après une situation catastrophique : « Le commandant de bataillon Skara s'est enfuit à cheval [...] Le commandant de compagnie, un dénommé Šátral s'est tiré une balle. Allemands tous les deux, du moins ils nous parlaient en allemand⁴⁴⁴. »

Dans les autres cas, le suicide est la réaction à la nature insupportable du service en armes, de l'existence sur les fronts de la Grande Guerre. Skála, note le 15 février 1915 que huit hommes se sont donnés la mort pour éviter de partir en guerre. La seule perspective de se retrouver sous le feu les a poussés au geste fatal⁴⁴⁵. Il assiste aussi au suicide du capitaine Totzauer qui se tire une balle dès son arrivée sur le front italien. « Qu'un lâche, pourtant gifler les soldats, ça il savait faire⁴⁴⁶. » conclut Skála. Dobrovolný raconte qu'un soldat s'est tiré une balle à la suite des longues marches exténuantes sur le front russe dont il ne supportait plus la pénibilité⁴⁴⁷. La compagnie de Šelf est secouée par le suicide d'un sergent-chef, en civil maître brasseur de Protivín. « Ce malheureux ne voulait plus supporter les tracasseries et les humiliations, il a préféré de mettre fin à sa vie⁴⁴⁸ », explique ce témoin. Havelka témoigne d'un suicide tardif. Un soldat s'est tué le 5 octobre à Orsario sur le front italien juste avant qu'ils n'aient reçu les informations sur le début des négociations de paix⁴⁴⁹. Les suicides, racontés comme des faits divers du front marquent profondément les esprits. Même pour les spectateurs, ces gestes confirment que la situation est sans issue. Dans le corpus, les mentions sont réparties sur la durée de la guerre : pour certains soldats l'idée de partir au front, au combat, sous le feu est déjà insoutenable au point de se donner la mort avant même en faire l'expérience, d'autres épuisent leurs dernières ressources psychiques pour tenir quelques jours avant la fin des hostilités. Le désespoir suprême n'épargne ni les soldats sans grade, ni leurs chefs. Pour certains, une tragédie individuelle, intime s'enchaîne dans la grande tragédie collective de la guerre, pour d'autres c'est l'expérience de guerre qui est la seule responsable de leur détresse fatale.

Si le suicide ou le désir de mourir pour mettre fin à l'enfer qu'ils vivent est souvent évoqué en parole, les passages à l'acte restent relativement rares. Plus que d'une véritable volonté d'écourter sa vie, les invocations de la mort servent de baume psychologique : malgré sa nature fatale, le suicide constitue un espoir ultime d'échapper aux souffrances endurées. Dans le corpus, les évocations d'un mort libératrice sont relativement fréquentes. Le 13 novembre 1914, un

⁴⁴⁴František Prudil, *op. cit.*, p. 12 : « Batalionský velitel Škára ujel na koni, když viděl, že je zle. Kumpany-komandant jako velitel roty oberlajtnant jménem Šátral, sám se zastřelil. Oba Němci, aspoň jenom německy na nás mluvili. »

⁴⁴⁵František Skála, *op. cit.*, p. 9.

⁴⁴⁶František Skála, *op. cit.*, p. 239 : « Hejtman Totzauer se po příchodu na zdejší frontu ze strachu zastřelil. Zbabělec, mužstvo fackovati dovedl. »

⁴⁴⁷Josef Dobrovolný, *Halič 1915: Zápisky z vojny*, Praha, Národní osvobození, 1930, p. 60.

⁴⁴⁸Josef Šelf, *op. cit.*, p. 45 : « Rovněž zastřelení jistého nadsladovního z Protivína (šikovatele) vzbudilo rozruch. Ubožák nechtěl již více snášeti ústrků a ponížení, a proto raději učinil životu konec. »

⁴⁴⁹Havelka, p. 239.

vendredi 13, l'écrivain Kisch illustre l'ambiance sombre qui règne dans son entourage lors d'une retraite « stratégique » en Serbie : « Tous jurent : "Si seulement ça pouvait se finir !" - "Mieux vaut crever que vivre des tracasseries pareilles⁴⁵⁰." » Après trois mois sur le front russe, début octobre 1914, et peu avant sa capture, Heřmanský aussi envisage le pire : « Nous avons déjà tellement souffert que la mort pouvait être qu'une délivrance⁴⁵¹. » Après son baptême du feu, Skála se trouve dans le même état d'esprit : « L'énorme poids poussant l'homme jusqu'au désespoir qui mènerait facilement au suicide pèse sur nous tous⁴⁵². » Plusieurs témoins y reviennent à plusieurs reprises. Le soldat Vajcenbauer ne semble absolument pas supporter le service militaire même à l'arrière. Un mois après son arrivée à la caserne, suite à la discussion d'un invalide de guerre évacué du front en Galicie qui lui explique la réalité des combats⁴⁵³, il envisage le suicide comme moyen d'éviter cette expérience qui l'effraie en amont. Trois jours après, il développe ses méditations dans son journal intime dont l'original est conservé dans les Archives municipales de Prague :

« Je suis déjà fermement décidé à mourir plutôt que de me faire exploiter pour tuer et réprimer d'autres nations. Dois-je mourir comme un assassin après de longues tueries quelques part en Lituanie ou en Albanie ? Il vaut mieux mourir ici comme un bon Tchèque, sans vivre les souffrances au préalable et sans causer du mal moi-même et en assistant d'autres. De toutes façons, je ne peux plus rien attendre de la vie. Les camarades tentent de me raisonner. C'est de la lâcheté de renoncer ainsi à sa propre vie, disent-ils⁴⁵⁴. »

Ce typographe pragois de famille mixte (père tchèque décédé et mère allemande avec qui il a rompu le contact) proche des idées anarchistes, a une vie de loup solitaire, sans femme, sans enfants, en marge de la société, entièrement consacrée à ses deux passions— les excursions dans la nature et visites des monuments historiques ainsi que les conquêtes féminines d'un soir. Il les enregistre scrupuleusement dans son journal intime qu'il tient toute sa vie (dans les archives il y a une quinzaine de cahiers remplis). Dans son esprit, les convictions politiques s'imbriquent aux préceptes moraux, les préoccupations du mal causé aux autres se mêlent à la peur de la

⁴⁵⁰Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 185 : « Každý klel: „Jen kdyby to vše už nějak skončilo!“ - „Radši pojít, než takové štrapace.“ »

⁴⁵¹Josef Heřmanský, p. 57: « My zkusili tolik, že konečně smrt byla jen vysvobozením. »

⁴⁵²František Skála, *op. cit.*, p. 88 : « Na všech leží tíha, ženoucí člověka k zoufalství, v němž mohl by snadno vztáhnouti ruku na sebe. »

Voir aussi : Krivanek, p. 14 ; Josef Váchal, *op. cit.*, p. 234.

⁴⁵³AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896 – 1944, texte non paginé, note du 30/05/1915.

⁴⁵⁴AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896 – 1944, texte non paginé, note du 02/06/1915 : « Jsem již pevně odhodlán raději sám zemřít nežli se dát zneužití k vraždění a k potlačování jiných národů. Mám zemřít jako vrah po velikém dlouhém vraždění někde v Litvě nebo v Albánii, tak ať zemřu zde jako poctivý Čech bez předcházejícího utrpení, aniž jsem sám nějak zlo způsobil anebo k němu napomáhal. Stejně už nemohu od svého života nic pěkného očekávat. Kamarádi mi to sice vymlouvají, že prý je to zbabělost, takhle se dobrovolně vzdávat života. »

souffrance qu'il devrait supporter lui-même. Et c'est ce dernier argument qui prend de plus en plus d'ampleur au fil des jours passés à la caserne haïe. Le 9 juin il déverse le sombre contenu de ses pensées :

« Je ne me souhaite rien d'autre que la fin de ce martyre d'une façon ou d'une autre, par ma mort par exemple. Qu'est-ce que j'ai dans ce monde ? Ces horribles relations dans ma famille et ici cet ensemble de gens grossiers, querelleurs dont beaucoup vraiment stupides et limités d'esprit qui ne me comprennent pas⁴⁵⁵. »

Et pourtant, malgré la forte présence de ces idées noires Vajcebauer ne se suicide pas. Il n'arrive pas au front non plus, jamais. Finalement, le typographe trouve un moyen d'éviter ce « mal absolu » qui le hante et pour lequel il n'a manifestement aucune disposition. Il est réformé deux mois pile après son arrivée à la caserne en raison de sa maladie professionnelle : en tant qu'employé d'une imprimerie ses poumons sont contaminés au plomb.

En effet, tous les soldats de la Grande Guerre ne vivent pas la même expérience. Ils ne sont pas non plus égaux devant les horreurs. Comme dans la vie civile, certains hommes sont mieux équipés que d'autres que se soit psychologiquement que physiquement pour supporter les affres de la guerre. Aussi, le ton et l'ambiance générale du récit alternent d'un témoin à l'autre et souvent indépendamment de la dureté « objective » de son expérience. Ainsi, les lignes de Vajcenbauer sont sombres, pleines d'amertume et de désespoir alors qu'il n'a jamais quitté le siège de son régiment à Bruck an der Leithe. Le jeune soldat Kubík⁴⁵⁶ ou Mudrák⁴⁵⁷ qui pensent eux aussi souvent au suicide et à la mort sont les deux témoins qui s'infligent une blessure volontaire pour s'échapper de l'enfer du front. Le peintre Váchal, utilise le suicide plutôt comme une menace, un moyen de pression sur ses supérieurs pour éviter une affectation dans un secteur particulièrement dangereux⁴⁵⁸. D'autres témoins, plus accrochés à la vie, ne considèrent pas cette option, du moins, ils n'en parlent pas dans leurs témoignages. Certains sont capturés très rapidement et vivent donc une expérience du feu relativement courte, d'autres semblent mieux armés pour le devoir qu'on leur demande. En dépit de la peur et des souffrances, certains s'agrippent aux moments plaisants, d'autres à leur ambition. La faculté de se faire des amis, d'apprécier cette sociabilité masculine spécifique de la caserne et des tranchées, une certaine

⁴⁵⁵AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896 – 1944, texte non paginé, note du 09/06/1915 : « Nepřeji sobě nic více nežli, aby toto moje utrpení nějakým způsobem skončilo, třeba mojí smrtí. Co zde mám na světě? Ty hrozné poměry doma a zde ta nechápající mne společnost lidí hrubých, svárlivých a namnoze zcela hloupých a obmezených – připadají mi jako nerozumné, třebaže velké děti. Vše je mi tu takové divné, nepochopitelné: jsou tito lidé skutečně takoví, jak je tu vidím anebo se tak výtečně přetvařují nedůvěřující si mezi sebou vzájemně a mně zvláště? »

⁴⁵⁶František Kubík, *op. cit.*, p. 56.

⁴⁵⁷Augustin Mudrák, *op. cit.*, p. 55, 59.

⁴⁵⁸Josef Váchal, *op. cit.*, p. 234.

autonomie émotionnelle par rapport à sa famille ainsi qu'une bonne condition physique ou le talent de commander pour les officiers s'imposent ici comme autant de facteurs clé de l'adaptation réussie à la guerre. Pour d'autres encore c'est leur rapport à la société détermine les stratégies qu'ils mettent en œuvre pour améliorer leur sort dans la guerre. Ainsi, sur les centaines des pages au format A4 de ses journaux couvrant son service en guerre de 1914 en 1918, bien qu'il se retrouve souvent à l'épicentre de vifs combats, Berger n'évoque jamais le suicide ou la mort, il n'envisage jamais de se blesser. Ce critique acerbe de l'Empire et de la guerre préfère exploiter des voies officielles, légitimes. Militant et représentant du mouvement ouvrier viennois (il est trésorier de la section des charpentiers) avant la guerre, pour lui la lutte contre les autorités passe par les négociations et les formulaires écrits. *Encore* une fois, sa démarche rappelle celle du français Louis Barthas dont il partage profil socio-professionnel et les convictions politiques de gauche. Ses efforts et sa patience portent leurs fruits, puisqu'il est finalement exempté du service.

Le recensement des différentes stratégies d'allègement, d'évitement ou d'échappement du service en armes mené dans les récits du corpus montre tout d'abord leur grande diversité. Elles vont des « petits » allègements temporaires aux gestes les plus extrêmes comme l'automutilation ou suicide. Comme dans la vie civile, il y a autant de réactions différentes à l'expérience vécue qu'il y a d'individus, chaque homme partant dans la guerre avec un bagage différent. Ce bagage complexe rassemble autant des traits de caractère proprement individuels : les fragilités, les talents et les capacités physiques propres à chacun ainsi que la sédimentation d'atouts liés à son origine, son profil socio-professionnel et son *habitus*, sans parler des contextes généraux et particuliers. Certaines stratégies ne sont ainsi objectivement ouvertes qu'à certaines catégories de soldats, d'autres échappent à de nombreux hommes car subjectivement, elles ne relèvent pas pour eux du champ des possibles. Un suicide peut traduire une fragilité psychologique, une nature particulièrement mal équipée pour ce type d'expérience extrême ou l'incapacité de penser et d'explorer d'autres options moins extrêmes... Variées dans leur expression, toutes ces stratégies répondent toutefois à des motivations très similaires. Pour les différents témoins, et peu importe ici leur profil ou leur statut, ces écarts de la discipline parfaite traduisent un désir – une nécessité – de rendre leur expérience du front plus supportable, voire de l'éviter tout court. Si les mobiles d'ordre idéologiques, politiques ou éthiques apparaissent par ci et par là dans les récits, ils interviennent plutôt au second plan après les préoccupations pragmatiques. Ce sont l'amélioration matérielle du quotidien, la survie, la sortie d'une souffrance insoutenable qui constituent les motivations cruciales de ces stratégies.

4.2.2 La morphologie des captures

Des masses inouïes de combattants ont été mobilisées sur les fronts de la Première Guerre

mondiale. Un nombre imposant d'entre eux a été capturé et ont vécu l'expérience de prisonniers de guerre, internés dans les pays ennemis. Pendant la Grande Guerre, la captivité était pour la première fois une « véritable expérience masse ». Selon les statistiques de 1918, un total de 6 637 000 d'hommes a été capturés dont 2 500 000 environ étaient internés en Allemagne, 2 250 000 en Russie, 916 000 en Autriche-Hongrie, 350 000 en France et 328 000 en Grande Bretagne⁴⁵⁹. Le statut de prisonnier de guerre était défini par des conventions internationales et jouissait de certaines protections, pourtant personne n'a pu anticiper l'ampleur sans précédent qu'allait prendre ce phénomène. Il a soulevé de nouveaux défis pour les belligérants pour s'accommoder à cette vaste population recueillie souvent pour de longs mois. Le nombre de prisonniers était très élevé sur tous les fronts, un fait qui témoigne de lui-même contre une haine et une violence viscérale ressenties par les combattants. Leur traitement consécutif dépendait du niveau de vie général dans chaque pays et des capacités de son économie à subvenir aux besoins de cette masse de population étrangère et imprévue.

Pour l'armée austro-hongroise, dès la fin de la guerre les autorités militaires peinent à proposer des chiffres fiables. Cette difficulté est due notamment à l'impossibilité de différencier la part des prisonniers parmi les soldats portés disparus après une opération⁴⁶⁰. Dans son ouvrage récent exposant les résultats de recherches sur les prisonniers austro-hongrois, Alon Rachamimov estime le nombre total des soldats capturés à 2 770 000 personnes dont 2 708 000 hommes du rang et 61 100 officiers. L'écrasante majorité était retenue dans l'Empire russe à savoir 2 057 000 et 54 146 officiers ; 523 000 troupes et 5 154 officiers étaient détenus par l'Italie, 108 000 soldats et 1 500 officiers en Serbie et 9 700 soldats et 250 officiers par la Roumanie. Environ 9 000 prisonniers austro-hongrois de guerre ont été transférés en France⁴⁶¹. Les captures survenaient dès les premiers combats jusqu'aux dernières batailles sur le front italien, les prises étaient souvent massives mais aussi réciproques. Ainsi, lors d'une opération les deux armées adversaires pouvaient « échanger » ainsi plusieurs milliers d'hommes. Le corpus reflète l'ampleur de ce phénomène. Une écrasante majorité des témoins tchèques et un nombre non négligeable d'Autrichiens dont nous avons consulté les récits ont été capturés.

Dans le contexte austro-hongrois, constituant une mosaïque de nations aux intérêts et aspirations politiques, économiques et culturelles différentes souvent opposées les unes aux autres, l'interprétation de ce phénomène de captures massives émerge comme un enjeu majeur. Dès les premiers mois, les différents responsables, militaires, politiques questionne la nature et les motivations de ces passages à l'ennemi toute en leur attribuant une valeur distincte en

⁴⁵⁹Rémy Cazals, *Les mots, op. cit., mot clé « prisonniers »*, p. 90-91.

⁴⁶⁰Alon Rachamimov, *POWs and the Great War : Captivity on the Eastern Front*, Oxford – New York, Berg, 2002, 35-37.

⁴⁶¹Alon Rachamimov, *op. cit.*, tableau récapitulatif, p. 39-40.

fonction de l'identité des soldats capturés. Ainsi, la connivence supposée des soldats de langue slave de l'Empire, notamment les Tchèques, est rapidement brandie comme la raison principale des captures des soldats appartenant à cette communauté nationale-linguistique par les deux adversaires slaves : les Serbes et surtout les Russes. Très rapidement, les Tchèques sont qualifiés et stigmatisés par le haut commandement militaire et une partie de la sphère politique civile⁴⁶² comme des soldats déloyaux, défectueux, ne voulant pas se battre contre leurs « frères » slaves et prêts à se rendre sans raison. Alors que dès le début de la guerre, les pertes (redditions) parmi les autres « nations » étaient tout aussi importantes, tout dépendant du secteur d'affectation et de la mission confiée à chaque unité. Ce discours essentialiste des redditions a eu une longue vie, mobilisé et exploité par les autorités militaires austro-hongroises puis autrichiennes pour expliquer leur échec et diminuer leur propre responsabilité a été repris par les discours mémoriels tchécoslovaques vénérant ces actes de redditions comme autant d'actes de résistance à l'Empire répondant aux motivations exclusivement politiques. Longévité, encore chez Šedivý et Rothenberg, des traces, le premier se demandant comment il était possible que les Tchèques défaillants en Russie soient devenus des adversaires craints en Italie. Aujourd'hui des études minimisent l'impact des nationalismes dans les défections. Comment les récits des témoins peuvent-ils nous renseigner sur ces pratiques ? Comment les témoins racontent-ils leurs captures ? Une analyse détaillée du cheminement des soldats par rapport à la possibilité de reddition, une déconstruction des moments de redditions dans une perspective comparée entre les Tchèques, ceux considérés comme déloyaux (en Serbie et en Russie), ceux considérés comme vaillants (en Italie), et les germanophones de l'Autriche sur tous les fronts possibles grâce aux témoignages permet de comprendre les mécanismes et évaluer les différents facteurs en œuvre. Inscrivant ces actes dans la logique du continuum de l'indiscipline que nous avons tenté de décrire dans le chapitre précédent, nous proposons de décomposer ses actes en étapes distinctes : la prise de conscience de cette possibilité, la communication relative à ses actes, la décision individuelle d'agir et la situation de la capture réelle elle-même. Cependant il convient de remarquer que ces étapes ne mènent pas forcément l'une à l'autre et que la décision personnelle doit toujours être comprise en relation avec les circonstances précises. Finalement, une confrontation avec les autres armées permet de placer les redditions tchèques dans une perspective plus large de pratiques similaires sur tous les fronts.

4.2.2.1 Parler captivité ou l'enjeu de l'information

Un comportement défectueux doit relever du champ du possible. Le soldat doit pouvoir envisager la capture comme une option pour se sortir de la guerre même si sa réalisation peut

⁴⁶²Gunther E. Rothenberg, *op. cit.*, p. 183-184 ; Josef Fučík, *Osmadvacátníci : spor o českého vojáka Velké války 1914-1918*, Praha, Mladá Fronta, 2006.

paraître trop risquée ou dangereuse. Obtenir des informations précises et fiables devient un enjeu important tout au long de la guerre. Les soldats sont exposés aux renseignements variés, peignant des images de la captivité souvent contradictoires. Sur le plan des informations officielles, émanant des autorités, les efforts des cadres de l'armée austro-hongroise pour peindre une image la plus effrayante, la plus répugnante possible de leurs adversaires et de la façon dont ils traitent les prisonniers de guerre qui vise à dissuader leurs soldats d'une reddition « trop facile » sont rapidement concurrencés par la propagande du camp adverse. Le soldat Prudil, jeune homme d'origine modeste, ouvrier en textile dans une petite ville de province, avoue l'impact que ces épouvantails pouvaient exercer sur lui :

« Personne ne te conseillait, donc tu devais te débrouiller tout seul. Quoi alors. Arriver en captivité, or tous les officiers, le capitaine, le colonel et je ne sais qui encore dès qu'on était au repos nous disaient de ne pas se rendre aux Russes à aucun prix, que les cosaques, surtout les Tcherkesses (sic) n'épargnent aucun prisonnier, coupent les oreilles, piquent les yeux et martyrisent tellement qu'il vaut mieux être mort, tombé avec honneur au combat que se laisser capturer. Ils nous chantaient cette chanson sans cesse. Et moi, gamin bête, le croyais-je ou ne le croyais-je pas, à ce moment-là j'étais stupide⁴⁶³. »

Toutefois, le passage à l'ennemi est encouragé à plusieurs niveaux. Dans les discours dominants, donc des incitations provenant de plus haut, la propagande et l'incitation à la désertion sont présentes dès le tout début de guerre. Plusieurs témoins mentionnent les fameux pamphlets du tsar Nicolas II invitant les combattants slaves à se laisser capturer par les Russes : « Les avions passaient souvent par-dessus et envoyaient des pamphlets nous incitant à nous laisser capturer disant qu'en captivité nous serions bien et qu'il y avait déjà plein des nôtres⁴⁶⁴. » Ce type de propagande est également assuré par l'activité des éclaireurs tchèques de la *Česká družina* [La Compagnie tchèque] qui à partir du printemps 1915 fait face sur le front russe directement aux compagnies tchèques de l'armée austro-hongroise.

« J'ai appris que les Tchèques du camp opposé sont parvenus en se déguisant à joindre les tranchées autrichiennes et qu'ils ont laissé une lettre invitant tous les bons Tchèques, patriotes, à s'efforcer de passer chez les Russes, parce que

⁴⁶³František Prudil, *op. cit.*, p. 11-12 : « Žádný ti neporadil, musel sis poradit sám. Nu tak co. Dostat se do zajetí, vždyť nám důstojníci, hejtman, obrst a nevim kdo ještě, jak byl trochu oddych, první jejich bylo nedávat se do zajetí ruského za žádnou cenu, že prý kozáci, hlavně Čerkesi žádného zajatce nešetří, uši řezou, oči vylupujou a tak trýzní, raději se nechat zabít, čestně v boji padnout, nežli se nechat zajat. Takovou písničku nám zpívali stále. Já taky, hloupý kluk, jestli jsem tomu věřil nebo nevěřil, sám tenkrát jsem byl blbý. »

⁴⁶⁴Jan Janoušek, *op. cit.*, p. 87 : « Často tam litaly aeroplány a házely dolů letáky, abychom se nechali zajmout, že je v zajetí dobře a že tam je už mnoho našich. » Voir aussi Jan Řehounek, *op. cit.*, p. 11-12.

*les Russes ne blesseraient personne qui montrerait qu'il était Tchèque et qu'il a volontairement changé de camp*⁴⁶⁵. »

Le soldat Kliment confirme dans ses souvenirs avoir été au courant de l'existence de ses unités subversives dès l'automne 1914, pourtant les allusions aux Tchèques parmi les Russes restent relativement rares. Parfois, ce sont également les Tchèques de l'armée russe capturés lors des combats par les Austro-hongrois qui aident à diffuser l'information dans les rangs de leurs compatriotes. Suivant la progression de la guerre et l'organisation progressive de la résistance tchèque et slovaque à l'étranger dotée de fonds financiers adéquats, l'ampleur et l'efficacité de telles incitations augmente. Les cas les plus spectaculaires de défaillances collectives, se déroulent cependant au cours de deux premières années de la guerre.

Plus que les effectifs épars de la compagnie tchèque en Russie, regroupant quelques centaines d'hommes jusqu'au lancement des campagnes de recrutement massives en 1917⁴⁶⁶, ce sont les personnes capturées dans l'entourage des témoins qui transmettent les informations sur la capture et les conditions d'internement. Le soldat Kliment, serrurier et socialiste, un des témoins qui affirme haut et fort sa résolution de se laisser capturer ainsi que les motivations politiques de cette décision explique comment il a assisté, dès son arrivée sur le front en mars 1915 à la discussion de quatre de ses camarades : « J'ai appris ainsi que leurs camarades étaient déjà prisonniers de guerre en Russie et qu'eux allaient les rejoindre à la première occasion. Ça serait quelque chose pour moi⁴⁶⁷ ! » Kliment, mobilisé dans le fameux 28^e RI de Prague, est capturé sur le front russe après un peu moins de six mois au front, le 26 mars 1915 juste avant la célèbre reddition collective de ce régiment. Avoir un membre de la famille en captivité constitue un facteur important dans la construction des représentations de la captivité et dans le cheminement du processus décisionnel. Le frère du jeune médecin Fleischmann a été capturé dès les premières semaines de la guerre. En partant en guerre, le témoin affirme : « C'était un exemple pour moi. Dans mon esprit j'ai eu déjà hâte de le retrouver quelque part en Russie malgré l'immensité de son territoire⁴⁶⁸. » Le témoin termine la guerre en effet comme prisonnier mais d'une façon différente de ce qu'il imaginait au début de la guerre : après presque trois années de service seulement, le 15 mai 1917 il est pris par les Italiens lors d'une offensive sur l'Isonzo. Pour le

⁴⁶⁵ Josef Kliment, *op. cit.*, Josef, *Les notes du légionnaire, op. cit.*, p. 41 : « Dozvěděl jsem se, že se do rakouských zákopů dostali v přestrojení Češi z druhé strany, kteří zanechali v zákopech dopis, v němž vybízejí všechny dobré Čechy, vlastence, aby se snažili dostat se k Rusům, protože ti neublíží nikomu, kdo prokáže, že je Čech a že sám dobrovolně přeběhl. »

⁴⁶⁶ Boris Tatarov, *Novodobí husité, Československé vojenské jednotky v Rusku (srpen 1914-duben 1918)*, Praha, Naše vojsko, 2007.

⁴⁶⁷ Josef Kliment, *op. cit.*, p. 41 : « Jednomu důvěrnému hovoru čtyř našich vojáků jsem byl přítomen. Stáli opodál a mluvili přitlumeným hlasem. Dozvěděl jsem se, že jejich druhové jsou již u Rusů v zajetí a oni, že při nejbližší příležitosti půjdou za nimi. To bylo něco pro mne! »

⁴⁶⁸ Václav Fleischmann, *op. cit.*, p. 18 : « Já měl v něm příklad a v duchu již jsem se těšil, že jak jest Rusko veliké, že se v něm přeci jednou sejdeme. »

jeune Kubík, c'est le frère de son ami Vlček qui est déjà capturé en Russie qui inspire ses méditations⁴⁶⁹. Malgré la censure officielle, le grand nombre de compatriotes qui se trouvent par conséquent chez l'ennemi parviennent ainsi à travers la correspondance familiale organisée par la Croix Rouge à communiquer leur soulagement d'être sortis de la guerre. Leurs conditions de vie en captivité, qui il est vrai varient considérablement d'un camp à l'autre, semblent dans la plupart des cas plus rassurantes qu'au front, notamment si l'on garde à l'esprit que les prisonniers qui arrivaient à entretenir une correspondance se recrutaient parmi ceux vivant dans les conditions plutôt acceptables alors que ceux, arrivés par malheur dans les camps plus durs en Sibérie ou en Serbie, avaient également peu de chance de communiquer avec leurs proches.

Un autre élément constitutif de cette ambiance d'acceptabilité sociale de la défection présente la diffusion des exemples de désertions collectives symboliques. Fustigées rapidement par les autorités austro-hongroises comme des preuves inébranlables de la déloyauté et des velléités séditieuses des troupes tchèques pour des raisons politiques⁴⁷⁰, ces captures sont largement diffusées et connues. Ce sont justement les cas de désertions de masses qui retentissent avec le plus d'ampleur dans les récits historiques. Bien que les historiens spécialistes aujourd'hui assurent qu'il s'agissait « de cas isolés de déloyauté parmi les unités » malgré lesquels « l'armée dans son ensemble est restée un instrument efficace jusqu'à l'été 1918⁴⁷¹. » Les combats sur le front serbe, en Galicie et dans les Carpates ont effectivement provoqués des pertes énormes dont certaines étaient particulièrement ressenties par les unités tchèques. Dès la première offensive de l'été 1914 contre la Serbie plusieurs unités sont décimées de façon répétitive. En août 1914 ce sont le K.u.K. I.R. 11, le K.u.K. I.R. 102 et le Ldw. R. 8 et 28 sur le front serbe, quelque temps après le K.u.K. I.R. 10 et le Ldw. R. 26 se vident en Galicie, où la division du IX^e corps d'armée composée majoritairement des Tchèques est passée de 8 920 hommes à seulement 2 200. Fin octobre 1914 les pertes s'enchaînent devant Iaroslavl où six compagnies du K.u.K. I.R. 36 et quelques sections du Ldw. R. 30 se rendent en entier, puis en novembre 1914 les effectifs de la 26^e division de Landwehr sont réduits à Wisłok et Dukla de 5 000 hommes à 2 000 et ceux de la 10^e division à 1400 hommes seulement. L'hiver voit gravement empirer les conditions matérielles des unités sur le front est. Pour pallier cette crise de ravitaillement et du moral. Le QG fait appel aux unités des Balkans qui arrivent sur place début mars 1915, dont le fameux K.u.K. I.R. 28 de Prague déjà épuisé par les combats en Serbie. Or, l'offensive consécutive contre l'armée russe à Gorlice, engendre à nouveau des pertes sinistres : le 10 mars 1915 une grande partie du K.u.K. I.R. 36 et le 11 mars deux compagnies K.u.K. I.R.

⁴⁶⁹František Kubík, *op. cit.*, p. 15.

⁴⁷⁰La lutte entre les autorités militaires et le pouvoir civil à l'intérieur de l'Empire, notamment au sujet de l'imposition de la loi martiale sur le territoire tchèque qui culmine à cette période, Ivan Šedivý, *Češi, op. cit.*, p. 156-158.

⁴⁷¹Robert A. Kann (dir.), *op. cit.*, p. 78-79.

92 sont capturées dans les Carpates. Résultat : la 8^e division perd 8 000 hommes. Fin mars, les Russes lance une contre-offensive contre une armée austro-hongroise fortement dominuée. Le 3 avril 1915 vers Regietów, elle se solde par la fameuse défection collective où presque tout le 28 RI passe à l'ennemi. Le 6 mai s'ajoute le 1^{er} bataillon du K.u.K. R.I. 46 qui tombe en captivité en traversant Wisłok, le 27 mai c'est le tour de deux bataillons du K.u.K. R.I. 36 et d'une partie du K.u.K. R.I. 21 et K.u.K. R.I. 62 qui se font capturer sur le San, la statistique des pertes est éloquente : 31 officiers et 1 543 soldats perdus dont seulement 10 sont morts et 69 blessés...⁴⁷². Ces pertes immenses ne concernent pas uniquement les Tchèques : fin 1914 sur presque 250 000 prisonniers de l'Empire pris sur le front russe 30 000 dont 12% sont tchèques, ce qui correspond à leur représentation proportionnelle, atteignant entre 12 et 13% selon les auteurs, dans l'armée austro-hongroise lors de la mobilisation. L'importance de ces événements difficiles à définir se cache dans leur nature collective qui permet la création des précédant symboliques diffusés ensuite en diverses versions parmi les autres unités tchèques et slovaques, servant de modèles exemplaires qui font connaître la possibilité de terminer la guerre en passant chez l'ennemi. Le Slovaque Zaťko mentionne la désertion du K.u.K. RI 11 de Písek du 21 mars 1915⁴⁷³ comme source d'inspiration, Opletal spécifie : « Notre commandement nous reprochait que beaucoup de nos hommes passaient chez l'ennemi⁴⁷⁴. » Le médecin Bouček note en novembre 1914 au moment où les Russes avancent sur Iaroslavl :

« Je n'exclus pas la possibilité que les Russes nous capturent car je ne fais pas beaucoup confiance à l'armée que je vois ici. Tout est abattu, sans enthousiasme. Aujourd'hui, le 28e RI est arrivé dans notre cour – ils étaient tellement peu, rien qu'une poignée. Les soldats racontaient qu'ils avaient été horriblement décimés et plein avait été capturés. (J'ai appris plus tard qu'ils se rendaient.) Ils avaient été attaqués dans la nuit. Au milieu du chaos ils tiraient d'une part sur leurs propres troupes et de l'autre part ils ont laissé les Russes s'approcher car ils pensaient qu'il s'agissait des renforts annoncés⁴⁷⁵. »

La citation de Bouček est révélatrice de la manière dont se construit le sens d'une expérience. Deux lignes narratives distinctes s'y superposent. La première correspond aux informations

⁴⁷²Pichlík, *op. cit.*, p. 13-18 et Ivan Šedivý, *Češi, op. cit.*, p. 72-96.

⁴⁷³Ferdinand Písecký, *Hej Slováci.. ! Hrst rozpomienok slovenských legionárov [Allo les Slovaques... ! Une poignée de souvenirs des légionnaires slovaques]*, upravitel F. Písecký, Knižnica pro slovenskú mládež, Statné nakladateľstvo, Bratislava, 1933, Zatko, p. 16.

⁴⁷⁴Bedřich Opletal, *op. cit.*, p. 13.

⁴⁷⁵Bouhuslav Bouček, *op. cit.*, p. 20 : « Nevylučuji možnost, že budeme Rusi zajati. Neboť nemám valné důvěry ve vojska, které tu vidím. Všechno je schlíplé, bez nadšení. Dnes byl u nás ve dvoře 28. pěší pluk – zbylo jich po čertech málo, takřka jen pár. Vojáci vyprávěli, že byli strašně zdecimováni a mnoho jich zajato. (Později jsem se dozvěděl, že se vzdávali.) V noci byli napadáni, ve zmatku jednak stříleli do vlastních, jednak zas klidně nechali si přiblížit Rusy, protože je považovali za ohlášený příchod našeho vojska. »

disponibles au témoin au moment donné, la seconde à l'interprétation fondée sur les affirmations obtenues par la suite. Alors que les soldats qu'il interroge sur leur régiment juste après sa décimation attribuent leur échec aux circonstances : une désorientation générale dans la bataille, c'est a posteriori, que ces captures se voient doter d'une dimension volontariste, politique. Pour cette réévaluation, Bouček n'indique ni la source ni la date. Apprend-il cette information rapidement après par d'autres soldats ? Ou relève-t-elle de l'interprétation officielle de la « défection collective » de cette même unité qui a lieu cinq mois plus tard ? Ou bien encore des éléments du discours diffusé parmi les soldats austro-hongrois entrés en résistance ? Bouček s'inscrit en effet très précocement, dès le 1er mars 1915 (même pas cinq mois après sa capture) dans les services médicaux de l'armée serbe, et plus tard, après le grand périple de l'évacuation de l'armée serbe de son territoire par les alliés, le 29 août 1917 dans les légions tchécoslovaques en Russie. Son témoignage au titre évocateur : « Je vous prie de transmettre mon journal à mon épouse en guise d'héritage » est une retranscription publiée en 1998. Quelques images des pages manuscrites du journal original figurent dans le volume afin de corroborer son authenticité cette donnée ne permet pourtant pas de dater la mention ajoutée entre parenthèses. Sans pouvoir confirmer ou infirmer la raison exacte des captures décrites, cette citation montre le fonctionnement de la fabrication d'un discours de mémoire, formé par la sédimentation des couches d'informations consécutives qui restent parfois distinctes comme chez Bouček et parfois se fondent les unes dans les autres dans un récit récapitulatif postérieur.

Deux indices appuient toutefois l'hypothèse de l'importance du rôle joué par ces cas exemplaires. Premièrement, c'est la différence existante entre la perception de la captivité dans les premiers mois de la guerre et celle, plus tard quand ces actes pouvaient être connus. En effet, les témoins tombés dans les mains de l'ennemi en 1914 décrivent le moment comme tout à fait inattendu. Šrámek, décrit ainsi la surprise d'être capturé le 6 décembre 1914 sur le front serbe : « la compagnie est éparpillée, nous courons chacun dans une autre direction. Le soir nous nous asseyons avec les Hongrois et d'un coup, les Serbes sont là. « Jette le fusil ! » crient-ils. Et je suis prisonnier⁴⁷⁶ ». Le deuxième indice c'est la connotation plus favorable du front russe par rapport au front italien. Dans les témoignages, le front russe est jugé comme plus supportable, plus clément car il apparaît systématiquement comme plus propice à la reddition que le front en Italie où les captures sont réputées plus difficiles. Johaniš avoue : « Passer de l'Italie sur le front russe était une vraie délivrance⁴⁷⁷. » Or, comme montre l'exemple de Kubík qui mise tout sur le front russe : « Karel Vlček a son frère en Russie. Si on se laissait capturer ? (...) Mais si

⁴⁷⁶Josef Šrámek, *op. cit.*, p. 10. « kompanie rozbitá, utíkáme každý jinak. (...) Večer sedám k ohni s Maďary, v tom Srbové zde. „Bacaj puški“! Jsem zajat.»

⁴⁷⁷František, Johaniš, *Zůstali jsme sami. Vzpomínky Františka Johanise, Sborník vlastivědných prací z Podblanicka : Českoslovenští legionáři z okresu Benešov*, Státní okresní archiv Benešov et muzeum okresu Benešov, Benešov, 2001, p. 209. « Bylo to pro nás vysvobození změnit frontu italskou za ruskou. »

on était envoyé contre les Italiens ? Cela nous a en peu bouleversé mais nous espérions fortement que cela n'arriverait pas⁴⁷⁸. » Il ne parvient pas tomber en captivité et doit partir en Italie, d'autre témoins, comme Janoušek, Kopecký ou Veselý sont pris par l'ennemi justement là-bas. En définitive, le nombre total des prisonniers tchèques en Italie est relativement élevé. Il semble donc que cet écart dans la réputation des deux fronts relève de la diffusion des exemples de désertions collective relayée par les discours dominants qui se sont effectivement passés sur le front est.

En dehors de ces exemples de redditions de masse « légendaires », beaucoup de témoins prennent connaissances des captures dans leur environnement immédiat. En tant que phénomène de masse, les soldats des trois fronts austro-hongrois principaux sont confrontés de façon quasi quotidienne à l'absence de leurs camarades. Les témoins sondent eux-mêmes les raisons de ces captures afin d'y porter un jugement le plus réaliste possible.

Tous ces exemples montrent que l'option d'être capturé constitue un espoir qui miroite devant les yeux de soldats éprouvés par l'expérience du front. Au vu des lignes des témoignages, ce thème ne constitue pas un tabou, il est au contraire largement présent, dicible.

D'autres signalent les rumeurs qui circulent alors destinées à décourager les hommes de se laisser capturer. Ces rumeurs véhiculent une image effroyable de l'ennemi lui attribuant des habitudes violentes et des atrocités diverses. Prudil rend compte de cette confusion causée par le manque d'informations fiables et précises :

« Personne ne pouvait te conseiller, tu dépendais que de toi-même. Quoi alors. Se faire capturer ? Pourtant les officiers, hejtman [capitaine], obrst [colonel] et je ne sais plus qui encore, dès qu'on avait en peu de repos, leur premier souci à tous, était de nous prévenir de ne pas se faire capturer par les Russes, coûte que coûte, car les cosaques et surtout les Tcherkesses⁴⁷⁹ ne ménageaient point les prisonniers, ils leurs coupaient les oreilles, les éborgnaient, et les torturaient à tel point qu'il valait mieux se faire tuer, mourir avec l'honneur au combat, que se faire capturer. Ils nous chantaient la même chanson sans arrêt. Et moi aussi, garçon bête, j'y croyais ou n'y croyais pas, je ne savais même pas, j'étais alors tout confus. J'ai décidé : Si quelqu'un devait me tirer dessus ou me transpercer ..., mais de l'autre côté je me disais que si je ne tirais pas sur eux, ils seraient moins méchants. Je dois dire que jamais auparavant l'idée ne m'était venue que je pourrais me laisser capturer. Soit être blessé légèrement, soit attraper une maladie peu grave et allez hop à l'arrière. Mais

⁴⁷⁸František Kubík, *op. cit.*, p. 15. « *Kdybychom se nechali zajmout ? (...) Ale, to nenastane ale. Co kdybychom jeli na Taliány? Trochu nás to zarazilo, ale doufáme pevně, že pojedeme na Rusko. Necháme se zajmout a utečeme, ovšem tak, aby to vypadalo, že jsme byli zajati.* »

⁴⁷⁹ Il s'agit d'une des nations du Caucase, habitant la région de Stavropol.

ça ! Et finalement j'ai décidé qu'il valait mieux de ne pas combattre du tout⁴⁸⁰. »

Jirásek résume : « Nous avons eu une peur bleue de tomber dans la captivité, car les rumeurs circulaient que les prisonniers étaient torturés⁴⁸¹. » Concentrées sur les éléments si exotiques et déjà avant la guerre de mauvaise réputation comme les Tcherkesses ou les Cosaques de l'armée russe, dans l'impossibilité de vérifier l'exactitude de ces affirmations, elles atteignent, au moins au départ, les effets escomptés.

4.2.2.2 Penser la captivité

Les informations sur les redditions des autres et sur le traitement des prisonniers de guerre membres circule au sein de la famille, parmi les amis proches. La réflexion et la discussion portent d'abord sur les risques et les dangers encourus. Les témoins face à la désertion semblent étonnamment lucides, s'efforçant de correctement analyser leur situation et d'estimer les bénéfices potentiels ainsi que les risques en cas d'échec. Cette nécessité urgente de « mesurer le coût de l'indiscipline⁴⁸² » signifie que l'accès à des informations précises et fiables devient l'enjeu principal. La peur de passer volontairement ou non chez l'ennemi constitue un symptôme de la difficulté de prendre une décision résolue face à l'imprévisibilité. Les témoins craignent tout d'abord, comme nous l'avons déjà montré, l'inconnu. Les hésitations se nourrissent des doutes, sur ce qui peut leur arriver chez l'ennemi et se demandent si leurs conditions ne peuvent pas s'empirer au lieu de s'améliorer.

« Il faisait déjà nuit, quand le feu s'est arrêté et nous, effrayés, nous nous sommes couchés, car il n'y avait point d'espoir de se sauver. Nous avons une peur bleue de tomber dans la captivité, car les rumeurs circulaient que les prisonniers étaient torturés. Personne n'a réussi à fermer l'œil dans la nuit et le lendemain matin, le 12 septembre les cosaques parcouraient déjà la ville et nous étions prisonniers. A midi, les forces russes sont arrivées⁴⁸³. »

⁴⁸⁰ František Prudil, *L'Odyssée légionnaire*, op. cit., p. 11 et 12. « Žádný ti neporadil, musel sis poradit sám. Nu tak co. Dostat se do zajetí, vždyť nám důstojníci, hejtman, obrst a nevím, kdo ještě, jak byl trochu oddych, první jejich bylo nedávat se do zajetí ruskýho za žádnou cenu, že prý kozáci, hlavně Čerkesi žádnýho zajatce nešetří, uši řežou, oči vylupujou a tak trýzní, raději se nechat zabít, čestně v boji padnout, nežli se nechat zajat. Takovou písničku nám zpívali stále. Já taky, hloupý kluk, jestli jsem tomu věřil nebo nevěřil, sám tenkrát jsem byl blbý. Co jsem si umínil. Má-li mě někdo zastřelit nebo probodnout, ale na druhý straně si povídám, když po nich střilet nebudu, tak oni nebudou tak zlí. Musím říci, že nikdy dopředu mě nenapadlo, že bych se mohl dostat do zajetí. Buď lehko byt raněn, aneb nějakou nemoc dostat, ze které se lehko dalo vylíčit a pak hybaj dozadu. Ale to to! A již jsem tedy byl rozhodnut, že lepší je radši nebojovat vůbec. »

⁴⁸¹ Josef Jirásek, op. cit., p. 42 : « Ze zajetí měli jsme největší strach, neb kolovaly pověsti, že jsou zajatci mučeni. » voir aussi : Jiří Hejda, op. cit., p. 16-18.

⁴⁸² André Loez, *14-18, les refus de la guerre*, op. cit., p. 201.

⁴⁸³ Josef Jirásek, op. cit., Josef, *Mon carnet du début de la guerre mondiale*, op. cit., p. 42. « Bylo již tma, když

Jirásek explique la situation. Potoček qui commence à songer à la captivité avoue de façon très prosaïque : « Mais, j'avais peur⁴⁸⁴. » Même Veselý, le jeune étudiant volontaire d'un an conscrit en 1917 issu d'une famille patriote tchèque proche de Masaryk, confie à son journal intime les hésitations qui le tourmentent quand il songe à la désertion :

« Les pensées résonnaient dans ma tête, une après l'autre. Aussitôt c'est l'idée de la maison, puis le crime autrichien, puis la faim, la langue allemande répugnante, le prof. Masaryk etc... L'idée victorieuse : attends, ne te précipite pas, tu ne connais pas encore assez bien la vallée et tu auras une meilleure occasion. [...] Je n'ai pas dormi de la nuit⁴⁸⁵. »

Les attitudes des témoins face à la captivité sont donc complexes, variées et difficilement attribuables aux seules motivations patriotiques. Si la raison prédominante pour penser à la désertion qui apparaît de façon récurrente est assez clairement définie comme l'envie de sortir de la guerre, c'est-à-dire de sauver sa vie : « Ils en avaient vraiment ras-le-bol et ils me disaient qu'il vaudrait mieux de se laisser capturer⁴⁸⁶. » Des arguments opposés se multiplient. Après la peur arrive une myriade de raisons précises dépendant de la situation de chaque témoin. Ainsi, le pari sur la courte durée apparaît de façon récurrente dans les récits. Le calcul est simple, il ne vaut pas la peine de tomber en captivité et de partir personne ne sait où en Russie ou pire en Sibérie si la guerre devrait se finir dans les plus brefs délais :

« Quant à moi, déjà pendant la retraite de Lublin, je me demandais s'il ne fallait pas exécuter ma décision [de désertir]. Mais, je l'ai repoussée à ce moment-là, parce qu'on parlait de la fin de la guerre – j'aurais alors perdu plusieurs mois avant de rentrer de la captivité chez moi tandis que sinon, j'aurais pu continuer mes études immédiatement après la fin⁴⁸⁷. »

« Tout de suite je me posais la question que ferai-je si la grenade ne me tue pas. [...] J'ai entendu dire que c'étaient les Tcherkesses en face et qu'eux, ils ne prennent pas de prisonniers. Ils tirent. Le risque est le même des deux côtés.

střelba ustala a se strachem uložili jsme se ku spánku, neboť na zachránění nebylo ani pomýšlení. Ze zajetí měli jsme největší strach, neb kolovaly pověsti, že jsou zajatci mučeni. V noci nikdo oka nezamhouřil a ráno 12. září projížděli již městem kozáci a my byli již jako zajatci. V poledne přitáhla síla Rusu. »

⁴⁸⁴ Ferdinand Pišecký, Hej Slováci...!, *op. cit.*, Potoček, p. 70 : « Ale mal som strach. »

⁴⁸⁵ Okresní archiv Běnešov, fonds : Ctibor Veselý, p. 110. « Myšlenky se míhaly jedna za druhou. Domov, rodiče, bratr, nebudou-li mítí nějaké nepříjemnosti; naproti tomu zase hlad, útlak atd. Rozhodl jsem se, že budu-li moci prchnu. Vše jsem připravil, korespondenci zničil nebo vzal s sebou atd. Nespál jsem celou noc. »

⁴⁸⁶ Bedřich Opletal, *op. cit.*, p. 13: « Prý už toho mají dost a nejlépe by prý bylo přejít k Rusům. »

⁴⁸⁷ Bedřich Opletal, *op. cit.*, p. 13, tombé en captivité fin octobre 1914. . « Já už na ústupu od Ljublinu přemýšlel, zda nesplnit své předsevzetí. Odložil jsem to tehdy, ježto se mluvilo o konci válčení – ztratil bych par měsíců, než bych se vrátil ze zajetí, zatímco jinak bych mohl ihned pokračovat ve studiu. »

La question est si je veux aller en Russie ou rentrer à la maison. Or, en Russie je ne veux pas y aller, car ma Louise est chez nous. Qui sait comment se passe la captivité ? Si on pourrait rentrer un jour chez nous ? Moi, je veux rentrer, si c'est possible.⁴⁸⁸ »

Opletal désireux de continuer le plus tôt possible ses études en médecine et Hejda trop amoureux de sa fiancée développe une idée similaire. Řehounek et Potoček se montrent encore plus catégoriques avouant respectivement : « Je pensais à passer chez l'ennemi mais dans ce cas je n'aurais eu plus aucune chance de rentrer chez moi⁴⁸⁹. » et « Je pensais : la guerre peut finir, mes copains seront à la maison et moi – Dieu sait quand j'arriverai de la captivité chez moi⁴⁹⁰. » Veselý fait une expérience semblable quand il s'entend avec un ami pour partir ensemble mais lorsque le moment propice arrive : « Il [son ami] commença à s'excuser qu'il devait partir en permission et qu'il devait d'abord annoncer sa décision à la maison⁴⁹¹. » Janoušek se lamente encore une fois en captivité :

« Et moi, je me sentais le pire de tous. J'aurais tellement voulu partir en permission à la maison, mais où m'aurait-on envoyé à mon retour, qu'est-ce que j'aurais encore subi ? Maintenant, nous sommes prisonniers et les souffrances de la guerre ne nous concernent plus. Mais quand pourrions nous rentrer ? Chacun restait plongé dans ses pensées⁴⁹². »

Un autre argument fort est la peur de la répression, celles subie contre soi-même au front mais aussi la persécution de ses proches à l'arrière. Effectivement, comme en témoignent l'exemple du père Mirovský dont le fils se fait capturer en décembre 1915⁴⁹³ et les documents officiels exposés, les prisonniers sont systématiquement accusés de désertion même si les conditions de leur prise en captivité restent opaques. Les mesures répressives s'aggravent au cours de la durée de la guerre⁴⁹⁴. Le lien étroit avec la famille à l'arrière peut exercer également une influence opposée, si comme dans le cas de Řehounek, la rupture de ce lien incite à agir : Řehounek,

⁴⁸⁸ Jiří Hejda, *op. cit.*, p. 16-18, jamais prisonnier : « Rázem jsem byl zaujat myšlenkou, co udělám, nezabije-li mne granát. [...] Slyšel jsem ovšem, že naproti nám jsou Čerkesové a ti neberou do zajetí. Střílejí. Riziko je stejné na obou stranách. Jde o to rozhodnout se, chci-li do Ruska nebo domů. Do Ruska nechci, protože Louisa je přece tady. Kdo ví, co bude v zajetí? Dostanu-li se vůbec kdy domů? Vrátím se, ovšem půjde-li to. »

⁴⁸⁹ Jan Řehounek, *op. cit.*, p. 18, capturé fin novembre 1915 : « Uvažoval jsem o přeběhnutí, ale to bych už neměl vůbec žádnou šanci dostat se domů. »

⁴⁹⁰ Ferdinand Písecký, Hej Slováci...!, *op. cit.*, Potoček, p. 70.

⁴⁹¹ Okresní archiv Běnešov, fonds : Ctibor Veselý, p. 110 : « Později padla mlha a tu jsem kamaráda trhl, ze utečeme. On se však začal vymlouvat, že jede na dovolenou a že doma to musí oznámit. »

⁴⁹² Jan Janoušek, *op. cit.*, p. 104: « Mně bylo nejhůře. Tak rád bych jel domů na dovolenou, ale kam bych potom přišel, až bych se vrátil, co zkusil znovu. Teď jsme zajati a máme od válečných útrap pokoj. Ale kdy se vrátíme? Každý byl zamyšlen. »

⁴⁹³ Mirovský, p. 4-6.

⁴⁹⁴ Voir l'annonce officielle, stipulant le mandat d'arrestation visant un soldat capturé par l'ennemi, *Československé legie ve Francii : První sborník francouzských legionářů k desátému výročí samostatnosti Československé republiky*, Praha, Kruh francouzských legionářů, za redakce bratra Lad. Preiningera, 1928, p. 302.

commente la mort de sa mère : « Puis le jour est venu où j'ai décidé de mettre fin à mes souffrances. Maman est décédée le 3 novembre – j'ai reçu la nouvelle de son décès le 19⁴⁹⁵. »

Face au danger d'un saut dans l'inconnu, un soutien amical est nécessaire pour donner du courage aux hommes. Or, le fait de partager cette idée subversive avec d'autres engage directement l'individu dans une zone de complicité clandestine. Le partage du fardeau agit donc dans deux sens : d'un côté il apporte un soutien psychologique et de l'autre il enserme les participants dans une relation de complicité créant ses propres attentes et contraintes qu'il ne faut pas trahir ni décevoir pour ne pas perdre la face ou être entièrement marginalisé. La nature collective de la réflexion sur la captivité prédomine dans les témoignages : Opletal rapporte « Nous avons réchauffé le café et mes deux soldats – Tchèques tous les deux- ont commencé à évaluer la situation⁴⁹⁶. » Même Smíšek dont le témoignage est généralement assez peu fiable car truffé de marques idéologiques postérieures, note à propos de sa désertion : « J'ai trouvé aussitôt dans la 3^e compagnie quelques amis qui partageaient la même opinion. Nous détestions l'Autriche-Hongrie et la guerre et lors des réunions que nous tenions entre-nous, nous nous sommes promis de désertir à la première occasion⁴⁹⁷. » Zaťko raconte : « Lorsque les réservistes plus âgés sont arrivés, plein de vieux camarades sont venus parmi nous. C'est à ce moment-là, qu'on s'est mis à réfléchir souvent, comment on pourrait passer chez les Russes⁴⁹⁸. » Pour Veselý l'abandon par son ami complice au moment incriminé le dissuade d'exécuter leur décision⁴⁹⁹. Mais c'est encore lui qui après de longues hésitations décide de partir tout seul⁵⁰⁰. Karlík et Bednarič sont deux autres rares témoins qui racontent avoir déserté sans aide. Le premier profite de l'ordre d'effectuer un contrôle en première ligne : « avec un officier des gardes que je connaissais, je suis allé jusqu'au bord du Piave et je me suis laissé tout expliquer en montrant en vif intérêt pour chaque détail, surtout comment étaient organisées les gardes voisines⁵⁰¹. » Le seconde saute dans le San gelé : « Tremblant de peur et de terreur je naviguais au milieu des positions autrichiennes et russes, qui dans cette zone marécageuse n'étaient pas contrôlées.⁵⁰² » Il convient de remarquer que les trois protagonistes de ces cas de désertion

⁴⁹⁵ Jan Řehounek, *op. cit.*, p. 18 : « Pak nadešel den, kdy jsem se rozhodl udělat konec útrapám. Maminka 3. listopadu zemřela – zprávu o úmrtí jsem dostal 19. » Il est capturé le 25 du même mois.

⁴⁹⁶ Bedřich Opletal, *op. cit.*, p. 13.

⁴⁹⁷ VHA Praha, Fond: SbHP, Carton 49, Josef Smíšek, p. 11 : « Brzy jsem našel ve 3. rotě stejně se mnou smýšlející kamarády. Stejně jsme nenáviděli rakousko-uherskou monarchii, nenáviděli válku a na svých schůzkách jsme si slíbili, že bojovat za Rakousko nebudeme a při první příležitosti přejdeme do zajetí. »

⁴⁹⁸ Ferdinand Písecký, Hej Slováci...!, *op. cit.*, Zaťko, p. 16 : « Keď už prichodili starší rezervisti, prišli aj mnohý starší kamaráti a tu sme uväzovali často o tom, ako by sa dalo prejsť k Rusom. »

⁴⁹⁹ Okresní archiv Běnešov, fond: Ctibor Veselý, p. 110.

⁵⁰⁰ Okresní archiv Běnešov, fond: Ctibor Veselý, p. 111.

⁵⁰¹ *Sborník : československá legie ve Francii 1914-1918*, Kruh francouzských legionářů. Melantrich, Praha Smichov 1930, témoignage de Karlík : « se známým poručíkem, který velel jedné z polních stráží, dosel jsem až na břeh Piavy a dal jsem si vysvětlit, živě se o vše zajímaje, rozložení sousedních polních stráží. A když jsem myslil, že už vím dosti, obrátil jsem se spolu s ním na zpáteční cestu, a již po několika krocích jsem jej poslal pod nějakou záminkou vpřed' a vracel jsem se k polním strážím zpět. »

⁵⁰² Ferdinand Písecký, Hej Slováci...!, *op. cit.*, Bednarič, p. 8 : « Plný strachu a hrôzy predieral som sa pomedzi

décrite comme délibérée et commise dans l'isolement sont des gradés, pourvus d'un niveau d'étude dépassant la moyenne des hommes du rang. Leurs capacités personnelles et leur statut leur donne des marges de manœuvres plus larges rendant possible une préparation réfléchie et minutieuse avant de passer à l'acte. En effet, l'investissement personnel exige une grande énergie psychique, physique et des capacités intellectuelles suffisantes pour élaborer un plan. Il est compréhensible que dans un état d'épuisement physique chronique, d'abaissement psychologique dû aux horreurs du front, il soit beaucoup plus simple de suivre une mouvance collective que d'engager une stratégie individuelle. Par conséquent, désobéir n'est pas à la portée de tous, du moins pas dans la même mesure. Or, si nous affirmons que tous n'ont pas les mêmes marges d'action, il est impossible d'attribuer leur comportement à un choix personnel.

Certains témoins caressent l'idée de se faire capturer et tentent même de mettre en œuvre des préparatifs relevant de leurs répertoires d'actions respectives comme aller dans la patrouille située vers les lignes ennemies, ne pas suivre d'assez près son unité lors d'une retraite chaotique, se cacher quelque part et attendre jusqu'à ce que quelqu'un le découvre en espérant que ce sera l'ennemi et non son officier. Mais le plus souvent ils échouent et se contentent de laisser faire le hasard. Parfois le témoin cherche à créer le contexte plus favorable. Řehounek compte aller en patrouille avancée mais sa position est encore trop éloignée des tranchées ennemies : « Toute la semaine suivante j'ai réfléchi comment le faire, mais puis, j'ai décidé de laisser agir le hasard⁵⁰³. » conclut-t-il. Potoček songe deux fois à la captivité mais n'y parvient pas, finalement il est pris par surprise.⁵⁰⁴ Kubík, qui y songe déjà dans les casernes n'aura jamais l'occasion d'expérience l'internement chez l'ennemi⁵⁰⁵.

Si nous pouvons estimer que la captivité s'installe progressivement dans l'horizon du sortir de guerre possible et s'inscrit ainsi dans ce continuum des stratégies d'évitement, ni la simple existence de cette option ni le souhait personnel n'aboutissent obligatoirement au passage à l'acte délibéré. Les témoignages abondent concernant le souhait de se faire capturer chez les témoins pour en finir avec le front⁵⁰⁶, dont certains mobilisent un discours idéologique fort⁵⁰⁷. Or, en se concentrant sur les pratiques nous observons qu'après avoir envisagé cette possibilité, arrivent la médiation, la réflexion et la communication avec les autres. La discussion, c'est-à-

rakúskymi a ruskými pozíciami, ktoré v tých miestach, kde boli močiare, neboli obsadene ; za to celý úsek bol završovaný hliadkami a osvetľovaný svetlometmi. »

⁵⁰³ Jan Řehounek, *op. cit.*, p. 18: « Po celý příští týden jsem přemýšlel, jak to udělat, ale pak jsem se rozhodl ponechat to náhoda. »

⁵⁰⁴ Ferdinand Pišecký, *Hej Slováci...!*, *op. cit.*, Potoček, p. 71-72.

⁵⁰⁵ František Kubík, *op. cit.*, p. 15.

⁵⁰⁶ Quelques exemples: Antonín Kopecký, *op. cit.*, p. 21; Bedřich Opletal, *op. cit.*, p. 7, 13, 14; Jan Řehounek, *op. cit.*, p. 18; Okresní archiv Běnešov, fond: Ctibor Veselý, p. 103; Jiří Hejda, *op. cit.*, p. 16-18; Zátka, *op. cit.*, p. 16; Potoček, *op. cit.*, p. 70; Gregor, *op. cit.*, p.286; Josef Dufka, *op. cit.* p. 35; Johannis, p. 209; Karlík, *op. cit.*, Josef Glanc, *op. cit.* p. 27.

⁵⁰⁷ VHA Praha, Fond: SbHP, Carton 49, Josef Smíšek, p. 10-11 ; voir aussi les témoignages de Josef Pospíšil et Josef Holý.

dire le partage collectif des idées impliquant une soumission de ses propres points de vue au jugement des autres crée ainsi un espace d'évaluation continue qui dit, de façon plus au moins inconsciente, ce qui est ou n'est pas possible, admissible au sein du groupement social. Le passage chez l'ennemi ne suscitant pas de réactions dévalorisantes, de honte ou de stigmatisation dans le milieu des combattants tchèques au front, semble donc solidement ancrée dans la sphère des comportements acceptables.

4.2.2.3 *De l'idée à l'acte : les scènes des redditions*

Dans ces conditions, le passage chez l'ennemi se déroule le plus souvent sans la contribution directe du témoin. Il s'agit très rarement d'un acte à proprement parler volontaire, calculé ou bien préparé. Une grande partie reste due au contexte et au hasard plus qu'à l'initiative personnelle. Les conditions naturelles des combats, le paysage sauvage, les forêts, les marécages, les villages décimés et abandonnés, représentent le décor propice aux passages à l'ennemi. S'y ajoutent la difficulté à maîtriser la situation et à s'orienter, l'absence de cohésion du groupe et l'absence ou la défaillance des officiers comme le rapportent des citations suivantes. Johanis raconte :

« Grâce à ma position avancée et à la lâcheté du commandant de la compagnie qui me suivait, j'ai été fait prisonnier. En passant chez l'ennemi, tout un drame s'est joué dans ma tête – mes pensées étaient très lucides, je combinais les possibilités⁵⁰⁸. »

Janoušek fait un constat similaire :

« Le combat d'aujourd'hui était commandé par l'adjudant, car on n'avait plus d'officier. Avant le soir, l'adjudant fut aussi blessé, nous étions donc laissés à nous-mêmes, nous nous sommes cachés dans le petit bois, devant la maison forestière, où nous voulions attendre le matin⁵⁰⁹. »

Dans le pire des cas le chaos total et la débandade générale sont les contextes directs provoquant la capture, peu importe qu'elle soit préméditée ou non. Opletal et ses compagnons s'émissent au sein des restes des unités austro-hongroises émietées et non identifiables, puis se cachent dans une maison et attendent de voir si les Russes arrivent le lendemain ou non⁵¹⁰. Šrámek note le 6 décembre 1914 : « la compagnie est détruite, chacun court dans une autre direction. [...] Le soir, nous nous asseyons avec les Magyars et d'un coup, les Serbes sont là. Ils crient : Donne

⁵⁰⁸ František Johanis, *op. cit.*, p. 209: « Díky mému ukazatelskému posunutí vpřed' a zbabělosti velitele čety, jež šla se mnou, byl jsem zajat. Přebíhaje k nepříteli odehrál jsem ve své duši celé drama – mé myšlenky byly velmi přesné, kombinoval jsem možnosti. »

⁵⁰⁹ Jan Janoušek, *op. cit.*, p. 39.

⁵¹⁰ Bedřich Opletal, *op. cit.*, p. 14.

le fusil ! et je suis capturé⁵¹¹. » Dufka indique avec plus d'éloquence le 6 juin 1916 :

« A midi, certains n'arrivaient plus à tenir et se mettaient à fuir. Or, dès qu'ils quittaient les abris, ils se faisaient déchirer en morceaux. Fuir n'était pas possible. Bientôt l'artillerie s'est calmée et nous avons entendu le cri hurra !!! J'ai regardé et j'ai vu l'ennemi déjà à 50 pas de nous. En quelques instants ils étaient là. Nous avons levé les bras et nous étions capturés. Un vieux soldat avait tellement peur qu'il a oublié de jeter son fusil et a levé son bras avec. Le Russe le plus près a tiré sur lui et le soldat s'est écroulé mort par terre⁵¹². »

Poláček propose une image semblable le 28 août 1914 :

« La nuit critique, pendant qu'on dormait les chevaux galopaient parmi les hommes, les pyramides des fusils tombaient, les hommes étaient tous effrayés, car ils croyaient que c'étaient des cosaques, une grande panique et chaos. 16 morts 60 blessés [...] Le 30 août, journée critique, notre bataillon devant l'ennemi, nos unités (du bataillon) se tirent dessus une sur l'autre. [...] L'après-midi un grand feu près d'Opole, combats féroces. Je remercie Dieu de m'avoir gardé en vie. Le soir je parviens à retrouver ma compagnie. Le lendemain matin nous nous sommes retrouvés dans la compagnie 82 hommes sur 240. Nous avons perdu deux officiers⁵¹³. »

Il se rend avec tout son régiment le 10 septembre. Glanc, combattant du K.u.K. R.I. 28 de Prague qui assiste personnellement à sa fameuse défection collective le 3 avril 1915, décrit le chaos qui règne au sein de l'unité. Les Russes déclenchent l'attaque russe contre les *kaiserjäger*. Les fantassins ne voient rien, d'un coup les Russes surgissent de partout et de suite, ils sont tous

⁵¹¹ Josef Šrámek, *op. cit.*, p. 10: « kompanie rozbitá, utíkáme každý jinak. (...) Večer sedám k ohni s Maďary (10), v tom Srbové zde. „Bacaj puški“! Jsem zajat. »

⁵¹² Josef Dufka, *op. cit.* p. 36 : « O 12té hodině v poledne mnozí to už déle nemohli vydržet a dávali se na utěk. Avšak jakmile opustili úkryty, okamžitě byli roztrhaní na kusy. Utéci se nedalo. Brzo však palba utichla, a hned bylo slyšeti křik huráaa !!! Podíval sem se a vidím, jak nepřítel byl už jen 50 kroku před námi. Za několik okamžiků už byli zde. My zvedli jsme ruce do výše a byli jsme zajati, vedle mne stal ještě jeden starší už voják a ten byl tak zstrašený, že zapomněl zahodit pušku a zvedl ruce i s puškou. Nejbližší Rus hned naň zamířil a střílel. Voják se hned svalil mrtev. »

⁵¹³ Václav Poláček, p. 47 : « Kritická noc, při spaní koně běhaly mezi vojskem, pyramidy pušek se kácely, vojsko vyděšeno, že to jsou kozáci, velká panika a zmatek. Srážka feldwachy a kozácké hlídky, silně stříleno, 16 mrtvých, 60 raněných. [...] 30. srpna, kritický den. Náš batalion před nepřítelem, střílení našeho vojska do sebe navzájem (od batalionu). Vystřelil jsem čtyři rány. Ležím v bramborách a toto píši. Vzpomínám a desetileté jubileum našeho manželství, to jest krásné jubileum. Bože zachovej mě mé rodině. 30. Srpna zoufalý den. Odpoledne ve velkém ohni u města Opole (Opole Lubelskie), strašlivý boj. Děkuji Pánu Bohu, že jsem z toho vyvázl. S večerem jsem se dostal k naší armádě. Ráno se nás shledalo v kumpanii 82 mužů z 240. Nám padli dva oficiři. »

capturés⁵¹⁴. Heřmanský indique des conditions semblables⁵¹⁵. C'est dans ce contexte de chaos et de violence extrême des combats que s'inscrivent également d'autres types de comportements de lâcheté, c'est-à-dire visant à sauver sa vie, ou de révolte. Le cas de Kopecký est le plus éloquent : il se trouve barricadé dans un tunnel assiégé, tous les hommes de l'unité veulent se rendre avant d'être tués par les ennemis qui s'approchent. Or, l'officier, désigné comme allemand, continue à ordonner la défense à ses subordonnés : « L'ordre est l'ordre, disait-on sous l'Empire. J'ai dû donc donner à mes hommes l'ordre de tirer encore, mais en disant à chacun en cachette : Tire mais ne vise pas, ne te montre pas inutilement en regardant⁵¹⁶. » Comme la situation s'aggrave, d'un coup ils se rendent compte que les Italiens sont en train de creuser le rocher afin de faire exploser leur cachette, la peur provoque des réactions désespérées : « Là, on se mettait déjà à contester ouvertement, certains voulaient même amener l'officier obstiné à se rendre par la force⁵¹⁷. » Sous un feu épouvantable, le sergent Hejda conseille à ses hommes :

« Les garçons ! Dès que cette salve des canons sera finie, nous sortirons des tranchées. Fuyez comme vous pouvez et dès que vous serez dans les petits saules, tombez par terre et rampez ou glissez plus loin. Ils vont tirer sur nous, ne restez pas sur place et ne montrez pas vos têtes⁵¹⁸ ! »

Même l'instituteur Hodek confesse que « Le chaos régnait partout, chacun fuyait si ces forces le lui permettaient, en haut dans les rochers où on cherchait des crevasses pour s'abriter. Je dois avouer que j'étais parmi les premiers⁵¹⁹. »

Dans ce sens, le passage chez l'ennemi ne constitue pas un comportement particulier mais s'inscrit dans la logique de la continuité des stratégies d'ajustement développées et mises en œuvre par les individus comme réaction aux conditions intenable afin de se maintenir en vie dans moments les plus violents où l'instinct même ordonne à l'homme, contre les ordres des officiers, de se cacher, de ne pas sortir la tête pour tirer sur l'ennemi, de fuir... Même chez les témoins ayant affirmé leur volonté d'en finir plus précocement dans leurs récits, l'acte même arrive dans les conditions d'épouvantements et de terreurs extrêmes. Ils mettent rarement en

⁵¹⁴ Josef Glanc, *op. cit.* p. 27.

⁵¹⁵ Josef Heřmanský, *op. cit.*, p. 61-64.

⁵¹⁶ Antonín Kopecký, *op. cit.*, p. 46 : « Befěl je befěl, říkalo se za Rakouska. Tak jsem musil svým maníkům dát rozkaz střílet; potají jsem však každému řekl: Střílej, ale neměř, nekoukej se tam zbytečně. »

⁵¹⁷ Antonín Kopecký, *op. cit.*, p. 49 : « Tu již bylo zjevné reptání proti veliteli, nechybělo ani těch, kteří chtěli neústupného důstojníka donutit násilím ke vzdání. »

⁵¹⁸ Jiří Hejda, *op. cit.*, p. 14 : « Mládenci! Jakmile dozní příští série těch japonských děl, vyrazíme ze zákopu. (...) Utíkejte, co stačíte, a ve vrbičkách se hned plazte a kutálejte dál. Budou na nás střílet. Nezůstávejte na místě a nevystrkujte hlavy. »

⁵¹⁹ Josef Hodek, *op. cit.*, p. 8 : « Nastal zmatek, každý utíkal, pokud síly dovolovaly, vzhůru do stráně a tam pod kameny ve skalních trhlínách hledal úkrytu. Přiznávám se, že jsem byl mezi prvními. », voir aussi Mudrák, p. 34, Ferdinand Písecký, Hej Slováci...!, *op. cit.*, Bednarič, p. 8, etc.

avant les motivations idéologiques, mais insistent sur la volonté de sortir de la guerre, de quitter cet enfer. Surtout au début, lorsque les soldats ne connaissaient pas encore la possibilité de rejoindre les légions, le motif patriotique est quasi absent. L'explication des désertions par la seule volonté de combattre pour la liberté de leur pays s'avère très peu plausible.

Si la décision relève de la méditation intime et ne peut être que difficilement abordée par l'historien, le fait est que dans la grande majorité des cas décrits dans les témoignages, la capture réelle dépend davantage des circonstances extérieures que de la volonté personnelle. Bien que certains témoins y pensent, ils ne sont jamais capturés ; en fait, la plupart le sont par surprise, qu'ils le souhaitent ou non. Inversement, dans les témoignages, les Allemands et les Hongrois que l'on croit plus combattifs se rendent tout autant et aussi facilement que les Tchèques supposés plus enclins à passer chez l'ennemi. Dans l'exemple de Janoušek cité plus haut, aucun Allemand ne tire, Řehounek souligne qu'au moment de l'assaut par les Russes, la plupart de ses camarades allemands se sont rendus sans combattre : « Muller de Jičín a suivi mon exemple. Stefan qui avançait en direction du Russe sa baïonnette devant lui a reçu un coup sur la tête et il est tombé par terre. Novotny z Kopidlna et Russ – un Allemand qui parlait très mal et avec déplaisir le tchèque, ont levé les mains⁵²⁰ ». Gregor précise lui aussi : « Notre groupe a été élargi au moment du danger à trois Allemands, qui ont, sans aucune objection, dû se soumettre à la majorité [c'est-à-dire se rendre]⁵²¹ . » Ci-dessus, Šrámek note la même chose pour les Magyars⁵²².

Les témoignages germanophones confirment les observations des Tchèques. Ainsi celui du jeune *Einjährige-Freiwilliger* Hackl qui affichait au départ, comme nous l'avons vu plus tôt, son enthousiasme pour la guerre ; au moment de sa capture en octobre 1914, seulement quelques semaines après son arrivée au front il décrit la situation suivante :

« Un homme restait debout devant moi et bientôt j'ai aperçu la pointe d'une baïonnette russe. Le Russe voulait vérifier si j'étais mort. A ce moment, j'ai dû montrer la couleur et je l'ai fait comme je l'ai vu chez les prisonniers Russes : j'ai levé les mains. Le Russe devait être complètement choqué, car il a sauté quelques

⁵²⁰ Rudolf Řehounek, *op. cit.*, p. 19 : « Muller z Jičína následoval mého příkladu, Stefan, jdoucí proti Rusovi s bodákem vpředu, dostal ránu do hlavy a upadl, Novotný z Kopidlna a Russ – Němec velmi nerad a spatně mluvící česky, zvedli ruce. »

⁵²¹ *Sborník : československá legie ve Francii 1914-1918*, Praha, Kruh francouzských legionářů, Melantrich, 1930, Josef Gregor « Vzpomínky ze zajetí až do vstupu do fr. Legii », p. 287 : « Náš hlouček v době nebezpečí byl rozšířen o tři Němce, kteří se bez podmínky musili přizpůsobit naší většině. (...) Naši radost nad uniknutím z rakouského vojska nelze popsat. »

⁵²² Josef Šrámek, *op. cit.*, p. 10.

pas en arrière. Comme j'ai vu, certains Russes tenaient leurs fusils prêts, mais comme j'ai tenu mes mains comme ça, ils se sont vite calmés et un m'a amené au poste de secours⁵²³. »

Dans la situation concrète de l'encerclement par les ennemis ; l'option de se rendre lui semble être la seule possibilité pour sauver sa vie, il se laisse capturer sans hésiter et sans tentative de résistance violente. Artinger, soldat ordinaire originaire de la région frontalière entre la Bohême et l'Allemagne, combattant du k. u. k. RI 91 mixte, et deux fois blessé depuis son arrivée au front en août 1914, décrit sa capture le 24 septembre 1915 près de Doubno. Bien qu'il affirme, contrairement à beaucoup de témoins tchèques, qu'au moment de l'attaque il ne pensait pas le moins du monde que quelques minutes plus tard il allait être capturés, la situation de capture elle-même est traitée de la même manière que chez Hackl : au moment où le témoin fait le constat rationnel que la situation est trop dangereuse et qu'aucune échappatoire n'est plus possible, il opte pour la reddition⁵²⁴.

« Lorsque nous sommes arrivés ici, nous avons vu qu'il était impossible de s'échapper, car les Russes étaient déjà montés jusqu'ici depuis le village derrière où se trouvait le commandement du bataillon III/91. A partir de ce moment, nous étions donc prisonniers et nous regardions avec de la peine nos camarades morts et blessés. »

Même Baumgartner, le lieutenant de la territoriale qui se montrait très soucieux d'atteindre la victoire au moment de son arrivée au front en automne 1914, opte pour sauver sa vie et, étant en position d'autorité, celle de ses hommes dès lors que la situation lui paraît intenable.

« Maintenant c'était la fin et il ne me restait aucun autre choix que de tout arrêter, moi aussi, et de conduire le reste de mes braves hommes en captivité russe. [...] et c'était bien comme ça : selon l'information du capitaine d'état-major russe il y

⁵²³ Arnold Hackl, *Erinnerungen an Sibirien - Kriegsgefangenschaft 1914 – 1920*, 2009, p. 78 : « Ein Mann blieb vor mir stehen und bald spurte ich die Sitze eines russisches Bajonettes. Der Russe wollte sich von meiner Leblosigkeit wohl überzeugen. Nun musste ich Farbe bekennen und ich machte es so, wie ich es bei den Gefangenen Russen sah: ich hob die Arme. Der Russe musste wohl sehr erschrocken sein, denn er sprang ein paar Schritte zurück. Als ich auf sah, hielten einige Russen das Gewehr in Anschlag, da ich aber meine Hände so hielt, beruhigten sie sich bald einer führte mich zurück zum russischen Verbandsplatz. »

⁵²⁴ Alois Artinger (Gerhard Reitiger), *Von der Moldau zum Ural, Tagebuchaufzeichnungen von Alois Artiger während des Ersten Weltkrieges und den Gefangenschaft im Ural*, 2012, p. 16 : « So lagen wir ungefähr eine halbe Stunde, als wir „Hurra“ - Geschrei horten, welches immer näher kam, und auch Geschosse schlugen schon an unsere Deckung an. Auf alles nun schon gefasst, warteten wir noch eine kleine Weile, als wir auch schon den ersten Russen in unser Haus poltern horten. Gleich darauf sahen wir die Bajonette in unserer Deckung blitzen, und gleichzeitig krachten auch schon Schosse hinein, die aber glücklich niemanden verletzten. [...] Als wir nun herauskamen, sahen wir, dass ein Davonkommen unmöglich war, da die Russen schon von der hinter uns liegenden Ortschaft, in welcher sich das Bataillonskommando 3/91 befand, heraufkamen. Wir waren also von diesem Augenblick an Gefangene, und in Wehmut blickten wir auf unsere toten und verletzten Kameraden. »

avait entre 700 et 800 hommes contre nous ! [...] Comme nos forces étaient insuffisantes, les Russes se précipitaient vers nous en longs bonds afin de nous désarmer rapidement. Si tôt que possible, nous avons rendus nos fusils inutilisables, les armes restantes nous ont été enlevées⁵²⁵. »

Ici encore, la situation n'est pas évaluée en fonction des discours patriotiques, mais d'après l'estimation et le calcul réalistes des risques et de l'utilité de l'action et du sacrifice dans la situation concrète. Lorsque le succès semble impossible, le sacrifice est perçu comme inutile et donc à éviter. Émanant d'un officier, ce témoignage pose aussi la question de la perception du devoir militaire. Pour le lieutenant Baumgartner, son devoir ne consiste pas à infliger des dommages à l'ennemi coûte que coûte mais à agir de façon rationnelle afin d'épargner, si possible, les vies de ses hommes. Cette citation est d'autant plus remarquable que la capture est datée – le 3 avril 1915 dans les Carpates. Elle se situe donc au même moment où les I^e et III^e bataillons du k. u. k. RI 28 de Prague ont perdu entre 900 et 1000 hommes en attaquant dans le même secteur du front. C'est précisément ce désastre militaire qui a été interprété par les dirigeants militaires et politiques austro-hongrois comme une défection collective due au nationalisme exacerbé des combattants tchèques qui auraient refusé de combattre les Russes. Par conséquent, ce régiment à tradition multiséculaire fut officiellement dissout par l'ordre de l'AOK du 11 avril 1915. Ce témoignage non publié d'un officier de la territoriale autrichienne, originaire et résidant de Wien et profondément loyal à l'Empire invite, nous semble-il, à repenser l'importance du facteur « national » dans les motivations des captures.

« De la joie ou de la peine ? Que ressentais-je à ce moment-là ? Je ne savais pas quoi et comment je devais penser. [...] Et pourtant aujourd'hui, nous avons donc échappé à la mort et comme on dit ressuscité ? La libération ! Enfin tranquilles ! C'étaient les premières pensées et sentiments dont je me suis rendu compte. La guerre va faire rage encore un moment au loin, moi, l'orage m'a jeté sur un îlot de paix. Une nouvelle vie, Dieu fasse qu'elle soit bonne ! [...] J'ai servi plus que d'autres hommes bien plus jeunes. J'ai fait mon devoir honnêtement sans abandonner et je n'ai fait rien qu'on pourrait me reprocher. En avant en

⁵²⁵ OES KA NL, B 268 Hans Baumgartner, *Kriegsgefangenschaft in Sibirien 1915-1921 / Eine Weltreise wider Willen 1915-1921*, p. 19 : « nun war alles zu Ende und es blieb mir nichts übrig, als auch meinerseits abzupfeifen und den Rest meiner Braven der russischen Gefangenschaft zu übergeben. [...] und es war gut so: Laut Angabe des russischen Stabs Kapitäns standen uns 700 bis 800 Mann gegenüber! [...] Als unsere Kraft gebrochen war, stürmten die Russen in langen Sätzen auf uns los, um uns rasch zu entwaffnen. Wir hatten so viel wie möglich unsere Gewehre unbrauchbar gemacht, die übrigen Waffen wurden uns abgenommen. »

Cette réflexion qui suit le moment de la capture souligne la complexité et l'imbrication de ses sentiments. On peut repérer la tension provoquée par la contradiction entre l'image que l'auteur a de soi en tant qu'officier autrichien conscient de son devoir et son choix de se laisser capturer. La peine qu'il se donne pour justifier son comportement et mettre en valeur sa conduite exemplaire antérieure indique qu'il craint de voir son image dévalorisée selon le système des valeurs militaires auquel il semble lui-même adhérer. Il ne parvient pas, toutefois, à nier le soulagement qu'il ressent en tant qu'homme d'avoir survécu et échappé aux souffrances de la guerre. Pris entre la honte et le soulagement, il tente de construire un cadre discursif lui permettant de sauver la face. C'est à ce niveau que se place la différence principale des descriptions des scènes de capture entre les Tchèques et les Slovaques d'un côté et les germanophones de l'autre. Les Tchèques et les Slovaques sont soumis à deux discours et deux systèmes de valeurs opposés : d'un côté, ils sont incités à tenir et à être de « bons combattants » selon le système de valeur en vigueur dans la société austro-hongroise ; de l'autre côté, ils sont visés par un discours alternatif leur permettant de transformer ces moments de défaillance en un comportement susceptible d'être valorisé au sein de la société tchèque, en les inscrivant dans le cadre de la lutte contre l'État qui a engendré la guerre. Être un « mauvais combattant », un fait dévalorisant devant la société austro-hongroise peut signifier être un « bon Tchèque », et donc permet de sauver la face au moins devant une partie de sa communauté de référence. Pour les germanophones, un tel discours n'est pas disponible, la conservation de leur valeur sociale dépend de la capacité à justifier l'impossibilité d'agir selon ce qu'on attendait d'eux. Dans ce cas, c'est le système de valeurs du temps de paix, valorisant la protection des vies humaines qui est mobilisé. Si ces éléments orientent l'interprétation des situations et des actions, il est tout à fait impossible de dire si, et dans quelle mesure, ils auraient pu influencer les comportements au moment concret. S'agissant des actes, nous pouvons constater que dans les témoignages allemands, pourtant souvent truffés d'éléments de discours patriotique et militariste, les captures sont aussi nombreuses et les scènes de captivité décrites dans les témoignages ne portant pas de traces de résistance démesurée ni de violence personnelle inutile, ne diffèrent pas de celles repérées chez les Tchèques et les Slovaques. Pour les Tchèques et les Slovaques, bien qu'une complicité communicationnelle s'instaure autour de la vaillance combattante, attribuant un système de valeurs différentes à chaque espace linguistique, son impact réel sur les pratiques

⁵²⁶OES KA NL, B 268 Hans Baumgartner, *op. cit.*, p. 20: « Weder Freude noch Schmerz erfüllte mich in diesem Augenblick, ich wusste nicht, was und wie ich denken sollte. [...] sind nicht auch wir heute dem Tode entronnen und gewissermaßen zu neuen Leben erstanden? Erlösung! Endlich Ruhe! Dies waren die ersten Gedanken und Gefühle, deren ich voll bewusst wurde. "Ferne von mir wird der Krieg noch eine Weile weiter toben, mich hat der Sturm auf ein rettendes Eiland geworfen. Ein neues Leben, Gott gebe, ein gutes! [...] Ich habe mehr geleistet als viele andere, viel jüngere Herren, ich habe meine Pflicht bis ans äußerste redlich erfüllt und nichts unterlassen, auch nichts getan, was man mir zum Vorwurf machen konnte. Vorwärts, auf nach Russland! »

de la désertion est minime. D'autres travaux de chercheurs étudiant les cas de « redditions » tchèques corroborent ce constat.

En effet, pour donner suite aux pratiques de défection qui ne relevaient pas obligatoirement d'une prise de conscience patriotique au départ, un discours politique et revendicatif se développe progressivement. Ce dernier, diffusé comme discours dominant attribue un sens à ces actes et fournit ensuite les mots revendicatifs. Ciblée exclusivement sur les Tchèques et dans une moindre mesure sur les Slovaques il suscite la création d'un paradoxe identitaire transformant la norme sociale et les valeurs usuelles de l'identité combattante, c'est-à-dire « les règles présidant aux interactions dans cet espace public⁵²⁷ », telle qu'elle peut être observée dans le discours dominant en France ou en Allemagne, comme la bravoure, le courage, la persévérance le sacrifice⁵²⁸ à leur contraire. L'image idéale du combattant tchèque ou slovaque glisse alors vers des exigences spécifiques dont la résolution de ne pas combattre, de ne pas tirer sur ses ennemis et de désertir le plus vite possible. Cette mutation identitaire du combattant s'étant greffée systématiquement par le biais de l'exclusivité communicationnelle sur la notion d'identité tchèque (slovaque) semble ensuite accentuer la prise de conscience du particularisme national dans le contexte d'une confrontation directe et quotidienne, notamment par le biais de l'hétéronomie linguistique, à l'autre mettant en œuvre les mécanismes à la fois de resserrement des relations de complicité parmi les ceux qui sont inclus dans le groupe et l'exclusion systématique des autres.

La réaction des autorités austro-hongroises aux échecs cuisants de certaines unités à dominante tchèque interprétant leurs actions comme les expressions d'une volonté affirmée de ne pas combattre pour l'Autriche-Hongrie, encourage à leur tour la prolifération des discours patriotiques et indépendantistes repris par des hommes politiques tchèques et slovaques pour promouvoir leurs projets. La propagande consécutive, arrivée par ricochets dans les tranchées conforte les combattants dans la perception de la diversité envers les autres nationalités et permet à la question nationale de se greffer sur les ressentiments d'injustice et sociaux prenant leurs sources dans l'inégalité des positions face aux dangers de la guerre et à la mort. Avec un peu d'exagération nous pouvons émettre l'hypothèse que l'Allemand et le Hongrois dans l'imaginaire sociodiscursif des Tchèques de l'espace des tranchées usurpent le rôle de « l'embusqué⁵²⁹ » français créant une identité exclusive de plus en plus concentrée et définie qui permet en conséquence une diffusion de plus en plus efficace des modèles des comportements spécifiques. La continuité des interactions communicationnelles entre le front

⁵²⁷ André Loez, *14-18, les refus de la guerre, op. cit.*, p. 77.

⁵²⁸ André Loez, *14-18, les refus de la guerre, op. cit.*, p. 77-81.

⁵²⁹ André Loez, *14-18, les refus de la guerre, op. cit.*, p. 85.

et l'arrière participe ainsi de la construction d'une spirale séditionnelle.

Selon les témoignages et replacée dans le cadre du continuum des pratiques d'allègement et d'évitement, la reddition à l'ennemi dans l'espace socio-discursif tchèque ne semble pas être perçue comme un acte dévalorisant ou stigmatisant. Les récits allemands, au contraire, semblent plus tributaires de la représentation officielle et dominante de l'héroïsme et de la vaillance combattante. De surcroît, la position particulière des Tchèques et Slovaques dans l'Empire est exploitée dans les discours de propagande des Alliés, basés sur le panslavisme, incitant les « nations » slaves, exclusivement, à se rendre en leur promettant un meilleur sort en captivité. Plusieurs témoins notent la diffusion des pamphlets russes ou l'action des éclaireurs tchèques de *Česká Družina*. Pour les germanophones, il n'existe pas de discours alternatifs. Même si les discours influencent en partie la perception de la situation – il est par exemple fréquent chez les Tchèques de considérer le front russe comme plus favorable à la désertion et en général plus clément que l'italien – ils ne peuvent en aucun cas être substitués aux actes réels. Même dans cette ambiance encourageant la défection, la peur d'être séparé, celle de la persécution immédiate ou future de soi-même ou de ses proches, ou tout simplement l'appréhension de l'inconnu exercent un fort pouvoir dissuasif. Il ressort des témoignages de ceux qui sont passés de l'autre côté – effectivement nombreux dans le corpus des témoignages tchèques et slovaques étudiés – que la décision procède le plus souvent d'un long calcul pragmatique et processuel.

4.2.3 Vers la fin d'une armée et d'un État : De nombreux dysfonctionnements ou comment rester vaillant dans un cadre défaillant ?

En effet, l'État austro-hongrois dans la Première Guerre mondiale connaît des dysfonctionnements multiples. L'insuffisance de ses capacités de production de la munition et l'inefficacité de sa logistique se répercutent dans l'armée, les pénuries des denrées de première nécessité atteignent rapidement aussi l'Arrière. Dans les deux espaces, les conditions de vie s'empirent au fur et à mesure que la guerre s'allonge. Tous ces défauts influent sur le moral des combattants ainsi que des civils, ils sapent de façon irréversible leur confiance dans la capacité de leur État d'assurer des conditions de vie acceptable à ces ressortissants. Si les hommes, comme nous l'avons vu, évaluent la qualité de leurs supérieurs envers lesquels, ils conservent de plus des attentes précises, ils en font de même pour le cadre matériel et pour le fonctionnement de l'armée dont les dysfonctionnements sont relevés et sévèrement critiqués. Mais ce sont surtout les mauvaises nouvelles de l'Arrière annonçant la détresse de leurs proches qui influent de façon particulièrement négative sur le moral des troupes.

4.2.3.1 Dans l'armée

Dès le début de la guerre, l'armée austro-hongroise rencontre des difficultés aussi bien sur le

plan économique et logistique que stratégiques. Les premiers revers en Serbie que le haut commandement austro-hongrois comptait écraser en quelques semaines annoncent les problèmes à venir. Les témoins se montrent sensibles aux dysfonctionnements mais aussi aux échecs militaires. Les passages critiques à l'égard de leur armée sont nombreux. Ils visent en priorité trois thèmes majeurs, à savoir les mauvais calculs du commandement, le désordre qui semble accompagné l'effort militaire dans leur pays et les pénuries de tout dont ils souffrent au quotidien.

Les erreurs du commandement...

Il est impossible d'accuser la hiérarchie (tous les encadrants de l'armée austro-hongroise) dans son ensemble, il est pourtant pertinent de s'interroger sur la valeur des autorités au sommet, des ceux qui ont le pouvoir de prendre les décisions clé. Les historiens militaires pointent les erreurs de jugement, les mauvaises décisions tactiques et stratégiques du haut commandement austro-hongrois. Nous n'avons pas la capacité d'en proposer notre propre analyse, mais nous nous permettons de relever ce fait qui semble désormais accepté et qui est corroboré par plusieurs études rigoureuses menées par les spécialistes de ce domaine. Ce qui différencie peut-être le plus le cas austro-hongrois de celui de la France est que les plus hauts dirigeants de l'État austro-hongrois n'ont jamais cru à la possibilité de la victoire dans une guerre mondiale. La Serbie aurait pu être battue mais pas l'Empire des tsars. Comme le note le spécialiste de l'Armée austro-hongroise Gunther E. Rothenberg citant les souvenirs de maréchal von Krobotin, ministre de guerre austro-hongrois de 1912 à 1917, qui écrit à propos du commandant en chef des armées de la Double monarchie en 1914, Conrad von Hötzendorf]: « Solferino et Königgrätz [bataille de Sadowa nda] ont laissé un doute permanent dans son esprit sur l'issue de la guerre⁵³⁰ ». Le chef de guerre austro-hongrois se serait en effet montré parfaitement pessimiste quant à l'issue du conflit dont il prévoyait la généralisation. Toujours selon Rothenberg, il aurait écrit dans une lettre adressée à son épouse Gina le soir même de l'attentat de Sarajevo que la guerre allait s'étendre au-delà de la Serbie et de la Roumanie qu'il qualifie de « clous dans le cercueil de la Monarchie danubienne » à la Russie. La guerre sera alors « un combat sans espoir », pourtant elle devra être menée car « une monarchie aussi ancienne ne peut périr sans gloire⁵³¹ » et sans sacrifier des millions de vies de ses sujets pourrions-nous ajouter rétrospectivement. Un autre cadre de l'armée, le colonel Brosch commandant le 1er régiment de Kaiserjäger tyrolien, écrit à un ami qu'il allait assister au destin final de l'Empire « non pas comme un observateur désengagé mais comme un combattant résigné qui verra le rouleau compresseur noir qui va [les]

⁵³⁰Alexander von Krobotin, « Aus meinen Erinnerungen an den Kaiser », *Erinnerungen an Franz Josef*, Berlin, Ed. E. v. Steinitz, 1931, p. 325, cité dans : Gunther E. Rothenberg, *op. cit.*, p. 177 : « Solferino and Königgrätz had left permanent doubts in his mind about the fortunes of war. »

⁵³¹Gina, Gräfin Conrad von Hötzendorf, *Mein Leben mit Conrad von Hötzendorf*, Leipzig-Vienne, 1935, p. 114, lettre de Conrad à Gina, du 28 juin 1914, cité dans Gunther E. Rothenberg, *op. cit.*, p. 177.

supprimer, l'approchera mais ne pourra pas l'arrêter⁵³². » L'Empereur François Joseph, âgé de presque 84 ans et à sa 64^e année de règne en juillet 1914 ne se montrait pas moins sceptique au sujet des chances de la victoire de son Empire. Ce défaitisme au plus haut niveau est sans doute l'élément qui contraste le plus avec l'ambiance belliqueuse et optimiste qui régnait aussi bien à Paris qu'à Berlin. L'incertitude au sommet n'a pu que déteindre sur les niveaux les plus bas de la hiérarchie. Ce doute et ce pessimisme pourraient expliquer, du moins en partie, les méconduites constatées chez les encadrants. L'ambiance défaitiste ne peut qu'encourager les stratégies de recherche du profit individuel au détriment de la cause commune. Si les plus hautes sphères n'ont pas confiance en elles, comment les maillons intermédiaires pourraient-ils préserver la leur ? La méfiance à l'égard des minorités n'est qu'une sorte de transfert de ses craintes et angoisses face à une guerre que l'on croit impossible à gagner et même suicidaire pour l'État dont ces élites dépendent⁵³³.

En plus de cette donnée difficilement objectivable même s'il y a des signes assez clairs comme un état d'esprit ou une ambiance au sein d'un milieu spécifique, les premiers pas de l'Empire dans la guerre sont très maladroits, pour ne pas dire désastreux, et ne peuvent que conforter le pessimisme initial. Le bilan des premiers mois de guerre se résume en une double défaite, en décembre 1914 les Austro-Hongrois sont chassés du sol serbe, le seul front pour lequel ils étaient confiants⁵³⁴, tandis qu'au printemps 1915, les Russes ont réussi une grande percée prenant le Col de Doukla et sont arrivés à constituer une menace directe pour le territoire de l'Empire (Moravie et Hongrie). Les soldats de François Joseph ont perdu le fort de Przemysl (22/23/03/1915), un point aussi important du point de vue stratégique que symbolique, une dizaine de jours plus tard, le 03/04/1915, c'est sur ce même front qu'a eu lieu la fameuse reddition collective du 28^e RI de Prague menant à sa dissolution deux semaines plus tard seulement après l'incident (le 17/04/1915⁵³⁵). Pendant que les mauvaises nouvelles s'accumulent et imprègnent les esprits malgré les efforts d'euphémisation par les canaux de communication officiels, le haut commandement est critiqué pour son train de vie et attitude inconvenante au regard des circonstances. Conrad von Hötzendorf a en effet installé son quartier-général (A.O.K.) à Teschen [Cieszyn], une ville silésienne, à la frontière entre la République tchèque et la Pologne actuelle, loin des fronts et des batailles sanglantes qui s'y déroulaient. Son personnel était éloigné de la réalité du front. Les officiers supérieurs d'état-major général y vivaient, à en croire les souvenirs d'un d'entre eux conservés dans les archives

⁵³²Emil Franzel (éd.), *Virtute Fiduque : Festschrift für Otto von Habsburg zum fünfzigsten Geburtstag*, Vienne, 1965, p. 100, lettre de Brosch à Auffenberg du 1er juillet 1914, cité dans : Gunther E. Rothenberg, *op. cit.*, p. 177.

⁵³³Cette ambiance transparaît dans *Les derniers jours de l'humanité* de Karl Kraus.

⁵³⁴Gunther E. Rothenberg, *op. cit.*, p. 182.

⁵³⁵L'ordre du chef des armées l'archiduc Friedrich en personne, Gunther E. Rothenberg, *op. cit.*, p. 185.

militaires viennoises, dans un luxe inacceptable, avec de grands banquets et une compagnie féminine fréquente⁵³⁶. En trois ans à la tête des forces armées austro-hongroise, Conrad aurait visité le front trois fois seulement⁵³⁷. (A ce sujet, on peut se demander si – certaines – critiques allant dans ce sens, relevées dans les témoignages, décrivent le comportement des supérieurs proches ou si elles ne font que reprendre et réinvestir, en les adaptant, les rumeurs circulant sur le haut commandement. Il se peut aussi que ce style de vie, considéré par les élites au sommet comme licite, légitime, l'ait été aussi par les échelons intermédiaires, qui le copiaient⁵³⁸...). Des réussites militaires auraient fort probablement permis d'oblitérer ce style de vie inadapté aux exigences et gravité de la situation, mais le contraire s'est produit. Les critiques du commandement n'en sont devenues que plus sévères.

Ce fait n'échappe pas aux témoins non plus, certains, qui en ont les moyens matériels et intellectuels, partagent leurs doutes sur le haut commandement de l'armée dans leurs écrits. L'écrivain et journaliste Kisch et par exemple fortement critique à l'égard de feld-maréchal Potiorek qui dirige la campagne de 1914 contre la Serbie à laquelle Kisch participe en tant que caporal.

Le désordre omniprésent, la défaillance de l'encadrement...

Au plus près d'eux, les témoins relèvent d'innombrables dysfonctionnements qui marquent leur quotidien sur les fronts et qui le rendent plus difficile voire parfois invivable. Mais ces failles peuvent être perçues et interprétées également comme autant de prétextes, de justifications et de tentations pour prendre soi-même quelques libertés avec le règlement. Un premier ensemble recouvre les incohérences dans les ordres, les informations erronées ou l'absence d'informations tout court, tout ce qui peut désorienter le soldat et le rendre plus méfiant à l'égard de sa hiérarchie et plus sceptique au sujet de la réussite de l'entreprise militaire dans son ensemble. Dès son arrivée sur le front serbe, le journaliste Kisch relève dans une entrée datée du 18 août 1914, par exemple, l'absurdité de l'explication officielle de l'exposition des soldats à un sévère feu ennemi :

*« Nous nous serions retrouvés par un mauvais hasard sur un polygone de tir de l'armée serbe, racontaient même les officiers supérieurs. Ridicule ! Il serait incompréhensible que les Serbes qui se préparaient depuis **les** six dernières années seulement à la défense contre l'Autriche, n'auraient pas reconnu,*

⁵³⁶KA, Nachlass Oberst Theodor v. Zeyneck (B 151), « Das Leben eines öst.-ung. Generalstabsoffiziers », p. 119, cité dans Gunther E. Rothenberg, *op. cit.*, p. 177.

Ça rappelle la cour de Louis XVI à Versailles.

⁵³⁷ÖULK, 1:58, cité dans : Gunther E. Rothenberg, *op. cit.*, p. 177.

⁵³⁸Le comportement des élites correspond à des habitus d'avant-guerre, il s'avère inadapté à la situation, les échecs fragmentaires, plus la défaite finale l'ont rendu d'autant plus visible et répréhensible. Comparer avec la France ?

mesuré et cartographié sur la route principale de la Bosnie et Serbie (Janja – Lešnica – Valjevo) chaque direction, chaque village, chaque route, chaque cote aussi précisément que sur un champ de tir⁵³⁹. »

Il est difficile de ne pas partager le raisonnement de l'auteur. Ineptie ou mensonge ? Dans tous les cas, la confiance dans les informations officielles ainsi que dans les autorités qui les émettent, les mêmes qui prennent les décisions, s'en trouve irrémédiablement ébranlée. Comme l'avance l'instituteur Maksa le 30 septembre 1914 : « Les officiers nous communiquaient les nouvelles des champs de bataille certifiées véridiques, mais même le dernier Jeannot de la compagnie n'y croyait plus⁵⁴⁰. » Le commandant de bataillon Wagner, se met en colère le même mois d'août 1914 mais sur le front russe. Après une percée ennemi inattendue, il constate que partout règne un grand chaos et une grande improvisation et personne ne sait rien⁵⁴¹. Le soldat téléphoniste Skála, qui se trouve, grâce à la nature de son poste, facilement au cœur de l'information, propose dans son journal une explication à ce type situation. Il note dans son journal à propos du recul ordonné suite aux victoires russes sur le front au printemps 1915 : « C'est un message confidentiel pour toi. Les officiers du régiment ne doivent pas apprendre ce qui se passe afin d'éviter la panique⁵⁴². » Or si nous regardons les témoignages de ces officiers qui ne sont pas tenus au courant, comme celui de Wagner, l'absence d'informations précises et fiables provoque autant de panique sinon plus que les mauvaises nouvelles.

Qui plus est, la désinformation ne concerne pas seulement le déroulement et l'issue des opérations, mais également tout le fonctionnement de l'armée. Le commandant Wagner se plaint à plusieurs reprises des failles dans la communication, surtout dans la liaison avec l'artillerie dont la coopération articulée et synchronisée est pourtant vitale pour la réussite et la survie même des fantassins. Le 25 août 1914, il note que lorsque les régiments d'infanterie ont reçu l'ordre d'avancer : « Personne ne sait rien de l'artillerie et des autres formations⁵⁴³. » Les troubles se prolongent. Le 24 octobre il prend le commandement du 1^{er} bataillon avec lequel il doit entreprendre une attaque devant le village de Mlýny. Ses supérieurs le laissent pourtant sans aucune information précise et sans le soutien d'artillerie. Lorsqu'il arrive dans le village, il apprend que le commandant de son régiment n'y a aucune responsabilité, c'est un autre officier.

⁵³⁹Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 48-49 : « Dostali jsme se prý nešťastnou náhodou na dělostřeleckou střelnici srbské armády, vypravovali dokonce vysocí důstojníci. Směšné! Bylo by nepochopitelné, kdyby se Srbové, kteří po šest let se chystali jen na obranu proti Rakousku, neznali, neodměřili a nezakreslili na hlavní silnici z Bosny do Srbska (Janja - Lešnica – Valjevo) každý směr, každou vesnici, každou silnici, každý pahorek tak přesně, jako na střelnici. »

⁵⁴⁰VHA Praha, Fond. SbHP, Carton 26, fond: František Maksa texte non paginé : « Důstojníci nám sdělovali zprávy z bojišť zaručeně pravdivé, jenže už poslední Honza z kompanie jim nevěřil. »

⁵⁴¹Karel Wagner, *op. cit.*, p. 30.

⁵⁴²František Skála, *op. cit.*, p. 83 : « To je důvěrná zpráva pro tebe. Důstojníci pluku nesmějí se dovědět, co se děje, aby nenastala panika. »

⁵⁴³Karel Wagner, *op. cit.*, p. 27 : « O dělostřelectvu a ostatních útvech není ani vidu ani slechu. »

L'opération est repoussée⁵⁴⁴. Et quand il amène finalement son unité à l'attaque, il n'y aucune communication possible avec l'artillerie⁵⁴⁵. Dans une autre opération, Wagner réitère son observation amère sur l'absence de synchronisation des actions des deux armes :

« Il était frappant que l'artillerie de la division n'ait ni commencé ni soutenu l'attaque. La division n'avait peut-être pas d'artillerie du tout – ce qui arrivait fréquemment – et il était alors purement criminel de lui confier une telle mission, ou elle était si éloignée qu'elle ne pouvait pas y participer⁵⁴⁶. »

Qui plus est, selon ce témoin, les ordres contradictoires se multiplient, toute opération est ainsi condamnée à l'échec et les pertes en hommes sont alarmantes. A ce moment critique, lorsqu'il est sollicité le général en poste dans ce secteur : « au lieu d'imposer son autorité et m'accompagner est resté dans ses quartiers⁵⁴⁷ » conclut Wagner dans le compte-rendu de son échec. S'agit-il – uniquement – des accusations mues par la jalousie, la rancune d'un vieil officier de métier qui n'a pas réussi à faire une carrière digne de ses ambitions ? Ou des critiques pertinentes d'un soldat mûr et expérimenté qui désire sincèrement bien faire son métier jusqu'au bout ? L'absence des informations nécessaires, voire vitales et les désordres dans l'organisation et la gestion des unités sont récurrentes chez d'autres témoins. De nombreux soldats perdent leur unité pendant les opérations à l'image de Koutecký qui note dans son journal : « et à nos questions sur la position de notre régiment, tout le monde répondait : "Je ne sais pas." Il était déjà 19 heures et nous n'arrivions rien à apprendre sur les nôtres⁵⁴⁸. » Ici, le désordre accompagne des mouvements au front, mais il s'impose aussi à l'écart des tirs et des aléas des combats. Au retour d'une permission du 24 septembre au 09 octobre sur le front italien, le téléphoniste Skála découvre que la montagne Monte Cimone a été prise par l'ennemi et que sa compagnie qui s'y trouvait avant son départ était partie. Mais personne n'est capable de lui indiquer où. Même au point de rassemblement du régiment, personne ne sait. On lui propose même, à défaut d'être capable de lui indiquer la position de son unité, de le renvoyer au siège régimentaire en Hongrie. Le témoin et ses camarades qui partagent sa situation refusent cette

⁵⁴⁴Karel Wagner, *op. cit.*, p. 66.

⁵⁴⁵Karel Wagner, *op. cit.*, p. 70.

⁵⁴⁶Karel Wagner, *op. cit.*, p. 127 : « Nápadné bylo, že divisní dělostřelectvo útok ani nezahájilo, ani nepodporovalo. Snad neměla divise – jak se často stávalo – vůbec žádného dělostřelectva, a pak bylo přímo zločinem takovým úkolem ji pověřiti; anebo bylo v tak vzdálené pozici, že se boje zúčastniti nemohlo. »

⁵⁴⁷Karel Wagner, *op. cit.*, p. 128 : « Vyhledat velitele obou praporů sdělil jsem s ním rozkaz, který jsem od jeho představeného obdržel, ale vše bylo marné; major se vymlouval na příliš velkou vyčerpanost svého mužstva a na velké ztráty, jež oba prapory utrpěly. Jelikož generál H., místo, aby byl svou autoritu uplatnil a doprovázel mne, zůstal ve svém kvartýru, nezbylo mně nic jiného, nežli vyrozuměti ho o nezdaru své akce a prositi o další rozkazy. »

⁵⁴⁸Antonín Koutecký, *op. cit.*, texte non paginé : « a na naše otázky, kde nás regiment jest odpovídal každý « já nevím ». Již tu 7 hodin večer a my pořád o našich se nic nemohli dověděti. »

Voir aussi, Vladislav Květoň, *op. cit.*, p. 23, qui cherche son unité à travers les tranchées : « a jaké bylo moje překvapení, když jsem došel na místo, kde měla být moje četa a nikdo tam nebyl. Vylezl jsem ze zákopu a náhodou jsem chytil jednoho vojáka, který mi hlásil, že Rusové prorazili linii napravo a byl dán rozkaz se stáhnouti dozadu. »

option de peur de perdre une position privilégiée (et protégée) au sein de leur unité, même si, comme le rajoute l'auteur « si nous étions moins nombreux, il aurait été possible de voyager comme ça plusieurs mois à l'arrière ». Ils passent plus d'une semaine à chercher leurs régiment⁵⁴⁹. Une fois arrivés, il n'y plus de couvertures pour eux, il ne leur reste qu'à attendre qu'un camarade soit tué pour en « hériter » d'une...⁵⁵⁰ Le désordre ne concerne pas uniquement les soldats. Dans la dernière année de guerre, le lieutenant d'artillerie Sperling, se plaint d'être envoyé le 12 janvier 1918 à Kartitsche où il reste sans aucune autre information jusqu'à fin février⁵⁵¹. Le peintre Váchal, qui fait manifestement un si piètre soldat que personne ne veut de lui, ère par moment dans l'arrière-front sans suivi administratif. Début avril ... :

« J'ai été appelé dans le bureau pour savoir d'où je venais car je ne figurais sûrement dans aucun registre militaire, on ne me connaissait nulle-part. Après un long échange de courriers avec l'arrière, ils ont noté que j'appartenais au 7^e régiment d'artillerie de Celli même si je n'y avais jamais mis les pieds. Ils m'ont même épinglé une croix de mérite sur la poitrine. Elle est tombée plusieurs fois dans la confiture⁵⁵². »

A ce propos, le souvenir du célèbre passage du brave soldat Chvéik où le héros picaresque – à ce moment-là ordonnance – ère à travers l'arrière-front pour retrouver son maître, émerge dans la mémoire de tous les connaisseurs. En effet, certains passages des témoignages sérieux sont aussi loufoques que le roman humoristique, sauf que dans la vraie guerre tout dysfonctionnement pouvait augmenter le risque, entraîner des conséquences irréversibles, dont la mort, des hommes appelés à se battre pour leur État. Dans la liste des qualités attendues des officiers, Saint-Fuscien nomme la compétence⁵⁵³. Nous pouvons supposer, sans grand risque d'erreur, que l'incompétence des cadres et les défaillances de l'institution dans son ensemble expérimentées par de nombreux soldats et fort probablement largement colportées par les bavardages entre pairs contribuaient à saper le respect et la confiance à la fois dans l'institution militaire et dans l'état dont elle incarnait le bras armé. Comment faire son devoir correctement si l'organisation ne fonctionne pas ou plus ? Et pourquoi défendre une institution qui n'est même

⁵⁴⁹František Skála, *op. cit.*, p. 232 : « Na shromaždišti není o pluku nic známo, i nabízejí nám odeslání ke kádru do Kapošváru, což však po vzájemné poradě odmítáme. Jsme téměř všichni od štábu neb z kanceláří a uvažujeme, že bychom o svá místa mohli přijít a s prvním pochodovým praporem by nás stejně hned odeslali do pole. Je však zřejmo, kdyby nás bylo méně, že by se dalo za frontou cestovati třeba několik měsíců. Konečně nás odesílají do Reifenberku, jižně od Gorice. Jedeme již v dobytčích vozech. »

⁵⁵⁰František Skála, *op. cit.*, p. 239.

⁵⁵¹Bohumil Sperling, *op. cit.*, p. 128.

⁵⁵²Josef Váchal, *op. cit.*, p. 197 : « Volán v ty dny do kanceláře, dotazován jsem byl, odkud vlastně k štábkumpanii přicházím, neboť nebyl jsem asi nikde ve vojenských knihách zapsán; nikde mne neznali. Napsali tedy po dlouhém vyměňování dopisů s vnitrozemím, že patřím rozhodně ke 7. střel. Pluku celskému, ač jsem tam nikdy v životě nebyl, a ověsili má bohatýrská prsa záslužným křížem, jenž mi později několikrát spadl do marmelády. »

⁵⁵³Emmanuel Saint-Fuscien, « Pourquoi obéit-on ? », *op. cit.*

pas (plus) capable de gérer ses effectifs ? Pourquoi ne pas profiter des failles à son profit ? Pourquoi ne pas investir les brèches pour développer ses propres stratégies ?

Le manque chronique de matériel et les failles d'approvisionnement

La désinformation et le désordre ne sont pas les seuls vices du fonctionnement mis en évidence et déplorés par les témoins. La gestion du matériel et des vivres est elle aussi loin d'être efficace. Dès son entrée en guerre en été 1914, le vaste Empire des Habsbourg peine en effet à assurer un approvisionnement efficace de ses armées, déployées sur une grande partie de ses frontières, jusqu'au quatre fronts différents courant la guerre (Serbie, Russie, Italie, Roumanie, si nous ne comptons pas les quelques unités auxiliaires déployées aux côtés de l'Empire allemand en France⁵⁵⁴). Dans une guerre qui confirme l'importance de la logistique et notamment de la densité et la qualité des réseaux ferrés mis à disposition des besoins de l'effort de guerre, l'Empire austro-hongrois est rapidement dépassé. Ses infrastructures n'ont pas la capacité nécessaire pour répondre aux exigences de la guerre industrielle moderne. Certes, les wagons à bétail utilisés pour transporter des soldats (ce qui les fait beaucoup râler⁵⁵⁵) ne sont pas une particularité de la Monarchie danubienne. Au-delà de cette pratique, le transport ferroviaire reste lent et inefficace comparé aux standards des autres belligérants, notamment des pays occidentaux rassemblés dans le camp de l'Entente. Dans *Domov za války*, le grand monument scripturaire compilant les souvenirs des soldats et civils de l'Empire dans la guerre, quatre articles, dont trois dans le premier volume consacré à l'année 1914 et un dans le second volume correspondant à l'année 1915, sont consacrés au (dys)fonctionnement des chemins de fer austro-hongrois dans la guerre⁵⁵⁶. La lenteur, puis l'absence des transports a marqué les contemporains non sans raison. Dans son article, intitulé de façon révélatrice : « Transportation : The Achilles Heel of the Habsburg War Effort⁵⁵⁷ », l'historien J. Robert Wegs, met en exergue le rôle clé joué par les chemins de fer dans l'effort de guerre et l'impact néfaste qu'a exercé leur capacité insuffisante aussi bien sur les objectifs militaires qu'industriels, sur l'effort de guerre comme sur l'économie globale de l'Empire. L'historien retrace trois phases dans l'exploitation logistique qui correspondent aux mêmes trois phases perceptibles dans l'économie globale et les génèrent même. La première qui s'étend du début de la guerre jusqu'à la moitié de l'année 1915, est marquée par les pénuries et les blocages chroniques. C'est cette phase qui est décrite dans les

⁵⁵⁴Jean-Claude Laparra, *Le prix d'une alliance : Les Austro-Hongrois sur le front ouest : 1914-1918*, Louviers (Eure), Ysec, 2002.

⁵⁵⁵Par exemple, František Skála, *op. cit.*, p. 233 : « Jedeme již v dobytých vozech. »

⁵⁵⁶Alois Žipek, *Domov za války*, volume 1: 1914, articles: František Konopásek, « Železnice za války I », p. 64-65, Zdeňka Konopásková, « Železnice za války II », p. 89-91 et « Železnice za války III », p. 179-183, volume II: 1915, article: František Konopásek, « Železnice za války IV », p. 236-341.

⁵⁵⁷J. Robert Wegs, *Transportation : The Achilles Heel of the Habsburg War Effort*, in : Robert A. Kann, Béla K. Király, Paula S. Fichtner (éd.), *The Habsburg Empire in World War I*, New York, East European Quarterly, Boulder, distributed by Columbia University Press, 1977, p. 121-131.

articles mentionnés. Elle s'impose aux contemporains militaires comme civils par des mouvements de trains excessivement lents et des attentes interminables dans les gares. Elle correspond aussi aux amers échecs initiaux de l'armée de François Joseph en Serbie et en Russie et aux pénuries de matériel et de vivres déplorées dans les témoignages. La seconde moitié de l'année 1915 jusqu'à la moitié de l'année suivante enregistre une amélioration avec l'accroissement de « rolling stock ». Il convient de noter que la série d'articles sur les chemins de fer s'arrête aussi à ce moment-là. Cette période correspond également aux revers sur les fronts avec l'avancée considérable des armées austro-hongroises (avec l'aide des Allemands) en Russie⁵⁵⁸. Or cette amélioration temporaire n'a pas eu comme résultat des mesures structurelles fondamentales seules capables de rendre les infrastructures défaillantes efficaces à long terme. Et dès la seconde moitié de 1916, la fragilité des transports pointe à nouveau. Les deux dernières années de la guerre sont marquées par « un déclin considérable de la capacité d'acheminement du système des transports. [Par conséquence,] « les bénéfices de la hausse de la production industrielle n'ont pas été complètement réalisés à cause de l'incapacité des transports à acheminer les produits à temps⁵⁵⁹. »

Manque de matériel

Et sur les fronts, les soldats font le frais de ces failles. En effet, les témoins relèvent des pénuries récurrentes aussi bien de munitions, d'armes et d'équipement militaire que de nourriture et produits du quotidien. Dans sa pièce satirique, Karl Kraus souligne l'inefficacité de l'économie et de l'administration austro-hongrois qui mène à des scènes absurdes. Ainsi, les unités déployées sous le climat glacial des Carpates, ne reçoivent leurs couvertures d'hiver que l'été suivant⁵⁶⁰... Rappelons aussi le téléphoniste Skála qui, une fois retrouvé son unité après des jours passés à sa recherche, fait le constat dont l'absurdité égale facilement la satire du journaliste qu'il n'a même plus de couette. Tout est resté à l'ancien poste. Il ne lui reste qu'à attendre qu'un autre soldat soit tué pour en « hériter » d'une⁵⁶¹... Toujours à propos de textile, Pluhacek, remarque d'importantes pénuries de vêtements et de chaussures. Beaucoup de soldats portent des vêtements féminins ramassés dans les villages qu'ils traversent. « Le téléphoniste Urban n'a même plus de pantalon, il porte une culotte bleue, volée et déchirée. A part cela, il

⁵⁵⁸Opération du mai 1915 couronnées de succès le 02/05/1915 dans la bataille de Gorice et Poustky, les Russes repoussés derrière le San, avancée sur Iaroslavl, traversée du San le 11/05/1915, prise de Lvov le 22/06 et traversée de la frontière le 23/06, progression sur Varsovie, Sokal, Bug et offensive finale sur Brest-Litovsk le 26/08/1915 marque le point limite de l'avancée des puissances centrales en Russie, puis un certain statut quo jusqu'au déclenchement de l'offensive Broussilov en avril 1916 forçant le recul des puissances centrales.

⁵⁵⁹J. Robert Wegs, *Transportation : The Achilles Heel of the Habsburg War Effort*, in : Robert A. Kann, Béla K. Király, Paula S. Fichtner (éd.), *The Habsburg Empire in World War I*, New York, East European Quarterly, Boulder, distributed by Columbia University Press, 1977, p. 121.

⁵⁶⁰Karl Kraus, *Les derniers jours de l'humanité*, Marseille, Agone, Montréal, Comeau & Nadeau, 2000 (1918-1919).

⁵⁶¹František Skála, *op. cit.*, p. 239.

est pratiquement nu⁵⁶². » Dans son anecdote louant les qualités et mérites du capitaine Baudysch, Berger expose au second plan, la pénurie de munitions de l'artillerie sur le front italien⁵⁶³. Appelé sous les drapeaux en mai 1915, Vajcenbauer, fait ce constat inquiétant dès son arrivée auprès de son régiment noté dans son journal tenu pendant la guerre le 25 et le 26 mai 1915 :

« L'après-midi nous sommes allés tirer sur la cible. La majorité d'entre nous tenait un fusil dans les mains pour la première fois de sa vie. Or les fusils n'étaient pas nombreux, tous n'ont donc pas pu tirer. Moi non plus ce dont j'étais bien content. [...] Ceux qui n'ont pas encore de fusil en reçoivent des vieux de l'année 1870, complètement rouillés⁵⁶⁴ ! »

Les capacités déficientes de transport constituent une des causes de ces pénuries, la capacité insuffisante de production des industries austro-hongroises et la mauvaise gestion des stocks en sont deux autres. Le cas du matériel proprement militaire incluant armes modernes, munitions et équipements spéciaux est symptomatique de l'impréparation de l'industrie et de l'économie austro-hongroise à une guerre de cette ampleur et explique ses balbutiements initiaux et sa fragilité globale face aux besoins d'une guerre industrielle moderne. La macro-analyse éclaire et confirme ici les observations des individus. Dans les années précédant 1914, la Monarchie danubienne consacrait le plus petit budget de toutes les grandes puissances aux armements. Malgré une hausse considérable en 1912-1913, les dépenses militaires ne représentaient que 21% du budget total. En 1914, cela correspondait à un quart des dépenses militaires russes et allemands, un tiers des celles du Royaume-Uni et de la France ; le budget était inférieur même aux dotations italiennes⁵⁶⁵. Par conséquent, en puissance de feu, la Monarchie danubienne est restée loin derrière ses adversaires et son allié septentrional⁵⁶⁶. « Cette faiblesse », conclut l'historien, « était due en large partie aux coupures budgétaires mais il reflétait également une réflexion tactique erronée du haut commandement incapable de tirer la leçon des guerres récentes, en Mandchourie ou dans les Balkans⁵⁶⁷. » Sous cette lumière, les plaintes formulées par les témoins s'enchaînent parfaitement dans le cadre global.

⁵⁶²Petr Pluháček, *op. cit.*, p. 88 : « Telefonista Urban nemá kalhot, nosí roztrhané, ukradené modré spodky, jinak je úplně nahý. »

⁵⁶³AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, l'histoire du capitaine Baudysch.

⁵⁶⁴AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896 – 1944, texte non paginé, notes du 25 et 26/05/1915 : « Odpoledne jsme šli střílet do terče. Velká část z nás měla pušku, alespoň vojenskou prvně za svého života v rukou. Ale pušek bylo jen několik, a tak se ani na každého nedostalo a na mne také ne, čemuž jsem byl jen povděčen. »

⁵⁶⁵Gunther E. Rothenberg, *op. cit.*, p. 172.

⁵⁶⁶En voie de rééquipement, l'artillerie de campagne austro-hongroise ne possédait que quarante-deux pièces pour chaque division d'infanterie contre une moyenne de 48 en Russie et 54 en Allemagne. 30 de ses pièces étaient des calibres 8-cm M 5/8 modernes, mais elles étaient toujours équipées de canons dépassés, limitant leur portée maximale. Les autres étaient des armes anciennes et vétustes, inadaptées à la guerre moderne. Gunther E. Rothenberg, *op. cit.*, p. 174.

⁵⁶⁷Gunther E. Rothenberg, *op. cit.*, p. 172.

Manque de nourriture

Au sommet de toutes les pénuries, c'est l'insuffisance des vivres qui trouve l'écho le plus puissant dans les témoignages. Le manque chronique de nourriture se dessine en filigrane dans les récits évoquant la violence hiérarchique et les punitions. C'est la cause première de nombreux litiges, de nombreux actes illicites : si les hommes pouvaient manger à leur faim, il serait inutile de les attacher, de les battre ou même les menacer de mort pour avoir dévoré la boîte de conserve destinée au lendemain... Et ce thème de sous-provisionnement chronique revient sans cesse, même en dehors de ce cadre. En arrivant sur le front est en automne 1914, Kliment résume la situation qu'il y trouve :

« Quand j'ai vu à quoi ressemble le ravitaillement ici, j'en ai conclu que pour éviter de tomber d'épuisement, il fallait que je m'occupe de moi-même. A partir de ce moment-là, je ne me préoccupais de ce qui se passait devant ou derrière mais seulement d'avoir quelque chose à manger⁵⁶⁸. »

Pospíšil introduit même dans son livre des souvenirs des chiffres :

« La vie tranquille n'a pas duré longtemps. On a diminué les rations de pain, déjà assez maigres, des troupes. Afin que personne n'ait du temps pour réfléchir aux causes de cette misère, on a reçu en même temps l'ordre d'augmenter les efforts de travail. [...] Nous avons été révoltés par l'information que les Russes de l'autre côté recevaient des rations bien plus importantes que nous. Par exemple, ils ont 140 dkg de pain par personne alors que nous seulement 40⁵⁶⁹. »

Kliment est un homme de gauche, ensuite légionnaire, Pospíšil quitte les légions dans lesquelles il s'est engagé en Russie pour se joindre à l'Armée rouge. C'est le seul témoin dont le récit est publié pendant l'époque soviétique. Les deux ouvrages sont des souvenirs rédigés après la guerre dont la fidélité ne peut être prouvée. Notamment chez Pospíšil, nous ne pouvons pas exclure que l'allusion au meilleur traitement chez l'ennemi ne soit qu'une apostille idéologique... soit, mais d'autres témoins confirment ce propos. Dès le 18 août 1914, Zetek, envoyé en Serbie, affirme être resté trois jours sans nourriture, exposé à la faim et à la soif⁵⁷⁰. Pour la même période initiale, le commandant Wagner avoue avoir été obligé de fermer l'œil lorsque ses

⁵⁶⁸Josef Kliment, *op. cit.*, p. 39 : « Když jsem viděl, jak vypadá cele to stravování, došel jsem k názoru, že budu nucen starat se sám o sebe, nebo jinak padnu vysílením. Od té doby nebylo mou starostí, co se děje vepředu nebo vzadu, ale to, abych měl co jíst. »

⁵⁶⁹Josef Pospíšil, *op. cit.*, p. 30-31 : « Klidný život netrval dlouho. Mužstvu snížili již tak dosti hubeny přiděl chleba, a aby nikdo z nás neměl moc času na přemýšlení o příčinách té mizérie, přišel současně příkaz ke zvýšení pracovního nasazení. [...] Pobouření v nás vyvolala zvěst, že Rusové na druhé straně dostávají podstatně vyšší přiděly stravy než my. Například máji 140 dkg chleba na osobu, zatímco my jenom 40. »

⁵⁷⁰VHA Praha, fond: SbHP, carton 48, Josef Zetek, p. 13.

hommes affamés palliaient l'absence de ravitaillement officiel en volant des patates dans les champs environnants. Skála aperçoit deux soldats faire rôtir un chien sur un feu improvisé dans la forêt⁵⁷¹. En été 1916, František Novák peint une image haute en couleur de l'état alarmant des soldats de son unité et attire l'attention sur ses conséquences :

« À cause de la faim et d'autres souffrances, nous sommes tous décharnés, sales avec des barbes incultes négligées, et des cernes sous les yeux dont certains brillent comme en état de fièvre alors que d'autres, voilés, jettent des regards hagards. Je remarque chez tous, même chez moi, une expression brutale dans le visage, nous sommes tous nerveux, irrités. Nous avons tous plein de poux et de puces, les jambes douloureuses et sales, pas de temps pour se laver et nettoyer ses vêtements [...] Le désespoir et le dégoût pour la vie se répand au sein des troupes. Chacun n'attend que la balle libératrice et l'hôpital est un paradis rêvé⁵⁷². »

Le jeune volontaire d'un an, cadet Květoň, fait le même constat : « Le pire était que nos rations diminuaient jour après jour ; la misère des tranchées pleine de désespoir ne s'améliorait pas⁵⁷³. » Berger traite ce sujet grave sur le ton de l'humour noir. Le 15 juin 1917, les soldats reçoivent une note officielle annonçant la diminution des rations de pain à partir du 31 juillet suivant : « D'aucuns disent que s'il y a moins de pain, au moins on ne se chiera plus dessus⁵⁷⁴. »

Le jeune Kubík ajoute sa voix à l'harmonie des témoignages. Lui aussi sur le front russe, il note dans son journal : « Où est le front ? A combien de nous ? Qui s'en occuperait. Surtout, il faut qu'il y ait des patates⁵⁷⁵. » Une certaine légèreté qui transpire de ces lignes précoces disparaît au fur et à mesure que son séjour au front, d'abord dans les Carpates, puis en Pavie s'allonge. Un peu plus tard, il note au sujet des pénuries de vivres : « Certains sont tellement affamés qu'ils vomissent la soupe dès qu'ils en mangent. Ces cas se sont multipliés et lors du contrôle médical, le médecin leur a prescrit de l'eau salée⁵⁷⁶. » A bout de forces par suite des souffrances endurées dont la faim, ce jeune homme mobilisé en 1917 à même pas 19 ans, met la fin à sa participation à la guerre onze mois après son départ au front par automutilation... dans son cas, le désespoir a eu raison de sa ténacité. Il est difficile de mettre en question la sincérité de son journal de

⁵⁷¹František Skála, *op. cit.*, p. 77.

Voir aussi J. F. Havelka, p. 49, printemps 1918 en Italie, il raconte avoir été obligé de tuer un chien pour le manger. « Připadal jsem si jako velký hříšník a styděl jsem se sám před sebou. »

⁵⁷²František Novák, p. 31, note du 21 et 22/07/1916 : « [...] Zoufalství a nechut' ke všemu životu šíří se mezi mužstvem. Každý čeká vysvobození od nějaké kulky a nemocnice je všem vytouženým rájem. »

⁵⁷³Vladislav Květoň, *op. cit.*, p. 34 : « Horší bylo, že naše příděly se den ode dne tenčily ; zákopová mizérie plná zoufalství, se pořád nelepšila. »

⁵⁷⁴AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, L3, p. 68 : « někteří říkají, že když budeme mít hlad, aspoň se neposereme. »

⁵⁷⁵František Kubík, *op. cit.*, p. 50 : « Kde je fronta, jak daleko ? Kdo by se staral. Hlavně, aby byly brambory. »

⁵⁷⁶František Kubík, *op. cit.*, p. 87 : « Někteří jsou tak vyhládlí, že tu polévku hned zvrátí. Tento případ se množil a při lékařské vizitě jim doktor předepsal slanou teplou vodu. »

guerre, retrouvé et publié dans la vague mémorielle des années 2000 par un musée provincial. Dans les derniers mois de la guerre, en septembre 1918, Havelka stationné dans l'arrière-front italien exprime tout son désespoir du manque de nourriture qui sape tous les restes de son moral : « Il aurait été probablement mieux encore que l'escadron italien nous crible d'obus pour que tout cela finisse. Nous périrons de faim⁵⁷⁷. » La liste des souffrances que la guerre inflige aux combattants en plus de la peur, de la mort ou de désagrégation corporelle est longue et les allusions nombreuses. Il est impossible d'en dresser un tableau exhaustif ici⁵⁷⁸. Pour notre analyse, il est intéressant de relever plutôt l'ampleur et la nature de la responsabilité de ce qui leur arrive que les hommes en souffrance attribuent aux institutions qui les encadrent⁵⁷⁹. Si, quant à la nourriture, certains manquements peuvent être temporaires, relevant du déroulement des opérations – lors des batailles, les unités peuvent se retrouver coupées de leur point de ravitaillement, leurs cuisines ne parvenant pas à les suivre dans leurs mouvements – d'autres pénuries décrites prennent source directement dans l'insuffisance de production et dans la mauvaise gestion administrative et logistique. Tous ces défauts et dysfonctionnements aggravent considérablement les conditions de vie (de survie) des combattants et diminuent leur capacité de se battre aussi bien sur le plan physique (affaiblissement des corps) que psychologique. Pourquoi donner le meilleur de soi à un État qui s'avère incapable de subvenir aux besoins de ses soldats ? Pourquoi défendre une organisation qui n'est pas capable d'assurer une gestion à la hauteur de la tâche ? Comment croire à la victoire si les vices sévissent dans tous les domaines ? A travers son incapacité à assurer correctement l'effort de guerre, la Monarchie austro-hongroise s'est discréditée aux yeux d'un grand nombre de ses sujets. La tentation de profiter des failles du système en mettant en place des stratégies de survie individuelles n'en sort qu'amplifiée.

4.2.3.2 Et les mauvaises nouvelles de l'arrière ou la circulation des informations entre

⁵⁷⁷Havelka, p. 57 : « Snad by bylo lépe, kdyby nás italská letecká eskadra zasypala pumami, aby již byl konec. Zemřeme hladu. »

⁵⁷⁸Le manque ou l'insuffisance d'hygiène, des abris pour se loger etc. Comme en France, les barbes incultes et les poux sont autant des leitmotivs des récits de l'expérience combattante. (Citer Casals, Rousseau).

Un autre facteur important pour le moral est constitué par le roulement des permissions, pensons au rôle des suspensions des départs en permissions pour les mutineries de mai-juin 1917 dans l'armée française (André Loez, *14-18, les refus de la guerre, op. cit.*). Dans les corpus dont nous disposons cet élément est cependant peu visible pour la simple raison que l'écrasante majorité des témoins arrêtent la guerre avant de pouvoir partir ne serait-ce qu'une fois en permission, soit – le plus souvent – en étant capturés, soit en étant blessés ou en arrêtant tout simplement leurs témoignages après quelques mois seulement. Chez les diaristes assidus qui n'ont pas quitté l'uniforme austro-hongrois de toute la guerre, comme Berger, Skála, Váchal, par exemple, il est possible de suivre la rotation qui apparaît alors très imparfaite dans les deux premières années de la guerre mais se systématisait et se stabilise en 1916. En automne 1918, les nombreux soldats qui ne rentrent plus des permissions auprès de leurs unités contribuent à la dislocation définitive de l'armée et de l'État austro-hongrois.

⁵⁷⁹Il est intéressant de mettre ces plaintes en parallèle avec les témoignages des volontaires tchèques engagés par exemple en France, qui détaillent avec enthousiasme leurs rations journalières incluant même du vin rouge.

les deux espaces

« Cela représentait beaucoup de travail. Mais en contrepartie, les censeurs avaient la possibilité d'approcher un peu l'état d'esprit des soldats partant au front. » [...] On pouvait souvent ressentir que beaucoup d'entre eux n'étaient pas tourmentés uniquement par la vision du front mais aussi par la pensée de leur foyer, qui pouvait constituer un soutien pour l'un et un fardeau pour l'autre⁵⁸⁰. »

Dans ce passage, Dobrovolný souligne à quel point le soldat reste lié à l'arrière, à sa famille et à son environnement. Malgré son déplacement physique, le soldat reste, dans son âme, chez lui. Une des preuves mesurables, en sont l'accroissement sans précédent du volume de correspondances échangées dans tous les États belligérants où l'alphabétisation de la population atteint un niveau suffisant. France, Allemagne, GB, Autriche-Hongrie, Italie du moins ces parties occidentales ne font pas exception. La multitude des allusions et passages liés à la pratique épistolaire dans les témoignages ne font que corroborer ce constat. Les soldats sont avides des nouvelles de leurs proches et vice versa mais beaucoup d'entre eux tiennent aussi à s'informer des nouvelles plus générales. Cela correspond à la pratique établie avant la guerre, ceux qui lisaient les journaux avant, tentent de continuer à le faire malgré les difficultés. Les soldats s'informent en lisant la presse aussi bien que par échanges épistolaires avec leur proche et leur réseau de connaissances. Les échanges oraux constituent un autre canal de communication qui est peut-être le plus important. Hélas, le contenu des discussions reste insaisissable pour l'historien. Seuls les témoignages en retranscrivent quelques bribes.

Les sources d'information : lectures, écritures et conversations des combattants

En France, la méfiance grandissante à l'égard de la presse creusant au passage l'abîme entre la perception de la guerre en première ligne et à l'arrière est un leitmotiv de l'expérience des tranchées⁵⁸¹. Dans son étude récente sur les pratiques de lectures des « poilus » français⁵⁸², Benjamin Gille : « dessine ainsi un portrait renouvelé de nos poilus, plus érudits que l'on a tendance à le penser, bien moins sensibles au "bourrage de crâne" qu'on ne l'a dit, et travaillés

⁵⁸⁰Josef Dobrovolný, *op. cit.*, p. 19 : « Bylo s tím hodně práce. Zato měli censoři možnost nahlédnouti trochu do poměrů vojáků jdoucích na frontu. (...) vůbec bývalo často cítit, že mnohé vojáky netíží jen myšlenka na frontu, nýbrž i myšlenka na domov, jenž jednomu mohl být oporou, druhému břemenem. »

⁵⁸¹Rémy Cazals, *Les mots de 1914-1918*, *op. cit.*, mots clé : « bourrage de crâne », p. 20-21, « journaux de tranchées », p. 67, « langue de bois », p. 68. Voir aussi : Rémy Cazals, Frédéric Rousseau, 14-18, le cri d'une génération : la correspondance et les carnets intimes rédigés au front, la Grande Guerre passée au filtre de la censure et de l'autocensure, au filtre du temps et de la fiction, de la parole confisquée à la parole libérée..., Toulouse, Éd. Privat, 2001.

⁵⁸²En France, un livre entièrement consacré à ce sujet est paru récemment. Benjamin Gilles, *Lecture des poilus : Livres et journaux dans les tranchées, 1914-1918*, Paris, Autrement, 2013. Citer le livre et les critiques qui peuvent en être faite...

sans cesse par le besoin de comprendre⁵⁸³. » Cette conclusion semble transposable aux combattants de l'armée qui nous intéresse ici. Les soldats mobilisés dans l'armée de François Joseph ne se montrent guère plus crédules que leurs homologues d'outre-Rhin. L'écrivain et journaliste autrichien Kisch résume la situation avec l'ironie qui lui est propre, le 8 décembre 1914, au début de la grande retraite austro-hongroise de la Serbie et à la fin de son séjour au front, il conclut : « Mais dans la guerre, ces nouvelles authentiques n'ont pas plus de valeur que les bavardages des latrines⁵⁸⁴. » Au fil des lignes de son journal, il relève en effet des informations erronées, mensongères mêmes, communiquées par les canaux officiels. Le 25 octobre 1914 par exemple, il note à propos du démenti officiel de la victoire serbe à Gučevo : « Même en temps de paix personne ne croyait à de telles « corrections » tordues. Qui pourrait y croire alors maintenant que nous sommes bien formés à la technique de lecture des journaux⁵⁸⁵. » Kisch est un intellectuel et proche des courants dissidents mais l'écart entre les descriptions proposées dans les communiqués officiels et l'expérience vécue n'échappe pas à d'autres témoins du corpus. Le plus jeune d'entre eux, le soldat Kubík, par exemple, fait cette observation en ... lors de son séjour sur le front oriental : « Une déclaration officielle transcrite dans le journal annonce que la nuit dernière, le front était animé, que l'ennemi a entrepris des actions localisées mais qu'il a été repoussé. Nous nous lisions ça sur nous pendant que le Russe nous chassait à travers la forêt. Quelle rigolade⁵⁸⁶... » De la hauteur de ses 19 ans, il n'est pas moins dupe que le journaliste. Sur la pertinence des informations des fronts, les témoins ne se font pas d'illusion et pourtant, comme en France⁵⁸⁷, en recensant des bribes par ci et par là, ils ne renoncent pas à la lecture de la presse pour autant. Elle reste une source d'information cruciale sur l'arrière, malgré de nombreux défauts constatés, la lecture aide les soldats à maintenir le lien avec l'arrière. Ainsi, Vajcenbauer, employé lui-même comme typographe dans la rédaction d'un journal pragois, qui confirme ne plus acheter de journaux, même des journaux tchèques, ni même « le journal *Čas* de Masaryk qui y est le plus populaire » dès son arrivée à Linz où il est incorporé, car : « aujourd'hui cela ne fait plus de différence, journal comme journal, sous la pression d'en-haut, ils sont tous pareils jusqu'à la dernière lettre⁵⁸⁸ », affirme-t-il

⁵⁸³Présentation de l'ouvrage en ligne. Source : <http://www.cheminsdememoire.gouv.fr/fr/lectures-de-poilus-1914-1918>, consulté le 31/01/2019.

⁵⁸⁴Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 209 : « Ale ve válce nemají autentičké zprávy větší ceny než povídačky z latrín. »

⁵⁸⁵Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 153 : « Ani v dobách míru se nevěřilo takovým zkrouceným „opravám“, kdepak teď, kdy jsme důkladně vyškoleni v technice čtení novin. »

⁵⁸⁶František Kubík, *op. cit.*, p. 61 : « V novinách úřední zpráva hlásí, že na frontě bylo v noci živo, nepřítel podnikal místní akce, ale byl odražen. Toto jsme o sobě četli, když nás Rus honil po lese. To jsme se nasmáli... »

⁵⁸⁷Benjamin Gille, *Lectures de poilus. Livres et journaux dans les tranchées*, Paris, Autrement et Ministère de la Défense, 2013.

⁵⁸⁸AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896 – 1944, note du ... /05/1915 : « Nekupuje žádné noviny, i když se v Linci prodávají všechny české, největší obliba Masarykův čas. „dnes je to jedno, noviny jako noviny, vše pod tlakem shora do poslední písmeny stejné. » et aussi, plus loin : « Nečte noviny, i když ve městě je jich hodně, nejoblíbenější Masarykův Čas, jeho každá zpráva ještě

quelques jours plus tard, le 30 mai 1915, d'avoir appris la nouvelle de l'arrestation de Karel Kramář de la presse. Il lit également que la misère grandit à Prague⁵⁸⁹. La réflexion qui s'ensuit, comparant la situation d'un soldat et d'un ouvrier aboutissant à la conclusion : « soldat = esclave de l'État », est également inspirée d'un magazine d'orientation anarchique qu'il se procure⁵⁹⁰... Dans le corpus, de nombreux témoins évoquent la lecture occasionnelle voire l'abonnement à un ou plusieurs titres de périodiques pendant leurs séjours sur le front. František Novák, instituteur et militant du Parti progressiste tchèque (Masaryk) note également le 7 juillet 1916 : « Mon épouse attentionnée m'envoie souvent des paquets de journaux et je suis le seul soldat de toute la centurie – officiers inclus – qui a toujours de fraîches nouvelles sous la main. Aussi, beaucoup de soldats viennent-ils chez moi les emprunter⁵⁹¹. » C'est dans le journal, qu'il apprend six jours plus tard que les Russes « ont avancé aussi bien au sud qu'au nord et menacent de [nou]s capturer⁵⁹². » Le téléphoniste Skála dont ni le niveau d'étude, ni la profession n'ont pu être définis à partir des sources disponibles⁵⁹³, maintient au front son abonnement au magazine *Čas* [Le Temps], édité par Masaryk et ses proches, il est d'orientation progressiste et plaide la cause tchèque. Il note avoir reçu son premier numéro sur le front russe fin juillet 1915 (entre le 20/07 et 05/08)⁵⁹⁴, un mois environ après son arrivée dans la zone des combats. Fin septembre 1915, suite à la suspension de la publication du *Čas*, il reçoit en tant qu'abonné pour la première fois le journal *Česká politika* [La Politique tchèque] en compensation⁵⁹⁵. A la même période, le jeune étudiant et lieutenant Dobrovolný est un autre abonné à ces deux périodiques sur le front russe. Ensuite, les allusions à la lecture de la presse disparaissent. L'auteur participe aux grandes batailles de l'été-automne 1915 sur le front (le San, Volhynie, Lutsk, Kostiantynivka, Koryta) avant d'être transféré avec son unité sur le front italien en mars 1916 pour réapparaître en mai 1917, lors de son séjour de convalescence dans la ville hongroise de

víc zdrťí. »

⁵⁸⁹AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896–1944, note du 30/05/1915.

⁵⁹⁰AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896–1944,

⁵⁹¹František Novák, texte non paginé, note du 07/07/1916 : « Má pozorná žena posílá mi často balíky novin a jsem jediný voják z celé setniny – nevyjímaje důstojníky, který má vždy po ruce čerstvé zprávy. Také kdekdo chodí si je ke mně vypůjčit. »

⁵⁹²⁵⁹²František Novák, texte non paginé, note du 13/06/1916 : « Podle novin postoupili Rusové na jihu i na severu od nás. Hrozí nám zajetí. »

⁵⁹³Comme ce témoin n'a pas été légionnaire ou membre de l'armée tchécoslovaque indépendante, son dossier militaire a été détruit avec les autres dossiers des soldats austro-hongrois lors de l'aménagement des Archives militaires de Prague. Contrairement à d'autres témoins, Skála qui publie son journal de guerre en 1937 dans Orlický kraj, un « hebdomadaire progressiste indépendant qui informe, éduque et amuse » comme dit sa devise officielle, publié dans une petite ville provinciale de Kyšperk, ne révèle rien à propos de ses origines, sa vie familiale et professionnelle avant la guerre, sauf quelques allusions à « sa vieille mère ». Skála a vraisemblablement plus de trente ans en 1914, il vit dans une ville de province et exerce une profession non-agricole. Son écriture montre en effet un homme mûr, plutôt bien instruit (sa manière d'écrire et le poste de téléphoniste qu'il obtient dans l'armée) avec un intérêt pour la politique, proche des progressistes et des défenseurs de la cause tchèque (il est abonné au magazine *Čas* de Masaryk et membre de Sokol.)

⁵⁹⁴František Skála, *op. cit.*, p. 49.

⁵⁹⁵František Skála, *op. cit.*, p. 99.

Kápošvár (il est blessé le 1er novembre 1916 à la colonne vertébrale, évacué du front où il ne revient plus, il est réformé le 28 novembre 1917 comme invalide à 40 %). Il y reçoit plusieurs titres tchèques : *Lidový deník* [Le journal du peuple], *Národní politika* [La Politique nationale] a *Národní listy* [Le journal national]⁵⁹⁶. Le lieutenant d'artillerie, ingénieur en civil, Sperling, continue, lui aussi, à se procurer et à lire la presse, même tchèque tout au long de la guerre. Sur le front italien dans la zone des combats, il reçoit le 20 septembre 1916 le journal tchèque *Národní listy* [Le journal national] du 19 du même mois (donc avec un jour de retard seulement). « Tout de suite il y a une autre atmosphère et d'autres pensées », se réjouit ce cadre parfaitement bilingue et parfaitement loyal de l'armée austro-hongroise⁵⁹⁷. Un mois plus tard, lors de la 8e offensive sur l'Isonzo, il note dans son journal, avoir lu un autre journal tchèque : *Národní hospodářství* [L'économie nationale] de Kaloušek⁵⁹⁸. L'année suivante, 1917, après deux mois passés auprès du siège régimentaire à Vienne, lorsqu'il rentre sur le front en Italie, sur le plateau de Monte Piano à Rautkofel, il passe sa première matinée à lire *Národní Listy*, journal prêté par un Tchèque local⁵⁹⁹. Il continue à recevoir ce principal quotidien tchèque et quelques jours plus tard, il ajoute la réapparition d'*Arbeiter Zeitung* [Journal des travailleurs, en allemand] et de *Lidové noviny* [Journal du peuple / populaire, en tchèque]⁶⁰⁰. En dehors des journaux, il occupe son temps libre à lire les *Pohádky z naší vesnice* [Contes de notre village] de Hálek en tchèque⁶⁰¹ et même *Krieg und Friede* [Guerre et paix] de Tolstoï en allemand⁶⁰². L'écrivain et journaliste autrichien Kisch, trouve lui-aussi des opportunités de renouer avec sa pratique de lecture d'avant-guerre, même si dans les tourments de la campagne serbe d'été-automne 1914, les journaux disponibles se font rares. Une fois il tombe sur un vieux numéro de *Lipziger Neueste Nachrichten* [Les actualités de Leipzig] où il s'amuse du feuilleton sur le temps de guerre dans un café berlinois où il passait de nombreuses heures avant de répondre à l'appel des armes : « Je m'y rendais cette année presque tous les jours et je peux bien imaginer ces hommes de lettres hyper-sensibles, maladifs, nerveux au plus haut point et submergés par la psychose, accueillir les rumeurs, les gonfler, en créer d'autres. Ils me manquent⁶⁰³. » Ensuite, la source semble se tarir, le 18 novembre à Lajkovac, il se jette sur un journal serbe qu'il s'efforce à déchiffrer⁶⁰⁴. En dehors de la presse, il se laisse envoyer par son frère pour les quelques moments d'accalmie

⁵⁹⁶František Skála, *op. cit.*, p. 274.

⁵⁹⁷Bohumil Sperling, *op. cit.*, p. 58, note du 21/09/1916 : « Včera došly *Národní listy* z 19. t.m. Hned jiný vzduch a jiné myšlenky. »

⁵⁹⁸Bohumil Sperling, *op. cit.*, p. 64, note du 17/10/1916.

⁵⁹⁹Bohumil Sperling, *op. cit.*, p. 103 : note du 08/08/1917 : « Od dopoledne čtu v kavárně *Národní Listy* a *Politiku* zapůjčenou mi také jedním zdejším Čechem (Fhn. Belcarem). »

⁶⁰⁰Bohumil Sperling, *op. cit.*, p. 107, fin août 1917.

⁶⁰¹Bohumil Sperling, *op. cit.*, p. 107.

⁶⁰²Bohumil Sperling, *op. cit.*, p. 111, note du 24/09/1917.

⁶⁰³Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 79, note du 01/09/1914 : « Chodil jsem tam tento rok téměř denně a dovedu si představití, jak tito nanejvýš nervosní, hyper sensitivní a chorobní literáti jsou teď zachvacováni psychosami, jak přijímají pověště, nafukují je, dávají pověstem vznikati. Je mně po nich smutno. »

⁶⁰⁴Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 191.

les Confessions de Rousseau⁶⁰⁵ ; d'autres titres lui sont prêtés par le colonel-lieutenant von Nastič, selon auteur un grand amateur du philosophe français⁶⁰⁶. Le peintre Váchal, sur le même front à la même période (été 1917) confirme que « Un numéro d'un journal tchèque apparaissait ici une fois tous les deux jours en moyenne⁶⁰⁷ ». L'hôtelier Šelf, persécuté au début de la guerre (il est dégradé d'adjudant à simple soldat et incarcéré pendant cinq mois comme opposant politique suite à la dénonciation d'un aubergiste polonais à Cracovie où son régiment est rappelé fin octobre 1914 pour se reconstituer après de lourdes pertes subies lors des batailles sur le San), note qu'il reçoit au début de l'année 1918 sur le front en Italie le journal tchèque *Neodvislost* [Indépendance] d'où il reçoit la nouvelle de la *Tříkrálová deklarace*⁶⁰⁸ [la Déclaration du Jour des Rois mages]...⁶⁰⁹ Dans son vaste journal aux entrées quotidiennes, Berger détaille lui aussi ses lectures qui sont des réponses à son appétit insatiable d'autodidacte pour les savoirs et informations aussi fréquentes qu'éclectiques. Le 21 juillet 1915 à Košice il se procure *Politisches Volksblatt* [Le journal politique populaire, en allemand] qu'il qualifie de « magazine semi-gouvernemental publié à Budapest⁶¹⁰. » Lors de sa convalescence dans un hôpital à l'arrière, en Slovaquie actuelle, il lit même le *Právo lidu* [Le droit du peuple], un journal en tchèque, orienté fortement à gauche : « On comprend qui est qui, en fonction du journal qu'il recherche⁶¹¹ », note-il alors dans son carnet. Le 15 septembre, fidèle à sa méthode rigoureuse, il fait un bilan récapitulatif de son séjour à l'hôpital, il réserve une ligne à la presse, notant tous les titres disponibles avec leurs caractéristiques : « *Lidový deník* [Journal du peuple] agrarien, *Venkov* [La campagne], parfois *Právo lidu* [Le droit du peuple] social-démocrate, *Vídeňský deník* [Le journal de Vienne] national-socialiste; ensuite les magazines slovaques : *Slovenské noviny* [Le journal slovaque], *Vlast a Svět* [La Patrie et le Monde] – un journal économique éducatif ; un journal polonais, un journal rhuténien, deux journaux roumains, un slovénien et quelques torchons en allemand nommés *Kleine Zeitung* [le petit journal] de Graz », en plus il se procure *Dělnické listy* [Le journal des ouvriers, *Arbeiter Zeitung* en allemand] et une revue spécialisée *Tesařský obzor* [L'horizon des charpentiers]⁶¹². Ce n'est que le 9 janvier 1916 qu'il

⁶⁰⁵Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 136, note du 06/10/1914.

⁶⁰⁶Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 139, octobre 1914.

⁶⁰⁷Josef Váchal, *op. cit.*, p. 125, note de fin juillet 1917 : « Průměrně tak jednou za dva dny objevil se zde nějaké číslo českých novin. »

⁶⁰⁸Déclaration du 6 janvier 1918 par laquelle une assemblée générale des députés tchèque du Conseil, des assemblées des pays tchèques historiques rejoint par les représentants de la culture tchèque a demandé l'autonomie des Tchèques et des Slovaques et leur réunion dans un seul Etat à l'intérieur de l'Empire Austro-hongrois.

⁶⁰⁹Josef Šelf, *op. cit.*, p. 132.

⁶¹⁰AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 23 : « polovládni časopis vycházející v Budapešti. »

⁶¹¹AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 29, note du 31/07/1915 : « Na každém se pozná co je zač, po jakých novinách jde. »

⁶¹²AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 47, note du 15/09/1915 : « Noviny a časopisy, které docházely do nemocnice : agrární Lidový deník, Venkov, někdy soc-dem Právo lidu, nár. Soc. Vídeňský deník ; slovenské časopisy : slovenské noviny, Vlast a Svět – poučno-hospodářský list ; 1 polský, 1 rusínský, 2 rumunské, 1 slovinský a několik německých cancálků pod názvem

note la première restriction à ce sujet : « Aujourd'hui, l'ordre du jour annonçait qu'il est interdit de recevoir *Národní listy* [Le journal national] et *Dělnické noviny* [Le journal des travailleurs]. Et à la fin ils interdiront de lire même *Pražské noviny* [Le journal de Prague] un journal semi-officiel juste parce qu'il est imprimé en tchèque ou ils nous interdiront de lire tout court⁶¹³. » Sa perspective se révèle trop pessimiste et ses craintes ne se réalisent pas. Il lit encore *Dělnické noviny* [Le journal des travailleurs], le 15 mai 1916 et y trouve des « articles importants⁶¹⁴ », le 23 octobre 1916 s'est dans le même journal qu'il apprend la nouvelle de l'assassinat du Premier ministre Sturghk⁶¹⁵, le 23 décembre 1916⁶¹⁶. Début décembre 1916, il trouve dans la presse les éléments suivants qu'il juge assez important pour les mentionner dans son journal : les photos de quatre empereurs fauteurs de guerre, les photos de l'Empereur et des articles sur sa mort, les articles sur la social-démocratie, une critique des paysans en tant que profiteurs de guerre et finalement l'article : « Deux empereurs en caricature. »⁶¹⁷ Selon les entrées de son journal, sa pratique de lecture s'intensifie encore en 1917 (où alors il en parle plus souvent car les informations qu'il en tire lui paraissent plus souvent dignes d'être reportées et immortalisées sur les pages de son journal ?). Il continue à lire la presse et affirme être informé de tels événements clés comme le travail de Masaryk à l'étranger pour la destruction de l'Autriche⁶¹⁸, le message pour la paix du président américain Wilson⁶¹⁹, un article que Masaryk aurait publié dans une revue russe de droite réactionnaire *Ruskaia Volia*⁶²⁰ [La volonté russe], les nouvelles de la révolution en Russie⁶²¹, il suit le procès avec Adler (l'assassin du premier ministre)⁶²², les nouvelles des grèves à České Budějovice⁶²³, la première réunion du conseil autrichien depuis le début de la guerre⁶²⁴, des nouvelles de la conférence de paix à Stockholm⁶²⁵, il suit via la

Kleine Zeitung ze Štýrského Hradce. »

⁶¹³AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 104 : « Dnes bylo v rozkaze, že nesmíme odebírat „Národní listy » a « Dělnické noviny». Naposled zakážou čísti i polouřední « Pražské noviny », proto, že jsou česky tištěny anebo nám zakážou vůbec číst. »

⁶¹⁴AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 140 : « Články jsou významné. »

⁶¹⁵AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 232.

⁶¹⁶AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 264.

⁶¹⁷AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, respectivement : p. 245, p. 246-248, p. 249, p. 250 et p. 250-251.

⁶¹⁸AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 276, note du 16/01/1917.

⁶¹⁹AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 281, note du : 26/01/1917.

⁶²⁰AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, L3, p. 3, note du 15/02/1917.

⁶²¹AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, L3, p. 17, note du 17/03/1917.

⁶²²AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, L3, p. 56-57, fin avril 1917.

⁶²³AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, L3, p. 58, note du 25/05/1917.

⁶²⁴AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, L3, p. 60, note du 30/05/1917.

⁶²⁵AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, L3, p. 61, note du 01/06/1917.

presse l'évolution de la situation en Russie⁶²⁶, ... Le 7 juillet 1917, cinq jours après la bataille de Zborov qui est entrée dans l'histoire des légions comme la première grande bataille où les unités des volontaires tchécoslovaques ont contribué de façon cruciale à la victoire des Russes sur l'armée austro-hongroise, il note même avoir obtenu l'information suivante :

« Aujourd'hui nous lisons dans le journal, que sur le front Russe, il y a des Tchèques et des Slovaques qui nous combattent. En Russie, une brigade tchéco-slovaque a été formée des prisonniers. Le professeur Masaryk avec d'autres représentants y organise la lutte contre l'Autriche et pour l'indépendance de la Bohême et de la Slovaquie. On n'en apprend pas autant des journaux tchèques que des allemands et on n'a pas assez de sous pour tout acheter⁶²⁷. »

Il en est tellement perturbé qu'il ne dort pas de la nuit⁶²⁸. Jusqu'à la fin de la guerre (de son journal), la presse constitue alors une source d'information qui nourrit sa curiosité et alimente ses réflexions sur les relations internationales, la situation politique, économique et sociale et sur l'avenir de son pays. Comme les autres amateurs de lectures recensés au sein du corpus, Berger trouve des moments pour une lecture de loisirs. Il lit quelques titres purement littéraires comme *Jeanne Eyre* sur lequel il passe entre la campagne contre la Serbie de 1914 et son déploiement consécutif sur ce front russe une dizaine de mois⁶²⁹. Et en avril 1917, sûrement sous l'influence des actualités, il se lance dans *Le Capital* de Marx⁶³⁰.

Qui plus est, la presse, bien que critiquée pour sa soumission au discours officiel, ne sert pas uniquement de source d'information, mais via ses services aux lecteurs, elle constitue parfois un véritable média entre le front et l'arrière. Deux témoins du moins note avoir vu leurs écrits publiés dans un journal et en avoir obtenu de l'aide. Berger, se réjouit de trouver publiée dans le *Tesařský obzor* [L'Horizon des charpentiers], la lettre qu'il leur a envoyée de l'hôpital à Bzenec⁶³¹. Le 26 octobre 1917, il envoie à la rédaction d'un autre journal *Dělnické listy* [Le journal des travailleurs], une nécrologie en hommage de son ami militant du mouvement ouvrier

⁶²⁶AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, L3, p. 84, note du 23/07/1917.

⁶²⁷AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, L3, p. 80, note du 07/07/1917 : « Dnes čteme v novinách zajímavé zprávy. Dnes se dozvídáme, že na ruské frontě bojují proti nám Češi a Slováci. Ze zajatců v Rusku je utvořena česko-slovenská brigáda. Profesor Masaryk s jinými činiteli tam organizují odboj proti Rakousku a pro samostatnost Čech a Slovenska. Z českých časopisů se to tak nedozví jako v německých a vše kupovat, na to nestačí prachy. »

⁶²⁸AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, L3, p. 80, note du 07/07/1917 ?

⁶²⁹AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 24, note du 25 juillet 1915.

⁶³⁰AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, L3, p. 34, note du 10/04/1917.

⁶³¹AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 251, note du 26/11/1916.

à Vienne Štěpánek⁶³². C'est aussi à ce journal qu'il fait appel pour se faire conseiller en matière du règlement concernant le droit d'une mère à demander pour son fils un service à l'arrière s'il ne lui en reste qu'un (les deux frères de Berger sont morts au combat). Et la rédaction du journal le renseigne de façon détaillée : même s'il n'y a aucune loi officielle dans ce sens en Autriche, ils lui conseillent et expliquent comment faire une demande auprès du ministère compétent⁶³³. Un autre témoin, le professeur d'art Havelka, victime de la persécution austro-hongroise, parvient un jour pendant son incarcération à la prison du château de Špilberk (Brno) à s'éclipser et à faire passer à la rédaction de *Lidových noviny* [Le journal du Peuple] où il dicte rapidement au rédacteur Rudolf Těsnohlídek une description des conditions de détention dans cette prison. L'article paraît le 30 juillet 1917 sous le titre : « Les conditions dans la prison militaire de Špilberk⁶³⁴ ». Une autre fois, il n'a pas trouvé autant de compréhension. La rédaction du *Deutsches Tagsblatt* [Le quotidien allemand] qu'il a également sollicité aurait envoyé son article directement au K.u.K. *Kriegsüberwachungsamt* [Le bureau de contrôle suprême], l'organe suprême en charge de la censure...⁶³⁵ Malgré cette infortune, le fait d'avoir fait la tentative montre une certaine vision que l'auteur se faisait de la presse, de son rôle et de ses missions. Par ailleurs, doté manifestement d'un goût pour l'écriture et d'un désir de faire entendre sa voix accusatrice, cet auteur a également contribué par toute une série d'articles sur sa persécution et incarcération sous le régime austro-hongrois au grand recueil des témoignages *Domov za války* publié dans l'entre-deux-guerres⁶³⁶.

Que retenir de cette liste longue et rébarbative, même si elle n'est pas complètement exhaustive des titres périodiques ou littéraires lus par les témoins du corpus ? Premièrement, les références à la lecture et notamment à la lecture de la presse montrent qu'à l'instar de leurs homologues français, les soldats austro-hongrois, une certaine partie d'entre eux du moins, s'intéressaient activement à la vie politique, économique et sociale de leurs pays et tenaient à rester informés même dans la guerre, même sur les fronts, même sous le feu. Deuxièmement, la pratique de lecture était, comme dans les autres pays, largement déterminée par l'habitus d'avant-guerre correspondant au profil socio-culturel de la personne. Sauf Berger dont le parcours est exceptionnel à plein d'égards, les autres témoins qui mentionnent la lecture sont des hommes dotés d'une éducation plus poussée, des intellectuels et servant souvent comme officiers ou sous-officiers dans l'armée, position qui leur réserve un peu plus de temps de loisir et d'intimité

⁶³²AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, L3, p. 142.

⁶³³AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 280, note du 22/01/1917 pour la demande et du 26/01/1917 pour la réponse.

⁶³⁴Havelka, p. 6.

⁶³⁵Havelka, p. 27.

⁶³⁶Alois Zipek (éd.), *Domov za války*, volume 1 : 1914, *Rakouská válečná persekuce*, p. 48-50, *Denunciace a trest*, p. 66-71, *Moje okružní pouť*, p. 74-83, *Železničáři na indexu*, p. 335-345, volume II: 1915, *Humor internovaných*, p. 46-55. *Státu nebezpečné včely*, p. 274-276, volume III: 1916, *Náš styk s cizinou*, p. 40-47, volume IV: 1917, *Válečné anekdoty*, p. 405-407.

qu'aux simples soldats. En revanche, sauf erreur de notre part, la lecture des journaux est pratiquement absente d'autres témoignages, notamment des témoins d'origine paysanne, des jeunes ouvriers en textile, par exemple...⁶³⁷ Par ailleurs, les témoins eux-mêmes tiennent à mettre en avant leur pratique de lecture qui leur octroie implicitement une certaine supériorité intellectuelle par rapport à leurs camarades. Comme le pose Berger avec son franc-parler typique : « Dans notre compagnie ils sont peu développés. Seulement pour picoler, là ils sont développés plus qu'assez : ils préfèrent le rhum et lu cul à la politique⁶³⁸. » Troisièmement, et c'est un point assez important, en listant leurs lectures, ces témoins qui par ailleurs critiquent sévèrement la persécution austro-hongroise dont la censure et les interdictions des titres de presse, prouvent la possibilité de conserver l'accès à une vaste gamme de périodiques, même tchèques, même socialistes sur les différents fronts pendant la guerre. Manifestement, les abonnements continuaient à fonctionner et malgré les imperfections les journaux rapportaient des nouvelles majeures sur l'évolution internationale comme à l'intérieur de l'Empire, celle sur l'activité de la résistance tchécoslovaque à l'étranger incluses.

La communication intime

En dehors des canaux de communication publics, les informations sont partagées, échangées, diffusées dans l'intimité des écrits ou des bavardages privés. La pratique épistolaire joue un rôle primordial dans le maintien du lien entre les hommes mobilisés et leurs proches. L'immense inflation des courriers échangés dès les premières années de la guerre dans tous les pays belligérants où le taux d'alphabétisation le permettait atteste du caractère vital de ce moyen de communication intime. L'attitude des soldats Tchèques et Allemands face à la correspondance est similaire à celles de leurs homologues français, allemands ou britanniques dont ils partagent un très bas taux d'illettrisme général (si nous ne comptons pas les populations indigènes des Empires coloniaux). Les soldats et combattants de notre corpus écrivent, selon leurs témoignages, abondamment et attendent avec grande impatience les messages de leurs proches. Les retards du courrier sont à leur tour une source de vexation, de tristesse, de désespoir. Ce type d'échange recèle avant tout une valeur émotionnelle, informant le lecteur avant tout que son correspondant reste en vie. Des informations fondamentales sont ensuite échangées à propos de la santé et la qualité de vie des uns et des autres, de l'état des affaires ou de

⁶³⁷Une réserve à ce constat : il faut prendre en compte également la nature et la qualité du témoignage, c'est uniquement dans les témoignages très détaillés, du type journalier que l'on retrouve les allusions à la presse. D'autres écrits, bien plus succincts ne retracent souvent que les grands moments de l'expérience de guerre et ne couvrent qu'une période très limitée, passée dans les rangs de l'armée de François Joseph avant la capture par l'ennemi, qui correspond le plus souvent aux grandes batailles dans la première année de la guerre. Dans ce cas, c'est leur parcours dans la guerre qui limite fortement la possibilité de lire et de raconter ses lectures.

⁶³⁸AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 140, note du 11/05/1916 : « U naší kumpanie jsou málo vyspělí. Na chlast je užije, to jsou vyspělí dost; místo politiky je jim milejší rum a kunda. »

l'exploitation. Le courrier reste avant tout un outil de communication pragmatique. Dans notre corpus, nous ne disposons que de peu de recueils épistolaires et n'exploitons donc pas les lettres comme une source principale d'informations.

En dehors des lettres et cartes échangées, la communication intime se déroule surtout à l'oral, lors des interactions communicationnelles directes. En effet, les gens parlent toujours et partout : en permission chez eux, dans les cafés, bistrotts et brasseries, à l'hôpital, dans les trains, sur la route, dans les abris, dans les toilettes... Ce n'est pas un hasard que dans le jargon militaire de l'armée austro-hongroise on nomme les rumeurs de guerre, des « latrines » ce qui est une abréviation de « rumeurs des latrines » en référence aux épices de leurs diffusions. Cette dénomination révèle sans doute aussi la valeur informative peu élevée qu'on leur attribuait. Les bavardages entre pairs, le bouche à l'oreille colportent autant de rumeurs que d'informations clés incommunicables autrement, notamment par écrit, par canaux officiels. Les gens ont un besoin viscéral de dire, de raconter et de donner leur avis sur ce qu'ils vivent et sur ce qu'ils observent, de partager leur vision personnelle, subjective des affaires avec d'autres auprès desquels ils cherchent la compréhension, l'approbation rassurante fondée sur la convergence des représentations et des interprétations du monde dans lequel ils évoluent, confirmant que les leurs ne sont pas isolées, marginales, incompréhensibles, folles... Cette nécessité du partage et la sélection des représentations et d'interprétations licites qui s'opèrent par le biais de la confrontation des façons de décrire et de nommer la réalité⁶³⁹ ne constituent pas une nouveauté des réseaux sociaux virtuels d'aujourd'hui, la technologie n'a fait que rendre plus visible une pratique qui a toujours existé. Seulement, l'historien a-t-il longtemps été condamné à travailler sur les sources écrites ou matérielles qui n'en conservait que très peu de traces⁶⁴⁰. Dans ce sens, les témoignages, en rapportant quelques propos entendus ou en retranscrivant par ci et par là un dialogue qui a marqué l'auteur, constituent une opportunité rare et précieuse de lever un petit bout du rideau d'intimité et de l'éphémère de la communication interpersonnelle directe des temps d'antan.

La rotation des permissions, mais aussi les séjours de convalescence ou de formation effectués à l'arrière ou encore les transferts des régiments entiers d'un secteur ou d'un front à un autre constituent autant d'opportunités de rencontres entre les combattants des zones différentes et surtout entre le monde combattant et celui des civils. Par ailleurs, c'est aussi *via* une transmission de main en main (et jamais naturellement par la voie postale soumise au contrôle des autorités) qu'on cède son journal intime terminé ou devenu trop encombrant pour le soldat au front pour conservation. L'écrivain Kisch par exemple, fait passer son premier carnet à sa

⁶³⁹Luk Boltanski, *op. cit.*

⁶⁴⁰ André Loez, *14-18, les refus de la guerre, op. cit.*; André Loez, « Mots et culture de l'indiscipline. Les graffitis des mutins de 1917 », *Genèses*, 2005/2, n° 59, p. 25-46.

mère pour sa sauvegarde par l'intermédiaire d'un ami lieutenant partant à l'arrière, à la suite d'une blessure⁶⁴¹. Ces rencontres intimes sont cruciales pour conserver les liens amoureux et amicaux, de sociabilité en plus général, mais aussi pour pouvoir dire, partager des expériences, des opinions et des décisions qu'on ne peut ou n'ose pas confier par écrit. En décrivant sa première permission qui commence le 28 septembre 1915 (plus d'un an après son départ au front), Berger laisse apparaître l'ampleur des échanges oraux. Le jour alors qu'il aide sa mère et ses voisins au travail, tout le monde s'enquiert des devenir des proches et des connaissance partis en guerre, le soir à l'auberge, on ne parle encore que de la guerre. Un autre soir, lors d'une visite chez une famille amie, on échange encore des informations sur les uns et les autres, un de leurs fils serait prisonnier en Russie, l'autre sert dans le même régiment que l'auteur⁶⁴². Lors d'une autre permission, le 30 décembre 1917, les thèmes de conversation restent inébranlablement les mêmes : on parle toujours le plus de la guerre et on se raconte les histoires des uns et des autres, des anecdotes, on compare les expériences et le quotidien sur les différents fronts. Ainsi : « Josef Lejsek parle du front italien. C'est là où ils ont bu le plus de vin, dans certains endroits ils pataugeaient même dans le vin dans les caves. [...] Là-bas, il y a eu le plus de cuites, il y en a eu beaucoup qui dès qu'ils étaient libres ne sortaient pas de la bibine⁶⁴³. » Les sujets des anecdotes reposent sur les centres d'intérêt des uns et des autres et les dévoilent. Le chasseur à pieds Knapp, futur légionnaire, partage et échange lors de sa permission pour convalescence au sein de son cercle familial des informations d'une nature différente.

« Que de questions et d'interrogations ! 'Comment c'est sur le front ?', 'Et les Russes, comment tiennent-ils ?', 'Qui gagnera ?', 'Quand est-ce que ça va finir ?' Puisque c'étaient des amis proches, je leur ai dit clairement ce que j'en pensais : qu'il vaudrait mieux que nous, tous les Slaves qui vivons en Autriche[-Hongrie], nous nous laissions capturer. Comme ça la guerre serait bientôt finie et l'Autriche vaincue. Je ne cachais pas que je comptais me laisser capturer dès mon retour sur le front et ne saignerais plus pour l'Autriche. J'ai même incité les autres de ne plus rien croire et de faire comme moi, que ça serait bien⁶⁴⁴. »

Sont-ce là les élucubrations d'un ancien légionnaire qui publie son livre de souvenirs en 1934 dans l'édition phare de la mémoire légionnaire destinées à enjoliver son récit, à montrer sous un

⁶⁴¹Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 74, note du 30/08/1914.

⁶⁴²AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 62-64.

⁶⁴³AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, L3, p. 182.

⁶⁴⁴František Knapp, *op. cit.*, p. 10 : « Co bylo dotazů a vyptávání! „Jak to tam na frontě vypadá?“ „A co Rusové? Jak se drží?“ „Kdo to vyhraje?“ „Kdy bude konec?“ Byli to blízcí známí, tak jsem jim přímo řekl, jak na to pohlížím: že by bylo nejlépe, kdybychom my Slované, co jsme v Rakousku, všichni se dali zajmout, tak by byla válka brzo skončena a Rakousko poraženo. Nikterak jsem se netajil, jakmile přijdu na frontu, že se dobrovolně vzdám a za Rakousko krvácet nebudu; také jsem nabádal jiné, aby ničemu nevěřili a učinili, jak jim pravím, že udělají dobře. »

angle meilleur un ancien voyageur commercial pour une entreprise de matériaux de construction (Kratochvíl a Postelka) à Přerov ? Peut-être. Il peine en effet après des années mouvementées, consacrées à l'armée austro-hongroise (il a été appelé en tant que classe 1911 déjà trois ans avant que la guerre éclate), puis aux légions et à l'armée russe à retrouver une place dans la nouvelle société tchécoslovaque. Il n'est pas impossible que cette conviction proférée dans le témoignage soit un ajout ultérieur. Mais elle peut tout aussi bien refléter la pensée authentique de l'auteur qui est envoyé à la guerre au moment précis où son service militaire obligatoire de trois ans devait prendre fin. Il part au front contre la Russie en septembre 1914 et il est gravement blessé lors de la bataille près de village Šustky, trois jours seulement après son arrivée dans la zone des combats. Il est évacué et passe l'automne et l'hiver en convalescence pour repartir en Russie en février 1915, au moment où l'armée autrichienne, battue en Serbie et repoussée par les Russes loin de la frontière sur son propre territoire, effectue des tentatives désespérées de prévenir le pire. Knapp est effectivement capturé par les Russes trois mois plus tard, le 15 juin 1915⁶⁴⁵. Il souhaite peut-être sincèrement à ce moment-là que « la guerre soit vite finie et l'Autriche vaincue », comme il l'écrit, sans avoir forcément une idée précise du devenir politique de son pays. Sans pouvoir de se prononcer de façon indiscutable sur la valeur de l'assertion sur son désir de se faire capturer, ce témoignage peut être toutefois exploitable quant à la pratique de la transmission à l'oral, entre proches. Une pratique qui pouvait permettre la circulation d'informations et d'opinions dissidentes, vouées au silence en d'autres situations communicationnelles. A ce sujet, Vajcembauer note dans son journal une remarque intéressante, insistant par ailleurs sur la différence de l'attitude des deux groupes nationaux-linguistiques. Le 5 juin 1915, il écrit :

« Ceux qui ont déjà vécu la période du recul russe et qui sont revenus blessés nous racontent des choses terribles, incroyables qu'il est difficile de mentionner. En revanche, aucun Allemand ne dit un mot – ils sont muets comme des tombes⁶⁴⁶. »

Bien que certaines expériences se révèlent inénarrables, c'est toujours à l'oral que les soldats peuvent décrire les affres et les épouvantements de la guerre et exprimer leurs espoirs. La parole concurrence ainsi les informations officielles sur les opérations et la vie sur le front. Chaque

⁶⁴⁵VHA, dossier personnel de František Knapp est volumineux, il contient en plus des documents identificatoires habituels dont « identifikační karta » (3 exemplaires), « demobilizační záznam » et « služební výtah » un dossier du 1928 relatif à la demande de reconnaissance de la durée de service dans la légion du moment de son inscription et durant son service dans l'armée russe (gardien de la prison à Krasnoïarsk) et un autre dossier relatif à la demande de l'attribution de la compétence administrative (un dossier très volumineux, avec des CV, des lettres de recommandation, etc. en russe et en tchèque).

⁶⁴⁶AHMLP, Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896 – 1944, texte non paginé, note du 05/06/1915 : « Ti, kteří zažili toto období ruského ústupu a vrátili se jako ranění, vypravují mnohé hrozné neuvěřitelné věci, o nichž těžko se zde zmiňovati. Zato ze žádného Němce nedostaneš ani slova – ten mlčí jako hrob. »

rencontre, aussi fortuite soit-elle, recèle le potentiel de se transformer en occasion de s'informer autrement. En route pour la Serbie, l'écrivain Kisch puise ainsi des renseignements auprès d'un groupe de juifs espagnols rencontrés par hasard dans une ville⁶⁴⁷. Holý affirme avoir appris la nouvelle de l'entrée en guerre de l'Italie de la bouche des soldats d'un nouveau bataillon qui est venu rejoindre son régiment sur le front russe⁶⁴⁸. Les paroles des témoins mais aussi leurs blessures et autres afflictions contrastent avec les images des cartes postales⁶⁴⁹ ou avec d'autres type de discours contrôlés. Elles contribuent ainsi à tisser un discours alternatif.

Qui plus est, les échanges et notamment les rencontres avec leurs proches constituent autant d'occasions, contrairement à ce qui a pu être observé dans les études sur la France, la Grande Bretagne par exemple, de saper le moral des combattants. En effet, à travers la correspondance⁶⁵⁰ les proches semblent encourager les esquives de leurs fils, frères ou maris au front, montrant un soulagement à l'annonce de la captivité. Surtout les femmes tchèques, donc l'éducation a pourtant beaucoup progressé dans les dernières décennies avant la guerre, participent assez peu à la vie publique et politique et semblent être et moins ciblées et moins affectées par le discours dominant patriotique en comparaison de leurs homologues françaises, allemandes ou anglo-saxonnes⁶⁵¹. Le souci premier de beaucoup de mères et d'épouses est de conserver celui qu'elles aiment et qui doit assurer les revenus du foyer. Est-ce une particularité culturelle ou est-ce plutôt une question de statut social ? (A comparer avec l'échantillon étudié par Christine. La majorité de nos témoins, notamment tchèques sont en effet issus de couches populaires, certains ont des familles défailtantes ou n'en ont pas. Pour d'autres encore, ceux qui en ont, la famille exerce souvent une pression à l'opposé du discours mobilisateur. Il est intéressant d'observer que la responsabilité familiale exerce le même rôle dans le cas des engagements dans les légions. Elle pèse sur les hommes (ex. Karel Stary) mais elle est aussi communément acceptée comme une excuse valable pour justifier le non engagement. La préoccupation des familles tchèques ne semble être ni la victoire austro-hongroise ni celle des légions mais de préserver les chefs de famille actuels et futurs pour assurer la prospérité du foyer. Dans les témoignages des hommes en majorité relativement jeunes et célibataires au moment de la conscription, qui n'ont souvent même pas encore terminé leur scolarité ou de justesse et vivent encore chez leur parents, la figure féminine dominante dans leur sociabilité est la mère. Bizarrement les sœurs ne sont presque jamais mentionnées, même si les témoins proviennent des familles nombreuses et les frères combattants ou non reviennent comme une

⁶⁴⁷Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 24, note du 08/08/1914.

⁶⁴⁸Václav Ladislav Holý, *op. cit.*, p. 15, note du 23/05/1915.

⁶⁴⁹Les cartes postales officielles montrent les « bons côtés de la guerre », soit le thème de l'héroïsme ou les moments agréables.

⁶⁵⁰Corpus épistolaire de Podpěra. Archiv AV ČR, fonds Josef Podpěra, II-A.

⁶⁵¹Les mairaines de guerre en France, l'attitude des femmes au Royaume-Uni et aux États-Unis, aussi les femmes tchèques et slovaques expatriées.

référence récurrente dans les récits. Le motif familial majeur est la mère qui pleure le départ, l'absence, et à terme la mort de son ou ses fils comme une tragédie existentielle pour toute la famille. Les fils à leur tour semblent être conscients de la gravité de leur absence⁶⁵². Řehounek, menuisier fils d'un auxiliaire de meunier, résume la douleur de sa mère dont les trois fils sont partis à la guerre qui agrège le lien affectif aux préoccupations parfaitement pragmatiques : « Notre pauvre maman, quelle besogne de nous élever et maintenant ou moment où nous pourrions le lui rendre, nous partons et personne ne sait si on rentrera un jour⁶⁵³. » La famille du serrurier Kliment exprime manifestement des angoisses similaires : « Elle [la mère] m'a pris dans ses bras et en pleurant elle évoquait toutes ces épouvantements et souffrances qui nous attendaient. Quel travail ils avaient eu avec nous, pour nous élever ! Et maintenant, il fallait partir à la guerre s'entre-tuer avec les gens qu'on n'avait jamais vus et à qui on n'a rien fait de mal ⁶⁵⁴ ! » En effet, à l'époque où la famille est l'acteur majeur de la prise en charge des personnes qui ne sont pas ou plus en capacité de subvenir à leurs besoins seuls grâce au travail, pour les classes populaires et moyennes, les enfants correctement établis dans la vie présente l'assurance d'une vieillesse descende. Préserver les maris et les fils, au-delà de la douleur proprement affective que déclenche la séparation, est un véritable enjeu de survie. Ici aussi, il s'agit d'une tentative d'explication nécessitant une confirmation par d'autres recherches. Il serait nécessaire d'étudier à la fois les aspects du discours dominant destiné à la population féminine tel qu'il apparaît dans les journaux, affiches, publicités ou les objets du quotidien ainsi que la place des femmes réelle dans les unités structurant la société.

La dégradation quasi immédiate des conditions de vie à l'arrière accompagnée des pénuries graves peut être également une des causes de la modération de la pression du monde de l'arrière sur celui du front. La faim, le manque et la persécution qui s'installent à l'arrière seraient ainsi susceptibles de créer des éléments constitutifs de l'imaginaire de souffrance partagée qui faciliterait la compréhension entre les mondes combattant et civil qui seraient en conséquence moins éloignés qu'en France ou dans les pays anglo-saxons.

4.2.3.3 Une situation à l'arrière de plus en plus inquiétante

Naturellement, l'échange se déroule dans les deux sens. Les bavardages renseignent aussi bien les civils sur la (sur)vie sur les fronts que les soldats sur les conditions à l'arrière et ces conditions deviennent de plus en plus inquiétantes au fur et à mesure que la guerre se prolonge. Le 16 avril, il note dans son journal qu'il avait décidé de ne pas partir chez lui en permission,

⁶⁵²Plusieurs témoins, fils des veuves du milieu modeste, une vie très dure, souvent endetté pour payer leur apprentissage, au moment de commencer à gagner partent à la guerre, Jan Řehounek, *op. cit.*, les Slovaques.

⁶⁵³Jan Řehounek, *op. cit.*, p. 13.

⁶⁵⁴Josef Kliment, *op. cit.*, Josef, *op. cit.*, p.10.

car il n'y avait rien à manger là-bas, il valait mieux encore rester en service⁶⁵⁵. Cette brève note écrite alors que la révolution fait rage en Russie est sans équivoque : la population civile de l'Autriche-Hongrie va mal. Et c'est peut-être cela la plus grande différence entre l'expérience des combattants de l'armée austro-hongrois (mais aussi allemands et russes) et de leurs homologues occidentaux : français, britanniques, américains et même italiens. Les soldats endurent les pénuries et les privations au front mais ils doivent aussi supporter celles de leurs proches, leurs parents ou familles laissés à l'arrière. Le triste constat de Berger résonne d'autant plus que l'on sait, *primo*, à quel point les permissions constituaient un moment vital pour reprendre les forces aussi bien physiques que psychologiques pour continuer le combat et, *secundo*, à quel point le bien-être des proches était important pour l'équilibre psychologique des hommes éloignés de leurs foyers dont ils devaient être les chefs responsables et nourriciers. Comme chaque bonne nouvelle des proches apporte un tonifiant puissant, chaque mauvaise nouvelle peut exercer un impact aussi fort dans le sens inverse. Finalement, bien qu'il réitère sa réticence initiale, Berger demande une permission quand-même mais pour six jours seulement⁶⁵⁶. Même pour cet homme au caractère rude et aux allures quelque peu rustre, aguerri par des années de vie de loup solitaire rodant aux quatre coins du vaste empire sur le Danube, la rencontre avec sa vieille mère est un moment hautement crucial. Ces paroles, bien que concises, traduisent toute l'émotion qu'il a du mal à cacher, à supporter. Il note à propos de sa première permission en septembre 1915, tout en rappelant la répartition des rôles des deux sexes :

« Ma mère a sauté du lit de suite [il la surprend le matin au réveil], elle a ouvert la porte et hop ! Nous nous tenions dans les bras. Quelle joie mais quelle tristesse aussi. Ma mère s'est mise à pleurer pour ses fils [les deux frères du témoin sont tombés au front], surtout pour Ferdinand. J'ai retourné mon regard fixant le coin afin de ne pas voir ses larmes car je n'aime pas voir ça. J'ai pleuré une fois et c'était en 1911 lorsque nous enterrions le camarade Budský à Vienne⁶⁵⁷. »

Après un an et demi de guerre, il est possible d'imaginer la souffrance que la décision de ne pas partir en permission voir cette seule personne qui l'aime vraiment⁶⁵⁸ lui procure. Encore un récit

⁶⁵⁵AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, L3, p. 28, note du 02/04/1917 : «

⁶⁵⁶AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, L3, p. 37, note du 16/04/1917.

⁶⁵⁷AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 2, p. 62, note du 28/09/1915 : « Máti hned vyskočila z postele, otevřela a už jsme byli v náručí ; to bylo radosti a také zármutku. Matka se dala do pláče pro své syny, obzvláště Ferdinanda. Obrátil jsem se do kouta, abych neviděl její pláč, neboť to nerad vidím. Plakal jsem jednou a to, když jsme v roce 1911 pochovávali ve Vídní soudr. Budského. »

⁶⁵⁸Il n'a plus de père et il a perdu ses deux frères au début de la guerre, il a une sœur à Vienne avec qui il renoue doucement les relations rompues avant la guerre, lorsqu'il devient soldat. Il n'a pas de compagne, ses relations

personnel narrant la tragédie individuelle d'un homme, d'une famille, pourrait-on objecter. Oui, et pourtant, ce destin individuel s'inscrit parfaitement dans le tableau global dressé par les données positives rassemblées et analysées par les spécialistes de l'histoire militaire, économique, politique et sociale à des échelles plus grandes⁶⁵⁹.

Une économie de guerre qui ne parvient pas à se mesurer à la tâche

Karl Kraus dresse un tableau désastreux sous forme humoristique, mais ses lignes sont bien une exagération propre à un genre qui sert à exposer une réalité autrement trop dure pour être racontée⁶⁶⁰. En effet, pour la Double monarchie, l'effort de guerre représente une rude épreuve pour l'agriculture, les industries et l'économie nationale dans son ensemble. Les populations civiles en ressentent rapidement des effets. Maintenir un approvisionnement fonctionnel dans les principaux centres urbains de l'Empire est une préoccupation majeure des autorités. Pour la capitale historique des Pays de la Couronne tchèque, Prague, nous disposons des données détaillées sur le mode de gestion d'approvisionnement en denrées alimentaires et non-alimentaires (de chauffage), l'évolution des prix et des quantités disponibles pour la population pour toute la période de la guerre⁶⁶¹. Grâce à cet ouvrage nous sommes en mesure de retracer en détails les achats, les flux et les prix des produits de première nécessité d'août 1914 à la fin de la guerre et même après et confronter ainsi les données macro-économiques avec les récits des témoins. Avant la guerre, une commission d'approvisionnement était responsable, comme son nom l'indique, de ce domaine. L'entrée en guerre présente une situation extraordinaire qui enlève la compétence de l'approvisionnement de la capitale à cet organisme. Le 5 août 1914, le maire de l'Agglomération de Prague, Karel Groš crée une commission extraordinaire pour la durée de la guerre – la Direction de la commission d'approvisionnement et de transfert⁶⁶². Elle réunit cinq responsables qui siègent dans la direction exécutive et dispose d'une dotation de 2 500 000 couronnes pour les achats des denrées nécessaires. Cet organisme, qui semble plutôt efficace au début de la guerre notamment grâce à sa rapidité décisionnelle⁶⁶³ se trouve progressivement dépassé. En réaction aux difficultés rencontrées, le 11 mai 1916 les Instituts d'approvisionnement sont fondés. Le cercle des décideurs réunissant au départ cinq membres

avec sa fiancée se résument à des promenades et quelques tentatives plus au moins réussies d'acte sexuel, il rompt avec elle avant la fin de la guerre. Il semble apprécié dans le monde masculin, par quelques camarades militants ou soldats, mais il paraît étranger aux subtilités des relations avec le sexe opposé.

⁶⁵⁹Jacques Revel, *Jeux d'échelles*, Seuil, Paris, 1996, Introduction.

⁶⁶⁰Karl Kraus, *op. cit.*

⁶⁶¹Les données ont été compilées et publiées dans l'ouvrage : *Aprovisace obce pražské za války a po válce, 1914-1922* [Approvisionnement de la commune de Prague pendant et après la guerre, 1914-1922], édité et publié par Aprovisační ústavy Hlavního města Prahy [Les instituts d'approvisionnement de la ville de Prague], organes officiels en charge d'assurer l'alimentation de la capitale de la partie tchèque de l'Empire, à l'aide d'une compilation des documents officiels : protocoles, notes de service et documents comptables, ainsi que du *Bulletin d'approvisionnement mensuel* publié par les Instituts entre août 1916 et octobre 1918 et d'autres sources plus ponctuelles et spécifiques.

⁶⁶²*Aprovisace obce pražské, op. cit.*, p. 3.

⁶⁶³*Aprovisace obce pražské, op. cit.*, p. 3.

de la direction et quinze membres dans le comité exécutif est élargi trois mois plus tard, le 1^{er} août 1917 suite à une situation de plus en plus problématique à dix et vingt-et-une personnes. Cette dernière modification reste en vigueur jusqu'en octobre 1918⁶⁶⁴. Selon le document, la mobilisation le 26 juillet 1914 a entraîné à elle seule un fort accroissement de la demande. L'exploitation des chemins de fer et les réquisitions des charrettes à des fins militaires consécutives à l'entrée effective en guerre ont ensuite empêché la constitution rapide des stocks et provoqué les premières pénuries et la hausse des prix⁶⁶⁵.

⁶⁶⁴ *Aprovisace obce pražské, op. cit.*, p. 4.

⁶⁶⁵ *Aprovisace obce pražské, op. cit.*

Figure 24: Évolution des prix des denrées de première nécessité à Prague 1914-1918.

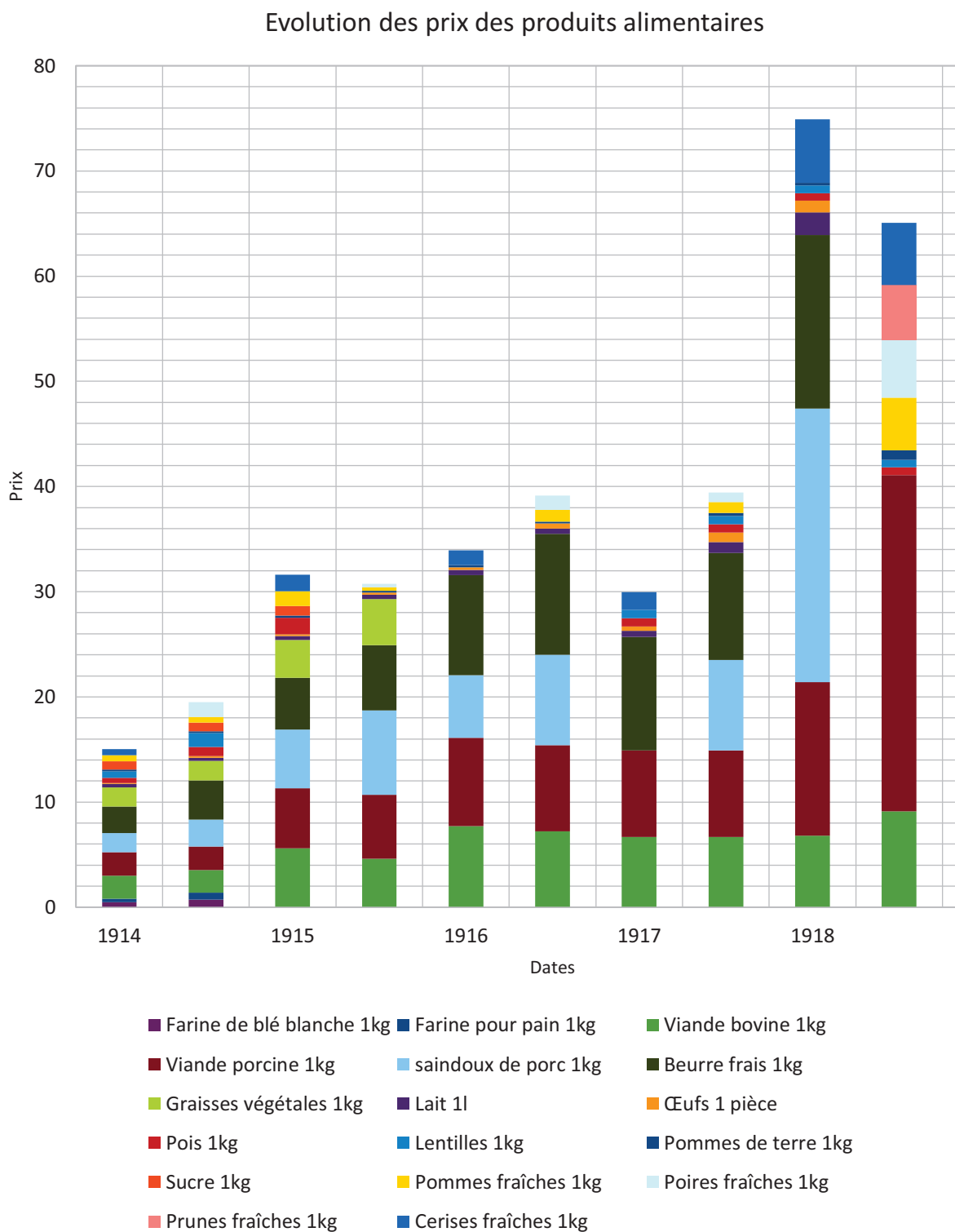


Figure 25: Évolution des prix des denrées alimentaires à Prague, sélection de produit 1

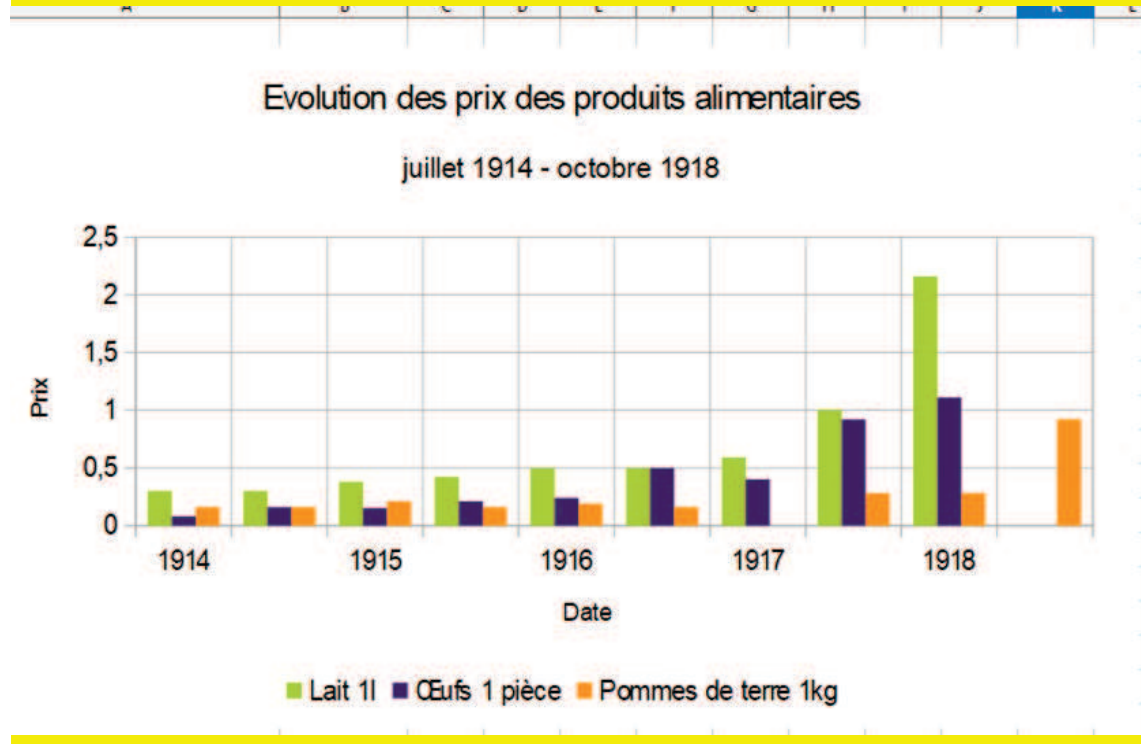
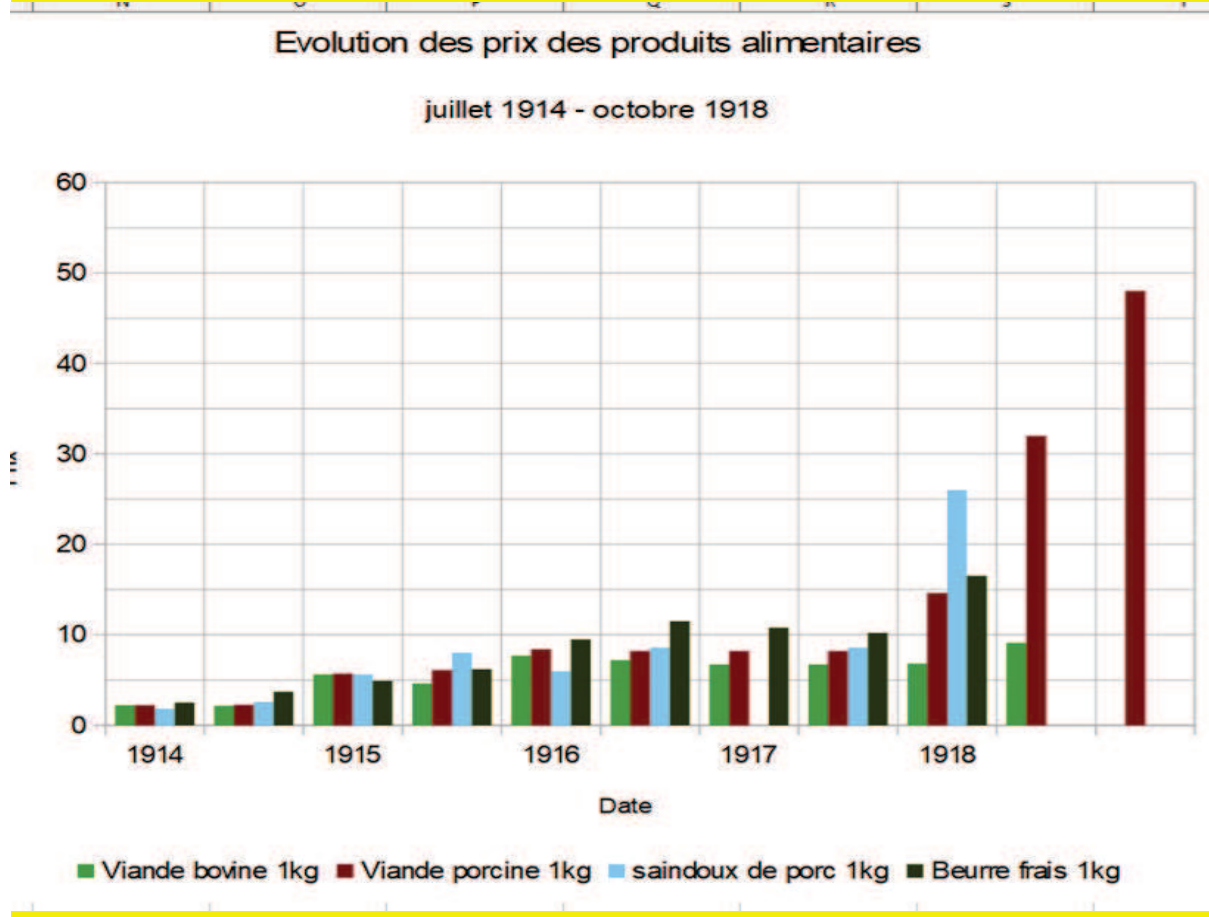


Figure 26: Évolution des prix des denrées alimentaires à Prague, viande.



Si quelques évocations de ces premiers effets de la guerre sur les prix et la disponibilité des denrées parsèment les récits des témoins, c'est à partir de l'hiver 1916-1917 et surtout du printemps 1917 que les plaintes s'intensifient. L'analyse de l'évolution des prix⁶⁶⁶ pendant cette période confirment ce constat. Si nous regardons les figures présentées, nous pouvons constater une hausse substantielle des prix de la majorité des produits de première nécessité recensés déjà dans les premiers mois de la guerre. Avant la fin de l'année 1914, le prix de la farine de blé pour cuisiner augmente de deux tiers alors que celui de la farine de pain atteint pratiquement le double. C'est aussi le cas des œufs et des lentilles, alors que le saindoux de porc ou les pois verts augmentent d'un tiers environ. La flambée des prix continue en 1915. Les deux farines sont désormais indisponibles sur le marché, la farine de pain disparaît en mars et la farine de blé à partir d'avril 1915. A partir de cette période, la gestion de la farine, qui constitue la base de l'alimentation de la population et représente ainsi un enjeu majeur pour les autorités, est pilotée centralement, par rationnement. Les instituts d'approvisionnement civils croisant les prérogatives du Bureau des céréales de la guerre [*Válečný obilný úřad*]. Face à cette situation, la transmission des informations de l'arrière vers le front deviennent encore plus importante et potentiellement plus dangereuse que l'envers. Que les témoins apprennent-ils alors sur l'arrière, les proches en particulier ou la situation de la population en général ? Berger note le 1^{er} juin 1915 déjà qu'il apprend par les lettres que « la pénurie de nourriture et la misère générale » s'installent à l'arrière⁶⁶⁷.

Or la majorité des plaintes émergent dans les deux dernières années de la guerre. Et en effet, si après la première flambée du début de la guerre, la situation montre une tendance à se stabiliser avec des hausses continues mais moins importantes ou une stagnation, voire baisse temporaire des prix en fonction des aliments suivis. Il faut prendre en compte le cycle saisonnier de certains produits dont les fruits notamment). La situation sur le marché céréalier enregistre aussi une légère amélioration après la récolte de 1916⁶⁶⁸, l'arrivée de la saison hivernale est marquée de nouveau par une forte dégradation des quantités disponibles. En mars 1917, de nouvelles mesures de rationnement sont instaurées pour l'achat de la farine ainsi que des graisses et autres aliments⁶⁶⁹. L'accès à la farine est restreint encore davantage, les cartes « farine » devant être désormais présentées aussi pour tous les plats confectionnés à base de cette denrée. En même temps, les autorités assurent la distribution de la farine aux populations

⁶⁶⁶Ce tableau récapitulatif a été établi à partir des tableaux publiés dans *Aprovisace obce pražské, op. cit.*, p. 287-291. Les chiffres en gras représentent les prix sur le marché libre, les autres se réfèrent aux prix imposés par l'État. Le prix non-renseigné signifie que la denrée n'était pas disponible sur le marché pour la période concernée.

⁶⁶⁷AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 1, p. 170 : « v zázemí začíná nouze o potraviny a všeobecná bída ».

⁶⁶⁸*Aprovisace obce pražské, op. cit.*, p. 93.

⁶⁶⁹*Aprovisace obce pražské, op. cit.*, p. 97.

fragilisées : malades, mères allaitantes et enfants. A cette même période, une vague de changement du personnel et une augmentation des contrôles tente d'apaiser la colère populaire et de répondre aux critiques de la gestion opaque des centres d'approvisionnement qui l'alimentent⁶⁷⁰. A partir du 7 mai 1917, la directive officielle prévoit une ration de 1/2 kg de farine de blé ou d'orge pour cuisiner et de la farine à pain en proportion par personne. La situation empire dans les derniers mois précédant la nouvelle récolte. En juin et en juillet, les stocks épuisés ne permettent de fournir plus qu'un 1/4 kg de farine par personne dont la qualité est de surcroît misérable :

« Issue d'un blé étranger de mauvaise qualité, [elle était] souvent sèche, malodorante, parfois on y trouvait même des insectes. Cette farine était difficilement utilisable ou inutilisable pour fabriquer du pain, et encore moins pour la consommation directe, surtout pour des personnes âgées et malades⁶⁷¹. »

Et le rapport conclut sur les conséquences directes de cette crise frumentaire sur l'ordre public :

« La population ne recevait que la moitié de la ration prévue et encore en farine de mauvaise qualité, un pain de très mauvaise qualité, pas de pommes de terre et pas de graisse tout en manquant de tous les autres aliments, il est donc compréhensible que dans la seconde moitié de juillet 1917 Prague ait vu surgir les premières émeutes de la faim, notamment dans les quartiers de Holešovice et de Libeň⁶⁷². »

Les autorités pragoises, prises en étau entre Le bureau des céréales de guerre et la population de plus en plus affamée, tentent d'étouffer la révolte dans l'œuf de toutes leurs forces. Une vente de céréales de substitution, de l'avoine par exemple, est alors organisée dans les quartiers les plus sensibles. L'Hôtel de ville de l'agglomération de Prague abandonne également le projet de la diminution globale des titres de rationnement dans sa ville⁶⁷³. En même temps, chaque fraction de la population tentant quant à elle de défendre ses prérogatives agit sur tous les leviers disponibles. Les ouvriers d'usine, dont le travail est indispensable pour l'effort de guerre de l'Empire, réussissent à exercer une pression efficace. Au printemps 1917, ils obtiennent que leurs rations soient attribuées directement par Le Bureau des céréales de la guerre. Elles sont

⁶⁷⁰ *Aprovisace obce pražské, op. cit.*, p. 98.

⁶⁷¹ *Aprovisace obce pražské, op. cit.*, p. 98 : « « Aproveisačním úřadům přidělována byla v posledních měsících těch před novou sklizní mouka ze špatného cizozemského obilí, často suchá, nepříjemně zapáchající, někdy i hmyz se v ní nacházel. Mouka byla těžko upotřebitelná nebo vůbec se nehodila ani k výrobě chleba, natož pro přímý lidský konsum ; zvláště pro osoby staré a nemocné. »

⁶⁷² *Aprovisace obce pražské, op. cit.*, p. 98 : « V této době, kdy obecnostvo dostávalo jen poloviční dávku a ještě velmi špatné mouky, 1 bochník chleba špatné kvality, žádná zemčata a žádné tuky při současném nedostatku ostatních potravin, jest vysvětlitelno, že ve druhé polovině července 1917 počínají prvé nepokoje lidu v Praze, totiž v Holešovicích a Libni. »

⁶⁷³ *Aprovisace obce pražské, op. cit.*, p. 99.

ainsi enlevées de la compétence du rationnement civil⁶⁷⁴. C'est à cette période-ci que se réfèrent les observations les plus dures des témoins. Šelf se lamente de la misère qui sévit à l'intérieur de la Double monarchie. En hiver 1916-1917, il s'exclame : « Les nouvelles de la maison sont peut réjouissantes, en Bohême ça va de pire en pire ! Je lis qu'on n'y distribue que la farine de maïs, alors qu'ici [sur le front italien] c'est une quasi-opulence⁶⁷⁵. » Puis, au printemps 1917, il voit partout les conséquences « de cette guerre longue et horrible : la fatigue, l'impatience, les douleurs, les désirs de paix. La Révolution en Russie accélère la désintégration partout. [...] Nous apprenons que même chez nous tout bouillonne à cause de la crise d'approvisionnement aiguë⁶⁷⁶. » A partir du printemps 1917, le téléphoniste Skála peint un tableau avec une palette aux tons tout aussi sombres. Le 21 mai 1917, lorsque à la suite de sa blessure, il est envoyé passer cinq semaines de convalescence chez lui, il est bouleversé par les scènes qu'il observe. Dans la gare, il est accueilli par des femmes qui se prostituent pour un croûton de pain. Dans l'établissement de soins qui le prend en charge, il constate la même déchéance. Toutes les soignantes en sont réduites à la prostitution, les lits prévus pour accueillir les malades étant exploités à un dessein tout autre : « Les soignantes y couchaient avec les soldats souvent même en plein jour. Il n'y avait plus de pudeur, ils pratiquaient le rapport même si quelqu'un s'approchait de la clôture⁶⁷⁷. »

Le lien entre les pénuries chroniques, la faim qui s'installe et les émeutes populaires est clair et direct. Le 25 mai 1917, Berger lit des nouvelles des grèves de faim à České Budejovice (Budweis en allemand), la ville principale de sa région natale en Bohême du Sud. Le mouvement aurait saccagé le centre de la ville la presse estimant les dommages à 80 milles couronnes et il y aurait eu plusieurs morts⁶⁷⁸. Deux mois plus tard, il apprend de bouche à oreille que les grèves s'intensifient dans la région d'Ostrava, une région minière dans le bassin houiller du nord de la Silésie. Une compagnie y aurait été envoyée pour mater la rébellion⁶⁷⁹. La situation est d'autant plus critique que la nouvelle saison promet très peu d'espoir. Le 19 juillet 1917, quelques semaines avant l'arrivée de la nouvelle récolte tant attendue sur le marché, Berger note que la faim devient insupportable, non sans oublier de désigner les paysans qui sont, à ses yeux d'ouvrier urbain socialiste, les complices de la pénurie en gardant les réserves et en

⁶⁷⁴ *Aprovisace obce pražské, op. cit.*, p. 99.

⁶⁷⁵ Josef Šelf, *op. cit.*, p. 118 : « Zprávy z domova nepotěšují, je v Čechách čím dále tím hůře! Dočítám se, že je tam rozdávána mouka kukuřičná, zatímco zde je takofka blahobyť... »

⁶⁷⁶ Josef Šelf, *op. cit.*, p. 123-124 : « Na úsvitě jara 1917 dostávají se již zřetelně účinky této dlouhé a strašné války; únava, netrpělivost, nejistota, bolesti, touhy po míru. Revoluce v Rusku urychluje rozklad všude. [...] Dovídáme se, že i u nás to vše přioštrřenou krisí zásobovací. »

⁶⁷⁷ František Skála, *op. cit.*, p. 282 : « Často i za dne léhali na nich vojáci s ošetřovatelkami. Nestyděli se souložit, ani když se z naší strany někdo přiblížil k plotu.. » (P1200668)

⁶⁷⁸ AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 3, p. 58.

⁶⁷⁹ AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 3, p. 80.

vendant trop cher⁶⁸⁰.

La faim n'est pourtant pas la seule préoccupation des habitants de la Double monarchie. Dans l'espace tchèque comme autrichien, les hivers sont rudes, par conséquent les combustibles constituent une autre ressource vitale pour la population. Et l'approvisionnement en charbon noir, le premier combustible des ménages mais aussi des bâtiments publics, se détériore simultanément aux pénuries alimentaires. En effet, en été 1916, en partant toujours de l'exemple de Prague, les stocks n'ont pas pu être complétés pour préparer la saison hivernale suivante⁶⁸¹ et ils se sont révélés vite insuffisants pour assurer le chauffage mais aussi le fonctionnement des services publics alimentés à l'époque par la combustion du charbon, tel que le transport ou l'éclairage public, ou même la circulation de l'eau. L'agglomération de Prague a alors négocié des livraisons du charbon réquisitionné en raison de cent wagons par jour. Or, dès le mois de septembre 1916, la quantité prévue n'a jamais été respectée. Sur les 2700 wagons promis, Prague n'en a reçu que 2028 en septembre, 938 le mois suivant, et en novembre un tiers seulement du volume considéré et acté comme indispensable par les autorités est arrivé. Les apports sont devenus journaliers, créant ainsi une peur constante parmi la population de ne pas avoir de quoi se chauffer le lendemain.⁶⁸² Malgré une légère amélioration enregistrée au mois de décembre, la baisse chronique des livraisons n'a pas tardé à provoquer une crise généralisée. Elle est arrivée avec le début du grand froid dans la seconde moitié du mois de janvier 1917. Une véritable calamité s'est déclarée en début du mois suivant. Le 8 février, tout le transport électrique public (tramway) a été suspendu, le 13 février a été acté la fermeture officielle complète des théâtres, cinémas, cabarets et autres établissements de divertissement public ainsi que les restaurants et cafés après 22 heures. L'éclairage public, électrique comme à gaz, a été aussi largement limité et celui des vitrines des magasins interdit, ce qui a plongé la ville tourmentée déjà par la faim et le froid aussi dans le noir et l'ennui. Ce n'est qu'au dernier moment que les autorités pragoises ont réussi à obtenir une quantité suffisante pour maintenir le fonctionnement du principal aqueduc de la ville [karanský vodovod] dont la mise hors service n'aurait fait que parachever la crise⁶⁸³. La pénurie de charbon a entraîné également la fermeture provisoire des institutions publiques. Ainsi, les vacances de la fin du premier semestre ont été prolongées dans les établissements scolaires de l'agglomération jusqu'au 20 février⁶⁸⁴. La mise en suspens de la vie publique a eu un impact néfaste considérable sur le moral, déjà largement sapé par toutes les privations endurées pendant les deux ans et demi de la guerre. Comme le résume un rapport :

⁶⁸⁰ AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 3, note du 19/07/1917.

⁶⁸¹ *Aprovisace obce pražské, op. cit.*, p. 135.

⁶⁸² *Aprovisace obce pražské, op. cit.*, p. 136.

⁶⁸³ *Aprovisace obce pražské, op. cit.*, p. 139.

⁶⁸⁴ *Aprovisace obce pražské, op. cit.*, p. 139.

« Ces conséquences de la calamiteuse pénurie de charbon sur la vie publique [...] bien qu'alarmantes restaient toujours moins graves que la souffrance des milliers de foyers, notamment des classes populaires qui ne pouvant pas s'aider du gaz pour cuisiner et chauffer, ne dépendaient en grande partie lors des plus grands coups de froid que du bois peu abondant. De plus, faute du pétrole également manquant, ils restaient sans lumière⁶⁸⁵. »

Les classes moyennes ont été rapidement atteintes, elles aussi par les pénuries. En plus de la suspension des services et des établissements publics, « beaucoup de gens aisés se rendaient quotidiennement dans les Instituts d'approvisionnement demander leur intervention pour récupérer les livraisons du charbon payées depuis l'été précédent⁶⁸⁶. » Les queues quotidiennes devant les gares en attente de l'arrivée des wagons de charbon attestent de l'ampleur du manque. Un rapport de police affirme que dans la nuit du 16 et 17 février 1917 à la gare de Libeň, 500 personnes attendaient à minuit, 1200 à 4 heures du matin et plusieurs milliers au petit matin⁶⁸⁷. En conséquence de la gravité de la crise, Prague est classée, à côté de Vienne dans la catégorie I de l'urgence des livraisons. Les autorités s'efforcent d'assurer une répartition équitable des produits obtenus, mais en pratique, effectuer un contrôle rigoureux et efficace s'avère très difficile. Comme nous avons pu le constater dans la remarque de Berger, l'existence des pénuries alimente les jalousies et fomentent les expressions du mécontentement. De surcroît, la population de Prague, une ville secondaire de l'Empire des Habsbourg, est facilement gagnée à l'idée que ses souffrances sont aggravées au profit de la capitale Vienne où sont concentrées toutes les institutions centrales dotées du pouvoir décisionnel suprême⁶⁸⁸. La situation des combustibles ne s'améliore qu'avec l'arrivée de l'été avec ses températures plus clémentes. Mais les chargements qui arrivent, n'égalant jamais les 130 wagons par jours nouvellement promis (depuis le juillet 1917 souvent même pas la moitié) ne permettent plus de créer des réserves suffisantes⁶⁸⁹. La pénurie devient chronique.

Dans le domaine alimentaire, la nouvelle saison n'annonce guère de répit. Au contraire, l'arrêté n° 339 du code impérial du 15 août 1917 entérine une ration de 1400 g de pain par personne par semaine pour la population ordinaire, augmentée à 2 100 g pour les personnes exerçant une forte activité physique. Elle prévoit aussi des distributions d'aliments complémentaires pour les

⁶⁸⁵ *Aprovisace obce pražské, op. cit.*, p. 139-140 : « Tyto důsledky uhelné kalamity pro veřejný zdejší život – beztoho valně redukováný – byt' povážlivé, byly' přece méně významné proti strádání mnoha tisíců domácností, zvláště chudých tříd, které nemohly si vypomoci plynovým vařením a topením, a byly v největší zimě z velké části odkázány jen na nevydatné dříví. Při čemž večer při tehdejších nedostatku petroleje byly namnoze bez svítidla. »

⁶⁸⁶ *Aprovisace obce pražské, op. cit.*, p. 140 : « Do Aprovisačních úřadů chodilo denně plno majetných stran, které marně hledaly intervenci, aby uspíšily dodávky uhlí zaplaceného již v létě. »

⁶⁸⁷ *Aprovisace obce pražské, op. cit.*, p. 140.

⁶⁸⁸ *Aprovisace obce pražské, op. cit.*, p. 141.

⁶⁸⁹ *Aprovisace obce pražské, op. cit.*, p. 145.

femmes enceintes (à partir du 3e mois de grossesse) et allaitantes (jusqu'au dixième mois du nourrisson) et pour les travailleurs physiques⁶⁹⁰. En général, les rations des produits meuniers étaient dans la seconde moitié de l'année 1917 hautement irrégulières aussi bien en fréquence qu'en quantité. Comme pour le charbon, la population dénonçait de nombreux vices gangrenant le système des répartitions. En novembre 1917, les magasins communaux ont frôlé la fermeture définitive. Comme pour le charbon, l'affaire s'est terminée par une vague d'épuration dans les rangs du personnel et l'augmentation de contrôle⁶⁹¹. La colère et les accusations d'accaparement indu et de corruption des administrateurs de l'État n'en sont pas apaisées pour autant. Face à l'indisponibilité chronique de la majorité des produits, les autorités à Prague, comme à Vienne s'avèrent impuissantes.

Noël 1917 se déroule ainsi sous le signe des pénuries graves qui s'invitent aussi bien dans les casernes que dans les foyers. Il n'y a que quelques pommes, noix, un peu de tabac et quelques cigarettes⁶⁹² note encore Berger. Finalement, dans son bilan annuel où il récapitule l'année qui vient de s'écouler, cet auteur résume : « une grande misère règne, surtout parmi les prisonniers russes⁶⁹³ ». Au début de l'année suivante, le 13 janvier 1918, il lit un fait divers racontant l'assassinat d'un ouvrier dans une usine à Vienne à qui on aurait découpé un morceau de chair dans la cuisse. Berger ajoute dans son journal la mention suivante : « Pour le manger⁶⁹⁴ ? » Est-ce une pure ironie, de l'humour macabre ? Ou l'auteur pense-t-il une telle chose réellement possible au vu de la situation ? Impossible de savoir, mais la remarque est inquiétante dans les deux cas... et la situation devient si grave que l'on pourrait y croire... Dans son ouvrage consacré au quotidien des civils tchèques pendant la Grande Guerre, une historienne tchèque conclut : « la nourriture était tellement rare dans certains endroits des Pays de la Couronne tchèque que les gens recouraient aux solutions extrêmes pour éviter la famine imminente⁶⁹⁵. » Réformé pour invalidité à 40 % le 28 novembre 1917, Skála retourne dans son foyer le 5 décembre de la même année. Lui aussi dresse alors un bilan des changements survenus. Le contraste entre le moment de son départ en février 1915 et la fin de l'année 1917 est saisissant : une énorme misère et malnutrition sévissent partout. Skála ajoute sa réflexion sur les conséquences immédiates de cette dégradation : « la persécution implacable du peuple tchèque et des gens tchèques s'est un peu allégée, elle est devenue moins virulente qu'avant. Les gens étaient moins intimidés, la

⁶⁹⁰ *Aprovisace obce pražské, op. cit.*, p. 145.

⁶⁹¹ *Aprovisace obce pražské, op. cit.*, p. 145.

⁶⁹² AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, *Denní zápisky v době světové války 1914-1918*, Livre 3, p. 170, note du 22/12/1917.

⁶⁹³ AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, *Denní zápisky v době světové války 1914-1918*, Livre 3, p. 179, note du 31/12/1917 : « velká bída, zvláště ruští zajatci ».

⁶⁹⁴ AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, *Denní zápisky v době světové války 1914-1918*, Livre 3, p. 187, note du 13/01/1918, « zpráva o vraždě dělníka ve vídeňské továrně, vyříznut mu kousek masa ze stehna. K snědení? »

⁶⁹⁵ Marie Michlová, *Byli jsme a budem aneb česká každodennost 1914-1918*, Řitka, nakladatelství Čas, 2013, p. 103.

peur s'évanouissait et un grain de lutte [contre l'Autriche-Hongrie] germait dans les cœurs⁶⁹⁶. » Et en effet, c'est au cours de l'année 1918 que les grèves, insurrections et mutineries localisées éclatent un peu partout dans l'Empire.

L'année 1918 et la fin d'un Empire

Selon le bulletin officiel, « l'année 1918 – sur le plan de l'alimentation des habitants de Prague - ne s'affichait guère prometteuse. Le manque de la viande bovine venait s'ajouter à la longue liste denrées déjà manquantes. L'approvisionnement de la population en farine et en pain a été – en relation avec les autres denrées – le plus misérable⁶⁹⁷ ». A partir du printemps 1918, les autorités n'étaient plus en mesure d'assurer les rations, déjà assez faibles, prévues par les décrets. La farine et le pain manquent cruellement, les autres denrées disparaissent et le prix de celles qui sont encore disponibles sur le marché explosent. Les statistiques de l'évolution de prix montrent clairement que si, jusqu'à l'automne 1917, la situation pouvait sembler sous contrôle, l'année suivant, la crise généralisée est inévitable (voir les graphiques : évolution des prix, 1, 2 et 3). Le prix du lait, dont le prix officiel a été fixé à 0,59 couronnes encore en juin 1917, est multiplié par plus de trois et demi atteignant 2,16 couronnes / litre en juillet 1918 avant de disparaître complètement du marché. Le prix des œufs qui a même légèrement baissé en juillet 1917 à 0,40 couronnes /pièce augmente de deux et demi culminant à 1,11 couronnes /pièce et disparaissant du marché le même mois que le lait. Le prix de denrées fondamentales a ainsi été multiplié presque par 14 depuis le début de la guerre. Même les pommes de terre, qui constituent une sorte d'aliment de secours dans cette zone géographique et dont le prix reste relativement stable et bas tout au long de la guerre en viennent à manquer en 1918 : en juillet le prix au kilo passe de 0,28 en vigueur en hiver à 0,92 couronnes. Cependant, la hausse la plus spectaculaire est enregistrée par la viande et la graisse porcine. Au moment où le bœuf devient rare puis disparaît, le prix du porc atteint 32 couronnes / kilogramme en juillet et même les incroyables 48 couronnes / kilogramme en octobre 1918. Le prix initial de 2,2 couronnes au kilo est ainsi multiplié par 22 et celui de la graisse de porc de plus de 14. En analysant le panorama global, à partir du printemps 1918, les prix augmentent en même temps que la diversité de produits encore disponibles à l'achat diminue. En octobre 1918, juste avant le renversement du gouvernement à Prague, seulement deux produits peuvent être achetées – la viande de porc et les pommes de terre – et encore à des prix exorbitants pouvant être payés par des classes aisées uniquement. La population moins fortunée est réduite à des rations de plus en plus maigres

⁶⁹⁶František Skála, *op. cit.*, p. 286 : « neúprosně provedená persekuce českého národa a českých lidí trochu povolovala a byla méně výbojná než dříve. Lidé se již tolik nebáli, zastrašenost mizela a v nitrech již klíčil po činu toužící odboj. »

⁶⁹⁷*Aprovisace obce pražské, op. cit.*, p. 175 : « Rok 1918 nezačal – pokud máme na mysli výživu obyvatelstva pražského – nijak slibně. K nedostatku všech významnějších potravin se v prvních měsících uvedeného roku přidružil i citelný nedostatek masa hovězího. »

distribuées par les autorités. Au mois de juin, seulement 517 967 pains ont été distribués au lieu des 930 000 prévus et le mois suivant pas plus que 473 932698. Dès le mois d'avril, les signes incontestables de la famine approchant avec toutes ses conséquences prévisibles ont poussé la direction des Instituts d'approvisionnement [de Prague] à envoyer une délégation à Vienne pour demander des suppléments. Les représentants de la capitale tchèque ont été reçus, cependant, l'aide promise n'est jamais arrivée⁶⁹⁹. Au contraire, la situation continue à se détériorer. Au mois de juin, la faim et les épidémies guettent partout. Les cohortes de femmes courant d'un magasin à l'autre, les luttes et les bousculades désespérées dans les queues, les attentes nocturnes interminables et souvent infructueuses, créent une impression pitoyable et pénible⁷⁰⁰. En juillet 1918 dernier mois avant la nouvelle saison, un rapport de police note que 36 femmes se sont évanouies dans les queues en attendant le pain le 20 et 50 le 23 de ce mois. Ce jour-là, 300 soldats sont envoyés pour maintenir l'ordre dans les rues de Prague⁷⁰¹. Les premières maladies de la faim sont constatées en septembre⁷⁰². Le charbon aussi continue à se raréfier. En 1918, Prague ne reçoit en moyenne que 45 wagons de charbon par jour au lieu des 140 wagons promis. Face à cette situation, il est évident dès l'été 1918 que la population pragoise ne survivrait pas à un autre hiver. La situation est similaire sur le reste du territoire tchèque et les plaintes et demandes envoyées à Vienne restent sans réponse. L'Etat austro-hongrois n'est plus en mesure de subvenir aux besoins élémentaires de nourriture et de chauffage de sa population du cœur de l'Empire. Les émeutes se multiplient et la colère contre l'Etat impotent s'intensifie. En automne 1918, Havelka intercepte dans son entourage les nouvelles sur les révoltes de faim⁷⁰³.

« Les soldats arrêtent d'aller à l'entraînement. Est-ce seulement temporaire ou cette fois-ci nous y sommes pour de vrai ? Il s'agit avant tout des « cadres verts », c'est-à-dire des soldats qui sont rentrés à la suite de la paix de Brest-Litovsk de l'internement en Russie et ont été aussitôt réinsérés dans l'armée. Ils sont devenus un élément déstabilisant d'une discipline déjà profondément endommagée. On mute ces « cadres verts » d'un endroit à un autre mais on

⁶⁹⁸ Aprovisace obce pražské, *op. cit.*, p. 187.

⁶⁹⁹ Aprovisace obce pražské, *op. cit.*, p. 185 : « Neklamné příznaky blížícího se všeobecného hladu se všemi důsledky pohnuly ředitelství Ap. Úřadu domáhati se nápravy deputací vyslanou do Vídně. »

⁷⁰⁰ Aprovisace obce pražské, *op. cit.*, p. 186 : « Hlad a epidemie hladu číhají ze všech koutů. Zástupy žen pobíhající od jedné prodejny ke druhé, zoufalé boje a tlačence ve frontách, úporné a na mnoze marné čekání po celé noci před krámy až do hodin ranních, to vše působí dojmem nanejvýš žalostným a trapným. »

⁷⁰¹ Aproviace, p. 187.

⁷⁰² Aprovisace obce pražské, *op. cit.*, p. 188.

⁷⁰³ Havelka, p. 56 : « Z okolí docházejí zprávy o vzpourách z hladu. Vojáci odpírají choditi na cvičení. Je to jenom přechodné, či půjde to již doopravdy? Jsou to hlavně příslušníci t. zv. „zelených kádru“. Jsou to vojáci, kteří se po brestlitovském míru vrátili z ruského zajetí, ale byli ihned zařazeni zase do armád. Stali se rozkladným živlem valně již otřesené kázně. Tyto „zelené“ kádry překládají z místa na místo, ale nemohou je zkrotiti. »

*ne peut pas les dompter*⁷⁰⁴. »

Le renversement du gouvernement tchèque dépendant de Vienne et la prise du contrôle de son territoire, ce qui veut dire également de l'approvisionnement de sa population, apparaissent clairement à ce moment comme les seuls actes capables d'amener une amélioration. C'est la seule possibilité d'éviter une catastrophe générale. Peu importe la fortune ou infortune des armées sur les fronts, qui continuent par ailleurs à se battre vaillamment contre les Italiens tout au long de l'été 1918⁷⁰⁵, c'est la situation intenable à l'intérieur du pays, le désespoir de la population civile qui provoque l'implosion de l'Empire et la déclaration de l'indépendance des Tchèques et des Slovaques à Prague le 28 octobre 1918. Et en effet, dès le mois de novembre, la situation de l'approvisionnement s'améliore, légèrement soit, mais le pire a été évité⁷⁰⁶.

Le maintien d'une armée fonctionnelle étant la priorité de l'Etat, les soldats semblent à certains moments mieux entretenus que le reste de la population. Il s'agit notamment de la conséquence directe de la grande avancée sur le front italien après la célèbre victoire austro-allemande à Caporetto. Le grand déferlement dans la vallée du Piave (70 miles derrière la ligne précédente) s'accompagnait des grands pillages de toute sorte mais de nourriture et de vin en priorité. C'est à ce moment-là que fait allusion l'anecdote de Josef Lejsek et ses camarades, rapportée par Berger, qui « dans certains endroits [...] pataugeaient même dans le vin dans les caves. » [...] et vivent le plus le plus de cuites de toute la durée de la guerre⁷⁰⁷. D'autres témoignent encore des morts causées par une augmentation trop importante et trop rapide de la nourriture consommée par les soldats soumis de longue date aux privations sévères⁷⁰⁸. Sur le plan global, les Austro-hongrois ont réussi à capturer trois milles armes et une quantité vertigineuse de provisions⁷⁰⁹.

La priorité des autorités pour l'approvisionnement de l'armée couplée à cette manne inattendue crée alors une situation paradoxale. Alors que dans c'est traditionnellement l'arrière qui soutient et alimente ses soldats sur les fronts, dans l'Empire austro-hongrois à partir de l'année 1917, les

⁷⁰⁴J. F. Havelka, *op. cit.* p. 56 : « Z okolí docházejí zprávy o vzpourách z hladu. Vojáci odpírají choditi na cvičení. Je to jenom přechodné, či půjde to již doopravdy? Jsou to hlavně příslušníci t. zv. „zelených kádru“. Jsou to vojáci, kteří se po brestlitovském míru vrátili z ruského zajetí, ale byli ihned zařazeni zase do armád. Stali se rozkladným živlem valně již otřesené kázně. Tyto „zelené“ kádry překládají z místa na místo, ale nemohou je zkrotiti. »

⁷⁰⁵Une grande offensive austro-hongroise est déclenchée encore en juin 1918 sur le Piave pendant laquelle l'Empire parvient à prendre 50 000 prisonniers italiens. Toutefois, ce dernier grand effort achève l'épuisement des troupes pour lequel il n'y a plus de relève. Le commandant en chef, Conrad von Hötzendorf est démis de ses fonctions le 15 juillet 1918 et il devient clair que pour l'Empire des Habsbourg la guerre est perdue. Gunther E. Rothenberg, *op. cit.*, p. 213.

⁷⁰⁶*Aprovisace obce pražské, op. cit.*, p. 192.

⁷⁰⁷AHMLP, Fonds: Vojtěch Berger, Denní zápisky v době světové války 1914-1918, Livre 3, p. 182, note du début Janvier 1918: « Nejvíce že se tam napili vína a leckdes že se ve sklepech brodili vínem. (...) Tam že bylo chlastu a opic, mnohý jak měl volno, z chlastu ani nevyšel. »

⁷⁰⁸Josef Váchal, *op. cit.*, p. 154.

⁷⁰⁹Gunther E. Rothenberg, *op. cit.*, p. 207.

rôles s'inversent. Comme le note les témoins, il n'est pas rare de voir les militaires piller chez les civils sur les territoires conquis et voler dans les stocks de l'armée pour envoyer ou amener un peu de nourriture chez soi. Les entrepôts et les trains acheminant les provisions sur le front sont aussi pris pour cible par les civils affamés. Et ce renversement s'avère particulièrement dur à vivre pour ceux qui ont laissé leurs familles à l'arrière. Si les privations subies au front sont pensées comme une partie inhérente des sacrifices que le soldat doit endurer, l'abnégation étant depuis l'Antiquité une des qualités louées des soldats, celles infligées aux proches restés à l'arrière semble inexcusables aux yeux des soldats et deviennent d'autant plus difficiles à supporter. Pourquoi se sacrifier pour un État qui, manifestement, ne fonctionne plus ? Qui n'est plus en mesure d'assurer la survie de sa population ? André Loez souligne pour le cas des mutineries de mai-juin 1917 en France, l'importance du lien entre les mutineries et le mécontentement croissant exprimé par les grèves à l'arrière même si les deux mouvements ne se rejoignent jamais dans une lutte collective. La situation de plus en plus intenable à l'arrière donne lieu à de nombreuses manifestations et grèves contre la guerre ce qui peut faciliter l'expression du refus au front⁷¹⁰. Ce lien est aussi étroit dans l'Empire austro-hongrois. C'est à partir du moment où l'économie de l'Empire ne marche plus que l'ombre menaçante de la désobéissance collective surgit à l'horizon.

La Première Guerre mondiale tend à être présentée et est souvent ancrée dans la mémoire de la population comme une guerre des Nations et des nationalismes, parfois comme celle des systèmes politiques (démocratie contre autocratie, république contre monarchie). En effet, que ce soit en France ou en Tchécoslovaquie ou en Autriche, le facteur idéologique et les ambitions politiques des populations ont été largement mis en avant après la guerre. Selon cette interprétation, étayée par des experts militaires, historiens, politiques ou acteurs de la vie publique, la victoire incombait aux soldats qui savaient pourquoi et pour quoi ils se battaient, alors que les Empires centraux ont perdu car ils n'ont pas réussi à gagner leurs sujets à leur projet⁷¹¹. L'utilité politique de cette interprétation est évidente, pourtant si l'on se focalise sur les faits, la Grande Guerre apparaît sous sa dimension réellement mondiale et avant tout comme une guerre entre les Empires et leurs économies. Alors que les combattants des principaux belligérants des deux camps combattent et tiennent, fournissent des efforts et des sacrifices comparables sur les différents fronts jusqu'à l'arrêt officiel des hostilités (plus tôt pour la Russie mais la dislocation de son armée a ici été une conséquence à la crise à l'intérieur du pays et du traité de paix séparé signé par les autorités civiles), ce sont les économies de ces États qui soutiennent et permettent l'effort de guerre qui se livrent une guerre sans merci. Ainsi, c'est la

⁷¹⁰ André Loez, *14-18, les refus de la guerre*, op. cit., 164-168.

⁷¹¹ C'est la thèse défendue, par exemple par le rapport du spécialiste militaire de la Tchécoslovaquie d'après-guerre J. J. Birula. Jiří J. Birula, *Velitel v míru i ve válce*, Praha, J.J. Birula, 1930.

capacité de production industrielle et agricole, l'accès aux matières premières mais aussi aux capitaux permettant son maintien qui jouent un rôle clé dans la réussite de la guerre. Dans cette perspective, c'est une guerre des Empires archaïques contre les Empires coloniaux. Les deux Empires centraux sont nettement désavantagés, malgré leur réussite à gagner l'Empire ottoman à leur cause et s'assurer ainsi un point stratégique et une réserve de ressources. La Monarchie des Habsbourg (la situation de l'Empire allemand ayant entamé sa transformation en puissance coloniale et industrielle dans les dernières décennies avant la guerre) représente alors un modèle politique mais aussi économique, suranné. Son territoire qui occupe certainement une vaste partie de l'Europe centrale et du sud-est ne peut pas égaler en matière de ressources matérielles comme humaines les colonies des Empires occidentaux. Issu d'une sédimentation multiséculaire d'allégeance obtenues par conquêtes mais surtout par une politique matrimoniale particulièrement habile, l'Empire des Habsbourg est de plus corseté par un système complexe de rapports de gouvernance et d'allégeance, qui diffèrent d'un territoire à l'autre et qui protègent plus qu'il ne permet d'exploiter ses différentes populations à la manière dont les Empires coloniaux mobilisent celles de leurs colonies extra-européennes⁷¹². La « prison des nations », tel est présenté l'Empire Austro-hongrois par les historiographies traditionnelles adoptant une perspective étroite focalisée sur l'épanouissement de la seule nation tchèque. Mais dans une perspective plus globale qui le compare aux Empires coloniaux occidentaux, l'Empire austro-hongrois peut apparaître au contraire comme un État plus égalitaire et plus respectueux de ses populations. Certes, les femmes et les hommes de l'Empire ne sont pas des citoyennes et des citoyens mais des sujets de l'Empereur de la dynastie de Habsbourg mais en tant que tels leur rapport au chef de l'État est le même pour tous. La reconnaissance des douze langues officielles ainsi que de nombreux particularismes historiques constituent un autre signe de la volonté impériale d'œuvrer pour le maintien de la diversité au sein de son Empire. Aujourd'hui encore, on peut visiter la salle des nations au Palais impérial à Vienne, malgré son côté légèrement folklorique, elle confirme l'intérêt impérial pour ces différentes populations qui passe par l'habitude de recevoir leurs délégations respectives et l'idée que le souverain était responsable en tant que le chef sacré de son Empire de la prospérité de tous ses sujets. Si on se focalise sur la partie européenne de la France ou de la Grande Bretagne, le régime politique y est certainement plus avancé sur le chemin de la modernité que dans la Double monarchie qu'il

⁷¹²Dans l'Empire austro-hongrois, tous les territoires et toutes les nations fournissent des soldats en fonction du système des circonscriptions militaires qui quadrillent l'Empire. Certaines traditions anciennes sont aussi préservées sur les territoires périphériques comme en Bosnie par exemple, dont les hommes composent une armée spécifique. Depuis la mise en place du Dualisme, le Royaume de Hongrie maintient un haut degré d'autonomie en matière des décisions politiques comme dans l'armée. Ses soldats sont ainsi répartis entre le service dans l'armée commune et dans l'armée territoriale qui est propre au Royaume. L'Empire austro-hongrois n'a pas non plus recours à des vastes mouvements de population périphérique pour peupler les usines comme les Empires coloniaux, la production civile comme militaire étant assurée principalement dans les centres traditionnels par les populations locales.

s'agisse du respect des libertés individuelles et collectives ou du pluralisme électoral. Cependant, si l'on étend notre comparaison à l'ensemble des populations de l'Empire français et de l'Empire britannique, la conclusion en sera profondément bouleversée. En 1914-1918 un indigène nord-africain ou indochinois ni même un Juif de cet Empire en France ne bénéficie pas des mêmes droits ni du même recours auprès les autorités qu'un citoyen de la Métropole... Ce constat dépasse le cadre de notre travail mais il convient de le rappeler pour souligner l'impact des possessions coloniales avec leurs réserves de ressources matérielles et humaines ainsi que l'alliance des États-Unis avec son armée fraîche mais surtout les capitaux nécessaires au maintien de l'effort de guerre des pays de l'Entente sur l'issue de la guerre. Encerclés, étranglés et réduits à leurs ressources propres, les Empires centraux ne parviennent plus à partir de 1917 à subvenir aux besoins de leurs populations, dès le printemps 1918 la situation devient critique, intenable. Alors que les armées persévèrent encore, l'intérieur se rebiffe, les émeutes et insurrections deviennent de plus en plus fréquentes et virulentes, l'obéissance civique de plus en plus fragile. A partir de l'été 1918, la population comme les autorités se rendent à l'évidence qu'un autre hiver en guerre culminera en catastrophe généralisée. Mettre une fin rapide à la guerre devient la seule option possible.

En Bohême, à Prague, des démonstrations contre la guerre commencent dès le 23 septembre 1914⁷¹³. Ce jour le 3^e bataillon de marche du K.u .K. R.I. 28 dit des « Enfants de Prague » part combler les manques que le régiment a déjà subi au front tout en étant gardé par 380 hommes des services auxiliaires. La manifestation ne suscite cependant pas d'intervention immédiate, mais ensuite, la justice militaire procède aux arrestations exemplaires des agitateurs présumés⁷¹⁴. Malgré ces remarques, l'analyse des comportements et les situations sociales dans les témoignages montre qu'une ambiance généralisée d'acceptation voire de valorisation des comportements défaillants à travers toutes les strates sociales qui entourent et dont relève l'homme combattant : son entourage immédiat, la hiérarchie et même l'arrière, posent des fondements à la « possibilité du désordre qui libère des formes multiples de réticence et d'illégalité⁷¹⁵ » confortant ainsi les individus dans leurs conduites testant sans cesse les limites de l'acceptable.

⁷¹³Robert A. Kann, *op. cit.*, p. 78.

⁷¹⁴Karel Pichlík, Bohumír Klípa, Jitka Zabloudilová, *Českoslovenští legionáři: (1914-1920)*, Praha, Mladá fronta, 1996. p.13.

⁷¹⁵André Loez, *14-18, les refus de la guerre, op. cit.*, p. 202.

4.3 *Les transferts de loyauté : révolutions individuelles et collectives*

« Comme Antigone de Sophocle, le soldat tchèque dans la guerre mondiale fut victime d'un conflit tragique ; lorsque le destin impitoyable le plaça devant le dilemme funeste de choisir entre les deux plus grands idéaux de l'humanité : Celui de l'amour inné pour sa patrie et sa nation en tant que Tchéquie et celui de son devoir civique, comme ressortissant de l'État austro-hongrois. Pour lequel de ces deux devoirs devait-il se décider ? »

Karel Wagner, général à la retraite, décembre 1935⁷¹⁶.

Dans la préface de ses souvenirs de guerre terminés en 1935, Karel Wagner, officier de métier âgé de 51 ans en 1914, explique clairement toute la complexité de la situation des Tchèques, ou plus largement des minorités dans l'Empire austro-hongrois, un État multinational dynastique, issu d'une sédimentation multiséculaire d'allégeances diverses, à l'épreuve de la Grande Guerre et de la formation des États-nations. Pendant la Première Guerre mondiale, les dissidents politiques à la domination allemande et hongroise au sein de l'Empire austro-hongrois, tchèques et slovaques, ont formé un mouvement de lutte pour l'autonomie, puis indépendance, basé principalement à l'étranger, dans les différents pays de l'Entente. Dès la déclaration de la guerre, ce mouvement a recruté des volontaires pour constituer le bras armé de la dissidence. Ce dernier chapitre prend pour cible les mécanismes du recrutement des volontaires pour rejoindre les légions tchécoslovaques et contribuer ainsi à la lutte dont l'objectif est la création du nouvel État tchécoslovaque et son indépendance de la Monarchie des Habsbourg. Le développement aurait pu suivre une logique chronologique suivant les trois différents moments de l'engagement dans les légions : l'engagement répondant à l'entrée en guerre de la Monarchie danubienne, les engagements progressifs étalés sur la durée de la guerre et finalement la dernière vague des engagements dans l'armée tchécoslovaque officialisée par la création de la république indépendante. Un plan thématique nous paraît plus adapté au but poursuivi dans ce travail, c'est-à-dire, de proposer une analyse sociale, pour comprendre les mécanismes des décisions et des actes personnels et leur relation à la constitution d'un événement global. Dans cette optique nous proposons d'analyser l'expérience des légionnaires plutôt par le prisme des trois champs thématiques regroupant de principaux facteurs explicatifs de l'engagement volontaire. Il faut tenir compte du fait que cette division est artificielle et s'impose uniquement par les exigences formelles de la rédaction savante. Dans la réalité tous ces facteurs sont enchevêtrés les uns dans les autres, et agissent de manière indissociable atteignant des degrés d'intensité variés selon les

⁷¹⁶ Karel Wagner, *op. cit.*, p. 7: « Jako Sofoklova Antigona, stal se i český voják ve světové válce obětí tragického konfliktu, když ho neúprosný osud postavil před volbu mezi dvěma největšími ideály lidstva: před volbu mezi vrozenou láskou k vlasti a národa, jako Čecha a občanskou povinností, jako příslušníka Rakousko-uherského státu. Pro kterou z těchto dvou povinností se měl rozhodnouti? »

moments et personnes concernées, dévoilant ainsi leur signification uniquement quand on les considère dans leur ensemble. Les deux grands groupes de facteurs qui nous semblent pertinents et dont nous proposons d'analyser l'influence et l'évolution lors de toute expérience dans les légions sont dans un premier temps, le poids des contextes immédiats englobant toute une multitude d'éléments qui relèvent des conditions « externes » qui enveloppent les individus et collaborent à leur construction identitaire bigarrée, à savoir une chronologie précise des engagements, le rôle de l'espace et de ses paramètres et les conditions matérielles. Dans un deuxième temps, notre focale s'arrête sur les conséquences des interactions sociales prenant en compte les divers aspects des contextes « internes » inscrits dans l'environnement social des acteurs. Il s'agit d'*habitus*, de pratiques et de valeurs cristallisées dans des groupes, les mécanismes d'interaction, le poids du regard des autres sur soi-même et de soi sur les autres. Afin d'évaluer ces dynamiques interactionnelles, nous mettons sans cesse en relation les procédés de la macroanalyse comme une transcription statistique des comportements à l'échelle nationale avec les méthodes ancrées dans la micro-analyse qui invitent à disséquer les mouvances globales en situations courtes, circonscrites et précises pour en repérer les mécanismes et les logiques⁷¹⁷. Dépassant le simple schéma des engagements motivés par une conviction patriotique qui traduit une lecture à la fois téléologique et psychologisante de ces actes, nous nous efforçons d'atteindre l'hétérogénéité des situations et des conduites individuelles qui pavent le chemin vers l'indépendance tchécoslovaque. La multitude des motivations personnelles, qu'elles soient idéologiques, pratiques ou pragmatiques doit être à son tour examinée aux prismes de la nature collective de la pratique des engagements ainsi que de l'entreprise guerrière dans son ensemble.

4.3.1 Le poids des contextes multiples et hiérarchisés : Le temps, l'espace, et les conditions matérielles.

4.3.1.1 Les enjeux d'une chronologie précise.

La chronologie des engagements dans les légions

Les ouvrages savants consacrés à la problématique des légions tchécoslovaques distinguent traditionnellement trois moments dans leur évolution historique : le moment de la création des deux embryons de la résistance tchécoslovaque en France et en Russie en réponse directe à l'entrée en guerre de ces deux pays contre leur patrie d'origine, puis la longue période d'insécurité et d'instabilité marquée notamment par des négociations complexes au niveau politique et diplomatique et une activité accrue des représentants principaux de la lutte pour

⁷¹⁷ Inspiration dans la microsociologie : théorie des interactions dans les espaces sociaux indéfinis, des rassemblements, voir : Joseph, Isaac, *Erving Goffman et la microsociologie*, PUF – Philosophies, Paris, 2009, p. 7.

l'indépendance tchèque à l'étranger⁷¹⁸ et la phase finale d'une adhésion « massive » des prisonniers internés dans les camps situés sur le territoire des Alliés et la constitution d'une armée nationale officielle. Or, cette division dont nous ne mettons pas en cause la justesse ni la pertinence est rarement accompagnée d'une réflexion approfondie sur la diversité des situations donnant lieu aux engagements dont l'ancrage dans un temps précis de la guerre est un des facteurs primordiaux aidant à comprendre les mécanismes structurant ces actes. En mettant en scène les convictions patriotiques des acteurs comme le facteur explicatif dominant de l'adhésion, dont les conditions politique peu favorables jusqu'au printemps 1917 ne font que freiner à contrecœur les adhésions massives, l'historiographie traditionnelle semble oublier la nature hétéroclite de ces engagements. D'autres aspects se trouvent ainsi éclipsés, l'environnement socio-discursif des volontaires expatriés avant l'engagement et la période intercalée entre la capture et l'arrivée dans les légions chez les prisonniers de guerre. Cette période semble pourtant primordiale pour saisir le rôle des cadres sociaux structurant et conditionnant les décisions. A l'aide de la base donnée du VHU, nous proposons donc de reconstituer les temporalités globales des adhésions pour les confronter aux récits de témoins et à la micro-chronologie intime de leurs processus décisionnel. Plusieurs cas spécifiques sont mis en exergue pour mieux rendre compte de la diversité immense des situations individuelles qui, une fois mises en relation avec l'ensemble, permettent d'apercevoir les dynamiques et les tensions continues, vécues par les individus remettant ainsi en question l'image des motivations uniques et fixes.

Les engagements dans les légions s'étalent sur la durée de la guerre. Leur nombre vacille considérablement dans le temps avec des pics à des moments précis, ce qui indique le caractère collectif de la plupart des engagements. Les données sur l'ensemble des légionnaires retranscrites dans la base de données numérique constituée par le VHU à partir des dossiers personnels des légionnaires tchèques et slovaques conservés dans les Archives militaires historiques de Prague permettent, malgré de nombreux défauts et beaucoup d'imprécisions de traiter cette question de manière quantitative. En fonction du pays d'engagement, la base de données fait apparaître 85 341 engagements sont relatifs aux légions tchécoslovaques en Russie, 28 184 en Italie et 9 876 engagements dans les légions tchécoslovaques en France auxquelles s'ajoutent 446 engagements dans la Légion étrangère en France. La date précise d'engagement manque pour 11 595 sur les 132 756 personnes recensées.

⁷¹⁸ Voir les ouvrages de Masaryk ou Beneš: Masaryk, Tomáš Garrigue, *Světová revoluce, Za války a revoluce 1914-1918*, Čin, Praha, 1938, (1925), ou Rychlík, Jan, *Češi a Slováci ve 20. století. Spolupráce a konflikty 1914-1992*, Ústav pro studium totalitních režimů, Vyšehrad, Praha, 2012.

Figure 27: Évolution des engagements dans les légions tchécoslovaques

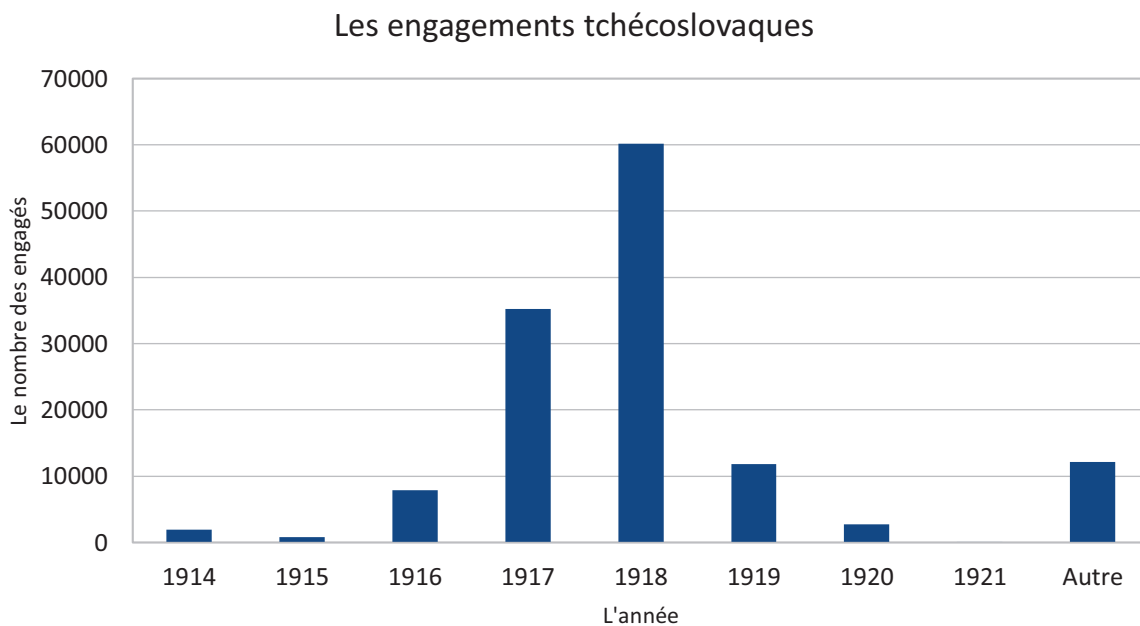


Figure 28: Répartition des engagements dans les légions tchécoslovaques

Répartition des engagements par année de la guerre

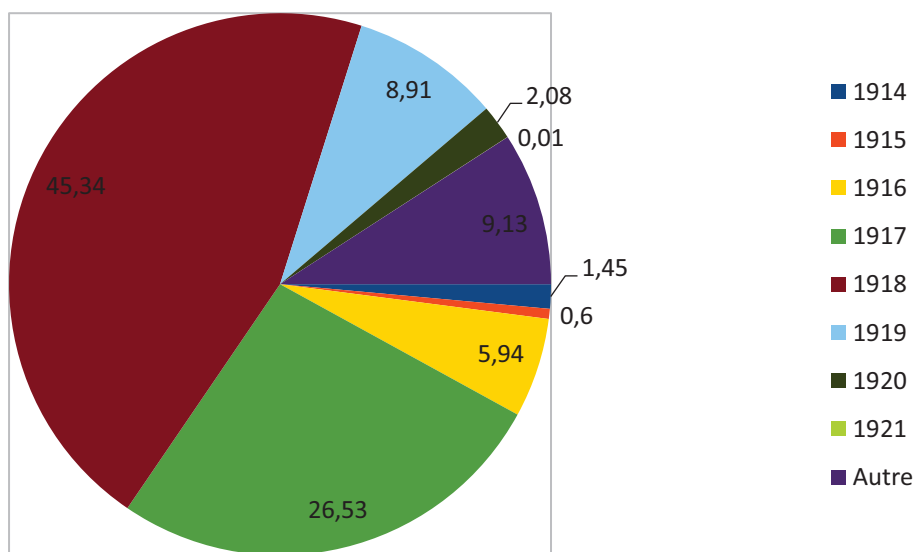


Tableau 60: L'ensemble des engagements dans les légions tchécoslovaques pour l'année 1914

1914	Captures	Engagements				
	24050	Tout	LR	LI	LF	LC
août	2557	1055	596		115 (2)	285
septembre	6136	396	256		010 (1)	45
octobre	3207	52	15		0	226
novembre	6069	47	25		04 (1)	9
décembre	5313	294	229		0	09

Tableau 61: L'ensemble des engagements dans les légions tchécoslovaques pour l'année 1915

1915	Captures	Engagements				
		Tout	LR	LI	LF	LC
janvier	620	33	15		0	00
février	2233	17	8		1	10
mars	7181	29	14		1	21
avril	2351	28	13		4	20
mai	3903	69	33		5	21
juin	2369	111	82		1	01
juillet	3430	25	18		1	00
août	1429	26	17		0	10
septembre	6745	67	46		1	00
octobre	1737	130	102		1	00
novembre	1388	170	137		0	30
décembre	251	70	48		1	33

Tableau 62: L'ensemble des engagements dans les légions tchécoslovaques pour l'année 1916

1916	Captures	Engagements				
		Tout	LR	LI	LF	LC
janvier	187	40	35		0	00
février	102	78	64		2	00
mars	149	106	89		1	00
avril	225	253	221		4	10
mai	520	428	365		4	00
juin	6959	1391	1296		2	40
juillet	5053	1283	1183		2	00
août	3548	1450	1409		2	10
septembre	1430	649	620		1	00
octobre	1046	872	832		1	11
novembre	1448	666	638		0	40
décembre	178	590	536		3	170

Tableau 63: L'ensemble des engagements dans les légions tchécoslovaques pour l'année 1917

	Captures	Engagements				
	1917	Tout	LR	LI	LF	LC
janvier	303	511	481	5	7	0
février	99	307	282	4	3	1
mars	96	297	242	7	6	0
avril	94	829	731	64	2	0
mai	2299	1172	1113	25	3	0
juin	772	4439	4345	5	17	0
juillet	1200	8293	8109	10	118	0
août	6102	5838	5760	146	21	2
septembre	1166	3122	3040	26	27	0
octobre	362	3893	3814	12	15	0
novembre	563	3726	3527	22	115	6
décembre	209	2625	2468	10	285	2

Tableau 64: L'ensemble des engagements dans les légions tchécoslovaques pour l'année 1918

	Captures	Engagements				
	1918	Tout	LR	LI	LF	LC
janvier	576	1855	1627	27	158	0
février	106	1376	994	161	194	0
mars	62	3359	1639	279	1409	1
avril	73	14617	3106	10894	524	2
mai	284	6527	2620	3645	222	2
juin	1658	4072	3136	243	636	0
juillet	538	5075	3844	942	250	1
août	449	6354	4679	1169	21	2
septembre	221	4279	3026	897	318	1
octobre	1150	3979	2198	951	781	1
novembre	2744	5468	1619	2587	1240	0
décembre	21	2748	1194	1247	285	0

Tableau 65 : L'ensemble des engagements dans les légions tchécoslovaques pour l'année 1919

	Engagements					
	1919	Tout	LR	LI	LF	LC
janvier		598	481	0	11	0
février		1739	238	1471	13	1
mars		718	180	707	109	0
avril		1311	1019	157	97	0
mai		1349	956	65	277	0
juin		1930	750	76	1080	0
juillet		922	287	39	587	0
août		722	360	146	207	0
septembre		500	460	17	20	0
octobre		762	730	12	6	0
novembre		572	519	41	3	0
décembre		587	570	11	4	0

Tableau 66: L'ensemble des engagements dans les légions tchécoslovaques pour l'année 1920

1920	Engagements			LI	LF
	Tout	LR			
janvier	610	599	0	2	
février	307	587	2	0	
mars	502	494	1	1	
avril	494	482	3	0	
mai	66	65	1	0	
juin	90	89	0	0	
juillet	218	213	0	0	
août	114	112	0	0	
septembre	5	5	0	0	
octobre	8	6	1	0	
novembre	13	11	1	0	
décembre	11	10	1	0	

Tableau 67: : L'ensemble des engagements dans les légions tchécoslovaques pour l'année 1921

1921	Engagements			
janvier				
février	1	14/02/21	LR	
mars	1	01/03/21	LR	
avril	0		LR	
mai	34, 12, 28		2 LI	
juin	1	28/06/21	LR	
juillet	0		LR	
août	1	05/08/21	LR	
septembre	0		LR	
octobre	1	07/10/21	LR	
novembre	1	24/11/21	LR	
décembre	1	02/12/21	LR	

Tableau 68: Tableau récapitulatif du nombre d'engagements par rapport au nombre des légionnaires capturés par année de guerre

	Captures	Engagements							
		1914	1915	1916	1917	1918	1919	1920	1921
Total	132756	1931	801	7881	35223	60196	11827	2761	11
Jamais	29094	1663	608	1884	2949	7761	4378	1048	4
En 1914	24050	212	71	1025	5444	13581	2112	539	2
En 1915	33887	0	94	2784	16362	11892	1431	465	0
En 1916	21161	0	0	2022	8388	9126	772	335	2
En 1917	13329	0	0	0	1626	11146	156	41	1
En 1918	7934	0	0	0	0	5464	2182	2	0
TG	132756	1875	773	7715	34769	58970	11031	2430	9

	Captures	Engagements : Proportion des engagements par l'année sur la même année de capture							
		1914	1915	1916	1917	1918	1919	1920	1921
Total	132756	1,45	0,60	5,94	26,53	45,34	8,91	2,08	0,01
Jamais	21,92	5,72	2,09	6,48	10,14	26,68	15,05	3,60	0,01
En 1914	18,12	0,88	0,30	4,26	22,64	56,47	8,78	2,24	0,01
En 1915	25,53	0,00	0,28	8,22	48,28	35,09	4,22	1,37	0,00
En 1916	15,94	0,00	0,00	9,56	39,64	43,13	3,65	1,58	0,01
En 1917	10,04	0,00	0,00	0,00	12,20	83,62	1,17	0,31	0,01
En 1918	5,98	0,00	0,00	0,00	0,00	68,87	27,50	0,03	0,00

Tableau 69: Durée de la captivité avant l'engagement

Durée de captivité	Nombre	%	Possibilités
L'année même	14882	14,48	5
1 an	24571	23,92	5
2 ans	26671	25,96	5
3 ans	18149	17,66	5
4 ans	15348	14,94	4
5 ans	2579	2,51	3
6 ans	539	0,52	2
7 ans	2	0,00	1
Total compté	102741	99,11x	
Total capturés	103662	1,00x	
Différence	921	0,89x	

L'aperçu global du nombre d'hommes engagés dans les légions tchécoslovaques montre clairement un pic en 1918 avec 60 196 engagements comptabilisés dans l'année, ce qui correspond à environ la moitié de tous les effectifs des légions tchécoslovaques atteignant selon la base 132 756 dont 120 631 sont pris en compte pour la statistique⁷¹⁹. La seconde année la plus riche en engagements est 1917 avec 35 223 hommes qui ont rejoint la résistance tchécoslovaque à l'étranger. A la troisième place nous retrouvons avec 11 827 engagements l'année 1919 qui correspond déjà à la période de la paix en métropole. 2 761 personnes rejoignent les légions encore en 1920, deuxième année donc après l'armistice ce qui représente presque un millier de personnes de plus qu'un 1914, au début de la guerre. L'année la plus pauvre est, si on ne compte plus la période postérieure à 1920 qui figure encore dans la statistique, la seconde année de la guerre, 1915 avec 801 engagements où ont pourtant eu lieu les célèbres défections collectives des régiments tchèques (le 28^e RI de Prague et le 36^e RI). Le lien entre les redditions et les engagements, n'est donc pas direct, du moins du point de vue chronologique.

Les 1 931 hommes engagés en 1914 se recrutent exclusivement parmi les Tchèques et les Slovaques expatriés dans les pays de l'Entente, notamment en France et en Russie et un peu plus tardivement en Grande Bretagne qui envoie un groupe de volontaires tchèques rejoindre leurs camarades en France. Le pic dépassant les 1 000 engagements en août 1914 correspond à la vague d'engagements collectifs organisée par les associations d'expatriés parmi leurs compatriotes à Paris et dans les principales métropoles russes. La première unité créée en août 1914⁷²⁰ a rassemblé 777 volontaires tchèques et slovaques accompagnés de 235 soldats russes⁷²¹. La compagnie *Nazdar*, dont la création fut officialisée le 22 août 1914 compte alors

⁷¹⁹Écartement des doubles ou des fichiers où les données manquent, sont erronées ou illisibles.

⁷²⁰Le premier commandant fut nommé par le décret du 7 août, la première compagnie fut constituée le 21 août 1914, source : Boris Tatarov, *op. cit.*, p. 16-17.

⁷²¹Chiffres donnés pour la fin septembre 1914, source : Boris Tatarov, *op. cit.*, p. 17.

environ 300 volontaires. En France, les rangs des volontaires s'étoffent ensuite légèrement avec l'arrivée des renforts de Grande Bretagne. En Russie également, quelques dizaines de volontaires s'inscrivent avec un peu de retard, ce qui explique les 400 engagements en septembre 1914 montrés par le graphique⁷²². L'automne 1914 représente une période creuse avec pratiquement aucun engagement. Après un petit accroissement des effectifs enregistré juste avant la fin de 1914 avec deux centaines de nouveaux inscrits, principalement en Russie, cette tendance se poursuit durant toute l'année 1915. C'est la période où les deux compagnies arrivent sur les fronts et effectuent leurs premières interventions au combat. La Compagnie tchèque quitte Kiev le 23 octobre pour rejoindre la 3^e armée russe. Elle se fait confier principalement des missions de reconnaissance ainsi que des missions de propagande auprès de ses compatriotes enrôlés dans l'armée austro-hongroise⁷²³. La Compagnie *Nazdar* quitte le centre d'entraînement de Bayonne, elle est intégrée dans la IV^e Division marocaine de la Légion étrangère française et envoyée sur le front occidental. Au bout de plusieurs mois, les pertes atteignent 70% des effectifs. Après la bataille d'Arras le 9 mai 1915 où la compagnie tchèque a été décimée au point d'être dissoute, les volontaires survivants sont dispersés dans d'autres unités, certains envoyés même sur le front d'Orient. En France, la résistance tchèque est donc pratiquement anéantie et doit attendre l'année 1917 avec l'officialisation politique de la lutte pour l'indépendance tchécoslovaque pour se reformer comme l'embryon d'une armée tchécoslovaque indépendante future. Il a fallu attendre les négociations des leaders de la résistance installés à Paris avec les responsables politiques des pays de l'Entente et l'arrivée des volontaires des États-Unis ainsi que des prisonniers de guerre des autres fronts (deux transferts par bateau de Russie, mais surtout les prisonniers évacués de Serbie). Avec l'objectif de construire une armée moderne sur les bases des armées occidentales, ces volontaires sont d'abord envoyés en formation par l'armée française (Jarnac et Cognac et Saint-Maixent pour les officiers). Ils n'interviennent au combat qu'à partir de l'été 1918. En Russie, la Compagnie tchèque poursuit ses missions de reconnaissance sur le front, accuse des pertes qui sont cependant inférieures à la moyenne enregistrée par les régiments d'infanterie classique⁷²⁴. Malgré des succès, les négociations politiques avec les dirigeants russes à propos de l'élargissement des unités peinent à aboutir, ces derniers craignant qu'une force étrangère éclore au sein même de leur propre armée. Aussi, le taux d'engagements reste-il très faible avec une certaine recrudescence entre juin et août 1916 avec un peu plus de 1000 engagés par mois, jusqu'à ce que le colosse aux pieds d'argile russe sombre dans le chaos révolutionnaire. C'est à partir du mai-juin que l'intérêt pour les légions tchécoslovaques monte de façon spectaculaire

⁷²²Selon le rapport de *Kyjevský vojenský okruh n° 375*, La compagnie tchèque en Russie comptait au 10 septembre 1914 : 21 officiers, 921 fusiliers et 149 soldats du service auxiliaire, Boris Tatarov, *op. cit.*, p. 22.

⁷²³Boris Tatarov, *op. cit.*, p. 27-28.

⁷²⁴Boris Tatarov, *op. cit.*, p. 21.

atteignant son apogée pour cette année de 1917, à la suite de la bataille de Zborov. Les unités tchécoslovaques ont apporté une contribution cruciale au succès de l'opération russe face à leurs compatriotes tchèques de l'armée austro-hongrois. La bataille, rapidement médiatisée et exploitée par les dirigeants de la résistance tchécoslovaque comme outil de propagande est alors entrée dans l'histoire comme la confrontation légendaire entre les Tchèques révolutionnaires et ceux restés loyaux à la Double monarchie⁷²⁵.

En observant le graphique de l'année suivante, nous constatons le point culminant en avril 1918 avec plus de 14 000 inscriptions, un nombre record de toute l'existence des unités insurrectionnelles tchécoslovaques. Ce pic arrive à la suite de la paix de Brest-Litovsk signée le 3 mars 1918 par laquelle la Russie révolutionnaire met définitivement un terme à sa participation à la Première Guerre mondiale. Les interprétations de ce constat divergent : ces inscriptions matérialisent-elles une volonté irrésistible de se battre, de retourner sur le front ou bien traduisent-elles un espoir d'échapper à l'insécurité et au chaos croissant de la révolution bolchevique et de la guerre civile qui éclate en Russie pour rejoindre les siens et peut-être, ultimement, pour rentrer chez soi ? Par suite des révolutions russes, la justification de l'action des volontaires tchèques et slovaques est devenue délicate. Le recrutement a été déclenché sous le tsar avec un objectif assez précis de missions de renseignement, propagande et intervention auprès de la population pour préparer le moment où les armées du tsar arriveraient sur le territoire habité par ces nationalités afin de proposer aux nationalistes tchèques une autonomie sous l'égide d'un Romanov sur le trône de Prague comme solution politique à leurs aspirations séparatistes et indépendantistes⁷²⁶. Or ces projets, manqués de justesse au printemps 1915 sont voués à l'échec. Le nouveau pouvoir politique, renonçant officiellement à la politique de conquêtes⁷²⁷ et qui fait face, en pratique, à une opposition tenace à l'intérieur du pays, ne voit plus d'intérêt à aider l'indépendance tchécoslovaque (sauf l'idée d'une révolution bolchevique mondiale dont la portée reste nettement plus idéologique que politique ou stratégique). Qui plus est, au moment où l'armée russe se trouve en voie de dislocation, les légions tchécoslovaques, bien armées et solidement entraînées⁷²⁸ ayant des liens indiscutables avec les pays occidentaux, représentent une force dangereuse pour le nouveau régime bolchevique peinant à imposer son

⁷²⁵Jan Galandauer, *2.7.1917 - bitva u Zborova: česká legenda*, Praha, Havran, 2002.

⁷²⁶Le projet soutenu par une partie de la sphère politique tchèque et slovaque s'oppose à l'action de Masaryk soutenant une solution fondée sur le modèle des pays occidentaux (France et les pays anglo-saxons – son épouse est d'origine états-unienne) dont il recherche le soutien. Le différend culmine en 1917 dans une confrontation entre Masaryk et Dürich, leader des russophiles. Aidé par la chute des Romanov et le chaos dans lequel sombre la Russie, Masaryk finit par imposer sa vision en s'appuyant notamment sur les communautés d'expatriés dans les pays occidentaux et notamment aux États-Unis qui assurent un soutien financier vital à l'action tchécoslovaque tout au long de la guerre. L'échange de la Russie avec les États-Unis d'Amérique comme allié de l'Entente impacte sans doute aussi le devenir de la Tchécoslovaquie indépendante.

⁷²⁷A son arrivée au pouvoir, Lénine promet une paix sans annexions ni rétributions.

⁷²⁸La bataille de Zborov couronne cette tendance.

pouvoir au-delà des grands centres industriels de la partie occidentale du pays. Dès le printemps 1917, les représentants de la résistance tchécoslovaques négocient avec le régime bolchevique le rapatriement des volontaires sur le front occidental⁷²⁹. L'attitude de Trotski reste ambiguë et indécise, oscillant entre nécessité de gagner à leur cause tout homme en état de se battre et la peur de créer un noyau ennemi armée potentiellement hostile au régime au sein même de l'armée, ce qui laisse les volontaires dans un flou et une incertitude insupportable⁷³⁰. Du moment de la signature de la paix de Brest-Litovsk, la présence des volontaires tchèques destinés à combattre les Puissances centrales devient caduque. Qui plus est, ils se retrouvent dans une impasse. Inutiles en Russie, les légionnaires ne peuvent pas repartir chez eux, ni rejoindre éventuellement leurs camarades sur le front occidental car cela implique de traverser de vastes pans du territoire des Puissances centrales où les autorités les considèrent officiellement comme coupables de haute trahison et donc passibles de peine de mort. A force de bras de fer avec Trotski, Masaryk parvient au printemps 1918 à imposer son plan qui est de faire évacuer tous les légionnaires tchécoslovaques de Vladivostok, par bateaux fournis par l'Entente. Les volontaires doivent alors parcourir, en train, quelques 7000 km séparant Kiev (leur point de rassemblement situé vers la frontière occidentale, aujourd'hui en Ukraine) de ce port situé à l'extrémité orientale de l'immense territoire russe. Du 8 au 13 mars 1918, après la conclusion de la paix, les volontaires tchèques écrasent les soldats allemands à Bakhmatch (Ukraine), ils s'imposent alors comme un pouvoir armé organisé dangereux. Trotski, ayant donné finalement le feu vert à leur évacuation, demande alors de rendre toutes les armes. Au milieu du chaos et des violences qui s'installent sur tout le territoire russe, continuer la route sans armes constituerait une fragilité indiscutable et placerait les volontaires dans une position vulnérable et dangereuse. Les représentants des légions refusent, Trotski ordonne alors de les faire désarmer par la force. Par l'incident de Tcheliabinsk, le 14 mai 1918 les volontaires tchécoslovaques entrent dans un conflit ouvert avec le pouvoir bolchevique et l'armée rouge. Démarre alors le grand périple épique des volontaires tchécoslovaques à travers la Sibérie – ancré dans la mémoire et les historiographies tchèque et slovaque sous le nom d'anabase sibérienne. Les légionnaires dont la mission originelle était de participer à la défaite des puissances centrales pour donner une assise matérielle au projet d'indépendance sont aspirés dans la guerre civile russe. Ils apprennent la fondation de la nouvelle République qui a lieu le 28 octobre 1918 à Prague, loin de chez eux en Sibérie. Pendant de long mois, les volontaires

⁷²⁹Deux groupes sont partis déjà par la voie maritime du Nord fin 1916, en mai 1915 Masaryk se rend en personne à Moscou pour mener les négociations.

⁷³⁰Les destins mouvementés des légions tchécoslovaques en Russie est un sujet très complexe, il est impossible de traiter ici. Voir : Dalibor Vácha, *Horké léto 1918: Čechoslováci ve viru ruské občanské války*, Praha, Nakladatelství Epoque Pražská vydavatelská společnost, 2018; Dalibor Vácha, *Život v legiích. Českoslovenští dobrovolci na Rusi 1914-1918*, Thèse du doctorat présentée à České Budějovice, 2012 ; Victor M. Fic, *Československé legie v Rusku a boj za vznik Československa 1914-1918, II. Díl: Bolševici a československé legie, počátek jejich ozbrojeného konfliktu, březen-květen 1918*, Brno, Stilus, 2007.

combattent alors pour littéralement chaque kilomètre du chemin de fer transsibérien afin d'atteindre Vladivostok et l'évacuation promise. Ils deviennent alors une force importante au sein de la guerre civile russe. En effet, avant l'automne 1918, ils sont militairement pratiquement maîtres de la Sibérie, hostile aux bolcheviques mais ils sont également la cible de nombreuses tentatives de séduction des autres parties présentes (l'armée blanche, les alliés, notamment les États-Uniens et les Japonais⁷³¹). Le premier bateau est parti le 19 juillet 1919, toute l'évacuation a duré 1 an et 8 mois, les derniers légionnaires ne rentrant que deux longues années après la déclaration de l'indépendance et la fin de la Première Guerre mondiale en Europe.

Il est nécessaire de prendre cette évolution complexe, pleine de soubresauts et d'espoirs ratés en compte pour comprendre les incertitudes et les peurs qui pèsent alors sur les prisonniers de guerre des puissances centrales, dont les Tchèques et les Slovaques, disséminés sur tout le territoire russe et notamment dans les contrées éloignées et hostile de la Sibérie, qui influe, indiscutablement sur les engagements. Le pic d'avril 1918 correspond au revirement de la situation et la mise en œuvre du projet d'évacuation. Craignant ou désirant le retour sur un front, de nombreux prisonniers de guerre souhaitent alors avant tout quitter la Russie qui sombre dans une guerre civile violente et cruelle. Les engagements se poursuivent encore durant toute l'année 1918 et 1919 avec des pics ponctuels en août 1918 (le moment où la défaite de l'Autriche-Hongrie commence à être considérée comme très probable), en novembre 1918 (avec les engagements massifs plus tardifs des prisonniers de guerre détenus en Italie et l'arrivée de volontaires états-uniens en France), pour donner suite à la déclaration de l'indépendance tchécoslovaque et la fin de la guerre. Bien qu'officiellement, à partir de la déclaration d'indépendance, les unités insurrectionnelles deviennent l'armée tchécoslovaque officielle et que donc tous les hommes aptes au combat soient officiellement mobilisables et appelés à servir les forces armées tchécoslovaques, les engagements s'étiolent. Mais en Russie ils se poursuivent encore avec un pic enregistré en février 1919, puis en juin 1919 au moment où les premiers volontaires atteignent Vladivostok et où l'évacuation si longtemps attendue se met en route. Le phénomène continue encore tout au long de 1920 avec 2 761 Tchèques et Slovaques inscrit dans l'année, 11 engagements sont rapportés pour 1921 et quelques-uns pour la période postérieure, il peut s'agir toutefois d'erreur de frappe. Tout en gardant en considération les critiques exprimées au sujet de cette base de données, ces statistiques comparatives méritent de retenir notre intérêt : elles montrent une anatomie particulière de l'expérience de guerre des témoins et incitent ainsi à réfléchir à l'impact de la périodicité et des durées sur les décisions prises et les comportements adoptés.

⁷³¹Victor M. Fic, *Československé legie v Rusku a boj za vznik Československa 1914-1918, II. Díl: Bolševici a československé legie, počátek jejich ozbrojeného konfliktu, březen-květen 1918*, Brno, Stilus, 2007.

La morphologie de l'expérience de prisonniers guerre

Les parcours dans la guerre des témoins du corpus s'inscrivent donc dans ce tableau général. Dans le corpus de 172 témoins tchèques et slovaques, 141 ont été légionnaires dont 127 prisonniers de guerre. 14 témoins représentent donc des volontaires engagés directement à l'étranger sans servir dans l'armée austro-hongroise, un témoin tchèque – Jirásek – a été prisonnier de guerre sans jamais rejoindre les légions, il est décédé en captivité en 1917. La situation des prisonniers germanophones est différente. Ils ne font pas face au même dilemme. Du fait de leur identité, ils sont naturellement exclus de la possibilité de s'engager dans le mouvement tchécoslovaque. En Russie, ils sont sollicités en revanche par la propagande de l'Armée rouge. Hormis les quatorze volontaires à l'étranger, l'écrasante majorité des témoins comme l'écrasante majorité de tous les légionnaires ont vécu l'expérience de prisonniers de guerre que ce soit en Russie, en Serbie ou en Italie (ne combattant pas sur le front occidental, en France, les prisonniers Tchèques et Slovaques arrivent, sauf quelques internés civils, seulement par transferts négociés à partir de 1917), avant de s'engager dans les légions. La période passée en captivité constitue donc une étape clé pour saisir tous les facteurs menant à l'engagement.

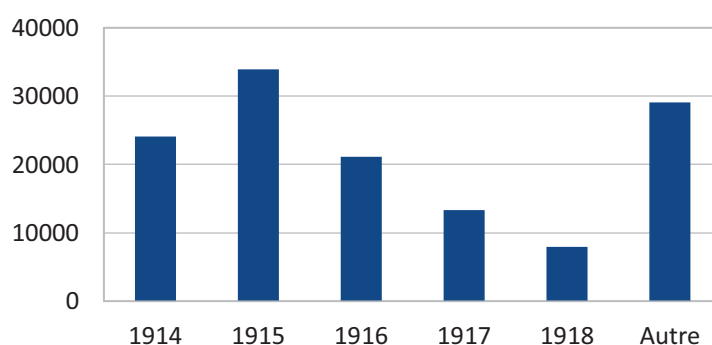
En effet, il est possible de diviser l'expérience de la Première Guerre mondiale de la majorité des témoins en trois périodes délimitées par les dates précises. Il s'agit d'abord de l'expérience dans l'armée austro-hongroise, qui est introduite par la date du recrutement en son sein et se termine au moment de la captivité. Si la seconde est très bien renseignée grâce à la base VHU pour la quasi-totalité des combattants, la date de la mobilisation et du départ au front sous le drapeau impérial fait défaut dans la base de données dans la grande majorité des cas. Elles sont donc le plus souvent extraites des témoignages. Dans les cas où elle n'est pas renseignée du tout, nous avons tenté de l'estimer en fonction de la date de naissance du conscrit. Pour les hommes nés en 1895, nous plaçons l'appel au plus tôt en 1915, pour ceux, né un an plus tard nous considérons 1916 comme l'année du départ le plus probable. En hésitant nous comptons toujours avec la durée maximale possible. Les résultats de la statistique pourraient donc être revus uniquement à la baisse. Les renseignements ainsi obtenus sont donc à manier avec précaution, indiquant des valeurs approximatives. L'impossibilité d'accéder à des données plus précises nous a dissuadés du projet de compter les moments passés directement au front par chaque témoin⁷³². Dans la mesure où le passage au front ne peut pas par définition dépasser la durée de l'activité dans l'armée austro-hongroise, la brièveté de cette dernière implique la petite

⁷³²A la manière de Norton Cru pour l'armée française mais sans accès aux dossiers personnels de l'armée AH (registres matricules) qui ont été écartés des archives comme encombrants cela est difficile. Deux sources possibles mais toutes les deux sont incomplètes : les témoignages, mais ils ne comportent pas forcément toutes les informations, surtout s'il s'agit des extraits, puis les cartes de service dans l'armée austro-hongroise, conservées au VHA, mais certains cartons ont déjà été enlevés des fonds faute de place de stockage.

durée de l'autre. La fin de cette période est déterminée par la date de la captivité et la date de l'engagement effectif dans les légions qui est dans la plupart de cas mais pas toujours systématiquement renseignée dans la base VHU. La durée de la captivité recouvre également une période assez floue qui s'écoule entre le moment où les témoins remplissent et envoient leur inscription dans les légions et le moment où ils sont réellement admis par l'administration des unités. Puisque la date d'inscription est souvent manquante, il n'est pas possible d'en proposer une statistique fiable cependant elle permet de rendre compte des délais réels dus à la difficulté politique et à l'organisation administrative concernant l'engagement. La précision de ces données n'est pas absolue. En effet, des variations existent entre les témoignages et la base VHU. Les écarts de la datation sont parfois causés par l'oscillation dans la datation des documents administratifs et même des entrées dans les témoignages entre le calendrier occidental et orthodoxe en Russie ainsi qu'aux diverses fautes administratives aux autres aléas de la guerre comme la perte ou la dégradation de documents. Or, comme le montre les dossiers personnels conservés dans les archives par exemple d'Opletal⁷³³, ou Vitáček, les dates d'inscription et d'engagement sont primordiales pour compter les droits aux indemnités diverses après la guerre et deviennent donc souvent objets de litiges juridiques des anciens légionnaires contre l'administration de l'État qu'ils ont contribué à créer, ouvrant la voie aux ressentiments et déceptions⁷³⁴.

Cette morphologie particulière favorise une expérience du front des légionnaires dans les rangs de l'armée austro-hongroise plutôt courte. Une quasi-moitié des légionnaires tchécoslovaques a été ainsi recrutée parmi les hommes capturés dans les deux premières années de la guerre.

Figure 29: Evolution des captures par année de guerre

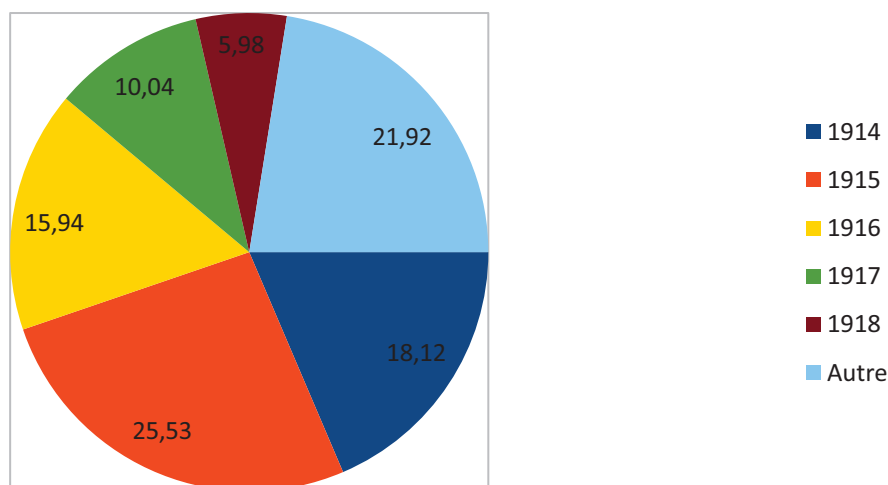


⁷³³Dossier sur le procès portant sur la date de l'engagement : VHA [Archives historiques militaires], fonds personnel, Opletal Bedřich, dossier du service.

⁷³⁴Le problème d'intégration des anciens légionnaires est aussi une question complexe qui méritait une étude approfondie.

Figure 30: Répartition des captures des légionnaires tchécoslovaques par année de guerre

Répartition des captures des légionnaires par année de la guerre



Le croisement entre les données relatives à la capture et aux engagements montre au contraire un laps de temps plutôt long passé en captivité. Bien que les résultats manquent toujours de précision, due notamment au grand nombre de données manquantes ou erronées, nous pouvons observer quelques tendances générales. Tout d'abord, les pics de captures ne correspondent pas aux pics des engagements ni à une période décalée de façon constante. Les deux moments sont donc séparés, ancrés dans leurs logiques propres : celle des mouvements sur les différents fronts pour les captures et celle du contexte spécifique dans les pays hôtes et l'évolution politique de la résistance tchécoslovaque pour les engagements. En croisant les deux dates, nous pouvons observer que 15% de soldats se sont engagés l'année où ils ont été capturés, un peu moins d'un quart l'année suivante et un peu plus d'un quart deux années après leur capture, ce qui correspondait à l'écart du pic des captures au printemps 1915 et les deux pics des engagements en juillet 1917 et en avril 1918. Encore une fois, la valeur de ces chiffres de donne qu'une orientation car naturellement, le nombre des possibilités pour s'engager diminue au fur et à mesure que la guerre avance. Ainsi s'engager la même année où le soldat a été capturé était possible pendant cinq ans – du 1914 à 1918. Présenté inversement, le soldat capturé en 1914 disposait d'au moins 7 années pour s'engager. En revanche, le soldat capturé en 1918 de trois seulement et encore uniquement sur le front russe. Globalement, les légionnaires ont donc passé en grande majorité au moins un ou deux ans en captivité avant de rejoindre les unités de la résistance tchécoslovaque.

Les données restituées pour les témoins du corpus épousent ses grandes lignes. Sur les 102

témoins légionnaires prisonniers de guerre pour lesquels nous avons été en mesure d'établir des données à peu près fiables, 18 n'ont pas atteint trois mois entre la mobilisation et leur capture dont seulement quelques jours sur le front. 43 donc pratiquement la moitié ont été capturés avant d'accomplir six mois sous les drapeaux, 65 avant atteindre une année. Deux témoins prisonniers seulement ont servi plus de trois ans.

Cette proportion particulière entre le séjour au front dans l'armée d'origine et la période passée en captivité n'est sûrement pas sans conséquence sur les décisions de s'engager. Elles relèvent de l'évolution progressive des horizons d'attentes opérant des changements remarquables dans la prolongation infinie de la guerre et en réponse aux basculements des succès et des réussites militaires successifs. Comme en France, dans le milieu tchèque et slovaque, l'attente et l'espoir de la fin de la guerre constituent la préoccupation première des combattants au front⁷³⁵. Comme nous l'avons démontré, l'espoir de la fin de la guerre proche détournait certains soldats du passage à l'ennemi comme une possibilité de mettre une fin rapide aux souffrances du front. Si « ces souhaits sont réactivés et réitérés chaque fois que le rythme de la guerre conduit à mesurer le temps passé ou à se projeter dans l'avenir⁷³⁶ », ces considérations temporelles liées directement à la perception de la proximité de la fin, semblent dans le milieu des prisonniers de guerre tchèques et slovaques, exercer une influence directe sur les motivations des seconds engagements, du retour dans la guerre.

Ainsi, pour ceux qui tombent sans ou avec préméditation dans les griffes de l'ennemi dans les premiers mois du conflit, l'internement est perçu uniquement comme une période courte, intermédiaire, déjà un pas vers le retour chez soi. L'horizon d'attente atteste encore de l'assurance inébranlable d'un dénouement proche. Nous avons montré dans la partie précédente que le souci de retrouver au plus tôt sa vie civile dissuade plusieurs témoins du passage en captivité⁷³⁷. L'idée du retour au front ne présente donc aucun avantage et par conséquent n'est même pas considéré comme une option. Suivant la même logique, avec la prolongation de la guerre, la durée de captivité s'étire également et devient difficile à supporter même pour les témoins dont la détresse ne relève pas directement de conditions de vie intenable. Dufka, jeune aventurier insouciant, capturé le 5 juin 1916 après 438 jours de service, met en relief l'évolution de son attitude de captif :

« Cette année de 1917, je me portais le mieux de toute la vie. Je n'avais aucun souci. Je disposais de tout, j'avais assez d'argent. Le confort, le plaisir, le

⁷³⁵ André Loez, *14-18. Les refus de la guerre, Une histoire des mutins*, Gallimard, Folio Histoire, Paris, 2010. p. 94-95.

⁷³⁶ André Loez, *14-18, les refus de la guerre, op. cit.*, p. 97.

⁷³⁷ Jan Janoušek, *op. cit.*, p. 104; Bedřich Opletal, *op. cit.*, p. 16-18 ; Jan Řehounek, *op. cit.*, p. 18, Potoček, Ján, *Sans titre*, dans Ferdinand Pišecký, *Hej Slováci...!*, *op. cit.*, p. 70 ; Okresní archiv Běnešov, fond: Ctibor Veselý,

*divertissement étaient si abondants que j'ai failli oublier de penser à la maison.
(...) mais finalement, même une vie plaisante comme ça a commencé à
m'ennuyer comme cette routine, et je voulais vivre une aventure*⁷³⁸. »

Poláček, père de famille mobilisé à 37 ans, capturé le 10 octobre 1914, est peu satisfait de cette phase creuse et imprévue de la guerre qu'il est amené à vivre : « Comme j'ai hâte de rentrer chez moi. Tu peux juste espérer, Dieu fait que rien ne change et que ça soit très tôt⁷³⁹. » Chacun à sa manière, les deux témoins expriment la détresse de la captivité et ce désir suprême du retour dans la vie civile.

Quand les inscriptions dans les légions tchécoslovaques, qui précèdent généralement de quelques mois l'engagement effectif, sont tardives, la période difficile d'un an voire de plusieurs années en captivité joue en rôle majeur dans la décision. Pour les prisonniers de longue date, l'expérience du front, souvent assez courte, s'éloigne à la fois dans le temps et dans l'espace. Le retour assez durable à la vie quasi civile peut aider à surmonter les traumatismes vécus, en espérant des combats moins sinistres et surtout très courts, notamment certains détenus en Russie ou en Sibérie. Dans l'évolution de la guerre, il semble également que la volonté d'en finir définitivement avec le front qui est pour les prisonniers à la fois éloigné mais toujours présent, imposant une situation d'exil forcé prévaut progressivement sur la peur de la répression. La victoire de Zborov, qui vient au moment de l'épuisement des attentes, acquiert rapidement le statut d'événement symbolique qui change radicalement la donne. D'autant plus, qu'au moment de la sortie définitive de la Russie révolutionnaire de la guerre, les prisonniers, toujours mobilisables selon la loi, qui devraient désormais retourner chez eux, doivent s'attendre à être déployés à nouveau dans l'armée austro-hongroise à leur retour dans l'Empire. Pour certains témoins, cette idée est inconcevable. S'engager dans les légions, même si elles ont la réputation des troupes d'élite effectuant surtout des missions d'éclairage et d'espionnage⁷⁴⁰ et n'ouvrent donc pas de perspectives de meilleures conditions du service, s'impose tout de même comme une alternative viable. Vers la fin de 1918, où la fondation de la République semble sûre puis se réalise, le mouvement révolutionnaire devient numériquement plus important. Le nouvel horizon d'attente opère un retournement ; de l'immédiateté, il passe à l'avenir plus large de l'après-guerre. Comme le déplorent ou l'avouent certains témoins, beaucoup d'hommes adhèrent car « ils veulent eux-aussi participer à cette lutte révolutionnaire, libératrice » et avoir leur part de mérite. Ce sont donc exactement les mêmes facteurs qui sont mis en avant. Ils empêchaient

⁷³⁸ Dufka, Josef, *op. cit.*, p. 44 : « Ten rok 1917 vedlo se mne snad nejlépe z celého života. Byl jsem bez jakékoliv starosti. Všecko sem měl, peněz také dosti. Pohodlí, radosti, zábavy sem si mohl dopřát tak, že sem si na domov malém ani nevzpomněl. (...) Konečně i takový pohodlný život se mne zamrzl pro přílišnou jednotvárnost a chtěl zakusit nějakého dobrodružství. »

⁷³⁹ Václav Poláček, *Zápisky Václava Poláčka ze světové války a ze života v Hojkově*, Calendula, Praha, 2011, p. 60.

⁷⁴⁰ Boris Tatarov, *Novodobí husité, Československé vojenské jednotky v Rusku (srpen 1914-duben 1918)*, Praha, Naše vojsko, 2007, p. 29-31.

l'adhésion jusqu'au moment précis où la balance calculée des risques et des avantages a basculé de l'autre côté. Or, le déroulement de la guerre civile en Russie empêchant les retours vers la patrie libérée et éloignant sans cesse la fin si fortement désirée se solde par de graves problèmes de moral des hommes, se sentant encore une fois dupés par l'autorité. Malheureusement, l'espace de ce travail n'est pas suffisant pour examiner en détail l'impact de l'engagement de fait dans ce conflit interne à la Russie contre les unités bolcheviques en Sibérie. Il convient de noter que les difficultés disciplinaires consécutives sont comparables à celles vécues antérieurement par les armées de conscriptions.

La chronologie des engagements joue également un rôle majeur dans la formation des identités combattantes. En effet, ce sont surtout les combattants et les anciens combattants qui soulignent la réalité différente des adhésions sur le plan chronologique. L'inégalité des engagements dans le temps et la durée variable du service se cristallisent en un enjeu mémoriel d'envergure reposant sur la valorisation inégale de la participation par les différents témoins. Certes, le discours commémoratif officiel se veut homogénéisant en revendiquant un statut égalitaire entre tous les légionnaires, au sein de ce groupe social fondé sur la distinction des autres par leur participation à la lutte pour l'indépendance. Mais il s'opère de fait une différenciation entre deux catégories d'engagés volontaires ; ceux du début de la guerre dans les deux unités en Russie et en France, d'où la distinction de « *starodružiník* » [Le membre de la vieille *Družina*] et les retardataires qui déferlent attendant le moment de la multiplication des engagements voire la mobilisation générale par le nouvel État tchécoslovaque en novembre 1918. Le contexte temporel de la recomposition des légions ne présente pas seulement un facteur explicatif des adhésions au mouvement révolutionnaire mais aide également à comprendre les conséquences de ce mélange perceptibles encore dans l'armée tchécoslovaque et dans la mémoire de la guerre.

4.3.1.2 S'engager à distance : Une ethnographie des communautés des expatriés et des camps d'internement

La carte géographique singulière de la participation tchécoslovaque au combat dans le camp des États adversaires de leur propre patrie d'origine est un autre aspect qui mérite l'analyse. Selon la base VHU plus de 130 000 de combattants ont opté pour l'engagement dans les légions. L'écrasante majorité peuplait les légions en Russie : la base VHU recense plus de 85 000 inscrits, chiffre nettement plus haut que l'estimation habituelle oscillant autour de 70 000⁷⁴¹. Les unités tchécoslovaques en Italie rassemblent près de 30 000 hommes et celles basées en France compte

⁷⁴¹Nous n'avons pas réussi à déterminer l'origine de cet écart, il peut provenir des imprécisions des données de la base : l'existence des doublons, l'inclusion de plusieurs femmes infirmières ou des hommes, 352 au total, dont la date de naissance est antérieure à 1830 ou postérieure à 1901, donc ne correspondant pas à la période de la guerre, mais dans le total de 132 756 il s'agit des cas très minoritaires, il faut donc approfondir des recherches sur la base.

environ 10 000 d'engagés.

Afin de saisir les différents facteurs influant sur les engagements, il est tout d'abord nécessaire de définir les deux situations distinctes celle des expatriés engagés directement dans les unités de la résistance et celle – majoritaire – des prisonniers de guerre recrutés durant la période de captivité. L'action de la résistance tchécoslovaque a séduit les expatriés dans les différents pays de l'Entente.

Figure 31: Répartition des légionnaires selon les pays

Répartition des légionnaires selon les pays

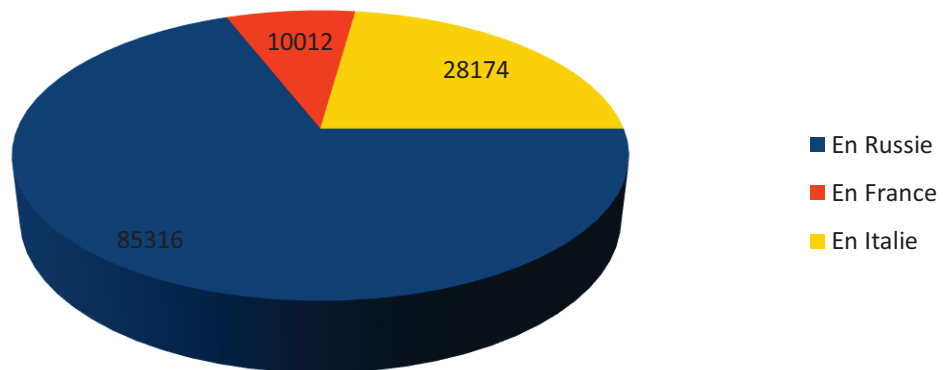
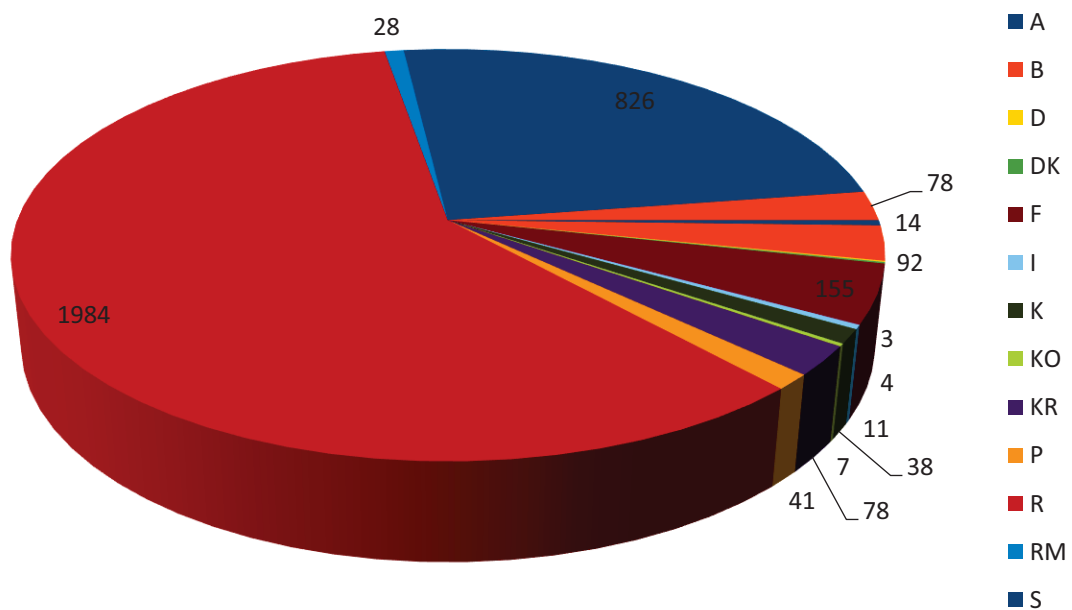


Figure 32: Répartition des soldats tchèques et slovaques

Répartition des soldats tchèques et slovaques



Hormis ces unités tchécoslovaques spéciales, un certain nombre⁷⁴² des ressortissants des pays

⁷⁴² Selon la base VHU : 3 359 hommes ont été engagés dans d'autres armées, ce chiffre paraît cependant assez

tchèques et de la Slovaquie se sont engagés dans d'autres armées nationales du côté des Alliés. Ainsi, la plus grande participation est sans doute celle des Tchèques et des Slovaques aux États-Unis. Selon les recensements américains officiels, 30 211 Tchèques et 12 186 Slovaques nés dans l'Empire austro-hongrois et 28 000 Tchèques et Slovaques nés aux États-Unis ont été admis dans l'armée américaine dont 30 000 volontaires ont été envoyés sur le front en France. En plus des engagements dans l'armée des États-Unis, 3 002 Tchèques et Slovaques se sont portés volontaires pour les unités tchécoslovaques en France. 2 390 d'entre eux sont effectivement partis combattre sur le vieux continent⁷⁴³. Ces chiffres élevés correspondent à l'importance de l'émigration tchèque et slovaque aux États-Unis atteignant 650 000 ressortissants tchèques en 1914 et 52 386 Slovaques en 1905⁷⁴⁴. Le deuxième foyer le plus important des expatriés se trouvait dans l'Empire russe. Les estimations de la population tchèque et slovaque s'accordent sur 100 000 personnes environ dont 75 000 étaient des descendants des colons installés dans la zone de Vologne⁷⁴⁵. Cependant, la première unité créée en août 1914⁷⁴⁶ a rassemblé 777 volontaires tchèques et slovaques accompagnés de 235 soldats russes⁷⁴⁷. Les estimations de l'importance numérique de la population tchèque et slovaque en France varient. Ciblée surtout sur Paris, un flux de migration faible mais continu se solde par une population située entre 3 000 et 5 000 ressortissants surtout tchèques, arrivés depuis peu pour chercher du travail dans ce pays. Paris et sa région en hébergent autour de 2 000⁷⁴⁸. La compagnie *Nazdar*, dont la création fut officialisée le 22 août 1914 comptant 350 volontaires est donc sûrement la moins nombreuse en chiffres réels mais proportionnellement à la population disponible elle témoigne du taux d'adhésions plus important. Il est regrettable que les chiffres précis concernant l'ampleur de la population des expatriés dans les autres pays et le nombre des adhésions dans leurs armées respectives fassent défaut. Il s'agit surtout des autres armées anglophones : britannique, australienne et canadienne, suivies des autres pays ayant rejoint l'Entente la Roumanie et l'Italie. Toutes ces situations disparates partagent cependant un facteur important qui est la distance géographique qui sépare le volontaire de son pays d'origine. C'est effectivement plutôt surprenant pour une lutte révolutionnaire visant à changer le régime de son État. En effet, les historiens s'accordent sur la suprématie des activités des représentants de la résistance tchèque et slovaque à l'étranger sur ceux de l'intérieur où jusqu'à 1916, les députés montrent un

sous-estimé en comparaison aux chiffres établis dans les ouvrages spécialisés.

⁷⁴³Václav Vondrášek, František Hanzlík, *Krajané v USA a vznik ČSR v dokumentech a fotografiích*, Ministerstvo obrany České republiky – Avis, Praha, 2008, p. 3.

⁷⁴⁴Václav Vondrášek, František Hanzlík, *op. cit.*, p. 12.

⁷⁴⁵Boris Tatarov, *op. cit.*, p. 7.

⁷⁴⁶Le premier commandant fut nommé par le décret du 7 août, la première compagnie fut constituée le 21 août 1914, source : Boris Tatarov, *op. cit.*, p. 16-17.

⁷⁴⁷Chiffres donnés pour la fin septembre 1914, source : Boris Tatarov, *op. cit.*, p. 17.

⁷⁴⁸Jean-Philippe Namont, « La colonie tchécoslovaque en France pendant la première guerre mondiale », *Guerres mondiales et conflits contemporains* 4/2004 (n° 216), p. 43.

loyalisme inconditionnel et ne développent que quelques tentatives légales ensuite. L'organisation de résistance clandestine, *Maffie*, active dans l'Empire, joue également un rôle plutôt symbolique que massif⁷⁴⁹. D'où vient alors ce courage qui consiste à ne pas obéir à l'appel de son état d'appartenance pour les expatriés temporaires officiellement sujets de l'Empire et surtout cet intérêt porté à la participation à la guerre de l'autre côté du front ? Nous avons déjà attiré l'attention sur plusieurs raisons pragmatiques et pratiques comme le moindre risque par rapport à la persécution à l'intérieur de l'Empire, mais cela est valable surtout pour les personnages importants de la résistance qui choisissent l'exil pour jouir de plus de liberté d'action loin de la police secrète impériale⁷⁵⁰. Or, afin de réaliser leur vision et leur projet politique, les leaders de la résistance ont besoin de la formation d'unités armées luttant aux côtés des Alliés pour obtenir à travers la médiatisation de ces engagements volontaires le soutien politique des pays hôtes à leur cause.

Aussi séduisant qu'il soit d'attribuer ces engagements à la conscience patriotique des populations expatriées, nous proposons une lecture alternative de ce phénomène par une analyse sociale et communicationnelle des situations particulières de ces engagements par le prisme de son trait le plus remarquable qui est la distance de la communauté d'origine. Nous avons déjà suggéré en employant ce type d'analyse la formation d'une identité spécifique par le biais de la diversité linguistique au sein de l'armée austro-hongroise, maintenant nous nous demandons si des mécanismes semblables pourraient surgir également dans d'autres circonstances.

Les expatriés tchèques et slovaques dans les pays de l'Entente

En effet, la situation des expatriés dans les divers pays rappelle par maints aspects la position des combattants de langue tchèque et slovaque dans l'armée multinationale : dans les deux cas la proximité linguistique semble constituer un facteur du tissage et de resserrement des liens de sociabilité d'une communauté disséminée au sein d'une ou de plusieurs autres. Contrairement à l'armée, ils ne se trouvent pas enserrés dans une hiérarchie et un ordre préétabli et strict dont le but est la rupture de tous les liens de sociabilité fondée sur les particularismes ethniques et linguistiques⁷⁵¹. Au contraire, en milieu étranger, les expatriés peuvent bénéficier d'un vaste réseau d'associations culturelles et sportives servant de pivot à la vie sociale communautaire. Ainsi le *Sokol* possède des filiales à Vienne, Paris, Chicago, Moscou, Saint-Pétersbourg par exemple. De nombreuses associations, et cercles culturels comme on disait à l'époque, se trouvaient disséminés des deux côtés de l'Atlantique allant de la Sibérie jusqu'à l'Ouest

⁷⁴⁹Jan Rychlík, *op. cit.*, p. 50-51.

⁷⁵⁰Masaryk part peu de temps après la déclaration de la guerre en août 1914, Beneš le rejoint aussitôt et avec l'aide de Štefánik vivant en France, il déclenche dès septembre 1914 une activité politique ciblée contre la Monarchie des Habsbourg, Jan Rychlík, *op. cit.*, p. 45.

⁷⁵¹La politique de la mixité progressivement accrue des régiments austro-hongrois, Šedivý, Ivan, *Češi, České země a Velká válka 1914-1918*, Lidové noviny, Praha, 2001, p. 68-69.

américain⁷⁵². La nature exclusivement nationale-linguistique est soulignée également par le fait que jusqu'aux derniers mois de la guerre, les Tchèques et les Slovaques fondent et côtoient les associations propres à leur langue et culture, séparées et autonomes⁷⁵³. Les témoignages attestent de l'importance de ces organismes faisant souvent allusion à leurs activités. Déjà en temps de paix elles n'incarnent pas seulement un rôle de sociabilité de loisir, mais participent fortement à la formation et la perpétuation de la conscience d'une identité particulière forgée par la différence avec les autres. Les outils principaux de la sociabilité sont l'organisation des activités sportives et culturelles qui deviennent des lieux privilégiés de rencontre exclusive et de la diffusion de la presse dans les langues respectives des communautés. La possibilité d'accéder à l'information dans sa langue d'origine ainsi que celle de retrouver un environnement familier dans un espace étranger représentent des facilités d'autant plus importantes si nous considérons le nombre étonnamment élevé des personnes s'installant dans un pays étranger sans la connaissance préalable de la langue autochtone. Selon les témoignages, c'est une situation courante. Ainsi Preininger arrive à Paris pour trouver du travail sans connaître un mot de français⁷⁵⁴. Kaiser et Veitz affirment également de ne pas avoir de notions de français car ils travaillent parmi les autres émigrés⁷⁵⁵. Par conséquent, sur le plan communicationnel, les expatriés qui ne maîtrisent pas la langue de leur pays d'accueil deviennent dépendants de ces réseaux et surtout des informations qui y sont diffusées et donc d'un discours dominant ciblé sur cette communauté précise sans accès à une diversification de sources⁷⁵⁶.

Ce fonctionnement anodin dans le temps de paix prend une autre allure au moment d'une crise majeure comme la déclaration multilatérale de la guerre en août 1914, où de surcroît l'identité

⁷⁵²Le nombre d'associations diverses est considérable. En Russie, nous pouvons compter parmi les plus importants : *Společnost Jana Amose Komenského* [Société de Johan Amos Comenius], *Český výbor* [Comité tchèque] à Kiev, *Rusko-česká společnost Jana Husa* [Société russo-tchèque de Jean Hus] à Moscou, *Československý výpomocný spolek* [Association d'aide tchécoslovaque] à Saint-Petersbourg ou *Česká beseda* [Beseda tchèque] à Varsovie. En France le *Sokol* de Paris fondé en 1862 et l'association *Rovnost* [Égalité] fondée en 1907 forment les piliers de la Commune tchécoslovaque de Paris ; aux États-Unis les organisations sont innombrables, les plus importantes sont *Národní výbor* [Comité nationale] de 1891, *Slovenská liga* [Ligue slovaque] de 1907, *Česko-americká tisková kancelář* [Agence de presse tchéco-américaine] de 1909 à Cleveland et *Česko-americká národní rada* [Conseil national tchéco-américain] de 1910 à Chicago, sources respectives pour la Russie, la France et les États-Unis : Boris Tatarov, *op. cit.*, p. 7-8 ; Jean-Philippe, Namont, *op. cit.*, p. 43 ; Václav Vondrášek, František Hanzlík, *op. cit.*, p. 12.

⁷⁵³L'accord sur la création d'un état commun tchécoslovaque date du 30 mai 1918, le texte des Accords de Pittsburgh où les représentants de la communauté slovaque des États-Unis acceptent de s'unir aux Tchèques dans un état commun, source : Rychlík, Jan, *op. cit.*, p. 48.

⁷⁵⁴Ladislav Preininger, *Přísaha : deníky francouzského legionáře Ladislava Preiningera 1913-1940*, Praha : Votobia, 2001, p. 17-25.

⁷⁵⁵Deux témoins annexes, ne sont pas comptabilisés dans le corpus car leurs témoignages ont été publiés dans un recueil collectif mais intéressants pour comprendre le fonctionnement des communautés d'expatriés en France. *Československé legie ve Francii : První sborník francouzských legionářů k desátému výročí samostatnosti Československé republiky*, Kruh francouzských legionářů, za redakce bratra Lad. Preiningera, Praha, 1928,

⁷⁵⁶Toutes les communautés des expatriés dans tous les pays se distinguent par une activité éditoriale accrue de la presse en langue d'origine. En France c'est le magazine *Nazdar*, en Russie : *Ruskij Čech* publié depuis 1906 à Kiev, *Rusko-Český obzor* de Prague et *Čechoslovan* de Keiv, qui devient pendant la guerre l'opposant direct de *Čechoslovák* de Masaryk.

nationale se voit exacerbée, devenant l'outil numéro un de la communication politique. Dans la situation de cohabitation de personnes relevant à la fois d'un dispositif légal différent et appartenant à des réseaux de sociabilité et de communication distincts et pas forcément perméables, le moment de crise tend à exacerber la conscience latente de la différence. En effet, le moment de la mobilisation introduit des dispositifs différents pour les membres des diverses communautés et souligne donc la différence des conduites à observer. Dans ce cas, l'entourage immédiat de l'expatrié oscille entre la communauté d'origine à laquelle il est attaché par la proximité linguistique et culturelle et sa condition juridique et la communauté d'accueil dans laquelle il s'inscrit par sa présence effective sur son territoire. Les personnes qui se retrouvent ainsi instantanément sur le territoire d'un État ennemi, sont coincées entre deux modèles de comportements diamétralement opposés et sont alors placées devant un choix cornélien. La conduite à observer pour les expatriés ennemis, donc le cas des résidents en France et en Russie, est double : soit ils retournent immédiatement dans leur pays d'origine et s'ils sont mobilisables se mettent au service de leur État, ou bien, ils rendent leurs biens à l'État d'accueil et se laissent interner en tant que prisonniers de guerre dans des camps spéciaux⁷⁵⁷. « Le gouvernement publia l'ordre que tous les ressortissants des États allemand et austro-hongrois, s'ils ne quittaient pas sous 48 heures la France, devaient s'enregistrer aux commissariats de police *pour être internés* [en français dans le texte original]⁷⁵⁸. » rapporte Preininger d'après les instructions obtenues en France ; Veitz note le texte de l'annonce officielle du 2 août 1914 : « Tous les étrangers doivent quitter la ville et la France sous 24 heures. » Puis le 3 août : « Chaque étranger doit s'enregistrer auprès du commissariat de police⁷⁵⁹. » En Russie, le procédé est similaire : « Mais avant qu'ils partent, un policier est arrivé et les a amenés devant le commandant militaire. Une investigation a commencé et quand ils ont trouvé qu'ils avaient effectué leur service militaire auparavant en Autriche, ils les ont arrêtés sur le champ⁷⁶⁰. »

L'administration de l'État austro-hongrois étant loin, la force de ces organes répressifs est affaiblie et la pression moins efficaces. Les ordres officiels ne s'appliquent donc pas dans tous les cas, la situation des étrangers reste ainsi assez floue. Veitz explique que lorsqu'ils se sont rendus à Lyon à l'ambassade autrichienne afin de se faire rembourser le trajet de retour, le consul autrichien comme allemand étaient déjà partis. Le 3 août 1914, il note que leur démarche

⁷⁵⁷Georges Cahen-Salvador, *Les prisonniers de guerre (1914-1918), Collection des mémoires, études et document pour servir à l'histoire de la Grande mondiale*, Paris, Payot, 1929.

⁷⁵⁸Preininger, Ladislav, *op. cit.*, p. 51: « Vláda vydala nařízení, že všichni příslušníci německého a rakousko-uherského státu, pokud do 48hodin neopustí Francii, se musí přihlásiti na policejních úřadech « pour être internés ». Tomu jsme chtěli pro nás všechny zabránit a dokázat svoji vůli na účasti v boji pro Francii. »

⁷⁵⁹František Veitz, „Zlomek mých vzpomínek z Francie“ *Sborník : československá legie ve Francii 1914-1918*, Praha Smíchov, Kruh francouzských legionářů, Melantrich, 1930, p. 338 : « Každý cizinec jest povinen se přihlásiti na policejním komisařství. »

⁷⁶⁰Jiří Josef Švec, *Deník plukovníka Švece, Praha, Památník odboje, Za svobodu*, 1929, p. 9 : « Ale než se tam vypravili, přišel policajt a odvedl je k vojenskému náčelníku. Tam vyšetřování – a když se poznalo, že jsou bývalí rakouští vojáci, zatkl je přímo s nimi na tak zv. Hauptwachtu. »

auprès de l'administration dans le but du départ n'a apporté aucun succès⁷⁶¹. Preininger confie en détail dans une lettre à son père du 1^{er} août le chaos qui règne à Paris et l'opacité de sa situation :

« Les Tchèques ont demandé au ministère de la Guerre, s'ils peuvent rester, nous aurons le résultat de la requête ce soir après la réunion, je joindrai la déclaration à ma lettre. En un mot, nous serons expulsés mais comment pourrons nous quitter le pays ? je ne sais pas, ils doivent le savoir à l'ambassade. (...) Je n'ai aucune idée de comment agir, il faut laisser les choses se passer et agir selon le moment⁷⁶². »

Il ajoute 2 jours plus tard : « Rentrer à la maison est impossible. Maintenant le dernier train part et ils ont annoncé qu'il ne va qu'à la frontière. Je ne peux pas risquer une telle aventure. Ici je suis en sécurité complète, ne vous faites pas de souci⁷⁶³. » En même temps, il note dans son carnet : « Ces jours-là, tous ceux qui voulaient repartir chez eux, prenaient d'assaut la gare et attendaient le départ d'un train. Seulement peu d'entre eux ont vraiment réussi à partir, une grande majorité est restée sur place⁷⁶⁴. » Sur le plan des interactions, l'émergence de la diversité des dispositifs légaux au sein des rassemblements quotidiens implique les paramètres d'autorégulation sociale contrastée entre les deux communautés désormais séparées par la loi. Savoir que l'autre peut agir d'une manière différente encourage une surveillance accrue des comportements et une curiosité plus intense des autres relevant des dispositifs adverses. Dans un certain sens, l'individu perd son anonymat et son individualité, il est systématiquement identifié comme appartenant à un groupe plus large défini par son appartenance à un État désormais ennemi. « Nos connaissances nous demandaient tout de suite par curiosité comment nous allons nous comporter en tant que sujets autrichiens⁷⁶⁵ » Švec note ainsi la réaction des Russes.

La situation des ressortissants tchèques et slovaques, sujets de l'Empereur, se complique davantage par la nature multinationale de leur État. Une tension identitaire naît entre l'identification imposée de l'extérieur, celle des Allemands ou des Autrichiens : donc des

⁷⁶¹František Veitz, *op. cit.*, p. 338 : «

⁷⁶²Ladislav Preininger, *op. cit.*, p. 52: « Češi žádali na ministerstvu, smějí-li zde zůstat, to se dozvíme dnes večer a výsledek na konec po schůzi ke psaní přiložím. Čili jedním slovem budeme vypovězeni, ale jak se odsud dostaneme, to nevím, na velvyslanectví to vědět musejí. (...) rady si nevím žádné, musím chtít nechtět nechat vše běžeti a jednati podle toho, co chvíle přinese. »

⁷⁶³Preininger, Ladislav, *op. cit.*, p. 53: « Dostatí se domu je naprosto nemožno. Ted' jede poslední vlak a ten je hlášen, že snad dojede k hranicím a na takové dobrodružství se vydat nemohu. Jsem zde v úplném bezpečí, buďte bez starosti. »

⁷⁶⁴Ladislav Preininger, *op. cit.*, p. 53: « V těch dnech se všichni ti, kteří chtěli odjetí do vlasti, hrnuli na nádraží a vyčkávali vypravení vlaku. Jen málu se jich podařilo odjetí, velká většina zůstala, a hlavně z vlastní viny, že ustavičně váhali opustit Francii, až museli zůstat. »

⁷⁶⁵Josef Jiří Švec, *op. cit.*, p. 6: « Naši známí hned ze zvědavosti se nás tázali, jak se zachováme jako rakouští poddaní. »

identités ciblées par la forte propagande de guerre et celle des slaves, qui pour certains ne parlent même pas allemand. Cette stigmatisation par le discours dominant et le mauvais traitement subi en conséquence incite à souligner sa propre différence. Preininger témoigne de la volonté d'échapper au destin réservé à ces co-sujets germanophones. « Nous savions que si nous n'étions pas assez rapides et ne montrions pas nos sympathies pour la France à temps, nous serions mis sans merci dans le même lot que les autres Autrichiens⁷⁶⁶. » Kaiser, qui au moment de la déclaration de la guerre travaille dans les mines en France rapporte la réaction violente des Français et des Belges à leur égard. En effet, le 2 août 1914 à 6 heures du matin, ils sont expulsés de leurs appartements. Kaiser poursuit :

« Nous nous sommes habillés hâtivement. Tous les meubles que nous venions juste d'expédier de la Bohême en France, nous avons dû les laisser sur place. Puis, sous les cris flamands et belges « Kaput Allemands » et « Kaput Autrichiens » nous nous sommes enfuis à l'auberge de Karel Hladeček où étaient concentrés tous les étrangers. Hormis l'auberge, les étrangers étaient concentrés également à l'école ; aux deux endroits, ils étaient gardés par la garde civile et les gendarmes⁷⁶⁷. »

Veitz, lui aussi déplore d'être injustement la cible d'un comportement violent : « Le 6 août nous partions dans un camp avec les Allemands et les Autrichiens. Les gens jetaient même les pierres sur notre train en route⁷⁶⁸. »

Une stigmatisation identitaire accrue de la part des autres, due à l'assimilation avec l'ennemi imposée par les discours dominants des pays hôtes en guerre, semble alors accentuer le sentiment d'appartenance à une communauté spécifique, différenciée des autres par le partage de la même langue et donc répondant à un discours dominant spécifique. La concentration physique des individus susceptibles d'être touchés par ces discours, consécutive à la mise en œuvre du dispositif d'internement des civils ennemis adopté en réaction à l'entrée en état de guerre, crée alors les espaces sociaux d'interactions intenses exerçant à la fois une pression de l'extérieur et une autorégulation interne. Le facteur de la distance physique de son pays d'origine introduit ainsi une diversification des conduites possibles.

⁷⁶⁶Ladislav Preininger, *op. cit.*, p. 49: « Věděli jsme, že nebudeme-li pohotová a včas neukážeme své sympatie pro Francii, budeme nemilosrdně smeteni do pytle společně s ostatními Rakušany. »

⁷⁶⁷Ferdinand Kaiser, „Francie, Afrika, Dardanely“, *Sborník : československá legie ve Francii 1914-1918*, Praha Smíchov, Kruh francouzských legionářů, Melantrich, 1930, p. 84: « Narychlo jsme se oblékli a veškerý nábytek, který jsme před mobilizací expedovali z Čech do Francie, museli jsme v byte zanechat, a pak za vlamsko-belgického řevu « Caput Allemands », « Caput Autrichiens » utekli jsme se do hostince krajana Karla Hladečka, kdež se soustředili veškerí cizinci. (...) Mimo zmíněný hostinec byli cizinci soustředěni též ve škole ; na obou místech jsme byli hlídáni civilní gardou a potom vojskem. »

⁷⁶⁸František Veitz, *op. cit.*, p. 339 : « I kamením bylo házeno do rozjetého vlaku. »

Les prisonniers de guerre

Toutes nationalités confondues, au total 2,77 millions de combattants de l'armée impériale sont tombés en captivité, soit presque un tiers du nombre total d'hommes mobilisés en 1914-1918. Or, c'est parmi les prisonniers de guerre qu'opéraient les différents mouvements de résistances nationales. Les camps d'internement de prisonniers dans les pays de l'Entente ont servi de base de recrutement aux émissaires des légions tchécoslovaques. Les germanophones et les Hongrois, considérés comme nations « entièrement loyales » à l'État austro-hongrois ne sont d'abord sollicités par aucune propagande mais la situation change après les révolutions de 1917 : dans les camps russes ces deux minorités sont devenues la cible privilégiée du recrutement dans les unités bolcheviques. Dans ce contexte, il semble légitime de se demander comment les conditions particulières de l'internement pouvaient affecter la construction de l'identité nationale et les engagements dans la résistance.

Un autre répertoire de situations particulières est donc inhérent aux camps d'internement de prisonniers de guerre. Ces lieux de rassemblements conçus comme temporaires concentrent un grand nombre de personnes sur un espace restreint. Cette configuration favorise la poursuite de la dynamique des divisions identitaires mises en place dans l'armée. Les mécanismes d'identification, d'exclusion et de complicité s'enracinent dans ces espaces sociaux spécifiques. Nous en proposons une esquisse ethnographique.

Pour la répartition et l'organisation des camps de travail staliniens, Soljenitsyne a choisi le nom d'archipel. Cette métaphore souligne une morphologie singulière qui correspond déjà parfaitement à l'organisation des camps de prisonniers de guerre durant la Première guerre. Les traits caractéristiques de la situation des prisonniers de guerre sont multiples. On trouve la distance géographique et l'emplacement sur un territoire ennemi imposant la rupture à la fois avec la structure administrative, les discours dominants et l'environnement social usuel. Il y a encore l'éloignement de la participation active aux combats tout en restant dans une condition inhérente à la guerre, une dispersion géographique des unités liées par l'appartenance au même dispositif et finalement la concentration d'un grand nombre d'individus les plus divers sur un espace restreint et déterminé. Le monde des camps est avant tout un monde hétéroclite. Les prisonniers de guerre tchèques et slovaques sont éparpillés en majorité dans les camps sur le territoire immense de l'Empire russe, s'étendant de l'Ukraine, jusqu'en Sibérie Orientale aux confins de la Mongolie. C'est en Russie impériale puis soviétique que les campagnes de recrutement, que ce soit pour les unités de lutte pour l'indépendance encouragées par les Alliés ou pour l'Armée rouge, furent les plus nombreuses et les plus efficaces. En dépit de leur grande diversité, selon une enquête austro-hongroise menée en août 1915 pour la seule Russie, les prisonniers étaient internés dans 891 camps différents dont seulement 317 étaient considérés

comme majeurs⁷⁶⁹. Un nombre plus limité de prisonniers séjourne en Serbie (avant de subir à côté de l'armée serbe vaincue le sinistre exode à travers la montagne d'Albanie pour rejoindre le bord de l'Adriatique d'où les survivants ont pu être évacués par bateaux de l'Entente), en Roumanie en Italie ou en France. Au vu de cette multitude de contextes de captivité, les expériences d'internement varient considérablement l'une de l'autre. Certains témoins passant par plusieurs camps, peuvent apporter des comparaisons précieuses. Avant de nous concentrer sur les conséquences de ces inégalités matérielles, nous nous interrogeons sur le rôle des camps en tant qu'unités d'interaction sociale générant des comportements particuliers.

Les camps de prisonniers reflètent directement la composition sociale des tranchées dont leurs occupants sont issus. Les lieux d'internement reflètent donc en général la composition et les divisions identitaires des armées dont les prisonniers étaient issus. Toutefois, par rapport à l'armée le cadre hiérarchique est modifié. En accord avec les conventions de la Haye de 1899 et 1907, les officiers sont séparés de leurs hommes et bénéficient au moins jusqu'aux révolutions de 1917, d'un traitement privilégié correspondant à leur statut social⁷⁷⁰. Ces dispositifs provoquent la déconstruction des liens d'autorité et des cadres d'obéissance militaire hérités de l'armée. Notamment en Russie, face à un afflux de prisonniers inattendu entraînant rapidement un surpeuplement significatif des camps, les autorités rencontrent des difficultés à assurer un encadrement bien organisé et efficace. La gestion des camps repose sur les directeurs, jouissant d'une grande autonomie de décisions. Les conditions varient donc considérablement d'un camp à l'autre. La dispersion de l'autorité dans des lieux d'internement encourage la structuration de l'espace social selon ses propres règles⁷⁷¹. Selon les témoignages, il est systématiquement perçu comme segmenté en fonction de la langue – nationalité. Face à l'insécurité et l'inconnu, nouer des relations d'entraide matérielle et de soutien psychologique constitue un véritable enjeu de survie. La langue partagée s'impose rapidement comme le facteur principal du tissage des liens de sociabilité. Inversement, c'est à ceux que l'on ne comprend pas qu'on attribue systématiquement les comportements condamnables. Rudolf Řehounek, capturé le 25 novembre 1915 sur le front russe, note à propos de ses premiers moments en captivité :

« Ce qui n'est pas cousu, nos voisins Magyars et Polonais le volent. Ils ont même enlevé plusieurs fois au dormeur les chaussures des pieds et des gants des mains ; ils ont volé une bourse avec de l'argent cachée sous la tête ⁷⁷². »

A travers les témoignages, la tendance à se regrouper selon la proximité linguistique semble

⁷⁶⁹Alon Rachamimov, *op. cit.*, p. 89.

⁷⁷⁰Alon Rachamimov, *op. cit.*, p. 55.

⁷⁷¹Il s'agit notamment des camps en Russie et dans les Balkans, les camps occidentaux sont gérés avec beaucoup plus de rigueur.

⁷⁷²Jan Řehounek, *op. cit.*, p. 23: « co to není přišito, ukradnou s námi ubytování Maďaři a Poláci. Dokonce několikrát stáhli spícímu boty z nohou, z rukou rukavice, z pod hlavy ukradli váček s penězi. »

beaucoup plus forte que l'appel des sociabilités relatives aux autres distinctions identitaires comme le milieu socioprofessionnel où l'origine géographique précise. Comme dans l'armée on identifie l'autre à l'intérieur du camp comme à l'extérieur systématiquement par la langue parlée, en ajoutant, si l'information est connue, le lieu précis d'origine ou la profession exercée. L'espace social est systématiquement décrit et divisé en fonction des appartenances nationales. Le soldat Šrámek se plaint, par exemple le 26 février 1915 en Serbie que : « il y avait 500 Autrichiens dans les services d'une mission médicale américaine⁷⁷³ ». Plus tard, il ne se prive pas d'indiquer qu'ils étaient 35 Tchèques environ avec l'adjudant Roubíček à partir à Ragosta⁷⁷⁴. » Bednářič, arrivant à l'atelier de serrurier aux forges de Ouspansk, précise qu'il y avait à peu près 150 personnes : Tchèques, Slovaques, Polonais, Ruthènes et finalement des Allemands du Reich⁷⁷⁵. Mitala en arrivant à Milikesy observe que le brasseur qui les a employés était tchèque ; ils étaient environ 25 Tchèques et Slovaques⁷⁷⁶. Le jeune médecin Opletal s'exprime dans la même veine :

« Il y a beaucoup de Tchèques. Je loge dans une petite pièce destinée aux volontaires d'un an à qui les Russes n'accordent pas les mêmes droits qu'aux officiers. On est ici une vingtaine d'hommes : les Tchèques sont majoritaires, les Polonais sont 3, les Serbes, les Italiens et les Roumains sont par deux⁷⁷⁷. »

Comme dans l'armée les injustices et l'inégalité du traitement se greffent sur la diversité nationale. Řehounek note à propos de ses co-prisonniers en Russie:

« Après une nuit blanche et avec l'estomac vide, le lendemain matin nous sommes convaincus que même ici on protège les Hongrois et les Allemands – ils sont employés dans la cuisine et nous volent sans pitié – ils nous vendent du thé et du sucre à des prix exorbitants⁷⁷⁸. »

Certains témoins rapportent même des cas de conflits ouverts entre nationalités ; comme dans l'armée, se sont surtout les Magyars qui sont mis en exergue. Josef Gregor confie que : « A cause des désaccords avec les Magyars, nous avons demandé à être transférés dans un camp de prisonniers tchécoslovaque⁷⁷⁹. » Son compatriote Sticha rapporte des altercations entre les deux

⁷⁷³Josef Šrámek, *op. cit.*, p. 16: « 500 Rakušanů ve službách americké lékařské misie, dobře zásobovaná, vybavená od Američanů. »

⁷⁷⁴Josef Šrámek, *op. cit.* p. 20.

⁷⁷⁵Bednářič, Viktor Emanuel, « *Sans titre* », Písecký, Ferdinand, *Hej Slováci.. ! op. cit.*, 1933, p. 9.

⁷⁷⁶Mitala, Michael, « *Sans titre* », Písecký, Ferdinand, *Hej Slováci.. ! op. cit.*, p. 47:

⁷⁷⁷Opletal, Bedřich, *op. cit.*, p. 18: « Je tu mnoho Čechů. Jsem ubytován v menší místnosti určené pro jednorocní dobrovolníky a kadetaspiranty, jimž Rusové nepřiznávají práva důstojníků. Je nás tu asi 20, nejvíce Čechů. Poláci jsou 3, Srbové, Rumuni a Italové po dvou. »

⁷⁷⁸Jan Řehounek, *op. cit.*, p. 23: « Nevyspalí a hladoví se ráno přesvědčujeme, že se i zde nadržuje Maďarům a Němcům – jsou zaměstnaní v kuchyni a nemilosrdně nás okrádají – prodávají nám čaj a cukr za nemilosrdné ceny. »

⁷⁷⁹Josef Gregor, *op. cit.*, p. 288: « Pro neshody s Maďary jsme prosili, abychom byli přemístěni do československého zajateckého tábora. »

nationalités observées dans un camp de prisonniers en Roumanie :

« Le 10 septembre 1916 : nos souffrances s'accroissent chaque jour. Même une bagarre s'est déclenchée contre les Magyars qui ont dû être arrêtés par les gardiens roumains. La bagarre a éclaté parce que les soldats magyars colportaient des fausses nouvelles sur les défaites roumaines et nos garçons parlaient au contraire des échecs magyars⁷⁸⁰. »

Mayer, un témoin autrichien, mobilise dans son récit le même schéma interprétatif. À la suite de l'amputation de sa main, il doit être transféré dans un autre hôpital. Il déplore le manque d'égards vis à vis de ses souffrances :

« Un très jeune soldat du service de santé autrichien, naturellement un Tchèque, qui voulait frimer avec sa position, m'a accueilli, puis il a fait signe à deux Russes avec une civière qui étaient à côté. Ils m'ont pris, sans me demander comment je me sentais, comme un sac de patates. Naturellement, je ne me suis pas laissé faire et leur ai promis de leur casser le crâne avec une béquille. Là, il a dit que je ne devrais pas être si sensible, il a dit aussi quelque chose aux Russes dans cette langue que j'aime tant et les trois ont éclaté de rire. De bons camarades comme ça, il y en avait beaucoup. [...] La nourriture allait encore ici, mais l'équipe du service de santé était mauvaise, surtout envers nous, Allemands et Hongrois⁷⁸¹. »

Ici l'adverbe « naturellement » renvoie à l'existence d'un préjugé supposant les Tchèques hostiles aux Allemands et aux Hongrois. Pratiquement absent dans les narrations de l'expérience dans l'armée austro-hongroise, ce stéréotype s'impose toutefois progressivement au cours de la captivité. Mais contrairement à la perception des Tchèques qui désignent leurs camarades seulement par la nationalité correspondante à la langue, ici, comme dans d'autres témoignages germanophones, le Tchèque est d'abord identifié comme « Autrichien », c'est-à-dire en tant que ressortissant de l'Empire. Il s'agit d'un détail significatif, traduisant la différence fondamentale de la perception de son État et de la communauté des compatriotes. Dans les deux cas, les stéréotypes et les préjugés nationaux orientent la perception de l'espace social dans la captivité

⁷⁸⁰ Alois Sticha, „Rumunské zajetí a Štefánikův nábor“ dans *Sborník : československá legie ve Francii 1914-1918*, Kruh francouzských legionářů, Praha Smíchov, Melantrich, 1930, p. 97: 10/09/1916 « Naše útrapy se denně zvyšují. S Maďary dokonce vznikla bitka, kterou museli ukončit rumunské strážce. Bitka vznikla proto, že maďarští vojáci roztroušili nepravdivé zprávy o rumunských porážkách na frontě a naši hoši zase mluví o porážkách maďarských. »

⁷⁸¹ Franz Mayer, *op. cit.*, p. 28: « Ein ganz junger oesterreicher Sanitätssoldat, natürlich ein Tscheche, der sich mit seiner Stellung brüsten wollte, empfing mich, winkte zwei Russen mit einer Bahre herbei und fasste mich, ohne zu fragen, was mir fehlt, wie einen Kartoffelsack an. Natürlich ließ ich mir das nicht bieten und versprach, ihm mit einer Krücke den Schädel einzuschlagen. Nun sagte er, ich solle doch nicht so empfindlich sein, sagte auch zu den beiden Russen in der mir so lieben Sprache etwas, sodass sie alle drei in helles Gelächter ausbrachen. Solch gute Kameraden gibt es viele. »

et favorisent la division.

Dans les camps de tous les pays de l'Entente – où les conditions de vie le permettent – se forment des associations de prisonniers organisant l'entraide et les activités de loisirs qui sont basées sur « le besoin de sociabilité parmi les personnes partageant la même langue et la même culture⁷⁸². » Dans son témoignage consacré à la description des activités de loisirs organisées dans les camps en Sibérie, Karner, un témoin Autrichien allemand, décrit un grand éventail de cours et de conférences assurés par les prisonniers bénévoles pour leurs camarades et même pour les civils locaux. Naturellement, l'accessibilité de ces cours est conditionnée à la maîtrise de la langue d'enseignement. Selon Karner, les premiers cours et les plus nombreux ont été créés par les germanophones et tenus en allemand. Les autres « nations » ont suivi rapidement l'exemple en organisant des cours semblables dans leurs langues respectives⁷⁸³. Ces animations servant de pôle du tissage des liens sociaux entre prisonniers, dans ce cas aussi, la langue constitue un facteur important dans la segmentation de la communauté des internés.

Les affinités de la proximité linguistique sont exploitées également à l'extérieur des camps. Dans le contexte spécifique russe, la proximité entre le tchèque, le slovaque et le russe facilite les relations des prisonniers slaves avec le personnel des camps et la population civile. Les prisonniers – soldats ordinaires, laissés avec des revenus minimales qui suffisent à peine à couvrir les frais de nourriture la plus basique⁷⁸⁴ et forcés de vivre très souvent dans des conditions très rudimentaires, sont incités à assurer leur survie en travaillant. Soit, ils s'inscrivent plus ou moins volontairement à des travaux collectifs agricoles ou industriels organisés par l'État, soit et c'est le cas notamment après l'effondrement du pouvoir central en 1917, ils cherchent un travail eux-mêmes dans la localité de leur internement, si possible proche de leur qualification et occupation civiles et bien rémunéré. Selon les statistiques, 1.64 millions sur 2.3 millions de prisonniers en Russie sont utilisés comme main-d'œuvre durant la guerre⁷⁸⁵. La capacité à trouver un travail et les conditions de celui-ci dépendent en grande partie de la capacité de chaque prisonnier à communiquer avec son entourage, c'est-à-dire à apprendre la langue locale, à s'adapter au nouveau contexte socioculturel et à s'intégrer dans une communauté étrangère. La connaissance de la langue facilite la recherche d'informations, diminue l'isolement des détenus et permet souvent de jouir d'une position privilégiée parmi les prisonniers, devant les autorités locales et même parmi la population civile. Bref, c'est le moyen principal permettant de mettre en valeur son capital social et culturel ainsi que ses capacités professionnelles du

⁷⁸² Jitka Zabloudilová, « Češi v zajetí a zajatci v Čechách », dans *Česká společnost a první světová válka*, České Budějovice, Jihočeské muzeum v Českých Budějovicích, 1998, p. 12.

⁷⁸³ Franz Karner, *Ostsibirien: das Leben und die Tätigkeit in einem Kriegsgefangenen-Lager*, Wien, VerldVereinigung dAngehörigen Kriegsgefangener, 1917, p. 15.

⁷⁸⁴ Le montant de la solde des prisonniers soldats du rang s'élève à 25 kopek par jour, Alon Rachamimov, *op. cit.*, p. 54.

⁷⁸⁵ Alon Rachamimov, *op. cit.*, p. 108.

temps de paix ainsi que de dans cette situation inattendue, loin de chez soi. Tous les témoins tchèques et slovaques étudiés – prisonniers – apprennent la langue du pays où ils sont internés. Certains carnets originaux contiennent des pages consacrées au vocabulaire étranger ou aux exercices de grammaire. Dans les fonds personnels détenus aux archives, des cahiers entiers dévoilent l'apprentissage assidu de langues étrangères⁷⁸⁶. Ils rapportent en général la facilité avec laquelle ils apprennent la langue et même l'écriture russes, ce qui n'est pas tout à fait le cas pour le français ou l'italien bien que ces deux langues fassent, elles aussi, l'objet d'apprentissages. Heřmanský note, par exemple, qu'il fait la lecture quotidienne de tous les télégrammes du front à la place du commandant du camp russe où il est interné, ce dernier avoue « Toi, tu es ici depuis un mois et tu sais lire notre écriture et moi, j'ai 42 ans et je ne le sais pas⁷⁸⁷. » Beaucoup de témoins tchèques parviennent à un moment donné à trouver un métier dans leur spécialité et à recouvrer ainsi en partie leur identité civile : le comptable et secrétaire bilingue d'une entreprise allemande à Prague, Glanc, obtient le poste de secrétaire dans le camp où il est interné, le cordonnier Heřmanský est embauché dans une tannerie, le menuisier Jirásek fabrique des meubles pour une aristocrate, l'étudiant en médecine Opletal travaille d'abord comme assistant en pharmacie, puis il intègre un hôpital, le peintre décoratif Charvát arrondit ses fins de mois en peignant des portraits et le paysage sibérien.

Pour les témoins autrichiens, la langue a la même importance cruciale pour la vie et survie en captivité. Or pour eux, contrairement aux Tchèques, l'apprentissage du russe est décrit comme difficile. Ils déplorent fréquemment les effets négatifs de cette barrière linguistique inattendue. Parmi les témoins étudiés⁷⁸⁸ un seul – Hackl – dit avoir appris le russe couramment et cela seulement après quelques années en captivité. A la fin, il se fiance en Sibérie et, bien qu'il soit Autrichien allemand, il rentre en 1920 avec un transport des légions tchécoslovaques comme employé des services de santé⁷⁸⁹. Les autres témoins apprennent la langue un peu ou pas du tout.

Dans une note d'août 1915, Artinger, interné à Beresovka, regrette les effets de l'incapacité à communiquer :

« Arrivés chez l'ingénieur arpenteur-géomètre. C'était seulement mauvais pour moi, car je ne savais pas dire un mot. Il y avait hormis deux Magyars dont aucun ne savait un seul mot allemand, personne d'autre. A part ça, ça allait très bien, assez à manger, entièrement libéré des poux, peu de travail et

⁷⁸⁶ Vojenský historický archiv, fond : Sbíрка historických prací, cartons : 26, 27, 28, 48, 49, 50.

⁷⁸⁷ Josef Josef Heřmanský, *op. cit.*, *op. cit.*, p. 66: « Ty jsi tady měsíc a umíš po našem číst a mě je 42 roku a neumím. »

⁷⁸⁸ Le corpus exploité contient seulement dix témoignages étudiés. Sur ce point précis, d'autres témoignages peuvent apporter de nouveaux éléments.

⁷⁸⁹ Arnold Hackl, *op. cit.*, p. 192-193.

*un ingénieur très bon et humain*⁷⁹⁰. »

Malgré cette barrière qui présente certes un certain nombre de désavantages et vexations, comme Artinger, la plupart de témoins de langue allemande notent que les relations avec la population civile sont plutôt bonnes, au moins au début de la captivité – une dégradation progressive s'impose avec la prolongation de l'état de guerre et l'épuisement généralisé de la société russe. Baumgartner note en arrivant à l'arrière russe peu après sa capture, « L'étiquette "ennemi" a cessé d'exister⁷⁹¹. » Franz Mayer fait la même observation : « Et je pouvais lire sur leurs visages qu'ils [le docteur et l'infirmière] ne me considéraient pas comme un prisonnier mais comme un homme malade⁷⁹² » écrit Mayer le 8 novembre 1914 dans un hôpital près de Kiev. Notamment les officiers russes témoignent du respect à leurs homologues autrichiens. Beaucoup d'entre eux ainsi que des membres du personnels soignant et quelques civils de classes aisées connaissent l'allemand et apprécient la culture autrichienne. Le lieutenant de réserve Baumgartner poursuit :

« Certains officiers du grand-état-major m'ont salué comme l'officier le plus ancien et avec le plus haut rang de service en me serrant la main et avec quelques mots allemands mal prononcés mais bien pensés. On m'a proposé des cigarettes, puis on nous a rassemblés et comptés et à ma demande, on nous a promis d'être rapidement installés dans le camp pour la nuit en considération de nos souffrances et pénuries passées⁷⁹³. »

La possibilité de communiquer affecte directement la relation et permet d'améliorer les conditions de vie au milieu d'une population étrangère. Le contraire engendre un poids psychologique supplémentaire et un isolement social accru. Kunewälder constate tristement : « Ici je me sentais pour la première fois vraiment mal, car j'étais loin de chez moi, dans le pays d'un ennemi lointain. Un étranger parmi les étrangers⁷⁹⁴. » Dans les cas extrêmes, Kunewälder et Mayer acceptent de subir l'amputation de leur membre éclaté pour sauver leur vie uniquement après l'insistance de médecins capables de leur expliquer en allemand les risques encourus dans

⁷⁹⁰ Alois Artinger, *op. cit.*, p. 20-21: « zum Ingenieur zum Grenzausmessen. Das war für mich nur schlecht, da ich kein Wort reden konnte. Es gab da außer zwei Magyaren, von denen keiner ein Wort Deutsch konnte, niemand, ansonsten hatten wir es aber sehr gut, zu Essen viel und sehr gut, von den Lausen gleich wie schon öfter befreit, Arbeit wenig und einen sehr guten menschenfreundlicher Ingenieur. »

⁷⁹¹ OES KA NL, B 268 Hans Baumgartner, *op. cit.*, p. 33: « der Begriff „Feind“ hat für uns aufgehört, zu existieren. »

⁷⁹² Franz Mayer, *op. cit.*, p. 19: « und ich konnte aus ihren Gesichtern lesen, dass sie mich nicht als Gefangenem, sondern als kranken Menschen betrachteten. »

⁷⁹³ OES KA NL, B 268 Hans Baumgartner, *op. cit.*, p. 21: « Einige Generalstabsoffiziere bewillkommneten mich als ältesten und Ranghöchsten des Transportes mit freundlichen Handdruck und einigen schlecht gesprochenen, aber gut gemeinten deutschen Worten. Man bot mir Zigaretten an, ordnete und zählte uns und versprach mir auf meine Bitte, mit Rücksicht auf unsere vorangegangene Strapaze und Entbehrungen ein baldiges Nachtlager. »

⁷⁹⁴ Erwin Kunewälder, *op. cit.*, p. 8: « Hier empfand ich es zum ersten male recht schmerzlich, dass ich weit von der Heimat in fernen. Feindeslande sei. Ein Fremder unter Fremden! »

le cas d'un refus⁷⁹⁵. Il convient de noter que les connaissances de langues étrangères étaient très souvent spécifiques aux classes les plus aisées de la société, la problématique communicationnelle recèle donc aussi une dimension sociale.

Cette distinction opérée assez spontanément par les acteurs confrontés à l'altérité trouve un appui structurel dans la politique officielle des dirigeants des camps qui mettent en place une séparation systématique entre les différentes nationalités. En arrivant au camp installé dans le couvent de la Chartreuse vers le Puy en Velay, Veitz y remarque la grande mixité sociale régnante. En effet, ils s'y trouvaient :

« des hommes de toutes les professions et même plusieurs femmes. La vie du camp s'organisait selon les nationalités. Les Allemands d'Autriche nous demandaient de se joindre à eux pour former un groupe unique. En les remerciant, nous avons refusé cette invitation⁷⁹⁶. »

Progressivement avec la concrétisation de projet du démembrement de l'Autriche-Hongrie, la distinction s'opère avant tout entre les nations majeures germanophones et hongroises d'une part et les nations minoritaires slaves. Les allusions à ce type d'organisation abondent dans les témoignages relatifs aux camps dans tous les pays alliés sans exception : En arrivant dans le camp d'Almatore en Italie, les prisonniers ont été divisés en *Slavi* (Dalmatiens, Slovènes, Polonais et Tchèques) et *Tedeschi* (Allemands, Hongrois et Roumains⁷⁹⁷), note Janoušek. Poláček fait l'état des lieux en arrivant au camp de Barnaul : il y avait 4 compagnies, peut-être 534 prisonniers de 8 nationalités, aussi nationalement séparés, la majorité est tchèque⁷⁹⁸. Řehounek passant par plusieurs camps souligne à chaque fois l'organisation de la composition nationale : dans la ville de Zaslava ils se trouvent dans la même maison avec les Tchèques et les Bosniaques, en arrivant à Darnitsa en août 1916 il note :

« Le matin ils enregistrent tout le monde, triant les prisonniers selon les nationalités, mettant chacune à part des autres. [...] A la différence de notre premier séjour ici, les baraquements sont mieux entretenus, les Tchèques sont séparés des Allemands et des Hongrois, les Serbes sont également mis à part⁷⁹⁹. »

⁷⁹⁵ Erwin Kunewälder, *op. cit.*, p. 10, Franz Mayer, *op. cit.*, p. 19.

⁷⁹⁶ Veitz, František, *op. cit.*, p. 339 : « Lidi všech tříd a povolání, také několik žen. Tábor se organizuje podle národnosti. Rakouští Němci nás žádali, abychom šli s nimi do jedné skupiny. Toto pozvání jsme s díky odmítli. »

⁷⁹⁷ Janoušek, Jan, *op. cit.*, p. 112.

⁷⁹⁸ Poláček, Václav, *op. cit.*, p. 69.

⁷⁹⁹ Jan Řehounek, *op. cit.*, p. 33 : « Na rozdíl od našeho prvního pobytu baráky jsou už teď dobře upravené, Češi jsou od Maďarů a Němců odděleni, zvlášť jsou i Srbové. » voir aussi : Josef Šrámek, *op. cit.*, p. 50 ; Okresní archiv Běnešov, fond: Ctibor Veselý ; Švec, Josef Jiří, *op. cit.*, p. 115, Bednaríč, Viktor Emanuel, *op. cit.*, p. 9 ; Potoček, Ján, *op. cit.*, p. 77 ; Kratochvíl, Kratochvíl, « Když jsem odcházel jako dobrovolce do naší armády » *Sborník československých legií ve Francii*, *op. cit.*, p. 122 ; etc.

Les témoins germanophones décrivent la même expérience. Baumgartner note la séparation ordonnée des prisonniers austro-hongrois slaves et non-slaves en Russie courant l'hiver 1916 :

« Fin Février 1916 [...] à Ekaterinbourg l'ordre est arrivé de transférer les Allemands et les Hongrois encore plus loin à l'intérieur des terres en direction d'Irbit. À la suite de cela, nos conditions de vie qui se sont enfin améliorées après des moins de souffrance, devaient se dégrader à nouveau⁸⁰⁰. »

Son compatriote de langue allemande Mayer fait la même expérience même quelques mois plus tôt.

*« C'était le 7 octobre 1915. Tous les **Allemands du Reich, Autrichiens et Hongrois devaient se rassembler et partir** avec le transport. [...] Maintenant, nous étions nous aussi conduits de cette manière et là-bas, nos noms ont été lus, puis nous étions **divisés en Allemands, Autrichiens et Hongrois** afin que nous soyons transportés à nouveau **tous ensemble**⁸⁰¹. »*

Contrairement à l'expérience dans l'armée où l'identifiant national était pratiquement absent dans les témoignages germanophones, dans la captivité celui-ci s'impose rapidement sous l'influence des autorités et de la population civile qui leur demandent systématiquement leur « nationalité ».

« Notre nombre a considérablement augmenté car à Podwoloczyska nous avons accueilli de nombreux prisonniers." Autrichiens ? Magyars ? Allemands ?" c'était la question que l'on entendait de partout. Il semblait que la grandeur des sympathies que ces gens avaient pour nous dépendait directement de la réponse à cette question. Les moins aimés étaient les « Germaniques », après eux arrivaient les Magyars. Les mieux aimés semblaient être les Autrichiens, surtout les Tchèques pour qui en tant que Slaves les gens avaient un penchant particulier⁸⁰². »

La surprise manifestée par cette question corrobore l'idée que pour les témoins autrichiens, d'une part, l'identité principale est celle de sujet de l'empire⁸⁰³, et que d'autre part, le « conflit

⁸⁰⁰ OES KA NL, B 268 Hans Baumgartner, *op. cit.*, p. 51: « Ende Februar 1916 – [...] - langte in Jekaterinburg der Befehl ein, die deutschen, ungarischen und österreichischen kriegsgefangenen Offiziere und Soldaten weiter ins Innere des Landes nach Irbit zu verschicken, wodurch die nach monatelangen Leiden endlich gebesserten Lebensbedingungen wieder eine Verschlechterung erfahren sollten. »

⁸⁰¹ Franz Mayer, *op. cit.*, p. 46 : « Es war am 7. Oktober 1915. Alle Reichsdeutschen, Deutsche, Oesterreicher und Ungarn mussten antreten und sich zum Transport rüsten. [...] Nun fuhren wir auch auf die Weise und dort wurden wir wieder verlesen, in Germansky, Austricky und Magyaren sortiert, um dann wieder alle durcheinander transportiert zu werden. »

⁸⁰² OES KA NL, B 268 Hans Baumgartner, *op. cit.*, après son arrivée à Kiev, p. 30 : « Wir waren auch eine ansehnliche Zahl geworden, denn in Podwoloczyska hatten wir ausgiebig Zuwachs bekommen „Austriaci?“, „Magyari?“, „Nemecki?“ ist die Frage, die man überall hört und von deren Beantwortung die Größe der Sympathie abhängig zu sein scheint, die man uns entgegenbringt. Am wenigsten liebte man die „Germanci“; nach ihnen kamen „Magzari“. Am meisten beliebt schienen die Oesterreicher („Austriaci“), insbesondere die Tschechen, denen als Slawen besonders geneigt waren. »

⁸⁰³ Encore une fois, l'identifiant « tchèque » n'est qu'une sous-catégorie de l'identité d'« Autrichien ».

national » a beaucoup moins de place dans leurs modèles interprétatifs que chez les Tchèques et les Slovaques. Ils semblent d'autant plus surpris et vexés qu'ils observent rapidement que les sympathies de la population civile et la façon d'être traité par les gardes russes peuvent varier justement en fonction de cette appartenance. Le témoignage de Hackl est particulièrement loquace à ce sujet. Il décrit en détail l'évolution de la considération des inégalités entre les « nations » au cours de son expérience d'internement :

« Les prisonniers autrichiens arrivaient de tous les secteurs du front et marchaient dans la grande rue vers Radom étant traités par les Cosaques comme un troupeau de bétail. Autrichiens Allemands, Hongrois, Italiens, Bosniaques, Tchèques, Ruthènes, Polonais ; bref on pouvait entendre toutes les langues de la vieille Autriche. Nous étions tous pareils : tous pleins de poux, tous sales, tous affamés. Les Slaves ne pouvaient plus cacher leur sympathie pour les Russes, pourtant malheureusement pour eux, les Tchèques ne pouvaient pas se comprendre avec les Russes, au contraire ils devaient et c'étaient souvent le cas, parler en allemand avec les officiers russes⁸⁰⁴. »

Alors qu'à l'arrivée en captivité en novembre 1914 il constate encore et non sans une certaine satisfaction, le traitement égal de toutes les nationalités, il observe un peu plus tard la division à la fois interne, puis externe parmi les prisonniers :

« La haine nationale entre tous les Autrichiens qui portaient le même uniforme est déjà apparue, surtout entre les Tchèques et les Allemands. Je me rappelle encore un grand Hongrois, qui a tout simplement poussé un de ses camarades dans le caniveau, car, comme il a dit, il l'empêchait de marcher correctement. Il y avait aussi quelques Allemands du Reich dans notre transport. Ils étaient très réservés et très soudés entre eux⁸⁰⁵. »

« Comme les Slaves ont été déjà descendus du train, nous étions bien soudés ensembles durant le transport. Il ne restait que des Allemands et des Hongrois. Il y avait aussi quelques juifs dans notre groupe. Nous étions

⁸⁰⁴ Arnold, Hackl, *op. cit.*, p. 83 : „Von dem ganzen Frontabschnitt brachte man österreichische Gefangene, die nun auf der Breiten Straße gegen Radom von Kosaken wie eine Viehherde getrieben wurde. Deutsch-Osterreicher, Ungarn, Italiener, Bosniaken, Tschechen, Ruthenen, Polen, kurz alle Sprache des alten Österreich konnte man hören. Alle waren wir gleich verlaust, gleich verdreckt, gleich verhungert. Die Slawen konnten ihre Sympathien für die Russen nicht mehr verbergen doch konnten sich die Tschechen zu ihrem Leidwesen mit den Russen nicht verständigen, sondern sie mussten, wie das häufig der Fall war, mit den russischen Offizieren deutsch sprechen. »

⁸⁰⁵ Arnold Hackl, *op. cit.*, p. 88 : « Es kam bereits der Nationalhass der wohl die gleiche Uniform tragenden Osterreicher zum Durchbruch. Besonders zwischen Tschechen und Deutschen. Ich erinnerte mich noch an einem langen Ungarn, der einen vor ihm gehenden Kameraden einfach in den Straßengraben stieß, weil, er, wie er sagte, nicht ordentlich ausschreiten konnte. Auch einige Reichsdeutsche waren bei unserem Transport, die jedoch sehr reserviert uns gegenüber waren und fest zusammenhielten. »

vraisemblablement les prisonniers les moins appréciés des Russes⁸⁰⁶. »

Dans ces conditions, l'identification à un groupe qui peut d'un côté apporter des avantages matériels et de l'autre côté une protection contre les agressions des autres, devient un véritable enjeu de sociabilité incitant les individus à se prononcer, à adhérer ouvertement à une des appartenances. Les critères et les limites restant cependant assez flous, dans la mesure où un certain nombre de ressortissants de l'Empire étaient bilingues voire plurilingues et dans leur vie civile à cheval sur deux ou plusieurs identités, ce sont finalement les considérations des autres, le regard du groupe immédiat, qui attribue une identité à l'opposé de son propre avis :

« Le sergent Siedman a été capturé avec nous. On disait qu'il était juif ; Tout le monde l'appréciait. C'est pour ça que nous étions surpris quand au début, il se prenait pour un Allemand. Nous lui criions dessus, qu'est-ce qu'il faisait, mais lui répondait qu'il était Allemand. Il pensait sûrement, que les Allemands auraient des privilèges⁸⁰⁷. »

Or, juste avant le Nouvel An les autorités commencent à établir les listes des Tchèques pour les transports dans un camp tchèque.

« Dès que le sergent Siedman, qui se déclarait Allemand au début, l'a entendu, il a tout de suite affirmé qu'il était tchèque et il voulait partir avec nous. Nous avons empêché son projet. Nous lui avons dit que s'il venait avec nous, nous le jetterions du train⁸⁰⁸. »

Řehounek raconte une anecdote semblable:

« Un [gardien russe] a demandé si nous étions Allemands. Je ne pouvais pas retenir le rire quand Russ, un Allemand pur, s'est mis le premier à les assurer que nous étions tous tchèques⁸⁰⁹. »

La séparation nationale acquiert une dimension plus importante avec la constitution des résistances des différentes minorités. En effet, selon la politique officielle, dès octobre 1914 en Russie⁸¹⁰, les nationalités susceptibles de changer d'allégeance devaient être séparées des autres

⁸⁰⁶ Arnold, Hackl, *op. cit.*, p. 102 : „Unser Transport war schon ziemlich zusammen geschmolzen, da die Slawen schon früher ausgewaggoniert wurden. Es blieben nur noch Deutsche und Ungarn zurück. Auch die Juden waren in unserer Gesellschaft. Wir waren scheinbar die den Russen unangenehmsten Gefangenen. »

⁸⁰⁷ Jan Janoušek, *op. cit.*, p. 112: « S námi byl těž zajat četař Siedman. Byl prý žid. Každý ho měl rád. Proto nás překvapilo, když se přihlásil za Němce. Křičeli jsme na něho, co to dělá, ale on povídá, že je Němec. Snad si myslil, že zde budou mít Němci větší privilegie. »

⁸⁰⁸ Jan Janoušek, *op. cit.*, p. 115 : « Jak toto uslyšel četař Siedman, který se z počátku vzdával za Němce, ihned se hlásil, že je Čech a chtěl jet s námi. To jsme mu ale překazili. Řekli jsme mu, pojede-li s námi, že ho vzhodíme z vlaku. »

⁸⁰⁹ Jan Řehounek, *op. cit.*, p. 20: « Jeden se zeptal, jsme-li Němci. Nemohl jsem se zdržet zasmání, když Russ, Němec jako poleno, je jako první ubezpečoval, že jsme Češi. »

⁸¹⁰ L'ordre du QG Russe n° 15 247 du 22 octobre 1914, spécifie que pour les districts de Kiev et Moscou « des préférences vont être données aux prisonniers slave et d'Alsace-Lorraine » qui vont être en conséquence « logés séparément des prisonniers allemands et autrichiens. » Alon Rachamimov, *op. cit.*, p. 57.

et bénéficier d'un traitement privilégié afin de faciliter l'action de la propagande et le recrutement. En réalité, notamment en Russie, la grande décentralisation et l'inefficacité généralisée de l'administration rendent son application très aléatoire.

La division progressive selon l'appartenance linguistique-nationale qui s'opère parmi les prisonniers de guerre internés dans les camps apparaît donc comme un facteur majeur dans la structuration des interactions communicationnelles et comportementales dans ces espaces de cohabitation surchargés. Les liens de sociabilité qui se forment autour de l'identification à une « nationalité » tendent à se resserrer dans la confrontation avec les autres, étrangers au groupe en question, générant ainsi un système de valeurs partagées au sein du groupe soumis à une autorégulation continue effectuée dans les situations précises. Cette structure sociale particulière entre en jeu et est délibérément exploitée au moment du recrutement des engagements volontaires. La concentration des cibles et le resserrement de liens sociaux facilitent la mobilisation par le discours dominant.

La morphologie spécifique des camps provoque une hétéronomie des situations des camps par rapport aux centres de propagande. L'accessibilité de ces unités au discours dominant régit directement l'influence que ce discours pourra effectuer dans les camps divers. En général, les chances de succès sont plus grandes en France ou en Italie où les camps sont très proches et intégrés dans les réseaux de diffusion des informations que dans certaines contrées très éloignées de la Sibérie, dans des régions où même la population civile des villages ne dispose pas d'informations précises, ne conserve pas un lien direct avec le pouvoir politique et la culture diffusée du centre. Cette inégalité peut être remarquée dans les témoignages par exemple en étudiant l'arrivée de l'information sur la Révolution russe à travers les réactions des civils entourant les prisonniers. Il est donc nécessaire de penser au fait que selon leur emplacement géographique lors de la captivité les différents témoins n'étaient pas exposés de la même manière et ne subissaient pas la même pression lors du recrutement dans les unités insurrectionnelles. Lisons la même observation dans la perspective opposée et nous pouvons constater que l'adhésion volontaire ne relève pas uniquement de la motivation et de la conviction personnelle de l'engagé mais dépend également de son lieu de séjour, sa position par rapport au flux communicationnel et les rapports sociaux qui s'y établissent. La dispersion des camps sur un territoire très vaste signifie un problème de communication entre ces unités, relevé par les organisateurs de la lutte pour l'indépendance, eux-mêmes. Si en France et en Italie les prisonniers tchèques et slovaques sont plus au moins regroupés, leur éparpillement à travers la Russie et la Sibérie pose un obstacle à l'efficacité du recrutement. La création des magazines

patriotiques tchèques publiés en Russie⁸¹¹, mais également en France⁸¹² moyennant un abonnement sont envoyés directement dans les camps en réponse à cette situation. Ils permettent non seulement de trouver des informations sur le monde extérieur et une diffusion condensée du projet patriotique, mais ils fonctionnent surtout comme un grand réseau social qui, en publiant des annonces de recherche des membres de familles et des amis avec qui le contact a été rompu du fait du chaos régnant dans les camps sur tout le territoire de l'Empire russe, permet de renforcer les liens entre les cellules distinctes et géographiquement séparées. Aidant les individus à retrouver leurs proches, ce système présente un outil important dans la diffusion et la communication des idées des représentants politiques de la résistance, qui par le biais de la communication à distance génère un espace public structuré autour des valeurs mises en avant dans ce discours qui sont ensuite mobilisées lors des campagnes de recrutement successives⁸¹³.

S'agissant du recrutement des volontaires dans les camps ou dans des pays non engagés dans la guerre, comme les États-Unis jusqu'en 1917, l'éloignement physique du front limite le contact direct avec les traces de la violence et de la souffrance dans la guerre qui sont directement perceptibles dans les espaces proches géographiquement des zones de combats ou touchés par un recrutement majeur comme les revenants blessés, défigurés, mutilés. Dans ce sens la distance peut jouer également un rôle d'atténuation du danger. Pour les résidents des États-Unis, la guerre peut donc paraître comme une aventure lointaine, une occasion de visiter l'Europe. Pour les prisonniers dans les camps perdus dans la Sibérie profonde, rentrer dans la guerre, surtout à la suite de la promesse du départ sur le front occidental peut signifier un rapprochement significatif vers l'Europe, vers chez eux. Il convient de remarquer qu'à cause du manque d'information, un prisonnier tchèque ou slovaque à Tachkent ne peut pas avoir une idée réaliste de la violence extrême des combats sur le front occidental, des horreurs des sacrifices à Verdun. N'ayant qu'une expérience assez limitée de séjour au front, sûrement dans des conditions terribles, il peut voir dans le transfert organisé de la Sibérie en France plus de probabilités de rentrer chez lui qu'en restant oublié de tous de l'autre côté du globe. Une étude détaillée sur les voies de diffusion de l'information et la nature des informations communiquées dans les endroits variés serait donc extrêmement utile.

Finalement, la dispersion des recrues sur un vaste territoire implique dans un certain sens moins du sérieux et de sincérité des engagements. Même s'il aurait été plus pertinent de mener une étude plus approfondie des registres des inscriptions et de ceux des hommes effectivement

⁸¹¹Notamment les magazines *Čechoslovan* et *Čechoslovák* en Russie.

⁸¹²Magazine *Nazdar*, en France.

⁸¹³Ici encore, nous nous inspirons de la théorie d'André Loez sur l'espace public des tranchées et les mécanismes d'autorégulation et de pression sociale qui organisent les comportements en fonction des valeurs socialement acceptées dans cet espace, André Loez, *op. cit.*, p. 77-81.

entrés dans l'armée, déjà à travers les allusions diverses dans les témoignages, il semble qu'il existe des écarts considérables entre le nombre d'inscrits sur les listes après les réunions et les effectifs réels recensés auprès des régiments. Il nous semble qu'une étude sur les trajectoires successives des hommes au moment de l'inscription dans un bureau délocalisé serait extrêmement fructueuse pour évaluer la force de la pression sociale exercée à des endroits différents parmi les engagés volontaires. Hélas, cela serait une entreprise difficile et chronophage. A partir des données dont nous disposons, nous pouvons observer la différence entre la France en août 1914 et les Etats-Unis. En France, l'engagement solennel des volontaires tchèques et slovaques et leur départ au front consécutif se déroule de manière collective. Les 350 hommes admis dans la Légion étrangère le même jour au Palais des Invalides à Paris partent ensemble dans le camp d'entraînement de Bayonne puis au front. Les témoins ne mentionnent pas de comportements de désistements. En revanche, aux États-Unis, où les inscrits parcourent séparément de longues distances pour se rendre aux lieux de rassemblements, les inscriptions motivées uniquement par l'obtention d'un billet de train gratuit utilisé à des fins personnelles ou revendus⁸¹⁴, est une pratique assez courante. La part réelle de ces désistements et leur impact sur la formation des troupes des volontaires ne pourrait être toutefois estimée avec précision qu'après une étude approfondie.

4.3.1.3 Entre la vie civile et la misère des camps : la diversité des conditions avant l'engagement

Un autre facteur du contexte extérieur qui participe à la cristallisation des conditions dans lesquelles se déroule l'engagement volontaire réside dans les conditions matérielles des recrues potentielles. Au regard des exemples donnés dans le corpus, la principale caractéristique observée est l'hétérogénéité des situations et des expériences. Venant des quatre coins du monde, de condition libre ou s'engageant en tant que prisonniers de guerre, les témoins relatent des situations précédant l'engagement variables. Il est difficile de comprendre l'impact de la situation sur la décision de se porter volontaire dans le cadre d'une étude générale, car cette opération nécessite de trouver le plus de précisions possibles sur ces conditions matérielles réelles au moment de l'engagement mais surtout de les confronter à l'expérience entière et aux espoirs de chaque témoin. Ainsi, des conditions objectivement comparables peuvent provoquer des conséquences opposées et les cas de figure semblables peuvent révéler des logiques contradictoires du raisonnement. Pour rendre compte de cette diversité, il est donc judicieux, à la façon micro historique, de considérer plusieurs exemples.

Une distinction majeure s'opère déjà entre les engagés volontaires libres comme ceux des États-

⁸¹⁴Frank Halas, *Z Arizony proti Rakousku*, Brno, 1928, p. 36.

Unis, semi-libres, comme ceux se trouvant sur le territoire désormais ennemi et risquant une détention potentielle et les prisonniers de guerre pris lors des combats au front. Si les volontaires libres ne vivent en aucun cas des souffrances comparables à celle de certains prisonniers internés en Serbie, en Roumanie ou en Russie, une crise ou une simple précarité existentielle peut motiver leur décision. Parmi les témoins expatriés du corpus, Kajan, Liška et Halas sont des hommes partis aux États-Unis chercher justement de meilleures conditions de vie et une aisance matérielle à laquelle ils n'osaient pas prétendre dans leur pays d'origine. Les destins de Ján Kajan et Jozef Liška sont assez similaires. Nés respectivement en 1884 et 1885 dans la campagne slovaque dans des familles pauvres, habitués à travailler dur dès l'enfance ils partent tenter leur chance aux États-Unis, le premier se fait embaucher dans les mines en Virginie en 1905, le second trouve un emploi fixe dans l'usine Pullman à Chicago en 1910. Kajan obtient la citoyenneté américaine en mai 1917⁸¹⁵. Halas, qui est le plus loquace sur ses périples aux États-Unis se lance dans plusieurs entreprises risquées en faisant tourner un café à Phénix et en même temps en achetant un lopin de terre dans l'Oregon. Sa demande de citoyenneté américaine refusée à plusieurs reprises constitue une des préoccupations principales de cet homme décidé à s'installer définitivement aux États-Unis. Ses revenus variables et ses conditions de vie précaires semblent empiéter sur son rêve américain. Après un périple d'une année dans l'armée austro-hongroise, il n'éprouve pas d'attrance pour la guerre. Or, lorsqu'en mars 1917 « le propriétaire de mon appartement m'a rendu visite et gentiment m'a fait comprendre que la saison cette année se finirait plus tôt que d'habitude et que pendant l'été je ne pourrais sûrement pas payer mon loyer etc. [...] et qu'il serait vraiment bien de faire quelque chose pour ma nouvelle patrie. Cela m'a suffi. Il fallait que cela me suffise. » La décision de s'engager présente donc une solution à la crise matérielle mais ouvre devant lui un chemin vers la citoyenneté américaine. Effectivement, il ne met en œuvre sa décision qu'au moment où il reçoit noir sur blanc de l'administration la confirmation qu'après la guerre, tout volontaire peut rentrer vivre aux États-Unis⁸¹⁶. La décision des deux Slovaques modestes semble s'inscrire également dans la logique de la recherche d'un meilleur avenir. Le témoignage de Preininger, résidant au moment de la mobilisation depuis plusieurs mois en France ressemble au destin de ses compatriotes d'Amérique. Arrivé sans économies et sans parler Français, il doit s'accommoder de la misère et de la faim. Après une recherche longue et dure, il trouve une place dans l'usine à 20 Fr. par semaine. Peu avant la déclaration de guerre il confie à son journal intime qu'il en avait marre de Paris⁸¹⁷. Pour ce jeune homme de 19 ans, qui n'a aucune idée de ce que pourrait être la guerre, l'engagement parmi les volontaires présente donc une solution radicale à la précarité matérielle

⁸¹⁵Ján Kajan, „*Sans titre*“, Ferdinand Písecký, *op. cit.*, p. 93-97, Josef Liška, „*Sans titre*“, Ferdinand Písecký, *op. cit.*, p. 91-92.

⁸¹⁶Halas, Frank, *op. cit.*, p. 7-48, citation : p. 37.

⁸¹⁷Preininger, Ladislav, *op. cit.*, p. 7-46.

ainsi que la possibilité de s'intégrer définitivement dans un groupe de compatriotes. Quant aux autres auteurs témoignant de leur engagement en France, Veitz est un monteur de 24 ans et Kaiser un apprenti de 19 an parti travailler dans les mines. Quant aux quatre autres témoins volontaires d'août 1914, Holeček est un fabricant de fusils de 22 ans, Kotík un commerçant de 18, Ulrych un sculpteur sur bois de 19, et Wenger un assistant de commerce de 27. Tous célibataires⁸¹⁸. Aux États-Unis comme en France une écrasante partie de l'immigration tchèque et slovaque est formée de personnes modestes, ouvriers ou petits artisans installés depuis peu de temps⁸¹⁹. Il s'agit donc d'hommes qui se trouvent souvent dans des situations matérielles et financières précaires, sans propriété ou emploi qu'ils devraient craindre de quitter, souvent sans famille. L'idée de s'engager dans des unités volontaires correspond dans ce cas assez bien à une logique de recherche de promotion sociale et de l'assurance de revenus stables. Une étude ciblée sur des parcours détaillés de ces expatriés pourrait élucider ces hypothèses.

Parmi les prisonniers, les conditions de détention varient considérablement. Si certains parviennent à trouver un travail correctement rémunéré ils peuvent mener tout en étant en captivité une vie quasi civile et leurs conditions matérielles peuvent atteindre même un meilleur niveau qu'avant leur départ en guerre. Comme le notent de nombreux témoins, l'argent ouvre la porte de la survie dans les camps où, hormis les officiers, les prisonniers de guerre doivent subvenir personnellement à leurs besoins : « J'avais déjà économisé plusieurs roubles, donc j'ai survécu même dans le camp, car celui qui avait de l'argent pouvait se procurer ce qu'il voulait⁸²⁰ » résume Poljak la situation en Russie. Surtout en Russie et en Sibérie la demande de main-d'œuvre ne manquait pas. Dans le cadre officiellement organisé, les prisonniers sont envoyés dans les campagnes dont la population masculine a dû payer l'impôt de sang, pour les travaux agricoles ou dans les mines des zones industrielles. Si les conditions du travail varient à la campagne selon le propriétaire⁸²¹, le régime dans les mines est beaucoup plus dur⁸²².

« Nous supportons assez bien la captivité, les prisonniers de toutes les nationalités sont entièrement libres et chacun s'efforce de trouver une occupation. Même le docteur Kulfánek s'est trouvé un poste de cocher. La demande se porte surtout vers

⁸¹⁸Voir les fiches biographiques des témoins.

⁸¹⁹Aux États-Unis surtout dans les grandes villes industrielles, avant 1914 à Chicago 110 736 Tchèques et 25 720 Slovaques, d'autres colonies importantes dans d'autres grandes villes : New York, Cleveland Manhattan, Baltimore etc., l'immigration atteint son apogée justement dans la première décennie du 20e siècle, source : Václav Vondrášek, *op. cit.*, p. 12 ; en France, surtout à Paris : 29% des tailleurs, puis d'autres artisans comme mécaniciens, ébénistes, fourreurs, cordonniers, serveurs, jardiniers etc., sources : Jean-Philippe Namont, *op. cit.*, paragraphe « La composition sociale de la colonie », le flux migratoire s'accroît de façon remarquable à partir de 1905 et 1905 atteignant le maximum en 1912, p. 45-48.

⁸²⁰Ján Poljak, „*Sans titre*“, Ferdinand Písecký, *op. cit.*, p. 56 : « Mal som niečo rubľov zošporovaných, nuž to prešlo i v tábore, lebo kto mal peniaze, mohol kúpiť, čo len chcel. » voir aussi Bedřich Opletal, *op. cit.*, p. 19 ; Jan Řehounek, *op. cit.*, p. 21.

⁸²¹Jan Řehounek, *op. cit.*, p. 25 ; Josef Šrámek, *op. cit.*, p. 70 ; Josef Glanc, *op. cit.* Josef, *op. cit.*, p. 35 ; Josef Jirásek, *op. cit.*, p. 73-74.

⁸²²Ján Potoček, *op. cit.*, p. 77 ; Josef Jirásek, *op. cit.*, p. 134 et 141.

*les artisans, il n'est donc pas étonnant que chacun se crée un tel métier, même s'il n'y connaît rien*⁸²³. »

Effectivement, les témoins qui parviennent à trouver par la chance un métier plus du moins commode et plus ou moins étroitement lié à leur occupation professionnelle d'avant-guerre expriment la satisfaction de leur condition : « je vivais alors dans de très bonnes conditions⁸²⁴ » confie Opletal par rapport au poste d'assistant en pharmacie. Un autre témoin, Smíšek, constate à son tour : « Si je ne devais pas me déclarer une fois par semaine auprès du commandant du camp des prisonniers, j'aurais oublié que j'étais prisonnier⁸²⁵. » Même Šrámek parvient à se réjouir des rares moments sans manque ni souffrance : « le 26 avril [1915] : Maintenant, je vais bien. Il y en a abondance : du lait, du thé, même des œufs⁸²⁶ » note-il dans son carnet.

Or, tous n'ont pas pu jouir de la même aubaine. Malgré les aptitudes qu'ils pouvaient posséder et les calculs les plus rationnels et logiques possibles, les prisonniers vivaient toujours dans une insécurité troublante, toujours en proie au jeu imprévisible du destin. Certains, comme Šrámek ou Jirásek ont pu expérimenter des hauts et des bas à plusieurs reprises en passant par des camps et des emplois multiples. Le premier, survivant après six mois de travaux différents dans les camps serbes à la traversée sinistre de l'Albanie, parvient à trouver le calme en faisant des travaux agricoles dans une ferme en Vendée, le deuxième après avoir fait face plusieurs fois à de graves maladies et aux avances d'une jeune aristocrate séductrice, est amené dans son dernier voyage dans une mine où le travail s'avère très dur. Épuisé par trois ans d'insécurité et de souffrances, il succombe en 1917 à la fatigue... Si les conditions des prisonniers sont extrêmement disparates, elles sont surtout instables et imprévisibles. Pour les internés en Russie la précarité s'aggrave par suite des deux révolutions de 1917 qui plongent le pays entier dans un chaos inouï. Cette insécurité explique le paradoxe observé dans les engagements. En effet, l'intérêt pour l'activité des légions vient souvent des prisonniers qui jouissent d'une situation relativement avantageuse. Ce trait se trouve souligné dans les témoignages donnant à leur engagement une aura de sacrifice patriotique car en quittant de meilleures conditions que les autres ils se protègent contre les accusations de chercher juste à assurer leur survie. Le capitaine des légions tchécoslovaques en France, Žďárský, expose ainsi la position des autorités.

« Il méritait d'autant plus d'estime que la majorité des volontaires se trouvaient justement parmi ceux qui étaient le mieux payés, et ça au moment où il n'était pas nécessaire encore de chercher

⁸²³Bedřich Opletal, *op. cit.*, p. 22 : « Zajetí snášíme zatím docela dobře, zajatci všech národností mají úplnou volnost a každý hledí sehnat si nějaké zaměstnání. Nezahálí ani doktor Kulfánek, který získal místo kočího. Největší zájem je o řemeslníky a není tudíž divu, že si každý nějaké to řemeslo vymyslí, i když tomu za mák nerozumí. »

⁸²⁴Bedřich Opletal, *op. cit.*, p. 20 : « takže jsem měl úplně, přímo báječné zaopatření. »

⁸²⁵Karel Smíšek, *op. cit.*, p. 17 : « Kdyby nebylo toho, že jsem se musel jednou týdně hlásit v zajateckém táboře u náčelníka tábora, zapomněl bych už, že jsem zajatec. »

⁸²⁶Josef Šrámek, *op. cit.*, p. 19 : « Mám se nyní dobře. Všeho je nadbytek, mléka, čaje i vajec. »

En effet, lorsque le témoin est placé dans une misère terrible, dans des conditions de vie insupportables, l'adhésion peut être comprise comme la seule issue de secours. Cependant, une telle réflexion n'est pas automatique. Au contraire, elle intervient dans des circonstances très précises. Le prisonnier doit faire partie d'un groupe encadré pris en charge par un recruteur qui amène l'ensemble dans les légions. Ce dispositif concerne avant tout les combattants capturés en Serbie qui subissent les horreurs de l'évacuation à travers l'Albanie en vue de rejoindre les pays Alliés pour les aider dans l'effort de guerre. « J'ai entendu qu'on allait partir en France ou en Italie. Que ce soit au plus vite ! Je ne pouvais plus penser à rien, j'étais exténué⁸²⁸. » C'est donc plutôt l'instinct de survie qui pousse les hommes désespérés par des conditions de vie épouvantables vers n'importe quel espoir de sortir de la terreur actuelle. Dans d'autres cas, l'état physique et matériel déplorable peut au contraire freiner l'intérêt pour le combat révolutionnaire. Comme l'avoue Jirásek, la cause des légionnaires ne l'intéresse point⁸²⁹. Tout juste content d'avoir échappé à la mort et tourmenté par les maladies et les souffrances infligées, il n'a tout simplement plus assez d'énergie, de force pour se préoccuper d'autre chose que de sa survie immédiate, et aucune envie de retourner dans l'armée et risquer à nouveau sa vie difficilement sauvée. Car, « ce que l'on écrivait dans le journal [...] nous forçait à penser⁸³⁰ » note Fořt et penser est une entreprise demandant un investissement personnel qui exige un certain état de l'individu.

Le succès du recrutement parmi les prisonniers plus chanceux lors de leur parcours carcéral peut être expliqué par plusieurs raisons concomitantes. D'après les destins des témoins, il s'agit souvent de personnes possédant les qualités, les aptitudes ou une force de caractère supérieures, ce qui favorise l'acquisition de meilleures conditions matérielles qui leur permettent en conséquence de trouver le temps, l'énergie et la motivation nécessaires pour s'intéresser à autre chose que la survie immédiate. Puis, l'aisance financière relative et la disponibilité d'un temps de loisir s'imposent comme deux conditions d'accès à l'information par le biais d'un abonnement aux magazines patriotiques, en achetant des livres ou en participant aux animations proposées souvent liées à la propagande patriotique comme le cinéma, le théâtre ou les conférences, ou la fréquentation des cercles du débat. Les témoins citent abondamment leurs sources d'information. L'instituteur Karel Fořt confirme pouvoir recevoir en captivité, même si assez rarement, un

⁸²⁷Cyrlil Žďárský, « Naši v cizím prostředí », Sborník československých legií ve Francii, *op. cit.*, p. 136 : « Tím většího uznání zasluhovalo, že se právě mnozí z nejlépe placených dobrovolně hlásili do československého vojska, a to v době, kdy ještě nebylo třeba hledat v armádě útočiště. »

⁸²⁸Štěpán Chvojka, *op. cit.*, p. 92: « Jen a by to bylo co nejdříve. » Voir aussi Hartman, Antonín, Šrámek et Sticha.

⁸²⁹Josef Jirásek, *op. cit.*, p. 61.

⁸³⁰Karel Fořt, *op. cit.*, p. 148 : « To, o čem psalo se v novinách, [...] nutilo myslet. »

magazine tchèque est arrivé jusqu'à nous qu'ils lisaient ensemble avec ses camarades⁸³¹. « Ici, je lisais le papier tchèque *Čechoslovan*⁸³². » Rudolf Řehounek souligne dans son journal l'impact de la lecture des magazines patriotiques, représentant une frêle connexion entre les prisonniers de guerre campés en Russie et en Sibérie et leur Patrie et communauté d'origine :

« La lecture du Čechoslovák auquel je me suis abonné porte quand même ses fruits. Il passe de main en main, on le lit à voix haute et on discute de ce qui a été lu dans les cercles qui sont tant bien que mal parvenus à sauvegarder un peu de fierté patriotique⁸³³. »

Opletal remarque avoir obtenu une copie du discours de Masaryk prononcé à Genève à l'occasion des 500 ans du supplice par le feu de Jean Hus [le 6 juin 1915]⁸³⁴. Potoček mentionne avoir visité une exposition patriotique organisée dans un camp majoritairement tchèque⁸³⁵. D'autres rencontrent le projet révolutionnaire au moment du contact direct avec des émissaires lors des séances de recrutement publiques⁸³⁶. La possibilité de suivre de cette manière régulièrement l'évolution au front, prendre connaissance des activités des représentants politiques supposant l'existence d'un temps de loisir qui peut y être consacré, constitue un contexte favorable au développement d'une stratégie personnelle dont les motivations matérialistes ne sont pas absentes.

Mettre en évidence l'existence de plusieurs facteurs qui entrent en jeu dans cet acte si complexe qu'est l'engagement volontaire, permet de mettre l'accent sur la multiplicité des contextes et la diversité des conduites adoptées. La liste des facteurs n'est pas exhaustive, il s'agit juste de plusieurs aspects ayant attiré notre attention car ils sont abondamment décrits dans les témoignages. Aucun de ces facteurs n'agit d'ailleurs isolément mais participe en tant que composante plus au moins influente de ce jeu dynamique résultant de l'imbrication et de la confrontation des facteurs pour chacun des témoins. En admettant la part de chance qui peut être très grande dans le contexte d'instabilité et d'imprévisibilité des situations, le lien de causalité entre les facteurs et leurs conséquences ne se montre plus ni sûr ni univoque. En effet, une situation semblable peut apporter des répercussions disparates voire opposées selon l'individu concerné et au contraire, des conduites concordantes peuvent prendre leur source dans les contextes très variables. Or, derrière cette diversité de comportements et de stratégies

⁸³¹Karel Fořt, *op. cit.*, p. 148.

⁸³²František Johanis, *op. cit.*, p. 210 : « Zde jsem četl český list « Čechoslovana »

⁸³³Jan Řehounek, *op. cit.*, p. 32 : « Ctění Čechoslováka, který mi dochází, přece jen nese ovoce. Jde z ruky do ruky, čte se nahlas, o přečteném se v kruzích, které si zachovali přeci jenom trochu národního sebevědomí, debatuje. » Voir également : Jan Zatl'ko, *Sans titre*, Ferdinand Pišecký, *op. cit.*, p. 10, Okresní archiv Běnešov, fond: Ctibor Veselý, *op. cit.*

⁸³⁴Bedřich Opletal, *op. cit.*, p. 36.

⁸³⁵Ján Potoček, *op. cit.*, p. 77.

⁸³⁶Josef Glanc, *op. cit.* Josef, *op. cit.*, p. 29 ; Jan Janoušek, *op. cit.*, p. 131 ; Josef Mašek, *op. cit.*, p. 187 ; Jan Řehounek, *op. cit.*, p. 27 ; Josef Jiří Švec, *op. cit.*, p. 15 ; Alois Sticha, *op. cit.*, p. 99-101.

individuelles multiples et contradictoires, il nous semble que se dessine toujours l'espoir d'améliorer son sort, ou, dans les moments les plus sinistres, la volonté de survivre.

4.3.2 S'engager : de la décision à l'acte

L'engagement dans la résistance occupe une place centrale dans la plupart des témoignages des légionnaires tchèques et slovaques. Cependant, même dans ce type de témoignages, il est très rarement expliqué par la seule conviction patriotique. Au contraire, le cheminement décrit est souvent long et difficile, dépendant de contextes spécifiques pour chaque homme. L'analyse de la période qui précède le moment est donc cruciale pour restituer les divers facteurs clés des adhésions. Les contextes extérieurs, objectifs influent sur la vie d'un individu. Or être social par définition, l'homme n'agit jamais isolément, même s'il peut se trouver physiquement seul, mais toujours en fonction de son entourage, de son environnement social créant des espaces de communication enchevêtrés et multiples, répondant chacun à sa propre organisation autour de ce qui est communicable ou non, ce qui est admissible. Entrant dans les interactions directes entre les individus rassemblés au même moment et au même endroit, grâce au développement des réseaux de communication, ces espaces peuvent être formés et agir à distance. En s'ajoutant aux facteurs externes, les contextes sociaux, inhérents à chaque moment de la vie humaine, participent largement de l'adoption d'une décision ou d'un comportement. Cette partie s'efforce donc de proposer quelques hypothèses, quelques pistes de recherche pour apprécier l'impact du phénomène social à travers des interactions dans la cristallisation des engagements volontaires. Elle montre, tout d'abord la façon tout à fait pragmatique dont les candidats potentiels abordent éventuellement de l'engagement tout en soulignant l'importance de l'accès à l'information. Ensuite, elle explique la genèse d'un espace du débat sur l'engagement parmi les soldats éligibles avec ses règles et son fonctionnement spécifiques et finalement, la focale est ciblée sur les moments des engagements solennels collectifs afin d'analyser le pouvoir d'une configuration situationnelle sur le comportement des acteurs qui y participent.

4.3.2.1 *Estimer les coûts⁸³⁷ : des calculs précis des risques et des avantages*

Avant de s'engager, l'homme doit tout d'abord connaître cette possibilité. Il doit être informé de l'existence des unités de lutte pour l'indépendance et des campagnes de recrutement. Il réagit à une proposition venant d'en haut, communiquée par les autorités et les médias diffusant les discours dominants. Ce dernier est défini ici comme un discours de pouvoir qui émane de certains milieux intéressés qui tentent de persuader, d'imposer, de « vendre », si on adopte un vocabulaire publicitaire qui ne semble pas tout à fait inadéquat dans ce contexte, leurs intérêts

⁸³⁷Notion inspirée par André Loez, mesurant les coûts de l'indiscipline chez les mutins. Dans le cas des combattants révolutionnaires il s'agit également d'une transgression à la loi extrême, rendre la mesure des risques et des apports semble donc primordial pour comprendre ce mouvement, André Loez, *op. cit.*, p. 201.

aux autres. Les leaders de la résistance tchèque déclenchent une campagne de persuasion active d'abord parmi les élites politiques et intellectuelles des États de l'Entente. Afin d'étayer leur propos, ils ont besoin de prouver aux autres autorités politiques une adhésion populaire massive à leur projet. La formation des unités de volontaires destinées à se battre aux côtés des Alliés constitue un moyen de pression lors des négociations. Des campagnes de recrutements sont déclenchées dès le moment où la guerre est déclarée au sein des communautés de compatriotes à l'étranger. Au fur et à mesure que le conflit se prolonge et le nombre de prisonniers de guerre s'accroît, le recrutement est élargi dans cette direction. La possibilité de s'engager est diffusée par les organes de communication des autorités locales ou lors de rencontres personnelles avec les protagonistes. Les médias de diffusion sont extrêmement variés allant des articles dans les journaux, des affiches et pamphlets divers aux animations culturelles à but patriotique ou bien des conférences et réunions ciblées⁸³⁸.

L'engagement dans la résistance occupe une place centrale dans la plupart des témoignages des légionnaires tchèques et slovaques. Cependant, même dans ce type de témoignages, il est très rarement expliqué par la seule conviction patriotique. Au contraire, le cheminement décrit est souvent long et difficile, dépendant de contextes spécifiques pour chaque homme. Pour les prisonniers de guerre, qui forment selon la statistique de l'Institut d'histoire militaire 78% du nombre total des engagés⁸³⁹, la durée de l'expérience militaire originelle, la durée et les conditions de l'internement, le rythme général des montées et des reculs de l'espoir de la fin de la guerre mais aussi la diffusion de l'information et la possibilité effective de s'engager sont quelques-uns des facteurs extérieurs qui influent sur le choix personnel. Dans tous les cas, les témoignages des recrues comme ceux des recruteurs, s'accordent sur la complexité entourant la prise de décision de s'engager, puis celle consistant à transformer cette décision en acte. Les uns soulignent le long processus de réflexion et de débat tenant compte des risques et des avantages, les autres insistent sur toutes les stratégies de persuasion mises en œuvre pour l'obtenir. Pour contrer les doutes, le discours sur l'engagement lui-même oscille entre les thèmes et éléments de discours relevant du champ « politique » et « matériel »⁸⁴⁰ clamant à la fois l'urgence d'obtenir l'autonomie puis l'indépendance du pays et proposant des avantages matériels immédiats tels qu'un nouvel uniforme, une quantité suffisante de nourriture ou un

⁸³⁸De nombreuses reproductions des affiches, pamphlets ou invitations aux réunions et autres animations aux États-Unis sont publiées dans Václav Vondrášek, *op. cit.*, le livre entier, pour la Russie, Boris Tatarov, *op. cit.*, surtout p. 63, aussi la collection du Musée de la Libération à Vítkov à Prague.

⁸³⁹Le projet de rassemblement des données personnelles conservées dans les archives fut mené entre 1997 et 2004 à l'incitation du général R. Krzák de la Communauté des légionnaires tchécoslovaques [Česká obec legionářská] dans le cadre des Archives militaires de Prague [Vojenský historický archiv – VHA]. Une partie des données est exploitable publiquement sur le site interactif géré par le VHA « Base de données des légionnaires et des morts de la Seconde guerre mondiale », <http://www.vuapraha.cz/fallensoldierdatabase>. L'intégralité des données n'ayant pas encore été objet d'études ou de publications, n'est pas accessible au public. Ensuite citée comme : Base de données des légionnaires tchécoslovaques.

⁸⁴⁰André Loez, *op. cit.*, p. 381.

salaires. Dans un espace de communication public, le discours indépendantiste n'a ni l'exclusivité, ni l'hégémonie. Il fait face à d'autres discours dominants, notamment celui de l'administration officielle austro-hongroise, mais également celui d'une autre action révolutionnaire diffusée en Russie à partir de 1917, celle des bolcheviques qu'il doit combattre pour s'imposer. Hormis ces concurrents externes, les clivages persistent également parmi les différents groupes au sein des leaders tchécoslovaques de la cause qui mènent une lutte communicationnelle pour la suprématie idéologique pratiquement jusqu'à la fin de la guerre⁸⁴¹. L'absence d'unanimité dans la communication sur les engagements alimente la méfiance et le doute sur leur action. La prise de la décision est d'autant plus laborieuse. De nombreux témoins enregistrent scrupuleusement dans leurs carnets les informations qu'ils reçoivent. Ils dévoilent ainsi leur nature hétérogène, parfois même contradictoire. Au fil des lignes, ils enregistrent leurs espoirs et leurs craintes ainsi que le débat qui se crée parmi les recrues potentielles visant à mesurer le plus justement possible le coût de l'engagement, qui est, il ne faut pas l'oublier, la trahison suprême, et établir la balance avec les apports potentiels. Leurs récits permettent par conséquent d'approcher de plus près le processus décisionnel menant aux engagements, comptabilisés eux en tant que données objectives par les statistiques.

Les deux craintes principales : le retour sous le feu et la persécution austro-hongroise

Les risques encourus par les volontaires tournant le dos à leur État d'origine sont considérables et les craintes sont nombreuses dont celle du retour dans l'enfer du front et celle de la persécution austro-hongroise consécutive en cas d'échec. Les deux situations présentent effectivement un danger mortel. La première uniquement pour soi-même, l'autre met en péril également la vie des proches laissés à l'arrière. La peur du retour au combat constitue un argument au pouvoir dissuasif considérable pour les hommes ayant vécu l'expérience du front et feu. Glanc décrit la réaction au discours de M. Vondrák arrivé le 6 avril 1915 pour faire du prosélytisme dans le camp de prisonniers en Russie où il se trouve interné que la réaction de ses camarades et lui-même est peu enthousiaste, aucune envie de retourner à nouveau au combat, seulement un homme qui n'a pas été au front peut prôner une telle folie. Ensuite, l'auteur se livre ainsi :

« Nous nous sommes enfin débarrassés du premier mal, et nous devrions plonger dans le second ? Cela ne peut pas se faire comme ça. Il faut que ça mûrisse. Pour l'instant nous en avons assez de cette folie militaire à laquelle nous venons de survivre. Il est facile de parler pour un monsieur Vondrák qui

⁸⁴¹Notamment le parti autour de Durych, appelés les russophiles et l'aile occidentaliste Masarykien, les deux mènent ses propres campagnes de propagande à travers leurs magazines respectifs Čechoslovan et Čechoslovák. La discorde est fréquemment soulignée dans les témoignages.

*reste tranquillement à l'arrière et ne connaît la guerre que dans le journal*⁸⁴². »

Cette peur, bien compréhensible, peut être contrebalancée et dépassée par deux types d'arguments. D'une part, comme l'expose Sticha, prisonnier de guerre détenu dans des conditions inhumaines dans les camps de Roumanie, le 19 décembre [1916] lors d'un rassemblement à Balrad, il faut admettre que le danger se cache partout :

*« Nous espérons fortement que le bon Štefánik parviendra à nous tirer de cet enfer. Cependant, il y en a beaucoup, qui ont peur qu'on ne nous envoie dans la Légion étrangère. Il y a même quelques individus qui ont peur pour leur vie misérable. Et pourtant, même si leurs craintes s'avéraient réelles, il vaut mieux mourir dans la lutte pour le bonheur du peuple que crever ici comme des rats*⁸⁴³. »

Dans cette perspective, les conditions spécifiques de captivité exercent une influence non-négligeable sur le processus décisionnel.

La deuxième logique se fonde sur l'image diffusée des légions qui les montrent comme des unités d'élite destinées à un type de combat différent de celui de fantassin – la position la plus meurtrière dans la guerre - expérimenté dans l'armée austro-hongroise par une écrasante majorité des témoins. La diffusion d'expériences concrètes des volontaires déjà engagés permet de corroborer cette vision d'un service doux et moins dangereux. En effet, la mortalité au sein des légions est considérablement plus basse que dans les armées régulières et notamment dans l'infanterie. Selon la base de données VHU 3 038 d'hommes au total sont enregistrés comme morts au combat pour toute la durée des légions⁸⁴⁴, d'autres estimations ne dépassent pas 5 000 hommes sur les 130 000 enregistrés, ce qui équivaut à un taux de mortalité d'un peu moins de 4%. Il est donc bien plus bas des 22% accusés par les fantassins en France par exemple et il fait toujours la moitié par rapport aux artilleurs (avec 8%) et deux tiers du taux des pertes chez les hommes du génie (6%)⁸⁴⁵. Bien que ces proportions soient établies pour l'armée française, elles sont transposables aux armées des principaux belligérants qui ont une structure et une façon de combattre comparables. Sans indiquer des chiffres précis, l'historien des légions

⁸⁴²Josef Glanc, *op. cit.*, p. 29 : « Jednoho zla jsem se zbavili a do druhého, horšího, vlezeme. To nejde tak zobra. To musí uzrát. Zatím máme svých dojmů z toho vojenského blázince, co jsme ho právě prožili, plné zuby. To ono se to mluví panu Vondrákovi, když je pěkně vzadu a válku zná jenom z novin. » Il s'agit effectivement des souvenirs assez tardifs, la question de l'influence postérieure. Mais : capturé le 3 avril 1915, il ne s'engage que le 24 juillet 1916, donc plus d'un an après sa sortie du front.

⁸⁴³Alois Sticha, *op. cit.*, p. 101 : « Těšíme se, že dobrý Štefánik nás snad z toho pekla přeci vysvobodí. Mnozí však mají strach, že budeme zavlečeni do cizineckých legii. Ba jsou i jedinci, kteří se i o ten svůj bídný život ještě bojí. A přeče, i kdyby se jejich obavy vyplnili, je lepší zahynouti v boji pro dobro našeho národa, než hynouti zde tak bídným způsobem. »

⁸⁴⁴Il est intéressant que selon la base VHU ce chiffre est égal à celui des désertions enregistrées s'élevant à 3 083 hommes durant la guerre.

⁸⁴⁵André Loez, *La Grande Guerre, op. cit.*, p. 47.

tchécoslovaque en Russie, parvient à une conclusion similaire :

« Les volontaires tchèques ont subi plusieurs fois au cours de la guerre des pertes considérables. Pourtant il est tout à fait impossible de comparer ces pertes avec celles beaucoup plus lourdes des unités d'Infanterie classique. Il est indiscutable que si la Družina tchèque avait été déployée en automne 1914 comme un bataillon standard de l'Infanterie russe, elle aurait été rapidement détruite⁸⁴⁶. »

Même si en chiffres réels, toujours selon la base VHU, les pertes les plus nombreuses ont été enregistrées en Russie⁸⁴⁷, le nombre proportionnel au nombre de combattants est le plus élevé en France où la compagnie *Nazdar* a été effectivement engagée comme une unité ordinaire de la division marocaine de la Légion étrangère. Décimée au début de la guerre, notamment lors de la bataille d'Arras le 9 mai 1915 où ses effectifs ont baissé de 70%, la compagnie tchèque se trouve désormais plutôt bien ménagée et n'intervient plus dans les secteurs les plus sanglants⁸⁴⁸. Les Tchèques ne vivent donc ni Verdun en 1916, ni le Chemin de Dames en 1917, ni l'Aisne et la Belgique en 1918. Certains sont en revanche envoyés au front de Salonique ou en Afrique où l'expérience du combat est encore toute autre, rappelant toutefois davantage celle du front est que « le moulin à viande » du front occidental. En Russie, où les légions obtiennent le plus d'inscriptions, cette image favorable atteint son apogée à la suite de la victoire de Zborov (le 2 juin 1917) où les légionnaires tchécoslovaques apportent une contribution décisive au succès dans la bataille avec peu de pertes. C'est le mois suivant, en juillet 1917 que les inscriptions atteignent le premier pic avec plus de 8000 nouveaux volontaires en Russie. Par ailleurs, le temps et l'évolution générale de rapports de forces sur les différents fronts joue en faveur des recruteurs. La peur de retourner au front et de risquer encore une fois de mourir se dissipe progressivement avec l'avènement de l'espoir d'une fin de la guerre rapide et d'une issue positive pour la cause tchèque.

La possibilité de se projeter dans l'avenir et d'anticiper le dénouement final du conflit influe de façon encore plus pressante sur la seconde crainte majeure : celle de la persécution austro-hongroise. Elle peut être magnifiée par les multiples rumeurs qui envahissent les espaces éloignés des fronts et parfois assez isolés des canaux d'informations comme, par exemple, de nombreux camps sibériens ou même roumains. Le légionnaire Karel Fořt, décrit un de ces épouvantails discursifs :

« On se racontait entre nous que quelque part sur le front turc, plusieurs de

⁸⁴⁶Boris Tatarov, *op. cit.*, p. 28.

⁸⁴⁷Selon la base de données VHA il s'agit de 2 259 hommes.

⁸⁴⁸Boris Tatarov, *op. cit.*, p. 28.

nos légionnaires avaient été capturés. Les Turcs ont demandé aux Autrichiens ce qu'il fallait en faire, s'ils devaient les livrer à eux pour les traduire devant la justice. Or, les Autrichiens ont refusé, donc ils ont enfermé tous les nôtres dans un bâtiment et ils les ont tous brûlés vifs⁸⁴⁹. »

Hormis les rumeurs, l'impossibilité de faire un pari sûr sur le futur, sème le doute et nourrit la réticence des candidats potentiels. Un autre témoin, Gregor, expose les raisons de son appréhension ainsi :

« Or ils ont entendu les horreurs qui les auraient attendus, eux les traîtres, au retour chez eux après la lutte pour notre cause sacrée. Combien de ces Tchèques ont été exécutés honteusement, devant le public, fusillés pour trahison suprême. Et ils étaient nombreux à penser : Et moi ? Si je parviens à revenir de tant de combats, d'une mort certaine, à la maison, en bonne santé ou du moins en vie, je devrais me laisser exécuter en pleine conscience pour avoir adhéré aux légions ⁸⁵⁰? »

La peur de la persécution austro-hongroise est rationnelle dans la mesure où ceux qui ont le malheur de se faire capturer par leur armée d'origine, sont soumis à la loi martiale et condamnés à la peine suprême. Selon la base VHU 50 hommes sont enregistrés comme exécutés par la justice militaire austro-hongroise dont un seulement en France, 16 en Russie et 27 en Italie⁸⁵¹. Encore une fois, les chiffres varient. Dans l'exposition permanente du Mémorial national de Vítkov [*Národní památník na Vítkově*], consacré aux légionnaires tchécoslovaques et plus largement aux événements clé qui ont contribué à forger l'identité de l'État tchèque, le panneau présentant la persécution des légionnaires recense 44 volontaires des légions tchécoslovaques en Italie et 3 des légions en Russie arrêtés et exécutés par les autorités militaires austro-hongroises⁸⁵². Ce sont surtout ces exécutions italiennes se déroulant dans la proximité des légionnaires qui circulent comme des cas dissuasifs exemplaires. Ce nombre qui semble dérisoire par rapport à la totalité d'hommes morts au combat est largement surpassé par la portée symbolique de ces exécutions. En plus de la peur de la mort, c'est la conscience de mourir officiellement en tant que criminel et comme le souligne Gregor, « en pleine conscience », c'est-à-dire dire comme résultat d'une décision volontaire, facultative, suscite des réticences

⁸⁴⁹Fořt, Karel, *op. cit.*, p. 149 : « Vypravovalo se mezi námi, že někde na turecké frontě zajali našich legionářů. Turci se ptali rakouských, co s našimi mají udělat, jestli je vezmou k sobě rozsoudit. Tito však odřekli a tož přý všechny naše zavřeli v nějaké budově a sžehli jich... »

⁸⁵⁰Gregor, Josef, *op. cit.*, p. 117 : « Vždyť slyšeli o hrůzách, jaké by je, velezrádce, očekávaly doma po návratu z boje pro jejich svatou věc. Kolik takových Čechů bylo do nynějška potupně popraveno, před veřejností, zastřeleno pro velezradu. A já, myslil si mnohý z nich, já, vrátím-li se z tolika bitev, tak zřejmě náruči smrti, zdrav nebo alespoň živ, mám bytí vědomě usmrcen proto, že jsem vstoupil do legie ?...To bych se opravdu nesměl mít rád. »

⁸⁵¹La base de donnée VHU.

⁸⁵²Exposition permanente visible au Mémorial national de Vítkov, adresse : U Památníku 1900, 130 00 Praha 3-Žižkov, Tchéquie.

supplémentaires. Être capturé et exécuté pour l'exemple implique un déshonneur, une honte publique incriminant pour toujours le condamné et toute sa famille. Ce n'est que dans le cas de la victoire de l'Entente et à condition que la résistance tchécoslovaque obtienne gain de cause, qu'un renversement symbolique peut s'opérer : attribuant une nouvelle valeur – positive – à cet acte. Le traître peut devenir martyr de la révolution. Or le dénouement du conflit reste en suspense pratiquement jusqu'à l'été 1918. Tant que les doutes persistent, les craintes sont difficiles à dissiper.

En captivité, la réalité de la persécution se traduit par une dénonciation directe aux autorités des camps hostiles à la cause tchécoslovaque. Rudolf Řehounek s'offusque en août 1916 en captivité en Russie que :

« La lettre [annonçant l'engagement du frère de l'auteur] est tombée dans les mains de l'adjudant Obdržálek, qui l'a lue et s'est mis à me menacer. Mais je l'ai renvoyé en lui disant que nous n'étions plus en Autriche et qu'il se mêle de ses affaires à lui. Ce que je fais ne le concerne plus⁸⁵³. »

Un autre témoin, le Slovaque Bendárič fait état du même comportement hostile aux engagements potentiels « Le pire était un Slovaque [...] qui s'est accaparé la place du kapo et notait tous ceux qui lisaient *Čechoslovák* ou un autre magazine de chez nous⁸⁵⁴. »

Il convient de souligner que du fait de sa géographie particulière – le recrutement comme les combats se déroulent loin du territoire dont l'indépendance est en jeu – la situation dans laquelle se trouvent ces prisonniers tchèques et slovaques incités à la lutte révolutionnaire s'apparente à la logique d'une guerre civile dans la mesure où les deux groupes doivent partager et cohabiter sur le même territoire quel que soit le résultat de leur lutte. C'est justement le parti gagnant qui est susceptible d'imposer son ordre et ses mesures de répression. Si la peur porte majoritairement sur la vengeance du régime en place en cas d'échec de la révolution, quelques inquiétudes renvoient également à l'autre issue possible. Notamment vers la fin de la guerre, où la dislocation de l'Empire paraît plausible, de nombreux réfractaires à la lutte, commençant à se préoccuper de leur avenir, changent de décision de peur de subir sinon une persécution physique directe, du moins une stigmatisation dérangeante.

« Le 31 octobre 1918, à Cognac : Dans le jardin nous rencontrons une vingtaine de prisonniers – ce sont les cadets et les aspirants autrichiens qui

⁸⁵³Jan Řehounek, *op. cit.*, p. 33 : « Listek dostal do ruky šikovatel Obdržálek, přečetl si jej a začal mi vyhrožovat. Odbyl jsem ho ale, že nejsme v Rakousku a že mu do toho, co dělám, nic není. »

⁸⁵⁴Viktor Emanuel Bednarič, *op. cit.*, p. 9 : « Zvlášť bol podarený jeden Slovak, [...] ktorý sa natisol ako starší a zapisoval si všetkých tých, ktorý čítali Čechoslováka alebo iný našský časopis. »

dans les camps de prisonniers menaient la propagation contre l'engagement dans les légions et maintenant au dernier moment ils nous proposent leurs services, quand leur vieille Patrie s'écroule ou s'est déjà écroulée, ils en recherchent une nouvelle. Comme conditions d'engagement ils exigent de pouvoir garder leurs charges militaires⁸⁵⁵. »

Plus encore que sa propre mort c'est la peur d'infliger des ennuis à ses proches qui provoque ou freine les adhésions :

« Puis, nous sommes partis à la maison [dans le camp], où ça causait et réfléchissait même trop. (...) Moi, je ne pouvais pas me décider. À la maison ma femme et cinq enfants, ce n'est pas si facile que pour un célibataire. Puis, j'étais si épuisé par la diarrhée, je n'avais pas plus de force que la vapeur au-dessus de la casserole. (...) Je n'avais pas peur pour moi, mais pour les miens à la maison⁸⁵⁶. »

L'exploitation de l'imaginaire familial dans les légions

Or c'est justement la stratégie habile du discours révolutionnaire de reprendre ce thème touchant pour le compte de sa propagande. En dénonçant les mesures de répression et la misère infligées aux proches à l'arrière par l'État en place, il concrétise d'une certaine manière ses objectifs et donne un sens précis et facile à comprendre au sacrifice demandé. Incitant les hommes à partir aider, libérer leurs proches des griffes austro-hongroises il mobilise les sentiments les plus fondamentaux : « Devons-nous y aller ? Nous irons, voulant aider nos chers à la maison, nos pères et nos mères. Mais pourrions-nous les aider vraiment ?⁸⁵⁷ » Fořt confie son désarroi dans son cahier. « Ce sont les nouvelles parues dans les journaux, que je lis avec beaucoup de curiosité, sur les emprisonnements de nos hommes politiques Kramář et Klofáč et les exécutions de nos compatriotes qui m'ont enfin décidé à m'engager⁸⁵⁸. » note Řehounek en tant que membre du parti socialiste-national tandis que l'homme sentimental Starý, philosophe à sa manière :

« Une situation triste à l'Ouest, les nouvelles devises de la nouvelle époque me font revenir toujours à ma pensée : C'est pour ta femme et tes enfants que

⁸⁵⁵Mráz, Jan, *Pluk Američanů*, Praha, 1928, p. 72 : « Na zahrádce se setkáváme asi z 20 zajatci – jsou to rakouští kadeti a praporčici, kteří v zajateckých táborech agitovali proti vstupu do legii a nyní v poslední chvíli nabídli své služby naší vlasti, když stará jejich vlast se jim rozsypává, vlastně již rozsypala, a proto hledají vlast novou. Jako podmínku přijetí s stanovili ponechaní hodnosti. »

⁸⁵⁶Josef Janoušek, *op. cit.*, p. 134 : « Pak se šlo domů, kde bylo rokováno a rozumu až moc. Druhý den odpoledne jsme šli opět na práci a odpoledne se činili přípravy k hromadnému zapisování do legií. Já se nemohl hned rozhodnout. Doma žena a pět dětí, to není tak snadné jako svobodnému. »

⁸⁵⁷Karel Fořt, *op. cit.*, p. 148 : « Máme jít, půjdeme, chtíce pomoci našim doma, otcům, matkám. Však pomůžeme jim ? »

⁸⁵⁸Jan Řehounek, *op. cit.*, p. 26 : « K mému rozhodnutí nakonec přispěly zprávy z novin, které pilně čtu o žalářování našich politiků Kramáře, Klofáče a dalších a dokonce popravování českých lidí. »

*tu dois surtout faire les efforts. C'est ce que demande l'humanité – et la Patrie ?
En regardant un invalide russe (et combien il y en a !) la question apparaît :
Et la Patrie de ces personnes – et eux, méprisés, oubliés ? Où est leur patrie
dans tout ça ?⁸⁵⁹ »*

L'imaginaire familial est largement exploité dans les discours de la Résistance tchécoslovaque. Il est compréhensible et facilement accessible à tous, dépassant par là, les divisions partisans politiques avec leur terminologie consacrée. Dans les témoignages, nous en retrouvons de nombreux exemples. Ainsi, les légionnaires adoptent et diffusent la dénomination « frères » qui unit à la fois un imaginaire égalitaire mais contrairement au mot « camarades » qui est plus abstrait et impersonnel, il renvoie à l'idée de l'intégration dans une grande famille sous-entendant une sorte de responsabilité attachée aux liens familiaux. Le leader principal, Masaryk, est à son tour désigné comme professeur⁸⁶⁰ ce qui peut renvoyer à une autorité morale et intellectuelle mais le plus couramment il est assimilé à une figure paternelle. En décrivant la visite de Masaryk en Italie à laquelle il assiste, Kopecký parle de « notre petit père soucieux » puis de « notre petit père bien aimé et méritant Masaryk⁸⁶¹ ». Un autre témoin, Stříbrný s'extasie à la même occasion en France « les soldats de la révolution accueillent leur leader, leur petit père, leur premier président⁸⁶². » En Russie, Holub mobilise un registre similaire pour résumer la visite de Masaryk le 4 août 1917 à Berezina. « Notre petit père est arrivé. (...) Puis il s'est mis à nous parler. Sa parole agissait comme une pommade apaisante sur nos blessures infectées. Comme un vrai père⁸⁶³. » L'imaginaire de la famille, corroboré par un comportement paternel, constitué des visites fréquentes parmi les prisonniers et les combattants ordinaires, des rencontres personnelles, des échanges de propos simples avec les hommes, une écoute attentive de leurs plaintes. Tous ces gestes aident à créer chez les légionnaires déjà engagés comme chez les recrues potentielles et amplifient la dimension personnelle des engagements. L'assimilation des rapports entre les engagés et les leaders au fonctionnement d'une famille génère aussi une sensation de responsabilité et d'obligation plus forte, jouant sur le registre affectif. Ces séances devant tous les « frères » placés sous le regard

⁸⁵⁹Karel Starý, *Deník Karla Starého*, Praha, Naše revoluce, 1929, p. 8, note rédigée en mai 1917 : « Smutný stav na západě, nová hesla nové doby stále vyzvedají myšlenku: Za ženu a za děti především musí státi. To žádá lidství – a vlast? Při pohledu na ruského invalidu (a kolik jich je!) vznikne otázka: A co vlast těchto lidí – a co oni, povržení, zapomenutí? Kde tu jejich vlast? »

⁸⁶⁰J.Křístek, « Permission », *Sborník československých legií ve Francii*, op. cit., p. 346, Dufka, op. cit. p. 49, voir aussi : Jan Řehounek, op. cit., p. 39; Okresní archiv Běňšov, fond: Ctibor Veselý, etc.

⁸⁶¹Antonín Kopecký, op. cit., Antonín, *Ve šlépějích praděda loutkaře. Vzpomínky z války a legií*, Moravský legionářm Brno, 1933, p. 96-97 : « Pak ale opět zlepšení, návštěva „starostlivého tatíčka“ Masaryka [...] Nikdo necítí chlad prosincového dne; všechny hřeje v duši myšlenka: uvidíme našeho milovaného, zasloužilého tatíčka. »

⁸⁶²Stříbrný, Jan, « U 9. roty 22. pluku čs. střelců ve Francii », *Sborník československých legií ve Francii*, op. cit., p. 216 : « Vojáci revoluce vítají svého vůdce, svého tatíčka, svého prvního presidenta. »

⁸⁶³Holub, Josef, *Ruská anabáze, deník ruského legionáře Josefa Holub*, Památník čs. Legií, Čestná vzpomínka, www.pamatnik.valka.cz, p. 9-10 : « Poté prof. Masaryk k nám promluvil. Řeč jeho byla jak hojivý balsám na rozjitřené rány. Skutečný otec. »

soucieux mais inquisiteur de leur « père » comme dans une grande famille, peuvent être à l'échelle symbolique un des aspects du resserrement des cadres sociaux, en ajoutant à un devoir civique une charge émotionnelle particulière.

Les intérêts matériels des engagements

Parfois, le discours des autorités se heurte à des oppositions coriaces provoquées par les tensions entre les idéaux proclamés et les intérêts matériels immédiats des concernés. Une de ces questions d'ordre pratique suscitant la controverse et des négociations entre les adeptes et les recruteurs concerne la conservation des grades obtenus dans l'armée austro-hongroise. Par définition constituées comme des organisations parfaitement égalitaires, avec la désignation de « frère » imposée à tous les membres, les légions imposent l'abandon de toute distinction militaire acquise lors d'une carrière militaire antérieure. Or en pratique ce dispositif semble peu populaire, freinant notamment l'adhésion des gradés. Pour les officiers de profession, dont une des motivations pour continuer à participer activement à la guerre peut être justement le désir d'obtenir une promotion dans leur carrière, retourner au rang de soldat présente une rétrogradation peu attrayante. Pour d'autres, c'est l'abandon des avantages matériels liés à la position du gradé qui peut représenter un obstacle à leur adhésion. Comme l'a évoqué Mráz dans une note citée précédemment, certains anciens officiers de l'armée austro-hongrois posent « comme condition de leur adhésion, ils demandent la conservation de leurs grades⁸⁶⁴. »

Parmi nos témoins, qui se positionnent systématiquement du côté de ceux qui se sont engagés malgré les inconvénients et les risques attachés à leurs décisions, Mráz, caporal austro-hongrois, au moment de son engagement, ⁸⁶⁵ n'est pas le seul à s'insurger contre les pratiques peu vertueuses des autres ? Opletal déplore lui-aussi cette situation :

« Il arrivait que celui qui a payé obtienne son grade d'officier tout de suite. Et quand ce sont les colons de Volhynie qui se sont mis à entrer dans la *Družina* tchèque en masse, cette dernière est devenue l'asile des racailles diverses qui venaient pour se planquer devant l'armée russe⁸⁶⁶. »

Et pourtant cadet dans l'armée austro-hongroise, il opte lui-même, comme une partie assez importante d'officiers, d'abord pour l'engagement dans l'armée serbe qui justement permet la conservation des grades : « Ils [les autres prisonniers] nous soupçonnaient de vouloir juste garder nos grades d'officiers qui étaient dans l'armée serbe reconnus immédiatement tandis que

⁸⁶⁴Mráz, Jan, *op. cit.*, p. 72 : « Jako podmínku přijetí s stanovili ponechaní hodnosti. »

⁸⁶⁵Mráz, né en 1897 a commencé son service en 1915 comme fantassin, avant de tomber en captivité le 28 avril 1918 il a atteint le grade de caporal, il joint les légions le 20 mai 1918, devenant instructeur il est nommé sergent., source : Dossier de service, VHA, fonds personnel Jan Mráz.

⁸⁶⁶Bedřich Opletal, *op. cit.*, p. 36 : « Stávalo se, že kdo zaplatil, měl důstojnickou hodnost ihned. Když pak do České družiny vstupovali houfně čeští kolonisti z Volyně, nalezly v ní útočiště různé živly, přicházející se sem schovat z ruské armády. »

dans la *Družina* on retombait à zéro⁸⁶⁷. » Nommé sous-lieutenant le 20 avril 1916⁸⁶⁸ donc au moment de son admission dans l'armée serbe, puis terminant comme capitaine dans les légions, il est difficile de concevoir qu'une part de carriérisme soit complètement absente de son parcours.

« On leur a dit [aux 24 officiers adeptes de l'engagement] qu'ils allaient recouvrer leurs grades d'officiers seulement s'ils prouvaient leur vaillance sous le feu. Mais, une fois le commandant de la brigade nous a appelés, nous les commandants des compagnies, et nous a dit que les anciens officiers conserveraient leurs grades mais que le général Červinka voulait former son armée et que chez lui les anciens officiers retrouveraient leurs grades après un cursus de six semaines. Mais nous ne disions à personne que ceux qui décideraient de rester chez nous pourraient garder leurs grades sans l'épreuve du feu, nous avons juste demandé qui voulait partir chez Červinka. Une moitié environ est partie. Le lendemain, nous avons annoncé à ceux qui sont restés qu'ils étaient devenus officiers de l'armée russe⁸⁶⁹. »

L'anecdote du début août 1915 rapportée par le sergent Švec, lui-même nommé jeune officier le 22 juillet 1915⁸⁷⁰, illustre à la fois l'importance de la question de la conservation des grades mais également le terrible chaos et le manque d'informations fiables qui régnaient au sein des unités et qui compliquaient de façon considérable la prise de décision réfléchie.

La confrontation entre le grade d'entrée et le grade de sortie, basée sur les données inscrites dans base des légionnaires du VHU offre quelques éclaircissements d'ordre quantitatifs à ce sujet. La statistique montre tout d'abord que presque trois quarts d'hommes, 71,85% précisément entrent dans les légions comme simple soldats mais que 13,99% commence à servir directement avec un grade quelconque. Même si le premier chiffre est nettement plus élevé, il faut le rapporter au fait que dans chaque armée hiérarchisée, le nombre total de soldats sans grade est nettement plus élevé que celui des officiers, les postes se raréfiant au fur et à mesure que l'on monte vers le sommet de la hiérarchie. Pour mieux comprendre le mécanisme d'annulation ou du maintien des grades, il convient de mener une analyse plus poussée des évolutions de carrière d'officiers subalternes et des capitaines. Deux perspectives s'offrent à

⁸⁶⁷Bedřich Opletal, *op. cit.*, p. 41 : « Podezírali nás z touhy po důstojnické hodnosti, která byla v srbské armádě přiznána ihned, zato v družině se začínalo od píky. »

⁸⁶⁸Dossier de service, VHA, fonds personnel Bedřich Opletal.

⁸⁶⁹Josef Jirí Švec, *op. cit.*, p. 145 : « Řeklo se jim, že dostanou důstojnickou hodnost až tehdy, osvědčí-li se na frontě. Jednou však si zavolal komandýr brigády nás, rotné komandýry a řekl nám, že bývalí důstojníci dostanou hned svou hodnost, ale že generál Červinka chce tvořit armádu a u něho po šestinedělním kursu že bývalí důstojníci nabudou zase své hodnosti. Ovšem my nikomu nic neříkali, že zůstanou-li u nás budou hned důstojníky bez ohledu na to, budou-li na frontě pouze ptali jsme se, kdo půjde k Červinkovi. Přihlásilo se jich asi polovic, a druhý den oznámil jsem těm, kteří zůstali, že jsou důstojníky ruské armády. »

⁸⁷⁰Dossier de service, VHA, fonds personnel Josef Jirí Švec.

nous. Tout d'abord, examinons les parcours dans les légions d'officiers subalternes et de capitaines de l'armée austro-hongroise. Selon la base VHU, nous comptons pour l'ensemble des légions 2105 anciens sous-lieutenants, lieutenants et capitaines en seconde [podporučík, poručík et nadporučík] et 32 capitaines [kapitán], ce qui donne un total de 2137 officiers anciens officiers impériaux parmi les légionnaires.

Le premier tableau se focalise sur les lieutenants austro-hongrois. Il affiche leur premier grade de service obtenu dans les légions tel qu'il est enregistré dans leurs dossiers personnels, le second tableau traite de la même manière les parcours des ex-capitaines.

Tableau 70: La carrière dans les légions des lieutenants dans l'armée austro-hongroise (2105)

Grade en français	Grade en tchèque	Nombre de cas	Pourcentage
Soldat	Vojín	234	11,12
Première classe	Svobodník	44	2,09
Caporal	Desátník	66	3,14
Sergent (chef)	Četař	51	2,42
Major (chef)	Šikovatel	36	1,71
Adjutant	Rotmistr	1	0,05
Cadet	Kadet	23	1,09
Sous-lieutenant	Podporučík	89	4,23
Lieutenant	Poručík	238	11,31
Capitaine en seconde	Nadporučík	136	6,46
Capitaine	Kapitán	299	14,2
Commandant de bataillon	Major	137	6,51
Lieutenant-colonel	Podplukovník	49	2,33
Colonel	Plukovník	11	0,52
Général de brigade	Brigádní generál	1	0,05
Général de division	Divizní generál	2	0,1
Collaborateur	Pracovník	301	14,3
Administrateur	Úředník	11	0,52
Ingénieur	Inženýr	4	0,19
Citoyen	Občan	17	0,81
Autres	Jiné	19	0,9
Sans indication	Bez udání	336	15,96

Tableau 71: La carrière dans les légions des capitaines dans l'armée austro-hongroise (32)

Grade en français	Grade en tchèque	Nombre de cas	Pourcentage
Soldat	Vojín	3	9,38
Caporal	Desátník	1	3,13
Capitaine	Kapitán	3	9,38
Commandant de bataillon	Major	3	9,38
Lieutenant-colonel	Podplukovník	2	6,25
Collaborateur	Pracovník	13	40,63
Sans indication	Bez udání	7	21,88

Comme pour tous les aperçus quantitatifs présentés à partir de la base des légionnaires du VHU, une partie non négligeable de données n'est pas renseignée ou exploitable. En dépit de cette faille, les données obtenues sont parlantes.

En effet, la proportion d'officiers subalternes ou de capitaines engagés comme simples soldats dans les légions tchécoslovaques n'est pas négligeable atteignant respectivement 234 (11,12%) chez les sous-lieutenants, lieutenants et capitaines en seconde et 3 (9,38%) chez les capitaines. Elle correspond pourtant souvent à une date d'engagement tardive où les légions déjà ramifiées et structurées possèdent leurs propres cadres formés au combat ou dans des centres de formation spécialisés. Dans le premier groupe, sur 234 hommes, aucun ne s'est engagé avant 1916, en 1916 seulement 2, en 1917 5, alors que 110 (47%) en 1918 et 67 (29%) seulement en 1919, donc après la fin de la guerre officielle, 39 (17%) se sont engagés encore en 1920. Les 3 capitaines restés soldats se sont engagés vers la fin ou après la fin de la guerre, respectivement le 16/09/1918, le 13/05/1919 et le 13/11/1919. En revanche, un nombre tout aussi important d'officiers austro-hongrois conservent le même grade en tant que volontaires de la révolution : 11,31% des lieutenants sont engagés comme lieutenants et 9,38% de capitaines conservent leurs galons gagnés sous le drapeau impérial. Qui plus est, si nous observons tous les chiffres : 41,42 % de lieutenants et 25,01 % de capitaines conservent le même échelon ou montent même dans le système hiérarchique. Ce qui est assez curieux, un nombre assez important parmi les anciens cadres austro-hongrois suivis ici sont enregistrés dans la base avec une mention qui ne correspond pas directement à un positionnement hiérarchique : 14,3 % chez les lieutenants et 40,63 %, presque la moitié chez les capitaines obtiennent l'étiquette floue de collaborateur, d'autres encore sont portés dans les effectifs administrateurs, ingénieurs ou même citoyens. Sans pouvoir établir une correspondance directe avec un grade militaire, ces étiquettes renvoient à des postes de responsabilité et d'encadrement plus qu'au statut du soldat du rang. Encore une

fois, l'organisation des unités insurrectionnelles tchécoslovaques à l'étranger, notamment en Russie reste opaque. A l'aide des chiffres, nous pouvons toutefois confirmer qu'une vaste majorité d'officiers subalternes et des capitaines austro-hongrois ont pu conserver leur position privilégiée dans les légions.

Afin d'obtenir un tableau plus précis, nous pouvons inverser la perspective et examiner la carrière antérieure des officiers subalternes recensés dans les légions. La base indique que 3828 hommes au total ont terminé leur service dans les légions avec le grade de sous-lieutenant, lieutenant et capitaine en seconde [podporučík, poručík et nadporučík] et 1308 comme capitaine [kapitán]. Les légions tout pays confondus comptent au total 5136 officiers subalternes et capitaines, alors que seulement 2137 de légionnaires avaient ces mêmes grades dans l'armée austro-hongroise ce qui fait une différence de 2999 par rapport au nombre d'anciens cadres disponibles. De plus, certains parmi eux, comme nous l'avons vu, n'ont pas conservé leur grade. Cela peut indiquer un manque d'intérêt de la part des officiers austro-hongrois à s'engager dans les légions tchécoslovaques. Cela confirme aussi l'existence de la promotion au mérite des anciens non-gradés de l'armée impériale dans les légions.

Tableau 72: Les grades des lieutenants légionnaires dans l'armée austro-hongroise

Grade en français	Grade en tchèque	Nombre de cas	Pourcentage
Soldat	Vojín	670	17,5
Première classe	Svobodník	269	7,03
Caporal	Desátník	564	14,73
Sergent	Četař	283	7,39
Sergent-chef	Šikovatel	68	1,78
Major	Praporčík	298	7,78
Cadet	Kadet	487	12,75
Lieutenant	Poručík	466	12,17
Gendarme	Strážmistr	11	0,29
Volontaire d'un an	Jednorocní dobrovolník	409	10,68
Autre	Jiné	137	3,58
Sans indication	Bez udání	574	14,99

Selon le tableau récapitulatif des évolutions de carrière des lieutenants des légions, 17,5 % donc presque un cinquième d'entre eux n'ont connu aucune ascension dans leur armée d'origine ou se sont engagés directement dans les légions sans avoir effectué leur service militaire ou avoir été en guerre auparavant. Sans compter les volontaires d'un an, les cadets et les aspirants, dont l'objectif ultime était normalement d'accéder après une période de formation au grade d'officier, plus que la moitié d'entre eux (56,21%) ont atteint avant de rejoindre les légions un grade

inférieur à leur grade de sortie des légions tchécoslovaques. Un autre élément révélateur est qu'aucun des lieutenants ne figure à un grade moins élevé que celui obtenu au sortir des légions. Cela signifie que bien que certains hommes aient dû abandonner leur grade au moment de l'engagement, ils l'ont systématiquement retrouvé avant la fin de leur service.

Les promotions, numériquement assez importantes, s'avèrent assez rapides surtout dans les premières années de la guerre. Sur les 670 simples soldats qui deviennent lieutenants des légions, plus de la moitié se sont engagés en 1917 et 1918. Au début de la guerre, par ailleurs, les premières unités de volontaires tchécoslovaques, que ce soit en Russie ou en France étaient encadrés par les officiers de leurs armées hôtes⁸⁷¹. Il convient de noter aussi que sur les 670 simples soldats ayant accédé aux grades indiqués, 34 ont la mention de « volontaires d'un an » dans l'armée austro-hongroise notée à côté de leur grade.

Tableau 73: Évolution générale, nous comparons les dates de captures et des engagements.

Nombre de capturés	L'année	Nombre d'engagés
139	1914	16
278	1915	3
166	1916	154
64	1917	279
7	1918	206

Tableau 74: Les grades des capitaines légionnaires dans l'armée austro-hongroise

Grade en français	Grade en tchèque	Nombre de cas	Pourcentage
Soldat	Vojín	117	8,94
Première classe	Svobodník	33	2,52
Caporal	Desátník	109	8,33
Sergent (chef)	Četař	40	3,06
Major (chef)	Šikovatel	178	13,61
Major	Praporčík	9	0,69
Cadet	Kadet	259	19,8
Lieutenant	Poručík	311	23,78
Capitaine	Kapitán	4	0,31
Autres ou sans indication	Jiné a bez udání	248	18,96

⁸⁷¹Pour la Russie : Boris Tatarov, *op. cit.*, en France, ils sont intégrés dans la structure de la Légion étrangère française qui leur impose sa structure hiérarchique.

Tableau 75: Liste des professions des officiers dans les légions tchécoslovaques par ordre alphabétique

Voici la liste des professions relevée par ordre alphabétique :			
	Sans indication	58	
	Absolvent	1	Bachelier?
	Kandidát advikacie	2	Candidat au barreau
	Agronome	1	Agronome
académ.	Akademický malíř, sochař	2	Peintre/sculpteur
	Architekt	1	Architecte
	Chemik	1	Chimiste
	Dělník	1	Ouvrier
	Důstojník z povolání	1	Officier de métier
	Ekonom	1	Économiste
	Elektromechanik	1	Électromécanicien
	Konstruktér	6	Constructeur/bâtitseur
	Krejčí	2	Tailleur
	Laborant	1	Ass. en laboratoire
	Lékař	2	Médecin
	Lesní adjunt	1	Gestionnaire de forêt
	Magistr lékarník	1	Pharmacien
	Malíř	1	Peintre
	Mechanik	1	Mécanicien
	Médik	3	Étudiant en médecine
	Novinář	1	Journaliste
	Obchodní příručí	5	Assistant commercial
	Obuvník	1	Cordonnier
	Operní pěvec	1	Chanteur d'Opéra
	Pekař	1	Boulangier
	Poštovní úředník	1	Agent de la poste
	Řezník	1	Boucher
	Rolník	1	Cultivateur
	Sladovník	1	Brasseur
	Inženýr	1	Ingénieur
	Strojní zámečnick	1	Serrurier industriel
	Student	18	Étudiant
	Technik	1	Technicien
	Truhlář	1	Menuisier
	Typograf	1	Typographe
	Účetní	5	Comptable
	Učitel	17	Enseignant
	Úředník	17	Employé du bureau
	Vzorkář	1	Échantillonneur
	Zedník	1	Maçon

Le nombre de simples soldats de l'armée austro-hongroise qui sont parvenus jusqu'au grade de capitaine dans les légions est moindre (8,94%) mais reste relativement élevé. Quatre cinquièmes de capitaines avaient servi auparavant avec un grade inférieur et presque deux cinquièmes

n'avait pas été officiers (ou cadets et spirants à ce grade) avant leur entrée dans les légions. Cela pose la question de l'ampleur de la promotion sociale offerte par l'engagement dans les légions. Pour cela, nous proposons une enquête sur leurs profil socioprofessionnel et niveau de formation. Nous découvrons alors que la quasi-totalité de ses hommes bénéficiaient déjà avant la guerre d'un statut social important, mais pour des raisons inconnues (étant réformés pour des raisons de santé par exemple, ou leur jeunesse – la proportion des cadets est très importante), n'ont pas accéder à un grade correspondant à leur position dans l'armée austro-hongroise.

D'autres exemples de motivations peu nobles, liées directement aux avantages matériels sont présentes dans les témoignages, causant des discordes directement parmi les hommes qui sous la menace d'être accusés justement du manque d'intérêt pour la cause promue par le discours dominant soulignent leur désintéressement personnel ou au contraire pointent les pratiques condamnables des autres :

« Je ne croyais pas qu'on puisse trouver des gens qui n'auraient pas peur de secouer les bases de toute l'armée pour satisfaire leur cupidité. Déjà maintenant ils sont nombreux à mettre l'accent sur leur aisance matérielle relative dans laquelle ils vivaient avant de s'engager, pas de nostalgie mais pour démontrer qu'ils n'ont pas adhéré aux légions juste pour manger et retrouver un certain confort matériel⁸⁷². »

Forť résume à sa façon le bien-fondé de la controverse tout en attirant l'attention à ces pratiques peu honorables attribuées à une certaine partie des engagés. Etant donné la complexité des situations, il nous semble impossible d'en tirer une conclusion univoque et sûre. Au contraire, afin de démêler cet imbroglio des discours et des motivations menant à l'engagement personnel, il serait nécessaire de suivre minutieusement les trajectoires précises de tout un chacun, évaluer les risques et les bénéfices inhérents à chaque situation individuelle sans jamais pouvoir se prononcer sur les motivations de façon générale.

4.3.2.2 La genèse d'un espace social de débat

Pour beaucoup de témoins dont les récits ont été étudiés, prendre la décision définitive de l'engagement s'avère difficile. Pourtant, la méditation personnelle confrontant dans l'intimité des pensées les préceptes moraux et convictions politiques aux calculs pragmatiques des risques et des avantages n'est pas le seul facteur à prendre en compte. Dans un environnement social

⁸⁷²Karel Forť, *op. cit.*, p. 167 : « Nevěřil jsem, že by se našli lidé, kteří by se nebáli kvůli svým choutkám a kořistními snahami otřásti celými základy vojska. Již nyní mnozí hovoří o poměrném dostatku, v jakém žili před vstupem do vojsk, ne z lítosti, ale proto, aby dokázali, že nešli za tím, aby se najedli a byli zaopatřeni. »

serré comme celui des camps de prisonniers de guerre, caractérisé par la cohabitation forcée d'un important nombre d'individus dans un espace exigu, les témoins échangent sur le sujet. Ils parlent, exposant leurs arguments et leur raisonnement aux autres, ils cherchent le conseil ou en donnent, ils défendent leur position, ils l'adaptent, enfin il se disputent.

Tout au long de la guerre, les opinions sont loin d'être unanimes. Aussi, convient-il de noter que numériquement le nombre d'engagés reste sensiblement inférieur à nombre d'adeptes potentiellement éligibles, c'est-à-dire les expatriés et les prisonniers de guerre de langue tchèque et slovaques repartis sur les territoires des pays de l'Entente. Les plaintes des témoins – volontaires résolus – à propos de l'attitude tiède voire ouvertement hostile au projet dans lequel ils se sont engagés, même si elles peuvent servir d'outil pour augmenter sa propre valeur, ont de fortes chances d'être ancrées dans la réalité. Par moment, les divergences d'opinion peuvent muter en conflit ouvert et générer des rapports violents. Karel Fořt note un exemple de ces échanges houleux qui se déroulaient dans les camps en Russie.

« Une fois, Jenda K., envoyé comme émissaire de la cellule de Tzaritzyne, est passé chez nous. Il a eu une dispute avec Blahouš. Ce dernier prouve l'inanité de l'organisation des unités et du recrutement dans les légions⁸⁷³. »

Dans son journal, le soldat puis prisonnier en Russie Řehounek, détaille le large spectre des positions adoptées dans son entourage sans taire la violence générée par l'antagonisme de ses deux extrémités.

« Ce que je vis depuis que j'ai ouvertement déclaré ma décision est impossible à décrire. Seulement un d'entre eux, Ulík, aussi socialiste-national⁸⁷⁴, est ouvertement d'accord avec moi. Srb, Vaněk, Krumphanzl, ne sont pas contre moi mais ne disent rien devant les autres. Les plus férocelement opposés à ma décision sont Huška de Plzeň, Šváb de Prague, Plaňanský de Kosmonosy, puis les anciens combattants du 3^e régiment de Kroměříž – Potrušil, Dufek, Kučný a Tesař – eux, ils allaient travailler à Vienne et prenaient l'Autriche pour leur seconde patrie. Kučný proposait qu'on me découpe des bandes de peaux dans mon dos si ça leur chantait⁸⁷⁵. »

⁸⁷³ Karel Fořt, *op. cit.*, p. 149 : « Jednou v Prizip přijel Jenda K., vyslaný jako emisář carycinské organizace. S Blahoušem prý měl spor. Tento dokazoval zbytečné zřizování družin a náboru v legii. »

⁸⁷⁴ Traduction usuelle du terme tchèque « národní socialista », partisan d'un parti ouvrier tchèque radical, fondé en 1897, fortement engagé dans la lutte pour l'autonomie tchécoslovaques mais sans aucune relation au parti national-socialiste allemand fondé ultérieurement.

⁸⁷⁵ Jan Řehounek, *op. cit.*, p. 27-28 : « A co zkouším já, když jsem veřejně vyslovil své rozhodnutí, nedá se ani vypovědět. Jediný z nich, Ulík, také národní socialista, otevřeně se mnou souhlasí. Srb, Vaněk, Krumphanzl, nejsou proti mě, ale před ostatními nic neřeknou. Nejvíce proti mně štvou Huška z Plzně, Šváb z Prahy, Plananský z Kosmonos, a pak příslušníci kroměřížského třetího pluku Potrusil, Dufek, Kučný a Tesař – ti jezdili za prací do Vídně a měli Rakousko za svoji druhou vlast. Kučný dokonce navrhoval, že by mi měly být ze zad řezány řemeny kůže a podobné líbeznosti. »

Comme dans chaque situation où de nombreux individus aux profils et parcours hétéroclites sont confrontés à une situation qui exige une prise de position de leur part, ces positions divergent. L'unanimité que l'on tend souvent à attribuer aux mouvements populaires (collectifs) que ce soit dans les commentaires contemporains ou encore plus facilement dans les discours mémoriels ultérieurs en les traitant comme un seul sujet collectif correspondant à une étiquette identitaire figée : les prisonnières de guerre, les soldats, les légionnaires ou les gilets jaunes n'est rien de plus qu'une chimère. Après la guerre, les institutions telles que les musées et les pratiques commémoratives ont contribué souvent à effacer les variations aspirant à une mémoire lissée et uniforme⁸⁷⁶. Revenir aux témoignages et notamment ceux rédigés sur le moment permet de mettre à l'épreuve cette vision idéalisée et téléologique pour reconstruire le vaste spectre d'attitudes.

Si la réflexion est une activité relevant de la conscience individuelle, la nature collective de la prise de décision et du passage à l'acte semble primordiale. Le débat controversé, hormis la possibilité d'échanger des arguments divers, en occasionnant la communication sur l'engagement, crée un espace public structuré autour de la création des valeurs et des normes propres devenant objets d'une autorégulation exécutée dans cet espace. Suite à la particularité de ce corpus où prévalent les témoignages des hommes qui s'ils en avaient occasion, nous omettons donc ici ceux qui ne sont jamais tombés en captivité, se sont tout de même assez tardivement mais finalement engagés dans la lutte révolutionnaire, sauf le prisonnier de guerre Jirásek, il est nécessaire de souligner que cette étude peut porter seulement sur l'espace communicationnel favorable aux engagements alors que celui des adversaires faute de sources, ne peut pas être atteint. L'analyse de la première invite cependant à penser que le second était régi par les mécanismes semblables mais correspondant aux valeurs opposées. Nous pouvons donc supposer l'existence de deux types de valorisation appliquée par le regard des autres coexistant, concomitants et concurrents. L'appartenance, sûrement inconsciente, à cet espace communicationnel se traduit par l'utilisation en tchèque des formes verbales au passif indéfini qui sont en tchèque une forme particulière pour désigner une activité dont le générateur est à la fois collectif, externe et indéfini. Même si en français cette forme est communément traduite par « on » ou par une forme de la voix passive qui ne définit pas l'incitateur de l'action, il nous semble qu'elle ne correspond pas totalement au champ sémantique de la forme tchèque. « Ici on parlait plus de la légion qu'à Sainte-Marie⁸⁷⁷. » Un des rares témoins du corpus qui vit avant la guerre aux Etats-Unis, tient un discours similaire :

⁸⁷⁶Helena Trnkova, « La Première résistance tchécoslovaque dans les musées tchèques » dans Mary, Julien, Rousseau, Frédéric (dir.), *Entre Histoires et Mémoires: La guerre au musée. Essais de Muséohistoire*, Michel Houdiard, Paris, 2013.

⁸⁷⁷ Janoušek, Jan, *op. cit.*, p. 131 : « Zde se mluvilo o legii více než v St. Marii. »

« On ne savait rien de précis sur la campagne de recrutement dans l'armée tchécoslovaque créée ultérieurement en France, et les nouvelles sur les Sokols volontaires dans l'armée canadienne n'étaient pas vues comme très importantes ; cela était plutôt considéré comme l'expression d'un désir d'aventure. En revanche, l'engagement dans l'armée américaine était considéré comme un acte sérieux⁸⁷⁸. »

Les qualités et valeurs attribuées dans cet espace à différents types de comportements passent ainsi dans le répertoire d'expressions et d'appréciations des situations des personnes qui s'attachent ainsi consciemment ou non à un modèle valorisé de façon collective.

Effectivement, peu d'inscriptions prennent l'allure d'actes individuels, spontanés et isolés. Les engagements décrits dans les témoignages s'effectuent de manière collective, ou du moins accompagné d'un complice comme chez Mašek qui décrit son cheminement dans les légions ainsi:

« A l'incitation de l'officier demandant à ceux qui sont d'accord pour se lever et de venir [lui] serrer la main ce qui voudra dire qu'il deviendra volontaire tchèque, je me suis levé et lui ai tendu ma main droite. Après moi, mon ami Valenta Josef de Nová Paka a imité mon geste. Nous n'étions alors que deux, les autres ont tous refusé présentant des excuses diverses⁸⁷⁹. »

Le Slovaque Potoček s'engage, lui aussi, accompagné de son avec un nouvel ami morave⁸⁸⁰. Le soldat slovaque Zaťko ou le tchèque Fořt, s'inscrivent avec le soutien d'un groupe restreint. Le premier évoque de façon imprécise être passé à l'acte « avec quelques amis⁸⁸¹ ». Le second dénombre et nomme ses complices : « Le dimanche dernier nous avons organisé une réunion [...] Nous y avons conclu de s'engager dans l'armée. Parmi les présents étaient alors F. Moravec, Karel T., Jan Šulc et encore quelques autres personnes. [Quatorze jours plus tard] En partant nous étions cinq plus deux émissaires⁸⁸². » D'autres témoins recourent à un sujet collectif « nous » sans préciser sa composition ni l'ampleur ou un sujet collectif inclusif « tous » toujours sans savoir exactement à combien de personnes et à qui ce « tous » se réfère. Le marionnettiste tchèque Kopecký dresse le bilan suivant de la séance de recrutement lors de laquelle il s'est

⁸⁷⁸ Frank Halas, *op. cit.*, p. 42 : « O náboru do později se utvořivšího československého vojska ve Francii se nevědělo nic určitého a zprávám o Sokolech dobrovolcích v kanadské armádě se nepřikládalo mnoho důležitosti ; spíše to považováno za projev touhy po dobrodružství. Zato vstup do americké armády se pokládal za velmi závažný akt. »

⁸⁷⁹ Mašek, Josef, *op. cit.*, p. 187 : « Po vyzvaní důstojníka, kdo souhlasí, aby mu podal pravici, tj. že se stane českým dobrovolcem, vsatí jsem sám a podal pravici. Za mnou následoval můj druh Valenta Josef z Nové Paky. Byli jsme tedy dva, ostatní různou omluvou odepřeli. »

⁸⁸⁰ Potoček, Ján, *op. cit.*, p. 77.

⁸⁸¹ Zaťko, Ján, *op. cit.*, p. 10 : « s niekoľko priateľmi »

⁸⁸² Fořt, Karel, *op. cit.*, p. 150 : « Poslední neděli uspořádali jsme schůzi. [...] Ujednali jsme vstoupit do našeho vojska. Byl tehdy přítomen F. Moravec, Karel T., Jan Šulc a několik druhých ještě. Také jsme měli opozici v několika lidech, majících příbuzné Rakušáky [...] bylo nás asi pět lidí mimo dvou emisářů. »

porté volontaire : « A Padula le 30 septembre nous nous sommes inscrits tous ensemble dans le corps des volontaires tchécoslovaques⁸⁸³ .» Sticha adopte une rhétorique similaire : « Presque tous les Tchèques et Slovaques ont promis leur aide dans la libération du pays et presque tous se sont inscrits au front ou pour travailler dans les usines de munition en France⁸⁸⁴ ». Le soldat Chvojka, couturier en civil, est plus précis, indiquant certains noms, pourtant il n'est pas évident de savoir si le « nous tous » initial correspond strictement à ces cinq individus notés. Josef Jiří Švec utilise un procédé similaire : « Nous nous sommes tous décidés de se porter volontaires pour les légions. D'abord moi, Bejček et Válek, puis se sont joints à nous les garçons de la Bavarie – Tolar et Hamata⁸⁸⁵ . »

Au sein du corpus, les exemples d'engagements collectifs sont multiples. Être accompagné et même savoir simplement qu'une autre personne, un seul ami est prêt à partager le même sort semble être un facteur catalyseur de la prise de la décision. En revanche, la peur de perdre un ami ou un groupe d'amis qui avait auparavant aidé l'auteur à traverser les difficultés et les souffrances de la vie de prisonnier peut détourner la recrue potentielle de sa décision. Dans cette perspective relationnelle, un des plus intéressants est le témoignage du soldat et cultivateur Janoušek né en 1872 pour qui, au regard de son âge avancé, le service en armes ne présente que des supplices. Bien que ses souvenirs soient publiés à l'apogée de la vague mémorielle d'entre-deux-guerres, il avoue le long chemin sinueux de sa décision finale :

« J'envoyais Josef Janata [son meilleur ami et compagnon fidèle], qu'il y aille, mais lui disait que sans moi, il n'irait pas, qu'il ne me quitterait pas. Le sergent Hanyš de Rychnov nad Kněžnou n'arrêtait pas de me persuader, ainsi que Mejzler de Prague et d'autres. Alors je demande un moment pour réfléchir. Une demi-heure environ plus tard, je me lève et je dis : « Bah alors, j'y vais, que se fasse la volonté de Dieu quelle que soit la fin. » Je n'avais pas peur pour moi, mais pour les miens à la maison je me faisais du souci. Beaucoup d'autres attendaient ma décision et quand je l'ai prise ils m'ont accompagné pour s'engager dans le bataillon de l'armée tchécoslovaque⁸⁸⁶. »

⁸⁸³ Antonín Kopecký, *op. cit.*, p. 52 : « V Padule dne 30. Září přihlásili jsme se společně do sboru čs. Dobrovolníků, kde složili jsme čestný slib bratru Janu Čapkovi – stáli jsme v revoluci proti Rakousku. »

⁸⁸⁴ Sticha, Alois, *op. cit.*, p. 101 : « a skoro všichni se přihlásili buď na frontu, nebo do francouzských továren na traskaviny. » Cette citation souligne par ailleurs que les engagés volontaires évacués des camps de Roumanie ou de Serbie, en Italie ou en France avaient le choix entre le départ au front ou les travaux agricoles ou à l'usine. Ainsi deux autres témoins relevant de ce dispositif, Chvojka et Šrámek ont opté d'abord pour les travaux, s'engageant dans les légions qu'à la toute fin, respectivement le 5 septembre 1918 pour Chvojka et le 4 novembre 1918 pour Šrámek.

⁸⁸⁵ Josef Jiří Švec, *op. cit.*, p. 10 : « Zároveň jsme se dověděli o organizaci České družiny (Čechů dobrovolců v Rusku žijících), ihned jsme se rozhodli vstoupiti jako dobrovolci. Zprvu já, Bejček i Válek. Potom se k nám přidali hoši z N. Baviarie – Tolar i Hamata. »

⁸⁸⁶ Janoušek, Jan, *op. cit.*, p. 134 : « Josefa Janatu jsem posílal, ať jde, ale on že beze mě nepůjde, že mě neopustí.

Sûrement sans le vouloir, Janoušek expose à la lumière du jour le fonctionnement profond des rapports au sein d'un espace social. Ce « vieillard » comme les autres l'appellent à cause de son âge avancé pour le service militaire – il a 46 ans quand il s'engage dans la légion – se voit spontanément élever au rang d'autorité morale non officielle mais communément admise au sein du groupe de ses amis. À plusieurs reprises il agit comme le porte-parole de ce groupe face aux autorités et à l'extérieur et ses décisions personnelles revêtent l'allure de directive à suivre⁸⁸⁷. Les liens de sociabilité noués entre les différents acteurs constituent un facteur important de l'engagement. Plus que pour un idéal abstrait, on s'engage « pour » ses camarades⁸⁸⁸. Ce facteur peut cependant agir dans les deux sens selon que le collectif incriminé avec son hiérarchie autoritaire spontanée se montre majoritairement pour ou contre. « Cela a provoqué une opposition forte de nous tous. Nous avons tous refusé, étant forcés de façon violente. Jenda a écrit à Kiev, il s'opposait au recrutement ...⁸⁸⁹ » La citation de Fořt montre que les mêmes mécanismes peuvent entraîner un groupe vers le refus. La rareté de ces exemples est la conséquence directe de la nature de notre corpus composé majoritairement des témoignages légionnaires. Nous pouvons supposer que dans d'autres témoignages, qui sont malheureusement assez rares, ces situations inverses seraient plus systématiquement présentes. Un autre aspect de la cristallisation de cet espace social de controverse attire l'attention. Il s'agit des passages fréquents sinon systématiques d'un collectif indéfini à l'individu nommé. Effectivement, dans ces situations de pluralité de conduites les témoins tendent à donner des noms précis et à enregistrer les choix que ces individus désormais visibles et reconnaissables ont effectué et les comportements qu'ils ont adoptés. Janoušek précise:

« Nous qui nous connaissions nous avons préféré partir. On disait alors qu'il y avait déjà plus de 1 500 hommes dans les légions, mais peu d'hommes le prenaient au sérieux, comme par exemple Novák, originaire de Ždánice. Il s'est inscrit à la légion trois fois, puis il a abandonné en disant que désormais il s'en fichait. Matys de Ždánice ne s'en occupait pas du tout⁸⁹⁰. »

Četař Hányš z Rychnova n. Kn. Stále do mne hučel, též Mejzler z Prahy a j. Tu je žádám, aby mně nechali chvílku na rozmyšlenou. Asi po půl hodině vstanu a povídám. „Tak jdu, děj se vůle boží, ať to dopadne, jak chce.“ Mně se nejednalo o mou osobu, ale o své doma měl jsem strach. Na mé rozhodnutí čekali mnozí, kteří šli pak se mnou přihlásiti pod prapor československého vojska. »

⁸⁸⁷ Janoušek, Jan, *op. cit.*, p. 119, 128, 131.

⁸⁸⁸ Voir le parallèle avec les engagements volontaires dans l'armée britannique où la conscription universelle n'est introduite qu'en 1916. Les facteurs qui mènent les Britanniques à s'engager sont multiples, mais les sociabilités locales jouent un rôle prépondérant dont atteste la formation de nombreux « Pals Battalions » [Bataillons de copains]. André Loez, *La Grande Guerre, op. cit.*, p. 16.

⁸⁸⁹ Karel Fořt, *op. cit.*, p. 147 : « Toto vyvolalo u všech nás silný odpor. Všichni jsme odepřeli, byvše násilím nuceni. Policajti vyhrožovali, ale s námi nesvedli ničeho. Jenda odepsal v Kijev. Ohrazoval se proti nějakému najimani... »

⁸⁹⁰ Janoušek, Jan, *op. cit.*, p. 131 : « My známí jsme raději odešli. Tenkrát říkali, že je už 1500 mužů u legie, ale málokdo to bral vážně, jako ku příkladu Novák ze Ždánic. Třikrát se přihlásil k legii a třikrát se vzdal, pak už povídal, že na to kašle. Matys ze Ždánic se o to nestaral. »

Parfois ce sont les personnes véritablement proches qui sont désignées par leurs noms, parfois le lien entre eux et l'auteur ne semble pas dépasser le stade de simple connaissance suite au séjour au même endroit. Pourquoi certaines personnes sont-elles nommées tandis que les autres, même des amis proches gardent leur anonymat ? Il semble que ce ne soit pas leur qualité relationnelle mais justement leur comportement qui leur donne cette distinction. Effectivement, ce type d'individualisation met en scène deux cas de figure. Dans le premier, l'auteur suit le mouvement général de son groupe et utilise les noms précis de ceux qu'il suit comme des preuves de la justesse de sa conduite dans le sens où tous ses amis se sont engagés sur le coup. Il fait donc la même chose ; qu'un tel ou un tel parmi ses parent(s) ou ses ami(s) qui est déjà dans la légion, Il va donc le rejoindre ou le contraire. « Mais regardez, même Václav Dolejší de chez nous, de notre village est déjà inscrit ! Alors, j'y vais moi aussi, a décidé le premier, le second, puis ils y sont tous allés⁸⁹¹. » Dans le deuxième cas, c'est au contraire la position opposée à celle adoptée par le groupe de l'auteur que ce dernier décide de conserver pour le futur dans son récit. Le soldat donne le nom de l'homme qui l'a disputé⁸⁹². »

Le fait de nommer scrupuleusement, jusqu'à ces carnets personnels intimes, les positions adoptées par différentes personnes de son entourage témoigne de l'ampleur de la surveillance sociale tacite effectuée par les acteurs eux-mêmes à l'égard de leur entourage. Chaque propos, chaque attitude, chaque geste d'un acteur sont scrutés par les autres qui les jugent et leur attribuent une valeur positive ou négative, la première étant réservée pour les positions similaires à celle de l'observateur, la seconde à ceux qui le contredisent. L'espace social est alors facilement scindé en deux parties distinctes autour des positions les plus solidement affirmées. Deux pôles se constituent alors qui absorbent et écrasent le spectre des positions médianes, inclassables. (Qui n'est pas avec nous est contre nous). La base d'un conflit intracommunautaire est posée. Ce contrôle omniprésent des comportements qui soumet les attitudes et actions des uns et des autres sans cesse aux regards investigateurs et évaluatifs constitue un puissant levier de structuration des mouvements collectifs.

Toute surveillance sociale en tant que contrôle intrinsèque au groupe se structure autour des valeurs adoptées dans cet espace. Grâce aux témoignages, nous pouvons apercevoir la construction de ces valeurs et normes qui posent les bases d'une autorégulation nouvelle, particulière aux adhésions. Tout d'abord, retourner au front et participer à une lutte insurrectionnelle sont des actes vus comme dangereux et risqués. Après avoir vécu une expérience du front, même les hommes les plus convaincus de la justesse de la lutte semblent

⁸⁹¹ Gregor, Josef, *op. cit.*, p. 118 : « I koukněte se, on je mezi dobrovolci také Václav Dolejšů, od nás z naší vsi – no, to tam tedy také půjdu... rozhodl se jeden, pak druhý a pak další – a šli. »

⁸⁹² Fořt, Karel, *op. cit.*, p. 149.

être conscients des dangers encourus. La peur de se retrouver à nouveau dans l'enfer des tranchées et face à la mort freine la décision. Du point de vue de l'autorégulation sociale tous les hommes ne sont pas égaux devant la décision périlleuse à prendre. Certaines excuses sont plus facilement acceptables que d'autres aux yeux de l'entourage. Potoček trouve ainsi de l'indulgence dans son entourage : « Je suis allé chercher le conseil auprès du frère Klacok, que dois-je faire ? Il m'a dit : Attends encore ! Tu es marié, tu as une femme et des enfants qui t'attendent à la maison⁸⁹³. » Reprenant le même argumentaire, Glanc excuse ses compatriotes moins courageux : « Nous, les jeunes garçons sans personne, pour nous c'était encore facile mais les autres avaient des femmes et des enfants qui dépendaient d'eux, ils ne pouvaient pas prendre les risques⁸⁹⁴. » Cependant, tous les acteurs ne se montrent pas aussi compréhensifs. Kajan fustige les « faux » prétextes mis en avant par certains camarades :

« Mais au moment où il fallait prouver par l'acte l'amour à son ethnie, tout de suite apparaissait ici une défaillance cardiaque, là encore le souci de la famille et le brave patriote restait tranquillement chez soi en écrivant parfois de longs articles émouvants sur le sacrifice patriotique⁸⁹⁵. »

Même en dénonçant ce comportement d'évitement, Kajan répète des excuses fréquemment utilisées et donc considérées comme ayant une chance d'être acceptées. Ainsi, être âgé, marié, père de famille, physiquement faible, malade ou peu instruit pouvait devant les regards des autres baisser la gravité de la transgression contre les normes dominantes adoptées par le groupe.

Au contraire, certaines conditions et identités sont davantage sollicitées dans le jeu social. Il s'agit naturellement d'abord des contraires des qualités indiquées dans le paragraphe précédent : il n'y a donc pas d'excuse possible pour les jeunes célibataire en pleine force et instruits. Puis, certaines identités secondaires suscitent des attentes spécifiques comme être membre actif des partis politiques dont l'indépendance était une des préoccupations principales de la lutte parlementaire ou pour les *Sokols*. Le témoignage de Řehounek est dans ce sens exemplaire :

*« Depuis le départ des émissaires cela me tourmentait. D'un côté ma conscience me disait que en tant que **Sokol** et homme d'un certain honneur il était de mon devoir d'exécuter ce que j'avais promis dans la chanson « Notre mère nous appelle déjà ». Enfin, notre **parti socialiste-national** a dans son*

⁸⁹³ Potoček, Ján, *op. cit.*, p. 78 : « Radil som sa s bratom Klackom, čo mam robiť? Povedal mi toto: Počkaj ešte! Si ženatý, máš doma ženu a deti. Všetk teraz pôjde jeden transport za druhým. »

⁸⁹⁴ Josef Glanc, *op. cit.* Josef, *op. cit.*, p. 40 : « Copak my mladí, svobodní kluci – kdyby to nedopadlo, tak nemusíme domů, klidně můžeme zůstat v Rusku. Ale co ženatí tátové. Mají tam rodiny, ženy, děti. Co bude s nimi? »

⁸⁹⁵ Kajan, Ján, *op. cit.*, p. 97 : « Ale kde bolo treba skutkom dokázať lásku k svojmu rodu, hneď tu bola srdečná vada, starosť o rodinu a milý vlastenec zostal doma, píšuc niekedy dlhé a dojmavé články o láske a obeti. »

*programme la libération de notre nation. De l'autre côté il y a mes camarades. Ils sont **tchèques** eux-aussi, 40 environ sont aussi membres du **Sokol**, mais cela ne les empêche pas de cracher par terre devant les membres de la Družina et les traiter de traîtres. Ce que je vis maintenant que j'ai **ouvertement déclaré** ma décision est impossible à décrire. Seulement un d'entre eux, Ulik, aussi **socialiste national**, est ouvertement d'accord avec moi⁸⁹⁶. »*

L'échelle de valeurs et de normes est donc adoptée à la fois en évaluant les comportements des autres mais entre également dans la réflexion sur soi-même. L'homme s'évalue alors par le prisme des attentes portées sur lui par les autres. Dans ce sens, tous les éléments composant ce certain « honneur » ou cette « honte » relevant de la qualité reconnue d'être un homme fidèle à ces convictions malgré leur inconvénient est une construction inhérente à l'environnement concret où l'homme se trouve. L'on peut être un homme de convictions seulement dans la présence d'une échelle de valeurs et de l'existence d'interactions avec d'autres qui peuvent apporter leur jugement. Construire sa propre image, sa propre identité à travers les jugements des autres soumet l'individu à un certain nombre d'exigences et d'attentes qu'il risque ou ne risque pas de décevoir. Son comportement peut donc varier selon l'intensité variable de ce regard.

Les exemples le plus éloquents du poids de ce regard dans le corpus sont ceux, comparables dans plusieurs aspects, des légionnaires en Russie Švec et Starý. Tous les deux engagés sans directement dans les légions sans une expérience préalable du combat ni de captivité *sokols* et membres d'une certaine importance dans leurs environnements sociaux respectifs.

« Je me doutait que le moment est venu où il faudra confirmer par les actes le bien-fondé de toute cette symbolique que je représentais en tant que Sokol envoyé en Russie. Je considérais trop lâche et calculateur de rester un spectateur inactif, de plus je sentais que je ne pourrais plus me montrer à l'école sans honte, ni dans le bureau devant mes collègues, ni devant mes classes. Ils me considéraient comme un homme parfaitement slavophile, à caractère ferme qui doit faire ce qu'il dit et agir en accord avec sa mission et sa vocation. Du moment où il a annoncé qu'il partait en Serbie, Emile s'est élevé aux yeux de nos amis à un grand héros. Quant à moi, j'ai dû ensuite

⁸⁹⁶ Jan Řehounek, *op. cit.*, p. 27-28 : « Od odjezdu hochů z České družiny jsem o tom stále přemýšlel. Na jedné straně mi říkalo svědomí, že jako sokol a čestný člověk mám povinnost splnit, co jsem v písni „Vlast máti už nás volá“ slíbil. Konečně naše Národně sociální strana má v programu osvobození národa. Na druhé straně jsou tu moji druhové. Jsou to také Češi, asi 40 jich je příslušníky Sokola, ale nebrání jim to v tom, aby před družiníky uplivovali a nadávali jim do zaprodanců. A co zkouším já, když jsem veřejně vyslovil své rozhodnutí, nedá se ani vypovědět. Jediný z nich, Ulik, také národní socialista, otevřeně se mnou souhlasí. »

*éviter de répondre directement à des questions trop délicates*⁸⁹⁷. »

Švec avoue à plusieurs reprises⁸⁹⁸ cette peur du déshonneur public, de la honte qui lui serait insupportable. Étant particulièrement sensible par nature à ce phénomène, ce volontaire de la première heure, Sokol, depuis 1911 professeur de sport à l'Académie de commerce de Iekaterinbourg, obsédé par le désir d'avoir à tout prix un comportement exemplaire (il gravit rapidement les échelons : de simple soldat il arrive en deux ans au grade de lieutenant, deux ans après il est nommé colonel) se donne la mort le 25 octobre 1918, il ne supporte plus la décomposition morale des légions.

Starý, qui entame son périple en Russie lui aussi comme enseignant de sport, réagit différemment à la proposition de s'engager. Contrairement à Švec, il lutte contre les pressions sociales qui le forcent à s'engager jusqu'au printemps 1917. Dans son journal intime, récupéré dans sa poche au moment de sa mort, il évoque la force et la ténacité du mépris pour une telle attitude hésitante même chez un ami proche : « Erben prend la chose au sérieux. Il travaille agilement – il paraît que cela pourrait le réconcilier avec ceux qui n'ont toujours pas oublié qu'il ne s'est pas engagé déjà en 1914⁸⁹⁹. » Il refuse finalement l'offre du capital de 100 000 roubles pour son usine d'armes et se prépare à partir⁹⁰⁰. Toutefois, cet homme sensible et cultivé ne cache pas être gravement contrarié par ce devoir moral qui plane au-dessus de sa tête :

« À mes trois garçons. Alors, mes chers, votre papa – papa fanatique ou papa conservateur – se hâte de vous laisser sa renommée d'un grand sokol athlète champion et enfin même celui d'un soldat tchèque honnête. Alors cela ne vous suffit pas ? Peut-être vous ne me condamnez pas – non ! - mais si l'on avait fait l'indépendance – ou encore la révolution mondiale ? O, braves gens, gens, vermine terrestre, est-ce possible de vivre quelque part sans la haine dans l'observation de l'enseignement de Christ⁹⁰¹ ? »

Philosophe et poète plus que guerrier, Starý meurt par balle au combat le 9 août 1918, trois mois après son engagement si longtemps repoussé. Son journal qui porte des traces de son sang

⁸⁹⁷ Josef Jiří Švec, *op. cit.*, p. 7 : « Tušil jsem, že nachází doba, kdy tu symboliku, jíž jsem byl představitelem jako Sokol poslaný na Rus, bude nutno projevit skutkem. Zůstatí nečinným divákem jsem pokládal za příliš nízké a vypočítavé, mimo to jsem cítil, že bych nemohl se bez studu ukázati v učilišti, ať ve sborovně, tak před žáky. Vždyť všichni mne znali jako člověka čistě slovanského, s pevným charakterem, člověka, který musí jednat tak, jak mluví a jak mu káže jeho poslaní i povolání. Emil, hned po svém oznámení, že jede do Srbska, vyrostl na očích našich známých na velikého heroje – já pak musil již na různé a všetečné otázky odpovídati vyhýbavě.»

⁸⁹⁸ Josef Jiří Švec, *op. cit.*, p. 13, 57, 124.

⁸⁹⁹ Karel Starý, *op. cit.*, p. 17 : « Erben pohlíží na věc velmi vážně. Pracuje agilně – zdá se, že ho to smíří s vojskem a těmi, kteří stále mu nemohou zapomenouti, že nevstoupil do řad České družiny ve čtrnáctém roce. »

⁹⁰⁰ Karel Starý, *op. cit.*, p. 17.p. 8.

⁹⁰¹ Karel Starý, *op. cit.*, p. 13, noté début mai 1917 : « A tři moji chlapci. Nu, moji milí, tatík – tatík fanatic nebo zpozdilec – se těší, že Vám nechá jméno sokolského závodníka a konečně poctivé jméno českého vojáka. Což nemáte na tom dosti? Snad neodsoudíte – ne! – ale kdyby ta samostatnost – a což světová revoluce? O, lidé, lidé, červi pozemští, což nelze žít bez nenávisti a ve shodě učení Kristova? »

dévoile aussi les doutes, les tâtonnements, les pressions ressenties. Ruml, prisonnier de guerre en Italie, instituteur dans le civil et officier dans l'armée austro-hongroise admis par ailleurs dans les légions avec le grade de sous-lieutenant résume dans son journal la nouvelle échelle d'évaluation qui se forge autour de la possibilité de s'engager :

*« La réponse à la question : Veux-tu être **un Tchèque honnête** ou **un homme lâche**, que tu devras **mépriser** tout le reste de ta vie ? L'engagement a posé des **bases solides de l'évaluation** de soi-même, des volontaires et des non-inscrits⁹⁰². »*

Une seule conduite est alors considérée comme juste et valorisante : l'engagement. Ne pas s'engager devient la source du mépris, d'une dévalorisation sociale. Bien que tous les hommes ne soient pas par nature également sensibles aux questions d'honneur et de honte et aux jugements des autres⁹⁰³ dans les situations spécifiques ces mécanismes de valorisation et de mépris semblent exercer une influence remarquable sur les comportements. Il est par ailleurs intéressant que les témoins qui mettent en exergue ce phénomène sont tous les trois enseignants. Leur *habitus* s'est forgé, plus que chez d'autres, par une exposition accrue aux regards et jugements des autres et la nécessité de proposer un modèle à suivre. Ils se sentent aussi plus facilement légitimes à donner des leçons, à évaluer et à porter des jugements moraux.

4.3.2.3 La scénographie des engagements ou agir sous le regard des autres

Les adeptes de l'engagement ne prennent pas la décision isolée du monde, tous seuls faisant face uniquement à leur conscience et aux valeurs qui la forgent (qui sont elle aussi coproduites par les interactions avec l'environnement dans lequel la personne évolue). En tant qu'acteurs du monde social dans lequel leurs destins se trouvent fermement enchâssés, les hommes sollicités sont cibles de multiples influences directes ou indirectes des autres. Faire le choix ne signifie donc pas seulement rejoindre les légions, mais avant tout prendre et défendre sa position dans un espace public au cadre resserré face aux attaques incessantes des opposants. Le carnet de notes du lieutenant Josef Ruml conservé dans les Archives militaires de Prague, décrivant en détail la naissance de l'action tchécoslovaque dans le camp d'officiers de Termeni Imerese en Italie entre juin 1917 et mars 1918, esquisse cette fragmentation d'opinions :

« Une autre conséquence de l'engagement a été la prise de position face aux non-engagés. Tous les volontaires étaient fermement convaincus, que chaque [souligné dans le texte, nda] Tchèque devait s'engager. [...] Mais avec le temps, les volontaires commençaient à se différencier dans les attitudes envers

⁹⁰² VHA, fonds SbHP, J. Ruml, *op. cit.*, p. 15 : « Chceš býti poctivý Čech nebo slaboch, jehož si sám nebudeš moci vážiti? » přihlášení dalo pevný základ k novému hodnocení sebe sama, dobrovolníků i nepřihlášených. »

⁹⁰³ Boris Cyrulnik, *Mourir de dire. La honte*, Odile Jacob, Paris, 2010.

Selon Ruml, par la suite « les radicaux » ne permettaient aucun compromis alors que « les indulgents » soulignaient la nécessité de laisser du temps aux « indécis ». La différenciation s'opérait également parmi les non-engagés : certains se contentaient d'observer une neutralité stricte, d'autres commençaient à manifester ouvertement leur hostilité : « Certains se défendaient de partager le même camp avec les volontaires⁹⁰⁵. » La situation est en effet très délicate et l'enjeu est de taille pour le futur. Que ce soient les légionnaires ou les tenants de l'Empire qui gagnent, les deux groupes seront dans tous les cas obligés de vivre dans le même État. D'un côté comme de l'autre, il est attendu que celui qui gagnera détiendra une place privilégiée dans l'après-guerre, aura plus de facilité à accéder à la domination sociale et politique et bénéficiera des avantages matériels et symboliques, accusant les membres qui ont fait le choix opposé de trahison. Le soin avec lequel les engagés potentiels s'efforcent de suivre et de comprendre les évolutions de l'état des forces pour estimer l'issue de la guerre, ainsi que la pratique répandue de noter systématiquement les noms des camarades et leur attitude quant à la « question nationale » et à l'engagement corroborent, nous semble-t-il, l'hypothèse selon laquelle les hommes en question calculaient les conséquences de leurs actes non seulement dans le présent mais aussi dans le futur. La volonté d'acquérir ou au contraire la crainte de perdre un certain statut social lors de la transformation de la société influent largement sur la prise de la décision.

Dans la mesure où deux conduites sont possibles, les interactions dans ces espaces sociaux souvent exigus et fermés comme les camps de prisonniers, se polarisent autour du choix à faire. Contrairement à la situation où il n'y a pas, en principe, de choix à faire comme c'est le cas de la conscription universelle, la division en groupes selon l'attitude à la proposition soumise crée deux systèmes de valorisation distincts, celui des adhérents et celui de ceux qui refusent. Chaque individu qui se trouve dans cet espace de controverse, quel que soit sa position personnelle, relève de ces deux dispositifs à la fois, c'est-à-dire il est constamment soumis aux regards des autres, mais aux deux regards structurés autour de valeurs opposées. Dans un tel contexte, organiser des rencontres et conférences publiques et collectives peut être considéré comme une stratégie ingénieuse de la part des organisateurs de la lutte pour l'indépendance⁹⁰⁶.

⁹⁰⁴ VHA, SbHP, carton 49, Poručík Josef Ruml: „Zajatceký tábor v Termeni Imerese“, p. 17-18 : « Další důsledek přihlásky bylo zaujetí stanoviska k nepřihlášeným. Všichni dobrovolníci byli pevně přesvědčeni, že každý Čech má povinnost se přihlásiti: mladý i starý, svobodný jako ženatý, chudý nebo bohatý. Ode všech se žádala stejná oběť – vše bez výhrad a smlouvání. Postupem času začali se rozlišovati dobrovolníci v názoru na nepřihlášené. »

⁹⁰⁵ VHA, fonds SbHP, J. Ruml, *op. cit.*, p. 19 : « Že někteří zdráhali se býti v jednom táboře s dobrovolníky. »

⁹⁰⁶ Exemples d'affiches de la propagande légionnaire, valorisant l'adhésion à travers un langage symbolique facilement compréhensible comme la seule conduite possible méritant l'estime sociale. Ces reproductions sont présentées par le Musée militaire du Monument de ma libération de Vitkov, Prague.

Figure 33: Exemples des affiches incitant à l'adhésion aux légions tchécoslovaques



En effet, conscients des controverses consécutives à la proposition de l'engagement et soumis à l'impératif d'obtenir l'adhésion la plus massive possible, les leaders du mouvement révolutionnaire mettent en place une campagne de propagande à la fois hétéroclite et bien préparée. Sortis victorieux de cette lutte et s'imposant comme des autorités politiques du nouveau régime fondé sur les valeurs qu'ils avaient prônées, ils ne rechignent pas à parler ouvertement des outils et des stratégies de propagande⁹⁰⁷ exploités ni à louer leurs effets bénéfiques. Avançant dans les traces des intellectuels éclairés⁹⁰⁸, ils s'efforcent d'ouvrir les yeux

⁹⁰⁷Ce mot n'étant dévalorisé qu'après la Seconde Guerre mondiale, dans l'entre-deux-guerres il est abondamment utilisé avec une signification neutre de discours persuasif voire avec une valeur clairement positive.

⁹⁰⁸Référence aux éveilleurs tchèques du 19^e siècle qui ont milité pour la prise de conscience nationale d'abord par la renaissance de la culture et de la langue tchèque (dans une moindre mesure slovaque) puis par le jeu politique.

et d'élever l'esprit des gens ordinaires. De nombreux articles et ouvrages de l'époque font l'éloge de l'ingéniosité de la propagande légionnaire intimement liée à ce que désignait alors la vie culturelle englobant toutes les activités de loisir⁹⁰⁹. Rien d'étonnant que dans la préface des souvenirs d'Antonín Kopecký publiés en 1933, František Bednařík un des organisateurs de la lutte révolutionnaire, écrive la louange de la stratégie de communication du mouvement :

« La seule chose qui importait était que les prisonniers tchécoslovaques se soient rendus compte de leur devoir envers la Nation et qu'ils se soient inscrits, poussés par une conviction patriotique forte, sous le drapeau de la résistance tchécoslovaque⁹¹⁰. »

Pour cet objectif honorable, aux yeux de l'auteur et – il présume sûrement – de ses lecteurs, tous les moyens de persuasion, de publicité pour la cause sont bons, surtout s'ils permettent de toucher les milieux populaires Bednařík poursuit à propos du marionnettiste :

« Une des composantes de notre effort de propagande fut également le théâtre de marionnettes, il éveille le sentiment patriotique dans les prisonniers en leur montrant les exemples de notre histoire, puis il encourage les combattants au front et présente l'histoire tchèque aux Italiens, les revenus des entrées sont distribués aux œuvres charitables⁹¹¹. »

Dans le sillon de la tradition familiale, son grand-père était un des premiers éveilleurs de la nation tchèque, Kopecký présentait ainsi des spectacles patriotiques pour les légions. Pourtant, il s'est produit aussi, comme il le raconte lui-même dans son témoignage, dans les rangs de l'armée austro-hongroise ce qui lui a valu quelques allègements et privilèges qu'il n'éprouvait aucune honte à accepter⁹¹². Kopecký met en avant son succès, après avoir mis en scène le « Forgeron de Lešetice » dans un des bâtiments du camp à Padula en octobre 1917, il a obtenu trente engagements⁹¹³. Sans décortiquer en détails l'intrigue de la pièce, cet exemple intéresse notre analyse sociale. A la manière de la plupart des autres activités de propagande, un spectacle public est indiscutablement un moment d'un rassemblement collectif. La décision de s'inscrire qui suit l'invitation formulée à la fin ne résulte donc pas seulement de la pulsion émotionnelle

⁹⁰⁹Plusieurs articles de Josef Kudela, puis plusieurs articles dans les deux Bulletins portant sur la vie culturelle, Klátik, Ferdo, *O Kulturnom živote čsl. legií v Rusku. O kulturním živote čsl. legií v Rusku [Sur la vie culturelle dans les légions tchécoslovaques. Sur la vie culturelle dans les légions tchécoslovaques en Russie]*, Písecký, Ferdinand, *op. cit.*, p. 100-109.

⁹¹⁰ Antonín Kopecký, *op. cit.*, pré-face Bednařík, p. 6 -7 : « Záleželo jen na tom, aby si českoslovenští zajatci uvědomili svou povinnost k národu a s pevným vlasteneckým přesvědčením se přihlásili pod prapor československého doboje. »

⁹¹¹ Antonín Kopecký, *op. cit.*, pré-face Bednařík, p. 6 -7 : « Jednou ze složek propagačního úsilí také loutkové divadlo, budí v zajatcích vlastenecký cit ukázkami historických událostí, pak se dostává i na frontu, povzbuzuje vojáky, také seznamuje Italy s českou historií a sbírky jsou dány na dobročinné účely. »

⁹¹² Nous avons noté que grâce à son spectacle devant un général il a obtenu une permission exceptionnelle de 14 jours, Antonín Kopecký, *op. cit.*, p. 26.

⁹¹³ Antonín Kopecký, *op. cit.*, p. 56.

entraînée par le spectacle mais également du placement de l'acte individuel sous le regard direct des autres, du groupe. C'est justement la mise en place progressive des séances d'engagement collectives intervenant à la fin d'une conférence, d'un spectacle ou d'un concert ou d'un rassemblement de propagande spécialement organisé qui provoque un resserrement des cadres de surveillance et d'autorégulation sociale. Dans une situation que l'on peut appeler ordinaire, une pluralité coexiste. Organiser des espaces exclusivement dédiés à l'exacerbation d'une des possibilités est une tactique lucide. Pour comprendre la réussite des recrutements, il convient donc de s'attarder sur la manière précise dont se déroulent ces rencontres collectives avec les recruteurs. Comme d'autres événements publics organisés, collectifs mais hiérarchisés, dont le déroulement est préparé à l'avance, ce type de séance de recrutement peut être assimilé d'une certaine façon à un spectacle avec mécanismes cachés et sa mise en scène spécifique⁹¹⁴.

Les recruteurs favorisent donc les engagements en public, dans des cadres cérémonieux attribuant aux actes une forte valeur sociale et symbolique. De véritables « scénographies d'engagement » sont orchestrées dans l'espace public des camps d'internement, mais aussi au sein des communautés d'expatriés dans les pays de l'Entente susceptibles de fournir elles aussi des recrues. Plusieurs caractéristiques reviennent de façon récurrente. Les émissaires représentant l'autorité missionnés pour présenter le projet et débattre avec les adeptes de l'engagement, se rendent dans les camps en personne. Ils s'adressent ainsi aux détenus dans une situation de proximité physique ne les quittant pas des yeux. Ils se déplacent d'habitude à plusieurs, le plus souvent à deux mais ils peuvent être plus nombreux. Leur arrivée est parfois annoncée, parfois non. Une conférence peut être organisée dans un espace plus solennel comme une école, un théâtre, un foyer ou une halle ou elle peut se dérouler directement dans les bâtiments du camp. Les recruteurs se positionnent sur la scène et parlent de la position de l'autorité, ce qui leur permet de peser davantage dans le jeu de balance au sein du rassemblement formé autour d'eux. L'attitude du groupe dépend donc fortement de l'impression que les émissaires suscitent lors de leur prestation. La demande de l'engagement est prononcée à la fin de la conférence, directement et sans ambages, au moment où tous les adeptes se trouvent encore dans la salle. Le 9 octobre 1916 dans le camp en Roumanie Sticha décrit la « visite étrange » de quatre officiers, un Serbe, un Russe et deux Roumains, appliquant ce schéma précis :

« À la fin, le capitaine serbe a posé la question : qui des prisonniers serait d'accord pour retourner au front avec l'arme à la main soit contre l'Allemagne soit contre l'Autriche ? Le plus bizarre de tout cela était que tous les deux

⁹¹⁴ Notion inspirée par les travaux et la conférence donnée par Françoise Mayer le 8 mars 2012 au CEFRES à Prague sur la scénographie des procès politiques.

officiers parlaient tchèque sans le moindre accent et qu'ils parlaient avec enthousiasme des unités tchécoslovaques qui avaient été créées pour libérer les pays tchèques. Seulement quelques-uns se sont inscrits sur le coup, d'autres ont catégoriquement déclaré que jamais personne ne les ferait retourner au front – d'autres souhaitaient un temps de réflexion. Après cette visite, tous les Tchèques et les Slovaques seraient transférés de nouveau à Galați⁹¹⁵. »

Une deuxième visite le 17 décembre, mené selon le témoin par Milan Rastislav Štefánik en personne, a déjà plus de succès « presque tous les Tchèques et Slovaques ont promis d'apporter leur aide à la libération de la Patrie et se sont inscrits soit pour partir au front soit pour les travaux dans les usines de munition en France⁹¹⁶. »

Malgré une bonne préparation, le résultat face à un groupe reste toujours incertain. Les recruteurs s'efforcent donc d'agir délibérément sur le groupe profitant de la nature collective de la décision de s'engager, opérant des tactiques de communication et de persuasion rappelant un véritable marketing publicitaire. L'émissaire Michal, après l'échec cuisant de son exposé devant les trois cents prisonniers slovaques employés dans les mines dans la région de Krivoroz, a une idée providentielle. Le soir, il décide de se focaliser sur un grand Slovaque très robuste de Spiš. Au retour de la mine, il l'attrape et lui parle pendant deux heures à huis-clos, les yeux dans les yeux. Quelques jours plus tard, cet ancien opposant forcené de l'engagement s'inscrit, puis lors de la conférence finale, il parle à son tour pour expliquer son choix aux autres. Bien que plusieurs s'écrient qu'il a été payé, il rallie la foule. De nombreux hommes s'inscrivent sur le coup : sur trois cents hommes une moitié environ a donné son accord⁹¹⁷.

Ce témoignage présente la seule mention de cette stratégie aujourd'hui bien connue des promoteurs publicitaires qui consiste à faire corroborer son propos par un homme ordinaire issu du milieu (groupe) auquel le promoteur s'adresse. En revanche plusieurs témoins décrivent des scènes, de véritables spectacles collectifs, où les hommes sont priés de prendre leur décision mais surtout à la déclarer, l'afficher ouvertement. Gregor, prisonnier en Italie, raconte en abrégé une grande scène pleine de tensions.

Un jour, le directeur du camp de Trapani où Gergor était interné fit appeler tous les prisonniers

⁹¹⁵ Alois Sticha, « Rumunské zajetí a Štefánikův nábor », *Sborník československých legií ve Francii, op. cit.*, p. 99 : « Přitom nám bylo nejdívnější to, že oba důstojníci mluvili nejčistší češtinou a že s nadšením mluvili o nějakých prý čs. Legiích, které byly utvořeny pro osvobození českých zemí. Přihlásilo se nás jen několik. Ostatní prohlásili, že na frontu již za nic na světě nepůjdou – někteří si přáli nějaký čas na rozmýšlenou. Po této návštěvě budou prý všichni Češi a Slováci převedeni znovu do Galace. »

⁹¹⁶ Alois Sticha, « Rumunské zajetí a Štefánikův nábor », *Sborník československých legií ve Francii, op. cit.*, p. 101 : « [...] téměř všichni Češi a Slováci slíbili svou pomoc při osvobození své domoviny a skoro všichni se přihlásili buď na frontu, nebo do francouzských továren na traskaviny. »

⁹¹⁷ Michal, Štefan, *Slovenskí emisáry na Rusi [Les émissaires slovaques en Russie]*, Písecký, Ferdinand, *op. cit.*, p. 44-45.

et il demanda devant le public qui était pour l'indépendance de la Bohême, de la Moravie et de la Silésie (la Slovaquie n'a pas été mentionnée) :

« Ceux qui étaient déjà décorés des rosettes aux couleurs nationales sur les casquettes italiennes se précipitèrent à sa droite tandis que les têtus qui ne voulaient pas comprendre la gravité de la situation et le devoir moral qu'impliquait le fait d'être Tchèque partirent à gauche. Au centre on pouvait observer une inquiétude car même eux devaient rapidement décider de leur appartenance. Enfin, beaucoup s'approchèrent de nous. Pourtant ceux qui passaient à gauche restaient encore nombreux, puis changeaient d'avis et partaient là où les appelaient le devoir national et la dignité. Vers les volontaires. Nous avons maîtrisé la situation en méprisant cette poignée insignifiante, qui ne mérite pas le nom de Tchèques⁹¹⁸. »

Le marionnettiste Kopecký, lui aussi détenu prisonnier de guerre dans un camp italien – à Palazzolo, donne une version beaucoup plus détaillée d'une scène semblable⁹¹⁹ ajoutant que le rassemblement se déroule à l'occasion de la constitution officielle de l'Armée tchécoslovaque indépendante et en présence de son nouveau commandant, le général italien Graziani. Il rapporte également le long discours que le général aurait prononcé à l'occasion, plein d'incitations aux sacrifices patriotiques valorisant très directement la condition de volontaire et stigmatisant la position contraire. A la fin de son discours il se serait écrié :

« Toi, qui possèdes en toi le courage de devenir le soldat de l'armée tchécoslovaque avec la pleine conscience des possibilités [que cette décision ouvre], toi, qui ressens le devoir sacré d'apporter ce sacrifice à la Nation, toi, qui es le fils fidèle de ta mère tchèque, reste ici – et toi qui n'entends pas cette voix t'appelant de ton pays lointain, qui ne sens aucun devoir moral sors de ce groupe et marche vers l'autre côté, à gauche⁹²⁰. »

En observant l'imbroglio époustouflant de trajectoires vers les deux côtés, Kopecký poursuit :

⁹¹⁸ Josef Gregor, « Vzpomínky ze zajetí až do vstupu do fr. legií », Sborník československých legií ve Francii, *op. cit.*, p. 289-290: « Ti, kdož byli již označeni národními rozetami na italských čepicích, radostně a rychle kvapili vpravo, kdežto zatvrzelci, nechtějící pochopiti důležitost situace a mravní povinnosti Čecha, odcházeli nalevo. Ve středu bylo pozorovati na okamžik nejistotu, neboť i oni se měli rychle rozhodnouti o svém příslušenství. Onačen se mnozí přidávají k nám. A ještě mnozí, kteří nerozvázně zašli na levou stranu, teprve teď si uvědomili svou povinnost, rychle opouštějí levici a zapadají tam, kam je volá národní povinnost i hrdost – k dobrovolcům. Opanovali jsme situaci a pohrdáme tou nepatrnou horskou, která si nezaslouží jména povinných Čechů. »

⁹¹⁹ Malheureusement nous ne sommes pas parvenus à déterminer s'il s'agit du même événement, ce qui probable étant donné qu'ils étaient prisonniers en Italie tous les deux et engagés à peu près à la même période : Gregor le 15 juin 1918 et Kopecký le 17 avril 1918, mais nous ne pouvons pas le confirmer avec certitude.

⁹²⁰ Antonín Kopecký, *op. cit.*, p. 66 : « Kdo máš v sobě odvahu stát se čl. Vojákem s plným vědomím možností, kdo cítíš svatou povinnost přinést tuto oběť národu, kdo jsi věrným synem české matky, zůstaň zde – a kdo neslyšíš volajícího hlasu z daleké domoviny, kdo necítíš tuto mravní povinnost, přejdi z těchto šiků na tuhle stranu. » – Ukázal nalevo. »

« Encore aujourd'hui [son témoignage fut publié en 1933] je me souviens précisément de ce moment. De nombreux hommes sont partis de nos rangs, puis s'arrêtaient, hésitants : continuer ou rentrer ? D'autres partaient avec résolution, presque dignement comme s'ils avaient voulu nous faire comprendre par leur comportement qu'ils nous dédaignaient. Que cela ne s'est pas passé sans de nombreuses remarques et invectives est logique⁹²¹ ! »

Une longue dispute ouverte se déclenche, mêlant à la fois les discours autoritaires soulignant la répugnance des non-volontaires et jouant sur le statut social dégradant lié à la condition de prisonnier et sur les conséquences encore plus graves sur l'intégration sociale future de ceux qui refusent :

« Celui qui s'abstiendra maintenant, celui qui rejettera sa nation, ne méritera plus être considéré comme son membre. Celui qui trahira maintenant, au dernier moment, ne pourra plus de chance de se rattraper mais escortés par les baïonnettes italiennes vous rentrerez dans les camps de prisonniers et un jour, lorsque le tumulte de la guerre se sera apaisé, vous rentrerez les derniers chez vous. Dans chaque commune vos noms seront marqués de façon indélébile dans les carnets noirs comme ceux des condamnés. Celui, qui ne décidera pas là et maintenant, même s'il le souhaitait, il ne sera plus jamais admis⁹²². »

D'autres arguments dramatisants et définitifs, menaçants pleuvent d'un côté comme de l'autre. La scène se termine par un serment collectif à la nouvelle armée. Ceux, finalement minoritaires qui ont refusés sont directement pénalisés et stigmatisés : ils n'ont plus le droit de chanter l'hymne national et doivent se tourner pour le reste de la cérémonie vers l'arrière⁹²³.

Il aurait été hautement utile et intéressant de posséder une vidéo de ce moment aussi spectaculaire que crucial pour observer ce jeu plein de tensions, apercevoir les regards confiants, hésitants, interrogatifs, méprisants. Or même ces récits verbaux dévoilent la pression sociale qui pèse sur les adeptes, appliquant un rabaissement et une humiliation publics, une menace d'exclusion définitive de sa communauté de base. Submergé par les tensions et excitations du

⁹²¹ Antonín Kopecký, *op. cit.*, p. 66 : « Dnes si ještě vzpomínám na tento okamžik. Mnozí nejistým krokem vykročili z našich řad, váhali: zůstatí zde, či jítí tam? Mnozí zcela odhodlaně přecházeli, skoro důstojně, ne jinak, nežli by jako chtěli naznačiti svým jednáním, že námi opovrhují. Že se to neobešlo bez různých poznámek je nábilední. »

⁹²² Antonín Kopecký, *op. cit.*, p. 71 : « Kdo nyní zůstane z vás zpět, kdo zapře v sobě svůj národ, nebude hoden slouti jeho příslušníkem. Kdo zradí teď v hodině dvanácté, s tím nebude počítáno; nebude požívati svobody, jako ji bude míti naše armáda; ale pod ochranou italských bodáků jako zajatci pojedete zpět do zajateckých táborů a jednou, až ukončí se běs války, pak poslední pojedete domů. V každé obci budou vaše jména na černých deskách jako jména proradců. Kdo se nerozhodne teď, pak už kdyby hned chtěl jítí, už nebude přijat. »

⁹²³ Antonín Kopecký, *op. cit.*, p. 61-76.

moment, l'homme n'agit pas seulement en fonction de ses convictions profondes, sa rationalité est mise à l'épreuve de l'émotion immédiate du collectif dans lequel il est aspiré. La décision prise doit être souvent confirmée par des actes symboliques, toujours perpétrés devant les autres engageant personnellement chaque individu, soit par un serment comme dans la citation ci-dessus, soit par une signature collective ou un serrage des mains avec les responsables⁹²⁴. Une fois le choix confirmé devant ses camarades, le changement de position devient très délicat. Un élément visuel est fréquemment utilisé pour distinguer à première vue les engagés des autres. L'individu acquiert ainsi une nouvelle identité publique, connue et visible par tout à laquelle il ne peut plus se dérober sans passer par une séance de repentance publique à l'attention du parti qu'il a quitté et auquel il veut revenir ce qui n'est pas souvent dénué d'humiliation. Dans les discours des recruteurs et des hommes qu'ils ont réussis à convaincre, une nouvelle division identitaire s'installe creusant un fossé, présenté alors comme infranchissable, au sein de la même communauté nationale dans les camps. Désormais, seul celui qui s'engage a le droit de se considérer comme un « vrai » et « bon » Tchèque. Une nouvelle échelle de valeurs est appliquée à la nouvelle communauté de référence plus restreinte, constituée des Tchèques et des Slovaques. Bien sûr, cette vision univoque n'est pas partagée par les non-engagés qui dénoncent les légionnaires comme traîtres. Dans l'introduction de ses souvenirs, Karel Wagner (citation figurant en-tête du chapitre) laisse apparaître la tension ressentie par un individu pris au milieu de deux systèmes de valeurs de référence contradictoires, chacune liée à une autorité réelle en place et chacune défendable par un raisonnement logique. Les conférences organisées par les associations patriotiques parmi les expatriés suivent un scénario semblable⁹²⁵.

Tout en constatant les nombreux succès lors des campagnes de recrutements successives, il faut garder à l'esprit que tous les cibles – recrues potentielles – n'ont pas été atteintes de la même manière, avec la même intensité. Du point de vue statistique, les volontaires ont bien constitué une minorité, la conduite loyale, conforme aux attentes de l'État légitime reste prépondérante. En dépit des stratégies de communication et de persuasions fortes et modernes, pourrait-on dire, mises au point par les leaders du mouvement tchécoslovaque en collaboration avec les pays de l'Entente dont ils s'inspirent⁹²⁶, les conférences et les coups de théâtre les mieux préparés, comme les témoignages le montrent, ne peuvent pas se féliciter d'un succès à cent pour cent et ne constituent pas non plus le seul moyen d'obtention des engagements.

En guise de conclusion, il convient donc rappeler comment les parcours, les aspirations et les

⁹²⁴Josef Mašek, *op. cit.*, p. 187.

⁹²⁵Josef Křivanec, Josef, « Bratrský pozdrav staré vlasti », *Sborník československých legií ve Francii, op. cit.*, p. 257-258 ; Jindřich Holeček, « Náš boj za revoluční hnutí ve Francii r. 1914 a bitva 9. května r. 1915 », *Sborník československých legií ve Francii, op. cit.*, p. 77.

⁹²⁶Les principaux dirigeants du mouvement tchécoslovaque ont fait leurs classes en France et aux États-Unis. Les éléments de communication verbale comme iconographiques et les symboles mobilisés sont largement inspirés par ceux de ces pays.

façons de raisonner restent variables même chez des individus qui peuvent être rassemblés en fonction d'un trait ou d'une qualité particulière sous une même (voire plusieurs) étiquettes collectives. Face à la même situation, à la même sollicitation, au même problème les acteurs ne réagissent pas toujours de la même façon. Aussi les raisons, les causes et les motivations qui mènent aux engagements ne sont pas identiques chez les uns et chez les autres. Ces actes peuvent encore moins être expliqués par un facteur prépondérant voire unique. En réalité, la décision de s'engager puis l'acte lui-même, qui représentent deux étapes distinctes, la première ne menant pas automatiquement à la deuxième, émergent dans l'interstice des influences plurielles, parfois contradictoires. En déconstruisant les moments où les hommes s'engagent et le cheminement, souvent long et sinueux, nous pouvons repérer et décrire les logiques qui ont mené à ces engagements précis. Toutefois, il ne faut pas oublier que d'autres personnes, placées dans les mêmes circonstances n'ont pas agi de la même façon. Certains hommes n'ont fait que suivre leurs camarades sans une réflexion profonde, d'autres ne supportaient pas le regard méprisant dont ils auraient été les cibles s'ils avaient déçu les attentes de leur entourage, d'autres ont longtemps et minutieusement calculé la balance des risques et des apports, d'autres se sont laissés aspirer dans une vague d'effervescence collective, d'autres encore. La liste est longue. Ce sont justement la diversité et la multiplicité des situations et des conduites individuelles qui se cachent derrière les grandes mouvances collectives qui constituent la réponse.

Finalement, il est intéressant de comparer le phénomène des engagements dans les légions avec les départs en guerre lors de la mobilisation générale. Bien que le contexte ne soit pas parfaitement symétrique : lors de la mobilisation générale les appelés n'ont pas d'avis à donner ni de choix à faire le départ étant, au vu des lois en vigueur, obligatoire, sur le plan interactionnel, les deux moments ne sont pas tellement dissemblables. Premièrement, le fait de répondre à l'appel ce qui était, rappelons-le, la seule conduite autorisée et socialement tenable, ne constituait qu'une sorte de vitrine affichée en public masquant les pensées et les opinions intimes, restées elles plurielles. Ainsi, parmi les soldats qui marchent au pas ou le public qui les saluent, il y a, comme le montre les témoignages, des personnes réticentes, critiques aussi bien qu'enthousiastes ou indifférentes. Une même personne peut même passer par plusieurs escales émotionnelles en fonction des micro-contextes qu'elle traverse. En renversant la perspective, nous pouvons constater qu'une opinion critique n'exclut pas un comportement conforme aux attentes et aux lois, tellement une attitude ouvertement contestatrice est impensable. En revanche, de nombreux acteurs investissent les différentes brèches dans le système qui leur permettent de s'écarter du comportement modèle sans encourir des risques trop importants. Dans cette perspective, le phénomène des engagements, où effectivement aucun cadre légal ne peut forcer les hommes à répondre positivement à la proposition, permet de mieux apercevoir toute cette variété de positions individuelles. Contrairement à ce qui laisse penser les discours

mémoriels postérieurs, l'espace social est divisé autour de cette question. Aussi, la décision est-elle dure à prendre, beaucoup d'hommes balancent longuement, s'opposant les différents arguments. Au moment où il n'y a pas de conduite « officielle » à suivre, faire un choix personnel constitue une tâche pesante, un véritable défi.

Un engagement volontaire relève par définition d'un choix personnel – individuel. Or, et c'est le second point à mettre en parallèle, cet acte non plus n'échappe aux logiques et dynamiques sociales. L'homme n'agissant jamais comme un acteur isolé mais en rapports plus ou moins direct avec ces divers environnements, la dimension sociale et collective reste toujours fortement présente. A ce sujet, il est intéressant de relever à quel point cette « théâtralité », cette mise en scène des engagements rappelle les scènes de rue de la mobilisation et les premiers départs en guerre de juillet-août 1914. A ce moment-là aussi, les gestes de tous sont minutieusement scrutés pour desceller – et sanctionner – les écarts des conduites attendues. À ce moment-là aussi, l'individu est privé de la sécurité de son intimité pour assumer une position publique et devant un public. À ce moment-là aussi, les attitudes et les comportements des uns et des autres correspondent aux rôles d'une grande scénographie collective. Lors des séances de recrutement, les regards des autres pèsent fortement sur les adeptes. Les hommes réfléchissent seuls mais agissent au sein du collectif. Comme au moment de la mobilisation, leurs attitudes sont évolutives et susceptibles de vaciller dans le temps. Aussi, passé le premier moment d'effervescence et d'enthousiasme, de nombreux témoins avouent douter du bien-fondé de leur décision, certains sont fortement découragés par la suite par le quotidien des légions⁹²⁷. L'histoire des légions étant riche et complexe, il est impossible de détailler ici le devenir des hommes une fois engagés. Arrivés d'un départ à la guerre à un autre, c'est-à-dire de la mobilisation dans l'armée austro-hongroise à l'engagement dans les légions tchécoslovaques nous nous permettons d'arrêter notre étude à cette autre grande étape.

⁹²⁷A propos du quotidien des légionnaires tchécoslovaques voir : Dalibor Vácha, *Život v legiích*, op. cit.

Conclusion : Penser, parler et agir dans la guerre

Cette thèse est consacrée aux soldats de l'armée austro-hongroise pendant la Première Guerre mondiale. Au travers de ses quatre parties, il aborde le premier conflit mondial sous l'angle des expériences individuelles et personnelles de ses participants directs. Il accompagne les destins des soldats-témoins depuis l'annonce de l'attentat de Sarajevo jusqu'au dénouement final de la guerre – amer pour l'État des Habsbourg, victorieux pour la résistance tchécoslovaque. Placée au carrefour de différentes historiographies, celles de l'Europe centrale à savoir, l'historiographie tchèque, slovaque et autrichienne mais aussi des historiographies occidentales, notamment française, nous avons proposé de conjuguer les problématiques spécifiques à chacune. Tout au long, nous naviguons ainsi entre le décryptage des enjeux spécifiques à l'État, à l'armée et à la société austro-hongroise et des interrogations plus générales sur la façon dont les sociétés de 1914-1918 vivent et survivent dans la guerre. La question de prédilection des historiographies des pays successeurs de la Double monarchie portant sur les rapports des minorités nationales et notamment des Tchèques à leur devoir militaire, à leur État et à la guerre est mise ainsi en parallèle avec celle portant sur la nature, le fonctionnement et l'impact réel du patriotisme dans les armées occidentales. En appliquant cette perspective comparatiste, le comportement « défectueux » des combattants tchèques apparaît sous un angle nouveau, différent. Les spécialistes états-uniens du comportement des soldats au combat démontrent, par exemple, que le fait de ne pas tirer sur l'ennemi est un phénomène observé de façon récurrente dans diverses armées et à diverses époques et ne traduit pas forcément le rapport du soldat à son devoir, ni ses sentiments s'il en a, à l'égard de l'ennemi. Ainsi, les témoins tchèques qui racontent la répugnance à tuer l'autre ne constitueraient pas une anomalie des champs de bataille. C'est peut-être plutôt le fait que ce comportement « défectueux » aux yeux des autorités militaires du moment a pu acquérir, suite au changement de régime politique à l'issue du conflit, une valeur positive. Le paysage mémoriel encourageait davantage qu'il ne fustigeait l'absence de zèle guerrier des combattants et facilitait la communication sur cet aspect qui tend à être minimisé ou passé sous silence dans d'autres contextes.

Suivant l'objectif ultime du métier d'historien qui est de comprendre les actions des femmes et des hommes du passé, nous avons aussi enrichi notre démarche d'approches inspirées par d'autres disciplines des sciences humaines et sociales – sociologie, microsociologie et psychologie sociale notamment – dont nous avons mobilisé un certain nombre d'outils et de méthodes. Ce mémoire aborde la société dans la guerre en termes de conduites, de stratégies mais aussi d'interactions et de rapports de forces entre ses différentes composantes. Il s'inscrit ainsi dans une démarche propre à la sociohistoire.

Au fil des lignes, nous avons analysé plusieurs phénomènes relatifs à l'expérience de guerre. Les

réponses peuvent s'articuler autour de trois grands axes. Tout d'abord, ce travail a mené à la constitution d'un vaste corpus de témoignages de l'espace centre-européen dont les traits et les particularités méritent d'être soulignés. Le fait d'avoir mobilisé les témoignages comme sources principales pour cette recherche, invite aussi à une réflexion épistémologique et méthodologique quant à l'exploitation de ce genre de récits comme documents historiques.

Par la suite, nous avons abordé l'expérience de guerre proprement dite. Nous l'avons traitée comme un enchaînement de phénomènes sociaux, de situations pensées et vécues de manière collective. Les résultats obtenus peuvent être regroupés dans deux ensembles. Le premier met en relief la construction et le fonctionnement des rapports à l'autre pendant la guerre. Il s'agit d'abord d'un sondage des relations entre les différentes nationalités, mais aussi entre divers milieux sociaux au sein de l'armée austro-hongroise, entre camarades ou au travers de la structure hiérarchique de l'armée. Mais ce thème permet aussi d'aborder les rapports à l'ennemi ou aux populations civiles. L'approche adoptée met en lumière les mécanismes profonds de ces rapports. De nombreux témoignages révèlent en effet un hiatus remarquable entre les paroles et le comportement adopté lors d'interactions directes. Ainsi, la haine de l'ennemi qui peut apparaître dans les discours ne constitue pas le seul, ni même un moteur principal, des réactions observées et décrites dans les récits. Dans les situations de combat, qui constituent des moments paroxystiques de l'expérience de guerre, d'autres facteurs psychologiques mais aussi proprement situationnels s'articulent pour mener au dénouement final, spécifique à chaque situation décrite.

La même dissonance entre les discours et les actes peut être observée dans le rapport au devoir militaire lui-même, que ce soit pendant la mobilisation de 1914, sur les fronts, ou au moment de s'engager dans les légions tchécoslovaques ; les convictions, les sympathies politiques ou un sentiment patriotique ne sont pas les seuls facteurs capables d'expliquer le comportement des hommes dans les situations décrites. En effet, les scènes de capture peuvent être replacées dans une continuité de pratiques, un continuum d'indiscipline mais aussi un continuum de discipline qui s'articulent et évoluent pendant toute la guerre. Les engagements volontaires de certains témoins qui constituent une sorte d'apothéose de leurs récits apparaissent eux aussi comme les fruits d'un long cheminement réflexif. Encore une fois, de nombreux facteurs se conjuguent pour déterminer la décision finale de chaque « volontaire ».

Un dictionnaire des témoins centre-européens pour écrire une histoire mosaïque ?

Le premier apport de ce travail de recherche réside dans la constitution du corpus de témoignages des combattants austro-hongrois. En appliquant à l'espace centre européen la démarche expérimentée en France, d'abord par le travail pionnier de Jean Norton Cru dans l'entre-deux-guerres puis renouvelée par les chercheurs du CRID 14-18, nous avons entrepris de recenser les récits autobiographiques de

guerre en tchèque, en allemand et en slovaque afin de constituer un répertoire des témoignages et des témoins de guerre pour cet espace. La collecte était un travail de longue haleine. Au terme de plusieurs années de recherches dans les bibliothèques et dans les archives, mais aussi sur Internet et, parfois, chez des particuliers, nous avons réuni presque 450 témoignages (voir le tableau récapitulatif ci-dessous). Ces textes de natures différentes à savoir, journal ou carnet de guerre, recueil épistolaire, souvenirs ou mémoires, partagent tous un dénominateur commun. Ils décrivent, du moins en partie, l'expérience personnelle de la Guerre de 1914-1918 sous l'uniforme impérial où, pour certains Tchèques et Slovaques, dans les légions tchécoslovaques, très souvent les deux. Pour des raisons particulières au paysage littéraire et mémoriel de la Première république tchécoslovaque (1918-1938), nous avons choisi d'enlever les œuvres de fiction du corpus tchèque. Cette période a en effet vu naître un genre littéraire à part, nommé usuellement « la littérature légionnaire » dont l'objectif était souvent de célébrer les exploits des légionnaires tchécoslovaques et d'en entretenir le souvenir. Certes, ces œuvres ainsi que d'autres romans sur la guerre ne sont pas sans intérêt mais les écarter du corpus nous a permis d'obtenir une meilleure cohérence sur le plan de la nature de sources ainsi que d'alléger un corpus déjà très riche.

Langue	Habitants	Textes publiés	Dont témoignages	Dont textes littéraires	Textes inédits
Français	41 mil.	733	x	x	x
Tchèque	6,4 mil.	214	138	76	42
Allemand	12 mil.	39	x	x	37
Slovaque	2 mil.	14	x	x	1

Corpus	Tchèque	Autrichien	Slovaque
Témoins total	192	71	15
Témoins publiés	130	33	14
Témoins écrivains professionnels	20	1	0
Témoins inédits	42	37	1

Cette entreprise laborieuse s'est heurtée à deux difficultés majeures. Premièrement, la visée encyclopédique de cette entreprise n'a pas pu vraiment être accomplie. En réalité, elle ne peut l'être. Si le corpus paraît pratiquement clos concernant les récits parus dans les périodes antérieures à savoir celle de l'entre-deux-guerres ou de la Guerre froide, (même s'il est toujours possible qu'il y ait eu des oublis), à l'heure actuelle, les publications continuent à paraître. Sous l'impulsion des commémorations du Centenaire, de nouvelles sources émergent tous les mois, voire plus souvent. Le

corpus peut donc être alimenté en permanence, ce qui empêche d'atteindre l'idéal de l'exhaustivité. Afin de passer à l'étape de l'analyse, nous avons arrêté la collecte en 2015. Le second défaut réside dans la proportion inégale des témoignages des différentes langues ciblées. A ce sujet, nous insistons sur la perspective adoptée qui consiste à raconter avant tout la guerre des soldats tchèques. Le fait d'englober les récits en allemand et en slovaque, même s'ils sont moins nombreux et moins fréquemment mobilisés dans l'analyse, permet d'obtenir une vision plus complète et de faire dialoguer les points de vue sur la guerre qui étaient longtemps pensés, dans les récits mémoriels mais également historiographiques pendant longtemps, comme opposés.

Le corpus n'est donc ni complet ni équilibré. Ce constat suscite des interrogations. Quelle valeur l'exhaustivité aurait-elle pour l'analyse ? La réponse révèle un paradoxe. Chaque récit apporte des éléments singuliers, chaque témoignage dévoile une expérience et une interprétation personnelles et subjectives de l'expérience de guerre. Chaque témoin a vécu et a écrit avant tout *sa* guerre. Cependant, au fur et à mesure que les données s'accumulent, elles laissent entrevoir des convergences. Ainsi, la compilation des récits contribue à mettre en relief aussi certaines tendances importantes sur le plan numérique. Il existe bien des facteurs qui orientent les destins dans une certaine direction. En 1914, par exemple, en Autriche-Hongrie comme en France, il faut être bachelier pour pouvoir prétendre au grade d'officier. Les soldats des strates populaires de la société parviennent rarement à obtenir la qualification requise, ils sont donc rarement officiers dans l'armée. Or les officiers disposent d'un certain nombre d'avantages matériels, mais ils doivent aussi assumer d'autres tâches et responsabilités que les soldats sans grade. Dans cette perspective, ils vivent donc une guerre différente des hommes qu'ils commandent.

Toutefois, ce constat effectué, il faut relever aussi que cela ne signifie pas que *tous* les officiers et *tous* les hommes ont vécu la même expérience et qu'ils l'ont appréhendée d'une manière identique. Une myriade de variations persiste. Elles relèvent d'aspects objectifs tels que le front, le secteur, la période, l'arme, le rang précis, par exemple. S'ajoutent aussi des caractéristiques personnelles dont l'expérience et la maîtrise du métier des armes, la formation antérieure, la profession exercée dans le civil par les réservistes, le profil socio-culturel plus large. Un officier de métier n'envisage pas la guerre de la même manière qu'un officier de réserve, employé de banque ou qu'un instituteur sous l'uniforme. Pour les uns et pour les autres, les enjeux et les risques ne sont pas les mêmes. Pour un officier de métier, la guerre constitue en quelque sorte une apogée de son service. C'est la finalité ultime de son métier, qu'il a pu exercer, comme le commandant de bataillon Wagner, depuis plusieurs décennies. La guerre leur offre une opportunité de se distinguer, d'obtenir plus rapidement un avancement longtemps convoité. En revanche, pour un banquier, le devoir militaire présente plutôt un obstacle intempestif dans son plan de carrière étroitement lié au temps de paix.

Les capitaux culturel et social d'un témoin déterminent aussi en large partie la façon dont il vit la guerre et dont elle est ensuite interprétée et décrite dans son témoignage. Un journaliste et écrivain professionnel comme Egon Erwin Kisch livre, par exemple, un récit de guerre détaillé et documenté, tel un rapport journalistique de sa propre expérience sous le feu. Le texte est soigné, fluide, cohérent, agréable à lire. D'autres écrits, souvent ceux rédigés par des témoins issus de milieux moins familiers avec l'écriture, sont plus rudimentaires, parfois difficiles à déchiffrer et à comprendre. Les sensibilités politiques, la confession et les centres d'intérêts des différents témoins s'imposent comme autant d'autres filtres dans la mise en récit et l'interprétation de l'expérience. Chez un homme de gauche convaincu comme le charpentier Berger, par exemple, l'interprétation socialiste et marxiste de la société s'applique systématiquement à la guerre en général et à toutes les situations et interactions qu'il observe ou dans lesquelles il participe. Son récit contraste ainsi avec celui d'un Mudrák ou Janoušek, paysans catholiques. Le premier s'insurge sans cesse à propos des discriminations et des rapports de pouvoir inégaux dans l'univers du front comme à l'Arrière, alors que les deux autres témoins donnent assez peu d'informations à ce sujet. Ils ne critiquent pas l'organisation sociale dans son ensemble. Or, critiques ou pas, ils remplissent tous leur devoir militaire.

Une analyse quantitative a le mérite de proposer une représentation chiffrée qui peut être confrontée aux résultats obtenus pour d'autres corpus construits sur des critères comparables. Nous retenons ainsi les informations relatives à la production et le cas échéant à la publication du récit ainsi que les données biographiques fondamentales des auteurs. Naturellement, la carrière militaire dans la guerre offre aussi des éléments comptabilisables. Il en résulte une base de données positives statistiquement exploitable.

Dans cette perspective, le corpus tchèque présente un apport considérable. En comparaison avec le corpus de témoignages analysé en français (Cru, Mariot), mais aussi avec le corpus autrichien, il contient une proportion plus élevée d'auteurs issus des classes populaires et cela dès la première période mémorielle correspondant à la période d'entre-deux-guerres. Nous appliquons aux témoins du corpus tchèque les catégories utilisées pour la France. Tout en restant conscients du fait que les deux sociétés ne sont pas identiques et que la taxinomie n'est donc pas parfaitement transposable, nous pouvons constater que dans le corpus tchèque, les classes populaires et la petite bourgeoisie rassemblent plus de la moitié des témoins recensés alors que les fractions intellectuelles un cinquième seulement. Les fractions possédantes sont complètement absentes. En France en revanche, les « intellectuels » fournissent plus de la moitié des témoignages comptabilisés alors que les deux classes à faible capital culturel et social n'en représentent qu'un tiers. Cet écart est confirmé par les données relatives au capital scolaire des témoins. Dans le corpus tchèque, 34 % des témoins n'ont suivi que le cursus élémentaire ou l'apprentissage d'un métier alors que 23 % sont inscrits ou diplômés

de l'enseignement supérieur. En France c'est au contraire cette dernière catégorie qui domine le paysage testimonial. Si dans l'espace centre-européen comme en France, le témoignage « populaire » émerge en force dans les décennies les plus récentes, notamment dans la troisième période mémorielle depuis les années 1990, dans le contexte tchèque, il est très fortement présent déjà sous la Première République. Cette différence résulte d'une part du choix d'exclure du corpus tchèque les témoins écrivains professionnels dont la moitié bénéficiaient d'études supérieures. Un seul écrivain n'a pas franchi le seuil de la formation élémentaire. Elle est liée, d'autre part, à la promotion des témoignages d'anciens légionnaires – hommes ordinaires sous la Première république tchécoslovaque et, dans une moindre mesure des hommes « du peuple » pendant l'ère communiste. Il convient aussi de noter, que ce classement s'appuie sur le métier exercé avant le départ à la guerre. Or, et c'est un autre élément qui mérite d'être souligné, la situation sociale des témoins tchèques évolue. En effet, après la guerre, seulement 22 % des témoins peuvent être considérés comme appartenant aux classes populaires et à la petite bourgeoisie contre les 54 % que ces deux strates représentent avant la guerre. La proportion des fonctionnaires moyens flambe, quant à elle, de 3 % avant la guerre à 37,5% après le retour dans le civil. Certes, le nombre des destins suivis reste trop restreint pour confirmer une mutation sociale globale des anciens légionnaires. Elle montre néanmoins que les témoins de la guerre se recrutent abondamment parmi les hommes ayant bénéficié d'une promotion dans le nouvel État.

Les témoins austro-hongrois sont aussi plus jeunes que les témoins français. En effet, le total des témoins atteignant trente-cinq ans et plus en 1914 représente environ 10 % des témoins recensés, alors que dans le corpus français, étudié par Nicolas Mariot, cette catégorie, avec 27%, dépasse le quart de tous les témoignages¹. En classant ses 704 témoins français dans quatre groupes, Nicolas Mariot obtient une répartition très équilibrée, chaque groupe représentant environ un quart du total avec une légère prédominance du groupe des plus âgés. Si l'on transpose la même division aux corpus centre-européens, la répartition est plus variée, avec toutefois une nette prédominance des deux groupes les plus jeunes. Trois quarts des témoins environ ont moins de 30 ans en 1914. Ils sont aussi majoritairement célibataires. Ce constat peut s'expliquer par la configuration démographique globale de la société à cette période. Mais, comme au sujet des profils socio-professionnel, il résulte aussi du fait que les témoins tchèques se recrutent majoritairement parmi les anciens-légionnaires dont l'âge moyen était de 24 ans et demi en 1914. La résistance et la révolution sont ainsi encore une fois « une affaire de la jeunesse ».

En vertu de ces particularités, le corpus tchèque propose donc une vision originale, représentant davantage les composantes de la société dont les voix sont atténuées dans d'autres corpus. Dans cette perspective le ton « chvéikien » de nombreux témoignages ne semble pas résulter d'un rapport

¹Tableau « L'âge des 42 et des témoins en 1914 », Nicolas Mariot, *Tous unis ?*, p. 420.

particulier au devoir militaire dans la guerre des Tchèques mais plus de celui des classes populaires sur un plan plus général. Les témoins autrichiens étudiés ainsi que les études récentes portant sur les témoins des milieux comparables en Allemagne (Ziemann) ou en France (CRID 14-18) semblent confirmer cette hypothèse. Si une scission plus générale existe, elle se place davantage sur le plan de la stratification sociale des sociétés de 1914-1918 qu'au niveau des appartenances nationales.

Les convergences et les tendances plus générales méritent donc d'être soulevées, mais sans cesser de garder à l'esprit que l'être humain reste toujours imprévisible et échappe aux tentatives qui visent à enfermer son destin dans des grilles de catégories théoriques. L'analyse qualitative montre que les parcours de témoins gardent une partie d'imprévisibilité. A titre d'exemple, un étudiant en philologie peu attiré par l'art de la guerre avant 1914, se découvre dans les tranchées un talent de militaire et de chef... ce qui n'est pas forcément le cas d'autres jeunes hommes dans la même situation. Un ancien officier de métier renonce au contraire à ses ambitions. Impatient de se distinguer, d'acquérir les galons et le prestige si longtemps convoités au moment de partir, ce quinquagénaire est littéralement abattu par la réalité des combats. À la suite d'une blessure légère reçue en décembre 1914, il préfère solliciter un service à l'Arrière. Comment articuler alors une analyse quantitative démontrant les tendances générales au caractère exceptionnel de chaque destin individuel ? Nous envisageons un moment historique comme une mosaïque. Les tesselles colorées pris isolément, en dehors de leur contexte immédiat, ne nous renseignent en rien sur le tableau dont ils sont pourtant tous des composants. Ce n'est qu'une fois qu'ils se trouvent regroupés en quantité suffisante qu'ils ont le pouvoir de dévoiler des formes intelligibles. Même si nous ne disposons pas de toutes ces petites pierres émaillées, un certain nombre suffit à deviner l'image qu'elles composent. La répartition des fragments retrouvés sur la scène détermine toutefois largement son intelligibilité. Si nous disposons de tesselles nombreuses mais agglutinées tous dans la même partie de la mosaïque, nous n'en avons qu'une compréhension partielle. C'est seulement en remplaçant d'autres petites pierres dans d'autres parties que nous pouvons commencer à apercevoir la scène dans son ensemble. Dans l'exploitation de notre corpus, nous poursuivons la même logique. Les témoignages jouent le rôle des tesselles qui composent l'image d'un moment du passé. Malgré leur nombre assez conséquent, il est pourtant impossible de les rassembler tous. Il est donc vain de prendre l'exhaustivité comme critère dominant de la qualité de ce type de recherche. A défaut, il semble plus judicieux de découvrir suffisamment de récits variés afin de percevoir le sens de l'ensemble. C'est plutôt la diversité, la répartition des fragments sur la grande toile de l'histoire qui nous permet de rendre intelligible les faits passés. Le corpus, plus qu'un ensemble représentatif d'un cadre fictivement homogène, doit donc être considéré comme un répertoire de situations, d'expériences, suffisamment varié et hétérogène pour permettre d'atteindre différents endroits du tableau.

La relation à « l'autre » au prisme de l'expérience de guerre

Les rapports entre les différentes nations de l'Empire austro-hongrois ainsi que « le conflit national » ont déjà été abondamment étudiés dans leurs dimension politiques. De leur côté, les témoignages offrent une remarquable opportunité de les aborder au plus près des acteurs concernés. Au sein du corpus, nous avons ainsi repéré divers passages relatifs à l'hétérogénéité nationale mais aussi sociale dans l'armée austro-hongroise. Le croisement des récits des différentes nationalités et des témoins aux profils les plus variés paraît primordiale dans ce domaine. Les témoignages mettent en scène la pluralité nationale d'une façon double. D'une part, au le plan discursif, ils transmettent les façons dont les uns se représentent les autres. D'autre part, ils livrent – entre les lignes ou malgré eux, si on se permet de reprendre Marc Bloch – diverses situations de sociabilité et interactions concrètes. A ce niveau, les récits sont truffés d'éléments de discours diffusés à cette époque-là. Le phénomène est visible à propos des identités nationales. Nous retrouvons des représentations stéréotypées de l'autre et des préjugés liés aux différentes étiquettes identitaires. De nombreux témoins tchèques notent systématiquement l'appartenance nationale-linguistique des personnes qui se trouvent dans leur entourage. Cette pratique montre qu'ils envisagent l'identité nationale comme un élément distinctif qui déterminerait aussi les attitudes des hommes qui la portent. Ainsi, la manière dont les témoins tchèques écrivent montre qu'ils attendent un comportement différent de chaque nationalité. Dans cette perspective stéréotypée, les Tchèques attendent des *leurs* qu'ils soient « gentils », « corrects » ou « civilisés » alors que les « autres » camarades, germanophones ou les Hongrois sont systématiquement reliés aux épithètes négatives. Or, en interrogeant la relation entre les représentations mobilisées dans les discours et les comportements concrets, comme ici dans le cas des interactions entre les différents groupes nationaux, nous pouvons constater que ces modèles d'intelligibilité ne sont pas définitifs, au contraire, ils sont souvent modifiés et corrigés lors de l'interaction directe. Ainsi, un camarade ou officier peut être décrit comme « un homme correct » malgré le fait d'appartenir à une autre nationalité. Les conjonctions exprimant l'opposition, utilisées dans ces passages comme « Allemand *mais* gentil », attestent à la fois de la diffusion des représentation stéréotypées mais aussi de la capacité des témoins à les dépasser une fois mis au contact avec les personnes réelles. Les scènes de sociabilité inter-nationale qui apparaissent régulièrement dans les récits corroborent ce constat. Ainsi, même un témoin tchèque dont les paroles ne montrent aucune sympathie pour ses camarades allemands ou hongrois, peut chanter avec eux, partager du thé, du tabac ou des vivres, les aider ou se faire aider. Finalement, il apparaît que dans la détermination des comportements c'est la configuration concrète de la scène sociale qui prime sur les convictions intimes.

Les mêmes mécanismes interviennent dans deux autres domaines de l'univers militaire. Les stéréotypes et préjugés nationaux décrits précédemment s'appliquent aussi au rapport aux supérieurs

hiérarchiques et à la perception des injustices. Ainsi, dans les récits des témoins tchèques, la perception des gradés et des officiers n'échappe pas, elle non plus, au schéma interprétatif stéréotypé. Dans le cas des rapports hiérarchiques, les témoins tchèques relient systématiquement les qualités humaines en général et professionnelles propres à l'exercice du métier des armes dans la guerre à l'étiquette identitaire du supérieur en question. Ainsi, dans leurs témoignages, les stéréotypes nationaux se greffent systématiquement sur l'image du bon et du mauvais officier. Les jugements portés sur les supérieurs révèlent une dichotomie simple : pour les Tchèques, un officier tchèque est (ou plutôt devrait être, on attend de lui qu'il le soit) un bon officier alors qu'un officier allemand ou (encore pire) hongrois est (devrait être, l'on attend de lui qu'il soit) un mauvais officier dans tous les sens du terme : professionnellement incapable, humainement dépravé. Or, à l'instar des appréciations à l'adresse de leurs camarades, les témoins font preuve d'une capacité à ajuster leurs représentations et à mettre de côté leurs préjugés lorsqu'ils traitent d'une personne concrète. Même les auteurs tchèques les plus antiallemands dans leurs discours, savent reconnaître des qualités à un officier Allemand.

Chez les germanophones, ce procédé est nettement moins perceptible, pour ne pas dire inexistant. Les témoins de langue allemande ne relèvent pas systématiquement l'appartenance nationale-linguistique des personnes qui les entourent. Ils préfèrent d'autres marqueurs identitaires telles que l'origine géographique (Tyrolien, Viennois) ou la profession, par exemple. Cette différence peut s'expliquer en partie par le fait que les témoins autrichiens étudiés dans le corpus ont combattu dans des unités plus homogènes au plan national. Mais elle relève aussi du fait que les germanophones étaient la nationalité « principale » et que leur langue – l'allemand – était la langue du commandement dans l'armée, du moins dans la partie autrichienne de la Double monarchie. Sa connaissance était obligatoire pour les officiers. Ainsi, les germanophones étaient sûrs de comprendre leurs supérieurs et de se faire comprendre par eux dans pratiquement toutes les situations, ce qui n'était pas forcément le cas de tous les soldats tchèques et slovaques. A ce sujet, il est intéressant d'observer que les Autrichiens deviennent plus attentifs à ces questions en captivité, au moment où ils perdent la position privilégiée dont ils jouissaient dans l'Empire. Notamment en Russie, ils expriment une grande frustration du fait qu'ils ont moins de facilités à communiquer avec leurs encadrants russes que leurs co-prisonniers de langues slaves, ce qui joue en leur défaveur et complique leur (sur)vie en captivité. En ce qui concerne leurs relations aux camarades n'appartenant pas au même groupe linguistique dans l'armée, il y a peu de remarques traduisant une représentation stéréotypée et négative des Tchèques. Chez les germanophones ce sont les Hongrois qui se voient attribuer une mauvaise réputation. Par ailleurs, les Autrichiens rejoignent à ce sujet les Tchèques et les Slovaques. En effet, les Hongrois semblent être fortement dépréciés par tous.

L'interprétation fondée sur un imaginaire partagé selon lequel les nations pensent et agissent différemment se greffent également sur la perception des injustices dans l'armée. La notion du fardeau également partagé exerce un impact crucial sur le moral des soldats. Dans le contexte austro-hongrois, une reprise circonstanciée des stéréotypes nationaux est systématiquement convoquée pour expliquer les inégalités dans les situations vécues. Ainsi, les autres – « nations » – sont toujours supposées être « mieux loties » dans les deux enjeux fondamentaux de la (sur)vie au front qui consistent à bénéficier de meilleures conditions matérielles et d'être moins exposé au danger. Le sentiment d'inégalité retrouve ainsi un exutoire dans la diversité nationale et contribue à détériorer les rapports entre les différentes populations de l'Empire.

A ce sujet, les témoignages dévoilent une autre contradiction significative. Même des auteurs qui affirment être fermement opposés à la guerre et n'y voir strictement aucun intérêt, ne se privent pas de souligner leurs qualités proprement militaires et leurs exploits guerriers lorsqu'il s'agit d'abaisser les camarades appartenant à une des autres nations. Ainsi, dans une note du printemps 1916, Jan Novák qui rejoint les légions tchécoslovaques très rapidement après sa capture, ne peut pas s'empêcher de louer la bravoure de ses camarades tchèques qui ont réussi à défendre la ligne de front tandis que les Hongrois qui sont arrivés par la suite l'ont perdue et causé ainsi la retraite générale. La réussite des unités de l'armée impériale est pourtant contraire à ses intérêts politiques de nationaliste tchèque. Le système de valeurs militaires, la fierté nationale mais aussi peut-être celle du « travail bien fait » se combinent et se superposent à une interprétation politique de la situation. Encore une fois, les apories des témoignages rappellent à quel point l'humain est un être complexe et combien d'éléments se conjuguent dans chaque parole et action.

Exacerbée par les discours politiques du moment et de l'immédiat après-guerre, la « question nationale » éclipse chez les historiens l'intérêt pour la différenciation sociale. Or, cette dernière reste fermement ancrée dans la façon dont les témoins se représentent leur environnement social aussi bien chez les élites que chez des témoins issus des milieux populaires. Qui plus est, la sociabilité strictement nationale est très fréquemment transgressée, notamment par les élites mieux outillées pour tisser des réseaux de sociabilité cosmopolites mais pas seulement. C'est avant tout à l'intérieur des différentes strates sociales et échelons de la hiérarchie militaire correspondants que la possible division entre les « nationaux » ou « internationaux » s'opère. Mais le partage d'une même identité nationale n'implique pas automatiquement le renoncement aux distinctions de classe. Elle persiste comme un élément structurant du fonctionnement concret des solidarités « nationales », dont le supposé égalitarisme est vanté dans les discours, mais dont l'impact sur les comportements concernant

les relations et interactions humaines concrètes est nettement moins spectaculaire.

Des mécanismes similaires à ceux observés dans le rapport entre les différentes nationalités à l'intérieur de l'armée impériale émergent aussi dans la façon d'envisager l'ennemi. Représenter l'ennemi sous un aspect négatif constitue l'une des stratégies principales des propagandes militaristes de tous les temps. La période de 1914-1918 ne fait pas exception. Dans les pays belligérants, les promoteurs de la guerre rivalisent d'inventivité dans les façons de rendre l'ennemi détestable afin d'accroître la combativité des soldats de leur camp. Dans ce domaine, l'Empire austro-hongrois semble rester à la traîne. Les promoteurs de la guerre y font face à une situation complexe. Les armées, si nous restons focalisés sur l'armée de terre, sont envoyées combattre plusieurs ennemis différents. Les Serbes, les Russes, les Italiens sont les trois principaux alors que des unités moins nombreuses combattent les Roumains et quelques-unes assistent leur allié allemand en France. Or, avant la guerre, ces peuples gardaient des réputations distinctes. Dans la guerre aussi, il semble impossible de trouver un seul discours motivationnel applicable à tous. Les Serbes sont présentés comme « les assassins » de François Ferdinand et de son épouse, les Italiens comme l'ennemi traditionnel en référence aux guerres du XIX^e siècle et comme traître de dernière minute. Les deux sujets jouent sur le registre émotionnel. Le cas de l'Empire des tsars est encore plus délicat. Il est avant tout un concurrent sur le plan géopolitique, au même titre que l'Angleterre. Dans une brochure de 1916 qui vise à expliquer la guerre aux soldats et à consolider ainsi leur effort de guerre, Robert Peerz insiste sur les conséquences néfastes de la concurrence des Anglais pour les Allemands et par la suite pour leurs partenaires commerciaux et politiques principaux, les Austro-hongrois. La nécessité de la guerre est ici justifiée de façon sobre et pragmatique, loin des tirades exacerbées sur la « barbarie » ou la « bestialité » des ennemis à combattre.

Ce n'est qu'un seul exemple. Admettons. Nous pouvons remarquer toutefois que dans les témoignages des différentes nationalités, les ennemis sont très rarement désignés en des termes dépréciatifs. Même sur le plan discursif, les éléments du champ lexical de la haine de l'ennemi sont rares. Ceux qui apparaissent, concernent les Serbes au début de la guerre, puis des populations spécifiques de l'Empire russe. Les Cosaques et les Tcherkesses jouissent en effet de la réputation de « barbares », de combattants sans cœur et sans pitié. Leur comportement se distingue de celui des autres troupes russes ethniquement slaves. En insistant sur le caractère exceptionnel de ces combattants, les témoins

laissent penser que la majorité des ennemis ne s'est jamais attirée des stéréotypes et préjugés aussi terrifiants. Par ailleurs, les façons de désigner et de décrire l'ennemi contrastent, dans le corpus notamment, avec les passages présentant leurs « autres » camarades de l'armée austro-hongroise. A la différence des étiquettes identitaires des peuples de l'Empire, celles qui désignent les différents ennemis avec l'exception notée ci-dessus sur le front russe, ne semblent pas reliées à des représentations stéréotypées et des préjugés. Autrement dit, en qualifiant une personne de Serbe, d'Italien ou de Russe, l'auteur ne met pas en scène un ensemble de caractéristiques sous-entendues ; il n'attend pas un comportement particulier.

Un autre obstacle dans les efforts pour fomenter la haine de l'ennemi chez les combattants aux fins les inciter et les maintenir au combat de la part des bellicistes austro-hongrois réside dans la variété des populations à motiver. En multipliant le nombre d'ennemis par celui des nations de leur propre État, les autorités austro-hongroises obtiennent une grande variété de situations. Il faut motiver les germanophones contre les Serbes, les Russes, les Italiens, les Roumains, les Tchèques, les Slovaques, les Hongrois, les Ruthènes, les Slovènes, les Polonais, ou les Bosniaques sans parler des minorités appartenant aux nations ennemies résidant à l'intérieur des frontières de la Double Monarchie comme les Italiens ou les Roumains par exemple. La tâche de construire un discours mobilisateur valable pour tous, s'avère donc complexe. Ce fait peut expliquer que la « carte » de la « haine de l'ennemi » apparaît moins jouée par l'État des Habsbourg qu'en Occident. Les autorités appellent plutôt au sens du devoir, à la loyauté à la dynastie régnante et à la solidarité avec un « vieux monarque » à qui le destin a fait des torts. La teneur des discours justificateurs de l'époque explique peut-être aussi le prisme adopté par les historiographes. Contrairement à la France, les historiens post-austro-hongrois n'ont jamais inclus la « haine de l'ennemi » parmi les facteurs explicatifs principaux de l'effort de guerre fourni par la population. A propos de la question s'il est nécessaire de « haïr l'ennemi pour faire la guerre » posée en France, les Austro-hongrois fournissent un exemple confirmant que la réponse peut être négative.

Motivés ou pas, les Austro-hongrois se battent et ils tuent aussi leurs ennemis. Les descriptions des batailles livrées par les témoins du corpus austro-hongrois, confirment largement les caractéristiques principales d'une guerre moderne. Avec la prépondérance de l'artillerie, la mort est infligée principalement à distance. Les fantassins font face à un ennemi éloigné, souvent invisible et

inatteignable. Dans leur diversité, les récits mettent en scène aussi des situations de combat à moyenne et à courte distance, autrement dit des situations où les combattants voient les ennemis qu'ils visent, où ils les entendent et peuvent les toucher par leurs armes. Ces situations du combat rapproché obéissent à des dynamiques spécifiques. Aussi, avons-nous choisi de les traiter à part afin de relever le vaste spectre de facteurs qui doivent être pris en compte dans l'équation de la mort. Les témoignages montrent avant tout que l'issue de telles situations reste imprévisible. L'autorité incarnée par les chefs présents, le groupe avec ses normes, l'entraînement, le conditionnement mais aussi le profil psychologique des combattants et le micro-contexte antérieur et immédiat sont autant de facteurs relevés par les spécialistes qui influent sur le comportement des hommes au combat. A la lecture de leurs récits, ces éléments s'appliquent aussi aux témoins austro-hongrois. Dans cette perspective plus large qui prend en considération les résultats des recherches consacrées à d'autres armées et à d'autres périodes, la réticence à tirer sur leurs « frères slaves » largement attribuée aux combattants tchèques, parfois exprimée par eux, peut être interprétée comme la trace de la réticence instinctive des hommes à tuer leurs congénères. Plus que les convictions politiques rationnelles, c'est le code éthique du temps de paix et même peut-être l'instinct primitif de la conservation de l'espèce qui encapacitent les hommes lorsqu'ils doivent infliger la mort.

Les passages dédiés aux combats montrent aussi que l'attention des hommes est tournée d'abord vers eux-mêmes. Face à un danger extrême, l'instinct de survie mobilise toutes les capacités cognitives et physiques pour se maintenir en vie. Rares sont les témoins qui évoquent explicitement dans leurs récits avoir tué. Dans ce cas, l'acte est systématiquement suivi de justifications, ce qui montre que pour le témoin en cause, le contexte de guerre à lui seul ne fournit pas un argument suffisant pour soulager sa conscience du « fardeau d'avoir tué ». Actes d'autodéfense, la volonté de sauver la vie d'un camarade, de venger un copain mort ou de « punir » une ruse de l'ennemi contraire aux lois et aux règles tacites de la guerre comptent parmi les éléments justificatifs majeurs. Dans le corpus, les allusions aux procédés de violence extrême tels que le nettoyage des tranchées restent aussi faiblement représentées alors que les témoins ne rechignent pas à narrer les atrocités commises sur les populations civiles. En définitive, l'analyse des parcours des combattants dans la durée démontre que le lien de causalité entre l'expression de l'enthousiasme pour la guerre au moment du départ solennel et la capacité à tenir sur le front et tuer les ennemis est loin d'être direct. Au contraire, il est

perturbé par un large spectre d'autres facteurs, psychologiques et situationnels. Ainsi, un soldat proclamant haut et fort son sentiment patriotique en juillet 1914, comme c'est le cas de certains témoins autrichiens, n'hésite pas à se cacher et à jeter son arme une fois surpris par l'ennemi tandis qu'un homme dont le récit recèle peu d'entrain belliciste, peut se révéler un combattant bien plus efficace. Face à un danger extrême, au combat, les réactions des hommes sont difficiles à prévoir, elles relèvent d'une alchimie complexe.

Par ailleurs, comme sur les fronts investis par d'autres armées, les champs de bataille austro-hongrois ne sont pas uniquement des lieux de combats et de tueries. Le corpus contient aussi des mentions de cas d'entraide entre combattants appartenant à des camps adverses, d'altruisme, de trêves tacites et d'échanges entre les tranchées. Le système de « vivre et de laisser vivre » observé sur le front occidental apparaît aussi dans les récits des Austro-hongrois.

Du devoir envers l'État au devoir envers la Nation : le rôle du sentiment patriotique dans le rapport à la guerre

Dans la guerre, le défi de l'État et des autorités qui le représentent consiste à rassembler les hommes sous les drapeaux, à les acheminer au front et surtout à les y maintenir jusqu'à ce la guerre soit officiellement terminée. A ce titre, les autorités militaires et civiles mobilisent divers moyens et outils pour faire accomplir leur devoir envers l'État aux hommes qu'elles commandent. Le répertoire d'action des autorités articule trois aspects majeurs à savoir le cadre légal, le cadre promotionnel et le cadre disciplinaire. Le premier est défini par la loi relative à la conscription universelle et au devoir militaire. Les sanctions des comportements de défection sont définies par la loi. Comme dans les autres armées, l'insoumission, la désertion, la reddition à l'ennemi ou le refus de combattre sont strictement punis. Dans l'Autriche-Hongrie comme chez les autres belligérants, l'entrée en guerre entraîne un raffermissement de la surveillance avec la suspension du fonctionnement politique d'avant-guerre, la mise en place de la surveillance de l'expression publique et privée ainsi que la surveillance des minorités estimée potentiellement séditeuses. En Autriche-Hongrie, comme dans d'autres territoires touchés par la guerre, une compétition pour le pouvoir éclate entre les autorités militaires et civiles. Un exemple est constitué par la lutte pour imposer la loi martiale sur l'intégralité du territoire tchèque. Ce bras de fer entre la gouvernance civile de Prague et les bellicistes viennois fut long et ponctué de vacillements mais, en définitive, les autorités militaires n'ont jamais gagné de contrôle complet sur ce territoire.

La promesse d'acquérir du capital symbolique, couplée en principe avec des avantages matériels, est un autre type de levier exploité par les autorités pour motiver les soldats. Au travers des contradictions

dont ils sont truffés, les témoignages trahissent une remarquable ambiguïté d'attitudes à ce sujet. En effet, même les témoins qui se revendiquent opposés à la guerre et méprisants à l'égard de l'institution militaire, ne sont pas complètement insensibles au système de récompenses qu'elle propose. Ainsi, ils critiquent et moquent la chasse aux grades et aux médailles des autres dans certains passages, alors qu'ils ne s'empêchent pas d'exprimer la satisfaction ressentie lorsqu'ils obtiennent eux-mêmes un avancement ou, dans le cas contraire, la déception d'avoir été oubliés. Est-ce de la vanité ou ce comportement dévoile-t-il la nature universelle et l'importance vitale de la recherche de la distinction, comme dirait Pierre Bourdieu, qui détermine la place de l'individu dans la société ? Il est en effet psychologiquement très difficile d'assumer le rôle de paria. Cette exigence de reconnaissance peut prendre aussi sa source dans l'*habitus* professionnel. A l'instar de leur activité, souvent manuelle, artisanale, dans le civil, dans le « métier de soldat » les témoins ressentent le même besoin d'obtenir une reconnaissance juste du travail bien fait.

Dans un registre différent, c'est la discipline militaire qui présente encore un autre outil du maintien des hommes sur les fronts. Les témoins mettent en exergue l'importance de la contrainte violente dans l'armée austro-hongroise. A l'opposé de la « carotte » de la reconnaissance se place ainsi le « fouet ». Dans l'armée austro-hongroise, le règlement militaire prévoit des punitions corporelles à savoir « l'attachement » d'un soldat à un support dans une position très pénible pour une durée précisée en fonction de l'inconduite constatée et même les vingt-cinq coups sur les fesses dénudées en public. Alors que la seconde punition, largement utilisée par les discours mémoriels consécutifs en tant que vitrine de la brutalité austro-hongroise, est pratiquement absente des témoignages, l'attachement y apparaît de façon récurrente. Plus fréquentes encore sont les allusions à une violence hiérarchique interpersonnelle, s'écartant du cadre réglementaire. Ainsi, les gifles et autres coups accompagnés d'un déferlement d'injures semblent être monnaie courante dans l'armée de François Joseph. Les officiers austro-hongrois sont-ils plus brutaux que leurs homologues occidentaux ? Peut-être, ils recourent plus facilement aux gestes violents. Lorsqu'on étudie en détail les situations où la violence hiérarchique émerge, nous pouvons constater que la violence traduit très souvent le désespoir, l'incapacité d'un officier à se faire obéir alors qu'il est tenu par ses propres supérieurs de le faire. Plus qu'un caractère particulièrement brutal des officiers, la violence hiérarchique semble traduire la violence des situations auxquelles ils sont amenés à faire face.

Aussi stricte et exacerbé qu'il puisse paraître, le cadre disciplinaire n'est pas sans failles. Ainsi, dès l'annonce de la mobilisation jusqu'aux derniers moments de la guerre, les témoins aussi bien tchèques, slovaques qu'autrichiens prennent certaines libertés avec le règlement. Comme en France, le choix d'une affectation plus clémente est une des stratégies mobilisées et ce d'autant plus qu'elle reste parfaitement légale. Dans le même domaine, les congés et les permissions diverses (d'études,

agricoles, affectation aux travaux à l'Arrière ou à la garde des prisonniers de guerre par exemple), les sessions de formations spécialisées et toute autre opportunité permettant de s'éloigner, du moins temporairement, du front sont largement exploitées dans les récits. Au-delà des possibilités officielles, les témoins mettent en exergue aussi une myriade d'écarts proscrits mais tolérés par des cadres bienveillants ou qui se résignent à l'impossibilité de prouver et de punir l'infraction commise. Parmi ceux-là figurent les éloignements du régiment dans le chaos d'une opération, le fait de travailler au ralenti, les « escapades » secrètes en dehors de la caserne à l'Arrière, mais aussi des visites féminines non autorisées. La liste de ces pratiques officieuses est longue. Dans ce sens, les hommes font bien la guerre, mais ils entendent la faire à *leur* façon, comme cela *leur* semble pertinent. Aussi, les critiques les plus fréquentes à l'égard des officiers concernent-elles les exigences considérées comme exagérées, inutiles, par ceux qui en sont la cible. Même si les marges de manœuvre des soldats, différenciées en fonction du grade et du profil socio-culturel, sont restreintes, elles ne sont jamais supprimées complètement. Il est cependant intéressant de souligner que même à l'intérieur de cette zone opaque, dans le cadre des pratiques officieuses, les hommes semblent avoir parfaitement assimilé et suivre des règles tacites, non explicitées, pourtant connues et respectées du plus grand nombre.

Dans le domaine des stratégies d'évitement, les maladies et les blessures occupent une place importante. Popularisé par le fameux roman de Jaroslav Hašek, ce thème est récurrent aussi dans les témoignages. Les récits aussi bien contemporains aux événements que postérieurs, expriment sans écarts la joie d'être évacué du front, d'être ramené à l'Arrière le cas échéant. Même les témoins les plus belliqueux dans leurs discours n'expriment pas de regret à devoir s'éloigner du feu. Pour beaucoup, la possibilité d'attraper une maladie ou une blessure non-mortelle ou durablement handicapante incarne l'espoir de sortir de l'enfer des tranchées. De l'espoir il n'y a qu'un pas à une tentative délibérée d'influer sur la roue du destin dont attestent les tentatives de simuler ou de se « fabriquer » une maladie. Dans la plupart des récits cités, les différentes stratégies exploitées restent sans grand risque. Or, face aux horreurs de l'expérience du front, plusieurs témoins recourent à des gestes violents. Bien que l'automutilation reste passible de sanctions sévères, certains soldats au bout de leurs forces physiques et psychologiques se blessent. Les témoins rapportent ces gestes le plus souvent du point de vue d'observateurs. Nous avons pu toutefois relever deux cas racontés à la première personne. Augustin Mudrák et František Kubík, le plus jeune témoin du corpus, avouent s'être blessés eux-mêmes. Le second en propose une image époustouflante.

Les suicides viennent clôturer la suite logique des actes désespérés. Comme les automutilations, les cas mentionnés concernent des tierces personnes. Sept témoins rapportent ainsi des suicides survenus dans leur entourage, certains même à plusieurs reprises. Au sein du corpus tchèque, un journal provient d'un homme suicidé. Il s'agit du volontaire de la première heure Josef Jiří Švec qui se suicide

le 25 octobre 1918, deux mois après avoir été nommé colonel et trois jours avant la déclaration officielle de l'Indépendance de la Tchécoslovaquie. Les raisons complexes qui l'ont poussé à ce geste fatal ne sont donc pas liées à l'armée austro-hongroise, cette tragédie n'est donc traitée qu'à la marge de notre sujet. Bien qu'ils restent marginaux, les suicides ne doivent pas être négligés. Ils ont une signification double. S'ôter la vie constitue l'acte ultime de désobéissance et de libération de l'individu. Mais le recours à ce geste extrême confirme en même temps sa soumission au cadre social qui exerce le pouvoir sur son destin dont on n'est plus capable d'envisager d'autre sortie que sa propre mort. Le suicide s'inscrit ainsi dans la logique de la recherche d'une solution individuelle, intime aux souffrances imposées. C'est un geste de transgression extrême – le soldat met nettement fin à son obéissance, à son service – mais si tant est qu'il reste individuel est dépourvu du potentiel réellement subversif. En ciblant la violence contre son propre corps, son propre être, à la place de la source de sa souffrance, l'homme désespéré protège en quelque sorte le cadre oppressif qui l'a amené dans cette situation sans issue. Dans l'esprit du suicidaire le corset social qui l'enlace et l'opprime est inébranlable et ses représentants intouchables. Le phénomène du suicide attire notre attention sur le troisième type de pression reposant sur les hommes en guerre. Il s'agit de celle exercée par le corps social dont ils font partie. Il se matérialise par le jugement du collectif et par le regard des autres. Il est le principal outil du conformisme social.

Parmi les témoins tchèques et slovaques, certains sont parvenus à changer de loyauté. Étant partis « comme tous les autres » à la guerre dans l'uniforme austro-hongrois, ils se sont engagés, plus tard dans la guerre, dans les unités insurrectionnelles. La mobilisation d'une armée nationale et l'engagement volontaire constituent ainsi deux phénomènes historiques et deux situations sociales qui soulèvent la question des motivations et du sentiment patriotique. On ne nie nullement que les attachements à des entités collectives existent, mais il convient d'en estimer le rôle réel. Dans l'Empire, les attachements et loyautés sont pluriels, les personnes cherchant souvent eux-mêmes leur identité. Plus qu'ailleurs, les strates du patriotisme sont multiples. La « Petite Patrie » est difficile à définir. Les termes qui la désignent en tchèque et en allemand « *domov* » et « *Heimat* » sont polysémiques. Ils peuvent référer aussi bien au foyer familial, comme à la commune ou à la région, au pays au sens administratif et historique comme la Bohême, le Tyrol, par exemple. Dans une situation où il n'y a pas d'État-nation assurant la correspondance entre peuple – territoire – unité administrative, l'attachement à un territoire et celui à un peuple, dans le sens d'une communauté définie par la langue, la culture, parfois par la confession, sont pensés et vécus comme deux choses distinctes qui entretiennent parfois des relations harmonieuses, mais qui peuvent aussi entrer en concurrence ou contradiction. C'est le cas des minorités de l'Empire austro-hongrois à différentes échelles à savoir des Tchèques en Cisleithanie, des Slovaques en Transleithanie mais aussi de la population germanophone dans les Pays tchèques ou des Hongrois sur le territoire majoritairement slovaque.

Tout cela contribue à nouer un imbroglio difficile à démêler pour les autorités de l'époque, pour l'historien mais aussi pour beaucoup des personnes elles-mêmes.

Dans ce contexte complexe, la guerre et la création du mouvement de résistance tchécoslovaque ont agit comme des catalyseurs. Les identités et les attachements sont devenus des arguments de prédilection des discours politiques des parties concurrentes, chacune faisant appel à un autre type de patriotisme et à une autre communauté. Ainsi, les populations germanophones étaient exposées à la promotion de l'idéal pangermanique, les Tchèques et les Slovaques à la propagande russophile ou panslave. Progressivement, ils ont aussi été sensibilisés à l'idée de la possibilité d'un État indépendant. Le micro-cosmos des camps de prisonniers devient le lieu de prédilection du combat politique. Son ethnographie particulière, restitue d'abord la mixité de la société austro-hongroise dans des espaces confinés. Sous le poids de l'intérêt politique à exploiter les prisonniers pour l'effort de guerre des pays qui les ont capturés, les autorités font rapidement appel aux identités minoritaires pour gagner des sympathisants. En Russie, les Slaves mais aussi d'autres minorités sont progressivement séparés des germanophones et des Hongrois. Déterminant les conditions de vie et le traitement des internés de la part des autorités, l'identité nationale devient un véritable enjeu de survie.

Les campagnes de recrutement dans les légions tchécoslovaques se déroulent dans ce contexte singulier. Les récits, même ceux des témoins anciens légionnaires ayant publié leurs récits sous le régime mémoriel de la Première république, détaillent un cheminement long et difficile vers l'engagement. Du moment où ils ont été informés de l'existence de la résistance tchécoslovaque, les témoins réfléchissent, pesant scrupuleusement les avantages et les risques d'engagement. La possibilité de s'engager ou non crée un espace de débat, de controverse, générant des espaces sociaux particuliers divisés par les deux systèmes d'autorégulation sociale structurés autour des valeurs opposées. L'ingéniosité de la propagande pro-légionnaire repose dans ce cas sur la capacité de jouer sur ces mécanismes d'autorégulation sociale. Ils valorisent systématiquement l'adhésion au mouvement ; ils lui attribuent le statut du seul comportement digne, socialement tenable pour les populations concernées. Lors des séances d'engagements collectifs organisées par les représentants de la résistance, la décision de rejoindre ou non le mouvement cesse d'être une affaire purement individuelle. Mis en exécution de façon instantanée sous les regards directs des émissaires et des autres camarades, les choix sont soumis à des facteurs situationnels puissants.

La nature collective et le poids du collectif sur les comportements des individus qui le forment constitue le point de convergence des engagements « volontaires » avec la mobilisation de juillet 1914. Bien que le contexte ne soit pas identique, nous en convenons, les outils de pression sociale relèvent d'un registre similaire. Reposant sur la valorisation du comportement souhaité au sein de la société. Les projections dans et les paris sur l'avenir jouent un rôle non-négligeable. Dans les deux cas, la

conduite finale se place dans l'interstice d'un faisceau de facteurs. Dans aucun des deux, elle ne peut être expliquée par le seul sentiment patriotique. La mobilisation et le service militaires étant obligatoires et perçus comme tels par la société, une adhésion personnelle des mobilisés n'était pas nécessaire pour l'accomplir. L'engagement dans les légions tchécoslovaques pouvait résulter d'un patriotisme tchèque ou slovaque profond, de la conviction politique qu'un État indépendant pouvait assurer un meilleur avenir. Mais dans ce cas aussi, le sentiment patriotique, porté cette fois-ci à la Nation, s'articule à une myriade de facteurs matériels tels que sortir des conditions insupportables d'un camp de prisonniers, avoir un espoir de rentrer chez soi depuis un territoire ennemi lointain, retrouver les siens où ne pas être isolé de ses amis.

Finalement, la mobilisation comme les engagements et comme les captures, montrent que le lien de cause à effet entre penser quelque chose, l'exprimer publiquement et réaliser son projet est plus que chancelant. Les témoignages sont, de ce point de vue, la source rare qui permet de retracer les vacillements et les contradictions dans le cheminement d'une idée ou d'une conviction à l'acte. Ainsi, nous retrouvons dans le corpus des auteurs qui fustigent tout au long de leurs récits la guerre, l'armée et la monarchie austro-hongroises mais qui ne tentent jamais aucun geste réellement subversif, n'entrent pas en contestation ouverte, collective, organisée. Beaucoup de témoins tchèques et slovaques évoquent en effet abondamment la captivité comme une possible sortie de la guerre (et rarement comme une opportunité de se rengager et combattre contre leur État d'origine). Or, les descriptions des scènes de leur capture montrent qu'ils sont pris le plus souvent par hasard, indépendamment de leur volonté. D'autres encore ne tombent jamais aux mains des ennemis. A ce sujet, il convient de noter que les récits des germanophones concordent largement avec ceux des Tchèques. Même les Autrichiens sont prêts à jeter leur arme lorsque la situation s'avère sans issue. Ce qui diffère c'est plutôt la façon d'interpréter et de justifier ce comportement au moment de la mise en récit. Pour les Tchèques et les Slovaques, il est devenu un des symboles de la protestation et de la résistance contre l'Empire. Il acquiert ainsi une valeur intrinsèquement positive. Naturellement, pour les témoins autrichiens, il n'en est rien. Aussi, insistent-ils plus souvent sur les circonstances atténuantes, sur le fait que dans la situation donnée se rendre représentait le seul choix sensé. Finalement, les engagements procèdent du même phénomène. Constituant un pas décisif aux conséquences lourdes et durables, inéchangeables, pour beaucoup le cheminement vers les légions est long et laborieux. Encore une fois, penser et vouloir faire n'amène pas nécessairement à la réalisation du projet.

Sources et Bibliographie

1 Témoignages

1.1 *Témoignages tchèques et slovaques*

1.1.1 Témoignages inédits

Masarykův ústav a archiv Akademie věd České republiky (MAÚ AV ČR), Archiv AV ČR

Fonds : Vojtěch Birnbaum

- Vojtěch Birnbaum, II a - korespondence rodinná: collection des cartes postales et des lettres rédigées par Vojtěch Birnbaum à ses parents du front entre 1914 -1918, 62 pièces.
- Vojtěch Birnbaum, II a - korespondence rodinná: collection des cartes postales et des lettres rédigées par Vojtěch Birnbaum à son frère Bohuslav Bouček du front entre 1914 -1918, 169 pièces.

Fonds Josef Pelnář

- Josef Pelnář, carton 2, II a – korespondence rodinná, Josef Pelnář à Libuše Pelnářová (épouse), 1913-1918, 615 pièces.
- Josef Pelnář, carton 3, II a – korespondence rodinná, Libuše Pelnářová (épouse) à Josef Pelnář, 1907-1933, 433 pièces.
- Josef Pelnář, carton 3, II a – korespondence rodinná, Tomáš Pelnář (père) à Josef Pelnář, 1913-1918, 92 pièces.
- Josef Pelnář, carton 3, II a – korespondence rodinná, Josef Pelnář à Tomáš Pelnář (père), 1914, 2 pièces.
- Josef Pelnář, carton 3, II a – korespondence rodinná, Josef Pelnář (fils) à Josef Pelnář 1915-1944, 27 pièces.
- Josef Pelnář, carton 3, II a – korespondence rodinná, Josef Pelnář à Josef Pelnář (fils), 1914-1916, 18 pièces.
- Josef Pelnář, carton 3, II a – korespondence rodinná, Josef Pelnář à Jiří Pelnář (fils), 1914-1916, 21 pièces.
- Josef Pelnář, carton 3, II a – korespondence rodinná, Josef Pelnář à Přemysl Pelnář (fils), 1915, 2 pièces.
- Josef Pelnář, carton 3, II a – korespondence rodinná, Přemysl Pelnář (fils) à Josef Pelnář,

1915-1949, 23 pièces.

- Pelnář, Josef, carton 1, I a – Osobní doklady, 1892-1952, 69 pièces et Studijní doklady, 1878 -1905, 56 pièces.
- Pelnář, Josef Inventář

Fonds : Josef Podpěra

- Josef Podpěra, II a – korespondence rodinná, či. 39 - Korespondence s matkou a sestrou z doby voj. služby v rakousko-uherské armádě, 76 pièces.
- Josef Podpěra, II a – korespondence rodinná, či. 40 - Korespondence s matkou a sestrou z doby ruského zajetí a služby v čs. legiích, 167 pièces.
- Josef Podpěra, II a – korespondence rodinná, či. 40 – Dopisy sestry do legií, 5.

Fonds : Vladimír Procházka

- Vladimír Procházka, I c – deníky, 10 pièces.
- Vladimír Procházka , carton 9, II a – Korespondence rodinná, ič. 42-43, Bratr, Manželka, pièces 152-181.
- Vladimír Procházka, carton 10, II a – Korespondence rodinná, ič. 44-51, Rodiče 1913-1917, Vladimír Procházka à ses parents, Kajetan et Ludmila Procházka à leurs fils.

Vojenský historický archiv Praha, Fonds: Sběrka historických prací [SbHP]

Carton 26, Légions tchécoslovaques en Russie

- Maksa František, 1 carnet manuscrit décoré, illustrations, Auteur inconnu, déterminé lors des recherches menées par le ministère de l'Intérieur.
- Novák František, 1 carnet manuscrit, rédigé en 1919 en Sibérie, printemps 1915 – été 1917
- Novák Jan, 1 carnet manuscrit, notes, chansons et photos
- Profous Antonín, 1 carnet manuscrit, 16/06/1917 – 25/01/1919.
- Zika Vavřinec : 1 carnet, manuscrit au crayon, le camp de Taganrog.

Carton 27, Légions tchécoslovaques en Russie

- Jakeš František, 3 carnets manuscrits, rédigés en 1919, période du 01/11/1917 – 1919
- Koníček Josef, 1 carnet manuscrit: 19/08/1914 – 31/12/1914, rédigé dans la région de Penza, Sibérie
- Kratochvíl Čeněk, 22 carnets manuscrits, pratiquement illisibles.

- Pitka František, 1 carnet manuscrit: décembre 1919 – automne 1920

Carton 28, Légions tchécoslovaques en Russie

- Kotáb Václav, Transcription dactylographiée sur les feuilles libres, souvenirs, début 1916 – 08/02/1920.
- Kubeš Antonín, Transcription du carnet authentiques: 18/08/1916 -mi-avril 1918, appareil de notes explicatives la suite du carnet détruite.
- Plch Tomáš, Souvenirs, dactylographiés, fragment de l'année 1918.

Carton 35, Légions tchécoslovaques en Russie

- Bartoš Ferdinand, Souvenirs, carnet manuscrit.
- Cechmajstr Arnošt, Souvenirs dactylographiés et notes du carnet retranscrites, dactylographiées.

Carton 48, Légions tchécoslovaques en France

- Baloun Josef, Carnet manuscrit, mobilisation 1914 – retour, 180 pages
- Kirchner Jan, Manuscrit pour la publication des souvenirs avec la correction de l'éditeur, 124 pages
- Křivánek Václav, Carnet de souvenir dactylographié, mobilisation en 1914 – retour le 21/12/1918, 59 pages.
- Lukavský Jan, Souvenirs dactylographiés rédigés à l'incitation de l'éditeur d'un ouvrage des souvenirs
- Zetek Josef, Souvenirs manuscrits, selon le carnet personnel, mobilisation 1914 – retour, rédigé en 1922.

Carton 49 : Légions tchécoslovaques en Italie.

- Mašek Čeněk, 3 carnets de souvenirs : 1914-1919, manuscrit, rédigé 1924-27, photos.
- Ruml Josef, Souvenirs sur feuilles libres du camp de prisonniers en 1917, manuscrit, 67 pages.
- Smetánka Rudolf, Ensemble de divers documents, manuscrits ou dactylographiés, feuilles libres.
- Smíšek Josef, Carnet authentique, manuscrit, départ au front le 10/11/1916 – arrivée au camp d'internement à Noel 1917
- Zouhar Josef, Article de souvenirs dactylographié, rédigé en 1939 pour la revue “Československý legionář”

- Diviš Josef, Souvenirs, un manuscrit.

Carton 50 : Mixte.

- Diviš Josef, Souvenirs, manuscrit.
- Herodek František, “Cestami odboje”: manuscrit , extrait du journal, 38 pages.
- Laška Jan, Texte dactylographié destiné à la publication, souvenirs rédigés en 1935, 130 pages.
- Linek Josef, Carnet de mémoire avec photos, rédigé en 1926.
- Malátek František, Souvenirs, article manuscrit pour *Cestami odboje*.
- Paštika Josef, Souvenirs.
- Těšík Arnošt, Plusieurs feuilles de notes, cartes et photographie, auteur n'est pas identifié à avec certitude.
- Žák František, Souvenirs, article manuscrit pour *Cestami odboje*.

Archiv Hlavního města Prahy, fonds personnels

Fonds: Vojtěch Berger, *Denní zápisky v době světové války 1914-1918 [Notes journalières de la guerre mondiale 1914-1918]*. Berger Vojtěch, tesař. Zákopník u císařského a královského pěšího pluku, číslo 91. České Budějovice [Notes quotidiennes de la guerre mondiale 1914-1918. Berger Vojtěch, charpentier. Homme de tranchées après du régime impérial et royal numéro 91. České Budějovice.], 3 carnets de notes 1914-1918, format A4, texte manuscrit.

Fonds: Weitzenbauer Bedřich, Carton 1: soubor osobních deníčků z let 1896 – 1944 [Collection de journaux intimes entre 1896 – 1944], 12 carnets manuscrits dont un porte sur la période de la guerre : 1910 – 1920: *Můj pátý deník, to jest kronika mého života zvláště soupis mých výletův vykonaných počínaje roku 1910 [Mon cinquième carnet, c'est-à-dire la chronique de ma vie et surtout de mes expéditions effectuées depuis 1910]*.

Okresní archiv Benešov

Fonds: Ctibor Veselý, 1 carton non inventorié, un cahier de notes, journal personnel 1917-1918.

1.1.2 Témoignages publiés sur Internet

Filáček, Ferdinand, *Zápisky legionáře Ferdinanda Filáčka*, [Les notes du légionnaire Ferdinand Filáček], Památník čs. Legií, Čestná vzpomínka, www.pamatnik.valka.cz

http://www.pamatnik.valka.cz/index.php?option=com_content&view=article&id=21%3Aferdinand-

filaek&catid=12&Itemid=10&lang=cs

Holub, Josef, *Ruská anabáze, deník ruského legionáře Josefa Holuba*, [L'anabase russe, le journal du légionnaire russe Josef Holub], Památník čs. Legií, Čestná vzpomínka, www.pamatnik.valka.cz

http://www.pamatnik.valka.cz/index.php?option=com_content&view=article&id=22%3Adenik-legionae-josefa-holuba&catid=12&Itemid=10&lang=cs

Hůlka, Adolf, *Různé spisy, [Les écrits divers]*, Památník čs. Legií, Čestná vzpomínka, www.pamatnik.valka.cz

http://www.pamatnik.valka.cz/index.php?option=com_content&view=article&id=20%3Asbirka-text-legionae-adolfa-hlky&catid=12&Itemid=10&lang=cs

Koutecký, Antonín, *Zápisky z fronty, [Les notes du front]*, Památník čs. Legií, Čestná vzpomínka, www.pamatnik.valka.cz

http://www.pamatnik.valka.cz/index.php?option=com_content&view=article&id=23%3Adenik-antonina-kouteckeho-1892-1920&catid=12&Itemid=10&lang=cs

Krulich, Josef, *Valečný deník legionáře Krulicha, [Le journal de guerre du légionnaire Krulich]*, Památník čs. Legií, Čestná vzpomínka, www.pamatnik.valka.cz

http://www.pamatnik.valka.cz/index.php?option=com_content&view=article&id=25%3Avaleny-denik-josefa-krulich-1895-1970&catid=12&Itemid=10&lang=cs

Maxa, František, *Dopisy Františka Maxy z vojny, zajetí a legie, [Les lettres de František Maxa de la guerre, de la captivité et de la légion]*, Památník čs. Legií, Čestná vzpomínka, **www.pamatnik.valka.cz**

http://www.pamatnik.valka.cz/index.php?option=com_content&view=article&id=24%3Adopisy-frantika-maxy-z-vojny-zajeti-a-legii-1896-1917&catid=12&Itemid=10&lang=cs

Tomek, František, *Vzpomínky na ruské zajetí Františka Tomka, [Les souvenirs de la captivité en Russie de František Tomek]*, Památník čs. Legií, Čestná vzpomínka, www.pamatnik.valka.cz

http://www.pamatnik.valka.cz/index.php?option=com_content&view=article&id=26%3Avzpominky-na-ruske-zajeti-frantika-tomka-1881-1937&catid=12&Itemid=10&lang=cs

1.1.3 Témoignages publiés

Bouček, Bohuslav, *Prosím, aby zápisník byl odevzdán mojí ženě jako pozůstalost [Merci de rendre ce carnet à ma femme en guise de l'héritage]*, Medard, Praha, 1998, 197 pages.

Černov, L., *Črty ze Sibiře [Esquisses de Sibérie]*, Praha, Jan Novák, 1921, 26 pages.

Černov, L., *Humoristická cesta všech legionářů, kteří se vrátili ze Sibiře pres Ameriku do*

naší osvobozené vlasti [*Le voyage humoristique de tous les légionnaires rentrés de Sibérie via l'Amérique*], Vysoké mýto, Prozatímní sdružení legionářů okr. Vysoké Mýtom 1921, 106 pages.

Černý, František, *Moje záznamy ze světové války 1914-1918: strhující vzpomínky českého vojáka z východní fronty v Bukovině – z území dnešního Rumunska a Ukrajiny* [*Mes notes de la guerre mondiale 1914-1918 : d'époustouflants souvenirs d'un soldat tchèque du front oriental en Bucovine – sur le territoire de la Roumanie et de l'Ukraine actuelles*], Praha, Zdeněk Bauer, 2014, 159 pages.

Chab, Václav, *Bachmač – březen 1918 : obraz historický* [*Bakhmatch – mars 1918 : une image historique*], Praha, Helios / Pokrok, 1930, 118, pages.

Chab, Václav, *Mariinsk – Kungur : dva obrazy ze sibiřské války* [*Mariinsk – Kougour : deux images de la guerre en Sibérie*], Praha, Mladé Proudy, 1931, 185, pages.

Charvát, Josef, *Cestou ze Sibíře do vlasti* [*Sur la route de la Sibérie à la maison*], Votobia, Praha, 2001, 61 pages, photographies, illustrations.

Chmela, František, *Vzpomínky z 1. světové války: vzpomínky z vojenského života za světové války od 26. července 1914 do 28. října 1918* [*Souvenirs de la Première Guerre mondiale : souvenirs de la vie militaire du 26 juillet 1914 au 28 octobre 1918*], Týn nad Vltavou, MCKV, 2014, 32 pages.

Chrudina, Jaroslav, *U táborových ohňů* [*Auprès des feus de camp*], Brno, Moravský legionář, 1929, 74 pages.

Chvojka, Štěpán, *V srbském zajetí, z deníku Štěpána Chvojky* [*Prisonnier chez les Serbes, extraits du carnet de Štěpán Chvojka*], Sborník vlastivědných prací z Podblanicka : Českoslovenští legionáři z okresu Benešov, Státní okresní archiv Benešov et muzeum okresu Benešov, Benešov, 2001, p. 85-97, présenté par Martin Slaba.

Čižmář, Jaroslav, *V řadách České družiny a čs. brigády. Příhody a zkušenosti starodružiníkovy* [*Dans les rangs de la Česká družina et de la brigade tchécoslovaque. Histoires et expérience d'un membre de la « vieille compagnie »*], Brno, Moravský legionář, 1924, 132 pages.

Dobrovolný, Josef, *Halič 1915: Zápisky z vojny* [*La Galicie 1915 : Notes de guerre*], Praha, Národní osvobození, 1930, 140 pages.

Drobný, Augustín, *Krvavá potopa světa (1914-1918): Pameti zo svetovej vojny* [*Le déluge de sang mondial (1914-1918) : Mémoires de la guerre mondiale*], Bratislava, compte d'auteur, 1933. 247 pages.

Dufka, Josef , *Přál jsem si mítí křídla : vzpomínky hluckého legionáře z let 1915-1920* [*Je souhaitais avoir les ailes : les souvenirs du légionnaires de Hluk des années 1915-1920*], Na Velehradě : Ottobre 12, 2002, 111 pages.

Dušek František, *Moje sibiřská anabáze* [*Mon anabase sibérienne*], Hradec Králové, ČSOL, 2007, 60 pages.

Ďuriš, Rudolf, *Ako sme bojovali proti Rusom za prvej svetovej vojny* [*Comment nous avons combattus pendant la Première Guerre mondiale*], Nitra, Rudolf Ďuriš, 2008, 43.

Fleischmann, Václav, *Paměti lékaře čs. legie v Itálii 1910-1920* [*Les souvenirs du médecin de la légion tchécoslovaque en Italie 1910-1920*], Votobia, Praha, 2002, 452 pages.

Forť, Karel, *Legie na Ukrajině. Ze zápisů Karla Fořta* [*Les légions en Ukraine. Des notes de Karel Fořt*], Procházková, Eva (sous la direction de): *Sborník vlastivědných prací z Podblanicka : Českoslovenští legionáři z okresu Benešov* [*Le bulletin des travaux historico-géographiques de Podblanicko: Les légionnaires tchècoslovaques du département de Benešov*], Státní okresní archiv Benešov et muzeum okresu Benešov, Benešov, 2001, 346 pages, p. 141-182.

Gacek, Mikuláš, *Sibiřské zápisky: (1915-1920)* [*Notes de Sibérie : (1915-1920)*], Turčianský Sv. Martin, Matica slovenská, 1936, 290 pages.

Gajda Radola, *Moje paměti. Československá anabáze* [*Mes souvenirs. L'anabase tchécoslovaque*], Praha, Vesmír, 1920, 178 pages.

Glanc, Josef, *Starý Glanc vypravuje : vzpomínky ruského legionáře*, [*Le vieux Glanc raconte : les souvenirs du légionnaire russe*], Mnichovo Hradiště, MAB, 1999, 85 pages.

Halas, Frank, *Z Arizony proti Rakousku* [*De l'Arizone contre l'Autriche*], Brno, 1928, 174 pages.

Hartman, An'ťa, *Cestou ze Sibíře. Dojmy čs. Legionáře, Praha* [*Au retour de Sibérie. Les impressions d'un légionnaire tchécoslovaque*], Zora Karlín, 1920, 141 pages.

Hauser, Ernest, *Veteráni doby (1914-1918)* [*Les anciens combattants de ce temps (1914-1918)*], Banská Bystrica, Slovenský rybár, 2014. 168 pages.

Havelka, František, *Na italskou frontu a zpět* [*Sur le front italien, aller et retour*], Praha, Vesmír, 1925, 73 pages.

Hejda, Jiří, *Žil jsem zbytečně* [*Ma vie était unitile*], Machart, Beroun, 2010, 479 pages.

Heřmanský, Josef, z Dobrovice, *Paměti legionáře Josefa Heřmanského z Dobrovice*, [*Les Mémoires du légionnaire Josef Heřmanský de Dobrovice*], Mladá Boleslav, Okresní

muzeum legionářů okresu Mladá Boleslav, 1998, 109 pages.

Hlaváč, Jan, *Z duše i péra dobrovolce [De l'âme et par la plume d'un volontaire]*, Brno, Moravský legionář, 1927, 270 pages.

Hlinský, Jaroslav, *Ruskem a Sibiří: Vzpomínky prostého vojáka [A travers la Russie et la Sibérie : Souvenir d'un simple soldat]*, Praha, Památník odboje, 1922, 185 pages.

Hodek, Josef, *Hrst vzpomínek z První světové války [Une poignée de souvenirs de la Première Guerre mondiale]*, Plzeň, Studijní a vědecká knihovna Plzeňského kraje, 2004, 32 pages.

Hofman, Jan, *Válečný deník Jendy Hofmana, letce-dobrovolce (1914-1917) [Journal de guerre de Jenda Hofman, aviateur-volontaire (1914-1917)]*, Praha, Čin, 1928, 296 pages.

Holeček, Jeroným, *Návrat: Kus legionářské epopeje [Le retour : un fragment de l'épopée légionnaire]*, Brno, Moravský legionář, 1933, 238 pages.

Holý, Václav Ladislav, *Se sokolským odznakem "Na stráž!" kolem světa, aneb, Vzpomínky 1914-1920, [Avec le badge de Sokol « A la garde ! » Autour du monde ou les souvenirs 1914-1920]*, Náchod, Státní okresní archiv Náchod, 1998, 95 pages.

Horečka, František, *Za pět minut dvanáct. Zápisky ze světové války [Douze heures moins cinq. Notes des la guerre mondiale]*, Brno, Društvo moravského kola spisovatelů, 1933, 233 pages.

Hruška, Čeněk, *Cesta k revoluci. Vzpomínky generalporučíka Čenka Hrušky z let 1914-1919 [Le chemin de la révolution. Les souvenirs du lieutenant-général Čeněk Hruška]*, Praha, Naše vojsko, 1965, 263 pages.

Hrušovský, Ján, *Zo svetovej vojny: Halič. Ruské Poľsko. 1914 [De la guerre mondiale : la Galicie. La Pologne russe. 1914]*, Martin, Kníhtlačiarsky účastníarský spolok, 1919. 330 pages.

Janoušek, Jan, *Z bojů za svobodu vlasti (paměti katolického legionáře)[Des combats pour la liberté de la patrie (les mémoire d'un légionnaire catholique)]*, Praha, 1933, 179 pages.

Jenne, Antonín, *V gorodském dvoře : vzpomínky z ruského zajetí, [Dans la cour de gorod : les souvenirs de la captivité en Russie]*, Praha : Albatros, 1927, 224 pages.

Jeřábek, František, *U dvora černohorského krále. Vzpomínky ze světové války [A la cour du roi du Monténégro.Souvenirs de la guerre mondiale]*, Brno, Moravský legionář, 1932, 75 pages.

Jesenský, Janko, *Cestou k slobode: úryvky z deníku 1914-1918 [Sur le chemin de la*

- liberté : extraits du journal 1914-1918*], Turčianský Sv. Martin, Matica slovenská, 1933, 272 pages.
- Jirásek, Josef, *Můj zápisník od počátku světové války r. 1914 a doba mého zajetí v Rusku a v Sibíři, [Mon carnet du début de la guerre mondiale jusqu'à l'an 1917 et la période de la captivité en Russie et en Sibérie]*, Červený Kostelec : Pavel Mervart, 2009, 237 pages.
- Johanis, František, *Zůstali jsme sami. Vzpomínky Františka Johanise [Nous sommes restés seuls. Les souvenirs de Johanis, František]*, Procházková, Eva (sous la direction de): *Sborník vlastivědných prací z Podblanicka : Českoslovenští legionáři z okresu Benešov [Le bulletin des travaux historico-géographiques de Podblanicko: Les légionnaires tchécoslovaques du département de Benešov*, Státní okresní archiv Benešov et muzeum okresu Benešov, Benešov, 2001, 346 pages, p. 207-225.
- John, Jaromír, *Listy z vojny, jež jsem psal synovi [Lettres de guerre, écrites à mon fils]*, Praha, Fr. Borový, 1917, 106 pages.
- Kadlec, Richard, *Rok československého vojska ve Francii. Prosté příběhy a podobizny [Une année de l'armée tchécoslovaque en France]*, Praha, Památník odboje, 1923, 361 pages.
- Kápar, Josef, *Cestou kamenitou [Par une route des pierres]*, Památník odboje, Praha, 1922, 132 pages.
- Kirchner, Jan, Bratří Kirchnerové. *Vzpomínky a zápisky z roty "Nazdar" ve Francii r. 1914-18 [Souvenirs et notes de la compagnie « Nazdar » en France en 1914-1918]*, Brno, Moravský legionář, 1931, 88 pages.
- Kliment, Josef, *Zápisky legionářovy : ze života a bojů na Rusi ve světové válce v letech 1914-1919, [Les notes du légionnaire : de la vie et des combats en Russie lors de la guerre mondiale dans les années 1914-1919]*, Středokluky : Zdeněk Susa, 2005, 159 pages.
- Kopecký, Antonín, *Ve šlépějích praděda loutkaře. Vzpomínky z války a legií [En suivant les traces du grand-père artiste de marionnettes. Les souvenirs de la guerre et des légions]*, Moravský legionářm Brno, 1933, 109 pages.
- Knapp, František, *Hanák na vojně a v revoluci [Un originaire de Haná dans la guerre et dans la révolution]* , Brno, Moravský legionář, 1934, 156 pages.
- Kříž, Adam, *Deník legionáře Adama Kříže [Le journal du légionnaire Adam Kříž]*, Praha, ČSOL, 2014, 231 pages.
- Kryštof, František, *Lovčen, Srbsko, Albánie, Soluň 1914-1918 [Lovcen – Serbie – Albanie – Thessalonique 1914-1918]*, Hradec Králové, František Šupka, 1927, 126 pages.

- Kubík, František, *Přežil jsem : frontový deník z 1. světové války, [J'ai survécu : le carnet du front de la Première Guerre mondiale]*, Nové Město na Moravě : Horácké muzeum, 2005, 149 pages.
- Květoň, Vladislav, *Vzpomínky z První světové války, [Les souvenirs de la Première Guerre mondiale]*, Prahám Stratos, 1995, 64 pages.
- Laška, Jan, *Pochod hladu Albanií (Z Niše do Valony) [La marche de la faim à travers l'Albanie (De Niš à Valona)]*, Praha, Pražská akciová tiskárna, 1920, 136 pages.
- Laška, Jan, *Stopami našeho odboje v Itálii, [Sur les traces de notre résistance en Italie]*, Praha, Pokrok, 1928, 48 pages.
- Lauseger, Emanuel Eugen, *Terezínští katané. Odyssea legionářova [Les bourreau de Terezín. L'odyssée d'un légionnaire]*, Praha, Družina čsl. Legionářů, 1922, 282 pages.
- Libiš, František, *Ve stínu Apenin a Alp [A l'ombre des Apennins et des Alpes]*, Brno, Moravský legionář, 1928, 122 pages.
- Lokay, Miroslav, *Československá legie v Itálii : vzpomínky účastníka k půlstoletí jejího založení [La légion tchécoslovaque en Italie : souvenirs d'un membre à l'occasion de son cinquantième anniversaire]*, New York, - , 1970, 31 pages.
- Lotocký, Ludvík, *Vídeň-Skobelovo-Zborov. Vzpomínky a zápisky prostého vojáka legií [Vienne – Skobelovo – Zborov. Souvenirs et notes d'un simple soldat des légions]*, Brno, Moravský legionář, 1926, 118 pages.
- Masařík, Josef, *Dobrovolně: prózy z let 1920-1924 [Volontaire : proses des années 1920-1924]*, Praha, Ladislav Kuncíř, 1927, 108 pages.
- Mašek, František, *V ruské legii a na cestě domů, Ze vzpomínek Františka Maška [Dans la légion russe et sur la route du retour]*, Procházková, Eva (sous la direction de): *Sborník vlastivědných prací z Podblanicka : Českoslovenští legionáři z okresu Benešov [Le bulletin des travaux historico-géographiques de Podblanicko: Les légionnaires tchécoslovaques du département de Benešov]*, Státní okresní archiv Benešov et muzeum okresu Benešov, Benešov, 2001, 346 pages, p. 183-206.
- Matějka, Felčar, *Když jsme špěli kolem světa k domovu. Božnáročné črty [Sur la route autour du monde. Esquisses]*, Praha, Knihovna Osvobození, 1922, 91 pages.
- Merunka, Josef, *Za ostnantým drátem. V Zajateckém táboře v Rumunsku [Derrière un fil barbelé. Dans un camp de prisonniers en Roumanie]*, Praha, Časopis, Kamarádství, 1934, 29 pages.
- Mráz, Jan, *Pluk Američanů [Le régiment des Américains]*, Praha, 1928, 245 pages.

- Mudrák, Augustin, *Bojoval jsem za císaře pána [J'ai combattu pour l'empereur]*, Jiří Červenka - Gelton, Nové Strašecí, 2011, 151 pages.
- Najbrt, Václav, *Berezovka. Ze zajateckého tábora do řad legií [Berezovka. Du camp de prisonniers dans les légions]*, Praha, Památník odboje, 1924, 94 pages.
- Navrátil, Alois, *S legiemi kolem světa [Le tour du monde avec les légions]*, Přerov, Compte d'auteur, 1928, 64 pages.
- Němec, Alois, *Ze zajetí do zajetí [D'une captivité à une autre]*, Hradec Králové, Kruh, 1974, 300 pages.
- Neumann, Stanislav Koska, *Elbasan. Válečné vzpomínky [Elbasan. Souvenirs de guerre]*, Praha, Kniha, 1922, 157 pages.
- Neumann, Stanislav Koska, *Bragožda a jiné válečné vzpomínky [Bragožda et autres souvenirs de guerre]*, Praha, Jan Fromek, 1928, 85 pages.
- Neumann, Stanislav Koska, *Vzpomínky [Souvenirs]*, Praha, Fr. Borový, 1931, 163 pages.
- Nováček, Miloslav, *Jeden z tisíců : životní osudy ruského legionáře Františka Nováčka, [Un parmi les milliers : le destin du légionnaire russe František Nováček]*, Strážnice : Miloslav Nováček, 2003, 150 pages.
- Novák, František, *Deník legionáře Františka Nováka : předával jsem carský poklad [Le journal du légionnaire František: comment j'ai transmis le trésor du tsar]*, Dvůr Králové n. Labem, ČSOL, 2012, 229 pages.
- Opletal, Bedřich, *Zápisky z velké války: anabáze hanáckého medika 1914-1920 [Les notes de la Grande Guerre: l'anabase d'un étudiant en médecine de Haná]*, Paseka, Praha – Lytomyšl, 1998, 142 pages.
- Papírník, Antonín, *Vzpomínky (1914-1918)[Souvenirs (1914-1918)]*, Praha, Pokrok, 1937, 92 pages.
- Páral, Alois, *Paměti [Mémoires]*, Brno, Šimon Ryšavý, 2009, 62 pages.
- Fink, Pavel, *Voják sedmé velmoci: vzpomínky novináře [Soldat de la septième puissance : souvenirs d'un journaliste]*, Brno, Novela, Jichovo nakladatelství, 1945, 250 pages.
- Pelišek, Josef, *V druhé zahraniční armádě. Vzpomínky a úvahy býv. domobrance v Itálii [Dans la seconde armée à l'étrangère. Souvenirs et réflexions de l'ancien combattant en Italie]*, Brno, Moravský legionář, 1929, 30 pages.
- Perna, František (1891-1945), *Dědův válečný deník [Le journal de guerre de mon grand-père]*, Hulín, O. Parobková, 2013, 145 pages.

Pitra, Rudolf, *Z Penzy do Ufy. Zápisky bratra Pitry [De Penz à Oufa. Les notes du frère Pitra]*, Praha, Památník odboje, 1922, 162 pages.

Pluháček, Petr, *Válečný deník, [Journal de guerre]*, Masarykova universita, Brno, 2008, 55 pages.

Poláček, Václav, *Zápisky Václava Poláčka ze světové války a ze života v Hojkově [Les notes de Václav Poláček de la guerre mondiale et de la vie à Hojkov]*, Calendula, Praha, 2011, 157 pages.

Pospíšil, Josef, *Vzpomínky na revoluci [Les souvenirs de la révolution]*, Praha, Naše vojsko, 1982, 196 pages.

Preininger, Ladislav, *Přísaha : deníky francouzského legionáře Ladislava Preiningera 1913-1940, [Le serment : les journaux du légionnaire français Ladislav Preininger 1913-1940]*, Praha, Votobia, 2001, 377 pages.

Procházka, Rudolf, *V srbském zajetí [En captivité en Serbie]*, Praha, Za svobodu, 1928, 410 pages.

Procházka, Rudolf, *V italském zajetí. O životě v zajateckých táborech, v legii a u italské domobrany 1915-1929 [En captivité en Italie. De la vie dans les camps de prisonniers, dans les légions et dans l'armée en Italie]*, Praha, Svaz čs. Důstojnictva, 1938, 293 pages.

Prudil, František, *Legionarska Odyssea, [L'Odysée légionnaire]*, Praha, Lucie, 1990, 104 pages.

Ptašinský, Fráňa, *Zlomky anabáze. Hrst feuilletonů z Ruska a Francie [Fragments de l'anabase. Une poignée de feuilletons de Russie et de France]*, Brno, Moravský legionář, 1932, 54 pages.

Rambousek, Jan, *Z války a míru. Dle vypravování legionářské setniny Na zdar ! [De la guerre et de la paix. Selon les histoires de la compagnie des légionnaires Na Zdar!]*, Kežmaro, Compte d'auteur, 1931, 119 pages.

Řehounek, Jan, *Příběh legionáře : v zavšivené košili a se šrapnelem v těle kolem světa (Podle zápisků Rudolfa Sergeje Řehounka) [L'histoire du légionnaire: dans une chemise pleine de poux et avec un morceau de schrapnel dans le corps sur la route autour du monde (Selon les notes de Rudolf Sergej Řehounek)]*, Kaplanka, Nymburk, 2011, 119 pages.

Reich, Ludvík, *Pod praporem bíleho orla [Sous le drapeau à l'aigle blanc]*, Brno, Moravský legionář, 1932, 90 pages.

Richter, František, *Pod prapory legií. Z táborů zajateckých do Sibíře a kolem světa [Sous*

les drapeaux des légions. Depuis les camps de prisonniers vers la Sibérie et puis autour du monde], Praha, Sdružení Kolokol, 1924, 105 pages.

Ryneš, Adolf, *Zpověď vojáka desátého pluku [La confession d'un soldat du dixième régiment]*, Praha, K. Smolík, 1935, 269 pages.

Rypl, Václav, *Války rub a líc [Le recto et le verso de la guerre]*, Praha, Družina čsl. Legionářů, 1929, 261 pages.

Šelf, Josef, *Paměti domobrance 28. pluku z války světové 1914-1918 [Mémoires d'un soldat du 28^e régiment pendant la guerre mondiale]*, České Budějovice, Compte d'auteur, 1922, 156 pages.

Šifter, František, *Ruské obrázky [Images russes]*, Praha, Ústřední dělnické knihkupectví a nakladatelství, 1920, 88 pages.

Šimurda, Václav, *Obrázky a vzpomínky československého vojska na Rusi 1914-1920, [Les images et les souvenirs de l'armée tchécoslovaque en Russie]*, Město Zubří : Muzejní rada Muzea Zubří, 2004, 176 pages.

Skácel, Jindřich, *S generálem Syrovým v Sibiři [En Sibérie avec le général Syrový]*, Praha, Knihovna Obrození, 1923, 249 pages.

Skála, František, *Válečný deník 1914-1918 [Journal de guerre 1914-1918]*, Kyšperk, Edice Orlický kraj, 1937, 307 pages.

Slanička, Josef, *Ze slavných dob České družiny. Vzpomínky starodružinika [Du temps glorieux de la Česká družina. Souvenir d'un membre de la première heure]*, Praha, Družina čsl. Legionářů, 1929, 233 pages.

Šlechta, Theodor, *Sám v požáru světovém: vzpomínky z vojenského života za světové války 1916-1918 [Seul dans l'incendie mondial : souvenirs de la vie militaire dans la guerre mondiale 1916-1918]*, Červený Kostelec, Pavel Mervart, 2014, 477 pages.

Šlesingr, Jan, *Legionáři, [Les légionnaires]*, Olomouc, Epava, 2005, 87 pages.

Šnejdárek, Josef, *Pochoduj, nebo zemři! [Marche ou crève!]*, Praha, Elka Press, 1994, 232 pages.

Sojka, Bohumil, *Vzpomínky českého zajatce z válečného tažení do Srbska [Souvenirs d'un prisonnier de guerre de la campagne militaire contre la Serbie]*, Chicago, Čs. ústřední knihkupectví, 1919, 60 pages.

Soušek, Vladimír, *Z Olomouce na perské hranice (Vzpomínky ze světové války) [Depuis Olomouc jusqu'à la frontière perse (Souvenirs de la guerre mondiale)]*, Brno, Moravský

legionář, 1930, 229 pages.

Šperling, Bohumil, *Český důstojník na frontách monarchie – válečný deník [Un officier tchèque sur les fronts de la monarchie – journal de guerre]*, Brno, - , 2002, 80 pages.

Šrámek, František, *Listy z vojny [Lettres de guerre]*, Praha, Československý spisovatel, 1956, 282 pages.

Šrámek, Josef, *Paměti z první světové války 1914-1918 Josefa Šrámka z Ústí nad Labem [Les mémoires de la première guerre mondiale 1914-1918 de Josef Šrámek d'Ústí nad Labem]*, Tribun, Brno, 2007, 93 pages.

Starý, Karel, *Deník Karla Starého [Le journal de Karel Starý]*, Praha, Naše revoluce, 1929, 32 pages.

Stuchl, Karel, *Z Hradešic do Vladivostoku a zpět: válečná deník legionáře [Depuis Vladivostok à la maison : le journal de guerre d'un légionnaire]*, Praha, Volvox Globator, 2014, 181 pages.

Sulíček, Josef, *Z Vizovic kolem kontinentu : příběh legionáře Josefa Sulíčka, [De Vizovice autour d'un continent : l'histoire du légionnaire Josef Sulíček]*, Vizovice : Město Vizovice, 2010, 111 pages.

Švec, Josef, Jiří, *Deník plukovníka Švece [Le journal du colonel Švec]*, Památník odboje, Za svobodu, 1929, 220 pages.

Svoboda, Karel, *S vichřicí do dvou světadílů : dokumentární historie ruského legionáře, [Avec la tempête à travers de deux continents : l'histoire documentaire du légionnaire russe]* Praha : Professional Publishing, 2006, 242 pages.

Svoboda, Ludvík, *Cestami života, [Par les voies de la vie]*, Praha, Naše vojsko, 1971, 435 pages.

Švyhnos, Lev, *Třemi Legiemi [Par trois légions]*, Brno, Moravský legionář , 1935, 140 pages.

Tichý, František, *Turkestan [Turkestan]*, Hradec Králové, Compte d'auteur, 1923, 195 pages.

Tošnar, Jan, *Hlídky na Zensonu [La garde à Zenson]*, Brno, Moravský legionář, 1930, 187 pages.

Turanec, Josef, *Pramene obrany: paměti generála Jozefa Turanca [Les sources de la guerre : les mémoires de général Jozef Turanec]*, Banská Bystrica, Múzeum Slovenského národného povstania, 2012, 316.

Tříška, Jan F., *Zapomenutá fronta : vojákův deník a úvahy jeho syna*, [Le front oublié : le journal du soldat et les réflexions de son fils], Praha : Ivo Železný, 2001, 174 pages.

Ulrych, Emil, *S Francií za svobodu světa : čeští dobrovolníci ve francouzské armádě (cizinecká legie) 1914-1918*, [Avec la France pour la liberté dans le monde : les volontaires tchèques dans l'armée française (Légion étrangère) 1914-1918], Smíchov [Praha] : Stanislav Minařík, 1920, 126 pages.

Váchal, Josef, *Malíř na frontě, Soča a Itálie 1917-1918* [Un peintre sur le front, Isonzo et Italie 1917-1918], Praha/Litomyšl, Paseka, 1996, 262 pages.

Valoušek, Jan, *Přes Karpaty do Sibiře. Na Sibiři. U Kirgizů*, [A travers les Carpates jusqu'en Sibérie. En Sibérie ? Chez les Kirghizes], Praha, Všeslovenská expedice Havlíčkova, 1920, 98 pages.

Vaněk, Vladimír, *Moje válečná odyssea. Osudy starodružiníka ve čtyřech dílech* [Mon odyssee de guerre. Le destin d'un membre de la « vieille compagnie » en quatre parties], Praha, Knihovna Obrození, 1925, 224 pages.

Vitáček, Major, *Neznámý voják. Vzpomínky prvního českého dobrovolníka* [Un soldat inconnu. Souvenirs du premier volontaire tchèque], Praha, Compte d'auteur, 1927, 254 pages.

Vítek, Jaroslav, *V cizích službách. (Deník ze světové války)* [Au service des étrangers. (Journal de la guerre mondiale)], Česká Skalice, Compte d'auteur, 1936, 399 pages.

Voců, František Vladimír, *Naši v Dobrudži. Drobné črty a vzpomínky ze srbské dobrovolnické divize* (Les nôtres à Dobrudja. Menues esquisses et souvenirs de la division des volontaires en Serbie), Praha, Družina čsl. Legionářů, 1929, 216 pages.

Vodička, Jan, *Jak jsme žili a bojovali. Ze vzpomínek, článků a reportáží* [Comment nous avons vécu et combattu. Souvenirs, articles, reportages], Praha, Naše vojsko, 1957, 165 pages.

Vondráček, František, *Husité dvacátého století. Deník ruského legionáře* [Les Hussites du vingtième siècle. Journal d'un légionnaire en Russie], Praha, Čsl. Vědecký ústav vojenský, 1922, p. 159.

Vondráček, František, *Tragedie Ruska. Deník československého dobrovolníka z doby ruské revoluce v r. 1917* [La tragédie russe. Le journal d'un volontaire tchécoslovaque de la révolution de l'année 1917], Praha, Památník odboje, 1922, 163 pages.

Výborný, Jaroslav, *Vojna krotká i vážná. Hrst vzpomínek na službu v armádě rakouské i československé* [La guerre légère et sérieuse. Une poignée de souvenirs aux armées

autrichienne et tchécoslovaque], Brno, Moravský legionář, 1932, 108 pages.

Wagner, Karel, *S českým plukem na ruské frontě [Avec un régiment tchèque sur le front russe]*, Praha, Knihovna Kamarádství, 1936, 154 pages.

Wurm, Miloš, *Paměti Miloše Wurma [En mémoire à Miloše Wurm]*, Brno, Moravský legionář, 1923, 30 pages.

Žák, Jan, *Z Dalmácie do Haliče: vzpomínky českého lesníka, účastníka bojů 1. světové války 1914-1918 [Depuis la Dalmatie jusqu'en Galicie : souvenirs d'un garde forestier tchèque, participant des combats de la Première Guerre mondiale 1914-1918]*, České Budějovice, Vlastimil Johanus, 2015, 72 pages.

Zeman, Adolf, *Sibiřské obrázky [Images de Sibérie]*, Praha, Legiografie, 1922, 119 pages.

Zeman, Adolf, *Československá Odyssea: dojmy čl. novináře – dobrovolce z cesty na lodi "President Grant" Z Vladivostoku do vlasti: Tichý oceán, květen-červen 1920 [L'Odysée tchécoslovaque : impression d'un journaliste et volontaire tchèque du voyage sur le bateau « President Grant » depuis Vladivostok à la maison. L'océan pacifique, mai-juin 1920]*, Praha, Otto, 1920, 317 pages.

Zemek, Oldřich, *Světovým požárem, Paměti [A travers l'incendie du monde, Mémoires]*, Ústřední legionakladatelství, Praha, 1929, 500 pages.

Zmrhal, Karel, *Za bouře v Rusku [En Russie dans l'orage]*, České Budějovice, J. Svátek – Jihočeské lidové nakl., 1919, 134 pages.

1.1.4 Témoignages littéraires

Chab, Václav, *Jihočeský selský vůdce Radola : politická reportáž*, Praha, Svaz, národního osvobození, 1931, 49 pages.

Fibich, Karel, *Povstalci: Podle vlastních zápisků a deníku 2. čtyř z května 1915 až června 1917, Volume I. Stopami ke Zborovu, Valašské Meziříčí*, Praha, Za Svobodu, 1930, 275 pages.

Fibich, Karel, *Povstalci: Podle vlastních zápisků, vzpomínek bratří a deníku 2. (1.) čtyř 1. roty I. Ppuku M. Jana Husi. Volume II. Mogila, Valašské Meziříčí*, Praha, Za Svobodu 1930, 316 pages.

Fibich, Karel, *Povstalci. Volume III. Povolžská fronta, Valašské Meziříčí*, Praha, Za Svobodu, 1930, 429 pages.

Fibich, Karel, *Bajkal – Vladivostok: Dokončení trilogie Povstalci: Podle vlastních deníků, původních dopisů a poznámek bratří F. Čecha a Matěje Nižnanského z roku 1919*, Valašské

- Meziříčí, Praha, Za Svobodu, 1931, 392 pages.
- Fibich, Karel, *Povstalci. V. Vladivostok – ČSR. Plavba lodí Liverpool-Maru 9. VII. Až 12. IX. 1919*, Praha, Za svobodu, 1932, 251 pages.
- Fibich, Karel, *Povstalci doma*, Brno, Moravský legionář, 1936, 22 pages.
- Hašek, Jaroslav, *Osudy dobrého vojáka Švejka*, volume I.V zázemí, Praha, A. Synek, Sauer, 1920, 255 pages.
- Hašek, Jaroslav, *Osudy dobrého vojáka Švejka*, volume II Na Frontě, Praha, A. Synek, Sauer, 1920, 255 pages.
- Hašek, Jaroslav, *Osudy dobrého vojáka Švejka*, volume III. Slavný výprask, Praha, A. Synek, 1922, 256 pages.
- Hašek, Jaroslav, *Osudy dobrého vojáka Švejka*, volume IV. Pokračování slavného výprasku, Praha, A. Synek, 1923, 255 pages.
- Horák, Jan , *V bouři nad Piavou: Historie z italské fronty*, Olomouc, R. Promberger, 1930, 190 pages.
- Jaroslavecký, B. (Šauer Jaroslav), *Na východní frontě dobře...příběhy ze světové války a zajetí*, Plzeň, České ročenky, 1933, 280 pages.
- John, Jaromír, *U táborového ohně*, Praha, Ústřední dělnické knihkupectví a nakladatelství, 1917, 86 pages.
- John, Jaromír, *Zbloudilý syn*, Praha, Fr. Borový, Karel Synek, 1934, 48 pages.
- Kaplický, Václav, *Gornostaj*, Praha, Družstevní práce, 1936, 230 pages.
- Kopta, Josef, *Cestou k osvobození: Básně v Rusku 1915-1919*, Praha, Památník odboje, 1920, 79 pages.
- Kopta, Josef, *Očima legionáře*, Praha, Legionářský směr, 1923, 219 pages.
- Kopta, Josef, *Třetí rota*, Praha Čin, 1924, 752 pages.
- Kopta, Josef, *Revoluce: drama o třech dějstvích*, Praha, Čin, 1925, 179 pages.
- Kopta, Josef, *Třetí rota na magistrále*, Praha, Čin, 1927, 591 pages.
- Kopta, Josef, *Třetí rota doma*, Praha, Čin, 1934, 889 pages.
- Kratochvíl, Jaroslav, *Prameny I*, Praha, Čin, 1934, 423 pages.
- Kratochvíl, Jaroslav, *Prameny II*, Praha, Čin, 1934, 358 pages.
- Kubka, František, *Barvy východu*, Praha, Pražská akciová tiskárna, 1923, 146 pages.

- Kubka, František, *Hvězda králů : básně*, Praha, Ot. Štorch-Marien, Aventinum, 1925, 46 pages.
- Kubka, František, *Ataman Rinov (vichřice): hra o třech dějstvích s předehrou*, Praha, Čin, 1928, 113 pages.
- Langer, František, *Za cizí město*, Irkutsk, Inf. osvět. odbor. Čsl. vojska na Rusi, 1919, 80 pages.
- Langer, František, *Železný vlk : (příběhy z naší anabase)*, Praha, G. Volenský, 1920, 184 pages.
- Langer, František, *Pět povídek z vojny*, Charbin, Inf. osvět. odbor. Čsl. vojska na Rusi, 1920, 102 pages.
- Langer, František, *Vítězové*, Praha, Čsl. Červený kříž, 1920, 8 pages.
- Langer, František, *Pes druhé roty*, Praha, Gustav Voleský, 1923, 294 pages.
- Langer, František, *Legionářské povídky*, Brno, Dědictví Havlíčkovo, 1928, 63 pages.
- Langer, František, *Jízdní hlídka: hra o třech dějstvích*, Praha, Fr. Borový, Dilia, 1935, 93 pages.
- Langer, František, *Legionářské prózy*, Praha, Kvarta, 2003, 493 pages.
- Medek, Rudolf, *Lví srdce*, Irkutsk, Informačně osvětový odbor MV, Památník odboje, Bohuslav Hendrich, 1919, 77 pages.
- Medek, Rudolf, *Živý kruh*, Praha, Bradáč, 1923, 58 pages.
- Medek, Rudolf, *Anabase*, Praha, Jos. R. Vilímek, 1927, 588 pages.
- Medek, Rudolf, *Plukovník Švec*, Praha, Jos. R. Vilímek, 1928, 145 pages.
- Nemasta, Josef, *Básně. Červený kohout : 1917-1919*, Chabrin, Praha, Osvětový odbor čsl. Vladivostok, Čin, 1920, 76 pages.
- Němeček, Zdeněk, *Legionářské novely*, Praha, Památník odboje, 1920, 265 pages.
- Neumann, S. K., *Třicet zpěvů z rozvrat (básně : 1914-1918)*, Praha, Fr. Borový, 1918, 89 pages.
- Neumann, S. K., *Válčení civilistovo*, Vyškov, František Obzina, 1925, 96 pages.
- Neumann, S. K., *1914-1918: básně*, Praha, Fr. Borový, Čsl. Spisovatel, 1927, 131 pages.
- Novotný, Josef, *Smrti k životu. Kronika přerodu sibiřského legionáře*, Praha, Grosman a Svoboda, 1921, 164 pages.

- Fink, Pavel, *Umírající království: Glossy a materiály ze zápisníčku válečného korespondenta*, Praha, Památník odboje, 1920, 108 pages.
- Fink, Pavel, *Bílý admirál: profil Kolčakovštiny: poznámky a dokumenty: ze zápisníku válečného korespondenta*, Praha x, Čin, Družstvo Mor. Kola spis. 1921, 303 pages.
- Fink, Pavel, *Bílý admirál: Mezi mohylami (seconde partie)*, Praha, Čin, 1922, 319 pages.
- Fink, Pavel, *Zajetí babylonské: román zajatce. Volume I*, Praha, Pavel Fink, 1924, 514 pages.
- Fink, Pavel, *Zajetí babylonské: román zajatce, Válčící národ. Volume II*, Praha, Pavel Fink, Mars, 1925, 694 pages.
- Písecký, Ferdinand, *Pod mrakem : 1914-1917 (Jiří Mařín, pseudonym)*, Chicago České nár. Sdružení v Americe, 1917, 56 pages.
- Písecký, Ferdinand, *Krev není voda : tři aktovky*, Cleveland, Včelky, 1918, 76 pages.
- Písecký, Ferdinand, *Když tekla krev : 1914-1918*, Praha, B. Kočí, 1919, 165 pages.
- Písecký, Ferdinand, *Krev není voda : dvě aktovky z doby revoluce*, Praha, F. Švejda, 1919, 56 pages.
- Písecký, Ferdinand, *Světlem za svobodou : osudy československého legionáře*, Praha, Ústřední nakladatelství a knihkupectví učitelstva čsl., 1920, 201 pages.
- Písecký, Ferdinand, *Generál M. R. Štefánik*, Praha, Svaz národního osvobození, 1929, 137 pages.
- Poláček Karel, *Čtrnáct dní na vojně*, Praha, Obelisk, 1925, 60 pages.
- Poláček Karel, *Okresní město. Román*, Praha, Fr. Borový, 1936, 324 pages.
- Poláček Karel, *Hrdinnové táhnou do boje*, Praha, Fr. Borový, 1936, 290 pages.
- Poláček Karel, *Podzemní město*, Praha, Fr. Borový, 1937, 311 pages.
- Poláček Karel, *Vyprodáno*, Praha, Fr. Borový, 1939, 251 pages.
- Pražský Ferdinand, *Nem, nem, soha! Osudy italského legionáře v maďarském zajetí*, Brno, Moravský legionář, 1930, 201 pages.
- Pražský, Ferdinand, *Trnitými cestami*, Brno, Moravský legionář, 1931, 70 pages.
- Šrámek, Fráňa, *Žasnoucí voják: povídky z vojny*, Praha, Fr. Borový, Čsl. Spisovatel, 1924, 282 pages.
- Štěpánek, Zdeněk, *Monastýr nad Tajgou (za praporkem Pepíka Bárty): dramatická epizoda z bojů na urlaxé frontě o třech dějstvích*, Praha, Hejda a Tuček, 1929, 100 pages.

- Štěpánek, Zdeněk, *Transport č. 20 : Komedie o třech dějstvích*, Praha, Evžen J., Rosendorf, 1932, 63 pages.
- Valenta-Alfa, Václav, *Sibiřské jedovatosti*, Praha, Čin, 1923, 179 pages.
- Valenta-Alfa, Václav, *Do legie*, Praha, Ústřední nakladatelství a knihkupectví učitelstva čsl., 1924, 189 pages.
- Valenta-Alfa, Václav, *S maminkou u Tatarů a jiné povídky z vojny*, Praha, Ústřední nakladatelství a knihkupectví učitelstva čsl., 1924, 160 pages.
- Valenta-Alfa, Václav, *V ruském zajetí: Příběhy z světové války*, Praha, Topič, 1925, 121 pages.
- Valenta-Alfa, Václav, *Povídky z vojny*, Praha, Státní nakladatelství, 1925, 96 pages.
- Valenta-Alfa, Václav, *U bajkalských tunelů*, Praha, Státní nakladatelství, 1927, 93 pages.
- Valenta-Alfa, Václav, *Za hlasem krve: povídky o našich na Sibiři*, Praha, Státní nakladatelství, 1928, 110 pages.
- Valenta-Alfa, Václav, *Hrdinové*, Praha, Ústřední nakladatelství a knihkupectví učitelstva čsl., 1928, 159 pages.
- Valenta-Alfa, Václav, *Buran na magistrále*, Plzeň, Učitelská rada, 1929, 41 pages.
- Valenta-Alfa, Václav, *Na magistrále*, Praha, Dědictví komenského, 1930, 178 pages.
- Valenta-Alfa, Václav, *Medvěd 8. pluku*, Praha, Státní nakladatelství, 1933, 107 pages.
- Valenta-Alfa, Václav, *Medvěd Ivan: legionářské povídky*, PrahaNovina, 1937, 176 pages.
- Valenta-Alfa, Václav, *Hrdina Fed'ka. Hra o škole nezletilých dobrovolců čsl. Vojska na Sibiři*, Praha, A. Neubert, 1937, 79 pages.
- Veselý Adolf, *Valentina Čejky ráj I peklo : Poválečný román č. Člověka, veršem napsaný*, Brno, Moravský legionář, Moravské kolo, 1921, 131 pages.
- Vypel Jaroslav, *Srdce vstříc : verše o Rusku a legiích*, Brno, Moravský legionář, 1934, 54 pages.
- Weiss, Jan, *Barák smrti*, Praha, Volná myšlenka československá, 1927, 131 pages.
- Zeman, Adolf, *Vasil Innokentějevič: kus sibiřské epopoje*, Praha, Adolf Zeman, 1922, 308 pages.
- Zeman, Adolf, *Mračna : román*, Praha, Národní osvobození, Pokrok, 1926, 506 pages.
- Zeman, Adolf, *Plukovník Švec*, Praha, Sfinx, B. Janda, 1930, 327 pages.

- Zeman, Adolf, *Mrtvá baterie : legionářská trilogie, I. Osvoboditelé*, Praha, Sfinx, B. Janda, 1931, 433 pages.
- Zeman, Adolf, *Mrtvá baterie : legionářská trilogie, II. Sirotci*, Praha, Sfinx, B. Jand, 1932, 373 pages.
- Zeman, Adolf, *Mrtvá baterie : legionářská trilogie, III. Proklatci*, Praha, Sfinx, B. Janda, 1933, 335 pages.
- Zeman, Adolf, *Piráti svobody (román italských legií)*, Praha, Sfinx, B. Janda, 1935, 299 pages.
- Zeman, Adolf, *Hrdina Angličan : mongolská rhapsodie*, Praha, Jos. R. Vilímek, 1936, 253 pages.
- Zeman, Adolf, *Zborov: román hrdinských srdcí*, Praha, Jos. R. Vilímek, 1936, 346 pages.
- Zeman, Adolf, *Veliká hra: druhá kniha legionářské trilogie Bouře (román italských legií)*, Praha, Sfinx, B. Janda, 1936, 312 pages.
- Zeman, Adolf, *Zborov: bohatýrská hra o 5 dějstvích*, Praha, Jos. R. Vilímek, 1937, 79 pages.
- Zeman, Adolf, *Doss Alto : román italské legie*, Praha, Jos. R. Vilímek, 1938, 284 pages.
- Zeman, Adolf, *Hrdinové od Arrasu*, Praha, Jos. R. Vilímek, 1938, 357 pages.
- Zeman, Adolf, *Nepřátel se nelekali: o třech slavných bitvách za svobodu národa*
Praha, Jos. R., Vilímek, 1938, 297 pages.
- Zemek Oldřich, *Hlas Krve: 1914-1918*, Praha, Památník odboje, comte d'auteur, 1920, 58 pages.
- Zemek Oldřich, *Z Asie do Evropy : vypravování o návratu legionářů*, Brno, Moravský legionář, 1926, 155 pages.
- Zemek Oldřich, *V zemi vycházejícího slunce: vypravování ze života našich legionářů v Japonsku*, Brno, Dědictví Halvlíčkovo, 1928, 59 pages.
- Zemek Oldřich, *Vítězství nebo smrt : vypravování o životě a bojích ruských legionářů*, Brno, Dědictví Halvlíčkovo, 1928, 158 pages.
- Zemek Oldřich, *Vojáček : povídka*, Brno, Oldřich Zemek, 1933, 72 pages.

1.1.5 Recueils de témoignages collectifs

- Černochová, Anna, *Medzi životom a smrťou: príbehy priamych účastníkov I. Svetovej vojny, Nové mesto nad Váhom*, Tising, 2013, 120 pages.

Československé legie ve Francii : První sborník francouzských legionářů k desátému výročí samostatnosti Československé republiky, Kruh francouzských legionářů, za redakce bratra Lad. Preiningera [Les légions tchécoslovaques en France:Premier bulletins des légionnaires français à l'occasion du dixième anniversaire de l'indépendance de la République tchécoslovaque, Cercle des légionnaires français, sous la direction du frère Ladislav Preininger, Praha, 1928, p. 326, 32 illustrations.

Sborník : československá legie ve Francii 1914-1918, Kruh francouzských legionářů [Bulletin : la légion tchécoslovaque en France 1914-1918, Cercle des légionnaires tchèques], Melantrich, Praha Smichov 1930, 394 pages, 32 illustrations et photographies.

Písecký, Ferdinand, Hej Slováci.. ! Hrst rozpomienok slovenských legionárov [Allo les Slovaques... ! Une poignée de souvenirs des légionnaires slovaques], upravil F. Písecký, Knižnica pro slovenskú mládež, Statné nakladateľstvo, Bratislava, 1933.

Zeman, Adolf, (dir.), Cestami odboje: (jak žily a kudy táhly čs. legie). Díl I, Z rakouských pout k svobodě, Praha, Pokrok, 1926, 372 pages.

Zeman, Adolf, (dir.), Cestami odboje: (jak žily a kudy táhly čs. legie). Díl II, V zajetí, Praha, Pokrok, 1927, 491 pages.

Zeman, Adolf, (dir.), Cestami odboje: (jak žily a kudy táhly čs. legie). Díl III, Počátky odboje, Praha, Pokrok, 1927, 409 pages.

Zeman, Adolf, (dir.), Cestami odboje: (jak žily a kudy táhly čs. legie). Díl IV, Anabase, Praha, Pokrok, 1928, 572 pages.

Zeman, Adolf, (dir.), Cestami odboje: (jak žily a kudy táhly čs. legie). Díl V, Domů, Praha, Pokrok, 1929, 372 pages.

Žipek, Alois (redactor), Domov za války (Svědectví účastníků) [La Patrie pendant la guerre (Les témoignages des participants), Díl 1. Rok [l'année] 1914, Praha, Nakladatelství Pokrok, 1929, 363 pages.

Žipek, Alois (redactor), Domov za války (Svědectví účastníků) [La Patrie pendant la guerre (Les témoignages des participants), Díl 2. Rok [l'année] 1915, Praha, Nakladatelství Pokrok, 1930, 444 pages.

Žipek, Alois (redactor), Domov za války (Svědectví účastníků) [La Patrie pendant la guerre (Les témoignages des participants), Díl 3. Rok [l'année] 1916, Praha, Nakladatelství Pokrok, 1930, 431 pages.

Žipek, Alois (redactor), Domov za války (Svědectví účastníků) [La Patrie pendant la guerre (Les témoignages des participants), Díl 4. Rok [l'année] 1917, Praha,

Nakladatelství Pokrok v Praze, 1931, 475 pages.

Žipek, Alois (redactor), *Domov za války (Svědectví účastníků) [La Patrie pendant la guerre (Les témoignages des participants), Díl 5. Rok [l'année] 1918*, Praha, Nakladatelství Pokrok, 1931, 679 pages.

1.2 *Témoignages en allemand*

1.2.1 *Témoignages inédits*

Universität Wien : Dokumentacion Liebensgeschichtlicher Aufzeichnungen [LDA]

Fonds personnels

- Atzinger, Franz.
- Bauer, Michael, *Lebenserinnerung* [Mémoires], texte imprimé, 84 pages A4 avec photographies, la Première Guerre mondiale p. 25-60.
- Baumgartner, Otto, Correspondance familiale de la captivité.
- Brinkmann, Hans (Dr.), Tagebuch, Brief, Kriegsbuch f.d. Jugend, [Journal intime, Lettres, Journal de guerre de ma jeunesse], Photocopie du journal original, 8 pages A4.
- Brunovský, Pavol, JUDr., *Kinder! Ich glaube, dass ich euch eine Freude bereite, wenn ich...* [*Mes enfants ! Je crois vous faire du plaisir si je ...*], souvenirs couvrant la période de la fin du 19e siècle jusqu'en 1935, tapuscrit, 88 pages A4.
- Danninger, Franz, *Erinnerungen von Franz Danninger an die Zeit von 1908-1920 [Souvenirs de Franz Danninger de la période 1908-1920]*, transcription, trois pages relative à la Première Guerre mondiale.
- Derka, Anton, *Aus meiner Militärzeit [(Souvenirs) Du temps passé à l'armée]*, texte imprimé, du 26/07/1915 à la fin de la guerre.
- Divinzenz, Alois, *Feldkorrespondenz [Correspondance de guerre]*, transcription.
- Fanta, Karl, Ing, *Familien Geschichte und Erinnerungen [Histoire et souvenirs de famille]*, 4 volumes. Tapuscrit. Le passage relatif à la Première Guerre mondiale : le volume 2, 303 pages A4, le volume 3, 233 pages A4 et le volume 4, 292 pages A4.
- Gaiswinkler, Adolf, Notes de guerre, tapuscrit, 95 pages.
- Geissler, Emil, *Mein Leben in Wien Favoriten 1876 bis 1957 [Ma vie à Favoriten à Wien de 1876 à 1957]*, rédigé 1942-1946, texte structuré en chapitres, 202 pages A4, passage relatif à la Première Guerre mondiale : « Kriegszeit » p. 173-186.

- Geitner, Leo (Pr.), *Episoden eines Lebens [Episodes d'une vie]*, tapuscrit, 186 pages, passage relatif à la Première Guerre mondiale p. 13-42.
- Graf, Heinrich, *1914-1921. Aus meinem Tagebuch, [1914-1921. A partir de mon journal]*, une photocopie du journal manuscrit en cursive, 110 pages.
- Gruss, Franz, *Erinnerungen an die Kriegsgefangenschaft [Souvenirs de la captivité]*, tapuscrit, 15 pages et *Erinnerungen an meinen Freund Franz Atzinger [Souvenirs de mon ami Franz Atzinger]*, rédigé en 1939, tapuscrit 16 pages.
- Hahn, Alexander, souvenirs autobiographiques, trois cassettes audio déposées aux archives.
- Hanausek, Anton, *Illava (1899-1905)*, photocopie du journal manuscrit, 13 pages ; *Wien vor 1914 [Vienne avant 1914]*, photocopie du journal manuscrit, 63 pages ; *Der Erste Weltkrieg aus meinem Erleben 14-18 [Mon expérience de la Première Guerre mondiale 14-18]*, photocopie du journal manuscrit, 86 pages,
- Heinisch, Franz, *Opas Leben [La vie de mon grand-père]*, texte manuscrit, 50 pages A4 avec annexes. Le passage relatif à la Première Guerre mondiale p. 13-44.
- Herz, Johann, *Tagebuch des Gefreiten Johann Herz [Le journal du première classe Johann Herz]*, transcription du journal de guerre et des poèmes, 28 pages A4.
- Hindls, Arnold, *In russischen Kriegsgefangenschaft 1914-1920 [Prisonnier de guerre en Russie]*, souvenirs manuscrits, 39 pages.
- Jud, Max (nur einen Brief), *Feldkorrespondenz [Correspondance de guerre]*, une seule lettre, destiné au beau-frère, datée du 19/09/1915, front italien.
- Kahn, Oskar, *Ein Lebenslauf war nicht mehr Lieb und Lust [La vie n'était plus l'amour et désir]*, tapuscrit, 126 pages A4, le passage relatif à la Première Guerre mondiale p. 15-65.
- Kegele, Alois, *Serbisches Tagebuch [Le journal de Sibérie]*, une copie du texte publié dans : *Bludnzer Geschichtblatter*, Heft 68 (2003), Herausgegeben vom Geschichtsverein Region Bludenc, articles: Otto Schwald, « Alois Kegele – ein Brandner Bauer im Ersten Weltkrieg », p. 3-11 et Alois Kegele, « Serbishces tagebuch », p. 12-38.
- Klaus, Reinhold, *Das Rote Buch des Krieges 14-18 [Le livre rouge de la Guerre 14-18]*, tapuscrit, 100 pages A4.
- Kratochwill, Laurenz, une photocopie du journal manuscrit, 18 pages A4.

- Lauer, Hans (Dipl. Ing) et Vilma Lauer, *Tagebuch vom Hans (1916-1918)* [*Le journal de Hans (1916-1918)*], une photocopie du journal manuscrit, 35 pages A4.
- Linert, Gustav, *Mein Lebenslauf 1887-1975* [*Ma vie 1887-1975*], tapuscrit, 38 pages A4, le passage relatif à la guerre p. 5-19.
- Maschek, Ernst, *Erster Weltkrieg. Aus meiner Soldatenzeit 1915-1918* [*Première guerre mondiale, Mon service de soldat 1915-1918*], photocopie de la transcription manuscrite du journal de guerre datée du 1962, texte rédigé en cursive, 278 pages.
- Mechtler, Josef, *Kriegstagebuch 1914-1921* [*Journal de guerre 1914-1921*], une partie conservée sous forme d'un document publié : *Heimatraum der Gemeinde Niederleis, Verein der freunde u. Förderer, Mitteilungsblatt*, V. 1/84, le reste comme une transcription dactylographiée.
- Migschitz (Migsich), Mathias, Transcription du journal de guerre, 90 pages A4.
- Obergottsberger, Franz, *Ich höre noch die Nachtigall. Die Lebensgeschichte des Franz Obergottsberger* [*J'entends encore le rossignol. Mémoires de Franz Obergottsberger*], 269 pages, le passage relatif à la Première Guerre mondiale : chapitre « Krieg und Gefangenschaft ».
- Obermülner, Johann, *Kriegserlebnisse im Weltkrieg 1914-1918* [*L'expérience de la guerre mondiale 1914-1918*], journal original, 140 pages.
- Penz, Franz, *Lebenserinnerungen* [*Mémoires*], manuscrit rédigé en allemand actuel, 30 pages.
- Pernitza, Friedrich, *Mein ich an Dich I, II, Aus unsere familien Geschichte* [*Mon récit pour toi I, II. De notre histoire familiale*],
- Pfisterer, Johann, *Die Lebenserinnerungen von Johann Pfisterer* [*Les mémoires de Johan Pfisterer*], tapuscrit, 91 pages, le passage relatif à la Première Guerre mondiale p. 88-90.
- Polzer (Dr.), *Drei tage am Isonzo* [*Trois jours sur le front d'Isonzo*], texte rédigé à la fin de 1916, transcription, le texte a été publié.
- Pomberger, Gottlieb, *Wiedergabe der Erlebnisse und Begebenheiten im Weltkrieg von Jahre 1914 bis 1918* [*Rendu des expériences et des événements de la guerre mondiale de 1914 à 1918*], tapuscrit, 166 pages, le texte a été publié.
- Posch, Josef, *Aufzeichnungen vom 1. Janner 1917 bis 31. Marz 1917* [*Notes du 1er janvier 1917 au 31 mars 1917*], une photocopie du journal originale et une transcription.

- Rapp, Heinrich, *Kriegstagsbuch, Freiwillige 1917-1918* [*Journal de guerre, volontaire 1917-1918*], une transcription du journal portant sur la période 14/07/1917-20/11/1918 à Sarajevo, lettres, cartes postales et photographies.
- Rothhansl, Wilhelm, *Wie ich den "Grossen Krieg" erlebte* [*Comment j'ai vécu la Grande Guerre*], texte imprimé, structuré en chapitres, 47 pages.
- Schaidl, Julius, *Erlebnisse eines Osterreichers in russischer Gfg* [*L'expérience d'un Autrichien en captivité en Russie*], souvenirs rédigés à l'âge de 95 ans.
- Scheuchel, Josef, *Zwei Weltkriege – 1914-1918, 1938-1945* [*Deux Guerres mondiales – 1914-1918, 1938-1945*], rédaction manuscrite, le passage relatif à la Première Guerre mondiale contient 161 pages.
- Schneider, August, *Tagesbuch von Schneider August, Kadette 10. Feldkompanie, III. Zug.* [*Le journal de Schneider August, cadet de la 10^e compagnie du III^e régiment*], une copie du journal originale et une transcription, période du 15/06/1916-01/04/1917, 26 pages.
- Schneider, Maximilian, *Lebenserinnerungen* [*Mémoires*], texte imprimé, 77 pages, le passage relatif à la Première Guerre mondiale p. 46-55.
- Schovanez, Karl, *Im zweilicht der Jahrzenhte* [*Au crépuscule du siècle*], une autobiographie, le passage relatif à la Première Guerre mondiale : Volume 4, p. 286-390.
- Schuster, Leo... *Und immer wieder mussten wir einschreiten! Ein Leben im Dienste der Ordnung* [*...Et encore et encore nous devons intervenir! Une vie au service de l'ordre*], une copie de l'ouvrage publié (Wien, Köln, Graz, Hermann Böhlhaus, 1986,), 211 pages, le passage relatif à la Première Guerre mondiale : Chapitre « Soldat im Weltkrieg » [*Soldat dans la Guerre mondiale*], p. 77-117.
- Seidel, Alois, *Zur Erinerrung an meinen Dients* [*Les souvenirs de mon service militaire*], transcription du journal original, 1914-1918, 57 pages A4.
- Stieff, Anton Viktor Rudolf, *Kurze Notizen von Gefangenschaft* [*Courtes notes de la captivité*], une photocopie et une transcription des notes de la captivité (1916-1917) et un ensemble de correspondance du front (1915)
- Ungar, Bela, *Bericht über das Offiziersgefangenen-Lager in Krasnaja Rjetschka bei Chabarowsk, Ost-Sibirien, Primorskaja Gubernia* [*Rapport sur le camp de prisonniers pour officiers de Krasnaïa Riétchka près de Khabarovsk, Sibérie orientale, district de Primorskaïa*], une copie du carnet manuscrit, 78 pages.
- Walter, Friedrich, *Erinnerungen und Eindrücke aus dem Osterreichisch-Russischen*

Feldzüge und aus meiner Kriegsgefangenschaft in Tara am Irtisch und Soasskoe bei Vladivostok 1914-1915 [Souvenirs et impressions de la campagne militaire austro-russe et de ma captivité à Tara sur Irtich et à Soasskoïe près de Vladivostok 1914-1915], notes manuscrites, 142 pages A4.

- Wegl, Josef, *Kriegstagebuch [Journal de guerre]*, 6 volumes, une transcription manuscrite des cahiers 2, 4 et 5, relatifs aux périodes du 28/10-19/12/1915 et 24/07-30/09/1916, 413 pages A4.

Kriegsarchiv [KA], Wien : Nachlässesammlung

Carton BI 259-269

- B 262, MARTIN, Eugen, Hauptmann, RI 9, Konvolut Postenkarten, insbesondere aus dem Kgflager in Omsk 1915, 7 Karten.
- B 263 SEHN, Ludwig, Leutnant in Reserve, *Der Weg von Louis Sehn [Le chemin de Louis Sehn]*, Tapuscrit d'une autobiographie, 80 pages A4, Première Guerre mondiale p. 21-32.
- B 268, BAUMGARTNER, Hans, Oberleutnant, *Kriegsgefangenschaft in Siberien 1915-1921 [Prisonnier de guerre en Sibérie 1915-1921]*, transcription dactylographiée du journal original datant de 1978, 155 pages A4.

Carton B 1252-1259

- B 1252, Geismayer, Josef, Leutnant in Reserve, Original Kriegstagebuch, journal de guerre manuscrit en cursive.
- B 1259 , Schöberl, Johann, Original Kriegstagebuch, journal de guerre manuscrit en cursive.

1.2.2 Témoignages disponibles sur Internet

Hödl, Anton, *Erinnerungen [Souvenirs]*, disponible en ligne :

<http://www.joern.de/hoedl.htm>.

1.2.3 Témoignages publiés

[Auteur anonyme], *Kleine Kriegserzählungen vom Weltkrieg [Petites histoires de la Guerre mondiale]*, 1915.

Artinger, Alois (Reitingger, Gerhard), *Von der Moldau zum Ural : Tagebuchaufzeichnungen von Alois Artinger während des Ersten Weltkriegs und der Gefangenschaft im Ural ; (Tatsachenbericht) [Depuis la Moldau jusqu'à l'Oural : Le carnet de notes d'Alois Artinger de la Première Guerre mondiale et de la captivité dans l'Oural ; (une histoire vraie)*, 2012,

149 pages.

Beikircher, Ivo Ingram, *Tiroler Autopioniere im Ersten Weltkrieg : Galizien, Alttirol und der Vordere Orient in Fotografien und Briefen des k.u.k. Feuerwerkers Gustav Beikircher* [*Les pionniers tyroliens de l'automobile pendant la Première Guerre mondiale: la Galice, le Haut-Adige et l'Orient sur des photographies et des lettres de l'artilleur k. u. k. Gustav Beikircher*] , 2012, 384 pages.

Boldauf, Georg (Baur, Ingrid), *Tagebuch des Georg Baldauf : von Krieg, Gefangenschaft, Flucht und Heimkehr ; 1915 – 1919* [*Le journal de Georg Baldauf : la guerre, la captivité, la fuite et le retour ; 1915-1919*], 2005, 213 pages.

Breitner, Burghard, *Unverwundet gefangen : aus meinem sibirischen Tagebuch* [*Un captif non-blessé : de mon journal en Sibérie*], 1921, 398 pages.

Breitner, Burghard, *Kleines Tagebuch* [*Petit journal*], x, x.

Drexler, Karl, *Feldkurat in Sibirien : 1914 – 1920*, [*Chaplain en Sibérie : 1914-1920*], 1941, 229 pages.

Eberl, Franz (Freihammer, Josef), *Franz Eberls Kriegstagebuch : 1914 – 1918* [*Le journal de guerre de Franz Eberl : 1914-1918*], 1993, 91 pages.

Ebner, Oswald, *Kamps um die Sextner Rotwand* [*Camps autour du Sextner Rotwand*], 1937, 207 pages.

Hackl, Arnold (Smutni, Alexander), *Erinnerungen an Sibirien - Kriegsgefangenschaft 1914 – 1920* [*Souvenirs de Sibérie - Prisonniers de guerre 1914 – 1920*], 2009, 255 pages.

Hartiger, Franz Matthias (Rutte, Volker), *Die Kriegstagebücher des Franz Matthias Hartinger, Offizierstellvertreter im k. k. Landsturm-Infanterie-Regiment Laibach No. 27* [*Les carnets de guerre de Franz Matthias Hartinger, officier-adjoint du k. k. Landsturm régiment d'infanterie n° 27 de Ljubljana*], 2012, 270 pages.

Haugerner, Hans (Kautzky, Anna E.), *Gestern noch auf stolzen Rossen ... : Tagebuch eines Kriegsteilnehmers 1916 – 1918* [*Hier sur des chevaux fiers ...: journal d'un participant à la guerre, 1916 – 1918*], 2010, 144 pages.

Auteur anonyme, *Erinnerungen aus Sibirien : Bundesvereinigung d. ehem. österr. Kriegsgefangenen, Gruppe 9 ; Geschrieben in Beresowka im Jahre 1915* [*Souvenirs de Sibérie: Collectif d'anciens prisonniers de guerre autrichiens, groupe 9; Écrit à Berezovka en 1915*], 1934, 4 pages.

Inzinger, Karl, *Fünf Jahre unter Waffen, 1914-1919: kriegserinnerungen eines Kärntner Artilleristen* [*Cinq ans sous les armes, 1914-1919: souvenirs de guerre d'un tireur de*

Carinthie], 1940, -.

Karner, Franz, *Ostsibirien: Das Leben und die Tätigkeit in einem Kriegsgefangenen-Lager [Sibérie orientale: sa vie et son travail dans un camp de prisonniers de guerre]*, 1917.

Kassowitz, Karl E., *Die Flucht. um den Erdball. Erlebnisse e. österr. Militärarztes an der Front, in Sibirien, in Mandschukuo u. auf d. Flucht um die Erde [La fuite autour du monde. Expériences d'un médecin militaire autrichien au front, en Sibérie, dans le Mandchoukouo et de l'évasion autour de la terre]*, 1936.

Kisch, Egon Erwin, *Vojákem pražského sboru: válečný deník [Soldat du corps de Prague : journal de guerre]*, Praha, Pokrok, 1930, traduit de l'allemand : *Als soldat im Prager Korps*, Prag/Leipzig, K. André , 1922, puis la seconde fois sous le nom : *Schrieb das auf, Kisch !* en Berlin, Erich Reiss, 1930.

Kletzl, Erhard A. (Ehrreich, Hermann), *Flucht Österreich-Ungarischer Offiziere aus sibirischer und amerikanischer Kriegsgefangenschaft nach Mexiko [L'évasion d'officiers austro-hongrois de la captivité sibérienne et américaine à destination du Mexique]*, 1918, 179 pages.

Koch, Peter, *Geschichte meiner drei Fluchtversuche aus der Kriegsgefangenschaft in Sibirien u. schließlich es Gelingen derselben [Histoire de mes trois tentatives d'évasion de la captivité en Sibérie et comment ça réussit après tout]*, 1921, 83 pages.

Koch, Peter, *23.000 Kilometer schwarzer Passagier über Land und acht Meere : Geschichte meiner drei Fluchtversuche aus Sibirien [23 000 kilomètres de passagers noirs au-dessus de la terre et des huit mers: histoire de mes trois tentatives d'évasion en Sibérie]*, 1926, 128 pages.

Koestenberger, Rudolph, *Mit der Roten Armee durch Russisch-Zentralasien [Avec l'armée rouge à travers l'Asie centrale russe]*, 1925, 146 pages.

Koestenberger, Rudolph, *Sechs Jahre in Turkestan [Six années dans le Turkestan]*, 1920-25, 107 pages.

Krug, Franz Josef, *Mit den Siebnern gegen die Russen : Felderlebnisse [Avec les « argentés » contre les Russes: expériences du front]*, 1917, 168 pages.

Kunewälder, Erwin, *Meine Erlebnisse in zehnmonatiger russischer Kriegsgefangenschaft [Mon expérience en dix mois captivité russe]*, 1916.

Landauer, Béla, *Die Weltschlacht: Geschichte der zwanzig Kriegsmonate [La guerre mondiale : L'histoire des vingt mois en guerre]*, 1916.

- Matko, Ignaz, *Die Erlebnisse eines österr. Unteroffiziers in serbischer Kriegsgefangenschaft und Flucht : 1914-15 [La vie d'un sous-officier autrichien en captivité en Serbie et son évasion : 1914-1915]*, 1935.
- Mayer, Franz (Mayer, Elfriede), *Erlebnisse eines Kriegsgefangenen : geschrieben im November 1916 [L'histoire d'un prisonnier de guerre : rédigée en novembre 1916]*, 2006, 96 pages.
- Mayr, Erich (Brandauer, Elisabeth), *Der Krieg kennt kein Erbarmen [La guerre ne connaît pas de pitié]*, 2013, 542 pages.
- Menczel, Philipp, *Als Geisel nach Sibirien verschleppt [Enlevé en tant qu'otage en Sibérie]* 1916, 231 pages.
- Pölzer, Hans, *Drei Tage am Isonzo : verfaßt in Rottenmann [Trois jours sur le front d'Isonzo]*, 1916, 1993, 36 pages.
- Riedl, Erwin (Titz, Eva), *Mit den Augen eines Offiziers : die Jahre 1914 – 1918 [Les années 1914-1918 vue par les yeux d'un Officier]*, 2001, 221 pages.
- Schneider, Constantin (Dohle, Oskar), *Die Kriegserinnerungen 1914 – 1919 [Les souvenirs de guerre]*, 2003, 666 pages.
- Steiner, Leopold, *Skarree! Skarree! Kriegsgefangen unter Zar u. Tscheka [Skarree! Skarree!, Prisonier de guerre sous tsar et sous la Tchéka]*, 1930.
- Stenitzer, Richard von (Pethö, Albert), *Belagerung und Gefangenschaft : von Przemyśl bis Russisch-Turkestan ; das Kriegstagebuch des Dr. Richard Ritter von Stenitzer 1914 – 1917 [Siège et emprisonnement: de Przemyśl au Turkestan russe; le journal de guerre du docteur Richard Ritter von Stenitzer 1914 – 1917]*, 2010, 246 pages.
- Stoß, Eduard, *Kriegsgefangen in Sibirien : Erlebnisse eines Wiener Landsturmmannes im Weltkriege [Prisonniers de guerre en Sibérie: expériences d'un landsturmmann viennois pendant la guerre mondiale]*, 1920, 206 pages.
- Waldner, P. Sebastian, *Priesterwalten im Weltkrieg: Allen Vaterlandsstreitern im Felde und daheim gewidmet [Les prêtres de la guerre mondiale: dédiés à tous les patriotes sur le terrain et à la maison]*, 1916.
- Werner, Josef R., *Kriegstagebuch : ein Salzburger im 1. Weltkrieg ; 1916 – 1918 [Le journal de guerre : un Salzbourgeois dans la Première Guerre mondiale ; 1916-1918]*, 2014, 164 pages.
- Wisthalter, Sigrid, *Karl Außerhofer : das Kriegstagebuch eines Soldaten im Ersten Weltkrieg [Karl Außerhofer : le journal de guerre d'un soldat de la Première Guerre*

mondiale], 2007, 255 pages.

Wlad, Franz, *Meine Flucht durchs mongolische Sandmeer [Mon évasion à travers le désert de Mongolie]*, 1918.

Zerzawy, Hermann, *Eine Welt ging unter : Erinnerungen, Erlebnisse, Augenzeugenberichte aus dem Ersten Weltkrieg [Un monde s'est effondré: souvenirs, expériences, récits de témoins oculaires de la Première Guerre mondiale]*, 1997, 187 pages.

Willfort Fritz (Prager Hans), *Turkestanisches tagebuch; sechs jahre in Russisch-Zentralasien [Journal du Turkestan; six ans en Asie centrale russe]*, Leipzig, W. Braumüller, 1930.

1.3 *Éléments biographiques des témoins*

1.3.1 Les archives militaires

Registre des légionnaires tchèques et slovaques disponible sur le site de *Vojenský ústřední archiv České republiky* [Les Archives militaires centrale de la République tchèque]:

Databáze legionářů a padlých v 2 světové válce:

<http://www.vuapraha.cz/Pages/DatabazeVHA/DatabazeLegionaru.aspx>

Vojenský ústřední archiv – Vojenský historický archiv Praha [VHA]

- dossiers personnels des légionnaires tchécoslovaques, fonds nominatifs. Les documents qui peuvent figurer dans le dossier sont :
 - *kmenový list* [la fiche fondamentale], rédigée en allemand ou sa transcription en tchèque, renvoie au service militaire dans l'armée austro-hongroise, la majorité de ces documents a été supprimée des archives pour les classes 1887-1910.
 - *kvalifikační listina* [le décret de qualification], qui est un dossier établi pour les légionnaires devenus militaires de carrière après leur retour,
 - *osobní karta legionáře - evidenční karta* [la carte personnelle du légionnaire],
 - *legionářský poslužný spis – služební list* [le dossier de service du légionnaire],
 - *osvědčení o vykonané legionářské službě* [le certificat du service légionnaire accompli],
 - *demobilizační záznam* [compte-rendu de la démobilisation],
 - *služební výkaz* [bulletin du service],
 - documents personnels : certificat de mariage, acte de décès, divers,
 - documents relatifs à la demande de la reconnaissance officielle du statut de légionnaire et de la durée de service.
- **Oesterreichisches Staatsarchiv – Kriegsarchiv Wien [KA]**
- Dossiers personnels des soldats de l'armée austro-hongroise, reconnus après la guerre comme citoyens autrichiens. Fonds nominatifs. Les documents disponibles dans ce dossier sont :
 - *Grundbuchblatte* [les fiches fondamentales] – l'équivalent des fiches matricules.
- **Universität Wien: Dokumentacion Liebensgeschichtlicher Aufzeichnungen – DLA]**
- Fonds nominatifs contenant des fiches biographiques types remplies par le

dépositaire du témoignage et, dans certains cas, des documents personnels ou administratifs divers.

1.3.2 Annexes des témoignages

Glanc, Josef, *Starý Glanc vypravuje : vzpomínky ruského legionáře*, [Le vieux Glance raconte : les souvenirs du légionnaire russe], Mnichovo Hradiště : MAB, 1999, préface par Eva Glancova, p.5-7.

Heřmanský, Josef, z Dobrovice, *Paměti legionáře Josefa Heřmanského z Dobrovice*, [Les Mémoires du légionnaire Josef Heřmanský de Dobrovice], Mladá Boleslav : Okresní muzeum legionářů okresu Mladá Boleslav, 1998, préface par Josef Hermansky, p. 6-5.

Hodek, Josef, *Hrst vzpomínek z První světové války*, [Une poignée de souvenirs de la Première Guerre mondiale], Plzeň, Studijní a vědecká knihovna Plzeňského kraje, 2004, épilogue par Jan Langhammer, Csc., p. 32.

Holý, Václav Ladislav, *Se sokolským odznakem "Na stráž!" kolem světa, aneb, Vzpomínky 1914-1920*, [Avec le badge de Sokol « A la garde ! » autour du monde ou les souvenirs 1914-1920], Náchod : Státní okresní archiv Náchod, 1998, préface par Ladislav Holy, p. 6-7, épilogue par Jaroslav Sula, p. 66-69.

Jirásek, Josef, *Můj zápisník od počátku světové války r. 1914 a doba mého zajetí v Rusku a v Sibiři*, [Mon carnet du début de la guerre mondiale jusqu'à l'an 1917 et la période de la captivité en Russie et en Sibérie], Červený Kostelec : Pavel Mervart, 2009, préface par Vera Vlckova, p. 9-11.

Kliment, Josef, *Zápisky legionářovy : ze života a bojů na Rusi ve světové válce v letech 1914-1919*, [Les notes du légionnaire : de la vie et des combats en Russie lors de la guerre mondiale dans les années 1914-1919], Středokluky : Zdeněk Susa, 2005, épilogue par Josef Susa, p. 157-159.

Kubík, František, *Přežil jsem : frontový deník z 1. světové války*, [J'ai survécu : le carnet du front de la Première Guerre mondiale], Nové Město na Moravě : Horácké muzeum, 2005, épilogue non signé, p. 140.

Nováček, Miloslav, *Jeden z tisíců : životní osudy ruského legionáře Františka Nováčka*, [Un parmi les milliers : le destin du légionnaire russe František Nováček], Strážnice : Miloslav Nováček, 2003, préface par Miloslav Novacek, p. 5.

Pluhacek, Petr, *Válečný deník*, [Journal de guerre], Masarykova universita, Brno, 2008, préface et biographie par Doc. Ing. Leonard Hobst, Csc., p. 4-7, p. 6-20.

Preininger, Ladislav, *Přísaha : deníky francouzského legionáře Ladislava Preiningera*

1913-1940, [*Le serment : les journaux du légionnaire français Ladislav Preininger 1913-1940*], Praha : Votobia, 2001, préface par Milena Friemanova, p. 5-12.

Šlesingr, Jan, *Legionáři, [Les légionnaires]*, Olomouc : Epava, 2005, préface par l'auteur, p. 3-5.

Tříška, Jan F., *Zapomenutá fronta : vojákův deník a úvahy jeho syna, [Le front oublié : le journal du soldat et les réflexions de son fils]*, Praha : Ivo Železný, 2001, préface par Jan F. Tříška, David Kennedy, p. 8-13.

Sur Internet

Biographies résumées des légionnaires disponibles sur le site de *Památník čs. Legií, Čestná vzpomínka*, www.pamatnik.valka.cz .

Liste des sites selon les auteurs :

Filáček, Ferdinand :

http://www.pamatnik.valka.cz/index.php?option=com_content&view=article&id=21%3Aferdinand-filaek&catid=12&Itemid=10&lang=cs

Holub, Josef:

http://www.pamatnik.valka.cz/index.php?option=com_content&view=article&id=22%3Adenik-legionae-josefa-holuba&catid=12&Itemid=10&lang=cs

Hůlka, Adolf: http://www.pamatnik.valka.cz/externi_soubory/dokumenty/Adolf_Hulka.pdf

Koutecký, Antonín:

http://www.pamatnik.valka.cz/index.php?option=com_content&view=article&id=23%3Adenik-antonina-kouteckeho-1892-1920&catid=12&Itemid=10&lang=cs

Krulich, Josef:

http://www.pamatnik.valka.cz/index.php?option=com_content&view=article&id=25%3Avaleny-denik-josefa-krulich-1895-1970&catid=12&Itemid=10&lang=cs

Maxa, František:

http://www.pamatnik.valka.cz/index.php?option=com_content&view=article&id=24%3Aopisy-frantika-maxy-z-vojny-zajeti-a-legii-1896-1917&catid=12&Itemid=10&lang=cs

Tomek, František:

http://www.pamatnik.valka.cz/index.php?option=com_content&view=article&id=26%3Azpominky-na-ruske-zajeti-frantika-tomka-1881-1937&catid=12&Itemid=10&lang=cs

Biographies résumées des légionnaires disponibles sur le site de «*Klub přátel pplk. Karla Vašatky*, <http://www.karelvatko.cz/zivotopisy-legionaru?>

Ouvrages encyclopédiques et autres

Menclová, Věra, Vaněk, Václav (sous la direction de), *Slovník českých spisovatelů* [*Dictionnaire des écrivains tchèques*], 2e édition, Libri, Praha, 2005, 822 pages.

Dolejší, Pavel, *Školní slovník českých spisovatelů: 331 českých spisovatelů od počátků písemnictví do současnosti* [*Dictionnaire des écrivains tchèques pour les écoles: 331 écrivains tchèques du début des lettres tchèques jusqu'à nos jours*], 6^e édition, Pavel Dolejší, Humpolec, 2005, 287 pages.

Kunc, Jaroslav, *Slovník soudobých českých spisovatelů: krásné písemnictví v letech 1918-1945* [*Dictionnaire des écrivains tchèques: les belles lettres dans les années 1918-1945*], Volume 1: A-M, 1e édition, Orbis, Praha, 1945, 559 pages.

Kunc, Jaroslav, *Slovník soudobých českých spisovatelů: krásné písemnictví v letech 1918-1945* [*Dictionnaire des écrivains tchèques: les belles lettres dans les années 1918-1945*], Volume 2: N-Ž, 1e édition, Orbis, Praha, 1946.

Schwaller, Jan, „Deníkové zápisky tesaře Vojtěcha Bergera z let cca 1890 – 1960 (Vztah „velkých“ a „malých“ dějin)“ [*Les notes journalières du charpentier Vojtěcha Berger des années 1890-1960 (Le rapport entre la « petite » et le « grande » histoire)*], *Scientific Paper of University of Pardubice, Faculty of Humanities, Series C, Pardubice*, 2004.

1.4 *Autres sources*

1.4.1 *Témoignages ne faisant pas partie du corpus*

Krulichova, Marie, *Zapomenuté hlasy* [*Les voix oubliées*], Kruh Hradec Kralove, 1986.

Logaj, Josef, *Československé legie v Itálii 1915-1918* [*Les légions tchécoslovaques en Italie*], Praha, 1920.

Lokay, Miroslav, *Československá legie v Itálii : vzpomínky účastníka k půlstoletí jejího založení* [*La légions tchécoslovaque en Italie : les souvenirs d'un participant à l'occasion de la commémoration du demi-siècle de sa fondation*], New York, Československá legie v Itálii, 1970.

Nesnídal, Josef, *Ted' nebo nikdy! : osudy ruského legionáře* [*Maintenant ou jamais !: le destin du légionnaire russe*], Plzeň : Khodl, 1926.

Plesinger Božinov, Miroslav, *Vzpomínky na první odboj* [*Les souvenirs de la Première résistance*], Praha : Společnost Edvarda Beneše, 1997.

Janin, Maurice, *Moje účast na československém boji za svobodu* [*Ma participation à la lutte de l'indépendance tchécoslovaque*], J. Otto a spol., Praha, 1923, 383 pages, cartes

militaires.

Němec, Matěj (général), *Návraty ke svobodě [Les retours à la liberté]*, Naše vojsko, Praha, 1994, 240 pages.

Barthas Louis, *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918*, La Découverte Poche, Paris, 1ere édition 1978, 2003.

Junger, Ernst, *Orages d'acier*, Christian Bourgeois, Le Livre de poche, 1ere édition 1970, 13e édition 2009.

Mirovský, H., *Moje cesta za synem legionářem za války světové frontou rak.-uherskou a německou do Ruska [Mon voyage vers mon fils légionnaire pendant la guerre mondiale à travers des fronts austro-hongrois et allemand en Russie]*, Knihovna Českých revolucionářů, Jaroslav Šrámek na Král. Vynohradech, Praha, ?, 72 p.

1.4.2 Autres sources

Documents archivés

- **Vojenský ústřední archiv – Vojenský historický archiv Praha [VHA], fonds Sbirka historických prací čs. Legie:**
- En dehors des témoignages, ces cartons contiennent de nombreux documents divers : lettres, rapports, cartes, documents administratifs, photographies, liste des morts et blessés.
 - Carton 36 : Légions tchécoslovaques en Russie : documents relatifs à l'Histoire du 2^e régiment de fusiliers tchécoslovaques en Russie.
 - Carton 37 : Légions tchécoslovaques en Russie : documents relatifs à la préparation de la publication d'un recueil des témoignages à l'occasion du vingtième anniversaire de la fondation de ce régiment : propositions des contributions, correspondance échangée entre les éditeurs et les contributeurs, textes portant les marques de correction éditoriales.
 - Carton 48 : Légions tchécoslovaques en France :
 - Documents relatifs à l'histoire des unités en France :
 - *Nástin vývoje čs. Vojska ve Francii [Esquisse du développement de l'armée tchécoslovaque en France]*, tapuscrit.
 - *Tvoření se čs. Vojska v Itálii a Francii [Formation de l'armée tchécoslovaque en Italie et en France]*, tapuscrit.

- Generál pěchoty Jiří V. Danilov, Ruské oddíly na francouzské a makedonské frontě 1916-1918 [Les unités russe sur le front en France et en Macédoine 1916-1918], Paříž, Vydal svaz ruských důstojníků, bývalých bojovníků na fr. Frontě, 1933, 250 pages. Une copie de l'ouvrage.
- Historie des différentes unités
- Bataille et champs de bataille
 - Une liste des champs de bataille, des cimetières et des monuments des soldats tchécoslovaques en France.
 - Bataille d'Auberive
 - Bataille de Vouziers, esquisses, cartes.
- Carton 49 : Légions tchécoslovaques en Italie
 - Dossier n° 1 : Inventaire des objets relatifs aux légions en Italie dans le musée, histoire des légions
 - Dossier n° 2 : Documents relatifs à l'histoire de la formation de l'armée tchécoslovaque en Italie.
 - Dossier n° 3 : Champs de bataille, batailles, cimetières, monuments aux morts, listes des morts
 - Dossier n° 4 : Conférences sur l'histoire des légions tchécoslovaques en Italie.
- Carton 49 : Légions tchécoslovaques en Italie
 - Dossier n° 2 : Textes originaux des témoignages envoyés à la rédaction du recueil des témoignages *Cestami odboje [Les chemins de la résistance]* dirigé par Adolf Zeman, maison d'édition Pokrok, Praha.
- **Osterreichisches Staatsarchiv – Kriegsarchiv Wien [KA]**
 - Rapports de *Böhmische Zensurgruppe* A et B [département de censure autrichien], KA, NL, Carton B/1265 – B/1267, dossier B/1265 Eisenstein.

Documents publiés

Collectif d'auteurs, *Sborník dokumentů k vnitřnímu vývoji v českých zemích za 1. sv. Války 1914-1918*, 5 volumes, Praha, Státní ústřední archiv, 1993-1997.

Aprovisace obce pražské za války a po válce 1914-1922, Praha, nákladem Aprovisačních ústavů hlavního města Prahy, 1923.

Cahen-Salvador, Georges, *Les prisonniers de guerre (1914-1918)*, *Collection des mémoires, études et document pour servir à l'histoire de la Grande mondiale*, Paris, Payot, 1929.

Cru, Jean Norton, *Témoins, préface et post-face de Frédéric Rousseau*, 1^e édition 1929, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2006.

Herben, Jan, *Bílá Hora: úvaha k roku 1920*, Praha, Vydavatelské a tiskové družstvo Mladé proudy, 1920.

Masaryk, Tomáš Garrigue, *Světová revoluce, Za války a revoluce 1914-1918 [La révolution mondiale, Pendant la guerre et la révolution 1914-1918]*, Čin, Praha, 1938, Iere édition 1925, 789 pages.

Otáhalová, Libuše, *Souhrnná hlášení presidia pražského místodržitelství o protistátní, protirakouské a protiválečné činnosti v Čechách 1915-1918*, Praha, Nakl. Československé akademie věd, 1957.

Peroutka, Ferdinand, *Budování státu 1918-1919 [La construction de l'Etat 1918-1919]*, Lidové noviny, Praha, 1991, 442 pages.

Tobolka, Zdeněk, *Česká politika za světové války*, Praha, 1923.

Tobolka, Zdeněk, *Politické dějiny čsl. Národa od r. 1848 až do dnešní doby*, 4 volumes, Praha, 1932-1937.

Ressources numériques

Documents disponibles sur le site de *Památník čs. Legii, Čestná vzpomínka*,

www.pamatnik.valka.cz .

Kronika 4. pluku [La Chronique du 4^e régiment]:

http://www.pamatnik.valka.cz/externi_soubory/dokumenty/Kronika_4_pluk.pdf

Kronika 7. pluku [La chronique du 7^e régiment]:

http://www.pamatnik.valka.cz/externi_soubory/dokumenty/Kronika_7_pluk.pdf

Přísaha České družiny v Kijevě [Le serment de la *České družina* à Kiev], document audiovisuel :

http://www.pamatnik.valka.cz/index.php?option=com_content&view=article&id=17%3Adokumenty&catid=12&Itemid=10&lang=cs

Sborník čs. Legií ve Francii 1930 [L'almanach des Légions tchécoslovaques en France de 1930] :

http://www.pamatnik.valka.cz/externi_soubory/dokumenty/sbornik-francie.pdf

Zákon o propůjčování míst legionářům [La loi sur l'acquisition des places des légionnaires] :

http://www.psp.cz/eknih/1918ns/ps/tisky/t1429_00.htm

2 Bibliographie

Note explicative

Un sujet aussi vaste aussi bien sur le plan spatial que thématique tel que la Première Guerre mondiale inspire d'innombrables travaux de recherche. Les commémorations du centennaires qui viennent d'occuper les quatre années passées ont encore amplifié l'intérêt que la communauté scientifique porte à cet événement. Le nombre de publications relatif à ce sujet et donc éminemment élevé. Recenser tous les ouvrages et articles parus constituerait un mémoire à part entière. Par conséquent, nous avons fait le choix de présenter ici seuls les publications sur lesquelles s'appuie notre travail. Afin de faciliter le repérage dans la liste bibliographique, nous proposons une présentation structurée par thèmes, présentant, dans un premier temps, les ouvrages liés à la Première Guerre mondiale en général et dans l'espace occidental. Dans un second temps, nous listons les travaux relatifs à l'espace centre-européen au moment de la Grande Guerre. Dans un troisième temps, nous présentons les travaux issus de différentes disciplines des sciences sociales ainsi que ceux relatifs à d'autres périodes historiques ou autres espaces qui nous ont servi de base pour élaborer l'approche et le cadre méthodologique mobilisés dans ce mémoire.

2.1 *La Première Guerre mondiale: généralités, armées occidentales*

Ashworth, Tony, *Trench Warfare 1914-1918. The Live and Let Live System*, Pan Books, 2000 (1980).

Audoin-Rouzeau, Becker, Ingrao, Rousso, *La violence de guerre, 1914-1945*, Paris/Bruxelles, IHTP-CNRS/Complexe, Histoire du temps présent, 2002.

Audoin-Rouzeau, Stéphane, Becker, Annette, *14-18, retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2003.

Audoin-Rouzeau, Stéphane, *Combattre : une anthropologie de la guerre moderne, XIX^e-XXI^e siècle*, Paris, Ed. du Seuil, 2008.

Audoin-Rouzeau, Stéphane, *La guerre au XX^e siècle*, Paris, La Documentation française, 2014.

Baratay, Eric, *Bêtes des tranchées. Des vécues oubliés*, Paris, CNRS éditions, 2013.

Beaupré, Nicolas, *Écrire en guerre, écrire la guerre, France, Allemagne 1914-1920*, préface d'Annette Becker, CNRS éditions, CNRS histoire, Paris, 2006.

Beaupré, Nicolas, *Les Grandes Guerres (1914-1945)*, Paris, Belin, coll. Histoire de France, 2012.

- Becker, Annette, *Les cicatrices rouges : 1914-1918, la France et Belgique occupées*, Paris, Fayard, 2010.
- Becker, Annette, *Montrer les violences extrêmes, théoriser, créer, historiciser, muséographe*, Grande (Drôme), Creaphis éditions, 2012.
- Becker, Jean-Jacques, *1914 : comment les Français sont-ils entrés dans la guerre, contribution à l'étude de l'opinion publique, printemps-été 1914*, Paris, Presse de la Fondation nationale des sciences politiques, 1977.
- Becker, Jean-Jacques, *L'histoire culturelle de la Grande Guerre*, Paris, A. Colin, 2005 (Actes du colloque tenu par l'Historial de Péronne en 2002).
- Becker, Jean-Jacques, *Les Français dans la Grande Guerre*, Paris, R. Laffont, 1980.
- Bertschy, Sylvain, Salson, Philippe (dir.), *Les mises en guerre de l'État, 1914-1918 en perspective*, Lyon, ENS éditions, 2018.
- Bloch, Marc, *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre*, Revue de synthèse historique, t. 33, 1921, en ligne:
https://fr.wikisource.org/wiki/R%C3%A9flexions_d%E2%80%99un_historien_sur_les_fausses_nouvelles_de_la_guerre
- Bloch, Marc, *Réflexion d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre*, Paris, Allia, 2012.
- Bouloc, François ; Casals, Rémy ; Loez, André (sous la direction de), *Identités troublées 1914-1918 : les appartenances sociales et nationales à l'épreuve de la guerre*, Editions Privat, Toulouse, 2011
- Bourlet, Michaël, Lagadec, Yann, Le Gall, Erwan (dir.) *Petites patrie dans la Grande Guerre*, Rennes, PUR, 2013.
- Buton, Loez, Mariot, Olivera, « 14-18 : retrouver la controverse », *la Vie des idées*, publié le 10 décembre 2008, consultable en ligne sur : <https://laviedesidees.fr/1914-1918-retrouver-la-controverse.html>.
- Cahen-Salvador, Georges, *Les prisonniers de guerre (1914-1919)*, Payot, Paris, 1929.
- Caucanas, Sylvie, Cazals, Rémy (dir.), *Traces de 14-18, Actes du colloque de Carcassonne*, Carcassonne, Les Audois, 1997.
- Cazals, Rémy (dir.), *500 témoins de la Grande Guerre*, Portet-sur-Garonne, Éditions Midi-Pyrénées : EDHISTO, 2013.
- Cazals, Rémy, « 1914-1918: chercher encore », *Le Mouvement social*, n°199, avril-juin

2002, p. 107-113.

Cazals, Rémy, Picard, Emmanuelle, Rolland, Denis (dir.), *La Grande Guerre : Pratiques et expériences*, Toulouse, Éditions Privat, 2005.

Cazals, Rémy, Rousseau, Frédéric, *14-18, le cri d'une génération : la correspondance et les carnets intimes rédigés au front, la Grande Guerre passée au filtre de la censure et de l'autocensure, au filtre du temps et de la fiction, de la parole confisquée à la parole libérée...*, Toulouse, Éd. Privat, 2001.

Cazals, Rémy, *Les mots de 14-18*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2003.

Cochet, François, « 1914-1918 : l'alcool aux armées. représentations et essai de typologie », *Guerres mondiales et conflits contemporains* 2/2006, n° 222, p. 19-32.

CRID 14-18, « Les Français dans la Grande Guerre : nouvelles approches, nouvelles questions », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n°91, juillet-septembre 2008.

Cronier, Emmanuelle, *Permissionnaires dans la Grande Guerre*, Paris, Belin, 2013.

Delaporte, Sophie, « Le corps et la parole des mutilés de la grande guerre », *Guerres mondiales et conflits contemporains* 1/2002 (n° 205), p. 5-14.

Delpous-Darnige, Christine, Trnkova, Helena, *Frontignan la Peyrade : une société dans la guerre*, Frontignan, La ville de Frontignan collection : Patrimoine, 2018.

Delpous-Darnige, Christine, Gascon, Virginie, « *Nous ne serions jamais séparés* » *Correspondance de Marie et Paul Loubet, couple de jardiniers agathois, 1915-1918*, Cazouls-lès-Béziers, éditions du Mont, 2016.

Drévuillon, Hervé, *L'individu et la guerre. Du chevalier Bayard au Soldat inconnu*, Paris, Béliin, 2013.

Duménil, Beaupré, Ingrao, *1914-1945 : l'ère de la guerre, t. 2 1939-1945, Nazisme, occupations, pratiques génocides*, Paris, Agnès Viénot, 2004.

Duménil, Beaupré, Ingrao, *1914-1945 : l'ère de la guerre, t.1 1914-1918 : Violence, mobilisations, deuils*, Paris, Agnès Viénot, 2004.

Duroselle, Jean-Baptiste : *L'Europe de 1815 à nos jours : vie politique est relations internationales*, Paris, PUF, 1996 (1964).

Duroselle, Jean-Baptiste : *La Grande Guerre des Français : 1914-1918 : l'incompréhensible*, Paris, Perrin, 2002.

Ferro, Marc, *La Grande guerre 1914-1918*, 1^e édition 1990, Paris, Éditions Gallimard, Folio histoire, 2006 .

- Fonclare, Guillaume de, « L'historial de Péronne : « l'historial de la Grande Guerre » », *Guerres mondiales et conflits contemporains* 3/2009 (n° 235), p. 21-32.
- Genet-Rouffiac, Nathalie, Jean-Lou Monot, Christophe Bertrand, and France État-major Des Armées Service Historique, *Des Prisonniers De Guerre Aux Personnes Capturées Actes De La Journée D'études... En Mai 2007*, Vincennes, SHD, Service Historique De La Défense, 2010.
- Gerwarth, Robert, *John N. Horne, War in Peace Paramilitary Violence in Europe after the Great War*, Oxford, Oxford UP, 2012.
- Gille, Benjamin, *Lectures de poilus. Livres et journaux dans les tranchées*, Paris, Autrement et Ministère de la Défense, 2013.
- Goya, Michel, *La Chair et l'acier. L'invention de la guerre moderne (1914-1918)*, Paris, Tallandier, 2004, p. 315.
- Gregori, Sylvain, Pellegrinetti, Jean-Claude (dir.), *Minorités, identités régionales et nationales en guerre*, Rennes, PUR, 2017.
- Heyriès, Hubert, Muracciole, Jean-François (sous la direction de), *Le soldat volontaire en Europe au XX^e siècle : De l'engagement politique à l'engagement professionnel*, Actes du colloque international du Montpellier du 3 au 5 avril 2003, Presses universitaires de la Méditerranée, Montpellier 2007.
- Heimbürger, Franziska, *Mésentente cordiale ? Langues et coalition alliée sur le front de l'Ouest de la Grande Guerre*, thèse de doctorat soutenu à l'EHESS, le 29 novembre 2014.
- Horne, John N., Alan Kramer, *German Atrocities, 1914 a History of Denial*, New Haven, Conn. London, Yale UP, 2001.
- Keegan, John, *La Première guerre mondiale*, traduit par Noëlle Kéruzoré, Paris, le grand livre du mois, 2003 (1999).
- Keegan, John, *Anatomie de la bataille : Azincourt 1415, Waterloo 1815, La Somme 1916*, Paris, Robert Laffont, 1993.
- Kracík, K, *Ze života zajatých Rusů u nás*, Josefov, 1930.
- Lafon, Alexandre, *La Camaraderie au front 1914-1918*, Paris, Armand-Collin / Ministère de la Défense, 2014.
- Le Naour, Jean-Yves, *Le Soldat Inconnu La Guerre, La Mort, La Mémoire*, Paris, Gallimard, 2008.
- Le Naour, Jean-Yves, *Les soldats de la honte*, Perrin, Paris, 2011.

- Loez, André, « Mots et culture de l'indiscipline. Les graffitis des mutins de 1917 », *Genèses*, 2005/2, n° 59, p. 25-46.
- Loez, André, « L'espace public des tranchées. « Tenir » sous le regard des autres en 1914-1918 », R. Cazals et al., *La Grande Guerre, pratiques et expériences*, Toulouse, Privat, 2005, p. 259-268.
- Loez, André : *14-18. Les refus de la guerre, Une histoire des mutins*, Gallimard, Folio Histoire, Paris, 2010.
- Loez André, *La Grande Guerre*, La découverte, Paris, 2010.
- Loez, André, Offenstadt, Nicolas, *La Grande Guerre. Carnets du centenaire*, Paris, Albin Michel, 2013.
- Mariot Nicolas, *Tous unis dans la tranchée ? 1914-1918 : Les intellectuels rencontrent le peuple*, Paris, Seuil, 2013.
- Mariot, Nicolas, « Avec qui on écrit l'histoire ? Le cas du témoignage combattant dans l'historiographie française de la Grande Guerre », *Genèses, sciences sociales et histoire*, n°95, juin 2014, p. 138-159.
- Mariot, Nicolas, « Faut-il être motivé pour tuer », *Genèses, décembre 2003, n° 53, p. 154-177*.
- Maurin, Jules, *Guerre, armée, société : soldats languedociens de 1889 1919*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2013 (1982, thèse de doctorat 1979).
- Maurin, Jules, Jauffret Jean-Charles (dir.), *La Grande Guerre 1914-1918. 80 ans d'historiographie et de représentations*, Montpellier, UMR 5609 du CNRS – ESID, 20002.
- Meyer, Jacques, *Les soldats de la Grande guerre*, Paris, Hachette littératures, 1998.
- Moine, Nathalie, « Quand le récit de guerre n'est pas encore de l'histoire : comptabiliser, punir, réparer », *Le Mouvement Social*, 1/2008, n° 222, p. 5-12.
- Morelon, Claire, *Street fronts : war, State Legitimacy and Urban Space, Prague 1914-1920*, thèse dirigée par Guillaume Piketty et Guillaume Purseigle, Institut d'études politiques (Paris, France) et University of Birmingham (Grande Bretagne), soutenue en 2015.
- Mosse, George Lachmann, *De la Grande guerre au totalitarisme : la brutalisation des sociétés européennes, [Fallen soldiers, rechapinng memory of the world wars]*, préface par Stéphane Audoin Rouseau, Paris, Hachette littératures, 2009 (1990).
- Nolte, Ernst, *La Guerre civile européenne, 1917-1945 : national-socialisme et*

bolchevisme, Paris, éd. Des Syrthes, 2000.

Offenstadt, Nicolas, « La construction d'une 'grande cause' : la réhabilitation des 'fusillés pour l'exemple' de la Grande Guerre. », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, 1997, tome 44, n°1, p. 68-85.

Porch, Douglas, *La Légions étrangère 1981-1962*, Paris, Fayard, 1994 (1991), Chapitres XVI-XX, pp. 395-510.

Prezioso, Stéphanie, Renk Hans-Peter, Vanek Pierre, *Contre La Guerre 14-18. Résistances mondiales et révolution sociale*, Paris, La Dispute, 2017.

Prochasson, Christophe, *1914-1918 : retours d'expériences*, Paris, Tallendier, Texto, 2008.

Prost, Antoine « Compter les vivants et les morts : l'évaluation des pertes françaises de 1914-1918 », *Le Mouvement Social*, janvier-mars 2008.

Prost, Antoine, « *La guerre de 1914 n'est pas perdue* », *Le Mouvement social*, n°199, avril-juin 2002, p. 96-102.

Prost, Antoine, « Les limites de la brutalisation, tuer sur le front occidental, 14-18 », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 2004/1, n°81, p. 5-20.

Prost Antoine, « Compter les vivants et les morts : l'évaluation des pertes françaises de 1914-1918 », *Le Mouvement Social*, janvier-mars 2008.

Prost, Antoine, *Les anciens combattants et la société française 1914-1939*, Paris, Fondation nationale des sciences politiques, 1977.

Prost, Antoine, Winter, Jay, *Penser la Grande Guerre. Un essai d'historiographie*, Paris, Seuil, Points d'histoire, 2004.

Renouvin, Pierre, *Introduction à l'histoire des relations internationales*, Paris, Pocket, 2007 (1997, 1985).

Rousseau, Frédéric (dir.), *La Grande Guerre des sciences sociales*, Outremont (Québec), Athéna éditions, 2014.

Rousseau, Frédéric, *14-18, penser le patriotisme*, Paris, Gallimard, 2018.

Rousseau, Frédéric, *La guerre censurée*, Paris, Éditions du Seuil, 2003.

Rousseau, Frédéric, *Le procès des témoins de la Grande Guerre: l'affaire Norton Cru*, Paris, Éditions du Seuil, 2003.

Saint-Fuscien, Emmanuel, « Pourquoi obéi-t-on? Discipline et liens hiérarchiques de l'armée française de la Première Guerre mondiale », *Genèses*, 2009/2, n° 75, p. 4-23.

- Saint-Fuscien, Emmanuel, *A vos ordres ? La relation d'autorité dans l'armée française de la Grande Guerre*, Paris, éditions EHESS, 2011.
- Salson, Philippe, *L'Aisne occupée. Les civils dans la Grande Guerre*, Rennes, Presse universitaire de Rennes, 2015.
- Smith, Leonard V., *France and the Great War, 1914-1918*, Cambridge University Press, 2003.
- Smith, Leonard V., *Between Mutiny and Obedience: The Case of the French Fifth Infantry Division During World War I*, Princeton University Press, 1994.
- Smith, Leonard V., *The Embattled Self: French Soldiers' Testimony of the Great War*, Cornell University Press, 2007.
- Speed, R. B., *Prisoners, diplomats and the Great War a study in the diplomacy of captivity*, New York, Westport, Connecticut, London, 1990.
- Traverso, Enzo, *1914-1945 : la guerre civile européenne*, Paris, Hachette littérature, 2009 (2007).
- Traverso, Enzo, *A feu et à sang. De la guerre civile européenne 1914-1945*, Paris, Stock, 2007.
- Traverso, Enzo, *L'histoire comme champ de bataille : interpréter les violences du XXe siècle*, Paris, La Découverte, 2010.
- Vidal-Naquet, Clémentine, *Correspondances conjugales 1914-1918, dans l'intimité de la Grande Guerre*, Paris, Robert Lafon, 2014.
- Williamson, S. R., Pastor, P., *Essays on World War I : Origins and Prisoners of War*, New York, 1983.
- Winter, Jay M., Becker, Annette, *La Première Guerre mondiale, Volume I. Combats*, Péronne, Historial de la Grande Guerre. Centre de recherche, 2013.
- Winter, Jay M., Becker, Annette, *La Première Guerre mondiale, Volume II. États*, Péronne, Historial de la Grande Guerre. Centre de recherche, 2014.
- Winter, Jay M., Becker, Annette, *La Première Guerre mondiale, Volume III. Sociétés*, Péronne, Historial de la Grande Guerre. Centre de recherche, 2014.
- Winter, Jay M., Robert, Jean-Louis, *Capital cities at war : Paris, London, Berlin, 1914-1919*, Cambridge New York, Cambridge university press, 1997.
- Winter, Jay, *Remembering War. The Great War Between Memory and History in the Twentieth Century*, New Haven & London, Yale University Press, 2006.

2.2 *L'espace centre-européen, la Première guerre mondiale et ses héritages, nationalités et nationalismes*

Bachinger, Bernhard, Dornik, Wolfram, *Jenseits des Schützengrabens. Der Erste Weltkrieg im Osten : Erfahrung – Wahrnehmung – Kontext*, Innsbruck, Wien, Bozen, StudienVerlag, 2013.

Baric, Daniel, Jacques Le Rider, Drago Roksanđić, Catherine Horel, *Mémoire Et Histoire En Europe Centrale Et Orientale*, Rennes, Presses Universitaires De Rennes, 2010.

Bauer Paul, « Enjeux mémoriels et développement local dans les régions frontalières de Bohême », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, vol. 39, 2008, n°4. *De la décollectivisation au développement local en Europe centrale et orientale*, sous la direction de Béatrice von Hirschhausen et Guillaume Lacquement. p. 165-184

Bazin Anne, « La réconciliation à travers l'écriture d'une histoire commune : l'exemple des commissions d'historiens germano-tchèque et germano-polonaise », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, vol. 31, 2000, n°1. *L'Allemagne et l'Europe centrale à l'heure de la réconciliation*, sous la direction de Anne Bazin et Catherine Perron, p. 33-65.

Bazin Anne, « Les régions frontalières tchèques : différenciation interne et enjeux européens », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, vol. 29, 1998, n°4. "Enjeux de l'élargissement de l'Union européenne" pp. 229-255

Bérenger, Jean, *Histoire de l'empire des Habsbourg : 1273-1918*, Fayard, Paris, 1991, chapitre XLII : *La monarchie dans la Première Guerre mondiale*, p. 697-717.

Bérenger, Jean, *L'Autriche-Hongrie 1815-1918*, Armand Colin, Paris, 1998, Chapitre 11 : *La Première Guerre mondiale*, p. 165-175.

Bílek, Jiří, *Bílá místa české historie. Díl 4: 20. století. Část 1. Do vzniku Československa. Naplněný sen profesora filosofie*, Praja, Knižní Klub, 2015.

Bled, Jean-Paul, *L'agonie d'une monarchie. Autriche-Hongrie 1914-1920*, Paris, Tallandier, 2014.

Boisserie, Étienne, Royer Clara (dir.), *Miroirs brisés. Récits régionaux et imaginaires croisés sur le territoire slovaque*, Paris, Institut des langues slaves, 2011.

Boisserie, Étienne. « Du compromis austro-hongrois à la première indépendance (1867-1945). Aperçu de la querelle historiographique slovaque après 1989 », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, vol. 35, 2004, n°3, *Les identités en question. Institutions et finances*, p. 39-65.

Boisserie, Étienne, Jamborova-Lemay, Diana, Křečková Vlasta, *Parlons slovaque*, Paris,

l'Harmattan, 2009.

Boisserie, Étienne, Serant, Catherine, *La Slovaquie face à ses héritages : horizons critiques de la culture slovaque contemporaine*, Paris, Budapest, Torino, Centre d'étude de l'Europe médiane Paris, 2004.

Boisserie, Étienne, *Zjednodušený – inštitucionálny pohľad na Martinskú deklaráciu*, Slovakia, Historický ústav SAV, 2013.

Butterwick-Pawlikowski, Richard, Cloet, Quincy, Dowdall, Alex (dir.), *Breaking Empires, making nations ? The First World War and the Reforging of Europe*, Warsaw, College of Europe, Natolin Campus, 2017.

Carrez, Maurice, « L'année 1917 en Europe : convergences transnationales et hétérogénéité à l'échelle des nations et des régions », *Cahiers D'histoire. Revue D'histoire Critique*, 201, p.13-19, Web.

Carrez, Maurice. *La Fabrique D'un Révolutionnaire, Otto Wilhelm Kuusinen (1881-1918) Réflexions Sur L'engagement Politique D'un Dirigeant Social-démocrate Finlandais Tome I et II*, Toulouse, CNRS-Université De Toulouse-Le Mirail, 2008.

Carrez, Maurice, « L'année 1917 En Estonie : Entre Exaltation Patriotique Et Conflits Sociaux », *Cahiers D'histoire. Revue D'histoire Critique*, 2018, p. 75-90. Web.

Carrez, Maurice, « Les Violences De La Guerre Civile Finlandaise : Enjeux d'histoire, enjeux de mémoire », *Amnis*, 28 April 2015, Web.

Clark, Christopher, *Les somnambules : été 1914, comment l'Europe a marché vers la guerre*, Paris, Flammarion, 2013.

Cornwall, Marc, *The Undermining of Austria-Hungary. The Battle for Hearts and Minds*, UK, Palgrave Macmillan, 2000.

Cornwall, Marc, *The Last Years of Austria-Hungary*, Exeter, Exeter University Press, 2002.

Deák, István, *Beyond Nationalism: A Social and Political History of the Habsburg Officer Corps*, New York: Oxford University Press, 1990.

Deák, István, *Der k. (u.) k. Offizier*, Wien-Köln-Weimar, Böhlau Verlag, 1991.

Daicoviciu, Constantin, *La désagrégation de la monarchie austro-hongroise, 1900-1918 : communications présentées à la conférence des historiens du 4 au 9 mai 1964 à Budapest*, Bucarest, Académie de la république socialiste de Roumanie, 1965.

Die Habsburgermonarchie 1848-1918. Band III, Die Völker des Reiches, Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1980.

Die Habsburgermonarchie 1848-1918. Band V, Die bewaffnete Macht, Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1987.

Die Habsburgermonarchie 1848-1918. Band VI, Die Habsburgermonarchie im System der internationalen Beziehungen, Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1989-1993.

Dorazil, Vlastimil, Jan Gazer, *Velitel 4. střeleckého pluku Prokopa Velikého*, Komise knihkupectví svazu čs. důstojnictva, Praha, 1933

Dornik, Wolfram, Walleczek-Fritz, Julia, Wedrac, Stephan, *Frontwechsel Österreich-Ungarns "Grosser Krieg" Im Vergleich*, Wien Köln Weimar, Böhlau Verlag, 2014.

Dudeková, Gabriela, « Stratégie prežitia v mimoriadnej situácii. Vplyv Veľkej vojny na rodinu na území Slovenska », *Forum historiae : odborný internetový časopis pre históriu a príbuzné spoločenské vedy*. 3/2009, n°. 1, p. 1-19, disponible en ligne sur:

http://www.forumhistoriae.sk/FH1_2009/texty_1_2009/dudekova.pdf;

Dudeková, Gabriela, « Vplyv Veľkej vojny a rozpadu Habsburskej monarchie na právne a spoločenské postavenie žien », Kostrbová, Lucie, Malínská, Jana (éd.), *1918: Model komplexního transformačního procesu? Edice České křižovatky evropských dějin*, Vol. 1, Praha, Masarykův ústav a Archiv AV ČR, 2010, p. 169–191.

Đurina, Marián, *Vražďenie Slovákov v Rakúsku-Uhersku: o čom sa roky nehovorí!*, Bratislava, Eko-konzult, 2011.

Fejtő, François, *Requiem pour un empire défunt, Histoire de la destruction de l'Autriche-Hongrie*, Lieu Commun, 1988.

Ferenčuhová, Bohumila (dir.), *Milan Rastislav Štefánik a česko-slovenské zahraničné vojsko (légie): kapitoly a príspevky*, Bratislava, Spoločnosť Pro historia, 2014.

Fic, Victor M., *Československé legie v Rusku a boj za vznik Československa 1914-1918, I. Díl: Vznik československých legií v Rusku 1914-1918, ruská otázka a boj za svobodný stát [Les légions tchécoslovaques en Russie et la lutte pour l'indépendance de la Tchécoslovaquie 1914-1918, volume I: La création des légions tchécoslovaques en Russie 1914-1918, la question russe et la lutte pour un état indépendant]*, préface Ivan Medek, Praha, Academia, 2006.

Fic, Victor M., *Československé legie v Rusku a boj za vznik Československa 1914-1918, II. Díl: Bolševici a československé legie, počátek jejich ozbrojeného konfliktu, březen-květen 1918 [Les légions tchécoslovaques en Russie et la lutte pour l'indépendance de la Tchécoslovaquie 1914-1918, volume II: Les bolcheviques et les légions tchécoslovaques, le*

début de leur conflit armé, mars – mai 1918], Brno, Stilus, 2007.

Fic, Victor M., *Československé legie v Rusku a boj za vznik Československa 1914-1918, III. Díl: Selhání americké politiky v Rusku a na Sibíři, Wilsonovo rozhodnutí neintervenovala: března-říjen 1918* [*Les légions tchécoslovaques en Russie et la lutte pour l'indépendance de la Tchécoslovaquie 1914-1918, volume III: La défaillance de la politique américaine en Russie et en Sibérie, la décision de non intervention de Wilson: mars – octobre 1918*], Brno, Stilus, 2008.

Figes, Orlando, Pierre-Emmanuel Dauzat, Marc Ferro, *La Révolution Russe 1891-1924, La Tragédie D'un Peuple*, Paris, Gallimard, 2009.

Frajdl, Jiří, *První světová válka* [*La Première Guerre mondiale*], Praha, Křesťanskosociální hnutí, OR KCP, 2002.

Frank, Robert, Catherine Horel, *1914-1918 Hors d'Europe, Mobilisations et Interprétations*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2016.

Fučík, Josef, « Pražský pěší pluk č. 28 na italské frontě 1915 – 1918 », *Historie a Vojenství*, 1996, n° 4, p. 16-59.

Fučík, Josef, *Osmadvacátníci : spor o českého vojáka Velké války 1914-1918* [*Les vingt-huitards : la querelle à propos du soldat tchèque de la Grande Guerre*], Mladá Fronta, Praha, 2006, 469 pages.

Galandauer, Jan, « O struktuře české historické paměti, zamyšlení nad vzpomínkou českého vojáka a zajatce », *Historie a Vojenství*, 2003, vol. 1, p. 132-136.

Galandauer, Jan, « Čechoslovakismus v proměnách času. Od národotvorné tendence k integrační ideologii », *Historie a Vojenství*, 1998, vol. 2, p. 33-52.

Galandauer, Jan, « Včera a dnes (legionářská minulost komunistického aktivisty), recenze na vzpomínky Karla Svobody », *Historie a Vojenství*, 1998, vol. 5, p. 61-82.

Galandauer, Jan, « Wacht am Rhein a Kde domov můj. Válečné nadšení v Čechách v létě 1914 », *Historie a Vojenství*, 1996, vol. 5, p. 22-43.

Galandauer, Jan, *2.7.1917 - bitva u Zborova: česká legenda*, Praha, Havran, 2002.

Golovine, E., *The Russian Army in the World War*, New Hav, 1931.

Gregori, Sylvain, Pellegrinetti, Jean-Claude (dir.), *Minorités, identités régionales et nationales en guerre*, Rennes, PUR, 2017.

Hadžárik, Július, *Trianonská trauma: sprisahanie proti republike?*, Bratislava, Eko-konzult, 2009.

- Hämmerle, Christa, *Heimat/Front: Geschlechtergeschichte/n des Ersten Weltkriegs in Österreich-Ungarn*, Böhlau, Wien, 2014.
- Hanzlík, František, Vondráček, Václav, *Krajané v USA a vznik ČSR v dokumentech a fotografiích*, Ministerstvo obrany ČR, Praha, 2008.
- Honzíkovi Miroslav a Hana, *1914/1918. Léta zkázy a naděje*, Praha, Panorama, 198.
- Horel, Catherine. « Le mythe du fédéralisme en Europe centrale de 1848 à 1918 », *Nemzetek és Birodalmak: Diószegi István 80 éves. Hungary: Eötvös Loránd Tudományegyetem, Új-és Jelenkori Egyetemes Történeti Tanszék*, 2010, p. 297-316. Web.
- Horel, Catherine, *Cette Europe Qu'on Dit Centrale Des Habsbourg à L'intégration Européenne, 1815-2004*, Paris: Beauchesne, 2009.
- Horel, Catherine, *Histoire De Budapest*, Paris, Fayard, 1999.
- Horel, Catherine, *L'amiral Horthy, régent de Hongrie*, Paris, Perrin, 2014
- Horel, Catherine, *Nations, Cultures et Sociétés d'Europe centrale aux XIXe Et XXe siècles. Mélanges offerts au professeur Bernard Michel*, Paris, Publications De La Sorbonne, 2006.
- Horská, Pavla, « K otázce sociálního vývoje Českých zemí na přelomu 19. a 20. století », *Sborník historický*, n° 29, 1982.
- Houdek, Fedor, *Kapitulácia Maďarov v roku 1918*, Bratislava, Eko-konzult, 2007.
- Hrabicovi, Pavel a Zdeněk, *Muž, který velel mužům. Životní příběh generála Karla Klapálka*, Rudé právo, édition archives, Praha, 1988.
- Hronský, Marián, *Trianon: vznik hranic Slovenska a problémy jeho bezpečnosti (1918-1920)*, Bratislava, Veda, 2011.
- Hutečka, Jiří, *Muži proti ohni. Motivace, morálka a mužnost českých vojáků Velké Války 1914-1918*, Praha, Knihnice Dějin a současnosti, 2016.
- Jičínský Zdeněk, Knapp Viktor, « Les fondements constitutionnels de la Fédération Tchecoslovaque », *Revue de l'Est*, vol. 1, 1970, n°1, p. 5-18
- Jindra, Zdeněk, *První světová válka*, Praha, Státní pedagogické nakladatelství, 1984.
- Jung, Peter, *Rakousko-uherská armáda za první světové války*, Computer Press, Brno, 2007.
- Kann, A. Robert (sous la direction de), *The Habsburg Empire in World War I, Essays on the Intellectual, Military, Political and Economic Aspects of the Habsburg War Effort*, East European Quarterly, Boulder, Columbia University Press, New York, 1977.

- Kerecman, Peter, *Advokát Janko Jesenský spisovateľ a legionár*, Bratislava, Slovenská advokátska komora / Universitní knižnica, 2014.
- Klimek, Antonín (dir.), *Průvodce Armádním muzeem*, Praha, Historický ústav Armády České republiky, 1996.
- Kořalka, Jiří, *Češi v habsburské říši a v Evropě 1815-1914: Sociálně historické souvislosti vytváření novodobého národa a národnostní otázky v českých zemích*, Praha, Argo, 1996.
- Kořalka, Jiří, *The Czech Question in International Relations at the Beginning of the 20th Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 1970.
- Kováč, Dušan (dir.), *Slováci v prvej svetovej vojne 1914-1918: zmeny na politickej mape Európy a odchod Slovenska z Uhorského kráľovstva do Česko-Slovenskej republiky*, Bratislava, Literárne informačné centrum, 2010.
- Krejci Jaroslav, « Les événements imprévus de l'histoire tchécoslovaque moderne — des sujets d'étude pour la sociologiepolitique », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, vol. 8, 1977, n°3, p. 25-36.
- Kriegel Annie, “Avant-propos”, *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome 16 N°1, Janvier-mars 1969.
- Křen, Jan, *Dvě století střední Evropy*, Praha, Argo, 2005.
- Kšišňan, Michal, *Milan Rastislav Štefánik*, Brno, Computer Press, SNA, 2012.
- Kšišňan, Michal, „Jedinec v spoločnosti. Úvaha o biografickom prístupe na príklade M. R. Štefánika“, *Forum historiae 4, internetový časopis*, 1/2010.
- Kučera, Rudolf (dir.), *Identity v českých zemích 19. a 20. století : Hledání a proměny*, Praha, MÚA a Archiv AVČR, 2012.
- Kučera, Rudolf, *Život na příděl. Válečná každodennost a politiky dělnické třídy v českých zemích 1914–1918*, Praha, Lidové noviny, Knižnice Dějina a současnosti, 2013.
- Kvaček, Robert, *První světová válka a česká otázka*, 1^e édition, Praha, Triton, 2003.
- revue : « La Première Guerre mondiale et les migrations », *Migrations Société*, 2014/6, n° 156.
- Laparra, Jean-Claude, *Le prix d'une alliance : Les Austro-Hongrois sur le front ouest : 1914-1918*, Louviers (Eure), Ysec, 2002.
- Leidinger, Hannes, Moritz, Verena, *In russischer Gefangenschaft. Erlebnisse österreichischer Soldaten im Ersten Weltkrieg*, Wien/Köln/Weimar, Böhlau Verlag, 2008.

- Lein, Richard, *Pflichterfüllung oder Hochverrat? Die tschechischen Soldaten Österreich-Ungarns im Ersten Weltkrieg*, Wien, Europa Orientalis 9, 2011.
- Mamatey, Victor S., Luža, Radomír, *La République tchécoslovaque 1918-1948 : une expérience de démocratie*, Paris, Librairie du Regard, 1987 (1973).
- Mares, Antoine, « Nationalismes tchèque et slovaque. Fonctions et contenus, 1850-1920 », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n°43, 1996. Nation, nationalités et nationalismes en Europe de 1850 à 1920 (II) sous la direction de René Girault . pp. 21-25.
- Marès Antoine. Ruptures et continuités de la mémoire Tchèque. In: *Vingtième Siècle*, revue d'histoire, n°36, octobre-décembre 1992. Dossier : Identités d'Europe Centrale après le communisme. pp. 71-80.
- Marès, Antoine, Alain Soubigou, *L'Europe centrale & médiane dans l'Europe du XX^e Siècle*, Paris, Ellipses, 2017.
- Marès, Antoine, Bernard Michel, *Lieux de Mémoire en Europe centrale*, Paris, Institut d'études slaves, 2009.
- Marès, Antoine. Edvard Beneš, De La Gloire à L'abîme Un Drame Entre Hitler Et Staline. Paris: Perrin, 2015.
- Marès, Antoine, *Histoire des Tchèques et des Slovaques*, Paris, Perrin, 2005.
- Marès, Antoine, *Histoire et Pouvoir en Europe Médiane*, Paris Montréal, L'Harmattan, 1996.
- Marès, Antoine, *La Tchécoslovaquie sismographe de l'Europe au XX^e Siècle*, Paris, Institut d'études Slaves, 2009.
- Revue : *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n°43, 1996. Nation, nationalités et nationalismes en Europe de 1850 à 1920 (II).
- Měříčka, Václav, *Orden und Ehrenzeichen der Österreichisch-Ungarischen Monarchie*, Wien-München, A. Schroll, 1974
- Michel, Bernard, *Nations et nationalismes en Europe centrale XIX^e-XX^e siècle*, Aubier, Collection historique, 1995.
- Michel, Bernard, Piétri, Nicole, Rey, Marie-Pierre, *L'Europe des nationalismes aux nations*, Paris, Sedes, 1996.
- Molnar, Miklos et André Reszler, *Le génie de l'Autriche-Hongrie : Etat, société, culture*, Paris, Presse Universitaire de France, 1989.
- Morelon, Claire, *Street fronts : war, State Legitimacy and Urban Space, Prague 1914-*

1920, thèse dirigée par Guillaume Piketty et Guillaume Purseigle, Institut d'études politiques (Paris, France) et University of Birmingham (Grande Bretagne), soutenue en 2015.

Michel, Bernard, *Nations et Nationalismes en Europe centrale XIX^e-XX^e Siècle*, Paris, Aubier, 1995.

Namont, Jean-Philippe, « La colonie tchécoslovaque en France pendant la première guerre mondiale », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 4/2004 (n° 216), p. 41-57.

Namont, Jean-Philippe, « Les Tchécoslovaques de France et la mémoire de la première guerre mondiale », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 4/2007 (n° 228), p. 107-118.

Nedorost, Libor, *Češi v První světové válce, díl první: Mým národům [Les Tchèques dans la Première Guerre mondiale, volume I: A mes nations]*, nakladatelství Libri, Praha, 2006.

Nedorost, Libor, *Češi v První světové válce, díl druhý : Na frontách Velké války [Les Tchèques dans la Première Guerre mondiale, volume II: Sur les fronts de la Grande Guerre]*, nakladatelství Libri, Praha, 2006.

Nedorost, Libor, *Češi v První světové válce, díl třetí : Do hořkého konce [Les Tchèques dans la Première Guerre mondiale, volume III: Jusqu'à la fin amère]*, nakladatelství Libri, Praha, 2007.

Pasteur, Paul, „L'Autriche de François-Joseph face aux nationalités“, *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n°43, 1996. *Nation, nationalités et nationalismes en Europe de 1850 à 1920 (II)* sous la direction de René Girault, p. 9-15.

Pasteur, Paul, *Histoire de l'Autriche. De l'empire multinational à la nation autrichienne (XVIIIe-XXe siècles)*. Armand Colin, 2011

Pazdera, David, « Mobilizace v roce 1914 jako první krok na cestě k sformování vojáka Velké války », *Historie a Vojenství*, n° 3, 1998, p. 46.

Pazdera, Jan, *Češi v první světové válce (pokus o vymezení válečného prožitku českých vojáků rakousko-uherské armády od mobilizace a nástupu k jednotce po příchod na frontu, mémoire de Master, sous la direction de Dagmar Blümllová, Csc., soutenue à Jihočeská universita v Českých Budějovicích en 1997.*

Pernes, Jiří, Dolejší, Josef et coll., *Historie habsburské armády 1526-1918*, Elka Press, Praha, 2003.

Peška, Vladimír, Marès, Antoine (dir.), *Thomas Garrigue Masaryk. Européen et humaniste*, Paris, Etudes et documentation internationales - Institut des langues slaves, 1991.

- Pichlík Karel, „L'activité anti-autrichienne des Tchèques“, *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome 16 N°1, Janvier-mars 1969, p. 87-99.
- Pichlík, Karel, *Čeští vojáci proti válce (1914-1915) [Les soldats tchèques contre la guerre (1914-1915)]*, Praha, Naše vojsko, 1961
- Pichlík, Karel, Klípa, Bohumír, Zabloudilová, Jitka, *Českoslovenští legionáři: (1914-1920) [Les légionnaires tchécoslovaques : (1914-1920)]*, Praha, Mladá fronta, 1996.
- Pichlík, Karel, Křížek, Jaroslav a Vávra, Vlastimil, *Červenobílá a rudá: Vojáci ve válce a revoluci 1914-1918 [La rouge-blanc et le rouge : Les soldats dans la guerre et dans la révolution]*, Praha, Naše vojsko, 1967
- Pichlík, Karel, *Bez legend: zahraniční odboj 1914-1918: zápas o československý program [Sans légendes : la résistance à l'étranger 1914-1918 : le combat pour le programme tchécoslovaque]*, Praha, Panorama, 1991.
- Pichlík, Karel, *Vzpoury navrátilců z ruského zajetí na jaře 1918*, Praha, Nakladatelství Československé akademie věd, 1964.
- Plaschka, Richard Georg, Haselsteiner, Horst, Suppan, Arnold, *Innere front. Militarassistenz, Widerstand und Umsturz in der Donaumonarchie*, Wien, -, 1974.
- Plazzotta, Francesco. « Les institutions du Compromis austro-hongrois, 1867-1914 vues par les historiographies française et italienne », *Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin*, vol. 41, no. 1, 2015, p. 43-52.
- Poláček, Jiří, *Legionářská literatura*, Brno, CERM, 1994.
- Ponty Janine, „Editorial. Dix éclairages sur les nationalismes européens au XIXe siècle.“, *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n°43, 1996. *Nation, nationalités et nationalismes en Europe de 1850 à 1920 (II)*, p. 1.
- Rauchensteiner, Manfred, *Der Tod des Doppeladlers. Österreich-Ungarn un der Erste Weltkrieg*, Graz-Wien-Köln, 1993.
- Rauchensteiner, Manfred, *Der erste Weltkrieg und das Ende der Habsburgermonarchie 1914-1918*, Wien, Böhlau Verlag, 2013.
- Rachamimov, Alon, *POWs and the Great War : Captivity on the Eastern Front*, Oxford – New York, Berg, 2002.
- Randák, Jan, *Kult mrtvých. Smrt a umírání v revoluce 1848*, Praha, Argo, 2007.
- Rothenberg, Gunther E. *The army of Francis Joseph*. West Lafayette, Indiana: Purdue Univ. Press, 1976.

- Rumpler, Helmut, Schmied-Kowarzik, Anatol (dir.), *Die Habsburgermonarchie und der Erste Weltkrieg. 2. Teilband, Weltkriegsstatistik Österreich-Ungarn 1914-1918, Bevölkerungsbewegung, Kriegstote, Kriegswirtschaft*, Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2014.
- Rychlík, Jan, *Češi a Slováci ve 20. Století. Spolupráce a konflikty 1914-1992 [Les Tchèques et les Slovaques au 20e siècle. Collaboration et conflits 1914-1992]*, Praha, Ústav pro studium totalitních režimů, Vyšehrad, 2012.
- Scheer, Tamara, « Konstruktionen von ethnischer Zugehörigkeit und Loyalität in der k.u.k. Armee der Habsburgermonarchie (1868-1914) », Millner Alexandra, Teller, Katalin, *Transdifferenz und Trans-kulturalität. Migration und Alterität in den Literaturen und Kulturen Österreich-Ungarns*, Bielefeld, Transcript Lettre, 2018.
- Scheer, Tamara, *Von Friedensfurien und dalmatinischen Küstenreihen : vergessene Wörter aus der Habsburgermonarchie*, Wien, Amalthea Signum Verlag, 2019.
- Schindler, John R., « Disaster on the Drina : The Austro-Hungarian Army in Serbia ,1914 », *War in History*, n° 9, 2002, p. 159-195.
- Šedivý, Ivan, « Branou válečné historie na kolbiště ostatních věd historických? », *Historie a vojenství*, 1998/3, p. 124-136.
- Šedivý, Ivan, « Nová práce o českém válečném zážitku », *Historie a Vojenství*, 1997, n° 5, p. 175-177.
- Šedivý, Ivan, *Češi, České země a Velká válka 1914-1918*, Lidové noviny, Praha, 2001, 492 pages
- Šedivý, Ivan, Gebhart, Jan, *Česká společnost za velkých válek 20. století (pokus o komparaci)*, Praha, Karolinum, 2003.
- Schnapper, Dominique, Bülow, Katarina von, Möller, Horst, Ash, Timothy Garton, Beaud, Marie-Claude, *Identité et mémoire*, Paris, Centre d'analyse et de prévision, Culturesfrance, 2007.
- Škorpila F. B.; *Zeměpisný atlas pro měšťanské školy [l'Atlas géographique pour l'enseignement secondaire]*, Státní Nakladatelství, druhé rozšířené vydání; schváleno výnosem ministerstva školství a národní osvěty ze dne 3. září 1930.
- Soubigou, Alain, « La legiobanka, un outil contre la brutalisation de la mémoire de guerre Tchecoslovaque », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 4/2007 (n° 228), p. 91-105.
- Soubigou, Alain, Havel, Václav, *Thomas Masaryk*, Paris, Fayard, 2002.

- Soutou, Georges-Henri, *L'Europe de 1815 à nos jours*, Paris, PUF, 2014 (2007).
- Spann, Gustav, *Zensur in Österreich während des I. Weltkrieges 1914-1918*, Wien, 1972.
- Stergar, Rok, Scheer, Tamara, „Ethnic boxes: the unintended consequences of Habsburg bureaucratic classification“, *Nationalities Papers*, 46:4, 2018, p. 575-591.
- Stolzer, Johann, Steeb, Christian(eds.), *Österreichs Orden vom Mittelalter bis zur Gegenwart*, Graz, Adeva, 1996.
- Strmiska Zdenek. « Quelques remarques sur " Le divorce tchéco-slovaque" », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, vol. 26,1995, n°2. p. 183-194
- Strmisková Hana, *Veřejná správa a její personální složka v době Rakouska-Uherska a v současnosti*, mémoire de licence sous la direction de PhDr. Zuzana Tichá, soutenue à Olomouc, 2012.
- Štefanský, Michal, Purdek, Imrich (dir.), *Slovensko vo vojnách a konfliktoch 20. storočí, zborník referátov z vedeckej konferencie v Bratislave 15.-16. októbra 2002*, Bratislava, Vojenský historický archív, 2003.
- Sumpf, Alexandre, *La Grande Guerre oubliée. Russie, 1914-1918*, Paris, Perrin, 2010.
- Sumpf, Alexandre, "L'historiographie russe (et soviétique) de la Grande Guerre", *Histoire@Politique*, n° 22.1, 2014, p. 152-74
- Sumpf, Alexandre, "La Mobilisation Autour Des « atrocités De L'ennemi », Russie 1914-1918", *Les Cahiers de Framespa*, n° 10, 2012.
- Sumpf, Alexandre, *1917, La Russie et les Russes en Révolutions*, Paris, Perrin, 2017.
- Suppan, Arnold, Lein, Richard, *East European Identities in the 19th and 20th Century*, Wien/Berlin, Lit Verlag, 2009.
- Takáč, Ladislav, *Životná cesta generála Ferdinanda Pišeckého: pobočník gen. M. R. Štefánika*, Bratislava, ARM 333, 2006.
- Tatarov, Boris, *Novodobí husité, Československé vojenské jednotky v Rusku (srpen 1914-duben 1918) [Les hussites contemporaines, Les unités militaires tchécoslovaques en Russie (aout 1914 – avril 1918)]*, Praha, Naše vojsko, 2007.
- Thoss, Bruno, Volkmann, Hans-Erich, *Erster Weltkrieg – Zweiter Weltkrieg. Ein Vergleich ; Krieg, Kriegserlebnis, Kriegserfahrung in Deutschland*, Paderborn, Schöningh, 2002.
- Trnkova, Helena « La Première résistance tchécoslovaque dans les musées tchèques » dans Mary, Julien, Rousseau, Frédéric (dir.), *Entre Histoires et Mémoires: La guerre au musée*.

Essais de Muséohistoire, Michel Houdiard, Paris, 2013.

Trnkova, Helena, « De 'Hoch Austria' à 'Kde domov můj?': la transformation des minorités tchèque et slovaque en nation commune indépendante », Gregori, Sylvain, Pellegrinetti, Jean-Claude (dir.), *Minorités, identités régionales et nationales en guerre 1914-1918*, Rennes, PUR, 2017.

Trnkova, Helena, « Le conflit national dans la Grande Guerre : l'exemple des Tchèques et des Allemands dans l'Empire austro-hongrois », *Empires, Nations and Private Lives*, Cambridge Scholar Publishing, 2016.

Trnkova, Helena, « Penser la guerre dans l' "Autre Europe" : la séquence 1914-1945 en République tchèque et en France », *En Jeu. Histoires et mémoires, Fondation pour la mémoire de la déportation*, n° 3, juin 2014.

Urban, Otto, *Česká společnost 1848-1918*, Praha, Svoboda, 1982.

Vácha, Dalibor, *Horké léto 1918: Čechoslováci ve víru ruské občanské války*, Praha, Nakladatelství Epoque Pražská vydavatelská společnost, 2018.

Vácha, Dalibor, *Život v legiích. Českoslovenští dobrovolci na Rusi 1914-1918*, Thèse du doctorat présentée à České Budějovice, 2012.

Vošáhlíková, Pavla, *Jak se žilo za časů Františka Josefa I*, Praha, Svoboda, 1996.

Weber, Thomas, *La première guerre d'Hitler*, Perrin, Paris, 2010.

Wandruszka, Adam, Urbanitsch, Peter, (ed.), *Die Habsburgermonarchie 1848-1918. Band IV, Die Konfessionen*, Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1985.

Weber, Thomas, *La première guerre d'Hitler*, Perrin, Paris, 2010.

Wurzer, Georg, *Die Kriegsgefangenen der Mittelmächte in Rußland im Ersten Weltkrieg*, thèse de doctorat soutenue à Eberhard-Karls-Universität de Tübingen en 2002.

Zabloudilová, Jitka, « Češi v zajetí a zajatci v Čechách », *Česká společnost a první světová válka*, České Budějovice, Jihočeské muzeum v Českých Budějovicích, 1998.

Zabloudilová, Jitka, *Čeští a slovenští zajatci v Rusku*, Praha, Archiv soutěže Svazu bojovníků za svobodu, 1993.

Zeman, A. B. Zbyněk, « The Four Austrian Censuses and their Political Consequences », Marc Cornwall (éd.), *The Last Years of Austria-Hungary*, Exeter, 1990.

Ziemann, Benjamin, *Gewalt im Ersten Weltkrieg : Töten, überleben, verweigern*, Essen, Klartext Verlag, 2013.

Ziemann, Benjamin, *War Experience in Rural Germany*, Berg, Oxford-New York, 2007.

2.3 Bibliographie annexe des sciences sociales, réflexions historiographiques, épistémologiques et méthodologiques

2.3.1 Ouvrages relatifs aux témoins et aux témoignages

Artières, Philippe, « Témoignage et récit historique », *Sociétés et Représentations*, 2002/1, n° 13, p. 199-206.

Beaupré, Nicolas, *Ecrire en guerre, écrire la guerre*, France, Allemagne 1914-1920, préface d'Annette Becker, CNRS éditions, CNRS histoire, Paris, 2006, 292 pages.

Bertrand Müller « Archives orales et entretiens ethnographiques. Un débat entre Florence Browning, Christopher R., *Des hommes ordinaires, Le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne*, Éditions Tallandier, Texto, Paris, 2007.

Capdevila, Luc, Combes, Isabelle, Richard, Nicolas, Barbosa, Pablo, *Les hommes transparents. Indiens et militaires dans la guerre du Chaco (1932-1935)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010.

Cazals, Rémy, Rousseau, Frédéric, *14-18, le cri d'une génération : la correspondance et les carnets intimes rédigés au front, la Grande Guerre passée au filtre de la censure et de l'autocensure, au filtre du temps et de la fiction, de la parole confisquée à la parole libérée...*, Toulouse. Éd. Privat, 2001.

Cru, Jean Norton, *Témoins, préface et post-face de Frédéric Rousseau*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2006 (1929).

Cru, Jean Norton, *Du témoignage*, éditions Alia, Paris, 2008 (?).

Descamps (Florence), *L'historien, l'archiviste et le magnétophone. De la constitution de la source orale à son exploitation*, Paris, Comité pour l'histoire économique et financière de la France, 2001, 864 pages. Avant-propos de Dominique Schnapper. « Sources »

Descamps et Florence Weber, animé par Bertrand Müller », *Genèses* 1/2006 (n° 62), p. 93-109.

Dulong, Renaud, *Le témoin oculaire*, éditions de l'EHESS, Paris, 1998.

Ginzburg, Carlo, *Un seul témoin*, Paris, Vacarme, Bayard, 2007.

Laborie, Pierre, « De l'opinion publique à l'imaginaire social », *Vingtième siècle. Revue d'Histoire*, 1988, Vol ; 18, N° 18, p ; 107-117.

Lacoste, Charlotte, *Le témoignage comme genre littéraire*, thèse du doctorat, soutenu à

l'Université Nanterre, 2011.

Moine, Nathalie, « Quand le récit de guerre n'est pas encore de l'histoire : comptabiliser, punir, réparer », *Le Mouvement Social* 1/2008, n° 222, p. 5-12.

Pollak, Michael, *L'expérience concentrationnaire, essai sur le maintien de l'identité sociale*, Paris, éditions Métailié, 2000.

Pollak, Michael et Botz, Gerhard, « Survivre dans un camp de concentration. Entretien avec Margareta Glas-Larsson », *Actes de recherches en sciences sociales*, n°41, 1982, p. 3-28.

Pollak, Michael, « La gestion de l'indicible », *Actes de recherches en sciences sociales*, n°62-63, 1986, p.30-53.

Pollak, Michael, « Les mots qui tuent », *Actes de recherches en sciences sociales*, n°41, 1982, p. 29-45.

Pollak, Michael, Heinich, Natalie, « Le témoignage », *Actes de recherches en sciences sociales*, n°62-63, 1986, p. 3-29.

Pollak, Michael, « La gestion de l'indicible », *Actes de recherches en sciences sociales*, n°62-63, 1986, p.30-53.

Robin Régine, « Récit de vie, discours social et parole vraie », *Vingtième siècle. Revue d'Histoire*, 1986, Vol. 10, N° 10, p ; 103-110.

Rousseau, Frédéric, *Le procès des témoins de la Grande Guerre: l'affaire Norton Cru*, Paris, Éditions du Seuil, 2003.

Rousseau, Frédéric, *La guerre censurée*, Paris, Éditions du Seuil, 2003.

Smith, Leonard V., *The Embattled Self: French Soldiers' Testimony of the Great War*, Cornell University Press, 2007.

Trnkova, Helena, « Présentation de la préface de l'édition allemande de Du témoignage, Jean Norton Cru, Wo ist die Wahrheit über der Krieg ? Eine kritische Studie mit Berichten von Augenzeugen », *En Jeu. Histoire et mémoires. Du témoignage, autour de Jean Norton Cru*, Fondation pour la mémoire de la déportation, n° 6, décembre 2015.

Wieviorka, Annette, *L'ère du témoin*, Paris, Hachettes littératures, 2002.

2.3.2 Les faits guerriers et sociaux : d'autres périodes

Arendt, Hannah, *Eichmann à Jérusalem : rapport sur la banalité du mal*, Paris, Gallimard, 1991 (1963).

Browning, Christopher R., *Des hommes ordinaires, Le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne*, Éditions Tallandier, Texto, Paris, 2007.

Carrez, Maurice, Robert, Vincent, *Visages de la Manifestation en France et en Europe XIX^e-XXI^e Siècle*, Dijon, éditions Universitaires de Dijon, 2010.

Carl Von Clausewitz, (Gérard Chaliand, Laurent Murawiec), *De la guerre*, Paris, Perrin, 2006 (1832).

Debos, Marielle, *Le métier des armes au Tchad. Le gouvernement de l'entre-guerres*, Karthala, coll. « Les Afriques », 2013,

Fritz, Stephen G., *Frontsoldaten : The German Soldier in WW II*, Lexington (Kentucky) University of Kentucky Press, 1995.

Grossman, Dave, *On Killing. The psychological cost of Learning to Kill in War and Society*, New York, Back Bay Books, 2009 (1995).

Havel, Václav, *Essais politiques*, Paris, éditions du Seuil, 1991.

Hobsbown, Eric, *L'âge des extrêmes. Histoire du cours XX^e siècle*, Bruxelles, Complexe/Le Monde diplomatique, 1999.

Holmes, R., *Acts of war : the behaviour of men in battle*, New York, Free Press, 1985.

Levi, Primo, *Le rapport sur Auschwitz*, Ed. Kimé, Paris, 2005.

Marshall, S. L. A., colonel, *Men against fire. The problem of Battle Command*, Oklahoma, University of Oklahoma Press, 2000.

Mesnard, Philippe, Thanassekos, Yannis, *La zone grise, entre accommodement et collaboration*, Paris, éditions Kimé, 2010.

Mosse, George Lachmann, *De la Grande Guerre au totalitarisme : la brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette littératures, 2009.

Noiriel, Gérard, *Le creuset français. Histoire de l'immigration (XIX^e-XX^e siècle)*, Paris, Éditions du Seuil, 1988.

Noiriel, Gérard, *A quoi sert « l'identité nationale » ?*, Marseille, Agone, 2007.

Noiriel, Gérard, *Etat, nation, immigration. Vers une histoire du pouvoir*, Paris, Gallimard, 2005.

Nolte, Ernst, *La Guerre civile européenne, 1917-1945 : national-socialisme et bolchevisme*, Paris, éd. Des Syrthes, 2000.

Rousseau, Frédéric, *L'Enfant juif de Varsovie*, Ed. du Seuil, Paris, 2009.

Welzer, Harald, *Les exécuteurs : des hommes normaux aux meurtriers de masse*, Paris, Gallimard, 2007 (2005).

Welzer, Harald, Neitzel, Sönke, *Soldats : combattre, tuer, mourir : procès-verbaux de récits de soldats allemands*, Paris, Gallimard, 2013.

2.3.3 Réflexions historiographiques et méthodologiques

Bloch, Marc, *Apologie pour l'histoire ou Métier de l'historien*, Paris, Armand Colin, 1997 (1949).

Bloch, Marc, *Histoire et Historiens*, Paris, A. Colin, 1995.

Fukuyama, Francis, Canal, Denis-Armand, *La fin de l'histoire et le dernier homme*, Paris, Flammarion, 1992.

Ginzburg, Carlo, *Le fromage et les vers : l'univers d'un meunier du XVIe siècle*, Aubier, Paris, 1993.

Ginzburg, Carlo, *A distance, neuf essais sur le point de vue en histoire*, Gallimard, Paris, 2001.

Kagan, Robert, Israël, Fortunato, *Le retour de l'histoire et la fin des rêves*, Paris, Plon, 2008.

Levi, Giovanni, *Le pouvoir au village, histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVIIe siècle*, préface : L'histoire au ras du sol par Jacques Revel, Gallimard, Paris, 1989.

Le Goff, Jacques (sous la direction de), *L'homme médiéval*, Seuil, Paris, 1994.

Le Goff, Jacques, Nora, Pierre (sous la direction de), *Faire de l'histoire*, Gallimard, Paris, 1986.

Louvier, Patrick, Mary, Julien et Rousseau, Frédéric, *Pratiquer la muséohistoire, La guerre et l'histoire au musée. Pour une visite critique*, Outremont (Québec), Athéna éditions, 2012.

Noiriel, Gérard, *Qu'est-ce que l'histoire contemporaine ?*, Paris, Hachette, 1998.

Noiriel, Gérard, *Introduction à la socio-histoire*, Paris, La Découverte, 2006.

Revel, Jacques, *Jeux d'échelles*, Seuil, Paris, 1996.

Veyne, Paul, *Comment on écrit l'histoire : texte intégral*, Éditions du Seuil, Paris, 1996.

2.3.4 La bibliographie des sciences humaines et sociales

Barus-Michel, Jacqueline, « Du réfolement à la repression : de l'usage des traces mnésiques », *Le journal des psychologues*, 2012/4, n° 297, p. 24-27.

- Becker, Howard S., *Le travail sociologique*, Academic Press, Fribourg, 2006.
- Becker, Howard S., *Social Work. Method and Substance*, Chicago, Aldine Publishing Company, 1970
- Becker, Howard S., *Telling about Society*, The University of Chicago Press, Chicago/London, 2007.
- Bloch, C., Liebst, L. S., Poder, P., Christiansen, J. M., Heinskou, M. B., « Caring collectives and other forms of bystander helping behavior in violent situations », *Current Sociology*, n° 66(7), 2018, p. 1049–1069.
- Boltanski, Luc, « Pourquoi ne se révolte-t-on pas ? Pourquoi se révolte-on ? », *Contretemps*, n° 15, 2012, URL : <http://www.contretemps.eu/interventions/pourquoi-ne-se-r%C3%A9volte-t-pas-pourquoi-se-r%C3%A9volte-t>.
- Boltanski, Luc, *De la justification : les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard, 1993 (1991).
- Boltanski, Luc, *Domination et émancipation, pour un renouveau de la critique sociale; débat présenté par Philippe Corcuff*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2014.
- Bourdieu, Pierre, « Du bon usage de l'ethnologie », *Actes de recherches en sciences sociales*, n° 150, 2003, p. 9-18.
- Bourdieu, Pierre, « La domination masculine », *Actes de recherches en sciences sociales*, n° 84, 1990, p. 2-31.
- Bourdieu, Pierre, « Le capital social », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 31, janvier 1980, p. 2-3.
- Bourdieu, Pierre, *La distinction : critique sociale du jugement*, Paris, les éditions de minuit, 1979.
- Bourdieu, Pierre, *La production de l'idéologie dominante*, Demopolis, Raison d'agir, Paris, 2008.
- Bourdieu, Pierre, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Fayard, 2001 (1982, 1991).
- Bourdieu, Pierre, *Méditations pascalienues*, Paris, Points, 2003 (1997).
- Bourdieu, Pierre, *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris, éditions du Seuil, 1996 (1994).
- Bourdieu, Pierre, Wacquant, Loïc, *Invitation à la sociologie réflexive*, Paris, éditions du Seuil, 2014 (1992).

Breton, Philippe, *Les refusant. Comment refuse-t-on de devenir un exécuté ?*, Paris, Éditions La Découverte, 2009.

Camalleri, Carmel, *Stratégies identitaires*, Fayard, Paris, 2002.

Charaudeau, Patrick, *Le discours politique, Les Masques du pouvoir*, Vuibert, Paris, 2005, 256 pages.

Charle, Christophe, *La crises des sociétés impériales : Allemagne, France, Grande-Bretagne 1900-1940. essai d'histoire sociale comparée*, Paris, Seuil, 2001.

Chauvaud, Frédéric (sous la direction de), *La dynamique de la violence*, Approches pluridisciplinaire, PUR, Rennes, 2010.

Chauvaud, Frédéric, *Histoire de la haine. Une passion funeste 1830-1930*. Rennes, Presses Universitaires De Rennes, 2014.

Chomski, Noam, *De la nature humaine*, L'Herne, Paris, 2006.

Cyrulnik, Boris, *Je me souviens...*, L'Esprit du temps, le Bousquet, 2009.

Cyrulnik, Boris, *La résilience ou comment renaitre de la souffrance*, Ed. Fabert, Paris, 2009.

Cyrulnik, Boris, *Mourir de dire. La honte*, Odile Jacob, Paris, 2010.

Cyrulnik, Boris, *Sauve-toi, la vie t'appelle*, Odile Jacob, Paris, 2012.

Faucault, Michel, *L'archéologie du savoir*, Gallimard, Paris, 2008.

Faucault, Michel, *L'histoire de la folie à l'âge classique*, Gallimard, Paris, 1998.

Goffman, Erving, *Asiles : étude sur la condition sociale des malades mentaux*, présentation de Robert Castel, Paris, Les éditions de minuit, 1968.

Goffman, Erving, *Façons de parler*, Paris, Les éditions de minuit, 1987.

Goffman, Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, les Éditions de minuit, 1973.

Goffman, Erving, *Les cadres de l'expérience*, Paris, les Éditions de minuit, 1991.

Goffman, Erving, *Les rites d'interaction*, Les éditions de minuit, Paris, 2011.

Goffman, Erving, *Comment se conduire dans les lieux publics*, Paris, éditions Economica, 2013

Goffman, Erving, *Stigmates*, Paris, Les éditions de minuit, 2007.

Grignon, Claude, Passeron, Jean-Claude, *Le savant et le populaire : misérabilisme et*

- populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Gallimard / Le Seuil, 1989.
- Joseph, Isaac, *Erving Goffman et la microsociologie*, PUF Philosophie, Paris, 1998.
- Krosiak, Daniela, *The Responsibility of External Bystanders in Cases of Genocide: The French in Rwanda, 1990-1994*, British thesis service, 2002.
- Lani-Bayle Martine, « Les chemins de la mémoire... », *Le Journal des psychologues*, 2012/4, n° 297, p. 33-37.
- Laurens, Stéphane, Kozakaï, Toshiaki, « Pierre Janet et la mémoire sociale », *Connexions*, 2003/2, n° 80, p. 59-75.
- Revue: *Le journal des psychologues*, 2012/4, n° 297.
- Milgram, Stanley, *Soumission à l'autorité, un point de vue expérimental*, Paris, Calmann-Lévy, 1984 (1974).
- Nizet, Jean, Rigaut, Nathalie, *La sociologie d'Erving Goffman*, La Découverte, Paris, 2005.
- Pinker, Steven, *Comprendre la nature humaine*, traduit de l'anglais par Marie-France Desjeux, Première édition 2002, Odile Jacob, Paris, 2005.
- Parens, Henri, *Retour à la vie*, Tallendier, Paris, 2010.
- Piwnica, Jean, *L'Histoire : écriture de la mémoire*, Paris, L'Harmattan, 2014.
- Ricoeur, Paul, *La mémoire, l'histoire et l'oubli*, Seuil, Paris, 2003.
- Robin, Régine, *La mémoire saturée*, Stock, Paris, 2003.
- Samuel, David, *Paměť: Jak ji používáme, ztrácíme a můžeme zlepšit, [La mémoire : Comment l'utiliser, la perdre et l'améliorer]*, Praha, Grada PPK, 2002.
- Sohn Anne-Marie, « Sois un Homme ! ». *La construction de la masculinité au XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 2009.
- Taconnat Laurence, « Fonctionnement et dysfonctionnement de la mémoire humaine », *Le journal des psychologues*, 2012/4, n° 297, p. 18-23.
- Váňa, Tomáš, *Jazyk a totalitarismus*, Brno, Centrum pro studium demokracie a kultury, 2013.
- Vigarello, Georges et coll., *Histoire de la virilité, III. Volume*, Paris, Seuil, 2011.
- Wieviorka, Michel, *La violence*, Hachette Littératures, Paris, 2005.
- Winkin, Yves, *Anthropologie de la communication*, De Boeck Université/ Ed. Du Seuil, Paris, 2001.

Zimbardo, Philip, *The Lucifer Effect. How good people turn evil*, London, Rider Books – Random House, 2009 (2007).

Table des matières

Remerciements.....	5
Liste d'abréviations.....	6
Introduction.....	7
Formulation des problématiques principales.....	11
Des témoignages au corpus.....	14
Ces peuples qui habitent leur langue. Précis de lecture de l'univers austro-hongrois.....	16
L'Empire austro-hongrois et son armée.....	16
Parler de la guerre des Tchèques, des Autrichiens et des Slovaques ou de la guerre racontée en tchèque, en allemand et en slovaque ?.....	19
De l'attentat de Sarajevo jusqu'à « la fin amère ».....	23
Partie I.....	27
1 La guerre selon les combattants : les témoins et les témoignages 1914-1918 dans l'Empire austro-hongrois.....	27
1.1 Historiographie et bibliographie comparées de la Grande Guerre.....	29
1.1.1 Écrire l'histoire de la Grande Guerre en France.....	30
1.1.1.1 De la France dans la Grande Guerre à la Grande Guerre des Français.....	31
1.1.1.2 Une pluralité d'approches.....	35
1.1.1.3 La période 1914-1918 en Europe centrale sous la plume des Occidentaux.....	44
1.1.2 L'indépendance et le démembrement : la Grande Guerre vue de « l'Autre Europe ».....	48
1.1.2.1 Écrire l'histoire d'un événement fondateur : historiographie tchécoslovaque d'après-guerre.....	48
1.1.2.2 La Grande Guerre dans la Guerre froide ou l'historiographie derrière le rideau de papier.....	55
1.1.2.3 Après le chute du Mur : l'historiographie actuelle.....	60
1.1.3 La bibliographie historique annexe et les apports des sciences humaines et sociales.....	74
1.1.3.1 Découvrir l'espace centre européen au moment de la guerre : la bibliographie historique annexe.....	74
1.1.3.2 Construire un cadre épistémologique et méthodologique.....	76
1.1.3.3 Les apports de l'interdisciplinarité.....	80
1.2 Les témoignages : une source pour écrire l'histoire de la Grande Guerre ?.....	87
1.2.1 La place du témoignage dans l'historiographie comparée de la Grande Guerre... ..	88
1.2.1.1 La France : « la terre promise » des témoins ?.....	90
1.2.1.2 Les historiographies tchèque, slovaque et autrichienne face aux témoignages.....	98
1.2.2 Le cadre méthodologique, les apports et les limites du témoignage comme source historique... ou comment exploiter un témoignage ?.....	125
1.2.2.1 La fiabilité de la mémoire humaine, l'authenticité du souvenir :.....	125
1.2.2.2 La représentativité ou le « soldat modèle » existe-t-il ?.....	141
1.3 Le corpus des témoignages des combattants austro-hongrois.....	147
1.3.1 La constitution du corpus des témoignages.....	147
1.3.1.1 Les contraintes matérielles : la cartographie de la conservation des témoignages.....	149
1.3.1.2 La définition de critères de sélection des témoignages.....	156
Le corpus global et le corpus comparatif.....	157
Le critère de langue.....	158
La qualité du témoin et de son parcours.....	164
La qualité du récit.....	168
Les sous-corpus de travail.....	170
1.3.2 Les propriétés du corpus et la classification des témoignages: mises en	

perspective statistique	175
1.3.2.1 Classement selon le genre : la méthode Norton Cru	176
1.3.2.2 Classement selon la date et le lieu ; la maison d'édition	191
1.3.2.3 Classement selon la relation à la publication et l'intentionnalité de l'auteur	201
1.3.3 Qui témoigne de la guerre dans l'espace austro-hongrois ? Les identités des témoins.....	210
1.3.3.1 L'identité nationale des témoins	211
1.3.3.2 Le profil socioprofessionnel des témoins.....	213
1.3.3.3 La confession et les convictions politiques.....	232
1.4 Les sources complémentaires (hors corpus).....	242
1.4.1 Les données biographiques des témoins relatives à leur vie civile.....	243
1.4.2 Les parcours militaires des témoins, avant et pendant la guerre	246
1.4.3 Les témoignages annexes.....	249
Partie II.....	254
2 Vivre la guerre ensemble: les ressorts de la cohésion d'une armée multinationale	254
2.1 La mise en guerre d'une armée multinationale	258
2.1.1 Les réactions à l'attentat et la préparation à la guerre	265
2.1.1.1 « Tak nám zabili Ferdinanda ! ».....	265
2.1.1.2 Juillet 1914 : un long mois d'incertitude.....	274
2.1.1.3 La menace de guerre au quotidien	280
2.1.2 La mobilisation	281
2.1.2.1 Répondre à l'appel: une consécration du conformisme collectif ?.....	283
2.1.2.2 Appréhender la nouvelle situation.....	293
2.1.2.3 L'interprétation « nationale » de la mobilisation : le clivage Allemand– enthousiaste / Tchèque loyal.	300
2.1.3 Du foyer à la caserne ou la transformation des civils en soldats	306
2.1.3.1 Rejoindre son régiment	307
2.1.3.2 Premiers jours sous les drapeaux : un espace de transition entre paix et guerre.....	327
2.1.3.3 Faire face à la nouvelle situation : ajustements personnels.....	335
2.2 Identités, interactions et (in)égalité des combattants.....	345
2.2.1 Les « autres » camarades ou la cohésion des troupes multinationales	345
2.2.1.1 L'armée de François Joseph : un patchwork identitaire	346
2.2.1.2 La pluralité identitaire dans le quotidien des soldats	361
L'ampleur de ce procédé dans les témoignages.....	365
Qui est qui ? Les aléas de l'identification	367
La comparaison avec les témoignages autrichiens.....	371
2.2.1.3 Gestion pratique de la pluralité linguistique par l'armée.....	372
Les cas d'incompréhension	377
La domination de la langue allemand.....	379
2.2.2 Stéréotypes et préjugés à l'épreuve de l'interaction directe avec l'autre	387
2.2.2.1 Les stéréotypes et préjugés à l'œuvre	387
S'attendre à un comportement différent.....	390
Le mécanisme d'auto-valorisation ou les autres sont toujours « les pires »	396
2.2.2.2 Pratiques de sociabilité et d'entraide : le dépassement des préjugés est-il possible ?.....	405
Les cas d'entraide « nationale »	411
Les exemples contraires : la sociabilité mixte.....	413
L'entraide qui transcende les clivages identitaires.....	416
2.2.3 Identités nationales et identités sociales : imbrication ou alternance ?.....	418
2.2.3.1 L'organisation sociale à l'épreuve de la guerre.....	418
2.2.3.2 Les pratiques de sociabilité dans l'armée : mise à l'épreuve ou corroboration des hiérarchies sociales civiles ?	422

2.2.3.3 Les affinités « de classe » : une alternative à la « préférence nationale? ».	434
Les affinités de classe transcendant la communauté nationale chez les élites	436
Et les témoins des milieux populaires ?	441
2.3 La perception de l'autorité dans une armée multinationale	444
2.3.1 La primauté des Allemands dans la hiérarchie militaire austro-hongroise ?	444
La question de la langue de commandement.....	445
2.3.2 Les officiers et les stéréotypes nationaux selon les témoignages	453
2.3.2.1 Les qualités contraires à l'image stéréotypée : Les « gentils » Allemands..	459
2.3.2.2 Et chez les germanophones ?	462
2.3.3 Le sentiment d'inégalité et de discrimination des soldats de langue tchèque	466
2.3.3.1 Surveillance et punitions excessives des soldats tchèques ?.....	467
2.3.3.2 Une exposition au danger plus importante des soldats non-germanophones ?	469
.....	469
2.3.3.3 Les corvées et la répartition inégale des tâches ingrates en fonction de	
l'appartenance nationale-linguistique	473
2.3.3.4 Mais des contre-exemples existent.....	476
Partie III.....	480
3 Combattre, tuer et mourir sur les fronts de la Grande Guerre.....	480
3.1 Faire la guerre « pour L'Empereur et son auguste famille impériale et royale » ou quels	
discours pour motiver les soldats de François Joseph ?	483
3.1.1 Motiver les soldats : la grande tâche des États en guerre	485
3.1.2 Justifier et légitimer la guerre pour obtenir l'adhésion des combattants.....	494
3.1.3 L'image de l'ennemi dans les discours austro-hongrois : un argument de	
motivation supplémentaire ?	499
Une approche « humaine » ou « neutre » des ennemis dans le discours.....	505
Les cas spécifiques : les Cosaques et les Tcherkesses.....	508
Exploiter la proximité entre « Slaves »	509
3.2 Apercevoir le « vrai » visage de la guerre ou les imaginaires à l'épreuve de la praxis	
.....	517
3.2.1 Les sens pris d'assaut ou la saturation singulière de la perception sensorielle ...	519
3.2.1.1 La bande sonore du front : les jalons du nouveau quotidien des soldats	521
3.2.1.2 Un panorama désolé des lieux et de leurs occupants	522
3.2.2 Le baptême du feu.....	527
3.2.2.1 La découverte de la peur	527
3.2.2.2 Les blessés et les morts	532
3.2.2.3 Les malchanceux et les imprudents.....	542
3.2.3 L'évolution et les vacillements perpétuels des attitudes des combattants.....	544
3.3 Combattre, mourir et tuer	549
3.3.1 Au cœur des batailles	549
3.3.1.1 Sous le feu : les mécanismes du combat dans une guerre moderne.....	552
3.3.1.2 Les réponses émotionnelles : La peur et le sentiment d'impuissance	557
La peur.....	557
Le sentiment d'impuissance	562
3.3.1.3 Les réactions physiques et psychosomatiques des hommes sur le champ de	
bataille	565
L'incapacité d'agir : la diarrhée nerveuse et la stupeur	565
Une façon d'agir fréquente mais inefficace : la panique.....	568
Se cacher ou fuir : la puissance de l'instinct de survie	574
3.3.2 Les scènes de violence interpersonnelle : qui tue, comment et pourquoi ?	591
Qui tire ou ne tire pas ? La grande inconnue des équations létales.....	594
Tirer mais ne pas tuer	594
Tuer comme réflexe de défense.....	599
Tuer pour sauver une vie	602
Actions contraires aux règles du combat.....	604

Tuer pour faire exemple	606
Des atrocités entre soldats ennemis et de la haine.....	609
« Le fardeau de tuer »	615
3.4 L'ennemi autrement : des fraternisations dans les tranchées au lynchage des civils..	617
3.4.1 Trouver un modus vivendi au front ou les stratégies limitant la violence	618
3.4.1.1 Vivre et laisser vivre.....	618
3.4.1.2 Arrangements temporaires : corvée d'eau, sauver les blessés, évacuer les morts.....	622
3.4.1.3 La trêve générale et les fraternisations : le front russe post-révolutionnaire	627
3.4.2 Les prisonniers de guerre	632
3.4.2.1 Une situation complexe, des attitudes ambiguës.....	632
3.4.2.2 Des prisonniers peu combattifs	635
Prisonniers dociles et paisibles.....	637
Secours et entraide, comportements amicaux en captivité.....	640
3.4.2.3 Attitude vis-à-vis des prisonniers de guerre : entre impératif militaire et empathie	643
La répression et les actes illicites	646
3.4.3 Les violences contre les populations civiles	648
3.4.3.1 Les combattants sur le territoire ennemi : le front serbe été-hiver 1914 et le front italien (dates)	650
3.4.3.2 Et chez « les leurs » ? Relations des Austro-hongrois aux civils dans les confins orientaux de l'Empire	653
Partie IV	665
4 D'une loyauté à l'autre : Obéissance, loyauté, désengagements et réengagements	665
4.1 Le répertoire d'actions des autorités austro-hongroises.....	667
4.1.1 La guerre, ses lois et son code de valeurs	667
4.1.1.1 La guerre comme le renversement de la morale ordinaire : le cadre juridique et moral spécifique	667
4.1.1.2 Le système des avancements.....	672
La critique de la chasse aux avancements	678
Parler de son propre avancement : les avantages matériels et le prestige	681
La colère d'un soldat oublié : un cas d'étude en mécanisme de la fierté et de la honte	685
4.1.1.3 Les distinctions militaires : citations, décorations	693
La critique des distinctions non méritées	695
« Un bout de fer pour avoir sacrifié sa santé », la futilité des récompenses offertes	697
4.1.2 La contrainte : d'une série de mesures extraordinaires à la violence interpersonnelle.....	701
4.1.2.1 Un contrôle accru et pesant d'un État méfiant.....	701
Une série de mesures extraordinaires	703
La censure militaire	709
4.1.2.2 Des punitions corporelles réglementaires à la violence déchaînée	715
Les deux punitions corporelles emblématiques : vingt-cinq coups sur les fesses et l'attachement.....	717
4.1.3 Les gifles et les coups ou la violence interpersonnelle non réglementée	729
4.1.3.1 Cas particuliers : des éclats de colère non maîtrisés	731
4.1.3.2 Les coups qui s'imposent lorsque les mots se révèlent impuissants.....	740
4.1.3.3 Les cas de harcèlement continu ou la violence hiérarchique intégrée au « système ».....	746
4.1.3.4 L'échec à incarner un modèle ? - une question épineuse dans une armée vaincue	761
Les principaux thèmes de critique: violence, peur, besoin d'un confort exagéré,	

incompétence, débauche.....	761
Pourtant les exemples de bons officiers ne manquent pas dans les témoignages	769
Le tissage d'un nouveau lien hiérarchique plus moderne est-il en œuvre ?.....	775
4.2 De la discipline et de l'indiscipline : un continuum de pratiques	782
4.2.1 La zone grise de l'obéissance ou les arrangements tolérés	784
4.2.1.1 Les stratégies d'allègement et d'évitement à la frontière du licite et du tolérable.....	786
La recherche des affectations moins périlleuses.....	787
S'éloigner du front : formations et permissions spéciales	796
4.2.1.2 Entrer dans la zone opaque	801
Prendre ses distances avec les ordres lorsque la situation s'y prête.....	801
Feindre une maladie	805
4.2.1.3 Les actes désespérés.....	807
S'infliger une maladie	807
Se blesser soi-même	810
Les suicides	815
4.2.2 La morphologie des captures	820
4.2.2.1 Parler captivité ou l'enjeu de l'information	822
4.2.2.2 Penser la captivité	828
4.2.2.3 De l'idée à l'acte : les scènes des redditions	833
4.2.3 Vers la fin d'une armée et d'un État : De nombreux dysfonctionnements ou comment rester vaillant dans un cadre défaillant ?.....	840
4.2.3.1 Dans l'armée	840
Les erreurs du commandement.....	841
Le désordre omniprésent, la défaillance de l'encadrement.....	843
Le manque chronique de matériel et les failles d'approvisionnement.....	846
4.2.3.2 Et les mauvaises nouvelles de l'arrière ou la circulation des informations entre les deux espaces	852
Les sources d'information : lectures, écritures et conversations des combattants	853
La communication intime.....	861
4.2.3.3 Une situation à l'arrière de plus en plus inquiétante	866
Une économie de guerre qui ne parvient pas à se mesurer à la tâche	867
L'année 1918 et la fin d'un Empire.....	878
4.3 Les transferts de loyauté : révolutions individuelles et collectives	884
4.3.1 Le poids des contextes multiples et hiérarchisés : Le temps, l'espace, et les conditions matérielles.	885
4.3.1.1 Les enjeux d'une chronologie précise.....	885
La chronologie des engagements dans les légions	885
Une morphologie de l'expérience de guerre particulière.....	895
4.3.1.2 S'engager à distance : Une ethnographie des communautés des expatriés et des camps d'internement	902
Les expatriés tchèques et slovaques dans les pays de l'Entente	905
Les prisonniers de guerre.....	909
4.3.1.3 Entre la vie civile et la misère des camps : la diversité des conditions avant l'engagement.....	921
4.3.2 S'engager : de la décision à l'acte.....	929
4.3.2.1 Estimer les coûts : des calculs précis des risques et des avantages.....	929
Les deux craintes principales : le retour sous le feu et la persécution austro-hongroise	931
Les intérêts matériels des engagements.....	937
4.3.2.2 La genèse d'un espace social de débat.....	944
4.3.2.3 La scénographie des engagements ou agir sous le regard des autres	953
Conclusion : Penser, parler et agir dans la guerre	964
Un dictionnaire des témoins centre-européens pour écrire une histoire mosaïque ?	965

La relation à « l'autre » au prisme de l'expérience de guerre.....	971
Du devoir envers l'État au devoir envers la Nation : le rôle du sentiment patriotique dans le rapport à la guerre.....	977
Sources et Bibliographie	984
1 Témoignages	984
1.1 Témoignages tchèques et slovaques	984
1.1.1 Témoignages inédits	984
Masarykův ústav a archiv Akademie věd České republiky (MAÚ AV ČR), Archiv AV ČR.....	984
Vojenský historický archiv Praha, Fonds: Sběrka historických prací [SbHP]	985
Archiv Hlavního města Prahy, fonds personnels.....	987
Okresní archiv Benešov.....	988
1.1.2 Témoignages publiés sur Internet	988
1.1.3 Témoignages publiés	989
1.1.4 Témoignages littéraires.....	1000
1.1.5 Recueils de témoignages collectifs	1005
1.2 Témoignages en allemand	1006
1.2.1 Témoignages inédits	1006
Universität Wien : Dokumentacion Liebensgeschichtlicher Aufzeichnungen [LDA]	1006
Kriegsarchiv [KA], Wien : Nachlässesammlunge.....	1011
1.2.2 Témoignages disponibles sur Internet	1011
1.2.3 Témoignages publiés	1011
1.3 Éléments biographiques des témoins.....	1016
1.3.1 Les archives militaires	1016
1.3.2 Annexes des témoignages	1017
Sur Internet.....	1018
Ouvrages encyclopédiques et autres.....	1019
1.4 Autres sources.....	1019
1.4.1 Témoignages ne faisant pas partie du corpus	1019
1.4.2 Autres sources	1020
Documents archivés.....	1020
Documents publiés	1022
Ressources numériques	1022
2 Bibliographie.....	1024
2.1 La Première Guerre mondiale: généralités, armées occidentales.....	1024
2.2 L'espace centre-européen, la Première guerre mondiale et ses héritages, nationalités et nationalismes	1031
2.3 Bibliographie annexe des sciences sociales, réflexions historiographiques, épistémologiques et méthodologiques.....	1043
2.3.1 Ouvrages relatifs aux témoins et aux témoignages.....	1043
2.3.2 Les faits guerriers et sociaux : d'autres périodes.....	1045
2.3.3 Réflexions historiographiques et méthodologiques	1046
2.3.4 La bibliographie des sciences humaines et sociales	1047

Table des illustrations - tableaux

Tableau 1: Comparaison chiffrée des corpus retenus.....	154
Tableau 2: Classement des cinq genres. Jean Norton Cru: Témoins.....	161
Tableau 3: Classement des cinq genres. Jean Norton Cru: Témoins.....	161
Tableau 4: Les genres des témoignages tchèques : aperçu global.....	164
Tableau 5: Classement selon le genre des témoignages tchèques : aperçu global sans textes littéraires.....	167
Tableau 6: Classement selon le genre des témoignages autrichiens	168
Tableau 7: Répartition des genres dans le corpus tchèque selon les décennies.....	169
Tableau 8: La proportion des différents genres dans le corpus autrichien	172
Tableau 9: Répartition des témoignages selon les éditeurs, corpus tchèque, témoignages uniquement.....	180
Tableau 10: Répartition des témoignages selon les éditeurs, corpus tchèque comparatif.....	180
Tableau 11: Nombre des témoignages dans le corpus.....	191
Tableau 12: La répartition des témoins selon les groupes d'âge.....	192
Tableau 13: La répartition des témoins selon les groupes d'âge.....	193
Tableau 14: L'évolution de la situation matrimoniale des témoins :	196
Tableau 15: Niveau de formation des témoins - tableau de référence.....	196
Tableau 16: Statut social par rapport à la profession et capital culturel des témoins - tableau de référence	197
Tableau 17: Formation des témoins tchèques (non écrivains)	198
Tableau 18: Formations des témoins tchèques - seuls témoins écrivains.....	198
Tableau 19: Formation des témoins tchèques - tous, corpus de comparaison.....	199
Tableau 20: Statut socioprofessionnel des témoins tchèques - écrivains professionnels avant la guerre.....	202
Tableau 21: Statut socioprofessionnel des témoins tchèques - tous, avant la guerre	202
Tableau 22: Différences des statuts socioprofessionnels des témoins selon les moments de publication.....	203
Tableau 23: : Structure socio-économique de la population de la Cisleithanie selon les nationalités en 1910 selon Berufstatistik nach den Ergebnissen der Volkszählung vom 31. Dezember 1910 in den im Reichsrat vertretenen Königreichen und Ländern, 1. Heft, Wien, 19.....	203
Tableau 24: Professions des légionnaires tchécoslovaques selon la base des données VHA	204
Tableau 25: Évolution du statut socioprofessionnel des témoins tchèques, sans écrivains ...	205
Tableau 26: Évolution du statut socioprofessionnel des témoins tchèques, corpus comparatif, témoins et écrivains	206
Tableau 27: Évolution des profils socioprofessionnels des témoins tchèques, période I.....	206
Tableau 28: Évolution des profils socioprofessionnels des témoins tchèques, période II.	206
Tableau 29: Formation des témoins tchèques - témoignages inédits	207
Tableau 30: Statut socioprofessionnels des témoins tchèques - témoignages inédits, avant la guerre.....	207
Tableau 31: Formation des témoins germanophones (témoignages inédits).....	208
Tableau 32:: Statuts socioprofessionnels des témoins germanophones - témoignages inédits, avant la guerre	209
Tableau 33: Profils socioprofessionnels des témoins, confrontation des différents corpus ...	210
Tableau 34: Confessions des témoins tchèques, tableau comparatif.....	211
Tableau 35: Confessions des témoins tchèques publiés	213
Tableau 36: Confessions des témoins tchèques publiés, corpus comparatif (avec écrivains)	214
Tableau 37: Confessions des témoins tchèques inédits	214
Tableau 38: Confessions des témoins germanophones inédits.....	217
Tableau 39: Sympathies politiques des témoins tchèques : tableau comparatif.....	217
Tableau 40: Structure de l'armée austro-hongroise, régiments recrutés sur le territoire tchèque.	

.....	324
Tableau 41: La structure de l'armée austro-hongroise en 1914: les régiments tchèques de l'armée commune (k. u. k.).....	325
Tableau 42: La structure de l'armée austro-hongroise en 1914: les régiments tchèques de la défense territoriale autrichienne (Landwehr)	325
Tableau 43: La structure de l'armée austro-hongroise en 1914: les régiments slovaques en 1914 de l'armée commune (k. u. k.)	326
Tableau 44: La structure de l'armée austro-hongroise en 1914: les régiments slovaques de la défense territoriale hongroise (k. k. Honvéd).....	326
Tableau 45: La structure de l'armée austro-hongroise en 1914: les régiments autrichiens de l'armée commune.....	326
Tableau 46: La structure de l'armée austro-hongroise en 1914: les régiments autrichiens de la défense territoriale autrichienne (Landwehr)	327
Tableau 47: Composition nationale des régiments de l'armée commune en Autriche. Classement selon le numéro du régiment.	327
Tableau 48: Composition nationale des régiments de l'armée commune en Autriche. Classement selon le nombre des locuteurs.	328
Tableau 49: Composition nationale des régiments de la Landwehr en Autriche. Classement selon le numéro du régiment.	328
Tableau 50: Composition nationale des régiments de la Landwehr en Autriche. Classement selon le nombre des locuteurs.	328
Tableau 51: Composition linguistique des régiments de l'armée commune dans les Pays de la Couronne tchèque. Classement selon le numéro du régiment.	329
Tableau 52: Composition linguistique des régiments de l'armée commune dans les Pays de la Couronne tchèque, classement selon le nombre de locuteurs tchèques.	330
Tableau 53: Composition linguistique des régiments Landwehr dans les Pays de la Couronne tchèque, classement selon le numéro des régiments	331
Tableau 54: Composition linguistique des régiments Landwehr dans les Pays de la Couronne tchèque, classement selon le nombre de locuteurs tchèques	331
Tableau 55: Composition linguistique des régiments de l'armée commune sur le territoire slovaque, classement selon le numéro des régiments	332
Tableau 56: Composition linguistique des régiments de l'armée commune sur le territoire slovaque, classement selon le nombre de locuteurs slovaques.	333
Tableau 57: Nombre de témoins dans les régiments k. u. k. tchèques	335
Tableau 58: Nombre de témoins dans les régiments Landwehr tchèques	335
Tableau 59: Correspondance des grades dans l'armée austro-hongroise et en France	644
Tableau 60: L'ensemble des engagements dans les légions tchécoslovaques pour l'année 1914	860
Tableau 61: L'ensemble des engagements dans les légions tchécoslovaques pour l'année 1915	860
Tableau 62: L'ensemble des engagements dans les légions tchécoslovaques pour l'année 1916	860
Tableau 63: L'ensemble des engagements dans les légions tchécoslovaques pour l'année 1917	861
Tableau 64: L'ensemble des engagements dans les légions tchécoslovaques pour l'année 1918	861
Tableau 65 : L'ensemble des engagements dans les légions tchécoslovaques pour l'année 1919	861
Tableau 66: L'ensemble des engagements dans les légions tchécoslovaques pour l'année 1920	862
Tableau 67: : L'ensemble des engagements dans les légions tchécoslovaques pour l'année 1921	862
Tableau 68: Tableau récapitulatif du nombre d'engagements par rapport au nombre des légionnaires capturés par année de guerre.....	863

Tableau 69: Durée de la captivité avant l'engagement	864
Tableau 70: La carrière dans les légions des lieutenants dans l'armée austro-hongroise (2105)	912
Tableau 71: La carrière dans les légions des capitaines dans l'armée austro-hongroise (32).	913
Tableau 72: Les grades des lieutenants légionnaires dans l'armée austro-hongroise	914
Tableau 73: Évolution générale, nous comparons les dates de captures et des engagements.	915
Tableau 74: Les grades des capitaines légionnaires dans l'armée austro-hongroise	915
Tableau 75: Liste des professions des officiers dans les légions tchécoslovaques par ordre alphabétique	916

Table des illustrations – figures

Figure 1: Production historiographique tchécoslovaque 1918-1989 selon Bibliographie sur les légionnaires tchécoslovaques, élaborée par l'Institut d'Histoire militaire (VHU), Prague, 1990.	55
Figure 2: Production historiographique tchécoslovaque 1918-1989 selon Bibliographie sur les légionnaires tchécoslovaques, élaborée par l'Institut d'Histoire militaire (VHU), Prague, 1990.	55
Figure 3: Représentation proportionnelle des différents genres dans le corpus tchèque	169
Figure 4: Publication des témoignages, corpus tchèque.....	171
Figure 5: Publication des témoignages, corpus tchèque.....	171
Figure 6: Évolution des publications, corpus tchèque.....	173
Figure 7: Évolution des publications, corpus autrichien	173
Figure 8: Évolution des publications : confrontation des corpus	175
Figure 9: Répartition des témoignages selon le lieu de publication.....	176
Figure 10: Répartition des témoignages selon le lieu de publication.....	176
Figure 11: Répartition selon les éditeurs	178
Figure 12: Répartition des témoignages selon les éditeurs	178
Figure 13: Répartition selon les éditeurs, corpus tchèque comparatif	179
Figure 14: La proportion des groupes d'âges	194
Figure 15: Formation des témoins tchèques non écrivains, toute la période	199
Figure 16: Formation des témoins tchèques - écrivains seuls, toute la période	200
Figure 17: Formation des témoins tchèques - témoins et écrivains, toute la période.....	200
Figure 18: Profils socioprofessionnels des témoins, confrontation des différents corpus	210
Figure 19: Sympathies politiques des témoins tchèques.....	219
Figure 20: Schéma de la conjoncture des facteurs dans le processus décisionnel.	256
Figure 21: Composition des forces armées austro-hongroises en 1914.	322
Figure 22: La peine d'attachement dans l'armée austro-hongroise, Alois Žipek, Domov za války, Volume I. 1914, p. 72.....	688
Figure 23: "L'éducation militaire austro-hongroise", Alois Žipek, Domov za války, Volume I. 1914.....	689
Figure 24: Évolution des prix des denrées de première nécessité à Prague 1914-1918.....	842
Figure 25: Évolution des prix des denrées alimentaires à Prague, sélection de produit 1	843
Figure 26: Évolution des prix des denrées alimentaires à Prague, viande.	843
Figure 27: Évolution des engagements dans les légions tchécoslovaques.....	859
Figure 28: Répartition des engagements dans les légions tchécoslovaques.....	859
Figure 29: Evolution des captures par année de guerre.....	870
Figure 30: Répartition des captures des légionnaires tchécoslovaques par année de guerre .	871
Figure 31: Répartition des légionnaires selon les pays	875
Figure 32: Répartition des soldats tchèques et slovaques	875
Figure 33: Exemples des affiches incitant à l'adhésion aux légions tchécoslovaques	929